LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1876

Droits de propriété et de traduction réservés

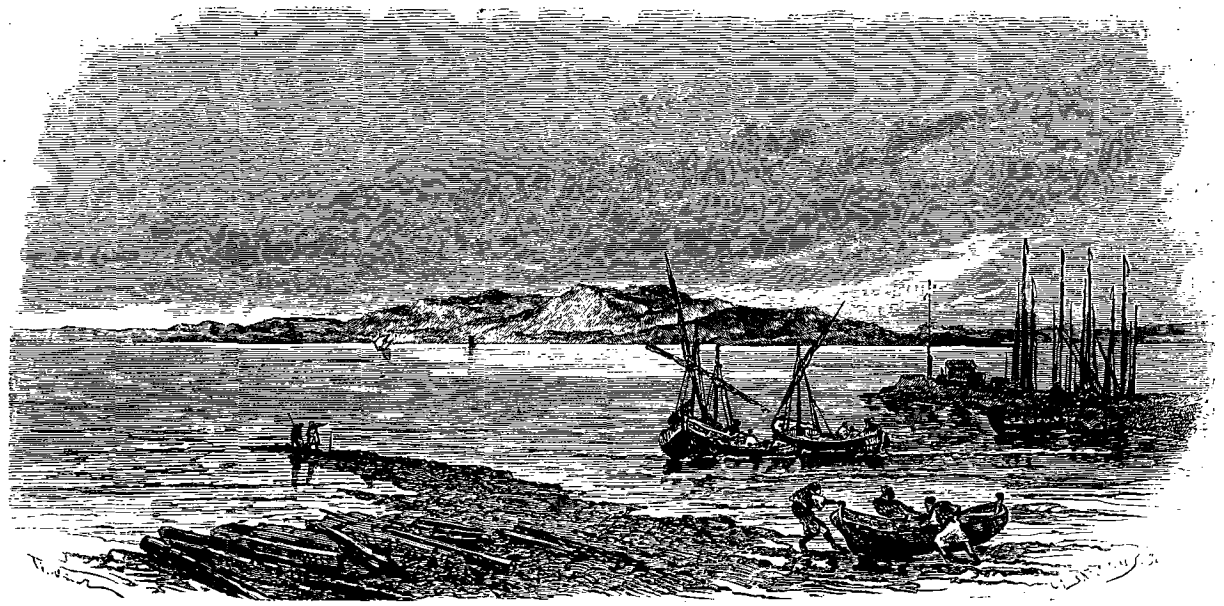
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

MAIRIE DU 5e ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Silhouette du groupe des îles Cherso et Veglia vues de la côte de Croatie. — Dessin de Th. Weber, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Quarnero et ses îles. — Fiume et son golfe.

Le lecteur qui a suivi notre itinéraire se rappellera que, parti de Trieste avec le dessein de parcourir l'Istrie, la Dalmatie et le Monténégro, nous nous sommes avancé, par l'intérieur de l'Istrie, jusqu'au cœur même du Margraviat, en un point pittoresque appelé « Pisino »; de là nous avons regagné la côte, visitant successivement la plupart des ports et nous arrêtant plus longuement à Pola pour y étudier les beaux restes de l'antiquité et visiter l'immense arsenal, quartier général de la flotte autrichienne. Après avoir rayonné dans différentes directions, nous sommes revenu à Pola pour nous embarquer à bord d'un des bâtiments du Lloyd en direction de Fiume; reprenons aujourd'hui notre route, et, doublant la pointe Promontore, entrons dans le golfe de Quarnero.

Le Quarnero comprend tout l'espace entre le continent de l'Istrie, à partir de la pointe Promontore, et la côte de Croatie et celle de Lica, jusqu'auprès de Zara. Les passes du golfe sont étroites, et l'accès en est difficile quand souffle la bora, le fléau de ces rives. Trois de ces passes sont particulièrement redoutables pour les navigateurs à l'époque des mauvais temps : la première est entre Fiume et Buccarie, à l'embouchure du canal de *Maltempo;* la deuxième et la plus célèbre est désignée sous le nom de *Bouche de Segna :* elle s'ouvre entre l'île de Véglia et celle d'Arbe; la troisième est à la *Pointe Dure*, et s'appelle côte de Pago.

Le Quarnero comprend cinq îles et un grand nombre d'écueils; ces îles sont celles de Cherso, d'Ossero (ou Lossini), de Véglia, d'Arbe et de Pago; chacune contient une ou plusieurs petites villes et de nombreux villages. Il ne faudrait pas se tromper sur l'*échelle* de la carte du golfe et se figurer qu'on rayonne facile-

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment d'un point à un autre; nous nous sommes mépris, à distance, sur les proportions du voyage : nous avions cru qu'à l'aide d'un canot nous pourrions sillonner le golfe et visiter les principaux ports en quelques jours; or, d'un point à l'autre du continent, de Zara au cap Promontore, il n'y a pas moins de cent milles, et lorsque le bâtiment vous a déposé dans un des ports, il faut, pour en sortir, fréter à grands frais un large canot, bien équipé, ou y attendre quelquefois pendant une semaine entière le passage des paquebots. C'est la difficulté réelle de cette excursion, et c'est ce qui explique que ce golfe du Quarnero reste encore assez mystérieux pour tout autre que les *scogliari* ou habitants des îles.

Ce n'est point cependant une excursion banale, car, de la pointe de Promontore jusqu'à Zara, qu'on suive la côte en contournant le golfe ou qu'on aborde dans ces grandes îles, on foule un sol fécond pour l'histoire, on s'initie à des mœurs simples, on assiste aux rudes travaux des habitants des Écueils qui exploitent la mer comme les moissonneurs cultivent un champ fertile, et, de toutes parts, l'œil se repose sur des horizons à souhait.

Le golfe, où les vents font rage et se livrent un combat furieux, est pour les navigateurs le point noir de l'Adriatique; c'est là aussi qu'au seizième siècle les *Uscoques*, cette poignée de pirates célèbres, établirent leur repaire, et, pendant deux cents ans, tinrent en échec trois des plus grandes puissances d'alors : les Turcs, les Vénitiens et l'Empereur.

Si on part de Trieste, il y a deux voies à prendre pour visiter le Quarnero et la côte de Fiume. Un chemin de fer qui traverse le Kartz relie ces deux villes; en sept heures, on est au bord du golfe : quand on a visité Fiume, il est difficile d'éviter cette nécessité de fréter un canot pour passer d'une île à l'autre.

Ce moyen cependant n'est pas à la portée de tous; il exige, avec une dépense considérable (à cause de l'équipage et du temps qu'il le faudrait garder à son entière disposition), un ciel favorable et une assez grande habitude des excursions maritimes. Si, comme c'est la condition de la plupart des voyageurs, on doit compter sur le passage des paquebots, il n'a lieu dans chaque sens qu'une fois la semaine. Il faut alors consacrer à ce seul coin de l'Adriatique un temps assez considérable.

On nous permettra d'entrer dans des détails pratiques sur les moyens de locomotion; si un de nos lecteurs était tenté de visiter le golfe, il trouverait ici, comme dans un guide, les indications destinées à faciliter son excursion.

Supposons que, monté à bord d'un des paquebots du Lloyd, on parte de la pointe de Pola, pour se diriger vers Fiume : il faut douze heures pour accomplir ce voyage.

On longe d'abord la côte d'Istrie, basse, dénudée, souvent taillée à pic, en falaise grisâtre; le golfe est très-large entre l'écueil d'Unie et la pointe Promontore, mais, à mesure qu'on avance, l'espace se resserre, et l'île de Cherso, projetant dans les flots sa pointe de Pernata, forme avec la pointe Noire qui déborde de la côte opposée d'Istrie un passage assez étroit. Ce nouveau cap doublé, on entre dans la *vallée* de Cherso : c'est le nom poétique que les marins donnent à ces baies paisibles où la nature offre un refuge aux voyageurs assaillis par les tempêtes du Quarnero. Après avoir fait escale au port de Cherso, le navire reprend sa marche, entre dans le canal de Farasina et débouche dans le beau golfe de Fiume : noble amphithéâtre dont l'enceinte, formée par les îles de Cherso, de Véglia et la côte d'Istrie, n'est rompue que par les étroits goulets de Farasina et du Quarnerolo.

Juste au fond du golfe, admirablement assise à la côte qui s'abaisse vers la mer, apparaît la ville de Fiume, dominée par la montagne du Kartz qui semble s'être ouverte violemment pour donner un passage aux eaux de la *Fiumera*, torrent impétueux qui se précipite dans le golfe et donne son nom à la ville.

Mais dans cette hypothèse on n'a fait que longer les côtes; on s'est arrêté seulement dans deux ports de deux des cinq îles, et uniquement pour y laisser des voyageurs, sans avoir le loisir d'y séjourner. C'est donc de Fiume qu'il faudrait partir, non toutefois sans avoir visité la ville et ses environs, soit à pied, en longeant la côte, soit à l'aide d'un canot de promenade qui permet de suivre la corde des arcs formés par les golfes, pour aborder aux points intéressants.

La côte continentale explorée, en deux heures le paquebot vous porte de Fiume à Malinsca, l'un des ports de l'île de Véglia; le premier jour, on traverse l'île, soit à pied, soit à cheval, et on arrive au port de Véglia, où l'on trouve les ressources nécessaires pour la vie; je ne conseillerai point de rayonner dans tous les sens : il n'y a là rien qui sollicite le voyageur une fois qu'il a constaté la nature du sol et le moyen l'existence des insulaires.

Véglia n'est séparée de Cherso que par un canal; c'est l'occasion de s'entendre avec un pêcheur et de passer à l'aide d'un canot d'une île dans l'autre. On peut de Véglia passer à Smergo, de Smergo couper l'île dans sa largeur et entrer à Cherso, et de Cherso, longeant les sentiers de chèvre qui servent aux insulaires pour communiquer d'un point à un autre, passer dans l'île de Lussine à laquelle l'unit une communication faite de main d'homme. A Lussine, on tient la ligne de grande communication de Trieste à Durazzo, ligne dite *Istrienne-Dalmate-Albanaise*, qui, trois fois la semaine, dessert le port de *Lossin-Piccolo*, à la pointe sud de l'île. Selon qu'on veut continuer son voyage vers le levant, ou gagner au contraire l'Allemagne ou l'Italie en rentrant au port de Trieste, on prend l'une ou l'autre de ces directions sans attendre longtemps l'occasion d'un départ.

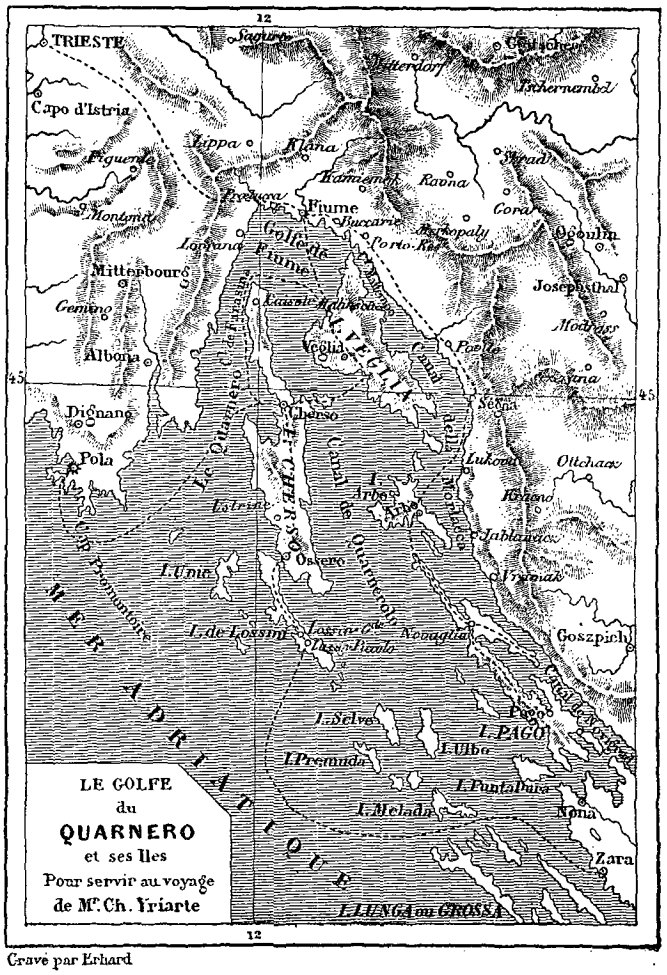
Remarquons que dans cet itinéraire nous avons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

laissé deux points inexplorés : l'île d'Arbe et celle de Pago; mais ces deux îles sont tellement voisines du continent, qu'on doit les comprendre dans la première partie du voyage, comme si elles étaient partie intégrante du continent, alors que, parti de Fiume, on visite les points intéressants de la côte.

La bora. — Conditions générales. — La pêche.

Le Quarnero est un golfe légendaire : les navigateurs de la côte de l'Adriatique (marins célèbres, comme chacun sait) n'en citent le nom qu'avec une sorte d'effroi; les étymologistes et les vieux chroniqueurs veulent voir dans ce nom lui-même une allusion transparente à sa terrible réputation (*carnivoro*). Tout en prenant l'étymologie pour ce qu'elle vaut (*Car*, terrain nu, *Karz*, *Carniole*, *Carinthie*), il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre jusqu'à quel point sa configuration géographique explique l'inclémence du golfe, et les périls qu'y rencontrent les navigateurs.



Gravé par Erhard

Le golfe est très-poissonneux, et les habitants des îles ne suffisent pas à son exploitation; les pêcheurs de la côte opposée, les Chioggiotes, y viennent en novembre et y restent jusqu'à Pâques, abandonnant leur île, où la pêche est moins productive, pour faire une campagne d'hiver dans ces parages. Il nous est arrivé, dans l'un de nos séjours à Venise, d'assister au départ de la flotte de Chioggia : c'est un des spectacles les plus caractéristiques qu'offre la côte nord de l'Adriatique. Cinquante à soixante barques, appelées *bragozzi*, montées par deux cent cinquante hommes d'équipage chiggiotes, quittent l'île et traversent le golfe. Le produit de leur pêche ne se consomme pas sur place; ils détachent quelques-uns d'entre eux, à tour de rôle, pour le rapporter et le vendre à Chioggia et à Venise, et l'ensemble de leurs prises, pendant la saison, s'élève à une moyenne de quatre cent mille kilogrammes, représentant pour eux une somme de cent cinquante mille francs.

Les pêcheurs de Fiume vivent du golfe; ils pêchent le thon à Prœlucca et à Buccari; ils le salent, le conservent et l'exportent. Il faut signaler une production spéciale au golfe, les *scampi*, sorte d'écrevisse dont on est très-friand, et qu'on mêle au *rizzotto* les grands jours de régal : la même espèce ne se trouve que dans les *fiords* de Norvége.

Le Quarnero est traversé par un grand nombre d'îles et d'écueils, qui semblent des fragments d'une chaîne de montagnes rongée par les eaux et desséchée par la bora. Les vents s'engouffrent par les passes comme dans une bouteille renversée. Lorsqu'ils soufflent au large et se déchaînent dans les golfes de Venise et dans celui de Trieste, ils ont du moins le champ devant eux, et s'usent et s'affaiblissent dans l'espace; mais dans ce Quarnero, où ils se glissent par l'étroit couloir du canal Della Morlacca, ils trouvent immédiatement devant eux le Kartz et les côtes d'Istrie, se brisent contre ces hautes barrières, et, renvoyés contre les îles dont ils dénudent les sommets, on les voit soulever les flots dans les amphithéâtres formés par les eaux. La tourmente est telle, et telle la violence de la tempête dans ces parages, que les matelots expérimentés n'essayent même point de franchir les passes, et se réfugient dans les *vallées* ou ports de refuge formés par les îles, où les eaux sont profondes et l'ancrage parfaitement sûr.

La ville la plus importante du golfe, en y comprenant celles qui s'élèvent dans les îles, est celle de Fiume. La nature des côtes est dénudée à l'entrée nord, vers la pointe Promontore; elle devient riante à la pointe du Monte Maggiore, et, dès qu'on a franchi le canal de la Farasina, toute la partie de la côte du golfe, depuis Moschenizza jusqu'à Fiume, abritée du vent par l'île de Cherso, est exceptionnellement fertile, et présente l'aspect d'un riche jardin. Par un beau temps, ce coin est si riche, si riant, si azuré, qu'on pense à la baie de Naples; mais si on contourne le golfe en gagnant Novi et Segna, l'aridité succède à cette fertilité, et la côte ne présente plus qu'un aspect gris et des rochers nus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fiume

Fiume a la façade d'une grande ville. Après deux séjours successifs dans ce port, à quelques mois de distance l'un de l'autre, nous rapportons la même impression et les mêmes renseignements : c'est une grande illusion madgyare et une déception pour l'étranger, séduit, dès son arrivée, par l'aspect extérieur des choses. Cette ville blanche, assise au bord d'un beau golfe, couronnée par de hautes montagnes, présente aux voyageurs sa rangée de maisone aux allures de palais, qui s'élèvent sur un beau quai. Son port vaste et commode, ses chantiers considérables et ses magasins de belle proportion, tout éveille dans l'esprit l'idée d'une ville florissante et active, en travail de développement et de rénovation. Les monuments ont l'aspect noble; son Corso est large et bien tracé; ici c'est une place en quinconce; là l'eau s'écoule des fontaines abondantes; partout, enfin, on s'est donné le luxe du terrain large et spacieux.

Avec d'admirables conditions naturelles — car il ne faut pas oublier que si Trieste est le port d'exportation des produits de l'industrie, Fiume a derrière elle les pays agricoles de la Hongrie et du Banat et les forêts de la Croatie — la ville n'a cependant pas justifié les espérances des Hongrois, quoiqu'on l'ait reliée à Agram d'une part, et à Fiume de l'autre; le gouvernement austro-hongrois a fait aussi les plus lourds sacrifices pour l'embellir et pour creuser son port.

Il nous est difficile de donner ici les éléments de l'enquête économique que nous avons faite sur les lieux mêmes, mais nous en signalons les résultats généraux, et nous constatons que le commerce jette des cris de détresse. D'ailleurs, solennellement réunis

Iles du golfe du Quarnero : Le port de Cherso. — Dessin de Th. Weber, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

en congrès, des savants hongrois ont rédigé des documents revêtus d'un caractère officiel, qui constatent la situation difficile du commerce de Fiume et l'abaissement de l'importation et de l'exportation du pays.

Dans les autres villes du littoral que nous avons visitées avant d'aborder à Fiume, quels que fussent les efforts des gouvernants pour donner à la cité le caractère de leur nationalité, on sentait toujours, sous la ville administrative soumise au trône austro-hongrois, l'ancienne colonie où cinq cents ans de prépondérance vénitienne ont laissé, avec leur trace apparente et leurs vestiges caractéristiques, ce je ne sais quoi de la grâce italienne dont l'air et les choses sont tout imprégnés; ici, à la surface, tout est Hongrois : voici le Corso Deak, la place Adamich, la rue Kossuth, le cours Urmeny. Les brasseries sont énormes; des servantes accortes, avec le tablier blanc, et des musiciens à brandebourgs, rappellent Pesth à s'y méprendre. Chaque hôtel, comme à Vienne et en Hongrie, s'annexe un restaurant où vit l'étranger; la division des heures de repas est la même, et dans les cafés on joue aux cartes à chaque table, comme dans les *Bierr-Hauss* madgyars. Les affiches sont rédigées en langue hongroise, les enseignes aussi; dans un langage passionné, les professions de foi, aux murs de la ville, adjurent les électeurs de ne pas laisser le pouvoir communal aux mains des *Allemands* ou des *Italiens*. Mais il y a deux villes dans Fiume : la ville ancienne, qui apparaît tout d'un coup dès qu'on franchit la porte de l'Horloge du Corso, et cette ville moderne où le voyageur aborde, et dont les rues, parallèles aux quais, regardent la mer.

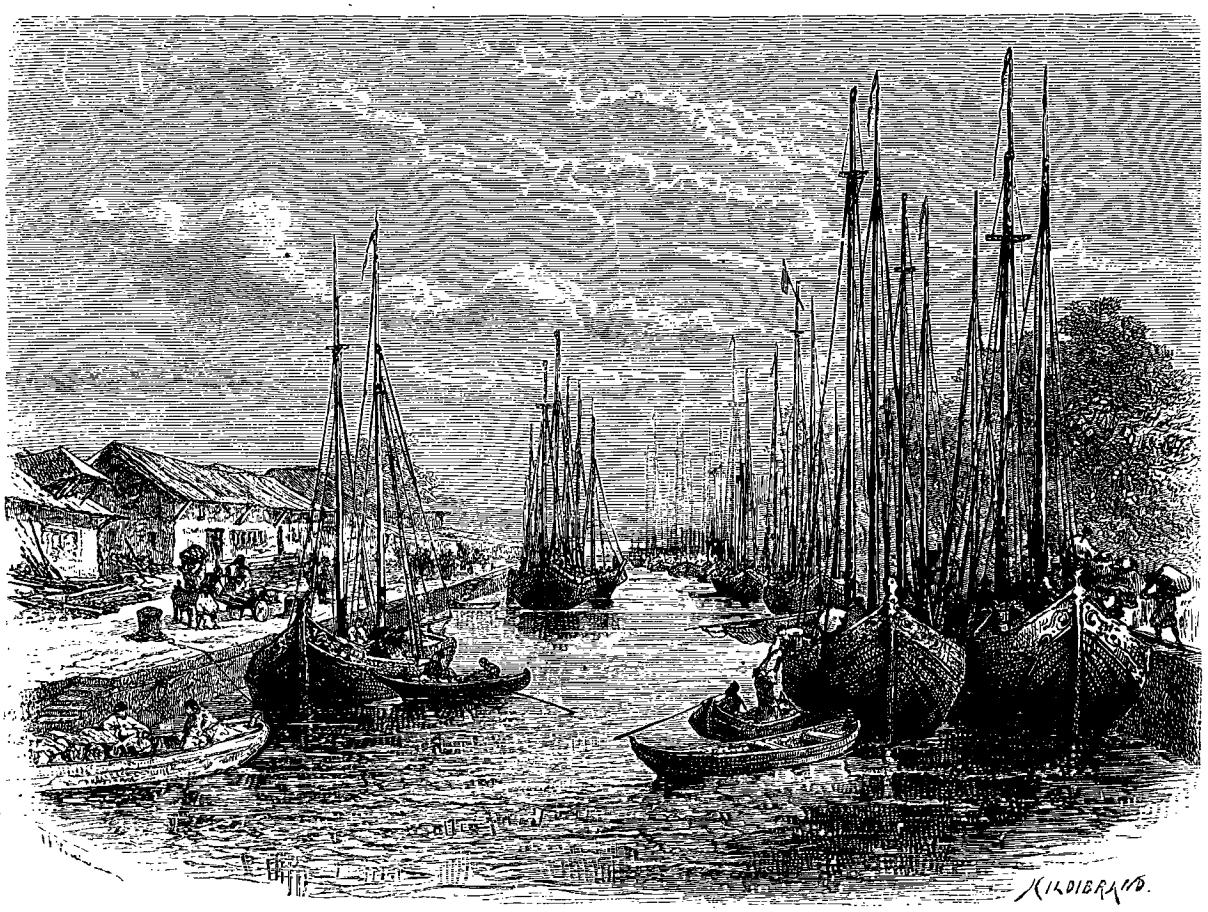
Dans la vieille cité, les rues montent; des escaliers étroits conduisent à des ruelles bizarres qui font penser à Subiaco et aux villages de la campagne de Rome; il y a là, sous des arcs surbaissés, dans des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrière-boutiques noirâtres, des *osterie* où l'on chante en italien en buvant du vin nouveau, tandis que là-bas on parle hongrois ou slave en buvant de la bière. La ville, assez peu pittoresque par elle-même, emprunte pourtant un certain caractère à la variété de ces divers aspects.

A l'arrivée, tout est froid, régulier, symétrique; mais marchez droit devant vous, de la mer à la montagne, et bientôt, comme dans un faubourg italien, vous trouvez des villas d'une assez jolie physionomie, des *borghi* pittoresques où, sur des terrasses à trente pieds au-dessus de votre tête, des flâneurs jouent aux boules. Marchez encore, la montagne immense vous barre le chemin, montagne grise, dénudée, roche stérile, frappée par la bora, d'où s'élance en chute d'une hauteur énorme la *Fiumera* qui va former un port.

Cette Fiumera, qui sort de l'antre de la montagne et se jette dans le golfe, à la gauche de la ville en regardant l'Adriatique, forme en cette partie un canal bordé d'un énorme quai, où tous les bâtiments chargés de bois sont à l'ancre. C'est la plus jolie partie de Fiume. Sa construction est due à une colonie grecque de quatre-vingt-deux familles qui quittèrent la Bosnie turque pour s'établir dans la ville, et à la-



Fiume : La Fiumera. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

quelle Marie-Thérèse et Joseph II accordèrent de grands priviléges. Ce port intérieur naturel est bordé d'arbres séculaires dont les dômes de verdure dépassent en hauteur la forêt de mâts qui s'y pressent. Le quai, très-large, d'un bel aspect et très-animé, est bordé de maisons d'un beau style; détail caractéristique, le trottoir est isolé de la chaussée par une suite de bornes qui toutes sont décorées de têtes de Turcs et de Hongrois grandes comme nature, sculptées dans la masse. Ce n'est point là le fait d'une fantaisie passagère de quelque constructeur ou la manie bizarre d'un sculpteur inconscient. Examinez les clefs de voûte de tous les palais et les grands édifices de la ville; fixez vos yeux sur leurs arcs et leurs chapiteaux, tous représentent une tête turque coiffée du turban ou quelque *Esclavon* barbu. Rapprochez cette décoration de celle que les bijoutiers croates et hongrois adoptent pour les pendants d'oreilles de tous les paysans et paysannes du Quarnero et d'une partie de la côte, celle que les dames de Fiume elles-mêmes portent encore depuis des siècles : ce sont mêmes têtes symboliques, soit aux chatons des bagues, soit aux fermoirs des bracelets ou autres bijoux. C'est, à n'en pas douter, un symbole cher aux Croates et aussi aux Hongrois, et très-probablement, un souvenir de l'effroyable bataille livrée contre les Turcs à une lieue de Fiume,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grobnick, en 1232, sous Bela IV. Singulière allusion qui date de plus de six siècles, tradition incontestable et conservée vivante et sur les monuments nationaux et jusque dans les ornements dont se parent les habitants de la côte.

Les monuments sont rares à Fiume et les églises y ont peu de caractère. Le Dôme est une construction froide, à façade classique, dont l'embellissement est dû à la générosité de la famille Walsée; celle dédiée à saint Vito, qui a assez peu d'intérêt pour les artistes, a été bâtie par une veuve du nom de Tannhauser.

Il y a un gymnase royal, fondé en 1627, et une *Académie de marine militaire.*

Nous avons vu combien la côte d'Istrie est riche en antiquités de la belle époque de la domination romaine; Fiume n'offre que des vestiges informes. L'Arc de Triomphe, que les habitants désignent sous le nom d'*Arco romano*, est un monument très-fruste; il est engagé dans les maisons qui bordent une rue très-étroite descendant au Corso; on croit qu'il a été élevé en l'honneur de l'empereur Claudius II, fils de Germanicus.

Le Théâtre date de 1801; il est très-beau; on le doit à la munificence du patricien Ludwig de Adamich. Pendant mon premier séjour on y jouait *les Brigands* (non point ceux de Schiller, mais tout simplement ceux d'Offenbach), traduits en langue slave, et c'est à peu de chose près la même affiche que j'ai trouvée partout, depuis Fiume jusqu'en Orient, en traversant l'Autriche, la Hongrie et la Serbie.

J'ai fouillé à l'aide d'une jumelle consciencieuse les loges du théâtre de Fiume; je n'ai pas constaté que le type fût particulièrement remarquable; la toilette, comme partout dans ces régions, aspire à calquer celle des Parisiennes, et il est impossible d'y saisir la marque d'un caractère national.

Comme dans toutes ces villes d'Istrie et de Dalmatie, et plus encore que partout ailleurs à cause des aspirations madgyares, la société de Fiume offre des divisions bien tranchées qui se manifestent au voyageur d'une façon évidente.

Au lieu d'un centre unique de réunion et d'informations, la société de Fiume en compte trois : le *Salon de lecture croate*, le *Casino Italien*, et le *Pick-Nick Club allemand.* Je conseillerai toujours aux étrangers de se faire présenter dès leur arrivée à l'un de ces clubs; ils y trouveront les revues et journaux français, anglais, allemands, italiens et slaves.

Le Terzato.

Un monument bien caractéristique de Fiume c'est le château des Frangipani, qui se dresse à une hauteur énorme sur le mont Terzato.

Chaque pays, dans le souvenir du voyageur, a son point dominant et sa note caractéristique : le Terzato reste dans la mémoire et s'impose par sa situation unique. Un couvent de franciscains s'élève assez près du château; c'est un lieu de pèlerinage auquel on accède par un escalier de quatre cents marches, monumentalement dessiné et appuyé au rocher en dominant le gouffre de la Ricka. Ce couvent contribue à faire de ce coin de Fiume la partie la plus curieuse pour l'artiste. C'est celle où j'avais établi mon quartier général; d'abord je me suis arrêté sur le pont de la *Fiumera* pour dessiner le joli port où se pressent les bateaux chargés de douelles de tonneaux et de bois de merrain; je n'avais qu'à me retourner pour esquisser commodément l'entrée du Terzato, porte d'un assez beau caractère qui donne accès à l'escalier, et sous le porche de laquelle une Vierge vénérée reçoit les marques de dévotion de tous les habitants et des paysans slaves qui viennent à la ville (voy. p. 16).

Pendant que je traçais l'esquisse du lieu, des dames en deuil, venues de la ville et suivies de leurs serviteurs, se déchaussaient sous l'arc pour gravir nu-pieds les quatre cents marches. La foi semble très-grande chez les habitants, et les Slaves des environs qui viennent au marché se livrent devant l'image de la Madone à de longues manifestations d'un caractère ascétique qui indiquent une vive ferveur et un souci très-grand des pratiques du culte.

J'ai eu aussi l'occasion, pendant l'heure matinale où je dessinais sans témoins, de voir descendre de la montagne du Kartz les paysannes slaves qui viennent au marché pour vendre le foin. C'est une impression qui est restée profonde et je l'ai voulu consacrer par un dessin.

Entre la Fiumera, qui sort au loin du cœur du rocher même, et le Terzato, qui surplombe son cours, on a creusé une route en corniche qui mène aux villages de la montagne : à Orechovitza, Czaule, Podervenn et Grobnick, le champ de bataille où Bela IV a défait les Tartares. C'est cette même route ardue, montueuse, la *Louisenstrasse*, que nous suivrons des yeux tout à l'heure du haut du château des Frangipani, serpentant, aussi blanche que si elle était couverte de neige, au milieu de ces rochers gris, froids, stériles et dénudés par la bora.

Les *Fienaroles* descendent une à une, lentement, péniblement, courbées sous un faix si énorme qu'elles semblent des meules qui marchent; le haut du corps a disparu sous les brindilles qui débordent, on ne voit plus que les jambes nues et hâlées qui semblent seules agir.

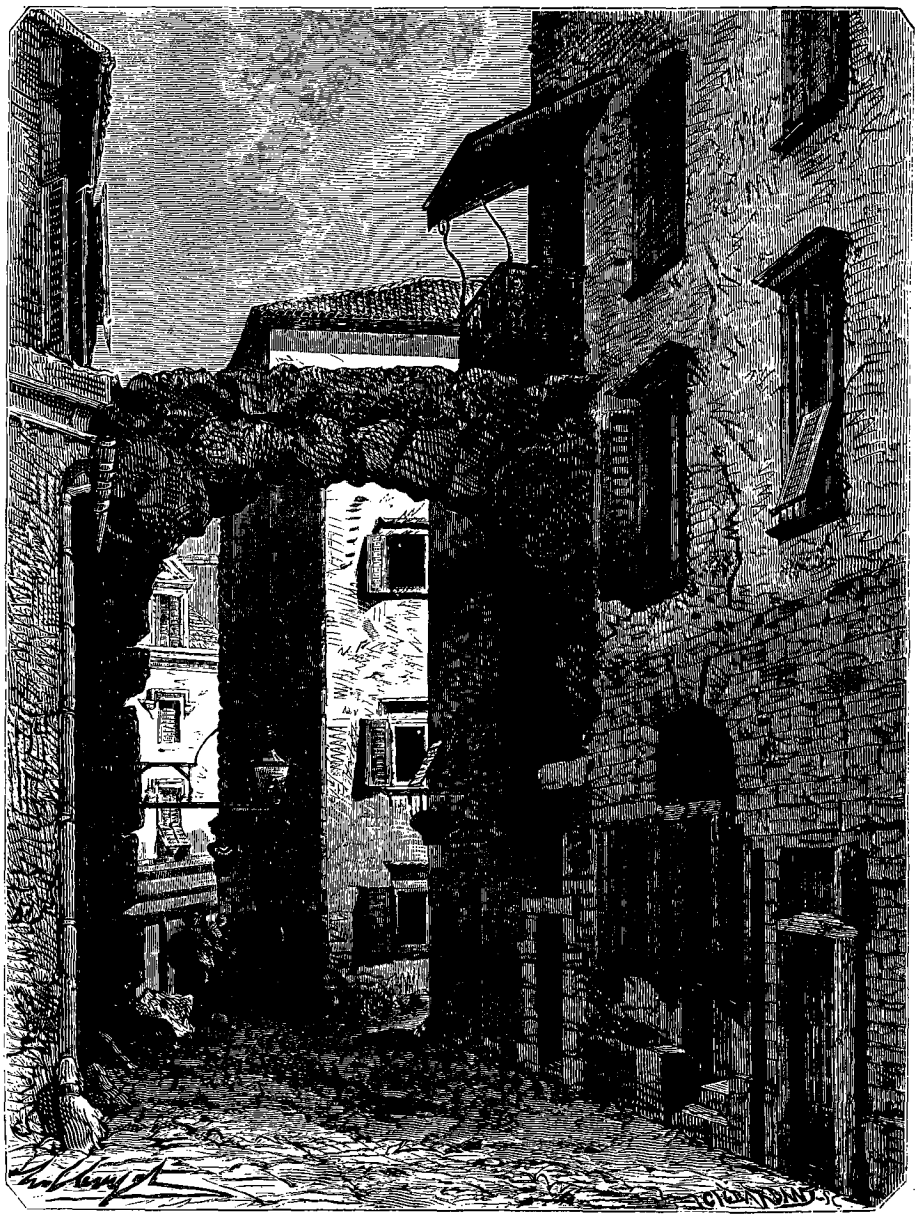
Elles sont parties avant le jour pour porter au marché les bribes de foin recueillies à grand'peine dans les fentes des rochers et dont elles ont fait leur meule. Elles ont marché quatre heures, ainsi pliées en deux, haletantes sous le faix, adossant un instant leur fardeau aux piliers des arcs du Terzato; elles s'agenouillent devant la Madone et repartent bientôt jusqu'à la place Urmény, où elles séjourneront jusqu'à ce qu'elles aient vendu leur foin. Le remporter serait impossible; le prix habituel est d'un peu moins d'un florin, mais si le sort ne les a pas favorisées, elles le donneront

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pour rien. Elles restent là, graves, silencieuses, accroupies au pied de leur fardeau sans faire un geste, et attendant le chaland.

Pauvres filles de la montagne qui gravissez le dur rocher pour recueillir les brins d'herbe, et, pendant de longues heures, descendez pieds nus vers la ville, comme on trouve que la vie vous est dure quand on se sent du cœur pour les humbles! L'habitude du malheur et la fatigue de la vie ont laissé sur vos faces graves comme un voile de tristesse; quand un pâle sourire vient éclairer votre visage, on dirait qu'un rayon de soleil luit dans un ciel triste et pluvieux.

Après avoir à notre tour franchi les degrés, nous



Fiume : L'Arc romain (vestiges d'un arc de triomphe antique). — Dessin de H. Clerget, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

nous sommes arrêté pour dessiner, à l'intention du lecteur, cette vue pittoresque du *château des Frangipani*, lui donnant pour premier plan, comme dans la nature, les larges marches et la balustrade pleine qui surplombent l'abîme (voy. p. 13). Des arbres d'une belle ligne et d'un jet de branches très-élégant croissent dans les fentes des rochers, et, dans la perspective, se composent agréablement avec la silhouette du vieux donjon. Ce château des Frangipani est aujourd'hui la propriété du comte Nugent et le lieu de sépulture de sa famille. Si l'aspect en est tout à fait séduisant de loin, et pour l'artiste et pour l'archéologue, il faut avouer que de près on doit en rabattre. L'enceinte du château fort est du moyen âge et m'a paru dater du douzième au treizième siècle; une tour carrée d'un beau caractère Renaissance aura été cons-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

truite comme demeure vers le milieu du seizième siècle, mais, au milieu de ces restes d'époques intéressantes, le comte Nugent a planté un faux temple grec, trop blanc, trop neuf et qui semble étonné de se trouver là. De très-loin, du point où est pris le croquis, cette dissonance n'a rien de choquant et la masse reste belle, mais de très-près on éprouve une déception.

Il faut gravir jusqu'au sommet des tours et s'engager dans les chemins hasardeux où se cachaient les archers pour lancer leurs traits, entre les mangonneaux mêmes ; de là, si l'on tourne le dos à Fiume et à l'Adriatique, on a une vue admirable sur la vallée ouverte violemment par le torrent de la Rieka qui s'est creusé un lit dans la pierre argentée. La chute, paraît-il, n'a pas moins de deux mille pieds; de nombreux moulins se sont établis dans la fente de la montagne, et parmi les établissements industriels qui ont mis à profit la force motrice naturelle de la Rieka, et dont on voit dans le dessin les hautes cheminées, il faut citer celui de MM. Schmidt et Meynier, dont les énormes fabriques de papier constituent une des richesses de la ville. M. Schmidt a épousé la fille de Liver, le brillant écrivain anglais, un homme très-distingué, qui fut correspondant du *Times* à Paris, et qui, dans la même qualité, avait été notre compagnon de tente pendant la guerre du Maroc. Frédéric Hartmann, enlevé en quelques jours par la mort il y a une année à peine, nous avait donné une lettre d'introduction pour M. Schmidt et nous avons reçu chez ce dernier une cordiale hospitalité. M. Meynier est un Français, le propre frère de Joseph Meynier, le peintre de talent que tout le monde connaît ici.

A mesure qu'on se rapproche de la ville, les parties de la montagne s'abaissent, la fente du rocher devient plus large, et la *Rieka* (ou la Fiumera dont c'est le nom slave), qui tout à l'heure jaillissait pressée entre deux rocs escarpés, coule plus au large, laissant entre les deux rochers un espace assez étendu pour qu'on y ait planté un beau parc qui sert de promenade. Le lieu est un peu sombre et privé de soleil à certaines heures, mais la végétation est très-belle, vivifiée qu'elle est par le cours d'eau. Plus loin encore la Rieka se divise en deux cours, dont l'un se rend à la mer et dont l'autre, encaissé entre deux beaux quais, forme ce port de la Fiumera dont j'ai donné le croquis.

Le comte Nugent, propriétaire du château, était un Irlandais au service de l'Autriche; il avait la réputation d'un vaillant général; il prit part à la guerre contre l'armée française lors de notre occupation de 1813. Après la prise de Fiume par les Anglais et le retour de la ville à l'Autriche, il acheta la ruine; il y a réuni des débris de statues antiques, des vestiges grecs, étrusques et égyptiens. Dans un petit jardin, en avant du temple antique qui sert de chapelle, le comte a dressé la colonne triomphale qu'on avait élevée à l'empereur Napoléon Ier sur le champ de bataille de Marengo. La tradition prétend que nombre des débris antiques proviennent de la Minturnes classique et sont un présent offert par le roi Ferdinand Ier de Naples au comte Nugent.

L'abbaye des Franciscains.

A la hauteur du Terzato on se trouve au niveau du plateau sur lequel s'élèvent l'abbaye des Franciscains et l'église, lieu de pèlerinage et lieu de sépulture des Frangipani.

Ces comtes Frangipani sont très-célèbres dans l'histoire des îles du Quarnero; on retrouve leurs traces sur toute la côte, et les légendes en conservent le souvenir. Ils n'étaient pas seigneurs de Fiume, mais suzerains de l'île de Véglia, et ils n'ont régné à Fiume que trente années. A l'époque où les patriarches d'Aquilée avaient la suzeraineté des villes du littoral, l'évêque de Pola avait donné Fiume en fief à la maison de Duino, et, sous ces mêmes Duino, la ville échut à titre de gage aux Frangipani : c'était vers 1338; ils la rendirent en 1365 aux maîtres légitimes. C'est à Véglia que leur souvenir est le plus vivant, mais il était intéressant pour nous de savoir où était leur tombeau et de lire les inscriptions des pierres tombales, si toutefois elles existaient.

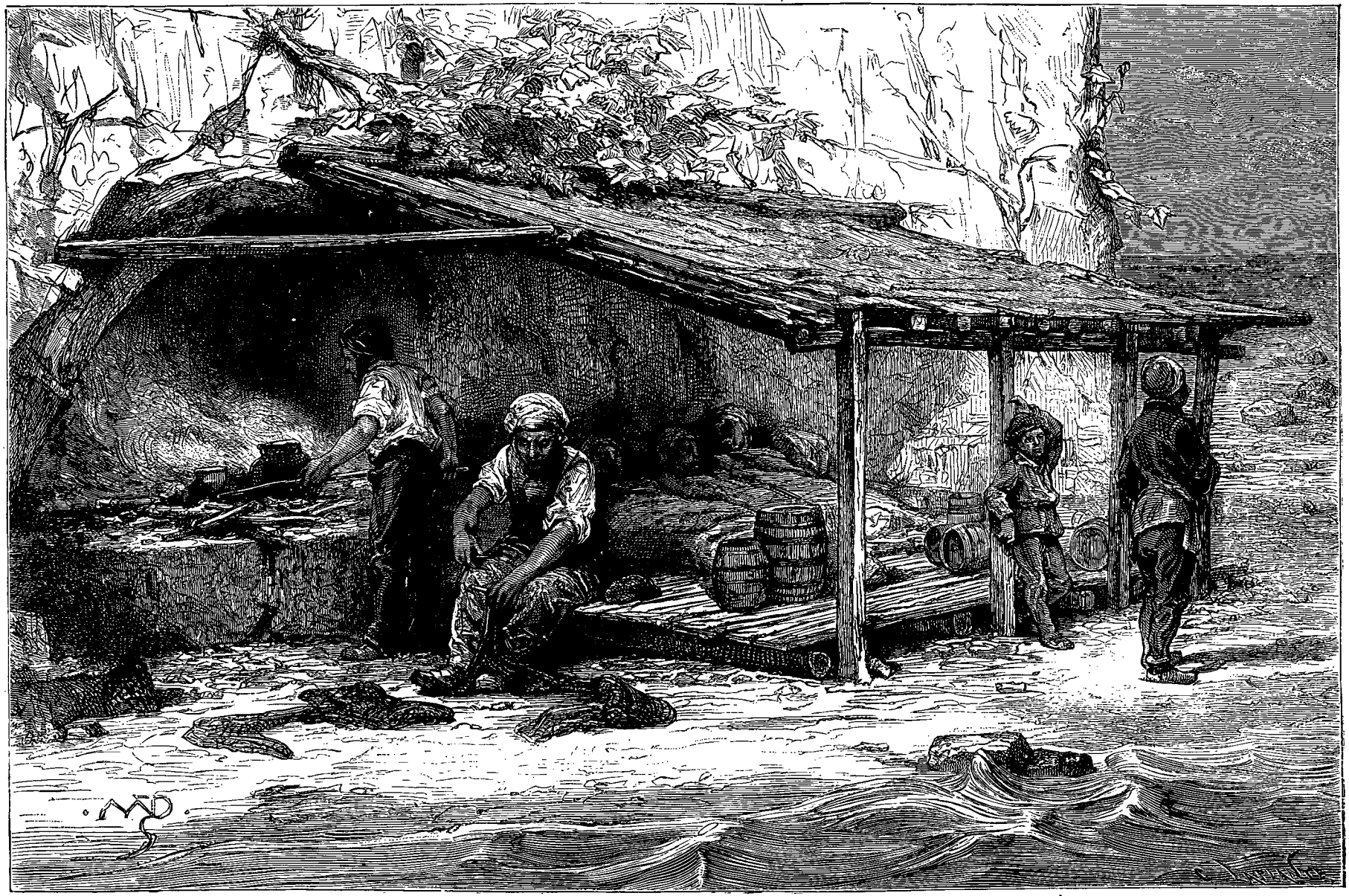
On n'entre dans l'enceinte que par le cloître; un Franciscain tout à fait rébarbatif et de la plus méchante humeur, qui avait lentement répondu au coup de cloche, refusa de satisfaire notre curiosité. Il commença par nous demander ce que c'étaient que les sieurs de Frangipani et finit par nous tourner brusquement le dos. Son érudition ne nous faisait pas faute et nous étions dans la place. Le cloître est très-pittoresque, quoique les murs soient décorés de peintures tout à fait irrévérencieuses et qui n'honoreraient point un cabaret italien. L'église, divisée en deux nefs, est coupée dans son axe, ce qui indique déjà une disposition intéressante et d'un véritable prix pour l'art; par malheur elle a été scandaleusement restaurée. Chacune de ces restaurations sacriléges a cependant été indiquée avec soin par ceux qui y ont présidé; la première est de 1291, la deuxième de 1430, la dernière doit dater du départ des troupes alliées au commencement du siècle.

Les tombeaux des Frangipani existent en effet, mais ce sont de simples pierres tombales qui gisent sans honneur en un coin de l'édifice. Sur l'une d'elles un comte Zuane, dont nous pourrions dire l'histoire (car elle est tout entière dans le Rapport du provéditeur général envoyé en 1481 à Véglia par la république de Venise), est représenté en relief, armé de pied en cap. La figure de Zuane est cachée par la visière de sa bourguignote, si curieuse et si particulière de forme, qu'elle remplace certainement pour l'amateur la date que le temps et le pied du passant indifférent ont effacée sur le marbre du tombeau.

Les environs de Fiume : côté de l'Istrie. — Prœlucca. — La pêche du thon. — Volosca. — Abbazia.

Les environs de Fiume méritent d'être vus, et il faut consacrer deux jours à cette excursion. La plage du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Golfe de Fiume : Huttes des pêcheurs de thon dans la baie de Prœlucco. — Dessin de D. Maillart, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

golfe a deux aspects bien différents ; la côte d'Istrie, à droite en regardant l'Adriatique, bien abritée et défendue par le mont Majeur, est riante et fertile ; celle de Dalmatie, à gauche, est au contraire froide et stérile.

J'ai visité deux fois ces contours : la première fois avec notre consul le baron de Reyne, qui séjourne depuis plus de quinze ans à Fiume, et qui est le plus docte et le plus aimable des cicérones ; à mon second passage je suis parti solitaire, le bâton à la main, et j'ai fait en quatre heures, à pied, la route que quelques mois auparavant j'avais faite en une heure et demie au trot de deux chevaux hongrois vifs comme le vent.

Il faut longer la mer en contournant le golfe, dépasser la gare du chemin qui conduit à Trieste et s'engager sur une route au flanc de la côte et dominant la mer. Ce sont d'abord quelques usines, des fabriques de spiritueux, une fonderie de *torpedos*, et, de temps en temps, quelque beau jardin solitaire, romantique, verger fermé d'une vieille grille, où des statues de faunes et de dieux agrestes gisent mutilés dans les hautes herbes. Pendant trois heures nous allons droit devant nous, par une route un peu triste, sans rencontrer d'autres compagnons que des petits bergers suspendus, comme leurs moutons, au flanc de la montagne, ou juchés sur les rochers qui dominent les flots.

Voici la baie de Prœlucca, bien abritée, très-défendue de toutes parts, où l'on a établi une pêcherie en faisant sauter le rocher pour y adosser les huttes. C'est une de ces stations où l'on pêche le thon, et ces pêcheries constituent une des richesses de la côte. L'installation est des plus simples ; elle se compose de deux observatoires de vingt mètres de haut, énormes échelles dressées obliquement sur les ondes et pourvues, au dernier échelon, d'un strapontin sur lequel s'assied le guetteur. Au pied même du rocher, une hutte de planches, ouverte sur les trois côtés, s'appuie à la paroi pourvue d'un plancher isolé du sol par des tasseaux. Là s'abrite le personnel des pêcheurs, qui consiste en une dizaine d'hommes, dont un mousse ; tous sont des natifs des îles de Cherso et de Véglia.

Ils barrent la baie sur une partie de sa largeur à l'aide d'un large filet ; le guetteur, du haut de son observatoire, observe le large et fait un signe quand la proie s'est engagée dans l'enceinte ; à ce moment, celui qui est de garde au bas fait jouer un autre filet perpendiculaire à la corde de l'arc, et le thon se trouvant enfermé dans un espace restreint, il est facile de l'amener au rivage en ramenant les grands appareils. Une barque qui stationne au pied de la hutte sert à cette manœuvre.

Au moment où nous dessinons la pêcherie, trois des compagnons pêcheurs dorment, enveloppés dans des couvertures, à l'air froid du matin, abrités sous le toit de la hutte : l'un d'eux s'équipe et va remplacer le guetteur qui a fini son quart, un autre prépare la cuisine, le mousse erre au pied du rocher. La station au haut de l'observatoire est de trois heures pour chaque homme, ce qui nous paraît énorme ; par le beau temps, ces équipes ont de grandes bonnes fortunes, car des bancs entiers de thons viennent se jeter dans les filets, et chaque pêcheur, indépendamment de sa paye, a tant par milliers de livres ; le petit poisson pris dans les mailles leur appartient aussi, et ils vont le vendre à Volosca, joli village situé comme Menton à la pointe d'un cap et dont la marine, blanche sur des rochers noirs, se reflète à l'extrémité nord de la baie. Au-dessus de Volosca je reconnais Abbazia, la Nice autrichienne, avec la belle villa qui était autrefois la propriété du comte Scarpa, que j'ai déjà visitée au dernier automne, et *Lovrana*, la ville des lauriers, riante comme Pausilippe. Plus loin, c'est Castua, la ville antique entourée de murs, et à l'extrême horizon la haute silhouette du mont Majeur, haut de quatre mille pieds, d'où l'on voit toute l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, et d'où, par un temps clair, on distingue, dit-on, jusqu'au Campanile de Venise.

Épisode.

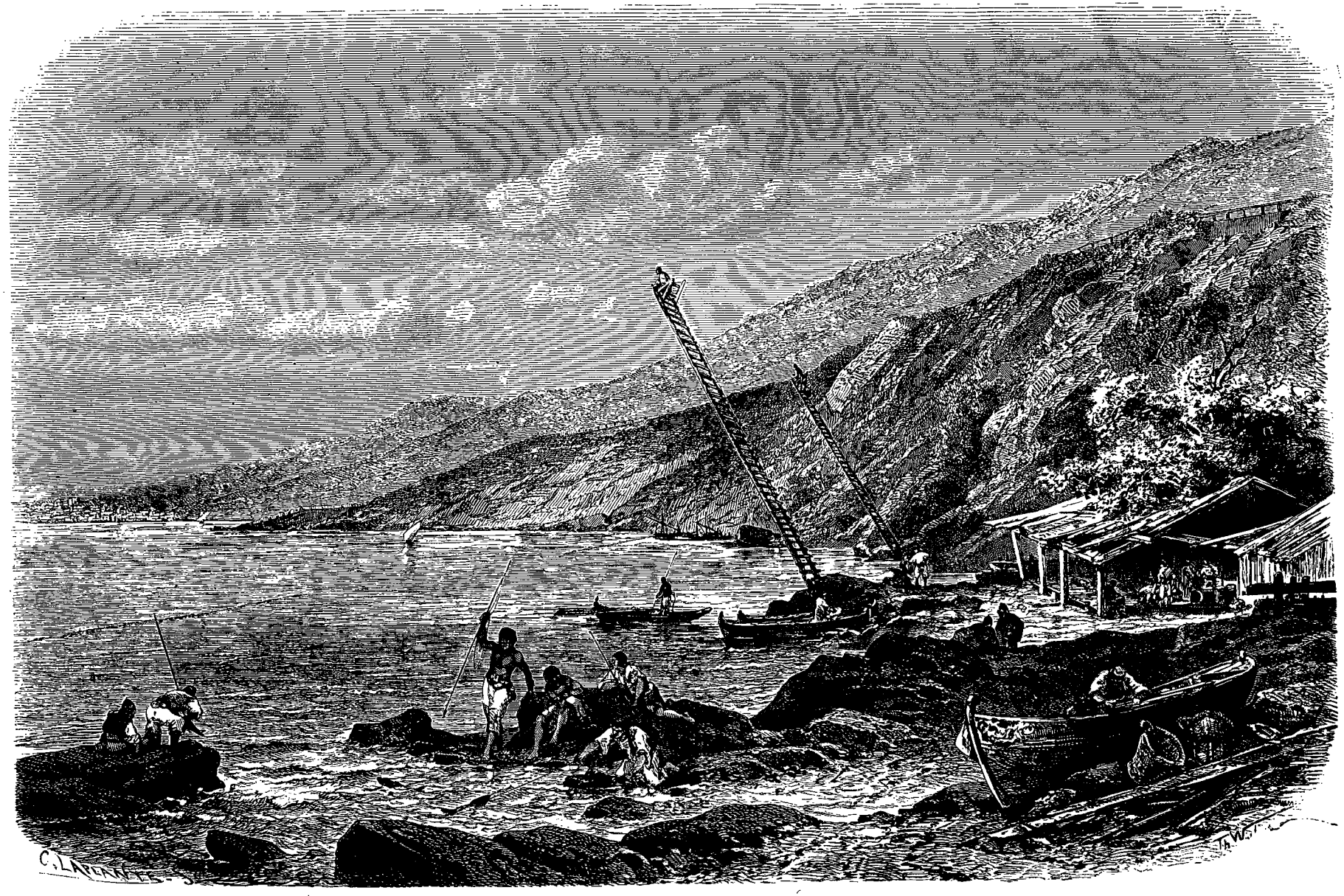
Ma journée est faite ; j'ai marché trois heures et fait deux croquis. Il faut chercher fortune à Volosca et poursuivre la route qui contourne la baie pour arriver au joli village.

J'entre dans une auberge où un employé allemand fait silencieusement une maigre chère ; bientôt on entend un bruit de grelots, des claquements de fouet et des hourras, et trois bons drilles, bien gais, bien en train, font irruption dans la salle en affectant de parler un français du cru. Je reste coi et j'apprends toute leur histoire. Ils parcourent la côte en charrette bien attelée, et l'un d'eux, l'homme important de la société, est de Fiume ; il habite les environs avec sa jeune femme et va à la ville embrasser sa mère. C'est les trahir que de ne pas avouer qu'on comprend la langue qu'ils parlent ; on s'aborde donc, on jase, et, chose étrange, le plus grand d'entre eux me dit mon nom qu'il a appris par les gazettes.

C'est un joli épisode de route. Ces messieurs m'offrent de rentrer à Fiume avec eux et de prendre place dans leur voiture ; nous partons ventre à terre, aux cris de « vive la France ! » poussés par celui qui conduit, et aux accents de la *Marseillaise*, que je suis un peu gêné d'entendre entonner pour rendre hommage à ma patrie. Je fais cependant bonne contenance, je prends des airs très-patriotiques, et nous brûlons la route avec une célérité qui frise l'imprudence.

« Les voyages, dit Shakespeare, vous associent à d'étranges compagnons. » Je souhaite à tous ceux qui courent les routes de rencontrer ceux-là : l'aîné de tous est Alessandro Zambelli de Petris, né à Fiume ; il a longtemps tenu la mer, a appris l'espagnol au Brésil et le français à la côte de Penmarck chez les Bretons, où il a été recueilli pendant trois mois, ayant perdu son bâtiment dans un naufrage. Il veut me payer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Golfe de Fiume : La pêche du thon dans la baie de Prœlucca. — Dessin de Th. Weber, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chez lui l'hospitalité qu'on lui a donnée au pays de France, quand il y aborda nu et meurtri avec les matelots qu'il commandait. Depuis, il a trouvé à Odessa une jeune fille qu'il a aimée, il s'est marié, il l'a ramenée, et, abandonnant la mer, vit désormais heureux dans sa terre de la montagne.

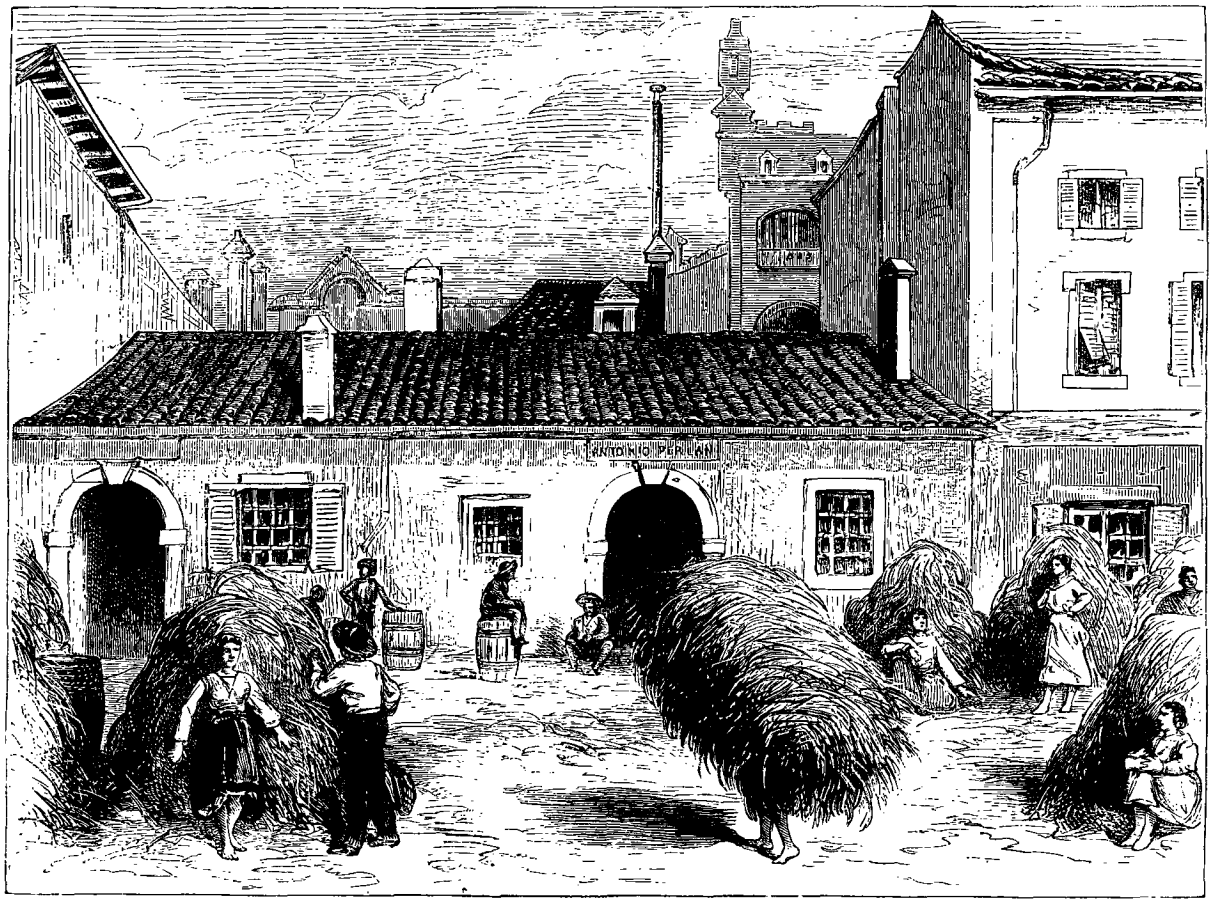
Les deux autres étudient à Vienne, et l'un d'eux, Riccardo Majonica, est Roumain. « En Roumanie, me dit-il, tout est français, le costume, l'uniforme des troupes, l'éducation, les mœurs; nous avons le Code Napoléon! » Et, avec un entrain et une flamme juvéniles, il passe de l'italien au français, du français au slave, du slave à l'allemand avec une merveilleuse facilité.

Nous voilà bons amis. Nous nous retrouverons le soir dans une *osteria*, en face d'un *rizotto con scampi* et d'un flacon de vin de *Draga*.

Ces liaisons d'un jour et ces vives effusions d'une heure, c'est la poésie du voyage; aussi, vive la grande route, l'indépendance, le soleil et le ciel bleu! et vive le flot bleu qui vient mourir sur le sable au pied du rocher, pendant que nous brûlons la route!

Les environs de Fiume : côté de la Dalmatie. — Martinschizza Porto-Re. — Buccari. Segna.

Si nous suivons l'autre côté de la rive vers la Dalmatie, la route est triste; elle est enclavée entre deux

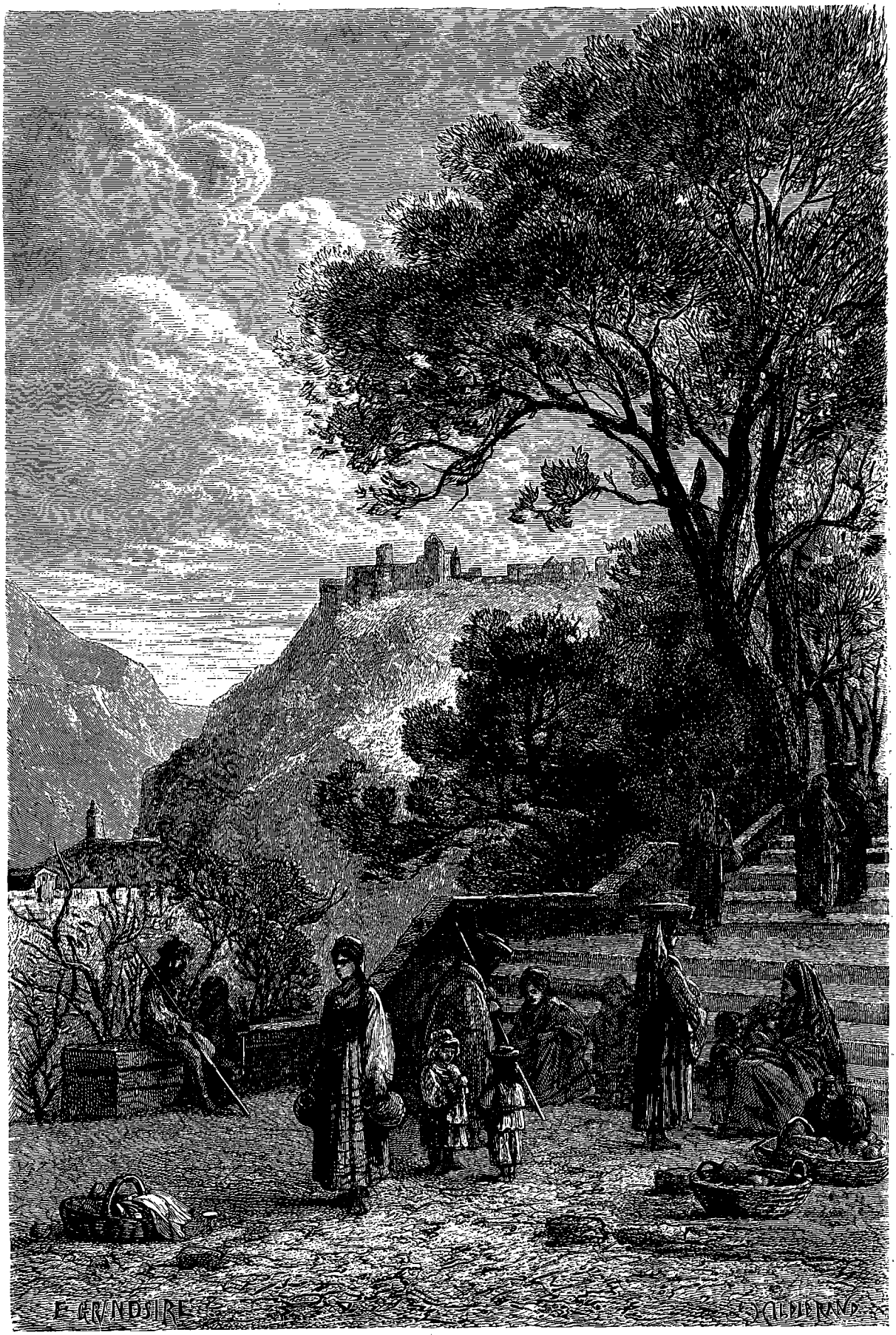


Les Fienarolles : Paysannes d'Orechovizza au marché près de la place Urmeny (p. 6). — Dessin de A. Marie, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

murs : il vaut mieux prendre un canot au port. Par un temps doux, c'est charmant et facile. D'abord on rencontre Martinschizza, superbe lazaret pour la quarantaine, un des plus beaux du monde, un des plus vides et des plus platoniques du reste, car rarement un voyageur y aborde. Puis c'est Dragina, Val-Uri, Porto-Re, Buccari, ancienne ville romaine (Volura), joli port tout au fond d'une baie si bien fermée qu'elle semble un amphithéâtre complet. Tous les habitants sont marins, et à notre premier passage, alors que nous eûmes la bonne fortune de nous rencontrer à Pola avec les fameux explorateurs du Pôle Nord, Payer et Weyprecht, nous avons constaté que, sur un équipage de moins de cent hommes, plus de cinquante de ces braves gens si disciplinés, l'honneur de la marine autrichienne, étaient de Porto-Re et de Buccari.

Il ne faut que quatre heures par le vapeur pour se rendre de Fiume à Segna, le nid des Uscoques; mais on n'a qu'un seul départ par semaine, le jeudi à sept heures du matin; les paquebots du Lloyd, dans cette rude passe du canal de Mal-Tempo, la plus terrible du Quarnero, font huit milles à l'heure. Une fois à Segna, on y est enfermé, au bout du monde, sans espoir d'en sortir jusqu'au lundi suivant, pour retourner

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Fiume : Le château des Frangipani vu de l'escalier du Terzato. — Dessin de E. Grandsire, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

vers Fiume, ou jusqu'au jeudi d'après, si on continue vers la Dalmatie.

Segna. — Les Uscoques.

Segna, la ville des Uscoques, malgré les changements apportés par le temps, les dévastations des hommes, ou au contraire par leurs luttes contre la nature pour la dompter, se présente encore aujourd'hui comme un refuge impénétrable qui devait tenter des malfaiteurs cherchant un repaire.

La ville est à la côte, entre l'île de Véglia et celle d'Arbe; du côté de la terre elle est protégée par la montagne, comme le Monténégro l'est par la Czerna-Gora; du côté de la mer elle n'était autrefois accessible qu'à des barques légères. Aujourd'hui la montagne est déboisée, et l'industrie a creusé un port; mais il n'en reste pas moins la *Bouche de Segna*, passe terrible et redoutée, qu'on doit franchir entre l'écueil de *Perviechio* et la pointe de l'île de Véglia.

Ces lieux sont bien paisibles, et les pauvres pêcheurs dont je fus l'hôte, auxquels je racontais naguère les exploits des pirates qui les ont précédés, ouvraient de grands yeux comme au récit de quelque conte féerique inventé pour charmer leurs longues soirées.

Le nom d'*Uscoque* (*skoko fugitif*), qui devint infamant, servait à désigner d'abord des sujets turcs, réduits à chercher un asile entre la mer et les montagnes qui bordent l'Adriatique. Au nombre d'une poignée d'hommes (trois à quatre cents tout au plus), ils reçurent l'hospitalité dans Clissa, forteresse située en un lieu abrupt au-dessus de Salone et de Spalato, dans la Dalmatie. — Plus tard, quand nous avancerons dans notre voyage, nous visiterons cette forteresse qui est l'une de nos étapes. Le seigneur de Clissa était alors un certain Pietro Crosichio, feudataire de la couronne de Hongrie. Il avait vu dans ceux auxquels il donnait asile, des alliés contre ses ennemis : ce fut sa perte. Les Uscoques se répandant sur le territoire turc et s'y livrant au pillage, Clissa fut assiégée, Crosichio tué, et sa tête portée au combat comme un étendard.

Clissa prise, la Dalmatie était ouverte. Ferdinand d'Autriche crut à son tour se donner des alliés en enrôlant ces volontaires; il leur offrit pour refuge cette ville de Segna qui était alors le fief des Frangipani. La cavalerie ni l'artillerie ne pouvait les atteindre du côté de la terre. Par mer, nous l'avons dit, les petites îles et les écueils formant des canaux sinueux et des bas-fonds, la rendaient inaccessible; ils ne craignaient donc plus leurs ennemis.

Ils n'avaient là pour vivre ni l'agriculture, ni la pêche; accoutumés aux armes, ils gravirent les rochers et, des bosquets épars au sommet de la montagne, prirent l'offensive et fondirent sur les Turcs. A la côte, ils pillèrent les naufragés et recueillirent leurs dépouilles; bientôt ils firent de légers canots et des longues barques, et les sinuosités de la rive leur assurant l'impunité, ils se firent pirates.

Les Uscoques s'en prirent d'abord aux Turcs et respectèrent les chrétiens : la Porte protesta. Puisque Venise s'arrogeait la domination de l'Adriatique, c'était à elle de faire la police du golfe; d'ailleurs il y avait entre le Turc et la République des traités destinés à assurer le transit par mer. Venise se rejeta sur l'empereur Ferdinand, qui s'était fait le protecteur des réfugiés; celui-ci donna bien des ordres, mais ils furent méconnus; personne en effet ne pouvait rien contre les pirates, puisque la nature les défendait à la fois et de leurs ennemis et de leur protecteur. La République arma des galères; tout Uscoque pris fut pendu aux vergues, pour prouver à la Sublime-Porte qu'on tenait compte de ses plaintes; on traîna même quelques pirates jusqu'à la place Saint-Marc et on les montra au peuple dans des cages.

Ils étaient cinq cents à peine, déjà augmentés de quelques fugitifs; la lie des nations se joignit à eux : malfaiteurs sujets de l'Empire, Turcs renégats, Italiens faussaires et compromis politiques vénitiens vinrent s'allier à cette poignée de bandits. Segna devint un repaire et l'Europe entière à un moment donné eut les yeux tournés vers ce petit bourg au fond du Quarnero. Le roi de France lui-même négociait avec Venise pour se plaindre des exactions commises contre son pavillon.

Les femmes impudiques, bohémiennes, zingares, hongroises, croates, slaves de la Dalmatie, abondèrent peu à peu dans ce repaire; elles étaient oisives, elles vécurent du vol et se marièrent à ces pirates; lorsqu'au retour des expéditions l'une d'elles devenait veuve, elle n'attendait même pas que le trépas fût sûr pour contracter de nouveaux liens. L'Uscoque mort, un autre prenait et sa femme et ses enfants et sa cabane. Les femmes s'habillaient tout de rouge et se paraient des bijoux, fruits de leurs rapines, et des étoffes d'Orient prises sur l'ennemi. Les anciens habitants de Segna se démoralisèrent à ce spectacle. Il y avait dès le principe un quartier spécial aux Uscoques : toute la ville fut à eux, et les plus considérables des anciens citoyens prirent comme serviteurs des bandits qui suivaient les expéditions et leur rapportaient une part des prises.

Ils épuisèrent la terre; la *Lica* et la *Corbaira*, régions voisines, furent bientôt désertes. Il leur fallait aller trop loin pour faire du butin, ils se rejetèrent sur la mer. Ce fut l'époque où la terreur régna et dans le golfe et dans l'Adriatique. Le Sénat décida que les navires qui partaient pour l'Orient formeraient désormais des convois escortés de galères; les Turcs de leur côté en firent autant ou évitèrent le golfe. Il fallut donc se jeter sur les îles, qui furent bientôt désertes à leur tour; les *scogliari* de Cherso de Véglia, d'Arbe, d'Ossero et de Pago se firent marins, et, comme ils étaient nés dans le Quarnero et en connaissaient les détours, ils armèrent aux frais de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

République des yoles, de longues barques, de légères caravelles pour poursuivre ceux qui les forçaient à déserter leurs chers écueils.

Il y avait bien à Segna un capitaine qui commandait au nom de l'Empereur, mais il était toujours complice; quand les Uscoques revenaient d'une expédition, on leur fermait la porte de la ville, parfois même on tirait contre eux les canons de la place; mais la nuit on leur ouvrait les portes et on partageait le butin.

C'était une question insoluble; si Venise attaquait Segna par mer, et elle pouvait le faire avec l'aide des *scogliari*, les Turcs offraient d'attaquer par terre; l'empereur d'Allemagne, sur le territoire duquel on entrait, protestait toujours. Cependant, un jour, Assan, bascha de Bosnie, marcha sur Segna et, naturellement, entra en Croatie; l'Autriche dut se défendre; Assan battu, la Porte le soutint, et la guerre, limitée d'abord à Segna, dura douze ans.

Venise, attentive, fortifia ses îles toujours menacées; ce n'était plus les pirates qu'elle craignait, mais son éternel ennemi, le Turc. Sa neutralité froissa l'Autriche, qui ne retint plus les Uscoques; ils changèrent leur champ d'action et se répandirent dans l'Istrie et dans la Dalmatie en s'abritant sous l'étendard de l'Empereur. C'était pour Venise accepter la guerre avec l'Autriche; elle hésita et ne fit que défendre ses ports; l'Empereur débordé prit en main la répression et, solennellement, invita la République à lui envoyer des ambassadeurs qui seraient témoins de ses efforts.

A Segna même on s'empara des chefs et on les pendit sur la place, les pirates furent désarmés, les sujets vénitiens trouvés parmi eux furent rendus à la République; on ne laissa dans la ville que cent Uscoques sans armes, on en chassa deux fois autant dans la Croatie, le reste se dispersa. Mais cette poignée d'hommes cachés dans les bois observait l'ennemi; avant que le gouverneur pour l'Empereur eût quitté Segna, ils rentrèrent à la nuit, assiégèrent sa maison et le massacrèrent. A cette nouvelle, les fugitifs et les malfaiteurs se rallièrent, et tout fut à recommencer.

Cela se passait vers 1602; dans cette seconde période, le nombre des Uscoques ne dépasse pas encore six cents hommes qui vont tenir trois puissances en échec et occuper des armées et des flottes. C'est un des plus curieux spectacles qu'offre l'histoire. Un jour, ils ont pillé une petite ville, et, pour transporter leur butin, s'emparent de toute la flottille des pêcheurs de Sébénico qu'ils coulent à fond dès qu'elle leur est inutile; dans le même temps, étrange audace, ils attaquent la puissante Pola et osent tenter un tel coup avec seulement cent cinquante des leurs.

Venise bloque Segna; naturellement elle intercepte le commerce autrichien; l'Empereur se retourne contre les Uscoques, leur prend leur flottille et l'envoie à Fiume avec ordre de la brûler. Les Uscoques tombent sur Fiume, reprennent leur bien et enchaînent quatre-vingts bâtiments des Fiuméens qu'ils traînent à la remorque. Je passe des péripéties et des plus curieuses. Comprimés de toute part, les pirates échappent vers la Dalmatie, volant chez le Turc et se réfugiant chez le Vénitien. La République construit bien une flotte spéciale pour agir contre eux, mais ses ennemis usent de ruse, ne pouvant plus attaquer de front. Un jour, Christoforo Veniero, capitaine de la Mer, entre à bord d'une galère dans un port de Pago; leurs espions le découvrent, ils s'approchent de l'île, jettent à terre une partie de l'équipage, se glissent à la faveur de la nuit le long des flancs de la galère capitane, l'enlèvent à l'abordage, jettent à la mer quarante passagers et traînent la galère à Segna. En route ils tranchent la tête des officiers, et, arrivés à terre, dans une orgie colossale à laquelle ils prennent tous part, massacrent Veniero, lui arrachent le cœur, le font bouillir et le mangent. Sa galère est enchaînée dans le port; avec ses canons ils fortifient leur ville.

Les péripéties sont sans fin. Minuccio Minucci, archevêque de Zara, les a racontées en deux volumes, écrits pour ainsi dire *de visu* et continués par Paolo Sarpi. Les Vénitiens reculaient toujours devant le grand danger suscité par les Uscoques : la guerre avec l'empereur d'Allemagne. Elle ne put cependant l'éviter; c'est là un tout autre épisode historique qui a sa cause directe dans les exactions des pirates. Les Uscoques n'y gagnèrent rien, car les voisins immédiats, décidés à extirper leur race, se tournèrent contre eux pour éviter les représailles des Vénitiens qui parcouraient toute la côte, et on vit les habitants de Segna et de Scrissa, leurs deux repaires, se tourner contre eux et envoyer à Venise la tête du chef. La République cependant guerroyait toujours; l'Espagne la menaçait à son tour; la France, la fidèle alliée d'alors, s'interposa entre l'archiduc et les Vénitiens, et on signa le traité dit de Madrid, ratifié à Paris le 26 septembre 1617.

Un article stipulait que l'archiduc mettrait une garnison allemande dans Segna, et que, dès qu'elle l'aurait fait, Venise lui rendrait une des places fortes dont elle s'était emparée pendant la guerre. Dans vingt jours, à partir de la date du traité, on aurait prononcé sur le sort des Uscoques; leurs barques seraient brûlées, les pirates dispersés, et la République, une fois l'exécution bien et dûment assurée, rendrait à l'Empire toutes les conquêtes qu'elle avait faites sur son territoire.

Il ne restait des rudes compagnons qui avaient tenu tête aux flottes et aux armées que quatre à cinq cents à peine, parmi ceux qui étaient vraiment Uscoques ou fils d'Uscoques. L'archiduc les exila nominativement après un recensement, et on leur donna des terres du côté de Carlstadt. Ils avaient occupé Segna pendant un siècle, et jamais ils n'avaient été en nombre supérieur à mille.

« En trente années, dit Léon Bruslart (l'ambassadeur de France d'alors), ils avaient coûté trente mil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lions d'or à la République, tant en prises, en dommages causés, qu'en indemnités payées aux Turcs ou en dépenses nécessaires pour la répression. »

On prétend aujourd'hui, et c'est l'opinion du baron Czoernig, statisticien autrichien du plus haut mérite, que les Uscoques, transplantés vers 1617, existent encore sous leur vrai nom slave, au nombre de plus de mille ,dans la province de Carniole. Ils seraient établis dans les districts de *Mottling* et de *Tschememb*e. Ils s'habillent, dit-on, de laine blanche, portent du lin pendant l'été, et ont gardé des mœurs particulières. Les jeunes filles ont toutes un bonnet rouge.

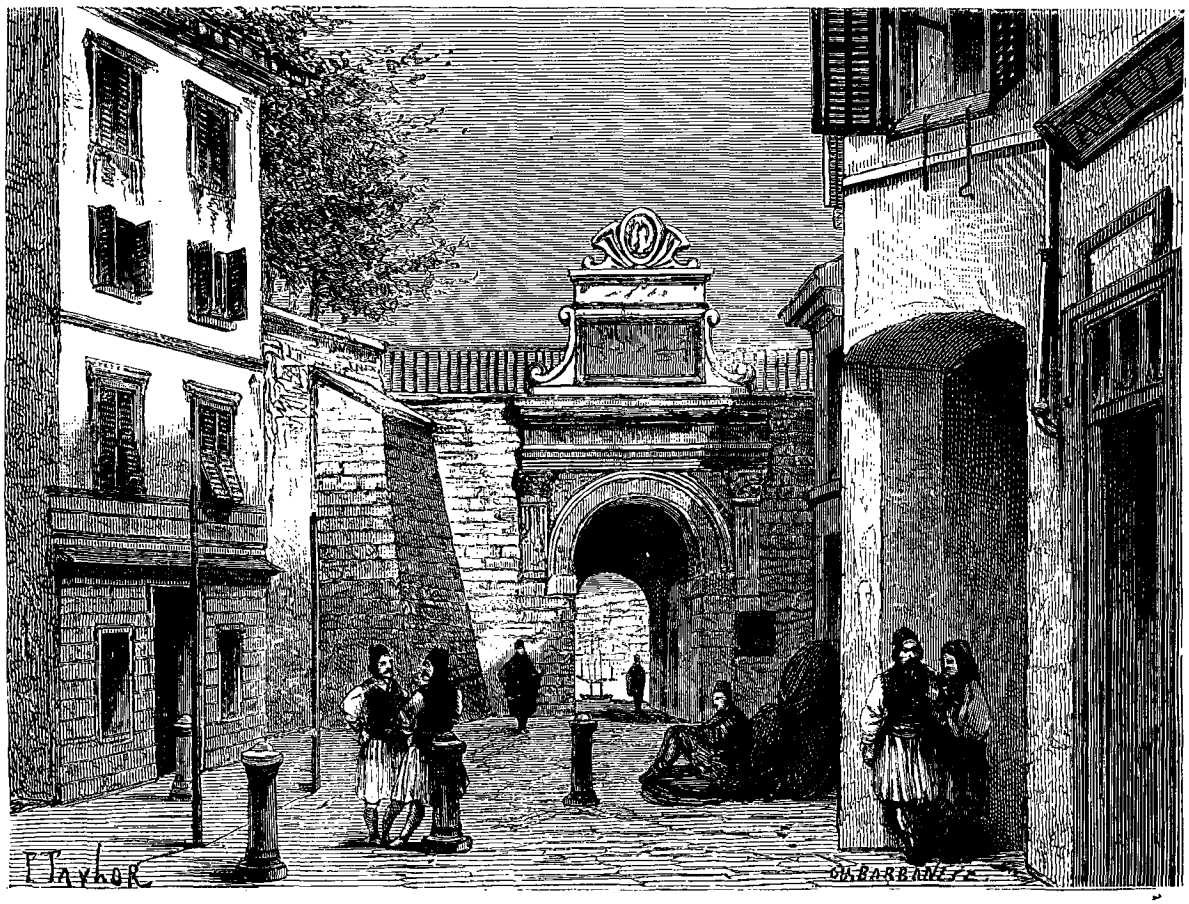
Fiume : L'entrée du Terzato. — Dessin de H. Clerget, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

Quand ils mettent un mort au cercueil, ils lui couvrent la face d'un voile percé de trous, afin qu'il puisse voir. Ils ont aussi conservé l'usage des pleureuses ou *voceratrice*, qui racontent les actions du défunt et interpellent la mort en l'appelant « oiseau de malheur ». C'est d'ailleurs la scène que nous venons de voir dans les cimetières de Serbie, au dernier Jour des Morts.

Charles YRIARTE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Zara : La porte Saint-Chrysogone. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Cherso.

Dans le golfe du Quarnero, comme de grands navires en panne au milieu de ses flots, on ne compte pas moins de trente îles ou écueils nommés par les navigateurs. Cinq de ces îles, Cherso, Véglia, Lussine, Pago et Arbe, contiennent des villes et des ports. Les autres sont, à proprement parler, des écueils (*scogli*), dont les plus importants ne contiennent que des cabanes où s'abritent quelques pêcheurs. Les trois premières îles dépendent du margraviat d'Istrie; les deux autres se rattachent au royaume dalmate.

Le voyageur qui va de Pola à Fiume a l'île de Cherso à sa droite; elle ne faisait qu'une avec Lussine; la main des hommes l'en a séparée : pour éviter un long détour au navigateur, on a creusé le *canal d'Ossero;* un pont étroit, qu'on appelle *la Cavanella*, réunit l'une à l'autre.

Cherso n'a pas moins de trente-cinq milles de longueur et sept de largeur; sa côte est profonde, ses montagnes sont dénudées au sommet, et ses vallées, même les mieux abritées, n'offrent qu'un sol rocailleux. On y récolte très-peu de blé, beaucoup de vin, des olives et du miel. L'élève des troupeaux est une des richesses du pays. La pêche est abondante sur les côtes, et un lac intérieur, le lac de Vrana, qui a sept milles de tour, produit des anguilles d'une grosseur prodigieuse.

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209, 225; t. XXXI, p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand on longe la côte, Cherso apparaît absolument grise au sommet, pommelée de points sombres à la base : ce sont les oliviers, petits, mais chargés de fruits. Il y a dans la ville qui donne son nom à l'île près de cinq mille habitants, et on n'y compte pas moins de huit églises. Le port est excellent; il n'a pas beaucoup de caractère à cause des constructions neuves et de forme carrée qui bordent les quais; la ville étouffe dans ses vieilles murailles, et, à droite et à gauche, en s'augmentant, elle a gravi la montagne. Cherso est un pays de marins, malgré la récolte abondante du vin et de l'olive, et malgré l'élevage des troupeaux qui passent tout l'hiver et l'été dans les parties abritées. L'homme a beaucoup de mal pour récolter l'olive (l'*olivetto*, comme on dit à Cherso); les routes d'un point à un autre n'existent pas; il faut cultiver à grand'peine en gravissant toujours, et, pour récolter, porter le petit tonneau à dos d'homme; un charriot, si petit qu'il soit, ne pourrait pas stationner sur les rampes. Aussi les *scogliari*, ou habitants des îles, vont-ils tenter l'aventure jusque dans l'extrême Orient, et le pauvre insulaire qui gagne durement sa vie, désigne au voyageur, avec admiration, mais sans basse jalousie, les quelques audacieux qui sont revenus *signori* de leurs expéditions lointaines.

Ossero. — Lussin-Piccolo. — Lussin-Grande.

Ossero (c'est le nom qu'on donne habituellement à l'île de Lussine) est moins grande, mais elle a deux ports : *Lussin-Grande* et *Lussin-Piccolo*, qui lui donnent une telle importance, que quelques géographes désignent l'île tout entière sous le nom de *Lussin*. Ossero ville est surpassée désormais par les deux Lussine; elle est située sur un promontoire, dans Cherso même, mais le canal qui la sépare de l'île d'Ossero se resserre au point que *la Cavanella* n'a que quelques pieds de largeur et forme comme une écluse. La vie s'est retirée de la ville qui donnait autrefois son nom à l'île. Il n'y a plus que quelques centaines d'habitants, et tout l'intérêt est concentré dans les deux ports.

Lussin-Piccolo, par son nom la plus petite des deux villes, est la plus grande de fait; elle est assise au fond d'une grande baie bien fermée et dominée par un mont. Son entrée est si étroite, qu'une fois à l'ancre nous cherchions vainement la passe que nous venions de franchir. C'est un foyer de labeurs, une cité active, intelligente et hardie; elle aussi fait éclater ses murs, et, de toutes parts, déborde sur la montagne en gagnant sans cesse, avec ses maisons neuves, blanches et d'un caractère tout moderne. Elle a même dépassé les faubourgs où s'élevaient ses chantiers, sa richesse et sa gloire : de sorte que, dans la ville même, on voit se dresser sur leurs étais les grands squelettes des carènes en construction, avec leurs membrures à jour.

L'habitant de Lussine est, de toute cette côte, le plus actif, le plus vif, le plus intelligent et le plus économe; les circonstances l'ont beaucoup favorisé, et quand la marée montait, il savait monter avec la marée. Les habitants se sont faits les armateurs de toute la côte pour le cabotage; Buccarie, Porto-Re, qui sont à la porte de Fiume, font des barques de pêcheurs : eux construisent les grandes tartanes, les *trabacoli*, et les polacres qui peuvent affronter les gros temps. Aucun port de l'Istrie ni de la Dalmatie ne peut rivaliser avec celui-ci pour la construction des gros bâtiments de commerce. Au moment où je m'y arrête, on me montre, sur chantier, le plus grand qu'on ait construit jusqu'ici. Il y a comme une lutte et un défi entre cette vigoureuse petite cité et les chantiers de construction de la côte. A Gravosa, qui est le port de Raguse, on construisait naguère un navire de commerce qu'on regardait comme le plus grand qu'on eût mis en œuvre. La Petite-Lussine, quelques mois après, a commencé la construction d'un autre d'un plus fort tonnage. J'en compte huit sur chantier au moment où je passe. La mer entre comme un coin dans la cité, offrant partout des quais et des rives, et tendant pour ainsi dire ses ondes aux constructeurs; aussi toute la ville est un port, et tout le port est une ville. Ils ne sont pas armateurs aujourd'hui, mais surtout constructeurs; ils n'ont donc que le gain du travail, sans les chances de la perte par suite des naufrages. La guerre de Crimée a décidé de la fortune d'un grand nombre d'entre eux; c'est de ce moment que date leur prospérité; ils se sont fait noliser en 1854 par le ministère de la marine française; par les Anglais, les Italiens et les Turcs pour les transports de toute nature et les docks flottants. L'habitant de Lussine qui veut bien me servir de guide avait un chargement de poudre pour les Français. « C'était le bon temps, dit-il; on travaillait dur à la mer, mais on roulait sur l'or. »

Désormais les vapeurs touchent quatre fois la semaine à Lussine, et cette ville, qui ne compte guère plus de quatre à cinq mille habitants — la statistique de 1848 en comptait deux mille cinq cents — est cependant une des plus importantes de la côte, grâce à l'esprit d'entreprise de ceux qui l'habitent.

Véglia.

L'île de Véglia est la plus fertile et la plus peuplée; elle est parallèle à la côte de Croatie et à la chaîne du Kartz. Sur la carte il semble que ce canal de *Maltempo*, qui la sépare du rivage, soit très-étroit et facile à franchir; mais c'est un voyage que de passer ainsi d'une île à une autre dans les canots des pêcheurs.

Il y a quelques jours à peine, assis sur la rive de Porto-Re, et anxieux de passer de la pointe de Véglia à Castelmucchio, les vapeurs du matin nous cachaient l'île tout entière et il nous semblait que nous voguions en pleine Adriatique. Si Cherso nous apparaissait triste et désolée, Véglia se présente verte et fertile. Les *vallées d'eau* sont très-nombreuses et les ports excellents. La population de l'île, repartie dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quinze petites villes et plus de cinquante hameaux, doit s'élever à près de vingt-cinq mille âmes. On y est moins adonné à la mer qu'à Cherso et moins riche que dans cette île, quoique le sol soit très-productif. Véglia nourrit Fiume et lui apporte son blé, son huile, son vin, ses fruits excellents. Nous abordons à la pointe de Castelmucchio; une route difficile, accessible seulement au piéton ou à de petits chevaux nerveux, très-agiles et très-vifs (qui naissent dans l'île et constituent aussi une branche d'exportation), nous permet de traverser l'île et d'arriver à Véglia. C'est une déception pour le voyageur que ces longues marches à pied dans les sentiers de l'île, et ces excursions-là n'ont pas d'histoire.

Comme aspect, les petits ports se ressemblent tous. La nature les a creusés dans un repli de la côte, et, pour abriter contre les vents terribles qui soufflent dans ces parages, elle a fait les vallées, golfes paisibles, défendus par de hautes falaises qui coupent les courants meurtriers de la Bora.

L'histoire de l'île de Véglia est très-intéressante et très-mouvementée. Du plus loin que les chroniqueurs s'en souviennent, c'était une république composée de nobles et de plébéiens, qui chacun pour une part élisaient des magistrats. Un chef d'État, élu pour un an, qui avait le titre de comte, représentait le pouvoir exécutif.

Comme l'île était toujours en butte aux attaques des corsaires et que plusieurs fois déjà la République l'avait protégée, Véglia, au douzième siècle, se donna à Saint-Marc. En 1260, sous le doge Rainero Zeno, la République constitua l'île en un fief pour les frères Zuane Schinella, citoyens nobles, qui prirent le titre de comtes de *Frangipani*. Sans aliéner sa propriété, le Sénat déclara le pouvoir héréditaire dans cette famille. C'était l'époque où Bela IV, le roi de Hongrie, poussé par les Turcs, errait, dépossédé, sur la côte voisine; il se réfugia dans Véglia. Les habitants, craignant l'invasion, aidèrent Bela à constituer une armée, et le roi détrôné, débarquant avec des forces, chassa le Turc et redevint maître du pays. Pour récompenser les Frangipani, Bela leur donna en fief la ville de Ségna. Il y eut dès lors un parti hongrois à Véglia, et l'île tout entière abandonna la République.

Mais le Sénat n'entendait pas que ses colonies fussent rebelles à son pouvoir; il envoya des émissaires au comte Zuane, qui refusa de se soumettre. Expulsé bientôt de ses domaines, celui-ci dut se réfugier dans Ségna, et l'étendard de Saint-Marc flotta de nouveau. Ce fut le provéditeur Jacopo Veniero qui fut chargé de cette exécution des ordres du Sénat et mit fin au pouvoir des Frangipani.

Une tradition curieuse, rapportée par tous les historiens de l'île, et dont on retrouve la trace même dans les rapports des provéditeurs de la République, veut que les habitants de Véglia aient conservé pendant des siècles le souvenir des Frangipani, et, fidèles à leur mémoire, qu'ils aient contracté l'habitude de porter des habits sombres, comme marque d'un deuil éternel.

Qu'on nous permette de sourire! La République n'était pas tendre, mais les Frangipani l'étaient moins encore. Une autre tradition, tout aussi fondée, dit que c'étaient des autocrates farouches, et, pour employer l'expression même des vieux chroniqueurs : « des diables et d'insatiables dragons. »

Il y a un évêque à Véglia, et j'ai été frappé du nombre de prêtres qu'on rencontre dans l'île; c'est encore une tradition du temps des Vénitiens. Les couvents étaient nombreux dans le Quarnero; les patriciens avaient fait là nombre de fondations dotées, qui possèdent encore des biens et vivent de leur vie propre. De temps en temps, quand on traverse ces îles, dans un lieu désert, sur un sommet, apparaît une construction religieuse au mur de laquelle s'étalent encore les écussons de Saint-Marc.

Pago et Arbe.

Les deux îles dalmates, Pago et Arbe, sont beaucoup plus petites. Elles sont rocheuses dans la partie qui regarde le continent et que baigne le canal della Morlacca. Là le vent souffle avec violence, et la région la plus élevée de l'île est inculte et inhabitable; mais le côté qui baigne dans le Quarnerolo est riant et fertile. Il y a quatre *vallées d'eau :* Paludo, Compara, San Pietro et Loparo, dont l'orientation permet de cultiver la vigne, l'olivier et le mûrier. La population est divisée en marins et en cultivateurs, elle élève des bestiaux; la pêche est abondante aussi; dans les plages basses, sur le canal de Pago, il y a quelques salines.

Pago a une physionomie très-particulière : c'est une île morcelée en nombre de petites îles reliées entre elles par des langues de terre. La ville qui porte ce nom a été créée de toutes pièces par les Vénitiens. Il y a un décret du Sénat du seizième siècle qui en ordonne la construction dans un temps déterminé. Comme c'est une des clefs du Quarnero, une de ses bouches, c'était un point stratégique pour surveiller les Uscoques et les bloquer dans Ségna, en fermant l'une des issues du canal della Morlacca. Les Vénitiens plantèrent un château fort à l'entrée, creusèrent un pont à leur usage, et en firent un poste militaire et une station pour les galères destinées à pacifier le golfe. L'île entière compte une dizaine de villages ou de hameaux; la situation est bonne et Pago produit du vin, elle a de riches salines et même une mine de charbon de terre exploitée.

Le voyageur qui voudrait parcourir ces îles doit se munir de provisions et tout porter avec lui. On se fait difficilement une idée de la façon de vivre des habitants de l'intérieur. A la côte, dans Cherso, Véglia et Ossero, et surtout dans les ports, on a peu de ressources, mais on trouve un abri, et si l'on vit peu confortablement, on peut du moins vivre. Mais si l'on part d'un des ports pour traverser l'île à pied ou à cheval dans toute sa longueur, même à prix d'or on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne trouve point de refuge ni d'aliments, et j'ai encore sur les lèvres le goût d'un plat unique, composé d'olives baignées dans l'huile, qu'une pauvre femme de Val Cassione avait saupoudrées de sucre pour faire honneur à l'étranger.

Conditions générales de la Dalmatie.

Si l'on part de Fiume pour se rendre en Dalmatie, il faut dix-sept heures pour arriver à Zara; si on part de la pointe des Iles, de Lussin-Piccolo, en six heures on aborde dans la capitale du Royaume. Quand le temps est propice, c'est un enchantement pour les voyageurs. Les vapeurs du Lloyd, confortables et pleins de sécurité, conduits pour la plupart par d'habiles officiers dalmates, longent toujours les côtes; on compte les petits villages perdus dans les montagnes et les moindres ports de la côte : comme dans d'immenses allées liquides, on navigue entre les méandres des canaux formés par cette multitude d'îles couchées parallèlement au continent.

C'est au printemps ou au commencement de l'automne qu'il faut naviguer dans l'Adriatique. Novembre y est fatal, et les derniers jours de l'hiver sont toujours dangereux pour le navigateur. A mesure qu'on avance vers l'orient, les colorations deviennent plus claires, les eaux deviennent argentées, les montagnes se volatilisent pour ainsi dire et flottent dans un air léger tout imprégné de lumière ambrée. Les accessoires prennent de la couleur et l'emportent sur la valeur des fonds du décor, et le vent, en gonflant les voiles latines que le navire dépasse, déroule aux yeux du voyageur charmé les fresques mouvantes de leurs grandes madones byzantines aux gestes carrés.

La Dalmatie forme une langue étroite, limitée par la Croatie et l'Herzégovine, et serrée de telle façon entre les montagnes et la mer Adriatique, que la côte semble s'être morcelée en une infinité d'îles. En certains points, la langue de terre est si étroite que, du haut de leurs sommets, les Turcs pourraient bombarder une flotte à l'ancre dans les ports dalmates. C'est au midi, vers Raguse, que la profondeur est la moindre, et entre le cap la Planca et le mont Dinara qu'elle est la plus étendue, un peu au-dessous de Sebenico.

L'une des petites chaînes des Alpes, qui marche de l'ouest à l'est et qu'on traverse pour aller de l'Italie dans la Carniole, se continue dans cette direction jusqu'en Grèce, sépare les eaux de l'Adriatique des eaux du Danube et de la mer Noire, et arrive en Albanie, près de Pristina. Les contre-forts et les chaînes secondaires, qui s'en détachent vers l'ouest et le sud-ouest, forment les montagnes de la Dalmatie.

Quatre rivières, considérables en certaines parties de leur cours, forment quatre bassins et coupent le système des montagnes de la Dalmatie en quatre chaînes. Ces eaux s'écoulent vers l'Adriatique en creusant des vallées, et à mesure qu'elles approchent de la mer, les monts se relèvent et se terminent par des pics très-élevés.

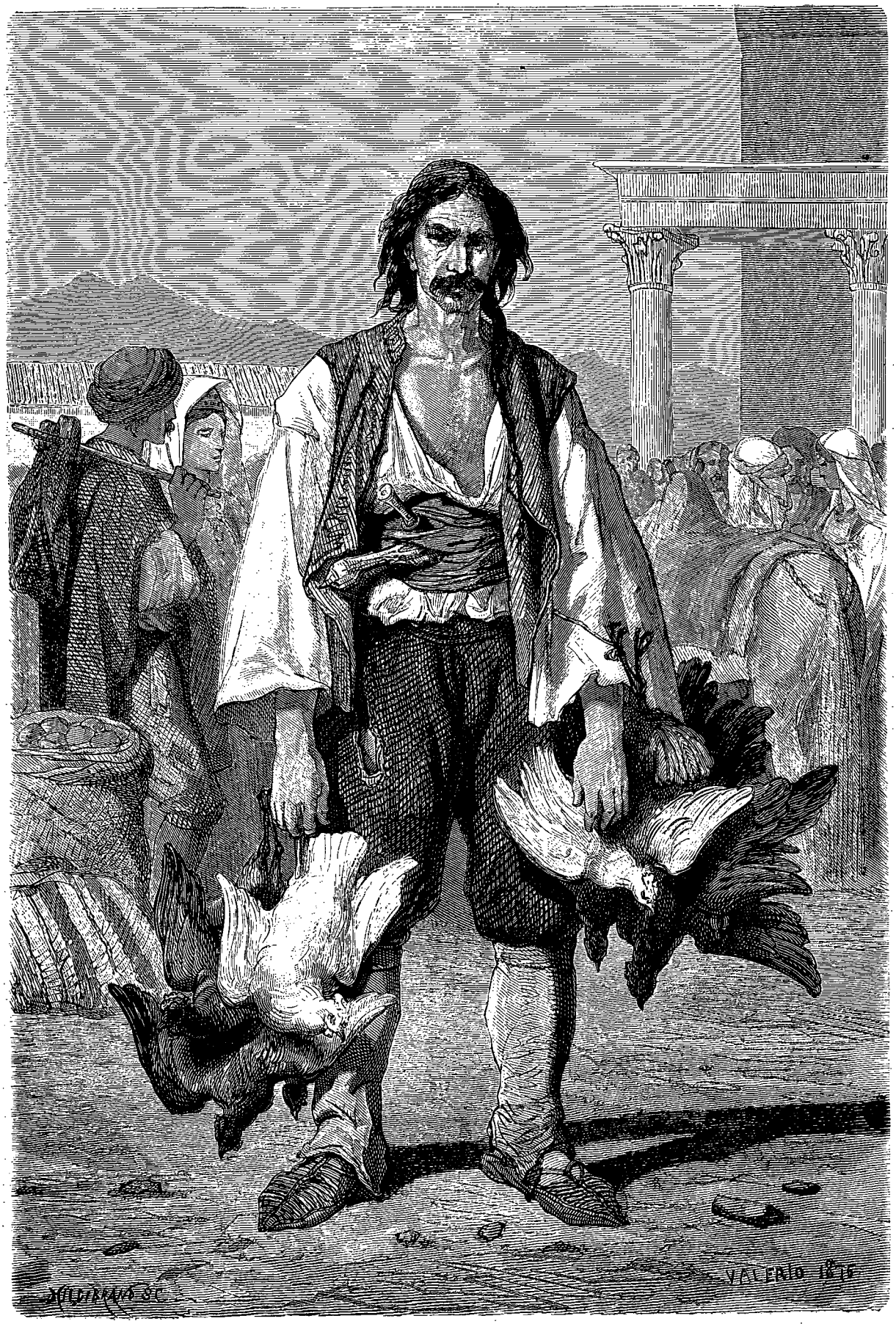
Les rivières sont: la *Zermagna*, qui limite la Croatie; la *Kerka*, qui prend sa source près de la Zermagna, passe auprès du fort de Knin, arrive à Scardona, y forme une chute célèbre et vient se jeter dans l'Adriatique, au golfe de Sebenico; la *Czettina*, qui court du nord au sud, tourne ensuite à l'ouest et se jette dans la mer à Almissa; enfin la *Narenta*, qui prend sa source dans l'Herzégovine, à vingt lieues de la Dalmatie, et prend les proportions du fleuve : elle se perd dans des marais, au-dessus de Fort-Opus.

La terre est aride, rocheuse, et le sol manque au cultivateur ; on peut dans certaines parties, de Zara à Knin par exemple, parcourir cinq ou six lieues de territoire sans trouver de terre végétale; à peine au sommet des collines, ou dans les interstices des rochers, voit-on s'élever quelques arbres malingres. Des troupeaux de bestiaux chétifs forment toute la richesse du pays, et la vie est dure au Dalmate, sobre, fier et habitué à la fatigue. Les anciennes forêts de la Dalmatie, qui figurent encore sur l'atlas de Coronelli, le géographe de la sérénissime République, n'existent plus aujourd'hui et sont devenues des broussailles. Une statistique curieuse a établi qu'au moment où nous entrâmes en vainqueurs dans la Dalmatie, *onze cent mille* chèvres broutaient les jeunes pousses et empêchaient les arbres de grandir. Quand Venise voulut réglementer toute chose dans cette terre conquise, elle rendit un édit qui limitait le nombre de ces animaux et déterminait les conditions de pâturage. Marmont, duc de Raguse, en fit autant au commencement de ce siècle.

Si le pays est pauvre, la race est remarquable. On dit que les enfants faibles meurent jeunes, soumis au dur régime de la misère; ceux qui sont robustes survivent seuls, et la race ainsi s'épure. Toute cette population dalmate est forte, valeureuse, susceptible d'enthousiasme; les habitants sont ignorants, mais ils sont simples, confiants et toujours loyaux. On a dit de la Dalmatie que c'est le pays des « portes sans serrures. » Le vol y est inconnu; les méfaits sont ceux qu'on peut attendre d'hommes qui frappent en face et auxquels répugnent la lâcheté et l'hypocrisie. Avec cela cependant, ces grands Dalmates larges et forts, à la physionomie noble, à l'aspect guerrier, sont paresseux et insouciants, et leurs femmes, comme celles des Kabyles, sont assujetties aux plus rudes travaux, tandis qu'ils se prélassent. Ils sont imprévoyants et l'idée de l'épargne leur est étrangère. Dans ces dernières années, après des récoltes relativement abondantes, ils eurent une année de famine, et la misère était grande : le pays cependant, désolé et ravagé comme par un fléau, resta tout aussi sûr que par le passé.

On compte le nombre de voyageurs qui ont traversé le pays dans tous les sens; et comme on doit le faire à pied ou à cheval, afin de passer partout, on compte surtout ceux qui, l'ayant fait, ont donné des relations de leur voyage. Nous nous sommes déjà de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans morlaques du district de Zara. — Dessin de M. Théodore Valério.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandé pourquoi, à dix jours de France, ce pays restait inconnu alors qu'on fait tant d'expéditions lointaines : le voyage est plein d'intérêt, mais il est très-pénible, et c'est en Europe un des seuls pays où on puisse encore souffrir de la faim, de la soif et du froid. J'ajoute cependant qu'en faisant son itinéraire et en préparant judicieusement le choix de sa nuitée, on est presque sûr de dormir dans un lit toutes les nuits; parti de Zara avec un lit de voyage, nous l'avons renvoyé à la côte après une expérience de quinze jours, pendant lesquels notre couche portative était restée inutile autant qu'embarrassante.

Les routes sont très-rares, mais elles sont très-sûres, malgré l'aspect abrupt du pays, la physionomie farouche des habitants et l'arsenal que chacun porte sur soi dans l'habitude ordinaire de la vie. Le Dalmate est hospitalier et indifférent à ces petites manœuvres qui ont pour but de pressurer le voyageur et d'abuser de lui. La vie, étant plus que simple, est à très-bon compte; la seule dépense à laquelle on ne peut se soustraire est celle qui résulte des nécessités de locomotion. Sur les quelques grandes routes, les transports, même par charrette, sont chers; et quand on prend les sentiers pour traverser les hautes montagnes, et qu'on veut louer des chevaux, des mulets et des guides, le prix est assez élevé; mais, la halte coûtant peu, il y a compensation. Je conseillerai toujours à ceux qui s'aventureront en Dalmatie de jeter dans le fond de leur sac un peu de bonne eau-de-vie et quelques conserves, car bien souvent, après dix heures de cheval par des routes difficiles, nous avons souffert de la faim dans des logis hasardeux, et nos hôtes, avec la meilleure intention du monde, ne pouvaient trouver ni un œuf, ni une poignée de riz, tant la misère est grande dans quelques villages, et tant la vie du Slave de la montagne est une vie sommaire et réduite à ses plus strictes nécessités.

Quelles furent, dans la suite des temps, les destinées de ce pays de Dalmatie, jusqu'au jour où les traités de 1815 l'ont donné à l'empire austro-hongrois?

Pour ne pas remonter plus haut que les temps de la Rome antique, les trois *Guerres illyriques* font passer ce territoire aux mains des Romains, qui le divisent en trois provinces, sortes de fiefs qui reconnaissent le pouvoir central, mais qui ont leur vie propre. La république dalmate prospère : elle compte jusqu'à quatre-vingts cités, et de nombreuses armées qui, bientôt rebelles à la domination de Rome, lui disputent ses colonies voisines de Lissa et de Traü. Ces dernières en appellent au Sénat, et l'on voit s'ouvrir l'ère des *Guerres dalmates*, qui durent cent cinquante-six ans et attestent la valeur de cette race illyrique. Agrippa, Tibère, Germanicus, Octave-Auguste, sont obligés de conquérir le terrain pied à pied, et la neuvième année de l'ère chrétienne voit le pays entier soumis au pouvoir définitif de la Rome impériale. Jusque-là le pays était appelé Illyrie; il devient la Dalmatie, et, comme il a été rebelle au pouvoir féodal que la métropole lui imposait, il perdra toute trace d'indépendance. C'est d'ailleurs l'époque de sa gloire et de sa prospérité, et la Dalmatie suit les destinées de l'Empire. Quand les Barbares, Goths, Lombards, Avares et Hérules, font irruption dans l'Occident, ils détruisent sur leur passage toutes ces cités brillantes dont nous retrouvons les ruines : Scardona, Salone, Épidaure, Nona, Promona et tant d'autres.

Derrière eux viennent les Croates et les Serbes, qui divisent le territoire; puis il passe aux mains des empereurs grecs, et quand les Turcs envahissent Constantinople, les rois de Hongrie succèdent aux Grecs byzantins. Tout le monde commande tour à tour en Dalmatie, les Sarrasins, les Vénitiens, les Napolitains, et même les Génois; les pirates de la Narenta y font de telles excursions, que les Vénitiens, qui prétendent avoir la domination du golfe Adriatique, viennent au secours des Dalmates, et, pour prix de la sécurité qu'ils leur donnent, leur enlèvent l'indépendance.

Depuis le jour où Venise règne de Cattaro jusqu'au golfe de Trieste, quatre traités successifs changent encore les destinées de la Dalmatie. Le 6 septembre 1669, la convention qui met fin, par la cession de l'île, à la grande guerre de Candie entre le Turc et les Vénitiens, consacre le droit de ces derniers sur tout le territoire, et on nomme des plénipotentiaires pour délimiter les possessions. Cette domination dure trois cent cinquante ans, malgré les efforts de quelques cités rebelles. Le 17 octobre 1797, dans le traité mémorable de Campo-Formio, Bonaparte, au nom de la République française, décide en ces termes des destinées de la terre dalmate :

« La République consent à ce que S. M. l'empereur et roi possède en toute souveraineté et propriété les pays ci-dessous désignés, savoir : l'Istrie, la Dalmatie, les îles ci-devant vénitiennes de l'Adriatique, les bouches de Cattaro, la ville de Venise, les lagunes et les pays compris entre les États héréditaires de S. M. l'empereur et roi et une ligne qui partira du Tyrol, traversera le lac de Garde, ensuite l'Adige, suivra la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Porte Legnano, et reviendra joindre la rive gauche du Pô qu'elle suivra jusqu'à la mer. »

Les Autrichiens ne la possèdent à cette période de l'histoire que du 17 octobre 1797 au 19 février 1806, où le traité de Presbourg la donne aux Français. L'empereur Napoléon la réunit au royaume d'Italie, et le maréchal Soult reçoit le titre de *duc de Dalmatie*. En juillet 1809, il y a bien un retour offensif de l'Autriche, mais la paix de Vienne nous la rend; cette fois, une organisation administrative nouvelle l'enlève à la couronne d'Italie donnée à Eugène Beauharnais, et Marmont, le *duc de Raguse*, et ses successeurs résident à Laybach de 1809 à 1814, comme gouverneurs généraux des *provinces Illyriennes*,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

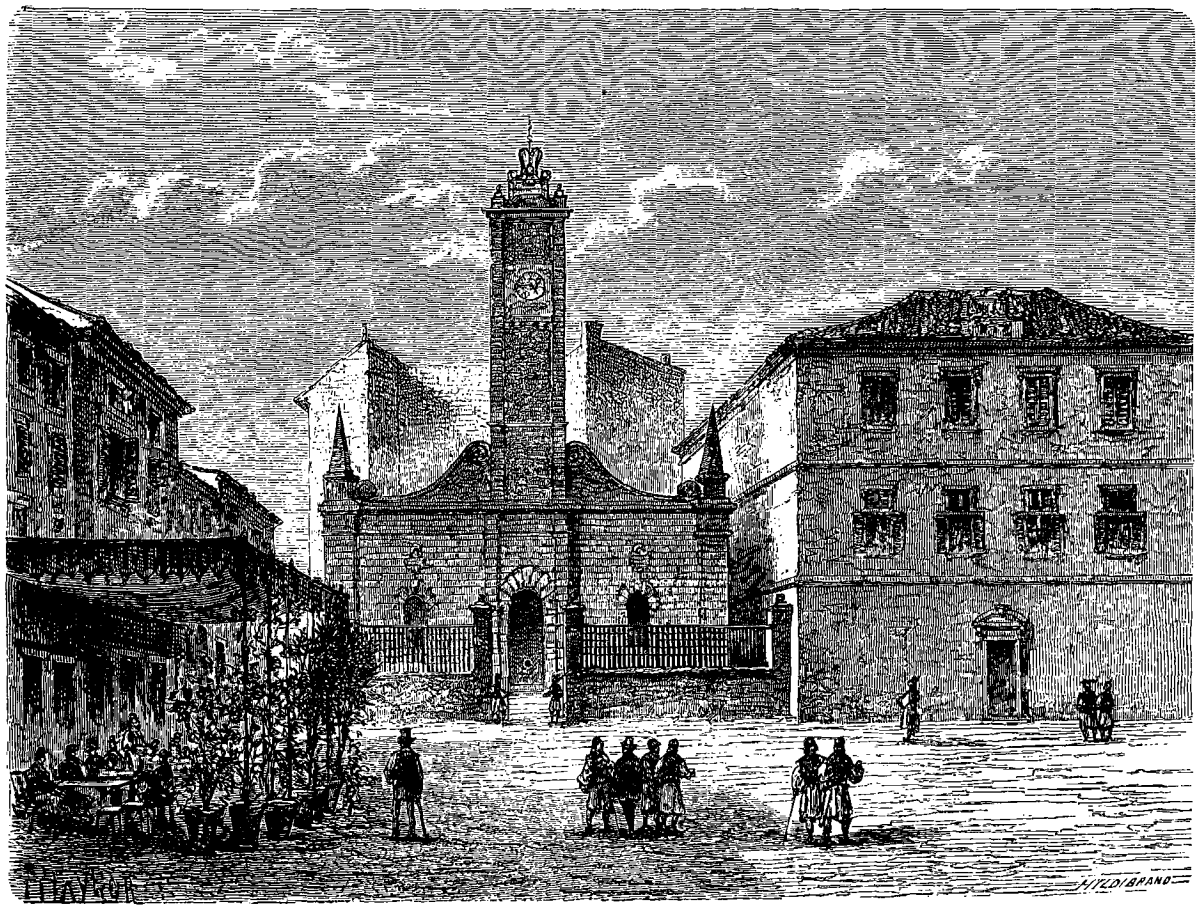
Enfin, quand l'empereur sombre et que les destinées de la France s'obscurcissent, les traités de 1815 reprennent à peu près l'article du traité de Campo-Formio, et l'Autriche redevient maîtresse du territoire qu'elle occupe encore aujourd'hui.

Il y aurait un bien intéressant chapitre à écrire sur l'occupation de la province par les troupes françaises, au moment cruel où une occupation étrangère pèse si lourdement sur l'Alsace-Lorraine. Il nous est doux de constater que notre passage n'a laissé que de bons souvenirs[1]; les bienfaits de notre séjour sont d'ailleurs visibles pour tous encore aujourd'hui, et le prestige du nom français est resté considérable malgré nos malheurs.

Administration. — Population.

Le royaume de Dalmatie est divisé en quatre cercles qui contiennent chacun un certain nombre de districts; il a pour capitale la ville de Zara, résidence d'un gouverneur général, aujourd'hui le général Rodich, qui réunit les deux pouvoirs civil et militaire.

Les cercles sont ceux de Zara, de Spalato, de Raguse et de Cattaro. Zara comprend Pago et Arbe (les



Zara : La place des Seigneurs. — Dessin de Taylor, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

deux îles du Quarnero), Zara, Obbrovazt, Knin, Scardona, Dernis et Sebenico. Spalato comprend Traü, Spalato, Sign, Almissa, Smorchi, Brazza, Lissa, Macarsca et Fort-Opus.

Raguse comprend Curzola, Sabioncello, Slano, Raguse, Raguse-Vieille.

Cattaro comprend Castel-Nuovo, Cattaro et Budua.

Zara compte deux cent quatre-vingt-quatorze communes; Spalato, deux cent cinquante et une; Raguse, cent quarante, et Cattaro, cent quatre.

Sous les Vénitiens et à la fin de leur domination, la Dalmatie comptait deux cent cinquante-sept mille habitants; quand le maréchal Marmont fit le recensement, il évaluait la population à deux cent cinquante mille âmes, presque toutes catholiques, et la proportion de ceux qui professaient la religion grecque était d'un dixième de l'ensemble. En 1833, le nombre total était de plus de trois cent cinquante mille, et à cette époque, la proportion entre les Slaves et les Italiens était de trois cent quarante mille à seize mille, presque tous habitants des villes de la côte. En 1844,

1. M. Georges Perrot, dans son récit intitulé *Un séjour chez les Slaves du Sud*, a traité ici même ce sujet avec quelques développements, et a cité, à ce propos, de curieux passages des *Souvenirs et portraits* de Charles Nodier, qui fut nommé bibliothécaire à Laybach par la protection de Foucher.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le chiffre total monte à quatre cent trois mille[1]. Je n'ai eu que des chiffres contradictoires pour les recensements des dernières années, mais la progression est patente, et quelle qu'elle soit, on voit combien la proportion est restreinte relativement à l'espace occupé.

Les Vénitiens gouvernaient au moyen d'officiers envoyés pour administrer au nom de la République et du Sénat, qui prenaient le titre de provéditeurs, réunissaient les deux pouvoirs civil et militaire, et, selon l'importance de la cité, s'appelaient comtes, gouverneurs, capitaines ou châtelains, toujours soumis d'ailleurs au provéditeur général, qui correspondait directement avec le Sénat et le Doge. A Zara et à Spalato, ces provéditeurs étaient assistés d'un conseil composé de trois patriciens envoyés de Venise. Mais comme la République n'abdiquait jamais son esprit de contrôle et qu'elle entendait protéger ses colonies contre les abus que pouvaient tenter les provéditeurs, elle envoyait tous les trois ans une commission extraordinaire composée de trois sénateurs qui avaient pour but de faire une inspection générale et se constituaient en permanence, afin de recueillir, de la bouche même de tous ceux qui avaient à se plaindre, le motif de leurs griefs accompagné de leur justification. Ces commissaires marchaient alors avec un appareil formidable, et le bourreau lui-même, vêtu de rouge et la main sur le glaive, faisait partie de leur cortége. A une certaine époque, les provéditeurs prirent ombrage de cette institution; la terreur régnait, et des plaintes nombreuses parvenues au Sénat l'engagèrent à modifier l'esprit de la commission. Aujourd'hui, chaque ville a ses podestats et son conseil, pouvoir civil et tout local qui a soin des intérêts matériels et moraux de la cité. Les aspirations politiques et les grandes décisions qui intéressent le pays tout entier trouvent une satisfaction dans la *diète de Dalmatie* qui siége à Zara et se recrute par voie d'élection. La diète délègue quelques-uns de ses membres à la chambre haute de Vienne; ainsi se trouvent représentés dans les conseils de l'Empire les intérêts spéciaux de la Dalmatie.

Nous avons assisté à Zara à l'une des séances de la diète, à la veille des événements qui se sont déroulés en Herzégovine, et nous devons dire que les passions soulevées donnaient à cette assemblée, ce jour-là, le caractère d'une séance tumultueuse de la Convention.

A la diète de Zara, comme à celle de Parenzo d'Istrie, trois éléments se trouvent en présence : l'élément italien, l'élément slave et l'élément allemand. Chacun d'eux réclame la priorité. Le grand mouvement intellectuel et politique, qui a son centre à Agram, et la fondation d'une université ont donné un point d'appui à l'*idée slave*. Au fond du soulèvement des provinces voisines, on la sent fermenter : vive et forte, elle prend un corps, elle se formule; et ce serait de l'aveuglement que de ne pas voir qu'il faut dès aujourd'hui faire une part équitable à ces aspirations. Le temps n'est pas loin peut-être où, épars sur les rives de l'Una, sur celles de la Save et du Danube, en Bohème, en Moravie, en Croatie, en Serbie, en Bosnie, dans l'Herzégovine, la Bulgarie et le Monténégro, triomphant des divisions qui les séparent, on verra les Slaves fixer leur choix sur un chef et tendre d'un pas précipité vers un but idéal, qu'on n'ose point avouer encore, mais qui apparaît clairement formulé à tous ceux qui ont visité les Provinces.

Dans combien de temps s'accomplira ce mouvement inévitable? Nous laissons à des esprits plus clairvoyants que le nôtre le soin d'agiter ces hautes questions. Nous venons de parcourir les pays soulevés, passant des camps des Turcs à ceux des insurgés. Nous avons dû aussi aux princes de Serbie et du Monténégro une bienveillante hospitalité, recueillant sur place des renseignements circonstanciés, et de la bouche même des diplomates, des hommes d'État et des chefs du mouvement. Nous ne saurions nous désintéresser de ces aspirations de race, quoique nous ayons choisi un lot plus modeste en cherchant la couleur, en étudiant la vie, en tâchant d'exprimer le relief des choses pour donner au lecteur une idée des pays que nous parcourons.

Zara.

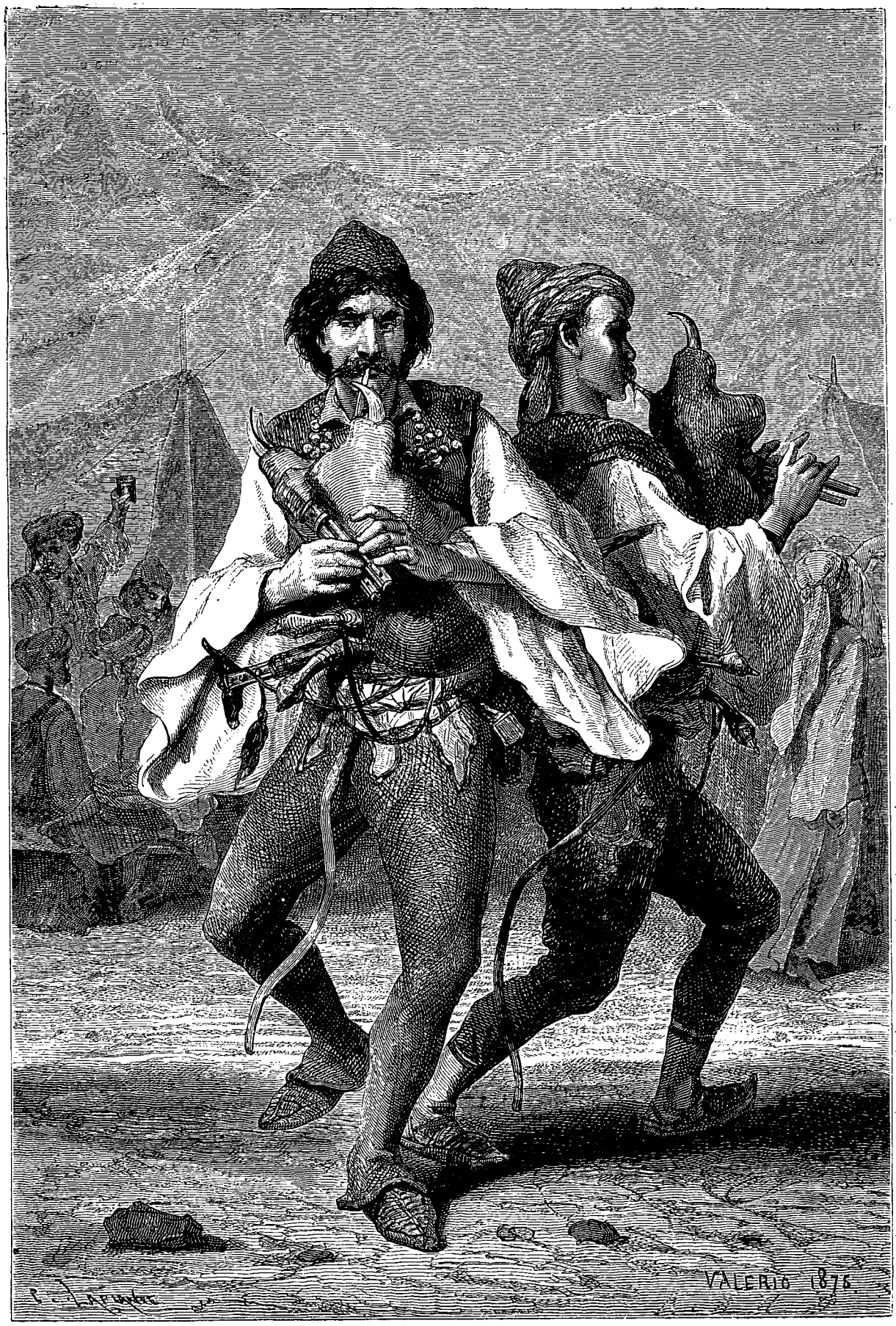
Je souhaite au voyageur de débarquer à Zara au commencement de l'automne, par un temps doux et frais, à l'heure où les vapeurs du matin se dissipent sous les rayons du soleil levant. Les légers brouillards s'évanouissent; ils montent dans l'air comme les gazes d'un décor qui se replie jusqu'aux frises. On voit apparaître une à une les îles qui forment le canal de Zara et bientôt la blanche Zara elle-même, enfermée dans sa muraille et dont les campaniles dressent leurs pointes vers le ciel.

La ville dort encore et les quais sont déserts : quelques *Pandours*, tout couverts d'argent et de monnaies brillantes, coiffés de calottes rouges à paillettes d'or, fument leur pipe de cerisier assis sur la plage, en regardant glisser notre navire. Derrière nous, un grand gazouillement trouble le silence : ce sont deux polacres aux grandes lignes simples, à la proue rouge et noire bordée d'une grecque et ornée de deux gros yeux fantastiques, qui, doucement poussées par la brise du matin, amènent à la ville une centaine de jeunes filles et de femmes des îles voisines, les Castelli : c'est un monde nouveau, et l'Orient apparaît.

Nous entrons par la porte San-Chrysogone, une porte romaine, encastrée dans la muraille vénitienne sur laquelle la République a greffé son fier écusson au lion de Saint-Marc. Les rues sont droites et se coupent à angles réguliers. On sent que c'est une ville militaire, le boulevard de la résistance contre les Turcs et les Hongrois, et le but des attaques des voisins.

1. 323 271 catholiques romains; 664 grecs unis; 77 699 grecs; 483 israélites; 37 protestants, et 1286 prêtres ou religieux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Musiciens morlaques du district de Zara. — Dessin de M. Théodore Valério.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Nous descendons au *Capello-Nero*, un petit hôtel à cour plantée de vignes, qui rappelle la *Calcina* des Zattere, chère aux peintres de Venise. Selon notre habitude, sans plan, sans parti pris, nous nous enfonçons dans la ville à la découverte.

Au marché d'abord. De tous côtés y arrivent les paysans slaves de l'intérieur de la Dalmatie et les femmes des îles : leurs costumes sont admirables de caractère et d'une grande variété; chaque district a le sien, et chaque village a sa mode. Presque toutes portent des chemises de toile blanche, brodées de beaux dessins vifs aux manches et sur la poitrine. Sur cette chemise, une houppelande sans manches, d'un bleu sombre, ouverte devant, agrémentée de dessins jaunes, rouges, vert sombre; aux poches, ornement bizarre, on voit des broderies formées de petits coquillages blancs et de paillettes. La ceinture est un relief de cinq rangs de cuivre aux clous d'argent sans nombre; le tablier est un tapis aux mille couleurs, comme ceux du Khorassan, tapis qui descend jusqu'à mi-jambe et se termine par une longue frange prise dans la trame; des jambières de même étoffe, tressées à la main, retombent sur l'*opanké*, la chaussure des Slaves, formée d'une peau de mouton attachée sur le pied par des lanières de paille. Le cou est chargé de colliers qui retombent assez bas, de verroteries, d'ambre, de rangs pressés de monnaies à l'effigie de Marie-Thérèse, d'amulettes, de morceaux frustes de turquoises, de paillons et cabochons de toutes couleurs. Quelques-unes, les jeunes filles, ont la calotte rouge à gros galon d'or et à paillettes d'or semées sur le fond; d'autres s'enveloppent la tête dans un grand pagne blanc qui retombe jusqu'au milieu du dos comme un fichu, bordé d'un large ruban cerise.

C'est là l'ensemble du costume; mais tout cela est si varié dans le détail et dans la couleur, qu'on dirait une mosaïque. Les dames de la ville, suivies de leurs servantes, font leur marché, et, avec leurs modes modernes, offrent un contraste. La place elle-même n'a pas grand caractère : c'est une construction récente, faux gothique mêlé de byzantin, comme on le pratique à Venise. Dans un coin se dresse, comme dans la plupart des *places aux herbes* des villes italiennes, une énorme colonne antique, qui provient, dit-on, d'un temple de Diane dont on retrouve encore les débris dans le jardin de la caserne d'artillerie, et qui supporte un lion de Saint-Marc aux ailes cassées. La colonne repose sur des degrés, comme celle de la Piazzetta; et à hauteur d'homme, comme à Vérone, à Vicence et à Venise, pend la chaîne de fer du stigmate pour les banqueroutiers.

Un passant bienveillant se fait mon cicérone, et je visite successivement cinq ou six églises, Saint-Chrysogone, celle du Dôme, Sainte-Anastasie, Sainte-Marie, Saint-Siméon, Saint-François, et nombre de couvents.

Le Dôme est d'un très-haut intérêt : il est d'une admirable conservation et date du treizième siècle; construit dans le style lombard, il rappelle beaucoup San Zenone de Vérone. Dans la forme des vieilles basiliques lombardes, avec trois nefs et une entrée correspondant à chacune d'elles, c'est certainement une des plus remarquables constructions des temps chrétiens en Dalmatie. Sa façade principale est bien dégagée, et il en présente aussi une autre très-belle sur une rue latérale. La crypte est fruste, mais la pierre de l'autel offre une sculpture extrêmement curieuse et qui m'a paru de l'époque des premiers chrétiens. La construction de ce Dôme est due à Enrico Dandolo, qui l'éleva après la prise de la cité par les Vénitiens et les Français, alliés pour l'entreprise de la quatrième croisade.

L'église Santa Maria est un très-joli monument auquel on accède par une cour; il fait partie d'un couvent de bénédictins fondé au onzième siècle par la sœur de Cresimus, roi de Croatie. Une vieille tour engagée dans l'église, beaucoup plus moderne et qui appartient au style des Lombards, a été construite par Coloman, roi de Hongrie, au moment de sa conquête de la Dalmatie.

Le gouvernement militaire, depuis de longues années, avait réclamé l'autorisation de transformer en magasins une autre église voisine d'un intérêt plus considérable que celle du Dôme. Son plan est entièrement circulaire, avec des escaliers accédant à des tribunes qui règnent tout autour; une coupole couronne l'édifice. Tout l'intérieur a été blanchi à la chaux; il n'y a pas trace de la décoration primitive. Des mains du pouvoir militaire cet édifice est passé à celles du pouvoir civil, qui ne l'a pas mieux traitée et en a fait un dépôt de la Société œnologique. On lit les mots *Vino nuovo* sur cette précieuse relique des premiers temps du christianisme, dont une Société des monuments historiques devrait revendiquer la pieuse conservation.

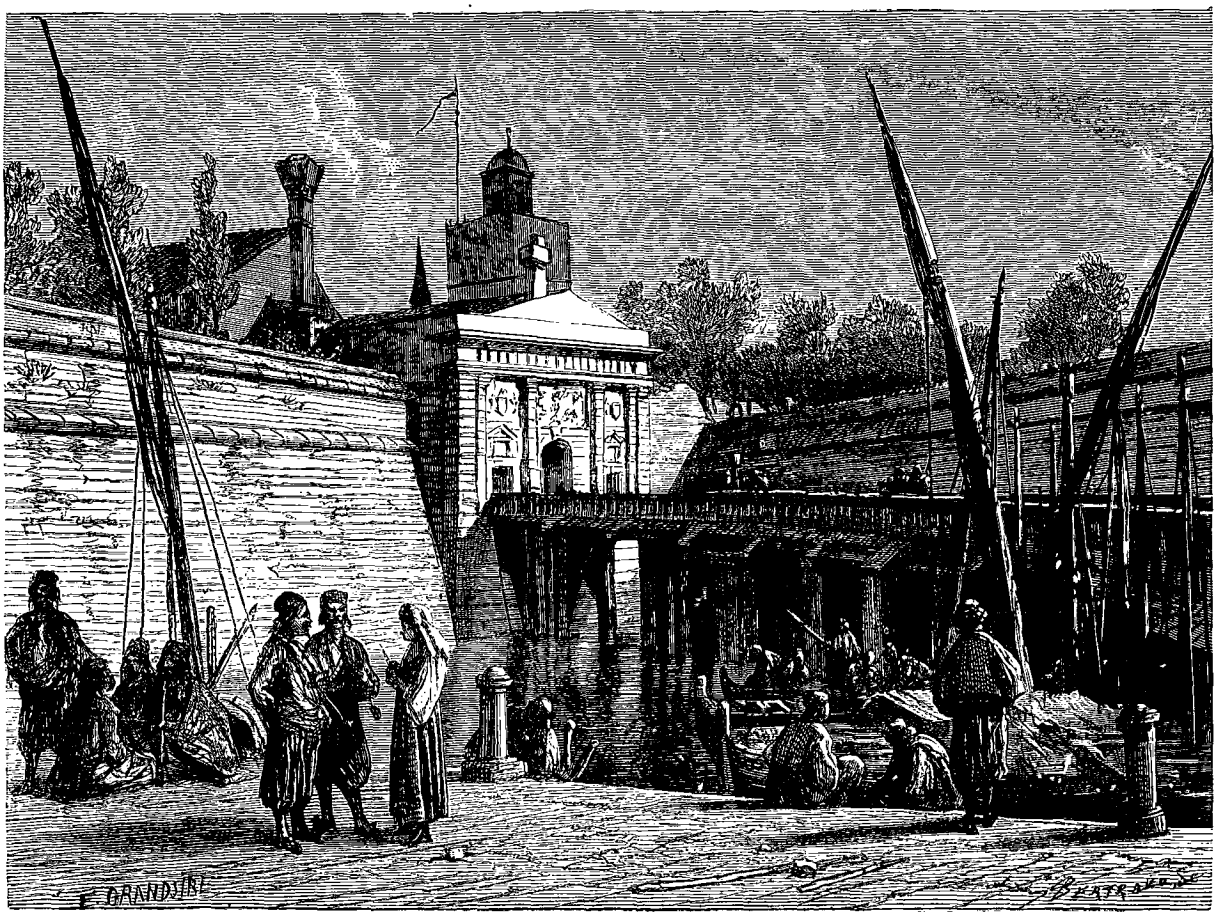
En errant ainsi dans ces longues rues tracées par les ingénieurs du seizième siècle, nous arrivons à la *place des Seigneurs*, qui est d'une belle conservation et rappelle celle des villes du nord de l'Italie. Elle est carrée, assez restreinte, et sa décoration consiste en deux monuments, dont l'un, aujourd'hui transformé en bibliothèque, servait évidemment de salle de conseil pour le provéditeur général et les délégués. On y promulguait les lois et on y lisait les décisions criminelles. C'est une grande loggia à trois arcs fermés, d'un style sévère qui rappelle le Palladio. L'intérieur est froid et nu; il n'y reste pour toute décoration qu'une immense cheminée et une table de pierre supportée par des griffons héraldiques, sur laquelle on lit cette inscription : *Hic regimen purum magnaque facta manent.* Les moulures sont magistrales; de grandes inscriptions taillées dans les parois consacrent le nom des provéditeurs. Des portraits du Bassan et des copies du Tintoret, envoyés sans doute par des sénateurs en mission, décorent le haut des murailles au-dessus des casiers contenant des volumes, et m'ont paru

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relégués un peu hors de vue. Un certain professeur de l'université de Turin, Zaratin de naissance, le docteur Paravia, qui s'était rendu célèbre dans l'enseignement, a fait don de sa bibliothèque à sa patrie; elle est aujourd'hui installée dans cette grande salle que nous venons de décrire. Le bibliothécaire actuel, M. Simeone Ferrari Cupich, nous en a fait les honneurs avec courtoisie.

Juste en face de la Loggia se trouve le corps de garde, construction du Sammicheli, déformée aujourd'hui par un appendice du dix-huitième siècle. C'est ce côté de la place que nous avons dessiné, parce qu'il offre un aspect plus pittoresque. On voit au premier plan, à gauche du dessin, la large marquise du café principal de la ville, où les officiers autrichiens se réunissent; c'est ici le cœur de la cité; le Corso y aboutit, et à l'heure de la promenade, la place est très-vivante et tout le mouvement s'y concentre.

La nature avait fait de Zara une péninsule; les Vénitiens, dans l'intérêt de leur sécurité, en ont fait une île, et l'ont entièrement ceinte d'une muraille, avec de beaux boulevards qui permettent de tourner tout autour de la cité. On entre dans Zara par quatre portes; deux d'entre elles, la *porte San Crysogone*



Zara : La porte de Terre ferme. — Dessin de E. Grandsire, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

ou *porte de Mer* et la *porte de Terre ferme*, méritent qu'on s'y arrête.

La première est une porte romaine d'un seul arc à pilastres corinthiens supportant un entablement; c'est un ex-voto d'une certaine Melia Anniana à son mari Lœpicius. L'inscription semble indiquer qu'il y avait autrefois là un marché, et il n'y a pas à douter que cette porte antique n'ait été surmontée de statues comme la belle *Porta Aurea* de Pola :

MELIA . ANNIANA . IN . MEMOR .
Q . LŒPICI . Q . F . SERG . BASSI . MARITI . SUI . IMPORIUM .
STERNI . ET . ARCUM . FIERI .
ET . STATUAS . SUPERPONI . TEST . IVSS . EX . IIS . DCDXX.

On prétend que cette porte vient de la ville antique d'Œnona, et je croirais volontiers que les Vénitiens, au moment de la construction de la muraille, l'ont adaptée à leur besoin en en faisant un trophée, comme c'était leur habitude.

La *porte de Terre ferme* est du Sammicheli, et c'est une noble entrée pour une cité; elle rappelle la belle porte de Vérone, et son fier dessin s'allie aux lignes simples et sévères de la fortification. C'est la gloire du Sammicheli d'avoir su associer la noblesse de la forme à la sécurité du parti pris du plan, et d'avoir allié l'art au génie militaire. Un grand lion, très-cherché de forme et déjà en mouvement, décore

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le tympan principal; les deux tympans latéraux ont reçu des inscriptions votives en l'honneur de Marc-Antoine Diedo, un provéditeur du commencement du seizième siècle, qui a laissé partout dans Zara la trace de son passage.

Ces inscriptions donnent des notions précises pour l'histoire de la ville, et nous les avons recueillies :

MARCVS . ANTONIVS . DIEDUS . 1543.

Cum Urbem Dalmatiæ Principem olim P. R. Coloniam S. V. munitam ac ab omni hostium impetu tutam reddere vellet Comis Michael Salomon præfectus portam hanc summa cura construi curavere.

J'ai lu quelque part que cette porte n'aurait pas été construite par le Sammicheli, qui en 1543 n'était pas à Zara; mais il en a donné le dessin, c'est incontestable, et son neveu Girolamo, qui l'aidait dans ses travaux, aura surveillé l'exécution. Le Saint Georges qui décore la clef de voûte, sur son petit cheval dalmate qu'on sent avoir été exécuté sur nature, est un chef-d'œuvre digne du Donatello.

Quand on erre par la ville et qu'on s'arrête partout où une forme d'art ou une disposition pittoresque frappent les yeux, on reconnaît que Zara est restée absolument vénitienne d'aspect. La population parle le même dialecte que Venise, mias l'habitude des re-

Cour du tribunal civil de Zara. — Dessin de E. Grandsire, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

lations avec la campagne slave amène une certaine corruption dans le langage, et presque tous les habitants parlent les deux idiomes. Les intérieurs des maisons ont le caractère italien; elles ont des *cortile*, et des puits sculptés à margelle, abrités souvent sous des vignes. Il y a même quelques palais, dans certaines rues retirées, qui rappellent les beaux palais de Venise.

En un quart d'heure on a fait le tour par les boulevards, qui tous portent le nom d'un saint ou d'un provéditeur. Il est difficile d'avoir une plus jolie promenade; car, la ville étant une île, on domine la mer et les îles qui forment le canal de Zara. Le feld-maréchal baron Welden, gouverneur de Zara et qui avait été gouverneur de Vienne, a doté la cité d'un jardin assez bien situé sur la fortification (1829). Autrefois, la muraille enfermait les maisons comme dans un corset; peu à peu on a dû l'élargir, et du côté de la mer on est en train de renverser le rempart; l'aspect y perdra beaucoup; mais c'est partout le même empiétement de la vie moderne sur les souvenirs du passé, et il n'y a nul remède au mal.

La question de l'eau potable, à Zara, a pris de tout temps des proportions considérables. Comme la ville a subi des siéges très-nombreux, cette préoccupation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dominait tout, et on en retrouve la trace en un point de la cité qu'on appelle *les Cinq Puits*.

Un aqueduc antique, qu'on attribue à Trajan, et dont on suit les traces pendant plusieurs kilomètres jusque dans la campagne slave, pourvoyait aux besoins de la colonie romaine; plus tard, quand le Sammicheli étudia son plan d'ensemble de fortification, il se servit des travaux de ses devanciers, les modifia, creusa de nouveaux canaux, et comme ces Vénitiens de la Renaissance voulaient toujours joindre la beauté de la forme à l'utilité publique, — qu'on se rappelle les admirables vasques d'Alberghetti, au palais Ducal! — il dessina une jolie place avec cinq puits aux nobles profils, qu'on appelle aujourd'hui les *Cinque Pozzi*, et où la population vient puiser l'eau nécessaire à la vie.

Le passant ne voit de ce travail de tant de générations que le point d'arrivée, sous la forme de cinq margelles très-simples, quoique d'un beau caractère; mais les ouvrages souterrains sont très-considérables et d'un véritable intérêt archéologique. Il est très-difficile de se rendre compte de la disposition primitive des canaux. On peut supposer qu'ils servaient à deux fins, pour la conduite des eaux et pour les communications secrètes avec l'extérieur en cas de siége. Le Sammicheli en a d'ailleurs profondément altéré la forme; il a fait une appropriation du système antique aux besoins plus modernes de la fortification.

Cette petite ville de Zara est véritablement séduisante. Nous n'y avons pas formé de relations de société. La rue était notre domaine, et la place du Marché notre quartier général; là nous causions à tout venant, et le hasard nous a été propice, car parmi les passants qui s'arrêtaient pour regarder avec intérêt les croquis que nous tracions sur nature, nous avons eu la bonne fortune de trouver de hauts magistrats, des hommes politiques et des citoyens versés dans la connaissance du pays. C'est grâce à leur intervention que nous avons pu obtenir une chose bien rare pour un voyageur qui ne fait que passer, c'est-à-dire la faveur de voir les paysans slaves et les Morlaques des districts voisins poser consciencieusement devant nous. D'ordinaire on les saisit au passage, au vol, pour ainsi dire, et c'est le désespoir des artistes de ne pouvoir fixer sans contrainte le caractère intéressant de ces types.

Un matin, comme nous courions par la ville, l'album sous le bras, le nez en l'air, en quête de tout ce qui vit, de tout ce qui chante et qui brille, nous avisons une maison d'une belle apparence, à la porte de laquelle des gardes des districts, des *pandours* revêtus du costume le plus pittoresque, semblaient faire faction. La foule passait indifférente; nous jetons un regard dans la cour, beau patio du seizième siècle vénitien, entièrement dallé et au coin duquel s'élève un puits de la Renaissance! Comme une caravane orientale au repos, plus de cinquante paysans slaves des districts voisins, dans leurs pittoresques costumes, campent sur la dalle, les uns couchés tout de leur long sous un soleil ardent, les autres fumant à l'ombre des portiques, tandis que les femmes se tiennent à l'écart, immobiles et silencieuses, debout contre la muraille.

C'est la cour du tribunal civil, et on va juger un cas d'infanticide. Le conseiller Piperata, membre de la diète de Dalmatie, qui traverse le patio pour se rendre à son poste, m'explique que toute cette foule bariolée devant laquelle je m'arrête comme ébloui par le profond caractère des costumes et l'étonnante physionomie des types, est celle des témoins venus de toutes les parties du district. Zara est la capitale de la Dalmatie; c'est le centre supérieur de la justice criminelle et du tribunal d'appel. Ce crime d'infanticide, très-rare chez les Slaves, qui ont pour leurs enfants l'amour le plus tendre, a été commis à *Kistagnë*, et nombre d'habitants des districts voisins se trouvent intéressés, de sorte que j'ai là sous les yeux presque tous les types du district : ceux d'Obbrovazt, de Knin, de Scardona, de Dernis et même de Sebenico.

Il faut aller bien loin dans l'extrême Orient pour trouver une réunion de costumes plus curieux, plus attachants pour les peintres, et qui présentent une harmonie de couleurs plus séduisante. Ce sont d'abord les pandours eux-mêmes qui brillent au soleil comme des miroirs, avec la poitrine couverte de grandes médailles, presque toutes à l'effigie de Marie-Thérèse, pressées sur leur poitrine par rangs de neuf ou dix, et occupant depuis la hauteur du col jusqu'à mi-jambe. Ce sont des hommes énormes et d'une superbe race; ils sont organisés en force territoriale spéciale à certains districts qu'on regarde comme les plus difficiles et qui exigent une police énergique. Il est très-possible qu'il y ait eu récemment une modification dans l'organisation, je n'en réponds pas; mais en principe ce sont des paysans armés, qui servent sans paye et fournissent la garde à tour de rôle pour un nombre de jours déterminé, suivant leur nombre. Leur chef supérieur est un *sirdar* placé sous les ordres du colonel de la force territoriale qui commande dans chaque cercle (on se rappellera que toute la Dalmatie est divisée en quatre cercles). Ce colonel a autorité sur tous les *sirdars*. Celui de Zara avait naguère sous ses ordres dix *sirdars* et quinze *vice-sirdars* ou *aramassé*.

On me fait observer un détail curieux : quand les pandours s'emparent d'un malfaiteur et le mènent devant la justice, au lieu de lui mettre les menottes, comme les habitants des districts voisins portent tous le pantalon large à la turque, les gardes se contentent de couper la coulisse du vêtement, qui, en tombant sur les talons, embarrasse la marche. Les plus beaux de ces beaux pandours, à la taille démesurée, posent avec orgueil devant moi, fixes sous un soleil implacable, et j'ai la satisfaction d'emporter toute palpitante de vie, et précieuse note prise sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nature, l'image d'un *sirdar* dans l'exercice de ses fonctions.

Un sacristain étrange, vêtu d'une sorte de drap de lit blanc orné d'une grande croix rouge qui va du col jusqu'aux pieds, entre dans la cour, présentant une aumônière à tous ces paysans misérables, et pas un ne refuse un denier. Quand midi sonne à l'horloge de l'église voisine, j'observe aussi que tous ces Slaves, qui sont catholiques romains, font dévotement le signe de la croix.

Dans de pareilles occasions un écrivain ne lâche pas facilement sa proie, et pendant plus de cinq heures, sans souci de la faim, j'esquisse à grands traits ces physionomies et j'enrichis mes carnets. Trois paysannes de Kistagné, l'une jeune fille blonde comme une Flamande, coiffée d'une calotte rouge à galons d'or toute pailletée d'étoiles, avec la belle chemise blanche constellée de délicates broderies de toute couleur, de beaux colliers brillants au cou, des médailles sur la poitrine, la houppelande bleue brodée et le tapis bariolé en guise de tablier, pose comme inconsciente et reste aussi immobile qu'une statue. Derrière elle, deux vieilles femmes, la tête enveloppée dans de beaux chiffons d'un blanc laiteux, bordés de larges rubans rouges, coiffées de grosses fausses nattes tressées de rubans verts, avec la large ceinture d'argent repoussé ornée de cabochons, et leurs grandes mains longues et maigres appuyées sur le ventre avec des gestes anguleux, restent impassibles devant moi, tout en semblant dominées par une frayeur constante. Quand j'ai fini ma tâche, elles disparaissent, et le président du tribunal, qui a suspendu un instant la séance, me vient raconter un épisode curieux. Les deux vieilles, qui ont posé sans protester pendant une grande heure, sont venues à lui pour lui dire gravement « qu'un homme les a fait tenir debout devant lui pendant une heure, les regardant sérieusement dans les yeux et ne cessant d'écrire; que son travail terminé, il leur a mis un florin dans la main, *sans cependant rendre sa sentence ni les juger.* »

Il est intéressant de se rendre compte de ce qui se passe dans le cerveau de ces pauvres paysans et paysannes slaves de la campagne dalmate; mais, de toutes les impressions qu'ils sont susceptibles d'éprouver en face de ceux qui essayent de reproduire leurs traits, celle-ci est certainement une des plus curieuses qu'on puisse constater. Les deux vieilles ont cru que j'étais le juge et que, par la force et la persistance du regard (qui va jusqu'à l'hypnotisme quand on combat avec la nature pour reproduire les fins modelés d'une tête, le jeu de la lumière et la justesse de l'expression), je m'efforçais de pénétrer dans le fond de sa conscience.

Chaque voyageur qui a tenté de faire poser des modèles ignorants, simples ou sauvages pourrait raconter de singulières anecdotes. Il y a un mois à peine, lorsque nous nous trouvions parmi les populations bosniaques, réfugiées sur les rives de l'Una et fuyant devant les Turcs, les pauvres femmes raiahs s'enfuyaient épouvantées lorsqu'elles nous voyaient commencer à retracer leurs traits et leurs costumes : elles criaient que nous voulions les livrer aux Turcs.

Dans les Confins Militaires, entre la Serbie et les *Confins Secs*, et vers la Croatie, nous n'avons jamais pu décider une paysanne à poser devant nous à quelque prix que ce fût. A Agram, ville très-civilisée et à la tête du mouvement slave, les paysans des environs qui venaient au marché pensèrent nous faire un mauvais parti, parce que nous prenions à la dérobée de rapides croquis d'attitudes et des détails des beaux costumes croates. Les hommes cependant, sur certains points, posent avec complaisance et prennent de fières attitudes; ils ne sont pas insensibles à l'admiration que manifeste un artiste pour la beauté de leur type et pour le pittoresque de leur costume.

C'est la magistrature qui m'initie aux mœurs de la ville, et j'apprends bien des choses en quelques heures. Zara, capitale, est une ville de fonctionnaires. Le gouverneur général y réside, le président du tribunal d'appel, le directeur général de la police, l'intendant des finances, le directeur général des constructions publiques, celui des fortifications militaires, le directeur général des postes, et avec eux tout le haut personnel complet de l'administration d'une province considérable, qui prend le titre de Royaume dans les protocoles. Le gouvernement autrichien multiplie les rouages, selon ses errements habituels, et la plupart relèvent de lui.

Zara n'a pas de vie propre, et l'industrie y est presque nulle. Le cercle produit du vin, de l'huile; il y a là une société œnologique, pour étudier l'amélioration des produits vinicoles, et le marasquin de Zara et son rosolio sont célèbres. On les fabrique avec une sorte de petite cerise, qui se trouve en abondance dans le territoire.

Le musée est assez intéressant, parce qu'il contient des vestiges des anciens monuments du district : statues antiques, restes d'architecture, monnaies anciennes très-nombreuses et pleines d'intérêt, verreries antiques, pierres gravées; il y a aussi des collections d'histoire naturelle. C'est un certain comte de Lilienberg qui, lorsqu'il était gouverneur, se voua à l'organisation du musée.

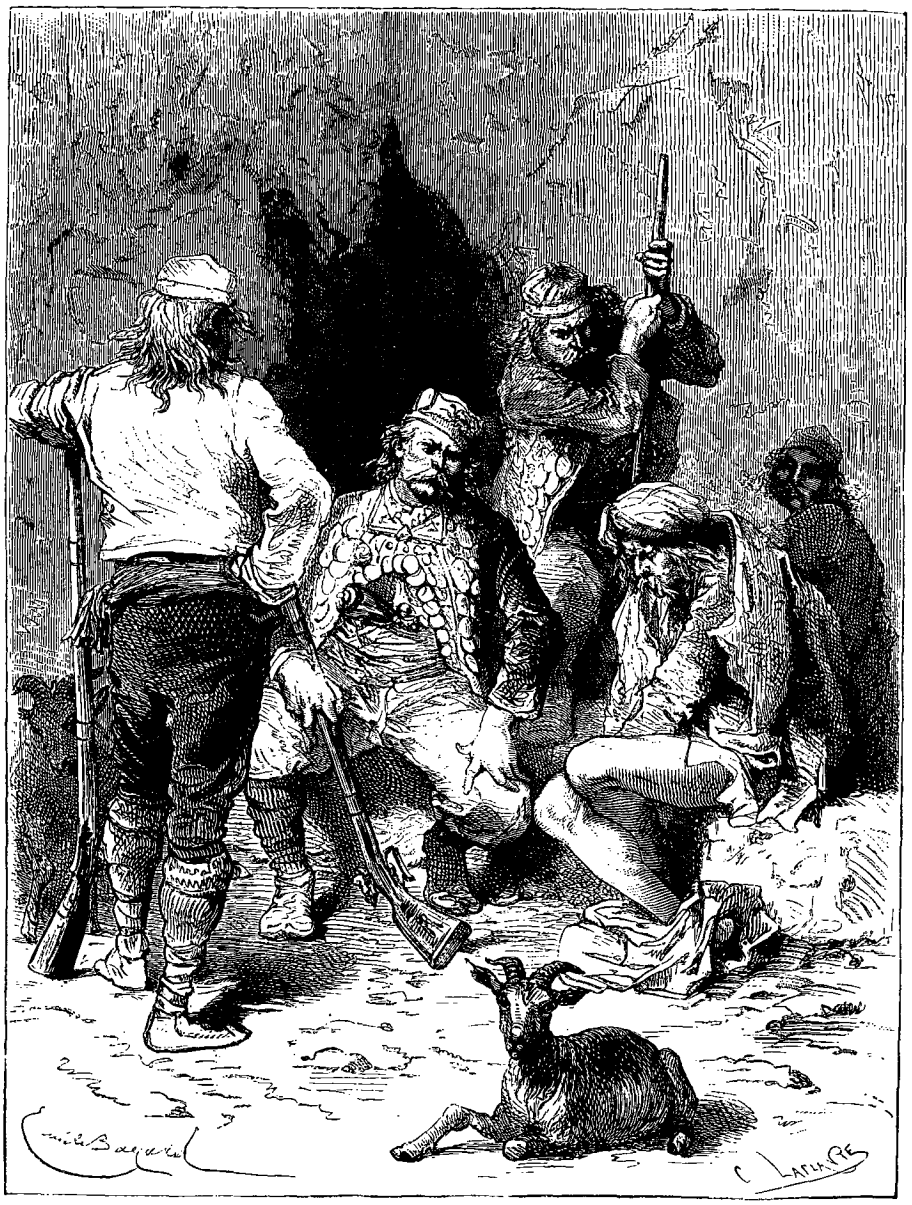
Zara a son théâtre tout battant neuf : assez jolie salle, où l'on voit très-distinctement les divers éléments de population qui composent la ville. Autant le peuple a de caractère, autant la société en a peu. On reconnaît là les *Zaratines* proprement dites, Italiennes d'aspect et de costumes, avec des coiffures d'une hauteur démesurée, qui exagèrent encore, avec l'intempérance habituelle aux petits centres, les proportions habituelles aux villes du nord de l'Italie; les Allemandes, plus discrètes, reconnaissables à la simplicité de leur toilette, la modestie de leurs modes et leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

types effacés; les officiers autrichiens et les fonctionnaires représentant l'administration centrale; enfin le commerçant de Zara, boutiquier ou petit commerçant.

L'administration, à Zara comme dans toutes les villes d'Istrie et de Dalmatie, est, en somme, assez paternelle. On se voit peu, et les sociétés diverses ne fusionnent pas; les partis se tiennent toujours sur la défensive.

Tout vient du dehors et il n'y a pas d'industrie locale. On s'approvisionne par la côte, et on fait tout venir ou de Trieste ou de la Pouille. C'est la plaie de ces provinces slaves du littoral comme de celles de la Bosnie, de la Serbie et de l'Herzégovine, de tout

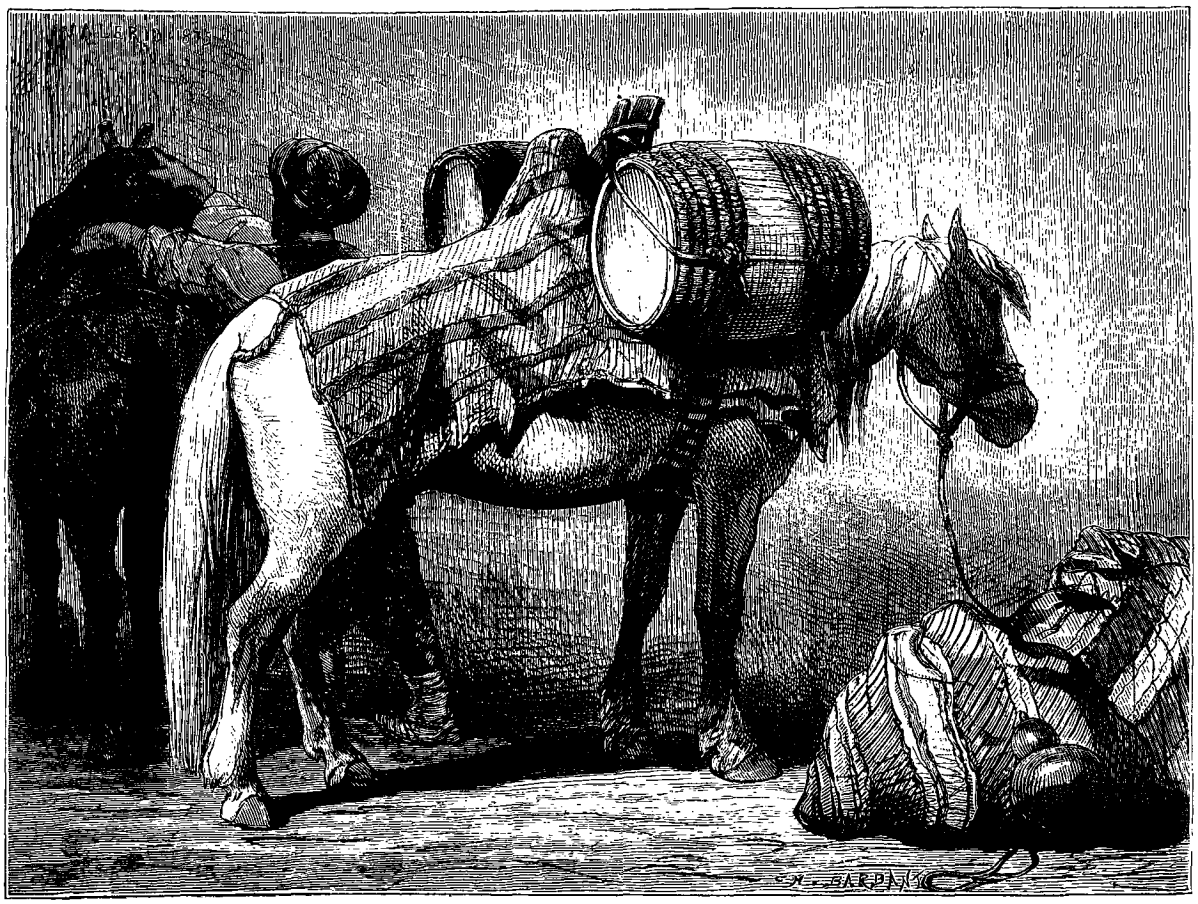


Pandours dalmates arrêtant un maraudeur. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

devoir au commerce et à l'industrie des Allemands. La campagne, qui vient apporter les produits de la terre, remporte de la ville les choses dont elle a besoin. La province afflue, parce que, Zara étant capitale, toute affaire un peu importante requiert la présence des intéressés, et qu'il n'y a pas une transaction importante qui n'exige l'intervention administrative et ne doive être ratifiée dans cette ville. On ne peut pas dire qu'il y ait là un mouvement intellectuel: il y a six ou sept journaux et trois imprimeries, un journal officiel, un journal clérical, un en langue slave, un autre qui est l'organe politique du parti italien; les autres sont spéciaux à l'agriculture. Cette bibliothèque Paravia, qui contient trente mille volumes, est toujours vide; et s'il y a quelque part un mouvement en Dalmatie, dans l'ordre d'idées scienti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fique ou littéraire, c'est à Spalato et à Raguse qu'il le faut chercher. Zara cependant a eu son heure, et le nombre de volumes qui y ont été imprimés est considérable. Aujourd'hui, c'est surtout une ville administrative; les militaires y sont aussi relativement nombreux. Cependant, depuis deux ans aujourd'hui, la ville a été déclassée comme ville fortifiée, et c'est un grand triomphe pour le parti civil. Quoique la plupart de ces fortifications des cités de la côte soient devenues absolument inutiles avec les nouvelles découvertes et les progrès de l'artillerie, le génie militaire ne lâche pas facilement sa proie en Autriche. La forteresse a été rendue à la commune; on éventre les murs du côté de la mer, et, au moment où je visitais Zara pour la première fois, plus de cent femmes des îles, aux formes charmantes, simples dans leurs mouvements, avec des gestes de statues antiques, portaient sur la tête des corbeilles pleines de terre pour ces travaux de terrassement, qui permettront de prolonger les quais et de donner un peu



Zara : Cheval bosniaque des caravanes. — Dessin de M. Théodore Valério.

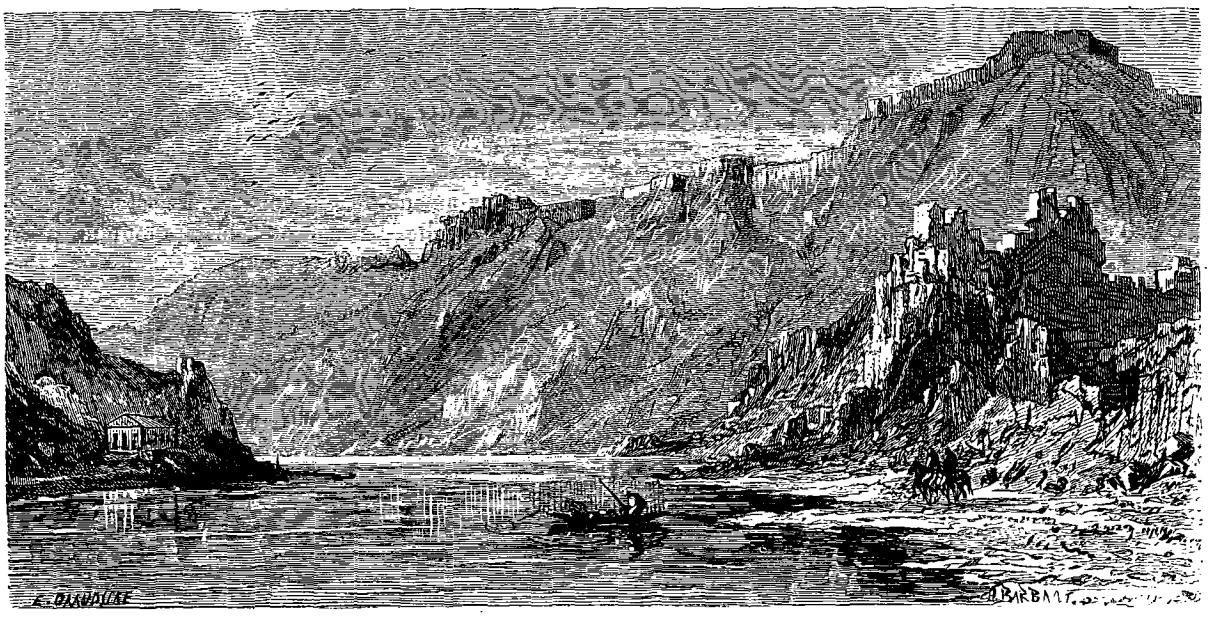
d'air à la ville, enfermée jusque-là dans son justaucorps de murailles.

Zara est métropole de toute la Dalmatie, et sert de résidence à un archevêque, le seul de la province. L'ensemble de la population est catholique, et s'élève à une dizaine de mille habitants. Il y a quelques Grecs dans la ville même, et on a concédé au culte orthodoxe l'église de Saint-Élia. Cette concession a été faite du temps de l'occupation. Quand le maréchal Marmont vint à Raguse, les Grecs qui faisaient partie de la population lui représentèrent qu'ils n'avaient pour célébrer leur culte qu'une petite chapelle, insuffisante pour contenir leurs coreligionnaires; le maréchal donna l'ordre de leur céder une église tout entière.

Charles YRIARTE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le cours de la Kerka au-dessus du pont de Knin. — Dessin de E. Grandsire, d'après le croquis de M. Charles Yriarte

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Histoire de Zara.

Avant qu'une possession presque incontestée pendant quatre cents ans eût fait de Zara une ville vénitienne, combien de luttes, de péripéties, et quelle histoire plus émouvante que celle de cette jolie petite ville, abritée dans son canal, et que les *îles Longues* cachent aux regards du voyageur qui sillonne l'Adriatique pour descendre vers l'Orient!

C'est d'abord la *Jadera* antique, et dans les temps du Bas-Empire c'est la *Diodora;* de tout temps métropole, Zara fut la ville capitale de la Liburnie, et, colonie romaine, elle suivit le parti de César. L'aqueduc qui prend les eaux de la Kerka à trente milles dans la campagne dalmate pour les amener à Zara, date de Trajan et est un de ses bienfaits. Quand l'empire romain s'écroule, elle passe au pouvoir des empereurs grecs, mais elle réclame son indépendance et ne leur accorde plus qu'une suzeraineté nominale. Au moment où toutes les rives de l'Adriatique sont ravagées par les barbares, elle est détruite et, désormais sans défense, se voit livrée successivement aux Croates et aux Hongrois.

Au printemps de 997, décidés à s'assurer la possession de la côte adriatique et la domination du golfe constamment menacé par les pirates narentins qui y interrompaient leur commerce, les Vénitiens organisèrent une vaste expédition, destinée à frapper un grand coup, et dont le but était sans doute, en même temps qu'ils soumettraient les pirates, de s'annexer les peuples qui bordaient la côte. Le doge Orseolo avait pris le commandement de la flotte; il reçut tour à tour l'hommage de Pola, de Capo d'Istria, de Pirano, de Rovigno, d'Umago. Zara elle-même, constamment ballottée entre les barbares, les pirates, les Hongrois et les Croates, accueillit Orseolo avec enthousiasme et se donna à la république.

Mais à partir du dixième siècle, première époque de la domination de Saint-Marc, elle se révolte huit fois contre les Vénitiens. Les dates de ces révoltes ne concordent point toutes avec celles données par les chroniques manuscrites et les histoires officielles des écrivains de la république, mais il faut remarquer que ces rébellions durèrent assez longtemps pour qu'il y ait des écarts de date dans les récits même les plus autorisés. En 1050, 1114, 1124, 1185, 1245, 1312,

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209, 225; t. XXXI, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1346, 1409, Zara se soulève et Venise vient mettre le siége devant la ville.

La première fois, le roi de Croatie, qui a perdu son pouvoir, sème la révolte à force d'intrigues au cœur même de la ville. Doménico Contarini reçoit l'ordre du sénat d'équiper une flotte imposante et de ne revenir à Venise qu'après avoir soumis la cité rebelle. Il entre dans Zara, pacifie la cité, use de modération, reçoit l'hommage des citoyens et exige leur serment.

En 1115, elle tente encore d'échapper à Venise et se met sous la protection du roi de Hongrie : elle est encore vaincue. En 1170, elle veut échapper à Venise, aux Croates, et aux Hongrois. Comme le doge Doménico Morosini l'a dotée d'un archevêque métropolitain, elle concentre alors dans ses mains les pouvoirs militaire, religieux et civil. La république arme encore une flotte et la force à l'obéissance. Mais en 1124 et en 1185, forte du secours du roi de Hongrie, elle se révolte de nouveau, et, constamment soumise et constamment rebelle, elle lutte ainsi trois fois jusqu'à l'année 1346, où elle soutient un siége mémorable à la fois et dans son histoire et dans celle de la république de Venise.

Le roi de Hongrie ne pouvait voir qu'avec dépit les ports de la Dalmatie aux mains des Vénitiens; toujours prêt à soutenir la révolte des Zaratins, mais jusque-là toujours vaincu par Venise, il avait proposé une transaction : il avait demandé que Zara, tout en restant vénitienne, fût sa vassale, et que cette dépendance fût reconnue par un tribut et un hommage annuels. Sur le refus formel du sénat, il avait investi Traü, Spalato et Zara. Marc Justiniani reçut le commandement de la flotte vénitienne chargée d'attaquer la ville qui, conséquente avec ses rébellions antérieures, tenait pour le roi de Hongrie. Justiniani avait avec lui vingt-sept mille hommes, dont quatre mille arbalétriers; il se proposait de faire le siége d'abord, d'attaquer par mer et d'opérer une descente. Les Zaratins, apprenant que les galères de Saint-Marc s'avançaient dans le golfe, coulèrent leurs propres vaisseaux dans la passe. Il y avait parmi eux un mécanicien habile, nommé Francesco delle Barche, qui lançait des blocs du poids de trois mille livres sur les galères ennemies[1]. Les troupes néanmoins entrèrent dans Zara, et Faliero, nommé gouverneur, eut pour mission de défendre la ville menacée du côté de la terre par les Hongrois; il fit faire des retranchements en bois en avant de son camp et tint bon contre l'ennemi du dehors pendant six mois entiers. Ce fut un siége très-onéreux et par les pertes qu'il entraîna et par les sommes énormes qu'il coûta à la république. La ville succomba par surprise; il y avait alors au service des Vénitiens un certain prieur allemand, d'origine italienne et du nom de Santa Croce : il introduisit les Hongrois dans la forteresse à la faveur de la nuit.

1. D'après une chronique du temps, ce Francesco delle Barche, dirigeant lui-même la manœuvre de ses catapultes, fut lancé en l'air par sa propre machine.

Comme Venise était alors engagée en ses provinces de Terre ferme dans une rude guerre, dite du Trevisan, conduite par ce même roi de Hongrie qui avait trouvé des alliés dans l'Aquilée et le Frioul, elle ne dut pas insister pour reprendre Zara, car elle avait besoin de ses troupes. Le gouverneur Faliero fut mandé à Venise, comparut devant le sénat et s'entendit condamner à une amende, à un an de prison et à l'exclusion perpétuelle des conseils de la république. Par contre, un commandant militaire d'Onone, qui avait fait une vigoureuse résistance et auquel la république donna l'ordre de se rendre, reçut un hommage public. La campagne était perdue; le roi de Hongrie triomphait au nord et au midi; il exigea que Venise renonçât pour toujours à la Dalmatie, qu'elle rendît toutes ses places depuis Fiume et Pola jusqu'à Durazzo, c'est-à-dire du nord au sud du golfe Adriatique : cent lieues de côtes, quatre-vingts îles et plus de quarante ports.

Le traité fut ratifié par le sénat le 18 février 1358. Il y avait trois cent soixante ans que la république s'était emparée de Zara et qu'elle y commandait, malgré les révoltes nombreuses que nous avons signalées. Le doge ajoutait à son titre celui de « duc de Dalmatie » et celui de « duc de Croatie », pour la ville de Fiume. Ces deux titres passèrent au roi de Hongrie; les Vénitiens acceptèrent de renoncer au droit de possession dans les deux pays, même comme particuliers; ils n'eurent plus la faculté de s'y faire représenter par des consuls, et, suprême honte, en cas de guerre maritime, ils devaient même fournir vingt-quatre galères au roi de Hongrie.

Un traité aussi onéreux, signé par des contractants tels que les fiers Vénitiens du quatorzième siècle, ne peut s'expliquer que par la situation difficile que leur avait créée la guerre du Trevisan, où le territoire de Terre ferme et Venise elle-même étaient menacés. Mais cet état de choses ne devait durer que cinquante ans. En 1409, alors que tout était pacifié et qu'au contraire le roi de Hongrie Ladislas voyait ses droits contestés les armes à la main par Sigismond, étranger, et dont les droits au trône n'étaient fondés que sur une alliance avec leur reine, le sénat entama des négociations avec Ladislas et racheta Zara, comme s'il n'en eût jamais fait la conquête auparavant et comme s'il eût renoncé à ses droits sur elle.

On dit de Trieste qu'elle est la *cité fidèle;* Zara pourrait s'appeler la *cité rebelle.* Sa possession était pour les colonies vénitiennes de l'Adriatique une question de vie et de mort : la république y concentra dès lors toutes ses forces en vue de ses luttes contre les Turcs. Si l'on veut se rendre compte de l'importance que le sénat attachait à cette question et des soins qu'il mit à fortifier ce point de son territoire colonial, il faut jeter les yeux sur l'atlas que le P. Coronelli, géographe de la sérénissime république, a publié au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dix-septième siècle sous le nom de *Isolario del Atlante Veneto*. Toutes les îles de l'Adriatique et les villes de la côte dalmate et albanaise jusqu'en Grèce ont été relevées avec soin; leurs fortifications et les plans des villes y sont gravés dans leur état actuel à une grande échelle, avec les détails des forts et bastions et les élévations en regard. Pour celui qui vient de parcourir ces régions, c'est comme une évocation de ce qui existait au temps de la puissance vénitienne.

Depuis 1409 jusqu'au traité de Campo-Formio (1797), c'est-à-dire jusqu'à la chute de la république, Zara ne se révolte plus; et quand Moroceno le Péloponésiaque soutient contre les Turcs cette grande guerre de Morée, d'où il sort vainqueur et dont le sénat consacre le souvenir par le beau monument que tous les voyageurs ont pu voir au mur du fond de la salle du scrutin du palais Ducal, le provéditeur général de Zara groupe autour de lui les Dalmates désormais fidèles, se jette sur les Turcs, et on envoie leurs têtes à Venise comme gage de fidélité. C'est au seizième siècle que Sammicheli remania le système de fortification, dota la ville des *Cinque Pozzi*, des bastions, de sa belle porte de Terre ferme, et, isolant définitivement la cité, creusa le petit port des Pêcheurs, où s'abrite toute la flottille des pêcheurs zaratins.

Les îles Longues.

On voit que Zara s'élève sur une péninsule, dans un canal formé par le continent dalmate et un système d'îles qui lui sont parallèles. Ces îles, par leur forme, ont pris le nom de *Isole Longhe*, « les îles Longues »; ce sont : *Uglian*, *Eso*, *Pasman*, *Longa*, *Incoronata*. Au temps où le continent était constamment soumis aux irruptions des barbares, les habitants de la côte sautèrent dans les îles rocheuses, et peu à peu, à force de travail, en améliorèrent le sol. Ils y plantèrent de la vigne, qui réussit et constitua une des ressources du pays; ils amendèrent la terre et essayèrent aussi la culture du grain. On ne compte pas moins de trente villages et vingt-deux paroisses dans ces « îles Longues »; elles doivent contenir de vingt à vingt-cinq mille habitants. Ce sont des pêcheurs qui exploitent les côtes du canal, très-fertiles, pleines de ressources, et qui en offrent assez pour que les gens de Chioggia viennent passer là six mois chaque année, sans éveiller la susceptibilité des *scogliari*. Ce canal de Zara est regardé par les habitants comme le *jardin de l'Adriatique*.

De l'autre côté du golfe, c'est la Pouille italienne, fertile en produits du sol, en verdure et en fruits; elle nourrit la côte dalmate, aride, rocheuse, et où sans elle régnerait le scorbut.

En avant des îles Longues, détachées comme des grand'gardes qui défendent l'entrée du canal de Zara, on verra, si l'on veut jeter les yeux sur la carte de notre itinéraire (voy. liv. 782, p. 3), les petites îles dépendantes de Zara : *Selve*, *Ulbo*, *Premuda*, *Sabbione*, *Isto*, *Melada*, *Sestrugn*. Tous les habitants y vivent de la mer. Ce sont de vrais nids d'alcyons bercés par la tempête; on trouve là le véritable *écueil*, le *scoglio*, où la cabane du pêcheur s'abrite dans les fentes du roc. La terre y est rare; mais partout où il a pu semer ou planter, l'homme, ou plutôt la femme, — car elle travaille le sol pendant que son mari pêche, — a confié un germe ou un plant au sol ingrat.

Dans le temps des invasions et plus tard, quand les corsaires narentins ou les Uscoques profitèrent du départ des pêcheurs pour fondre sur ces îles et enlever aux habitants leur peu de ressources, on vit souvent les femmes se retirer dans les tours construites à cet effet et s'y défendre vaillamment contre les pirates.

Départ de Zara. — La caravane. — Les routes de la Dalmatie.

Le moment du départ est arrivé. C'est ici vraiment que commence l'intérêt du voyage en Dalmatie. La côte est partout vénitienne, depuis Zara jusqu'à Cattaro, mais comme en Istrie, et beaucoup plus encore que dans le Margraviat, la campagne est slave, et la civilisation expire à la porte des villes qui forment la bordure de la mer.

Il y a un service postal entre *Zara* et la ville de *Knin* qui touche presque la frontière de la Turquie. La distance qui les sépare est de cinquante et un milles, et en quinze heures on peut traverser la Dalmatie dans sa plus grande largeur, de la rive de l'Adriatique au mont Dinara. La poste est celle d'Autriche, c'est dire que le service est régulier et confié à des agents sûrs. Les départs n'ont lieu que deux fois par semaine, et la chaise ne contient que quatre places, mais les voyageurs sont rares, et, sur ce point, on a au moins cette ressource d'un véhicule commode, officiel et d'un prix accessible[1].

Toutefois le but de mon voyage étant de voir, d'étudier et d'apprécier de mon mieux, de surprendre le Slave à son foyer et dans sa vie de chaque jour, je ne profitai pas du courrier de la poste, qui m'aurait mené comme un ballot, sans me permettre de m'arrêter. Je m'abouchai avec ceux des témoins du procès que j'avais rencontrés au tribunal, et qui, pour la plupart, étaient de Kistagne, à quelques heures de Knin. Leur déposition reçue, ils avaient licence de retourner chez eux. Ils dormirent je ne sais où, et le samedi (16 octobre 1874) j'étais au rendez-vous à la sortie de la ville sur la campagne, à la porte dite de Terre ferme.

La caravane se formait; les hommes qui la composaient, que j'avais tous vus désarmés (hors les pandours qui les escortaient), reprenaient des mains d'un petit vieil employé moitié autrichien, moitié slave, les couteaux, pistolets et handjars qu'ils avaient déposés avant d'entrer en ville, dans une sorte de corps de garde à la Palladio qui s'élève en avant des portes. C'est un règlement de police sévèrement observé et qui a pour but d'éviter le danger des collisions dans

1. Le prix d'une place de Zara à Knin est de six florins, soit à peu près quinze francs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'intérieur des cités, alors que les paysans, qui ont gagné quelque argent au marché, boivent dans les cabarets du lieu, s'exaltent et en viennent aux mains. Je dois dire que, dans deux séjours de quatre mois dans les provinces slaves, je n'ai que très-rarement assisté à des scènes de ce genre. Les Italiens de la côte emploient pour les caractériser une expression qui revient souvent dans la conversation (*baruffa*).

Le lieu est très-pittoresque : c'est la plate-forme en avant de la porte de Sammicheli et de son pont de bois jeté sur le fossé qui forme le port des Pêcheurs et qui relie la ville à la Terre ferme; à notre droite, c'est le quai de ce port avec les caravelles qui s'y balancent; devant nous, c'est la route, enfermée à son départ entre la mer et l'immense bastion au profil oblique, avec son fossé en avant, parallèle au rivage. Au sommet du bastion, un bel écusson aux armes d'Autriche se découpe sur le ciel.

La petite caravane se compose de trois chariots à roues basses, dans le goût de ceux des Hongrois et des Valaques et dans la construction desquels le fer n'entre pour rien. Presque tous les hommes sont vautrés sur le foin dans les charrettes traînées par des bêtes maigres, de petite race, à longues crinières et aux fins museaux. Quelques femmes sont à cheval et à califourchon, la jambe repliée, le pied portant sur le large étrier turc. Parmi ces paysans de Kistagne se trouve un muletier de Bosnie, venu jusqu'ici avec un chargement de peaux, et qui a pris en échange du café (voy. p. 48). Il faut un œil exercé pour reconnaître la différence entre le Slave de ces districts et le musulman bosniaque. Comme je préfère l'allure du cheval à la charrette, je saute en selle : une selle turque, où l'on est assis comme dans un fauteuil. Les pandours nous escortent et nous nous avançons dans l'intérieur.

La fortification dépassée, la route tourne et nous ne voyons plus la mer; le paysage est assez riant d'abord : on voit des carrés de vignes sur les petites collines exposées au soleil, des haies de merisiers et de ces arbres dont les fruits servent à faire le marasquin de Zara.

A chaque instant des troupeaux de moutons traversent la route. Comme c'est samedi, jour de marché à Zara, et qu'il est sept heures du matin, toutes les paysannes des environs sillonnent les chemins, vêtues de leurs jolis costumes, semblables à ceux que j'ai vus dans Zara même; elles portent à la ville leurs verdures et leurs fruits. C'est d'abord Ploca et Zemonico, à une lieue de Zara, dans une plaine immense, très-aride, où s'élèvent seulement quelques maigres bosquets. Si le paysage a un grand caractère en raison même de cette aridité, les villages ne présentent pas un aspect bien pittoresque. Le Slave est connu pour avoir horreur des agglomérations; c'est un parti pris qui saute aux yeux. Les villages dalmates de l'intérieur, pas plus que les villages de Bosnie et d'Herzégovine, ne sont jamais une réunion de maisons ou de cabanes; le paysan dispose sa demeure dans un endroit solitaire et ne veut pas de voisins; à peine forme-t-il un groupe de trois ou quatre cabanes comme nos fermiers de France. On sent aussi qu'une influence étrangère a altéré le caractère particulier et la forme primitive de l'habitation, et, pour dire toute la vérité, si on présentait au lecteur une photographie exacte d'une maison de paysan dalmate en cette partie du district, il la confondrait aisément avec une chaumière de Bretagne ou de quelque canton de France. Beaucoup plus loin, à Knin, à Sign, les montagnes, les profils du sol, tout ce qui est décor naturel s'accusera comme très-nouveau et très-caractéristique, mais les maisons n'auront pas plus de couleur locale. Il me semble que c'est à l'occupation française qu'on doit cette absence d'originalité; nous avons apporté ici nos formes, nos dispositions, notre mode, et il y a entre l'intérieur des habitations et leurs façades un contraste qui frappe. Les Autrichiens sont venus, réguliers, ordonnés, mathématiques et colonisateurs patients et doux; ils ont construit une église, une école et une gendarmerie sur un plan donné, et ces constructions ont donné naturellement aux villages un caractère uniforme.

Au-dessus de Zemonico nous nous écartons de la route pour aller visiter un petit haras du gouvernement, uniquement destiné à l'amélioration de la race chevaline dans les villages voisins. Tout le service est fait par un caporal de cavalerie et deux soldats. Il n'est perçu que la somme d'un florin par saillie. Le principe est excellent, et nous ne croyons pas que cette institution, qui est un bienfait pour la masse, ait sa pareille dans nos campagnes de France.

Le mouvement est nul et la nature est solitaire; il n'y a pas un mot à échanger avec les gens qui nous entourent; à toutes nos questions nous obtenons à peine une réponse : ces bonnes gens ne comprennent pas la curiosité d'un voyageur, pour qui tout est nouveau, tout est attachant, et la manifestation la plus simple devient un spectacle. Quand, dans ces déserts de pierre qui, pendant des lieues, succèdent à des plaines peu fertiles, nous voyons un groupe qui fait halte à l'ombre d'un rocher, ou quelque bergère vêtue de couleurs éclatantes qui brode en faisant paître ses moutons, nous laissons la caravane pour observer l'homme dans la nature, l'être qui pense, figure dominante sur laquelle se concentre tout l'intérêt du tableau.

A *Bigliane* nous nous arrêtons pour faire souffler les chevaux, et, pendant que la caravane se disperse dans le village, nous entrons dans les chaumières, puis nous gravissons la colline où se dresse l'église, sur une plate-forme abritée de quelques beaux arbres venus là comme dans une oasis. C'est l'heure où, du village, on va porter la nourriture à ceux qui travaillent au dehors. Les vieilles et les enfants partent pieds nus ou chaussés de l'opanke, vêtus d'une simple chemise élégamment brodée d'étoiles rouges ou vertes sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bergère des environs de Knin. — Dessin de Théodore Valério.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la large manche ou au contour du col. Le tablier de devant est relevé pour la marche ; une énorme quenouille, dont la hampe est passée obliquement dans la triple ceinture à gros clous d'argent, l'entraîne par son poids au-dessous des hanches, présentant en avant sa large palette brune à paillettes d'or ; au-dessous, autour du manche, la houppe blanche arrête la hampe à la taille. Rigides, graves, elles portent sur la tête la large gamelle de terre cuite pleine de polenta, dont la main gauche assure la stabilité, pendant que la droite, écartée du corps à la hauteur de l'épaule, fait tourner la bobine et file la laine. Il y a dans ces figures des gestes de fresque, une simplicité noble et une grandeur épique. M. Valério, dans ses longs séjours aux provinces slaves, est un des rares artistes qui aient exploité cette mine féconde.

Nous sommes sortis du district de Zara et nous entrons dans celui de *Bencoratz ;* c'est, paraît-il, le seul district où désormais on ait encore quelque chose à redouter du caractère des habitants. Là, pendant notre domination, ont dû s'exercer les rigueurs les plus grandes pour arriver à extirper le vol et les exactions de toute sorte. Les routes aujourd'hui sont sûres partout, mais de district à district il y a encore des haines vivaces ; la *vendetta* s'exerce avec violence, et à quelques lieues d'ici on ne plante pas d'arbres fruitiers dans la plaine, parce que de temps en temps, comme des tribus kabyles en guerre, les villages fondent les uns sur les autres pour exercer des représailles ; ils coupent les arbres, brûlent les maisons et souillent les sources.

Bencovatz, le chef-lieu du district, a quelque importance ; nous nous y arrêtons un instant devant le *capitanato*, séjour du chef du district. A côté de sa résidence s'élève le corps de garde des pandours. Ces *colonisti* de Bencovatz, qui ne forment qu'un petit détachement de dix-sept hommes, sont les plus pittoresques de tous ceux que nous avons vus dans ces provinces ; ils sont là dans une espèce de gourbi, auquel l'administration a essayé de donner un air régulier et correct comme l'intérieur d'une caserne : mais bientôt l'usage, les habitudes de chacun, ont donné à cet intérieur l'aspect d'un campement d'Arnautes ou de Bachi-Bouzoucks. Devant la porte se prélasse l'*aramassé*, chef du poste, étalant sa poitrine couverte, du col jusqu'à mi-jambe, de larges pièces de monnaie, de médailles, de gros boutons en filigrane d'argent. Il porte pour coiffure une calotte rouge, bordée d'un galon d'or, et dont le fond est semé de paillettes dorées ; sa ceinture contient un arsenal complet de pistolets albanais à la crosse ciselée, de handjars au fourreau de chagrin, à poignée d'argent rehaussée de coraux et de cabochons. Sans se faire prier, sur un simple signe que nous faisons en lui montrant le crayon et l'album, il prend une mâle attitude et pose complaisamment devant nous, pendant que le village tout entier nous entoure de telle sorte qu'un pandour est obligé de faire sentinelle à nos pieds. A chaque coup de crayon, un enfant, juché sur les épaules d'un de ses compagnons, et qui suit des yeux le travail, nomme tout haut la partie que nous traçons, et ce sont des rires, des cris, des étonnements sans fin. Quand, passant de la simple indication du crayon à l'expression plus vive de la couleur, nous donnons du relief et nous animons notre étude, l'enthousiasme n'a plus de bornes et « les autorités » émues paraissent au balcon. Cependant les femmes qui nous regardaient avec une sorte de terreur et qui redoutaient quelque maléfice en nous voyant tirer nos crayons et ouvrir notre boîte, reviennent lentement à nous, se familiarisant peu à peu, et, bannissant leur crainte, en voyant leurs maris rassurés, elles finissent même par ébaucher un sourire encore plein d'inquiétude, et graduellement, lentement, l'expression du rire succède sur ces physionomies graves à celle de la terreur.

Mais il faut marcher si nous voulons arriver avant la nuit à l'étape. Nous traversons Pérusich, où, sur la droite, en haut d'une longue colline qui ferme l'horizon, se dresse un château appartenant au comte Regna, député au Conseil de l'empire. Puis c'est Koslowacz avec de grandes tours d'observation du temps de la domination des Turcs ; la route est assez bonne, mais de temps en temps elle est dangereusement encaissée, et il suffirait de deux *mal viventi* (comme dit le guide dalmate) pour empêcher toute une caravane de passer outre. C'est en ces points que veillent les pandours ; ils se cachent derrière les pans de rocher, attendant l'arrivée de la poste de Knin, afin de l'escorter jusqu'au prochain village.

Le paysage ne varie point ; ce sont toujours des plaines de pierre ; le sol en est pour ainsi dire dallé : c'est l'Arabie Pétrée. A peine de distance en distance une végétation basse et crépue, grise comme la pierre et collée au sol comme des mousses et des cryptogames, colore les terrains. Quand le paysage se mouvemente, les lignes brisées des roches succèdent à cette vague pétrifiée.

Malgré cette tristesse et cette pauvreté, la nature dalmate a sa grâce et sa poésie. Tout éclate et tout flamboie ; le soleil répandu sur les plaines tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu. Nous sommes au mois d'octobre ; une douce chaleur nous pénètre, et dans l'atmosphère une poussière argentée vibre au-dessus du sol et enveloppe toute chose.

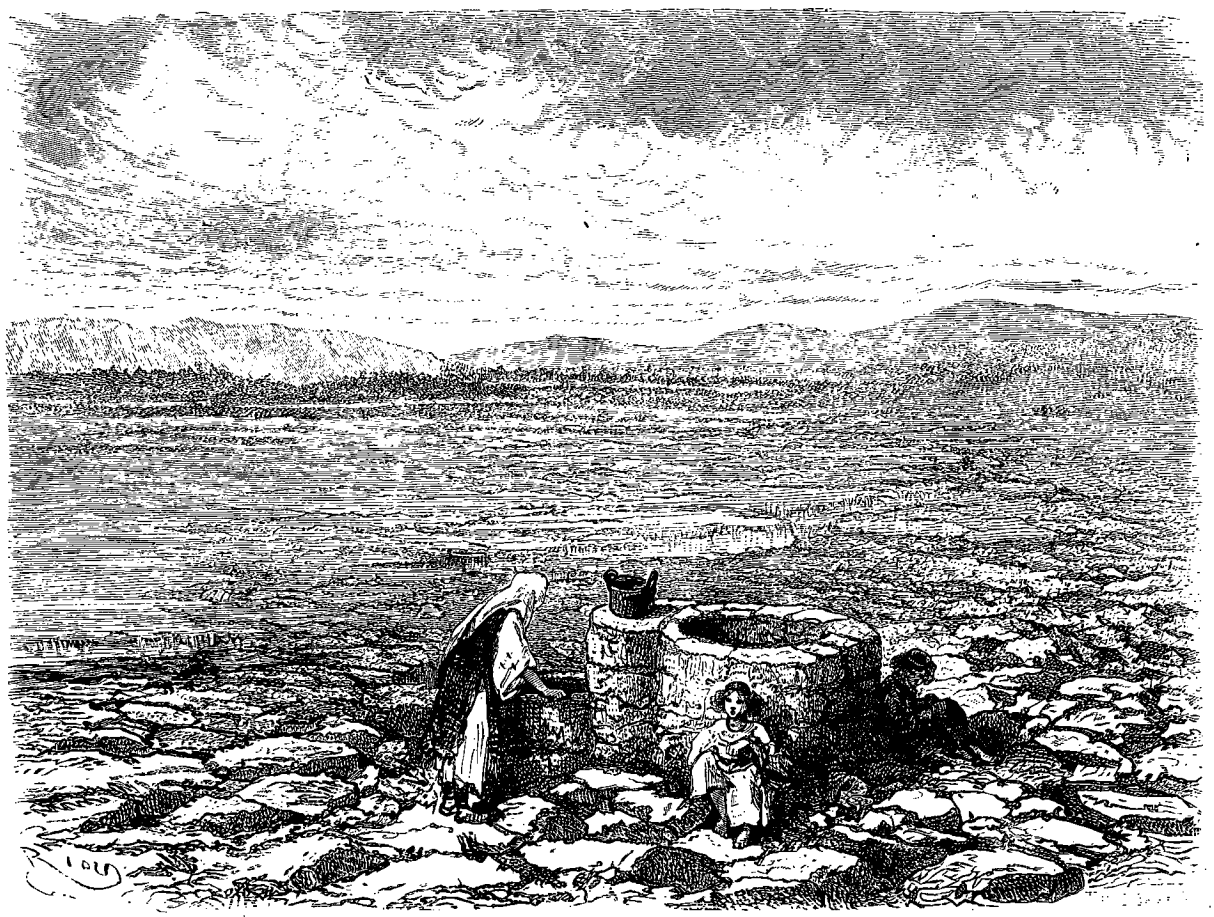
A Lissane, un tableau arrête nos regards. Juste au bord de la route s'élève une petite cabane carrée, sorte de *khan* ou de caravansérail couvert de chaume et de branchages, avec un toit qui surplombe en avant pour abriter des rayons du soleil. Auprès de la chaumière, un puits s'élève à un mètre au-dessus du sol, formé d'assises de rochers, creusé dans le sol pierreux et dallé. Des enfants à grands cheveux blonds, moitié nus, coiffés d'une calotte rouge, jouent sur la pierre pendant que la mère lave la laine qu'elle vient de filer.

C'est le seul point animé de ce désert rocheux. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

grâce de ces petits êtres qui ouvrent leurs grands yeux bleus pour nous regarder passer, les beaux gestes de cette femme vêtue de haillons éclatants et pittoresques, forment à peu de frais un tableau charmant.

Un peu plus loin, comme nous passons sur un pont de niveau avec la route et destiné à franchir un torrent profond qui montre son lit desséché et semé de pierres d'un gris rose, nous entendons sous nos pieds un chant plaintif et doux, étrange à l'oreille, et dont le curieux caractère nous rappelle les modulations des montagnards de l'Andalousie ou les mélopées tristes et monotones des bergers kabyles. A la tête de son troupeau, composé de mouflons, de boucs, de moutons gris et de brebis noires, s'avance une bergère, vêtue d'un costume éclatant. Elle brode en marchant et semble entraîner son troupeau au son de sa chanson bizarre et tout en voix de tête. C'est la première fois qu'il m'est donné de surprendre, au milieu de ces plaines, le travail de ces brodeuses naïves, dont le goût naturel tient du génie, et qui arrivent sans étude, et par un instinct particulier aux Orientaux, à ces harmonies qui nous enchantent tous, habitants des grandes villes. Il semble aujourd'hui que l'Orient verse son industrie dans l'Occident en dépouillant et la



Paysage dalmate à Lissane, entre Zara et Knin. — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

Perse et Kachmyr. Dans leurs huttes de chaume, les paysans qui tissent sur des métiers de bois vermoulu les tapis du Khorassan attirent les regards des grandes industries de l'Europe et les forcent à imiter et leurs formes et leurs vives couleurs.

Nous abandonnons la route et suivons la bergère cachée par les rives du torrent. Sur le grand pagne blanc brodé tout autour d'une large grecque rouge, elle sème, au centre, des feuilles de chêne d'un grand caractère; elle ne suit pas sur son canevas un dessin déjà tracé : c'est du bout de l'aiguille qu'elle l'exécute, à main-levée et tout de sentiment. Rien n'est plus séduisant, et c'est comme une invraisemblable apparition. Ses cheveux blonds, touffus et courts comme ceux d'un adolescent, s'échappent en mèches rebelles de la calotte rouge à paillettes d'argent qui moule exactement la forme de sa tête; des sequins dorés et des médailles pendent à ses oreilles et jusque sur son épaule; son cou est orné de colliers de verroterie. Sa poitrine est couverte d'une chemise brodée de jolis dessins aux tons vifs qui rappellent les chemises russes, et une large ceinture en argent repoussé descend très-bas au-dessous de la taille, retenant le tapis aux mille rayures bordé de longues franges qui tombent jusque sur les jambières de même tissu. La manche, très-large et toujours constellée d'étoiles à la hauteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

du coude et bordée d'une frise, sort de la houppelande bleu sombre qui retombe très-bas. Un grand sac en tapisserie pend derrière son dos et sa houlette est passée à la ceinture.

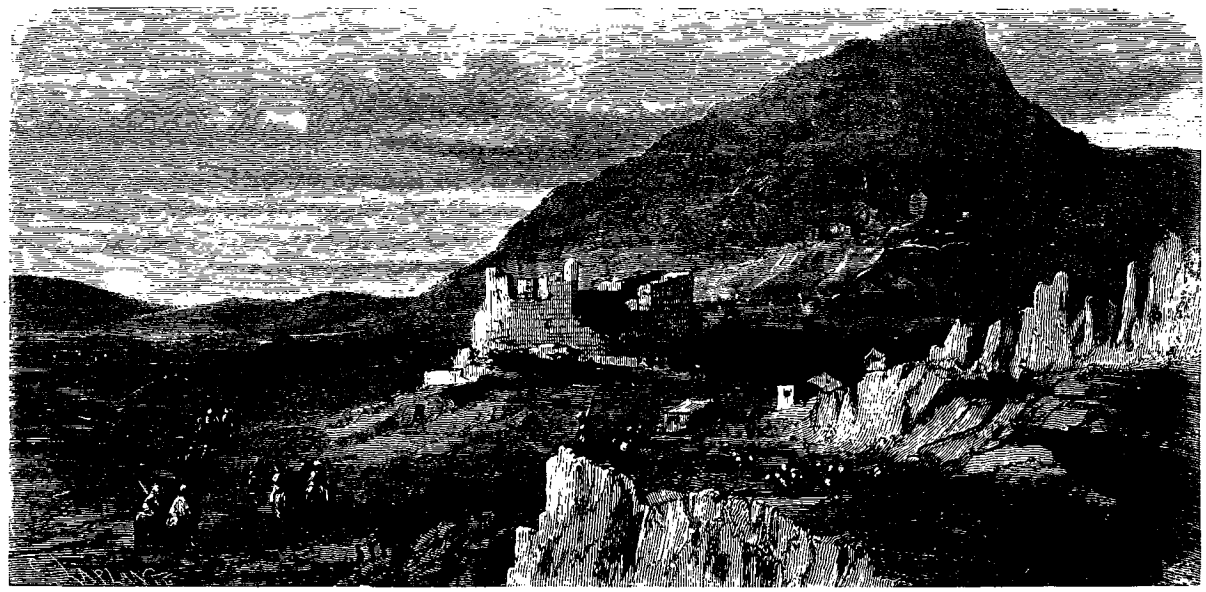
Elle est toute seule dans cette grande solitude; on se demande pourquoi cet or, ces paillettes, ces monnaies, ces verroteries brillantes et toutes ces vives couleurs au milieu de ces rochers arides, et par quel singulier contraste, quand la nature est marâtre et le paysage aussi triste et dénudé, toutes les vives lueurs, les couleurs audacieuses et les harmonies éclatantes se retrouvent dans le costume d'une pauvre bergère.

Au bruit des sabots du cheval qui glisse sur le rocher, la jeune fille lève vivement la tête, comme si elle voulait fuir. Je la rassure par un sourire, j'enlève le cheval et je saute dans le ravin. Les moutons se pressent les uns contre les autres, tout s'agite et s'émeut, le chien fidèle dresse les oreilles et vient aboyer devant la monture, qui penche en avant sa longue crinière. Bientôt cependant la jeune fille prend confiance et me permet d'examiner sa broderie, mais sans paraître comprendre le genre d'intérêt qui m'attire.

J'appelle le Dalmate avec lequel je puis m'entendre en italien pour qu'il me donne, comme interprète, les explications que je désire avoir depuis le premier jour où j'ai vu à Zara les broderies des femmes slaves de la campagne. C'est une question qui m'a beaucoup préoccupé dans tout ce voyage de 1874; et dans le dernier que je viens de faire, il y a un mois, en Bosnie, en Herzégovine et en Serbie, j'ai poursuivi la même recherche.

Le costume. — Les broderies des paysans dalmates

Les travaux de ces femmes de la campagne slave sont de deux sortes : des broderies qui consistent en



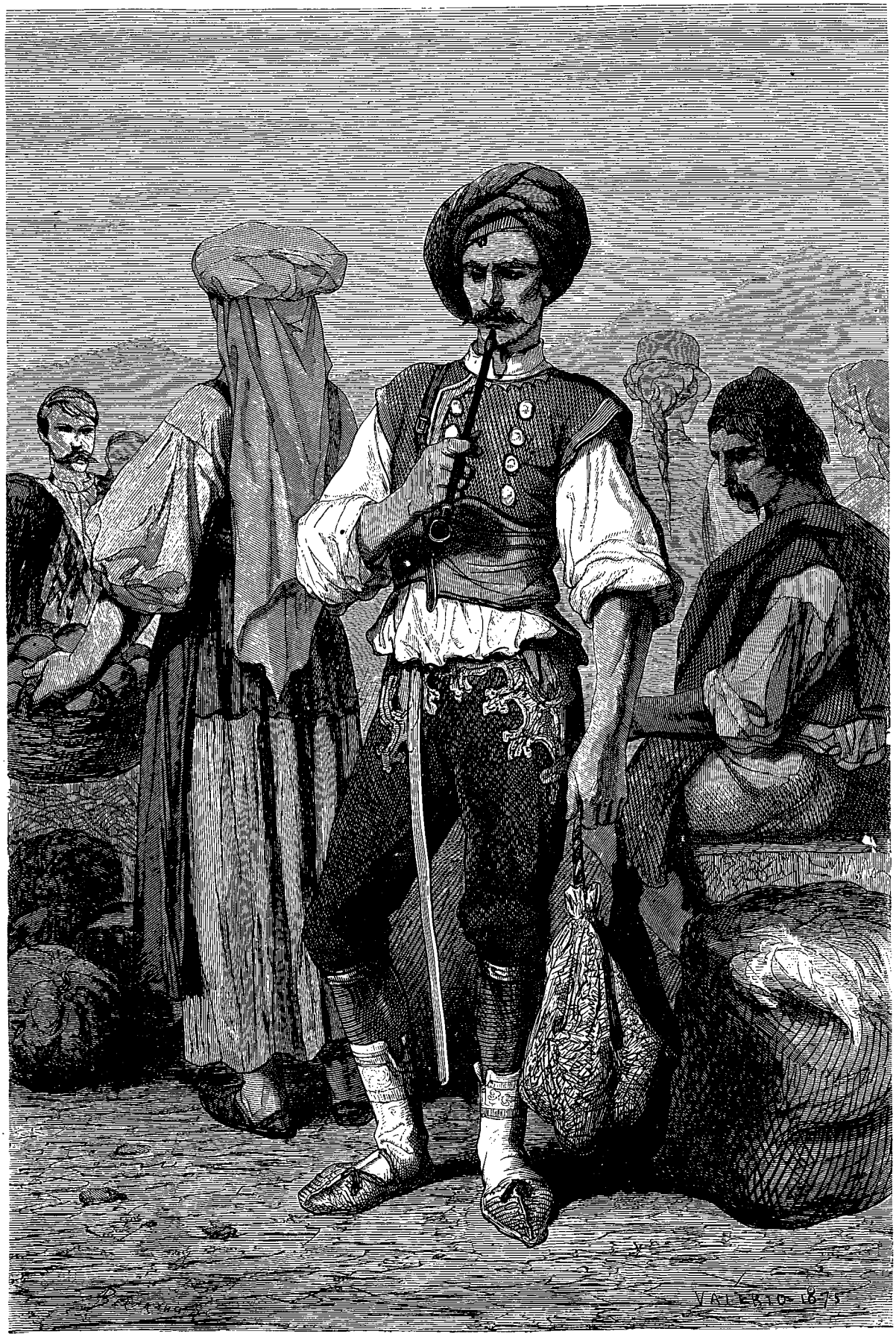
Ruines des casernes de cavalerie de Marmont, à Ostrovitza. — Dessin de E. Grandsire, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

semis légers sur des toiles plus ou moins fines dont elles décorent le pourtour et le centre, et des tapisseries, tissus grossiers à canevas pleins, où l'étoffe tout entière est travaillée et offre un champ non interrompu, comme les tapis de Caramanie et de Smyrne.

La lingerie proprement dite comprend la chemise, qui est toujours élégante, même chez la plus pauvre, grâce à ce travail d'ornementation; le jupon, enrichi d'une frise, et le pagne ou fichu qui couvre la tête et retombe sur les épaules et porte une ornementation au centre ou au pourtour, suivant la région.

La paysanne slave du sud, depuis le territoire de Croatie jusqu'en Bulgarie vers le nord et jusqu'en Albanie vers le sud (on peut dire dans toute la péninsule du Balkan), fabrique elle-même tous ses vêtements. Elle a la matière première et la met en œuvre; elle teint la laine, elle la tisse, elle l'orne. Il ne m'a pas été donné de voir par quels procédés elle teint le fil et la laine; mais je me suis assuré de ses procédés, et elle emploie pour cela des végétaux à l'état simple, non mêlés de toxiques et de produits chimiques qui, s'ils ont l'avantage de fournir des tons variés, ont le grave inconvénient de s'altérer à la température et de passer rapidement sous l'action du soleil. Les tons sont donc simples, primitifs, très-vifs et d'une coloration ardente. Les couleurs le plus habituellement employées sont des rouges cerise et carminés, des jaunes d'or, des verts Véronèse et des bleus tirant sur le cobalt. La trame même, dans les tapis qu'elles portent en guise de tablier, sert de frange et, étant d'une disposition de couleurs variées, en montre les combinaisons. Le clavier du dessin, si je puis m'exprimer ainsi, est des plus simples : ce sont des formes géométriques, des carrés, des losanges,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans entre Knin et Dernis. — Dessin de Théodore Valério.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de petits ronds de diverses couleurs, des fleurs à formes ramenées au carré pour suivre le canevas.

Dans les broderies, qui, je le répète, sont toujours très-légères (mais qui jouent un rôle d'autant plus grand sur le fond blanc laiteux des étoffes), elles sont plus fantaisistes et plus inventives; elles s'inspirent de la nature, brodent des étoiles, des feuilles, des fleurs, et parfois, mais très-rarement, des oiseaux aux formes simples. Souvent même, par une étrange fantaisie, elles décorent le devant de la chemise d'une frise de petits coquillages, ou les détachent sur le fond sombre de la houppelande bleu de roi.

En Slavonie, les femmes brodent le devant de leurs jupes de dessous, et le champ de l'étoffe est comme diapré; ici l'effet, plus discret, est plus grand; il leur suffit de quatre étoiles au centre, ou de cinq feuilles de chêne vert au cœur d'un fichu, avec une frise légère au pourtour. Quand nous descendrons vers Raguse, de simples lisières contourneront les étoffes; mais quand nous traverserons les montagnes pour entrer en Bosnie, nous verrons les femmes catholiques grecques et catholiques rapporter en relief des soies floches et des chenilles de vive couleur et s'en faire sur la blanche chemise un épais plastron.

A mesure qu'on avance vers les pays du soleil, la richesse de l'ornementation est plus grande et les couleurs sont plus vives. En Italie, par exemple, les pagnes sont brodés à jour, et la richesse de l'étoffe consiste dans le travail lui-même, et non pas dans la couleur; mais en Dalmatie, au luxe du travail s'ajoute le luxe des tons colorés, et à mesure qu'on passe de l'Orient dans l'extrême Orient, on voit l'ouvrier appeler à lui toutes les ressources dont son art peut disposer : sur des fonds éclatants il sème à pleine main, comme les Japonais et les Chinois, l'or, l'argent et même les pierres précieuses.

De même que le costume des femmes dalmates change suivant chaque district, le caractère des broderies varie aussi. A Ervenich, par exemple, il y a moins de pièces de monnaie dans les colliers; elles sont remplacées par des verroteries de Venise pendues au cou, des morceaux d'ambre et de grossières turquoises.

On croirait aisé au premier abord de se procurer des échantillons de ces travaux féminins, mais l'expérience prouve qu'il est presque impossible d'en obtenir. Du côté d'Essek, vers Brod et Gradisca; en Serbie, sur les bords de la Save, de la Una et de la Kulpa, on peut plus facilement se procurer des spécimens qui, par ces temps où l'on décore avec tant de soin les intérieurs en cherchant surtout l'effet, serviraient à orner des toilettes féminines et des dessus de table. Dans la province dalmate, on peut dire hardiment que ni l'argent ni l'or ne peuvent décider les habitants à vendre ces pièces de leur costume. Toute paysanne possède deux vêtements, celui des jours de travail et celui qu'elle revêt les jours de fête. Elle transmet ses broderies comme un héritage, et avec le temps, au lieu de perdre de leur prix, elles deviennent plus harmonieuses.

Dans les longues veillées d'hiver, dans ces heures solitaires où elles font paître leurs troupeaux, elles brodent, et le temps n'a pas de prix pour elles; de longs mois, toutes les saisons d'une année suffisent à peine à la confection d'une seule pièce destinée à les parer. Ce n'est donc point là un objet de commerce auquel on puisse attribuer un prix.

Nous devons ajouter que ce serait comme un déshonneur pour la femme slave de faire le trafic des ornements dont elle se pare. Je ne dis pas qu'un étranger ne soit parvenu à obtenir la cession d'un collier ou d'une pièce de ces beaux costumes; mais les interventions les plus hautes n'ont pas suffi pour nous rendre possesseur de costumes nationaux pris de toute pièce chez l'habitant, et non dans ces dépôts où l'on n'obtient que des spécimens peu intéressants; les costumes en effet n'ont là ni le caractère national, ni la valeur artistique de ceux faits au foyer du paysan.

On comprendra du reste que le voyageur qui ne fait que passer est dans des conditions défavorables; de longues relations dans le pays, des recommandations de voisins, l'appât d'un gain offert pour prix d'une commande dont la livraison serait à longue échéance, voilà les seuls moyens qui puissent permettre de former des collections de costumes.

M. Lay, d'Essek, ville principale de la Slavonie, a publié à Leipzig un recueil spécial d'illustrations sur ces broderies; il s'est borné aux paysannes slavonnes et aux bosniaques. Quand ces planches ont paru, les spécialistes en ont été vivement frappés, et ont déclaré que l'originalité du dessin, et même les procédés d'exécution, pourraient bien être considérés comme des éléments nouveaux pour la branche artistique à laquelle se rattachent ces travaux. A la suite de cette publication, il s'est produit un mouvement : les dames riches des grands centres slaves ont recherché ces ouvrages, et à Agram, par exemple, on commence à employer dans la décoration des appartements les tapis et les menus objets de fabrication locale.

M. Lay avait envoyé la collection qu'il a formée, et qui est considérable, à l'exposition qui a eu lieu récemment à Moscou; elle a obtenu un véritable succès, et le jury lui a décerné une médaille d'or.

Je ne crains pas de dire qu'à Paris une telle exhibition serait appréciée plus que partout ailleurs, aujourd'hui que l'on s'y préoccupe de l'ameublement et de la décoration des intérieurs.

Dans notre récent séjour à Belgrade, où nous cherchions encore les spécimens de ce genre, nous avons appris que M. Kanitz, l'érudit auteur du *Voyage en Serbie*, a exposé, il y a deux ou trois ans, à Vienne, les produits de l'industrie domestique des Bulgares. Cette exhibition a éveillé un réel intérêt; nous ne pouvons malheureusement pas donner une idée de ce genre de broderie par le dessin, car le charme du tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

vail est dans l'opposition des couleurs, et cet élément nous fait défaut.

Les bijoux dalmates.

Le caractère des bijoux nationaux des Dalmates et, en général, de tous les Slaves du sud, est digne aussi de l'attention du voyageur. Dans cet ordre d'idées rien n'est indifférent, et nous avons vu tout à l'heure que du côté de Fiume et dans la Croatie, on conserve le souvenir de la bataille de Grobnick, remportée sur les Turcs, jusque dans les bracelets, les colliers, les pendants d'oreilles.

Le premier élément et le plus commun, c'est la pièce de monnaie, combinée de vingt manières différentes, portée en médaillon de cou, en chapelet, en collier, en cuirasse, et même en casque, comme une coiffure recouvrant complétement le crâne. Chez les femmes, les monnaies pendent à l'extrémité de la natte comme un amulette, ou même parfois en recouvrant chaque nœud de la longue tresse, de telle façon que les cheveux ne se voient point et que cette natte qui se balance sur le dos semble une longue pile d'écus renversée d'un mètre de long. Ce sont généralement des monnaies d'argent, autrichiennes pour la plupart, et rarement antérieures au dix-septième siècle; elles ont la dimension de pièces de deux francs. Les hommes se décorent la poitrine de pièces beaucoup plus grandes; un très-grand nombre sont à l'effigie de Marie-Thérèse. A mesure qu'on monte vers la Serbie, les pièces employées sont plus petites, et on les dispose tout autour du front comme une couronne. Dans le voyage publié ici même par M. Georges Perrot, sous le titre : *Un séjour chez les Slaves du sud*, M. Valério a donné un dessin des casques bizarres que nous avions observés sur les bords de la Save et qui, formés d'un champ de petites pièces d'argent, font une sorte de cotte de mailles qui couvre la tête.

En Istrie, le bijou le plus commun est un bijou en or repoussé; c'est le parti pris comme mode de fabrication. Les formes sont peu variées et ne diffèrent pas sensiblement de celles adoptées sur la côte opposée de l'Adriatique. Ce sont de très-longues boucles d'oreilles, des croix de poitrine de toute forme, des boutons évidés à jour, et de menus objets de filigrane. A *Fiume*, les bijoux nationaux sont encore moins variés : ce sont les *Moretti* (petits Maures) ou têtes de nègre, dont les yeux sont figurés par des incrustations d'argent ou de pierre fine. En Dalmatie, il y a deux partis bien francs; tout ce qui touche à la frontière de l'Herzégovine et de la Bosnie se pare de monnaies combinées de la façon la plus variée, de verroteries, de fleurs naturelles très-gracieusement mêlées aux bijoux, de gros repoussés d'argent massif, façonnés en boucles de ceinture ou en ceintures pleines, incrustées parfois de cabochons, et qui rappellent à la fois les bijoux hongrois et les bijoux turcs.

Plus près de la côte, l'influence des grandes villes et d'une civilisation délicate qui a connu la Renaissance se fait sentir dans la confection du bijou; et, prenant pour motif principal telle ou telle médaille d'or commémorative du temps de la république, à l'effigie de saint Marc, les ouvriers l'encadrent dans de fines broderies de filigrane et en font un médaillon de cou. Les colliers sont de grosses boules d'or ou d'argent pur, évidées à jour; les croix, qui se portent très-grandes, comme des croix épiscopales, sont formées aussi de boules aplaties, évidées ou faites de filigrane; les épingles de tête sont ornées de la même façon.

Entre toutes les villes, Raguse se distingue par son luxe et le développement de sa fabrication. Les *Brennese* (femmes de Brenno), les *Canalese* (celles des canaux) se parent très-richement et sont les plus raffinées dans le choix de leurs joyaux. A Sébénico, une simplicité charmante et très-caractéristique se rehausse par des bijoux sobres, mais dont l'effet est très-grand en raison même de la sobriété du costume. A Zara, la paysanne slave seule se pare, et l'on ne trouve pas trace d'un costume spécial à la localité. C'est la mode pour la paysanne de porter sur elle, aux jours de fête, tout ce qu'elle possède; c'est sa dot qui la pare; jamais elle n'y touche que dans des cas tout à fait désespérés : elle tient à transmettre cette dot intacte à ses enfants.

Dans le district de Bencovatz, où nous nous sommes arrêtés, les femmes portent des bagues à tous les doigts et parfois deux ou trois à chaque; ce sont pour la plupart de grossiers anneaux, assez larges, décorés de cabochons de couleur. Il faut remarquer que, soit en Istrie, soit en Dalmatie, les paysannes ne consentent jamais à porter des bijoux faux : c'est tout à fait un point d'honneur pour elles; de sorte que, nous qui nous préoccupions uniquement de la forme et ne voulions acquérir ces bijoux que comme un renseignement et non pour en parer quelque objet de notre culte, nous n'avons jamais pu trouver les mêmes formes adaptées au cuivre, et nous avons dû dépenser des sommes assez rondes pour former une petite collection qui n'était après tout qu'un élément d'étude.

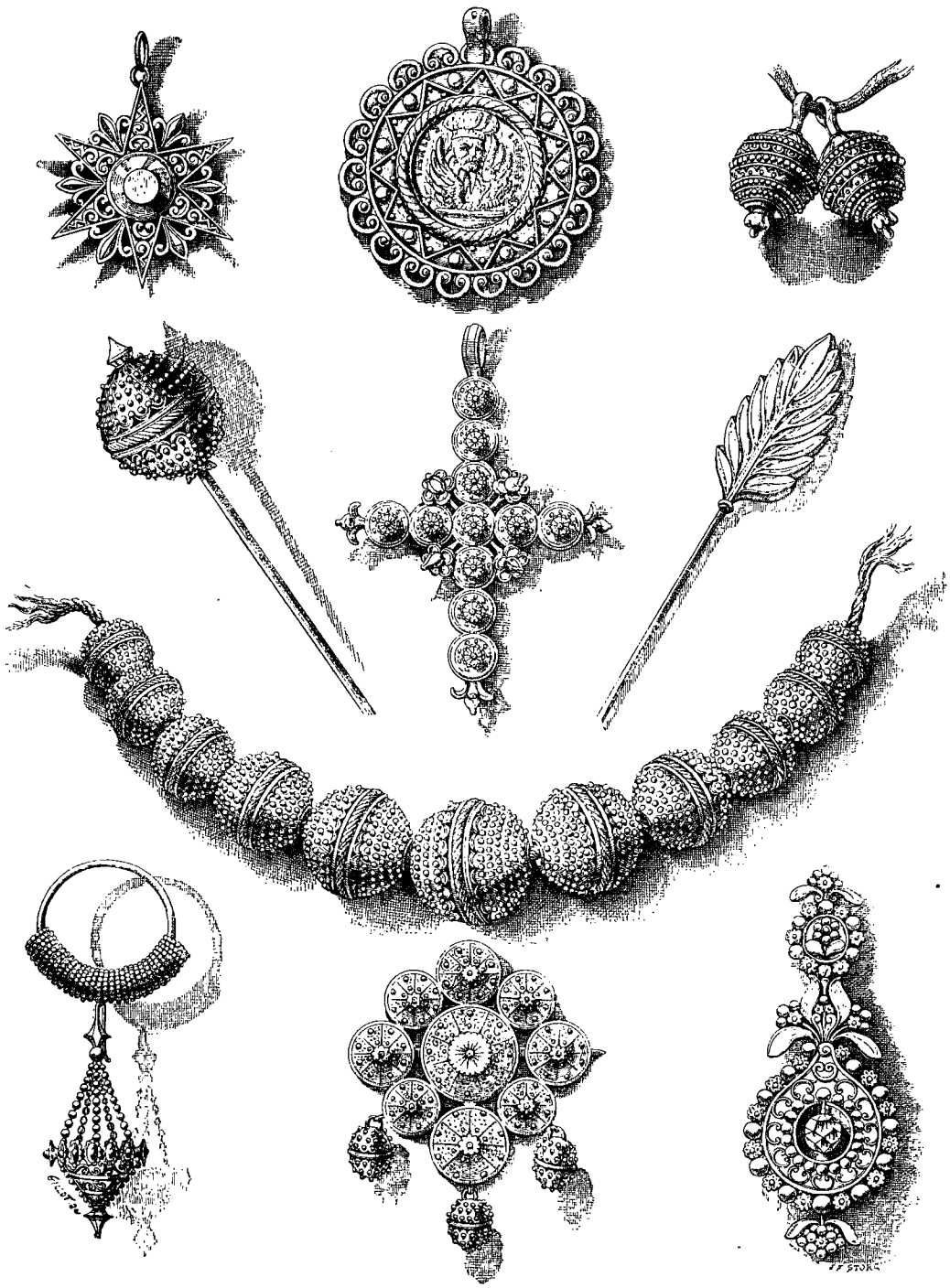
Halte à Ostrovitza. — Les casernes de cavalerie du maréchal Marmont. — Les routes de Dalmatie construites par le duc de Raguse. — Souvenirs de l'occupation française.

Nous arrivons à Ostrovitza et nous y faisons la halte de nuit. La plaine en avant du village, entourée de montagnes, semble un vrai cirque; c'est ici, dit-on, que les Turcs et les Croates ont soutenu une lutte formidable; le champ de bataille est désormais un immense marais, où le soleil, en disparaissant derrière les collines, jette de larges taches d'argent. On y pêche des sangsues, et nos chevaux qui viennent de boire ont les naseaux sanglants. La nuit vient sans transition; nous avons gagné le pied d'une colline, sur le premier étrier de laquelle s'élève la modeste église d'Ostrovitza, dominée par une masse granitique d'une forme si particulière et dont les stratifications

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont si bizarres, que nous avons cru jusqu'au matin être au pied d'une citadelle turque et d'une montagne façonnée par la main des hommes. La caravane se débande, chacun va de son côté et s'arrange pour la nuit. Pendant qu'on nous cherche un gîte, les pandours défont les paquets, on dresse deux chevalets et l'on allume du feu dans une grande ruine.

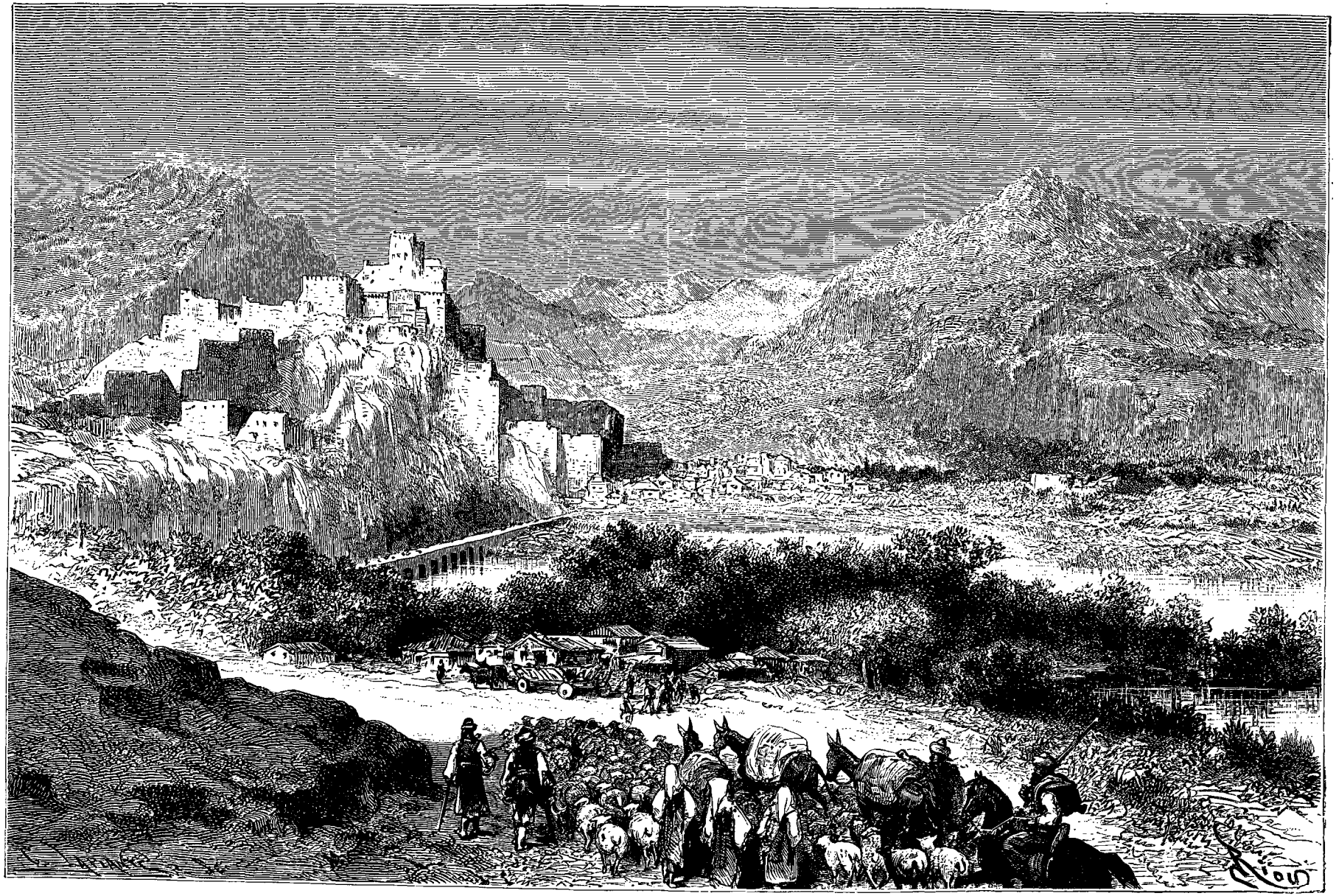
Les voûtes sont percées à jour et la masure sert



Bijoux dalmates. — Dessin de J. Storck, d'après les croquis de M. Charles Yriarte.

de caravansérail. Bientôt la flamme qui petille lèche les flancs d'un mouton tout entier; une perche passée au travers du corps de l'animal tient lieu de broche : c'est la diffa d'Afrique, et c'est moi qui paye l'écot. Un enfant s'installe autour du foyer et tourne la perche : la chair grésille en répandant une odeur appétissante; peu à peu les hommes se sont couchés à la lueur des flammes, et ceux qui restent debout, éclairés d'une vive lueur, projettent de grandes ombres fantastiques sur les murs de la ruine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Knin, prise de la route de Verlika. — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si j'en croyais les habitants de Kistagne qui sont avec nous, et les villageois d'Ostrovitza qui viennent prendre leur part du festin, nous serions logés pour l'instant dans une ancienne mosquée turque; mais je ne dois point me payer de ces légendes. Ostrovitza était un des quartiers de Marmont, duc de Raguse; c'est de là que le 23 avril 1809 il date sa proclamation aux peuples de Raguse et de Cattaro : « L'Autriche a voulu la guerre, elle l'a déclarée; les armées de l'Empereur vont s'ébranler et l'Europe retrouvera son repos.... » Pour le moment nous soupons donc bel et bien dans l'une des grandes casernes de cavalerie que le maréchal avait fait élever dans le pays, pour contenir les populations, les observer et pacifier la Dalmatie. Le caractère de la construction est moderne; la forme, le plan, les matériaux, tout me dit que ceci ne date pas d'un siècle, et déjà c'est une ruine. A mesure que nous avançons, nous trouvons plus de traces du passage des Français et de leur occupation. La route que nous avons prise pour arriver ici est faite par eux; à un croisement, j'ai vu gravée dans la roche une inscription qui l'atteste et donne le nom de la brigade qui a effectué ce travail.

Nous avons passé la nuit sur une paillasse de maïs, dans une chambre blanchie à la chaux et sans meubles; le soleil entre par les fentes du volet plein qui clôt la fenêtre : c'est déjà le grand jour. Nous regagnons la caserne et l'on selle les chevaux. Les curieux du village assistent au départ.

Nous traversons successivement *Otrés*, *Kernievo*, *Varivode*, *Zetchévo* et *Kistagne*. Le paysage est assez varié et d'un beau caractère, quoique le pays soit triste et laisse une impression mélancolique. Ce sont tantôt des plaines colorées d'un très-beau ton gris avec des oliviers sombres qui se détachent sur les fonds d'or pâle des pampres d'automne; tantôt des collines rocheuses qui, une fois gravies, accèdent à d'autres plaines, vallées grises, où apparaissent des troupeaux nombreux comme des points blancs et noirs. La terre manque partout et le sol est littéralement dallé pendant plusieurs lieues; il est crevassé comme ces anciennes voies romaines où le temps a raviné les joints du pavement.

La route est peu fréquentée, on sent que la population est rare; un pope grec passe avec sa femme et une servante, couchés sur le foin d'une petite charrette à deux chevaux étiques. De loin en loin nous croisons quelque pauvre caravane, où toutes les femmes sont à cheval, à califourchon, le pied dans un étrier de corde.

A Kernievo, les blés de Turquie sont encore sur pied; la température est devenue plus froide; peu à peu, nous avons gravi sans nous en apercevoir et nous sommes à un niveau assez élevé. A Varivode, les routes commencent à être encombrées de troupeaux : on fait l'élevage; les physionomies et les attitudes des bergers prennent un grand caractère; les paysans que nous rencontrons sont juchés sur de petits bourriquets aussi bas que les ânes des bords du Nil; avec leurs longs cheveux, leurs turbans, leurs pantalons larges à la turque et les armes qu'ils portent sur le ventre, ils rappellent à notre souvenir les beaux types dessinés par Valério dans sa collection.

On entre à Kistagne par une route plantée de mûriers; on sent le voisinage de la Turquie dans le détail du costume : les vieilles femmes se cachent déjà le bas du visage, tandis que les jeunes filles restent la figure découverte; tous les hommes portent le turban, et la plupart passent dans la large ceinture qu'ils portent fort basse une longue pipe de bois de merisier à fourneau de terre cuite. La population est grecque, et, dans les dix villages qui dépendent de Kistagne, il n'y a que quelques familles catholiques. La plaine est étendue, assez fertile, et les arbres sont moins rares que de Zara jusqu'ici. C'est la première fois que nous constatons sur ce sol une couche végétale de quelque épaisseur. Kistagne est un centre de commandement; il y avait autrefois là un *sirdar*, capitaine de cette force territoriale des pandours placée sous le commandement du colonel qui commande tous les sirdars du district. Le nom est turc, et, quoique l'institution existe encore, il n'est plus employé; cependant l'officier qui vient après le sirdar, son lieutenant, s'appelle encore *arambasha*, et c'est un officier de ce rang qui a posé devant nous à Benkovatz.

L'Autriche a partout substitué à cette administration militaire locale son système civil, et c'est la gendarmerie régulière qui fait la police des cantons de l'intérieur de la Dalmatie; cependant, nous l'avons dit, le district de Benkovatz et, je crois aussi, celui de Knin ont conservé l'organisation primitive, qui date du temps des Vénitiens.

Il y avait alors des districts maritimes et des districts territoriaux. Zara, Spalato, Traü et Sébénico avaient un colonel et un capitaine, Almissa un colonel surintendant, Macarsca un colonel; à Narenta résidait un surintendant qui avait la prérogative spéciale de juger au civil et au criminel, excepté pour les cas pouvant entraîner la peine de mort, cas déférés au provéditeur général de Dalmatie.

Les sirdars institués par les Vénitiens étaient tous magistrats au civil et pouvaient résoudre les questions litigieuses dont l'objet n'était pas supérieur à dix florins. Leur force s'appuyait sur cette garde territoriale des *pandours*, qui n'étaient, comme nous l'avons dit, que des paysans armés, servant à tour de rôle un ou deux jours par semaine, suivant les circonstances, et qui, dans les circonstances graves, pouvaient être réunis en grand nombre.

De même qu'elle a rendu au pouvoir civil le territoire de ses confins militaires, l'administration autrichienne, graduellement, a substitué aux pandours son infanterie régulière. C'est cependant une des curiosités de la Dalmatie que le fonctionnement de cette garde territoriale dans la seule province où elle subsiste encore, et il est difficile de trouver dans aucune armée, même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en Orient, un corps régulier ou irrégulier d'un aspect plus étrange et plus pittoresque[1].

Un peu avant d'entrer à Kistagne, au point même où, sur la carte générale de notre voyage (voy. t. XXIX, 742e liv., p. 195), la Kerka traverse la route qui mène à ce village, nous abandonnons la voie tracée pour voir dans la plaine de pierre l'énorme ravin au fond duquel coule le fleuve, et les restes d'arcs romains qui se dressent encore au bord de ce grand précipice. Le lieu même s'appelle *Archi-Romani* ou *Soupiaia*, corruption de *Supplia zarkva* (église trouée). Là s'élevait l'antique cité de *Burnum*. Les arcs romains, qu'on prendrait facilement pour un de ces restes d'aqueducs si fréquents dans la campagne de Rome, étaient cependant des arcs isolés qui, au nombre de cinq, avec celui du milieu beaucoup plus large que les deux autres et décoré de pilastres à chapiteaux corinthiens, formaient une entrée de ville d'un caractère triomphal. Cette *Burnum*, dont il ne reste que quelques pierres, était la *Liburna* de Strabon; elle s'étendait, à n'en pas douter, entre l'arc et le fleuve.

Lorsque Fortis voyageait en Dalmatie, vers 1774, les traces de la cité étaient encore visibles; depuis, les inscriptions qui viennent jeter la lumière sur les origines et confirmer ou détruire les suppositions des archéologues ont été dispersées ou portées dans les musées ou plutôt les dépôts des localités voisines, et c'est à Knin même que nous retrouverons celles qui intéressent la Burnum antique. A quelques pas de là s'ouvre un large précipice, ou plutôt une vallée assez riante et d'un aspect grandiose, au fond de laquelle coule la Kerka, en se dirigeant vers la mer; elle forme à cet endroit une cascade abondante sur toute sa largeur, et ses eaux tombent en nappes d'une hauteur de quelques mètres dans un lit plus profond, comme si la main de l'homme les avait arrêtées là par un barrage. Nous n'avons trouvé nulle part, dans les voyageurs et les géographes du temps des Romains, ni plus tard dans les cartes de l'occupation vénitienne, ni dans les vues dont Fortis et Cassas ont enrichi leurs récits d'exploration, la preuve qu'il ait existé d'une rive à l'autre un pont destiné à franchir cet abîme; cependant de larges assises, posées comme des pierres d'attente d'un côté de la rive et baignant dans les eaux, semblent indiquer les restes d'un pont. Sir J. Gardner Wilkinson, auquel les Anglais doivent un voyage intéressant que j'ai déjà cité[1], est le seul qui ait signalé ces restes; il paraît même que, de son temps (1846), on voyait encore sur ces assises, qu'il juge de construction romaine, deux petits tubes qui ressemblaient à des conduites d'eau. La Kerka a trois chutes : celle de Soupiaia, celle de Roncislap et celle de Scardona. Il est utile de rappeler que les géographes antiques désignaient ces cours d'eau sous le nom de *Titius*, et il faut, pour s'orienter dans les récits de Strabon, tenir compte de cette désignation. C'est un peu en avant de Kistagne, à la droite de la route et presque sur les bords de la Kerka, au pied du monte Cavallo, que s'élevait l'une des plus grandes villes romaines de la Dalmatie, Promina, dont il ne reste même pas de ruines. Cet endroit, aujourd'hui, s'appelle le mont Promina.

Il nous faut regagner la route pour arriver à Knin avant la nuit, et trois heures nous en séparent encore. A mesure que nous avançons, le pays devient plus fertile; nous traversons Baducich et Dmitrovitza, où enfin nous voyons des arbres, de beaux noyers, des champs de millet et de sorgho, et nous apercevons le village de Knin, qui s'étend en échelons au pied d'une citadelle du plus grand caractère, à une hauteur énorme, dominée encore par les pics plus élevés du mont Dinara.

Knin.

Knin est un des points les plus pittoresques de la Dalmatie. Une mauvaise gravure, que j'avais trouvée dans une relation de voyage, m'avait donné l'envie de visiter cette ville. Elle est assise sur les bords de la Kerka, mais ses dernières maisons montent jusque sur la colline au sommet de laquelle s'élève la forteresse. C'est un endroit peu considérable quant au nombre de maisons; et quelques-unes sont en bois, ce qui donne un caractère turc à tout le quartier qui regarde la rivière.

Au temps où l'art de l'artillerie n'était pas encore inventé, ce devait être une position inexpugnable. Pendant les guerres entre les Turcs et les Vénitiens, la ville fut vingt fois prise et reprise. Les rois de Croatie, ceux de Hongrie l'ont possédée tour à tour, et les Turcs, en 1522, l'ont enlevée à ces derniers et l'ont gardée cent vingt-cinq ans. Foscolo et Cornaro, généraux vénitiens, l'ont à leur tour enlevée aux Turcs, en 1647, et elle est restée définitivement entre les mains des Vénitiens jusqu'à la chute de la république. Chacun de ceux qui ont commandé à Knin, comprenant l'importance d'une telle situation qui commande le passage de la vallée de la Kerka, ont tour à tour augmenté la fortification à mesure que se développait la science militaire, et les Français, quand ils devinrent maîtres de la Dalmatie, ont exécuté des travaux considérables qui rappellent véritablement ceux des Romains.

Knin avait une haute importance pour Marmont,

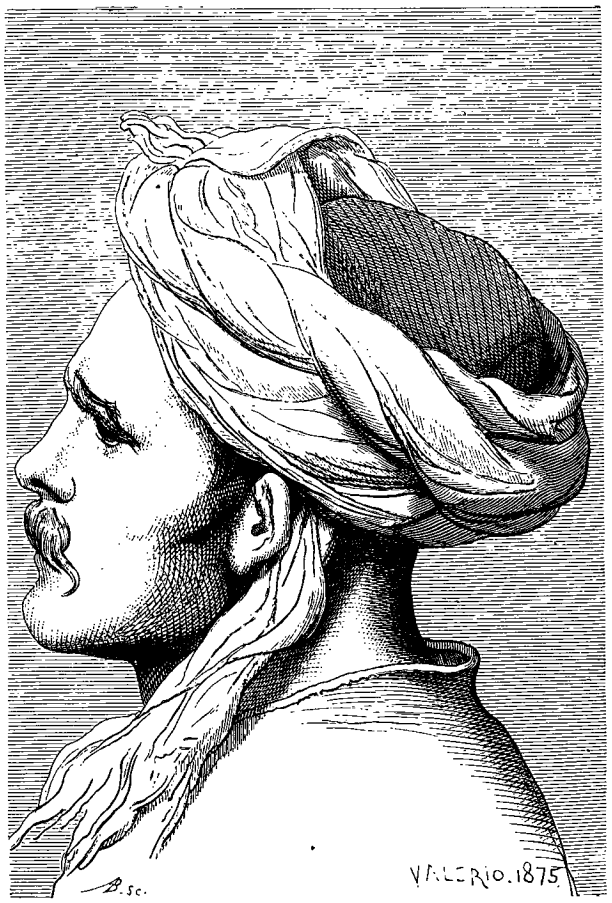
1. Puisqu'il s'agit ici des forces militaires permanentes des Vénitiens, alors qu'ils régnaient en maîtres dans toute la Dalmatie, complétons ce renseignement historique. Les forts de la côte avaient un gouverneur militaire; toutes les îles ne fournissaient point à la conscription de la force territoriale, mais elles étaient réservées pour former les marins de la flotte. En dehors des *pandours* dans les provinces, force nationale qui était toujours sous le coup d'un appel, les Vénitiens entretenaient onze régiments d'infanterie régulière, composés uniquement de Dalmates et payés par le pouvoir central, et deux régiments de cavalerie légère composés de Croates. On les appelait « Croates à cheval », *Croati a cavallo*.

1. *Dalmatia and Montenegro*, by sir J. Gardner Wilkinson F. R. S. 2 vol. London, John Murray. 1848.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui devait tenter une entrée en Bosnie et s'était préparé à cette expédition. Mais en 1813 il fallut abandonner le pays, et les Autrichiens mirent garnison dans la forteresse. Au moment où nous visitons ce nid d'aigle, au sommet de la montagne, auquel on arrive par des routes creusées en corniche qui reviennent vingt fois sur elles-mêmes, il ne s'y trouve qu'une compagnie d'artillerie et une d'infanterie.

Trois routes se rencontrent à Knin : l'une qui va de Zara à Kistagne (c'est celle par laquelle je suis arrivé), l'autre de Verlika à Sign, et la troisième de Knin à Dernis. Quoique petite, la ville a un certain mouvement ; le cours de la Kerka féconde les environs, qui sont assez fertiles, et on y fait un commerce régulier avec la Bosnie. Les Turcs apportent là les fagots qu'ils coupent dans leurs bois, et ils forment de longues caravanes de petits chevaux nerveux et durs à la fatigue, sur lesquels ils les chargent, traversant ainsi les montagnes du Vélébich, qui semblent infranchissables.



Muletier turc. — Dessin de Théodore Valério.

Marmont vint s'installer à Knin et étudier par lui-même les passages de la Bosnie ; c'était en 1806 : les Turcs et les Russes s'étaient déclaré la guerre. Sébastiani était d'avis de prêter au sultan Selim un corps de vingt-cinq mille hommes pris dans le corps d'occupation de la Dalmatie. Comme Marmont devait avoir le commandement de ces troupes, il dut s'inquiéter de l'itinéraire à suivre et des points qui offraient le moins de difficulté pour déboucher vers Livno. « Ce fut, dit-il dans ses mémoires, le commencement des travaux mémorables exécutés dans toute la province de Dalmatie. »

Nous donnerons quelques détails dans la prochaine livraison sur les travaux de communication entrepris par l'administration militaire. Ils constituent pour nous un véritable titre à la reconnaissance du pays, qui, au lieu de maudire notre souvenir comme celui d'un envahisseur, apprécie encore aujourd'hui l'œuvre de civilisation que nous avons accomplie.

Rien ne peut donner une idée de la difficulté de ces communications avant notre occupation. Pour un général en chef, c'était l'impossibilité absolue de combattre ; les marches étaient plus que pénibles ; on n'avait aucun moyen de transporter vivres ou munitions, et jamais l'artillerie ne pouvait suivre. On se demande dès lors comment les Vénitiens, plusieurs siècles avant les Français, avaient été capables de lutter contre les Turcs dans de semblables conditions. C'est qu'ils possédaient la mer et que, venant de Venise avec leur flotte, ils débarquaient partout chez eux. Chacune des places où nous aborderons dans ce voyage, depuis Zara jusqu'à Raguse, était enceinte de murs et dominée par des forts appartenant à la république. Les portes qui donnaient sur la terre ferme faisaient autant de têtes de pont faciles à défendre. Les Turcs étaient d'ailleurs dans des conditions défavorables ; ils devaient passer, pour déboucher en Dalmatie, ces montagnes ardues qui, depuis la Croatie jusqu'à Cattaro, séparent les deux provinces et leur servent de limite naturelle ; ils ne pouvaient traîner avec eux leur artillerie, et quand, parvenus à s'avancer dans le territoire, ils bloquaient une ville, l'investissement n'était jamais complet, parce que les Vénitiens avaient la mer et pouvaient toujours se ravitailler par la côte.

Marmont était entré par les terres et les flottes alliées possédaient l'Adriatique. Il lui fallait donc se mouvoir par l'intérieur avec des troupes nombreuses, pourvues de matériel et d'artillerie, sans quoi son action eût été restreinte. Le duc de Raguse était donc condamné à l'impuissance en face des villes fortifiées.

Charles YRIARTE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Vue de Traü, prise de l'île Bua. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les communications dans l'intérieur de la Dalmatie.

Nous avons vu que le maréchal Marmont, privé des moyens de se porter d'un point à un autre, craignait toujours l'entrée en Dalmatie d'un corps de débarquement jeté à la côte par les flottes qui bloquaient l'Adriatique : c'est à cet état de choses que la province dut les voies de communication qui changèrent bientôt la face.

Le duc de Raguse, esprit éminemment civilisateur et administrateur de la plus haute habileté, trouvait encore, dans les travaux énormes qu'il allait entreprendre, une plus haute compensation : il s'attirait la reconnaissance d'une population vaincue et domptée et il moralisait ses troupes par un travail régulier et rémunérateur. Il commença donc par améliorer la nourriture du soldat, afin de pouvoir exiger de lui davantage. A côté de chaque casernement de régiment, il créa l'atelier d'outils correspondant aux travaux à accomplir; il évitait ainsi des bivouacs fatigants ou des déplacements quotidiens pénibles. Chaque portion de route reçut le nom du régiment qui l'avait exécutée, et ce nom, ainsi que ceux du colonel et des officiers supérieurs, furent gravés sur les rochers.

Bientôt les Dalmates comprirent qu'il s'agissait aussi, dans ces travaux, de leurs intérêts les plus immédiats; on put, sans trouver d'opposition, enrôler les habitants, qui trouvaient là un salaire certain.

On fit un recensement général des hommes en état de travailler, et tous y furent compris sans exception, quelle que fût leur condition. C'était comme une conscription du travail. Les riches donnaient de l'argent pour s'exempter; les pauvres travaillaient et gagnaient honorablement leur vie. On avait obtenu ainsi un chiffre de douze mille hommes dans la province autour de Knin; on fit deux grandes divisions : six mille travaillaient pendant quinze jours, et les six mille autres se livraient à la culture ou à leurs occupations habituelles. Divisés en nombreuses escouades sous le commandement d'un sergent ou d'un chef civil choisi parmi eux, on leur désignait la tâche à accomplir, et, outre leur salaire, on leur donnait par jour un pain de munition et deux rations. S'ils parvenaient à achever leur travail en moins de quinze

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209, 225; t. XXXI, p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours, ils pouvaient rentrer dans leurs foyers. Ce système leur plaisait, et il en résultait pour Marmont et pour eux des avantages évidents[1].

Au moment où les Français entrèrent en Dalmatie, il n'existait qu'une seule route, construite par les Autrichiens, et qui, de la frontière de Croatie, accédait à Zara. Nous avons, au commencement de ce récit, divisé la Dalmatie en quatre bassins, formés par les quatre rivières, la Zermagna, la Kerka, la Czettigna et la Narenta. Ces quatre divisions donnaient à ce grand ingénieur, qui était le maréchal Marmont, un plan naturel tout tracé : il s'agissait de créer un réseau de routes qui permît de passer facilement d'un bassin dans l'autre.

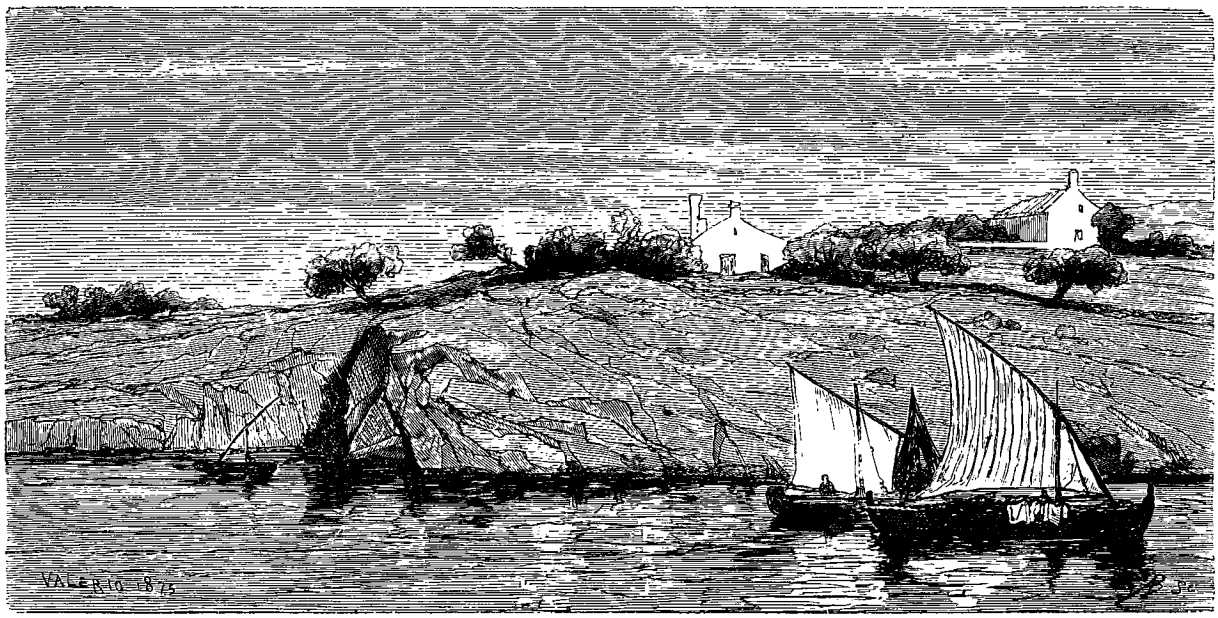
La seule amorce qui existât était celle de la route qui va de la frontière de la Croatie à Zara : tout le reste était en projet.

D'abord Marmont décida de relier Zara à Scardona, à Sébénico, à Traü et à Spalato. Ce fut son premier effort. Il eut ensuite pour objectif de partir du pont de la Zermagna, et, de Knin, de passer dans la vallée de la Czettigna pour mener au meilleur débouché de la frontière de Bosnie.

Cette seconde route partait de la Czettigna, et aboutissait à Crésimo (Bosnie).

Il voulut aussi relier Knin à Raguse, traversant ainsi la Dalmatie tout entière ; pour cela, il suivit le cours de la Czettigna. Cette route, la plus longue de toutes, fut exécutée par les Morlaques enrégimentés, tandis que les autres voies furent construites par l'armée elle-même : Marmont ne voulait pas fatiguer les soldats par des manœuvres et des exercices trop fréquents, qui ont toujours, en effet, pour résultat, de donner le dégoût de leur état à ceux qui sont déjà bien instruits et bien disciplinés.

Knin, relié par l'intérieur à Raguse, fut relié aussi



La côte des Castelli : Environs de Traü. — Dessin de Théodore Valério.

à la mer par la route de Knin à Dernis, de Dernis à Sébénico, et de Sébénico à Traü et à Spalato. On commença la route dite encore aujourd'hui *la Grande*, qui, partant de Zara, court parallèlement à la mer, emprunte celle de Knin à Raguse, un peu au-dessous de Sign, et de Raguse va à Stagno. Ce fut la garnison de Raguse qui exécuta cette dernière partie.

C'était le grand système romain appliqué par les armées du premier empire français. Ces routes, dont on dota la Dalmatie, ont été complétées depuis sur quelques points, rectifiées sur certains autres, doublées en quelques endroits par des voies nouvelles; mais dans leur ensemble, elles constituaient alors et sont même restées un immense bienfait dont les Dalmates se sont toujours souvenus avec reconnaissance. La route Grande fut achevée en six mois, malgré les plus grandes difficultés : les murs de soutènement de la descente de la montagne de Traü rappellent les travaux d'art les plus difficiles, travaux d'autant plus méritoires qu'on avait alors peu de ressources pour les accomplir.

1. Un système identique existe à l'heure qu'il est dans toute la principauté de Serbie, et c'est grâce à ce mode de travail que ce pays prospère.

Séjour à Knin. — Le cours de la Kerka. — Départ.

Mon séjour à Knin s'est passé en excursions au bord de la Kerka et en excursions pénibles sur ces pics ardus qui dominent la rivière. J'étais logé là dans une auberge sans beaucoup de caractère, où j'ai vécu de privations. La nuit de mon arrivée avait quelque chose de sinistre : il allait pleuvoir; on craignait cette pluie pour les récoltes, et les chariots des Morlaques se pressaient dans l'unique rue de Knin, avec force cris et force jurons des conducteurs qui s'invectivaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les ténèbres. Après un souper pénible dans une grande salle basse lugubrement éclairée, une assez jolie fille en costume national m'indiqua du doigt un escalier branlant qui menait à trois petits cabinets donnant sur une galerie en bois; celle-ci n'était éclairée que par une fenêtre carrée très-basse, ouverte si près du sol, que, le jour, le plancher seul recevait la lumière. Vers deux heures du matin, il me sembla qu'on attaquait la maison à coups de pierres. Je sautai instinctivement sur mon revolver, et, nu-pieds, accroupi vers l'ouverture de ma chambre, l'œil à la fente du volet plein, je distinguai, dans l'ombre épaisse, trois individus qui semblaient comploter à voix basse et jetaient des pierres dans ma fenêtre, en criant régulièrement et trois fois de suite : «Zacari! Zacari! Zacari!» Ce manége dura plus d'une demi-heure, et la pluie ayant fini par devenir déluge, les assaillants, de guerre lasse, se retirèrent. Je n'ai jamais pu savoir le secret de cette énigme, car mon Dalmate qui me servait d'interprète avait rejoint la caravane et j'étais à Knin dans la situation cruelle d'un homme qui ne peut s'exprimer que par gestes. Il eût fallu un mime bien expert pour obtenir un éclaircissement sur une pareille scène.

Jeune garçon des environs de Traü. — Dessin de Théodore Valério.

La Kerka enferme Knin entre la rive et la montagne. La ville commence au bord du fleuve, et s'étend jusque sur les étriers de l'énorme rocher qui, tout d'un coup, se dresse presque à pic. La rivière n'est pas navigable à la hauteur de Knin; les eaux sont claires et transparentes, on voit partout le fond; le lit est large, et les bords sont dominés par des rochers d'une forme imposante, qui en suivant le cours de la Kerka en rétrécissent le lit, et dont les parois sont percées çà et là de cavernes où l'on ne saurait pénétrer, à cause de l'eau qui s'échappe abondamment de la voûte.

Vu du pont de Knin, le cours de la Kerka offre un coup d'œil très-pittoresque (voy. p. 33) : la rive droite du fleuve est inaccessible, la montagne est presque à pic; quelques pitons s'en détachent, sur lesquels les Turcs avaient autrefois construit des tours de défense; le rocher se dresse superbe, couronné par sa forteresse grise, dont les murs ont un développement considérable et suivent les crénelures de la montagne. La rive gauche est moins abrupte; une petite construction blanche s'élève à l'entrée du pont, au niveau de la rivière, et des dépôts violacés, sanglants, qui attirent des bancs entiers de poissons, m'indiquent que là est l'abattoir de Knin. C'est le point extrême où l'on peut parvenir; plus loin, le rocher se resserre et se dresse à pic, sans permettre de le côtoyer, et tourne brusquement pour former avec l'autre rive une espèce de bouche d'enfer. On pourrait suivre cet étroit couloir et avoir le mot du mystère que recèlent ces galeries souterraines, cavernes qui, dit-on, se prolongent très-loin sous le rocher même; mais nous laissons cette exploration à faire à des naturalistes ou à des voyageurs qui resteront plus longtemps que nous dans le pays.

[Départ de Knin. — De Knin à Sébénico par Dernis.

Après avoir fait caravane de Zara à Knin, je profite du courrier qui se rend régulièrement de Knin à Sébénico, en passant par Dernis, et je reviens à l'Adriatique, en suivant dans mon itinéraire les deux côtés d'un triangle irrégulier, et en traversant ainsi deux fois la Dalmatie dans sa plus grande largeur. Cette seconde excursion s'exécute en douze heures avec un train régulier de poste, mais à la condition de ne consacrer qu'une heure à l'étape de Dernis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On sort de Knin par la route qui traverse la Kerka; le pays est assez riant; aux plaines de pierres succède un sol relativement fertile, mais mal cultivé. Faute de savoir s'opposer aux débordements de la rivière et de lui creuser un lit, les habitants de ces plaines les voient souvent envahies par les eaux, et Knin passe pour être un lieu assez malsain; on y rencontre beaucoup de fiévreux qui grelottent sur pied et n'emploient, pour échapper à leur mal, d'autre remède qu'un extrait de verveine mêlé à un bouillon de bœuf. Ces fièvres, que les médecins du pays disent être des fièvres tertiaires, règnent en automne, et particulièrement en août et en septembre. A cette époque, ces Slaves, si durs pour eux-mêmes, évitent de dormir dehors ou de laisser les fenêtres ouvertes pendant la nuit.

Les villages que nous traversons ont le même aspect que ceux que nous avons décrits de Zara à Knin, et les maisons ne sont pas plus pittoresques; il y a là, entre le mont Cavallo et le mont Kozak, une vallée assez belle, arrosée et fécondée par un affluent de la Kerka, la Cossovizza. Les endroits que nous traversons s'appellent Vinkovitz, Giurgévic, Kossovo, Klanatz, Lukovac, Ziokovicny et Dernis.

Vers Klanatz, cette vallée se resserre tellement, que les deux montagnes forment un passage étroit réputé dangereux pour les voyageurs. Il y a quelque temps, la malle-poste était toujours escortée par la gendarmerie; on a décidé récemment qu'elle ne le serait plus que lorsque les courriers contiendraient une somme supérieure à trois mille florins; on me dit même que, depuis mon passage, cette précaution est abandonnée; mais, cependant, de temps en temps, nous croisons les pandours qui font leur service. Ce point est aussi

Habitation villageoise, à Dernis. — Dessin de E. Grandsire, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

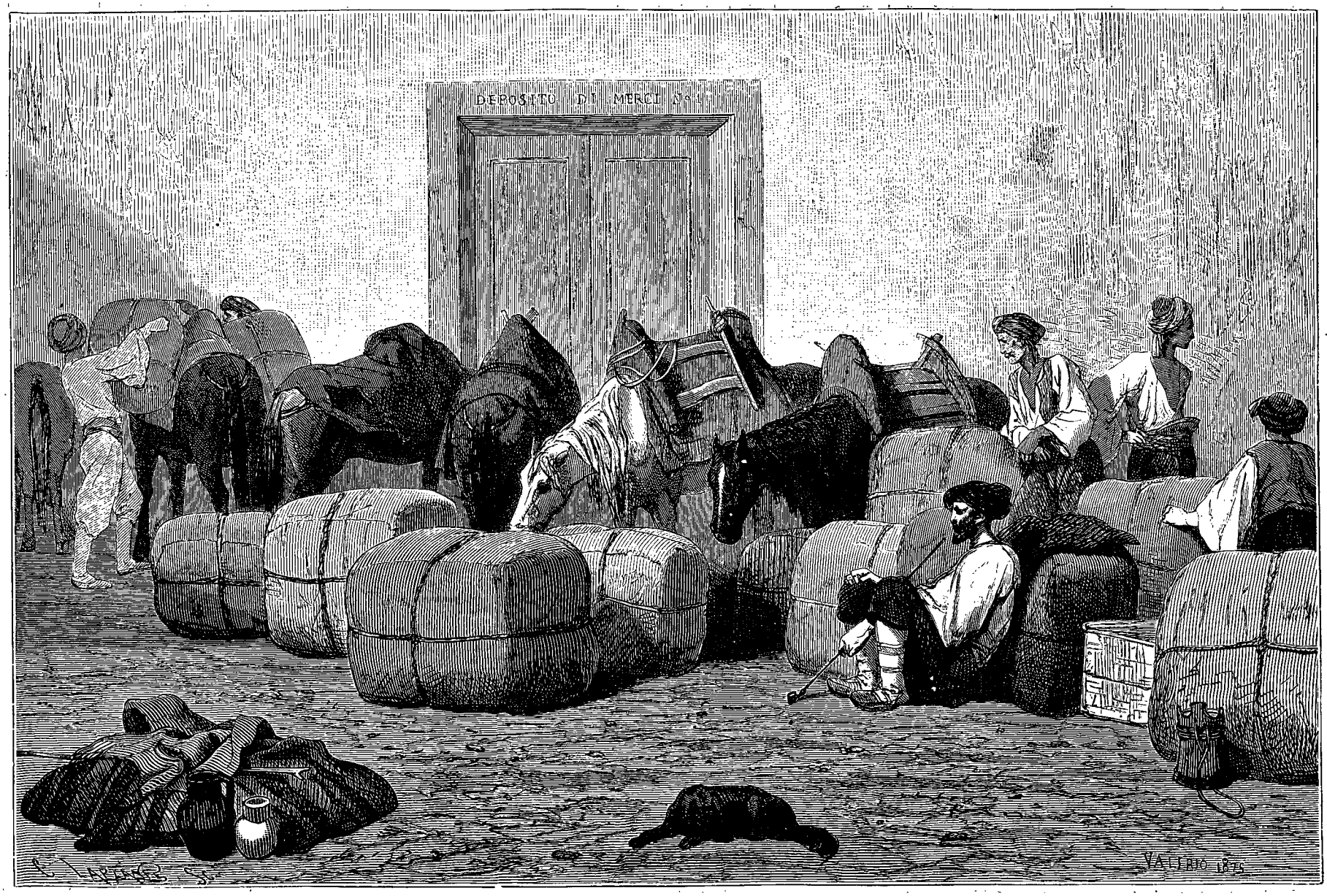
un de ceux où les habitants passent pour les plus rebelles à la discipline; ils se tirent entre eux des coups de fusil pour une chèvre qui broute indûment dans un champ voisin. L'administration s'est bornée pendant quelque temps à circonscrire les soulèvements d'un village contre l'autre; on laisse s'exercer la vendetta, quitte à poursuivre ensuite les coupables quand on a constaté une mort ou un très-grave sévice.

A mesure que nous avançons vers Dernis, les troupeaux deviennent plus nombreux et le pays est plus riche; on sent la vie, et l'on constate au moins l'existence de récoltes sur lesquelles l'habitant de ce triste pays dalmate peut fonder son existence.

Dernis se présente très-bien; la ville est assise sur une hauteur à laquelle on arrive par de longues rampes. Les maisons, plates et basses, sont dominées par une ruine énorme. Le minaret d'une ancienne mosquée turque resté debout s'élève encore au-dessus de tous les toits et se détache sur le fond de la montagne. Nous voyagions un dimanche, et la place était très-animée. Sans en excepter aucun point de la Dalmatie, même la sortie de Raguse sur Trébigné et les confins de l'Herzégovine, Dernis est l'endroit où le costume, tout en étant simple et très-sobre, présente le plus d'intérêt.

Toutes les femmes d'un certain âge se cachent le bas de la figure; elles portent des doubles nattes fausses, comme celles des juives du Maroc, et, les disposant au sommet de la tête, elles les tressent avec des rubans rouge-cerise, ou de ce vert brillant que les Turcs appellent le vert du prophète. Les grands fichus sont blancs comme la neige, très-simples, et entourés de frises très-simples aussi, mais d'un remarquable style; leurs jambes sont prises dans la guêtre tapissée; et toutes portent, en bandoulière et sur la houppelande gros bleu ornée de broderies vives, le sac

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sébenico : L'arrivée des caravanes en douane. — Dessin de Théodore Valerio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tapissé où elles mettent tout ce qu'elles achètent ou portent avec elles.

Nous avions quitté Knin à huit heures du matin; à midi nous entrions à Dernis, qui compte deux mille âmes. Il y a non pas une auberge, mais une maison où l'on peut manger et où s'arrête habituellement la malle. Des ingénieurs, chargés de faire une enquête sur je ne sais quel tracé, avaient commandé là leur repas et nous devions les attendre; nous profitâmes de la halte pour dessiner une habitation villageoise qui datait évidemment d'une époque antérieure à l'occupation, et conservait encore un certain caractère local. La plaine, au pied de Dernis, est assez belle; on y récolte de l'orge et du froment; les parties vallonnées donnent aussi un peu de vin.

A une heure nous quittons Dernis par une pente lente à gravir, qui nous ramène deux fois au-dessus de l'espace qu'occupe la ville. Quoique à une hauteur déjà considérable, nous sommes encore dominés par la montagne; elle est bizarrement déchiquetée, tailladée à grands pans et forme là comme un chaos. Ce passage franchi, nous abandonnons les plaines que nous avons encore sous les yeux, à nos pieds, depuis Knin, et le désert commence. C'est désormais le district de Dernis, plat jusqu'à la montagne qui le sépare du district de Traü; il offre à partir de là une surface d'une complète aridité. J'ai été assez surpris de rencontrer, un peu au-dessous de Dernis, une longue suite de chariots morlaques pleins de charbon de terre. Comme je me préoccupais de savoir d'où venait ce charbon et à quel usage on le destinait, on me dit qu'il existait près de Dernis même une mine assez féconde, pour laquelle on avait fait de grandes dépenses. Je ne voudrais pas trop m'avancer sur une question de cet ordre, mais je rapporterai simplement qu'on prétend que, malgré son apparence, ce combustible n'a pas toutes les qualités requises pour que l'exploitation soit bien rémunératrice. Les vapeurs du Lloyd l'ont employé pendant un certain temps, parce qu'il revient bon marché; mais, comme le fait observer Wilkinson, la question est de savoir si l'on a intérêt à employer, même en le payant à bon compte, un charbon d'une faible puissance de calorique. Ce charbon aurait aussi cette particularité de produire beaucoup de fumée très-épaisse. Quoi qu'il en soit, si l'on consommait ce combustible sur place, il constituerait un élément de production dont il faut tenir compte dans un pays assez déshérité.

Puisque nous touchons à cette question, nous devons signaler aussi des mines de fer à Hotton, sur le territoire de Knin, et un peu plus loin, vers le midi, dans le territoire de Sign. Il est tout à fait hors de doute que le sol de la Dalmatie, sous la domination romaine, produisait de l'or en grande quantité. Il est inutile de citer les textes; ils sont à la portée de tous : Pline (chapitre XXXIII), Florus et Martial donnent les quantités extraites quotidiennement, et le second rapporte que lorsqu'on fit la conquête, on obligeait les fiers Dalmates à extraire l'or de ces mines. Martial dit que Salone est la *Terra aurifera*, et Stace, dans l'épithalame de Stella, parle de l'or de la Dalmatie comme si le métal de cette province était passé en proverbe. Il y a aussi non loin de là un mont *Mossor*, qu'on dit avoir été dans l'antiquité le *Mons aureus*. A quelques journées de marche, en Bosnie, je viens de constater que le sol est très-riche en mines et produit même des métaux précieux. Si ce pays était plus calme, si l'industrie n'était pas constamment en butte aux soupçons des Turcs, et si surtout il existait des routes ou des voies ferrées, on y recueillerait à coup sûr des moissons fécondes.

Cette marche de dix heures n'offre pour nous rien qui mérite d'être signalé, parce que nous n'avons plus le loisir de nous arrêter, astreints que nous sommes à nous conformer aux exigences du courrier. Rien d'ailleurs n'a frappé particulièrement nos yeux entre Dernis et Knin. Ces lieux sont arides et déserts : on dirait les plaines de Bretagne où se dressent les dolmens; l'homme ne peut pas lutter contre une telle nature, et on comprend, en traversant ces régions, pourquoi elles ne sont pas plus peuplées.

L'entrée à Sébénico est digne de souvenir. Nous avons observé que les chaînes de montagnes qui se détachent de la chaîne principale et forment les bassins qui aboutissent à la mer, se relèvent toujours au rivage comme un contre-fort ou un piton qui vient arc-bouter la chaîne à Sébénico; cette disposition est très-frappante : on monte sans cesse pour arriver à la ville et on y entre par une coupure pratiquée entre deux rochers gris d'où on aperçoit l'Adriatique par-dessus la ville de Sébénico, et une quantité d'îles et d'écueils qui émergent et cachent l'entrée du golfe.

Une fois au sommet de la coupure, on descend très-vivement en passant sous deux forteresses très-élevées, San Giovanni et Santa Anna. La date de la construction de ce fort de San Giovanni est indiquée dans un rapport fait à la république par un envoyé spécial, qui avait la mission d'étudier les moyens de défense à mettre en œuvre pour assurer la libre possession de Sébénico. Le fort de Santa Anna existait déjà; mais l'envoyé, constatant qu'il était dominé par le mont Giovanni, concluait, malgré la difficulté, à la construction d'une forteresse nouvelle, qui protégeât la ville du côté de la terre.

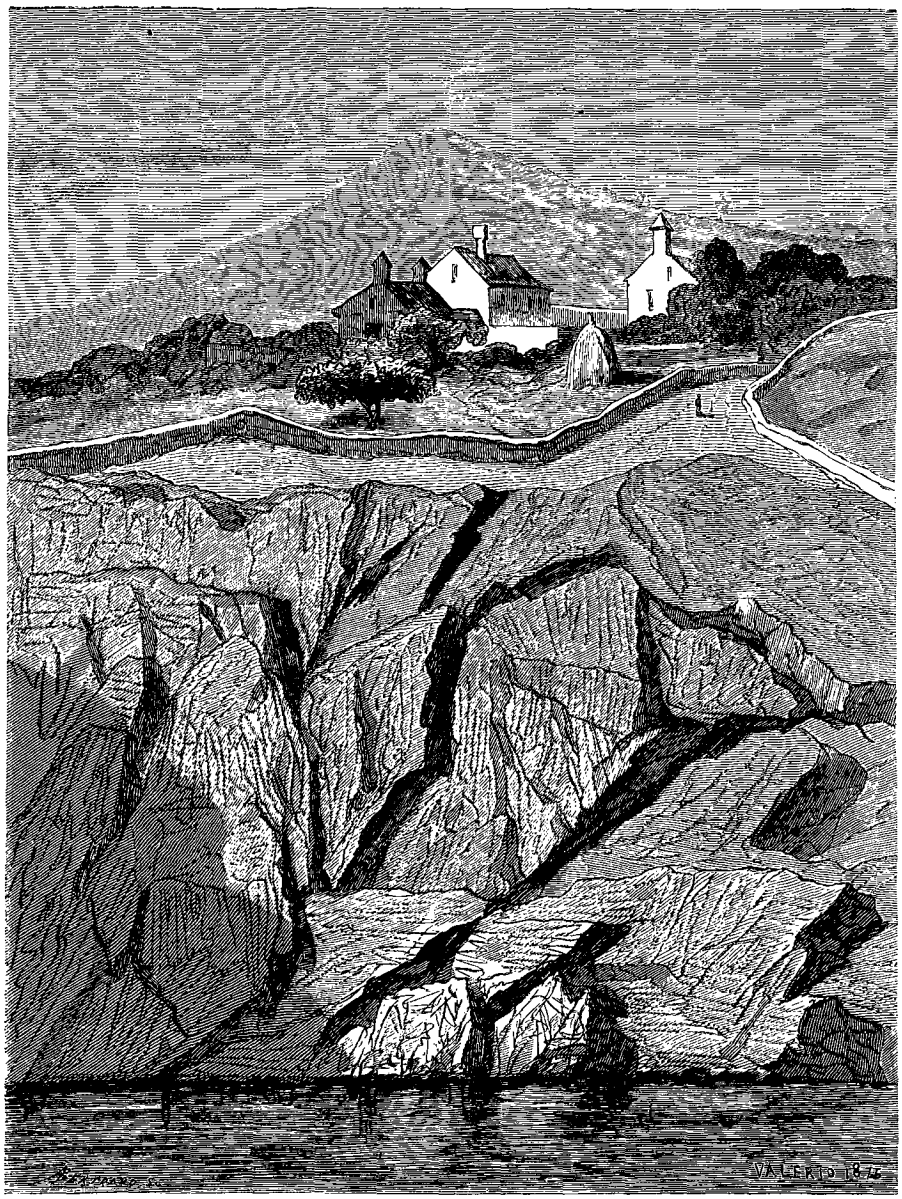
Sébénico.

Sébénico n'est pas à la côte : l'Adriatique, en cet endroit, entre dans l'intérieur des terres par un étroit canal, appelé canal de San Antonio; ses eaux viennent se mêler à celles de la Kerka en formant une baie étroite et très-profonde, creusée sans doute par la force du courant du fleuve, retenu quelques lieues plus haut dans le profond réservoir du lac de Scardona. L'accès de la ville est difficile quand le vent est contraire; l'espace est restreint entre les deux pointes formées par les deux bras du golfe, et à l'extrémité de chacun d'eux s'élèvent deux forts, celui de San Nicolo con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

struit en 1546 par Sammicheli, le grand ingénieur vénitien, et la redoute française, élevée par nos troupes en 1810, mais dont il ne reste guère aujourd'hui que des ruines.

Je suis allé deux fois de Zara à Sébénico : la première fois par terre, en faisant le grand détour par Knin et en passant par Dornis; la seconde fois par mer. Il faut six heures de navigation pour aller d'un port à l'autre. L'ancrage de Sébénico est regardé comme très-sûr; l'eau est très-profonde; le peu de largeur du canal San-Antonio et la position des îles qui en ferment presque l'entrée, en interceptant le vent, contribuent à donner plus de sécurité aux navires. Quand on arrive par mer, la ville apparaît dominée par les châteaux forts et s'échelonnant sur un espace très-restreint entre la montagne et la mer. Quand on entre



Golfe de Sebénico : Village dalmate de la côte. — Dessin de Théodore Valério.

par-terre, l'aspect est beaucoup plus complet; on prend la ville à revers; on domine le golfe, les îles, et même l'Adriatique, à l'extrême horizon, par-dessus l'échancrure des écueils : le tout s'encadre d'une façon heureuse entre les deux silhouettes de San Giovanni et de Santa Anna.

A mon second voyage, quand j'entre dans la ville par la porte de Dernis, le soleil est déjà couché. Le temps de chercher un gîte, d'entrer à l'agence du Lloyd, de trouver un aimable employé des postes pour lequel j'ai pris une lettre, la nuit est déjà venue.

Je dîne confortablement dans une *trattoria* d'un caractère italien, et mon compagnon me propose une promenade nocturne dans Sébénico. Avant de nous engager, nous allons prendre quelques-uns de ses amis dans un café voisin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

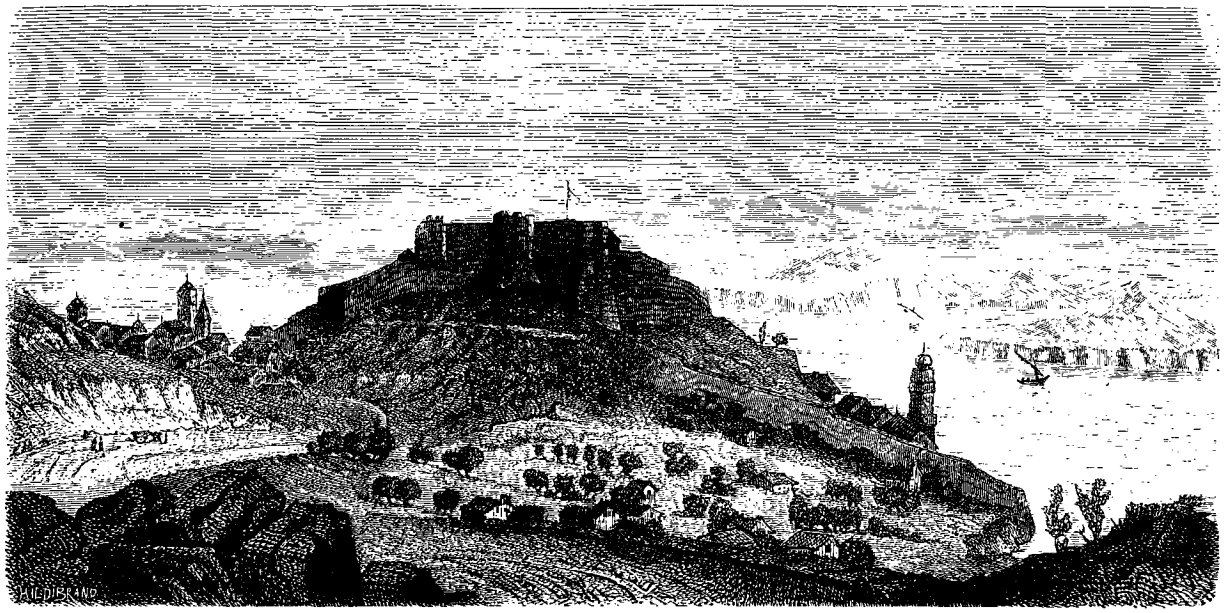
Victor Hugo, dans ses loisirs, dessine d'une plume pleine de sombre verve des villes du moyen âge plongées dans les ténèbres, et il en a formé tout un album. Le poëte des *Rayons* et des *Ombres* trouverait, à Sébénico, des sujets dignes de lui.

Nous nous engageons dans des escaliers tortueux, étroits, bordés de maisons aux silhouettes bizarres ; des couloirs obscurs, resserrés comme des chemins couverts de forteresses, débouchent tout d'un coup sur des *campi*, où la lune, d'un rayon d'argent, éclaire une belle loge italienne, à arcades de la Renaissance, et trace sur le sol la longue et mince ombre portée d'une colonne antique qui se dresse isolée sur la place. Après des tours, des détours, des descentes subites entre des murs qui suintent et aux parois desquels tremblote la pâle lueur d'un falot douteux, après des montées rapides par des marches hautes, usées et glissantes comme la lave, nous sortons sur une plate-forme à créneaux, qui domine toute la ville, et d'où l'on distingue le golfe, les îles et la mer.

Les toits des maisons et les dômes des églises s'étagent à nos pieds, masses sombres tachées çà et là d'un point lumineux; le murmure de la ville monte jusqu'à nous; du côté de la terre ferme, les forts se profilent durement sur un ciel semé d'étoiles; du côté du port, les feux rouges oscillent lentement aux mâts des vaisseaux. Dans le golfe, la lune met une paillette tremblante au sommet de chaque vague doucement agitée.

.... Et la mer qui se brise
Là-bas d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

Nous admirons, recueillis et pensifs. Bientôt, dans le silence de la nuit, notre guide, jeune homme d'une



Sébénico : Le fort de Giovanni. — Dessin de E. Guillaume, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

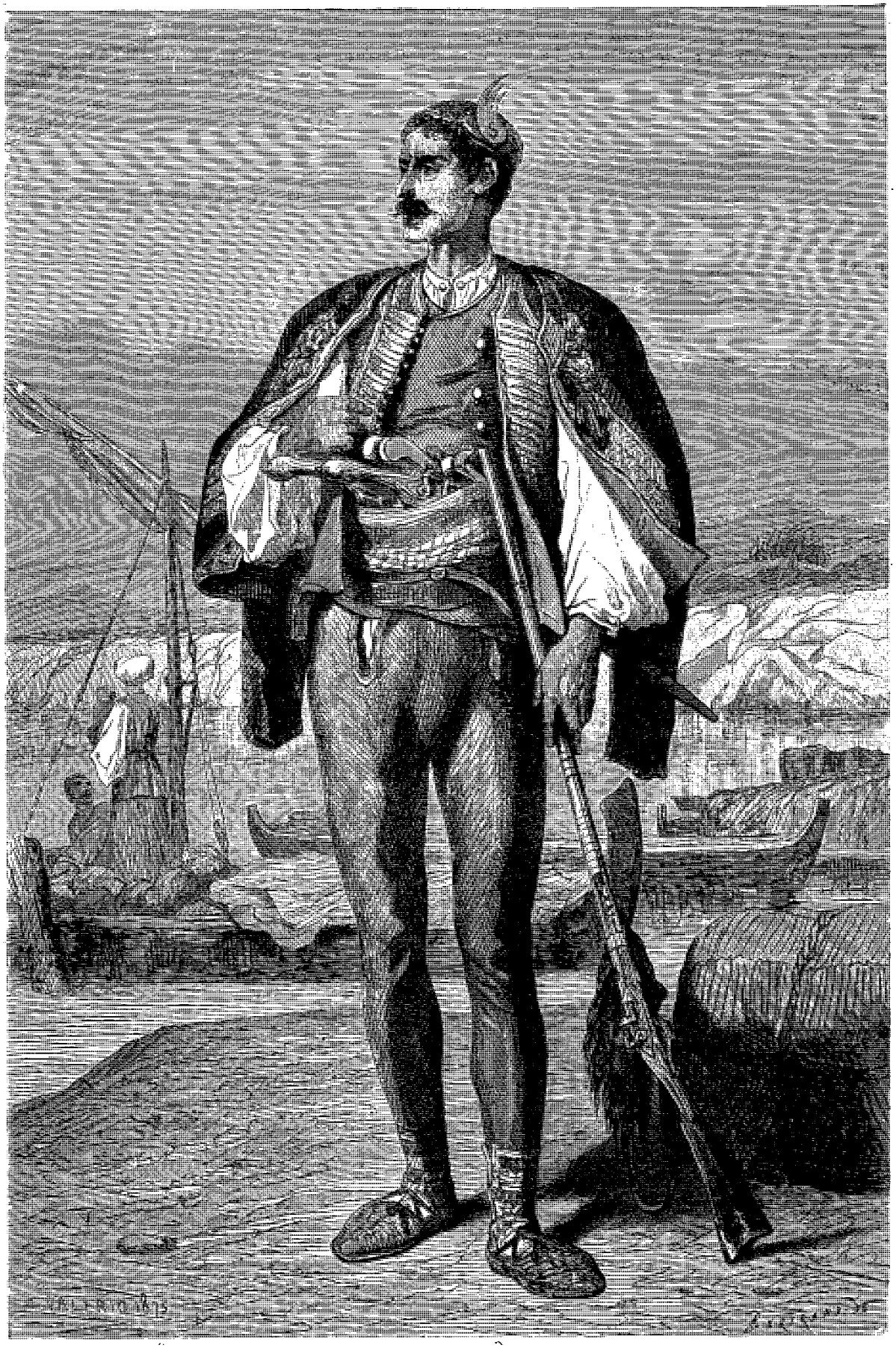
imagination très-vive, poétique, d'une rare faconde, et qui n'a cessé pendant cette promenade nocturne de murmurer des vers de Dante, se met à entonner des stances de la *Jérusalem délivrée*, et sa voix, d'un beau timbre italien, s'élève chaude et vibrante.

En écoutant le chanteur, nous nous rappelions cette autre nuit marquée d'une croix blanche, où, à Tolède, sur la plate-forme de *San Juan de los Reyes*, à la pâle clarté qui tombait des étoiles, nous avions joué un acte entier de la *Vieja de Candilejo* en costumes du temps, avec de jeunes écrivains aujourd'hui ministres et conseillers d'État, et qui n'étaient alors que des rêveurs aux étoiles.

Il y a du commerce à Sébénico; l'exploitation des mines de l'intérieur en forme un des éléments, et les îles et la montagne produisent de très-bons vins. A la douane, l'arrivée des caravanes turques présente des scènes pittoresques et intéressantes pour le touriste. La ville tout entière offre un certain mouvement; malgré sa disposition tourmentée et les différences de plans qui en font un grand escalier, les maisons sont mieux construites que dans la plupart des autres cités de même importance. Il y a tel ou tel balcon vénitien trilobé, à fines sculptures, qui ferait l'ornement d'un palais du Grand Canal, et la place des Seigneurs est la réduction d'une de ces belles places du nord de l'Italie, où se tient le marché aux herbes et aux fruits. Il ne doit guère y avoir là plus de quatre à cinq mille habitants. La majorité de la population se compose de catholiques romains, mais il y a cependant un nombre de grecs orthodoxes assez important pour que, sous l'occupation française, la ville ait été le siége d'un évêché du rite grec.

En somme, Sébénico est une de ces villes où il nous plaît de nous arrêter, et dont l'attrait est mul-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Garde de ville, à Sébénico. — Dessin de Théodore Valério.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiple : aspect pittoresque, monuments, costumes, histoire, tous les éléments s'y rencontrent. La situation est particulière au point de vue stratégique; on sent que la ville est facile à défendre, puisqu'elle est enfermée dans une baie qui la protége du côté de la mer, et ceinte de forts qui en assurent la possession du côté de la terre. Giustiniani dit que Sébénico a été construite par des Uscoques, qui de là épiaient les vaisseaux qui passaient et se livraient à la piraterie. Scardona détruite, la ville aurait recueilli ses habitants et établi un gouvernement municipal. Plus tard les Hongrois l'auraient opprimée par de continuelles attaques, et, vers 1412, elle se serait donnée à Venise.

Se donner à Venise est un euphémisme, car la ville se rendit par la famine, le 12 juillet 1412. Elle avait été achetée au roi Ladislas de Hongrie; mais c'était peu de la payer : il fallait la prendre. La flotte vénitienne venait de s'emparer d'Arbe, de Pago, d'Ossero et de Cherso; elle tenta un coup de main sur Sébénico et échoua. Les Vénitiens mirent le siége devant Sébénico, et ce siége dura deux ans.

Il y avait eu auparavant un rude épisode dans son histoire. En 1378, pendant la guerre de Chioggia entre Venise et les Génois, guerre fameuse entre toutes, et qui mit la république à deux doigts de sa perte, Pisani, le grand général vénitien, voulant faire diversion, se porta dans l'Adriatique avec vingt-cinq voiles qui lui restaient et prit successivement plusieurs ports dont il avait besoin pour s'assurer un refuge contre les Génois, alors les maîtres du golfe. Il se jeta dans Sébénico et l'emporta, l'épée à la main, dans un débarquement audacieux qui ressemblait à un abordage.

A Sébénico il y avait un parti hongrois et un parti vénitien : les nobles tenaient pour Saint-Marc; le peuple tenait pour Sigismond de Hongrie. Il est regrettable qu'on ait détruit, à l'entrée du canal, la tour où durent se réfugier les patriciens assaillis par le peuple et chassés de la cité. Sigismond dut intervenir pour eux; Sébénico refusa de les recevoir, et le roi de Hongrie, pour ramener la paix, fit exécuter les chefs de la résistance. Les deux classes furent dès lors plus ennemies que jamais; mais l'aristocratie finit par triompher, car Sigismond ayant été vaincu sur d'autres champs de bataille, les Vénitiens trouvèrent les habitants moins rebelles à leurs propositions, et on prit possession de la ville sans conteste. Au seizième siècle il y eut une véritable efflorescence intellectuelle à Sébénico et, en mettant Raguse à part, c'était la ville la plus lettrée du littoral.

Quand nous descendons dans la ville, la *place de la Seigneurie*, avec sa belle loge italienne et sa cathédrale, est pleine de promeneurs, très-éclairée, et vivante comme une petite place Saint-Marc. De jolis groupes de jeunes filles vont et viennent, seules, sans les grands parents, se donnant le bras et, comme dans un salon, tous les jeunes gens les abordent avec bonhomie et respect et viennent les saluer. Le jeu de l'éventail et le langage rappellent tout à fait Venise; l'atmosphère même et le ciel constellé font penser aux douces soirées passées *in piazza*.

Un côté de la place est occupé par un café établi au rez-de-chaussée de la *Loggia*, l'ancien palais des provéditeurs, aujourd'hui abandonné au cercle de la ville. C'est dimanche, et la cité a un air de fête; les tables débordent sur la place comme celles de *Florian* ou de *Cuadri*. Même dans l'enceinte de Sébénico le costume des femmes de la classe marchande s'est conservé assez pur; il est charmant de simplicité; ce ne sont ni les broderies, ni les étoffes rares qui en font le prix, mais une vive opposition de couleurs et la forme générale, bien faites pour rehausser la beauté de celles qui le portent. Le corsage blanc plissé, à petit col droit et à large plastron ouvert en cœur, tranche avec la robe de couleur vive, dont la coupe donne de la sveltesse à la taille.

Les bijoux sont très-jolis aussi, et la petite calotte rouge, de forme grecque, posée sur le sommet de la tête, couronne élégamment les cheveux partagés en bandeaux, dont les tresses nattées retombent sur les épaules.

La cathédrale de Sébénico, qui ferme un des côtés de la place de la Seigneurie, est célèbre dans la Dalmatie : on l'appelle le *Dôme;* elle a été commencée en 1415 et finie en 1555. Malheureusement elle manque d'unité et il n'y a pas de recul suffisant pour voir la façade principale, qui s'ouvre sur une piazzetta. Elle participe de deux styles : le gothique vénitien flamboyant et les formes plus pures de la première moitié du seizième siècle italien. Ce qui la rend précieuse pour l'art, c'est une voûte semi-cylindrique en pierre sculptée dans la masse.

L'église se compose d'une nef principale et de bas côtés séparés de la porte centrale par un parti-pris de cinq colonnes, reliées entre elles par des arcs. La ligne verticale des colonnes se continue, au-dessus du chapiteau qui reçoit l'arc, par un pilastre portant l'entablement de la voûte et suivant la courbe de cette voûte elle-même. Ce pilastre à son tour devient soffite et forme aussi des divisions parallèles sur le berceau de pierre très-élégamment décoré. A part ce détail, qui est d'un intérêt tout à fait hors ligne, le Dôme est moins curieux que je ne le croyais d'après les récits des Dalmates. Comparé aux monuments chrétiens de la province, c'est, après tout, un monument d'une époque récente, et son style n'est pas assez pur pour qu'on le prenne comme type. La façade principale est lourde; il est vrai qu'en revanche le parti gréco-italien de la façade latérale est très-intéressant et ingénieux au point de vue de l'ornementation.

C'est de Sébénico qu'il faut partir pour l'excursion aux chutes de la Kerka. Nous avons dit que cette rivière vient se jeter dans le golfe un peu au nord-ouest de la ville. On peut en remonter le cours en deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

heures et demie ; il faut pour cela fréter une barque prise dans le port. C'est une promenade sévère, mais qui a son charme à mesure qu'on avance. La rivière coule d'abord entre deux rochers, et les rives en sont désertes ; après un parcours de trois milles, on arrive au lac, et sur la rive s'élève la petite ville de Scardona, qui était encore turque il y a deux cents ans, et conserve des traces de la présence des musulmans. Le voyageur ne fait que passer à Scardona, pour remonter encore le cours de la rivière jusqu'à la chute, distante à peu près d'une lieue de la ville.

C'est toute une affaire que de se procurer un bateau pour arriver à ces chutes ; il faut envoyer à Vissovaz et solliciter le prêt d'une barque pour un étranger.

Jeune fille de Sebénico. — Dessin de Théodore Valério.

Pour ne point perdre une journée, je préférai garder les pêcheurs que j'avais à Sébénico et continuer ma route avec eux, quoique ce parti fût assez onéreux.

Les chutes sont très-pittoresques, et la nature qui encadre le tableau est plus riante qu'en aucun point de la Dalmatie. Au point de vue géologique, il y a là une particularité intéressante : la Kerka coule sur un lit de roches calcaires très-friables, et ce qui donne son caractère aux cascades, c'est que les eaux, au lieu de passer d'un lit élevé à un lit inférieur, sont arrêtées çà et là par des rochers, et, en rebondissant et se brisant, elles se sont ouvert un chemin dans le lit friable qu'elles ont creusé, traversant ainsi de petits tunnels et s'échappant par de nombreuses ouvertures. On ne trouve donc pas ici une large nappe tombant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une hauteur énorme, comme aux grandes chutes célèbres : ce sont de nombreuses cascatelles s'échappant dans toutes les directions.

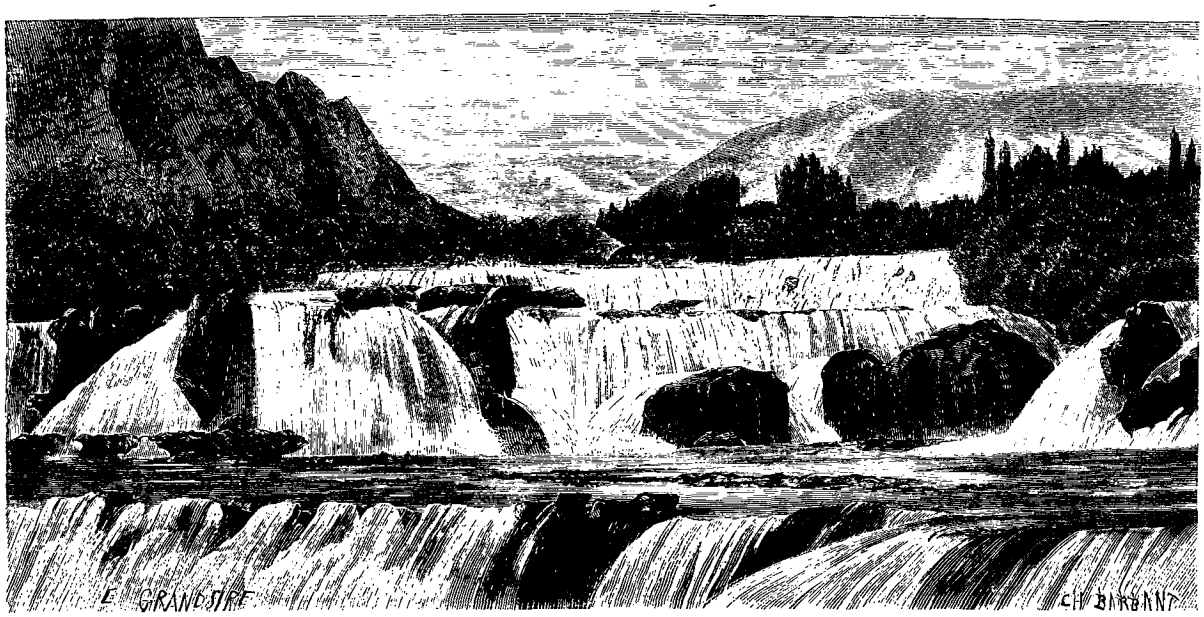
Il y a là quelques moulins et un assez grand mouvement de barques; les rives sont plantées de beaux arbres, et le paysage est riant; mais on prétend que la Kerka forme des marais entre Scardona et les chutes, et que la région est fiévreuse. Je n'ai fait qu'une excursion rapide, sans même quitter le bateau, parce que je devais continuer mon voyage vers le midi, et qu'il me fallait rejoindre le port de Sébénico, afin de m'embarquer à jour fixe pour Spalato.

Une assez bonne route mène de Sébénico à Traü et de Traü à Spalato; mais on me dissuada d'aller par terre, puisque j'avais déjà vu le pays dans ses régions les plus intéressantes. C'était gagner beaucoup de temps; il ne se présentait d'ailleurs sur ma route aucune ville qui m'offrît assez d'intérêt pour compenser le retard d'une longue route par terre.

Dans la même journée, j'avais fait l'excursion de Sébénico à Scardona et aux chutes de la Kerka. Je rentrai à la nuit à Sébénico, et comme le navire était déjà dans le port, j'obtins de m'installer à bord le soir même et d'attendre le départ, qui devait avoir lieu le lendemain au petit jour.

De Sébénico à Spalato par mer. — L'aspect général de la ville. Le palais de Dioclétien.

Il faut cinq heures pour aller de Sébénico à Spalato par mer. On serre de très-près la côte, très-haute dans cette partie et d'un accès difficile; à partir du cap de la Planca (situé à quelques milles au-dessus de Traü, dans notre carte générale), la mer Adriatique



Les chutes de la Kerka, à Scardona. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

semble entrer dans les terres par de nombreux canaux et former comme un immense estuaire jusqu'à Raguse.

Les villes sont toujours situées à la côte, et chacune d'elles est un port, comme en Istrie et dans la partie nord de la Dalmatie; mais elles sont abritées dans le fond des golfes, cachées par des îles beaucoup plus grandes que celles qui forment les canaux du Zara et de Sébénico, et assez importantes pour constituer des districts tout entiers. Pour ne citer que les plus grandes de celles-ci, nous nommerons Bua, Solta, Brazza, Lissa, Lésina, Cursola, Sabbioncello, Mélida et le groupe des Élaphites. C'est le caractère particulier de l'Adriatique, que l'existence de ces canaux, de ces *fiords* dans lesquels entrent les navires; il semble, à partir de la Planca jusqu'à Raguse, qu'on navigue dans les grands lacs italiens, car l'on ne perd jamais de vue les deux rives, celle du continent dalmate et celle formée par les groupes d'écueils qui s'étagent successivement en quatre longs canaux parallèles : le canal de Spalato, entre Bua et Solta, celui de Lésina, entre Brazza et Lésina, le canal de Narenta, entre Lésina et Curzola, et le canal de Mélida, entre l'île de ce nom et Sabbioncello.

Nous avons laissé assez loin au large, à notre droite, l'île de Lissa, célèbre dans l'histoire par deux rencontres : en 1811, entre les flottes française et anglaise; en 1868, entre les flottes italienne et autrichienne, commandées par l'amiral Persano et l'amiral Tégethoff.

Passant entre deux écueils qui forment la bouche du canal de Spalato, Solta et Zirona, nous avons longé l'île de Cuba à quarante mètres tout au plus, et nous sommes arrivés en vue de la ville de Spalato. Bua nous cachait Traü, à laquelle elle se relie par un pont, et telle est sa situation que, touchant à la

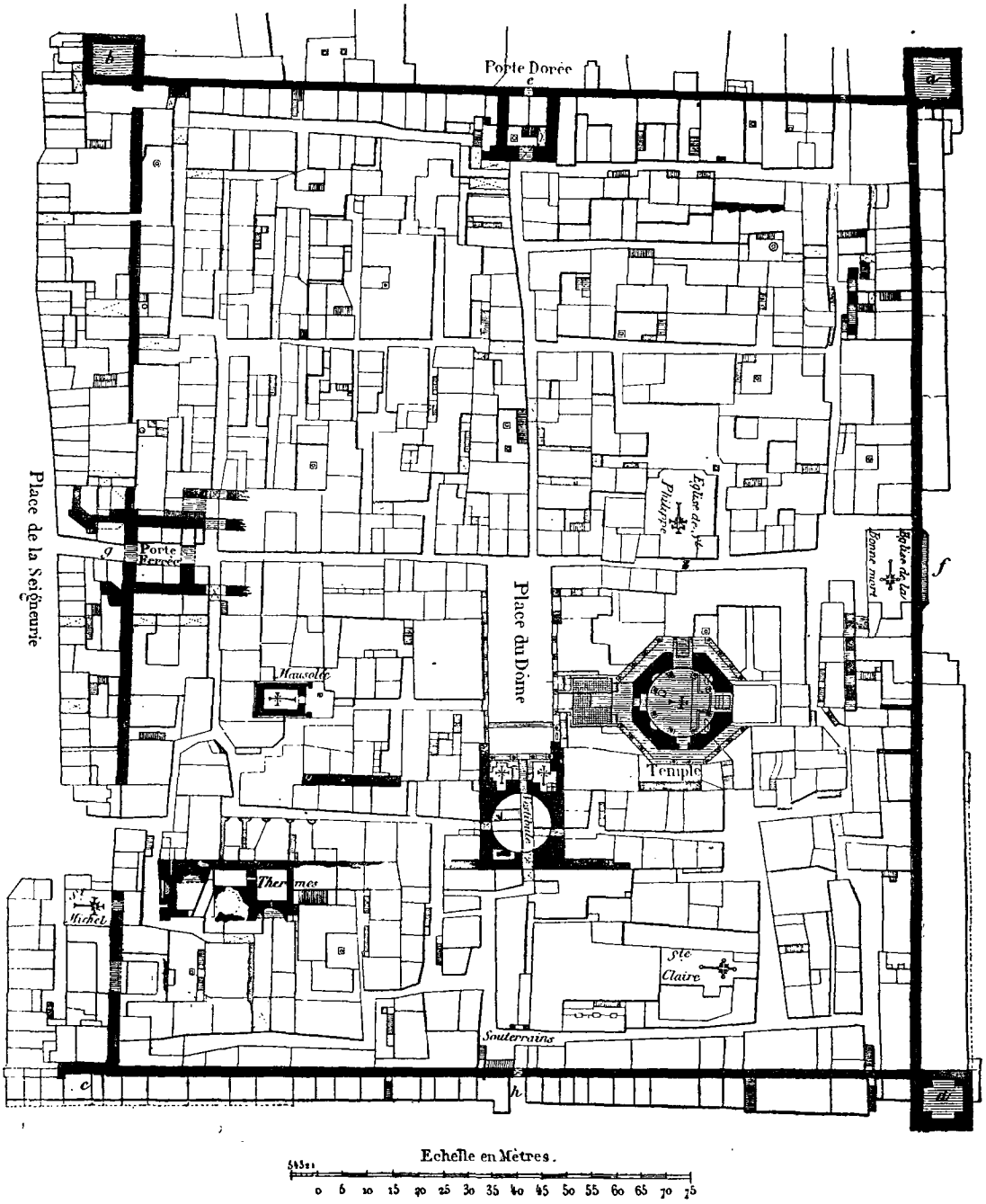
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femme de Sébénico. — Dessin de Théodore Valério.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côte par sa partie nord et au promontoire de Spalato par sa partie sûd, elle forme avec la terre ferme une baie d'un plan ovale, abritée des vents et propice à la culture; l'Adriatique abdique là son nom de mer pour prendre celui de rivière des *Castelli* (voy. p. 50), succession de villages assis au bord d'une plage clémente au sol fertile et au doux climat.

L'an 303 après Jésus-Christ, alors que l'empire romain, arrivé à cette grandeur démesurée qui devait causer sa ruine, venait, après une période de cent cin-



Plan exact des abords de l'ancien palais de Dioclétien compris dans une partie de la ville de Spalato.
(Voy. l'explication des lettres de renvoi à la livraison suivante.)

quante ans de guerre, d'entrer dans une ère de paix, éclairant le monde d'un dernier rayon de sa gloire, l'empereur Dioclétien, restaurateur de la discipline militaire et vainqueur des Mèdes et des Perses, assembla le peuple et l'armée dans les plaines de Nicomédie, gravit les marches du trône, et, le front ceint de la couronne triomphale, dans tout le prestige de sa dernière victoire, annonça au monde sa détermination d'abdiquer l'empire.

Au milieu de la stupeur causée par cette déclara-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion, sans même rentrer dans sa capitale, il se cacha à tous les yeux dans un chariot couvert, et se dirigea vers la Dalmatie pour s'y retirer loin du monde et occuper, au bord de l'Adriatique, le splendide palais qu'il y construisait depuis douze années.

Ce palais de Dioclétien, qu'il habita pendant neuf ans, jusqu'à sa mort, s'élève encore aujourd'hui à Spalato, égal aux ruines de Palmyre et l'un des monuments les plus considérables de l'antiquité. A quelques pas de là étaient les jardins de *Salone*, que l'empereur montrait de loin à son collègue Maximien, en lui disant : « Si vous pouviez voir les laitues que j'ai plantées de mes mains, vous ne me presseriez point de reprendre le fardeau du pouvoir. »

Ce palais de Dioclétien, c'est la ville elle-même où nous allons aborder, car elle s'est fondée dans son enceinte et abritée dans ses murs. Dans quelle condition le palais a-t-il été construit? Quel aspect présentait-il au moment où il fut dévasté? Quel est son état actuel? Par quelles péripéties de l'histoire un palais a-t-il pu devenir une ville? Nous allons essayer de le dire, et le lecteur pensera comme nous qu'un rivage qui offre au voyageur deux villes comme celles de Pola et de Spalato, à côté de cités comme Zara et Raguse, mérite l'exploration des voyageurs et l'intérêt des historiens et des archéologues.

Vue du pont du navire, Spalato a l'aspect d'une grande ville, et c'est en effet la plus peuplée et la plus importante cité de la Dalmatie. Elle est située sur la plage et en plaine; elle présente sa longue ligne de quais, arrêtée sur la droite par son lazaret, grand bâtiment qui forme un plan saillant, et, à gauche, par la partie neuve et par son faubourg. Un immense campanile dresse sa flèche vers le ciel et se détache sur un grand fond de montagnes d'une silhouette simple et peu mouvementée : c'est une grande chaîne qui suit exactement les sinuosités de la côte, depuis Sébénico jusqu'à Raguse, avec un pic dominant, le mont Mossor, qui surgit à la droite du spectateur.

La grande curiosité de Spalato, l'impression qui domine tout pour les voyageurs, l'intérêt capital et considérable du séjour dans cette ville, c'est cette ruine monumentale et peut-être unique au monde qui s'appelle le palais de Dioclétien.

L'empereur était né sur les bords de l'Adriatique, au pied du Monténégro, à Dioclea. Il était simple soldat d'une de ces légions romaines qui devaient défendre l'empire contre l'invasion des barbares. Parvenu de grade en grade aux plus hauts rangs de l'armée, quoique fils d'affranchi, il avait brigué le pouvoir, et à cette époque de l'histoire où les cohortes élevaient par acclamation ceux qui les avaient conduites à l'ennemi ou qui avaient su le mieux les dompter, il devint empereur l'an 284 après Jésus-Christ. Il ajouta à son nom celui de Jupiter, et associa à son empire Maximien Hercule, soldat heureux comme lui, mais qui n'avait ni son esprit vigoureux, ni sa flexibilité, ni sa science des hommes. Dioclétien avait rendu la paix à l'empire. Après une longue période de guerre, laissant à son collègue le soin d'exterminer les derniers ennemis de Rome, il était devenu un administrateur de génie et un profond législateur.

Rome avait déjà perdu son antique prestige; quatre souverains régnaient à la fois et se partageaient l'empire : Maximien d'abord, puis les deux Césars, Constance et Galère, que Dioclétien avait associés au pouvoir. Constamment en guerre avec les barbares, l'empereur avait préféré au séjour de la ville sacrée la ville de Nicomédie, où il étalait une pompe orientale; Maximien s'était établi à Milan, Constance dans les Gaules, et Galère sur les bords du Danube.

C'était un grand constructeur que Dioclétien et il avait laissé partout la trace de son passage : Rome lui devait ces thermes fameux qui portent son nom, Palmyre ces temples aujourd'hui en ruine, qui font encore l'admiration des voyageurs; Carthage, Circée, Milan, Nicomédie avaient vu sous son règne s'élever de splendides monuments, où il avait dépensé à pleines mains les trésors de l'Orient, soumis en grande partie par ses armes. Vers l'année 296, déjà fatigué du monde, il avait jeté ses vues sur la ville de Salone, une des plus importantes de la Dalmatie, située au fond d'une baie paisible au pied des montagnes, et il l'avait reconstruite de fond en comble, en y dessinant des jardins où il aimait à se retirer, au milieu de cette nature dalmate qui parlait à ses souvenirs, et qu'il aimait comme les pêcheurs des écueils chérissent le sol aride qui les a vus naître. Vers le même temps, à une lieue de Salone, au rivage même de la mer, Dioclétien avait jeté les fondations de l'immense palais, où il pensait à se retirer loin du bruit, le jour où il abdiquerait.

Après une brillante campagne en Perse, il se montra une dernière fois aux habitants de Rome, reçut les honneurs du triomphe, puis revint à Nicomédie et y résigna solennellement le pouvoir.

L'empereur avait mis neuf années à construire cette splendide retraite; ce n'était donc pas la demeure modeste du sage qui bannit le luxe, c'était un palais immense, digne encore d'un empereur, et assez grand pour contenir des temples, des thermes, des salles destinées aux prétoriens et des habitations pour tout ce monde de clients qui gravitait autour du souverain descendu du pouvoir.

Avant de descendre dans la ville on nous permettra de décrire le palais tel qu'il devait être d'après les archéologues et les voyageurs qui nous ont précédés, mais nous croyons devoir réserver toute l'illustration du palais pour la prochaine livraison.

La construction est de forme carrée et butée aux angles par des tours de défense. La façade principale regarde l'Adriatique. La superficie générale de l'édifice, sans les jardins attenants, occupe trente mille cinq cents mètres; la galerie ouverte, qui regardait la mer, avait deux cents mètres de longueur. C'était un long

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

promenoir avec portique ou loggia ouverte sur le golfe, d'où l'on dominait toutes les îles et l'Adriatique, et dont les flots battaient les soubassements.

Il y avait trois portes principales au palais, sans compter la porte de mer : l'une au nord, la *porte Dorée*, qui s'ouvrait sur la grande route de Salone ; la *porte d'Airain*, qui conduisait à un lieu dit *Epetium* (aujourd'hui Hobrech), et la *porte de Fer*, qui communiquait (selon l'archéologue italien Lanza) avec un parc réservé à la chasse de l'empereur. Chacune de ces portes était flanquée de deux murs octogones. La quatrième porte s'ouvrait dans la mer même, et servait au débarquement et aux arrivages par la mer; elle communiquait avec d'énormes souterrains qui accédaient à toutes les parties de l'édifice et qui existent encore aujourd'hui.

Nous avons cru nécessaire de faire graver un plan de l'état actuel du palais de Dioclétien (voy. p. 62) ; la partie du plan teintée en noir figure les parties du monument qui existent encore aujourd'hui ; les tracés au trait, avec indication de rues et de maisons enfermées dans l'enceinte, indiquent la partie de la ville qui a été construite sur l'emplacement même des constructions antiques et en les mettant à profit.

Jeune fille de Sebénico. — Dessin de Théodore Valério.

Un Anglais nommé Adam, archéologue et voyageur distingué, accompagné d'un Français nommé Clérisseau, vint en juillet 1757 s'installer à Spalato, dans le but de mesurer le palais en ruine, de l'étudier et de tenter une étude de restauration. Il était accompagné de deux drogmans, et s'était fait recommander par son gouvernement au provéditeur général de la Dalmatie. A part quelques épisodes suscités par les soupçons de l'ignorance et de la superstition, les deux archéologues purent pratiquer des fouilles, se livrer à de longues investigations et établir, d'après les vestiges alors plus nombreux qu'aujourd'hui, un plan et des élévations de l'état primitif tel qu'ils le supposaient. Adams publia le résultat de ses travaux dans un magnifique ouvrage in-folio exécuté par souscription et devenu rare aujourd'hui [1].

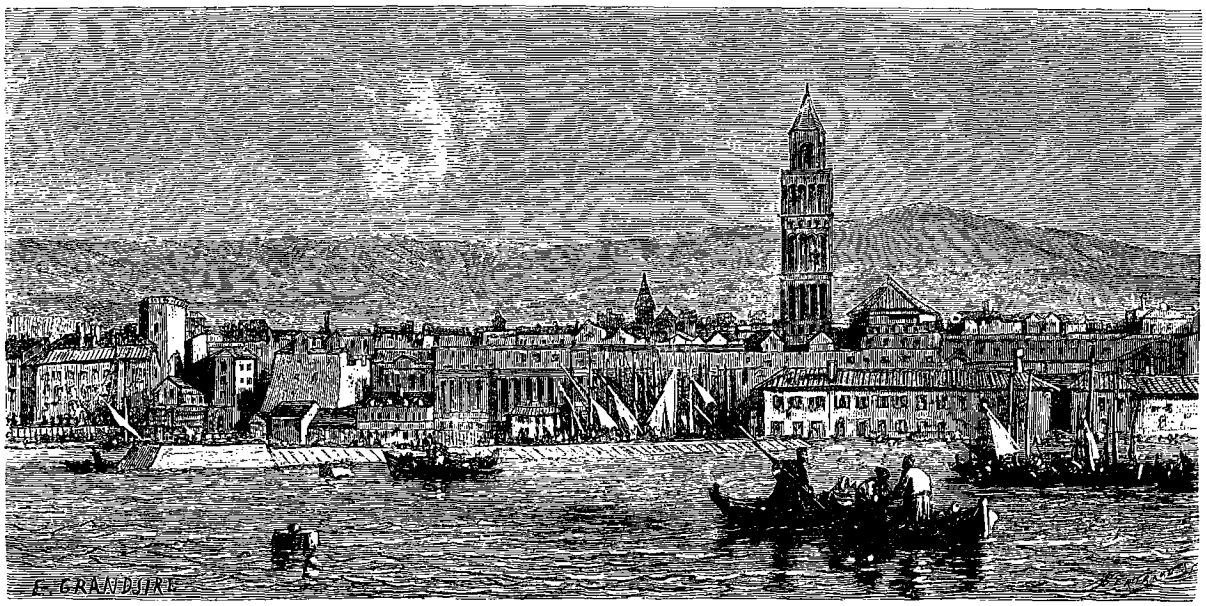
Lors de notre arrivée à Spalato, M. Bayamonti, podestat de Spalato, député à la Diète de Dalmatie et membre du Conseil de l'empire, a bien voulu mettre cet ouvrage à notre disposition. Il est illustré de très-nombreuses gravures sur acier d'une belle exécution, et il est indispensable pour quiconque veut comparer l'état actuel avec l'état primitif probable. Il n'y a naturellement là qu'une grande hypothèse; mais si l'on veut considérer qu'Adams avait cent dix-huit ans d'avance sur nous, et que ses sondages, fouilles et recherches de toute nature ont duré plus d'une année, on comprendra qu'il a pu au moins retrouver le plan ou les traces du plan, et que sa restauration, où un autre archéologue, le professeur Francesco Lanza, directeur du Musée national de Zara, a constaté plus tard quelques exagérations et quelques inexactitudes, est cependant une œuvre de mérite et un premier essai qu'on doit prendre en grande considération.

Charles YRIARTE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. *Ruins of the palace of the emperor Diocletian at Spalato in Dalmatia*, by Adams. London, 1767.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Spalato, prise du port. — Dessin de E. Grandsire, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Spalato. — Son histoire. — Le palais de Dioclétien. — La ville ancienne. — La ville moderne.

Du point où nous avons pris la vue d'ensemble de la ville de Spalato, il faut un œil attentif pour reconnaître la partie antique, appropriée aux besoins modernes et défigurée peu à peu par les dévastations des hommes; un dessin d'une vaste échelle pourrait seul permettre de bien distinguer le travail architectural qui existe encore aujourd'hui et les moulures des arcs de la loggia. Toute la partie qui est au-dessous du campanile, et à laquelle sont adossées les petites constructions qui bordent le quai, constructions postérieures et relativement récentes, nous cache la base antique qui baignait dans la mer et qui correspond à la partie *c d* de notre plan. A droite du campanile, le lecteur voit s'élever un toit à pans coniques : c'est le temple du palais, aujourd'hui converti en cathédrale.

En nous orientant sur le plan de l'état actuel (voy. p. 62), de manière à regarder la façade *c d*, tournée vers la mer, nous verrons qu'on entrait par des souterrains. Des escaliers tournants, à droite et à gauche, menaient aux étages. Toute la façade était occupée par une immense galerie ouverte sur le golfe avec des motifs au milieu et aux deux extrémités, et cinquante colonnes faisant portiques et loge ouverts. En *c* et *d*, deux tours de défense, de forme carrée, butaient la façade ; celle en *d* existe intacte, celle en *c* est entièrement détruite. Le parti décoratif des colonnes est encore visible, les ouvertures sont fermées, le mur est plein, mais les entablements subsistent, et, dans un dessin que nous avons fait exécuter d'après une photographie prise du point *d* et regardant en *c*, on peut juger des vestiges (voy. p. 75). En *h* était la porte souterraine. Les maisons de la ville sont venues s'appuyer au niveau du quai et cacher le soubassement de la grande façade ; ce quai lui-même, qui a pu exister de tout temps, a été élargi par le duc de Raguse. Après mûr examen, nous pensons que c'était à peine une bordure; le flot devait expirer au pied du palais comme à Miramar : c'était une façade grandiose sur l'infini de la mer.

La construction tout entière était divisée, à n'en pas douter d'après les restes, en quatre parties séparées par de longs portiques en croix grecque et se coupant à angles droits dans les deux axes. Le bras partant de la porte souterraine aboutissait à la porte d'Or. Le bras horizontal allait de la porte de Fer à

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209, 225 ; t. XXXI, p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'*église de la Bonne-Mort*. La partie qui regardait la mer contenait les appartements de Dioclétien, les salles de réception, une place publique, un grand temple, un autre temple plus petit et les thermes. Les parties du plan qui restent sont : les *Thermes*, le vestibule d'honneur, la place, devenue la *place du Dôme*, le *Temple*, qui est intact, et l'autre petit temple désigné sous le nom de *Mausolée*, très-bien conservé encore aujourd'hui.

Les traces d'un portique perpendiculaire au rivage existent encore juste au point où ce portique venait en couper un autre parallèle à la mer; ce parti-pris divisait le grand carré général en quatre carrés plus petits; les tours de défense octogones, à l'extrémité de ces colonnades, ont presque disparu : cependant on en constate des restes à droite et à gauche, en *g*.

Des deux autres carrés, à droite et à gauche du portique accédant à la *porte d'Or*, il ne reste rien qu'une indication de trois axes, à droite, parallèlement au mur d'enceinte. Mais on connaît les nécessités d'une habitation antique; on a des renseignements exacts sur l'équilibre nécessaire des plans des architectes romains, et, par mille déductions qu'il ne nous est pas loisible de développer ici, Adams, et Lanza après lui, arrivent à conclure que cette partie postérieure était consacrée, la première à gauche, aux prétoriens, aux gardes, aux femmes de service; la seconde, aux appartements de Dioclée, mère de l'empereur. La partie *e*, la *porte d'Or*, est assez bien conservée et nous la reproduisons. Les tours d'angle de défense de cette façade existent aussi, intactes, en *a* et *b*.

Il y avait, on le voit, la maison publique et la maison privée. La première existe, pour le grand intérêt des voyageurs; elle est figurée au plan sous le nom de *place du Dôme*, avec son portique presque intact, son *Temple* et son *Mausolée;* nous y reviendrons plus tard, quand nous visiterons la ville. Sachons maintenant par quels changements successifs et par quels cataclysmes le palais est devenu une ruine, et la ruine une ville, la ville de Spalato.

Le palais de Dioclétien à Spalato depuis le troisième siècle jusqu'à la domination vénitienne.

Dioclétien construit le palais vers 295, il abdique en 303, et, si nous en croyons la *Chronique* d'Eusèbe, il habite Spalato jusqu'en 313, époque de sa mort.

Le quatrième siècle est celui des invasions; l'empire romain est divisé après Théodose : Honorius reçoit en partage la Dalmatie avec les autres provinces. L'Illyrie tout entière devient bientôt la proie des Huns, des Goths, des Visigoths, et Alaric deux fois en un siècle met tout le pays à feu et à sang. Le territoire était en effet sans défense. Aux Huns succèdent les Vandales. Genséric remplace Attila et Alaric. Marcellinus, le représentant de l'empire d'Orient auquel est échue la Dalmatie, parvient cependant à reconquérir la province tout entière, détachée désormais de Rome à son tour saccagée par les barbares (409).

Pendant ces invasions, le palais a été visité par les envahisseurs; ses temples et ses trésors ont été pillés, tout ce qui était précieux par la matière ou par le travail est devenu la proie des barbares. Les statues des dieux gisent éparses et mutilées, les sarcophages sont violés; Salone, la ville voisine, que Dioclétien avait reconstruite de fond en comble, embellie et fortifiée, est pillée; pourtant elle résiste à ce premier assaut et on la voit bientôt réparer ses ruines.

Au commencement du cinquième siècle on a converti la demeure impériale de Spalato en un *Gynécée*, sorte de collége où les jeunes filles dalmates viennent filer la laine et la tisser, pour confectionner les vêtements des milices sous la direction du *Procurator gynecii Jovensis Dalmatiæ Aspalato*. La paix revient peu à peu; on restaure le palais pour lui rendre sa primitive destination et en faire l'habitation de Marcellinus, et après lui de Glycerius et de Julius Nepos (475). Mais vers cette époque, Odoacre, déjà maître de l'Italie, envahit encore la Dalmatie, qui devient le champ de bataille où les Hérules et les Visigoths, conduits par Théodoric et Odoacre, se font une implacable guerre.

Théodoric appelle à lui les Goths et les Slaves, et les villes qui avaient échappé aux premières invasions sont détruites; le palais, à peine restauré, est de nouveau la proie des barbares, et cette Salone objet de leur convoitise, ville riche et pleine du prestige de Dioclétien, est livrée une seconde fois aux flammes et saccagée. Cependant l'empereur Constance délivre de nouveau le sol et chasse les Goths; mais c'est une heure de trêve qui ne dure que jusqu'en l'an 639, où un lieutenant de Totila d'abord, puis les Lombards, enfin les Avares, descendent comme un torrent, franchissent cet étroit passage de Clissa où il semblerait qu'une cohorte pût arrêter toute une armée, entrent dans Salone, et cette fois en dispersent si bien les derniers vestiges, qu'ils rayent cette grande ville de la surface du monde et n'en laissent plus que le souvenir. De Salone ils passent à Spalato, où une dernière fois ils s'attaquent à ces augustes murailles qui ont tant de fois subi les assauts des envahisseurs.

Le septième siècle va voir la naissance de la ville de Spalato, et c'est le moment de la grande transformation du palais de Dioclétien. Les barbares ont tout détruit sur leur passage; il ne leur reste plus un temple à renverser, plus une ville à détruire, plus un village à brûler; d'une part, ils sont descendus vers la Prevalide (l'Albanie d'aujourd'hui); de l'autre, ils ont suivi le rivage, traversant la Croatie, l'Istrie, le Frioul; ils ont détruit Aquilée et Altino, saccagé Padoue et refoulé dans les lagunes les peuples qui ont fondé cette grande république de Venise qui basait sa puissance sur les flots mouvants de l'Adriatique.

Il semble que le torrent soit épuisé; les habitants de Salone, qui trois fois ont fui dans les montagnes et dans les îles de l'Adriatique, sortent alors de leurs retraites et viennent chercher au pied de Clissa le lieu où s'élevaient naguère leurs foyers. Attachés au sol qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les a vus naître, ils ne veulent point quitter les horizons qui leur sont chers; leur patrie n'est plus qu'une ruine et qu'un monceau de cendres; ils vivront cependant sous le même ciel, à l'abri de la même montagne, ils entendront souffler le vent qui vient de l'Adriatique. Ils viennent donc chercher un abri dans les ruines du palais de Dioclétien. Les murs sont épais; ils ont résisté au choc des barbares, c'est une forteresse facile à défendre. Ils s'abritent sous les portiques, dans les vestibules, dans le temple dont les dieux sont absents; comme des oiseaux battus par les vents, ils suspendent leurs nids aux corniches et cachent leurs petits dans les fentes du monument, sous les grandes architraves, dans les thermes, dans les pompeuses salles où autrefois le grand empereur recevait les envoyés de Rome. Il ne s'agit plus pour eux que de trouver un asile. Barbares à leur tour, ils se taillent des habitations dans l'immense domaine et achèvent l'œuvre de la barbarie; ainsi le palais devient un hameau, un village, une ville enfin : *Ad Palatium — Aspalathum — Spalatum — Spalato.*

A ce moment Spalato est renfermé dans l'enceinte du palais; on en restaure les tours de défense, les portes sont murées et gardées; c'est une ville fortifiée. Le grand temple (dédié, disent les uns, à Diane, les autres à Jupiter) devient une basilique chrétienne. La plupart des habitants de Salone avaient déjà reçu le baptême et vivaient dans la foi du Christ; le pape Martinus (649-655) leur envoie comme légat apostolique Jean de Ravenne, qui procède à la restauration du culte et se fait juge des contestations élevées entre Raguse et Spalato à propos du siége métropolitain, primitivement situé à Salone.

C'est Salone qui l'emporte, et par conséquent Spalato, qui a remplacé la métropole. Jean de Ravenne est acclamé par la foule, proclamé archevêque, et, suivant les règles synodales, il choisit sa demeure près de la cathédrale devenue le *Dôme*, sous le portique même de l'ancien temple, où habite encore aujourd'hui le prélat de Spalato. Son palais a pour façade les colonnes du portique antique et ses fenêtres (qui s'ouvrent dans l'entre-colonnement, comme on le voit dans notre dessin de la place du Dôme) donnent sur l'ancienne place publique du temple. Le *Mausolée* qui fait face au temple dans notre plan est converti en un baptistère; on enlève le sarcophage où reposaient, dit-on, les cendres de Dioclétien, on l'éloigne, et à la même place les catholiques romains mettent la piscine où l'on se régénère par l'eau du baptême. Curieuse substitution dont on touche encore du doigt la trace, et à laquelle on doit l'incertitude qui règne sur la destination primitive de ce petit temple qu'on désigne sous le nom de Mausolée, mais auquel quelques archéologues donnent aussi le nom de *temple d'Esculape.*

C'est le merveilleux privilége des arts et surtout de l'architecture de corroborer l'histoire avec une telle force que les périodes les plus confuses s'éclairent d'un jour nouveau, quand on étudie les monuments que le temps a respectés. D'abord, au troisième siècle, nous avons à Spalato la marque incontestable de la puissance romaine à son déclin : les barbares du cinquième, du sixième et du septième siècle s'y dénoncent par les traces de leur violence; nous venons de voir le culte des gentils faire place à celui des chrétiens; et enfin à une ville romaine et païenne, à Salone, succède la ville chrétienne de Spalato.

La domination des empereurs romains a été remplacée par celle des empereurs d'Orient; désormais va régner la Rome papale, représentée par Jean de Ravenne, qui réunit les deux pouvoirs (quoique Héraclius, empereur d'Orient, ait encore la souveraineté nominale). Après Rome qui perd le pouvoir temporel et ne garde plus que le pouvoir spirituel, les Croates et les Serbes, tous deux d'origine slave, habitants des Carpathes, vont recevoir droit de cité dans l'Illyrie, à la condition de défendre le sol contre les Avares et de respecter les cités de la côte de l'Adriatique. L'influence italienne date de loin; ces cités étaient des colonies romaines; elles restent sujettes des évêques, sujets eux-mêmes de Rome. Elles passeront bientôt aux Vénitiens, et si la campagne tout entière est slave, la côte, qui a subi l'influence latine, retombera bientôt sous le joug des Vénètes et gardera leur marque indélébile.

Les Croates et les Serbes apportent avec eux leurs usages et leurs dynasties de ducs. Ils ont d'abord à lutter contre les Francs qui leur disputent la possession du territoire, puis ils commencent à se gouverner eux-mêmes, donnent des lois au pays et rédigent les *statuts*. Spalato à cette époque a des institutions municipales, elle croît et prospère, déjà même elle s'agrandit et l'enceinte du palais ne lui suffit plus. Mais sa prospérité déchaîne les convoitises : les Croates veulent lui enlever sa liberté, les pirates narentins qui déjà apparaissent dans l'histoire les fatiguent tellement de leurs incursions que la ville est réduite à implorer le patronage de la république de Venise. Le doge Pierre Orséolo II, dont nous retrouvons le nom dans l'histoire de chaque ville du littoral, débarque à Spalato, bat les Croates, chasse les Narentins, conclut une paix avantageuse avec Crésimir II de Croatie et reçoit les hommages des cités dalmates, qui restent cependant libres et se gouvernent encore avec leurs évêques et leurs propres statuts.

Mais Pierre Crésimir prend le nom de roi de Croatie et de Dalmatie et conteste le droit des Vénitiens; d'autre part, Colman, roi de Hongrie, revendique des droits imaginaires sur le pays, et en 1102 il entre à Spalato avec une armée. Quelque temps après, il se fait même couronner roi des deux royaumes à Belgrade. C'est le temps des incursions des pirates normands : il faut une flotte à Crésimir pour en finir avec ces pirates; il n'a pas de pouvoir sur mer; il s'allie donc à ses ennemis les Vénitiens, qui, la côte pacifiée, appellent à leur secours Alexis Comnène, empereur de Constanti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nople; celui-ci met le siége devant la ville en butte aux prétentions des deux puissances (1143).

On a peine à suivre dans l'histoire ces péripéties qui font passer la ville de Spalato des Croates aux Hongrois, des Hongrois aux Vénitiens, des Vénitiens aux Grecs, tous gênés dans leur revendication par des compétiteurs qui ne rêvent que le pillage, les Normands, les Narentins et les Uscoques.

Après 1143, le doge Vital Faliero regarde les droits de Venise comme effacés et achète de nouveau la possession de la ville, ajoutant à son titre de doge celui de duc de Croatie et de Dalmatie; mais les Hongrois n'acceptent pas le traité consenti par les Grecs, et jusqu'en 1180 la ville est constamment prise et reprise. Elle reste enfin aux Hongrois pendant une période de cent cinquante années, période traversée encore par des drames sans fin, dont le plus cruel est l'invasion des Tartares en 1241.

Ce n'est enfin qu'en 1420, après une période de domination napolitaine, que, fatigués de tous ces changements successifs, passant des mains d'un maître à celles d'un tyran, mal assurés d'ailleurs contre les pirates, les Spalatins acceptent sans contestation le traité signé entre Ladislas, roi de Naples, et le sénat de Venise, qui cède à ce dernier la ville de Spalato moyennant un payement de cent mille ducats d'or.

De 1420 à 1797, c'est-à-dire jusqu'à la chute de la République, Spalato reste aux Vénitiens, malgré les Turcs qui viennent l'assiéger plusieurs fois pendant les longues luttes qu'ils soutiennent contre Venise.

De 1797 jusqu'à nos jours, elle suit le sort de la Dalmatie. Ce fut pendant la période de 1420 à 1797 que la ville prit tout son développement, s'étendit vers le nord et devint la place commerciale la plus forte de toute la Dalmatie. La ville n'est plus contenue dans le palais, elle s'est étendue des deux côtés; sa place des Seigneurs même est en dehors de la vieille ville qui a recueilli les Salonitains. Il y a trois villes : celle en dehors de la *porte de Fer* (*l'église de la Bonne-Mort* de notre plan de l'état actuel), celle du côté de la *porte d'Airain* et celle en dehors de la *porte d'Or*. Le quai a été élargi; les pêcheurs, les marchands d'agrès et de tout ce qui dépend du commerce des bateaux et des appareils sont adossés à la muraille antique, et l'administration vénitienne fonde, en gagnant sur la mer même, ce grand lazaret que nous avons à notre droite du haut du navire et où toutes les caravanes turques transportaient les marchandises des Indes et de la Perse avant la découverte du cap de Bonne-Espérance.

Promenade dans Spalato. — La ville des Salonitains. — Le temple. Le mausolée. — La place.

Jusqu'ici nous sommes restés sur le pont du navire; nous descendons à terre et, longeant le quai au pied de la muraille du palais de Dioclétien, nous nous dirigeons vers la ville neuve qui se porte au nord en suivant la rive, et dont l'aspect régulier, les grandes maisons neuves avec des places à arcades et des magasins d'un caractère moderne, indiquent une construction tout à fait récente. C'est là qu'est situé notre hôtel, assez décent, et dont le rez-de-chaussée est occupé par le restaurant de la ville où les employés et les officiers de la garnison viennent prendre leurs repas.

Nos fenêtres donnent sur la mer et sur la place neuve dont deux côtés seulement sont construits : celui qui regarde la plage, et la partie nord; l'aile à notre gauche est en attente : on sent une ville en travail de reconstruction. On a creusé un port neuf, on parle de chemin de fer, déjà même on me montre l'emplacement qu'occupera la gare.

Cependant toute cette partie de la ville est presque déserte, à travers les fentes de nos volets qui sont clos pour nous abriter contre les rayons d'un soleil ardent, nous voyons les femmes de Spalato étendre sur toute l'aire de la place des draps blancs couverts de grains de blé de Turquie qu'elles font sécher; toute cette partie est déserte et la vie ne circule pas encore dans ces nouvelles artères.

Notre première visite est pour le palais de Dioclétien et la vieille ville. Nous traversons pour y arriver les ruelles étroites comprises entre la partie neuve et l'enceinte du palais, et nous débouchons sur la *place des Seigneurs*, place principale de la ville, d'une assez grande dimension, bordée de cafés, de magasins, de monuments de peu de caractère, ou du moins ayant perdu leur cachet primitif tout en appartenant à l'époque des seizième et dix-septième siècles vénitiens.

C'est le cœur de la cité, la promenade, le lieu de réunion à l'air libre; il ne diffère pas sensiblement des autres places des villes de la côte; il n'y reste pourtant pas une de ces belles *loges* italiennes ou un de ces *municipes* d'architecture vénitienne tels que nous en avons trouvé à Pola, à Zara ou à Sébénico. A l'extrémité sud de la place s'ouvre la porte *g*, l'ancienne *porte de Fer* du palais.

Je demande au lecteur attentif de ne lire cette description que le plan de la vieille ville à la main (voy. p. 62). Cette promenade dans les ruines du palais de Dioclétien lui semblerait trop obscure, si ce plan ne devait pas porter la lumière dans le récit et servir de commentaire au texte. Les dessins à l'appui, qui représentent la place du Dôme et l'intérieur de la cathédrale, devront corroborer aussi notre description. C'est là un sujet de haute importance, car il s'agit certainement d'un des restes les plus imposants que l'antiquité nous ait laissés.

Il semblerait que, comme nous avons vu du haut du pont du navire la muraille, façade principale du palais sur la mer, de même nous devrions du fond de la place reconnaître aussi l'enceinte *c b*, façade latérale, pourvue autrefois, à droite et à gauche de la *porte de Fer*, de deux tours de défense octogones; cependant il faut un œil prévenu pour reconnaître ces dispositions, tellement la ville s'est fondue dans le mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue de la place du Dôme avec la cathédrale et le campanile ; péristyle antique du palais de Dioclétien. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nument, et, comme un lierre parasite ou comme ces guis énormes qui s'enlacent aux chênes en en faisant disparaître le tronc et les branches principales sous leur vert feuillage, les maisons ont envahi le palais et en ont caché la structure.

Nous franchissons l'enceinte sous un arc de haute proportion, très-décoré, et qui donne l'idée d'un ordre superbe et plein de noblesse; c'est là qu'aboutissait le portique parallèle à la mer, allant de la *porte de Fer* à la *porte d'Airain* (actuellement *église de la Bonne-Mort*). Du portique il ne reste rien que sa trace à l'intérieur des maisons qui s'y sont adossées, empiétant sur le passage au point de former une rue aussi étroite que les *stradine* de Venise. Le tracé cependant est le même; l'axe est conservé puisqu'on a conservé celui de la porte, et la ruelle partant du même point aboutit encore aujourd'hui au même débouché, la *porte d'Airain*. Les maisons sont hautes, les passages très-serrés : le soleil n'y peut jamais pénétrer; c'est comme un puits aux parois duquel s'ouvriraient des fenêtres à balcon, où des plantes maladives tombent en guirlande et se balancent sur la tête du passant, implorant un rayon de lumière et de soleil.

Suivons notre route : nous arrivons à la *place du Dôme*, le forum du palais, la place d'honneur, où s'ouvrait le portique du grand *péristyle*, celui du *Temple* et celui du *Mausolée*.

Là venaient se couper à angle droit les deux voies de communication bordées de deux colonnades. Cette partie noble, la plus importante de l'édifice, nous a heureusement été conservée; il fallait à la ville, que les habitants de Salone fondaient dans le palais, une place publique et un temple; et tous deux se trouvaient au cœur de la cité improvisée; ils substituèrent au culte des idoles celui du Dieu des chrétiens, firent une église cathédrale du temple antique, et, se bornant à fermer les arcs du portique, construisirent dans la place où s'élevait le Mausolée le palais de leur premier archevêque, en lui donnant, comme nous l'avons dit, pour façade, la façade même du portique sur la place. C'est ce qui explique que le petit monument désigné sous le nom de Mausolée, devenu plus tard le *Baptistère*, séparé de l'église, selon les rites des chrétiens d'alors, se trouve aujourd'hui engagé dans une ruelle étroite où on manque de recul pour admirer sa façade.

Plaçons-nous sur le premier plan du dessin de M. Deroy. — *Vue de la place du Dôme (vieille ville)*. — *Péristyle antique du palais de Dioclétien* (voy. p. 69). Nous avons en face de nous la loggia ou fronton du péristyle porté par quatre colonnes de granit rouge. Dans l'axe principal de cette façade on a pratiqué un passage souterrain; il mène par des escaliers aux galeries basses qui communiquent avec la mer.

A notre gauche, nous avons le portique en avant du temple et le *Temple* lui-même dont le toit conique ferme le dessin. En avant s'élève le campanile construit après coup en 1416 par Nicolo Tverde, Dalmate, aux frais de Marie, reine de Naples, et achevé plus tard, grâce à la munificence d'Élisabeth de Hongrie.

Du même côté, à l'angle du portique, à l'endroit même où il se coupe avec la voie parallèle à la mer, les Vénitiens ont élevé un corps de garde dont les arcs antiques font la façade ou plutôt la dominent; à droite du dessin, dans la partie que l'artiste a dû supposer ouverte pour les conditions de la perspective, la façade correspondante devrait montrer entre ses arcs les fenêtres du palais épiscopal, engagé aussi dans l'ancien portique et faisant corps avec lui.

Si nous nous retournons sur nous-mêmes en présentant le dos à la loggia, ayant désormais le temple à notre droite, une rue s'ouvre dans l'axe (l'axe antique conservé pour les deux communications); elle suit encore le même tracé, celui de l'ancien portique du palais, désormais disparu, qui menait à la *porte d'Or*. Aujourd'hui un pharmacien occupe l'angle de cette rue aussi étroite que celle qu'elle coupe et par où nous sommes entrés sur la place du Dôme.

Le temple du palais de Dioclétien.

Le Panthéon de Rome et le temple du palais de Dioclétien à Spalato sont les deux plus beaux exemples d'édifices antiques restés intacts, où les chrétiens ont substitué le culte du vrai Dieu et celui de la Vierge au culte des idoles.

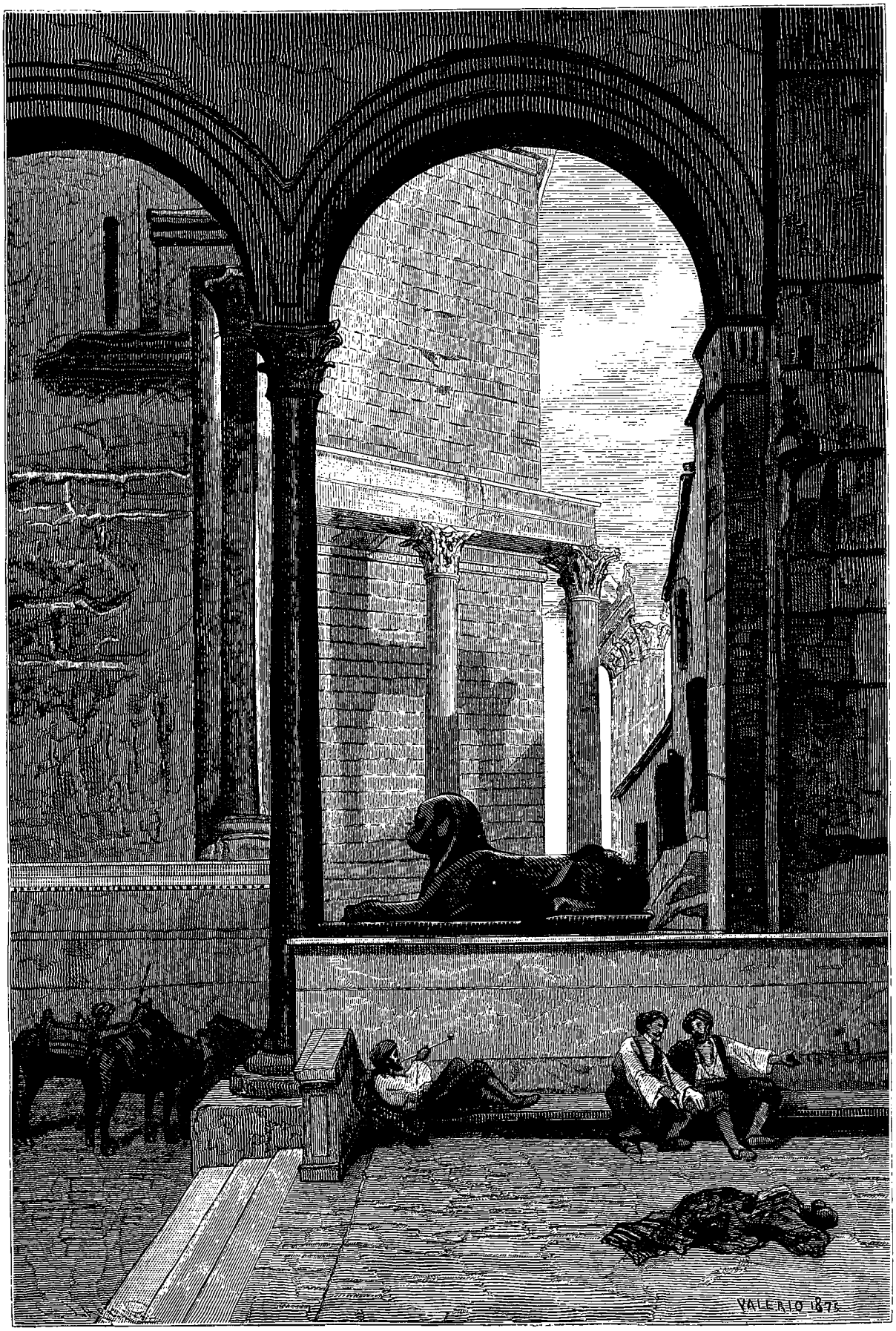
C'est en l'année 650 de notre ère que Jean de Ravenne, envoyé par le pape pour régler les affaires de l'Eglise, prit possession du siége archiépiscopal; jusque-là Salone avait été la résidence de l'archevêché. Peu de temps après, le corps de saint Doïmo (Domnius) apporté de Salone fut déposé dans la nouvelle cathédrale consacrée sous l'invocation de ce saint, premier évêque envoyé en Dalmatie par saint Pierre et mis à mort, à Salone même, sous le règne de Trajan (107).

Quelles modifications les chrétiens apportèrent-ils à l'édifice antique à l'extérieur et à l'intérieur?

Il faut de nouveau jeter les yeux sur notre plan de la ville antique pour suivre notre description. Le temple, de forme octogonale, s'élevait à l'origine dans une cour fermée du côté de la grande place par un portique de six colonnes, qui existent encore, et par des murs latéraux dont le pan de droite subsiste aussi au point même du plan où est écrit le mot *temple*.

Le portique d'enceinte extérieure franchi, on accédait à un autre portique de quatre colonnes, partie avancée de l'édifice, surélevée d'un certain nombre de marches. Doublant le plan octogonal, un nouveau portique périptère de vingt-quatre colonnes, les unes de granit oriental, les autres de marbre, régnait tout autour de l'édifice, doublant son plan et relié par des sophites richement sculptés. Toutes les colonnes étaient surmontées de statues, qui sont aujourd'hui dispersées. Le portique en avant a été supprimé et remplacé par un massif qui supporte le Campanile, à la construction

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



État actuel du portique du temple du palais de Dioclétien transformé en cathédrale. — Dessin de Théodore Valério.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

duquel on a fait concourir les colonnes antiques de la base elle-même et un très-grand nombre d'autres colonnes de moindre dimension extraites des ruines de Salone.

Le *Périptère* existe, engagé avec son portique bouché en quelques points et détruit seulement dans la partie qui est derrière le maître-autel et où manquent les colonnes correspondantes à celles de l'entrée. On ne peut plus circuler que du côté droit; entre le portique et le temple même et dans les murs, entre les colonnes formant là comme une nécropole, on a encastré un grand nombre de tombeaux antiques, de pierres tombales, et élevé des mausolées de personnages historiques. Si, avant de franchir le seuil, on lève la tête vers le couronnement de la porte du temple, on verra qu'une ornementation très-touffue, très-splendide, quoique d'un goût assez peu raffiné, a dû être mutilée par les barbares. Ce ne sont ni les Huns, ni les Vandales, ni Alaric, ni Totila, ni Genséric qu'il faut appeler de ce nom. — En 1241, Marguerite, la fille de Bela IV, roi de Hongrie, était morte dans la forteresse de Clissa où son père avait dû se réfugier pour échapper aux Tartares; peu de jours après, sa sœur Catherine avait aussi succombé : Spalato avait recueilli leurs dépouilles; et l'urne sépulcrale, par une coutume familière aux chrétiens de cette époque, avait été scellée au-dessus de la porte du Dôme comme une clef d'arc, dans la partie richement ornementée. Au mois de mai 1818 le monument disparut; la pierre montre aujourd'hui sa plaie béante, et le voyageur se demande quelles sont les mains qui ont profané cette tombe [1].

L'intérieur du temple est du plus imposant aspect (voy. p. 73). La religion chrétienne en prenant possession du temple païen n'en a pas effacé la grandeur; le plan extérieur est octogone, mais à l'intérieur il est ramené à la forme circulaire, et, comme dans un Panthéon antique, nous nous trouvons dans une arène vide, de treize mètres de diamètre et de vingt et un mètres de hauteur, couverte d'une coupole, dont les murs montent de fonds sans aucune interruption depuis le sol jusqu'au sommet de la voûte. Tout autour règne un parti de huit colonnes d'ordre corinthien d'un seul morceau de granit oriental de sept mètres de haut, surmonté d'un entablement très-riche, d'une proportion énorme, orné à profusion de frises, de gouttes, d'architraves, de moulures superposées qui accusent le goût de la décadence de l'art antique et l'influence du Bas-Empire. L'entablement, à son tour, supporte un autre ordre plus petit, sans base (trois mètres cinquante de hauteur compris le chapiteau), dont quatre sont d'un seul morceau de porphyre et les quatre autres de granit. Elles supportent à leur tour un entablement non interrompu sur lequel vient reposer la voûte, faite de briques; au tiers de sa hauteur, cette voûte est ornée d'arcs pleins, de même matériaux qui se chevauchent et forment un champ jusqu'à la partie supérieure. On constate l'existence des lettres S. P. Q. R. (Senatus — Populus — Quirites — Roma) figurées sur le champ de la brique.

C'est simple et grandiose; la seule partie qui offre une ornementation recherchée est une frise dont la hauteur est déterminée par celle des chapiteaux du second ordre et qui règne avec eux tout autour du monument, offrant ainsi une succession de médaillons en bas-relief représentant des chars, des chasses, des courses, des cerfs blessés, des amours entourant de guirlandes des médaillons de Diane, domptant des chevaux à la course, ou jouant avec des lions et des boucs. Le temple est obscur, quoique les habitants de Salone en le consacrant au culte y aient pratiqué quelques nouvelles ouvertures, mais à l'origine il ne s'éclairait que par la porte d'entrée surmontée, dans cette intention, d'une sorte de lunette. L'effet architectural s'augmente du mystère qu'imprime à l'édifice la demi-obscurité dans laquelle le voyageur se trouve plongé en y entrant.

Nous ne voulons pas entrer ici dans le fond de la discussion qui s'est élevée entre les archéologues en vue de savoir à qui le temple était dédié. Dioclétien était surnommé Jupiter; la tradition veut que l'édifice sacré qu'il avait élevé dans l'enceinte même de son palais ait été consacré à ce dieu. On a dit longtemps que sa statue, qui s'élevait sur l'autel principal, en face de la porte d'entrée, avait été transportée à Venise et faisait partie du musée de la famille Cappello; mais d'une autre part les seuls attributs qui figurent dans l'ornementation sont ceux de Diane : ces chars, ces courses, ces chasses, ces amours entourant de guirlandes un buste de femme, semblent être en effet des emblèmes de la déesse [1].

1. Il y a là une enquête à ouvrir et probablement il y a bien des gens qui savent à quoi s'en tenir sur cette disparition. On détourne un objet d'art facile ou difficile à transporter, cela se voit chaque jour; mais détourner un tombeau de marbre contenant la dépouille de deux filles d'un roi de Hongrie qui a régné au treizième siècle, tombeau fixé depuis plus de six cents ans à une hauteur considérable, au mur d'une église, au coin d'une ville ceinte de murailles, c'est à coup sûr un rapt original.

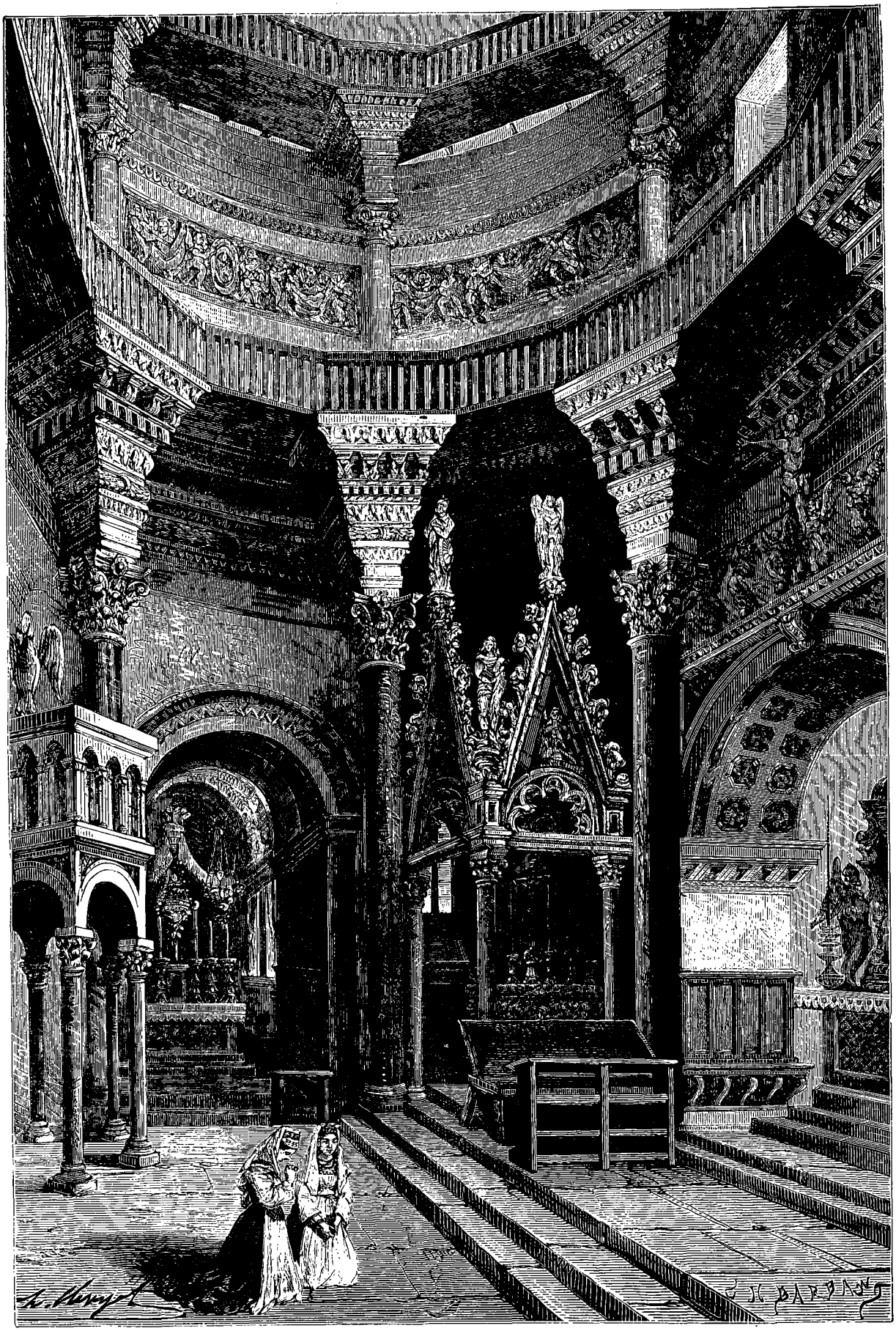
Farlati, dans son *Illyricum sacrum* (t. III, p. 262), donne l'inscription qu'on lisait sur la tombe : « La noble Catherine et la brillante Marguerite, filles de Bela IV, roi de Hongrie, et de Marie Lascaris, reine de Grèce, reposent dans ce tombeau; mises en fuite par les Tartares impies, elles moururent à Clissa et furent transportées à Spalato en 1242. »

L'archéologue italien Lanza dit formellement : « Par malheur cet intéressant monument, confié à la garde de ma patrie par la piété maternelle d'une illustre reine, *et dont moi-même je conserve le souvenir*, *fut détourné* (*veniva trafugato*) *dans le mois de mai* 1818. »

D'un autre côté, sir Gardner Wilkinson dit : « Over the door of the cathedral *is* the tomb of Margaret.... » Et il passait à Spalato en 1846; mais il est probable qu'il écrit d'après Adams et Cassas, car il n'a pu voir en 1846 la tombe enlevée en 1818.

1. Il y a eu bien des hypothèses; on ne peut les citer toutes. Un document manuscrit de 1553 : *Prospetto politico economico statistico geografico della comunita nell' anno* 1553, de Gio. Batt. Giustinien, assure que de son temps il y avait une tradition qui disait que la statue s'élevant sur l'autel était celle de *Cybèle*, et il l'a décrite en ces termes : « Elle a la tête d'une femme et de ses mains humaines tient une colonne qui servait de piédestal à la statue de Jupiter; la partie de derrière, c'est-à-dire le dos, les jambes et la queue sont ceux d'un lion. » Or cette statue bizarre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue intérieure du temple du palais de Dioclétien, aujourd'hui cathédrale de Spalato. — Dessin de H. Clerget, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un des documents les plus précieux pour l'histoire, la *Table de Peutinger*, indique près de Spalato un temple de Diane; c'est l'avis de Lavallée, celui de Cassas, celui de l'archéologue Visconti, et Lanza s'y rallie à son tour. Le professeur Glavinich, l'érudit successeur de Lanza, directeur actuel du musée de Spalato, auquel nous devons beaucoup de reconnaissance pour son parfait accueil et ses doctes entretiens, a émis devant nous, en face même de ces nobles ruines, une opinion nouvelle : il croit que le temple lui-même ne serait autre que le tombeau de Dioclétien, qu'il l'aurait somptueusement bâti de ses mains, préparant lentement sa demeure dernière, se complaisant dans l'idée de la mort avec cette grandeur de caractère qui lui avait fait abdiquer l'empire au moment même de son triomphe.

Il existe aussi au-dessous du temple une crypte souterraine qui règne sous tout l'édifice et qui est très-bien conservée; il est difficile de se rendre compte de l'usage auquel elle était réservée.

Ceux qui ont consacré le temple au culte catholique ont commencé par ouvrir un jour dans la partie supérieure correspondant à l'axe vertical. Pour placer leur maître-autel ils ont profité de la *cella* en face la porte d'entrée où devait s'élever la statue du dieu, et, défonçant la partie qui correspond à l'extrémité de l'axe horizontal, ils ont pratiqué une chapelle latérale dans une petite annexe qui fait corps avec le temple. La chaire, superbe monument du quatorzième siècle, a trouvé place à gauche de la porte d'entrée, et, dans chacune des niches qui s'avancent dans la muraille entre les colonnes, ils ont encore placé un autel. Le sol du temple est resté le même; mais, à partir de la croix indiquée dans notre plan, ils ont rapporté une marche en bois qui surélève le sol: là sont installés les bancs d'œuvre; l'espace à droite et à gauche du maître-autel forme le chœur; en avant et dans les angles, s'élèvent de beaux monuments gothiques en bois sculpté, qui protégent les deux autels, singulièrement placés dans les deux niches du mur circulaire. A part les objets décoratifs d'un caractère mobilier, c'est la décoration antique faisant corps avec le monument qui constitue l'ornementation de l'église.

A je ne sais quelle époque, sur la partie supérieure des deux entablements, très-saillants comme aux temps de décadence, on a rapporté un plancher de bois et un balcon à pans coupés qui permettent de circuler tout autour de l'édifice et aux deux étages. Il y a un contraste tout à fait frappant entre le luxe déployé par les artistes italiens, luxe chaud, brillant, splendide, sensuel pour ainsi dire, et cette froide noblesse de la pierre antique vouée au culte d'un dieu païen.

Le temps a noirci les marbres et éteint les reflets des porphyres; une seule fenêtre, comme on le voit dans notre dessin de l'intérieur du temple (voy. p. 73), en laissant pénétrer un grand rayon de soleil sur certaines parties, laisse les autres enveloppées d'une ombre opaque dans laquelle on distingue à peine les broderies de la pierre. Les lourds entablements portent de grandes ombres sur lesquelles les silhouettes d'or des anges des baldaquins se détachent çà et là; dans les tabernacles scintillent les lampes qui brûlent devant la statue de la madone; des caissons ornés, de grands christs à la Cimabue, des bois sculptés à pleine dorure d'un haut-relief à la Brustolone, des lampes d'argent brunies par le temps où tremble la flamme, des émaux de devant d'autel frappés par un reflet, accrochent un point lumineux : l'église semble déserte; quelque vieille accroupie dans l'ombre trouble seule d'une oraison monotone le silence du saint lieu.

A trois reprises différentes, nous avons passé là de longues heures assis dans la niche à droite de la porte d'entrée, pour exécuter les dessins qui servent à l'illustration de ce récit; il faisait très-sombre, quoique nous fussions au travail aux plus belles heures du jour. Le sacristain avait dû allumer deux cierges à la lueur desquels nous tracions nos croquis. Des milliers d'insectes, des phalènes, même des oiseaux de nuit descendant des voûtes, venaient bourdonner à nos oreilles et se brûler les ailes à la lumière ; l'humidité, comme un froid manteau, tombait sur nos épaules. Parfois nous croyions le temple désert, mais peu à peu un grand soupir, une plainte étrange, lamentation ou élan de la foi, nous faisait lever la tête et nous voyions se dégager des ténèbres d'un tabernacle quelque vieille prosternée la face contre terre, ou bien un vieillard tremblant, plein de tristesse et de misère, comme accablé sous le poids de la vie, venait se dresser devant nous en nous regardant d'un œil fixe sans comprendre nos sortiléges; il finissait toujours par tendre la main en murmurant des mots slaves. De ces longues stations dans l'église nous avons gardé de cuisants souvenirs : pendant tout notre séjour à Spalato, notre visage et nos mains sont restés comme tuméfiés par les milliers de piqûres d'insectes *zinzale*, *papataci*, ou moustiques monstres appelés par la lueur des torches; les lotions habituelles ont été impuissantes à nous guérir de ces morsures véritablement cruelles.

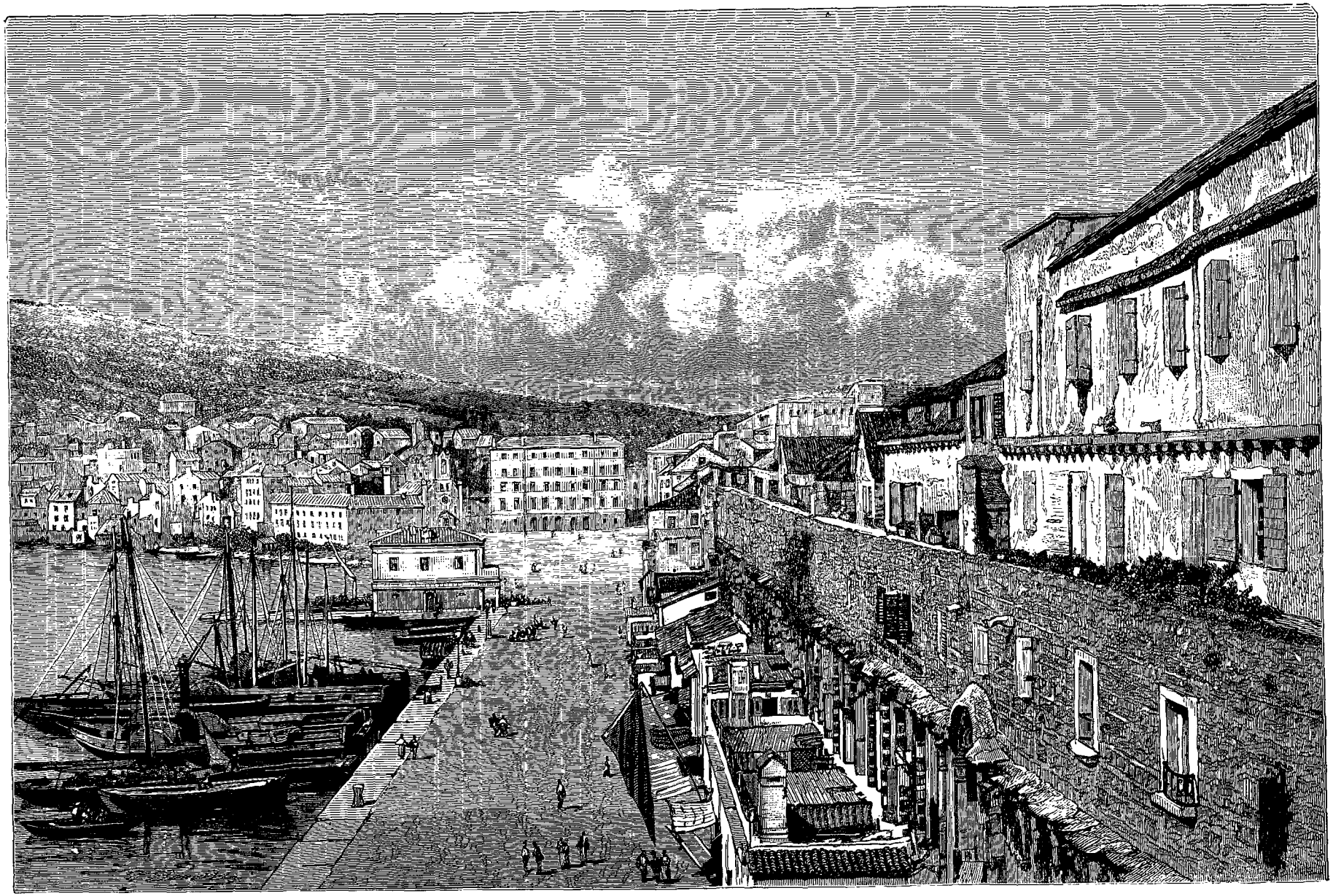
Le tombeau de Dioclétien ou temple d'Esculape transformé en baptistère.

Le lecteur ne s'étonnera pas de voir l'archéologie et l'histoire prendre une place aussi considérable dans un récit de voyage; c'est en effet le souvenir de Dioclétien et la trace de son séjour à Spalato qui donnent à cette ville son importance réelle.

Sortons du grand temple, traversons la place et prenons l'étroite ruelle qui mène, en suivant le petit axe de ce forum, au temple d'Esculape; il occupait autrefois la partie nord du *Temenos* ou portique cor-

que décrit Giustinien, c'est un *sphinx* qui existe encore à l'entrée du temple où on l'a transporté (voy. la vue de la place p. 69) : sphinx de granit de Syène avec une frise d'hiéroglyphes sur la plinthe et provenant sans doute des ruines de Thèbes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La muraille extérieure du palais de Dioclétien, prise du quai de la ville. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie. (Dessin montrant les restes de la Loggia antique.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

respondant, dans le plan général de l'édifice, à celui où s'élevait le grand temple que nous venons de décrire. Dans notre plan d'ensemble, il porte la légende *Mausolée*, car les archéologues semblent définitivement lui laisser ce nom et reconnaître que ce petit monument n'était autre que le tombeau de Dioclétien. Cependant cette désignation n'a rien de formel et nous ne devons l'accepter que comme une hypothèse qui a rencontré de fermes adhérents.

Une ruelle étroite, longeant le mur latéral du palais archiépiscopal, conduit aujourd'hui à ce monument; à droite, la trace d'un mur antique qui existe encore, indique le périmètre du *Temenos* ou enceinte sacrée. Le petit temple affecte la forme d'un parallélogramme de huit mètres de largeur (hors œuvre), sur une longueur de onze mètres cinquante centimètres. Il est relativement bien conservé, sauf toutefois les quatre colonnes du portique tétrastyle qui s'élevait en avant, et auquel on accédait par quatorze marches, dont les traces subsistent; le fronton manque complétement.

L'intérieur, la *Cella*, n'était éclairé que par la porte d'entrée; les murs sont nus, mais une corniche règne des trois côtés, venant buter sur la façade intérieure principale sans se retourner au pourtour, corniche d'une extrême richesse, supportant une voûte à caissons dans un parfait état de conservation et offrant un très-bel exemple de voûte antique. Les bas-reliefs de la frise représentent des amours, des pampres, des vases de sacrifices, des lions et des léopards; si on devait s'en rapporter à ces attributs, il est bien évident que c'est plutôt l'idée du dieu du vin que celui du dieu de la médecine qu'éveillent les attributs représentés. La construction est parfaite, l'œuvre est simple, à la fois élégante et noble; Adams, qui en a tenté une restauration, et Cassas après lui, estiment que c'est là, dans sa petite proportion, un des plus beaux monuments antiques qui existent en Europe.

Avant de pénétrer dans le temple, le voyageur s'arrête à la porte devant un sarcophage antique placé en avant, enrichi de sculptures qui ont un caractère de décadence, et qui appartient certainement à la même époque que le temple. Parmi diverses allégories, on saisit clairement la représentation du combat de Méléagre et du sanglier. Le sarcophage vient probablement de Salone, mais on a supposé longtemps, et ce fut l'avis du professeur Francesco Lanza, qu'il représentait l'action héroïque accomplie par Dioclétien qui, simple général, mettait à mort de sa propre main, devant toute l'armée, Arius Aper, l'assassin de Numérien. La tradition rapporte qu'une prophétie d'une druidesse lui avait promis l'empire quand il aurait tué un sanglier (*aper*, sanglier); Lanza a vu là une allusion plausible et même péremptoire, et il en a conclu que le sarcophage était celui de Dioclétien; une autre circonstance venait corroborer son hypothèse: l'architecte Vandrich et le dessinateur Doïmo Mascocchia découvrirent peu de temps après une couronne impériale sculptée dans le tympan de la façade postérieure du temple.

Malgré ces apparences, la thèse de Lanza n'est pas regardée comme admissible, et le champ reste ouvert aux conjonctures. Quoi qu'il en soit de la destination primitive sur laquelle on saurait à quoi s'en tenir à coup sûr si le fronton existait encore, — car il devait porter une inscription votive comme celle du petit temple d'Auguste de Pola et la plupart des temples de cette dimension, — on a converti l'édifice en un baptistère; et cette destination l'a d'autant mieux préservé, que sa dimension restreinte, la construction du palais archiépiscopal et l'ouverture de la rue qui longe sa façade latérale auraient à coup sûr entraîné sa destruction.

Telles sont les parties importantes qui subsistent de cet auguste palais. Nous pouvons encore visiter le *Vestibule* circulaire, étonnante construction qui rappelle les vastes Thermes de Dioclétien. Le temps en a détruit les voûtes, mais il y a dans les lignes générales la grande majesté des choses antiques. Si nous voulons traverser les souterrains, nous pouvons reprendre le quai et sortir sur le golfe même par la *porte de Mer*. Si nous voulons au contraire traverser la *place du Dôme* et suivre l'axe du palais vertical à la plage, nous sortirons sur la campagne par la *porte d'Or*.

Le lecteur sera frappé comme moi, en jetant les yeux sur notre plan de la ville, du peu de vestiges qui restent dans la partie opposée au golfe : à peine a-t-on, vers le mur d'enceinte, l'indication des trois arcs correspondant à ceux du portique de ceinture intérieure, et, juste dans la continuation de l'axe vertical, pendant naturel à la *porte de Mer*, cette *porte d'Or* ou *porte Dorée* sortant sur la campagne. Tout cet espace est occupé par des rues très-étroites et très-obscures. Il y a trois églises dans l'enceinte outre celle du Dôme, et si on veut suivre attentivement, comme nous l'avons fait nous-même, les vestiges sur lesquels les archéologues ont basé leur restauration, il faut pénétrer dans les cours, dans les maisons, jusque dans les chambres occupées par les habitants.

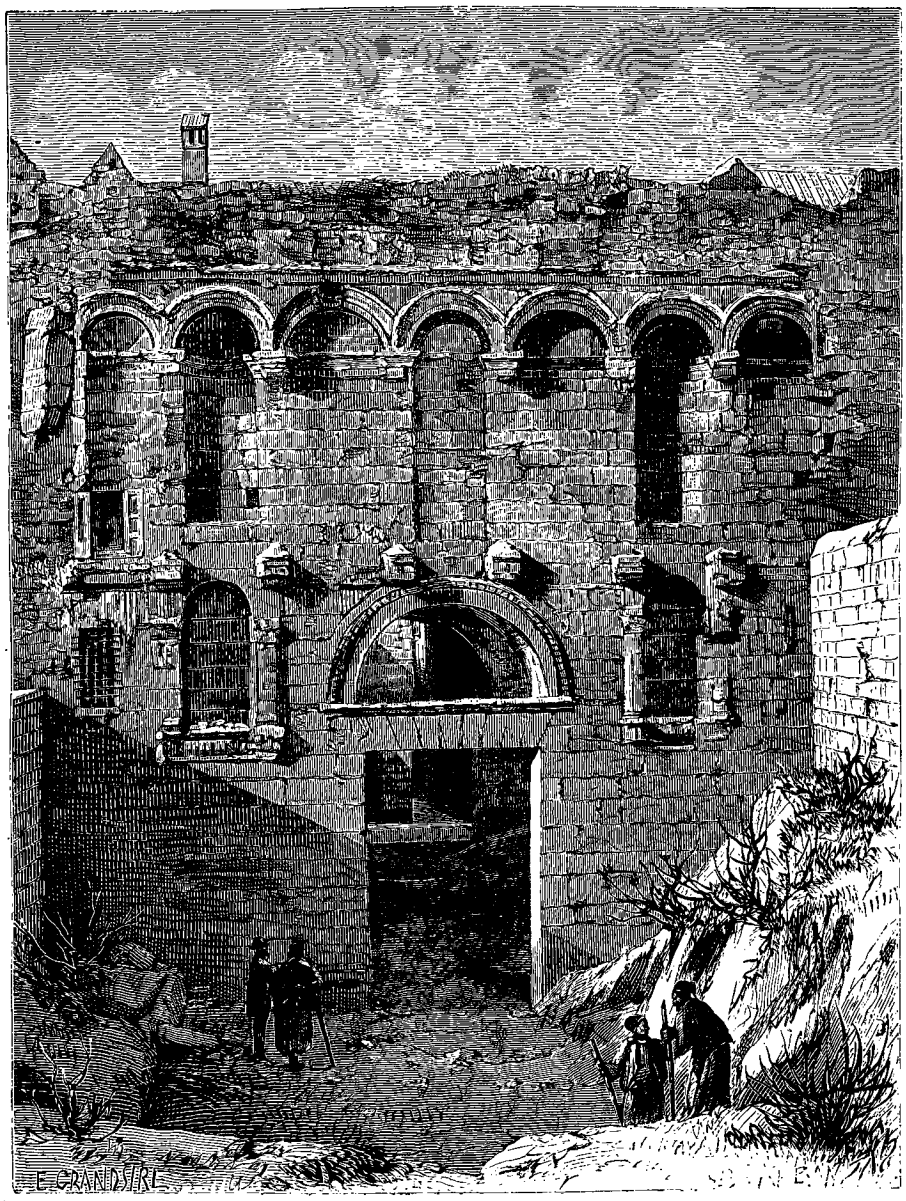
Le professeur Glavinich, le plan de Lanza et celui d'Adams à la main, voulut bien nous accompagner dans cette excursion archéologique qui a été pour nous du plus haut intérêt. Ici, à un étage élevé, derrière un lit, dans un escalier, dans une armoire même, apparaît parfois tout d'un coup un chapiteau corinthien; plus loin, à fleur du sol ou bien débordant dans la chambre, c'est une colonne engagée qui avance. Là c'est un bas-relief, ici un mur antique, plus loin un couloir formé par des restes de construction qui offrent cet intérêt considérable (étant donné le respect des axes des architectes antiques) d'indiquer à coup sûr l'emplacement d'un portique ou d'une communication.

Le gouvernement autrichien, depuis plus de quarante années, témoigne d'une grande sollicitude pour la conservation des restes de l'antiquité, et il a donné les ordres les plus formels pour que ce qui reste soit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

respecté. Personne ne peut opérer un changement sans avertir l'autorité, mais il faudrait une loi formelle pour qu'on pût procéder à l'expropriation au nom des intérêts de l'art, regardés partout désormais comme des intérêts publics.

Nous allons sortir du palais par la *porte Dorée*, à laquelle nous arrivons tout droit en partant de la place du Dôme; un de nos dessins en représente ici l'aspect intérieur dans son état actuel. Elle est aujourd'hui enterrée de plusieurs mètres et, pour revenir au sol de la route que longe le palais, il faut gravir une hauteur. C'était à coup sûr une entrée de belle allure; les niches dont on voit les traces dans le dessin étaient ornées de statues. On dit que c'est le



La porte Dorée du palais de Dioclétien. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

procurateur Diedo qui les a fait transporter à Venise[1].

Quand les Vénitiens gouvernaient sans contrôle à Spalato, ils flanquèrent la porte Dorée de deux tours de défense octogones, à droite et à gauche; on voit les

1. On sait le respect que nous professons pour la sérénissime République, le Grand Conseil, le Sénat, les Provéditeurs et saint Marc lui-même, nous avons donc reçu un coup en voyant de nos propres yeux, dans les archives de Spalato, l'autorisation donnée à un citoyen vénitien qu'on qualifie de *Benemerenti*, « *d'emporter à Venise deux vaisseaux pleins de marbres et de pierres antiques de Spalato et de Salone.* » D'ailleurs ce n'est que la confirmation, par les archives, d'un fait qui n'est point, hélas! spécial à la République. Où sont les marches de l'amphithéâtre de Pola, celles du Colisée? Où sont les ruines de la Grèce? Et les voyageurs n'ont-ils pas vu, à Cordoue, dans la fameuse mosquée, *huit cents* colonnes antiques supporter les arcs mauresques dont Charles-Quint, à son tour, détruit une partie pour substituer le culte catholique au culte d'Allah?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrachements de ces deux constructions, et, en examinant attentivement la partie supérieure du dessin, il est facile de constater qu'il devait y avoir un riche couronnement supportant des statues.

Aujourd'hui, pendant que nous dessinons la porte d'entrée, une jeune fille montre son joli minois à la fenêtre brutalement percée dans le mur pour éclairer la maison qui vient s'y appuyer, et ce détail indique comment les fugitifs se sont taillé des refuges dans la splendide carapace.

La partie antique de la ville n'est pas la seule qui soit digne d'intérêt. Si l'on veut se reporter à la vue générale prise du golfe, on distinguera à gauche du mur d'enceinte du palais une tour octogone qui s'élève presque au bord de la mer et qui est encore un monument digne d'attention. La place où se trouve cette tour, qui date de la domination hongroise et s'appelle *tour d'Harvoje*, sert aujourd'hui de marché; elle est des plus pittoresques et, par son caractère architectural, elle a l'intérêt de marquer une transition entre trois époques : l'époque antique, l'époque hongroise et l'époque vénitienne.

J'ai dit les changements divers qu'a subis la ville construite dans l'intérieur du palais, mais à l'extérieur on pourrait aisément, dans cet amalgame de constructions, d'additions et d'appropriation de l'antique aux besoins de ces trois époques, distinguer ce qui revient à chaque siècle. Par exemple à la *porte d'Or*, les fortifications adossées (aujourd'hui distinctes, mais dont on reconnaît les traces) sont dues aux Hongrois et au commencement du quinzième siècle, quand Ladislas, le roi de Hongrie, avait pour compétiteur Sigismond; c'est encore un général au service de Hongrie, Bosniaque d'origine, Harvoje, créé duc de Spalato par Ladislas, qui construisit la tour qui porte son nom.

Les Vénitiens, eux, n'arrivent qu'après les Hongrois dans leur domination définitive; ils apportent là leurs mœurs, leur plan de ville habituel, avec la place des Seigneurs, les rues étroites y aboutissant, et aussi leur parti-pris de défense. En 1645, ils ferment la ville avec une ligne de bastions et de courtines, et élèvent le château fort qui se dressait juste au point où est encore la tour d'Harvoje; puis ils complètent ce système de défense : à douze cents pieds au-dessus des murailles, sur une hauteur qui domine tout le golfe, ils ont érigé plus tard le fort Grippi.

Schulenbourg, le brave défenseur de Corfou, qui est mort en 1745, et qui commandait pour les Vénitiens, avait déclaré les ouvrages de Spalato indéfendables à cause des progrès de l'artillerie. Ce fut alors qu'on autorisa les Spalatins à bâtir sur le bord de la mer et à s'adosser au château fort comme à la muraille antique. Enfin, en 1807 et 1809, Marmont, qui voulait doter Spalato d'un beau quai sur son golfe, fit jeter bas les vieux murs du château fort vénitien, et Spalato, ville neuve, devint aussi une ville ouverte. Marmont avait encore commencé à tracer un jardin public, à l'endroit même où l'on sort de la porte d'Or, mais il n'a pas eu le temps d'achever son œuvre.

Le climat de Spalato est sain, les environs sont fertiles, la chaleur y est modérée et l'hiver y est doux; avec cela, surtout et bien entendu en dehors de l'intérêt que le palais est fait pour inspirer à ceux qui s'inquiètent de l'âge des vieilles pierres, la ville n'a rien de séduisant, et peut-être même ce progrès qu'elle réalise, ces efforts qu'elle fait pour devenir une ville moderne, contribuent-ils à lui enlever ce je ne sais quoi de piquant qui s'appelle le caractère et qui nous enchantait dans les autres villes de Dalmatie, où la rue nous suffisait, parce qu'elle était un spectacle toujours nouveau et plein d'intérêt.

D'ici à vingt ans, il y aura certainement à Spalato une troisième nouvelle ville toute moderne, toute régulière, mais froide et sans physionomie; on en voit déjà au nord la place neuve qui se substituera à celle des *Seigneurs;* cependant jamais la vieille cité enceinte dans le palais de Dioclétien ne pourra participer à ce mouvement de progrès, et le voyageur n'a rien à craindre de la civilisation, car on ne pourrait changer les dispositions de la vieille ville qu'en anéantissant le palais, ou du moins ce qui en reste, et les efforts de l'administration tendent, au contraire, à respecter ces ruines.

Notre séjour à Spalato, qui a été assez long, car nous n'y manquions pas d'objets d'étude, ne nous a pas laissé une impression aussi agréable que celle des autres villes du littoral. C'est une cité triste et sans vie sociale, sans ressouce aucune au point de vue des divertissements. Le Spalatin vit concentré chez lui et ne reçoit pas; on se voit peu et seulement en visite; la promenade *in piazza*, cette ressource quotidienne de tout habitant des ports de l'Adriatique, n'a même pas le côté vivant et aimable de celles des autres villes, où l'on a l'illusion de la vie italienne ou espagnole, sous un ciel et dans un décor qui sont en harmonie et qui ne protestent point contre les combinaisons de l'imagination.

Quand il nous est arrivé, à bord d'un des bâtiments de l'Adriatique, de citer le nom de Spalato devant des Dalmates, nous avons toujours constaté une expression de fierté sur le visage de nos interlocuteurs. Spalato, en effet, est regardée comme le joyau de la province. Il n'y a pas à contester que le commerce n'y soit relativement très-développé; il y a du mouvement dans le port, et on sent dans toute la ville une fermentation de travail et de production qui n'existent que là.

Entre autres progrès réalisés, Spalato a une *société Œnophile* présidée par un Français, M. Aristide Vigneau, homme d'énergie qui fait honneur au nom français dans ce port de l'Adriatique.

Les vins de la Dalmatie sont susceptibles, s'ils étaient traités comme les nôtres, de s'améliorer au point

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de constituer pour le pays une industrie des plus fécondes. Jusqu'à présent il fallait les consommer sur place et on ne pouvait les exporter. M. Vigneau les traite par les procédés en usage dans le Bordelais et les a beaucoup améliorés.

La Dalmatie est très-riche en vins; on en compte de bien des sortes, parmi lesquelles les *Prosecco*, terme général pour désigner les vins doux; le *Vugava*, vin blanc de l'île de Brazza, qui ressemble un peu à notre frontignan; le *Malvasia*, blanc, sec, d'une senteur aromatique; le vin de *Rosa*, qui répand une odeur très-pénétrante et se distingue par un goût sucré comme le muscat : on le récolte surtout à Alamssa; le *Spiaggia*, qui se fait à Lesina et est regardé comme un des meilleurs de la contrée; le *Marzemino*, qu'on récolte aux environs de Cattaro. Il y a encore le *Tartaro*, puis le *Maraschino* de Sébénico, etc., etc. On voit ce qu'un homme bien au fait de nos procédés et très-actif peut apporter d'amélioration à cette industrie des vins dalmates. Nous devons dire que partout dans ces régions le voyageur trouve des vins nationaux d'un goût agréable; et si la vie est pénible dans l'intérieur, on a du moins cette ressource d'un pain excellent et d'un vin potable.

Paysanne des environs de Spalato. — Dessin de Théodore Valério.

Les intérêts français à Spalato sont nuls; bien rarement nos navires abordent dans ces ports du littoral de l'Adriatique. Depuis Zara jusqu'à Cattaro nous n'avons même de représentants officiels sur toute cette côte qu'à Raguse et à Spalato.

A Trieste, il y a un consul général, dont le titulaire est M. Favre-Clavairoz, le frère de M. Jules Favre, dont l'obligeance à l'égard de ses nationaux est inépuisable; à Fiume, nous n'avions jusqu'ici qu'un vice-consul, M. le baron de Reyne; mais le poste devenait important avec ces mouvements slaves, et on vient d'élever ces jours-ci le poste au rang de consulat. A Zara nous n'avons personne; à Spalato c'est un Dalmate qui a reçu l'exequatur comme vice-consul, M. le comte Tartaglia; il nous proposa, à notre passage, de quitter ses terres, où il faisait sans doute ses vendanges, pour nous recevoir; mais nous n'acceptâmes point ce sacrifice si obligeamment offert. Depuis Spalato jusqu'en Albanie nous n'avons plus qu'un seul consul, celui de Raguse, M. Jouffroy. La ville, en effet, est devenue très-importante pour nous depuis l'insurrection de l'Herzégovine; mais il est curieux de voir jusqu'à quel point nous nous désintéressons d'un pays qui fut le nôtre, il y a soixante ans, et où, somme toute, malgré la loi naturelle qui fait qu'on doit bannir le souvenir d'un envahisseur, nous avons véritablement conservé une sorte de prestige. Il nous est arrivé de voir dans les diverses villes de l'Adriatique que nous avons parcourues, des vieillards qui avaient servi sous Marmont et auxquels, par les soins de nos consuls, on a fait parvenir la médaille de Sainte-Hélène; je n'ai pas besoin de dire que le nombre des survivants est très-restreint. Ce sont pour la plupart des Français restés dans le pays; ils s'y sont mariés, ils ont des enfants et des petits-enfants qui sont devenus Dalmates, mais leur nom dénonce leur origine.

Nous étions à Spalato aux premiers jours de novembre, et le temps était étouffant; un soleil ardent nous contraignait à rester chez nous une partie du jour, ou à chercher un refuge dans le temple où nous dessinions. Le soir, la brise de mer tombait comme un épais brouillard et mouillait les effets au point de s'en sentir véritablement incommodé; d'ailleurs les Spalatins m'ont paru beaucoup la redouter, car les rues étaient absolument désertes et sombres; or, comme il n'y a ni théâtre, ni lieu de réunion où l'on fasse de la musique, que la place est vide, les cafés de la ville tristes et fort mal approvisionnés au point de vue des journaux, les soirées étaient très-mélancoliques. Après des journées consacrées à un travail incessant, nous n'avions d'autre ressource que celle de nous retrouver vis-à-vis de nous-même.

Il y a un petit musée très-intéressant à Spalato, et il est appelé à prendre une grande importance, parce qu'il contient des inscriptions capitales au point de vue de l'histoire. Mais, de même qu'à Naples au musée *Borbonico*, il faut se reporter à *Pompéi* et à *Her-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

culanum pour se figurer, au lieu même de leur origine, l'effet produit par les objets d'art ou les vestiges d'architecture qui y figurent, de même c'est à Salone qu'on pense en visitant le musée de Spalato.

Ce musée est aujourd'hui sous la direction du professeur Glavinich; il contient des statues, des sarcophages, des stèles, des monnaies antiques, des pierres gravées, des bijoux, de menus objets trouvés dans les fouilles. Tout son intérêt vient de ce que c'est un musée local, et qu'il y a tel ou tel document, trouvé dans la région, qui jette la lumière sur l'histoire nationale.

Spalato a été de tout temps un foyer de lumière. Siége archiépiscopal, la ville a vu se succéder dans la dignité d'archevêque les hommes les plus éminents. Le célèbre Marc-Antoine de Dominis, précurseur de Newton et de Descartes, a été archevêque de Spalato et y a laissé un grand souvenir; il vivait vers 1590. Après avoir été professeur de philosophie à l'université de Padoue, Clément VIII l'avait désigné comme archevêque de Segna, et en 1602 il fut appelé à Spalato. Philosophe, mathématicien, physicien de génie, c'était encore un homme d'un grand caractère et d'une haute énergie : il avait tenu tête aux Uscoques et s'était dévoué pour Spalato lors de la terrible peste de 1607. Sa vie est extrêmement curieuse, car il fut forcé d'abandonner et sa patrie et sa nationalité, à la suite d'une discussion avec la cour de Rome, et se retira à Venise, d'où il lança des écrits condamnés par l'Inquisition. Sir Henry Wotton était alors ambassadeur d'Angleterre à Venise; il invita Dominis à l'accompagner, et on vit l'ancien archevêque de Spalato, abjurant sa religion, écrire des pamphlets contre le saint-siége : *l'Écueil du naufrage chrétien* et *de la République ecclésiastique.*

Dominis, une fois en Angleterre, trouva un protecteur dans le souverain; et, étrange destinée! cet archevêque catholique devint bientôt doyen de l'église protestante de Windsor. Élevé au pontificat, Grégoire XV, qui avait connu personnellement et qui aimait et admirait le génie de Dominis, pensa qu'il était exalté et exaspéré par la persécution; il lui envoya l'ambassadeur d'Espagne, qui se fit un devoir de ramener à la cour de Rome un esprit aussi élevé. Dominis revint en effet et se jeta aux pieds du saint-père, abjurant son erreur. Mais le pape Grégoire mort, le sacré collége n'eut pas la même mansuétude. On accusa Dominis d'apostasie; on déclara qu'il était en correspondance avec les hérétiques, et en 1624, deux ans après son retour à Rome, il fut enfermé au fort Saint-Ange, où il mourut, dit-on, par le poison. Son corps fut brûlé en public au *Campo dei Fiori*, et on mit un exemplaire de ses pamphlets sur les bûchers.

Paysanne des environs de Spalato. — Dessin de Théodore Valério.

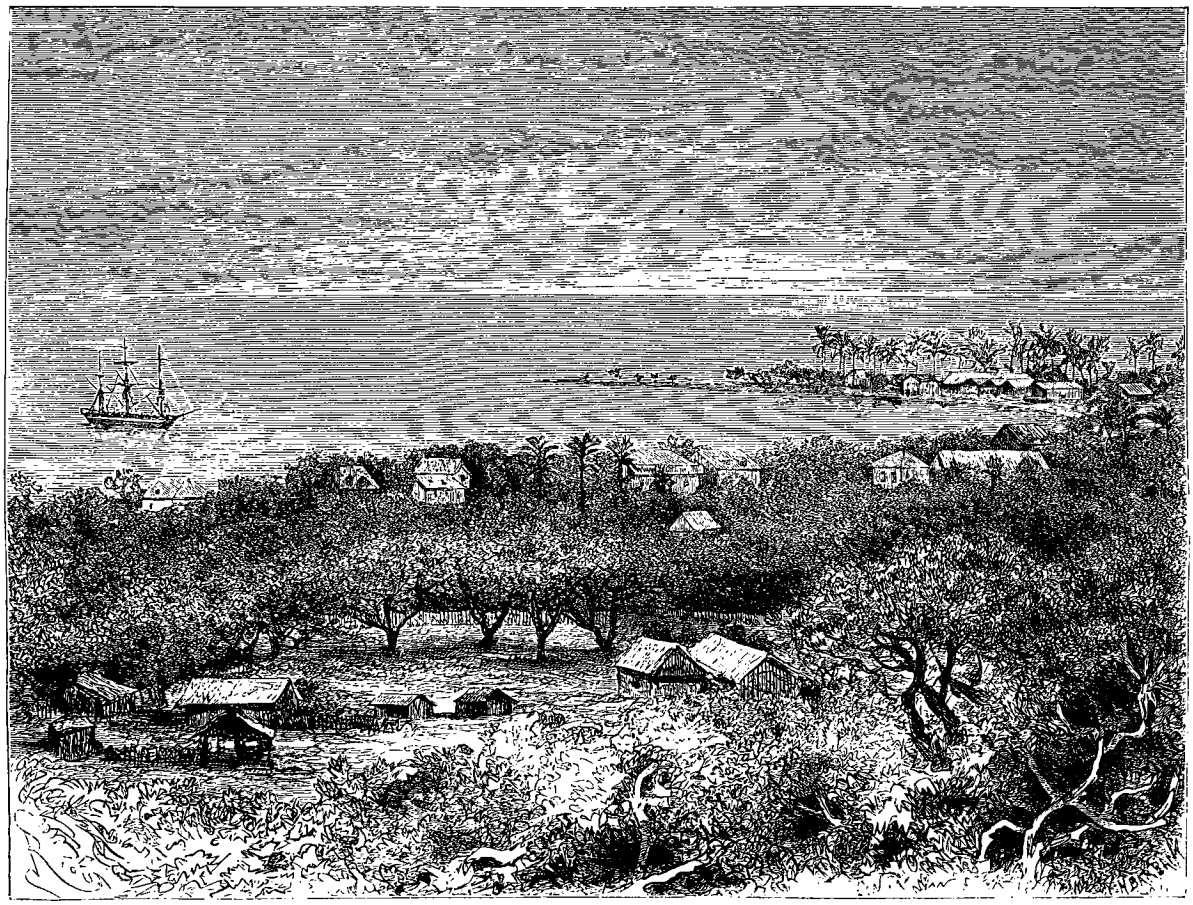
De nos jours il y a eu à Spalato des hommes très-distingués. S'ils n'y sont point tous nés, ils y ont vécu et y ont laissé leurs traces, et on ne saurait passer sous silence le nom de l'abbé Francesco Carrara et celui de l'archéologue Francesco Lanza.

Nous prenons congé du lecteur et nous arrêtons ici la seconde partie de notre voyage. Nous avons vu l'Istrie, le Quarnero et une partie de la Dalmatie; nous visiterons bientôt le reste de la province : Salone, où nous fouillerons le sol pour retrouver les ruines de la ville antique; Raguse, qu'on appelait l'Athènes de la Dalmatie; les Bouches de Cattaro, un des plus beaux points de vue du monde, et enfin Cattaro, ville étroite au fond des Bouches, adossée à la montagne Noire et séparée de Cettigné par cette *Tzerna-Gora* légendaire où les Monténégrins abritent leur indépendance.

Charles YRIARTE.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La ville et la rade de Papeete ; la pointe de Fareute et l'arsenal maritime, à droite. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

SOUVENIRS DU PACIFIQUE.

PAR M. A. PAILHÈS[1],

Enseigne de vaisseau.

1872-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'ARCHIPEL TAHITI.

I

Arrivée à Tahiti. — Panorama grandiose de l'île. — La capitale, Papeete. — Craintes de quarantaine. — Le blanchisseur Paofai. — Description de la ville. — Physionomie de la population. — Costume des indigènes. — Coiffure végétale. — Les rues de Papeete. — Les pêches de nuit. — Installation. — Notre case.

Les vents généraux, les alizés de sud-est, permettent aux bâtiments à voiles qui se rendent de l'archipel des Marquises à Tahiti de franchir en six ou sept jours les deux cent cinquante lieues marines qui séparent ces deux points. La traversée moyenne pour les mêmes navires, quand ils se rendent, au contraire, de Tahiti aux Marquises, est de dix-huit à vingt jours.

Je trouvais que notre *Vaudreuil* ne marchait pas, tant était grand mon désir de revoir Tahiti. Mon impatience était partagée par tous ceux qui, comme moi, avaient déjà relâché à Papeete. Les récits enthousiastes que nous faisions de nos différents séjours avaient trouvé crédit auprès de ceux de nos camarades qui allaient voir ce charmant pays pour la première fois.

Le cinquième jour après le départ de Taio-Hae, une énorme masse noire se profile à l'horizon. C'est Tahiti!

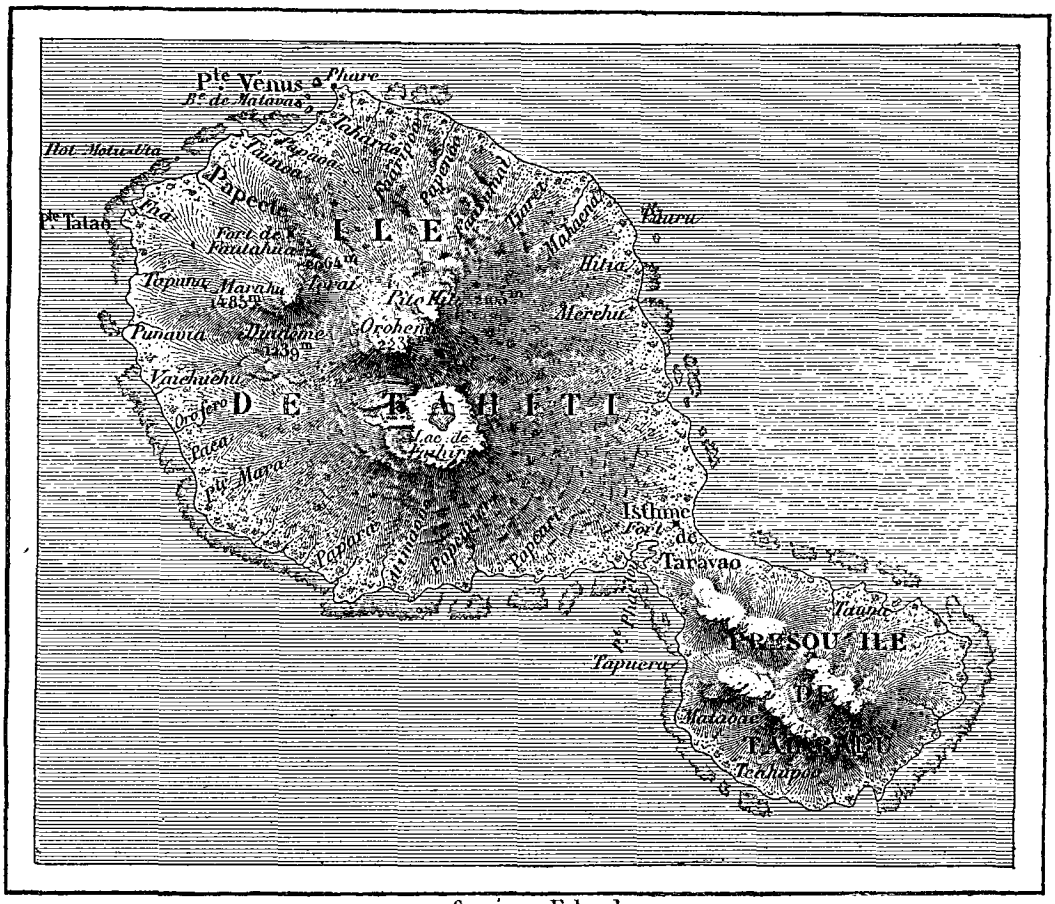
Nous sommes tous sur le pont, armés de nos jumelles, avides de jouir du spectacle grandiose qui

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'offre à nos regards. Le soleil, qui s'élance radieux de l'océan, éclaire le sommet de hautes montagnes accidentées, dont les pics fantastiquement découpés, s'élevant les uns au-dessus des autres comme autant de sentinelles géantes, tranchent sur le bleu sombre du ciel. La partie inférieure des montagnes est encore dans une demi-obscurité; leurs gorges profondes, sombres et mystérieuses, paraissent presque noires par le contraste de la clarté éblouissante qui les environne. Les tons deviennent peu à peu plus clairs, à mesure que s'élève au-dessus de l'horizon le disque resplendissant du soleil, dont les rayons éclairent enfin les brisants, couronnés d'une écume blanche qui scintille comme de l'argent liquide. A ce moment, mais pendant quelques minutes seulement, les moindres détails sont visibles : bientôt des nuages se forment, glissent rapidement sur les flancs boisés des montagnes et viennent couronner les pics aigus qu'ils masquent pendant le reste de la journée.

Une végétation exubérante s'étend depuis la base des montagnes jusqu'à la plage; les cimes immobiles des gracieux cocotiers dominent seules l'épaisse verdure qui les entoure. Droit devant nous, se montrent la pointe Vénus et la tour blanche du phare placé sur son extrémité sablonneuse. Une baleinière, montée par des indigènes, nous apporte le pilote, qui nous



Gravé par Erhard

dirige très-habilement dans la passe difficile et tortueuse de Tanoa. Les bancs de corail qui la limitent des deux côtés sont balisés au moyen de vieux canons. La pointe de Fareute[1] doublée, le chenal s'élargit; le bassin, uni comme un miroir, qui forme la rade de Papeete s'ouvre devant nous. Charmant spectacle que celui qui s'offre à nos regards, avides de tout voir à la fois! Je renonce à le décrire : tout tableau serait pâle et insuffisant, même sous la main d'un maître en l'art de peindre par les mots.

« Bâbord, mouillez! » L'ancre tombe; les anneaux de la lourde chaîne, qu'enveloppe un épais nuage de rouille, se déroulent rapidement avec fracas; bientôt notre *Vaudreuil* est immobile. Nous espérons tous que c'est pour quelque temps.

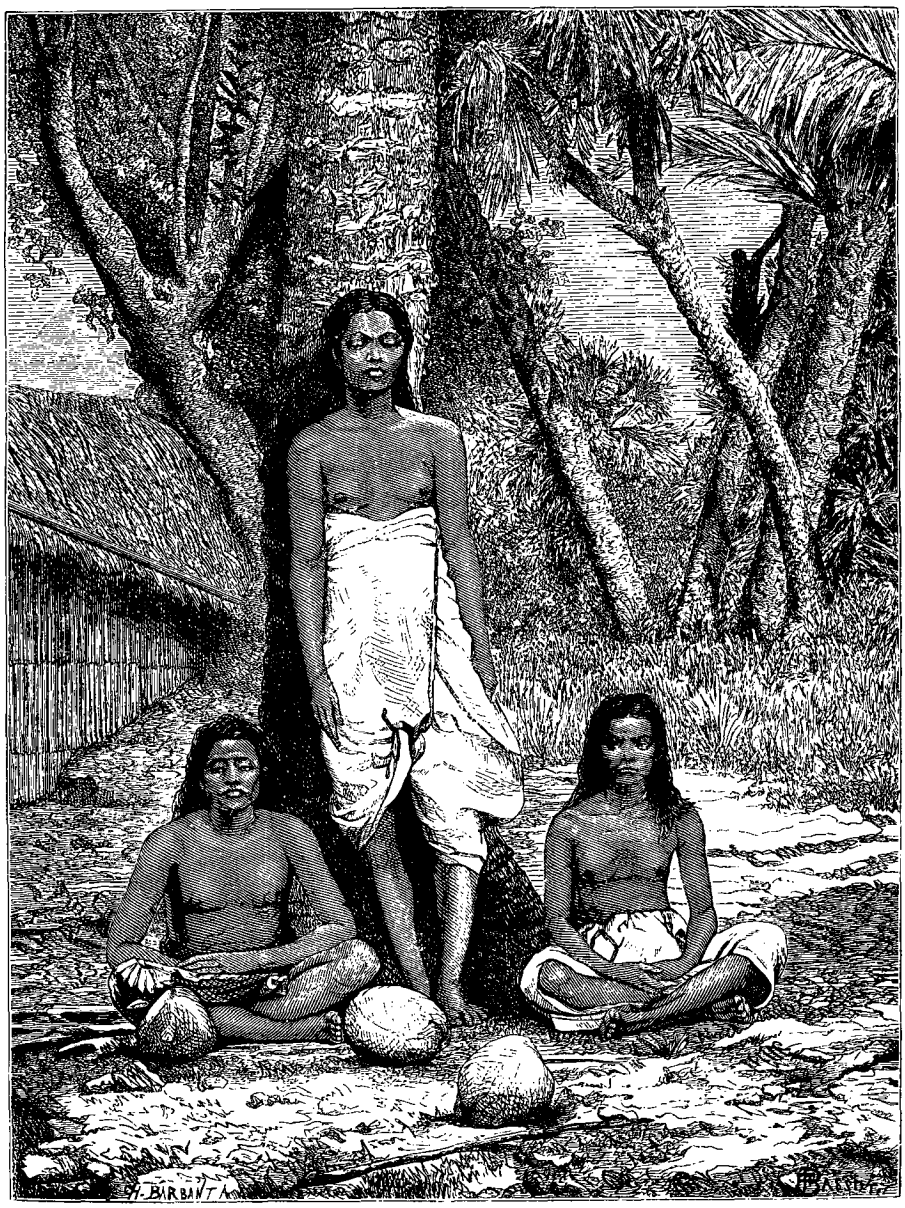
L'arrivée d'un bâtiment de guerre est toujours un événement à Papeete; la ville en retire profit et distraction. Les indigènes oisifs (et ils sont nombreux), les femmes surtout, ne manquent jamais d'accourir sur le quai pour assister au mouillage. Le sémaphore, construit sur la colline qui limite Papeete vers l'intérieur, avertit longtemps à l'avance de la présence d'un navire dans les environs de cette partie de l'île. « En vue! » On attend alors avec anxiété les signaux qui indiqueront la nationalité et la nature du bâtiment. Si c'est un navire de guerre (*manua*, corruption de l'an-

1. Voy. pour la prononciation des noms indigènes la note de la page 242, 745e livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glais *man-of-war*), la joie est grande; on espère bien que les officiers dépenseront de l'argent. Vite, on rentre chez soi : un brin de toilette ne nuit jamais et il s'agit de plaire.

Papeete, capitale des établissements du protectorat, est située dans la partie nord-ouest de l'île. Son port large et sûr est accessible pour des bâtiments de toutes dimensions. On y pénètre par trois passes. Celle de Papeete même, qu'on appelle aussi grande passe, au nord, est la plus fréquentée; son entrée, située un peu à l'ouest de la ville, a soixante-dix mètres de largeur; sa longueur, très-peu considérable, est de quatre-vingts mètres environ. Les fonds y sont de treize mètres, excepté sur un petit banc qu'il est facile



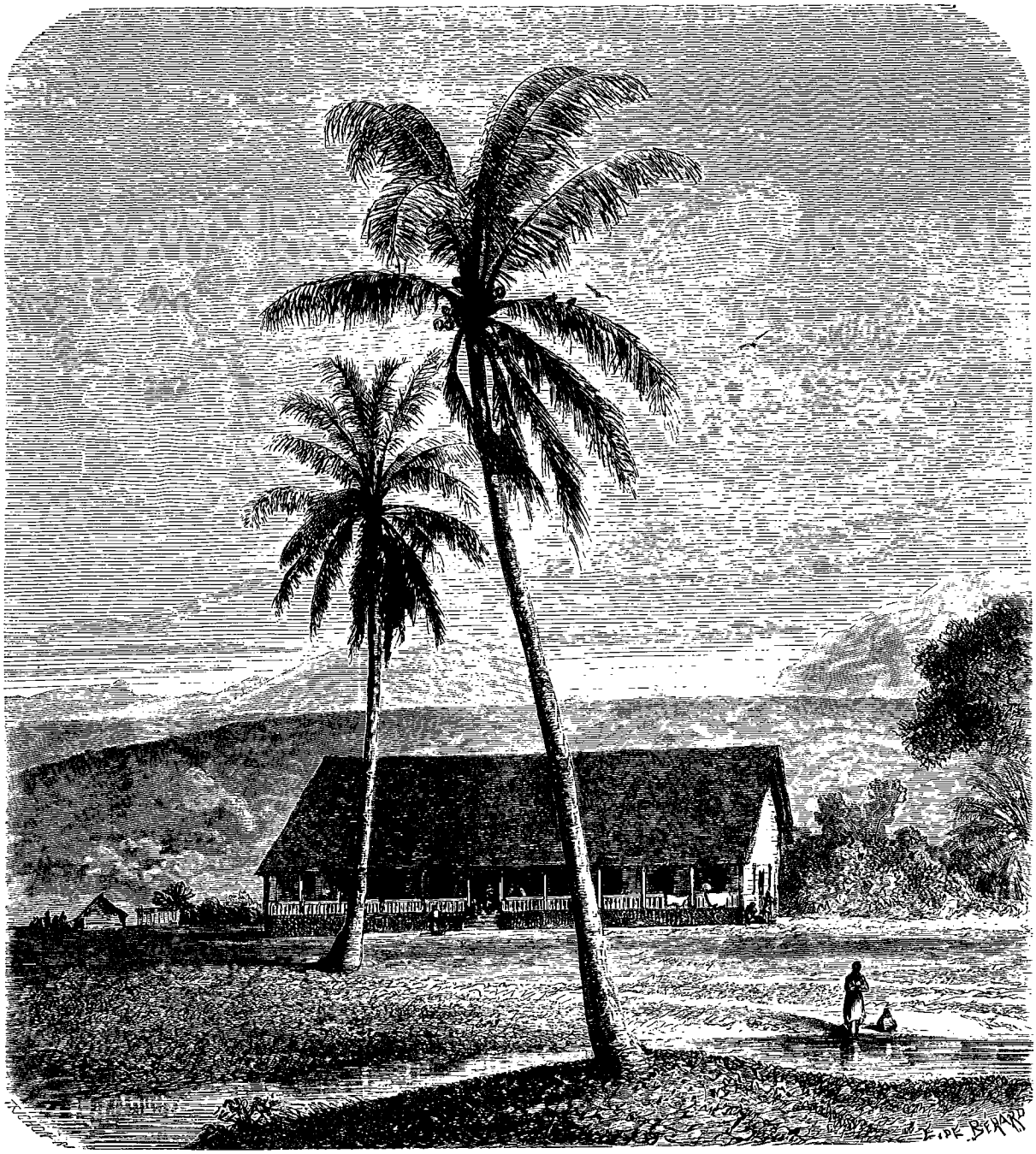
Jeunes filles de Tahiti. — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie.

d'éviter au moyen de balises bien visibles placées à terre. La passe de Tanoa, à l'est, que nous venons de prendre, est commode à l'entrée, mais le chenal long et tortueux est parcouru difficilement par de grands navires. Enfin, à l'ouest, se trouve une troisième passe, celle de Tapuna, que les petits caboteurs seuls fréquentent.

Je reviens à notre mouillage. Que se passe-t-il? L'affreux pavillon jaune est hissé au mât de misaine; notre commandant parle avec animation au pilote. Ce dernier, qui est habituellement chargé de donner l'entrée aux navires, d'après les déclarations qu'il reçoit du capitaine ou du médecin du bord, comprend de travers ce que lui dit notre excellent docteur; il va nous envoyer le médecin sanitaire. Pourvu que ce dernier soit en ville!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Le *Vaudreuil* est entouré de nombreuses pirogues chargées de fruits qui n'attendent que le signal d'accoster pour couvrir notre pont de leurs cargaisons succulentes. Les blanchisseurs de navires sont tous là, prêts à s'arracher le linge des officiers et du commandant. Je vois dans le nombre celui que j'ai honoré de ma confiance à mon premier passage, avec la *Sibylle*, le gros Paofai, auquel je demande, du haut de l'échelle de côté, s'il me reconnaît. Il répond sans hésiter qu'il allait me demander de mes nouvelles au mo-

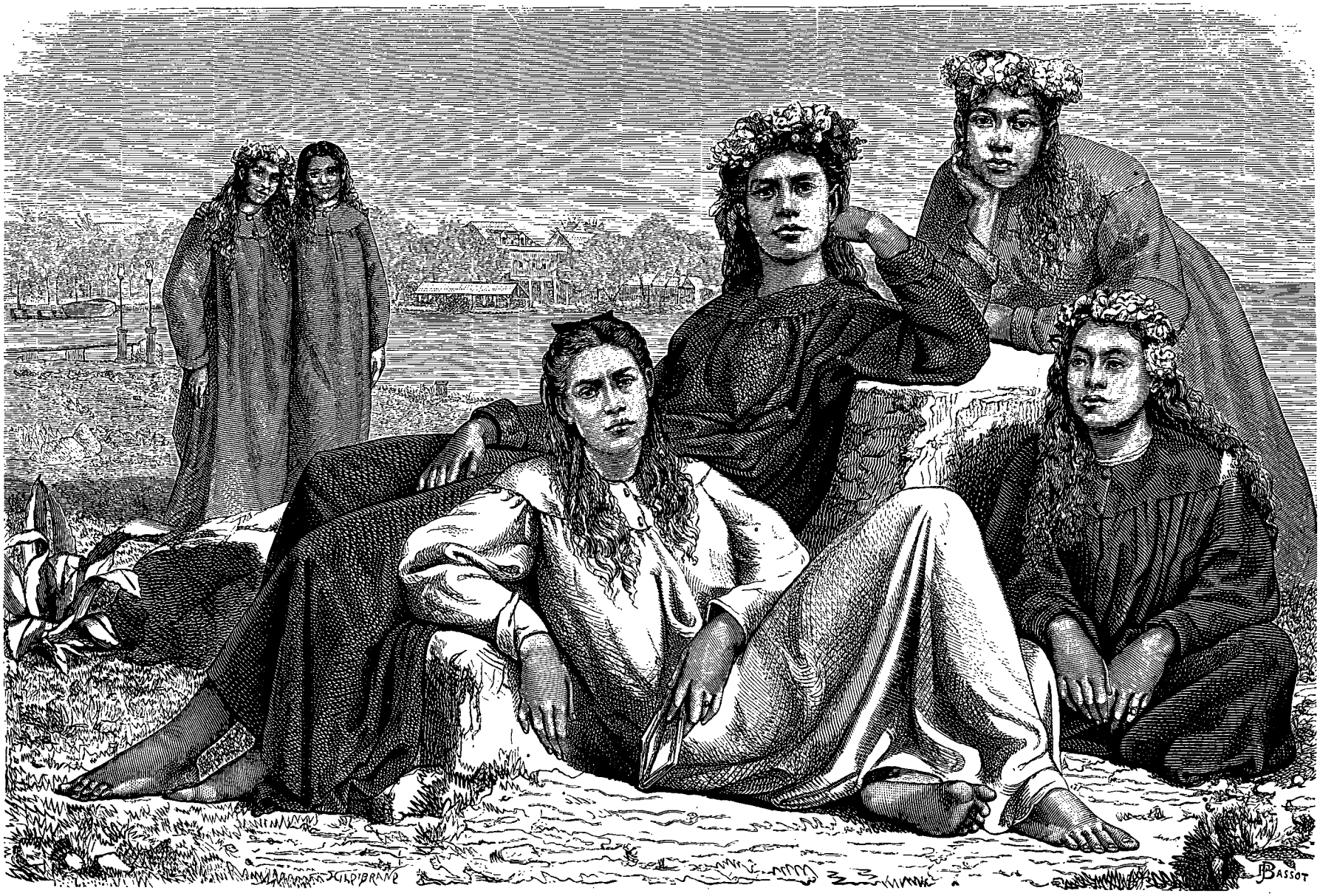


Case européenne, à Tahiti. — Dessin de Bérard, d'après une photographie.

ment où je lui ai adressé la parole, mais il assure m'avoir vu à bord d'un bâtiment sur lequel je n'ai jamais été embarqué. Mes camarades et moi rions beaucoup de son effronterie ; il affirme à tout le monde que je me trompe, ce qui redouble notre hilarité.

Le canot de la Santé accoste et, après une courte explication entre notre docteur et son collègue, le pavillon de quarantaine est amené aux cris de joie de tous les indigènes qui, en un clin d'œil et sans qu'on puisse s'opposer à leur brusque irruption, montent à bord avec leurs paniers de fruits. Je fuis le spectacle très-animé du marché qui s'établit sur le pont, et je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Jeunes femmes de Tahiti. — Dessin de F. Bassot, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

descends au carré où Paofai me suit pour me prier de lui donner mon linge, ce que je fais sans lui en vouloir aucunement de son audace passée.

La ville de Papeete, capitale du petit État tahitien, centre du gouvernement de notre protectorat, lequel s'étend sur Tahiti et sa voisine Moorea, les Tuamotu, l'archipel Tubuai, etc., est bâtie entre la plage de la baie et les collines rapprochées qui forment le premier plan des hauteurs de l'île. Comme je l'ai déjà dit, le sémaphore du port est placé sur une de ces collines. La ville commence dans l'est à la pointe sablonneuse de Fareute, où se trouve notre petit arsenal maritime. Les maisons se succèdent le long de la plage, jusque dans le voisinage de la batterie de l'*Embuscade*, qui est destinée à défendre la grande passe.

Sur la plus grande partie de ce parcours se trouvent des quais. Le fond est considérable très-près de terre : aussi les grands navires peuvent-ils s'amarrer directement sur ces quais, position très-commode, qui supprime à bord des bâtiments de guerre le service désagréablement régulier des embarcations. Une jolie fontaine, qui sert d'aiguade, amène sur le quai, au moyen de tuyaux en fer, l'eau excellente d'un des nombreux petits ruisseaux qui traversent Papeete. On débarque, en général, tout près de la fontaine, au centre de la ville. Non loin de là, s'élève un élégant édifice dans lequel sont réunis les magasins des vivres de la marine et la manutention.

Les façades des maisons de la plage sont ombragées par les beaux arbres qui garnissent les deux côtés de la route. Les magasins des grands commerçants sont naturellement installés en ce point. Les rues qui conduisent dans l'intérieur de la ville viennent aboutir au quai. Prenons l'une d'elles, celle qui débouche devant la fontaine, si vous voulez. Le décor change. On pénètre immédiatement dans une espèce de vaste jardin; les larges rues de Papeete, se coupant à angle droit, en représentent les allées. Ces avenues sont des endroits charmants pour s'y promener le soir, lorsque la chaleur du jour commence à tomber. Je voudrais analyser les sensations que m'a fait éprouver pendant mon séjour la vue de ces tableaux d'une beauté pittoresque presque unique au monde, et je ne puis trouver les expressions qui pourraient donner à mes lecteurs une juste idée de la coquetterie, de la splendeur, de la perfection, de l'harmonie générale des scènes qui s'offrent de tous côtés aux regards délicieusement ravis.

Et les naturels! Comme ils animent bien ce gracieux spectacle! Les femmes, avec leur démarche dégagée, portent des robes aux vives couleurs, blanches, vertes, rouges ou bigarrées, suivant le goût personnel de chacune d'elles, qui est invariablement bon; ces étoffes éclatantes flottent librement en leur procurant une fraîcheur agréable. Leurs tresses noires, luxuriantes, sont ornées d'une couronne de *pia* gracieusement tressée, dont la couleur jaune pâle, au reflet doré, contraste avec l'ébène de leur longue chevelure; le sourire anime leurs traits; leurs voix chantantes, gazouillantes, sont remplies de douces cadences. Tout, cela est mis en relief par les rayons brisés, éparpillés, de la lumière verte qui éclaire les avenues ombreuses. Quel tableau pour un artiste!

Le costume habituel des indigènes se compose d'une pièce d'étoffe en cotonnade de couleur ayant la forme d'un long rectangle. Cette partie du vêtement, appelée *pareu*, remplace la jupe pour les femmes, le pantalon pour les hommes. On place un des bords du *pareu* au-dessus des hanches, puis on l'enroule sur le corps en serrant fortement les tours; le bout libre est engagé entre la peau et les plis serrés de l'étoffe. Le bord inférieur du *pareu* atteint la cheville. Par-dessus ce vêtement, les femmes mettent une longue robe montante, sans corsage, semblable à un peignoir fermé; les hommes, une chemise de confection européenne, qui flotte librement.

En général, les Tahitiennes vont tête nue, leurs longs cheveux ornés de la fleur blanche du *tiare* et séparés en deux tresses tombant sur les épaules. Le *horo* est un gracieux ornement que les femmes, et quelquefois les jeunes gens élégants, les *fáieie*, comme on les appelle, mettent derrière l'oreille ou dans les cheveux. Il se fabrique avec une baguette fine de dix à quinze centimètres de longueur. A l'une des extrémités de cette baguette, on attache, une à une, les petites feuilles odorantes et inaltérables d'une orchidée, le *maire*, qui croît sur les montagnes. On forme ainsi une touffe verte de deux à trois centimètres de diamètre. L'extrémité libre de la baguette est fichée ensuite dans le tube de la corolle de la fleur si parfumée du *tiare* (*gardenia tahitense*). Cette fleur encadre et fait ressortir la verdure du *horo;* ses sept pétales blancs s'épanouissent en étoile tout autour.

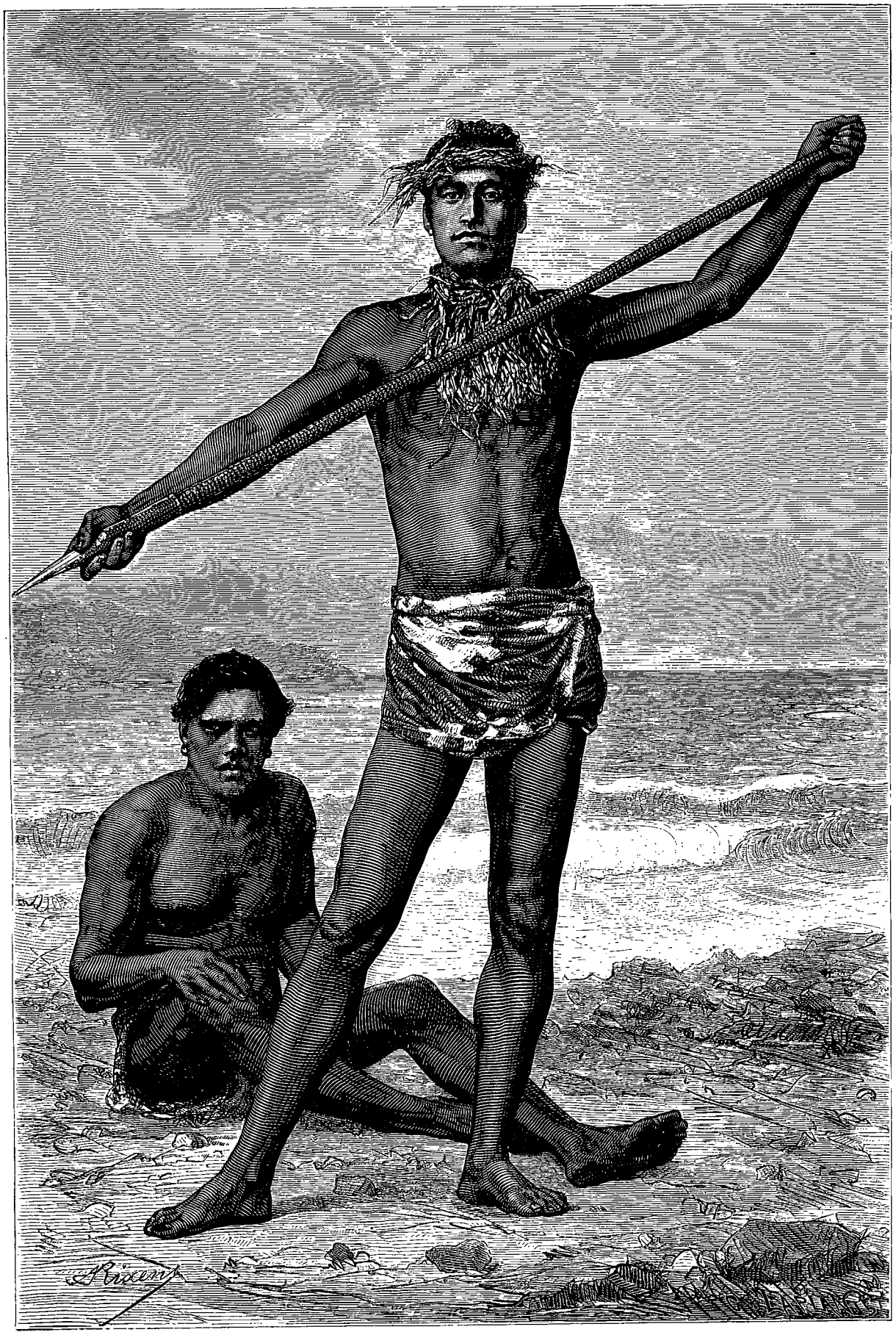
Le bourgeon terminal du cocotier, composé de jeunes feuilles blanches et tendres, sert aussi à fabriquer un gracieux ornement pour la tête. Les Tahitiennes enlèvent avec beaucoup d'adresse l'épiderme des feuilles du bourgeon et en font des panaches légers, appelés *revareva*, qui produisent le meilleur effet sur leur chevelure noire. L'ornement habituel de la tête, pour les indigènes des deux sexes, est le *hei*, couronne de fleurs et de verdure.

Pour aller au soleil, les femmes mettent des chapeaux de paille fabriqués dans l'Amérique du Sud, et, les jours de fête, des chapeaux confectionnés dans le pays avec l'écorce rouie des longues hampes florifères du *pia* (*tacca pinnatifida*). Le chapeau panama est aussi porté par les hommes.

En général, les indigènes vont pieds nus; les élégantes mettent cependant, dans les grandes circonstances, des bas et des bottines; mais il n'est pas rare de les voir enlever ces instruments de torture, qu'elles portent alors à la main. Les Tahitiens riches, à l'occasion des cérémonies publiques, s'habillent complétement à l'européenne.

Les rues de Papeete sont très-animées pendant la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêcheurs tahitiens. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuit. Quel bruit, quel mouvement, quelle joie, à partir de huit heures du soir!

Malheureusement, cette gaieté est due souvent à une cause très-fâcheuse, à l'ivresse, qui est devenue le vice habituel de la race indigène. Si, aux excès alcooliques, nous joignons la débauche, la mauvaise hygiène, on s'explique facilement l'absence de vieillards, bien vite remarquée des étrangers.

Malgré ces causes de décadence, la race océanienne n'a rien perdu à Tahiti de son type primitif. Ce sont toujours ces beaux et vigoureux athlètes dont Cook, Quoy, Lesson, Dumont d'Urville, et tant d'autres, nous ont si bien tracé le portrait. Les femmes sont restées ces sirènes gracieuses, au langage doux et cadencé, insouciantes, oisives, vivant au jour le jour, n'existant que pour le plaisir, se couronnant de fleurs, qui avaient fait donner à Tahiti, par Bougainville, le nom de Nouvelle-Cythère.

Si le spectacle qu'offrent le soir les rues est curieux, l'aspect que présente souvent la rade, au même moment, n'est pas moins digne d'attention. Lorsque les nuits sont calmes et sombres, les Kanaques vont pêcher près des récifs; la petite pirogue glisse lentement et sans bruit sur la mer tranquille. A l'avant, le corps légèrement penché au-dessus de l'eau, l'œil attentif, le bras droit levé pour frapper, se tient le pêcheur, ayant dans la main gauche une torche appelée *rama*, faite de roseaux secs (*aeho*); dans le fond, un camarade dirige l'étroite pirogue au moyen de sa pagaie. Bien souvent, tout le contour extérieur de la baie est ainsi illuminé par les torches rouges des pêcheurs.

Nos ordres viennent d'arriver par le courrier; le *Vaudreuil* reste attaché pendant quelques mois au service local. Je songe donc à m'installer à terre. Un de mes camarades du bord s'associe à moi pour louer une case. Celle que nous prenons est située au pied de la colline du sémaphore.

Les constructions européennes de Papeete sont généralement en bois; dans le but de diminuer l'humidité, le plancher est élevé de quelques pieds au-dessus du sol, au moyen de piliers en maçonnerie. La maison que nous louons est entourée d'un vaste enclos que limite une barrière en bois; une vingtaine de grands cocotiers, aux fruits savoureux, sont plantés çà et là. Il ne nous manque rien, pas même une salle de bain, un peu rustique, je dois l'avouer, mais le luxe est inutile ici. Les maisons comme la mienne, non fixées au sol, sont très-faciles à déplacer tout d'une pièce. Je me rappelle avoir vu une rue de Papeete complétement obstruée par une maison que son propriétaire changeait de place.

Les cases indigènes sont peu nombreuses dans l'intérieur de la ville. Elles sont, en général, spacieuses, bien aérées et propres. Les murailles, formées par des bambous serrés, sont peu élevées; le sol, préalablement battu, est recouvert de nattes.

Les lits sont d'un usage à peu près général; ils sont bas et fort larges. Le cadre est formé par un treillis en *nape*, corde faite avec la bourre du coco, sur lequel on met une paillasse remplie de feuilles sèches de bananier et un matelas garni de coton ou de la houppe des fruits du fromager. Quatre montants verticaux en bois fixés aux coins du lit servent à le garnir d'une gaze légère, précaution indispensable, car les moustiques, ces buveurs de sang, sont très-nombreux et très-voraces.

II

Aspect général de l'île. — Sa formation géologique. — Nature du sol. — Invasion funeste du goyavier. — Le district de Faá. — Culture du café. — Les districts de Punavia, de Paca, de Papara, d'Atiamaono. — Plantation de coton.

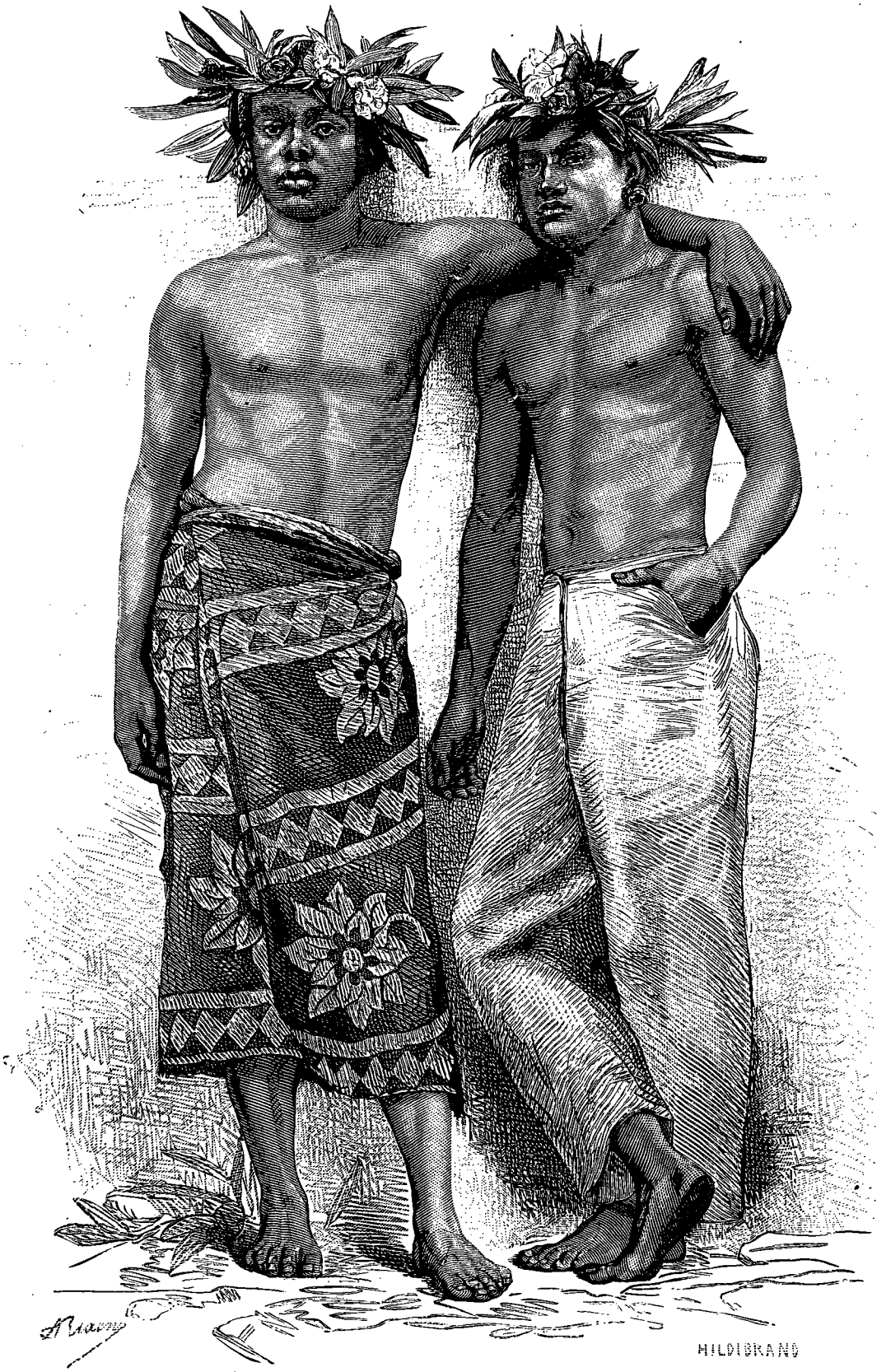
L'île Tahiti se subdivise en deux parties inégales bien distinctes, Tahiti et la presqu'île de Taiarapu, reliées entre elles par un isthme d'un peu plus de deux kilomètres de largeur, dont la plus grande hauteur au-dessus du niveau de la mer est de quatorze mètres, au point où se trouve le fortin de Taravao. Chacune de ces parties est à peu près circulaire. De hautes montagnes, produit d'un soulèvement volcanique, en occupent le centre : les plus élevées sont, dans Tahiti, l'Aorai (deux mille soixante-quatre mètres) et l'Orohena (deux mille deux cent trente-six mètres); dans Taiarapu, le Niu (mille trois cent vingt-quatre mètres).

Ce soulèvement volcanique paraît être le même que celui qui fit émerger, au-dessus des eaux Moorea, les îles Sous-le-Vent, les Gambier, Tubuai, et peut-être d'autres archipels de la Polynésie. Il n'a pas été aussi complet dans les Tuamotu, et ce sont les coraux qui, en s'établissant sur le bord des cratères, arrivés presque à la surface de l'eau, ont donné naissance à ces îles basses où le lagon intérieur marque l'emplacement même des cratères.

Le sol de Tahiti, pierreux et dur au sommet des montagnes, est souvent, sur les plateaux intermédiaires, formé de masses d'argile; mais, en revanche, dans les vallées et sur le bord de la mer, une épaisse couche de terre végétale le recouvre et le rend propre à toutes les productions tropicales. Cette bande de terrain féconde qui s'étend le long de la mer est plate; quelquefois très-étroite, elle prend, en quelques endroits, près de trois kilomètres de largeur. Elle repose sur les coraux. Elle peut fournir à l'agriculture une superficie d'environ vingt-cinq mille hectares.

Toute cette partie plate et fertile de l'île a été littéralement envahie par le goyavier (*psidium pyriferum*), *tuava*, en tahitien. Il y constitue des bois touffus qui détruisent les autres plantes, même les vieux et gros arbres au pied desquels il pousse avec une incroyable vigueur. Ce végétal, dont l'introduction ne remonte qu'à l'année 1815, couvre déjà les montagnes jusqu'à une hauteur de six cents mètres au moins. Dans les vallées, il prend des proportions arborescentes, tandis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tahitiens. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

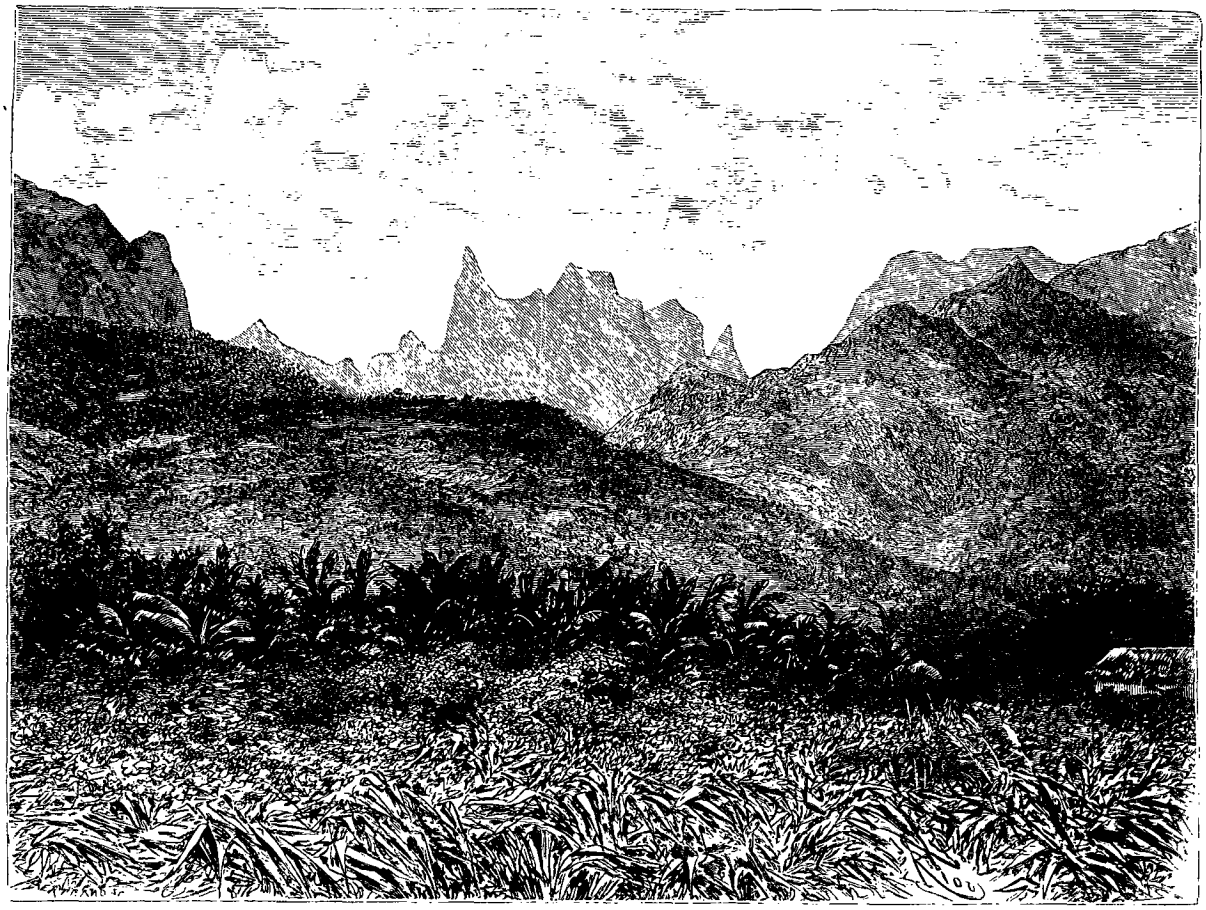
que, dans les régions montagneuses, il ne dépasse guère celles d'un arbrisseau. Sa croissance rapide pendant la saison des pluies et son active propagation par les animaux qui se nourrissent de ses fruits, en font un véritable fléau, qui rend les défrichements très-coûteux et très-pénibles.

La superficie totale de Tahiti est de cent quatre mille deux cent quinze hectares; celle de Moorea est de treize mille deux cent trente-sept hectares.

Une ligne de récifs coralligènes entoure presque partout l'île.

Quittons Papeete en nous dirigeant vers l'ouest. Nous ne tarderons pas à traverser le district de Faá, où ont été essayées les premières cultures de café; elles sont aujourd'hui en plein rapport et leur produit est d'une remarquable qualité. La reine, un Français, M. B..., et les indigènes y ont entrepris des plantations considérables de cocotiers.

Le Punaruú, une des plus grandes rivières de l'île, se jette à la mer dans le district de Punavia. La vallée que traverse ce cours d'eau a été, en 1845, le théâtre d'un des plus vifs combats que nous ayons livrés aux indigènes. Elle aboutit au centre de l'île, au Maiao ou Diadème (mille deux cent trente-neuf mètres), et



Le Diadème. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

communique, par là, avec les vallées de Fautahua et de Papenoo. A Tapuna, dans le même district, se trouve un petit port où l'on a accès par la passe du même nom, dont nous avons déjà parlé.

Plus que dans le district de Punavia, on trouve dans celui de Paea de jolies rivières, de belles terres. Aussi y a-t-il plusieurs habitations européennes.

Papara, un des districts les plus considérables et les plus peuplés de l'île, et son voisin Atiamaono, par l'étendue des terres cultivables qu'ils renferment, sont appelés à une grande richesse future.

Il y a quelques années, une compagnie anglaise, représentée à Tahiti par M. W. Stewart, fonda dans le district d'Atiamaono un vaste établissement agricole pour la culture du coton.

Un convoi d'un millier de coulies chinois fut transporté sur les terres concédées à la compagnie. Quelques centaines d'immigrants, recrutés dans l'archipel de Cook, étaient à l'œuvre depuis quelque temps. A l'arrivée de ce nombreux convoi, la plantation fut organisée sur une vaste échelle.

On y entre sur un pont en bois, d'un style prétentieux, jeté sur une rivière que les grosses pluies de l'hivernage transforment, comme toutes celles de l'île, en torrent impétueux. Les habitations des indigènes de l'archipel de Cook, élevées au-dessus d'une plate-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

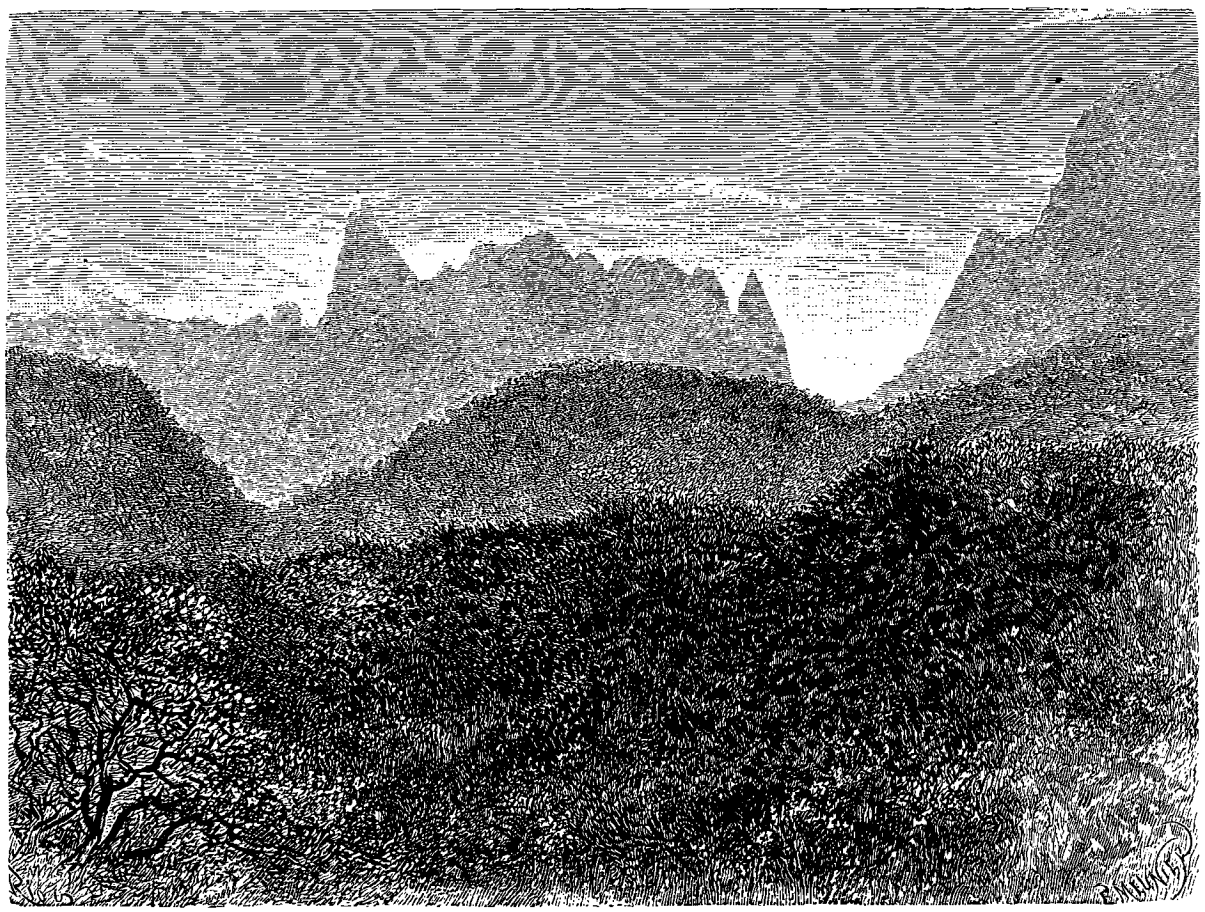
forme supportée par des poteaux, mises en communication avec le sol au moyen d'une longue échelle, qu'on peut retirer à volonté, attirent l'attention des visiteurs. J'ai retrouvé ce genre de constructions dans plusieurs des archipels de la Polynésie centrale, spécialement dans la jolie petite île Rotumah. Sans aucun doute, il y a eu à l'origine un but d'utilité dans l'emploi de ce genre d'architecture. Un naturaliste ou un philosophe pourrait nous donner l'explication de ce cas d'instinct héréditaire.

A l'époque de mon second passage à Tahiti, l'importance de la plantation avait beaucoup diminué; les Chinois, au terme de leur engagement, s'étaient établis pour leur compte.

III

District de Mataiea. — Le lac Vaihiria. — Magnifiques bois d'orangers. — Autres districts. — Commerce d'oranges. — Le vin d'oranges. — Arbres indigènes. — Animaux dangereux. — Le cent-pieds et le scorpion.

Reprenons notre course autour de l'île. Dans le district de Mataiea, Papeuriri a un bon port. Cette heureuse disposition, jointe à des conditions semblables à celles que présente Papara, y a amené de



Vue du Diadème prise de la route de Pentahua. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

bonne heure quelques colons. Ce district est riche en oranges et en envoie une grande quantité à San Francisco; on y trouve la vallée et la rivière Vaihiria. A l'extrémité de la vallée, à quatre cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer, on rencontre un lac circulaire d'environ un demi-kilomètre de diamètre, entouré de tous côtés de hautes et sévères montagnes. Il n'a aucune issue apparente vers la mer; l'eau y est froide et profonde[1]. C'est probablement encore un cratère éteint, indépendant du grand cratère central, indiqué par les montagnes de Papenoó. Pour quelques personnes, la formation de ce lac est due à un éboulement qui a fermé la vallée et intercepté ainsi les cours d'eau qui auparavant se rendaient à la mer. Le fond de la vallée du lac est fermé par le pic Tetufera et le pic Purau. L'excursion au lac est difficile, périlleuse même. En 1847, une célèbre voyageuse, Mme Ida Pfeiffer, a fait cette fatigante ascension.

Vers Papeari, le terrain devient un peu marécageux, puis très-montagneux, et l'on arrive à Taravao par une route bordée de magnifiques bois d'orangers. Les environs de Taravao sont peu peuplés : un colon français

1. La température des eaux du lac a été trouvée de dix-neuf degrés centigrades; celle de l'air était de vingt degrés; la profondeur du bassin qu'il remplit est de dix mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui tient en même temps une auberge fréquentée par les soldats du petit fort, s'y livre à l'élève du bétail. Du fort, on découvre à l'ouest le port Phaéton, qui pourrait abriter de nombreux navires. Sa position sous le vent de l'île et les difficultés des passes étroites qui y donnent accès, diminuent beaucoup l'importance de ce vaste bassin.

Au delà de Taravao, dans la presqu'île, se trouvent, à l'ouest, les districts de Toahotu, de Vairao, de Mataoae et de Teahupoó; à l'est, sont ceux d'Afaáhiti, de Pueu et de Tautira. Ce dernier district est un des plus grands et des plus peuplés Une belle rivière descend des montagnes du centre de la presqu'île et forme à son embouchure un bon port. Pueu offre aussi un abri aux navires de petit tonnage. Ces deux districts font un grand commerce d'oranges.

En revenant de Taravao à Papeete par l'est, on trouve d'abord le district d'Hitiaá. Il y a là encore un très-bon port, des bois de construction, de très-belles vallées cultivables; les rivières y sont larges et profondes jusqu'à une assez grande distance de la mer. On construit à Hitiaá quelques petites embarcations; le commerce des oranges y est très-considérable.

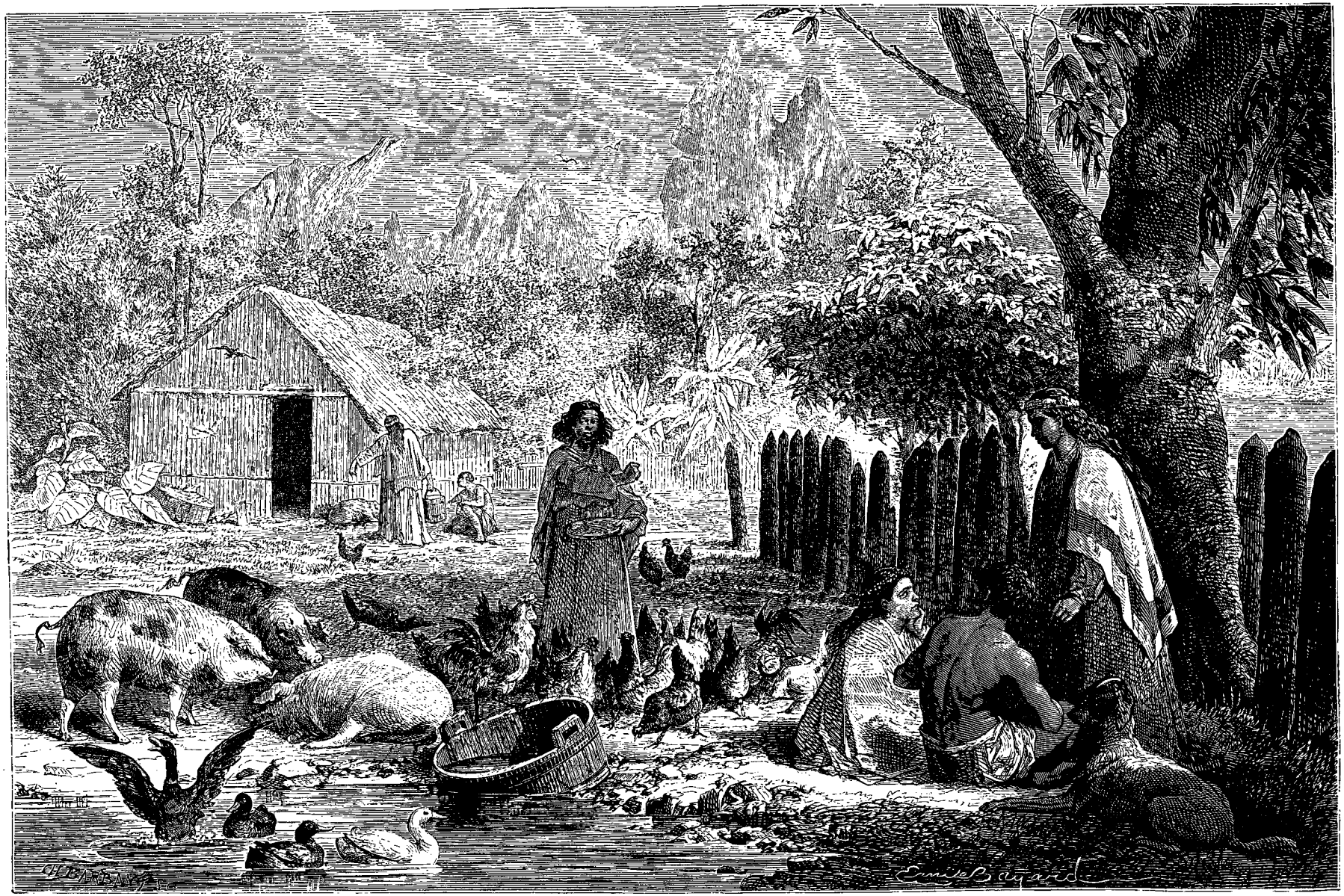
Ces fruits font l'objet d'un trafic important entre l'archipel Tahiti et San Francisco. On les achète au

Habitations des indigènes de l'archipel de Cook employés sur la plantation d'Atiamaono. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

prix de vingt-cinq francs le mille, payables, le plus souvent, en marchandises; ils sont revendus deux cents ou trois cents francs. Malgré les pertes résultant nécessairement de la traversée, environ cinquante pour cent, on en retire donc un assez beau bénéfice. L'oranger, introduit par Cook, qui planta quelques sujets dans le voisinage de la pointe Vénus, n'est l'objet d'aucune culture. Les fruits sont expédiés dans des caisses rectangulaires très-légères, faites avec des branches décortiquées de *purau;* l'air circule librement dans les intervalles qui séparent les branches les unes des autres.

Les Tahitiens font une consommation prodigieuse d'oranges. Ils préparent aussi avec le suc du fruit une boisson fermentée (*áva anani*), appelée vin d'oranges par les Européens. Cette préparation, sévèrement interdite par l'autorité française, à cause des excès de toute nature dont elle est l'occasion ou le prétexte, se fait en cachette, dans un endroit retiré des montagnes ou au fond d'une vallée. Deux ou trois jours avant la date fixée pour la réunion, quelques indigènes se rendent furtivement au lieu convenu, afin de préparer le breuvage enivrant. Lorsque l'opération est terminée, hommes et femmes se rendent, un à un, pour ne pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Une case indigène à Tahiti. — Dessin de E. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éveiller l'attention, vers le lieu du rendez-vous, en suivant des sentiers ignorés des *mutoi*. Mais, en dépit de toutes ces précautions, il est très-rare que ces derniers n'aient point connaissance ou soupçon du délit. Ils tombent à l'improviste au milieu de l'assemblée et mettent un terme aux scènes de débauche brutale qui suivent toujours l'ivresse que donne la liqueur bue à profusion. Les délinquants vont achever en prison (*fare áuri*, maison de fer) la nuit commencée dans le désordre.

Le district de Mahaena, plus petit que celui d'Hitiaá, auquel il ressemble beaucoup, a été, en 1845, le théâtre d'un sanglant combat. Le district de Tiarei et celui de Papenoó, le plus grand de Tahiti, viennent ensuite. La vallée de Papenoó s'étend jusqu'au pied des plus hautes montagnes. La rivière qui coule dans le fond de cette vallée est la plus considérable de toutes celles de l'île; le passage en est dangereux à l'époque des grandes pluies. La route de Papenoó à Tiarei est fort difficile : en quelques points, ce n'est plus qu'un sentier tracé sur le flanc escarpé de la montagne. Le récif disparaît de Tiarei à la pointe Vénus; aussi plus de ports ni même de mouillage.

En se rapprochant de Papeete, on arrive à Mahina, dont le village central se trouve à la pointe Vénus. C'est dans le port appelé Matavai, qui est à l'ouest de cette pointe, que les premiers navigateurs venus à Tahiti ont débarqué. Le terrain est un peu sablonneux à Mahina; il devient meilleur à Arue, petit district attenant à celui de Pare.

Un peu avant d'arriver à Papeete, on traverse les vallées de Pirae et d'Hamuta, où l'on trouve quelques belles plantations, puis celle de Fautahua. Un chemin pittoresque et accidenté remonte cette dernière pour arriver à un petit fort placé sur un rocher qui la barre. C'est le combat de Fautahua qui a terminé nos luttes avec les indigènes. La température est fraîche à Fautahua; on y a essayé avec succès la culture de quelques fleurs et fruits d'Europe.

La végétation de l'île, bien que riche et puissante, est peu variée. Cependant le *tamanu* et le *miro* ou bois de rose, l'un et l'autre si beaux et si durs, le *tiairi* ou bancoulier, le bois de fer, le sandal, le *purau*, remarquable par ses nombreux usages, sont originaires du pays. L'arbre à pain, le *taro* et le cocotier nourrissent les indigènes, et ce dernier, par l'huile qu'il fournit, devient un objet d'immense commerce pour toutes les îles de la Polynésie. Le sandal (*ahi*) est très-rare et peu odorant à Tahiti. La poudre qu'on obtient avec ce bois est très-recherchée par les femmes pour confectionner le *monoi*. Ce sont les îles voisines qui le fournissent. L'oranger et le goyavier ont été importés; les autres fruits des tropiques (ananas, mangue, avocat, etc.) ont très-bien réussi.

Le cent-pieds et le scorpion sont les seuls animaux dangereux qu'on trouve dans l'île. Les bois recèlent des hôtes fort incommodes, tels que le cochon sauvage, les moustiques, dont nous avons déjà parlé, et les guêpes.

Les cultures que les colons ont entreprises avec avantage sont celles du café, du tabac, de la vanille, de la canne à sucre et du coton.

Dans mes excursions, je fus frappé de l'extrême rareté des oiseaux; l'étranger qui parcourt les vallées ombreuses de l'île est étonné du silence complet qui règne dans les masses épaisses de végétation qu'il traverse. Quelques phaétons (oiseaux des tropiques), une très-petite perruche que nous avons retrouvée aux Samoa, où elle est très-commune, des martins-pêcheurs, sont les seuls habitants ailés de l'île. Le chasseur peut tuer quelques canards sauvages et des sarcelles dans les bas-fonds marécageux; sur la plage, on rencontre quelques hérons, des chevaliers et des alouettes de mer.

IV

Promenade à la pointe Vénus. — Le Diadème. — Superbe cascade. — Le tamarinier de Cook. — Le « grand trou. » — Le marché. — Spectacle curieux. — Nourriture des indigènes. — Emploi de la journée. — Passion pour les chants et la danse. — Les dîners publics.

L'une des promenades les plus faciles à faire est celle de la pointe Vénus. A mon premier passage sur la *Sibylle*, j'avais fait pédestrement cette excursion. Un de mes amis m'ayant proposé d'y retourner, j'acceptai sa proposition.

Une voiture de louage, que dirige un cocher indigène, vient nous chercher à dix heures du matin. Le soleil est brûlant, mais à l'abri du vaste chapeau de paille et du classique parasol nous trouvons la chaleur supportable. Les limites de la ville sont marquées par un épaulement en terre et un fossé qui servaient autrefois à mettre la garnison à l'abri d'un coup de main des indigènes. A petite distance de Papeete, la route traverse, sur un pont, la rivière de Fautahua. La vallée qu'elle arrose est limitée dans sa partie supérieure par deux immenses murailles granitiques taillées à pic. Dans l'intervalle qui les sépare, se dresse le sommet bizarrement découpé du Diadème. Le fond de la vallée est occupé par une superbe cascade de deux cents mètres de chute, qui s'élance d'un bassin situé à quatre cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer. La route passe ensuite devant les vallées d'Hamuta et de Pirae. C'est sur le bord du ruisseau qui coule dans cette dernière que loge Paofai, mon blanchisseur; je le rencontre portant à bord du *Vaudreuil* le linge des officiers. Entre Arue et Mahina, la route passe sur la colline Taharahi, dont le flanc, taillé à pic sur la mer, montre une coloration rouge très-marquée. Wallis et Cook nommèrent ce morne avancé cap de l'Arbre, à cause d'un arbre isolé, disparu aujourd'hui, qui en garnissait le sommet. Notre attelage fatigue beaucoup pour remonter la pente assez raide de la route. Nous descendons de la voiture, autant pour ménager es maigres haridelles qui la traînent que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par peur d'un accident. Du sommet de la colline, nous jouissons d'un coup d'œil ravissant; une brise fraîche lance avec force les lames bleues contre les épaisses murailles de corail, qu'elles viennent couvrir de flots d'écume blanche.

La voiture nous rejoint au bas de la colline, et, au bout de quelques minutes, nous faisons une entrée triomphale dans le village, dont les habitants, attirés par les vigoureux claquements de fouet dont notre automédon bronzé fatigue nos oreilles, sortent de leurs cases pour assister à notre arrivée. Une magnifique avenue, qui coupe à angle droit la route principale, vient se terminer au pied du phare, situé sur la plage de sable qui forme le point le plus nord de l'île.

Nous montons au sommet de la tour, dans la galerie qui entoure la lanterne du phare. De retour de cette ascension fatigante, mon ami et moi nous nous dirigeons vers la petite rivière qui se jette dans l'ouest de la pointe. Une dizaine de jeunes femmes, n'ayant conservé de leur costume que le *pareu*, sont occupées à la barrer avec de longues branches d'arbres garnies de leurs feuilles. En amont de ce barrage, quelques-unes de leurs compagnes battent l'eau et obligent le poisson à descendre le courant; les mains agiles des brunes pêcheuses s'en emparent, quand il est pris dans les mailles du filet primitif qu'elles ont construit.

Avant de regagner notre voiture, nous allons admirer le vénérable arbre connu sous le nom de tamarinier de Cook. Notre retour a lieu par la même route. Dans le district d'Arue, nous visitons les tombeaux des Pomare, originaires de cette partie de l'île. Un petit garçon nous sert de guide pour nous conduire à Papaoa, où est construit, près du bord de la mer, le monument funéraire de la famille régnante. Il

Avenue de bananiers à Atiamaono. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

n'offre de remarquable que les superbes arbres de fer qui l'entourent.

Plusieurs amis nous attendaient sur les bords de la Fautahua, à l'endroit que nous appelions le « grand trou. » Nous avions l'habitude de nous y baigner tous les soirs; il eût été difficile de trouver un endroit plus convenable et mieux abrité du soleil.

L'étranger qui veut jouir d'un spectacle curieux et animé n'a qu'à se lever de bonne heure et aller au marché, qui se tient sur une place, sous une construction élevée, de date récente. D'un côté, sont les tables sur lesquelles les Chinois qui habitent Papeete vendent du café au lait et du thé; de l'autre, d'immenses piles de fruits et de poisson. La nourriture des indigènes, dont la base est formée d'aliments végétaux, se composent du *fei*, du *maiore* (fruit de l'arbre à pain, *uru*), du *taro* et de l'igname. Les Tahitiens préparent aussi avec la noix râpée du cocotier une conserve aigrelette, nommée *taiero*, qu'ils renferment dans des tiges de bambou. Le poisson est leur mets favori; le marché en est approvisionné régulièrement.

Les fruits du *fei* (variété de bananier), ceux de l'arbre à pain et le *taro* sont cuits à l'étouffée sur des cailloux préalablement rougis au feu dans un trou pratiqué à la surface du sol. C'est le samedi, en tahitien, *mahana maá* (jour de la nourriture), que les Tahitiens vont dans la montagne couper les régimes du *fei*. Le fruit du *fei* est d'une couleur jaune-safran.

La journée est en général consacrée à la sieste; l'animation ne commence que vers quatre heures du soir. Les Européens vont alors au cercle, au bain; quelques cavaliers et deux ou trois attelages traversent la ville.

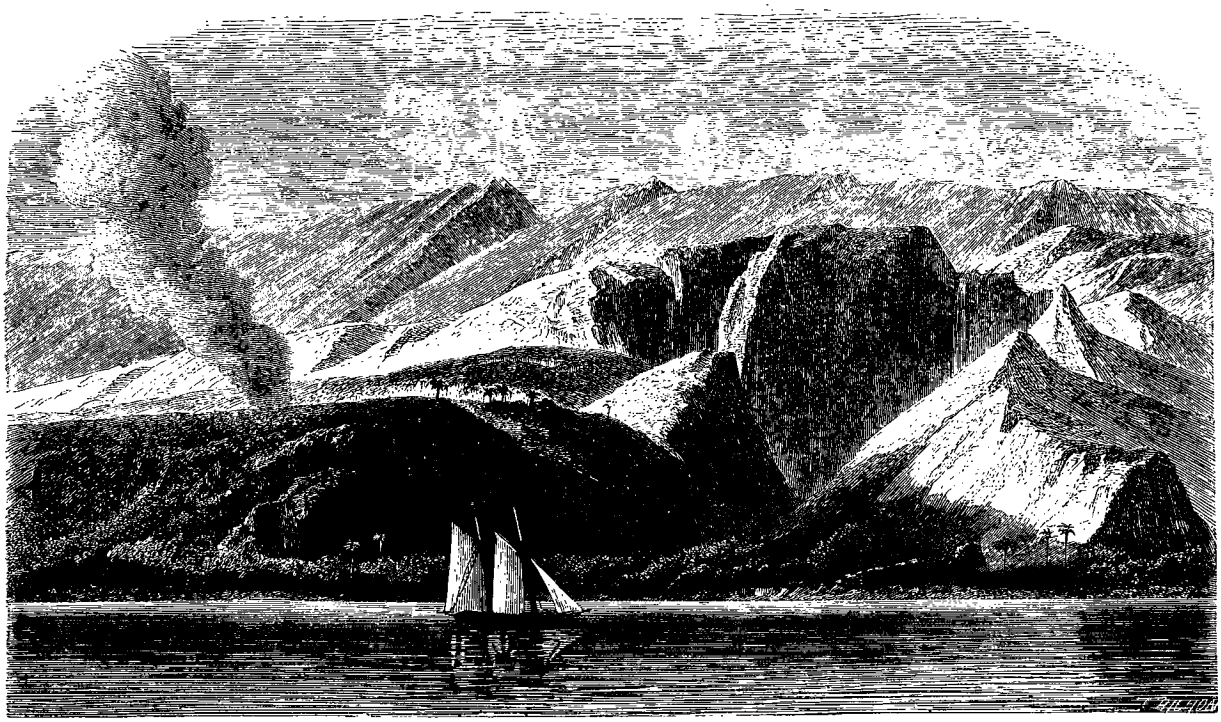
Les Tahitiens aiment beaucoup la danse et les chants, qui constituent, à vrai dire, les principales distrac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions des peuples océaniens. Il est rare d'entrer dans une case sans y voir plusieurs femmes, couchées ou accroupies sur leurs talons, occupées à chanter les *himene* en vogue; l'une d'elles accompagne le chant avec un accordéon, instrument très en faveur.

Les soirs de *ûpaûpa*, la place où se donne ce divertissement est encombrée d'une foule joyeuse. On s'accroupit pêle-mêle sur le sol, autour du cercle formé par les danseurs. L'orchestre se compose d'un tambour, qui accompagne les chants et marque la mesure de la danse; quelques bougies, tenues par les spectateurs du premier rang, éclairent cette scène animée. Une femme se lève, entoure sa taille d'un mouchoir et prélude par les balancements de corps qui constituent aujourd'hui tout l'art chorégraphique des insulaires. Un homme, qui lui sert de partenaire, se place en face d'elle. La musique commence. Le couple se démène le plus possible, animé par les chants des spectateurs; les contorsions de hanches s'accentuent jusqu'au moment où le tambour s'arrêtant brusquement, les danseurs regagnent vivement leur place, comme honteux de s'être donnés en spectacle. Après quelques minutes de repos, un nouveau couple se met en place, et la danse recommence jusqu'à ce que le coup de canon de retraite, tiré à dix heures, donne le signal de cesser le divertissement. En un clin d'œil, tout le monde a vidé la place.

La *ûpaûpa* actuelle, dont les séances sont réglementées et surveillées par l'autorité, ne ressemble en rien aux danses que nous avons vues aux Samoa, aux Wallis, et surtout à la *ûlaûla* des Sandwich.



Côte ouest de Tahiti. — Dessin de de Bérard, d'après un croquis fait sur nature.

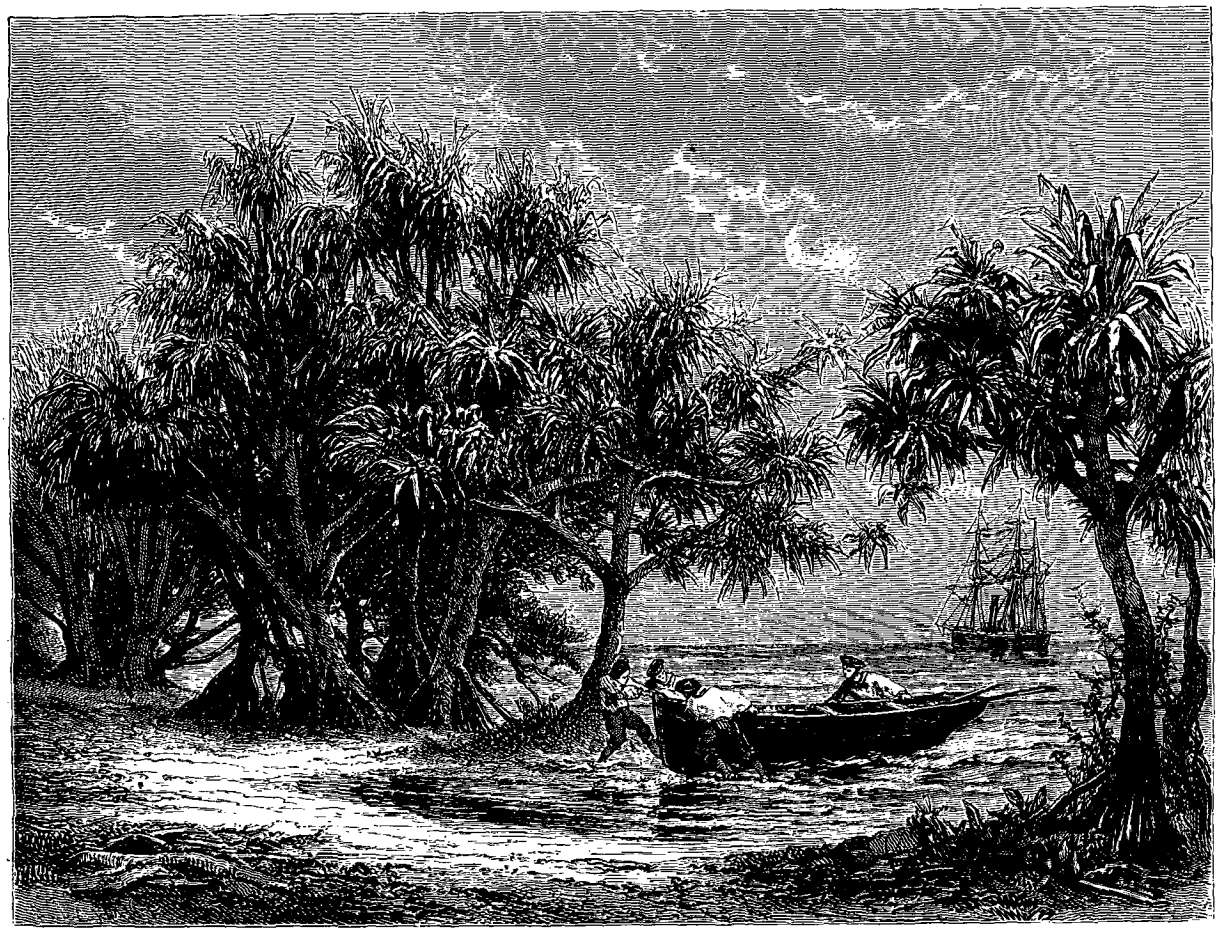
C'est dans la rue de la Petite-Pologne que se concentre l'animation de la soirée, quand ce n'est pas jour de *ûpaûpa*. Les Chinois, que la plantation d'Atiamaono a introduits dans l'île, vendent du thé dans les petites boutiques qui garnissent cette rue. Ces établissements sont très-fréquentés par les femmes kanaques, toujours disposées à manger et à boire.

Toutes les cérémonies publiques sont fêtées par un grand dîner appelé *amuraâ maâ*. Pendant notre séjour, nous eûmes l'occasion d'assister à celui qui fut donné pour célébrer l'inauguration du nouveau temple protestant. Les tables, chargées à se rompre de toute espèce de mets indigènes, présentaient un coup d'œil très-appétissant. Dressées sous de légères toitures en feuilles vertes de cocotier, elles remplissaient, en plusieurs rangées, l'intérieur d'un grand rectangle dont un des côtés était occupé par la table des autorités. Ce qu'on mange dans ces occasions est incroyable! Les petits cochons, cuits tout entiers, à la kanaque, les piles de *maiore*, de *fei*, de bananes, etc., sont engloutis par les vastes estomacs des indigènes avec une rapidité merveilleuse.

A. PAILHÈS,
Enseigne de vaisseau.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de Papetoai, île Moorea. — Dessin de Riou, d'après un croquis.

SOUVENIRS DU PACIFIQUE,

PAR M. A. PAILHÈS[1],

Enseigne de vaisseau.

1872-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Départ pour Borabora. — La reine Teriimaevarua. — Le « Prince de Joinville. » — Arrivée à Faánui. — Voyage à Taravao. — Une petite guerre. — Irruption des indigènes sur le *Vaudreuil*. — Enterrement de la petite-fille de la reine Pomare. — Deuil national.

Le gouverneur annonce à notre commandant que nous partirons sous peu de jours pour Borabora. La reine de cette île, fille de Pomare, doit s'embarquer avec nous; son nom est Teriimaevarua. Cette princesse, née en 1840, est reine de Borabora et dépendances depuis le 3 août 1860; elle est affligée d'une hydropisie qui fait craindre pour ses jours.

Son mari, Tapoa, le Kanaque le plus intelligent que j'aie rencontré à Tahiti, a fait un séjour de quelques années en France avec son beau-frère, le plus jeune fils de la reine Pomare, Tuavira, plus connu sous le nom de « Prince de Joinville. » Tous les deux connaissent bien notre langue et nos habitudes. La reine de Borabora est aussi accompagnée de son frère aîné, le prince Ariiaue, héritier présomptif de la couronne, du chef du district de Faá, Maheanu, et de celui de Tautira-Meétia, Manu.

Le 12 novembre, les bagages de la reine sont embarqués. Le lendemain matin, nos embarcations vont prendre au quai nos nombreux passagers. La reine et sa suite montent à bord à huit heures quarante-cinq minutes. Le visage amaigri de Teriimaevarua porte

1. Suite et fin. — Voy. t. XXIX, p. 241 et 257; t. XXXI, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'empreinte de la souffrance; sa haute taille s'affaisse sous le poids d'un mal profond. Elle s'occupe cependant de son neveu, gentil petit garçon de cinq ans, que tout le monde traite en enfant gâté.

Le *Vaudreuil* part à neuf heures et demie. Nous passons au nord de Moorea, où j'ai l'espoir de venir un jour avec le navire. A six heures du soir, Huahine est en vue. Le lendemain, au lever du soleil, le sommet si remarquable de Borabora se montrait à nous. Le *Vaudreuil* contourne l'île par le nord et vient mouiller, sous la direction du pilote-indigène, devant le village de Faánui qu'habite la reine. Teriímaevarua, sa suite et nos passagers kanaques quittent le bord à neuf heures et demie. Une salve de vingt et un coups de canon, pavillon de Borabora au grand mât, salue à son départ la fille de Pomare.

Borabora, la plus petite des îles Sous-le-Vent, a sous sa dépendance les îlots Motu-Iti, Mapiha et Tubuai-Manu. Elle a une montagne centrale, le pic Pahia, dont la hauteur est d'environ mille mètres. La chaîne extérieure de ses brisants, au lieu d'être tantôt sous-marine, tantôt à fleur d'eau, ici unie, là couverte de végétation, est toute plantée de cocotiers. Qu'on se figure un bouquet entouré d'une guirlande verte!

Le commandant de nos établissements dans l'Océanie fait chaque année le tour de l'île Tahiti pour visiter les districts, s'enquérir directement des besoins des indigènes, voir les améliorations exécutées, inspecter les écoles et recevoir les réclamations. La plus grande partie des troupes de la garnison l'accompagne. Le gouverneur nous invite à prendre part à la petite fête militaire qui doit avoir lieu à Taravao.

Le 11 décembre, le *Vaudreuil* quitte Papeete et fait route, en contournant le récif extérieur à quelques milles de distance, sur le beau port Phaéton, situé à l'ouest de l'isthme qui réunit Tahiti à la presqu'île de Taiarapu. Nous défilons devant la côte ouest de Tahiti que je voyais pour la première fois; la mer est un peu grosse; le temps couvert. Nous reconnaissons le port de Papeuriri aux quelques goëlettes qui y sont au mouillage. Une grande habitation bâtie dans une situation pittoresque, au sommet d'une colline de hauteur moyenne, nous avait indiqué, quelques minutes auparavant, la position de la plantation d'Atimaono dont on distinguait les détails avec une lunette.

A un mille des passes du port Phaéton, après une traversée de cinq heures, nous stoppons pour attendre une baleinière dans laquelle se trouve le lieutenant de vaisseau chargé de refaire l'hydrographie de ce magnifique bassin. Sous son habile direction, nous franchissons l'une des deux étroites coupures du récif qui y donnent accès, passage difficile, sillonné par un violent courant dans lequel notre *Vaudreuil* se balance à droite et à gauche de la route à suivre. La passe franchie, nous venons jeter l'ancre au fond du port, accompagnés par une épouvantable averse. Nous devons nous attendre à avoir beaucoup d'eau ici : c'est la saison des pluies et la presqu'île a la réputation de recevoir plus d'eau que tous les autres points de l'île.

Le lendemain de notre arrivée, le gouverneur, son escorte personnelle et les troupes s'arrêtaient à Taravao, où les indigènes avaient tout disposé pour les recevoir. Depuis la veille, nous assistions à l'arrivée des habitants des districts voisins.

Le programme de la petite fantasia du lendemain comprenait l'attaque simulée du fort bâti sur le point culminant de l'isthme étroit qui rejoint les deux presqu'îles. La compagnie de débarquement et la pièce de montagne du *Vaudreuil* furent incorporées aux assiégeants. L'instruction militaire et la bonne tenue de nos marins furent remarquées de tous. Cette petite guerre, où l'on brûla beaucoup de poudre, intéressa vivement la foule des indigènes accourus pour assister à ce spectacle. Tout ce qui est bruit et animation plaît beaucoup à cette race d'enfants. Le fort fut pris sans autre accident qu'une chute de cheval, heureusement sans gravité; le cavalier malheureux fut transporté à bord du *Vaudreuil*, où notre bon docteur lui prodigua ses soins.

Je trouvai, à mon retour, le *Vaudreuil* encombré de visiteurs indigènes; il y en avait partout, jusque dans ma chambre, où je surpris deux charmantes Tahitiennes occupées à regarder les quelques photographies qui en garnissaient les cloisons. Toute la foule bariolée, parfumée de *monoi*, en habits de fête, que j'avais vue à l'attaque du fort, avait fait irruption chez nous, s'y était installée, empêchant toute circulation, riant des plaisanteries de nos matelots. Nous leur dîmes, à regret, qu'il fallait regagner la terre : en un clin d'œil, les nombreuses petites pirogues qui entouraient le *Vaudreuil* furent chargées, à couler bas, de tous ces braves gens, enchantés de leur journée. Le ciel fut peu clément pour leurs belles toilettes; un énorme grain de pluie vint les inonder avant leur arrivée à terre, malgré les nombreux parapluies qui s'ouvrirent comme par enchantement.

Le lendemain, le *Vaudreuil* devait retourner à Papeete, tandis que le gouverneur continuerait sa tournée en visitant les districts de l'est. Le commandant, toujours disposé à être agréable à ses officiers, avait autorisé un de mes camarades du bord et moi à accepter l'invitation qui nous avait été faite de voir avec les troupes cette partie de l'île. La triste nouvelle de la mort de la petite-fille de la reine Pomare, reçue quelques heures avant le départ, fit changer le programme. Le gouverneur et les troupes prirent passage sur le *Vaudreuil* pour retourner immédiatement à Papeete.

L'enterrement de la petite princesse eut lieu avec toute la pompe possible. La reine aimait beaucoup l'enfant qu'elle venait de perdre et chacun tint à lui manifester, dans cette douloureuse circonstance, la part qu'on prenait à son affliction légitime. La nouvelle du décès de Teriínuimoanaiterai, communiquée

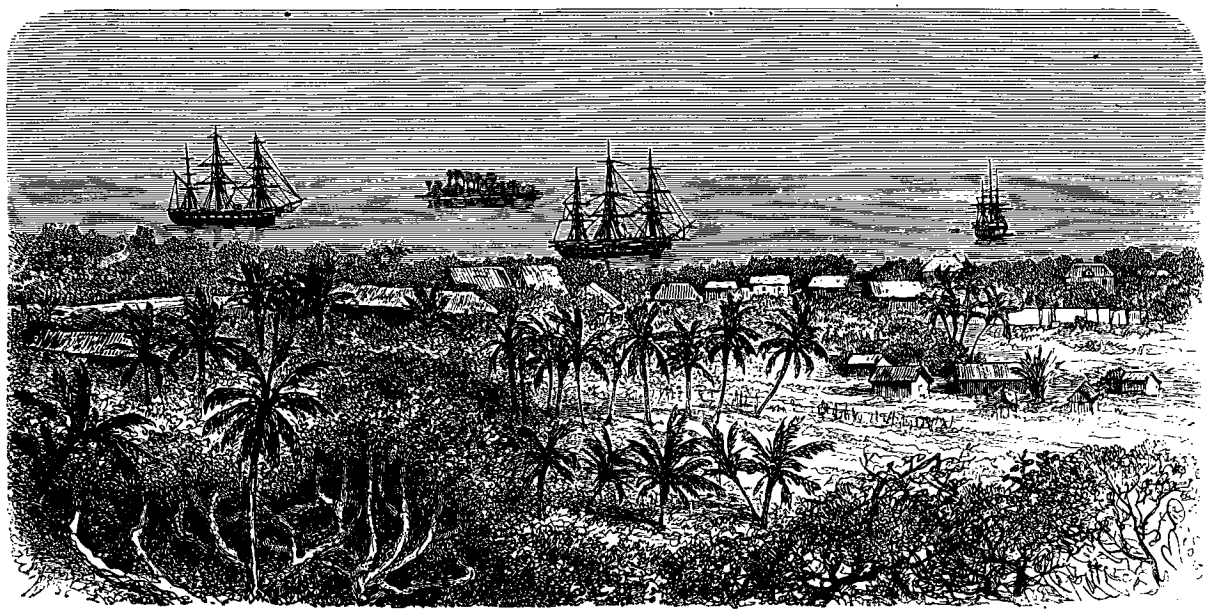
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dans tous les districts de Tahiti et de Moorea, amena à Papeete la majeure partie des habitants de ces deux îles. Tous les indigènes avaient des vêtements de deuil ; la plupart des femmes avaient coupé leurs cheveux, comme le veut la coutume, mutilation horrible, souvenir des temps de l'indépendance absolue de l'archipel. La famille royale appartenant tout entière au culte protestant, la cérémonie religieuse eut lieu au temple. Je vois encore cette interminable procession que rendaient encore plus lugubre les vêtements noirs des indigènes. La triste cérémonie fut rehaussée, comme il convenait, par toute la pompe militaire possible. Le *Vaudreuil* tirait un coup de canon d'heure en heure. Le corps de la petite princesse fut déposé dans une case que la reine avait fait construire dans l'enclos de son habitation, en attendant qu'il fût placé dans le tombeau officiel des Pomare, à Papaoa.

VI

Excursion à Moorea. — Difficultés du départ. — Visite à la reine Pomare. — Beauté de Moorea. — Le pic percé. — Légende. — Le village d'Afareaitu. — La chefferie. — Le service du dimanche. — Chasse peu heureuse au cochon sauvage. — Retour périlleux à Papeete.

Peu de jours après l'enterrement de la petite-fille de Pomare, je reçus une invitation qui me fit grand plaisir. Un officier du commissariat du cadre colonial, M. E..., dont j'avais fait la connaissance dès notre arrivée à Papeete, chargé d'aller faire le recensement de la population européenne de Moorea, m'offrait de l'accompagner. On lui avait adjoint pour l'accomplissement de cette mission un des notables de l'île, M. B..., membre du conseil d'administration, que je connaissais aussi, et un employé subalterne de l'administration, remplissant les fonctions de secrétaire



Ilot Motu-Uta, rade de Papeete. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

de la commission. Le commandant du *Vaudreuil* m'accorda, avec sa bienveillance habituelle, l'autorisation de faire cette excursion. M. E.... s'occupa immédiatement des préparatifs de notre voyage : tout fut installé de manière à nous assurer le plus de comfort possible. Notre séjour à Moorea devant durer environ une semaine, il était nécessaire d'emporter des provisions pour la plus grande partie de ce temps, à moins de nous résigner à vivre presque entièrement à la kanaque, régime auquel nous n'étions guère accoutumés. Le seul endroit où nous pouvions sûrement espérer de trouver une hospitalité à l'européenne était dans la baie de Papetoai, sur la belle plantation de cannes à sucre gérée par M. M..., un docteur italien. Une de mes connaissances du cercle militaire de Papeete, M. Vallès, capitaine d'infanterie de marine en retraite, qui habite aussi cette partie de l'île, où il s'occupe d'agriculture, m'avait fait promettre de m'arrêter chez lui, si jamais je venais à Moorea. Comme la baie de Papetoai était environ au milieu de l'itinéraire que nous devions parcourir, nous dûmes prendre une quantité très-considérable de provisions de bouche.

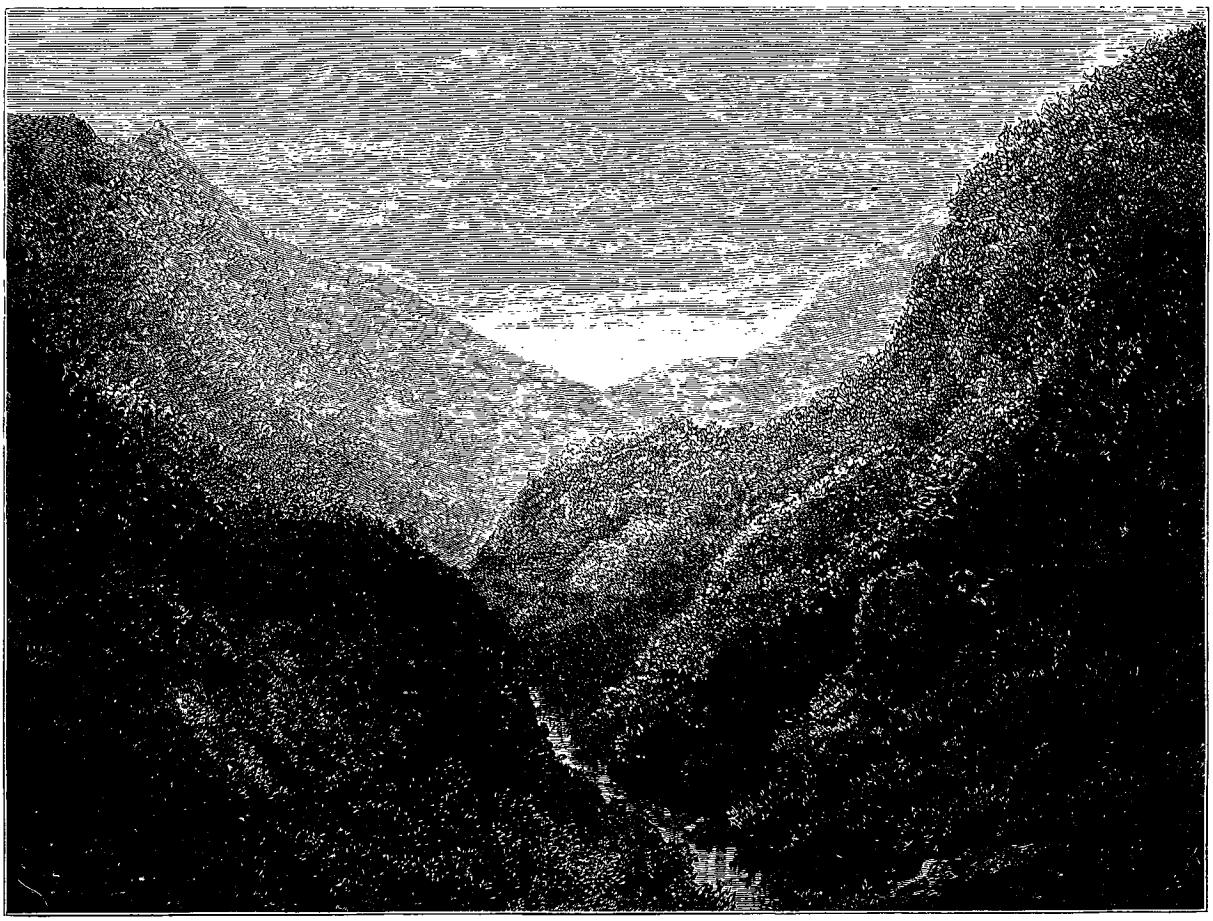
Quant aux moyens de transport, M. E.... avait facilement résolu la question. Il s'était arrangé pour obtenir notre passage dans la baleinière du chef d'Afareaitu, venu à Papeete pour les funérailles de Teriinuimoanaiterai, qui devait retourner sous peu à Moorea. Le départ était fixé à une heure de l'après-midi, mais, au jour indiqué, nos bagages transportés sur le quai, les hommes qui arment la baleinière du chef nous répondent qu'ils n'ont pas l'ordre d'être prêts à partir. M. E..., qui déjà dans la matinée avait rencontré le chef dans un état de sobriété très-relative, devine la cause de ce manque de parole. Nous nous mettons à la recherche de notre homme, que nous trouvons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bientôt, titubant fortement, en compagnie du plus jeune fils de la reine. Cette brute nous répond qu'il ne part plus.

Que faire? M. E.... est furieux, mais ne peut rien pour changer cette résolution d'ivrogne. Nous retournons au quai où M. B.... est resté pour veiller sur les bagages ; il nous apprend que les propriétaires de plusieurs baleinières désirent vivement rentrer chez eux, mais qu'un ordre de la reine les oblige à rester à Papeete.

M. E.... annonce qu'il va invoquer la raison de service pour faire lever cette défense, si le patron d'une des baleinières consent à partir aussitôt qu'il aura obtenu la permission de Pomare. Sur la réponse affirmative de l'un d'eux, nous courons chez la reine, qui nous reçoit immédiatement. La pauvre femme est accroupie sur une natte; son visage porte encore les traces de la douleur que lui a causée la perte récente qu'elle a eu à supporter. Une de ses belles-filles, la « Princesse de Joinville, » qui lui tient compagnie, veut bien lui expliquer clairement l'objet de notre demande. La reine répond qu'elle ne s'est opposée au départ de personne et que la défense dont nous lui parlons est probablement le résultat d'une



Une vallée tahitienne. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

méprise. Nous la remercions de sa complaisance et nous regagnons le quai.

En un clin d'œil nos bagages sont embarqués. Nous voilà en route!

Moorea, vue de Tahiti, est une île étonnamment belle; les pics bizarrement découpés qui en occupent la partie centrale sont extrêmement curieux. Un des plus aigus et des plus élevés est perforé de part en part, juste au-dessous de son point culminant. Nous avions déjà remarqué cette vaste ouverture pendant notre traversée de Papeete au port Phaéton, au moment où nous étions par le travers de la plantation d'Atimaono. La légende raconte que la montagne a été percée par un ancien héros qui a lancé sa lance contre le sommet.

Il fait malheureusement calme plat; le soleil est de plomb. Tous les Kanaques sont aux avirons; leurs mains robustes, accoutumées à ce genre de fatigue, nous font avancer rapidement. En ma qualité de marin, on me charge de tenir la barre; j'en profite pour passer très-près du *Vaudreuil*, qui semble dormir sur sa chaîne verticale. Nous avons onze milles marins[1] à parcourir avant d'être au village d'Afareaitu, notre première étape. Si la brise ne se fait pas, les solides

1. Le mille marin vaut dix-huit cent cinquante-deux mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

poignets de nos rameurs nous feront cependant arriver avant la nuit, car la mer est unie comme un miroir. Ma tête éclate, malgré le vaste chapeau de paille qui la recouvre; j'avale le contenu de plusieurs noix de coco fraîches pour étancher la soif qui me dévore.

Une heure après notre départ, le vent, si impatiemment désiré, commence par quelques bouffées légères et irrégulières, annoncées au loin sur la mer par les petites rides qui en froncent la surface. Victoire ! Après quelques hésitations, la brise se fixe; elle souffle d'une direction favorable : les avirons sont rentrés et les deux voiles de l'embarcation établies.

Il y a en tout une douzaine de personnes, dont quelques femmes et des enfants. Tout ce monde-là est de bonne humeur; les uns dorment, couchés dans le fond de la baleinière; les autres fument ou chantent, pour passer le temps.

La cigarette indigène se confectionne de la manière la plus simple : une feuille de tabac, desséchée au feu, est ensuite roulée dans une feuille de pandanus. Le fumeur en tire deux ou trois bouffées, qu'il rend lentement par le nez, et la passe à son voisin. La cigarette circule ainsi de bouche en bouche jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée.

Dès que la voilure est établie, le patron me remplace à la barre. Une heure avant le coucher du soleil,

Tahitiennes : Une belle-fille de Pomare. — Dessin de Saint-Elme, d'après des photographies.

nous entrons dans l'intérieur d'une vaste baie formée par le récif extérieur qui, comme à Tahiti, entoure presque partout l'île. Nous venons accoster devant le village d'Afareaitu; il est presque désert, tous les habitants étant partis, comme nous l'avons déjà dit, pour venir à Papeete assister aux funérailles de Teriinuimoanaiterai. Le père de notre ivrogne resté à Papeete remplit les fonctions de chef, en l'absence de son fils; il vient nous souhaiter la bienvenue. Nos bagages sont transportés à la maison de la chefferie, où les fonctionnaires de la colonie ont le droit de se faire héberger.

L'heure du dîner, que nous rappelaient nos estomacs affamés, était arrivée. Les ressources du chef étaient à peu près nulles pour des Européens. Nous pûmes cependant acheter un peu de poisson qu'on venait de pêcher; les volailles étaient nombreuses dans le village où elles picoraient en liberté. Nous fîmes marché pour un jeune coq qui s'enfuit effarouché quand on voulut le prendre; un coup de fusil que je lui envoyai nous le livra. Pendant que M. B.... et le secrétaire de la commission, qui se sont offerts de très-bonne grâce à préparer notre dîner, se mettent à l'œuvre et que M. E.... donne des ordres au *mutoi* du district pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il aille prévenir les résidents européens du passage de la commission, je vais visiter le village, ce qui est vite fait.

Un ruisseau qui le borde dans l'est me donne l'idée de prendre un bain. Je m'engage sous les grands arbres qui en garnissent les bords; leur feuillage élevé forme au-dessus de ses eaux limpides et gazouillantes un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Presque tous ces petits cours d'eau forment de distance en distance des bassins qui constituent d'excellentes et commodes baignoires naturelles. Le premier que je rencontrai était occupé par un indigène qui faisait baigner son fils, gracieux enfant de trois ou quatre ans qui lui souriait.

De retour à la chefferie, je trouve la table dressée sous la vérandah qui garnit la façade de la maison. Rien ne manquait à notre dîner et nos cuisiniers improvisés méritaient certainement les compliments qui leur furent adressés. Le chef, que nous avions invité à partager notre repas, fit terriblement honneur à nos provisions : nous décidâmes sur-le-champ que la politesse que nous lui avions faite ne serait pas renouvelée. Quelle fourchette que ce diable d'homme!

Après le dîner, qui s'acheva à la lumière d'une lampe garnie d'huile de coco épurée et des bougies dont M. E.... avait fait ample provision, chacun de nous alla reconnaître la chambre qui lui était destinée. Je fis porter dans la mienne la petite valise qui contenait mes vêtements de rechange. La journée avait été un peu fatigante, et, après une heure de causerie, nous allâmes tous chercher un repos bien mérité. Les rares habitants du village et notre hôte avaient gagné leurs couches depuis quelque temps déjà.

Le lendemain était un dimanche; la pluie tomba abondamment dans la matinée : impossible de sortir et pas un livre pour se distraire. Nous sommes réduits, pour tuer le temps, à faire un nombre incroyable de parties de piquet. L'après-midi nous offrit cependant une distraction; les rares habitants restés au village se réunirent, comme de coutume, au temple, situé près de la maison du chef. La tenue de la petite congrégation était loin d'être édifiante; les fidèles, des femmes et des enfants pour la plupart, étaient accroupis sur la natte qui garnissait le plancher dans des postures plus ou moins convenables. Le missionnaire anglais, qui était absent, fut remplacé par le chef. Nous rentrons à la maison pour faire la sieste, seule ressource qui nous reste. M. E.... s'aperçoit que la vieille femme qui habite chez notre hôte a forcé la porte de la chambre où sont renfermées nos provisions. Les liquides ont supporté un rude assaut; l'animation du visage de la coupable en est une dernière preuve. Elle nie cependant avec beaucoup d'effronterie avoir bu plus d'une gorgée. Ce qui manque aurait suffi à griser trois sapeurs.

Après le dîner, la pluie augmente. Force nous est de rester assis sous la vérandah de la maison. Le chef, que nous essayons de faire causer, est un vieillard qui semble idiot; il ne nous comprend qu'avec peine.

Le lendemain matin, au point du jour, nous partons, M. E..., moi et quelques Kanaques, pour aller tirer des cochons sauvages; nos guides assurent que nous trouverons ces animaux à peu de distance du village. Nous revenons bredouille, sans avoir même tiré un coup de fusil, après une marche fatigante dans des fourrés inextricables de *purau (paritium tiliaceum)*. Dans la journée, M. E.... s'occupe du recensement de la population européenne du voisinage. Nous voyons arriver trois ou quatre pauvres diables, abrutis par un séjour prolongé dans le pays. L'un d'eux, ancien charpentier de navire, est le constructeur de presque toutes les baleinières de l'île.

Le départ d'Afareaitu, où nous n'avons plus rien à faire, est fixé au lendemain matin.

La pluie, presque continuelle depuis notre arrivée, avait rendu le mauvais chemin de l'île à peu près impraticable; les chevaux que nous espérions trouver se réduisaient à un; les provisions portées avec nous étaient déjà bien diminuées. Je me sentais peu disposé à continuer le voyage, qui menaçait d'être fort long et peu intéressant, à en juger par le début.

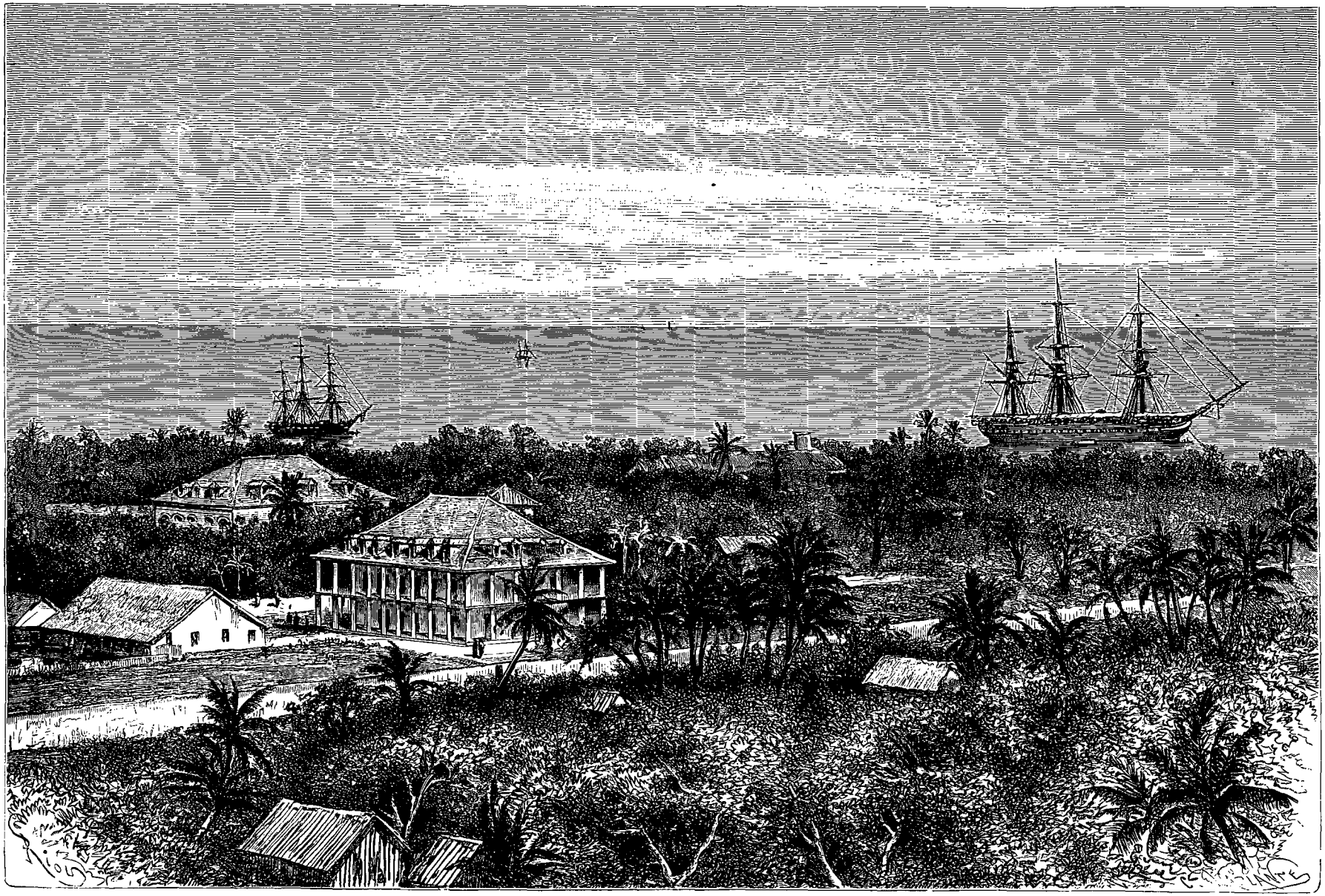
Dans ces conditions et par un sentiment de discrétion à l'endroit du peu de vivres qui restaient à M. E..., je résolus de retourner à Papeete. Je ne pouvais pas non plus trop prolonger la permission que m'avait donnée mon commandant; il n'en avait pas fixé la limite, comptant bien que je n'abuserais point de sa complaisance. Je fis part de ma résolution à M. E..., qui essaya, par politesse, de m'engager à continuer, mais je n'eus pas beaucoup de peine à lui faire comprendre que la chose n'était pas possible, eu égard à la longueur probable de sa tournée. Il s'empressa alors de s'informer si avant peu une des baleinières du village partirait pour Papeete. Le sort m'était favorable : le lendemain, il en partait une avec un chargement de coton; il fut convenu avec le patron indigène que je serais son passager.

Au point du jour, tout le monde est sur pied. Mes compagnons, après avoir déjeuné d'une tasse de café noir, s'occupent de charger leurs bagages dans une embarcation qu'ils ont louée pour les porter au village que doit visiter M. E.... Le *mutoi* d'Afareaitu amène l'unique cheval qu'il a pu se procurer; M. E.... se met en selle; j'échange une poignée de main avec mes compagnons et nous nous souhaitons mutuellement un bon voyage.

Me voilà seul, attendant le moment du départ, qui n'arrive pas assez vite à mon gré. Je ne veux pas m'éloigner de l'endroit d'où nous devons partir, et je reste près du hangar rustique sous lequel est abritée la baleinière qui doit me conduire à Papeete.

Enfin, après une heure d'attente, mon patron arrive, sans se presser, bien entendu! Enlevée par six bras vigoureux, que j'aide de mes faibles efforts, la baleinière est lancée à la mer. On y embarque les avi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais de la reine Pomare ; plus loin, l'habitation du gouverneur. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rons, les voiles et les énormes balles de coton pressé qui constituent la cargaison.

Nous embarquons à notre tour, trois hommes, deux vieilles femmes, un enfant et moi. Je consulte une dernière fois le temps; il fait calme dans la baie, mais de gros nuages noirs peu élevés, qui se déchirent en rencontrant les pics aigus de l'île, chassent rapidement dans le sud-ouest, en nous arrosant abondamment. J'attire l'attention du patron sur le vilain aspect du ciel. Il me répond : « *Mea maitai!* » (Très-bien!)

« En route donc! »

Nous traversons toute la baie à l'aviron; toujours pas de brise. Le récif extérieur est franchi; la mer gronde furieusement dessus; les volutes gigantesques des lames semblent vouloir se réunir aux nuages noirs qui les dominent. Je crains que le vent ne soit bien fort, dès que nous ne serons plus à l'abri de la partie est de l'île. Le patron, à qui je communique cette remarque, est décidé à continuer, et je suis bien forcé d'être de son avis. La voilure est établie; la brise commence à se faire sentir. Le temps se couvre de plus en plus, à mesure que nous avançons dans le canal qui sépare Moorea de Tahiti; la force du vent augmente beaucoup et bientôt nous sommes obligés de vider constamment l'eau qui embarque par-dessus le plat-bord de la baleinière. Les risées deviennent très-fraîches; l'une d'elles brise notre mât de misaine; la pluie augmente et, bien qu'assez rapprochés de Tahiti, nous ne distinguons plus aucun détail de la côte. Le vent nous pousse avec rapidité et je commence à craindre sérieusement pour la fin de notre traversée. La passe de Papeete n'est, comme je l'ai déjà dit, qu'une étroite coupure dans le récif : si nous la manquons, il est à peu près certain que la baleinière sera lancée sur les brisants. L'anxiété est visible sur le visage de notre patron.

Bientôt le fracas des lames qui déferlent en grondant sur ces affreux récifs se fait entendre; le moment critique approche. Une éclaircie de quelques secondes nous montre le petit îlot de Motu-Uta dont les cocotiers sont vigoureusement secoués par les rafales violentes : notre route au jugé a été bonne. Tout danger est cependant loin d'être paré; la passe est sillonnée par d'énormes lames obliques à sa direction : il me semble impossible que nous nous en tirions tous sains et saufs. Quel moment! J'éprouve une rage sourde à l'idée que je vais peut-être périr d'une aussi sotte façon. Nous voilà devant l'entrée de la passe; la baleinière est mise debout au vent; l'unique voile qui nous reste est carguée. Les avirons bordés nous maintiennent dans la direction du chenal, la lame droit de l'arrière, autant que possible. Pas un geste effrayé de la part des hommes; on est anxieux, mais décidé à lutter aussi courageusement que possible; les deux vieilles se désolent; le petit garçon gémit au fond de la baleinière, à demi suffoqué par la mer qui embarque toujours. Une montagne d'eau en mouvement nous soulève; nous retombons avec elle dans le creux qui la sépare de la précédente. « *Mau! Mau!* » (Ferme! Ferme!) crie notre pilote aux deux hommes qui manœuvrent les avirons. Encore trois lames pareilles et, comme par enchantement, nous nous trouvons dans l'intérieur de la baie de Papeete, à l'abri des épaisses digues de corail sur lesquelles la mer impuissante abat sa rage.

VII

De la race tahitienne. — Les *Mahori*. — Leur berceau probable. — Dépopulation progressive des îles. — Ses causes. — Épidémies. — *L'oovi*. — Le *fefe*.

Les Tahitiens font partie de la grande famille océanienne qui occupe toutes les îles comprises dans un polygone dont les sommets seraient la Nouvelle-Zélande, les îles Wallis, l'archipel des Samoa, les Sandwich et l'île de Pâques.

Toutes les terres comprises dans l'intérieur et sur le périmètre de ce vaste polygone sont peuplées par une race cuivrée qui se distingue, en général, des populations sauvages limitrophes, par la teinte et l'uniformité de sa couleur, par la beauté de ses formes, une taille très au-dessus de la moyenne et une expression de visage assez douce, toutes les fois que le désir de paraître terribles ne les pousse pas à se donner une laideur factice et laborieusement étudiée, à l'aide du tatouage, de la peinture et des autres ornements habituels de la toilette sauvage. Ces insulaires se reconnaissent tous, à première vue et à la moindre parole, comme appartenant à une même race, qu'ils désignent sous le nom de *mahori* ou *mahoi*, suivant leurs divers idiomes.

Les liens qui unissent tous ces archipels, sous le rapport des traditions et de la langue, sont visibles pour quiconque les a parcourus. Mon voyage à bord du *Vaudreuil*, avec lequel j'ai parcouru les Marquises, les Tuamotu, les Gambier, l'archipel Tahiti, les Tonga, les Samoa, les Wallis ou Uvea, le groupe de Hoorne et les Sandwich, m'a fourni la preuve de l'origine commune de leurs habitants.

Les insulaires des Sandwich prétendent encore aujourd'hui descendre de Borabora, la plus petite des îles de la Société; leurs traditions cosmogoniques n'ont avec celles de Tahiti et de la Nouvelle-Zélande que des différences à peine sensibles; la grammaire de leur langue est la même.

Les premiers navigateurs adoptèrent, relativement à l'origine de ces peuples, l'opinion suivant laquelle ils seraient venus de l'est avec les alizés; leur berceau serait donc l'Amérique du Sud : cette opinion, nous ne la partageons pas. Une connaissance plus exacte de ces mers a appris qu'à certaines époques de l'année les vents d'ouest règnent par séries de trois à quinze jours. N'est-il pas plus simple de penser que ces vents ont toujours emporté l'émigration sur leurs ailes, lors même qu'on n'aurait pas l'exemple récent de l'archipel Tuamotu, presque tout entier soumis à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

La reine Pomare et son mari Ariifaáite. — Dessin de Gautier Saint-Elme, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'île Anaa? Les habitants de cette île ont de temps immémorial, et par des expéditions successives dont la dernière ne remonte pas à beaucoup d'années, combattu les populations de toutes les îles situées à l'est qui ne reconnaissaient pas leur autorité. Ils partaient par un beau temps de vent d'ouest pour aller à la recherche de contrées connues ou à découvrir, sachant bien que les vents généraux leur permettraient tôt ou tard le retour dans leurs îles. Encore maintenant, les habitants des Marshall parcourent dans leurs *pros* des distances très-considérables. En 1861, quelques-uns de ces insulaires sont revenus dans leur groupe, de l'île Wellington, située à six cents milles marins (onze cents kilomètres) à l'ouest.

Dans l'archipel Tahiti, l'île sainte, le berceau de la royauté et de la religion, est Raiatea, la plus grande des îles Sous-le-Vent. C'est de là que les rois de Tahiti se vantent de descendre, et c'est là que dans certaines solennités, les *marae* les plus nobles et les plus anciens de Tahiti et de Moorea étaient obligés d'envoyer des victimes humaines. La tradition, si peu qu'il en reste dans les premiers temps de notre protectorat, s'accordait avec l'opinion que l'archipel avait été peuplé par des migrations venues de l'ouest. Les vieillards de cette époque répondirent péremptoirement aux questions qu'on leur adressa à ce sujet, que le berceau de leur race était du côté du coucher du soleil. Les indigènes de l'archipel Tahiti paraissent avoir connu de tout temps l'existence de Tonga-Tabu, des îles Samoa, de l'archipel de Cook et de l'archipel Tubuai, tandis qu'ils n'ont connu les Gambier et les Marquises que par l'arrivée des Européens. Cependant les Gambier sont tout près des Tuamotu, colonie de Tahiti, peuplée par des indigènes du district d'Afaáhiti, chassés de l'île par les habitants du district d'Hitiaá. Ne semble-t-il pas que ces émigrants ou ces exilés venaient de l'ouest? Ils comptaient sans doute revenir avec les vents généraux, et c'est ainsi qu'ils se sont établis au fur et à mesure sur les terres qu'ils rencontraient, sans que la nouvelle en parvînt chez eux. Les Tuamotu seules ne pouvaient pas tout à fait se suffire. Ne datant que d'hier, leurs habitants étaient quelquefois ramenés à Tahiti par les souvenirs et la nécessité; mais, en général, dans cette émigration volontaire ou forcée, n'est-il pas probable que ceux qui, chassés quelquefois de chez eux par la guerre, avaient rencontré à travers mille dangers un lieu d'abordage, et trouvaient à vivre sur une nouvelle terre, se fixaient dans leur nouveau monde pour n'en plus sortir?

Une autre raison encore confirme cette opinion. C'est la dégradation insensible des cheveux crépus, des membres grêles et nerveux qui sont le caractère de la race malaise, caractère encore fréquent à Tonga-Tabu, mais qu'on ne rencontre dans l'archipel Tahiti que par accident et plus rarement encore dans les Tuamotu, si on l'y rencontre.

Ce mélange de race malaise aussi bien que le mélange évident de langage dont on pourrait comparer la dégradation à celle que nous avons indiquée pour les cheveux crépus, paraissent indiquer une émigration postérieure qui a dû suivre la même route que la première et qui s'est mêlée aux autochthones sous la forme ordinaire des conquérants; les traces laissées ont été d'autant plus profondes et d'autant plus durables que les lieux étaient plus voisins du point de départ.

Les causes données pour expliquer la dépopulation qu'ont éprouvée ces îles sont nombreuses : les guerres, les épidémies, les infanticides sont les principales. Si cependant on prend la peine d'additionner les chiffres probables que ces causes ont dû déduire du total de la population, on arrive encore à une diminution très au-dessous de la vérité. Il est certain que l'apparition des blancs a été mortelle à ces insulaires, comme dans tous les pays où nous nous sommes trouvés en face de la race cuivrée. Pour ce qui est de la dépopulation causée par les guerres, il faut considérer qu'on ne se battait pas de bien près, les armes ne portaient pas bien loin, les combats se livraient dans une forêt et le parti vaincu trouvait la vie sauve dans une prompte fuite. Dans la bataille la plus sanglante et la plus disputée dont on ait gardé la mémoire, il n'y a pas eu quatre cents tués. Les infanticides étaient assez communs. Les uns étaient commis par de très-jeunes filles qui ne se souciaient point de subir les ennuis de la maternité. Les autres étaient commis dans la secte des *arioi*, chez lesquels il était de règle d'étouffer ses enfants; mais cette secte, dont nous parlerons bientôt, était tout aristocratique et fort peu nombreuse eu égard à la population du pays; bon nombre des adeptes, d'ailleurs, réussissaient à cacher leurs enfants, préférant être expulsés de la société que de commettre le meurtre prescrit. D'un autre côté, les femmes étaient fécondes depuis l'âge de seize ans jusqu'au delà de quarante; les familles de quinze enfants n'étaient pas, comme aujourd'hui, une rareté. Il est donc probable que l'infanticide n'a pas amené une diminution sensible dans une population qui paraissait avoir tant de dispositions à se multiplier.

Les épidémies sont sans doute la cause qui a le plus contribué à l'amoindrissement de la population. Elles se sont presque toutes manifestées sous la forme de dyssenteries, si l'on en excepte l'*oovi*. Encore cette dernière maladie commence-t-elle à avoir son siége dans les intestins, d'où elle se répand en douleurs atroces dans tous les membres, de telle sorte que ceux qui n'en meurent pas restent ordinairement avec un membre paralysé, desséché et quelquefois tombant en pourriture. Une des maladies qui a laissé son nom dans la langue et qui, dans certaines localités, a quelquefois détruit la population d'une manière complète, est l'*ohuretoto*, espèce de dyssenterie.

L'éléphantiasis (*fefe*) est une maladie chronique, dans le genre à peu près de la goutte, incurable dans le pays et ne nuisant pas beaucoup à la longévité. Il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un paysage à Tahiti. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est rare de rencontrer des personnes âgées ayant échappé à cette maladie. Les premières attaques se manifestent sans qu'aucune enflure soit apparente sur le corps ; elles sont très-douloureuses et accompagnées de fièvre; le siége du mal est variable selon les patients, mais il se répète dans les mêmes parties du corps pour un même individu. Les reins, la colonne vertébrale, jusqu'au cerveau inclusivement, et le bas du ventre sont généralement les endroits les plus endoloris lors de l'attaque; l'enflure se manifeste, plus tard, de préférence dans les jambes, mais il n'est pas rare de la trouver dans les bras et les mains; elle va ensuite toujours croissant, plus ou moins rapidement, selon le sujet, et devient enfin si gênante que le malade est obligé de se faire pratiquer sur le membre enflé des incisions qui rendent beaucoup d'eau et diminuent temporairement le volume d'encombrement. Après un certain temps, il s'y forme souvent des tubercules qui semblent prêts à s'ouvrir d'eux-mêmes. Les femmes sont moins sujettes à cette maladie qui atteint très-rarement chez elles la période tuberculaire. Certaines localités sont plus ou moins affligées du *fefe*. Les indigènes en attribuent de préférence la cause à la qualité de l'eau douce qu'on y rencontre. Les blancs sont aussi fort sujets à cette maladie, lorsqu'ils vivent à la façon des indigènes, mais c'est un fait digne de remarque qu'un voyage de quelques mois à la côte ferme suffit ordinairement pour en guérir; si l'on revient, on est sûr de la rattraper presque immédiatement. Les rhumatismes sont communs, même chez les jeunes gens. La nature du climat leur donne un caractère d'accident passager qui n'effraye point ceux qui en sont atteints; ils se bornent à se frictionner pendant qu'ils souffrent et vont ensuite se baigner. Chez les vieillards, le rhumatisme devient un compagnon fidèle; il y en a peu qui n'en souffrent horriblement. La vie que mènent les indigènes et la nature du climat rendent les rhumes fréquents et tenaces. Comme ils sont, en général, négligés, la poitrine finit par être attaquée : d'où un assez bon nombre de phthisiques à tous les âges.

VIII

Ancienne division de la population en trois castes : *arii*, *raâtira* et *manahune*. — Disposition des temples. — La secte des *arioi*. — Étouffement systématique des nouveau-nés.

La société tahitienne était divisée, avant l'arrivée des missionnaires protestants, en trois castes fort distinctes. La première était celle des *arii* ou princes; la deuxième, celle des *raâtira*, petits chefs ou simplement propriétaires fonciers; la troisième comprenait les *manahune* ou gens du peuple.

Les *arii* étaient des personnages sacrés, doués de vertus miraculeuses; la nourriture qu'ils avaient touchée devenait pour tous un poison mortel, excepté pour ceux qui appartenaient au même rang. Parmi ces *arii*, il y avait un chef de famille, auquel tous les autres étaient subordonnés C'était souvent un enfant et presque toujours un homme jeune, car, dès qu'il avait un fils, cet enfant était le chef légitime et le père n'agissait plus que comme régent. Une coutume à peu près analogue régnait alors dans toutes les familles, et même aujourd'hui cette espèce de culte de l'enfance a résisté à toutes les débauches, a survécu à toutes les autres croyances.

Les *arii* étaient probablement les descendants des derniers conquérants qui avaient assujetti ces îles. Ils avaient tant de droits et si peu de devoirs, les peuples leur étaient si dévotement asservis qu'il devait y avoir bien longtemps que leur puissance n'avait été contestée. Quant au nom d'*arii*, qu'on trouve depuis les confins de la Polynésie orientale jusqu'à la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Hollande et même Madagascar, sous les formes variées mais toujours reconnaissables de *ariki*, *akariki*, *kariki*, etc., ils l'apportèrent eux-mêmes, peut-être avec quelques consonnes de plus, sous les formes où on le retrouve dans les îles de l'ouest; la langue molle des habitants de l'archipel Tahiti supprima les sons qui obligeaient à des efforts inusités de langage.

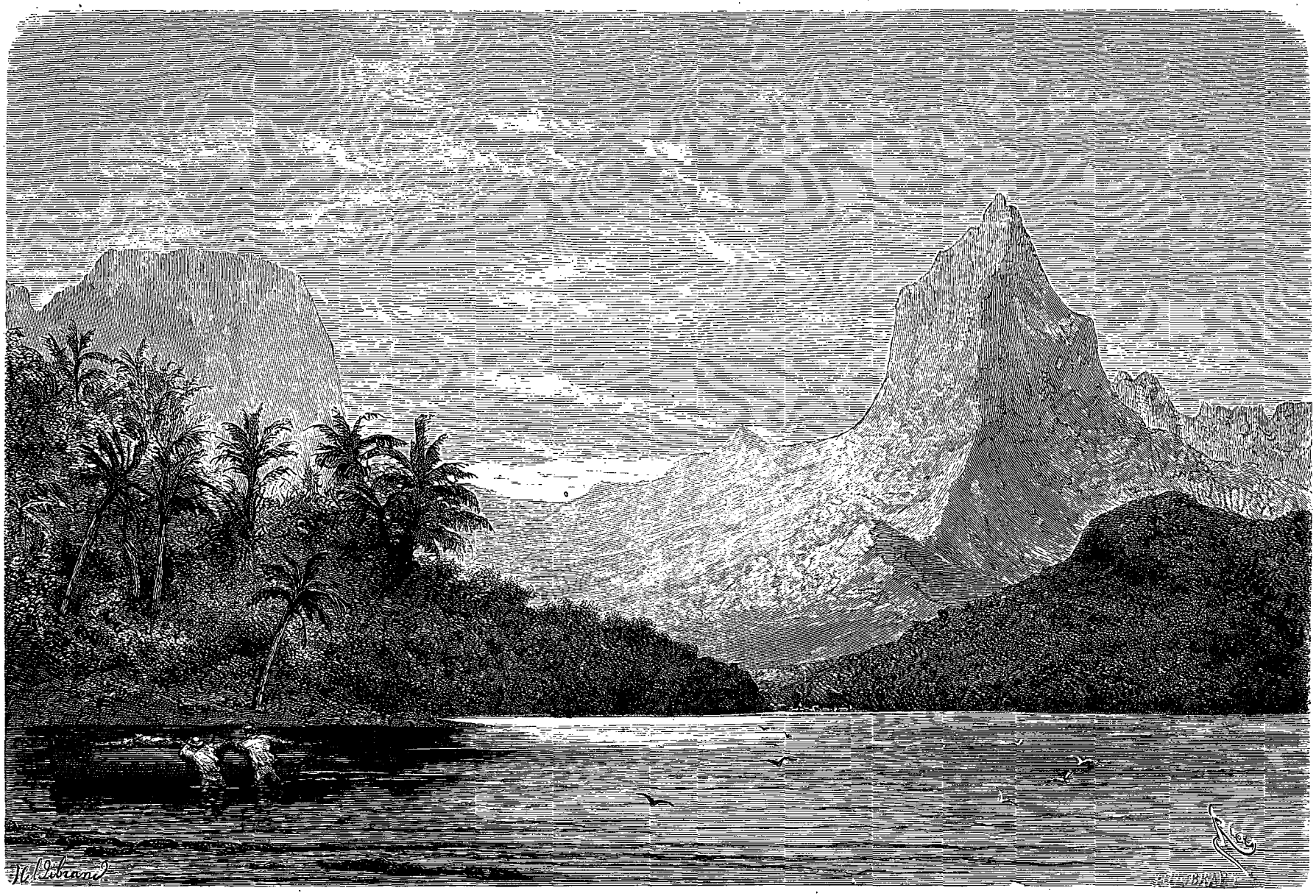
Les *raâtira* (mot qu'on retrouve dans tous les archipels, depuis les Tuamotu jusqu'à Madagascar) étaient évidemment supérieurs aux gens qui ne possédaient rien, mais très-inférieurs aux *arii* qui pesaient sur eux aussi lourdement que sur la masse du peuple. La seule chose que les *raâtira* eurent de commun avec les *arii* fut d'être désignés par le pluriel noble.

Les *manahune* ne pouvaient guère sortir de leur caste; ils devenaient *raâtira* par le don définitif, mais rare, de la terre dont on ne leur laissait que l'usufruit. Ils pouvaient aussi devenir *teuteu arii*, c'est-à-dire serviteurs d'un prince; ils acquéraient alors une très-grande importance, mais dans ce cas ils n'étaient qu'une émanation de la puissance qu'ils servaient : ce n'était jamais qu'au nom vénéré de l'*arii* qu'ils pouvaient commander le moindre respect et la moindre obéissance. Là était la borne de leurs grandeurs.

Le *marae* était le temple en plein vent de la religion tahitienne. A l'état rudimentaire, il se composait, dans les îles Sous-le-Vent, d'une enceinte à peu près rectangulaire et d'un autel, en forme de parallélipipède droit, qui en occupait à peu près le milieu entre les deux grands côtés; généralement, il était plus rapproché d'un des petits côtés.

Dans les *marae* que l'on a trouvés à Tahiti et à Moorea, l'autel présente une forme différente : le parallélipipède finit en gradins qui règnent sur toute la longueur de sa grande base, sur le devant du *marae*. Ces gradins étaient en nombre variable, mais le plus souvent au nombre de trois. Ils donnaient tout à fait à l'ensemble de la construction l'aspect des autels de nos églises; seulement, le travail en était grossier et ils étaient construits sur une échelle beaucoup plus grande, car dans quelques-uns le faîte a dû dépasser quinze mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de Papetoai, île Moorea. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les matériaux employés dans la construction de ces temples étaient indifféremment la roche des montagnes ou le corail en bloc.

Parmi les institutions curieuses de l'archipel, il faut placer au premier rang la fameuse association des *arioi*, qui a été détruite avec le paganisme. Horotetefa est considéré comme le fondateur de cette société, qui, d'abord peu nombreuse, s'était ensuite étendue, comme un réseau, sur toutes les îles de l'archipel. Dans les dernières années de son existence, elle embrassait, dit-on, le cinquième de la population de chaque île.

La condition essentielle de réception était de n'avoir point d'enfants : on devait les étouffer à mesure qu'ils venaient au monde. Le corps du candidat était barbouillé avec la matière colorante rouge du *mati* (*ficus tinctoria*). Les chefs n'étaient élus qu'à la condition encore plus impérative de n'avoir aucune progéniture vivante. Il y avait des *arioi* de diverses importances : les uns n'étaient que les domestiques des autres qui, considérés comme de hauts personnages, n'avaient d'autre peine que d'aller se baigner à la rivière avant le coucher du soleil, de se couronner des fleurs cueillies par d'autres et d'ouvrir la bouche aux aliments qu'y portaient des gens de rang inférieur. Il y avait communauté de femmes. La vie était une fête perpétuelle partagée entre la débauche et la danse. L'*arioi* auquel il naissait un enfant était réputé infâme et chassé de la société, s'il ne le tuait aussitôt.

Ils allaient au *marae* comme les autres et priaient avec la même exactitude. Ils avaient des priviléges suivant leur rang; ils pouvaient, par exemple, s'approprier certains produits sans les payer, et ils s'assemblaient devant la porte des chefs pour recevoir d'eux des étoffes, car ils n'en fabriquaient pas.

Cette mollesse des principaux *arioi* n'existait qu'en temps de paix. Pendant la guerre, ils étaient les plus fidèles compagnons du roi et, en général, les plus braves. C'était, en somme, une pépinière de guerriers qui se recrutait, mais ne se reproduisait pas. Les *arioi* ne formaient pas un corps politique. Jamais ils ne s'écartèrent de la subordination due à leurs chefs. Soldats excellents au moment de la lutte, ils se reposaient pendant la paix au milieu des plaisirs; ils les partageaient sans avoir jamais cherché dans leur réunion en société aucun privilége étranger au bonheur des sens. Leur morale pratique était l'épicurisme poussé à ses dernières conséquences. Ils ne pouvaient donc donner de l'ombrage à personne. C'est là ce qui explique la durée si prolongée de cette singulière association.

IX

Le protectorat français. — La dynastie actuelle de Tahiti. — Famille royale. — Administration communale. — Police. — Les *mutoi*. — Chiffre probable de la population. — Arrivée de la corvette *l'Atalante*. — Adieux à Tahiti.

Revenons au Tahiti contemporain. Nous n'avons pas à rappeler les événements politiques qui amenèrent notre intervention à Tahiti. Ils eurent pour point de départ l'arrivée dans l'île de MM. Laval et Carret, missionnaires catholiques français, antérieurement établis aux îles Gambier. Forcée d'intervenir, pour faire cesser une persécution permanente, la France eut à soutenir contre les indigènes plusieurs combats meurtriers. Le sang coula à Mahaena, à Punavia, à Punaruú, à Faá et à Fautahua, avant que le pavillon français, transformé plus tard en pavillon de protectorat, flottât définitivement sur l'île[1].

La reine actuelle de Tahiti est née en 1813; mariée une première fois, en 1822, à Tapoa, elle le répudia, parce qu'elle n'en avait pas d'enfant, pour épouser Ariifaáite, un des plus beaux hommes de l'archipel. Son fils aîné, Ariifaue[2], héritier présomptif du trône, est né en 1839. Ses autres enfants sont : la princesse Teriimaevarua, née en 1840, reine de Borabora depuis le 3 août 1860; le prince Tamatoa, né en 1842, proclamé roi de Raiatea le 19 août 1857, sous le nom de Tamatoa V, et remercié, il y a quelques années, par ses sujets qu'il traitait parfois avec une brutalité terrible[3]; le prince Teriitapunui, qui est boiteux, né en 1846, le moins connu de tous les fils de la reine, et enfin le prince Teriitua Tuavira, né en 1848 : ce dernier a fait son éducation en France[4].

Le territoire des États du protectorat est partagé en districts; la population est groupée par villages. Chaque habitant est tenu de posséder une case établie dans de bonnes conditions de propreté et de salubrité. Lorsque la population du district est peu nombreuse, elle est réunie à celle des districts voisins pour former le village ou commune.

Depuis l'année 1855, le village est administré par un conseil dont les attributions sont très-étendues; tous les intérêts de la communauté sont confiés à ce conseil. Il est formé du chef (*tavana*, corruption du mot anglais *governor*), président, du juge, du chef *mutoi* et de deux conseillers élus par les habitants. Lorsque le village ne comporte pas de juge, celui-ci est remplacé par un conseiller nommé spécialement.

Chaque village est tenu d'avoir une école.

La police générale de Papeete et de sa banlieue est confiée à la gendarmerie française, mais le chef *mutoi* de Pare a sous ses ordres quelques *mutoi* chargés spécialement de la police des indigènes et des étrangers d'origine océanienne, lesquels se confondent aisément avec les Tahitiens. Dans chaque village,

1. Lire dans la *Revue des Deux-Mondes* (numéro du 15 janvier 1872) l'intéressant récit de ces combats, par le vice-amiral Jurien de la Gravière.

2. Ce prince, appelé d'abord Teriitaria, n'a pris le nom d'Ariifaue qu'à la mort de son frère aîné, premier enfant de la reine. Ce dernier a succombé le 13 mai 1855, âgé de dix-huit ans, à une maladie de poitrine, ruiné par des excès de toute nature.

3. Tamatoa avait déjà été roi de Huahine en remplacement de sa tante Teriitaria. Il est, dit-on, malgré ses désordres, le favori de sa mère.

4. Nous venons d'apprendre la mort de ce prince et le mariage de sa veuve. A. P

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques agents auxiliaires de la police indigène, sous le titre de *mutoi imiroa*, assistent le chef *mutoi*. Ces *imiroa* sont choisis par le conseil et nommés comme les *mutoi*.

La population de Tahiti a été estimée de manières très-diverses par les différents navigateurs qui ont visité cette île. Cook la porte à plus de deux cent quarante mille âmes; Forster, à cent vingt mille seulement.

En 1797, un recensement approximatif, fait par le missionnaire Wilson, compte seize mille individus de tout âge et de tout sexe dans les deux presqu'îles. Il est vrai qu'à cette époque Wilson signale déjà un décroissement rapide dans la population; mais, en supposant que de 1767, époque du passage de Wallis à Tahiti, à 1797, la population ait diminué de moitié, ce qui doit être exagéré, on est bien loin d'atteindre encore aux chiffres fabuleux de Cook et de Forster. L'étendue de la partie habitable de l'île et l'appréciation de ses produits ne permettent pas d'ailleurs qu'on s'arrête à ces estimations.

A l'arrivée, si singulière pour eux, des bâtiments européens, les Tahitiens de chaque district devaient, comme ils le font encore aujourd'hui, se transporter partout à leur suite. Cook et Forster ont probablement pris pour la population d'un district ce qui était celle d'une partie plus ou moins considérable de l'île.

Quand on parcourt l'intérieur de Tahiti, on trouve dans plusieurs grandes vallées des traces d'anciennes habitations, des sépultures, qui ont fait croire que la population, trop nombreuse pour vivre tout entière au bord de la mer, avait, à une époque reculée, reflué vers l'intérieur. L'exemple de ce qui s'est passé pendant la lutte avec nos soldats semble indiquer que cette opinion est erronée. Poursuivi par le vainqueur dont il n'avait à espérer aucun quartier, le parti vaincu abandonnait ses champs, ses habitations, et se réfugiait au fond des vallées où il lui était plus facile de se défendre et où on se hasardait rarement à le poursuivre. Là s'élevaient de nouvelles cases et de nouvelles clôtures; là se construisaient des *marae* et s'ensevelissaient les morts, jusqu'au jour où un revirement de fortune ou une paix souvent momentanée permettait à chacun de revoir son district et le bord de la mer que le Tahitien aime tant. Les vallées, même les plus considérables de l'île, offrent trop peu de ressources pour que l'on ait jamais cherché à l'intérieur autre chose qu'un refuge momentané. Dans ces vestiges des dissensions intestines de Tahiti, le voyageur a cru voir la preuve de l'existence de populations disparues, quand il n'avait sous les yeux que les traces du déplacement de ces populations. Nous trouvons une autre preuve de l'exagération des premières estimations relativement à la population de Tahiti, dans les règlements de cette même société des *arioi*, dont nous venons de parler. Nous avons dit que l'infanticide était une des règles de cette association. Entre toutes les raisons qui expliqueraient peut-être cette coutume barbare, il n'en est pas, à notre avis, de plus probante que la nécessité pour les chefs de s'opposer, par tous les moyens possibles, à l'accroissement de la population au delà de certaines limites, passé lesquelles le sol n'aurait pu la nourrir.

Un recensement de la population a été fait au commencement de 1848. Dans cette opération, l'administration s'est entourée de toutes les précautions possibles; elle n'a négligé aucun moyen d'obtenir les résultats les plus exacts. D'après ce travail, la population se trouvait répartie de la manière suivante : Tahiti, huit mille cinq cent cinquante-sept; Moorea, mille quatre cent douze; en tout, neuf mille neuf cent soixante-neuf habitants.

En août 1829, le recensement de Tahiti, fait par les missionnaires anglais avec un grand soin, avait donné pour résultat huit mille cinq cent soixante-huit individus, c'est-à-dire, presque exactement le même chiffre qu'en 1848. Si maintenant on considère que plusieurs épidémies graves et deux années de guerre avec la France ont dû faire un grand nombre de victimes, il semble naturel de conclure que de 1829 à 1848 la population de Tahiti s'est accrue plutôt qu'elle n'a diminué. A cette époque, il est vrai, le gouvernement de Tahiti était déjà concentré en des mains fermes; les guerres qui divisèrent longtemps les principaux chefs avaient cessé; à l'infanticide, aux sacrifices humains, aux désordres de toutes sortes, le christianisme, introduit par les missionnaires anglais, avait fait succéder son influence moralisatrice. Antérieurement à cette période, la population de Tahiti a donc pu être plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui, mais beaucoup moins cependant qu'on ne le suppose généralement. M. Lesson, chirurgien de la *Coquille*, nous semble ne pas s'éloigner beaucoup de la vérité, quand il assigne à l'île une population primitive de douze mille habitants.

Le recensement de 1857, dont les autorités tahitiennes avaient été chargées, offre peu de garanties d'exactitude. On ne peut avoir confiance dans un travail de cette nature, fait par des personnes aussi inexpérimentées et aussi insouciantes que le sont en général les Océaniens.

Le recensement du 1er janvier 1863, le dernier que nous connaissions, a été opéré dans des conditions meilleures que celui de 1848. Les conseils commençaient à fonctionner dans les districts; l'application rigoureuse de la loi électorale du 22 mars 1852, modifiée le 16 février 1857, — loi qui décide qu'un Tahitien ne peut devenir électeur dans un district s'il n'y a résidé pendant cinq années, — a permis de connaître très-exactement le nombre des habitants de chacun des districts de Tahiti et de Moorea. Ce recensement a donné une population totale de dix mille trois cent quarante-sept habitants de race polynésienne. Ce chiffre peut être considéré comme le plus près de la vérité.

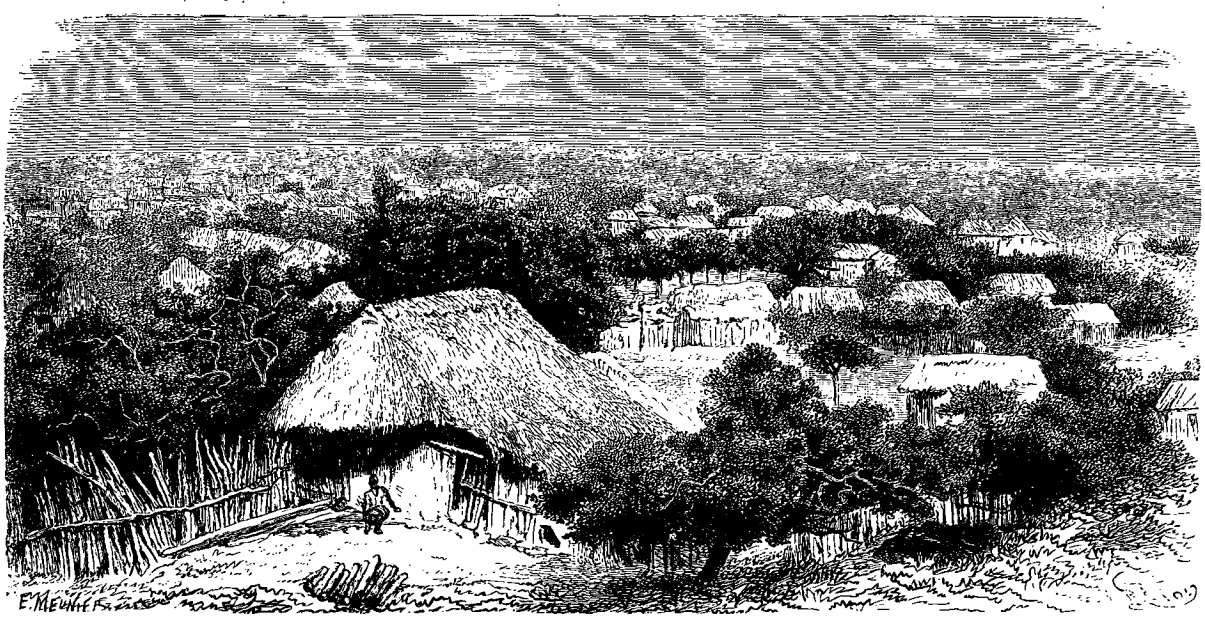
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1er *mars* 1873. — La corvette cuirassée *l'Atalante*, que nous attendons depuis quelques jours, vient d'entrer en rade. Le pavillon du contre-amiral commandant en chef la division navale du Pacifique, dont fait partie le *Vaudreuil*, flotte sur ce bâtiment. C'est un grand événement pour tout le monde. La musique de la corvette vient presque tous les soirs jouer à terre, sur la place qui se trouve devant le palais du gouvernement. Les musiciens retournent au quai, pour rentrer à bord, en jouant la retraite, qui a lieu aux flambeaux. Quel bruit! La foule, mélange incroyable d'Européens et d'indigènes, suit, en chantant la marche jouée par la musique, les *mutoi* porteurs de longues torches.

Les relations amicales que nous avions immédiatement nouées avec nos camarades de l'*Atalante* furent bientôt et très-brusquement interrompues par l'annonce de la mort de la reine de Borabora, fille de Pomare. Le 10 mars, nous faisons route pour Borabora, afin d'assister au service funèbre; les couleurs, mises en berne à notre arrivée, le lendemain, ne furent hissées à bloc que le 13 mars, après la cérémonie.

Le mari de la reine, Ariifaáite, venu avec nous pour assister aux funérailles de sa fille, ne nous parut pas affligé outre mesure de la perte qu'il venait d'éprouver[1].

Nous retournâmes immédiatement à Papeete, où, le 18 mars, l'amiral passait l'inspection générale. Malgré son deuil récent, la reine Pomare vint à bord de l'*Atalante* rendre à notre commandant en chef la visite qu'il lui avait faite. Une salve de vingt et un coups de



Un village tahitien. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

canon tirés à bord de la corvette salua son retour à terre. Les bâtiments de guerre crièrent trois fois « *Vive Pomare!* » au moment où le canot qui portait la reine passa près d'eux.

L'*Atalante* nous quitta le 21 mars; avant notre rentrée en France, nous retrouverons à Valparaiso les bons amis qu'elle emporte.

Le départ définitif de Papeete approchait pour nous-mêmes; le *Bruat*, qui venait remplacer le *Vaudreuil* au service de la station locale, arriva le 3 avril.

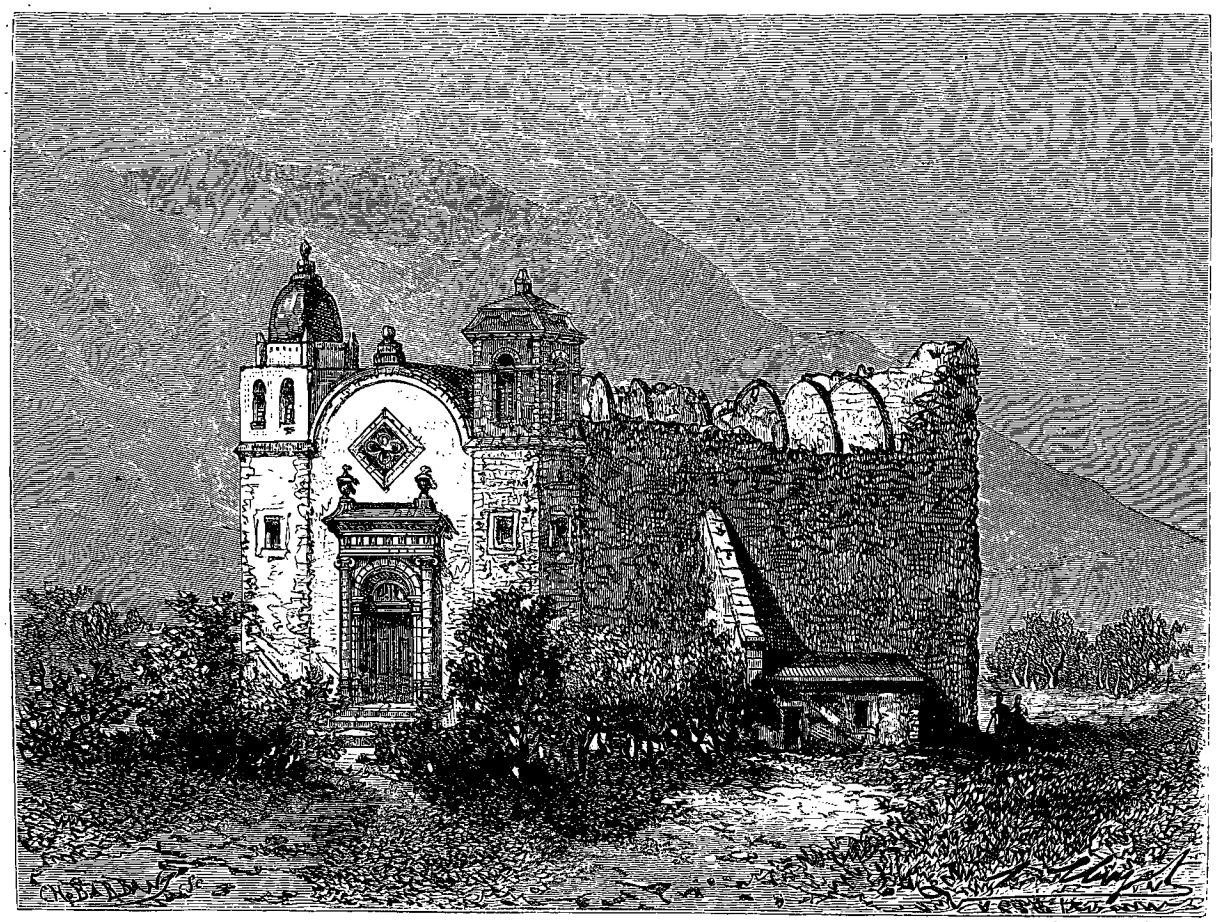
Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous dîmes adieu à cette île délicieuse de Tahiti, si riche en merveilleux paysages, et qui nous avait offert une hospitalité si agréable et un repos si doux après les fatigues et les privations de nos navigations précédentes. Les lieux et les scènes que ma plume a essayé de retracer me rappelleront toujours une période de ma vie qui restera dans ma pensée comme un rêve splendide de beauté et de plaisir.

Quelques jours après, le *Vaudreuil* se dirigeait sur les îles Sandwich, où l'avénement au trône de Lunalilo, cousin du défunt roi Kamehameha, exigeait notre présence. Nous devions trouver à Honolulu, capitale du petit royaumbe hawaïen, une population peu différente, sous le rapport physique et moral, de celle que nous quittions.

A. Pailhès,
Enseigne de vaisseau.

1. Peu de mois après mon retour en France, j'apprenais la mort d'Ariifaáite. A. P.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de San Carlos (Californie). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

San Carlos.

Des ruines! Un amoncellement de pierres dans un pays de marécages, de buissons épineux, de bouquets de bois; un dôme abattu, des poutres dénudées, des murs croulants, un sanctuaire vide, ouvert aux vents et aux pluies : poétiques débris de ce qui fut jadis un cloître et une église!

Un champ vaste et couvert de broussailles, fermé par un mur de briques rongées par le soleil, entoure le temple et en marque les limites de sa ligne sombre, s'effondrant chaque jour. Aucun être humain n'y circule, aucune voix humaine ne s'y fait entendre. Un hibou, troublé dans sa sieste, lève la tête et hue; un lézard siffle dans les herbes; une taupe, inaccoutumée aux piétinements du cheval et aux abois du chien, quitte son trou et saute dans le couvert. Tout auprès, la mer vient mourir avec un bruit monotone sur un

1. Nos lecteurs connaissent déjà M. Hepworth Dixon, auteur de la *Russie libre*, publiée en 1872 par le *Tour du Monde*.

Le nouveau voyage, dont nous commençons aujourd'hui à donner des fragments étendus, se distingue, comme les précédents livres de M. Dixon, par une grande originalité de style et d'aperçus. Il a de plus un mérité particulier : c'est tout récemment, l'an dernier, que M. Dixon est allé étudier le pays et les mœurs qu'il a décrits avec tant d'art; la société qu'il a observée est peinte par lui avec ses couleurs les plus actuelles et les plus vivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

banc de sable. Aux cris des mouettes et des cormorans, perchés sur un roc au pied de la falaise, répondent les hurlements des lions de mer se disputant leurs femelles. Mais toutes les mystérieuses voix de la nature semblent alimenter le silence et rendre complète la solitude.

Arrêtez-vous et regardez. Vous embrassez une échancrure de la côte du Pacifique, comprise entre les hauteurs du *Monte Toro* et du *Pinal Grande;* tableau splendide et doux à la fois ! L'œil se repose sur des beautés naturelles, l'oreille perçoit des noms saints et connus.

De la Sierra se détache un éperon couvert de chênes et de pins qui vient s'arrêter brusquement aux rochers hérissant la côte. Quelque pèlerin espagnol a donné à cette projection le nom de chaîne du Carmel; au petit havre abrité par la falaise, celui de baie du Carmel. Le pic qui se dresse en face du Pinal Grande, c'est le mont Carmel; le cap le plus avancé, c'est la pointe du Carmel.

Au nord de la chaîne sacrée, mais courant côte à côte, un éperon moins élevé descend du Monte Toro; sa pente est plus douce, les bois qui le couvrent sont moins majestueux; les lauriers et d'autres arbustes s'y substituent aux chênes et aux pins.

Entre les deux rangées de collines, s'étend un vallon sillonné par un cours d'eau que les anciens pèlerins ont appelé *Rio Carmelo.*

Ce vallon a l'aspect que pourrait désirer un peintre : ici, un terrain bas et bien drainé; là, une ligne de roches et des rampes gazonnées; ici encore, des taillis semblables à des jardins, d'harmonieuses cascades; là enfin, des monticules couronnés de cyprès, une brillante rivière, des pentes verdoyantes, la mer bleue qui ferme l'horizon.

A nos pieds, dans une dépression du sol, enfouies à moitié sous les essences forestières, mais dominant encore montagne et mer, gisent les pierres brisées, les poutres vermoulues de San Carlos, église de Franciscains construite par des Peaux-Rouges indigènes, sous la direction d'une compagnie de moines espagnols. Ces moines, pionniers de la première Conquête Blanche sur le versant du Pacifique, ont porté dans ce coin du monde le flambeau de l'Evangile, dans l'espoir de convertir et de sauver quelques-uns des restes d'une tribu sauvage et inconnue.

Après avoir attaché nos *mustangs*[1] à un pieu et ordonné à nos chiens de faire bonne garde, nous franchissons la palissade de briques effritées et nous foulons aux pieds l'enceinte sacrée; aussi sacrée, en ce temps de ruine et de désolation, que lorsque croix et bannière y étaient promenées par de saints personnages, et que les chants de l'angelus et des vêpres retentissaient dans le chœur.

Le sol noir répand une odeur aromatique; à chaque pas on foule des plants de sauge et de thym. Toutes les herbes odorantes croissent à profusion sur ce terrain.

Le long de la palissade extérieure s'étendent les débris d'une école et d'un bastion, d'une maison et d'un hôpital; les monceaux de ruines, sur les bords de la mer de Galilée, n'ont pas un aspect plus désolé. Les huttes de pierre où logeaient les Peaux-Rouges, où priaient les moines chrétiens, n'ont plus que les quatre murs, tapissés de plantes, couronnés de mousses. Quelques centaines d'indigènes habitaient dans cette enceinte; il n'en reste plus que ces amas de terre et de poussière. Les murs de pisé se détruisent promptement; le soleil les réduit en poudre, les pluies d'hiver les convertissent en terre. Avant qu'il soit longtemps, les amateurs du passé les chercheront vainement.

San Carlos est une église construite avec de mauvais matériaux, dans le style Mexicain, grossier, mais voyant. Rien ne retient l'œil dans les bâtisses ni dans leur entourage; mais un édifice sacré est toujours solennel et une arcade brisée semble aussi touchante que l'épitaphe d'un ami. Si l'on se sent ému devant San Carlos, c'est parce que l'on se souvient que c'est la ruine d'une église indienne.

Pas de porte fermant l'entrée de la nef, pas de grille défendant les marches de l'autel. Une portion du toit repose encore sur des poutres solides; le reste s'est effondré et a contribué à l'encombrement de la nef et du sanctuaire. Personne ne semble s'en inquiéter. Nous nous frayons un chemin à travers les pierres, chassant les écureuils de leurs trous, les oiseaux de nuit de leurs nids.

Quelques vestiges de peintures murales sur les parois et sur la voûte; des ex-voto comme on en voit dans les églises de village en Castille.

Une porte tombant en poussière cache la sacristie. Elle est consolidée par une cheville de bois, ce qui permet de supposer que quelque âme pieuse se soucie encore de la vieille église.

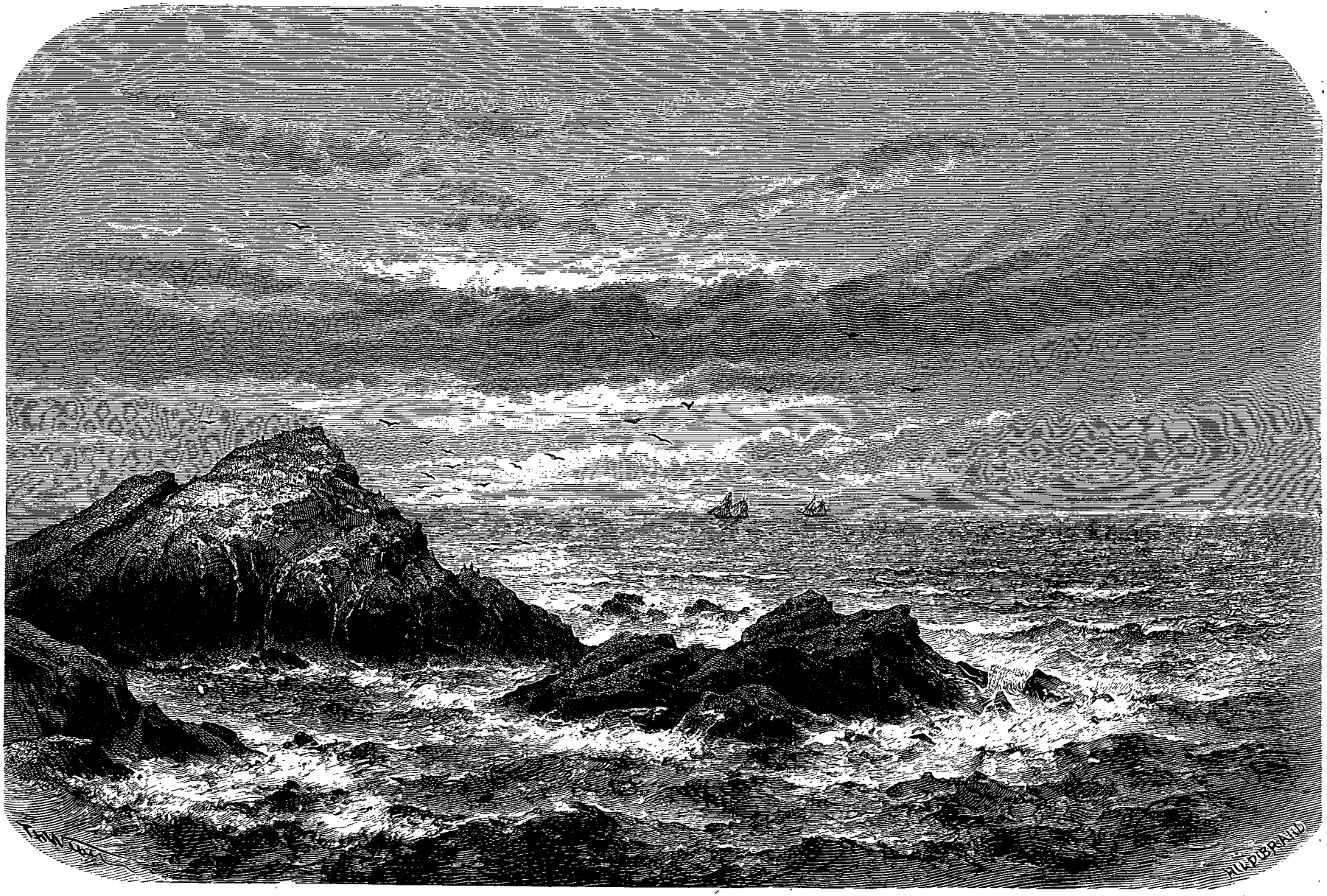
C'est exact : quelqu'un s'en soucie. Un chef Rumsen, le vieux capitaine Carlos, vient une fois par an pour aplanir les pierres tombées et raviver ses souvenirs.

A peine ouverte, la porte de la sacristie donne passage à un rayon de lumière et à un courant d'air. Pour plancher, de la boue. Contre le mur, une table démantibulée. Au-dessus de cette table, un tableau à l'huile de la triste école de sainteté espagnole, une Notre-Dame du mont Carmel à moitié effacée; et, comme pendant, un Christ plus effacé encore. D'innombrables ex-voto villageois, noirs de poussière, parmi lesquels un bouquet de feuilles d'arbres et un chapelet de fleurs en papier.

Des légions de toutes sortes d'êtres rampants couvrent le sol et les murs. La salle sent l'humide et le moisi. Aussi nous hâtons-nous de regagner le sanctuaire, laissant Notre-Dame du Mont-Carmel dans son obscurité et refermant la porte sur les arai-

1. Chevaux indigènes. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Océan Pacifique, près de Santa Clara : Les rochers *dits* Veaux marins (Seal rocks). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnées, les mille-pieds, les feuilles d'arbres et les fleurs artificielles.

II

Indiens des Missions. — Leur conversion. — Services rendus par les Pères. — Dispersion et ruines.

Si moines et prêtres ont déserté les autels de San Carlos, les abandonnant aux hiboux et aux lézards, quelques-uns de ceux qu'ils ont convertis sont restés fermes dans leur foi.

Une bande de Mexicains, porteurs d'actes judiciaires appuyés par des carabines, expulsèrent le frère Jose Maria, prieur des moines du Carmel. Mais ni actes ni carabines ne purent chasser « capitan » Carlos, le patriarche du camp du Carmel.

En ce qui concernait le frère Jose Maria, la tâche des libérateurs était facile : il ne s'agissait que de fermer l'église, de disperser les moines, de saisir les champs et les vergers.

Quant au chef indigène, on ne pouvait ni affranchir sa tribu, ni anéantir les enseignements de ses prêtres, ni l'éconduire du sanctuaire de son saint patron.

Cédant à la force, le frère Jose Maria se retira à Mexico, où il apprit à servir un nouvel autel, et perdit le souvenir de sa mission à la baie du Carmel.

Cramponné à sa foi avec toute l'ardeur d'un nouveau converti, le capitan Carlos continua à rôder autour de ses anciens pénates, ne voulant pas connaître un autre temple, fidèle au saint dont il porte le nom. Pour lui, comme pour ce qui reste encore de sa tribu, San Carlos est un puissant chef, et le porche de son église est l'entrée du pays des âmes.

Ce patriarche indien affirme avoir accompli sa cent-vingt-cinquième année : prétention de longévité assez ordinaire dans la contrée. Dans tout village on cite des centenaires, et dans beaucoup d'annales conventuelles sont enregistrés des individus ayant vécu cent vingt ans. Il y a du vrai dans ces relevés et ces traditions.

Dans ces régions, l'air est doux, la nourriture saine, la vie tranquille; l'été n'a point de feux qui brûlent la peau, l'hiver point de froids qui glacent le sang. Pas de révolution de saisons; un printemps perpétuel : c'est mai en hiver, et seulement juin en été.

Chez les indigènes, la vieillesse est un honneur; un chef porte sa couronne d'années aussi fièrement que les grands arbres. D'après l'apparence du patriarche, il est impossible de deviner son âge; si son regard a conservé toute sa vivacité et tout son éclat, son crâne est chauve, son visage creusé de rides profondes, sa peau flasque et affaissée. La vie ne semble tenir à lui que par un fil des plus ténus. L'été, il se tient dans les bois; l'hiver, il rôde autour des fermes. Connu de tous les colons, il est sûr de ne pas souffrir de la faim. Il peut encore tendre un piége et lancer une hachette; mais le pauvre vieillard est si bien resté un sauvage, qu'il aime mieux mendier que voler, et voler que travailler. Vieux, mais peu vénérable, il se plante devant les cabarets et implore des étrangers un verre de whisky; sa passion pour les liqueurs spiritueuses semble être la seule qui ait survécu à ses cent vingt-cinq ans.

Il faut prendre l'Indien pour ce qu'il est, un débris de la nature, comme l'autel de San Carlos est un débris de l'art. Pour un franc dépensé en whisky, il racontera son histoire, qui est en même temps un fragment du romancero de sa tribu.

Tout jeune encore au moment où les Espagnols arrivèrent pour la première fois à Monterey, capitan Carlos assista au débarquement des moines du frère Junipero Serra et des troupes de don Jose Ribera. Déjà les Espagnols avaient établi une Mission à San Diego et s'avançaient lentement dans la direction de la Porte d'Or; mais jamais encore un Indien du Carmel n'avait aperçu le visage d'un blanc.

Les moines érigèrent une croix; les troupes arborèrent un drapeau. On entonna un psaume; on tira le canon : cérémonies, prétendaient les nouveaux venus, qui donnaient le peuple à Dieu, le pays au roi d'Espagne.

Ces étrangers construisirent un fort sur la colline, au-dessus de l'emplacement où avait été plantée la croix. Ce fort fut entouré de murs que l'on garnit de canons et sur lesquels des sentinelles se promenaient jour et nuit.

Comme tous leurs congénères du versant du Pacifique, les Peaux-Rouges étaient une population douce et pusillanime, se nourrissant des glands tombés des chênes, des racines arrachées au sol, des poissons pêchés dans les étangs. Quelques individus, plus aventureux, se hasardaient à chasser le renard et à tendre des piéges aux fouisseurs. Les hommes aimaient les peaux, mais il fallait de l'audace pour s'en procurer. Leur vêtement, à l'exception de celui des chefs, se composait uniquement d'un morceau d'étoffe nouée autour des reins et d'une plume fichée dans les cheveux. Et encore un seul sur vingt pouvait-il se permettre ce luxe.

Les femmes restaient à peu près nues; leur vêtement d'été ne se composait que d'un jupon d'herbes, celui d'hiver d'un débris de peau à demi séchée. Quant aux enfants, ils n'étaient pas habillés du tout. Le sentiment de la pudeur était aussi inconnu dans une loge indienne que dans une colonie de phoques.

Ces timides sauvages habitaient des huttes de paille. Groupés dans les bois comme des hordes de daims, ils se lavaient rarement, jamais ils ne se peignaient. Une très-légère couche de couleur, voilà en quoi consistait leur coquetterie. Les femmes tatouaient leur visage, leur cou et leur poitrine; les hommes étendaient sur leur face une peinture quelconque. Tous vivaient de chenilles et de vers, au jour le jour, sans s'inquiéter du lendemain.

Un jour, capitan Carlos vit une bande de moines franchir la chaîne dominant Monterey et planter une croix sur le sol appartenant à sa tribu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La croix semblait être le totem[1] de l'homme blanc. Non-seulement une grande croix était arborée, mais encore chacun des Pères en avait, pendue au cou, une petite qu'il portait fréquemment à ses lèvres.

Les Pères élevèrent un autel, le recouvrirent d'un drap et, quoique le soleil fût resplendissant, allumèrent des bougies. Ils déployèrent une bannière portant l'effigie d'une magnifique femme blanche; c'était, disaient-ils, la mère d'un puissant prince qui, dans un pays bien au delà de la mer, avait été crucifié pour sauver les âmes des hommes. Ils entonnèrent un psaume qui, aux oreilles de ces enfants des forêts, résonna comme un chant de la terre des Esprits.

Tout d'abord, les Indiens se tinrent à l'écart. Ces

Indiens de la Mission. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

étrangers avaient traversé les mers, comme des oiseaux; personne ne savait d'où ils venaient.

Et cependant, quand les Pères déployèrent le portrait de cette belle femme, quand ils chantèrent la musique de la terre des Esprits, les hommes rouges arrivèrent en foule pour admirer cette image et écouter ces psaumes.

Peu à peu, leurs craintes se calmèrent. En voyant les bons Pères donner des aliments aux affamés, des vêtements à ceux qui en manquaient, des médicaments aux malades, leurs cœurs soupçonneux s'ouvrirent.

Ces étrangers imposèrent aux localités des désigna-

1. Signe distinctif, sorte de palladium, adopté par chaque tribu indienne. C'est généralement une figure d'animal tatouée sur la poitrine du chef. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions nouvelles; la rivière reçut le nom de Rio Carmelo, la chaîne de montagnes celui de mont Carmel. La belle femme fut appelée Notre-Dame du Carmel.

Tout sauvages qu'ils fussent, les indigènes étudiaient attentivement les agissements des moines. Ils s'aperçurent bientôt qu'aucun des secrets du sol ne leur était étranger. Si les racines devenaient rares, les Pères savaient en trouver sous les taillis. Si le poisson manquait, ils jetaient dans la baie leurs filets qui revenaient pleins.

Petit à petit, ils enseignèrent à l'Indien à ameublir son sol, à pêcher dans ses cours d'eau, à tendre des piéges dans ses bois. Bientôt l'indigène, renonçant aux chenilles et aux vers, vécut de lièvres, de bécassines, de canards et de truites. Les Pères lui enseignèrent l'art de cuire ses aliments; de sorte qu'au lieu d'avaler ses racines et ses reptiles comme une brute, il apprit à sécher ses graines sur des pierres et à rôtir son gibier dans des fours.

Les Pères construisirent une église sur l'emplacement où ils avaient planté la croix et y placèrent leur image de Notre-Dame du Carmel. Des champs furent appropriés et ensemencés de blé. On fabriqua des briques, on débita des cèdres. Entre l'église et la vallée, une pente fut convertie en vignoble. On créa un verger de poiriers, de pommiers et de noyers, et un bois d'oliviers, en mémoire de la montagne de Syrie.

Les indigènes vinrent en foule demander le baptême.

Telle fut la situation du Carmel pendant trente ans.

A la fin, les blancs se divisèrent en deux partis: le parti clérical et le parti laïque, différant en ce qu'il était le plus convenable de faire pour améliorer le sort des malheureux indigènes.

On en vint aux coups. Au bout de quelques années, les Pères furent expulsés; mais après leur départ les convertis se dispersèrent dans les bois. On tenta vainement de les ramener. Et cependant ces pauvres prosélytes n'ont pas complétement perdu le souvenir de temps meilleurs. San Carlos est toujours leur patron vénéré. Une fois par an, ils viennent adorer la vierge du Carmel et célébrer la fête de leur patron.

III

Monterey. — Caractère de la ville. — Aspect général.

Quittant les ruines de San Carlos, nous nous dirigeons vers la baie du mont Carmel, traversant de pittoresques ruisseaux, admirant des pins géants qui lancent leurs cimes à d'incroyables hauteurs (voy. p. 125). Après avoir doublé la *Pointe des Pins*, nous gagnons enfin Monterey.

Le gracieux accueil qui m'est fait par don Mariano Vallejo, l'un des notables de la ville, m'ouvre toutes les portes. Dans les rues, les prêtres me saluent de la main, les barbiers et les pâtissiers me tirent leurs chapeaux, les joueurs de billard m'offrent leurs queues d'honneur. Les señoras implorent des cartes de visite. Les chiens mêmes, barbotant dans tous les ruisseaux, semblent comprendre que nous ne sommes pas hommes à supporter leurs caresses ou leurs grognements.

Monterey — ville toute de pignons, de murs et de balustrades, où chacun possède un lopin de terre — renferme une population aussi étrange, aussi originale que ses rues et ses maisons.

L'indigène construit sa maison comme il lui plaît Pourquoi pas? N'est-il pas *don* et *caballero?* Qui oserait morigéner son caprice?

A Monterey, pas de municipalité qui vous tourmente avec ses règlements, ses plans, ses alignements. La rue, si l'on peut appliquer ce nom à une semblable voie, circule à son gré autour de villas, de baraques où l'on danse, d'échoppes de barbiers, de salles de billard. Aucun trottoir qui s'interpose entre le cavalier et le piéton. Les égouts traversent la ville à ciel ouvert.

La grande place a une physionomie aussi hétéroclite que la rue: c'est une accumulation de maisons blanches, construites en terre et en planches, par suite de la constante appréhension des tremblements de terre nocturnes. Ici, un pignon se projette en avant; là, tourne un moulin à eau. Vient ensuite une longue façade blanchie et peinte; c'est la résidence d'un *don*. Puis une forge, un cabaret, une blanchisserie chinoise, une citerne ouverte.

Par exception, dans un bosquet de cyprès et de citronniers se niche une jolie maison avec balcons et jalousies à travers lesquelles une femme, invisible elle-même, suit des yeux les passants.

Sur la grande place se voit un bâtiment où jadis les magistrats du lieu faisaient fouetter les métis coupables d'un délit quelconque.

Autres temps, autres mœurs.

Aujourd'hui, grâce à M. Simoneau, un joyeux cuisinier français, la cour de justice est convertie en poulailler, le tribunal en réfectoire.

Accotés contre un mur, des gaillards à longue barbe fument philosophiquement. D'un pas timide un prêtre traverse le square. Des jeunes filles voilées et drapées dans leurs capuces écarlates reviennent hâtivement de la messe de midi. Un enfant joue avec une chèvre. Dans l'égout barbotent des oies; des chiens dorment au soleil.

N'est-ce pas là une localité sans nom du sud de l'Espagne?

A Monterey, les gens se targuent d'une haute généalogie et affectent l'air de vieux Castillans. Le hasard d'origine l'emporte sur le droit de propriété.

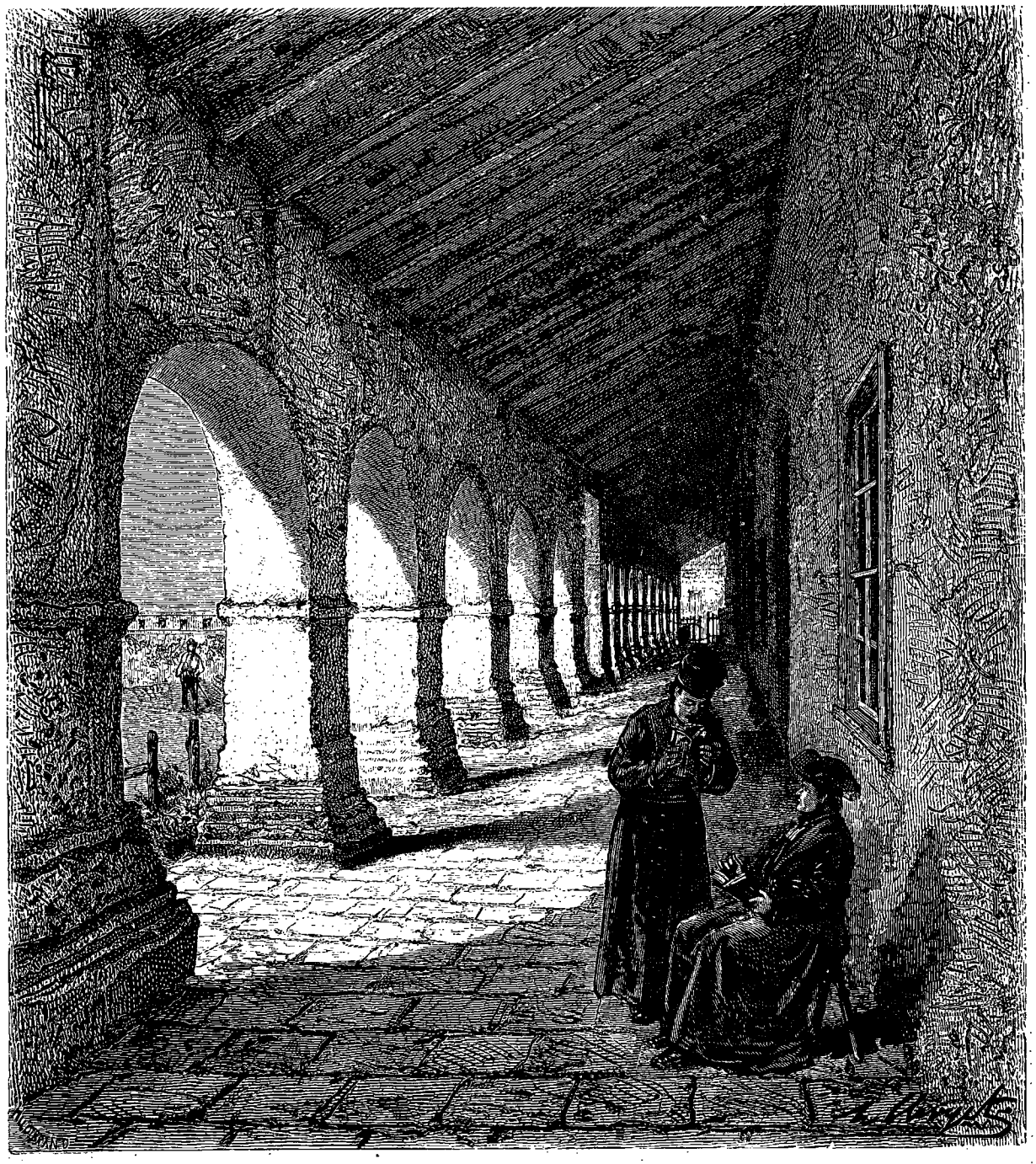
Le bas peuple fraye volontiers avec les métis; mais dans le clergé, sur la grande place, dans les échoppes de barbiers, on ne considère que les *dons* et les *caballeros* possédant une généalogie assez longue pour stupéfier un Gaël ou satisfaire un Basque.

La plus vieille maison de Monterey n'a pas un demi-siècle d'existence. Il y a cinquante-cinq ans, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville bâtie par don Jose Ribera et les moines espagnols fut rasée jusqu'au sol par un corsaire français, le capitaine Bachard.

Cinq années s'écoulèrent sans qu'âme vivante abordât ces ruines. Un Écossais, du nom de David Spence, négociant en peaux et en cuirs, s'y hasarda le premier. Bientôt arrivèrent dons et caballeros réclamant leurs droits sur ces cendres. Plus pauvres que jamais, ils se construisirent des huttes de sable et de bois, mais ne manquèrent pas de leur donner des noms sonores.



L'ancienne mission à Monterey. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

IV

Don Mariano.

Nul ne saurait dire si la famille Vallejo — dont le chef est Don Mariano — descend d'Hercule ou de Jules César. Rien, en fait de généalogie, ne surprend chez Don Mariano; prétendrait-il remonter jusqu'à Adam, comme l'ont imaginé des hérauts d'armes pour son compatriote Charles-Quint?

« Voulez-vous connaître l'histoire de la Californie? Étudiez ma biographie! » dit-il à tout le monde, et dans un sens il a raison.

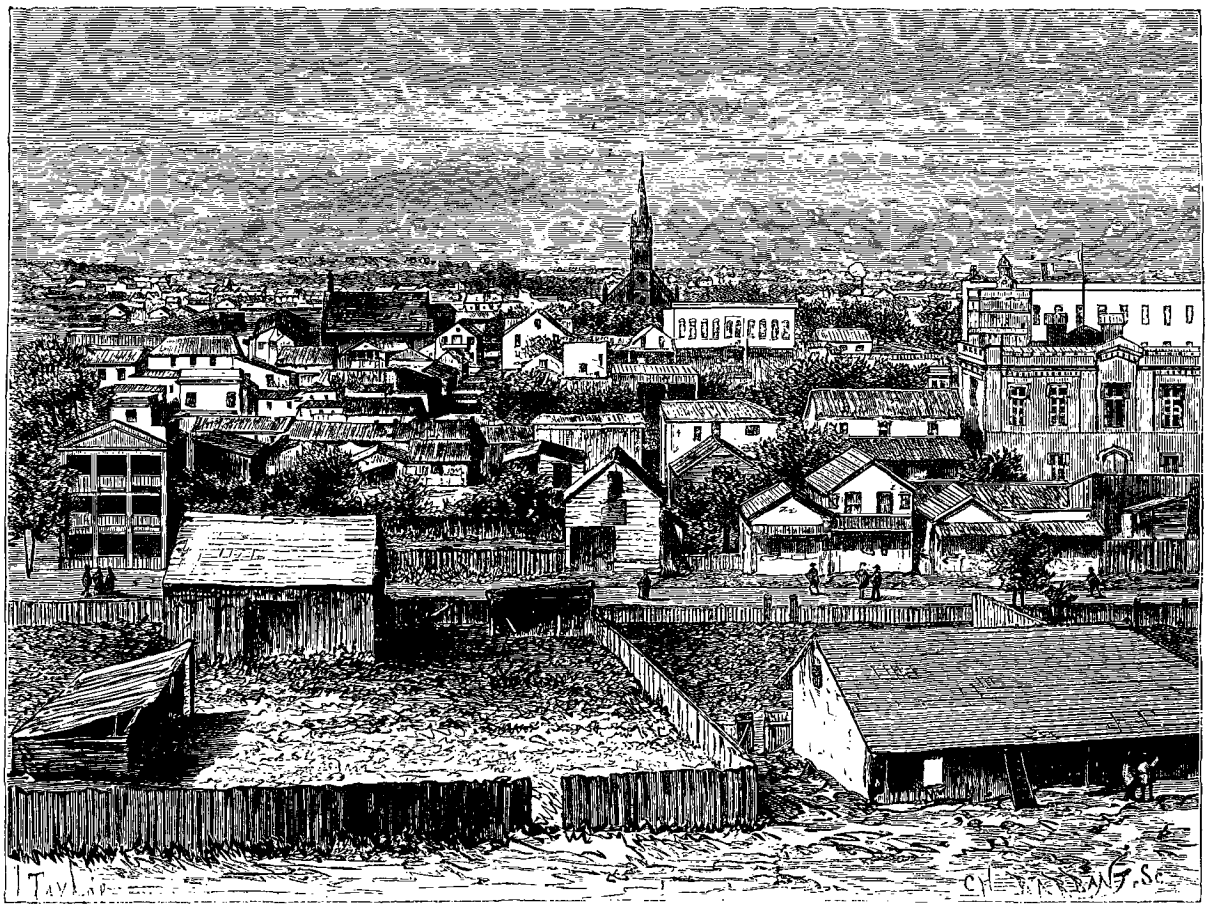
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

L'histoire de Don Mariano est celle de presque tous les Mexicains d'un rang élevé.

Jadis — il y a trente ans! — c'était le plus riche propriétaire foncier de la Californie. Outre son domaine de Monterey, siége de la famille, il possédait un immense pâturage sur le San Benito, cent kilomètres de terrain dans la vallée du San Joaquin, un comté tout entier sur la baie de San Pablo, et des parcelles moins considérables dans beaucoup d'autres localités. De hautes chaînes de montagnes étaient comprises dans les limites de ses propriétés. Presque tous ces terrains sont passés entre des mains étrangères.

Issu d'une vieille souche, ne comptant parmi ses ancêtres que des nobles et des chevaliers, Mariano se consacra à la profession des armes dès qu'il se sentit la force de conduire un cheval et de manier une épée. Engagé dans une troupe de coureurs de prairies, il ne tarda pas à se faire remarquer.

De mœurs dissolues, comme tous ceux de ses compatriotes qui vivaient dans le voisinage des wigwams indiens, il aimait au jour le jour, s'inquiétant peu de la couleur de peau de sa divinité du moment; mais il n'était pas fait pour se livrer exclusivement au culte des squaws et des señoritas. Passionné pour



San José (voy. p. 127). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

le travail, il passait à étudier le temps que ses compagnons gaspillaient dans les maisons de jeu et les tavernes.

Devenu aussi habile cavalier qu'habile tireur, à vingt ans il était capitaine. Depuis lors, il prit part à tous les soulèvements, sachant toujours tirer son épingle du jeu. Tantôt il aidait les radicaux à saper la puissance de l'Espagne; tantôt, avec les jésuites, il combattait les radicaux. Quand l'évêque de Monterey proclama la nouvelle république, Mariano, catholique et Mexicain, ne crut pas devoir désobéir à son pasteur et entreprit avec lui la guerre civile.

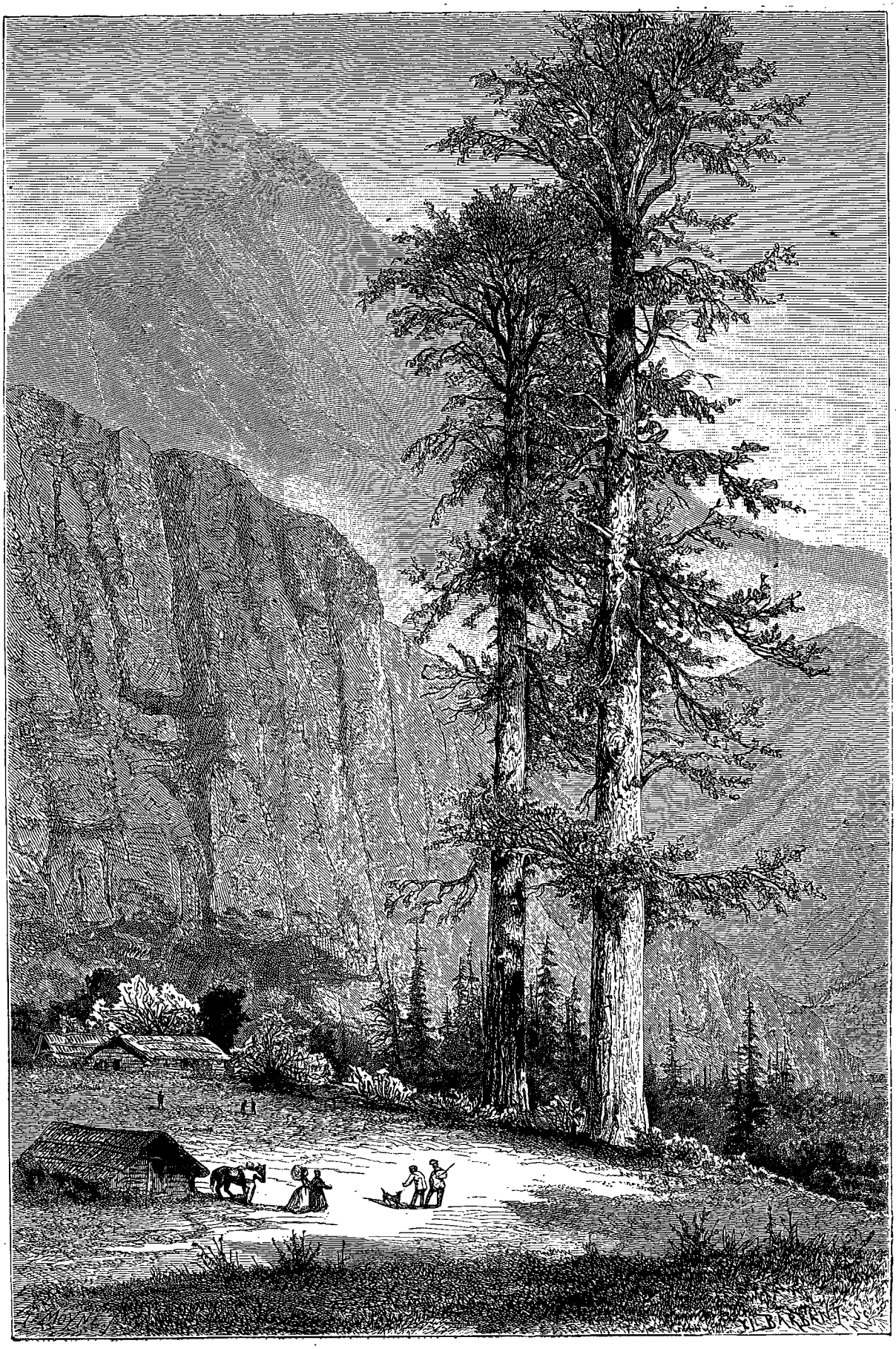
Fait prisonnier, il fut chargé de menottes. Indigné de ce traitement ignominieux, il coupa sa barbe, abjura son titre de *don* espagnol et fit le serment que dorénavant il se raserait et porterait la face aussi lisse qu'un marquis anglais.

Quand il eut contribué, avec Alvaredo, à fonder un nouveau gouvernement, l'heure du succès fut l'instant le plus critique de sa vie.

Que devait-il faire de la Californie, qui n'était pas susceptible de se soutenir par elle-même? Quatre puissances réclamaient sur elle des droits : l'Espagne, l'Angleterre, la Russie et les États-Unis.

L'Espagne en était, depuis un siècle, la propriétaire nominale. L'Angleterre invoquait le droit de première

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Pins géants de la Californie. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

découverte ; Drake avait donné au pays le nom de Nouvelle-Albion et l'avait annexé au royaume d'Élisabeth. La Russie avait été longtemps maîtresse de quelques points du littoral, en particulier des collines commandant la Porte d'Or. Les États-Unis s'appuyaient sur le voisinage et sur une cession consentie par le gouvernement mexicain.

C'était une impasse. Comment Mariano devait-il en sortir? Les évêques inclinaient vers l'Espagne, leur patrie et le boulevard de leur Église. Toutes les autres puissances étant hérétiques, un bon catholique ne pouvait hésiter.

Mais Don Mariano, catholique avant d'être Mexicain, était Vallejo avant d'être catholique. Doué d'une prodigieuse activité, il veillait tandis que dormaient ses pasteurs. Il apprit l'anglais et lut d'un œil prévoyant les journaux de Londres et de New-York.

L'Espagne n'avait pas de vaisseaux; sur la côte, une flotte anglaise; dans l'intérieur, une armée américaine.

Il comprit que la jeune république devait pencher vers l'une ou l'autre de ces deux dernières puissances. Mais laquelle?

Don Mariano, qui se rasait comme un marquis anglais, se tourna vers Londres, tout en prenant bien garde de froisser ses voisins de New-York.

D'après un mémoire secret, préparé pour le président Polk :

« Mariano est un homme de grande famille, assez instruit (pour un Mexicain) et paraissant retiré du service militaire, quoiqu'il entretienne, à sa maison de campagne, une troupe de soldats. Jadis raide et orgueilleux, il est aujourd'hui doux et poli, mais conserve toujours le grand air qui convient au rejeton d'une si longue lignée d'aïeux. Sa porte est ouverte à tout venant; mais il étudie ses hôtes et ne se livre qu'à ceux dont il a constaté la réputation ou la naissance. Son influence est universelle en Californie, et le comté de Solano, où il réside habituellement, est mieux régi, au point de vue de la sécurité individuelle, que toute autre localité du versant du Pacifique. Il ne demande rien. L'argent ne saurait le tenter. Personne ne connaît le fond de sa pensée. Peut-être accepterait-il un titre ou un emploi. »

Don Mariano. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Tel est, en substance, le portrait de Don Mariano dessiné il y a trente ans.

Ne pouvant le créer marquis, Polk en fit un général. Dès lors, en dépit des prêtres et des évêques, Don Mariano se rangea sous le drapeau strié et étoilé.

Cette sorte d'apostasie fut punie par ceux-là mêmes qui l'avaient encouragée.

Désirant voir la capitale de la Californie établie sur ses domaines, il fonda sur la baie de San Pablo une nouvelle ville qu'il nomma Vallejo, et offrit à l'État, non-seulement de lui abandonner les plus belles de ses terres, mais encore de faire construire à ses frais le tribunal et la place publique.

L'État accueillit avec reconnaissance ces offres généreuses. Mais quand Mariano eut dépensé en travaux publics, à Vallejo, un million et demi de francs, la capitale fut transférée à Sacramento.

Don Mariano était ruiné.

Depuis cette époque, il remonte un courant dont les eaux sont aussi profondes que rapides.

« Il n'y a pas un Mexicain de rang, me dit-il dans une de nos excursions, qui ait pu conserver ses terres. Ma situation est dure; pas autant néamoins que celle de beaucoup d'autres. Dans vingt ans aucun *don* espagnol ne sera citoyen des États-Unis.

— Voulez-vous faire entendre que les Espagnols émigreront?

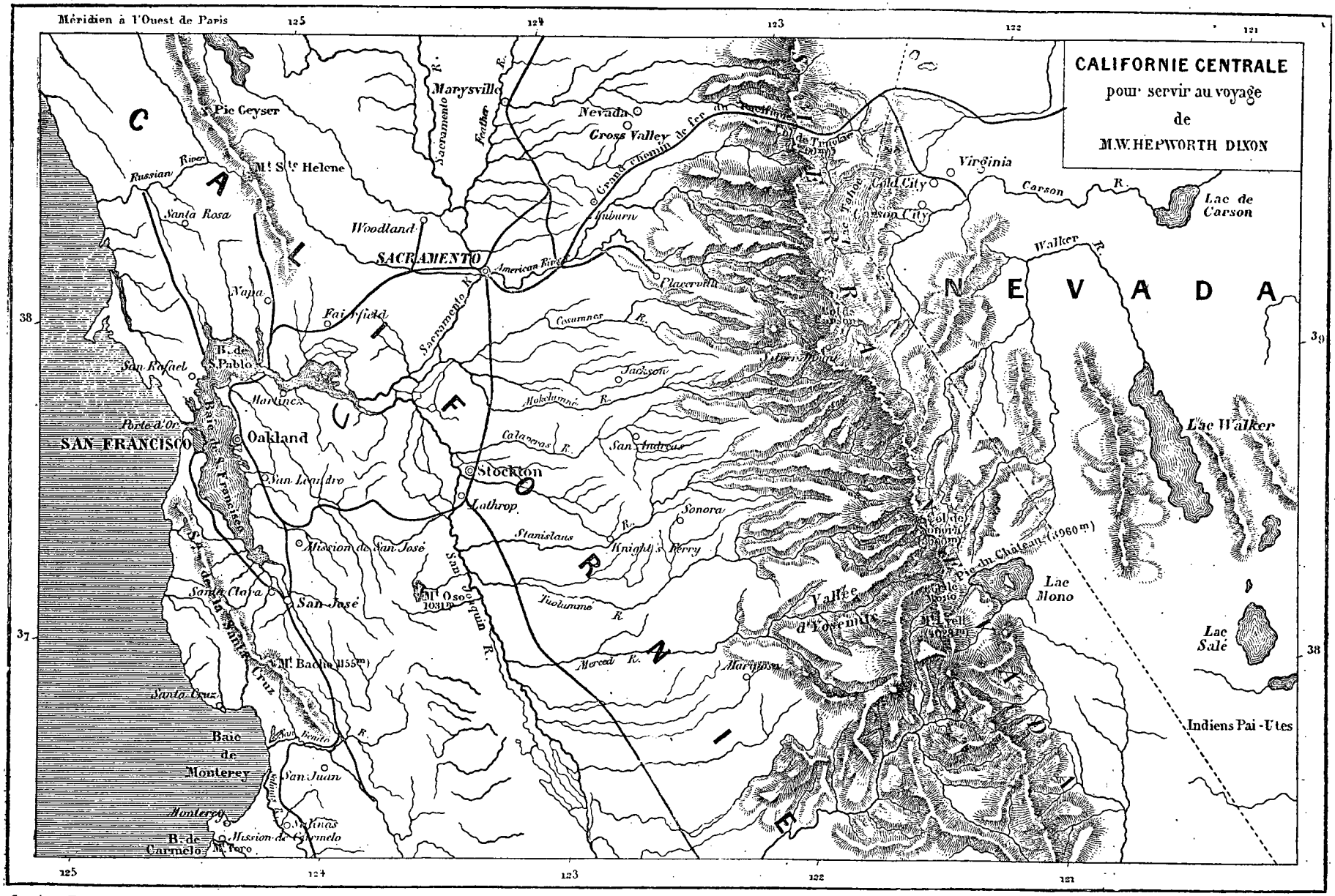
— Oui ; ils gagneront le Mexique, où ils espèrent pouvoir faire encore figure. »

Les immenses propriétés de Don Mariano ont peu à peu glissé de ses mains par un grand nombre de fissures.

Sa fille et sa sœur ont pris pour époux des Anglais. La majeure partie de son domaine est palissadée et plantée au bénéfice et au nom des Frisby et des Leese, qui, dans un temps donné, souriront ironiquement en comparant leur solide prospérité à la vanité boursouflée et à la pauvreté prétentieuse de leurs ancêtres mexicains.

Vivant en grand chef, à la mode du pays, Don Mariano a gaspillé ses grands biens pour satisfaire ce que l'on pourrait nommer des fantaisies. Il est possédé de la passion de la construction. Outre la ville de Vallejo, il a édifié le port et la ville de Bé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard, 12 r. Dugueay-Trouin Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nicia, qui portent le nom d'une épouse aimable et trop négligée. Ses ranchos sont en ruine, ses pâturages convertis en places publiques; par-dessus tout, ses propriétés se dissolvent en procès.

Don Mariano est le type non-seulement de la capitale perdue, mais de la race qui disparaît.

V

Les bandits. — Leur popularité. — Vasquez. — Ses hauts faits et sa mort.

En Californie, comme en Grèce et en Italie, les bandits sont les redresseurs des torts publics, ou plutôt de ce que les paysans nomment *leurs* torts publics. Un bandit est un mécontent qui n'attend qu'une occasion pour prendre une physionomie plus menaçante encore.

Los Angeles et San José, villes libres, peuplées de soldats congédiés, de squaws, de négociants interlopes, sont de véritables nids de coquins, de joueurs, de voleurs et de coupe-jarrets. C'est là que les chefs de brigands viennent tour à tour recruter leurs bandes et soudoyer leurs espions. Tout sang mêlé hait d'instinct les agents de l'autorité et de l'ordre. Jadis, il aiguisait ses dents contre les moines espagnols; aujourd'hui, il affile son couteau contre les policiers américains. Cette lutte à outrance a surtout un côté politique; dans la jungle et dans la montagne, c'est un combat de race contre race.

Ces bandits californiens ont acquis une incroyable notoriété.

Quel paysan hybride n'a pas envié le capitaine Soto et son hardi compagnon, le capitaine Procopio? Dans quelle habitation solitaire, dans quelle bruyante taverne n'a-t-on pas entendu parler des hauts faits du capitaine Senati, de la perfidie du capitaine Moreno? Quelle señorita n'a pas versé des larmes sur les romantiques amours et la fin tragique du capitaine Vasquez, le héros mexicain?

Los Angeles, San Bernardino et San Diego sont les localités choisies de préférence par les bandits pour y exercer leur honorable métier; la frontière est là qui leur offre un marché avantageux et une retraite assurée.

Depuis Soto jusqu'à Vasquez, il n'est pas, en Californie, un brigand qui n'ait trouvé au Mexique sa base d'opérations.

Si la Californie est le jardin de l'Amérique, le comté de Los Angeles passe à bon droit pour le paradis de la Californie.

Dans la ville, la richesse abonde; aussi la cupidité des voleurs est-elle sans cesse en éveil, d'autant plus que chacun est disposé à leur venir en aide.

Aucun de ces bandits n'est plus populaire que Vasquez.

Les poëtes riment en son honneur, les femmes jurent par lui, les jeunes gens aspirent à l'imiter. Les basses classes, au Mexique et en Californie, sont inondées d'imprimés relatant la vie, les aventures, les arrestations de Vasquez.

Né dans le comté de Monterey, il y a trente-neuf ans, Vasquez, Mexicain d'origine, ne doit aux États-Unis ni foi ni hommage.

Son père, sang mêlé comme tous ses voisins, vivait sur une petite ferme du nom de Los Felix, dans les environs de Monterey. Il reçut une instruction tout à fait élémentaire à Sleepy Hollow, dans une pauvre école dirigée par un prêtre somnolent. Il y apprit à lire un peu, à réciter son *Credo* et à maudire les hérétiques qui venaient commercer dans la contrée. S'il resta absolument ignorant des hommes et des choses, sa force musculaire et ses appétits grossiers se développèrent prématurément. De bonne heure, il sut jouer du couteau; au *boléro* et au *fandango* surtout, son passe-temps de prédilection, il fatiguait toutes ses danseuses.

Le produit de la ferme subvenait largement aux besoins de son père, mais le malheureux garçon, dont le sang bouillonnait, avait de plus hautes aspirations.

Des blancs vinrent à Monterey, édifiant des maisons, construisant des routes, ouvrant des écoles. Pour lui, ces hommes étaient des démons incarnés, des usurpateurs de son sol, des ennemis de son Église. Rudes et entreprenants, doués d'une grande vigueur et d'une langue dorée, les étrangers avançaient sans relâche avec des attitudes dominatrices qui exaspéraient le jeune hybride. De quel droit entraient-ils dans sa ville et envahissaient-ils ses tavernes?

Affolé par la rage et la haine, il courut sur les « diables blancs »; mais ceux-ci l'eurent bientôt mis à la raison.

« Quand je fus en âge, raconte-t-il lui-même, je fréquentai les bals et les parties de plaisir donnés par les indigènes. Les Américains s'y présentaient, maltraitaient nos hommes et cherchaient à nous arracher nos femmes. Dès ce moment, je me sentis saisi par un désir immodéré de vengeance.... »

L'année suivante — il avait alors seize ans — il tua son premier Américain.

Dans un conflit, un agent était intervenu, et Vasquez lui avait plongé son couteau dans la poitrine. Le meurtrier s'enfuit.

« Avec un troupeau de vaches dont je m'étais emparé, dit-il, je me dirigeai au Nord et gagnai le comté de Mendocino, à quatre cents kilomètres environ de Monterey. Là même je ne pus vivre en paix. Les hommes blancs me poursuivirent et m'attaquèrent dans mon rancho. J'eus la chance d'échapper sain et sauf et me réfugiai dans les bois. C'est alors que je me décidai à changer d'existence. »

Il se rendit à Los Felix, où vivait sa mère, pour informer celle-ci de ses projets et appeler sur eux sa bénédiction.

Sa mère, Guadalupe Cantua, métisse des monts San Benito qui dominent Los Angeles, était femme à comprendre. Elle devina que son fils entendait vivre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux dépens d'autrui, voler tout ce qui lui faisait envie. Elle prévoyait la fin fatale d'une semblable existence; mais, en véritable Mexicaine, elle bénit son fils.

Dans les monts San Benito, où habitaient tous ses parents, il rencontra tout d'abord un célèbre bandit, le capitaine Soto, et s'engagea dans cette bande de voleurs de chevaux. Bientôt il fut passé maître dans cette honorable industrie et devint le favori de son chef.

Fait prisonnier avec celui-ci, il fut condamné à cinq ans de prison. Quand il en sortit, son cousin Leiva et d'autres mauvais gars des environs de Los Felix, tous préférant le vol au travail, se groupèrent autour de lui et constituèrent une bande dont il fut nommé capitaine.

Portant aux blancs cette haine farouche qu'éprouvent seuls les métis, ces jeunes gens se donnèrent à eux-mêmes le nom de « patriotes » et se vantèrent de rendre bientôt le séjour de la Californie impossible aux « démons à visage pâle ».

Vasquez avait à peine atteint sa vingt-huitième an-

Le bandit Vasquez. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

née, qu'on parlait de lui dans toutes les salles de bal, de Santa Clara à Los Angeles.

Il jouait tous les jeux; tantôt décimant les troupeaux de chevaux, tantôt dévalisant les magasins et les diligences; mais toujours gaspillant l'argent mal acquis dans les tripots et les tavernes. Verser le sang ne lui répugnait aucunement. Toute résistance était immédiatement suivie de mort.

Pendant quatre années entières, le pays resta à la merci de ce bandit. Aussi agile à la course qu'on peut l'être à cheval, aussi à son aise en selle qu'on l'est sur un fauteuil, il défiait les agents de police autant qu'il dédaignait les hurlements de rage qui le poursuivaient.

A la fin, il se laissa prendre au piége. On ne l'accusait que de vol de chevaux, et il fut condamné à quatre ans de prison à San Quentin. C'était sa troisième condamnation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au bout de trois ans, une chambre législative, indulgente pour les voleurs, passa un bill d'amnistie qui le rendit une fois encore à la liberté.

En sortant de prison, plus sauvage que jamais, il forma une bande dont il se fit le chef, la plia à la plus stricte discipline et commit les crimes les plus révoltants.

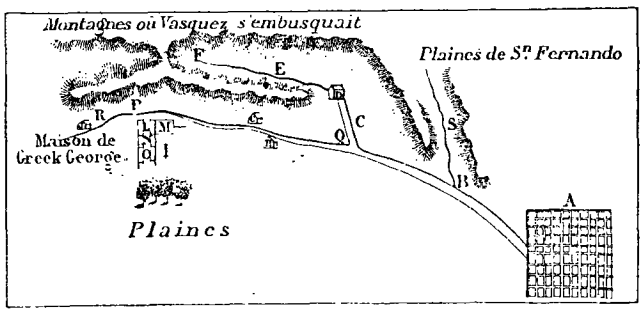
Mais son compagnon Leiva découvrit un jour qu'une femme qu'il aimait s'était éprise de Vasquez. Il se jura d'en tirer vengeance.

Ayant appris qu'Adams, shérif de Santa Clara, et Rowland, shérif de Los Angeles, s'étaient mis en campagne et battaient le pays à la recherche des assassins, il se porta au-devant des agents de la police, tout prêt à se livrer lui-même et, moyennant récompense, à conduire les shérifs sur les traces du voleur.

Ce serait un long récit que celui de tous les épisodes de cette poursuite. Plus d'une fois, pour éventer les chasseurs, le bandit dut se tapir dans les buissons. Doué de l'agilité d'un chat sauvage, il savait grimper sur un arbre ou se cacher au bord d'une *crique*.

Voyant qu'il ne pouvait atteindre le bandit, le shérif Rowland, obéissant au conseil de Leiva, feignit de renoncer à la chasse. Vasquez crut l'orage passé.

Plan de l'endroit où Vasquez a été arrêté.



LÉGENDE.

A Ville de Los Angeles.
B Route se dirigeant vers l'ouest.
C Arroyo ou ruisseau.
E Sentier de gué.
F Le gué d'où les partisans surveillaient la maison de Greek George et commandaient les approches.
I Maison de Greek George.
L Arsenal, avec fenêtre au nord, d'où l'on voit l'est et l'ouest.
M Aile de la maison de Greek George.
N Chambre où dînait Vasquez lorsqu'il fut découvert : à l'est, porte par où Harris entra.
O Chambre servant de cuisine : du côté sud, fenêtre d'où sauta Vasquez lorsque Harris fit feu.
P Endroit où l'on arrêta la voiture.
Q Endroit où l'on monta en voiture.
R Endroit où était attaché le cheval de Vasquez.
S Col de Cajunga.

A seize kilomètres de Los Angeles, au pied d'une chaîne de collines, s'élève le rancho solitaire appartenant au Grec Georges — Greek George. — Vasquez y établit son repaire. Les abords de cette maison sont commandés par des fenêtres; d'un belvédère on peut surveiller au loin la route. Toute surprise y est impossible.

Un certain soir, un peu après minuit, le sous-shérif Johnson partit à cheval de Los Angeles avec sept hommes. Au point du jour, ils mirent pied à terre et dressèrent leur plan à loisir Quelques-uns des compagnons escaladèrent une éminence et, au moyen d'une lunette de campagne, examinèrent la maison de Georges le Grec et ses environs. Un cheval, souvent monté par le chef, était attaché à un arbre. Vasquez lui-même se tenait debout près de la maison. Un autre cheval appartenant à Chavez galopait dans la prairie et un cavalier lui donnait la chasse.

Il n'était plus permis d'en douter, le sous-shérif se trouvait en face du gibier. Mais comment s'en emparer? La batterie était masquée, la garnison inconnue. Dans le cas où quelque sentinelle se trouverait postée sur les hauteurs, Vasquez, prévenu de l'approche de l'ennemi, serait hors d'atteinte en moins de dix minutes. Des fenêtres on verrait la troupe à plus d'un kilomètre de distance, ce qui donnerait le temps aux meurtriers de chercher un asile dans les bois.

Le hasard vint au secours du sous-shérif. Un wagon mexicain arrivait lentement, venant du rancho de Georges. Johnson s'en saisit, ordonna à ses hommes d'entraver leurs chevaux, de se glisser dans le chariot et de s'y coucher à plat ventre, chacun tenant sa carabine prête à faire feu.

Posant un pistolet sur la tempe du conducteur, Johnson l'invita d'abord à garder le silence le plus absolu, puis à faire volte-face et à reprendre le chemin du rancho. Quelques minutes plus tard, le chariot atteignait l'enclos et s'arrêtait. Les hommes s'en élancèrent aussitôt. Deux d'entre eux tournèrent du côté de l'ouest, quatre marchèrent vers la façade.

Une femme parut sur la porte. Voyant un si grand nombre d'hommes armés, elle poussa un cri et essaya de s'enfermer. Mais les limiers de police furent plus agiles. En entrant dans la maison, ils aperçurent Vasquez se glisser à travers une fente du mur de pisé.

Au moment où il sortait de la crevasse, une balle l'effleura.

« Le voilà qui se sauve par la fenêtre, » s'écria l'homme (Harris) qui avait fait feu.

Vasquez, en effet, avait sauté dans le jardin. Il s'arrêta un instant, tournant de tous côtés un visage perplexe. Ici, son cheval; mais lui serait-il loisible de se mettre en selle? Là, le couvert; mais aurait-il le temps de s'y enfoncer?

Ce moment d'hésitation le perdit. Atteint d'une seconde balle, il chancela et tomba. Bondissant presque aussitôt sur ses pieds, comme un chat sauvage, il porta tour à tour ses regards du rancho à la route, du cheval à la forêt.

Une troisième balle le renversa.

Le sang coulait à flots de sa face et de son côté. C'en était fait. Il leva les mains en signe de soumission.

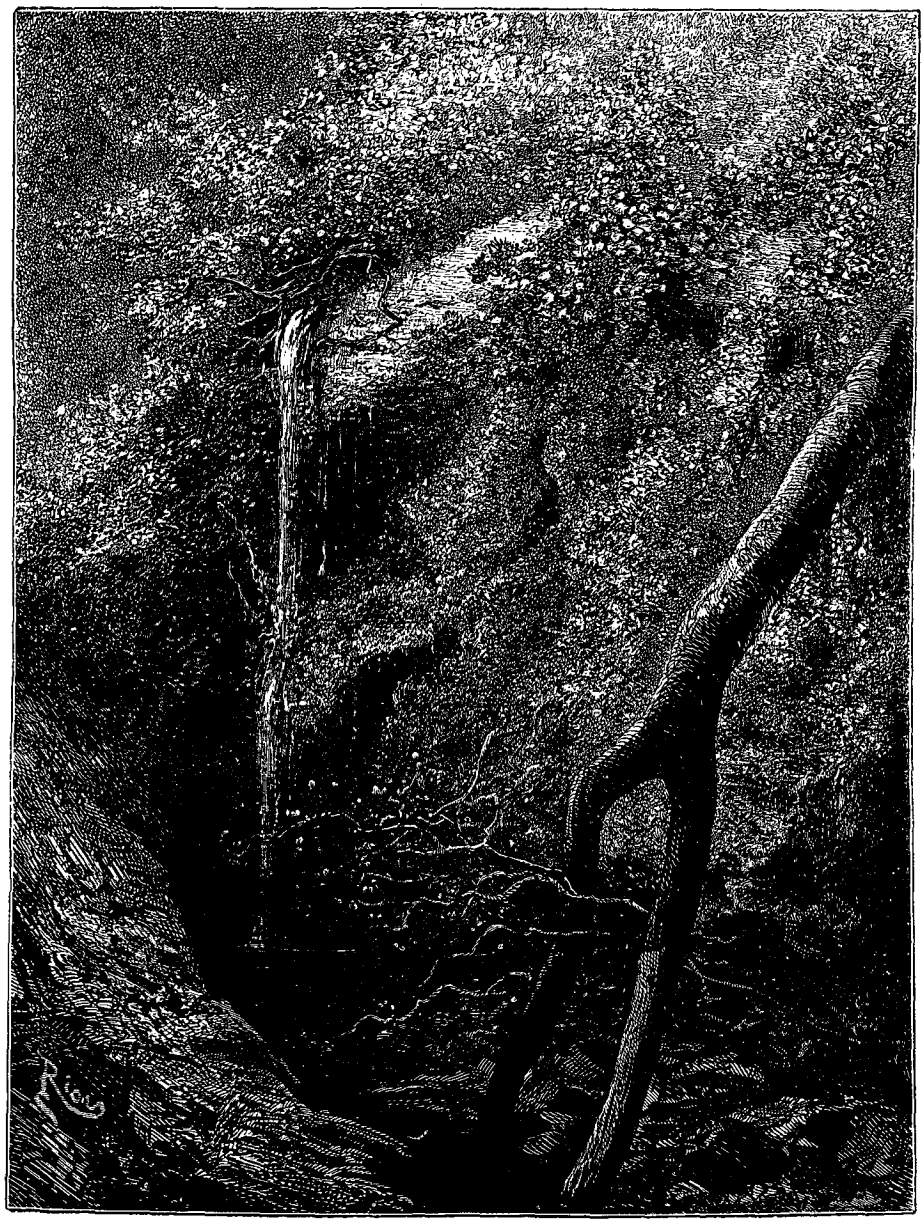
« Vous êtes habile, señor, dit-il seulement au sous-shérif. Je suis joué, mais c'est ma faute. »

On le plaça sur un grabat, dans la cour. Dans sa veste, on trouva une boucle de cheveux noirs liés avec un ruban bleu et les photographies de deux enfants. Ces enfants étaient les siens, dit-il. Quant à la boucle de cheveux, il ne voulut fournir aucune explication ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais il la donna à Johnson, « un brave comme moi, » murmura-t-il à plusieurs reprises, en priant le sous-shérif de la conserver précieusement jusqu'à ce qu'il la lui redemandât lui-même. Puis il retomba sur son grabat, épuisé par le sang qu'il avait perdu.

Le bandit fut amené à San José, plus rapproché que Los Angeles des établissements des blancs et couvert par l'ombre puissante de San Francisco. San José, une des villes libres, possède, comme Los Angeles, une couche inférieure de métis et de déclassés ; c'est une des sentines où les chefs comme Soto et Vasquez puisent les éléments de leurs bandes. Mais cette populace, quelque vantarde et bruyante qu'elle soit, courbe l'échine devant le froid courage des hautes classes — les blancs d'origine anglaise, avocats, médecins, banquiers, négociants, qui, deve-



Buissons et *crique* (ruis-eau). — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

nus riches par le travail, ont bordé d'élégantes villas les rives du Coyote et converti un sordide campement de soldats, de squaws et d'enfants bigarrés en un paradis d'hôtels, de colléges et d'écoles. Ces nouveaux venus, constitués en brigade de sûreté sous le nom de Vigilants, sont maîtres de la ville.

En attendant son jugement, Vasquez se conduisit en véritable métis, donnant des démentis à ses amis, se vantant de ses hauts faits.

A tous ceux qui l'abordaient il jurait qu'il n'avait jamais tué un homme de sa vie.

Sa cellule regorgeait de cadeaux — victuailles, vêtements, argent — adressés par ses admirateurs et surtout par ses admiratrices. Une collecte fut faite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pour payer sa défense, et chacun espérait un procès émouvant, un jury timide et une sentence ambiguë.

« Personne n'osera le condamner, disait un Mexicain, mon voisin de table.

« Dans ce cas, Tiburcio Vasquez sera lynché, répliqua un colon anglais.

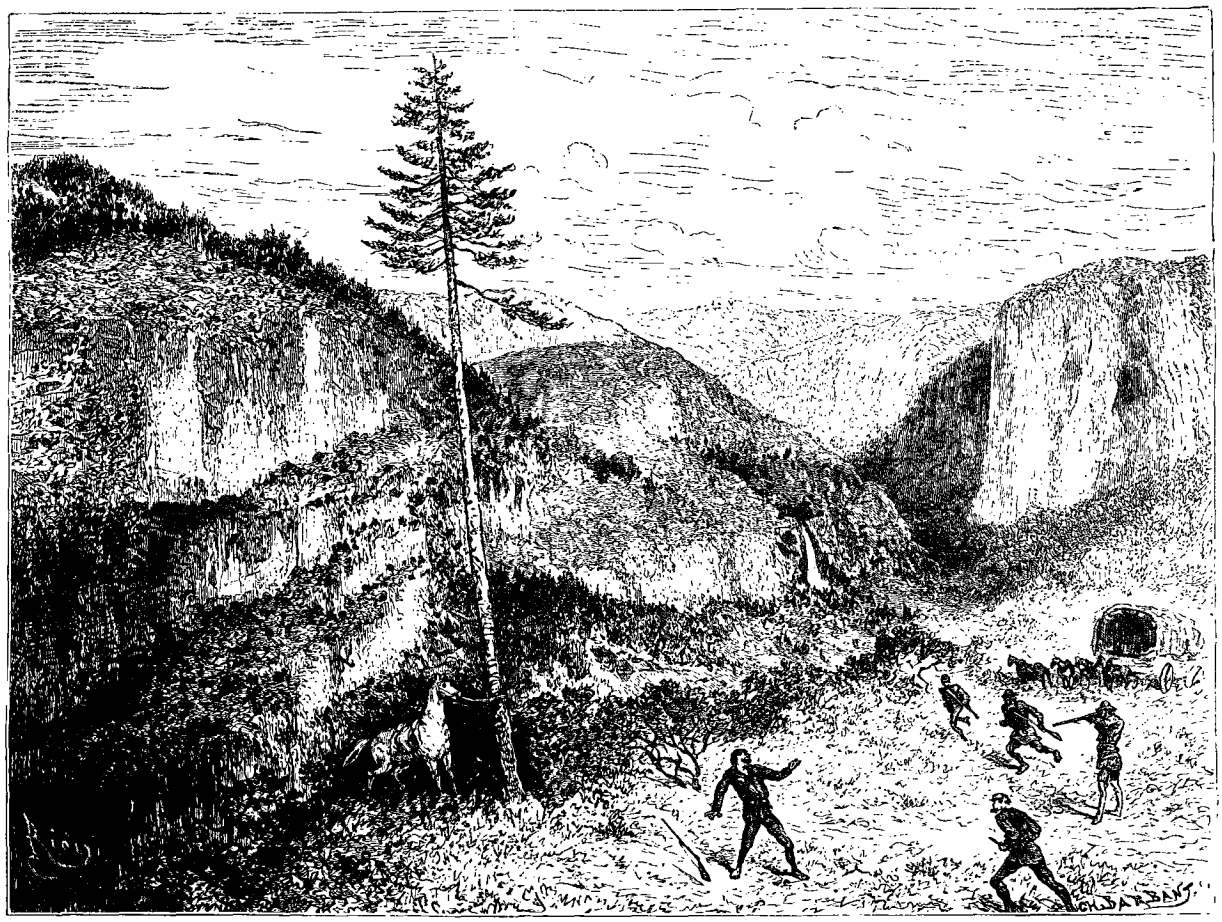
« Lynché!... par des émeutiers blancs?

« Oui, si le terme vous plaît, par des émeutiers blancs. Je connais le caractère de mes compatriotes. Ils sont exaspérés à l'heure qu'il est. »

Le capitaine Vasquez a été jugé et reconnu coupable. Les douze jurés étant tous Anglais de nom, il n'est pas surprenant que leur décision ait été rendue à l'unanimité.

Le juge Belden différa le prononcé de la sentence jusqu'à ce que l'appel du jugement eût été formé et rejeté. Il s'adressa ensuite au bandit dans les termes passionnés que savent toujours trouver les conquérants blancs quand ils ont été provoqués par des œuvres de sang.

« Tiburcio Vasquez, dit-il, grâce à la situation du pays, vous avez réussi, pendant un temps, à échapper



Arrestation de Vasquez à San Benito. — Dessin de E. Riou, d'après le texte et une photographie.

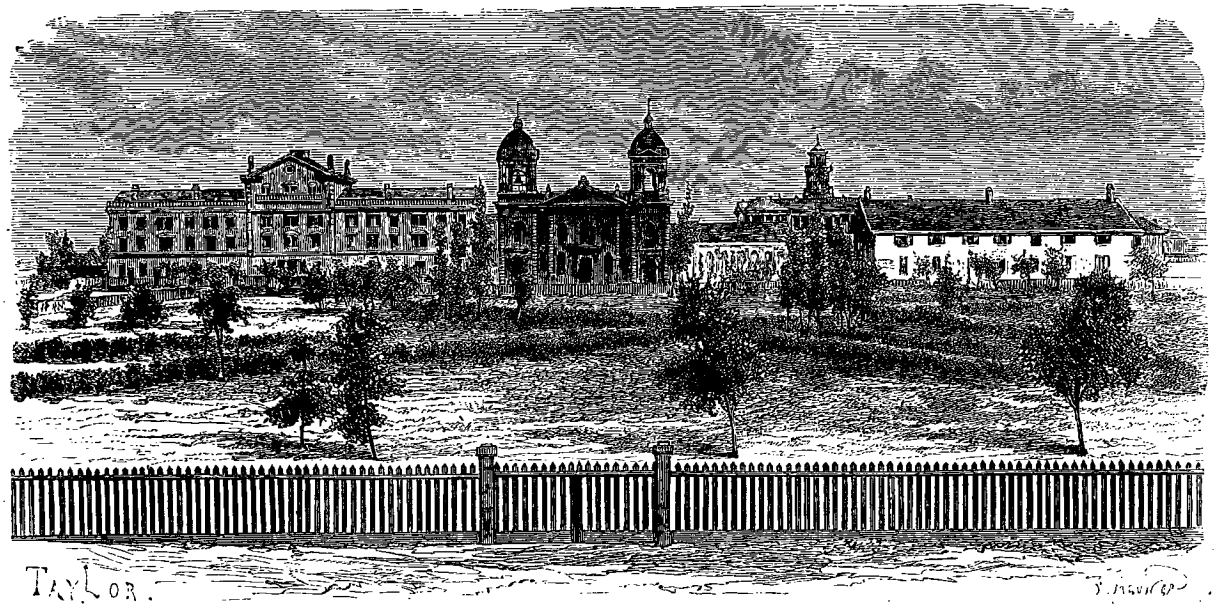
aux agents lancés à votre poursuite, et vous avez fini par vous imaginer que vos crimes étaient oubliés, que votre sécurité était désormais assurée. Infortuné! Vaine illusion! On peut retarder l'action de la justice — on ne l'élude jamais. Le jury a entendu l'histoire de vos crimes, racontée par vous-même; il a cru devoir accepter la responsabilité d'une juste pénalité; dans leur âme et conscience, ils ont décidé que vous êtes indigne de vivre — décision qui rencontrera une approbation unanime. Après ce verdict, il ne reste plus à la Cour qu'à prononcer la peine, peine proportionnée aux crimes dont vous avez été convaincu, au triple meurtre qui souille vos mains. Cette peine, c'est la mort. Que Dieu ait pitié de votre âme! »

Et le vendredi, 19 mars, le capitaine Vasquez, le plus fameux des brigands californiens, dansait au bout d'une corde, dans la ville de San José.

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le collége des jésuites de Santa Clara. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Missions catholiques. — Les moines franciscains à Santa Clara. — Leurs œuvres. — Comment ils sont remplacés.

A trois kilomètres environ au nord de San José, se dressent les clochers et les clochetons de Santa Clara. Autrefois siége des moines franciscains, centre des missions catholiques, c'est aujourd'hui un collége de jésuites, source de l'enseignement romain pour le versant tout entier du Pacifique.

Niché dans des bosquets de chênes et de cèdres, dominant l'océan, abrité par de hautes montagnes, l'établissement de Santa Clara, par sa situation, par le paysage qui l'entoure, séduit invinciblement les yeux du voyageur qui, sa fortune faite, aspire à une poétique demeure. Des villas sans nombre se cachent sous la feuillée; sur la montagne s'étagent des centaines de chalets.

Un chemin de fer entoure la ville, qui possède des écoles, des églises, des banques, des hôtels, des hôpitaux, un tribunal et une université.

Santa Clara est une ville essentiellement anglaise, où petille l'esprit actif de la race saxonne. L'avenir est plein de promesses; on s'en détourne néanmoins, et l'on revient, inconsciemment peut-être, au vieux cloître franciscain, aux cellules monacales qui ont donné naissance à la villa de Santa Clara.

Au seuil de la porte du collége se tient un Indien, voûté par l'âge, habillé d'aiguillettes et de chapelets comme un Mexicain, et attendant le pourboire quotidien des visiteurs.

Marcello — ainsi se nomme le vieil Indien — est un pendant du patriarche de la baie de Carmelo. Il n'était encore qu'un enfant lorsque frère Tomas de la Peña édifia le cloître et traça les routes qui y aboutissent. Dans l'intervalle d'un siècle, il a vu l'arrivée et le départ des Espagnols, la grandeur et la décadence des Mexicains. Tour à tour, il a été sujet de l'Espagne, citoyen du Mexique, vassal de la Californie, proscrit des États-Unis. Pour lui, tous ces changements constituent un mauvais rêve; il n'en comprend pas la signification, mais en ressent vivement la blessure. Courbant le front, aujourd'hui devant un roi et un prêtre, demain devant un juge et un général, il s'aperçut que, de ces quatre tyrans, les plus soucieux de ses droits étaient encore le prêtre et le roi. Comme prosélyte de saint François, il était nourri et logé; au jour de la liberté, il perdit tout et ne fut plus

1. Suite. — Voy. p. 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'un mendiant dans le pays où il était prince autrefois.

Santa Clara a été le campement, le lieu de refuge d'une congrégation de moines, qui avec un désintéressement absolu, n'obéissant qu'à un zèle pieux, ont vécu plus de soixante ans au milieu de peuplades sauvages, et fait le seul effort considérable qui ait jamais été tenté pour sauver les indigènes de la côte.

A cette bonne œuvre concouraient dix ou douze missions : missions de San Diego et de Santa Barbara, de San Luis Obisco et de San Carlos, de Soledad et de San Juan, de San José et de San Francisco. Mais le cœur et la tête, la règle et la méthode de cette propagande catholique se trouvaient à Santa Clara. C'était là que siégeait le provincial, là qu'étaient reçus les étrangers, là qu'accouraient tout d'abord ceux qui désiraient faire fortune ou prospérer à la cour. A Santa Clara se concentraient les rapports des autres missions; de là partaient tous les ordres; c'était la cour suprême, la capitale de ce gouvernement franciscain.

Les frères de Saint-François ne purent réussir à fonder une communauté sacrée dans la haute Californie. Cet échec, comme ceux de l'Église anglicane en Irlande, de la république des Sept-Iles en Grèce, provient du défaut de nationalité.

Les moines étaient des étrangers, n'ayant aucune racine dans le sol et tirant tout leur appui du dehors. Cependant on ne saurait se refuser à respecter leur œuvre et à déplorer leur insuccès.

Grâce à eux, une race de sauvages s'est soumise à un semblant de réglementation chrétienne et a acquis une connaissance superficielle des arts domestiques. Une ère de progrès s'ouvrait pour la future génération.

Trente ans après leur débarquement sur la côte, les franciscains avaient défriché et colonisé les plus belles localités entre San Diego et San Francisco. Ils possédaient soixante-sept mille bêtes à cornes, cent sept mille moutons, trois mille chevaux et mules. Lors de l'invasion mexicaine, la vallée de Santa Clara avait une population de dix-huit cents convertis, attachés à la glèbe, vivant de leur travail également réparti entre l'homme et la femme. Ces convertis nourrissaient douze cents chevaux, treize mille bêtes à cornes, quinze mille moutons, cochons et chèvres.

Comme Santa Clara, chacune des autres missions avait sa colonie de convertis, à la fois fermiers et pasteurs.

Où sont aujourd'hui ces convertis? Errants dans les bois, pour la plupart, ou dormant leur dernier sommeil sous l'herbe de la prairie.

Quel ordre de choses, quelle société a eu l'idée de reprendre cette œuvre de civilisation?

Les Mexicains chassèrent les instituteurs et partagèrent le sol entre les fermiers. Cinq ans après, ceux-ci étaient dépossédés. Un homme libre peut aliéner le terrain dont il est propriétaire. Or, le seul usage que les Indiens aient jamais fait de leur liberté a été de vendre leurs terres pour acheter des boissons spiritueuses.

Au moment de l'annexion aux États-Unis, ces tribus étaient depuis longtemps tombées dans l'oubli; elles y restent virtuellement encore. Dans tout le périmètre des districts occupés par les anciennes missions catholiques, il n'existe qu'une seule petite agence : une simple ferme sur la rivière Tulé. Les Indiens ne possèdent ni terre ni bestiaux; tout a glissé de leurs mains.

Dans la Californie septentrionale, au delà des limites de la Mission, il y a deux autres agences dans la vallée de Houpa et dans la vallée Ronde; mais de Trinidad à Carmelo, c'est-à-dire sur une ligne de plus de quatre cent quatre-vingts kilomètres de développement, peuplée jusqu'à ces derniers temps encore par une race tranquille quoique sauvage, les tribus et les familles indigènes, absolument négligées, sont vouées à la maladie et à la mort.

Dans les deux agences mêmes, presque rien n'a été fait. Il y a cinq ans, l'administration et la police étaient confiées à un trappeur et à un soldat. Le premier ne réussit ni à modifier le moral des sauvages, ni le second à refréner leurs mœurs vagabondes. Ni l'un ni l'autre ne surent les empêcher de mourir dans une contrée regorgeant de gibier et dont le climat est des plus favorables à la longévité.

Si les franciscains ont échoué, c'est que personne ne pouvait réussir. Des soldats américains stationnent à Eurèka, dans la vallée de Humboldt, comme des soldats espagnols avaient l'habitude de stationner à San Carlos et à Santa Clara. Qu'en résulte-t-il? Rien.

Les Américains viennent enfin de rendre aux Pères franciscains la justice qui leur est due. Ils ont rétabli leur système, — autant du moins que peuvent le faire un peuple protestant et un gouverneur séculier, — en confiant l'administration des agences à des associations religieuses, principalement aux méthodistes et aux quakers. En dépit de leur moralité relative, ces agents ne sont pas parvenus à arrêter les progrès de la décadence.

Vieux, les Indiens restent nus; jeunes, ils s'intoxiquent régulièrement. Les tribus sont parquées comme des troupeaux; tout indigène qui dépasse la limite assignée est pourchassé, garrotté et ramené à coups de fouet. Obligés de travailler pour les fermiers blancs, ils se trouvent heureux quand on veut bien leur prêter un fusil pour tuer le gibier dont ils se nourrissent. Arbitrairement et en dépit de leurs protestations, on les transfère de maître en maître et d'agence en agence.

Un homme comme Vancouver serait frappé de stupéfaction en constatant combien leur état de liberté, sous le drapeau strié et étoilé des États-Unis, diffère peu de leur état d'esclavage sous le drapeau rouge et jaune de l'Espagne.

Il faut reconnaître toutefois que les tribus et familles rouges comprises dans l'ancien domaine des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

franciscains sont plus avancées, sous tous les rapports, que les autres tribus et familles de la même race.

Un commissaire indien, que le cléricalisme n'aveugle pas pourtant, écrit ceci : « Les Indiens christianisés qui, pendant un siècle, ont vécu sous l'administration des missions catholiques établies sur la côte californienne, sont suffisamment instruits en agriculture pour soutenir la comparaison avec les tribus les plus civilisées de l'Est. »

Et il ajoute : « Les Indiens civilisés vivent de leur travail dans les fermes exploitées par les blancs, de chasse, de pêche, de mendicité et de vol; quelques-uns seulement vont demander des vivres aux postes militaires. »

Ces épaves, et elles sont rares, obtiennent quelque assistance des agences ; quant aux autres vagabonds, ils sont absolument dénués de tout.

Une mortalité effrayante décime les convertis depuis l'expulsion des franciscains; cependant l'État ne s'en occupe en aucune façon; et le brutal colon, uniquement soucieux de sa sûreté personnelle, en débarrasse sa voie comme il le ferait d'un loup ou d'un sanglier.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le vieux Marcello considère le progrès comme une calamité. Quel que soit le drapeau qui le couvre, son peuple disparaît. — Pourquoi le Grand-Esprit a-t-il prolongé son existence, puisqu'il n'a vécu si longtemps que pour voir sa tribu convertie, affranchie et détruite?

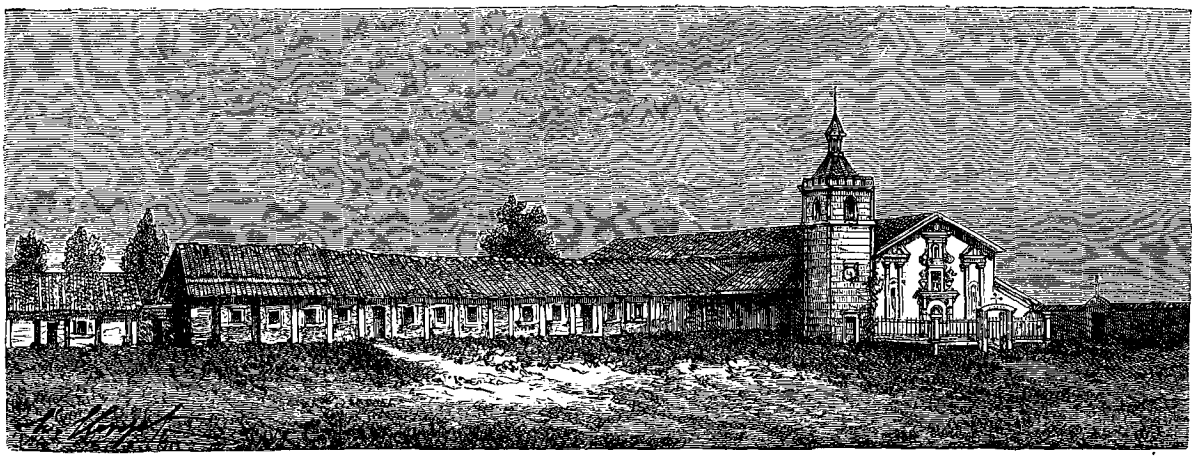
Aucun gouvernement, aucune association n'a possédé, au même degré que les franciscains, le talent d'administrer cette sauvage et pacifique race.

VII

Les jésuites. — Situation religieuse. — Réaction. — Le collége. Les études. — Les récréations. — La bibliothèque.

« Leur tâche accomplie, ils sont partis ! » m'a dit le P. Varsi, principal du collége de jésuites de Santa Clara et membre éminent de la compagnie.

Grave, concentré, d'une taille au-dessus de la



L'ancien établissement des franciscains de Santa Clara. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

moyenne, avec des traits taillés sur l'antique, le P. Varsi semble avoir pris à tâche de dompter ses forces vives par le jeûne, la prière et l'empire sur soi-même. Il a habité plusieurs couvents, voyagé en divers pays, et il possède une grande connaissance du monde. Tout en paraissant vivre dans la retraite et se désintéresser de ce qui se passe hors les murs du collége, il est parfaitement au courant de toutes les nouvelles, de Londres à Berlin, et de Paris à Rome.

Et il a besoin d'avoir l'oreille et l'œil ouverts.

« Quand je vins à Monterey pour la première fois, me disait Spence l'autre jour, tout le monde était catholique. On ne pouvait pas plus se dispenser d'assister à la messe le matin, que d'aller coucher au fort le soir. Aucun autre culte n'était toléré dans la ville. »

Actuellement les choses ont changé : il s'est fait une réaction.

Il y a aujourd'hui, dans le comté de Monterey, une haute société sur laquelle les prêtres et les jésuites n'exercent aucune domination. Les jeunes filles recherchent des fiancés anglais, sachant parfaitement que leurs maris les feront changer d'Église.

Dans d'autres comtés, Rome est moins puissante encore qu'à Monterey. Stockton et Sacramento sont aussi strictement évangéliques que Pittsburg et Cincinnati. Oakland et San Francisco vont de pair avec Brooklyn et New-York. Santa Clara même a cessé d'être une ville catholique. Là où jadis Rome était tout, elle n'a plus qu'un sceptre brisé et quelques points du sol où elle puisse appuyer le pied. Encore ces points sont-ils fort exposés, et elle n'a pas d'armée indigène pour les défendre. Ses postes sont gardés par des garnisons étrangères.

Là est sa faiblesse, et c'est aussi pour elle une source de douleur. Qui a exilé ses ordres religieux? Non pas ses ennemis, mais ses fils; les enfants qu'elle avait nourris, les élèves qu'elle avait formés. Qui lui a permis de rapatrier ses moines? Non pas ses fils, mais

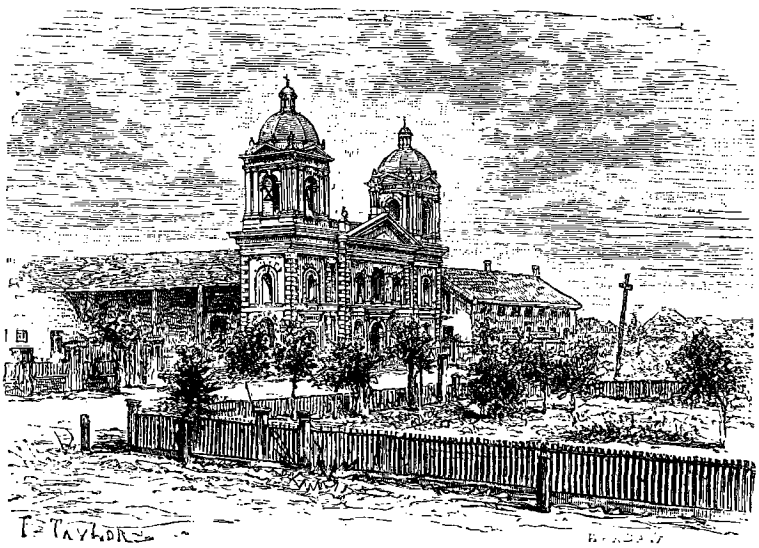
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ses ennemis, ceux-là mêmes qui luttent contre sa politique et s'opposent à son développement.

« Partez! » s'écrient ses enfants, qui haïssent le prêtre plus qu'ils n'aiment la liberté et la justice. « Nos portes sont ouvertes, même pour vous! » disent ses ennemis, qui aiment la liberté et la justice plus qu'ils ne craignent le prêtre.

Comment, avec de si tristes alliés, les jésuites osent-ils affronter d'aussi rudes adversaires?

Ils ont tout à créer et tout à mettre en mouvement. Ces hybrides sont incapables de leur fournir un prêtre convenable, bien moins encore un professeur intelligent. Règle générale, les prêtres sont tous des étrangers. L'évêque de Monterey est Français; le curé, Suisse. A Santa Clara, les chaires professionnelles appartiennent à des Anglais, à des Irlandais, à des Français et à des Italiens. Pas une seule n'est occupée par un Mexicain. C'est vraiment un malheur pour les Pères, aucun peuple, sur toute la surface du globe, n'étant aussi susceptible, au point de vue de l'influence étrangère, que le peuple espagnol; mais le P. Varsi ne peut remédier à cet état de choses.



Ancienne habitation des franciscains, avec la façade nouvelle, à Santa Clara. Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Je parcours le jardin qu'avaient créé les franciscains. De l'ancienne fontaine, l'eau continue à tomber en cascades; les vieux oliviers sont en pleine maturité. Quel décor que ce pan de mur, tapissé de rosiers montants! Avec quelle grâce ces claies et ces treillis supportent le fruit! Quelle vigueur, quel port oriental dans ces cyprès et ces palmiers!

Regardant tour à tour la fontaine espagnole et les palmiers syriens, je demande au Père jésuite s'il est certain que l'œuvre catholique a réussi.

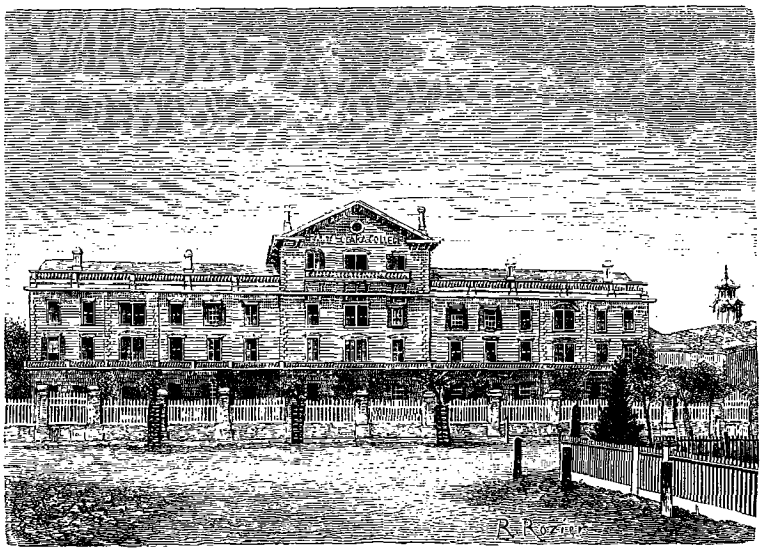
« Il a été fait pour le mieux.

— Votre compagnie ne tentera-t-elle aucun nouvel effort en faveur des indigènes?

— Ni ici, ni en ce moment. Les temps ne sont pas favorables. Ce ne sont pas des leçons d'agriculture et d'élève de bétail que réclame la population de ces vallées. Au Paraguay et en Algérie, nos Pères ont enseigné aux indigènes à cultiver la terre et à récolter le grain. Nous avons autre chose à faire à Santa Clara. La race indigène, objet de la sollicitude des Frères de Saint-François, a disparu. Maintenant notre champ de bataille n'est plus le même.

— Combien avez-vous de Pères dans le collége?

— Quarante jésuites et dix-neuf frères lais; cinquante-neuf en tout. Mais nous possédons des succursales dans d'autres localités : une à San José avec cinq jésuites; une autre à San Francisco, où le P. Massenato dirige une école »



Couvent des jésuites, à Santa Clara. — Dessin de R. Rozier, d'après une photographie.

Tout dans le collége a une physionomie gaie et agréable. C'est un jésuite qui planta la première vigne à Santa Clara, un jésuite qui pressa la première grappe en Californie. De tous les vins, celui de la Mission est sans contredit le plus estimé des gourmets.

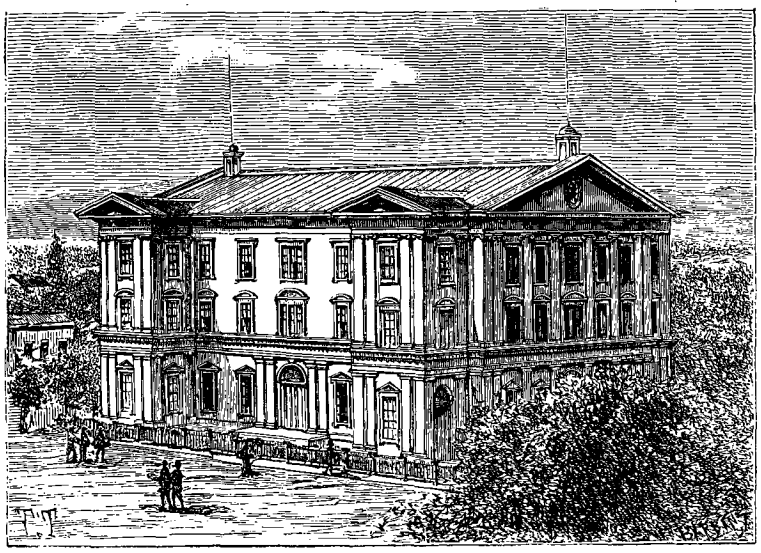
En visitant la bibliothèque, le théâtre, la cour de récréation, j'examinai avec curiosité ces divers moyens de conquêtes religieuses.

« Notre but, dit le P. Varsi, est d'élever la jeunesse. Pour y mieux arriver, nous avons agrandi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ancienne enceinte, reconstruit la façade de l'église, ajouté aux bâtiments de la Mission des cours et des salles de bains.

« Nous suivons attentivement les progrès des sciences physiques, » dit-il. Les laboratoires confirment la vérité de cette assertion. Les livres sont les derniers publiés, les instruments et les creusets sont du modèle le plus récent.

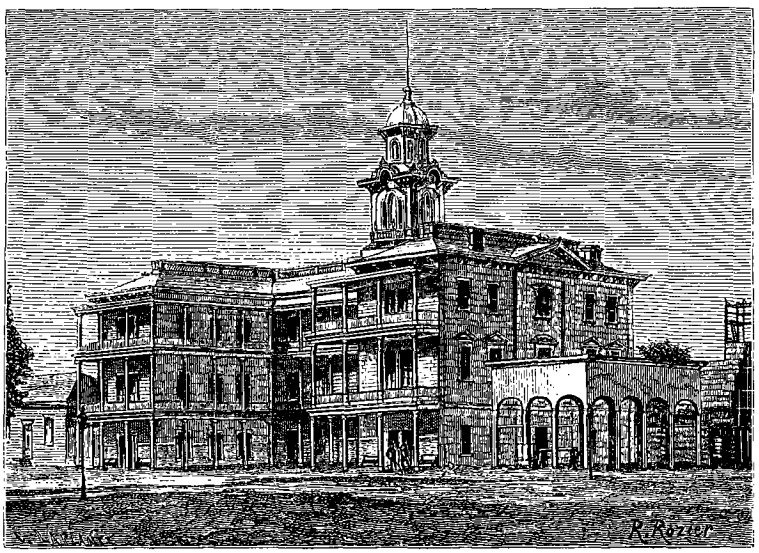


Bâtiments du collége. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

« Les jésuites, continua-t-il, comprennent leur siècle. Nous avons à Santa Clara une presse typographique, un appareil de photographie, une revue mensuelle, etc. »

Les salles et les chambres sont parfaitement aérées, éclairées, et brillantes de propreté. On veut non-seulement attirer les élèves, mais les garder longtemps.

« Nous avons aussi, continua le P. Varsi, une musique d'instruments de cuivre, un gymnase, une salle d'armes, un vaste promenoir. Les associations mêmes ne nous font pas défaut : nous avons la société du Hibou, le club de la Paume, une société dramatique des Adolescents, une autre société dramatique des Jeunes-Enfants. Les représentations scéniques constituent un de nos plus grands plaisirs, et notre théâtre est aussi aimé de nos élèves que des gens du dehors, soit jeunes, soit vieux. Nous chantons l'opéra, nous jouons la comédie et même le vaudeville. Nous sommes fort amateurs de danses de caractère que le P. Mallon, un de nos professeurs français, règle avec le talent d'un véritable artiste. Il nous fait venir de Paris la musique la plus nouvelle; nous nous sommes essayés dans *Hamlet*, et nous avons représenté *Macbeth* avec quelque succès. Shakespeare est notre poëte de prédilection. »



Dortoir et museum. — Dessin de R. Rozier, d'après une photographie.

La bibliothèque est mélangée; mais les livres, pour la plupart, sont nouveaux. Elle contient douze mille volumes. Il n'y a, en Californie, que trois de ces établissements qui soient plus riches : la bibliothèque des Odd-Fellows, et la bibliothèque commerciale ainsi que la bibliothèque de l'État.

VIII

Les élèves des jésuites.

Gaieté contenue, bien-être raisonné : telle est l'impression laissée par le collége de Santa Clara dans l'esprit des visiteurs qui parcourent ses jardins et ses cours de récréation. Il n'en est pas moins vrai que la règle y est appliquée avec une austérité plus que rigoureuse, au moins aux yeux d'un Anglais. Le système d'éducation est fondé sur le principe d'une absolue soumission de la volonté et de la pensée à l'Église romaine.

Santa Clara ouvre, du reste, ses portes aux enfants de toute race et de toute croyance. Juif, bouddhiste ou anglican, chacun y peut envoyer son fils. Comme Spence en a fait l'expérience à Monterey, l'enfant doit assister aux offices, mais « uniquement en vue de l'ordre et de l'uniformité ».

Pourvu qu'il fasse, chaque jour, acte de présence à la messe et aux vêpres, il est parfaitement libre de conserver la foi de son père; mais aucun élève du collége n'est exempté de l'assiduité aux exercices religieux, qui à Santa Clara s'accomplissent exclusivement selon le rite romain.

Comparé à d'autres établissements, ce collége nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraît être une sorte de prison. L'année scolaire embrasse dix mois, de la première semaine d'août à la première semaine de juin. Pendant cette longue période, les élèves ne sortent presque jamais. Aucun d'eux n'est reçu pour moins d'une demi-année. Ils ont dix jours de congé à Noël; mais on veille attentivement à ce qu'ils ne se fourvoient pas dans un monde corrompu. L'enfant dont les parents habitent Santa Clara est légèrement avantagé : une fois par mois, il obtient la permission de visiter sa famille, mais seulement dans l'après-midi, pendant une heure ou deux, et sous la condition stricte de rentrer avant la nuit.

Les heures du jour sont également partagées : moitié obéissance passive, moitié travail actif, système qui a

Indiens de la Mission. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

pour but de détacher l'élève du monde et de l'attacher indissolublement à l'Église. De l'aurore au crépuscule, tout son temps est employé. Tout est minutieusement réglé : prières, repas, récréations, soins de propreté, façon de lier les vêtements, lever, coucher. En obéissant strictement au règlement, l'élève, en vingt-quatre heures, a cinquante minutes à peine dont il peut disposer à sa guise.

Nul élève n'a le droit de dépasser les portes du collége sans être accompagné par un préfet ou un gardien. Même dans ce cas, il doit être rentré avant la nuit. Il lui est interdit de lire un journal; en fait de livres, il ne peut posséder que ceux qui ont été vus et estampillés par le P. Varsi. Les revues et publications périodiques sont à l'index. Défense à l'extérieur de correspondre avec l'intérieur. Toutes lettres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

adressées à un élève sont ouvertes par le P. Varsi, à l'exception de celles où il croit reconnaître la main d'une mère. A Santa Clara, la mère seule a le droit de communiquer avec son enfant; le père même est exclu. L'élève ne doit fumer ni dans l'enceinte du collége ni hors de ses murs. Pour constituer une société ou une réunion, il faut l'autorisation préalable du P. Varsi.

Deux fautes, l'absence du collége après le coucher du soleil, la désobéissance, soit par parole, soit par action, sont considérées comme tellement graves, qu'elles sont suivies d'une expulsion immédiate.

Un élève ne peut avoir d'argent de poche et doit tout verser entre les mains du trésorier. La somme allouée par les parents à leurs enfants, pour leurs menus plaisirs, est fixée à un franc vingt-cinq centimes par semaine. Le P. Varsi trouve que la moitié suffirait.

Indiens étrangers à la Mission. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Et ces règlements s'appliquent à des jeunes gens ayant atteint l'âge de la majorité.

« Combien avez-vous d'élèves?

— Deux cents environ. Ce chiffre varie selon le temps; mais il peut être considéré comme une moyenne. »

C'est plus qu'à l'université méthodiste de Santa Clara; mais il y a dans cette ville plusieurs colléges évangéliques, et il y existe un seul collége de jésuites.

Les catholiques possèdent une école à San José, une autre à San Francisco; les non-catholiques en ont cinquante dans ces grandes villes. Les jésuites élèvent six cents enfants; les établissements rivaux en comptent plus de vingt mille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les élèves préférés sont les adolescents à l'imagination timide, chez qui prévalait déjà, avant leur arrivée, l'esprit de soumission de l'Indien; il n'en est pas de même de ceux qui sentent circuler dans leurs veines le sang du Castillan. Des premiers, on en voit une foule dans les cours du collége; un remarquable spécimen des autres, c'est mon hôte, un avocat de San José.

Alexandre Delmas est le fils d'un riche Mexicain, de beaucoup supérieur, par sa finesse et son intelligence, au commun de ses compatriotes. Catholique de naissance, le señor Delmas plaça son fils à Santa Clara, dans l'espoir que les Pères développeraient les qualités natives de l'enfant et le mettraient à même d'entrer avantageusement dans la carrière qu'il lui avait choisie, celle d'avocat.

Le jeune Delmas resta quelques années à Santa Clara et suivit, avec d'éclatants succès, toute la filière des études classiques.

A vingt ans, croyant son éducation terminée, il se rendit à San Francisco, pour aborder le barreau et entrer dans la vie active.

Mais il s'aperçut qu'il ne savait rien des hommes et presque rien des choses du temps. C'était à peine s'il aurait pu désigner par leurs noms les membres du cabinet du président Lincoln Quant aux légistes qui illustrent la Cour suprême des États-Unis, ils lui étaient absolument inconnus.

« Retournons à nos livres! » se dit-il intérieurement. Aimant d'instinct Santa Clara, favori lui-même des jésuites, il vint reprendre sa place ancienne, dans la conviction que les Pères lui permettraient de s'instruire auprès d'eux, sans lui imposer les restrictions sous lesquelles il avait si longtemps vécu et si peu appris.

Ses intentions étaient bonnes, mais il n'eut pas le temps de les réaliser.

A la nouvelle de la rentrée de son fils à Santa Clara, le señor Delmas bondit. Comme tout Mexicain est jaloux des prêtres, il crut que son fils était tombé dans un piége tendu par les jésuites; il courut au collége et demanda à le voir. On lui opposa les règlements; il n'écouta rien, bouscula le portier et alla trouver Alexandre.

« Que faites-vous ici?

— Ce que je fais, mon père? j'étudie le droit.

— Vous êtes un misérable, monsieur. Vous me trompez, moi votre père. Vous voulez vous faire jésuite. Ne me répondez pas, monsieur.... Je ne croirais pas un mot de ce que vous pourriez me dire.

— Mais non, mon père; cent fois non!

— Ne dites pas non!... Ils vous ont accaparé, séduit!...

— Mais vous vous trompez, mon père!

— Tu ne veux pas te faire jésuite!...Alors donne-moi la main et sortons.... Mon cheval est à la porte.... Emballe tes livres et tes vêtements; on nous les renverra!... Viens!... »

Entraînant son fils, l'irritable vieillard l'emmena chez lui, le conduisit dans sa chambre, et lui dit du même ton vif et bref:

« Choisis, Alexandre, d'entrer comme clerc dans une étude d'avoué à San José ou d'aller à Yale apprendre le droit... Allons!... parle!... San José ou Yale?

— Yale! » s'écria Alexandre.

Et il alla à Yale.

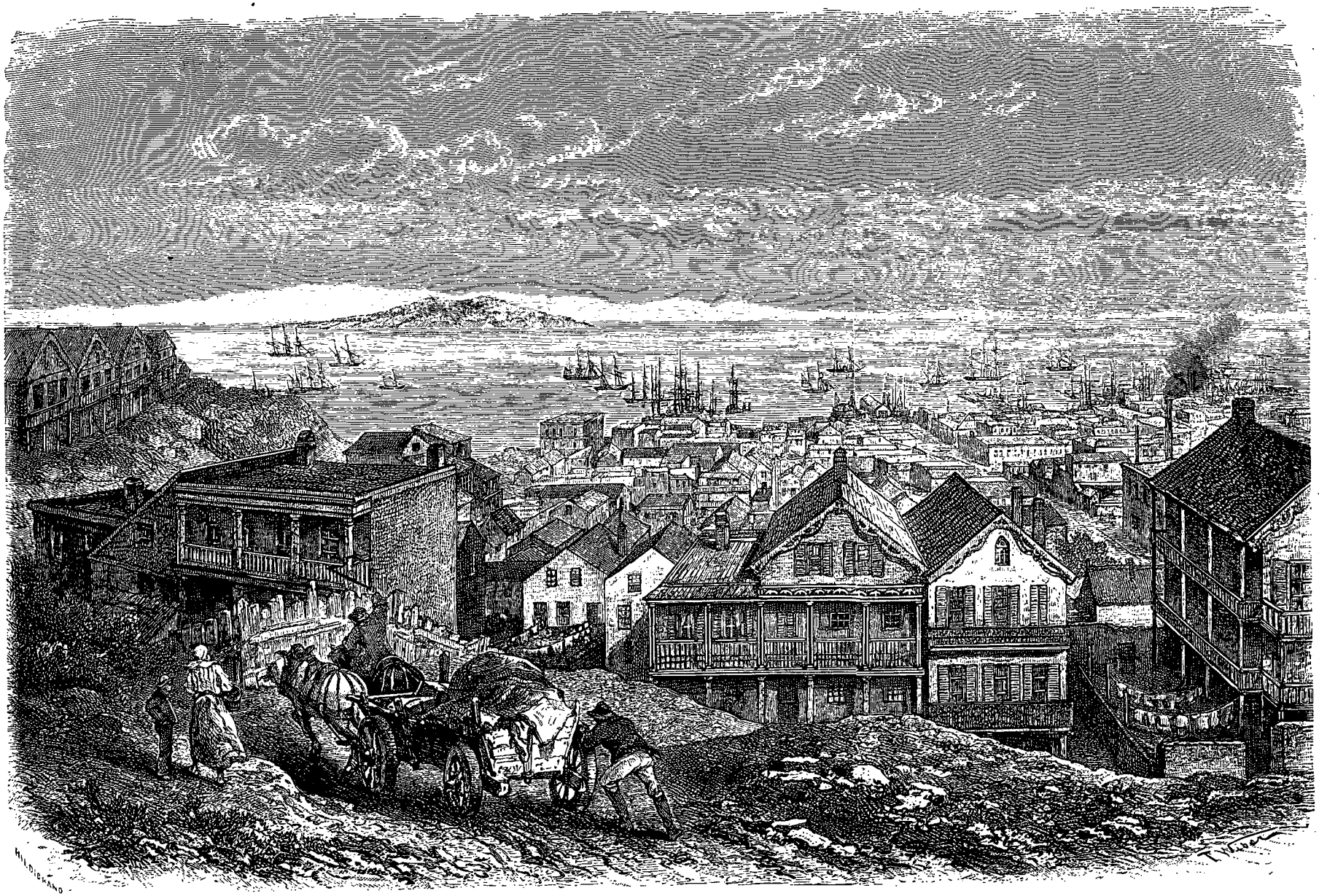
« Pour moi, me disait-il, c'était un monde nouveau. Dans cette grande université, chacun fait ce qui lui plaît, travaille à son gré, se crée une personnalité. Tout d'abord, je fus un peu timide, la direction à laquelle j'étais habitué me manquait. Peu à peu j'appris à me fier à moi-même. Maintenant que je connais les deux systèmes, je suis en mesure d'affirmer que, dans une Cour américaine, jamais un avocat élevé à Santa Clara ne pourra lutter contre un légiste qui a pris ses degrés dans une école telle que Yale. »

Telle est, en résumé, la biographie qui me fut racontée dans un chalet de *Penitentia Criek*, tandis que mon cheval reprenait haleine et que je dégustais une délicieuse huître californienne.

D'après mon jeune ami, la vie, dans ces contrées, est trop agitée pour que les élèves du P. Varsi aient beaucoup de chance d'y faire leur chemin. Peut-être

Un chalet de la *Penitentia Criek*. — Dessin de E. Guillaume, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La baie de San Francisco. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Pères réussiraient-ils mieux au Mexique, si les radicaux leur permettaient d'y avoir des écoles.

Alexandre Delmas ajoutait :

« Il m'arrive quelquefois, je l'avoue, d'avoir l'idée de retourner au couvent de Santa Clara; mais quand la tentation vient, quand je me sens faiblir, je pense à Yale, à New-Haven en Connecticut, ou à Juner Temple de Londres, et les forces me reviennent instantanément.

— Naturellement, les jésuites vous ont répudié.

— Pas ouvertement. Mon entrée à Yale les a cruellement froissés. J'en ai souffert aussi, car j'aimais Santa Clara et j'y étais aimé. Que pouvais-je faire pourtant? Mon père ordonnait; d'un autre côté, de mon travail dépendait mon avenir. En quittant Santa Clara je n'ai fait qu'accomplir un acte de défense personnelle.... Et cependant mes anciens maîtres me regardent comme un enfant perdu.

— Perdu pour eux?

— Oui, perdu pour eux. Je suis un esclave fugitif, entré violemment dans l'état de liberté.... Bah! le passé est loin. La chaîne est rompue. Aucun charme ne saurait me ramener à la situation intellectuelle de ma jeunesse. Je ne suis plus d'humeur aujourd'hui à demander l'avis, à m'incliner devant l'opinion d'autrui. Dans une république, chacun a le droit de penser et d'agir par soi-même. Pour ma part, instruit par l'expérience, je resterai attaché à la république tant que la république restera attachée à moi.

— Mais cette république n'abandonnera pas ses citoyens!

— Non, non! me répondit-il en poussant son cheval sur un éperon de la montagne et en contemplant l'admirable panorama qui se développait sous nos yeux. Non, jamais, tant que Santa Clara restera sur une plage semblable, tant que les Pères jésuites auront pour rivaux les laïques qui garnissent la rade de ces villes pleines de mouvement et d'activité. Le drapeau de l'Union nous garantit notre libre pensée. »

IX

La rade de San Francisco. — Les environs. — Les villas. Belmont : William Ralston. — Les Californiens.

Une longue et étroite mer intérieure, de la dimension du Léman, débouchant dans l'Océan par un détroit nommé la Porte-d'Or; — une nappe d'eau cerclée par de pittoresques collines ensoleillées et émaillée d'îles: île de l'Ange, île Alcutraz, île Yerba-Buena, dont les falaises sont peuplées de mouettes et de pélicans; — des prairies marécageuses se prolongeant jusqu'au pied des montagnes; — une plage riche en forêts, en cours d'eau, en pâturages, et couverte de villages portant chacun le nom de quelque saint patron; — un groupe de maisons blanches à moitié cachées par un rideau de cyprès et de gommiers : telle est la baie de San Francisco, vue de Belmont.

La suprématie de cette mer intérieure est écrite sur son front, aussi distinctement qu'une légende sur une carte géographique. Les bourgades aux noms consacrés, San Rafael, Santa Clara, San Leandro, et autres bordent le rivage; tandis que, sur les rampes, sur les ruisseaux et dans les cañons, presque tous les centres de population portent des dénominations anglaises ou françaises. Sur les hauteurs de l'ouest, Searsville, Crystal-Springs et School-House-Station surplombent Santa Clara, San Mateo et San Bruno; à l'est, Dublin, Danville et Lafayette dominent San Antonio, San Lorenzo et San Pablo.

Des colons blancs s'emparent de toutes les portions de la plage où il est nécessaire d'établir un quai ou possible d'édifier une manufacture. C'est par eux que la rade est enserrée dans un réseau de voies ferrées, que des navires se balancent dans le jusant, que les hauts fourneaux lancent dans l'air leur fumée, que des bacs servent de ponts aux estuaires. Partout où l'eau peut être utilisée, ils occupent la rive, défiant les fièvres dans leur passion pour le gain. Mais jamais les blancs ne séjourneront dans les marécages pour les raisons qui y fixent les Mexicains et les métis : la rapidité du développement des courges et le bon marché du poisson.

Sous l'impulsion d'une activité absolument inconnue des indigènes, ils recherchent les collines et les ravins, et s'établissent sur des terrains auxquels jamais un Mexicain n'aurait songé à appliquer le râteau ou la charrue. Ils parcourent les défilés des montagnes: ici, frappant le roc pour y chercher du minerai; là, creusant le sol pour y trouver de la houille. La terre est rebelle, l'air est piquant! Qu'importe? Américains et Australiens escaladent les pics les plus élevés et les couronnent de noms anglais. Tous ces noms sont des souvenirs. Chacun des pics qui sont vis-à-vis de nous — Master's Hill, Mount Hamilton, Mount Day, Mount Lewis, Mount Wallace — rappelle une ascension ou une prise de possession. La montagne Rouge est bretonne, ainsi que la montagne du Cèdre. Derrière nous sont Mine Hill, Mount Bache et Black Mountain. Parmi les conquêtes blanches, une des plus splendides est la vallée du Yosémité; les touristes ne manquent pas d'y visiter la célèbre cascade du *Voile de la mariée*, ainsi nommée de l'aspect présentent les eaux en se précipitant du haut des rochers, les *trois Grâces*, la *Flèche perdue* et autres scènes de la nature d'une rare beauté.

Presque tous les défilés de ces Alpes en miniature portent des noms anglo-saxons. Entre le point où nous sommes et la rivière San Joaquin, trois défilés coupent la chaîne; ils portent les noms de passe Corral-Hollow, passe Patterson et passe Livermore : celle-ci percée par un tunnel de chemin de fer. Le défilé se prolongeant de Clayton à Diamant-Noir est nommé passe Kirker.

Toutes ces citadelles, toutes ces voies naturelles se trouvent entre des mains anglo-saxonnes.

A Belmont, j'habite chez William C. Ralston, un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

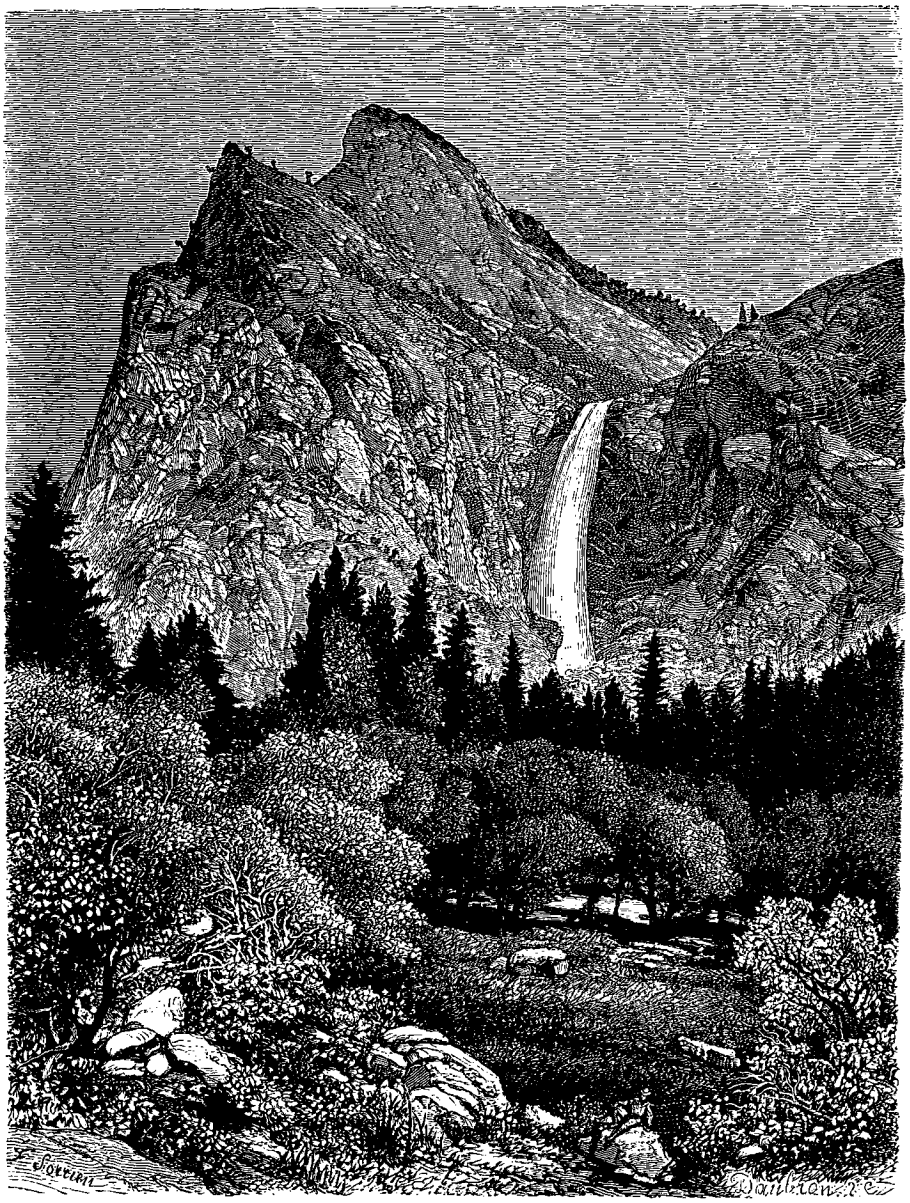
des magnats de la rade. D'abord ouvrier charpentier, ensuite cuisinier à bord de navire, il est maintenant directeur d'une banque et l'un des princes de la finance.

« Venez à Belmont, m'avait-il dit; ce temps de repos vous fera du bien. »

J'acceptai l'offre avec empressement; car ne pas voir Belmont, c'est ne pas voir la rade de San Francisco.

Il y a dix ans, Belmont n'était qu'un cañon rocailleux, percé dans le flanc de la montagne et tellement encombré de cyprès et de chênes à l'apparence spectrale, que les métis lui avaient donné le nom de Val-du-Diable.

Coyotes et renards pullulaient sous le couvert; près des sources vives, les Indiens chassant l'élan et l'an-



Le Voile de la mariée, dans la vallée du Yosémité. — Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie.

tilope allumaient leurs feux. Pas de sentier tracé, aucun être civilisé n'ayant eu l'idée d'y fixer sa demeure.

Aujourd'hui, Belmont ressemble à une vallée du lac de Zurich. Une route magnifique traverse le ravin. La forêt a été convertie en parcs. Çà et là se dresse un joli chalet entouré de pelouses et de jardins dessinés à l'anglaise. Cinq ou six villas, cachées dans la verdure, couronnent les hauteurs. Les géraniums sont en fleurs; partout, sur les porches, sur les murs s'épanouissent les roses. Des moutons paissent sur les pelouses; des bêtes à cornes marchent nonchalamment vers les ruisseaux. L'œil s'arrête avec complaisance sur une église et une école. De quelque côté qu'on se tourne, on éprouve une impression de bien-être.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

La villa que j'habite est une maison de bois, construite selon le type californien, lequel, s'adressant surtout à l'œil, participe à la fois du goût mauresque et de la fantaisie chinoise. Le très-vaste portique ouvre sur des chambres inondées de soleil, aux planchers et aux murs peints de couleurs éclatantes. Les chaises et les divans sont presque tous en osier. Sur des baguettes dorées glissent des rideaux à vives couleurs. Pianos, tables, étagères sont en bois de marqueterie jaune veiné de rouge, essence d'origine californienne. Une galerie ouverte, éclairée par en haut, sert de salon. Tout autour de la villa court une série d'arcades garnies de vitres dépolies qui tamisent les rayons du soleil. Appendues aux murs, des photographies de Rome ont de larges cadres, d'un noir intense, qui font ressortir encore la richesse des tons de cet ensemble.

Du haut des chambres, admirablement éclairées et aérées, la vue est splendide ; on domine un véritable parc, une succession de jardins, de serres, de pelouses et de bosquets.

Mon hôte a fait de Belmont un paradis terrestre, mais pour le bénéfice d'autrui. J'aime cet homme; son caractère m'est sympathique et je ne lui désire que du bien. Mais, en considérant son regard inquiet, son front pâli, je ne puis m'empêcher de penser qu'en dépit de sa vivacité et de sa gaieté, William Ralston est tout à la fois la victime de son entreprise et l'esclave de son succès.

Autour de cette mer intérieure, tout est riche et fort : riche comme le fruit du pays, fort comme son vin.

En guise de bienvenue, l'habitant, gros et haut en couleur comme John Bull, son ancêtre anglais, serre vigoureusement la main de son frère, le maigre et bilieux Yankee; il lui montre du doigt les palmiers dont les fruits abondants doivent promptement s'arrondir. S'il pouvait manger et dormir à son aise, un Californien deviendrait toujours gras à lard; mais quel est le Californien qui trouve le temps soit de dormir, soit de manger?

Les conditions d'existence des habitants de ces contrées ne seraient certainement pas considérées comme salubres par un médecin de campagne. Il y a trop de soleil au ciel, trop de vent dans la montagne. L'air chaud distend les poumons et irrite le système nerveux. On mange trop vite, on boit outre mesure, on travaille trop longtemps. On ne parle pas, on crie; on ne marche pas, on court. A chaque instant, vous entendez retentir bruyamment des voix, et vous voyez des gens pressés aller et venir à pas rapides.

Au pied de la montagne Lone se trouve un champ de courses où juges et banquiers vont parier à l'envi et où, à force de cris et de coups de fouet, on oblige d'ardents petits trotteurs à prendre et à conserver une allure mortelle. Cette piste installée à l'ombre d'un cimetière, c'est le symbole de la Californie et de l'humeur normale des habitants.

Les villes et villages de la rade regorgent de vie — et d'une vie tendue et fébrile à l'excès. Le calme y est inconnu. Personne ne s'assied pour fumer le calumet de paix; la journée semble trop courte pour l'œuvre à accomplir. Tous, hommes et femmes, visent à l'emphase. L'acteur extravague, le prédicateur rugit, le chanteur hurle. A table, la conversation qui termine un repas de Londres paraîtrait du silence : on ne cause pas, on crie; au bal, les costumes de nos Anglaises paraîtraient fades et ternes : les femmes californiennes n'aiment que les couleurs les plus éclatantes. Dans les veines de cette société, le sang circule avec une violence extrême et une rapidité vertigineuse. C'est un perpétuel orage, un combat sans intermittence : on n'estime pas que ce soit vivre que d'être calme ou réfléchi.

Un citoyen avale son dîner, ingurgite son whisky, tire quelques bouffées de sa cigarette et part, comme s'il entendait l'appel du clairon. A table, il a dans sa poche un pistolet chargé ; il joue avec son couteau *bowie* en portant la santé d'un ami; soupçonneux par nature, il est toujours sur le qui-vive.

Prompt à ressentir les offenses, il n'est pas moins prompt à les noyer dans le sang. Il tuerait son frère pour une simple plaisanterie.

Voici un exemple tout récent de ces emportements insensés où l'on ne compte la vie pour rien. Une plaisanterie qui nous ferait ici hausser les épaules, là-bas provoque un crime.

Un reporter malavisé s'avisa de dire dans un journal, à propos d'un de ses voisins, qu'il dînait à What-Cheer-House, et faisait sa digestion devant le Grand-Hôtel. Traduction — pour le Parisien : — dîner dans une gargotte et jouer du cure-dents au seuil du café Anglais. Le lendemain, le mauvais plaisant fut tué en pleine rue.

En Californie, le journalisme n'est pas une sinécure. Les lecteurs ont besoin d'avoir le sang fouetté et il faut alimenter leur passion pour les scènes dramatiques. Chaque ligne doit signifier quelque chose. A défaut de faits vrais, on en publie d'imaginaires. Un journal annonce qu'il sera hardi et épicé, et il reste fidèle à sa promesse. Les rédacteurs en chef ne doivent pas sortir sans armes, les reporters doivent être prompts à se défendre. Toucher à une plume équivaut à se reconnaître capable d'un meurtre.

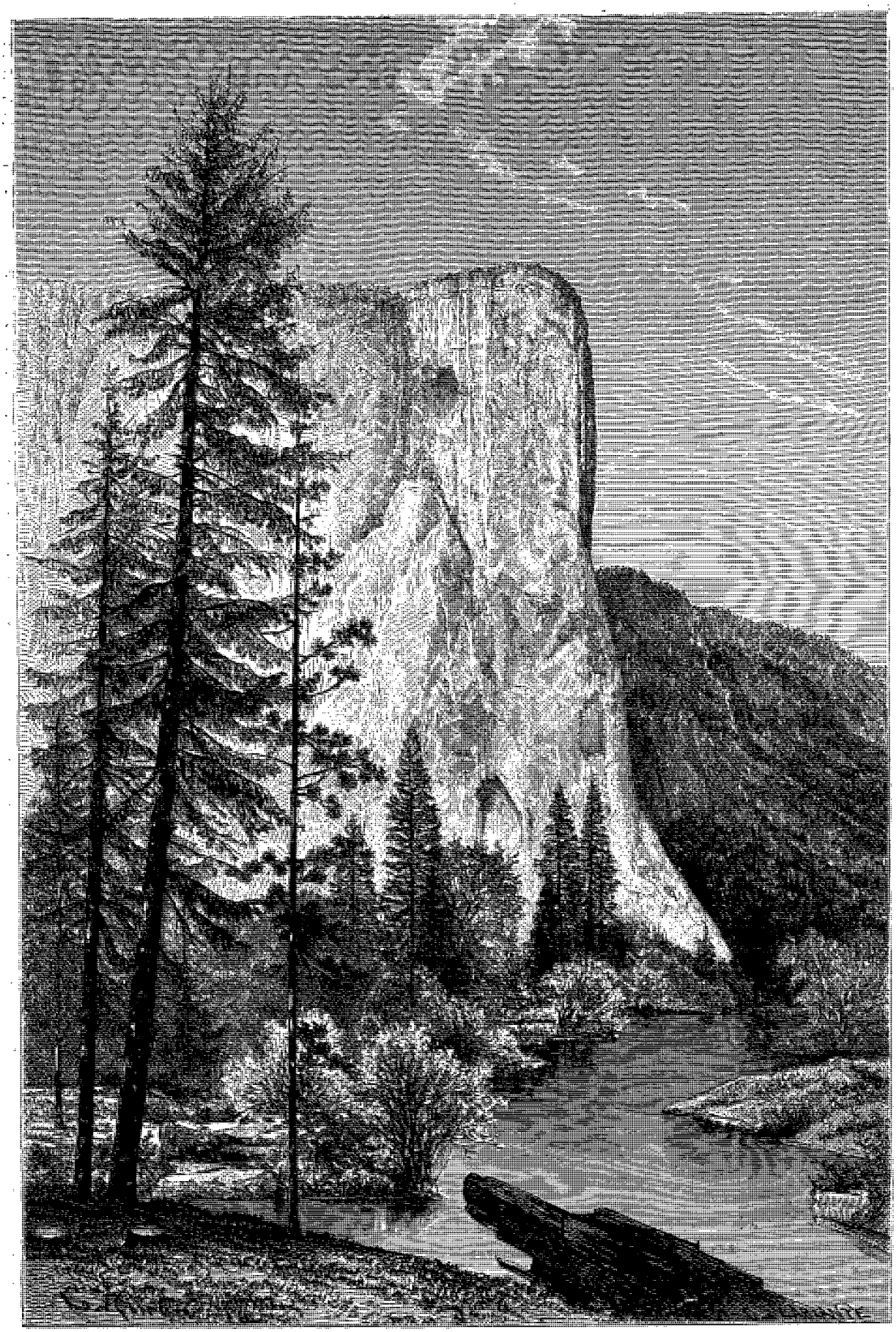
De temps à autre, un diffamé roussit la moustache d'un rédacteur; un semblable attentat passe inaperçu; il ne paraît digne d'un entrefilet que lorsque, comme il est arrivé récemment, un journaliste tue un passant, croyant envoyer son frère dans le monde des Esprits.

Une certaine après-midi, prenant le frais sur une terrasse, mes regards se portèrent sur un individu qui regardait attentivement les oiseaux voleter et les phoques se livrer à leurs ébats. Connaissant le personnage de réputation, je demandai à mon voisin :

« N'est-ce pas M. X... ?

— Oui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Flèche perdue, dans la vallée du Yosémité. — Dessin de J. Moynet, d'apres une photographie de MM. Lévy et Cie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Eh bien ! présentez-moi.

— Hum ! répondit mon interlocuteur, un gradué d'Oxford, c'est assez délicat. Il y a quelque temps que nous ne nous fréquentons plus. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, il a tiré sur moi un coup de revolver.

— Comment ?

— Oui, nous avons échangé quelques balles. Il n'en est rien résulté. Tant que nous nous évitons, cela va bien ; à la première rencontre, le sang pourrait couler. »

Et cependant on peut dire qu'en Californie hommes et femmes ont le cœur sur la main, dans toute l'acception du mot. Partout, au club ou sur la place publique, on est chez soi. La physionomie sert d'introduction, la couleur de lettre de créance.

La Californie est un pays de joie et de divertissements ; promenades, fêtes, dîners, soupers se succèdent sans intermission.

Que de clubs dans chaque ville, et comme on y mange bien ! C'est là surtout que l'hospitalité n'est pas un vain mot : on pourrait dire qu'elle y est royale. Jamais ne sortiront de ma mémoire mes matinées à la campagne, mes après-midi au champ de courses, mes soirées au club ; non, jamais, tant que je me sentirai capable de réclamer ma part dans la vitalité de notre race commune.

Chez cette joviale population, la surexcitation morale ne le cède en rien à l'effervescence physique. Aujourd'hui, elle se passionnera pour une veine argentifère ; demain, elle oubliera la mine à la nouvelle d'un vol sur le chemin de fer du Pacifique. Le matin, elle s'enflammera à propos d'une lutte entre deux célèbres trotteurs ; le soir, elle ne s'occupera que d'un meurtre commis sur la voie publique. A tout prix il lui faut de l'agitation.

A cette règle, mon hôte, Ralston, le maître de Belmont, fait exception. Il essaye de se sauvegarder en se refusant les plaisirs que lui permet sa fortune. C'est à ce point qu'il n'ose boire une goutte de vin. A dîner, un domestique lui sert, avec le poisson, une pinte de lait dans lequel il verse quelques gouttes d'eau minérale. Un verre de vin pourrait produire la migraine ; la migraine implique une perte de temps, et le temps est un capital qu'il n'entend pas gaspiller. Sa salle de billard est spacieuse, mais il ne joue pas. Il fait venir de la Havane d'excellents cigares, mais il ne fume pas. Sa délicieuse maison de campagne n'est qu'à une heure de chemin de ses bureaux, et il n'y vient qu'une fois par semaine. Après avoir hâtivement dîné et avalé trois pintes de lait, il se lève de table, abandonne ses convives et va se coucher. Le matin, il est levé dès quatre heures, donne ses ordres aux domestiques, parcourt ses bois, visite ses fermes et ses usines hydrauliques. A dix heures, il rentre pour déjeuner ; à une heure, il met ses hôtes en voiture et les envoie.... promener. A trois heures, il est dans la montagne, au-dessus de San Mateo, endiguant un ruisseau et construisant une ville. A cinq heures, il saute dans le train pour regagner ses bureaux à San Francisco. Son jour de congé est expiré ; en vingt-quatre heures il a fait l'ouvrage d'une semaine tout entière.

Ralston est le type des conquérants blancs qui consument leur vie à poursuivre la bataille commencée.

X

La ville de San Francisco. — Les mines de Comstock. — Les riches. Les pauvres. — La mine Virginia.

Fermant le passage de la Porte-d'Or, une ville de maisons blanches, de clochers et de tourelles baigne son pied dans la mer, s'étend sur une plage sablonneuse, heurte à droite un promontoire, envahit deux collines, et dans un dernier effort tente d'escalader les hauteurs de l'arrière-plan.

Telle est la ville de San Francisco vue du large ; un port, avec ses quais et ses docks, ses navires à voiles et ses vapeurs sur lesquels flottent, au gré de la brise, les pavillons de toutes les nations du globe, depuis l'Angleterre jusqu'à la Chine ; ville de banques, d'hôtels, de magasins, de bureaux de change, de compagnies minières, d'expositions agricoles ; ville de savants professeurs, de médecins éminents, de journalistes habiles, d'avocats distingués ; ville aussi de joueurs, de filles perdues, de vagabonds et de voleurs ; rendez-vous de tous les peuples, tour de Babel où se confondent tous les idiomes, de l'anglais au dayak, du tartare au celtique !

Ville charmante, au demeurant ; situation incomparable, couleur éclatante, physionomie pittoresque. Les accidents de terrain donnent du relief aux constructions. Ici un café maure ; là une synagogue ; on songe à l'Orient.

Les maisons, presque toutes blanchies à la chaux, sont garnies de balcons couverts de plantes tropicales, écran naturel derrière lequel les señoritas s'imaginent déguiser leur curiosité. Les jeux de la lumière sur ces murs blancs, sur ces toits de plomb sont indescriptibles. Mais le temps manque pour examiner en détail toutes ces splendeurs. Pourrait-on décrire Venise, si l'on abordait la reine de l'Adriatique tandis que le palais des doges et la cathédrale seraient en feu ?

La ville, en ce moment, est en proie à un de ses accès habituels de fièvre chaude ; une recrudescence de la spéculation sur les mines de Comstock enflamme tous les esprits.

Le dieu le plus vénéré par la généralité des citoyens de San Francisco, c'est le hasard. Ayant en partage la crédulité de l'Indien et l'insouciance du Mexicain, ils accordent volontiers leur confiance à des inconnus et font reposer leurs espérances sur des fantômes. Des milliers d'individus, considérés d'ailleurs comme intelligents, vont croire aveuglément à l'accroissement subit de la richesse des mines de Com-

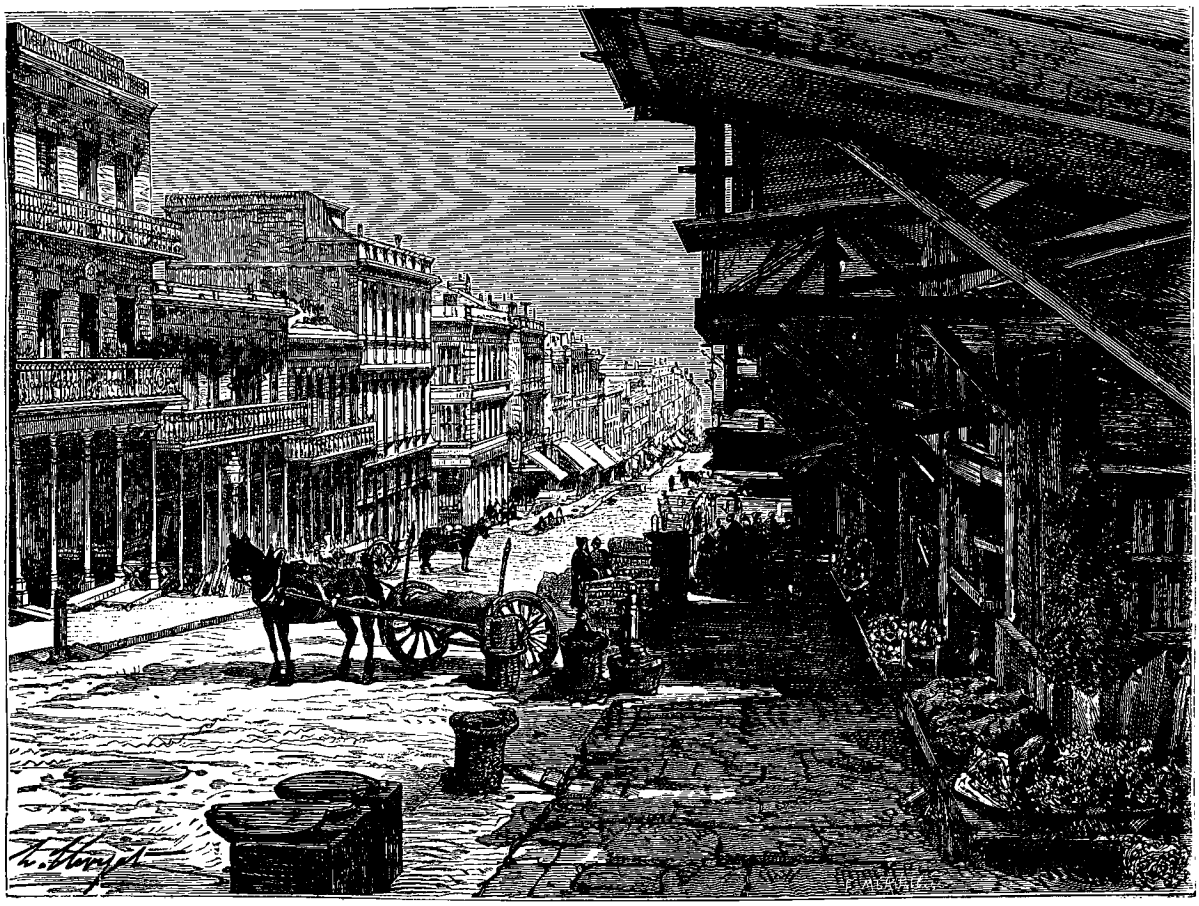
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stock et y aventureront le fruit de nombreuses années de labeur.

Les mines de Comstock sont situées au mont Davidson, dans le Nevada; presque toutes appartiennent à des San Franciscains. Quelques-unes de ces mines — l'Ophir et la Mexicaine, entre autres — sont exploitées depuis vingt ans. La veine argentifère est étendue; elle a un développement approximatif de huit à dix kilomètres; je dis approximatif, car personne encore n'en a étudié la direction et l'étendue, ce qui en rend la valeur absolument hypothétique. Du dépôt Virginia, installé à l'orifice des mines, les veines d'argent se prolongent jusqu'à Gold-Hill (colline d'or), où elles aboutissent à des couches d'un minerai plus précieux encore.

Propriétés de diverses compagnies, les mines sont exploitées suivant des méthodes différentes. L'entreprise est rémunératrice, et, jusqu'à l'année dernière, les actionnaires des mines d'Ophir, du Mexique et de Virginie consolidée avaient d'excellentes raisons pour se montrer satisfaits de leurs dividendes.

Mais depuis peu le rendement du mont Davidson a baissé. Les veines, s'enfonçant dans le roc, exigent des machines plus coûteuses et une plus ingénieuse



Rue de Sacramento, à San Francisco. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

exploitation. Les cotes se sont avilies, et des spéculateurs mieux avisés avaient confié leurs dollars aux caisses d'épargne au lieu de les risquer dans les mines de Comstock.

Un revirement s'est produit instantanément, avec la rapidité et la soudaineté d'une détonation.

« Voici comment le fait s'est produit, me dit un banquier, mon voisin de table.

« Une certaine après-midi, cinq ou six actionnaires de la compagnie « Virginie consolidée » se trouvaient ensemble dans une taverne de la rue Montgomery. Les journaux avaient publié le chiffre des dépôts dans les caisses d'épargne, un chiffre respectable : deux cent cinquante millions de francs. Après avoir ingurgité son verre de whisky, l'un de ces dignes citoyens s'écria en s'adressant à ses confrères :

« Si nous exhumions ce capital! »

« Cette idée fut adoptée à l'unanimité, et une société fut immédiatement fondée, dans le but d'extraire des caisses d'épargne l'argent déposé. »

Ces citoyens connaissent parfaitement les fermiers, négociants et détaillants qu'ils ont l'intention de dépouiller. A San Francisco, on est habitué aux variations subites dans la valeur des actions, surtout des actions minières. Avec l'imperturbable sang-froid d'un Peau-Rouge, le Californien blanc engage sa fortune

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur une rumeur, éditée par n'importe qui, émise pour n'importe quoi, sans s'inquiéter si le fait lancé dans la circulation est vrai ou faux. Il est possédé du démon de la spéculation : ivresse qui a plus d'un rapport avec celle de l'eau-de-vie qu'il absorbe si volontiers.

Il n'existe pas ici de classe moyenne attachée au foyer domestique à l'ombre duquel elle est née et a été élevée : gens payant leurs dettes, fréquentant les églises, obéissant au décalogue, routiniers par nature, observateurs instinctifs de l'ordre établi.

A San Francisco, quelques individus, membres de diverses associations, sont excessivement riches. La fortune de Lick, de Latham, d'Haiward, de Sharon, est estimée, pour chacun, à vingt-cinq millions de francs; celles de Reese, de Ralston, de Baldwin, de Jones et de Lux, à trente-cinq, cinquante, soixante millions de francs. On prétend que Flood et Fair, Mackey et O'Brien sont plus riches encore.

Quant aux pauvres, ils le sont extrêmement; non pas peut-être dans le sens absolu du mot et comme le sont ceux des quartiers les plus misérables de nos grandes villes; mais leur détresse est d'autant plus poignante dans leur imagination que leurs ressources

Le Grand-Hôtel, à San Francisco. — Dessin de Deroy, d'après une gravure américaine.

sont plus loin d'être en rapport avec leurs aspirations.

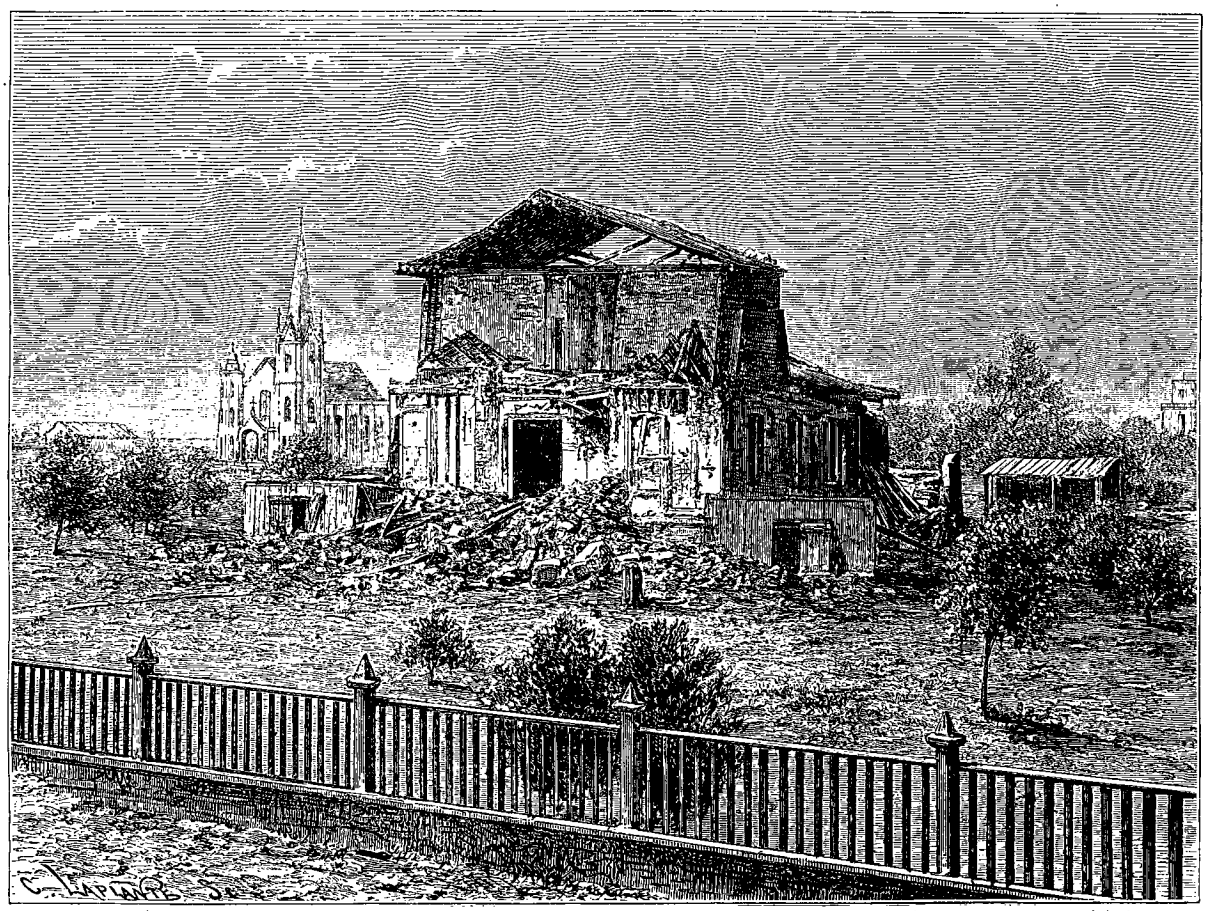
Un pauvre de San Francisco ne se résigne pas : il veut devenir riche, il a besoin d'argent; et cet argent il faut qu'il se le procure le plus promptement possible. Cartes, dés, jeux de bourse, il use de tout tour à tour. Il aspire à devenir un Lick ou un Ralston, propriétaire d'un vaste hôtel, directeur d'une maison de banque prospère; mais il n'est capable ni du travail ni de l'abnégation qui ont valu à ces spéculateurs leur couronne d'or. Pour lui, la vie n'est qu'une série de hasards heureux ou malheureux; il cherche les dollars dans les cloaques et dans les égouts; ses épargnes, quand il en a, il les aventure sur un coup de hausse.

Quant à ces intelligents actionnaires, qui buvaient fraternellement leur whisky dans la caverne de la rue Montgomery, ils avaient expérimenté depuis longtemps le fort et le faible de leurs concitoyens; c'est sur cette appréciation du caractère des San Franciscains qu'ils se fondaient pour associer leurs efforts. Ils devaient réussir, et l'on va voir qu'ils ont réussi.

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ancien établissement de mission, à San Francisco. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

Bonanza!

Un beau jour, une rumeur courut qui trouva un écho dans tous les journaux du soir : une grande et merveilleuse découverte venait d'être faite dans les mines Virginia.

« Qu'est-ce? » demande une foule curieuse.

Jouant la surprise, les propriétaires de la mine répondent avec un sourire expressif :

« Ce que c'est?... Que voulez-vous dire?... Bah! Méfiez-vous des bavardages de clubs et des mensonges de journaux! »

Des ventes ont lieu; on organise une hausse. La coulisse flaire un secret que les associés — fins matois — cherchent à déguiser.

Le lendemain, les renseignements affluent. On croit le savoir : ce secret si bien gardé par trois ou quatre compagnies minières, c'est la découverte d'une nouvelle veine d'argent dans la mine Virginia; une veine de pur métal, si fin, si compacte, qu'on pourrait le monnayer sur place tel qu'il est extrait de la mine.

« Bonanza! s'écrient les auditeurs. Superbe bonanza!

— Bonanza! Qu'est-ce que cela?

— Un mot de marin, me répond un banquier, mot qui signifie vent favorable, ciel serein, traversée heu-

1. Suite. — Voy. p. 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reuse. Dans la bouche de mineurs, il équivaut à chance, spéculation avantageuse, coup de fortune. Bonanza, c'est la grande déesse californienne dont le temple s'élève rue de Californie. »

C'est dans la rue de Californie que se trouve la Bourse.

Il pouvait y avoir une ombre de vérité dans l'histoire de cette découverte d'une veine argentifère; en moins d'une semaine cette ombre prit un corps. On s'arracha les actions; les prix haussèrent de jour en jour. Puis vinrent les parieurs. Si l'on ajoute foi aux dires des habitués des tavernes, les actions qui sont cotées aujourd'hui de trois cent cinquante à quatre cents francs, vaudront dans un mois deux mille cinq cents francs. Les journaux relèvent ces cours, afin de démontrer qu'ils sont au courant. Alors tout le monde se met à parier, tout parieur est un croyant — il achète. Le hasard est aveugle; on se fait aveugle comme lui.

Les mines limitrophes de la grande *bonanza* participent au rayonnement. Personne n'oserait prétendre que des découvertes nouvelles ont été faites à Ophir, à Crown-Point, à Yellow-Jacket; mais personne aussi n'oserait jurer que les mines de Comstock ne sont pas exclusivement composées d'argent pur.

On a entendu un mineur expérimenté affirmer que le mont Davidson est partout également riche en minerai. Aussitôt toutes les mines montent; — Mexicaine, Ophir, Crown-Point et Yellow-Jacket. Les mines excentriques prennent feu et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, brillent comme autant de planètes autour d'un soleil commun.

En six semaines tous les San Franciscains sont devenus riches.... et fous.

Passionnée pour l'argent, mais plus nerveuse encore que cupide, la population se complaît autant dans une fortune rapide que dans une ruine subite. Quelles merveilleuses histoires on entend raconter partout! Le pauvre de ce matin est millionnaire ce soir; le millionnaire d'hier sera exproprié demain. C'est le drame.... et c'est la vie!

Quatre fois, dans l'espace d'une douzaine d'années, San Francisco a été atteint du délire qui l'affole et le consume aujourd'hui. Des fortunes ont été gagnées et perdues aussi rapidement que si elles avaient été jouées sur un coup de dés.

Un individu possède cent actions des mines Belcher; — c'est son unique avoir. Aujourd'hui, ces actions valent cinq francs; — total, cinq cents francs. Demain, elles montent à deux mille cinq cents francs; — total, deux cent cinquante mille francs.

« Nos richesses nous sont fatales, me dit un jour un sage du Pacific Club. Un moins rapide essor nous permettrait de prendre racine ici. Et cependant notre développement n'est pas une merveille aussi grande qu'on se plaît à le croire. Il est lent même, en considération des avantages dont nous nous targuons : le sol et le climat, les havres et les mines. Oui, lent! Nous ne pouvons lutter contre Chicago et Saint-Louis, encore moins contre Philadelphie et New-York. Nous avons voulu faire plus que ne le permettaient nos forces; la croissance s'est faite trop vite. Notre chemin de fer nous a donné la fièvre. — Vous riez! — Il en est ainsi pourtant! Dès que le premier wagon fit son apparition à Oakland, la rage de la spéculation envahit toute la rade. Nous nous imaginions que l'univers entier venait à nous. Où habiterait cette population? Pourquoi ne pas lui préparer des logements et tirer bénéfice de cette entreprise? Aussitôt on acheta des terrains, on déboisa les forêts, on construisit des villes, dans l'espoir des millions à venir. Voyez, à chaque échancrure de la rade, ces villes imaginaires, ces ombres de rues, de squares, de théâtres et d'églises! Malheureusement les millions ne sont pas venus; et, depuis cinq ans, chaque citoyen de San Francisco porte le poids d'une ville mort-née. — La grande *bonanza* est un autre de nos accès. Il y a du vrai dans la découverte faite aux mines de Comstock.... Mais si le monde est plus riche qu'il y a cinq mois, nous sommes, nous, plus pauvres que nous ne l'étions il y a cinq ans. Jamais Peau-Rouge ne s'est montré plus insouciant pour son chien, sa hutte, sa squaw, que ne l'est pour sa fortune l'homme blanc de San Francisco.

XII

Les femmes blanches. — Leur rareté en Californie. — Divorces nombreux. — Impunité des crimes commis par les femmes. — Les meurtrières Laura et Anna Smythe.

Les blancs ont appris beaucoup de choses des Indiens; pourtant ils ne se sont pas encore avisés, à l'instar des Utes et des Bannocks, de risquer leurs femmes sur un coup de dés. Sur ce versant du Pacifique, les femmes blanches sont encore pour cela des objets trop précieux.

En Californie, il y a cinq hommes blancs contre deux femmes blanches; dans l'Orégon, la proportion est de quatre hommes blancs contre trois femmes blanches; dans le Nevada, elle est de trois contre une, et dans le Washington, de deux contre une.

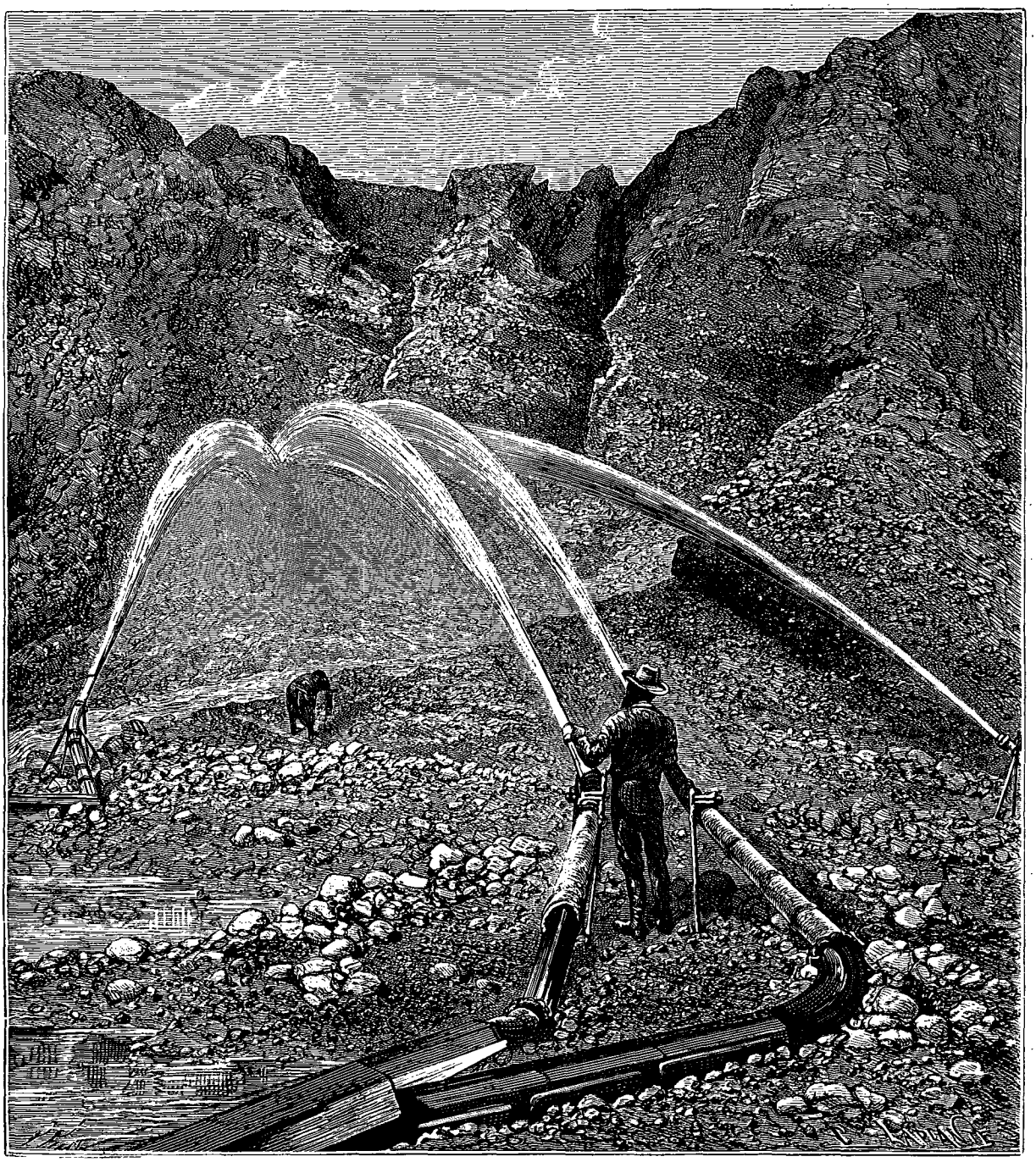
Par suite de cet anormal état de choses, sur tout le versant du Pacifique une femme blanche est considérée et traitée non pas comme l'égale et la compagne de l'homme, mais comme une créature étrange et coûteuse, mise, en raison de sa rareté, à l'abri des atteintes de toute législation. Il faut qu'un homme soit bien pressé par la faim pour qu'il ose porter la dent sur cet oiseau du paradis.

Les mineurs et les colons des environs de San Francisco se trouvent exactement dans la même situation que les trappeurs et les négociants de Monterey. Partout surabondance d'hommes et, par suite, trouble profond dans les relations sociales. Le mariage est une sorte de course au clocher; il en a toutes les péripéties : mariage, divorce, secondes et troisièmes noces, unions indéterminées, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Non-seulement le divorce s'obtient à peu de frais, mais encore avec la plus entière facilité. Certaines sociétés légalement constituées n'ont pas d'autre but ; elles se chargent de tous les détails et aplanissent toutes les difficultés. « La question de domicile n'est pas obligatoire », disent, entre autres clauses, les circulaires et annonces publiées à l'intention des personnes qui désirent rompre le lien conjugal.

Les instances sont, pour la majeure partie, introduites par les femmes ; la moindre allégation de leur



Un mineur californien : Lavage par la méthode hydraulique[1]. — Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

part suffit pour convaincre les juges ; un mari qui plaide en divorce, comme demandeur, est généralement considéré comme un insensé.

Dernièrement, un Irlandais fit de son mieux pour prouver qu'il était maltraité, et que le divorce, pour lui, devenait une affaire d'urgence. Le magistrat fronça les sourcils.

« Eh bien ! mon juge, s'écria le pauvre homme à

1. Voyez sur cette méthode le *Voyage en Californie*, de M. Simonin, t. V, p. 40.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

bout d'arguments, je ne veux plus rien dire contre la femme; seulement je souhaite que vous viviez quelque temps en sa compagnie. »

Cette raison parut péremptoire au juge, qui s'empressa de délivrer au demandeur son acte d'affranchissement.

Pour peu qu'on soit observateur, on remarquera, sur le versant du Pacifique, une tendance marquée à l'indulgence pour les crimes féminins. Si la raison de cette indulgence est difficile à définir, le fait n'en est pas moins pertinent. Les plaisanteries les mieux accueillies dans le monde sont celles qui ont rapport à quelque meurtre domestique, — une femme qui empoisonne son mari dans une tasse de thé, ou qui lui brûle la cervelle pendant son sommeil.

Une jeune Californienne, récemment divorcée, vient se plaindre à une amie, veuve de vingt-cinq ans, des propos indignes que son ex-mari tient sur son compte.

« Et il n'y a pas, dans tout cela, un mot de vrai?

— Oh! chère! pouvez-vous le demander!

— C'est seulement pour la forme. Ma chère enfant, j'ai eu trois maris, ni meilleurs ni pires que les autres hommes; mais tous trois sont morts. Voyez-vous, ma petite, un époux défunt ne raconte plus d'histoires. »

Certaines personnes prétendent que cette extraordinaire indulgence est une sorte d'hommage rendu à la rareté des crimes commis par les femmes, comparée à la fréquence des crimes dont les hommes se rendent coupables. Et en effet, le nombre de ceux-ci est tellement énorme, que le sentiment public en est blessé. Un meurtre d'homme passe absolument inaperçu.

La nuit dernière, un Irlandais a été tué dans Broadway, non loin de la prison. Dick Owen et Jim Burke buvaient de compagnie. Tout à coup les deux femmes qui étaient avec eux, se prenant de querelle, s'élancent l'une contre l'autre et s'arrachent les cheveux. Les hommes, naturellement, se mêlent à la bataille.

« Viens te battre dehors! » s'écrie Owen en dégringolant l'escalier.

« Je descends, bête puante! » hurle Burke en saisissant son revolver.

Owen tire deux fois; Burke répond au feu et met bas son adversaire, dont le cœur a été traversé de part en part.

Cette histoire est racontée dans les journaux du matin en quelques lignes seulement.

Mais quand il s'agit d'un crime féminin, oh! alors les journaux lui consacrent des colonnes entières.

Une pistolière comme Laura procure aux journaux du soir un tirage supplémentaire d'un millier de feuilles.

Attachée en secret à un homme marié, elle le prit un jour en haine, et, chargeant son revolver, elle se rendit chez cet homme; froidement, en plein jour, en présence de sa femme et de ses enfants, elle lui logea une balle dans la tête.

C'est une héroïne! Poursuivie pour meurtre, jugée et acquittée comme n'ayant agi que sous l'empire d'un accès de folie sentimentale, Laura est devenue une femme à la mode; elle donne des bals très-suivis et spécule sur les valeurs de Bourse. Il est peu de femmes dont le nom soit aussi populaire que le sien, et les journaux s'occupent de ses faits et gestes autant qu'on le ferait ailleurs d'une dame du plus haut parage.

Cette notoriété a séduit plus d'une femme; le nombre des attentats contre le sexe fort a considérablement augmenté, et cependant pas une seule exécution de femme n'a encore eu lieu en Californie.

« Non! me disait un juge de la Cour suprême, non! Dans ce pays, il nous est impossible de condamner une femme à mort. Ce n'est pas déjà si facile de faire pendre un homme; et quand nous en envoyons un à la potence, il dit qu'il meurt victime de son juge. Jamais un tribunal ne pourra réunir douze hommes disposés à reconnaître une femme coupable de meurtre volontaire, pas plus à San Francisco que dans aucune autre ville à l'ouest des Montagnes Rocheuses. On trouve des circonstances, non pas atténuantes, mais justificatives. »

Un des jours de la semaine dernière, le général Cobb, avocat distingué, a été tué dans la rue Washington par Anna Smythe.

A Londres ou à Paris, cette aventure aurait un retentissement énorme; c'est un lieu commun à San Francisco.

Il y a douze ans, d'après son dire, Anna vint à San Francisco et y fit la rencontre d'un marin du nom de Smythe, qu'elle épousa. Le nouveau couple alla s'établir à Crescent City, dans le comté Del Norté. Avec ses économies, Anna acheta un lopin de terre et envoya son mari au Land Office (bureau des domaines), pour réaliser l'acte en son nom à elle. Smythe le fit passer à son nom propre.

Habitant la ville, ne possédant ni moutons ni bestiaux, la femme du marin ne put exploiter son terrain.

Au bout d'un certain temps, un aventurier, qui se faisait nommer Juge Mason, y conduisit ses troupeaux et la défia de les en chasser.

Anna l'attaqua en justice et perdit son procès, son adversaire, assure-t-elle, étant riche et ayant corrompu les magistrats locaux.

Quand ses ressources furent épuisées, Smythe l'abandonna, la laissant sans un sou et avec cinq ou six petites bouches à nourrir.

Ayant obtenu son divorce, chose facile à Crescent City, elle émigra à San Francisco, avec ses enfants, qu'elle plaça tous dans un asile, sauf un, encore à la mamelle; puis elle se fit blanchisseuse, cherchant de l'ouvrage auprès des personnes plus désireuses de venir en aide à une femme que de faire laver

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur linge, mieux peut-être et plus économiquement, par Chang Hi et Hop Ki, les blanchisseurs chinois de la rue Jackson.

Mme Cobb, l'une des dames patronnesses de l'asile, apprit son histoire, prit la pauvre femme en pitié et pria son mari de s'occuper de cette affaire.

Cobb croyait avoir trouvé un moyen de lui faire rendre justice; mais les avocats estiment avant tout les honoraires, et Anna Smythe n'avait rien. Elle rétrocéda alors sa concession à Cobb, à la condition que ce dernier payerait tous les frais de justice et qu'elle rentrerait dans sa propriété quand elle l'aurait remboursé.

Le procès dura cinq ans. Mason la combattit sur tous les points de droit. La pauvre femme, affolée de chagrin, exaspérée par ces longs délais, s'imagina

Femme et jeunes filles Utes. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

que son avocat, corrompu à prix d'argent par l'adversaire, prolongeait intentionnellement le débat.

« Il allait à son bureau pour me dépouiller de mon bien; mais j'espère l'en avoir empêché! »

Tels furent les premiers mots qu'elle prononça, le meurtre accompli, au moment de son arrestation.

Anna a été laissée en liberté, la somme nécessaire pour la caution ayant été immédiatement réalisée. Grâce à son crime, la pauvre blanchisseuse est hissée sur un piédestal.

On ne sait encore si Cobb survivra à la blessure qu'il a reçue; mais qu'il vive ou qu'il meure, que sa femme reste veuve, que ses enfants soient orphelins, Anna Smythe ne court aucun risque.

C'est une femme, et jamais un jury, à San Francisco, ne condamnera une femme à la peine capitale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

XIII

Les indigènes et les squaws.

Par suite de la disparité inverse des sexes, les femmes rouges perdent plus encore que ne gagnent leurs sœurs blanches.

Dans les huttes indiennes, le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes; aussi les squaws sont-elles achetées et vendues de la même manière et sans plus de façon que les esclaves et les bestiaux

Après avoir franchi la montagne près de Truckie, à cinq ou six kilomètres du lac Donner, j'aborde la vallée de la rivière Humboldt, dont la hauteur dépasse celle du mont Snowdon[1]. C'est l'habitat de sauvages tribus alpestres, les Utes et les Shoshones, que l'on désigne sous le nom d'Indiens Équestres, pour les distinguer de leurs paisibles congénères du versant du Pacifique.

A Winnemucca — ainsi nommé d'après un grand chef de guerre Pai-Ute — je remarquai un Indien d'un autre rameau de la famille des Utes. Enveloppé dans un épais manteau, appuyé sur sa lance, il gardait deux squaws accroupies. Nous sommes au milieu de l'hiver; le froid est piquant et le plateau plus élevé que le sommet du Ben-Nevis[2]; et cependant les deux jeunes femmes couchées sur le sol n'ont pour vêtements que quelques haillons de cotonnade.

« Pai-Ute? » demandai-je.

Je ne craignais pas de me tromper, ayant, à la ville du Lac-Salé, rencontré des membres de sa tribu dont la majeure partie, séduite par le développement nouveau des doctrines mormonnes, est entrée dans le giron de l'Église des Saints du dernier jour.

« Pai-Ute, me répondit laconiquement l'Indien.

« Votre nom?

— Chien-Rouge.

— Voulez-vous un cigare? »

Chien-Rouge releva un pan de sa couverture, la roula autour de son cou et alluma la plante indigène. Pour le sauvage, le cigare a un attrait qui ne le cède qu'à sa passion pour l'eau de feu. Les squaws le regardent en souriant, tout en conservant leur physionomie craintive. L'une a dix-huit ou dix-neuf ans, l'autre quinze à peine; toutes deux ont la large face aplatie, les pommettes saillantes et les yeux noirs des Mongols.

« Vos squaws? demandai-je par l'intermédiaire d'un de ces vagabonds qu'on rencontre toujours sur la piste des Indiens.

— Oui. Vieille squaw, jeune squaw — la grande est la vieille, la petite est la jeune.

— Sont-elles toutes deux vos femmes?

— Oui, toutes deux; celle-ci est ma vieille femme, celle-là ma jeune femme; deux squaws — moi! »

Et le sacripant grimaça un triomphant sourire sous son épaisse couche de peinture.

« Vous êtes Mormon, n'est-ce pas?

— Beaucoup de Pai-Utes sont chefs mormons; les Pai-Utes sont très-amis d'Enoch, » me répond Chien-Rouge esquivant une réponse directe.

Encouragées par le son d'une voix amicale, la plus jeune des deux femmes me lance un regard qui glisse à travers ses cils, l'autre se lève, se plante hardiment devant moi et me tend la main comme une mendiante. Ces squaws ont une ressemblance étrange avec les femmes nomades des steppes tatares, de même que leurs congénères de la rivière Tulé sont le portrait frappant des Chinoises de San Francisco. Mais les Indiennes sont, pour leurs propriétaires, d'un moindre rapport que leurs sœurs de Hong-Kong. Une jeune et jolie Chinoise vaut, en moyenne, mille francs; ce Pai-Ute n'a payé sa jeune femme que cent francs. La chance, paraît-il, n'avait pas été favorable aux parents de cette squaw; le sol était couvert de neige, les élans et les antilopes se faisaient rares, et ils l'ont cédée à un étranger comme ils lui auraient vendu un cheval ou un chien. Le prix de vente sera dépensé en boissons spiritueuses.

Il est défendu de vendre du whisky aux Indiens: c'est la loi; mais, dans ces déserts, y a-t-il un magistrat pour l'appliquer?

« L'emmenez-vous dans votre pays?

— Ugh! siffle-t-il entre ses dents, les Pai-Utes de notre famille n'ont plus de patrie. Les blancs se sont emparés de notre sol et de nos rivières. Quelques Pai-Utes possèdent des terres; mais ceux-là sont en petit nombre. Un jour, le Grand Père nous rendra nos terrains de chasse.

— Comment vivez-vous?

— Nous attendons et vaguons çà et là, tuant du gibier — pas beaucoup, ensemençant — très-peu. Les Pai-Utes sont pauvres. Donnez-moi un autre cigare!

— Dites-moi, Chien-Rouge! Puisque vous êtes si pauvre, pourquoi avez-vous acheté une seconde femme?

— Afin qu'elle travaille pour moi. Pas de squaw — beaucoup d'ouvrage; plusieurs squaws — pas d'ouvrage du tout. Gagnant plus de dollars, j'achète plus de squaws.

— Alors, vous les faites travailler pour vous? »

Le drôle sourit en brandissant sa lance.

Pauvres créatures! Il les épuisera sans fin ni trêve; peut-être louera-t-il leurs services aux entrepreneurs de routes; peut-être les conduira-t-il aux cantonnements de la rivière Humboldt.

Chez les Indiens des missions, plus ou moins civilisés, un indigène, dans un moment de colère, peut battre sa squaw, mais rarement il l'oblige à travailler. Ses femmes, en général, sont des esclaves volon-

1. Montagne d'Angleterre, dans le pays de Galles, sur la limite des comtés de Caernarvon et de Mérioneth; onze cent quatre-vingt-cinq mètres de hauteur. (*Note du traducteur.*)

2. La plus haute montagne de la chaîne des Grampians, en Écosse. Elle est située dans le comté d'Inverness et a treize cent trente et un mètres d'altitude. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

taires, enchantées de peiner pour leur ingrat époux; mais s'il leur arrive parfois de laisser le terrain en friche, d'oublier d'ensemencer, leur seigneur et maître se contente de rire et de bâiller. Comme il aurait agi de même, cette négligence, à ses yeux, n'est qu'un simple péché véniel. Un tel homme est profondément méprisé par l'Indien montagnard qui prétend qu' « il n'a pas assez de cœur pour fouetter ses femmes. »

En comparaison des Apaches, des Kickapous et des Kiowais, les Utes sont de tristes compagnons — déterreurs de racines, attrapeurs de rats. Et cependant le plus abruti des Utes — un chien incapable de scalper un ennemi endormi ou d'aborder le sentier de guerre — est brave assez pour battre et assommer une femme. Toutefois ce qu'il préfère c'est d'héberger dans sa hutte plusieurs squaws, dans l'espoir que, la

Un Indien Pai-Ute et ses deux femmes. — Dessin de Riou, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

jalousie aidant, elles s'efforceront à l'envi l'une de l'autre de le dispenser de tout travail.

« Pourquoi avez-vous amené votre vieille femme avec vous?

— Pour dresser la petite. Les jeunes filles ne sont tout d'abord bonnes à rien, pendant un mois ou plus. Quand elles quittent la hutte paternelle, elles ne font que gémir et pleurer; il faut les fustiger jusqu'à ce qu'elles se taisent; ensuite elles deviennent raisonnables. Quand nous allons chercher une jeune squaw les vieilles aiment à nous accompagner. Elles habituent les jeunes à marcher sur les cailloux et à dormir les yeux ouverts; cela suffit pour leur clore la bouche. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Chien-Rouge ne vaut ni plus ni moins que ses congénères des tribus païennes. Pour lui, comme pour eux, la femme n'est qu'un souffre-douleur, une bête de somme. On en prend soin comme d'une vache, et on la traite comme un chien. On l'achète, on la vend, à son gré; personne n'intervient dans ce trafic. La loi américaine ne s'occupe en rien de ce qui se passe dans une hutte indienne. Si Chien-Rouge s'avisait de battre sa femme en présence de blancs, il serait immédiatement pendu, sans forme de procès. S'il l'assassinait pendant la nuit, loin des établissements, son crime resterait impuni.

Tant qu'elle demeure dans sa tribu, une femme trouve des défenseurs naturels, — son père, son frère, son fils. Une fois dépaysée, elle n'a d'autre appui que l'affection ou la pitié de son seigneur.

Autrefois, ces ventes de femmes de tribu à tribu étaient rares. Maintenant, la population décroissant de jour en jour, les femmes passent fréquemment de hutte en hutte. Chien-Rouge n'est pas le seul de sa race qui, la ceinture garnie de dollars, écume le pays à la recherche de squaws.

« Vous manquez donc de filles dans votre campement pour venir jusqu'à Winnemucca quand vous avez besoin d'une femme?

— Oui, nous en manquons; les blancs les ont prises. »

Le lac Donner. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

C'est un fait constant; fait aussi triste qu'amer pour les Indiens. Quelques petites tribus sont si pauvres en femmes qu'il est fort difficile à un chasseur de trouver une compagne; les chefs et les sorciers eux-mêmes ont de la peine à garnir leurs wigwams. C'est le cas de toute frontière où les rouges sont en contact avec les blancs. L'Hybride vole, le Visage-Pâle achète.

Dès qu'elle a dépassé le seuil d'une habitation étrangère, la fille indienne est à jamais perdue pour sa tribu.

L'Indien converti sait fort bien que le trafic des femmes n'est pas admis chez les blancs; mais jamais protestation contre les antiques us et coutumes de la tribu n'a touché l'oreille d'un païen. Quand il a voulu une femme, il l'a payée son prix. Sa mère a été achetée, celle de sa squaw aussi. Selon lui, une fille vaut tant de peaux, tant de dollars. S'il vient à la perdre, sa fortune est diminuée d'autant. Elle lui sert à cultiver son champ, à panser son cheval, à porter sa tente. Et si un chasseur est disposé à vendre sa fille, pourquoi n'accepterait-il pas aussi bien l'argent du blanc que les peaux du rouge?

Il sait que l'homme blanc est puissant, et que, dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Une passe dans les montagnes de la Nevada (Summit, station militaire). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la moindre maison de colon, sa fille sera plus heureuse que dans le plus grand des wigwams indiens. S'il interroge sa fille, celle-ci lui répondra sans ambages qu'elle préfère être la squaw d'un blanc.

Mais voici un train. Chien-Rouge pousse du pied ses femmes qui secouent leurs haillons et sautent sur leurs pieds.

Dans ces vastes solitudes, la Compagnie du chemin de fer permet aux Utes et aux Shoshones de s'imaginer que la ligne a été construite pour eux, qu'elle est placée sous leur protection. Tous les Utes et Shoshones sont transportés gratis, à la condition, facile à remplir, qu'ils se tiendront sur les marchepieds courants.

La nuit se fait, une nuit d'hiver. A six heures du soir la température est de — 19° centigrades et le vent souffle en brise. Et les femmes, vêtues comme je l'ai dit, doivent passer toute la nuit accroupies, et, si elles veulent dormir, s'accrocher aux chaînes de tirage.

La pauvre petite mariée! Demain matin, en quittant le train, elle commencera un voyage de cent vingt à cent soixante kilomètres à travers les boues, à travers les neiges; en arrivant au village de son mari, elle devra aussitôt assumer un travail d'esclave. Quand Chien-Rouge en sera las, il la vendra à quelque autre Chien.

XIV

Le mormonisme rouge.

De Winnemucca, village indien de l'État de Nevada, à Brigham, cité prospère de la vallée du Lac-Salé, la route traverse un pays de montagnes intéressant au double point de vue physique et ethnologique. En quittant un plateau de treize cent trente mètres d'altitude dominé par des pics aux neiges éternelles, elle escalade, jusqu'aux palissades, des bois de sapins. A Pequop — hauteur du Mont-Dore[1] — elle commence à descendre, et, par les puits de Humboldt et le désert américain, se dirige en droite ligne vers Brigham, dans le pays de Sion.

Il y a dix ans, tout le pays, d'un développement routier d'environ six cent quarante kilomètres, appartenait à des tribus indépendantes d'Utes et de Shoshones dont les ancêtres païens avaient chassé le bison, fait la paix et la guerre, poursuivi la vendetta, depuis les montagnes couvertes d'un éternel manteau de neige jusqu'aux vallées arrosées par la rivière du Serpent et aux chutes du Shoshone. Aujourd'hui, ces tribus ne possèdent pas un arc de leurs anciens terrains de chasse.

Beaucoup de ces rouges sont Mormons. En général, les tribus indiennes que fréquentent les prédicateurs mormons accueillent les évangélistes avec plus ou moins de bienveillance; mais les Utes et les Shoshones ont été presque tous baptisés et englobés dans l'Église des Saints. Pour le plus grand bénéfice de ces montagnards, des évêques rouges ont même été consacrés.

Il y a neuf ans, me trouvant dans la ville du Lac-Salé et étudiant le système introduit par Joseph Smith et Brigham Young parmi des gens d'origine européenne, j'écrivais ceci :

« A quel résultat sont arrivés les Saints des Derniers Jours? Au milieu d'un peuple libre, ils ont fondé un pouvoir despotique. Dans un pays qui n'admet pas la religion d'État, ils ont placé leur Église au-dessus de la loi. Ils ont assujetti une société d'Anglo-Saxons à quelques-unes des idées, à la généralité des pratiques des Utes, des Shoshones, ou des Serpents. »

Masque de Joë Smith. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Une étude plus approfondie des Indiens n'a fait que confirmer cette première indication. Oui, « quelques-unes des idées » et « la généralité des pratiques » adoptées par les Mormons de la ville du Lac-Salé sont d'origine indigène; elles existaient avant l'arrivée de Brigham Young, avant la révélation de Joseph Smith.

Sauf l'esprit de dévotion, le sentiment de l'ordre et l'amour du travail, les vertus de la vieille et de la nouvelle Angleterre, indestructibles chez les hommes de race anglo-saxonne, les Mormons semblent avoir puisé dans le wigwam indien leurs idées et leurs pratiques fondamentales.

Examinons les points sur lesquels les hommes rouges diffèrent des blancs — de tous les blancs, à l'exception des Saints du dernier jour :

1° Les hommes à peau rouge ont un dieu : un dieu matériel, un dieu qu'on voit, un dieu qu'on entend, non-seulement dans le nuage et le vent, mais encore sous l'apparence et le verbe de l'homme.

2° Ils ont une classe de voyants et de chefs, doués du pouvoir surnaturel de voir ce dieu, d'entendre ses conseils et d'apprendre sa volonté.

3° S'ils s'assemblent en conseil, chacun des assistants est supposé possédé du Saint-Esprit et guidé par lui dans son choix du voyant ou du chef.

4° Le chef, ainsi nommé par l'inspiration commune, gouverne au nom du ciel, d'après un droit di-

1. Partie la plus élevée des montagnes d'Auvergne : altitude mille huit cent quatre-vingt-six mètres. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

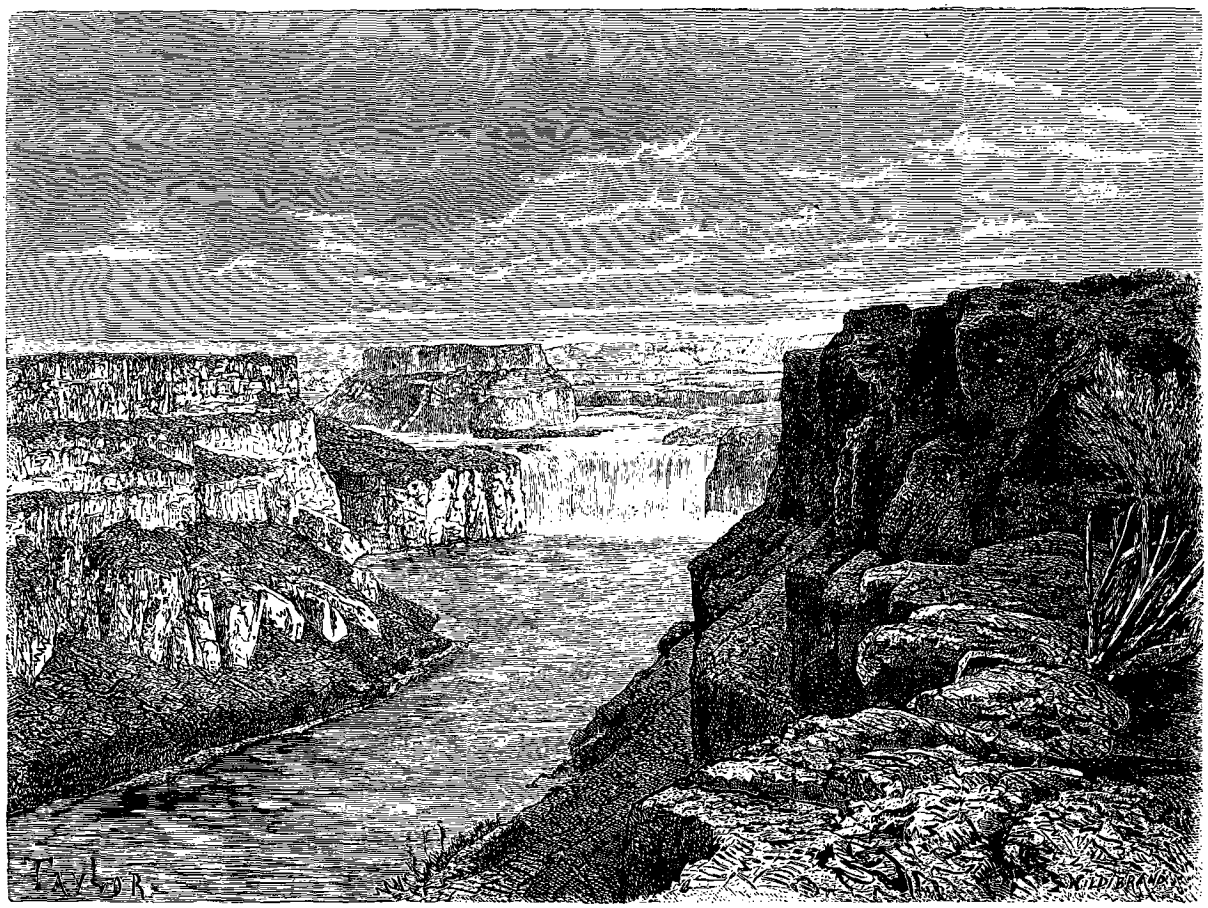
vin et patriarcal, et son autorité s'exerce sur le corps et l'âme à la fois.

5° Leur organisation, d'ailleurs divine, les a constitués en une seule nation et les a séparés du monde extérieur par des barrières infranchissables autrement que par adoption.

6° Le sol et tout ce qu'il porte appartient au Grand-Esprit, et, par délégation, à ses enfants, les membres de la tribu ; les titres de propriété sont concentrés dans le chef, comme mandataire du Grand-Esprit et de sa tribu. Aucun membre de sa tribu n'a de droit individuel au sol et à ses produits.

7° L'offense faite à un des membres de la nation est considérée comme faite à tous, et la réparation en doit être poursuivie sans trêve ni relâche ; c'est un prix de sang que l'on doit demander à la tribu coupable.

Toutes ces idées, quelque étranges qu'elles semblent aux blancs, quelque ignorées qu'elles soient à Londres et à Berlin, à Paris et à New-York, ont été adoptées par les Saints ; et adoptées non-seulement par Brigham Young et Daniel Wells, les présidents illettrés de l'Église, mais par des hommes instruits, par des évêques, par des acolytes ou défenseurs, comme le délégué George Cannon et le professeur Orson Pratt.



La rivière du Serpent. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les histoires relatives à l'assistance divine, à la présence effective de Dieu, qui circulent sous les huttes de Nuage-Rouge, le chef des Sioux Tétons, sont exactement les mêmes que celles qu'on entend, au Lac-Salé, dans la maison du Lion et dans le Tabernacle.

« Je consulterai le Grand-Esprit, » dit Nuage-Rouge quand les commissaires indiens le pressent sur une question ou sur une autre.

Jamais, en s'adressant aux blancs, Nuage-Rouge ne manque de prendre ces allures de prêtre et de voyant. « J'obéis au Grand-Esprit ! Tout ce qu'il me dit de faire, je le fais. »

Nuage-Rouge pouvait à peine compter les loges de sa tribu. Il y a six ans, il était maître de la plaine et de la montagne, du haut Missouri au soleil couchant. Les blancs, trappeurs, négociants, pasteurs, se présentèrent sur ses terrains de chasse, furent accueillis avec bienveillance et approvisionnés de squaws.

Il était enchanté de voir arriver dans son pays des hommes capables de montrer à ses jeunes chasseurs comment il fallait travailler. Mais il réserva ses droits princiers. Quand les blancs construisirent une route,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils demandèrent des soldats pour protéger le tracé. Nuage-Rouge ne voulut pas consentir à admettre des bandes armées aux environs de ses wigwams.

« Non, répondit-il d'un ton inspiré au commissaire, non, pas un soldat ne traversera la rivière Platte du Nord. »

On entama des négociations, et Nuage-Rouge se rendit à Washington et à New-York. Il conclut un traité stipulant, pour les blancs, certains droits; mais ces concessions ne reçurent pas l'assentiment de la majorité des membres de sa tribu; ils assuraient que leur chef était ivre quand il avait signé.

Une nouvelle conférence eut lieu à Laramie. Cette fois, Nuage-Rouge s'y présenta en maintenant tous ses anciens droits, non-seulement comme prince, mais comme prêtre et voyant.

Le commissaire Brandt lui demanda de recevoir dans son pays un agent blanc.

« Non, répondit-il. J'ai consulté le Grand-Esprit, et je ne veux pas avoir pour agent un étranger. »

On insista pour obtenir le droit d'installer des garnisons sur ses terrains de chasse. Il se leva et parla en ces termes :

« Je suis Nuage-Rouge. Le Grand-Esprit a créé les hommes rouges et les hommes blancs. Je crois qu'il a créé d'abord les hommes rouges. Il m'a placé sur ce sol; il est mien. Il a placé les hommes blancs au delà de la mer et là le sol leur appartient. Depuis, ils ont traversé la mer, je leur ai fait place et il y a des visages pâles tout autour de moi. Il ne me reste plus qu'un lopin de terre, et le Grand-Esprit me dit de le conserver. »

Brigham Young pourrait se servir du même argument. Le Seigneur a donné la vallée du Lac-Salé à Brigham et aux Saints, précisément comme le Grand-Esprit a donné le Nebraska à Nuage-Rouge et aux Sioux. Le Seigneur a dit à Brigham de garder cette vallée, et Brigham la gardera tant que le Seigneur lui donnera la force nécessaire pour en tenir éloignés les gentils.

« Quoi que je fasse, dit Nuage-Rouge du ton si fréquemment usité dans la ville du Lac-Salé, mon peuple fera de même. »

Qu'il demande ou qu'il refuse, Nuage-Rouge ne fait qu'accomplir les désirs de ses sujets et la volonté de Dieu.

Brigham Young a cherché à éteindre les inimitiés qui divisaient les Utes et les Shoshones; mais s'il a agi ainsi, dit-on, c'est uniquement pour détourner ces haines féodales contre les blancs.

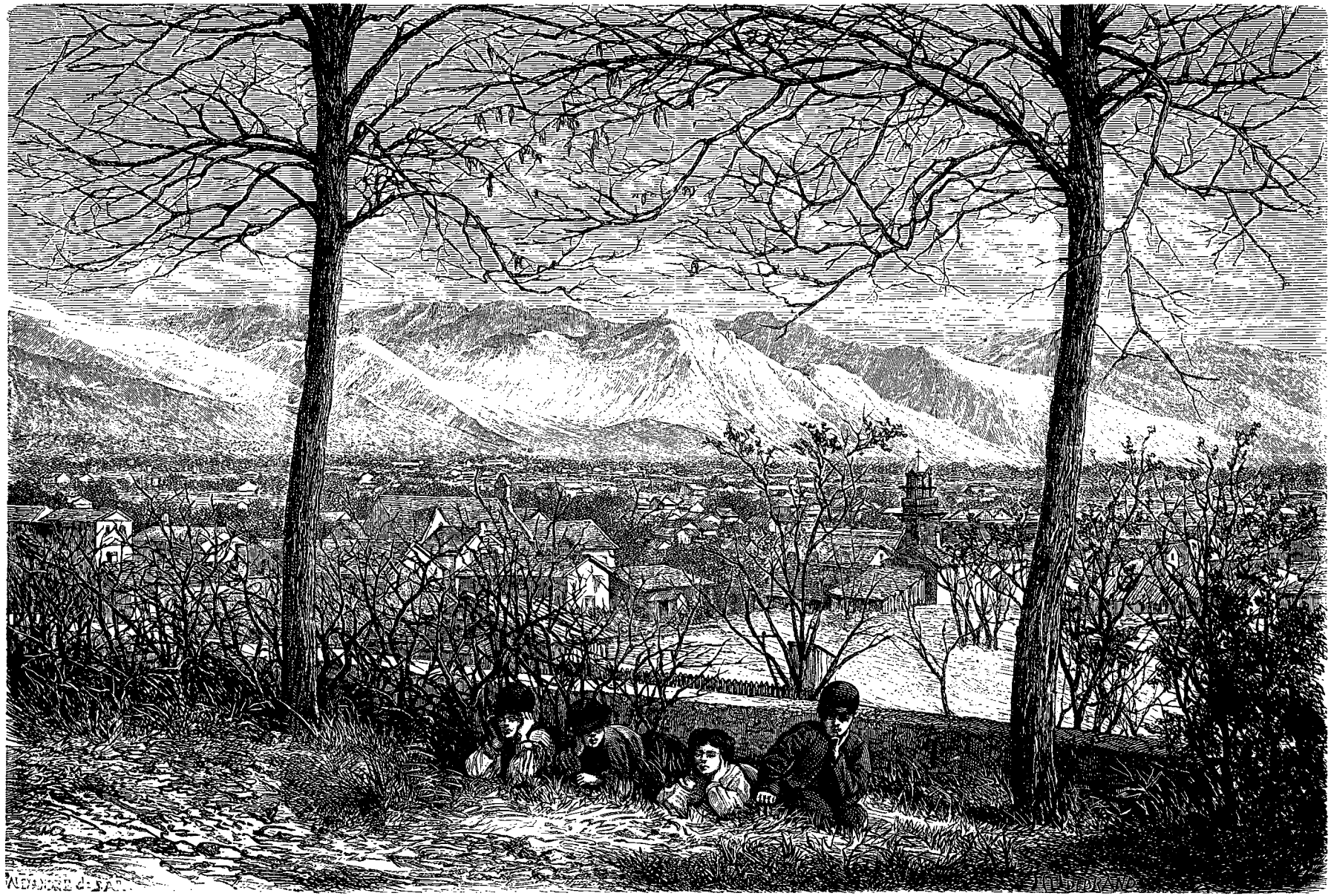
Shoshone américanisé. — Dessin de E. Ronjat, d'après une gravure américaine.

Non loin de la station de Pai-Ute, s'est livré, entre émigrants et indigènes, un combat qui a fait donner le nom de Mont de la Bataille (Battle Mountain) à une chaîne assez accidentée. Là, comme au Mont de la Prairie (Mountain Meadow) et ailleurs, les Mormons sont véhémentement soupçonnés d'avoir inspiré l'attaque, sinon de l'avoir dirigée.

Les émigrants conduisaient des troupeaux. Supérieurs en nombre et connaissant mieux le pays les Indiens surprirent les sentinelles, envahirent le campement et s'emparèrent des bestiaux. Au jour, les émigrants se rallièrent, s'armèrent à la hâte et suivirent la piste des ravisseurs. Vers midi, ils les atteignirent dans un vallon et les attaquèrent de face et de flanc. Les Indiens se défendirent comme des loups aux abois; mais que pouvaient leur nombre et leur courage contre la vigueur et la discipline des blancs? Fusillés, assommés à coups de crosse, ils tombèrent comme les épis sous la faux du moissonneur. Il fallait ce carnage pour apaiser la rage des émigrants. Les rayons du soleil couchant illuminèrent un champ de victoire; des centaines de cadavres d'Indiens jonchaient le vallon, et les bestiaux volés furent triomphalement ramenés au campement.

On ne connut jamais au juste l'importance des pertes subies, en ce jour-là, par les indigènes, les In-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sion, la cité du Lac-Salé. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diens prenant grand soin d'enlever leurs morts afin de laisser aux ennemis aussi peu de scalps que possible. Mais l'été suivant, des émigrants trouvèrent les squelettes de nombreux guerriers évidemment expédiés dans le pays des âmes par les balles des blancs. Cette escarmouche éclaircit le terrain et contribua à la destruction de la puissance des Shoshones.

Anéantie par cette défaite, la tribu vagua çà et là, incapable désormais de prendre une décision. Les uns demandaient qu'on déposât à tout jamais les armes; les autres réclamaient la reprise immédiate des hostilités. Les deux partis entrèrent en lutte; et tandis qu'ils se chamaillaient ainsi, l'homme blanc se construisait des habitations et traçait sa route dans le désert. De temps à autre, une maison est pillée, une femme volée, un colon scalpé; mais dans le pays des Indiens on s'émeut peu de semblables bagatelles, et l'habitation saccagée ne tarde pas à recevoir un nouveau propriétaire.

Parfois un attentat d'une gravité particulière arrache le blanc à son insouciance. Il se met en chasse; mais alors sa poursuite est infatigable et sa revanche éclatante.

Sur une route, on me montra une maison qui a été le théâtre d'un de ces drames de la montagne.

Un hardi aventurier était venu s'établir sur le grand plateau avec sa femme et ses deux filles. Grâce à un labeur acharné, il cherchait à leur créer une situation prospère. Les jeunes filles étaient jolies et passaient pour des anges aux yeux de tous les célibataires du voisinage, mineurs et bergers.

Une bande de Shoshones scalpa la famille tout entière.

S'il faut en croire le blanc qui m'a raconté le fait, ces sauvages fendirent le nez des femmes, leur brisèrent les membres et leur arrachèrent les yeux. Les guerriers étaient accompagnés de leurs femmes, ces horribles actes de cruauté étant spécialement réservés aux squaws qui, abruties par l'esclavage, éprouvent un épouvantable plaisir à prendre part aux supplices des femmes blanches et au spectacle de leur mort.

Avant que les colons eussent pu se rallier, les Shoshones s'étaient retirés dans d'impraticables solitudes où jamais homme blanc n'avait mis le pied.

La piste était perdue : la poursuite ne semblait pas devoir aboutir. Mais les habitants des frontières se découragent difficilement et le sang des femmes, fumant encore, criait vengeance.

Un éclaireur pai-ute se présenta, offrant de trouver la piste et de conduire les blancs au campement des Shoshones.

Aussitôt on se mit en marche; mais quand on arriva, les braves et les guerriers avaient disparu; il ne restait au camp que les squaws et les enfants.

Je laisse à penser les imprécations que poussèrent les colons ! Leur proie était envolée, leur vengeance déjouée ! Se remettre en chasse ? Inutile! Un Peau-Rouge qui fuit pour sauver sa chevelure, chargé seulement de ses armes, n'a jamais à redouter la poursuite d'un visage pâle encombré de munitions, d'approvisionnements et d'effets de campement.

On tint conseil pour décider du parti à prendre.

« Quel parti? s'écria l'éclaireur pai-ute. Eh bien! faites feu sur les squaws ! »

Faire feu sur les squaws ! Maltraiter une femme est un acte qui répugne généralement à l'homme blanc.

« Pourquoi tirer sur une troupe de squaws ? » fit observer un des colons.

« Ugh ! » exclama l'éclaireur en haussant les épaules, avec ce mépris de l'Indien pour la démence du blanc qui considère comme quelque chose la vie d'une femme. « Faites feu sur le campement; tuez une vingtaine de squaws et d'enfants et vous verrez aussitôt les braves et les guerriers accourir pour les défendre. Ils ne sont pas bien loin. »

Une volée fut dirigée sur le camp, d'où s'échappèrent des cris sauvages et perçants poussés par les squaws et les enfants blessés. Presque aussitôt, dans les rochers, à travers les arbres, apparurent les Indiens, qui s'élancèrent chacun vers sa propre hutte.

Alors commença l'œuvre de sang, d'abord avec la carabine, puis avec la baïonnette et le couteau. Le camp fut emporté; les blessés furent achevés, les survivants furent massacrés, et les blancs se retirèrent, ne laissant derrière eux qu'un monceau de cadavres.

Après avoir traversé la rivière de l'Ours (Bear River), j'arrive à Brigham, ville dont toutes les maisons sont nichées dans des bosquets d'arbres fruitiers.

J'y rencontre, en route pour Sion, une compagnie de Mormons rouges conduits par un évêque rouge. Peu satisfaits du voisinage des Gentils, les Indiens Équestres (Horse Indians) se sentent invinciblement attirés vers leurs frères à visage pâle de l'Église mormonne.

XV

Les Indiens blancs.

Avant leur arrivée dans ces montagnes, les Mormons étaient considérés comme les amis des hommes rouges et nommés par dérision les Indiens blancs.

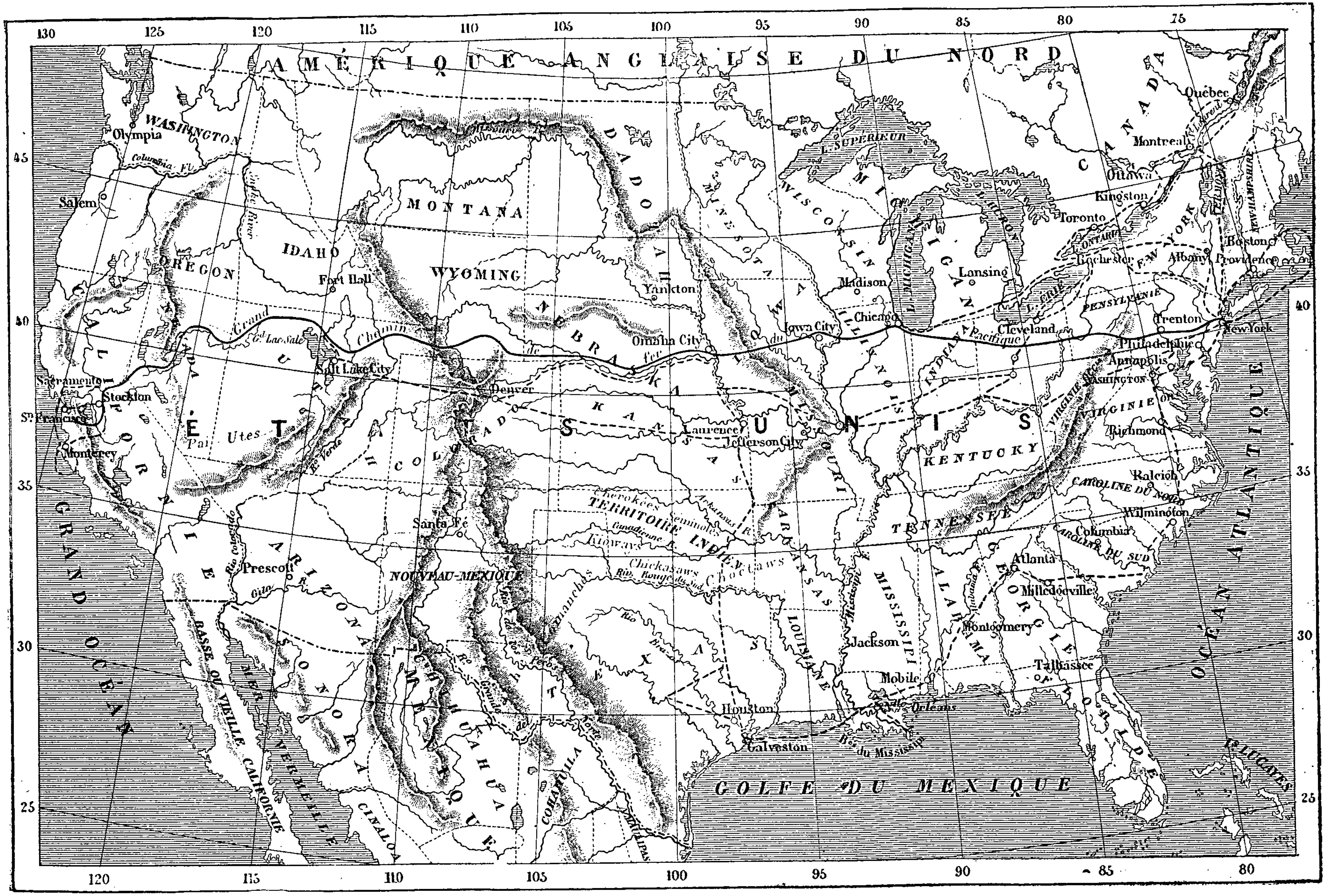
Ils prétendaient avoir résolu le problème qui fait le désespoir des linguistes et des ethnologues : l'origine des tribus indiennes.

D'après des révélations faites, disaient-ils, par des anges, ils affirmaient que les hommes rouges étaient les enfants de Laman, les débris des tribus perdues d'Israël, les objets de la sollicitude spéciale de Dieu.

Donnant aux Indiens une large place dans l'histoire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTE DES ÉTATS-UNIS.



------------------ Itinéraire du voyageur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

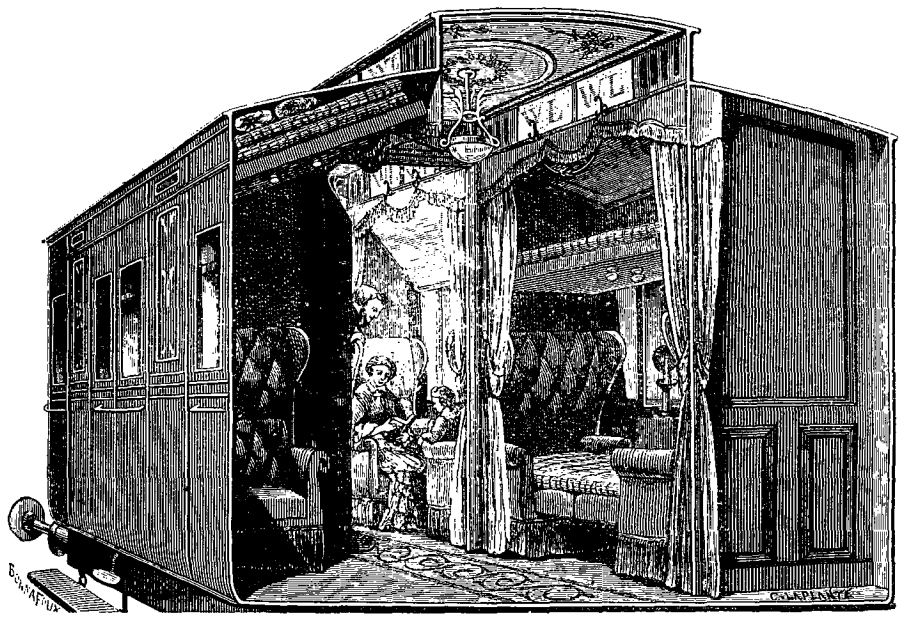
les Mormons les représentaient comme un peuple destiné à reprendre sa place et à faire grande figure dans le monde. Ils affirmaient posséder des exemplaires d'anciens livres indiens. Une histoire de ces Indiens constituait leur évangile. Ils prédisaient une époque sainte dans laquelle chefs et prophètes à peau rouge devaient jouer un rôle éminent.

Le premier témoin et le premier apôtre avaient envoyé des émissaires auprès de ces « tribus perdues ». Une révélation avait été publiée, qui annonçait que Sion serait construite sur la terre des Lamanites.

Pour mieux sceller ce pacte de famille avec les Indiens, une autre révélation déclara qu'aux grands jours du Seigneur, les Lamanites s'épanouiraient comme la rose, que Sion fleurirait sur les collines, que les anciennes tribus et les Saints modernes se réuniraient en un « lieu désigné ».

Il ne faut donc pas s'étonner si, depuis que les Mormons sont arrivés dans la contrée du Grand-Élan, ils n'ont cessé d'y être reçus comme des amis, si les Pottaouattamis leur abandonnèrent la libre jouissance de leur sol, si les Sioux leur permirent de franchir la rivière Platte et les Shoshones de dénuder leurs forêts, si les Utes les aidèrent à détourner les eaux des ruisseaux de leurs montagnes.

En tout et pour tout, les chasseurs et les Saints vivent en voisins, en frères, se prêtant mutuellement aide et protection contre l'ennemi commun. Les Utes et les Shoshones ont reçu le baptême. D'autres indi-



Wagon américain. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après une photographie (voy. p. 154).

gènes se contentent d'observer les principes du mormonisme. Beaucoup de millionnaires mormons ont pris des femmes dans les wigwams.

Certains actes de violence — le massacre de Mountain Meadow et les meurtres attribués à Rockwell et à ses Danites — ont été perpétrés par des bandes composées d'Indiens rouges et blancs. Des quatre ou cinq commissions chargées de l'instruction du massacre de Mountain Meadow, aucune n'a été capable de décider lequel était le plus coupable, ou de Kanosh, le chef ute, ou du colonel Dame, l'évêque mormon. Tous les témoins entendus déposèrent que les assassins étaient « des Indiens », ou « vêtus comme des Indiens ». Kanosh était un ancien Mormon, et il y a quelque chose de l'Ute dans le colonel Dame.

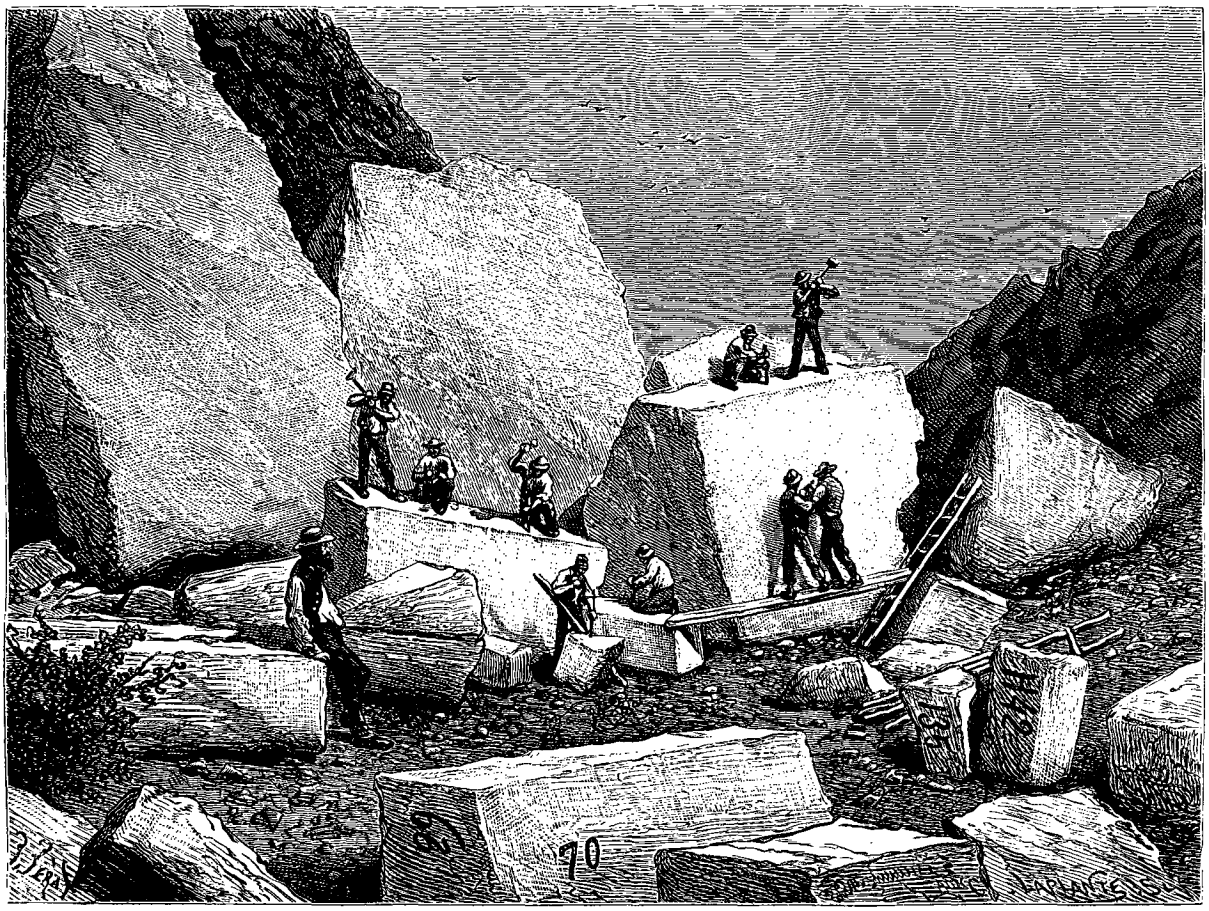
Il y a neuf ans j'écrivais, à propos de ces Saints, les lignes suivantes :

« Les traces de leur système gouvernemental se rencontrent plus près que le pays d'Hauran, ailleurs que dans la sainte Bible. Les Saints remontent beaucoup plus haut qu'Abraham. Quant à moi, je suis porté à croire qu'ils ont trouvé le type de leur vie domestique dans la hutte de l'Indien plutôt que dans la tente du père des Israélites. Comme l'Ute, le Mormon peut posséder autant de femmes qu'il en peut nourrir; comme le Mandan, il peut épouser trois ou quatre sœurs, une tante et sa nièce, une mère et sa fille. »

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mormons taillant le granit pour la construction du temple. — Dessin de J. Férat, d'après une gravure américaine.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV (suite).

Les Indiens blancs ou Mormons.

Le Grand-Élan et Pied-Riche ont vu dans Brigham Young ce que Nuage-Rouge et Faucon-Noir y voient encore : un frère blanc, dont le grand chef, l'homme-médecine, Joseph Smith, a été fusillé dans l'Illinois pour avoir soutenu que les Peaux-Rouges appartiennent à une race sacrée, tout autant que pour avoir prêché les doctrines rouges du communisme et de la pluralité des femmes.

De son côté et à l'exemple de son chef Joseph Smith, Brigham Young considère les Peaux-Rouges comme un peuple à part, peuple d'élection quoique châtié, et dépositaire inconscient d'anciennes et divines traditions.

Quelques-unes de ces traditions existaient dans les États de Vermont et de New-York, où Joseph Smith résida dans sa jeunesse, aussi bien que dans les prairies de l'Illinois, où il finit d'échafauder son système.

Ces Indiens pratiquaient la communauté du sol, prenaient autant de femmes qu'en pouvait contenir leur wigwam, et, dans leurs querelles, appliquaient la loi du talion.

Ces principes, Smith essaya de les infuser à la « race sacrée », en même temps que la croyance des Indiens à un Dieu personnel, leur gouvernement par

1. Suite. — Voy. p. 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des « voyants », leur médication au moyen de charmes et de sortiléges.

Il échoua au point de vue domestique. Dans ses foyers mêmes, un sentiment gentil s'opposait à l'introduction de femmes supplémentaires; et des sœurs, qui prétendent avoir été les épouses de Smith, sont forcées de reconnaître que la cérémonie du mariage a été secrète et qu'elles ont dû accepter leur union dans le sens mystique.

Mais une fois émigrés dans l'Utah, quand, entourés de wigwams indiens, ils purent mettre en toute liberté leurs principes en action, les Saints s'empressèrent de proclamer la pluralité des femmes. N'étaient-ils pas assemblés dans Sion? Les fils de Laman ne vivaient-ils pas dans la Vallée, chacun avec deux ou trois femmes, conformément à l'antique et divine loi?

« Ce jour-là, écrivais-je dans la *Nouvelle Amérique*, les hommes rouges et les hommes blancs ont mutuellement conclu un pacte verbal, car le Shoshone trouvait enfin un frère dans un Visage-Pâle, et le Pawnie voyait les mœurs de son wigwam s'introduire dans la maison du Saxon. »

Un Indien aime à acheter deux ou trois sœurs, trouvant qu'elles travaillent avec courage et savent retenir leur langue, tandis que des femmes étrangères l'une à l'autre négligent leur ouvrage et passent leur vie à se quereller.

Un Mormon fait de même. L'homme assez osé pour épouser trois ou quatre femmes ne doit pas éprouver de scrupules quant à l'affinité du sang. L'habitude d'épouser des sœurs se glissa bientôt chez les Mormons, non pas comme une résultante de la révélation, comme le mariage céleste, mais par l'effet de la contagion provenant du voisinage des huttes indiennes. Cette habitude ne tarda pas à être érigée en loi. C'est à universaliser ce système de pluralité et d'inceste que Brigham Young emploie toute son énergie.

XVI

Essais d'importation chez les Mormons du communisme et du talion des sauvages.

Naturaliser dans une société blanche le système indien de la propriété commune et la doctrine de sang pour sang, c'est plus que n'a pu faire encore Brigham Young. Il a en vain déployé la plus infatigable énergie; il a en vain emprunté aux Indiens l'organisation de sociétés secrètes dont tous les membres s'engagent par serment à exécuter la volonté despotique du prophète; il n'a pas réussi.

Tous ceux qui, dociles à la voix des évêques, s'astreignent volontiers à prendre deux ou trois femmes, à épouser les deux sœurs, consentent difficilement, en dépit des exhortations des Danites, des Anges vengeurs et des fils d'Énoch, à délivrer à l'Église, c'est-à-dire au président, comme « mandataire », leurs magasins ou leurs troupeaux, leurs mines ou leurs moulins.

En ce moment, Brigham essaye de persuader à ses sujets de lui abandonner toutes leurs propriétés privées et de vivre sur le commun, comme leurs frères lamanites, les Shoshones et les Utes.

Joe Smith avait fait la même tentative dans le Missouri. Sur ses instances, quelques-uns de ses premiers disciples ayant déposé leurs fonds dans des banques anonymes, il créa un capital commun, dont il disposa comme mandataire, et acheta des propriétés à un nom collectif — lequel était le sien propre, Joseph Smith. Le plan ne réussit pas; il est vrai que les propriétaires ne perdirent rien, mais Smith réserva le principe en exigeant la dîme. Chaque Saint eut à payer le dixième de ce qu'il possédait dans l'Eglise. Tous les ans cette dîme était répétée sur le revenu des néophytes; dans toutes les assemblées on paraphrasait cette maxime : *La propriété appartient à Dieu.* Un particulier pouvait être considéré comme l'intendant du Seigneur; mais son intendant, à lui, c'était l'Église.

Brigham Young, plus rapproché que Smith de la « race sacrée », ayant toujours sous les yeux les exemples lamanites, poursuit de toutes ses forces la réalisation des prétentions de son maître; il ne cesse de proclamer qu'un Saint de foi parfaite ne peut faire autrement que de placer la totalité de ses biens terrestres en fidéicommis. Il arrive quelquefois qu'un néophyte convaincu, prêtant l'oreille à ces discours, abandonne tout ce qu'il possède, en échange de quoi il reçoit de Young la promesse d'une place éminente parmi les « dieux du ciel ».

Dans le but de stimuler cette ardeur de sacrifice, il a été créé dans l'Utah un ordre honorifique, l'ordre d'Énoch. Tous ceux qui « consacrent » leur propriété à Dieu, en sont membres de droit. On les nomme Fils d'Énoch; comme Énoch, ils sont « héritiers de vie. » C'est une forme d'aristocratie, un grade dans un nouveau chapitre de nobles.

Ce grade, peu de Mormons l'ont obtenu encore. Un nouveau converti peut se sentir disposé à livrer tous ses biens et à se contenter de l'assurance qu'il occupera un siége parmi les trônes les plus élevés; mais un Saint vieilli dans la « sainteté » est rarement tenté de troquer ses champs et ses granges, ses bœufs et ses porcs, ses moulins et ses scieries, contre la promesse d'une couronne céleste. Tandis que Fox, un disciple pauvre, abandonne tout ce qu'il possède et accepte, pour vivre et se vêtir, l'aumône que veut bien lui allouer Young, Jennings, un riche disciple, se fait construire, dans les faubourgs, une superbe villa qu'il garnit d'œuvres d'art, de livres, de meubles précieux.

Au reste, quand de semblables transferts de propriété ont lieu, on prend grand soin qu'ils soient effectués conformément à la loi et enregistrés dans un tribunal gentil.

L'ordre des Fils d'Enoch a d'autant plus d'attrait pour le Shoshone, le Sioux ou l'Ute, qu'il n'y voit que le droit de s'emparer de ce qui lui plaît dans la Ville Sainte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Qu'il se nomme Chien-Boiteux ou Cerf-Agile, il entre dans un magasin, choisit ce qui est à sa convenance et se dirige vers la porte.

« Eh ! sale chenapan, voulez-vous bien laisser cela ! » s'écrie le marchand qui n'a pas encore eu l'honneur d'être reçu membre de l'ordre.

« Hi ! hi ! » répond Chien-Boiteux ou Cerf-Agile, « moi Énoch ; vous Énoch aussi, n'est-ce pas ? moi manger votre bœuf, moi dormir dans votre wigwam. »

Le marchand, qui n'est ni Fils d'Énoch, ni héritier de vie, s'empresse de jeter l'Indien à la porte.

En pratique, il est reconnu que ceux qui n'ont rien à partager se font immédiatement communistes.

Ce que l'on reproche le plus au mormonisme, c'est

Un chef ute. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

la doctrine de sang pour sang, — doctrine découlant en droite ligne du système patriarcal, et qui a été empruntée par Joseph Smith à ses confrères sacrés les Lamanites. Elle a causé l'expulsion des Mormons de l'Ohio et du Missouri, et le meurtre de Joseph Smith dans la prison de Carthage.

Brigham Young est véhémentement soupçonné de la soutenir et de la propager ; aussi le rend-on, jusqu'à un certain point, responsable du massacre de Mountain Meadow, de l'assassinat de Brassfield et de Robinson, et de beaucoup d'autres méfaits commis par les Danites.

Cette loi du talion — œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang — est non-seulement incompréhensible, mais encore odieuse à l'Anglo-Saxon. Toutes les tribus chasseresses l'admettent en principe et la pra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tiquent consciencieusement; les Sioux, les Apaches, les Kickapous, les Kiowas, aussi bien que, dans l'autre monde, les Bédouins, les Tartares et les Turcomans. Chez tous les peuples sauvages le rachat du sang est considéré comme un acte légitime, et le vengeur est placé, dans sa tribu, au rang des héros. C'est ainsi qu'il est fait chef en Amérique, comme il devient cheik en Afrique.

D'après ces codes barbares, le talion ennoblit celui qui accomplit l'œuvre de sang. En Corse, l'homme qui a tué dans l'exercice d'une vendetta se promène tête levée dans son village, objet d'envie pour les pâtres, d'adoration pour les beautés rustiques. Sur le Nil, un fellah qui a exercé dans un hameau voisin quelque sanglante revanche, passe pour avoir agi en roi.

Tout en essayant d'enrayer la pratique de sang pour sang, les législateurs orientaux se sont vus contraints d'accepter le principe. Sous certaines restrictions, il est admis par Moïse, aussi bien que par Mahomet. Solon comprenait parfaitement l'absurdité du principe œil pour œil, dent pour dent; et cependant le législateur athénien l'a laissé subsister dans son code.

L'Angleterre a constamment répudié cette doctrine sauvage. Une fois, il est vrai, on a essayé de l'englober dans le code; mais cette tentative remonte au règne d'Édouard III[1]. Une seule année d'expérience suffit pour faire rejeter le système et rapporter la loi.

Parmi les nations élevées de l'humanité, la peine du talion a été abolie. Il ne reste plus trace de cette vieille loi barbare que sur les frontières de la civilisation. En France, c'est la Corse; en Espagne, la Biscaye; en Angleterre, le Connaught; en Amérique, les Prairies; pour chaque nation, c'est le sol où subsistent encore des débris des anciennes races.

Pour peu que l'on étudie l'Amérique, on y constate la prédominance du sentiment communiste. Cette disposition à mettre le pays au-dessus de l'État, à substituer le meurtre privé à l'action de la justice, se manifeste par la constitution de sociétés secrètes — telles que celles qui sont connues sous les dénominations de bandes Danites, Kou Kloux, Cercles du Camélia, etc., — non moins que par l'activité des comités de vigilance et par l'application de la loi de Lynch.

Près de De Soto, ville située sur les bords de la Grande-Rivière-Boueuse (Big Muddy River), dans la partie méridionale de l'État d'Illinois, réside un fermier du nom de Vancil, déjà vieux et faible de constitution.

A la suite d'une querelle avec sa femme, cette dernière l'abandonne et va prendre domicile chez des amis, à quelque distance de la ferme. Ayant besoin d'aide, Vancil prend une femme à gage et lui confie l'administration de son intérieur.

Un jour, douze individus, masqués et déguisés, se présentent à la ferme et disent à Vancil qu'ils ont jugé son affaire et pris une irrévocable décision.

« Vous avez jugé entre ma femme et moi?

— Oui, monsieur, nous avons pesé les faits.

— Les faits! quels faits?

— Il importe peu! Nous les connaissons et nous trouvons que vous avez tort.

— Eh bien! si vous savez....

— Pas d'explications, interrompit l'orateur de la bande. Nous venons rétablir l'ordre. Il faut renvoyer votre servante, aller faire la paix avec la vieille femme, la ramener à la ferme et l'y garder.

— Vous n'avez pas d'autres ordres à me donner? répondit Vancil dont la colère grandissait.

— Si, reprend l'orateur, qui ajoute quelques observations de peu d'importance.

— Et si je n'obéis pas?

— Gardez-vous-en bien! Si vous n'exécutez pas ces ordres, nous vous pendrons comme un chien. Vous êtes averti! »

Il se trouve, en effet, suffisamment averti, car il congédie tout aussitôt sa servante, écrit à sa femme pour la rappeler et s'empresse d'accomplir les autres recommandations qui lui ont été faites.

Mais la femme refuse de rentrer au domicile conjugal; elle ne connaît pas, dit-elle, ces champions et ne se sent aucunement disposée à profiter de leur intervention.

Quelques jours après leur première visite, les mêmes individus, masqués comme devant, arrivent à la ferme.

« Où est votre femme? s'écrie l'un d'eux.

— Elle ne veut pas revenir, soupire le vieux bonhomme. J'ai chassé la servante, j'ai rappelé ma femme, j'ai exécuté tout ce que vous m'avez ordonné; mais je n'ai aucun moyen d'obliger ma femme à rentrer au logis. »

Malgré ses explications et ses supplications, le pauvre vieillard est arraché de sa demeure, traîné vers un arbre voisin et pendu à une branche.

Le lendemain, son cadavre est découvert par un nommé Stewart Clup.

Ce Stewart Clup, fermier du même canton, avait vu cette troupe d'hommes masqués, et, malgré leur déguisement, en avait reconnu deux ou trois qu'il savait être membres d'une société secrète, désignée sous le nom des Kou Kloux de l'Illinois.

Exaspéré par le crime commis presque à sa porte, Clup parla. Deux des membres de la Société furent arrêtés et traduits devant les assises locales. Mais avant le jugement, les seuls témoins qui eussent pu déposer contre eux avaient été tués.

Un jour que Clup revenait avec de la farine du moulin banal de De Soto, tandis qu'il traversait un bas-fond, une détonation se fit entendre, et il tomba sur ses sacs. Il était mort. Les chevaux continuèrent leur route et ramenèrent le cadavre à la ferme.

1. L'auteur ne dit pas s'il s'agit d'Édouard III *le Confesseur*, de la dynastie saxonne, qui régna de 1041 à 1066, ou d'Édouard III, de la dynastie normande, qui monta sur le trône en 1327 et mourut en 1377. (*Note du traducteur.*)

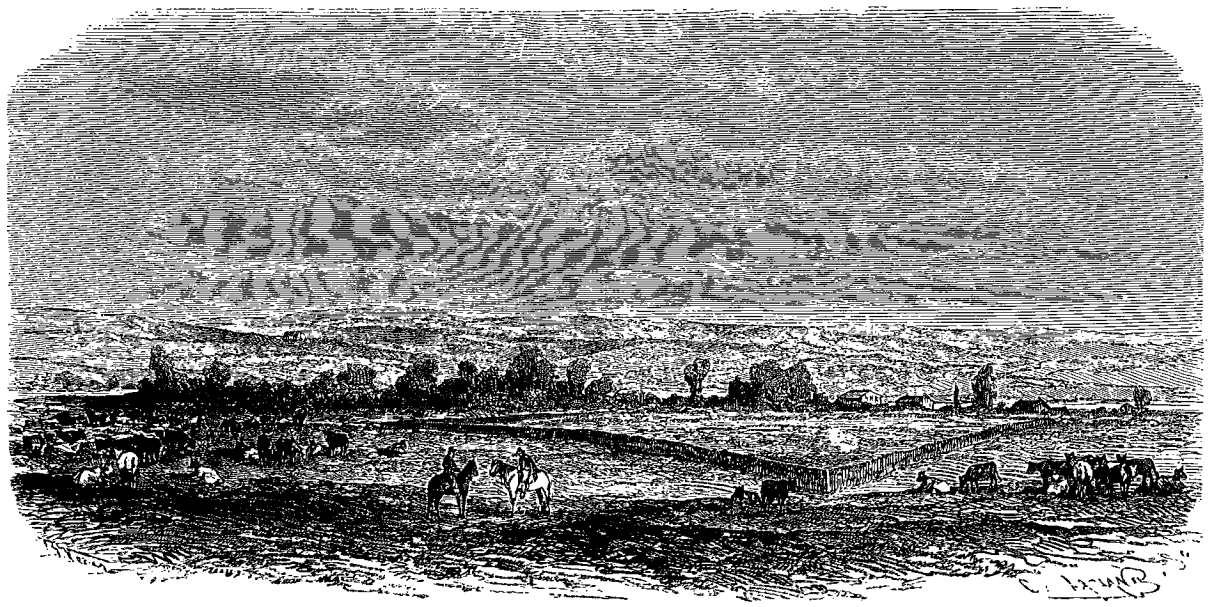
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grâce à la suppression de ce témoin, les deux inculpés furent renvoyés avec une ordonnance de non-lieu.

Aucun indice n'a été relevé contre les auteurs de ce second meurtre. Chacun, à De Soto, est prêt à affirmer par serment que ceux qui ont pendu Vancil connaissent ceux qui ont assassiné Clup; mais comment arrêter les individus soupçonnés? Comment recueillir les témoignages? Le shérif ne bougera pas; il est membre de la commune et doit s'occuper d'abord et avant tout de ses affaires.

L'Illinois, théâtre de ces meurtres, est un pays qui n'est pourtant pas sans avoir quelques droits à être fier de lui-même. Prospère, bien peuplé, cet État, malgré sa jeunesse, s'est acquis de la réputation par ses goûts littéraires et par ses nombreuses écoles. Il possède une douzaine d'universités et d'académies et plus de treize mille bibliothèques. En 1870, sa population était de deux millions cinq cent mille âmes; ses bibliothèques renfermaient trois millions quatre cent mille volumes. A l'exception de quatre-vingt-dix mille indigènes et de quarante-deux mille étrangers, tous les habitants de l'Illinois, hommes et femmes, savent lire et écrire. C'est le paradis des bouchers et des fabricants de whisky, son commerce consistant surtout en viande de boucherie et en liqueurs fermentées. Sans exagération, il fournit aux États-Unis un tiers de la viande qui s'y consomme et un cinquième au moins de la distillation.

C'est dans ces professions spéciales à la population de l'Illinois que le philosophe trouverait peut-être la raison du Kou Kloux, cette sauvage personnification de la justice qui, dans quelques cantons rouges du pays, prend les noms de Chevau-Légers et de Bandes Matinales, et, dans la plupart des cantons blancs,



Un établissement agricole dans la Prairie californienne. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

ceux de comités de la loi de Lynch et comités de vigilance.

En Europe, l'Illinois est surtout connu par la tragique histoire de Nauvou, établissement mormon d'où les Saints furent chassés par le fer et le feu. L'histoire complète des Prairies, où Peaux-Rouges et Visages-Pâles sont encore en contact, fournirait une centaine de drames non moins curieux dans leurs détails que le meurtre de Joseph Smith dans la prison de Carthage.

« Une population docile à la loi! me dit un juge d'une expérience consommée, membre de la magistrature de l'Illinois. C'est une plaisanterie, et d'une navrante nature.

— Et cependant votre code est marqué au coin du bon sens et des plus libérales aspirations.

— Oui, notre code suffirait — si tout le monde voulait s'y conformer. — Mais nous n'avons que des prodigues qui payent leurs dettes avec des promesses. Nous faisons et nous enfreignons plus de lois qu'aucun autre peuple du Globe. Obéir à la loi! allons donc! Personne ici ne s'y croit obligé! »

VII

Révolution sociale chez les Mormons. — Modes nouvelles. Décadence de la polygamie.

Le chemin de fer a tout bouleversé à Sion. Les choses sont changées du tout au tout, depuis l'habillement et les coutumes jusqu'à la manière de penser.

Autrefois, l'Église possédait une suprématie absolue. Brigham était à la fois roi et pape; les Douze étaient princes du sang. Un évêque était un pair. Ne pas être un ancien équivalait à vivre en dehors de la cour. Dans Main Street, un Saint des Derniers Jours ne tenait pas plus compte d'un Gentil, quel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

qu'il fût que du moindre des Sioux ou des Serpents.

Depuis l'ouverture de la ligne du Pacifique, la transformation, à Sion, peut se comparer à celle de Santa Clara changée en Denver et passant des mains des Franciscains à celles de Bob Wilson et des jeunes divinités Norses. La ville est inondée d'éléments divers, à la fois malsains et bienfaisants; l'escroc, orné de sa compagne, s'y porte en même temps que l'instituteur et le prêtre; des cabarets s'élèvent à côté de colléges et d'écoles. La porte est ouverte à tout le monde.

Jusqu'à présent, les Saints sont restés propriétaires du sol; d'après Daniel Wells, maire de Sion, les sept huitièmes de la ville, les dix-neuf vingtièmes du territoire appartiennent encore aux Saints.

Et cependant, au su de tous, un sentiment gentil, hostile à la théorie mormonne de la vie domestique, se propage du haut en bas de l'échelle sociale.

Peut-être un banquier gentil est-il considéré comme un petit personnage auprès d'un évêque mormon, mais les filles de celui-ci ne peuvent s'empêcher de porter des regards d'envie sur la femme du banquier.

Au Lac-Salé, les femmes des gentils sont mieux vêtues que toutes les autres, et les Mormonnes aspirent à s'habiller comme elles. Les dollars luttent contre les grâces, la mode combat la sainteté.

Jadis la polygamie faisait rage. Hors de là point de salut. Les femmes, affectant l'enthousiasme, luttaient d'abnégation; c'était à qui présenterait le plus de nouvelles Agars à son seigneur et maître.

Cette folie a fait son temps.

Quelques chefs ont abandonné la pratique de la polygamie; d'autres ont même attaqué le dogme. L'ancien Jennings n'a qu'une femme; Stenhouse, qui n'est plus ancien, est également monogame.

« Pourquoi les familles multiples n'augmenteraient-elles pas? demande Taylor, d'un accent impliquant la question tout entière, pratique et théorie. Cette augmentation est ordonnée par le ciel. N'est-il pas de notre devoir de manifester notre foi à la face du monde? Les vrais saints ne s'efforcent-ils pas d'obéir aux ordres de Dieu?

— Mais, ancien, je remarque que quelques-unes de mes anciennes connaissances semblent rentrer dans la voie des gentils : Jennings, par exemple. Quand je l'ai vu pour la première fois, il avait deux femmes, et l'on m'a dit qu'il allait probablement en prendre deux autres. Aujourd'hui il n'a qu'une seule femme. L'une de ses épouses est morte, c'est vrai, mais il n'a pas pris une sœur pour la remplacer. »

Hier soir, je dînai chez l'ancien Jennings avec sa femme et ses filles. Possesseur d'une grande fortune, Jennings a été pressé de choisir une troisième et une quatrième sœur, conformément à la volonté de Dieu. Mais ne prenant conseil que de lui-même, il a opposé un refus formel et déterminé aux évêques et pontifes qui le sollicitaient pour son bien.

Jennings est un négociant. Ayant affaire à des gens de toute classe et de toute religion, il est arrivé, peu à peu, à faire à son Église une opposition tacite. Jamais, affirme-t-il, il n'introduira une autre femme chez lui. Sa compagne me semble la plus heureuse des Mormonnes de la ville.

Sans répondre directement à mon argument, l'apôtre Taylor dit en levant dédaigneusement les épaules :

« Vous pouvez citer, à Sion, quelques cas isolés. Sans contredit, l'influence des gentils pénètre subrepticement parmi nous, et les hommes d'affaires sont, plus que les autres, disposés à considérer les choses au point de vue mondain. Mais, dans les campagnes, vous trouverez une population pastorale ardente à obéir à la loi qui nous a été révélée, et à recueillir les bénédictions que Dieu prodigue à ceux de ses saints qui lui obéissent. »

Sans aucun doute, Taylor a raison. Le système de polygamie blanche, qui tend à disparaître sous l'influence des gentils, se propage, au contraire, chez les Serpents et les Utes. C'est un fait indiscutable, dont la signification absolue est à peine entrevue par Taylor et les Saints ses pères.

Aussitôt après la construction du chemin de fer, l'ouverture de la vallée et l'admission des étrangers, un changement à vue s'opéra. Quelques anciens, parmi lesquels Godbe, Walker, Harrison, Lawrence, inaugurèrent un mouvement ayant pour objet la liberté du commerce et, comme conséquence nécessaire, la liberté de pensée. Ils essayèrent d'introduire la science et de fonder un journal satirique. Stenhouse entra dans le cénacle, quoiqu'il n'eût pas encore déserté l'Église.

Avant toutes choses, il fallait détruire la croyance à la polygamie en tant qu'institution divine. S'appuyant sur les voyants originels, les réformateurs se crurent autorisés à conclure que la pluralité des femmes était une des additions introduites par Brigham Young dans l'Évangile prêché par Joseph Smith.

Smith n'avait qu'une seule épouse. Cette dame, qui est encore de ce monde, affirme, en public et en particulier, que jamais le prophète n'a eu d'autre femme qu'elle. De leur côté, les fils du prophète déclarent hautement que la doctrine de la polygamie est une émanation de l'Enfer.

Ces découvertes ne laissèrent pas que d'être assez désagréables à Godbe. Cet ancien, pharmacien de profession, occupait une belle maison entourée d'un grand jardin, avec trois femmes et une ribambelle de garçons et de filles. Comment faire concorder ces faits domestiques avec sa nouvelle conviction? Les femmes étaient ses épouses; les enfants, la chair de sa chair, les os de ses os. Le passé, en bien comme en mal, n'existait plus. Mais l'avenir? La polygamie n'étant pas d'essence divine, il ne pouvait faire entrer dans son harem une nouvelle femme tant que vivraient ses trois épouses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bien d'autres que Godbe se sont trouvés pris entre les cornes du même dilemme.

« De tous ces faits, dis-je à l'apôtre Taylor, me permettez-vous de conclure que la polygamie, abandonnée par les Mormons riches et instruits, est reprise par les frères pauvres et ignorants?

— Non, me répondit-il d'un air rogue; nous ne désirons pas mettre la question sur ce terrain. Quelques hommes mondains sont fatigués d'obéir à la loi; mais d'autres, purs de cœur, fermes dans leurs convictions, portent très-volontiers leur croix. »

En définitive, à la ville du Lac-Salé, comme à Los Angeles, à San José et ailleurs, les aberrations rouges de la population blanche sont en voie de disparaître.

Comme la polygamie rouge, dont elle n'est qu'un produit hybride, la polygamie blanche s'éteint dans l'Utah; non par la force et la violence, mais par l'action des lois naturelles. Elle meurt de son contact avec des habitudes plus élevées.

Brigham Young, le restaurateur de la tradition indienne de la polygamie, est âgé de soixante-quatorze ans. L'air vif de la vallée du Lac-Salé ne convenant pas à ses poumons affaiblis, il passe tous les hivers à Saint-George, petit village situé sur la frontière de l'Arizona. Le temple et le tabernacle sont abandonnés aux soins de George A. Smith et de Daniel Wells, ses second et troisième présidents; la maison du Lion et la Ruche sont confiées à Élisa Snow, son poëte lauréat, son épouse par procuration.

Brigham a été abandonné par la plus jeune de ses épouses, mais il règne encore sur dix-huit esclaves obéissantes. La polygamie tient à cet état social où les femmes accomplissent toutes les œuvres de la domesticité. Dès qu'elles auront renoncé à approvisionner le garde-manger, à allumer les fourneaux, à confectionner les vêtements, peu d'hommes se soucieront d'entretenir cinq ou six épouses.

« Le fait qui affecte le plus notre système de pluralité, me dit un ancien, récemment converti de la polygamie à la liberté, est un agent sur lequel les carpet-baggers [1] n'exercent aucun contrôle. Cet agent, c'est la mode. Il y a dix ans, nos femmes s'habillaient volontiers comme des paysannes. Depuis que le chemin de fer nous a mis en communication avec le monde extérieur, elles ont remarqué comment les femmes s'habillaient ailleurs; elles exigent des chapeaux élégants, des manteaux de soie, des robes de satin et cherchent à s'éclipser l'une l'autre. Tout cela est coûteux; et cependant un homme qui aime ses femmes ne peut les empêcher de se vêtir comme les autres femmes. Or, vêtir une seule femme, c'est tout ce que peut se permettre un homme en Amérique. Dans le bon vieux temps, une épouse supplémentaire coûtait peu ou prou. Elle se contentait d'un capuchon de calicot qu'elle confectionnait elle-même. Aujourd'hui, il lui faut un chapeau qui vaut cent francs et auquel il faut ajouter un châle et une robe. Et ce que l'on accorde à une épouse, on est forcé de le donner à toutes les autres!... »

Ce goût pour la toilette commence à corrompre tous les harems mormons. Jennings lui-même recule devant les dépenses nécessitées par quelques jolies femmes; et bientôt, à la ville du Lac-Salé, Brigham Young sera le seul homme assez riche pour subvenir aux frais de toilette d'une douzaines d'épouses.

Vainement les Saints se réuniront-ils en concile à Sion; vainement invoquera-t-on l'autorité divine! Rien n'entravera l'action de cet ennemi de Brigham Young. Une femme qui s'habille comme une squaw conservera la docilité et la soumission de l'Indienne, mais la vue d'un chapeau écarlate la ramènera bien vite au monde normal; et alors elle se présentera au combat munie des armes de son sexe [1].

XVIII

Les voyants indiens. — La Rivière Verte. — Les Utes. — Campement indien. — Analogies entre les voyants indiens et les prêtres mormons.

Nuage-Rouge est un exemple, mais un exemple unique, d'un Brigham Young rouge.

Sur les bords pittoresques de la Rivière Verte, dans le territoire d'Utah, j'ai recueilli les détails d'un drame dont chaque scène serait une parodie de la vie du pape mormon, si Brigham Young lui-même n'était la parodie des voyants indiens.

Au mois de mars de 1874, un prophète indien se rendit dans un campement d'Utes nomades, près de Terre-Jaune (Tierra Amarilla), dans le Nouveau-Mexique. Il apportait à cette tribu, de la part des Utes, un message reçu du Grand-Esprit. Cet homme jouissait d'une grande réputation chez les siens; il était considéré comme un saint, à la fois derviche et magicien, qui avait traversé des cercles nombreux et avait eu ce rare privilége de converser avec Dieu.

Les Utes étaient des chasseurs, vivant sous la tente et obéissant à deux grands chefs, Sabéta et Cornéa, et à plusieurs autres chefs de moindre importance. Leur camp était admirablement situé, le long d'un cours d'eau, au milieu de prairies verdoyantes, à l'ombrage de cèdres et de cotonniers. Dans chaque wigwam séchaient des quartiers d'élan ou d'antilope. La chasse d'hiver était terminée et l'époque de la chasse d'été n'avait pas encore été fixée. Aussi les jeunes hommes désiraient-ils ardemment une razzia, et, plus

1. Néologisme politique, spécial aux États-Unis : il sert à désigner un aventurier qui arrive dans un État sans autre bagage qu'un sac de nuit (*carpet-bag*) et se met à la tête d'une faction de mécontents, dans le but de faire fortune en pêchant en eau trouble. (*Note du traducteur.*)

1. Cette cause dirimante de la polygamie est relevée en termes catégoriques par Mme F. Stenhouse dans ses *Mémoires d'une Mormonne* : « Mais le luxe croissant et l'extravagance des modes rendent de plus en plus difficile aux hommes de fortune médiocre l'entretien de plusieurs femmes. La coquetterie est devenu un ennemi juré de la polygamie. » (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Intérieur à Sion : Jadis. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Intérieur à Sion : Aujourd'hui. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que tous les autres, un nommé Manuel, le plus turbulent des membres de la bande de Cornéa.

Manuel aspirait à devenir chef. Déjà, sur les frontières, il était connu comme le plus déterminé voleur du Nouveau-Mexique. Mais jusqu'alors son ambition avait été déçue. Les chasseurs avaient besoin de repos et voulaient jouir des loisirs que leur donnait le printemps.

Tandis que Sabéta, Cornéa et les autres chefs fumaient tranquillement le calumet de paix, Manuel et les plus jeunes hommes se prélassaient au soleil, surveillant le travail de leurs squaws ou folâtrant avec leurs rejetons basanés.

Les vieilles squaws faisaient sécher des peaux et broyaient du maïs; les jeunes ramassaient des branchages et allumaient les feux.

Le campement ute offrait l'image de la vie pastorale, telle que la pratiquent toutes ces tribus païennes.

« Levez-vous, enfants! s'écria le voyant, suivez-moi dans le pays qu'arrose la Rivière Verte, notre ancien terrain de chasse. Là, vous serez face à face avec le Grand-Esprit. Là, vous foulerez des gazons épais, vous vous abreuverez à des sources pures. Là, vous trouverez des chevaux légers et du gibier en abondance. Venez! Je vais vous conduire à la Rivière Verte et vous faire voir le Grand-Esprit! »

Cet appel fut entendu, non-seulement par Manuel et les jeunes hommes, mais par Cornéa, Sabéta et les autres chefs.

La Rivière Verte, le principal cours d'eau du territoire ute, arrose l'immense dépression du sol qui s'étend des montagnes de l'Élan (Elk Mountains) à la chaîne de Wahsatch. Les Utes, considérant cette vallée comme leur ancienne patrie, trouvèrent tout naturel que le Grand-Esprit les invitât à la réoccuper. Leurs pères d'ailleurs n'avaient-ils pas maintes fois reçu du Manitou de semblables messages? D'après les légendes indiennes, le voyant ne faisait que les convier à revenir sur les beaux terrains de chasse qu'ils avaient été contraints d'abandonner.

Cornéa prêta l'oreille à cet appel, comme s'il émanait du ciel même. Une émotion extrême agitait sa tribu. Obéissant à l'impulsion générale, il donna le signal du départ.

Les Indiens plièrent leurs tentes et empaquetèrent leurs quartiers d'antilope et leur maïs pulvérisé.

« Allons et nous pillerons! » s'écrièrent Manuel et les jeunes hommes.

« Non! interrompit le voyant; contentez-vous d'emprunter ce qui vous manque. »

Dociles à cette recommandation, Manuel et ses compagnons se précipitèrent vers les établissements blancs et « empruntèrent » une trentaine de chevaux et autant de bêtes à cornes. Puis, partant pour la terre promise, ils poussèrent devant eux le troupeau volé, s'emparant, sur leur route, de tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance.

Furieux de leurs pertes et s'inquiétant peu du Grand-Esprit, les blancs, agriculteurs et mineurs, se rendirent à la Terre-Jaune (Tierra Amarilla), résidence de l'agent indien John S. Armstrong, et demandèrent à ce fonctionnaire de les remettre en possession de leurs bestiaux.

Un agent indien est responsable des tribus placées sous sa juridiction; or la Rivière Verte est non-seulement une station du chemin de fer, mais encore l'artère principale des établissements blancs sur la montagne.

Armstrong fit venir un interprète métis du nom de Chacen.

« Suivez la piste, lui ordonna-t-il; et quand vous aurez rattrapé les voleurs, ramenez-les ici avec les bestiaux. »

Chacen ne tarda pas à rejoindre la tribu. Fort en faveur près des blancs, il était en même temps très-respecté par les Utes. En tout autre temps, ces derniers auraient écouté ses observations et suivi ses conseils. Actuellement, transportés d'un saint zèle, ils l'invitèrent à déguerpir. Ils obéissaient, dirent-ils, à l'appel du Grand-Esprit et ne voulaient plus courber le front devant les blancs.

Sabéta était aussi ardent pour la lutte que Manuel et les jeunes braves.

Chacen revint et fit son rapport. Armstrong appela des troupes, qui envahirent aussitôt la Terre-Jaune, sous le commandement du capitaine Stevenson.

La collision ne se fit pas longtemps attendre.

Enflammés par l'orgueil, aussi bien que par la prophétie d'une éclatante victoire sur les diables pâles, les Indiens firent volte-face et se jetèrent sur les établissements. Sabéta attaqua ouvertement l'agence, tandis que Cornéa, invisible aux blancs, se tenait en embuscade à quatre ou cinq kilomètres en arrière.

Sabéta devait surprendre l'agence, scalper les officiers et s'emparer de tous les approvisionnements. A sa grande surprise, il se heurta contre un détachement de cavalerie et, au lieu de frapper, fut contraint de parlementer.

« Rendez les bestiaux et livrez-nous les voleurs! » dit le capitaine Stevenson d'un ton impérieux.

Sabéta n'était pas encore prêt pour la lutte. Avec la dissimulation indienne, il répondit qu'il rendrait les bœufs et les chevaux, mais qu'il ne pouvait livrer les voleurs, attendu qu'ils avaient fui dans la montagne et qu'ils ne faisaient pas partie de sa tribu.

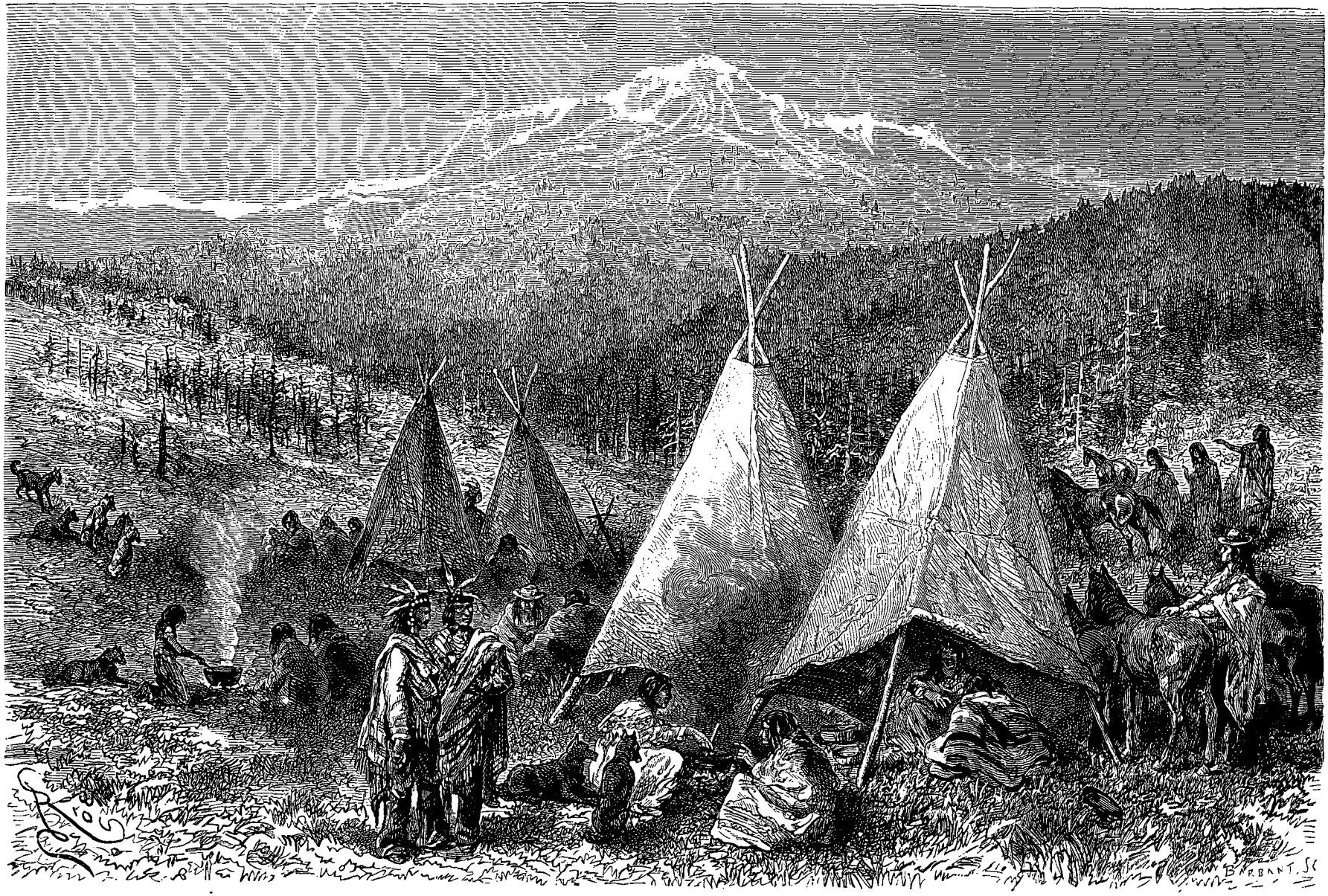
Quelques-uns de ces voleurs, et des plus audacieux, étaient là, à cheval, aux côtés de Sabéta. Armstrong le savait; mais la nuit approchait et il désirait arriver à son but sans effusion de sang, s'il était possible. Sa troupe d'ailleurs était de beaucoup inférieure en nombre à celle de Sabéta.

« Campez cette nuit, » dit-il, dans l'espoir de gagner ainsi du temps.

Un emplacement fut désigné, pourvu de bois et d'eau, auprès de l'endroit où Cornéa se tenait caché.

Les Indiens ayant adhéré à cette proposition, Ste-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement indien. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venson les congédia en leur donnant pour escorte un escadron de cavaliers.

En arrivant près du campement, les Indiens se débandèrent, appelèrent leurs camarades et se reformèrent en ordre de bataille.

L'interprète voulut parler; on lui imposa silence. A quoi bon parlementer quand le moment de combattre est venu?

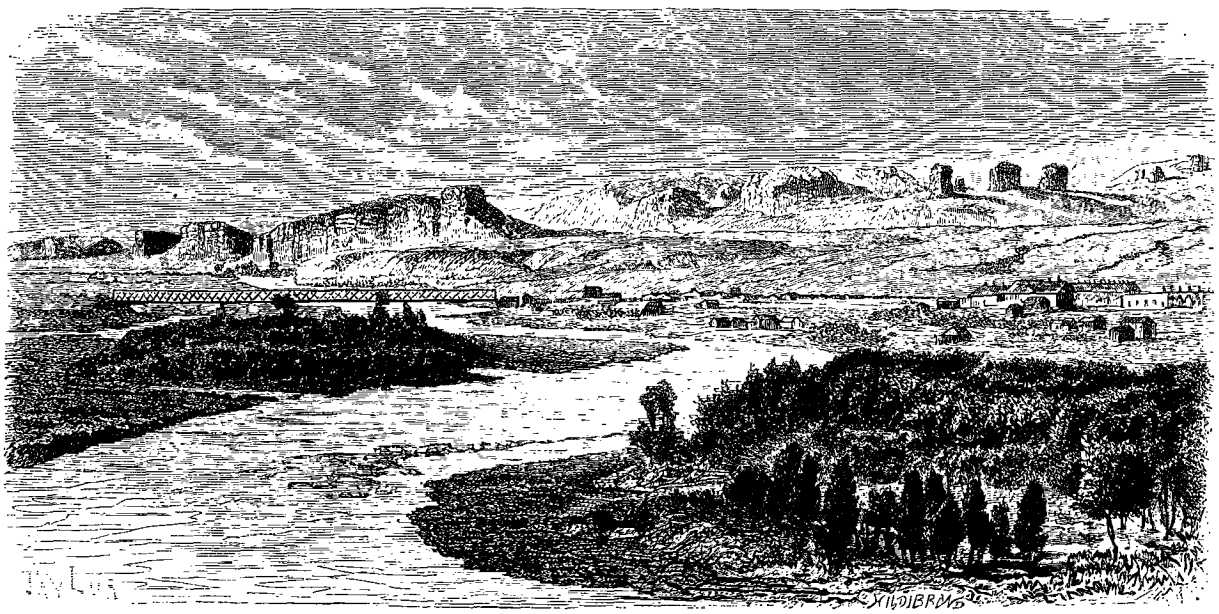
Deux braves saisirent Chacen et l'accablèrent de coups; un troisième brave, tirant un pistolet de sa ceinture, s'écria, d'un ton superbe, que les Utes allaient fustiger et scalper les soldats.

Dès que l'interprète, dégagé des mains de ses tourmenteurs, fut à l'abri, les soldats ouvrirent le feu sur les Utes; ce fut comme un signal qui fit sortir Cornéa de son embuscade, mais qui attira les réserves militaires.

Le combat dura une heure environ; la nuit vint, qui mit fin au feu et à la poursuite. Les troupes avaient eu un homme tué et deux blessés. Les pertes des Indiens furent beaucoup plus sensibles; mais, à la faveur de l'obscurité, ils réussirent à traverser la rivière Charma, emportant leurs morts.

Au delà du Rio Charma, ils rencontrèrent un berger mexicain qu'ils scalpèrent et dont le troupeau leur permit de vivre quelque temps. Harcelés sans relâche par les Apaches, après avoir perdu presque tous leurs bestiaux et leurs chevaux, ils regagnèrent, au bout de cinq ou six semaines, la Terre-Jaune, dans un état complet d'épuisement et de démoralisation.

Pour prévenir le retour d'événements semblables, Amstrong décomposa la tribu et en envoya les fragments, non pas dans l'Utah, sur la Rivière Verte, mais dans les réserves du Colorado. Sur leur promesse de s'abstenir désormais de tout pillage, Sabéta et Cornéa reçurent la permission de se retirer, le premier à



La Rivière Verte. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Los Pinos, le second à Pagota Springs. Par ce divorce, on punissait les Utes d'avoir prêté l'oreille aux paroles d'un voyant et d'avoir obéi à l'appel de la divinité.

Affaiblis, ruinés, domptés, les Indiens partirent pour leur destination. Sombre était le visage des chefs; les braves s'avançaient, baissant la tête comme des squaws. Nul ne songeait à s'écarter de la route tracée, excepté Manuel. Mais quand celui-ci voulut proposer une razzia, Cornéa lui imposa silence. N'était-il pas la cause principale des hontes infligées à la tribu? Les jeunes hommes eux-mêmes fermèrent l'oreille à ses sollicitations.

Outré de colère, l'indomptable pillard jura de partir seul.

Manuel avait dans la bande un sien cousin qui lui était très-attaché; et comme il possédait deux chevaux, il espérait que son cousin, excellent cavalier, l'accompagnerait dans son expédition.

Le cousin se montra inflexible; non pas qu'il craignît pour lui-même, mais il songeait aux squaws et aux enfants de la tribu. Cornéa, ayant engagé sa parole, était responsable des faits et gestes de chacun des membres de la communauté.

Manuel était prêt à partir. Son cousin et quelques braves se glissèrent en rampant vers sa tente, la carabine en arrêt. Les deux chevaux étaient entravés près d'un arbre. Ils firent feu et les animaux tombèrent morts.

Au bruit de l'explosion, Manuel se précipita hors de sa tente et se trouva face à face avec les compagnons qui avaient sauté sur leurs pieds.

« Vous avez tué mes chevaux, s'écria-t-il avec un geste hautain; maintenant, tuez-moi! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Sans répondre un mot, le cousin tira un pistolet de sa ceinture, s'avança vers Manuel et lui brûla la cervelle à bout portant.

Puis la tribu reprit sa marche vers le Colorado.

Comme Brigham, Nuage-Rouge a été porté au pouvoir par un vote populaire; comme Brigham, un vote populaire peut le renverser. Mais jusque-là il règne par la grâce de Dieu, et c'est avec l'aide du ciel qu'il exerce son mandat.

D'après la légende indienne, quand une tribu, d'essence divine, s'assemble en conseil, chacun des membres est censé obéir à un guide invisible et infaillible.

« Prenons Nuage-Rouge pour chef! » s'écrie un guerrier.

A quoi tous répondent par le guttural *Yep! Yep!* C'est le cri du ciel.

Il en est de même quand les Saints sont assemblés dans leur église; d'origine divine, chacun d'eux est censé animé du Saint-Esprit.

« Prenons Brigham Young pour prophète, voyant et révélateur! » s'écrie quelque ancien.

Et le chœur tout entier, femmes et hommes, de répondre : « Amen! »

La voix du peuple est la voix de Dieu. Des dissidents peuvent quitter le campement des Sioux ou l'Église des Mormons; mais déposer un chef indien est une entreprise aussi difficile que de détrôner un voyant mormon. Taureau-Assis s'est séparé de Nuage-Rouge, entraînant avec lui un millier de loges de la tribu; David Smith a rompu avec Brigham Young et a détourné un millier de familles saintes. Et cependant Nuage-Rouge reste le chef des Sioux, de même que Brigham Young est resté le voyant des Mormons.

Près de la Rivière Verte. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

La Massue du Géant, au bord de la Rivière Verte. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

Non-seulement le voyant converse avec le Grand-Esprit, mais il est, sur terre, l'exécuteur de ses jugements.

Un Indien tombe malade. Que fait-il? Aussitôt il a recours à son chef qui, d'un mot, peut le faire vivre ou mourir.

Il en est de même des Saints des derniers jours à l'égard de leur pape.

Un Indien malade croit qu'il est puni parce qu'il a péché et qu'un démon a pris possession de son corps. Si, par suite des fatigues de sa vie de chasseur, il éprouve des accès de fièvre ou des douleurs articulaires, il va trouver son sorcier, qui grogne des prières, gesticule avec les mains et place le pécheur sous la bénigne influence de ses charmes et de ses conjurations.

Les Saints des derniers jours professent exactement la même superstition. Un Mormon est fermement convaincu que toute indisposition est un signe de péché, et qu'un organe attaqué, soit au physique, soit au moral, est possédé d'un « malin esprit ». Tout évêque est médecin; ses remèdes consistent en prières et en invocations; son but, en s'adressant au ciel, est de chasser le démon qui tourmente son frère.

Toutes ces notions sont inhérentes au sol et à l'atmosphère du territoire indien. C'est un fait que le voyageur est à même de constater.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Santa Clara, Fray Thomas trouva un homme médecine qui gouvernait par droit divin et patriarcal, en qualité de voyant et de père de sa tribu. Fray Thomas prit sa place, mais il laissa subsister la loi en vertu de laquelle régnait le patriarche. Le changement de personne ne modifia en rien le système; le despotisme resta le même. Quoique choisi à l'élection, l'Indien exerçait son autorité au nom de son Grand-Esprit. Il en fut ainsi de Fray Thomas, qui gouverna au nom d'une autre puissance religieuse.

Telles sont les méthodes, telles sont les prétentions de Brigham Young. Il n'y a qu'une différence : c'est que le prophète mormon a été beaucoup au delà d'un initiateur comme Fray Thomas, là où Fray Thomas est resté au-dessous d'un chef tel que Nuage-Rouge.

Et cela se comprend. Dans l'exercice de son autorité, le moine chrétien ne saurait se détacher entièrement du souvenir de ses vœux, ni des habitudes et des exigences de la vie civilisée. Ce frein est lettre morte pour le voyant indien, aussi bien que pour le pontife mormon. Mais un mandat, même « divin », a une limite qu'il n'est pas permis de dépasser : le voyant et le pontife mormon l'ont éprouvé, tout comme le prieur franciscain.

XIX

Un village zambo. — Laideur de la race. — Nègres, esclaves des sauvages. — Leurs souffrances. — Un aventurier. — Alliance des Peaux-Rouges avec la confédération du Sud. — Leur conduite à la guerre. — Affranchissement de leurs esclaves.

Caddo, situé dans le district Choctaw, à cinquante kilomètres au nord de la Rivière Rouge, à soixante kilomètres au sud de Limstone Gap, est un établissement zambo, le plus singulier des hameaux, dans un pays si fertile en surprises ethnologiques.

Une succession de cabines en bois, plantées au milieu de champs palissadés, entoure une petite ville ornée d'une école et d'une prison, d'une loge maçonnique, d'une grande rue et d'un marché, d'une salle de billard et d'un débit de liqueurs. Cette localité est unie, par chemin de fer, à Fort Gibson, dans le pays des Criks, et à Denison City, dans le Texas.

Caddo possède une imprimerie et un journal hebdomadaire. Mais l'intérêt que sont succeptibles d'exciter l'école et la prison, la voie ferrée et l'imprimerie, pâlit devant celui qu'inspire la population qui grouille dans les ornières et les ruelles de la petite ville.

C'est un spectacle à faire pâmer d'aise l'observateur. Toutes les cabines de la banlieue, la presque totalité des maisons de pisé intra-muros, sont occupées par la nouvelle race de sang-mêlé désignée par la science sous le nom de zambos, — la progéniture de Nègres et d'Indiennes.

D'après le tableau des demi-sang dressé par Tschudi, un blanc et une négresse donnent naissance au mulâtre; un blanc et une Indienne, au métis; un Indien et une négresse, au chino; un nègre et une Indienne, au zambo. Ces quatre hybrides constituent les sang-mêlé originels de l'Amérique.

Quant à la nuance de la peau, elle est couleur de café chez le mulâtre, jaune-rouge chez le métis, rouge terne chez le chino, brun terne chez le zambo.

Un blanc et une mulâtresse mettent au monde le quarteron; un blanc et une métisse, le créole. Quoique très-nuancées et peu délicates de formes, les quarteronnes et les créoles sont souvent fort belles, et, dans l'état de servitude, sont toujours payées plus cher qu'une esclave géorgienne en Turquie.

Un nègre et une mulâtresse ont pour progéniture le cubra, une fort laide créature. A la génération suivante le type nègre reparaît.

Il n'en est pas de même dans la famille indienne. Un père indien et une métisse donnent le jour au métis clair, — souvent un bel échantillon de la race humaine. Mais le sang indien semble ne se confondre qu'imparfaitement avec le sang noir. Le chino est un être grêle et gauche; son demi-frère, le zambo, est plus mal constitué encore. La nature, il semble, n'a point prévu le mélange de ces deux familles. Il est impossible de rien voir sur terre de plus étrange que le petit zambo qui patauge dans les ruisseaux et se roule dans les ornières.

Il est à remarquer que ces laides créatures sont très-nombreuses. A Caddo, chaque cabine peut exhiber une nichée d'enfants. S'il faut en croire la nouvelle école ethnologique, ces demi-sang sont destinés à se multiplier plus rapidement que les nègres purs. Quelles créatures humaines est-on donc appelé à voir à Caddo dans un siècle? Si on l'abandonne à lui-même, Caddo est susceptible de produire une race semblable à celle de Los Angeles et de San José, et de fournir aux colons de la Rivière Rouge et de Limstone Gap une série de héros semblables à Tiburcio Vasquez.

Aussi est-ce à Caddo surtout qu'il est possible d'étudier les deux questions de la couleur et de l'esclavage dans leur état le plus primitif, et à un point de vue totalement inconnu à Richmond, à Charleston et à la Nouvelle-Orléans.

Avant la guerre de la Sécession, tous les nègres du territoire indien étaient esclaves et appartenaient aux Criks, aux Choctaws, aux Séminoles, aux Chikasaws et aux Chérokis, — cinq nations qui passent pour avoir « complétement abjuré la vie sauvage ». Leur sort était affreux; leurs souffrances dépassaient toute imagination.

Ailleurs la servitude se trouve adoucie par quelque lien de race, de langage ou de croyance. A Pékin, les esclaves et leurs maîtres sont de même couleur; au Caire, ils parlent la même langue; à Rio, ils adorent le même Dieu. Mais dans la solitude indienne le nègre n'avait ni les traits, ni l'idiome, ni la religion de son propriétaire; il en différait par ses inté-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rêts en ce monde aussi bien que par ses espérances pour l'autre.

On aurait peine à concevoir quelle horrible destinée était celle de l'esclave du Peau-Rouge.

Dans tout campement indien, les squaws traitaient le nègre plus brutalement encore que leurs brutaux époux. Au lieu d'être une sauvegarde, l'enfant indien n'était souvent que la cause d'un surcroît de cruauté : on profitait de sa présence pour martyriser l'esclave, afin d'habituer le brave en herbe à se réjouir des souffrances d'autrui.

Dans sa tribu et sur son territoire, un chef indien pouvait assouvir sa rage sur un esclave aussi librement que s'il était un roi de l'Afrique centrale. Aucun shérif ne serait venu lui demander compte du sang de son frère. Aucune crainte de réprobation publique n'arrêtait son bras. Dès que ses mauvais instincts sont réveillés, l'Indien s'inquiète aussi peu de ce qu'on pensera de lui, que le tigre de la jungle quand il bondit sur sa proie. Un Peau-Rouge était plus libre de maltraiter son esclave qu'un visage pâle de battre son chien.

Cependant, tant que rouges et noirs furent laissés à eux-mêmes, ces nègres semblaient condamnés pour toujours à servir des maîtres dont la peau était un peu moins foncée que la leur.

Posséder un lot de nègres était l'ambition suprême de tout chef crik ou chéroki ; le nombre des nègres, comme celui des squaws, constituait le témoignage le plus évident de sa richesse et de son rang. Il préférait même les premiers ; n'était-ce pas une propriété qui lui était commune avec les blancs ?

Dans sa jeunesse, il avait vécu dans la Géorgie ou la Caroline, dont la société ne reconnaissait que deux catégories, les hommes libres et les esclaves. Lui était un homme libre, ainsi que tous les membres de sa tribu ; les esclaves appartenaient tous à une race moins martiale et de peau plus foncée.

S'étant familiarisé avec les habitudes des blancs, il fit à ces derniers l'honneur de marcher sur leurs traces ; mais, en vrai sauvage, il n'achetait ses esclaves que quand il ne trouvait pas l'occasion de les voler.

Lorsque, sous la pression des planteurs blancs, le chef crik ou séminole dut abandonner ses terrains de chasse de la Géorgie ou du Tennessi, il emmena ses nègres, les obligeant à partager les fatigues de son long voyage et à braver les dangers de sa nouvelle et distante patrie.

Les misères qui accablèrent le Peau-Rouge assaillirent cent fois plus cruellement son esclave. Aux yeux de l'Indien, un nègre n'avait pas plus de valeur qu'une mule. Malgré le vent et la pluie, il couchait en dehors de la tente. Quand le gibier était rare, il se nourrissait de débris et mourait littéralement de faim.

En dépit de toutes ces misères, les nègres se multiplièrent, si rapidement même, que, au bout de vingt à vingt-cinq ans, leur nombre menaçait de dépasser celui de leurs sauvages propriétaires.

Quand la guerre de la sécession éclata, les Séminoles avaient un millier d'esclaves ; les Choctaws et les Chickasaws en possédaient quinze cents chacun, les Criks et les Chérokis environ trois mille.

Les nations rouges comptaient moins de quatorze mille Indiens pur sang contre dix mille nègres esclaves. Le nombre des Indiens diminuait aussi rapidement qu'augmentait celui des nègres.

Ces nègres étaient à la fois un danger et une malédiction pour chacune des cinq nations rouges. Tout autour de leur territoire se propageait un régime contre lequel les Peaux-Rouges ne pouvaient lutter avec le tomahawk et le couteau à scalper.

Dès le commencement de la guerre, Jefferson Davis dépêcha un agent vers les loges des Peaux-Rouges, dans le but de surexciter les appréhensions des Criks et des Chérokis, et d'entraîner les chefs indiens dans une ligue avec les États confédérés.

Par son physique aussi bien que par sa réputation, Albert Pike, cet agent, était parfaitement approprié à la mission qu'on lui confiait. D'une taille imposante, le visage rosé, la tête couronnée d'une épaisse chevelure blanche retombant en cascades sur son cou et sur ses épaules, il réunissait, en apparence, la jovialité de la jeunesse et la sagesse du vieillard. Tour à tour commis, poëte, procureur, pionnier, trappeur, maître d'école, officier de cavalerie, journaliste, il avait étudié le monde sous plus d'une face. Comme cavalier, buveur et hâbleur, il était peu d'hommes qui fussent à sa hauteur. Quelques-unes de ses œuvres poétiques ont obtenu du succès, même en Angleterre, spécialement son *Ode à l'oiseau moqueur* et ses *Hymnes aux Dieux*. Grâce à un séjour de quelques années sur la Rivière Rouge et dans l'Arkansas, il connaissait les Chevau-Légers et la ligue de l'Épingle, et il était passé maître dans l'art difficile de séduire les tribus sauvages.

Allant d'un camp à l'autre, Pike dit aux guerriers que l'ancienne Union n'existait plus ; qu'elle avait disparu pour jamais, comme l'antique ligue indienne des Six-Nations ; que le drapeau était en lambeaux, la hampe brisée en deux morceaux ; que toute alliance était désormais impossible entre les honnêtes gens du Sud et les exploiteurs sans vergogne du Nord.

« Faites votre choix ! s'écriait-il, en vous souvenant que l'esclavage est la pierre angulaire de la nouvelle Confédération. »

Puis, montrant un groupe de nègres, il ajoutait :

« Vous avez tout à conserver avec les planteurs de la Géorgie et de la Louisiane, tout à perdre avec les marchands de Boston et de New-York. Jadis vous avez eu avec les planteurs des dissentiments fondés ; il faut les oublier, car, dans cette nouvelle guerre, vos intérêts, votre avenir même, sont indissolublement unis à ceux du Sud. Cette guerre est suscitée par la cupidité et le fanatisme du Nord contre l'esclavage afri-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cain, les franchises commerciales et la liberté politique. »

Pour atteindre son but, Pike eut recours à d'autres moyens. Quand ses arguments étaient trop légers, pour rétablir l'équilibre, il jetait des fioles de whisky dans la balance.

En garantissant aux Indiens la liberté du commerce en esclaves et en whisky, Albert Pike assura au Sud une immense majorité de voix.

Cinq mille guerriers indiens, armés de haches et de couteaux, se rangèrent sous l'étendard arboré par Albert Pike. Celui-ci, s'empressant aussitôt d'abjurer son emploi civil de commissaire indien, se couvrit la tête d'un chapeau à plumes, endossa un uniforme brodé, ceignit un grand sabre et se transforma en général Pike.

Deux armées opéraient sur la frontière : l'une, de fédéraux, au nord, commandée par Curtis; l'autre, de confédérés, au sud, sous les ordres de Van Dorn. Conformément aux instructions du ministre de la guerre de Richmond, Pike conduisit ses guerriers à Van Dorn : mouvement qui introduisit un élément comique dans la sanglante et indécise bataille de Pea Ridge.

Tant qu'il n'avait fallu que parader, les Indiens avaient trouvé que le métier ne manquait pas de charme. Leur solde était élevée, leur nourriture excellente, et Pike se montrait assez coulant quant à la discipline et à la manœuvre. Le whisky surtout ne leur manquait pas. Mais quand l'ennemi parut et ouvrit le feu de ses canons, les enfants des bois rompirent leurs rangs et prirent la fuite. Quelque intrépide qu'il soit d'ailleurs, l'Indien est incapable d'affronter une guerre sérieuse.

Ils s'élancèrent au pas de course; accueillis par des décharges soutenues, ils reculèrent. Tout était nouveau pour eux : ce qu'ils voyaient, ce qu'ils entendaient. Jamais le bruit du canon n'avait retenti à leurs oreilles; un seul à peine sur cinquante savait ce que c'était qu'une fusée. Ils prenaient les obus pour des aérolithes. Leur cri de guerre s'éteignait dans le bruit général; la fumée les empêchait de distinguer l'ennemi. Les troncs des pins et des chênes n'étaient pas un abri suffisant, les obus éclatant parmi les arbres et lançant leurs éclats dans toutes les directions. Prenant le seul parti compatible avec leur nature, ils se jetèrent à plat ventre, se couvrirent d'une épaisse couche de sable et de cailloux et attendirent le soir dans cette position.

Une femme ute et son enfant. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Dès que la nuit se fut faite, ils se glissèrent sur le champ de bataille, passèrent à travers les soldats endormis, scalpèrent les blessés et les morts et rentrèrent au camp avec leurs hideux trophées. Ce fut la seule et unique fois que les Indiens combattirent pour la possession de leurs esclaves noirs.

Le lendemain, les soldats chargés d'enterrer les cadavres, s'aperçurent de la mutilation qu'avaient subie les morts. Dans l'un et l'autre camp américain, un cri de réprobation s'éleva contre l'emploi de ces bandes sauvages. Curtis en écrivit à Van Dorn; et pour éviter des représailles, le général confédéré fut obligé de renvoyer son contingent rouge.

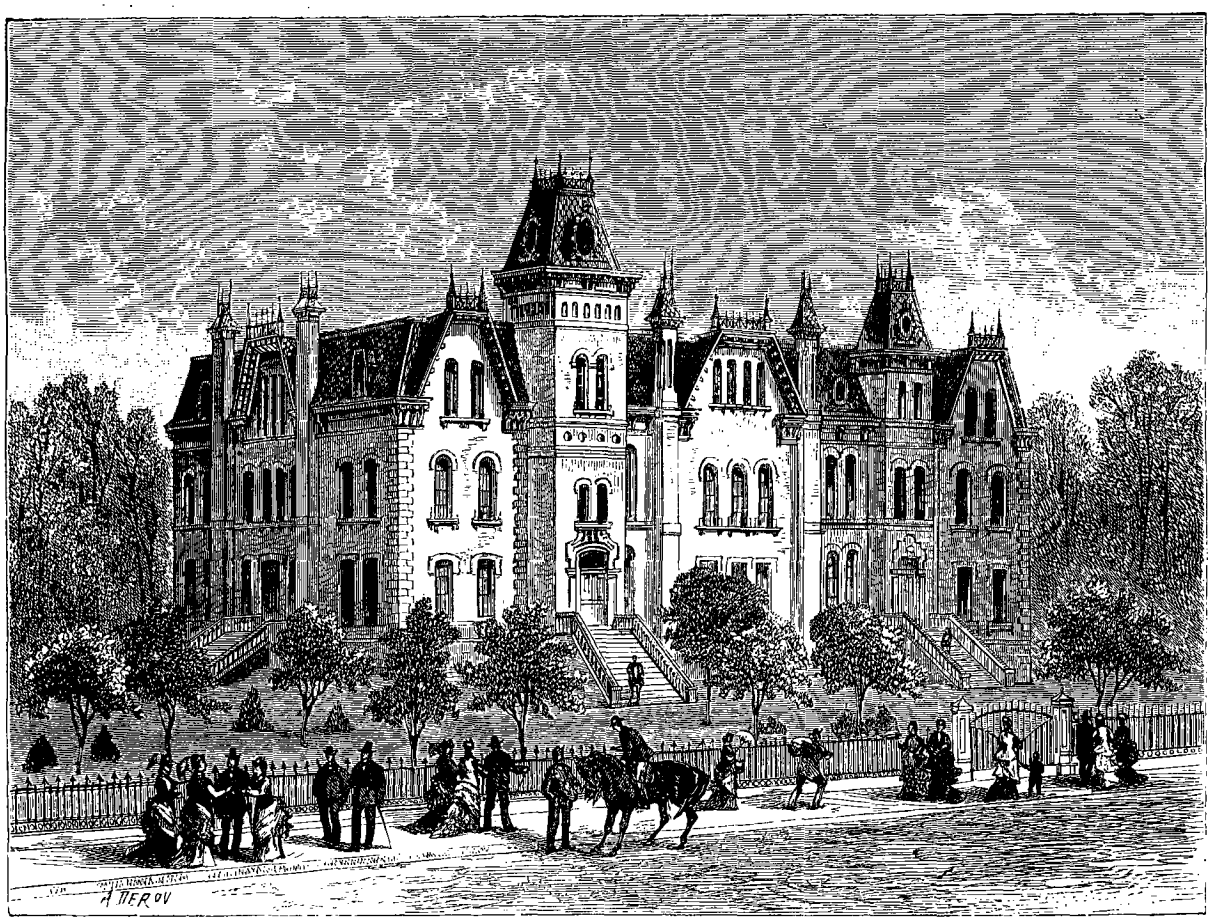
Du même coup, Pike perdit son habit brodé et son chapeau à plumes. Quant à ses guerriers criks et chérokis, gorgés de whisky, ils attendirent que les blancs eussent décidé, sous les murs de Richmond, si les Peaux-Rouges vivant sur l'Arkansas avaient ou non le droit de maintenir leurs frères noirs dans un état de servitude.

La chute de la capitale de la Confédération du Sud affranchit les esclaves de cinquante campements indiens.

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une école dans le Kansas. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XX

Oklahoma. — La « nouvelle politique ». — Classification des sauvages. — Grande-Antilope et sa maison.

Oklahoma est le nom que les radicaux Criks et Chérokis ont proposé de donner aux régions indiennes, le jour où les tribus auront été constituées en population homogène et les terrains de chasse convertis en État : — ce qui est déjà le rêve de certains enthousiastes.

Ces Indiens, incapables de cicatriser les plaies de leur propre tribu, impuissants à obtenir de leurs seize mille Chérokis qu'ils vivent en paix, entretiennent cependant l'espoir de réconcilier Criks et Séminoles, Choctaws et Chickasaws, et de les réunir sous la même bannière. Ils poussent même l'illusion jusqu'au point de croire que le jour ne peut tarder à venir où les tribus encore sauvages et païennes, Chéyennes, Apaches, Kiowas et autres méchants visages, cesseront de voler les bestiaux et les squaws, enterreront le tomahawk et le couteau à scalper, connaîtront la valeur conventionnelle du numéraire et apprendront à boire du whisky comme les blancs.

Cet heureux jour se fera longtemps encore attendre.

Le président Grant vient d'adopter à l'égard des Peaux-Rouges une « nouvelle politique », pour activer leur fixation au sol et leur conversion. Analogue au régime suivi par les Franciscains, cette politique

1. Suite. — Voy. p. 113, 129, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est adaptée aux principes de l'état séculier et à l'ordre de choses actuel. A l'avenir, les Indiens seront considérés comme étant « en tutelle ».

Parqués dans des localités définies par la force des baïonnettes, ils sont placés sous la direction morale de certaines sectes, qui les nourrissent et les catéchisent, et sous la surveillance matérielle de certains officiers, qui les guettent et les fusillent quand ils s'avisent de dépasser la ligne de démarcation. Les instituteurs, envieux de plaire à leurs sectes et de « réaliser les volontés de Dieu », ont créé un pays indien de convention, couvert d'habitations, de plantations, d'écoles et d'églises plus imaginaires les unes que les autres. Sur le papier, toute réserve indienne possède un « fonds scolaire » ; et quelques colonies seulement ont un hangar décoré du nom d'école.

Quant à la force armée, c'est une autre affaire. Les commandants militaires s'occupent peu de théorie. Lorsqu'une habitation blanche a été saccagée, comme à la rivière du Serpent, ou qu'une famille blanche a été scalpée, comme à Smoky-Hill, leur devoir est de poursuivre et de combattre les sauvages. Pas d'illusions possibles dans un poste de frontière.

La vérité — autant au moins qu'il m'a été permis d'en juger — est qu'aucun officier ayant servi dans les plaines ne croit l'Indien pur-sang susceptible de civilisation.

Chef, en costume de guerre, des Indiens des Sources-Chaudes (*Warm-Spring*), qui ont combattu contre les Modocs dans la dernière guerre.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Jamais un Peau-Rouge ne comprendra le code blanc.

Prenez, par exemple, la dernière décision du *chief justice*[1] Waite et de ses savants confrères de la Cour Suprême, et demandez-vous comment un Crik ou un Chéroki, pour ne pas dire un Osage ou un Kickapou, pourrait en pénétrer le sens.

Il y a déjà longtemps, les Indiens, étant le parti le plus faible, furent soumis à une loi générale autorisant leur déplacement, par l'État, d'un point à un autre du territoire. Si leurs terrains de chasse étaient convoités par des fermiers blancs, ils étaient forcés de les abandonner ; mais leur droit de propriété restait tout entier ; on ne le leur déniait point et on leur offrait toujours quelque chose comme un équitable échange de terres.

En quittant la Géorgie, les Chérokis obtinrent un emplacement plus avantageux sur la rivière Vert-de-Gris. En échange de leurs anciennes résidences, on donna aux Criks et aux Choctaws des terrains de chasse sur l'Arkansas, aux Sénécas l'Alleghany, aux Onéidas la Baie-Verte, aux Omahas, aux Corbeaux et aux Soshones des terres sur le Missouri, sur la rivière de la Pierre-Jaune et sur la rivière du Serpent. Aucune tribu ne fut éloignée de son campement sans qu'on lui en promît un plus beau ailleurs. Personne donc, de Péna à Ogle, de Story à Chase, n'avait contesté que la propriété originelle appartînt aux Peaux-Rouges.

Cette doctrine a été subitement modifiée par Waite et ses doctes confrères. Ces magistrats ont décidé que les Indiens ne sont pas les propriétaires originaires du sol, et que même ils ne tiennent pas en fief leurs propres terrains. Selon eux, le véritable propriétaire, c'est le gouvernement des États-Unis !

S'il n'est pas de Crik ni de Choctaw capable de se rendre compte de l'argumentation de Waite, l'Indien le plus borné comprend parfaitement que son champ ne lui appartient plus en propre, qu'il n'est que simple locataire et qu'il lui est désormais interdit d'abattre et de vendre un pieu.

1. En Angleterre et aux États-Unis, premier juge : fonctions équivalentes à celles de premier président de la Cour de cassation en France. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'après la « nouvelle politique », qui convertit la guerre rouge en pieuse idylle et confisque tout le pays au profit du gouvernement, les Indiens ont répartis en quatre grandes classes :

1° Indiens absolument intraitables, sauf sur un point : l'acceptation, des mains du gouvernement, de couvertures et de rations.

2° Indiens convaincus de la nécessité du travail, la comprenant virtuellement, et plus ou moins disposés à accepter, à cette fin, la protection et l'assistance des agents du gouvernement.

3° Indiens devenus propriétaires de terres, ainsi que des bestiaux, outils et instruments appartenant à un établissement fixe.

4° Indiens errants ou nomades.

En chiffres approximatifs, ces classes renferment: la

Chef des Indiens des Sources-Chaudes, en costume de paix. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

première, quatre-vingt-dix-huit mille âmes, comprenant, entre autres, les Sioux, les Utes, les Apaches, les Kiowas, les Chéyennes, les Comanches et les Arapahos; — la seconde, cinquante-deux mille âmes, Osages, Kickapous, Pai-Utes, Shoshones, Pawnies, Navajos et autres; — la troisième, cent mille âmes, Criks, Choctaws, Chérokis, Séminoles, Chippéwas et autres. Quant à la quatrième classe, d'une estimation plus difficile, elle se composerait de vingt à trente mille individus; principalement des Winnebagos, des Sacs, des Pottawotomis et de quelques bandes détachées de Shoshones et d'Utes, comme celles de Labéta et de Cornéa.

Ces divisions et ces chiffres peuvent contenter les sectaires qui se livrent, dans les Plaines, à l'expérience chrétienne tentée par les Franciscains en Californie. Mais cette classification trop vague, trop peu raisonnée, n'est admise que par les théori-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

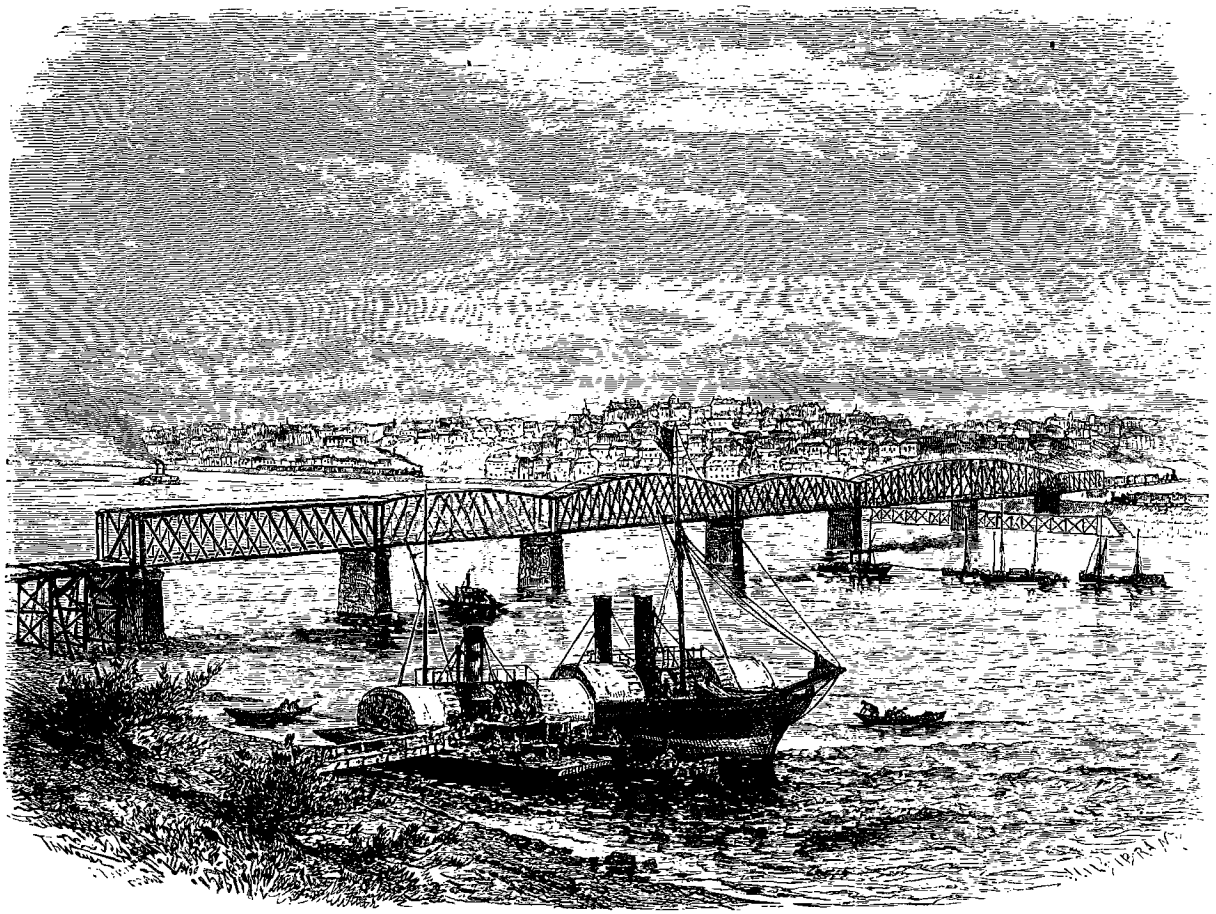
ciens. En pratique, on ne reconnaît que deux catégories :

1° Indiens sauvages ;

2° Indiens demi-sauvages.

Toutes les grandes familles et tribus sont sauvages : Sioux, Utes, Chéyennes, Arapahos, Navajos, etc. Ceux-là sont les Indiens restés indomptables. Païens, pillards et nomades, au nombre d'environ deux cent mille, ils constituent les véritables Peaux-Rouges, au sang pur de tout mélange, inébranlables dans la foi de leurs pères.

La seconde catégorie comprend les familles indiennes moins importantes qui, par suite de leur contact avec les blancs, sont à moitié soumises et fixées au sol : Indiens des missions de Californie, Indiens de l'Arizona, Sénécas de l'État de New-York, Chippéwas du Michigan, Winnébagos du Nébraska, Choctaws et Chérokis d'Oklahoma, etc. Ces Indiens, presque partout englobés au milieu d'établissements blancs, comptent environ cent mille âmes; ils sont les derniers représentants de puissantes nations disparues. Si on les a domestiqués un peu, on a, par contre, beaucoup éclairci leurs rangs. Par le fait, l'Indien éprouve une répugnance instinctive à accepter les « us



Vue de Kansas City sur la rive du Missouri. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

et coutumes » des blancs; il est convaincu, en effet, qu'en se pliant à notre civilisation, il se perd lui-même au physique et au moral.

Le colonel Stevens, officier distingué et très-familiarisé avec les mœurs sauvages, avait été chargé, comme ingénieur de l'État, de construire, dans les plaines, des maisons en pierre pour les chefs indiens : appâts destinés à attirer leurs tribus. Dans l'espace de six mois, toutes ces habitations avaient été vendues aux blancs pour quelques barils de whisky.

Un puissant chef, nommé Grande-Antilope, avait conservé la sienne. Stevens se rendit auprès de lui, espérant avoir affaire à un caractère mieux trempé que celui de ses congénères.

Il trouva Grande-Antilope fumant dans une tente dressée contre les murs de sa maison.

« Pourquoi vivre sous la tente, Grande-Antilope, quand vous possédez une habitation confortable? »

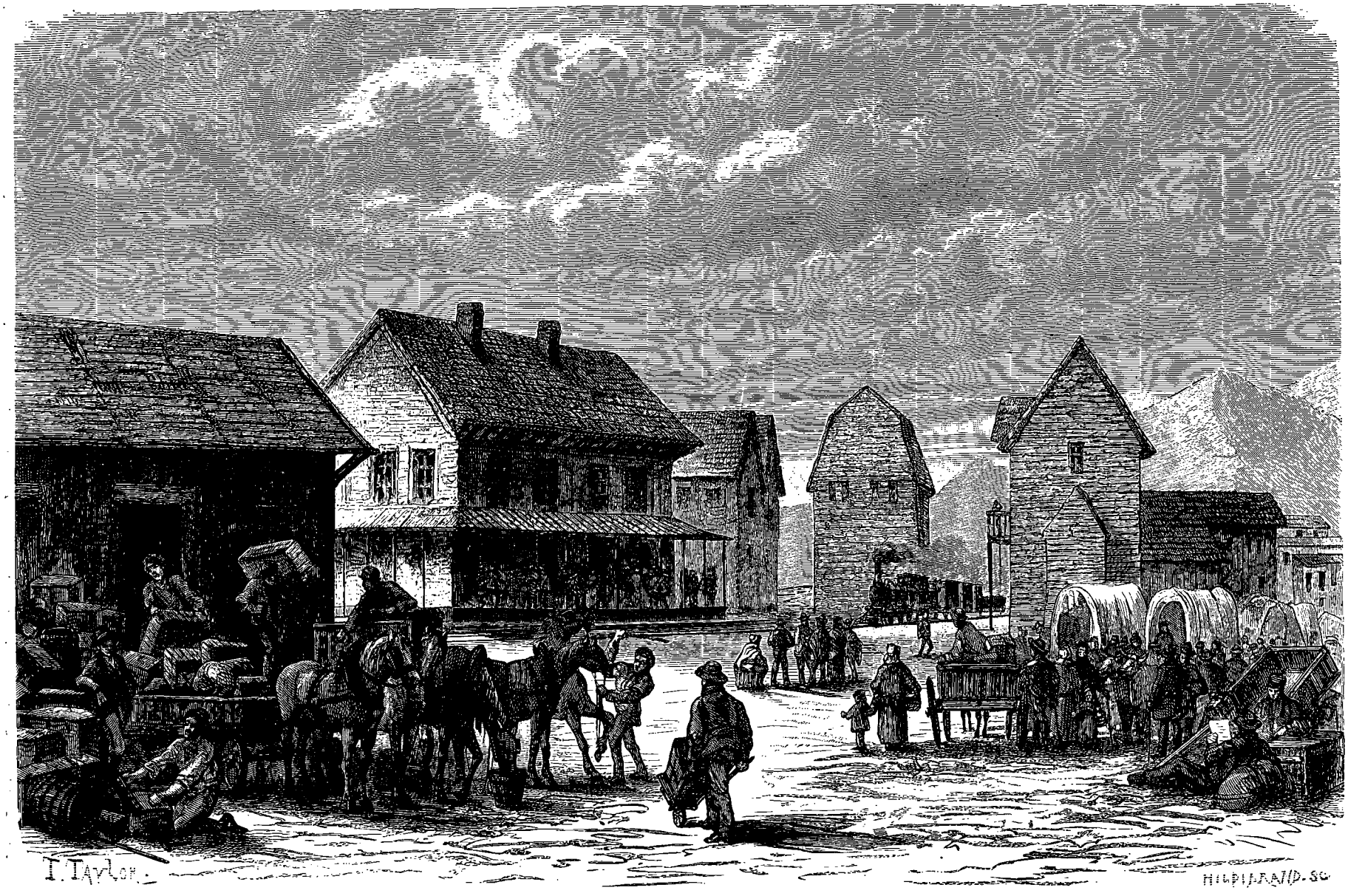
Grande-Antilope sourit et répondit :

« Maison bonne pour les chevaux.... pas bonne pour un guerrier.... Ugh! »

En effet, Stevens trouva le cheval de Grande-Antilope installé dans la salle à manger.

J'appris ce fait de la bouche même du colonel, qui ajoute :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Rue principale de Dénison, ville frontière (Texas). — Dessin de Taylor, d'après une gravure américaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Voyez-vous! jamais Indien pur-sang ne comprendra l'utilité d'une maison. La seule notion qu'on puisse faire entrer dans sa cervelle, c'est que la vie sédentaire consiste à s'envelopper d'une couverture chaude au lieu d'une peau de bête, à prendre des provisions à l'Agence au lieu de chasser, et à passer son temps à fumer et à boire au lieu d'enlever des chevelures.

— Vous croyez donc les Indiens pur-sang incapables de se civiliser? demandai-je au colonel Stevens.

— Je n'ai jamais vu un Indien pur se livrer à aucune espèce de travail. Chasseur et guerrier, le contact d'une bêche ou d'une charrue souillerait ses nobles mains. Il y a plus de chance avec les métis, malgré l'influence du sang sauvage qui circule dans leurs veines, parce que, presque dans tous les cas, ils ont pour pères des blancs. »

XXI

Le nègre au Texas. — Une ville frontière. — Construction de Dénison.

Le Texas est loin d'être un pays modèle; au point de vue de l'ordre public, il laisse énormément à désirer; et cependant, au Texas, depuis la guerre, un nègre est un citoyen dans la plus large acception du mot. Membre du corps politique, il este en justice, fait partie du jury, envoie ses enfants à l'école. Il est propriétaire et peut remplir un emploi officiel. En un mot, dans les limites légales, il est l'égal du blanc.

C'est ce que le Peau-Rouge ne saurait comprendre. Pourquoi le grand-père de Washington [1], qui prend aux Indiens des terres et des forêts qui leur ont été attribuées par traité, pour les échanger contre d'autres terres et d'autres forêts devant leur appartenir, conformément aux usages indigènes, « tant que l'herbe poussera et que l'eau coulera », pourquoi le grand-père accorde-t-il au noir des droits tels qu'il devienne partout l'égal et, en certains lieux, le supérieur du blanc?

Criks et Chérokis ont renoncé à résoudre ce problème.

A Taliquah, campement principal de la nation Chéroki, paraît un petit journal de nouvelles édité par un sang-mêlé. J'y trouve cet entrefilet, qui est le résumé de la question rouge telle que la comprend un Chéroki lettré :

« En tant que peuple, nous ne sommes point aptes encore à devenir des citoyens américains. Ce n'est pas que nous ne soyons suffisamment intelligents, probes, industrieux, ou que nous manquions des qualités essentielles qui rendent partout l'homme digne de la liberté; mais nous n'avons ni la connaissance ni l'habitude des fraudes et des artifices dont la condition de liberté autorise, sinon encourage l'emploi vis-à-vis des gens confiants, et qui sont considérés comme un droit national. »

1. Nom que les tribus localisées donnent au président des États-Unis, qui siége à Washington. (*Note du traducteur.*)

En réponse à cette allusion à une séparation perpétuelle entre la race rouge américaine et la race blanche, une compagnie de blancs a entrepris l'érection d'une ville frontière, Dénison, d'où elle se propose d'envahir, d'acquérir et d'annexer toutes les terres du Peau-Rouge.

De Caddo à la Rivière Rouge il y a une distance d'environ cinquante kilomètres. La jungle a été éclaircie près de la rive, et, sur les cartes locales, cet emplacement se trouve désigné sous le nom de Red River City (ville de la Rivière Rouge); mais il est complétement nu, aucune bâtisse ne s'y élevant, pas même un débit de boissons. La ville consiste en une tranchée dans les rochers et en un squelette de pont. Ce n'est pas même une ombre de ville, avec places et rues imaginaires, comme les futurs édens de la rade de San Francisco, qui attendent « le temps propice ». Les Chickasaws et les Choctaws sont encore dans un voisinage trop rapproché. Avec le temps, une ville s'élèvera sur la berge de la Rivière Rouge opposée à celle qui longe le pays des Chickasaws; mais ce temps n'arrivera que lorsque les Peaux-Rouges auront cessé de vivre en tribus, d'observer le communisme territorial et d'obéir à des chefs despotiques.

Comme le besoin d'une ville frontière se faisait sentir, non pas seulement en vue du trafic local, mais encore et surtout pour la sécurité et l'approvisionnement d'une longue chaîne de postes indiens, comprenant le fort Still, le fort Griffin et le fort Richardson, la construction de cette ville fut ordonnée et exécutée.

En son genre, l'histoire de Dénison City (ville de Dénison) est aussi curieuse que celle de Salinas City, ces deux centres, Dénison dans le Texas, Salinas en Californie, ayant été élevés par des Anglais, avec de l'argent anglais.

A huit kilomètres du squelette de pont dont j'ai parlé, le colonel Stevens, ingénieur des chemins de fer du Texas et du Kansas, découvrit un emplacement plus sûr et plus convenable. Le colonel, en la compagnie duquel j'ai le bonheur de visiter le pays, possède une expérience approfondie de la vie sauvage. Nul mieux que lui ne connaît les Peaux-Rouges et la contrée qu'ils habitent. La construction d'une ville frontière étant décidée en principe, il choisit cet emplacement, ne voulant rien laisser au hasard.

C'était une prairie en pente douce, formant plateau, boisée de vieux chênes et arrosée par une charmante petite rivière. Çà et là, quelques rochers; au delà du bois de chênes, une plaine ouverte parsemée d'arbres isolés. Le sol, d'une grande richesse, semblait exceptionnellement approprié à la culture du coton, du riz et du maïs.

On eut bientôt dressé un plan, avec rues, places, école. On ne toucha pas au bois, qui devait être consacré aux usages publics. On donna à la ville à créer le nom de Dénison et l'on désigna un jour pour la mise en vente des parcelles. Aux premiers constructeurs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Stevens promit l'établissement d'un dépôt de chemin de fer. Dénison devait être le magasin central des forts Richardson, Griffin et Still, qu'une ligne télégraphique unirait l'une à l'autre. Ensuite viendraient les glacières, les abattoirs, les machines à comprimer le coton.

Tel fut l'appât tendu à la spéculation; et comme le capital des chemins de fer était souscrit en Angleterre, comme les promesses faites reposaient sur la bonne foi anglaise, les juifs venus de Dallas et de Shréveport restèrent convaincus de la prospérité future de la ville.

Peu après on voyait s'élever quelques hangars; mais le bois de charpente manquait : le chêne était trop dur et la contrée des pins jaunes se trouvait à une distance de cent soixante kilomètres. Cependant le bois afflua bientôt. Voyant un marché s'ouvrir, trois compagnies de Saint-Louis expédièrent plusieurs charges de pins blancs : c'était un voyage de près de mille kilomètres par chemin de fer.

Un bon marché ne tarde pas à s'approvisionner. Quand les marchands de bois apprirent qu'on avait besoin de pins à Dénison, ils y en envoyèrent des chargements, quoique la ville de Dénison n'eût encore été inscrite sur aucune carte.

L'œuvre marcha rapidement. L'hôtel Nelson reçut sa toiture, l'hôtel Adam fut commencé et quelques habitations jaillirent du sol. La ville se remplit de nègres émigrés de Caddo et de Vinita, de juifs venus de Dallas, de Shréveport et de Galveston, de vagabonds et de coureurs d'aventures accourus de tous les points du compas. On ouvrit un débit de liquides, un marché aux enchères, une salle de bal. Au bout de six mois, Dénison possédait un millier de citoyens de toutes couleurs et de toutes communions, et, de Dallas à Galveston, passait pour « la ville la plus animée du Texas ».

Il y a vingt-huit mois à peine que le colonel Stevens a dessiné ses plans sur le papier, et déjà Dénison est une ville de quatre mille cinq cents âmes. Le dépôt du chemin de fer occupe tout un quartier; auprès s'élèvent les abattoirs, deux vastes glacières, le comprimeur à coton, quatre églises, cinq tavernes et un nombre illimité de cabarets.

Déjà Dénison possède un maire, huit aldermen [1], « tous honnêtes démocrates, » un recorder [2] qui est « la terreur des malfaiteurs » et une chambre de commerce. En parcourant la ville, j'y remarque une loge maçonnique, un cercle d'étudiants et un club de cricket.

Mais la gloire de Dénison, c'est sa maison d'école, bâtiment en briques rouges, construit dans ce style Tudor-Américain si commun dans les États du Sud. Ce monument a coûté deux cent vingt-cinq mille francs, réalisés en totalité au moyen d'emprunts faits dans la mère patrie. Quels singuliers coins du globe vient fertiliser l'or anglais!

1. Conseillers municipaux à vie. (*Note du traducteur.*)
2. Officier investi des pouvoirs de juge dans les sessions trimestrielles des villes. (*Note du traducteur.*)

Si la prospérité de Dénison s'affirme, les prêteurs rentreront dans leurs fonds et jouiront, en plus, de la satisfaction intime d'être venus en aide à une bonne cause.

Avec sa population grossière, bruyante, dissolue, Dénison est, en vérité, une ville « très-animée ». On y boit beaucoup en fort peu de temps. C'est aujourd'hui dimanche; tous les cabarets sont ouverts et l'on entend de toutes parts le choc des billes de billard. Des femmes en toilettes voyantes sillonnent les rues et sur tous les trottoirs sont accroupis des joueurs qui se chamaillent en s'accusant mutuellement de friponnerie

Et cependant la ville a un aspect pastoral qui charme et repose les yeux. La grande rue est bordée d'arbres; les avenues qui y aboutissent sont fermées par des bosquets. Dans les cours, des antilopes captives; partout des bestiaux qui errent en liberté et passent familièrement leurs fronts cornus à travers les portes ouvertes. Le long des ruisselets, des jeunes filles viennent faire leur provision d'eau; des chevaux à demi sauvages sont entravés sur des pelouses couvertes d'un gazon fin et serré.

Si l'on en juge par les citoyens qui circulent dans les rues, les nègres doivent former la moitié de la population de cette ville frontière. On n'y aperçoit ni un Chickasaw ni un Choctaw; aucun Peau-Rouge ne réside à Dénison; pourtant Dénison est quelque chose de plus qu'un dépôt pour le fort Still et un refuge pour les esclaves émancipés. C'est un camp d'ennemis de la race rouge.

Une dizaine de jours après mon arrivée en Amérique, me trouvant à bord d'un steamer du Potomac, je notai, sur un journal du matin, certains paragraphes que je voulais utiliser plus tard. Un des passagers, me voyant ainsi occupé, s'approcha et me dit :

« Je gage que vous êtes un correspondant d'un journal de New-York.

— Non, monsieur; je ne suis qu'un voyageur venant du vieux pays.

— Ah! ah! un Anglais. Connaissez-vous Ulysse S. Grant?

— J'ai cet honneur.

— Pouvez-vous me dire quelle est son intention à l'égard des Indiens? Je suis natif du Texas et je représente l'*Aigle Planant*. Vous avez entendu parler de l'*Aigle Planant*, n'est-ce pas?

— Non! C'est étrange!

— Eh bien! je suis venu dans l'Est pour savoir ce que le Président compte faire du territoire indien. S'il l'ouvre, nous sommes prêts : Dénison tout entier traversera la Rivière Rouge. Caddo est plus rapproché que Dénison du fort Still et conviendrait mieux au gouvernement comme dépôt d'armes et d'approvisionnements. Que le télégraphe transmette seulement ces deux mots : En avant! et, en moins de huit jours, dix mille hommes se trouveraient réunis à Dénison, à Caddo et à Limestone Gap. Cette contrée,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monsieur, est le jardin de l'Amérique. Qu'Ulysse S. Grant fasse un signe, et nos chevaux texiens ne tarderont pas à fouler le sol de l'Arkansas. »

Je crains que ce journaliste ne dise vrai. Cinq années après que les pays indiens auront été ouverts au travail, les Criks et les Chérokis seront aussi complétement dépossédés à Oklahoma qu'ils le sont dans les États de Massachusetts et de New-York.

XXII

Le Texas et les Texiens. — Caractère du pays. — Les trois races en lutte. — La mort de Zété Fly. — Dallas. — Offre d'une propriété. — Lutte entre les blancs et les nègres.

Le Texien est un homme de cheval, un centaure armé. L'ardeur de l'atmosphère fait circuler dans ses veines un sang toujours en ébullition. Sous Samuel

Un chef Chéroki (sang-mêlé). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Houston[1], on disait avec orgueil qu'il n'y avait pas, dans le pays, un colon blanc qui n'eût tué et scalpé un Peau-Rouge. Un peu plus tard, on affirmait que tout homme blanc possédait un cheval et un esclave. L'esclavage aboli, le sentiment de la propriété prit une autre direction. Maintenant, on dit que tout

1. Le Texas, qui faisait partie du Mexique, se déclara indépendant en 1835. Son indépendance fut assurée par la victoire que le général Samuel Houston, premier président du Texas, remporta sur l'armée mexicaine commandée par Santa-Anna. Après l'annexion aux États-Unis (1845), Houston siégea comme sénateur au Congrès fédéral. C'est au Texas que se trouvait le fameux *Champ-d'Asile*, où, en 1817, le général Lallemand fonda une colonie de Français réfugiés. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Guerriers et leurs femmes. — Dessin de E. Ronjal, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Texien possède un cheval, un chien et une carabine: un cheval infatigable, un chien au flair incomparable, une carabine qui ne rate jamais.

Habitant une contrée sauvage, avec les Comanches au nord et les Kickapous au sud, les Texiens n'ont pas encore pris sur le sol ce point d'appui solide qui permet le développement de l'industrie domestique. Le pays est traversé par une ligne de postes militaires, depuis les forts Richardson, Griffin, Worth, dans les hautes terres, jusqu'aux forts Concho, Ewell et Clarke, dans les basses terres. A chaque renouvellement de saison, quelques portions de l'État sont envahies par des sauvages du Mexique : non pas des Indiens aux mains relativement douces, comme ceux qui se répandent dans Shéfélah et Sharon, et se contentent de manger les raisins, de boire aux cours d'eau et de livrer bataille aux paysans; mais des monstres à figure humaine qui se jettent sur les districts colonisés pour y enlever des bestiaux et des chevaux, des chevelures et des jeunes filles.

Il n'y a au Texas ni laitières ni vachères. Les fermiers n'oseraient les envoyer aux pâturages. Elles seraient aussitôt saisies par les Kickapous et entraînées au Mexique. Les hommes, avec leurs carabines et leurs revolvers, ont assez à faire pour conserver leurs bestiaux et sauvegarder leur chevelure sur leur tête.

Quelques rares colons ont adopté certaines améliorations domestiques, mais seulement pour l'usage de la famille. Les autres, et c'est l'immense majorité, laissent leurs outils et instruments dans l'Est. Ils trouvent, à meilleur marché qu'ils ne pourraient les fabriquer sur place, de la viande séchée dans l'Illinois, du lait en flacons dans le Vermont, du beurre salé dans l'Ontario. Quelques fermiers en rejettent la faute sur le climat, le sol et l'eau, qui, prétendent-ils, ne sont pas favorables à la laiterie.

Au Texas, trois races se trouvent en contact et sont en lutte perpétuelle, chacune d'elles contre les deux autres : les rouges contre les blancs et les noirs, les noirs contre les rouges et les blancs, les blancs contre les noirs et les rouges.

Les annales du crime sont effrayantes au Texas; mais la part la plus large et la plus sombre en appartient aux noirs.

Il n'est pas un rancho où l'on ne parle de quelque bataille de nègres, commençant d'habitude au cabaret et se terminant le plus souvent par une effusion de sang. En devenant citoyen, le nègre a acquis le droit d'acheter des boissons spiritueuses et de s'enivrer: bienfait de liberté refusé à son frère rouge, et plus précieux à ses yeux que le droit de voter pour un juge de village ou même pour un membre du Congrès.

Généralement, les blancs font peu attention à ces querelles entre nègres; il leur est aussi indifférent de savoir qu'un noir a tué son camarade, que d'apprendre qu'un rouge a scalpé son voisin. D'après les renseignements les plus authentiques, il n'y a pas eu, l'année dernière, au Texas, moins de trois mille meurtres, et presque tous ces meurtres ont été accomplis par des nègres sur des individus de leur couleur. Quelques-uns ont été commis par les Indiens, Kickapous ou Kiowas, qui viennent en foule du Mexique à la recherche de bestiaux et de femmes; mais ils sont en trop petit nombre pour affecter le résultat général.

Et cependant, quoique les blancs se drapent dans leur indifférence et leur mépris, comme s'il s'agissait d'un combat de chiens errants, ces crimes contribuent à faire du Texas un pays sauvage et à arrêter l'établissement de villages dans des plaines qui ne sont, à proprement parler, que les frontières du désert.

Mais si un noir tue un blanc, alors il y aura certainement du sang répandu, aucune des races n'ayant encore appris à reposer sa confiance dans les cours de justice. Dans une société aussi jeune que celle du Texas, les cours de justice subissent l'influence de la passion populaire du moment, et les magistrats, choisis par le peuple, se regardent comme obligés d'obéir aux ordres de la majorité. D'où il suit que les verdicts sont toujours rendus suivant la volonté du parti vainqueur.

Le Grec d'Asie, le Kabyle d'Algérie, le Tatare de Kazan, peuvent entretenir l'espoir d'obtenir justice d'un Turc, d'un Français, d'un Russe; mais le nègre du Texas n'obtiendra jamais rien d'un juge conservateur, et le blanc du Texas ne laissera jamais la vindicte publique aux mains d'un juge du parti républicain.

En cas de collision, il n'existe pas une grande différence dans la façon de régler les choses. A quelque race qu'ils appartiennent, ceux qui ont à venger un attentat commis contre un des leurs, sont tout disposés, au premier avis, à prendre les rôles de shérifs, de juges et de bourreaux.

En voici un exemple tout récent :

Dimanche dernier, Zété Fly, robuste nègre, en flânant sur la route de Moulton, village du comté de Gonzalès, rencontra un jeune garçon blanc, nommé Dick Dixon, âgé d'environ quatorze ans. Après un échange de paroles vives, Fly prit son pistolet, le déchargea sur l'enfant, lui laboura un bras, du coude à l'épaule et le laissa tout sanglant sur la route.

Tom Dixon, frère aîné du blessé, se mit à la poursuite du nègre, qui avait eu le temps de rentrer dans sa cabane, l'appela à grands cris et le défia au combat. Pour toute réponse, Zété se barricada chez lui.

« Sors donc! » hurlait Tom.

Zété se tenant toujours coi, Tom cria qu'il allait forcer l'entrée.

Sur cette menace, le nègre entr'ouvrit sa porte et fit feu. Tom tomba raide mort.

Au bruit de la détonation, cinq ou six colons accoururent de Moulton et trouvèrent le cadavre. Leur résolution fut bientôt prise. Mort ou vif, Zété devait être appréhendé sur l'heure et mené devant le shérif de Witt, à Gonzalès, le chef-lieu du canton, avec les témoins de son crime.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

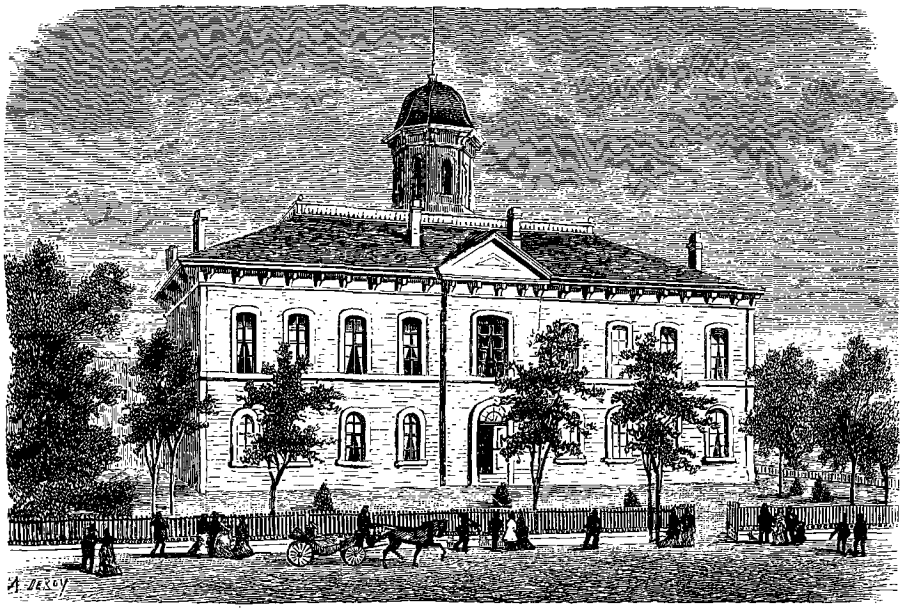
Ils sommèrent Zété de se constituer prisonnier. Le nègre leur répondit en les défiant de venir le prendre. Attaquer un gaillard aussi déterminé, c'était risquer une seconde vie, peut-être une troisième, et personne ne se souciait de compromettre la sienne dans un aussi ignoble combat.

Ils se disposèrent à le brûler vif, chose facile avec une cabane en bois. Aussi, dès que Zété comprit leur intention, il se rendit à discrétion.

Vers quatre heures de l'après-midi, au moment du coucher du soleil, deux colons partirent pour Gonzalès avec le prisonnier. La nuit se faisait, lorsqu'ils rencontrèrent sept ou huit cavaliers qui leur ordonnèrent de faire halte. L'obscurité empêchait de distinguer les traits de ces individus; mais leur conduite devint bientôt suffisamment explicite. Ils s'emparèrent du prisonnier, lui attachèrent les pieds sous le ventre de son cheval, le placèrent au milieu d'eux et s'enfoncèrent dans la prairie.

Ayant perdu leur prisonnier, croyant l'affaire terminée et leur mandat rempli, les deux colons poursuivirent tranquillement leur route. A Gonzalès, personne ne semblait s'occuper de Zété. C'était dimanche, et la population se trouvait au service du soir. Qu'y avait-il à dire d'ailleurs? Zété avait commis un assassinat et, en conséquence, méritait la mort. S'il était pendu par ses ravisseurs, eh bien! justice était faite. Raisonnant ainsi, les dignes citoyens avalèrent leur whisky et s'allèrent coucher, sans plus songer ni au criminel ni aux cavaliers qui le leur avaient enlevé.

Le lendemain, le shérif de Witt fut informé que Zété, quoique grièvement blessé, vivait encore; qu'une seconde bande s'était présentée; qu'un combat avait eu lieu, et que Zété, grandi aux yeux des hommes de



Le Palais de justice de Dallas. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

sa race par son double crime, se trouvait, en ce moment, dans un rancho des plaines, sous la garde de quarante noirs bien armés.

Ce rapport était vrai de tous points. Au moment où les cavaliers blancs, peu confiants dans la justice publique, allaient pendre le meurtrier, une bande plus considérable de noirs, dont la méfiance était tout aussi profonde, se réunissait pour le sauver. Les deux partis en vinrent aux mains. Que pouvaient sept hommes contre quarante? Les blancs plièrent et Zété, quoique blessé d'un coup de carabine, fut repris et emmené par ses partisans nègres.

Le mercredi matin, le shérif de Witt se mit en marche, suivi par la moitié de la population de Gonzalès. Aux abords du rancho signalé, on s'arrêta, dans l'attente d'un signal ou d'un bruit quelconque. Rien! Le rancho était silencieux comme une tombe.

Regardant par l'entre-bâillement de la porte, de Witt vit deux corps couchés sur le parquet. Il s'avança, les toucha et constata qu'ils étaient chauds encore. L'un était le cadavre de Zété Fly, l'autre celui d'un nègre inconnu. Les deux corps étaient criblés de balles, ainsi que le mur et la porte. Évidemment, un combat court et sanglant avait eu lieu, mais rien n'indiquait quels étaient les combattants. L'œuvre de mort accomplie, les exécuteurs avaient disparu.

Dans la soirée du même jour, quelques nègres qui avaient pris part à la lutte se présentèrent devant de Witt et lui racontèrent qu'un détachement de blancs était arrivé, dans la matinée, devant le rancho et avait sommé les nègres de leur rendre Zété Fly. Cette troupe paraissant trop nombreuse aux nègres, presque tous prirent la fuite. Un seul, plus brave que les autres, épaula sa carabine, couvrit Zété de son corps et défia les blancs d'entrer. Une décharge générale les coucha morts tous deux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les conflits de cette nature sont une malédiction pour le Texas; et pourtant on n'en verra le terme que quand le pays aura été colonisé.

Dans les pâturages, les mœurs sont restées sauvages; dans presque tous, on n'y connaît d'autre justice que la hache et le revolver.

A Dallas, un citoyen du Missouri daigna m'offrir une magnifique propriété, uniquement pour s'en débarrasser.

« Ma terre, me disait-il d'un ton chagrin, est située vers le haut de la rivière Brazos, dans un pays charmant, sous un climat délicieux; elle renferme du bois et des pâturages, des prises d'eau et des pêcheries. Certainement elle n'a pas l'étendue du comté de Kent; mais c'est tout au plus si un bon cavalier pourrait la traverser en un jour. »

Ce beau domaine est une pierre d'achoppement pour son propriétaire, une source de dépenses et de tracas de toutes sortes. Il en paye l'impôt foncier, il y entretient des gardes pour surveiller ses bois, et il n'en a jamais reçu un centime de revenu.

« Les désastres financiers occasionnés par la guerre, ajouta-t-il, joints aux incursions régulières des Kiowas et des Kickapous, empêchent les colons de s'aventurer dans la direction du haut Brazos. Mais pour les nègres et les Indiens cette région serait un paradis. Quand ces deux pestes auront disparu, tous les districts du Texas seront aussi affranchis de maraudeurs que les environs de Dallas. »

Mon ami a toute raison de croire que les Kiowas et les Kickapous chassent dans ses réserves, que les bergers métis récoltent son fourrage, que les forestiers blancs coupent et vendent ses bois. Mais comment s'y prendrait-il pour obtenir de tous ces gens-là une rente quelconque? Son droit au sol est parfaitement en règle; et cependant, un jour qu'il venait visiter son domaine, il reçut l'avis de retourner d'où il venait, sous peine de mort. Dûment édifié sur sa situation, il partit le soir même et se contenta de déposer une plainte entre les mains de quelque juge de district. Un agent qu'il envoya, un peu plus tard, sur les lieux, fut assassiné.

« Il est fort agréable, me dit mon ami, d'être propriétaire d'un beau pâturage; mais quand c'est sous le climat du Brazos qu'on le possède, il faut en rester éloigné et habiter dans l'Ouest. »

Un citoyen de Galveston me demanda un jour :

« Que pensez-vous de nous maintenant?

— Vous semblez grandement à l'aise, ne manquant ni de bois, ni d'eau, ni de fourrage.

— Oh! le fourrage! Niaiserie! Regardez ces champs près de la rivière! Ils sont plantés de coton. Le coton est roi. Vous pensez que nous pourrions produire de la viande et du lait? Certainement; mais nous pensons, nous, qu'il ne faut pas laisser échapper la fortune. Or la viande et le lait n'ont jamais enrichi personne. Des dollars, voilà ce qu'il nous faut; des dollars venant de Saint-Louis et de Chicago, de Boston et de New-York; et aucune de ces villes ne nous en enverrait si nous nous mettions à abattre nos bœufs et à traire nos vaches. Si nous n'avions pas besoin des dollars de l'Est, nous ne tarderions pas à nous séparer.

— Vous séparer! Voulez-vous dire que vous rompriez votre pacte avec l'Union?

— Oui. Dans nos environs, les Texiens sont presque tous partisans de la sécession. Ce qui est arrivé à la Nouvelle-Orléans est un avertissement pour nous. Connaissant le malheur, nous savons compatir à celui de la Louisiane. Étudiez notre situation et décidez si nous avons quelque justice à attendre des radicaux de Boston et de New-York. »

Au Texas, la courte période de la suprématie nègre fut une cruelle épreuve pour les blancs, qui virent leurs anciens esclaves prendre le pas sur eux en qualité de juges, de législateurs, de collecteurs d'impôts. Pour la plupart, ces juges, législateurs et collecteurs d'impôts, savaient à peine lire et signer leur nom. La confusion se transforma alors en chaos. La criminalité grandit dans la même proportion que diminuait la fortune publique. L'impôt foncier fut augmenté de telle sorte qu'il ne fut plus possible de le payer. Les habitations se vidèrent; la propriété territoriale ne fut plus qu'un insupportable fardeau.

Au lieu de se tenir dans les limites de la légalité, ces inintelligents administrateurs foulèrent aux pieds l'équité. Sous la conduite de Carpet-Baggers [1],— aventuriers de bas étage venus du Nord, — se sentant protégés et appuyés par les troupes fédérales, ils s'emparèrent des urnes de scrutin et chassèrent les blancs des colléges électoraux. Un citoyen blanc ne parvenait à s'approcher de l'urne et à y déposer son bulletin de vote que lorsqu'un nègre, dans sa grandeur d'âme, le prenait par la main en le déclarant « scalawag [2] ». Presque tous les nègres portaient des revolvers; mais tous les blancs avaient été désarmés. Dans toutes les émeutes locales, le sang blanc coulait.

« Grâce à Dieu, ces jours honteux et néfastes sont passés! me disait un autre planteur. La tyrannie noire et la législature noire ont disparu pour toujours, emportant avec elles le crêpe de deuil qui couvrait nos cités.

— Mais sans violence?

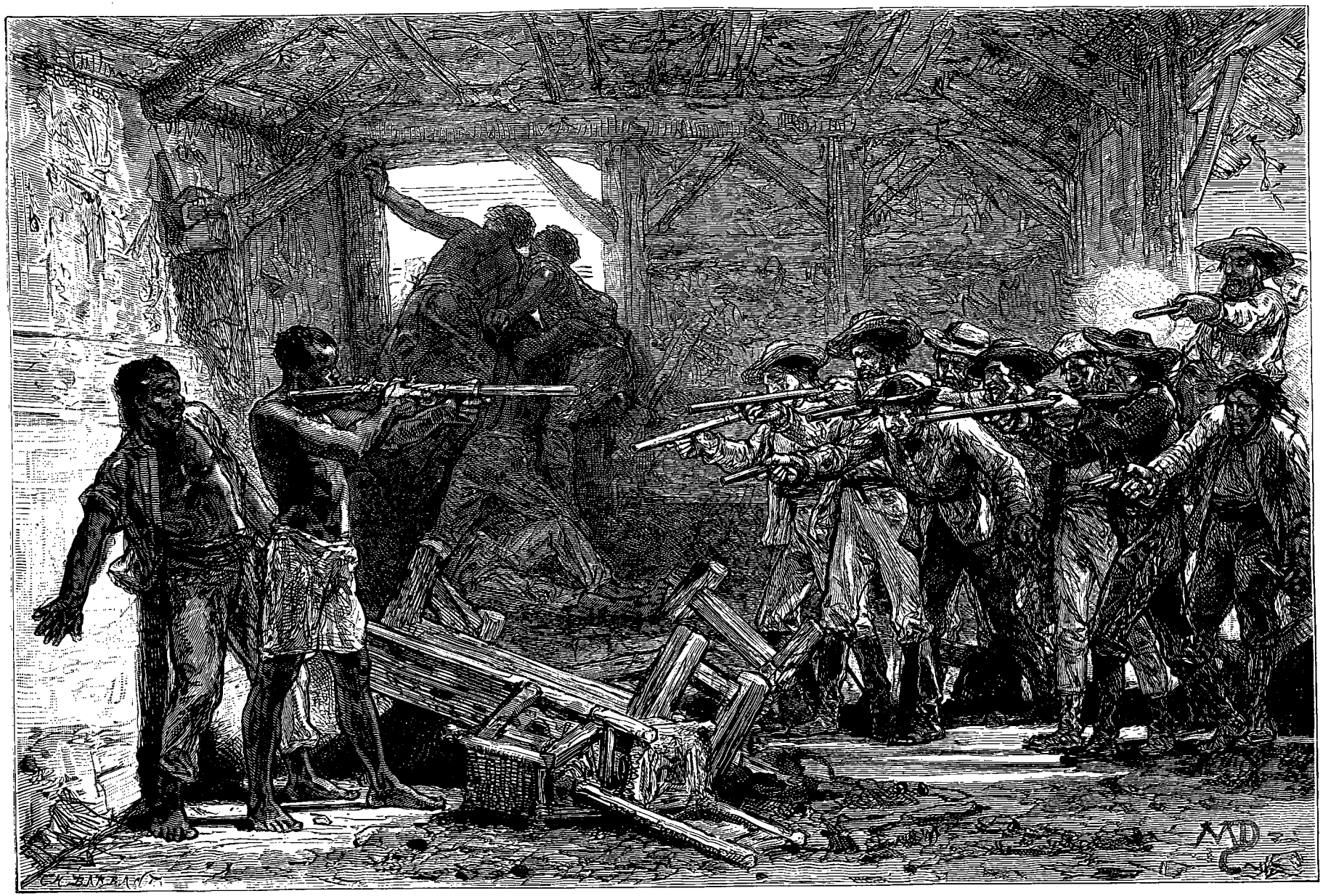
— Oui, par la force des circonstances, par une loi naturelle, comme toutes les choses mauvaises devraient disparaître. L'Europe nous a sauvés de la peste — du gouvernement nègre. »

Et, en effet, c'est l'immigration — dont le courant s'est surtout dirigé de Liverpool à Galveston et à Indianola — qui au Texas a rétabli la balance en

1. Voy. la note p. 167.

2. Vieux terme de mépris, principalement appliqué aujourd'hui aux natifs d'un État qui appuient les Carpet-Baggers. Dans le sens politique, tout aventurier étranger est un *Carpet-Bagger*, tout adversaire politique un *scalawag*. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort de Zété Fly. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faveur des blancs. A l'exception des fugitifs de la Rivière Rouge, peu de nègres sont entrés dans le Texas, tandis que depuis la guerre plus de cent mille blancs y sont arrivés des ports anglais. Purs du crime de sécession, ces colons deviennent électeurs dès qu'ils le demandent, et ils ont presque toujours donné leurs votes au parti conservateur. La race conserve son prestige. Un manant, à peine débarqué d'un navire anglais, prend, sans qu'on y trouve mot à dire, le parti de son frère blanc contre le nègre et le Kickapou. Une ligue blanche se constitue contre une ligue rouge d'une part, et une ligue noire de l'autre.

L'année dernière, grâce à ces immigrants d'Europe, les ligueurs blancs du Texas ont battu aux élections l'armée des ligueurs noirs et de leurs partisans et fait passer tous leurs candidats au pouvoir exécutif. De plus, six conservateurs vont représenter l'État à Washington. Les scalawags ont été mis en déroute et les citoyens blancs ont reconquis la direction absolue de leurs affaires.

En route pour le Sud, je rencontre quelques-uns des nouveaux députés se rendant à Austin, où les Chambres vont se réunir. C'est un composé d'avocats, de planteurs, de médecins, — l'aristocratie naturelle d'un État frontière, — tous d'un esprit jovial largement saturé d'humour britannique.

« C'est en maîtres que vous allez arriver à Austin! Que ferez-vous?

— Ce que nous ferons? me répond l'un d'eux en riant. Oh! nous occuperons bien notre temps. Nous reviserons la nouvelle constitution scalawag et nous remettrons à leur place les pauvres blancs, jusqu'à présent si abaissés.

— Et après?

— Après? s'écria-t-il en riant plus fort. Après? nous remplirons nos malles. Pourquoi irions-nous à Austin? Vous voyez ces messieurs? chacun d'eux a, dans le wagon à bagages, une caisse vide. Au retour, toutes ces caisses seront pleines. Est-ce pour un autre motif qu'on a fait de Coke un gouverneur, et de De Berry un secrétaire d'État? N'avons-nous pas le droit de vider le trésor public, comme l'ont fait les scalawags? Quand je reviendrai d'Austin, je gage que vous n'aurez pas la force de soulever ma malle!... »

Nous rions et plaisantons alors sur notre façon d'agir à Londres, quand un parti cède la place à un autre. Tout à coup se glisse près de moi un individu ayant l'aspect d'un prédicateur méthodiste, c'est-à-dire d'un énergumène.

« Vous souriez, monsieur, me dit-il à l'oreille; mais, par les cieux éternels, c'est la vérité!

— Croyez-vous à quelque nouvelle émeute noire au Texas?

— Non, répond gaiement un de mes compagnons de voyage; à moins qu'elle ne soit suscitée par les négresses. Ces femmes-là sont une détestable engeance. Les squaws ne valent pas grand'chose, Dieu le sait; les négresses sont dix fois pires. Nous autres, hommes des frontières, nous ne sommes pas des anges; mais les négresses sont absolument dépourvues d'âme. Pour un verre d'eau-de-vie, cinq sur six feront tout le mal qu'il est possible de faire. »

A Houston [1], dans les hôtels, on n'est servi que par des blancs. Cela ne m'était arrivé qu'une seule fois depuis que j'avais quitté New-York, — dans un hôtel de San Francisco. Ici, les annonces publiées par les maîtres d'hôtel portent invariablement cette mention : « Domestiques blancs et polis. »

XXIII

Le golfe du Mexique. — La question de l'esclavage. — Un canal maritime. — La mousse espagnole. — Marécages et fièvre. — Brashear.

Quittant la baie de Galveston au lever du soleil, notre bâtiment plonge aussitôt dans un épais brouillard jaunâtre qui dérobe aux yeux la Passe-Saline et le paysage environnant. Les longues vagues de l'Atlantique nous bercent mollement. Des troupes d'oiseaux d'un blanc de neige voltigent dans notre sillage et s'abattent légèrement sur l'eau pour y saisir leur proie. Toutes les physionomies sont empreintes d'une langueur semi-tropicale.

A mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, le voile de vapeur se déchire et laisse apercevoir des rives bordées de cyprès et de cotonniers dont les pieds plongent dans des marais et dont les branches plient sous le poids d'un parasite végétal, une herbe de sinistre aspect désignée sous le nom de « mousse espagnole. »

Notre bâtiment, louvoyant entre Indianola dans le Texas et Brashear dans la Louisiane, côtoie deux des riches États du golfe et unit le port de Galveston aux bouches du Mississipi et à la Nouvelle-Orléans. Il n'emporte que peu d'indigènes, Mexicains ou Américains. Les passagers, comme les hommes de l'équipage, sont pour la plupart Écossais et Anglais, les ports et les centres du Texas devant presque tous leur existence au capital anglais, et leur colonisation à des familles anglaises.

C'est cette émigration de la mère patrie qui constitue le fondement principal de l'Amérique blanche.

Dans l'espace de moins d'un siècle, la population blanche s'est élevée de moins de trois millions d'âmes à plus de trente millions. Qui oserait affirmer qu'il en sera de même pour la race noire? Tous les faits semblent prouver le contraire. Les blancs se recrutent en Europe; les noirs ne se recrutent pas en Afrique. L'une des forces se développe, l'autre se dissipe. Et cependant combien est grande la puissance malfaisante de cette branche dégradée de la famille humaine! L'Amérique tout entière en souffre actuellement.

« Au fur et à mesure des progrès faits dans la car-

1. Ville du Texas à peu de distance de la baie de Galveston, ainsi nommée en l'honneur du général Samuel Houston. Fondée en 1836, elle a été la capitale provisoire de l'État.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rière de la liberté, de l'instruction, de la civilisation, quelle conduite tenir vis-à-vis des races vivant sur le sol américain, et placées à ce triple point de vue au plus bas degré de l'échelle sociale? »

La solution de cette question a déjà causé la ruine du tiers de l'Amérique septentrionale et reculé à une époque indéterminée l'œuvre grandiose léguée à la République par ses fondateurs anglais : implanter et peupler des États libres sur ce continent.

Un passager assis à côté de moi sur le gaillard d'arrière me dit :

« Né dans le Sud et accoutumé à regarder l'esclavage comme un système domestique, j'ai toujours pensé que la question de l'esclavage n'était qu'un mal transitoire.

— Transitoire? Vous croyez qu'elle se serait éteinte spontanément?

— Certainement.

— Sans guerre civile?

— Sans guerre civile. Bien plus, en considérant la question dans son ensemble, — la situation du nègre en liberté aussi bien que sa situation en servitude, — le problème aurait été résolu plus tôt sans la guerre civile. Il n'y aurait eu ni Ligue noire ni Ligue blanche pour apporter le trouble dans les États-Unis. L'émancipation morale se serait effectuée en temps de paix, grâce à des moyens moraux et par des gens disposés à en tirer le meilleur parti possible. L'émancipation militaire éclata sur nous comme une bombe, en temps de guerre, et a réveillé subitement quelques-unes des plus mauvaises passions du cœur humain. Quel a été le résultat de la guerre?

— L'abolition de l'esclavage.

— Pardon! La guerre a aboli la liberté. Où est maintenant cette république rêvée pour nous par Franklin et que nous a léguée Washington? Devons-nous la chercher à la Nouvelle-Orléans, à Vicksburg, à Richmond? Où s'exerce aujourd'hui notre autonomie locale si vantée? »

Au point du jour, sautant hors de mon cadre et regardant à la fenêtre de ma cabine, j'aperçois une étroite bande de terre frangée d'arbres fruitiers tristement drapés de mousse espagnole. Mais quoi! Un banc de sable sec sous les aubes du steamer! Avons-nous échoué? N'est-ce pas une grue que cet oiseau blanc? Sommes-nous en mer? Notre bâtiment ne serait-il qu'un vaisseau-fantôme?

Arrivé sur le pont, je vois que nous suivons un canal maritime dont la direction est indiquée par des troncs d'arbres. Cet ouvrage, de douze kilomètres de long sur quatre mètres de profondeur, court entre l'île Marsh et les marécages de Terre-Bonne, baignés par l'Atchafalaya. Sur la rive orientale de cette rivière se trouve le port de Brashear : localité tirée du chaos, depuis la colonisation du Texas, par suite de la nécessité d'établir entre Galveston et la Nouvelle-Orléans une route plus courte et plus sûre que celle de la Passe-à-l'Outre. La durée de la traversée a été ainsi réduite de moitié. Par voiture et bateau, on peut aller aujourd'hui de Galveston à la Nouvelle-Orléans en un peu plus de vingt-quatre heures.

Nous voici à Brashear. Est-ce de la terre ferme? est-ce de l'eau? Vase, rigoles, bassins, fossés d'écoulement s'y mêlent et s'y confondent; c'est un malsain et lugubre marécage, borné de tous côtés par des bois épais dont chaque arbre est garni de mousse espagnole. Ce funèbre parasite, de couleur gris sombre, s'étend d'une branche à l'autre sous forme de toile d'araignée.

« Regardez bien cette herbe, me dit un habitant de Brashear. Partout où vous la rencontrez, tournez le dos et partez à la plus rapide allure de votre cheval. Nous la nommons la mousse des fièvres. C'est un signe infaillible d'insalubrité.

— Cette herbe est très-commune; je l'ai aperçue partout sur le golfe.

— La maladie et la mort sont très-communes aussi sur le golfe! La mousse espagnole pousse sur le bord de tous les marécages et de tous les lacs, sur les rives de toutes les baies. On la trouve dans le Texas oriental et la Louisiane méridionale, dans la Floride occidentale et sur les eaux centrales de l'Alabama. »

Cette herbe est laide, fétide, inutilisable ou à peu près. Les nègres l'arrachent et l'enfouissent profondément. Au bout de dix ou douze jours, la fétidité ayant disparu, ils la déterrent et la font sécher au soleil, puis s'en servent en guise de paille pour garnir leurs matelas et leurs oreillers. Ils aiment, paraît-il, à dormir sur cette mousse des fièvres desséchée.

Brashear est une colonie de nègres, une des forteresses de la Ligue noire. A l'exception d'une douzaine d'employés attachés à la ligne des vapeurs ou à celle des chemins de fer, tous les habitants sont noirs. Sur le seuil de chaque maison se dresse une silhouette de nègre; dans tous les ruisseaux se vautrent des petits nègres. Les cabarets, les salles de billard, les bureaux de loterie, regorgent de nègres, tous ou presque tous ayant les lèvres épaisses, les cheveux laineux, la face épatée, la peau d'ébène de leurs ancêtres africains.

Qu'on jette un coup d'œil dans les ruelles de Brashear, et l'on reconnaîtra que, contrairement au Texas, la Louisiane est un pays où scalawags et carpet-baggers doivent réunir la majorité. Tout nègre étant citoyen et tout citoyen électeur, qui peut empêcher cette masse de gens de couleur de choisir un législateur noir et de promulguer un code noir? Leur union ferait leur force; ils pourraient avoir un shérif fanti, un juge mandingue, et légaliser en Amérique les « coutumes » de Yam, de Dahomey et d'Adai.

Politiquement parlant, en Louisiane, les nègres ont la majorité, relative, il est vrai, mais effective. Aussi, cette majorité, la possèdent-ils à la Chambre.

Et cependant examinons le train qui nous conduit à la Nouvelle-Orléans. De par la loi, le nègre est l'égal

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du blanc; pour le prix des places, le chemin de fer l'assimile au blanc. Eh bien! a-t-il la faculté d'exercer le plus simple de ses droits et de choisir le wagon où il lui convient de voyager? Non! Un matelot irlandais, un colporteur mexicain, entreraient dans n'importe quel compartiment; un homme ou une femme de race africaine, jamais. Les femmes américaines s'y opposent; or ici les femmes règnent, et en Amérique les femmes sont conservatrices, c'est-à-dire ennemies de l'envahissement nègre.

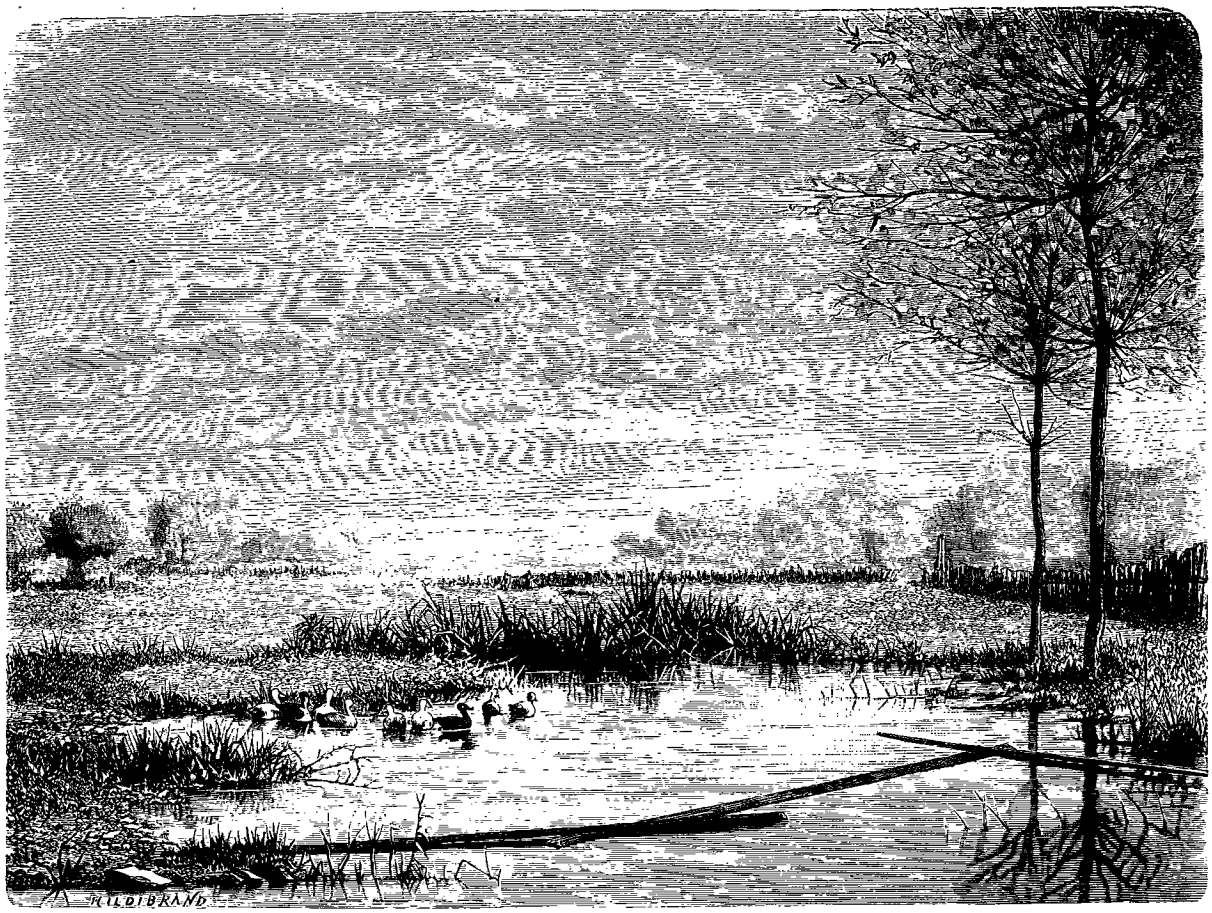
Aussi voyez tous ces individus empilés dans le wagon qui suit immédiatement la locomotive, aveuglés et étouffés par la fumée. Aucun ne se plaint et n'aurait même l'idée de chercher une place moins incommode dans un autre wagon.

« Le nègre ne se faufile jamais dans votre compagnie? demandai-je à un voyageur.

— Jamais! me répondit-il avec un sourire de profond dédain. Un nègre venir s'asseoir auprès de nos femmes et de nos sœurs!

— N'en a-t-il pas légalement le droit?

— Oui, le droit écrit; — mais il sait la place qui



Marécages sur le bord du golfe du Mexique. — Dessin de E. Guillaume, d'après une photographie.

lui appartient. Ils nous connaissent, aussi bien que nous les connaissons. Ce fut un crime de leur accorder le droit de vote; mais nous nous entendrions fort bien avec eux si l'on rappelait les troupes fédérales.

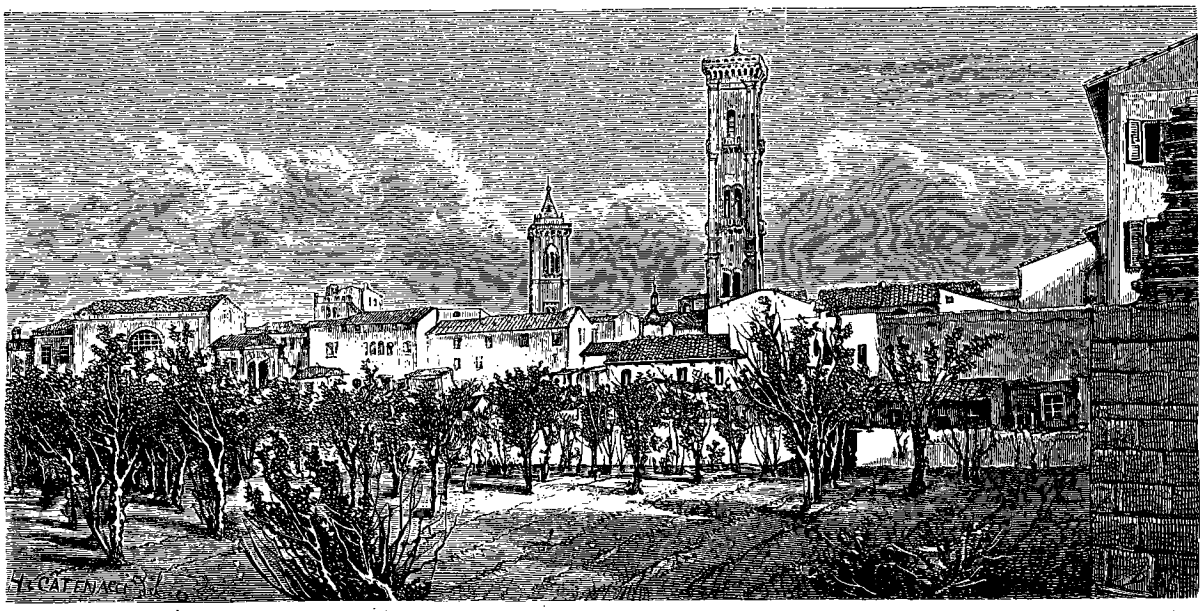
— Vous ne redoutez pas leurs majorités?

— En aucune façon, tant qu'elles ne seront pas soutenues et dirigées par un chef militaire fédéral. Ce que nous devons exécrer, c'est avant tout le césarisme : le gouvernement du sabre, qui ne respecte aucun principe. Dans quel but, par exemple, le général Shéridan a-t-il été envoyé par le gouvernement à la Nouvelle-Orléans? Qui sait si, par suite de cette mesure, nous ne trouverons pas la ville en état de siége, les rues inondées de sang, les édifices publics en feu?... »

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Empoli, vue générale. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

TOSCANE ET OMBRIE,

PAR M. FRANCIS WEY.

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES VILLES DÉLAISSÉES

EMPOLI. — SAN-GIMIGNANO. — VOLTERRA.

CHAPITRE PREMIER.

Débarquement. — Une station manufacturière de Toscane : Empoli. — *San-Stefano*. — Quartier et physionomies populaires. — La Collégiale et sa galerie. — La *Piazza* et le palais où Farinata degli Uberti sauva Florence. — Projet d'un pèlerinage aux villes oubliées. — Le berceau des Bonaparte. — Le tombeau de Boccace.

I

Visiter pour la première fois l'Italie, c'est affaire de convenance ou de curiosité; la revoir quand on la connaît à fond, quand on l'aime et qu'on s'y est créé une patrie idéale, et la revoir après huit ans d'exil, c'est une des belles joies de ce monde.

Les impressions de la matinée du retour ont modifié les projets formés au départ. Débarqué de la Corse à l'aube du jour, séparé par quelques heures seulement des neiges alpestres et de l'âpre sauvagerie de ces montagnes, pour me retrouver au blond soleil de Pise devant les palais de l'Arno, j'avais pris sans m'arrêter le chemin de Rome par Sienne, ce qui oblige de stationner trois heures à l'embranchement d'Empoli.

Pour les gens du pays, pour les étrangers mêmes, cet ancien grand marché des peuples toscans dégénéré en petite ville, puis en bourg manufacturier, puis en station de *ferrovia*, Empoli est une localité dans le genre de Tergnier ou de Vierzon : ces sortes de villages ne présentent à l'esprit que des gares malencontreuses où vous êtes condamné à perdre du temps.

Il fallut pour déjeuner se mettre en quête de l'auberge recommandée *del Sole*, qui laisse désert un palais délabré où le soleil ne pénétra jamais. L'étonnement des hôtes d'avoir à nourrir deux personnes prouvait à quel point l'antique *Emporium* est abandonnée. En face de nous un autre palais offrait la tenture héraldique de sa sombre façade; au-dessus de sa porte, un panneau d'armoirie exhibait les *balles* des Médicis : une réminiscence des édifices florentins ani-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ma un instant le vaste galetas que meublait seule la petite table où notre couvert était dressé, et comme la qualité des mets italiens donne assez vite le désir de retourner dans les rues, on abrégea la cérémonie.

Au débouché d'une rue, nous fûmes attirés par un campanile qui rappelle celui du Palais-Vieux, à Florence. L'auteur du clocher de San-Stefano s'en est inspiré; mais, pour traduire en langue de 1685 un poëme du quatorzième siècle, il a alourdi des reliefs qui restent flasques malgré leur violence. A l'angle d'une grande place de faubourg, chétivement encadrée, l'abside octogone de la *Madonna del Pozzo*, église flanquée d'un portique meublé de sculptures modernes au milieu desquelles s'ébattent les marmots du quartier, nous laissa aussi désœuvrés qu'avaient pu le faire à Saint-Étienne quelques fresques de Daniel de Volterre. Par bonheur, on revint au cœur de la ville, sans autre but que de regarder les rues.

Empoli, où des édifices déclassés font appel à des souvenirs historiques sur lesquels on s'interroge, doit sa tristesse au contraste de ces poésies avec les mécaniques d'une population manufacturière. Ce qu'on fait vivoter là profane et pourchasse ce qui a vécu. Les types industrieux, les odeurs fermentées, mariées à l'onguent des huiles de graissage, vous jettent des émanations du Nord quand vous traversez ces tribus quasi flamandes, recuites par les feux du Midi : teints bistrés où transperce la pâleur des races cloîtrées par l'industrie. En recevant au passage le souffle équivoque des corridors bruyants et profonds terminés par des portes bâtardes, en entrevoyant dans les logis des ateliers de toute sorte, car en ce pays où l'on ne vend guère les boutiques sont devenues des fabriques, je pensais que, en dehors des manufactures de poterie, on devait confectionner là bien des objets pour les cités voisines. Je me rappelais aussi les ruelles ouvrières, les maisons en gaîne de Bastia devant lesquelles, la veille encore, j'évoquais l'Italie moins infidèle alors à mes souvenirs, qu'elle ne l'était dans ce moment en pleine Toscane.

Soudain, on dépasse l'angle d'un mur; une amorce d'architecture sourit au tournant d'une voie coudée; j'accours et, des regrets d'un rêve, je passe aux joies de la réalité. C'est une place de moyenne grandeur, qu'environnent une église et des palais d'autrefois où interviennent les marbres devenus roses, et la brique dont le feu s'est apaisé. Trois siècles y sont échantillonnés; celui de Léon X est le plus jeune : la *Piazza* est entourée d'arcades, pavée de larges dalles et ornée, au centre, d'une belle fontaine avec des lions. J'avais à ma gauche l'entrée d'un petit cloître florentin du temps de l'Ammanato : il s'appuie à une collégiale dont la façade, en marbres blanc et noir alternés, rappelle San-Miniato. Six colonnes engagées, du douzième siècle, atténuent les conséquences d'une rénovation contemporaine de Benoît XIV.

Le charme d'une pareille surprise ne peut être dit, ni justifié peut-être. Une vision de tout ce que j'avais impatience de revoir en Toscane venait d'apparaître sous des formes nouvelles. Le campanile, du quatorzième siècle, s'élevait embrasé de lumière dans le ciel bleu où planaient très-haut des oiseaux blancs, criant la *primavera*.... Ce retour subit, après longue séparation, au cœur de l'Italie florentine, aurait donné lieu jadis à une belle page; mais cela ressemblerait à de la littérature : nous savons qu'il n'en faut plus.

Jusque-là bien lente, l'heure allait devenir trop rapide. Dans une chapelle de cette collégiale, on a formé une galerie des tableaux donnés par les couvents pour échapper à demi aux effets de la confiscation. Nous n'eûmes que le temps d'entrevoir une prédelle de Domenico Ghirlandajo; une *Annonciation* de Botticelli; une petite *Madone* en grisaille qui, attribuée au *Frate*, m'a semblé plutôt d'Andrea del Sarto; une *Pieta* giottesque avec *Saint François :* la *Vierge* est d'une expression sublime; un *Triptyque* de Guido de Sienne; un tableau d'*Anges* sur un fond d'azur par Botticelli; la *Vierge allaitant*, panneau siennois, de Ducci peut-être. Si vous ajoutez à ces joyaux deux bas-reliefs d'Andrea della Robbia; le bas-relief d'une *Madone*, attribué à Mino da Fiesole et qui est de Mazzolino da Panicale; enfin un chef-d'œuvre, la statue de *Saint Sébastien* par Rossellino, vous serez surpris à votre tour que cette bourgade dédaignée soit assez riche pour vous remettre en relation avec les chefs des écoles de Sienne et de Florence. Il y avait même, avoisinant une *Santa Lucia* du Giotto, un *Saint Thomas* de Jacopo d'Empoli, nouvelle connaissance pour moi. Au Baptistère attenant, que décore une cuve en marbre datée de 1447, on s'oublia devant une œuvre de Mazzolino : le *Baptême du Christ*. Jésus est soutenu par la mère divine, tandis que *Saint Jean*, qui l'a plongé dans la cuve lustrale et qui s'est agenouillé devant son Sauveur, lui baise la main. La grâce du sentiment mystique a rarement été plus pénétrante.

Le dernier à gauche des trois ou quatre palais qui font face à la *Collegiata* est entièrement revêtu de peintures à la fresque, protégées par une toiture aiguë proéminente. Entre deux arcades, près de la porte gothique, une inscription retrace la plus illustre aventure de cet édifice deux fois restauré qui remonte au treizième siècle. C'est dans ce logis qu'en 1260, après la bataille de l'Arbia, les Gibelins victorieux réunirent ce conseil célèbre où fut prise la résolution d'anéantir le boulevard des Guelfes par la destruction de Florence. Mais le vainqueur de Montaperto, qui venait de rougir l'Arbia du sang de quatre mille adversaires, prit la défense de la cité que ses armes avaient réduite. L'éloquence hardie du soldat échouant à subjuguer cette assemblée turbulente, il tira son épée, menaça les plus violents et finit par détourner les passions de cette foule. Farinata degli Uberti sauva donc Florence, d'où l'on chassa les Guelfes; mais bientôt, ceux-ci revinrent et ils en bannirent les Gibelins, qui jamais n'y sont rentrés. C'est alors que les Guelfes rasèrent le palais des Uberti, sur l'emplace-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment duquel on a élevé le Palais-Vieux. Au chant X de l'*Enfer*, l'ombre de Farinata prophétise à Dante ces événements et son exil prochain par une des factions qui ont divisé les vainqueurs : c'est un des grands épisodes du poëme. Ainsi, dans une bourgade obscure de la Toscane, vous vous heurtez aux plus dramatiques souvenirs de Florence; vous rencontrez sur une petite place les maîtres de la Renaissance à son aurore; Dante, qui en a été l'âme, vous raconte lui-même dans sa divine épopée les faits et les héros qui ont figuré sur ce théâtre.

II

Ces aubaines imprévues d'Empoli, en me rappelant de chétives cités jonchées des trésors de l'art, telles que Pistoia, Prato et certaines autres visitées autrefois, éveillèrent une curiosité ardente au sujet des localités perdues, des bourgs ignorés, des perles semées aux déserts : l'attrait des découvertes, instinct du chasseur, dirigea mes aspirations hors des chemins battus et des centres où tout le monde a passé; je me pris à glaner dans le souvenir et sur les cartes un bouquet de petites villes effacées de la mémoire des contemporains, où le temps, lui, n'a rien effacé, et qui semblent avoir été conservées sous cloche, avec les rejetons immobiles des populations évanouies.

Le matin même, j'avais passé au pied de cette corbeille de murailles qui contient mal, au versant d'une colline, les maisons quatre fois séculaires de Samminiato. L'avant-dernier an du siècle qui a préparé nos ruines, le général Bonaparte a monté cette rampe pour constater son lieu d'origine, attesté par un chanoine qui perpétuait encore là le nom d'une race qui exerça des charges en Toscane. Le jour où vers la fin du quinzième siècle un Bonaparte a descendu, devant ces fenêtres qui lui ont dit adieu, cette ruelle plongeante comme un ravin, pour courir au delà d'une mer greffer ses descendants sur des boutures corses, il ne soupçonnait guère qu'il allait, obscur, élaborer à trois siècles de distance le bouleversement de l'Europe. J'aurais voulu m'égarer dans ce village crénelé, m'enquérir du nid féodal où vécurent de longs jours, dans l'ignorance de leurs destinées, ces générations de gentilshommes campagnards.

A gauche de la voie qui monte à Sienne par le val de l'Elsa, le site escarpé de Certaldo me causa, surtout au sortir d'Empoli, un regret beaucoup plus vif. Le bourg est plus étrange, ses architectures plus imprévues; la ceinture tortueuse des fortifications avec leurs tours est d'un caprice inattendu : des poternes s'accroupissent sur des rues verticales; celles-ci montent se perdre sous les terrassements d'un château fort qui festonne, sur les nuages que le vent met en course, des faîtages inégaux, biscornus, réjouissants pour les yeux. Ce bourg à demi ruiné en 1479 par des Napolitains n'a pas été rétabli; on s'est borné, et c'est trop déjà, à restaurer la maison de brique flanquée d'un tourillon, où venait se retirer Boccace et où il mourut en 1375. On montrait jadis à Saint-Jacques la pierre de son tombeau, remplacée en 1503 par un monument où le chanoine conteur, représenté en buste, tient en guise de bréviaire son *Décameron*.

Certaldo était dépassée depuis quarante minutes lorsque sur la droite, entre deux massifs de montagnes, on vit entrer en scène à un plan lointain un mamelon arrondi dont le front est diadémé d'une couronne murale d'où surgissent, inégales et sombres, d'énormes tours. Cette apparition resta visible une minute; puis la vitesse de notre course croisa sur elle le rideau des montagnes. Tout aux regrets de Certaldo et au souvenir d'Empoli, je me promis d'aller à ce spectre d'*oppidum* féodal, et c'est ainsi que dès l'aube du lendemain, avec une voiture que me procura à Sienne l'éternel et attentif Augusto, maître d'hôtel à la locanda de l'*Aquila-Nera*, je suis allé visiter San-Gimignano.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SAN-GIMIGNANO : caractère de la campagne. — Origine de nos idées sur le paysage de style. — Le *Pompei* du moyen âge et son étrange aspect. — Histoire d'une ancienne république italienne, racontée par les monuments. — Fables et légendes. — Premières institutions. — Luttes des Gibelins et des Guelfes, des *Blancs* et des *Noirs*. — Dante à San-Gimignano. — Ère démocratique : discordes civiles. — Capulets et Montaigus. — Procès des Ardinghelli; leur supplice. — Taxes sur le clergé; anecdote. — Patronage de Florence; négociations curieuses. — Mission de Machiavel. — Décadence de cet État; sa ruine par l'usure et les impôts florentins.

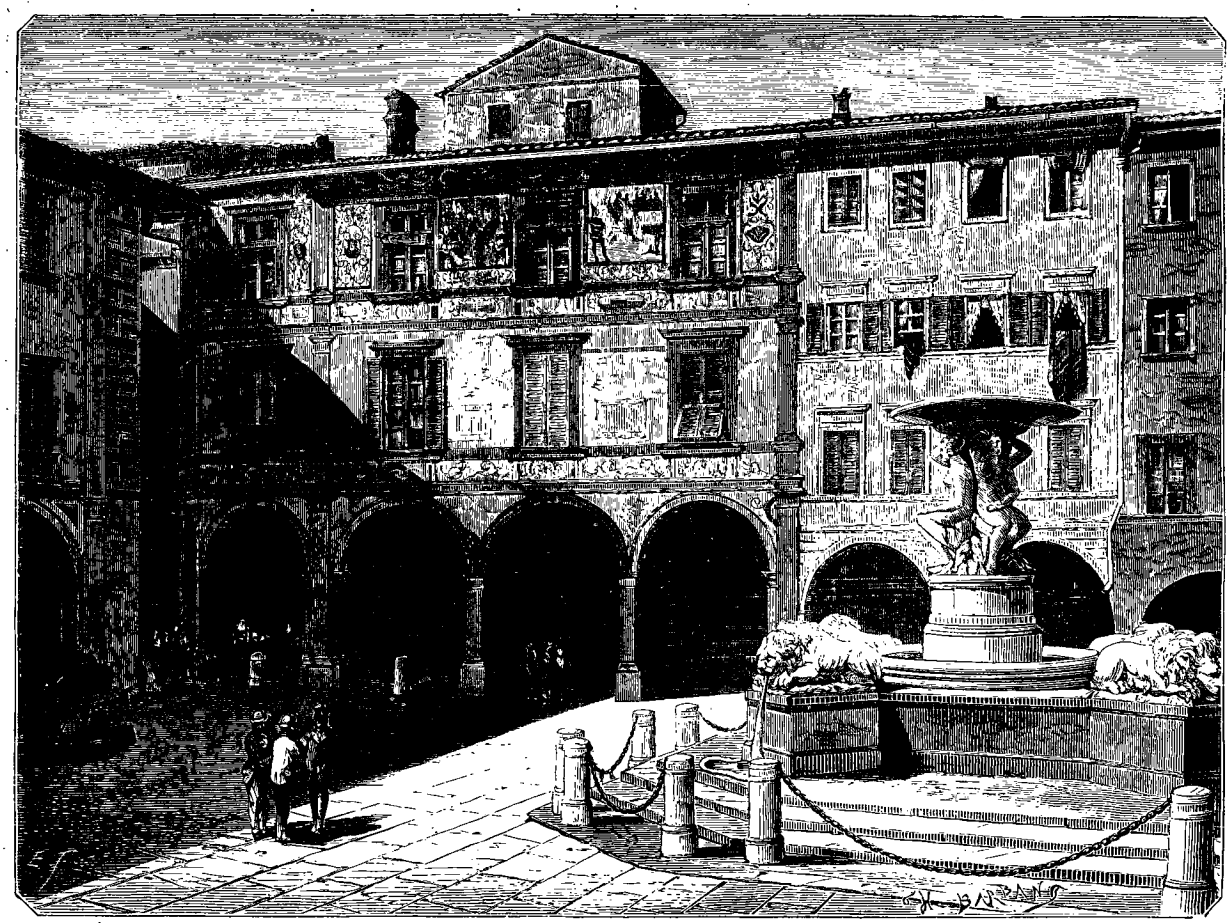
I

C'était le 19 mars. L'air était piquant, le soleil sans chaleur, la nature aussi peu avancée qu'en Lorraine ou en Champagne. Des cultures que varient des bouquets de bois assez maigres : tel est ce pays où les collines, jetées sans symétrie, n'ont pas été poussées assez haut pour creuser à leur base de profondes vallées. Les plus aigus de ces coteaux ont des créneaux et des donjons pour aigrettes; sur les croupes plus arrondies s'étalent, au milieu des troupeaux, de longues métairies, les unes âgées de plusieurs siècles, les autres imitées des premières, indice d'une grande stabilité dans les usages des exploitations. Quelques arbres élancés, comme on en voit aux miniatures des antiphonaires, un ou deux cyprès mesurant les pignons, escortent ces bâtiments pourvus d'une *loggia*, d'une tour tronquée, d'un porche, et où le jonc des toitures se broche de plantes pariétaires. Entre ces architectures champêtres et celles des châtellenies interviennent les profils de quelques monastères, forteresses par leur mur d'enceinte, habitations agrestes à cause de la ferme et des granges, avec un campanile d'église au bas duquel on devine le périmètre d'un petit cloître. D'indéfinissables souvenirs ennoblissent ces aspects qu'on a rêvés; sans les avoir vus on s'imagine les reconnaître : ils répondent en effet à une impression préexistante en nous, le sentiment du *style*. Ce sentiment, nous l'avons développé devant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les fresques des vieux maîtres inspirés de ces campagnes ; le génie rend de la sorte aux créations de la nature et des hommes la poésie qu'il en a tirée. Ces castels perchés, ces couvents agenouillés à l'orient des coteaux, mêlés dans notre mémoire aux mystères de la légende évangélique, ces appareils de ferme avec l'attirail suranné des étables ouvertes où l'on évoque la nativité de Jésus, ramènent la pensée au *Campo-Santo* de Pise, au palais Ricardi, à San-Miniato, aux églises de Rome et de l'Ombrie ; ces contrées, nous les avons connues par les révélations fidèles de l'Orgagna, de Benozzo Gozzoli, du Pérugin et des autres séraphins de la Renaissance. Voilà les souvenirs qui font rayonner sur ce théâtre respecté du temps le parfum de poésie et d'art que le mot *style* résume si mal, et fait comprendre si bien.

Après trois heures de route, dès qu'on a vu surgir à sa droite la silhouette inoubliable de San-Gimignano, il devient impossible de s'occuper d'autre chose. Comme les collines forment une ronde aux entours de cette cité et que, pour y arriver, il faut la contourner par le chevet des chaînons voisins, on la perd à tout moment, pour la retrouver sur un point imprévu avec d'autres aspects. De face, si vous tournez le



Palais public d'Empoli. — Dessin de E. Théroad, d'après une photographie.

dos à l'orient, ces tours carrées presque sans fenêtres, énormes, et d'une vétusté telle que les pierres ont redris la teinte des roches brutes, ces donjons dressés sur l'arc d'une étroite montagne y semblent embusqués pour enfourcher les nuages (voy. p. 201). Vus de profil, ils se groupent en un faisceau ; alors, hissant de la vieille enceinte et appuyés à la citadelle, ils composent avec cet ensemble un massif anguleux, fantastique et violent. Des nuées sombres arpentaient le ciel, le soleil enveloppait d'une lueur livide ce décor de mélodrame. Plus vous approchez, plus la vision devient surprenante ; vous songez à ces représentations symboliques de Bethléem et de la Jérusalem céleste, créées dans les fonds des mosaïques byzantines.

Sur les remparts, devant la porte San-Giovanni, les analogies orientales sont plus saisissantes ; mais c'est encore cet Orient où nous avons voyagé à la suite des imagiers d'autrefois : murailles basses à créneaux, donjons trapus, poternes surbaissées que des mâchicoulis festonnent, pignons surgissant au-dessus des parapets et qui laissent voir le cintre d'une porte de mosquée, clochetons parodiant des minarets.... Cette silhouette de ville d'une teinte rose, au-dessus d'une pente abrupte dont le gazon brûlé est coupé de sentiers qui serpentent ; cette découpure tendre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Empoli : Piazza e chiesa della Collegiata. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accentuée sur le ciel par ses contours aigus et par la teinte dure de quelques figuiers, de quelques cyprès versant leur ombre sur les toits; cet ensemble vivant par l'effet décoratif, mais silencieux et désert, éveille en vous une vive curiosité au moment où vous pénétrez sous l'entrée obscure de San-Gimignano, qui s'est offerte surmontée de bâtisses, comme une trouée dans le bandeau festonné de l'enceinte.

La rue large et montueuse dont cette poterne masquait la perspective étonne encore plus. Ce mur franchi, quatre siècles vous séparent du temps où nous sommes; quatre siècles : c'est l'âge des habitations les moins anciennes d'une cité bâtie ou reconstruite entre le règne de la comtesse Mathilde et l'avénement des Médicis.

II

Dans la préface de sa traduction des *Chroniques siennoises*, le duc de Dino écrivait qu'aucune ville n'a conservé davantage le cachet des temps anciens ; Massimo d'Azeglio a dit que San-Gimignano est le *Pompei* du moyen âge. La tranquille et élégante architecture du treizième siècle qui domine sans avoir perdu sa fraîcheur, ces tours accolées comme des glaives au flanc des palais, la multiplicité des édifices nobles et une sorte d'égalité somptuaire qui dut en régler les dimensions : tout fait pressentir que cette place forte de trois mille âmes, juchée sur un double mamelon, a une grande histoire; tout dénote une vie politique vivement maintenue.

Les chroniques de San-Gimignano sont en effet des plus curieuses : la *Terre*, comme ils l'appellent, a été une république indépendante où les castes se sont entre-dévorées, où le peuple devenu riche a acquis l'orgueil qui fait éclore le beau sous diverses formes. Dans cette capitale sans provinces, les édifices racontent, inséparables de la légende locale qu'ils rehaussent et qui leur doit un double intérêt, les institutions, les bouleversements, les œuvres, enfin la ruine d'une vraie nation, démocratiquement organisée au milieu des luttes féodales. Vous embrassez d'un coup d'œil, dans cet espace restreint admirablement meublé, un tableau des républiques italiennes au moyen âge, telles qu'elles furent, imitées les unes des autres, à Pérouse, à Florence, à Sienne et partout.

Ainsi que la plupart des cités du monde latin, San-Gimignano s'est fait une généalogie dans l'histoire romaine : deux jeunes patriciens du parti de Catilina, deux frères, Mucius et Sylvius, échappés au désastre de Pistoie, se réfugient dans la Valdelsa et se construisent chacun un château sur les mamelons d'une montagne. Plus tard, Didier dernier roi de Lombardie retiré dans le castel de Sylvius, que Narsès avait converti en bourgade entourée de murs, édifie une seconde enceinte et un magnifique palais où bientôt Charlemagne devait recevoir une hospitalité qu'il récompensa par de beaux priviléges..... Aucune de ces traditions n'est confirmée; c'est au nom primitif de cette seigneurie jadis appelée *Sylvia*, non à cause de Sylvius, mais parce que des bois l'entouraient, qu'il faut demander l'origine de notre ville qui a porté aussi le surnom de *Castel-Fiorito*.

Tandis que la campagne était ravagée par Totila et non, comme on l'a écrit, par Attila qui ne s'est point approché de ces contrées, les troupes du roi des Ostrogoths, grâce à un miracle obtenu par saint Géminien, évêque de Modène, passèrent devant sa métropole sans la voir. Parvenu bien au delà, Totila reconnut derrière lui Modène et fut si étonné du prodige, qu'il ne revint point sur ses pas. Cet événement donna une grande renommée au saint évêque; la crainte des barbares plaça sous son invocation plusieurs églises, et c'est ainsi qu'à la fin du sixième siècle, dans le vallon de l'Elsa, il en fut élevé une qui, protégée par des bois, défendue par sa situation escarpée et par des murailles, attira dans l'enceinte confiée à la protection de saint Géminien des familles rustiques qui fuyaient devant les invasions.

On ne possède avant le dixième siècle aucun document sur San-Gimignano que les empereurs avaient annexée à l'apanage de l'église de Volterra. Le lien de ces provinces avec l'empire fut dénoué par la donation de la comtesse Mathilde; quant à la suprématie directe de Volterra, les *Gimignanesi* la battirent en brèche de 1108 à 1199 où, réserve faite des redevances féodales, ils parvinrent à la secouer. Ils s'organisèrent donc en commune indépendante et élurent des consuls; puis, à l'imitation des Florentins, ils préposèrent à l'administration judiciaire un podestat étranger au pays. Le premier fut Maghinardo Malevolti, de Sienne.

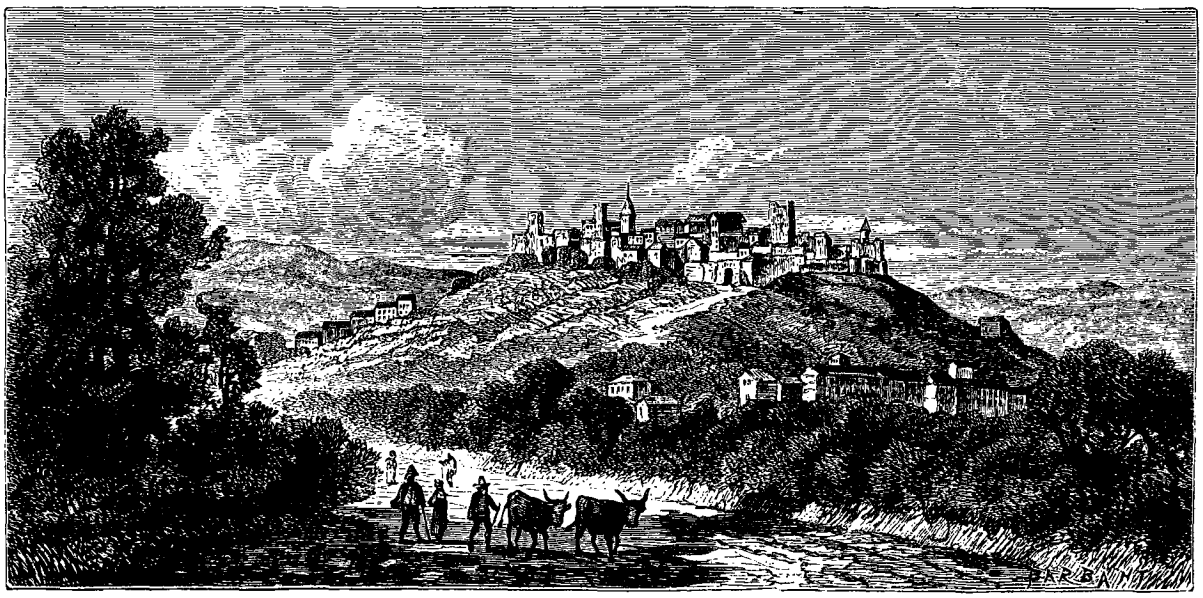
A partir de ce moment, ce petit État de dix mille âmes, dont la population s'était accrue de moitié en 1350, travaille à s'affranchir de la suzeraineté féodale de Volterra et à conquérir les terres, les châteaux d'alentour. Enrichis par l'agriculture, par leurs troupeaux, par les produits manufacturés de la laine, et enrichis d'autant plus que leur constitution rigide, imposant l'économie aux particuliers, réservait pour la chose publique toutes les magnificences du luxe, les Gimignanesi purent traverser, tout en s'égorgeant de temps à autre, les terribles querelles du pape et des empereurs, sans que les progrès de leur fortune en aient été arrêtés. A la mort de Frédéric II, les gibelins sont chassés de la ville et une Commune guelfe établit le régime populaire. Après la bataille de Montaperto qui rend la victoire aux gibelins, les guelfes de San-Gimignano vont à leur tour en exil. Mais, en 1266, Charles d'Anjou chef du parti guelfe ayant défait Manfred, le peuple de San-Gimignano rappelle au gouvernement les adversaires des gibelins.

L'an 1276 marque l'apogée de la grandeur politique du pays; cette période se prolongea, menacée, près d'un siècle encore : c'est de la fin du douzième à cette époque qu'a été construite presque en entier la ville

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui est sous nos yeux. En ces glorieux temps, San-Gimignano, qui avait déjà produit des poëtes, des jurisconsultes, des hommes d'État, fut choisie par Sienne et Florence pour arbitre de leurs différends, et envoya à cette occasion au pape Innocent V et à Charles d'Anjou des ambassadeurs pour débattre les intérêts de la ligue guelfe. Plus tard, à l'instigation de Martin IV, San-Gimignano passa au parti de l'empereur; les Siennois envoyèrent l'illustre Salvani en ambassade à cette république, dont le roi Charles II de Sicile devait peu d'années après solliciter le secours. Enfin, pour inviter la ville, qui avait certains griefs contre les Florentins, à se réconcilier et à se faire représenter par ses syndics à la prochaine assemblée de la ligue toscane, Florence envoya en députation à San-Gimignano le plus autorisé de ses diplomates, le plus grand citoyen qu'elle eût eu. Le 8 mai 1299, Dante Alighieri vint plaider cette cause au conseil en la présence du podestat Mino de' Tolomei.

Ce n'est pas sans peine que la Commune parvenait à réduire les barons au gouvernement populaire : à chaque victoire des gibelins, les puissants avec leur clientèle recommençaient la lutte; ils combattaient contre les seigneurs du parti opposé, les uns et les autres fomentant parfois des alliances au dehors. Quand la querelle des Blancs et des Noirs vint décomposer les partis anciens en factions, les quartiers, les rues devinrent des champs de bataille, et les maisons des forteresses. Ces dissensions, à San-Gimignano, ont été violentes; les édifices crénelés en retracent partout le souvenir et perpétuent le nom des adversaires. Dès la fin du treizième siècle, les Salvucci, gibelins, entrent en lutte contre les Pellari,



Cortaldo. — Dessin de F. Niederhaüsem Kœchlin, d'après un croquis.

guelfes; — en 1319, Tribaldo et Fusco Baroncetti prennent les armes contre la Commune : ils sont bannis. — L'entreprise de Gentile Buondelmonte contre le podestat Ranieri Trevio va faire pressentir dès 1321 le danger de ces ambitions pour l'indépendance du pays. Le rebelle ayant été chassé invoque l'arbitrage de Florence, qui casse l'arrêt du podestat, citoyen florentin, et Gentile rentre à San-Gimignano avec une indemnité.

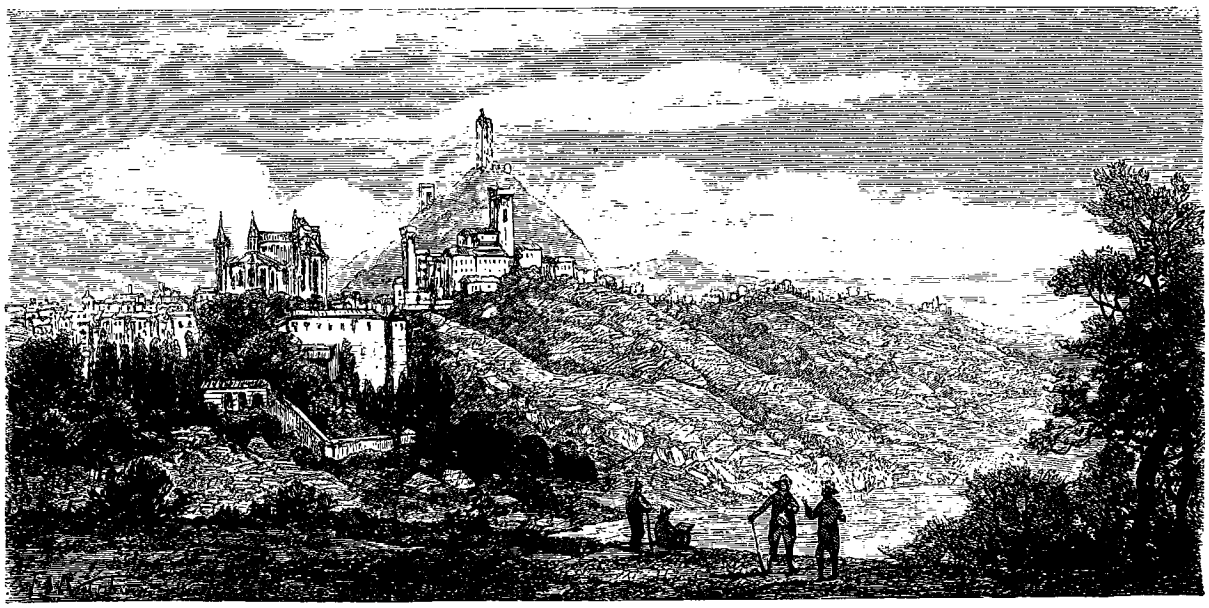
Bientôt éclatèrent les discordes soulevées par la famille des Ardinghelli, appuyée sur une portion de la noblesse. Guelfes d'abord et, vers 1324, chefs du parti des Blancs, nous les voyons traités de gibelins par les chroniqueurs, parce que leur but était de renverser la Commune, guelfe de tradition, et de recouvrer la possession du gouvernement. Ils lèvent l'étendard en 1325 et sont bannis; réintégrés en 1331, ils se font chasser six ans après et ils rentrent à l'intercession de Florence, pour rallumer la guerre et se faire bannir dans la même année. En 1342, ils ourdissent du dehors une conspiration, rassemblent des troupes et tentent d'enlever San-Gimignano par surprise. On les condamne avec leurs adhérents à un bannissement perpétuel. L'année d'après, nouvelle attaque : ils sont condamnés à mort et Florence confirme l'arrêt. Mais, par les influences étrangères échappés au supplice, ils sont absous et rappelés en 1349. Alors la Commune, que peu à peu Florence a subordonnée à la faveur de ces menées politiques, est laissée en repos; mais les barons en concurrence pour les charges se mettent à lutter entre eux : les Salvucci contre les seigneurs de Picchena; Rosso de' Rossi pour s'emparer du château della Pietra, etc.... A ces rixes qui ensanglantaient les rues prenaient part les autres familles devenues rivales : les Vannelli, les Montigiani, les Cepparelli, les Chiarenti, les Nerucci, les Lupi, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ridolfi, les Pellari; les Franzesi qui se targuaient de remonter aux preux de Charlemagne; les Bonnacorsi, les Ficarelli, les Paltoncini, les Cugnanesi, les Montaguto, les Mantellini qui, dès le douzième siècle, avaient dressé leur tour en face de la collégiale, où elle est encore. Pour rentrer aux affaires, ces républicains appelaient l'étranger contre leur patrie qu'ils cherchaient à vendre pour la gouverner sous cette protection et faire partie du conseil des IX, ministère dirigeant des affaires de l'État. La peste de 1348, qui enleva trois cinquièmes de la population toscane, atteignit si cruellement San-Gimignano qu'elle ne put fournir à la ligue que vingt-quatre fantassins avec un capitaine : Rossellino Ardinghelli.

Une trêve s'était conclue par l'autorité de Florence et tous les exilés étaient rentrés, lorsque les Ardinghelli crurent trouver dans le traité une clause défavorable pour eux et meilleure aux Salvucci non moins redoutables comme puissance et clientèle. Les uns veulent abolir cette clause, les autres la défendent; des rixes recommencent et les Florentins sont obligés d'envoyer trois cents cavaliers pour rétablir la paix. En dépit de la Commune, l'article, cause du discord, est retiré.

Sur ces entrefaites, un certain Ilario du parti des Ardinghelli frappa dans un moment de colère, en la présence de Rossellino Ardinghelli, Michele di Pietro, un des IX, de lignée plébéienne. Les Salvucci prétendirent que Rossellino était complice de cet outrage et firent destituer Altoviti, capitaine du peuple, sous ce prétexte qu'il n'avait pas exercé sur l'Ardinghelli les rigueurs de la loi contre tout noble qui insulte un plébéien. Ils le firent remplacer par Benoît Strozzi leur homme lige, à qui ils persuadèrent que



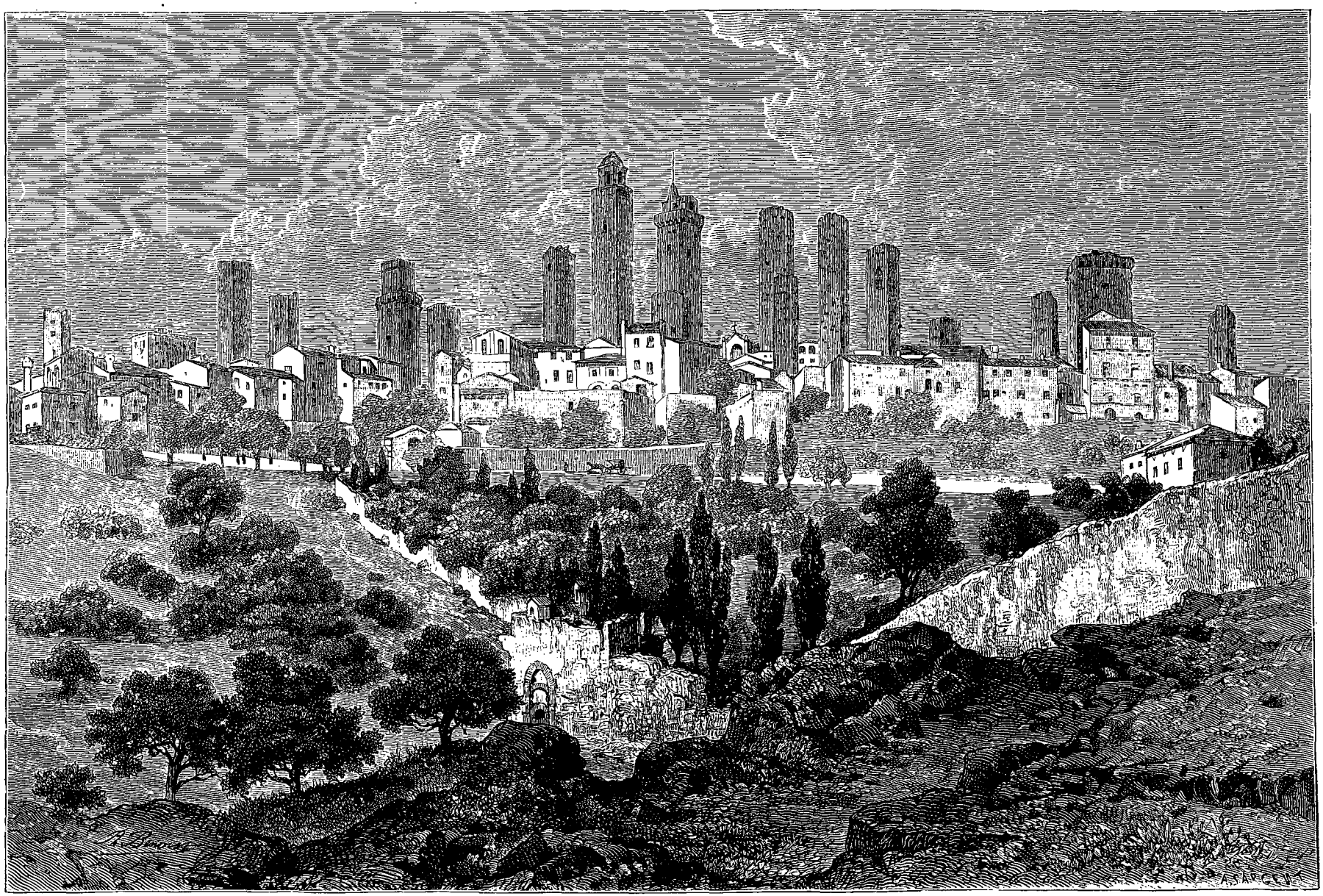
Samminiato. — Dessin de F. Niederhausem-Kœchlin, d'après un croquis.

les frères Ardinghelli, d'accord avec son prédécesseur, conspiraient une révolution dans l'État et le massacre de leurs adversaires. Rossellino et Primerano furent arrêtés le 1er août 1352 et un procès criminel fut entamé. A cette nouvelle, la république florentine ordonna à Strozzi, sujet florentin, de remettre en liberté ces gentilshommes en grand crédit et d'une haute valeur, ainsi que Angelo Bartoli supposé leur complice. Mais dans l'intervalle, à l'instigation des Salvucci, les trois accusés avaient été décapités le 19 du mois au bas du grand escalier du palais.

Cette iniquité eut des suites terribles : les Ardinghelli avec leurs adhérents et les sires de Picchena jurèrent de tirer vengeance des Salvucci. S'étant donc réunis sous les murs avec Picchinesi et les Rossi de Florence, introduits par leurs consorts à la porte Quercecchio, ils assaillirent sur la place, en face même de la Commune, le palais des Salvucci et, après longue bataille ayant pillé aussi leurs partisans, ils le mirent à sac et à feu, après quoi ils chassèrent de Saint-Géminien les vaincus. Alors les deux partis intriguèrent par leurs orateurs à Florence : ceux-ci pour la levée du ban, ceux-là pour qu'il fût maintenu et, après longs délais, Florence envoya pour réintégrer les Salvucci des troupes auxquelles les Ardinghelli, arbitres de la *Terre*, fermèrent les portes « *in fuccia* », dit le chroniqueur. Mais les Sangéminiens, effrayés des conséquences de cette témérité, contraignirent les Ardinghelli à faire leur soumission.

Le commerce avait beaucoup pâti : épuisée par des guerres avec ses voisins, par les discordes intestines et par des entreprises coûteuses où ne pouvait suffire la Commune, San-Gimignano qui, durant l'ère de prospérité, avait favorisé dans ses murs l'établissement d'un grand nombre de monastères trouvait en eux une cause de gêne; car enrichis par les dons des habi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



San-Gimignano. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une aquarelle de M. Doussault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tants ils n'avaient pas tardé à posséder une notable portion de la Terre. Les impôts s'en trouvant réduits d'autant, la ville n'eut plus assez de revenus pour payer les gros intérêts des capitaux par elle empruntés à des banquiers florentins qui tenaient à la fois leur comptoir et le gouvernement. En 1366, les IX se virent donc contraints d'imposer une taxe sur les biens ecclésiastiques.

La résistance du clergé donna lieu à un fait comique. Les plus riches, les privilégiés furent les plus récalcitrants : les augustins, les olivétains se mirent à la tête de la résistance; l'arbitrage de la seigneurie de Florence échoua, et les deux partis arrivèrent à une inconciliable irritation. Un peintre illustre de Sienne, Bartolo di Fredi, qui a laissé à la collégiale des fresques dont il sera parlé, se trouvait en ce moment à San-Gimignano : le conseil des IX le fit appeler et, pour un prix de dix livres, lui commanda de peindre dans la Grand-salle du palais public deux religieux, l'un en robe de moine augustin, l'autre en habit du Montoliveto, et de signaler au bas par écrit leur avarice envers la Commune, pour que le souvenir en fût perpétuel. Effrayés de penser que leurs ordres resteraient stigmatisés par un pinceau renommé, les augustins et les olivétains consentirent à la taxe; ils furent suivis par les autres couvents. En un pays où l'art serait sans autorité, qui s'aviserait d'un pareil expédient?

Jusqu'alors, pourtant, dans une ville de luxe pleine de chefs-d'œuvre, en dépit des contagions et de la peste de 1348 la pratique de la médecine était inconnue. C'est seulement en 1358 que la Commune fit venir un médecin et un chirurgien : le premier eut cent florins de traitement, le second trente-six. Ils devaient n'exiger des malades que quatre sous par visite.

Pour sauver la République au milieu de ce siècle, il aurait fallu de plus habiles esculapes : sa brillante carrière qui avait duré cent cinquante-trois ans venait de finir. Obéré de dettes, pressé par les usuriers florentins, écrasé par ses discordes, le gouvernement de San-Gimignano ne pouvait plus solder assez de milices pour imposer la paix : la haine et l'envie avaient enfanté la ruine. La dernière lutte des Salvucci et des Ardinghelli, attisée et soutenue par la clientèle des deux plus grands noms de San-Gimignano, amena le dénoûment fatal : ces derniers, dans un moment où la balance ne penchait pas de leur côté, soutinrent au conseil la proposition de céder la terre de San-Gimignano à la république de Florence. Les Gimignanesi demandèrent donc à leurs anciens alliés de leur ouvrir les bras et de les recevoir comme fils. Cette solution était préparée et attendue : toutefois la seigneurie florentine délibéra avec gravité, et l'acceptation ne fut votée qu'à la majorité d'*une seule fève noire*.

L'État de San-Gimignano, alors, scella du grand sceau de cire verte et envoya un parchemin laissé en blanc : c'était s'en remettre pour les conditions du pacte à la générosité de Florence. Non moins courtoise, la seigneurie accusa réception en traçant deux croix en tête de la feuille de vélin et retourna aux Gimignanesi deux parchemins en blanc, leur conférant la faculté de dicter les articles de leur engagement. Ce fait eu lieu en 1353. Florence n'attenta point à la forme républicaine de ce gouvernement, calqué d'ailleurs sur le sien, et la capitale continua d'y envoyer des podestats. La Terre garda sa Commune, sa magistrature et les costumes magnifiques de soie et de pourpre qui donnaient à leur représentation une majesté imposante pour les étrangers admis aux séances de la Grand-salle. Cette pompe y fut maintenue jusqu'à la fin du siècle passé.

Au début, tout alla bien : la ligue de Toscane vint tenir ses assises à San-Gimignano; la Commune continuait à embellir la ville. En 1407, elle fit établir par Lucca Bondi de Cortone la première horloge publique. Lors de la peste de 1450, le podestat Piero Mancini ayant proposé au conseil d'empêcher de pénétrer dans la ville, où l'air était resté pur, les étrangers provenant des pays infestés, le peuple et le conseil votèrent à l'unanimité qu'on accorderait sur leurs terres asile à tous les étrangers et voisins, sans restriction aucune. On ne citerait pas, dans le moyen âge, un autre exemple d'une si vaillante générosité. Les grands de Florence vinrent donc se réfugier à San-Gimignano qui mit un vaste palais à leur disposition. Parmi ces hôtes nous remarquons des Brunelleschi, des Lapi; Lorenzo Capponi, un des ancêtres de l'auteur de l'*Histoire de Florence;* Bernardo et Piero de' Medici; Ludovico Galileo Galilei, vieux nom destiné à devenir bien illustre. San-Gimignano avait offert l'hospitalité au grand Cosme, le *pater patriæ;* mais il avait accepté déjà un asile à Volterra. Un demi-siècle après, San-Gimignano rendit de grands honneurs à l'illustre Machiavel, commissaire-délégué du gouvernement pour établir une de ces milices nationales destinées à remplacer les mercenaires.

A ce moment-là, les munificences de la Commune, celles qui fêtaient de temps à autre les Médicis fidèlement aimés, étaient devenues bien méritoires. Depuis cinquante ans, la courtoise Florence dirigée par les nababs *del cambio* et aux prises avec des nécessités pressurait cruellement les Gimignanesi. Dès 1374, les Florentins avaient ordonné, en dépit des censures de Rome, qu'on vendît les biens des églises et des couvents : une transaction intervint; le clergé les conserva en versant une taxe de deux cent cinquante mille florins d'or. Les impôts devinrent si lourds que la misère pénétra dans la ville et, avec elle, le vol, l'homicide et les maux de toute sorte. Cet État jadis prospère était réduit à cette situation vers 1530, lorsque la république florentine succomba. Cent soixante ans après, la terre abandonnée de San-Gimignano ne dépassait pas trois mille trois cent cinquante âmes. C'est cet abandon même qui a conservé intact le théâtre de cette république : on n'a rien eu à transformer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour héberger des générations nouvelles, et la majesté des nécropoles a couronné la grandeur de ce petit peuple éteint.

Telle est la ville, profondément ignorée des Italiens mêmes, où nous entrâmes un matin, le jour de saint Joseph, et tandis que, des remparts à la Grand-place, nous parcourions des quartiers où la circulation désœuvrée d'une fête ne se remarquait même pas, nous étions saisis par le style imposant de cet *oppidum* des âges féodaux; nous contemplions avec un respect involontaire ce passé muet pour nous à ce moment, mais qui seul était encore debout.

CHAPITRE TROISIÈME.

La *Cisterna* et les palais de la place. — Rencontre inattendue à la *locanda* Giusti. — Privilége singulier des franciscains; leur popularité. — La *Rognosa* et le palais des podestats. — Tragique aventure des Montagutolo. — Origine, description du Palais public. — La Grand-salle et sa galerie de tableaux : Lippo Memmi, Benozzo Gozzoli, etc....

I

La rue où les chevaux s'étaient engagés parut si intéressante que, pour mieux voir dans tous les sens, nous fîmes rabattre la capote de la calèche. Contre le mur de la porte Saint-Jean, en regard de la ville et au-dessus du cintre, le quatorzième siècle avait peint à la fresque une *Madone* qui acquit le renom d'opérer des miracles. On jugea donc à propos, au temps de Savonarole, d'emprisonner cette peinture dans une petite église juchée sur un grand arc au-dessus de la poterne. Par malheur, le motif de cet oratoire qui s'appelle la Madonna *dei Lumi* a été restauré, en 1582 hélas! par Lorenzo Ciardi.

A l'extrémité de la rue on passe sous une autre arche, reste, dit-on, d'une porte appartenant à une enceinte antérieure, ce qui aurait réduit la cité à de bien étroites dimensions. Les tours qui désignent les palais de la noblesse sont à peu près toutes dans ce périmètre peu étendu où nous pénétrâmes par une place irrégulière, montueuse, entourée de palais dans le goût florentin avec de fins profils et décorée, au centre, d'une citerne publique construite en 1273, agrandie en 1346 par le podestat Malevolti dont elle porte les armoiries, et restaurée assez mal il y a vingt-cinq ans. L'architrave et les robustes pilastres qui la portent font partie de la construction primitive. Cette citerne qui a donné son nom à la *Piazza* témoigne de la rareté de l'eau dans un bourg dressé sur un escarpement : comme elle contient cent mille litres, on y avait ajusté jadis une grande auge de pierre pour le service des incendies. L'eau était puisée avec des brocs de terre cuite dont s'approvisionnaient à cette intention quelques particuliers du voisinage auxquels, en cas de perte, on les payait deux sous et quatre deniers. Les *Comptes de la ville* relatent que dans un incendie de 1392, sur 155 brocs brisés, 58 appartenaient au même citoyen. La *Cisterna* est d'un bel effet sur cette place trapézoïde, de niveau inégal, bordée de palais en brique rose et en pierre d'une teinte chinée, parmi lesquels j'ai noté l'ancien palais de la prévôté, des plus antiques et d'une sévère simplicité, avoisiné d'une demeure plus élégante où réside la famille Borgheresi. En face est le palais plus grave des Cortesi; mais la tour énorme qui le surmonte et s'élève sur la place est un ancien donjon des Paltoncini qui en possédaient deux : l'autre est tombé en 1822.

Cette place confine à celle de la *Collegiata*, improprement appelée aujourd'hui *del Duomo*. C'est là que se trouve l'unique *locanda* de la ville, adossée au palais du Peuple, en face de l'ancienne résidence des Salvucci et formant angle droit avec les degrés, avec la façade modernisée de la Collégiale placée en regard du palais de l'Horloge, ancien Podestat. Les grandes tours qui s'élancent dans le ciel rendent plus saisissant le premier aspect du *Forum* de San-Gimignano.

Tandis que la bonne Mme Giusti, *padrona* du lieu, faisait préparer notre déjeuner, la fille de la maison survint avec le registre des voyageurs où elle nous pria de nous inscrire. Le plus récent *forestiere* hébergé dans cette *locanda* où nous arrivions le 19 mars l'avait quittée le 18 octobre.... En rebroussant quelques feuillets je relevai le nom d'un artiste, Charles Doussault, dont j'avais perdu la trace depuis vingt-cinq ans. Élève des Devéria, ayant passé sa vie dans l'intimité de Rossini, des grands talents de notre époque, et lié avec des princes orientaux de toutes les couleurs, Doussault est sujet à des disparitions prolongées : il lui prend fantaisie d'aller dessiner les sites, les monuments de l'Afrique, de l'Asie Mineure, de l'Égypte ou de l'Inde. Autrefois, on se demandait périodiquement dans notre monde ce qu'était devenu Doussault. Nul n'en savait rien; nous n'y pensions plus, et voilà qu'un beau soir il entrait avec sa gaieté tranquille, un carton sous le bras et il exhibait, en le racontant, un énorme voyage aux antipodes, sur le ton d'un flâneur qui revient de la banlieue.

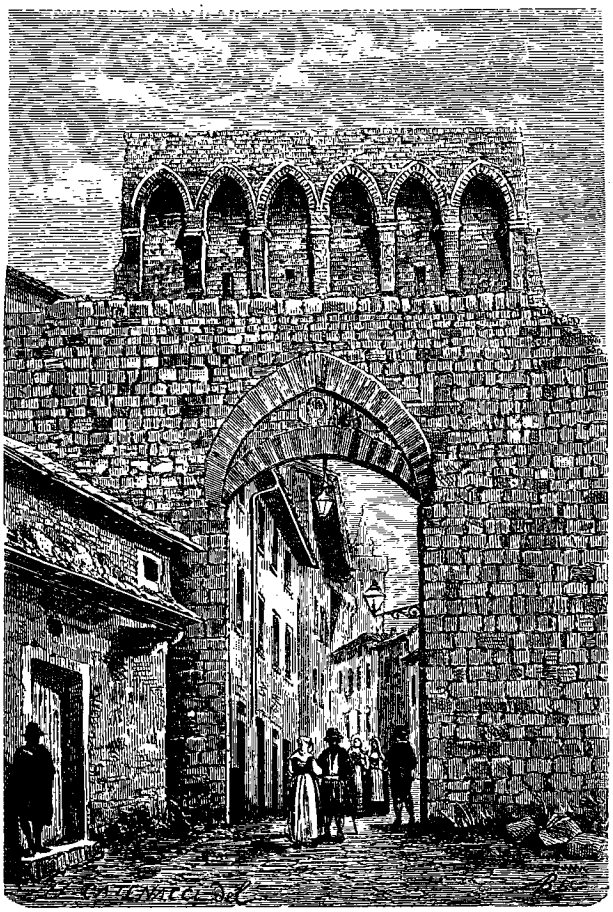
Doussault ayant stationné ici, je me décidai à étudier San-Gimignano par la certitude d'avoir des dessins à publier. « Je finirai bien par le rencontrer, » pensais-je. De retour à Paris, chez mes éditeurs dont la maison joint à tant d'autres mérites celui d'être pour les voyageurs un caravanserail, il s'est trouvé que c'est Doussault qui m'attendait.

Nos premiers pas s'étaient dirigés vers la *Collegiata*, défigurée au dehors par des degrés et une façade du dix-huitième siècle; mais il fut impossible d'y rester tant elle était encombrée de populaire. Un franciscain y déclamait en chaire le panégyrique de saint Joseph. De temps en temps, il provoquait les risées de son auditoire et soudain le bouleversait par des cris formidables. « *Ha ben gridato!* » s'entre-disaient avec admiration les *contadini*. Ces bons pères ont à cœur de justifier la popularité qui entoure ici tout ce qui remonte à saint François, depuis 1227 où le premier couvent fut établi *Via di Quercecchio*, peu d'années

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

après une visite du saint fondateur. La Commune donna en 1242 des terres aux franciscains hors la porte Saint-Jean; le peuple les choisissait pour ambassadeurs, pour arbitres, pour chanceliers; ils avaient la direction spirituelle des clarisses, leurs voisines; les prieurs, gonfaloniers et capitaines rendirent à l'ordre les plus grands honneurs quand on y tint en 1499 le chapitre général.

Dès longtemps les franciscains avaient acquis de grands priviléges; nous en relèverons un fort étrange : le droit d'absoudre de ses crimes tout voleur du pays qui ferait restitution, non aux parties lésées, mais au couvent. Cosme Ier ayant en 1553 réuni ce monastère aux fortifications, l'église de Saint-Jean de Jérusalem fut assignée aux religieux. Héritiers de la faveur attachée au nom de saint François d'Assise, les capucins, établis dès 1587 hors de la porte San-Matteo et pour qui on fit l'église du Saint-Esprit dédiée en 1599, les capucins de San-Gimignano, qui avaient en 1623 pour père gardien le cardinal Antonio Barberini, frère d'Urbain VIII, ont été l'objet d'une si constante faveur que, supprimés par la révolution, ils furent rétablis en 1821 sur les instances du peuple et que, renvoyés naguère par la révolution italienne, ils ont été de nouveau rappelés par le peuple.



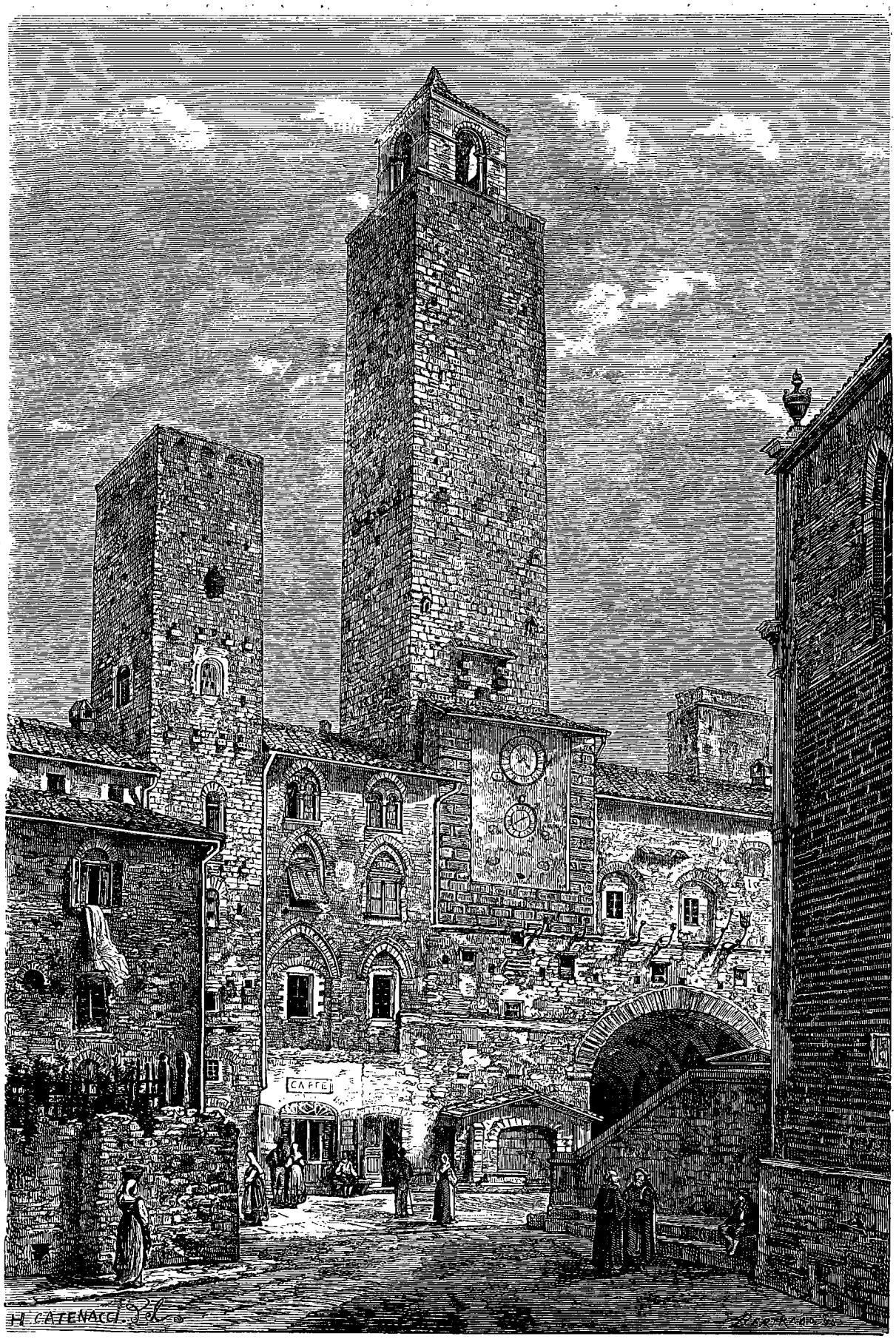
Porta San-Matteo. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Pendant que la population de cette cité guerrière où la houlette a remplacé le glaive écoutait prêcher son ami, nous examinâmes le palais dit de l'*Horloge*, résidence des podestats dès la fin du treizième siècle. Auparavant, leurs séances se tenaient chez les Ardinghelli, ou chez les Paltoncini à la Cisterna. Deux choses donnent à ce palais un caractère étrange : — sa tour aiguë haute de cinquante et un mètres (on l'appelle la *Rognosa*, antérieure au palais elle a dû faire partie de la maison des Mantellini); — et une salle basse, profonde, obscure, voûtée et entourée de gradins, où l'on pénètre librement par un énorme *portone* qui dessine le pourtour surbaissé de la voûte et s'ouvre sur la place. Cette espèce de caverne n'a jamais été fermée par une porte : quelques-uns prétendent qu'on y rendait la justice. La maison de l'*Horloge* où jadis la Commune tint ses assemblées a été agrandie et haussée en 1337 d'une *loggia* dont les arcades sont aujourd'hui remplies, et où les magistrats prenaient investiture des charges de la ville. Antonio Bazzi (et non Razzi), dit le *Sodoma* (sobriquet infligé par la coterie de Vasari au plus éminent disciple de Raphaël), le Sodoma a peint dans cette *loggia* au prix de dix florins, à partir du 2 juillet 1503 (avant d'aller à Rome par conséquent), une *Madone* entourée de *Saint Géminien*, *Saint Louis* et *Saint Christophe*. De cet ouvrage, qui serait si curieux à cette heure, il n'est resté que deux *Anges* d'un dessin exquis.

Entre la *Rognosa* et une autre tour plus ancienne peut-être, est étranglée une étroite maison à croisées ogivales qui a dû faire partie de l'ancien podestat et qui offre cette particularité d'avoir été surélevée de deux étages vers 1340, ce qui place au premier la *loggia*, qu'on a fermée. Cette *casa*, devenue un café comme la suivante, n'aurait pu être haussée si elle avait appartenu à des particuliers. La Commune réglait avec un despotisme absolu le nombre des étages et des chambres, ainsi que l'élévation des tours et la largeur des palais. Dans l'éventualité des combats de rue et de l'assaut des maisons, il convenait de maintenir l'égalité des armes défensives et offensives : un palais pouvait devenir l'une ou l'autre.

Lorsque, sous le régime florentin, la Commune n'était plus souveraine, les podestats vinrent s'installer à côté de l'église dans le nouveau palais du Peuple, l'ancien fut transformé en une résidence à l'usage des étrangers de marque ainsi que des officiers de l'État lors de leur rentrée en charge. Pendant les pestes de 1420 et de 1464, ce palais hébergea Domenico Capponi et Lucca Pitti. Il fut affecté ensuite à la chancellerie, aux écoles publiques organisées dès 1279 et qui comprirent une université, fondée par Domenico Mainardi. La corporation des métiers de la laine y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ancien Podestat et la Rognosa. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tint ses séances; enfin, dès 1537, le grand salon servit de théâtre et l'hôtel devint de bonne heure ce qu'il est actuellement : la salle de spectacle.

Situé à gauche de la place, entre la Collégiale et l'*Orologio*, le *Palazzo del Commune*, ou *del Popolo*, ou *del Nuovo podestà*, fut bâti en 1288, quand le peuple sangéminien dans sa toute-puissance voulut que ses conseils et ses représentants eussent une résidence imposante. En 1323, les IX qui, à la suite de certains démêlés avec le chapitre, avaient renoncé à employer pour leurs convocations la cloche de l'église et porté leurs campènes à la tour des Mantinelli, voulurent doter la Commune d'une tour seigneuriale surpassant toutes les autres. Elle a plus de cinquante-trois mètres; ils y mirent trois cloches dont la plus grosse, datée de 1328, a été fondue par les frères Ricciardo et Francesco, de Florence, qui l'ont ornée de bas-reliefs curieux.

Une aventure tragique a facilité l'achèvement de cette tour et l'agrandissement du palais. A trois milles du *Castel-fiorito*, sur la route de Colle s'élevait le donjon des seigneurs de Montagutolo relevant en arrière-fief de la Commune et, comme tels, astreints en vertu des lois par elle établies à posséder un palais avec une tour dans la cité de San-Gimignano. Cette obligation pesait sur tous les tenanciers des seigneuries de cette république, et les dimensions, la distribution intérieure même de ces palais étaient également imposées aux propriétaires. Vers ce temps-là, le fils de Robert de' Montagutolo ayant été injurié par sa mère en fut si outré qu'il se jeta par la fenêtre. A la vue de son enfant mort, le père poignarda sa femme et la lança dans les fossés par la même fenêtre. Alors la Commune confisqua les biens, courut bannière déployée prendre le castel qu'elle jeta à terre; puis elle vendit les domaines aux Salvucci et s'adjugea le palais avec la tour des Montagutoli, enclavés dans le nouveau palais *del Commune*. L'immeuble, dès lors, s'étendit d'un côté jusqu'au palais des Cugnanesi; de l'autre jusqu'au mur du *Castel-vecchio*.

Posée en regard de la place et élevée sur un grand arc au-dessous duquel on passe, cette énorme tour en pierre de taille a ses étages marqués par des fenêtres et est surmontée d'une galerie sous laquelle règnent alignés des trous à corbeaux sur de petites consoles. De nombreux écussons armoriés décorent la tour en vertu d'une ordonnance des IX imposant à tous les chefs des familles nobles une taxe de trois cents livres, en récompense de laquelle ils auront le privilége d'apposer leurs armes sur la face antérieure du donjon. La cour du palais, qui contient les armes des podestats, des bas-reliefs et une charmante petite fresque, conserve un grand puits édifié en 1360 autour duquel s'élève un monumental escalier : le tout fait songer à la cour du *Bargello* de Florence. Ces cours qu'assombrissent de hautes murailles, et dont l'ornementation héraldique est d'une élégance austère, éveillent dans la pensée de tragiques apparitions, évocations justifiées ici par l'histoire. Sur ces dalles, au pied de cet escalier où devant nous deux capucins échangeaient de pacifiques entretiens et des prises de tabac, s'est dénoué un épisode raconté plus haut des rivalités entre les anciennes familles : c'est là que sont tombées les têtes d'Angelo Bartoli et des frères Ardinghelli.

L'étage supérieur du palais était consacré à la justice; il contenait le *pretorio*, communiquant à une *loggia* qui existe encore : on y accédait par le grand escalier de la cour. Quant à la Grand-salle où les IX tenaient conseil et où avaient lieu les séances du peuple, on y monte directement de la *Piazza* par un perron extérieur assez élevé. Ce salon d'honneur qui embrasse tout l'étage inférieur est vaste, délabré, mais il a gardé son caractère. C'est la seule pièce qui soit à visiter : la dernière révolution, qui l'a enrichie des dépouilles monastiques, en a fait un musée.

II

Nous touchons à un point où le lecteur verra se déployer sous une forme incomparable la grandeur, nous pourrions dire : la majesté de cette étrange petite république où se dépeignent toutes celles de la Toscane.

Autrefois, les fastes de son histoire étaient peintes sur les parois de la grande salle du Conseil : il n'en reste guère que les débris d'une *Chasse en forêt*, quelques figures représentant des illustrations locales, entre lesquelles *Scolaro Ardinghelli, archevêque de Tyr*, rendant une sentence arbitrale à propos d'un différend entre les clercs et la Commune en 1292; enfin, qu'une énorme fresque représentant la *Vierge sur un trône* entourée de vingt-huit grandes figures d'anges et des saints. Au pied de cette Madone est agenouillé Mino de' Tolomei, podestat dans les premières années du quatorzième siècle. Un baldaquin dont les anges relèvent les bords abrite la figure principale; sur ce baldaquin sont peintes les armes des Tolomei, quatre croissants; puis celles de la Commune avec leurs diverses modifications : — un champ de gueules et d'or, — cinq lis d'argent et, sur le même fond, — un lion d'argent qui rampe et tient dans sa griffe les lis de France réduits à trois, concédés sous cette forme à San-Gimignano par Charles d'Anjou. Rien ne peut rendre la beauté de cette fresque où la solennité officielle et la mystique ardeur de l'idéal religieux éclatent en plein épanouissement de lumière et de couleur. Elle est signée de Lippo Memmi, dont elle est le chef-d'œuvre incontesté. Elle est donc plus ancienne que celle du Palais public de Sienne et n'en a pas été imitée comme on l'a répété partout. La *Madone* de Simone Memmi n'a été terminée qu'en 1321; celle de son cousin est de quatre années antérieure. En outre, l'œuvre de Lippo décèle une spontanéité d'inspiration peu compatible avec les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

timidités d'un pastiche. L'éloge de cette page, un des plus grands noms de la peinture florentine, Benozzo Gozzoli nous l'offrira en un seul mot : chargé de sa restauration par la Commune, l'illustre disciple de Fra Angelico écrivit à côté : « *Benotius Florentinus pictor restauravit et admiravit An Dñi* M°CCCC°LXVII°. »

La salle est entourée de gradins où siégeaient les prieurs avec leur prévôt et leur gonfalonier ; devant eux, les capitaines du parti guelfe et leur gonfalonier; aux deux côtés, les juges, les tabellions, les recteurs des corps de métiers. Tous devaient se présenter en tunique, avec la capuce ou avec un manteau « *decentemente colorati* ». Le siége ou *pulpitto* en bois des prévôts est des plus anciens qui se puissent voir : c'est une chaire pentagonale, étroite pour sa hauteur, sobrement ornée et entourée de pilastres. On y a tracé en onciales cette moralité à l'usage des magistrats : « prévôt, écoute avec bonté les demandes de chacun ; réponds avec grâce et fais droit[1] ! »

C'est dans cette salle que le 8 mai 1299 Dante Alighieri a parlé pour la ligue guelfe. Une légende trop facilement acceptée prétend qu'il a pris

Place de la Citerne. — Dessin de H. Catenacci, d'après une aquarelle de M. Doussault.

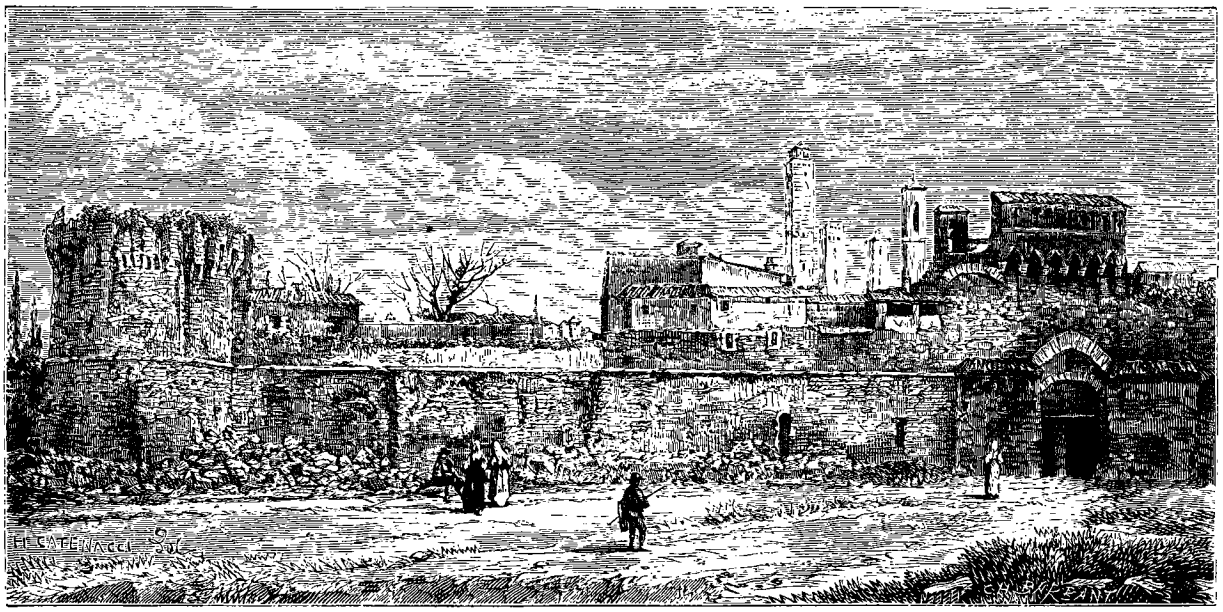
séance dans la chaire du prévôt; mais ce *pulpitto*, dont la forme et l'ornementation sont archaïques à la vérité, ne m'a pas semblé dater d'aussi loin. En 1853, la municipalité prit un arrêté pour recueillir et grouper dans cette salle les beaux tableaux épars dans les églises et les moûtiers du pays, « afin qu'ils témoignassent de l'amour des aïeux pour les beaux-arts. »

Il y a là une centaine de cadres, parmi lesquels une trentaine de raretés et quinze chefs-d'œuvre au moins. Les décrire, ce ne serait pas les montrer; car dans les peintures de cet âge, la diversité où sacrifient nos écoles dramatiques ne remplace pas encore l'extase indicible du poëme chrétien. Bornons-nous à des indications, avec quelques *rappels* historiques au sujet des artistes ou des ouvrages : — Un triptyque de *Saint Julien entre Saint Martin et Saint Antoine abbé;* dans le haut, *Dieu soutient Jésus en croix;* sur les côtés, l'*Annonciation.* Les pilastres sont ornés de figurines; on lit sur la bordure : « *Julianus Martini fecit fieri.* » Ce Julien, de la famille Cetti, est l'aïeul d'un gentilhomme qui a commandé depuis à Ghirlandajo une fresque restée

1. Priposto,
Odi benigno ciascun che propone,
Rispondi grazioso e fa ragione!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

célèbre. — Un autre triptyque, *Saint Géminien* assis dans sa *cathedra*, ayant à ses pieds la Terre placée sous son patronage et accosté de huit compartiments où sont figurés des traits de la légende, est dû à un Siennois célèbre mort en 1422 Taddeo di Bartolo. C'est une peinture à la détrempe : Vasari qui y signale de l'analogie avec la manière d'Ugolino de Sienne nous apprend qu'en 1550 ce cadre était sur l'autel de la paroisse. — Un maître fort rare, Lorenzo Niccolò de Florence, a peint en 1401 un autre triptyque où le sujet principal, *Saint Barthélemi*, est environné de plusieurs figures et de sujets de sainteté. C'est un ouvrage remarquable. — Un grand tableau de cinq compartiments disposés en pyramide, sujet où le *Bambino* sur les genoux de sa mère tient un petit oiseau et où l'on remarquera plusieurs sujets accessoires d'une grande finesse, est signé Taddeo di Bartolo : il provient de l'ancienne chapelle des Salvucci ; le précédent avait été commandé par Bindo Gasucci. — Deux autres ouvrages avaient été commandés en 1477 à Pier Francesco de Florence par Tommaso de' Cortesi, recteur de la paroisse. On voit que les gentilshommes du pays se faisaient honneur de doter leur ville de productions demandées aux grands noms de l'Italie. — Du couvent de Saint-Dominique proviennent deux *Madones :* l'une entre deux anges, l'autre avec l'*Enfant* qui caresse le petit *Saint Jean* présenté par un séraphin. Ce sont des ouvrages du maître de Michel-Ange : Domenico Ghirlandajo. Le second de ces cadres, très-remarquable, a beaucoup



Porta San-Giovanni. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

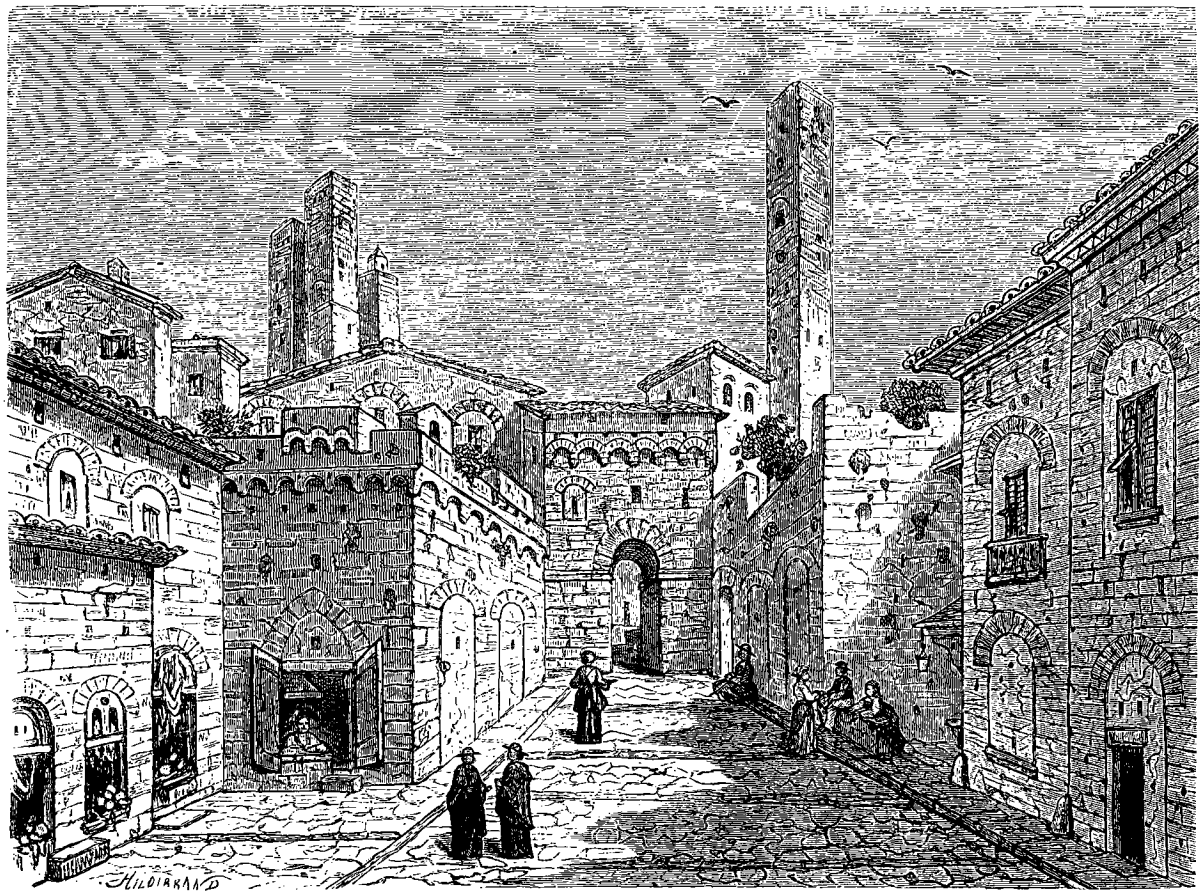
souffert. — Deux tableaux circulaires représentant l'*Annonciation* en deux parties, sont des chefs d'œuvre de grâce expressive et de sentiment. Ils ont été commandés par la Commune en 1482 et payés quatre-vingts livres : le nom de l'artiste ne figure pas au livre de dépense ; mais les habiles commentateurs de Vasari attribuent ces ouvrages à Filippino Lippi. — Quatre panneaux qui ont appartenu à l'ancien tabernacle où l'on conservait la tête de sainte Fina, reliquaire construit en 1402, représentent outre cette enfant de la ville huit miracles opérés par elle. Le style de ces tableautins est élevé : ils sont dus à Lorenzo Niccolò. — Le couvent des clarisses a livré un bel ouvrage de Matteo Rosselli : le *Christ Triomphant*, composition de sept figures ; — le noviciat du monastère de Saint-Jérôme ; la *Crèche*, aimable composition de D. Ghirlandajo, et — une *Sainte Famille* attribuée au Pontormo, mais qui ne pourrait être que de sa jeunesse.

Santa-Chiara et San-Girolamo ont livré deux peintures dont l'une, qui représente la *Madone* entre deux saints, a été dénaturée par les retouches, et dont l'autre, du même auteur, est un magnifique ouvrage. Il a pour motif : *la Vierge et le Christ, avec Saint Jean Baptiste et Saint Jérôme* à genoux, accompagnés de *Saint Benoît* et de *Saint Jean Gualbert*. Vicenzo Tamagni a signé ce chef-d'œuvre en 1522.

Francis WEY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Arco della strada San-Giovanni, a San-Gimignano. — Dessin de M. Doussault, d'après nature.

TOSCANE ET OMBRIE,

PAR M. FRANCIS WEY [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES VILLES DÉLAISSÉES

EMPOLI. — SAN-GIMIGNANO. — VOLTERRA.

CHAPITRE TROISIÈME (suite).

Galerie du Palais public. — Taddeo di Bartolo. — Filippino Lippi. — Vicenzo Tamagni : détails biographiques. — Le Pinturicchio, etc. Autres illustres. — Réhabilitation du *Poccetti*. — Bonanni et la place de Livourne. — Notice sur Sebastiano Mainardi.

Connu parmi les plus illustres collaborateurs de Raphaël sous le nom de Vincent de San-Gimignano, Tamagni qui a beaucoup travaillé aux *Loges* du Vatican est un peintre qu'on ne peut apprécier qu'à Pomerancio, à Montalene, à Ischia près Grossetto et à San-Gimignano sa patrie. L'aïeul d'un maître trop ignoré de nos biographes était porte-enseigne de la ville en 1413; son père avait nom : Bartolommeo di Marco. Vasari prétend qu'il a étudié chez Raphaël, chose impossible; car avant d'aller à Rome, et dès 1510, Vicenzo bien plus âgé que l'*Urbinate* signait à Montalcino une belle fresque. Quand le Sanzio peu après 1512 s'adjoignit Vincent Tamagni, ce dernier n'était plus jeune; ce qui le fait comprendre, c'est que ses ouvrages composés loin de ce maître et hors de son influence, même huit ans après que le monde

1. Suite. — Voy. page 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'eût perdu, sont d'un type plus voisin des *quattrocentisti :* les premières impressions, ineffaçables, dataient de là. Mais en dehors de cette inspiration, le dessin, l'art du modelé révèlent une science plus moderne ; il en résulte un ensemble exquis, — les grâces raphaélesques qu'il a acquises, et l'idéal mystique, sa religion dans l'art.

La mort du divin Sanzio plongea Tamagni dans une telle douleur que ne pouvant plus vivre à Rome il rentra dans son pays, attristé, malade, mais non découragé jusqu'à l'oisiveté comme l'affirme Vasari; car il a signé des œuvres en 1525, 1527 et 1528. A la fin de 1525, il est retourné à Rome où il fut témoin de la captivité de Clément VII, de l'entrée des barbares du Nord et de la mutilation des ouvrages de Raphaël au Vatican. Un tel spectacle acheva d'accabler cette âme poétique et tendre : Tamagni revint pour la dernière fois à San-Gimignano, où il mourut de consomption au bout de deux ans (1530).

La merveille, peut-être, de la galerie du Palais public, c'est un ouvrage du Pinturicchio, qui a été rapporté de l'ancien couvent du Montoliveto transformé maintenant en villa. La *Vierge en gloire* s'élève au centre d'un grand nimbe ovoïde festonné de chérubins; un pape vu de profil (admirable portrait) et un abbé mitré sont agenouillés à droite et à gauche, devant un paysage toscan dont la composition heureuse fait planer la pensée jusqu'au bout de l'horizon.

III

Un grand nombre de poëtes, d'artistes, de prélats, de capitaines, d'ambassadeurs, de savants ont honoré la *Ville aux belles tours* et siégé dans ce *salone* où l'art seul règne aujourd'hui. Le docte Paolo Cortèse, évêque d'Urbin, de qui Politien a loué les œuvres, et son frère Assandro, étaient de Saint-Géminien. Coppo Coppi, le doyen des poëtes toscans, avait vu le jour sur cette colline : « Dans la fange de ses sonnets, dit Monti, plus d'une paillette d'or a été ramassée par Dante. » Mattia Lupi, le Virgile de sa patrie, qui acheva en 1463 les *Annales Geminianenses*, *Enéide* en vers où il la dote d'un ancêtre troyen (Silvius, d'où sont issus Mucius et le fidèle Achates), Lupi eut tant de renom, que ses compatriotes exonérèrent sa famille de tout impôt. Cherubino Quarquagli, poëte enjoué; Onofrio, qui a son buste à la *Collegiata;* Vicenzo de' Cetti, Giulio de' Noris, Bartolommeo Nerucci, commentateur de la *Divine Comédie* et député à Sienne en 1462; Filippo Bonaccorsi, dit *Callimaco*, l'ami des Campana, des Platina, un des plus célèbres historiens de l'Italie, un des hommes que la persécution a jetés dans les plus bizarres aventures, étaient aussi de San-Gimignano.

Les Cattani se faisaient gloire d'avoir donné à l'Église saint Pierre le martyr, des frères prêcheurs qui, ordonné prêtre par saint François d'Assise et envoyé en Afrique pour évangéliser, fut supplicié au Maroc en 1220. On chante encore la légende et on célèbre les offices de saint Vivald qui, sur un coteau voisin, vécut ermite dans le tronc d'un châtaignier où il mourut en 1300, — et de saint Bartolo, des comtes de Mucchio, qui après une vie glorieuse en belles œuvres endura vingt-deux ans sans une plainte les tortures de la lèpre. C'est le *Job* de la Toscane : le surnom est resté. — Santa Fina, la sainte Catherine (pour la popularité) de cette voisine de Sienne, offre une naturelle transition pour remémorer les célébrités de l'art que cette bienheureuse fille a inspirées.

Avant de remonter jusqu'à ces âges où les peintres côtoyaient les demi-dieux de leurs épopées, je mentionnerai entre les plus modernes et les plus renommés, pour quelques rectifications aux *Biographies*, Poccetti (Bernardino Barbatelli). Baldinucci, répété par tous les biographes, a attribué ce nom de *Poccetti* à des habitudes de boisson, surprenantes chez un artiste d'une fécondité si grande, qu'il a couvert de ses œuvres la Toscane entière. *Poccetti* n'est pas un sobriquet : le père du peintre était de San-Gimignano et se nommait Lorenzo Poccetti ; lors de la guerre de Sienne en 1526, il reçut une récompense pour avoir ramené un prisonnier. Ayant épousé une Florentine, il ajouta à son nom celui de Barbatelli et, s'étant fait concierge à la porte Saint-Pierre *Gattolini*, il laissa de bonne heure orphelin son fils Bernardin né en 1548, et à qui s'intéressa Micaële di Rodolfo del Ghirlandajo, le dernier de cette dynastie. Ridolfo en fit un peintre. Logé à Rome au palais Chigi, le jeune artiste s'éprit de Raphaël; à son retour dans Florence, Buontalenti lui enseigna l'architecture. Sa chapelle sépulcrale est au *Carmine :* il a laissé son bien à ses frères utérins les Ciardi dont un, Lorenzo, revint exercer la peinture à San-Gimignano. Le Poccetti, cet aigle des âges de décadence, que vénéraient Pierre de Cortone et les Carrache, vivait avec des gens de condition plébéienne. Le grand-duc Ferdinand Ier le lui reprochant, il répliqua : « Avec ceux-là, je suis seigneur; parmi les grands, on risque de n'être qu'un valet; car ils estiment leur noblesse plus haut que le talent. » Est-ce donc là un propos d'ivrogne?

Un Sangéminien singulier de ces temps-là, c'est Félix Ficherelli (1606 à 1660) de l'ancienne famille de ce nom. Disciple de l'Empolèse et ayant bâti nombre d'édifices à Florence, il copiait André del Sarte et le Pérugin avec une fidélité, une finesse qui faisaient illusion. Sans insister sur Bernardo Camucci, autre architecte du seizième siècle et antiquaire fréquemment cité, rappelons qu'un autre Sangéminien, Vicenzo Bonanni, qui a écrit sur son art, était l'architecte favori des grands-ducs Cosme et Ferdinand Ier : ils le firent surintendant des fortifications et monuments de Livourne. C'est d'après ses dessins qu'a été monté ce vaste décor régulier où l'on ne s'arrête guère : la grande place de Livourne qu'admirait tant le président de Brosses.

Avant de descendre du Palais public et de monter les marches de la Collégiale où nous attire ce nom de santa Fina prononcé tout à l'heure, il faut, afin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

d'être moins dépaysé par le spectacle de ces nefs, mentionner un artiste plus éminent encore qu'il n'est inconnu chez nous. Quand, en errant par les rues de San-Gimignano, on va de Saint-François à la porte Saint-Jean, assez proche de celle-ci, contre le mur des Baldini, on s'arrête inévitablement devant un petit tabernacle qui contient une *Vierge-mère* au milieu d'une *gloire* de Séraphins. La *Madonna*, le *Bambino* sont d'une idéale pureté; les angelots, assez variés, sont les plus jolis nourrissons qui se puissent voir. Ce bijou contemporain de Jules II et d'un art aussi délicat, mais tout différent de celui qu'il faisait fleurir à Rome, est d'un artiste qui a eu la vogue en Toscane, qui a été associé aux plus beaux travaux de la fin du quinzième siècle, et qui a couvert de fresques l'église collégiale de San-Gimignano, où il naquit, et où il est mort en 1515. Issu d'une noble famille abondante en hommes d'élite, ce peintre se nomme Sebastiano Mainardi.

Fils de Bartolo Mainardi, une des dernières étoiles de San-Gimignano, Sébastien qui fut condisciple de Michel-Ange a été l'élève favori, puis le collaborateur de Domenico Ghirlandajo. Ce dernier ayant été mandé à San-Gimignano pour illustrer une chapelle dédiée à santa Fina, fut reçu chez les Mainardi qu'il apprécia : il avait une jeune sœur, Maria Alessandra; il la donna en mariage à son élève, ce qui resserra les liens de leur intimité. Mainardi a travaillé aux magnifiques peintures de Ghirlandajo dans la chapelle chorale de Sainte-Marie *Nouvelle* à Florence. Son beau-frère l'y a représenté : on le reconnaît à des lèvres épaisses, ainsi qu'à l'abondance d'une chevelure noire. C'est Sébastien qui, dans la chapelle des Baroncelli à *Santa-Croce*, a exécuté un *Saint Thomas* et l'*Annonciation*. Il a peint seul, au dôme de Pise, l'arc d'une chapelle, tout rempli d'anges. Mais les œuvres les plus considérables de cet artiste, qui a survécu vingt-deux ans à son beau-frère, sont à San-Gimignano et surtout dans la principale église, sur la place où nous sommes et que, par assimilation, ils appellent le *Dôme*.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Sortie de la grand-messe. — Tenue singulière d'un colporteur. — Cortége du quatorzième siècle sur les murs d'une église. — Fresques de la *Collegiata* de San-Gimignano : Taddeo di Bartolo, Benozzo; *il maestro di Fredi* et ses opinions; Barna de Sienne et sa fin tragique; Giovanni d'Asciano, Zuccari, etc. — La chapelle de *Santa-Fina*, par Giul. da Maiano. — Fresques légendaires de Domenico Ghirlandajo. — Peintures du Mainardi; ce qu'elles ont coûté. — Subtilités de Cosme de Médicis pour s'emparer d'une bibliothèque. — Débuts de Savonarole à San-Gimignano. — Costumes, cérémonial des ambassades. — Loi somptuaire sur les immeubles. — Tours féodales et palais. — Mœurs publiques : Aspect des fêtes vers l'an 1300. — Anciennes coutumes aux noces, aux funérailles, etc....

I

Quand nous eûmes quitté le palais du podestat, la grand-messe et le sermon étaient terminés; le peuple descendu de l'église remplissait la place : il y flottait désœuvré comme un jour de dimanche. C'était pourtant un jeudi, mais nombre de saints ont comme saint Joseph l'honneur d'une fête carillonnée. Tandis que des degrés de la Collégiale nous jetions les yeux sur cette place des anciens âges, réduite aux proportions d'une cour de castel féodal par les cinq énormes tours qui l'enveloppent, nous devînmes, tant les étrangers sont rares, les objets d'une curiosité rieuse jusqu'au moment où la foule fut brusquement distraite par l'appel nasillard d'un charlatan dont nous entrevîmes le gilet jaune, l'habit écarlate et la perruque à queue rouge coiffée d'un volumineux tricorne. Ce fantoche servait d'enseigne à un commerce: il vendait quantité de marchandises et jusqu'à de la cotonnade et des toiles. Mais toute surannée qu'était la défroque du marchand forain qui pérorait devant sa guimbarde, cette trivialité tranchait sur la grave beauté des édifices d'une façon si criarde, que nous entrâmes bien vite dans l'église.

L'aspect de ce temple à trois nefs, défiguré au dehors par des restaurations banales, mais qui remonte en réalité au douzième siècle, cause une impression d'étonnement. Ses fenêtres, assez espacées, ayant été étrécies au quatorzième pour donner aux murs la force de porter des voûtes, le jour est tamisé, ce qui enveloppe de mystère les parois de l'église où du haut en bas, sur toutes les faces, on découvre un monde exhumé d'une époque lointaine : l'intérieur de la *Collegiata* a été entièrement revêtu de fresques entre les années 1393 et 1490. En ces temps où les populations ne pouvaient lire que sur les images, des peintres leur ont traduit l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament : cette basilique est une vaste enluminure des livres saints. On est presque effrayé de ce qu'il faudra feuilleter avec la certitude de ne le pouvoir décrire. Cette église est étrange; elle l'est plus que la chapelle de Santa-Maria *dell' Arena* à Padoue, moins chargée et qui contient pourtant une suite, renommée justement, de quarante-trois fresques par le Giotto. Comme la fresque, plus fluide, n'a pas la solidité étoffée ni les teintes montées de la tapisserie, cet amas de sujets rapprochés contre les murs de San-Gimignano comme dans un énorme passe-partout, dissout en quelque sorte les plans des nefs : la clarté des ciels troue les murailles. Quand l'église est pleine, les tableaux du rang inférieur continuent la foule; ceux qui les surmontent ont l'air de peupler des tribunes jusqu'aux endroits sombres, les plus humides, où ces figures d'autrefois à demi effacées deviennent des fantômes qui rentrent dans la nuit.

A droite, dans la grande nef, est représenté le *Paradis*, avec Jésus triomphant au sommet et la Madone portée sur des Séraphins. A leurs pieds, les hiérarchies célestes font retentir des instruments de musique; plus bas, parmi les vierges, les martyrs et les confesseurs interviennent les pontifes, les évêques, les fondateurs d'ordre, dans l'extase de l'adoration.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout respire dans le haut les grâces de l'ineffable amour; sur la terre, la confiante félicité des élus. L'inspiration de ces *vates* de l'art est singulière ; si vous ne faites que passer devant leurs poëmes, le sens reste caché, vous aurez des yeux qui n'ont pas vu. Il faut chercher l'idée, la suivre, s'en pénétrer : dès que votre âme se sera un peu soulevée hors de ce monde, les beautés de ces compositions se révéleront et viendront la charmer.

Le plus illustre Siennois du quatorzième siècle, Taddeo di Bartolo que l'horreur des guerres civiles avait exilé loin de son pays à travers les villes de la Toscane, de l'Ombrie où il chercha la paix et qu'il embellit de ses œuvres, Taddeo qui a peint cette édenique vision a exécuté en face, l'an 1393, un tableau de l'*Enfer*. Ici, le sommet de la composition est occupé par l'*Imperatore del doloroso regno*. Dans son horrible bouche et entre ses griffes, le géant broie et pressure des grappes de pêcheurs ; sous ses pieds s'entr'ouvrent les abîmes. De chaque côté, les démons infligent aux damnés des tourments adaptés à la nature de leurs crimes : aux blasphémateurs, ils scient la langue; l'adultère inspire à l'artiste des châtiments d'une grotesque licence. Les goinfres assis devant une table plantureuse, sont rudement fustigés par les diables dès qu'ils veulent goûter d'un plat; aux paresseux accroupis, de livides serpents viennent sans relâche piquer et mordre le cou, les flancs et les bras. Sur les visages on lit le désespoir; les formes fantasmatiques des démons, les attitudes des damnés, les inventions des supplices : tout est combiné pour un contraste avec la symphonie du *Paradis;* tout démontre l'originalité poétique d'un artiste qui, inspiré de Dante, n'a pas eu scrupule de le développer et de livrer cours à son caprice. Sienne, à cet égard, était plus osée que Florence. N'oublions pas cependant, qu'en 1393 Taddeo arrivait de Pise où il avait subi l'impression de ces sujets traités par l'Orgagna.

Au bas de la travée centrale, entre les deux portes, une fresque de grande dimension, plus belle encore, représente le *Martyre de saint Sébastien* auquel assistent le Christ et la Vierge dans une *gloire* d'anges. Au-dessous, saint Jérôme et saint Paul ermite adorent le crucifix. Des *Saints* décorent les flancs de cette chapelle, ainsi que les pilastres. Ces peintures ont été signées en 1465 par Benozzo Gozzoli. Les comptes manuscrits de la cité relatent que « la *manifattura e dipintura* » des pilastres lui ont été payées le 6 février vingt livres dix sols. L'érection de cet autel, le choix du grand artiste avaient été votés par la Commune à la suite de la peste de 1464.

Sur les parois de la nef de gauche s'étalent vingt-quatre sujets tirés de l'*Ancien Testament*. Peu d'ouvrages considérables remontent à la date lointaine que Vasari a lue, avec le nom du peintre, sur une inscription maintenant effacée : « *An. dom. MCCCLVI Bartholus magistri Fredi de Senis me pinxit.* » Bartolo di Fredi qui n'est nullement, quoi qu'en ait dit Vasari, le père de Taddeo, est un de ces artistes qui, tribuns par nature et mêlés aux sanglantes révolutions de Sienne, avaient rompu avec les traditions rêveuses de l'âge antérieur. Il est violent et froid; ses scènes de la *Genèse* manquent de grandeur. Dans les lunettes du fond sont peints des *Prophètes* et une belle figure d'*Abraham*, attribués à Benozzo par le très-expert M. Carlo Pini. Ces divers ouvrages, ceux du Fredi surtout, avaient beaucoup souffert dès le siècle dernier où une restauration, opérée en 1745, leur a été plus nuisible encore que les infiltrations des eaux pluviales.

Toutes différentes sont les fresques du Berna de Sienne qui, d'après de récentes recherches, s'appelait *Barna*. Étranger aux luttes démagogiques de sa patrie et tout à son art, ce maître était venu chercher asile à San-Gimignano où on lui confia la tâche d'*illustrer* le *Nouveau Testament*. Il n'est point aisé de savoir jusqu'où il a conduit son œuvre; pendant qu'il y travaillait, il tomba de son échafaudage et se tua. Les travaux furent donc continués et exécutés pour la plus grande partie par un autre exilé volontaire de Sienne, élève du Barna, supérieur à son maître et en qui Rio reconnaît un précurseur de Gentile da Fabriano. Cet artiste est Giovanni d'Asciano. Il a beaucoup de vigueur et un sentiment fort dramatique de l'expression des physionomies. Il ajuste avec élégance et prête des attitudes dignes ou gracieuses à des types bien choisis, sans reculer toutefois devant certaines boutades familières. — Dans la scène de l'*Annonciation*, tandis que l'Ange parle à Marie, une servante, qui a dû quitter la chambre, reste aux écoutes derrière la porte. Plusieurs de ces vingt tableaux ont à peu près disparu ; des retouches ineptes ont gâté les autres; toutefois les compositions restent, et nombre de figures aussi. Nous citerons : *Jésus parmi les docteurs*, — l'*Adoration des mages*, le *Christ au jardin* où les disciples dorment avec tant de vérité; le *Crucifiement* où la douleur de la mère est fortement tracée. Dans la *Trahison de Judas*, observez l'attitude, la physionomie troublée de ce malheureux partagé entre la cupidité et le remords et qui, en recevant ses deniers plein de défiance, déjà s'apprête à fuir... Ces mérites épisodiques sont heureusement associés à des qualités d'ensemble : jamais on n'a restitué avec autant de profondeur et sans l'enlaidir, moyen vulgaire, le personnage de *Judas-Iscariote*.

Les travaux d'appropriation dont fut l'objet cette église durant la seconde moitié du quinzième siècle ont été dirigés par un Sangiminianese illustre, Onofrio Vanni né en 1436 et administrateur de la paroisse. Judicieux dans le choix des artistes, il a donné toute une belle vie à sa terre natale où il a été *custode* de la bibliothèque et recteur de l'hôpital : on l'appelait le *Père des pauvres*. Ses traits sont conservés à la sacristie par un *Buste* exquis en marbre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Palazzo del Commune, à San-Gimignano. — Dessin de H. Catenacci, d'après une aquarelle de M. Doussault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de Benedetto da Maiano. Près de là, dans l'oratoire de Saint-Jean, est une grande fresque de l'*Annonciation*, extrêmement belle, par Domenico Ghirlandajo. Giuliano Cetti qui l'a commandée en donne la date : 1482. Signalons, crainte de l'oublier, un magnifique antiphonaire à miniatures de grand format dues à des Siennois de 1350 : il serait digne de figurer à la *Libreria* du Dôme.

Au chœur, nous rencontrons une *Madonna* de Benozzo Gozzoli avec des Anges qui la couronnent : ce panneau, une des perles du maître, est daté de 1466. A côté, une autre *Incoronazione*, signée Piero del Pollajuolo. — Le *Christ aux limbes* est de Matteo Rosselli. Il y a là neuf tableaux; relevons dans le nombre les noms de Sebastiano Mainardi, de Federigo Zuccari et du Tamagni.

Parmi tant de splendeurs, nous n'avons pas mentionné le sanctuaire qui les efface toutes : la chapelle de *Santa-Fina*, au bras de croix de droite. Le nom de Fina est légendaire à San-Gimignano comme le sont, à Florence celui de saint Antonin, à Sienne ceux de Bernardin et de Catherine. Dès le quatorzième siècle, Fina eut des oratoires; l'hôpital de la ville où elle est née est sous son invocation et ses traits figurent dans la plupart des tableaux. Sa mère se nommait Impereria, son père, Cambio de Ciardi. Bien qu'elle fût d'un sang noble, la pauvreté entoura son berceau : sa mère étant devenue veuve, elles vécurent du labeur de leurs mains. D'une beauté accomplie, Fina se fortifia contre les séductions dans la prière et la retraite. Épuisée par les mortifications, elle devint malade et s'alita sur une planche étroite qui ne lui permettait pas de se retourner. Pendant cinq ans elle donna cet exemple de patience et d'austérité. Sa mère lui ayant été enlevée, elle adora les secrets du céleste époux et subsista des charités de dame Bonaventure, sa voisine, assistée par Beldia sa nourrice. Elle demeurait souriante comme son âme, sur le grabat de l'agonie, malgré les convulsions de ses membres et la destruction de son corps. On dit que huit jours à l'avance la mort lui fut annoncée dans une apparition du pape saint Grégoire. Elle fut délivrée de cette vie le 15 mars 1253. Aussitôt, des fleurs s'épanouirent autour de son lit et les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes. D'autres miracles se manifestèrent : les Sangéminiens l'élurent pour avocate; Sixte IV autorisa en 1481 le culte de la sainte; la canonisation, en 1538, fut confirmée par Paul III.

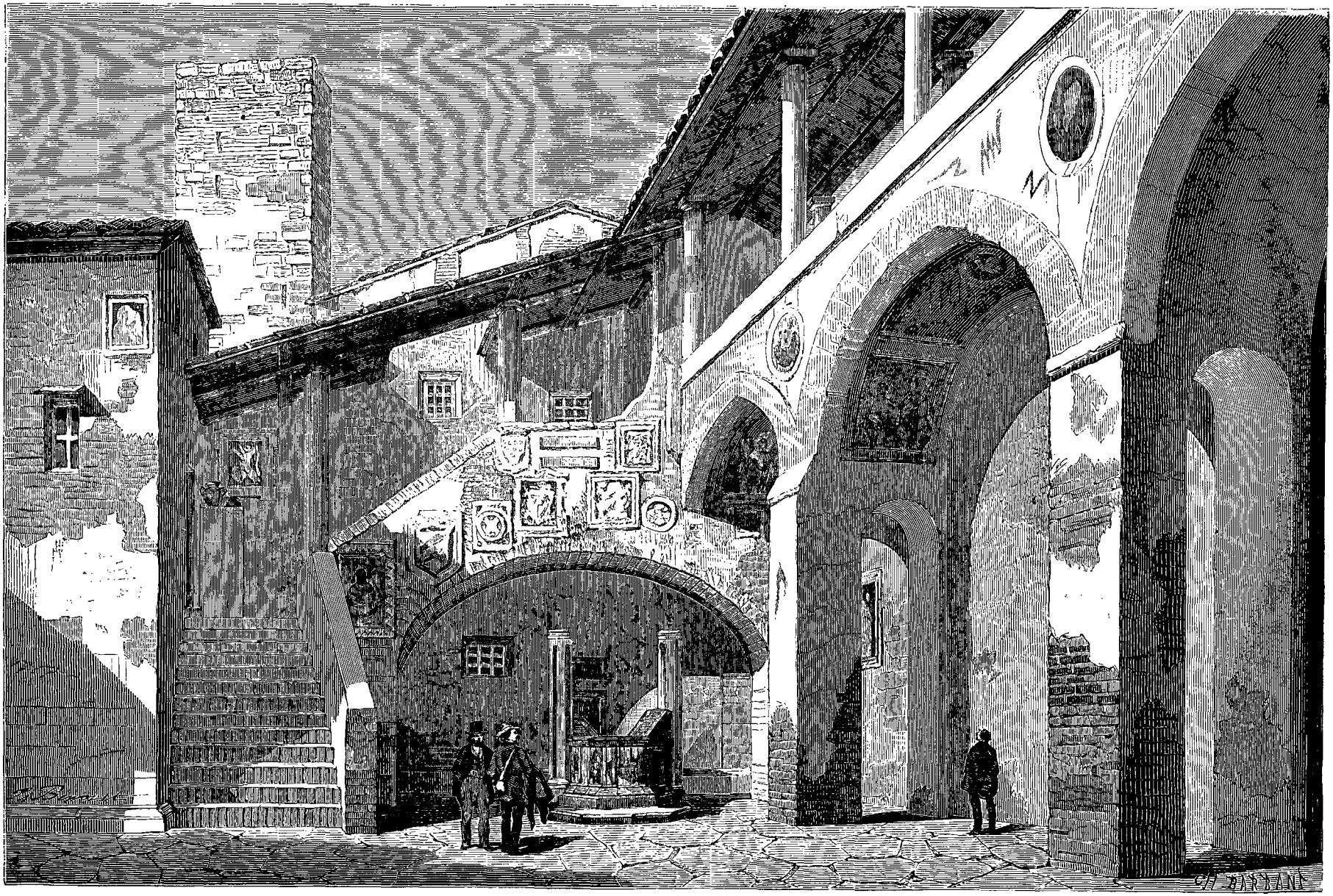
Dix-neuf ans après la mort de Fina, le Conseil du peuple accueillit la proposition de lui élever une chapelle dans la paroisse; ce projet ajourné par les guerres et la peste fut repris en 1465. Chargé de la conduite de l'œuvre, à frais communs avec l'hôpital de Santa-Fina qui devait fournir par an cent vingt florins et vingt muids de blé, Onofrio fit venir de Florence Julien de Maiano pour composer le plan. L'architecture en est riche et belle; mais l'ordonnance primitive a été un peu défigurée. C'est l'illustre Benedetto da Maiano qui a sculpté dans le marbre les ornements, les bas-reliefs de l'autel où sont figurés la vie et un miracle de Fina. Quatre *Anges* en adoration aux côtés d'une *Madone*, sous un pavillon de marbre rehaussé d'or; deux *séraphins* dans des niches complètent une décoration un peu chargée, mais où les détails sont charmants.

Pour les deux fresques principales, Domenico Ghirlandajo fut appelé de Florence. Quand on a été transporté par ce grand et aimable maître au cœur de la belle société florentine du quinzième siècle et qu'on a vécu sous ses auspices à Sainte-Marie *Nouvelle*, on ne peut s'attendre à trouver, dans un genre familier et plus tendre, le maître de Michel-Ange supérieur à lui-même. Les deux tableaux consacrés à *Santa Fina*, œuvre la plus expressive de Domenico, sont des joyaux incomparables parmi les merveilles de la Toscane et de l'Ombrie. L'un représente les *Obsèques* de la sainte. L'*Évêque* vient réciter les prières; une foule recueillie l'environne. Couchée sur son grabat, Fina dont les jolis traits respirent une candeur adolescente, d'une main qu'elle soulève par miracle rend la santé à sa nourrice, et la vue à un clerc. Voltigeant contre une tour, un *Ange* frappe les cloches pour rappeler qu'elles ont spontanément sonné. Le calme religieux, le sentiment de la foi sont empreints sur les figures de cette composition où, comme dit le bon Pecori, « la sainte semble endormie dans le baiser du Seigneur. »

L'autre fresque représente l'intérieur d'une pauvre maison : banc de cuisine, ustensiles, vaisselle. Deux femmes assises travaillent à leur coûture : costumes plébéiens sévères; grands bonnets à la paysanne. Étendue à leurs pieds, Fina contemple à un angle de la chambre l'*Apparition de saint Grégoire*. Une des femmes, Bonaventure, n'a rien vu; mais Beldia se détournant à demi aperçoit avec une admiration émue, où l'étonnement n'est pour rien car elle sait que Dieu peut tout, la céleste faveur dont est l'objet cet humble logis. Dans le haut du cadre, le sujet est expliqué par une volée de petits anges qui remontent au ciel la bienheureuse âme. La teinte générale est d'une tranquillité qui contribue à l'impression de cette scène d'intérieur où les prodiges interviennent dans le naturel de la vie journalière, d'une vie obscure et modeste racontée vraie, comme elle était alors, et telle qu'on pourrait la surprendre aujourd'hui. Trois grandes figures seulement, car la portion surnaturelle est atténuée dans les dimensions réduites d'un lointain : autour de ces trois femmes, des ombres prolongées mesurent un galetas vide; ces espaces qui répondent à l'idée du silence et de l'isolement ont leur éloquence.

Sebastiano Mainardi a participé à la décoration de cette chapelle, mais non à l'exécution des deux fresques de son beau-frère : leur conservation atteste la main et les procédés du Ghirlandajo. La part de Sebastiano, ce sont les *Évangélistes* de la voûte et six

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cour du Palais public, à San-Gimignano. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une aquarelle de M. Doussault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandes figures de *Saint Géminien*, de *Saint Nicolas* et d'autres évêques, ainsi que six *Prophètes* peints aux retombées des arcatures. Tout cela a été bien déshonoré par l'ineptie des *repeints*, aux âges barbares où nous sommes. Les contours même ont été refaits, et comment! Nous savons par les Archives de la ville qu'elle a payé en 1477 trente-deux *lire* pour huit livres d'azur et, pour cinq cents *pezzi* d'or destinés aux fonds de cette chapelle, quarante-neuf *lire*. Eh bien, en 1838, un gâcheux aux ordres d'une fabrique stupide a remplacé l'or et le lapis-lazuli par un abominable fond d'un rouge vineux!

Plusieurs des églises de la ville et quarante et une paroisses rurales dépendaient de la collégiale de San-Gimignano. Son chapitre, autrefois régulier, qui avait son tribunal, était protégé par des priviléges dus à Pie III contre l'autorité diocésaine de l'évêque de Volterra. En 1782 la collégiale fut annexée au petit diocèse de Colle institué en 1592. Les cardinaux Giordano et Napoleone Orsini, Alamano Adimari, et Baldassare Cossa (ce pape Jean XXIII que dépossédа le concile de Constance), ont été prévôts du chapitre Sangéminien. Cette confrérie était dépositaire de la Bibliothèque de la ville, fondée dès 1441 par le legs d'un abbé Onofrio, accrue huit ans après par la donation de Mattia Lupi et qui, installée dans une annexe de la sacristie, s'était d'âge en âge enrichie d'une foule de raretés parmi lesquelles un fort ancien manuscrit des *Évangiles* mis en vers. On les chantait à l'église en temps de Carême. Là se trouvait aussi le fameux exemplaire de la *Divine Comédie* que M. Colomb de Batines a signalé : il provenait du savant Pietro Nerucci.

Le sort de cette collection est assez bizarre. Le grand-duc Cosme Ier la convoitait pour compléter la sienne : il envoya donc son bibliothécaire à San-Gimignano sous prétexte d'inventorier ces richesses, avec la commission d'insinuer au conservateur et au gonfalonier qu'un don de cette nature serait agréable au duc. Le chancelier soumit ce désir au conseil qui garda un silence trop éloquent et on ne vota même pas. Le Médicis en fut indigné et Bonaccorsi fut chargé d'écrire confidentiellement aux Giminianesi pour les effrayer sur les conséquences de leur refus. Quelques citoyens opinèrent que, ne pouvant rien contre la volonté du plus fort, il valait mieux s'exécuter avec grâce : deux érudits, Camillo Ridolfi et Alessandro Vecchi furent donc chargés par le conseil de transporter à Florence les collections de la ville. Ces citoyens patriotes ayant refusé cette mission, on fit savoir par une lettre au grand-duc qu'il pouvait en disposer, et ces précieuses dépouilles, extorquées ainsi, font à présent partie de la *Libreria Lorenziana*.

Eugène III qui après sa lutte contre Arnaud de Brescia tint un concile à Paris, et saint Bernard de Clairvaux ont officié dans la *Pieve* de San-Gimignano. Saint Bernardin de Sienne y a prêché, ainsi que Felice Peretti, trente-huit ans avant de devenir Sixte-Quint. Mais les prédications les plus mémorables sont celles de Jérôme Savonarole aux carêmes de 1484 et de 1485. C'est là qu'a retenti le premier manifeste du fougueux réformateur, c'est là qu'il a trouvé sa voie; c'est de cette église qu'il a fait son premier pas vers le bûcher de 1498.

Florence qu'il était venu évangéliser estimait avant tout la mesure étudiée du geste, de la période et l'élégante imitation des orateurs antiques : cette ville athénienne n'avait que du dédain pour l'âpre diction, pour la phrase inculte, la gesticulation violente du frère Jérôme, tonnant sans grâce contre les vices des clercs, condamnant les poëtes, les philosophes, flagellant Platon, Aristote et n'admettant que la *Bible* alors méprisée par l'atticisme à la mode. Tandis qu'à *San-Spirito* où parlait en 1483 le frère Mariano, orateur cicéronien et fleuri que favorisaient les Médicis, l'église ne pouvait contenir la foule, Savonarole, à San-Lorenzo, n'avait pu recruter que vingt-cinq auditeurs. Il songeait donc à retourner à Ferrare, son lieu natal, à renoncer à la chaire pour s'adonner à l'enseignement, lorsque après la mort de Sixte IV et les premiers scandales du règne d'Innocent VIII qui avaient rallumé sa verve indignée, il fut appelé à San-Gimignano.

Cette population n'était point raffinée comme celle de Florence, ni corrompue par la recherche des sophismes; elle ne subordonnait pas la pensée à la phrase; elle ne sacrifiait point, comme Politien, à la *maestria* des périodes et des incises, ni à la cadence harmonieuse des expressions. Il en résulte que, sous les donjons de San-Gimignano, Savonarole écouté se raffermit et reprit confiance en lui-même. C'est de cette *collegiata* que, pour la première fois, il a lancé ce manifeste prophétique de la réforme, qui devait être comme le cri de guerre de toute sa vie : « L'Église sera flagellée, puis renouvelée, et ce temps est proche. »

Ces pressentiments avaient leur écho dans les âmes; le peuple fut entraîné et le succès immense. Maître, dès lors, de sa méthode et assuré de sa puissance, frère Jérôme vint ensuite enflammer la Lombardie et prononcer à Brescia ce menaçant exposé de l'*Apocalypse* qui ramena le peuple aux religieuses terreurs de l'an mil, et coalisa contre l'ardent illuminé les puissances du siècle.

La paroisse de San-Gimignano, cette *collegiata* où vivent de si grands souvenirs, où sont amoncelées tant de merveilles, est d'une architecture insignifiante et sans relief. Les murs sont craquelés et jaspés de moisissures; les araignées y filent, le dallage est défoncé; la négligence est racontée par la malpropreté, la misère par la lésine. Ce magnifique musée religieux, qui atteste des splendeurs passées, n'a pour asile aujourd'hui qu'une église de village....

II

Redescendus sur la place, nous éprouvâmes une certaine impression à y retrouver les architectures ob-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tours du palais Ardinghelli, à San-Gimignano. — Dessin de M. Doussault, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servées sur les fresques. A notre gauche s'élevait, svelte et léger, le dernier témoin des luttes parricides des Ardinghelli : leur donjon, que poursuivent dans les airs deux autres tours devenues anonymes, auxquelles la plus illustre impose son patronage. Le palais des Salvucci, tout voisin, avait été rebâti après l'incendie de 1352; mais en 1439 il fut écrasé par la chute de sa tour. Pendant les premières années du treizième siècle, les podestats tenaient leurs assises au logis des Ardinghelli qui, dans les intervalles de leurs bannissements, étaient en possession d'accueillir les étrangers de marque députés à San-Gimignano pour des intérêts publics.

Quand l'envoyé d'un prince, porteur d'un message favorable, se présentait à ces réceptions, il devait être vêtu, sur sa tunique, de la simarre et d'une capuche aux couleurs de la Commune. Aux gens d'élite, l'usage décernait quelques livres de bonne fleur de safran; Charles d'Anjou en a reçu plus de cent. Au quinzième siècle, on présentait le *greco* et la *vernaccia*, vins renommés du territoire; plus tard, des paquets de poivre. Les collations offertes dans les palais aux étrangers qu'on prétendait honorer se composaient de dragées, de pommes de pins, d'amandes et de vin grec.

Errons quelques moments à travers ces carrefours, le long des rues que l'on voit de tous côtés faire le plongeon sur des précipices. Les édifices qui les bordent montrent sans doute avec assez d'exactitude ce qu'était Florence sous le gouvernement du peuple au moment de la faction des Blancs et des Noirs. La ville de Dante offre encore, clair-semés, d'étroits palais, les plus anciens, que ceux de San-Gimignano rappellent. Ceux-ci pour la plupart sont du treizième et du quatorzième siècle.

Dans les quartiers nobles de San-Giovanni, de San-Matteo, les façades ont une égale dimension : un statut de 1255 avait imposé une largeur qui revient à six mètres sur la rue, et une profondeur double. On n'avait droit, non compris la *loggia*, qu'à deux étages, avec deux fenêtres de front accouplées parfois dans une arcature; elles sont cintrées en demi-cercle ou en ogive. Vous rencontrez aussi l'arcature rentrante ou moresque, introduite par les templiers ou par les Pisans. Les encadrements ornementés des croisées sont en briques moulées, souvent de plusieurs tons; des arabesques s'y jouent, peu compliquées, mais d'un joli relief. En général, la partie inférieure des palais est en pierre de taille et le plan supérieur en brique. Il y avait deux portes : l'une donnait accès dans l'appartement, l'autre aboutissait à la *loggia*, galerie ouverte reposant sur des colonnes ou des pilastres, que les propriétaires de ce temps-là, conformément au bel usage, laissaient ouvertes aux réunions de leurs amis et de leurs clients.

Ces *loggie* ont été masquées depuis lors, et on y a inséré de petites fenêtres pour obtenir une ou deux chambres de plus; mais le dessin primitif est resté encastré. Les *loggie*, que l'on remarque sur les vieux tableaux, étaient le théâtre des fêtes de la famille; elles rendaient la maison élégante et légère.

A côté du palais s'élevait au temps jadis une tour. Les tronçons de la plupart des tours sont reconnaissables : on a étendu la toiture sur ces constructions mutilées; on y a ouvert des fenêtrages et elles agrandissent les logements. A la fin du seizième siècle, vingt-cinq donjons étaient encore debout : il en reste treize, sans compter plusieurs campaniles d'églises dont l'aspect est à peu près le même. Ces donjons sont carrés, de hauteur inégale, mais hardiment lancés et, bien que sveltes, imposants jusqu'au lugubre. Tous datent de l'ère d'indépendance, c'est-à-dire des trois siècles qui ont suivi l'an mil.

La tour était un privilége de la noblesse, des grands emplois et des plus hauts grades dans les lettres ou la science. Aucune ne pouvait s'élever au-dessus de la *Rognosa :* elles sont groupées à peu près toutes dans la première enceinte, autour de la *Pieve* et du *Podestà*, quartier habité par les nobles. Elles ont sur la face antérieure une porte petite et basse; bâties en travertin, en roche dure si bien taillée que de loin on croirait à des monolithes, elles sont percées de fenêtres rares, étroites et longues, disposées comme à l'aventure. On gravit ces tours par une suite d'échelles braquées à l'intérieur sur d'étroits parquets, jetés de distance en distance. Les étages inférieurs ont été seuls habités. Ces monuments ont une solidité surprenante.

Une singularité qui a soulevé bien des conjectures est celle-ci, commune aux tours et aux palais. Les uns et les autres sont, à différentes hauteurs, percés d'un rang de trous carrés au-dessous desquels, fréquemment, sont de petites consoles. On a prétendu que c'était pour poser des balcons mobiles, pour tendre des *velaria*, pour jeter des planchers d'où l'on se battait avec ses voisins, pour ajuster des échafaudages en cas de réparations; mais comme on découvre de ces corbeaux jusqu'au plus haut des tours et sous les corniches mêmes des palais où ils ne peuvent avoir aucun de ces usages, le mystère n'est point éclairci. Cet indéfinissable et perpétuel détail n'échappe à personne; il contribue à la physionomie des édifices : c'est comme la mouche sur le portrait d'une dame d'autrefois.

Quelques palais, sans l'emporter de beaucoup par l'étendue, sont remarqués pour leur style architectural. Vous êtes arrêté par celui de la Prévôté, par la *casa* des Borgheresi; enfin par celle de MM. Pesciolini. Le goût en est si riche et si noble dans son archaïsme, qu'une tradition en fait la résidence de Didier roi des Lombards, qui passe pour avoir bâti la seconde enceinte en 759. Une inscription de marbre consacre depuis deux siècles cette attribution évidemment erronée : le palais ne date que du quatorzième. — Au couvent supprimé de Sainte-Catherine, qu'habitent MM. Pratellesi, les étrangers admirent des fenêtres ogivales avec une ornementation charmante. S'ils entraient dans l'ancien réfectoire, ils y verraient, sous la signature du Tamagni, à la date de 1528, une bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

belle fresque représentant : la *Madone avec l'Enfant qui porte l'anneau nuptial à sainte Catherine.* Saint Benoît, saint Géminien, saint Jérôme appuient cette composition. — A l'étage supérieur il y a une petite fresque du quatorzième siècle.

Dans une ville d'un pareil caractère et à ce degré ménagée par le temps les habitants clair-semés sont un anachronisme : on cesse de les voir par cet instinct qui nous porte à chercher autour de nous, même dans le passé, le mouvement et la vie. Pour peu qu'on ne soit pas venu ici sans savoir où on allait, et qu'on se soit mis au courant des coutumes, des allures de cette ancienne démocratie imbue de tous les sentiments aristocratiques, à partir de l'amour du beau jusqu'à la passion de l'omnipotence, il sera facile d'évoquer ces populations dans quelques scènes du temps qui n'est plus. D'abord, nous savons où les prendre : n'avons-nous pas laissé cette société tout entière dans l'église où, revêtue de ses plus beaux atours du treizième, du quatorzième siècle, elle continue à représenter les personnages des *Mystères* de la Bible et des Évangiles? Ces spectres nous suivent hors du temple; l'illusion de les retrouver est d'autant plus vive, qu'on reconnaît le théâtre où on vient de les fréquenter. Et si vous tenez à des notions précises, les règlements somptuaires de cette seigneurie plébéienne, despotique, minutieuse, ont dressé des tableaux exacts; car de telles lois ne visent que des abus tombés dans la pratique générale.

Supposons donc le matin d'une fête carillonnée, ou bien un de ces événements solennels qui mettent en mouvement tout un pays. Voici venir les jongleurs, les bateleurs, choisis entre les plus habiles et vêtus par la Commune; puis les chanteurs (*istrioni*) payés aussi par la ville, avec ceux qui font sonner la trompe, les chalumeaux, la cornemuse et les clairons. Plus tard, ils précéderont la milice des jeux guerriers dans la prairie. Des balcons, ajustés devant les fenêtres qu'ombragent des crépines, on lance des sourires, des devises et des fleurs. Les cortéges se croisent : ce sont les prévôts, les gonfaloniers, les membres du Conseil des IX, avec ces tuniques, ces épitoges et cette coiffure grave si connue, qui se prolonge dentelée sur l'épaule. La recherche des couleurs éclatantes est la joie des peuples jeunes. Mais voici, précédées de leurs courriers, annoncées par leurs trompettes, deux familles patriciennes rivales suivies de leurs clients : on serre les rangs, de malveillants sourires se risquent au passage; les dames, les jeunes héritières baisseront les yeux, ne laissant pas que de vérifier la toilette de leurs ennemies. Il s'est fait un court silence; des fronts se sont plissés : sortira-t-on les glaives? Cinq fois sur dix, aux jours de solennités publiques le sang tapissait les rues.

Le temps est bien passé, où les aïeux portaient de la laine! Regardez (je puise dans les *Ordinamenti*) ces étoffes de velours brochées de figurines, et cette broderie en fil d'or avec frange d'argent et de soie.... Que de vermeil et d'émaux sur ce caffion! les chlamydes de toute nuance ont à la base plus de onze brasses de large; les manches, qui en ont cinq, sont semées de fleurs d'or; les doigts ont des bagues de prix, la ceinture est tramée d'argent; la belle patricienne joue avec un chapelet de corail et d'ambre où pend une croix d'argent dont la ciselure est un chef-d'œuvre. Sur les têtes ce ne sont que guirlandes, perles et joyaux. On ne porte que des tissus de métal précieux marié à la soie; les broderies, les ferrets d'aiguillettes, les bouffettes font étinceler l'or; les robes, en hiver, sont doublées des plus rares fourrures; au cou des jeunes cavaliers pendent des chaînes entremêlées de cabochons : elles vaudraient des métairies; le mouchoir de poche même, « *nasitergio* » disait-on alors avec crudité, est tissu d'or, d'argent et de soie. L'emploi devait en être désagréable!

Tel était le luxe d'un cortége au début du quatorzième siècle, et les lois restrictives n'étaient que forme vaine. Elles laissaient en dehors les filles nubiles, les fiancées, les femmes des chevaliers et des docteurs; ensuite, d'après un statut de 1276, les femmes pouvaient se parer à leur guise moyennant une taxe versée à la gabelle du fisc : les belles patronnes des métiers de la laine, du verre, de la poterie, de la tannerie ne s'en firent point faute. Ne convenait-il pas de représenter dignement des corporations qui avaient leurs statuts, leurs magistratures privilégiées, leur officielle représentation ès Conseils de la ville, et leur recteur!

Quand des foules ainsi parées se rendaient à l'église pour un mariage parmi les chants et les musiques, des rubans où s'enroulaient des guirlandes de fleurs étaient tendus en travers des rues : pour briser les barrières, le marié devait acquitter un péage à de jeunes garçons qui offraient des bouquets à l'épousée. Les festins réunissaient un monde énorme : il fallut en restreindre les prodigalités dès 1314. Plus tard, la Commune qui jordonnait sur tout réduisit les cadeaux des noces, et limita les convives à douze, sans compter le notaire et la parenté de chacune des parties. Jadis la dot des demoiselles nobles avait été de quarante livres (deux cent quatre-vingts francs); cent ans après, elle aurait paru maigre pour une fille du peuple. — Une mesure prise par les Florentins devenus maîtres de San-Gimignano démontre comiquement leur sottise et le développement du luxe dans ce petit État. Il fut interdit en 1459 aux Sangéminiens d'afficher des parures supérieures à celles des Florentins, leurs patrons.

Il paraît qu'en ce pays tout était bruyant et voulait de l'éclat. Aux funérailles, on fut obligé d'interdire aux voisins et amis qui suivaient le corps à l'église de pousser, par les rues, des plaintes, des hurlements, de se démener et de frapper des mains en signe de douleur. On décida que ces démonstrations seraient réservées pour l'église. Le poêle de la ville, qui couvrait la bière, était en taffetas mi-parti de jaune et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de rouge, avec une croix centrale rouge et jaune disposée de façon à contraster les couleurs : je le trouve décrit au registre des *Mises*. Passé le troisième degré de parenté, on était exclu du repas funèbre. Le nombre des torches, des cierges, des porteurs, tout était impérativement prescrit.

Le soir des fêtes publiques, des fagots étaient allumés sur les places comme à la Saint-Jean; la frise des édifices, la plate-forme et le sommet de toutes les tours étaient illuminés. On montait sur le faîte des *panelli*, torchons enduits de graisse et de térébenthine, et on couronnait le donjon d'un diadème de pots à feu, ce qui explique suffisamment pourquoi, au-dessus des étages des palais et sous les festons crénelés des tours, les constructeurs avaient ménagé des rangs de trous sur des supports. Quand San-Gimignano, sur sa colline, transformait ainsi en candélabres une trentaine de tours de plus de cent pieds de haut, les pèlerins qui chevauchaient au loin dans les ténèbres devaient avoir, sous les cieux, un étonnant spectacle.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Exigences des Florentins. — La citadelle et ses ruines. — Institutions de bienfaisance et de salubrité : la Grande Fontaine. — *San-Jacopo* et les Templiers. — Les couvents : Montoliveto, etc. — Avantages d'avoir un guide muet. — Le peuple et les rues. — Église et collections de *Sant'-Agostino :* Bartolo di Fredi, Vicenzo Tamagni, etc. — Fresques sur la *Vie de saint Augustin*, œuvre capitale de Benozzo Gozzoli.

I

Il fallait que l'agriculture et les industries eussent bien enrichi la Terre ; car avec toute sa rapacité, le gouvernement florentin mit plus d'un siècle à la ruiner. Et Dieu sait qu'il y prit peine ! Devenue maîtresse d'une cité qui s'était donnée, Florence exigea qu'on bâtît une citadelle dans l'enceinte des murs pour assurer sa domination. Ses commissaires firent choix d'un petit plateau derrière la Collégiale, lequel avait nom Montestaffoli. On dut acquérir des immeubles et exproprier les dominicains installés là depuis 1325. La ville leur céda l'ancienne forteresse, située un peu plus au sud, et ils y firent une superbe église, aux frais de la Commune en partie. On y voyait autrefois une *Vie de la Vierge* par Lorenzo Ciardi, un *Crucifix* attribué à Raphaël, et un *Saint Sébastien* par Albrecht Dürer. Je n'ai pu vérifier si ces ouvrages sont venus au séminaire de Colle quand les biens du monastère lui ont été dévolus en 1782. Pour bâtir la nouvelle forteresse, les Sangéminiens furent réduits à emprunter aux plus dures conditions chez les Strozzi, et comme l'œuvre n'allait pas assez vite, ces banquiers les contraignirent d'anticiper sur les crédits au moyen d'avances faites par eux à gros intérêts. La *Rocca* terminée vers 1358, la Commune fut tenue de défrayer, à deux cent cinquante livres par mois, le capitaine châtelain pour Florence, avec trente fantassins. C'était le temps où la lie des armées allemandes et les *déclassés* de l'Italie organisés en compagnies d'aventures portaient la désolation partout. Il fallut armer la citadelle contre les bandes du comte Lando, payer des hébergements, des écuries, tout un entretien pour deux cents cavaliers envoyés par Florence. La Commune s'était affaiblie en désarmant les citoyens : obligée de recourir aux mercenaires, pillards et bandits, elle se donna des ennemis dangereux.

Les ruines de cette citadelle, que démantela Cosme Ier en 1555 et que les siècles, depuis, ont bouleversée en artistes, sont un des endroits curieux de San-Gimignano : la sauvagerie et l'abandon, le victorieux assaut des plantes et des arbres contre les pierres disjointes n'empêchent pas de relever le plan de ce *castrum*, un des mieux ordonnés entre ceux d'une contrée qui nous a enseigné l'art de fortifier les places. La *Rocca* est pentagonale, avec des corps de garde sous voûtes aux angles ; des murailles unissaient le fort aux remparts de la ville, aboutissant du côté sud au tourillon de la porte Quercecchio, et du côté opposé au tourillon des *Forche*. La porte était de fer et surmontée d'un donjon à parapet. Le casernement des mercenaires les tenait isolés; ils arrivaient par un escalier extérieur. Viollet-le-Duc a montré, en rétablissant Pierrefonds, les précautions architecturales de défiance qu'on prenait contre ces sortes d'auxiliaires. Au centre était un palais avec quatre voûtes solides en pierre et une toiture crénelée : un cloître y était attenant; le milieu en est marqué par une citerne ronde. Une autre maison s'appuyait au donjon, qui peu à peu rentre en terre; on circulait sur les murs au moyen de deux ponts-levis. Bernardino Adimari fut le premier châtelain de cette place ruinée, hantée par les oiseaux nocturnes et les serpents; de ce castel où il revient des esprits guerriers qui font penser à l'Arioste.

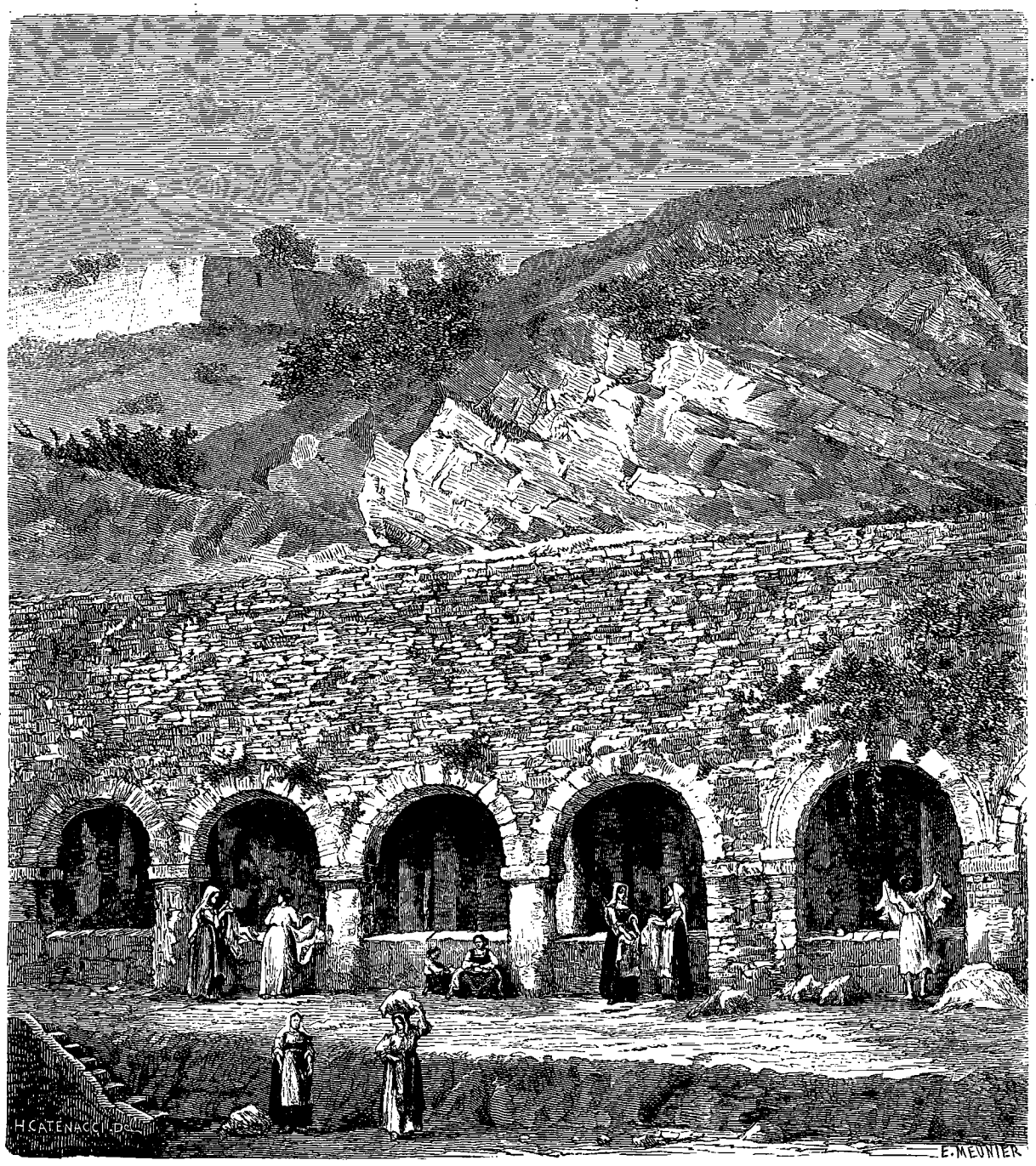
Au sortir de ce cloaque qui rappelle les poétiques débris de nos châteaux forts de l'Anjou, de la Normandie, du Jura, les palais de la ville, aux fines moulures et aux saillies discrètes, prennent un air de jeunesse et d'élégance. Qui ne se plairait à s'égarer parmi ces carrefours qui retracent des générations et des aventures inconnues! Dans ces résidences fortifiées où s'entrecombattaient des races allaitées de haines héréditaires, des cœurs jeunes ont peut-être battu à l'unisson dans les camps rivaux. On se rencontrait à l'église; d'étroites fenêtres où s'encadraient des visages adolescents pouvaient être contemplées de près aux logis accouplés des Capulets et des Montaigus de la Ville aux belles tours. Un autre Luigi da Porta aurait puisé dans ces murs plus d'une dramatique légende, et fourni un pendant de *Roméo et Juliette* au génie de Shakespeare....

Après avoir traversé toute la ville et passé à côté d'une vaste maison froide qui est un établissement central de détention, unique élément d'animation pour cette bourgade pourvue par suite d'une escouade de *bersaglieri*, nous prîmes à gauche la rue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

della Costa où nous fûmes tentés par un de ces sentiers presque à pic qui mesurent une pente rapide. Nous nous y hasardâmes d'autant plus volontiers que, né d'une brèche aux remparts, il promettait sur leur enceinte escarpée un point de vue mural, et que cette ligne plongeante et rompue aboutissait à un monument inexplicable quand il est vu d'en haut.

Sur sa montagne, San-Gimignano jadis n'était guère abreuvée que par des citernes; bientôt, quelques sources furent attirées des chaînons du voisinage



Fontaine et lavoirs, à San-Gimignano. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie et une aquarelle de M. Boussault.

et la ville eut, hors des portes, deux à trois maigres fontaines. Mais la Commune qui avait intimé à ses enfants d'avoir à se baigner assidûment voulait mieux. Avant l'année 1239, elle les envoyait pour cela jusqu'à Cellole, à quatre milles par la porte San-Matteo. — C'est un bourg où est restée intacte une église consacrée en 1237, d'une architecture étrange et qui vaut une visite. En 1327, la ville établit des bains publics au quartier San-Matteo; je vois qu'elle amodiait ses étuves en 1492 à un certain Mathieu, tenu de baigner les deux sexes à un prix déterminé par les Prieurs. Des statuts de 1415 prescrivent aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

hommes et aux garçons au-dessus de sept ans de se baigner du dimanche au mercredi, les jours suivants étant réservés aux femmes et à leurs filles.

Cette Commune pourvoyait à tout! la paroisse, dès 1220, avait son hôpital; Santa-Fina en a baptisé un second. Il y avait des hospices spéciaux pour les idiots, pour les pèlerins, pour les lépreux. Obligés par la pénurie financière d'appeler des banquiers juifs et même de les favoriser du privilége d'ôter de leur vêtement la *roue* brodée en laine jaune, désignation obligatoire de leur race, les IX avaient, comme contre-poids, créé des Monts-de-piété afin de soustraire les petits à la trop grande usure.

Nous découvrons la *Porta alla Fonte* sur la gauche du sentier par où nous venons de descendre. Le monument qui nous a attirés contient la plus grande fontaine et les lavoirs de la ville. Six arches en plein cintre sur des piliers trapus, formant deux petites nefs qui se reflètent dans un lavoir bien encadré, constituent le principal appareil du monument qui, pour la fontaine proprement dite, se continue avec une seule voûte ogivale couvrant une galerie d'eau transparente. De loin, vous ne vous rendez pas compte de cette construction placée au fond d'une ravine et adossée à une section pratiquée dans les roches. Sur leurs gros piliers, les nefs ont un faux air d'antiquité byzantine, bien qu'elles soient du treizième siècle; les autres arcades, dans un goût semi-moresque, furent ajoutées plus tard par les corporations florissantes des arts de la laine et du cuir. Fontaine étrange et d'un imposant aspect, largement alimentée par une source qui tombe d'un massif de tuf tertiaire sur l'éperon duquel est posé l'établissement de détention. Autour de ces bassins, les femmes viennent à la provision avec leurs amphores; d'autres lavent et tordent le linge, déguenillées avec talent et coiffées comme des duchesses. Pourquoi les femmes se posent-elles avec tant d'art et sont-elles plus jolies au bord des fontaines?

De ce point, retournez-vous et levez les yeux sur la porte *alla Fonte* dont le mur devient, dans sa partie supérieure, la paroi d'une chapelle et a pour couronnement une figure sculptée dans une niche : cette porte que la brique égaye et cette statue rappellent un souvenir des discordes du moyen âge. C'est par là qu'au temps du duc d'Athènes, à la dure protection duquel on avait dû recourir, les Ardinghelli rompant leur ban d'exil tentèrent une nuit de rentrer par escalade. Éventés par les gardes, ils furent repoussés avec leurs partisans. Le salut miraculeux de la cité attribué à la protection de saint Géminien, fut cause qu'on lui éleva la statue nichée qui fait si bon effet sur le mur de la poterne.

Si vous suivez à leur base, en continuant vers le nord, les pentes abruptes et fauves qui tiennent lieu de glacis autour de cette forteresse escarpée, les profils des remparts, quelques trouées sur des ravines de masures, des pans de roche coupés à vif et coiffés de bastions ruinés, la cime d'une tour que vous découvrez par-dessus les murailles; ce massif gris sur le ciel bleu et, à votre droite, remontant un vallon tournant et convulsé, des coteaux verts que couronne une ronde de montagnes; çà et là des ruisseaux blancs qui laissent le regard indécis entre l'eau qui bouillonne et son lit de cailloutages : tout s'assemble et s'ajuste pour présenter une série de points de vue qui fourniraient de beaux décors de caractère à des drames du moyen âge. Ces contrées, les massifs montagneux d'alentour jusqu'aux Maremmes, ont été reproduits souvent par Salvatore Rosa lors de son exil de Rome et durant ses fréquents séjours tant à Volterra chez les Maffei, qu'aux villas de la contrée chez d'autres amis.

L'abside entrevue d'une petite église attenante à une espèce de viaduc nous fit remonter par la porte *San-Jacopo* dans l'intérieur de la ville. L'ancienne poterne était plus basse que la chapelle qui lui a donné son nom et qui est au milieu d'une petite plate-forme. Le jardinet d'un cimetière l'encadre et, de ce point, on découvre de vastes horizons de montagnes. Comme construction, c'est la plus curieuse et la plus jolie église de San-Gimignano. Au retour de la première croisade, les Baccinelli et quelques guerriers ont érigé là vers 1096, sous l'invocation de saint Jacques, une maison de templiers; cependant les portions les plus anciennes du monument ne semblent pas antérieures au douzième siècle. Au début du suivant, San-Jacopo avait baptisé déjà la poterne de la seconde enceinte qui datait de ce temps-là. Le peuple ayant chassé les templiers dès l'année 1308, leurs biens ont été dévolus aux chevaliers de Rhodes qui avaient pris pied en 1203 à San-Gimignano. Annexés depuis longtemps à la commanderie de Poggibonzi, les biens des chevaliers furent, en 1637, cédés en emphytéose perpétuelle aux religieuses de San-Girolamo. Ce sont elles qui ont bâti, pour passer par-dessus la route en contre-bas, la petite galerie sur arcades à droite de l'église.

La façade de San-Jacopo, dont le dessin est sobre et pur, est à la fois sévère de style et riante d'aspect. Ce qui l'égaye, c'est dans l'ornementation l'heureux emploi des briques de diverses couleurs, et le tissu original de la muraille où ces matériaux forment des dessins quadrillés qui agrémentent les assises. La porte d'entrée, avec deux consoles d'angle, est surmontée d'une arcature où achève de disparaître une fresque. Sur l'architrave, que portent des modillons où sont sculptées des figures rustiques, est placée la croix de Malte. Le milieu de cette façade est percé d'une grande rosace en terre cuite dont l'encadrement et le dessin intérieur sont simples sans maigreur, et très-décoratifs. Ce qui l'est beaucoup aussi, ce sont des disques en brique enduite d'un vernis vert, disposés avec art de chaque côté. Ces naïvetés jeunes, d'un art bien ancien, donnent à ce morceau peu compliqué de la fraîcheur et du charme : l'impression vous ramène à l'aurore des croisades par je ne sais quelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réminiscence de l'Orient. A l'intérieur, une seule nef; des colonnes engagées où de jolis chapiteaux fleurissent portent les nervures d'une voûte ogivale. Les fenêtres étroites et longues, caractère des constructions du Temple, dispensent peu de lumière à des fresques du quatorzième siècle et du treizième, passablement sauvages : les unes et les autres ont été l'objet d'une émulation funeste entre deux sortes d'iconoclastes, les retoucheurs et le temps. L'autel est surmonté d'un charmant tabernacle.

Nombre de monastères s'étaient établis dans l'enceinte et autour de cette petite ville qui a possédé en proportion amoindrie tout ce que possèdent les plus grandes:—les bénédictins, dans leur église de Saint-Jérôme, avaient un beau *Tamagni* que nous avons vu au Podestat; — les olivétains ont été installés en 1340; - les clarisses, en 1261;— les *Eremiti* de Sainte-Madeleine au treizième siècle; — les religieuses de Sainte-Catherine vers 1364. San-Lorenzo *in Ponte*, élevé par la Commune en 1240, a contenu des fresques importantes, ainsi que la chapelle de l'hôpital de Santa-Fina, où on conservait la couchette en bois de la jeune patronne. Un des plus célèbres moutiers de la banlieue était le Montoliveto, complétement dépouillé, mais au cloître duquel on laisse dépérir une fresque du *Christ en croix* avec quatre Anges, la Madone et saint Jean. Saint Jérôme est agenouillé au premier plan. C'était un ouvrage, ce n'est plus, hélas! qu'un souvenir de Benozzo Gozzoli. La maison relevait de saint Benoît. Les générations de ceux qui travaillent et qui prient se sont succédé dans ce cloître bien des siècles : les derniers sont partis, laissant derrière eux à cette solitude profanée ce Crucifix sans fidèles, cette œuvre de maître sans hommages. Un pan de mur blanc comme un linceul m'aurait moins attristé.

II

Nous visitions ces palais, ces églises; nous parcourions au hasard ces rues, ces carrefours d'une étrangeté si harmonieuse, car aux enseignes des boutiques et à quelques inscriptions près en l'honneur des princes de la maison de Lorraine, aucune note fausse ne trouble la mélodie légendaire des vieux âges; nous errions à l'aventure, sous la protection d'un garçonnet de quatorze ans que dame Giusti nous avait infligé comme *custode* et qui, attentif à nos détours pour nous suivre, à nos gestes, à notre physionomie pour les imiter aussitôt, avait l'intelligence de ne pas dire une parole et de ne rien nous montrer. Sur un signe il courait chercher des clefs, emmanchées de sacristains à qui il faisait comprendre du doigt que s'ils étaient muets on leur trouverait de l'esprit. Cet enfant offrait un autre avantage; il nous préservait d'être harcelés par d'autres : en ces terres de *farniente*, dès qu'on vous voit sans acolyte, chaque passant veut s'improviser *custode*. Je conseillerais à chacun, dans les petites villes surtout où l'on aime à rêver, cette façon de porte-respect. Parfois, aux sites escarpés, il se détachait en éclaireur et nous le trouvions lançant des pierres aux oiseaux des buissons avec les écolâtres du quartier.

Sur les portes des maisons vous entrevoyez quelques jolies têtes, qui pour la plupart tirent leur charme de l'innocence des physionomies; aux approches du soir elles s'entourent de loques étroites posées avec un art qui s'ignore. Les garçons sont équipés comme les vauriens de nos faubourgs; les mères de famille (on en voit peu) ont des expressions et des draperies tombantes de *mater dolorosa*. La gravité des visages, les ténèbres qui s'emparent des rues dès la première heure de la nuit, racontent la sévérité des existences pour les vivants oubliés dans ces maisons mortes. Ce qu'elles retracent est absolument passé, l'ère actuelle n'a rien mis à la place.

A l'extrémité nord de la ville s'étend un terrain roussâtre dénommé la Prairie-Sainte. Cette vaste friche a dû faire partie des jardins d'un monastère célèbre jadis, et dont l'église s'élève au milieu d'un enclos où l'on ne rencontre personne. Les revêtements en brique ont peu de caractère; l'édifice, pourtant, a conquis le prestige de désolation propre aux monuments déclassés.

Vous pénétrez dans *Sant'-Agostino* par une petite porte latérale que surmonte une fresque ravagée. Cette porte est en bas d'une nef unique, orientée, large de vingt mètres et couverte d'une curieuse charpente. Trois chapelles occupent le fond; sur les murs latéraux se succèdent des autels d'un style abâtardi. Ce premier aspect répond à celui du dehors, d'autant plus que l'écartement des parois ayant permis à la poussière de s'amasser le long des murs en ondulations grises, le monument en reçoit une teinte plus triste de négligence et de vétusté. Les rares ornements des autels, oxydés, ont poussé au noir ce qui les amaigrit; du froid dallage, où l'air attiédi dépose son humidité, ressort délayé ce mystérieux parfum qui, selon la solitude où on le respire, s'appelle : l'odeur des forêts, des cryptes, des cavernes, ou des tombeaux.

San-Gimignano a trois grands musées : l'un au Palais public, le second à la Collégiale; le troisième est ici, mais au seuil de *Sant'-Agostino*, il est impossible de pressentir le souvenir qu'on emportera.

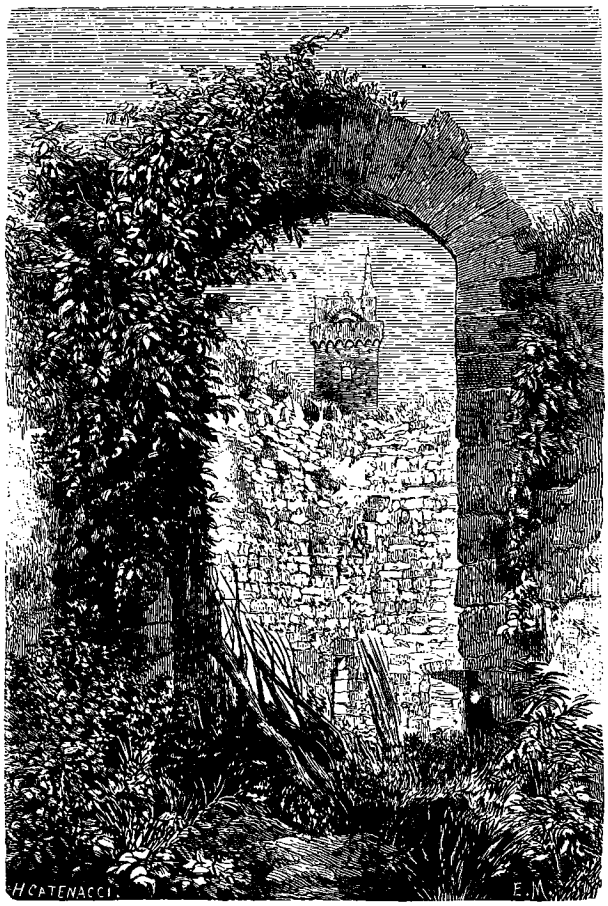
Quand les augustins ont construit cette église en 1280, la Commune leur fit don de vingt mille briques, de dix boisseaux de ciment, à quoi elle ajouta, exemple suivi par nombre de particuliers, des sommes considérables. La consécration eut lieu en 1298. Un couvent superbe répondait aux dimensions de la chapelle : il possédait deux cloîtres. Cette maison fut choisie en 1308 et en 1396 pour la tenue du chapitre provincial. Réformés en 1499, ces augustins furent supprimés en 1809.

Dans la première chapelle à droite, élevée à saint Nicolas de Tolentin, signalons comme apocryphe une fresque datée de 1539 et attribuée au Tamagni, mort depuis plus de huit ans. Dans la chapelle qui suit, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sposalizio de sainte Catherine est faussement accrédité du nom de Salimbeni. Deux fresques, dans la chapelle *San-Guglielmo*, représentent, l'une la *Naissance*, l'autre la *Mort de la Vierge* pleurée par des anges et par les apôtres. Ces morceaux sont dus au maëstro Bartolo di Fredi : on les a exhumés d'un badigeon blafard dont ces murailles sont revêtues et d'où transpercent des figures peintes, membres dispersés qui reparaissent, comme des noyés après une inondation à la surface d'une eau bourbeuse. On croit que Fredi avait décoré une partie de cette église.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la vaste chapelle chorale a été peinte en entier par Benozzo Gozzoli, et que sa *Vie de saint Augustin* (sujet admirable!) comprenant dix-sept motifs, sans compter de nombreuses figures décoratives, est l'œuvre capitale de l'illustre disciple de Fra Angelico. Il l'a terminée en 1465. Au Campo-Santo de Pise, au palais Ricardi même où il est plus serré, Benozzo semble suivre avec une insouciante fantaisie sa facilité qu'alimentent l'invention et la grâce : ici, avec la même souplesse, il s'est laissé atteindre plus à fond par l'émotion religieuse et par la pensée, sans que toutefois il dédaigne les diversions épisodiques que son *humour* lui peut inspirer. C'est ainsi que, dans le tableau où Patrice et Monique conduisent leur enfant chez le maître d'école de Tegaste, il a placé un régent qui, pour fouetter un marmot sans se baisser, l'a fait hisser sur les épaules d'un autre écolier. Le sérieux du fouetteur rend la chose encore plus drôle. Il faut bien se rappeler devant les œuvres antérieures à la mort de Léon X, que jusque-là l'élément comique avait été admis dans l'art et que ces artistes, tout aussi bien que les Grecs, accueillaient la diversité sans s'astreindre comme on l'a fait chez nous à la monotone solennité d'une didactique qui professe le *bon goût* pour imposer l'ennui. Bien que, parmi ces fresques de Benozzo, sept à huit soient compromises par les outrages du temps et par des restaurations de barbouilleurs d'enseignes, ce qui en reste est assez beau, assez *vrai*, pour faire illusion au spectateur et le transporter au milieu de cette existence qu'il voit se dérouler. En suivant Augustin à travers les contrées où il a marqué son nom, de Carthage à Rome, de Milan à Ostie, d'Ostie à Hippone ; en accompagnant, de l'enfance au jour des funérailles, ce héros qui a tracé le roman mystique de sa vie, on comprend que son peintre avait étudié les *Confessions* et l'on revit dans cet admirable livre.



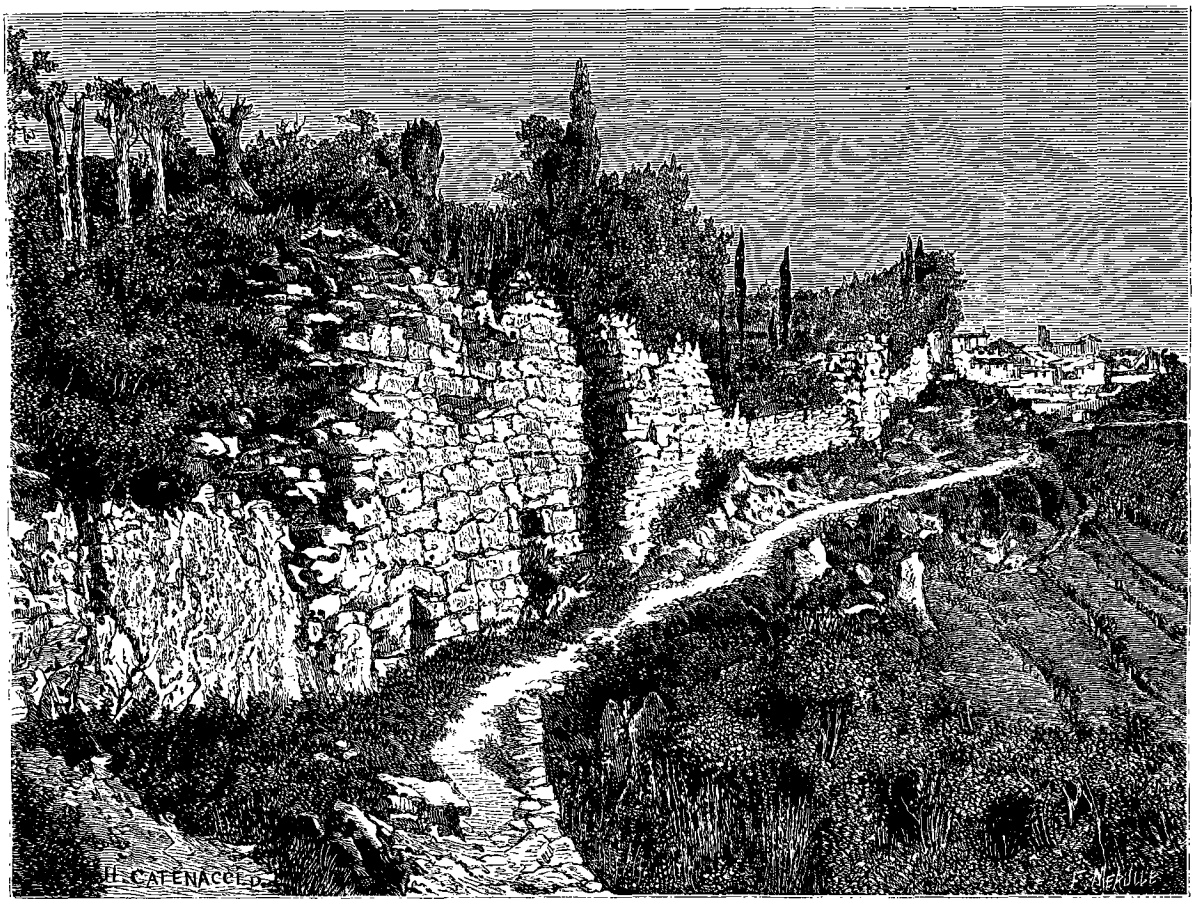
Porta del Castello, à San-Gimignano. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Le sentiment dont sont pénétrés les épisodes de la *Mort de Monique* n'empêche pas l'artiste de chercher ailleurs l'élégance : chacun remarquera le charmant tableau où le jeune Augustin est admis à l'université de Carthage et, plus loin : le joli page qui tient le cheval du saint entrant à Milan. Rien de plus fin que le dernier entretien d'Augustin avec sa mère ; — que la séance du saint à la *scuola greca* de Rome au milieu d'auditeurs dont l'un montre sur un livre cette description de la rhétorique : « la science de persuader » ; — et que ce naïf épisode où, sur le bord de la mer, Jésus sous la figure d'un enfant explique à Augustin le mystère de la Trinité ! Pour connaître la valeur de Benozzo Gozzoli, il faut l'avoir vu à San-Gimignano qui possède ses chefs-d'œuvre dans la peinture et dans la fresque. Aux pieds de *Monique* expirante, le peintre a mis deux moines : l'un est Domenico Strambi, docteur de l'université de Paris, qui avait commandé ce grand ouvrage à Benozzo. Ce dernier pour l'accomplir a passé trois ans à San-Gimignano chez les augustins : le bon *canonico* Pecori dont les recherches nous sont profitables a dégagé les preuves de ce séjour.

Francis WEY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Murs étrusques de Volterra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

TOSCANE ET OMBRIE,

PAR M. FRANCIS WEY [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES VILLES DÉLAISSÉES

EMPOLI. — SAN-GIMIGNANO. — VOLTERRA.

CHAPITRE CINQUIÈME (suite).

Collection de *Sant'-Agostino* (suite). — Fresque votive de S. Mainardi. — Tombe du *Job* de la Toscane, par Benedetto da Maiano. Inscriptions curieuses. — Effets de contrastes : misère et grandeurs de San-Gimignano.

Signalons dans la chapelle du Saint-Sacrement la *Naissance de la Vierge*, tableau du Tamagni, d'une couleur et d'un sentiment tendres. Là se trouve aussi une *Madone*, avec l'*Enfant* qui tient une grenade : joli panneau de Gozzoli.

Au-dessous de l'orgue, Sébastiano Mainardi a laissé en 1487 un morceau qui eût fait honneur au Ghirlandajo : c'est une fresque où saint Géminien, sur son siége épiscopal, bénit trois citoyens illustres : le poëte Mattia Lupi, Mainardi le professeur de droit canon et le jurisconsulte Nello Nelli de' Cetti. Au bas de cette fresque est représenté d'après nature

1. Suite. — Voy. pages 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le frère Strambi mort, au-dessus de son tombeau. Au côté gauche de l'église, une figure de la *Vierge* et un *Archange* sont les restes d'une grande fresque souvent attribuée à Simone Memmi et qui est de Lippo Memmi.

La chaire, engagée dans le mur, est une moitié d'octogone en marbre, avec des colonnettes cannelées corinthiennes. Tamagni a peint au-dessus une *Croix* sans Christ au pied de laquelle une *Nonne* et *Madeleine*, prosternées devant la Vierge, ont une admirable expression de douleur. Deux *augustins* sont en adoration au bas de cette composition où figure aussi le *Prophète Élie*. Benozzo Gozzoli, à l'occasion de la peste de 1464, a exécuté en cette année même une fresque rémunératoire en l'honneur de *saint Sébastien*, alors invoqué par les habitants. Il les abrite sous son vaste manteau, assisté d'anges qui brisent les dards lancés sur la ville par l'Éternel que s'efforcent de fléchir, agenouillés, le Christ et sa mère : d'autres anges présentent la couronne, la palme et la flèche du saint martyr. Ces figures suppliantes, le groupe vivant et vrai des gens du peuple sont d'un beau style. En prédelle : un admirable *Crucifiement*. A la chapelle *della Croce*, fresque avec un très-beau fond attribuée au Tamagni : l'autel, avec bas-reliefs dans des médaillons du quinzième siècle et des bustes d'évêques, est curieux.

C'est ici qu'est le mausolée de saint Bartolo, le *Job de la Toscane*. Autrefois, il était au milieu de l'église et environné d'une grille. En 1488, pour l'honorer davantage, la Commune amortit pendant trois ans les revenus des moulins de la ville et s'assura le concours du riche hôpital de Santa-Fina. Chargé de l'œuvre avec le prieur, messire Onofrio di Pietro convint avec Benedetto da Maiano, le 6 juillet 1494, de soixante florins d'avance et autant à livraison. L'artiste perçut en outre dix-sept florins pour des ornements non compris dans les termes du traité. L'appareil considérable de cet autel comprend huit figures de premier ordre et trois bas-reliefs d'un art exquis. Je ne connais aucun travail, de Benedetto même, qui soit supérieur à cet autel, le plus beau que j'aie vu. Tamagni a décoré les murs latéraux. Le pavé est en terre vernissée de Valence; au-dessus de l'autel, un tableau à la détrempe (la *Madone* et des *Saints*), œuvre d'une finesse et d'une suavité qui font penser aux plus purs joyaux de l'Ombrie, nous révèle un disciple de Fra Angelico de qui personne n'a jamais parlé, et qui est représenté trois fois ici. Il signait : « PETRUS FRANCISCUS, *presbyter florentinus*. » La prédelle, distribuée en plusieurs sujets, offre une série de miniatures délicates.

Le pavé de cette église est parsemé de pierres tombales d'un très-haut relief, usées pour la plupart, mais où l'on relèverait de beaux costumes. Cette église était, comme *Santa-Croce* à Florence, le *Campo-Santo* des familles nobles et des illustrations du pays. J'y ai relevé cette inscription contre un squelette sculpté : « *Ibi, ubi?* » et ces mots aux angles : « *Nasci horror, vivere labor, mori dolor, resurgere decor.* » L'histoire de la philosophie en deux mots; celle de l'humanité en huit.

Revenus, émerveillés, à la porte qui nous avait donné accès dans ce reliquaire des arts si richement doté, avant de repasser le seuil nous nous détournâmes : l'église s'était rendormie dans son aspect morne, vide et abandonné.

Des monuments principaux, nous passâmes à la recherche des détails et des recoins, nous égarant à plaisir, sans but déterminé, dans les quartiers et au pourtour de cette petite cité qui a été puissante avec tant d'éclat, par l'énergie de la vie civile, par les beaux-arts et le luxe, par la splendeur de ses établissements religieux, par le déploiement guerrier que rappellent les créneaux, les forteresses sur des précipices, et ces énormes tours, orgueil de ces nids construits jadis pour une race de faucons. Au dehors, comme dans les airs, tout raconte la férocité des discordes civiles; sous les voûtes des temples et des palais, les peintres des âmes chantent les doux poëmes du mysticisme. Les habitants qui respirent dans l'air l'élégie de ces grandeurs en ont gardé le sentiment, ils sont patriotes et religieux; leurs écoliers vont encore en soutane comme aux temps où l'Église florissait, mais Victor-Emmanuel et Cavour ont rebaptisé les places principales.

Deux jours encore nous continuâmes d'errer dans une pensive désœuvrance, retenus par un attrait involontaire, trouvant que les heures devenaient plus lentes, et sans courage pour fixer celle qui nous séparerait à jamais de cette vision.

CHAPITRE SIXIÈME.

Route des Maremmes. — Situation aérienne de Volterra. — Le parrain de la *bambina* Frasina Frasinesi. — Les guides non résidants de Volterra et leur suppléant. — Place du Palais public, physionomie des rues. — Collections de la salle des *Gemmes*. — Souvenirs, traditions de la troisième lucumonie de la confédération tyrrhénienne. — Le musée étrusque : opinions des érudits, sarcophages de Volterra et leurs bas-reliefs, ornements et leur symbolisme, etc. — *Porta dell' Arco* et murailles étrusques de l'*Oppidum*. — Situation périlleuse de la ville. — Théâtre antique sur un abîme. — Étrange aspect des escarpements. — Les gisements d'albâtre. — Point de vue, le soir, à vol d'oiseau sur les Maremmes.

I

Comme on ne s'occupe guère des Maremmes toscanes sans parler de Volterra, et que pour y aller de San-Gimignano vous vous rapprochez de la mer, je me représentais cette ville comme isolée sur un mamelon au milieu des marécages d'une rive malsaine. Ce n'est donc pas sans étonnement que, dans les instants où mes regards pouvaient se détourner de San-Gimignano qui fuyait derrière nous avec de nouveaux aspects, je m'apercevais que la route montait toujours. Saint-Géminien s'enfonçait peu à peu dans le vaste entonnoir dont nous contournions le bord, lorsque je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vis, à l'ouest, se dessiner des montagnes plus hautes, dominées elles-mêmes à un plan fort reculé par un piton couronné de blocs affectant les formes rectilignes d'un castrum.

La recherche de cette crête indéfinissable à travers l'horizon, dès que les sinuosités du chemin l'éclipsent, est l'unique intérêt du voyage à travers une contrée démeublée, rebelle à la culture, où les habitations sont rares, où des bouquets de bois, composés d'arbres verts.... qui sont gris, ont tous la même taille. Il eût été difficile de se rendre compte d'une direction quelconque en arpentant ce pays mystérieux par la grandeur escarpée du désert, et où nous allions de cercle en cercle sans autre point de repère que cette haute montagne isolée, avec ses apparences de constructions cyclopéennes. A un moment où elle nous faisait face, le cocher dit en la désignant au bout de son fouet : « *Eccò lassù Volterra!* »

La voiture venait de tourner et nous nous y dirigions en ligne droite par une longue arête jetée comme un pont sur la vallée circulaire. Tandis que, pour hisser notre carriole jusqu'à la vieille capitale étrusque, on y attelait deux chevaux de renfort, le but entrevu se révéla si bizarrement grandiose, que je m'applaudis d'être venu jusque-là. Protégés par un garde-fou contre le précipice nous regardions étonnés, en gravissant la rampe au crépuscule du soir, la livrée misérable de ces versants : quelques villas, îlots verts parmi des ravines, semblaient des restes de vie champêtre échappés à une destruction.

L'hôtellerie est à l'entrée de Volterra, sur une terrasse d'où l'on plane sur la Maremme : une rue étroite s'ouvre en prolongement de cette *piazzetta* escarpée et pénètre au cœur de la ville. Pendant qu'on détachait les bagages, je m'enfonçai dans ce couloir, séduit par l'obscurité de l'heure : ayant enfilé deux ou trois ruelles entre des murs noirs très-hauts, j'entrevis une place de grand style, et je la dépassai dans l'espoir d'aboutir à un quartier plus vivant. Pas une boutique ne s'éclairait; la bise glaciale des lieux élevés avait balayé des rues toute âme vivante; le mendiant même manquait à cette nécropole où la solitude me parut plus sinistre qu'au milieu des champs.

A la *locanda* de l'*Unione*, deux chandelles circulant dans des flambeaux de fer éclairaient trois fillettes affairées de notre installation et entremêlant d'éclats de rire un caquetage d'ordres échangés, d'objections, de réflexions drôlatiques : jolies et piquantes personnes, bien élevées en leur épanouissement et coiffées comme pour aller au bal. Une d'elles eut la bonté de m'informer qu'il fallait l'appeler *madame :* en guise de démonstration elle offrit à mes caresses une petite fille qui, ajouta-t-elle, avait un Français pour parrain. Elle prit le registre des étrangers, retourna un seul feuillet pour remonter de quatre ans et, désignant un nom, elle dit : « *Questo è il padrino;* »

C'était encore Charles Doussault! Son aventure est celle du sous-lieutenant dans la *Dame Blanche :* le *vetturino* de Pise n'avait point amené le parrain sur qui on comptait, la *carrozza* était attelée pour se rendre à l'église, M. le curé attendait.... « Nous vous prions d'en être le parrain! » Doussault, depuis, m'a conté cette histoire : je le vois d'ici, avec le nourrisson dans ses bras sur un coussin brodé d'argent, et portant ce paquet rose à l'église.... Au retour, il eut l'honneur d'embrasser la *puerpera*, puis sa *comara*, sœur de l'accouchée à qui il offrit le cadeau le plus cher qu'il eût trouvé dans la ville : une croix en or, de six francs. Et voilà comme notre peintre a, dans les Maremmes, une filleule qui a des yeux interminables et qui répond aux nom et prénom de Frasina Frasinesi. Ma liaison avec le parrain redoubla l'enjouement de nos hôtesses et fit de nous les amis de la maison.

Deux *ciceroni* renommés sont offerts, dans les *Itinéraires*, au choix des étrangers; mais l'un et l'autre desservent des boutiques à Florence où ils résident les trois quarts de l'année, de telle sorte qu'ils se font à bon marché la réputation qui les achalande. En leur absence on nous détacha dès l'aube le fils de l'un d'eux, garçonnet aussi inintelligent qu'inintelligible. Il fallut le renvoyer avec quelques baïoques, et comme cela se passait à l'heure où s'ouvraient les boutiques, un si rare événement ne pouvait s'accomplir sans mettre en joie le quartier.

Un coiffeur, une pâtissière chez qui vous n'auriez pas trouvé une croquignole, écartèrent les mendiants et nous engagèrent à prendre pour *cicerone* le gardien du musée. A l'instant, une douzaine de marmots coururent le chercher, et nous vîmes arriver ce *custode* (chez nous on dirait monsieur le Conservateur) sous la forme d'un petit vieillard souriant; sa mise plus que négligée, d'une coupe rustique et où vingt ans d'usage étaient dénombrés par des taches, ressemblait à la défroque d'un pauvre : il était vêtu comme l'est à peu près tout le monde dans les trois quarts de l'Italie. Les jeunes filles sont coquettes et pimpantes, les vieilles et tous les hommes sont en haillons; plus de costumes nationaux; pas d'autre goût dominant que les couleurs crues, encore sont-elles éteintes par la vétusté. L'élément humain qu'on est réduit à mentionner sans le décrire est donc plus choquant qu'ailleurs dans ces anciennes cités où, devant des édifices contemporains de Pétrarque, on voudrait remettre en vie la population véritable, perpétuée sur les fresques des monastères et des églises.

La place du Palais public où se trouvent la bibliothèque et les collections rappelle plutôt Sienne que Florence; mais elle est complète et d'un caractère si particulier qu'elle ne ressemble à aucune autre. En face des musées, palais du treizième siècle à trois étages de fenêtres ogivales bilobées, inégalement espacées et disséminées de loin en loin, s'élève le Palais de justice, du quatorzième siècle. Sa tour crénelée qui surplombe, et qui a pour seul ornement une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

énorme *Louve* perchée sur une console, fait face au campanile beaucoup plus élevé et à créneaux également guelfes du *Municipio*. Deux lions de marbre reposent sur des piédouches aux angles de ce dernier édifice. Un troisième palais fort ancien aussi, l'*Uffizio postale*, est placé en regard de l'entrée en marbres noir et blanc d'une des chapelles de la cathédrale. Ce dernier édifice avec son porche ogival apporte à l'ensemble de cette décoration une variété sans dissonance. A la façade du Palais public où nous allons entrer, ainsi que dans son vestibule, sont alignés et encastrés les écussons armoriés des anciens consuls, et des seigneuries qui ont été soumises à cette petite république avant qu'elle tombât sous la domination de Florence. La polychromie de ce bandeau égaye avec noblesse le sombre monument.

A travers les carrefours, sous les voûtes de ces hautes maisons à double issue qui dominent des rues en pente rapide, plus encore au seuil de ce palais, vous vous sentez épris des curiosités de l'histoire : un aussi petit État, et démocratique, qui a pu se donner le luxe d'un si beau décor à jouer le mélodrame des révolutions, n'aura pas manqué de l'utiliser. Chacun de ces écussons, cloués là comme une rangée de têtes, dénomme une famille ayant sa mystérieuse légende que ces murs pourraient raconter. Quelques rares témoins de ces époques ont été recueillis, tant à la salle des Gemmes qu'à la Bibliothèque où les ruines d'une fresque représentant l'*Annonciation*, avec deux Pères de l'Église de chaque côté, permettent de reconnaître sans hésitation Andrea Orgagna. Six coffrets de mariage ornés de bas-reliefs en ivoire, du treizième au quinzième siècle, m'ont paru remarquables : l'un est illustré d'*Enfants qui combattent* sous des armures; notons aussi deux crosses du treizième siècle et deux vases du quinzième, en terre cuite de Pomarancio.

Sur le même pallier du premier étage, dans la salle des Gemmes, un *Crucifix* giottesque, une *Madone* de Lodovico de Florence contemplent des objets qui font paraître singulièrement modernes des fresques quatre à cinq fois centenaires. Ces petits vases de verre où des arabesques d'or sont emprisonnées, comment est-on parvenu à les couler? Les Romains ne le savaient déjà plus. Il y a là des *styles* plus anciens peut-être que le vieil Ennius ; des vases noirs, des bronzes, des outils qui ont servi à des usages indéfinissables, curiosités parmi lesquelles un petit *Mercure*, d'une pureté hellénique, semble presque récent. L'époque impériale n'est retracée que par la mosaïque blanche et noire du *pavimento*. Longtemps nous sommes restés sans comprendre devant une figurine allongée, spectroïde et du galbe le plus bizarre. Cette statuette a été faite d'après la copie d'une ombre portée, relevée sur le sol, silhouette qu'on a remplie avec un corps et les traits étirés d'un visage : cette invention orientale décèle l'origine des peuples qui l'ont conçue. Un monument unique, c'est la collection graduée des monnaies étrusques, depuis l'*asse* la plus grosse, où est figuré un dauphin et qui porte le nom tusque de Volterra (*Velathri*), jusqu'aux moindres pièces. Il y en a trente-six; elles sont variées de forme; la plupart représentent des têtes, souvent bi-frontales.

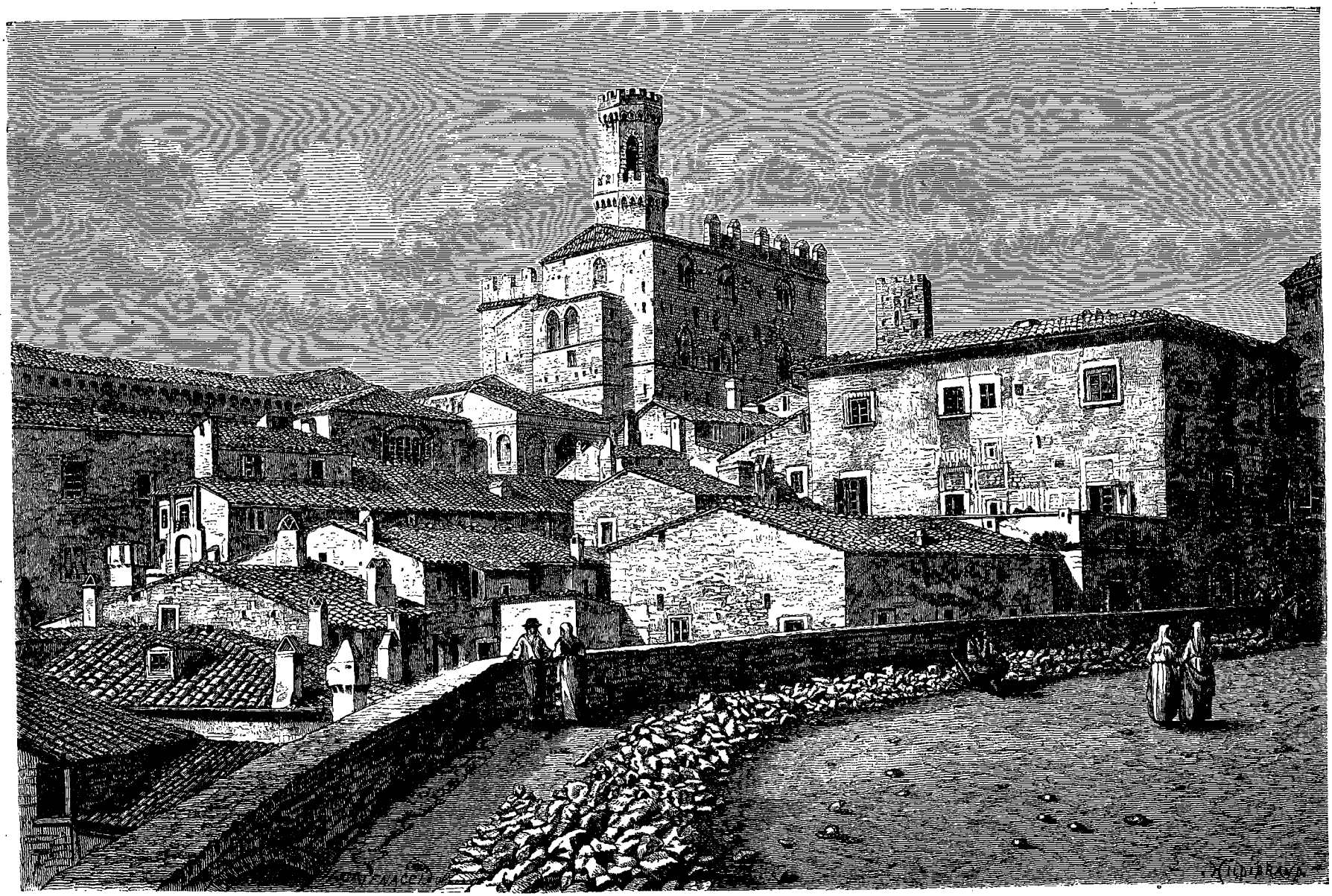
Dès ce moment, les époques intermédiaires s'éclipsent; la pensée prompte à percer les horizons infinis se porte sur cette nation ignorée qui a précédé Rome en Toscane et qui, à défaut de son histoire, demeurée cachée comme son langage, nous en a légué les preuves dans un amas de monuments qui attestent une civilisation inconnue.

II

Après avoir vécu tant de millénaires, Volterra est redevable de sa renommée à ces âges primitifs. Cette ville, une des douze lucumonies de la confédération Tyrrhénienne, citée la troisième par Ptolémée, est une des cinq qui, au rapport de Denys d'Halicarnasse, se sont armées pour repousser l'invasion des Tarquins. Séparée du Latium par plusieurs États, protégée par sa situation inaccessible, cette ancienne alliée de Porsenna maintint longtemps contre les Romains son indépendance et l'intégrité d'un territoire fort étendu, car il descendait jusqu'à Vetulonia dans la Maremme. L'an de Rome 456, Cornelius Scipio-Barbatus ayant poussé fort avant dans l'Étrurie centrale la guerre contre les Étrusques, une bataille sanglante qui dura douze heures et où la victoire resta indécise fut livrée au pied de Volterra. Cette forteresse fut prise d'assaut au siècle suivant, avant l'an 547 puisque, à cette date, quand le petit-fils de Cornelius Scipio fit contribuer les villes tusques à l'équipement de la flotte destinée à attaquer Carthage, Volterra donna du blé et de la cire pour enduire les carènes. Annexée dès lors à une des seize tribus rustiques qui formèrent la première division territoriale de l'État romain, Volterra inscrite, d'après Fabretti, à la Sabatina, devient une cité provinciale et ses lucumons briguent des charges à Rome.

Citoyens romains, les Volaterrans conservèrent peu des droits chèrement payés : lors des guerres civiles, ayant épousé le parti de Marius contre Sylla, ils furent envahis par ce dernier et, forcés après un long siége, ils virent leurs remparts démantelés, leurs édifices incendiés, leurs libertés supprimées, leur territoire distribué aux soldats du dictateur. Un passage d'une lettre de Cicéron rappelle, à défaut des annalistes romains, des proscriptions contre les suites desquelles il eut plus d'une fois à défendre les Toscans : « Tout en maintenant, écrit-il à Atticus, les dotations de Sylla, je laissais aux habitants de Volaterræ et d'Arretinum les terres qu'il a confisquées sur eux, mais qui n'étaient pas encore partagées. » Ailleurs il soutient les droits héréditaires de Cæcina, d'une des plus illustres races Volaterranes (un des arrière-neveux, Albinus Cæcina, sera préfet de Rome et consul avec Théodose en 444). Bientôt, notre cité deviendra une des colonies militaires de César; Auguste va la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Palazzo publico, à Volterra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reconstruire, l'embellir et réparer ses murailles, travaux qui subsistent encore; puis tout le long de l'empire, l'existence de Volterra s'écoulera sans bruit. Depuis l'heure où Properce félicita Octave d'avoir anéanti cette race

« *Eversosque focos antiquæ gentis Etruscæ,* »

la ville, où tout s'était évanoui, traditions, religion, coutumes, a légué peu de monuments à la postérité. Regardez autour de vous, creusez le sol: tout parlera des Étrusques, presque rien de la période romaine. Dans ces contrées où le passé reste un mystère, au cœur de cette Étrurie qui va nous révéler par tant de monuments une société dont nous savons peu de chose, une langue que nous déchiffrons sans la comprendre, l'ère des Romains n'a enfanté que deux hommes célèbres: Linus, fils d'Herculanus, successeur de saint Pierre, — nous ne savons rien de sa vie, — et Aulus Flaccus Persius, le satirique : le monde ne fit qu'entrevoir cet enfant de la Toscane, son œuvre âpre et forte est souvent obscure; cet ancêtre de Dante exerce depuis des siècles, comme le poëte de la *Divine Comédie*, la sagacité des commentateurs.

Neuf salles entières, au rez-de-chaussée du Palais public, sont jonchées de monuments d'art dérobés depuis l'année 1731 aux sépultures étrusques. Des statuettes, des ornements, quelques ustensiles, des vases, mais surtout des sarcophages d'une petite dimension, en marbre, plus souvent en albâtre et chargés de bas-reliefs, forment une collection unique, qui ne comprend pas moins de sept cent trente pièces. Les inscriptions sont nombreuses : on y déchiffre, en épelant de droite à gauche, des noms propres et rien de plus.

Que de dissertations j'avais parcourues sur l'origine des Étrusques! Hérodote, déprécié aux yeux des savantasses, moins peut-être pour sa crédulité que parce qu'il n'est pas ennuyeux, fait venir de Lydie les Tyrrhéniens; la plupart des auteurs antiques leur assignent une provenance asiatique et en font une tribu des Pélasges. Naturellement la science plus récente a pris le contre-pied de ces traditions : Niebuhr a été jusqu'à faire descendre des Alpes ce peuple qui a apporté dans notre péninsule les théogonies, les monuments, les arts, les coutumes de l'Asie Mineure. Hormis Lepsius qui a agité avec quelque fruit la question, les autres Allemands l'ont tellement compliquée d'hypothèses et de macédoines des systèmes antérieurs, que la voilà plus embrouillée que jamais. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'au milieu de l'amas de sculptures de tous les âges tyrrhéniens aggloméré à Volterra, on acquiert la conviction d'une extraction asiatico-hellénique, et l'on répète avec Sénèque : « *Tuscos Asia sibi vindicat.* »

Les dernières découvertes justifient cette impression : les sépultures souterraines de la Toscane ont été exactement décrites par Vitruve d'après des hypogées de la Phrygie, de la Carie, de la Lydie, de la Cappadoce; les Chimères ailées, les Hippocampes, les bêtes fauves rampant sur les murs, et autres monstres symboliques, ont été de nos jours rapportés d'Orient par les voyageurs. Les Étrusques coulaient et travaillaient le bronze avec un art merveilleux : Pline rapporte, d'après Aristote, que c'est là une invention lydienne. La double flûte des Phrygiens, la trompette en airain de la Lydie ne furent-elles pas importées à Rome par les Étrusques? L'aigle romaine que Rome a reçue de l'Étrurie était, Xénophon le dit, l'enseigne militaire des Perses. Denys, hostile à la version d'une provenance lydienne, ne conte-t-il pas naïvement que les insignes de la royauté apportés à Tarquin par les Étrusques étaient « des vêtements de pourpre tels qu'ils étaient portés par les rois de Lydie et de Perse! » On arracherait à tous les historiens antiques d'aussi frappantes inductions.

Noël des Vergers qui, à peu près seul, a examiné complétement les nécropoles des diverses provinces de l'Étrurie, remarque que la région méridionale ne présente guère que de grands sarcophages préparés pour recevoir des corps, tandis que plus au nord, ces monuments mieux ornés et d'un art supérieur sont des coffrets en forme de sarcophages destinés à conserver des cendres. Tels sont ceux de Volterra, présentant sur la partie antérieure des scènes sculptées en relief saillant et, au-dessus du couvercle, la statuette endormie du défunt.

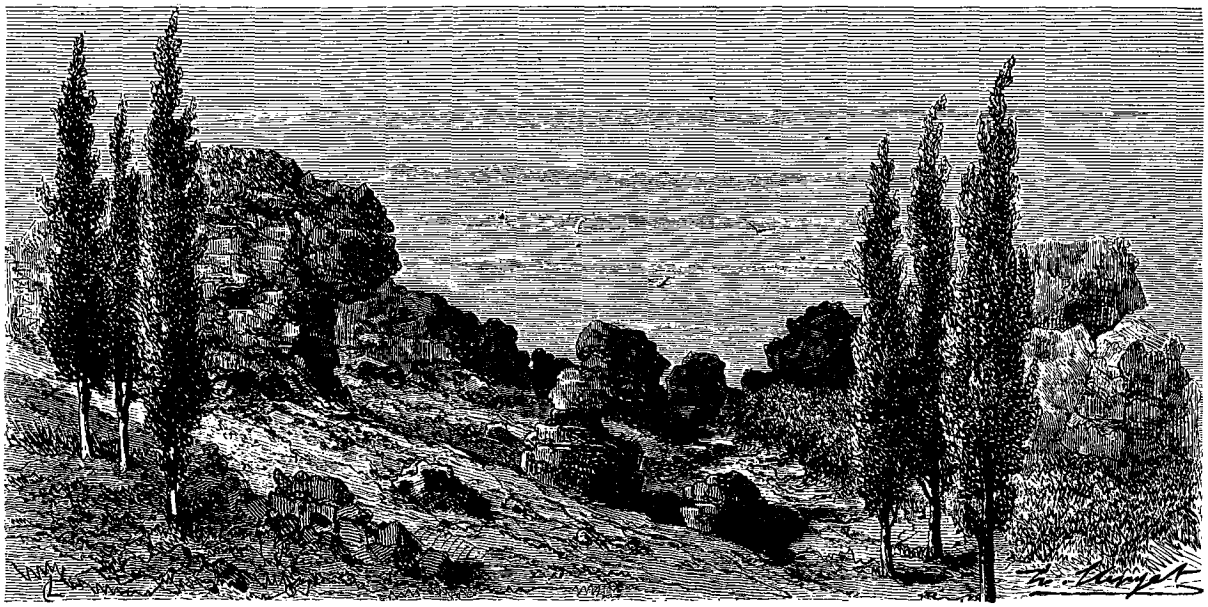
Les six plus anciens de ces sarcophages sont en terre cuite et sans bas-reliefs. La plupart des autres, en albâtre; quelques-uns, en marbre, ont au centre des rosaces ou des roses indiquant par le nombre des pétales l'âge du défunt, intention facile à constater : les portraits imberbes ou enfantins sont accompagnés de simples églantines; les têtes chauves, barbues et ridées, de roses à cent feuilles. On remarquera une série de sarcophages des Cæcina (*Ceicna*), famille qui s'est perpétuée sous les Romains, puis à travers le moyen âge, et dont la lignée n'est éteinte que depuis soixante-quinze ans. Que sont, au prix de celle-là, les noblesses de notre France! Un des Cæcina tient une patène : marque du sacerdoce. Un *Génie* qui se termine en dauphin à double queue et qui déploie deux ailes où des yeux sont semés rappelle les monstres de l'Inde, de l'Assyrie surtout qui a exercé sur les mythes et l'art des Lydiens une influence constatée. Ces analogies sont plus sensibles encore devant une figure en *tuffo* qui porte une inscription réputée la plus antique de toutes. C'est une grande statue qui a le glaive au flanc, une lance à la main et qui ressemble à s'y méprendre aux guerriers de Ninive.

Les bas-reliefs représentent parfois des cérémonies funèbres : le mort est emporté dans un char attelé de deux chevaux; parents et amis suivent le convoi. D'autres cortéges sont ordonnés comme ceux des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Grecs : des musiciens armés d'énormes trompettes courbes précèdent le char, que quatre chevaux traînent. Les sculptures offrent souvent des sacrifices, des libations devant des autels. Venons maintenant aux sujets qui sont le plus fréquemment figurés sur les bas-reliefs. Ils sont empruntés pour la plupart aux récits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Pour compenser la mollesse de l'albâtre, calcaire d'un aspect gras et demi-transparent, les artistes ont rendu les formes plus saillantes etcreusé les plis des draperies plus à fond. Les figures souvent trop courtes rappellent le style de l'école d'Égyne : plus d'une fois, devant ces primitifs, j'ai pensé aux Panathénées, comme devant Jean de Pise on pense à Ghiberti. Les types sont variés, les épisodes mis en scène avec une certaine liberté ; parfois, au milieu de groupes d'un dessin fruste, se détachera une tête qui est un chef-d'œuvre. Je signalerai parmi ces petits sarcophages : *Ulysse devant les Sirènes* qui jouent de la flûte de Pan ; — sept épisodes de l'*Histoire de Méléagre et d'Atalante* ; — la *Légende de Philoctète*, avant et après Lemnos ; — celles d'*Éryphile*, — du *Minotaure*, d'*Œdipe*, etc.... Un petit bas-relief qui représente *Polynice et Étéocle* séparés par le Génie de la mort est admirable d'expression et de mouvement.

En général, les statues couchées sur le couvercle tiennent à la main quelque chose : un pavot, une feuille de lotus, une patère, une boule, un *flabellum*, du lierre, une roue, etc. Il m'a paru que les morts figurés sur des sarcophages représentant une suite de scènes tirées d'un même épisode d'Homère portaient tous le même objet à la main, d'où l'on pourrait conclure que ces emblèmes distinguaient, dans une race ou *gens*, la lignée d'une même branche,



Débris des remparts étrusques de Volterra. — Dessin de H. Clerget, d'après une aquarelle de M. Doussault.

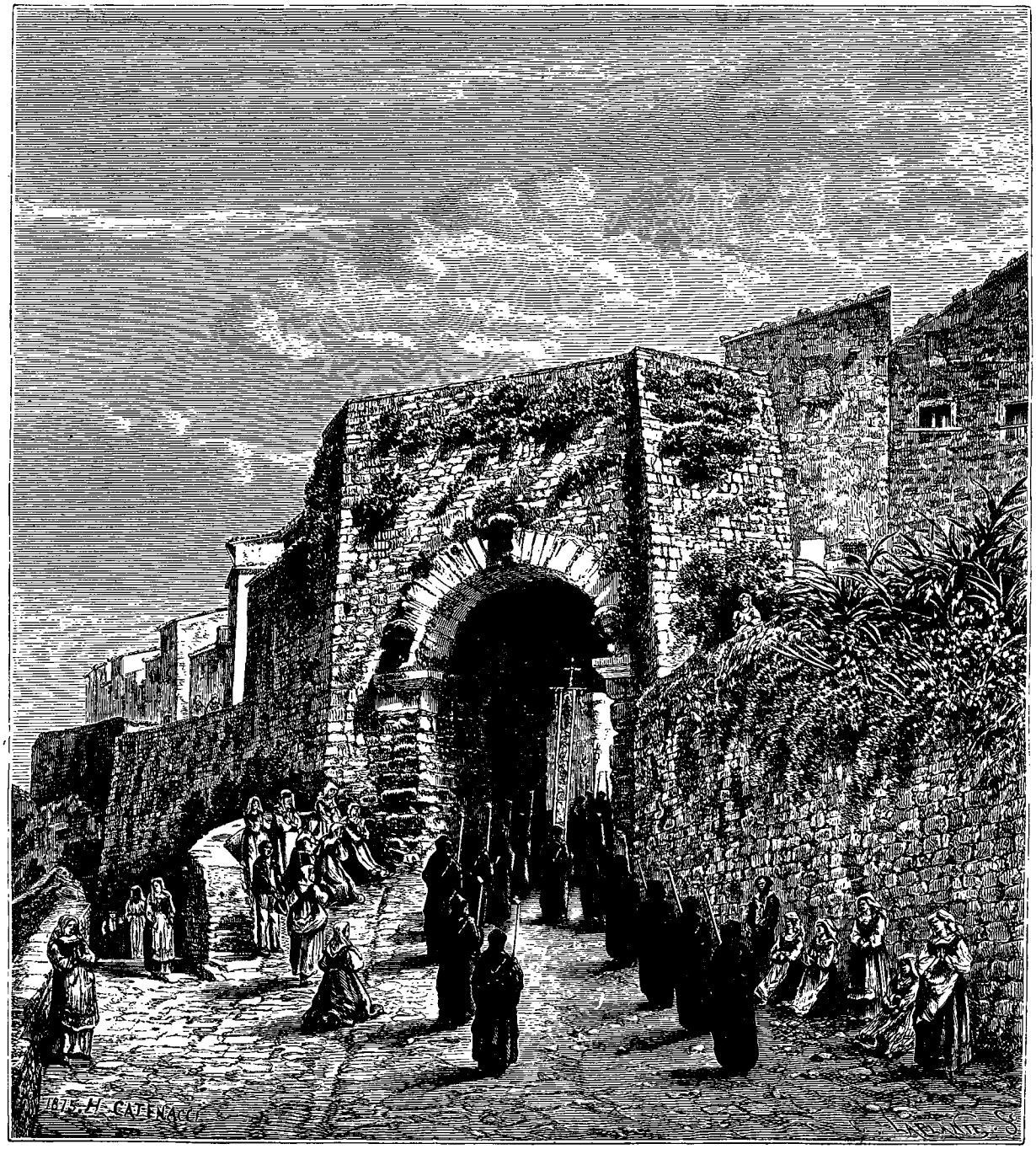
signalée également par l'adoption d'un certain rameau des poëmes homériques. A Perugia, depuis lors, j'ai soumis cette hypothèse à l'éminent comte Conestabile : l'illustre archéologue n'avait rien observé de semblable ; à la vérité les sujets d'exploration lui ont manqué. Cette lumière de l'archéologie étrusque n'a jamais éclairé les monuments de Volterra, ni des Maremmes. La passion des Italiens pour les recherches ne triomphe pas de leur aversion des voyages : le commandeur de' Rossi, qui le croirait ! n'a jamais vu les catacombes de Syracuse....

Les motifs empruntés à la guerre de Troie sont nombreux sur les sarcophages étrusques. J'en examinais un qui représente le siége de cette ville et, outre les études de costumes, j'étais frappé de l'aspect réel que le sculpteur avait su donner au fond du tableau : les murailles de la cité avec sa citadelle, une voie par où on monte à sa principale porte, etc.... Cette porte même, d'un vieux style tyrrhénien, avec une *Tête* en clef de voûte et deux autres à la retombée de l'arc, avait commè les murs où elle était encastrée un caractère si bien défini, qu'on eût jugé ce motif-là pris sur nature. Enjambant les mausolées dont sont jonchées les dalles, suffisant prétexte à ne les balayer jamais, notre *custode* insista sur ce bas-relief, nous l'expliqua et nous exhorta à ne pas l'oublier.

En quittant le Palais public, il nous fit descendre une rue curviligne, dallée et si rapide qu'on y risque de choir ; elle aboutit à une poterne accostée d'un mur en terrassement, bâti sans ciment avec des pierres colossales. Nous franchîmes la voûte et marchâmes un moment le long d'une rampe qui contourne en biais la vieille forteresse. Là, on nous fit faire volte-face et nous vîmes, stupéfaits, les murailles et la porte d'Ilion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

telles que nous les avait montrées le bas-relief étrusque du musée. Située au fond de Volterra, la *Porta dell' Arco*, jadis baptisée par Hercule, remonte à des temps inconnus : « C'est, a écrit Canina, un des grands monuments de l'Étrurie, et d'une antiquité incontestable. » Les archéologues les plus compétents ont observé les caractères du vieux style étrusque sur cette poterne qui depuis vingt-cinq siècles peut-être n'a pas changé de destination, et qui est reproduite sur des tombeaux antérieurs eux-mêmes aux notions chrono-



Porta dell' Arco, à Volterra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une aquarelle de M. Doussault.

logiques des érudits. Formé de blocs rectangulaires, l'arc est composé de dix-neuf pierres taillées en voussoir; les deux premières ainsi que la clef portent, sculptées en haut-relief, de grosses *Têtes* devenues frustes. Les pieds-droits, couronnés d'une imposte formée d'une large cymaise et d'un réglet, attestent aussi l'habileté des peuples qui ont enseigné aux Romains l'art de bâtir.

Nous contournâmes une portion des antiques murailles de l'*Oppidum* dressées de toute part à la tran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Piazza della Giustizia, à Volterra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che d'un précipice, et qui descendent parfois d'énormes pentes pour trouver un sol résistant : la ville semble portée dans une corbeille juchée sur un haut piédestal. Pour Volterra que les ans ont écornée de toute part, cette enceinte est devenue trop large. Dans sa structure on reconnaît plusieurs époques ; mais on oublie les restaurations d'Auguste et même la robuste citadelle élevée en 1343 par Gaultier de Brienne, cachot profond et noir de Lorenzini, pour contempler presque avec effroi l'énormité des matériaux que les Étrusques ont pu tailler et monter jusque-là quand ils ont édifié ces remparts où l'on dirait que les Titans ont travaillé. Ce bandeau de rochers symétriquement ajustés de main d'homme porte, sur un espace de trente mètres de longueur et de douze de hauteur, la terrasse cultivée de l'ancien couvent de Santa-Chiara. Un sentier pratiqué en bordure au pied de ce rempart, que la terre et les racines dont il est chargé, les oliviers qui le disjoignent et les griffes des lianes qui l'ont fouillé, échouent depuis tant de siècles à jeter dans l'abîme, permet de mesurer ces blocs ajustés sans ciment par assises régulières : quelques-uns ont six mètres de long sur trois de hauteur. C'est un tuf calcaire d'un gris verdâtre, très-dur et par conséquent très-lourd, où sont mêlés des débris fossiles, scintillants parfois. Les gens ne manquent pas de dire aux étrangers que ces bâtisses, dignes des géants antédiluviens, sont faites avec des pierres inconnues dans le pays : cette assertion est erronée ; seulement il a fallu leur faire gravir près de sept cents mètres avant de les ajuster.

Ce qui rend particulièrement étrange du côté nord, au delà de la *Porta-Fiorentina*, l'aspect de tant de constructions massives, c'est que les précipices profonds, presque à pic, qui naissent sous les remparts, sont des ravines de boue d'une effrayante étendue. Ces amas de pierres sont donc en équilibre sur une montagne d'argile que les pluies détrempent et font, depuis deux siècles et demi, tomber par couches à demi liquéfiées dans la plaine, ou plutôt, dans un chaos de monticules fangeux. On ne s'explique pas la durée de ces grands palais, de ce dôme, de cette citadelle, de ce cercle solide et pesant de murailles, sur un piédestal trop étroit, déliquescent et mou, qui s'écoule comme un coussin éventré. Au reste, par une terrible menace, le Temps annonce ce qu'un jour il fera de Volterra. Au flanc du mont avaient été creusés les degrés d'un théâtre romain : ces gradins, aujourd'hui, font face à un abîme, qui remplace le *Proscenium*. Les précipices de boue se nomment des *balze*, leur teinte est d'un gris pâle ; ils forment au pied de Volterra un désert sur lequel on plane et où les oiseaux mêmes hésitent à se poser : un homme courrait risque d'y rester, comme le dernier des Ravenswood, enfoui jusqu'au plumet.

Au delà des tourbillons boueux formés au pied des tranchées par les courants contraires, espaces qui rappellent les *séracs* au cœur du Mont-Blanc, de grandes montagnes s'élèvent en amphithéâtre, ménageant des vallons où serpentent des rivières jaunes. Vers l'ouest, où s'avance la terrasse qui est devant l'hôtel à demi masqué par un vieux palais des Inghirami, les torrents de fange ont été divisés par quelques mamelons décorés de villas avec des avenues de cyprès, ou de petits couvents aujourd'hui déserts : quelques fermes s'abritent dans des touffes d'oliviers. Si vous errez sur les flancs de ce piton, parmi les lichens d'un terrain pauvre vous verrez, à fleur de terre, sortir, bleuâtres et savonneux, des gisements d'albâtre : cette variété cristallisée du plâtre abonde en ces parages, tantôt opaque et d'un blanc neigeux, tantôt translucide, impropre dès lors aux travaux d'art, mais admirable aux yeux des Indiens de l'Orient et des Amériques.

De toutes parts les points de vue sont à vol d'oiseau : Volterra, cet îlot dans les airs gardé par trois zones de montagnes, entouré d'un océan terne de vagues à demi solidifiées, plane de si haut sur l'horizon que, par-dessus les chaînes on voit fumer dans la Maremme les usines de Cæcina, les *solfiani* de Pomarancio qui alimentent de borax l'industrie européenne, et les forges du Monte-Catini où l'on exploite le cuivre. A l'heure où le soleil du soir passait entre deux bandes de nuages, nous vîmes, au delà de tous ces mamelons, un horizon que l'on ne soupçonnait pas se révéler au-dessous des nuages sous la forme d'une nappe d'or. Couronnant ainsi pour nous une journée sibérienne, l'astre enflammait de ses rayons suprêmes, dans un autre climat, la mer de Toscane. Une heure moins éblouissante nous eût montré la Corse échouée dans l'azur.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Descente à l'oratoire de *Santa-Flora* : deux joyaux de Luc et d'André della Robbia. — Villa d'une famille étrusque. — Un *Michel-Ange* ignoré. — Sépultures des Inghirami : ancien hypogée. — Chambre sépulcrale récemment découverte, sa description ; appréciation des sarcophages. — On y voit la *Porta dell' Arco*. — Insignes et autres objets de provenance étrusque, à l'usage des Romains. — Œuvres d'art dans quelques églises. — Architecture, ornementation, peintures de la cathédrale. — Joyaux du baptistère. — Tours, campaniles et palais. — Les sculpteurs d'albâtre. — Saint Lin, Aulus Persius, Daniel de Volterre. — Palais des Ricciarelli. — Divers aspects de la ville. — Comment vivent et s'habillent les jeunes filles ; allures et tenue des *Giovinetti*. — Rencontre d'un cortége funèbre. — Apparition au palais des *Pilastri*, etc.

Rien ne met obstacle à l'activité du voyageur qui visite Volterra : la vivacité de l'air lui conseille de marcher vite ; des repas détestables, mais par bonheur peu abondants, le soustraient aux pesanteurs d'une digestion laborieuse ; l'humeur joviale des jeunes hôtesses et de tout le monde le maintient en belle humeur ; l'imagination, la curiosité sont en haleine ; la fringale seule le fera descendre de ce perchoir si singulier où il se sent séquestré du monde. Notre vieux *custode* ne nous quittait plus ; en passant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il saluait les peuples comme un mortel qui vient de parvenir à une situation. Ce bonhomme savait beaucoup de choses ; il les disait avec modestie, par pure obligeance, et il estimait l'érudition : pour deux à trois renseignements d'histoire que je lui avais donnés il s'éprit d'un tel respect, qu'après déjeuner, au lieu de reparaître avec sa casquette il revint avec un chapeau-tromblon noir, qui avait acquis des reflets verts. Il nous achemina par la route de Pontederra vers une chapelle posée à mi-côte sur une arête au pied de la ville.

Un porche fermé d'une grille sépare, à l'entrée d'un petit couvent, deux oratoires qui se font face : l'un consacré à sainte Flore, l'autre à saint Gérôme. Chacun des autels est surmonté d'un chef-d'œuvre des la Robbia, tableaux de bas-reliefs en faïence émaillée. Personne n'a parlé de ces merveilles. Le *Jugement dernier* daté de 1501, où l'on voit au premier plan un ange superbe revêtu d'une armure, et où le Christ domine la composition avec le geste traditionnel, est le plus bel Andrea della Robbia que je connaisse. La composition qui fait face est de Lucca. *Saint François donne ses statuts* à un moine et à une religieuse. Au-dessus de lui, trois anges présentent les vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance. Cette composition, par la vérité du sentiment, s'élève au sublime.

Nous laissâmes la route à droite pour nous engager dans un sentier tortueux qui descend une pente rocailleuse ; car la course avait un autre but que cette chapelle, appartenant aux Inghirami et située à l'extrémité supérieure d'un versant où ils ont une propriété, de père en fils, depuis plus de deux mille ans : leurs sépultures étrusques ont été retrouvées au-dessous, portant ce nom qui a traversé l'empire et les républiques du moyen âge. Au milieu de ce coteau déchiqueté qu'un précipice termine et sous le piton qui porte les murs de Volterra, cette villa que ses fermes environnent forme une oasis dans ce chaos de montagnes dénudées et de ravins qui prêtent une attitude si terriblement vivante à la forteresse qui les écrase. Au seuil de l'enclos est un *sacellum* votif dressé par Louis Inghirami : la niche contient une *Madone* florentine en bas-relief d'un galbe délicat et pur, tenant un robuste *Bambino;* des anges sonnent de la trompe au-dessus du groupe. On ne peut omettre cette composition datée de 1536, car elle est inconnue et passe pour être de Michel-Ange.

Ce que nous allions chercher dans ce domaine, c'était moins l'ancien hypogée des Inghirami, divisé en quatre chambres formant une croix latine et contenant des sarcophages en marbre d'une époque déjà romaine, qu'une autre chambre sépulcrale purement étrusque et qui, découverte en 1861 seulement, n'a pas encore été décrite chez nous où l'on ne va pas vite. Comme les peuples de l'Orient, comme les Égyptiens, les Tyrrhènes creusaient dans le roc des sépultures de famille que rien n'annonçait du dehors, où l'on se rendait par un couloir souterrain, et dont l'entrée était dissimulée. Le hasard ayant démasqué l'accès de celle-ci comme on creusait pour bâtir un mur d'enceinte, les Inghirami ont débouché puis réparé le couloir et ils l'ont fermé d'une porte. La jardinière de la villa, robuste contadine, eut grand peine à retirer un verrou d'une demi-aune, et plus encore à faire fonctionner la serrure : cette curiosité archéologique n'avait pas été visitée depuis sept mois. La *camera* a cependant été publiée par un Berlinois, M. Brünner. Ces vaillants pionniers laissent à nos érudits peu à découvrir, mais tout à éclairer.

Une énorme pierre, posée debout, masquait jadis un corridor étroit par où l'on venait à l'hypogée en descendant des marches taillées dans la roche vive qui forme les parois. Vous arrivez à une salle circulaire creusée dans le tuf ainsi que sa voûte, au centre de laquelle a été ménagé, sous une retombée, un pilier. Autour de cette colonne et au pourtour de la rotonde sont disposées en amphithéâtre deux rangées de gradins. Bien que cette cave soit assez grande, tout cela ne forme qu'une seule pierre. Quelques *graffiti* figurent des guivres au fond de la salle à gauche où il y a une échancrure. Quarante-neuf sarcophages de soixante à quatre-vingt-cinq centimètres de long, qui ont contenu des cendres, et plusieurs des bijoux féminins dont la collection a été réunie à la villa par les descendants de ces dames étrusques, sont rangés sur les deux étagères de gradins, tant au pied du pilier central qu'autour de la salle. Une tige en cuivre, tombant de la voûte, servit à accrocher une lampe qui a été recueillie.

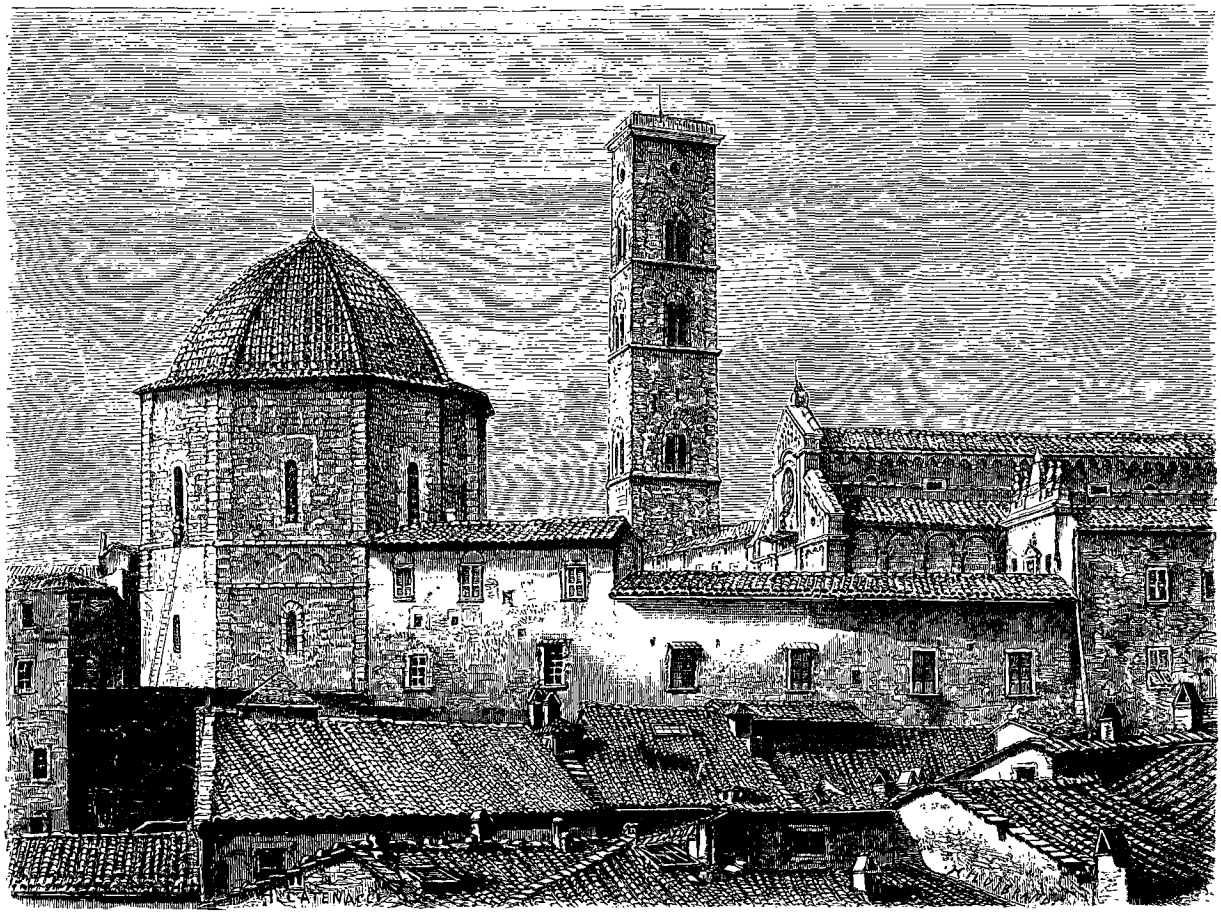
Les sarcophages sont presque tous en albâtre, décorés de bas-reliefs fort saillants d'un aspect hellénique prononcé et qui roulent sur des motifs tirés de l'*Iliade*. Trois fois j'ai reconnu l'*Histoire de Méléagre et d'Atalante*. Dans un autre sujet, la figure en pied d'*Hélène ramenée à Ménélas*, tout à fait en saillie, est d'une élégance athénienne. Les figures couchées sur les couvercles sont d'un art inférieur aux bas-reliefs. Il serait aisé de motiver cette différence; mais cela n'aurait d'autre résultat que d'obliger un contradicteur à inventer une autre explication. Les statues drapées portent des diadèmes, le collier de laine parfois, et des ceintures : ces divers ornements sont fréquemment dorés. Sur un de ces monuments on retrouve la *Porta dell' Arco*, avec l'appareil qui la surmonte et l'encadre encore : les trois têtes en ronde bosse reproduisent des traits que sur l'original le temps a rongés.

Ces monuments ont plus d'intérêt quand on les surprend aux lueurs des torches dans les arcanes où, depuis plus de vingt siècles, ils sont dérobés aux regards. L'art en est remarquable quoique hybride; ces œuvres impossibles à classer offrent des énigmes où rien ne vient aider la critique. Les ajustements, les objets, les usages de Rome ne sont pas même un in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dice de chronologie, puisque les Romains les ont pour la plupart empruntés aux Étrusques. C'est Vetulonia près de Volterra qui a transmis aux Quirites, Silius Italicus nous en informe, les douze licteurs des consuls, la hache et les faisceaux, leurs insignes; la forme des chaises curules, les trompettes de cuivre et jusqu'à la bande de pourpre qui bordait la toge des magistrats. Il en est de même du cothurne, de provenance lydienne, des bijoux et parures de femmes. Les Étrusques ont enseigné aux Romains la coutume de rédiger les fastes de l'histoire; ils possédaient dans chaque ville le dépôt de leurs chroniques, de leurs lois, de leurs rites et, fatalité étrange! ces peuples dont la langue était encore parlée au temps de Claude par les avocats de Rome, ces peuples sont presque les seuls dont l'existence ne soit attestée par aucun texte suivi! En épelant leurs lignes boustrophédones, en reconnaissant, retournées, des lettres archaïques de la Grèce, nous apprenons les noms de quelques personnages; mais nous ne saurons rien d'eux, ni de leur temps.

S'il avait fait moins froid, on eût pris plaisir à se sentir errant à travers cette ville de mystères et d'abstinence. Jamais palais, jamais carrefours de rues



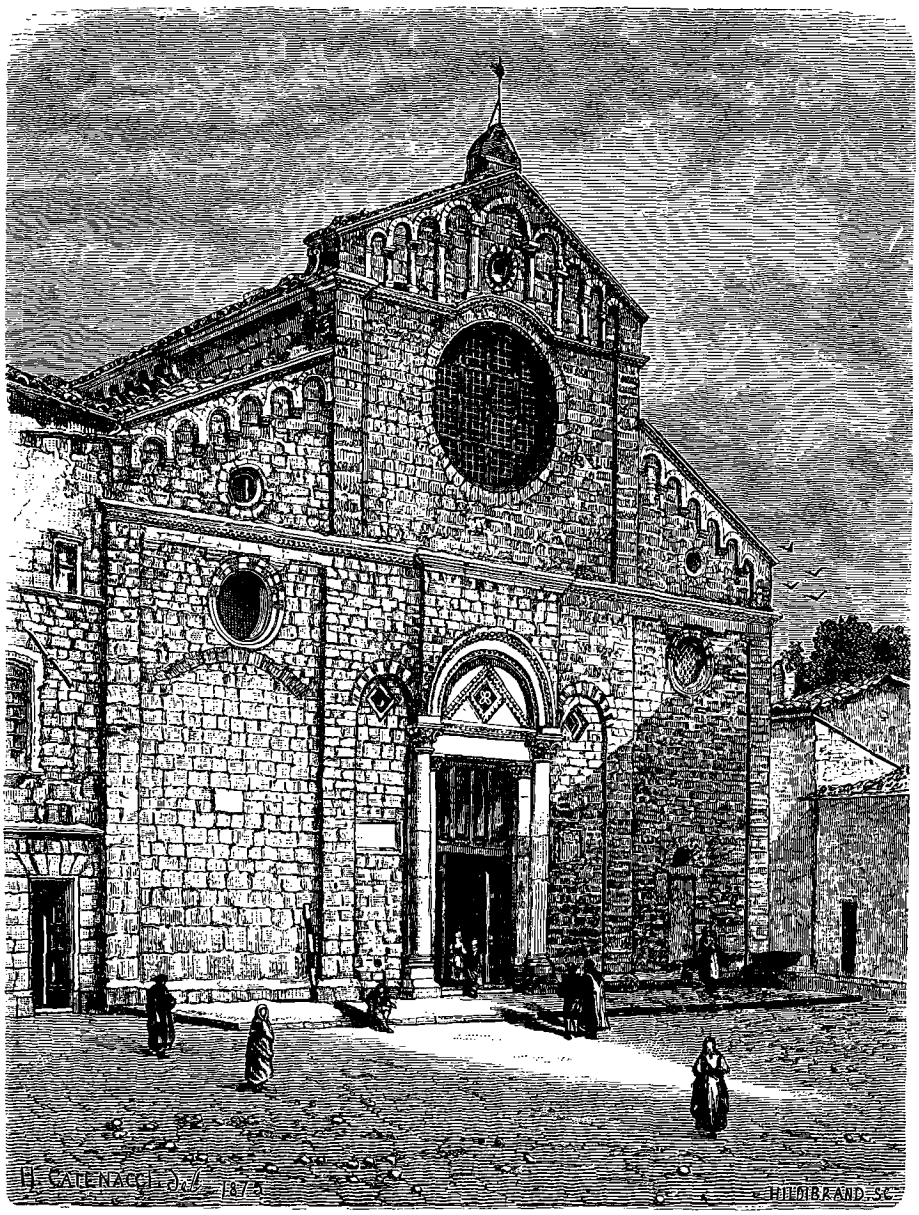
Le baptistère, le campanile et la cathédrale de Volterra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

n'ont paru mieux ajustés au déroulement des grandes aventures du passé. Que de questions sans réponse! D'ailleurs, cette république a perdu son indépendance dès 1254, et son autonomie en 1361 lorsqu'elle se donna aux Florentins qui l'avaient prise cent sept ans auparavant, et qui l'avaient molestée depuis lors : remonter au delà, ce serait bien haut pour de la légende moderne. Quelques églises, dont on m'avait parlé, ont été plus modernisées que les demeures des hommes. Défait au dedans en 1828, San-Micaële, chapelle du collége, rappelle à l'extérieur, avec ses cinq arcatures, San-Miniato de Florence. Cette façade blanche et noire du douzième siècle compose, sur une *piazzetta*, un joli effet avec les palais Guarnacci et Maffei, de cent années moins anciens. — Au monastère de Saint-Lin, vous ne remarquerez que la statue de Raffaële Maffei, fondateur en 1480 de cette église et qui mourut en 1522 : cette figure, d'une personnalité saisissante, est due à Mino da Fiesole. — Un peu plus loin, San-Francesco où vous attirent des peintures que vous n'y trouvez plus garde, dans la chapelle d'une confrérie, des fresques qu'on n'a pu enlever. Une d'elles, à la voûte, de Jacopo Fiorentino, représente des *Évangélistes;* les autres, sur le mur, comprennent plusieurs sujets : le *Massacre des Innocents*, daté de 1410 (beaucoup d'âme et de mouve-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ment), et quatre motifs de la pieuse expédition de *sainte Hélène à Jérusalem*. Ces ouvrages sont attribués à un peintre du vallon de l'Elsa, Francesco Cenni. L'obscurité nous empêcha d'apprécier sur l'autel un *Crucifiement* d'Antonio Bazzi (le Sodoma). — Non loin de là est une grande église dénudée (San-Dalmasio, je crois), dont on a fait une galerie en y portant plusieurs *quadri* des couvents. Beaucoup de croûtes : les joyaux sont, une *Descente de Croix* par Roselli ; une *Madonna* qui pourrait bien être de Taddeo di Bartolo ; une *Vierge avec des saints*, par Filippo Lippi, ouvrage déshonoré par les barbouillons qui l'ont repeint.

La cathédrale contient des tableaux plus intéressants, en assez grand nombre. Sa façade en péperin, du treizième siècle, animée par une porte svelte en marbre blanc, et couronnée d'un fronton occupé par une rangée d'arcatures appuyées à des colonnettes posées sur un cordon, passe pour une œuvre de Nicolas de Pise. Dans la longue nef un peu obscure et aux chapelles, il suffit de chercher. Tout en entrant à gauche, un *Saint Lin bénissant*, buste en faïence coloriée par Lucca della Robbia, et portrait assurément de quelque évêque du temps, est surprenant de vie et de spirituelle expression. La chaire a des bas-reliefs du douzième siècle qui ressemblent beaucoup à l'art français du temps de Philippe-Auguste. La représentation de la *Cène* est curieuse : Jésus est assis au bout de la table, saint Jean couché sur lui ; Judas s'agenouille devant le Christ et demande un morceau

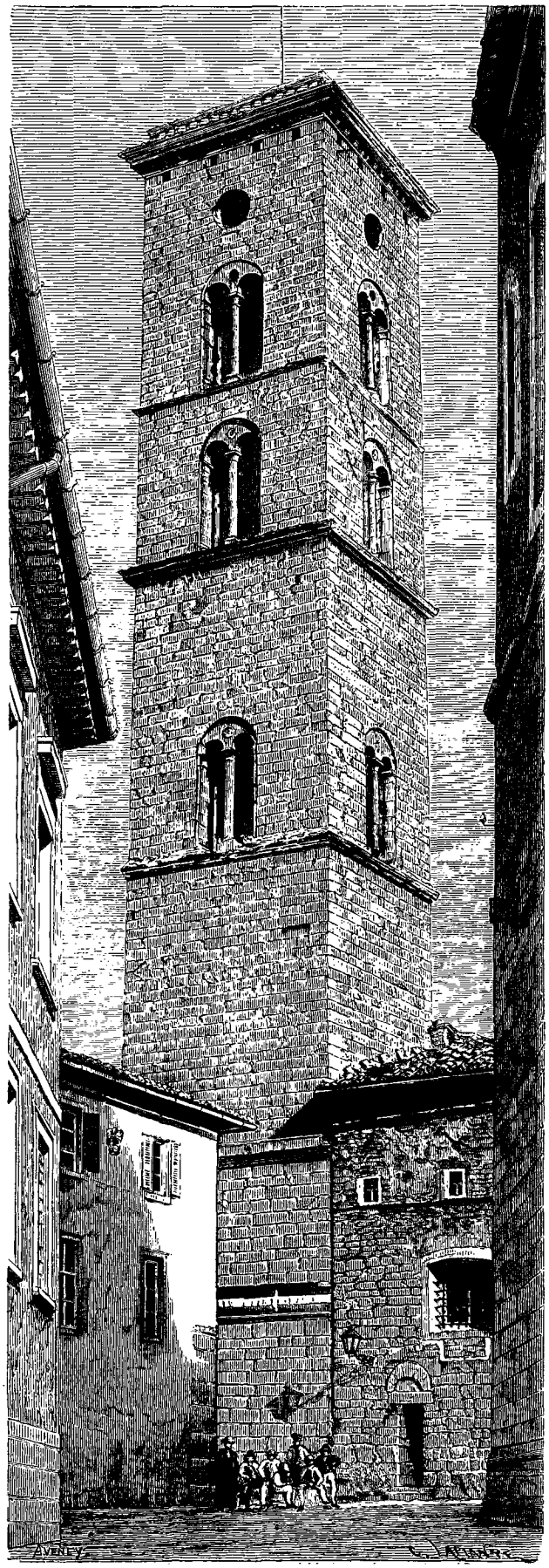


Façade de la cathédrale de Volterra. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de pain; un diable rampe derrière lui. Sur la table sont servis trois poissons.

A l'opposé de ce motif est figuré le *Sacrifice d'Abraham*. Sans insister sur quelques ouvrages d'artistes secondaires comme Naldini, Matteo Rosselli, Santi di Tito, Ferrucci, Cungi, etc., sans même nous arrêter à un Dominiquin si assombri qu'on a peine a y reconnaître la *Conversion de saint Paul*, mentionnons : à un autel de gauche, une jolie *Annonciation* de Mariotto Albertinelli ; un beau mausolée en marbre par Raffaële Cioli de Settignano (1525); à l'oratoire de Saint-Charles, à gauche de la porte : une *Annonciation* de Luca Signorelli; une *Madone* avec des saints et des anges par Lionardo da Pistoia, belle page d'un maître assez rare (1516); un remarquable triptyque de Taddeo di Bartolo, un des chefs de l'école siennoise; une *Madeleine* de Guido Reni; la *Nativité*, de Benvenuto de Sienne (1470). De l'autre côté, nous sommes arrêtés par une *Vierge mère* entourée de saints et d'anges, œuvre remarquable de Filippo Lippi. Daniel de Volterre est représenté dans la basilique de son pays natal par un *Saint Joseph;* les fresques de la chapelle de la Vierge sont de Benozzo Gozzoli : elles représentent l'*Adoration des bergers*, — le *Mariage de la Madone*, — la *Présentation au temple*, sujets traités avec la finesse tendre que prête le mysticisme à la naïveté. Il y a une prédelle charmante.



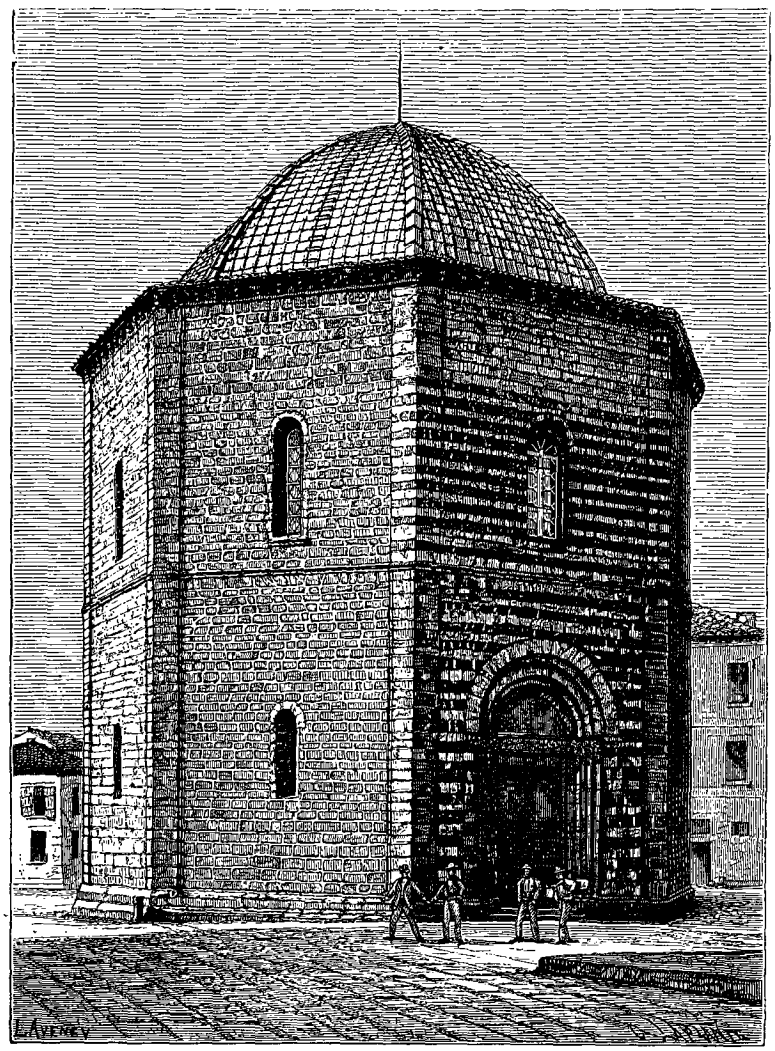
Le campanile de Volterra. — Dessin de L. Aveney, d'après une photographie.

Au *Battisterio*, édifice octogone du douzième siècle, situé près du *Duomo*, la cuve en marbre des anciens fonts a été sculptée en 1502 par Andrea Contucci; le *Ciborium*, assez étrange, est attribué à Mino da Fiesole. L'*Ascension* du maître-autel est donnée au Pomerancio; mais ce ne serait alors que le plus moderne : Antonio Circignano. Que d'objets d'art, cependant, à la métropole inaccessible de ce pauvre et lointain diocèse!

A gauche de la cathédrale s'élève dans les airs un campanile carré fort simple, à trois étages de fenêtres en plein cintre bilobées dans une arcature : il fait contre-poids à la coupole octogone du baptistère, et forme un contraste avec le campanile élevé du Palais public, construction polygonale où des créneaux, où des mâchicoulis, simulés à deux étages, annoncent des architectes qui ne savaient plus assez l'usage de ces engins pour sauver un pastiche par la vraisemblance : cette tour, faite pour des paladins du temps du grand-duc Ferdinand III, a été rebâtie en 1826. Entre le baptistère et la maison qui fait l'angle gauche de la place du Dôme il y a, sur une ruelle plongeante, un espace vide où la *piazza* se termine en terrasse par un garde-fou devant une perspective des montagnes. La Seigneurie, la place *della Giustizia*, le baptistère, le dôme, tout ce qui constitue le centre de la cité, est comme en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

équilibre sur un précipice au flanc duquel rampe une ruelle, bâtie d'un seul côté et festonnée de bouges, de cloaques devant lesquels nous fûmes surpris de voir des tas de neige versés sur la pente. Ce sont des fragments d'albâtre, amoncelés devant les portes par les sculpteurs en chambre parqués dans ce quartier bas. Ils font des médaillons, des corps de pendules, des coffrets, des étuis à reliques, des figurines, des presse-papier, des lampes, des flambeaux, des vases de cheminée. Ces ouvriers se croient de grands artistes, on le voit aux regards de supériorité dont ils vous gratifient : ils font vite et bien quant à l'habileté manuelle; mais pour le goût ils en sont encore à reproduire les ornements secs, durs, pauvres et d'une décadence achevée qui garnissaient les salons italiens au temps de Pie VII et de Léon XII. Les Américains raffolent de ces petites horreurs-là.



Le baptistère de Volterra. — Dessin de L. Avenet, d'après une photographie.

Dans ces rues qui montent ou descendent et dont l'alignement a été subordonné aux sinuosités d'un étroit plateau, vous rencontrez des palais à chaque pas, sous lesquels on passe pour tomber dans une rue parallèle. Les Inghirami en ont baptisé plusieurs. Le palais Viti, à grands bossages du seizième siècle, est devenu un théâtre dédié à Perse. A défaut de sa maison on trouve, à la casa Ducci, une inscription en belles capitales antiques trop bien imitées qui rappelle le souvenir d'un dernier rejeton de la famille du poëte. L'ancienne et noble lignée des Ricciarelli possède encore, dans la rue qui porte ce nom, trois petits palais contigus. Celui qui a vu naître Daniello di Volterra porte le numéro 12. La porte a été renouvelée. Quand les descendants de l'artiste sont chez eux, ils vous admettent à visiter ce logis où ils ont conservé une fresque du maître. Au front des édifices, même particuliers, vous verrez beaucoup d'inscriptions chaleureuses en l'honneur des ducs de Toscane de la maison de Lorraine, et très-fréquemment leurs bustes sur des consoles ou dans des niches. Ces monuments attestent dans une province reculée l'amour des Toscans pour ces princes; ce qui n'empêche pas de briller en grosses lettres rouges, sur la plupart des murailles, d'énormes W qui signifient *Viva Vittore-Emmanuele*. Ils écrivent aussi le nom en toutes lettres, en ajoutant : « *nostro Re.* »

Les boutiques ressemblent à celles de l'ancienne France; elles sont peu nombreuses et si vous y jetez les yeux, vous n'y voyez personne. Mais les fenêtres de ces vieux palais sombres tombés en roture, où de petits ménages se nichent, sont peuplés dès deux heures après midi, qu'il gèle ou qu'il pleuve, de bustes de jeunes filles : minois babillards et rieurs sur lesquels sont montées d'énormes quenouilles de chevelures, artistement atournées. Des rubans, un fichu ajustent avec élégance le cou, les épaules de ces jeunesses qui montrent des dents superbes : il est probable que le reste du corps est couvert d'une méchante jupe.

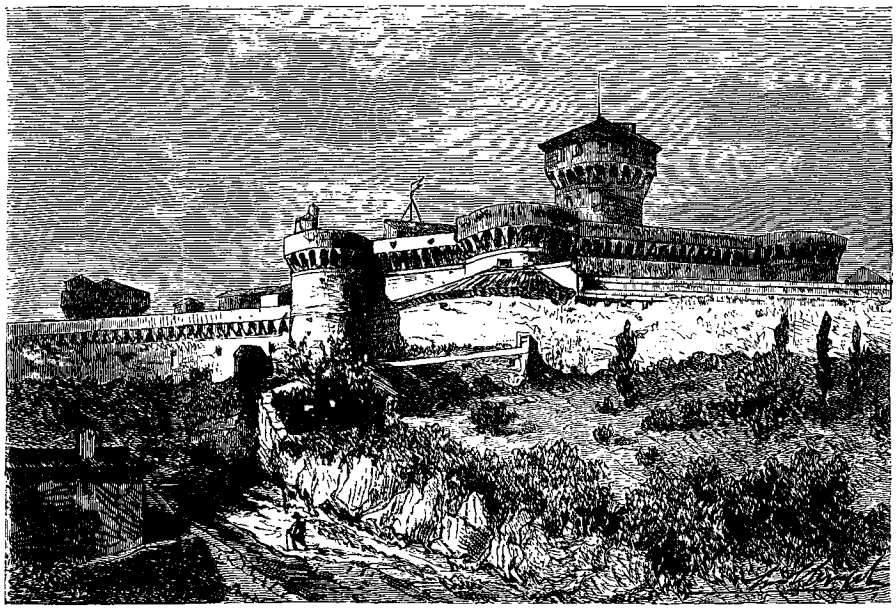
La beauté des Volaterranes est remarquable : sont-elles redevables de ces traits reposés, distingués et purs, à leur imperturbable fainéantise? Vous revoyez ainsi, à toutes les fenêtres de tous les quartiers, les types qu'ont aimés les peintres de l'école de Sienne. Qu'attendent-elles, ces désœuvrées, sous des croisées où passe si peu de monde? Espèrent-elles découvrir le fiancé de leurs rêves? Mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quel métier que de s'exhiber ainsi toutes les vêprées devant les hirondelles! Ces filles de l'Étrurie causent entre elles de proche en proche et avec leurs vis-à-vis; survient-il des jeunes gens, ils ne les lorgneront pas; les étrangers seuls les regardent, ce qui les fait rire aux éclats. A l'opposé du beau sexe, les *giovinetti*, qui sont rares, affectent des contenances majestueuses; au moindre vent les voilà drapés dans de lourds manteaux verts ou bruns, à prendre des attitudes, une épaule adossée au chambranle d'un portique.... Je me suis demandé ce qu'ils font des vieilles femmes : on n'en voit point! Les aïeules et les mères sont probablement au fond des maisons, livrées aux gros ouvrages de domesticité, tandis que leurs enfants, pour l'honneur du nom, font leurs preuves de demoiselles pourvues d'une aisance qui dédaigne de rien faire.

Comme nous contemplions ces galeries vivantes, non sans quelque scandale du vieux custode des sarcophages étrusques que rappellent, chez ces filles, l'usage des colliers énormes et des coiffures historiées, nous vîmes, au sommet de la rue, déboucher la tête d'un cortége. Deux morts à la file dont les cercueils, couverts d'un drap noir et jaune, étaient portés par des pénitents noirs, le visage caché sous des cagouls à deux trous et coiffés de chapeaux à large bord, passèrent devant nous avec rapidité. Ces longues robes à petits collets, étroites et luisantes, ce trottinement qui agitait les bras comme des antennes, prêtaient je ne sais quoi de sinistre et de burlesque à ces scarabées de la mort.

Au cœur de la cité où les rues en pente sont pavées de larges dalles, entaillées parfois pour être moins



Citadelle de Volterra. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Doussault.

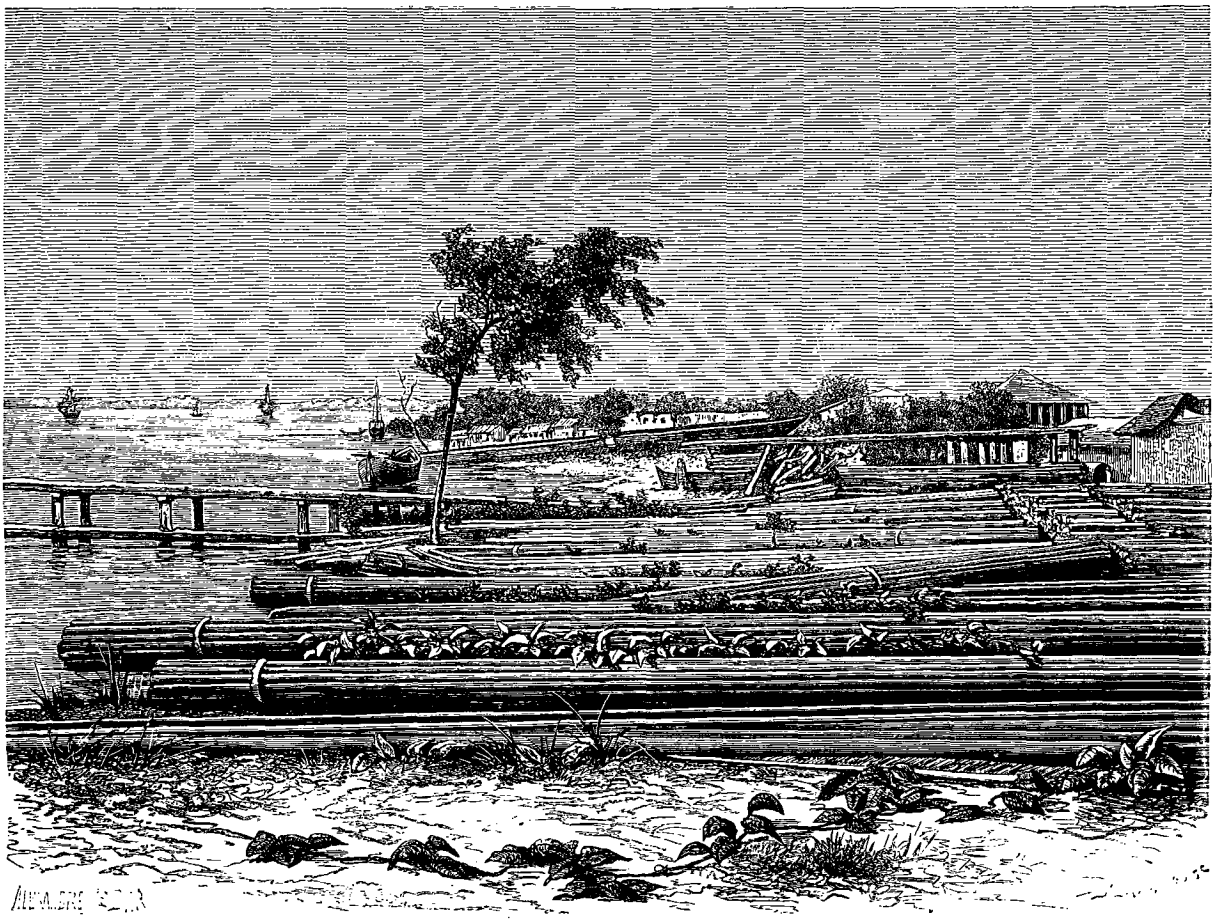
glissantes, vous remarquez, à l'entrée de la *Via Ricciarelli*, un très-haut palais du treizième siècle, tout noir avec trois tours décapitées, entre deux desquelles on communique au moyen d'une arche, que couronne une *loggia* élevée de plus de vingt mètres sur une autre rue. A une petite croisée de la tour de droite, fenestrage impliqué dans une grande ogive, apparut sur ces murs sombres, parmi des constellations de giroflées fleuries entre les joints des pierres, une des plus belles filles que nous eussions vues de nos jours. Ce palais, fort remarquable, se nomme les *Pilastri*. Il y a des gerçures, des corbeaux saillants qui ont porté vous ne savez quoi; des consoles qui ne soutiennent plus rien, et un support de balcon qu'explique une large baie murée. Ces indices semblent être les notes tironiennes d'une histoire qu'on déchiffre sans la comprendre. C'est aussi notre lot avec la langue des Étrusques.

A l'aube du troisième jour, ayant perdu le courage de rire avec nos jolies hôtesses aux dents blanches de la diète où elles nous maintenaient avec grâce, nous fîmes atteler. La veille au soir, nous avions pris congé du vénérable conservateur des antiquités, qui s'était constitué notre *cicerone* avec tant de zèle et de profit pour nous. On lui mit dans la main quatre écus : il en fut ébloui. Bien des gens moins utiles ont coûté plus cher....

Francis WEY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue de Lagos. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXII

Relief du continent africain. — Résultats de la guerre contre les Achantis. — Le Dahomé. — Golfe de Bénin. — Configuration physique. Whydah. — Gouvernement, religion, superstitions du Dahomé.

La guerre que l'Angleterre vient de terminer à son avantage a brisé la puissance des Achantis et le joug de fer que ce peuple faisait peser sur les peuples vaincus. L'Angleterre, désormais maîtresse absolue de diriger sa politique comme elle l'entendra, ne peut qu'exercer une action favorable sur ces peuplades, qui allient de grandes qualités à leur barbarie.

Les populations[2] musulmanes enveloppent les populations de la côte d'Or et attendent avec impatience qu'elles puissent accéder à la mer. D'après les nouvelles les plus récentes, le roi d'Achantis est disposé à ouvrir son pays au commerce européen. La place importante de Slagha, qui lui appartient, a reçu un gouverneur français; la présence de M. Bonat nous est une garantie des loyales intentions du souverain africain.

L'obstacle contre lequel se heurteront les idées européennes sera désormais le Dahomé[1], qui va être le

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 305, 321, 337; t. XXVI, p. 353, 369 et 385.

2. Les deux gravures intitulées Agnys (p. 247 et 248) donnent des types se rapportant aux populations intérieures de la côte d'Or.

1. Voy. sur le Dahomé le tome VII du *Tour du Monde*, p. 65 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sujet de nos études. Comme l'Achantis, le Dahomé est un nouveau venu dans l'histoire des empires africains.

Le désir d'accéder à la mer et d'entrer en communication directe avec les factoreries européennes a excité chez ces deux peuples l'esprit de conquête, qui a amené l'extension de leur pouvoir, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le rivage, but nécessaire de leur ambition.

Le mouvement incessant des flots et le limon que charrient les rivières pendant leurs crues, créent à leurs embouchures des bancs de sable qui interrompent leur écoulement. Le trop-plein de leurs eaux forme cinq lacs parallèles à la côte; le premier de ces épanchements est un affluent du Volta, qui a pu autrefois avoir des communications avec les rivières de Porto-Seguro et de Popo, dont les eaux se réunissent pour former la seconde lagune. La troisième nappe est à l'orient du Dahomé, qu'elle sépare de Porto-Novo; elle porte le nom sinistre de Notkoué, *lagune des morts;* elle n'a d'autre issue vers la mer que Lagos, dont la rivière forme la quatrième nappe d'eau.

Les lacs Cradou et Jabou, formés par l'épanchement des rivières Oschoun et Ogoun, sont la cinquième nappe du système lacustre du golfe de Bénin, nappe qui communique avec le fleuve de Bénin par le bras d'Effra. Il est digne de remarque que le mouvement combiné des barres de côte et des rivières africaines rejette leurs eaux vers l'est; l'Assinie seule forme une exception à cette règle, que l'on observe depuis le Sénégal jusqu'à Bénin.

Lorsqu'on longe cette côte, on voit la barre battre sur ce long cordon rougeâtre, avec la régularité d'un pendule; l'œil attristé suit d'un horizon à l'autre les vastes volutes; l'écume dispersée par le vent forme une buée, à travers laquelle apparaissent les accidents de la côte, voilée par la brume marine.

Quelques maisons, soigneusement blanchies à la chaux, percent les massifs de cocotiers; elles indiquent les comptoirs européens; chaque nation y fait flotter son pavillon, signe de la patrie absente. Quelques montagnes éloignées se profilent en second plan au-dessus de cette végétation toute tropicale, qui tranche avec l'aridité de la plage. Malheur à l'imprudent navigateur dont la vigilance est en défaut! les courants le porteront en côte, lorsqu'il se croira encore loin de leurs atteintes. Je fus témoin, en 1867, du naufrage d'un croiseur anglais qui, plein de confiance dans la sérénité du temps, avait laissé tomber ses feux; le capitaine était allé dîner chez son collègue, lorsque à sa grande surprise il vit son navire enveloppé dans le brisant; les efforts réunis des deux équipages ne purent l'arracher de là. Le capitaine, après avoir sauvé son monde, eut peine à contenir les populations voisines qui environnaient la coque avec l'avidité d'oiseaux de proie.

Des pirogues lourdes relevées par l'avant, montées par des Fantis de la côte d'Or, servent à établir les communications entre la mer et les comptoirs. Les ras de marée, dernières ondulations d'une mer qui a été agitée par des tempêtes lointaines ou par des secousses souterraines, battent souvent en côte pendant des semaines entières. Habiles à connaître le rhythme de la lame, à profiter des embellies qui ont surtout lieu le matin, au moment où règne la brise de terre, les Fantis ou Minas lancent avec intrépidité leur pirogue dans les brisants; leur manœuvre est loin toutefois d'avoir l'élégance des piroguiers de Guet N'Dar: ils sont assis par couples en faisant face à la lame et cadencent leur nage suivant les indications du chef de barre, qui se tient lui-même à l'avant de la pirogue pour diriger les pagayeurs. Lorsqu'il va chercher un personnage de marque, il se démène avec fureur et invoque les fétiches avec force contorsions, et fait quelquefois des libations propitiatrices aux esprits de la mer; les piroguiers sont à l'arrière et le vieux nocher gouverne avec la pagaie qu'il tient d'une main ferme. Des fauteuils, des chaises sont posés dans le milieu de la pirogue; les Européens et les autres passagers prennent place sur ces siéges, où ils sont les premiers exposés à recevoir la lame, lorsque l'on sort de la barre, et les premiers culbutés lorsqu'on touche terre; mais ils sont ainsi sous les yeux des piroguiers, qui sont prêts à faciliter leur descente à terre ou à les pêcher dans la barre.

Depuis 1831, les bâtiments que je montais, chargés de la surveillance de la traite des esclaves, avaient déjà plusieurs fois sillonné le golfe de Bénin, mais le temps m'avait manqué pour descendre à terre. Le 1er décembre 1867 je mouillai devant Whydah avec la *Zénobie :* la barre était magnifique; je m'embarquai avec mon frère et quelques officiers de mon état-major, dans la lourde pirogue de la maison Régis, et nous arrivâmes sans avoir reçu la moindre goutte d'eau, jusqu'à la plage, où les agents des factoreries françaises avaient rassemblé les moyens de transport qui devaient nous permettre de visiter la ville.

Ces moyens de transport consistaient en hamacs, suspendus à une perche que deux hommes portaient sur la tête ou sur les épaules; nous traversâmes la lagune où les porteurs n'avaient de l'eau que jusqu'à mi-jambe et fûmes bientôt rendus à Whydah, qui est bâtie sur une éminence à quatre kilomètres de la côte. Le principal agent du comptoir, M. Bouaud, investi des fonctions de vice-consul de France, nous reçut sur les glacis du fort français. L'habitation en est temporairement concédée à la maison Régis, qui en a fait, depuis 1842, le chef-lieu de ses établissements à la côte de Benin.

Le fort français a été bâti vers 1660 par l'une des compagnies qui se sont succédé sous le nom de Compagnie africaine : il est le plus occidental des trois forts européens érigés à Whydah et forme un vaste rectangle d'un peu plus d'un hectare; des fossés larges de quatre mètres et profonds de cinq mètres l'isolent du village; un pont-levis situé à l'ouest

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

y donne accès; les cours sont vastes et abritent les magasins et les cabanes où logent les familles des travailleurs employés par la maison Régis; le corps de logis situé sur le terre-plein est divisé en plusieurs salles, il est surmonté d'un étage où se trouvent les appartements; des débris de briques situés vis-à-vis du fort indiquent qu'il avait des jardins et de vastes dépendances; elles étaient situées à l'ouest du fort.

Le fort de Whydah fut abandonné en 1792, ainsi que plusieurs autres établissements dont la guerre ne nous permit pas de continuer l'occupation; invariables dans leurs coutumes, les souverains du Dahomé conservèrent à la France le fort et le territoire sur lequel il était bâti. Les gens qui habitent les forts européens jouissent du privilége de ne pas porter les armes, parce qu'ils appartiennent à la nation dont le pavillon flottait au-dessus du fort. Les habitants du fort français ont ainsi vécu soixante ans sous la discipline de l'ancien portier-consigne, qui remit religieusement les archives du fort à l'amiral Bouët-Willaumez, alors lieutenant de vaisseau, qui vint en 1839 faire une visite au fort de Whydah. C'est en vain que les révolutions avaient agité la mère patrie, le fort de Whydah battit pavillon blanc jusqu'à ce qu'il reçût des mains du galant amiral ses nouvelles couleurs.

Jeune Dahomien. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Whydah est un assemblage de villages : les rues y sont plantées; quelques-uns des arbres s'élèvent à de prodigieuses hauteurs et la flore parasite des orchidées y étale ses brillants pétales comme en forêt; les chauves-souris s'y abritent de la chaleur du jour, et au coucher du soleil elles obscurcissent l'air en prenant leur essor vers l'ouest. Quelques places servent aux marchés publics.

Les rois de Dahomé se cachaient autrefois au fond d'un palais entouré de leurs gardes, et ils ne se montraient au peuple que les jours de fête; le souverain actuel est plus accessible et donne audience presque tous les jours; il se nomme Bahadou et a succédé à Guéjo. Les gouverneurs de province doivent, à chaque avénement, apporter à Abomé des présents, en échange desquels le souverain leur accorde quelques légères faveurs, qu'ils reçoivent en rampant.

Les grands officiers de la couronne accompagnent le roi dans les cérémonies, qui sont pompeuses. L'agaou est une espèce de connétable qui a le commandement militaire; le taméga ou mingou exerce le pouvoir civil; le paca ou bourreau et l'adanda ou sénéchal complètent la série des grands dignitaires. L'adanda ou papou est chargé des réserves et doit mettre à mort tous les fuyards. Les amazones du roi forment le noyau le plus solide de l'armée dahomienne, et servent souvent aux exécutions militaires qui précèdent ou suivent les déroutes.

La politique extérieure, la justice, les finances sont confiées à des ministres spéciaux. Cette division des pouvoirs indique que ces noirs ont des traditions anciennes.

L'établissement des eunuques, qui ailleurs ne servent qu'à garder les femmes du harem du souverain, est devenu ici une institution gouvernementale. Les lagredis ou eunuques du roi sont choisis parmi les fils des seigneurs; ils sont soumis dès leur bas âge à l'usage de certains breuvages qui éteignent chez eux les ardeurs du sang; leur chef joue un grand rôle à la cour et fait partie du conseil d'État. Les ambassadeurs ne partent jamais sans être accompagnés de deux lagredis, qui doivent surveiller toutes leurs transactions et rendre directement compte au roi de leur conduite.

Les liens de famille n'existent pour ainsi dire que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nom au Dahomé. Les enfants mâles appartiennent au roi, qui les fait enlever dès leur bas âge. Les filles n'échappent pas à son omnipotence, car elles ne peuvent se marier sans son assentiment; les plus jolies ou les plus vigoureuses servent à recruter son harem et ses amazones; d'autres sont destinées à compenser les sévérités édictées contre l'adultère : elles sont courtisanes attitrées et doivent au roi un tribut sur leurs salaires. L'obéissance est passive, la discrétion la première des lois; la joie du foyer est inconnue.

Lorsque le souverain du Dahomé meurt, deux des grands dignitaires choisissent son successeur, et des scènes de violence et de carnage ont lieu dans le palais jusqu'à ce que l'héritier vienne réclamer la succession de son père. Il doit être né d'une princesse, qui prend le nom d'Ada.

L'on estime que le Dahomé, qui n'a qu'une frontière de mer de trente milles, peut s'étendre dans l'intérieur jusqu'à environ cent cinquante milles; les guerres incessantes entreprises par le père du roi actuel ont amené une diminution notable dans le chiffre de la population de cet Etat, que l'on n'estime pas actuellement à plus de deux cent mille âmes. En 1862 Guezo ne put emporter d'assaut Abéoukouta, à qui il avait déclaré la guerre, et dans cette lutte ses plus braves amazones trouvèrent la mort.

Les finances de l'État ont reçu un coup mortel de la suppression de la traite des esclaves. Les coffres sont vides. Loin d'imiter la libéralité de ses ancêtres, Bahadou multiplie les amendes; ses cabéceirs, se modelant sur lui, s'en vont rarement les mains vides lorsqu'ils visitent les comptoirs, et il ne faut pas compter sur un payement de leur part. De nos jours, l'armée du Dahomé est à peine de dix mille hommes et les amazones sont réduites au nombre d'un millier; le prestige du roi ne se soutient que par son cérémonial sanguinaire.

Les peuples du Dahomé sont tolérants en fait de religion : les cultes étrangers s'y exercent publiquement. Les musulmans, qui descendent de la vallée du Niger, exercent quelques petites industries, parmi lesquelles on compte celle de corroyeur : ils se mêlent aux populations en toute occasion, pour apaiser les différends qui naissent entre elles, et s'efforcent de détourner les Africains des sacrifices humains. Leur action est bienfaisante.

La religion du Dahomé repose sur un naturalisme grossier. Priape, qui semble le chef de ce panthéon, est désigné sous le nom d'Ebo ou Bouc; il est représenté dans tous les carrefours de Whydah sous les traits d'un vilain poussah que l'on frotte de sang lorsqu'on lui offre un sacrifice. Les animaux reçoivent un culte; Eddou, petit singe gracieux, a des temples; les crocodiles sont fétiches; la foudre est personnifiée sous le nom de chango.

Le serpent est l'une des divinités tutélaires. Le rôle du serpent dans les anciens mythes est considérable : il est probable qu'un lien unit le serpent d'Épidaure à l'ureus, qui symbolisait chez les Égyptiens la royauté et la divinité, et que le serpent du Dahomé ne fait pas exception à la règle; ceux qui sont renfermés dans les loges sacrées de Whydah sont de petits boas noirs, de dix à douze centimètres de diamètre; leur longueur atteint environ deux mètres; ils portent le nom de dan ou dacon. Les Dahomiens regardent le serpent comme le représentant du grand serpent céleste, dispensateur des richesses; les Cafres zoulous regardent l'arc-en-ciel comme l'image du serpent. Le culte du serpent est d'ailleurs répandu dans l'Afrique entière.

Les féticheurs forment en Afrique une puissante corporation : ils portent à Whydah un bonnet blanc; ils sont souvent habillés de costumes bizarres et couverts de cloches; ils se permettent bien des exactions et vivent du produit des offrandes faites aux idoles; ils cumulent les fonctions de médecin avec celle de féticheur. Le mot *fetchat*, origine du mot fétiche, est yoloff et signifie médecin.

Cette classe d'hommes se recrute par initiation; elle a des conciliabules; les décisions qui s'y prennent, ainsi que les exorcismes, ont lieu dans une langue hiératique inconnue du vulgaire.

Les féticheurs sont les conservateurs-nés des coutumes nationales et le souverain n'est pas à l'abri des interdits qu'ils imposent : certaines viandes, certaines rivières, la vue de la mer, leur sont défendues : l'Achanti ne peut franchir le Tando, le Dahomien ne peut voir la mer; il ne peut plus porter les armes au delà des rivières de Popo et de Porto-Novo qui l'encadrent à l'est et à l'ouest.

Le collége des femmes est sous la discipline des féticheurs et les affiliées leur doivent une obéissance absolue : les négresses de Cayenne séparées depuis bientôt deux siècles de la souche primordiale ont conservé le souvenir de ces initiations; toute allusion faite à ce sujet par une commère attire des représailles qui se traduisent par de violents soufflets.

XXIII

Lagunes. — Porto-Novo. — Lagos. — Langues. — Émigration. Superstition. — Mission chrétienne. — Le Bénin.

La lagune de Lagos, qui s'étend de Cotonou jusqu'au Bénin, avec lequel elle communique par la crique d'Effra, reçoit dans sa branche occidentale la rivière d'Oono, l'Ocpara et l'Ogoum; l'Oono sépare le Dahomé du Porto-Novo.

Issus d'une branche latérale des souverains du Dahomé, les chefs de Porto-Novo ont pu, grâce à cette parenté, conserver leur indépendance.

Les difficultés qui naissaient du manque de frontière maritime engagèrent le chef du Porto-Novo à demander le protectorat français. Nos anciennes relations légitimaient cette démarche; notre comptoir de Whydah avait une succursale à Porto-Novo; notre protectorat y fut établi, en 1863, par le vice-amiral baron Didelot, qui commandait alors la division navale fran-

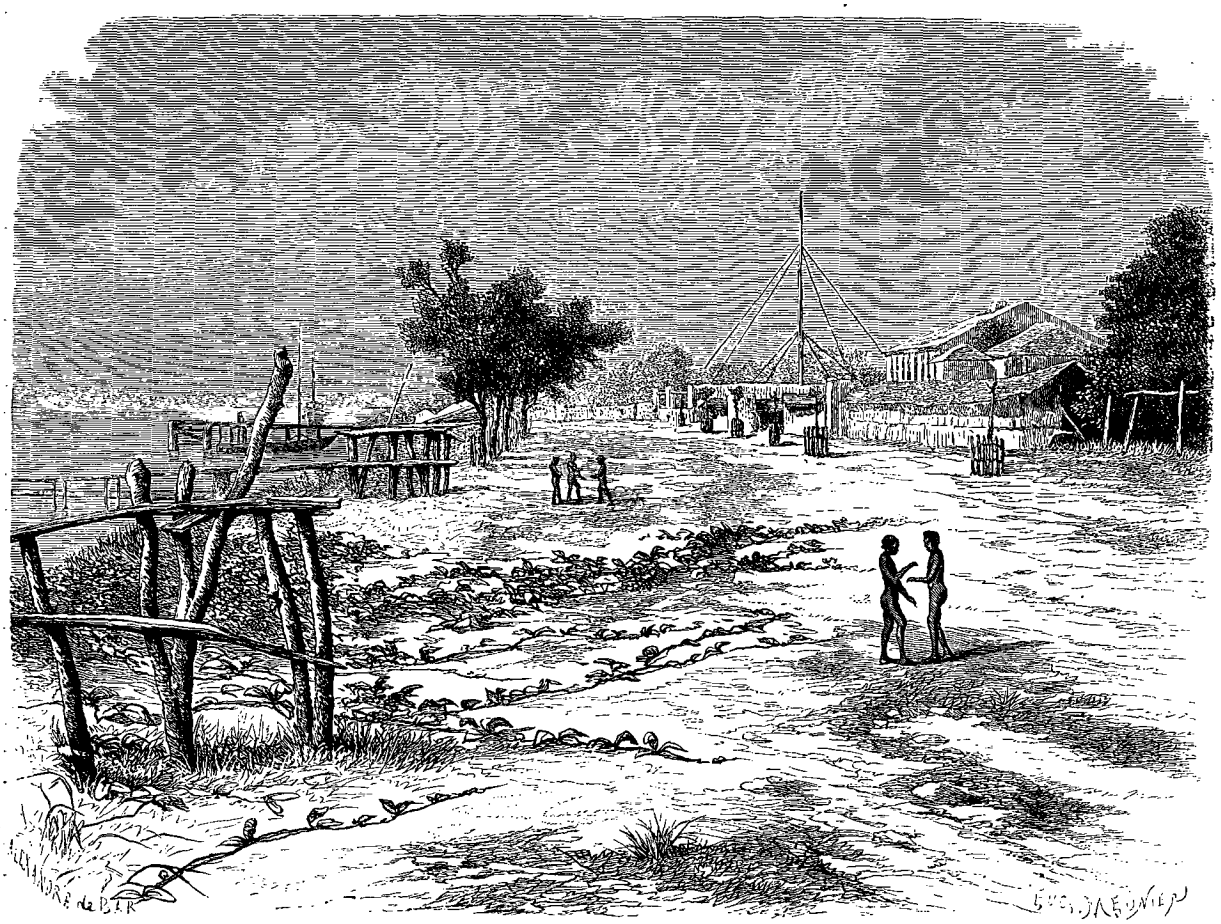
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çaise des côtes occidentales d'Afrique : la hauteur du roi envers le résident français, M. le capitaine de vaisseau Lefort, obligea le vice-amiral Lafon de Ladebat, qui avait succédé au baron Didelot, à retirer au roi de Porto-Novo le protectorat que la France lui avait accordé.

La position commerciale de Porto-Novo, qui reçoit de première main les marchandises qui descendent du Yarriba, s'est améliorée par suite de l'octroi fait à la France par le roi du Dahomé du terrain de Cotonou. Notre commerce a rétabli, depuis 1867, des comptoirs sur cette langue de terre située en face de la lagune de Notkoué. Porto-Novo peut ainsi accéder à la mer.

Situé à mi-chemin de Lagos à Porto-Novo, Badagry a eu ses jours de splendeur; il a pu résister aux envahissements du Dahomé, dont l'armée subit devant sa plage une défaite si complète, que le roi Guéjo-Trudo jura par les mânes de sa mère et sur la tête de son fils Ahadé d'en tirer une éclatante vengeance; les préparatifs furent si bien faits, l'arrivée des troupes si soudaine, que Badagry vit six mille des crânes de ses meilleurs guerriers servir de trophée au roi Guéjo, dont les chanteurs officiels purent exalter tout à leur aise la puissance[1].

Badagry se remit de ces secousses : les féticheurs



Factorerie italienne de Lagos. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

déclarèrent que les armées du Dahomé ne devaient plus dépasser l'Oono.

Son commerce se releva. Plus heureux que Porto-Novo, il avait la possession de la plage de mer sans partage, et ne pouvait dès lors être entravé par la jalousie de ses voisins dans son commerce extérieur.

La ville, située sur la rive gauche de la lagune, à trois milles de la mer, était au siècle dernier à l'abri des attaques des navires de guerre; les Français, les Anglais et les Portugais y ont eu des forts ou des comptoirs fortifiés; Badagry est resté divisé par quartiers qui répondent encore à cette ancienne occupation.

Depuis 1863, les Anglais la gouvernent au même titre que Lagos.

Cette ville communique facilement avec la vallée du Niger; elle servit de point de départ à Clapperton, qui la quitta, le 7 décembre 1825, pour s'enfoncer dans l'intérieur; elle servit de point d'arrivée à Lander, qui partit encôre de Badagry lorsqu'il fut chargé d'étudier les bouches du Niger.

Lagos est une de ces positions qui s'imposent au commerce. Située sur une île basse, qui est bornée au

1. Un des singuliers titres du souverain du Dahomé est d'être qualifié d'*huître mâle*, titre que ne lui disputera assurément aucun Européen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nord par le lac Cradou, elle est en communication directe avec le Yarriba, dont toutes les rivières viennent se jeter dans les lagunes qui forment un delta ininterrompu depuis Godomé jusqu'au Bénin.

Les avantages de cette situation n'avaient pas échappé aux anciens négociants, et les Compagnies françaises y avaient fondé des établissements, ainsi que l'attestent les lettres patentes de Louis XIV, qui font mention d'un fort situé à Lagos, anciennement connu sous le nom d'Ichon.

L'évacuation des anciens comptoirs européens avait laissé subsister sur toute cette côte, à Lagos surtout, une population de métis qui avaient monopolisé entre leurs mains la traite des nègres. La guerre acharnée faite par l'Angleterre à l'exportation des esclaves l'obligea à surveiller tout particulièrement Lagos; elle y établit un agent central destiné à détourner les populations de ce trafic. Deux chefs s'en partageaient la souveraineté, Coçioco et Akiloye. Le premier traité régulier passé par l'Angleterre avec ces chefs fut signé, en 1854, entre son consul Benjamin Cambell et Coçioco. En 1861, Docémo, fils d'Akiloye, céda à l'Angleterre ses droits moyennant une rente annuelle de vingt-cinq mille francs; Coçioco céda en 1862 Palmas et Lecké. L'action de l'Angleterre s'étendit dès lors à la rivière Ocpara, jusqu'à Jabbou et au Lecké.

Les États qui sont riverains de ces fleuves, et les territoires situés au nord du lac Cradou, ont jusqu'ici conservé leur autonomie. Les principales tribus appartiennent aux Egbas et aux Ibadans. Quelques-unes de ces populations s'administrent par les soins du conseil des Anciens; d'autres obéissent à des cabéceirs.

Abéokouta, ville de quatre-vingt mille âmes, est la plus populeuse de ces cités : le roi du Dahomé ne put l'emporter d'assaut en 1862; elle est aux Egbas, qui ont un roi.

M. Freeman, missionnaire anglican, y vit, en 1842, un parti de cavaliers foulans dont il admira la bonne tenue. L'invasion musulmane et les révolutions survenues par les conquêtes du Dahomé ont sans doute contribué à l'établissement de ces petites souverainetés.

La partie orientale de l'embouchure du fleuve de Lagos est envahie par un banc de sable qu'il faut contourner pour entrer en rivière; la mer déferle souvent avec fureur sur cette barre; le courant y est généralement très-fort, et, comme dans presque toutes les lagunes d'Afrique, il faut profiter de la mi-marée pour y donner. Cette barre était autrefois réputée parmi les plus dangereuses. Depuis que la vapeur tend à se substituer aux navires à voile, Lagos est muni de remorqueurs qui viennent en rade chercher le courrier et les passagers, et les communications sont depuis cette époque d'une facilité qui a décuplé le commerce de cette place.

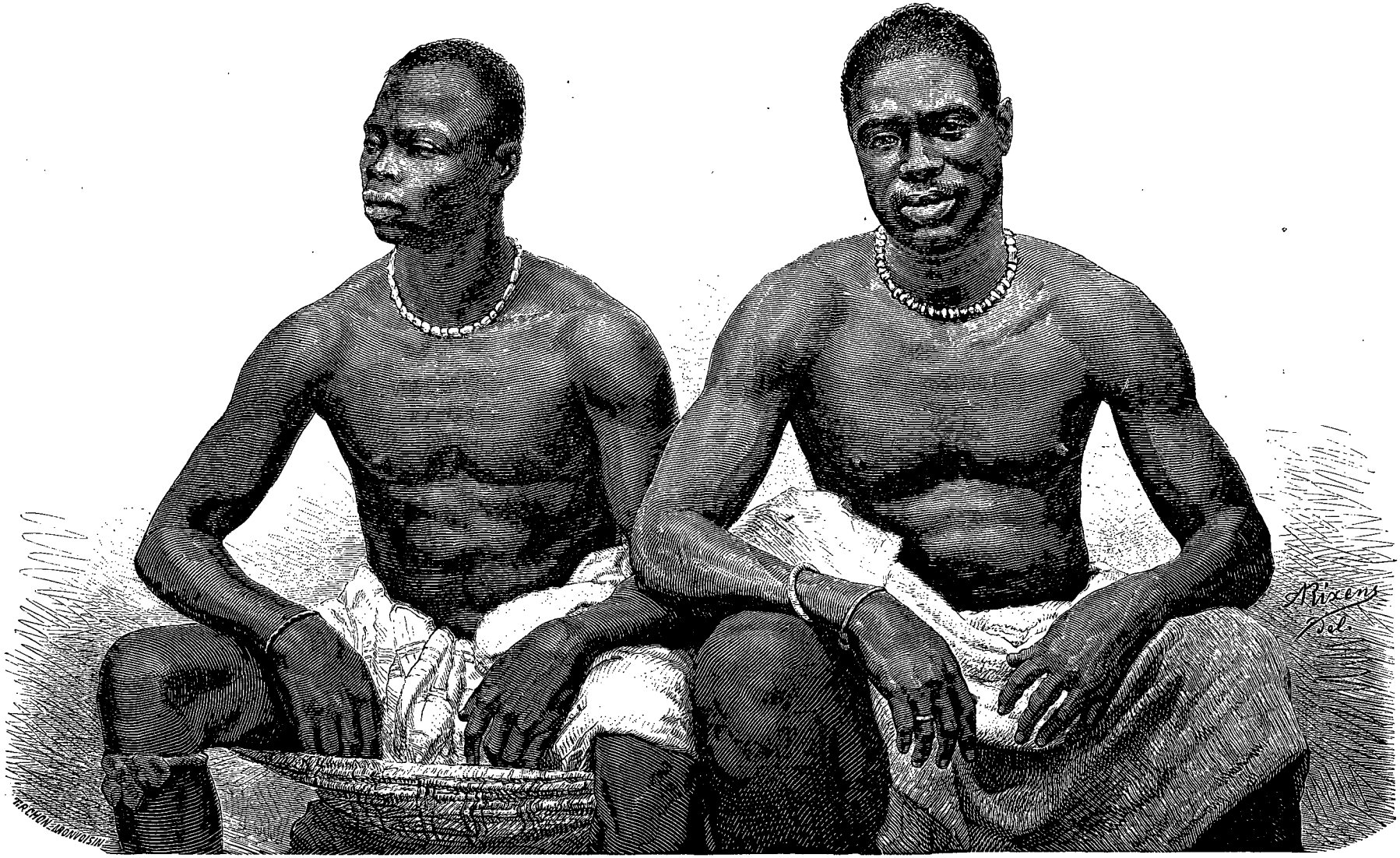
Dès que l'on entre en rivière, on s'aperçoit qu'une ville européenne s'y développe rapidement : des appontements permettent aux navires de s'amarrer le long de la côte orientale de la rivière.

Des maisons à étages bordent les quais; des cours spacieuses ornées d'arbustes et d'élégantes mosaïques, tracées avec des coquilles, y donnent accès; des jardins plantés d'orangers et de toutes les espèces de fruits propres aux tropiques les encadrent d'une éternelle verdure; les parquets cirés semblent de stuc; la matière s'efface ici complétement devant l'art, car ce poli si beau est obtenu par l'application répétée de simple bouse de vache, au moyen de laquelle on se met à l'abri des insectes. Cette pratique est décrite par Vogel comme commune aux peuples du Bournou. Les négociants, à l'abri de ces murs épais, jouissent d'un bien-être incontestable, et le voyageur pourrait oublier, au milieu de ce confort, qu'il est en Afrique, si les moustiques ne venaient le tourmenter. On ne peut y dormir qu'en ayant soin de se glisser sous une moustiquaire; la chaleur, la fièvre, la transpiration qui vous inondent dans ces lits étouffés vous rappellent bien que vous êtes sur la terre de Cham. Les toits des maisons varient, suivant la fortune et la fantaisie de chacun : on y trouve de tout, depuis l'humble chaume jusqu'aux bardeaux galipotés et aux tuiles les plus reluisantes; les terrasses n'ont pas été adoptées dans les établissements anglais; Gorée est la dernière ville qui ait conservé ce caractère oriental; les essais que l'on a faits au Bassam et au Gabon n'ont pas été heureux. Chaque retour du soleil au zénith des lieux qui sont situés dans le voisinage de l'équateur amène des pluies diluviennes contre lesquelles les terrasses sont une mauvaise défense. Un temple d'architecture gothique décore la cité nouvelle, où les missions catholiques commencent aussi leur ministère.

Je pénétrai, en 1867, à Lagos, avec l'*Africain*, aviso appartenant à la croisière française que je commandais, et M. le gouverneur Glover voulut bien nous donner une fête propre à nous laisser un bon souvenir de son hospitalité et à faire ressortir les progrès de Lagos. Plusieurs femmes en toilette élégante se rendirent de bonne grâce à son invitation. Un bal européen est une rareté en Afrique, où le climat, les mœurs attachent chacun à la vie intérieure. Mme Lewis, femme du secrétaire colonial, fille de M. Benjamin Cambell, ancien consul d'Angleterre, unissait aux grâces de son sexe l'attrait d'une connaissance parfaite de notre langue. L'hospitalité de M. le gouverneur Glover était, du reste, bien connue. Lorsque M. Gerhard Rohlfs se vit dans l'impossibilité de traverser le Ouadaï, pour revenir en Europe par l'Égypte, il dirigea sa route vers le sud et atteignit Lagos, où M. Glover lui fit l'accueil le plus cordial.

La plus grande partie des soixante mille habitants de Lagos appartiennent aux races des Nagos; leurs traditions disent qu'ils sont venus sur cette côte par mer, et que leurs embarcations s'arrêtèrent non loin du lieu où est situé Abéoukouta. Je ne chercherai pas à calculer le nombre de siècles qu'il a fallu pour que ce golfe se soit comblé. Bornons-nous à constater qu'il forme aujourd'hui un delta de dix-huit lieues de flè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Agnys d'Assinie (voy. la note de la p. 241). — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che. Nous avons déjà vu que les habitants du cap de Monte ont une tradition analogue, et qu'ils se prétendent issus d'une colonie de Gorée.

Les vêtements des habitants de Lagos se rapprochent des vêtements maures; les hommes portent de légers caleçons qui se nouent au-dessus du genou; les femmes s'enroulent quelquefois un turban autour de la tête; elles portent des pagnes.

Les Nagos l'emportent sur les Jedjis par leurs qualités morales; ils sont doux, affables, attachés à leurs maîtres: leur front est plus large que celui des Jedjis; leur langue, pleine de consonnes, est parlée sur tous les marchés concurremment avec celle des Haoussas. Les gens du peuple doivent, comme dans les lagunes de la côte d'Or, rejeter leur pagne et se découvrir l'épaule gauche, lorsqu'ils parlent à un homme de condition supérieure; ils doivent se découvrir entièrement le buste, lorsqu'ils sont en présence d'un grand chef.

Les chefs nagos sont toujours très-courtois: Coçioco

Vieillard agny d'Assinie (voy. la note de la p. 241). — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

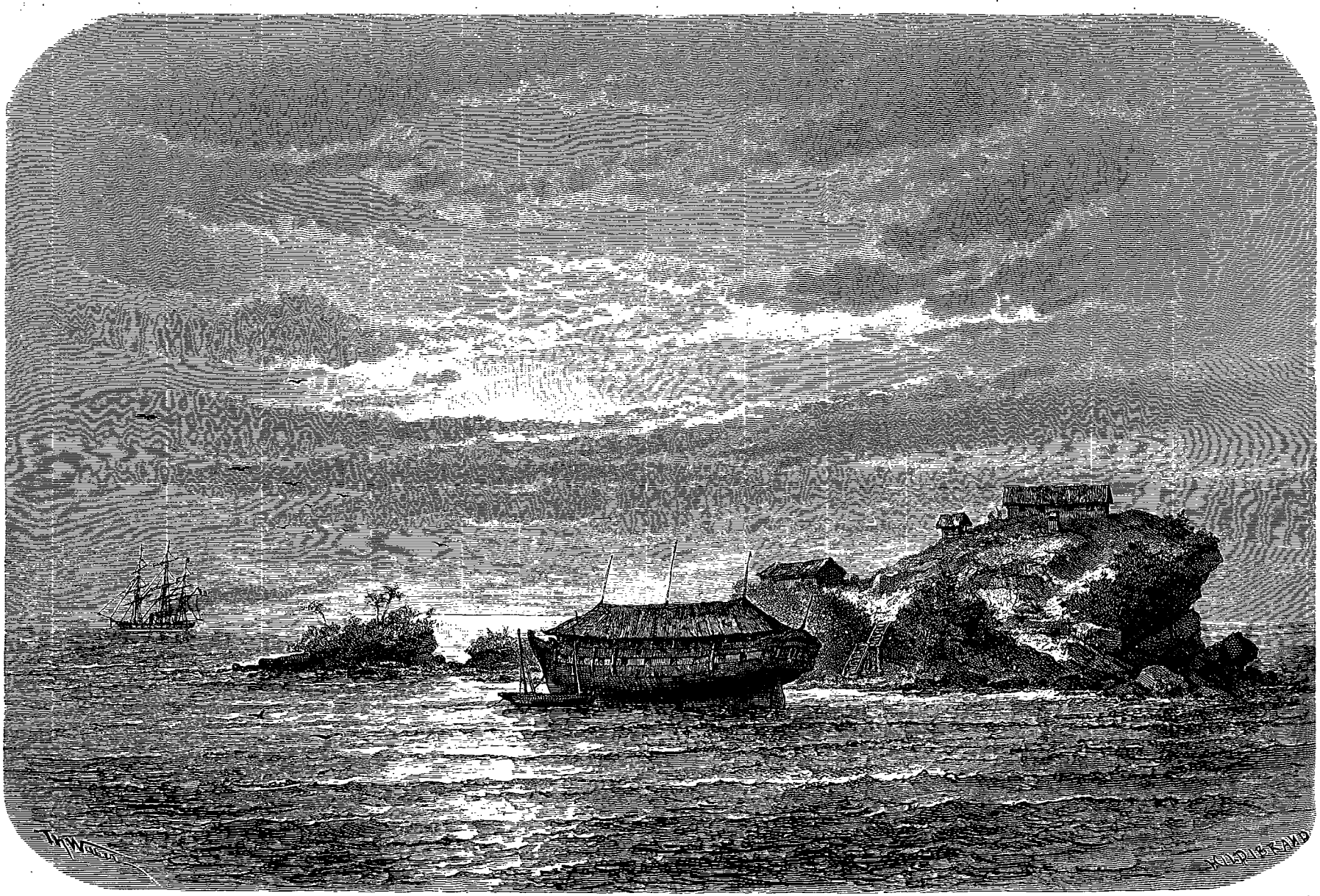
a, du reste, une amitié vive pour la France. Après les troubles de 1854[1], il revint à Lagos sous le pavillon français : il ne manque jamais d'envoyer son porte-canne complimenter les voyageurs qui visitent Lagos.

Les naturels de Lagos sont exclus de la ville européenne, où ils ne peuvent plus circuler après neuf heures du soir. Leurs villages ressemblent à ceux de la côte d'Or. Les rues sont plantées; toutes les denrées du pays s'y étalent à l'ombre de ces arbres dans des bazars en plein vent.

Les Bambaras ont importé le mahométisme à Lagos, comme les Mandingues l'ont importé à Sierra-Leone, et les Foulahs au Sénégal. Les musulmans sont organisés militairement à Lagos, où ils forment une gen-

1. Akiloye, cousin de Coçioco, finit par le supplanter, et Docemo, fils d'Akiloye, céda Lagos aux Anglais, qui lui retirèrent le pouvoir à cause de son inconduite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Fernando-Po : Ilot Henrique, servant de caserne aux déportés politiques (voy. la note de la p. 255). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

darmerie locale. Pendant la guerre des Achantis, ils ont bravement secondé leur gouverneur, M. Glover, qui a tenu la campagne à leur tête. Comme tous les noirs, ils aiment les parades, les beaux chevaux, les selles et les armes voyantes. Ils vinrent me saluer en troupe, et je reconnus très-bien les types du haut Sénégal; je crus reconnaître que quelques-uns avaient appartenu aux bandes d'El Hadji. J'adressai la parole à l'un d'eux; il me dit qu'il était en effet du Guoy, mais qu'il n'avait jamais porté les armes contre nous, et qu'il était maître d'école. Les Mollems noirs parcourent l'Afrique, prêchant l'unité de Dieu et l'abolition des sacrifices humains.

Se est le dieu qui domine le panthéon de Lagos; mais il reçoit rarement les hommages de ses serviteurs. Leeba, sans doute l'Ebo de Whydah, caractérise le mauvais principe ou le démon; il reçoit en hommage des sacrifices sanglants; il est facile, dans Se, de reconnaître les dieux égyptiens. Seb représente la terre féconde; le dieu Sohin, génie malfaisant, est fixé sur les branches d'un arbre qui reçoit les dépouilles des victimes qu'on lui sacrifie; des milliers de vautours errent autour de ce lieu funeste, où ils viennent se gorger de chair corrompue.

On doit rendre justice aux chefs indigènes: ils commencent à rougir de pareils excès; et si le roi du Dahomé résiste à l'introduction d'une morale plus élevée, c'est qu'il craint les féticheurs. Du reste, leur psychologie est plus avancée qu'on ne pourrait croire. L'âme humaine est distincte de ces divinités : des Nagos l'implorent même de leur vivant comme pouvant avoir un pouvoir déterminant. Les morts ont un culte qui nécessite les sacrifices sanglants. Quelques noms célèbres reçoivent un culte où l'on retrouve mêlés les Khous de la côte Crou qui viennent d'Égypte, ainsi que Se.

L'occupation momentanée de Porto-Novo par la France et la présence d'un commissaire anglais à Badagry ont fait disparaître de ces cultes les hideuses hécatombes humaines qui les caractérisaient.

L'établissement des noirs libérés importés à Mesurade sur la côte des Grains amena les évêques américains à faire des efforts pour y créer une mission catholique, qui jeta en 1833 les premiers fondements de son œuvre au cap des Palmes : elle n'eut que peu de succès, et Mgr Baron vint avec nous à la côte d'Or en 1843. Après avoir perdu les missionnaires qui l'avaient accompagné, il se retira en Amérique. Ce ne fut qu'en 1841 que fut créé pour des missionnaires français maristes le vicariat des deux Guinées, qui se dédoubla bientôt : la Sénégambie [1] forma le premier vicariat sous la direction d'un évêque; bientôt le Gabon [2] devint le centre du second évêché. M. Borghero débarqua à Whydah le 19 avril 1862, où il ouvrit une mission nouvelle.

Les autorités locales mirent à sa disposition le fort portugais, abandonné et tombé en ruine; il y fit construire de vastes abris : les mulâtres portugais, excités par la morale sévère du nouveau débarqué, firent appel au gouverneur de Saint-Thomé qui, à leur instigation, fit réoccuper le fort; au sujet du remboursement des frais de reconstruction du fort, il s'engagea de longs débats.

Après cette expulsion, la mission française se décida à ne plus bâtir sur le terrain d'autrui, et son vaste établissement s'est développé sur un sol donné par le Yavoghan et qui est ainsi à l'abri de toute contestation.

C'est dans le nouvel établissement que j'ai été reçu, en 1866, par M. l'abbé Bouche, successeur de M. Borghero. Outre l'établissement du Whydah, la mission de Lyon a un exercice plein à Porto-Novo, et doit pousser ses rameaux jusqu'à Lagos. Les salles de cet établissement étaient vastes, bien aérées, les enclos entourés de murs élevés qui l'isolaient : les enfants qui suivaient les cours étaient au nombre de cent cinquante, et la langue française avait été substituée au portugais pour l'enseignement.

Les sociétés abolitionistes d'Angleterre s'efforcent depuis soixante ans de propager en Afrique les idées chrétiennes comme le seul moyen qui puisse, dans un temps donné, modifier les coutumes barbares de cette contrée. Rien n'a pu ralentir leur zèle, qui est soutenu par des finances abondantes. Le missionnaire anglican est marié; il est souvent négociant, il est presque toujours homme politique; nous l'avons vu à l'œuvre à Sierra-Leone, où il a pris sous son patronage les esclaves libérés; il puise dans la société abolitioniste de Londres une force qui lui fait braver les autorités locales avec un complet dédain de toute hiérarchie, trait dominant qu'il inspire aux hommes qu'il a élevés.

Les akous ou indigènes du Yarriba qui avaient été enlevés de Lagos ou des environs au temps de la traite, furent reconduits par les soins des missions à Badagry et à Lagos, où les autorités locales, craignant de se faire une mauvaise querelle avec l'Angleterre, les supportèrent : il s'établit ainsi quelques rudiments de mission wesleyenne dans ces parages; des missionnaires zélés, MM. Graft et Freeman, suivirent bientôt leurs catéchumènes, et fondèrent, dès 1842, des missions à Badagry et à Lagos. Les akous avaient pénétré jusqu'à Abéoukouta, dont le chef Sodaka eut le désir de voir les missionnaires. Ce fut pour se rendre à ses désirs que M. Freeman entreprit le voyage fatigant dont il a publié la relation.

Les consuls anglais vinrent bientôt protéger les missionnaires et leur œuvre, et ce fut ainsi que se prépara l'occupation de Badagry et de Lagos par l'Angleterre.

Depuis lors, ces missions se sont régularisées et étendues; la mission du Yarriba avait pour centre La-

1. Le clergé de Saint-Louis et de Gorée est sous les ordres d'un préfet apostolique nommé par le gouvernement, dont les fonctions sont distinctes de l'évêque chef de mission qui tient son pouvoir de Rome.

2. Voy. page 255 le portrait de Mgr de Bessieux, évêque des deux Guinées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gos, d'où elle a rayonné sur Abéoukouta et sur Ibadan, où elle a créé des écoles. Le personnel actif de ces missions se composait, il y a six ans, de douze missionnaires européens, et de cinq diacres non ordonnés; ils étaient assistés par quarante-deux catéchistes indigènes. Ils donnaient l'instruction primaire dans seize écoles, qui étaient suivies par près d'un millier d'écoliers indigènes. Le noyau chrétien se composait de quatre à cinq mille âmes.

Après Lagos on ne trouve plus que quelques comptoirs de commerce, situés à Palmas, à Leké, à Jabou, où l'on fait des affaires d'huile de palme. Le lac Cradou, qui sert de voie à ce commerce, n'est en réalité que le collecteur des rivières Ogoun et Ochoun: il a une largeur d'environ huit à neuf kilomètres du nord au sud; la grande île de Curamo lui sert de limite vers la mer; elle s'étend de Lagos à Jabou, embouchure orientale du lac, qui a une longueur totale d'environ vingt lieues de l'est à l'ouest; il se joint par la crique d'Effra au système hydraulique du Bénin.

Le rivage maritime de l'île de Curamo est bas, quelques bouquets d'arbres se profilent sur l'horizon, et les naturels y ont construit quelques cases, où ils font du sel, genre d'exploitation commun à toute la côte d'Afrique.

Il est assez difficile de dire, faute d'une étude spéciale, quelles sont les limites du Bénin. Cet empire passait autrefois pour s'étendre du premier jusqu'au neuvième degré de latitude nord. Son souverain pouvait, dit-on, mettre cent mille combattants sur pied: il faut bien rabattre aujourd'hui de cette puissance.

Bénin servit, en 1786, de point de départ au Français Palissot de Beauvais, qui précéda la pléiade des voyageurs africains.

XXIV

Niger ou Quorra. — Traite des esclaves. — Bonny. Son commerce. — Cameron. — Fernando-Po.

Le Niger a formé un terrain d'alluvion qui embrasse au moins quarante lieues; il commence réellement au Bénin, pour se terminer au vieux Calebar. Les terres qui sont situées du côté de Bénin sont basses et noyées; je les ai souvent longées à deux ou trois milles; elles paraissent inhabitées: pas une pirogue ne se hasarde en mer; la côte est bordée d'un récif sur lequel la mer bat avec fureur, les barres des branches du Niger ne se distinguent que lorsqu'on les a dépassées, et des lames énormes en défendent l'entrée. Celle d'Owere elle-même a été délaissée, en raison des échouages et des retards qu'on y éprouve avant de pénétrer à Ibo.

Le bras de Nun, nommé également Brass, a fini par l'emporter sur les autres; c'est par lui que se déversent le plus directement les eaux de la Quorra dans l'Atlantique; toutes les rivières s'enchevêtrent depuis l'Owere jusqu'au vieux Calebar. Ibo est l'anneau où se soude ce réseau.

Le cap Formose sert de transition entre les barres roulantes et la mer plus clémente que l'on trouve à l'entrée des rivières qui se jettent entre ce cap et le vieux Calebar. La côte y est découpée par de larges estuaires. Bonny et le nouveau Calebar sont d'un abord facile; la brise de large permet, en s'aidant de la marée, de franchir aisément les passes, après quelques bordées; des bouées y ont été placées par les soins du commerce anglais, et le pilotage y est soumis à une discipline sévère. La ligne des vapeurs de Liverpool fréquente régulièrement Bonny depuis quinze ans et l'a en quelque sorte transformé en un marché européen.

J'ai visité deux fois Bonny. Le vieux roi Pepel vivait encore en 1832, la traite était à peine éteinte: les Portugais et les Espagnols la pratiquaient ouvertement. Nous trouvâmes devant Bonny deux bricks espagnols montés par quatre-vingts hommes et armés de vingt canons; les traités ne nous permettaient pas de les saisir: aussi nous attendaient-ils de pied ferme.

En 1832, Bonny était un village fort modeste, à moitié inondé au moment des grandes eaux; les cases du roi étaient faites de bambous et couvertes de paille; la salle de réception, noire, enfumée, sentait le tabac et le rhum; quelques armes y étaient étalées; ce réceptacle servait de magasin et d'arsenal, car les pirogues de guerre remontaient sans cesse le fleuve pour acheter des captifs et fomenter la guerre.

Le vieux Pepel savait passablement l'anglais et le français, les deux nations fréquentant la rivière de temps immémorial. Il était plutôt brun que noir; il avait des yeux gros à fleur de tête, l'air soupçonneux; il n'avait évidemment aucun plaisir à voir dans ses eaux un croiseur chargé de réprimer la traite des esclaves dont il tirait tout son bénéfice: il trouvait très-déraisonnable que l'on intervînt en pareille matière. Il signa cependant sans trop de mauvaise grâce un traité que je rédigeai d'après l'ordre de mon capitaine; les articles devaient assurer à nos nationaux le traitement de la nation la plus favorisée. Il nous fit cadeau d'un bœuf qu'il fallut chasser, et qui ne tomba que lorsque nous lui eûmes logé trois balles dans le corps.

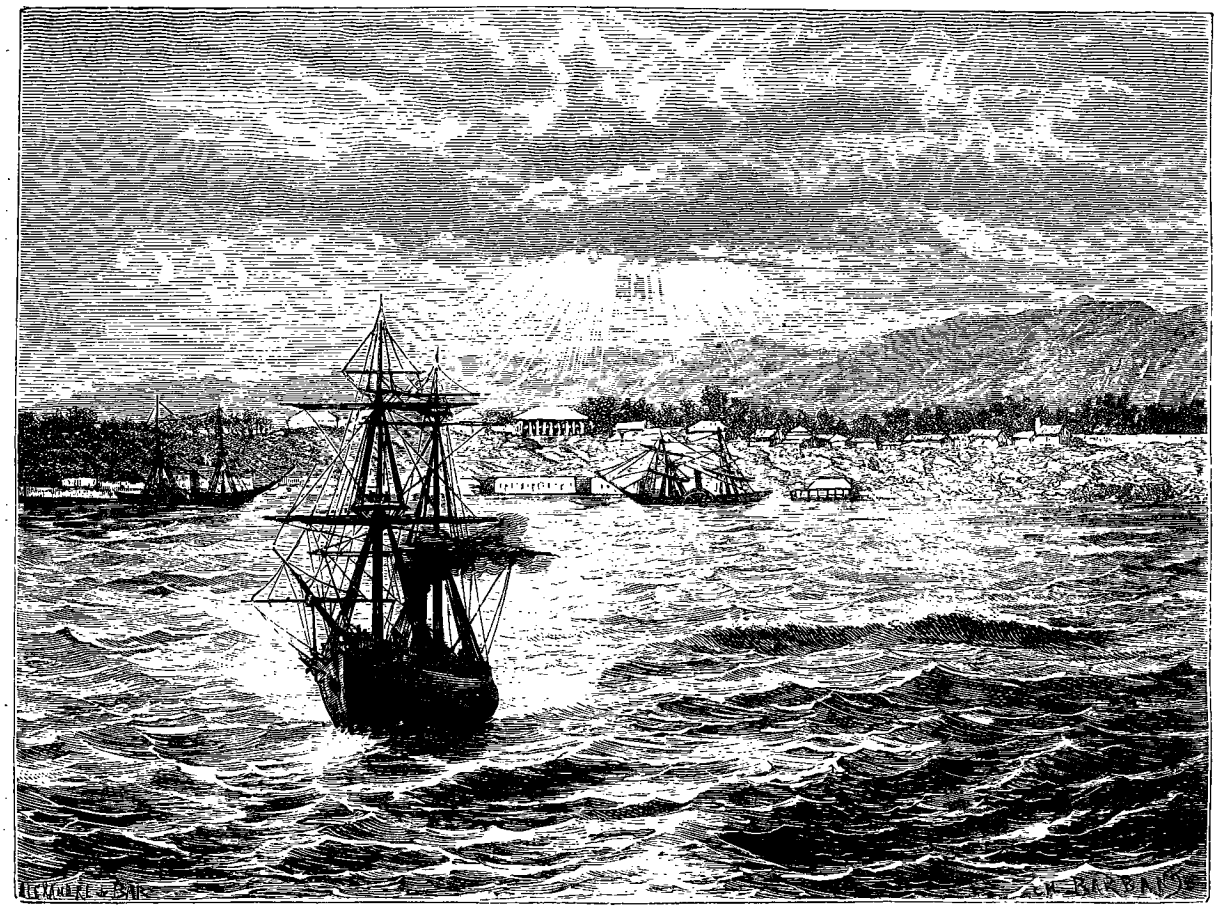
Le féticheur était naturellement auprès du roi. Son costume d'arlequin et son bonnet désignaient ses fonctions.

Je retournay à Bonny en 1842 avec la *Malouine*, que je commandais; ces dix années n'avaient pas été perdues pour Bonny. Dix-huit ou vingt navires de huit cents à mille tonneaux étaient amarrés dans ses eaux et remplaçaient les négriers qui venaient y charger à la dérobée leurs esclaves. De hauts toits de paille mettaient les ponts et les équipages de ces navires à l'abri du soleil: les eaux de la rivière étaient sillonnées par d'innombrables pirogues, qui portaient de l'huile de palme aux navires mouillés en rivière.

Pepel II avait succédé à son père. J'avais l'ordre de renouveler avec lui le traité fait avec son prédéces-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

seur, et d'y mettre la solennité que comportait cet acte diplomatique. Je ne trouvai pas auprès de lui la brutale franchise de son père; il était complétement sous l'influence des Anglais, qui voulaient faire exclure de Bonny notre commerce, dont ils craignaient la concurrence. Les capitaines avaient monté l'esprit du roi à un diapason tel, qu'il fallut toute l'influence de Brown, le chef des pilotes, et celle de son frère Aguanta, le grand chef des féticheurs, pour le faire réfléchir : il n'osa les braver, il y allait de sa déposition ou de sa vie peut-être; le fétiche a des drogues souveraines contre les rois récalcitrants. Il se résigna d'assez mauvaise grâce, à la vérité, puisque je fus obligé, pour en arriver à mes fins, d'aller le trouver deux fois dans le haut d'une crique, nommée Paléma, située à cinq milles de Bonny; il avait là ce que l'on pourrait appeler sa maison des champs. Pour la seconde entrevue, je me rendis absolument seul à Paléma, ainsi que nous en étions convenus; il montra peu d'empressement à m'accueillir et me fit dire qu'il prenait son bain. Comme j'y voyais un prétexte dilatoire, je me mis fort tranquillement à déjeuner sur l'herbe; lorsqu'il vit que je le prenais sur ce pied, il me fit introduire dans sa case, dont le sol de terre



Baie de Sainte-Isabelle (île de Fernando-Po). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

battue était couvert de nattes; quelques fauteuils plus ou moins déguenillés permettaient de s'asseoir autour d'une table, éclairée par une fenêtre pratiquée dans une cloison de bambou. Cette installation était fort primitive. Il me fit une querelle de ne pas lui avoir apporté à déjeuner. « Qu'à cela ne tienne, j'ai encore quelques reliefs, » lui dis-je; et il trouva fort bon mon vin et ma volaille, ce qui le mit en belle humeur. On l'accusait de manger plus souvent ses sujets que des poulardes.

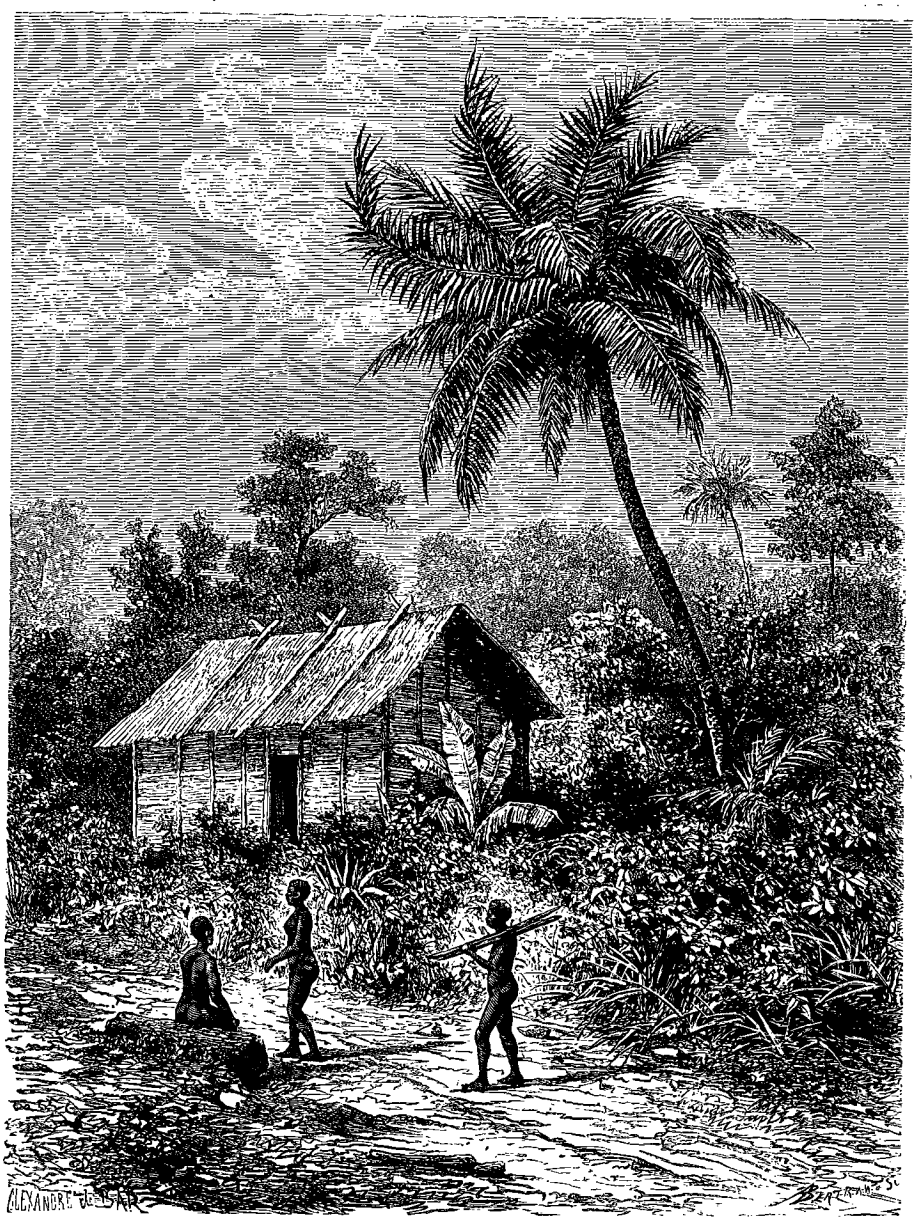
Il signa, après avoir discuté chaque article comme un procureur au Châtelet; il parlait très-couramment l'anglais; il était de couleur plus claire que son père et s'était rasé les cheveux; nous nous séparâmes en bons termes; mais il transgressa bientôt ses promesses, et la *Vigie* vint l'année suivante lui montrer qu'il avait pris un engagement sérieux.

Rien de plus animé que le fleuve de Bonny : pendant la saison de la traite de l'huile, d'immenses pirogues, armées de pierriers aux extrémités, montées par vingt hommes au moins, circulent avec rapidité et remontent jusqu'à Ibo, qui est le grand marché; les gens du roi circulent au milieu de ce va-et-vient et s'efforcent de saisir les débiteurs auxquels le roi ou ses associés ont fait des avances; un sabre nu est la marque de la douane royale. La pirogue capturée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est conduite au navire auquel le souverain a donné le droit de croiser. L'huile des embarcations est contenue soit dans des barriques, soit dans des calebasses; elle est falsifiée par de l'eau et des matières étrangères dont elle doit être purgée; chaque bâtiment a un fourneau où cette épuration se fait. Il faut plusieurs mois pour faire un chargement.

La ville de Bonny avait, en 1842, une étendue décuple de celle que je lui avais vue en 1832; les rues étaient encore souvent inondées, et il était généralement nécessaire de traverser les fanges à d'os d'homme. Le seul monument de Bonny était la case des Jews-Jews, ornée de têtes d'éléphant; elle sert de lieu de réunion aux Jews-Jews, espèce de parlement local, moitié bourse, moitié assemblée politique, où se discutent les affaires du pays et les questions commer-



Habitation à Fernando-Po. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

ciales. Le gouvernement de Bonny est oligarchique; le roi a toujours un ou deux collègues et le grand fétiche exerce une action souvent prépondérante dans ses conseils.

Les femmes de Bonny, grandes et élancées, sont très-fières de leurs avantages physiques; les jeunes filles se promènent, jusqu'à leur mariage, dans une nudité qui n'est masquée que par une ceinture très-étroite, dont les deux bouts retombent avec grâce; leur parure consiste en dessins sur la peau; les élégantes sont très-heureuses, lorsque leur tatouage a réussi à attirer les regards des jeunes flâneurs de l'endroit.

Le village des Jews-Jews est à deux milles en aval de Bonny; le chef des féticheurs et les pilotes y résí-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dent. Agouanta était le chef en fonction (les prêtres ne sont revêtus de cette souveraine puissance que pendant trois ans). Le grand lézard ou iguane ainsi que les crocodiles, sont fétiches; un des matelots voulut, en 1832, pendre un iguane; j'intervins fort à propos, pour calmer le tumulte qu'avait occasionné le crime de lèse-divinité.

La monnaie de Bonny est une boucle en fer, d'environ trois centimètres de développement, valant à peu près vingt centimes, qui a cours dans la vallée du Niger et dont on retrouve l'emploi au Grand Bassam; les cauris y ont également cours, ainsi qu'à Whydah et dans tout le Soudan; ce petit coquillage vient de Madagascar et de Mozambique. Le système des douanes est basé sur le tirant d'eau du navire; il se paye en barres, valeur locale d'environ un quart de piastre, ou un franc trente-cinq centimes.

Bonny était fréquenté en 1842 par quelques navires français. Lors de ma visite, j'en trouvai deux, dont l'un était commandé par un ancien officier de la marine impériale qui, remercié en 1815, avait tourné son activité vers la traite des esclaves : il y avait là de l'audace, de l'esprit d'aventure et un lucre considérable qui avait séduit quelques corsaires. Modifiant plus tard son plan, mon ex-lieutenant de vaisseau était venu demander à Bonny de l'huile au lieu de *bois d'ébène*, terme générique sous lequel on désigne les esclaves à la côte d'Afrique. Bien malgré lui, sans doute, il n'avait pu dépouiller suffisamment le vieil homme et prétendait abuser encore un peu les nègres, à l'abri d'un commerce fort honnête. Il avait pour courtier un ancien affranchi de Pepel, qui avait été régent pendant la minorité du souverain actuel; il se nommait Anna Pepel, l'usage des affranchis étant de prendre le nom de leur maître. Le capitaine m'adressa une plainte en règle contre ce grand dignitaire, que j'allai voir pour régler le différend à l'amiable; il me reçut avec courtoisie et me remit au lendemain. Anna Pepel, fidèle à sa parole, vint me voir en grand équipage. Sa pirogue d'apparat était nagée par quatre-vingts pagayeurs, coquettement drapés dans leur langoutis. Leur bonnet rouge contrastait avec leur torse tout reluisant d'huile et de sueur; les ombrelles, les domestiques et tout le cortége d'un grand montèrent à bord de la *Malouine*. La pirogue, aussi longue que le brick, resta le long du bord; après la salutation d'usage et après avoir dégusté la collation que je lui offrais, Anna Pepel aborda la question du litige et fit déployer, par ses agents, des étoffes anglaises. Vint le tour des étoffes françaises de mon ex-négrier; le courtier voulut que l'on aunât les unes et les autres : les étoffes anglaises mesuraient invariablement de vingt à vingt-deux mètres; les étoffes françaises, fort belles rouenneries d'ailleurs, se trouvèrent ne mesurer que de dix à onze mètres. Anna Pepel me montra qu'elles n'avaient de lisière que d'un côté et que le couteau avait séparé l'étoffe en deux. Aucun marchand de nouveautés ne lui en eût remontré sur ce chapitre; il avait donné une barrique entière pour chaque pièce anglaise et une demi-barrique pour les pièces françaises. Mon vieil incorrigible fut tout penaud de voir sa supercherie éventée; Salomon n'aurait pas mieux jugé qu'Anna Pepel, et je n'eus qu'à m'incliner devant cette décision. Mon capitaine ne se tint pas pour battu; il adressa au ministre de la marine une plainte en règle, dans laquelle j'étais accusé de n'avoir pas soutenu le commerce français. Il ne me fut pas difficile de me disculper et de montrer que de pareils errements étaient faits pour déconsidérer notre pavillon; le capitaine espérait, à l'abri de mes canons, faire une opération fructueuse avec un demi-chargement.

J'ai renvoyé à Bonny, en 1867, un des avisos de ma division. Un nouveau Pepel avait succédé aux deux autres; il avait été élevé en Angleterre : faible jouet des intrigues anglaises, il accueillit mal l'officier que j'y avais dépêché, pour prendre les intérêts d'un pauvre petit cotre, nommé le *Joseph-Léon*, sur lequel un aventurier[1] avait chargé quelques paniers de vin, avec l'intention d'en tirer une abondante moisson d'huile. Bonny est désormais gouverné par le vice-consul anglais de Fernando-Po, et la France en est systématiquement écartée; le commerce de cette place est troublé par les intrigues des marchands et celles des chefs. Une cour dite d'équité sert à trancher les difficultés qui naissent entre les capitaines et les traitants. Cette cour applique souvent tout de travers les amendes et donne bien de la tablature au consul de Fernando-Po et aux croiseurs anglais. Une rivalité, qui va jusqu'au cannibalisme, existe entre les populations de Bonny, d'Andony et celles de Qua. Il y a sans cesse des escarmouches qui obligent les croiseurs à s'immiscer dans leurs différends. L'anthropophagie est en honneur parmi les races qui habitent l'intérieur. Le commerce du vieux Calebar ainsi que celui de Bonny consiste en huile de palme, qui est la marchandise par excellence. Depuis le cap de Palme jusqu'au Cameron, elle alimente un commerce de vingt-cinq à trente mille tonnes.

Les chefs, alléchés par les demandes d'huile sans cesse croissantes, ont augmenté leurs tarifs de douane, qui écartent maintenant le commerce. Le droit du vieux Calebar[2] est de trois francs par tonne; Creak-Town est en pleine décadence, et Duke-Town est le seul lieu où l'on traite; le duc *Ephraïm* est aussi, comme celui *du grand Sestre*, de fabrique française; son brevet date de Louis XIV, et il est toujours très-fier de son titre. Les Français ont abandonné cette rivière depuis près de trente ans; les chefs m'ont fait exprimer leurs sympathies pour notre nation et le désir de voir notre pavillon.

Les îles d'Amboise, situées au bas du pic de Ca-

1. Il n'y a pas de mal qui ne serve à bien. M. Bonat, qui semble avoir acquis une vraie importance près des Achantis, faisait partie de l'équipage de ce cotre.

2. La population du vieux Calebar, d'après ses traditions, a quitté le Shari à une époque ancienne; elle parle la langue efik.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

meron sont habitées par une race de pêcheurs, qui ont construit leurs cabanes, comme autant de nids d'hirondelles, sur des rocs presque inaccessibles ; ils ont maintenu leur indépendance vis-à-vis des populations de la côte ; la mission anabaptiste de Londres y a fondé un établissement. La division navale anglaise occupa à la même époque Bimbia, où elle avait formé un petit établissement temporaire propre au ravitaillement de sa marine.

Cette crique offre un mouillage parfaitement sûr. La croupe du mont Cameron est couverte de villages où l'on traite surtout de l'huile de palme.

Le vieux Calebar possède une mission écossaise. Depuis 1846, les progrès de la religion chrétienne sont lents ; les esclaves, qui sont le plus portés à adopter une religion qui leur est si favorable, en les mettant sur un pied d'égalité avec les gens libres, sont obligés de porter un vêtement spécial, et ne peuvent prendre dans les églises qu'une place secondaire.

Les veuves sont particulièrement maltraitées au Calebar, où elles sont confinées quelquefois pendant des années dans leur maison : les missionnaires anglicains ont obtenu un adoucissement en leur faveur. Cet usage est du reste général, il vient de la croyance aux esprits ; les veuves sont censées hantées par l'âme du défunt, et il faut de longues purifications pour les délivrer de ses obsessions. Cette croyance favorise la débauche des veuves.

Mgr de Bessieux, évêque des deux Guinées (voy. la note de la p. 250). Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Fernando-Po est la plus grande des îles du golfe de Biaffra ; sa situation en fait la clef des rivières dont les eaux s'échappent depuis le cap Formose jusqu'à Malymba.

Il est de tradition qu'elle fut découverte par un capitaine nommé Fernando-Po, dont elle a conservé le nom. Il est probable que cette découverte a dû avoir lieu à peu près à la même époque que celle de Saint-Thomé, qui fut reconnue en 1470 par Jean Escobar.

Elle était habitée dès cette époque, tandis que les navires portugais ne rencontrèrent aucun être humain sur les trois autres îles, qui furent nommées Saint-Thomé, l'île du Prince et Annobon.

L'île de Fernando-Po a été cédée à l'Espagne par un traité qui date de 1778. Elle avait reçu autrefois quelques colons, et l'établissement que les Portugais y avaient fait fut détruit au seizième siècle par les Hollandais.

En 1827, l'Espagne cédait l'usage temporaire de Fernando-Po à l'Angleterre, qui y établit le chef-lieu de la croisière qu'elle entretenait pour réprimer la traite des esclaves. Le capitaine Owen fut chargé d'installer les premiers émigrants qui vinrent de Sierra-Leone : quelques rampes d'accès furent taillées dans les falaises à pic qui règnent dans la baie du Nord, qu'il nomma Clarence.

J'ai visité Clarence, en 1842, avec la *Malouine*. Le résident était le capitaine Becroft, qui cumulait la charge d'agent de l'Espagne avec celle de directeur d'une compagnie commerciale anglaise. Je suis retourné à Clarence plusieurs fois depuis cette époque. Les Espagnols en reprirent possession en 1845 par l'entremise de M. Guillemar d'Aragon, et je levai sous ses yeux le plan de la baie, dont il changea le nom anglais de Clarence pour celui de Sainte-Isabelle [1]. L'île a eu depuis cette époque une garnison espagnole commandée par un brigadier. Après la réoccupation de 1845, les missionnaires anglicains furent obligés d'évacuer Sainte-Isabelle ; les jésuites en furent expulsés après les révolutions récentes que vient de subir l'Espagne.

Pendant la dernière année du règne de la reine Isabelle, Fernando-Po était devenu le lieu de déportation [2] des ennemis de son gouvernement ; la Havane était chargée de faire les fonds nécessaires pour la solde de la garnison qui occupait Fernando-Po, où l'on avait construit des casernes assez bien appropriées au climat et un hôtel pour recevoir le gouverneur.

1. Voy. le dessin de Sainte-Isabelle, page 252.
2. Voy. l'îlot de Don Henrique et les pontons des détenus politiques. Cette frégate est l'un des combattants de Trafalgar, page 249.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La race qui habite Fernando-Po se divise en plusieurs tribus, dont les langues ont entre elles un grand rapport; elles ne diffèrent que peu de celles dont on se sert sur le continent. Cette race est nommée Bouvis par les Européens; elle est très-honnête et se contente de cultiver ce qui lui est nécessaire pour assurer sa subsistance. Les ignames font la base de sa nourriture. Les diverses tribus prennent le nom de Ba-teti, Ba-ni, Ba-kaski, Bo-loko.

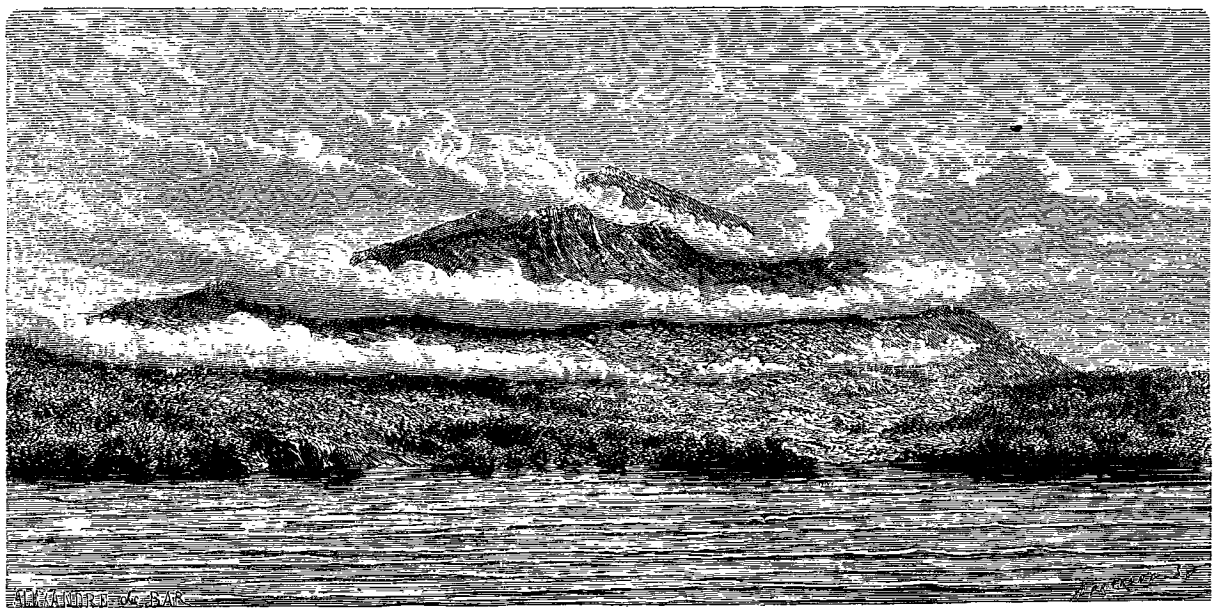
Les jésuites avaient fait quelques prosélytes et quelques essais de culture; toute cette civilisation naissante a naturellement disparu avec eux.

La ligne des vapeurs anglais a concentré son service à Fernando-Po, qui est en relation constante avec les rivières de la côte, dont elle cherche à centraliser le commerce; il faut avouer qu'elle est admirablement située pour cela, et qu'il ne lui manque que des fonds pour devenir le centre d'un commerce important.

Fernando-Po est presque entièrement couverte de forêts importantes. Son pic, presque aussi élevé que celui du Cameron, semble former avec lui un immense pylône, servant de portique à l'Afrique équatoriale.

Les Européens s'alimentent difficilement à Fernando-Po, bien que l'aspect de cette île soit magnifique. Il est dangereux de descendre à terre dans le sud, où se jettent les esclaves fugitifs qui s'échappent en pirogue de Saint-Thomé; ils vivent dans les bois, et l'on n'aperçoit leurs habitations que par les fumées qui s'élèvent au-dessus des arbres.

Les Anglais avaient exploité les forêts qui avoisinent



Pic de Fernando-Po. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Sainte-Isabelle. La difficulté des transports a fait cesser ce commerce. Les chevaux et les bœufs vivent difficilement à Fernando-Po.

Les régions bordant les rivières qui se jettent dans le golfe de Biafra font deux récoltes d'huile, qui correspondent aux passages du soleil au vertical. La première récolte se fait de mai à la fin de juillet : c'est la grande récolte; la seconde saison commence à la mi-novembre : elle est loin d'être aussi abondante que la première.

La saison des pluies finit en octobre; le temps devient alors variable; les grains sont vite suivis de beau temps. Les tornades commencent dans ce mois et durent jusqu'en juin.

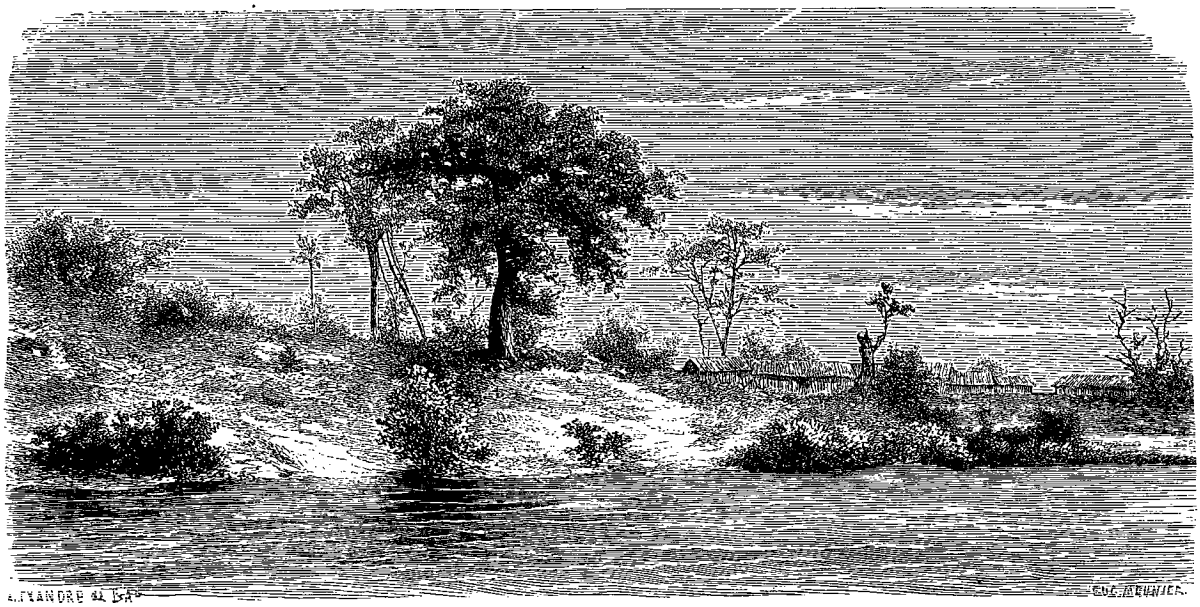
Le mois d'octobre est particulièrement malsain, le soleil qui succède à la pluie a une force très-grande; l'air se charge de miasmes qui s'exhalent du terrain abandonné par l'inondation. Plusieurs années d'expérience m'ont prouvé que la saison des pluies (juin, juillet, août et septembre) est celle où les Européens jouissent de la meilleure santé.

Les brumes qui règnent depuis décembre jusqu'en février ne sont pas malsaines. La plus grande mortalité frappe les Européens au commencement et à la fin des pluies.

FLEURIOT DE LANGLE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rivière Moondah. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXV

Exploration du Niger. — L'*Éthiops*. — Trotter. — Glover. — Baikie. — La bible de Mungo-Park. — Insuccès des explorations. Coup d'œil sur les routes du Soudan.

Le voyage de Lander, qui découvrit l'embouchure du Niger en se laissant aller au fil de l'eau, appela sur ce fleuve l'attention des négociants de Liverpool : dans cette ville, il se forma, pour l'exploitation de cette voie commerciale, une compagnie, à la tête de laquelle étaient MM. Lair et Oldfield. Deux petits navires à vapeur, le *Quorra* et l'*Albourka*, furent équipés en 1832.

Les échouages et la maladie paralysèrent cette première expédition.

Cet insuccès laissa le commerce plusieurs années indifférent aux transactions du Niger. Néanmoins la maison Jamieson, de Liverpool, arma en 1840 un aviso, l'*Éthiops*, qui exploita les rivières avoisinant Fernando-Po; le capitaine Becroft le commandait. Becroft passa six mois dans le Niger : la population de Rabba lui était devenue sympathique, et lorsqu'il quitta cette ville, elle se porta spontanément sur les berges du fleuve, pour le saluer et lui adresser des protestations d'amitié.

Le parti abolitioniste faisait en 1840 de nouveaux efforts en Angleterre pour arriver à l'émancipation des esclaves des colonies européennes, et mettre ainsi fin à la traite en supprimant les marchés d'esclaves, toujours ouverts au Brésil et aux Antilles espagnoles aux nouvelles recrues. A cela ne se bornait pas l'ambition des négrophiles : ils voulaient implanter les mœurs de l'Europe en Afrique, et tenter d'adoucir les coutumes barbares de ces peuples, chez lesquels l'esclavage et les sacrifices humains avaient éteint depuis des milliers d'années tout sentiment de miséricorde.

Le gouvernement anglais céda à l'ascendant de sir Thomas Folwel Buxton, baronnet, président de la société pour l'extinction de la traite et pour la civilisation de l'Afrique; il se décida, en 1841, à faire les frais d'une expédition chargée d'explorer le Niger, d'y faire des traités avec les chefs pour les engager à renoncer à la traite et en même temps d'ouvrir avec eux des relations de commerce.

Cette expédition fut composée de trois avisos à vapeur, nommés l'*Albert*, le *Wilberforce* et le *Soudan*. L'amiral Trotter, de la marine royale, reçut le

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 305, 321, 337; t. XXVI, p. 353, 369, 385; t. XXXI, p. 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commandement de l'expédition. Des savants étaient adjoints à l'expédition; ils moururent presque tous à Fernando-Po en octobre 1842.

Le 15 août 1841, l'expédition donnait sur la barre de Nun. Le fleuve, à cette époque, offre une magnifique nappe d'eau. Le 10 septembre, ils étaient parvenus à Attah, où ils furent bien accueillis. Le capitaine Trotter acheta d'un chef indépendant le village de Lokoja, situé au confluent de la Quorra et du Binoué; ce point est devenu depuis lors le noyau d'une petite colonie anglaise dont le sort a été plein de péripéties.

L'expédition du capitaine Trotter confirma ce que les expéditions précédentes nous avaient appris.

Attah, ville importante sur le Binoué, avait trente mille habitants, Rabba quarante mille. Les contrées riveraines du Niger sont riches en bétail, les palmiers à huile y sont nombreux, des troupeaux d'éléphants parcourent les rives du Binoué.

Le gouvernement français portait un vif intérêt à l'expédition du Niger. Je commandais à cette époque la canonnière *la Malouine*, et j'avais l'ordre de prêter mon concours au capitaine Trotter, s'il en avait besoin.

Le 26 septembre 1841, je croisais dans les parages du golfe de Benin. J'aperçus, en passant, deux navires mouillés devant le Rio-Nun; je m'empressai d'aller de ma personne offrir mes services au commandant de l'expédition anglaise; une houle énorme, à laquelle s'ajoutait un violent courant, paralysa ma bonne volonté.

Les navires anglais sortirent à la faveur de la nuit, sans qu'il me fût possible de communiquer avec eux.

Quelques jours plus tard, je touchai à Fernando-Po, en revenant de Bony. L'expédition avait déjà quitté cette île; une partie des navires avait gagné l'Ascension; le *Soudan* était retourné en rivière; plusieurs membres de la commission, parmi lesquels se trouvait le docteur Roscher, étaient restés à Fernando-Po, où la maladie les retenait; ce savant, chargé de la partie géologique et minéralogique, me montra ses albums.

L'idée de pénétrer dans l'Afrique centrale était trop profondément ancrée pour que le souvenir des insuccès ne s'effaçât pas promptement. Aussi nous voyons, en 1854, le capitaine Becroft se mettre à la tête d'une nouvelle expédition, qui avait pour but de reconnaître le Binoué, sur le cours supérieur duquel Barth venait d'appeler l'attention de l'Europe.

Le docteur Baikie fit partie de cette expédition, dont la direction lui revint après la mort de Becroft. Le lieutenant May releva le cours du Binoué; le *Dayspring*, qu'il montait, vint en 1857 faire naufrage à Rabba, ce qui obligea Baikie à continuer le reste de ses reconnaissances par terre.

Il est impossible de parler des explorateurs du Niger sans mentionner le capitaine Glover, auquel nous devons le travail le plus complet qui ait été fait sur ce fleuve. Cet officier supérieur me racontait en 1867, pendant que j'étais son hôte à Lagos, que pendant qu'il parcourait les environs de Boussa, il avait été très-intrigué par l'insistance que mettait à le suivre un mollah : à bout de patience, il apostropha le musulman, qui lui présenta un livre relié à l'européenne qu'il tenait soigneusement caché; M. Glover reconnut dans ce volume une bible sur laquelle était inscrit le nom de Mungo-Park. C'est la seule épave que l'on ait pu recueillir du naufrage du grand voyageur écossais.

Le lieutenant de Molyneux, chargé de réprimer le meurtre du consul Fell, entra dans le Niger en juillet 1870; il atteignit Iddah le 29 septembre. Il se plaint dans son rapport de la fausse position donnée aux bancs par les cartes, ce qui lui occasionna maints échouages : les rivières africaines sujettes à des crues sont encore loin d'être relevées avec une exactitude suffisante; il faudrait consacrer la vie d'un homme à cette tâche fatigante, qui doit surtout être entreprise en saison sèche.

Après avoir visité les différentes localités en aval du confluent, le lieutenant de Molyneux se rendit à Bedda, ville où le gouverneur de la province du Nuffi, l'émir Massabah, fait son séjour. Cet émir accueillit avec distinction les officiers anglais, auxquels il avait envoyé des chevaux pour se rendre à Bedda, ville cerclée de bonnes murailles et éloignée du fleuve de plusieurs lieues.

Massabah ne demandait qu'à étendre le rayon de son gouvernement : il voulait faire la guerre au roi d'Iddah et le détrôner, pour le punir du meurtre du consul Fell. Il eût bien voulu mettre la main sur Lokoja, ne fût-ce qu'à l'état de protectorat; mais il ne parut pas prudent à M. de Molyneux de laisser l'ambitieux Foulah s'immiscer dans les affaires de l'Angleterre.

La Compagnie africaine, qui a son centre à Lagos, fréquente régulièrement le Niger; l'hydrographie du fleuve se perfectionne; le capital déjà absorbé par des tentatives peut-être téméraires se reformera; le Binoué a un immense avenir : l'ivoire, les huiles doivent donner des résultats commerciaux que l'on regarde comme certains.

Ce coup d'œil rapide jeté sur le Soudan et sur la vallée du Niger nous montre que rien n'est plus mobile que les empires africains; les révolutions y sont aussi soudaines que sanglantes, les villes s'y fondent et s'y détruisent comme par enchantement. Koukoua, Sakatou, Gando ont remplacé les anciennes capitales du Bournou; Jacoba, Zaria, Yola ont été construites pour dominer le Zeg-Zeg, le Baotchis, l'Adamavoua. Rabba, qui en 1842 avait quarante mille habitants et saluait avec amitié le départ de Becroft, a été brûlée, ainsi que Katonga qui reçut Clapperton.

Habile à profiter des voies commerciales, l'Angleterre attaque le Soudan de tous côtés, en lançant des caravanes du Maroc, de la Tunisie, de la Tripolitaine et de l'Égypte; elle entrevoit le moment où les troubles occasionnés par l'invasion d'El-Hadji-Omar seront apaisés. Windwood Read, partant de Sierra Leone, a pénétré jusqu'au Niger par une voie plus courte que Laing; les chefs des Limbas et des Courankos, enne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

mis des Foulahs, comprennent aujourd'hui qu'il est de leur intérêt de se rapprocher de l'Angleterre, qui peut trouver en eux des auxiliaires.

Les expéditions de Ghadamès, d'Insalah, les publications récentes appellent l'attention de la France sur l'Afrique centrale. Ses voyageurs étudient les routes du Soudan. Il y a un choix à faire. La route de Ghadamès n'est point pratique; c'est Insalah qui doit attirer toute notre attention. Un temps viendra où le Tell servira de tête au chemin de fer du *Grand-Soudan;* les difficultés surmontées par les Américains dans leur Transcontinental ont été infiniment plus grandes que celles que peut rencontrer la création d'un chemin africain.

D'Insalah nous pouvons dominer le Soudan[1] oriental et occidental, et nous diriger soit sur l'Asouad, soit sur l'Aïr, dont les principaux marchés sont Tombouctou et Aghadès. Le lit du Niger, très-encaissé au-dessous de Tombouctou-Aïr, empêchera sans doute qu'il ne devienne une grande voie commerciale. Mais Aghadès est le point de jonction des routes qui passent par Bilma. C'est la voie la plus courte pour pénétrer à Sakatou; elle nous ouvrira le Damergou et le Gouber, et nous conduira au centre du royaume Foulan à Sakatou.

Si nous faisons un retour en arrière, nous verrons que la fraction de côte comprise entre la côte d'Or et le cap Formose est aride et qu'elle forme un contraste frappant avec l'intérieur, où règne une végétation luxuriante; les terrains y sont composés de quartz hyalin, de mica et d'argile, produits de la décomposition des roches de l'intérieur.

L'entrée des fleuves est encombrée par une végétation parasite, qui cesse dès que l'on quitte les eaux saumâtres; la flore des hauts plateaux est riche; les palmiers à huile y forment d'immenses forêts : la zone où ils croissent n'est pas très-élevée; le ronier leur succède, espèce de palmier dont le fruit est comestible et dont le parenchyme donne une huile exploitable; les baobabs, les fromagers, géants des végétaux, font l'ornement des campagnes. Les morées, les malvacées, les hibiscus donnent des écorces textiles. Le cocotier ne pousse que près de l'habitation de l'homme, dont il est toujours le fidèle compagnon.

Les brises de terre et de mer alternent dans ces parages, et cette régularité n'est interrompue que par les pluies de l'hivernage. L'harmattan est le vent continental qui souffle depuis le grand désert jusqu'au Niger; il est généralement froid et indique la cessation de l'hivernage. Les débris qu'il emporte caractérisent les terrains qu'il traverse; il est chargé de poussière rouge au Sahara; le long de la côte des Esclaves, il charrie des poussières blanches; la brume qui l'accompagne est d'une nature spéciale; il est généralement sec; il est rare qu'il ne cesse pas à onze heures : la brise du large, venant du sud-ouest, le remplace.

La faune de ces pays est pauvre en quadrupèdes; le cheval ne vit pas sur la côte occidentale d'Afrique; les bêtes à cornes y sont petites, les moutons rares; les cabris et les chèvres abondent ainsi que les volailles de toute espèce.

1. Voy. le voyage de M. Nachtigal.

XXVI

Le Mouni. — Le Moondah. — Le Gabon. — Le capitaine Blanchard. — Fin d'une femme ennuyeuse. — La chasse à l'éléphant. — Un homme mangé par les fourmis.

La fraction de côte comprise entre le Cameron et le cap Saint-Jean est montueuse; les quelques baies qui s'y ouvrent ne s'enfoncent pas loin dans l'intérieur; les deux rivières qui s'y jettent sont le Rio Campo et le Bénito; elles sont profondes et encaissées et pénètrent jusqu'au pied des montagnes, où leur navigation est interceptée par des cataractes.

La traite de l'huile s'arrête au Cameron; l'ivoire, le bois d'ébénisterie et la gomme sont les marchandises offertes par ces peuples aux étrangers, qui sont bien accueillis chez eux : ces tribus appartiennent surtout aux Battangas, qui sont d'intrépides chasseurs d'éléphants. Ils croient à l'intelligence de ce grand pachyderme, et à la tradition de leur cimetière, où des noirs privilégiés sont conduits par les nestors de la tribu, fatigués de se voir pourchassés pour un objet aussi minime que leurs dents.

Une végétation abondante couvre ces montagnes de la base au sommet, et les villages disparaissent sous les grands arbres qui les abritent.

Un pic aigu, la Mitre, domine la chaîne du Benoît et étend ses contre-forts jusqu'au cap Saint-Jean. Une vaste baie s'ouvre de ce cap au Gabon; elle est encombrée par des bancs de sable, du milieu desquels émergent quelques îlots. Deux rivières, le Mouni et le Moondah, s'y jettent. Sur la première se fait un commerce considérable; des négociants se sont installés à Élobei, un des îlots situés à son embouchure; l'Espagne le dispute à la France : je ne veux pas entrer dans les péripéties de cette lutte diplomatique. Les reconnaissances faites prouvent que cette rivière n'a pas un cours d'eau important; elle sert d'écoulement aux ruisseaux qui suivent la pente des montagnes; elle se divise en trois branches, dont l'une prend sa source au pied de la montagne de la Mitre : c'est le N'tongo, dont la source doit se rapprocher de la rivière de Saint-Benoît; le N'tambounay vient de l'est et sert d'écoulement aux versants occidentaux de la Sierra de Cristal; la troisième branche, le Noya, serpente au milieu des palétuviers, qui encombrent les terres basses. Le Noya établit quelques communications avec la rivière Moondah, et par conséquent avec le Gabon; ce réseau est un véritable delta.

L'île de Gandè, située à dix-sept milles de l'embouchure du Mouni, est habitée par les agents des facteurs européens; elle est située au confluent du N'tongo et du N'tambounay; je l'ai visitée en 1867; le paysage y est superbe; de grands arbres remplacent les palé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tuviers, qui envahissent les plaines basses, où séjournent les eaux saumâtres. La pointe du N'tongo a été autrefois fortifiée. Quelques canons rouillés, qui paraissent d'origine hollandaise, sont restés sur le sol, où les autres traces d'un établissement européen se sont effacées.

La rivière du Mouni est peuplée par plusieurs tribus : celles de la côte ouest, les Baillinguis, se ramifient avec les nations qui habitent Banoko; celles du sud sont les Bengas ou Sequianis; le haut de la rivière est habité par des Battangas alliés aux Shebas et aux Pahouins. Ces populations rayonnent jusqu'aux rivières de Saint-Benoît et de Campos, que les Gabonais nomment Rembo Tenoko. Les Américains ont une mission à Saint-Benoît.

On traite de l'ivoire, de la gomme et du caoutchouc dans le Mouni, dont les chefs ont tous adhéré au traité général de 1843, qui sert de base à notre souveraineté sur le territoire qui rayonne autour du Gabon et de l'Ogôoué.

L'île de Corisco est habitée par les Bengas; c'est une dépendance de la couronne d'Espagne; elle possède une mission américaine; sa population, peu dense, vivait autrefois de la traite des esclaves : son chef, Monga, est pensionné par l'Espagne; il reçoit du commandant du Gabon quelques cadeaux annuels pour les bons services qu'il rend en aplanissant de fréquentes difficultés entre les commerçants et les naturels; il est très-intelligent et plein de bonne volonté à notre égard.

La rivière du Moondah (voy. la gravure de la page 257) est surtout habitée par les Sequianis ou Bulous; elle communique avec le Gabon par plusieurs criques étroites. C'était autrefois l'entrepôt du bois de teinture et d'ébénisterie; la gomme élastique a remplacé aujourd'hui ces éléments du commerce local; l'ébène ne se trouve plus que sur les versants éloignés des montagnes de l'intérieur, et son transport, ainsi que celui du bois de teinture, se fait à dos d'homme, ce qui exige son fractionnement par petites bûches : il va sans dire que la bête de somme est toujours la femme.

Les années 1838, 1839 et 1840 furent employées par la France à étudier les ressources commerciales de l'Afrique. Le Gabon fut un des points qu'elle choisit pour y créer un centre commercial. Dès 1785, nous y avions possédé des établissements qui rentrèrent dans le néant, après la révolution de 1789; le français est resté la langue commerciale du Gabon.

Le Gabon est un vaste estuaire situé sous l'équateur. Le capitaine Owen en avait fait une reconnaissance superficielle, insuffisante pour permettre de le fréquenter avec sécurité; j'en ai dressé, en 1843, un plan général, appuyé sur une triangulation régulière.

J'ai reconnu des bancs qui avaient échappé à l'hydrographe anglais : les bouées, les balises qui les désignent, donnent toutes les sécurités possibles aux navires qui viennent au Gabon pendant le jour; et aujourd'hui la malle, qui se contentait de fréquenter Fernando-Po, jette l'ancre devant notre établissement de Libreville.

Le commerce du Gabon est ouvert à tous les pavillons; les transactions y jouissent d'une liberté absolue; quelques droits d'ancrage et quelques patentes remplissent la caisse coloniale, et l'aident à subvenir à l'entretien des balises, quais, routes, qui, sans cela, tomberaient bientôt en ruine. La garnison a été retirée depuis 1870, et il n'y a plus que quelques Croumans attachés à la direction du port.

Nantes avait des relations étendues avec le Gabon et les rivières avoisinantes. Le Gabonais est rusé et craintif, mais les Sekianis sont d'une autre trempe. Un navire de Nantes, commandé par un capitaine Blanchard, après avoir fait naufrage sur les bancs de la rivière du Moondah, fut pillé; le capitaine et l'équipage furent faits prisonniers. Le pauvre Blanchard, enchaîné à un bloc de bois, se vit réduit au rôle de Sysiphe, et, par un raffinement de barbarie, il était contraint de traîner son bloc, au milieu de mille lazzis insultants, pour venir prendre la nourriture grossière qu'on lui offrait avec parcimonie.

Je fus chargé, en 1841, de poursuivre la rentrée de l'amende exigée comme réparation de ce pillage; elle consistait en marchandises du cru. Je mis à profit ce séjour pour étudier ces peuples et les parages où ils habitent.

La côte sud du Gabon se compose de vastes savanes entrecoupées de marigots, d'où émergent quelques bouquets d'arbres, dont quelques-uns sont de dimensions colossales : il n'est pas rare d'en trouver qui ont un diamètre de sept mètres.

La côte nord se compose de chaînons peu élevés, dont les principaux sommets atteignent deux cents mètres; quelques clairs ruisseaux se forment dans les vallées et viennent se jeter dans l'estuaire, au milieu des terrains calcaires grossiers où se trouvent empâtés quelques cristaux de carbonate de chaux; ces calcaires et une roche ferrugineuse qui paraît éruptive caractérisent ces terrains. Cette roche est identique à celle que l'on trouve à Cayenne, où elle surgit au milieu des terrains granitiques; elle y porte le nom de roche à Ravet.

Les peuples qui avoisinent le Gabon vivent à l'état de tribus fractionnaires; aucun lien politique ne les relie; les chefs héréditaires prennent le nom de *hoghas*.

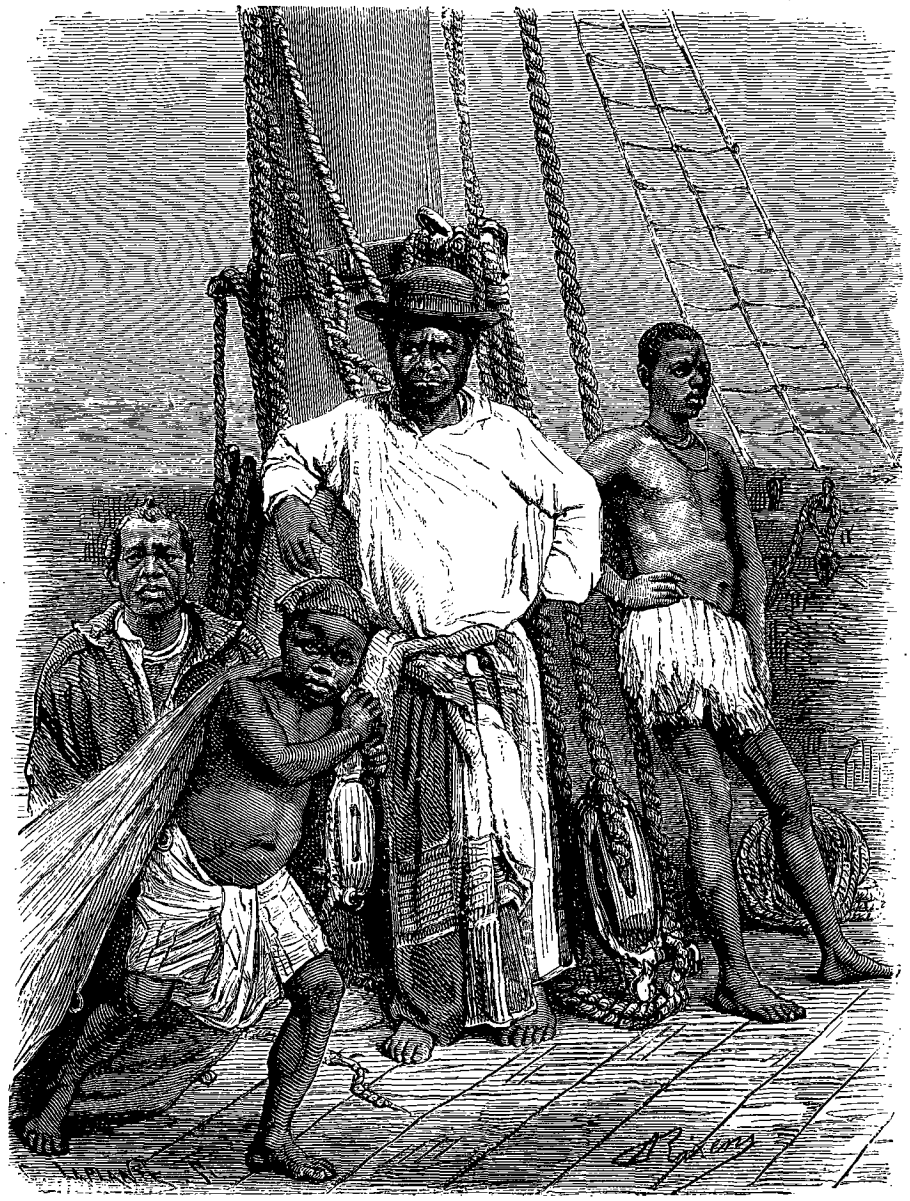
Le chef Denis, résidant sur la rive gauche, avait un frère qui avait servi dans les armées françaises; avait conservé de la France un bon souvenir, qu'il fit partager à beaucoup de ses compatriotes. Denis plaça dès l'année 1839 son pays sous la protection de la France.

Le roi Louis, chef de la rive droite, puis les Kringers et les Quaben, les Bulous Boulaben, vinrent nous faire hommage de leurs possessions; les chefs de Glass adhérèrent d'eux-mêmes au traité; les deux rives du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gabon, le Moondah et le Mouni se trouvèrent ainsi soumis à la France.

Ces traités généraux, successivement acceptés par tous les chefs réunis, sont devenus l'origine de nos droits sur le pays. Les Oronghous du bas Ogôoué, de Cama, du cap Lopez, y ont fait adhésion, ainsi que les tribus de l'Ogôoué supérieur, Ivilis, Galoi et autres; depuis cette époque la police de ces estuaires est devenue facile; s'il y a encore quelques embarquements clandestins d'esclaves, ces enlèvements peu importants se font par des bâtiments à rames, ou des pirogues non pontées, qui affrontent la haute mer, pour se rendre à l'île du Prince, pays portugais où les esclaves sont vendus en secret : l'émancipation des esclaves dans les



Le pilote Joseph et quelques Bulous. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

colonies portugaises va mettre fin à cette traite, et il n'y aura plus qu'à développer chez les Africains devenus nos sujets les germes de la civilisation.

Quelques avisos suffisent aujourd'hui pour assurer la sécurité de nos relations avec les tribus riveraines. Des édifices vastes et bien aérés annoncent au Gabon la présence de l'Europe : l'hôpital, l'hôtel du gouverneur, une caserne, le logement des officiers, la chapelle des sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, encadrent une place plantée : c'est le *Plateau*, rudiment d'une ville future.

La forme quadrangulaire de ces édifices massifs, leurs toits plats, qui donnent de grandes lignes, leur blancheur qui tranche avec la verdure d'où ils émergent, les font apercevoir de loin aux navires qui donnent dans le fleuve avec la brise du large.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Le village qui entoure ces constructions a reçu le nom de *Libreville*. De pauvres esclaves enlevés à un négrier en ont été les premiers habitants; ils reçurent un commencement d'éducation à Dakar, par les soins de la mission catholique.

Ceux de ces affranchis qui avaient atteint de vingt à vingt-deux ans, et les jeunes filles qui avaient de quinze à seize ans, furent transportés en 1849 au Gabon.

En 1850, la jeune colonie se composait de cinquante-trois individus; elle avait à sa disposition trente cases avec des jardins; Mgr de Bessieux, évêque des deux Guinées (dont nous avons reproduit le portrait dans notre précédente livraison), voulut bien donner la bénédiction nuptiale à ces jeunes couples.

Des boulevards plantés de cocotiers, de manguiers, de tamarins, d'arbres à pain ornent aujourd'hui Libreville.

La mission catholique occupe la vallée de Louis, où l'on avait primitivement jeté le blokhaus; Monseigneur y donne une éducation professionnelle aux jeunes enfants qui lui sont confiés par leurs familles ou par l'administration. Les sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, établies au Plateau, élèvent une quarantaine de jeunes filles, auxquelles elles tâchent d'inculquer les principes de la mère chrétienne.

La population du Gabon proprement dite se compose de Pongoués; les Oronghous du cap Lopez et du bas Ogôoué parlent la même langue, et sont venus comme eux de l'intérieur à une époque peu éloignée; la petite population de Libreville appartenait originairement au Congo : elle parle un dialecte des langues bonda, auquel elle a mêlé du français, du yoloff et du pongoué.

Les populations pongoués sont peu distinctes des tribus Sequianis ou Bulous et Akalais ou Bakalais; les Fans ou Bafans sont venus depuis une quarantaine d'années s'abattre sur les affluents du Como, l'une des rivières qui forment l'estuaire du Gabon; les Pongoués[1] ne donnent leurs filles qu'aux Oronghous. Les mariages sont défendus dans cette tribu entre consanguins jusqu'au quatrième degré. Beaucoup de filles ne se marient pas à cause de cette restriction qui maintient la beauté et la pureté de la race.

Les Pongoués et Oronghous ont l'habitude d'avoir plusieurs femmes; la coutume locale exige qu'on leur constitue une dot, en langue du pays kaliki; elles font généralement partie de la Confrérie des femmes, ce qui leur assure une certaine indépendance vis-à-vis de leurs maris; elles sont du reste très-libres, et souvent leurs liaisons servent à maintenir dans la dépendance du courtier ses sous-ordres, qui sont ainsi exposés à une action de la part du patron.

En 1841 je fus témoin d'une scène de mœurs qui dépeint bien l'esprit de ces populations. Un traitant, habitant la rive droite, avait assassiné une fille du chef Denis, dont le nom gabonais est *Rapotchongo*, qui signifie *je l'ai supplanté*, parce que son père lui donna le pouvoir au détriment de son frère aîné[1]; il est très-redouté, parce qu'il est initié aux pratiques les plus secrètes de la sorcellerie des ougangas (sorciers). Le meurtre de la fille de Rapotchongo était une grosse affaire. Son neveu, que nous nommions petit Denis, traversa la rivière et arriva tout effaré sur la *Malouine* à sept heures du matin : il venait me demander mes bons offices, afin de régler ce différend qui pouvait faire naître une guerre. J'étais mouillé devant le village de Glass, aux environs duquel habitait le meurtrier. Après enquête, je fis venir le coupable, qui était un grand noir magnifique; il s'était rasé la tête en signe de deuil. Il parlait couramment l'espagnol et passablement le français, de sorte que je n'eus besoin du secours d'aucun interprète. Après de vifs reproches, je lui demandai enfin : « Pourquoi l'as-tu tuée? » Il me répondit naïvement : « Parce *qu'elle était ennuyeuse.* » L'ennui n'a pas été prévu dans les éloquents plaidoyers où MM. Alexandre Dumas et Émile de Girardin ont fait assaut d'esprit et de paradoxes. Avis aux femmes : n'allez au Gabon, mesdames, qu'avec une dose de belle humeur, qui chasse l'ennui loin de vous.

Petit Denis se mourait positivement de peur en face de son adversaire, dont l'air sombre lui faisait froid jusqu'à la moelle; il le regardait, pour assurer sa contenance, en roulant de gros yeux, qu'il voulait rendre menaçants : couteaux, poignards, clochettes ornaient son buste, couvert d'oripeaux; son oncle avait dû mettre dans ses sachets ses philtres les plus éprouvés pour frapper de stupeur son ennemi; il portait une queue de tigre[2], qui se redressait d'une manière menaçante derrière son individu, au moyen de ficelles qui la suspendaient à ses épaules; il avait épuisé tous les secrets des toilettes de guerre africaines; certes, Chérubin n'en aurait pas été jaloux. Le meurtre était avoué, le débat ne fut pas long; la loi du pays admet en matière pareille la composition : le rachat est fixé à deux esclaves pour une personne libre; la sœur et la mère du meurtrier sont les gages de la famille de la victime, elles répondent de l'exécution de la sentence. Petit Denis s'éloigna avec la mère du coupable, qu'il emmena en triomphe au village de son oncle. Le meurtrier n'avait aucune conscience de son action, qui ne faisait naître en lui ni aucun remords ni aucun repentir; il venait tous les jours, à l'heure de la promenade, m'attendre à la plage; il se jetait précipitamment à l'eau afin d'être le premier à m'offrir ses épaules pour débarquer; il avait pour moi une telle amitié, qu'il voulait me suivre jusqu'au bout du monde; je lui dis :

« Et si je t'ennuyais?

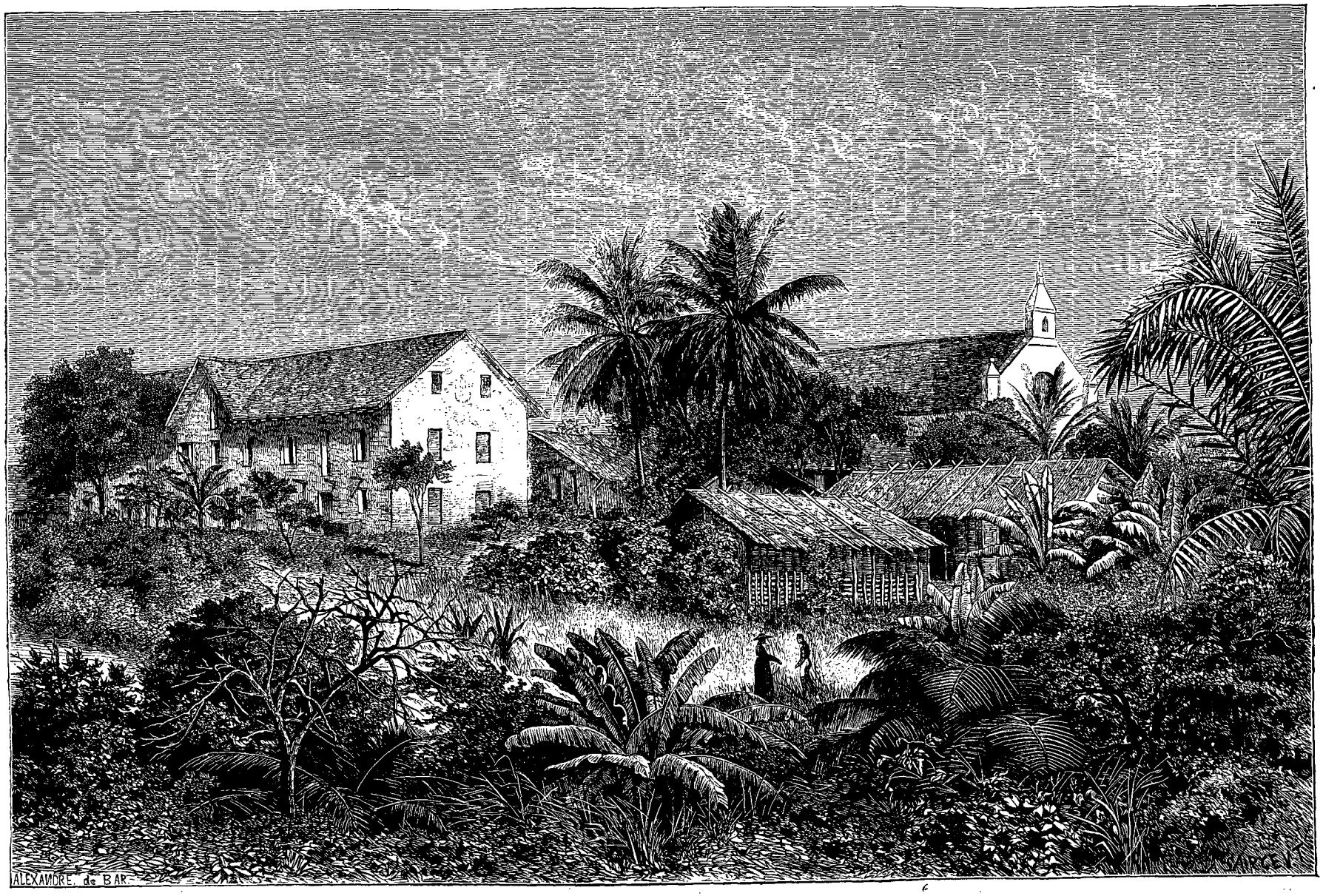
— Oh! répondit-il, ce ne serait plus la même chose. »

1. Il se trouve un jeune enfant *albinos* dans le groupe des jeunes noirs élevés par la mission.

1. La succession du pouvoir n'est pas bien réglée au Gabon, où par le fait il n'existe que des chefs de famille.

2. C'est le philtre le plus recherché.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La mission du Gabon. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

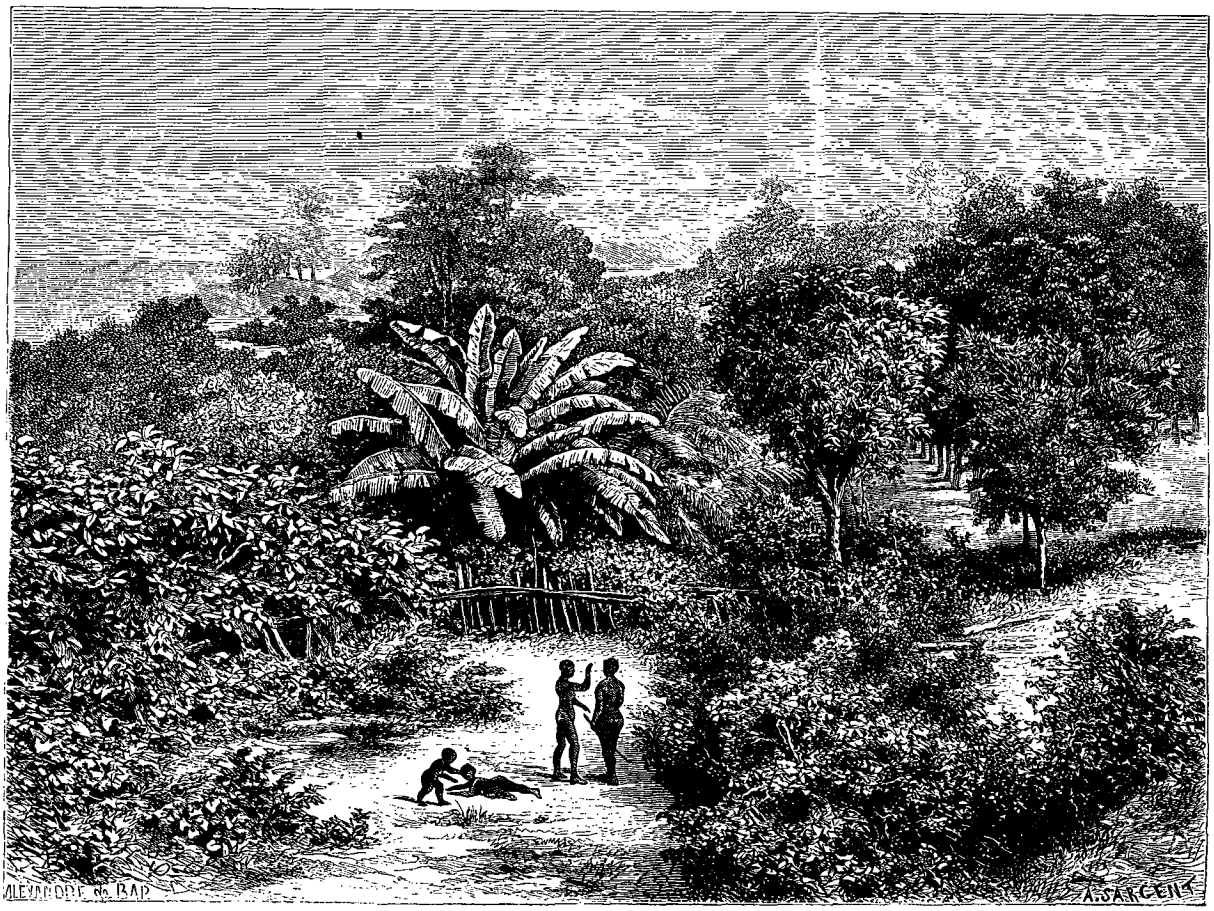
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il avait attaché sa femme les deux bras en l'air à un râtelier et l'avait assommée à coups de bâton. J'ai déjà rapporté un exemple de meurtre analogue accompli au Grand-Bassam, avec la même absence de sensibilité et de remords.

Le sort des femmes n'est pas digne d'envie en Afrique, où les fatigues les plus grandes les attendent; les hommes débarrassent la terre des brousses et préparent les boutures de manioc et les caïeux de bananiers; les femmes plantent, sarclent et récoltent, engrangent, portent les bûches de bois de couleur, font en un mot le métier de bêtes de somme.

Les éléphants se sont éloignés du Gabon; rarement des troupes égarées viennent jusque sur le terrain de la Bilagone et du Rhemboë. Pendant une des visites que je faisais dans cette rivière, on vint m'avertir que l'on avait reconnu une troupe de quarante éléphants à deux heures du fleuve : c'était une bonne fortune; je me préparais à suivre le messager, quand un second envoyé, tout essoufflé, vint nous apprendre que les éléphants avaient pris la fuite.

Monga et Denis m'ont affirmé que l'éléphant, doué d'un flair extrêmement développé, craint certaines odeurs. Les villages se rassemblent dès que l'on a découvert une troupe et s'empressent de faire une enceinte de lianes imprégnées de certaines sub-

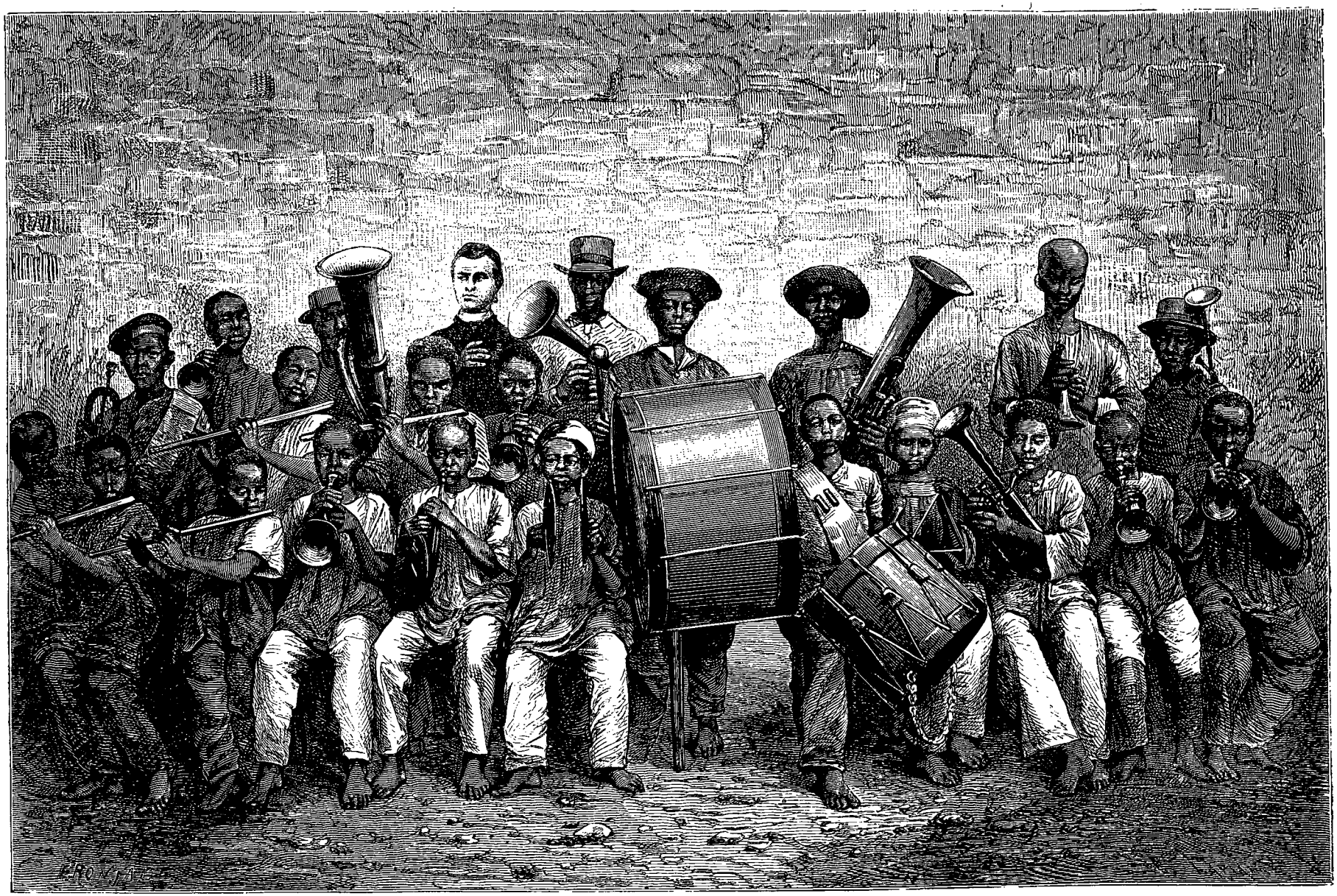


Débarcadère du village du roi Louis. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

stances odorantes; ils réduisent de plus en plus le cercle, jusqu'à ce qu'ils aient emprisonné les éléphants dans un espace très-étroit, qu'ils entourent de pieux de trente centimètres de diamètre, bien reliés entre eux; ils prennent alors leurs prisonniers par la famine. Le féticheur d'éléphant leur présente, après une longue diète, des bananes et une certaine drogue qui les plonge dans une stupeur complète, et grâce à laquelle on peut les tuer sans courir le moindre risque. Je me fis apporter l'écorce, qui était déjà toute préparée. En arrivant à Paris, j'ai fait don de ce spécifique à MM. les docteurs Danet et Maret : les principes vénéneux s'étaient probablement évaporés pendant un long séjour à bord; les grenouilles et les oiseaux qui furent soumis à son action par le docteur Maret n'en parurent pas très-incommodés; peut-être l'action de cet alcaloïde est-il plus efficace sur les mammifères. Je n'ai pu connaître de quel arbre les noirs avaient arraché ce liber, qui était spongieux.

Les Africains conservent très-mystérieusement le secret de leurs poisons; les initiés de la plus haute volée connaissent seuls les contre-poisons. J'ai vu quelques ciguës, quelques racines dont ils extraient le poison qui enduit leurs flèches; les femmes roulent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Enfants de la mission du Gabon. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans leurs mains cette substance, qui se coagule après que la réduction en a été opérée au feu.

Denis ne plaisantait pas avec les sorciers. Je me promenais en 1841, avant l'occupation française, dans les savanes qui sont en arrière de son village; mon attention fut appelée sur un noir que je vis au milieu de cette solitude, debout et exposé aux rayons du soleil ardent; il était entouré de cette vapeur vacillante des climats tropicaux, qui semble faire trembler le paysage, enveloppé d'une buée qui en rend indécis les contours. Je reconnus bien vite que cet individu ne recevait pas pour son plaisir cette douche solaire, que les noirs évitent plus que nous : il était solidement fixé à un pieu; il me fit comprendre qu'il était esclave; il avait été arraché à sa famille qui habitait un pays lointain; sa tribu était habile à manier les poisons; il y avait puisé la science fatale qui lui permettait de tirer vengeance de ses nouveaux maîtres, et de braver leur colère à l'abri d'une insensibilité complète.

Cet esclave pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans; un long jeûne avait émacié son corps, qui était couvert de plaies hideuses; il était condamné à être mangé par les fourmis.

La tête était énergique, les yeux, injectés de sang, avaient une expression étrange, sa lèvre était plissée par un rictus sardonique, qui paraissait un défi; nulle trace de douleur physique, aucun abattement; il me montrait avec une expression d'orgueil sauvage son talisman, qui consistait en une corne de cabri remplie de cendre à demi carbonisée; je n'en aurais pas donné dix centimes. Son esprit paraissait se replier sur lui-même et savourer sa vengeance; sa pensée était égarée dans la région sereine du bonheur enfui.

Les noirs ont une foi robuste dans la vie future; es cas de suicide étaient très-fréquents sur les navires négriers et aux colonies; on ne pouvait arrêter ces épidémies qu'en séparant la tête du suicidé de son tronc. Pas de résurrection sans tête; l'horrible coutume des Arabes vient sans doute de ce sentiment.

L'esclave a des réminiscences étranges de la terre de ses aïeux. J'ai vu au Pérou, à Lima, un lieu où se réunissaient les esclaves; les murs étaient tapissés de grands dessins au charbon : chasse à l'éléphant, triomphes, faits de guerre y étaient relatés; les chefs de tribu y reprenaient pour quelques heures le rang de leur père, et revenaient le soir répondre à l'appel de l'esclave et se ranger sous le fouet du commandeur.

Je fis à Denis des reproches sur sa cruauté inutile, en lui disant qu'il fallait faire exécuter cet homme s'il était coupable, mais qu'il était horrible de le donner tout vivant en pâture aux fourmis; il me répondit que cet esclave était sorcier et empoisonneur.

Le lendemain, je ne le retrouvai plus.

Les philtres de Denis sont craints dans tous les villages; il peut, à en croire le vulgaire, se changer en tigre ou envoyer des tigres manger ses ennemis. Il n'est pas toujours aussi maître des bêtes sauvages qui l'entourent; son marigot nourrit un caïman qui dévore souvent les femmes, ainsi que les matelots noirs ou blancs qui viennent y pêcher; un marin de la *Zénobie* succomba dans la lutte terrible qu'il soutint contre cet amphibie qui vint l'attaquer pendant qu'il levait la seine. En 1845, un autre matelot fut tué d'une façon analogue dans le même marigot.

Jeune Gabonaise. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

XXVII

Le Gabon et ses affluents. — Les Fans. — Migrations. — Le lac Tem. — Étendue des noms de nombre africains. — Mœurs des Fans.

L'hydrographie et l'hydrologie du Gabon ont été, ainsi que son orographie, l'objet d'études sérieuses depuis les trente dernières années. Son principal affluent, le Como, se bifurque à soixante milles de son embouchure; l'une des branches retient le nom de Como; la seconde prend celui de Boqué. Une chaîne de montagnes rocailleuses faisant suite à la Sierra de Cristal recèle les sources de ces rivières; les gens du Gabon lui ont donné le nom caractéristique de *Anenga N'pala*, la carafe d'eau. Les différentes arêtes de cette chaîne donnent naissance à des vallées, servant de passages aux tribus qui se sont successivement abattues sur le rivage du Gabon.

Il s'est formé aux dépens de cette chaîne des atterrissements qui ont comblé le fond du golfe. Le Maga, le Yambi, le Rhemboë serpentent au milieu de ces alluvions qui sont couvertes de forêts inextricables.

Nous avons longtemps entretenu un stationnaire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le haut Como, exploré par les officiers qui commandaient ce ponton.

Trois tribus principales, les Sequianis, les Akalais et les Fans, habitent les bords de cette rivière et de ses affluents; ils n'y sont que campés et semblent arrivés de la veille.

Aucun lien politique n'unit entre elles les tribus de la même famille; les villages de chaque peuplade alternent et chacun y vit sans souci de son voisin; les langues qu'elles parlent ont un fonds commun facile à saisir; les préfixes et quelques suffixes sont les seuls changements observés; les radicaux sont généralement invariables, en sorte qu'il est facile de passer d'un idiome à l'autre.

Les Fans ou Pahouins, les derniers venus de ces hordes, sont mal vus de leurs voisins, sur lesquels ils ont l'avantage de la force physique et de l'énergie : les Gabonais les craignent et cherchent à les isoler des Européens. Vers 1839 ou 1840, une embarcation anglaise, montée par huit matelots et un midshipman, s'était aventurée dans le Como, à la recherche d'un négrier qu'elle pensait y être caché; les Fans ne se rendant pas compte de la présence d'une embarcation étrangère au milieu d'eux, la capturèrent après un rude combat; quatre survivants furent faits prisonniers, et les morts, suivant la coutume, servirent de pâture à leurs vainqueurs. Il fallut toute la diplomatie de Denis pour racheter les matelots anglais qui avaient échappé à ce naufrage. Denis porte avec orgueil une médaille en or qui lui a été donnée par Sa Majesté la reine Victoria, pour rappeler cette généreuse intervention. — Sa Majesté Britannique lui a fait offrir un bonnet de baronnet qu'il porte dans les grandes occasions; avec sa perruque il a l'air d'un vieux burgrave des anciens jours [1].

Gabonais. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Il a fallu, depuis notre occupation, faire quelques expéditions pour calmer l'ardeur guerrière des Fans du Como, et le Rhemboë lui-même n'a pas été exempt de quelques escarmouches. En 1867, M. le lieutenant Poudra, commandant le *Protée*, fut attaqué à l'improviste devant le village de Cocojé. Prendre ses dispositions de combat fut l'affaire d'un moment; le *Protée* fit vite évacuer les rives du Rhemboë, qui sont obstruées par d'immenses palétuviers de vingt mètres d'élévation; les racines de ces arbres émergent de trois mètres au-dessus de l'eau saumâtre et forment un lacis d'arcades inextricables, au milieu desquelles ces sauvages se glissent avec une prodigieuse adresse et d'où ils peuvent tirer à l'abri sur des embarcations ouvertes.

M. Poudra reçut à la cuisse une blessure occasionnée par un lingot de fer. Le pilote Joseph (voy. p. 261), Gabonais, se voyant le point de mire des Pahouins, quitta le poste qu'il occupait près du capitaine. Son manque de courage fut le sujet de mille plaisanteries; il expliquait sa fuite en casuiste, prétendant qu'il avait voulu ramasser la casquette du commandant, tombée sur le pont pendant l'animation du combat.

Bitta, le chef de Cocojé, vint sur le *Protée* faire amende honorable, et apporta à M. Poudra deux moutons, comme prix de la blessure qu'il lui avait faite; il demandait le prix du sang pour trois de ses hommes qui avaient été tués pendant l'action : M. Poudra rejeta ces prétentions. Bitta est depuis lors notre plus fidèle allié. Son village a près de deux mille habitants.

Ces agressions, presque toujours occasionnées par la mauvaise foi des Gabonais, tendent à disparaître, et les embarcations circulent avec liberté au milieu des villages où elles ouvrent des marchés. Elles doivent néanmoins être sur leurs gardes et avoir des armes.

J'ai visité plusieurs fois les villages établis dans le haut Como et le Rhemboë. Les populations sont continuellement sur le qui-vive, et il est prudent de se mettre en rapport avec les chefs avant de pénétrer dans les villages, qui sont toujours sur le pied de guerre.

Les villages des Fans du Como sont entourés de fortes palissades, et l'on ne peut y pénétrer que par les deux extrémités : à ces deux bouts sont établies des barrières avec un corps de garde où veillent des gens armés.

Les maisons, couvertes de toits de paille, portent sur des pieux dont les intervalles sont revêtus de terre

1. Voy. son portrait avec ses insignes dans le *Tour du Monde*, t. XII, p. 277.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glaise et d'écorce d'arbre déroulée qui servent à fermer les ouvertures : cette habitude est commune à Madagascar.

Une seule rue constitue ces villages dont les habitants ne sont pas nombreux : les hommes ont leurs quartiers à main droite en entrant; les femmes, les enfants et les cuisines sont à gauche : tout le monde entoure curieusement les voyageurs qui entrent dans les villages, tout bruit cesse dès que le palabre commence; les entrevues se font avec beaucoup de solennité au milieu d'un silence absolu.

Depuis une quarantaine d'années, le flot des populations africaines s'est mis en marche vers l'ouest; le gros des groupes qui campent autour du Gabon atteignait, en 1869, au moins quatre-vingt mille individus, appartenant aux races mentionnées plus haut.

Interprète pahouin. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

J'ai été curieux de me rendre compte du point de départ de cet exode; les chefs que j'ai interrogés sur le Boqué m'ont tous affirmé qu'ils sortaient d'un territoire nommé N'doua, où il se trouvait un lac nommé Tem : à leur dire, cette terre était fertile, le lac poissonneux, mais la guerre sévissait dans ces parages d'une manière incessante, en sorte que ces pays n'offraient plus aucune sécurité aux populations paisibles, qui avaient pris le parti d'émigrer. Ils me donnèrent, sur ma demande, le nom des rivières et des montagnes qui existaient au pays de N'doua. Les principaux fleuves se nomment Lomon et Bakoul, et les montagnes, Mendif et Kolaké; quelques villages avaient mis onze mois, d'autres cinq mois, pour accomplir le voyage qui les avait conduits au Gabon; ils avaient l'habitude de s'arrêter deux jours après avoir marché trois jours, ce qui réduisait leur marche de trois cinquièmes.

Il n'y a rien d'étonnant dans la lenteur de cette marche, si l'on considère qu'ils sont accompagnés d'enfants en bas âge et de femmes grosses; leurs vivres consistent en bananes cuites au four et desséchées, en maïs, en farine de manioc.

Les tribus du N'doua parlent toutes le fan; les éléphants y sont nombreux et leurs dents à vil prix. Il n'y avait que huit centres de population entre Tem et Iconi; le collecteur du versant oriental de la chaîne d'Anenga N'pala jette ses eaux dans l'Ogôoué. Les tribus avaient traversé d'immenses plaines remplies de hautes herbes. Le désir de se créer un meilleur avenir, en se rapprochant des blancs, avait été leur mobile. Dans leurs stations antérieures, ils n'avaient pas de communication avec la côte orientale : leurs fusils et leur poudre venaient de l'ouest.

Quant au lac de Tem, il est assez difficile de le déterminer : cependant Vogel, Overweg et Barth rapportent qu'ils ont rencontré d'immenses marais nommés Temsa, dont l'étendue aurait, d'après leur récit, environ cent milles; des affluents considérables et profonds servaient à entretenir le niveau de ces lagunes; les lacs d'Afrique et les amas d'eau qui se forment pendant l'hivernage sont souvent des refluents, dont les courants alternent; une étude prolongée peut seule déterminer la pente que suivent ces eaux.

Les tribus qui habitaient le Temsa visité par les voyageurs allemands, appartenaient aux Mosgous et aux Marghis, qui portaient aux bras et aux jambes des bracelets de fer; ils s'ornaient la tête et l'oreille gauche de bouquets de plumes; mais leurs cases étaient rondes, celles des Fans sont carrées.

Ces indications m'ont permis de déterminer le point de départ des Fans, en m'appuyant sur Barth, qui nous fait connaître que le grand affluent du lac Tchad, le Chary, reçoit lui-même plusieurs rivières qui changent fréquemment de nom, suivant le territoire des tribus. Le Logon, le Serbenel et le Bagoun courent un peu à l'ouest de Chary. Le Lomon et le Bakoul semblent pouvoir s'identifier avec ces affluents. Les montagnes qui sont à l'ouest du lac Tchad se nomment Mendiff et Guluck; elles sont situées par 11° 55′ de latitude nord; ces noms paraissent s'identifier parfaitement avec les noms cités par les chefs fans que j'ai interrogés.

Chez les Mosgous, les hommes sont dans l'usage de se percer une narine; les femmes se percent la lèvre inférieure pour y passer un disque de métal ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bois. Les deux sexes ont l'habitude de se faire quatre incisions sur les pommettes; ils vont presque nus; les hommes sont beaux.

Quelques-uns de ces usages sont communs aux Fans, qui portent des bracelets et se font des lignes en zigzag[1] sur le buste; mais ils ne se percent ni le nez ni les lèvres : ainsi, bien que les noms des lieux de départ semblent indiquer les bords du lac Tchad, les Fans diffèrent trop des tribus signalées par Barth et Vogel pour être les mêmes peuples que les Mosgous; les tribus du Tchad d'ailleurs usent de différents idiomes; le Chary prend les différents noms de *Bamhe*, *Bagoun*, suivant les tribus dont il traverse le territoire.

Le Kibbi, le N'jering, le Mayo Ballero forment des cours d'eau imposants qui peuvent porter bateau et se dirigent vers le sud.

Depuis une douzaine d'années on s'est assuré que l'intérêt principal des chercheurs de fleuves équatoriaux doit se porter sur l'Ogôoué, qui est une des grandes artères africaines.

L'Ogôoué est un fleuve considérable : on a même agité la question de son identité avec la grande rivière découverte par Livingstone au nord du bassin du Zambèze (rivière qui est probablement le Congo), et dernièrement un savant se demandait si le fameux lac Albert, si voisin du Nil, ne fait pas partie du bassin de l'Ogôoué (?).

Pahouin. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Bien que les mœurs et les habitudes des peuples visités par Barth, Vogel et Overweg ne soient pas identiques avec celles des Pahouins, il est certain que leurs idiomes fournissent des points de rapprochement que confirment notamment les noms de nombre dont les uns et les autres se servent.

L'analyse des noms de nombre nous conduira à l'élucidation de ce problème anthropologique, qui a paru jusqu'ici insoluble. Le corps humain a servi à former la première arithmétique; la main, le pied ont été les termes de comparaison auxquels l'homme primitif a rapporté les objets qu'il voulait énumérer; les cheveux, la barbe ont servi à exprimer des adjectifs de quantité supérieurs à ceux fournis déjà par la main et le pied.

La comparaison des langues qui ont conservé l'usage de ces premiers vestiges de numération ne nous donnera peut-être pas la possibilité de fixer le point de départ d'une race unique, mais elle nous indiquera sommairement que plusieurs races ont entretenu des rapports assez intimes, pour avoir adopté l'usage de vocables puisés à une source commune.

Il y a parmi les peuples à peau colorée quelques familles assez indigentes d'idées pour que leur arithmétique se soit arrêtée à trois; leur numération nous offre des exemples de réduplication. Quelques autres ont adopté cinq comme base, et se servent également d'une réduplication; le dictionnaire de quelques familles a été assez riche pour leur permettre de pousser leur numération jusqu'à dix. Nous nous bornerons à examiner ceux des noms de nombre qui peuvent nous permettre de suivre la trace des migrations africaines; nous négligerons d'ailleurs l'examen des trois premiers noms de nombre, qui nous paraissent irréductibles.

Entre tous, cinq et dix fournissent une étude fertile en rapprochements : la main, le pied, le corps humain, les deux côtés du corps, la barbe, ont fait les frais de leur appellation. Nous les trouvons quelquefois avec leur expression propre, ils sont quelquefois à peine défigurés : ainsi la main, *rima* en polynésien, a fourni à cet idiome *rima*, qui signifie cinq. Il est à peine altéré dans le malais, *lima;* le corps, *yaram* en yoloff, a fourni *dirom*, qui signifie cinq dans la même langue; cinq nous met donc en présence de deux racines, l'une africaine, l'autre polynésienne.

Le mot sept est commun aux Gondes et aux Soninkés; *iron* et *hieron* sont évidemment identiques, preuve d'anciennes relations. Les Soninkés sont venus de l'ost lorsqu'ils formèrent leur grand royaume du Gangara et fondèrent Walata. Le fan et les langues bonda, parlées dans l'Angola, colonie portugaise, se servent, pour exprimer sept, de termes semblables, qui appartien-

1. Les lignes en zigzag rappellent le hiéroglyphe égyptien qui signifie *eau,* et par suite purification et renaissance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nent à des idiomes inconnus; *n'sanqua* et *sambua* sont bien de la même famille, mais à quelle langue en attribuer la priorité?

Huit nous reporte encore une fois à l'Inde; le gond *anoumay* ne diffère évidemment que peu du pongoué *nanai*, du fan *n'nuam*, du bonda *naque*, tandis que la Nouvelle-Calédonie nous donne avec une réduplication *nom beti*.

Neuf nous donne encore une idée de l'étendue géographique des langues africaines; il se dit en fan *ebu*, *hioua* en bonda, et nous le retrouvons en polynésien sous la forme identique de *hiva*. Par quel canal a-t-il passé? Ainsi neuf nous ramène à une forme commune à l'Afrique et à la Polynésie.

Les mots par lesquels s'exprime dix nous offrent une étude des plus étendues; les adjectifs de quantité la *barbe* et le *pied* en sont les principales racines; les peuples aryens ne font pas exception à cette règle : *deka* a sa double origine dans le préfixe *de*, pouvant exprimer une duplication, et la racine *ki*, lier, *kaca*, cheveux, *carana*, pied, conservé dans le malais *karani*, pied; le celte *cas*, pied.

Les peuples dravidiens, malais et africains dérivent surtout dix des adjectifs de quantité; deux racines en font les frais : le sanscrit *pul*, amasser, que nous retrouvons dans le soninké *fofoun*, plus, dans le grec *pokos*, toison, *pogon*, barbe, et le havaïen *kumi*, barbe. Les langues du midi de l'Afrique ont conservé le type *kumi*, que nous retrouvons dans le pongoué *igomi*, le fan *du om*, le souhely *koumi;* le soninké *tammou* s'y relie. Les langues du nord de l'Afrique dérivent dix du primitif *pul*, en yoloff *fouqs*.

Sapo, en peul, offre une grande similitude avec le malais *sapofoulou*, qui sert de transition à l'antalote *foulou* et au polynésien *ongo foulou;* le gond se sert de *poud*, qui peut avoir également sa racine soit dans pied, soit dans barbe.

Ainsi les mots cinq, neuf et dix nous indiquent qu'il y eut une expansion de l'Asie vers l'Afrique, ou réciproquement. La présence des noirs dans la Nouvelle-Guinée nous fait penser que cette peuplade a pu rayonner de ce point vers l'archipel polynésien. Le centre Afrique, point de contact des langues et des races, pourrait être le point de départ de cette migration; les Gallas ont conservé la tradition qu'ils ont habité les bords du lac Tchad; de nos jours, les Fans marchent vers le sud-ouest.

Deux points ont pu servir de départ à l'expansion africaine vers l'est : la mer Rouge et la côte du Zanguebar; la régularité de la mousson des mers de l'Inde favorisait ces migrations. En admettant leur origine africaine, ces points paraissent donc les étapes probables des peuples noirs qui ont remonté vers l'Orient. Madagascar et une partie de la côte orientale d'Afrique ont conservé le rudiment de la pirogue double ou à balancier, qui est devenue un instrument plus complet de navigation entre les mains des Polynésiens. Le malgache est une langue malaise altérée par des vocables africains. Il est donc probable que les navigateurs africains, après avoir quitté leur continent, ont gagné la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Calédonie, d'où ils ont rayonné vers les Mariannes, et qu'ils ont fait plus tard la conquête Havaï, où ils ont ainsi pu importer les quelques mots africains que nous y retrouvons. Nous rencontrons encore aux Pomotous une peuplade dont l'origine est évidemment africaine.

Il semble donc que les noms de nombre sont le chaînon qui relie entre elles l'Afrique, l'Asie et la Polynésie. Lorsque l'on aura mieux classé les vocabulaires de ces peuples, les comparaisons seront plus fécondes et elles permettront aux philologues de suivre avec plus de précision ces anciennes migrations.

L'exposition internationale de géographie de Paris offrait une occasion unique pour comparer les connaissances des anciens sur l'Afrique à celles que nous avons acquises de nos jours, par tant de périls et de fatigues. J'ai consulté, avec l'intérêt qu'elle méritait, la copie de la fameuse mappemonde de Henri II[1], présentée par la famille de M. Jomard. Le Vieux-Calebar y est représenté comme fournissant un cours considérable. On trouve, vers onze degrés du nord, un lac isolé. La latitude donnée aux marais de Tem par Vogel est de 10° 3′; elle diffère à peine de celle d'Overweg qui leur donne 10° 9′. Le lac Tabouri, presque aussi important, est situé par 9° 30′.

La carte de Henri II paraît surtout une réminiscence de Ptolémée, qui avait recueilli des renseignements pris *de visu*, puisqu'il existe une grande dépression entre le neuvième et le dixième degré de latitude nord.

Le Pahouin ou Fan (voy. la gravure de la page 272) est un très-beau type africain: il a le corps admirablement proportionné; par la musculature de son torse il rappelle les bronzes florentins, dont il a souvent la couleur; la tête, bien proportionnée, se rattache au buste par un cou qui, sans être massif, est fort et dénote une vigueur extrême; le nez est souvent droit; l'œil bien fendu est vif; les dents sont souvent avancées comme celles des Foulahs, dites *dents de rongeurs;* la coiffure est remarquable : les cheveux sont rasés au-dessus des oreilles, autour des tempes et de la nuque; les cheveux du haut de la tête, conservés avec soin, sont tressés et viennent former des cadenettes en arrière des oreilles; deux nattes retombent sur le dos; deux mèches, entourées de fil de laiton et de verroteries, viennent sur le front, où elles simulent des cornes; une houppe de plumes rouges arrachées à la queue des perroquets complète l'ornement de la tête.

Le corps est absolument nu, à l'exception d'une ceinture en écorce tressée qui passe entre les deux jambes. Cette ceinture vient s'épanouir en éventail derrière la personne, et lui donne un aspect étrange.

1. L'original existe à la Bibliothèque nationale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

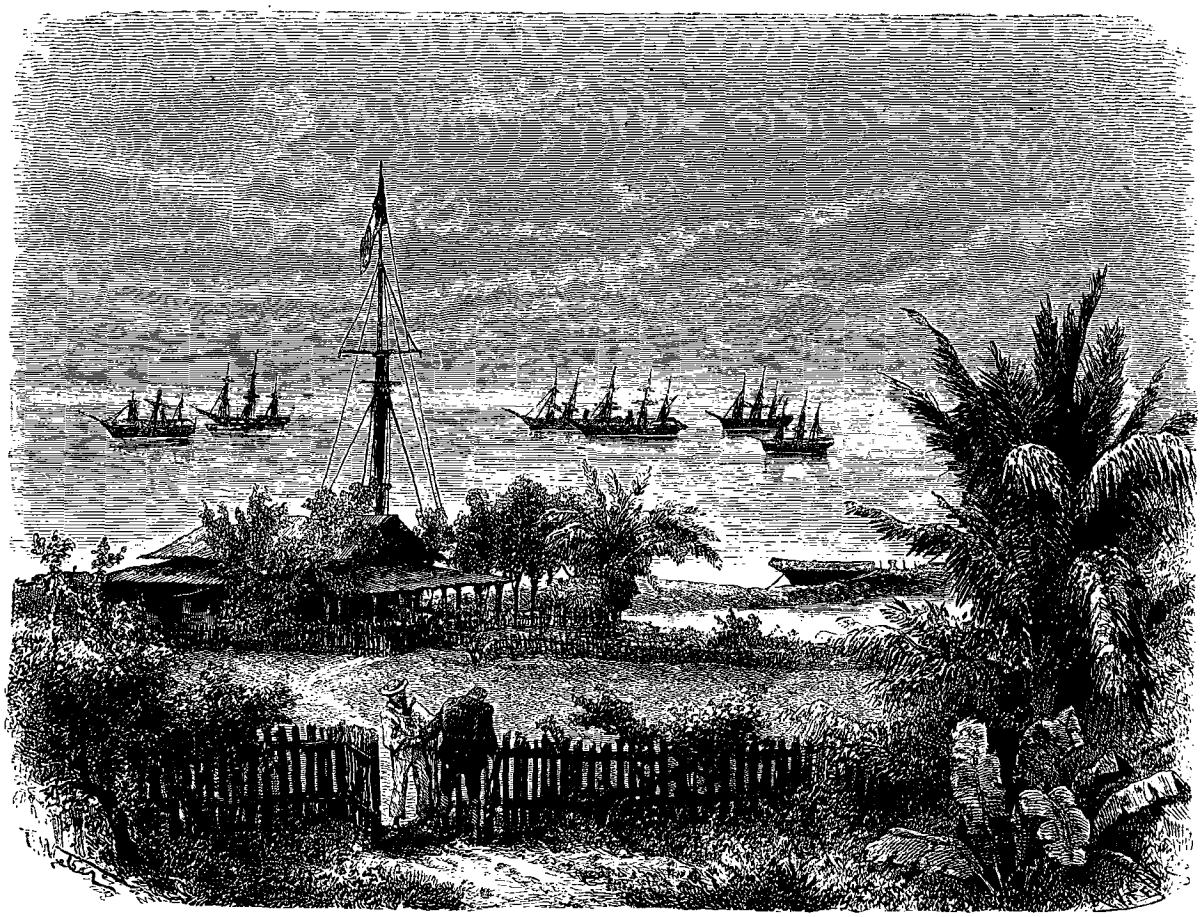
Cet appendice a pu être l'origine des contes célèbres sur l'homme à queue. Un poignard à large lame se porte souvent sur l'avant de ce vêtement; un large couteau cambré pend à l'épaule gauche, qui soutient l'étroit baudrier auquel est attachée la gaîne de ce couteau.

Les jambes sont fortes et bien musclées; les pieds petits et cambrés, les attaches minces et musclées. L'arme favorite du Fan est le fusil, auquel il joint toujours une ou deux sagaies, afin de n'être pas désarmé après avoir tiré son coup de fusil; la baïonnette n'a pas été adoptée par les noirs. Le Sacalave de Madagascar a la même habitude. Le vieux *fînarite* de Baly me montrait avec orgueil la sagaie avec laquelle il avait tué de sa propre main quarante Hovas.

La compagne du Fan a dans sa jeunesse des formes élégantes; mais le sein chez elle n'est jamais aussi bien conformé que dans les races du nord. Elle est achetée par son mari.

La femme est une monnaie fiduciaire : pas de commerce en Afrique sans femme; si l'on fait des avances, des femmes servent de garanties; tout risque commercial a pour caution une femme.

S'il arrive un moment où la liquidation est difficile, les femmes restent prisonnières. La famille des prisonnières fait alors une expédition pour saisir un membre de la tribu à laquelle appartient le détenteur infidèle, car tous sont solidaires; dès lors le village entier est mêlé à la querelle et les représailles ne se font pas attendre : le croc est bien approvisionné de viande fraîche. Lorsque la guerre dure trop longtemps, et que des villages voisins refusent d'y prendre part, on les force à entrer en lice en leur tuant du monde, et les affaires s'arrangent alors dans un grand conseil à la suite duquel les prisonniers sont généralement échangés et la composition établie pour les morts.



Cale sèche à Libreville du Gabon. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Les femmes des Pahouins, contrairement aux autres races noires, conçoivent dans un âge très-avancé, et il ne faut pas, si l'on ne veut pas être fort mal reçu, commettre l'indiscrétion de demander à une vieille femme à qui appartient l'enfant qu'elle tient par la main et dont elle paraît au moins la grand'mère.

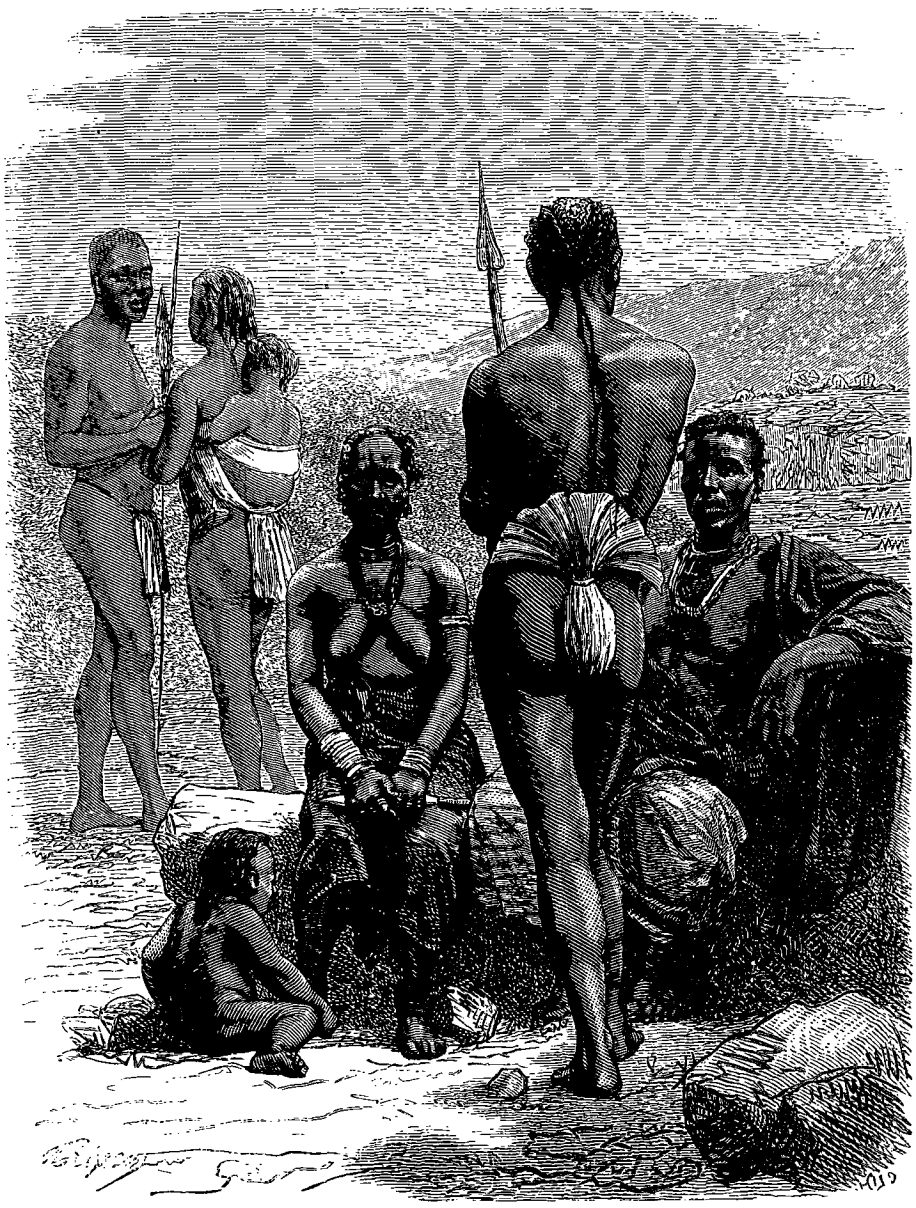
Le gouverneur de Yola, de qui Barth tenait les renseignements ethnographiques qu'il a insérés dans son récit, citait les Yokos au nombre des populations conquises : je me suis assuré que les Fans reconnaissent les Yokos comme l'une de leurs tribus.

Ce gouverneur a fait connaître à Barth que les Foulahs, voulant pénétrer dans le royaume de Moropoë, avaient fait une expédition vers le sud, et qu'après

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

avoir erré deux mois au milieu de ces solitudes, ils revinrent sans avoir rencontré d'autres êtres humains que deux noirs, sujets d'une reine dont la ville aurait eu quinze lieues de tour. Toujours l'exagération du nègre !

Comme fait général, on remarque que les peuples situés à l'ouest du lac Tchad cultivent le coton, qu'ils tissent avec habileté. Ils sont industrieux, ont de grands marchés, tandis qu'une barbarie extrême règne parmi les tribus qui sont comprises entre ce lac et les sources du Nil. On n'y rencontre nulle trace d'industrie textile; chez eux l'écorce remplace le coton.



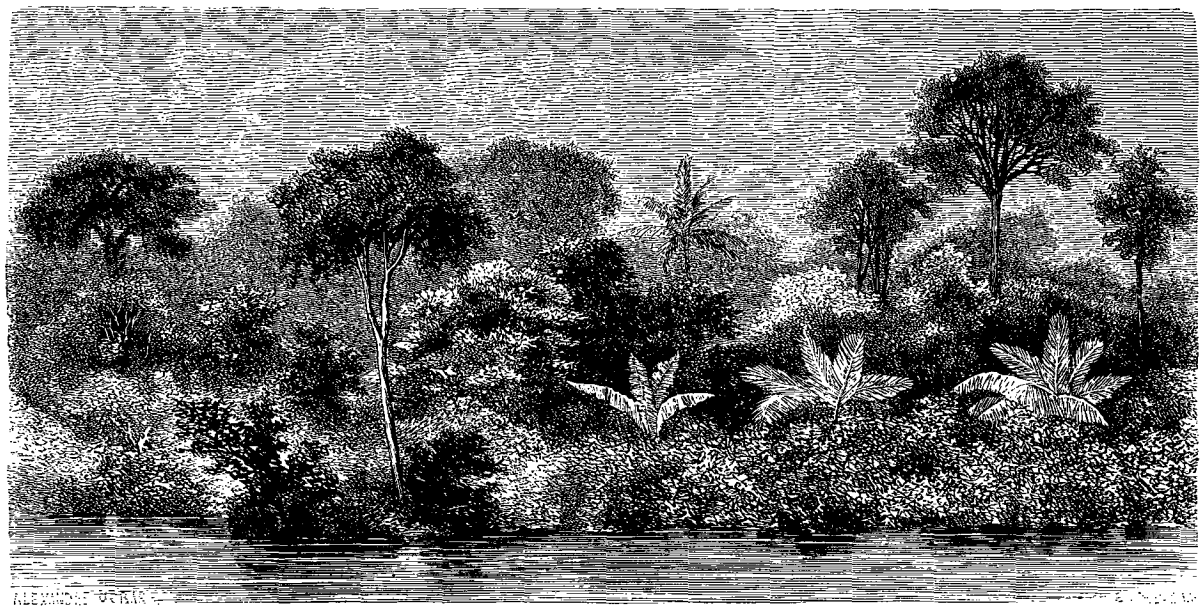
Guerriers et femmes fans. — Dessin de A. Rixens, d'après des croquis du lieutenant Aymès.

Un fait ressort encore du rapprochement de ces récits : c'est que les sept ou huit degrés qui séparent Yola du Gabon sont couverts d'herbes épaisses et dépourvus d'habitants, et qu'il doit y avoir dans ces parages un plateau, du versant duquel sortent les rivières qui parcourent ces immensités; celles qui ont été reconnues se jettent vers l'ouest.

FLEURIOT DE LANGLE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Rives de l'Ogôoué. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de M. Aymès, lieutenant de vaisseau.

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE[1].

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVIII

Explorations de l'Ogôoué. — État politique des tribus. — Aspect du haut fleuve. — La prêtresse d'Igalavé. — Le confluent. — Intrigues des Oronghous. — Pointe Fétiche. — Le pays d'Aloria. — M. Walker. — MM. de Compiègne et Marche. — Système religieux.

J'organisai, en 1867, une expédition destinée à remonter l'Ogôoué, dont je confiai la direction à M. Aymès, lieutenant de vaisseau, commandant le *Pionnier*. M. Walker, connu par les tentatives qu'il avait faites précédemment pour remonter l'Okanda, était parfaitement au courant des mœurs, usages et langues du pays; il voulut bien se joindre à l'expédition, et je donnai l'ordre à M. Franck et à M. Barbedor, médecin et pharmacien de la marine, de se mettre à la disposition du commandant du *Pionnier*, auquel je donnai comme porte-respect quelques tirailleurs sénégalais dévoués.

Le *Pionnier* quitta le Gabon le 25 avril 1867, époque des hautes eaux.

L'Ogôoué se divise à son embouchure en une quantité innombrable de bras; le pilote Bouka fit pénétrer l'aviso dans le fleuve par une passe étroite dont le brassiage offrit une profondeur constante de deux mètres.

Les palétuviers formaient des deux côtés du fleuve une barrière continue; mais dès qu'on fut dans les eaux douces, les palmiers et les grands arbres forestiers remplacèrent la triste végétation des eaux saumâtres; le fleuve s'élargit alors et présenta l'aspect majestueux d'un immense volume d'eau charriant souvent des îles flottantes. Le 27 avril, une avarie survint dans la chaudière du *Pionnier;* la réparation de cette avarie entraîna un long délai; rien ne put réparer le temps perdu.

Les cinq années qui s'étaient écoulées entre la visite de M. Serval et celle de M. Aymès avaient porté leurs fruits.

N'deboulia, le successeur de Pass-Oll, était mort à son tour; son frère, N'tchiéga, comprenant qu'il était désormais de son intérêt de se rapprocher du commerce du Gabon, était venu recevoir son investiture de mes mains; il gouvernait les Oronghous; les Comis étaient restés hostiles à l'introduction des Européens dans les eaux intérieures de leur lagune de Cama, où la traite paraissait devoir leur suffire, et ils ne comprenaient pas encore quel lien les unissait au centre commercial; ils sont entrés depuis dans notre alliance sur le même pied que les chefs gabonais.

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 305, 321, 337; t. XXVI, p. 353, 369, 385; t. XXXI, p. 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Sénégalais établis au Gabon avaient porté leurs mœurs aventureuses avec eux; Amaidou-Seydou et Gay-N'Gay étaient de hardis pionniers; les Martiniquais ne leur cédaient en rien; le *Pionnier* rencontra Gay-N'-Gay remontant l'Ogôoué sur une grande pirogue, à l'arrière de laquelle il avait élevé un taud. La présence de ses femmes et ses tam-tams rappelait les mœurs du Sénégal et de la Falémé.

Le *Pionnier* ne put se remettre en route que le 6 mai; le 10, il était devant Orovy avec l'intention de tancer le chef Amale, de la peuplade des Comis, qui avaient montré beaucoup de mauvais vouloir à l'égard de M. Serval et de son compagnon. Amale était mort; Rengengué, son frère, se confondit en excuses et protesta de son amitié pour les blancs.

Devant Igané, le fleuve, qui était dans sa plus haute crue, présenta aux explorateurs une prodigieuse masse d'eau; quelques montagnes limitaient l'horizon. Renouëlé, le chef d'Igané, vint en personne au-devant des blancs, dont il comprenait la mission bienfaisante. Ce chef est puissant et écouté, sa bonne volonté peut avoir une heureuse influence sur l'avenir du commerce de l'Ogôoué; il reçut un très-bon accueil.

Les berges se relèvent en arrivant à Igalavé, qui offre l'aspect le plus riant et semble un parc anglais.

Igalavé était le dernier point atteint, en 1862, par M. Serval.

Les habitants sont des Igallois ou Gallois; ils sont timides et veulent se rendre les blancs propices. Une jeune fille avait consulté les dieux; elle était encore tout émue et toute frémissante de

Rengengué, roi d'Orovy.

Renouëlé, chef d'Igané.

Rempolé, chef des Ajondos.

Dessins de D. Maillart, d'après des croquis de M. Aymès.

l'esprit d'Ilogo, qui l'avait envahie, lorsqu'elle vint présenter son hommage au commandant du *Pionnier*.

Igalavé est situé devant le lac Jonanga, où sont les îles Fétiches, décrites par M. Griffon du Bellay. MM. de Compiègne et Marche ont étudié à fond ce lac en 1873 et ont fait connaître son étendue.

Les collines qui bordent l'horizon avaient sur ce point cent cinquante à deux cents mètres d'élévation. Le *Pionnier* dépasse l'île d'Ourivia; le village d'Adolina longo (je vois de loin), ou Adanlinan-lango, sentinelle avancée du confluent, se montra aux yeux des voyageurs.

Le *Pionnier* doubla la pointe qui termine la rive gauche, laissa cette île à droite, et aperçut enfin devant lui une nappe d'eau qui ressemble à une mer; c'est le confluent de l'Okanda et du N'gouyé, que la proue d'aucun navire n'a encore sillonné.

Nos explorateurs jetèrent l'ancre entre les villages Alegouma et Lambarêne, où habitent les deux principaux chefs des Inengas.

Rempolé est un traitant habile, Ranoqué est aveugle; il est chef des Ajondos, qui ont le privilége du pilotage dans la rivière Okanda. C'est dans ces deux villages que séjourna, de 1865 à 1866, M. Walker, qui dès lors avait tenté de pénétrer dans l'Okanda supérieur.

Le premier accueil fait au commandant du *Pionnier* avait été excellent; mais l'esprit des Inengas fut bientôt travaillé par les Oronghous et les Comis qui étaient venus trafiquer à Alegouma; la présence des Européens allait tarir la source de leur trafic. Il fallut de longs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pourparlers pour démontrer aux Inengas que leur intérêt était identique à celui des Européens, qu'ils devaient s'émanciper de la tutelle où les retenaient les gens du bas fleuve, qui les pressuraient en leur vendant les marchandises au décuple de leur valeur. Ces remontrances finirent par triompher de toute résistance, et le *Pionnier* promena enfin ses couleurs dans les eaux de l'Okanda; le 18 mai, il mouillait devant les îles de Zorocotcho, dont la position fut fixée astronomiquement à 0° 27′ sud et 8° 16′ de longitude orientale de Paris. Les eaux du fleuve commençant à perdre, il fallut abandonner toute idée de poursuivre cette exploration plus loin.

M. Aymès vint prendre son mouillage devant la pointe Fétiche; en sa qualité d'initié, l'Ajondo qui avait servi de pilote au *Pionnier* introduisit les officiers français dans le sanctuaire des Inengas, où nul Européen n'avait encore pénétré.

Les clartés du soleil couchant illuminaient les clairières qui s'ouvrent au milieu des bois séculaires de l'Afrique équatoriale. Quelques abris soutenus par de larges piquets ressortaient au milieu de ce clair-obscur; ces légers édifices abritaient les cendres des ancêtres. Le contact de ces reliques sacrées communique une puissance surnaturelle aux initiés, qui s'y préparent par de longs jeûnes.

Les fidèles, qui viennent retremper leur foi à ce sanctuaire, y trouvent le calme et le repos nécessaires à la méditation. Des maisons, construites pour leur usage le long de la plage, leur permettent d'y séjourner le

Renoqué l'aveugle, chef des Ajondos.

M'Combé, chef du village d'Adolina longo.

Aïaninguio, chef d'Aroumba.

Dessins de D. Maillart, d'après des croquis de M. Aymès.

temps nécessaire pour faire leurs dévotions, et de recevoir du grand féticheur l'initiation des rites cachés au vulgaire.

Suivant leurs croyances, ce personnage a un pouvoir surnaturel; la nature entière obéit à ses incantations. Une lampe brûle jour et nuit dans le sanctuaire où il se tient renfermé. Les tremblements de terre et les orages [1] sont censés arriver par son ordre. Les esprits de la foule sont fortement émus lorsque ces phénomènes surviennent presque à l'heure annoncée. Le surnaturel déborde de toutes parts à la pointe Fétiche, et il imprime à ces lieux un cachet de mysticisme bien tranché.

L'honneur d'avoir pénétré le premier dans l'Okanda supérieur appartient à M. Walker, négociant anglais établi au Gabon. Parti du Rhemboë en 1865, il traversa avec peine la langue de terre qui sépare les deux fleuves. Les guides bakalais qu'il avait pris volèrent une partie de ses marchandises, et ce ne fut qu'après de grandes fatigues et avoir déployé une énergie peu commune qu'il atteignit les villages des Inengas à Alegouma.

Il lui fallut subir un internement de six mois avant d'obtenir des chefs Rempolé et Ranoqué qu'ils lui permissent de se diriger vers les villages de l'Okanda. Il partit en juillet, à l'époque des eaux basses, et ne put dépasser les premiers rapides. Son voyage n'a été perdu ni pour la science ni pour le commerce : il fixa par observations astronomi-

1. Qui ne connaît l'habileté des sorciers cafres, qui sont d'excellents météorologistes et profitent de leur science pour vivre aux dépens du vulgaire?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques divers points de l'Ogôoué et de l'Okanda, et facilita ainsi la tâche de ses successeurs.

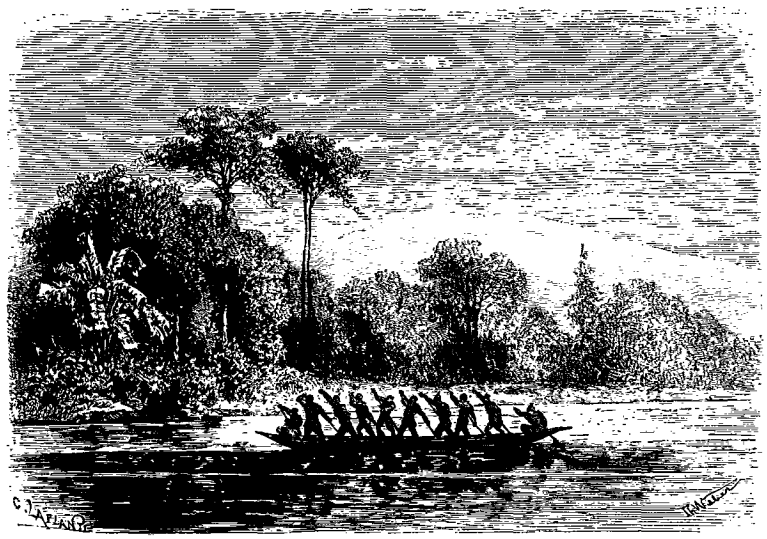
M. le marquis de Compiègne et M. Marche tentèrent à leur tour l'exploitation de l'Okanda en 1874. Une étude plus mûrie du régime du fleuve leur fit entreprendre leur voyage en janvier. A la fin du mois ils arrivèrent à Okanda, où l'Ajondo Ranoqué, qui s'était jusque là montré si favorable aux Européens, fit tous ses efforts pour empêcher les voyageurs de pousser plus loin leurs investigations.

Mouillage de N'Bouiti. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Aymès.

Le 28 février seulement, ces messieurs purent enfin décider les Okandas à les conduire au pays des Madoumas, en franchissant le territoire qu'occupent les Osyébas. Le 10 mars vit terminer leur exploration. Les Osyébas en armes leur barrèrent le fleuve devant Ivindo, et, entraînés par les Okandas, ils durent prendre la fuite et franchir les dangereux rapides du fleuve avec une vitesse vertigineuse. Arrivés aux villages des Okandas, ils y furent accueillis par les reproches des parents de ceux de leurs guides qui avaient succombé sous le feu des Osyébos ou qui s'étaient noyés en franchissant les cataractes.

Cette exploration fixa l'embouchure de quelques rivières qui se jettent dans l'Ogôoué. La première, la rivière Aban, est bien connue; la seconde, que MM. de Compiègne et Marche appellent Okongo, est nommée Icon, Iconi; M. le lieutenant de vaisseau Braouëzec l'avait fait connaître, et le chef Fan M'boga me l'avait bien désignée; toutes deux sont sur la rive droite. Ces voyageurs purent reconnaître que les volcans qui avaient été signalés à M. Walker n'étaient que des montagnes recouvertes de nuages.

La grande rivière l'Ivindo, qui fut le terme de leur voyage, était inconnue avant eux, ainsi qu'un grand tributaire, l'Offoué, qui s'ouvre sur la rive gauche; au dire des Okandas, il pénètre au milieu des tribus des Shibès, qui sont très-belles. Ils traversèrent cent dix milles de rapides avant d'arriver au pied des rapides d'Ivindo, où la mousqueterie des Osyébas les arrêta. D'après leurs informations, l'Ivindo sort des lacs qui doivent être situés entre les montagnes de Banoko et celles de Saint-Benoît. La plus forte de ces cataractes, *Boué*, nécessite seule un portage par terre; son élévation fut mesurée : elle atteint huit mètres; il faudra donc avoir une embarcation qui puisse se démonter pour parcourir l'Okanda supérieur.

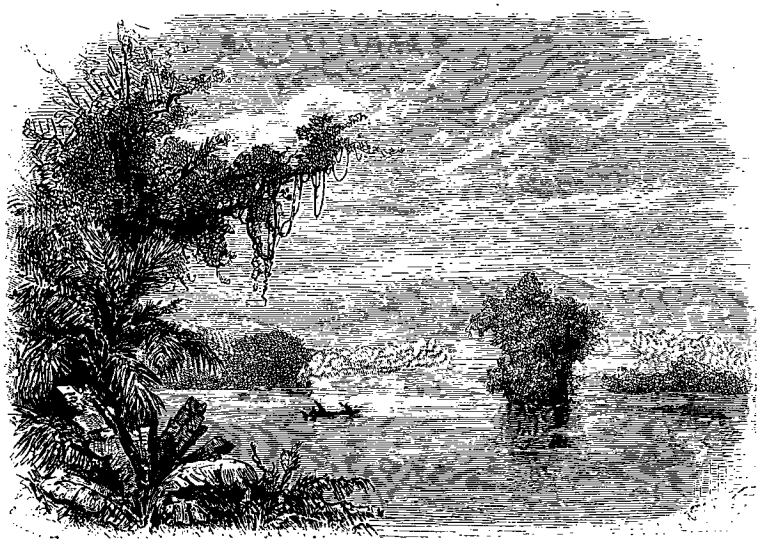


Montagnes d'Adjomba-Sevanga. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Aymès.

Les Comis et les gens de l'Ogôoué se tatouent d'une manière assez gracieuse; ces lignes s'harmonisent avec une certaine élégance, et empêchent de songer à la nudité du sujet qu'elles semblent couvrir. Les Fans portent sur le côté gauche de la poitrine des signes en forme de fer à cheval, composés de cinq volutes concentriques, assez semblables aux enroulements que l'on trouve en Bretagne dans quelques tombeaux mégalithiques; ils m'ont assuré que ces tatouages-là leur étaient appliqués au moment de leur mariage : quelques-uns ont des espèces de signes ou de croix latines, et d'autres des fleurs; la valeur de ces signes symboliques ne leur est plus connue, ou bien ils ne veulent pas la révéler.

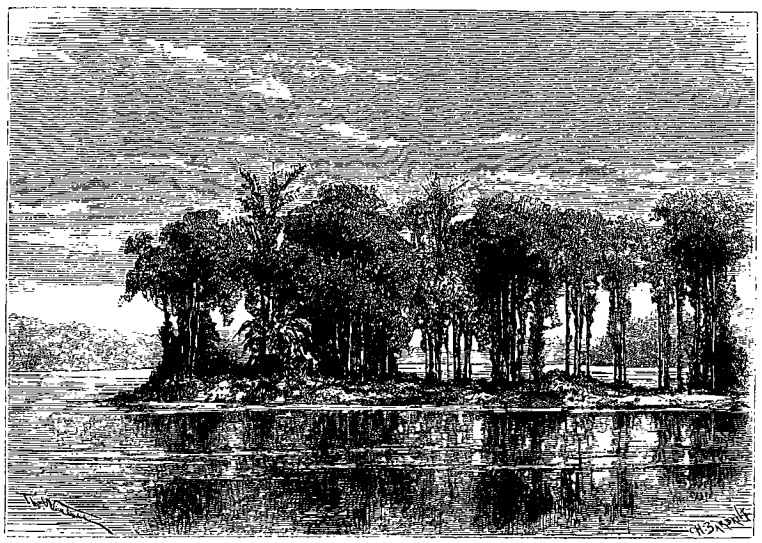
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les idées des nègres du Gabon sur Dieu, sur sa puissance, sur l'âme humaine, sont assez vagues. Aniembié est le nom de Dieu; il a un rival dans Aniembia, qui est le diable. Aniembié plane dans des sphères supérieures : ils ne croient pas pouvoir jamais ouir de sa présence; Aniembia exerce sa puissance sur les hommes; les maladies viennent de lui : l'Ouganga a sur lui un grand pouvoir; il s'incarne au besoin dans un patient qu'il tyrannise; l'Ouganga peut soit l'obliger à lâcher prise, soit l'introduire dans le corps d'un ennemi : le Pongoué craint le mauvais œil, il boit en cachette, il conjure le mauvais sort en faisant des libations; il ne s'assoit jamais sur un siége qui a été occupé sans y poser un pagne : il pourrait être contaminé ou empoisonné; il est soupçonneux de nature.



Lac Jonanga. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Aymès.

L'esprit Uhuk, appelé aussi N'setyo ou Ambambou, vit dans les entrailles de la terre; on lui consacre des maisons fétiches, où il se rend lorsqu'il y est invité. L'initiation des hommes, qui dure cinq jours, se fait dans ces cases, où les initiés sont appelés par un gros sifflet : il se passe là des scènes de ventriloquie qui peuvent donner le change à des gens grossiers.



Ile Nangasaka. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Aymès.

L'initiation de la femme se fait au nom de Zombi[1]; la novice prend le nom de Igonji; elle doit jeûner pendant les trois jours que dure la cérémonie. Une vieille femme alimente le feu qui brûle dans la case mystérieuse où l'on renferme la novice; elle répète que « le feu ne doit jamais s'éteindre »; les Ougangas battent le tambour pendant la cérémonie.

Les femmes recherchent beaucoup cette initiation, qui doit être rétribuée : elle les met à l'abri de la brutalité de leurs maris; elles sont désormais sous la protection de l'association, qui est une puissance, et elles prennent aussi rang dans la classe des matrones, qui ne se marient que sous le régime dotal.

Les Gabonais croient à peine à une autre vie; ils pensent cependant que l'âme, après s'être échappée du corps, peut donner de bons avis à ses amis, sur lesquels elle veille, et qu'elle peut nuire à ses ennemis. Les Fans sont plus affirmatifs. La *hhou* ou âme humaine, après la mort, est ballottée entre le ciel et la terre; toujours maudite, elle cherche à se loger dans le corps d'un homme qu'elle anime d'une vie factice : le blanc représente aux yeux des noirs de l'Afrique équatoriale, soit un Oouenga, soit un N'Kou.

Ilogo et Ogouayli sont des esprits qui habitent la lune; les femmes les adorent conjointement avec Zombi; l'invocation d'Ilogo se fait au son du tam tam; l'incantation d'Ilogo est fatigante, les femmes finissent par tomber en catalepsie pendant cette cérémonie. Elle a beaucoup d'analogie avec la cérémonie du Rhamsos de Madagascar : cette dernière pratique est également une espèce de divination obtenue à la suite de l'ingestion d'un breuvage qui jette le patient, un tout jeune garçon, dans un profond sommeil, pendant lequel il débite des paroles dont il n'a pas conscience : ces mots avidement recueillis sont, dans l'un et l'autre

1. Zombi est l'âme en langage du Congo. J'ai souvent vu les négresses de la Martinique invoquer le Zombi, qui est un revenant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cas, interprétés par les Ougangas, et reçus par le vulgaire comme des oracles.

Les idoles des Oronghous sont dualistes. *Pangeo* est le principe mâle, *Aleka* est le principe femelle. Ils ont en outre une sorte de trinité. *Makambi* y représente le principe mâle, *Abiab* le principe femelle. *Numba* est le Mercure et le Neptune de l'Oronghou. Nous sommes là en présence du *Poros* et du *Penia* de Platon et de la trinité des Cabires et des Hindous. Comme en Égypte, le principe femelle prédomine. Numba représente la mer et les lieux infernaux.

Ambambou, appelé aussi Ocoucou M'vety, est le diable des Comis; il est méchant et malfaisant; il habite les tombeaux, il peut rendre malade et tuer celui qui l'offense; il a des autels qui sont ornés de craie et de plumes; une lampe doit y brûler sans cesse.

L'Imbuiri est un bon esprit qui, comme son rival, a des autels; mais il est moins craint que lui et partant moins honoré; généralement chaque esprit a une doublure qui est féminine, de manière à représenter la dualité sexuelle; c'est l'androgyne dans sa forme la plus brutale.

Oouenga représente le vampirisme; il participe de la vie humaine et de la vie surnaturelle; il est même anthropophage, en sa qualité d'être incarné. Il est permis à l'homme de lutter contre lui, il peut même avoir le dessus : l'Oouenga, toutefois, est doué d'une telle vitalité qu'il renaîtrait inévitablement s'il n'était pas entièrement réduit en cendres. Cette superstition est répandue jusqu'à Madagascar, où les plus braves Sakalaves n'osent faire un pas la nuit, dans la crainte de se heurter à un de ces êtres surnaturels dont on leur a parlé pendant toute leur enfance[1].

La famille des Fans a ses légendes particulières : N'ghou-Mazo est son héros déifié, N'zamma son grand dieu unique; l'esprit du mal est N'kou. Les âmes humaines sont des N'kous. J'ai déjà fait ressortir que cette doctrine, commune à la côte des Crous, paraissait sortir d'Égypte.

Les Gangas ou Ougangas forment une redoutable association qui, comme les Pouras, domine la société civile, et sait fort à propos imposer sa volonté, et au besoin ses ordres, aux chefs eux-mêmes. Cette association existe sous le même nom depuis le Congo jusqu'à la côte orientale, baignée par la mer des Indes; on la retrouve à Madagascar sous le nom d'Ampi.

XXIX

Fernand-Vaz. — État politique. — Ravenjigoy. — Le Rhemboë-Oouenga. — Obongos. — Joseph. — Les Ginnas. — Avenir du Gabon. — M. Savorgnan de Brazza.

M. du Chaillu nous avait fait connaître que le chef Comis Rigondo avait réuni autour de lui, à Aniemba, environ trois mille âmes. Son fils, Alenga-Yombi, avait en vain pris le nom de Rigondo : ce nom avait perdu de son prestige et l'autorité lui avait échappé; les petits chefs, jaloux les uns des autres, s'unissaient pour abattre celui qui avait l'apparence de s'élever au-dessus de ses voisins. L'anarchie la plus complète régnait dans le Cama. La famille des Abouyas possédait le privilége de barrer à volonté le Rhemboë-Oouenga, source principale du commerce de Cama. Quenqueza, leur chef, qui faisait sa résidence à Gombi, à quatre-vingt-dix milles en amont de Cama, avait favorisé M. du Chaillu; il était mort, lorsque le *Pionnier* parut devant l'Éliva[1] de Cama. Les assassinats et les crimes contre les personnes étaient devenus très-fréquents dans ces parages depuis la disparition de l'autorité de Pass-Oll et de Rigondo; et cet état d'anarchie menaçait de tarir les sources du commerce qui avait commencé à se faire avec l'Europe. A l'instigation de MM. du Chaillu et de Windwood Read, les chefs de l'Éliva, d'accord avec Quenqueza, résolurent d'établir la solidarité des tribus, et de les rendre responsables des méfaits et des meurtres commis par des individus de leur communauté.

Le *Pionnier* donna dans le Fernand-Vaz par une barre différente de celle par laquelle l'*Arabe* y était entré; la violence des courants, les sables que le fleuve et la mer charrient, viennent sans cesse modifier l'entrée de ces rivières africaines.

La mission du *Pionnier* était de rechercher les circonstances du crime reproché à un Portugais accusé d'avoir fait périr de la manière la plus barbare une de ses esclaves; il l'avait, disait-on, empalée sur une tige de fer rouge. L'instruction fort laborieuse d'un crime de cette nature tirait à sa fin, lorsque les chefs Comis firent demander une entrevue à M. Aymès, qui se rendit à Agogogo, lieu de leur réunion. Ils lui exposèrent en termes énergiques que leur autorité était méconnue, que le commerce était menacé dans sa source si l'on ne refrénait pas les meurtres et les pillages qui se commettaient trop souvent avec la plus grande impunité; c'était pour mettre fin à ces désordres qu'ils s'étaient rassemblés : ils voulaient punir Ravenjigoy, l'ancien makaga[2] de Rigondo, qui avait tué un homme à Quenqueza.

Le chef des Abouyas pouvait à son gré barrer l'Oouenga, assez étroit pour être facilement clos par des pieux fixés dans le lit du fleuve; il menaçait en outre d'exercer des représailles si le crime restait impuni. Le makaga était traqué par terre et par mer; réduit à cette extrémité, il inspirait encore aux chefs Comis une assez grande crainte, pour qu'ils se crussent obligés de se concilier la bienveillance du capitaine Aymès. — Ils vinrent faire, sur le *Pionnier*, une démarche collective pour obtenir que M. Aymès laissât à leur action judiciaire son cours régulier. Ravenjigoy voulut de son côté se rendre les blancs favorables; une pirogue minuscule, montée par deux

1. On trouve l'origine de cette superstition en Égypte, où certaine partie des os passait pour contenir le principe vital qui assurait la résurrection.

1. *Eliva* a la signification de lac en pongoué.
2. *Makaga* est le chef de guerre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

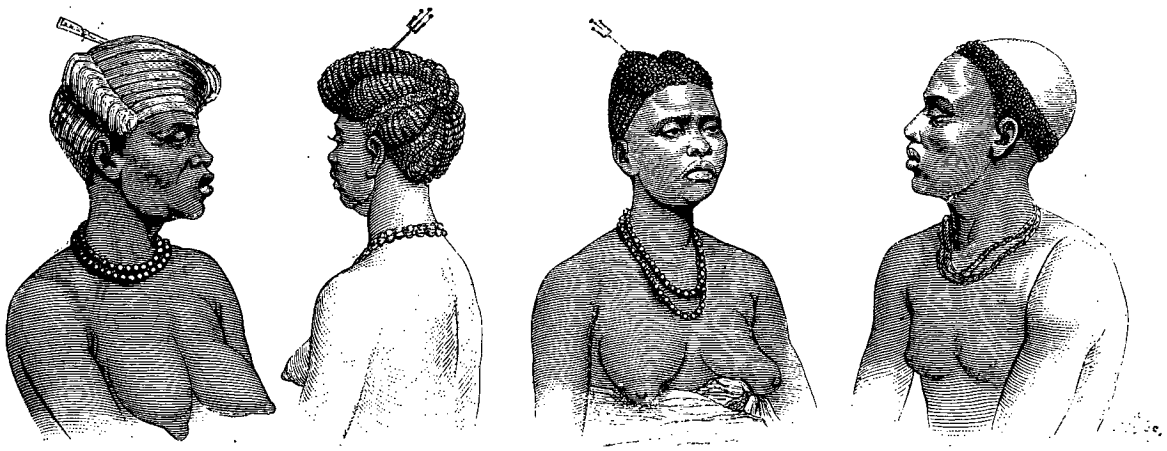
enfants, se détacha du fourré : ces jeunes captifs venaient demander que leur maître pût jouir de la faveur qui avait été accordée à ses ennemis : il voulait aussi avoir son entrevue avec le chef français. Avec quelque peine le capitaine Aymès établit une sorte de trêve momentanée, qui permit au makaga de se présenter personnellement sur le *Pionnier*. Cet homme s'était acquis un ascendant incontestable, et il est probable que ses ennemis voulaient plutôt punir en lui un rival qu'un criminel qui avait bravé la loi; il pouvait avoir une cinquantaine d'années, sa figure énergique contrastait avec celle de ses rivaux, sur laquelle l'ivrognerie avait laissé des traces indélébiles. Il demandait à M. Aymès de convoquer sur le *Pionnier* un grand palabre devant lequel il pût présenter sa défense. Les chefs Comis lui refusèrent cette haute cour de justice : ils craignaient sans doute l'ascendant de Ravenjigoy et son éloquence, à laquelle les noirs sont sensibles.

Cet arrêt ne l'abattit pas, son attitude redoubla de fierté, et, prenant des poses d'Ajax, il s'écria : « Je ne suis pas encore si facile à prendre, plus d'un mordra la poussière avant moi. »

Cet éclair de fierté passé, le nègre reparut. Il ne pensa plus qu'à adoucir les derniers moments de l'entrevue : le blanc est si riche, les N'buiri l'ont tant favorisé, qu'il passe pour une mine où le noir peut puiser sans y regarder. Le makaga, oubliant sa dignité, s'adressa au capitaine d'un ton de reproche : « Comment, dit-il, un homme aussi généreux que toi va me laisser partir sans me donner une seule bouteille d'eau-de-vie !... »

Pendant le séjour qu'il fit dans le Fernand-Vaz, M. du Chaillu se lia avec les chefs qui gouvernaient ces pays. Les chefs riverains se sont emparés de l'entrée des rivières du pays; un culte religieux a consacré leurs droits.

Cette barrière élevée par les Abouyas de l'Oouenga fut aplanie en faveur de M. du Chaillu; il a fait connaître dans son *Afrique équatoriale*, publiée en 1857, les mœurs et les penchants des populations avec les-



Coiffures des femmes Comis du Fernand-Vaz. — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. Aymès.

quelles il a été en contact. Dans un second voyage, entrepris avec plus de maturité, il a poussé ses investigations jusque par 1° 58′ 54″ de latitude sud et 9° 36′ de longitude à l'est de Paris. Une imprudence commise par l'un de ses porteurs lui rendit hostiles toutes les populations de l'intérieur, où la crainte de la petite vérole l'avait fait accueillir avec une grande méfiance, et il fut obligé de revenir rapidement sur ses pas. Il faillit perdre pendant cette fuite ses collections et ses notes, fruits de fatigues infinies. Parti d'Obinji, sur le Rhemboë-Oouenga, il avait coupé la ligne de faîte qui sépare la vallée de ce fleuve de celle des affluents de l'Ngouyé, l'un des bras de l'Ogôoué supérieur. Il avait traversé quatre affluents de l'Ngouyé, atteint l'Odiganga, qui paraît être la plus puissante de ces rivières, et franchi des collines de cent à cent vingt mètres : le lit de l'Odiganga est à quatre cents mètres environ d'altitude.

Les Achiras succèdent aux Bakalais, qu'ils divisent en Achiras, Kambas et N'gojés; les Sekianis ou Bulous, dont les stations sont au nord du Gabon, y sont représentés par une branche nommée Akouas, qui s'interpose entre les Achiras et les Achangos; les Aponos leur succèdent : ils semblent, ainsi que les Achangos, appartenir à la grande race des Achiras, dont ils parlent la langue. Les Ichogos, qui s'interposent entre eux, semblent appartenir aux Apingis, du dialecte desquels ils se servent.

L'Odiganga sert de limite aux territoires des Ichogos et des Achangos. Les N'javis, chassés vers l'ouest par de puissants voisins, joignent les Achangos.

Les Obongos, ou nains qui vivent dans les bois, avoisinent Niembonaï, dernière station atteinte par M. du Chaillu; ils ont un mètre trente-deux centimètres à un mètre trente-quatre de taille, suivant le sexe; ils sont d'un jaune sale; ils ne se mêlent pas à leurs voisins.

Parmi les esclaves délivrés par l'*Africain*, au cap Lopez, en 1868, se trouvait un nain qui était très-bien fait; je l'ai fait photographier (voy. p. 283); il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

appartenait sans doute à une fraction des Akouas; il n'entendait pas le langage des interprètes du Gabon, et je n'ai pu tirer de lui aucun éclaircissement sur le lieu de sa naissance.

Les noirs interrogés nous citaient comme limitrophe du N'javi la race solipède des Sapadis. Il paraît évident qu'ils veulent ainsi désigner les races qui montent des chevaux ou des bœufs, confondant l'homme avec sa monture pour en faire un même tout.

Le genre Vespertilio vient faire diversion aux Sapadis. Les noirs sont très-conteurs; mais saint Augustin ne nous parle-t-il pas d'acéphales africains? L'exemple du grand docteur donne bien aux nègres le droit de créer des centaures et des Vespertilio. Ce dernier genre m'a été décrit par un nègre nommé Joseph.

Joseph était un des esclaves pris sur l'Éliva; devenu chrétien, il avait une femme et des enfants qu'il élevait passablement. Attaché au jardin, il était devenu assez habile dans son métier. Sa bonne humeur lui attirait la bienveillance générale, et il était bien rare qu'il ne se trouvât pas sous ma main lorsque je me promenais dans mon jardin. Rien ne l'étonnait; il avait vu les hommes à queue, dont il savait la langue; il décrivait leurs siéges qui étaient aptes à recevoir leur appendice incommode, leur escabeau qui *gagner petit trou*, pour mettre sous la queue. Mais le grand triomphe de ce brave et naïf conteur, c'était bien l'histoire des Vespertilio : « *ça monde bien méchant qui vivre toute le jour sur arbre;* la nuit ils descendaient pour chasser et faire la guerre à monde noir »; ils pouvaient manier toute espèce d'armes et se rapprochaient ainsi des hommes.

Il est généralement admis par les noirs de l'Ogôoué que les *ginnas*, bien improprement appelés *gorilles* par les Américains, on ne sait à quel propos, peuvent être les incarnations des âmes des décédés. Ces animaux partagent cet honneur avec les blancs. Les femmes grosses ne doivent pas voir les ginnas, de crainte que l'enfant qu'elles portent n'en soit influencé.

M. du Chaillu a fait à ce grand quadrumane une réputation de férocité qu'il ne mérite pas; tous les noirs que j'ai interrogés m'ont affirmé qu'il est inoffensif. En 1841, je promis une somme relativement assez forte à la personne qui m'en apporterait un; ce vœu ne fut accompli que plusieurs années plus tard, et ce fut l'amiral Penaud qui eut l'honneur d'expédier le gorille qui fait l'ornement du Muséum du Jardin des Plantes de Paris. Depuis lors il est plus facile de s'en procurer. Les noirs guettent le moment où il est repu et l'ajustent alors tout à leur aise.

Abel-Ago, type de femme de l'Ogôoué. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie et un croquis de M. Aymès.

J'ai élevé sur la *Zénobie* deux jeunes ginnas qui m'avaient été apportés en 1866 et 1867; nous pûmes constater qu'ils étaient très-doux et parfaitement inoffensifs. Il faut les laisser libres; ils ne peuvent s'astreindre, comme les petits singes, à rester attachés : ils se laisseraient périr d'inanition. Ils s'accordaient tous les jours le plaisir de monter à l'extrémité des mâts; on ne les ramassait que la nuit.

Ces quadrumanes sont très-sensibles, et une fois troublés dans leurs affections, ils refusent toute nourriture. C'est ce qui arriva à Jacques Ier. Jacques II fut l'objet de soins particuliers : il avait reçu à la tête quelques grains de plomb, puis il avait été attaché par le cou, et le lien qui le retenait lui avait enlevé la peau : il se remit très-bien de ses blessures. Tous deux jetaient la nuit des cris perçants, ce qui ferait penser que les ginnas sont des animaux nocturnes. Au moment où l'on faisait le lavage des ponts, Jacques venait régulièrement frapper à ma fenêtre; il s'asseyait à mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La pointe Fétiche, sur l'Okanda. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de M. Aymes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pieds, suivait avec une attention soutenue tous les mouvements que je faisais en me rasant, me suivait dans ma galerie, s'asseyait à mes côtés pendant que j'écrivais, et finissait par monter sur les coussins du canapé, d'où il se mettait sur mes épaules; il était prompt comme l'éclair à profiter du moment où je lâchais ma plume et se mettait à califourchon sur ma poitrine, comme le cauchemar des contes allemands; il était alors au comble du bonheur, ses yeux se fixaient ardemment sur moi; il était inutile d'essayer de lui disputer la position conquise : je sonnais et le timonier de service m'aidait à tirer mon habit qu'il tenait des quatre mains; il se laissait faire sans mot dire, et l'on emportait maître Jacques et ma veste, qu'il lâchait dès qu'il voyait qu'il ne tenait plus qu'une ombre. Cette position lui rappelait sans doute celle qu'il occupait lorsque sa mère le réchauffait sur son sein. Pauvre Jacques! en allant vers le sud sa poitrine s'engagea; en arrivant à Sainte-Hélène, il n'était plus que l'ombre de lui-même; l'intelligence était restée complète. Lorsque je lui dis d'offrir la main à Son Excellence M. le gouverneur de Sainte-Hélène, il lui tendit une main de moribond, en fixant sur lui un regard triste. L'amiral Elliot fut frappé de la profondeur de ce regard et de la gravité de son geste qui paraissait réfléchi. Ce pauvre animal cessa de vivre au bout de deux jours. L'amiral me demanda sa dépouille pour sir Charles Lyell.

Contrairement aux singes des petites espèces, qui posent à plat leurs quatre mains lorsqu'ils courent sur le sol, les grandes espèces ne présentent au sol que la surface interne de leurs mains de derrière, dont le gros orteil est prenant; les mains de devant se présentent au sol le poing fermé, et ils s'appuient sur le dessus des doigts, ce qui rend la démarche de ces animaux lourde et dodelinante.

Voilà trente ans à peine que la France a planté son pavillon au Gabon. Les premières années de l'établissement ont été nulles pour le commerce; tous les soins de l'administration européenne étaient consacrés au ravitaillement des croiseurs; mais le commerce s'est peu à peu acclimaté à la côte d'Afrique; les Anglais ont été les premiers à sentir la nécessité de relier par des lignes postales les établissements qu'ils possèdent à la côte occidentale, jusqu'à Fernando-Po.

La ligne anglaise qui dessert le Brésil et la ligne française qui fait escale à Gorée leur offrirent bientôt l'occasion d'établir une communication rapide entre le Portugal, le Brésil et ceux de leurs établissements qui sont situés au nord et au sud de l'équateur.

La ligne portugaise, qui dessert le groupe des îles du Cap Vert, vient toucher à l'île du Prince et à São-Thomé; elle descend ensuite la côte pour se rendre jusqu'à Mossamédès, point extrême du réseau colonial portugais.

Le caoutchouc, l'ivoire et l'ébène sont les trois denrées autour desquelles se fait le plus grand mouvement commercial de l'Afrique équatoriale. Les patientes investigations des officiers et des médecins de la marine française ont fait connaître qu'à ces matières pouvaient s'ajouter en premier lieu des oléagineux dus à plusieurs plantes; les unes fournissent, comme les *jathropées*, une huile médicinale, pouvant, comme l'huile de palme, se concréter, se saponifier, et être employées dans les arts; les autres, comme l'*oba* et les autres manguifères, donnant une vraie graisse végétale, susceptible d'être employée comme condiment pour préparer les aliments. L'arbre à beurre, si commun dans les affluents du Niger, existe probablement dans le haut Ogôoué, et pourra servir à compléter les huiles végétales; le palmier, qui abonde, donne également de l'huile; l'*élais guinensis*, qui fournit l'huile de palme, est commun dans tout l'estuaire de l'Ogôoué et du Fernand-Vaz; l'*enimba* ou *raffia* donne un fruit dont la pulpe peu épaisse, recouverte de brillantes écailles, fournit une huile de moindre qualité; le *ronier* ou *latanier* donne une huile plus abondante : son fruit comestible peut se convertir en huile; l'*avocatier* porte un fruit en forme de poire, qui donne une huile de la meilleure espèce : il commence à se répandre dans les jardins des noirs du Gabon; les arachides y réussissent bien, ainsi que les cucurbitacées, dont les semences donnent une huile excellente.

La mission française a essayé, sur un terrain d'environ vingt-cinq hectares, la culture du cacao et celle du café; les principales semences de ces plantes sont dues à feu M. Carneiro, habitant notable de l'île du Prince, qui a eu la bienveillance d'en faire présent aux différents commandants de la division navale, entre autres à l'amiral Baudin et à moi-même.

Des arbres à pain originaires de la mer du Sud se sont multipliés sous leurs deux formes, et ont admirablement réussi; celui qui porte des châtaignes manquait à la collection de Mgr de Bessieux; j'ai été assez heureux pour m'en procurer à Sierra Leone et il est aujourd'hui acclimaté au Gabon. L'arbre à pain ou *mayoré* de la Polynésie n'a pas de semences et se reproduit par rejetons, quand on a soin de recouvrir de terreau sa racine. L'arbre à châtaignes est le *rima* de la Polynésie; il porte un fruit qui germe et donne un sujet sur lequel on peut greffer le mayoré; la feuille et le port du mayoré et du rima sont identiques : la feuille ressemble à une main ouverte, elle est devenue le type de cinq.

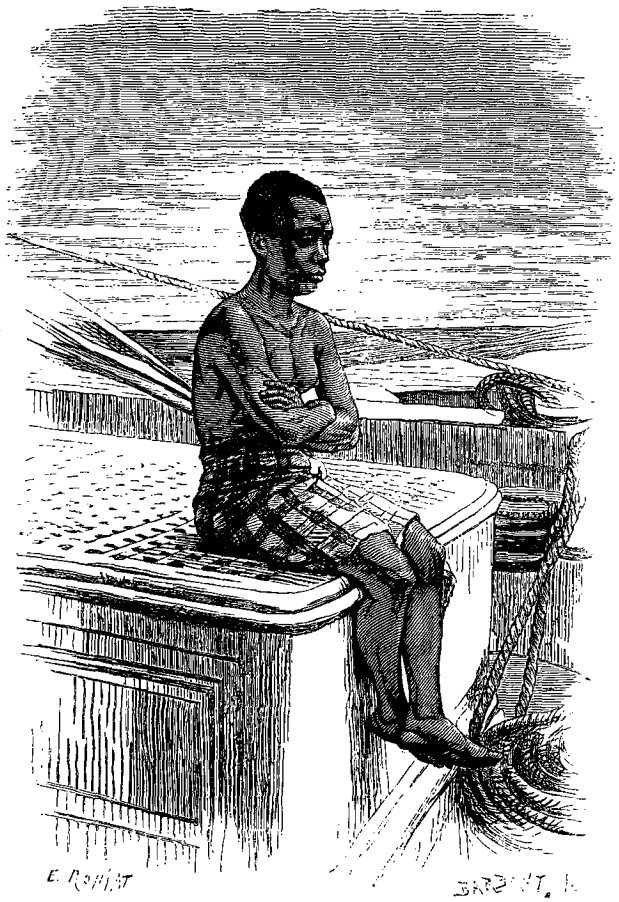
La Martinique a envoyé au Gabon des plantes très-utiles; le jardin d'acclimatation créé par M. Aubry le Comte avait recueilli et soigné les plantes qui depuis ont été propagées avec soin. Il faut ajouter à cet avenir plein de promesses les juttes, qui sont le produit de certains arbres appartenant aux malvacées et aux morées, qui peuvent être dépouillées de leur écorce. Ces espèces sont abondantes : l'écorce du baobab est également ligamenteuse. Les Anglais ont entrepris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la substituer au chiffon pour la confection du papier. Cette première expérience n'a pu réussir, à cause de la cherté du transport; mais les bords du fleuve regorgent d'autres plantes ligamenteuses. Le bananier offre une tige forte, dont on fait dans les Antilles des cordes connues sous le nom de *pite*. La feuille de l'ananas fournit une filasse donnant un tissu supérieur à la batiste : les filets de pêche faits de cette matière sont incorruptibles. Les *gombos* donnent une filasse supérieure à la pite : le coton est indigène, et les espèces des Antilles dites longue soie se sont facilement acclimatées au Gabon. Ces essais de culture sont encore à l'état embryonnaire.

Les écorces des *mangliers* peuvent offrir à la tannerie des matières inépuisables; le tan qu'elles contiennent paraît être de première qualité pour la préparation du cuir.

Il ne faut pas toutefois se faire illusion : le Gabon ne sera pendant de longues années encore qu'un comptoir commercial. L'administration française a beaucoup fait pour la sécurité du commerce; elle a pu maintenir par son ascendant les quatre-vingt mille Fans qui se sont répandus dans les estuaires du Gabon; elle a pu ouvrir au commerce de nouveaux débouchés dans le Fernand-Vaz et le Cama; son action civilisatrice pénétrera évidemment dans les grandes savanes habitées par les Fans; elle dépassera les Osyébas et les disciplinera, à leur tour, comme elle a discipliné leurs frères les Fans et leurs cousins les Apingis et les Bakalais.



Obongo nain. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

On a beaucoup parlé du climat du Gabon; il a sans cesse été présenté comme un obstacle majeur s'opposant à toute tentative de colonisation sérieuse : mérite-t-il vraiment cette réputation de mortalité qui lui a été faite? Je ne le pense pas.

J'y ai vu des missionnaires et des négociants vivre vingt ans sans retourner en Europe ou en Amérique : M. Walker, missionnaire américain, est le plus ancien habitant d'origine européenne au Gabon. Mgr de Bessieux et son premier vicaire, M. l'abbé Leberre, oublieux d'eux-mêmes, ont consacré trente ans de leur vie à évangéliser les populations du Gabon. Ils sont les exemples les plus frappants que l'on puisse opposer aux arguments négatifs tirés du climat. Il ne faut pas croire que ces trois personnes aient passé leur vie dans l'oisiveté. Monseigneur consacre huit heures par jour à la culture de la terre; il tient à la main tour à tour un hoyau, un râteau, une serpe; il travaille comme un manœuvre; il donne l'exemple à tous. M. Walker, cet intrépide voyageur qui a le premier visité l'Okanda, vient de passer dix ans dans l'Afrique équatoriale avant de venir se retremper en Europe; il est prêt à retourner dans ce milieu où il aura passé la meilleure partie de sa vie. M. Leberre est sans cesse en course pour maintenir dans la foi ses catéchumènes. Les différents membres de la Mission catholique initient leurs jeunes élèves aux métiers manuels.

C'est la possibilité de travailler qui manque aux jeunes apprentis formés par la Mission; parmi eux se trouvent des cordonniers, des menuisiers, des maçons. Certains ont reçu assez d'instruction pour être capables de passer leurs examens de bachelier, mais il n'y a pas encore d'horizon pour eux, pas d'emploi; leur éducation finie, ils se dispersent et vont demander, surtout à Fernando-Po, l'emploi que comportent leurs diverses aptitudes. Ils remontent quelquefois jusqu'à la côte de l'Or, en quête d'emplois rétribués.

Cet état est passager. Il se formera nécessairement un centre dans l'Ogôoué. Nous avons fait remarquer avec quelle facilité les villes s'étaient groupées autour du centre ouvert au commerce dans le Soudan et sur le Niger; le même phénomène aura lieu au Gabon et dans l'Ogôoué supérieur; cette marche en avant des Fans, des Osyébas, des Apingis, est d'un heureux augure pour l'avenir. « Donnez-moi un levier, » disait Archimède : ici le levier est trouvé.

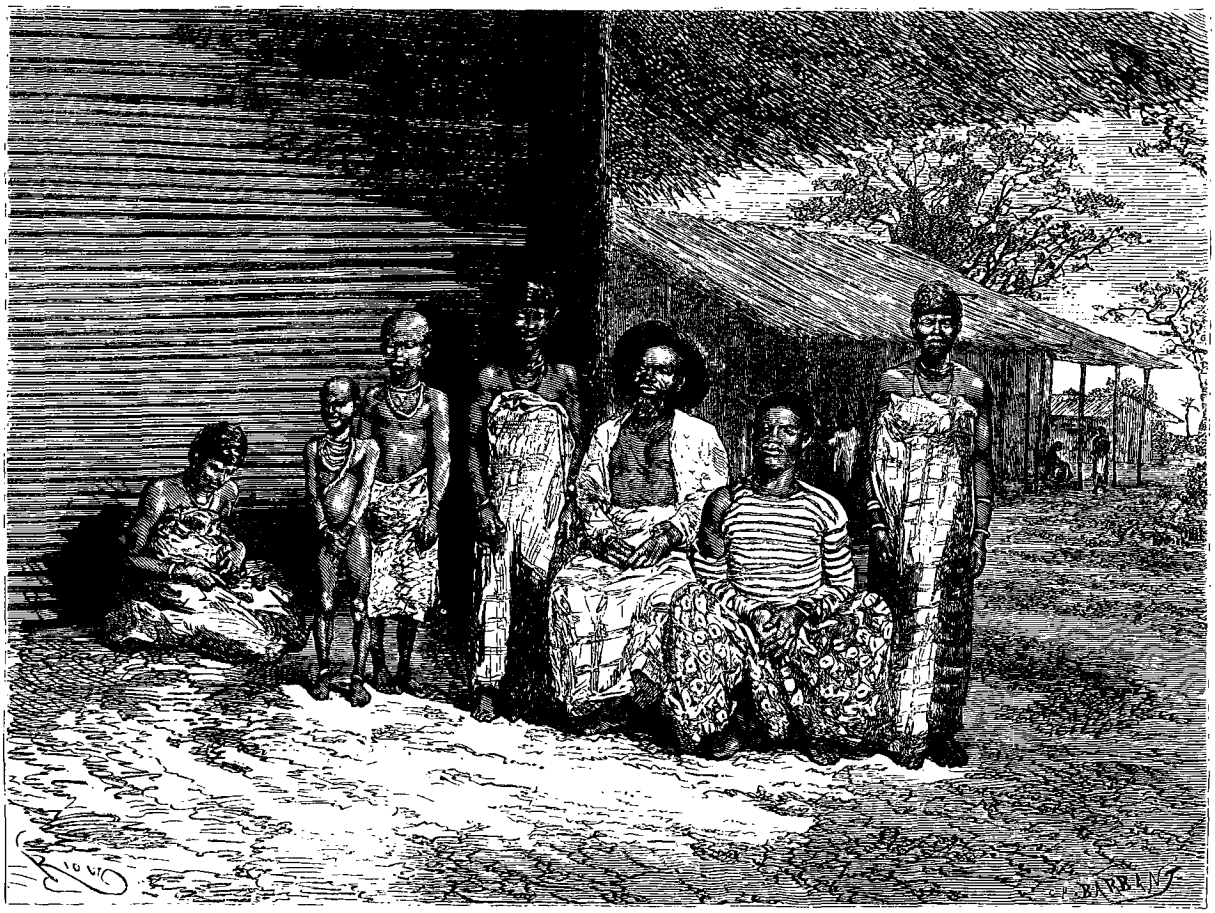
La mortalité du climat de l'Afrique équatoriale a été exagérée; elle a la plus grande analogie avec celle que l'on relève dans les établissements de l'Amérique et de l'Asie situés sous le même parallèle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La température de l'Afrique équatoriale n'est pas très-élevée : elle varie entre vingt et trente degrés du thermomètre centigrade, suivant la saison. La tension de l'électricité y est grande ; les orages se succèdent pendant la saison des pluies tous les deux ou trois jours ; mais la saison sèche est souvent exempte de pluie et peut favoriser les expéditions par terre ; les hautes terres, comme dans tous les pays tropicaux, sont généralement à l'abri des effluves délétères avec lesquelles les hommes sont en contact dans les pays qui avoisinent la mer.

Les animaux émigrent pendant la saison sèche ; les oiseaux suivent également les diverses alternatives du climat.

Le genre des habitations que l'homme élève pour s'abriter doit se modifier suivant le climat : en Afrique, il est indispensable que les maisons soient isolées du sol ; l'air doit circuler librement en dessous de l'étage habité. L'usage du feu est nécessaire ; la diète n'est pas indifférente. Longtemps les Portugais établis dans l'Inde et en Afrique ont proscrit l'usage de la viande rôtie et pratiqué la saignée jusqu'à l'excès. Les premiers Français qui ont colonisé Madagas-



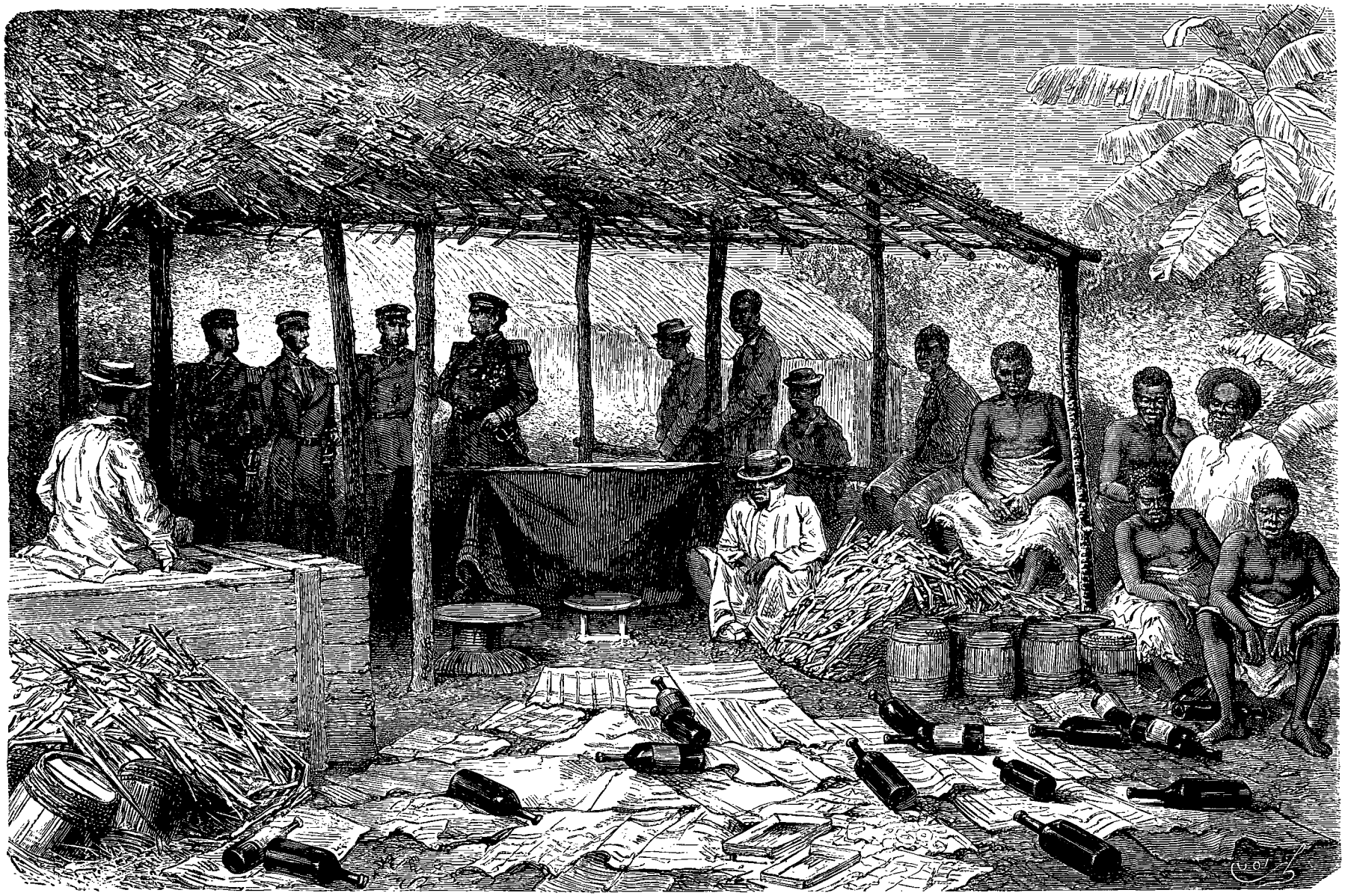
Jouan Fernand, chef de la barre du Fernand-Vaz, et sa famille. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

car avaient adopté ce système, dont on est revenu. De nos jours il est reconnu que l'usage des stimulants doit être modéré, et que si les alcools pris en abondance sont une cause de ruine pour la santé, le café, le vin généreux n'ont jamais nui à personne. Ces boissons sont, au contraire, à la côte occidentale ainsi qu'à la côte orientale d'Afrique, une des conditions de l'existence des Européens.

Il est à remarquer que la fièvre jaune, qui a sévi à Fernando-Po, au Congo, ne s'est jamais déclarée épidémiquement au Gabon.

M. du Chaillu avait trouvé, en 1857, des Oschebas établis dans le haut des montagnes qui couronnent le Mouni ou Angra ; il est probable que le peuple est le même que les Osyébas. La nouvelle tentative d'exploration de l'Ogôoué, faite par M. Savorgnan de Brazza, qui vient de partir pour le Gabon, avec des moyens considérables d'investigation et l'appui du gouvernement, va traverser un terrain connu jusqu'à Ivindo. M. Marche, qui fait partie de cette expédition, va retrouver les hommes qui ont déjà été en rapport avec lui ; le prestige d'officier de la marine française dont est revêtu M. de Brazza lui donnera la considération nécessaire pour relever son rôle d'explorateur aux yeux des chefs noirs qui sont très-hautains. L'appareil militaire des voyageurs, d'un côté, l'appât du fer, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Une conférence à Agagogo : Fernand-Vaz. — Dessin de Riou, d'après une photographie et le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'eau-de-vie, des grains de verroterie, des cotonnades, de l'autre, agiront d'une façon victorieuse sur les Osyébas, et l'expédition pourra sans doute pénétrer chez les Madoumas, qui, au dire des voyageurs, sont des mieux doués. L'Ogôoué, large et puissant, pénètre de la station des Madoumas vers les lacs inconnus dont il déverse le trop-plein à la mer. La rivière d'Ofoué permettra d'étudier le pays des Chibés; elle conduira peut-être les explorateurs jusqu'aux affluents supérieurs du Congo, qui doivent en être très-rapprochés. Nous faisons d'ardents vœux pour que le succès couronne le courage de M. de Brazza.

XXX

Les îles du golfe de Biafra. — Sâo-Thomé ou Saint-Thomas. — Colonisation du Brésil. — Aspect général. — Santa Anna de Chaves. — Ile du Prince. — Aspect général. — Origine de son nom actuel. — Le *Black-Jock*. — MM. Carneiro et Burnay. — Les requins de la baie. — Annobon.

Les îles du golfe de Biafra sont au nombre de quatre. Nous avons déjà parlé de Fernando-Po, sur laquelle il est inutile de revenir.

Leur découverte se perd dans la nuit des temps; le mérite des Portugais est d'en avoir tiré parti en les colonisant. Les premiers navigateurs portugais montrèrent une grande hésitation; leurs navires semblent avoir péniblement suivi les côtes en s'en allant de cap en cap, tandis que les navigateurs italiens, français et espagnols se lançaient dans la haute mer.

Ces méthodes hardies finirent par prévaloir également chez les Portugais; car nous voyons, par le rapport de Jean Escobar, qu'il découvrit Saint-Thomé le 23 décembre 1470, et Annobon le 1er janvier 1471, et qu'il fit ensuite route pour aller à la mine afin d'entreprendre le commerce de l'or.

On n'a pas de données certaines sur l'époque de la découverte de l'île du Prince, qui date sans doute de la même époque.

Ces trois îles étaient dépourvues d'habitants lorsqu'elles furent visitées par les Portugais. J'ai déjà remarqué, comme fait géologique, qu'elles sont dans le même alignement que le mont Camerones. L'Atlantique, ses calmes variables et ses contrastes étaient loin d'être connus à cette époque reculée; et les navires qui voulaient aller dans l'Inde suivirent longtemps la route que leur avait tracée Diaz, en longeant le continent africain, route longue, pénible, qui expose les navires aux vents et aux courants contraires.

Les routes de l'ouest tentées par les Français qui reconnurent le Brésil, et par Cabral, qui eut également ce mérite, ne devinrent générales qu'après que les Provinces-Unies de Hollande eurent conquis leur indépendance.

Les sucreries se multiplièrent, et Saint-Thomas, qui servait encore d'escale, à l'aller et au retour, aux navires se rendant dans l'Inde, devint prospère par l'exportation des produits de son sol, qui atteignaient une valeur assez considérable. Cette richesse agricole et la fréquence des navires qui faisaient relâche à Saint-Thomas amenèrent les flibustiers sur les côtes de Guinée, qu'ils ravagèrent. Pendant le seizième siècle, en l'an 1567, des corsaires français pillèrent Saint-Thomé.

La route de l'Inde changea dès qu'une étude mieux raisonnée des vents et des courants eut fait connaître que l'on devait s'élever dans l'ouest pour faire des traversées rapides. Le changement de route et les malheurs qui fondirent sur ces îles décidèrent les habitants européens de Saint-Thomas à s'expatrier; ils démontèrent leurs moulins à sucre, s'embarquèrent avec leurs esclaves et allèrent peupler le Brésil, sur lequel le Portugal avait les yeux fixés.

L'île de Saint-Thomas, dont l'axe est incliné du nord-nord-ouest au sud-sud-est, a dix lieues de long; elle a vingt-trois à vingt-quatre lieues de circonférence; sa surface est d'environ neuf cents kilomètres carrés ou quatre-vingt-dix mille hectares.

L'aspect que présente cette île de la mer est fantastique. Son territoire offre à la vue un amas de pics aigus, de montagnes qui se cachent dans les nues; les plaines prennent naissance au pied des monts et viennent s'épanouir jusqu'à la mer, où une falaise perpendiculaire les défend contre l'envahissement du ressac; les ruisseaux se jettent à la mer dans des anses sablonneuses où l'on peut en général accoster facilement.

J'ai mesuré par des stations faites à la mer la hauteur du pic, pour lequel j'ai obtenu deux mille mètres au-dessus du niveau de l'eau.

La ville occupe les deux côtés d'un ruisseau qui débouche dans l'anse et lui sert de port; des marais reçoivent le trop-plein des pluies d'hivernage. L'étendue de la ville est d'environ un mille carré; quelques églises de pierre viennent rompre la monotonie de ses maisons, qui sont basses et couvertes de tuiles; un petit fort assis sur la rive droite de la rivière commande la rade et la ville, et défend la cité du côté de la mer.

Bien que Saint-Thomas soit le chef-lieu des îles portugaises du golfe de Guinée, l'éloignement où doivent se tenir les navires de guerre ne permet pas aux croiseurs d'y mouiller fréquemment.

L'île du Prince est située à vingt-six lieues au nord-nord-est de Saint-Thomas; son grand axe court du nord au sud, sa surface est de cent vingt-cinq kilomètres carrés. Elle est montueuse. Il semble que son sol ait été formé de laves incandescentes subitement refroidies. Rien ne peut rendre son aspect tourmenté; la partie du nord offre quelques plaines, coupées par des ravines profondes, servant de lit aux torrents; par ces torrents roulent à la mer les eaux qui se condensent sur les pics aigus de l'île, et celles qui, pendant l'hiver, arrosent son sol pierreux.

La partie méridionale de l'île est montueuse. Un pic élevé, nommé le Bec-de-Perroquet, s'élève à son centre; la forme générale de ses contours rappelle la fi-

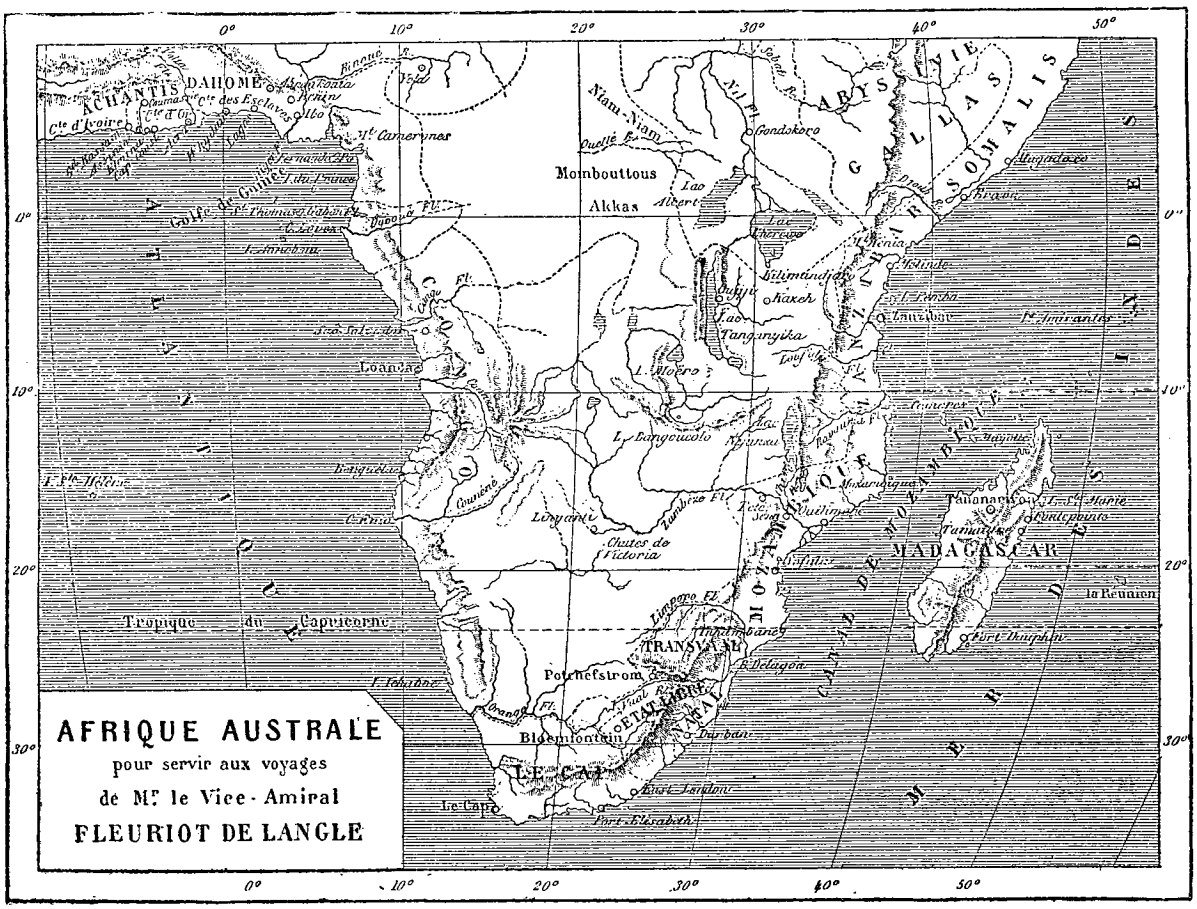
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gure d'un 8. Cette configuration, étranglée au centre, donne plusieurs baies bien abritées.

Le port de Saint-Antoine, qui s'ouvre à l'est, offre aux navires un bon ancrage; mais ils y sont battus pendant l'hivernage par les tornades, tempêtes qui acquièrent souvent une violence extrême. Les croiseurs, en raison de cette circonstance, ont souvent choisi la baie de l'ouest pour faire leur eau et rafraîchir leurs équipages.

On trouve peu d'habitants à l'île du Prince. La première charte connue qui en fasse mention remonte à 1500; elle fut écrite en faveur d'un seigneur, Antonio Carneiro, qui mit en valeur les terres du nord; les sucreries qui y furent établies atteignirent bientôt une certaine importance, et l'impôt qu'en exigea la couronne fut concédé à l'aîné des enfants du Portugal. Par suite de cette destination, cette île changea son nom de Sâo-Antonio contre celui de l'île du Prince, sous lequel elle continue à être connue : du reste, elle subit les mêmes tribulations que Saint-Thomé, et ses colons suivirent leurs voisins au Brésil, où ils emmenèrent, comme eux, moulins et esclaves.

Cette île devint à la fin du dix-huitième siècle le siége de la compagnie des Cachéo; il s'y ouvrit un grand marché d'esclaves, qui s'alimentait par les rivières de Cameron et du Gabon; il était destiné à ali-



menter de travailleurs les possessions espagnoles des Antilles. Elle reçut en 1694 une compagnie d'infanterie qui tenait garnison dans le fort de Ponta Mina, élevé pour défendre la baie de Saint-Antoine; une escadre française s'empara en 1706 de la ville et du fort. L'île du Prince cessa, après cette prise, d'envoyer des noirs aux Antilles et recruta uniquement pour le compte du Brésil. En 1799, le capitaine Landolphe, qui avait fondé un comptoir fortifié à Owen, s'empara, à la tête des forces françaises qu'il commandait, de l'île du Prince qui lui était bien connue; il se retira, après avoir frappé une contribution de trois mille cinq cents onces d'or, en stipulant que le port de Saint-Antoine serait regardé comme neutre.

L'île du Prince n'a pas suivi le mouvement commercial de Saint-Thomé; l'agriculture y est en déclin; les efforts faits par M. Carneiro et M. Fereira n'ont pas été imités, et la plupart des habitations sont en friche, faute de bras et d'avances. (En 1872, il n'y avait plus que quarante blancs, contre cinq cent soixante-quatorze à Saint-Thomas.)

Pendant la croisière de 1832, nous fréquentions de préférence la baie de l'ouest; M. Fereira y avait une grande et belle maison, où, le soir, Mme Fereira réunissait les officiers de la petite escadre.

La traite des esclaves était encore bien enracinée dans les mœurs africaines, et un croiseur anglais croyant flairer une proie s'efforça de gagner le mouil-

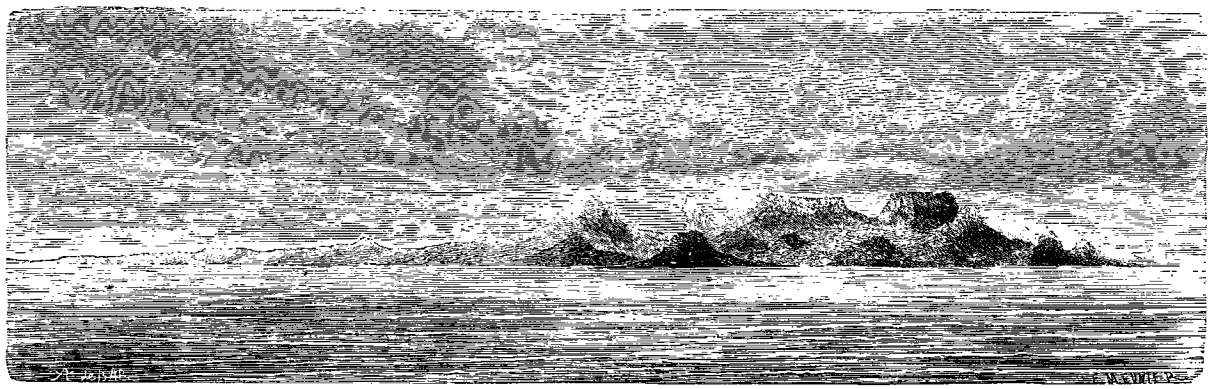
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lage. Le calme et les folles brises le retenaient au large, où il était le jouet des courants; un orage survint, le *Black-Jock* n'y tint plus; il croyait que sa seule présence allait faire vider les lieux aux négriers, et adieu les parts de prises! Il força imprudemment de voile, et nous vîmes sa mâture cédant sous l'effort du vent s'abattre sur son pont. Le brick se releva gracieusement dès que la pression que lui imprimait la force de la brise eut cessé par suite de la rupture des mâts; nous en fûmes quittes pour aller à son secours avec nos chaloupes, et nous le remorquâmes dans la baie.

Le capitaine fut tout étonné d'avoir pu prendre pour un négrier une frégate de quarante-quatre canons comme l'*Hermione:* il est vrai que nous avions une prise, le *Ferdinand-Sept*, qui avait à bord tant de capitaines et tant d'expéditions que l'on ne savait à quelle nation il pouvait appartenir; nous laissâmes le *Black-Jock* se réparer et nous reprîmes le chemin du nord pour rentrer à Gorée. Je retrouvai plus tard, à la Havane, les armateurs du *Ferdinand-Sept*, qui appartenaient au meilleur monde de la colonie.

M. Burnay, jeune Belge dont la famille établie à Lisbonne a des relations constantes avec les îles du Cap Vert, a acheté la quinta de M. Carneiro et la grande maison qui fait à elle seule l'ornement de la ville de Saint-Antoine; il a entrepris à son tour de remettre en valeur les terres si fertiles qui s'étendent au nord de l'île du Prince jusqu'à la mer. Mme Burnay et sa famille l'ont courageusement accompagné, et rien n'offre un contraste plus frappant que de voir cette famille à cheveux blonds, aux yeux bleus, au milieu des noirs travailleurs africains.

La route qui mène de Saint-Antoine à la quinta est extrêmement pittoresque; elle est ornée d'arbres séculaires couverts de lianes retombantes. Les dames la parcourent en hamacs suspendus à un bambou que deux noirs portent sur l'épaule. Une longue avenue, composée de cannelliers et de dracænas, mène à l'habitation où une véranda permet de prendre le frais.



Ile du Prince. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de M. Aymès.

Les palombes, les tourterelles et mille espèces de passereaux s'offrent au fusil du chasseur.

A deux pas de la maison hospitalière de Saint-Antoine, de petites réserves, en pierre sèche, permettent de goûter à l'ombre le charme des bains de mer. Hélas! ce fut dans une de ces baignoires que fit subitement irruption un épouvantable requin, qui coupa littéralement en deux le fils aîné de M. Burnay. La malheureuse victime conserva encore assez de force pour appeler sa mère qui était à la quinta. On peut juger de son désespoir, quand elle aperçut les restes déchirés de son enfant.

Les requins infestent la baie de Saint-Antoine, où ils trouvent une nourriture abondante dans les détritus de toute espèce que les habitants jettent à la mer.

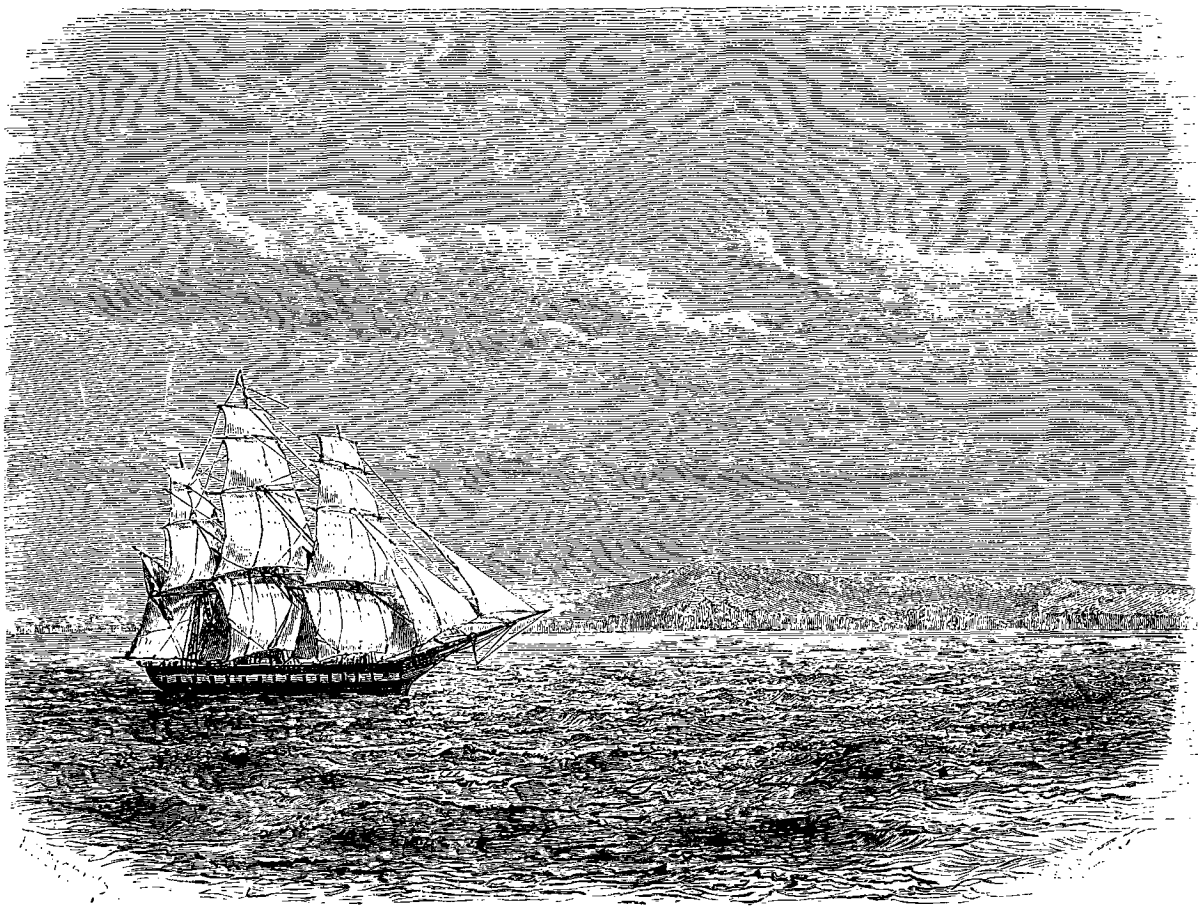
La ville est située au fond de cette baie étroite, entre deux ruisseaux fangeux; les maisons, bâties sur pilotis, ont un escalier extérieur; l'air circule au-dessous. Les charpentes mal assurées des planches qui suppléent les murs ont en général perdu leur aplomb. J'ai rarement vu une bourgade d'aspect aussi chétif. Sous les maisons, qui ont été peintes en rouge au temps jadis, poules, cochons, cabris logent pêle-mêle comme ils peuvent.

L'île d'Annobon, rocher perdu au milieu de la mer, vaut à peine que l'on en parle. Elle appartient nominalement à l'Espagne, qui y envoie de temps en temps un prêtre faire les baptêmes et les mariages; elle est haute et fertile; elle passe pour être la plus saine des îles du golfe de Guinée, ce que l'on attribue aux courants d'eau froide qui la cernent pour venir s'engloutir dans le golfe de Biafra, où le courant du golfe de Guinée vient le rencontrer. Les courants émergent de ce golfe par des contre-courants qui se manifestent au sud-ouest et au nord-ouest.

FLEURIOT DE LANGLE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La *Zenobie* passant devant Malemba. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXI

L'Afrique méridionale. — Saisons. — Fleuves. — L'empire du Congo. — Religion. — Aspect du Congo.

L'Afrique méridionale ne compte que deux saisons : aux environs du tropique du Capricorne les pluies commencent plus tôt que dans les contrées situées plus au nord; à mesure qu'on avance dans cette direction, elles retardent de plus en plus, et cela jusqu'au tropique du Cancer.

Les grands fleuves de l'Afrique méridionale qui se frayent une voie jusqu'à l'Atlantique sont au nombre de plus de quarante; le Congo, la Coanza, le Counène et l'Orange sont les principaux canaux qui portent à la mer les eaux de ces vastes régions.

Le seul de ces fleuves qui ne soit pas barré est le Congo ou Zaïre, dont la rive gauche est saine; il fut découvert en 1484 par le Portugais Diego Cam. Les peuplades qui en habitaient les bords jusqu'à une certaine distance étaient policées et avaient un système politique et religieux bien établi.

N'Zambi Ampongo, un et tout-puissant, est le dieu du Congo; Quibondo est le dieu principal des Jaghas : vrai Siva, il est sanguinaire et cynique; Calinga est la mer, l'infini, le dieu inconnu supplanté par Quibondo; Havier et Cassombé sont des idoles mâles et femelles; les races gangas adorent Cassouto, Mangi et Ibondo, qui sont les principales per-

1. Suite et fin. — Voy. t. XXIII, p. 305, 321, 337; t. XXVI, p. 353, 369, 385; t. XXXI, p. 241, 257 et 273

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonnifications de la divinité. Ces idoles réunies prennent souvent le nom d'*Itèque*.

Les gangas ou ogangas sont les ministres du culte; ils prennent ordinairement le nom de l'idole qu'ils servent; Ganga Itèque en est le chef. Cette corporation jouit de grandes immunités, elle est la gardienne des vieilles traditions; les ministres de la pluie connaissent les effets de la foudre, recommandent de ne jamais se mettre sous les arbres; ils savent faire revenir les foudroyés. On retrouve chez eux l'adoration du bouc, l'adoration du serpent, qui peut guérir de la folie; ils ont une foule de remèdes; ils paraissent avoir la connaissance de la pile électrique, car ils savent faire faire aux cadavres des mouvements automatiques [1].

Le *chitomé*, espèce d'évêque, a la surveillance des gangas; il ne doit pas mourir de mort naturelle. Le *n'gombo*, qui tient le premier rang après lui, se charge de l'étrangler et lui succède; il doit conserver ses reliques. Le *n'gosa* doit avoir onze femmes, ni une de plus ni une de moins. Ce nombre cache sans doute un symbole encore inconnu. Les gouverneurs noirs doivent la première visite au chitomé. Le culte des morts est très-vivace au Congo. Ainsi que dans toute l'Afrique, ces peuples craignent les revenants et les âmes errantes, *zinze-uminé*. La secte des *n'quiti* est redoutable : elle forme une société analogue aux *areoïs* de Taïti; cette secte a le soin d'initier les gens les plus difformes : l'initiation se prépare par l'ingestion d'un breuvage qui fait tomber le postulant en catalepsie. Les secrets de l'ordre sont inviolables. Le culte de ces peuples porte les traces d'un panthéisme grossier. Ampongo se change en roche, comme le *moui* de Taïti; ils adorent les arbres, les rivières, et font des cérémonies pour rendre la pêche abondante, ou écarter les caïmans lorsqu'ils traversent un gué; ils connaissent des philtres divers pour se saisir des éléphants, des bœufs sauvages et même des hommes qu'ils vendent comme esclaves. La croyance aux charmes, aux *bezoards* est générale; la cervelle des sangliers et l'estomac des gazelles fournissent les *bezoards* les plus estimés, qui guérissent d'une foule de maux et se vendent cher.

Les produits de l'Afrique méridionale diffèrent peu de ceux qui font la richesse des comptoirs du nord; l'or y existe en filons assez riches, mais la politique des souverains africains a été, de temps immémorial, de cacher ces mines aux Européens, dont ils craignent l'invasion. Le cuivre sous forme de malachite, le fer et le sel sont les seuls métaux exploités : ces produits se font jour sur les marchés de la côte, simultanément avec l'ivoire, les huiles et les bois d'ébénisterie. Il n'y a d'autre moyen de transport au Congo que l'homme, ce qui restreint les transactions.

De nos jours, le royaume de Cacongo est le plus florissant des petits États qui se trouvent au nord du Congo; il est arrosé par le Chilongo, fleuve qui se jette à la mer par cinq degrés de latitude sud; les Européens ont fondé, à Landana, des factoreries qui appartiennent à des Français et à des Hollandais. Le Loanda, dont le Cacongo est un débris, avait été autrefois le siége d'une mission française; les Maristes viennent de relever la croix à Landana.

Malemba, Ambriz ont été autrefois célèbres par la quantité d'esclaves qu'ils expédiaient, soit au Brésil, soit aux Antilles; dans ces derniers temps, le Congo paraît avoir centralisé le commerce fait naguère dans ces baies, qui n'en sont pas éloignées et desservent à peu près le même bassin.

L'embouchure du Congo ou Zaïre a plus de deux lieues de largeur; un banc nommé Mona Mazea, qui s'est formé sur la rive droite, rejette vers la rive gauche la masse des eaux, qui s'est creusé, au nord du cap Padron, un lit étroit, mais profond, dans lequel on trouve un brassiage de quatre-vingt-dix à six cents mètres. La violence du courant est en raison du peu de largeur de sa veine, et les navires qui ne sont pas munis d'appareils à vapeur doivent attendre, pour le surmonter, que la brise du large soit bien formée; ils doublent alors sans trop de difficultés le cap Padron, que les Anglais ont nommé pointe du Requin. L'immense volume d'eau roulé par le fleuve s'étend au loin, et l'on peut recueillir des eaux douces à plus de trois lieues au large.

La rive droite est élevée et saine; les populations y sont douces et polies; elles offrent au commerce une sécurité qui l'a attiré en ces lieux. Une crique nommée Banana est devenue une petite colonie européenne, où flotte le pavillon des diverses nations qui y ont des comptoirs. Ponta da Linha est situé sur la même rive, à vingt-cinq milles en amont; à cette hauteur le fleuve se rétrécit; son lit, qui n'y a plus que deux mille mètres de large, est obstrué par des îles sans nombre. Emboma est situé à douze lieues en amont de Ponta da Linha. Ces deux points sont le centre d'un commerce actif, et les négociants européens y font aussi flotter leur pavillon; une grande quantité de chaloupes à vapeur unissent entre eux ces comptoirs et donnent au fleuve un aspect plein d'activité. Les cataractes de Yellala sont situées à cinquante milles d'Emboma; elles interceptent la navigation; mais dans la partie du fleuve qui les précède, les eaux sont tranquilles.

Je suis entré dans le Congo avec la frégate *la Zénobie*, le 16 septembre 1867; j'y trouvai la corvette anglaise *le Grey-Hound*, et deux autres bâtiments de la division navale anglaise, dont l'un avait installé à la pointe du Requin une infirmerie où il avait déposé ses varioleux.

XXXII

Angola. — Saint-Paul de Loanda. — Budget colonial. Forces militaires.

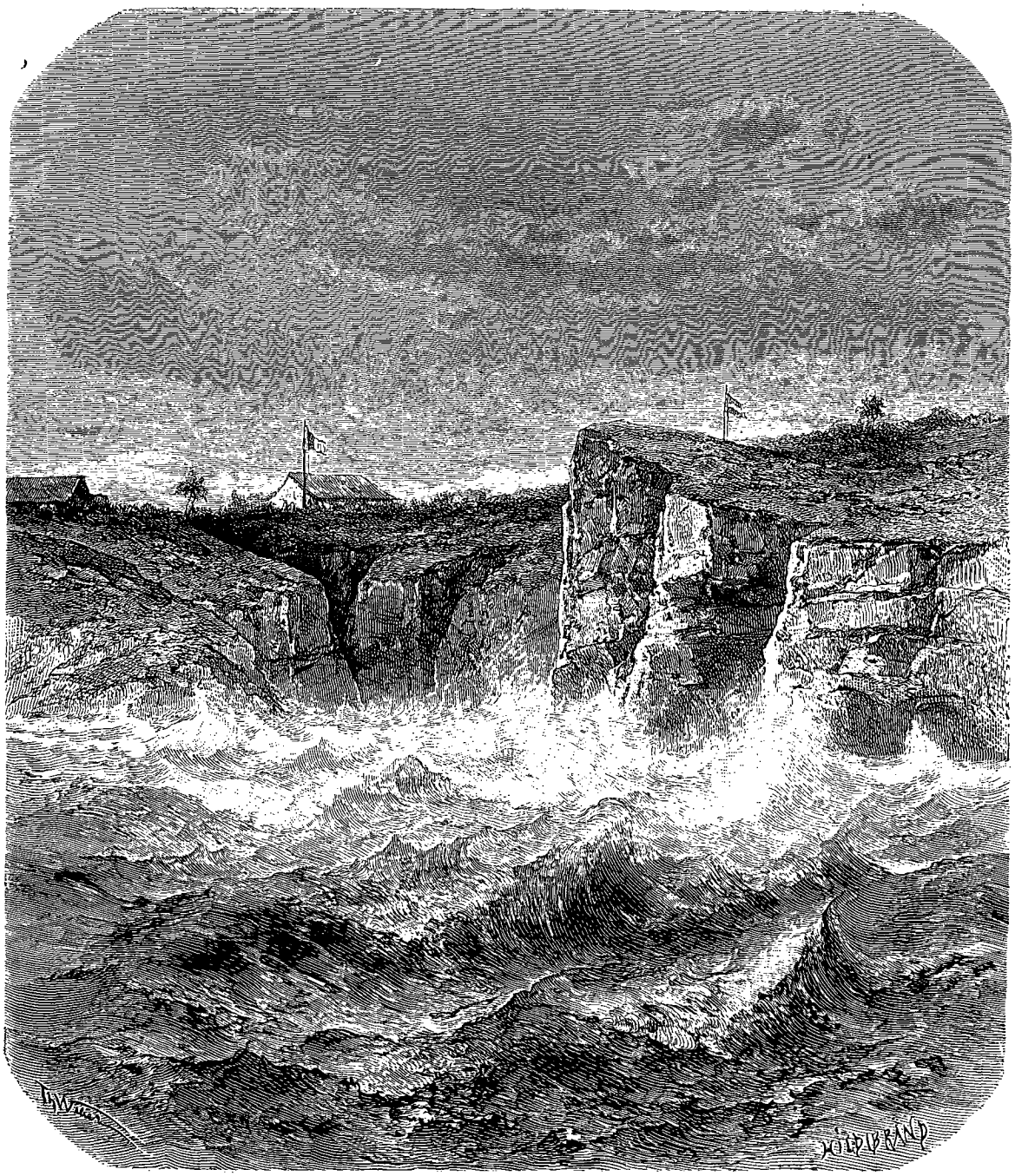
Lorsque l'on quitte l'embouchure du Congo pour se diriger vers Saint-Paul de Loanda ou Loanda tout court,

1. Il y a de très-forts aimants naturels dans cette partie de l'Afrique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on trouve quelques comptoirs européens, établis à Manga Grande, à Ambrisette et à Kissimbo; les chefs sur le territoire desquels ils sont situés ne reconnaissent pas la suzeraineté du roi de Portugal. De fait, la première ville de la colonie d'Angola est Ambriz, située sur la rivière de Loge. Sur l'arrière-plan d'Ambriz se trouvent les hautes terres de Bamba; leurs sommets enveloppés de vapeurs apparaissent du large comme autant d'îles qui immergent de l'Océan, et produisent un agréable aspect qui rompt la monotonie de ce voyage.

Le granit abonde dans ces montagnes, où l'on trouve



Les falaises rouges d'Ambriz. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

des mines de fer et de cuivre; les terrains secondaires fournissent de la chaux et des ardoises; de vastes vallées, arrosées par de nombreux ruisseaux, coupent ces chaînes; les villages sont clair-semés dans cette contrée montagneuse, les communications y sont difficiles; les chemins consistent en sentiers raboteux qui serpentent à travers monts et vaux et obligent à guéer plusieurs fois le même ruisseau. Les ruines des couvents qui couvrent le pays attestent les efforts faits par les missionnaires pour y implanter la foi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

chrétienne. Les jardins qui étaient attenants à ces établissements sont encore remplis des meilleurs fruits d'Europe, d'Asie et d'Amérique.

Des falaises rougeâtres, où la mer bat avec fureur, limitent ici le continent; les lits des fleuves donnent accès dans les régions de l'intérieur, dont la fertilité contraste avec l'aridité d'une côte dépourvue de végétation; les rivières de Dandé et de Bengo sont les plus voisines de Saint-Paul.

Le Morro de Lagostas s'aperçoit bientôt : il marque l'entrée de la baie de Saint-Paul de Loanda; une suite d'anses sablonneuses s'ouvrent dès que l'on pénètre en rade, et s'étendent jusqu'à Saint-Paul, qui est divisée en ville haute et en ville basse; un jardin public s'étend le long de la plage et sert de lieu de récréation aux oisifs, qui peuvent se promener jusqu'au fort du Penedo, sous les murs duquel se trouve un dépôt de charbon à l'usage des Messageries.

Saint-Paul de Loanda a l'aspect d'une petite métropole; une église vaste, des rues plantées, des maisons à l'européenne, ornent la ville basse, habitée par le commerce; une rampe fort raide mène à la ville haute, principalement habitée par les fonctionnaires de l'État. On y trouve l'évêché, le palais du gouverneur, ainsi que l'hôpital, l'observatoire et les églises qui dépendaient des couvents supprimés. Les mœurs de Loanda sont plutôt brésiliennes que portugaises. Il est rare que l'on y aille à pied; les palanquins vont, viennent, se croisent en tous sens; quelques voitures attelées de mules parcourent les rues et rappellent l'aspect des villes policées.

Loanda manque d'eau : quelques puits insuffisants ont été creusés dans la partie haute, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de la patience des servantes qui se tiennent autour de la margelle, ou de l'adresse avec laquelle elles lancent dans la profondeur leurs calebasses, sous-tendues par trois cordelettes, pour en retirer par un prodige d'équilibre ... un verre d'eau!

Les bateaux-citernes font toute la journée le voyage de la rivière de Bengo, pour en rapporter l'eau nécessaire aux habitants, au nombre de quatorze à quinze

Ile de Loanda. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

mille âmes; les Européens ou issus d'Européens sont au nombre de quinze cents à deux mille.

L'île de Loanda est très-sablonneuse; à diverses époques, en temps de guerre, elle fut la résidence d'un grand nombre d'Européens, qui l'abandonnèrent dès que leur sécurité personnelle leur permit de s'établir sur le continent. Il est aujourd'hui de mode d'avoir une maison de plaisance sur cette île, dont les cocotiers animent le paysage.

Le palais du gouverneur général est vaste et rappelle une époque où ses antichambres étaient remplies de gens à livrée; aujourd'hui le gouvernement métropolitain est dans l'obligation de restreindre ses dépenses coloniales au strict nécessaire, et les antichambres sont vides.

Dans l'une des visites que je fis à S. Exc. M. le gouverneur général d'Angola, je trouvai dans ses vastes salons un prince du Congo qui était venu le saluer; il portait un uniforme qui rappelait celui de l'infanterie légère portugaise. Une immense épée de forme ancienne, dont le pommeau était orné de fausses pierres, était entre les mains d'un de ses suivants. Son air d'humilité attestait la déchéance de la maison de Laquemi. Ses traits ne manquaient pas de régularité : il avait la tête ronde qui caractérise la race congo, son teint était assez clair, ses yeux à fleur de tête; il parlait très-couramment le portugais et causait volontiers.

Que de souvenirs évoque la visite des palais des gouverneurs et des vice-rois portugais! J'ai dit autrefois, dans le *Tour du Monde*, les ruines qui se sont accumulées autour du vieux Goa, les efforts généreux faits pour relever une colonie qui se mourait de marasme.

J'ai visité Mozambique, j'ai vu ce fort dont chaque pierre est venue toute taillée d'Europe dans les vaisseaux d'Albuquerque, et qui a été monté sous les yeux du grand capitaine, presque par ses mains. J'y ai visité le palais qui abritait les gouverneurs généraux; j'ai trouvé dans ses longues galeries et dans ses salles d'attente le même silence et le même vide qu'à Saint-Paul. Un ichneumon vint, pendant que je déjeunais avec Son Excellence, me demander une miette;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il était le commensal ordinaire du gouverneur général. On lui donnait comme régal un œuf qu'il était très-habile à briser.

Ce petit quadrupède disparaissait après chaque repas; nul ne connaissait sa retraite; il me sembla voir en lui le génie familier de l'Afrique, venant prononcer le *Mane Thécel Phares!* d'une colonie qui agonise.

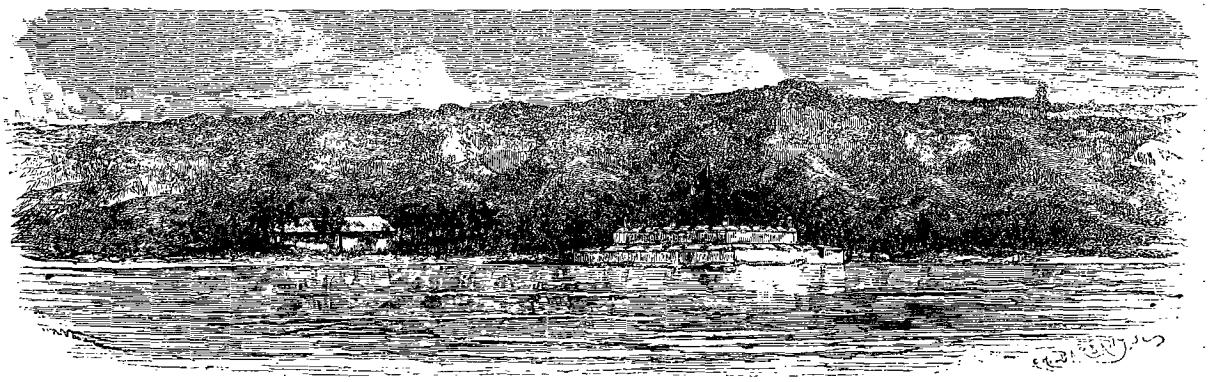
Mais depuis cette visite, la vieille colonie portugaise a rajeuni. Les signes d'un progrès général y sont manifestes : la population blanche y augmente, surtout dans la capitale, et dans le sud, autour de Mossamédès; l'agriculture et le commerce prennent chaque jour un plus grand développement; un service de bateaux à vapeur a été établi entre Loanda et Dondo.

Le recensement fait en 1866 portait l'armée coloniale à huit mille sept cents fantassins, dont la plus grande partie est recrutée dans le pays; les officiers et les sergents sont Européens ou mulâtres. L'armée est distribuée dans les cinq départements qui forment la division territoriale de la colonie d'Angola.

Ambriz, qui compte vingt-deux mille habitants, dispose d'une force militaire de six cent trente-huit soldats. Loanda compte soixante-quatre mille habitants; sa force militaire est de trois mille neuf cent dix soldats. Benguela compte soixante-quinze mille habitants, et sa force est de trois cent soixante-douze soldats. Mossamédès compte également soixante-quinze mille habitants, et la force qui y est stationnée est de deux cent soixante et onze soldats. Golongo-Alto compte deux cent trente-huit mille habitants; elle dispose d'une force militaire de trois mille cinq cent quatre-vingt-dix-sept soldats.

La totalité des habitants soumis à la couronne de Portugal est de quatre cent soixante-quinze mille individus, sur lesquels deux cent dix-sept mille sont chrétiens. Cette population est gouvernée par soixante-dix chefs nommés *dembos*, qui ont sous leurs ordres quatre cent quarante-quatre *sovas*, et par trois cent dix-neuf sovas qui relèvent immédiatement du gouverneur général.

La colonie comptait vingt-trois mille esclaves et dix-sept mille *libertos* ou affranchis; le Portugal a



Saint-Paul de Loanda : Pordet Perrodo. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

aboli en principe l'esclavage par un décret du 25 janvier 1859; et les esclaves seront libres le 29 avril 1878.

Les démêlés des marchands portugais avec les princes de l'intérieur ont déchaîné une guerre dans laquelle le fort de Cassange est tombé entre les mains de Lundas et des Bangalas. Les princes africains ont un trop grand intérêt au maintien des relations commerciales pour que cet état de guerre se prolonge indéfiniment. Le jagha a demandé en 1864 à traiter avec le gouverneur général. Son fils a abjuré les erreurs de ses ancêtres pour entrer dans les ordres et se faire missionnaire.

XXXIII

La Coanza. — L'art africain : sculpture. — Olifants représentés en ronde bosse. — La traite des esclaves. — Benguela. — Baie des Éléphants. — Mossamédès.

La Coanza, le plus grand fleuve de l'Angola, se jette à la mer à quelques lieues au-dessous de l'île de Loanda; sa barre est dangereuse et les bateaux à vapeur qui la fréquentent y font souvent naufrage. Le Portugal a fait des efforts immenses pour se rendre maître du cours de ce fleuve, qui est navigable pendant deux cent cinquante kilomètres, jusqu'à Cabambe, où se trouvent des cataractes infranchissables. Le commerce se centralise à Columbo et surtout à Dondo, depuis l'établissement du service de bateaux à vapeur. Il n'a pas manqué de plans pour conduire à la métropole les eaux douces de la Coanza par un canal de dérivation, ni de tracés de chemin de fer, mais les finances coloniales ne sont pas en équilibre; la métropole doit y ajouter chaque année environ six cent mille francs.

L'art africain n'est pas encore sorti de ses langes; le dessin se borne à représenter grossièrement, sur les parois des cases, des chefs, quelques animaux.

Le tissage est plus avancé; il emprunte ses trames à deux plantes textiles, le coton et le palmier. Le coton se file au fuseau; grâce à cette manipulation, il acquiert une force et une souplesse que les procédés mécaniques d'Europe sont loin de lui donner.

Les tissus d'écorces sont surtout tirés des feuilles de palmier : c'est l'énimbas du Gabon, le *raffia* de

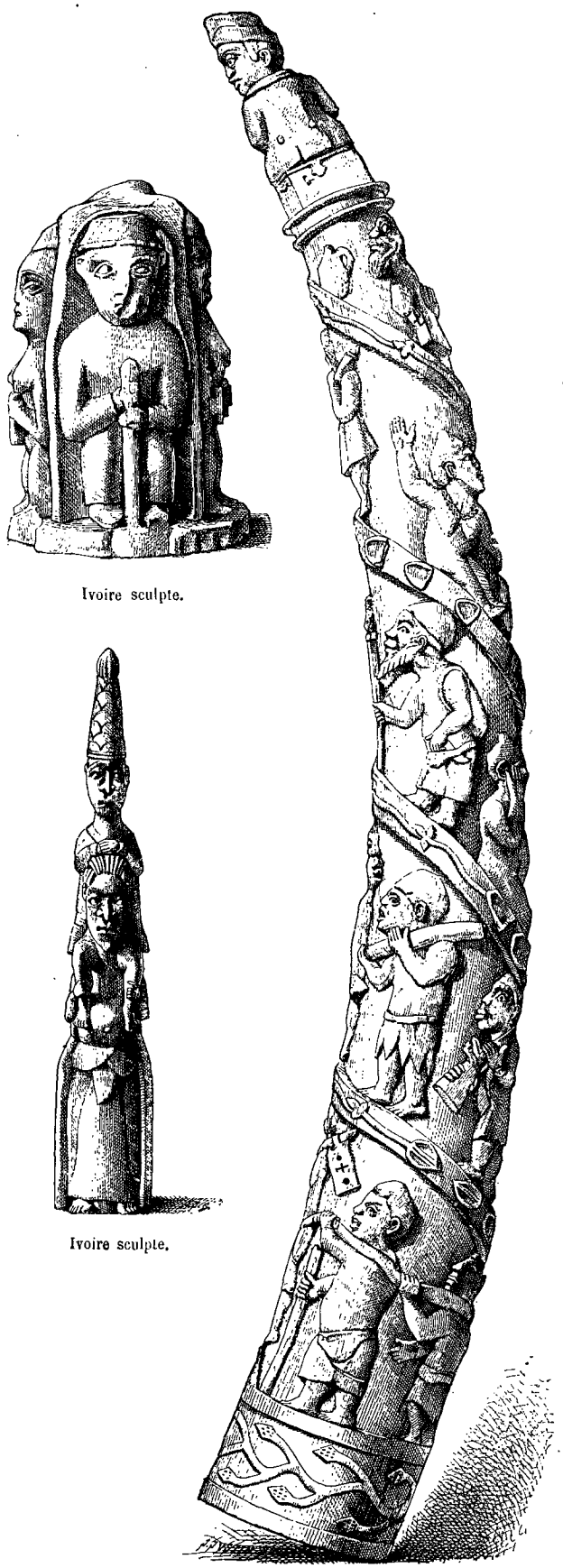
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Madagascar, qui fournit cette matière précieuse. Les femmes africaines, dont la main est généralement très-délicate, sont d'une adresse merveilleuse pour arracher le derme de la foliole de ce palmier, qu'elles enlèvent d'un seul jet; elles divisent en fils, avant de les mettre sur le métier, les longs rubans qu'elles obtiennent par cette décortication.

Les nattes sont l'une des industries les plus nationales de l'Afrique équatoriale; elles empruntent leur matière première aux feuilles de *Pandanus* ou *Vaquoias*, plante très-répandue dans toutes les régions tropicales. Les Africains savent varier les dessins de leurs nattes ainsi que leur coloris, et l'art du tissage a fait de grands progrès chez eux : ils savent même disposer les fils de manière à tracer des figures d'hommes ou d'animaux. Ces dessins, ainsi que ceux des fresques, sont des représentations planes, sans ombres ni perspective.

L'art de fabriquer le fer est connu des Africains de temps immémorial. Le soufflet qui sert à l'affinage sur la côte occidentale et au Soudan consiste en deux peaux hermétiquement cousues, venant se réunir à la tuyère qui active la combustion.

Les émigrants malais et indiens qui sont venus se fixer à Madagascar et sur les côtes de Mozambique et du Zanguebar, au milieu des Africains, ont modifié le soufflet arabe : le ventilateur malais ou indien dès lors adopté consiste en deux corps de pompe qui établissent un courant continu en refoulant alternativement l'air dans ces tuyaux : il constitue peut-être un progrès. Quel que soit le soufflet employé, son moteur est invariablement un enfant ou un adulte qui le manœuvre des deux mains; il établit ainsi la continuité du courant d'air destiné à activer la combustion du charbon, qui est invariablement tiré du bois des forêts avoisinantes.



Ivoire sculpte.

Ivoire sculpte.

Olifant sculpté par un Africain. — Dessin de J. Storck, d'après l'original.

L'art plastique n'est guère plus avancé que le dessin en Afrique : il consiste en représentations d'idoles, en groupes plus ou moins définis. M. Toulson a collectionné à Loanda plusieurs ivoires sculptés, dont quelques-uns ne manquent ni d'originalité ni de hardiesse.

L'un d'eux représente un couple répété deux fois; les quatre figures adossées forment un curieux groupe, où les deux sexes sont deux fois reproduits. En consultant le panthéon africain, on voit que cette représentation quadruple est probablement le mythe de Havier et de Cassombé, prototype de la séparation sexuelle : ils sont invoqués simultanément dans les maladies de peau si communes en Afrique.

Havier est revêtu d'un pantalon retombant jusqu'aux chevilles; il est coiffé du petit chapeau africain, planté sur le sommet de la tête; le bâton qu'il tient à la main est tout uni dans l'une des figures; il représente dans l'autre une vis à filets réguliers.

Cassombé est représen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tée d'une manière identique dans les deux ivoires; le seul vêtement qu'elle porte est un chaperon qui lui couvre la tête; elle tient un flacon de chaque main. La tête est exagérée relativement au corps; bien que les figures soient mutilées, on remarque que le nez est plat et épaté; la courbe qui raccorde le menton au cou ne manque pas d'une certaine élégance dans l'une des représentations de Cassombé, tandis que dans la seconde la divinité baisse disgracieusement la tête; les lèvres sont épaisses et la bouche est béante dans les deux figures de femme; l'ensemble du visage a un air hébété. Dans les quatre figurines les yeux sont bien fendus, les arcades sourcilières très-accentuées, les oreilles saillantes : ce qui donne à ces têtes une expression bestiale, augmentée par la proéminence du mufle projeté en avant d'une façon disgracieuse.

Il est probable que ce groupe est la représentation de l'idole nommée Itèque, qui joue un grand rôle dans la vie religieuse des nègres de l'Angola. Dans un second ivoire, Havier est perché sur les épaules de Cassombé, qui a les deux seins réunis en un seul.

Il paraît évident, en comparant ces ivoires africains aux dieux du panthéon indien, que l'école sculpturale de la côte de Malabar a réagi sur l'art africain. J'ai acheté à Goa des figurines qui accusent la même largeur de facture, le même mode d'emploi du tronçon de la dent; d'ailleurs les deux bâtons et la mitre de Havier se retrouvent dans diverses représentations de Vichnou, reproduites dans le *Recueil des divinités indiennes* de Moore; le second groupe peut être une réminiscence du Garouda, nom turc de Vichnou.

Détail de l'olifant. — Dessin de J. Storck, d'après l'original.

Le plus important des ivoires qui sont en ma possession est un olifant de cinquante centimètres de long, sur lequel est racontée, en seize figures ou tableaux, la traite des esclaves. Les seize gravures s'enroulent en formant une hélice dont le développement atteint soixante centimètres; un cordon d'un centimètre de large, sur lequel sont représentés des serpents, des trèfles, des coquilles et des feuilles, sépare les groupes, dont les figures ont une hauteur qui varie de cinq à six centimètres.

Nous remarquons, au point de départ, trois esclaves attachés par le cou au bambou qui les réunit : le premier a dû succomber à la fatigue; ne sachant sans doute comment exprimer cette prostration, le sculpteur a représenté le corps du mort à angle droit avec ses compagnons, en sorte qu'en faisant faire une évolution à l'ivoire, le sujet se trouve redressé, et on pourrait le croire vivant, si les côtes n'étaient assez fortement accentuées pour indiquer que l'on a sous les yeux un cadavre. Les deux survivants gravissent, d'un pas assuré, la pente et traînent après eux leur compagnon : ils sont précédés d'un porte-étendard, ni plus ni moins que Stanley ou Livingstone; on remarque sur ce drapeau une croix et deux petites sphères.

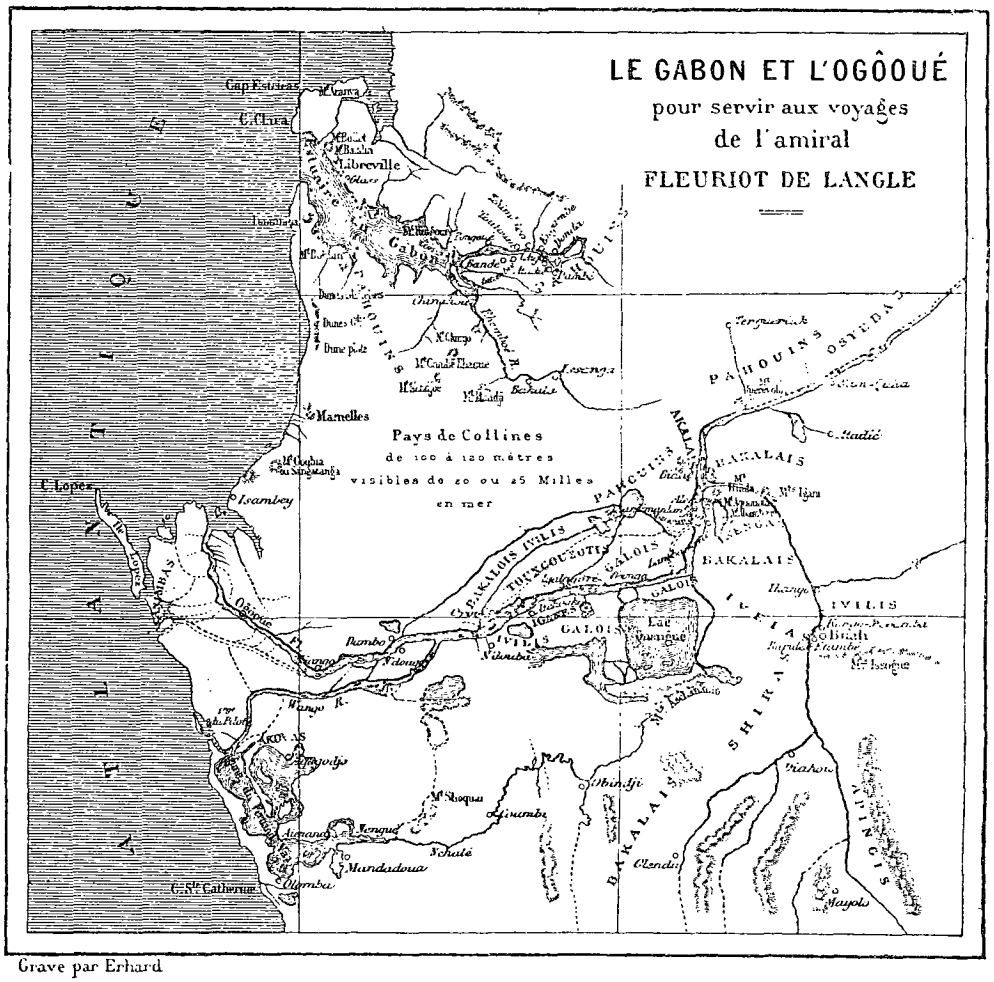
Les porteurs précèdent l'étendard; ils ont sur la tête, sur les épaules ou à la main les objets de traite,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

consistant en fusils, en barils de poudre, en rouleaux d'étoffe; le capitaine de traite se retourne pour surveiller son convoi; il est coiffé d'une mitre pointue; prêt à réprimer toute révolte, il a la main sur la garde de son épée; la discipline est d'une rigidité extrême dans ces convois.

Une petite idylle vient rompre la sévérité de ce tableau. Je ne suis pas certain que la fable de Psyché et de Cupidon ait fait son chemin jusqu'au Congo; dans le cas de l'affirmative, ce groupe en pourrait être l'expression. Cupidon porte la main gauche à son carquois pour y saisir la flèche qu'il veut décocher à Psyché; il la tient par le bras droit; Psyché, voulant se soustraire à cette étreinte, porte la main à la tête. Ce tableau pourrait tout aussi bien représenter le bonheur domestique dont jouissait l'Afrique avant que la traite des esclaves y eût étendu son réseau. Un vieil Arabe, qui porte un perroquet sur un bâton à crosse, gravit péniblement la rampe qui mène à la fortune; sa barbe est formidable; il est sur ses gardes; le perroquet porte une noix dans l'une de ses pattes. Nous pouvons encore voir là une trace de l'invasion. Les plumes de perroquet jouent un grand rôle dans la vie militaire de l'Afrique centrale; elles servent à provoquer des défis et ornent la tête des guerriers.

Les noix de colas symbolisent, suivant leur cou-



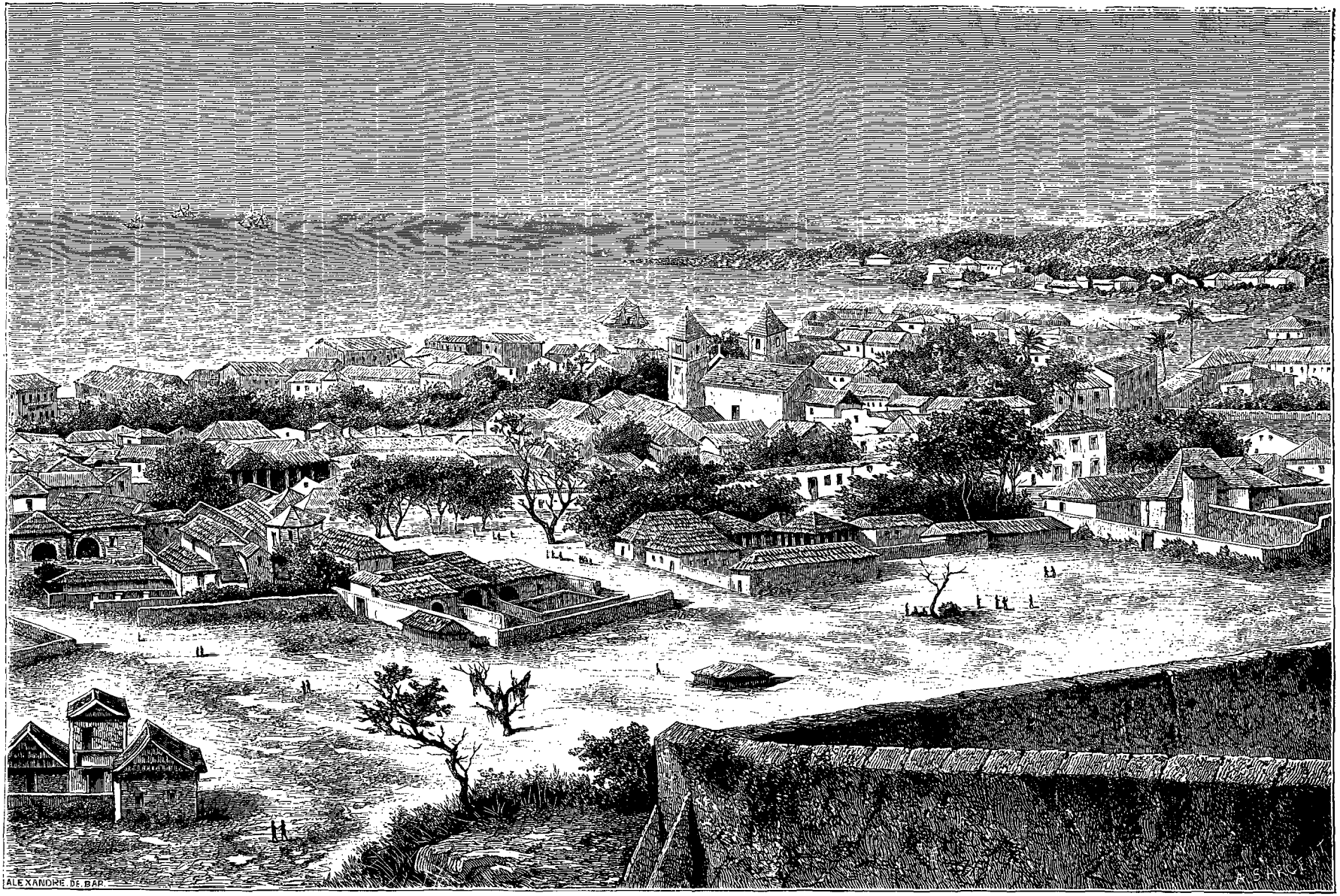
Grave par Erhard

leur, la paix ou la guerre; les blanches sont le gage de l'amitié, les rouges équivalent à une déclaration de guerre.

Nous remarquons aussi une idylle à trois personnages. Daphnis, qui porte un éventail à l'endroit où naît la queue des bêtes, lève la main droite; a-t-il trouvé une noire Galatée, ou dispute-t-il le prix du chant avec Tityre? c'est ce que je ne puis deviner. Chloé veille sur eux; elle caresse complaisamment la tête de Tityre, et dit sans doute aux bergers: « Ne vous attardez pas en route; » elle indique de la main droite le chemin qui conduit au sommet, où doit être le temple de la Fortune. Chloé a pour tout vêtement un chaperon identique à celui qui couvre le chef de toutes les figurines; un collier élégant lui entoure le cou. Comme le précédent, ce tableau est peut-être une protestation contre l'invasion arabe, qui a mené l'esclavage à sa suite: il met une scène domestique en regard de l'esclavage. Le traitant s'est dégagé du jardin d'Armide; il commence à faire fortune, car il porte une tunique européenne; ses traits sont fortement africains; il a un parapluie sur l'épaule, une pipe à la bouche; tout semble lui sourire, les fleurs s'épanouissent devant lui.

Au tableau suivant nous retrouvons pour la seconde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rade de Saint-Paul de Loanda. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois l'Arabe : sa moustache retombe à la chinoise; il n'a plus le havresac qu'il portait sur les épaules; il tient à la main gauche un instrument qui pourrait être son poignard qu'il aurait détaché de sa ceinture; il a la main droite dans la poche d'un veston emprunté à l'Europe; devant lui est un cruchon où il pourra se désaltérer, car il touche au sommet; mais comme Moïse, il ne verra pas la terre promise.

Cette gravure est bien évidemment l'œuvre d'un Africain pur sang; bien que la figure qui termine cet olifant porte un bonnet écossais et une tunique dont les larges basques s'épanouissent au-dessus du coffre-fort qui lui sert de siége, il est indubitable qu'elle représente un fils de Cham : son menton est imberbe, ses narines se gonflent d'aise, l'orgueil perce dans la façon dont s'épanouit sa lèvre inférieure; l'arrogance et la vanité du nègre se lisent dans son regard oblique; une vaste boucle orne son oreille droite; une chaîne, après s'être enroulée autour du cou, descend sur sa poitrine : c'est bien là l'ostentation du barbare, de l'Africain enrichi. Aucun vêtement ne voile sa corpulence; les chevilles des pieds arrêtent seules les vastes anneaux qui ornent ses jambes; ses larges pieds s'aplatissent sur le sol; il est assis sur un coffre-fort, où s'est accumulé l'or, fruit de la vente des esclaves arrachés à leurs familles, souvent vendus par leurs pères. Pourquoi le sculpteur a-t-il mis la serrure de ce coffre derrière le dos du traitant? serait-ce pour indiquer que le fruit de ses rapines s'en échappera à son insu? Il faut avouer que ce serait terminer ce tableau de mœurs par un piquant trait d'ironie, et qu'il y a peut-être parmi les sculpteurs africains des philosophes humoristes qui ont bien leur valeur.

Les terres qui s'étendent de l'embouchure de la Coanza à Saint-Philippe de Benguela sont élevées et d'un aspect sévère; de temps en temps quelques palmiers profilent leur silhouette élégante sur ce paysage; les anses où se jettent les ruisseaux et les rivières sont entourées de cocotiers, au pied desquels on distingue des pirogues. Le district de Benguela, très-étendu et très-accidenté, est arrosé par un grand nombre de rivières qui prennent leur source dans les montagnes de l'intérieur; il est habité par une race sauvage qui a conservé les usages de ses ancêtres; les Européens pénètrent difficilement au milieu de ces populations primitives; les *pombeiros* déchaussés sont les colporteurs qui leur servent d'intermédiaires avec les postes portugais établis le long de la côte.

J'ai visité Benguela, capitale de cette province, le 27 août 1867.

La rade est ouverte du nord-ouest au sud-ouest; les vents de mer y donnent en plein; un morne élevé, couronné d'un bouquet d'arbres, nommé le Bonnet-de-Saint-Philippe, en facilite la reconnaissance lorsque l'on veut y atterrir. La ville, située sur la plage, est adossée à de hautes montagnes, d'où s'échappent des torrents dont les eaux croupissent dans les bas-fonds et exhalent des miasmes pestilentiels. La population de cette ville est d'environ quatre mille âmes; on y aperçoit peu de maisons à l'européenne; un hôpital, deux églises, constituent les monuments publics; il n'y a pas d'eau potable; la rivière de Catombele, située au nord de la ville, fournit l'eau que l'on y amène sur des barques.

Je trouvai à Benguela un jeune officier de marine qui avait donné sa démission pour se livrer à des opérations de commerce; il me dit que le climat s'améliorait rapidement dès que l'on quittait la plage; que l'on faisait dans le pays un commerce rémunérateur, qui consistait en orseille, cire, ivoire, gomme, copal, soufre, huile de palmier.

La baie des Éléphants, située un peu au nord du cap Sainte-Marie, est l'un des meilleurs mouillages de cette côte. Les bâtiments français et anglais vont ordinairement y faire leurs exercices; la pêche y est facile; des huîtres excellentes tapissent les rochers qui bordent la baie, et fournissent abondamment aux besoins des équipages. La nuit, les animaux sauvages viennent en grand nombre rôder jusque sur le bord de la baie, et l'on est quelquefois tenté de les attendre à l'affût.

Pendant l'un de mes séjours, j'avais permis aux sous-officiers de la *Zénobie* de faire une partie de ce genre. Dès que la nuit survint, leur attention fut éveillée par les piétinements et les cris de divers animaux, mais l'obscurité absolue rendit leur chasse stérile; ils durent se borner à faire le bivouac, et bientôt le nombre des animaux, dont la nature était inconnue, les força de se réfugier sur un gros rocher cubique, qui est un excellent but pour le canon. Les traces les plus nombreuses que j'y ai relevées sont celles des zèbres et des gazelles; les carnassiers, tels que les lions, les hyènes, viennent souvent au milieu de ces hôtes inoffensifs dont ils font leur proie; leurs pas se voient au milieu des pistes des gazelles; les zèbres se hasardent en plein jour dans les vallées supérieures de ces mornes.

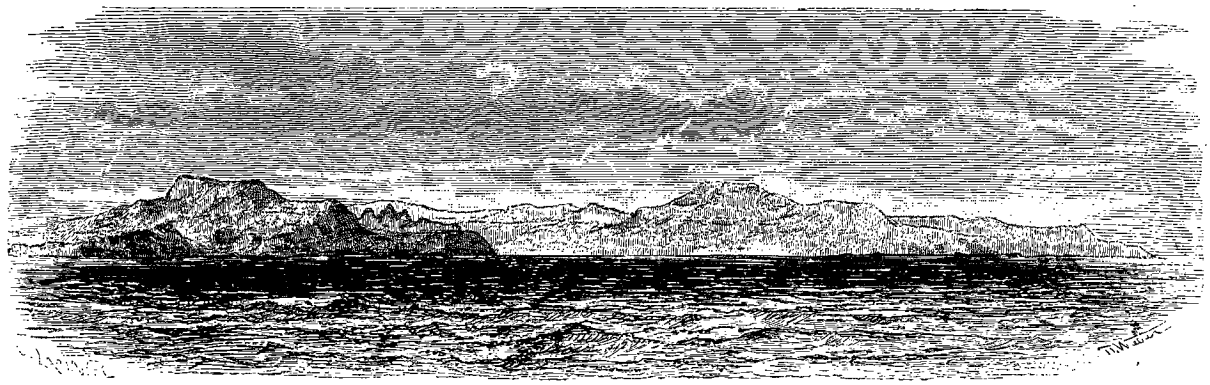
Une coulée d'amphibole s'est fait jour à travers les terrains secondaires qui forment la base de ce terrain; elle s'est cristallisée au-dessus du calcaire jurassique et forme des rebroussements de plus de trois ou quatre cents mètres au-dessus de cette étroite vallée. Il n'y a ni eau ni habitants dans cette localité; une montagne abrupte, qu'il faut franchir par des sentiers de chèvre, la sépare d'Équimina, établissement portugais où l'on a fait quelques plantations de cannes à sucre et une rhumerie; on y trouve des sources d'eau douce. La nappe d'eau est très-rapprochée du sol; il est rare qu'en creusant à quatre mètres on ne l'atteigne pas; les Portugais se servent de seaux à bascule et de norias pour faire leurs irrigations, qui sont bien entendues.

Les lions viennent fréquemment rôder autour d'Équimina; le résident portugais en avait tué trois en peu de temps; leurs squelettes étaient petits. Ils se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiennent pendant la journée dans les cavernes des montagnes voisines. Le débarquement dans cette baie est assez facile en canot, mais elle n'offre pas de mouillage aux grands navires; le plateau des sondes y est extrêmement restreint. La côte continue à être haute et abrupte depuis le cap Sainte-Marie jusqu'à la baie du Petit-Poisson, où les Portugais ont formé en 1840 un établissement qui a été appelé Mossamédès, du nom de l'un des officiers qui avaient présidé à son installation.

Les Brésiliens, et les Portugais qui après avoir cherché fortune en Amérique se décident à quitter ce pays, sont les instigateurs du mouvement de colonisation qui depuis trente ans tend à transformer cette partie de l'Afrique en un pays agricole; la canne à sucre, le café, le coton sont les trois plantes qui ont leur

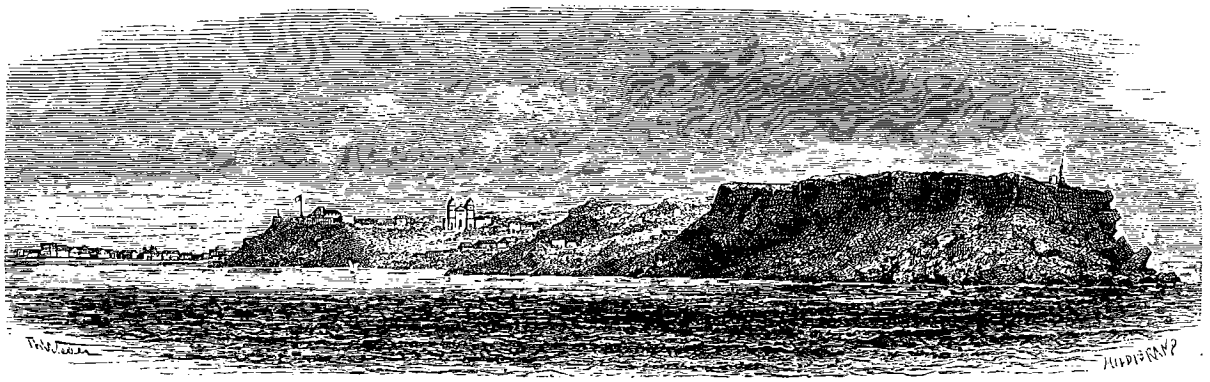


Baie des Éléphants. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

préférence; l'indigo a été anciennement cultivé sur une grande échelle; on trouve près de Saint-Paul de Loanda les ruines d'une indigoterie dont les citernes sont encore en excellent état et pourraient être utilisées de nos jours.

La baie de Mossamédès, que j'ai visitée deux fois, offre aux navires du plus grand tonnage un excellent abri; la ville s'étend sur une plage en croissant qui a deux milles d'étendue; il serait facile d'y construire le débarcadère qui y manque; les maisons sont coquettes et rappellent l'Europe au voyageur fatigué de l'aridité africaine; toutefois l'illusion est de peu de durée, car tout ce qui entoure Mossamédès est exotique; le cheval et le mulet, l'âne lui-même, y sont à peine connus; les naturels du cap Negro élèvent de nombreux troupeaux où les Portugais peuvent largement puiser; ils attellent ou montent les bœufs qu'ils ont dressés pour leur usage.

Rien ne peut rendre l'étrange spectacle que présente cette lourde bête, dont la bosse est dépassée par



Baie de Mossamédès. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

l'arçon élevé de la grosse selle sur laquelle est assis le cavalier, dont le corps paraît encadré, comme entre deux parenthèses, par les immenses cornes de la monture.

Les blancs et les femmes se font porter en palanquin.

Les Espagnols et les Portugais, essentiellement pasteurs, ont le talent de multiplier rapidement le bétail; ils ont en outre celui de reproduire autour d'eux les meilleures espèces de fruits : les oranges du Brésil sont célèbres par leur variété, leur précocité et leur abondance. Les Portugais ont apporté en Afrique une partie des richesses végétales qu'ils ont su emprunter à l'Inde; l'art de la greffe, de l'écusson, des marcottes est un jeu pour eux, et ils font avec succès les rapprochements en apparence les plus paradoxaux. Le maïs est d'introduction européenne. M. l'abbé Du-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

rand, aujourd'hui membre de la Société de Géographie de Paris, connu par ses voyages et ses publications sur le Brésil, m'a affirmé qu'il avait acquis la certitude que la couronne de Portugal a exporté des millions d'Indiens du Brésil en Afrique. Je n'ai pu trouver de trace directe de ces émigrations; il sera intéressant d'étudier ce contre-courant américain.

Les cafés d'Angola ont pris une véritable importance; ceux de Casengo se vendent cent vingt francs les cent kilogrammes; ils ont un parfum particulier et une odeur d'encens qui leur permet de lutter avec ceux de la mer Rouge et ceux du rio Nuñez, dont ils se rapprochent beaucoup; les cafés américains sont loin de les égaler.

XXXIV

Les colonnes commémoratives. — La colonie du Cap. — La mer du Cap. — Le Voltigeur hollandais. — Décadence des sociétés africaines. — L'avenir.

L'usage du quinzième siècle était de prendre possession des terres découvertes au nom de la couronne à laquelle appartenait la force navale employée à ces reconnaissances : les Portugais avaient peut-être porté cet usage à l'excès; ils consacraient la priorité vraie ou prétendue de leur navigation en plantant sur des lieux apparents des colonnes de marbre, *padrons*, qui portaient des inscriptions en portugais, en latin et en arabe. Les plus intéressantes de ces colonnes commémoratives sont celles qui jalonnent la côte de l'Afrique méridionale; elles marquent les progrès faits dans la reconnaissance de la route de l'Inde par l'est. Diego Cam posa sa première colonne sur la rive gauche du Zaïre. Cette pointe a conservé le nom de cap Padron. En relevant cette colonne, il y a peu d'années, les Portugais ont changé le lieu où elle était primitivement placée.

L'île Sainte-Marie, située par 23° 27′ de latitude sud, à l'entrée de la baie des Éléphants, reçut son second jalon; il posa le troisième par 25° 40′ de latitude sud, à quelques milles au nord du port Alexander, sur le cap Negro.

En 1836, l'amiral Cécile a vu cette colonne; son fût cylindrique a une hauteur de huit pieds, sur huit à dix pouces de diamètre; il est terminé par un parallélogramme de seize pouces de large sur dix-huit de hauteur : il lui fut impossible de lire l'inscription dont les lettres étaient effacées par le temps.

La côte qui s'allonge de Mossamédès au cap de Bonne-Espérance est dénuée d'intérêt. Du temps qu'il y avait des baleines, les baies qui s'y trouvent leur servaient de refuge à l'époque où elles allaitaient leurs petits; on peut dire que désormais la baleine, dans ces mers, est presque passée à l'état de mythe.

Le guano d'Ichaboë a occupé un moment la navigation européenne; mais qu'est-ce qu'un îlot comme Ichaboë? Il a été vite rasé jusqu'à la roche, malgré les brisants qui l'entourent.

Quelques baies, telles que Sainte-Hélène et Saldanha, s'ouvrent entre le cap Voltas et la baie de la Table, où fut fondée la ville du Cap que j'ai visitée en novembre 1858 avec la *Cordelière*. Elle avait alors vingt-cinq mille âmes; elle en a aujourd'hui trente mille.

La campagne avoisinante n'a rien qui soit agréable; la terre y est sablonneuse et couverte de brousse; le commerce en exporte du vin et de la laine; le vin vient de Constance, qui est situé à proximité de la ville; la laine se tire de l'intérieur. Les vignobles du Cap sont dus à des Français qui y cherchèrent un refuge après la révocation de l'édit de Nantes.

On voit avec plaisir le chêne de l'Europe prospérer sur cette pointe africaine, où l'eucalyptus tend à se multiplier; espérons qu'il changera le climat de la colonie en y fixant les pluies; on dit que le changement amené par ces plantations y est déjà sensible. Les pluies, au Cap, règnent de novembre en mars; la plus grande chaleur y a lieu en janvier et en février; les brises du large rafraîchissent un peu la température, qui s'élève jusqu'à trente-sept degrés.

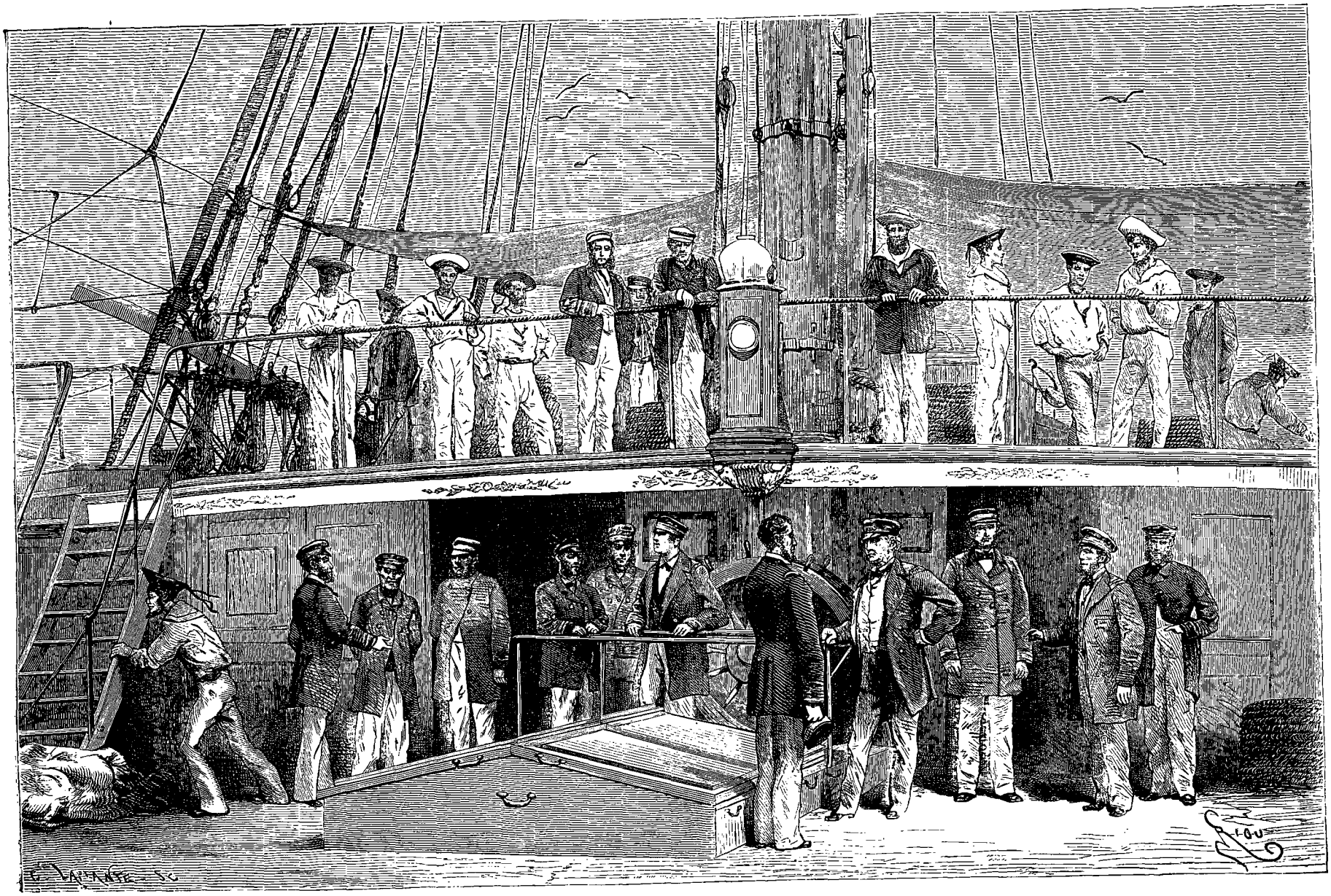
Le promontoire qui termine l'Afrique se divise en deux groupes montagneux. Vu de l'ouest, son isolement est complet, et il semble que l'on ait une île en vue. Le plus remarquable de ces sommets atteint une élévation de mille mètres. Sa forme plate lui a valu le nom de *table*. Ses falaises viennent se terminer d'une façon abrupte au bord de la mer.

La différence qui existe entre la température des vents du large et celle de cette montagne produit un phénomène que les Anglais nomment la *nappe de la Table* et que nous nommons sa *perruque*. Les vapeurs floconneuses qui s'y forment s'enroulent sur elles-mêmes en longs cordons qui figurent une perruque à marteau. Rendue au bas de la falaise, cette cascade aérienne disparaît comme par enchantement, parce qu'elle se trouve dans un milieu qui favorise son évaporation.

Le percement de l'isthme de Suez a réduit le nombre des navires qui touchent au Cap. Les vents de nord-ouest, qui sont fréquents à partir du 15 mai, battent en côte. Les navires se réfugiaient autrefois à False Bay. La digue nouvellement créée permet désormais aux navires qui fréquentent la baie de braver les célèbres orages du Cap.

La tendance du gouvernement anglais est de réunir en un seul faisceau les différents États européens qui se sont formés dans l'Afrique méridionale, de façon à y établir un Dominion analogue à celui du Canada. Les Hollandais ou Boërs, qui pour conserver leurs esclaves se sont retirés dans l'intérieur depuis trente-cinq ans, et ont fondé l'État libre d'Orange et la république du Transvaal, seraient invités à déposer leurs rancunes pour entrer dans cet accord. Il est probable que les dissidents, ainsi que Natal, finiront par céder aux avantages d'un arrangement qui leur fournira les débouchés dont ils manquent, et donnera à leurs établissements une sécurité supérieure à celle dont ils jouissent. Les Cafres sont déjà annexés et administrés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont de la *Zénobie*. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par l'autorité anglaise. La république du Transvaal vient de faire un traité de transit avec le Portugal, pour accéder à la baie de Lourenço Marquès ou Delagoa. Les mines de diamants ont occasionné un mouvement d'immigration favorable à l'agriculture du Cap, vers laquelle se tournent ceux qui ont été déçus dans leurs espérances.

Je terminerai ici le récit des excursions faites sur les côtes africaines; mais, avant de quitter mon lecteur, je ne crois pas inutile de lui donner une idée de la vie que l'on mène en mer.

Le soin du navire, une discipline inflexible, les exercices militaires, la nécessité de déduire à chaque moment la position géographique du navire, encadrent la vie du marin et lui donnent quelque chose de monacal, dont l'influence s'exerce même sur le personnel des navires de commerce.

Cette vie claustrale serait impossible si l'imagination ne venait pas l'animer. Pendant son séjour en rade, le marin voit, aux méplats qui se projettent pendant le jour sur les eaux, succéder la nuit; alors tout s'anime, la tribu aquatique dénote sa présence par d'étranges sons; bientôt la surface de l'eau est éclairée par mille lueurs scintillantes soulevées par les myriades de poissons qui se jouent au milieu de la nappe liquide.

Dès que le navire a levé l'ancre, un autre spectacle s'offre à la vue du marin : les côtes s'évanouissent en passant par une dégradation lente de lumière qui fait jouir l'œil de tous les tons chers aux peintres. Lorsque la nuit est venue, l'horizon se dérobe, par une suite d'anneaux sans fin, au navire qui le poursuit en vain; la voûte éthérée est resplendissante; les constellations émergent au levant, pour venir éteindre leurs feux au couchant; la ligne qui sépare le ciel et la terre est si indécise, que le navire semble se mouvoir sous un vaste dôme dont il est le centre.

L'isolement des croisières est favorable à la méditation; le silence des nuits, les longs quarts appellent l'examen de toutes les thèses. Les théorèmes des hautes mathématiques, les conceptions les plus ardues de la philosophie trouvent des esprits bien disposés pour examiner leurs faces diverses. D'un autre côté, le jeu, la musique, le dessin, la lecture, viennent rompre la monotonie qui pourrait naître du tête-à-tête entre hôtes appelés à partager une nourriture quelquefois réduite au strict nécessaire.

Les relâches ouvrent un nouvel élément aux investigations du marin. Les salons où se réunit l'élite des sociétés étrangères sont ouverts à la jeunesse qui y porte l'élégance innée de notre race. Tandis que le diplomate étudie l'équilibre des empires, les chercheurs butinent, les herbiers se remplissent, la drague ramène des profondeurs de la mer les coquilles inédites qui feront la joie des conchyliologistes.

Les albums se complètent, l'anthropologie y a sa part : la famille sera ainsi témoin des scènes qui se sont déroulées pendant l'absence, et participera de la vie d'aventures du marin [1].

L'ouragan vient quelquefois troubler la vie monotone du marin; les tempêtes du Cap sont célèbres entre toutes. Lorsque l'ouragan se déchaîne, la mer y devient subitement énorme, les plans des vagues atteignent alors cent mètres d'écartement, et leurs sommets sont élevés de cent pieds au-dessus des vallées de ces montagnes liquides : semblable à une charrue sans avant-train et sans attelage, le navire creuse un sillon sans trace au milieu de cet océan bouleversé.

Spectacle plein de grandeur que celui qu'offre le navire lancé sur la surface de la mer : la large vague soulevée par la tempête apparaît par-dessus ses vergues, il semble devoir disparaître enseveli à jamais sous cet océan furieux; la force du plan incliné et de la verticale le ramène au sommet, d'où l'œil de l'intrépide marin découvre un horizon tourmenté, image du chaos. Si ce croiseur rencontre un navire, il semble qu'un linceul blanc comme un suaire va l'envelopper de ses plis. Toutefois, comme Paris, *fluctuat sed non mergitur*, et l'on voit avec un serrement de cœur cet inconnu, auquel on s'intéresse comme à un ami, reparaître bientôt sur le sommet d'une lame écumante.

Dans ces luttes contre les éléments, l'homme n'a pour spectateurs que le pétrel et l'albatros, les géants des oiseaux de mer : seuls avec lui ils affrontent les éléments déchaînés; tandis que l'homme tire cet avantage de son génie, l'oiseau le doit à la puissance de son vol; lorsque, pressé par un vent déchaîné, le navire fait ses vingt-sept kilomètres à l'heure sous une voilure réduite, les oiseaux planent majestueusement au-dessus de la pointe de ses mâts, qui donnent des oscillations de trente-cinq degrés et décrivent un arc de soixante-dix degrés avec une vitesse vertigineuse qui met à l'épreuve la patience des passagers.

Les pétrels et les albatros qui suivent les vaisseaux sont guidés par leur gourmandise; ils guettent les miettes qui sortent de ce navire, autour duquel ils trouvent la proie que l'Océan déchaîné leur refuse.

Ils ont dans le matelot un adversaire toujours prêt à leur tendre des embûches : les uns font voler des lignes de soie où le fouet de leurs longues ailes s'engage; les autres leur jettent des lignes bien amorcées : l'hameçon a-t-il pénétré le cartilage d'un bec, la lutte commence; le matelot, habile pêcheur, rend la

1. C'est en puisant dans les albums de mes compagnons de voyage que j'ai pu mettre sous vos yeux, mes chers lecteurs, une Afrique vraie. Des officiers tels que MM. d'Auriac (F.), capitaine de vaisseau; Léonard, Robin, Roussin, Aymès, lieutenants de vaisseau, mon fils, ont surtout donné des scènes variées.

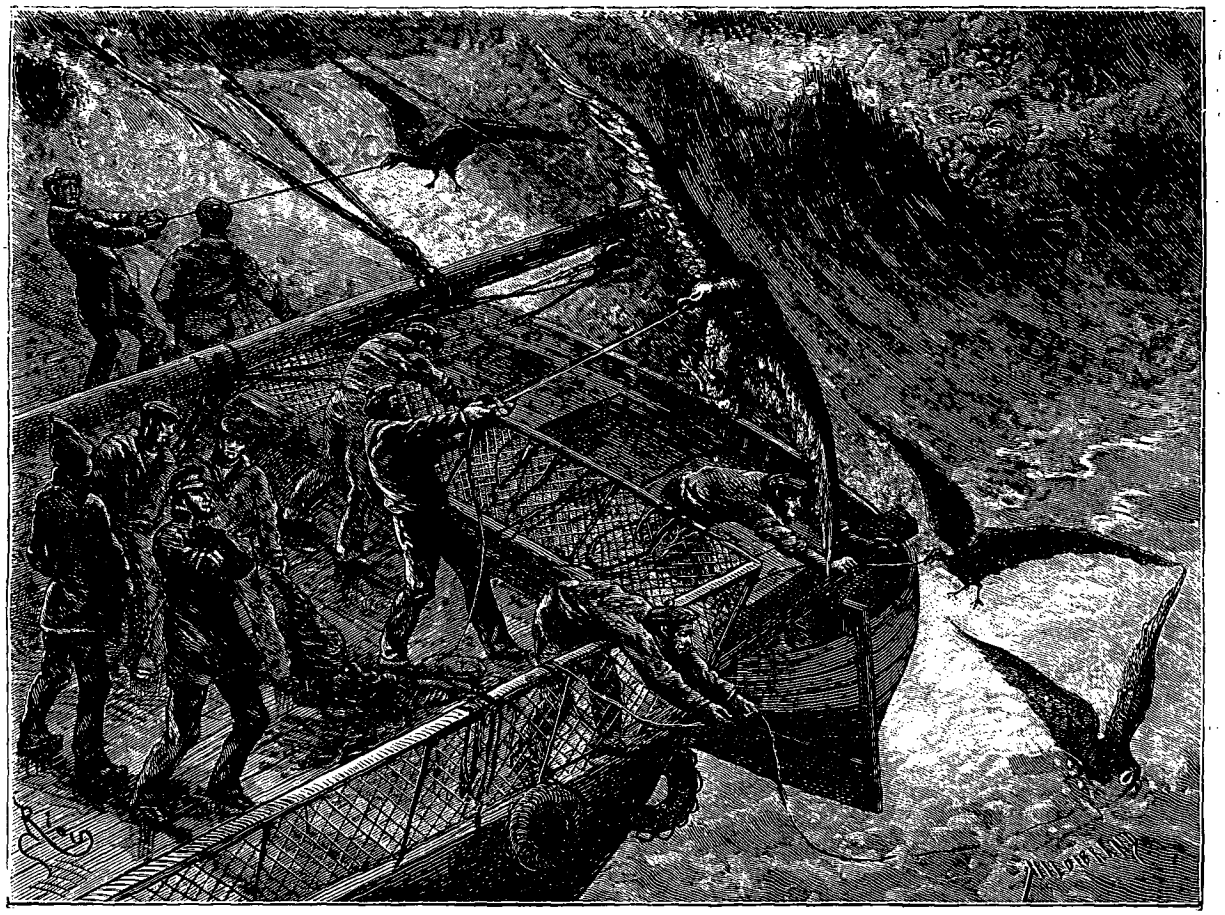
MM. l'abbé de Bourrayne, les docteurs Roux, Baumier, ont reproduit par la photographie des groupes destinés à servir aux progrès de l'anthropologie.

MM. Léonard, Roussin, Robin étaient mes aides de camp; mon fils, mon secrétaire; l'abbé de Bourrayne, mon aumônier. Qu'ils reçoivent tous mes remercîments, et que les lecteurs du *Tour du Monde* leur sachent gré des heures qu'ils ont passées à recueillir les dessins que renferment ces livraisons!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main; sa ligne ne saurait résister aux efforts d'une envergure de quinze pieds, qui s'arc-boute subitement; l'oiseau cède à la douleur, il se rapproche peu à peu de l'arrière du navire : la lutte n'est bientôt plus possible, l'eau pénètre dans le large bec qu'il ne peut plus clore, son dernier effort est bientôt annulé, il s'enlève et demande à l'air une résistance que l'eau lui refuse. Semblable à un cerf-volant, il donne des coups de tête; mais dès qu'il a quitté le milieu résistant, il est devenu une proie assurée; bientôt il est jeté sur le pont comme une épave; lui, l'oiseau du large, le voilier émérite ne peut s'échapper de ce plancher mouvant : il a le mal de mer comme un novice; il devient la risée du matelot qui se venge, car il n'est pas rare que lorsqu'il tombe à la mer, l'albatros ne lui lance de forts coups de bec sur la tête. Sa mort est décidée; c'est à qui aura la dépouille du puissant palmipède, dont les pattes sont écorchées pour former des sachets à tabac; on se dispute les os qui forment le fouet de l'aile pour faire des tuyaux, qui n'ont rien de commun avec le jasmin d'Orient.

Autre est l'action qu'exerce la vue de la grande mer sur les imaginations exaltées du poëte et sur celle des



Pêche à l'albatros. — Dessin de Riou, d'après le texte.

matelots; tandis que le Camoëns crée les *Lusiades*, et personnifie les tempêtes australes dans la splendide figure du géant Adamastor, le matelot hollandais crée son *Navire Fantôme*, apparition surnaturelle, qui vient troubler ses dernières heures au moment de la tempête, et lui rappeler que la vie de misère endurée par le matelot est suivie d'une existence ultérieure, où les bons et les mauvais trouvent leur récompense ou leur punition; le *Fantom Ship* ou *Voltigeur Hollandais* est le Satan des mers, le grand réprouvé, l'ombre du blasphémateur : sa présence entraîne fatalement la perte du navire qui voit ce spectre sinistre dont les agrès centenaires sont tout dépenaillés par sa longue croisière. On peut toutefois conjurer le sort qu'il jette; c'est le charpentier-marin qui est chargé de ce soin : il fait des croix, fixe des clous à certains endroits afin de neutraliser les effluves de ce *jettatore;* les matelots, atterrés de cette vision sinistre, récitent les prières des morts ou font des vœux, suivant la tournure que l'éducation première a donnée à leur foi. Il est probable que ce phénomène, attesté par de nombreux témoignages, est dû à un effet d'optique analogue à celui du mirage.

Le lutin du coin du feu a aussi sa place sur le navire, il se nomme le Gobelin; comme Trilby, il se contente de rire, lorsqu'il a changé le bonnet d'un matelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les idées du matelot français ne sont pas empreintes de cette sombre prédestination si fortement implantée dans les races du Nord.

Depuis que nous faisons appel à la conscription pour remplir les cadres de nos équipages, les airs d'opéra et les chansonnettes viennent égayer les longues veillées du matelot; un conteur infatigable ressasse les mille accidents de la vie de Sindbad le marin : édition toujours nouvelle, toujours accueillie avec un nouveau plaisir; puis viennent les noces de Gamache, noces de rois et de bergères.

Que de filles de rois ont été heureuses de trouver le fort bras du matelot, seul capable de tendre l'arc d'un Ulysse, d'un Pandou de contrebande, et de soustraire la princesse au sort qui l'attendait dans l'antre d'un Cacus quelconque! C'est toujours Persée et Andromède, Angélique et l'Orque de l'Arioste, sous mille formes diverses qui défrayent les gaillards d'avant. Le timonier est le lettré du bord : il aspire à devenir capitaine; il cultive quelquefois la poésie; il aime sa frégate; il aime les bocages ombreux; il adresse quelquefois des acrostiches à son amiral, qui est le grand chef de la famille navale. C'est en offrant aux lecteurs du *Tour du Monde* l'œuvre du timonier Le Roux que nous fixerons ses idées sur la poésie qui éclôt entre quatre planches.

Le vice-amiral Fleuriot de Langle. — Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

VIVE L'AMIRAL!

Frégate, quelques jours te séparent encor
Du beau pays de France;
Tes chants des matelots répètent à ton bord :
Espérance! Espérance!!...
Eh bien! je veux aussi te chanter ce beau jour :
Te veux-tu, par avance?...
Une brise embaumée, une brise d'amour,
Aux rives de Provence
Ramènera ta coque!... Sur son lac, beau d'azur,
Ne pris-tu pas naissance?...
Insouciante, va! Le ciel sera si pur!
Glisse avec élégance....
O joie! reine des joies! O bonheur sans égal!
La *Zénobie* s'élance!...
Fu pars. Va, sois heureuse, et vive l'amiral
Et notre belle France!...

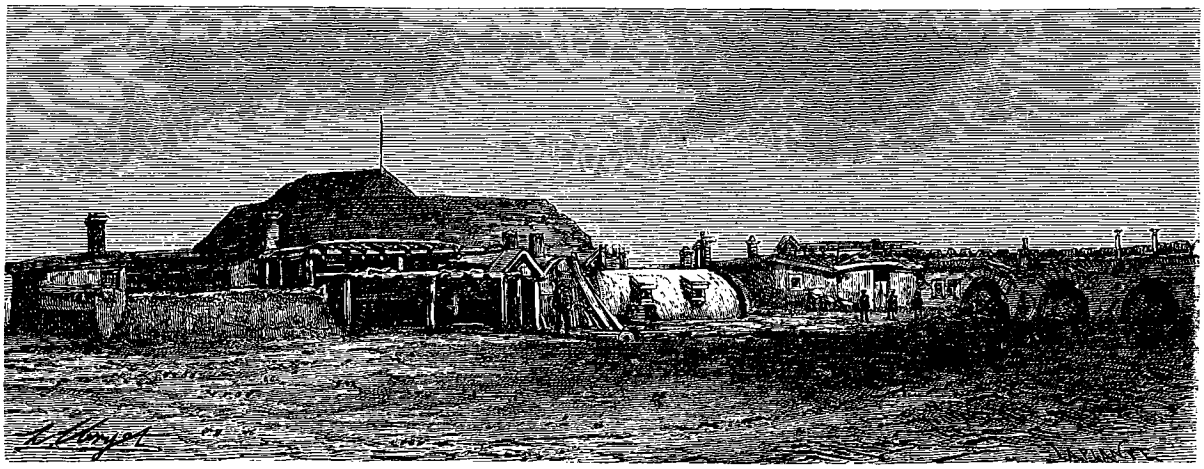
Eugène Le Roux, timonier.

Gabon, 2 octobre 1867.

Comme conclusion dernière de ce travail, je ferai remarquer que depuis trois siècles qu'elle est en contact avec l'Europe, la société africaine a été très-ébranlée; aux grands empires qui se partageaient l'Afrique au quatorzième et au quinzième siècle, se sont substitués des États faibles, régis par des souverains éphémères; les uns restent fidèles aux habitudes d'un passé barbare; les autres ont demandé à l'islam une foi qu'ils cherchent à propager par le glaive; partout la vie humaine est comptée pour peu de chose; les relations avec l'étranger sont difficiles et pleines de périls, surtout depuis qu'à l'antagonisme religieux est venu s'ajouter celui des races. Nous voyons cependant, au milieu de cette barbarie, quelques efforts pour reconstituer la société africaine, mais il est évident qu'elle n'a pas encore trouvé sa formule. Nous pouvons constater avec satisfaction que, depuis l'abolition de la traite des esclaves, les hommes qu'on aurait exportés sont appliqués à la culture des produits du sol, et que pendant les vingt dernières années tout le commerce de l'Afrique avec l'Europe a plus que décuplé. La nature a été vraiment prodigue envers l'Afrique, et le progrès ne peut aller qu'en croissant : l'influence de l'Europe doit continuer à s'exercer sur ces sociétés d'une manière de plus en plus effective. Il faut bien reconnaître que l'Afrique, d'ici longtemps, doit être traitée en mineure : l'Algérie d'un côté, la colonie du Cap de l'autre, finiront par étendre leur domination sur les vastes pays qui s'ouvrent devant eux. La France et l'Angleterre doivent tenir à honneur de ne pas manquer, dans cette œuvre, à leur mission civilisatrice.

Fleuriot de Langle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fort de Takou (rive gauche). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE,

PAR M. T. CHOUTZÉ.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

A l'embouchure du Pei-ho. — La province du Tchely. — La barre. — Sur le Pei-ho. — Un missionnaire catholique et un marchand de bois chinois. — Les forts de Takou. — Les soldats chinois.

3 *juillet* 1873. — « Qui a vécu à Pékin veut y retourner. » Peut-être est-ce là une exagération; aussi dirai-je simplement qu'après avoir fait un long séjour dans la capitale de la Chine, j'ai désiré la revoir et dire un dernier adieu à la « Kambalu » de Marco Polo.

Ceci peut suffire à expliquer ma présence à bord du steamer américain *Sinnan-tzing*, mouillé, à neuf heures du soir, le 3 juillet 1873, dans le golfe du Petcheli, en vue de l'île de Cha-lui-tiene, dont nous apercevons le phare au sud.

Nous ne sommes qu'à une heure de l'embouchure du Pei-ho et à un mille de la barre, qu'on ne peut franchir qu'à marée haute. Notre pilote est déjà à bord; il ne nous reste plus qu'à terminer le mieux possible notre soirée, en attendant la marée et le point du jour. Le brave capitaine P.... a bien voulu, vu le grand nombre des passagers, me céder la moitié de sa cabine. Il s'installe près de ma couchette, se disposant à faire « patiences » sur « patiences », après m'avoir mis sous les yeux une brochure toute nouvelle (pour moi exotique) et dont j'ai pu apprécier la consciencieuse exactitude et la très-haute valeur : je veux parler d'une savante étude dont le docteur G. Morache est l'auteur[1].

Pendant que le capitaine P.... bat ses cartes avant de gagner le canapé qui l'attend, voici ce que je lis sur la province du Tchely, où nous débarquerons demain, et sur le golfe du même nom, dont les flots nous bercent sous le voile d'une nuit dissimulant leur fange :

« La province de Tchely, dans laquelle est située la capitale politique de l'empire chinois, fait partie du groupe nord des dix-huit provinces de l'empire, et son nom, en traduction littérale : « règle directe », doit indiquer que de son sein part l'impulsion gouvernementale qui conduit une masse de deux ou trois cents millions d'hommes.

« Le Tchely forme au nord-est de la Chine un grand quadrilatère irrégulier, situé entre les cent-dixième et cent-dix-septième degrés de longitude est et les trente-septième et quarante et unième degrés de latitude nord, qui envoie une pointe de soixante kilomètres de large jusqu'au trente et unième degré de latitude nord. Sa surface peut être évaluée à quinze millions d'hectares d'après les triangulations faites par les jésuites au dix-septième siècle; sa population serait de vingt millions d'habitants en nombre rond,

1. *Pékin et ses habitants*. Baillière et fils, rue Hautefeuille, Paris, 1869.

Je me tiens pour heureux de saisir cette occasion de rendre hommage au mérite du docteur Morache et de témoigner des bons souvenirs que nous a laissés le séjour de quatre ans qu'il a fait parmi nous avec sa famille. T. CHOUTZÉ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce qui lui constitue une densité analogue à celle de la Belgique.

« Deux massifs montagneux l'encadrent; ce sont : au nord et au nord-ouest, les premiers échelons du grand plateau de l'Asie centrale, qui envoient des ramifications jusqu'à Pékin; au sud et au sud-ouest, quelques petites montagnes qui la séparent du bassin du Hoang-ho, ou fleuve Jaune.

« Ainsi entourée, la province du Tchely est une vaste plaine dont la surface, à peine coupée de quelques collines, descend en pente douce vers la mer, qui la baigne à l'est sur une étendue de trois cent vingt kilomètres. On assure qu'elle est de formation récente. La tradition chinoise ne fait pas remonter bien haut le temps où la ville de Tien-tsin était port de mer; maintenant elle est à cinquante kilomètres dans l'intérieur des terres. Ce retrait des eaux doit être attribué aux énormes quantités de vase que déverse dans le golfe du Petcheli le fleuve Jaune, le plus limoneux de tous les fleuves du monde.

« La province du Tchely ne forme qu'un seul bassin, commun aux divers cours d'eau se rendant à la mer et dont le plus important est le Pei-ho ou fleuve septentrional : celui-ci passe à Tien-tsin, y reçoit deux affluents considérables et va se jeter dans cette partie des mers de Chine qui constitue le golfe du Petcheli; son embouchure, célèbre dans l'histoire contemporaine, est défendue par les forts de Takou qui firent éprouver un cruel échec à l'escadre anglo-française en 1859, et furent enlevés en 1860 par le corps expéditionnaire français débarqué à quelques lieues plus loin vers le nord.... »

J'étais absorbé dans la suite de ma lecture, lorsque le capitaine P.... se leva en se frottant les mains, enchanté de ses « réussites » et disposé tout comme moi à laisser le sommeil nous apporter des rêves tout chinois.

4 *juillet.* — Dès l'aube nous sommes en marche, nous dirigeant vers la barre pour en franchir le chenal, opération toujours délicate malgré les bouées qui en indiquent l'entrée. On tenta, en 1873, de la creuser à l'aide de dragues achetées en France par le gouvernement chinois. On se trompa : leurs godets, au lieu d'être cylindriques, étaient carrés; la boue se prenait dans leurs angles, et ces godets, bien conditionnés pour l'enlèvement du gravier, n'étaient d'aucune efficacité sur le fond mou de l'embouchure du Pei-ho. Grâce à cette erreur, l'état de la barre est ce qu'il était il y a quinze ans, sinon pire. Les steamers de cinq à six cents tonneaux peuvent seuls la franchir.

Nous voyons bientôt émerger dans le lointain, au milieu des brumes du matin, les terres plates et noyées de la province impériale, et nous commençons à distinguer les hauts cavaliers des forts du Nord et des forts du Sud de Takou.

Nous mettons le cap au nord sur une balise, dans la direction de laquelle je reconnais le monument funéraire sous lequel reposent nos soldats tués lors de la prise des forts en 1860, ou morts pendant l'occupation, qui dura cinq ans, jusqu'à l'entier payement de l'indemnité de guerre souscrite par la Chine dans le traité dont les ratifications ont été échangées à Pékin le 25 octobre 1860.

Changeant ensuite de direction, nous mettons le cap sur le fort Sud, et nous voici en plein fleuve du Pei-ho, ayant un fort à notre gauche, un autre à notre droite. Bientôt un coude brusque que fait le Pei-ho nous découvre à l'ouest les vestiges du fort qui commandait de front l'entrée du fleuve, celui qu'enleva d'assaut le général Collineau le 24 août 1860. La canonnade de la part des Français dura peu de temps. Dès le début, la garnison voulait s'échapper et aller renforcer celle des deux autres forts moins vigoureusement attaqués. Le général commandant en chef, prévenu de ce fait, fit tirer dans la porte du fort et lança à l'assaut la brigade Collineau. Les Chinois, ne pouvant éviter le combat, tentèrent, mais en vain, de repousser nos troupes. Quand le drapeau français fut hissé sur ce fort, appelé depuis « fort Collineau », ceux du Nord et du Sud demandèrent à capituler. Un haut fonctionnaire tartare, qui se trouvait alors dans le fort Nord dont la poudrière avait sauté, me disait avec beaucoup d'orgueil :

« Nous avions sauté, mes humbles vêtements étaient brûlés, j'étais le seul des défenseurs du fort sachant la signification donnée en temps de guerre par les étrangers à un pavillon blanc. C'est moi qui l'ai fait hisser. Après tout, nous comptions vous voir débarquer sous notre feu comme en 1859; au lieu de cela, vous avez atterri à une lieue au nord dans le village de Pei-tang; vous nous aviez tournés, nous étions d'avance perdus. »

Le fort Collineau, vu son importance, devait disparaître complétement. Le général de Montauban le fit sauter : il n'en reste que quelques monticules de terre qui se trouvent enclavés dans ce qu'on est convenu d'appeler « la concession française de Takou ». C'est un ensemble de vingt-cinq à trente lots de terrain bordant la rive gauche du Pei-ho, commençant au-dessus du fort Collineau et s'étendant jusqu'aux abords du fort Nord. De français, cette concession malheureusement n'a que le nom : c'est une bande de terre inculte et basse sur laquelle ne s'élève aucune construction. Chaque lot comprend vingt-cinq arpents chinois, que nos nationaux peuvent affermer à perpétuité, moyennant une rente annuelle de vingt-cinq dollars mexicains, soit environ cent cinquante francs. La plupart des acquéreurs ne voyant rien à faire de ces terrains, renoncèrent à leurs droits, bien à tort suivant moi. La compagnie des Messageries nationales françaises est seule à continuer le payement de la rente de trois lots de terrains qui comprennent juste l'emplacement du fort Collineau. Un jour peut-être les Chinois, comprenant mieux les besoins du progrès, consentiront à l'établissement d'une ligne de chemins de fer entre Takou et Tien-tsin. Dès lors on renoncerait à la difficile navigation du Pei-ho, et les char-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

gements et les déchargements de navires se feraient à Takou, devenu entrepôt.

Sur la rive droite du Pei-ho s'élèvent quelques constructions étrangères : ce sont les maisons de la douane, celles des pilotes, des cabarets pour les matelots, et deux ou trois auberges. Ce groupe de bâtisses est adossé au fort Sud, que gardèrent pendant cinq ans les Anglais, sans se douter qu'une grande quantité de canons avait été précédemment enfouie sous terre, le 24 août 1860, par la garnison chinoise, avant que mon ami dont j'ai parlé plus haut ait fait hisser le pavillon blanc. Le gouvernement chinois avait-il dépensé des sommes folles pour la construction de ces forts, rendus inutiles par le succès de nos armes? Je ne le crois pas, et pour excuser mon incrédulité, je citerai l'anecdote suivante.

Un de nos missionnaires catholiques français, en tournée apostolique dans la province du Tchely, reçut la visite d'un certain marchand de bois, homme de bonne mine et paraissant fort à l'aise. Il demandait à se faire chrétien. Le missionnaire, méfiant par expérience et voulant connaître son homme, le reçut à titre de simple néophyte. Le marchand mit un zèle fort édifiant à écouter l'instruction religieuse. Cela dura ainsi trois mois; mais, un jour, d'un air tant soit peu embarrassé, notre marchand de bois, devenu plus confiant, ouvrit son cœur tout entier :

« Mon Père, dit-il, vous êtes sujet du grand empire de Fa (c'est ainsi qu'on désigne la France : Fa veut dire moyen, *ratio*). Vous devez être respecté de vos inférieurs, et sur vos autorités vos vertus doivent vous avoir donné une légitime influence; c'est pour moi aussi évident que le soleil qui éclaire ma gorge et les paroles qui en sortent; vous devez connaître le consul de France à Tien-tsin; il jouit, je le sais, de l'amitié de nos plus hauts fonctionnaires. J'ai une petite affaire qui intéresse, bien qu'indirectement, la France; aussi crois-je devoir vous la soumettre, afin que vous en confiiez le règlement au représentant de votre gouvernement. »

Le missionnaire commençait à douter de la ferveur de son néophyte.

« Voici ce dont il s'agit, continue celui-ci. Le généralissime mongol Seng-ko-linc-sine, lorsqu'il construisit les forts de Takou en vue de vous recevoir, mit en réquisition tout mon bois; depuis lors, je n'ai pas touché une sapèque. Si, grâce à l'intervention du consul de France, la valeur m'en était payée, *nous verrions comment compter entre nous.* »

Inutile de dire de quelle manière cette proposition fut reçue; elle prit le même chemin que son auteur, qui se résigna à rester païen.

En jetant un dernier regard sur les forts de Takou qui disparaissent derrière nous, je tiens à donner un souvenir aux différents officiers français qui se sont succédé pendant les cinq ans de notre occupation dans le commandement du fort Nord, où j'ai toujours trouvé la plus grande et cordiale hospitalité : le commandant Butel, capitaine de frégate, le vicomte de la Tour du Pin, lieutenant de vaisseau, enfin le capitaine Trève, aujourd'hui capitaine de vaisseau, le même qui s'est si brillamment distingué lors du second siége de Paris. Quelle animation dans ce fort, quand y dominait l'initiative du commandant Trève! Il fallait faire prendre à nos braves marins le temps en patience; il les stimulait dans leurs jeux et dans leurs exercices; il forma des compagnies dites des fusiliers du Pei-ho, qu'il nomma plus tard « ses bachibousouks », lorsqu'il les commanda, en 1866, durant notre malheureuse campagne de Corée. Toujours guidés par lui, ses matelots organisèrent un théâtre; on y joua fort bien, ma foi, entre autres comédies, *l'Éducation d'un prince*, d'Edmond About; nos nationaux faisaient dix lieues à cheval pour venir de Tien-tsin assister aux représentations du Théâtre-Français de Takou. Le pavillon triangulaire chinois, au dragon jaune sur fond bleu, dans une bordure dentelée orange, flotte maintenant sur tous ces souvenirs.

Un jour, en août 1865, la frégate française *la Guerrière* mouilla à un mille de la barre de Takou. L'aviso *le Dérouléde* jeta l'ancre près du fort Nord. Les couleurs françaises furent retirées après avoir été saluées par l'artillerie chinoise. Un détachement de troupes impériales faisant la haie présenta les armes à la garnison française qui allait s'embarquer. Lorsque l'étendard de la Chine fut hissé, les troupes impériales s'agenouillèrent; leurs généraux et officiers supérieurs, se tournant vers le nord, dans la direction de la sainte Majesté de leur souverain, firent au pied du mât de pavillon la cérémonie du Ko-teou, c'est-à-dire trois agenouillements et neuf prosternements, en frappant neuf fois du front la terre. La canonnière française rendit un salut de trois coups de canon (la courtoisie chinoise n'allant jamais plus loin), et le *Dérouléde* disparut bientôt à l'horizon, emportant à bord de la *Guerrière* le procès-verbal de remise des forts et les derniers représentants de la force à laquelle nous avions dû recourir, pour essayer d'obliger la Chine à sortir d'un isolement systématique qui violait toutes les lois divines et humaines.

Les forts sont maintenant remis à neuf et mieux armés que jamais; les canons Krupp ont remplacé les canons fondus par les jésuites, à Pékin, au dix-huitième siècle. Les armes ont en partie changé; mais, malheureusement pour la Chine, ses soldats restent les mêmes. Sans être devenus plus rares, les archers contrastent étrangement avec les soldats armés de fusils à percussion remplaçant avantageusement le vieux mousquet à mèche qui avec l'arc constitue encore l'ancien armement.

La pagode du Génie de la mer. — Les jonques. — Querelles entre matelots. — Les villages. — Mauvais accueil. — Un souvenir de 1867. — Les concessions américaine et anglaise.

Pendant que ma plume fait ces digressions, notre steamer avance toujours. Nous voici à Si-kou, gros

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

village à dix milles de l'embouchure du fleuve. Je reconnais le Haï-cheng-miao, grande pagode du Génie de la mer, où les marins chinois vont brûler de l'encens, faire leurs vœux et suspendre leurs ex-voto.

L'empereur décrète parfois des actions de grâces au Haï-cheng, lorsque les convois de céréales apportées par mer ont été favorisés d'un heureux voyage. Un haut fonctionnaire est alors désigné pour aller suspendre dans la pagode, en grande cérémonie, une inscription en caractères d'or, sur une tablette de bois noir revêtue du sceau impérial.

Des milliers de jonques sont mouillées à Si-kou. Celles de la province du Fo-kien se reconnaissent à leur élégance et à leur légèreté. Celles de la province de Canton rivalisent seules pour la grosseur avec elles. Ces bâtiments jaugent quelquefois neuf cents à mille

Archers chinois. — Dessin de A. Marie, d'après des photographies de M. Thomson.

tonneaux. Plates du fond et sans quille, ces jonques peuvent franchir la barre ; mais elles risquent, si elles tentent de remonter au delà de Si-kou, de manquer d'eau et d'être obligées d'attendre, avant de pouvoir se remettre à flot, des marées extraordinaires.

C'est à Si-kou que réside le vice-consul d'Angleterre de Takou; il demeure dans la maison de campagne d'un riche propriétaire tien-tsinois. Nous nous arrêtons pour débarquer quelques marchandises, entre autres six mitrailleuses, dont prennent immédiatement livraison des officiers appartenant aux bannières tartares. Ces chefs-d'œuvre de notre civilisation, provenant de l'arsenal militaire chinois de Shanghaï, semblent les étonner vivement; tout est joujou, « ouan-y-eurl, » pour ces grands enfants qu'on appelle, on ne sait trop pourquoi, « les Chinois. » Afin de prévenir des débarquements frauduleux de marchandises en cours de navigation sur le Pei-ho, entre Si-kou et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

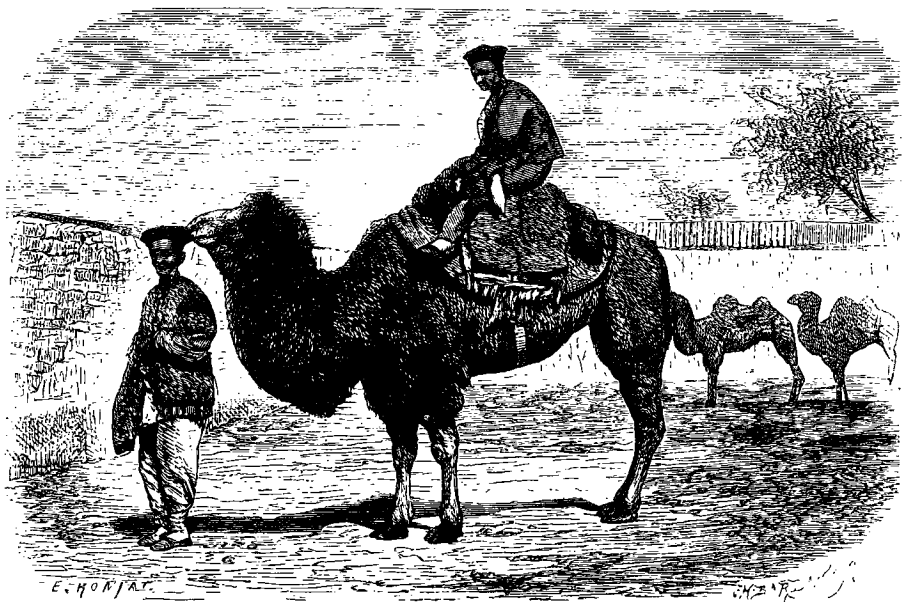
Canonniers chinois (nouvel armement). — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tien-tsin, on pose des scellés sur la cale et on installe à bord, pour plus de précaution, un employé anglais et deux employés indigènes de la douane impériale chinoise. Ces messieurs ne nous quitteront qu'à l'arrivée à destination.

C'est à grand'peine que le *Sinnan-tzing* réussit à sortir de cette agglomération d'immenses jonques qui, malgré les efforts tentés par les consuls étrangers à Tien-tsin et la police des mouillages, laissent tomber leurs énormes grappins de fer là simplement où le vent cesse de souffler. Nous n'avançons que très-lentement, précédés d'une embarcation dont l'équipage armé de haches coupe, sans autres formes de procès, les grosses ossières qui s'opposent à notre passage. Les marins chinois nous accablent d'injures : nos matelots ripostent par une grêle de charbon de terre. La pompe aussi est prête à agir. Le peuple à cheveux noirs, Li-mine (comme les Chinois se désignent eux-mêmes), a une peur affreuse de l'humidité dans la chevelure, et cela (paradoxe tout chinois) par crainte de la vermine. La pompe pourrait donc nous délivrer de tout ce vacarme. Mais, sans y avoir recours, nous dépassons enfin les dernières de ces jonques dont les proues et les poupes décorées de monstres fantastiques ne grimacent plus à nos yeux; nous perdons bientôt de vue leurs bannières multicolores, couvertes d'invocations à la Reine du ciel, de pantacles infernaux ou d'une simple croix, si leur équipage est chrétien.

Jusqu'à Tien-tsin, nous ne verrons plus que l'eau jaune du Pei-ho, et sur les deux rives des fours à briques et quelques villages d'assez mince importance, entourés de plaines stériles (les Chinois disent « imberbes »), tapissées de quelques champs de sorgho,



Chameau du nord de la Chine. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

de maïs et de millet. Quant aux arbres, on les compte et seulement autour de quelques cimetières de riches habitants.

Il y a une vingtaine de villages entre Takou et Tien-tsin. Tous sont construits d'un torchis jaunâtre qui semble vouloir renvoyer au Pei-ho le reflet de ses ondes; la couleur de la terre s'ajoute, en hiver, à cette monochromie désespérante. En été, comme végétation spontanée, on ne voit qu'une sorte de petite bruyère rougeâtre poussant par petites touffes qu'espacent les efflorescences blanches du natron. Sur la rive gauche, nous passons en revue Sin-ho, Nan-keou, Sinn-tatoua, Lang-tsine, Tsiang-tchouang-si; ces villages ne bordent pas d'aussi près le fleuve que ceux de la rive droite, plus accre que l'autre; parfois le beaupré de notre steamer menace sérieusement un pan de mur de briques sèches qui n'offrirait pas grande résistance.

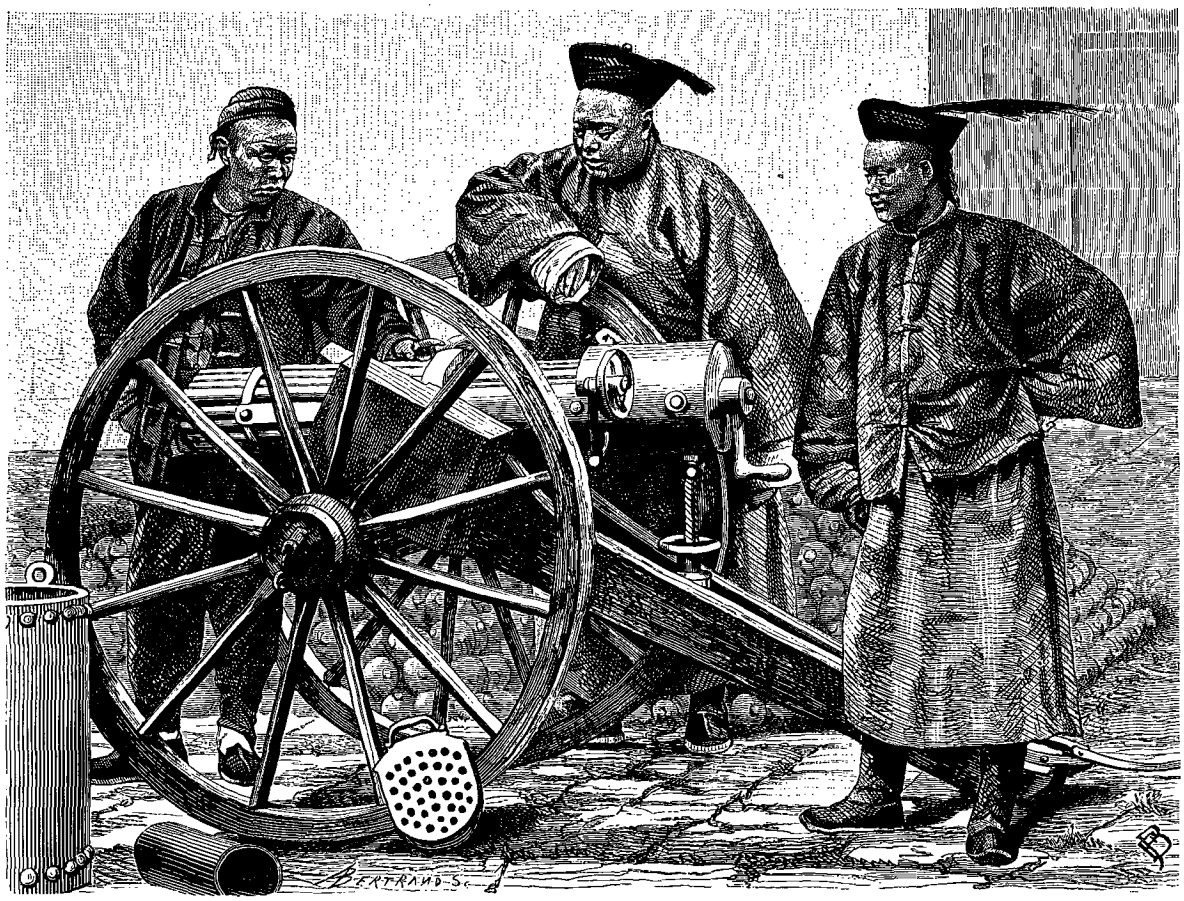
Hou-kia-keou, Ko-kou, Kang-kia-tchoang, Tsiène-chouei-kou, Nan-yang, Tsin-tchoang, Tchoang kiang, Kouei-toei, et enfin Pei-tang-kou, à environ vingt milles marins de Tien-tsin, tels sont les noms des villages que nous laissons derrière nous sur la rive droite. Leurs habitants, la plupart nus jusqu'à la ceinture, fument philosophiquement, sur le seuil de leur maison, du tabac de Tartarie dans leurs petites pipes en nous regardant passer; les chiens aboient, les enfants nous injurient de toute la force de leurs poumons, et les villageoises, au costume éclatant, sont loin de nous faire la moindre coquetterie.

On est plus aimable suivant les circonstances; je pourrais citer, par exemple, les avances très-gracieuses des villageois de Pei-tang-kou, lorsque en 1867 cent mille rebelles, Nienfei, sous le commandement du prince infernal Jêne-ouang, commettaient des atrocités dans les environs de Tien-tsin. On avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

affaire à la lie des populations des provinces que traverse le fameux grand canal impérial, devenu depuis vingt ans inutile par suite du changement de lit du fleuve Jaune qui l'alimentait. Ces populations de territoires infertiles, ne pouvant plus vivre du batelage du grand canal, s'étaient révoltées et formées en « grandes compagnies ». Un de leurs partis menaçait, le 27 avril 1868, de traverser le Pei-ho à quelques milles de Tien-tsin. Deux canonnières françaises se trouvaient alors dans ce port, le *Lebrethon* et l'*Aspic*. Le surintendant des douanes impériales des ports du Nord supplia le consul de France, au nom de l'humanité et des intérêts commerciaux, d'envoyer une canonnière pour s'opposer au passage de la rivière. Le *Lebrethon* ayant à bord un officier chinois de quatrième rang, se mit en devoir, le 1er mai, de descendre le Pei-ho.

Des centaines de cadavres suivaient le courant; on mouilla, vers quatre heures du soir, à vingt milles de Tien-tsin devant Pei-tang-kou ; à l'approche de la canonnière, des paysans accoururent sur la berge de la rive gauche en se prosternant et poussant des cris de détresse, tandis que sur la rive droite une quarantaine de gens armés portant le costume des soldats



Arrivée d'une mitrailleuse : Canonniers chinois. — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie de M. Thomson.

impériaux pénétraient dans le village. On alla chercher deux de ces paysans; ils nous supplièrent de ne pas quitter la localité; car, disaient-ils, des bandits, s'annonçant comme impériaux, avaient fait de si horribles boucheries dans le village, qu'on y marchait dans le sang jusqu'à la cheville et qu'ils avaient tenté de tout brûler. Pendant cet interrogatoire qui se passait dans le carré du commandant, nous entendîmes de grands cris et des coups de feu. Puis ce bruit cessa et nous vîmes sortir du village les quelques hommes armés qui venaient d'y entrer. Nos deux paysans nous affirmèrent qu'on venait encore d'avoir affaire à des bandits. On envoya à terre l'officier chinois qui nous accompagnait; il revint bientôt, disant que ces Chinois armés étaient des soldats envoyés par le général Léou, de la ville de Tcheng-ting-fou, pour rassurer les villageois de Pei-tang-kou, et qu'ils avaient déchargé leurs armes en l'air, afin d'intimider les brigands qui pouvaient rôder dans le voisinage.

Ainsi tout ce récit n'était qu'une fable. Le commandant du *Lebrethon* et moi nous mîmes pied à terre. Les habitants, très-empressés, nous entourèrent et vinrent nous offrir du vin, des pipes. Leurs amabilités étaient d'un primitif que je n'aurais jamais pu croire compatible avec la civilisation chinoise; ils nous répétèrent le conte de leurs deux délégués; mais quand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

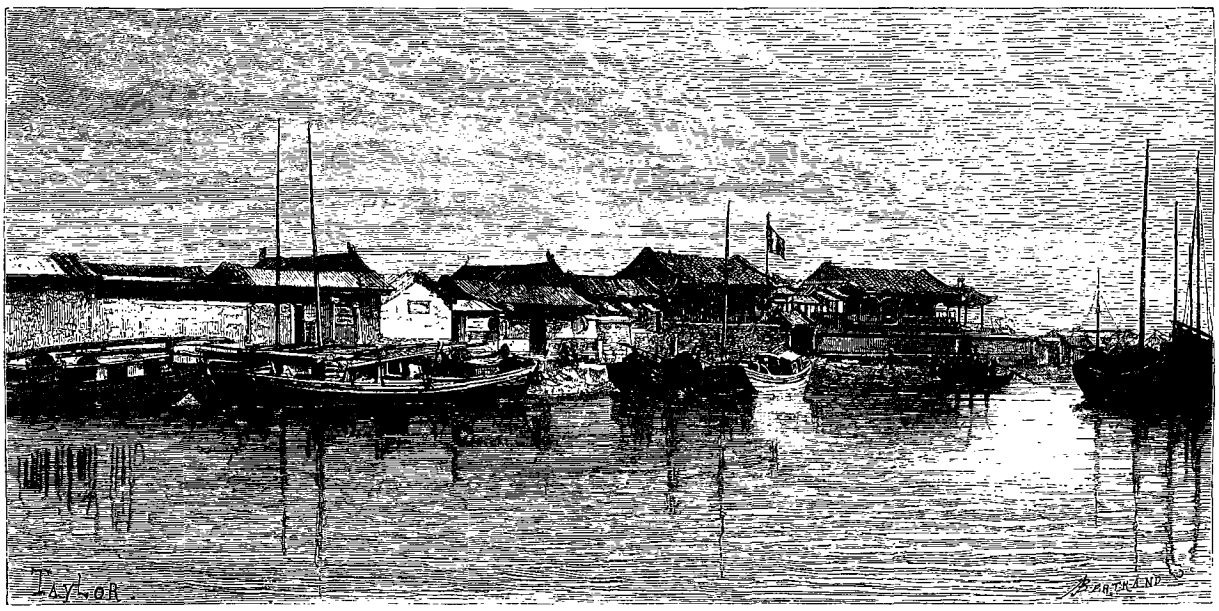
nous voulûmes voir les cadavres, on nous répondit qu'on les avait enterrés. Nous demandâmes à voir au moins leurs tombes; elles étaient couvertes de hautes herbes, et les coups de feu qu'on venait de tirer avaient eu simplement pour but de faire rebrousser chemin aux soldats du gouvernement dont on craignait les déprédations et contre la protection desquels les habitants nous suppliaient de les protéger.

Qu'ils étaient aimables alors, ces bons villageois de Pei-tang-kou, sous l'influence de la peur! Aujourd'hui ce n'est plus la même chose : ce sont eux précisément qui mettent le plus d'âpreté à nous crier à tue-tête : « Yang-koneitze, yang-koneitze, Maotze, Maotze »; ce qui veut dire : « Diables d'outre-mer et hommes velus ». Encore s'ils ne disaient que cela!

La rapidité de notre marche nous laisse à peine le temps de les entendre : bientôt nous arrivons aux tournants qu'on appelle le *Double-Huit*. Ce sont des coudes très-brusques et très-rapprochés que forme le Pei-ho; dix fois sur cent les steamers s'y mettent au plein. Nous ne doublons ces coudes qu'en virant sur des câbles attachés à des piquets fichés sur la berge.

Les silhouettes des maisons étrangères de la concession de Tien-tsin commencent à s'estomper au loin sur notre gauche. Le mur de circonvallation de Tien-tsin nous apparaît et nous rappelle qu'il a été construit contre nous, en 1858, par le prince mongol Seng-kolin-sin, qui ne trouva jamais un nombre suffisant de défenseurs pour le garnir. Un fort sur chaque rive appuie cet immense ouvrage en terre que les Anglais ont surnommé « Seng-kolin-sin's-foly ».

Après avoir dépassé ces forts, nous apercevons devant nous, sur la rive droite, une élégante maison chi-



Ancien consulat de France. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

noise aux toitures de forme capricieuse : c'est le Leang-kia-yuane, ou jardin de la famille Leang. Cette habitation est occupée par un bureau de douanes maritimes. Au-dessus sont des champs et un petit village chinois, constituant la concession américaine, derrière laquelle est la concession anglaise couverte de bâtisses européennes.

Sur la rive gauche, ce ne sont que des montagnes de sacs de sel couvrant la rive à perte de vue.

Le *Sinnan-tzing* vient enfin d'accoster au quai de la concession anglaise. Nous nous estimons fort heureux de n'avoir mis que huit heures de Takou à Tien-tsin.

Tien-tsin. — Les compradors. — Statistique du commerce de Tien-tsin et de la Chine.

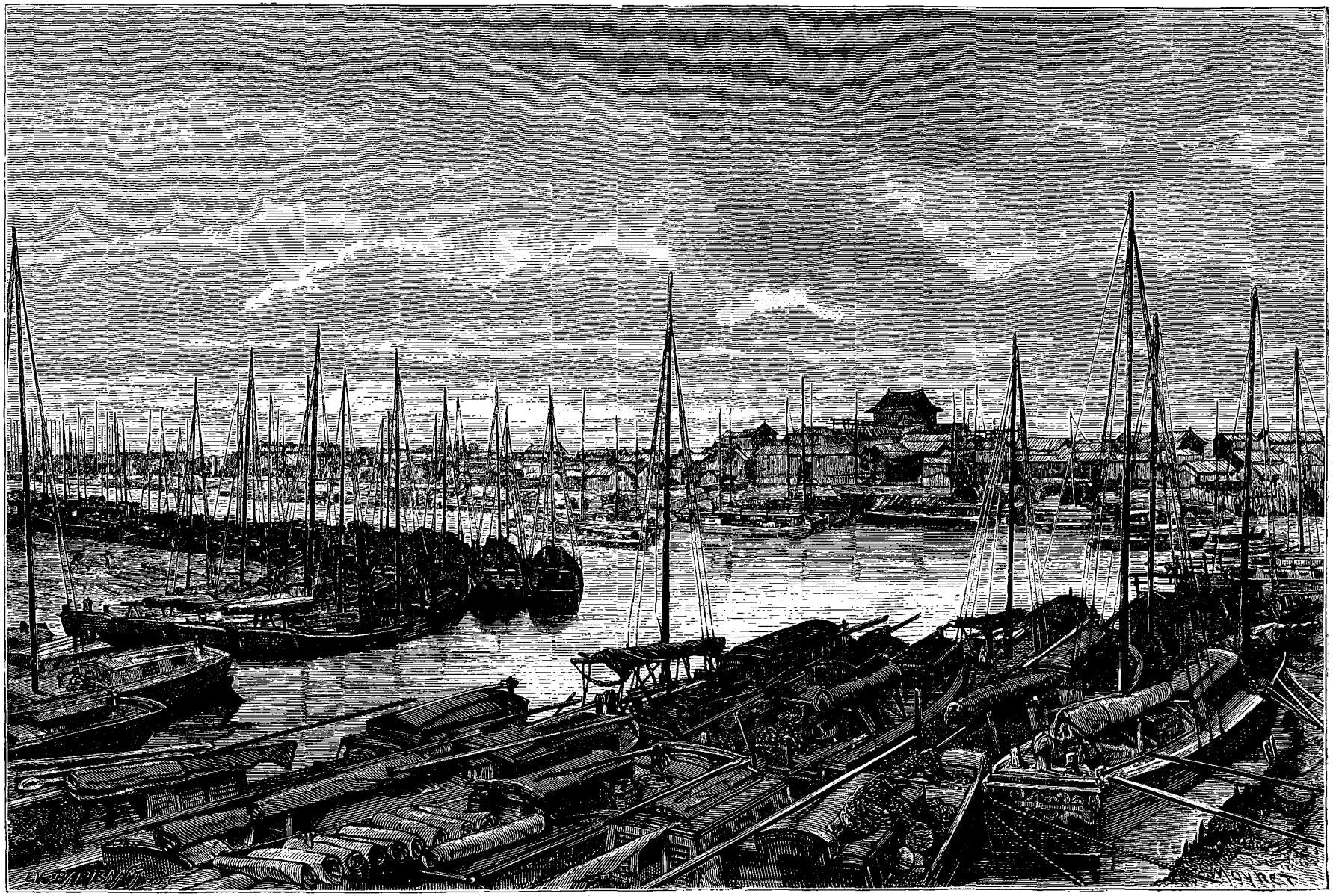
5 *juillet*. — Le port de Tien-tsin est le véritable grenier d'abondance de la capitale, éloignée seulement de vingt-quatre lieues. La ville, par elle-même, n'est pas très-populeuse; mais à ses murailles crénelées, percées d'une porte aux quatre points cardinaux, s'adossent des faubourgs où fourmille une population de neuf cent cinquante mille habitants, que de 1860 à 1862 un régiment anglais et un régiment français surent tenir en respect.

Je ne ferai pas ici une description plus longue du port et de la ville de Tien-tsin, car je n'aurais rien d'important à ajouter à celle qu'en ont donnée dans le *Tour du Monde* M. et Mme de Bourboulon (1859-1862)[1]. Je ne puis cependant passer à Tien-tsin sans dire quelques mots de son commerce.

En 1860, le commerce de la Chine était presque tout entier entre les mains de trois grandes maisons étrangères : la maison Dent et Compagnie, la maison

1. Voy. t. IX (1864, 1er semestre), p. 91 à 103.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue prise de l'ancien consulat de France à Tien-tsin : Le Pei-ho et ses deux confluents. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie du docteur Morache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jardine-Matheson, toutes deux anglaises, et la maison américaine Russell et Compagnie, celle-ci ne fonctionnant qu'avec des capitaux chinois. Ces trois grandes maisons avaient leurs comptoirs principaux à Shanghaï et Hongkong, où elles attendaient, ainsi que d'autres raisons sociales, l'ouverture par les nouveaux traités de nombreux ports sur le littoral chinois. Aussitôt qu'elles le purent, elles y installèrent des agences. Les importations d'Europe et d'Amérique se faisaient toujours directement à Shanghaï, port de première main, et de là se répartissaient entre les différents ports de seconde ligne, entre autres Tien-tsin, suivant les besoins de la place. Ce fait doit être attribué à ce que Tien-tsin est inaccessible aux navires de forts tonnages arrivant d'Occident. Les négociants de Tien-tsin ne furent ainsi, durant de longues années, que les commissionnaires des Chinois pour l'importation, et des maisons qu'ils représentaient pour l'achat des marchandises d'exportation. Ignorant pour la plus grande part la langue chinoise, ces négociants étrangers ont toujours fait usage de *compradores* (du mot portugais *comprar*, acheter), sortes de courtiers-commis, parlant un affreux anglais appelé le « Pigine Inglish », Pidgine pour Business (affaires). Le négociant étranger, trop grand seigneur ou trop ignorant pour faire lui-même ses affaires, envoie son comprador s'informer des prix courants et des besoins de la place, chose des plus faciles, car (la plupart des négociants l'ignorent encore) les grandes maisons chinoises publient journellement le cours des marchandises et le stock de la place. Les compradors, très-impunément, en altèrent simplement les chiffres pour se réserver un bénéfice frauduleux en sus du tant pour cent que leur accorde la maison de commerce qu'ils servent. Ils arrivent ainsi à réaliser des bénéfices au moins aussi considérables que ceux de leurs maîtres. Le moindre domestique indigène en a évidemment sa part, et tel négociant qui, possédant la langue chinoise, a voulu s'aboucher directement avec les commerçants chinois, n'arrivait à aucun résultat; le concierge et les domestiques de sa maison éliminaient, à son insu, toute la clientèle. Ce n'est pas tout : les Tien-tsinois, depuis quelques années, se sont demandé pourquoi Shanghaï, étant l'entrepôt de la Chine pour les marchandises étrangères, ils n'iraient pas eux-mêmes s'y approvisionner, afin d'éviter les frais de commission dont se grèvent les marchandises importées par les maisons étrangères à Tien-tsin; ils commencent à se déplacer, et, il y a deux ans, ils ont créé une compagnie de vapeurs chinois naviguant sous le pavillon de leur pays. Avant longtemps, certainement, comme effet de la progression naturelle de leur raisonnement, les Chinois iront s'approvisionner eux-mêmes en Europe et en Amérique. Nous verrons flotter à Marseille le pavillon de commerce chinois, croix de Saint-André jaune sur fond vert. Il est déjà question de missions diplomatiques qui demeureraient d'une manière permanente dans les principales capitales de l'Occident, et de la création de consulats chinois dans nos ports.

En attendant, il me semble assez utile de donner ici une statistique assez détaillée du commerce de Tien-tsin, qui est celui de Pékin et de toutes les provinces du nord de la Chine.

En 1874, 300 navires étrangers, portant ensemble 149 054 tonnes valant 141 600 000 francs, sont entrés à Tien-tsin, soit 198 steamers avec 120 092 tonnes, et 102 voiliers avec 28 962 tonnes. Ces navires se répartissent ainsi :

187 steamers : 80 américains, 77 anglais, 39 chinois, 1 suédois, 1 russe.

102 voiliers : 44 allemands, 33 anglais, 8 danois, 5 américains, 5 siamois, 4 français, 2 hollandais, 1 suédois.

Ces 300 navires sont sortis emportant 124 910 tonnes de marchandise ne représentant que 15 pour 100 de la valeur de l'importation, soit 22 millions de francs.

L'échange, à Tien-tsin, importation et exportation, se traduit donc par un chiffre de 373 964 tonnes, valant 166 600 000 francs, c'est-à-dire le 14 pour 100 du commerce total de la Chine avec l'étranger, qui s'est élevé, en 1874, pour les quatorze ports chinois ouverts au commerce occidental, à 1 milliard 169 millions de francs.

Ces 163 600 000 francs afférant au port de Tien-tsin se répartissent ainsi : 83 400 000 francs de produits étrangers importés, 58 200 000 francs de produits chinois importés, 9 millions de produits chinois exportés de Tien-sin pour l'étranger, 13 millions de produits chinois exportés de Tien-tsin pour la consommation des ports chinois.

Les chiffres précédents donnent clairement l'écart qui se produit, non dans la quantité, mais dans la valeur relative des importations et des exportations.

L'exportation, en effet, n'a pour articles principaux que le coton brut, les jujubes noirs et rouges, les cornes de cerf et autres, d'un grand usage dans la médecine chinoise, des fleurs de nénufar sèches, très-estimées par les gourmets méridionaux, du tabac de Ytcheou et de Tartarie, la laine de chameau et de mouton, dont on pourrait faire un grand commerce si l'on arrivait à la laver sur les lieux pour la débarrasser du suint qui la pourrirait dans le voyage; le thé qui, arrivant du sud, ne fait que passer en transit à Tien-tsin à destination de la frontière russe.

Ces diverses marchandises, représentant une somme de treize millions de francs, sont expédiées dans les ports suivants, que j'ai classés suivant la valeur de ce qu'ils en prennent chacun :

1° Shanghaï; 2° Canton; 3° Hongkong; 4° Foochow; 5° Swatow; 6° Ning-po; 7° Amoy; 8° New-chwang; 9° Hankow; 10° Chefoo.

Les importations, représentant le soixante-quinze pour cent du commerce, se divisent en deux catégories : les produits chinois et les produits étrangers.

Les principaux produits chinois sont : le papier,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont la plus grande part vient de Swatow ; les pois et fèves de Mantchourie : on en fait des tourteaux pour l'engrais; le riz qui, dans le nord revenant trop cher, n'entre pas dans la consommation du peuple, et est remplacé par le millet chez les gens peu aisés; les soieries de Soutcheou et Canton; les sucres brun, blanc, candi, venant de Swatow; le tabac préparé : les Chinois y mettent de l'huile pour l'empêcher de se dessécher; les thés de Hankow et Foochow, dont la consommation est à la portée de tous suivant leurs qualités ; une feuille de thé passe par bien des infusions avant de disparaître dans l'estomac d'un mendiant : il a passé d'abord par le maître, les domestiques, la maison de thé, le théâtre, l'auberge de ville et le cabaret de campagne; on le fait sécher au soleil dans des paniers d'osier qu'on ne se donne pas même la peine de dissimuler aux yeux des passants. Il en est de même du thé en briques, destiné aux Mongols, qui le font bouillir dans du lait fermenté de jument ou de chamelle ; il sert en même temps de monnaie dans ce pays. Un cirque français, venant à Pékin à petites journées de Saint - Pétersbourg en 1870, ne recevait guère autre chose comme prix d'entrée de la part des spectateurs mongols. Il eût fallu des maisons pour contenir une telle recette, si on n'avait eu à l'échanger contre des moutons, du lait, du beurre, etc., etc.

Paysan des bords du Pei-ho. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Voici, suivant l'importance de leur exportation respective pour Tien-tsin, la liste des ports chinois :

1° Shanghaï; 2° Canton; 3° Hongkong; 4° Swatow; 5° Foochow; 6° Amoy; 7° Takow; 8° Chefoo ; 9° Hankow; 10° Ning-po; 11° New-chwang.

Les importations de produits étrangers consistent surtout en cotonnades, lainages, métaux, allumettes chimiques, aiguilles, bois de sandal, bois de sapan, vareck japonais et russe, thé du Japon, vitres, et enfin l'opium.

Les cotonnades et les lainages viennent pour la plus grande part de Manchester, où elles sont fabriquées exprès pour la Chine. Plusieurs tentatives ont été infructueusement faites pour l'importation des cotonnades françaises. Les Anglais et les Américains doivent leur succès aux grands sacrifices qu'ils ont dû faire en changeant les dimensions de leurs métiers, de manière à produire des étoffes se prêtant exactement à l'ampleur des vêtements chinois. Les seules cotonnades grossières pouvant entrer en concurrence sont celles de Corée. Les qualités les plus demandées sont celles que les Anglais appellent T. cloths et shirtings.

Comme métaux, figure en première ligne le cuivre, le métal que les Chinois travaillent le mieux; le cuivre blanc du Japon est très-estimé pour la fabrication des fourneaux de pipe. Le cuivre jaune et le cuivre rouge arrivent maintenant en grande quantité de la province du Yunnane, depuis la répression de la rébellion musulmane, à la suite de laquelle le gouvernement chinois, sous le règne de l'empereur Hien-Foung, avait dû fabriquer des monnaies de fer. C'est de cette époque aussi que date la vente, par le gouvernement chinois, des titres, des grades et des honneurs.

Les Chinois, très-maladroits dans le travail du fer, font venir presque tout leur acier de l'étranger. La province du Honan en produit d'une qualité inférieure. — Le fer-blanc tient aussi une place considérable parmi les importations; les Chinois de Tien-tsin sont fort habiles à en tirer parti; la ferblanterie n'existe dans le nord de la Chine que depuis 1860.

Le nord de la Chine fait une immense consommation d'allumettes chimiques; c'est Vienne qui en fournit la plus grande quantité.

Les tze-laei-r'ho, *feu qui vient tout seul*, comme les appellent les Chinois, sont au contraire peu estimées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le sud de la Chine, dont le climat humide leur est défavorable.

Un Chinois sait le nombre d'allumettes que doit contenir une boîte, et ne l'achète jamais avant d'en avoir vérifié le compte; huit sapèques valent un de nos sous; on détaille à l'infini cet article dans les rues.

Les aiguilles venant d'Europe sont très-estimées dans le Nord. On pourrait, dans toute la Mongolie, payer ses frais de voyage avec des aiguilles; à Pékin même, lorsque y arrivent les Mongols, en hiver, avec leur beau gibier, j'ai vu donner quelques grosses aiguilles contre un de leurs faisans.

Le bois de sandal est un article d'une grande consommation. Les Chinois en font des montants d'éventail, des boîtes, et confectionnent avec la poudre de ce bois une pâte avec laquelle ils fabriquent des chapelets odorants; c'est également avec une pâte de ce genre, mais beaucoup plus grossière, qu'ils font ces baguettes parfumées, dites allumettes chinoises, dont on se sert comme d'encens et comme petits cierges dans les pagodes bouddhistes et taoïstes.

Quant au varech, qu'on ne croie pas qu'on n'en fasse provision que pour l'emballage : les Chinois le mangent bouilli ou s'en servent comme condiment dans leurs sauces et leurs bouillons.

Le thé du Japon, qualité très-médiocre de thé en poudre, ne peut lutter que par l'infériorité de son prix avec les thés chinois communs.

Bourgeois de Tien-tsin. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Les vitres, malgré la modicité de leur prix de revient dans le Nord, sont considérées comme objets de luxe; les fenêtres chinoises, faites d'un châssis treillagé, sont de papier de Corée huilé et quelquefois de talc.

J'aurais cité l'opium en première ligne si je ne me promettais d'en parler à loisir dans un autre chapitre. Je me bornerai à dire ici qu'il a été importé dans l'année 1874, en Chine, pour deux cent quarante-deux millions cent trente-cinq mille francs d'opium.

Ce n'est pas tout que d'avoir jeté un coup d'œil sur le commerce du port de Tien-tsin; j'ai d'autres devoirs à accomplir et des visites à faire aux différents consuls établis dans le port, ainsi qu'au vice-roi Li et quelques autres fonctionnaires.

L'hôtel consulaire de France. — M. l'abbé Favier. — Usages. Le vice-roi Li. — Histoire d'un tambour français.

Les consuls étrangers, excepté le consul de France, résident sur la partie anglaise de la concession étrangère appelée Tze-tchou-line, « la forêt des bambous violets », du nom d'une pagode située dans le voisinage sur la concession française. Là ne s'élèvent que l'hôtel consulaire de France, un bureau de douane, une église catholique desservie par des missionnaires lazaristes, la procure des missionnaires de la Compagnie de Jésus et une ou deux maisons de négociants. Enclavé dans la concession française, se trouve un petit village habité par une population turbulente qui a donné plusieurs fois à notre consul, M. Charles Dillon, l'occasion de montrer l'énergie, le tact et la prudence qui en font un des agents les plus distingués que la France ait à l'étranger.

L'hôtel consulaire est une très-belle construction toute récente, due au génie de M. l'abbé Favier, un vrai missionnaire de la vieille roche; il a ce qu'ont eu ses devanciers en Chine pour réussir, au dix-huitième siècle, en dehors de toute influence diplomatique ou de pression militaire; il est architecte, peintre, musicien, peut-être poëte. De plus, il a ce qui lui vaut la sympathie de tous, indigènes et étrangers, une obligeance rare.

Dans la fréquentation de la colonie étrangère de Tien-tsin, trois choses sont impossibles à éviter : 1° l'absorption d'un verre de sherry chez chaque personne qu'on va visiter; 2° une partie de jeu de boule américain, dont l'allée parquetée et cirée est établie dans le club de la localité; 3° parler chevaux et courses : c'est là, en effet, la grande distraction des résidents qui, deux fois par an, donnent des courses.

La piste se trouve dans la plaine au sud de la ville murée, près du Haë-kouang-sse, temple de la splendeur de la mer, où le baron Gros et lord Elgin signèrent les traités de 1858. C'est là aussi un rendez-vous de chasse; le gibier abonde aux environs et y attire en grand nombre les chasseurs et les fauconniers.

Il y a une bonne demi-heure de chemin à faire en palanquin des concessions étrangères à la résidence du vice roi. Plutôt que de m'enfermer dans une de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boîtes recouvertes de drap vert ou bleu, portées par quatre de mes semblables[1], je préfère un simple petit poney chinois et, comme équipage, un palefrenier pour me suivre, et un messager pour me précéder avec une carte de visite.

Je longe ainsi les bords du Pei-ho, me dirigeant vers son point de jonction avec le grand canal Impérial. Après avoir passé devant les ruines de l'établissement des Sœurs de Saint-Vincent, brûlé en 1870, et devant la porte orientale de la ville murée que borde un fossé plein d'eau fétide, j'arrive à un pont de bateau au bout duquel, sur la rive gauche du canal, j'aperçois, un peu sur la gauche, les deux hauts mâts où flottent les bannières du vice-roi Li. Mon messager pique des deux et, une minute après lui, je franchis la première enceinte d'une cour assez mal tenue, au fond de laquelle se trouve une grande porte rouge dont les battants fermés sont décorés de deux guerriers fantastiques, roulant des yeux qui semblent vouloir me parler de la terrible majesté du haut fonctionnaire que je vais saluer.

Cette grande porte est flanquée de deux petites portes ouvertes par lesquelles je passerais si je ne me respectais davantage. Après deux ou trois minutes d'attente, temps laissé au vice-roi pour mettre son chapeau officiel et retoucher sa toilette, la grande porte s'ouvre au bruit de trois pétards. J'entre alors dans une grande cour que je traverse entre deux haies de fonctionnaires de tous grades, se tenant immobiles, les bras serrés contre le corps. C'est au pied de l'escalier que je laisse ma monture aux mains de mon palefrenier, et, après avoir passé sous un grand hangar destiné aux réceptions publiques, je me trouve dans une troisième petite cour, escorté par les officiers qui m'avaient reçu dans la seconde.

C'est là que m'attend le vice-roi Li. Je le salue en me découvrant, tandis que lui, joignant les deux poings sur son cœur, les porte à la hauteur de son menton. On ne peut se faire une idée de la simplicité et de l'état des résidences officielles qu'en méditant le proverbe chinois, qui dit que « les fonctionnaires ne réparent pas plus leurs résidences que les voyageurs les auberges du chemin ».

L'ameublement de la salle de réception est des plus simples. Au fond de la pièce, en face de l'entrée, un canapé de bois vernissé d'environ deux pieds de haut, garni au centre d'une petite table de bois dur, haute de vingt centimètres, supportant deux tasses de thé; de chaque côté de cette table est un coussin plat couvert de natte blanche, puis un coussin rond et dur, bourré de paille et recouvert de drap rouge, appuyé contre le mur. A droite et à gauche du canapé, deux lourds fauteuils de bois dur sont séparés par un petit guéridon carré d'environ quatre centimètres de haut. Les murs sont tendus de papier blanc orné de dessins d'argent. Le même papier recouvre le plafond où est accrochée une lanterne dont les quatre faces de verre sont décorées de paysages de couleur criarde. Quant au sol, il se compose de grandes dalles de brique grise à peine polies, suintant l'humidité, et n'ayant jamais connu le vernis, qui jusqu'ici ne semble pas en Chine avoir été inventé pour elles. Le long du mur, contre lequel est appuyé le canapé, est accrochée une grande aquarelle représentant une chasse où figurent des chevaux jaunes et verts à la poursuite d'une antilope violette, que des cavaliers percent de flèches sous des montagnes qui, pour rendre la partie égale, semblent vouloir écraser chasseurs et gibier. Cette image, de couleur tapageuse, est flanquée de deux bandes de papier rouge où brillent deux sentences en gros caractères d'or. Sur la première, on lit : « Les choses de ce monde obéissent aux ordres du Destin; » et sur l'autre : « Leur direction ne dépend en rien de l'homme. »

Fauconnier. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Le thé est contenu dans des tasses assez communes que recouvre un couvercle également de porcelaine, destiné à le tenir chaud et à retenir, pendant la dégustation, les feuilles de thé dans la tasse. Les tasses, n'ayant pas d'anses, sont tenues emboîtées dans des godets d'étain.

1. Par huit, si c'est le palanquin d'un fonctionnaire ou dignitaire supérieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le vice-roi me donna la place d'honneur, à sa gauche, et prit sa tasse à deux mains; il la souleva, en me regardant, pour me faire comprendre que je pouvais en finir avec cette petite cérémonie où les inexpérimentés se brûlent horriblement la langue, et entamer la conversation.

Le vice-roi Li est né en la deuxième année du règne de l'empereur Tao-koang (la splendeur de la Raison), dans la province de Ngan-r'hoei. Son père était un obscur lettré, qui donna, malgré cela, une brillante éducation à ses cinq enfants, dont S. Exc. Li est le second.

Celui-ci conquit en peu de temps ses grades universitaires. L'année 1848 le vit entrer à l'Académie impériale, dite « la forêt de pinceaux ». Lorsque les rebelles Taï-ping envahirent son pays natal, il se mit à la tête d'une milice qu'il avait formée, et servit sous les ordres du vice-roi des deux Kiang. Promu au grade de magistrat de circuit « Tao-taï », il devint bientôt un des premiers lieutenants du vice-roi Tseng-kouô-fan. En 1861, première année du règne de l'empereur Tong-tche, il fut nommé gouverneur du Kiang-sou. C'est alors que, secondé par le colonel anglais Gordon, il fit éprouver de graves échecs aux Taï-ping. A la prise de la ville de Sou-tcheou, il fit mettre à mort les princes rebelles Taï-ping, quoique, dit-on, la ville n'ait capitulé que sous condition que ces princes auraient la vie sauve. Les avis sont, du reste, partagés sur ce point, et, d'après un officier anglais ayant pris part à ces affaires, l'ordre d'exécution serait parti de plus haut lieu. L'empereur, pour récompenser le gouverneur Li, lui décerna une veste jaune et le titre de Fei-tze-chao-pao, gardien du trône. Après la prise de Nankin, en 1864, S. Exc. Li fut fait noble de troisième classe et décoré de la plume de paon à double œil. En 1866, il chassa du nord de la Chine les rebelles Nien-fei. En 1867, il fut nommé vice-roi de la province du Hou-pei et de celle du Hou-nane. C'est alors qu'il fut envoyé dans l'Ouest contre les musulmans chinois révoltés.

Dans cette dernière campagne, il eut pour lieutenant un Français qui est encore aujourd'hui à son service comme général commandant de l'artillerie. Ce singulier personnage s'appelle Pinel : tambour du 101e régiment de ligne pendant la campagne de Chine, il avait appris à parler chinois; aussitôt son congé expiré, il alla, dit-on, seul, sans recommandation aucune, se jeter aux pieds du vice-roi Li, opérant alors contre les Taï-ping, dans le Kiang-sou. « Grand homme, aurait-il dit, votre haute intelligence saura mieux distinguer que moi-même à quoi je puis vous être bon; je ne demande qu'à vous servir. » Les hauts fonctionnaires de la Chine, on le comprendra facilement, sont peu habitués à voir autant d'humilité et d'admiration pour eux chez les Occidentaux. Pinel fut nommé sergent dans l'armée chinoise. Français, et naturellement brave, il se signala maintes fois et parcourut très-vite tous les grades de l'armée. En 1870, il se retrouvait, pour la première fois, depuis dix ans, en contact avec quelques compatriotes, à qui il raconta que le gouvernement chinois, quoique très-large pour lui, l'obligeait cependant, en quelque sorte, à placer sa fortune en immeubles pour le rattacher davantage au pays, qu'il avait dû se marier à la chinoise, et que souvent les circonstances lui avaient dicté d'être aussi bouddhiste qu'il avait été chrétien. Ce personnage auquel, outre la bravoure, il a fallu, pour pouvoir se maintenir dans une aussi haute situation, un tact et une finesse rares, se considère comme complétement Chinois. Je l'ai aperçu, impassible, parmi les officiers généraux et autres qui se tiennent debout dans le salon du vice-roi tant que dure la réception. — Ce que c'est, en Chine, que de savoir bien manier les baguettes!

S. Exc. Li est, depuis 1870, vice-roi de la province du Tche-li. De plus, il est membre du grand conseil de l'Empire et membre du conseil privé dont S. A. I. le prince Kourg est le président, ce qui lui donne le titre de Tchong-tang. De là l'appellation sous laquelle il est respectueux de le désigner, Li-tchong-tang.

En un mot, Li-tchong-tang est actuellement un des plus grands dignitaires de l'empire; il est en même temps un des plus zélés appréciateurs des sciences occidentales, dont il a commencé l'application d'abord dans son armée, dans ses arsenaux, puis dans le commerce; c'est grâce à son initiative que s'est établie par actions une compagnie de vapeurs chinois faisant concurrence à la navigation étrangère. Au point de vue religieux, il se dit absolument rationaliste; tout en se livrant, dit-on, à certaines pratiques superstitieuses, il n'admet pas qu'on soit autre chose que disciple de Confucius.

Li-tchong-tang a beaucoup de distinction dans toute sa personne. Il est grand de six pieds et mince; il a les traits fins, l'œil vif et beaucoup de bonhomie pleine d'une aimable brusquerie, se traduisant d'une manière toute méridionale par des gestes, dont les Chinois sont généralement très-sobres. Dans ses familiarités, sa longue pipe à bouquin de jade et à fourneau de cuivre joue un grand rôle ; il vous en frappe fréquemment le bras, lorsqu'il veut attirer particulièrement l'attention sur un point de la conversation. D'autres fois, surtout lorsqu'il discute la solution d'une affaire, sa main, comme le couteau d'exécuteur, s'abat de haut en bas; ce geste, qui lui est très-familier, signifie que les têtes sont tombées, ce qui n'a jamais l'air de lui causer autre chose que de la bonne humeur.

La rue des Lanternes et la rue des Vieux-Habits. — Un statuaire. — L'arrière-rue. — Le restaurant de *l'Harmonie et de l'Amitié*. — Le r'Hoan-kiè. — Mariages posthumes. — Les autorités administratives. — Les magistrats. — Les bottes en cage. — Le pâtissier du général de Montauban.

En sortant de chez le vice-roi, je repasse le pont de bateaux qui est devant son palais; on se trouve alors devant une ruelle où certainement il est impossible de passer deux de front; elle aboutit au point de jonc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion du Teng-kiè, rue des Lanternes, et du Kou-y-kiè, rue des Vieux-Habits.

La première de ces rues, qu'on suit pour gagner la porte orientale de la ville murée, est la mieux entretenue des rues du faubourg de l'Est. Chaque boutique, même après fermeture des volets, entretient une lanterne longue de papier rouge, protégée par un grillage de fer et portant les deux caractères : *kong i*, commodité de tous. Il n'en est pas de même dans les autres rues, qui sont éclairées seulement par la lanterne que chacun porte avec soi.

La rue des Vieux-Habits n'est que la prolongation, sur le bord du canal Impérial, de la rue des Lanternes parallèle au Pei-ho. Cette rue Kou-y-kiè retentit du matin au soir du nasillement cadencé des fripiers qui, ayant un tas de vêtements d'occasion à leur gauche, font passer successivement dans leur main droite ces nippes dont ils composent un autre tas, après les avoir sommairement exhibées, en chantant les qualités et la valeur de chacune d'elles. L'absence des amateurs ne les arrête pas, et, s'il ne se présente personne, le tas de droite repasse à gauche et alternativement pièce par pièce, toujours sur le même air, jusqu'à la tombée de la nuit.

Le vice-roi Li. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Thomson.

Dans cette même rue demeure un marchand de statuettes, le plus fameux qu'il y ait en Chine. Ces figurines, dont les plus grandes ont environ un pied de haut, sont en terre parfaitement travaillée et peinte. Leurs proportions et leur style n'ont rien du grotesque qui caractérise tout ce que les Chinois dessinent ou peignent. Les types et les expressions de physionomie sont admirablement rendus. Les acteurs célèbres se retrouvent tous dans les vitrines de cet artiste, en compagnie des petits mandarins les plus connus, dont le rang infime promet l'impunité à la plaisanterie. Il y a surtout une collection de mendiants véritablement repoussants : leurs plaies vraies et leurs plaies factices sont fidèlement imitées, ainsi que les haillons, qui sont de vrais haillons, dont la statuette est recouverte.

Dans le prolongement de la rue des Vieux-Habits se trouve, toujours parallèlement au canal, le Heou-kie-Heou ou l'arrière-rue. C'est là le quartier des plaisirs : des théâtres, des maisons de thé, des restaurants, etc. Passez-y le matin à l'aube, vous croirez que la plupart des maisons qui la bordent ne sont occupées que par des éleveurs de volailles. Ce ne sont que des cris de poules, et cependant les gallinacés n'y sont pour rien. Ces maisons sont celles qu'habitent les élèves du Conservatoire de l'endroit, les jeunes chanteurs et les jeunes comédiens de Tien-tsin. Dès l'aube, leur maître, pour éprouver leurs voix, leur fait pousser des cris de poule. Tel est le premier, mais non le dernier, des exercices auxquels on livre les jeunes Chinois, qu'on voit représenter sur la scène les soubrettes de comédie et qui, dans la vie réelle, sont les convives indispensables de tout dîner de luxe offert au restaurant.

Sur ce point, comme sur bien d'autres, la Chine est en complète décomposition. C'est dans l'arrière-rue que se trouvent les plus beaux restaurants; le soir, les salles et les cabinets particuliers retentissent des cris joyeux des convives qu'entrecoupent les flonflons des guitares. Un des plus fameux restaurants des faubourgs est sans contredit celui que tient le musulman Leoulao-Ki, à l'enseigne de *l'Harmonie et de l'Amitié*, Ho-tsing-Koane : c'est là que l'élite de la société musulmane, très-nombreuse à Tien-tsin, se donne rendez-vous pour manger d'une cuisine absolument vierge de tous les dérivés du porc. On y sert toutefois, avec beaucoup de tolérance, des vins de toutes sortes pour la consommation des non moins nombreuses pratiques infidèles.

C'est dans ce restaurant que j'ai assisté à une scène de mœurs toute particulière à Tien-tsin : je veux parler de ce qu'on appelle le r'Hoan-kiè, l'échange des livres généalogiques; on sait que les Chinois de toutes classes tiennent très-rigoureusement ces livres, tandis que c'est déjà très-beau, chez nous autres Occidentaux, que de pouvoir dire qui était notre bisaïeul. Lorsque deux Tien-tsinois se lient d'amitié fraternelle, il leur semble indispensable de réunir solennellement au cabaret tous leurs amis et, devant ces témoins, les deux amphitryons, porteurs de leur livre généalogique, procèdent à haute voix à un enchevêtrement arbitraire des deux lignées; de par leur fantaisie, l'oncle de l'un devient le mari de la tante de l'autre, et ainsi de suite; les aïeux se confondant, la fraternité des deux amis se trouve dès lors établie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les aïeux sont nombreux et le respect exige des libations à chacun de ces mariages posthumes, à la mémoire de ces nouveaux conjoints d'outre-tombe.

« Lorsqu'on a réuni les œufs dans une corbeille, on ne saurait dire quelle poule a pondu cet œuf-ci ou celui-là, et quand les poulets, éclos dans le four de briques, se promènent dans la campagne, ils ne savent plus quels sont leurs parents. »

Mais pardon de ces digressions où m'ont entraîné mes souvenirs.

Je me dirigeai ensuite vers la porte orientale pour pénétrer dans la ville murée, de plus en plus déserte et insalubre, avec l'intention de faire visite ou plutôt de laisser des cartes au tao-taï, chef de circuit, au tchefou, préfet, et au tcheshiène, maire. Comme la cour du palais du vice-roi, celle des résidences de ces diverses autorités locales voit jaunir de hautes herbes et verdir l'eau croupie. Faudrait-il s'en réjouir avec le poëte chinois, qui lui dit :

« Lorsque les sabres sont couverts de rouille et que les bêches sont brillantes; — « Lorsque les greniers sont pleins et que les prisons sont vides; — « Lorsque les boulangers vont en palanquin et les médecins à pied; — « Quand les degrés des pagodes sont usés et les cours des tribunaux couvertes d'herbe,

« L'empire est bien gouverné. »

Eh bien, non, les prisons ne désemplissent pas; autrement les deux ou trois mille ya-y, gardes de ces différents tribunaux, mourraient de faim, car ils n'ont pas beaucoup plus d'appointements réels que leurs chefs, qui se croient parfois obligés, pour se tirer d'affaire, de faire bâtonner alternativement la moitié de leurs gens par l'autre pour leur faire rendre gorge; c'est, en somme, le procédé le plus efficace qu'emploient ces magistrats pour emplir la bourse qu'ils emportent à la fin de leur gestion. Quant à ce qu'ils laissent en mémoire de leur magistrature, le lecteur aurait peut-être quelque peine à le deviner : c'est une vieille paire de bottes, comme je viens d'en voir suspendues sous la voûte de la porte orientale. Lorsque le magistrat est nommé ailleurs, les notables de ses amis vont en corps attendre le passage de son palanquin à la porte de la ville; ils se jettent aux pieds du magistrat, le suppliant de rester; celui-ci invoque les ordres d'en haut. On est censé alors avoir recours à la force pour le retenir, et c'est en se débattant, saisi par les jambes, qu'il sort de ses bottes pour ne pas tarder davantage à se rendre aux ordres de l'empereur. Cette relique est mise dans une cage de bois grossière, en tout semblable à celles dans lesquelles on exhibe sur la crête des remparts, entre deux créneaux, la tête des suppliciés. Le Chinois, né railleur, s'est maintes fois plu à confondre, dans ses satires, les contenus de ces cages.

Mendiant. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

En revenant sur les concessions étrangères, je passe sur la place du Marché, devant la grande pagode du Niang-Niang-Kong, palais de la déesse Niang Niang, la Junon ou plutôt la Clotho chinoise, en très-grande vénération à Tien-tsin.

C'est dans la rue qui fait le coin sud-ouest de cette pagode que se trouve le pâtissier que fréquentait si volontiers le général de Montauban en 1860. De cette illustre clientèle il lui reste encore le souvenir de quelques mots de français :

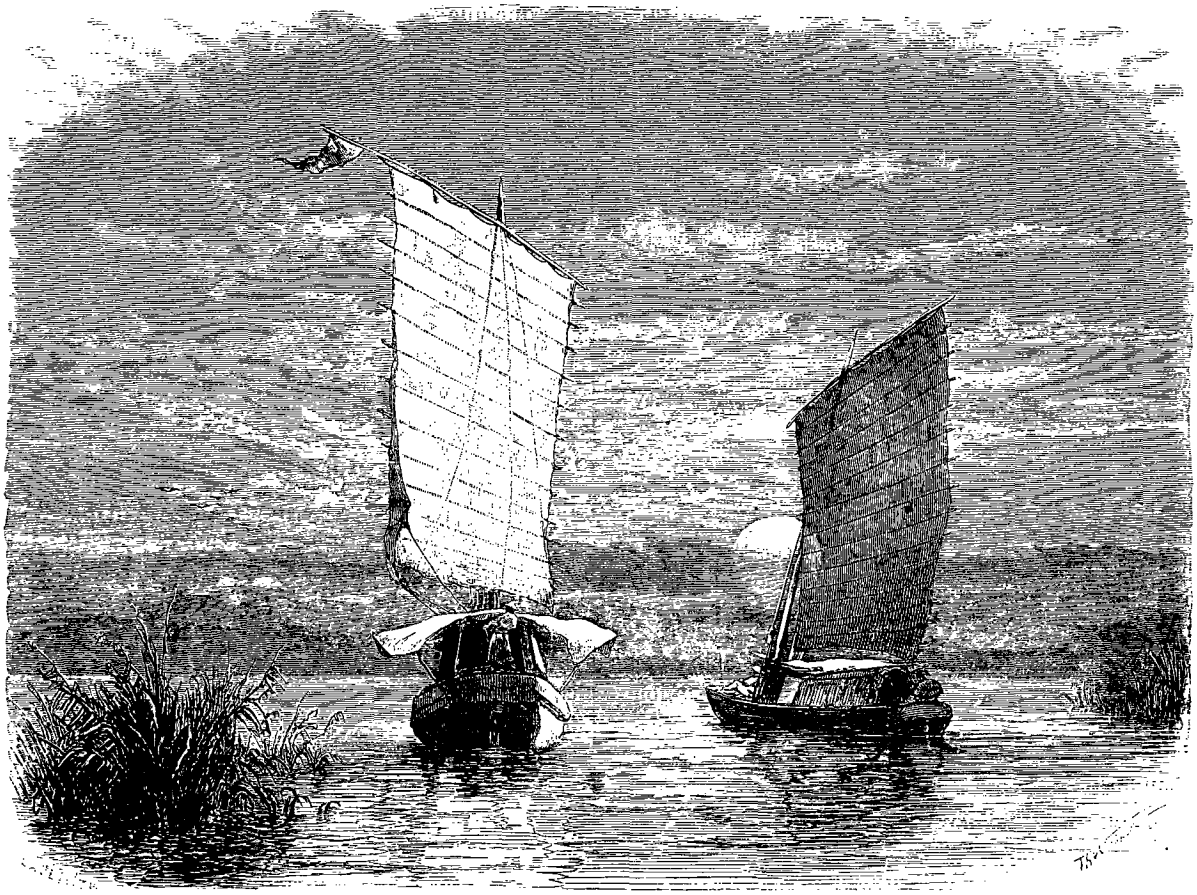
« Pons, pons câteaux, hassiiez-fous, manchez. »

L'anglais est toutefois plus parlé que le français, car je vois sur le marché un Chinois du Midi, coiffé d'un turban vert, marchander de la viande en anglais, avec un compatriote tien-tsinois, tout comme pourraient avoir besoin de le faire deux Français, dont l'un serait basque et l'autre bas-breton.

T. Choutzé.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les barques du Pei-ho. — Dessin de Th. Weber, d'après une aquarelle de l'auteur.

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE,

PAR M. T. CHOUTZÉ [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Tien-tsin à Tong-tcheou. — Les barques du Pei-ho. — Les bateliers. — Le grand canal Impérial. — Les étoiles diffuses. Cinquante contre cinquante. — Mon patron. — Comment on se sert des baguettes pour manger. — Notre jonque.

Le long du quai de la concession anglaise, je trouve prêtes les deux barques sur lesquelles je dois remonter le Pei-ho jusqu'à Tong-tcheou, à quatre lieues de Pékin. Tout y est déjà installé : mon lit, mes malles dans la première et mes domestiques avec la cuisine dans la seconde. Il ne nous reste plus qu'à attendre que les bateliers veuillent bien consentir à rallier le bord. Inutile de demander où ils sont, car le patron me répondra infailliblement : *maé-miène-tsiu-leao*, « ils sont allés acheter de la farine; » c'est toujours au dernier moment qu'ils procèdent à leurs provisions, quoi que dise leur proverbe : « qu'il ne faut pas attendre la pluie pour réparer son toit. »

Avec le flot, on remonte rapidement le Pei-ho jusqu'au pont de l'Est, à la hauteur de l'ancien hôpital des sœurs de Saint-Vincent; mais là, à moins d'avoir de hautes protections, on a toutes les peines du monde à se faire ouvrir ce pont de bateaux, et mieux vaut attendre que de débarquer comme l'a fait un Parisien de ma connaissance, qui croyait à des arches submergées, sous lesquelles on ne pouvait plus passer. Il faut ajouter qu'une fois ce pont ouvert, la circulation

1. Suite. — Voy. p. 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des piétons est arrêtée pendant plus d'une heure. En effet, derrière ma barque, toutes celles qui attendaient depuis le matin se sont accrochées les unes à la suite des autres pour profiter de l'occasion. Ce sont alors des cris et des jurons de la part des gardiens des gros chalands qui composent le pont, tandis que les mariniers poussent ensemble sur leurs longues gaffes et débordent, en chantant, leurs embarcations.

On a devant soi, au nord, les ruines de l'église catholique et l'ancien hôtel consulaire de France, brûlés en 1870. Les murs de l'église, malgré leurs lézardes, sont restés debout avec la croix au sommet : cela n'a pas échappé aux remarques superstitieuses des Chinois. Quant à l'hôtel consulaire, ancien pied-à-terre impérial, on n'en voit plus que le quaï, le mur d'enceinte et la porte : la flamme a nivelé tout le reste. Pavillons à colonnes vermillon, élégants toits retroussés, galeries gracieusement disposées avec balustrades capricieusement découpées, tout a disparu pour faire place aux tombes des malheureuses victimes de la journée du 21 juin 1870.

De l'ancien hôtel consulaire de France, on jouissait sinon d'une vue splendide, du moins du spectacle très-animé que peut offrir la navigation chinoise sur les trois grands cours d'eau formant un vaste Y, des branches duquel le consulat formait le point de jonction. A droite, à l'ouest, on voit le grand canal Impérial, établi sous le règne de l'empereur mongol Kou-pi-laë-Khan au treizième siècle. Ce canal permettait encore, il y a vingt ans, de faire venir les grains de Sou-tcheou à Pékin. A droite, à l'est, c'est le Pei-ho, fleuve du nord, que l'on retrouve au pied du mur oriental de Pékin, et enfin on a devant soi, coulant du nord au sud, la partie du Pei-ho que les Chinois appellent Takou-ho, fleuve de Takou, qui, après avoir reçu les eaux du grand canal Impérial et celles du Pei-ho, va se jeter dans le golfe du Petchely.

Le grand canal Impérial est pour ainsi dire hors d'usage depuis qu'il n'est plus alimenté par le fleuve Jaune qui, ayant rompu ses digues, est retourné dans son ancien lit, traversant la province du Chantong à trois milles du chef-lieu de la province, Tsi-nan-fou; il se jette aussi dans le golfe du Petchely, tout près de la sous-préfecture de Li-tsing, à quelques lieues au sud de Takou. L'hydrographie n'en a pas encore été faite. Quant à la partie abandonnée de l'ancien lit sud du fleuve Jaune, elle est, quoi qu'en disent nos cartes, bel et bien défrichée et exploitée par l'agriculture chinoise, qui ne néglige jamais un pouce de sol cultivable, voire même les routes départementales.

Mes bateliers accostant le quai de l'ancien consulat rentrent la godille et font avancer ma barque en la poussant à l'aide de leurs longues gaffes que tantôt ils appuient sur le quai, tantôt sur la berge, ou enfin sur le bas-fond de la rivière. C'est ainsi qu'après avoir dépassé le cimetière catholique, nous sortons de Kokou, dernier gros faubourg de Tien-tsin défendu par des ouvrages nouveaux et très-importants.

Kokou est le refuge de la lie des habitants de Tien-tsin ; c'est là que se donnent rendez-vous les Roune-sine-tzé (étoiles diffuses) toutes les fois qu'il y a quelque mauvais coup à tenter.

Ces individus forment une vaste affiliation, sorte de *camora* de laquelle font partie les bateliers tien-tsinois, les débardeurs, les portefaix et surtout les gardes des tribunaux. Ils se répartissent par groupes dans les différents quartiers et y règnent en véritables tyrans. J'ai vu un de leurs chefs se présenter devant un négociant de mes amis et lui reprocher d'avoir employé, pour le déchargement d'un navire, des portefaix d'un quartier autre que celui où se trouvait le bâtiment. Il osa lui signifier que s'il n'indemnisait pas le groupe de portefaix frustré, il encourrait des dangers sérieux, voire même l'incendie de ses magasins. Tout ceci fut dit sur un ton tout patelin qui montrait combien ces gens sont habitués à ne voir personne leur résister. Les dénonce-t-on à la justice, il n'y a pas de prison pour eux; ils se contentent de laisser croître leurs cheveux, qu'ils laissent tomber « à la chien » sur le front, afin de ne pas différer, au jour de l'interrogatoire, des vrais prisonniers à qui la loi défend de se raser la tête au moins tant que dure la prévention. Les magistrats ne s'y trompent pas et reconnaissent fréquemment sur leur passage dans la rue leurs prisonniers à longs cheveux, mais ils n'osent rien dire. Quelquefois il y a rivalité et luttes entre les différents groupes de ces corporations; de part et d'autre alors on prend les armes et une rencontre a lieu.

J'ai été témoin d'une de ces luttes peu sanglantes. Elle avait lieu en hiver sur la glace du Pei-ho. Ils étaient cinquante hommes d'un côté, cinquante de l'autre; les lances tombèrent en arrêt, on se chargea; chaque combattant, outre sa lance dans sa main droite, tint bientôt dans la gauche le bout de la lance d'un adversaire : c'était alors à qui tirerait le plus fort et les imprécations faisaient plus de bruit que les coups. A la détonation d'un petit canon qui n'avait encore rien dit, chacun lâcha prise et se sauva à toutes jambes; il n'y eut, bien entendu, ni mort ni blessé le champ de bataille ne resta même pas aux artilleurs d'occasion qui avaient voulu décider du gain de la bataille que chacun put s'attribuer.

Encore bien au-dessus de Tien-tsin, la marée se fait sentir; plus haut l'eau est basse; de toutes façons cette navigation du Pei-ho est aussi difficile que monotone.

Le patron de ma barque me semble peu communicatif; il a un enfant que fouette du soir au matin une sorte de vieille harpie qui, tout en glapissant, cuisine pour les trois bateliers chargés de la voile, de la godille et du gouvernail. Un parfum de ciboulette insupportable annonce la confection des atroces ravioli qu'engloutira l'équipage à l'aide des petits bâtonnets que manient si dextrement les Chinois. Ils les tiennent tous deux d'une seule main : le premier reste fixe, le second entre le pouce et l'index se meut en pince à sucre sur le premier. Et le riz? me demandera-t-on.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour manger le riz on porte aux lèvres la tasse qui le contient, et des deux baguettes réunies entre le pouce, l'index et le médium, on aide le contenu à pénétrer dans la bouche. Ce procédé, j'en suis sûr, déplaira à tous ceux qui pensent encore que les Chinois, tenant leurs baguettes, comme un tambour les siennes pour un roulement, font sauter un à un les grains de riz dans leur bouche. Ce serait plus amusant et plus pittoresque, je l'avoue, mais cela ne se passe pas ainsi.

Ma barque, qui affecte les dehors d'une gondole, n'en a certes pas plus la poésie que les bords du Pei-ho n'ont celle des lagunes de Venise. L'intérieur de ces jonques, appelées koua-tze-tchouane, peut avoir de deux mètres à deux mètres vingt centimètres de hauteur sur une profondeur de trois mètres. Une plate-forme ayant la largeur de la chambre, soit un mètre et demi, et haute de soixante centimètres, occupe deux tiers de sa longueur. C'est là-dessus qu'on dispose le lit abrité sous un moustiquaire. Sous cette plate-forme, qui exhausse de toute sa hauteur la profondeur de la cale, on met le bagage. Le plancher de la chambre est à la hauteur de la ligne de flottaison, c'est-à-dire à deux pieds au-dessous de l'avant et de l'arrière du bateau. A l'avant se trouve le taquet sur lequel repose la godille. Le mât de cette sorte de jonque est mobile : on ne le place debout que quand il y a du vent; autrement on le remplace par un simple morceau de bois de six pieds de haut auquel se fixe une corde rejoignant le taquet de l'avant. A cette corde s'attache la cordelle à l'aide de laquelle une partie de l'équipage, descendant sur la berge, hale l'embarcation. A l'arrière, l'individu qui tient la barre se charge aussi de la manœuvre de la grande et unique voile de la jonque. Cette voile est montée sur une série de bambous disposés à peu près comme le sont les montants d'un éventail que l'on ouvrirait plus ou moins suivant que le vent l'exigerait. La paroi de la jonque n'est qu'une suite de panneaux mobiles qu'on enlève ou qu'on ferme suivant la température.

A l'odeur de la cuisine de mes bateliers succède bientôt une odeur aillacée qui intriguerait un moins vieux Chinois que moi. En regardant par la fissure des panneaux de bois mobiles qui me séparent de l'arrière, je vois le patron couché en chien de fusil, vu l'exiguïté de la place.

« Heureux homme ! » eût dit de Musset. Il fumait de l'opium dans de l'ambre :

« Et, vivant sans remords, il aimait le sommeil. »

La question de l'opium.

Puisque l'occasion m'est offerte de parler de l'opium, je vais, tout en continuant ma route, discourir un moment sur ce sujet de controverse qu'on aborde toujours dès que le mot Chine est prononcé.

Un médecin militaire attaché à l'expédition de Chine, le docteur Libermann, a traité complétement la question; il a rapproché ingénieusement l'abus de l'opium de l'abus de l'alcool; toutefois ses observations n'ont peut-être pas été suffisantes, et nous estimons que le docteur Morache est plus près de la vérité.

Le fâcheux usage de fumer l'opium n'est pas ancien : il ne date pas de beaucoup plus d'un siècle. C'est, dit-on, un vice-président des Indes, nommé Whaler, qu'on doit charger de la responsabilité d'avoir importé chez les Chinois ce goût dès longtemps répandu parmi les Persans et les Indiens.

D'après les relevés statistiques des douanes impériales chinoises pour l'année 1863, il a été importé en opium, de Malwa, de Patna, de Benarès, de Turquie et de Perse, 50 087 piculs (poids chinois de 60^{k},478), soit 3029 tonnes; en 1864, 52 083 piculs, soit 3151 tonnes; en 1865, 56 133 piculs, soit 3336 tonnes, et enfin, en 1866, 64 516 piculs, soit 3903 tonnes, et en 1874, 67 468 piculs représentant une valeur de 242 135 000 francs[1].

En comparant les chiffres de 1867 à ceux de l'année 1798, par exemple, on trouve que la consommation de l'opium en Chine s'est élevée de 333 tonnes à 3903; en d'autres termes, qu'elle a plus que décuplé. Le mal s'accroît d'année en année. Il est plus grand encore qu'on ne le suppose, car on ne tient pas compte dans ces calculs de ce que le sol de la Chine produit lui-même aujourd'hui d'opium et aussi de la culture du pavot dont font usage les pauvres gens, parce qu'il est d'un prix bien moins élevé.

A Pékin, on fume l'opium presque à tous les âges, et cependant on a encore, en général, le sentiment que c'est un abus et presque un vice. On va fumer surtout dans des tabagies qui ont pour enseigne des feuilles de papier brunies de fumée d'opium collées sur le mur ou sur la porte; on fume chez les comédiens ou chez soi. Il y aura toujours, du reste, un empêchement à ce que cette jouissance étrange devienne au moins en apparence aussi commune que celle du tabac en Europe : c'est que l'opium ne peut pas se fumer debout; on ne le fume que couché : j'en suis fâché pour qui a dit dernièrement qu'on voyait des soldats chinois fumer l'opium en marche.

Pour se livrer à ce prétendu délice, il faut se munir de différentes choses : d'abord d'une petite lampe, sorte de veilleuse à l'huile, d'une épingle de douze à quatorze centimètres de long, d'une pipe dont le tuyau, qui a trois centimètres de diamètre sur trente à trente-cinq centimètres de long, est surmonté à son extrémité d'une boule de porcelaine percée d'une cheminée assez large pour l'introduction d'une épingle à cheveux, et enfin d'opium à l'état aqueux, contenu la plupart du temps dans une coquille. On en prend une goutte à l'aide de l'épingle, on la chauffe légèrement à la flamme de la lampe, et lorsque cette goutte se boursoufle et va se dessécher, on la pique sur le trou du fourneau de porcelaine; on s'allonge alors, la tête appuyée sur un coussin, et de la main gauche on approche la pipe de la lampe, tandis que, de la main droite

1. *Reports on trade by the foreign commissioners at the ports in China.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenant l'aiguille, on ramène sur le trou l'opium embrasé dont on aspire d'un unique et long trait la fumée.

Il serait impossible de faire une statistique des fumeurs d'opium : on croit être arrivé à estimer qu'en moyenne, à Pékin, un Chinois doit consommer environ d'un à soixante grammes ; c'est une évaluation qui n'a pas grande signification ; il est certain que c'est un excès assez peu commun que de fumer six à sept grammes d'opium en un jour.

Trois grammes et demi d'opium brut coûtent environ trente centimes. La même quantité d'extrait d'opium, bien supérieur, vaut quarante-cinq centimes. Les pauvres gens se font un mélange de rebuts et de cendres qui ne leur coûte dans la même proportion que quinze centimes.

Si l'on veut se rendre compte des funestes effets de l'opium, il ne faut pas les comparer à ceux du tabac, qui sont relativement inoffensifs : on doit plutôt songer aux abus, non pas du vin, mais de l'alcool qui agit si fatalement sur la santé, sur l'intelligence et sur le caractère.

Les hommes spéciaux dont on peut invoquer avec probité le témoignage, et en particulier le docteur Morache, n'admettent pas toutefois que l'opium soit un poison tel qu'il y ait beaucoup de danger à en user modérément. De même que chez nous on peut, sans inconvénient sensible, prendre quelque peu de rhum ou de fine champagne après le dîner, de même les personnages de la classe supérieure à Pékin peuvent consommer presque quotidiennement quelques grammes d'opium sans que leurs idées en soient troublées et leurs forces physiques affaiblies. Il y a une exagération extrême dans les récits des voyageurs, qui tendent à faire croire qu'avec la progression incessante de la consommation de l'opium, la Chine est en danger de périr. C'est une assertion aussi contraire à la vérité que si l'on prétendait que l'alcoolisme et le tabac sont en voie de miner et de détruire certains peuples européens ou les habitants de l'Amérique du Nord. Si l'on considère l'ensemble de ces populations, on est frappé de la persistance, si ce n'est du redoublement de leur énergie et de leur activité. Des individus succombent à ces vices, et en trop grand nombre sans doute ; mais les nations poursuivent le cours de leur destinée et passent par-dessus ces victimes volontaires de l'intempérance.

Il est peut-être permis d'ajouter que, chez les Asiatiques, le système nerveux a besoin de quelque excitation. Un voyageur français éminent, M. le docteur Armand, a communiqué à l'Académie de médecine des observations qui tendent à faire considérer la fumée de l'opium comme pouvant être d'une application efficace dans certaines affections des voies respiratoires. Il n'y aurait là rien d'étonnant. En Chine on s'en sert pour calmer les rhumatismes et interrompre la périodicité des fièvres. La plupart des poisons ne sont-ils pas maintenant utilisés dans la thérapeutique européenne?

Mais l'opium est-il même vraiment un poison, et, d'autre part, est-il une source de jouissances extraordinaires, de sensations délicieuses? Je puis répondre personnellement à ces questions avec quelque autorité, en ayant goûté une demi-douzaine de fois. Que mes amis se rassurent, car ce n'est pas une fois par an, tant s'en faut.

Où êtes-vous, rêves évoqués à la Porte-Saint-Martin dans *la Prise de Pékin?* Rêves qu'on ne fait qu'aux théâtres de Paris et qui ont toujours trahi les espérances du fumeur d'opium !... A respirer, la fumée de l'opium est très-désagréable et ne donne en rien l'avant-goût de son inhalation. Comme effet, j'ai ressenti une surexcitation nerveuse dans le genre de celle que produit le café pris en trop forte dose. Je me sentais d'une lucidité d'esprit toute particulière, et, n'ayant pu dormir, je n'ai pu rêver. En résumé, je n'ai jamais trouvé la chose aussi agréable qu'on se plaît à le croire.

Des fumeurs émérites m'ont assuré que la surexcitation que j'avais éprouvée était l'effet que produisait l'opium, pendant trois ans, à qui le fume tous les jours ; mais ils m'ont dit aussi que le temps de la surexcitation va diminuant de jour en jour, en sorte que l'opium qu'on fume au début pour veiller, devient au bout de cinq ans indispensable au fumeur pour dormir, car, il faut le dire, à la surexcitation succède une réaction durant laquelle le système nerveux se repose. On tombe alors dans un état d'énervement qui fatalement doit mener à un abrutissement complet.

En 1862, je trouvai un homme étendu le long du mur de ma maison. Était-il ivre? non, car son pouls n'avait plus de pulsation. Était-il mort? c'est ce qu'il fallait savoir au plus tôt, car la loi chinoise allait me rendre responsable. Le parti le plus prudent à prendre était de prévenir le ti-pao préposé à la police de mon quartier. Je le fis donc venir et je le laissai procéder à sa manière : il mit le feu à la plante des pieds du cadavre, qui, j'en étais désolé, resta cadavre. J'avais entendu la chair grésiller.

Mais, ô surprise ! trois jours après, l'individu était debout et venait, accompagné de son père et du ti-pao, me remercier de l'avoir fait ramasser. Fumeur d'opium passionné, il était devenu dyspeptique au point de ne pouvoir plus digérer que l'opium. C'était pour en avoir trop mangé qu'il était tombé dans cet état de léthargie.

Au surplus, pour ne point douter du mal que fait l'opium pris avec excès, il suffit d'entendre les Chinois le juger eux-mêmes, par exemple dans un chant populaire très-fidèlement traduit par M. Jules Arène[1] et dont voici quelques fragments :

LES CINQ VEILLES DE L'OPIUM (IA-PI-IEN-OU TCHING).

A la première veille, la lune éclaire le devant du lit. Pourquoi, hélas ! les hommes fument-ils l'opium? Malheur

1. *La Chine familière et galante*, par M. Jules Arène. — Charpentier, 1876.

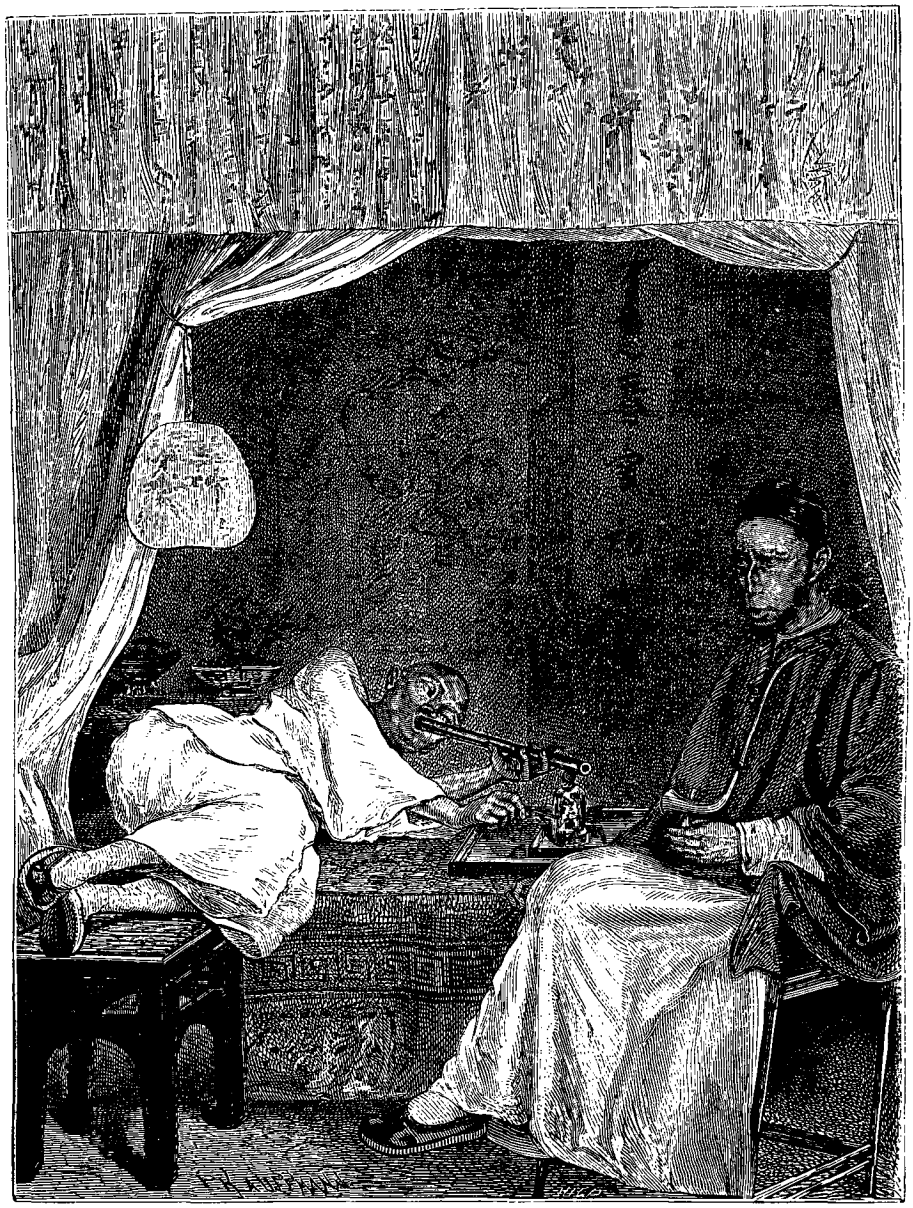
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indicible!... Parents et amis viennent me supplier de ne plus fumer l'opium....

A la deuxième veille, la lune éclaire le côté est de la maison. Les effets de ce poison, l'opium, sont terribles!... Messieurs, n'en usez pas! on dépense son argent, on devient laid. Si vous contractez cette habitude, vous n'aurez plus un seul jour de tranquillité : votre vigueur s'en ira, et votre vie sera en danger.

A la troisième veille, la lune éclaire l'espace. Le poison de l'opium est terrible. On prie un ami de vous apporter la lampe à opium sur la table, on tient la pipe à la main, on enduit d'opium le bout de l'épingle, on le fait griller, puis on aspire bouffée par bouffée. Ivre comme si on était dans les nuages! Mon ciel Ya! ma vie n'est bonne à rien ; je ne suis bon à rien.

A la quatrième veille, la lune est tombée à l'ouest. Les fumeurs d'opium sont bien à plaindre! Tes deux yeux sont enfoncés dans leur orbite, tes quatre membres n'ont plus



Fumeurs d'opium. — Dessin de Kauffmann, d'après des photographies de M. J. Thomson.

de force, ton échine est courbée, tu ne saurais faire un pas ; un flot de larmes coule sans interruption de tes yeux.

A la cinquième veille, les coqs font leur vacarme. Plus de ressources dans l'avenir pour les fumeurs d'opium : l'argent de la famille est passé en fumée ; sur la tête ils portent un vieux chapeau, leur veste est rapiécée en mille endroits; leurs souliers autrefois brodés d'un papillon, aujourd'hui percés au bout et éculés, quittent leurs pieds à chaque pas : c'est triste à voir.

Messieurs, ne fumez pas l'opium. L'étudiant se fatigue à lire, le paysan à cultiver les champs, les femmes ne quittent jamais l'aiguille, les cent mandarins civils et militaires ont tous à remplir les devoirs de leur charge. Je vous conseille de ne pas fumer même l'opium qui vous est offert et que vous n'auriez point à payer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Ce jugement, nasillé avec accompagnement de guitare par ceux mêmes qui par leurs goûts sont les plus intéressés à défendre l'opium, n'est-il pas une des preuves que cet usage ou plutôt ce vice est l'objet de la réprobation publique?

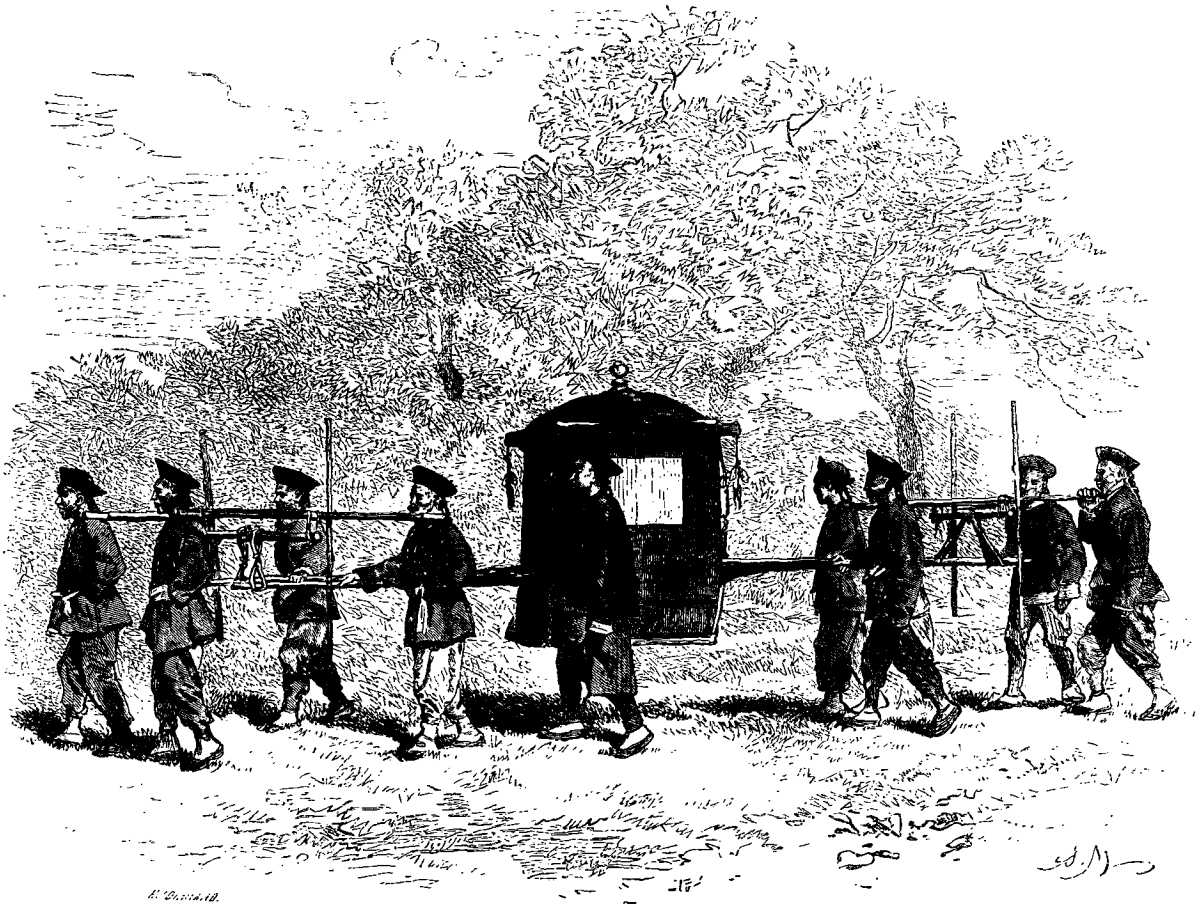
De Tien-tsin à Tong-tcheou. — Quatre bourgs. — La route. — Le palanquin d'un fonctionnaire. — Radeaux. — Lenteur de la navigation. — Oiseaux du rivage. — La pagode de Tong-tcheou. — Débarquement. — Le pont de Pali-kiao.

De Tien-tsin à Tong-tcheou, à part quelques petits villages, on ne rencontre que quatre gros bourgs : Yang-tsoune, Nane-tsaë-tsoune, Ho-si-vou et Ma-teou. A chacun d'eux bien entendu mes bateliers s'attardent pour renouveler leurs provisions de farine, d'eau-de-vie de riz et de pastèques.

A Yang-tsoune, et même un peu au-dessus, les marées se font encore sentir.

De Ho-si-vou, en 1860, des Chinois tiraillaient sur notre camp établi sur la rive opposée du Pei-ho. On dut brûler ce riche village par représailles; les ruines de plusieurs maisons et d'une pagode marquent encore le souvenir de cette exécution.

Ces quatre bourgs sur la rive droite du Pei-ho sont



Palanquin de haut fonctionnaire. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

reliés entre eux par la grande route poudreuse qui conduit de Tien-tsin à Pékin, en suivant presque constamment les bords du Pei-ho, dont elle coupe cependant de nombreux coudes.

Il y a peu de mouvement sur cette route, quelques rares charrettes, quelques piétons voyageant de compagnie de crainte des voleurs; ils ont pour la plupart une arme apparente, un vieux sabre rouillé attaché sans fourreau avec une ficelle.

Quelquefois passe un fonctionnaire dans son palanquin officiel que précèdent deux piqueurs tartares armés d'un arc et de flèches; tout en trottant, ils ajustent quiconque sur la route ne s'empresse pas de faire place au grand personnage. Leurs poneys n'ont jamais vu l'étrille. La crinière et la queue de ces animaux efflanqués ne sont jamais tondues; le tapis de la selle est en cuir ou en grosse toile cirée noire; la selle est capitonnée à la partie supérieure avec une toile bleue rembourrée de coton; le troussequin et le pommeau de bois sont très-élevés et emboîtent bien le cavalier, dont les pieds reposent sur de lourds et très-larges étriers; entre la selle et le tapis se place horizontalement un sabre; la croupière est couverte de plaques de fer argenté et ciselé.

Sur le Pei-ho le mouvement est plus grand que sur la route. Ce sont de longs convois de jonques de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même modèle qui chargent le riz à Tien-tsin et à Takou pour le transporter à Tong-tcheou, où un haut fonctionnaire est commissionné par l'empereur pour recevoir le tribut des céréales.

Quelquefois ce sont des radeaux d'une longueur prodigieuse, composés des immenses pièces de bois dans lesquelles les Chinois taillent leurs lourds cercueils. Ce bois vient des forêts de la Mantchourie à Takou ; c'est de là qu'on le fait flotter jusqu'à sa destination.

On voit aussi d'immenses jonques dont le rouffle, à sa partie antérieure, est muni d'un râtelier de lances à houppes rouges, et des attributs de quelque haut fonctionnaire qu'elles ont l'honneur de porter. Ces grandes jonques sont divisées en plusieurs compartiments et sont assez confortables; elles ont malheureusement le défaut de ne faire qu'en quinze jours le voyage que j'effectue dans un plus modeste appareil en trente-six heures.

Piqueur tartare. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

Un diplomate étranger allant pour la première fois à Pékin fut installé un jour par son consul dans un de ces palais flottants; vers le dixième jour sa patience étant à bout, il mit la main sur la première mauvaise carriole qu'il vit passer sur la route et compléta ainsi en quelques heures son voyage en jurant qu'on ne le prendrait plus à envier le prestige des hauts fonctionnaires chinois dont le sang plus calme s'accommode toujours parfaitement de toute espèce de lenteur.

Les pecticoraxes, les éperviers, les pies, les corbeaux, les corneilles à col blanc et quelques bandes de canards sont les seuls oiseaux qu'on rencontre pendant ce voyage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La silhouette de la grande tour, à plusieurs étages, d'une pagode annonce qu'on va arriver à Tong-tcheou.

La voile est tout entière déployée et les bateliers sifflent entre leurs dents pour appeler un surcroît de vent. On pénètre bientôt dans un canal dont le goulet est très-étroit, et là, au milieu d'une masse de jonques, enchevêtrées les unes dans les autres, il faut avec la gaffe se frayer un chemin jusqu'au Taê-ouang-miao, « temple des princes souverains. » Les bonzes y réservent pour les étrangers des chambres très-propres et des magasins où l'on dépose des thés que les Russes expédient de là en caravane jusqu'à Kiachta.

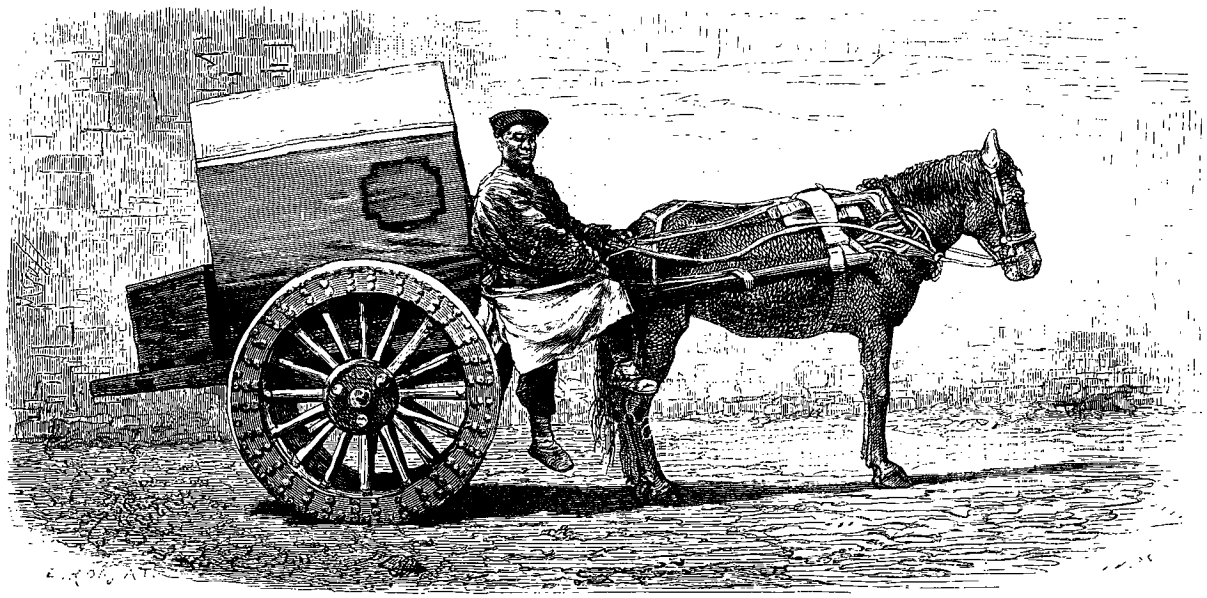
Mon bagage est bientôt débarqué et chargé sur une voiture chinoise, et, grâce à mes amis, je trouve des poneys envoyés de Pékin à ma rencontre et qui, en une couple d'heures, vont me faire franchir les quatre lieues qui me séparent de la céleste capitale.

Il me faut d'abord traverser la ville murée de Tong-tcheou, qui me rappelle le guet-apens dont furent l'objet nos parlementaires en 1860. On suit intérieurement ses murs crénelés et, en dehors de la porte de la ville, on trouve la grande route dallée qui mène au pont de Pali-kiao, et de là à Pékin.

Au moment où je sors de Tong-tcheou, on me fait remarquer sur le faîte du rempart deux créneaux bouchés avec de la maçonnerie; cela indique, paraît-il, que deux grands crimes, tels que des parricides, ont été commis dans l'enceinte de la ville.

Le pont de Pali-kiao, pont des huit li[1], dont le nom a été donné à M. le maréchal de Montauban, est en excellent état, bien que quelques-uns des lions qui surmontent ses parapets portent encore les traces des boulets français.

A quelque distance de là, on me montre une pagode



Charrette chinoise. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

où tous les fonctionnaires qui ne sont pas du premier rang, ou du second avec soixante ans d'âge, sont obligés de laisser leur palanquin, car il ne leur est pas permis de s'en servir dans la capitale.

C'est là que les fonctionnaires, s'ils doivent être reçus par l'empereur, font la toilette nécessaire pour qu'ils puissent se présenter immédiatement au palais, quitte à n'y être reçus que quelques jours après.

Il va de soi que cette toilette doit être des plus poudreuses pour témoigner de la hâte qu'ils ont mise à se rendre auprès de la personne du souverain.

Pékin. — Ce qu'en dit Marco Polo. — Les deux villes. — La population. — Fortifications. — Les portes et les rues. — La porte de Chakao-mène. — Formalités. — La porte Hata-mène. — Entrée de la ville tartare. — La rue Hata-mène. — La légation de France.

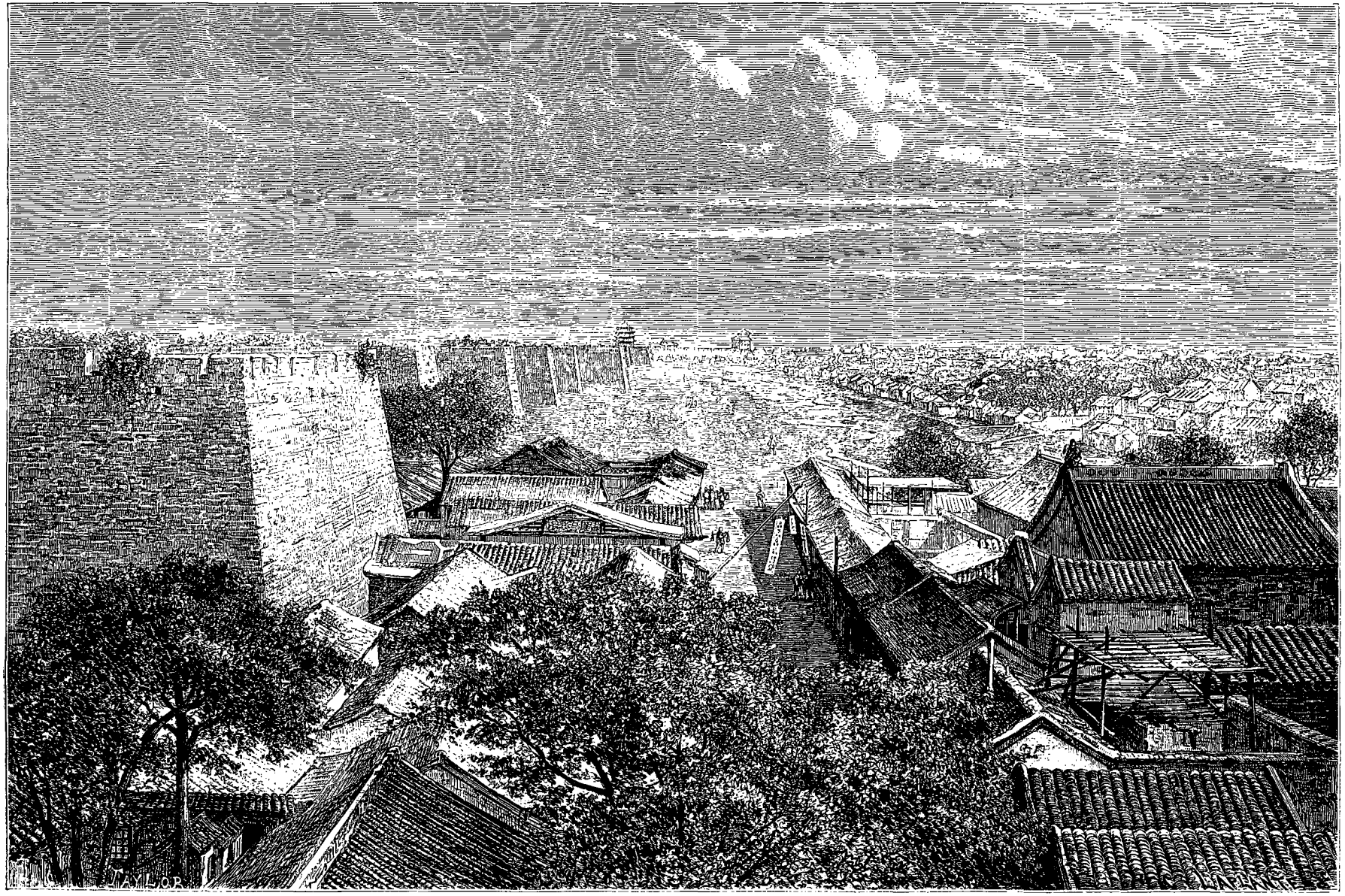
La route de Tong-tcheou à Pékin est le plus souvent encaissée, le pays devient à partir de là un peu plus boisé. Les murs de Pékin ne s'aperçoivent pas de loin. C'est tout d'un coup au tournant de la route qu'on aperçoit la porte de Chakao-mène, qui donne accès dans la ville chinoise au sud-est.

On peut se faire une idée exacte de la forme générale et des divisions de Pékin par le plan que nous donnons, mais surtout par ceux du capitaine du génie Bouvier, qui accompagnent la relation de M. et de Mme de Bourboulon, rédigée par M. Poussielgue[2].

Le plus ancien voyageur qui ait parlé de Pékin n'est pas le moins amusant. C'est Marco Polo, dont le livre a été publié d'après sa rédaction primitive[3], et avec d'excellents commentaires, par le savant sino-

1. Ce qui équivaudrait à huit fois quatre cents mètres.
2. Tome IX (1864). A la page 114 se trouve un plan chinois qu'il est curieux de comparer à celui de la page 115.
3. On sait que Marco Polo écrivit d'abord sa relation en français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale des fortifications de Pékin. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

logue Pauthier[1]. Nous ne résistons pas au désir de citer quelques lignes de ce vieux et vénérable texte ; quelques expressions seules pourraient arrêter le lecteur : nous les traduisons.

Je veux vous parler maintenant, dit l'illustre Vénitien, de la grande cité du Catay :

« Ci vous veuil ore conter de la grant cité du Catay, la où ses palais sont; et pourquoy fu faite et comment, laquelle est appelée Cambaluc.

« Il est voirs (vrai) que illec avoit anciennement une grant cité et noble qui avoit nom Cambaluc, qui vaut à dire en notre langue « la cité du Seigneur[2] ».

« Et le grant kaan trovoit par ses astronomiens que ceste cité se devoit rebeller et faire grant contraire (opposition) contre l'empire.

« Et pour ceste achoison (raison) le grand kaan y fist faire ceste cité de Cambaluc, de jouste celle que il n'a que un flun enmi (un fleuve entre[1]) !

« Et fist traire (transporter) les gens de ceste cité et mettre en la ville qui il avoit estorée (construite).

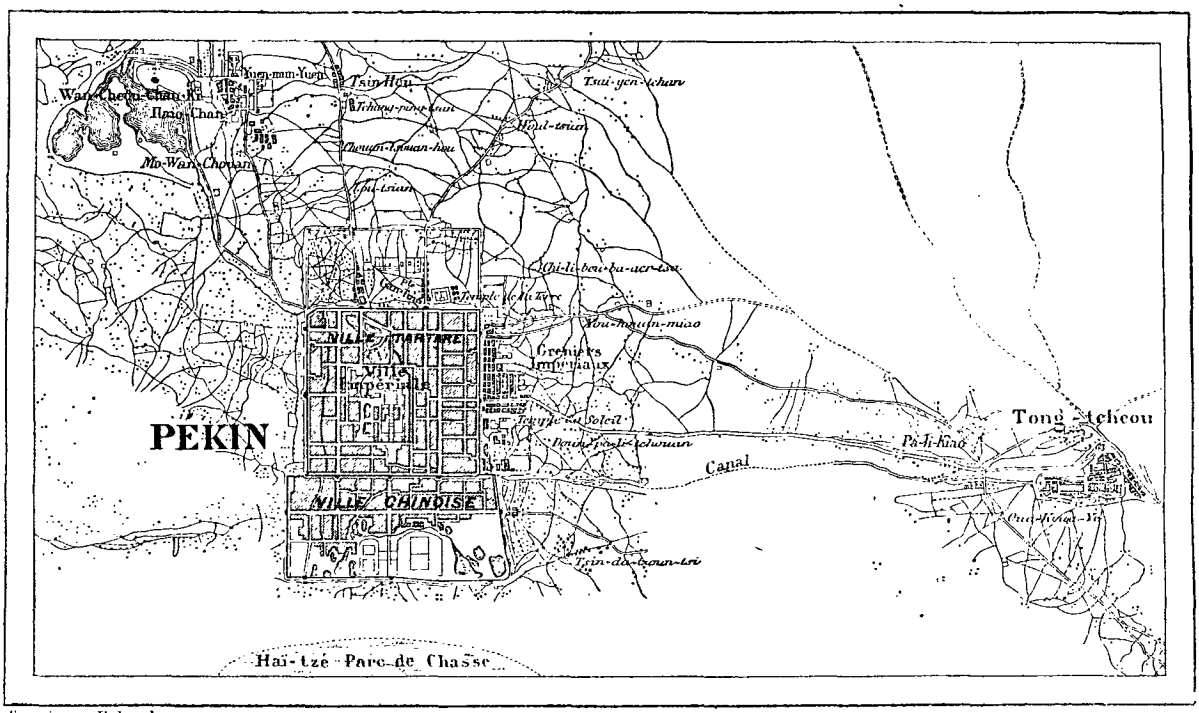
« Elle est si grant comme je vous conteray; car elle a de tour XXIIIJ milles. C'est que en chascune esquarrie (chaque côté de son carré) a de face six milles; car elle est toute quarrée tant d'une part come d'autre.

« Et est toute murée de tours de terre....

« Elle a douze portes, et sur chascune porte a un grant palais moult bel....

« Et en ces palais a moult grans sales, là où les armes de ceus qui gardent la cité sont.

« Et si sont les rues si droites que l'on voit d'une part à l'autre; car ils sont si ordenné que l'une porte se voit de l'autre, de long la ville par les rues.



Gravé par Erhard.

« Et y a par la cité de biaus palais et grans et moult de belles hebergeries (hôtelleries) et moult de belles maisons en grant habundances.

« Et a ou milieu de la cité un grandisme palais auquel a une grant compane (cloche) qui sonne la nuit[3].

« Sachiez que la cité de Cambaluc a si grant multitude de maisons, et de genz et dedens la ville, et dehors, que ce samble estre impossible chose; car il y a autant de bours (faubourgs) que de portes. Ce sont douze qui sont moult grans, esquels fors bours[2] a plus de gent que dedens la cité.

« En ces bours demeurent et hebergent les marchans et les forestiers cheminans (étrangers de passage) que il en y a assez de toutes pars pour porter au seigneur (en) present et por vendre à la cour; si que il (y) a autant de bonnes maisons dehors la ville que dedens, sans celles des granz seigneurs et des barons qui sont en grant quantité.

1. Voici le titre : « *Le Livre de Marco Polo*, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï-Khâan, rédigé en français sous sa dictée en 1298, publié, etc. par Gauthier, 1864. — Paris, Didot. »

2. *Khan bâligh*, ville du Khan.

3. Il y a une *tour de la Cloche* au nord de la ville; mais il est probable que le palais dont parle Marco Polo était au nombre des monuments que fit détruire le chef de la dynastie des *Ming*, lorsqu'il renversa celle des Mongols.

1. La rivière qui sépare Pékin de la ville ancienne est un affluent du Pei-ho. La géographie impériale la nomme *Tà-thoûnghó* (grande rivière de communication). — L'ancienne ville avait été détruite par Tchinghiz-Khan.

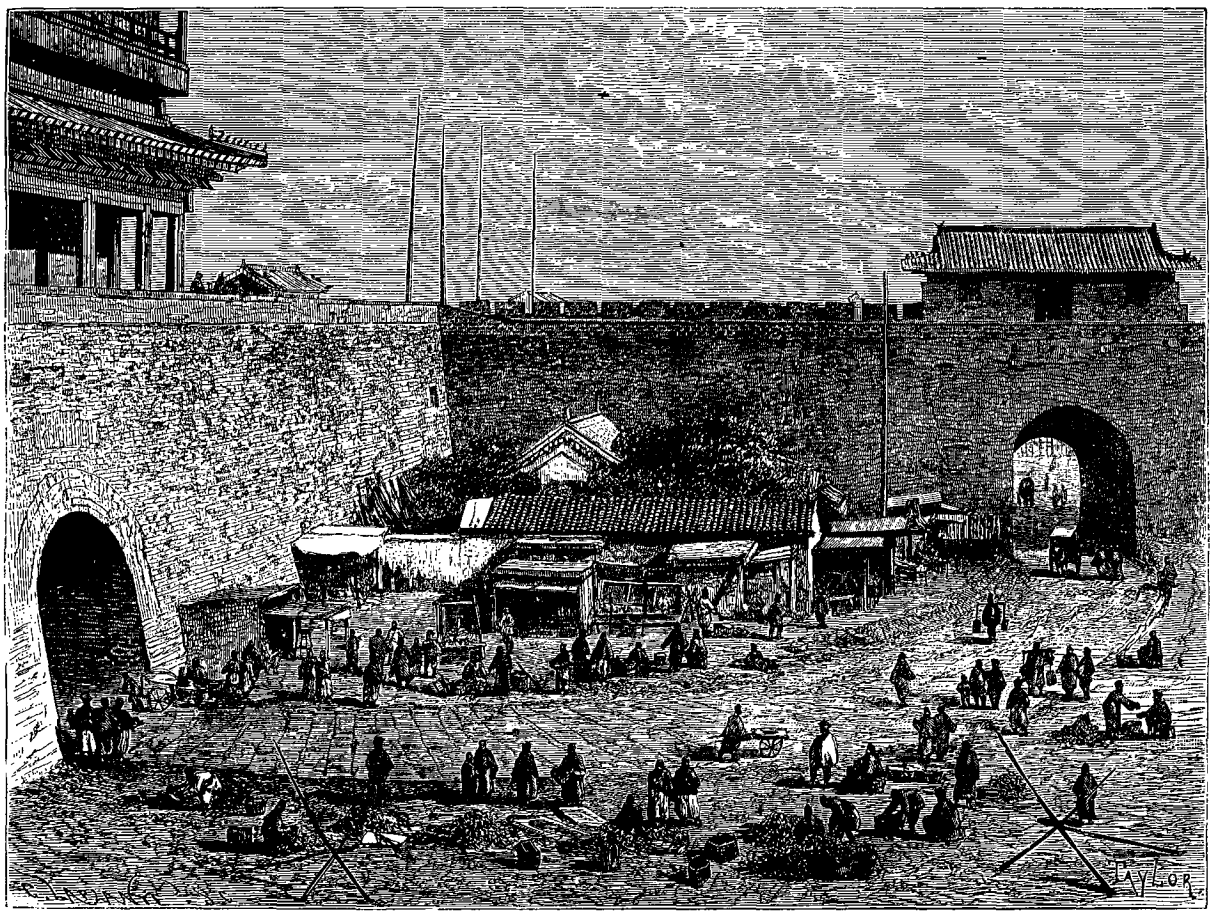
2. Mot à mot : bourg en dehors.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Sachiez que dedens la ville n'en ose ensevelir nul corps mort; car se il est idolâtre il est porté ardoir (brûler) dehors la ville et les fors bours, en un lieu loing qui est ordené à ce faire. Et se il est à d'autre loy qui se cuevre (on le couvre) sous terre, si comme crestien et sarrazin, et autre maniere de gent; si le portent aussi dehors touz les bours, loins, en un lieu ordené; si que la terre en vaut miex et est plus saine.

« Et si vous di que en ceste cité vient plus de chieres choses et de greigneur vaillance (plus grande valeur), et d'estranges, que en cité qui soit ou monde, et greigneur quantité de toutes choses; si qu'il n'est jour en l'an que, de soie seulement, n'y entre mille charretées en ceste cité, de quoy mainz draps à or et de soie se labourent (fabriquent) et plusieurs autres choses. Et ce n'est pas merveilles; car en toutes les contrées de là entour n'a point de lin, si que il convient faire toutes choses de soie. Et bien es voirs (est vrai) que il ont en aucun (quelque) lieu coton et chanvre; mais non pas tant qu'il leur souffise; mais il n'en font force pour la grant quantité que il ont de soie, et à bon marché, qui vaut miex que lin ne coton.

« Entour de ceste grant cité de Cambaluc a bien



Pékin : Intérieur d'un bastion. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

deux cents cités ou environ, les unes plus près que les autres; que de chascunes en vient marchans pour vendre leurs choses et acheter des autres pour leur seigneur. En tout treuvent à vendre et acheter.

« Si vous dirai encore la seque (hôtel de la monnaie) que le seigneur a en ceste cité mesme, en laquelle il fait battre et coignier la monnoie. »

Sous beaucoup de rapports la description de Marco Polo est encore vraie. Signalons cependant, dès à présent, quelques-unes des différences les plus apparentes.

Les portes de la ville tartare ne sont plus qu'au nombre de neuf au lieu de douze.

Sur ces neuf portes, ainsi que sur les sept de l'ancienne ville chinoise s'élèvent des forts, ou pavillons fortifiés servant à emmagasiner l'artillerie.

Il est exact aussi que les remparts avaient d'abord été construits en terre. Depuis le temps de Marco Polo, on les a revêtus d'un mur en pierre.

Le système général de défense ne diffère point, du reste, de celui qu'a fidèlement exposé le voyageur vénitien.

Il est remarquable que la ville tartare est séparée de la ville chinoise par des fortifications, tout aussi importantes du côté de la demeure des anciens habitants que des trois autres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

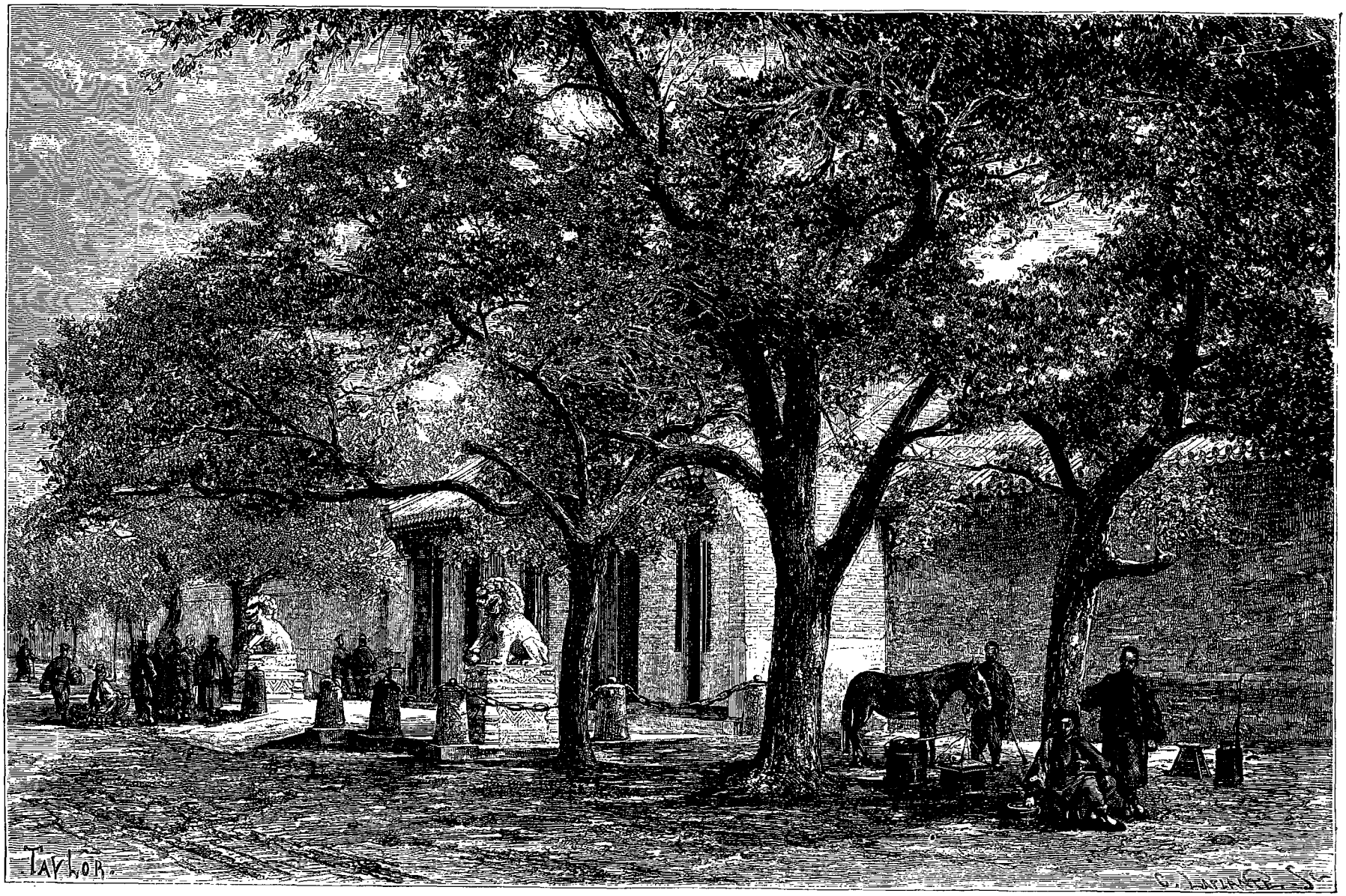
On ne saurait douter que cette prudence dispendieuse n'ait beaucoup contribué à faire durer la domination tartare. Le chef de l'empire, dans la vaste forteresse qui défend son palais, n'a d'autres habitants à proximité que les descendants des anciens sujets de ses ancêtres au désert. Au moindre soulèvement de la population de l'autre ville, tout serait prêt pour soutenir un siége, dont personne, du reste, n'a la moindre idée. Tout ce qu'on a écrit sur les fortifications de la ville tartare me paraît résumé et complété d'une manière définitive dans les lignes suivantes :

« Les vingt-quatre kilomètres de la ville tartare sont tracés par une enceinte fortifiée continue se composant d'un mur de quatorze mètres de haut sur quatorze mètres cinquante d'épaisseur; les revêtements extérieurs sont faits de belles briques de trente centimètres d'épaisseur sur cinquante dans les autres sens; la partie supérieure de la muraille est dallée et forme une promenade unique au monde, rappelant à l'esprit les fortifications légendaires de Thèbes et de Babylone. Tous les deux cents mètres, une tour carrée, de même hauteur que le mur, fait une saillie de vingt mètres, en vue de croiser les feux en cas d'attaque sur un point quelconque. Ce mur d'enceinte est

Porte Tciène-mène. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

percé de neuf portes, trois à la face sud qui communique avec la ville chinoise, deux sur chacune des autres faces. Elles constituent de véritables forteresses. Au-dessus d'une voûte qui perce la muraille et n'a pas moins de sept mètres de hauteur, se dresse une immense construction de quinze mètres environ, bâtie en bois et en briques, avec triple toit de tuiles vernissées et servant de magasin d'artillerie, d'observatoire, de poste-caserne. La porte elle-même, double et blindée de plaques de métal, est protégée par une demi-lune, avec mur d'enceinte semblable à celui de la ville. Deux portes y donnent accès, à l'exception de la grande entrée, appelée Tciène-mène, au sud de la ville tartare, qui, faisant face au palais impérial, est percée de trois portes, dont la principale s'ouvre uniquement pour l'empereur. La demi-lune circonscrit un vaste demi-cercle qui servirait de refuge pour les troupes, et, en temps ordinaire, est envahie par les marchands ambulants. Les fortifications de la ville tartare ont encore un aspect assez imposant. A chacun des quatre angles de cette ville, on voit une sorte de bastion à quatre étages, entièrement construit en briques et percé de quatre rangs de sabords semblables à ceux d'un navire. Il pourrait recevoir de l'artillerie ou plutôt des tirailleurs. Mais, pour le moment, on n'y voit que l'image de la bou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Porte d'entrée de la légation de France. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che d'un canon peinte sur le panneau de bois qui ferme en tabatière chacune de ces embrasures. Un immense fossé de vingt mètres de largeur sur dix de profondeur fait le tour de la ville, et serait inondé en cas d'attaque, si le mauvais état des prises d'eau ne rendait cette défense à peu près illusoire. La ville chinoise, sur les trois faces qui regardent la campagne, est entourée d'une muraille un peu moins élevée que celle de la ville tartare et entourée de fossés.

« A l'exception de la grande entrée du sud, Tcienemène, les huit portes de la ville tartare conduisent à de grandes rues ou boulevards de trente mètres de largeur, traversant en ligne droite toute la ville du nord au sud, de l'est à l'ouest, mesurant, par conséquent, jusqu'à six mille mètres. Ce sont les plus grandes voies de communication; d'autres, parallèles ou perpendiculaires à celles-ci et d'une étendue variable de deux à quatre kilomètres, n'ont que vingt mètres de large.

« La ville tartare, coupée en échiquier, est percée de larges avenues et d'une multitude de rues et ruelles toutes à peu près orientées nord et sud, est et ouest. Les vents du nord et du sud soufflent constamment à travers les grandes avenues. Une seule volonté a évidemment présidé à ce plan, et jamais édilité n'a eu à exécuter d'un seul coup une aussi vaste entreprise. »

On peut conclure de ces dernières lignes que l'aération est plus favorable à la santé des habitants dans la ville tartare que dans la ville chinoise, moins régulière, où la plupart des rues sont tortueuses et où les maisons sont pressées les unes contre les autres. Cependant une rue qui n'a pas moins de sept mille cinq cents mètres traverse cette dernière cité de l'est à l'ouest; et une autre avenue, partant de la porte centrale, coupe la ville en deux moitiés.

On voit par ce qui précède combien les Tartares Mantchoux avaient eu peu de confiance, à l'origine, dans la soumission des Chinois. Pour plus de sûreté encore, soit contre les invasions asiatiques, soit contre le peuple, les empereurs se tiennent enfermés dans ce qu'on peut appeler une troisième ville, située au centre de la ville tartare est également protégée par un mur d'enceinte : on l'appelle quelquefois la ville jaune ou impériale. D'immenses constructions, de larges fossés, de solides remparts protégent cette demeure du Fils du Ciel.

Ce que dit Marco Polo des dimensions de l'ensemble de ces villes, aux formes géométriques, a été l'objet de beaucoup de discussions; voici, en définitive, les chiffres exacts qu'on est parvenu à établir après de patients travaux :

La ville tartare mesure du nord au sud 5500 mètres; de l'est à l'ouest 6500; sa superficie est de 3375 hectares, son périmètre de 24 kilomètres ; la ville jaune contient en surface 668 hectares. La ville chinoise compte du nord au sud 3350 mètres; de l'est à l'ouest 7500 ; sa superficie est de 2500 hectares, son pourtour de 21 kilomètres. En combinant les deux villes pour avoir la totalité de Pékin, on trouve donc que la superficie est de six mille hectares, le périmètre de trente-deux kilomètres, à quelques unités près. On se fait une idée assez juste de ces dimensions en se représentant une ellipse irrégulière dans laquelle serait inscrit un rectangle; l'ellipse représente l'enceinte fortifiée de Paris, qui a trente-six kilomètres; le rectangle, l'enceinte de Pékin, qui n'en a que trente-deux; la superficie de Paris est de neuf mille quatre cent cinquante hectares. Pékin a environ un tiers en moins; mais dans cette dernière ville les maisons vont jusqu'aux fortifications, tandis qu'à Paris il existe beaucoup de terrains non construits, qui forment une partie de la banlieue récemment annexée.

On concevra aisément qu'il est moins facile de déterminer d'une façon même approximative le chiffre de la population de Pékin. Le rôle des impôts ne peut pas servir de base certaine. En effet, on impose non pas les individus, mais les familles; or l'on ne sait au juste combien il y a de membres dans chacune d'elles. Elles peuvent se composer de deux personnes ou de vingt et trente, lorsque au père et à la mère on doit ajouter les enfants, les secondes femmes, les frères cadets et leurs enfants, les domestiques, etc.

Une autre ressource pour arriver à une statistique satisfaisante serait sans doute de s'adresser aux mandarins les plus élevés en grade, mais leurs idées sont loin d'être précises (on sait que la précision n'est pas un attribut ordinaire de l'intelligence chinoise), et si on leur demande combien Pékin renferme d'habitants, ils répondent par un chiffre arbitraire et vague qu'il faut accepter comme une sorte de locution signifiant simplement « une multitude innombrable » (ils diront, par exemple, dix mille fois dix mille).

Cependant en prenant l'opinion de gens sérieux, de missionnaires qui connaissent le pays à fond, en évaluant la population de quartiers séparés et en rapportant à la totalité de la ville, on peut estimer qu'actuellement la population de Pékin ne doit pas dépasser de beaucoup huit cent mille à un million d'habitants. C'est une décroissance considérable si l'on admet comme vrai, d'après les relations du dernier siècle, qu'elle était en ce temps de un million cinq cent mille, deux millions, deux millions et demi. On peut l'expliquer par le déplorable état financier du gouvernement chinois, par l'extrême misère du peuple et l'émigration qui en sont les conséquences naturelles. Il peut se faire aussi que le sol de la Chine ne soit plus capable de nourrir aisément la multitude de ses habitants.

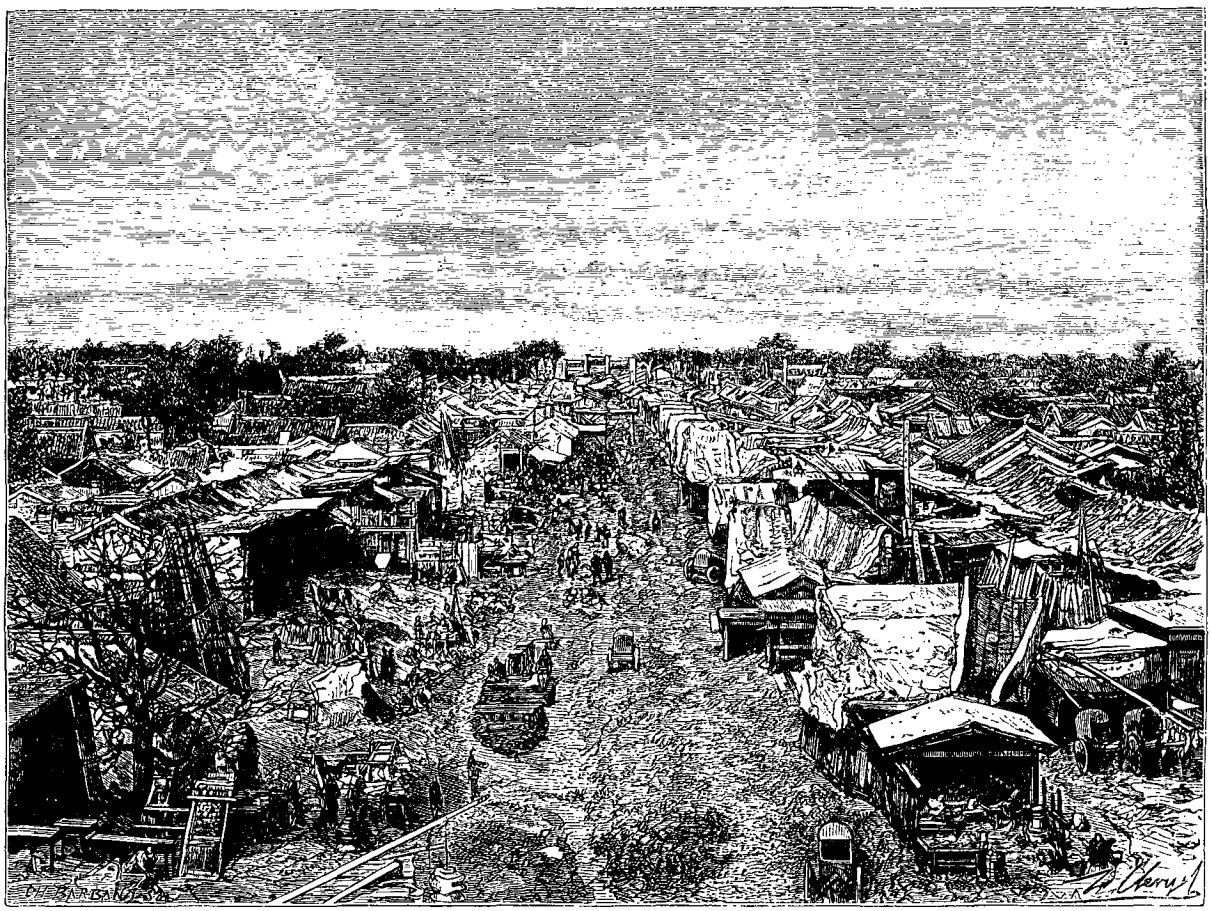
Quoi qu'il en soit, le fait que les habitants de Pékin ont été plus nombreux jadis est attesté par le triste spectacle de beaucoup de quartiers en ruine.

L'aspect extérieur de la triple ville, qui donne l'idée de la régularité, de l'ordre, dissimule ces misères, dont ne parle point Marco Polo.

En approchant de la ville, on peut se faire quelque idée de l'ambition qu'on a eue jadis de la faire magnifique. Sur un espace d'une lieue et demie environ, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

larges dalles de marbre servent de pavés aux routes qui de la campagne conduisent à la capitale : il est vrai que c'est un marbre très-commun de ton et d'aspect grossier, et que de plus il est fort mal entretenu. Encore est-on heureux de s'y sentir porté, par comparaison à ce qu'on éprouve sur les autres routes, pleines de poussière en été, boueuses et entrecoupées de flaques d'eau en hiver. Mes compagnons m'assurent qu'il est bien peu de routes ou de chemins où la circulation ne soit fréquemment interrompue. Ils ajoutent que M. Morache a raison de dire que l'entretien des grandes rues de la ville n'est pas beaucoup plus satisfaisant. Aux environs des portes existe encore un assez mauvais dallage; mais un peu plus loin, selon ce que dit le docteur, « les rues sont formées d'une chaussée faite d'une sorte de macadam primitif que l'on abandonne absolument à lui-même; et lorsqu'on est habitué à nos belles routes d'Europe, à nos splendides avenues du nouveau Paris, on ne saurait se figurer à quel point l'absence d'un service de ponts et chaussées peut réduire les voies de communication, et l'on se prend à désirer que certains Parisiens pussent être transportés pour quelques heures à Pékin : ils en reviendraient à tout jamais reconnaissants



Pékin : Grande rue Hata-mène-ta-kié. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

envers nos édiles. Ces remarques s'appliquent surtout à la ville tartare. Dans la ville chinoise, les rues étant en général plus étroites, la population marchande qui les habite prend elle-même ses mesures et fait réparer à ses frais le chemin qui mène à ses boutiques. Quelques avenues sont plantées d'arbres; ils ont vieilli comme le reste et ne prêtent aux piétons qu'un ombrage illusoire. Ils meurent, et quelque petit fonctionnaire les fait abattre pour son usage personnel; personne, bien entendu, ne songe à les remplacer.... Il n'existe donc à Pékin rien qui ressemble à une promenade publique et nul indigène n'en ressent le besoin. Le Chinois ne comprend guère que l'on se mette en mouvement sans y être forcé par les affaires, et les Tartares, adoptant progressivement ces mœurs, ont à peu près renoncé aux exercices d'équitation, de chasse qu'ils conservèrent longtemps en souvenir de leur ancienne existence nomade. Lorsqu'un indigène bien élevé a quelque course à faire, il loue une voiture, s'il n'en possède une; tout au moins prend-il un mulet, mais il ne s'abaisse pas à aller à pied comme le dernier mendiant. »

Mais j'anticipe, et, pour avoir voulu citer Marco Polo, je me suis laissé entraîner plus loin que je ne l'avais prévu. On supposera volontiers qu'après avoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

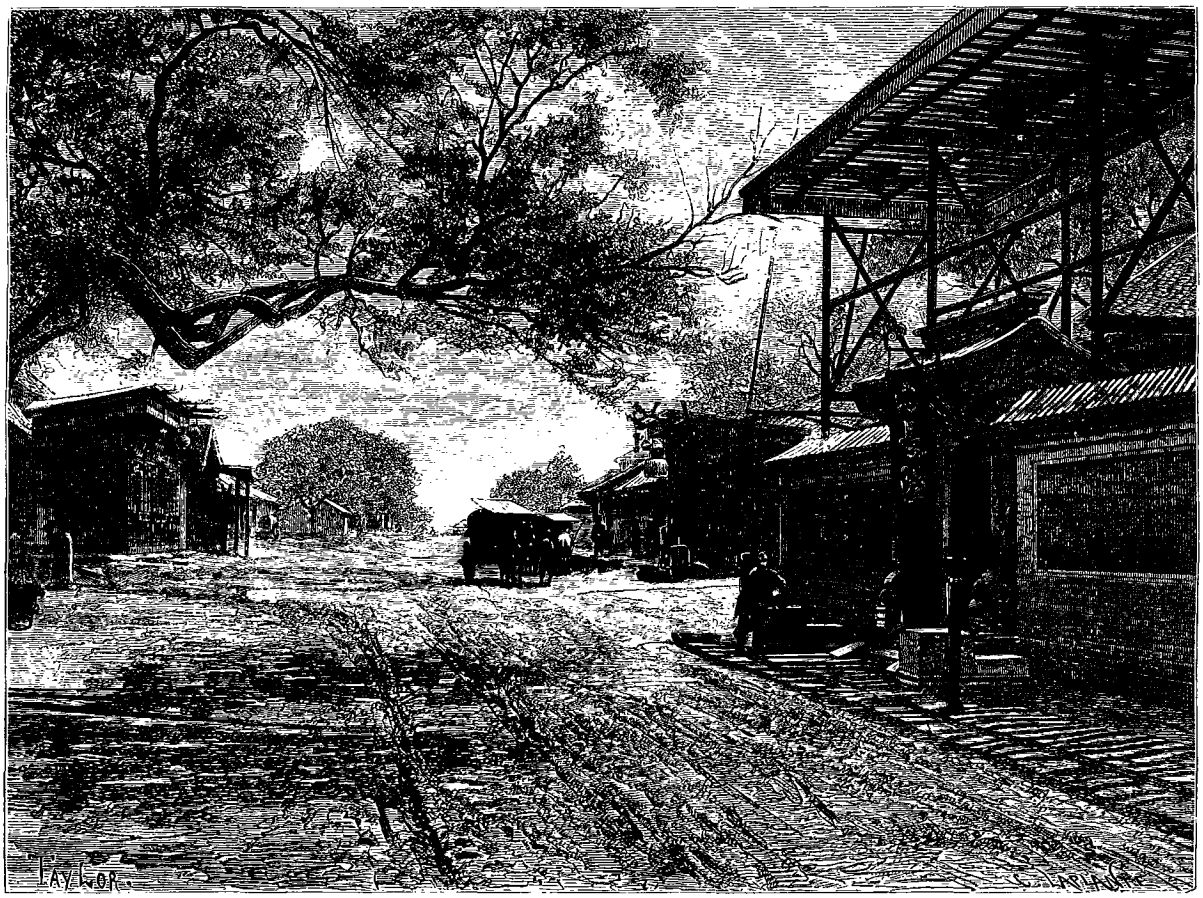
voyagé par eau et par terre depuis le matin, je devais éprouver le désir d'arriver à la légation de France.

J'étais sous l'épaisse voûte de la porte de Chakao-mène lorsque des coups frappés sur le gong de fer suspendu à un châssis de bois rouge près d'un corps de garde en ruine annonçaient déjà le coucher du soleil et la fermeture des portes de la cité.

Du corps de garde sortit un soldat qui se jeta à la bride de mon cheval pour réclamer l'exhibition de mon passe-port. Cet individu était aussi déguenillé que certain mendiant qui, tout près de là, tamisait la poussière de la route pour en retirer la limaille tombée du fer des chevaux. Je ne consentis à remplir la formalité requise que sous la condition préalable que cet homme irait se coiffer d'un chapeau officiel. Il dut emprunter celui d'un collègue, me laissant supposer ainsi qu'il n'y avait qu'un chapeau pour tout le poste, et il me demanda si j'avais mes bagages avec moi, car déjà plusieurs voituriers se disaient de ma suite pour faire entrer sans frais le contenu de leurs véhicules.

De Chakao-mène on suit les remparts de l'est à l'ouest jusqu'à la porte Hata-mène qui donne accès dans la ville tartare.

Après avoir fait quelques pas dans la grande rue



Rue de la Légation de France. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

de Hata-mène-ta-kié, on tourne à gauche et l'on aperçoit alors le pavillon qui flotte sur la porte de la légation de France.

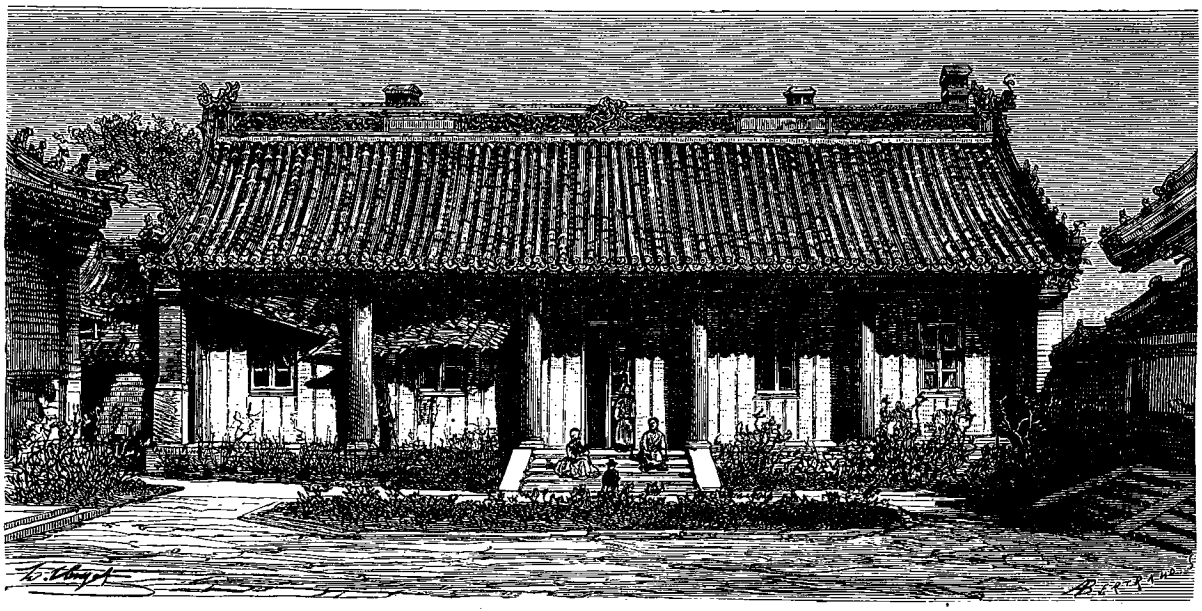
L'hôtel de la légation de France, ancien palais appelé Tsigne-kong-fou, nous a été cédé par le gouvernement chinois en 1861; M. de Bourboulon, qui en a fait, dans ce recueil même, une description complète[1], le fit approprier à sa destination nouvelle. Le grand jardin qui en dépend doit à M. le comte Kleczkowski, ancien chargé d'affaires de France, de magnifiques allées de sophora japonica qui font certainement un des plus beaux ornements de ce palais, auquel M. L. de Geofroy, ministre plénipotentiaire, a encore ajouté bien des améliorations. Il en reste encore à faire beaucoup pour que les logements atteignent le confortable de ceux de la légation d'Angleterre ou de celle de Russie.

T. Choutzé.

1. Voy. t. IX (1864), p. 113.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bâtiment Est dans la cour de la légation de France, à Pékin. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE,

PAR M. T. CHOUTZÉ [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Résidence de la légation française (fin). — Je suis d'En-Haut. — Ce sont les Chinois qui ont en réalité conquis les Mantchoux. A quoi sert leur queue. — Comment s'est constituée la population de Pékin.

C'est le capitaine de génie Bouvier qui le premier, en 1861, a dirigé les travaux d'appropriation des bâtisses de l'hôtel. C'est à lui qu'on doit la belle porte cochère décorée de deux immenses lions de marbre, emblème princier chez les Chinois (voy. p. 333). Des bornes de marbre, reliées entre elles par de grosses chaînes, garantissent le devant de cette porte de l'empiétement des voitures et du trop proche voisinage des mendiants et des petits marchands qui y stationnent toujours. De cette grande porte cochère on pénètre sous un vestibule, et de là dans un passage où s'ouvre la porte de la grande cour d'honneur et qui communique avec le jardin. Ce jardin contient différents kiosques, constituant autant de logements indépendants les uns des autres.

La grande cour d'honneur comprend, à l'est et à l'ouest, deux bâtiments à colonnade, de couleur vermillon, formant des vérandas dont le fronton, comme celui de la porte d'honneur, est décoré de brillantes peintures que protége l'avant-toit des bâtiments. Au nord, fermant cette cour, est un grand bâtiment comprenant deux grandes salles séparées par un couloir. Dans les caissons de leur plafond sont peintes sur fond vert et or des abeilles qui n'ont jamais eu quoi que ce soit d'héraldique. Ces vastes salles, ne se reliant à rien, n'ont pu trouver encore d'emploi digne des frais qui ont été faits pour leur décoration.

Au nord de la cour d'honneur se trouve une autre cour renfermant les appartements du ministre. Ils donnent à l'ouest sur le jardin, à proximité de la chapelle de la légation. Tous ces bâtiments ne sont que des rez-de-chaussée.

Une fois arrivé à la légation de France, j'étais vraiment installé à Pékin, et je pus alors me livrer à l'étude de la population que j'avais sous les yeux.

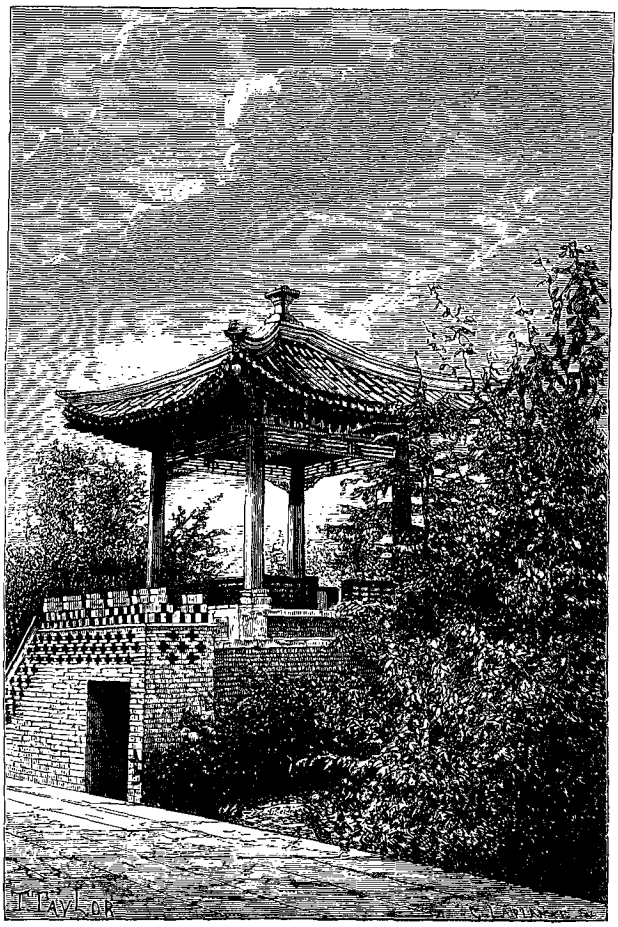
Être un des natifs de cette capitale de l'Empire est considéré par les Chinois comme une espèce de privilége dont ils sont assez fiers. Si l'on demande à l'un d'eux de quel pays il est originaire, il sera enchanté de pouvoir répondre d'un ton plein d'emphase :

1. Suite. — Voy. pages 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chang-téou, « je suis d'En-Haut, » c'est-à-dire de Pékin, la capitale de l'empire policé, Hoa-kouô, de l'empire du milieu, Tchong-kouô, de cet empire qui a toujours inconsciemment absorbé ses conquérants, au contact duquel se sont usés les petits-fils de Gengis-khan et qui semble bien plutôt s'être annexé la Mantchourie qu'avoir été conquis par elle.

Au dix-huitième siècle, Kiene-Long, quatrième empereur de cette dynastie tartare qui occupe le trône de Chine, composa les premiers rudiments d'une grammaire et d'une prosodie mantchoues. Il n'y a que cent ans de cela, et pourtant le mantchou sera bientôt une langue morte. Si la dynastie tartare perdait aujourd'hui le trône de Chine, son berceau, la Mantchourie ne lui resterait plus qu'en partie. En effet, la Mantchourie fut d'abord dépeuplée par une émigration systématique de la part des usurpateurs du trône de Chine, qui tenaient à s'entourer le plus possible de leurs compatriotes et fidèles vassaux; puis elle fut repeuplée par une immigration chinoise, qui, après s'être infiltrée d'abord lentement, a définitivement pris en grande partie la place des Mantchoux aborigènes. C'est ainsi qu'en échange du trône qu'il laissait prendre à un prince mantchou, le peuple chinois s'est en réalité emparé de la Mantchourie.



Kiosque dans le jardin de la légation de France, à Pékin. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

Toutefois la Chine fut obligée à une concession : ses enfants, cédant à la force après quatre années de lutte, durent se raser le devant de la tête et laisser croître à la nuque leurs cheveux pour en faire, suivant la mode mantchoue, une tresse qui les fait encore reconnaître partout; ajoutons que, du reste, les Chinois, peu susceptibles de rancune à cet égard, seraient aussi humiliés aujourd'hui de se voir enlever ce bizarre ornement qu'ils le furent au dix-huitième siècle de se le voir imposer.

Quelles sont, pourra-t-on demander, l'origine et l'utilité de cette mode tartare de la queue? Voici la réponse qu'on nous a faite : dans les combats, cette tresse protége la nuque des coups de sabre, et au passage des rivières on peut y attacher ses armes.

Après la longue lutte qu'ils eurent à soutenir pour imposer des marques extérieures de soumission, les conquérants, moins oublieux que les Chinois, comprirent et comprennent encore mieux que jamais combien il serait imprudent de leur part de tenter d'autres innovations, et de toucher le moins du monde aux vieilles institutions chinoises, si surannées qu'elles soient. La politique du gouvernement tartare semble ne plus consister qu'à faire oublier qu'il a conquis la Chine; et lorsqu'il est aiguillonné par le corps diplomatique étranger pour adopter telle ou telle mesure plus conforme à l'esprit de progrès des temps modernes, il devient le plus chaud défenseur des routines chinoises auxquelles, depuis son avénement en 1644, il a été obligé de s'accommoder petit à petit et à contre-cœur.

Et maintenant vainqueurs et vaincus sont entièrement confondus : il faut un œil très-exercé pour les distinguer les uns des autres. Chinois et Mantchoux savent même à peine se distinguer entre eux, et la masse de la population pékinoise serait bien étonnée, si on venait lui dire que depuis l'année 1644 l'empire chinois est gouverné par un prince étranger. C'est grâce à cet état de choses que Pékin, qui en 1270 faisait l'admiration du voyageur vénitien Marco Polo, est encore aujourd'hui ce que devait être, toute proportion gardée, Paris à la fin du moyen âge.... et encore !

Quant à la population, elle a été très-souvent modifiée par l'introduction d'éléments étrangers. De tous temps les peuplades errantes du nord de l'Asie ont fait des incursions dans le sud et parfois elles s'y établissaient à demeure. Au dixième siècle, à peu près sur l'emplacement actuel de Pékin, les Khitaus avaient établi une capitale, nommée Yen. Les Khitaus furent balayés par les Jut-chin, qui fondèrent un nouvel empire et chassèrent complétement les Chinois vers le sud; puis survinrent les Mongols, qui établirent leur domination sur l'Asie tout entière. De toutes ces invasions successives résulta naturellement un mélange continuel de la race chinoise autochthone avec les diverses races conquérantes.

L'empire mongol disparut un jour à son tour. Il fut

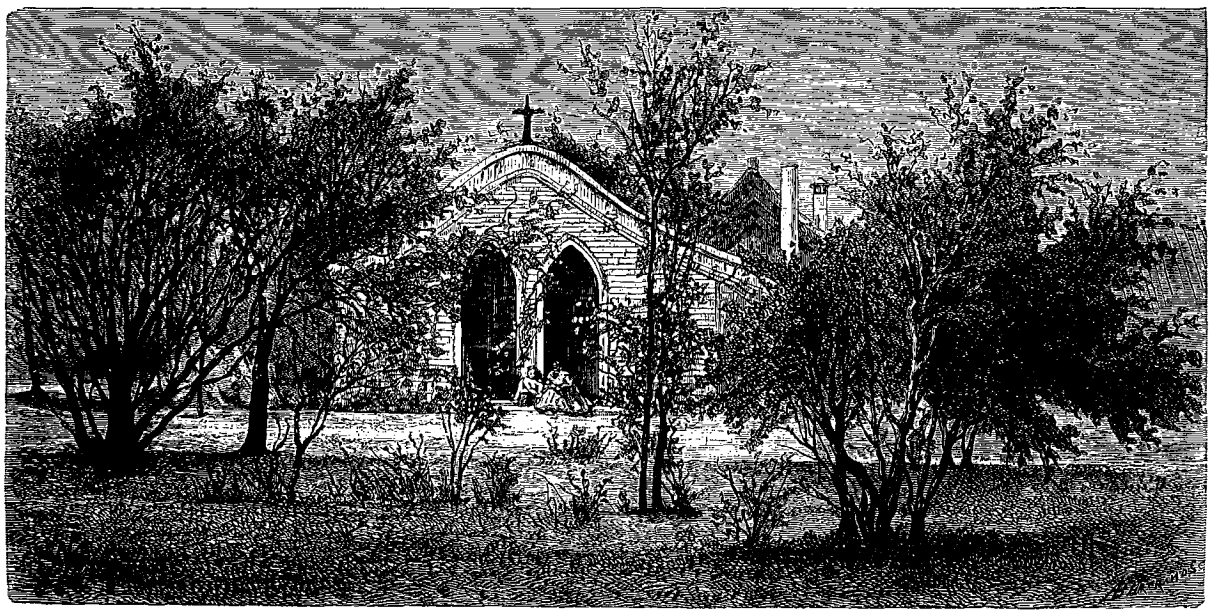
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

détruit par un aventurier qui fonda la dynastie, chinoise cette fois, des *Mings*, dynastie célèbre par l'éclat que lui durent les arts et l'industrie. Elle eut trois cents ans de gloire ; puis, à la suite d'une révolte due à l'incapacité d'un empereur sans vigueur et sans intelligence, elle tomba aussi. Après d'épouvantables massacres, un général chinois, pour triompher des rebelles, sollicita le secours d'un chef tartare qui s'empressa de se rendre à cet appel, mais qui, une fois devant Pékin, proclama empereur de Chine son fils *Chun-tché*. La dynastie tartare fondée par ce général ne s'est point laissé remplacer.

Si elle a réussi à se maintenir, quoique étrangère, c'est à force d'habileté et d'énergie. Depuis 1644, année de leur établissement, les Tartares, restant fidèles à leurs anciennes habitudes de soumission et de discipline, ont continué à entourer le trône de leur maître, toujours prêts à le défendre avec un dévouement sans bornes.

Dans le plan de ces vainqueurs, les Tartares devaient se garder de toute union avec les Chinois, afin de perpétuer une race d'élite destinée à commander. De là cette habitude de séparer toujours, dans les grandes villes, le quartier tartare du quartier chinois. Mais, si la règle de séparation systématique entre les vainqueurs et les vaincus a été observée dans les grandes familles, la masse de la population tartare ne s'y est pas résignée. Le Tartare prend d'habitude une femme de sa race comme femme légitime, mais, s'il est assez riche pour avoir une seconde ou une troisième femme, c'est dans la race chinoise qu'il fait son choix.

Par suite de ces modifications dans les usages et les mœurs, le type chinois du nord s'éloigne très-sensiblement du type chinois classique, tel que nous



Chapelle de la légation de France, à Pékin. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

le connaissons et tel qu'on le retrouve pur dans les provinces du centre et du midi. Dans le nord, la taille est plus élevée, le teint est plus blanc, les yeux sont à peu près sur le même axe, la face est bien moins aplatie, et la barbe est assez fournie.

En dehors des Tartares et des Chinois de race plus ou moins altérée, on rencontre à Pékin environ dix mille Musulmans, quelques groupes de religion grecque d'origine russe, et enfin une population flottante, composée principalement de Mongols et de Tibétains.

Vêtu de briques. — Le commerce à Pékin. — Comment on s'y nourrit. — Les vêtements. — La coiffure des hommes.

Tous ces éléments réunis forment une population évaluée, comme nous l'avons dit plus haut, à huit cent mille âmes. Dans ce nombre on compte environ soixante-dix mille mendiants, répartis par quartiers et formant une sorte de truanderie à peu près indépendante.

Le mendiant asiatique est encore bien moins vêtu que le mendiant d'Occident. Il n'a le plus souvent que quelques lambeaux déguenillés autour de la ceinture. J'en ai même vu un n'ayant pour vêtement qu'une ceinture faite d'une ficelle, à laquelle étaient suspendues une brique en guise de tablier et une autre comme tournure. Celui-là cherche encore un photographe de bonne volonté.

On peut dire qu'il n'y a pas de commerce à Pékin, si ce n'est celui que constitue le débit des subsistances et articles nécessaires à la consommation des habitants.

La classe aisée seule a le moyen de faire du riz blanc la base de sa nourriture. Grâce à un privilége accordé par l'empereur, la basse classe pékinoise peut consommer le riz piqué et gâté dont se débarrassent, dans le commerce, les greniers impériaux. En dehors de Pékin, la classe ouvrière du nord de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Chine ne se nourrit que de bouillie de millet, de farine de blé, de maïs, et d'un fromage de pâte de haricots fermentée.

La viande de porc est celle qui est le plus à portée de toutes les bourses ; ensuite viennent le mouton et la volaille : canards, poulets et pigeons. Quant au bœuf, les Chinois semblent avoir pour lui la vénération que professaient pour cet animal les anciens Égyptiens. Il personnifie pour eux l'agriculture. Toutefois, et malgré le respect que les Chinois affectent pour cet animal, je ne suis pas persuadé que le paysan chinois, qui voit son bœuf hors d'état de lui rendre service, n'aime pas mieux le manger que de l'abandonner à la terre. Les Européens fixés à Pékin trouvent du reste sans difficulté, dans certaines boucheries spéciales, de la viande de bœuf en aussi grande quantité qu'ils peuvent le désirer.

Le costume des habitants de Pékin est des plus simples ; je puis dire qu'il n'y a qu'une coupe d'habits pour les fonctionnaires, les militaires, les bourgeois et les ouvriers : le vêtement diffère seulement d'étoffe et se compose de plus ou moins de pièces.

Les chaussettes sont uniformément faites de toile de coton ou de nankin blanc ; la couture se trouve sur le cou-de-pied. En hiver, ces chaussettes sont ouatées et piquées, ce qui en rend le blanchissage difficile. Sur ces chaussettes se nouent les jambes d'un pantalon de toile ou de soie avec des jarretières généralement bleues ou d'une autre couleur voyante. A la hauteur de la ceinture, ce pantalon se ramène sur le devant en formant un triple pli dont on rentre le haut à l'intérieur ; on l'attache ensuite avec une ceinture, dont les glands, si pauvres qu'ils soient, visent toujours à l'élégance et tombent du côté gauche. Sur la poitrine se trouve un plastron de toile ou de soie, doublé, tombant en pointe sur l'estomac, retenu au cou par un cordon et une chaînette et serré autour du torse par deux cordons qui se nouent dans le dos. Puis vient la chemise, tombant flottante sur le pantalon : c'est une veste courte, ouverte dans toute sa longueur sur le devant, s'attachant sur le côté et ne descendant que jusqu'un peu au-dessous des hanches.

Coréen. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

En été, ces quelques vêtements constituent le seul costume de la classe ouvrière et généralement le dessous du costume de toutes les autres classes. Par-dessus le pantalon il est élégant de porter des jambières qui se nouent sur le bas, au cou-de-pied, avec des cordons, et dont le haut est muni d'une bretelle qui les rattache chacune séparément à la ceinture du pantalon. Par-dessus la chemise on ajoute une longue robe s'attachant sur le côté. Portée seule, il est sans cérémonie de la laisser flotter : autrement on l'attache avec une ceinture dont le fermoir est parfois incrusté de pierreries.

En hiver, cette robe est ouatée ou fourrée. Les jambières le sont également. Les gens du peuple ouatent simplement le pantalon et la chemise, de sorte que pour tout linge ils n'ont que le petit plastron qu'ils portent sur la poitrine.

Dans les visites de cérémonie, on passe sur cette première robe longue un pardessus de couleur sombre, plus court que la robe, ouvert sur le devant, boutonné droit, fendu sur les deux côtés et derrière ; au cou s'ajoute alors un collet de satin bleu de ciel.

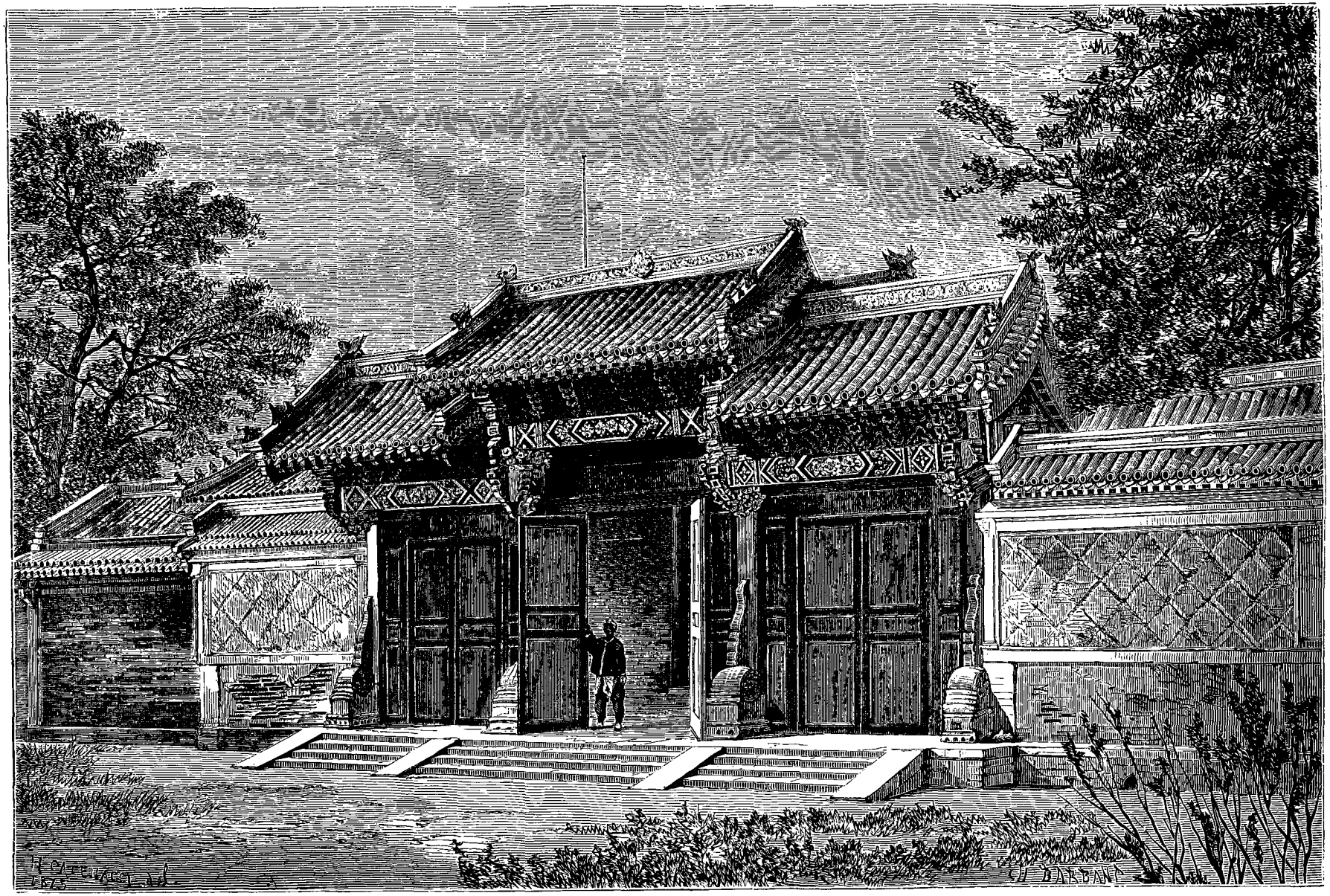
Au lieu de ce pardessus de cérémonie, les Pékinois portent fréquemment une veste courte, à manches très-larges, laissant passer les longues manches de la première robe ; leurs bouts, dépassant de plusieurs pouces la longueur des mains, peuvent, en cessant d'être retroussés, tenir lieu de gants et abriter la main du contact de l'air et de la poussière.

La tresse pend toujours extérieurement.

Quelques Chinois, lorsqu'ils s'en tiennent à la première robe longue, ont coutume de revêtir une sorte de gilet sans manches ou même simplement un morceau d'étoffe cousu en forme de fichu, ouvert et boutonné sur le devant, tombant devant et derrière dans la ceinture ; ces compléments de toilette servent à empêcher la tresse de porter directement sur la robe principale et de la graisser.

Le pardessus des fonctionnaires est orné, sur la poitrine et dans le dos, d'un plastron dont les broderies d'or varient suivant le grade et l'emploi. Ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Porte de la cour d'honneur de la légation de France. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est que dans certaines circonstances qu'ils portent la robe de dessous brodée : le premier et le quinzième jour de chaque mois, s'ils sont en fonctions, les jours de sacrifices ou de fêtes à la cour.

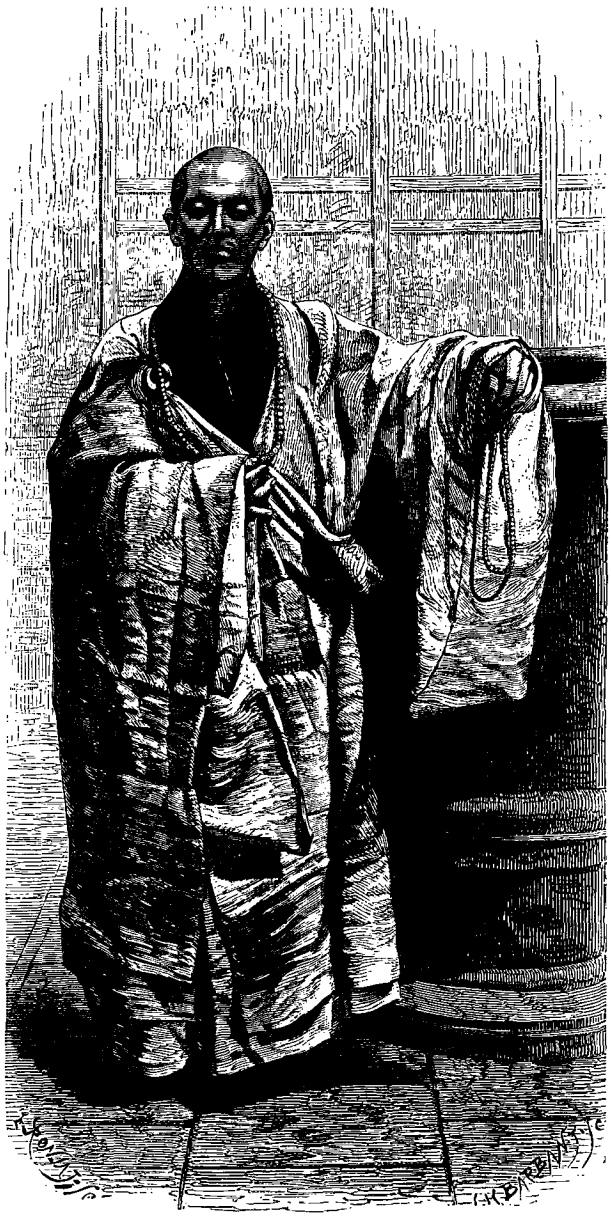
La coiffure varie suivant les saisons; il y a coiffure officielle d'été et coiffure officielle d'hiver. C'est un décret de l'empereur qui règle le moment où l'on doit quitter l'une pour prendre l'autre.

Le chapeau d'été affecte un peu la forme d'un abat-jour; il est fait de paille ou d'un tissu de gaze; du sommet, que surmonte un globule, s'il s'agit d'un mandarin, tombe une houppe de crin rouge ou un effilé de soie.

Le chapeau d'hiver est noir, en drap ou en fourrure; ses bords sont relevés presque perpendiculairement contre la calotte, recouverte aussi d'une houppe ou d'effilés rouges. Les fonctionnaires de très-haut rang peuvent seuls porter ces chapeaux, garnis de martre non teinte.

Outre les coiffures officielles dont je viens de parler, les Chinois ont des coiffures de fantaisie dont les ornements sont souvent pris à tort par les étrangers pour des insignes. Ce sont de petites calottes de satin noir, bleu ou jaune, surmontées d'un nœud de cordon rouge ou bleu, ou bien des chapeaux de feutre mou noir ou gris, dont les bords ont un galon doré et dont la partie postérieure est un peu relevée à la Périnet Leclerc. En hiver, les Pékinois portent volontiers la coiffure mongole, simple calotte doublée, flanquée de deux ailes de fourrures relevées sur la calotte quand il fait chaud ou qu'on ramène sur les oreilles en nouant le chapeau sous le menton à l'aide de deux brides de soie.

Le Chinois ne comprend pas encore comment, en dehors des cérémonies où l'uniforme est de rigueur, on se condamne, comme nous le faisons, à porter un chapeau par tous les temps et à toute heure. En effet, pendant certaines soirées d'été, un chapeau s'explique mal. Aux questions qui m'ont été adressées sur ce point j'ai dû prendre le parti de répondre que le salut occidental consistant à ôter son chapeau, la première condition pour saluer était d'en avoir un. — « Va bien pour vous, Français, reprit mon inquisiteur; mais les Anglais n'ont pas le même motif d'en avoir un, puisqu'ils ne l'ôtent jamais, surtout pour saluer. » Conformément à ces principes, il est une saison pendant laquelle le Chinois n'a pour coiffure de fantaisie que son éventail et son parasol.



Tibétain. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Les coiffures des femmes chinoises et tartares. — Comment on se farde. — Les ongles.

Les règles de la politesse française m'imposaient peut-être le devoir de parler avant tout des femmes et de leur costume. Si je n'y viens qu'en dernier lieu, c'est pour leur laisser la place officielle qu'elles occupent en Chine.

Et d'abord je réponds à une question qu'on m'a faite bien souvent.

Les Chinoises sont-elles jolies? — Eh bien, oui, elles sont jolies, mais, comme partout ailleurs, il y en a de laides. La Chinoise jolie serait jolie partout. Je n'en ai jamais vu de belles, et leur charme est relativement de courte durée. La période intermédiaire pendant laquelle les Européennes n'ont plus que l'âge qu'elles paraissent n'existe pas là-bas. De jeunes et fraîches, elles tombent sans transition dans l'étiolé fané et dans le jaune-coing. Et malgré cela, coquettes et prétentieuses, elles ne désarment pas même devant leur décrépitude : princesse ou mendiante, la vieille Chinoise posera chaque jour, aussi longtemps que ses mains le lui permettront, des fleurs sur son chef branlant et dénudé. Horreur! l'art des faux cheveux n'existe pas, et elles n'ont pas même la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ressource du bonnet et du chapeau. Pivoine ou fleur de pêcher, femme de temple ou femme de rue, la Pékinoise est toujours nu-tête. Les rites et la mode le veulent ainsi.

La femme tartare de Pékin porte un pantalon identique à celui que j'ai décrit pour les hommes. Il s'attache de même sur la chaussette blanche, bleue ou nankin, avec un ruban de couleur voyante. La chemise de coton ou de soie est une veste aussi courte que celle des hommes; elle s'attache sur le côté et ne tombe que de deux ou trois pouces au-dessous des hanches. Comme les hommes, les femmes n'ont pour tout linge de dessous que ce petit plastron, suspendu au cou avec une chaîne de métal et serré à la taille. Mais ce plastron des femmes est généralement brodé plus ou moins richement. Autour de la taille se noue un tablier plissé qui, faisant le tour du corps, constitue une sorte de jupon; par-dessus se passe une robe longue sans ceinture, couvrant le pied et ne laissant déborder que la haute semelle blanche de la chaussure. Cette semelle, haute d'environ trois pouces, est coupée en deux tronçons séparés, de sorte qu'elle n'existe que sous le talon et le bout du pied.

La longue robe est fendue sur les quatre côtés et laisse entrevoir, pendant la marche, la jupe plissée; sur la longue robe s'ajoute une seconde tunique plus courte et d'une couleur autre que celle de la robe et du tablier.

Chinois lettré. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Mandarin. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Ces différentes pièces du costume des dames tartares sont généralement de couleur unie, mais bordées d'un large galon plus ou moins agrémenté de broderies.

Comme les Chinoises, ces dames se fardent; le maquillage, à Pékin, est le voile ou plutôt le masque que ne doit pas quitter pour sortir une femme qui se respecte. Il est même honnête de forcer un peu la couleur en blanc ou en rouge, et surtout de doubler d'épaisseur la lèvre inférieure. La femme sans pudeur est seule à ne pas se défigurer avec le blanc, le rouge et l'encre de Chine.

C'est au miel qu'on se farde à Pékin. La dame, à sa toilette du matin, s'assoit devant un miroir à pupitre qui forme le dessus de la boîte à tiroir où est enfermée une partie des secrets de sa beauté. Elle prend gros comme une noisette de miel; elle l'étale sur la paume de ses mains en les frottant l'une contre l'autre; de là le miel passe sur tout le visage et une partie du cou. Ensuite vient le tour du blanc d'Espagne; comme il est en poudre, il adhère parfaitement sur l'enduit de miel; puis il s'agit d'appliquer le rouge. La dame se sert d'un petit morceau de drap qui a été trempé dans du carmin; elle l'humecte un peu et elle le passe sur ses lèvres; elle en prend aussi un peu sur les paumes des mains, les frotte l'une contre l'autre pour bien égaliser la couleur, et en tournant la paume de la main sur ses joues et ses fossettes elle termine ainsi la grave opération que l'usage exige.

Ce crépissage peut se conserver deux ou trois jours;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lorsqu'il commence à s'écailler, on y ajoute une seconde couche. Le *nec plus ultra* des femmes à la mode est de se tracer une petite raie de carmin verticale entre les deux yeux et de se poser des emplâtres aux tempes. Verts, noirs ou bleus, ces emplâtres de soie sont ornés quelquefois d'un bijou ou d'une paire de petites antennes, terminées par des perles fines que le mouvement de la marche fait trembloter.

Quant à la coiffure, les jeunes filles, de même que les Chinoises, se font des nattes, mais les femmes tartares mariées ont une mode particulière. Une raie est tracée au milieu de la tête, les cheveux sont divisés en deux parties, chacune nouée au sommet de la tête; au point de jonction on place horizontalement une palette de métal, longue de vingt-cinq centimètres, sur laquelle se dressent à droite et à gauche

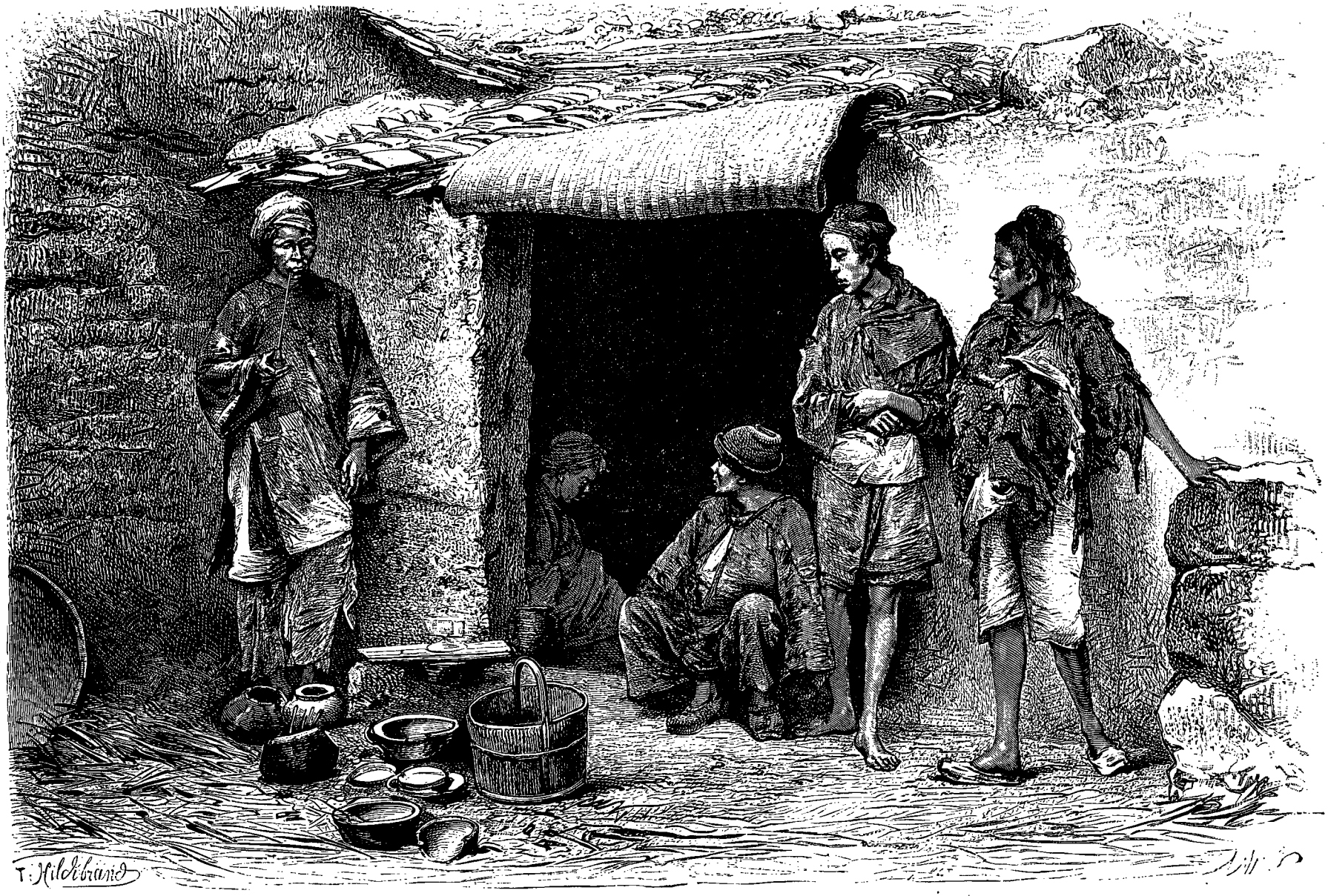
Dames chinoise et tartare. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Thomson.

les cheveux; des nœuds de cordonnet rouge les fixent, et des fleurs vraies ou artificielles, de longues aiguilles terminées en cure-oreille, des papillons naturels ou fantastiques, complètent l'édifice. Ces coiffures se simplifient avec l'âge et la chute des cheveux.

L'usage des doigtiers d'argent ou d'or est commun aux Tartares et aux Chinoises. Il est du meilleur genre de porter les ongles longs. Les plus grands que j'aie vus avaient trois centimètres; on comprendra facilement qu'il est indispensable de les protéger par un étui à chaque doigt. Les ongles seraient-ils de dimension ordinaire, il est encore d'usage de porter des doigtiers comme ornement.

On porte de même des bracelets, des bagues, des col-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mendiants. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

liers, des boucles d'oreilles, et enfin des sachets faits de filigrane d'argent treillagé à jour, ornés de dessins en plumes de martin-pêcheur, et contenant des fleurs naturelles. Le jasmin, l'olea fragrans et la tubéreuse sont les parfums les plus à la mode, avec le musc, qui se retrouve en Chine dans tout, jusque dans l'encre.

Les Tartares ont des allures plus vives que les Chinoises ; jeunes, elles portent volontiers un costume se rapprochant de celui des hommes; elles se coiffent alors très coquettement d'un chapeau de feutre à la Périnet Leclerc ; leur robe est plus courte et leurs cheveux, tressés en une seule natte, tombent sur une veste ou un gilet festonné d'arabesques.

Les Chinoises, qui semblent plus réservées dans leurs allures, ont des vêtements à peu près semblables à ceux de leurs sœurs les Tartares; la seule différence est dans la robe de dessus, qui, moins longue, tombe au-dessous du genou, laissant voir le pantalon, que ne recouvrent pas de jupes.

Leur coiffure, dite de « phénix », se compose de deux grands bandeaux faisant coques, tandis que le reste des cheveux forme un chignon dressé verticalement derrière la tête sur un crépé de crin, que traversent horizontalement de longues épingles garnies de fleurs ou d'un gros pompon de velours rouge contenant un petit grelot.

Un des plus jolis ornements de tête que j'aie remarqués est un peigne de fleurs naturelles qui se place autour du chignon. Ce peigne ne consiste qu'en une aiguille de bois sur laquelle est installé un fil de laiton horizontal hérissé de fils verticaux sur chacun desquels on enfile trois ou quatre fleurs de tubéreuse. Lorsque ce peigne est piqué dans les cheveux, on ne voit que les fleurs couronnant d'une manière charmante la base du chignon

Les Chinoises s'élargissent les tempes en se rasant les cheveux; elles se rasent aussi sur le front, assez pour que les cheveux forment une ligne bien nette et deux angles, qu'elles rectifient à l'encre.

Femme tartare. — Dessin de E. Ronjat, d'apres une photographie du docteur Morache.

Les petits pieds.

Ce qui distingue les Chinoises non-seulement des Tartares, mais encore de toutes les femmes de la création, ce sont leurs petits pieds, sur lesquels elles se balancent onduleusement. Ici je dois laisser la parole à un ami que j'ai déjà plus d'une fois présenté à mes lecteurs et qui le premier a fait du petit pied des Chinoises le sujet d'une étude reposant sur des observations directes et vraiment scientifiques[1].

Il est un usage, dit M. Morache, sur lequel la curiosité de l'Occident a été de tout temps éveillée, et dont l'explication n'a jamais été donnée d'une façon satisfaisante : je veux parler de l'usage de la déformation des pieds. Dans les descriptions de la Chine on a souvent écrit sur ce sujet; si, après tant d'autres, je viens encore en parler, c'est que, placé (comme médecin) dans des conditions spécialement favorables, j'ai pu, à Pékin, être mis en rapport avec des femmes et des jeunes filles, et surmonter la répulsion qu'elles ont à laisser voir leurs pieds. Personne, en effet, pas même le mari, ne doit voir le pied déchaussé d'une femme. Néanmoins, grâce à ma double qualité d'étranger et de médecin, c'est-à-dire d'homme sans conséquence, j'ai pu voir le pied de l'enfant avant la déformation, pendant la période des manœuvres, et enfin celui de la femme adulte.

La déformation du pied, constituant ce que les Chinois ont nommé *lis dorés*, *ornement intérieur*, etc..., est loin d'être également répandue dans tout l'Empire; dans les provinces méridionales, elle constitue à peu près la règle pour les classes aisées; dans le nord et à Pékin surtout le voisinage des Tartares, auxquels elle est interdite, la misère plus répandue, la rendent beaucoup plus rare. De plus, il y a pour ainsi dire un mode de déformation spécial à chaque province. C'est surtout dans le Koang-si et le Koang-tong que l'on en trouve les plus beaux spécimens. Mais partout les familles essentiellement chinoises et riches se donnent ce luxe, qui promet à leurs filles de plus beaux partis.

Il y a deux grandes divisions dans la nature de la déformation.

Dans l'une, les orteils sont fléchis sous la pointe

1. Voy. *Recueil des mémoires de médecine militaire*, 3e série, tome XI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

du pied, le pouce restant libre; la face plantaire forme une forte concavité inférieure, plus ou moins remplie par du tissu cellulaire; de plus, le calcanéum change de direction : d'horizontal il devient vertical. De là tous les désordres produits dans l'articulation du tarse. C'est le pied généralement décrit, celui dont on possède en France des échantillons.

Mais c'est là le maximum de la déformation, c'est celle qui se rapproche le plus de l'idéal : c'est, dans le nord, la forme la plus rare. En général, on n'y observe qu'un premier degré de la déformation, c'est-à-dire la flexion des quatre derniers orteils sous la plante, sans changement de direction du calcanéum. Par un bandage maintenu fort serré on a produit un raccourcissement de tout le pied, une sorte de tassement antéro-postérieur des os du tarse, une exagération de la voûte, mais le calcanéum est resté intact. Si nous ajoutons que les Chinoises ont les extrémités élégantes et bien prises, on comprendra que l'on puisse obtenir des pieds fort petits sans faire basculer le calcanéum.

Cette demi déformation est une sorte de moyen terme permettant à la femme de joindre aux exigences de la coquetterie celles du travail et d'une locomotion forcée.

Telles sont les lésions osseuses. Les parties molles sont atrophiées sur l'avant-pied, et, au contraire, ont en partie comblé en dessous la voûte exagérée de la face plantaire. La peau qui les recouvre est souvent rouge, plus ou moins érythémateuse, quelquefois même ulcérée; mais, pour ma part, je n'ai pas observé ces ulcérations profondes, cette suppuration fétide que l'on a signalées plusieurs fois.

Le mode de déambulation est essentiellement modifié; les mouvements de l'articulation tibio-tarsienne devenant à peu près nuls, les muscles fléchisseurs et extenseurs du pied ont dû s'atrophier; c'est, en effet, ce qui se produit : la jambe prend la forme d'un tronc de cône. D'un autre côté, les mouvements de l'articulation du genou sont, pendant la marche, intimement liés à ceux du pied; ceux-ci ne se faisant plus, certains muscles de la cuisse ont dû diminuer d'autant.

Dame tartare de qualité. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Le mouvement de progression se produit essentiellement par l'articulation coxo-fémorale, et l'on ne saurait mieux comparer ce phénomène qu'à ce que l'on observe chez un amputé des deux cuisses; chez lui, comme chez la femme chinoise, la moitié du membre inférieur est transformée en une masse rigide; du pilon classique de l'amputé à la jambe chinoise il n'y a que la différence d'une articulation, absente chez lui, presque inutile à l'autre, pour la marche tout au moins.

De semblables modifications ne peuvent évidemment être apportées dans les organes de la locomotion sans déterminer des accidents, quelquefois graves, sur le pied lui-même, sans amener même un retentissement dans tout l'organisme. L'instabilité forcée qu'occasionne cette déformation chez la femme la prédispose singulièrement aux chutes de toute nature, aux entorses, aux fractures de la jambe. Il est certain que les os aussi ont participé à l'atrophie générale du membre; cette disposition, démontrée par quelques pièces anatomiques, faciliterait encore les lésions traumatiques.

Les femmes chinoises des classes aisées, vivant dans des conditions hygiéniques relativement bonnes, sont cependant généralement anémiques. Il est fort probable que, si la déformation du pied n'en est pas la cause directe, tout au moins le défaut d'exercice qu'elle entraîne y prédispose singulièrement, en servant d'auxiliaire aux autres causes débilitantes.

Nous verrons plus loin que, pour maintenir le pied toujours petit, il faut, même chez la femme adulte, continuer la compression. Il serait assez curieux de suivre la marche inverse, de relâcher peu à peu le bandage, de le supprimer tout à fait et de chercher à ramener le pied à l'état normal. De semblables essais ont été faits sous mes yeux, à l'établissement des sœurs de Charité à Pékin, chez quelques-unes des enfants confiées à leurs soins, et chez lesquelles la compression avait été commencée; on n'a eu qu'à enlever les bandages pour voir en quelques semaines le pied reprendre sa forme primitive. Les sœurs doivent être très-circonspectes en pareille matière, car agir ainsi,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est presque condamner l'enfant à un célibat perpétuel.

Les sœurs emploient pour le service des enfants un certain nombre de femmes chrétiennes qui se consacrent au service des pauvres, à l'éducation des jeunes filles et aux besoins de la communauté; les unes sont Tartares, les autres Chinoises : on a tenté chez ces dernières d'abolir le petit pied.

Jusqu'à présent, soit attachement instinctif à cette ancienne coutume, soit crainte de la gêne qu'un commencement d'essai avait naturellement amenée, elles n'ont pas voulu y renoncer; il est à croire, du reste, que si l'on parvient à abolir l'usage de la déformation, il sera inutile de tenter un traitement pour les adultes, et que l'on de ra se borner à faire supprimer la compression pour la génération future.

Dans les familles riches, dans celles qui veulent acquérir à leurs filles un renom de beauté, on ne commence guère les manœuvres avant l'âge de quatre ans; chez d'autres, la petite fille conserve les pieds libres jusque vers six à sept ans. Pendant les premières années, on chausse le pied, comme celui des jeunes garçons, d'une large pantoufle dont la partie antérieure, presque rectangulaire, est beaucoup plus large que le talon. Enfin, l'époque est venue : tantôt la mère se charge elle-même de l'opération, d'autres fois elle abandonne ce soin à des femmes spéciales, remplissant auprès des dames le rôle de médecins intimes, de sages-femmes, etc.; presque toutes les grandes familles en ont ainsi une ou plusieurs dans leur domesticité.

Le lis doré. — Gravure de M. Rapine, d'après une peinture chinoise communiquée par le docteur Morache.

On commence à masser le pied, à fléchir plus ou moins les derniers orteils, à les maintenir dans cette position par un bandage en huit de chiffre. Ce bandage, que j'ai vu exécuter plusieurs fois devant moi, se fait avec une bande de coton ou de soie de cinq à six centimètres et plus de large, d'un mètre à un mètre cinquante de long; on applique le chef initial de la bande sur le bord interne du pied, au niveau de l'articulation tarsienne du premier métatarsien, on porte la bande sur les quatre derniers orteils, laissant le pouce libre, puis sous la plante du pied; on la relève sur le cou-de-pied pour former une anse derrière le calcanéum, en ayant soin de l'appliquer sur la tête de l'os, non au-dessus : on revient au point de départ pour continuer de la même façon; en un mot, on fait un huit de chiffre dont l'entre-croisement se trouve sur le bord interne du pied. Au-dessus de cette première bande, on en place une seconde, destinée surtout à la maintenir, et l'on arrête par quelques points de couture.

Le mode d'application du bandage ne varie pas pendant toute la période des manœuvres.

Pendant les premiers temps le bandage est médiocrement serré; peu à peu on en augmente la tension. A chaque nouvelle application, qui se renouvelle au moins tous les jours, on laisse quelques instants le pied à nu, on le lave et on le frictionne avec l'alcool de sorgho. L'oubli de cette précaution contribue très-puissamment à faire naître les ulcérations dont nous avons parlé plus haut.

A cette époque, la chaussure de l'enfant consiste en une bottine dont l'extrémité se rétrécit peu à peu et arrive enfin à être complétement pointue; l'étoffe remonte assez haut et se réunit en avant par un lacet. La semelle est plate, sous le talon, comme celle d'une pantoufle.

Par ces seuls moyens, on arrive à produire le pied vulgaire, que nous avons décrit comme étant le plus commun dans le nord, et le seul usité parmi les classes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pauvres. Mais il en faut continuer l'usage, sous peine de perdre le fruit des premiers efforts ; la jeune fille, la femme, s'appliquent leurs bandages avec régularité : là, ainsi qu'en beaucoup d'autres choses, si l'on n'acquiert pas, on perd.

La chaussure reste toujours la même comme forme, elle varie seulement de dimension avec la croissance du pied, car il n'y a pas arrêt absolu de développement de ce membre, mais seulement perversion.

Si la mère veut donner à sa fille un pied encore plus élégrant, elle a recours à d'autres procédés. Lorsque le premier degré est bien établi, que la flexion des orteils est permanente, on commence à exercer un massage énergique, puis on place sous la face plantaire un morceau de métal de forme demi-cylindrique et d'un volume proportionné à celui du pied; on applique le bandage en huit pardessus le tout, en le maintenant fortement et en portant les entre-croisements non plus sur le bord interne du pied, mais sur la face plantaire.

Un puissant moyen pour arriver au résultat cherché se trouve encore dans le massage. La mère, appuyant sur son genou la face inférieure du demi-cylindre de métal, saisit d'une main le calcanéum, de l'autre la partie antérieure du pied de l'enfant, et s'efforce de le plier.

On dit que dans ces efforts elle produit quelquefois une fracture (une luxation?) des os du tarse; si elle n'y parvient pas, ajoute-on, elle frappe avec un caillou sur la face dorsale jusqu'à ce que la lésion se produise.

Enfin, dans certaines provinces, il serait d'usage d'enlever un os, probablement le scaphoïde, lorsque celui-ci faisant saillie après des manœuvres nombreuses, sans doute fracturé déjà, rend possible une opération que jamais les Chinois ne pratiqueraient sans cela.

Le pansage. — Gravure de M. Rapine, d'après une peinture chinoise communiquée par le docteur Morache.

Dès le début de cette seconde période, on a substitué à la chaussure à semelle plate une bottine dont la semelle est fortement convexe. Cette bottine aide d'abord, puis maintient chez les adultes la concavité de la face plantaire.

Après ces renseignements précis, que les lecteurs et les lectrices auront peut-être trouvés par trop techniques et minutieux, il faudrait pouvoir révéler le mystère de cette coutume si étrange et si barbare.

On raconte qu'une impératrice, illustre par ses vices, et pied-bot de naissance, vivant vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, aurait voulu que toutes les femmes chinoises participassent à sa difformité. Mais cette origine n'est que traditionnelle, puisqu'elle remonte à une époque antérieure à la destruction des livres chinois, sous la dynastie des Tsine, trois cents ans avant Jésus-Christ.

On dit aussi que les Chinois déforment les pieds des femmes pour les confiner à la maison, les rendre moins volages. C'est même une opinion presque généralement admise en Europe. Cependant il faut remarquer qu'à l'inverse des pays musulmans, les femmes chinoises ne sont en aucune façon recluses ni voilées. Les dames du harem se promènent journellement en voiture. Si la cause de la déformation était la volonté de tenir les femmes en servage, on trouverait cette idée exprimée dans les œuvres littéraires : il n'en est rien. On est donc réduit à des hypothèses. Il semble que le plus simple serait d'interroger à ce sujet un Chinois lettré. On peut croire que cette pensée est venue à la plupart des voyageurs : ils ont interrogé et ils n'ont rien appris.

Le seul fait certain est que la petitesse du pied est le critérium, je ne dirai pas de la beauté, mais de la valeur commerciale d'une femme. Le soulier d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

jeune fille, exhibé devant les parents du futur mari, est un des arguments décisifs employés lors de la discussion de la somme à payer. Regarder le pied d'une femme qui passe dans la rue est une suprême inconvenance ; en parler ne se fait pas entre gens bien élevés. Dans les peintures chinoises, le pied d'une femme est toujours caché par la robe. Lorsqu'un chrétien se confesse, le missionnaire ne manque pas de lui demander s'il a regardé le pied des femmes.

Est-il vrai, comme on l'a dit quelquefois, que les Chinois sont prêts à renoncer à cette coutume? Pour ma part, j'en doute. Plusieurs empereurs de la dynastie tartare ont rendu des décrets pour défendre aux Chinois de mutiler leurs femmes ; les décrets sont restés lettre morte. Les évêques, qui agissent sur les chrétiens avec bien plus de force morale que l'empereur, ont flétri et proscrit cet usage dans plusieurs mandements, mais ils n'ont obtenu de succès, même partiels, que chez quelques Chinois établis en Mongolie.

Malgré tous ces efforts, on n'en continue pas moins à torturer les pieds, et l'on persistera probablement à agir ainsi jusqu'au jour où le Chinois, respectant davantage la femme, verra surtout en elle sa compagne, son égale, et lui aura donné son véritable rang dans la société.

Chinoise nouvellement mariée. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Lunettes. — Étuis à oreilles. — Parasol. — Éventail. — Écran.

Après avoir parlé du costume des Pékinois et des Pékinoises il me reste encore à indiquer quelques objets de toilette.

Les plus élégants ne sont pas assurément les lunettes, qui, avec leurs grands verres ronds de cristal blanc ou fumé, donnent un aspect si comique même aux vieillards.

Les plus curieux peut-être et qu'on ne trouve, je crois, en aucun autre pays qu'en Chine, pourraient être recommandés à nos délicates Parisiennes. Je veux parler des étuis à oreilles. Ce sont de petites gaînes gentiment brodées à l'extérieur et garnies intérieurement de douce fourrure : on y introduit les oreilles lorsqu'il fait grand froid.

Nos lecteurs connaissent déjà la pipe et le narghilé, que fument la plupart des femmes.

Quant au parasol, on pourrait presque dire qu'il est le compagnon inséparable du Chinois. Mais qu'on ne s'imagine pas qu'il s'agisse, dans l'usage, de jolis ou curieux petits pavillons coloriés, historiés, variés, plaisants à la vue et animant les promenades et les rues de la manière la plus agréable. Non, l'élégant lui-même n'admet d'habitude qu'un vilain parasol fait sur le modèle des nôtres. Cependant on voit passer des parasols en soie écarlate sur lesquels sont brodés en or des caractères chinois : ce sont des présents faits à des fonctionnaires, lors de l'expiration de leur mandat, par des administrés reconnaissants. Ces fonctionnaires tiennent à grand honneur de mettre en évidence chez eux de si rares témoignages d'estime méritée par leur justice et leur impartialité.

L'éventail, qui est aussi un accessoire inévitable de la bonne tenue de tout Chinois, a des formes et des ornements beaucoup plus variés. On le porte au côté dans une gaîne brodée; à cheval, on le met dans son cou derrière la nuque, en ne laissant passer que la partie supérieure près de l'oreille droite. Mais ce serait une grave erreur de croire qu'il n'est qu'un moyen de protection contre la chaleur. Il rend bien d'autres services, et de tels qu'un voyageur a été jusqu'à prétendre que l'histoire des mœurs de la Chine est tout entière sur ses éventails; on y écrit des morceaux de poésie, des pensées philosophiques, une leçon à étudier, des notes pour aider la mémoire, des déclarations d'amour, des protestations d'amitié, les louanges à un haut personnage à qui on destine l'éventail, des témoignages de reconnaissance pour un grand personnage qui a fait présent d'un éventail à un inférieur. En signe d'affection et d'estime mutuelles, deux Chinois échangent entre eux leur éventail.

Et ce ne sont pas seulement les mœurs, c'est aussi l'art dans ses progrès ou ses décadences, que l'on peut étudier sur les éventails. L'art chinois, comme la calligraphie, déploie toutes ses ressources sur ce léger et vif objet, qui est dans les mains de tout le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

monde, tandis que nous en laissons l'usage exclusif aux femmes. Regardez de près l'éventail de votre voisin ou de votre voisine, vous y trouverez une scène de la comédie la plus en vogue, un plan de Pékin, une allégorie, un paysage correspondant au morceau de poésie écrit sur l'éventail, des fleurs représentant la flore d'une province, des images saintes avec des évocations, une composition rappelant un événement connu, par exemple : le massacre de Tien-tsin.

Les éventails où l'on avait figuré cet acte affreux de fanatisme furent prohibés; mais, malgré la défense de l'autorité, ils se vendaient clandestinement en grande quantité. L'image représentait l'ancien consulat de France et l'église de Tien-tsin livrés aux flammes, les victimes massacrées par une multitude débraillée et armée de longues lances et de sabres, et, pour bien faire comprendre que ces crimes s'étaient commis avec l'approbation du préfet de la ville, l'artiste chinois avait représenté ce haut fonctionnaire les mains dans les manches, assistant debout près de son palanquin aux assassinats et à l'incendie.

Après l'éventail, il faut mentionner l'écran. Celui que l'on fait en plumes d'épervier est surtout très-apprécié quand il est composé des plus grandes plumes de cet oiseau et quand leurs taches blanches réunies ensemble forment un dessin ou un caractère. Plus ample et plus léger que les autres, cet écran aide à supporter les quarante-deux degrés centigrades dont on est affligé, à Pékin, au plus fort d'un été poudreux.

Demoiselle chinoise de qualité. — Dessin de E. Ronjat, d'apres une photographie du docteur Morache.

L'empereur donne des écrans à ses préférés. Même sans être honorés d'inscriptions autographes de la main du souverain, ils n'en sont pas moins très-hautement estimés, car ils sont toujours décorés par le peintre aquarelliste particulier de Sa Majesté, et l'on ne peut s'en procurer de semblables qu'au palais.

J'en possède un qui m'a été donné par Son Excellence T. C., dont la femme était dame d'honneur de l'impératrice, femme de l'empereur Tong-tche. Cet écran, de soie blanche entourée d'un cadre de bambou, est orné de deux pivoines, l'une rose, l'autre violette. La pivoine est en Chine l'emblème de la beauté et la reine des fleurs.

Si l'on meurt en la regardant, disent les Chinois, « l'âme, après la mort, conserve encore la grâce de tout ce qui flotte au vent. »

Les deux pivoines de mon écran, que je regarde souvent avec plaisir, sont jetées à larges traits et à grande eau, sur la soie tendue, avec une sûreté de main remarquable. La pivoine rose est peinte avec une légèreté qui contraste étonnamment avec la lourdeur du coloris ordinaire des Chinois. Sur la surface non peinte, on lit la dédicace autographe suivante qu'a bien voulu tracer pour moi le donateur : « La pivoine est la première d'entre les fleurs; l'illustre maître peintre, Chenne-tchèneline, c'est-à-dire la Cour, m'a présenté cet écran; la couleur des fleurs est brillante; elles ont un air de vérité qui ravit. Écrit pour S. Exc. Choutzé. »

Puis vient la signature.

Pour en revenir un moment à l'éventail, quels que soient notre respect humain et notre crainte du ridicule à nous autres étrangers, en Chine, je l'avouerai, nous finissons toujours par nous éventer tout comme les Chinois. C'est du reste S. A. I. le prince Kong lui-même en personne qui a achevé ma conversion.

J'étais allé le visiter, par une chaleur accablante, au conseil des affaires étrangères, dont il est le président. Ma figure était inondée de sueur; et comme je m'essuyais le front à différentes reprises, il me fit observer que ce que je faisais n'arrêtait nullement la transpiration et que j'y réussirais bien mieux et avec moins de fatigue, si je consentais tout simplement à m'éventer; il appuya cette observation de l'offre gracieuse de son éventail; puis, voyant que, par déférence, je n'osais le prendre, il m'en fit présenter un autre.

Je déclare m'en être très-bien trouvé, et depuis ce moment j'ai dit adieu à mes scrupules européens.

Le prince Kong.

Par occasion, je crois qu'il convient de dire ici que c'est à ce très-haut personnage que l'élément étranger

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

doit d'avoir pu se maintenir depuis quinze ans à Pékin et dans le reste de la Chine.

S. A. I. le prince Kong n'est plus jeune : il doit être maintenant bien près de la cinquantaine. Il est frère de feu l'empereur Hien-foung, qui nous déclara la guerre en 1859, et dont le fils, l'empereur Tong-tche, est mort l'an dernier à l'âge de dix-huit ans. Il a fait sa première apparition sur la scène politique en 1860, lorsque survint la guerre. Depuis lors il a conservé la présidence du conseil des affaires étrangères, dont S. Exc. Ouène-siang est le secrétaire général.

Je ne saurais omettre de donner quelques détails

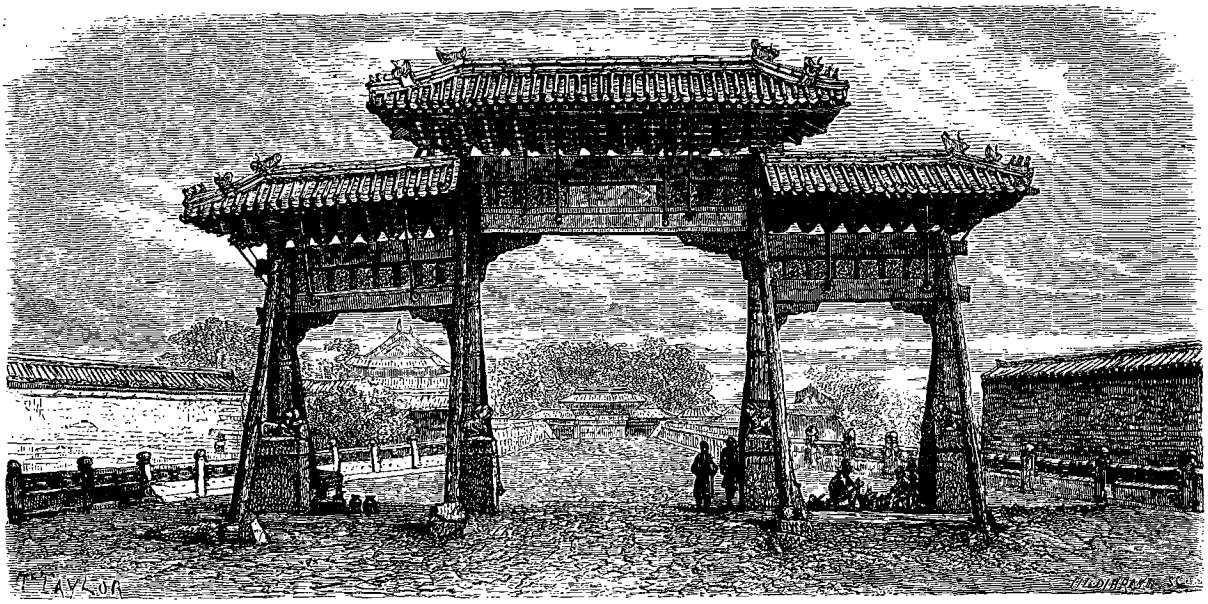
Dame chinoise à sa toilette. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Thomson.

sur ces deux dignitaires qui, avec le vice-roi du Tchely, Litchoung-tang, sont certainement en Chine les trois plus grandes figures de l'époque : or, je suis tout prêt à discourir à leur sujet, si le lecteur veut bien m'accompagner au Tsong-li-yamen, hôtel des affaires étrangères, dans le Tsiene-tze-hou-tong, c'est-à-dire, en notre langue, sans aucune emphase, rue de la Monnaie.

T. Choutzé.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arc de triomphe ornant le pont jeté sur les lacs du Palais de Pékin. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE,

PAR M. T. CHOUTZÉ [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le ministère des affaires étrangères. — Illusions patriotiques des Chinois. — Les abords de l'hôtel. — Un enfant terrible de Pékin. Véritables sentiments des Chinois sur les « diables ». — Formalités d'une introduction. — Le prince Kong. — Trait de caractère.

En 1861, c'était dans la pagode de Kia-chigne-sse, située au nord de la ville tartare, que le prince Kong donnait audience aux divers représentants des puissances occidentales. Mais, quoiqu'on n'ait pas de secrets pour les dieux, qui écoutent encore aux lézardes des murs de ce vieux temple, et quoiqu'on n'ait jamais douté de leur discrétion, le gouvernement chinois consentit enfin à avoir un hôtel des affaires étrangères, tout comme Paris a le sien et Londres son Foreign-office.

Les Chinois, en principe, ont toujours ce que nous avons. Si l'on demande à un Pékinois qui visite Paris :

« Avez-vous des égouts comme nous en avons? »

Il vous répondra imperturbablement :

« Oui.

— Avez-vous des palais comme ceux que vous voyez, comme celui de Versailles par exemple?

— Oui.

— Avez-vous de grandes routes et de grands boulevards comme les nôtres? Arrose-t-on vos rues? Avez-vous du macadam?

— Oui.

— Avez-vous une police permanente sur la voie publique?

— Oui.

— Vos rues sont-elles éclairées?

— Oui.

— Avez-vous des omnibus, des voitures de place, des voitures à un cheval, à deux chevaux?

— Oui.

— Avez-vous des ministères?

— Oui.

— Des journaux, des conférenciers, des théâtres, des concerts?

— Oui, oui, oui.

— Enfin, avez-vous un ministère des affaires étrangères?

— Certainement, et nous avons aussi la poudre à canon et la boussole; mais quoique nous les ayons inventées, l'une n'est pas meilleure que l'autre. »

1. Suite. — Voy. pages 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ainsi donc les Pékinois ont tout ce que nous avons; mais ce que les Pékinois n'ajoutent pas toujours, c'est que, à l'exception malheureusement du macadam, ils ne possèdent ce que nous avons qu'à l'état d'embryon, et il en est de l'hôtel du ministère des affaires étrangères de Pékin comme du reste.

L'hôtel des affaires étrangères, connu sous le nom de Tsong-li-yamène, est situé, je l'ai dit plus haut, dans la rue Tciène-tze. On y arrive en suivant le grand boulevard sur lequel donne la porte sud-est de la ville tartare, et, après avoir passé un immense arc de triomphe, on tourne, à l'est, à l'angle d'une pagode facile à reconnaître à ses deux hauts mâts, flanquant un grand brûle-parfum en fonte. On se trouve alors dans la rue Tciène-tze, étroite, peu entretenue, bordée de maisons bourgeoises qui, suivant la mode de la capitale, n'ont qu'un rez-de-chaussée, sans autre ouverture qu'une porte sur la rue.

En longeant cette ruelle de l'ouest à l'est, on arrive devant une porte d'assez peu d'apparence, qui d'habitude est ouverte et encombrée de porteurs de palanquins, de piqueurs et autres gens de service. Tout ce monde, bien vêtu, est en général aussi peu poli que les concierges et gardes de l'hôtel. On obtient difficilement qu'ils quittent leur pipe ou qu'ils se dérangent de leur partie de cartes, d'échecs ou de dames pour se lever au passage des Occidentaux de distinction.

Peut-être leurs maîtres sont-ils responsables de ce manque d'égards; et à l'appui de cette hypothèse, on m'a raconté qu'un fonctionnaire européen, dînant un jour chez un des membres les plus respectables du Tsong-li-yamène, demanda à voir le petit-fils de son amphitryon, enfant âgé de trois à quatre ans : à la vue de l'étranger, l'enfant s'écria :

« C'est ça un diable (konei-tze), n'est-ce pas, grand-papa? »

Qu'on juge de la confusion du diplomate chinois.

Ce petit fait ne donne-t-il pas à penser que les hommes d'État chinois, une fois rentrés chez eux, se retrouvant en famille, parlent de nous devant leurs gens avec beaucoup moins de révérence que lorsque nous sommes là.

En résumé, la considération qu'ils nous accordent est toujours regardée par eux comme compromettante; aussi tiennent-ils à ne nous l'accorder que loin des regards du public, dans une ruelle écartée, au fond de la troisième cour d'une habitation de la plus bourgeoise apparence.

Au milieu de la première cour, remplie des palanquins et des voitures des membres du conseil, et en face de la porte d'entrée, se trouve un portique en deçà ou au delà duquel, suivant le rang hiérarchique du visiteur, s'arrête le cheval, la voiture ou le palanquin de chacun.

N'en descendez pas encore. Votre grande carte de visite rouge a annoncé votre arrivée; on se dispose à aller au-devant de vous, et ce ne sera que lorsque chacun se sera trouvé à son poste de cérémonie que la porte faisant face au portique s'ouvrira avec fracas.

Un huissier crie : « Tsigne », ce qui veut dire : vous êtes prié.

Regardez à vos pieds si la porte a un pas à franchir, et, si vous êtes un très-haut personnage, ne l'enjambez point : ce serait une marque d'infériorité. Attendez qu'on l'enlève; il est mobile et fait pour cela.

Nous voici dans une cour, sous une galerie qui en fait le tour; vous vous disposez à la traverser pour arriver à un rez-de-chaussée dont la façade fait supposer une salle de réception. Vous vous trompez de chemin. Voici, à votre droite, plusieurs membres du conseil qui, par un couloir étroit et sombre, viennent au-devant de vous; c'est par là qu'il faut passer pour parvenir à une troisième cour.

Chemin faisant, vos nobles guides s'informent de votre santé; vous voici enfin sous la galerie ouverte qui fait le tour de la troisième cour, plantée d'arbres et au milieu de laquelle se trouve un pavillon entouré de rochers artificiels.

Au pied de l'escalier de trois marches qui donne accès dans ce pavillon, se tient un personnage. Est-il Chinois, ou Tartare? il peut être l'un ou l'autre. Sa mise est simple. Sa robe de gaze gris clair est retenue à la taille par une ceinture bleue à boucle de jade vert comme l'émeraude. Il est d'une taille élégante; sa physionomie, un peu féline, peint à la fois le dédain altier et la brusquerie affable; son regard, quand il vous fixe, est un peu convergent. Le nez est busqué, la moustache clair-semée; les sourcils semblent vouloir se froncer pour exprimer l'impatience; sa main longue et effilée, ses extrémités petites vous annoncent une nature aristocratique; sur son chapeau conique recouvert d'effilés de soie rouge, vous ne voyez cependant pas le globule de corail rose, insigne des très-hauts fonctionnaires; il n'y a qu'un nœud de cordonnet de soie rouge. La vue de ce personnage vous arrête. Allez-vous saluer? Vous hésitez; un sourire tout à coup donne à cette physionomie une expression charmante et vient vous tirer d'embarras. Il fait un pas vers vous, et d'un gracieux geste de la main vous invite à entrer.

Celui qui est devant vous, c'est S. A. I. le prince Kong, oncle de l'empereur régnant.

Au moral, il s'est caractérisé par le trait suivant, qui m'a été rapporté :

C'était en 1870, pendant la sanglante guerre qui désolait la France; le prince Kong rendait visite, je ne sais plus à quelle occasion, à tous les représentants diplomatiques étrangers. C'est par la légation de France, la première qui se trouvât sur son chemin, qu'il avait commencé cette tournée. On venait d'apprendre les désastres de Sedan. M. le comte de Rochechouart, alors chargé d'affaires de France, en fit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part au prince. Celui-ci fit appeler un des officiers de sa suite :

« Portez ma carte à la légation de Prusse. Dites que je n'y pourrai passer que demain. »

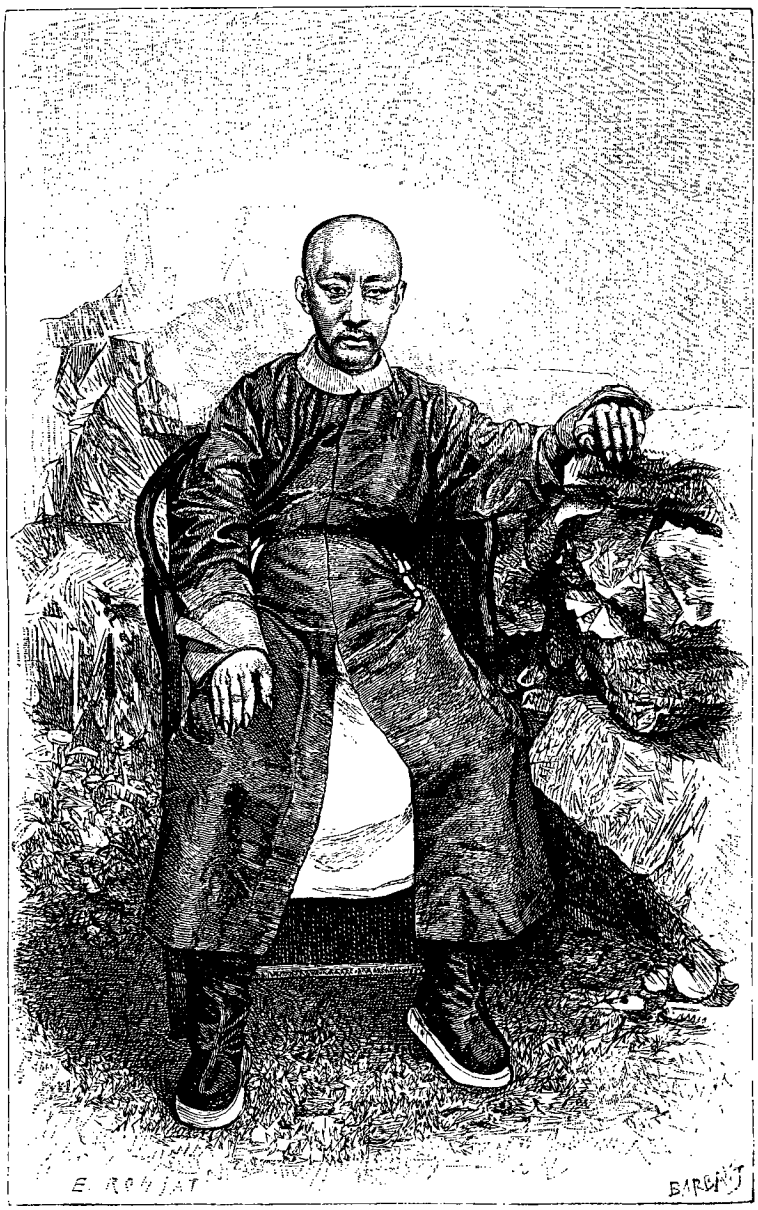
Puis se tournant vers le comte de Rochechouart :

« Le même jour où j'ai exprimé des condoléances au représentant de la France, je ne puis décemment aller porter des félicitations au représentant de l'Allemagne. »

Le prince Kong serait prince partout.

Le pavillon des réceptions diplomatiques. — Son Excellence Ouène-Siang. — La journée d'un ministre chinois. — Ce qu'on dit dans l'hôtel du ministre des affaires étrangères.

Le pavillon où reçoit le conseil, n'est fermé que par des châssis treillagés recouverts de papier de Corée. Quelques sentences en caractères blancs sur papier rouge, et quatre lanternes de verre, carrées, d'assez mauvais goût, sont les seuls ornements de cette salle; elle est tendue de papier blanc et son mobilier est d'une grande simplicité. Il ne se compose que d'un canapé à deux places, comme celui que j'ai vu chez le vice-roi à Tien-tsin; de huit à dix tabourets assez rustiques, recouverts d'une housse de toile et de natte; d'une grande table ronde, laquée, noire, faisant le milieu de la pièce, et enfin de banquettes où prennent place les plus jeunes des hauts fonctionnaires, lorsque tous les tabourets autour de la table sont occupés par leurs doyens d'âge.



Le prince régent de Chine. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

S'attend-on à ce que vous parliez d'affaires? A peine arrivé on vous servira un repas. Le conseil voudra vous prouver qu'il est prêt à faire des concessions aux idées occidentales; mais en réalité il ne vous concédera que des fourchettes, au lieu de bâtonnets, pour déguster les mets dont ces messieurs combleront malgré vous votre assiette, et des verres au lieu de tasses, pour déguster le vin de Chao-chigne. Contentez-vous pour aujourd'hui des banalités de la conversation, car, au premier symptôme de politique, on vous inviterait gracieusement à boire un verre de vin ou l'on vous ferait une politesse à laquelle vous devrez répondre. Les domestiques sont là immobiles comme des planches. Vous ne savez si vous pouvez parler devant eux.

Ignorez-vous la langue chinoise et vous servez-vous d'un interprète, je vous plains l'un et l'autre de tout mon cœur. Le temps qu'on met à vous traduire est cependant autant de gagné au bénéfice de vos réflexions; mais pour votre interprète (qui du repas succulent n'a que la possibilité de prendre quelques pepins de pastèque qu'il décortique en causant), il est interrompu par des objections qui lui arrivent de trois ou quatre bouches différentes avant qu'il ait eu le temps de vous traduire. Il fait les demandes, les réponses, parle pour deux, et est obligé parfois de prier qu'on ne lui coupe pas la parole. Vous l'interrompez à votre tour pour lui demander ce que vient d'objecter tel ou tel; et enfin, pour comble de malheur, si vous chargez votre interprète de dire quelque chose d'un peu amer, il est certain qu'on s'en prendra à lui, qui n'est cependant qu'une bouche qui parle; c'est sur lui que tombera l'orage que vous aurez soulevé, car c'est lui qui a parlé ou c'est lui qui, connaissant la Chine, puisqu'il sait la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

langue, vous aura mal influencé ou laissé dire quelque chose à l'encontre des idées chinoises.

Ne vous fâchez pas. La colère fait toujours rire les Chinois, et un de ces messieurs vous offrirait un nouveau verre de vin, vous priant de lui faire raison de bonne grâce; désespérant alors du succès de vos négociations, vous remettriez à une autre fois la conversion de la Chine à de saines idées de progrès. On vous reconduirait malgré tout jusqu'à votre palanquin avec autant de politesse qu'on en a mis à vous recevoir, et vous pourriez revenir et continuer de la sorte jusqu'à ce que vous en ayez fait une bonne maladie ou que vous ayez été relevé de vos fonctions.

Malgré ce tableau peu séduisant, le conseil des affaires étrangères de Pékin est cependant composé d'hommes très-sérieux, avec lesquels il y a moyen de s'entendre. Généralement, lorsqu'il s'agit de questions graves, les représentants étrangers donnent rendez-vous à deux ou trois membres du conseil. Les domestiques, après avoir servi le thé et des pipes, sont alors renvoyés, et, paraît-il, on cause alors réellement avec de vrais hommes politiques, qui savent écouter, répondre, conclure, et qui ne se départissent jamais de la plus exquise politesse.

Le plus occupé de tous, Son Excellence Ouène-Siang, le premier homme d'État de la Chine, ne serait pas du tout déplacé dans un cabinet européen. Prenant à cœur les intérêts de la dynastie tartare devant les puissances occidentales, cet éminent personnage, déjà très-épuisé par l'âge et les fatigues intellectuelles, travaille la moitié de ses nuits, se lève tous les jours à quatre heures du matin pour se trouver successivement au conseil privé, au grand secrétariat de l'Empire et au conseil des ministres, ce qui le retient jusqu'à dix heures du matin au palais; de là, touchant à peine chez lui, il se rend soit à des examens littéraires, soit à des exercices militaires, et ensuite au ministère des affaires étrangères, où il meuble son admirable mémoire du moindre document émané des légations étrangères. Il dirige les rédacteurs, rédige lui-même les documents les plus importants et les rapports au trône; et si vous lui demandez un entretien, il causera une heure, deux heures, trois heures même, impatienté parfois de vos divergences d'opinions avec les siennes sur certains points, mais jamais du temps que vous l'obligez à vous consacrer. Auriez-vous abusé de ses moments précieux, rien ne trahira, même sur ses traits, l'ombre d'un reproche, et, quand vous voudrez le quitter, il n'oubliera jamais de dire : « Il est encore tôt, voulez-vous une tasse de thé? » Avez-vous été vif dans la discussion, ce sera avec le même sourire qu'il vous reconduira, et il en est ainsi toujours, quel que soit le rang de celui à qui il a accordé audience. Que de ministres, en Europe, beaucoup moins occupés, ne vous reçoivent que debout!

S. Exc Ouène-Siang, de l'Académie de Han-line, vice-président du grand Conseil de l'empire, secrétaire général aux affaires étrangères. Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

L'Orient est poli, et si poli, que le prince Kong lui-même, faisant venir un secrétaire de rang subalterne, ne lui donnera pas un ordre devant des étrangers sans se lever à demi de son siége. Nos manières leur semblent naturellement un peu en retard sur les leurs; aussi, en général, dans ce pays où la forme est considérée comme l'expression du fond, ils sont peu disposés à croire à notre supériorité sur eux.

Pour en revenir au local où se font les réceptions, un diplomate allemand a osé le qualifier de « cage à poules » devant des membres du conseil; la chose, dit-on, fut prise avec beaucoup de philosophie.

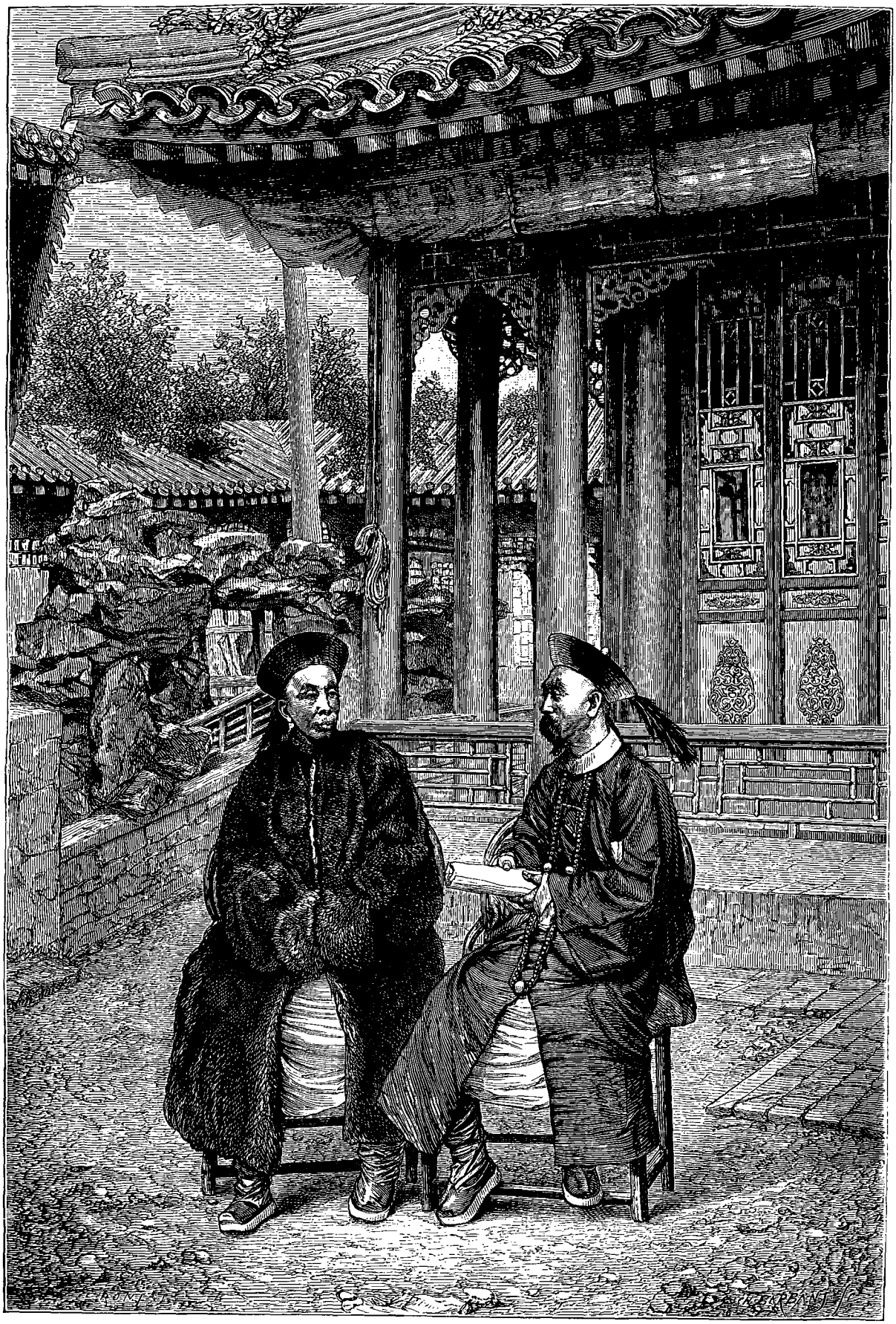
Si les murs de cette salle ne sont que de papier, nous pourrons, quant à nous, en savoir plus vite aussi long que le premier soulah[1] venu sur les affaires qui intéressent chacune des puissances étrangères représentées à Pékin.

Voici, nous pouvons en être certains, les sujets d'entretien qui sont traités dans cette salle :

L'Angleterre parle de la révision de son traité de 1860 et de la liberté de navigation sur les cours d'eau intérieurs, de l'ouverture de nouveaux ports de commerce, de la suppression des décimes de guerre

1. Domestique tartare.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le Tsong-li-yamène, vue de l'angle sud-ouest du pavillon de réception : Membres du Conseil des affaires étrangères. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prélevés, en dépit des traités, sur les marchandises étrangères, d'une diminution des droits d'entrée de l'opium, de l'exploitation des mines de charbon, de la création de chemins de fer et autres choses d'un intérêt particulièrement commercial.

L'Allemagne parle de la navigation et de la suppression de la piraterie sur les côtes de Chine.

L'Amérique s'occupe de son immense commerce et des intérêts des missions protestantes.

L'Espagne plaide en faveur de l'émigration chinoise dans l'île de Cuba.

La France, « qui n'importe que des idées, » a dit un homme d'esprit, la France revendique la liberté de conscience pour les Chinois, et, pour les cinq cents missionnaires qu'elle protége dans les dix-huit provinces de la Chine, le droit de prêcher librement la religion catholique.

La Russie parle de frontières ; elle attend sans impatience que ses troupes, après avoir enlevé Kouldja aux musulmans chinois révoltés, aient été relevées de leur occupation par une armée chinoise qu'on attend toujours et qui n'arrive jamais, séparée qu'elle est de Kouldja par les troupes de leur très-redoutable adversaire, l'émir Atalik Ghazi, autrement dit Jacoub-bey.

Et la Chine, que veut-elle? me demandera-t-on.

C'est bien simple : elle veut la restriction de toutes les libertés dont lesé trangers demandent l'extension, et en Orient plus qu'ailleurs, qui n'acquiert, perd.

Barbier-coiffeur (voy. p. 366). — Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

Nature des relations du Japon avec la Chine. — Procédés diplomatiques de l'Orient. — Un trait de politique japonaise : les îles Lieou-tsieou. — Instinct d'imitation des Japonais.

Comme on le voit, ce ne doit pas être une sinécure que d'exercer de hautes fonctions dans la diplomatie chinoise, et cependant je n'ai pas encore parlé de toutes les puissances en relation avec la Chine, du Japon par exemple. Ce voisin ne dit rien, mais il n'en donne que plus d'inquiétude à la diplomatie chinoise, que rien n'effraye tant que ses propres appréhensions. Le silence et la réserve ne sont souvent chez nous que des profondeurs bien superficielles, mais il n'en est pas de même pour le Japonais, qui, de plus, étant de même race que le Chinois, possède d'intuition la manière de procéder avec lui.

Et en effet, en politique orientale, il me semble difficile de faire mieux que ne font les Orientaux entre eux. Jamais d'aigreur, jamais de discussion ; on laisse parler de la pluie ou du beau temps, et l'on entre pendant ce temps-là sur le terrain de l'action ; on continue de la sorte jusqu'à ce que, inquiet de votre attitude, on vienne vous demander ce que vous désirez ; ce n'est pas encore le moment de parler. Cette situation se prolonge jusqu'à ce qu'enfin on vous ait offert ce que vous désirez. Cela fait, on est à même de marchander concessions pour concessions. Les Japonais, en 1874, n'en ont pas agi autrement à Formose, et l'on sait que cela ne leur a pas coûté cher. A l'appui de ce que j'avance, je citerai aussi ce qu'ont fait les Japonais dans les îles Lieou-tsieou.

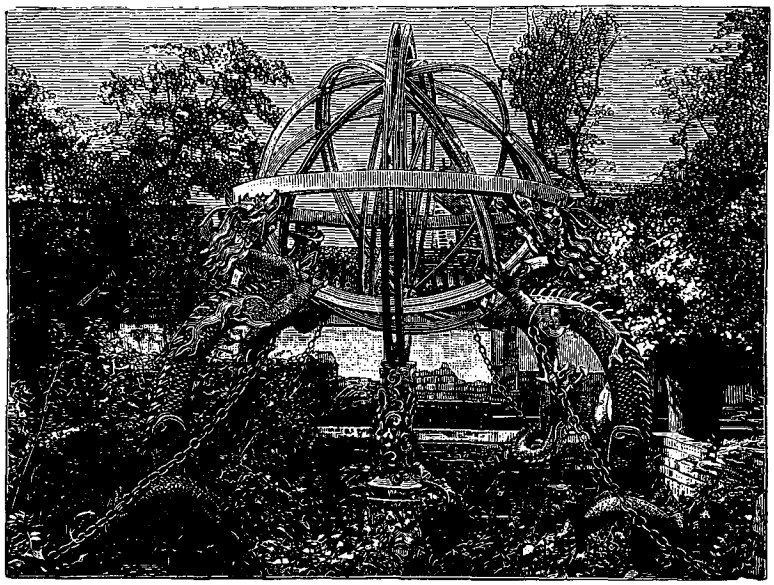
Les îles Lieou-tsieou étaient, paraît-il, sous la dépendance d'un certain prince de Satzouma qui, entre la Chine d'une part et le Japon de l'autre, se trouva obligé, pour avoir la paix, de se reconnaître vassal de ces deux pays. Il envoyait un tribut à l'empereur de Chine en cachette du gouvernement japonais, et un tribut au mikado en cachette du gouvernement chinois. Il y a deux ou trois ans, un navire de la marine royale anglaise fit naufrage sur les côtes de Lieou-tsieou. L'équipage fut secouru par les autorités et les habitants. La reine d'Angleterre, pour reconnaître ce bon procédé de la part du prince de Lieou-tsieou, fit charger un officier d'aller lui porter une montre de valeur. Quel ne fut pas l'étonnement de cet officier, en débarquant dans l'île, d'apercevoir les uniformes occidentaux des soldats japonais. Pour toute explication, on lui dit qu'il arrivait trop tard et que les îles Lieou-tsieou se trouvaient sous la juridiction d'un gouverneur nommé par le Japon. L'officier remporta sa montre.

Le gouvernement chinois est sans nul doute en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

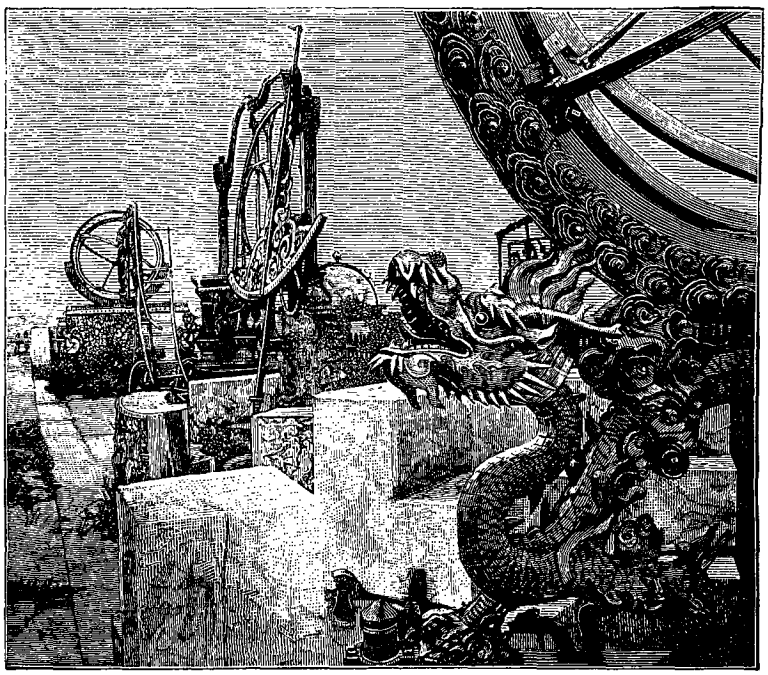
négociation avec le gouvernement japonais. Lieou-tsieou est à moi, doit dire l'un. Non, il est à moi, o it dire l'autre. Tout cela sur le ton le plus calme et le sourire aux lèvres; on est les meilleurs amis du monde et on se le répète en prenant le thé ensemble

Si la diplomatie est au moral ce que la médecine



Instruments de bronze de l'Observatoire de Pekin (voy. p. 362). — Gravure tirée du *Voyage en Chine* de M. Thomson.

est au physique, c'est-à-dire la connaissance des tempéraments et l'art de les doser, il faut avouer que Chinois et Japonais, enfants du même Orient, et se connaissant par conséquent comme on se connaît



Instruments de bronze de l'Observatoire de Pékin (voy. p. 362). — Gravure tirée du *Voyage en Chine* de M. Thomson.

entre frères, doivent mieux savoir que nous la dose qui convient à leur tempérament respectif. Quant au droit des gens de Wheaton, dont nous leur avons donné une excellente traduction, due à M. le docteur Martin, il a été simplement entre leurs mains une arme qu'en se jouant ils tournent contre les Occiden-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

taux, presque toujours portés à croire, dans leur bonne foi, et malgré l'expérience acquise, que pour s'entendre il faut surtout causer.

A Chinois, Chinois et demi! Le Japonais n'a fait que compléter et perfectionner la Chine. Il n'a rien à lui, ni littérature, ni art, ni philosophie, ni industrie. Le Japonais empruntait tout cela à la Chine, jusqu'au jour où un souverain japonais défendit à ses sujets d'avoir aucune relation avec les habitants du Céleste-Empire. Depuis lors, au dix-septième siècle, la Chine tomba entre les mains des Tartares Mantchous. Le costume de la dynastie des Ming disparut rapidement et ce fut au Japon que nous le retrouvâmes, lorsque nous sommes allés y négocier des traités, en 1860.

Les Japonais s'étaient fort bien passés de voisins; et maintenant que les plus proches sont les Américains, on voit les Japonais se faire Anglo-Saxons, comme jadis ils s'étaient faits Chinois. Ils scandalisent ainsi leurs vieux frères de Chine, qu'ils semblent renier en préférant nos mœurs à celles dont les avait dotés la Terre des Fleurs.

« Pourquoi portez-vous le costume occidental? demandait un ministre chinois à un secrétaire d'ambassade japonais. Nous sommes de la même race et nous devrions avoir le même respect pour les traditions de nos aïeux.

— Oh! répondit le secrétaire, le costume des étrangers n'est pas beau, j'en conviens; mais il est si commode pour se battre! »

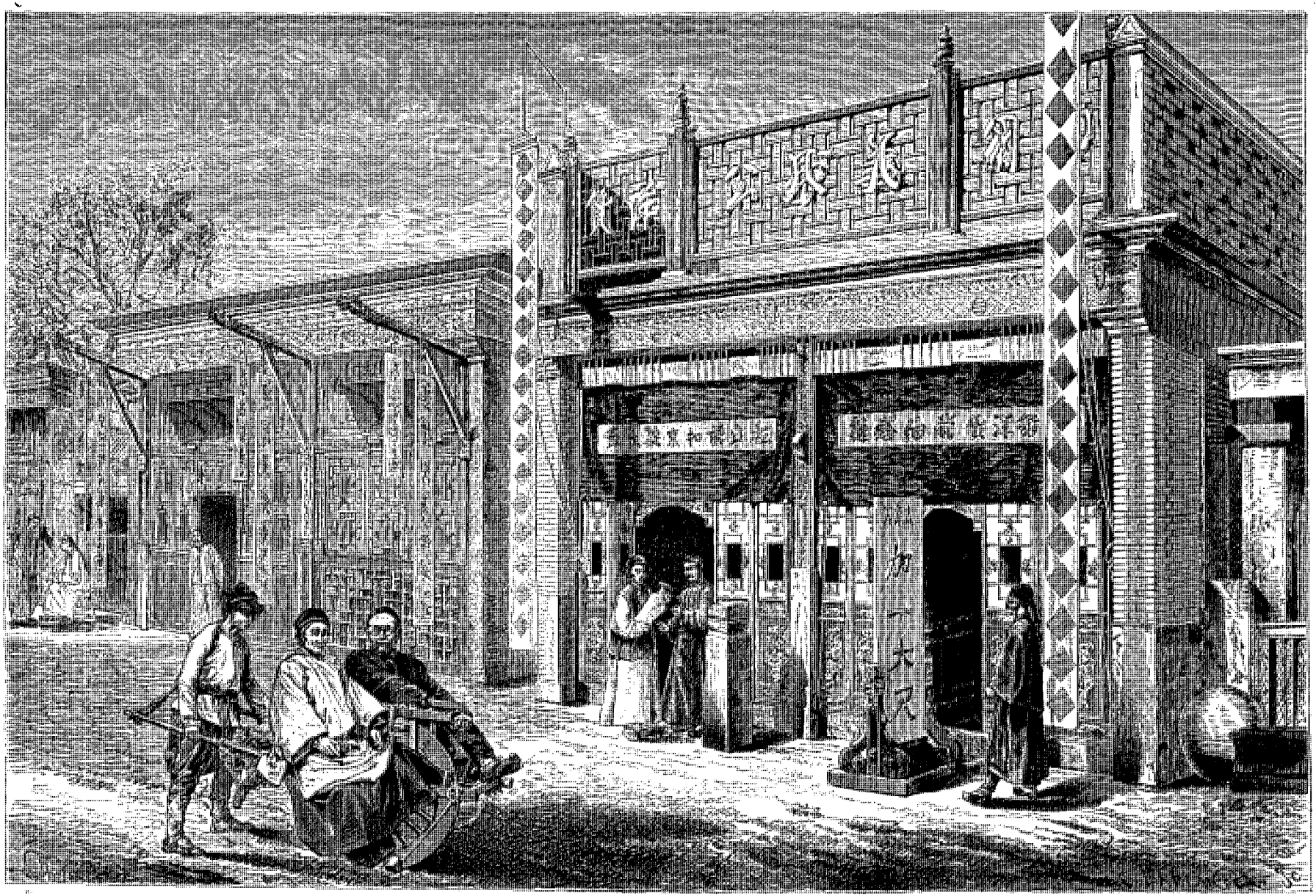
Joueurs d'échecs (voy. p. 366). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

L'École des sciences occidentales. — M. le docteur Martin. — Ses travaux. — Créations importantes. — L'Inspectorat de la douane. — Services rendus aux Chinois par cette administration.

Deux administrations très-importantes se rattachent immédiatement au ministère des affaires étrangères : l'École des sciences occidentales réunies, appelée Tong-ouène-Koane, et l'Inspectorat général des douanes maritimes.

La première de ces institutions, fondée en 1863, ne constituait d'abord qu'une école des interprètes pour l'anglais, le français, l'allemand et le russe. Petit à petit, à l'enseignement des langues est venu s'ajouter celui des mathématiques, de l'astronomie, de la chimie, de la physique, de l'anatomie, de l'histoire naturelle. Ce grand établissement, à la tête duquel se trouve un savant américain, M. le docteur Martin, possède de nombreux élèves, qui font honneur à leurs professeurs, parmi lesquels je citerai M. Billequin, professeur de chimie. C'est un des élèves les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Brouette chinoise (voy. p. 367). — Dessin de P. Sellier, d'après des photographies de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus distingués qu'ait formés M. Payen; il a rédigé un *Cours complet de chimie*, en langue chinoise. Un pareil ouvrage est un véritable tour de force, car l'auteur a dû tout d'abord suppléer, dans la nomenclature chimique, à la désignation en chinois de substances jusqu'alors inconnues en Chine.

Les élèves du cours de français ont pour professeur M. Vapereau. Les excellents résultats qu'il a déjà obtenus font espérer que, dans un avenir rapproché, ses élèves seront appelés par le gouvernement chinois à remplir un rôle important dans ses relations avec l'extérieur.

M. Martin, le directeur de ce collége international, est infatigable : tous les ans, il introduit quelque innovation pour tâcher de faire tomber le vieux mur de préjugés qui sépare l'Orient de l'Occident. Il a organisé une bibliothèque internationale, à l'aide d'échanges avec les gouvernements occidentaux. Il a créé une fort belle imprimerie à types mobiles. Le gouvernement chinois a été tellement séduit par cet établissement, qu'il lui a confié l'impression d'un immense ouvrage, l'*Histoire de la rébellion de Nankin*, avec tous les documents relatifs aux Taïping. Il a fondé un journal chinois illustré, sorte de Magasin pittoresque destiné à éclairer ou au moins à désabuser le peuple sur le compte de l'Occident. Il a créé enfin un atelier de reliure. — Chaque année amène un nouveau progrès précieux à tous égards.

Le Collége est contigu à l'hôtel des affaires étrangères. Il n'en est pas ainsi de l'Inspectorat de la douane, situé à peu de distance de là, dans la rue Keou-Lane. Cette administration date de l'année 1860.

La Chine devait payer à la France et à l'Angleterre les frais de la guerre que lui avaient faite ces deux puissances. On venait d'ouvrir de nombreux ports au commerce étranger. Des tarifs de douane avaient été dûment arrêtés. Il fut convenu que le gouvernement chinois payerait aux deux gouvernements un tant pour cent de ses perceptions sur le commerce étranger et que ce seraient des commissaires européens qui seraient chargés de la perception des droits jusqu'au payement intégral de l'indemnité de guerre. — Grâce au développement rapide du commerce occidental avec la Chine, le payement complet de cette dette était effectué en 1867. Pendant sept ans, le gouvernement chinois avait été à même d'apprécier les bienfaits de cette administration financière, qui lui offrait plus de contrôle et de garantie que les administrations purement chinoises, dont les malversations sont proverbiales. Le gouvernement chinois ne voulut plus se séparer du concours des étrangers, qui avaient si bien et si loyalement pris ses intérêts. A l'heure qu'il est donc, les douanes maritimes des ports ouverts au commerce par les traités sont encore entre les mains d'un nombreux personnel étranger et chinois, fonctionnant, dans chaque port, sous la direction intelligente de l'inspecteur général des douanes, résidant à Pékin, M. Robert Hart. Les agents de son administration, depuis le commissaire des douanes jusqu'au simple douanier, sont largement rétribués. Aussi les places dans le commissariat sont-elles très-recherchées par des étrangers appartenant au meilleur monde de tous les pays. — Les jeunes gens admis comme élèves dans cette administration sont tenus de témoigner d'abord d'études sérieuses et sont astreints ensuite à l'étude de la langue chinoise et à des examens périodiques très-sévères.

Le montant des droits perçus par cette administration en 1864 était, en chiffres ronds, de soixante-deux millions de francs, et en 1874, dix ans plus tard, de quatre-vingt-douze millions de francs.

De même que M. Martin, M. Robert Hart s'efforce d'initier la Chine à nos idées et à nos habitudes modernes. Par exemple, l'hôtel de l'Inspectorat général des douanes, à Pékin, est éclairé au gaz; ce qui permettra aux Pékinois de nous dire : « Nous avons le gaz comme chez vous. »

L'Observatoire. — Ses origines. — Un concours entre les musulmans et les jésuites. — Le P. Verbiest. — Les instruments de l'Observatoire. — Le prince Toune. — Chronique de Pékin. — Le mont-de-piété chinois.

En suivant de l'ouest à l'est la rue Keoulane, où demeure l'inspecteur général, on arrive tout près de la porte Tong-tche-mêne, qui s'ouvre à l'extrémité nord du rempart oriental de Pékin, et en suivant ce mur à l'intérieur de la ville on arrive à une immense brèche, dont le déblai, resté en pente douce, donne accès sur le large faîte du rempart. Une fois là, on aperçoit au sud les sphères et quarts de cercle qui surmontent la tour de l'Observatoire, attenante à la partie sud du rempart où je suis monté.

L'Observatoire de Pékin dépend du tribunal des mathématiques, dont le cinquième prince Toune-tcine-ouang, frère aîné du prince Kong, est le président. Créé en 1279 par le premier empereur mongol qui régna en Chine, l'Observatoire fut confié à des astronomes de race arabe que les Mongols avaient fait venir des pays conquis en Occident. Depuis lors, ces musulmans se transmirent de père en fils la direction de cet établissement jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle les missionnaires catholiques, et entre autres le P. Verbiest, attirèrent l'attention de l'empereur Choune-tche sur le progrès qu'avaient fait les sciences mathématiques en Europe.

L'empereur Choune-tche, entendant d'un autre côté les musulmans dénigrer la science des Pères jésuites, eut recours au stratagème suivant, pour savoir de quel côté se trouvaient les ignorants. Un soir, il fit planter une demi-douzaine de flèches sur un mur exposé au midi. Toutes ces flèches, irrégulièrement placées, formaient chacune avec le mur un angle différent.

« Je vous donne jusqu'à demain au lever du soleil, dit l'empereur aux savants rivaux, pour calcu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ler où porteront à midi les ombres de toutes ces flèches. »

Les Pères jésuites eurent facilement gain de cause, et cette victoire valut au P. Verbiest la présidence du tribunal des mathématiques, charge qu'il sut remplir avec le plus grand talent. L'empereur lui décerna des titres de noblesse pour lui et sa famille. Le décret fut gravé sur une riche tablette encadrée de dragons d'or; tablette qui avait été placée à l'Observatoire et qu'on peut voir aujourd'hui à la légation de France.

C'est le P. Verbiest qui fit fondre les magnifiques instruments de bronze qu'on peut encore admirer aujourd'hui et que, malheureusement, le gouvernement chinois n'a pas permis d'expédier à l'Exposition rétrospective de Paris en 1867.

Parmi ces instruments, je signalerai surtout un globe céleste de six pieds de diamètre. Le corps du globe céleste est de fonte, très-rond et parfaitement uni; les étoiles sont bien formées et placées selon leur disposition naturelle; tous les cercles sont d'une largeur et d'une épaisseur proportionnées. Ce globe est si bien suspendu que le moindre contact l'ébranle en un mouvement circulaire et qu'un enfant le peut mettre à toute sorte d'élévation, quoiqu'il pèse plus de deux mille livres. Une large base d'airain, formée en cercle et vidée en canal dans tout son pourtour, porte, sur quatre points également distants, quatre dragons informes; leur chevelure hérissée soutient en l'air un horizon, magnifique par sa largeur, par la multitude et par la délicatesse de ses ornements. Toutes ces machines sont environnées de degrés de marbre, taillés en amphithéâtre pour la commodité de l'observateur, car elles ont la plupart plus de dix pieds d'élévation.

Le prince Toune semble tenir, non sans raison, à ce que les étrangers fassent comme lui, c'est-à-dire ne mettent jamais les pieds dans cet établissement. Il paraît qu'un Américain s'est permis de briser un fragment des ornements de bronze d'un de ces instruments. Le cinquième prince ne fait d'astronomie que chez lui et bien en amateur. On dit même qu'il ne regarde les étoiles que comme le font les poëtes; ses calculs se bornent à la recherche de la rime, pour chanter un ciel factice qu'il se fait avec du bon vin de Chaochigne. Sa modestie lui a choisi un éditeur de ses œuvres : c'est lui-même qui s'imprime chez lui à l'aide d'une partie des caractères mobiles que les Pères jésuites avaient exécutés, au dix-septième siècle, pour la cour. Son Altesse Impériale le président du tribunal des mathématiques déteste la politique et n'aime pas davantage s'occuper du lendemain. Aussi, pris quelquefois à court, est-il obligé, dit-on, de mettre au mont-de-piété quelques objets appartenant à son frère.

Bonze supérieur d'un couvent bouddhique. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Ces détails proviennent de la chronique de « tout Pékin » et sont, en résumé, à la louange de ce haut personnage, qui préfère sa pauvreté aux charges lucratives qu'il pourrait exercer. C'est là un titre à une vraie popularité dans un pays où grands et petits vendent tout au détriment du peuple. D'ailleurs rien n'est si commun à Pékin que d'avoir recours au mont-de-piété. Toutes les classes y déposent en hiver leurs vêtements d'été et en été leurs vêtements d'hiver; dans ce dernier cas, il s'agit de fourrures et autres précieux objets de luxe de la bonne conservation desquels ces établissements sont responsables.

Une vue prise des remparts. — Rencontre de gardes. — Une partie d'échecs. — Invite des joueurs. — Le barbier de Pékin.

Du haut du rempart, que surpasse de dix ou douze pieds la terrasse de l'Observatoire, on a vue sur l'en-

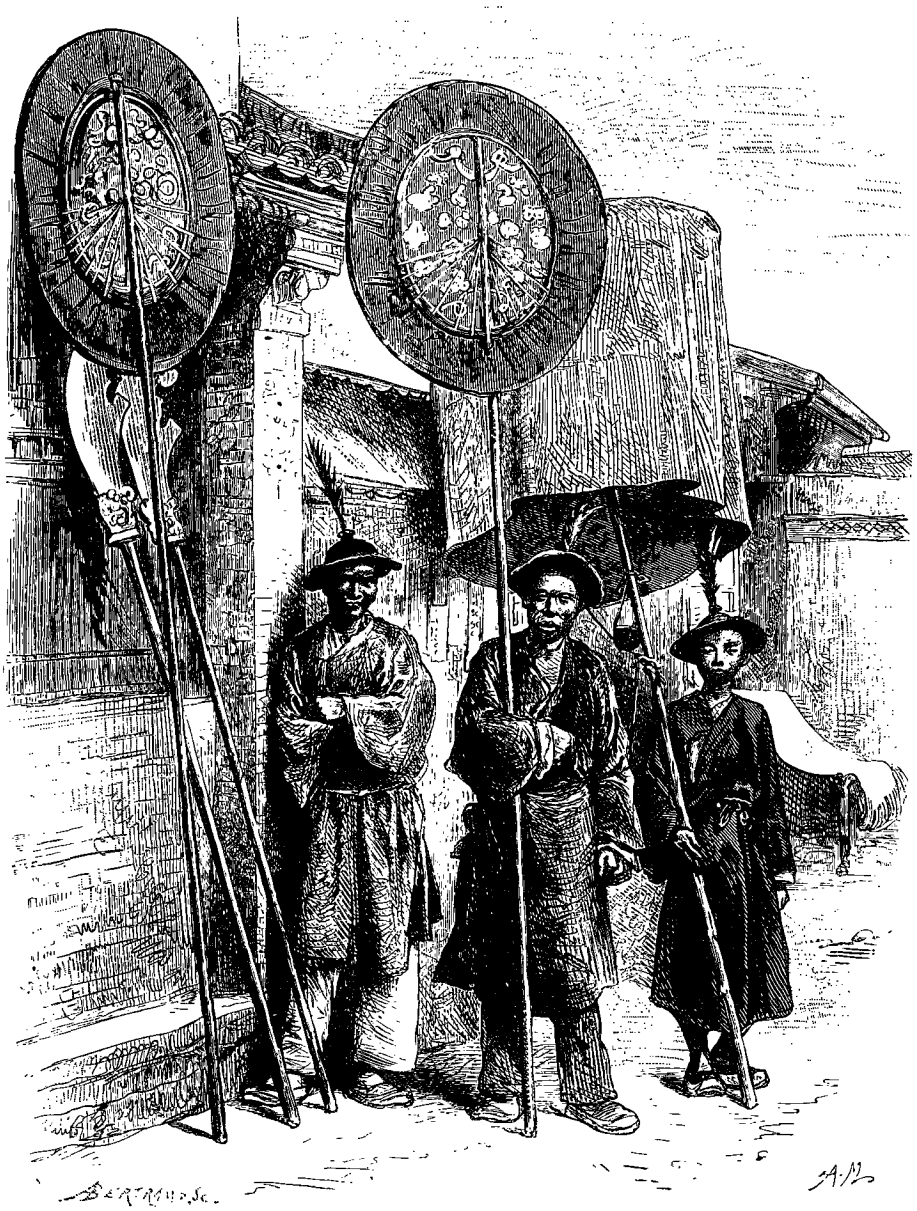
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semble des murailles qui encadrent la ville. On dirait un immense village fortifié. Les arbres sont nombreux et couvrent les cours des petits rez-de-chaussée qui constituent l'habitation des Pékinois. Chacun a sa demeure à soi, sa petite cour et son arbre. Il y a bien longtemps, bien longtemps qu'il n'en est plus ainsi dans la plupart de nos cités occidentales.

Parmi les monuments les plus élevés dont les sommets percent ce tableau verdoyant, je citerai d'abord :

Au sud, dans la ville chinoise, la coupole bleue du Temple du Ciel.

A mes pieds, les longues files de bâtiments parallèles formant les dix mille loges dans lesquelles s'enferment, séparés les uns des autres, les aspirants aux



Employés aux pompes funèbres (voy. p. 367). — Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Thomson.

grades universitaires, lors de la préparation de leurs examens écrits.

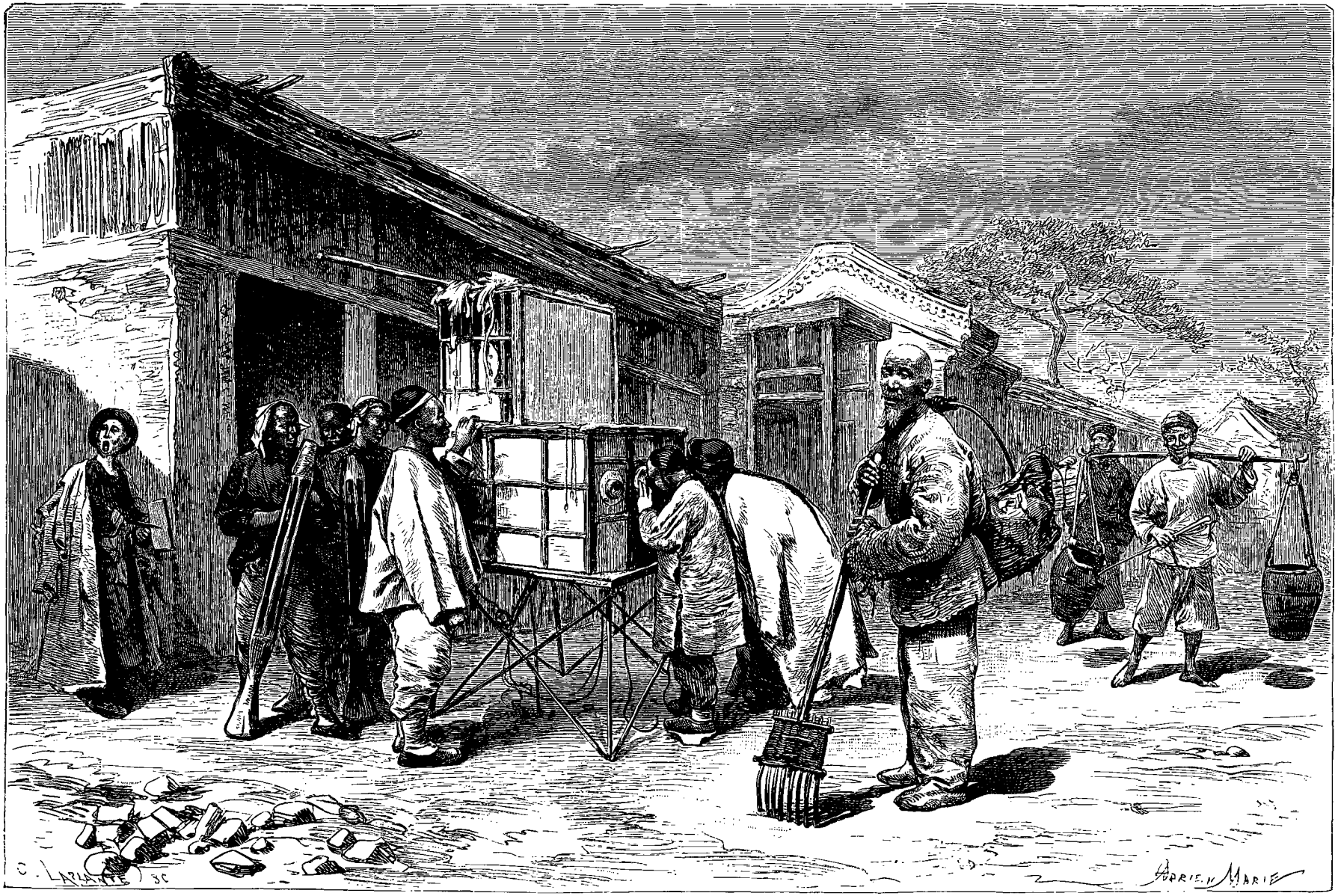
Au centre de la cité, les toits jaunes scintillants du palais impérial; les kiosques qui surplombent la montagne de charbon et l'obélisque bouddhique surmontant la colline baignée par le lac du palais.

Au nord, le Young-ho-kong, grand monastère bouddhique, ancien palais bâti pour l'empereur Young-tcheng, alors qu'il n'était que prince héritier.

A l'ouest enfin, à l'autre extrémité de la ville, les pavillons-casernes des hautes portes du rempart se détachent sur un fond de montagnes bleues.

Les remparts de Pékin sont interdits aux Chinois; on n'y rencontre que quelques gardes. Ceux-ci ont pour seul salaire la vente des jujubiers sauvages qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Pékin : Un diorama (voy. p. 367). — Dessin de A. Marie, d'après des photographies de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croissent sur la partie des remparts où sont construites de distance en distance leurs demeures, mauvaises cahutes en ruine, jugées suffisamment propres pour leurs infimes hôtes. Ces gardes sont toujours heureux de voir des Européens choisir le rempart pour promenade. C'est une occasion pour ces malheureux de faire connaissance avec nos petites monnaies d'argent.

Non loin de l'Observatoire se trouve une interruption de la muraille qui permet d'en descendre. On se retrouve alors sur une petite place où donne l'entrée de la première cour de l'Observatoire.

A peine ai-je franchi la porte, que je vois d'abord se sauver trois ou quatre jeunes filles tartares (toujours peu rassurées à la vue des étrangers) et je tombe sur deux gardiens faisant leur partie d'échecs; l'un d'eux, dans la brusquerie de son mouvement, perd ses lunettes et fixe sur moi ses petits yeux clignotants; l'autre, à la figure peu gracieuse, sans quitter des yeux le coup qu'il médite, me dit entre ses dents qu'il a ordre de ne laisser entrer aucun étranger.

Je lui demande simplement la permission d'assister à la partie de mes deux *vieux frères;* je les désignais ainsi poliment. La permission me fut accordée et j'eus une fois de plus l'occasion de voir jouer aux échecs à la chinoise.

L'échiquier chinois est traversé d'un côté à l'autre par une bande de la largeur d'une rangée de cases. Cette bande s'appelle « ho » (rivière); elle partage l'échiquier en deux camps de trente-deux cases chacun. Les pièces sont simplement des disques de bois, noirs et blancs; sur chacun d'eux est tracé le caractère de son nom. Les pièces ne se placent pas sur le centre de la case, mais au point d'intersection des lignes qui circonscrivent les cases; en sorte que, bien que l'échiquier n'ait que huit cases de largeur, chaque rangée peut cependant contenir neuf pièces. Le « tsiang » (général), correspondant à notre roi; deux sse (ministres), correspondant chacun à notre dame; deux «siang» (éléphants), correspondant à notre fou français; deux chevaux et deux tche (chars), correspondant à peu près à nos tours : telles sont les pièces occupant la première ligne.

Sur la seconde, devant chaque cheval se tient un pao (canon). Le canon peut sauter par-dessus les autres pièces; il faut même qu'entre lui et la pièce qu'il attaque il y en ait une troisième qui lui serve d'affût. Ainsi, quand le tsiang (notre roi), couvert par une pièce de son jeu, est attaqué par un canon, il se débarrasse de son attaque en se mettant à découvert, car de cette manière il prive le canon de son affût.

Cinq « ping » (fantassins) ou pions occupent les intersections impaires de la troisième ligne. Il n'y a donc de pions ni devant les ministres ni devant les canons.

Parmi les pièces, il en est qui sont destinées à la défense et qui ne peuvent traverser la rivière.

Mes *vieux frères*, mis en meilleure disposition par suite de l'intérêt que je prenais à leur partie, m'insinuèrent que si je consentais à faire les frais de l'enjeu, ma présence près d'eux n'en serait que mieux motivée, d'autant plus que si un inspecteur me voyait là, il leur en coûterait à chacun une bastonnade de cinquante coups de rotin. Ils voulurent bien ajouter très-gracieusement qu'ils ne se montreraient pas trop exigeants, car ils jouaient simplement à qui devrait payer tout à l'heure au perruquier les frais de leur toilette.

Le barbier auquel mes *vieux frères* venaient de faire allusion entrait justement, portant sur l'épaule un bâton aux deux extrémités duquel étaient suspendus, d'un côté une boîte cylindrique de bois garnie de compartiments et d'une cuvette, de l'autre un banc servant en même temps d'armoire garnie de tiroirs.

J'ai constaté là, une fois de plus, que le savon et le blaireau sont remplacés chez les Chinois par l'eau bouillante et une petite lavette d'un ton gris peu engageant.

En Chine il n'y a pas, comme chez nous, barbier et barbier : il n'y a pour tout le monde qu'une seule catégorie de coiffeurs; c'est le même, quel que soit votre rang, qui vous débarbouille d'abord, vous rase ensuite jusque sur le nez et les paupières, vous épile les sourcils, vous visite un à un, avec une aiguille, les pores de la peau, et vous masse, chez vous ou en plein air. Le tout pour une somme de deux à trois sous.

Je donnai la valeur de dix sous et je quittai mes *vieux frères*, qui, ne s'attendant peut-être pas à un tel excès de générosité, me firent force remercîments et salutations.

Misères du quartier de l'Observatoire. — La grande rue de Ha-ta-mène. — Scènes populaires. — Conversation de deux maçons. — Explication de l'appareil des photographes. — Pourquoi les « diables étrangers » recueillent les enfants. — Un enterrement selon les rites.

Rien ne saurait rendre l'aspect désolé du quartier de l'Observatoire, situé dans l'angle sud-est de la ville tartare. Un incendie, il y a quelques années, détruisit ce quartier, qui, depuis cette époque, se dépeuple de plus en plus. Sur un très-vaste espace, ce ne sont de tous côtés que des ruines. Malgré la pensée qu'eut le gouvernement chinois de prévenir la dépopulation de la ville, en défendant aux propriétaires des maisons tombées d'en emporter les matériaux, personne ne veut s'y établir de nouveau.

En traversant ce quartier de l'est à l'ouest, je retombe dans la grande rue de Ha-ta-mène, que j'avais suivie pour me rendre au ministère des affaires étrangères. Je ne suis pas fâché de parcourir de nouveau cette rue, qui offre une foule de tableaux variés et de scènes populaires pleines d'attrait. Il y a toujours là pour l'observateur une abondante moisson à faire. Les bas côtés de la route ne sont guère fréquentés par les voitures; ils le sont davantage par les omnibus. J'ai dit que les Chinois en avaient; mais je dois ajouter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que par omnibus il faut simplement entendre une pauvre brouette poussée par un homme et qui ne peut offrir aux voyageurs que deux places. Ce ne sont pas ces véhicules modestes qui peuvent déranger les échoppes occupant d'une manière permanente les deux bas côtés du chemin, et rappellant les petites boutiques dont sont garnis les boulevards de Paris lors du nouvel an. On voit là des orchestres forains, des débits de thé, des bouchers, des montreurs de diorama, des conteurs d'histoires, des chansonniers populaires, des marchands de bric-à-brac, des nécromanciens, des phrénologistes, des écrivains publics, des bouquinistes, des débitants de boissons glacées, etc.

La plupart de ces boutiques d'aspect extrêmement varié sont abritées par un immense parasol carré, qui se pique en terre, comme celui des peintres, et dont la couverture est ou de toile blanche, ou d'un tissu arlequin, composé de haillons infiniment petits. Comme échantillons de ravaudage, ces parasols font le plus grand honneur à la patience chinoise; mais en revanche ils donnent la plus triste idée du goût de leurs propriétaires pour la propreté.

Il paraît que dans ce diorama, devant lequel je me suis arrêté un instant, on voit des choses bien intéressantes; car je remarque une petite fille tartare, d'une douzaine d'années, très-absorbée dans sa contemplation, les yeux collés contre l'oculaire de cette merveille. Pour dire la vérité, on y montre tout uniment de petits dessins provenant de nos journaux illustrés ou de mode, de mauvaises lithographies, et enfin des photographies dont notre censure ne permettrait pas toujours la circulation.

Des ouvriers maçons se tiennent près de là, la tête enveloppée dans leur mouchoir, pour abriter de la poussière et du plâtre leur natte enroulée avec soin autour de la tête. Appuyés sur leurs lourdes dames de bois, ils se reposent de leurs fatigues, et, pour charmer leurs loisirs, ils veulent bien s'occuper de nous; en ce moment ils causent entre eux de la manière dont les Européens font la photographie. Ne voulant pas me faire l'honneur de supposer que je comprends leur langue, ils ne font nulle attention à mon humble personne, et je gagne à ce dédain de pouvoir saisir sur le vif un fragment de causerie populaire chinoise. Ils n'ont pas même jeté un regard sur moi, quoique je me sois approché assez près de leur groupe; ils continuent à s'exprimer en toute liberté et voici ce que je saisis de cette conversation :

« Il y a une grosse boîte en bois, dit l'un des interlocuteurs, dans laquelle le diable étranger place une plaque de verre, et puis il vous regarde avec l'instrument et dit de ne plus bouger. Il récite, pendant ce temps-là, des prières en regardant sa montre; et puis, c'est fini.

— Non, du tout, ajoute un autre; il a une médecine avec laquelle il lave la plaque.

— Enfin tout cela n'est pas clair, dit un troisième, et pour que cette boîte puisse regarder et peindre toute seule, il faut assurément que les lentilles ou bien les drogues employées soient faites avec des yeux humains, et vous savez que les chrétiens viennent ici, à leurs frais, recueillir les enfants chinois abandonnés. On ne me fera jamais croire qu'ils sont si désintéressés qu'ils le disent. »

Voilà comment les Chinois expliquent ce qu'ils ne comprennent pas, et ce qu'ils ne comprennent pas sera une occasion de danger jusqu'à ce qu'ils l'aient compris.

Mais quelle est cette cacophonie insolite qui fait retourner tout le monde? On entend le bruit du gong qu'entrecoupent alternativement de longs mugissements et la musique la plus folâtre?

Est-ce le cortége du prince Kong qui rentre dans son palais où n'a jamais pénétré aucun Européen?

Non, le prince Kong, pas plus que les hauts fonctionnaires pékinois, n'a le bruyant et nombreux cortége des fonctionnaires provinciaux; on se contente à Pékin de six ou douze cavaliers plus ou moins gradés.

Alors qu'est-ce donc?

On aperçoit des bannières, des parasols, et le gong se fait toujours entendre.

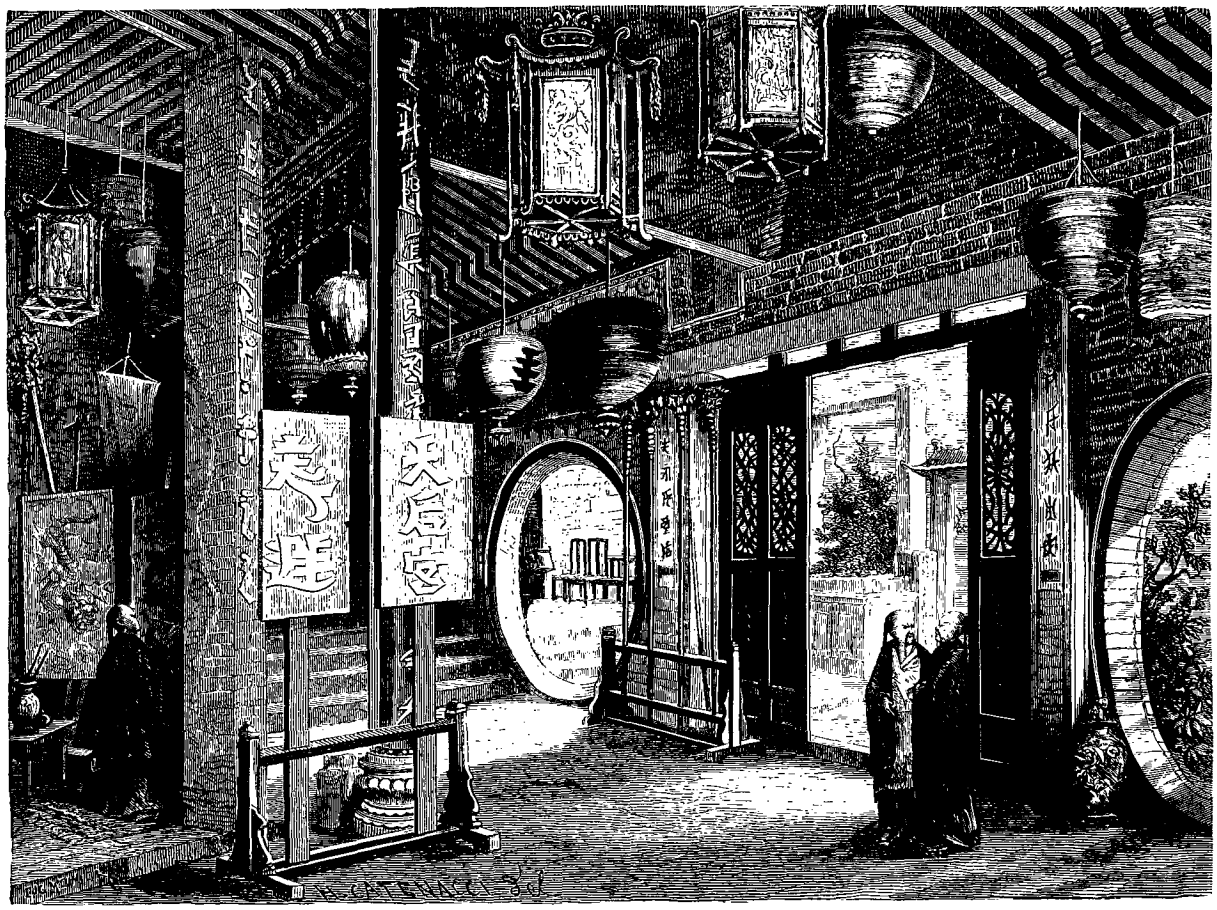
C'est tout simplement un enterrement.

Au rebours de ce qui se fait chez nous, le cortége de parents et d'amis marche devant le cercueil du mort. Le parcours de la rue, sur un kilomètre de distance, est bientôt égayé des deux côtés d'une double haie de valets d'enterrement. Chacun d'eux porte un attribut. Ce sont des parasols bleus et blancs, de hauts écrans de soie, des hallebardes, des mains de justice, des sceptres, des drapeaux donnant les titres du mort, ou bien des écriteaux portant des inscriptions qui ordonnent au public de faire place, de se recueillir, de faire silence. Les valets, mendiants ramassés ici et là et loués pour la circonstance, ont une tunique de toile noire serrée à la taille par une ceinture blanche; ils sont coiffés d'un chapeau de feutre noir surmonté d'une aigrette rouge. Entre ces deux haies s'avance le convoi, précédé d'un guide à pied, entièrement vêtu de drap rouge. Son bonnet de feutre écarlate ressemble assez à celui des forçats. Il frappe du gong pour annoncer à la foule le passage du défunt, dont le portrait en pied, grandeur demi-nature, est porté dans une sorte de châsse par huit valets. Derrière cette châsse en vient une autre, contenant ses distinctions honorifiques, vanités périssables du monde qu'il a quitté. Viennent enfin les parents, vêtus d'un cilice blanc et coiffés du chapeau officiel dégarni de ses effilés rouges. Tout est blanc dans leur costume, même les chaussures. Les amis et connaissances qui escortent le convoi funèbre sont également en tenue officielle; ils soutiennent ceux que le chagrin doit, selon les rites, empêcher de marcher; à ceux-là on tend des coussins sur lesquels ils peuvent s'évanouir commodément de vingt pas en vingt pas, en remplissant l'air de leurs sanglots, ainsi que les rites l'ordonnent; après quoi ils se relèvent, reprennent une conver-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sation interrompue, et le convoi poursuit sa route. Des jeunes gens, marchant sous un dais bleu et or, jonchent le chemin de disques de papier blanc percés d'un trou qui figurent des monnaies. — On veut ainsi, paraît-il, abuser et amuser en route les mauvais esprits et, par cet adroit subterfuge, se débarrasser de leurs importunités; sans la précaution ingénieuse à laquelle on a recours, ils seraient tentés de suivre le défunt jusqu'à sa dernière demeure.

C'est aussi pour les intimider que d'immenses dragons d'or se tourmentent les flancs sur la soie violette des tentures qui recouvrent l'immense catafalque contenant le cercueil. Ce catafalque, colossal palanquin, est porté des quatre côtés par une soixantaine de valets. Tout autour marchent des bonzes bouddhistes en robe grise, jaune, rouge; ils récitent des prières tibétaines dont ils n'ont jamais compris un mot. Ils les chantent sur un ton aigu dont la cadence est marquée sur des triangles. Leur psalmodie ne cesse que pour faire place à un vacarme épouvantable produit à l'aide



Boutique de fournitures pour noces et pompes funèbres à Pékin. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

de gongs, de tambours, de flûtes, de trompes longues de six pieds.

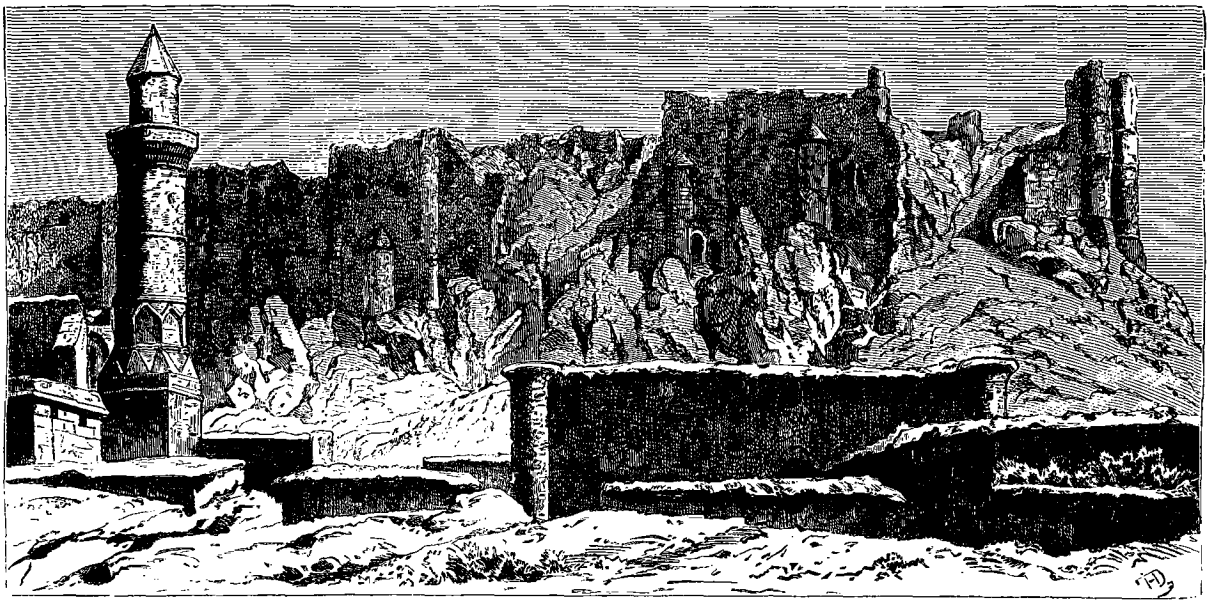
Le convoi se termine par une file de voitures tendues de toile blanche et contenant la partie féminine de la famille. Les dames, vêtues de blanc comme les hommes, sont coiffées d'étoupe fixée autour de la tête par un bandeau de toile blanche grossière.

A part ce qui est de commande, rien ne trahit la tristesse de cette cérémonie; les employés des pompes funèbres fument leur pipe tranquillement, rient, causent, tout comme les amis et parents. Pour tout dire, c'est le même magasin qui fournit les tentures de mariage, les draperies d'enterrement, les lanternes de noce, le catafalque et le palanquin rouge de la mariée. La boutique a pour enseigne : « Ici l'on pleure et l'on rit », et les Chinois, esprits forts, confondent volontiers l'un et l'autre, ce qui n'empêche pas les rites de s'accomplir et de planer bien haut au-dessus de tout.

T. Choutzé.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du château de Bitlis. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE.

PAR M. THÉOPHILE DEYROLLE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1869

BITLIS ET VAN.

XLVIII

Arrivée à Tativan. — Site charmant. — Sauvagerie des habitants. — Triste régime. — La fabrication du beurre dans l'Arménie. — Impôts réguliers et irréguliers. — Brigandages des Kurdes. — Comment un chef kurde s'échappa des mains des zaptiés. — Ancienne importance de Tativan. — Le port et la navigation sur le lac de Van. — Les canards casarca.

Dans l'après-midi nous arrivons à Tativan, village situé à un demi-kilomètre du lac de Van, dans un site agréable. Nous ne trouvons pas, comme à Aklat, une forêt d'arbres fruitiers, mais des champs verdoyants font contraste avec l'aridité et la sécheresse des montagnes. De belles prairies, dont la richesse est entretenue par de puissants moyens d'irrigation, me promettent de fructueuses chasses aux insectes, ce qui m'engage à m'arrêter deux jours dans cet endroit.

Les habitants et les habitations sont malheureusement peu en rapport avec le charme de la contrée; la population a quelque chose de sauvage dans sa manière de vivre et de se loger; la réunion de tanières qui forment ce village dénote une prodigieuse insouciance du bien-être; les ustensiles de ménage se bornent à quelques plats de terre et de bois pour manger, à des jarres pour serrer les grains; des nattes servent de lits.

La nourriture des habitants se compose presque uniquement de laitage, d'œufs et surtout de bourghoul. Nous sommes obligés de nous soumettre à ce régime. Les tourterelles, qu'on trouvait par centaines dans les environs du village, venaient heureusement varier notre ordinaire.

Le bourghoul, qui remplace le pain ou plutôt le pilaf, est fait de grains de froment séchés au four, puis concassés dans un mortier de pierre et ensuite cuits dans l'eau. On assaisonne ce mets avec du beurre. Ce condiment est toujours rance et d'un goût détestable, ce qui provient de la façon dont on le fait et de la malpropreté du vase employé pour sa fabrication.

Les barattes dont on se sert dans la plus grande partie de l'Arménie et du Kurdistan sont des cylin-

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 1, 17; t. XXX, p. 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dres en bois ou en terre terminés à leurs extrémités par des poignées; à celles-ci sont attachées des cordes; par ces cordes on suspend horizontalement l'appareil à une poutre du plafond ou à une grosse branche d'arbre. Cette machine, qu'on a en partie remplie de crème, est balancée par une femme ou un enfant jusqu'à ce que le beurre se soit aggloméré; on le retire alors par un trou ménagé dans le milieu du cylindre, mais sans lui faire subir les lavages nécessaires à sa conservation.

Les habitants arméniens se plaignaient là, comme d'ailleurs dans tout le Kurdistan, des impôts réguliers et irréguliers; ces derniers les plus durs, car ils étaient prélevés par des Kurdes et des employés turcs de toutes catégories et de tous grades qui passaient continuellement par le village. En effet, Tativan est le lieu de passage forcé des voyageurs qui de Van vont à Bitlis ou à Erzeroum.

Ces circonstances rendirent d'abord mes rapports assez difficiles avec les Arméniens; mais, voyant que je payais au fur et à mesure tout ce que je leur demandais, ils devinrent plus conciliants et j'eus d'eux tout ce que leurs ressources pouvaient fournir.

Les employés du gouvernement, quoique touchant des frais de route, n'agissaient pas de la même façon, et souvent ils ne payaient leurs hôtes qu'à coups de cravache ou de plat de sabre. Quant aux Kurdes, ils y mettaient encore moins de façons : on les voyait arriver inopinément dans le village, au nombre de cinq ou six hommes bien armés; ils réquisitionnaient les vivres, grains ou bestiaux dont ils avaient besoin; souvent les habitants parlementaient avec ces brigands, pour obtenir une diminution de leurs demandes toujours exorbitantes, mais finalement ils se laissaient dépouiller. Si par hasard les misérables Arméniens refusaient de payer, les Kurdes se retiraient sans mot dire, mais dans la nuit ils mettaient le feu à quelques champs et le lendemain se présentaient plus nombreux encore pour prendre ce qu'on leur avait refusé la veille.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, la petite expédition du valy Ismaïl-Pacha a mis, momentanément du moins, fin à ces brigandages. Mais il faudra de la part du gouvernement turc une grande fermeté et une sévérité exemplaire pour faire renoncer les Kurdes à leurs habitudes de rapine.

Lorsque le pacha d'Erzeroum fit rechercher les chefs kurdes fauteurs des désordres qui en 1869 avaient ensanglanté les environs de Mouch et de Bitlis, l'un de ces chefs, poursuivi par les zaptiés, s'était réfugié dans une des huttes de Tativan. Cerné de tous côtés, il refusait de se rendre; enfin, en parlementant avec les gendarmes, il obtint qu'on laisserait son cheval retourner vers les gens de la tribu, afin de leur faire comprendre par son retour que leur chef était prisonnier.

Les gardes, trompés par cette ruse, s'écartèrent de l'entrée de la maison pour laisser sortir l'animal; mais au même instant passèrent au milieu d'eux, comme un éclair, le coursier et le cavalier qui s'était cramponné à sa monture. Dès que la porte basse eut été franchie, le Kurde se remit en selle et s'enfuit en déchargeant ses deux pistolets sur ses adversaires, trop surpris pour oser le poursuivre; ils avaient en effet le droit d'être étonnés en voyant un homme à cheval sortir d'une maison par une porte sous laquelle un cheval ne pouvait passer qu'en baissant la tête.

A certaines époques de l'année, on voit quelques embarcations au port de Tativan, qui n'est autre qu'une petite anse où l'on hisse les bateaux sur la grève; il y arrive des poissons secs et des soudes envoyés de Van, où sont transportés en retour du bois et diverses marchandises venant de Bitlis; mais cette navigation est d'une très-petite importance, car les barques qu'on y emploie sont fort mal construites avec du mauvais bois de saule et de peuplier: aussi ne naviguent-elles que par un beau temps et des vents favorables.

Selon mes prévisions, je fis à Tativan une belle collection d'insectes particuliers à cette localité; en outre, je tuai plusieurs canards casarca.

Ce magnifique oiseau est très-commun sur les bords du lac de Van, mais il est difficile de s'en procurer, car il faut pour cela de la patience et une certaine agilité.

Pour tirer sur ces canards, je me couchais dans le sable, sur la rive, dans un endroit où l'eau douce avait formé quelques petits marécages, et j'attendais que les oiseaux, qui à cette époque vivaient encore par couple, accompagnés de leurs petits, au nombre de huit ou dix, et qui nageaient ensemble sur le lac à quelque distance du rivage, vinssent à terre pour manger, ce qu'ils faisaient à des heures assez régulières. Lorsque toute la famille s'était avancée à une centaine de mètres dans le marais, je me levais et, prenant ma course, je m'avançais rapidement pour leur couper la retraite. Aussitôt qu'ils m'avaient aperçu, les jeunes qui ne volaient pas encore retournaient sur leurs pas, courant avec rapidité jusqu'au lac, tandis que les parents passaient en volant au-dessus de ma tête, tournoyant autour de moi pour attirer mon attention, ce qui me donnait toute facilité de les tirer. La vitesse avec laquelle courent ces canards est telle, que souvent les jeunes avaient gagné l'eau avant que j'eusse pu leur envoyer mon coup de fusil; sur le lac ils nageaient aussi avec une grande rapidité et se mettaient promptement hors de la portée de mes armes.

Le canard casarca est un manger délicat, surtout lorsqu'il est jeune. Cet animal est d'un brun rougeâtre clair, la tête et le front sont gris; au repos, le dessus des ailes est blanc et les grandes pennes ont un reflet brillant qui varie du vert au rouge pourpre. Ces canards font entendre presque continuellement un cri qui se rapproche de celui des oies.

Nulle part cet oiseau n'est plus abondant que dans les grandes plaines du Kurdistan. Les Turcs le nomment *quaz-tilki* (oie-renard).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais l'intérêt de la chasse aux insectes et aux canards fut bientôt épuisé.

XLIX

Départ pour Bitlis. — Un khan abandonné. — Les pigeons bisets. — Une caravane surprise par la neige. — Arrivée à Bitlis; description de la ville.

Le 17, nous nous hâtons de quitter ce misérable village de Tativan pour aller visiter Bitlis, la grande ville.

Nous gravissons d'abord des pentes douces couvertes de buissons de chênes que la cognée seule empêche d'arriver à la taille d'un arbre.

A deux kilomètres de Tativan s'ouvre devant nous une large plaine, bordée de montagnes à droite et à gauche. Après deux heures de chemin, nous approchons d'un grand édifice en briques rouges : c'est un khan, maintenant à peu près démoli par le temps. Nous y faisons halte quelques instants, et je pénètre dans ces ruines qui sont très-curieuses.

Notre approche fait envoler quelques centaines de pigeons bisets sauvages, seuls habitants du khan; ils s'échappent follement par toutes les ouvertures; quelques coups de fusil en mettent bientôt un bon nombre en notre possession.

En parcourant l'intérieur de cet immense caravansérai, je trouvai dans les écuries un grand nombre de squelettes; ce sont ceux des chevaux qui meurent pendant le séjour forcé que font parfois les caravanes dans ce khan, lorsqu'elles y sont surprises et enfermées par la neige. Notre zaptié nous raconta qu'il s'était trouvé lui-même pris une fois de cette façon; il resta un mois dans ces décombres. Les chevaux de la caravane, pour lesquels on ne transporte ordinairement pas de nourriture, mangèrent d'abord la paille des bâts, puis rongèrent le bois et enfin moururent; les hommes n'eurent bientôt eux-mêmes d'autre nourriture que la viande de ces animaux.

Les événements qui se passent actuellement en Turquie prouvent trop bien à quel point l'administration turque, malgré une certaine dose de bonne volonté, est impuissante à rien organiser, même dans les provinces les plus rapprochées de la capitale, pour qu'il soit nécessaire de dire ici ce qui devrait être fait dans les provinces éloignées du Kurdistan, si l'on voulait empêcher que les caravanes et les négociants ne soient exposés aussi souvent à de pareils désastres.

Je ne pouvais, en vérité, m'imaginer qu'un aussi vaste et aussi bel édifice eût été aussi complétement abandonné, lorsqu'il était si facile au gouvernement d'entretenir au moins et de réparer la toiture et d'emmagasiner une certaine quantité de fourrage pour des cas urgents comme ceux que je viens de citer.

En approchant de Bitlis, nous trouvons un autre khan, en ruine aussi; il est plus petit que le précédent, mais plus intéressant par son architecture.

Chasseur kurde. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

En cet endroit, sur notre droite, s'étend une vallée remarquable par sa grande largeur; elle est en partie couverte de buissons de chênes. C'est celle du Bitlis Sou, qui vient de Mouch, dont il fertilise la vaste plaine.

Nous côtoyons pendant quelques kilomètres la rive droite de cette rivière, ou plutôt de ce torrent, dont les eaux sautent de cascade en cascade jusqu'à Bitlis, qui, à un détour du chemin, s'offre tout à coup à nos yeux.

Xavier Hommaire de Hell, vingt années avant moi, a fait le même voyage, accompagné de M. Jules Laurens, l'éminent artiste. Il a donné de Bitlis la description suivante, qui m'a semblé si exacte encore à l'époque de mon passage, que je ne crois pouvoir mieux faire que de la citer sans y rien ajouter :

« Aussitôt après notre déjeuner, dit-il, nous nous hâtons, M. Laurens et moi, de nous mettre en campagne.

« Une longue rue, bordée de murs et de quelques maisons, nous conduit inopinément en face de la partie centrale de la ville, qui nous apparaît comme une vraie décoration de théâtre.

« C'est un admirable coup d'œil, aussi varié dans les détails qu'original dans son ensemble. Du fond de la vallée du Bitlis, que l'on domine alors, s'élève un plateau bordé d'escarpes, couronné d'une ancienne forteresse et présentant sur ses gradins des mosquées,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des khans et de nombreuses maisons ayant l'air de dégringoler jusqu'au fond de la vallée.

« Tout ce qui fait le charme de l'Orient s'y résume : vieilles murailles, mosquées ombragées, bazars aux vitres étincelantes, coupoles de bains. Au fond de la gorge la rivière fait un charmant effet, avec ses ponts de style ogival. Ce qui donne un caractère tout particulier à la ville, c'est justement ce style adopté dans toutes les constructions publiques et particulières. Les fenêtres et les portes de chaque maison donnent sur de grandes arcades ogivales surbaissées.

« Les ponts présentent invariablement le même style, ainsi que les mosquées et la forteresse. On retrouve cependant le plein cintre dans quelques constructions, et même l'arc très-surbaissé, tel qu'il a été adopté à la fin de l'époque ogivale, au commencement de la Renaissance ; d'ailleurs l'arc ogival est toujours ici surbaissé, et ne présente nullement cette forme élancée qui appartient exclusivement aux architectes occidentaux du moyen âge.

« Ce qui distingue encore les constructions de Bitlis, c'est l'appareil soigné des pierres de taille.

« Toutes les maisons portent terrasse. La pierre fournie par les couches volcaniques est d'un brun-rouge qui s'allie très-bien à la végétation.

« De grands bazars, solidement voûtés, paraissant

Bitlis. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

très-anciens, s'étendent sur les deux rives du Bitlis.

« Le plateau qui supporte la vieille forteresse est garni de roche volcanique, entièrement bordé d'escarpes. Deux rivières se réunissent au-dessous du château et forment le Bitlis-Nhaï, sur le bord duquel se voient des bazars, des khans et deux mosquées.

« Un autre plateau, séparé de celui du château par un profond ravin, n'offre aux regards qu'un vaste cimetière où le cyprès domine.

« La rive gauche de la rivière, couverte de maisons et de jardins en amphithéâtre, est riche en délicieux points de vue.

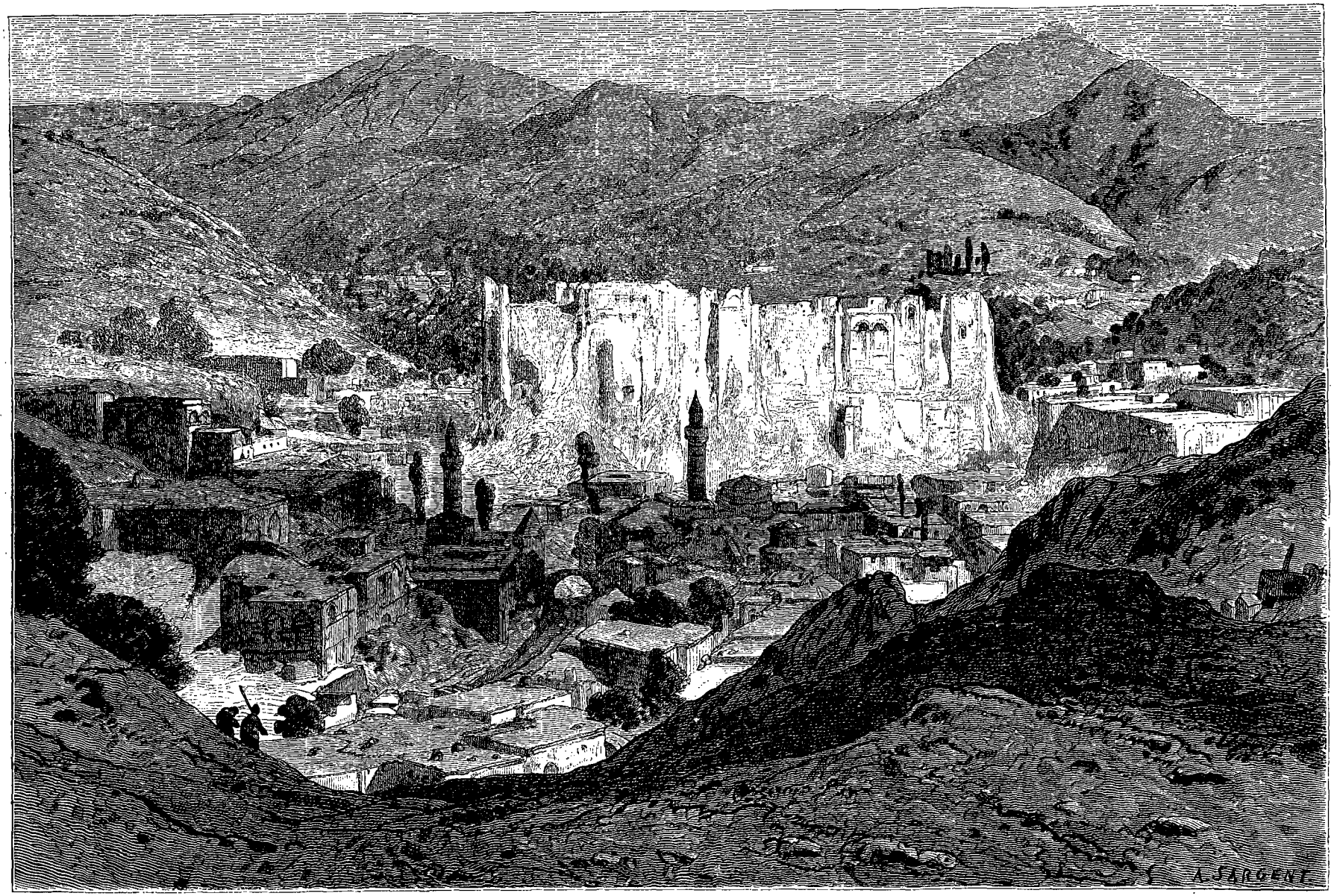
« Au pied du château passe la route de Van, qui remonte la rivière et la côtoie sur une assez grande distance. »

L

La maison de Hassan-Bey. — Visite de deux Arméniens catholiques. — Difficultés pour l'ensevelissement d'un mort. — Grève des négociants arméniens à l'occasion des exigences de la douane. — Solution de l'affaire des Arméniens catholiques. — Le château fort de Bitlis ; la population. — Les missionnaires américains.

J'avais eu du consul anglais d'Erzeroum une lettre de recommandation pour un riche particulier de Bitlis,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bitlis. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nommé Hassan-Bey; c'était un ancien carvas du consulat. Ce fut dans sa maison que je descendis.

Elle était située sur la rive gauche et dissimulée sous les arbres fruitiers d'un beau jardin.

Pendant notre repas deux Arméniens viennent me rendre visite; ce sont deux des catholiques les plus influents. Ayant appris par la rumeur publique l'arrivée d'un Français, ils veulent, au nom de toute la communauté, me présenter leurs salutations et leurs hommages. Après quelques phrases polies sur ma santé et mon voyage, supposant, avec raison d'ailleurs, que comme Français je suis de leur religion, ils m'entretiennent du mauvais état de la catholicité à Bitlis. Leur évêque, qui habite Diarbekir, ne s'intéresse guère à eux, et les moines italiens de Trébizonde, de qui ils relèvent aussi, semblent les avoir oubliés; cependant ils ont déjà envoyé pour le denier de saint Pierre une assez forte somme.

Un fait grave, et assurément fâcheux, vient de se produire : un catholique est mort il y a quelques jours; les Arméniens schismatiques, qui possèdent dans la ville de Bitlis huit cents maisons, tandis que les catholiques n'en ont que vingt, ont refusé, contrairement à ce qui s'était fait jusqu'à ce jour, de laisser enterrer un catholique dans le cimetière grégorien : de là grande querelle, suivie d'une bataille à coups de poings et de bâtons.

Le mort a été reporté chez lui; les catholiques se sont adressés au caïmakan, qui a prié les schismatiques de tolérer provisoirement ce qu'ils permettaient par le passé. Ceux-ci ont encore refusé. Depuis quinze jours les choses en étaient là. Le cadavre sentait mauvais, on ne savait qu'en faire; les délégués catholiques me priaient d'user de mon influence près des autorités pour faire enterrer le mort dans leur église.

J'eus beaucoup de peine à faire comprendre à ces malheureux Arméniens que je ne pouvais rien faire pour eux, si ce n'était de leur souhaiter des temps meilleurs.

Cependant un fait d'un autre genre, assez curieux d'ailleurs, fit donner gain de cause aux catholiques, et dès le lendemain, escortés par la force publique, ils allèrent enterrer leur mort au lieu qu'ils souhaitaient.

En parcourant la ville j'avais remarqué que tous les bazars étaient fermés et que la population, fort nombreuse dans les rues et sur les places, était très-animée. En m'informant des causes de cette émeute, j'appris que les négociants en étoffe de Bitlis, qui sont tous Arméniens, étaient en grève.

Une grosse toile de coton teinte en rouge forme depuis des temps immémoriaux le principal commerce et la fabrication la plus importante de Bitlis. Or, il y a trois ans, le gouvernement décida qu'en l'année 1286 de l'hégire les fabricants subiraient un droit de douane pour la sortie de ces étoffes; l'administration convint avec eux qu'ils payeraient trois années à l'avance; mais l'an 1286 étant venu, la douane, qui désirait faire rentrer par anticipation des fonds au trésor, par des raisons qui me semblèrent très-embrouillées, voulut percevoir de nouveau la taxe sur des marchandises qui l'avaient déjà acquittée et portaient le timbre et le plomb administratifs. Aussitôt grand émoi parmi les Arméniens et refus de payer.

Le pacha de Mouch, consulté par le caïmakan de Bitlis, conseillait d'engager les négociants à ouvrir leurs magasins et à envoyer des députés à Mouch ou même à Erzeroum, chef-lieu du villayet; mais les marchands, qu'on avait déjà si souvent leurrés et volés, craignant une nouvelle mystification, se refusaient à tout, demandant l'exécution stricte de la loi. Or, il arriva que les catholiques, par esprit de vengeance contre les grégoriens, et pour se concilier les bonnes grâces de l'autorité, payèrent la douane, rouvrirent leurs boutiques, et par ce moyen gagnèrent leur procès.

J'étais donc arrivé à Bitlis en pleine révolution; mon hôte, Hassan-Bey, qui était musulman, s'étonnait de voir le caïmakan discuter ainsi avec les chrétiens.

« Il y a quelques années, me disait-il, les choses ne se passaient pas de cette façon : j'ai vu souvent battre des chrétiens sans avoir rien à payer, et même quand on tuait quelqu'un d'entre eux, on n'était condamné qu'à l'amende. »

Dans une ville d'Orient, lorsque les bazars sont fermés, il ne reste que bien peu de chose à voir. Je ne demeurai donc que vingt-quatre heures à Bitlis. J'avais parcouru la forteresse; les débris qui en restent montrent quelle importance elle a dû avoir. Certaines parties des ruines ont un aspect fantastique et une sombre grandeur que je n'ai jamais retrouvés dans les ruines des autres châteaux forts que j'ai souvent eu occasion de visiter dans ces contrées. J'y trouvai des inscriptions turques et arabes. Près de la porte d'entrée on devine, plutôt qu'on ne les voit, des bas-reliefs qui affectent vaguement la forme de personnages; mais ils sont tellement dégradés, qu'il est impossible de se faire aucune opinion sur leur origine.

Les minarets des mosquées ne sont pas élancés comme ceux de Constantinople et de Trébizonde; ils sont remarquables, au contraire, par leur grosseur et n'atteignent qu'une hauteur médiocre.

On compte à Bitlis environ quatre mille maisons :

Des missionnaires américains évangélistes sont venus s'établir dans cette ville et ont fait quelques prosélytes; ils ont bâti une sorte de communauté sur une des hauteurs qui dominent la ville. J'avais pour eux une lettre du consul anglais; mais l'éloignement de leur habitation m'ayant empêché de leur rendre visite, l'un d'eux vint me voir dans la soirée chez Hassan-Bey. Notre conversation fut assez courte, car ce missionnaire parlait seulement l'anglais et les langues du pays, que je ne comprenais que très-peu. Cependant j'appris de lui que tous les prosélytes protestants se font parmi les Arméniens grégoriens. Ce sont toujours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de pauvres diables que l'appât d'un vêtement ou d'un peu d'argent fait renoncer à leur foi ; une fois l'argent dissipé ou le vêtement usé, ils retournent à leurs anciennes croyances.

LI

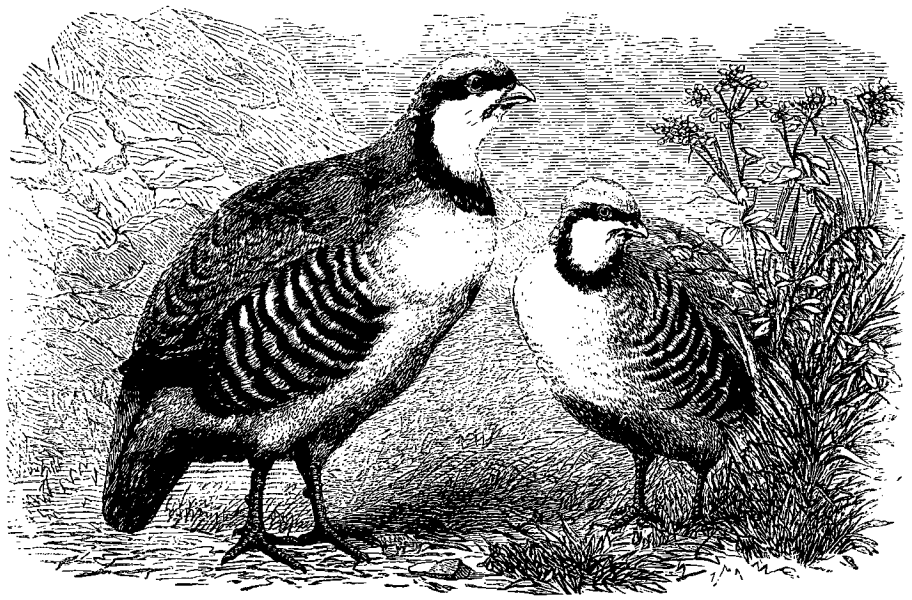
Départ de Bitlis; nombreuse cavalcade. — Les chevaux kurdes. — Le gibier des environs de Bitlis. — Les lévriers. — Retour à Tativan. — Départ pour Van. — Arrivée à Gollü. — Abondance du gibier; les perdrix chukar. — Kouskoumkrankilissa. — Arrivée à Neurkiouk. — Hospitalité arménienne. — Ce à quoi l'on s'habitue.

Le 18, je quittai Bitlis en nombreuse compagnie; mon hôte me faisait l'honneur de m'accompagner, escorté de ses parents et de ses amis, ce qui est une politesse assez habituelle dans ces contrées.

Ces Kurdes, en grand costume, formidablement armés, montés sur des chevaux fringants, formaient une magnifique cavalcade; je ne pouvais m'empêcher, en me comparant à eux, de trouver que je faisais triste figure en leur société.

Pendant la route, ils furent souvent très-étonnés de me voir tout à coup arrêter mon cheval et mettre pied à terre pour ramasser un insecte que, du haut de ma monture, j'avais aperçu courant dans l'herbe. Les uns riaient aux éclats; d'autres, au contraire, prenant un air entendu, me déclaraient hakim (docteur), et assuraient que ces petites bêtes devaient entrer dans la composition des remèdes.

La principale richesse de Bitlis est, comme je l'ai dit plus haut, la fabrication des tissus; mais les environs sont riches en productions du sol. A quelques heures de Bitlis on trouve de grandes forêts de chênes de plusieurs espèces; la principale est le *Quercus*



Perdrix chukar. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

oophora, dont les feuilles sont semblables à celles du châtaignier, mais dont les glands sont plus gros que les œufs d'un pigeon. Les Kurdes nomment ces glands hakraari; ils les recueillent avec soin et les mangent en hiver en guise de pain.

Le miel de Bitlis est aussi renommé; il est très-blanc et parfaitement limpide.

Les chevaux de cette contrée sont d'une supériorité incontestée. Aussi grands, plus forts que les chevaux arabes, dont ils n'ont pas la suprême élégance, ils sont robustes et durs à la fatigue. Ils portent la tête élevée, leur poitrine est large, leur croupe haute et charnue. Les chevaux de cette race, plus que ceux d'aucune autre peut-être, sont remarquables par leur vigueur, leur longue haleine et la rapidité de leur course, mais ils sont promptement ruinés par la manière absurde dont ils sont traités; leurs dents s'usent rapidement à manger de l'orge mêlée de terre et de gravier. Le fourrage et l'orge verte les engraissent souvent outre mesure.

Un cheval de quatre à cinq ans, de moyenne taille et capable d'un bon service, peut valoir de cent à cent cinquante francs. Si c'est un sujet hors ligne, de trois à quatre ans, son prix peut alors varier de deux cents à deux cent cinquante francs, mais jamais il ne s'élève plus haut.

Sur les montagnes des environs on rencontre beaucoup de gibier; les ours, les loups, les chèvres sauvages et les lièvres sont très-communs, et plusieurs des Kurdes qui m'escortaient étaient des chasseurs fameux. Ils chassent l'ours avec de gros mâtins ressemblant quelque peu à nos chiens des Pyrénées; pour la chasse du lièvre et de l'égagre, ils emploient des lévriers magnifiques, qui sont plus robustes et ont le pelage plus rude que les lévriers persans, avec lesquels ils ont cependant beaucoup d'affinité. On trouve, pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

raît-il, dans les montagnes du Kurdistan, et particulièrement dans celles des environs de Bitlis, une espèce de tétraogalle, qui est voisin de celui du Caucase, quoique plus petit; mais, malgré des recherches actives, je n'ai jamais pu découvrir cet oiseau.

La distance de Bitlis à Tativan est de quatre heures. Nous arrivâmes dans l'après-midi sur les bords du lac. Après une nuit de repos, je repris la route de Van.

Dans la matinée, nous traversons bien des torrents, et nous franchissons plusieurs arêtes de montagnes. Nous passons près de nombreux villages. Toukti, Koutom, Khemer, Zapour, restent derrière nous, et nous revoyons enfin les bords du lac à Chamounis. Tous les versants des montagnes sont couverts de bois de chênes; mais aux alentours des villages et sur le bord des torrents nous trouvons des quantités d'arbres fruitiers, et surtout des noyers gigantesques, chargés d'excroissances énormes. Ces loupes-là appartiennent maintenant aux loupeurs dont j'ai parlé dans les précédentes livraisons, et souvent les anciens propriétaires, me prenant pour un de ces marchands de bois, me proposent d'autres arbres qu'ils ont encore à vendre.

De temps à autre nous apercevons à notre gauche le lac, dont les sinuosités de la route nous rapprochent quelquefois complétement. Il existe un autre chemin qui côtoie toujours les rives du lac : c'est celui qu'a suivi M. Hommaire de Hell en se rendant à Van; ce sera pour moi la voie du retour.

Enfin, vers cinq heures du soir, nous arrivons, après avoir traversé un grand marécage, au village de Gollü ou Geullou, placé au centre d'une plaine dans laquelle sont disséminés trois ou quatre autres villages.

Cette plaine, entourée partout de montagnes, n'a qu'une issue étroite vers le lac : aussi, pendant l'hiver, se transforme-t-elle parfois en une vaste lagune (*gol* ou *geul* signifie, en turc, lac).

Gollü et les autres villages sont placés sur des tertres de peu d'élévation, mais d'une hauteur suffisante pour mettre leurs habitants à l'abri des inondations annuelles. Le sol est parfaitement fertile et donne de beaux produits. Nulle part dans mes voyages je n'ai trouvé le gibier aussi abondant que dans ces localités.

Guerrier kurde de Zorq. — Dessin de J. Laurens d'après nature.

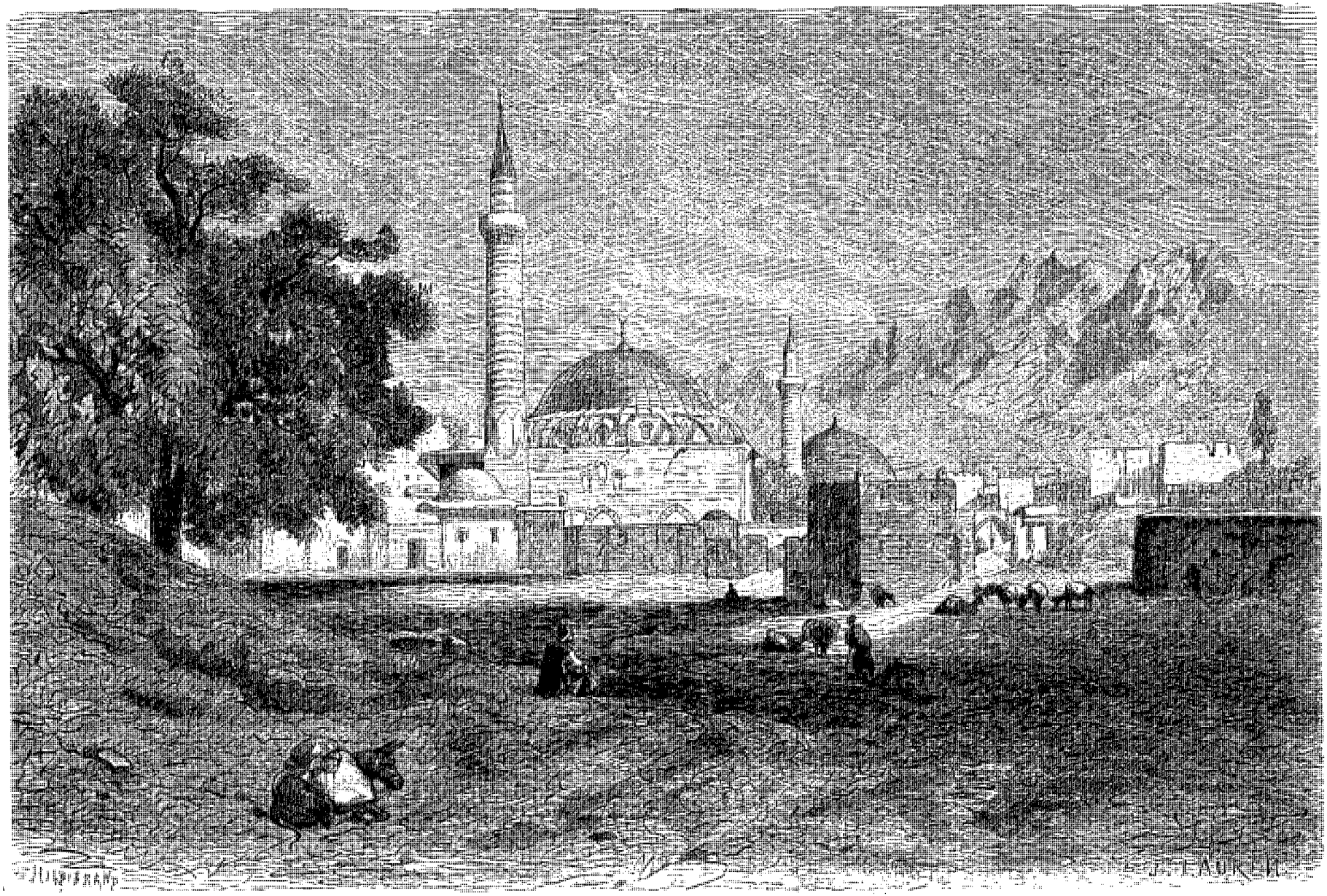
En quittant Gollü, nous traversons une chaîne de montagnes où les perdrix chukar s'envolent à chaque instant sous les pas de nos chevaux; nous entendons leurs cris d'appel, qui ressemblent tantôt aux *cocoricos* d'un jeune poulet, tantôt aux gloussements d'une poule; ces cris, qui partent de tous les côtés à la fois, nous feraient presque croire que nous sommes au milieu d'une basse-cour.

Partout sur notre passage nous trouvons les habitants disposés à nous bien recevoir. Moyennant une faible rétribution, ils nous procurent notre nourriture et celle de nos chevaux. Au village de Naningas, un Arménien ne me demande que trois piastres (soixante centimes) pour avoir donné trois litres environ d'orge à chacun de nos chevaux, qui sont au nombre de cinq, et nous avoir servi des œufs, du beurre et du lait caillé, c'est-à-dire tout ce qu'il pouvait nous offrir de mieux.

Le toit de l'église de ce village, qui n'est composé que de maisons arméniennes, était couvert de pigeons sauvages, si peu farouches que je n'osai les prendre pour tels et les tuer; ce ne fut que sur l'affirmation de mon hôte que je leur envoyai un coup de fusil : une quinzaine restèrent sur place.

En quittant Naningas, la route devint très-accidentée, surtout au lieu dit Kouskoumkrankilissa (traduction littérale : église du ravin qui rompt les crou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



At-Meïdan et mosquée du Kourchoumlou-Djami, à Van. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pières). Sur un gradin de la montagne est placée l'église, ainsi que quelques maisons entourées d'une haute muraille qui les protége contre les voleurs kurdes. Je frappai au portail de l'édifice sans pouvoir m'en faire donner l'accès.

Un peu au-dessous de cet endroit, nous fîmes halte, et nous nous reposâmes sous l'ombrage du noyer le plus immense que j'aie jamais vu.

A partir de Kouskoumkrankilissa, nous descendons et nous suivons le cours d'un des affluents d'une rivière que nous traversons plusieurs fois pour arriver à Neurkiouk, placé sur la rive gauche. La vallée en cet endroit est large et bien cultivée.

Le kiaia nous offrit l'hospitalité dans sa maison, véritable labyrinthe à plusieurs issues; au milieu se trouve la chambre où vit la famille en compagnie de tous les animaux.

Le mudir, qui demeure à quelques kilomètres plus loin, dans un khan entouré de quelques maisons, me fit demander de venir passer la nuit chez lui. Je refusai, car j'étais fort bien installé dans la demeure du kiaia, et je ne voulais point désobliger cet homme qui paraissait m'avoir reçu avec une sincère cordialité. D'ailleurs je commençais à m'habituer à dormir en compagnie des buffles : l'odeur du fumier et celle de ces animaux ne blessaient plus aussi désagréablement mon odorat. Je fis répondre au mudir que j'aurais l'honneur de me présenter à lui le lendemain matin.

LII

Visite au mudir. — Les agioteurs sur la monnaie de cuivre. — Ruses des Persans. — Aspect des rives du lac de Van. — Village de Vastan. — Beaux cerisiers. — Le syrrapte paradoxal. — Arrivée à Ingir. — Les poissons du lac de Van; leur pêche; leur qualité, leur conservation. — Les habitants des marais; les tortues. — Départ de Ingir. — J'aperçois enfin la ville et le rocher de Van.

Le 21, dès le matin, j'allai rendre visite à mon voisin le fonctionnaire public. C'était un vrai Turc, d'un embonpoint plus qu'ordinaire. Il me reçut dans son selamlik, entouré de ses écrivains et d'une foule de sacs de paperasses. Après les premières politesses d'usage, j'assistai, en fumant une pipe et en dégustant une tasse de café, à l'interrogatoire de plusieurs

Silhouette de l'île de Aktamar. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Persans que l'on venait d'arrêter sur la grande route. Ils transportaient en fraude, de Mouch à Van, de la monnaie de cuivre, et à cause de la différence énorme du change, ils gagnaient ainsi près de trois francs par livre turque (une livre turque vaut vingt-trois francs). La loi interdit formellement ce genre d'agiotage, et ces hommes, pour dissimuler le contenu des sacs portés par leurs animaux, les avaient à moitié remplis de silex taillés pour servir de pierres à fusil. Toute cette monnaie fut confisquée par mon hôte le mudir, « pour être envoyée, disait-il, au gouvernement; » mais je le soupçonne fort de s'en être réservé une bonne partie.

Les Persans, peu satisfaits, furent envoyés sous bonne escorte à Van.

En quittant Cavach-khan, nous marchons pendant un quart d'heure et nous arrivons sur les bords du lac. A quelques kilomètres des rives se trouve l'île de Aktamar ou Aghtamar qui se dessine nettement à nos yeux; à gauche, sur un mamelon élevé, j'aperçois quelques ruines qui me semblent être celles d'un château fort. Dans la plaine que nous devons traverser et qui s'étend devant nous à une grande distance, apparaissent de nombreux villages. Le plus important est celui de Narick.

Le temps me presse trop pour que je puisse visiter Aktamar et le monastère de Narick, et je dois réserver ces excursions pour l'époque de mon retour. Cependant, grâce à la transparence de l'atmosphère qui me permet de distinguer très-suffisamment, malgré leur éloignement, l'île et le monastère d'Aktamar, j'en prends un croquis en passant.

De l'endroit où nous sommes, la vue s'étend à droite sur un immense horizon. C'est d'abord la partie orientale du lac de Van, puis, dans le lointain, le fameux rocher, l'acropole de Van. De ce point jusqu'à nous, les rives du lac sont partout découpées en caps, en golfes, en presqu'îles et en baies, qui lui donnent l'aspect d'une Méditerranée en miniature.

Dans la journée nous passons devant le grand village de Vastan; je suis étonné de la quantité d'arbres fruitiers qui se trouvent dans ce village; les cerisiers sont surchargés de fruits délicieux qui nous tentent, et nous faisons halte sous les ombrages d'un beau verger.

Nous parcourons ensuite une grande plaine mame-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lonnée, sur laquelle nous rencontrons le syrrapte paradoxal. Plusieurs bandes s'envolent devant nous. Ces oiseaux remarquables par quelques caractères singuliers, sont peu connus des naturalistes; ils sont plus gros que des cailles, mais moins gros que des perdrix; leurs yeux noirs et brillants sont entourés d'un cercle bleu de ciel, comme le limbe d'un saint; tout le corps est gris cendré tacheté de noir; la tête et le cou sont marqués de jaunâtre; les pattes, dépourvues de plumes, sont recouvertes d'une sorte de poil grossier; les doigts ne sont pas conformés comme ceux des autres oiseaux, mais ressemblent plutôt à ceux d'un lézard; ils volent avec une rapidité étonnante, et par leur battement d'ailes produisent un bruit strident et saccadé que je ne saurais comparer qu'à celui de la grêle; ils vivent par petites bandes.

J'étais étonné de trouver ces oiseaux dans les environs du lac de Van, car je ne les croyais communs que dans les steppes salés de la Mongolie; je suppose que c'est la nature des marécages d'eau saumâtre qui avoisinent le lac qui les attire en cet endroit.

Lorsque les bandes s'étaient envolées, on entendait dans l'air des cris saccadés et retentissants. Le syrrapte a une allure si particulière, qu'on ne peut le confondre, même quand il est silencieux, avec aucun autre oiseau; cependant, en volant, il ressemble un peu au pluvier doré et au bécasseau maritime. C'est un oiseau farouche et très-difficile à approcher; ce jour-là, il me fut impossible d'en tuer un seul; heureusement, les cailles, les tourterelles et différents oiseaux de marais vinrent abondamment fournir notre garde-manger.

Marchand persan de Van. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Le soir nous couchions au village de Ingir, Inguir ou Inguil. Il est situé sur le versant d'une vallée où coule une grande rivière que nous eûmes beaucoup de peine à traverser à gué, à cause de sa profondeur et de la rapidité du courant.

De cet endroit on découvre un grand nombre de villages, ceux de Khops, Gugens, Kers, Vastan, Atanak, etc.

Pour la première fois, à Ingir, je goûtai le fameux poisson du lac de Van, que jusqu'à présent les voyageurs avaient qualifié de sardine : c'est l'ablette de Tarickh (*Cyprinus Tarichi* de Pallas).

Les pêcheurs du lac de Van, auxquels on ne peut qu'improprement donner ce titre, puisqu'ils ne pêchent jamais que dans les rivières affluant au lac, prennent ce poisson à la seine et avec des filets à l'aide desquels ils barrent les ruisseaux. J'ai constaté que la pêche dure quelquefois jusqu'au 15 mai. C'est toutefois pendant les mois de mars et d'avril, au moment du frai, qu'on prend la plus grande quantité de ces poissons. Mangés frais, ils sont délicieux; leur chair, comme celle de leur congénère, a une légère teinte rosée.

Pour les transporter, on emploie des sacs en laine où ils sont entassés par couches après avoir été saupoudrés de sel. A chaque instant, nous rencontrons des caravanes d'ânes qui en sont chargés. Les riverains du lac se contentent d'enfiler les poissons par les ouies et de les mettre sécher en guirlandes le long de leurs maisons.

Il est étonnant qu'un poisson puisse vivre dans des eaux aussi chargées de sel de soude que celles du lac de Van, car l'analyse du dépôt laissé par l'évaporation donne :

Chlorure de sodium...	50,6
Sulfate de soude.....	12,2
Carbonate de soude...	36,6
Divers.....	6
	100,0

L'eau mousse quand les gens du pays y lavent leur linge comme s'ils employaient du savon. Sur la surface du lac on voit flotter des pierres ponces; en certains endroits les rives sont couvertes de sel cristallisé. On a établi près de Van des marais salants où il se recueille une grande quantité de ce sel, qui est exporté dans les environs et surtout en Perse.

L'ablette était jusqu'à présent le seul animal que j'eusse vu dans le lac. Nulle part sur les rives je n'avais trouvé de mollusques, de crustacés, ou de zoophytes.

Les pêcheurs prétendent qu'après leur ponte ces poissons vont dormir, car ils n'en aperçoivent plus un seul.

Il est probable que le lac de Van, par suite de son origine volcanique, doit avoir en certains endroits une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande profondeur; les ablettes s'y réfugient sans doute, et les engins très-imparfaits des pêcheurs ne leur permettent pas de les y atteindre.

Si le lac est à peu près inhabité, il n'en est pas de même des lagunes et des marais très-nombreux qui avoisinent partout ses rives : ils pullulent de grenouilles, de salamandres et de tortues. Ces tortues sont extrêmement vives, et au moindre bruit elles disparaissent sous l'eau avec la rapidité de l'éclair. Tous ces animaux attirent un grand nombre d'oiseaux de marais qui s'en repaissent : les plus communs sont les vanneaux, les pluviers et les canards casarca.

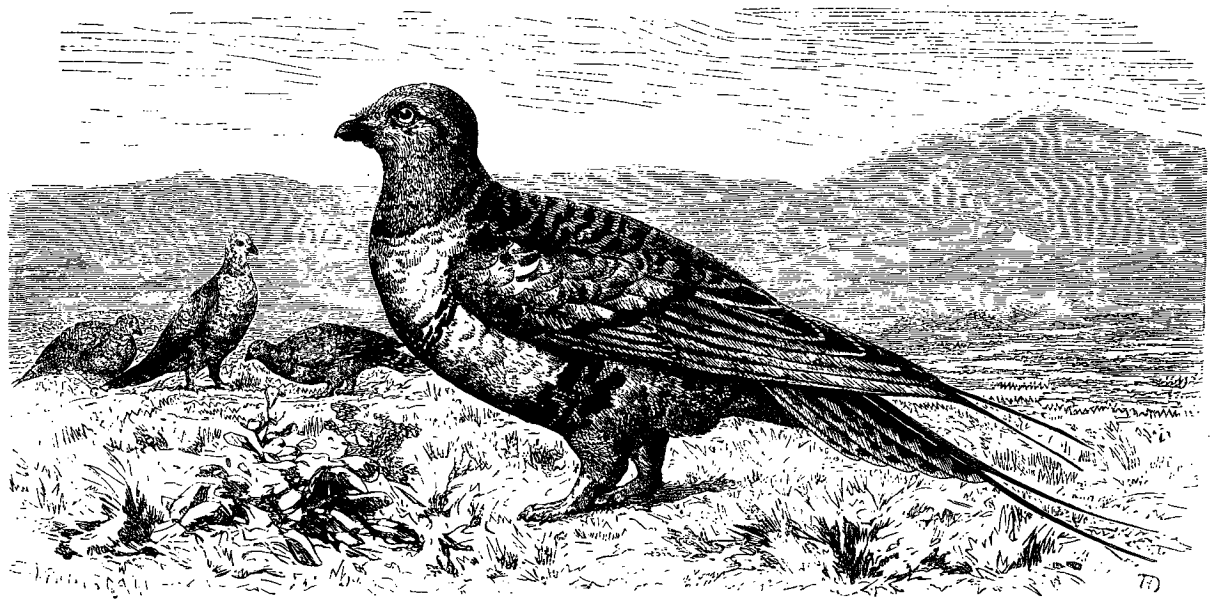
Ingir n'est qu'à cinq heures de Van, où j'avais hâte d'arriver. Dès l'aube, nous partîmes donc. Après avoir traversé quelques collines, en nous éloignant du lac et en laissant le village d'Adramit à notre gauche, nous arrivons, vers huit heures, près d'un village que domine une église fortifiée, comme beaucoup de celles que nous avons déjà vues.

Nous contournons le village pour aller chercher un pont qui nous permette de traverser une petite rivière, et nous apercevons alors la ville entière de Van, dominée par l'immense rocher qui supporte la citadelle. Ce fut pour moi un émouvant spectacle que de contempler cette antique cité, objet de toutes mes espérances et de tous mes désirs.

LIII

Arrivée à Van; je trouve à me loger dans un des jardins du faubourg. — Visite inattendue; le docteur Artom. — Le ferik Mahmoud-Pacha.

Deux heures après, nous étions sur la place de l'At-Meïdan, en face de la porte de Bitlis. Nous fûmes



Syrrapte paradoxal. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

aussitôt entourés d'un groupe de curieux auxquels je venais demander où se trouvait la demeure du pacha, lorsque mon zaptié, que j'avais dépêché en avant-garde pour me préparer des logements, vint m'annoncer qu'un de ses parents, qui demeurait dans un faubourg, au milieu des jardins, pouvait mettre à ma disposition une chambre et une écurie. C'était peu, mais c'était suffisant.

Nous n'entrâmes donc point ce jour-là dans la ville de Van. Nous suivîmes la double muraille qui sert d'enceinte; elle est garnie, de distance en distance, de bastions circulaires à demi démantelés; les murailles, en pierres et en boue durcie, sont dans un bien mauvais état.

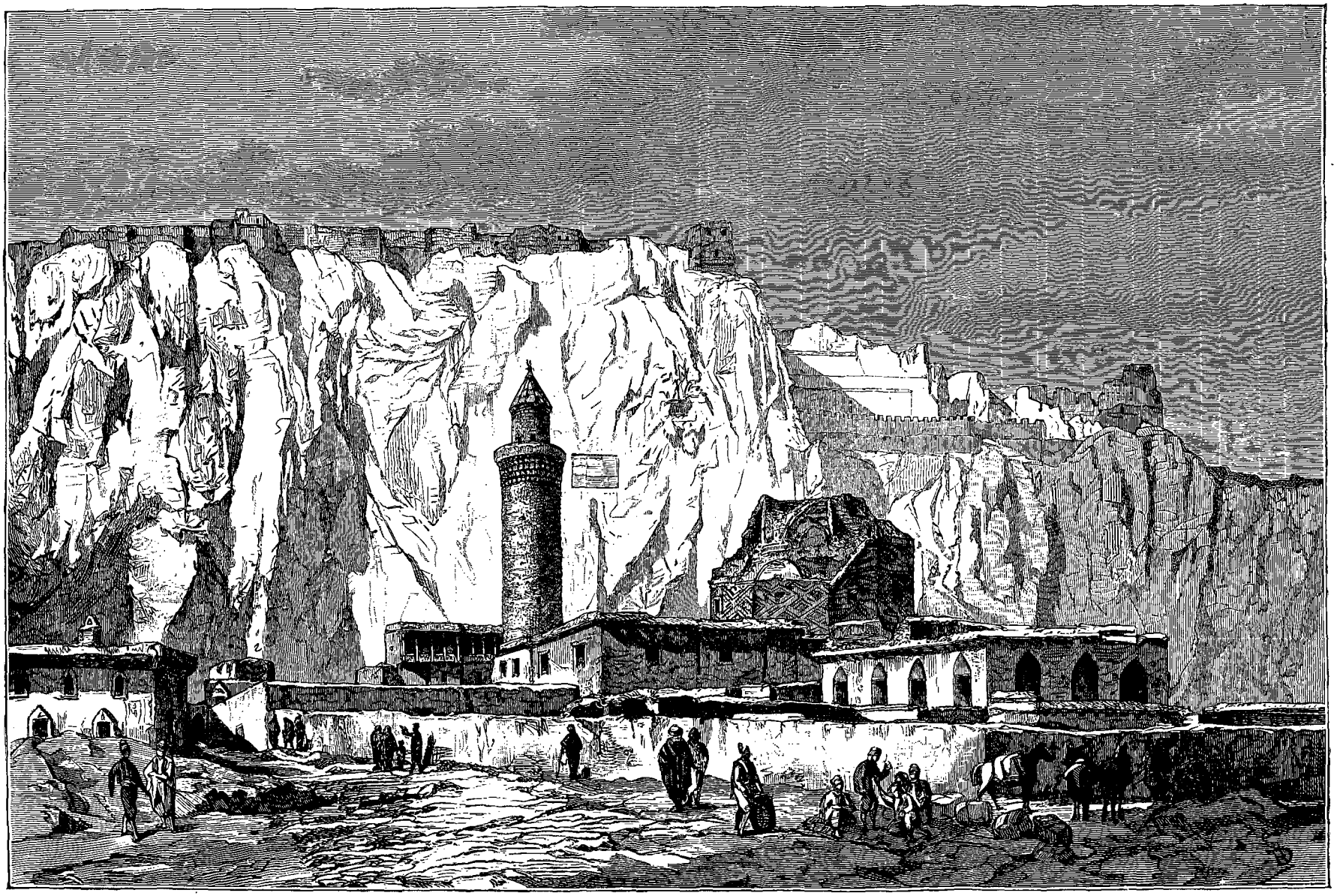
Au bout d'une demi-heure de chemin, j'arrivai à mon petit logement; je m'y installai, et je m'apprêtais à sortir pour faire ma visite au pacha, quand un jeune homme fit tout à coup irruption dans ma chambre. Il venait m'apporter des compliments de son père, le docteur Artom, qui m'invitait à élire domicile chez lui.

Ce brave homme me reçut très-cordialement. Il vivait, depuis quarante ans, dans l'Asie Mineure, qu'il avait parcourue en tout sens. Piémontais de naissance, il était cependant Français de cœur. Il avait eu, disait-il, l'avantage, si c'en est un, de naître le même jour que le roi de Rome : il était donc filleul de Napoléon Ier. C'était comme médecin sanitaire qu'il était venu en Turquie.

Il me reçut dans un selamlik meublé entièrement à la mode du pays, c'est-à-dire de divans et de coussins, et lui-même, lorsqu'il parut devant moi, était vêtu exactement comme l'eût été un vieil Hakim Bachi turc.

Vivant continuellement au milieu d'une population musulmane, il en avait adopté tous les usages; il s'était marié plusieurs fois. Sa première femme était une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'une partie du rocher de Van. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaldéenne; étant devenu veuf, il s'était remarié avec une Arménienne catholique, et enfin, en dernier lieu, avec une jeune femme d'Erzeroum. Jamais je n'entrevis cette épouse, qu'il cachait à mes yeux comme l'aurait pu faire le plus fanatique musulman. En somme, c'était un excellent homme, qui m'offrit de bon cœur sa maison et ses services; je le remerciai, mais je refusai son hospitalité, car je tenais essentiellement à rester libre de mon temps et de mes actes.

Très-heureux, du reste, d'avoir fait cette heureuse rencontre de quelqu'un avec qui je pouvais causer, je remis au lendemain ma visite aux deux pachas, et je passai le reste de la journée avec le bon Artom à m'entretenir de la ville de Van, de ses habitants, des inscriptions, de la politique et du Kurdistan qu'il connaissait admirablement.

Le lendemain 23 mai, j'allai faire ma visite au muttesarif (gouverneur), Mounib-Pacha.

Le docteur Artom m'accompagna ensuite chez le ferik, Mahmoud-Pacha. Je fus très-étonné de trouver, sous les apparences d'un Turc, un gentleman s'exprimant admirablement en français.

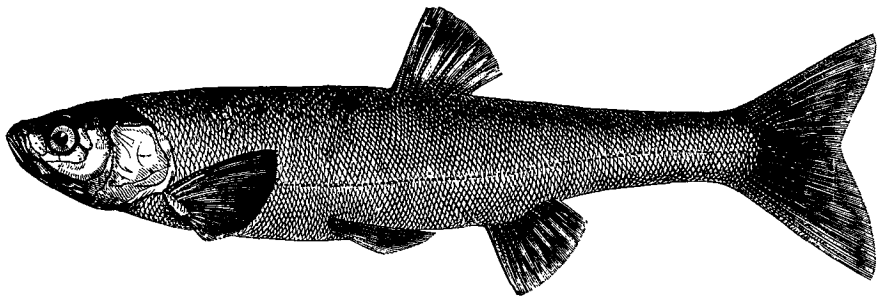
Mahmoud-Pacha était un officier hongrois qui avait pris du service en Turquie, où il était arrivé au grade de général de division. Il était obligé, pour se faire obéir de ses subordonnés, d'affecter une grande exactitude à remplir ses devoirs religieux, car il avait embrassé la religion musulmane. Cette contrainte lui pesait, et il s'en ouvrit à moi lorsque nous fûmes seuls. Il regrettait, disait-il, de ne pouvoir me présenter sa famille; mais, s'il le faisait, cela occasionnerait un scandale qui pourrait compromettre son autorité.

Triste sort que celui de ce général qui vivait ainsi à l'état de suspicion continuelle au milieu de ses soldats!

Il devait en souffrir plus qu'aucun autre, car c'était un brillant officier. Mahmoud-Pacha avait, pendant la guerre d'Italie, suivi notre état-major comme attaché militaire, et c'était toujours avec enthousiasme qu'il me parlait de nos soldats et de nos généraux.

Ce rare ferik me promit tout son appui, et me donna l'autorisation d'entrer dans la forteresse de Van et d'en sortir comme bon me semblerait.

Accompagné du docteur Artom et d'un aide de camp du général, j'allai donc visiter sans délai la ville, le rocher, la citadelle et les inscriptions.



Ablette, poisson du lac de Van. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

LIV

Coup d'œil sur l'histoire de la fondation de Van. — Des merveilles créées par Sémiramis. — Histoire de cette cité depuis Sémiramis jusqu'à nos jours. — La ville moderne; état actuel. — Le commerce. — La température, le faubourg, les jardins.

Van est une ville antique par excellence. Moïse de Khosrène, le plus ancien des historiens arméniens, en fait remonter la construction à Sémiramis, mais les recherches de la science moderne ont prouvé qu'une partie des grottes et des inscriptions appartient à une époque beaucoup plus reculée. Je crois cependant devoir laisser l'historien arménien raconter lui-même les merveilles de la fondation de cette cité :

« Sémiramis, après avoir achevé la conquête de l'Arménie, se trouvait avec son armée sur les bords du lac de Van. Charmée de la douce température, de la riche verdure, de l'abondance et de la pureté des eaux du pays qui s'étend sur la côte occidentale du lac, elle résolut d'y fonder une résidence royale.

« Elle choisit un bel emplacement sur le côté sud-est, doucement incliné vers le nord et bien arrosé.

« Elle fit venir d'Assyrie quarante-deux mille ouvriers, qui furent dirigés dans leurs travaux par six cents architectes, artistes habiles à tailler le bois et la pierre et à travailler le fer et l'airain.

« On commença par élever une esplanade formée avec des quartiers de roches unies par un ciment de chaux et de sable. »

Cette construction était si solide, qu'elle existait encore du temps de l'historien arménien; « on n'aurait pu, ajoute-t-il, détacher une seule pierre, tant le ciment était tenace; les pierres étaient elles-mêmes si bien polies et si lisses, qu'elles n'avaient rien perdu de leur éclat. »

Cette esplanade, sous laquelle on avait ménagé de vastes cavernes qui, au temps de Moïse de Khosrène, servaient de refuge aux brigands du pays, se prolongeait pendant plusieurs stades jusqu'au lieu où était l'emplacement de la ville qu'on devait fonder.

La cité, achevée après plusieurs années, fut environnée de fortes murailles et ornée de portes d'ai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

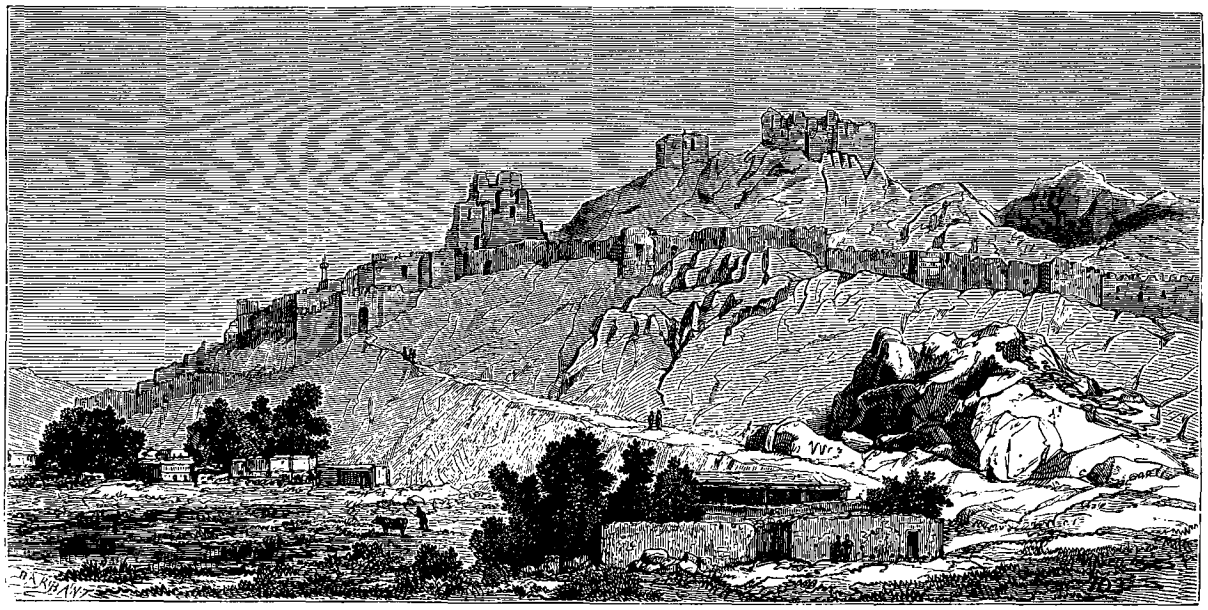
rain. On y construisit des palais bâtis en pierres de diverses couleurs; on y joignit des places publiques, des bancs en quantité suffisante. Des canaux distribuaient les eaux du voisinage dans les différents quartiers et dans les jardins. On y fit aussi de belles plantations d'arbres fruitiers, et on y fit venir une foule d'habitants.

C'est là que Sémiramis se réfugiait pendant l'été pour se mettre à l'abri des chaleurs intolérables de la Mésopotamie. Pendant l'hiver, elle retournait à ses palais de Ninive.

L'historien arménien ajoute qu'il lui est impossible d'énumérer toutes les merveilles de cette ville; il revient ensuite à la description de la vaste esplanade dont il a parlé, et il dit qu'après l'avoir environnée des plus fortes défenses, la reine y fit construire des demeures royales. Elle en rendit l'entrée d'un accès difficile; on n'y pénétrait qu'à travers d'épouvantables cavernes. On ne sait, ajoute-t-il, comment ont pu être faites ces constructions, mais c'est le plus beau et le plus grand monument des rois. La matière qui forme la face méridionale est si dure, qu'il est impossible de l'entamer avec le fer. Là se trouvent des temples, de vastes appartements, des lieux propres à déposer des trésors, d'immenses souterrains. On y voit une multitude d'inscriptions qui sont à elles seules un objet d'admiration; il semble que, pour les tracer, on ait trouvé le secret de rendre les pierres aussi molles que la cire.

Sémiramis fit aussi élever dans la ville des colonnes en son honneur. Elle en fit placer, du reste, dans beaucoup d'endroits d'Arménie.

Un autre historien arménien, le P. Indjidjian, raconte que de son temps on a trouvé, en creusant le sol



Le rocher de Van, du côté du nord. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

dans l'intérieur de la ville, une statue en pierre représentant un homme à cheval. Il dit aussi qu'on voyait encore, près de la porte du lac Iskele-kapousi, sur les bords d'un petit ruisseau, d'énormes blocs de marbre taillés.

Cette première cité, connue sous le nom de Schamiramkaert ou Sémiramdgerd, étant tombée en ruine, fut rebâtie, quelque temps après l'invasion d'Alexandre le Grand, par un roi arménien nommé Van, qui lui donna son nom. Elle paraît avoir été de nouveau abandonnée, car on constate qu'elle fut encore une fois rebâtie dans le deuxième siècle avant Jésus-Christ, par Vaghar-Schag, le premier roi de la dynastie arsacienne de l'Arménie. Il la rendit la ville la plus formidable du royaume.

Les géographes anciens donnent au lac le nom d'Arsissa, qu'on peut retrouver peut-être dans Ardjiich, nom d'une ville située sur sa rive septentrionale.

Au onzième siècle, elle fut cédée par la famille royale des Ardyrounis aux empereurs grecs, à qui elle fut reprise par les Seldjoucides. Elle tomba, en 1392 de l'ère chrétienne, entre les mains de Timourlan, qui, selon sa coutume, fit passer au fil de l'épée tous les habitants. Elle résista pendant plusieurs années aux armées d'Abbas II, qui finit par s'en rendre maître en 1634.

Cette longue résistance a donné lieu à une tradition selon laquelle le siége aurait duré assez longtemps pour que les assiégeants pussent recueillir les fruits d'arbres qu'ils avaient plantés eux-mêmes sous les murs de la place.

A cette époque, les grands monuments, bâtis d'une pierre solide par la reine assyrienne, subsistaient encore.

Le premier voyageur qui, dans les temps modernes, examina les antiquités remarquables de Van, fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'infortuné Schulz. Il visita cette cité en 1827. Les inscriptions cunéiformes gravées sur les rochers de Van avaient été vues bien longtemps avant lui; mais ce fut lui qui le premier les copia. La plus grande partie de ses copies a été publiée par la Société asiatique.

Depuis un demi-siècle, la ville de Van a subi diverses révolutions. Elle fut prise par un rebelle, le bey kurde Khan-Mahmoud, qui massacra la garnison turque et infligea de lourdes contributions aux chrétiens, pillant et brûlant les villages environnants. Lorsque les troupes du sultan eurent fait beaucoup d'essais infructueux pour reprendre la forteresse, il la leur céda tout à coup de son plein gré. Jusqu'en 1840 la ville appartint tour à tour aux Turcs et aux Kurdes.

Il y a quelques années, le commerce se faisait surtout par le lac, avec Mouch et Bitlis. Les caravanes qui se rendent de Bagdad, de Mossoul, de Mardin et de Diarbekir à Tiflis et dans les parties septentrionales de la Perse, étaient une source de grands profits pour les habitants; mais ce temps n'est plus, grâce aux efforts de la Russie pour accaparer tout le commerce de transit avec la Perse.

Van est aujourd'hui une ville morte ou peu s'en faut; cependant la pêche du petit poisson dont j'ai parlé plus haut, rapporte une somme annuelle de soixante à quatre-vingt mille piastres. On exporte aussi les sels de potasse recueillis sur les bords du lac, et qui sont employés dans les contrées voisines pour la fabrication du savon. Les fruits, les peaux de chèvre, qui valent celles d'Angora, sont deux autres branches importantes du commerce d'exportation.

On fait avec le poil de chèvre une étoffe fine et très-serrée, presque imperméable à l'eau. Une peau de chèvre vaut de quarante à cinquante piastres (huit à dix francs).

La ville moderne de Van, qui a la forme d'un trapèze, est située au pied de la muraille perpendiculaire que forme le rocher, du côté du midi. Ses rues sont petites, étroites et sales. A tout instant on s'y heurte à des maisons et à des mosquées à demi ruinées. Toutes ces constructions, en briques séchées au soleil, ont une teinte uniformément grise. Enserrée dans une double ligne de murailles, Van peut contenir de douze à quinze mille habitants. On y trouve quelques églises arméniennes, mais elles n'ont aucun intérêt architectural.

Adossée à une immense falaise presque blanche et entourée de marais, la ville est horriblement malsaine pendant l'été (il y fait alors journellement une chaleur de quarante degrés au-dessus de zéro). Pendant cette saison, les trois quarts des habitants quittent leurs maisons et vont s'établir dans le faubourg, au milieu de jardins arrosés par mille ruisseaux d'eau vive qui descendent des montagnes.

Mendiante arabe, à Van. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Ces jardins produisent des fruits, des légumes délicieux et plusieurs qualités de raisins, dont on fait un vin léger, très-agréable au goût. Les Arméniens en sont grands amateurs. Tout se consomme sur place.

On trouve aussi, dans les jardins de Van, des orangers et des citronniers en pleine terre, mais les fruits ne parviennent pas toujours à maturité.

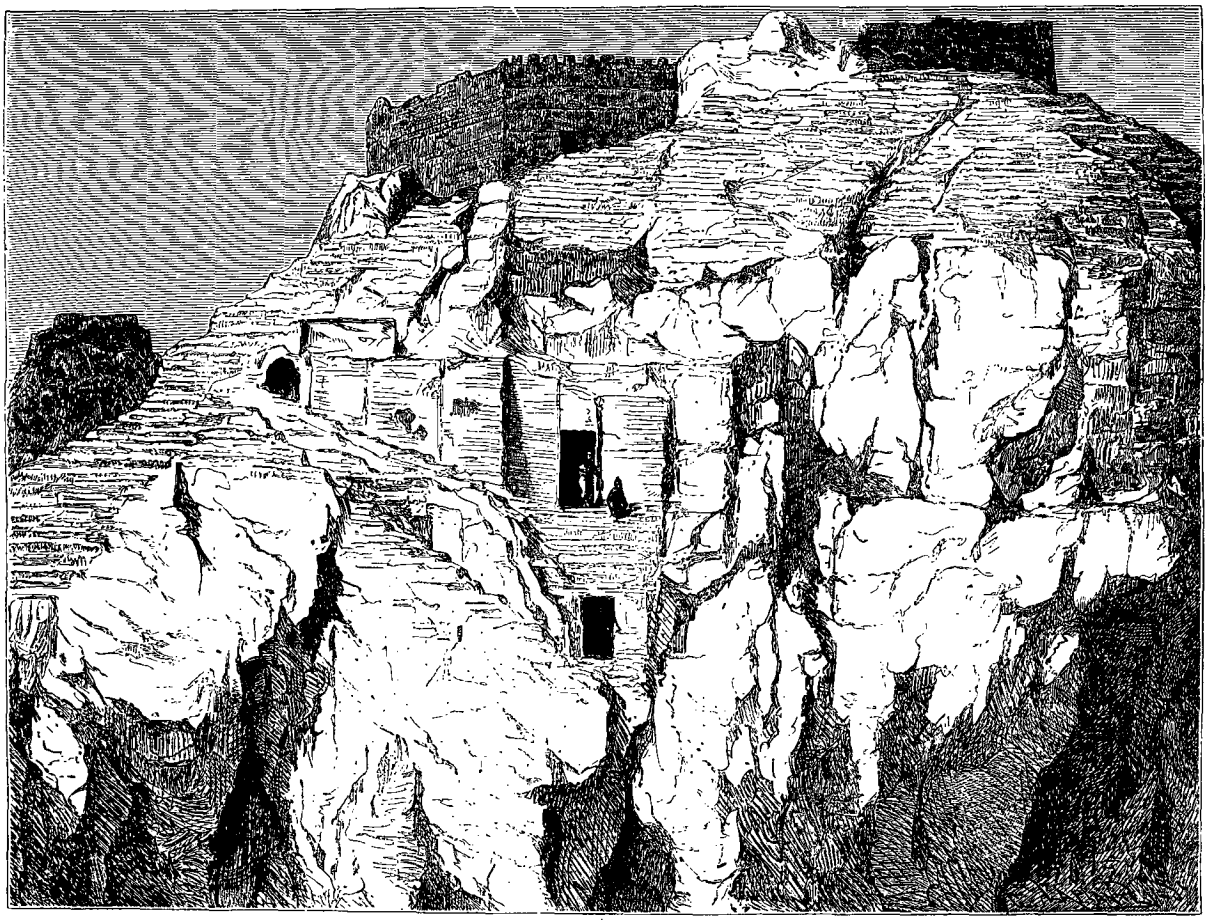
Les rues bordées par ces jardins sont ombragées de grands saules, qui forment une voûte de verdure. L'eau vive, qui coule continuellement sur les côtés de ces voies, y apporte, pendant les fortes chaleurs de l'été, une fraîcheur délicieuse.

Les façades des maisons de ville qui donnent sur la rue ne sont en général percées d'aucune fenêtre; la porte d'entrée et une petite lucarne à quatre ou cinq mètres du sol sont les seules baies pratiquées; à l'intérieur, au contraire, ces demeures sont souvent agréablement décorées; les cours, entourées de vérandas, sous lesquelles serpentent la vigne et les plantes grimpantes, sont ornées et rafraîchies par des fontaines et des jets d'eau.

Th. DEYROLLE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chambres et inscriptions de Khorkor. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE,

PAR M. THÉOPHILE DEYROLLE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1869

VAN ET SES ENVIRONS.

LV

Visite à la citadelle, aux grottes et aux inscriptions. — Les invalides qui gardent la forteresse. — Les grandes chambres de l'est. — Le puits de bitume. — Les chambres du Khorkor. — Les inscriptions. — Conduit souterrain. — La fontaine. — Agréable réception dans un jardin. — L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Sottise des prêtres arméniens. — La grande inscription trilingue. — Impossibilité d'estamper l'inscription.

Lors de ma visite aux inscriptions de Van, on me montra d'abord celle qui est gravée sur le côté gauche d'une niche, sorte d'excavation voûtée en plein cintre. Les caractères sont à peu près intacts, mais une croix chrétienne a été creusée dans le centre de la partie écrite. Cette excavation est placée à trente mètres environ au-dessus du niveau de la plaine, sur des pentes escarpées, mais accessibles. Plus loin, en nous dirigeant du côté du lac, nous trouvons d'autres inscriptions, en gros caractères, gravées dans des niches carrées qui sont à dix mètres au-dessus du sol; d'autres niches du même genre sont pratiquées dans le rocher. Ces excavations ne sont accessibles qu'au moyen de longues échelles; je prévois bien des difficultés pour l'estampage.

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 1, 17; t. XXX, p. 257, 273; t. XXXI, p. 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Par un sentier rapide qui fait plusieurs zigzags, nous arrivons à la porte de la forteresse, que nous trouvons gardée par deux vieux bachi-bouzouks, au costume pittoresque; ils sont armés de vieux fusils à pierre.

Quoique nous soyons accompagnés d'un officier du férik, ces invalides font quelques difficultés pour nous laisser entrer, puis, finalement, nous permettent de pénétrer derrière ces redoutables remparts à demi ruinés.

Çà et là, sur le sol, sont disséminés quelques vieilles pièces de canon, des bombes et des boulets de pierre. Un autre vieil invalide, gardien de la forteresse, vient à notre rencontre, et, sur l'ordre de l'officier qui nous accompagne, nous sert de cicerone.

Peu curieux de visiter l'intérieur des casernes, je prie notre guide de me montrer immédiatement les cavernes creusées dans les rochers. Il nous conduit d'abord à deux grandes chambres qui ne contiennent d'inscriptions ni sur leur façade, ni sur leurs parois intérieures. Ces chambres sont superposées; la plus basse est d'un accès difficile et même assez dangereux. Désirant m'assurer *de visu* qu'elle ne contient aucune inscription, je vais la visiter; aucun de mes compagnons ne se décide à me suivre.

La chambre du haut, dont la porte d'entrée est exposée au midi, est voûtée; sa longueur est d'environ treize mètres et sa largeur de huit mètres; la plus grande hauteur de la voûte est de six mètres environ. Aux angles, quatre portes, larges d'un mètre, donnent accès dans quatre autres chambres plus petites. La chambre du bas a une disposition analogue, mais elle a des dimensions plus restreintes. J'essaye, avec un marteau de minéralogiste en acier très-dur, de graver un signe sur une des murailles et je n'y parviens qu'avec beaucoup de difficultés.

On se perd en conjectures sur les motifs qui ont pu faire creuser ces cavernes.

Après en avoir pris les cotes et fait un croquis, nous nous dirigeons, suivis de notre guide, vers une autre partie du rocher. En route, il nous montre un puits de bitume ou de natron qui, nous affirme-t-il, renferme une source de cette matière. Selon moi, ce puits est tout simplement une réserve de bitume, faite pour être jetée sur l'ennemi, à l'état de liquide brûlant, pendant les assauts. Le vieil invalide nous assure que depuis sa jeunesse il connaît cette source, qu'elle est toujours aussi abondante, et que cependant on y puise constamment pour divers usages, par exemple pour goudronner les bateaux et faire des feux de joie. Je suis réduit aux hypothèses sur l'origine de cette source; cependant le peu de connaissances géologiques que je possède me permet d'affirmer qu'il est impossible à une source de naphte de naître spontanément dans un bloc compacte de roc calcaire tel que celui de Van.

Nous sortons de la forteresse, et, en descendant de la crête du rocher vers la face exposée au midi, nous arrivons à un groupe de chambres et d'excavations qu'on désigne sous le nom de Khorkor. Les sommets des rochers environnants sont taillés de façon à rappeler les marches d'un escalier gigantesque. Il est difficile de deviner pour quel but ces travaux ont été faits.

Deux petits escaliers à peu près parallèles, ayant une quinzaine de marches taillées dans le roc, surplombent un abîme de soixante mètres. C'est par l'un de ces escaliers, qui est à demi ruiné, et dont les marches sont extrêmement glissantes, que j'arrive à la chambre supérieure. Cette fois encore je suis seul, car personne n'a voulu me suivre dans ma périlleuse descente.

La façade qui donne sur l'escalier est couverte d'inscriptions; il en est de même pour le retour du rocher qui forme palier devant la porte d'entrée.

Un prêtre arménien, quelques années avant moi, avait visité ces inscriptions, et il avait voulu faire croire à ses coreligionnaires qu'il savait lire couramment ces caractères, et qu'il reviendrait bientôt chercher les trésors dont ces signes lui indiquaient l'emplacement. Il n'est pas revenu.

Je pénètre dans la caverne : elle est très-spacieuse; le plafond n'en est pas voûté; il existe quatre petites chambres contiguës. Dans l'encoignure de gauche, un petit escalier de six marches conduit à une niche. D'autres enfoncements carrés sont aussi taillés sur les côtés; au-dessus sont percés des trous qui semblent avoir servi à mettre des coins pour tendre des draperies. Les parois de cette salle sont parfaitement polies.

Plusieurs visiteurs y ont gravé leur nom : je lis sur la muraille ceux de Texier, Laval, la Guiche, Roger et quelques noms anglais. Ces inscriptions ne peuvent se faire qu'à l'aide d'un burin d'acier bien trempé.

Satisfait de mon excursion, je remontai vers mes compagnons, et me fis attacher avec une grosse corde pour descendre le second escalier, et visiter la chambre inférieure. J'y pénétrai par une porte étroite et basse. Je ne trouvai plus une grande chambre comme celle que j'avais examinée précédemment, mais un long corridor de dix mètres de longueur sur trois de largeur. Sur la paroi qui fait face étaient pratiquées quatre niches carrées d'un mètre cinquante d'ouverture, élevées de trente centimètres au-dessus du sol.

Après m'avoir montré les chambres du Khorkor, le guide me fit voir une étroite crevasse par laquelle les défenseurs de la forteresse pouvaient, en temps de siége, aller chercher de l'eau. En effet, après m'être glissé dans la crevasse, je descendis perpendiculairement pendant quelques mètres, en m'aidant des genoux et des coudes, à la façon des ramoneurs; et je me trouvai bientôt dans un conduit en pente rapide, de quarante pas de longueur, qui m'amena à une ouverture du rocher, où je vis une source abondante d'eau limpide qui coulait ensuite dans un beau verger. Des Arméniens assis là sur l'herbe buvaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

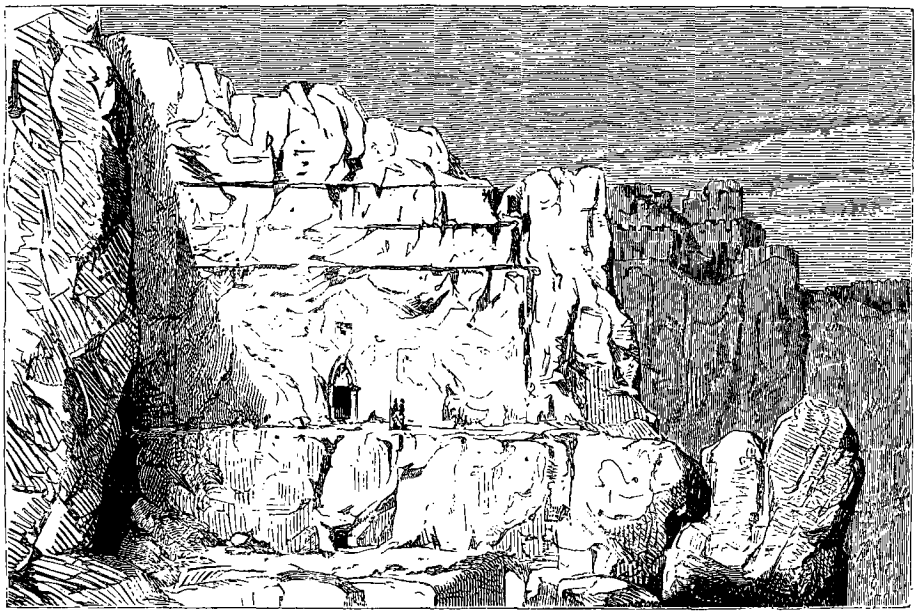
et mangeaient en devisant gaiement. Surpris d'abord de mon apparition, ils se remirent bientôt de leur émotion et m'invitèrent à goûter leur vin. Je ne pouvais refuser une invitation faite aussi spontanément et avec le sourire sur les lèvres. Après avoir trinqué avec ces joyeux convives, je remontai par le conduit souterrain jusqu'à mes compagnons qui, à cinquante mètres au-dessus de moi, m'avaient vu traverser le rocher.

Nous sortons du château, nous contournons tout le rocher, et nous rentrons dans la ville par la porte d'Iskélé-Kapousi. De gros blocs entassés en cet endroit me paraissent être les restes des antiques édifices dont j'ai parlé plus haut. Sur les côtés de la porte, quelques grossières sculptures représentent des lions terrassant des animaux.

A travers les rues étroites de la ville de Van, nous nous rendons à l'église arménienne de Saint-Pierre et Saint-Paul. J'y trouve, sur les pierres noirâtres qui servent de soubassement, des inscriptions en caractères cunéiformes; on m'en montre encore deux autres sur une pierre gravée de deux côtés, au-dessus d'une porte. Malheureusement les prêtres arméniens ont eu la sottise de remplir avec de la chaux le creux des lettres. Je ne puis songer à les estamper.

Après avoir traversé tous les bazars et visité quelques khans persans, où l'on vend de beaux tapis, nous arrivons près d'une mosquée à demi ruinée. Devant nous, sur la façade du rocher, à une hauteur de quarante mètres, j'aperçois une grande inscription divisée en trois parties et de tous côtés inaccessible. Elle a été copiée par Schulz, qui s'était installé, armé d'un télescope, sur le minaret de la mosquée.

C'est la grande inscription trilingue de Xerxès,



Cavernes du Grand Rocher de Van. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

fils de Darius; elle est presque mot pour mot identique aux inscriptions du même roi qui se trouvent à Hamadan, à Ecbatane et à Persépolis.

On considère les inscriptions de Van comme appartenant à deux époques bien distinctes, quoique toutes soient en écriture cunéiforme. Les plus anciennes sont du même caractère que celles qui se trouvent sur tous les monuments assyriens; la seule qui diffère est cette grande inscription trilingue.

Il importait donc ici tout particulièrement de faire un estampage. Je demandai à mes compagnons s'il ne serait pas possible de trouver dans la ville des cordages assez forts et en nombre suffisant pour établir un échafaudage, que je ferais descendre du sommet des rochers. Malheureusement la culture du chanvre étant inconnue à Van, il me fut répondu que les cordes que je pourrais trouver seraient de petite dimension, tressées en paille ou en jonc et d'une solidité douteuse; il paraissait donc impossible d'estamper cette inscription.

LVI

Excursion aux monastères des environs de Van. — Kopans-Kalé, Yedi-Kilissa. — Schuchans-Kilissa. — Réception chez des moines arméniens. — Une école arménienne. — Découverte d'inscriptions nouvelles. — L'église de Tsirké. — Les rochers et l'inscription de Arkipri. — Retour à Van.

Il me restait à parcourir les environs de Van, pour rechercher les inscriptions et les pierres gravées qui y sont disséminées.

Accompagné du fils du docteur Artom, qui me servait de guide, je partis un matin pour visiter trois ou quatre églises et monastères, que l'on m'avait indiqués comme intéressants à ce point de vue.

Nous quittons les jardins des faubourgs par la route de Tsirké. C'est une charmante promenade. Pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une heure, nous voyageons sous une voûte de verdure formée par quatre rangées de trembles et de saules, entre lesquels coulent des ruisseaux.

Nous traversons une plaine, et, après avoir tourné un village kurde situé sur un mamelon isolé, nous entrons dans une gorge formée par la montagne de Serek-Dagh et une arête de rochers très-élevés; dans ce ravin coule un ruisseau; nous en remontons le cours et nous arrivons au monastère de Saint-Grégoire, Kopans-Kalé.

Nous sommes fort bien reçus par un moine arménien. Cet établissement est un caïmakli semblable à celui dont j'ai donné la description lors de mon voyage à Gumuch-Kané. Dans une enceinte formée par une muraille élevée, et qui est presque une fortification, s'élèvent deux chapelles entourées des divers bâtiments de la ferme. Le prêtre me montre les inscriptions, en partie gravées sur une pierre cubique qui maintenant sert d'autel.

Après un repas frugal, mais délicieux, nous allons visiter les environs. J'y admire une belle végétation. Les noyers, les chênes, les trembles y atteignent des proportions colossales. Je suis surpris de trouver de magnifiques buissons de rosiers sauvages, chargés de grandes fleurs qui varient du jaune intense à l'orange pourpré. C'est certainement une nouveauté botanique.

Après un repos de trois heures au monastère Saint-Grégoire, nous reprenons notre route à pied par des sentiers trop rapides pour être parcourus à cheval. Nous franchissons un col très-élevé, et nous descendons par une autre vallée jusqu'au monastère de Varak ou de Yedi-Kilissa (Sept Églises). Un des serviteurs de la communauté nous conduit avec un certain apparat devant les moines qui, prévenus de notre visite, sont assemblés dans une grande salle. Ils sont au nombre de sept. Leur chef, vieillard à barbe blanche de l'aspect le plus vénérable, se lève et me fait signe de m'asseoir près de lui. Je commence, à l'aide de mon interprète le jeune Artom, une conversation dans laquelle j'apprends que ce couvent est une sorte de maison mère, de séminaire, où l'on forme des moines et des prêtres.

Prince kurde. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

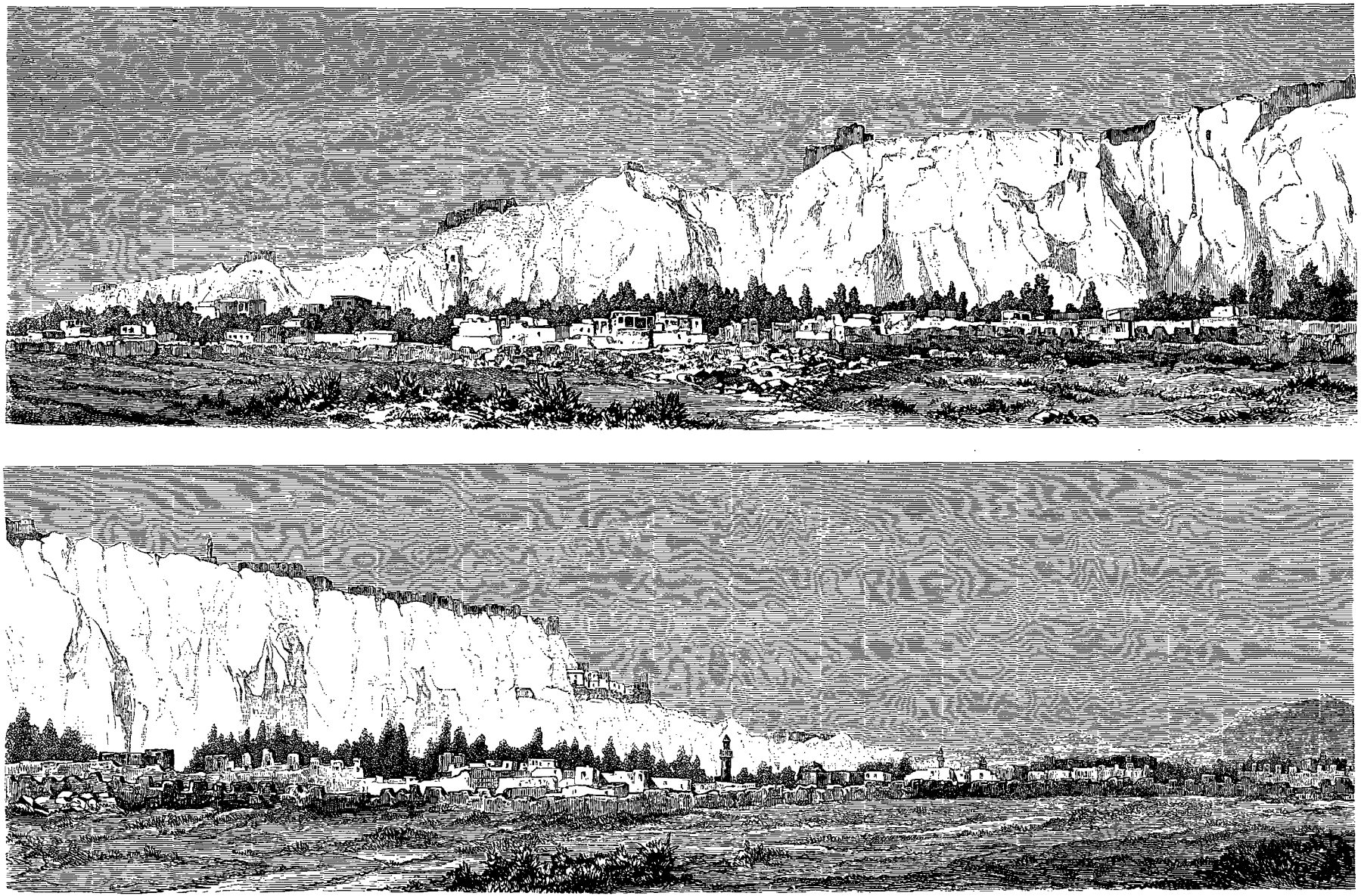
Il y a au couvent de Yedi-Kilissa quelques pierres gravées en caractères cunéiformes. L'une est au-dessus de la porte latérale d'une chapelle; l'autre est encore un bloc cubique qui sert d'autel dans l'église de Surp-Nicham (Saint-Signe). Dans une cour, je trouve deux cylindres en pierre, qui paraissent être les tronçons d'un fût de colonne : peut-être est-ce l'une de celles que Sémiramis fit élever en son honneur.

Le moine qui me sert de guide s'évertue à me démontrer que ce monastère de Yedi-Kilissa mérite son nom, et qu'il contient bien sept églises; malgré mon désir de lui être agréable, je n'en trouve que cinq : encore y en a-t-il deux qui sont en ruine.

Les classes de l'établissement furent pour moi un véritable sujet d'étonnement : tout y était admirablement installé, et les murailles étaient décorées de cartes et de tableaux d'enseignement. Les élèves, tous pensionnaires, appartenaient aux plus riches familles arméniennes de Van. L'organisation de cette école est due à un prêtre arménien qui a séjourné pendant plusieurs années à l'école arménienne de Paris.

Un peu plus loin que le monastère de Yedi-Kilissa, et en nous dirigeant vers Van, nous trouvâmes un autre petit monastère, celui de Schuchans-Kilissa. Là, point d'inscriptions; mais à une vingtaine de pas plus loin je découvris une petite pierre gravée, de la plus admirable conservation, encastrée dans la muraille d'un moulin. D'après les notes qu'a laissées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Panorama des rochers et de la ville de Van. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Schulz, je suppose que cette pierre lui est restée inconnue.

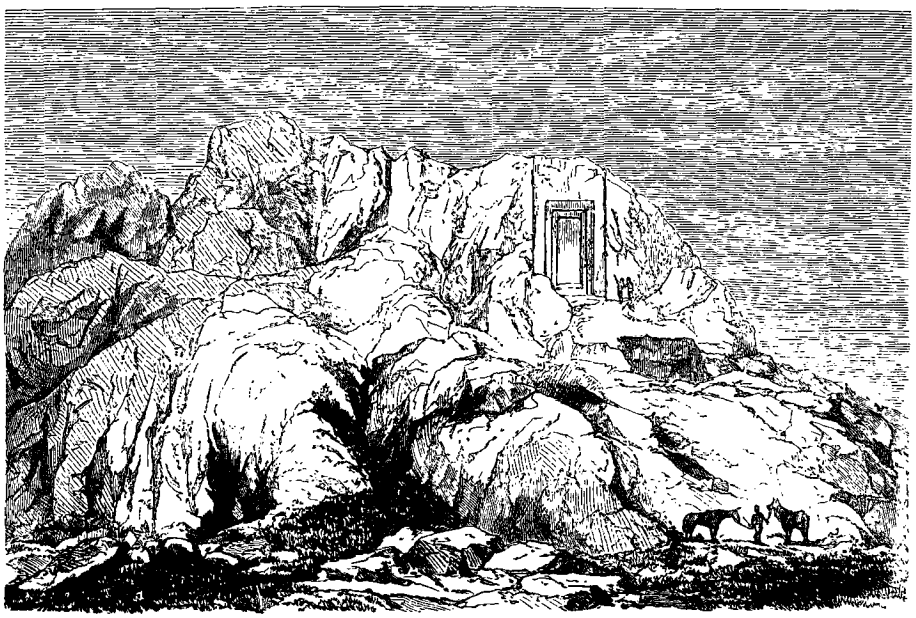
En quittant Schuchans-Kilissa, nous nous dirigeons, en droite ligne et à travers champs, sur le village de Tsirké, dont nous allons visiter l'église. Elle est bâtie avec des débris de toute nature; j'y vois des tronçons de colonnes, des pierres tumulaires couvertes d'ornements en relief et de caractères arméniens anciens. La partie supérieure d'une des portes est faite d'une pierre couverte de caractères cunéiformes presque complétement effacés.

Il me reste à voir, dans cette région, les rochers d'Arkipri-Dagh, qui se trouvent dans le prolongement de l'arête du rocher de Van, à trois kilomètres environ de la porte de Tauris.

J'y remarque une inscription dans le fond d'une grande niche quadrangulaire, entourée de trois moulures carrées. Cette inscription, dont la hauteur est de cinq mètres sur deux mètres de largeur, est écrite en caractères de deux grandeurs. Les caractères de la partie supérieure, qui sont les plus fins, sont bien conservés, tandis que ceux du bas sont très-endommagés, non par le temps, mais par la main des hommes. Les habitants du pays supposent que cette niche, dont l'architecture ressemble à celle d'une porte, est l'entrée d'une caverne qui doit recéler de grands trésors. Ils ont donc essayé à plusieurs reprises de creuser le rocher; mais la pierre est tellement dure que les efforts tentés par ces ignorants, pendant plusieurs siècles, n'ont pu que l'effleurer, en détruisant les caractères qui y étaient gravés.

On ne sait trop à quelle hypothèse s'arrêter sur l'origine de ce monument : peut-être qu'on aura voulu éterniser en ces lieux le souvenir de quelque victoire.

Dans le voisinage des rochers d'Arkipri-Dagh, qui



Les rochers et l'inscription d'Arkipri-Dagh. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

sont dénudés et d'une blancheur éclatante, on ne trouve aucun vestige de constructions anciennes.

Nous rentrons en ville, après une journée utilement remplie, et nous y trouvons un repos bien mérité.

Le lendemain commença pour moi une série de travaux pénibles et rebutants : je me mis à estamper d'après le procédé de Lottin de Laval.

LVII

Estampage des inscriptions. — Le procédé Lottin de Laval. — Bonne et mauvaise réussite. — Périlleux travaux. — Estampage sur une échelle, à soixante mètres du sol.

La première inscription dont je pris l'empreinte fut celle qui est placée dans une niche en plein cintre, sur le côté nord-est du rocher de Van. Il me fallut d'abord faire dégager tout le bas de l'inscription, qui était recouvert de terre; puis la laver entièrement avec une forte brosse; je recouvris ensuite toute la face de l'inscription de deux épaisseurs de fort papier préalablement humecté, et je tamponnai fortement pour faire entrer le papier au plus profond des caractères.

J'appliquai ensuite avec soin une mince couche de carton que je fis pénétrer dans tous les creux en la frappant de la paume de la main. Avec de la colle de pâte je fixai sur le carton de nouvelles feuilles de papier, et je recouvris le tout d'une colle gélatineuse très-chaude, qui solidifia tout mon travail. Les bords de cet enduit furent alors entièrement collés sur la pierre, afin que si une partie venait à sécher avant l'autre, le vent n'en détachât pas le bon creux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

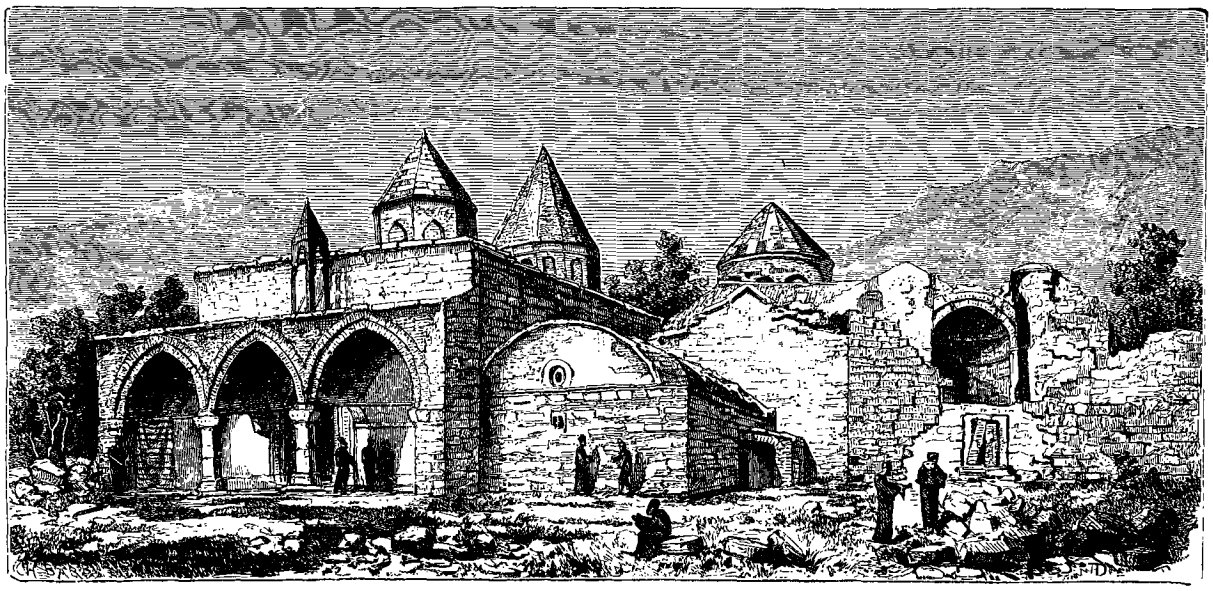
Pendant quarante-huit heures, mon drogman et moi nous fîmes tour à tour sentinelle autour de notre travail; enfin, lorsque vint le moment de détacher notre estampage, ce fut une grande satisfaction pour moi de voir que mon opération avait parfaitement réussi.

J'allai un peu plus loin commencer l'estampage d'une inscription en gros caractères, placée dans une niche carrée, à dix mètres du sol. Avec beaucoup de difficulté, j'avais pu trouver, dans une métairie voisine, deux mauvaises échelles qui, ajoutées bout à bout, me permirent d'atteindre cette hauteur.

Cette inscription avait environ deux mètres cinquante sur chaque côté.

J'en avais à peu près terminé l'estampage, en m'y prenant comme je viens de l'expliquer, lorsque mon enduit, que je n'avais pu fixer suffisamment à la pierre, parce que les caractères étaient gravés jusque dans les angles de la niche, se détacha tout à coup et vint s'affaisser sur mon échelle en mille replis, comme le pourrait faire un rideau de théâtre qui se détacherait du cintre.

C'était un labeur de douze heures complétement anéanti, et quel labeur!... Pour bien comprendre à quel point cet échec m'était pénible, il faut se représenter que ces travaux étaient faits sur une échelle, à dix mètres de hauteur, et que je devais travailler presque simultanément sur toute une surface de deux mètres cinquante de largeur. A chaque instant, il fallait descendre de mon échafaudage, le déplacer, et cela pour ajouter une feuille de papier ou une poignée de carton, puis descendre encore, et replacer mon échelle où elle était primitivement. Je n'avais pour m'aider que des Arméniens, dont la mollesse est proverbiale



Les églises de Yedi-Kilissa. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

en Asie. Ces pauvres gens n'avaient d'ailleurs aucune raison pour partager l'ambitieuse ardeur qui me poussait à ce travail.

Pourtant je n'étais qu'au commencement de mon entreprise, et ce qui me restait à faire était encore plus difficile. Mais je ne pouvais reculer; j'avais pour cela plusieurs raisons : la première était un sentiment d'orgueil patriotique qui m'obligeait à montrer à ces Orientaux qu'un Européen, qu'un Français surtout, ne renonce à aucune entreprise, une fois qu'il s'y est engagé. Il ne me restait donc qu'une chose à faire, c'était de recommencer le lendemain l'opération manquée la veille. Menée avec de grandes précautions, elle réussit cette fois parfaitement.

Lorsque l'estampage des inscriptions des niches fut terminé au côté nord de la citadelle, je montai aux chambres du Khorkor.

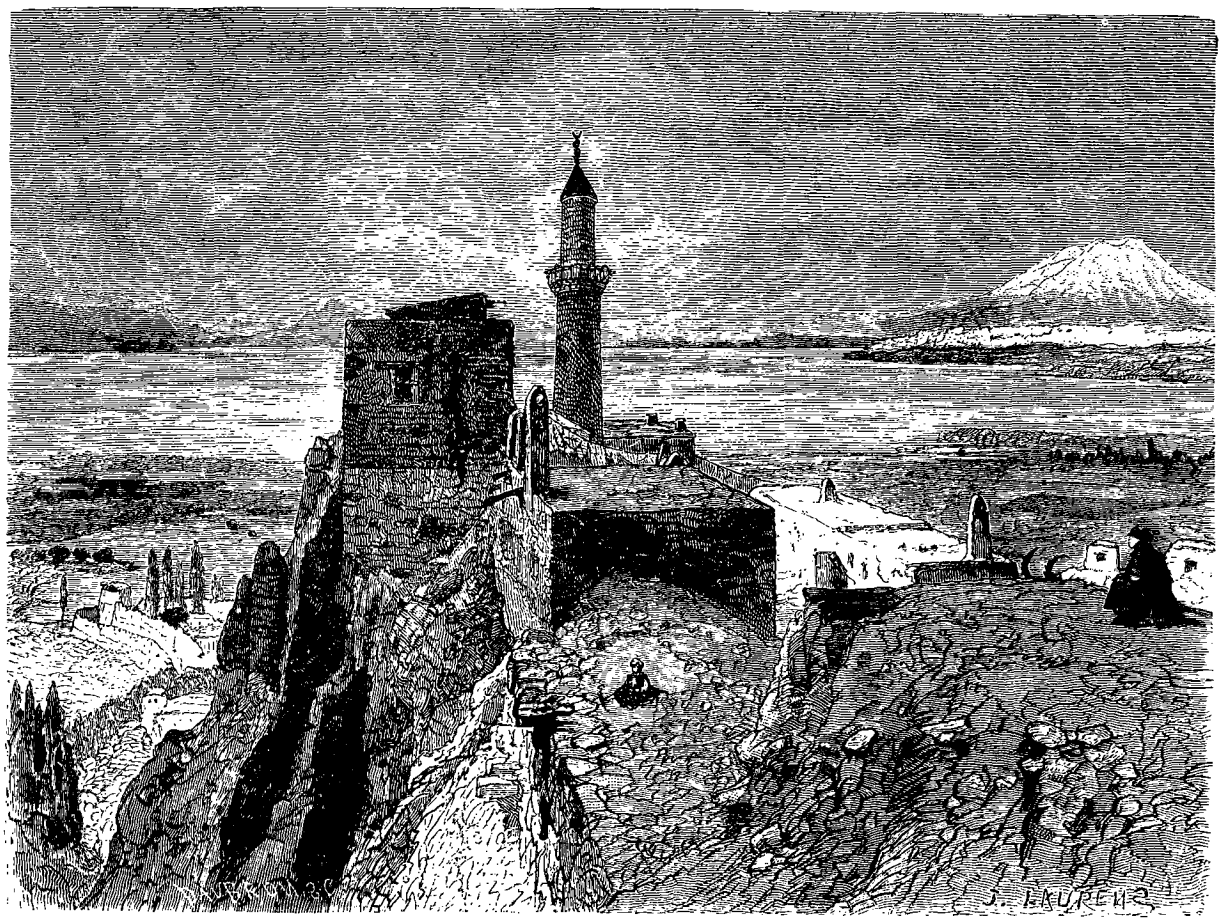
Mon drogman (un Levantin que j'avais amené de Trébizonde) ayant refusé de venir m'aider pendant les travaux que je ferais dans cet endroit, je me vis obligé de le congédier et de le remplacer par le fils du docteur Artom, qui m'avait offert obligeamment ses services.

L'inscription qui se trouve placée sur la façade du petit escalier avait la forme d'un triangle très-étroit vers la partie supérieure, mais d'une hauteur de trois mètres cinquante environ au niveau de l'ouverture des chambres. Il était difficile et dangereux de placer une échelle sur les marches de l'escalier, car elles étaient brisées, par endroits très-étroites et, de plus, rendues très-polies et glissantes par le temps et l'action des eaux du ciel. J'essayai, avec de la boue et des pierres, de former un point d'arrêt à l'extrémité des marches pour empêcher le glissement de l'échelle que je devais appliquer contre la muraille. Grâce à ces précautions, je réussis assez bien à faire l'estampage de cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

partie de l'inscription; mais le morceau dont il fut le plus difficile de prendre le moule fut celui qui est au-dessus de la porte d'entrée. Le palier qui précède cette porte n'a que soixante centimètres de large; puis vient un abîme de soixante mètres environ. Il était donc impossible d'y placer une échelle, et j'étais fort embarrassé, lorsque je me souvins fort à propos d'avoir vu à Paris des ouvriers badigeonneurs placer la base de leur échelle à l'intérieur d'un appartement, tandis que la partie supérieure, sortant par la fenêtre, et solidement fixée à la barre d'appui, permettait à l'ouvrier de travailler au-dessus du vide. J'employai immédiatement ce procédé d'échafaudage; j'adaptai à l'intérieur de la porte une solide barre de bois qui remplit l'office de barre d'appui; mon échelle, bien fixée par le pied, s'écartait du mur et penchait au dehors; de bonnes cordes amarrées sur la grosse traverse en maintenaient l'écartement.

Les habitants des jardins au-dessus desquels j'étais suspendu passaient leur journée à me regarder travailler. Ils amenèrent bientôt leurs voisins et leurs amis, et la moitié de la ville de Van vint jouir de ce spectacle. Semblable aux spectateurs féroces, qui souhaitent quelque peu la chute d'un acrobate, ces curieux s'attendaient probablement à me voir tomber; il n'en fut rien cependant : je menai à bonne fin toute ma besogne.



Lac et forteresse de Van. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

Un orage accompagné de tourbillons de vent fit bien quelques dégâts dans mes estampages, mais on me rapporta fidèlement un morceau qu'une rafale avait emporté dans les jardins.

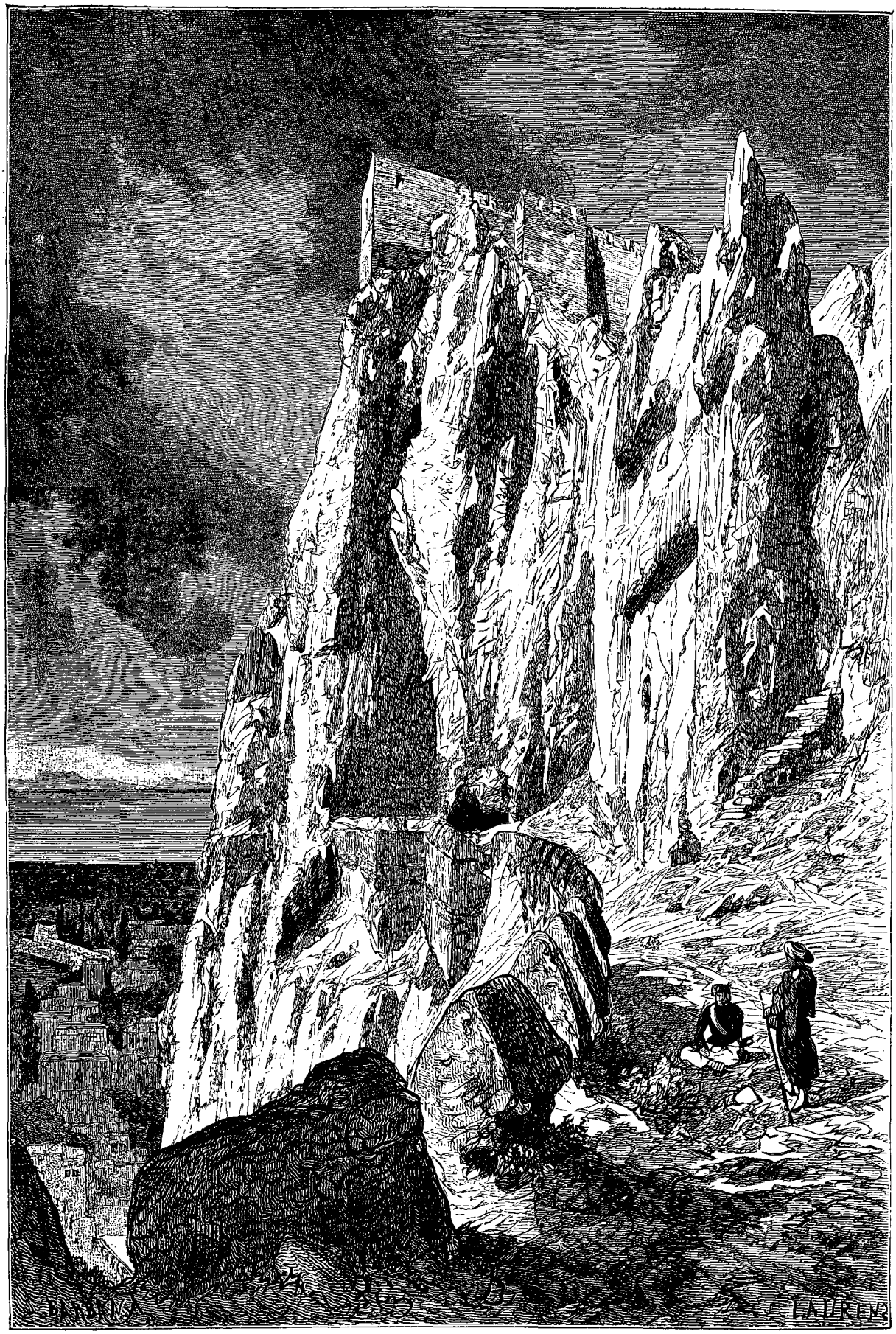
Au bout de douze journées, j'en avais fini avec les inscriptions qu'il était possible d'estamper sur le rocher de Van, mais il me fallait répéter ce travail pour toutes celles que j'avais vues pendant mon excursion dans les monastères environnants et à Arki-pri-Dagh.

LVIII

Départ pour Kopans-Kalé. — L'orage. — Estampage des inscriptions. — Excursion au lac d'Ertech. — Le village Deghermen-Keuïe. — Les ruines d'un monastère de Nestoriens. — Chasse aux chèvres sauvages. — Les sauterelles. — Les martins roselins. — Le lac d'Ertech. — Les irrigations des jardins de Van. — La répartition des eaux. — Les produits des jardins. — Le monastère de Yedi-Kilissa. — Les inscriptions de Schuchans. — Départ. — Les disques de colonnes assyriennes. — Départ de Van. — Mes serviteurs. — Arrivée à Cavache-Khan. — Excursion à Aktamar. — Akavans. — Lac de Van. — Les oiseaux. — Description de l'île; ses productions. — L'église et le couvent. — Inscriptions assyriennes. — Ancienneté de l'église.

Le 7 juin, dans l'après-midi, nous partîmes pour Kopans-Kalé; en route, nous fûmes surpris par un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Forteresse de Van. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

orage épouvantable; le tonnerre qui grondait aux quatre coins de l'horizon était répété avec un fracas assourdissant par tous les échos des montagnes.

Pendant cinq jours je vécus en cet endroit, partageant mon temps entre l'estampage et la chasse aux insectes; chaque jour il y eut un gros orage, mais aucun n'empêcha mes récoltes d'être fructueuses. Cinquante espèces de plantes très-remarquables vinrent enrichir mon herbier. Je ramassai aussi plusieurs espèces de reptiles, entre autres une grosse vipère rougeâtre sur laquelle j'avais failli mettre le pied. Cet animal atteignait une dimension à laquelle n'arrivent jamais ces serpents-là dans notre pays.

Le dimanche 12 juin, ayant pris pour guide un berger kurde employé au monastère, je fis une excursion au petit lac d'Ertech (Erdjeg ou Artschag), situé à cinq lieues de Van et à trois lieues et demie de ma résidence de Kopans-Kalé. En trente minutes nous arrivâmes au village de Deghermen-Keuïe. Ce village est situé sur un amas de rochers élevés, qui, pendant les grands froids de l'hiver, servent, paraît-il, de refuge aux chèvres sauvages qu'une trop grande abondance de neige oblige à descendre des hautes montagnes environnantes. On en fait alors de grandes destructions; les chasseurs de tous les villages voisins se réunissent et cernent le massif de rochers. Des chiens sont lancés contre le troupeau de chèvres; elles se dispersent et vont donner, tête baissée, contre la ligne des chasseurs, qui les accueillent par une vive fusillade. Ceux de ces animaux qui n'ont pu forcer l'enceinte, ou qui ne sont pas tombés sous les balles, remontent sur les rochers d'où ils sont lancés de nouveau pour venir une fois encore s'exposer aux coups de fusil. Ce manége se répète jusqu'à ce que la dernière des chèvres soit morte ou se soit échappée.

De nombreux trophées de cornes, scellés aux encoignures ou au-dessus des portes des maisons de tous les villages du canton, témoignent de ces chasses fabuleuses.

A partir du village de Deghermen, nous entrons dans une vallée escarpée et nous arrivons bientôt, par un sentier rapide, à une église ruinée. Le guide nous apprend qu'il y avait là jadis un couvent de Nestoriens, riche et prospère; il a été saccagé par Bederkhan-bey.

Nous y laissons nos chevaux sous la garde d'un jeune pâtre; à partir de cet endroit, il est impossible de se servir de ces animaux. Nous commençons l'ascension d'une montagne escarpée. Au premier coup d'œil, le chemin qui s'ouvre devant nous me paraît tout à fait impraticable; mais notre guide qui, comme chasseur et comme berger, a souvent parcouru ces régions, en connaît tous les détours, et après bien des fatigues et même des dangers, il nous fait arriver au sommet. Nous sommes alors récompensés par la vue d'un magnifique plateau couvert d'une riche et plantureuse végétation.

Les plus beaux échantillons de la flore alpestre y sont si nombreux, que nous pouvons nous croire au milieu d'un riche parterre.

Nous avançons dans ces charmantes prairies, lorsque tout à coup nous sommes surpris par une chèvre sauvage accompagnée de son petit: nos armes, négligemment posées sur nos épaules, ne sont pas en état de faire feu. Je me précipite sur ma carabine Remington que porte le guide, et, à cinquante pas, je blesse la chèvre qui s'est arrêtée un moment pour nous regarder. Le Kurde, armé d'un fusil à deux coups, se précipite, rejoint la bête, l'achève, et malheureusement, au lieu d'essayer de se saisir du petit vivant, lui envoie son second coup de fusil et l'étend mort à côté de sa mère. Je fais vider immédiatement et cacher les deux animaux, afin de pouvoir les reprendre au retour.

Après cette chasse, nous continuons notre route à travers le plateau, en nous dirigeant vers une masse de rochers calcaires, derrière lesquels se trouve le lac d'Ertech.

En certains endroits, le sol est presque entièrement couvert de criquets voyageurs. Ils sont engourdis par le froid du matin et ne volent pas encore. Les autres insectes sont inertes aussi; j'en fais une abondante moisson.

Nous côtoyons les bords d'un lac maintenant desséché, et, en suivant le lit vide d'un torrent qui devait être l'ancien déversoir du lac, nous arrivons aux rochers calcaires dont j'ai parlé plus haut; ils semblent vouloir nous barrer le chemin; mais en suivant la voie ouverte par les eaux, nous pénétrons dans une gorge étroite, sorte de fissure béante dans la falaise. Notre présence effraye une multitude d'oiseaux qui nous assourdissent de leurs cris. Ce sont des martins roselins (*Pastor roseus*) ou étourneaux pasteurs. Ces oiseaux, remarquables par leur plumage, ont la tête ornée d'une huppe; le cou et la partie supérieure de la poitrine sont d'un bleu noir à reflets pourprés; les ailes et la queue sont noires avec des reflets azurés. Tout le reste du corps est rose clair, d'une nuance extrêmement fine. Ces oiseaux ont leurs nids dans les crevasses des rochers; ils sont attirés dans ces endroits par les sauterelles. Ce n'est pas sans raison qu'on leur a donné aussi le nom d'étourneaux des sauterelles. Ces insectes, en effet, forment leur principale nourriture; ils les chassent à l'état d'œufs, à l'état de larves et d'insectes parfaits. Dans beaucoup de pays, l'approche des sauterelles voyageuses est indiquée par l'apparition des martins, et dans les années à sauterelles, les martins roselins se réunissent par centaines de mille et poursuivent sans relâche les bandes dévastatrices.

Ce n'est pas seulement le besoin de manger ou le désir de nourrir leurs petits qui pousse ces oiseaux à détruire les criquets; ils les tuent pour le plaisir de les tuer. Nous pouvions les voir, devant nous, voleter d'un insecte à l'autre, poussant des cris aigus et d'un seul coup séparant en plusieurs morceaux ceux qu'ils touchaient.

Les sauterelles que les rayons du soleil avaient réchauffées prenaient leur essor. Nous étions obligés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour nous garantir de leur choc, d'agiter rapidement devant nous la baguette de nos fusils.

Les étourneaux, sans s'effrayer de notre présence, venaient jusqu'à portée de notre baguette accomplir leur œuvre de destruction. C'était un spectacle très-curieux.

Le nom d'étourneaux pasteurs donné à ces oiseaux est une allusion aux services qu'ils rendent au bétail, en débarrassant les animaux de leurs parasites.

Pendant un kilomètre et demi, nous restons dans un étroit défilé entre deux murailles perpendiculaires. La chaleur y est intolérable. Tout à coup, nous débouchons sur le lac, qui peut avoir quatre kilomètres environ de largeur ; les prairies marécageuses qui l'entourent ont une étendue à peu près égale. D'innombrables troupeaux de chèvres et de chevaux y paissent en liberté. Çà et là nous apercevons quelques villages ou campements kurdes.

Nous contournons les rives du lac et nous arrivons à une digue large et bien construite; d'immenses vannes y sont ménagées et permettent au trop-plein des eaux de s'écouler et d'aller arroser et fertiliser les jardins de Van.

Depuis des siècles, depuis Sémiramis peut-être, ce lac doit être la seule ressource des cultivateurs de la plaine pendant l'été; car, en cette saison, il ne tombe de pluie que pendant les orages, qui, très-fréquents dans les montagnes, n'atteignent que rarement les plaines. L'humidité qui règne continuellement sur ces hauteurs et les pluies d'orage alimentent suffisamment le lac, qui se trouve au centre de la dépression du plateau.

La pénurie d'eau dans les plaines a obligé les habitants à créer des procédés d'irrigation grâce auxquels on utilise admirablement les eaux du petit lac d'Ertech. A mesure que la masse d'eau sortie du lac passe dans un village, une partie en est détournée et va, quand il est nécessaire, arroser le territoire; la portion la plus considérable arrive, après un trajet de plus de sept lieues, jusqu'aux jardins du faubourg de Van, où elle se subdivise en autant de canaux qu'il y a de quartiers principaux. Une commission, nommée par les propriétaires de terrains, désigne le jour et le nombre d'heures pendant lesquels chaque propriétaire pourra arroser son jardin; les tours sont d'ailleurs réglés à l'avance et d'une façon parfaitement équitable.

Grâce à ces moyens, on peut trouver à Van quantité de bons légumes et des fourrages verts d'excellente qualité. Les fruits y sont succulents et la vigne ne souffre jamais de la sécheresse.

Vue de Kopans-Kalé (voy. p. 388). — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Je restai encore à Kopans-Kalé quatre jours, pendant lesquels je préparai la dépouille des chèvres et ajoutai bon nombre d'objets rares à mes collections; par malheur, une fièvre intermittente, dont les accès très-violents étaient quotidiens, vint m'affaiblir considérablement.

Le vendredi 18 juin, je quittai Kopans pour Yedi-Kilissa. Les moines de ce monastère, prévenus sans doute par l'évêque, me firent une réception des plus gracieuses. Ils me donnèrent la meilleure cellule du couvent. Par la lucarne qui l'éclairait, je jouissais d'une vue magnifique : je découvrais la plus grande partie du lac Van, de belles vallées et de nombreux villages. Il m'arriva souvent, pendant les quatre jours que je passai dans ce couvent, de partager le repas des moines; ils ne vivaient guère que de légumes et de laitage; mais, à mon intention, ils ajoutaient à leur table des poulets nageant dans le beurre rance. Je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

remarquai que si ces moines faisaient maigre chère, en revanche ils buvaient fort bien le petit vin des jardins de Van. Le monastère est à une altitude trop considérable pour permettre la culture de la vigne. Aidé par les bons Pères, j'estampai rapidement toutes les inscriptions du couvent et celles du moulin du Schuchans.

Un samedi, je vis arriver au monastère une foule de visiteurs, hommes, femmes et enfants, qui venaient pour les offices du dimanche. On donnait à chaque famille, à son arrivée, une cellule; chacun y faisait sa cuisine avec les provisions apportées de la ville, le couvent ne fournissant que le laitage.

Le dimanche, à l'heure des offices, il y avait bien au couvent sept à huit cents personnes. Toutes les cellules, au nombre d'une centaine, étaient habitées.

Bon nombre de ces dévots visiteurs restèrent jusqu'au lundi. Je retournai à Van en leur compagnie. Les jeunes gens d'un côté, les jeunes filles de l'autre, chantaient et dansaient pendant la route.

En arrivant à Van, j'allai trouver un vieil Arménien, nommé Fardjul-Oglou-Adhamara, qui possédait deux disques en pierre à peu près semblables à ceux que j'avais estampés à Yedi-Kilissa. Ces fragments de colonnes servaient maintenant de point d'appui à des piliers de bois qui soutenaient le plafond d'une grande salle.

Adhamara-Oglou me promit d'abord de me laisser dégager ses disques, qui étaient à demi enterrés dans le sol; mais il revint sur la parole donnée, et refusa ensuite, malgré mes plus vives instances, de m'en laisser prendre l'empreinte. J'ai tout lieu de croire que le vieil Arménien voulait me vendre ces pierres, et il craignait qu'après les avoir estampées je ne voulusse plus les lui acheter.

Si mes moyens pécuniaires avaient été moins res-

Types kurdes. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

treints, je me serais rendu acquéreur de ces pierres, qui auraient certainement figuré avec honneur dans la salle des antiquités assyriennes, au musée du Louvre. Il est à souhaiter qu'un autre voyageur, dont les ressources seraient moins modestes que les miennes, fasse un jour ce que je n'ai pu faire.

Je ne quittai pas Van avant d'avoir estampé l'inscription d'Arkipri-Dagh, ce qui me demanda plusieurs journées de travail.

Le 3 juillet, je quittai Van. J'emmenai le fils du docteur Artom comme drogman et deux jeunes Arméniens qui devaient me servir de domestique et de palefrenier.

Ces jeunes gens allaient à Constantinople et avaient demandé à me servir pendant mon voyage jusqu'à Trébizonde, à la seule condition que je les nourrirais.

Les villages arméniens, au sud du lac de Van, ont le privilége de fournir des portefaix à Constantinople et aux villes maritimes et commerçantes de la mer Noire.

Nous n'arrivâmes que dans la nuit à Cavache-Khan. Dès le lendemain matin, nous partîmes, accompagnés d'un employé du mudir, pour visiter le monastère d'Aktamar.

Nous arrivâmes bientôt à un groupe de maisons, sortes de fermes ou habitations rurales, à une centaine de mètres seulement des bords du lac. Ces bâtiments sont entourés de magnifiques jardins, où je retrouvai toutes les espèces d'arbres fruitiers, les vignes et les légumes qui sont propres à cette contrée. On nomme cet endroit Akavans; c'est l'échelle ou le port d'embarquement et de débarquement pour Aktamar. Nous y fûmes reçus par l'évêque, en compagnie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

duquel nous partîmes pour l'île. Nous nous embarquâmes sur un mauvais bateau en bois de saule, dont la construction eût fait rire un marin. Cette embarcation avait si peu d'assiette, que je craignais à tout instant, malgré le calme presque complet de l'atmosphère, de la voir chavirer.

Nous mettons deux heures et demie pour arriver à Aktamar, éloignée de quatre kilomètres au plus.

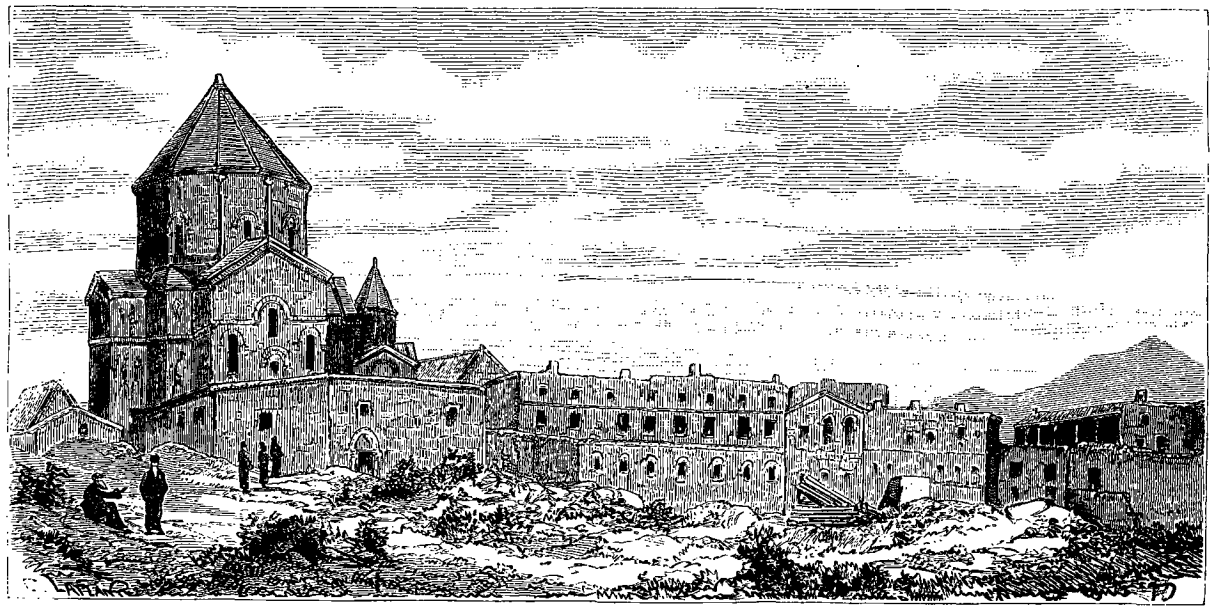
A quelques centaines de mètres de l'île principale, nous passons près d'un îlot de rochers sur lesquels se trouvent des ruines assez considérables. Ces roches sont couvertes d'une quantité prodigieuse de goëlands et de cormorans; ces derniers sont très-peu farouches et se laissent approcher à quelques mètres; j'en tue plusieurs à coups de revolver; ce sont des jeunes.

En arrivant au débarcadère, j'aperçois tous les habitants du monastère réunis sur la petite estacade; ils sont venus au-devant de l'évêque qui nous a accompagnés et qu'ils ont vu venir de loin.

L'île d'Aktamar est formée par une masse de rochers où, çà et là, une mince couche de terre végétale permet aux moines de cultiver quelques légumes. Quant aux arbres, dont le nombre est très-limité, ils appartiennent tous à deux espèces seulement : le mûrier à fruits rouges et l'amandier sauvage.

Le groupe d'habitations principales qui forme le monastère est à peu près au centre de l'île; mais de côté et d'autre se trouvent des ruines qui attestent l'ancienne splendeur de cette habitation où vécurent plusieurs générations de rois arméniens.

L'église, qui est sans contredit le monument chrétien le plus curieux que j'aie vu en Arménie, occupe le centre du monastère. Elle a été bâtie, il y a neuf cent trente-huit ans, par le roi d'Arménie Kagik, qui est représenté sur la façade, offrant le modèle de l'église



Monastère d'Aktamar. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

à Jésus-Christ. L'architecte se nommait Manuel. Elle est assez bien conservée; cependant on voit, sur les murailles, des traces nombreuses des balles envoyées par les Kurdes. Sur le cintre des fenêtres, sur deux frises et sur la plus grande partie des façades sont des sculptures et des bas-reliefs qui représentent, pour la plupart, des personnages de l'Ancien Testament et des animaux. L'un des plus curieux morceaux représente avec naïveté Adam et Ève dans le Paradis terrestre; entre eux est un pommier dont Ève s'apprête à offrir le fruit à Adam.

A l'intérieur, je ne vis de remarquable que des lampes en argent ciselé et repoussé; mais sous le petit portail accolé à la façade principale, je trouvai une pierre noire, d'aspect granitique à peu près cylindrique, couverte sur les deux faces de caractères cunéiformes très-bien conservés.

Je pris l'empreinte des deux faces de cette pierre.

Il était trop tard ce jour-là pour pouvoir retourner à Cavache-Khan; je passai donc la nuit à Aktamar, où l'évêque nous avait offert l'hospitalité.

LIX

Départ d'Aktamar. — Visite au monastère de Narik. — La chapelle de Saint-Grégoire. — L'évêque de Narik et ses décorations. — Le neveu de Khan-Mahmoud. — Arrêt à Tativan. — Bitlis. — Achat d'un cheval. — Les sources gazeuses. — Les alcarrazas de Zorg. — Excursion au village kurde de Borianda. — Mauvais accueil. — Imprudence du zaptié. — Retour à Tativan. — Gop. — Le passage de l'Euphrate à gué. — Montée sur le col du Chamour-Dagh. — Le Murad-tschaï. — Arrivée à Kinnis. — Départ pour Erzeroum.

Pendant la matinée du lendemain, je pris des vues du monastère de l'église et des dessins des morceaux de sculpture les plus intéressants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers dix heures, nous nous embarquons pour Akavans, où l'évêque, qui est revenu avec nous, nous offre des rafraîchissements. Il me fait cadeau, lorsque je lui présente mes adieux, de plusieurs chandelles dont la cire provient de ses abeilles.

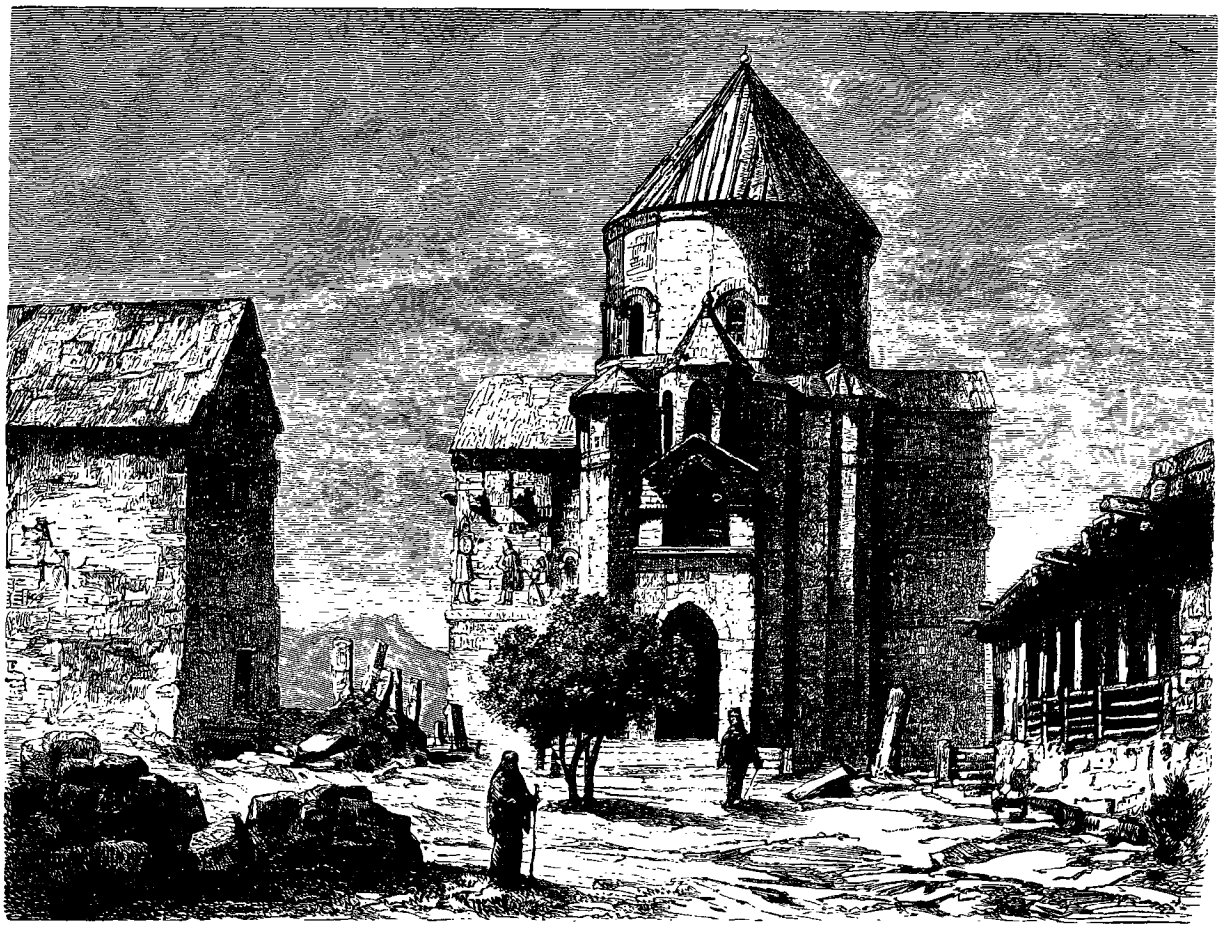
Nous montons à cheval et nous nous dirigeons vers Narik, qui est à une heure d'Akavans.

Comme je l'ai déjà dit, ce monastère est bâti sur un rocher isolé et très-élevé, au pied duquel s'étend le village, à demi caché sous les arbres.

Quand nous nous présentons pour visiter l'église, on nous fait savoir que l'évêque (car c'est encore un évêque qui habite Narik) est à faire son kief. Je profite de ma liberté pour aller prendre une vue d'ensemble du monastère et du village. Pendant que je me livre à ce travail, on vient me prévenir que Sa Grandeur a terminé son sommeil. Je remonte, et je vais en sa compagnie visiter l'église principale, qui n'a rien de remarquable. Par un long souterrain, nous arrivons ensuite au tombeau de saint Grégoire. C'est une petite chapelle où se trouve un reliquaire assez curieux, en filigrane d'or enrichi de cabochons.

Sur l'emplacement de l'église moderne existait autrefois une chapelle bâtie par l'apôtre Thaddée.

Après cette visite aux saints lieux, l'évêque nous conduit dans ses appartements, où il m'offre de l'eau-de-vie, dont il boit plusieurs rasades.



Eglise d'Aktamar. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Il me montre ensuite avec orgueil une décoration du Medjidié, qu'il doit à l'influence de son frère, patriarche de Constantinople. Il possède aussi une croix en argent émaillé, ornée de pierres fausses, qui lui a été donnée par les Russes.

J'apprends que le domestique de cet évêque est un neveu du fameux Mahmoud-Khan, qui fit tant de mal aux Arméniens du Kurdistan : singulier renversement des choses humaines, qui transforme le neveu d'un tyran en domestique d'un prêtre.

Le 7 juillet, nous nous mîmes dès le matin en route pour Bitlis.

Après deux grandes journées de marche, nous arrivâmes à Tativan, où nous ne prîmes que quelques instants de repos, puis nous retournâmes à Bitlis, où je devais acheter un cheval pour remplacer un des miens, qui était près de succomber à la fatigue.

Le lendemain, j'achetai au dellali (crieur public) l'animal qui m'était nécessaire, et je passai le reste de la journée à parcourir la ville en compagnie d'Hassan-Bey. Il me fit remarquer une des curiosités de Bitlis, que je n'avais pas vue lors de mon premier sé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour. C'est une source thermale, gazeuse, qui jaillit si abondamment qu'elle remplit plusieurs grandes piscines, où l'eau est toujours courante et limpide. Je la goûtai : elle était plus gazeuse qu'aucune de celles que j'avais trouvées précédemment; je ne puis mieux la comparer qu'à de l'eau de Seltz.

Hassan-Bey me conduisit ensuite chez un de ses amis, employé supérieur des douanes, qui avait vécu longtemps à Constantinople et qui savait quelques mots de français, appris lors de la guerre de Crimée.

Cet effendi me fit don de deux vases en terre poreuse venant de Zorg. Cette ville est célèbre par ses alcarrazas, qui sont très-estimés des Persans. Les échantillons qui me furent donnés ressemblaient à des vases antiques par leur couleur et leur forme, d'un dessin extrêmement pur.

On les fait cuire, au-dessus d'une voûte percée de trous, dans un four circulaire ouvert au jour. Les vases sont empilés dans ce four, qui est alors recouvert. La cuisson dure trois ou quatre heures.

Le 12 juillet, je quittai Bitlis pour aller sur la route de Mouch, au pied de la montagne de Nimroud, dans un village kurde, situé au milieu d'une forêt de chênes, où je devais passer quelques jours à chasser des insectes. Dans l'après-midi, nous arrivâmes à Borianda (c'est le nom de ce village) après avoir suivi pendant deux heures les pentes de la montagne de Nimroud-Dagh. Elle est couverte en cet endroit de buissons de chênes, parmi lesquels nous faillîmes nous perdre plusieurs fois.

Quoique nous fussions accompagnés d'un zaptié, les Kurdes de Borianda nous reçurent fort mal. Il nous fut impossible, le soir, de trouver un logement pour nous et une écurie pour nos chevaux.

Nous passâmes notre nuit, les uns en plein air, les autres sous la tente aux piquets de laquelle nous avions attaché nos chevaux. Chacun de nous à son tour fit sentinelle.

Je passai tout le jour suivant dans les bois à recueillir des insectes. A mon retour je trouvai tout le village en émoi. Mon zaptié venait de faire une maladresse en tuant d'un coup de sabre une poule qui lui avait été refusée. Craignant les suites fâcheuses que pouvait avoir cet incident, et n'ayant pas fait dans le voisinage des chasses aussi fructueuses que je l'espérais, je fis immédiatement plier bagage, charger les chevaux et partir pour Tativan, où nous n'arrivâmes que dans la nuit.

Bey turc de Bitlis. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Je me retrouvai dans ce pauvre village en pays de connaissance, et j'y fus très-bien accueilli, ce qui me fut agréable, après la réception qui m'avait été faite au village de Borianda.

Nous quittâmes le lendemain cet hospitalier village et allâmes coucher à Zérac, gros bourg situé sur les rives du lac.

En partant de Zérac, nous suivons le rivage pendant trois heures; nous laissons sur notre droite Aklat, sa forêt d'arbres fruitiers, et plus loin l'immense cône du Sipandagh, dont le sommet, vu du nord-ouest, est encore couvert de neige. Je n'ai cessé, pendant tout mon voyage autour du lac de Van, de voir cet énorme pic; sa hauteur et son isolement au milieu d'autres montagnes moins élevées ont fait naître une légende analogue à celle qui a illustré le mont Ararat.

Le soir, nous couchons au village de Piran, où le kiaïa, qui m'avait si parfaitement reçu à mon passage, m'offre de nouveau l'hospitalité.

Nos chevaux sont gorgés d'orge, ce qui les rend plus ardents. Avant le lever du soleil nous quittons le village, car nous avons à faire ce jour-là une marche considérable. Nous devons atteindre le village de Duman, distant de douze heures turques (environ soixante kilomètres).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Au bourg de Gop, où nous arrivons à six heures du matin, je m'arrête un instant pour prendre un zaptié; celui que j'avais pris à Bitlis ne devait m'accompagner que jusqu'à Aklat, où il m'a quitté.

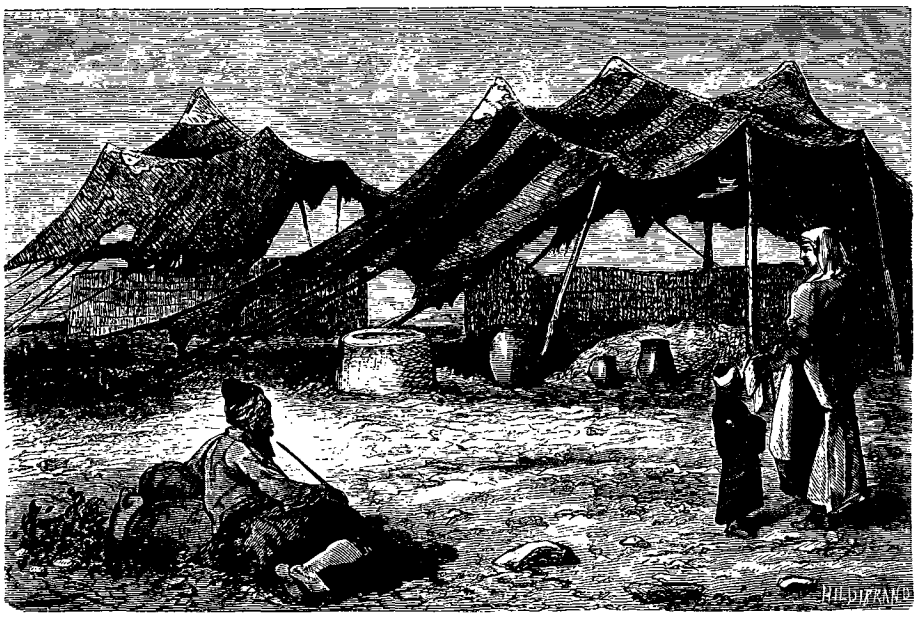
Bientôt nous sommes près du village d'Ondjali, et nous traversons l'Euphrate. Cette fois, l'abaissement des eaux nous permet de passer le fleuve à gué ; nos chevaux n'ont de l'eau que jusqu'aux épaules.

Sur les plaines sablonneuses que les eaux ont laissées à sec, et qui sont couvertes d'une maigre végétation, vivent des bandes de gangas parmi lesquels je crois apercevoir le syrrapte paradoxa.

En quittant les rives de l'Euphrate, nous montons par une suite de mamelons et de collines jusqu'au village de Hamzicher, habité en partie par des Kurdes. A partir de cet endroit, nous gravissons des pentes rapides qui nous conduisent sur un col très-élevé, où la transparence extraordinaire de l'atmosphère permet à notre vue de s'étendre sur une immense étendue de pays, depuis les montagnes voisines d'Erzeroum, où l'Euphrate et l'Araxe prennent leur source, jusqu'aux montagnes de Bingeül. A notre gauche s'élève le pic du Sipandagh, derrière lequel les montagnes à l'est de Van nous apparaissent en bleu foncé.

A nos pieds s'étale, couverte de prairies et de moissons, la plaine de Gop, où les maisons de dix grands villages se dessinent si nettement, qu'il nous semble n'en être éloignés que d'un kilomètre.

A partir de ce sol nous descendons, par des pentes assez douces, jusqu'à une large vallée où coule un fleuve qui prend indifféremment les noms de Mûrad-tschaï, d'Euphrate inférieur, ou de Kinnis-kalé-sou.



Campement kurde. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

C'est un des affluents les plus considérables, sinon la branche principale du fleuve de l'Euphrate.

Nous nous arrêtons un instant sur les bords de ce fleuve, en face du village de Kara-keupru. Puis nous suivons la vallée en la remontant jusqu'à Duman où nous devons passer la nuit. La soirée est magnifique; nous plantons notre tente au milieu d'une prairie ; nos chevaux ont de l'herbe jusqu'au ventre, et au point du jour nous quittons cet endroit pour traverser l'Euphrate au village d'Arami.

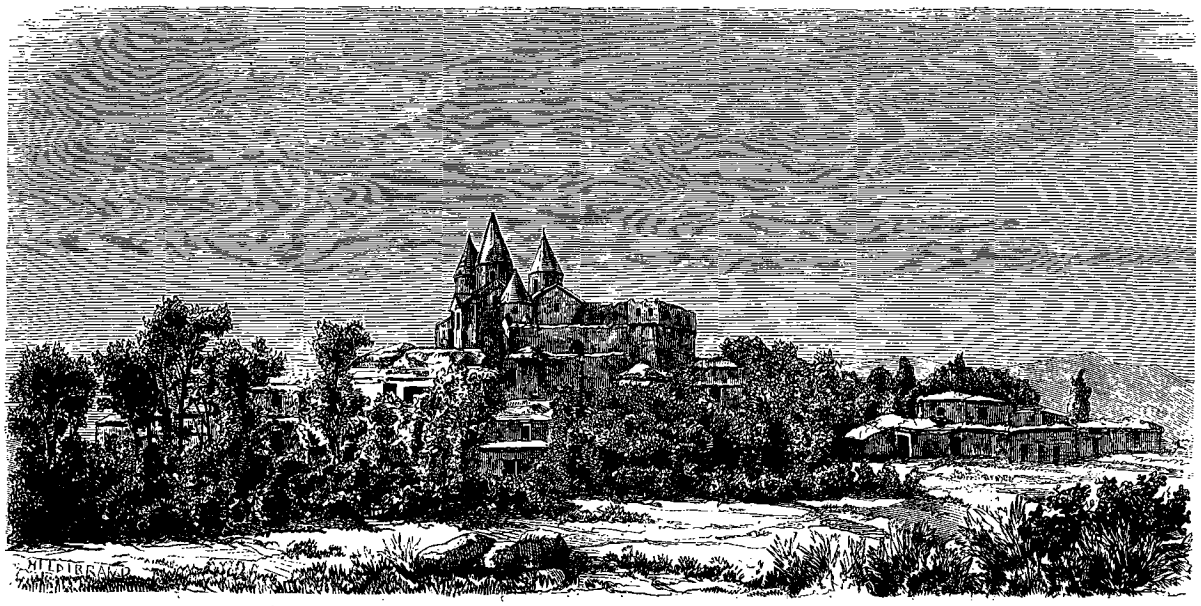
Nous ne nous arrêtons pas à Tchevermeli, où au mois de mai nous avions été si bien accueillis par le kiaïa et tous les habitants. Cette fois, nous rencontrons, un peu en dehors du village, une bande de gros chiens qui nous assaillent ; pour m'en débarrasser, je tire sur eux quelques coups de revolver chargé de gros plomb ; toute la bande s'enfuit en hurlant.

A huit heures quarante-cinq, nous arrivons près de Kinnis, où nous nous reposons une demi-heure près d'une fontaine. Pendant ce temps, le zaptié que nous avons pris à Gop s'en va, accompagné de mon drogman, chez le caïmakan. Il revient bientôt, suivi de son remplaçant, un jeune homme habillé à la mode kurde et armé d'une lance. Nous nous remettons bientôt en route; mais, au lieu de prendre le chemin que nous avons suivi au printemps, nous nous dirigeons en droite ligne sur Erzeroum.

Th. Deyrolle.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le monastère de Narik (voy. p. 398). — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE.

PAR M. THÉOPHILE DEYROLLE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

1869

ERZEROUM. — LE THORTOUM. — LA VALLÉE DU TSCHOROCK.

LX

Départ de Khinnis. — Arrivée à Ortakeuie. — Bonne hospitalité des Kurdes. — Heureuse rencontre. — Nous voyageons toute la nuit. — Le Pasin-Sou. — Arrêt dans un campement kurde. — Rencontre d'une fiancée. — Le mariage chez les Kurdes. — Arrivée à Erzeroum. — Une soirée chez le tchapar anglais. — Un souper à la turque. — Les musiciens. — Les danseuses.

Après avoir traversé plusieurs petites rivières et laissé sur notre gauche une chapelle en ruine, nous entrons dans une vallée étroite, et par un sentier escarpé nous arrivons au village kurde d'Ortakeuie. Le chef, prévenu par mon zaptié qui me devançait de quelques centaines de pas, vint au-devant de moi, et avec plus d'égards et de politesse que je n'étais habitué à en rencontrer chez des Kurdes, il me fit entrer dans une salle entièrement ouverte au midi, où nous nous assîmes sur des coussins recouverts de tapis et de peaux de chèvres sauvages. Immédiatement, les principaux habitants du village vinrent prendre place à nos côtés, et on nous servit un repas composé d'œufs, de laitage et de bourgoul.

Un accident mit un de mes chevaux hors de service, et il nous fallut rester une partie de la journée chez mon hôte.

Au moment du départ, il était six heures du soir. La distance qui nous séparait d'Erzeroum était de dix-huit heures, et pour arriver le lendemain dans cette ville nous fûmes obligés de marcher toute la nuit.

J'étais fort perplexe, car ni le zaptié ni moi ne connaissions assez la route pour n'avoir pas à craindre de nous égarer pendant l'obscurité, lorsque nous vîmes arriver au grand trot une troupe de cavaliers. Je les pris d'abord pour des Kurdes, mais je reconnus bientôt mon erreur. C'était le courrier de Mouch avec son escorte.

Le courrier nous offrit de nous joindre à lui, ce qui faisait mutuellement notre affaire, car il transportait des sommes assez fortes envoyées par le pacha de

1. Suite et fin. — Voy. t. XXIX, p. 1, 17; t. XXX, p. 257, 273; t. XXXI, p. 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mouch au valy d'Erzeroum, et n'était pas fâché de voir grossir sa troupe, la route n'étant pas des plus sûres. De mon côté, j'étais satisfait de me savoir en bonne et nombreuse compagnie.

Pendant toute la nuit nous fîmes route par des chemins malaisés, gravissant des montagnes et descendant au fond des vallées. Toutes les deux ou trois heures nous nous arrêtions pendant quelques minutes pour laisser reposer nos animaux. Les chevaux, dont on desserrait les sangles, paissaient l'herbe haute des prairies que nous traversions.

Vers le point du jour, nous étions dans une large vallée, sur les rives du Bingueul-Sou, partie supérieure du Pasin-Sou [1], un des affluents de l'Araxe, grande rivière qui gagne le Kour, affluent de la mer Caspienne.

Nous franchissons la rivière sur un pont voisin des salines de l'État. Nous passons ensuite plusieurs autres rivières moins larges et parfaitement guéables. Pour suivre le courrier de Mouch, nous précipitons le pas de nos chevaux, qui commencent à se fatiguer. Vers sept heures du matin, nous nous arrêtons dans un village kurde, où nous sommes bien accueillis. Ce village est semblable à ceux que j'ai déjà décrits; c'est plutôt un campement de pasteurs nomades qu'un village; je n'aperçois que de rares cultures dans les environs, tandis que de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et de chevaux paissent sur les prairies qui couvrent tout le plateau.

Nous faisons un repas tel qu'on en peut faire chez des pasteurs, c'est-à-dire entièrement composé de laitage; les Kurdes nous l'ont d'ailleurs offert sans vouloir accepter aucune rétribution; puis nous nous mettons en chemin.

Peu après nous nous croisons avec une troupe de cavaliers en habits de fête. Au milieu d'eux est une femme, en brillant costume, que ses parents et ses amis conduisent à un village voisin où l'attend son fiancé. Pendant longtemps nous entendons les chants et les coups de feu, témoignages d'allégresse de cette troupe joyeuse.

Que les Kurdes habitent les villes ou errent dans les campagnes, le mariage est chez eux précédé de fiançailles qu'ils célèbrent avec autant d'appareil que les noces et qu'ils considèrent comme formant un lien indissoluble.

L'amour et l'estime sont rarement au nombre des motifs qui les déterminent dans le choix d'une épouse. Ces deux sentiments toutefois ne leur sont pas entièrement inconnus. Nul d'entre eux ne peut, quels que soient son rang et son âge, se marier sans le consentement de ses parents. Lorsque l'épousée arrive au seuil de la porte du nouvel époux, celui-ci se présente à elle, la saisit entre ses bras, la place sur ses épaules et la porte jusqu'à son appartement. Cette coutume est établie pour que les jeunes filles n'aient point à rougir en voyant l'une d'elles entrer de son plein gré dans une maison qui lui était jusqu'alors étrangère.

Pendant cinq heures nous ne nous arrêtâmes point. A midi, nous entrions à Erzeroum. Le courrier me quitta alors pour aller au palais du valy porter ses dépêches, tandis que j'allais mettre mes chevaux dans un khan.

Le chancelier du consulat anglais m'invita, de la part du tchapar [1] qui faisait le service des dépêches entre Téhéran et Trébizonde, à une soirée. Il m'y présenta plusieurs des jeunes gens de la ville les plus riches et les plus distingués. Après un souper où tour à tour nous furent servis des plats de viandes et de légumes entremêlés de sucreries de toutes sortes, des musiciens furent introduits. L'un d'eux chantait pendant que les autres accompagnaient avec des mandolines.

On fit entrer ensuite plusieurs danseuses dont les visages, assez insignifiants d'ailleurs, étaient couverts d'une épaisse couche de blanc et de rouge. Leurs mains, entièrement teintes avec du henna, étaient rouge-brique. Quant à leur costume, il était à peu près semblable à celui que j'avais vu porter par les Arméniennes aux jours de fête; mais la coiffure, au lieu d'être une toque recouverte de sequins, était en fleurs artificielles des couleurs les plus voyantes. Ces femmes exécutèrent devant nous une danse qui est d'abord lente et monotone, et composée d'une série de petits pas faits en suivant la cadence de la musique, tandis que les bras se contournent plus ou moins gracieusement et que les reins sont agités par un mouvement nerveux qui fait onduler toutes les lignes du corps; peu à peu le rhythme de la musique s'accélère et les danseuses précipitent ces mouvements des reins. On reconnaît là à peu près certaines danses des Almées. Seulement ici les danseuses, quoique femmes d'une réputation plus qu'équivoque, étaient décemment vêtues. Entre chaque danse elles s'approchaient des assistants et demandaient des bonbons et des sucreries qu'on avait laissés à portée de nos mains; j'étais effrayé de la consommation prodigieuse qu'elles en faisaient. Pendant toute la soirée notre hôte fit circuler des rafraîchissements; je remarquai que les musulmans présents buvaient du raki (eau-de-vie de grain anisée) de préférence à toute autre chose.

Je ne restai à Erzeroum que le temps nécessaire pour me remettre des fatigues de mon voyage de Van et préparer mon retour à Trébizonde. Je devais passer par les vallées du Thortoum, du Tschorock, en rejoi-

1. Quelques auteurs ont trouvé dans ce mot Pasin celui de Pasiani, dont ils ont fait Phasiani; ils ont conclu de là que cette rivière pourrait être le Phase de Xénophon. Les Grecs du Bas-Empire donnaient le nom de Phasiane au pays traversé par l'Araxe dans cette partie de la Grande Arménie. (JAUBERT.)

1. Les tchapars qui sont au service de Sa Majesté Britannique gagnent de vingt à vingt-cinq livres anglaises par mois, ce qui est une fortune dans un pays où les choses usuelles et la nourriture sont extrêmement bon marché. Ils sont, à cause de leur emploi, extrêmement considérés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnant la mer à Surminèh, petit port situé à douze heures de Trébizonde.

LXI

Excursion au Thortoum. — Départ d'Erzeroum. — L'église du monastère de Inch. — Nous passons la nuit sur le toit d'une maison. — Un orage dans les montagnes. — Pluie diluvienne. — Singulier phénomène. — Instinct des truites. — Le château de Thortoum.

Une excursion au Thortoum m'était particulièrement recommandée dans les instructions qui m'avaient été données par la Société de géographie de Paris. C'était d'ailleurs l'une des routes qu'ont pu suivre les Dix-mille dans leur retraite. D'un autre côté il était intéressant de chercher une voie facile qui permettrait aux habitants de la vallée d'Ispir d'amener leur bois à Erzeroum.

J'avais déjà traversé la vallée du Thortoum en 1869, mais je ne l'avais explorée que comme naturaliste, sans m'occuper des monuments ni des églises géorgiennes, dont j'ignorais l'existence.

Le 5 août, je quittai Erzeroum, en suivant une route un peu différente de celle que j'avais prise lors de mon premier voyage au Thortoum.

Nous passâmes au village de Inch, près d'un monastère remarquable par la coupole de l'église, qui était en briques rouges, ce que je n'avais jamais vu jusqu'alors.

Le soir, nous fîmes halte au village de Karahurt. Nous installâmes notre tente sur la terrasse d'une maison, car je ne trouvais pas l'intérieur des habitations à mon gré pour y passer la nuit : à cause de la chaleur, l'odeur des étables y était intolérable, et les puces étaient si nombreuses, que, pour être entrés quelques minutes, nous eûmes à souffrir de piqûres pendant toute la nuit.

Avant le jour nous fûmes réveillés par le gloussement des perdrix; immédiatement nous nous mîmes en route, et à quatre heures de l'après-midi nous étions à Sahrer, où j'allai me loger chez l'hôte qui m'avait donné l'hospitalité l'année précédente. A peine étions-nous installés, qu'un violent orage, qui depuis la matinée s'annonçait par une chaleur étouffante et par la lourdeur de l'atmosphère, éclata tout à coup avec des grondements dont l'écho des montagnes rendait le fracas plus imposant. La pluie et la grêle tombèrent avec une violence incroyable pendant plus d'une heure.

Peu ému cependant de ce phénomène météorologique et parfaitement satisfait de me trouver à l'abri dans un pareil moment, je prenais tranquillement mon repas, lorsqu'un bruit formidable, très-différent de celui du tonnerre, et qui ressemblait aux coups précipités d'une canonnade lointaine, fit sortir de la maison quelques habitants du village qui me tenaient compagnie; je fis comme eux. A peine étions-nous sur le seuil, que nous vîmes descendre par la vallée, à la place qu'occupait tout à l'heure le Thortoum-Sou, une masse énorme d'eau, d'écume et de pierres, qui roulait sur elle-même avec un fracas assourdissant.

Femmes du village de Bismil. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

Il est impossible d'imaginer une plus frappante image de la destruction que la vue de cette trombe emportant tout sur son passage. Des blocs de rochers et des arbres bondissaient au milieu des eaux comme des fétus de paille soulevés par le vent; derrière cette barre coulait le torrent débordé, qui minait les berges et emportait des jardins entiers.

Pendant ce temps, les enfants du village couraient sur les rives pour ramasser des truites. Ces poissons, avertis par leur instinct, s'étaient jetés sur l'herbe humide des prairies voisines, pour échapper au choc des pierres entraînées par le courant.

On m'apporta une quantité de ces poissons, recueillis en quelques minutes; plusieurs pesaient plus de deux livres.

Les orages presque quotidiens qui éclatent dans la vallée du Thortoum n'ont pas toujours pour conséquence les débordements du torrent; ils sont cependant fréquents, et les habitants, pour obvier à ces inconvénients, plantent des saules sur les berges, et entre ces saules ils entrelacent des fascines chargées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le seul morceau d'architecture véritablement remarquable est le portail d'entrée, placé sur le côté gauche de l'église; il est composé de sept arcades en plein cintre, soutenues par des colonnes et des pilastres. Le monastère est entouré d'une muraille basse. En dehors de ce groupe principal, et éparses dans les environs immédiats, on me montre une dizaine de chapelles voûtées et sans coupole; l'une d'elles mérite l'attention par sa décoration extérieure.

Un habitant du village, qui nous guide, nous fait voir ensuite plusieurs églises, servant maintenant de greniers et de magasins à fourrage.

Je cherche inutilement dans tous ces monuments des traces d'inscriptions : elles paraissent avoir été détruites avec intention par les musulmans; il en est de même des fresques, dont quelques vestiges apparaissent encore; ces peintures ont dû représenter des saints et de grands personnages, rois ou reines, comme on en voit d'habitude dans les églises byzantines et surtout géorgiennes.

Je passe toute la matinée à relever le plan de l'église et à la dessiner sous plusieurs aspects. Dans l'après-midi, nous quittons Khakhou et nous redescendons dans la vallée du Thortoum, dont nous suivons le torrent. Près de Unzec ou Eünzec, la vallée se resserre, et nous passons entre deux hautes murailles basaltiques, dont les blocs énormes, qui nous paraissent à peine en équilibre, surplombent au-dessus de nos têtes. Le premier aspect de ces montagnes est vraiment terrifiant. Mais en songeant que, depuis des siècles peut-être, ces rochers menacent ainsi les voyageurs, nous franchissons gaiement le sinistre passage. Le torrent, dont les eaux viennent battre ces falaises, ne laisse d'autre chemin que son lit; nos chevaux entrent dans l'eau jusqu'au poitrail; pendant plus d'un kilomètre nous suivons cette route périlleuse; nous arrivons enfin sans encombre à un élargissement de la vallée. A notre gauche, sur une hauteur, nous apercevons les ruines d'un château fort; peu à peu les flancs escarpés de la montagne se transforment en pentes douces, le terrain disparaît sous l'épais feuillage des vergers, dans lesquels nous faisons de longs détours, avant d'arriver au village d'Auset.

Nous nous adressons au mouctard, qui nous conduit à une maison plus confortable que les autres: c'est la maison des muçafirs (hôtes). Les revenus du village sont considérables, ce qui permet aux habitants d'entretenir avec un certain luxe une demeure pour les étrangers de passage. Il est vrai que pendant toute la soirée nous sommes assaillis de visites, car tous ceux qui ont contribué à l'édification de cette maison se croient le droit d'y entrer.

La conversation de ces visiteurs roule sur un fait qui s'est passé récemment : des brigands ont tué dans la vallée du Thortoum deux paysans qui revenaient de vendre leur récolte de fruits à Erzeroum.

On me conseille de ne pas continuer plus loin mon voyage et de retourner à Sahrer, la route n'étant pas sûre; je me doute qu'il y a quelque exagération dans les récits des habitants d'Auset, car dans les précédents villages je n'ai rien su de ce meurtre. Un grand gaillard, qui est zaptié et fait le beau parleur, cherche à m'effrayer d'abord, puis, ne réussissant pas, m'offre sa protection pour m'accompagner jusqu'au lac.

En raison de la peur qu'il a cru me faire, il prétend à un salaire plus élevé. Je me moque de lui en lui faisant comprendre que je ne suis pas sa dupe, et je l'engage comme guide au prix ordinaire. J'espère qu'en causant avec lui pendant la route je pourrai l'amener à me vendre une paire de magnifiques pistolets dont la crosse est garnie de corail enchâssé dans l'argent.

Notre soirée se passa ainsi fort agréablement, et le lendemain, dès l'aube, nous repartions.

Le zaptié me montra en route l'endroit où les marchands de fruits avaient été à peu près assommés par les voleurs, qui leur avaient pris leur argent.

De même que la veille, nous rencontrons plusieurs villages au confluent des petits ruisseaux qui viennent, à travers des ravins profonds, se jeter dans le Thortoum-Sou.

Ces villages, dont les maisons sont parfois entièrement cachées par les arbres des vergers, s'offrent à nous comme de véritables oasis au milieu de ce chaos de montagnes arides. Nous aspirons au moment où nous pourrons, sous ces délicieux ombrages, nous mettre à l'abri du soleil qui nous brûle, et nous y rafraîchir avec les fruits et le laitage qu'on ne nous refuse jamais.

LXIII

Installation chez le mouctard. — Un bon moyen de se garantir des moustiques. — Les galeux. — Un remède contre la gale. — Promenade sur le lac. — Notre embarcation. — Un Laze en même temps chasseur et pêcheur. — L'ornithologie. — La grande chute d'eau. — Origine du lac. — Hospitalité dans un village. — Les illusions d'un vieux Laze. — Retour à Issa.

Plus nous approchons du lac, plus la vallée s'élargit, et la meilleure route est encore le fond de la rivière, qui est là peu profonde et coule sur un lit de fin gravier. Bientôt nous arrivons à un élargissement encore plus considérable de la vallée; les montagnes semblent s'abaisser sur les côtés. Nous traversons des prairies en partie inondées, et nous apercevons le lac, que nous laissons à notre gauche, pour aller à un kilomètre plus loin chercher un gîte au village de Issa. Nous logeons chez le mouctard, dans une sorte de hangar élevé sur le toit de la maison et bien ouvert à tous les vents, mais je suis enchanté de cette disposition qui nous procure de la fraîcheur pour la nuit et la certitude d'être à l'abri des morsures des puces. Il est vrai que ces insectes sont remplacés par des moustiques, mais il est plus facile, en s'enfumant avec du tesek, de se garantir des atteintes de ces derniers. D'ailleurs j'ai pris l'habitude, chaque fois qu'il m'arrive de coucher en plein air, de me préserver des moustiques en m'entourant la tête avec la gaze d'un filet à papillon. Je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

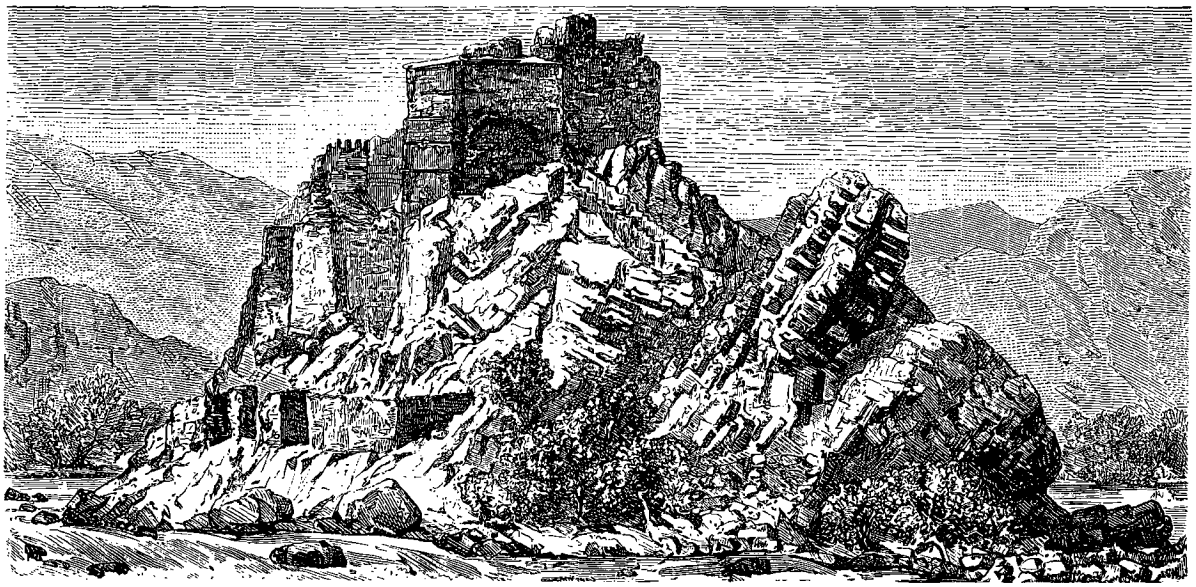
recommande cette moustiquaire improvisée aux voyageurs qui ne trouveraient pas mieux.

En dînant avec mon hôte, je remarquai que ses mains, ainsi que celles de plusieurs convives, étaient noires et squameuses; par bienséance, je n'osai m'informer immédiatement de la raison de cette étrange malpropreté; mais j'appris dans la soirée, par notre zaptié, que c'était tout simplement la gale qui en était cause. Cette maladie est très-répandue dans ce village et dans quelques-uns des environs; le seul remède employé est une sorte de composition résineuse qui ne produit pas grand effet. J'avoue que mon cœur se souleva quelque peu à la pensée que je venais de manger en compagnie de galeux et que peu s'en était fallu que je n'habitasse sous le même toit. Je me promis bien qu'à l'avenir j'éviterais tout contact trop immédiat avec ces gens, car il me semblait déjà sentir les démangeaisons caractéristiques de cette maladie.

Dès le lendemain, je composai pour mes hôtes un onguent de ma façon, fait de suif, d'acide phénique et de camphre, les trois seules choses que j'eusse à ma disposition, et que je savais capables de détruire les acarus. Je ne sais si ce remède fit quelque bien à ceux qui s'en servirent, mais les jours suivants je fus assailli par une multitude de galeux qui venaient me supplier de les guérir.

Dès mon arrivée, le mouctard, sur ma demande, avait fait prévenir des bateliers qui demeuraient sur les bords du lac, d'avoir à se tenir à ma disposition pour le lendemain matin.

Le village de Issa est à deux kilomètres du rivage; nous eûmes bientôt parcouru cette distance, et nous arrivâmes avant le lever du soleil au lieu où nous attendaient les bateliers. L'embarcation sur laquelle nous prîmes place était une sorte de radeau des plus primitifs, et tel que durent être faits ceux des premiers navigateurs : deux gros troncs d'arbres, creusés et assujettis l'un à l'autre par de fortes traverses, supportaient un plancher de longs madriers; deux rames immenses, placées sur de grands porte-nage, étaient manœuvrées chacune par un homme placé dans un des troncs creusés. Le patron dirigeait la marche à l'aide d'une pagaie qui servait de gouvernail. Cet esquif ressemblait, en petit, aux trains de bois qui naviguent sur nos grandes rivières.



Thortoum-Kalé. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

J'ai rarement joui d'un spectacle plus agréable et plus imposant que celui que m'offrit le lac de Thortoum éclairé par le soleil levant. Il faudrait être un grand poëte pour décrire ce lac et sa majestueuse beauté. Rien n'est plus extraordinaire, plus fantastique que cette belle nappe d'eau encaissée au milieu de hautes montagnes arides effroyablement escarpées, dont les colorations jaunes et rouges se reflétaient à une profondeur inouïe dans les eaux azurées. Le silence de cette imposante solitude n'était troublé que par les cris des aigles et des faucons, dont les nids étaient suspendus aux rochers.

L'atmosphère était parfaitement calme et pure; je n'étais pas pressé d'arriver : je priai donc les bateliers de lever les rames et de laisser l'embarcation aller au courant de l'eau, et je pus admirer à mon aise. Cependant cette navigation lente eût fini par devenir fatigante, si le patron n'eût dirigé le radeau vers une petite anse; là, nos bateliers, descendant à terre, allèrent me chercher des fruits dans un verger abrité dans une gorge profonde. Pendant ce temps, je cherchais des insectes sur le rivage, et le succès était loin de couronner mes efforts, lorsque mon attention fut éveillée par le bruit que faisaient des poissons de grande taille qui venaient jouer et sauter

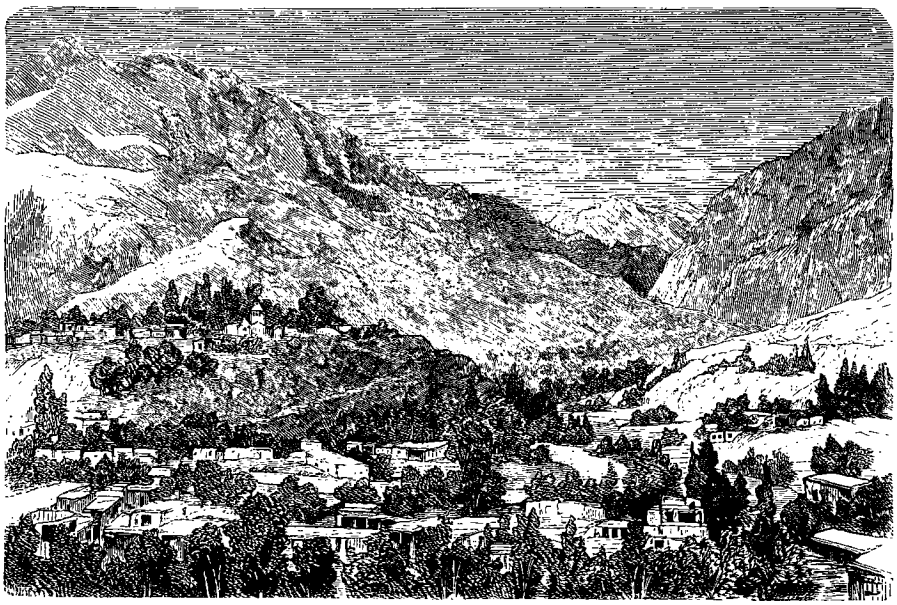
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

à la surface de l'eau : deux fois je les tirai sans pouvoir les atteindre ; mon fusil, chargé de petit plomb, ne me permettait pas de les frapper assez fortement pour les empêcher de fuir ; je désespérais du résultat de ma chasse aux poissons, qui promettait d'être aussi infructueuse que ma chasse aux insectes, quand revinrent les bateliers chargés de fruits. Lorsqu'ils eurent appris mon insuccès, l'un d'eux alla chercher sur le radeau un petit fusil laze, puis vint se poster à plat ventre sur le rivage. Bientôt les poissons, que mes coups de feu avaient effrayés, reparurent de nouveau ; je vis le chasseur ajuster son arme et faire feu. Au même instant j'aperçus la victime se débattant à la surface de l'eau. C'était une belle truite, pesant environ trois livres ; j'admirai la beauté du poisson, mais encore plus l'adresse du chasseur, dont la balle avait frappé l'animal un peu derrière les ouïes. Pourtant cet heureux coup aurait pu me paraître un effet du hasard, si je ne l'avais vu recommencer par trois fois, dans l'espace d'une demi-heure ; chaque fois, les truites avaient reçu la balle au même endroit, un peu en arrière des ouïes.

Le lac a environ huit kilomètres de longueur ; nous mîmes trois heures à parcourir cette distance ; comme lieu habité, nous ne vîmes qu'un grand village sur la rive droite ; il était entouré de jardins.

On m'avait assuré que je trouverais sur le lac une grande abondance d'oiseaux aquatiques, mais rien ne vint confirmer cette assertion, et les seuls oiseaux sur lesquels je pus tirer furent des cormorans et quelques grèbes. Dans le bleu du ciel, à une hauteur immense, j'entrevis bien quelques petites taches blanches ; c'étaient des pélicans, mais aucun d'eux ne descendit à portée de mes armes.

A l'extrémité du lac, je fis accoster le radeau, pour aller visiter, à quelque cent mètres plus loin, une



Un village dans la vallée de Thortoum. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

belle chute d'eau qui a plus de trente mètres de hauteur et vingt mètres environ de largeur. Cette cascade est formée par un torrent impétueux qui est le déversoir du lac. Une légende, très-accréditée dans la contrée, donne un tremblement de terre comme origine de la formation du lac. En effet, d'après le dire des riverains, et aussi d'après l'aspect général du lac, qui n'a que des berges très-escarpées et qui, en certains endroits, est d'une profondeur presque insondable[1], on peut présumer, avec quelque certitude, qu'il est de formation assez récente. A la suite d'un soulèvement volcanique, une portion de montagne a dû descendre dans la vallée et l'a obstruée, la transformant ainsi en un vaste réservoir dont le trop-plein s'écoule par la grande chute d'eau dont j'ai parlé plus haut, et qui est suivie et précédée d'une série de cascades de moindre importance.

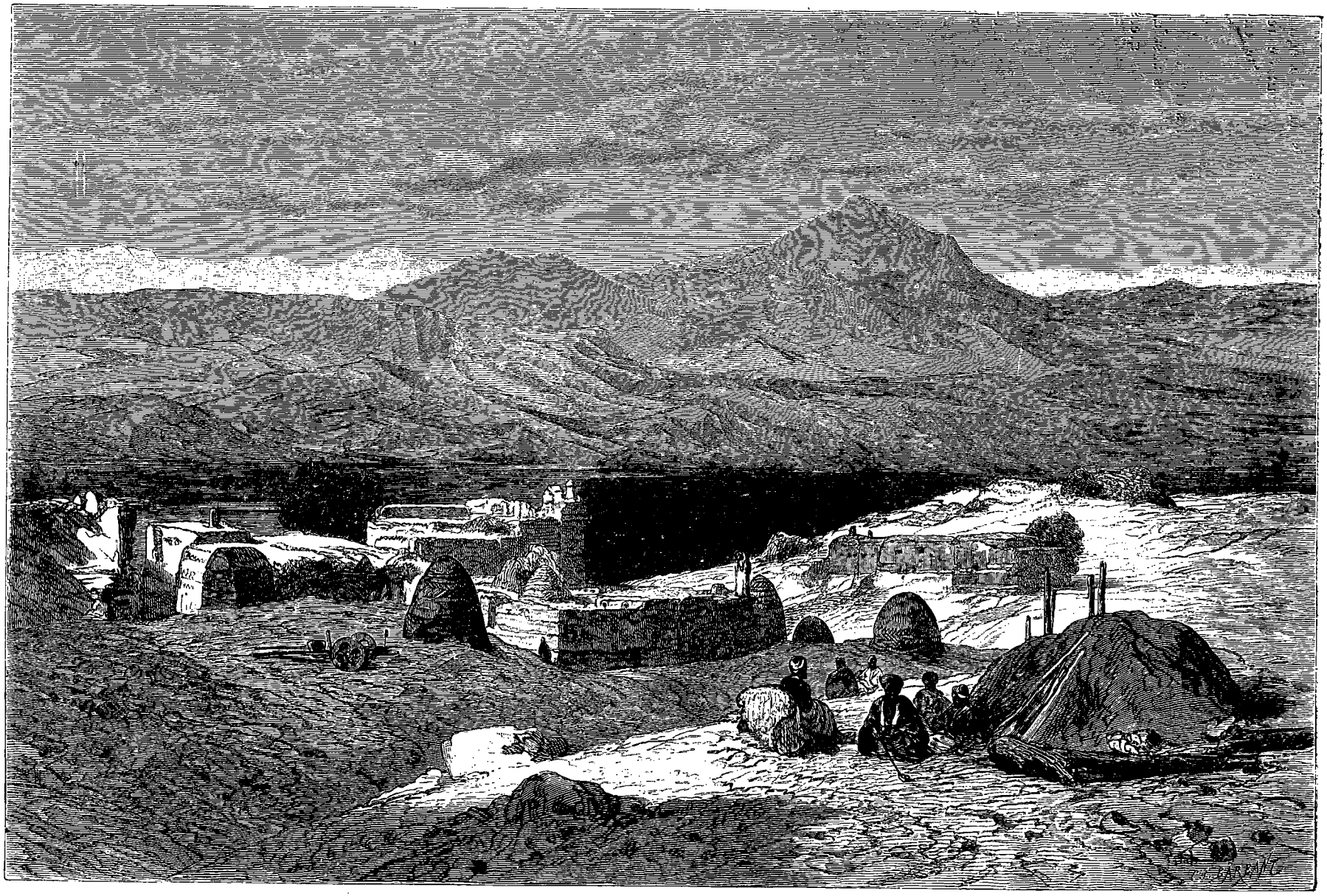
A plusieurs reprises, mes bateliers me demandèrent s'il n'y aurait pas un moyen de vider le lac, car ils supposaient que plusieurs villages y étaient engloutis, et ils espéraient y trouver des trésors.

Au retour, notre navigation fut aussi paisible qu'elle l'avait été le matin, mais les rameurs durent faire un effort plus considérable, car le courant ne laisse pas que d'être assez rapide. Ils prirent un moment de repos près de l'endroit où nous avions vu un village. J'en profitai pour aller voir si je n'y trouverais pas quelques constructions géorgiennes. J'y rencontrai, en effet, une chapelle en ruine, mais elle n'offrait aucun intérêt.

Le chef du village, un vieux Laze à barbe blanche,

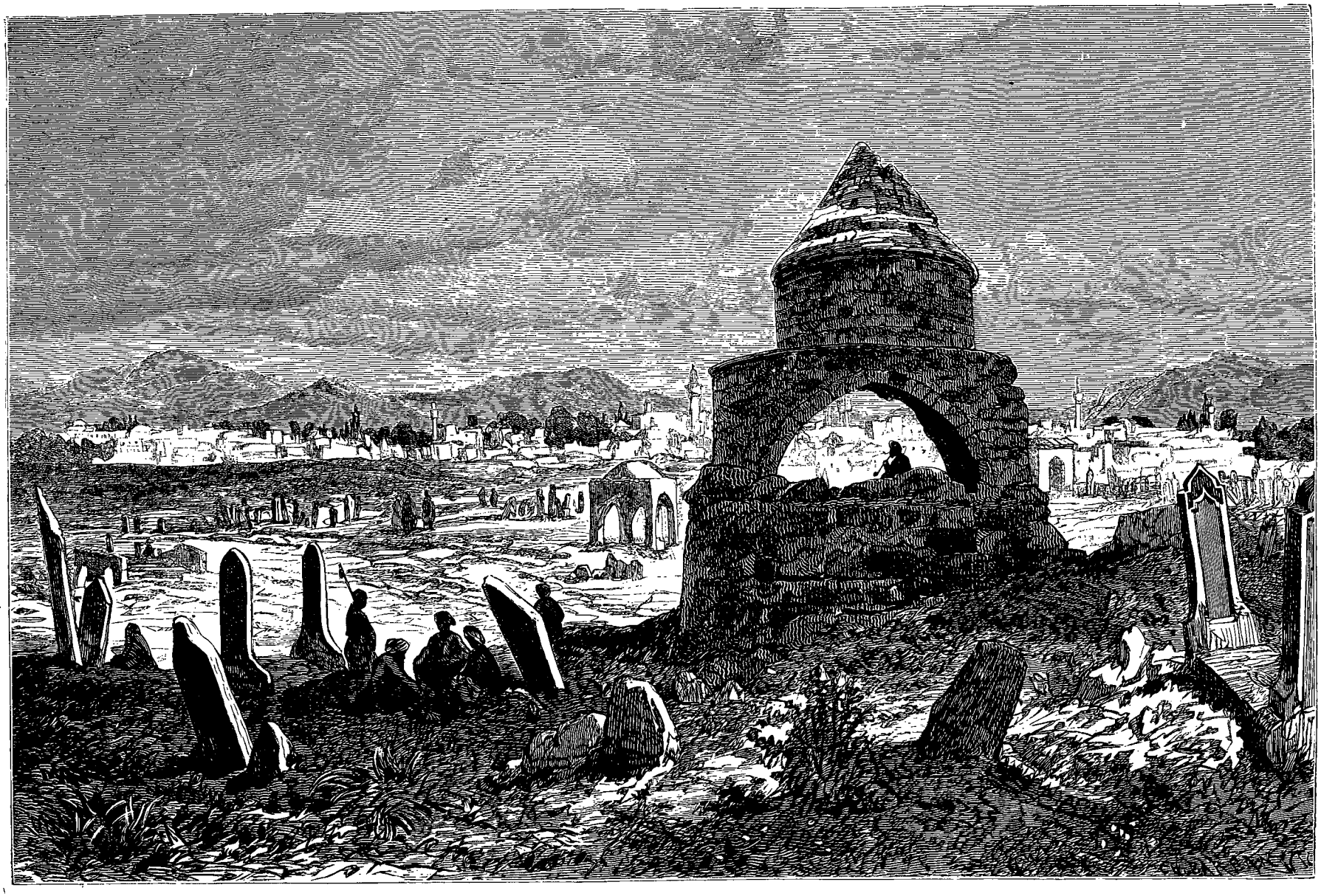
1. Le P. Narsès Indjidian donne une profondeur de cent cinq coudées au lac de Thortoum ; je n'avais pas ce qui était nécessaire pour le sonder et je m'en suis rapporté au dire des habitants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montagnes du Kurdistan, vue prise du village de Gharzen. — Dessin de J. Laurens, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Erzeroum. — Dessin de J. Laurens d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de pierres; ces digues suffisent souvent pour empêcher les eaux d'enlever la terre et d'arracher les arbres des jardins. Mais les inondations ont toujours pour conséquence un déplacement du lit dn torrent, et le propriétaire d'une rive se trouve ainsi dépossédé au profit de celui qui est en face, ce qui est admis par la loi turque.

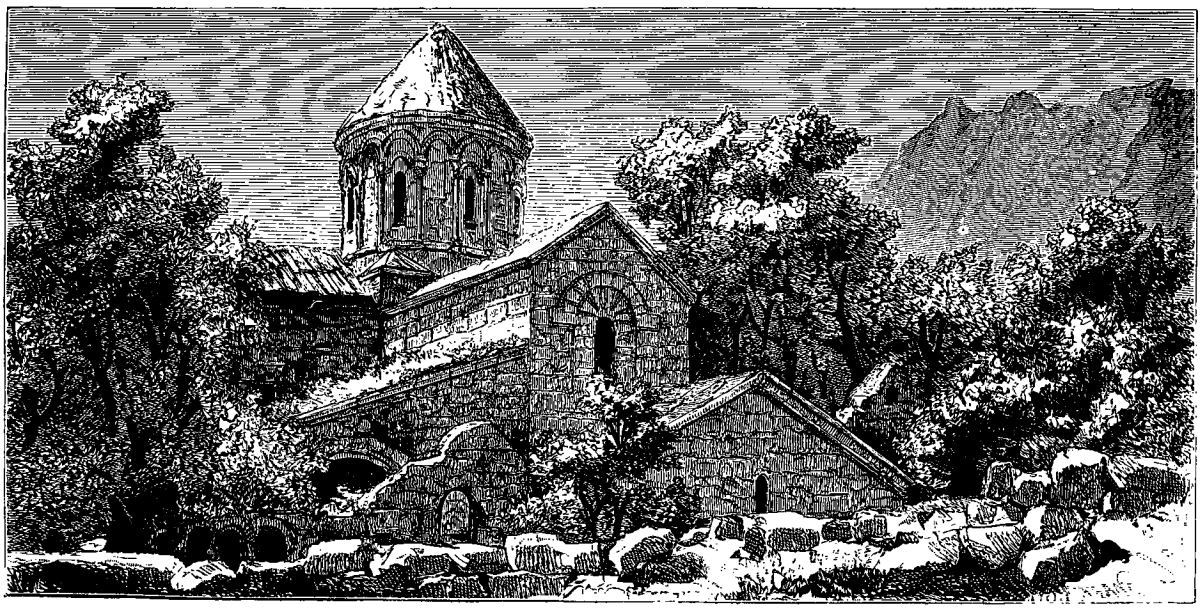
Le château de Thortoum, dont j'ai déjà donné la description, fut pour moi l'objet d'une attention toute particulière; j'en fis un dessin et j'en relevai le plan.

Je restai deux jours à Sahrer, chassant et dessinant; j'y serais resté plus longtemps, si les moustiques, qui étaient en nombre phénoménal, ne m'avaient forcé à quitter la place; malgré la précaution que je prenais de m'enfumer pendant toute la nuit avec un feu de tesek, le sommeil était devenu impossible.

LXII

Visite aux anciennes églises géorgiennes. — Khakhou. — Un défilé au Thortoum. — Arrivée à Auset. — La maison des muçafirs. — Une histoire de brigands. — Un zaptié cherche à m'effrayer. — Les oasis du Thortoum. — Arrivée à Issa.

Je devais, d'après les instructions de la Société de géographie, parcourir la vallée du Thortoum et les nombreuses vallées latérales, et relever les inscriptions géorgiennes tracées sur les murailles de plusieurs grandes et magnifiques églises, derniers vestiges de la puissance des rois géorgiens dans cette contrée. Ces inscriptions étaient dignes, en effet, d'être copiées avec le plus grand soin, car elles sont extrêmement remarquables au point de vue historique. Je me donnai tout entier à cette besogne, pour laquelle je laissai de côté mes recherches botaniques et zoologiques.



Khakhou. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

La première église que j'allai visiter fut celle de Chachouli ou Khakhou. En partant de Sahrer, nous descendîmes le cours du Thortoum-Sou, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre.

Nous traversons plusieurs villages. A Kiskakapsi, je remarque les ruines d'une chapelle, placée sur une éminence qui domine la route; à cet endroit, un pont s'élève sur la rivière et établit une communication avec plusieurs vallées que notre guide me signale comme très-fertiles et riches en arbres fruitiers; elles renferment quelques villages.

Cinq heures après notre départ de Thortoum, nous traversons le Thortoum-Sou sur un pont en pierre de style ogival, admirablement bien construit : c'est le pont de Kiratchli. Vingt minutes après, nous arrivons à Vouvrik-Khapsi, grand village bien situé au milieu d'une large plaine couverte d'arbres fruitiers. Là est l'entrée d'une vallée adjacente au Thortoum, celle du Khakouli-Sou, que nous remontons pendant deux heures, pour arriver au village de Khakhou.

Il est trop tard pour aller jusqu'au monastère : je m'arrête donc dans la maison du mouctard, qui nous reçoit fort bien et nous envoie les plus beaux échantillons des fruits de ses jardins.

Le lendemain, dès la première heure du jour, je m'empresse d'aller visiter l'église. Malgré ses dimensions, qui sont colossales comparativement aux autres édifices de la contrée, elle est presque entièrement cachée par des poiriers et d'autres arbres fruitiers gigantesques. Le monument chrétien est maintenant transformé en mosquée; les fidèles du nouveau culte prennent peu de soin de leur temple, qui tombe en ruine. L'église principale, dont le plan affecte la forme d'une croix, est entourée par plusieurs constructions contiguës, ayant dû servir de chapelles ou de logements pour les prêtres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'aspect le plus vénérable, m'offrit de me rafraîchir chez lui. Je profitai de cet aimable accueil; on me servit une immense corbeille de mûres blanches et rouges d'une grosseur surprenante. Je m'en régalai; et comme « l'appétit vient en mangeant, » je fis apporter à mon tour les truites que j'avais achetées au chasseur et j'invitai mon hôte à en prendre sa part; la chair de ce délicieux poisson se montra digne de la réputation qu'on a faite aux truites des montagnes. Pendant notre repas, mon hôte me fit les mêmes questions que m'avaient adressées les bateliers près de la grande cascade : il voulait savoir s'il était possible de dessécher la vallée ensevelie dans les eaux, et, dans ce cas, il me priait de transmettre au pacha d'Erzeroum les vœux de tous les habitants du village. C'est la terre, et non pas les bras qui nous manquent, disait-il; et nous serions heureux de travailler à conquérir les belles prairies englouties au fond du lac.

Il est certain qu'une pareille entreprise ne serait pas impossible en France ou dans une des contrées occidentales de l'Europe, mais elle est complétement au-dessus des forces du gouvernement turc; cependant, pour ne pas retirer au vieillard ses chères illusions, je l'assurai que je ferais ce qu'il me demandait.

Notre navigation fut terminée le soir. L'aspect du paysage, quoique complétement changé, n'était pas moins enchanteur. D'un côté du lac, les montagnes, chaudement colorées par les rayons du soleil, contrastaient étrangement avec les rochers de la rive opposée, qui, noyés dans l'ombre, nous apparaissaient d'un bleu intense.

Non loin du lieu où nous abordons, sur un monticule au milieu d'une plaine couverte de buissons, de tamarins et de lentisques, s'élève une église isolée; les murs de la coupole existent encore, mais ces ruines sont tout à fait délabrées. Nulle part je n'aperçois d'inscriptions. Nous rentrons à Issa, d'où je repars le lendemain pour aller visiter les ruines d'Eoechk-Wank, les plus considérables de la contrée, selon les habitants.

LXIV

Visite à Eoechk-Wank. — Le village. — L'église. — Les inscriptions. — La légende sur l'origine de la fondation des églises de Thortoum. — Retour à Sahrer. — Egreck. — Départ pour Ispir. — Voyage à travers les hauts plateaux. — Les villages de Wartans et Norschen. — Je reçois l'hospitalité chez un curé catholique. — Les premières nouvelles de la guerre de 1870. — Un orage dans les montagnes. — Arrivée à Fisrik-Kalé.

Nous traversons à gué le Thortoum-Sou, près de l'endroit où il débouche dans le lac, et nous entrons dans une large vallée latérale qui suit une direction perpendiculaire à celle de la rivière. Cette vallée est très-belle, mais très-accidentée; nous n'y avançons que lentement.

Au bout d'une heure de marche, nous arrivons au village d'Eoechk, qui ne présente rien de particulier. Après ce village la vallée se rétrécit, puis tout à coup tourne brusquement à droite et serpente à travers des rochers énormes. A un détour du chemin, nous voyons se dresser devant nous la belle église d'Eoechk-Wank; je prends un court moment de repos dans une des maisons voisines; je me hâte ensuite de visiter le monument, qui est extrêmement remarquable. Les pierres qui entrent dans sa construction sont parfaitement appareillées; elles ont pris une belle teinte jaune, mélangée de tons rouges absolument semblables à la couleur des monuments grecs du Parthénon. Je relève avec soin le plan, que je trouve parfaitement ordonné. Il a la forme d'une croix. La coupole se silhouette avec d'agréables proportions sur le ciel; mais la plus belle partie de l'édifice est certainement la façade latérale exposée au midi. Les baies et les niches sont d'une élégance parfaite. L'église d'Eoechk-Wank est à mon avis le morceau d'architecture le plus remarquable laissé par l'art géorgien. Aucune des églises de la Transcaucasie et de la Géorgie russe visitées par moi en 1868 ne m'a produit une impression aussi favorable.

Le P. Narsès Indjidian donne du village la description suivante : « Eoechk-Wank, ou simplement le Monastère, comme l'appellent les musulmans, est sur la pente d'un plateau environné de montagnes dont le pied est garni d'arbres fruitiers, au milieu desquels s'élève sa magnifique architecture. »

Je trouvai aussi à Eoechk-Wank beaucoup d'inscriptions. La plus remarquable est gravée sous le petit portail de l'entrée du côté du sud; elle est fort bien conservée. Le fond des caractères était rempli de couleur rouge, ce qui les rendait très-apparents. A l'intérieur, et tout autour du chœur, je vis aussi une inscription, qui me sembla être la légende explicative de figures peintes à la fresque qui décorent les trumeaux. L'église a dû être complétement recouverte de peintures murales.

La légende suivante donne l'origine de la fondation des églises de Khakhou, Egreck et Eoechk-Wank :

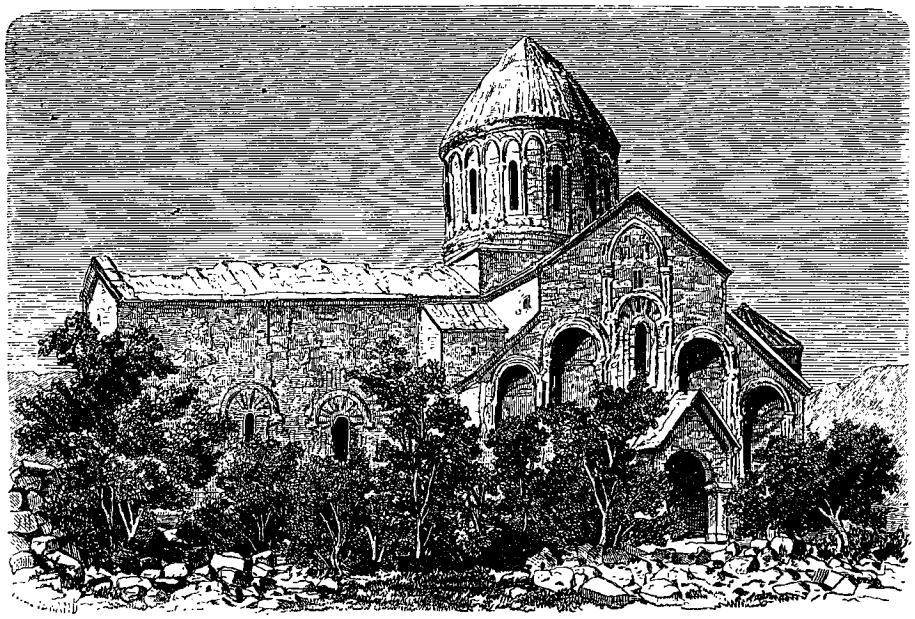
Un roi de Géorgie avait trois filles, et il promit son royaume à celle des trois qui saurait faire élever la plus magnifique église; les deux autres seraient enfermées dans un couvent. Les princesses se mirent à l'œuvre, choisirent les meilleurs ouvriers, et chacune d'elles fit élever au sommet d'une montagne un magnifique monument; mais elles n'eurent pas toutes le même succès. L'église d'Eoechk-Wank, au dire des gens les plus experts, l'emporta de beaucoup sur les deux autres. Le roi donna donc la couronne à sa fille Thamar. C'est en effet à cette reine, et à David, le Restaurateur, que le P. Indjidian attribue la construction de la plupart des églises de la vallée du Thortoum.

Nous retournâmes le soir même à Issa; le lendemain nous reprîmes la route de Sahrer, que nous fîmes, en forçant le pas, en moins de sept heures. J'allai, à Egreck, visiter les ruines du monastère : l'église est en pierres de taille et à coupole; elle est assez bien conservée, mais elle offre moins d'intérêt que les églises que j'avais déjà vues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'avais parcouru en tout sens la vallée du Thortoum et quelques-unes de celles qui y sont adjacentes. Je quittai cette contrée le 14 août, pour me rendre jusqu'à Ispir, à travers les hauts plateaux de la chaîne de montagnes qui séparent le bassin de l'Euphrate de celui du Tschorock.

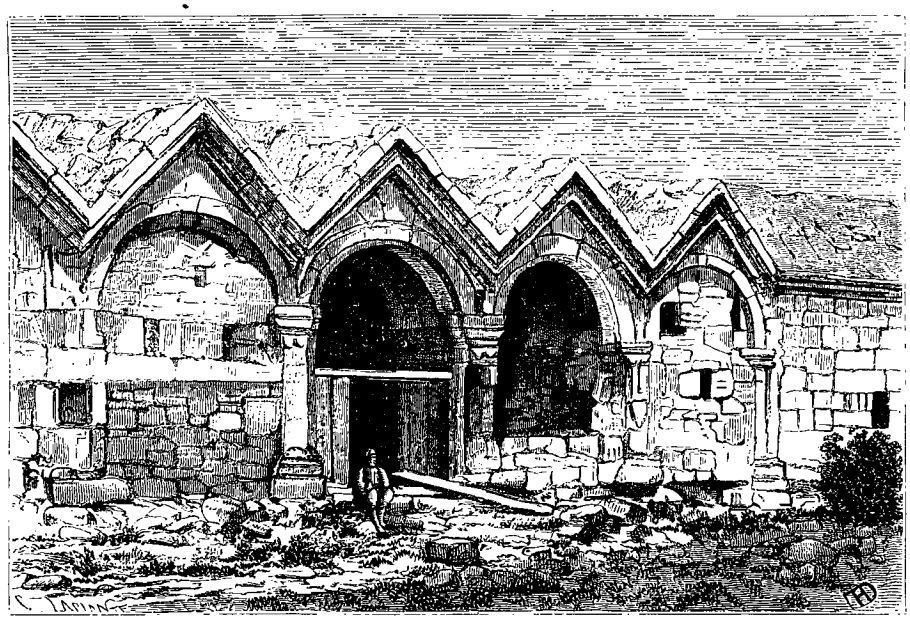
En partant de Sahrer, nous nous dirigeons, par le nord-ouest, à travers une série de petites vallées et



Eoechk-Wank. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

de ravins accidentés. Nous arrivons ainsi dans un village d'Arméniens catholiques dont les habitants s'empressent de nous offrir de la crème et des galettes.

L'aspect de la contrée a bien changé depuis que nous avons quitté, au village de Kasi ik, la vallée du Thortoum. Au lieu des montagnes arides et des oasis formées par les vergers, nous n'apercevons plus que d'immenses prairies alpestres où paissent



Portail de l'église de Eoechk-Wank. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

de nombreux et magnifiques troupeaux. Nous passons fréquemment à proximité de villages, et enfin sur notre gauche, mais bien loin de nous encore, nous pouvons entrevoir une forêt de sapins. Depuis plusieurs mois je suis privé de cette vue. Aussi cette forêt est-elle pour moi un sujet d'étonnement; je me réjouis de voir le retour de la zone des Alpes Pontiques, où j'ai déjà fait de si belles moissons zoologiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

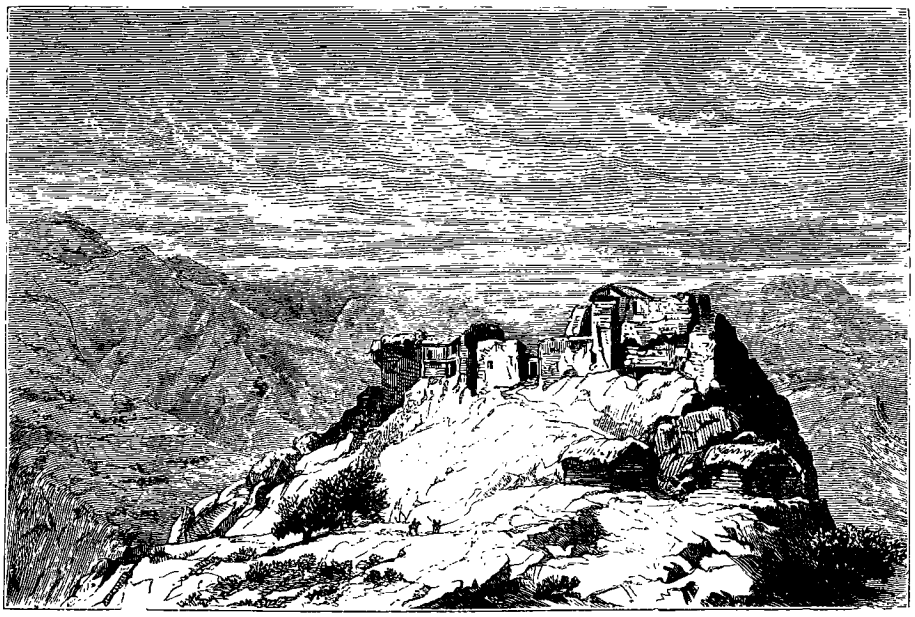
Nous hâtons le pas, car nous ne devons nous reposer qu'au village arménien de Wartans, où nous n'arrivons qu'après trois heures de marche. Ce lieu est très-élevé. Le baromètre indique une hauteur de près de deux mille huit cents mètres; le froid est très-vif à l'ombre, et sur quelques pics voisins la neige se montre encore du côté exposé au nord.

Près du village, je vais visiter une chapelle et un château fort en ruine.

Ce village n'est habité que par des pasteurs. Cependant, dans les endroits bien exposés, je vois quelques champs de seigle; les épis sont verts encore, tandis qu'ils sont déjà en pleine moisson dans la vallée du Thortoum.

C'est sur ce plateau que prennent leur source la plupart des rivières qui affluent au Thortoum-Sou par la rive gauche. L'une d'elles, située près du village de Norschen, où nous arrivons le lendemain vers neuf heures du matin, est celle que j'avais déjà traversée à Kiska-Khapsi, au Thortoum, en me rendant à Egreck.

Le village de Norschen ou Norschine est le plus considérable de tout le plateau du Giaour-Dagh ou Montagne des Infidèles, ainsi dénommée à cause des chrétiens qui la peuplent. Norschen est exclusivement habité par des catholiques. Je reçois chez le curé l'hospitalité la plus cordiale. Ce bon prêtre, qui, par exception parmi les prêtres arméniens, a quelque instruction, parle un peu le français; il paraît être très-heureux de ma visite et il est pour moi aux petits soins. Il va jusqu'à me donner sa chambre et son lit. J'apprends de lui qu'une grande bataille a été livrée entre les Français et les Prussiens, et que nos soldats ont été vaincus. Vingt mille de mes compatriotes, me dit-on, sont restés sur le champ de bataille.



Fisrik-Kalé. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Je suis stupéfait de cette nouvelle et je refuse d'y croire. J'assure mon hôte qu'il a dû être mal informé, et qu'il confond sans doute le nom des vainqueurs. A mon départ d'Erzeroum, j'avais bien entendu parler vaguement d'une guerre prochaine, mais rien ne pouvait me faire présager un aussi tragique événement. Cependant le curé m'affirma qu'un de ses parents, arrivé la veille d'Ispir, avait été informé de ces faits par le caïmakan. Je persistai malgré tout dans mon doute.

Je passai une excellente nuit à Norschen, que je quittai le lendemain à six heures du matin. Cette bourgade est à quatre heures de Thortoum par Kiska-Khapsi. La route qui de là conduit à Erzeroum est assez facile. Elle n'est que de douze heures, en suivant la voie directe. Nous devions mettre sept heures seulement pour nous rendre à Ischen, la résidence du caïmakan du canton d'Ispir. Je préférai n'aller en cet endroit qu'après avoir vu Fisrik-Kalé. Notre voyage s'accomplit pendant sa première partie sans aucun incident fâcheux. Mais dans l'après-midi nous fûmes surpris par un orage d'une violence inouïe, près d'un pic élevé et entièrement couvert de neige.

Il faut avoir été exposé à un de ces terribles orages des montagnes pour bien se rendre compte de leurs effets. Pendant deux heures, nous reçûmes la pluie et la grêle qui tombaient sur ces hauts plateaux où il ne pousse qu'une herbe fine et rase. Nous ne pouvions trouver un seul abri; les jeunes Arméniens que j'avais emmenés de Van n'étaient vêtus que de mince cotonnade, et ils eurent particulièrement à souffrir du choc des grêlons qui étaient d'une grosseur extraordinaire. Le sentier suivi par nous serpentait sur l'arête aiguë d'une chaîne de montagnes qui séparait deux vallées extrêmement profondes et très-boisées; mais c'eût été trop nous détourner de notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

route que d'aller si loin chercher un abri. Enfin nous aperçûmes, au point de jonction de plusieurs vallées, le château de Fisrik, perché sur une masse de rochers isolés. C'était le port. Nous reprîmes courage, et à la tombée de la nuit nous y arrivâmes, après une descente rapide jusqu'au fond des vallées.

Cette dernière partie de notre marche ne fut pas sans danger, car le terrain, miné par la violence des eaux, s'effondrait souvent sous les pieds de nos montures.

Ce fut dans la forteresse même que nous trouvâmes un gîte; elle était habitée par un vieux Laze, qui nous offrit généreusement l'hospitalité proverbiale chez presque tous les montagnards.

Cette longue journée de marche nous avait transportés dans un pays bien différent de celui que je venais de parcourir pendant plusieurs mois. Je me trouvais dans une contrée violemment bouleversée, où la végétation reprenait la puissance et la richesse des zones alpestres. La chaîne que j'avais traversée séparait d'une façon bien nette la faune botanique des plateaux de l'Arménie de celle des Alpes Pontiques. Les delphiniums, les aconits, les rhododendrons, les buis, les hêtres, les immenses abies remplaçaient ici les plantes des steppes. Je me réjouissais d'avance à la pensée des belles chasses entomologiques que me réservait cette abondante végétation.

Le lendemain, je cherchai vainement à Fisrik-Kalé et dans les environs quelques traces d'inscriptions. Je ne m'arrêtai donc en cet endroit que le temps de faire un croquis.

Laze. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

LXV

Départ de Fisrik. — Costume des Lazes. — Zagos. — Impossible de se procurer un guide. — Arrivée à Ischen. — Le château fort. — Départ de Ischen. — Kosaba et la forteresse. — Les inscriptions arabes. — Le monastère de Surp-Ovannès.

A partir de Fisrik, le costume des habitants se modifie sensiblement. J'étais en plein Lazistan, et le type des hommes était tout autre que celui des habitants de la plaine d'Erzeroum et même du Thortoum. J'avais sous les yeux les plus beaux échantillons de la race caucasique; la blancheur du teint et la finesse des cheveux en étaient des caractères bien certains.

Tous les hommes étaient grands et bien pris. Leur costume, adapté de très-près au corps, lui conservait toute sa souplesse et son élégance. Quant aux femmes, je ne puis en parler, n'ayant pu en apercevoir une seule. De bien loin, elles reconnaissaient à mon allure que j'étais un étranger; elles s'enfuyaient et ne reparaissaient plus.

Chez les Lazes, le turban et la calotte sont remplacés par une sorte de capuchon de laine semblable au jaschlickh des Caucasiens. Les brides de cette espèce de bonnet phrygien sont ramenées autour de la tête et forment une coiffure qui ne manque ni d'élégance ni de caractère; de plus, elle est fort commode. Comme les Géorgiens, les Lazes portent sur la poitrine des cartouchières qui sont, ainsi que les vêtements, décorées de galons d'or et d'argent. Leur ceinture bordée en cuivre est toujours bien garnie d'armes, parmi lesquelles un large poignard à lame courte remplace le long yatagan; leurs fusils sont aussi plus courts et tels qu'il convient à des montagnards. Quant à leurs mœurs et à leurs maisons, les Lazes ne diffèrent nullement des habitants de la vallée de la Tribola-Sou dont j'ai parlé plus haut.

En quittant Fisrik, nous faisons pendant plusieurs heures beaucoup de détours dans des vallées très-encaissées, qui nous conduisent à Zagos. Ce village est entièrement composé de chalets en bois de l'effet le plus pittoresque.

J'essaye inutilement de me procurer un guide pour aller à Ischen ou Ischin, où demeure le caïmakan. Les rudes montagnards me prennent pour un employé turc et à ce titre me font mauvais accueil. Je suis obligé de me guider seul à l'aide d'une mauvaise carte, ce qui n'est pas chose facile dans ces gorges profondes, dans lesquelles s'ouvrent d'autres vallées, dont les sentiers viennent couper celui que je dois suivre. Pourtant, sans trop d'erreurs, nous arrivons vers le soir dans la grande et belle vallée du Tschorock. Sur un contre-fort des montagnes, assez semblable à un cône tronqué, s'élève le bourg de Ischen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

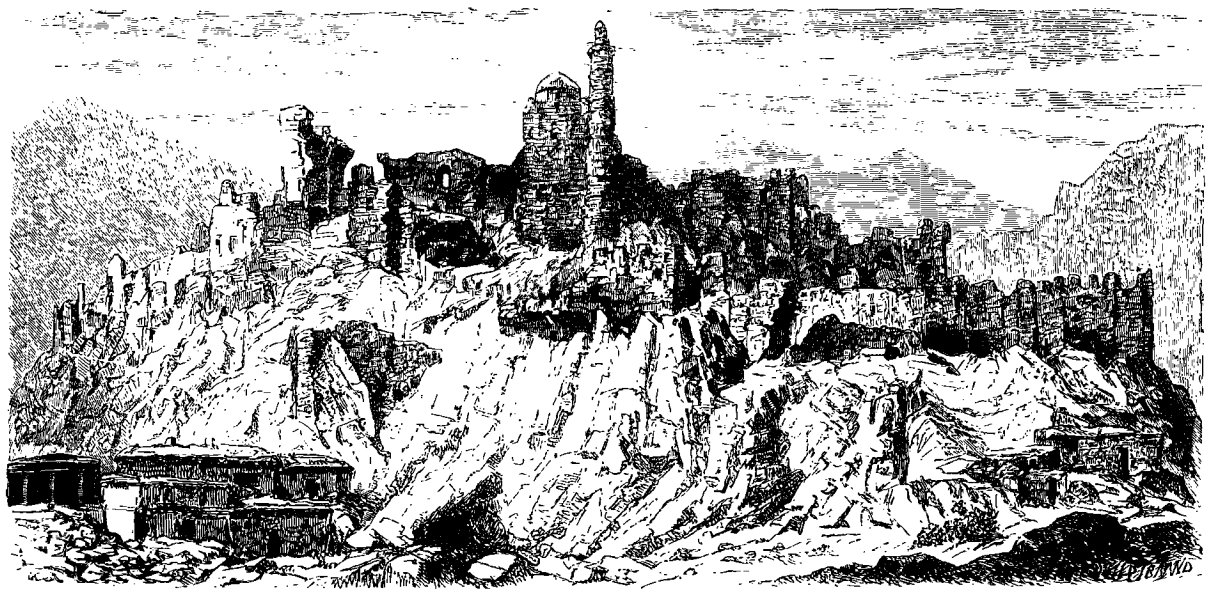
Je vais droit chez le caïmakan. Il demeure dans une vieille bâtisse, qui a dû être autrefois un château fort. Je fus très-bien reçu par ce fonctionnaire, chez qui je passai la nuit. J'eus la douleur de l'entendre me confirmer les mauvaises nouvelles que m'avait données le prêtre catholique de Norschen. Il n'était que trop certain que la guerre était déclarée entre la France et la Prusse, et que nos troupes venaient d'éprouver leurs premiers revers. L'annonce de ce désastre me fit hâter mon voyage, et dès le lendemain matin je quittai Ischen, malgré l'aimable insistance de mon hôte pour me retenir.

En suivant, sur la rive droite, la vallée du Tschorock, nous arrivâmes, après trois heures de marche, à Kosaba, village placé au confluent d'une petite rivière. Il s'étage sur les pentes d'une grosse masse de rochers que domine un château fort, le plus considérable de tous ceux que j'aie encore vus.

Aussitôt après mon arrivée, je recherchai activement toutes les inscriptions qui pouvaient s'y trouver. A l'entrée du château, dans l'enceinte duquel on pénètre par une grande porte ogivale, je copiai, sur le côté gauche, des caractères arabes gravés sur une pierre encastrée dans la muraille.

Les zaptiés et les séïs du caïmakan d'Ispir m'avaient accompagné, et ils obligèrent un pauvre diable, qui possédait une pierre gravée servant de foyer, à me l'apporter pour que j'en prisse la copie. Cette pierre était remarquable par l'agréable disposition des caractères qui formaient des dessins d'une certaine régularité. Le possesseur de cette pierre était allé la prendre près de la porte de la forteresse, d'où elle s'était détachée.

Je passai le reste de ma journée à dessiner le château de Kosaba, dans les constructions duquel on reconnaît l'art de différentes époques. A côté des ogives



Kosaba. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

et des formes arabes, je distinguai nettement des traces de chapelles et de monuments chrétiens. A toutes les époques cette forteresse a dû avoir une importance considérable, car elle commande le seul passage de la vallée du Tschorock qui permette à une armée de se diriger de l'est à l'ouest, depuis la mer Noire jusqu'à Erzeroum.

Du sommet d'une haute tour à demi ruinée, sorte d'ancien minaret élevé au point culminant de la forteresse, je découvrais plusieurs vallées dont les versants étaient occupés par de nombreux villages. Du haut de mon observatoire, je fis plusieurs croquis géographiques.

Kosaba est à une altitude d'environ dix-huit cents mètres.

Le lendemain, 18 août, nous fîmes une grande journée de marche. A mesure que nous remontions le cours du Tschorock, les montagnes devenaient moins escarpées, la vallée s'élargissait, les grands arbres forestiers faisaient place à des buissons de chênes, et les arbres fruitiers qui remplissaient de beaux vergers autour des villages, me rappelaient les paysages du Kurdistan.

Nous fîmes un détour de deux heures pour aller visiter le monastère kaïmackli de Surp-Ovannès, qui possédait une église très-célèbre, celle de Saint-Jean-Baptiste.

Un moine nous reçut, comme dans les monastères de l'Arménie.

On vénère là une précieuse relique qui n'est autre que le petit doigt de saint Jean. Il y avait autrefois, dans ce lieu, de nombreuses inscriptions, mais elles ont été détruites par les Lazes, et je n'en ai vu aucune trace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

LXVI

Arrivée à Perghitzi. — Incident comique. — Un derviche : sa manière de vivre; ce qu'il est. — Départ. — Les abricotiers. — Nous quittons la vallée du Tschorok. — Arrivée à Baibourth. — Le caïmakan s'oppose à mon voyage dans la vallée de Surminèh : ses raisons. — Départ pour Trébizonde par la route d'été. — Bech-Kilissa. — Un poste de zaptiés dans les montagnes. — Arrivée à Trébizonde. — Départ pour la France.

Nous n'étions restés qu'une heure et demie au monastère. Lorsque nous eûmes repris notre marche rapide, nous ne nous arrêtâmes plus qu'au village de Neurkak, où nous passâmes la nuit. La journée du lendemain ne présenta rien de particulier. Cependant, en arrivant près de Perghitzi ou Perghisi, où demeure un mudir, nous surprîmes, sur le bord d'un ruisseau, une troupe de lavandières qui, profitant de la solitude et de la tranquillité ordinaires du lieu, prenaient un bain. La première qui nous aperçut poussa un cri d'alarme; aussitôt toutes ces beautés, honteuses d'être surprises dans un costume plus que léger, se plongèrent dans l'eau jusqu'au cou. Je me hâtai de faire franchir le gué à ma petite troupe; mais au passage, une vieille femme d'abord, puis toutes les autres ensuite, nous invectivèrent de la plus belle façon.

En arrivant à Perghitzi, je fus reçu par le mudir, qui me fit entrer dans son selamlik. J'y rencontrai un derviche. Jamais je n'avais trouvé une si bonne occasion d'étudier de près un de ces mendiants. Celui qui, comme moi, avait reçu l'hospitalité du mudir, était un fort et solide gaillard de quarante ans environ, doué d'une physionomie énergique, que des traits anguleux et des sourcils noirs rendaient dure; ses cheveux tombaient jusqu'en bas de ses épaules. Dans le repas pris en commun avec notre hôte, le derviche se montra un jovial compagnon. Après que les serviteurs eurent installé sur les divans des coussins et des couvertures qui devaient nous servir de lits, on nous laissa seuls. Je m'informai alors près de mon compagnon de son genre de vie. Il m'apprit que depuis quinze jours il était l'hôte du mudir, qui était un bon homme et un excellent musulman; que lorsqu'il serait fatigué de vivre en cet endroit, il irait chercher un autre gîte, mais qu'il ne savait pas encore quel il pourrait être. « J'irai où le doigt de Dieu me poussera, et je m'arrêterai aussi bien chez le pauvre que chez le riche; je mangerai chez eux le pain et le sel, leur apportant en échange la prière et la parole de Dieu. »

Je soupçonnai fort cependant le pieux derviche d'être plus souvent l'hôte des seigneurs du pays que celui des gens du peuple, car il était remarquablement propre dans ses vêtements et sur sa personne, ce qui est une exception parmi les gens de sa classe. Son costume se composait d'un pantalon et d'une veste de toile blanche par-dessus lesquels il portait en sautoir une peau de chèvre blanche, soyeuse et immaculée, qui lui servait de lit et de tapis de prière. Sa tête était coiffée d'un haut bonnet de feutre blanc autour duquel il enroulait un turban; tout son bagage consistait en une pipe dont le tuyau était richement ornementé, et il portait toujours à la main une demi-calebasse venue de l'Inde; lorsqu'il se reposait, il tirait de sa poche un tesby (petit chapelet) qu'il égrenait constamment entre ses doigts.

Derviche mendiant. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

Le lendemain, j'appris du zaptié que ce singulier personnage était très-redouté du mudir, parce qu'il servait d'espion au haut clergé musulman. Maintes fois des beys puissants avaient eu à se repentir de lui avoir manqué d'égards.

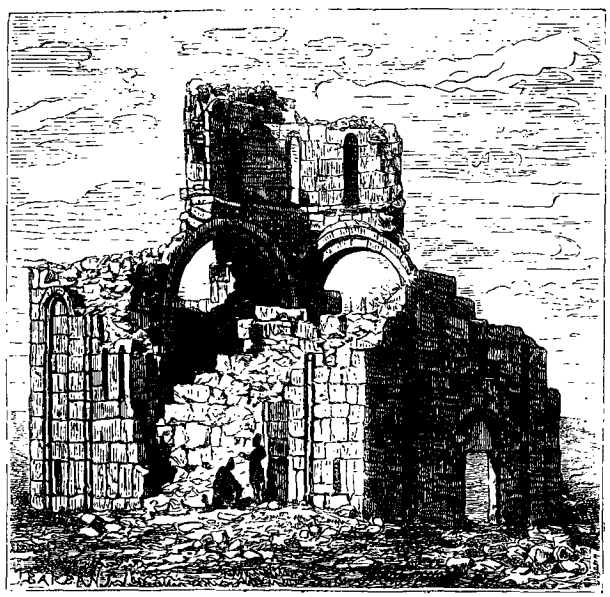
Perghitzi n'est qu'un amas de quelques maisons groupées autour de l'habitation du mudir. Mais en quittant cet endroit, nous trouvons un grand village où j'admire des abricotiers énormes chargés de fruits : ce qui me semble extraordinaire, car nous approchons de la fin du mois d'août. Ces fruits sont délicieux. On m'en servit avant, pendant et après les repas, et je profitai de l'occasion pour en faire une abondante provision. Ces abricots seraient une excellente espèce à introduire dans le nord de la France. Puisqu'ils prospèrent à une altitude de deux mille mè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres environ, où les froids sont extrêmement rigoureux et souvent tardifs autant qu'irréguliers, ils conviendraient parfaitement à notre pays, où la température du printemps est sujette à tant de changements brusques.

En partant de Perghitzi, je me dirige vers Baibourth par la voie la plus directe. Nous nous éloignons du Tschorock, qui va faire un long détour vers l'ouest. Nous traversons d'immenses plateaux, et, après cinq heures de marche, j'aperçois presque sous mes pieds le château de Baibourth, dont je dessine le plan à vol d'oiseau.

Mon intention était de me rendre à Trébizonde en passant par la vallée de Surminèh, que je ne connaissais pas encore; de ce port j'aurais trouvé facilement une occasion pour aller par mer jusqu'à Trébizonde. Mais le caïmakan de Baibourth, à qui je fis part de mon projet, en le priant de me donner un guide et un zaptié pour m'accompagner, s'y refusa catégoriquement. Il me donna pour raison que, deux mois auparavant, le consul de France avait été volé par des habitants de la vallée de Surminèh, qu'il avait failli à cette occasion perdre sa place, qu'il craignait pour moi une aventure semblable, qu'il tomberait complétement en disgrâce si un pareil fait se renouvelait. Il fit tous ses efforts pour m'empêcher de continuer mon voyage par la voie que je me proposais de suivre. Je dus donc encore une fois retourner à Trébizonde par la route d'été des caravanes, celle que j'avais inutilement essayé de suivre au printemps.



Église géorgienne. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

En partant de Baibourth, notre première journée de marche nous conduisit à Bech-Kilissa. Je pris plusieurs dessins des ruines des cinq églises.

Le lendemain, nous fîmes une longue étape : un peu au delà du pic de Kitova, je m'arrêtai quelques instants à un poste de zaptiés nouvellement établi. Nous n'étions qu'à une faible distance de l'endroit où le consul avait été volé, et par une bonne précaution, un peu tardive cependant, le caïmakan de Baibourth avait installé dans une mauvaise cabane cinq ou six gendarmes destinés à protéger les caravanes au milieu de ces vastes solitudes. Ces gens prenaient très au sérieux leur consigne, et ils avaient formellement interdit de tirer aucun coup de fusil dans toute la contrée, à moins de circonstances urgentes.

Par suite, pendant que je prenais une tasse de café avec le chef des gendarmes, j'eus le spectacle, assez comique, d'une chasse aux Kurdes. Une grande troupe de ces derniers revenaient de Constantinople, et, selon l'usage, ils étaient armés tous d'un beau fusil neuf. Quelques-uns s'amusèrent à tirer en l'air en signe de réjouissance. Aussitôt trois ou quatre zaptiés, qui les guettaient de leur observatoire, s'élancèrent pour les appréhender au corps. Mais les délinquants se doutant, en voyant courir les gendarmes, qu'il n'en retournerait rien de bon pour eux, prirent immédiatement la fuite. Alors commença une poursuite amusante : les Kurdes, poussés par la peur, couraient comme des cerfs, et les zaptiés, surexcités par l'espoir de l'amende qu'ils feraient payer, n'étaient pas moins agiles : pourtant ils furent vaincus, et nous les vîmes bientôt revenir très-essoufflés et bredouilles de leur chasse. Sur un mamelon voisin, les Kurdes, qui en étaient quittes pour la peur, faisaient de grands gestes et paraissaient se moquer des pauvres zaptiés très-déconfits.

Le soir, nous fîmes halte aux khans de Yaouli; et le lendemain, après seize heures de marche, nous arrivions au coucher du soleil à Trébizonde.

La nouvelle de notre désastre militaire me fut confirmée, et les dépêches que notre consul recevait journellement de France présentaient la situation comme si grave, que je me crus obligé d'interrompre mon voyage et de me rendre immédiatement à Paris. Grâce à l'obligeance de quelques amis, je pus me débarrasser rapidement de mes chevaux. Le 25 août, je quittais Trébizonde, emportant mes inscriptions et tout mon bagage scientifique, et le 13 septembre j'étais à Paris.

Th. DEYROLLE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1876

(PREMIER SEMESTRE.)

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

I. Traversée de l'Afrique équatoriale, par le lieutenant Cameron. — Le lac Tanganyika et le Loualâba font partie du bassin du Zaïre ou Congo. — La Livingstonia. — Reconnaissance complète du lac Nyassa par M. Young. — II. Le fleuve Ogôwé. — Expédition française de M. Savorgnan de Brazza. — Le docteur Lenz. — Autres voyageurs allemands. — M. Bonnat et le fleuve Volta. — III. Bulletin de la Société Khédiviale de géographie du Caire. — Expédition militaire de Gordon-Pacha. — Voyage d'Ernest Linant de Bellefonds au lac Oukerêwé. — IV. Le pays entre le bassin du Nil et la mer Rouge. — M. de Heuglin dans le pays des Beni 'Amer et des Habâb. — Le docteur Schweinfurth et M. de Güssfeldt dans le désert arabique. — V. Le capitaine Roudaire et les Chotts de la Tunisie. — M. Largeau à Ghadamès. — VI. Asie centrale. — L'acropole de l'ancien continent. — Les Anglais et les Russes autour du nœud orographique de l'Asie. — Le Khokand ou Ferghanah incorporé à la Russie. — La frontière russe en Asie. — Superficie du Ferghanah et de la Russie. — Configuration, climat, productions végétales du Ferghanah. — Différence entre le nord et le sud de la province. — Richesse probable des montagnes. — Population. — Centres de population. — Nombre des maisons, des boutiques, des écoles, des mosquées. — Khokand l'agréable. — Avantage de la position des Russes pour les explorations futures du Pamir. — Tibet. Explorations par des indigènes. — Naïn-Sing. — Sa traversée du Tibet entre le Ladak et L'Hassa. — Longueur du voyage. — Découverte d'une région de grands lacs à quatre mille mètres. — Observations scientifiques. — Voyages de Bogle (1774) et de Manning (1811). — Ouvrage de M. Clements Markham. — VII. L'expédition polaire anglaise. — Son départ — Son organisation. — Dernières nouvelles. — La *Pandora*. — Importance des explorations polaires. — Le capitaine Allen Young. — VIII. Australie. Voyage d'E. Giles du lac Torrens à la côte occidentale. — Caractères généraux du désert australien.

I

Un événement considérable dans l'histoire des découvertes en Afrique inaugure brillamment l'année 1876. Le lieutenant Verney-Lovett Cameron, chef de l'expédition envoyée, il y a trois ans, par la côte orientale, au secours de Livingstone, et que la dernière revue semestrielle avait laissé dans le canton d'Oudjîdji, sur le bord est du lac Tanganyika, a achevé à Loanda un long itinéraire à travers toute la largeur de l'Afrique équatoriale. Ses travaux dans la dernière partie du voyage, qui commence au port de Kawêlé, en Oudjîdji, marquent un grand progrès sur les notions antérieurement acquises, et sont étroitement liés à la question controversée du rôle hydrologique du lac Tanganyika. Depuis l'année 1858, où les capitaines Burton et Speke avaient touché le rivage est du lac, en Oudjîdji, et relevé une partie de ses bords jusqu'au village d'Ouvira dans le nord, on avait beaucoup discuté pour savoir si le Tanganyika était, ou non, un bassin fermé, sans écoulement. L'opinion la plus généralement répandue faisait de ce lac un bassin sans issue; en effet, le docteur Livingstone, ajoutant aux découvertes de ses compatriotes une reconnaissance de la pointe nord du Tanganyika et de ses rivages sud, ou, pour nous conformer à la nomenclature indigène, des rivages sud du lac Rouemba ou Liemba, qui n'est en réalité qu'une vaste baie du premier, avait cherché vainement une rivière servant à l'écoulement des eaux du grand lac.

Nous savions seulement que la vaste nappe du Tanganyika, ceinte partout de montagnes, mesurait six cent soixante-dix kilomètres du nord au sud, sur une largeur moyenne de cinquante kilomètres de l'est à l'ouest, avec une superficie d'environ vingt-six mille kilomètres carrés. Au lieutenant Cameron était réservée la gloire de préciser et de compléter nos connaissances sur la partie sud du lac tout entière, et de découvrir sur le rivage ouest, à peu près sous le méridien de Kawêlé, la grande rivière Loukouga ou Louvoubou qui entraîne à l'ouest, pour le déverser dans le Loualâba, le trop plein des eaux du Tanganyika. Au lieu d'être un bassin fermé de toutes parts comme on le croyait, le Tanganyika, bien qu'il soit à mille kilomètres de l'Océan Indien, appartient donc au système fluvial dont le Loualâba, cette belle rivière large de plusieurs kilomètres, que Livingstone avait décrite, formait encore pour nous le trait principal, et dont le rôle hydrologique méritait si bien d'être défini.

Le chemin pris par Cameron le conduisit du rivage ouest du Tanganyika à Nyangwé, dans le pays des Manyouêma anthropophages. Cette ville, située sur le cours du Loualâba, était le point extrême du trajet de Livingstone du côté du nord.

Au moyen d'observations répétées, le lieutenant Cameron s'est assuré d'abord qu'il y avait, dans la position de Nyangwé, telle que Livingstone l'avait calculée, une erreur reportant ce point de cent soixante kilomètres trop à l'ouest; il a fait, en outre, la constatation importante que « loin de cesser, à Nyangwé, de couler à l'ouest pour incliner vers le nord, le Loualâba cesse en réalité de couler au nord, et tourne là à l'ouest ». Il a appris que, plus loin, le Loualâba prend la direc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

actuellement de pénétrer en Afrique par le cours de l'Ogôwé. Rappelons qu'elle est placée sous les ordres d'un officier de la marine française, M. Savorgnan de Brazza, enseigne de vaisseau, et qu'elle comprend, comme Européens, M. Alfred Marche, l'ancien compagnon du marquis de Compiègne, le docteur Ballay, et le quartier-maître Hamon. Une quinzaine de laptots, matelots du Sénégal, accompagnent l'expédition. Les nouvelles reçues sont datées de Lopé, au pays des Okanda, le 28 février. Lopé est un petit village situé au delà des premières cataractes, à plus de trois cents kilomètres de l'embouchure du fleuve et à près de deux cents kilomètres de la côte, à vol d'oiseau. L'expédition avait été aux prises avec mille difficultés. MM. de Brazza et Ballay avaient été attaqués par les fièvres; toutefois, au départ des nouvelles, leur santé était rétablie. Vers la seconde quinzaine de janvier, les onze pirogues de l'expédition entraient dans le pays des Apindji, où la navigation de l'Ogôwé est rendue dangereuse par les rapides, et où les Pahouins envahisseurs menacent la rive nord du fleuve. Tandis que les pirogues s'engageaient dans la passe redoutée, M. de Brazza fit surveiller la rive par ses laptots sénégalais. Tout à coup, la pirogue contenant les marchandises les plus précieuses et les instruments chavire. Une autre pirogue heurte contre un rocher et suit la première ; deux autres ont touché le fond et se remplissent d'eau. Le courant emporte dans les rapides les marchandises, qui surnagent et qui deviennent immédiatement la proie des Apindji aux aguets. Pendant la nuit, une cinquième pirogue est entraînée dans les rapides. Le désastre est presque complet. M. de Brazza a perdu, avec les marchandises, qui sont la monnaie du pays et qui lui permettaient de vivre et d'avancer, les instruments sans lesquels il ne peut plus continuer ses observations géographiques. Le 10 février, M. de Brazza était à Lopé. Les explorateurs avaient encore cent dix-huit kilomètres à parcourir pour atteindre le point extrême reconnu par MM. de Compiègne et Marche. Il fallait, ou renoncer à continuer le voyage, ou trouver à nouveau les instruments, les étoffes, la poudre, et ces plats en métal appelés *neptunes*, qui sont la monnaie à l'intérieur du pays. M. de Brazza n'a pas hésité à prendre sur ses ressources privées la somme nécessaire à la poursuite de sa mission. Il serait infiniment regrettable que la mère patrie ne prêtât pas immédiatement aide à nos courageux voyageurs. Il s'agit, en effet, d'un voyage dont l'importance géographique se double pour nous d'une importance nationale, puisque notre drapeau flotte au Gabon.

L'expédition allemande sur l'Ogôwé n'a pas eu beaucoup plus de succès. Au commencement de cette année le docteur Lenz croyait avoir décidé les Okanda à le guider par eau chez les Ochéba; mais au confluent de l'Ofoué, sur la rive gauche de l'Ogôwé et à soixante-treize kilomètres en deçà de l'Ivindo, la crainte des Ochéba causa la désertion des Okanda. Le voyageur voulut alors remonter l'Ofoué pour pénétrer chez les Asimba, en attendant un revirement favorable dans l'esprit des Okanda. Il marcha pendant un jour le long d'une partie de la rivière qui est barrée par des rapides et des cataractes. Ces cataractes marquent le commencement d'un pays accidenté, mais sans hautes montagnes, qui est habité par les Achouka et par les Asimba. Chez ces derniers, au village de Ngobo, on vola à M. Lenz ses canots. A quelques kilomètres plus loin, dans le village d'Akellé, situé entre les Achouka et les Asimba, le chef lui offrit un bateau, et il put remonter encore un peu la rivière. Mais les Okanda, ne voulant pas laisser à leurs voisins le bénéfice de la conduite du voyageur, empêchèrent les Asimba d'entrer dans ses vues, et le retinrent inactif pendant trois mois. Les Asimba forment une toute petite peuplade opprimée par les Okanda, leurs proches parents de race, si on en juge d'après leur langage. On trouve chez les Asimba un premier établissement des Obongo, comptant six huttes. Ces Obongo, ces nains curieux, ont des colonies plus nombreuses sur le territoire des Okona. M. Lenz tenta de diriger seul un canot sur l'Ofoué, mais il dut y renoncer, à cause des rapides. La rivière, qui a une largeur de cent cinq mètres au confluent, se rétrécit bientôt jusqu'à n'avoir plus que de soixante à soixante-quinze mètres; elle est très-profonde, et son courant est rapide. Sur sa rive droite vivent les Fan, qui paraissent continuer leurs envahissements vers l'ouest; ils ont même déjà franchi l'Ofoué sur un point isolé. Les Okona, tribu plus puissante que les Asimba et appartenant à la même race, vivent plus haut que l'Ofoué.

Les dernières nouvelles reçues de l'Ogôwé annoncent que si la tournure des affaires le permet, la mission française de M. Savorgnan de Brazza tentera, conjointement avec M. Lenz, de pénétrer dans le pays des Ochébo, peuplade qui habite sur la rive sud de l'Ogôwé, à soixante kilomètres en amont du confluent de l'Ivindo. Ce serait déjà autant de gagné pour la géographie.

Les voyageurs de la *Société africaine* d'Allemagne, sur la côte équatoriale de l'ouest, ont continué à lutter péniblement, l'année dernière, contre la difficulté de trouver les porteurs nécessaires, dans un pays où les fardeaux sont ordinairement transportés à dos d'homme; d'autres causes, parmi lesquelles il faut citer le manque de ressources, sont venues s'opposer à leur progrès. C'est ainsi que la station de Tchintchocho, dans le Loango a dû être abandonnée, et que M. de Güssfeldt, a dû revenir en Allemagne après avoir cherché en vain à pénétrer dans l'intérieur en remontant une deuxième fois le petit fleuve Killou, qui se jette dans l'océan Atlantique par 4°30′ de longitude.

Le docteur Pechuel Lœsche, naturaliste et spécialement géologue, a poussé ses recherches sur les rives du Killou, en amont de Mayombé et de Boumina,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

jusqu'à la belle cataracte que forme le fleuve en glissant des montagnes dans la plaine du Loango. M. Pechuel Lœsche rapporte de ce voyage de nombreuses collections qui serviront aux études d'histoire naturelle.

Le seul autre voyage qui mérite d'être mentionné, dans cette région, est celui qu'ont fait, sur la frontière de l'Angola et du Benguela, le lieutenant autrichien Lux et le docteur Pogge. Partis de Poungo an Dongo, sur le Koanza, ils se sont dirigés d'abord vers Malangué, et ont pénétré ensuite, par les montagnes de Mossambé, chez les Kiokos, sur le territoire desquels sont les sources des rivières Kwango et Kassabè. Le Mouta Yanvo ou empereur du Lounda étend sa domination jusque sur le Kioko, qui est à deux mois et demi de voyage de Poungo an Dongo. C'est là, à Kimboundou, que s'arrêtèrent les deux voyageurs; ils revinrent à Loanda, par Kassandjé, et nous pouvons espérer que leurs travaux, faits en partie sur un terrain jusqu'alors inexploré, nous apporteront des données nouvelles et utiles, formant le complément des anciens itinéraires du docteur David Livingstone dans la même région.

Au mois de février dernier, M. Bonnat, négociant français qui s'est fait déjà connaître par ses voyages dans le pays des Asanti (Achanti), pénétrait dans la ville de Salaga, chef-lieu de la province de Gondja, tributaire du royaume Asanti. Il arrivait là après avoir remonté le Volta pendant deux cent quatre-vingts kilomètres, comptés de l'embouchure du fleuve près Adda sur la côte de Guinée. Salaga est le grand marché de la noix de *goûro* (Stercula acuminata), fruit dont l'usage salutaire s'est propagé fort loin du pays où on le récolte. Le simple énoncé de cette heureuse nouvelle en indique toute l'importance. M. Bonnat, déjà rentré en Europe, dresse en ce moment la carte de son itinéraire; nous aurons ainsi le premier tracé de la moitié du fleuve Volta, dont la partie la plus voisine de la mer était seule connue, et les premiers renseignements *de visu* sur l'emporium de Salaga, où nul Européen n'avait précédé notre compatriote.

III

C'est en mars qu'a paru le premier fascicule trimestriel du *Bulletin de la Société khédiviale de géographie* du Caire, rédigé par le secrétaire de cette société, le marquis de Compiègne, dont les travaux, comme voyageur en Afrique, sont justement appréciés. Le Khédive a été heureusement inspiré en décrétant la fondation de cette société et en groupant ainsi les voyageurs et les officiers distingués qui, depuis quelques années, ont tant fait pour les progrès de la science géographique, dans les parties nouvellement annexées, ou jusqu'alors imparfaitement explorées, des vastes territoires soumis à son autorité. Le premier fascicule du Bulletin trimestriel de la nouvelle Société de géographie contient deux documents qui, par leur utilité, sont d'un bon présage pour l'avenir de l'œuvre : le journal d'Ernest Linant de Bellefonds et sa carte du pays compris entre Redjâf et le lac Oukérèwé, dressée par le docteur Schweinfurth, président de la Société khédiviale, et un aperçu (également accompagné d'une carte) du voyage de MM. Théodore de Heuglin et Vieweg dans le pays des Beni'Amr et des Habab, c'est-à-dire sur le littoral de la mer Rouge entre Sawâkin et Mouçawwa.

Ernest Linant, fils de Linant-Pacha, un des premiers voyageurs sur le Nil Blanc, était membre de l'expédition militaire envoyée sous les ordres de Gordon-Pacha pour asseoir l'autorité du Khédive dans la région équatoriale du haut Nil, et y favoriser le développement de l'agriculture et du commerce. Les résultats de cette expédition étaient, aux dernières nouvelles, l'annexion à l'Égypte de presque tous les territoires baignés par les lacs Oukerèwé (Victoria) et Mwoutan (Albert). Aujourd'hui donc, l'Égypte, comme expression politique, commence au rivage de la Méditerranée et finit sous l'équateur. Le général en chef des forces égyptiennes, Gordon-Pacha, espère que dans deux ans le pays sera suffisamment pacifié et les communications assez sûres pour offrir aux voyageurs et aux commerçants une sécurité complète Au milieu de la fermentation, des exaspérations de haines politiques que fait naître l'exécution d'un projet semblable, l'infortuné Ernest Linant de Bellefonds, revenu auprès de son général, est tombé victime du devoir sur un champ de bataille, le 26 août 1875, près de la station égyptienne de Mougui, sur le fleuve Blanc. Il était le premier voyageur français qui eût visité le lac Oukerèwé. Son journal, rempli de renseignements scientifiques très-précieux, respire l'ardeur juvénile et la bonne humeur qui donnent tant de charme aux œuvres qu'elles animent. Il a tantôt suivi la ligne de marche que le capitaine Speke avait tracée jadis, tantôt il s'en est écarté, mais par le détail des observations topographiques, par la multiplicité des remarques concernant les habitants et les productions du pays, il a renouvelé, pour ainsi dire, entièrement les notions qu'on avait sur cette partie du bassin du Nil.

Au sud du poste de Fatîko s'étendent des savanes dont les herbes sont brûlées chaque année; plus loin commencent des plateaux agrémentés de bouquets d'arbres. Ernest Linant est entré dans la région des forêts vierges, formant des fourrés impénétrables, à l'ombre desquels une herbe naissante tapisse le sol d'une fraîche verdure.

Les Chaka, habitants de cette contrée, ont les cartilages du nez, des oreilles et de la bouche criblés de trous dans lesquels ils passent des morceaux de bois ou d'ivoire, des verroteries et des fils de cuivre, comme les Bari, qui vivent plus au nord, tandis qu'en allant au sud, les populations sont plus préoccupées de la question du vêtement, ce qui indique certainement une civilisation relative.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le pays de Kaboûli, où est le poste égyptien de Foweïra, est couvert de villages palissadés ou *zeriba*. « De Foweïra, écrit M. Linant, on jouit d'un magnique panorama. Le Nil, large de quatre cents mètres, présente une surface unie comme un miroir; la rive gauche s'élève en pente rapide; les bords du fleuve sont tapissés de nénufars qui s'épanouissent au-dessus des herbes d'un vert éclatant, balancent mollement leurs tiges flexibles, et semblent chercher à s'élancer, amoureusement mus par une faible brise. A mi-côte, s'étend une forêt de bananiers aux feuilles larges et brillantes; au-dessus, les huttes de Foweïra forment une série de dômes à coupoles dorées. Le pavillon égyptien flotte fièrement sur ce coteau, derrière lequel de grands arbres élancés s'élèvent hardiment, bravant les vents et confondant leurs feuillages au milieu des nues.... »

A l'ouest de Foweïra, le Nil (rivière Somerset des voyageurs anglais) va se jeter dans le lac Mwoutan ou Albert. Ernest Linant l'a descendu jusqu'aux rapides de Ketoûtou, près de l'île du chef Aoufîna, où le Nil a trois fois la largeur de la Seine devant les Tuileries, et où ses bords sont couverts d'*Herminiera elaphroxylon* (ambadj), de papyrus, de roseaux et d'îles flottantes formées de végétaux entrelacés.

Enfin, Ernest Linant est entré dans le royaume d'Ouganda. Là sont des collines boisées et de jolis vallons remplis de villages et de plantations qui rappelèrent au voyageur les plus beaux sites de l'Italie. L'arbre à caoutchouc y est commun; le pays est, pour ainsi dire, couvert de cultures, de haricots et d'un autre légume, mais surtout de plantations de bananiers qui fournissent aux habitants presque tous les mets de leur table; ils mangent la banane verte, cuite sous la cendre; mûre, on la sèche et on la réduit en farine pour la fabrication du pain; fermentée, elle sert à faire la bière.

L'histoire d'Ouganda ne remonte pas bien loin. Autrefois, le peuple des Waganda[1] était misérable: il ne vivait que d'herbes et de lait, ainsi que font encore toutes les autres branches de la famille Bantou, mieux connue sous le vieux nom de Cafre. Comme leurs frères du mont Diagga, ils avaient coutume d'ensevelir leurs rois dans des huttes construites spécialement pour cette destination. Ce furent les ancêtres du roi M'tésa qui civilisèrent les habitants de l'Ouganda, en leur enseignant la culture de la terre. Mais, tandis que le soin des champs a été imposé à la partie féminine de la population, les hommes sont restés fidèles à leur primitif métier national de pasteurs. Les anciens empereurs gouvernaient un territoire dont l'Ouganda, obéissant à leur héritier M'tésa, n'est qu'une parcelle. Leur royaume s'appelait le Kittara; et il s'étendait, du côté du nord, jusqu'à l'entrée du Nil dans le lac Mwoutan; à l'est, jusqu'au pays d'Oukori; au sud, jusqu'aux montagnes au nord du lac Tangañyîka, et il englobait le lac Oukerêwé ou Nyanza Kerâwé tout entier. Au moment où, sous le Kédive régnant, les Égyptiens arrivèrent dans le pays pour faire la traite de l'ivoire, ils trouvèrent l'ancien empire de Kittara morcelé en quatre petits royaumes : l'Ounyoro, l'Ousoga, le Mroûri et l'Ouganda; les souverains des trois premiers reconnaissaient encore pour suzerain leur cousin M'tésa, roi d'Ouganda. L'espérance de trouver dans les nouveaux venus des auxiliaires de leurs velléités d'indépendance amena des guerres entre les rois et leur seigneur suzerain; les complications qui suivirent donnèrent là, comme dans le Foûr, un prétexte plausible à l'immixtion directe du gouvernement égyptien dans les affaires intérieures du pays.

On se rappelle la rencontre émouvante d'Ernest Linant avec Henry Stanley, à Doubaga, résidence du roi M'tésa. Après avoir souhaité bon succès au voyageur américain partant pour achever le relèvement des rivages du lac Oukerêwé, le voyageur français crut pouvoir prendre congé de M'tésa; mais cet orgueilleux monarque employa tous les moyens imaginables pour fixer auprès de lui notre compatriote, et, voyant qu'il ne parvenait pas à le persuader, il fit attaquer traîtreusement par huit à dix mille hommes sa petite troupe de quarante-six personnes sur le territoire d'Ounyoro. Après un combat qui dura huit heures, Ernest Linant resta maître du champ de bataille, et put cette fois rejoindre son général. La mort l'a surpris trop tôt pour la science. Au moment même de la dernière attaque imprévue qui a ravi ce vaillant lutteur à son père, l'éminent Linant-Pacha, et à la géographie, il allait être envoyé pour créer de nouveaux postes égyptiens entre le poste de Fachora, terme extrême de la reconnaissance de M. Chippindall, et le confluent du Nil dans le Mwoutan.

Nous ne saurions oublier ici la persévérance méthodique avec laquelle l'état-major égyptien, dirigé par le colonel Stone, se livre à de lointaines reconnaissances, dont plusieurs sont, pour la géographie, des acquisitions importantes.

IV

Si nous passons au littoral africain de la Mer Rouge, nous trouvons encore dans le *Bulletin de la Société khédiviale de géographie* un précieux itinéraire, tracé par M. Théodore de Heuglin, chez les Benî 'Amer et les Habâb, complétant sur quatre cents kilomètres, du côté du nord, les travaux géographiques d'un voyageur suisse, Werner Munzinger-Pacha, qui a péri récemment avec son escorte, sous les coups des Ourouma ou Gallas, sur le chemin de Toujourra au pays de Chiwa. Le sol, jusqu'alors inexploré, du pays des Benî 'Amer et des Habâb, qui borde la mer Rouge, entre Sawâkin et Mouçawwa, peut être considéré comme un dernier gradin nord du plateau de l'Éthiopie, et ses habitants actuels qui, sous le dix-huitième degré, confinent à la race pure-

1. Il faut rappeler ici que la syllabe initiale *Wa* s'applique au nom de la population et que la syllabe *Ou*, s'applique au nom du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ment africaine de Bedja, semblent, d'après leur type physique, être un des rameaux de cette race, quoique la langue dont ils font usage soit un dialecte de l'ancienne langue éthiopienne ou gue'ez. Outre les Benî'Amer et les Habâb, il existe encore dans le pays une tribu de la race autochthone, qui le peuplait avant l'invasion des peuples de race bedja, et c'est à ces autochthones qu'il conviendrait de faire remonter la construction de certains monuments fort curieux en pierres sèches, les siéges et les tombeaux que M. de Heuglin a étudiés au milieu de ses autres occupations géographiques et géologiques. Les siéges sont formés par une grande pierre plate carrée posée à terre, et une autre pierre plate triangulaire dressée, servant de dossier; les tombes, rondes, sont faites de deux murs concentriques étagés et surmontés d'une petite colonne, composant ensemble une pyramide à trois ou à cinq gradins. Ces monuments doivent appartenir à la même civilisation que les tombes vues par Richard Burton en pays Çômâli sur le chemin de Zeïla' à Harar; on est frappé par un air de famille entre eux et certains monuments préhistoriques du sud du département de Constantine. Quoi qu'il en soit, les Çômâli, aussi bien que les Benî 'Amer et les Habâb, s'accordent pour attribuer ces tombes anciennes à la race qu'ils ont refoulée ou exterminée.

La connaissance du désert arabique ou désert de la Thébaïde à la hauteur de l'Égypte moyenne, a fait également un progrès nouveau; il est dû au président de la Société khédiviale de géographie, le docteur Schweinfurth, et à un autre voyageur en Afrique, très-méritant, à M. de Güssfeldt. Leurs travaux, accomplis pendant le printemps de cette année, ont eu pour théâtre l'Ouâdi 'Araba et le Djébel Galâla, situés entre le golfe de Suez et le Nil. Le docteur Schweinfurth a étudié la géologie et la flore de ces solitudes, qui sont à une latitude un peu plus septentrionale que le Sinaï. Son compagnon a rendu un grand service à la géographie, en fixant la latitude et la longitude de vingt points, dans un pays dont nous ne possédions encore qu'une fausse image, bien qu'il soit voisin de contrées journellement visitées.

Laissant derrière eux le Nil à Benî Souêf, les deux voyageurs ont contourné le Djébel Homr, se dirigeant vers la vallée de 'Araba qui, large de vingt-quatre kilomètres, court de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, sous le versant nord de Galâla. Le docteur Schweinfurth a étudié la formation géologique du plateau de Galâla, qui est de l'époque tertiaire éocène, et présente de nombreux fossiles, tels que les nummulites, les ostréas, les hippurites et les grandes ammonites; sur toute la longueur du Galâla, il a trouvé des grès d'une grande profondeur, identiques aux grès du mont Sinaï. Les observations géologiques du docteur Schweinfurth l'ont conduit à penser qu'à une époque, le plateau et les montagnes de Galâla ne formaient qu'un seul massif avec le mont Sinaï, dont ils sont séparés par le golfe de Suez. Le Djébel Galâla renferme des sites très-pittoresques, on pourrait dire inattendus dans un désert à cette latitude.

V

En nous rapprochant du territoire algérien, nous sommes heureux de pouvoir annoncer l'achèvement d'un grand travail, qui fait honneur à la France : nous voulons parler du nivellement géométrique de la région des *Chotts*, au sud du département de Constantine et de la Tunisie, commencé, pour le dépôt de la guerre, avec l'appui du gouvernement de l'Algérie et de la Société de Géographie, par le capitaine d'état-major Roudaire. Les résultats de la campagne de 1874-1875 avaient démontré que le lit des Chotts au sud du département de Constantine, véritables laisses d'une ancienne mer saharienne, a conservé un niveau inférieur à celui de la Méditerranée. M. Roudaire, avec le concours du ministère de l'instruction publique, a poursuivi cette année son œuvre sur le sol tunisien. Partant du golfe de Gabès, il est allé, par un nivellement de proche en proche, rejoindre les points de repère qu'il avait placés en 1875 sur le bord occidental du Chott Rharsa. Cinq cents kilomètres ont été nivelés. Dans un rapport provisoire au ministère de l'instruction publique, M. Roudaire donne sur les résultats obtenus des renseignements dont voici la substance :

Le seuil de Gabès, dans sa dépression la plus forte, n'est formé que de sables dont l'altitude est de quarante-six mètres au point culminant, et dont l'épaisseur est d'environ vingt kilomètres. Le Chott Rharsa forme un vaste bassin dont la profondeur atteint quarante mètres au-dessous du niveau de la mer, et dont la superficie est égale à la moitié du grand bassin du Melrhir, avec lequel il communiquerait naturellement. Quant au Chott-el-Djerid, les eaux, en s'accumulant dans son lit, qui occupe le fond d'une immense cuvette, y ont creusé un véritable lac souterrain dont les eaux s'écouleraient dans le Chott Rharsa dès qu'on aurait fait une tranchée dans le faible bourrelet qui sépare ces deux Chotts. Pas une seule oasis — et c'est là un point capital — ne serait submergée. M. Roudaire conclut à la possibilité de la création d'une mer intérieure. Il entrera dans des détails plus précis quand les nombreux documents qu'il rapporte auront été coordonnés.

Des deux principales directions suivies par le commerce algérien dans le Sahara, M. Largeau s'est voué à l'étude de la voie de l'est, passant par le marché de Ghadâmès, héritier de l'ancienne importance commerciale de Warglâ, qui eut son apogée alors que cette oasis algérienne était la station ordinaire des caravanes de Biskra et de Tunis aux salines d'Amadghôr et aux États des nègres Haousa. Dans son dernier voyage, commencé au mois de novembre dernier, M. Largeau était accompagné par MM. Louis Say, enseigne de vaisseau, Lemay et Faucheux. Leur itinéraire de Biskra à Ghadâmès, par Tougourt, El-Ouâd

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et Bîr-Djedîd, appuyé sur les déterminations astronomiques de M. Louis Say, donnera des matériaux géographiques nouveaux, même dans la région des dunes. Au point de vue commercial, si intéressant pour l'Algérie, M. Largeau a obtenu des négociants de Ghadâmès la promesse qu'ils reprendraient, avec l'Algérie, les relations d'affaires dont les événements historiques ont détourné le courant au profit des marchés de Tripoli et de Tunis. Nul doute aussi que l'établissement, par le gouvernement de l'Algérie d'un certain nombre de marchés dans le sud, ne contribue notablement à un résultat si désirable.

VI

L'espace avait manqué, dans la *Revue géographique* du 2e semestre de 1875, pour parler des explorations qui entament peu à peu les contrées de l'Asie centrale les plus difficiles à aborder, en même temps que les plus curieuses à connaître, et qui aurait été, selon une théorie dont la complète justification est encore à produire, le berceau de la race aryenne. Les Anglais et les Russes rivalisent d'efforts pour reconnaître cet immense nœud orographique où s'entre-croisent l'Himalaya, le Kuen-Luen, le Thian-schan, l'Hindou-Kouch. Les intérêts de la politique et ceux du commerce sollicitent cette rivalité, qui donnera quelque jour peut-être naissance à une lutte, mais dont la géographie, en attendant, ne saurait manquer de tirer parti.

Un fait important s'est récemment produit et doit être ici mentionné : par une loi inéluctable en matière de conquête, les Russes ont été obligés d'incorporer le Khokand à leur gouvernement général du Turkestan. Grâces à cette nouvelle étape de leur marche dans l'Asie centrale, ils deviennent les maîtres du cours entier du Syr-Daria, dont les parties inférieure et supérieure leur appartenaient depuis plusieurs années déjà. La frontière russe se déploie maintenant, à travers tout le continent asiatique, sur une courbe de plus de dix mille kilomètres. En prenant possession de Khokand auquel ils ont rendu son ancien nom de Ferghanah, les Russes nous permettront de pénétrer plus avant dans la connaissance d'une région naguère encore fermée à l'Europe. Ils y gagnent un territoire de soixante-treize mille kilomètres carrés, ce qui porte à environ seize millions sept cent cinquante-trois mille cent quarante-quatre kilomètres carrés l'étendue de la domination russe en Asie. « Le Khokand, dit M. Kuhn dans une relation reproduite par le *Journal de Saint-Pétersbourg*, est une dépression longitudinale fermée de trois côtés, au nord, au sud et à l'est, par des ramifications de la puissante chaîne de Tian-Chan, et ouverte à l'ouest par la vallée du Syr, qui la fait communiquer avec les autres possessions russes du Turkestan. Abritée contre les vents du nord par de hautes montagnes, arrosée par la principale artère du pays, le Syr-Daria, et par un grand nombre de cours d'eau secondaires, la vallée de Ferghanah jouit d'un climat admirable et d'une richesse extraordinaire.... » Les céréales, les fruits, la garance, le mûrier, le coton et le tabac croissent dans le Khokand. Le Syr-Daria divise physiquement le pays en deux parties distinctes : au sud du fleuve, l'agriculture est développée et nourrit la plus nombreuse population ; au nord, le sol, moins propre à la culture, présente de vastes prairies où des populations nomades promènent leurs troupeaux. Les montagnes qui dominent le Khokand, comme un amphithéâtre immense dont la concavité est tournée vers l'ouest, sont peu connues encore, et renferment, dit-on, de grandes richesses minérales. La population de Ferghanah, évaluée à neuf cent soixante mille habitants, dont six cent soixante mille Ouzbeks sédentaires et trois cent mille Kirghizes nomades, est répartie entre à peu près huit cents centres de population. Les six principaux centres comptent vingt-six mille maisons, cinq mille deux cents boutiques, trois cent quatre-vingt-dix écoles et onze cent soixante-dix mosquées. — Khokand « l'agréable » (*Koukhandi liatib*), la capitale de Ferghanah, est entourée d'une muraille percée de douze portes qui s'ouvrent, dit-on dans le pays, « sur sur tous les points de l'univers ».

Les Russes occupant maintenant les versants qui donnent accès sur le nord du Pamir, leurs explorateurs pourront compléter les belles explorations dues à la mission anglaise conduite à Kachgar par M. Forsyth, et auxquelles nous devons d'avoir vu se préciser les lignes générales de cette fameuse *Coupole du monde*, dont le contre-fort oriental, l'énorme massif du Kizil Yart, est dominé par un sommet de sept mille huit cents mètres.

L'attention des géographes, en ces dernières années, s'est portée sur une partie de l'Asie qui, par son altitude et quelques-uns de ses caractères, n'est pas sans analogie avec le Pamir. Nous voulons parler du Tibet. Deux officiers distingués de l'armée anglaise, le colonel Montgomerie et le colonel Walker, ont mis en pratique, avec autant de savoir que de bonheur, l'idée d'employer des indigènes à reconnaître des régions où ne peuvent pénétrer les Européens. On connaît les résultats ainsi obtenus jusqu'à ce jour par les Pundits, le Havildar, le Mirza. Au moment de prendre sa retraite, l'un des Pundits, Naïn-Sing, dont le nom, longtemps tenu secret par prudence, nous est aujourd'hui révélé, a dignement couronné une utile et courageuse carrière de voyageur, en traversant tout le Tibet, depuis son extrémité voisine du Ladak jusqu'à L'Hassa, pour rentrer sur le territoire de l'Inde le long de la frontière orientale du Bhoutan. Ce voyage, qui s'est accompli du 21 juillet 1873 au 11 mars 1875, représente un trajet de plus de deux mille kilomètres, soit environ la distance entre Paris et Naples. Il nous révèle pour la première fois l'existence d'une chaîne de lacs parallèle au cours du Tsampoutchou et située à une altitude généralement supérieure à quatre mille huit cents mètres, ce qui est la hauteur du Mont-Blanc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Même les principaux détails de ce voyage ne sauraient trouver place ici, et nous renvoyons le lecteur qui désirerait les connaître au numéro de juin du *Géographical Magazine*. Naïn-Sing, au cours du voyage, qui a été pénible, a pu faire deux cent soixante-seize observations de latitude, quatre cent quatre-vingt-dix-sept d'altitude et de nombreuses visées sur les montagnes qui accidentent l'immense terrasse du Tibet.

Il faut mentionner également, à l'occasion du Tibet, la relation de deux voyages qui, pour avoir été accomplis l'un en 1774, l'autre en 1811, et avoir depuis lors été à peu près oubliés, n'en ont pas moins conservé tout l'attrait d'une nouveauté géographique. Le premier fut accompli par George Bogle, l'autre par Manning, et leur récit, richement annoté par M. Clément Markham et d'autres savants, n'est pas l'un des ouvrages les moins instructifs et les moins curieux qui aient été écrits sur cette partie de l'Asie.

VII

Les lecteurs se rappellent sans doute que le gouvernement anglais, après s'être longtemps désintéressé des voyages aux régions polaires, a fini par céder au mouvement de l'opinion publique en Angleterre, et qu'il a organisé une grande expédition dont le départ a eu lieu le 29 mai 1875. Placée sous les ordres du capitaine Nares, l'éminent marin qui commandait la croisière scientifique du *Challenger*, l'expédition polaire anglaise se compose de deux navires, l'*Alert* et le *Discovery*, pourvus de tout ce qui peut contribuer à la réussite d'une si grande entreprise. L'un d'eux, qui ne devra pas dépasser 80 degrés de latitude nord, servira comme de base d'opération à l'autre. Un autre navire, le *Valorous*, avait accompagné l'expédition jusqu'à l'île Disco et l'avait quittée le 17 juillet. Tout allait bien alors; on s'était livré à une exploration sur l'île Disco qui avait donné aux savants et aux équipages une première idée très-juste des régions arctiques, de leur faune, de leur flore, de leur climat. Les dernières nouvelles sont du 27 juillet. Elles ont été trouvées par la *Pandora*, capitaine Allen Young, sur l'une des îles Cary, et nous apprennent que l'expédition devait repartir le lendemain pour s'engager dans le Smith-Sound. D'autres lettres trouvées sous le même *cairn*, amas de pierre, ont donné des détails sur le voyage entre Disco et les îles Cary. Les conditions paraissaient favorables.

Ce sera une date solennelle dans l'histoire de la géographie que celle où le pôle aura pu être atteint. Tout porte à espérer que l'honneur du succès est réservé à l'Angleterre. En présence des doutes soulevés sur la possibilité et l'utilité d'un tel résultat, n'oublions pas que les anciens croyaient à une mer de ténèbres au delà du champ habituel de leurs voyages, que Christophe Colomb passa pour fou quand il annonça le dessein d'aller chercher l'Asie par l'ouest, et qu'en des temps voisins du nôtre, certaines ascensions de montagnes réputées impossibles et inutiles ont valu à la science plus d'une précieuse donnée.

Le capitaine Allen Young a dû se mettre de nouveau en route avec la *Pandora*, pour recueillir des renseignements sur l'expédition et lui donner des nouvelles qui soutiennent son courage. Le *Bulletin* de notre Société de géographie a publié, dans son numéro de janvier 1876, un travail de M. V. A. Malte-Brun, qui pourra servir comme un point de départ auquel se rattacheront les informations ultérieures sur cette grande expédition, dont le *Tour du Monde* aura certainement à entretenir encore ses lecteurs.

VIII

L'histoire de la géographie australienne enregistre un grand voyage de plus. Un explorateur déjà signalé à l'attention publique par la découverte et la reconnaissance du lac Amédée, dans le centre de l'Australie, a traversé le sud du continent, du lac Torrens à Perth sur la côte occidentale. C'est la troisième fois depuis 1873 que s'accomplit une traversée de ce genre. Plus au nord, Warburton de l'est à l'ouest, puis Forrest de l'ouest à l'est, avaient relié par un itinéraire la côte et la ligne du télégraphe central. M. E. Giles, cette fois, est parti le 27 juillet de Youldeh, à une centaine de milles du lac Torrens, et le 18 novembre suivant il arrivait à Perth, sur l'océan Indien. Le voyage s'est fait aux frais de M. T. Elder, riche et libéral propriétaire de Beltana, à l'est du lac Torrens. Ce voyage a permis de constater que l'intérieur de l'Australie occidentale est aussi ingrat, aussi aride au sud qu'au nord. C'est un désert moins varié, moins accidenté, moins grandiose que le Sahara; d'interminables plaines à peine accidentées çà et là, couvertes de broussailles épineuses, quelques bassins de lacs desséchés ou remplis d'eau salée, quelques rares sources difficiles à découvrir, des indigènes clairsemés et craintifs, voilà le désert du sud de l'Australie. L'espace ne permet pas de donner ici d'autres détails sur le voyage de Gil; la relation en a été publiée à Adélaïde, et l'excellent Recueil du docteur Petermann l'a reproduite dans l'un de ses derniers numéros.

15 juin 1876.

FIN DU TRENTIÈME ET UNIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Silhouette du groupe des îles Cherso et Véglia vues de la côte de Croatie	Th. Weber. . .	1
Iles du golfe du Quarnero : Le port de Cherso	Th. Weber. . .	4
Fiume : La Fiumera	Th. Weber. . .	5
Fiume : L'arc romain (vestige d'un arc de triomphe antique)	H. Clerget. . .	7
Golfe de Fiume : Huttes des pêcheurs de thon dans la baie de Prœlucca	D. Maillart. . .	9
Golfe de Fiume : La pêche du thon dans la baie de Prœlucca	Th. Weber. . .	11
Les Fienaroles : Paysannes d'Orechovizza au marché près de la place Urmeny	A. Marie . . .	12
Fiume : Le château des Frangipani vu de l'escalier du Terzato	E. Grandsire. .	13
Fiume : L'entrée du Terzato	H. Clerget . . .	16
Zara : La Porte Saint-Chrysogone	Taylor.	17
Paysans morlaques du district de Zara	Th. Valério . .	21
Zara : La place des Seigneurs	Taylor	23
Musiciens morlaques du district de Zara	T. Valério . . .	25
Zara : La porte de Terre ferme	E. Grandsire. .	27
Cour du tribunal civil de Zara	E. Grandsire. .	28
Pandours dalmates arrêtant un maraudeur	Émile Bayard. .	31
Zara : Cheval bosniaque des caravanes	Th. Valério. . .	32
Le cours de la Kerka au-dessus du pont de Knin	E. Grandsire. .	33
Bergère des environs de Knin	Th. Valério. . .	37
Paysage dalmate a Lissane, entre Zara et Knin	E. Riou.	39
Ruines des casernes de cavalerie de Marmont, a Ostrovitza	E. Grandsire. .	40
Paysans entre Knin et Dernis	Th. Valério. . .	41
Bijoux dalmates	J. Storck. . . .	44
Vue générale de Knin, prise de la route de Verlika	E. Riou.	45
Muletier turc	Th. Valério. . .	48
Vue de Traü, prise de l'île Bua	E. Grandsire. .	49
La côte des Castelli : Environs de Traü	Th. Valério. . .	50
Jeune garçon des environs de Traü	Th. Valério. . .	51
Habitation villageoise, a Dernis	E. Grandsire. .	52
Sébénico : L'arrivée des caravanes turques en douane	Th. Valério . .	53
Golfe de Sébénico : Village dalmate de la côte	Th. Valério. . .	55
Sébénico : Le fort de Giovanni	E. Guillaume. .	56
Garde de ville, a Sébénico	Th. Valério. . .	57
Jeune fille de Sébénico	Th. Valério. . .	59
Les chutes de la Kerka, a Scardona	E. Grandsire. .	60
Femme de Sébénico	Th. Valério. . .	61
Jeune fille de Sébénico	Th. Valério. . .	64
Vue générale de Spalato, prise du port	E. Grandsire. .	65
Vue de la place du Dôme avec la cathédrale et le campanile; péristyle antique du palais de Dioclétien	A. Deroy	69

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
ÉTAT ACTUEL DU PORTIQUE DU TEMPLE DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN TRANSFORMÉ EN CATHÉDRALE	TH. VALÉRIO. . .	71
VUE INTÉRIEURE DU TEMPLE DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN, AUJOURD'HUI CATHÉDRALE DE SPALATO	H. CLERGET . . .	73
LA MURAILLE EXTÉRIEURE DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN, PRISE DU QUAI DE LA VILLE	PH. BENOIST. . .	75
LA PORTE DORÉE DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN	E. GRANDSIRE. .	77
PAYSANNE DES ENVIRONS DE SPALATO	TH. VALÉRIO. . .	79
PAYSANNE DES ENVIRONS DE SPALATO	TH. VALÉRIO. . .	80
LA VILLE ET LA RADE DE PAPEETE; LA POINTE DE FAREUTE ET L'ARSENAL MARITIME, A DROITE	E. RIOU.	81
JEUNES FILLES DE TAHITI	F. BASSOT. . . .	83
CASE EUROPÉENNE, A TAHITI	BÉRARD	84
JEUNES FEMMES DE TAHITI	F. BASSOT. . . .	85
PÊCHEURS TAHITIENS	A. RIXENS. . . .	87
TAHITIENS	A. RIXENS. . . .	89
LE DIADÈME	E. RIOU.	90
VUE DU DIADÈME PRISE DE LA ROUTE DE FEUTAHUA	E. RIOU.	91
HABITATIONS DES INDIGÈNES DE L'ARCHIPEL DE COOK EMPLOYÉS SUR LA PLANTATION D'ATIAMAONO	E. RIOU.	92
UNE CASE INDIGÈNE A TAHITI	ÉMILE BAYARD. .	93
AVENUE DE BANANIERS A ATIAMAONO	E. RIOU.	95
CÔTE OUEST DE TAHITI	DE BÉRARD . . .	96
BAIE DE PAPETOAI, ÎLE MOOREA	E. RIOU.	97
ILOT MOTU-UTA, RADE DE PAPEETE	E. RIOU.	99
UNE VALLÉE TAHITIENNE	E. RIOU.	100
TAHITIENNES : UNE BELLE-FILLE DE POMARE	SAINT-ELME . . .	101
PALAIS DE LA REINE POMARE; PLUS LOIN, L'HABITATION DU GOUVERNEUR	E. RIOU.	103
LA REINE POMARE ET SON MARI ARIÏFAAITE	G. SAINT-ELME .	105
UN PAYSAGE A TAHITI	E. RIOU	107
BAIE DE PAPETOAI, ÎLE MOOREA	TH. WEBER. . .	109
UN VILLAGE TAHITIEN	E. RIOU.	112
RUINES DE SAN CARLOS (CALIFORNIE)	H. CLERGET . . .	113
OCÉAN PACIFIQUE, PRÈS DE SANTA CLARA : LES ROCHERS DITS VEAUX MARINS (SEAL ROCKS)	TH. WEBER. . .	115
INDIENS DE LA MISSION	E. RONJAT. . . .	117
L'ANCIENNE MISSION A MONTEREY	H. CLERGET . . .	119
SAN JOSÉ	TAYLOR	120
PINS GÉANTS DE LA CALIFORNIE	J. MOYNET . . .	121
DON MARIANO	E. RONJAT. . . .	122
LE BANDIT VASQUEZ	E. RONJAT. . . .	125
BUISSONS AU BORD D'UNE CRIQUE	E. RIOU.	127
ARRESTATION DE VASQUEZ A SAN BENITO	E. RIOU.	128
LE COLLÉGE DES JÉSUITES DE SANTA CLARA	TAYLOR	129
L'ANCIEN ÉTABLISSEMENT DES FRANCISCAINS DE SANTA CLARA	H. CLERGET. . .	131
ANCIENNE HABITATION DES FRANCISCAINS, AVEC LA FAÇADE NOUVELLE, A SANTA CLARA	TAYLOR.	132
COUVENT DES JÉSUITES, A SANTA CLARA	R. ROZIER. . . .	132
BÂTIMENTS DU COLLÉGE	TAYLOR	133
DORTOIR ET MUSÉUM	R. ROZIER. . . .	133
INDIENS DE LA MISSION	E. RONJAT. . . .	134
INDIENS ÉTRANGERS A LA MISSION	E. RONJAT. . . .	135
UN CHALET DE LA « PENITENTIA CREEK »	E. GUILLAUME. .	136
LA BAIE DE SAN FRANCISCO	TH. WEBER. . .	137
LE VOILE DE LA MARIÉE, DANS LA VALLÉE DU YOSÉMITÉ	F. SORRIEU . . .	139
LA FLÈCHE PERDUE, DANS LA VALLÉE DU YOSÉMITÉ	J. MOYNET. . . .	141
RUE DE SACRAMENTO, A SAN FRANCISCO	H. CLERGET . . .	143
LE GRAND-HÔTEL, A SAN FRANCISCO	DEROY.	144

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Ancien établissement de mission, a San Francisco	Taylor	145
Un mineur californien : Lavage par la méthode hydraulique	J. Férat	147
Femmes et jeunes filles Utes	E. Ronjat	149
Un Indien Pai-Ute et ses deux femmes	E. Riou	151
Le lac Donner	E. Riou	152
Une passe dans les montagnes de la Nevada	E. Riou	153
Masque de Joë Smith	P. Sellier	154
La rivière du Serpent	Taylor	155
Shoshone américanisé	E. Ronjat	156
Sion, la cité du Lac-Salé	A. de Bar	157
Wagon américain	B. Bonnafoux	160
Mormons taillant le granit pour la construction du temple	J. Ferat	161
Un chef ute	E. Ronjat	163
Un établissement agricole dans la Prairie californienne	Th. Weber	165
Intérieur a Sion : Jadis	Émile Bayard	168
Intérieur a Sion : Aujourd'hui	Émile Bayard	169
Campement indien	E. Riou	171
La rivière Verte	Taylor	172
Près de la rivière Verte	Th. Weber	173
La massue du Géant, au bord de la rivière Verte	Th. Weber	173
Une femme ute et son enfant	E. Ronjat	176
Une école dans le Kansas	A. Deroy	177
Chef, en costume de guerre, des Indiens des Sources-Chaudes, qui ont combattu contre les Modocs dans la dernière guerre	E. Ronjat	178
Chef des Indiens des Sources-Chaudes, en costume de paix	E. Ronjat	179
Vue de Kansas City sur la rive du Missouri	Th. Weber	180
Rue principale de Denison, ville frontière (Texas)	Taylor	181
Un chef Chéroki (sang-mêlé)	E. Ronjat	184
Guerriers et leurs femmes	E. Ronjat	185
Le palais de justice de Dallas	A. Deroy	187
Mort de Zété Fly	D. Maillart	189
Marécages sur le bord du golfe du Mexique	E. Guillaume	192
Empoli, vue générale	H. Catenacci	193
Palais public d'Empoli	E. Thérond	196
Empoli : Piazza e chiesa della collegiata	H. Catenacci	197
Cortaldo	F. N.-Kœchlin	199
Samminiato	F. N.-Kœchlin	200
San-Gimignano	Ph. Benoist	201
Porta San-Matteo	H. Catenacci	204
L'ancien Podestat et la Rognosa	H. Catenacci	205
Plage de la Citerne	H. Catenacci	207
Porta San-Giovanni	H. Catenacci	208
L'arco della stada San-Giovanni, a San-Gimignano	Doussault	209
Palazzo del Commune, a San-Gimignano	H. Catenacci	213
Cour du palais public, a San-Gimignano	Ph. Benoist	215
Tours du palais Ardinghelli, a San-Gimignano	Doussault	217
Fontaine et Lavoirs, a San-Gimignano	H. Catenacci	221
Porta del Castello, a San-Gimignano	H. Catenacci	224
Murs étrusques de Volterra	H. Catenacci	225
Palazzo publico, a Volterra	H. Catenacci	229
Débris des remparts étrusques de Volterra	H. Clerget	231
Porta dell' Arco, a Volterra	H. Catenacci	232
Piazza della Giustizia, a Volterra	H. Catenacci	233
Le baptistère, le campanile et la cathédrale de Volterra	H. Catenacci	236
Façade de la cathédrale de Volterra	H. Catenacci	237
Le campanile de Volterra	L. Avenet	238
Le baptistère de Volterra	L. Avenet	239
Citadelle de Volterra	H. Clerget	240

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue de Lagos	A. de Bar.	241
Jeune Dahomien	E. Ronjat.	243
Factorerie italienne de Lagos	A. de Bar.	245
Agnys d'Assinie	A. Rixens.	247
Vieillard agny d'Assinie	A. Rixens.	248
Fernando-Po : îlot Henrique, servant de caserne aux déportés politiques	Th. Weber	249
Baie de Sainte-Isabelle (île de Fernando-Po)	A. de Bar.	252
Habitation a Fernando-Po	A. de Bar.	253
Mgr de Bessieux, évêque des deux Guinées	E. Ronjat.	255
Pic de Fernando-Po	A. de Bar.	256
La rivière Moondah	A. de Bar.	257
Le pilote Joseph et quelques Bulous	A. Rixens.	261
La mission du Gabon	A. de Bar.	263
Débarcadère du village du roi Louis	A. de Bar.	264
Enfants de la mission du Gabon	E. Ronjat.	265
Jeune Gabonaise	E. Ronjat.	266
Gabonais	E. Ronjat.	267
Interprète pahouin	E. Ronjat.	268
Pahouin	E. Ronjat.	269
Cale sèche a Libreville du Gabon	Th. Weber	271
Guerriers et femmes fans	A. Rixens.	272
Rives de l'Ogôoué	A. de Bar.	273
Rengengué, roi d'Orovy	D. Maillart	274
Renouëlé, chef d'Igané	D. Maillart	274
Rempolé, chef des Ajondos	D. Maillart	274
Renoqué l'aveugle, chef des Ajondos	D. Maillart	275
M'Combé, chef du village d'Adolina longo	D. Maillart	275
Aïaninguio, chef d'Aroumba	D. Maillart	275
Mouillage de N'Bouiti	Th. Weber	276
Montagnes d'Adjomba-Sevanga	Th. Weber	276
Lac Jonanga	Th. Weber	277
Ile Nangasaka	Th. Weber	277
Coiffures des femmes Comis du Fernand-Vaz	E. Ronjat.	279
Abel-Ago, type de femme de l'Ogôoué	E. Ronjat.	280
La Pointe Fétiche, sur l'Okanda	A. de Bar.	281
Obongo nain	E. Ronjat.	283
Jouan Fernand, chef de la barre du Fernand-Vaz, et sa famille	E. Riou.	284
Une conférence a Agagogo : Fernan-Vaz	E. Riou.	285
Ile du Prince	A. de Bar.	288
La « Zénobie » passant devant Malemba	Th. Weber	289
Les falaises rouges d'Ambriz	Th. Weber	291
Ile de Loanda	Th. Weber	292
Saint-Paul de Loanda : Pordet Perrodo	Th. Weber	293
Ivoire sculpté	J. Storck	294
Ivoire sculpté	J. Storck	294
Olifant sculpté par un Africain	J. Storck	294
Détail de l'olifant	J. Storck	295
Rade de Saint-Paul de Loanda	A. de Bar.	297
Baie des éléphants	Th. Weber	299
Baie de Mossamédès	Th. Weber	299
Le pont de la « Zénobie »	E. Riou.	301
Pêche a l'albatros	E. Riou.	303
Le vice-amiral Fleuriot de Langle	E. Ronjat.	304
Fort de Takou (rive gauche)	H. Clerget.	305
Archers chinois	A. Marie	308
Canonniers chinois (nouvel armement)	F. Bassot.	309
Chameau du nord de la Chine	E. Ronjat.	310

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Arrivée d'une mitrailleuse : Canonniers chinois	F. Bassot	311
Ancien consulat de France	Taylor	312
Vue prise de l'ancien consulat de France a Tien-tsin : Le Pei-ho et ses deux confluents	J. Moynet	313
Paysan des bords du Pei-ho	E. Ronjat	315
Bourgeois de Tien-tsin	E. Ronjat	316
Fauconnier	E. Ronjat	317
Le vice-roi Li	E. Ronjat	319
Mendiant	A. Marie	320
Les barques du Pei-ho	Th. Weber	321
Fumeurs d'opium	Kauffmann	325
Palanquin de haut fonctionnaire	A. Marie	326
Piqueur tartare	A. Marie	327
Charrette chinoise	E. Ronjat	328
Vue générale des fortifications de Pékin	Taylor	329
Intérieur d'un bastion	Taylor	331
Porte Tciène-mène, a Pékin	Taylor	332
Porte d'entrée de la légation de France, a Pékin	Taylor	333
Grande rue Hata-mène-ta-kié	H. Clerget	335
Rue de la légation de France, a Pékin	Taylor	336
Batiment Est dans la cour de la légation de France, a Pékin	H. Clerget	337
Kiosque dans le jardin de la légation de France, a Pékin	Taylor	338
Chapelle de la légation de France, a Pékin	H. Clerget	339
Coréen	E. Ronjat	340
Porte de la cour d'honneur de la légation de France	H. Catenacci	341
Tibétain	E. Ronjat	342
Chinois Lettré	E. Ronjat	343
Mandarin	E. Ronjat	343
Dames chinoise et tartare	A. Marie	344
Mendiants	A. Marie	345
Femme tartare	E. Ronjat	346
Dame tartare de qualité	E. Ronjat	347
Le lis doré	Rapine	348
Le pansage	Rapine	349
Chinoise nouvellement mariée	E. Ronjat	350
Demoiselle chinoise de qualité	E. Ronjat	351
Dame chinoise a sa toilette	A. Marie	352
Arc de triomphe ornant le pont jeté sur les lacs du palais de Pékin	Taylor	353
Le prince régent de Chine	E. Ronjat	355
Son Exc. Ouène-Siang, de l'Académie de Han-line, vice-président du grand Conseil de l'empire, secrétaire général aux affaires étrangères	E. Ronjat	356
Le Tsong-li-yamène, vue de l'angle sud-ouest du pavillon de réception : Membres du Conseil des affaires étrangères	E. Ronjat	357
Barbier-coiffeur	A. Marie	358
Instruments de bronze de l'observatoire de Pékin	. . . . .	359
Instruments de bronze de l'Observatoire de Pékin	. . . . .	359
Joueurs d'échecs	E. Ronjat	360
Brouette chinoise	P. Sellier	361
Bonze supérieur d'un couvent bouddhique	E. Ronjat	363
Employés aux pompes funèbres	A. Marie	364
Une rue de Pékin : Un diorama	A. Marie	365
Boutique de fournitures pour noces et pompes funèbres, a Pékin	H. Catenacci	368
Vue du chateau de Bitlis	Th. Deyrolle	369
Chasseur kurde	Th. Deyrolle	371
Bitlis	Th. Deyrolle	372
Bitlis	J. Laurens	373
Perdrix chukar	Th. Deyrolle	375

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Guerrier kurde de Zorg	J. Laurens	376
At-Meïdan et mosquée du Kourchoumlou-Djami, a Van	J. Laurens	377
Silhouette de l'île de Aktamar	Th. Deyrolle	378
Marchand persan de Van	Th. Deyrolle	379
Syrapte paradoxal	Th. Deyrolle	380
Vue d'une partie du rocher de Van	Th. Deyrolle	381
Ablette, poisson du lac de Van	Th. Deyrolle	382
Le rocher de Van, du côté du nord	Th. Deyrolle	383
Mendiante arabe, a Van	Th. Deyrolle	384
Chambres et inscriptions de Khorkor	Th. Deyrolle	385
Cavernes du Grand Rocher de Van	Th. Deyrolle	387
Prince kurde	J. Laurens	388
Panorama des rochers et de la ville de Van	Th. Deyrolle	389
Les rochers et l'inscription de Arkipri Dagh	Th. Deyrolle	390
Les églises de Yedi-Kilissa	Th. Deyrolle	391
Lac et forteresse de Van	J. Laurens	392
Forteresse de Van	J. Laurens	393
Vue de Kopans Kalé	Th. Deyrolle	395
Types kurdes	J. Laurens	396
Monastère d'Aktamar	Th. Deyrolle	397
Église d'Aktamar	Th. Deyrolle	398
Bey turc de Bitlis	Th. Deyrolle	399
Campement kurde	J. Laurens	400
Monastère de Narik	Th. Deyrolle	401
Erzeroum	J. Laurens	403
Femmes du village de Bismil	J. Laurens	404
Khakou	Th. Deyrolle	405
Thortoum-Kalé	Th. Deyrolle	407
Un village dans la vallée de Thortoum	Th. Deyrolle	408
Montagnes de Kurdistan	J. Laurens	409
Eoechk-Wank	Th. Deyrolle	411
Portail de l'église de Eoechk-Wank	Th. Deyrolle	411
Fisrik-Kalé	Th. Deyrolle	412
Laze	Th. Deyrolle	413
Kosaba	Th. Deyrolle	414
Derviche mendiant	Th. Deyrolle	415
Église géorgienne	Th. Deyrolle	416

CARTES, PROFILS ET PLANS.

Le golfe du Quarnero et ses îles	3
Plan exact des abords de l'ancien palais de Dioclétien, a Spalato	62
Carte de l'île de Tahiti	82
Californie centrale	123
Plan de l'endroit ou Vasquez a été arrêté	126
Carte des États-Unis	159
Afrique australe	287
Le Gabon et l'Ogôoué	296
Carte de Pékin	330

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LA DALMATIE, par M. C. YRIARTE (1874). — Texte et dessins inédits.

Le Quarnero et ses îles. — Fiume et son golfe. — La bóra. — Conditions générales. — La pêche. — Fiume. — Le Terzato. — l'abbaye des Franciscains. — Les environs de Fiume : côté de l'Istrie. — Prœlucca. — La pêche du thon. — Volosca. — Abbazia. — Épisode. — Les environs de Fiume : côté de la Dalmatie. — Martinschizza. — Porto-Re. — Buccari. — Segna. — Les Uscoques . . . . . .

Cherso. — Ossero. — Lussin-Piccolo. — Lussin-Grande. — Véglia. — Pago et Arbe. — Conditions générales de la Dalmatie. — Administration. — Population. — Zara. 17

Histoire de Zara. — Les îles Longues. — Départ de Zara. — La caravane. — Les routes de la Dalmatie. — Le costume. — Les broderies des paysans dalmates. — Les bijoux dalmates. — Halte à Ostrovitza. — Les casernes de cavalerie du maréchal Marmont. — Les routes de Dalmatie construites par le duc de Raguse. — Souvenirs de l'occupation française. — Knin 33

Les communications dans l'intérieur de la Dalmatie. — Séjour à Knin. — Le cours de la Kerka. — Départ de Knin. — De Knin à Sébénico par Dernis. — Sébénico. — De Sébénico à Spalato par mer. — L'aspect général de la ville. — Le palais de Dioclétien. 49

Spalato. — Son histoire. — Le palais de Dioclétien. — La ville ancienne. — La ville moderne. — Le palais de Dioclétien à Spalato depuis le troisième siècle jusqu'à la domination vénitienne. — Promenade dans Spalato. — La ville des Salonitains. — Le temple. — Le mausolée. — La place. — Le temple du palais de Dioclétien. — Le tombeau de Dioclétien ou temple d'Esculape transformé en baptistère 65

SOUVENIRS DU PACIFIQUE, par M. A. PAILHÈS, enseigne de vaisseau (1872-1874). Texte et dessins inédits.

L'ARCHIPEL TAHITI. I. Arrivée à Tahiti. — Panorama grandiose de l'île. — La capitale, Papeete. — Craintes de quarantaine. — Le blanchisseur Paofai. — Description de la ville. — Physionomie de la population. — Costume des indigènes. — Coiffure végétale. — Les rues de Papeete. — Les pêches de nuit. — Installation. — Notre case. — II. Aspect général de l'île. — Sa formation géologique. — Nature du sol. — Invasion funeste du goyavier. — Le district de Faá. — Culture du café. — Les districts de Punavia, de Paea, de Papara, d'Atiamaono. — Plantation de coton. — III. District de Mataiea. — Le lac Vaihiria. — Magnifiques bois d'orangers. — Autres districts. — Commerce d'oranges. — Le vin d'oranges. — Arbres indigènes. — Animaux dangereux. — Le cent-pieds et le scorpion. — IV. Promenade à la pointe Vénus. — Le Diadème. — Superbe cascade. — Le tamarinier de Cook. — Le « grand trou. » — Le marché. — Spectacle curieux. — Nourriture des indigènes. — Emploi de la journée. — Passion pour les chants et la danse. — Les dîners publics. 81

V. Départ pour Borabora. — La reine Teriimaevarua. — Le « Prince de Joinville. » — Arrivée à Faánui. — Voyage à Taravao. — Une petite guerre. — Irruption des indigènes sur le *Vaudreuil*. — Enterrement de la petite-fille de la reine Pomare. — Deuil national. — VI. Excursion à Moorea. — Difficultés du départ. — Visite à la reine Pomare. — Beauté de Moorea. — Le Pic Percé. — Légende. — Le village d'Afareaitu. — La chefferie. — Le service du dimanche. — Chasse peu heureuse au cochon sauvage. — Retour périlleux à Papeete. — VII. De la race tahitienne. — Les *Mahori*. — Leur berceau probable. — Dépopulation progressive des îles. — Ses causes. — Épidémies. — L'*oovi*. — Le *fefe*. — VIII. Ancienne division de la population en trois castes : *arii*, *raátira* et *manahune*. — Disposition des temples. — La secte des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arioi. — Étouffement systématique des nouveau-nés. — IX. Le protectorat français. — La dynastie actuelle de Tahiti. — Famille royale. — Administration communale. — Police. — Les *mutoi*. — Chiffre probable de la population. — Arrivée de la corvette *l'Atalante*. — Adieux à Tahiti 97

LA CONQUÊTE BLANCHE, par M. WILLIAM HEPWORTH DIXON (1875). — Texte et dessins inédits.

I. San Carlos. — II. Indiens des missions. — Leur conversion. — Services rendus par les Pères. — Dispersion et ruines. — III. Monterey. — Caractère de la ville. — Aspect général. — IV. Don Mariano. — V. Les bandits. — Leur popularité. — Vasquez. — Ses hauts faits et sa mort 113

VI. Missions catholiques. — Les moines franciscains à Santa Clara. — Leurs œuvres. — Comment ils sont remplacés. — VII. Les jésuites. — Situation religieuse. — Réaction. — Le collége. — Les études. — Les récréations. — La bibliothèque. — VIII. Les élèves des jésuites. — IX. La rade de San Francisco. — Les environs. — Les villas. — Belmont : William Ralston. — Les Californiens. — X. La ville de San Francisco. — Les mines de Comstock. — Les riches. — Les pauvres. — La mine Virginia 129

XI. Bonanza! — XII. Les femmes blanches. — Leur rareté en Californie. — Divorces nombreux. — Impunité des crimes commis par les femmes — Les meurtrières Laura et Anna Smythe. — XIII. Les indigènes et les squaws. — XIV. Le mormonisme rouge. — XV. Les Indiens blancs 145

XV (suite). Les Indiens blancs ou Mormons. — XVI. Essais d'importation chez les Mormons du communisme et du talion des sauvages. — XVII. Révolution sociale chez les Mormons. — Modes nouvelles. — Décadence de la polygamie. — XVIII. Les voyants indiens. — La Rivière Verte. — Les Utes. — Campement indien. — Analogies entre les voyants indiens et les prêtres mormons. — XIX. Un village zambo. — Laideur de la race. — Nègres, esclaves des sauvages. — Leurs souffrances. — Un aventurier. — Alliance des Peaux-Rouges avec la confédération du Sud. — Leur conduite à la guerre. — Affranchissement de leurs esclaves 161

XX. Oklahoma. — La « nouvelle politique. » — Classification des sauvages. — Grande-Antilope et sa maison. — XXI. Le nègre au Texas. — Une ville frontière. — Construction de Denison. — XXII. Le Texas et les Texiens. — Caractère du pays. — Les trois races en lutte. — La mort de Zété Fly. — Dallas. — Offre d'une propriété. — Lutte entre les blancs et les nègres. — XXIII. Le golfe du Mexique. — La question de l'esclavage. — Un canal maritime. — La mousse espagnole. — Marécages et fièvre. — Brashear. 177

TOSCANE ET OMBRIE, par M. FRANCIS WEY (1875). — Texte et dessins inédits.

LES VILLES DÉLAISSÉES : EMPOLI. — SAN-GIMIGNANO. — VOLTERRA. — CHAPITRE PREMIER. Débarquement. — Une station manufacturière de Toscane : EMPOLI. — *San-Stefano*. — Quartier et physionomies populaires. — La Collégiale et sa galerie. — La *Piazza* et le palais où Farinata degli Uberti sauva Florence. — Projet d'un pèlerinage aux villes oubliées. — Le berceau des Bonaparte. — Le tombeau de Boccace. — CHAPITRE DEUXIÈME. SAN-GIMIGNANO : caractère de la campagne. — Origine de nos idées sur le paysage de style. — Le *Pompei* du moyen âge et son étrange aspect. — Histoire d'une ancienne république italienne, racontée par les monuments. — Fables et légendes. — Premières institutions. — Luttes des Gibelins et des Guelfes, des *Blancs* et des *Noirs*. — Dante à San-Gimignano. — Ère démocratique : discordes civiles. — Capulets et Montaigus. — Procès des Ardinghelli; leur supplice. — Taxes sur le clergé; anecdote. — Patronage de Florence; négociations curieuses. — Mission de Machiavel. — Décadence de cet État; sa ruine par l'usure et les impôts florentins. — CHAPITRE TROISIÈME. La *Cisterna* et les palais de la place. — Rencontre inattendue à la *locanda* Giusti. — Privilége singulier des franciscains; leur popularité. — La *Rognosa* et le palais des podestats. — Tragique aventure des Montagutolo. — Origine, description du Palais public. — La Grand-salle et sa galerie de tableaux : Lippo Memmi, Benozzo Gozzoli, etc 193

CHAPITRE TROISIÈME (Suite). Galerie du Palais public. — Taddeo di Bartolo. — Filippino Lippi. — Vicenzo Tamagni : détails biographiques. — Le Pinturicchio, etc. — Autres illustres. — Réhabilitation du *Poccetti*. Bonanni et la place de Livourne. — Notice sur Sebastiano Mainardi. — CHAPITRE QUATRIÈME. Sortie de la grand-messe. — Tenue singulière d'un colporteur. — Cortége du quatorzième siècle sur les murs d'une église. — Fresques de la *Collegiata* de San-Gimignano : Taddeo di Bartolo, Benozzo; *il maestro di Fredi* et ses opinions; Barna de Sienne et sa fin tragique; Giovanni d'Asciano, Zuccari, etc. — La chapelle de *Santa-Fina*, par Giul. da Maiano. — Fresques légendaires de Domenico Ghirlandajo. — Peintures du Mainardi; ce qu'elles ont coûté. — Subtilités de Cosme de Médicis pour s'emparer d'une bibliothèque. — Débuts de Savonarole à San-Gimignano. — Costumes, cérémonial des ambassades. — Loi somptuaire sur les immeubles. — Tours féodales et palais. — Mœurs publiques : aspect des fêtes vers l'an 1300. — Anciennes coutumes aux noces, aux funérailles, etc.... — CHAPITRE CINQUIÈME. Exigence des Florentins. — La citadelle et ses ruines. — Institutions de bienfaisance et de salubrité : la Grande Fontaine. — *San-Jacopo* et les Templiers. — Les couvents : Montoliveto, etc. — Avantages d'avoir un guide muet. — Le peuple et les rues. — Église et collections de *Sant'-Agostino* : Bartolo di Fredi, Vicenzo Tamagni, etc. — Fresques sur la *Vie de saint Augustin*, œuvre capitale de Bénozzo Gozzoli 209

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHAPITRE CINQUIÈME (suite). Collection de *Sant'-Agostino* (suite). — Fresque votive de S. Mainardi. — Tombe du *Job* de la Toscane, par Benedetto da Maiano. — Inscriptions curieuses. — Effets de contrastes : misère et grandeurs de San-Gimignano. — CHAPITRE SIXIÈME. Route des Maremmes. — Situation aérienne de Volterra. — Le parrain de la *bambina* Frasina Frasinesi. — Les guides non résidants de Volterra et leur suppléant. — Place du Palais public, physionomie des rues. — Collections de la salle des *Gemmes*. — Souvenirs, traditions de la troisième lucumonie de la confédération tyrrhénienne. — Le musée étrusque : opinions des érudits, sarcophages de Volterra et leurs bas-reliefs, ornements et leur symbolisme, etc. — *Porta dell' Arco* et murailles étrusques de l'*oppidum*. — Situation périlleuse de la ville. — Théâtre antique sur un abîme. — Étrange aspect des escarpements. — Les gisements d'albâtre. — Point de vue, le soir, à vol d'oiseau, sur sur les Maremmes. — CHAPITRE SEPTIÈME. Descente à l'oratoire de *Santa-Flora* : deux joyaux de Luc et d'André della Robbia. — Villa d'une famille étrusque. — Un *Michel-Ange* ignoré. — Sépulture des Inghirami : ancien hypogée. — Chambre sépulcrale récemment découverte, sa description; appréciation des sarcophages. — On y voit la *Porta dell' Arco*. — Insignes et autres objets de provenance étrusque, à l'usage des Romains. — Œuvres d'art dans quelques églises. — Architecture, ornementation, peintures de la cathédrale. — Joyaux du baptistère. — Tours, campaniles et palais. — Les sculpteurs d'albâtre. — Saint Lin, Aulus Persius, Daniel de Volterre. — Palais des Ricciarelli. — Divers aspects de la ville. — Comment vivent et s'habillent les jeunes filles; allures et tenue des *giovinetti*. — Rencontre d'un cortége funèbre. — Apparition au palais des *Pilastri*, etc. 225

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE, par M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE (1868). — Texte et dessins inédits.

XXII. Relief du continent africain. — Résultats de la guerre contre les Achantis. — Le Dahomé. — Golfe de Bénin. — Configuration physique. — Whydah. — Gouvernement, religion, superstitions du Dahomé. — XXIII. Lagunes. — Porto-Novo. — Lagos. — Langues. — Émigrations. — Superstitions. — Missions chrétiennes. — Le Bénin. — XXIV. Niger ou Quorra. — Traite des esclaves. — Bonny. — Son commerce. — Cameron. — Fernando-Po 241

XXV. Explorations du Niger. — L'*Éthiops*. — Trotter. — Glover. — Baikie. — La bible de Mungo-Park. — Insuccès des explorations. — Coup d'œil sur les routes du Soudan. — XXVI. Le Mouni. — Le Moondah. — Le Gabon. — Le capitaine Blanchard. — Fin d'une femme ennuyeuse. — La chasse à l'éléphant. — Un homme mangé par les fourmis. — XXVII. Le Gabon et ses affluents. — Les Fans. — Migrations. — Le lac Tem. — Étendue des noms de nombre africains. — Mœurs des Fans 257

XXVIII. Explorations de l'Ogôoué. — État politique des tribus. — Aspect du haut fleuve. — La prêtresse d'Igalavé. — Le confluent. — Intrigues des Oronghous. — Pointe Fétiche. — Le pays d'Aloria. — M. Walker. — MM. de Compiègne et Marche. — Système religieux. — XXIX. Fernand-Vaz. — État politique. — Ravenjigoy. — Le Rhemboë-Oouenga. — Obongos. — Joseph. — Les Ginnas. — Avenir du Gabon. — M. Savorgnan de Brazza. — XXX. Les îles du golfe de Biafra. — Sâo-Thomé ou Saint-Thomas. — Colonisation du Brésil. — Aspect général. — Santa Anna de Chaves. — Ile du Prince. — Aspect général. — Origine de son nom actuel. — Le *Black-Jock*. — MM. Carneiro et Burnay. — Les requins de la baie. — Annobon 273

XXXI. L'Afrique méridionale. — Saisons. — fleuves. — L'empire du Congo. — Religion. — Aspect du Congo. — XXXII. Angola. — Saint-Paul de Loanda. — Budget colonial. — Forces militaires. — XXXIII. La Coanza. — L'art africain : sculpture. — Olifants représentés en ronde bosse. — La traite des esclaves. — Benguela. — Baie des Éléphants. — Mossamédès. — XXXIV. Les colonnes commémoratives. — La colonie du Cap. — La mer du Cap. — Le Voltigeur hollandais. — Décadence des sociétés africaines. — L'avenir. 289

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE, par M. T. CHOUTZÉ (1873). — Texte et dessins inédits.

l'embouchure du Pei-ho. — La province du Tchely. — La barre. — Sur le Pei-ho. — Un missionnaire catholique et un marchand de bois chinois. — Les forts de Takou. — Les soldats chinois. — La pagode du Génie de la mer. — Les jonques. — Querelles entre matelots. — Les villages. — Mauvais accueil. — Un souvenir de 1867. — Les concessions américaine et anglaise. — Tien-tsin. — Les compradors. — Statistique du commerce de Tien-tsin et de la Chine. — L'hôtel consulaire de France. — M. L'abbé Favier. — Usages. — Le vice-roi Li. — Histoire d'un tambour français. — La rue des Lanternes et la rue des Vieux-Habits. — Un statuaire. — L'arrière-rue. — Le restaurant de *l'Harmonie et de l'Amitié*. — Le r'Hoan-kiè. — Mariages posthumes. — Les autorités administratives. — Les magistrats. — Les bottes en cage. Le pâtissier du général de Montauban. 305

De Tien-tsin à Tong-tcheou. — Les barques du Pei-ho. — Les bateliers. — Le grand canal Impérial. — Les étoiles diffuses. — Cinquante contre cinquante. — Mon patron. — Comment on se sert des baguettes pour manger. — Notre jonque. — La question de l'opium. — De Tien-tsin à Tong-tcheou. — Quatre bourgs. — La route. — Le palanquin d'un haut fonctionnaire. — Radeaux. — Lenteur de la navigation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Oiseaux du rivage. — La pagode de Tong-tcheou. — Débarquement. — Le pont de Pali-kiao. — Pékin. — Ce qu'en dit Marco Polo. — Les deux villes. — La population. — Fortifications. — Les portes et les rues. — La porte de Chakao-mène. — Formalités. — La porte Hata-mène. — Entrée de la ville tartare. — La rue Hata-mène. — La légation de France 321

Résidence de la légation française (fin). — Je suis d'En-Haut. — Ce sont les Chinois qui ont en réalité conquis les Mantchous. — A quoi sert leur queue. — Comment s'est constituée la population de Pékin. — Vêtu de briques. — Le commerce à Pékin. — Comment on s'y nourrit. — Les vêtements. — La coiffure des hommes. — Les coiffures des femmes chinoises et tartares. — Comment on se farde. — Les ongles. — Les petits pieds. — Lunettes. — Étuis à oreilles. — Parasol. — Éventail. — Écran. — Le prince Kong 337

Le ministre des affaires étrangères. — Illusions patriotiques des Chinois. — Les abords de l'hôtel. — Un enfant terrible de Pékin. — Véritables sentiments des Chinois sur les « diables. » — Formalités d'une introduction. — Le prince Kong. — Trait de caractère. — Le pavillon des réceptions diplomatiques. — Son Excellence Ouène-Siang. — La journée d'un ministre chinois. — Ce qu'on dit dans l'hôtel du ministre des affaires étrangères. — Nature des relations du Japon avec la Chine. — Procédés diplomatiques de l'Orient. — Un trait de politique japonaise : les îles Lieou-tsieou. — Instinct d'imitation des Japonais. — L'École des sciences occidentales. — M. le docteur Martin. — Ses travaux. — Créations importantes. — L'inspectorat de la douane. — Services rendus aux Chinois par cette administration. — L'observatoire. — Ses origines. — Un concours entre les musulmans et les jésuites. — Le P. Verbiest. — Les instruments de l'Observatoire. — Le prince Toune. — Chronique de Pékin. — Le mont-de-piété chinois. — Une vue prise des remparts. — Rencontre de gardes. — Une partie d'échecs. — Invite des joueurs. — Le barbier de Pékin. — Misères du quartier de l'Observatoire. — La grande rue de Ha-ta-mène. — Scènes populaires. — Conversation de deux maçons. — Explication de l'appareil des photographes. — Pourquoi les « diables étrangers » recueillent les enfants. — Un enterrement selon les rites. 353

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE, par M. THÉOPHILE DEYROLLE. 1869, — Texte et dessins inédits.

BITLIS ET VAN. XLVIII. Arrivée à Tativan. — Site charmant. — Sauvagerie des habitants. — Triste régime. — La fabrication du beurre dans l'Arménie. — Impôts réguliers et irréguliers. — Brigandages des Kurdes. — Comment un chef kurde s'échappa des mains des zaptiés. — Ancienne importance de Tativan. — Le port et la navigation sur le lac de Van. — Les canards casarca. — XLIX. Départ pour Bitlis. — Un khan abandonné. — Les pigeons bisets. — Une caravane surprise par la neige. — Arrivée à Bitlis; description de la ville. — L. La maison de Hassan-Bey. — Visite de deux Arméniens catholiques. — — Difficultés pour l'ensevelissement d'un mort. — Grève des négociants arméniens à l'occasion des exigences de la douane. — Solution de l'affaire des Arméniens catholiques. — Le château fort de Bitlis; la population. — Les missionnaires américains. — LI. Départ de Bitlis; nombreuse cavalcade. — Les chevaux kurdes. — Le gibier des environs de Bitlis. — Les lévriers. — Retour à Tativan. — Départ pour Van. — Arrivée à Gollü. — Abondance du gibier; les perdrix chukar. — Kouskoumkrankilissa. — Arrivée à Neurkiouk. — Hospitalité arménienne. — Ce à quoi l'on s'habitue. — LII. Visite au mudir. — Les agioteurs sur la monnaie de cuivre. — Ruses des Persans. — Aspect des rives du lac de Van. — Village de Vastan. — Beaux cerisiers. — Le syrrapte paradoxal. — Arrivée à Ingir. — Les poissons du lac de Van; leur pêche; leur qualité; leur conservation. — Les habitants des marais; les tortues. — Départ de Ingir. — J'aperçois enfin la ville et le rocher de Van. — LIII. Arrivée à Van; je trouve à me loger dans n des jardins du faubourg. — Visite inattendue; le docteur Artom. — Le ferik Mahmoud-Pacha. — LIV. Coup d'œil sur l'histoire de la fondation de Van. — Des merveilles créées par Sémiramis. — Histoire de cette cité depuis Sémiramis jusqu'à nos jours. — La ville moderne; état actuel. — Le commerce. — La température, le faubourg, les jardins 369

VAN ET SES ENVIRONS. LV. Visite à la citadelle, aux grottes et aux inscriptions. — Les invalides qui gardent la forteresse. — Les grandes chambres de l'est. — Le puits de bitume. — Les chambres du Khorkor. — Les inscriptions. — Conduit souterrain. — La fontaine. — Agréable réception dans un jardin. — L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Sottise des prêtres arméniens. — La grande inscription trilingue. — Impossibilité d'estamper l'inscription. — LVI. Excursion aux monastères des environs de Van. — Kopans-Kalé, Yedi-Kilissa. — Schuchans-Kilissa. — Réception chez des moines arméniens. — Une école arménienne. — Découverte d'inscriptions nouvelles. — l'église de Tsirké. — Les rochers et l'inscription de Arkipri. — Retour à Van. — LVII. Estampage des inscriptions. — Le procédé Lottin de Laval. — Bonne et mauvaise réussite. — Périlleux travaux. — Estampage sur une échelle, à soixante mètres du sol. — LVIII. Départ pour Kopans-Kalé. — L'orage. — Estampage des inscriptions. — Excursion au lac d'Ertech. — Le village Deghermen-Keuïe. — Les ruines d'un monastère de Nestoriens. — Chasse aux chèvres sauvages. — Les sauterelles. — Les martins roselins. — Le lac d'Ertech. — Les irrigations des jardins de Van. — La répartition des eaux. — Les produits des jardins. — Le monastère de Yedi-Kilissa. — Les inscriptions de Schuchans. — Départ. — Les disques de colonnes assyriennes. — Départ de Van. — Mes serviteurs. — Arrivée à Cavache-Khan. — Excursion à Aktamar. — Akavans. — Lac de Van. — Les oiseaux. — Description de l'île; ses productions. — L'église et le couvent. — Inscriptions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assyriennes. — Ancienneté de l'église. — LIX. Départ d'Aktamar. — Visite au monastère de Narik. — La chapelle de Saint-Grégoire. — L'évêque de Narik et ses décorations. — Le neveu de Khan-Mahmoud. — Arrêt à Tativan. — Bitlis. — Achat d'un cheval. — Les sources gazeuses. — Les alcarrazas de Zorg. — Excursion au village kurde de Borianda. — Mauvais accueil. — Imprudence du zaptié.— Retour à Tativan. — Gop. — Le passage de l'Euphrate à gué. — Montée sur le col du Chamour-Dagh. — Le Murad-tschaï. — Arrivée à Kinnis. — Départ pour Erzeroum. 385

LX. Départ de Khinnis. — Arrivée à Ortakeuie. — Bonne hospitalité des Kurdes. — Heureuse rencontre. Nous voyageons toute la nuit. — Le Pasin-Sou. — Arrêt dans un campement kurde. — Rencontre d'une fiancée. — Le mariage chez les Kurdes. — Arrivée à Erzeroum. — Une soirée chez le tchapar anglais. — Un souper à la turque. — Les musiciens. — Les danseuses. — LXI. Excursion au Thortoum. — Départ d'Erzeroum. — L'église du monastère de Inch. — Nous passons la nuit sur le toit d'une maison. — Un orage dans les montagnes. — Pluie diluvienne. — Singulier phénomène. — Instinct des truites. — Le château de Thortoum. — LXII. Visite aux anciennes églises géorgiennes. — Khakhou. — Un défilé au Thortoum. — Arrivée à Auset. — La maison des muçafirs. — Une histoire de brigands. — Un zaptié cherche à m'effrayer. — Les oasis du Thortoum. — Arrivée à Issa. — LXIII. Installation chez le mouctard. — Un bon moyen de se garantir des moustiques. — Les galeux. — Un remède contre la gale. — Promenade sur le lac. — Notre embarcation. — Un Laze en même temps chasseur et pêcheur. — L'ornithologie. — La grande chute d'eau. — Origine du lac. — Hospitalité dans un village. — Les illusions d'un vieux Laze. — Retour à Issa. — LXIV. Visite à Eoechk-Wank. — Le village. — L'église. — Les inscriptions. — La légende sur l'origine de la fondation des églises de Thortoum. — Retour à Sahrer. — Egreck. — Départ pour Ispir. — Voyage à travers les hauts plateaux. — Les villages de Wartans et Norschen. — Je reçois l'hospitalité chez un curé catholique. — Les premières nouvelles de la guerre de 1870. — Un orage dans les montagnes. — Arrivée à Fisrik-Kalé. — LXV. Départ de Fisrik. — Costume des Lazes. — Zagos. — Impossible de se procurer un guide. — Arrivée à Ischen. — Le château fort. — Départ de Ischen. — Kosaba et la forteresse. — Les inscriptions arabes. — Le monastère de Surp-Ovannès. — LXVI. Arrivée à Perghitzi. — Incident comique. — Un derviche; sa manière de vivre; ce qu'il est. — Départ. — Les abricotiers. — Nous quittons la vallée du Tschorock. — Arrivée à Baibourth. — Le caïmakan s'oppose à mon voyage dans la vallée de Surminèh; ses raisons. — Départ pour Trébizonde par la route d'été. — Bech-Kilissa. — Un poste de zaptiés dans les montagnes. — Arrivée à Trébizonde. — Départ pour la France 401

Revue géographique du deuxième semestre de l'année 1876, par MM. C. Maunoir et H. Du Veyrier (Texte inédit.) 417

Liste des gravures. 425

Liste des cartes, profils et plans. 430

Table des matières. 431

4214. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1876

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—

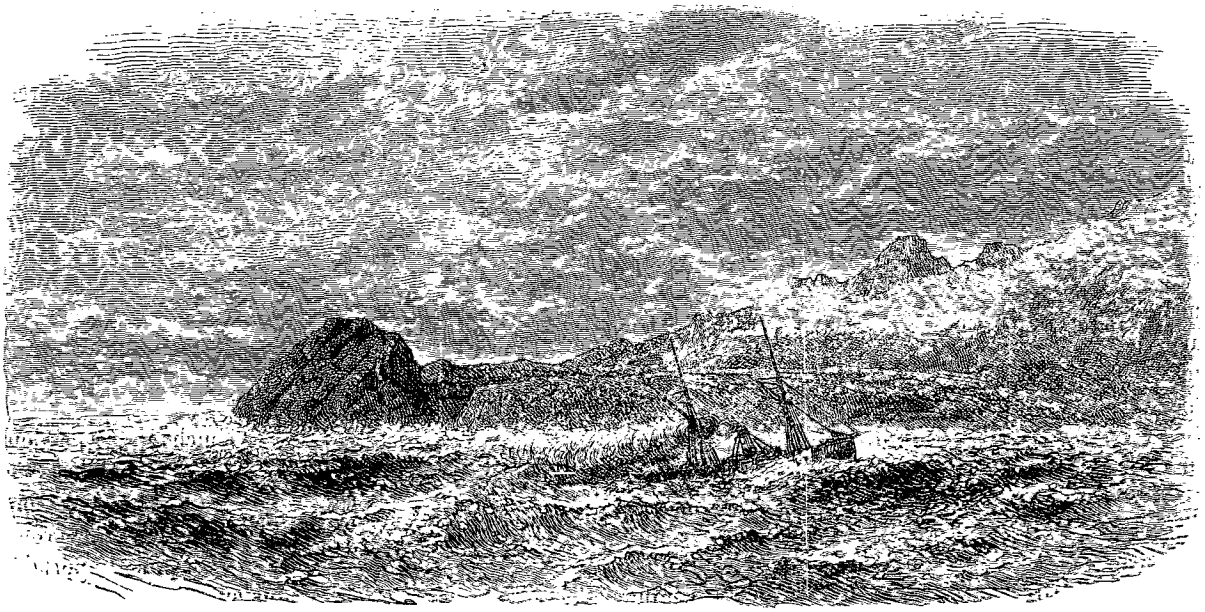
1876

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Cap Matapan. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE.

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

L'*Ajaccio*. — Première apparition de la terre grecque. — Aspect désolé. — Haute falaise du cap Ténare. — L'ancien temple de Neptune. — Dangers de la navigation dans ces parages. — Le Péloponnèse, feuille de platane, et non feuille de mûrier. — L'ancienne Cythère. — Froid glacial au « mois des roses. » — Où est donc l'Orient des poëtes? — Malvoisie.

Lorsqu'on navigue à bord d'un bâtiment de guerre, à la marche duquel les déductions scientifiques donnent une certitude que dédaignent les paquebots de commerce, on a l'avantage de connaître à toute heure sa situation, c'est-à-dire le point exact de la surface liquide où l'on se trouve, et par conséquent, à moins de ces accidents fréquents et prévus qui viennent déranger les calculs, on sait aussi le moment précis où l'on apercevra, surgissant à l'horizon, le pic ou le cap impatiemment attendu pendant les longs jours de la traversée.

L'*Ajaccio* avait la démarche lente et cassée des vieux serviteurs; sa membrure, fatiguée sous le poids des ans, ployait bien d'une façon parfois inquiétante; la machine, alimentée par des chaudières trop petites, donnait bien à son allure quelque chose d'irrégulier et de poussif, qui devenait à la longue singulièrement agaçant; mais le temps était superbe, la mer unie comme de l'huile, et le commandant venait d'annoncer que, le point étant fait, le loch enregistrant une vitesse de sept nœuds (ce qui n'était pas brillant), nous apercevrions vers quatre heures et doublerions vers six heures le fameux cap Matapan, le plus méridional de l'Europe, le cap des Tempêtes de la Méditerranée.

Nous étions à table, et le second nous racontait une scène d'anthropophagie de la Nouvelle-Calédonie, scène dans laquelle il avait failli jouer un rôle tout passif, lorsqu'un quartier-maître entra et dit au commandant :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

« Commandant, on voit une terre en avant, sur bâbord. »

Je montai sur le pont. Tout près de nous, sur la gauche, j'aperçus un grand cap sombre et rougeâtre tombant à pic dans la mer et battu par la houle, qui le fouettait d'écume blanche; au-dessus, et le dominant, une série de gradins âpres et arides, et plus loin enfin, la tête dans les nuages, une haute cime couronnée de neiges : c'était le mont Taygète. Pas une habitation, pas un être, pas un arbre ni même un brin de verdure, n'animaient ce paysage farouche et désolé. Seul un petit brick louvoyait péniblement, cherchant à sortir, avant la tombée de la nuit, de ces parages si dangereux pour les voiliers, par le vent du sud qui commençait à s'élever.

Tel fut l'aspect sous lequel m'apparut cette terre de Grèce que je n'avais jamais entrevue qu'à travers la magie des souvenirs classiques.

Ce cap Ténare, pour l'appeler par son nom légitime, n'a jamais joui, du reste, d'une bien bonne réputation. Exposé en plein aux vents du sud et du sud-ouest, vents dominants dans la Méditerranée, il était, à juste titre, redouté, et l'est encore par les navigateurs que la grande houle du large pousse contre cette haute falaise inhospitalière.

Un temple de Neptune, solidement assis sur un soubassement de ce magnifique marbre rouge qu'on ne trouve que dans la chaîne du Taygète, dominait la mer et semblait présider aux tempêtes. Le souffle corrosif du simoun, l'humidité dissolvante de la tramontane l'ont peu à peu éraflé, délité, réduit en poussière, et de ces ruines mêmes il ne reste plus de traces.

Ce n'était pas seulement les brutalités capricieuses de Thétis que les marins avaient à craindre: souvent aussi, profitant du calme plat qui tenait en panne les navires, ou de l'ouragan qui arrachait leurs voiles et les ballottait sans direction, des pirates fondaient sur eux comme des oiseaux de proie et les pillaient après avoir égorgé l'équipage.

Il n'y a pas longtemps que les mers d'Orient sont délivrées de ces forbans, et, malgré les exploits de l'amiral Paulicci, qui en pendit un certain nombre, il fallut la présence des flottes alliées pendant la guerre de Crimée et une répression énergique pour faire perdre aux habitants des côtes de la Grèce ces habitudes d'écumeurs de mer, et refouler le brigandage dans l'intérieur des terres.

Après le cap Matapan, nous passons devant le golfe de Marathonisi, au fond duquel débouche la vallée de Sparte. Je ne sais quel auteur, aussi peu expert en botanique qu'en géographie, a comparé le Péloponnèse à une feuille de mûrier. S'il éprouvait le besoin de prendre des exemples dans le monde végétal, il aurait trouvé en Grèce même un arbre qui lui aurait fourni la seule comparaison juste : c'est le platane. Une feuille de platane est en effet celle qui représente le mieux la forme de la Morée avec ses trois pointes avançant vers le sud, dont l'une, celle du milieu, est plus allongée que les deux autres.

La première, à l'est, est celle de Coron, terminée par le cap Gallo; la seconde, celle du Magne, dont les montagnes élevées et sauvages s'abaissent jusqu'au cap Matapan; la troisième, la plus à l'ouest, celle de Vatika, région déserte et aride, qui finit au cap Malée.

En face de ce grand roc rougeâtre que Lamartine a chanté, l'île de Cérigo avance, à douze kilomètres seulement, ses falaises basses et dépouillées. Cet étroit passage entre l'île et la terre ferme n'est pas toujours facile à franchir pour les navires à voiles, et, lorsque le vent du nord souffle dans l'Archipel, ils sont forcés de mouiller à l'entrée du détroit dans le golfe de Marathonisi et d'attendre patiemment, souvent plusieurs jours, que le vent revienne au sud ou au sud-ouest. Lorsque le mauvais temps persiste, on en voit là plus de cent de diverses nationalités, surtout grecs et italiens. Lorsque nous y passâmes, il y en avait quelques-uns seulement qui tanguaient mélancoliquement sur leurs chaînes.

Les nuages noirs que nous voyions, par-dessus la chaîne des montagnes, courir rapidement du nord au sud, nous indiquaient qu'en débouchant (verbe dont les marins, je ne sais pourquoi, ont fait *débouquer*) hors du détroit, nous allions trouver le vent contraire. Les dangers et les retards de cette route maritime qui dessert les ports les plus importants du Levant, ont suggéré à plusieurs reprises l'idée de l'abréger et de lui donner plus de sécurité et de régularité par le percement de l'isthme de Corinthe, qui réunit le Péloponnèse à la Grèce du Nord. Nous verrons, en étudiant sur les lieux mêmes ce projet si séduisant au premier abord, que les avantages qui en résulteraient ne seraient nullement en rapport avec le travail et les dépenses qu'il exigerait, maintenant surtout que la marine à vapeur prend toujours plus d'extension.

L'île de Cérigo, l'ancienne Cythère, que nous laissons sur notre droite, n'est qu'un vaste rocher abrupt et infertile, et les Anglais, en l'abandonnant au gouvernement grec lors de la cession des îles Ioniennes, n'ont rien perdu qu'ils puissent regretter.

Sur la côte est, quelques maisons blanchies à la chaux, à toit en terrasse, au pied d'un rocher nu et calciné de soleil, sont tout ce qui rappelle l'ancienne Cythère, de voluptueuse mémoire.

Le petit bourg de Saint-Nicolo, la capitale de l'île, est sans port, sans eau, sans jardins, sans arbres; on pourrait presque dire sans habitants, si quelques carrés de vigne épars çà et là ne marquaient cette terre de l'empreinte humaine.

Dans les vallons, sur des pentes moins ravinées, une mince couche de terre végétale fournit un peu d'orge et de vin, et quelques oliviers courbés par le vent donnent l'huile nécessaire à la consommation de l'île.

D'après le recensement officiel, il y aurait à Cé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

rigo dix mille six cents habitants, se partageant entre deux mille huit cents ménages, et à peu près autant de maisons.

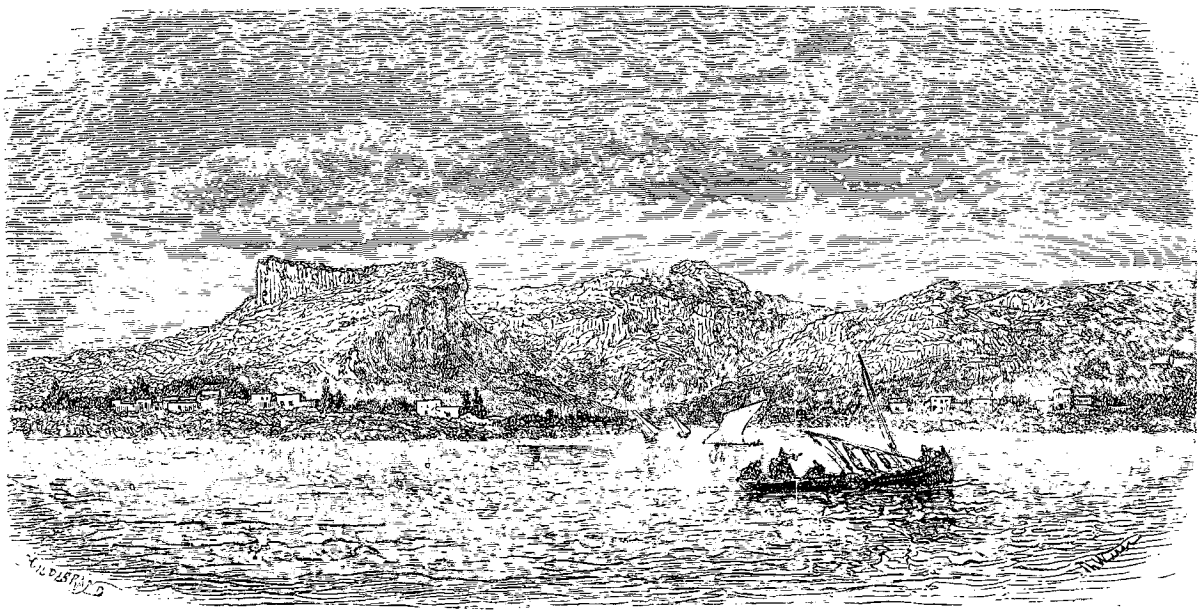
La ville la plus peuplée est Potamos (douze cents habitants); mais c'est à Cythère que s'est concentré le peu de commerce qui existe dans l'île.

La nuit fut noire et mauvaise; des bourrasques violentes de pluie mêlée de neige à demi fondue, une mer creuse, comme disent les marins, et un vent furieux et glacial, rendaient pénible la situation du pauvre *Ajaccio* et de ceux qu'il portait. Nous étions pourtant au commencement d'avril, le mois des roses dans les vallons de l'Ionie; mais l'Orient réserve bien des surprises à ceux qui ne l'ont vu qu'à travers l'imagination rêveuse ou brillante des poëtes. Toujours est-il qu'au petit jour on constata qu'après avoir marché toute la nuit, nous nous trouvions encore à la hauteur de Monemvasie, sur la côte est du Péloponnèse, à vingt milles au plus du cap Malée. Le navire fatiguait beaucoup, le temps devenait de plus en plus menaçant; le commandant se décida donc à chercher un refuge dans cette petite rade très-médiocre, mais un peu abritée du nord.

On n'éteignit pas les feux et on se tint toujours prêt à gagner le large en abandonnant les ancres, si la situation l'exigeait.

Le commandant nous donna un canot et une permission de trois heures pour aller à terre.

Monemvasie est un îlot de trois milles de tour, élevé, taillé à pic de tous côtés. Au sud, des éboulis successifs ont formé au pied de cette muraille rocheuse une pente rapide où végètent quelques rares oliviers rabougris. Une toute petite ville, bâtie sur le bord de la mer, est reliée à la terre ferme par un pont de pierre



Cythère. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

de cent cinquante mètres de long; à son extrémité s'élève, du côté de l'île, une tour vénitienne servant de défense. Au-dessus de la porte est sculpté le lion de saint Marc.

Au sommet de la montagne s'étagent de vieilles fortifications du moyen âge, d'un aspect pittoresque. Ce sont nos ancêtres qui les ont construites, car cette ville de Monemvasie fut un des points militaires les plus importants de la principauté d'Achaïe, que les Croisés fondèrent au treizième siècle.

Guillaume de Villehardoin, le neveu de l'illustre chroniqueur, s'en empara en 1205 avec le concours des Vénitiens, après trois ans d'un blocus rigoureux.

Les habitants, bien approvisionnés, narguaient les Français du haut des murailles; mais Villehardoin commença un siége en règle et établit trois ou quatre trébuchets, sortes de frondes gigantesques, lançant sur la ville des blocs de rochers de plus de deux cents kilos, qui effondraient les maisons, écrasaient les défenseurs de la place, et abattaient les murailles. Au bout de trois ans, les habitants, manquant de tout, réduits à la plus horrible misère et forcés de se nourrir de chats et de souris, se décidèrent à faire leur soumission. Monemvasie, qu'on appelait alors Malvoisie, subit encore, dans la suite, quatre siéges et appartint trois fois aux Vénitiens. Le dernier, et le plus célèbre de ces siéges, est celui de 1821.

La plupart des Turcs de la Morée orientale, surpris par l'insurrection grecque, s'étaient réfugiés dans cette place, où Cantacuzène, un des lieutenants du prince Ipsilanti, vint les assiéger. Les Turcs, après avoir empalé et fait périr dans les tortures les plus atroces tous les Grecs qu'ils avaient en leur pouvoir, en furent réduits à dévorer les cadavres de leurs prisonniers et leurs propres enfants. Ils obtinrent à genoux une capitulation ignominieuse et furent renvoyés en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

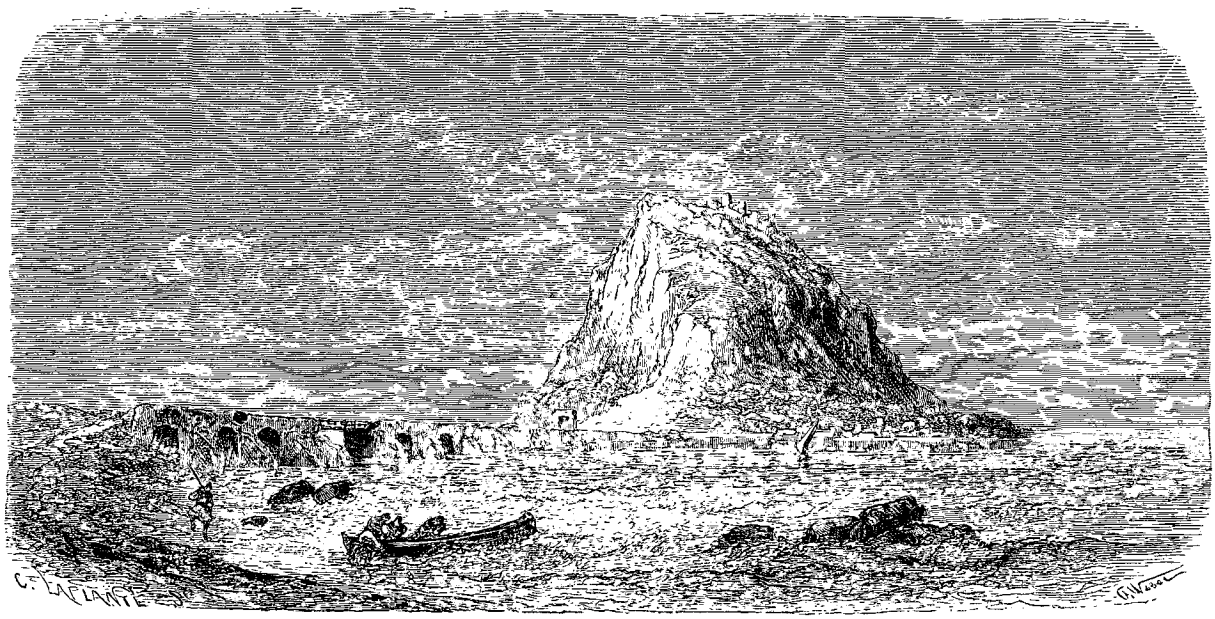
Asie Mineure. Ce succès, le premier de ce genre remporté par les Grecs, exalta leurs espérances, et eut à cette époque un grand retentissement en Europe.

Notre débarquement fut difficile. Quelques rochers, recouverts par la mer à chaque flot, servaient de môle, et il fallut toute l'adresse et la vigueur de nos matelots pour que l'embarcation ne fût pas mise en pièces.

La promenade que nous faisons dans la ville ne nous offre rien d'intéressant. Des masures effondrées, quelques rares maisons à deux étages, couvertes de tuiles, des débris informes, voilà tout ce qui frappe nos regards. Plusieurs maisons sont ornées de détails d'architecture rappelant leur origine vénitienne; une petite église, construite par les Francs et à demi détruite, porte encore, sculptées sur une de ses faces, les armoiries de la famille de Villehardoin.

Monter au sommet de la montagne eût été sans intérêt, et le parèdre lui-même (maire de la commune), qui nous faisait les honneurs de son territoire, nous en dissuada : nous ne trouverions là-haut que des murailles dégradées, des troupeaux de chèvres, et, pour tout horizon, une côte triste et aride. Nous n'avions d'ailleurs pas le temps de tenter l'escalade de ce petit Gibraltar, pour lequel la nature a créé tous les moyens de défense. Monemvasie ne saurait cependant être efficacement protégée contre les engins de destruction modernes : aussi ne compte-t-elle plus parmi les forteresses entretenues par l'État. La ville se dépeuple tous les jours et ne renferme plus aujourd'hui qu'un millier tout au plus d'habitants.

Sans aucune importance commerciale, elle n'a pas de marine, et sa rade est toujours déserte. Quant au fameux vin de Malvoisie, dont le nom seul était un éloge, dit un missionnaire jésuite du temps, si les coteaux de la



Monemvasie. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

terre ferme voisine en ont produit jadis au temps de la domination vénitienne, les pampres en ont été depuis longtemps remplacés par des pierres et des épines, et le vin qui porte ce nom est récolté dans l'île de Tinos.

II

Toujours des côtes arides. — Nauplie. — Hydra. — Caractère original de cette petite ville. — Sa population. — Richesse et patriotisme. — Aspect du fort. — Existence des femmes. — Costumes. — Mœurs. — Églises. — Un lustre français. — Démétrius Bulgaris.

Le lendemain, le ciel s'était éclairci et nous reprenions notre route vers le nord, ne perdant pas de vue les côtes montagneuses, désertes et arides. De temps en temps, les grandes pentes grises et dénudées étaient rayées d'un sillon blanchâtre; c'était le lit desséché d'un torrent. Parfois aussi, là où un petit ravin s'aplanissait et s'élargissait en débouchant sur la mer, quelques oliviers sauvages animaient de leur triste verdure blafarde ce paysage désolé. Pas une maison, pas un champ, pas un sentier même ne rompaient cette monotonie.

Le golfe de Nauplie, en s'enfonçant profondément dans les terres, nous fait perdre la côte de vue; mais nous la retrouvons bientôt et nous passons entre Castri et l'île d'Hydra, qui émerge comme le dos étroit et allongé d'un monstre marin.

La ville, qui porte le même, nom est bizarrement placée dans un petit port naturel s'ouvrant dans le rocher, et dont le fond, formant un cirque escarpé, est couvert de grandes et belles maisons s'étageant les unes au-dessus des autres à une grande hauteur. Il y en a plus de trois mille, et les terrasses plates qui les couvrent, la blancheur des murailles, les rues étroites et taillées en escaliers dans le roc, donnent à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Hydra un cachet original et tout oriental qui manque à la plupart des villes grecques.

L'histoire de ce petit coin de la Grèce montre, par un curieux exemple, les causes diverses qui peuvent influer sur l'existence des villes.

Parfaitement inconnue et inhabitée avant le dix-huitième siècle, Hydra devint à cette époque le refuge d'une tribu albanaise qui fuyait la tyrannie des fonctionnaires turcs. Mais si l'âpreté et la pauvreté de ce rocher désert garantissaient les nouveaux venus contre les convoitises de leurs maîtres, elles ne leur offraient, en revanche, aucun moyen d'existence.

Quand on y veut créer un jardin, fantaisie ruineuse dont l'idée est venue plus tard avec la richesse, il faut aller chercher la terre dans le Péloponnèse, à vingt-cinq kilomètres de là, et l'amener à grands frais dans des barques. D'eau, il n'y en a pas non plus; on recueille précieusement dans d'immenses citernes celle qui tombe du ciel, et, lorsque les pluies ne sont pas assez abondantes, ce sont encore les marins qui vont remplir, aux aiguades de la côte, de petits tonneaux longs et étroits qui se distribuent ensuite dans l'île à l'égal des plus précieuses cargaisons.

Puisque leur territoire ne pouvait les faire vivre, les Hydriotes devaient être amenés forcément à chercher d'autres ressources sur cette mer qui les entourait de toutes parts; marins habiles et hardis, ils devinrent en peu de temps les pourvoyeurs de tout le commerce du Levant. Pendant les guerres européennes de la Révolution et de l'Empire, abrités par la neutralité du pavillon turc, ils sillonnaient la Méditerranée, soutenus dans leurs opérations commerciales par les capitaux des négociants de l'île de Chio, vendant dans les ports d'Europe leurs cargaisons à haut prix, rachetant à bas prix des marchandises qu'on ne savait comment ni par où écouler, forçant les blocus, déroutant les navires de guerre, se sauvant des situations les plus périlleuses par une intrépidité, une adresse et une intelligence des choses de la mer qui plus d'une fois frappèrent nos marins d'admiration.

Ce que l'Occident paya alors à la Grèce est incalculable. Des fortunes colossales s'élevèrent à Hydra; des caisses d'or s'entassèrent dans les caves de ces insulaires. Ils s'acquittaient de l'impôt dû au sultan, leur maître, par l'envoi annuel d'un petit nombre de matelots pour la flotte impériale. Ils se gouvernaient eux-mêmes, et pas un fonctionnaire musulman ne venait surveiller ou contrôler les décisions de leurs primats. C'était une vraie petite république communale et indépendante, dont ces primats, élus presque toujours dans la même famille, étaient les chefs incontestés. Un conseil d'anciens jugeait en premier et dernier ressort les rares procès qui pouvaient survenir.

Femme de Monemvasie. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

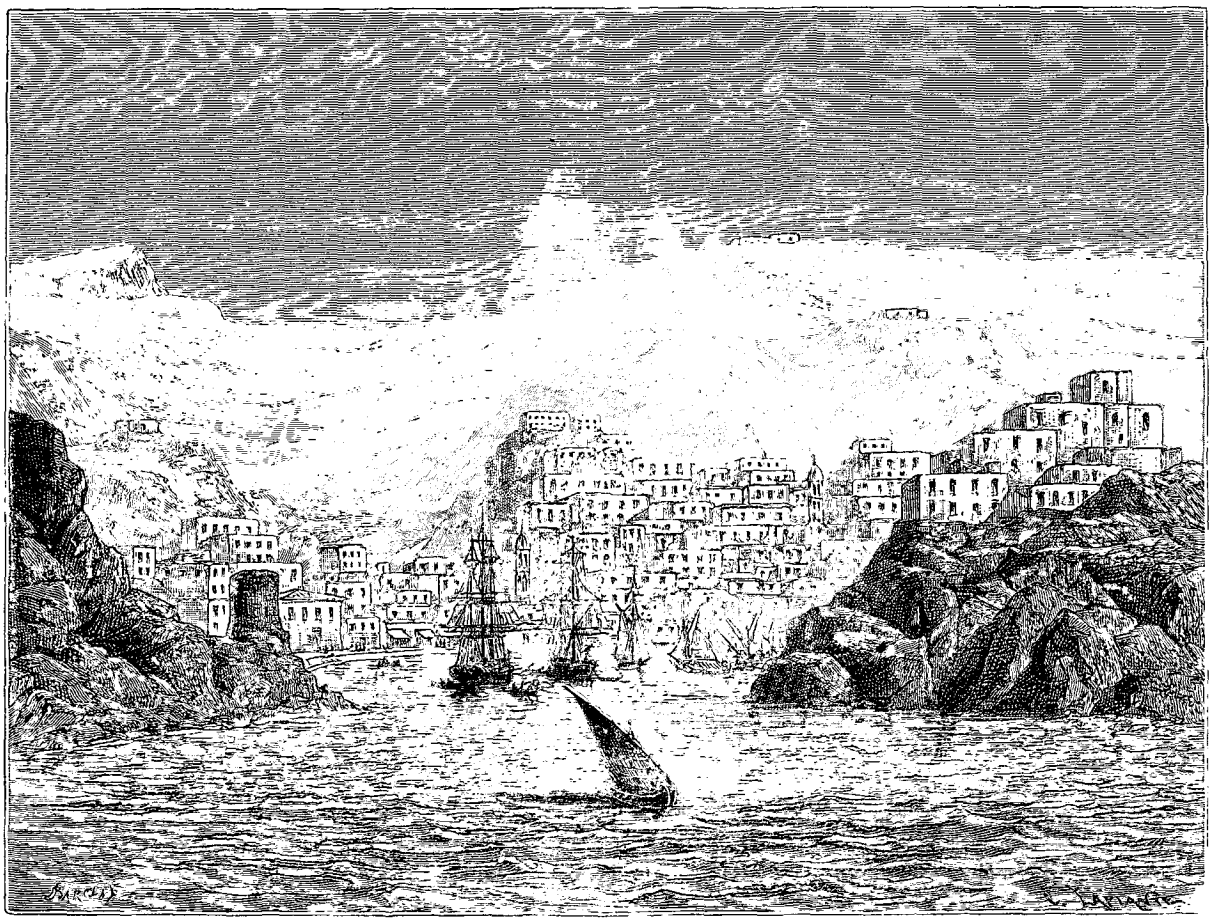
Toutes ces richesses accumulées, le luxe et le bien-être qui s'ensuivaient nécessairement, n'avaient cependant pas éteint l'amour de la patrie et la fièvre de l'indépendance dans l'âme des Hydriotes. L'or n'avait pas amolli le caractère de ces rudes marins; et lorsque le signal de la révolte fut donné en 1821, ils furent les premiers à embrasser avec ardeur la cause de la liberté. Leur fortune, leur vie, tout fut donné pour soutenir la lutte. La famille Counduriotis offre à la Grèce un million et demi; d'autres envoient un million, cinq cent, quatre cent mille francs; les femmes se dépouillent de leurs bijoux; les matelots eux-mêmes renoncent à leurs parts de bénéfice. Tous ces bricks de commerce qui battaient pavillon ottoman deviennent alors autant de corsaires redoutables qui vont attaquer la flotte du sultan jusque sous les canons des forteresses d'Asie. On

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

invente les brûlots, qui portent l'épouvante au milieu des Turcs.

Tombazis, Tzamados, Miaoulis surtout, tous trois Hydriotes, ont vu leurs noms plus d'une fois acclamés par l'Europe entière, qui suivait avec un intérêt sympathique les péripéties de cette guerre.

Les Hydriotes furent ruinés par tant de sacrifices, et le gouvernement grec, qui, à plusieurs reprises, a déclaré que la dette contractée envers eux devait être considérée comme sacrée, n'a rien fait encore pour les dédommager des pertes énormes qu'ils ont subies. Leur prospérité commerciale, très-menacée déjà par la création de Syra, a reçu une atteinte fatale par le développement de la marine à vapeur. L'île s'est dépeuplée; là où vivaient quarante mille habitants, il n'y en a plus que sept mille, et ce chiffre diminue tous les jours. Les uns se sont établis à Syra; les autres au Pirée, abandonnant leurs anciennes demeures, qui peu à peu tombent en ruine. Quand on gravit péniblement les étroites rues de la ville, on n'aperçoit de tous côtés que de hautes maisons dont les fenêtres fermées, les murs dégradés, les terrasses effondrées, les grands vestibules déserts, donnent à Hydra un aspect de cité déchue,



Hydra. — Dessin de Barclay, d'après un croquis de M. H. Belle.

de splendeur éteinte, qui inspire de mélancoliques réflexions.

Malgré cet abandon, la patrie de Miaoulis a toujours conservé un grand intérêt de curiosité, et il est fâcheux qu'elle n'ait pas sa place dans les itinéraires des touristes. Ils pourraient étudier là, sur place, avant qu'elle disparaisse complétement, une des faces les plus originales du peuple grec.

On a souvent comparé cette île, longue de dix-huit kilomètres et large de quatre seulement, à la quille d'un bateau renversé; mais la ressemblance ne s'arrête pas là seulement; et lorsqu'on pénètre dans le petit port où vient se briser la houle de l'ouest, tout, autour de vous, prend une physionomie maritime qui frappe au premier coup d'œil.

Sur le pourtour des quais, des barques sont hissées le long de portants de fer, comme à bord d'un bâtiment; des manœuvres, des poulies sont vissées dans le roc, comme si c'était le pont d'une frégate. Dans de vastes magasins à étroites portes de fer, construits en blocs d'un marbre grisâtre à peine dégrossi, sont rangés des ballots de marchandises, comme dans une cale.

De tous côtés, on voit circuler silencieusement des marins, reconnaissables à leurs vestes, à leurs pantalons bouffants, à ce balancement que l'habitude

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du roulis donne à leur démarche, reconnaissables surtout à leur figure hâlée, à leur expression énergique et calme à la fois. Leurs yeux intelligents et vifs semblent sonder sans cesse les présages du ciel ou de la mer, comme si leur île flottait sur l'onde et devait être guidée vers un port voisin.

On n'aperçoit d'autres animaux que quelques chiens; pas une voiture, pas même une brouette ne circule. Dans les rues hautes, la solitude et le silence règnent, et c'est à peine si, trois ou quatre fois dans la journée, on entend une porte basse s'entr'ouvrir et les pantoufles souples d'une femme traîner sur les dalles. C'est qu'il n'y a guère ici que les femmes et les enfants; tous les hommes sont en mer.

Si l'on pénètre dans une de ces anciennes maisons construites au temps de la splendeur d'Hydra, et dont les assises, creusées dans le roc dur, ont coûté plus cher que celles des plus splendides palais de nos capitales, on traverse d'immenses pièces dallées de marbre et couvertes de tapis de Smyrne. Par les fenêtres, on surplombe la mer comme par le hublot d'une cabine. Les murs sont blanchis à la chaux et toujours d'une propreté excessive. Comme serviteurs, on ne voit que des jeunes filles, des enfants dont les forces ne résisteraient pas encore au dur métier de leurs pères, ou bien quelques vieillards dont le corps a été usé avant l'âme.

Femme d'Hydra. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Dans une pièce reculée, les femmes, mère, épouse, filles des maîtres de la maison, sont réunies et travaillent : les plus âgées raccommodent le linge; les jeunes brodent sur un métier ces légers tissus de soie mêlée d'or, si fins, si délicats, qui disparaissent peu à peu, hélas! devant la concurrence des impressions de Manchester. Elles ne disent rien et semblent concentrées en elles-mêmes. Cette vie de séparation continuelle et d'isolement a imprimé à leur visage gracieux et pur une expression de résignation et de tristesse. Leur coiffure, composée d'un grand foulard de soie jaune clair brochée d'or, se croisant avec une chasteté monacale sous le menton et encadrant complétement le visage, en ne laissant passer sur le front qu'une ligne mince de bandeaux noirs, les fait ressembler à des vierges de Bida. Une étroite veste de velours rouge, très-courte, ouverte par devant, ayant des manches collantes terminées par d'élégantes broderies d'or, s'agrafe au-dessous de la poitrine par-dessus une fine chemisette de batiste. Elles ne sortent jamais, excepté pour faire quelques visites à leurs voisines. Où aller d'ailleurs dans ce pays qui n'a pas de promenades et dont les moindres rues ou routes ressemblent plus à des échelles qu'à des voies de communication?

Les mœurs sont pures et sévères, les crimes et les délits presque inconnus; l'hospitalité y est une vertu traditionnelle, et je n'oublierai jamais l'accueil empressé et affable que je reçus pendant deux jours dans une famille que je connaissais à peine, et dont le jeune chef, député d'Hydra au parlement d'Athènes, avait gardé de son séjour à bord de la flotte française, où il avait servi plusieurs années, une vive sympathie pour notre patrie.

En dehors de la ville, il n'y a rien à voir. De toutes parts, les vagues viennent se briser contre une muraille de rochers, et sur la crête balayée par tous les vents, quelques troupeaux de chèvres broutent une herbe rare, courte et chétive. Il n'y a nulle part d'habitations, ni de cultures, et dans l'île entière, qui occupe une superficie d'environ quatre-vingt-dix kilomètres carrés, la statistique officielle ne compte que dix propriétaires et soixante-dix bergers contre mille marins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Avant de nous reconduire à bord, notre hôte voulut nous faire visiter les deux églises principales d'Hydra, qui n'ont pas d'analogues en Grèce. L'une d'elles, qu'on appelle la cathédrale, fut construite il y a un siècle et demi. Elle est tout entière en marbre blanc, ornée de riches sculptures et d'assez belles peintures byzantines sur fond d'or. A la voûte est suspendu un gigantesque lustre en argent massif, de forme vénitienne, où des animaux fantastiques, qui sont des merveilles de ciselure, courent à travers des rinceaux à jour.

Tout à côté pend un beau lustre en bronze doré, d'un style Louis XIV très-pur et aux armes fleur-delisées des rois de France. Volé, dit-on, pendant

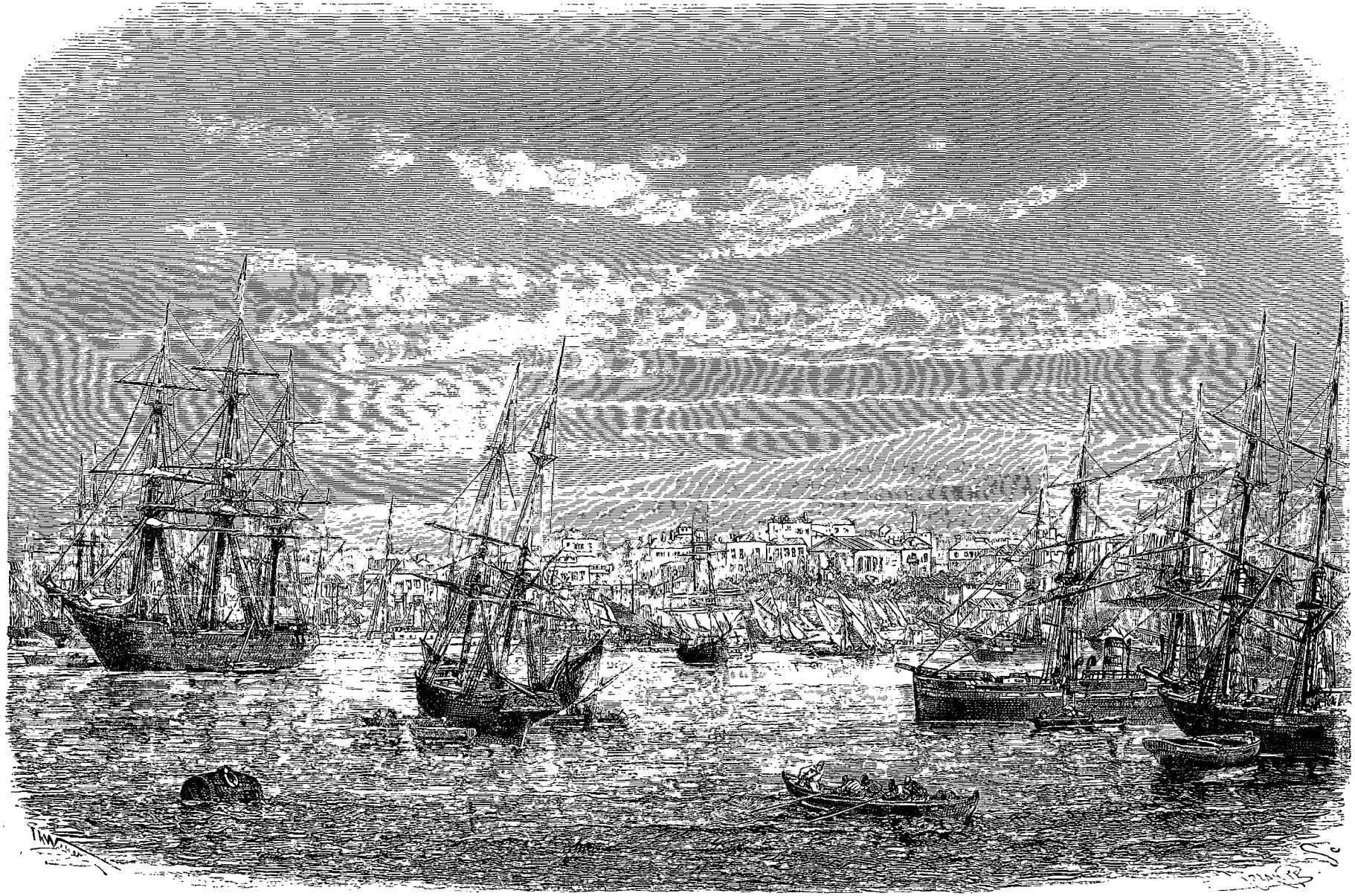
Un marin d'Hydra. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

la Révolution, dans un des châteaux royaux, il fut acheté à Marseille par un capitaine hydriote, qui, à son retour, l'offrit en *ex-voto* à la Panagia. Un campanile séparé de la cathédrale, sculpté et construit tout à jour, semble un bijou d'ivoire. La coupole qui le surmonte ne se compose que de dix arêtes courbes en marbre blanc, à travers lesquelles on aperçoit le ciel. Un autre clocher, dans la cour d'un petit couvent, offre aussi la même disposition bizarre.

Vingt-quatre autres églises ou chapelles sont disséminées dans les différents quartiers. Elles n'ont d'autres ornements ni d'autres curiosités que les *ex-voto* qu'y déposent les marins, sous forme de petits bateaux grossièrement taillés, de tableaux enfantins ou de cœurs d'argent.

Je ne veux pas quitter l'île sans rappeler qu'elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue générale du Pirée (voy. p. 15). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est la patrie d'un homme d'État bien connu dans le monde diplomatique européen, Démétrius Bulgaris, âgé aujourd'hui de soixante-quatorze ans. Depuis plus de cinquante ans, il est mêlé à la politique active de son pays. On lui reproche bien d'avoir apporté dans la pratique des affaires une passion personnelle et un esprit d'intrigue qui ont plus d'une fois mis la royauté à deux doigts de sa perte; mais ce qu'on ne peut lui refuser, c'est une haute intelligence et une grande finesse d'esprit.

Il a été plus de dix fois premier ministre; c'est lui qui se mit à la tête du gouvernement provisoire lors de la chute du roi Othon en 1861, et son grand âge semble ne lui avoir rien enlevé de son activité ni de son ambition. Il n'a jamais voulu quitter son costume national. Rien n'est plus curieux que de voir, au milieu des autres ministres portant la vulgaire livrée du progrès, ce vieillard vêtu des longues robes bordées de fourrures qui distinguaient les primats d'Hydra.

III

Le golfe d'Égine. — Panorama historique. — Paros. — Gorge pittoresque. — Ombrages délicieux. — Rencontre de moines peu sympathiques. — Méthana. — Le Pentélique, l'Hymette. — Paysage merveilleux. — Salamine. — Grossissement de l'histoire par le patriotisme grec.

En quittant Hydra, nous avions tourné à l'ouest, pour entrer dans le golfe d'Égine, au fond duquel se trouvent le Pirée et Athènes. Large, entre le cap Skyli et le cap Sunium, de quarante-huit kilomètres, et profond de plus de soixante-dix kilomètres jusqu'à l'isthme de Corinthe, ce golfe, le plus vaste de ceux qui découpent les côtes orientales de la Grèce, fait pour ainsi dire suite au golfe de Lépante, dont il n'est séparé que par une bande de terre étroite et peu élevée. Juste au milieu se trouve l'île d'Égine, et, de tous côtés, ce magnifique bassin est entouré par les contrées les plus illustres de la Grèce. A gauche c'est l'Argolide, à droite l'Attique, tout au fond Corinthe, puis Mégare, Éleusis, Salamine, dominés par les hautes crêtes du Cithéron.

Nous devions d'abord nous arrêter sur la côte de l'Argolide, à Paros, arsenal de l'État, où l'*Ajaccio* avait à prendre une pièce de rechange pour sa machine. L'aspect de la côte n'était plus le même que la veille. Les montagnes étaient couvertes de verdure et, sur les premières pentes, de véritables forêts d'oliviers, d'orangers et de citronniers charmaient les yeux.

Après avoir doublé le cap Skyli, on pénètre, par une passe étroite, dont un îlot fortifié défend l'accès, dans la rade de Paros, vaste baie de cinq kilomètres environ de long sur un de large, entourée de montagnes verdoyantes. La ville n'est pas intéressante; l'arsenal est mal entretenu et les chantiers sont déserts; les sommes affectées par le budget à ce chapitre de la marine sont insuffisantes, et encore la totalité n'arrive-t-elle pas à sa destination. On a cependant construit depuis quelques années un bassin de radoub qui est une précieuse ressource pour les navires étrangers, forcés autrefois, pour une simple avarie, d'aller jusqu'à Marseille ou à Constantinople. On est assuré de trouver une grande complaisance chez le directeur de l'arsenal et ses subordonnés.

C'est à Paros, en 1828, qu'eurent lieu les conférences entre les plénipotentiaires anglais, français et russes, arbitres du sort de la Grèce; c'est aussi à Paros que l'Hydriote Miaoulis, en 1831, livra la flotte grecque aux flammes plutôt que d'obéir aux ordres de Capo d'Istria et de la rendre à l'amiral russe.

Au lieu de revenir directement à bord, nous faisons mâter et voiler la baleinière, et nous longeons l'île de Paros jusqu'à un ravin au fond duquel s'abrite un petit monastère, dans une situation des plus pittoresques. Cette gorge, dominée à droite et à gauche par des escarpements entièrement boisés de chênes et de pins, et tout ombragée elle-même de citronniers et de figuiers, rappelle les plus heureux rivages de la Méditerranée.

Dix ou douze moines barbus et ignorants végètent là. Assis en rond sous un platane, ils nous regardent sans mot dire, et, lorsque nous nous retirons, nous tendent des plateaux, des tirelires, des soucoupes de cuivre, sollicitant d'une voix nasillarde nos offrandes pour saint Dimitri, pour la Panagia, pour eux-mêmes surtout, en exhibant leur misère. Ils empochent d'un air de mauvaise humeur les quelques drachmes que nous leur donnons, et nous tournent le dos sans plus faire attention à notre présence. Je sus depuis que la plus grande partie de l'île leur appartient, et qu'ils vivraient dans l'abondance s'ils voulaient travailler et exploiter leurs propriétés.

En sortant de la rade de Paros par la passe nord, on aperçoit : à droite, un îlot assez grand et élevé, qui affecte la forme d'un lion couché; à gauche, les flancs abrupts et déchirés d'une grande presqu'île conique de plus de trente kilomètres de tour, qui touche presque la pointe nord-ouest de Paros, et s'en éloigne ensuite, formant avec cette île une immense rade fermée où toutes les flottes d'Europe pourraient s'abriter. C'est la presqu'île de Méthana, soulèvement volcanique qui se rattache par une ligne sous-marine aux formations éruptives de Milo et de Santorin.

Nous traversons le golfe dans toute sa largeur, laissant à notre gauche l'île d'Égine, dont on voit distinctement le temple sur une éminence conique. Le ciel était d'une pureté admirable et la mer d'un bleu doux et profond. A mesure que nous approchons, nous découvrons mieux les détails du paysage qui se développe sous nos yeux.

Au-dessus d'une plaine basse et fauve, deux hautes montagnes, en forme de frontons de temple antique, se découpent nettement sur le ciel: ce sont le Pentélique aux marbres blancs éblouissants, et l'Hymette aux mille ruches pleines de miel parfumé. Entre les deux, sur un soubassement de rochers de couleur ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dente, se dressent les immortelles colonnes du Parthénon. Que l'on jette sur ce tableau, plein de grandeur et d'unité, les tons les plus chauds, les plus étincelants d'un coucher de soleil dans les mers du Levant, et l'on se représentera toute l'harmonie et la poésie de ce spectacle mieux que par les descriptions les plus cherchées et les plus minutieuses.

Un promontoire aride, semblable à un portant de

Démétrius Bulgaris. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

théâtre qu'on pousserait sur la scène, nous cache subitement ce merveilleux décor, et nous pénétrons dans le port du Pirée en contournant en zigzag un gros pilier de maçonnerie sur lequel se dressait jadis un de ces deux lions étrangement archaïques qui décorent maintenant l'entrée de l'arsenal de Venise.

Dans l'antiquité, les deux pilastres sur lesquels s'élèvent les feux vert et rouge qui signalent l'étroite

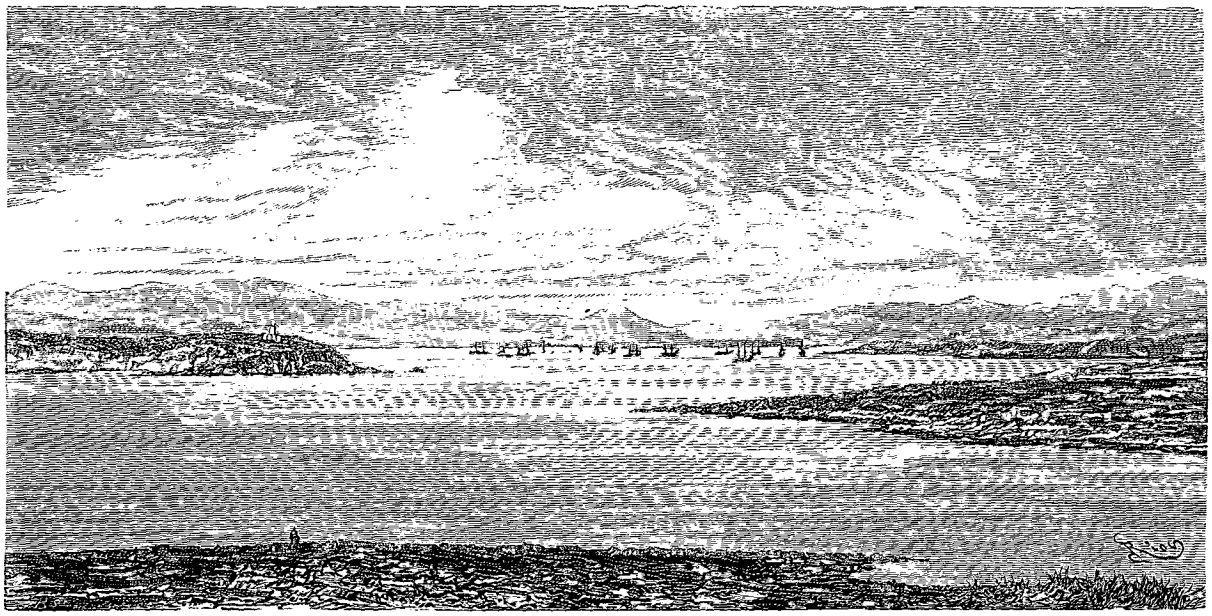
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

entrée du port, étaient les points d'attache d'une lourde chaîne de fer que l'on posait en temps de guerre pour en empêcher l'accès aux navires ennemis.

A notre gauche, derrière l'îlot de Psytalie, où s'allume un beau phare de second ordre, ce canal, qui s'enfonce entre cette grande île montagneuse et la terre, c'est la fameuse rade de Salamine. Dix de nos vaisseaux de guerre modernes pourraient à peine y manœuvrer, et, selon les auteurs, deux mille bâtiments y combattirent jadis pendant tout un jour. Cette anfractuosité, c'est celle où le roi Xerxès fit établir son trône d'or et d'où il put assister au désastre de sa flotte.

L'amour-propre national des auteurs grecs qui ont raconté les exploits de leurs compatriotes a singulièrement exagéré l'importance de ces engagements. A Salamine, les Grecs ne coururent point au combat avec une si grande intrépidité. Ils étaient pleins d'hésitation et y regardaient à deux fois avant de se lancer contre les Perses; ils se querellaient, se lançaient des injures d'une trirème à l'autre, s'engageant ironiquement à passer les premiers : c'était à qui resterait le dernier en arrière. Les Péloponnésiens prétendaient que leurs foyers étaient menacés et voulaient voler sans retard à leur défense. Ils avaient peur et auraient pris la fuite, sans un stratagème de Thémistocle qui trompa tout le monde. Quand il n'y eut plus à s'en dédire et qu'il fallut combattre, tous furent héroïques par émulation et jalousie. Une fois le danger passé, ils se disputèrent encore et voulaient tous avoir frappé le premier coup.

Faut-il dire que la veille de la bataille, dans le camp des Grecs, on immola aux dieux des victimes humaines, et que dans ce siècle qui avait déjà vu



Rade de Salamine. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. H. Belle.

naître tant de chefs-d'œuvre et une civilisation si raffinée, les Grecs coupaient les pouces de leurs prisonniers, comme il arriva après la bataille de Thespies?

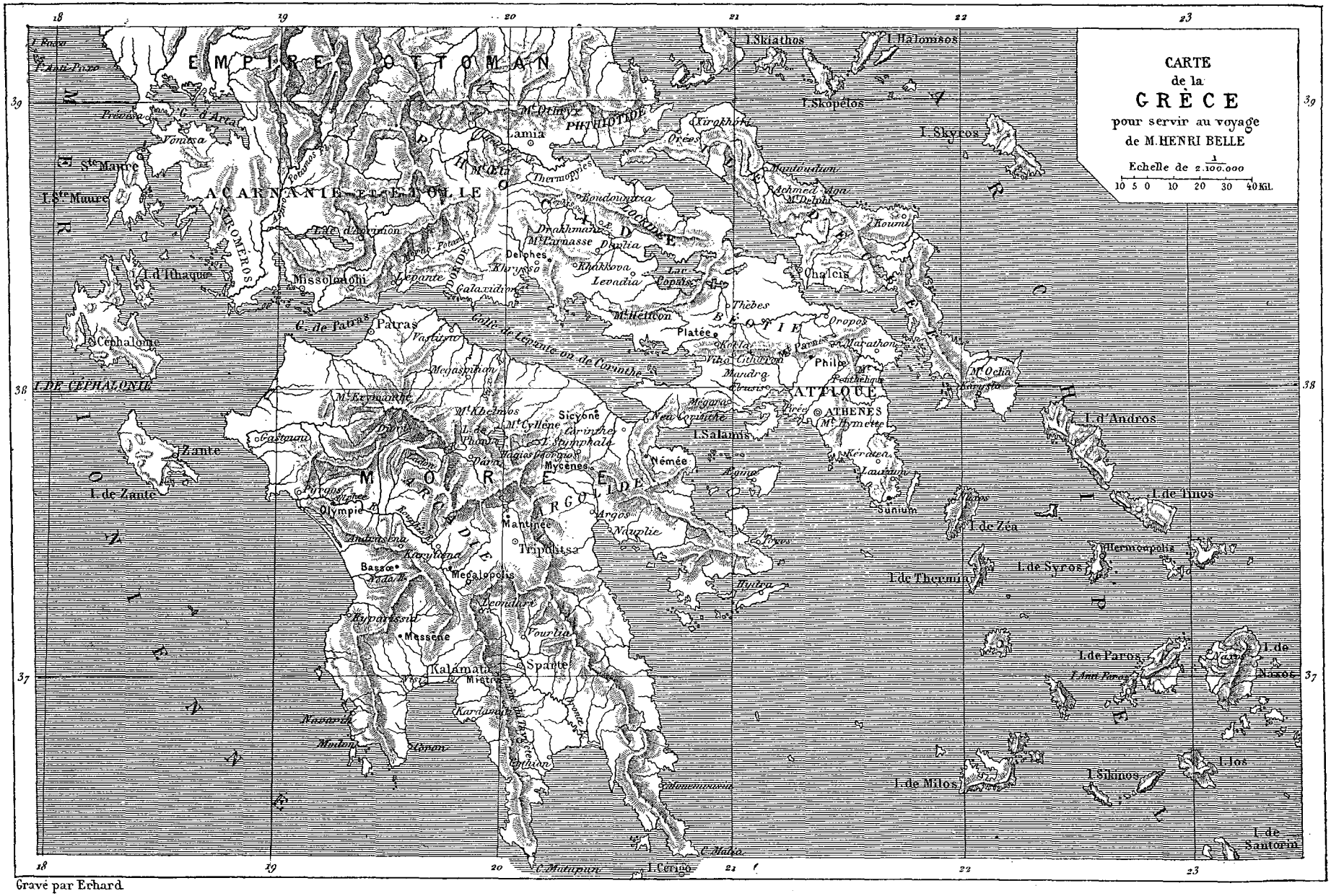
IV

Ports d'Athènes. — Le Pirée. — Le Pirée en 1835, en 1861, en 1874 : progrès immenses. — Aspect industriel du port. — Principales usines. — Débarquement. — Invitation immédiate à un bal. — Les salons du Pirée. — Route du Pirée à Athènes. — Premier aspect d'Athènes.

Des trois ports d'Athènes qui existaient à cette époque, Phalère, trop ouvert, Munychie, trop petit, et le Pirée, ce dernier seul est fréquenté aujourd'hui. Il est étendu, mais mal entretenu, et, dans l'angle nord, un espace considérable est couvert par un marais malsain, sous lequel on retrouve encore de grandes dalles de marbre, qui formaient, dans l'antiquité, le fond d'un beau bassin pour la marine militaire. Ce bassin tout envasé est situé à côté de la gare du chemin de fer d'Athènes et pourrait être utilisé. Un officier de la marine française a proposé de le nettoyer par des procédés qu'il a inventés; mais il n'a pu encore réussir à vaincre cette hostilité sourde et cette malveillance peu déguisée qui, en Grèce, viennent toujours décourager les étrangers dans leurs entreprises, même les plus profitables pour la Grèce.

Le port du Pirée est sans cesse encombré de navires de guerre de différentes nationalités, qui tiennent peu de compte des indications, voire même des ordres du capitaine du port, et mouillent selon leur plus grande convenance, le plus souvent en travers de la passe. Quand un paquebot de cent mètres et plus de long se présente à l'entrée, ce n'est pas sans peine qu'il parvient à éviter par de sages manœuvres un abordage avec certaine grosse frégate russe cuirassée qui obstrue insouciamment le passage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En 1835, le Pirée ne se composait que d'une dizaine de chaumières misérables sur une plage empestée. — En 1861, lorsque j'y débarquai pour la première fois, des magasins spacieux, quelques grandes maisons commençaient à s'élever. Des rues s'alignaient, un jardin public était tracé et se couvrait de verdure. C'était au corps d'occupation français, pendant la guerre de Crimée, que ces travaux d'utilité publique étaient surtout dus, et le jardin où les musiques des bâtiments de guerre viennent deux ou trois fois par semaine, se faire entendre porte le nom de celui qui l'a fait dessiner et planter, l'amiral Tinan. Nos marins essayaient, par ces services rendus, comme par leurs bons procédés, de faire oublier aux Grecs ce que pouvaient avoir d'humiliant la tutelle et la surveillance que les événements politiques nous forçaient d'exercer sur leurs dispositions remuantes.

Ce métier de garnisaire, qui nous était imposé, ne nous a pas aliéné la sympathie des Hellènes, et j'ai pu constater plus d'une fois qu'ils avaient conservé le meilleur souvenir de ces relations forcées. Qui sait même si les plus sages, sans l'avouer ouvertement, ne nous ont pas su un gré infini de nous être interposés entre l'entraînement national et le fantôme de la « grande idée » qui, comme tous les spectres poursuivis des légendes, aurait infailliblement conduit le pays à un précipice.

La dernière fois que je revis le Pirée, c'était en 1874, quarante ans seulement après qu'un ambassadeur étranger qui débarquait le soir fut obligé de dormir sous un hangar crevé à jour, et ne put trouver d'eau pour étancher sa soif. Ceux qui croient ou affectent de croire que la Grèce est un pays sans avenir, n'auraient eu qu'à voir à ces deux époques la ville du Pirée, pour juger moins sévèrement le nouveau royaume. Je reconnais que c'est là, et aux deux ports de Syra et de Patras, que les progrès réalisés se constatent le mieux; mais serait-il possible que trois points isolés dans un pays eussent pris un tel accroissement sans que ce mouvement réagît sur les autres parties du territoire? Ce serait un fait contraire à toutes les lois économiques.

Quand on débarque aujourd'hui sur les quais du Pirée, ce n'est pas seulement le mouvement commercial qui frappe. L'extension énorme des maisons indique assez l'augmentation des affaires et des fortunes. Des usines, dont les hautes cheminées sont couronnées de panaches de fumée, rappellent l'aspect de nos villes industrielles. De belles et confortables habitations aux toits rouges, aux volets verts, s'élèvent sur les pentes de la colline pierreuse, et autrefois déserte, qui sépare le port du Pirée de celui de Munychie. Plusieurs églises, une Bourse, dont l'étage supérieur sert de cercle aux négociants, ornent les alentours du port. Si plusieurs quartiers conservent encore quelque chose de rudimentaire, les larges rues qu'on perce, les égouts qu'on creuse, les travaux d'écoulement et d'assainissement qu'on poursuit, les plantations qu'on aligne, prouvent que le Pirée possède une municipalité plus appliquée que celle d'Athènes aux intérêts de sa ville.

La population suit d'ailleurs une progression croissante. En 1835 il n'y avait pas cent habitants; en 1861 il y en avait six mille quatre cents; en 1870 plus de onze mille; en 1874 treize mille au moins, parmi lesquels on compte deux mille cinq cents ouvriers ou ouvrières. Depuis dix ans il s'est établi au Pirée plusieurs usines importantes : une filature de soie, six filatures de coton, sept moulins à vapeur, deux établissements pour l'égrenage du coton, une fabrique dite de pointes de Paris, une pour le tissage des toiles de coton, trois distilleries considérables, six ateliers pour construction de meubles, une verrerie, etc. Il existe en résumé au Pirée trente établissements plus ou moins importants, employant une force de plus de mille chevaux-vapeur. Deux seulement appartiennent à des étrangers. Tous les autres sont la propriété exclusive de Grecs du pays. La fabrique de clous (pointes de Paris) est dirigée par un Français. Nos compatriotes sont rares, du reste, au Pirée et c'est tout au plus si l'on y compte huit ou dix ouvriers français.

Tous les ouvriers de la verrerie, et l'ingénieur qui est à leur tête, sont Prussiens ; quant aux machines à vapeur, sauf une qui est anglaise, elles sont toutes d'origine française, presque toutes de chez Farcot.

Si les broches de filature viennent de Manchester, la capitale du coton, les machines-outils qui garnissent les ateliers de construction sont toutes de Paris. Enregistrons cet hommage rendu à la supériorité de cette partie de notre industrie.

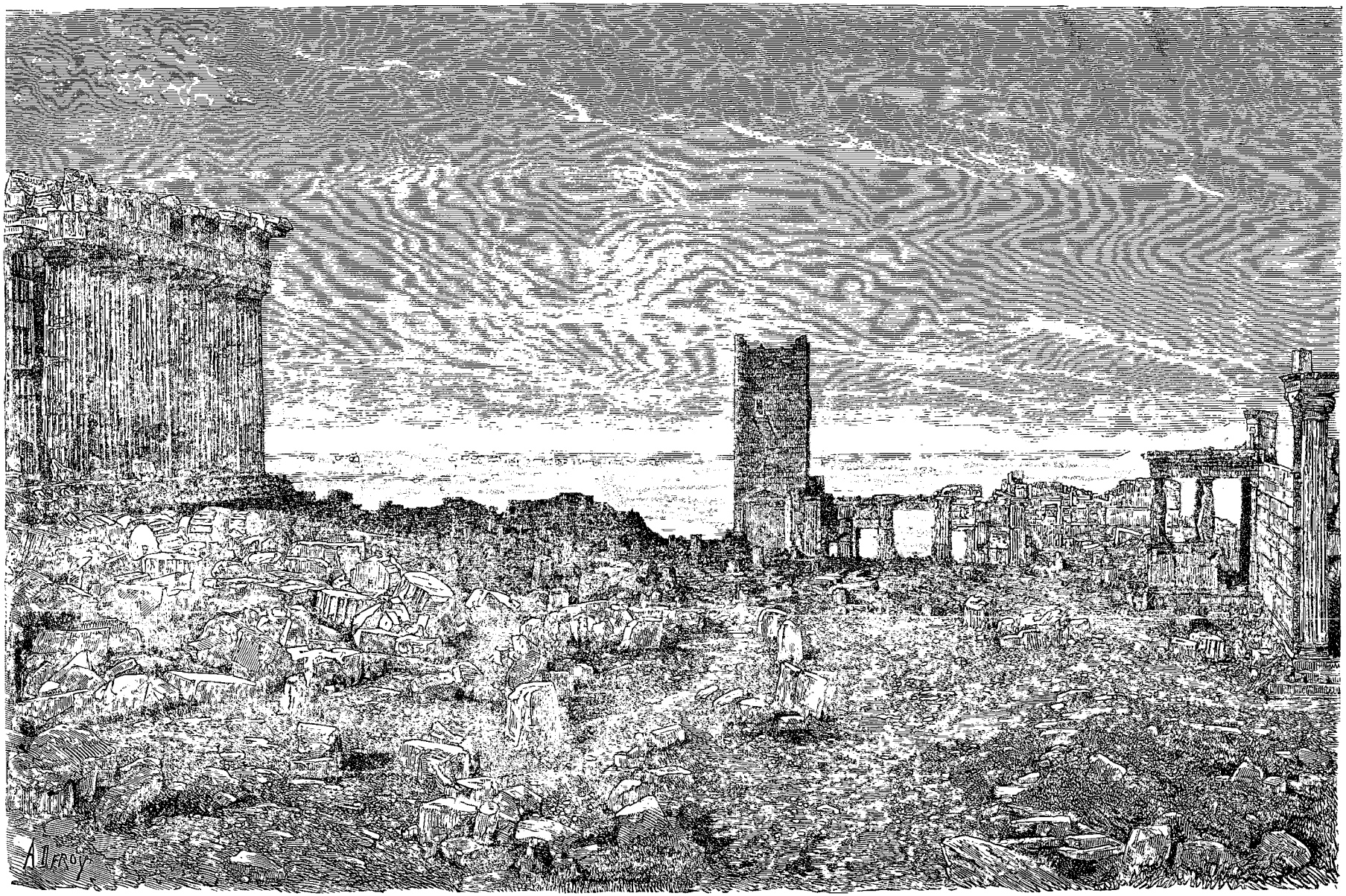
Quand on pose le pied sur les marches de marbre blanc du débarcadère, qu'on appelle la cale Tinan, on est tout d'abord assailli par une nuée de ciceroni, qui vous fatiguent de leur jargon hétéroclite et de leurs offres de services. Les populations du Levant, et surtout la race grecque, ont toujours aimé les industries dans lesquelles on trafique de la langue. Au plus bas de l'échelle sociale, ce sont les garçons de place, impudents et fanfarons; plus haut, les commis-interprètes des maisons de commerce et de banque, aussi intelligents que souples et intrigants; au degré le plus élevé de l'échelle, les drogmans des consulats et de la Sublime-Porte, actifs, cauteleux, fourbes, sachant pratiquer en maîtres le patelinage et la corruption, et redoutables par la grande influence qu'ils savaient acquérir.

Le consul de France, venu au-devant de nous, renvoya à leur patron, c'est-à-dire au diable, ces intrus importuns, et nous proposa séance tenante de nous conduire dans le « grand monde. »

Ce soir-là même, la société du Pirée donnait un bal par souscription dans les salons du cercle. L'intrépidité de nos jeunes officiers à la danse et l'éclat de leurs épaulettes devaient nous assurer le meilleur accueil.

Les salles de fête étaient brillamment illuminées et décorées. On se serait cru d'ailleurs dans un bal d'une petite préfecture du midi de la France, si les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



L'Acropole. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

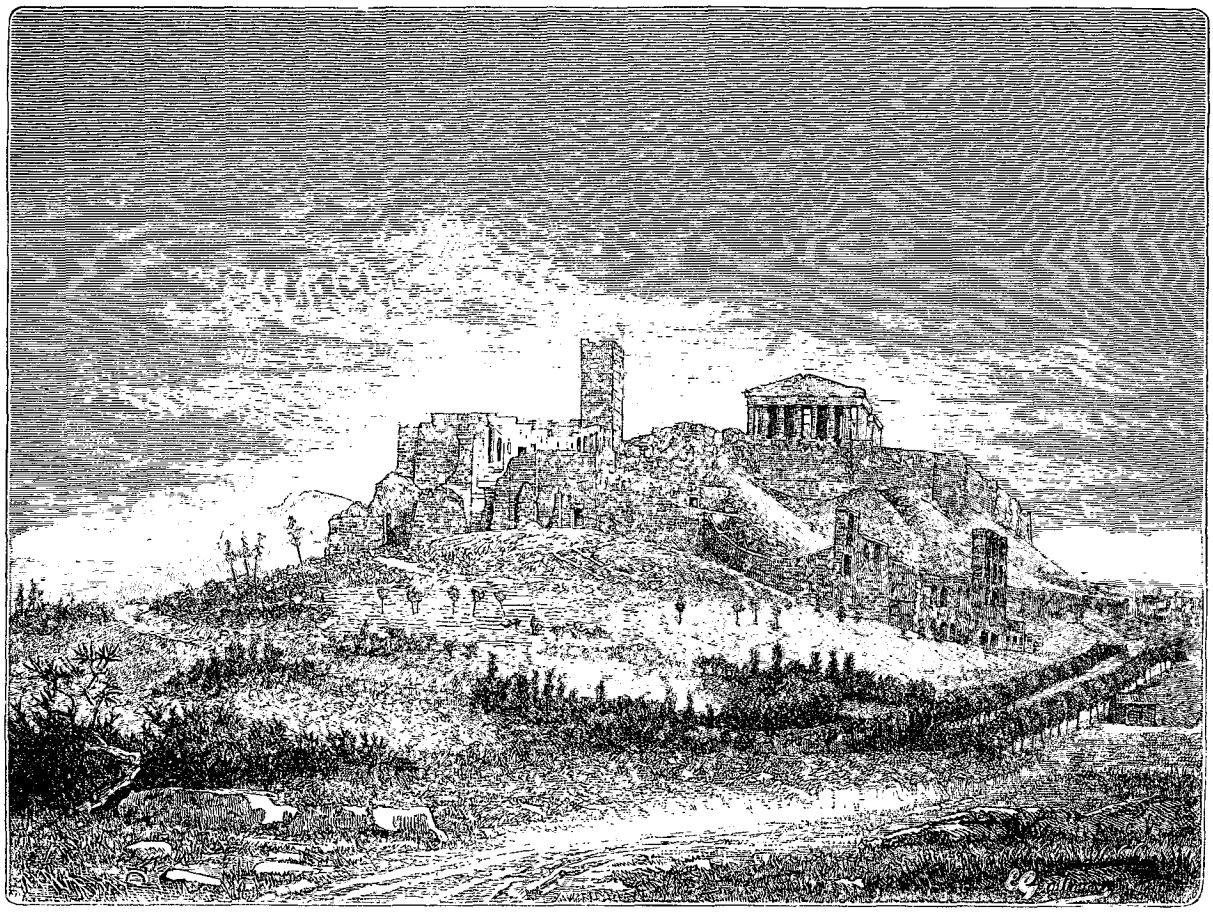
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phrases sonores et cadencées de la langue de Démosthène n'étaient venues frapper nos oreilles. Il y avait des femmes charmantes qui portaient des toilettes parisiennes de fort bon goût. Les hommes étaient en habit noir; ils paraissaient un peu communs peut-être, ils étaient ornés de bien grosses chaînes de montre, mais se montraient hospitaliers et empressés. L'orchestre était excellent et les glaces exquises.

Le lendemain matin, au petit jour, après une courte promenade sur le port, je pars pour Athènes.

La route qui relie le Pirée à Athènes n'a que huit kilomètres. Elle est ombragée dans sa plus grande partie. A travers les troncs blancs des peupliers de Virginie qui la bordent, nous apercevons les cimes roses du Parnès éclairées par le soleil levant, tandis qu'une ombre bleuâtre couvre encore la plaine. Ce qui rend cette route odieuse au voyageur, ce sont les flots épais d'une poussière calcaire fine et blanche qui l'asphyxient et le saupoudrent de la tête aux pieds. Des files de chariots passent, chargés de caisses, de tonneaux, de matériaux de construction.

A notre droite, à travers les oliviers et les champs



L'Acropole. — Dessin de E. Guillaume, d'après une photographie.

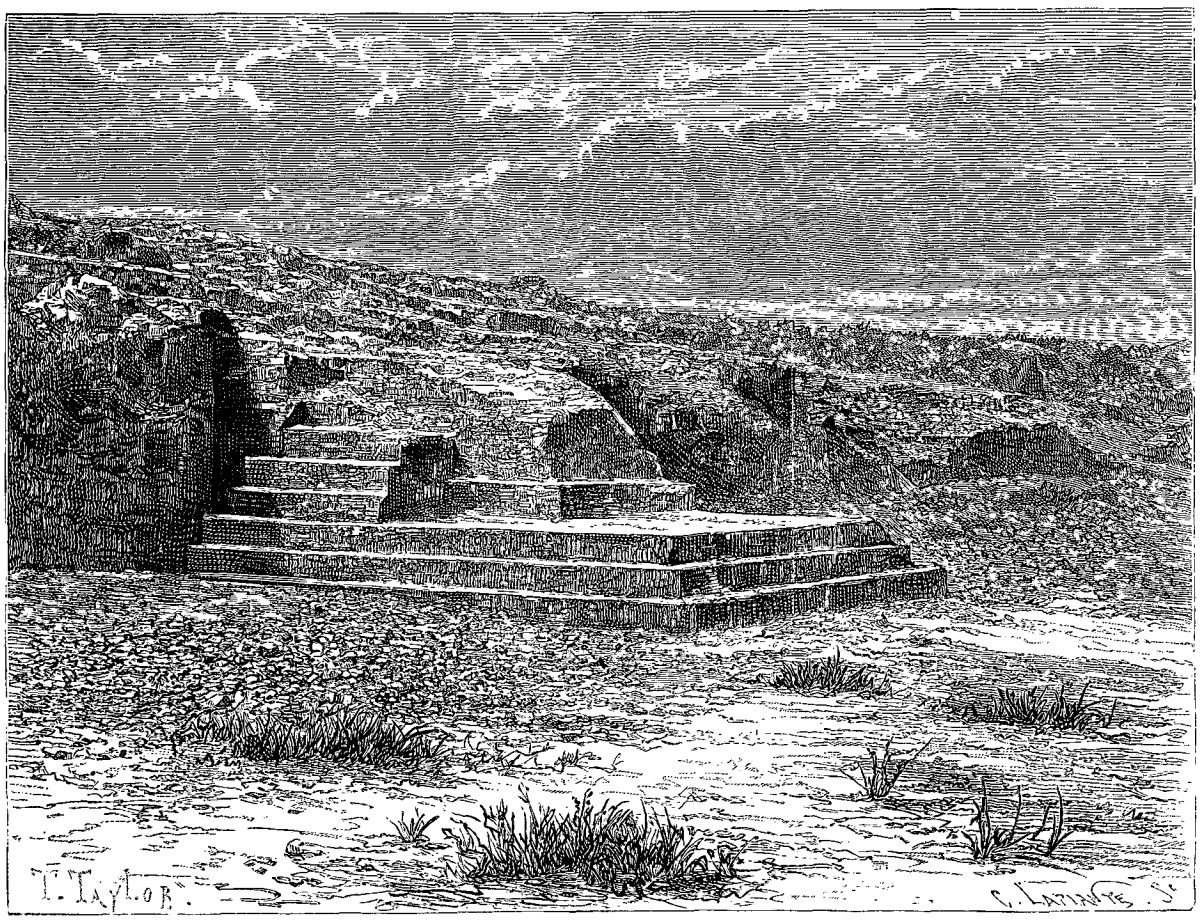
de vigne, un train de chemin de fer file à une vitesse très-modérée.

Après nous être arrêtés, selon la tradition, à mi-chemin, à un petit café où nous prenons un verre de raki, nous arrivons en vue du Parthénon, qui se détache par-dessus les rochers du Pnyx sur le bleu du ciel. Les maisons blanches d'Athènes se découvrent entre le Lycabethe et l'Acropole. Un large boulevard, bordé d'arbres en bas âge qui s'étiolent dans la poussière, nous conduit jusqu'à l'hôtel de la Grande-Bretagne. De nos fenêtres, qui dominent la place de la Constitution et un grand square planté d'orangers et de chênes verts, nous apercevons la lourde masse disgracieuse du palais Royal, les ombrages qui l'entourent et, juste en face, l'énorme rocher de l'Acropole dominant la ville et couronné de ruines éblouissantes.

Henri Belle.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tribune de Démosthène (voy. p. 24). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Surprises du climat d'Athènes. — Vue générale de la ville. — Incurie administrative, patriotisme individuel. — Créations nombreuses, trop nombreuses. — L'Université. — Importance des services qu'elle rend. — L'*Arsakion*, le *Varvakion*, le *Bizarion*, etc. — Insouciance ministérielle. — État déplorable des collections d'antiquités. — Altération des profils de l'Acropole. — Coup d'œil sur le territoire attique. — Sa beauté particulière. — L'histoire expliquée par le sol. — Les églises byzantines d'Athènes.

Pendant la nuit, le vent du nord se leva, soufflant par rafales violentes, sifflant sous les portes closes, et battant les vitres; il avait emprunté aux neiges qui couvraient encore les montagnes de la Phthiotide une température glaciale qui me faisait frissonner sous mon paletot d'hiver. La pluie se mit à tomber et délaya dans une teinte grise et terne ce splendide tableau que j'admirais la veille. L'Hymette n'était plus qu'une colline aux formes vulgaires et monotones, le Parthénon un amas de décombres enfumés.

Pendant trois jours nous eûmes, à la fin d'avril, un temps de décembre à Paris. La Grèce a besoin du beau temps pour être appréciée; il faut que les lignes se dessinent dans le ciel pur et que le soleil baigne de ses tons chauds ces pentes grises et dénudées. Les mois de mars et d'avril sont, du reste, presque toujours les plus désagréables de l'année; plusieurs fois les orangers du jardin royal, dont les fleurs étaient

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

écloses au mois de janvier, gèlent et périssent en avril. Aux froids les plus pénétrants succèdent tout à coup et sans transition les chaleurs de l'été. De neuf heures du matin à cinq heures du soir, le sol échauffé par le soleil vous brûle le visage; les murailles, étincelantes de lumière, vous aveuglent; le ciel et la terre sont en feu; une poussière chaude dessèche et irrite la gorge; on sent l'asphyxie vous prendre aux poumons, et la cervelle se fondre malgré les parasols doublés de bleu.

Il y a pourtant sous ce climat extrême de belles heures dont il ne faut pas médire : le matin, au moment où le soleil, se levant radieux dans un ciel rose derrière la cime de l'Hymette, n'a pas encore pompé la rosée et la fraîcheur de la nuit; le soir, lorsqu'il disparaît derrière les montagnes du Péloponnèse embrasé dans des vapeurs d'or. C'est à ces moments-là seulement qu'il faut sortir pour apprécier tout le charme de la terre attique.

Depuis vingt ans, l'aspect général de la ville moderne s'est singulièrement modifié. En 1850, c'était encore une sorte de grand village; aujourd'hui Athènes est une jolie ville, gaie, propre, percée de larges boulevards, et bâtie d'élégantes maisons peu élevées et entremêlées de verdure. Les colonnes de marbre encastrées dans leurs façades, les entourages de marbre blanc des portes et des fenêtres tranchant sur le crépissage légèrement coloré de rose ou de jaune, les frontons peints en bleu qui les surmontent, leur donnent un aspect charmant et caractéristique.

Chaque famille a presque toujours son habitation séparée, et le plus souvent isolée des autres par un jardin ou une cour plantée d'orangers, de lauriers-roses ou de thuyas. A l'intérieur, les pièces sont vastes, très-élevées et bien aérées. Elles sont peu et très-simplement meublées, mais le climat s'accommode de cette nudité.

En été, on émigre dans le sous-sol, appelé *hypogée*, creusé dans le roc, et suffisamment éclairé; la température s'y maintient toujours à trois ou quatre degrés plus bas que dans le reste de la maison.

Tout le progrès accompli depuis quelques années dans la capitale, aussi bien, du reste, que dans tout le royaume, est uniquement dû à l'initiative individuelle. Quand on veut se rendre compte de la part qui revient dans ces embellissements à la municipalité ou au gouvernement, on s'aperçoit avec surprise qu'elle est presque nulle, et que bien souvent l'action des particuliers a été plutôt entravée.

Les rues sont mal entretenues, ravinées, défoncées par les pluies qui entraînent la terre et laissent à découvert d'énormes cailloux qui cahotent et brisent les voitures. Certaines voies sont absolument impraticables à cause des fondrières, qu'il suffirait de quelques pelletées de terre pour combler et que l'édilité laisse se creuser plus profondes chaque jour. Les trottoirs, sur des points très-fréquentés et dans les quartiers les plus luxueux, sont si mal nivelés que, pendant la nuit, on manque vingt fois de se rompre le cou ou de se tordre un pied au milieu des fragments de roc qui en bossuent la surface; les égouts s'effondrent et s'obstruent, empestant les alentours; les conduites d'eau se crèvent et tout un quartier est assoiffé; il faut des semaines et des démarches interminables pour que l'on se décide à y porter remède. Si les attaques nocturnes, si les vols avec effraction sont inconnus à Athènes, cette sécurité est bien plutôt due au caractère même du peuple grec qu'au service des quelques rares gardes de police mal tenus et mal choisis.

L'initiative privée ne s'est pas bornée à l'embellissement des demeures particulières. Des colléges, des hospices, des crèches, des gymnases ont été fondés en nombre trop considérable peut-être, et souvent, il faut le dire, par un mobile de vanité autant que de patriotisme. On consacre une forte somme pour élever un de ces établissements, sans songer qu'il en existe déjà plusieurs vides et sans emploi. On veut construire grand et graver en lettres d'or son nom sur le frontispice; on ne songe qu'à paraître, on ne pense pas assez à l'utile; les fonds manquent avant le couronnement de l'édifice; les toits restent à jour, et les fenêtres béantes; on ne réfléchit pas qu'il faudra ensuite entretenir les malades ou les élèves, payer des médecins ou des professeurs. Il y a à Athènes des établissements d'instruction ou de secours pour une population six fois plus considérable que celle qu'elle contient; beaucoup restent inachevés et se dégradent tous les jours. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là une impulsion nationale qui, bien réglée et bien dirigée, pourra être d'un puissant secours pour un gouvernement patriote et intelligent. Le plus ancien de ces établissements et celui dont les Hellènes se montrent les plus fiers est l'Université, fondée au moyen de dons collectifs, alors que la nouvelle capitale, à peine relevée de ses ruines, n'avait encore ni palais pour loger son roi, ni maisons pour abriter ses citoyens. Sans partager absolument la confiance un peu naïve des Grecs, qu'il n'y a pas une ville en Europe qui soit le théâtre d'un mouvement intellectuel plus actif que celui d'Athènes, il ne faut pas déprécier cependant cet entraînement très-réel vers les choses de l'esprit qui existe dans la jeune génération.

L'Université n'est certes pas sans mérite. Elle compte parmi ses professeurs quelques hommes de talent, mais les études y sont généralement faibles et trop superficielles; ce qui lui donne le plus de prestige et d'importance, c'est qu'elle est la seule institution d'enseignement supérieur qui existe dans tout l'Orient. Chaque année, plus de douze cents jeunes gens, dont une bonne moitié sort de l'empire ottoman, viennent y recevoir les notions du droit, de la médecine, des lettres, des sciences et de la théologie. Au bout de trois, quatre ou cinq ans, ces jeunes gens retournent dans leurs foyers et deviennent les propa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

gateurs ardents des idées de progrès et surtout d'hellénisme.

Il y a peu de villes en Turquie, même parmi les plus petites, qui ne possèdent au moins un médecin, un maître d'école et plusieurs avocats élevés à Athènes.

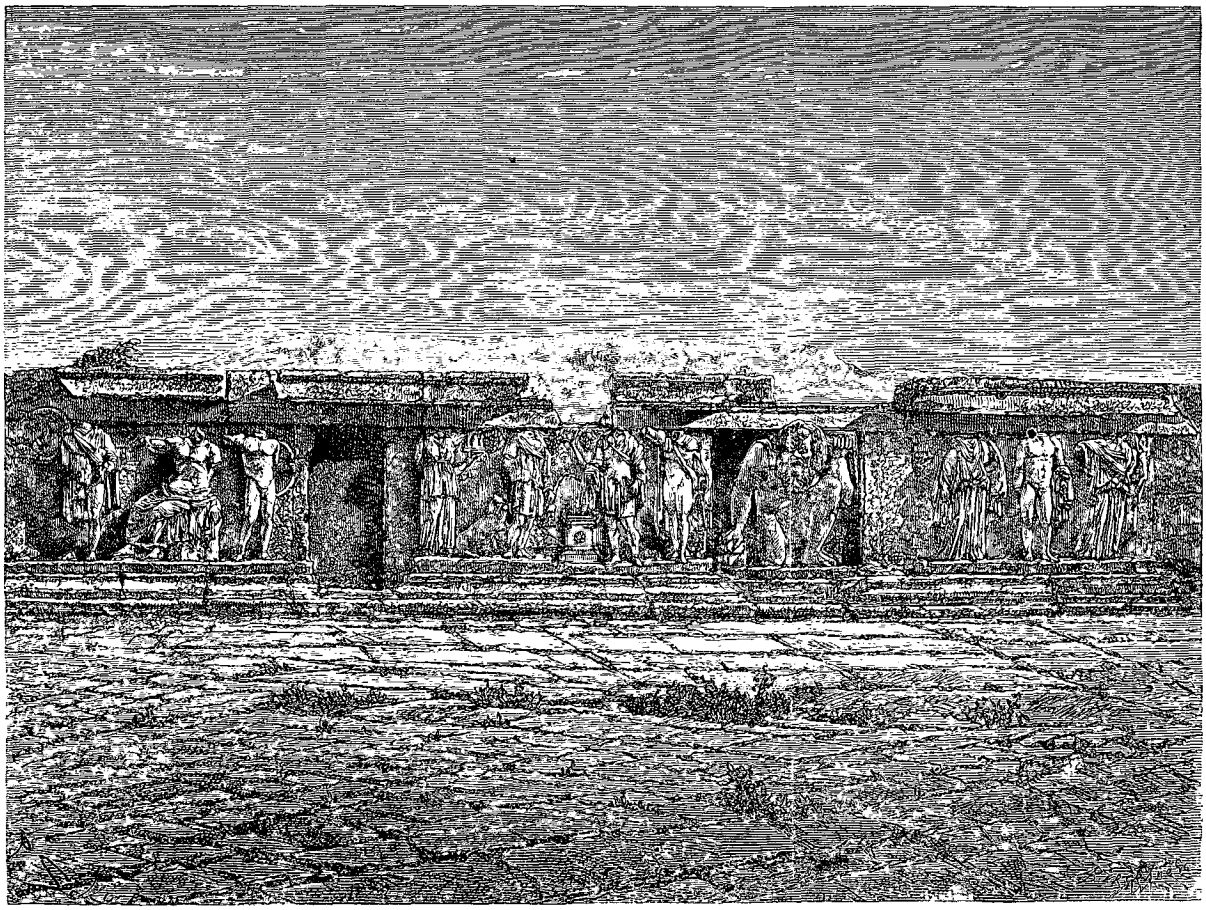
Cette action de l'Université sur les âmes et les intelligences en Orient pourrait être bien plus puissante encore, si la Grèce ne donnait trop souvent un spectacle lamentable de trouble et d'anarchie qui éloigne d'elle beaucoup même de ses enfants. Elle aurait en main une force redoutable qui lui livrerait les provinces sœurs plus vite que ne le feraient les ridicules échauffourées qu'elle pourrait tenter, et de plus elle s'assurerait ainsi la sympathie et l'estime de toute l'Europe.

On devrait se rappeler toujours cette parole du vieux Colocotroni qui disait, en voyant sortir du sol les premières assises de l'Université :

« Voilà un palais qui donnera quelquefois de l'embarras à celui du roi, mais c'est lui qui dévorera la Turquie, et il fera plus pour la patrie que nous autres, Klephtes ignorants, n'avons pu faire avec nos fusils. »

Si l'Université n'a pas encore conquis la Turquie, elle a été, en effet, plus d'une fois une cause de souci pour le gouvernement.

Comme partout, comme à toutes les époques, les



Théâtre de Bacchus (voy. p. 24). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

étudiants d'Athènes sont indociles et turbulents, mal disposés contre l'autorité, toujours prêts à s'ameuter au premier appel des députés de l'opposition, à siffler les ministres, à former des attroupements bruyants et provocateurs, mais qui fondent à l'apparition d'un peloton de gendarmes. Excités par les intransigeants, soutenus par le peuple, ils ont dû s'imaginer souvent que c'est eux qui renversent les gouvernements, et puiser dans cette apparence de succès un nouvel encouragement pour ces pugilats politiques qui les détournent des études sérieuses.

Parmi ces jeunes gens, beaucoup ne recherchent dans leurs études que le moyen et le prétexte de jouer plus tard dans leurs provinces un rôle politique, et dans le désir d'atteindre ce but, certains s'imposent les privations les plus dures, s'engageant comme domestiques, comme commis de magasin, ne se réservant que quelques heures de la journée pour suivre les cours, travaillant la nuit, se réduisant pendant des mois entiers au pain et à l'eau afin d'acheter les livres nécessaires à leurs études. Beaucoup sont fils de pauvres paysans grecs des provinces les plus reculées de la Turquie ; dénués de toutes ressources, ils sont attirés vers le centre intellectuel, comme le pha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lène vers la lumière ; pour arriver à Athènes, ils s'engagent comme muletiers et comme matelots ; on les rencontre hâves, mal vêtus et souffrant de la faim, malgré la sobriété de leur race.

Ceux qui ont des ressources et la saine ambition de la vraie science ne s'arrêtent pas à Athènes ; ils viennent en Occident puiser aux sources vives du savoir et de l'expérience, et en Grèce comme en Turquie, c'est dans les écoles de France, d'Angleterre ou d'Allemagne que les hommes de valeur ont acquis cette habileté et cette instruction profonde que la jalousie de leurs compatriotes est forcée de leur reconnaître.

Notre école de médecine a là d'anciens élèves qui lui font honneur et dont la supériorité n'est pas contestable. Il serait à désirer que le nombre des jeunes gens qui viennent en Occident fût plus considérable, et le gouvernement ne saurait faire un meilleur usage de ses ressources que d'aider ceux qui sont trop pauvres pour y vivre à leurs frais. La Grèce y gagnerait doublement. Ces jeunes gens rapporteraient dans leur pays non-seulement le talent et la science, mais ils puiseraient dans une observation directe la connaissance exacte des conditions sociales et économiques sans lesquelles un pays, petit ou grand, ne peut vivre. Ces jeunes gens montreraient aussi à l'Europe que les Grecs ne sont pas toujours, comme on est trop disposé à le croire, des brouillons politiques sans consistance, des demi-sauvages ignorants.

Parmi les autres établissements dus à la munificence de particuliers, et qui sont en plein exercice, il faut tout d'abord citer l'*Arsakion*, école de filles. Les Grecs, au lendemain de leur émancipation politique, ont compris que leur émancipation morale ne serait pas complète avant le jour où ils rompraient avec la tradition orientale, qui condamnait la femme chrétienne elle-même à la reclusion et à l'ignorance. Le premier soin devait être de leur rendre dans la société le rang qui leur appartient, et que l'instruction seule peut leur donner.

Dans toutes les villes il existe donc des écoles pour les filles, mais il fallait assurer par une éducation spéciale le recrutement des institutrices et des maîtresses d'école. Grâce aux dons, legs, secours de toute espèce, on a pu terminer le grand édifice, commencé dès 1835, y créer des bourses, y établir des pensionnaires, et en faire comme une sorte d'école normale où neuf cents jeunes filles reçoivent une éducation complète sous la direction des professeurs de l'Université.

Le *Varvakion* (fondation de M. Varvakis) est un lycée pour les garçons, et en même temps le musée le plus curieux de la ville.

Le *Bizarion* (fondé et doté par M. Bizaris) est un séminaire pour les études ecclésiastiques.

L'école des arts et métiers pour les orphelins, legs de la famille Hadji-kostas, la maison de refuge et d'instruction pour les orphelines, l'hôpital des ophthalmiques, charmante construction en style byzantin, sont autant de témoignages d'un ardent patriotisme.

Le baron Sina a fondé le bel observatoire qui couronne assez maladroitement la colline des Nymphes, et, à côté de l'Université, le magnifique monument de marbre qui doit servir d'Académie, et sur lequel on va tenter un intéressant essai de polychromie.

Une vaste construction, élevée aux frais de M. Bernardakis, pour abriter les collections d'antiquités, reste depuis longtemps inachevée.

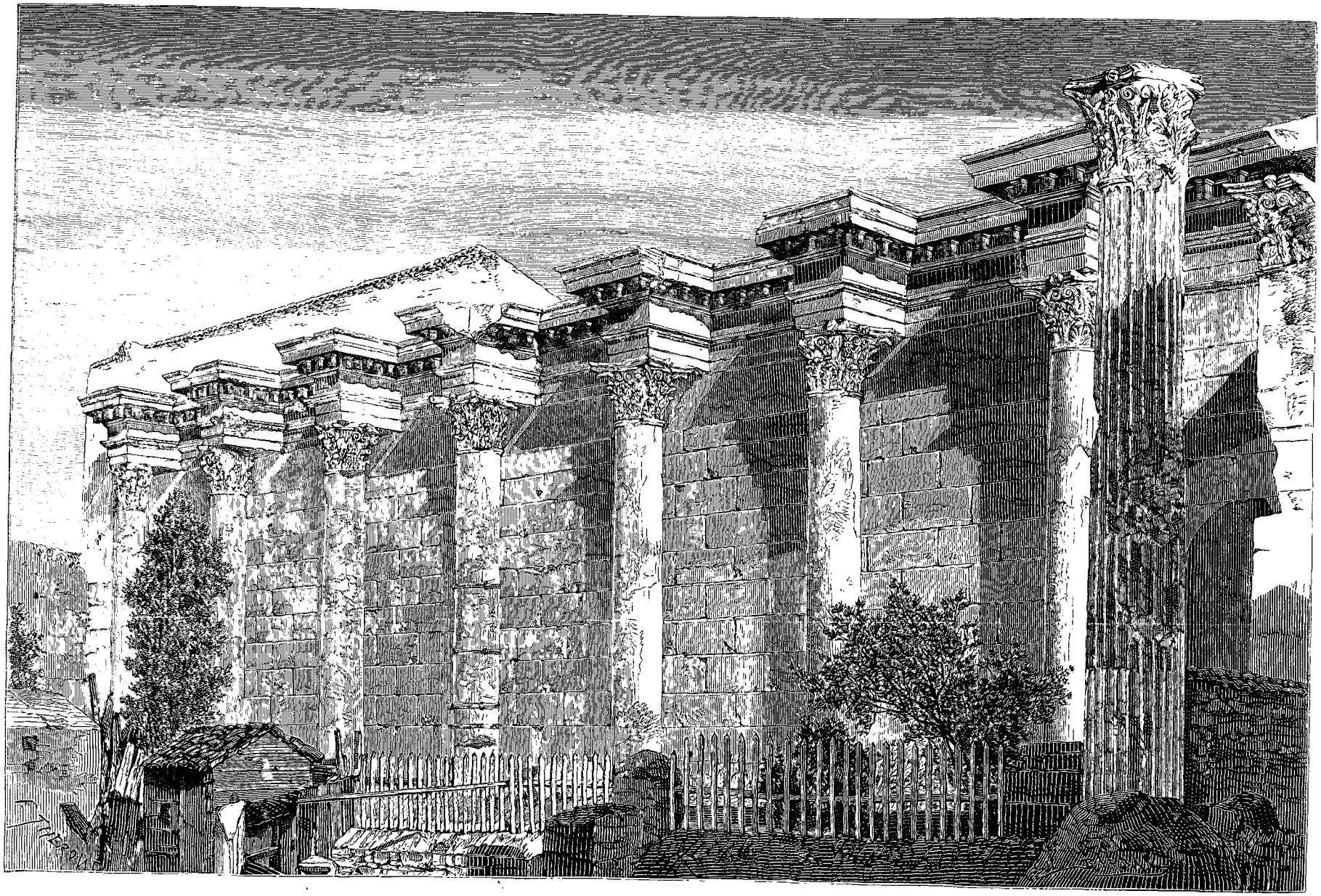
Une école polytechnique et des beaux-arts, fondée par M. Hournaris, est depuis des années encombrée de matériaux ; il faudrait plus d'un million pour la terminer.

En 1873, on a posé la première pierre d'un palais destiné aux expositions nationales (*Olympies*) qui auront lieu tous les quatre ans. Il s'appellera *Zapion*, du nom du riche banquier grec qui, d'Odessa, a légué les fonds nécessaires pour son édification. Restera-t-il, comme tant d'autres, à l'état d'ébauche?

Sur un des principaux boulevards, un hospice très-vaste contient huit ou dix enfants au plus. Juste en face on achève, en ce moment même, un immense monument destiné au même usage. N'eût-il pas été plus simple et plus sensé de la part du fondateur d'offrir à l'hospice voisin la somme considérable qu'a dû lui coûter ce palais? On ne lui eût pas refusé, j'en suis sûr, de graver sur une des quatre faces de l'hospice, son nom suivi du *on* traditionnel.

Si l'on veut avoir un témoignage de l'insouciance qu'apportent les ministères qui se succèdent à tout ce qui n'est pas intrigue politique ou corruption parlementaire, il suffit de visiter les divers locaux où l'on a déposé les antiquités trouvées dans les fouilles. Les fragments de statues, les inscriptions, les bas-reliefs sont entassés sans ordre de tous côtés, dans des temples, dans des cours, sur la place publique, exposés aux intempéries et couverts de poussière. Pas une étiquette, pas un numéro n'indique leur provenance ; des débris qui pourraient éclairer un point de la science archéologique, si l'on savait à quel monument, à quel quartier, à quelle époque les rattacher, ne sont plus que des cailloux sans valeur, par la négligence que l'on a eue de ne pas les cataloguer au moment de leur découverte. Une grande stèle funéraire, récemment découverte près de l'Ilissus et que l'on peut considérer comme une des plus belles productions de l'art grec, digne de figurer à côté des marbres de Phidias et de la Vénus de Milo, est abandonnée dans un terrain mal clos sur la route de Patissia, près de l'Académie en construction. Des statues, ensevelies dans l'obscurité du petit temple de Thésée, ont leur tête au Varvakion et leurs bras au musée de l'Acropole ; des métopes sont tournées la tête en bas. C'est un pêle-mêle écœurant pour un artiste ou un savant, fastidieux et sans intérêt pour un voyageur. Une chose qui m'a toujours profondément étonné, c'est que ce peuple si vaniteux, pour tout ce qui a rapport à lui-même, à son passé, n'ait pas eu plus tôt l'idée de réunir en une seule collection intelligemment classée et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portique d'Adrien (voy. p. 24). — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

annotée, et luxueusement logée, ces épaves glorieuses qui rappelleraient du moins au visiteur que la race grecque n'a pas toujours manqué du sens artistique dont elle semble si complétement dénuée de nos jours.

Il n'y a pas jusqu'aux monuments antiques que l'on n'ait trouvé moyen d'enlaidir. Le temple de Thésée, entouré d'une balustrade en bois peinte en rouge et de boulingrins où s'exercent les tambours et les clairons de la garnison, ressemble maintenant à une douane de province. Ce temple si petit, mais si harmonieux, semblait grand jadis dans sa solitude brûlée. Il s'est dépoétisé au contact de la réalité vulgaire.

L'Acropole paraissait, par sa position même, devoir rester intacte et inviolée; mais ceux-là mêmes qui auraient dû la respecter, ceux qui ont la responsabilité de sa conservation, continuent chaque jour à la dégrader et à l'enlaidir en faisant jeter par-dessus les murailles les terres et débris de toutes sortes provenant des fouilles faites autour du Parthénon. Tous ces déblais roulent en dégradant les murs, menacent d'écraser les promeneurs, et se déversent en larges avalanches, qui forment peu à peu de grandes pentes autour du rocher de l'Acropole. Ce magnifique piédestal, aux formes accusées et sévères, qui frappait d'admiration tous ceux qui venaient en Grèce, ne sera plus, dans quelque temps, qu'un monticule de terre disgracieux. Les portiques d'Eumène, qu'il eût été si facile et si intéressant de dégager, disparaîtront, broyés sous le poids de ces déblais amoncelés par un procédé barbare. Il eût suffi d'un peu d'intelligence artistique pour éviter ce résultat déplorable.

Ce n'est que dans l'intérieur même de l'Acropole, au pied des Propylées ou du Parthénon que l'on sent revivre autour de soi, pure et immuable, l'antiquité hellénique.

Sur ce rocher fauve et nu, où les bruits de la ville n'arrivent pas, où l'on n'entend que le cri aigu des oiseaux de proie, où l'on ne voit que le ciel ardent et les cimes violettes de l'Hymette et du Pentélique, en face de ces colonnes de marbre qui semblent surgir du sol, au milieu de ce silence et de cette solitude, on sent se faire en soi un grand apaisement. Toutes ces dissonances qui vous ont choqué et irrité ont disparu, l'harmonie se rétablit. Ici c'est la barbarie, et non pas la sottise, qui a fait son œuvre. Les soldats de l'aga Yousouf ont enfumé des pans de murailles dont ils ignoraient la valeur, Morosini a incendié les temples, lord Elgin, le moins excusable de tous, a brisé des marbres, martelé des triglyphes : mais ces dévastations n'altèrent pas l'impression générale que l'on ressent en présence de ces ruines illustres, comme le font les salissures dont les conservateurs modernes des monuments souillent le rocher de l'Acropole.

Si l'on s'arrache à la contemplation des ruines pour jeter un regard autour de soi, sur l'horizon que l'on domine, le spectacle n'est pas moins attachant.

Les épithètes de gracieux, joli, ravissant, qui conviennent si bien à l'Ionie ou au Bosphore, ne sont pas applicables à la Grèce, encore moins à l'Attique. Il y a là un genre de beauté qui ne se révèle pas à tout le monde; il est dans la lumière, dans les lignes, dans la forme et la couleur des montagnes. A vos pieds, vous n'avez qu'une terre nue et désolée. De tout temps l'Attique a été peu fertile : Strabon l'appelait sol ingrat, Pindare aride, Thucydide stérile, Homère pierreuse et rocailleuse. C'est un résultat inévitable de sa constitution géologique et de ces soulèvements de marbre qui en accidentent la surface. Partout où ces soubresauts dominent, les plantes sont rares. Ce calcaire dur ne se décompose que lentement et difficilement par l'action du temps; la mince couche de terre peu à peu formée est enlevée sur les pentes escarpées par les pluies qui ne rencontrent pas d'obstacles. Ces grandes surfaces de marbres réfléchissent avec force les rayons du soleil et deviennent brûlantes en été; les quelques plantes qui ont poussé au printemps meurent desséchées; un vent violent, que rien n'arrête sur ces déclivités dénudées, ravage et brûle la végétation de la plaine. L'eau de pluie s'écoule rapidement, sans qu'aucune végétation la retienne sur les hauteurs, pour la distribuer ensuite en sources vivifiantes; elle ne fait que raviner les collines et cimenter les terres en tuf stérile par les sels calcaires dont elle se charge. Des sécheresses de six et huit mois rendent presque impossible toute culture hors de l'étroite zone que peut humecter l'eau de la toute petite rivière appelée le Céphise; cette eau, distribuée avec parcimonie, manque parfois en été, et les parties de la vallée faites de schistes et d'alluvions, c'est-à-dire contenant des principes de fécondité, restent stériles, faute de cet élément fertilisant.

Ce n'est donc pas dans la variété des aspects, dans l'attrait de la verdure et de la végétation, dans le charme des forêts et des eaux vives, qu'il faut chercher la séduction de ce pays singulier, mais seulement dans cette alternance de lignes pures et élégantes, dans cette succession de montagnes diversement nuancées selon l'éloignement, dans ces premiers plans chaudement colorés, dans cet ensemble sévère sans monotonie, plein de grandeur et de style, dans cette harmonie qui semble avoir enfanté jadis chez ce peuple privilégié le sentiment esthétique et religieux.

A gauche, de l'autre côté de la plaine qu'elle longe de l'ouest à l'est, la chaîne du Parnès dessine sur le ciel sa silhouette coupée vers le milieu par le grand rocher à pic de Philé, que les poëtes anciens comparaient à un char. A droite, l'Hymette semble tout proche, grâce à la transparence extraordinaire de l'atmosphère. Au fond, derrière le rocher aigu du Lycabette, surmonté de sa chapelle blanche, et isolé au milieu de la vallée, se dresse le Pentélique, dont la forme donne tant de caractère au paysage attique : il se profile en violet foncé avec une netteté telle, qu'on distingue les grandes tranchées des carrières de marbre où Périclès fit tailler les colonnes du Parthénon.

Si l'on se place au haut des marches du temple et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

qu'on se tourne vers le couchant, on a devant soi un des plus beaux panoramas du monde. Au dernier plan, dans une brume légère et argentée, les montagnes de l'Argolide, le mont Cyllène, l'Acro-Corinthe, la presqu'île de Méthana, la pointe de l'île d'Hydra; à gauche, la pleine mer, mer indescriptible dans son chatoiement bleu velouté et profond; et là-bas, à l'extrême horizon, des îles qui semblent noyées dans une buée transparente d'opale irisée : Saint-Georges, Therma, Serpho, Milo; plus en avant, l'île d'Égine avec la cime élevée et conique du mont Saint-Élie, puis les escarpements abrupts de l'île de Salamine; entre les deux, une quantité de petits îlots qui semblent une flottille à l'ancre. Plus près encore, le rivage découpe, comme une carte géographique, ses caps et ses baies, le Phalère, Munychie, le Pirée, la baie de Salamine.

C'est là seulement qu'on peut bien comprendre l'action que dut avoir sur le génie national la configuration de la contrée.

Ces îles nombreuses, qui servaient de points de relâche et de places de commerce, cette disposition des côtes, où des golfes profonds laissent arriver les navires jusqu'au milieu des terres, au pied même des rochers, devaient évidemment faire naître le goût du commerce et favoriser la marine chez ce peuple dont l'esprit avait la mobilité de la poussière qui vole de son sol desséché.

Stèle funéraire découverte en 1875. — Dessin de Petot, d'après une photographie.

Le besoin de domination, autant que la nécessité de vivre, développèrent chez les Athéniens des instincts aventureux. Leurs guerres maritimes et leurs expéditions commerciales, en étendant leur sphère d'action et leurs relations avec les étrangers, en firent bientôt les maîtres de la Grèce et de la Méditerranée. Dans cette petite plaine sans arbres et sans blé, on ne demanda rien à la terre, mais le commerce et l'industrie fécondée par l'art permirent de nourrir quatre cent mille esclaves et cinquante mille hommes libres. Partout où il y avait luxe et richesses, les œuvres des artistes athéniens étaient demandées et payées à haut prix. Périclès le savait bien lorsqu'il faisait tous ses efforts pour assurer la suprématie artistique de son peuple. Ce n'est pas par une stérile satisfaction de vanité que ce grand homme sacrifia une somme équivalente à trois fois les revenus annuels du pays pour élever le Parthénon. Il devinait que cette œuvre, qui était comme le résumé de ce que l'architecture, la sculpture, la peinture, avaient produit de plus parfait dans son siècle, assurait pour longtemps à la république athénienne une supériorité de puissance et un privilége de richesses contre lesquelles il n'y aurait plus à lutter.

Dans la ville même d'Athènes il reste peu de débris de l'antiquité. Tout le monde connaît, au moins par des photographies, le portique d'Adrien, les colonnes de Jupiter, la stoa d'Adrien, la tour des Vents, le théâtre de Bacchus, la tribune de Démosthène. Mais si tous les touristes s'attardent en contemplation devant ces restes, il en est peu qui s'arrêtent, ne fût-ce qu'une minute, devant ces charmantes églises byzantines disséminées dans la ville et qui pourtant méritent mieux qu'un pareil dédain.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la morale évangélique avait encore eu si peu de prise sur le peuple grec, qu'on ne construisit pas d'églises en Grèce. L'évangile de saint Mathieu, composé et écrit en grec et lu en l'an 44 à l'Académie, n'avait eu aucune influence, et Julien invoquait encore Minerve au Parthénon. Grâce à Justinien, les temples furent livrés au nouveau culte et les dotations affectées au service des dieux et déesses servirent à l'entretien du clergé chrétien. Mais les mœurs païennes et le luxe oriental avaient altéré la simplicité et la pureté native du christianisme. Les prélats d'Athènes se rendaient aux églises montés sur des chevaux blancs et entourés d'un clergé magnifiquement vêtu; les archontes entraient à cheval dans l'enceinte sacrée, et les dames athéniennes, escortées d'eunuques, s'y faisaient porter en litière pour applaudir ceux des jeunes clercs qui avaient le mieux chanté ou dansé.

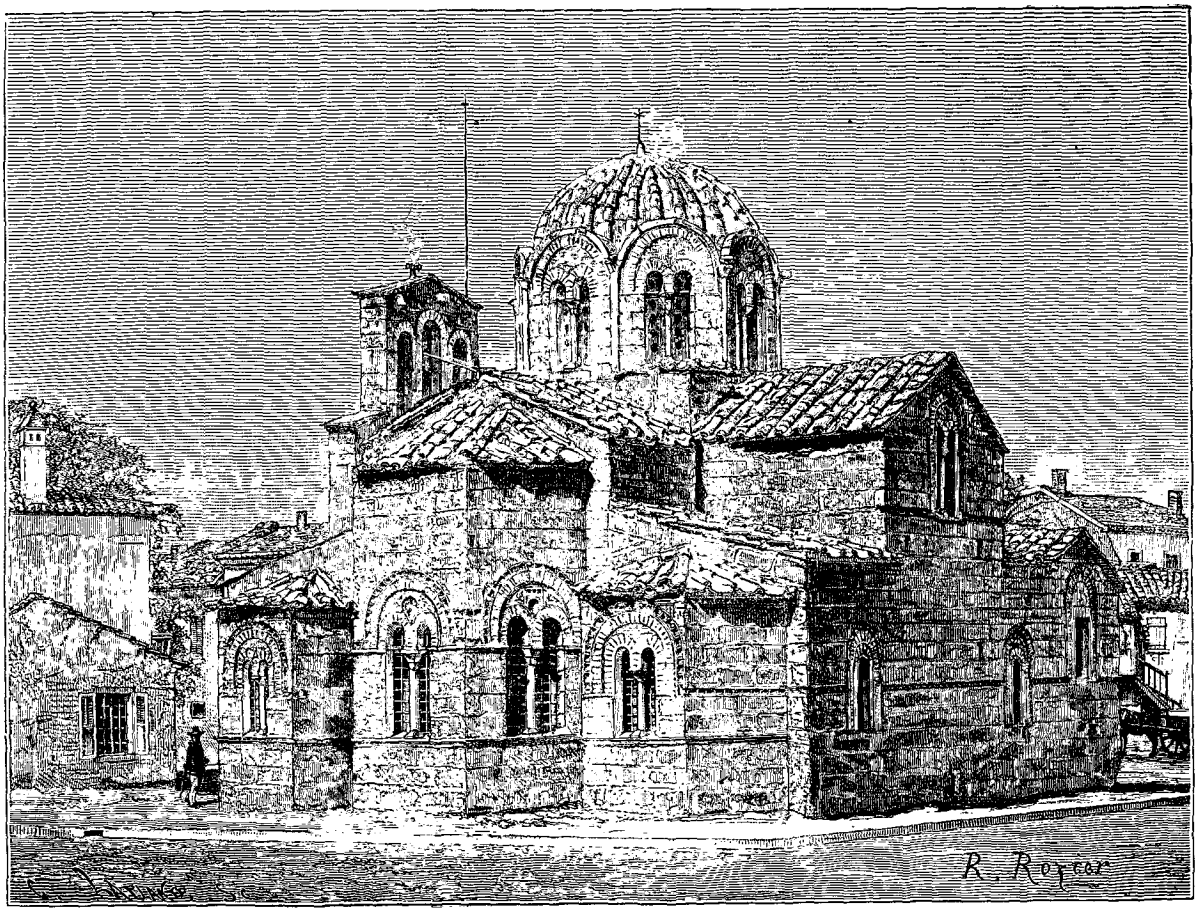
Lorsqu'un beau zèle religieux eut fait démolir les temples, et que la religion orientale se fut pétrifiée dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

le formulaire et le cérémonial dont elle n'est pas sortie, les églises se multiplièrent; elles furent réduites à des proportions minuscules. Une de nos églises de village aurait peine à y loger sa sacristie, mais elles ont un caractère spécial et intéressant : on y découvre un art ingénieux et des motifs délicats.

On peut les classer en trois catégories, c'est-à-dire en trois époques : la première, du quatrième au cinquième siècle, n'a laissé que bien peu de traces; c'est à peine si les premiers explorateurs qui vinrent après l'émancipation de la Grèce purent les distinguer; elles n'existent plus. Ce n'étaient que de petites chapelles rondes ou carrées, dont le toit en terrasse était surmonté d'un dôme, et dont l'extrémité était recouverte par deux coupoles hémisphériques.

La seconde période s'étend du sixième au onzième siècle. C'est celle où l'art byzantin eut le plus de liberté et d'ampleur avant de se figer complétement. Le type primitif s'embellit et se modifie; les coupoles se multiplient, les absides deviennent polygonales, les fenêtres sont géminées ou trilobées, c'est-à-dire divisées en deux ou trois baies séparées par de minces colonnettes. Quatre piliers carrés soutiennent la coupole, dont la partie sphérique a de nombreuses ou-



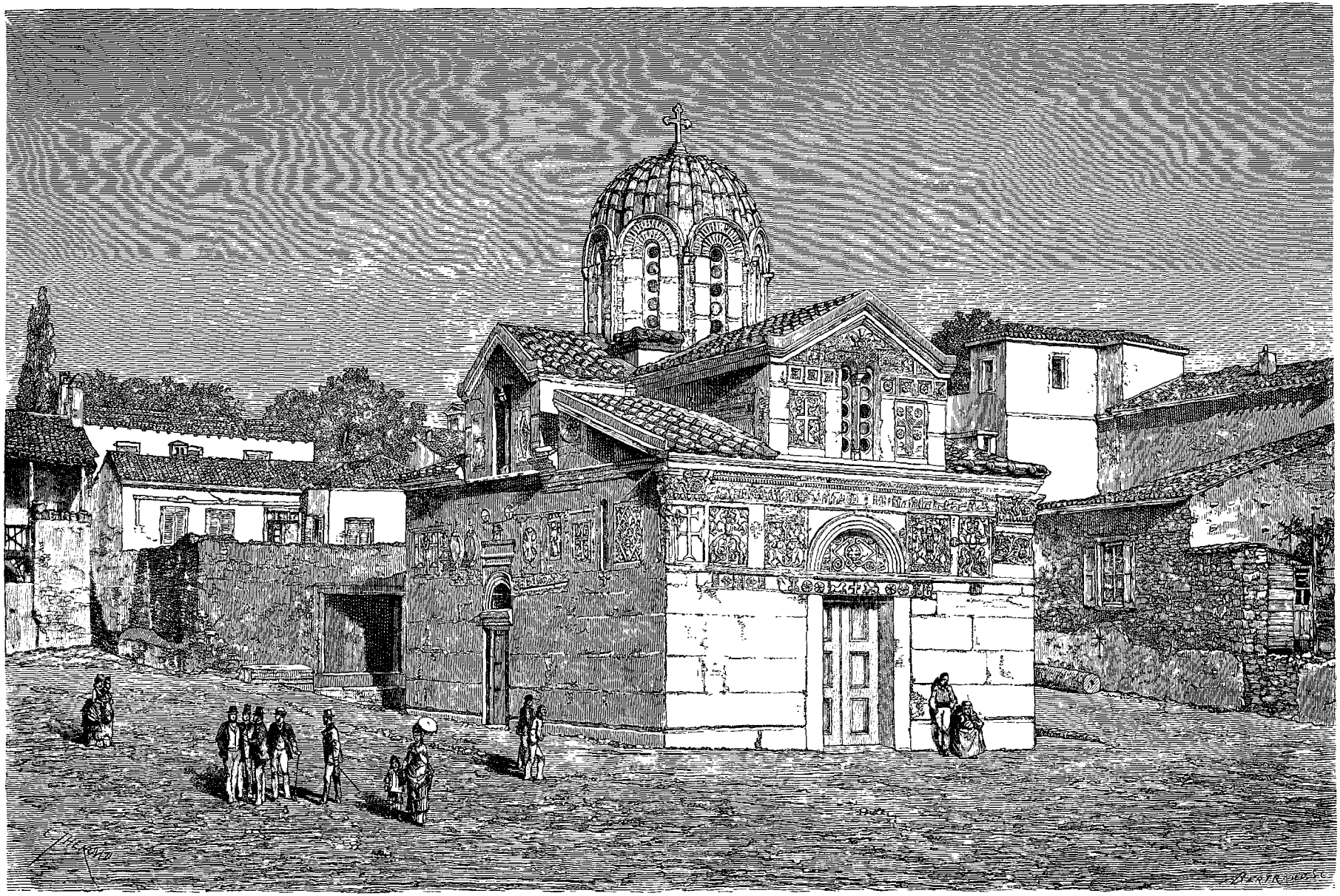
Église Saint-Théodore. — Dessin de Rozier, d'après une photographie.

vertures, qui éclairent la base du dôme. A l'intérieur, les voûtes, les pendentifs sont décorés de mosaïques à fond d'or. La nef, peu étendue en longueur, est quelquefois précédée d'un narthex ou vestibule, surmonté d'une tribune pour les femmes. En avant de l'autel, une clôture sacrée, l'*iconostase*, plus ou moins richement peinte et sculptée, masque aux fidèles la vue de l'autel.

La troisième période, qui va du onzième au quinzième siècle, se caractérise par l'alliance entre les architectures italienne et byzantine, alliance due à la conquête vénitienne. L'inclinaison des toits est indiquée par des frontons; les chambranles des portes sont d'un travail plus recherché, les fenêtres sont closes par des tablettes en pierre ou en marbre percées de trous circulaires. L'emploi des voûtes en berceau se généralise; les peintures à fresque remplacent les mosaïques et imitent même les soubassements de marbre.

C'est surtout à la seconde époque qu'appartiennent les églises d'Athènes. Elles sont construites en assises de pierre de taille, séparées par des lignes de briques minces, et décorées de linteaux et de corniches en briques épaisses posées d'angle. Les arcs des fenêtres et des portes sont en briques étroites et longues, jointes par du ciment, et les dômes, les cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Ancienne cathédrale d'Athènes. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poles, les toits sont couverts de larges tuiles rondes. Toutes, sans exception, ont leur abside tournée vers l'Orient, à l'inverse des temples païens.

Vers le huitième ou neuvième siècle, il y avait à Athènes trois cents églises ou chapelles. Ce nombre, incroyable pour une population aussi restreinte, vient de ce que, d'après le rite grec, on ne peut célébrer chaque jour qu'une seule messe dans chaque église. Sur les quarante ou cinquante qu'on y compte aujourd'hui, il n'y en a pas plus de six ou sept anciennes.

L'église dédiée à saint Georges servait de cathédrale avant la construction de la cathédrale moderne. Vingt personnes au plus y tiennent à l'aise ; la foule, groupée sur la place, suivait les offices par la porte ouverte. On dirait un jouet d'enfant; c'est la plus petite et la plus ancienne de toutes les églises byzantines d'Athènes. Dans les murailles extérieures, formées de gros blocs taillés, provenant probablement de quelque ruine voisine, ont été encastrés des bas-reliefs anciens, entre autres, au-dessus de la porte, une petite frise représentant les signes du zodiaque.

A Saint-Théodore et à l'église des Incorporels, on voit des portes cintrées en fer à cheval. Cet emprunt à l'architecture musulmane pourrait surprendre, si l'on ne savait que plusieurs architectes persans, entre autres un certain Métrodoras, furent appelés à Constantinople par Constantin et Justinien.

La Kapnicaria, située en travers de la rue d'Hermès, est remarquable par le petit portique qui donne accès sur le flanc du narthex, par ses fenêtres géminées et les chapiteaux de leurs colonnettes. Sur le côté sud, on distingue dans la muraille un grand arc en fer à cheval, aujourd'hui bouché, et qui devait être autrefois une porte.

Saint-Nicodème, près du Jardin royal, a été réparé et est devenu l'église russe. C'était la plus grande des églises byzantines de Grèce. Ses trois absides polygonales, ses fenêtres trilobées, la décoration qui règne tout autour du soubassement en contournant les fenêtres, sa construction par assises régulières, entremêlées d'un double rang de briques, en font un des spécimens les plus intéressants de l'art de cette époque.

Les églises modernes sont construites sur le même plan, mais n'offrent à l'œil qu'un vulgaire crépissage à la chaux et des ornements bâtards moulés en plâtre par des artistes de rencontre, Italiens pour la plupart.

La cathédrale nouvelle n'est elle-même, à l'extérieur, qu'un lourd édifice bariolé sans beauté ni style. L'intérieur est mieux compris, et les peintures qui le couvrent entièrement lui donnent assez de caractère. Le jour où j'y entrai pour la première fois, j'y vis le clergé grec dans la majesté à peine altérée de la pompe byzantine; le métropolitain et ses coadjuteurs les archimandrites étaient couverts de vêtements tissés d'or, coiffés de mitres orientales enrichies de pierreries, qui chatoyaient sous le feux des milliers de cierges tenus par les assistants.

Malheureusement, les Grecs ont une déplorable tendance à se servir du nez comme organe d'élocution : les voix nasillardes et discordantes qui remplissaient la nef finissaient par agacer terriblement les nerfs, et empêchaient de sentir toute la solennité de ces chants qui datent des premiers siècles de la chrétienté. Les jours de grande fête, où le roi et la reine viennent à la cathédrale, ce sont les chantres de l'église russe qui entonnent de leur voix pure et sympathique le *Kyrie eleison*. Les Athéniens ont fait un crime à leur souveraine de préférer aux accents criards et désagréables des petits clercs de la métropole le timbre grave et doux des chanteurs moscovites.

VI

La vie athénienne. — La promenade du dimanche. — Le Jardin royal. — Le théâtre. — La plage de Phalère. — La société d'Athènes. Ses trois classes. Les Phanariotes. — Le couple royal. — Difficultés du gouvernement. — Une crise politique. — Sympathies pour la France.

On a souvent décrit Athènes et dépeint les Athéniens, et je n'ai pas l'intention d'engager ici une polémique contre les dénigrements injustes ou les panégyriques exagérés qui ont contribué à faire également mal juger le peuple hellène : mais qu'il me soit permis de dire en peu de mots ce qu'est la capitale de la Grèce en 1874. Ce rapide parallèle avec les portraits qu'on a faits ici même a un côté très-instructif : montre les modifications qui s'accomplissent dans cette ville à chaque période de son existence politique et sociale.

Ceux qui croient, en débarquant en Grèce, trouver partout, dès leur arrivée, cette couleur locale dont les ont leurrés les Guides se préparent une bien cruelle désillusion.

A Athènes, non-seulement les maisons, les rues, les boutiques ont un aspect européen et tout occidental, mais les habitants eux-mêmes ont abandonné la fustanelle blanche et le fez rouge à long gland bleu pour la jaquette de drap et le chapeau de feutre noir, derniers produits de nos maisons de confection. C'est plus commode, moins cher, mais, hélas! bien moins élégant et gracieux.

Le pallikare qui balance sa petite jupe en marchant se fait rare à Athènes; il faut aller en province pour le voir encore, et ce n'est qu'à l'époque des sessions de la Chambre que l'on peut contempler, sur le Stade, ou sur la place de la Constitution, quelques vieux députés de province, à longues moustaches blanches, portant fièrement le costume national.

Le dimanche, le peuple fait diversion à ses occupations quotidiennes. Les artisans, les boutiquiers, les employés vêtus de redingotes noires et suivis de leurs femmes en robes de l'avant-dernière mode, en chapeaux à fleurs d'un goût douteux, circulent lente-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment dans les rues et sur les places, avec une gaieté silencieuse.

Sur la large route, bordée d'arbres rachitiques, qui réunit la ville au petit village de Patissia, circulent, en soulevant des flots de poussière, des calèches de louage remplies de promeneurs. Sur les bas côtés va et vient une foule endimanchée. De temps en temps passent rapidement quelques landaux découverts, attelés de deux beaux chevaux menés par un cocher en livrée, et où s'étalent les toilettes les plus brillantes, arrivées de la veille de Paris; trois ou quatre phaétons sont conduits par des jeunes gens dont l'élégance ne serait peut-être pas toujours sanctionnée par un membre du Jockey-club. Çà et là on voit des officiers à cheval ayant une très-bonne tenue et l'allure martiale.

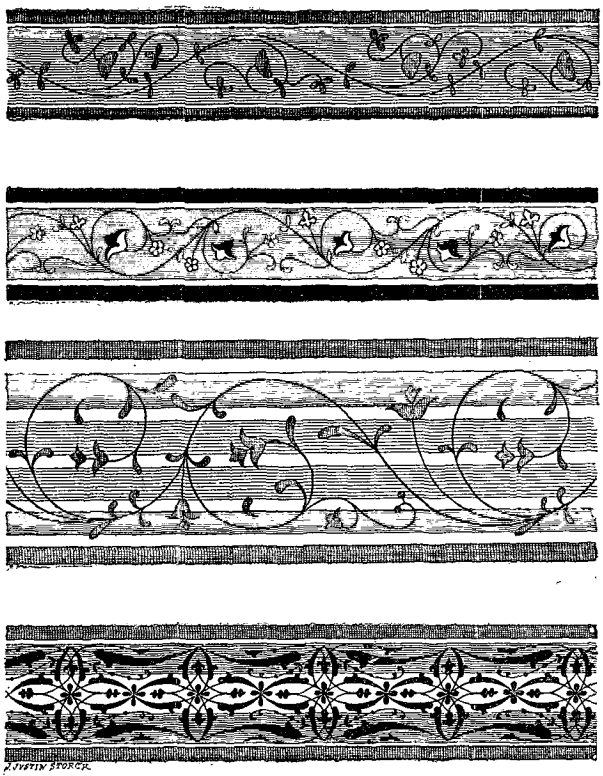
A gauche, à travers les nuages d'une poussière épaisse qui vous asphyxie, et qu'aucun arrosage ne vient jamais abattre, on domine le bois des Oliviers, le mont Corydalle, le golfe d'Égine et le Pirée, où l'on distingue la haute mâture des bâtiments de guerre. Au retour, on s'arrête un instant sur la place de la Concorde, et l'on fait cercle autour de la musique militaire, fort bonne, ma foi, qui exécute les ouvertures de nos opéras célèbres.

La grande affaire, c'est d'être vu; qu'on soit riche ou pauvre, on veut paraître, et c'est un des motifs qui font délaisser le Jardin royal, la plus ravissante promenade qu'on puisse voir, pour cette grande route pulvérulente et ensoleillée. Dans des allées qui tournent et s'enfoncent à travers des bosquets épais, on passerait inaperçu. Et pourtant, quel endroit plus favorable pour cheminer doucement et agréablement que ce jardin, merveilleuse conquête sur l'aridité de l'Attique.

Ce fut, on le sait, une création de la reine Amélie. On la voyait circuler sans cesse, à cheval ou dans une légère voiture attelée de deux poneys qu'elle menait elle-même, surveillant les ouvriers, donnant des ordres aux jardiniers. Vingt fois le terrible vent du nord bouleversa les plantations, renversa les arbres. Mais dès que les racines rencontrèrent une couche plus fraîche, ils grandirent; ils sont devenus superbes. Par le soleil le plus intense, on peut se promener partout à l'ombre. Des milliers de rosiers grimpants, couverts de fleurs, s'élancent jusque dans les hautes branches des arbres rares. Une fraîcheur délicieuse s'élève de la terre constamment humide grâce aux canaux d'arrosage qui sillonnent le parc. Des parterres de fleurs, d'un coloris puissant, s'abritent sous des bosquets d'orangers.

A force d'eau, on parvient à garder vertes quelques pelouses au-dessus desquelles des dattiers balancent leurs longues palmes.

A travers le feuillage, on aperçoit, éblouissante de lumière, la blanche et élégante colonnade de marbre du palais, qui n'a pas sur cette façade l'aspect de prison qu'on lui a donné du côté de la ville. La loi des contrastes donne un charme indicible à cette oasis. Dans ce pays desséché, on entend le murmure des ruisseaux, on respire un air rafraîchi et embaumé; dans ce pays aride et dénudé, les yeux peuvent se reposer sur des massifs de verdure. Là on peut s'étendre à l'ombre quand, à dix lieues à la ronde, on ne rencontrerait pas un abri contre un soleil qui tue. Il faut vraiment bien peu de goût, ou un grand besoin d'ostentation, pour préférer au Jardin royal la route de Patissia et les rues de la ville.



Ornements dans les églises de Saint-Théodore et de Saint-Georges, à Athènes. Dessin de J. Storck d'après un croquis de M. H. Belle.

Le soir, en été, dès que le soleil a disparu et que la température s'est un peu attiédie, on se rend en foule au Théâtre d'Apollon, petite scène en plein vent, entourée de quelques arbustes, située près du temple de Jupiter, sur les bords de l'Ilissus, dont le lit, à peine humide, donne plus de fièvres que de fraîcheur. Une troupe italienne, assez médiocre, vocifère les chefs-d'œuvre de Bellini ou de Verdi.

Ceux que leurs affaires ou leur manque de fortune contraignent de rester à Athènes pendant la canicule, ont encore la ressource d'aller au bord de la mer. On gagne en voiture, ou même en omnibus (car il y a maintenant des omnibus en Grèce), la gare du chemin de fer, au pied de l'Acropole, à deux pas du temple de Thésée, et en dix minutes le train dépose les voyageurs sur la plage de Phalère.

Là, pendant quelques heures, après ces journées brûlantes qui vous anéantissent, on peut aspirer à pleins poumons l'air pur et vivifiant du large; on se promène sur une plate-forme bordée de mâts où flot-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tent des banderoles bleues et blanches; des cabines construites sur pilotis, et où l'on parvient par une passerelle, offrent un refuge aux baigneurs; un restaurant leur servira en plein air un repas passable; et un grand théâtre en bois, qui a pour plafond le ciel étoilé, leur fera entendre des opéras exécutés par une troupe italienne bien meilleure que celle d'Athènes.

A minuit, de longues files de wagons ramènent dans la fournaise des milliers de promeneurs qui chercheront vainement quelques heures de sommeil avant que de nouveau se lève sur la ville un soleil dévorant.

La société, à Athènes, se divise en trois catégories assez tranchées pour peu se connaître et ne pas se fréquenter. Celle qui s'appelle elle-même la « société athénienne », forme une sorte de bourgeoisie et n'est composée que d'autochthones : ceux qui en font partie répudient tout contact avec les Européens et toute solidarité avec les Grecs nés hors du royaume, qu'ils appellent assez dédaigneusement les hétérochthones. Ils ont, à quelques exceptions près, l'étroitesse d'esprit et l'antipathie contre les étrangers qui distinguent partout la bourgeoisie de province. Il faut les louer d'en avoir aussi la simplicité et les bonnes mœurs.

Les histoires racontées sur la société athénienne par un trop spirituel auteur, si elles ont été jamais vraies, ce que j'ignore, seraient en tout cas aujourd'hui de la dernière invraisemblance; mais, il faut le reconnaître, il est dans le caractère de ce peuple de considérer la ruse et la supercherie comme une arme de guerre légitime; tel individu qui regardera comme une infamie de prendre une tabatière dans votre poche, se croira parfaitement autorisé à profiter de votre ignorance des lois ou des usages du pays pour abuser de votre bonne foi, extorquer de vous le plus qu'il pourra, ou ne jamais vous rendre ce qu'il vous doit. Pour lui ce n'est que de l'habileté, et sa conscience, sur ce point, n'a pas de scrupules.

Il y a heureusement des exceptions nombreuses, qui se multiplient de jour en jour. Des magistrats, des professeurs, des médecins, des négociants donnent l'exemple d'une parfaite honorabilité et du savoir-vivre le plus délicat. C'est sur eux que repose l'avenir du pays; ils le sentent, et font les plus louables efforts pour atteindre le but que leur indique leur patriotisme. Il est regrettable qu'ils n'aient pas été mieux connus de quelques-uns de ceux qui ont écrit sur la Grèce, et dont les jugements sont empreints parfois d'une très-grande légèreté.

Dans cette partie de la société, la plupart des femmes ne connaissent et ne parlent que le grec. Elles causent peu dans les réunions et conservent des manières affectées. Cette attitude n'est peut-être, après tout, qu'une convenance exigée par l'usage ou le résultat d'une timidité exagérée.

L'étranger est vu avec une certaine méfiance et pénètre difficilement dans ces familles. Bien souvent, la sauvagerie et l'éloignement qu'on lui témoigne ne viennent que d'un amour-propre excessif, effrayé d'avance du jugement qui serait porté sur la parcimonie et le dénûment des intérieurs.

A côté de ce monde, auquel appartiennent presque tous les hommes politiques qui ont joué ou jouent un rôle en Grèce, existe une classe qui a une certaine tendance à se poser en aristocratie prépondérante. Elle est formée par ce qu'on appelle les Phanariotes, c'est-à-dire par des Grecs venus de Constantinople, et dont les pères avaient acquis, soit par leur grande fortune, soit par les hautes positions qu'ils occupaient auprès de la Sublime-Porte, une sorte de suprématie et de prérogative, que leurs descendants ont souvent prétendu conserver dans le pays de l'égalité par excellence. Ils sont du reste peu nombreux. Les Athéniens ont contre eux une animosité profonde et les accusent de corruption. Je trouve ce jugement quelque peu présomptueux et je le crois dicté par l'envie. Les Phanariotes ont presque tous une grande aisance qui leur permet de voyager et de se rendre chaque année en Europe. A la suite de ces relations répétées avec l'Occident, ils ont contracté pour nos idées, nos mœurs et nos usages un goût qui se traduit par leur affabilité pour les étrangers, par le confortable qu'ils introduisent dans leur intérieur et par une appréciation généralement plus désintéressée des affaires de leur pays. La jalousie violente et injuste de leurs compatriotes les écarte des affaires de l'État. On a tort; car ces hommes y apporteraient moins de passion, ils se détacheraient absolument des petites coteries locales, et ils seraient libres de ne pas tremper dans les intrigues qui déshonorent les ministères en Grèce.

Dans leurs salons, tout parisiens, on est reçu par des femmes distinguées, instruites, causant avec charme, parlant admirablement plusieurs langues; ces salons deviennent, pour les étrangers fixés en Grèce, un centre d'attraction d'autant plus recherché qu'ils y trouvent comme un reflet de leur lointaine patrie.

Depuis quelques années, une nouvelle classe se forme à côté et à part des deux premières. Un certain nombre de banquiers grecs sont venus, des pays où ils se sont enrichis, s'établir à Athènes; ils ont apporté les habitudes d'un luxe de mauvais aloi, des goûts de dépenses et de spéculation qui exercent une funeste influence sur cette population, dont les mœurs et les besoins sont en rapport avec la modicité générale des fortunes.

Ces remueurs d'or ont inoculé au monde athénien une fièvre dont il a failli mourir il y a deux ans. Toute la finesse et la circonspection des Grecs ont été mises en défaut par le mirage que ces habiles inventeurs ont fait chatoyer devant leurs yeux. On fondait des sociétés fantastiques, on vendait des mines qui n'avaient jamais existé, les compagnies anonymes ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Métropolitain (voy. p. 26). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

en commandite pullulaient. On s'arrachait les actions. L'heure de la débâcle fut effroyable. La Grèce perdit quarante millions en un jour, la fortune presque entière de ce pauvre petit pays. Aussi a-t-on voué à ceux que l'on accusait du désastre une exécration dont ils ont peine à triompher. Les salons leur sont presque tous fermés et une froideur générale répond aux avances qu'ils font pour attirer chez eux les étrangers et les habitants. On reviendra un jour à des sentiments plus conciliants. L'or est une grande force. La Grèce entre d'ailleurs dans une phase économique où elle aura besoin de leur expérience et de leurs richesses. Mais la leçon a été rude; on sera plus prudent à l'avenir; on éliminera les spéculateurs les plus véreux, on gardera ceux qui sont honnêtes ou assez intelligents pour comprendre qu'ils ont intérêt à faire croire à leur honnêteté. Il s'est déjà produit un mouvement remarquable dans ce sens.

A travers ces différentes classes de la société d'Athènes, circulent niaisement un très-petit nombre de jeunes gens qui représentent ce que l'on nommait en France des *petits crevés*, et ce que l'on appelle maintenant des *gommeux*. Je n'en parle que pour mémoire. Ils ont tout le ridicule d'une copie maladroite et grossière, et sont en butte au mépris ironique de leurs compatriotes.

Quelquefois on rencontre, sur les boulevards ou sur la route de Patissia, un couple marchant rapidement et suivi d'un énorme chien danois. Le jeune homme, à l'air distingué, blond, élancé, est coiffé d'un feutre gris; la jeune femme, blonde aussi, avec des yeux bleu pâle d'une douceur charmante, est toujours très-simplement vêtue. C'est le roi Georges et la reine Olga. Presque tous ceux qu'ils croisent s'arrêtent pour les saluer; mais les clients du ministère tombé ou du parti qui n'a pu encore arriver au pouvoir enfoncent leur chapeau sur leur tête et se retournent avec un air de suprême impertinence.

Nous n'avons pas ici à faire de la politique; mais on peut dire cependant que la situation du roi n'est pas enviable. Il était arrivé en Grèce, à dix-huit ans, plein d'inexpérience, mais aussi de bons sentiments et de bonne volonté. Ce caractère d'homme du Nord, froid, réfléchi, droit et loyal, mais un peu tenace, est venu se heurter contre l'orgueil ombrageux, agressif, et contre la versatilité d'esprit qui rendent le peuple grec si difficile à conduire, malgré son respect très-réel pour la monarchie. Il en est résulté souvent des malentendus où le pays a failli se perdre corps et biens. Le mot de république a été prononcé plusieurs fois déjà. C'est là une grande nouveauté en Grèce; d'ailleurs l'idée d'être dirigés par un des leurs est tellement insupportable aux Hellènes, que sans doute elle les éloignera longtemps de cette forme de gouvernement. Comme dans plus d'un autre pays, démocratie, chez eux, se traduit malheureusement par envie.

Les vices de l'état moral et politique de la Grèce ont été déjà signalés cent fois; il est inutile d'y revenir. Chaque jour, cent journalistes de bas étage déversent l'injure et la calomnie. Des oisifs brouillons, des piliers d'estaminet intriguent et conspirent; les ministres renversés insultent le roi qu'ils ont servi et s'allient à leurs ennemis de la veille pour lui forcer la main; les élections donnent sans cesse le spectacle de manœuvres honteuses et de violences sans nom.

Seul le développement des intérêts matériels, combattu vivement, on ne sait pourquoi, par quelques rigoristes, peut un jour servir de contre-poids à ce dévergondage social. Pour peu que ce jour-là la royauté et le peuple sachent se tendre franchement et loyalement la main, le règne néfaste des politiciens aura son terme.

Peu de temps après mon arrivée, il me fut donné d'assister à une de ces crises périodiques d'où il semble que le pays ne doive jamais sortir.

Depuis un mois, partout, dans les cafés, dans les journaux, dans les groupes qui stationnaient autour du palais, on annonçait qu'on préparait la révolution. Les ministres étaient insultés, les députés partisans du gouvernement sifflés; les étudiants organisaient des manifestations; les aigrefins politiques péroraient sur la place; des patrouilles circulaient dans les rues. Les bruits les plus effrayants circulaient; on avait découvert une conspiration; ce n'était pas seulement le ministère, c'était aussi le roi qu'on voulait renverser. On n'était par sûr de l'armée. La Banque était menacée; on avait vu des bandes d'Acarnaniens rôder autour de la ville. Un coup d'État était imminent, on le savait, on en était sûr.

La population d'Athènes semblait pourtant s'émouvoir médiocrement de toutes ces rumeurs.

J'allai à la Chambre: elle était gardée militairement et un officier palpait avec soin les poches de tous ceux qui se présentaient pour constater qu'ils ne portaient pas d'armes. Cette précaution n'était pas superflue, d'après le spectacle que donnait la salle des séances. Au milieu d'une atmosphère de tabagie, les députés, dont beaucoup portaient la fustanelle et la veste brodée, criaient, se démenaient, se montraient le poing. Les accusations se croisaient comme un feu de mousqueterie. A les entendre, le plus innocent d'entre eux a mérité vingt ans de galère. Celui-ci a volé, avec effraction, la caisse de la municipalité dans sa province; celui-là a violé les urnes électorales pendant la nuit; tel autre a assassiné cinq ou six personnes. En voilà un qui protégeait les brigands pendant qu'il était préfet et partageait avec eux le butin; cet autre a fait des faux!...

Les tribunes sont remplies d'une cohue interlope qui hurle, siffle, applaudit, interpelle les députés. On sort de là profondément découragé et effrayé de ce qui va se passer. Dans la cour, des pallikares à physionomies farouches attendent par petits groupes; ce sont les gardes du corps que chaque député a amenés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec lui du fond de sa province, pour se protéger contre les attaques à main armée de ses collègues.

Le roi, qui ne désire qu'une chose, le repos pour lui et son royaume, fit venir ses ministres qui déposèrent entre ses mains leur démission. Il y eut trois ministères en deux jours, et le plénipotentiaire d'une des grandes puissances racontait plaisamment qu'une dinde, qu'il avait commandée pour son dîner, avait été achetée sous un ministère, plumée sous un autre et mangée sous un troisième.

C'est ainsi que fonctionnent les institutions constitutionnelles en Grèce. On y est habitué et l'on ne s'en émeut pas outre mesure. J'ai constaté cependant un progrès notable dans l'irritation et la mauvaise humeur qu'en ressentent les hommes sensés et vraiment patriotes, qui sont en plus grand nombre qu'on ne croit. Ils sont exaspérés par cette anarchie, qui ne sert qu'à alimenter l'ambition malsaine de quelques égoïstes, qui entrave les affaires et paralyse le commerce. Il y a du reste, dans la société athénienne, une tendance prononcée à se désintéresser des crises gouvernementales, et à s'isoler de ce groupe de politiciens, dont le verbiage agace comme le bourdonnement d'insectes malfaisants. Il se forme un parti de l'ordre qui sera une force énorme pour le roi, car celui-ci est fermement décidé à toujours respecter les principes libéraux, qu'il est dans l'instinct naturel des Hellènes de considérer comme une indispensable sauvegarde.

Évêque (voy. p. 26). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Pendant tout le temps de la crise à laquelle j'avais assisté, l'attitude de l'armée avait été singulièrement équivoque. On n'entendait parler que d'officiers qui devaient se prononcer en faveur de l'opposition, de régiments qui soutiendraient le gouvernement, de bataillons dont les commandants appartenaient à tel ou tel chef de parti, et qui trahiraient au moment d'une lutte. On redoutait que les soldats débandés missent la ville au pillage, et cette considération fut une de celles qui retinrent les députés de l'opposition sur la pente de la révolte ouverte.

Les sapeurs-pompiers surtout inquiétaient vivement les ministres, qui les auraient volontiers transférés dans une garnison plus éloignée, s'ils n'avaient craint de ne pas être obéis.

Ce corps d'élite a été créé en 1840 par un philhellène français, le colonel Touret, et un officier envoyé par notre ministre de la guerre, le sous-lieutenant Roger. La caserne était presque en face de ma maison, et j'avais été plus d'une fois frappé de la bonne tenue, de l'air intelligent et hardi de ces hommes, et d'une sorte de crânerie qui leur donnait une certaine ressemblance avec nos zouaves; mais ils en ont aussi l'esprit frondeur, insubordonné et les instincts batailleurs. Leurs qualités, comme leurs défauts, en font des auxiliaires précieux pour le parti auquel ils prêtent leur appui.

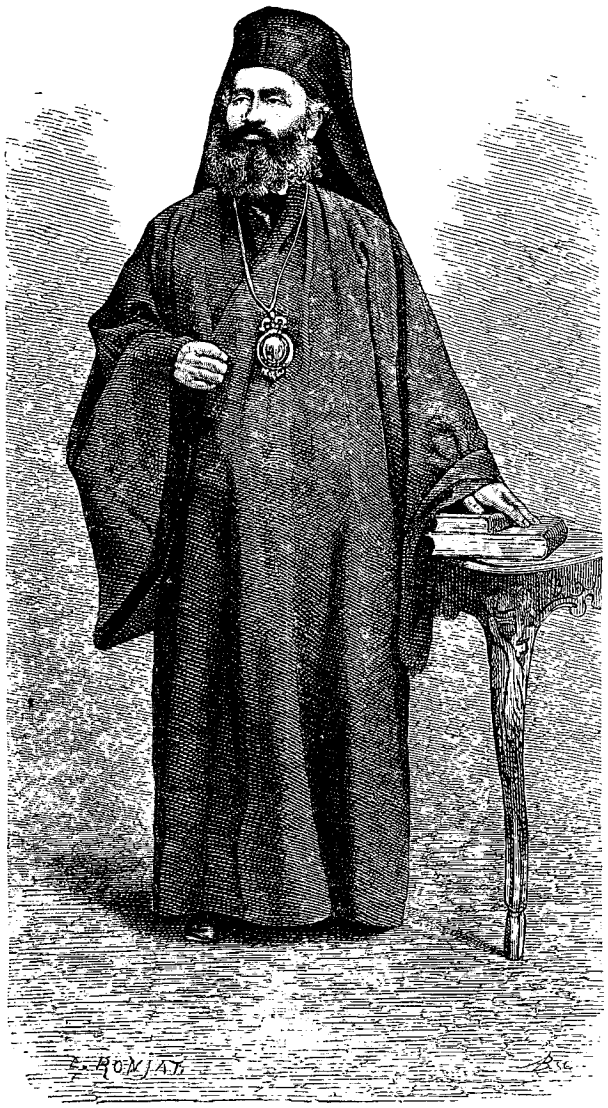
Depuis la guerre franco-allemande, trois ou quatre officiers grecs, qui ont fait leur éducation militaire en Allemagne, s'efforcent d'introduire dans l'armée la discipline prussienne; mais ils rencontreront, dans l'esprit même de la race, une antipathie invincible contre cette contrainte et cet asservissement auxquels la morgue et la raideur des chefs prussiens soumettent réglementairement les hommes placés sous leurs ordres. Les soldats grecs sont trop intelligents et ont l'esprit trop vif et trop ouvert pour se faire à cet ilotisme, qui n'est pas d'ailleurs nécessaire pour former de bonnes armées. Bon nombre d'officiers grecs ont puisé, en servant dans notre armée, d'autres idées qui prévaudront toujours, parce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'elles sont plus appropriées au caractère de ce peuple, et qu'elles n'ont, en elles-mêmes, rien qui puisse être un obstacle à la solidité militaire. Nous l'avons prouvé plus d'une fois.

La sympathie qui, malgré les petites susceptibilités politiques, a toujours uni la Grèce à la France, ne s'est pas démentie lors de nos derniers revers de fortune. Là, plus que partout ailleurs peut-être, on nous a souhaité le succès et on nous a plaints ensuite. Ce que nous ne devons pas oublier surtout, c'est qu'au moment de la déclaration de guerre, en 1870, il se produisit dans l'armée grecque un élan d'enthousiasme en notre faveur. Des officiers, des sous-officiers désertèrent pour venir s'engager dans nos rangs, et tous, dans les plus pénibles circonstances, firent preuve de courage et de dévouement. Plusieurs d'entre eux portent sur leur uniforme la croix d'honneur qui leur a été spontanément donnée par les chefs les plus autorisés de nos armées. Traduits devant un conseil de guerre à leur retour, ils devaient être forcément condamnés, mais l'opinion publique les fit bientôt gracier et réintégrer dans leurs grades.

Sur un point de la Grèce, mais sur un seul, à la nouvelle d'une de nos défaites, les commerçants, illuminèrent à l'instigation du consul de Prusse. Ce fut à Syra, cette ville que la protection de notre marine avait jadis sauvée de l'épouvantable traitement que les Turcs faisaient subir à l'île de Chio. Partout ailleurs on fut plein d'une sincère sympathie pour nous. C'est que les souvenirs de l'expédition française qui a délivré la Grèce des Turcs et des Égyptiens, ne sont pas encore perdus. On se rappelle la bonhomie et la bravoure de nos soldats, l'abnégation et l'héroïsme des philhellènes. Dans les provinces les plus arriérées, j'ai rencontré des vieillards qui avaient connu le maréchal Maison, le colonel Fabvier et tant d'autres; il y a dans toutes les régions de la Grèce d'anciens combattants de la guerre de l'indépendance qui ont transmis à leurs enfants leur reconnaissance et leur amour pour la France.



Archimandrite en tenue de ville (voy. p. 26). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

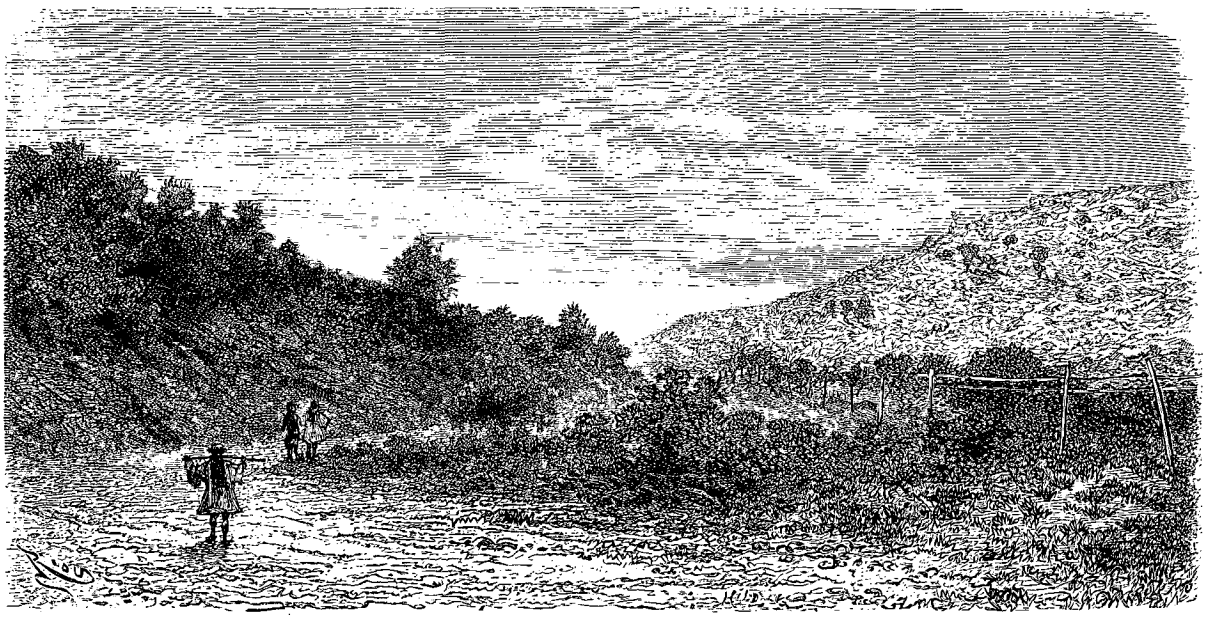
La jeune génération est déjà trop éloignée de cette époque pour conserver ce sentiment dans toute sa vivacité; mais elle se sent plus naturellement portée vers les Français, notre caractère ayant de nombreux points de ressemblance avec le caractère des Hellènes. Nos travaux de toutes sortes, scientifiques, juridiques, historiques, plaisent beaucoup à leur instinct de généralisation et de netteté par ce bon sens lumineux, cette clarté et cette simplicité, qui est l'apanage de nos savants et de nos littérateurs.

Les livres qui servent aux élèves des écoles, aux étudiants, aux médecins, aux magistrats, sont des traductions ou des paraphrases de nos auteurs les plus renommés. Si l'Université a été créée sur le modèle des universités d'outre-Rhin, l'enseignement y est fait dans un esprit tout français. La phraséologie germanique ne saurait convenir à ces intelligences amoureuses avant tout de la lumière.

Henri Belle.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Golfe d'Éleusis (voy. p. 42). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE[1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

VII

Départ pour la Béotie. — Une audience ministérielle. — Simplicité antique. — La route d'Éleusis. — Souvenirs du passé. — L'ancienne barrière. — Tombeaux antiques. — Charades mortuaires. — Le bois d'oliviers de Sophocle. — Jardins verdoyants. — Système d'irrigation. — Monastère de Saint-Élie, autrefois Elios. — Admirable panorama. — Daphné.

En Grèce, au mois d'octobre, les chaleurs deviennent supportables; quelques pluies ont déjà humecté et rafraîchi le sol; les fièvres, qui rendent en septembre tant de vallées dangereuses à traverser, perdent de leur intensité; les voyages dans l'intérieur sont alors moins pénibles. Le pays sans doute a été brûlé par six mois de sécheresse, mais il n'en a que plus de caractère et de grandeur. On l'a dit souvent, il faut visiter les pays du nord en hiver et ceux du midi en été.

L'occasion était propice pour parcourir les provinces septentrionales, où deux fois déjà le brigandage m'avait empêché de pénétrer. Depuis trois ans (1875) le gouvernement avait fait tous ses efforts pour se laver de la honte du massacre de Marathon. Grâce à des mesures énergiques et à la coopération active du pacha de Thessalie, il n'y a plus de brigands aujourd'hui dans la Grèce, et on peut la traverser du nord au sud sans risquer ses oreilles. Il fallait profiter de ce calme, qui existe pour la première fois, et pourrait bien ne pas durer. J'allai donc prévenir le ministre de l'intérieur et le préfet de police que je comptais, dans quelques jours, partir pour Thèbes, l'Eubée, la Phthiotide, et revenir par Delphes et le Parnasse.

C'était une simple formalité, mais qui avait l'avantage de faire prévenir de notre passage les chefs de la gendarmerie, les autorités locales, et de nous assurer partout le gîte et le couvert dans un pays où le voyageur risque souvent de coucher à la belle étoile et de mourir de faim.

Les ministres, à Athènes, ne sont pas, comme les nôtres, somptueusement logés et gardés contre les solliciteurs par une cohorte d'huissiers bien dressés. Dans une maison d'assez piètre apparence, on monte un escalier de bois qui geint. Entre qui veut: il n'y a pas de concierge qui vous arrête. Par des portes ouvertes, on aperçoit dans des chambres aux murs nus, aux fenêtres sans rideaux, des employés assis sur des chaises de paille devant des tables de bois blanc et fumant des cigarettes. Un homme, vêtu d'une vieille redingote crasseuse et déchirée, sorte de garçon de bureau, vous indique de la main, sans se

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lever, sans demander votre nom ou le but de votre visite, la porte du cabinet où se tient le ministre.

On peut entrer sans frapper; dans le coin d'une salle peu meublée, un homme écrit sur un petit bureau : c'est le ministre demandé. Il se lève, vous tend la main et vous invite à vous asseoir. Un instant après, le garçon de bureau crasseux vous présentera, sur un plateau de zinc peint à Nuremberg, une tasse de café exquis, qu'il a été chercher chez le cafetier du coin.

Cette simplicité tout antique ne laisse pas que de charmer celui qui est habitué à l'arrogance des huissiers de nos ministères et à l'étiquette derrière laquelle se cuirassent nos hauts administrateurs. Ici, ceux qui occupent momentanément le pouvoir ne cherchent pas à jeter de la poudre aux yeux. Ils le voudraient qu'ils en seraient bien vite punis par l'esprit niveleur et caustique de la race grecque.

Le premier venu pénètre chez un ministre, s'assoit sans qu'on le lui dise, et expose sa requête avec véhémence, en le tutoyant. Le ministre l'écoute, lui parle en frère et lui promet de faire tout ce qu'il pourra. Il y a là, en même temps qu'un sentiment de ménagement pour ceux qui peuvent rester ou devenir des électeurs, un trait des mœurs de l'Orient, pays où se manifeste dans les moindres circonstances et d'une façon touchante la fraternité entre les grands et les petits.

On m'a dit que les ministres grecs ne volaient pas dans les caisses de l'État, et que s'ils se faisaient acheter leur bonne volonté pour des concessions, des nominations d'évêque, etc., les occasions en étaient trop rares pour les enrichir. Presque tous, dit-on, ont quitté leur place aussi pauvres qu'ils y étaient entrés. Ils ne recherchent le pouvoir que par ambition personnelle et pour avoir les moyens de satisfaire, aux dépens des deniers de l'État, l'insatiable avidité de leurs clients.

Le ministre auquel j'eus affaire était un tout jeune avocat de province, chevelu et de peu d'apparence. Il fut fort aimable et me promit pour ses amis une foule de lettres d'introduction, qu'il ne m'envoya jamais.

Il y a quelques années, c'était à cheval que l'on partait d'Athènes pour une excursion dans l'intérieur. Des coursiers, qui ne rappellent en rien ceux de Phidias, piaffant devant la porte de la *locanda;* les sacs de voyage, les lits de campement que l'on charge; un guide, brodé d'or et de soie sur toutes les coutures; la population penchée aux fenêtres pour voir passer les touristes enthousiasmés,... telle est la description par laquelle beaucoup de voyageurs naïfs commencent leurs récits.

Depuis quinze ans que je connais la Grèce, je n'ai jamais été à même, une seule fois, d'assister à une aussi intéressante cavalcade; et aujourd'hui, n'en déplaise aux contempteurs du progrès, c'est en calèche que nous quitterons Athènes. C'est moins pittoresque peut-être, mais à coup sûr plus confortable.

Les routes royales d'ailleurs ne mènent pas loin en Grèce, et à Thèbes, c'est-à-dire à dix heures d'ici, nous prendrons des chevaux pour le reste du voyage. Quant à notre guide, il ressemble à Quasimodo, porte un paletot de la Belle Jardinière et un chapeau mou; il baragouine d'une façon également incompréhensible deux ou trois langues, parmi lesquelles nous finissons par démêler quelques mots de français. On nous l'a beaucoup recommandé. L'ironie du sort et les hasards du parrainage lui ont octroyé le nom de Périclès.

Il était quatre heures du matin lorsque nous quittâmes l'hôtel, et le soleil commençait à peine à illuminer le ciel de lueurs roses derrière le mont Hymette. Quelques petits cafés étaient déjà ouverts, et l'odeur aromatique du moka, mêlée au parfum pénétrant du tabac d'Orient, annonçait seule que la vie recommençait pour une journée nouvelle dans la ville sacrée de Minerve. Les rues étaient encore tièdes du soleil de la veille, et, malgré la fraîcheur du matin, les murailles des maisons nous envoyaient de chaudes effluves.

Heureusement la ville n'est pas longue à traverser et nous arrivons vite aux limites du monde civilisé, à quinze minutes du Palais-Royal et du café de la Belle-Grèce.

A gauche de la route, à vingt mètres de la gare du chemin de fer, où une locomotive lance insolemment sa vapeur à travers ce ciel tout plein de poétiques souvenirs, se trouvait l'emplacement de la porte Dipyle.

Là venaient et viennent encore aboutir les deux routes d'Éleusis et du Pirée. C'est assez dire que de toutes les portes d'Athènes celle-là était jadis la plus encombrée. Au milieu des flots de cette fine poussière calcaire qui devait, tout aussi bien que de nos jours, couvrir les chemins de l'Attique, se pressaient les chariots du Pirée, les bêtes de somme, les marchands escortant leurs ballots, les paysans apportant leurs denrées au marché, les esclaves attendant les provisions du matin, les flâneurs enfin, et il y en avait beaucoup à Athènes. C'est près de la porte Dipyle que les soldats de Sylla, après avoir pratiqué une brèche, entrèrent dans Athènes, et l'amoncellement d'ossements humains trouvés dans les fouilles modernes prouve que la résistance fut vive et sérieuse. Ces fouilles ont aussi mis au jour quelques-uns des tombeaux qui devaient donner à la voie sacrée d'Éleusis le même aspect que la voie Appienne à Rome. Il y a là des sculptures pleines de grâce, de délicatesse, et des inscriptions curieuses; et bien que nous nous mettions en route beaucoup plus pour observer les vivants que pour interroger les morts, nous mettons pied à terre un instant.

Voici la tombe d'une jeune Syrienne de Beyrouth mariée à un citoyen de Sunium; ici un héraut d'armes tué traîtreusement par les Mégariens qu'il allait admonester pour avoir cultivé le champ sacré d'Éleusis. Voici des guerriers tombés au champ d'honneur, il-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

lustrés par une action d'éclat. Des femmes au nom neutre, c'est-à-dire jugées, à cause de leur origine ou de leur métier, indignes d'être classées grammaticalement dans le même genre que les autres. La voisine honnête se nomme *Coralie*, mais celle-là s'appellera simplement *Coralion*. Un helléniste seul peut comprendre et apprécier l'humiliation d'un pareil procédé. Des tombeaux sont surmontés de statues d'animaux, par une allusion plus ou moins ingénieuse et convenable au nom du défunt. Vous appeliez-vous *Aper* (nom aussi commun dans l'antiquité que, par exemple, chez nous ceux de Renard ou de Corneille), vous étiez rappelé à la mémoire de tous vos descendants par la figure d'un énorme sanglier, les poils hérissés et les crocs menaçants.

Des taureaux, des chiens et autres bêtes à poil ou à plume devenaient de même, grâce au nombre considérable des dérivés d'un seul de ces noms d'animaux, autant de charades livrées à la sagacité des passants.

Il existait encore d'autres tombeaux; mais lorsque cette butte d'Agia Trias fut éventrée pour faire passer le boulevard actuel, l'ingénieur chargé de ce travail les laissa briser par les ouvriers.

La route d'Éleusis, que nous suivons, passe entre une usine à gaz et des fabriques de poterie, où de grands gaillards moustachus façonnent, en argile ocreuse rouge, des jarres gigantesques, pareilles à celles où se cachèrent les quarante voleurs d'Ali-Baba.

Les tombeaux ont disparu complétement, et la tradition seule nous dira que près de là se trouvait celui de l'athlète Gérénus, mort d'indigestion pour avoir couru après une orgie.

A notre gauche, voici l'entrée du Jardin Botanique. Une fontaine turque, dont l'arc en accolade simple et sans ornement ne manque pas d'une certaine grâce, s'abrite sous un groupe d'énormes peupliers de Virginie aux troncs lisses et argentés. La fontaine est silencieuse; le bassin de pierre, où tombait en murmurant l'eau fraîche et limpide, est rempli de poussière et de feuilles mortes.

Les Turcs, inventeurs du kief oriental, savaient apprécier la jouissance d'une source à l'ombre de grands arbres; ils ont édifié toutes ces fontaines que nous trouverons sur notre route et que les Grecs, qui ont bien autre chose à penser, ont laissées pour la plupart se tarir et s'écrouler.

Quant au Jardin Botanique, le seul existant dans le pays, il ne mérite sous aucun rapport le nom qu'il porte, et il ne sert qu'à produire les quelques légumes que les gardiens y cultivent. Il a coûté en pure perte plus d'un million et demi pendant les trente années de son existence. Il avait cependant commencé, peu de temps avant la chute du roi Othon, à prendre la forme d'un jardin, grâce à la direction intelligente d'un botaniste bavarois distingué, M. Heldreich. Des pépinières de jeunes arbres de choix, des plantes exotiques, des parterres de fleurs marquaient le début d'une heureuse transformation; mais la révolution de 1861 remplaça le botaniste directeur par un journaliste qui s'occupa fort peu des plantes confiées à sa surveillance. Il ne reste plus, dans des parterres effondrés et crevassés, que quelques tiges de fer surmontées d'étiquettes latines, derniers débris de cet établissement scientifique.

La route s'engage bientôt dans le bois d'oliviers chanté par Sophocle et qui existe toujours, malgré Antigone, Sylla et les Turcs. Le ton chaud et vigoureux des vignes contraste avec le feuillage clair et léger de ces oliviers; quelques-uns ont jusqu'à six mètres de circonférence et datent certainement de l'antiquité.

Des hommes dont le fez rouge ressort en note vive au milieu de cette verdure, des femmes vêtues de blanc, des enfants à peu près nus font la vendange, et, sur les berges des fossés d'irrigation trottinent de petits ânes gris, chargés de grands paniers remplis d'énormes grappes de raisin noir. Ces fossés d'irrigation sillonnent le bois des oliviers et font circuler l'eau du Céphise dans les deux cents jardins qui s'abritent sous ces arbres séculaires contre la sécheresse et le vent du nord.

Les propriétaires, presque tous des Albanais, ont formé un syndicat pour réglementer et surveiller la distribution des arrosements et juger les contestations. Les décisions sont toujours respectées, et il n'est pas d'exemple que les tribunaux aient été saisis d'un appel contre ces arbitrages toujours sages et conciliants. Grâce à cette institution curieuse et très-ancienne, et qui rappelle celle de la *Huerta* de Valence en Espagne, chaque propriétaire voit régulièrement deux fois par semaine des eaux fécondantes couvrir son champ encadré de tous côtés d'une levée de terre qui les empêche de s'écouler. Aussi cette étroite bande qui longe la plaine de l'Attique offre-t-elle un spectacle bien rare dans ce pays, et qui contraste singulièrement avec les parties environnantes : une verdure toujours fraîche, un sol toujours humide, des arbres en fleurs et des gazons aux couleurs vives qui réjouissent les yeux attristés par la teinte grise et l'aridité de la campagne d'Athènes.

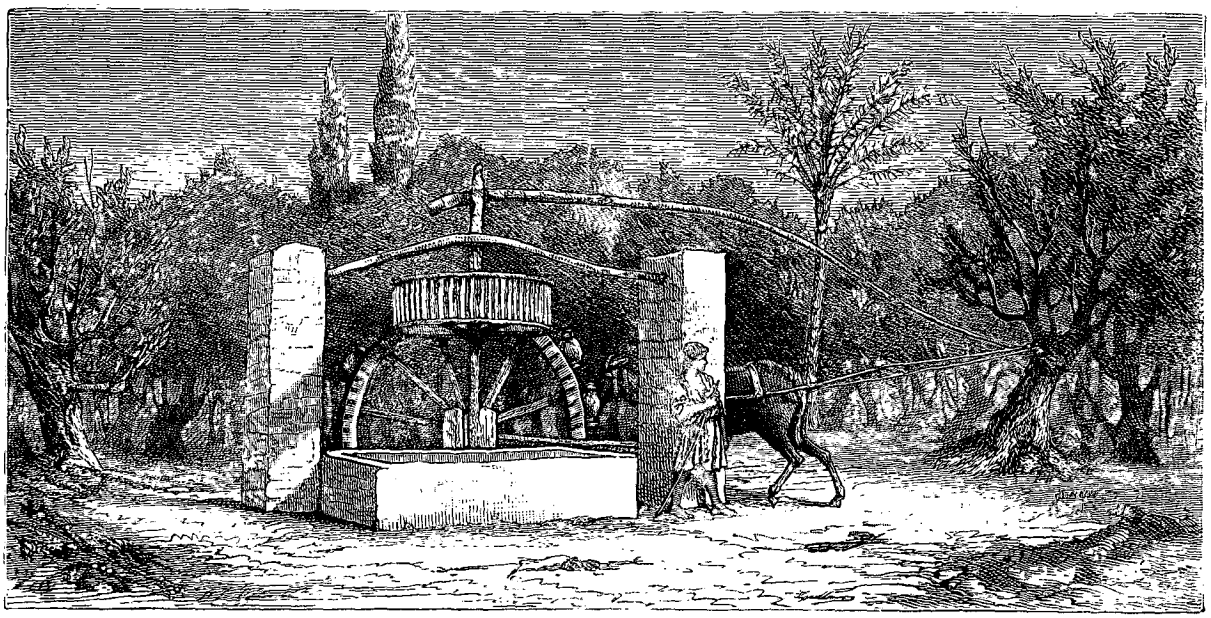
Là où l'eau de la rivière n'arrive pas, ou bien lorsqu'un hiver sans pluies et un été brûlant ont tari les sources, on y supplée par les *norias*, qui vont chercher une mince couche d'eau à trente pieds au-dessous du sol.

On entend de loin gémir ces machines renouvelées des Grecs. Un cheval maigre, borgne souvent, activé par un gamin aux grands yeux intelligents, fait tourner un engrenage primitif et monter de petits pots de terre qui laissent échapper une partie de leur contenu en route, et déversent ce qui reste dans une longue rigole de bois. Si ces appareils surannés ne répondent pas au principe mécanique, « que le travail produit doit être en rapport avec la force productrice, » il faut avouer qu'ils sont infiniment plus pittoresques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que ne le serait en pareil lieu un engin à mouvements combinés, sortant de la maison tel fils et compagnie, de Manchester. Parfois, sous ces beaux oliviers aux troncs bossués et dont le clair feuillage laisse transpercer les rayons du soleil, certaines norias forment des motifs charmants. Qu'un palmier fasse ondoyer près de là ses longues palmes, qu'un ou deux cyprès effilent leurs cimes sombres dans ce ciel d'un bleu si doux et si éclatant à la fois, que le bambin ébouriffé, assis contre les piliers blancs de la noria, une longue gaule à la main, porte un gilet rouge lacé par derrière et les culottes bleues des paysans de l'Attique, et l'on dirait qu'une de ces charmantes toiles, où Decamps a si merveilleusement rendu l'Orient, s'est détachée de son cadre et a pris vie pour un instant sous nos yeux.

Nous passons sur un ponceau de pierres une des branches du Céphise, dont le lit desséché et poudreux témoigne assez que les riverains ne laissent pas s'égarer une seule goutte du précieux liquide que la nature a mesuré à l'Attique d'une main trop parcimonieuse. C'est là qu'à son retour d'Éleusis s'arrêtait la procession des grandes « Panathénées ». La populace, masquée, attendait les *Mystes* au passage du pont et leur lançait les injures les plus grossières, attaquant même les plus hauts personnages avec une licence dont la presse moderne d'Athènes a conservé la tradition. Les prêtres et les initiés ripostaient vigoureusement et, dans ces scènes assez étranges pour une solennité religieuse, les gavroches du Pœcile n'avaient pas toujours le dernier mot. Cela rappelle le retour du derby en Angleterre, où le *mob* de Londres engage avec l'aristocratie une lutte d'injures et de grossières plaisanteries. Plus tard, on se contenta



Noria. — Dessin de Guillaume, d'après un croquis de M. H. Belle.

d'afficher sur les bornes du pont des placards mordants, comme sur la statue de Pasquino à Rome.

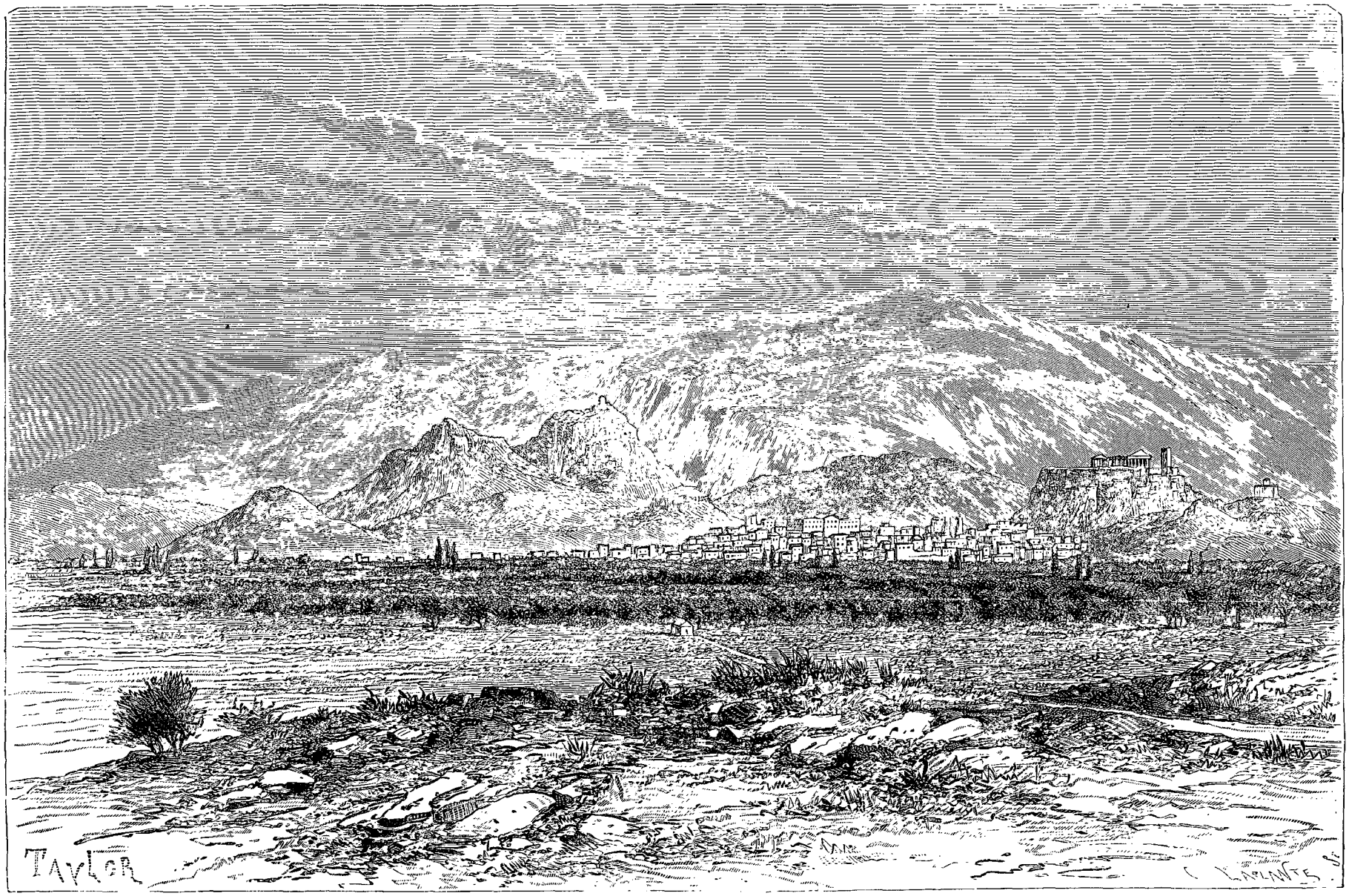
On ne retrouve malheureusement que trop tôt la sécheresse et les horizons stériles, car le bois des oliviers n'a pas plus de deux kilomètres dans sa plus grande largeur.

La route monte à travers des landes incultes d'où s'exhalent des senteurs de plantes sauvages froissées par quelques troupeaux. Plus un arbre, plus une goutte d'eau. A gauche, sur une petite éminence, quelques grosses pierres taillées, à moitié couvertes de terres éboulées, annoncent un tombeau. C'est celui de la courtisane Pythionice. Il fut commandé par un de ses admirateurs, Harpalus. Ce satrape de Chaldée trahit son roi Alexandre, mais resta fidèle à d'autres affections, puisque sur les sommes qu'il avait volées pendant son gouvernement, il dépensa deux millions et demi pour élever un monument digne de celle qu'il proposait au culte de ses concitoyens.

La route s'engage dans un défilé entre un monticule conique surmonté d'un petit couvent, et les flancs rocheux du Corydalle, couverts de petits pins et clair-semés; cette verdure tranche sur les schistes rouges violacés qui affleurent par longues bandes horizontales.

Le petit monastère aux murs blanchis qui domine la plaine a succédé, comme toujours, à un ancien sanctuaire païen dont le nom à demi christianisé est devenu l'objet du culte le plus inconscient, mais le plus fervent. Du soleil, en grec *elios*, les premiers chrétiens ont fait saint Élie. Cet ingénieux amalgame des anciens dieux et des nouveaux saints se présente partout dans ce pays, où le vieux fond païen n'a pas disparu sous la couche chrétienne qui le recouvre très-superficiellement. Les saints qu'on adore ici sont des êtres fantastiques, des dieux transfigurés qui s'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Athènes et le mont Hymette, vus du mont Saint-Elie. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

daptent parfaitement à la nouvelle religion grecque, mélange de superstition et de rationalisme, où se montrent encore tout entiers les anciens instincts helléniques.

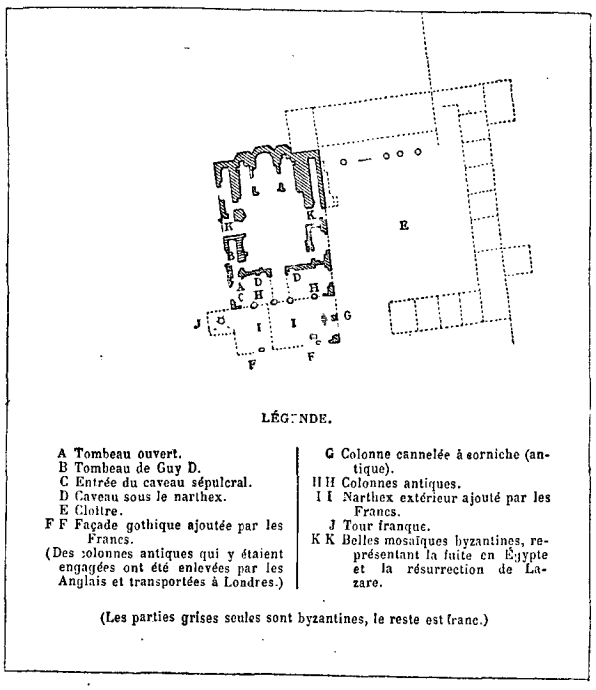
Cinq ou six vieux moines barbus végètent là-haut dans la paresse et l'hébétement; leur seule occupation est, deux fois l'an, moyennant offrande, de donner à baiser aux fidèles des villages voisins un affreux saint Élie byzantin, olivâtre sur fond d'or, et, chaque soir, de descendre jusqu'à la route pour allumer, au pied du monticule, une petite lanterne devant une image sainte terriblement enfumée, encastrée au fond d'une niche dans un petit massif de maçonnerie.

Un puits profond, qui se trouve là, est le rendez-vous ordinaire des bergers nomades qui viennent faire boire leurs troupeaux; quatre de ces bergers, arrêtés près de la margelle, formaient un groupe d'un ton monochrome tout à fait remarquable.

C'est un peu plus haut que Chateaubriand, arrivant d'Éleusis pour la première fois, s'arrêta pour contempler la plaine de l'Attique et fit appel à tout le lyrisme de son âme pour peindre le spectacle qu'il avait sous les yeux. Si les voyageurs ont trop souvent le grave défaut de nous préparer de cruelles déceptions par la manière dont ils travestissent la réalité, il faut avouer que l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* n'a rien exagéré pour le tableau qu'il avait à peindre ce jour-là. Au moment du coucher du soleil surtout, alors que le ciel se colore vers l'Orient de ces teintes introuvables au bout de la plume comme du pinceau, et qu'on ne voit qu'en Grèce, rien n'est beau comme l'ensemble qu'on a sous les yeux. Sur l'Hymette violet foncé, veiné de rose et rayé de grandes ombres bleuâtres, se détachent en orangé clair le rocher du Lycabette et l'Acropole où l'on distingue nettement les colonnades du Parthénon dorées par le soleil. Entre ces deux hauteurs, la ville d'Athènes avec ses maisons blanches; plus en avant, la ligne mince du bois des oliviers où s'étendent de longues ombres mystérieuses; au premier plan, les pentes sauvages et austères du Corydalle déjà dans la nuit.

Sous l'impression de ce silence, de cette solitude qui ne peut se comparer qu'à celle de la campagne de Rome, on ne peut s'empêcher d'évoquer tout le passé de ce petit coin du monde auquel la destinée a départi une splendeur de gloire qu'aucun autre peuple n'a surpassée.

C'est là aussi, à l'endroit où nous sommes, que saint Paul s'arrêta pour jeter en arrière un regard de pitié et d'amertume sur cette ville qui venait de le chasser pour avoir fait une faute de grammaire. Venu d'Antioche à travers l'Asie Mineure pour prêcher la religion nouvelle, il avait voulu parler aux Athéniens du haut de l'Aréopage; mais qu'importait un dieu nouveau à ce peuple de libres penseurs et de railleurs qui en avait déjà tant et les respectait si peu. Ce qui déplut à ce peuple, qui avait beaucoup d'esprit, mais peu de sensibilité, ce n'est pas la doctrine qu'apportait l'apôtre, mais son éloquence inégale, tantôt sublime, tantôt âpre et dénuée de grâce; ce qui choqua ces dilettanti amoureux de la forme avant tout, ce furent les fautes de construction et les incorrections du style. Les rhéteurs et les pédagogues ricanèrent dédaigneusement et tournèrent le dos en haussant les épaules; la plèbe moqueuse siffla; saint Paul dut quitter la ville et les Athéniens restèrent ce qu'ils sont encore : le peuple le plus bavard et le moins religieux du monde.



Plan de l'abbaye de Daphné.

La voix nasillarde de Périclès (le nôtre, pas celui d'Aspasie) nous rappelle que nous avons une longue course à fournir encore, et que nous aurons bien le temps, à notre retour, de venir philosopher sur le Corydalle.

Le chemin descend à travers un petit vallon encaissé entre deux cimes rocheuses, ombragé de pins et de lentisques et, à un de ses détours, nous perdons de vue la plaine d'Athènes. C'est dans ce repli de la montagne que se trouve le petit monastère de Daphné. Il fut construit par les bénédictins de Cîteaux, autour d'une ancienne église byzantine, à l'époque où la quatrième croisade avait fait du Champenois Othon de la Roche un duc d'Athènes.

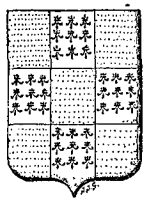
Comme tous les couvents du moyen âge, celui-ci est fortifié, et les bâtiments, les cours, les jardins sont entourés d'une muraille crénelée de huit à dix mètres de hauteur; de distance en distance, des tours peu saillantes suffisaient pour protéger la courtine, et à l'intérieur un chemin de ronde, porté sur des arcades qui existent encore en partie, permettait de circuler tout le long des murailles pour la défense.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

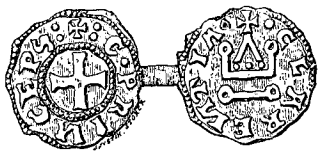
La cour intérieure formait comme une grande ligne, et le narthex orné de trois arcs d'ogive, ajouté à l'église par les Francs, est surmonté de créneaux et de mâchicoulis d'où les Pères bénédictins pouvaient asperger d'huile bouillante le crâne des mécréants, et même celui des Catalans et autres bons catholiques qui ne se gênaient pas pour envahir et piller leur domaine.

Sur trois des côtés de cette cour s'élèvent les bâtiments d'habitation; au premier étage sont les cellules donnant sur une galerie de bois; en bas, sous de massives arcades de pierres, sont les cuisines, les magasins, les réfectoires et les dépendances de toutes sortes.

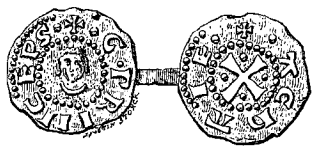
La plupart tombent en ruine, les autres servent de logement à quelques paysans et à des moutons. L'église est une des plus anciennes et des plus intéressantes de l'époque byzantine, et date probablement du sixième ou du septième siècle, à en juger par le type de construction. La coupole, extradossée, est supportée par un court et large tambour de forme ronde, et percée de seize ouvertures étroites et longues séparées par des contre-forts demi-ronds. Elle repose intérieurement sur quatre gros piliers carrés, auxquels elle se raccorde par des pendentifs. Les trois fenêtres qui éclairent la nef de chaque côté sont trilobées



Armoiries des de la Roche, ducs d'Athènes.

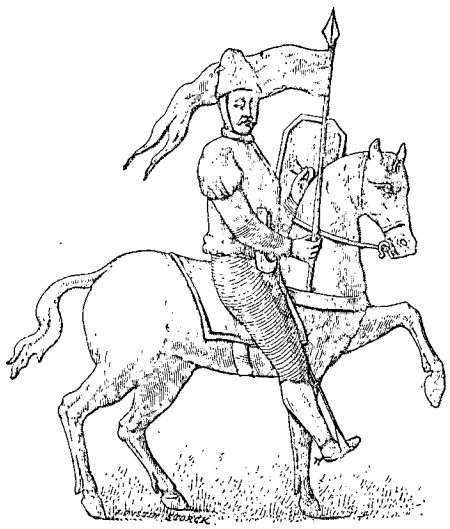


G. princeps. Achaïe. (Guillaume de Villehardoin).



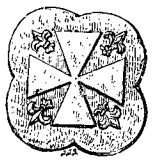
G. princeps. Clarentia. (Monnaie de Geoffroy Ier).

Armoiries des Brienne, seigneurs de Carytène.

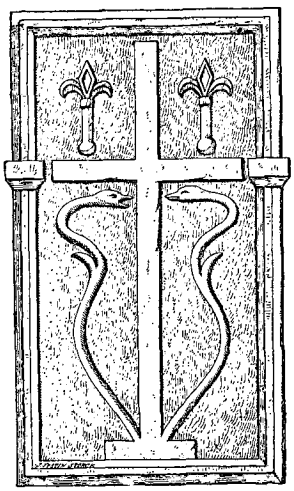


Odonis Campanensis, Eudes le Champenois. (Conquête de la Morée.)

Nicolas Acciainoli, duc d'Athènes.



A Thèbes sur une fontaine au bas de la Cadmée.



Sculptures sur le tombeau de Guy II, duc d'Athènes (Daphné).

Dessins de J. Storck, d'après des croquis de M. H. Belle.

c'est-à-dire à trois ouvertures; celle du milieu est plus haute, portée par des colonnettes de marbre; les arcs surhaussés sont tous en brique. Les murailles sont en pierres de taille, très-régulières, séparées les unes des autres, aussi bien horizontalement que verticalement, par des rangées de grandes briques minces et longues. Le soubassement seul est en énormes pierres d'appareil, empruntées probablement aux ruines du temple d'Apollon, qui existait près de là et dont toute trace a disparu.

L'abside est triple, ou, pour mieux dire, elle se compose de trois absides polygonales, deux petites à fenêtres géminées et une grande à fenêtres trilobées, surmontées d'un large bandeau où des briques posées de champ dessinent une grecque très-pure de style.

Sur un des côtés de l'église s'élève une tour carrée, construite par les Bénédictins, pour servir à la fois de clocher et de poste d'observation.

L'intérieur de l'église offre un spécimen curieux des mosaïques qui ornaient les églises byzantines de cette époque, et qui sont d'autant plus rares que l'insouciance des Grecs a laissé se dégrader celles qui avaient échappé au zèle iconoclaste des Turcs. Elles n'ont d'ailleurs été que trop détériorées; l'humidité a décomposé le mortier de la voûte et en détache

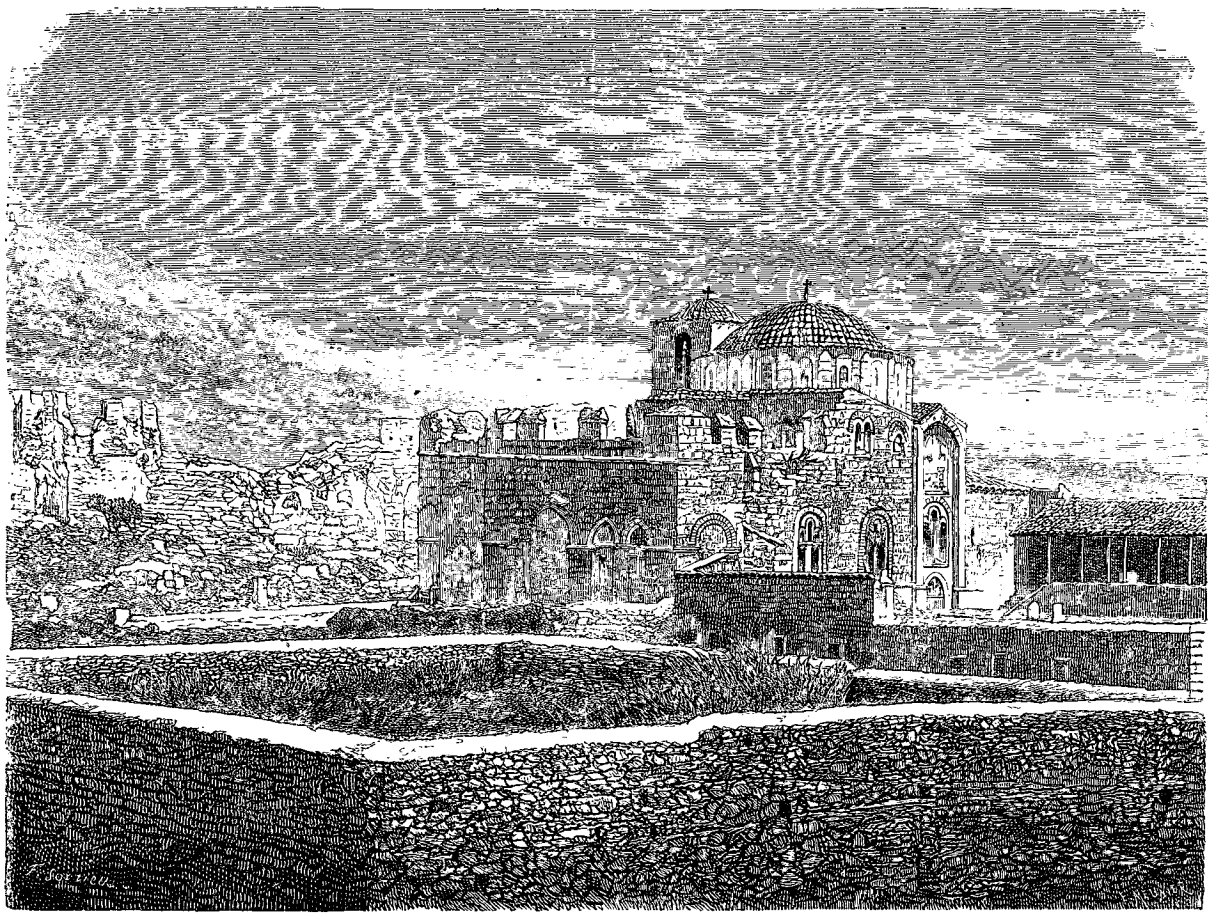
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parfois de larges plaques qui viennent se briser sur le sol; les balles turques ont balafré bien des têtes pendant que le monastère, converti en poste militaire, subissait tous les hasards de la guerre de l'indépendance; enfin les feux des bergers, et, depuis que le culte orthodoxe y a été rétabli, les cierges des *papas* ont enfumé les voûtes et altéré les couleurs dans bien des parties.

En haut de la coupole, une gigantesque tête de Christ sur fond d'or est encore intacte. A la naissance de la coupole sont les douze apôtres, avec des légendes bibliques; au-dessous, entre les baies qui éclairent la voûte, les prophètes; dans les pendentifs, l'Annonciation, la Nativité, le Baptême et la Transfiguration.

On connaît la raideur et l'incorrection des mosaïques byzantines; mais quand les rayons du soir ne les éclairent plus que d'un demi-jour mystérieux et en atténuent l'imperfection, on ne peut s'empêcher de trouver que cet art figé, ces grandes figures hiératiques sur fond d'or, ne manquent pas d'une certaine majesté imposante, et que l'impression devait en être profonde sur des esprits chez lesquels la critique esthétique ne venait pas se mêler au sentiment religieux.

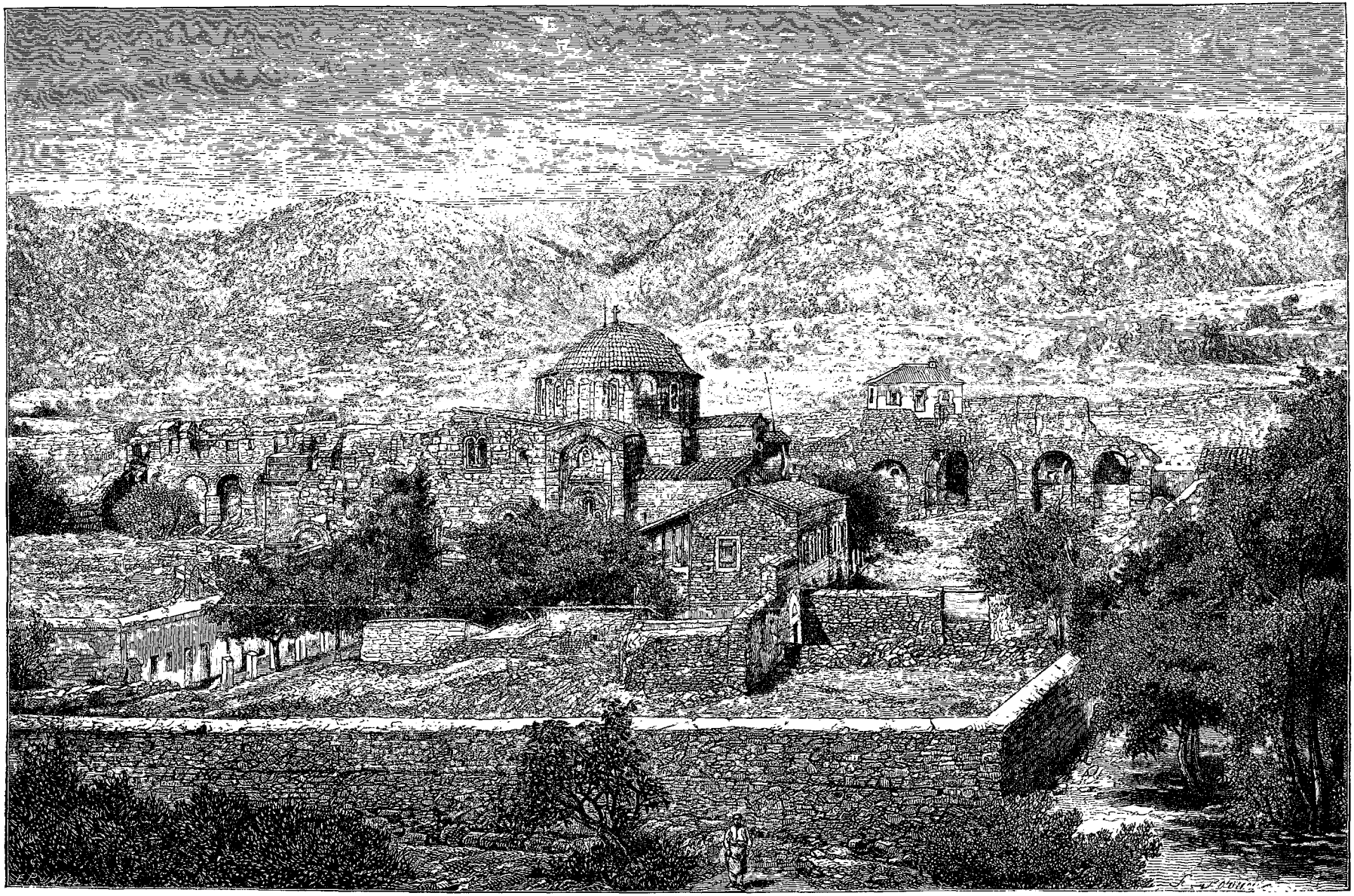
Les couvents fondés par nos ancêtres, pendant l'occupation de la Grèce, n'ont malheureusement pas laissé de cartulaires, et les chroniques ne parlent guère de leur histoire. On eût aimé cependant à suivre, dans leur existence, ces moines qui avaient abandonné une belle abbaye de Bourgogne, pour venir dans ce lointain pays catéchiser les schismatiques et apporter à l'épée des chevaliers croisés le concours de la parole; mais nombre de ces chevaliers avaient échangé la croix blanche pour une couronne, et l'intérêt politique leur dictait envers leurs nouveaux sujets une tolérance qui ne convenait pas à l'ardeur de prosélytisme des Bénédictins.



Monastère de Daphné (côté de l'ouest montrant la façade ajoutée par les Francs). — Dessin de F. Sorrieu d'après une photographie.

Innocent III, ce grand pape qui n'avait pas approuvé l'expropriation violente de l'empire d'Orient, eut pour premier soin de recommander aux conquérants et aux religieux qui les accompagnaient une mansuétude et une modération qui seules pouvaient ramener les peuples vaincus dans le giron de l'Église romaine. Il existe de lui plusieurs lettres admirables aux abbés de la principauté de Morée et du duché d'Athènes, qui prouvent que son insistance et son autorité ne suffisaient pas toujours à arrêter le zèle du clergé latin. Le meilleur accord ne régnait pas entre les bénédictins de Daphné et leur duc, et plus d'une fois il fallut recourir à l'intervention du pape pour rétablir la bonne harmonie et régler les rapports

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Monastère de Daphné. — Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre l'autorité civile, qui réclamait les droits du suzerain, et les ordres religieux qui prétendaient à une immunité et une indépendance absolues.

Dans cette lutte, qui n'est qu'un des petits détails de l'histoire du moyen âge, se révèlent la noblesse et la hauteur de vues des huit ou dix grands papes qui traitèrent alors les affaires de l'Europe, dont ils étaient les arbitres.

L'abbaye de Daphné était le Saint-Denis des ducs français d'Athènes, et dans un petit caveau situé sous le narthex de l'église, on a retrouvé plusieurs de leurs tombes, lourds cercueils de pierre sans inscriptions ni ornements. Un seul porte sur une de ses faces, et sculptées en relief, les armes de Guy II de la Roche, troisième duc d'Athènes : deux serpents à collier surmontés de deux fleurs de lis. Guy II se conduisit en bon seigneur, dit la chronique, se fit aimer de tous, et s'acquit une brillante renommée dans tous les royaumes.

On aime à retrouver dans ces parages éloignés ces souvenirs de notre patrie, souvenirs trop dédaignés jusqu'ici. La Grèce, comme tout l'Orient, en est pleine.

VIII

Le golfe d'Éleusis. — Admirable tableau. — Richesses agricoles perdues par incurie. — Éleusis. — Sa population. — Mandra. Mélange de races. — Les Grecs sont-ils du même sang que les Hellènes? — Réception à coups de pierres. — Le Cithéron. — Le Parnès. — Phylé. — Forteresse d'Éleuthères. — Bergers nomades. — Un accès de fureur d'un petit Vlaque.

En quittant Daphné, l'on suit une pente rapide jusqu'au bord du golfe d'Éleusis; la route descend à droite entre les pentes de calcaire gris du mont Icare, et à gauche, entre les rochers escarpés du Corydalle, couverts d'une végétation courte, mais robuste.

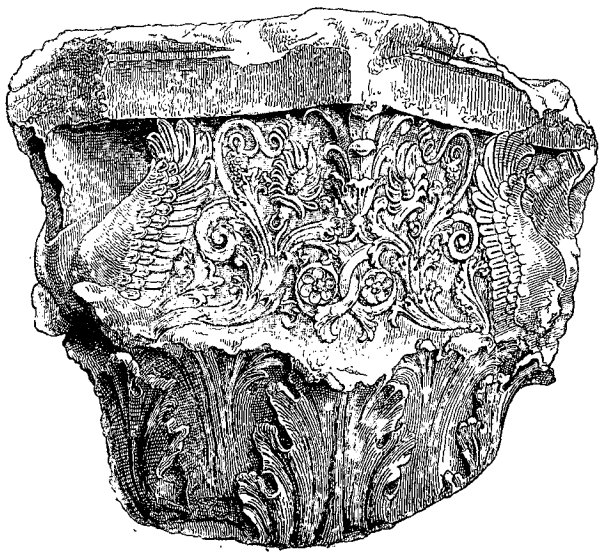
Route de Daphné à Eleusis. — Dessin de Guillaume, d'après une photographie.

Sur le bord du golfe, la route a été creusée dans le roc, et les murs de soutènement baignent leur pied dans la mer. La vue de cette vaste baie circulaire, calme et silencieuse, entourée de toutes parts de hautes montagnes, est vraiment admirable. La ligne si fine et si pittoresque des cimes se découpe sur un ciel éblouissant et se reflète dans un océan d'azur. En face, les roches fauves de l'île de Salamine tombent à pic dans le golfe; à droite, les flancs profondément fouillés du Parnès et du Cithéron s'estompent dans des tons gris chauds et lumineux; à leur pied s'allonge la plaine sacrée de Cérès, brûlée de soleil, séparée de la mer bleue et immobile par une étroite plage toute brillante de petits galets de marbre blanc et rose. Cette plage, décrivant une courbe gracieuse, conduit jusqu'à Éleusis, dont les maisons blanches brillent de l'autre côté du golfe. Les hautes cimes des monts Géraniens forment le fond du tableau du côté de Mégare.

Nous longeons deux grands étangs, endigués de pierres, entretenus par des sources d'eau salée, et nous traversons cette plaine de Thria, devenue si fertile après que Cérès eut enseigné l'agriculture à Triptolème. Elle est bien déchue aujourd'hui. L'incurie des habitants a laissé se combler les fossés d'écoulement, et les eaux ont envahi les trois quarts de ces terres d'alluvion qui seraient encore si favorables à la production des plantes industrielles. Il y a là une source de richesses pour ces Albanais insouciants et mal vêtus, que nous voyons vendanger quelques carrés de vignes sur le bord des marécages. On a bien défriché quelques landes, mais aucun travail n'a été fait ni même seulement projeté pour conquérir cette plaine sur la fièvre et l'inondation. La commune est trop pauvre et le gouvernement trop négligent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les paysans que nous croisons sont de haute taille: ils ont le nez long et légèrement camard, le front fuyant, les yeux petits, la figure osseuse. Les femmes sont grandes et robustes, mais peu agréables, malgré leurs yeux bleus et leurs cheveux blonds. Ce sont des Albanais d'Élefsina, village misérable que nous longeons sans le traverser et qui est construit sur l'emplacement de l'antique Éleusis, à l'extrémité d'une colline pierreuse sur le bord de la mer. Du fameux temple de Cérès il ne reste que quelques soubassements masqués par des masures; les débris des propylées, d'époque romaine, gisent pêle-mêle au fond des excavations pratiquées par notre compatriote Lenormant. Ils n'offrent d'autre intérêt que l'ornementation et la forme des chapiteaux, avec leur tailloir hexagonal, dont trois angles plus saillants que les autres sont supportés par des chimères ailées en haut-relief. Quant à la tour carrée qui domine le village, elle date du moyen âge et n'était qu'un poste fortifié destiné à surveiller d'un côté la mer, de l'autre les défilés du Cithéron.



Chapiteau à Éleusis. — Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie.

C'est à Éleusis que se rendait la procession des Panathénées, et c'est là qu'avait lieu la célébration des fameux mystères dans lesquels s'associaient le vieux naturalisme des Pélasges et le culte des dieux et déesses de l'Olympe hellénique. Malgré les demi-confidences d'Apollodore et de Diodore de Sicile, la signification de ces fêtes reste encore confuse pour nous; j'ai, pour ma part, peine à croire que dans ces cérémonies étranges s'enseignât la pure doctrine de l'immortalité de l'âme et de l'unité de Dieu. Toujours est-il que Socrate et Diogène, deux sages de caractère différent, refusèrent de se faire initier aux mystères éleusiniens. Socrate paya de sa vie ce dédain pour les superstitions dont vivaient les hiérophantes du temple de Cérès.

Après Éleusis, la route quitte la mer et tourne à droite vers le nord. Nous passons au village de Mandra, habité par une colonie albanaise. Les femmes se cachent le visage à notre approche. Les hommes, réunis devant l'unique café de la localité, nous regardent d'un air tant soit peu farouche. Leur front fuyant, leurs tempes saillantes, leurs moustaches blondes, rudes, droites et taillées comme celles des Tartares, leurs cheveux rasés, sauf par derrière où ils tombent en longues mèches, tout en eux me rappelle le type des Bulgares, qui sont pourtant des Slaves, ou, pour mieux dire, des Huns slavisés. Du reste, quand on voyage en Orient, à chaque pas se présente un problème ethnographique, source de querelles savantes et de susceptibilités nationales. Les Grecs veulent absolument être du même sang que les Hellènes du temps de Thémistocle. Il faut pourtant qu'ils se persuadent qu'à l'exception du Magne et de quelques îles, la Grèce est peuplée par une race nouvelle résultant d'un croisement avec des tribus du Nord, et surtout avec des Albanais ou Skipetars. Ces Albanais ont apporté avec eux des instincts nouveaux, des mœurs particulières, ont imposé à la race hellénique, en se mêlant avec elle, leur organisation physique, les traits de leur physionomie et leur vigueur morale. Il faut donc dépouiller l'illusion classique et apprendre à aimer la cause grecque autrement que pour le souvenir des ancêtres.

Ces Albanais de Mandra sont irascibles et d'humeur peu sociable; leur réputation de bravoure et de mauvais caractère les a toujours fait respecter par les bandes de brigands qui parcourent le pays. Ils n'ont jamais voulu avoir avec elles aucune fraternité, bien qu'eux-mêmes aient été plus d'une fois entraînés, par l'esprit d'insubordination et d'indépendance, à gagner la montagne le fusil sur l'épaule. Du reste, ils n'entendent pas un mot de grec et répondent brusquement à toutes nos questions.

En dépassant les dernières maisons du village, nous pûmes constater par nous-mêmes l'hostilité de la population contre tout ce qui est étranger, car des enfants attroupés nous envoyèrent une grêle de pierres qui n'atteignirent fort heureusement que la voiture. Cette attaque parut beaucoup amuser les oisifs de la localité.

Nous sommes au pied même du Cithéron, de poétique mémoire, et la route s'élève peu à peu par une gorge boisée. Des pins tordus, des plantes épineuses à feuilles courtes et dures couvrent les rapides flancs de la montagne, poussant à travers les interstices des rochers de calcaire gris qui affleurent partout. Nulle part on ne voit de terre végétale, nulle part on ne voit d'eau, on n'entend pas de chant d'oiseau : c'est une solitude morne et triste. Les seuls êtres animés que nous apercevons sont un petit lézard vert émeraude à queue brune et un oiseau de proie qui plane immobile.

En nous retournant, nous distinguons encore, déjà

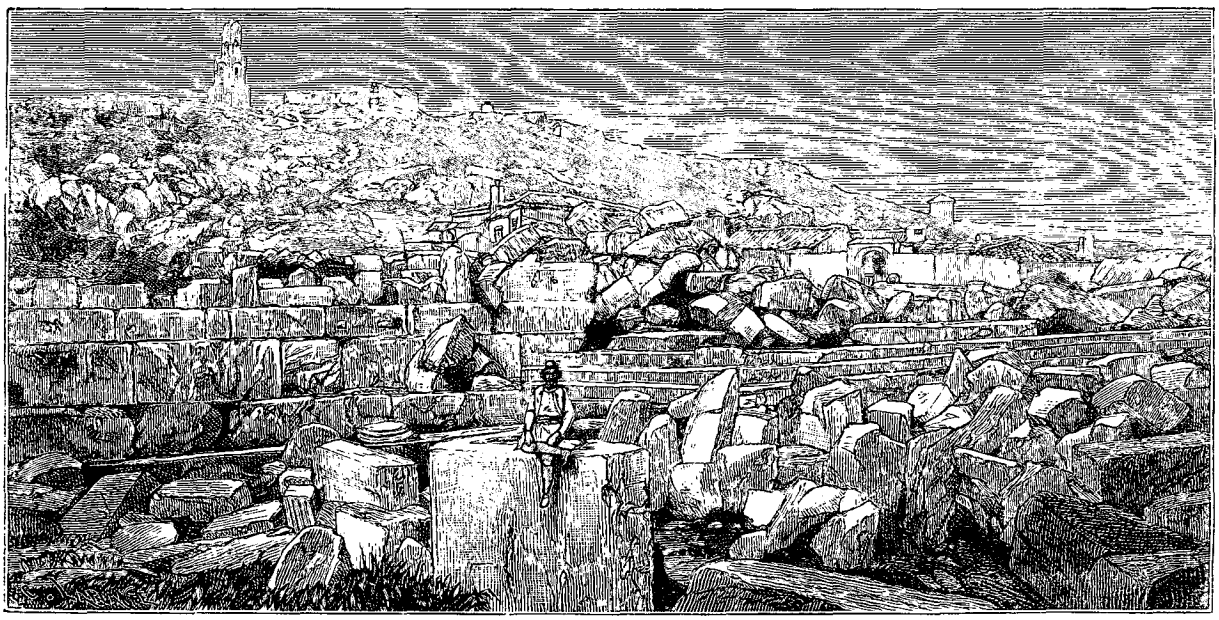
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loin, et derrière plusieurs plans de montagnes, les sommets de l'Hymette et du Pentélique.

Au bout de plusieurs heures employées, toujours au grand galop de nos quatre chevaux maigres, à monter et à descendre les replis tortueux de ces montagnes, nous nous arrêtons, pour déjeuner, à un kani (auberge) isolé, appelé Pirnari, et battu par un vent furieux. Les eaux de ce bassin forment le Céphise éleusinien et descendent jusqu'à la mer par une étroite vallée que nous voyons s'abaisser à notre droite. Il eût été facile de faire passer par ce point la route de Thèbes; le trajet n'eût pas été plus long, la pente eût été plus douce et l'on aurait évité de franchir successivement tous les contre-forts du Cithéron : mais la routine et l'ignorance ont eu raison du bon sens.

Après avoir franchi un petit hameau et un grand pan de muraille hellénique, près d'un poste de gendarmerie, la route pénètre, entre de grands rochers à pic, dans une gorge sauvage dominée par les ruines imposantes de la forteresse hellénique d'Éleuthères, qui défendait le passage contre toute incursion des Béotiens. Sept grandes tours carrées, en assez bon état de conservation, élèvent leurs assises grises au sommet d'un mamelon escarpé. Elles forment un ensemble pittoresque, surtout lorsqu'on se retourne après avoir contourné le mamelon et suivi, pendant quelques instants, les nombreux zigzags que décrit la route en passant plusieurs fois sur le lit desséché du torrent.

Ce passage n'est pas le seul qui permette de franchir le Parnès, dont la longue chaîne sépare l'Attique de la Béotie. Plus à l'est, un défilé étroit a, de toute antiquité, servi de route aux deux peuples, et, pour en défendre l'accès, les Athéniens y avaient construit la célèbre forteresse de Phylé où Thrasybule, après s'en



Ruines des propylées d'Eleusis — Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie.

être emparé par surprise, résista si longtemps aux Trente Tyrans.

Le plateau escarpé où se trouve la citadelle a cent soixante-dix mètres sur soixante-dix, et n'est accessible que par les côtés de l'est et du sud. Les murs sont en assises de pierres de grand appareil, dont quelques-unes affectent la forme de parallélogrammes; au sud-est, une tour carrée encore intacte, et au nord-est une tour ronde, maintenant éventrée, prenaient en flanc les approches des portes. Au côté ouest, une autre tour carrée surplombe une muraille de rochers à pic. De là le regard, franchissant un ravin sauvage et le mont Corydalle, porte jusqu'à l'Hymette et à la plaine d'Athènes, dont l'Acropole se détache en silhouette vaporeuse sur la mer. Tout un système de fortifications avait, du reste, été établi sur la ligne du Parnès pour faire de cette chaîne le rempart de l'Attique. Dans les dépressions qui font communiquer les sources du Céphise ou la plaine de Marathon avec la vallée d'Oropo, on retrouve les traces des murs qui barraient les vallons, et des tours qui servaient de postes de surveillance.

La forteresse d'Éleuthères est le plus important de ces ouvrages. Sa longueur est de trois cent quarante mètres et sa plus grande largeur de cent mètres. Les murs, encore bien conservés, ont un développement de près de neuf cents mètres et sont formés de vingt assises de grandes pierres bien taillées. Ils sont flanqués de tours carrées en saillie de sept mètres de front, irrégulièrement espacées et qui avaient deux étages, le premier avec une seule porte étroite et le second avec deux portes et trois petites fenêtres.

Les murs d'enceinte ont près de trois mètres d'épaisseur, et l'on voit encore les escaliers qui servaient pour monter au chemin de ronde. Quant aux sept portes qui y sont pratiquées, elles n'ont qu'un mètre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

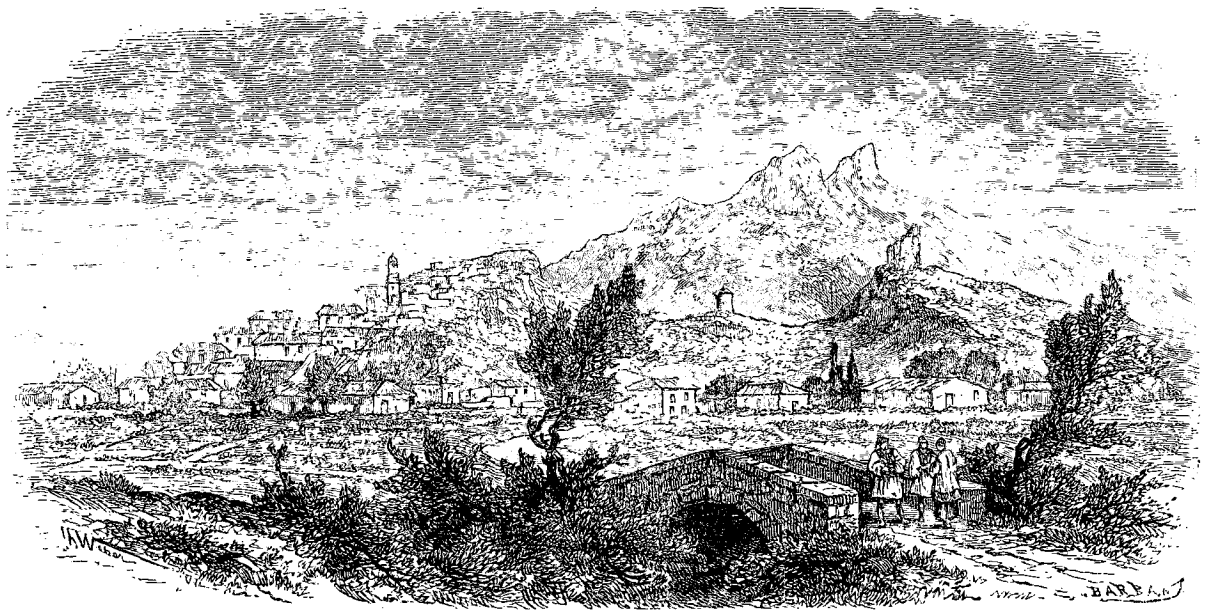
trente-cinq centimètres d'ouverture à la base et un mètre vingt centimètres au sommet.

Toute cette enceinte est un des plus beaux spécimens de l'architecture militaire grecque.

En quittant Éleuthères, nous commençâmes à gravir les pentes du Cithéron jusqu'au col qui est la vraie frontière entre l'Attique et la Béotie. Les hauts plateaux de la montagne et la route elle-même étaient couverts de troupeaux de moutons ; les bergers les rassemblaient pour les conduire dans leurs pâturages d'hiver, situés dans la presqu'île de l'Attique, et surtout aux environs de Vari, entre Athènes et le cap Sunium.

En tête marchaient les femmes et les enfants, avec un petit âne maigre, portant une ou deux couvertures rayées, quelques provisions et une marmite. Sur les flancs du troupeau s'avançaient, à travers les broussailles, les bergers et les chiens, véritables bêtes féroces qui couraient sur nous avec des aboiements furieux et mordaient les roues de la voiture. Ces chiens sont, du reste, fort bien choisis pour attaquer les loups qui hantent ces parages.

On va ainsi, marchant à petites étapes, s'arrêtant près des puits, faisant paître les troupeaux dans les landes odorantes qui couvrent le pays, et mettant quinze jours pour faire quinze lieues. Puis, au printemps, quand la chaleur devient accablante dans les plaines basses, que la terre durcit, que l'herbe se dessèche et jaunit, que l'eau baisse dans les puits, les bergers abandonnent la hutte de branchages pour remonter sur les hauteurs du Parnès et du Cithéron. Si ce système primitif, en usage dans tous les pays arriérés, est très-funeste aux progrès de l'agriculture, il est, pour le voyageur, l'occasion de contempler plus d'un tableau pittoresque ; le spec-



Éleusis (voy. p. 42). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

tacle que nous avions sous les yeux eût été une bonne fortune pour les Troyon, les Bonheur et autres animaliers experts.

L'aspect de ces bergers nomades est très-frappant. Leur stature élevée, leurs longs cheveux blonds-roux, leurs yeux fauves, leur visage maigre et allongé, leur nez mince et aquilin, leur expression sournoise et sauvage, leur air taciturne et silencieux, enfin leur costume de toile bise, souillé de poussière et fané par l'usage, tout en fait des êtres à part au milieu des populations grecques si loquaces et si colorées. Ils s'appellent *Vlaques*, et ont de singulières affinités avec les Roumains d'une part, et les Tsiganes ou Bohémiens de l'autre. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de les étudier de plus près, en nous rapprochant de la frontière turque.

Plusieurs de ces bergers portaient sur leurs épaules une brebis blessée ou malade, à la façon du bon pasteur des fresques chrétiennes, et tous, après avoir fait ranger leurs bêtes de chaque côté de la route par un cri strident ou guttural, se retournaient lentement pour nous voir passer ; les uns avaient un air d'indifférence ou de mépris, les autres le regard d'une panthère qui voit passer une proie devant les barreaux de sa cage. Un gamin de six ans à peine, aux cheveux ébouriffés, à moitié nu, nous ayant lancé une pierre, je sautai brusquement hors de la voiture, l'empoignai par le bras et le ramenai à mes compagnons en faisant mine de le châtier. Jamais je n'oublierai l'expression de fureur impuissante qui crispait son petit visage brun comme du cuir de Cordoue, et les éclairs que nous lançaient ses grands yeux noirs veinés de fauve. Il grinçait des dents comme un jeune chat sauvage qu'on tient suspendu par la peau du cou, et lorsque je le lâchai, il se retourna, cracha trois fois avec rage de notre côté, nous jeta quelques maléfices

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une langue étrange et rauque, et se sauva aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes.

Cette plaisanterie aurait pu avoir des suites fâcheuses pour nous, car déjà huit ou dix bergers s'étaient réunis sur un rocher et nous regardaient d'un air menaçant.

Leurs longs fusils, leur réputation de tireurs habiles inspirèrent à notre cocher et à Périclès des réflexions qui se traduisirent par un redoublement de vitesse, et en moins d'une demi-heure nous atteignîmes le col du Cithéron, d'où l'on domine la Béotie tout entière.

Nous n'avions plus rien à craindre de nos bergers, et nous pûmes admirer à notre aise l'immense et merveilleux panorama qui se déroulait devant nous.

IX

Panorama splendide. — Différence sensible de la Béotie et de l'Attique. — Vrai caractère du Béotien. — Descente folle. — Visite de Platée. — Le champ de bataille. — Landes laissées incultes. — Entrée à Thèbes. — Aspect de la ville.

A nos pieds s'étend la vaste plaine de Thèbes, inondée de lumière, et les champs de bataille de Platée et de Leuctres d'où s'élèvent des trombes de poussière. A notre gauche, les cimes dentelées de l'Hélicon et

Forteresse de Phylé (voy. p. 44). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

du Parnasse éblouissants de neige; à droite, le cône blanc de l'Ida et les montagnes de l'île d'Eubée. Devant nous, et perdus derrière les brumes qui s'élèvent du lac Copaïs, les pics de l'Œta et du Saromata. Les horizons sont voilés, la lumière est plus blonde et les plans successifs des montagnes s'estompent dans une vapeur douce et lumineuse. Derrière nous, du côté de l'Attique, le ciel est d'une pureté implacable, d'un bleu immuable. Les lignes se découpent avec netteté et précision, sans dureté, mais aussi sans ce moelleux, ce vague, qui donnent tant de charme à ce panorama de la Béotie. Cette différence si sensible ne se fait-elle pas sentir aussi dans la nature des esprits et ses diverses manifestations? Et, sans tomber dans les exagérations des physiologistes qui font du génie humain une question de météorologie et de géographie, n'est-il pas permis d'attribuer à ces climats si différents une influence considérable sur les facultés des deux peuples séparés par les massifs du Cithéron et du Parnès?

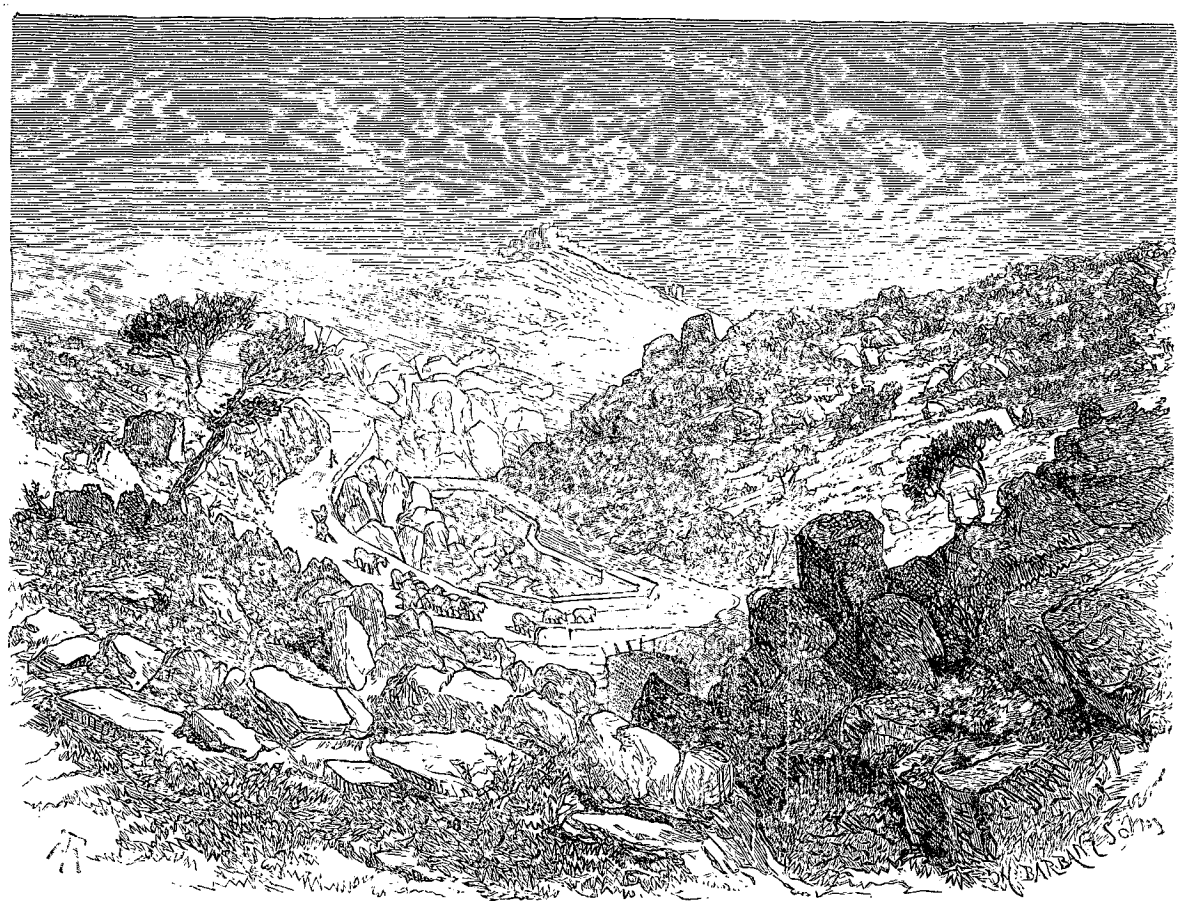
A Athènes, les esprits sont secs et clairs comme le ciel, nets et simples comme les horizons, vifs et nerveux comme l'atmosphère. Les arts, la littérature, participent de ce caractère du sol et des intelligences.

En Béotie, l'atmosphère plus lourde, plus chargée de vapeurs, le ciel souvent nuageux, la monotonie de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

cette grande plaine isolée de la mer de tous côtés et entourée de hautes montagnes souvent éclairées, à travers un voile transparent, d'une lumière changeante et mystérieuse, devaient et doivent encore modifier le tempérament et l'humeur de ceux qui y vivent. Les Athéniens, qui ont toujours trouvé ridicule tout ce qui n'était pas d'Athènes, firent à leurs voisins une réputation de balourdise qui s'est propagée jusque sur nos théâtres modernes; c'est de la pure calomnie. Si les Béotiens avaient moins de finesse, ils avaient plus de simplicité; ils étaient moins vifs, mais plus honnêtes, et s'ils n'ont pas connu les raffinements de la civilisation athénienne, ils ont eu eux aussi cependant le sentiment des beautés de l'art et de la littérature et la passion de la gloire militaire. N'oublions pas que Pindare, Hésiode, Corinne, Épaminondas, Pélopidas, Plutarque, étaient de purs Béotiens.

Pour descendre dans la plaine, la route, habilement tracée, mais un peu effrayante par son étroitesse, trace de longs zigzags sur le flanc aride du Cithéron. Notre attelage de haridelles attelées de cordes usées, se précipite à fond de train par cette pente rapide, manque vingt fois de nous verser aux tournants trop courts de la route, et ne s'arrête qu'en bas, suant et



Forteresse d'Eleuthères (voy. p. 44). — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis de M. H. Belle.

soufflant. Une des roues de la voiture était faussée et les traits des chevaux de volée cassés; mais la vanité de notre automédon était satisfaite : lui et Périclès paraissaient ravis de cette descente folle où nous aurions pu nous rompre les os.

Nous voulons profiter des dernières heures de la journée pour aller visiter Platée. Il nous faut une heure pour y arriver et deux heures ensuite pour gagner Thèbes à cheval. Malgré la mauvaise volonté des habitants, notre drogman parvient à se procurer les bêtes nécessaires dans un village albanais voisin. Commodément installés sur des bâts couverts de tapis, nous nous acheminons, par un sentier pierreux, vers le champ de bataille où quarante mille Grecs mirent en déroute trois cent mille Perses.

Au milieu de toutes ces querelles des Grecs entre eux, querelles que la vanité ou le génie des historiens a rendues pourtant si célèbres, ces guerres Médiques ressortent d'un vif et réel éclat. La résistance héroïque opposée par ce petit peuple à l'invasion de la barbarie, le caractère élevé de la lutte, le sentiment où l'on est que le triomphe des Asiatiques eût étouffé dans son germe cette civilisation qui a tant aidé à la nôtre, tout cela provoque un intérêt et une sympathie que n'inspirent, en aucune façon, les rivalités déloyales dont est remplie l'histoire grecque.

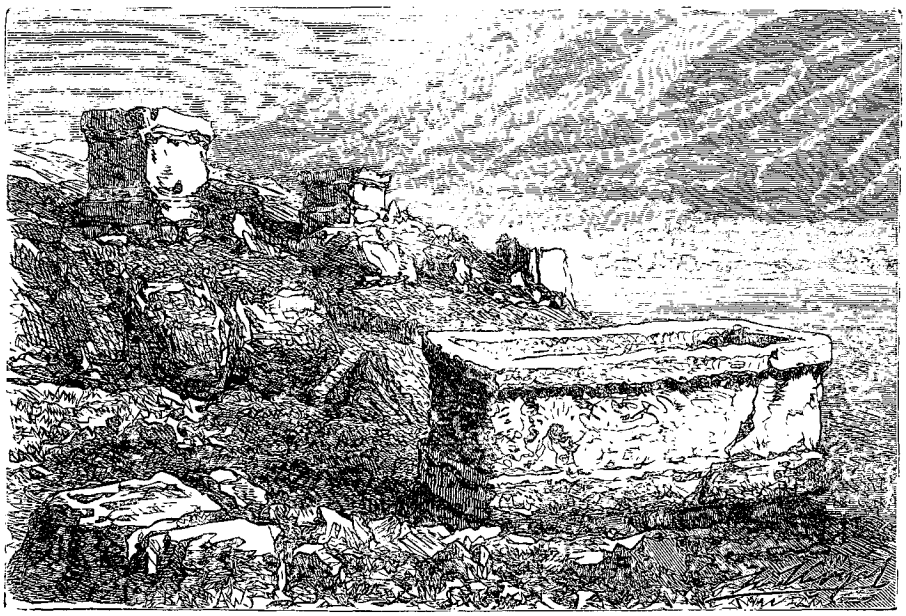
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Près du petit village de Kokla, au pied du Cithéron dont nous apercevons les trois cimes chauves, on voit les restes d'une citadelle construite en gros blocs de forme polygonale ou triangulaire, et flanquée de tours carrées dont il ne subsiste que trois ou quatre assises. A cent mètres de là, de grands sarcophages de pierre sans aucune ornementation sont épars sur la pente de la colline au-dessus d'une fontaine antique. Périclès les salue avec orgueil du nom de tombes des héros; mais rien ne prouve qu'ils aient le moindre rapport avec l'époque des guerres Médiques.

De la hauteur, on se rend un compte exact de la disposition du champ de bataille et des mouvements stratégiques des deux armées.

En quittant Platée, nous traversons une grande plaine inculte crevassée par la chaleur, sans un arbre à l'horizon et d'un aspect mélancolique. En hiver et au printemps, cette plaine se transforme en marécages et l'on enfonce dans une terre grasse, noirâtre, détrempée par les pluies et les ruisseaux qui s'écoulent trop lentement. C'est pourtant un sol riche; quelques travaux faciles et peu coûteux d'assainissement pourraient rendre des milliers d'hectares à la culture, et transformer ces landes stériles en champs de blé ou de cotonniers, et en pâturages où de beaux troupeaux de bœufs remplaceraient les quelques animaux maigres que l'on voit de loin paissant des plantes coriaces et des tiges desséchées.

Est-ce insouciance, crainte des tremblements de terre qui ont souvent secoué la Béotie? Je ne sais; toujours est-il qu'il y a là, comme dans bien d'autres parties de la Grèce, une source de richesse abandonnée.



Sarcophages à Platée. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

Au détour d'une colline rougeâtre, nous apercevons tout à coup deux ou trois cents maisons sur un petit plateau de cinquante mètres environ, isolé de tous côtés des hauteurs voisines. C'est la ville de Thèbes, où nous faisons bientôt notre entrée, en longeant un aqueduc datant du moyen âge, qui amène l'eau d'une source voisine.

Thèbes ne se compose que d'une seule rue assez large, bordée de petites maisons étroites à un étage dont le rez-de-chaussée, qu'occupent des boutiques, est abrité sous un large auvent de planches porté par des piliers de bois à peine équarris. Les auvents se continuent sans interruption et forment, de chaque côté de la rue, une sorte de galerie couverte qui sert de refuge et de promenade aux habitants pendant les jours de pluie fréquents dans ces parages. Beaucoup de maisons, disloquées, effondrées par le dernier tremblement de terre, n'ont pas été réparées, et rappellent l'aspect d'une ville au lendemain d'un siége.

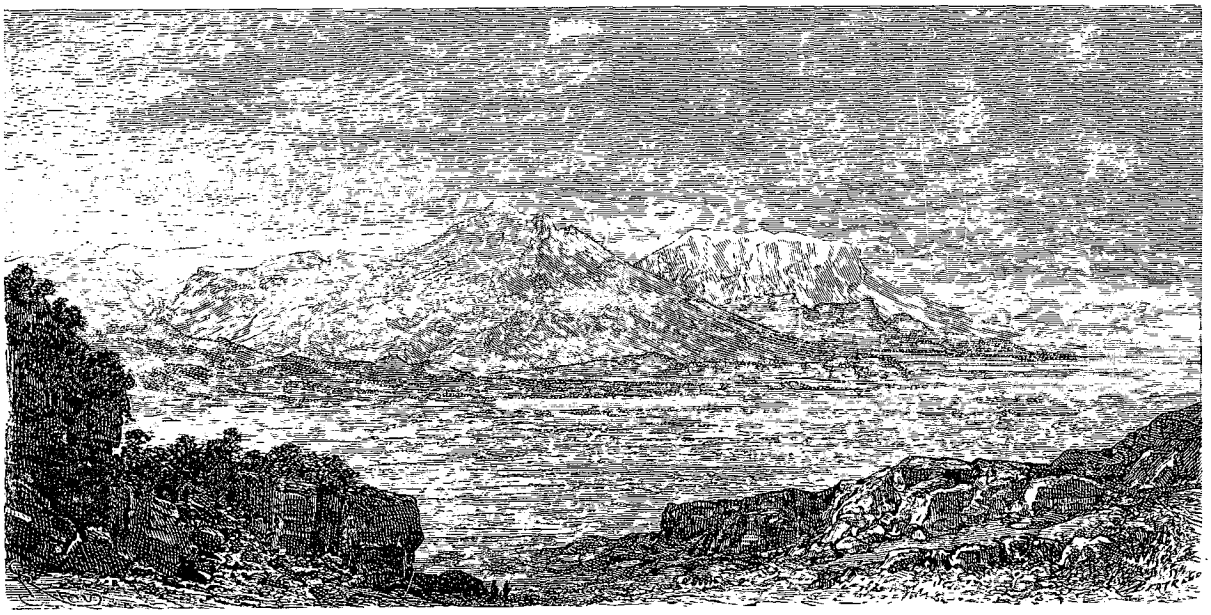
Il y a foule aujourd'hui dans les rues, car c'est la veille d'un des cent quatre-vingts jours fériés du calendrier orthodoxe. L'affluence des paysans des environs nous fait redouter la nuit que nous aurions à passer dans le kani, d'où s'échappe une odeur rance et fétide qui nous soulève le cœur.

Grâce à la protection du démarque (maire), nous trouvons un logement chez un des habitants de la ville.

Henri Belle.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Plaine de Béotie (voy. p. 52). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Notre première nuit à Thèbes. — Supplices variés. — Réveil en sursaut. — Fête inattendue. — Tableau ethnographique. Échantillons choisis des races voisines. — Action absorbante de la race et de la civilisation hellènes.

Toute la nuit, un vent furieux secoua notre maison, qui semblait près de se disloquer et oscillait comme lors d'un tremblement de terre. Dans les diverses rues de la ville, des centaines d'agneaux bêlaient sur tous les tons d'une façon lamentable. Les troupeaux parqués dans la ville, presque sous nos fenêtres, s'agitaient et répondaient à cet appel désespéré, qui leur semblait venir de leurs montagnes. Parfois l'intimation brusque et rauque d'un berger dominait tout ce bruit, qui cessait un instant pour recommencer au bout de cinq minutes.

Nous étions arrivés à Thèbes le dernier jour d'un des quatre carêmes que les Grecs observent si rigoureusement chaque année : c'était le carême de la Vierge, je crois ; toujours est-il que, las de jeûner depuis quarante jours et de se nourrir d'olives âcres et salées, de caviar, d'herbes dures et insipides, les Thébains s'apprêtaient avec volupté à fêter le lendemain matin, par un vrai festin de Pallikare, le retour à la vie ordinaire. Pour cette circonstance chaque famille achète un agneau, qu'elle égorge et fait rôtir dans sa cour ou dans la rue, si l'immeuble ne se prête pas à la pieuse cérémonie. Depuis quelques jours les bergers vlaques du Parnès et de l'Hélicon étaient descendus de leurs montagnes, poussant devant eux plus d'un millier de moutons destinés à être sacrifiés, et dès la veille nous avions pu voir les nobles Thébains faire choix des bêtes qui leur paraissaient les plus succulentes.

La fatigue avait fini par triompher du bruit, de la bourrasque, des bêlements des troupeaux, et de ces longues files d'insectes qui descendaient le long des murs de notre chambre, cherchant comme le dragon de l'Apocalypse quelqu'un à dévorer. Nous dormions donc d'un sommeil agité, lorsque à quatre heures du matin, bien avant le lever du soleil, nous fûmes réveillés en sursaut par des coups de fusil répétés, suivis d'une longue et sourde rumeur.

Les Grecs aiment à faire parler la poudre en toute occasion comme de vrais Bédouins du désert. Enfant qu'on baptise, jeune fille qu'on marie, ou mort qu'on porte en terre, candidat qu'on assomme ou député qu'on acclame ; joie ou tristesse, haine ou prière,

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout se traduit par une fusillade des mieux nourries, qui n'est que trop souvent l'occasion de meurtres prémédités ou involontaires.

La rue principale était remplie d'une foule compacte et pittoresque. Tous les habitants de Thèbes et des campagnes environnantes étaient là, tenant chacun un cierge allumé et suivant dévotement le clergé dont les chants nasillards dominaient les psalmodies sourdes et bourdonnantes des assistants. Des coups de feu, accompagnés de cris sauvages, rompaient bizarrement la monotonie de ces litanies, pendant que les cloches de l'église sonnaient à toute volée.

L'affluence extraordinaire qu'avait attirée cette cérémonie était pour nous une excellente occasion d'étudier les types de toute cette population. Aussi, dès que le jour se lève, allons-nous nous mêler aux groupes bruyants et joyeux qui, dans les rues, sur les places, sur les collines voisines surveillent la cuisson des rôtis, dont l'arome remplit l'atmosphère. Nous trouvons là des représentants de toutes les races qui entourent la race hellénique et sont venues se fondre en elle.

Ce beau garçon, dont le haut bonnet rouge est serré par un mouchoir bleu et dont la longue fustanelle disparaît presque sous une vaste houppelande en laine blanche à longs poils, c'est un Albanais. Sa figure est énergique, son regard fier et provocateur, une haute taille, un front élevé et droit, un nez aquilin, une bouche fine qu'ombragent de grandes moustaches relevées, révèlent en lui le sang des Épirotes.

Ce vieux paysan assis silencieusement les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains n'a-t-il pas du sang bulgare dans les veines?... Sa face carrée aux pommettes saillantes, sa mâchoire large, ses yeux gris, petits et bridés, non sans finesse, mais ne s'animant qu'à de longs intervalles, sa taille peu élevée et massive, tout dénote en lui un caractère plus propre aux travaux de la paix qu'aux aventures de la guerre ou du brigandage; une nature plus soumise et plus apathique, mais aussi plus réfléchie et plus calme. Il ne porte pas de fustanelle, mais seulement un vaste pantalon à la turque en épais et rude tissu de laine brune, une veste brune passepoilée de bleu foncé telle qu'en portent les Bulgares des bords de la Maritza, et un manteau de même couleur.

Ces deux types si caractérisés et si différents se retrouvent dans toute la Grèce du Nord. Le premier surtout est très-répandu. Mais sur ces physionomies insignifiantes, souvent communes, dont pas une ne rappelle le type grec-classique, n'est-il pas possible de retrouver la trace des invasions qui ont à plusieurs reprises inondé le sol hellénique? Cet œil bleu pâle ne vient-il pas du Nord? Cette tête blonde, qui semble celle d'un honnête marchand de Nuremberg, n'est-elle pas gothe ou franque?

C'est un curieux problème ethnographique que cette trituration de races qui se sont amalgamées pendant des siècles dans ce coin de l'Europe.

Au musée Varvaki, à Athènes, existe une collection de quarante ou cinquante bustes en marbre qui sont les portraits authentiques et fidèles des « recteurs de l'Université » à l'époque de Périclès. On est frappé, dès qu'on entre dans la salle, de la diversité de ces physionomies, dont on serait presque tenté de récuser l'authenticité, si le travail, et surtout les inscriptions qui décorent les socles, ne la mettaient hors de doute. On voit là des têtes qui sont barbares au premier chef, des chevelures crépues, des barbes incultes, des pommettes saillantes, des nez camards ou charnus, des crânes plats ou en pain de sucre, des mâchoires de Huns, des os frontaux de Visigoths.

Il y a trois ou quatre de ces bustes qui rappellent à s'y méprendre les personnages en terre cuite des tombeaux étrusques. A peine deux ou trois portent l'empreinte rudimentaire du type classique de la statuaire antique.

Il y a donc eu un génie grec qui a tout dominé, tout assimilé, alors que la race et le type grec avaient disparu.

Mais ce n'est pas ici le lieu de faire une dissertation, et je retourne à mes moutons, qui rissolaient doucement au-dessus de grands feux de bois résineux.

XI

Albanaises et Thébaines. — Pèlerinage au sanctuaire de Saint-Luc. — Vue du cimetière. — La culture maraîchère à Thèbes. — Ruines de la Cadmée. — Refus de départ. — Les tremblements de terre.

L'animation était extrême; les outres de vin cuit avec des pommes de pin circulaient et déliaient les langues desséchées par quarante jours d'abstinence.

La diversité des costumes donnait un caractère très-pittoresque à cette foule.

Parmi les femmes, bien peu étaient jolies et nulle ne justifiait les éloges qu'Anacréon, et bien d'autres avant et après lui, ont fait de la beauté des femmes de Béotie. Presque toutes celles que nous voyons là sont Albanaises, même celles de Vilia et des autres villages du Cithéron. D'une classe pauvre et misérable, elles n'ont rien de cette fraîcheur et de cet aimable embonpoint que donnait jadis aux Béotiennes l'atmosphère douce et humide de leur pays, et qui était un de leurs charmes les plus appréciés. Ces figures maigres, osseuses, hâlées et parcheminées, ces mâchoires carrées dont les lèvres se retroussent au moindre rictus, en laissant voir deux rangées de dents blanches, mais grandes et d'aspect carnassier, sont d'une race plus sauvage, plus rude et moins policée. On voit bien cependant quelques jeunes femmes dont la taille ondulée et gracieuse contraste avec la charpente brutale des matrones du Nord; leurs cheveux dorés et brillants rappellent la teinte ordinaire de la chevelure des Thébaines, vantée par Dicéarque, et dont nous trouvons aujourd'hui la constatation dans ces fines et délicieuses statuettes en terre cuite, coloriées, que l'on exhume des tombeaux de Tanagra. Leurs grands yeux

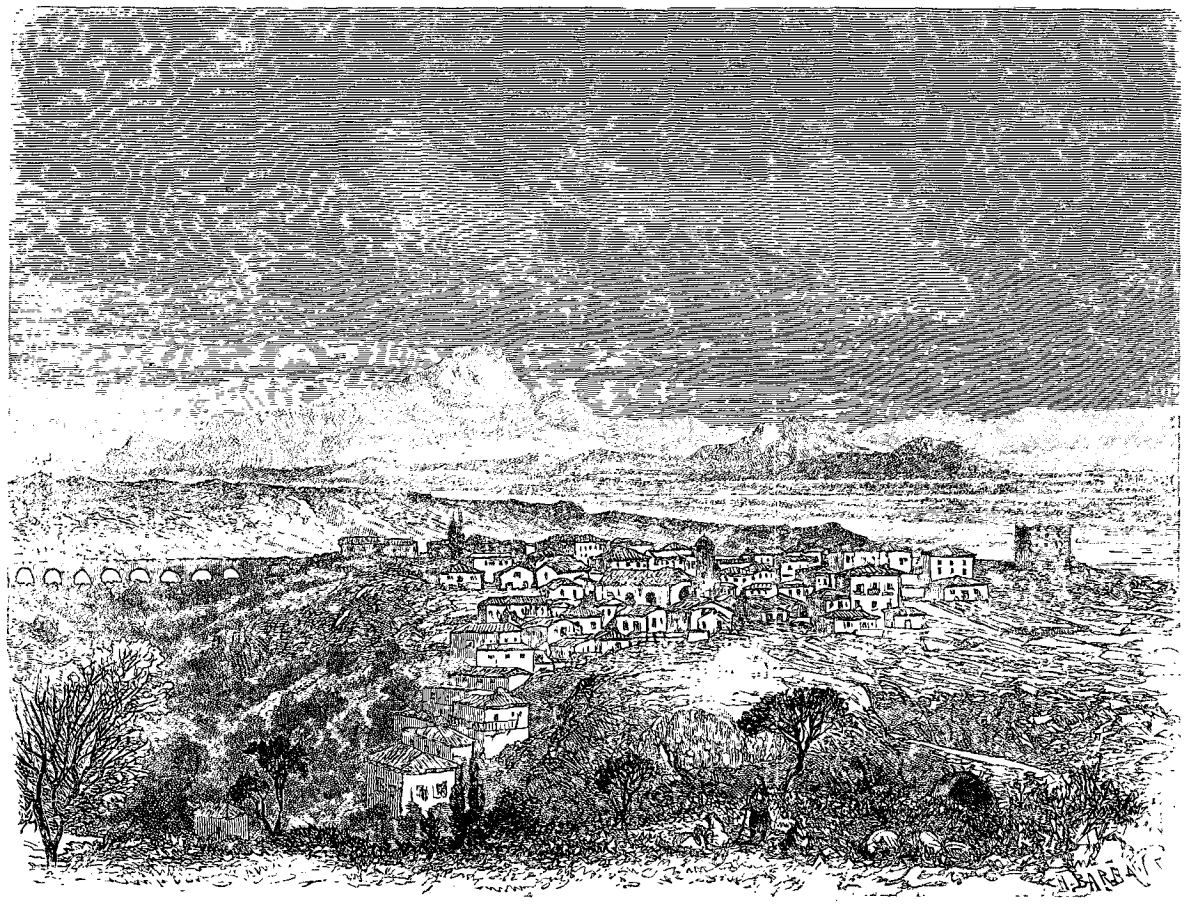
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bleu pâle, comme ceux de Minerve aux *yeux pers*, leurs traits plus purs et plus réguliers contrastent agréablement avec l'expression tant soit peu féroce des Albanaises.

Des groupes nombreux montent et descendent le long d'une colline au sommet de laquelle on voit une église ancienne. Nous les suivons, et nous nous trouvons au bout de quelques minutes à l'entrée d'un cimetière qui précède l'église. Ce sanctuaire, dédié à saint Luc, a été élevé, selon la tradition, sur l'emplacement de l'ancien temple d'Apollon Isménius.

L'intérieur est encombré de débris de sculptures informes et de matériaux amenés là depuis plusieurs années pour des réparations auxquelles on ne travaille plus, et l'on n'y voit rien de curieux que quelques colonnes grossières. Les voûtes, légèrement ogivales, accusent une origine franque.

De chaque côté de l'autel ont été déposés deux sarcophages de marbre blanc rongés par la mousse, ornés d'inscriptions récentes déjà publiées d'ailleurs, et de couronnes de feuillage grossièrement sculptées. La superstition populaire a fait de l'un d'eux le tombeau de saint Luc, et de pieux pèlerins, en grattant le marbre pour en emporter quelques miettes



Vue de Thèbes. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis de M. H. Belle.

comme préservatif de la fièvre, ont fini par y pratiquer deux larges entailles. On me dit que les réparations de cette église doivent être payées par un évêque russe.

Du cimetière qui la précède, on jouit d'une vue intéressante et pittoresque. Au pied de la colline, un petit vallon où coule un ruisseau qui ne peut être que l'Isménus; au delà, la ville de Thèbes, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Cadmée, sorte de péninsule entourée de tous côtés par des ravins escarpés, creusés par les eaux dans une terre rougeâtre, sauf du côté du sud où un isthme étroit la rattache aux plateaux voisins. A droite, une grosse tour franque domine la pente rapide qui descend vers la plaine de l'Asopus; à gauche, près de la porte d'Athènes, un aqueduc profile ses arcades ogivales sur le fond vaporeux des montagnes. Construit et entretenu soigneusement par les Turcs, pour amener dans la ville l'eau nécessaire aux bains et aux ablutions, il tombe peu à peu en ruine, grâce à l'insouciance et à l'imprévoyance des Grecs, qui sont loin d'avoir pour l'eau le même amour que les musulmans. La maçonnerie, cimentée de terre rouge, se disjoint et s'effrite, et laisse échapper des filets d'eau que le vent chasse en bruine diaprée et étincelante. L'humidité entretient dans les crevasses qui se forment une végétation luxuriante, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

les arches disparaissent presque sous des cascades de verdure.

Au delà de la ville et de la ceinture de jardins qui l'entoure, le désert recommence, grande plaine uniforme et brune, bornée par une splendide chaîne de montagnes : l'Hélicon, autrefois couvert de bois délicieux et sillonné de torrents, aujourd'hui dénudé et desséché, mais toujours beau comme ligne; le rocher du Sphinx fendu comme par une épée gigantesque, puis le mont Parnasse couvert de neige.

Thèbes est renommée pour ses jardins et sa culture maraîchère. Ces petits enclos, divisés et labourés avec soin, produisent toutes sortes de légumes, et surtout des courges énormes et des melons délicieux qui pourraient presque rivaliser avec les fameux melons de Kassaba dans la province de Smyrne. La verdure des arbres fruitiers, entretenue par les petits ruisseaux qui sillonnent ces jardins, repose délicieusement la vue. On ne voit nulle part le feuillage terne et attristant de l'olivier, qui ne résisterait pas aux hivers déjà plus froids de la Béotie; mais des mûriers, des figuiers, des grenadiers, des myrtes bordent les sentiers qui circulent entre les jardins.

De l'autre côté du ravin profond qui nous sépare de la ville, on aperçoit çà et là quelques débris de murailles marquant probablement l'emplacement des vieux murs de la Cadmée; ils ont servi de fondations aux maisons de la cité moderne.

Plus loin est une tour carrée, seul reste de l'ancien palais franc. Elle s'appelle la tour San Omeri, en souvenir de Nicolas de Saint-Omer, chevalier français.

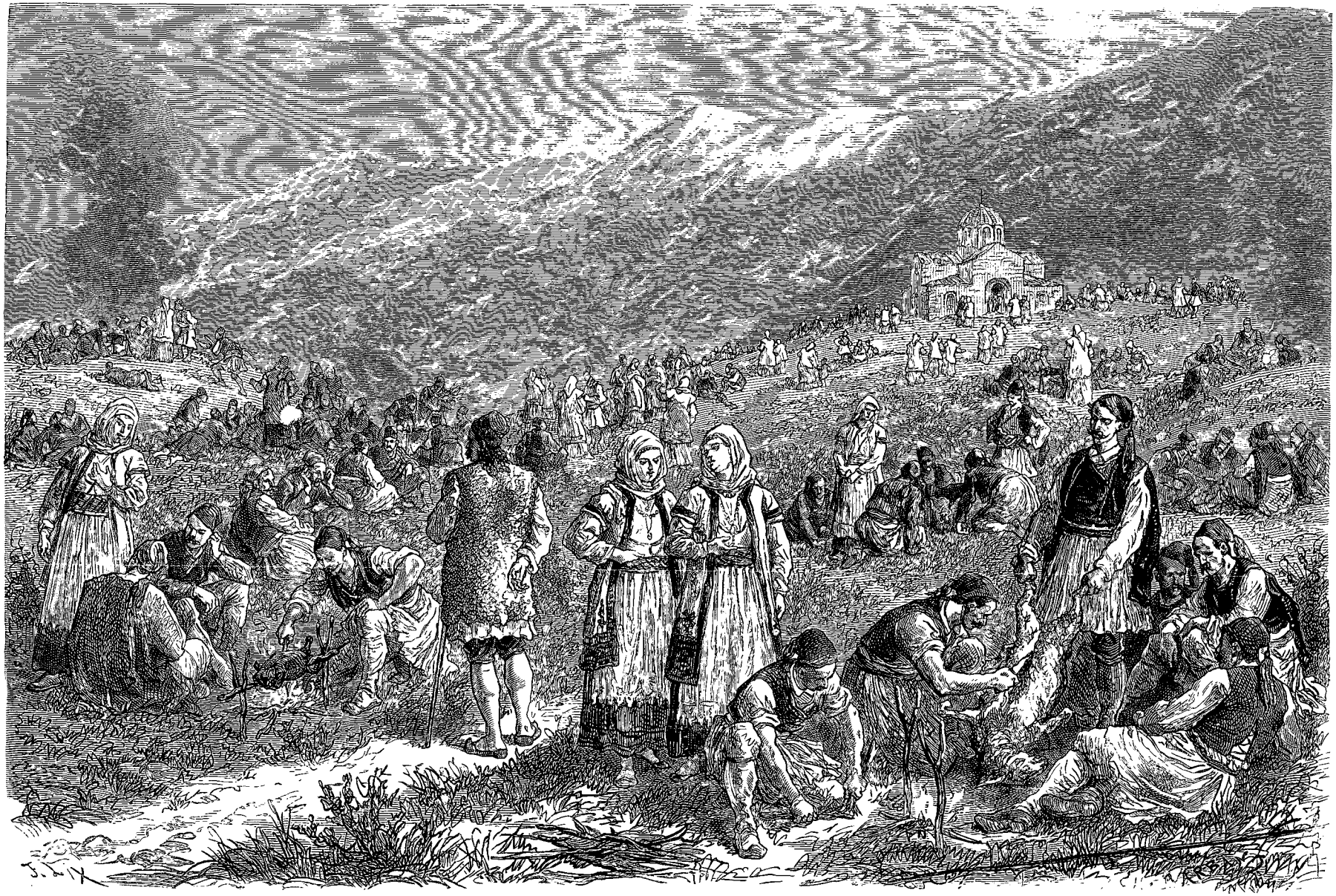
Au moment où nous rentrons chez notre hôte pour déjeuner, Périclès vient, d'un air embarrassé, nous apprendre que les agoyates (loueurs de chevaux) lui ont ri au nez lorsqu'il a donné l'ordre de charger les bêtes de somme et de se mettre en route, et qu'il sera impossible de décider un Grec à quitter Thèbes en ce jour de joyeuse fête. Nous soupçonnons fortement notre guide de n'avoir pas mis une grande insistance et de n'être pas fâché, lui aussi, de passer la soirée en compagnie des nombreux amis qu'il paraît avoir ici; mais il faut se résigner et faire contre mauvaise fortune bon cœur. Si nous les avions forcés par autorité judiciaire à partir, il n'y a pas de mauvais tours qu'ils ne nous eussent joués en route pour se venger : sangles cassées subitement, selles qui tournent, bagages éparpillés sur la route, cheval qui se serait tout à coup mis à boiter. Le préfet, tout en nous offrant de faire prendre au collet nos agoyates par la gendarmerie, ne nous laissait pas d'illusions sur les inconvénients de toute espèce qui en résulteraient pour nous, et qui nous exposeraient à coucher à moitié route, à la belle étoile, dans des vallons sauvages et déserts où derrière chaque buisson la fièvre se tient en embuscade. Nous accordons comme une faveur ce qui nous est imposé, ainsi que tout gouvernement soucieux de conserver son prestige doit savoir le faire à l'occasion, et nous remettons le départ au lendemain matin, au lever du soleil.

La journée fut longue ; notre promenade matinale avait satisfait notre curiosité, et Thèbes n'offre pas au touriste de grands attraits. Le maître d'école voulut absolument nous escorter et nous montrer les différents points de la ville dont il est question dans la tragédie d'Eschyle : *les Sept chefs devant Thèbes*.

A la tête d'un pont d'une seule arche qui franchit le ravin étroit et profond de l'Isménus, se trouve la porte d'Électre, et, près de là, le champ où furent semées les dents du Dragon, l'emplacement de la chambre d'Alcmène où naquit Hercule, et la porte de Preti, dont les pierres, raconte Pausanias dans sa foi profonde, se placèrent d'elles-mêmes au son de la lyre d'Amphion. Il y a, du reste, peu d'antiquités intéressantes. L'on ne rencontre çà et là, dans quelques cours de maisons ou sur les pentes du plateau, que des tronçons de colonnes usées, des morceaux d'entablement, des chapiteaux rongés, mais fort peu de sculptures, et rien de remarquable. Notre maître d'école, auquel s'était joint un de ses beaux-frères, nous exhiba avec orgueil cinq ou six stèles funéraires de l'époque romaine, sans valeur et en mauvais état. La sculpture la plus reconnaissable représente une femme assise, et devant elle une autre femme debout soulevant son voile. Le travail en est fort médiocre. Les inscriptions sont nombreuses et l'on en découvre chaque fois que l'on creuse pour établir les fondations d'une maison. Elles datent toutes de l'époque romaine et ne sont généralement que des formules de louange et d'adoration envers l'empereur ou les gouverneurs romains : paraphrases banales et ridicules revêtues d'un caractère sacré, et qui devinrent d'un usage général chez les Grecs à l'époque de la décadence.

Le soir, les autorités de la ville vinrent de nouveau et fort obligeamment nous faire leurs offres de service. Le maire (parèdre) nous fit un récit du dernier tremblement de terre qui, il y a deux ans, détruisit presque entièrement la ville de Thèbes. La Grèce doit sa forme actuelle au cataclysme dans lequel disparurent d'immenses contrées dont les îles de l'archipel sont comme les seuls points de repère émergés, et elle se trouve encore sur le passage de la ligne volcanique qui s'étend du sud-est au nord-ouest, partant de Chypre pour aboutir en Toscane. Les phénomènes étranges qui ont amené d'abord la formation, puis la destruction partielle de Santorin; les émanations pestilentielles et malsaines qui ont rendu Milo presque inhabitable, le premier tremblement de terre de Thèbes en 1863, celui qui détruisit de fond en comble Corinthe quelques années après, celui de Vostitza en 1861, et tout récemment celui de Sainte-Maure, où des centaines d'habitants ont péri, prouvent la violence de ce foyer éruptif qui, tous les deux ou trois ans, bouleverse tel ou tel point de la Grèce.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fête à Thèbes (voy. p. 50). — Dessin de Lix, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon - Editions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

XII

Départ de Thèbes. Paysage béotien. — L'âne de la dîme. — Arrivée à Tanagra. Les figurines de Tanagra. Leur prix élevé. — L'Asopus. — Marche dans la nuit et arrivée à Chalcis.

Le lendemain matin Périclès parvint, non sans peine, à réunir les agoyates et leurs bêtes, et en me mettant à la fenêtre, je le vis, au milieu d'un groupe pittoresque d'hommes et de chevaux, se démener, parler, gesticuler, sans pour cela hâter beaucoup le chargement de nos bagages.

Enfin nous pûmes prendre congé de notre hôte, qui se réveillait à peine d'un sommeil alourdi par les pieuses libations de la nuit, et qui accepta avec reconnaissance les dix drachmes que notre guide lui mit dans la main. Il nous souhaita bon voyage et nous suivit d'un regard humide jusqu'au détour de la rue.

Nous traversons l'Isménus à l'endroit où devait être située autrefois la porte Prætidès, une des sept portes qui ont valu à Thèbes son surnom poétique. Nous passons au bas du village Saint-Théodore, et nous nous engageons dans une grande plaine à peine accidentée par quelques mouvements de terrains monotones, bornée à gauche par les contre-forts grisâtres du Ptoüs, à droite par les grandes pentes dénudées du Parnès. On ne voyait ni arbres, ni buissons, ni villages, ni cultures régulières, mais seulement une végétation courte, presque à ras de terre et d'un brun sombre, qui couvrait le sol à perte de vue. La terre était foncée comme celle d'un jardin et paraissait composée de riches alluvions dont la fertilité était attestée par l'exubérance des chardons énormes qui formaient des champs entiers. Aussi loin que notre regard pouvait s'étendre, nous n'apercevions ni un toit ni un être humain.

La Béotie, autrefois si peuplée et si fertile, a été ravagée par les tremblements de terre, et surtout par les Turcs pendant la guerre de l'Indépendance. C'est à peine si elle compte quatorze mille habitants, tandis qu'elle pourrait facilement en nourrir quatre cent mille et devenir le grenier de la Grèce. Elle retrouvera une grande prospérité le jour où les hommes politiques, comprenant les vrais intérêts de leur pays, sauront, par de sages mesures, assurer les cultivateurs et les propriétaires contre les exactions et les despotismes locaux qui entravent toute entreprise sérieuse.

Sans quitter la route poudreuse, nous nous rapprochons du Parnès, et le sol devient plus calcaire, facilement labourable, avec sous-sol marneux; c'est dire qu'il est dans d'excellentes conditions pour la production des céréales, tandis que les cultures industrielles occuperaient les terrains profonds du milieu de la vallée. Çà et là, de maigres sillons de blé rompent la monotone tristesse du paysage. Nous croisons quelques paysans chassant devant eux un petit âne maigre et écorché, chargé d'un sac de grain : c'est la dîme qu'ils portent aux magasins du gouvernement, impôt aussi mal réparti qu'arbitrairement perçu et qui n'est pas pour peu de chose dans la déplorable situation où se trouve l'agriculture en Grèce. A midi seulement, après avoir passé par les villages de Spaïdès, Dritza et Bratsi, peuplés d'Albanais, nous atteignons Tanagra. Sur un périmètre considérable, on distingue facilement les fondations des murailles de l'ancienne ville, mais beaucoup de fragments disparaissent sous les terres labourées et les vignes. Dans l'intérieur de cette vaste enceinte, on découvre tous les jours des quantités immenses de poteries et souvent aussi des tombeaux où sont rangées ces merveilleuses statuettes de terre cuite coloriée, dont la finesse et la distinction font l'admiration des connaisseurs. Ces figurines, d'abord moulées, puis retouchées au pouce et à l'ébauchoir, représentent presque toujours des femmes drapées, tenant un éventail et élégamment coiffées; toutes ont un caractère de réalité qui a toute la saveur d'un portrait d'après nature. Elles sortent du fond de la tombe où elles sont couchées depuis plus de deux mille ans, avec tout l'éclat et la fraîcheur de leur coloris, mais l'air les ternit vite.

A Athènes on se les dispute à prix d'or, et plus d'une de ces petites statuettes hautes de quinze à vingt centimètres à peine atteint le prix des plus belles statues de marbre. Toute part faite à cet engouement exagéré, on ne peut nier qu'il n'y ait là une révélation de tout un côté de l'art grec qui nous était jusqu'à présent resté caché.

La spéculation a trouvé là à s'exercer et nous rencontrons plusieurs individus qui bouleversent les vignes à la recherche des précieux tombeaux, mais les belles découvertes sont rares: l'on ne met à jour trop souvent que des poteries très-anciennes, grossières, dont la valeur ne compense pas les frais de recherche. Aussi déclinons-nous l'offre que nous fait un propriétaire de fouiller devant nous et, bien entendu, à nos frais, le sol de son enclos.

Nous escaladons non sans peine la colline sur laquelle s'étageait l'ancienne ville. Un vaste théâtre y était creusé. Il était ouvert à l'est. Il y reste encore plusieurs degrés et plusieurs siéges, et dans le bas l'on distingue les soubassements de la scène et quelques débris informes qui ont dû appartenir à des colonnes et à des chapiteaux. Plus loin la colline domine par une pente abrupte toute la vallée à l'est et à l'ouest.

C'est là qu'était située l'Acropole. La vue s'étend sur la plaine tachetée d'oliviers, et plus loin sur la chaîne de montagnes de l'Eubée, couronnée par le Delphi, dont le pic s'élève fièrement, rayé de filets de neige. Quelle admirable toile de fond pour les drames héroïques d'Eschyle et d'Euripide !

Il ne fallait pas nous attarder en contemplations si nous voulions arriver le soir à Chalcis; après avoir rapidement déjeuné dans une maison du village, au milieu de la population curieuse et gênante, nous remontons à cheval.

Nous traversons la plaine, laissant à notre droite le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

village de Sikanino, où se trouvent trois vieilles églises byzantines et où les brigands amenèrent en 1870 les cinq prisonniers qu'ils avaient arrêtés près du Pentélique. Nous rencontrons bientôt l'Asopus, qui n'est plus à cette époque de l'année qu'un mince filet d'eau limpide circulant lentement entre des bancs de sable.

De l'autre côté le terrain se relève insensiblement; la route monte et descend à travers de petites collines couvertes de genêts et de thym, en devenant à chaque pas plus variée et plus sauvage. Des pentes rocheuses couvertes de chênes vallonnées, d'oliviers sauvages et de prinari, sortes de broussailles épineuses, s'élèvent bientôt sur notre gauche, et après une montée ardue, nous parvenons à un col d'où nous dominons le détroit de l'Euripe et au loin la ville blanche de Chalcis.

Mais nous étions loin encore et la nuit approchait. Les montagnes se coloraient déjà de ces teintes chaudes qui annoncent la fin du jour, et en Grèce le crépuscule est si court qu'en quelques minutes on passe de la clarté à l'obscurité la plus profonde. Nous n'étions pas encore au bas de la montagne que déjà nous ne distinguions plus la route où trébuchaient nos chevaux.

Nous contournions une vaste baie circulaire, et nous entendions tout près de nous, sur notre droite, mais sans rien distinguer, le faible bruit des petites vagues qui venaient se briser sur la plage.

Périclès ne paraissait qu'à moitié rassuré au milieu de cette nuit noire. De temps à autre d'énormes chiens se précipitaient vers nous avec des aboiements furieux, comme s'ils eussent voulu nous déchirer. De grandes ombres blanches se levaient derrière les buissons et des voix rudes et hautaines entamaient avec notre guide un colloque ressemblant moins à un échange amical d'explications qu'à l'intimation d'un ennemi. Le souvenir des événements sanglants qui s'étaient passés à quelques heures de là, il y avait quatre ans, n'était pas de nature à nous tranquilliser, et nous aurions préféré ne pas nous trouver dans ces parages solitaires à une pareille heure. Enfin nous entrevîmes, aux premières clartés de la lune qui se levait derrière l'Eubée, une hauteur couronnée d'un fort, et devant nous, se détachant en ombre sur la mer scintillante, le pont de pierre qui réunit l'île à la terre ferme et qui aboutit à la ville de Chalcis. Nous le traversons, et Périclès, tournant à gauche, nous conduit dans la ville neuve, à la maison d'un juge au tribunal que j'avais connu à Athènes et qui m'avait fait promettre de descendre chez lui.

XIII

Réception cordiale. — Vue générale de Chalcis. — Population. — Édifices. — L'îlot. — Le problème de l'Euripe. — Aréthuse. — Vatouda. — Politiko. — Fontaine d'Eremo. — Admirable panorama. — Gorge de Klisoura.

Dans une cour ombragée de deux gros figuiers l'on montait par un escalier de bois à une galerie supérieure garnie de vigne, sur laquelle donnaient les portes des chambres; c'est d'ailleurs la disposition de presque toutes les maisons en Grèce, aussi bien des anciennes que des nouvelles, du moins dans les provinces.

L'intérieur était simple et propre, les murs blanchis à la chaux et les plafonds ornés d'arabesques bleues à la mode italienne.

On nous offrit, selon la coutume orientale conservée partout en Grèce, des confitures et du café, que nous prîmes assis sous la galerie, car la chaleur était étouffante.

Nos bagages, qui avaient pris une route plus directe et par conséquent plus courte pour venir de Thèbes, n'arrivèrent cependant que tard dans la nuit, mais il n'en fut pas moins résolu que nous partirions le lendemain pour Achmed-Aga.

Au point du jour, nous faisons une promenade d'exploration Le quartier neuf, où se trouvait notre demeure, est situé au nord de l'ancienne ville, qui étouffe dans ses vieilles murailles. C'est dans ce faubourg que s'est réfugiée la vie. Le mouvement commercial et industriel est bien minime encore.

Dans l'intérieur, les maisons sont souvent séparées par des terrains vagues et les rues ne sont pas nivelées. Sur le port se trouvent les boutiques et les magasins des négociants; jusqu'au pied des murs la profondeur de l'eau est considérable ; les navires peuvent approcher du rivage et débarquer directement leur cargaison; mais la baie n'est pas abritée du nord-ouest, et par les coups de vent violents auxquels le canal de l'Eubée est sujet, elle n'est pas sûre pour les bâtiments qui s'y trouvent.

La vieille ville a un aspect triste et misérable, la plupart des maisons tombent en ruine; quelques-unes rappellent les maisons turques, car il reste encore à Chalcis de rares musulmans qui vivent en parfaite intelligence avec les habitants. Leur nombre diminue tous les jours.

Dans un quartier plus fangeux et plus sordide que tous les autres végète une population juive dont la présence est une exception sur le sol grec. Ces israélites font tous un petit commerce, et rien n'est étrange comme de voir des juifs en fustanelle dans de petites boutiques noires et malpropres. Quel hasard les a jetés sur cette côte? Nul ne le sait et nulle tradition ne le dit.

La ville, bâtie sur un promontoire, s'allonge en un triangle dont le sommet aboutit au pont protégé par une ancienne forteresse vénitienne.

Le détroit qui sépare Chalcis de la côte béotienne n'a que quatre-vingts mètres de large. Un petit îlot situé à dix mètres des remparts partage cette distance en deux parties inégales.

Cet îlot, que couronne une fortification vénitienne, est relié à la ville par un pont tournant en bois et en fer établi depuis quelques années pour remplacer le pont de bois fixe qui empêchait toute communica-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

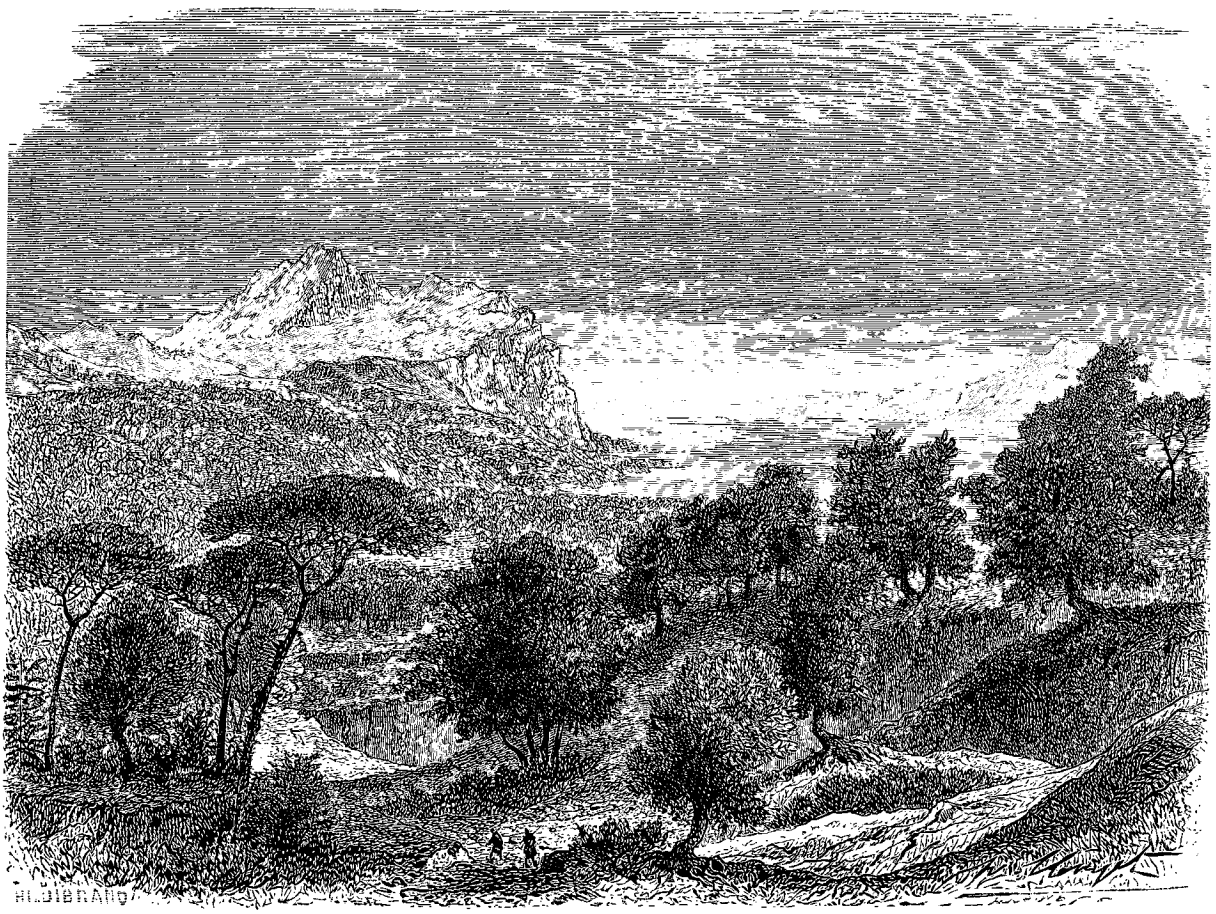
tion entre le sud et le nord du canal. Ce travail, qui a coûté plus d'un million, a rendu à Chalcis une importance qu'elle avait perdue par la fermeture du passage et qui se traduit dès aujourd'hui par un accroissement de population et une augmentation de revenus.

Le port de Hagios-Minas, autrefois désert, est encombré maintenant de grandes barques grecques à proue recourbée qui viennent charger les produits de l'île. Chaque semaine un paquebot de la Compagnie hellénique, allant à Stylida, relâche à Chalcis et y apporte les marchandises d'Europe, dont le goût se répand de plus en plus.

Du côté de la Béotie se trouve le passage le plus large, mais aussi le moins profond. On le traverse sur un pont de pierre de vingt-cinq mètres environ.

Dans l'antiquité, dit-on, l'espace qu'occupe aujourd'hui ce pont était comblé par une jetée, dont l'îlot central serait un débris et qui aurait été détruite par le courant de l'Euripe.

Ce courant violent, qui se précipite d'abord du nord au sud pour revenir quelques minutes après et avec non moins d'impétuosité du sud au nord, a dérouté jusqu'à présent la sagacité de tous les savants; mais le dépit qu'ils en peuvent concevoir ne les porte pas aux mêmes extrémités que leur ancêtre Aristote, qui, d'après la légende, se noya dans l'Euripe par déses-



Vue du canal de Chalcis (voy. p. 55). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

poir de n'avoir pu découvrir la cause de ce curieux phénomène.

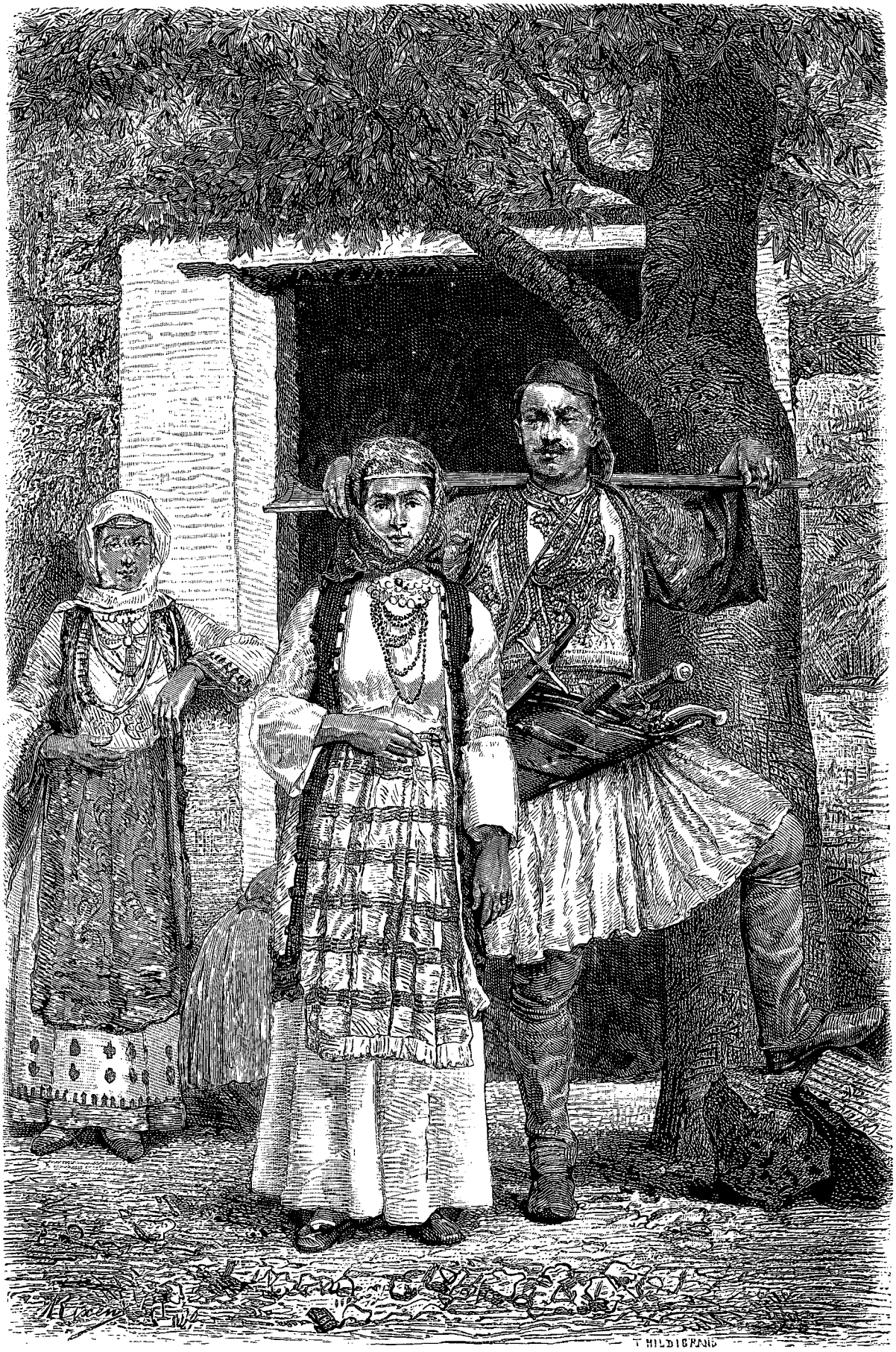
Après avoir franchi le pont, nous nous trouvons sur la route par laquelle nous sommes arrivés hier au soir en longeant la baie de Port-Vourco, dont la profondeur est si faible que les petites barques seules peuvent y naviguer. Fermée au nord par le pont, au sud par deux caps qui ne laissent entre eux qu'un étroit passage, ce vaste bassin semble un grand lac sans issue. De l'autre côté du détroit, dont les flots étincelaient au soleil et derrière les vieilles murailles aux tons brûlés, la ville montrait ses maisons blanches se détachant sur le fond des montagnes nues et desséchées, que la lumière du matin glaçait de tons roses et gris-perle.

Mais il était temps de retourner à la maison où nous attendaient nos montures.

Périclès avait expédié dès l'aube les bêtes de somme, car l'étape devait être longue.

En quittant la ville, nous passons près de l'ancienne fontaine d'Aréthuse, où les Romains nourrissaient de fromages frais des poissons apprivoisés et des anguilles parées de boucles d'oreilles en or et en pierres précieuses. A la suite d'un tremblement de terre, cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Bergers vlaques et femmes de Vilia (voy. p. 49 et 50). — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

source célèbre, qui fournissait encore de l'eau aux Vénitiens, a disparu d'une façon tellement complète qu'il est même impossible d'en déterminer l'emplacement exact.

Après avoir longé pendant quelque temps la mer, tantôt traversant le lit desséché d'un petit torrent, tantôt contournant le fond de petites anses marécageuses, nous arrivons au village de Vatouda, où s'élèvent deux ou trois belles maisons de campagne entourées de jardins, ou plutôt de grands vergers ombragés d'orangers, de figuiers ou de berceaux de vignes.

Après plusieurs heures d'une marche fatigante, nous trouvons sur la hauteur une fontaine appelée Eremo, d'où nous jouissons d'une belle vue. A nos pieds, le détroit serpentant entre des rivages découpés et pittoresques semblait un immense fleuve d'azur; en face, les montagnes de Béotie, l'Hélicon, le Parnasse couronné de neige se détachaient sur le ciel; devant nous, jusqu'à la mer, descendait une succession de collines couvertes de pins odorants, d'arbousiers et de chênes nains.

La chaleur était intense, le soleil ardent, et la réverbération du sol nous brûlait le visage. La route devient de plus en plus mauvaise, les fers des bêtes de somme qui passent par là depuis des siècles ont fini par creuser le roc en formant des sortes d'échelles où nos chevaux manquent de se briser les jambes. De temps à autre, le lit d'un torrent coupe le chemin par une glissante crevasse difficile à franchir. Parfois les animaux s'arrêtent découragés et épuisés de fatigue; les agoyates les excitent de la voix, et poussent des cris à la fois prolongés et gutturaux qui semblent leur donner un nouvel élan. Enfin, nous parvenons à un col élevé d'où nos regards éblouis plongent, du côté opposé de l'île, sur l'Archipel jusqu'aux îles lointaines de Skyros, de Skopélos et de Skiathos; mais un vent violent nous empêche d'admirer longtemps cette vue panoramique vraiment merveilleuse. Nous descendons rapidement vers le nord par une série de pentes couvertes de pins sombres, d'arbres de Judée et d'arbustes en fleur. Le sentier escarpé s'engage dans des ravins boisés au fond desquels coule un torrent, et que dominent de hauts rochers à pic se détachant en gris clair veiné de jaune sur le ciel bleu intense. Un grand rocher que contourne le sentier ferme presque le défilé, que les Grecs appellent du nom générique de Klisoura. Au-dessus de cette gorge, une des plus magnifiques de la Grèce, pourtant si riche en beautés de ce genre, sur le sommet presque inaccessible d'une montagne, dans une position sauvage où l'on ne parvient qu'à grand'peine en se meurtrissant les pieds sur les rochers, on distingue les ruines d'une grande enceinte avec des tours carrées, et de vastes citernes.

De trois côtés les murailles surplombent un précipice effrayant. C'était un château fort, qui, grâce à cette situation inexpugnable, fermait complétement le défilé et commandait toute la vallée. Là vivait au moyen âge un seigneur entouré de ses chevaliers, menant joyeuse vie, chassant le loup ou le vilain, rançonnant les marchands, guerroyant contre ses voisins.

En Eubée, à l'époque de l'occupation par les Croisés, la division des fiefs fut grande, et chaque seigneur, outre son habitation personnelle, construisit un grand nombre de châteaux et de postes fortifiés pour garder les cols et les défilés qui donnaient accès sur ses terres. Aussi l'île est-elle couverte de ruines, et il n'y a pas de village, pas de sommet un peu important qui ne soit couronné de pans de murs écroulés, où souvent l'on distingue encore des écussons sculptés, emblèmes indéchiffrables de familles aujourd'hui disparues. Nous en trouverons un exemple un peu plus loin à la vieille tour de Beza-Pyrgos.

Rien n'est étrange comme cette société féodale transportée dans un des coins les plus inconnus de l'Orient avec ses mœurs, sa langue et ses lois, sans que le voisinage d'une population hostile ait jamais pu faire cesser ces profondes divisions qui armaient les uns contre les autres ces barons si jaloux de leur indépendance.

Lorsque la domination vénitienne se régularisa, ces châteaux devinrent des postes destinés à assurer la sécurité des routes et du commerce, tout en maintenant les Grecs dans l'obéissance. Les garnisons qui les occupaient dépendaient toutes d'un capitaine résidant à Chalcis et chargé du commandement militaire.

XIV

Arrivée à Achmed-Aga. — Le domaine de M. Noël. — Vue de la propriété. — Histoire de M. Noël. — Ses espérances et ses déceptions. — Malveillance et inertie des Grecs. — Mauvais systèmes de culture. — Admirables forêts. — Ravages volontaires par l'incendie. — Déprédations et dévastations.

Au coucher du soleil, nous arrivons au village d'Achmed-Aga, dont les maisons blanches scintillant à travers les arbres s'étagent sur un coteau. Une montée rude et mal pavée nous conduit jusqu'à la maison d'un Anglais, M. Noël, où nous devons loger. M. Noël, mort il y a deux ans, à plus de quatre-vingts ans, était venu en Grèce en 1830. Séduit par la beauté de cette partie de l'Eubée, il acheta une immense étendue de terres autour de ce village, où il s'établit après s'être marié à Athènes. Ce fut sa veuve qui nous reçut.

A l'extrémité d'une grande cour bordée de chaque côté par de vastes magasins, s'élève une belle maison à deux étages et à galerie extérieure en bois. Une petite terrasse latérale couverte de vigne domine le village et la vallée, bornée au sud par des montagnes couvertes de forêts épaisses et par le haut massif du Delphi strié de neiges. La nuit enveloppait déjà le paysage d'une ombre douce; seuls quelques pics plus élevés étaient éclairés par les rayons du soleil.

Après un souper dont les honneurs nous furent faits avec franchise et simplicité et qui nous fut servi par deux jeunes filles à physionomie intelligente et fine,

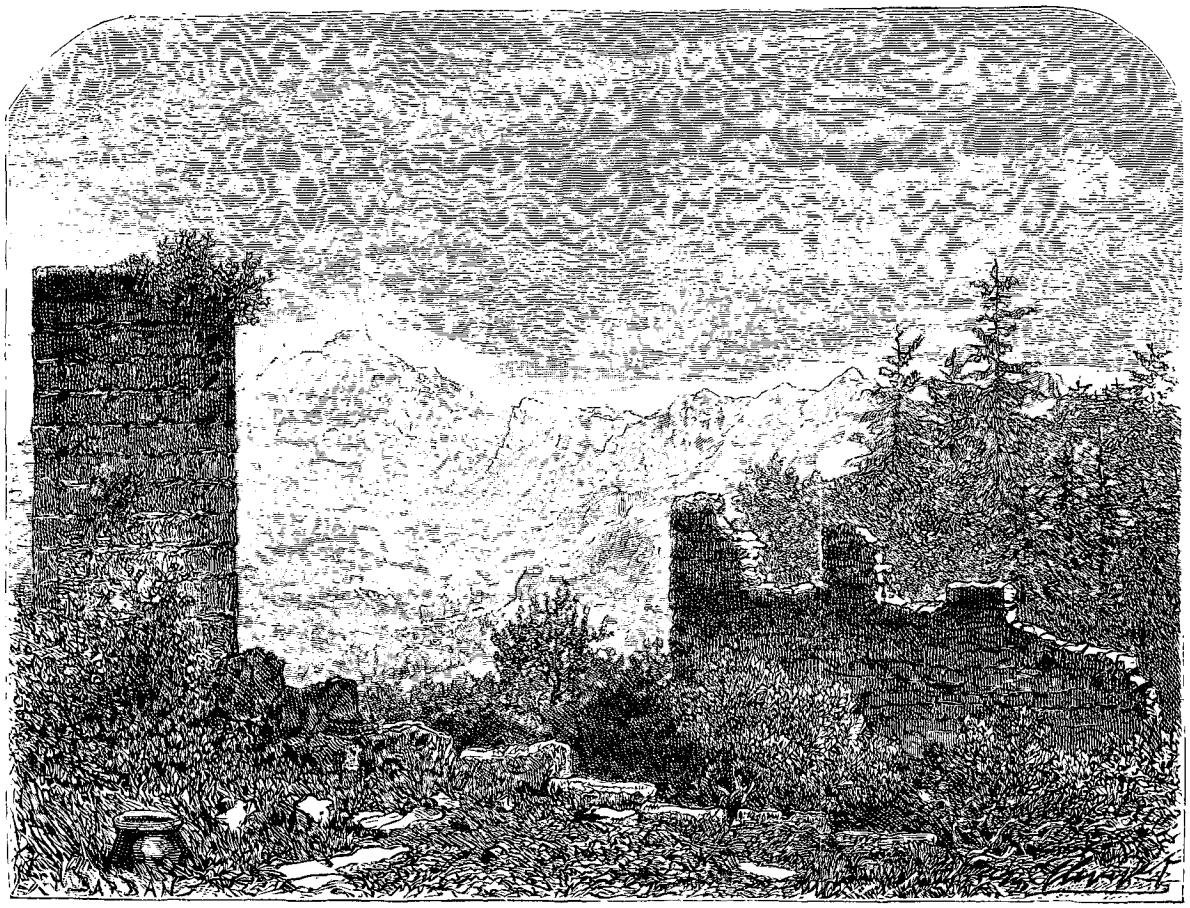
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on nous conduisit dans des chambres propres et gaies où, après une journée de fatigue, le sommeil ne se fit pas attendre.

Toute la journée du lendemain devait être consacrée à l'étude de la propriété, l'une des plus belles et des mieux cultivées de l'Eubée, et de bonne heure l'intendant M. K..., jeune Suisse instruit et distingué, vint nous chercher pour nous guider dans notre promenade. Il nous montra d'abord une belle construction élevée à grands frais, il y a douze ans seulement, par M. Noël. Dans ce bâtiment à deux étages et à galeries de pierre, long de soixante mètres et couvert de tuiles, sont des magasins pour les récoltes; au-dessous, sont des étables pour le bétail et des écuries pour les chevaux.

Deux poneys de Thessalie à l'œil ardent, à la crinière taillée ras comme les chevaux de Phidias, avaient été sellés pour nous, car la propriété a plusieurs lieues de long. Une grande partie est en forêts, l'autre est cultivée.

M. Noël, qui a consacré sa vie, son énergie et sa fortune à l'amélioration successive de ce domaine et à l'éducation pratique des habitants des deux villages d'Achmed-Aga et de Drisi, est mort découragé du



Ruines d'un ancien château franc dans le défilé de Klisoura, près d'Achmed-Aga. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

peu de résultat qu'avaient eu ses efforts, avec la conviction navrante que son œuvre ne serait pas continuée et resterait sans profits pour sa famille et pour le pays dont il avait fait sa seconde patrie. Malgré sa patience et son habileté, il a échoué, comme tant d'autres échoueront, contre la paresse et l'ignorance des habitants, contre la malveillance de l'Église orthodoxe et de l'État.

Le Grec n'est pas cultivateur, son rêve c'est d'être à la ville à la tête d'une petite boutique et de gagner beaucoup d'argent sans beaucoup de peine. Ses instincts mercantiles se révoltent contre le labeur incertain et vague de la campagne. Il le subit comme une nécessité, mais sans rien faire pour améliorer sa situation. Les paysans ignorent les plus simples notions d'agriculture, et grâce à l'espace que leur laisse le peu de densité de la population, exploitent le sol comme de vrais sauvages, épuisant un coin de terre par des récoltes successives et passant sur un autre quand le premier ne produit plus. Ils ne font rien d'ailleurs pour recueillir les engrais et fumer leurs champs. Ce n'est plus le système de jachère, mais bien un régime d'appauvrissement général. Aussi les propriétés deviennent-elles de jour en jour moins productives.

Possesseurs et gouvernement se soucient fort peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de cette dilapidation de la plus grande richesse du pays et ne s'inquiètent guère d'y remédier. Ce n'est pas par inintelligence que le paysan se refuse à travailler et à préparer le sol pour lui faire rendre tout ce qu'on en peut tirer, mais seulement par paresse; il se montre même moins routinier que nos paysans de France, et accepte volontiers les améliorations, mais à condition qu'on les exécute pour lui.

Que l'on creuse des canaux d'irrigation, que l'on établisse un réseau de drainage, il comprendra le progrès et sera heureux d'en profiter; mais, abandonné à lui-même, il ne fera rien pour imiter les nouveaux procédés dont il a apprécié toute l'utilité; il jettera négligemment, comme par le passé, quelques grains de maïs dans un sillon à peine tracé et l'abandonnera, sans s'en occuper autrement, à tous les hasards de la sécheresse, ou bien il laissera de nouveau les infiltrations envahir les terrains bas qui sont les plus riches et qui pourraient donner les plus merveilleuses récoltes. Il faut dire pour son excuse que la rapacité et la duplicité des agents fiscaux, la complication et la lourdeur des impôts sont peu faits pour l'encourager au travail et à l'activité. L'impôt foncier, affermé par le gouvernement, est perçu par des agents qui traitent la province en pays conquis et extorquent des contribuables, à force d'exactions et de vexations, le plus d'argent qu'ils peuvent.

Il est interdit de toucher aux récoltes avant que le collecteur ou son commis soit présent pour recueillir la dîme. La part réservée au collecteur est largement prélevée et tassée dans des sacs, de façon à excéder la mesure exigée par une loi déjà exorbitante. Le malheureux paysan est forcé de la transporter à dos d'âne et par les chemins les plus détestables qu'on puisse voir, souvent à plusieurs lieues de distance, jusqu'au magasin du gouvernement.

Les gardes préposés à ces magasins n'ont qu'un faible traitement, soixante drachmes environ par mois: aussi usent-ils de tous les moyens pour augmenter leur bénéfice dans les ventes qu'ils sont chargés d'opérer. Le blé est mélangé à du sable, à d'autres grains de moindre valeur; on le verse sans le tasser et les dix sacs du paysan en font douze entre les mains expérimentées du garde-magasin. Ce système d'impôts ruine le propriétaire sans enrichir le Trésor, qui ne reçoit pas même la moitié de la valeur perçue.

Les paysans, de leur côté, n'ont aucun intérêt à améliorer leur fonds et à entrer dans une voie de progrès qui leur attirerait les vexations des collecteurs. Aussi leur seul but est-il de dissimuler les économies qu'ils peuvent faire. Ils enterrent tout l'argent qu'ils gagnent et jouent le rôle de misérables pour ne pas exciter les convoitises de ces garnisaires affamés.

En Eubée, ils ne possèdent généralement pas eux-mêmes, mais prennent à ferme les terres des propriétaires. Le système de métayage en usage dans le pays a été adopté par M. Noël, qui recevait un tiers et laissait aux métayers les deux autres tiers avec la charge des impôts. Il a construit pour chaque famille de colons une bonne maison en pierre à deux étages et couverte en tuiles; il prêtait des semences et des outils qu'il ne réclamait pas le plus souvent et qu'on oubliait bien de lui rendre.

A mesure que nous chevauchions, nous longions de riches terrains d'alluvion; M. K.... nous dit que le produit qu'on en tire est cependant bien mince, et l'une des causes les plus sérieuses de [redacted] faiblesse du revenu est le manque d'un outillag[redacted] suffisant. Partout en Grèce on se sert encore d[redacted]ne charrue primitive, sorte d'épieu ferré qui égratigne à peine la terre, mais qui est facile à réparer et à manœuvrer.

M. Noël a voulu introduire la charrue anglaise à avant-train, et l'araire Dombasle, dont le soc creuse profondément le sol et retourne la tranche pour l'exposer à l'action bienfaisante de l'air, mais les petits chevaux dégénérés de Thessalie ne furent pas assez vigoureux pour les tirer.

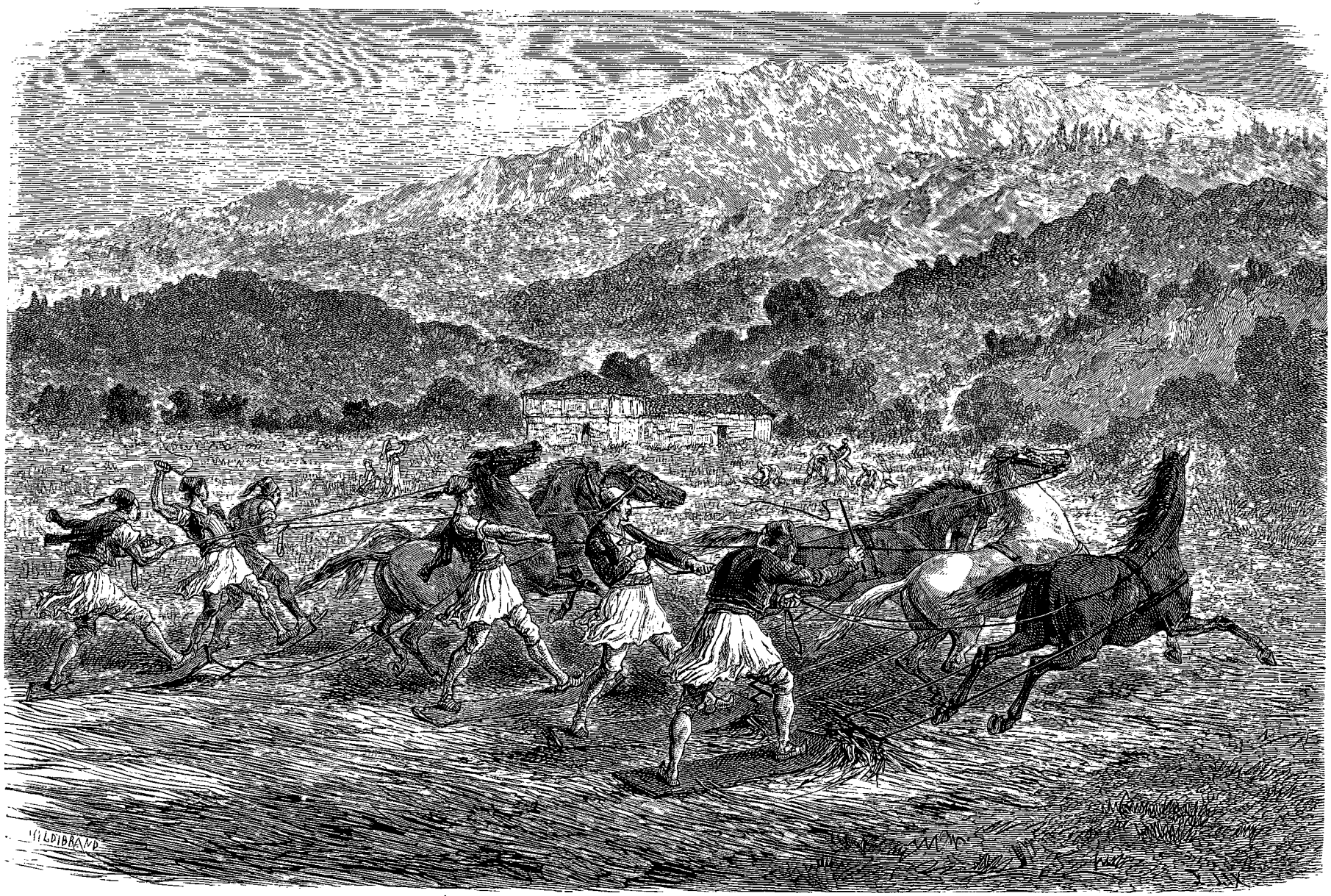
On essaya des bœufs; mais la race bovine est petite, faible, mal nourrie: le résultat fut tout aussi négatif. Une des charrues cassa et le forgeron du village ne sut pas la réparer. La mauvaise volonté des paysans rendait tout impossible.

M. Noël, profondément découragé, renonça à cette tentative, et les charrues furent reléguées sous un hangar, où je les ai encore vues rongées par la rouille.

Le jour où une machine à battre fut apportée à Achmed-Aga, le collecteur d'impôts et les autorités s'opposèrent à ce qu'elle fonctionnât, prétextant que c'était une invention destinée à soustraire une partie de la récolte au partage de la dîme. Tous les raisonnements, les expériences les plus concluantes ne purent les convaincre.

Il fallut recourir à l'influence du ministre d'Angleterre à Athènes, qui arracha au ministre compétent un ordre favorable; mais au jour dit, le parèdre (maire du village) défendit secrètement aux métayers d'apporter leurs gerbes pour les faire battre chez M. Noël et fit voler pendant la nuit une des roues de la machine. Il fallut renoncer à l'emploi de l'instrument amené à grands frais et continuer à dépiquer le blé sur l'alona, grande aire dallée que l'on trouve à l'entrée de tous les villages grecs. Lorsqu'on a disposé les gerbes en grandes lignes rayonnant toutes vers le centre de l'aire, on attelle des chevaux à six ou huit planches étroites, longues de quatre pieds environ et légèrement recourbées par un bout, et des jeunes garçons debout sur ces sortes de traîneaux excitent leurs bêtes, qui décrivent au galop de grands cercles, broyant la paille, et souvent le grain avec. C'est du reste un coup d'œil fort pittoresque que ces jeunes Grecs campés sur leurs planches comme des guerriers qui vont lancer un javelot, se défiant, se provoquant, cherchant à se dépasser ou à se culbuter, pendant que le collecteur assis à l'ombre d'une meule surveille en fumant sa longue pipe. Ce système primitif et barbare laisse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'alona, à Achmed-Aga (voy. p. 60). — Dessin de Lix, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perdre plus du cinquième du grain, abîme la paille, mais il n'a pas encore été possible de faire revenir les paysans à une méthode plus rationnelle.

Cette contrée est vraiment merveilleusement douée par la nature et pourrait devenir une des plus riches provinces du royaume.

A côté de champs de blé, nous voyons des plantations de garance, des essais de culture de coton; à l'ombre de beaux oliviers, la vigne pousse des rejetons vigoureux; mais les ceps ne sont pas taillés, les plants de garance ne sont pas nettoyés, et d'immenses espaces en friche témoignent de l'incurie et de l'insouciance des populations.

M. K.... prétend qu'il n'y a aucun progrès sous ce rapport, et que des générations passeront sans être plus éclairées et plus riches.

Les paysans grecs font preuve d'une grande frugalité, mais aussi d'une grande imprévoyance; ayant peu de ressources, ils empruntent à des taux exorbitants et deviennent la proie des usuriers de village qui sont le fléau du pays. Beaucoup de petites propriétés sont cultivées pour le compte de ces prêteurs par les possesseurs eux-mêmes qu'ils ont ruinés. On peut penser que les pauvres diables ne doivent pas avoir grand cœur au travail.

Nous rentrons à la maison pour déjeuner. Pendant le repas, Mme Noël nous raconte une aventure tragique dans laquelle son mari faillit perdre la vie. Seize hommes l'attaquèrent à coups de fusil, et, après l'avoir grièvement blessé, lui volèrent une somme considérable (12 000 ou 15 000 francs). Malgré les réclamations énergiques du ministre d'Angleterre, pas un des assassins ne fut poursuivi; et bien que les autorités locales n'eussent, en quoi que ce soit, trempé dans ce crime, il est à présumer qu'elles n'en furent pas fâchées, espérant que M. Noël, effrayé, quitterait la contrée. Comme le disait le nomarque de l'Eubée lui-même : « On ne songe pas à garder les étrangers, mais à s'en défaire. » Chez le peuple comme chez les fonctionnaires, c'est le même sentiment d'hostilité contre ceux qui tentent de s'établir en Grèce, et le même parti pris de les décourager pour les forcer à se retirer. Tout est mis en œuvre pour atteindre ce résultat si contraire aux véritables intérêts du pays. C'est l'antique *xenolasthia* dans toute sa rigueur.

Aussi la plupart des étrangers philhellènes qui étaient venus en Eubée, comme dans d'autres provinces, ont-ils vendu leurs propriétés. En Eubée, M. Leaves, M. Lagrange, ont abandonné leur exploitation. Celle de M. Noël subira le même sort et sera divisée. M. de Mimont, un Français, ancien philhellène, vivant maintenant aux environs de Paris, avait acheté pour quatre cent mille francs une propriété près de Xenochori : il la fait gérer par un intendant italien et elle ne lui rapporte pas un pour cent.

Après un instant de repos, M. K.... nous propose une plus longue excursion dans les forêts.

Sous nos yeux se déroulent successivement de magnifiques tableaux, de splendides horizons; mais les longues traînées noires tracées par l'incendie attristent partout le regard. Ces incendies sont le plus souvent allumés par la malveillance, et jamais on ne parvient à en découvrir les auteurs, qui sont parfois protégés, si ce n'est même encouragés par les gardes. C'est une autre application du système qui a pour but de dégoûter les étrangers, pour les forcer à quitter le pays en les ruinant. Souvent aussi, les bergers, race nomade et sauvage, brûlent, par indolence ou méchanceté, de grandes étendues de forêts, afin de laisser pousser un peu de gazon pour leurs troupeaux. Les autorités laissent flamber des cantons entiers, sans rien faire pour arrêter ou circonscrire le sinistre, ni pour réprimer un crime que la loi punit des peines les plus sévères. Les Grecs font, du reste, peu de cas du bois et des forêts, et les gardes forestiers, mal payés et ignorants, sont les premiers, peut-être seulement par négligence, à laisser commettre les déprédations. On afferme les coupes à la turque, c'est-à-dire à huit ou dix drachmes (francs) la hache par mois, laissant le choix libre dans certains quartiers déterminés.

Le plus généralement, l'adjudicataire coupe tout et laisse la montagne dénudée. Mais s'agit-il d'un propriétaire étranger et peu disposé à acheter la complaisance, les agents se montrent d'une rigueur excessive. Il ne peut abattre un seul des arbres qui lui appartiennent sans autorisation : autorisation qui n'est accordée qu'après des lenteurs calculées et après payement d'une taxe dont le montant est fixé arbitrairement par l'inspecteur. M. Noël avait fini par renoncer à l'exploitation de ses forêts, même pour son usage particulier et les besoins de son exploitation. Chose incroyable : il lui en coûtait moins de faire venir ses bois de construction de Syra que de les couper sur ses propres domaines.

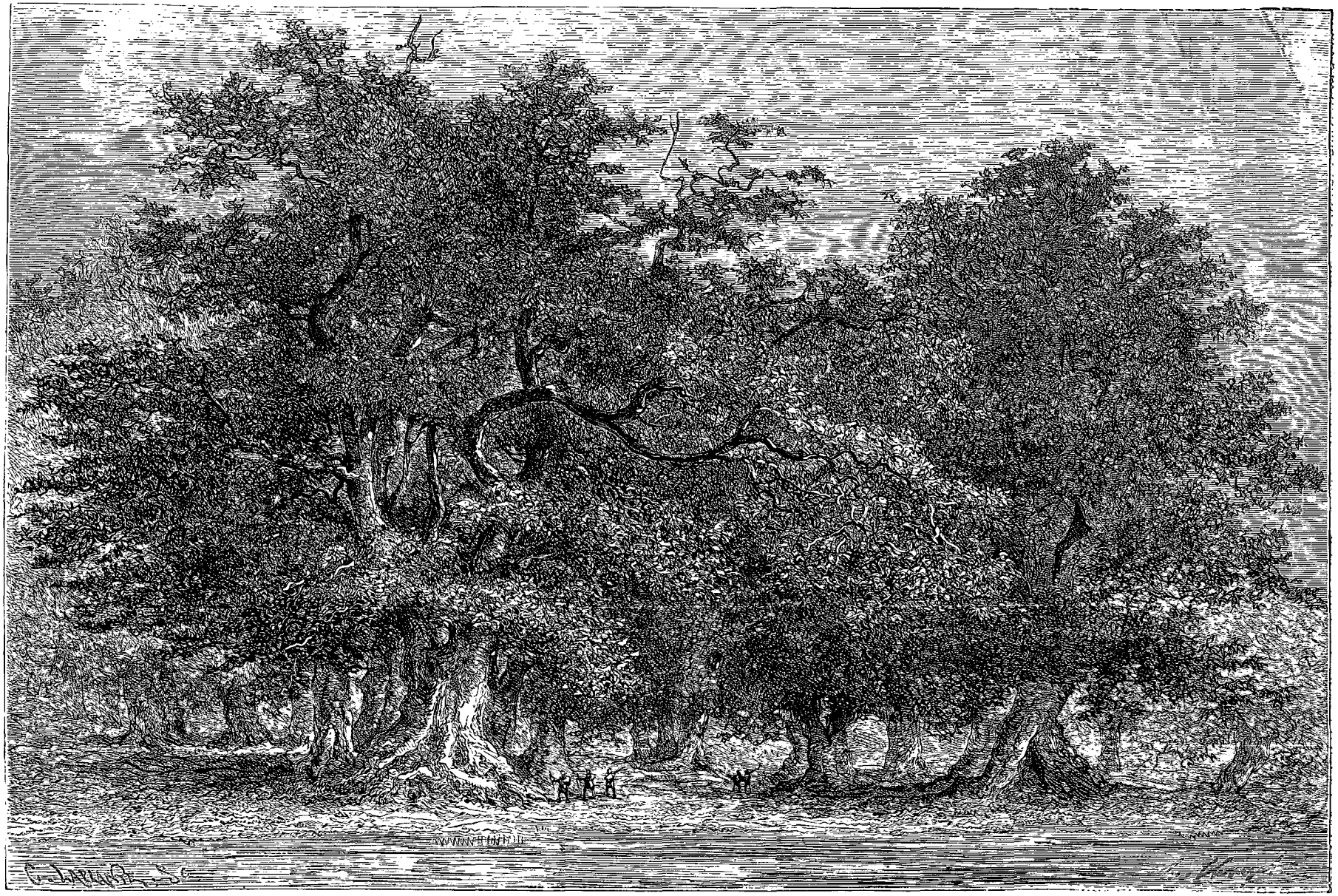
Que de sources de richesses perdues dans ces forêts, faute de soins, de surveillance et de chemins de communication !

Le platane poli donne, au point de vue décoratif, des effets inattendus; grâce au soleil et à l'eau, les saules poussent dans le fond des vallons avec une rapidité extraordinaire et atteignent des proportions inaccoutumées; les pins croissent avec une vigueur exceptionnelle. La marine aurait là, pour ses constructions, des ressources précieuses, si l'on pouvait transporter ces bois jusqu'à la mer.

En peu de temps, si l'on prenait le moindre soin des rejetons, le pays serait de nouveau couvert de forêts; mais la végétation est abandonnée à toutes les chances de destruction. Les chèvres arrivent comme des armées d'invasion et dévorent tout ce qui est à leur portée. Ce sont les bergers et leurs troupeaux qui ont le plus contribué et contribuent encore le plus à ravager et à ruiner la Grèce et plusieurs provinces de Turquie.

Les arbres échappent-ils à la dent de ces bêtes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Platanes près de la rivière Eileos (voy. p. 64). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

malfaisantes, ils n'ont guère de chance d'être respectés par la hache des récolteurs de résine, qui font aux troncs des pins de profondes blessures et arrachent violemment l'écorce pour en faire couler la sève; la quantité obtenue par ce procédé barbare est faible, le gain minime; et l'arbre se dessèche et meurt en peu de temps.

Les conservateurs des forêts vendent la permission d'exploiter et n'exercent aucune surveillance : l'économie forestière leur est complétement inconnue. En peut-il être autrement, puisqu'ils changent avec chaque ministère?

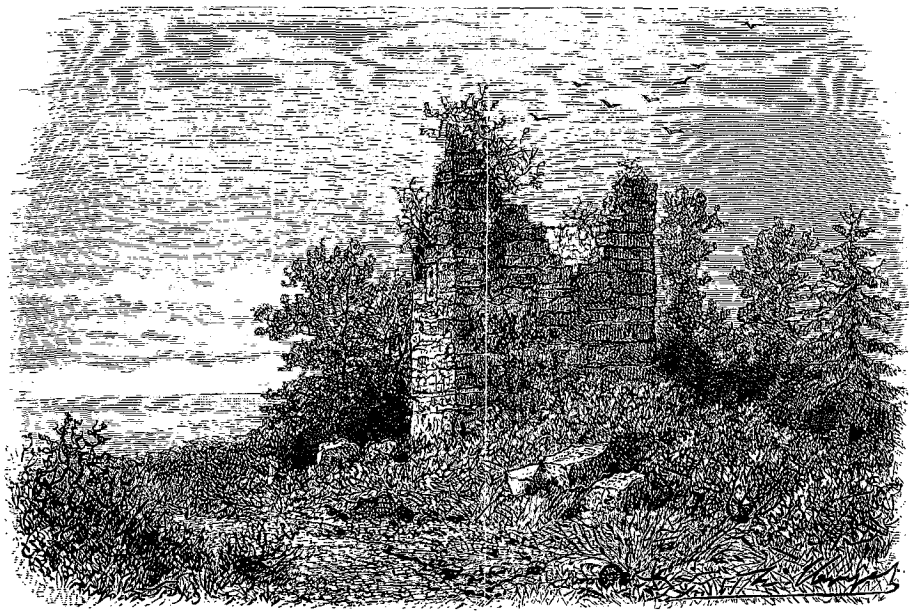
Les charbonniers sont aussi une cause de ravage. Vivant en nomades, échappant à tout contrôle, ils arrivent vers la fin de juin par bandes qui coupent et brûlent à leur fantaisie, dénudant souvent des pentes entières de montagnes.

Les pluies, que rien ne retient plus à la surface du sol, ravagent les terrains déboisés, gonflent les torrents, inondent les plaines et y répandent des germes de fièvres; la température n'est plus équilibrée, les sources se tarissent en été. Le mal déjà produit est immense, et il n'est guère permis de concevoir quelque espoir d'amélioration.

Les paysans sont apathiques et ignorants, l'administration insouciante ou intéressée.

Au fond d'un petit vallon que nous suivons pour redescendre vers la plaine, nous voyons quelques hangars en ruine.

« Voilà, nous dit M. K..., tout ce qui reste d'une



Ruines de Beza-Pyrgos (voy. p. 58). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

scierie mécanique que M. Noël avait établie là. Elle rendait de grands services, sciant en un jour plus de bois qu'on n'en sciait en six semaines par les anciennes méthodes; mais à chaque instant elle se détraquait ou plutôt on la détraquait, les dents des scies circulaires se trouvaient cassées, on ne savait comment; on les remplaçait, c'était à recommencer. Était-ce malveillance ou maladresse? Toujours est-il qu'il fallut abandonner le moulin. »

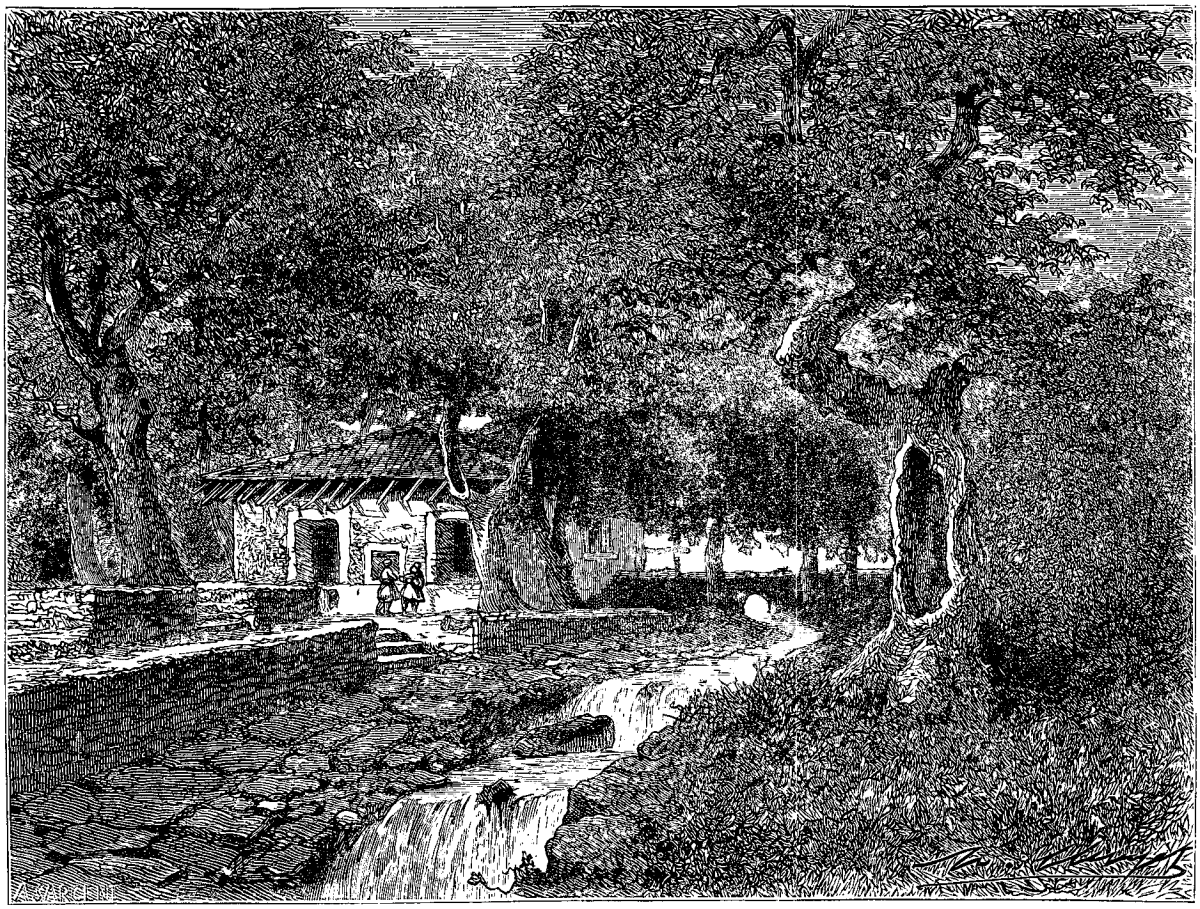
Tout en causant nous étions redescendus à la limite des bois, et une heure de galop nous ramena au village, où M. K.... tint à nous faire visiter l'église construite aux frais et par les soins de M. Noël, édifice simple et sobre, mais solide, dont les fenêtres sont de style roman, et les arcs de la voûte intérieure du style de transition, c'est-à-dire légèrement ogivales.

Le lendemain matin, à six heures, nous quittons Achmed-Aga, prenant la direction du nord-ouest et longeant toujours la rivière Eileos, qui court sous une splendide avenue de platanes dont nous ne pouvons nous lasser d'admirer le feuillage aux teintes variées à l'infini. Parfois deux ou trois troncs gigantesques sortent de la même souche, formant un ensemble véritablement majestueux en même temps que pittoresque. Sous l'un d'eux, qu'un garde qui nous accompagnait nous fait remarquer, cent cavaliers pourraient s'abriter facilement.

Henri BELLE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un kani près de Mantoudi (voy. p. 80). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

VOYAGE EN GRECE,

PAR M. HENRI BELLE [1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

Mantoudi. — Hagia Anna. — Fête de saint Constantin. — La danse *sirtos*. — Élégance maladroite de la fille du maire.

Nous arrivons bientôt à Mantoudi, gros village élevé au rang de sous-préfecture et où règne un certain air de propreté et de prospérité. Ses habitants sont presque tous des émigrés d'Hydra et ont apporté avec eux le mode de construction qui donne un caractère spécial aux maisons de leur île. Aussi Mantoudi n'a-t-il pas le même aspect que les autres villages de l'Eubée. Nous ne faisons que le traverser, et à dix heures nous atteignons le village d'Hagia Anna (Sainte-Anne), d'où l'on domine une vaste étendue de pays, et au delà, vers le nord, l'Archipel avec les îles de Scopélos et de Skiathos s'estompant à l'horizon.

Nous nous arrêtons pour déjeuner dans une maison dont les murs défieraient les plus violents tremblements de terre par leur épaisseur et leur solidité. Du balcon nous dominons toute la vue de la mer par-dessus les hautes collines boisées.

Périclès dresse notre table dans une salle au premier, mais nous en sommes vite chassés par l'odeur de cuir mouillé et de beurre rance qui en sature l'atmosphère. D'ailleurs on fête aujourd'hui saint Constantin, un des plus grands saints de l'Église or-

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

thodoxe, et nous avons hâte de descendre sur la place où il y a foule et divertissements.

L'Eubée du Nord est renommée pour ses danses; celle qu'exécutaient les habitants de Mantoudi s'appelle *sirtos*, et n'est, je pense, que la représentation chorégraphique du mouvement rhythmé des pêcheurs halant leur filet sur la plage.

En tête vient le coryphée, puis les hommes, puis les femmes, puis les jeunes filles et les enfants. On ne se tenait pas par la main, mais des mouchoirs formaient la chaîne, qui se déroulait en évoluant sur la place, au son d'un orchestre bizarre composé uniquement de deux bohémiens; l'un soufflait dans une flûte et l'autre tapait sur un tambourin en forme de calebasse. Leurs figures maigres et olivâtres, leurs pommettes saillantes, leurs longs cheveux d'ébène tombants, tout dénotait leur origine, et dans ces grands yeux noirs fixes et profonds où passaient des lueurs fauves, on croyait voir se refléter toutes les splendeurs de l'Inde, leur première patrie, toutes les passions du climat énervant et brûlant des bords du Gange. Ils regardaient devant eux avec l'impassibilité d'une statue de Vichnou; parfois cependant ils avaient comme un sourire de dédain pour la gaieté et la jovialité du cercle qui se mouvait autour d'eux.

A l'extrémité de la place se tenait le papas (curé du village), à longue barbe blanche; appuyé sur son bâton, il regardait la danse en compagnie de quelques paysans âgés. Il est impossible d'imaginer une scène plus animée et plus pittoresque, lorsque au son de la flûte qui se perdait dans des notes aiguës et répétées, accompagnées par le bourdonnement sourd du tambourin, commençait à flotter cette longue file de tuniques blanches, de tabliers et de ceintures de soie rouge; le fond splendide de cette scène était formé par les hautes futaies, les collines couvertes de verdure, et les flancs du mont Kandili, nus, rugueux, tachetés de pins, ravinés par les torrents. De tous côtés sur la place s'organisaient de nouvelles danses, et dans une ruelle voisine, nous trouvons même un petit groupe de sept ou huit jeunes filles, qui, se tenant par la main, exécutent cette marche cadencée et rhythmique au son d'une mauvaise guitare à deux cordes que gratte une vieille femme, pendant que deux marmots aux cheveux blonds et aux yeux noirs cherchent à les imiter. Ces jeunes filles étaient charmantes, d'un type beaucoup plus pur et plus gracieux que les Athéniennes, et plusieurs avaient des cheveux blond cendré.

Sur la place, une danse de jeunes gens s'était formée. Les mains posées sur les épaules les uns des autres, ils exécutaient rapidement trois pas de côté, puis un pas en arrière, tandis que le chef de file, un grand garçon à l'air éveillé, le fez sur l'oreille, exécutait force gambades et mouvements de jambes d'un air fier et superbe, tantôt précipitant, tantôt ralentissant ses entrechats suivant les *adagio* ou les *scherzo* de l'orchestre. Il semblait infatigable et de temps en temps poussait un cri aigu en bondissant légèrement et en jetant un regard sentimental du côté d'une jeune fille, qui n'était autre, nous dit-on, que sa fiancée. C'était une grosse villageoise haute en couleur, fraîche et épanouie, assez jolie du reste malgré son nez camus, mais vêtue malheureusement à la mode franque, c'est-à-dire d'une large crinoline vert-pomme et d'un corsage trop serré à la taille qui lui donnait l'air commun et contrastait désagréablement avec le costume de ses compagnes. Elle quitta la place peu de temps après pour aller revêtir une seconde toilette, toujours européenne; elle devait encore en changer une troisième fois le soir. Fille du parèdre (maire), elle avait tenu à se distinguer de ses compagnes, et, dans sa vanité naïve, croyait que les *lordi*, nom sous lequel les étrangers sont généralement désignés, témoignaient par leurs sourires d'une admiration flatteuse pour ce luxe de toilette. Elle ne se doutait guère, la malheureuse, des réflexions que nous échangions, en la voyant se mouvoir péniblement, ficelée dans ce corsage disgracieux qui déformait singulièrement les lignes d'un corps peu habitué aux buscs et aux baleines de la civilisation. Ce déplorable exemple devait être contagieux, à en croire les regards d'envie que ses compagnes jetaient sur elle. Combien elles étaient plus jolies cependant, avec leurs longues tuniques de laine blanche brodées en soie de couleur, leurs manches flottantes, et ces légers voiles de gaze de soie qui leur entouraient la tête et dont les deux bouts flottaient gracieusement par derrière! Ces voiles, fabriqués à Koumi et inconnus dans le reste de la Grèce, sont d'une finesse extraordinaire et répandent sur tout le costume comme un nuage vaporeux et ondoyant d'un effet très-remarquable. Comme coiffure, elles portaient le petit fez rouge plus ou moins couvert de rangées de piécettes d'argent, qui composent pour la plupart toute leur dot. Les nouvelles mariées s'entourent la taille d'une longue ceinture de soie écarlate, terminée par des glands retombant sur la tunique et ornée de plaques en argent doré, estampées de dessins orientaux.

Danseurs et danseuses tournaient encore que nous étions déjà loin du village, éperonnant nos montures pour regagner le temps perdu et gravissant les pentes raides qui s'élèvent au nord de Mantoudi.

XVI

Végétation splendide. — Tableaux délicieux. — Descente. — Changement complet du caractère de la région. — Inquiétudes de Périclès. — Arrivée tardive à Oréos.

L'aspect de la contrée était le même qu'aux environs d'Achmed-Aga : nous traversions une vaste et magnifique forêt où les chênes et les pins s'élevaient au-dessus d'une végétation exubérante. De toutes parts nous apercevions des grenadiers avec leurs fruits brun-rouge et leurs feuilles vert sombre, des myrtes avec leur verdure brillante, des arbousiers couverts de fruits écarlates.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Danse à Hagia Anna (Sainte-Anne). — Dessin de Lix, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des ravins sauvages avec des entassements de rochers dignes du pinceau de Salvator Rosa déchiraient les flancs de la montagne ; des vallons mystérieux, ombragés de platanes et de grands chênes séculaires, s'enfonçaient en montant vers les hautes cimes, et, à travers les troncs de sapins, nous apercevions la mer teintée en bleu sombre, et les promontoires des îles s'estompant dans une brume légère. Plus nous nous élevons, plus la nature devient sévère et grandiose. Enfin, après avoir franchi une petite gorge où tombent en mille cascatelles gracieuses les eaux d'une source supérieure, nous arrivons à un col d'où nos regards s'étendent à la fois sur la mer Égée, sur le détroit de Négrepont et sur le golfe de Volo, qui vers le nord-ouest pénètre profondément dans les terres.

Ces vues d'ensemble se renouvellent fréquemment en Grèce, mais on ne se lasse jamais de les contempler, et malheureusement la plume ou le crayon ne peuvent en faire comprendre la beauté, le charme et la variété. A notre gauche se développait la côte entière de la Locride et de la Béotie, dominée par la chaîne du Parnès, du Cithéron et de l'Olympe. Les promontoires, auxquels les vapeurs ardentes de midi formaient comme un socle d'argent, se profilaient les uns derrière les autres, en se détachant sur la mer unie comme un miroir métallique. Quelques voiles endormies tachetaient çà et là le détroit de points blancs. Des nuages enroulaient leurs énormes volutes blanches autour des sommets éloignés : immobiles sous le calme écrasant et solennel du jour, ils semblaient faire halte en attendant la brise du soir.

Devant nous, perdues dans les nuages, nous distinguions les cimes déchiquetées de l'Othrys, de l'Ossa et du Pélion, massif énorme qui a enfanté dans les poésies primitives la légende des Titans luttant contre Jupiter; plus proche se dressait l'Œta, où Hercule, selon la tradition, monta sur le bûcher; et au-dessous, noyé dans un marécage, on apercevait le défilé des Thermopyles. Enfin, au nord, tout le groupe des îles situées au delà de l'Eubée se détachait comme un relief géographique sur l'immense étendue de la mer. Au loin, dans les brumes de l'horizon, une tache grise pointée de blanc semblait un nuage ou une voile perdue dans l'immensité. C'était l'Olympe de Thessalie, le séjour des Dieux. Mais le soleil ardent qui nous fondait la cervelle ne nous laissait pas le loisir d'évoquer les grandes ombres de Léonidas, de Xerxès ou d'Alexandre, et nous continuâmes notre route, laissant à notre gauche le petit village de Kokino-Milia, groupe de maisons misérables peuplées de quelques habitants d'aspect farouche et peu hospitalier. La forêt était toujours aussi splendide, la mer avec ses îles formait toujours le cadre invariable et merveilleux de notre tableau, encore embelli par les teintes dorées du jour qui déclinait.

A notre gauche se dressaient des murailles de rochers stratifiés qui surplombaient d'une façon menaçante. Sous les grands arbres, le sol gazonné était couvert de fleurs blanches, jaunes ou bleues, jetées par la nature avec une profusion inouïe sur un tapis de mousse vert tendre. L'air était pur et tout imprégné de senteurs balsamiques ; dans les arbres, des milliers d'oiseaux chantaient à s'égosiller, mais le chant éclatant et pur du rossignol les dominait tous. Je ne sais quel est le naturaliste malencontreux qui a le premier établi chez nous l'axiome du rossignol, oiseau triste et mélancolique, ennemi du bruit, des hommes et de la lumière : théorie qui a conduit à la barbare coutume de tenir ce pauvre chanteur aveuglé dans une cage sombre et étroite où il ne peut s'ébattre ; ce que je puis affirmer, c'est que le rossignol de l'Eubée donne à cet axiome un éclatant démenti; de jour comme de nuit il chante, brillant et radieux, s'ébattant par bandes dans les rayons de soleil, nullement effarouché par le passage des voyageurs qu'il suit de branche en branche, les saluant de ses notes mélodieuses. Toute la journée nous jouissons de leur concert.

Après avoir pris un café à un petit kani enfoui sous les platanes et qu'on appelait *Kani des bulbul*, c'est-à-dire des rossignols, nous commençons à descendre rapidement. Peu à peu la forêt s'éclaircissait, les grands arbres étaient remplacés par des buissons rabougris, les montagnes par des collines, et tout ce pays nous semblait d'une monotonie et d'une tristesse que la fatigue d'une longue journée faisait peut-être paraître plus grande encore. Nous montions et descendions ces ondulations de terrain sans voir trace d'habitations ni de culture, sans rencontrer d'autre habitant que quelque charbonnier qui nous suivait d'un regard assez farouche, perdant à chaque instant notre chemin mal tracé et le retrouvant avec peine au milieu des maquis. Le soleil baissait rapidement; et si la nuit nous surprenait avant que nous fussions arrivés à la plaine d'Oréos, nous avions comme perspective de coucher dans les bois ou tout au moins dans le mauvais hameau de Kastaniotissa, groupe de cabanes misérables, perché à mi-côte sur notre gauche et plein de lugubres souvenirs, car c'est là que, il y a une douzaine d'années, un Anglais, M. Leaves et sa femme, qui avaient fondé une grande exploitation agricole, furent assassinés et dévalisés.

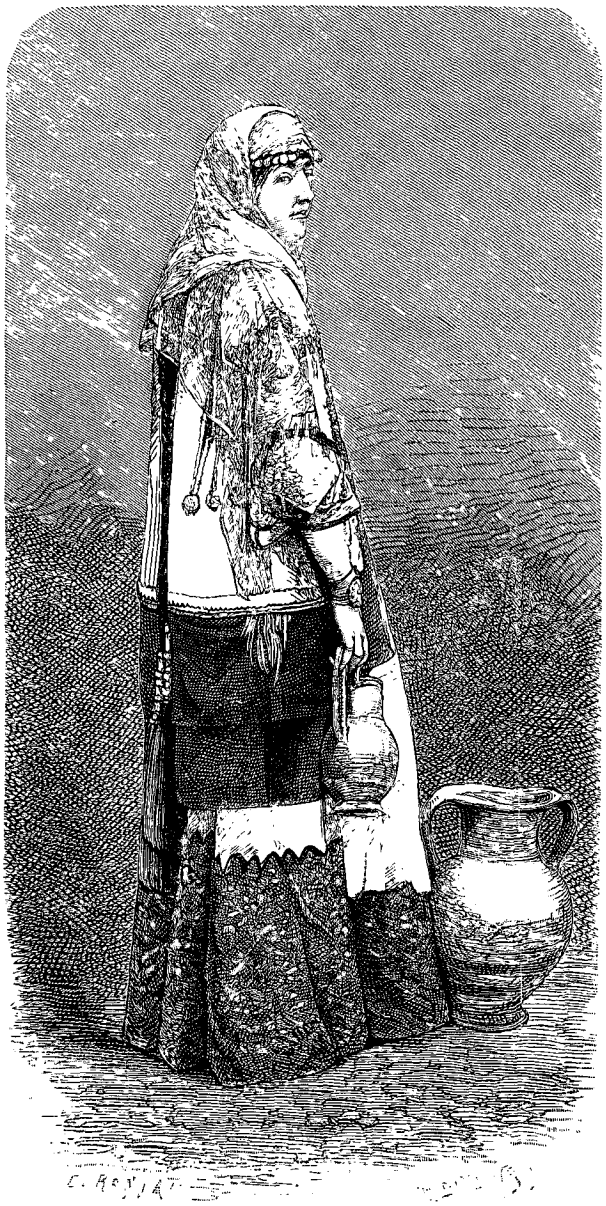
Périclès, qui se démoralisait à vue d'œil, déclarait que nous ne trouverions pas même un œuf à cuire pour notre dîner. D'ailleurs il n'était qu'à demi rassuré par cette solitude et par le voisinage des charbonniers nomades et se préoccupait outre mesure de son bagage de campement. Quant aux agoyates, ils ne connaissaient pas cette route et paraissaient de fort mauvaise humeur d'une si longue étape. Nos chevaux et les bêtes de somme étaient exténués et leur allure se ralentissait de plus en plus, malgré les excitations qu'on ne leur ménageait pas. Ces petites épreuves sont fréquentes dans un voyage en Grèce, et il ne faut pas se laisser aller à l'impression de décourage-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ment qui en résulte, si l'on veut goûter les charmes et l'intérêt de la route. Enfin nous atteignîmes une dernière hauteur d'où notre vue s'étendit sur la mer et la plaine. Il était temps, car le soleil avait déjà disparu derrière les montagnes de la terre ferme et nous ne distinguions presque plus le chemin raboteux où nos montures trébuchaient à chaque pas. Nous côtoyons des champs cultivés et aux dernières lueurs du crépuscule nous apercevons le rocher de l'acropole d'Oréos et les mâts des barques qui dépassaient les toits du village.

Il nous fallut près de deux heures pour atteindre le rivage, bordé d'une rangée de maisons neuves recouvertes de tuiles. Quelques-unes étaient à deux étages, avec magasins au rez-de-chaussée. Une vingtaine de grands caïques étaient amarrés près d'une estacade de bois, et une assez grande animation régnait dans la rue principale et autour des cabarets encore ouverts. Le paquebot grec, qui touche à Oréos six fois par mois, soit en venant d'Athènes, soit en revenant de Volo, y était arrivé dans la journée, et les politiques de café discutaient bruyamment les nouvelles apportées par les journaux de la capitale.

Dans ce petit port encore en enfance, comme dans tous ceux du royaume hellénique, nous retrouvions ce besoin d'activité intelligente et d'échange d'idées, ce mouvement et cette vie qui sont un des caractères principaux des populations côtières de la Grèce.



Femme de Mantoudi (voy. p. 66). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

XVII

Notre hôte hydriote. — Sa maison. — Son portrait orné d'une lettre de change. — Apparition inattendue de l'*Ajaccio*. — L'acropole d'Oréos. — Départ sur l'*Ajaccio*. — Vue de côtes. — Escale à Skiathos. — Les indigènes. — Le village.

Nous mettons pied à terre devant une maison d'apparence propre et confortable. Le propriétaire était un grand Hydriote de belle prestance qui était venu se fixer ici après le déclin de sa ville natale. Il avait construit cette maison et il faisait un fructueux commerce de commission. On ne se doute pas du grand nombre d'Hydriotes qui sont venus ainsi s'établir en Eubée, où ils se distinguent par leur activité, leur esprit d'ordre, leur bon sens et leur simplicité. Grâce à ces qualités solides, leurs affaires prospèrent, et il n'est pas rare d'en trouver qui ont acquis une grande fortune, dont ils ne se servent que pour élargir le cercle de leurs affaires.

Notre hôte nous introduisit dans un salon simple, mais confortable. Les murs étaient ornés de portraits des héros de la révolution grecque : Zaïmis dans sa longue robe turque, Mavromichalis avec son sourcil farouche, Colocotronis avec ses longs cheveux et coiffé de ce casque de pompier de village qu'il affectionnait. Au-dessus d'une console en acajou, une gravure représentait le fameux brick de l'Hydriote Tombazis, dont les actes de prouesse sont dans la mémoire de tous les Hellènes; entre les deux fenêtres, le portrait à l'huile du propriétaire lui-même, raide comme un saint byzantin, les yeux fixes à quinze pas, et entre les mains une lettre de change déployée. Voilà bien le Grec insulaire tout à la fois héros et courtier, soldat et épicier, prodigue de son sang et âpre au gain, capitaine de navire et teneur de livres, prêt, encore aujourd'hui, à vendre du caviar ou à se faire sauter sur un brûlot; singulier mélange de hardiesse et de ruse, de bravoure et de calcul, d'esprit de dévouement et d'instincts mercantiles.

Après un dîner arrosé par un vin muscat dont le fort goût de résine nous prenait à la gorge, on nous conduisit dans nos chambres blanchies à la chaux et décorées de mauvais portraits lithographiés de l'em-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

percur de Russie, du grand-duc Constantin et du tsarévitch.

Il était depuis longtemps grand jour quand Périclès entra dans notre chambre et ouvrit les volets en nous annonçant qu'un bâtiment français venait de mouiller dans notre rade. Quel ne fut pas notre étonnement en reconnaissant notre vieille connaissance, l'*Ajaccio*, dont la vapeur s'échappait bruyamment! Un canot venait d'amener à terre les officiers, et leur surprise ne fut pas moins grande de nous voir venir à leur rencontre. On échangea force questions et poignées de main. Notre stationnaire avait une mission pour Volo, et le commandant comptait profiter de cette circonstance pour visiter quelques points de la côte et les îles situées au nord de l'Eubée. Il nous proposa, séance tenante, de prendre passage à son bord pour trois ou quatre jours, s'engageant à nous déposer ensuite soit à Stylida, soit aux Thermopyles mêmes. L'offre était tentante et nous acceptâmes. Il fut décidé que Périclès traverserait le détroit sur une sacolève qui devait aller le lendemain à Stylida, et qu'il organiserait là en nous attendant les moyens de transport pour traverser la Locride et la Béotie, et nous rendre à Delphes.

Une fois ces arrangements pris, nous remontons chez notre Hydriote et prenons une tasse de café sur une grande terrasse ombragée par un berceau de clématites et surplombant un petit jardin tout rempli de grenadiers, d'orangers et de roses trémières. De l'autre côté de la plaine cultivée s'élevaient les montagnes sombres, couvertes de bois. On nous montre deux points blancs : ce sont les propriétés de M. Kymon et de M. de Mimont, vastes exploitations qui, après avoir inspiré les plus grandes espérances, ont amené les mêmes déceptions que celle que nous avons déjà visitée.

A dix minutes au sud du village s'élève l'Acropole, gros rocher isolé, rectangulaire, comme on en rencontre si souvent en Grèce, et sur les bords duquel se montrent des débris de murailles. En un quart d'heure nous escaladons le sentier de chèvres qui y conduit. Nous trouvons là, comme dans toutes ces anciennes forteresses, une enceinte composée de matériaux de toutes les époques. Les soubassements sont en gros blocs irréguliers de la plus ancienne époque, puis viennent les pierres bien taillées et à fines arêtes des temps helléniques plus récents, le petit appareil des Romains, les moellons mélangés de briques des Francs, les créneaux carrés des Turcs. Il y a au nord, et à l'ouest surtout, des traces de tours. Dans un coin, sous une broussaille épineuse, nous découvrons deux boulets de fer et le turban de marbre d'un tombeau turc brisé.

La vue s'étendait sur la baie d'Artémisium, célèbre par la défaite de la flotte de Xerxès, et sur la plaine divisée en cultures irriguées; pas de ponts, peu d'arbres, si ce n'est des mûriers, çà et là seulement quelques oliviers sauvages. De nombreux paysans, hommes et femmes, travaillaient dans les champs, et leurs vêtements de laine blanche tranchaient sur la verdure des plantations de cotonniers. D'autres labouraient les terres destinées aux semailles des céréales d'automne, maintenant d'une main leur charrue primitive, et guidant de l'autre avec une longue lance deux buffles noirs de Thessalie.

Toute cette contrée semble riche et prospère, et c'est la partie de l'île, dit-on, qui fournit à l'État ses plus gros revenus, produits surtout par la dîme prélevée sur les récoltes de blé. — Notre Hydriote prétendait cependant que l'agriculture, ici comme dans toutes les provinces excentriques, était en décadence, et il nous faisait, à cette occasion, un portrait peu flatteur des autorités, dont les moindres défauts, d'après lui, étaient l'incapacité et l'ignorance.

L'Éparque, le Tribunal et les diverses administrations résident à Xerochori, petite ville de deux mille six cents habitants, située dans la plaine, à deux heures vers l'est, et reliée à Oréos par une route que l'on peut dire presque carrossable, puisque deux ou trois vieux berlingots disloqués et poussiéreux traînés par trois rosses maigres font chaque jour un service entre les deux villes.

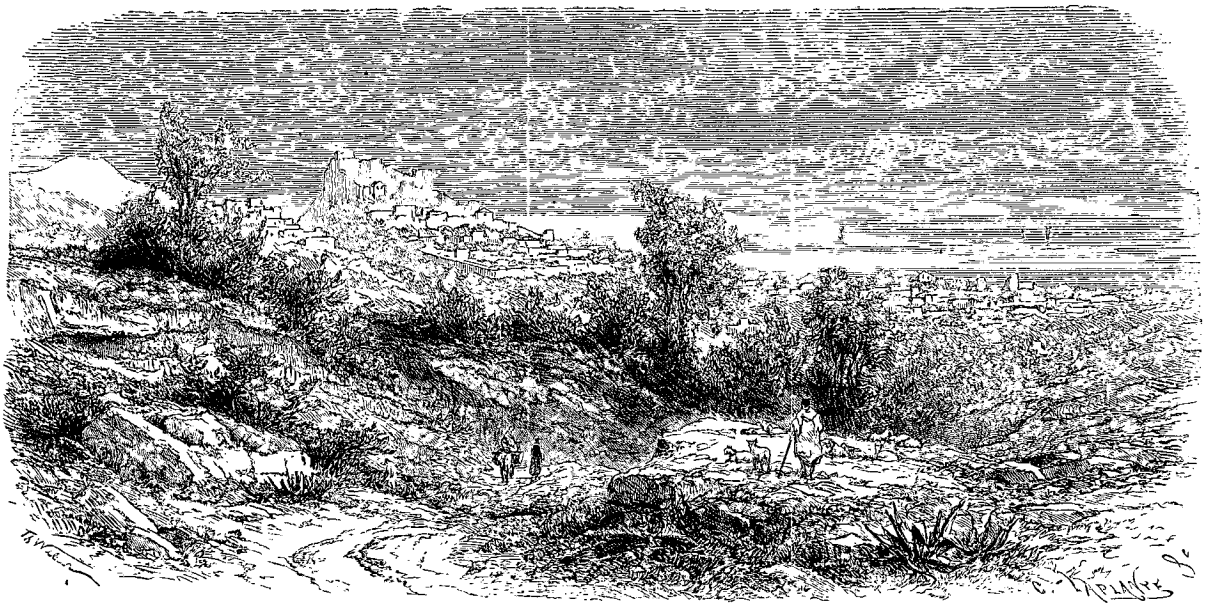
En redescendant de l'Acropole, nous passons près d'une fabrique de poterie, le seul essai industriel tenté jusqu'ici dans la province. Il n'en sort guère que des objets destinés aux usages les plus communs : terrines, cruches, pots à fleurs, ou amphores à conserver l'huile et le vin, grossièrement tournés et cuits en une seule fois à basse température et sans encastage. Ils rappellent cependant, par la forme et les essais d'ornementation coloriée, ces vases antiques, de style primitif, trouvés à Santorin et à Milo, et que caractérisent les zones, les chevrons et damiers tracés d'une main inhabile et hésitante. Nous nous arrêtons un instant pour voir travailler quatre ouvriers occupés à modeler, à coups de pouce, de petites assiettes en argile grise, dont l'imperfection rappelle les œuvres de ce potier maladroit, *Céphalos*, chansonné par Aristophane.

A dix heures, nous étions tous réunis sur le pont de l'*Ajaccio*, qui filait doucement, longeant les magnifiques rivages de l'Eubée. De hautes montagnes couvertes de forêts épaisses entouraient de belles vallées dans des cercles de verdure; ailleurs se dressaient de grands rochers à pic, aux couleurs éclatantes, aux ombres mystérieuses; une infinie variété de grandes scènes, de tableaux gracieux enchantait notre regard et nous faisait trouver trop rapide encore la marche lente de notre vieux stationnaire. A notre gauche apparaissaient l'étroite entrée du golfe de Volo et la presqu'île de Trikeri, premiers rivages de l'empire turc. Ils sont baignés dans cette belle lumière, à la fois si douce et si vibrante, particulière à ces parages de l'Orient. Comme nous sortons de l'étroit canal de Trikeri, l'horizon s'élargit tout à coup devant nous. Le côté de l'Eubée tournant brusquement à angle droit fuit vers le sud, et nous apercevons tout le groupe des neuf Sporades septentrionales, Skia-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

thos, Scopélos, Halonissos, entourées de toute une flottille d'îlots, et plus loin les deux pics de l'île de Skyros.

A deux heures, nous nous engageons avec circonspection dans la ligne de récifs dangereux qui défend l'entrée de la rade de Skiathos, et nous venons mouiller dans une petite baie entourée de montagnes arides et pierreuses. Le fond était mauvais, la côte peu sûre, et, en cas de changement de vent pendant la nuit, le bâtiment, ne pouvant sortir de ce dédale de roches, risquait de se trouver dans une situation critique. Le commandant ne se souciait pas d'exposer son navire et son monde à ces hasards, et il annonça qu'il irait le jour même à Scopélos. Nous n'avions donc guère qu'une heure pour descendre à terre, où nous attendait toute la population rassemblée. Le village est situé sur une pente escarpée, et les maisons plates à terrasses de terre battue avaient un aspect assez misérable. Les toits étaient couverts de femmes et d'enfants se penchant pour nous voir passer, et riant aux éclats comme de vrais sauvages qui voient pour la première fois des hommes civilisés. Mon lorgnon surtout excitait l'étonnement de ces insulaires : quand je l'eus planté sur le nez d'un grand gaillard à longues moustaches blondes qui me regardait bouche béante, toute la population fut prise d'un accès de fou rire, et les femmes se cachèrent la figure dans un pan de leur tablier rouge. Mais ce fut bien autre chose quand on sut qu'il y avait parmi nous un docteur : infirmes, aveugles, fiévreux arrivèrent, soutenus, portés, guidés par leurs enfants ou leurs voisins. Notre pauvre docteur eut fort à faire, et nous le laissâmes à ses consultations, pour monter jusqu'aux vieilles ruines vénitiennes qui dominent le village. Toute la partie de l'île que nous voyons de là est stérile et dénudée. Un



Scopélos. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

petit berger, dont les traits fins nous rappellent le type pointu des vases antiques, garde quelques chèvres. Nous lui demandons du lait, et, pour attirer ses bêtes, il tire quelques sons mélancoliques d'une sorte de biniou qu'il porte suspendu au cou. On lui offre à choisir entre une pièce de cuivre de dix centimes et une pièce d'argent de cinquante centimes. Il opte, après quelque hésitation, pour la pièce de cuivre. Est-ce l'ignorance naïve du sauvage qui lui fait préférer le poids à la valeur, ou au contraire l'expérience qui lui aurait appris à se défier des piécettes de cuivre argentées dont l'Autriche a inondé l'Orient?

En redescendant à travers les touffes d'asphodèle, nous faisons lever des bandes entières de perdrix rouges peu farouches. Le gibier est nombreux dans les îles, mais généralement de mauvaise qualité. A l'automne, des vols de cailles venant du nord passent au-dessus de Skiathos, et un grand nombre, repues du raisin de Thessalie, alourdies par la graisse, se laissent choir sur le sol où on les prend facilement à la main. Elles sont délicates, et elles rompirent agréablement notre ordinaire de poulets coriaces.

Rien ne nous retenait sur cette île sans intérêt comme sans histoire. Depuis l'époque où Hérodote la cite comme ayant été un point stratégique d'observation disputé entre les Grecs et les Macédoniens, elle ne fut plus que le repaire de pirates qui infestaient l'Archipel et couraient sus aux bâtiments de commerce, en attendant le jour où ils emporteraient à l'abordage les vaisseaux du Grand Turc et deviendraient les héros de l'Indépendance. Skiathos, Icos, Scandile, entourées de rochers et d'écueils qui les garantissaient contre toute attaque, devinrent alors le refuge des habitants de l'Eubée fuyant les représailles de l'ennemi. Un vieux marin à moustaches hérissées, à la figure camarde, mais empreinte d'une énergie indomptable,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nous raconte les exploits auxquels il a pris part à cette époque. Quand un croiseur turc était signalé par les vigies postées aux ruines que nous avions visitées, les sacolèves aux mâts inclinés, aux grandes voiles carrées, sortaient en pleine mer. Si le navire n'était pas trop fort, on l'attaquait, on montait à l'assaut et on massacrait l'équipage ; s'il était de haut bord et monté par un nombre d'hommes trop considérable, on se faisait poursuivre, on l'attirait dans ces parages dangereux inconnus pour lui et où il échouait bientôt sur quelque brisant.

Tous ceux que la mer n'engloutissait pas étaient fusillés à bout portant ou assommés à coups d'aviron. Les yeux du vieux loup de mer s'allumaient à tous ses souvenirs et ses histoires auraient duré jusqu'au soir, si nous n'y avions mis fin en nous embarquant.

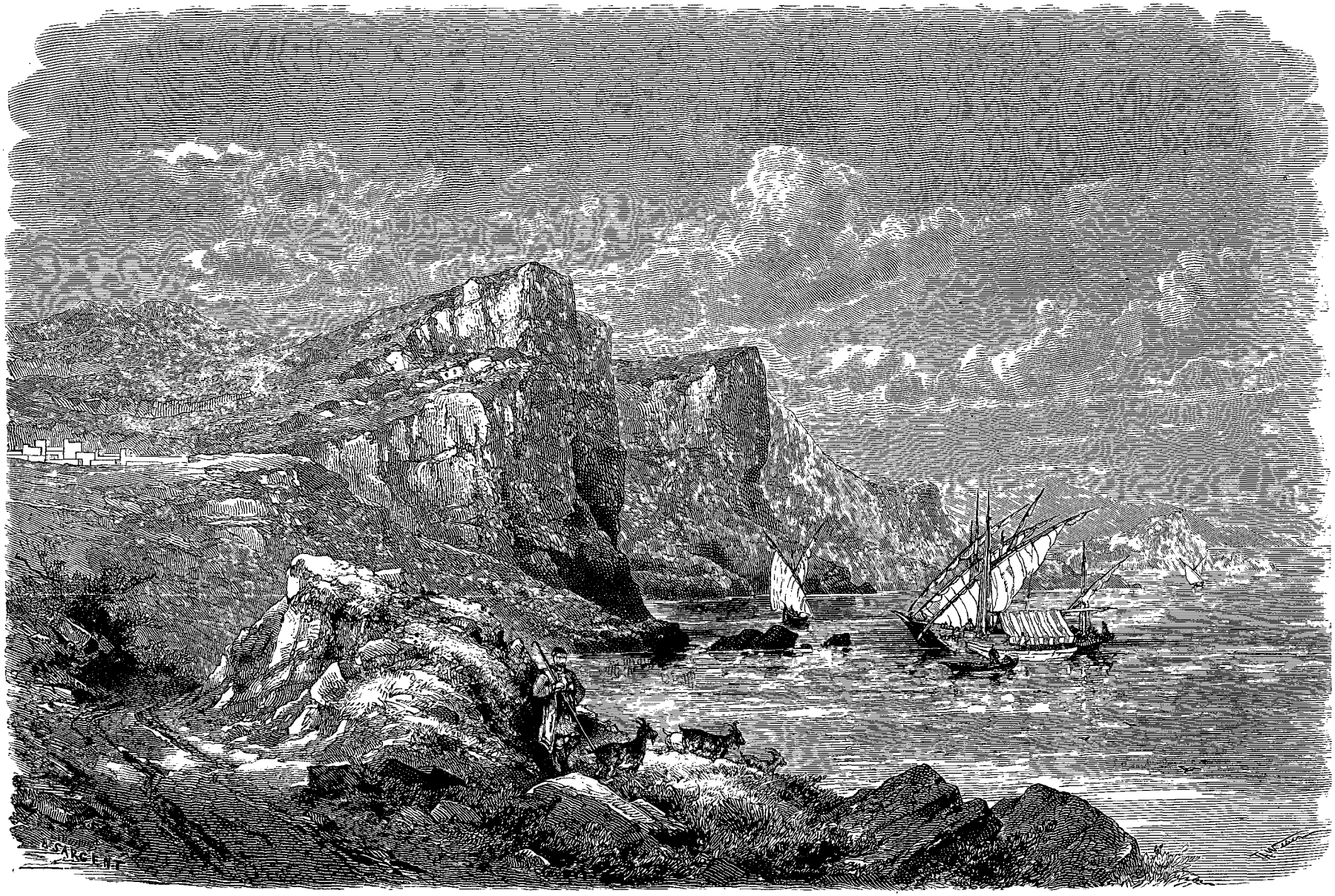
Paysans albanais à Glossa. — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. H. Belle.

XVIII

Scopélos. — Aspect général. — Costume bizarre des femmes. — Le mont Delphi. — Glossa. — Le château. — Souvenir de Démosthène. — Halonissos. — Skyros. — La relique de saint Georges. — La légende de la tirelire. — Le tombeau de Thésée.

L'île de Scopélos n'est séparée de celle de Skiathos que par un étroit canal ; mais la ville du même nom est située sur la côte orientale, et il nous fallut contourner l'île par le nord pour redescendre ensuite, pendant une heure, jusqu'à une pointe d'où nous découvrîmes sept à huit cents maisons entremêlées de verdure et dominées par un grand château moyen âge, dont les tours encore debout s'élevaient sur un mamelon isolé. La petite ville de Scopélos est le chef-lieu d'une éparchie, c'est-à-dire d'une sous-préfecture, et la résidence d'un certain nombre de fonctionnaires ; aussi a-t-elle une physionomie plus civilisée que ses voisines. Un certain nombre de cafés s'alignent sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



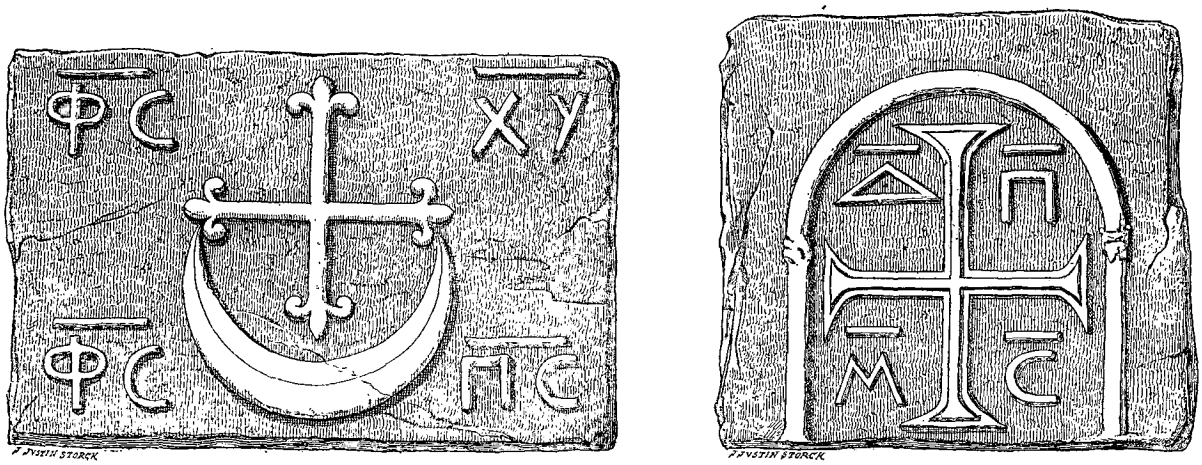
Port Panormos, à Scopélos. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le quai : on voit même circuler quelques redingotes et des chapeaux mous. La plupart des femmes ont adopté la vulgaire jupe d'indienne imprimée et le foulard de Manchester; mais beaucoup, dans les villages de l'intérieur, ont conservé leur costume, qui est fort bizarre. Une longue et étroite tunique de coton blanc monte jusqu'au cou et tombe jusqu'aux pieds, bordée de soie rouge; par-dessus est une seconde tunique, n'arrivant qu'aux genoux, avec larges manches garnies de broderies écarlates; enfin, par-dessus tout cela, un petit vêtement très-court, sorte de veste aux manches étroites, s'arrête au coude. Par derrière, l'aspect est assez grotesque. La taille marquée au-dessus des omoplates, la coiffure très-haute, les bras soutenus par deux petits coussinets qui les soulèvent et les écartent du corps, donnent à la plus charmante créature quelque chose de raide, de gêné, de très-disgracieux. S'il y en a quelques-unes de jolies, le type n'est cependant pas beau.

Toute cette race est albanaise, comme dans toutes les îles voisines de Thessalie, et c'est dans les ports seulement qu'on trouve quelques Grecs insulaires. Chez ces Albanais, les hommes, les femmes et même les enfants ont les cheveux noirs comme du charbon.

L'intérieur de Scopélos est moins aride que Skiathos, et dans les vallons ou sur les premières pentes derrière la ville, nous voyons des champs cultivés, du blé, de l'orge, de la vigne, qui non-seulement suffisent pour la consommation locale, mais alimentent même un petit commerce d'exportation. Autrefois, paraît-il, lorsque l'Eubée et ce groupe d'îles appartenaient aux Vénitiens, les navires italiens fréquentaient Scopélos; mais depuis longtemps on n'y voit plus d'autres bâtiments que quelques sacolèves grecques transportant les produits du pays au Pirée ou à Syra. L'intérieur de l'île est occupé presque entièrement par une montagne aride, le mont Delphi, dont les pentes, assez douces vers l'est, descendent presque à pic dans la mer, du côté de l'ouest, formant une sorte de port appelé le port Panormos. Ce pays sauvage n'est habité que par quelques pêcheurs misérables. Dans la partie nord, un village de douze cents habitants, Glossa, occupe le centre d'un petit district cultivé en céréales et en vignes. Les femmes ont le costume que j'ai déjà décrit plus haut. Les hommes portent une tunique sans manches, de couleur foncée, et dont le bas est soutaché de rouge, une large ceinture, et une culotte basse et sans pli, entourée quelquefois d'un étroit ruban. Ils sont de race albanaise et se tiennent à l'écart des Grecs.



Pierres encastrées dans une tour du château de Scopélos. — Dessin de J. Stork, d'après un croquis de M. H. Belle.

De la plate-forme qui précède la petite église, on a une belle vue sur Skiathos et sur la chaîne majestueuse du Pélion de Thessalie. Ce groupe d'îles semble, du reste, en être un prolongement, rompu par un affaissement du sol, qui, en submergeant les parties basses, ne laisse plus apparaître que les cimes au-dessus des eaux. Au bas du village, près d'une petite plage bordée de taillis de chênes, d'arbousiers et de châtaigniers, on voit deux vieilles tours vénitiennes, probablement des postes d'observation d'où les guetteurs signalaient les navires qui arrivaient du fond du golfe de Salonique.

Quant au château de Scopélos, il se compose de deux enceintes fortifiées, flanquées de tours carrées assez hautes; une muraille crénelée descendant jusqu'au rivage empêchait que l'ennemi ne pût tourner la position et isoler la citadelle de la ville. Obligé de passer par un étroit défilé qui sépare le mamelon de la montagne, il se trouvait coupé de la mer, son seul refuge, et exposé aux avalanches de rochers que les défenseurs faisaient rouler sur lui. Grâce à cette situation, le château de Scopélos a soutenu victorieusement plus d'un siége, soit contre les Génois, soit contre les Turcs, et les Grecs qui s'y réfugièrent pendant la guerre de l'Indépendance, sauvegardés par la réputation de leur forteresse, n'y furent pas inquiétés.

Les annales de Scopélos remontent plus haut que le moyen âge, et il n'y a pas beaucoup de ses voisines qui puissent comme elle se vanter d'être le sujet principal d'un discours de Démosthène. Il est vrai

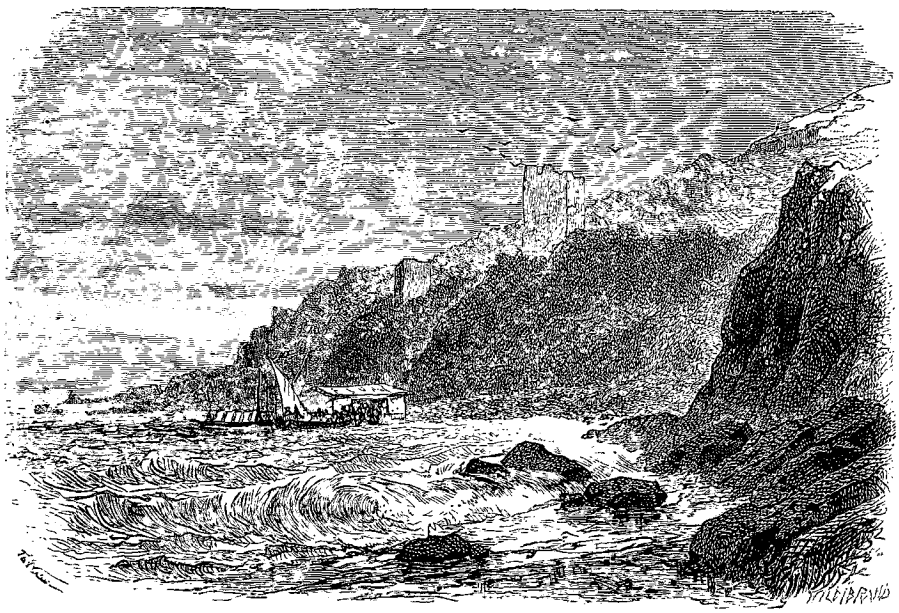
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

que Libanius, presque un contemporain, prétend que le discours n'est pas de Démosthène; il est vrai aussi que, malgré son magnifique style, il ne sauva pas l'île des griffes de Philippe le Macédonien, qui en revendiquait avec hauteur la propriété. « Ce qui doit nous servir de leçon, conclut le maître d'école qui avait tenu à nous faire les honneurs des antiquités de sa ville, et nous apprendre qu'il vaut mieux agir que parler. Un bon fusil vaut mieux qu'un protocole, » ajouta-t-il en clignant de l'œil du côté de l'ouest, c'est-à-dire du côté des provinces turques de Thessalie.

Le château n'offre rien d'intéressant comme architecture; nous n'y relevons, comme particularité curieuse, que deux pierres sculptées encastrées dans une des tours de l'enceinte : l'une représente une croix supportée par un croissant et entourée de monogrammes en caractères grecs dont nous laissons à de plus experts le déchiffrement.

En levant l'ancre nous passons par l'étroit canal qui sépare Scopélos de Halonissos, longue île aride sans villages et presque inhabitée, suivie d'îlots fréquentés seulement par des pêcheurs qui viennent y chercher des coquillages. Nous longeons ensuite les falaises de l'île Skyros et nous pénétrons dans la baie de Saint-Georges, dont un grand îlot montagneux bouche l'entrée, en ne laissant que deux passes; l'une, au nord, est impraticable; l'autre, celle du sud, est encombrée de roches, étroite et difficile.

L'île de Skyros est la plus grande de tout le groupe des Sporades septentrionales et la plus éloignée des côtes. Elle est comprise dans l'éparchie de Karysto, la troisième sous-préfecture de l'Eubée. Bien que plus étendue que Scopélos, elle est cependant moins peuplée, son sol étant inégal, rocailleux et rebelle à l'agriculture. Le village principal, chef-lieu de la commune, situé à deux lieues dans le nord, a un aspect pauvre et misérable. Une espèce d'isthme, terrain bas qui va d'une côte à l'autre, sépare Skyros en deux et en fait comme deux îles distinctes, ayant chacune son massif montagneux et ses torrents. Le mont Saint-Élie, haut de huit cents mètres environ, et dont nous gravissons les premières pentes, est couvert d'une végétation peu élevée de lentisques, de myrtes, de chênes verts; des touffes de lauriers-roses tranchent par leur verdure sur le lit desséché des torrents.



Ruines vénitiennes près de Glossa. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

Au sommet du rocher, sur les escarpements duquel s'étagent les maisons du village de Saint-Georges, est situé un petit monastère où cinq à six moines ignorants et rapaces vivent de la dîme qu'ils prélèvent et surtout des sommes assez rondes que leur procure une image en argent ciselé représentant saint Georges et ses miracles. On serait mal venu de se présenter devant la relique (qui date, dit-on, des premiers siècles du christianisme) sans déposer une pièce de monnaie dans une tirelire, à l'entrée du sanctuaire : ceux qui font la sourde oreille risquent, les jours de procession solennelle, d'avoir le crâne fêlé par le saint, qui connaît les tièdes et les hésitants et tombe sur eux à bras raccourci. C'est du moins ce que raconte la tradition soigneusement entretenue par les moines, car personne ne s'est encore avisé d'en expérimenter l'exactitude.

De tous côtés nous apercevons sur le flanc de la montagne des troupeaux de chèvres qui dévorent les feuilles des arbrisseaux, dévastant, déboisant et appauvrissant le pays. Il faut croire pourtant que cette apparence chétive ne date pas d'hier, car dans l'antiquité le royaume de Skyros était passé en proverbe pour donner l'idée de quelque chose de misérable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur la cime du mont Kochilas se trouvait, selon la tradition, le tombeau de Thésée, mort à Skyros à la suite d'une chute dans un précipice, pendant une promenade qu'il faisait après son dîner. C'est là que les Athéniens, guidés par un aigle, retrouvèrent ses ossements, qu'ils rapportèrent en grande pompe et ensevelirent sous le Théséion, ce charmant petit temple qui s'offre le premier au regard du voyageur arrivant du Pirée à Athènes. Nous voyons bien un aigle qui plane majestueusement au-dessus de nos têtes, mais ce n'est plus vers la tombe d'un héros que le guide son instinct de roi des airs : les grands cercles qu'il décrit en descendant peu à peu, soutenu par un imperceptible mouvement des ailes, n'ont pour centre qu'un pauvre diable de lapin trahi par ses oreilles, ou quelques-unes de ces perdrix rouges qui pullulent dans l'île.

Pendant le moyen âge, Skyros appartint aux ducs francs de Naxos, et Nicolas Carcerio y éleva, en 1345, pour résister aux attaques des Turcs, des fortifications dont on voit encore les restes.

Le démarque voulait absolument nous conduire sur le versant oriental de la montagne pour nous montrer des carrières de marbre exploitées, paraît-il, par les anciens, mais la perspective de cette promenade de quatre heures à travers un pays aride ne nous séduisait pas, et nous refusâmes, à son grand mécontentement. Nous passâmes la fin de la journée sur le pont de l'*Ajaccio* à regarder ce cercle de montagnes désertes et mélancoliques, et ce village morose perdu au milieu de la mer, sans communications régulières avec les ports voisins, isolé du monde. Peu à peu les lumières qui piquetaient le rocher de Saint-Georges disparurent, la vie s'éteignit et un silence de plomb pesa sur ce petit coin de terre.

XIX

Koumi. — Animation du port. — Les vignes et le vin de l'Eubée. — Dévastation du pays. — Incendie d'une forêt. — « C'est au gouvernement. » — Richesses minérales. — Ressources merveilleuses de l'Eubée. — Une mine grecque. — Le café servi par Achille. — Comment s'altèrent les légendes homériques. — Embarquement sur l'*Ajaccio*. — Arrivée aux Thermopyles.

Au point du jour nous repassons par la passe des Trois-Bouches, et nous mettons le cap sur l'Eubée, dont nous séparait une distance de vingt-cinq milles (environ onze lieues), que nous franchissons en trois heures et demie. A mesure que nous approchons, la haute montagne de Delphi nous apparaît avec plus de netteté, sillonnée de gorges sauvages et couverte de forêts de pins. Une grande et large baie s'ouvre devant nous, et sur un plateau dominant le rivage nous apercevons les blanches maisons de Koumi, entourées de cultures et de jardins et dominées de tous côtés par des montagnes escarpées. Sur le bord de la mer, quelques maisons, deux cafés, trois magasins pour les marchandises, forment ce qu'on appelle la « marine » et communiquent avec la ville par un sentier rapide.

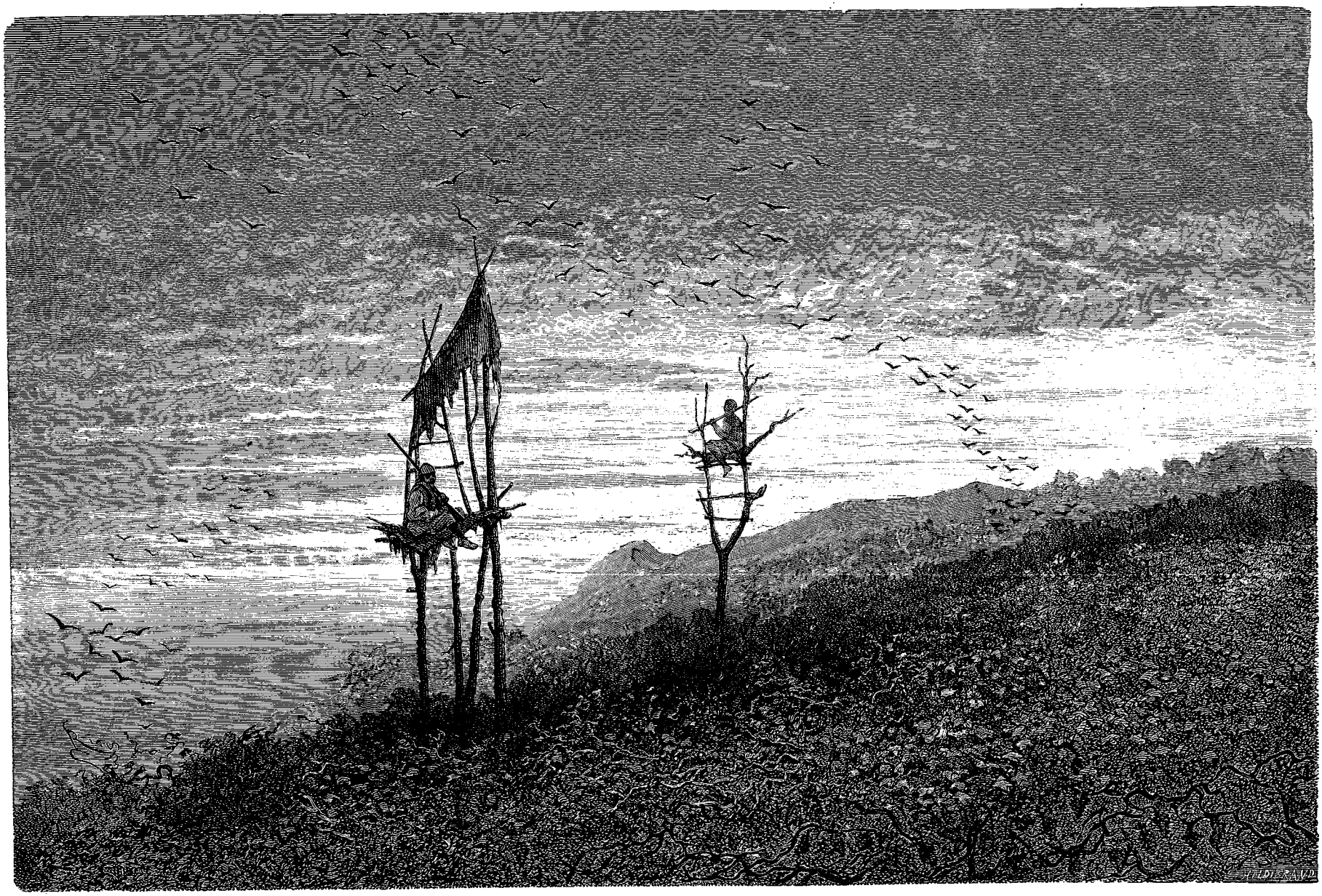
Koumi, grâce à sa construction irrégulière et à l'étendue de ses jardins, occupe une assez grande étendue ; elle compte près de cinq mille habitants. Il y régnait une animation et une activité qui contrastaient avec le désœuvrement et la torpeur des îles que nous venions de visiter. De tous côtés arrivaient des campagnards, poussant devant eux de petits chevaux chargés d'outres gonflées de vin ; sur le pas des nombreuses boutiques, on discutait, on concluait des marchés ; des patrons de barques, reconnaissables à leurs vastes pantalons bouffants, débattaient le prix du fret. Koumi doit ce mouvement commercial à ce fait que son port est le seul qui existe sur toute la côte orientale de l'Eubée ; par suite il devient le point de concentration de toutes les denrées agricoles produites dans les vallées voisines. Ces vallées sont arrosées par des cours d'eau qui descendent du Delphi et dont quelques-uns ne sèchent pas en été. De nombreux et grands villages se montrent sur les collines environnantes, toujours couronnées par de vieilles tours, qui sont ici plus nombreuses que partout ailleurs.

Ce riche pays, lors de la domination vénitienne, a dû être divisé en petits fiefs, et ces ruines sont celles des demeures que chaque seigneur élevait près du village qui lui appartenait et qu'il fortifiait contre les attaques possibles des Turcs, des Grecs eux-mêmes, et peut-être bien aussi de ses voisins. On ne peut mieux les comparer qu'à ces bordjs de l'Algérie, dans l'enceinte desquelles se réfugient quelquefois les propriétaires avec leur famille, leurs troupeaux et leurs ouvriers, lorsque les prédications d'un marabout ou l'ambition de quelque chef ont irrité le fanatisme des Arabes.

Toute cette contrée est formée de collines blanchâtres couvertes de vignes. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne voit que de grands villages entourés de champs, soigneusement entretenus et souvent irrigués. Le vin, mal fabriqué, est détestable, mais il n'en est pas moins l'objet d'un commerce considérable et une source de richesse pour les habitants. S'ils apportaient plus de soin dans la culture et le choix du raisin, plus de surveillance dans le travail de la fermentation, et s'ils voulaient bien adopter quelques perfectionnements dans les procédés et les ustensiles en usage, leurs vins pourraient trouver des débouchés plus vastes et créer une concurrence sérieuse à nos vins français dans les ports de la Méditerranée orientale. Un propriétaire intelligent qui est entré dans cette voie nous fit déguster une bouteille de son vin ; il nous parut un peu capiteux, mais excellent, et notre commandant, qui est de la Dordogne, déclara qu'il ressemblait au meilleur vin de Lunel. C'est, du reste, avec la garance, le principal, presque le seul produit de la contrée, car le blé n'y est cultivé que pour la consommation locale, et l'olivier y est rare.

Si l'on remonte encore plus haut dans l'intérieur des vallées, la nature devient plus sauvage, plus accidentée, les cultures sont moins étendues, les villages plus petits, mais plus pittoresques et ombragés de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les vignes de Koumi (voy. p. 79). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. H. Belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaux chênes verts, les pentes de plus en plus rapides et coupées de ravins de plus en plus impraticables. Les hautes murailles de rochers et les sommets abrupts couverts de forêts ferment l'horizon et l'on n'a d'autre issue que d'étroits défilés coupant la chaîne de Delphi et redescendant ensuite vers la plaine de Chalcis.

Tout ce pays est admirable, mais l'homme semble prendre plaisir à le dévaster; il nous fut donné, pendant notre court séjour à Koumi, d'assister à un exemple de cette destruction qui s'exerce dans toute la Grèce. Une épaisse fumée couvrait la montagne sur une largeur de plus de deux kilomètres et obscurcissait le soleil. « Ce n'est rien, nous dit le cabaretier propriétaire qui nous servait une moitié d'agneau rôti, ce n'est rien, c'est la forêt qui brûle. — Ah! et qui a mis le feu? — Qui sait? répondit-il en haussant les épaules avec insouciance, peut-être un berger. — Mais n'a-t-on pas expédié des gens pour chercher à éteindre l'incendie? » Notre homme nous regarda avec étonnement sans nous répondre, comme si nous étions fous. « Et si toute la montagne brûle? — Eh bien, qu'est-ce que cela fait, c'est au gouvernement! » Faites donc entrer dans de pareilles cervelles la théorie du déboisement et de ses effets sur le climat et l'agriculture!

Les Grecs, d'ailleurs, n'estiment guère les arbres. Dans un pays où l'on ne construit que sur de petites proportions, où l'on se chauffe peu, où il n'y a pas d'industrie, et où par conséquent la consommation de bois est restreinte, on ne comprend pas la valeur des forêts, et l'on ne s'habitue pas à les respecter, comme l'on respecte tout ce qui représente une valeur réelle. De là cette absence absolue d'intérêt et de préoccupation pour leur conservation, et ce manque de surveillance collective qui ferait plus pour tenir en bride les incendiaires que tous les règlements forestiers, dont la mise en vigueur exaspère les bergers et appelle la vengeance, c'est-à-dire l'incendie.

La vigne n'est pas la seule richesse du district de Koumi; les entrailles de la terre en recèlent d'autres non moins précieuses, de l'exploitation desquelles on ne s'est pas encore occupé sérieusement. Plusieurs mines de lignite appartenant au gouvernement sont concédées, moyennant redevance annuelle, à une compagnie particulière, mais les travaux sont mal dirigés et le manque de fonds empêche de leur donner de l'extension.

Ce lignite, dont la meilleure qualité a une valeur calorique équivalente aux deux tiers du même poids de bonne houille anglaise, brûle bien et donne peu de fumée. Le temps nécessaire pour l'allumer, la nécessité d'avoir des chaudières plus grandes pour obtenir le même résultat qu'avec la houille, enfin l'obligation de charger les grilles peu à la fois et souvent, en rendent l'emploi difficile pour le service des bâtiments à vapeur, mais il deviendrait un précieux auxiliaire pour l'industrie qui se développe rapidement en Orient, et se voit forcée de consommer des houilles de Newcastle à soixante-quinze francs la tonne. Ce lignite revient sur la mine à vingt-deux francs, et, rendu au Pirée, à vingt-huit francs, ce qui, même étant donnée sa moindre qualité calorifique, le rend infiniment moins cher que le charbon anglais.

A peu de distance se trouve, presque à fleur de terre, un gisement de fer chromique dont une partie a été concédée à une compagnie française du Havre qui l'exploite pour en tirer le chrome. Les expériences récentes sur la résistance des aciers chromiques et l'extension de leur fabrication qui, des États-Unis, passe maintenant en Angleterre, peuvent donner à cette mine une valeur nouvelle.

L'île d'Eubée tout entière est, du reste, un des pays les mieux doués par la nature pour la variété et la richesse de ses productions.

Le blé y est superbe, le coton y vient à merveille; la garance et l'olivier dans certaines parties, la vigne partout, donnent d'excellentes récoltes. Les vers à soie y rencontrent, il faut le croire, des conditions climatériques favorables, puisqu'ils sont restés jusqu'à présent à l'abri de toute maladie; les bestiaux y sont nombreux et s'engraissent dans de bons pâturages. Les forêts peuvent donner des bois de construction pour la marine.

Près de Rovias, dans le nord et dans le massif du mont Ocha, on rencontre des lignites combustibles; partout, mais surtout dans le sud, affleurent des filons métallifères.

Près de Karystos, plusieurs riches mines de cuivre et de plomb argentifère ont été découvertes et une concession étendue a été faite à une société grecque qui a déjà commencé ses travaux; enfin des sources chaudes d'eau minérale jaillissent en maint endroit. Il ne manque à tant de richesses que de l'argent et des bras pour les mettre en œuvre.

Tant que l'organisation sociale et administrative du royaume n'assurera pas la sécurité aux capitaux et aux travailleurs, autrement que par des lois et des règlements restant à l'état de lettre morte, la plus belle province de Grèce restera une non-valeur entre les mains de maîtres ignorants ou maladroits.

Nous avons vu déjà comment ont été chassés par le dégoût et l'hostilité tous les étrangers qui ont voulu y fonder des exploitations agricoles; il est à craindre qu'il n'en soit de même pour ceux qui tentent maintenant d'y introduire l'industrie métallurgique; faisons des vœux pour que les Grecs comprennent enfin leur véritable intérêt, qui n'est certes pas dans ce système d'ostracisme inspiré par la jalousie.

Le commandant de l'*Ajaccio*, qui était chargé par le ministre de la marine de faire des expériences comparatives sur les lignites de Koumi, n'avait pu obtenir dans la journée même la quantité qui lui était nécessaire. Des chevaux allaient et venaient de la mine à la plage, portant chacun deux morceaux de charbon gros comme le poing. Il ne fallait pas songer à avoir le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

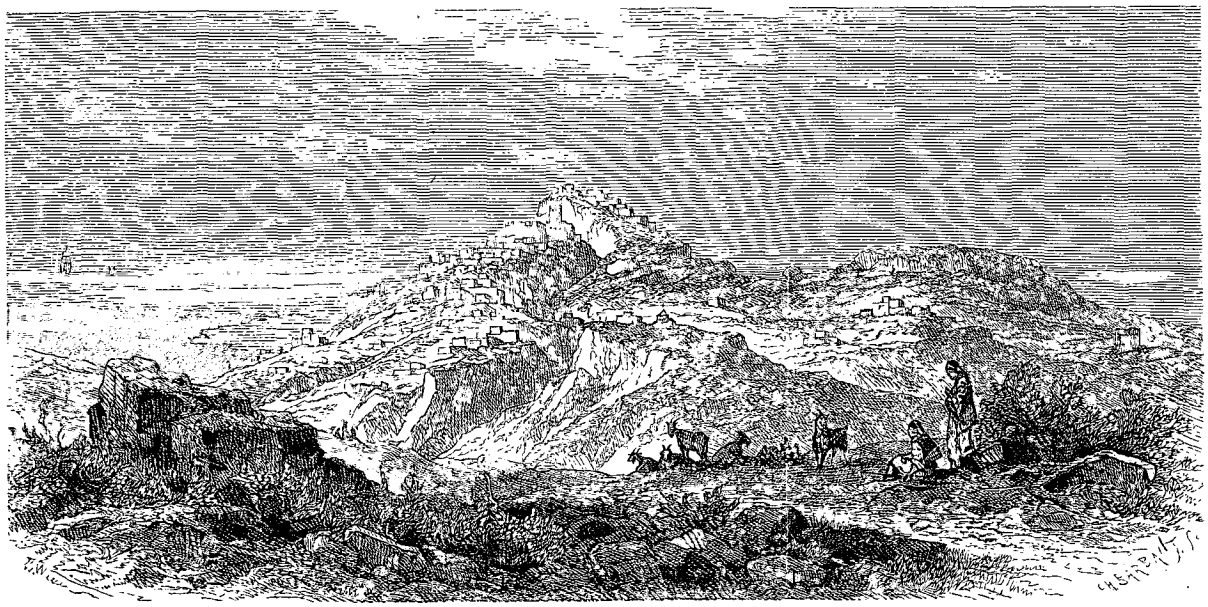
chargement d'une sacolève avant la nuit et pouvoir partir avant le lendemain.

Le pays est si gracieux, la vue sur les montagnes, sur la mer et les îles si splendide, que nous ne nous plaignons pas de ce retard, nous en profitons pour faire une nouvelle promenade dans de petites routes bordées de haies de ronces pourpres et de myrtes, entre des jardins remplis d'arbres fruitiers; plus loin les champs de vignes commencent et dans chaque enclos s'élève un frêle observatoire de branchages, du haut duquel le propriétaire, armé d'un fusil, surveille les bandes d'oiseaux pillards. Le soleil avait disparu derrière le Delphi, et ces petits postes se détachaient en fine silhouette sur un ciel opale doré, doux et mystérieux, tandis que l'ombre du soir assombrissait déjà les premiers plans.

Nous nous trouvons bientôt près de la première mine de lignite, où un officier du bord et le démarque activent les derniers envois destinés à l'*Ajaccio*.

L'entrée de cette mine consiste tout simplement en deux trous où l'on pénètre à quatre pattes. C'est dans cette position peu commode que les ouvriers creusent des galeries de taupe, repoussant au fur et à mesure les blocs de charbon derrière eux avec leurs pieds; des enfants traînent ces débris jusqu'à l'extérieur dans de petits paniers.

En retraversant la petite ville, nous trouvons les cabarets éclairés et encombrés de buveurs et de joueurs qui discutent bruyamment. D'autres, assis dehors auprès de petites tables peintes en rouge sang de bœuf, dégustent un verre d'eau claire et savourent une cigarette en causant des élections. Un garçon de café, grand escogriffe de six pieds, orné d'une énorme moustache fièrement retroussée, circule entre les groupes



Saint-Georges à Skyros. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. H. Belle.

en balançant coquettement sa fustanelle, très-courte et très-bouffante, par-dessus laquelle il a noué un tout petit tablier de couleur, relevé comme celui d'une jeune soubrette. De là sortent deux gigantesques jambes serrées dans des guêtres rouges. C'était bien la plus drôle de figure que nous eussions vue jusqu'alors. Il nous apporta sur un plateau cinq ou six tasses de café avec un air de grandeur affable, et pour allumer nos cigarettes nous présenta un charbon incandescent au bout d'une pincette de cuivre grande comme les deux doigts.

Il s'appelait Achille et se montrait très-fier de son nom. Il était d'ailleurs convaincu que son patron était un grand chef de pallikares, qui avait pris à lui seul Constantinople, massacré toute la population et qui s'était retiré sur le Pinde, dans une retraite inaccessible, où il attendait que les circonstances lui permissent de recommencer la guerre.

Comme notre docteur, un sceptique et un frondeur, entreprenait de le convaincre, toujours par l'intermédiaire du pilote grec, de l'inanité des légendes, et essayait de lui expliquer le mythe d'Achille et de Minerve lui apportant les armes forgées par Vulcain, notre homme répliqua froidement qu'Achille était bien un grand pallikare, que Minerve était une grande sainte et qu'il était bien naturel qu'elle fît forger par les génies un bouclier destiné à rendre invisible et invulnérable un si grand héros.

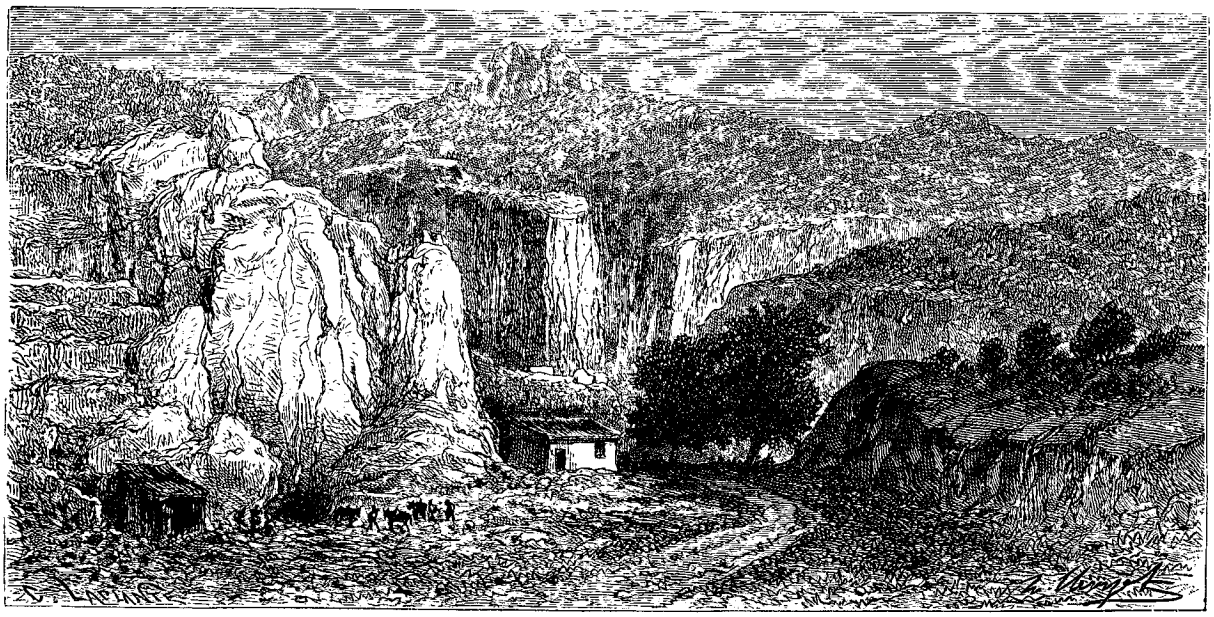
C'est ainsi que dans toute la Grèce les traditions homériques se dénaturent et se christianisent en se mélangeant aux plus bizarres superstitions du moyen âge. Le campagnard grec du dix-neuvième siècle amalgame les demi-dieux du paganisme avec les saints, les farfadets des vallons enchantés avec les anges du paradis, invoquant aussi bien les sirènes et les furies que la Panagia et croyant plus peut-être aux visions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dont il peuple les cimes mystérieuses qu'aux mystères du ciel, qui se trouve bien loin de lui.

Ce ne fut pas sans risquer de nous rompre le cou dans le sentier qui descend à la plage et sans avoir pris un bain de pieds entre les blocs de la petite jetée de la marine, que nous parvînmes à nous embarquer. Lorsque nous accostâmes l'*Ajaccio*, on hissait les derniers sacs de charbon et le pont criblé de poussière noire craquait sous les pieds. A trois heures du matin on alluma les chaudières, mais on eut beaucoup de peine à allumer le lignite de Koumi, et il fallut y mêler une forte proportion (environ la moitié) de houille anglaise. Il n'en fallut pas moins deux heures pour obtenir la pression ordinaire. La première expérience n'était donc pas très-favorable. En route, on était obligé à chaque quart d'heure de jeter quelques pelletées dans les fourneaux; les chauffeurs étaient exténués. Si l'on remuait avec les ringards la masse incandescente, elle se brisait en petits fragments et tombait à travers les grilles. Peut-être en modifiant les fourneaux et la dimension des chaudières obtiendrait-on un meilleur résultat, et l'emploi du lignite deviendrait-il possible pour les bâtiments à vapeur; mais, en fût-il autrement, ce combustible n'en resterait pas moins une ressource sérieuse pour l'industrie, qui n'est pas forcée de ménager l'espace pour ses machines.

Nous longeons la rive orientale de l'Eubée. De ce côté, les pentes du Delphi viennent tomber presque à pic dans la mer, en formant de gigantesques murailles de rochers battues par les flots et couronnées de pins. A chaque détour de la côte une nouvelle scène pleine



Entrée des mines près de Koumi (voy. p. 79). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. H. Belle.

de grandeur et d'originalité sauvage s'offre à nous. Toute cette partie de l'île, rude et inhospitalière, ne se prête guère à la colonisation. Aussi n'y voit-on que de rares et petits hameaux. Toutes les villes et les cultures se trouvent dans les larges vallons et dans les plaines de l'ouest et du nord.

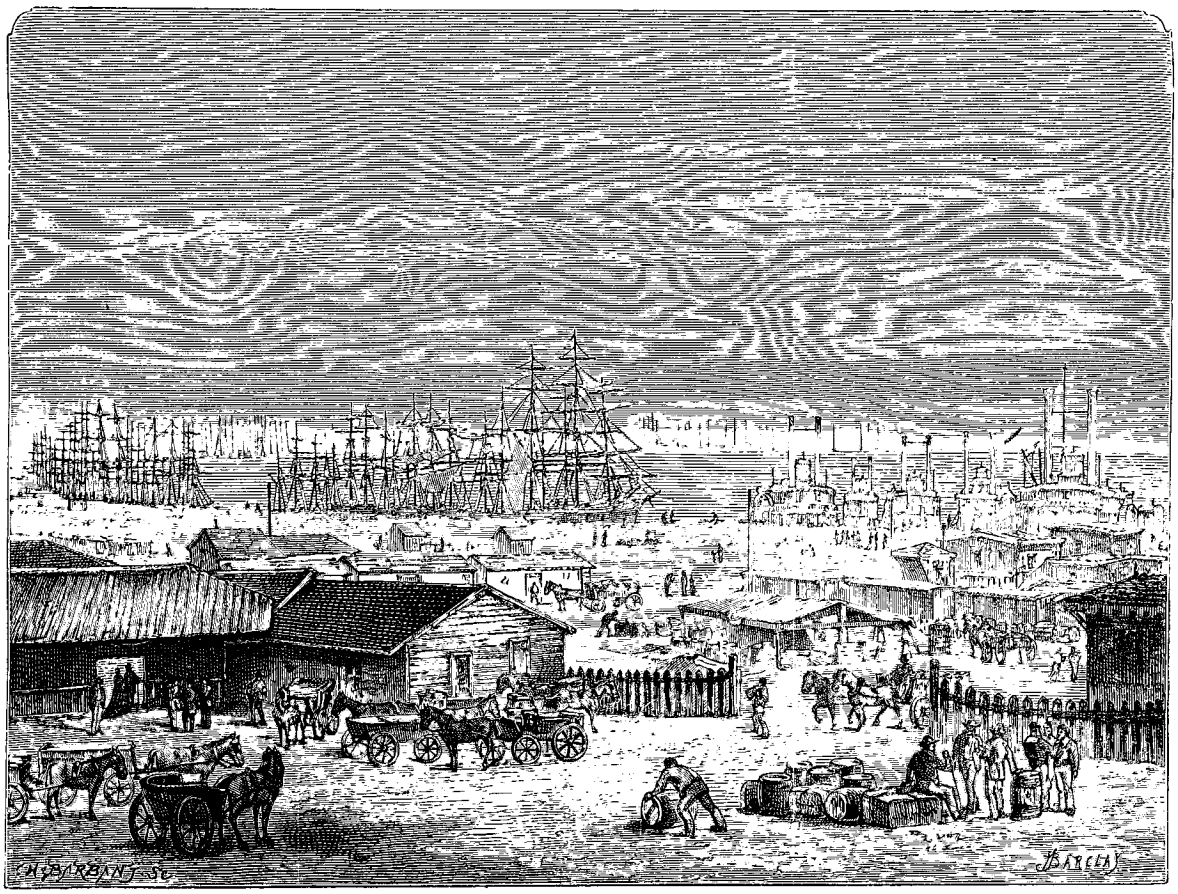
Après le cap Sarakaniko, les montagnes s'abaissent et le regard plonge dans la belle vallée de l'Achmed-Aga et de Mantoudi, dont nous reconnaissons les collines verdoyantes s'échelonnant jusqu'au massif rocheux du Kandili. Bientôt nous atteignons la pointe extrême de l'île et nous tournons brusquement à gauche dans le canal de Trikéri. Nous revoyons la plaine fertile de Xerochori et d'Oréos, nous côtoyons la presqu'île aride et déboisée de Lithada, et à six heures du soir nous jetons l'ancre dans le golfe de Lamia, en face du défilé des Thermopyles.

Un petit kani misérable se distinguait à peine de la colline pierreuse au bas de laquelle il se trouvait. Quelques individus et des soldats s'agitaient devant la porte. Enfin une barque se détacha du rivage, et nous reconnûmes notre fidèle Périclès, qui fut bientôt à bord et parut très-heureux de nous revoir. Le lendemain, au point du jour, nous nous séparons de nos aimables compagnons, et une heure après nous n'apercevons plus de l'*Ajaccio* qu'une légère fumée roussâtre qui s'élève au-dessus de l'horizon de la mer, dans la direction du nord.

Henri Belle.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les rives du Mississipi. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XX

En route pour la Nouvelle-Orléans. — État de la ville. — Le règne de l'anarchie. — Ses origines. — Les personnages principaux du drame : Packard, Durell, Billings, Mac Enery, Penn. — Le gouverneur Warmoth. — L'avocat Kellogg. — Le portefaix nègre César.

Saint-Charles! Trente kilomètres de la Nouvelle-Orléans! Encore une heure de chemin!

J'examine le paysage à mesure que glissent à notre arrière étangs et marécages, cèdres et palmiers. Mais rien n'est digne de fixer l'attention, sauf un magnifique bosquet d'orangers chargés de fruits en pleine maturité qui excite un cri général d'admiration — aussitôt réprimé; car nous éprouvons tous un certain sentiment de malaise en songeant que chaque tour de roue nous rapproche du théâtre d'une lutte sérieuse, sur lequel les yeux de quarante millions de citoyens sont fixés avec autant d'espoir que de crainte.

Le président Grant affirme que « l'anarchie règne en Louisiane. » Personne n'en doute; mais le général Mac Enery et les citoyens blancs prétendent que le « règne de l'anarchie » a été inauguré par Grant, et qu'il est perpétué à la Nouvelle-Orléans dans son intérêt personnel. Ce « règne », disent-ils, a commencé, il y a deux ans, à la réception, par Stephen B. Packard, d'un télégramme ainsi conçu :

« Washington. — Ministère de la justice.

« Faites exécuter les décisions des Cours des États-Unis par tous opposants, quels qu'ils soient. Le général Enery mettra à votre disposition, à cette fin, toutes les troupes nécessaires.

. « Georges H. Williams, procureur général. »

1. Suite. — Voy. t. XXXI, p. 113, 129, 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Véritable énigme que ce message! Stephen B. Packard est un carpet-bagger[1] que le président Grant a envoyé à la Nouvelle-Orléans en qualité de grand prévôt (marshal) des États-Unis. Le général Emory est l'officier fédéral commandant le département du Golfe. Mais quels étaient les opposants que le grand prévôt et le général avaient à combattre? Non-seulement jamais décision des Cours des États-Unis n'avait rencontré de résistance à la Nouvelle-Orléans, mais encore ces Cours ne prévoyaient pas qu'il pût s'en produire. Le juge Durell, le seul magistrat fédéral en Louisiane, n'avait formulé aucune plainte. Pourquoi, sous la pression du procureur général Williams, le conseiller judiciaire du président Grant, un agent inférieur tel que Stephen B. Packard convoquerait-il les troupes pour exécuter les ordres du tribunal de ce juge?

La conduite du président vis-à-vis de la Nouvelle-Orléans avait, supposait-on, un double objectif: d'abord, enlever la majorité en Louisiane pour le renouvellement de son mandat présidentiel; en second lieu, faire nommer sénateur pour l'État son beau-frère, James B. Casey[2]. Pour atteindre ces deux résultats, un président peu scrupuleux pouvait utiliser les troupes fédérales; mais le juge Durell, de son côté, désirant obtenir le siége au Sénat pour Norton, ne devait pas être disposé à favoriser la candidature de Casey. L'action du gouverneur Warmoth et du général Mac Enery était nulle. Contre qui Packard devait-il lancer les troupes fédérales?

Le mystère se découvrit avec le temps.

Stephen B. Packard avait reçu son télégramme le mercredi, dans la nuit. Le lendemain soir, Durell le fit mander pour affaire grave. Billings, un avoué du parti des scalawags[3], assis devant une table chez Durell, écrivait un ordre que le juge expliqua à son visiteur. Packard devait demander des troupes, marcher sur la Chambre des États, et en défendre l'entrée à tous venants.

A la Nouvelle-Orléans, le Capitole est affecté à la fois à l'exécutif et à la législature. Packard devait expulser le gouverneur, s'emparer des archives et fermer les portes. L'ordre écrit par Billings et signé par Durell fut remis entre les mains de Packard. Celui-ci courut aussitôt aux baraquements, prit une compagnie et, à la nuit, força et occupa le Capitole.

Durell ne tarda pas à recevoir sa récompense. Casey abandonna la lutte; il troqua ses chances d'élection contre l'emploi lucratif de collecteur d'impôts, et Norton, l'ami de Durell, fut adopté par un comité scalawag, comme candidat au Sénat.

Le mandat du gouverneur Warmoth était sur le point d'expirer. La lutte pour les emplois de gouverneur et de vice-gouverneur, avait lieu d'une part entre les généraux Mac Enery et Penn, deux officiers indigènes; William P. Kellogg, légiste de l'Illinois, et César C. Antoine, portefaix nègre, d'autre part.

Chaque parti se proclama vainqueur; mais la vérité ne pouvait être connue avant la réunion des chambres. Le contrôle aurait dû être fait par la cour suprême de la Louisiane. Comme le mandat de Warmoth avait encore cinq ou six semaines à courir, il restait plus qu'il n'en fallait pour éplucher les listes avant que l'État se trouvât sans gouverneur légal et sans gouvernement régulier. Mac Enery était parfaitement disposé à attendre la réunion des chambres; quant à Kellogg, il n'osait pas affronter une chambre présidée par Warmoth, et c'est ce qui amena le règne de l'anarchie.

William Pitt Kellogg, avocat sans clients, avait quitté l'Illinois pour venir chercher fortune en Louisiane. Ainsi font du reste des centaines de ses compatriotes, qui trouvent l'éclatant soleil du Golfe préférable aux brouillards glacés du lac Michigan. Il vint à la Nouvelle-Orléans avec un sac de nuit (carpet-bag), une langue bien pendue et, ce qui valait mieux encore, une « idée à sensation ». John Brown était son héros. Grâce à « l'esprit » de ce martyr de l'émancipation, il fit son chemin et fut envoyé par les votes nègres au Sénat des États-Unis. Les allures béates qui lui avaient gagné le cœur des nègres obtinrent à Washington le même succès et le désignèrent aux républicains comme le seul homme capable de réaliser leurs plans.

Il intriguait pour obtenir la présidence du Sénat, lorsque passa devant ses yeux éblouis la place de gouverneur. Cette place vaut quarante mille francs par an, payables en or, sans compter les réquisitions et le patronage, qui rapportent plus que le double des appointements fixes. Si le gouverneur désire faire promptement fortune, pourvu qu'il ne soit pas scrupuleux sur les moyens, rien ne saurait l'en empêcher. Ne tient-il pas dans sa main les ressources de la Nouvelle-Orléans et le Golfe? On assure que ce n'est pas autrement que le gouverneur Warmoth s'est enrichi.

La proie était magnifique; mais, pour l'atteindre, il fallait que Kellogg déployât autant de décision que d'adresse. Sauf par leur nombre, ses partisans étaient de beaucoup inférieurs à ses ennemis. Mac Enery et Penn, riches, bien apparentés, honorablement connus, avaient pour eux tous les citoyens de la Nouvelle-Orléans, tous les planteurs de la Louisiane.

D'une taille moyenne, le général Mac Enery a quelque ressemblance avec le président Grant, son regard est méditatif, sa physionomie rêveuse; il porte une barbe épaisse et de grosses moustaches. Le général Penn, plus jeune que son chef, est le vrai type du Sudiste. Il a le menton rasé, les yeux et les sourcils noirs et une longue moustache tombante : timbre de voix, physionomie, gestes, tout chez lui dénote l'homme d'action (voy. p. 84 et 85).

1. *Carpet-bagger*, aventurier; voy. t. XXXI, p. 188, note 2.

2. La direction du *Tour du Monde* croit à peine nécessaire de rappeler qu'elle laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs opinions et de leurs jugements.

3. Voy. t. XXXI, p. 188, note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Ne pouvant se fier au gouverneur et ne voulant pas se présenter devant une chambre ouverte par ce fonctionnaire, Kellogg convoqua une assemblée de ses partisans. C'était le samedi matin; les chambres devaient se réunir le lundi suivant.

Une chambre organisée par Warmoth aurait commencé par vérifier les élections et aurait probablement renvoyé aux juges de la cour suprême la question de la validité de la nomination, soit de Mac Enery, soit de Kellogg. Celui-ci craignait les juges autant que les sénateurs. Comment devait-il s'y prendre pour se débarrasser des uns et des autres?

Billings, ce procureur peu scrupuleux, absolument dévoué aux intérêts nègres, proposa de lancer César Antoine, le portefaix nègre, non-seulement contre le gouverneur, mais encore contre les cours locales.

Cette proposition fut adoptée et le portefaix nègre se rendit aussitôt auprès de Durell, non pas au tribunal, mais au domicile particulier du juge, et lui présenta un décret rendu à peu près en ces termes : Attendu que lui, César C. Antoine, avait été dûment élu vice-gouverneur de la Louisiane; mais attendu qu'il avait toute raison de s'attendre à des difficultés pour entrer en fonctions, il priait la Cour des États-Unis de lui délivrer une ordonnance interdisant à certaines personnes, désignées dans une liste dressée par Billings, de faire ou dire quoi que ce fût en opposition avec son droit à remplir l'office de vice-gouverneur.

La liste de Billings comprenait cent trente-cinq noms.

Le premier était celui du gouverneur Warmoth. En somme, ce nègre demandait au juge Durell d'empêcher les pouvoirs exécutif et législatif de la Louisiane d'agir au préjudice de son droit — et cela pendant cinq jours pleins.

Le juge Durell rendit l'ordonnance dans les termes indiqués.

Le président Grant ne renie pas d'ordinaire les pantins dont il fait manœuvrer les fils; mais, dans le cas présent, il a été obligé de reconnaître que l'ordre rendu par le juge Durell, sur la réquisition d'Antoine, était non-seulement un « acte illégal, » mais une « faute grave. »

Et cependant cet « acte illégal » fut signé; cette « faute grave » fut commise dans toute sa plénitude.

L'ordre du juge Durell donna aux partisans de Kellogg l'avantage sur les citoyens de la Louisiane et son exécution inaugura l'ère de « l'anarchie ».

XXI

Le coup d'État. — Déposition de Warmoth. — Nomination du nègre Pinch. — Troc de son poste avec Kellogg contre un siége au Sénat. — Refus d'admission. — Règne simultané de deux sénats et de trois gouverneurs.

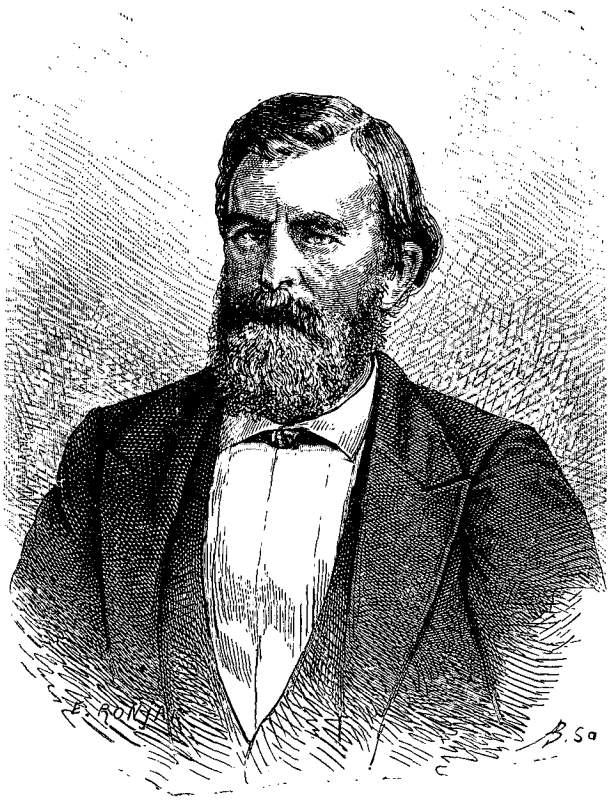
Le lundi matin, Packard, les assignations républicaines à la main, et suivi par les soldats fédéraux, se présenta au Mechanics' Institute où devait se réunir l'Assemblée. Au seuil se tenait César C. Antoine, portant l'ordre de Durell et désignant ceux qui pouvaient être admis ou non. Naturellement, il ne laissa entrer que ses amis. Ceux-ci, une fois dans la salle législative, ne perdirent pas leur temps à discourir inutile-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment; l'ordre de Durell expirait le mercredi, et il y avait beaucoup à faire avant que les membres conservateurs vinssent occuper leurs siéges.

Tout d'abord, il fallait déposer le gouverneur Warmoth et obtenir possession des listes officielles. Mais comment déplacer le gouverneur légal?

Un nègre du nom de Pinchback, vulgairement désigné sous celui de Pinch, offrit, moyennant finance, ses services à Kellogg. Ce Pinchback, drôle très-remuant, avait été maître d'hôtel sur un bateau à vapeur, puis huissier dans une maison de jeu; mais en considérant l'éclatante fortune de certains de ses congénères, il crut découvrir que la carrière politique lui offrirait plus d'avantages qu'aucun des métiers qu'il avait exercés jusqu'alors. Envoyé au Sénat de l'État par un district nègre, le hasard voulut que, pendant quelques semaines, il suppléât le vice-gouverneur Dunn. Son mandat était expiré; mais en Amérique on garde toute la vie le titre qu'on a porté, ne fût-ce qu'un jour. Un professeur reste toujours professeur, un vice-gouverneur toujours vice-gouverneur. Aussi Pinch se gardait-il bien de ne pas faire précéder son nom de celui de sa dignité temporaire.



Le général Mac Enery (voy. p. 82). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Un tel homme valait son prix, et Kellogg eut bientôt fait marché avec lui. Pinch devait renverser Warmoth; en cas de succès, remplir pendant quelques jours le rôle de gouverneur de fait, recevoir une somme d'argent considérable, et, si l'on réussissait à se débarrasser de Norton, être envoyé à Washington comme sénateur.

Les conditions réglées, Billings conduisit Pinch dans la salle du Sénat, et, avec l'aide de César C. Antoine, l'installa, en qualité de vice-gouverneur, sur le fauteuil présidentiel. Dix minutes suffirent à Pinch pour organiser une Chambre. Puis il lut un factum rédigé par Billings, contenant certaines accusations contre Warmoth, et concluant par une demande de déposition. En dix autres minutes ces articles furent lus et adoptés. Les troupes fédérales se trouvant à portée, sous les ordres de Packard, les choses s'exécutèrent aussi rapidement qu'elles avaient été discutées : Pinch assuma le rang de gouverneur de fait, prit possession du Capitole, s'empara du grand sceau de la Louisiane, et lança une proclamation annonçant son avénement à l'univers.

Le grotesque et l'absurde atteignent ici à des hauteurs telles qu'on en trouve rarement d'exemples aussi extraordinaires dans l'histoire ou dans le roman. On déplore les actes de Bocking, le tailleur de Leyde, — pitoyable manifestation de la folie humaine. On rit de l'impudence de Sancho, — création plaisante de l'art satirique. Mais Munster et Barataria sont distancés.

Warmoth refusa de reconnaître Pinchback. Duelliste de première force, renommé pour l'imperturbable sang-froid qui lui permettait de tirer sur un homme aussi facilement que sur un oiseau, Warmoth n'était pas de caractère à se laisser dominer par un Pinch. D'un autre côté, aucune autorité constituée ne voulait reconnaître Pinch. Dans sa perplexité, Packard refusa de passer outre avant d'avoir reçu l'autorisation de la Maison Blanche. Kellogg expédia alors le télégramme suivant au procureur général Williams :

« Nouvelle-Orléans, 11 décembre 1872.

« Si, d'une façon quelconque, le président indique qu'il reconnaît les faits accomplis, tout sera réglé par le gouverneur Pinchback et par la législature. »

Georges M. Williams est un homme de ressources, mais il n'était pas préparé à demander au président de reconnaître un vaurien nègre pour gouverneur de la Louisiane.

Comment agir pour ne pas blesser trop grossièrement les bienséances et la décence publique? Puisque Pinch remplissait l'office de gouverneur, on pouvait lui écrire comme « gouverneur *de fait* »; de cette façon, ses fonctions, quoique non reconnues, seraient considérées comme « admises ».

Williams excelle dans l'art de la phraséologie ambiguë et nuageuse. Le lendemain, le télégramme suivant, sanctionnant absolument le règne de l'anarchie, fut expédié de Washington à la Nouvelle-Orléans :

« *Gouverneur de fait Pinchback. Nouvelle-Orléans.*

« Ministère de la justice, 12 décembre 1872.

« Faites comprendre que vous êtes reconnu comme le pouvoir exécutif légal de la Louisiane, et que l'assem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

olée du Mechanics' Institute est la législature légale de l'État. Lancez une proclamation dans ce sens, en ajoutant que toute l'assistance nécessaire sera donnée, tant à vous qu'à ladite législature, pour maintenir la tranquillité. »

Sur cette autorisation du cabinet, le gouverneur Warmoth fut déposé, et Pinchback fut installé par les officiers fédéraux. Toutefois le nouveau gouverneur sentait qu'il ne jouirait pas d'une complète liberté d'allures tant que l'ancien gouverneur resterait à la Nouvelle-Orléans. Il pouvait arriver que Warmoth le rencontrât sur la voie publique et lui infligeât une rude correction. Pinch, ne tenant aucunement à être battu, et se sentant appuyé par des juges fédéraux aussi bien que par des généraux fédéraux, il se mit en quête d'une loi qui pût le débarrasser de son redoutable ennemi.

Un second juge fédéral, nommé Elmore, arriva sur ces entrefaites à la Nouvelle - Orléans. Pinch se présenta à son tribunal, renouvela les accusations qu'il avait formulées déjà contre le gouverneur Warmoth, et réclama sa déchéance.

Ce cas se trouvait tout à fait en dehors de la juridiction d'Elmore, ce qui n'empêcha pas celui-ci de lire le factum, et, sans même entendre l'accusé, de prononcer la déchéance du gouverneur Warmoth.

Warmoth en appela aux juges de la Louisiane, qui décidèrent qu'Elmore avait agi illégalement, et le citèrent pour outrage à la Cour. Elmore n'en fit que rire, se sentant, comme Pinch, une armée fédérale derrière lui. Toutes ces usurpations se firent, en effet, sous l'égide du général Emory qui, naturellement, appuyait les candidats du président Grant.

Pendant cinq ou six semaines, Pinch gouverna l'État. Des plaisants l'accablèrent de libelles où il était désigné sous les noms de roi Pinch, Sa Majesté Noire, lord Faux-Col en papier, marquis de la Pommade; ils lui adressèrent de fausses dépêches et firent imprimer des oukases comiques revêtus de sa signature.

Enfin son règne se termina; il remit le Capitole et le grand sceau aux mains de Kellogg, échangeant son titre de gouverneur contre un siége de sénateur à Washington, avec tous les avantages et les émoluments y attachés.

En entrant au Sénat, Pinchback réclama une place auprès des Sherman et des Wilson, des Boutwell et des Cameron, gens graves, les pères conscrits de la république. Cette prétention souleva un violent orage.

Après un rapport remarquable, suivi d'une longue discussion, le Sénat déclara non-seulement que Kellogg n'était pas le gouverneur légal de la Louisiane, ni Pinchback le sénateur légal pour ledit État, mais encore il ordonna qu'une nouvelle élection eût lieu, afin que le « règne de l'anarchie » fût renversé d'une façon véritablement républicaine, c'est-à-dire par le suffrage universel.

Le lieutenant gouverneur D. B. Penn (voy. p. 82), — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Invité par le Sénat à donner l'explication de sa conduite, le président Grant avoua que la dernière élection en Louisiane constituait « une gigantesque fraude ». Il reconnut la nécessité d'une nouvelle élection, pour déterminer quel était le candidat populaire, le général Mac Enery ou William P. Kellogg; mais il réserva à son cabinet de choisir le moment opportun pour la réunion des colléges électoraux. Aussi Kellogg fut-il autorisé à reculer les élections jusqu'à un moment plus propice.

Deux sénats et trois gouverneurs se disputaient donc la domination de la Nouvelle-Orléans. Aucun citoyen n'était capable de déterminer à qui il devait obéissance. Le règne de l'anarchie était complet.

XXII

Situation déplorable de la Nouvelle-Orléans. — Détresse universelle. — Réaction. — Formation d'une ligue blanche. — Marr. — Inquiétudes de Kellogg. — Intervention des troupes fédérales en sa faveur. — Ogden. — Arrivée du général Sheridan.

Pendant dix-sept mois, la Nouvelle-Orléans gémit sous le joug de gouverneurs qui ne pouvaient pas gouverner, d'assemblées incapables de légiférer, de tribunaux dont toutes les décisions se contredisaient mutuellement.

La Nouvelle-Orléans est la Louisiane, à peu près comme Paris est la France. Quand la Nouvelle-Orléans souffre, la Louisiane languit; l'État se ranime en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

même temps que sa capitale. Sous Kellogg et pendant son règne anarchique, la Nouvelle-Orléans avait perdu son crédit aussi bien que ses ressources personnelles.

Un pouvoir exécutif composé d'un mélange de nègres et d'étrangers administrait la ville et agiotait sur les terres publiques. Dans ce parlement croupion, les nègres avaient la majorité, empochaient des traitements et votaient des bills n'ayant aucune force légale. La police des rues et des quais était faite par une bande de nègres commandés par des officiers étrangers. Les clubs noirs se multipliaient, chacun avec ses signes et ses mots de passe particuliers. Tant que la caisse publique renferma un dollar, ces étrangers y puisèrent pour eux et leurs adhérents. A la vénalité de l'emploi se joignait l'escamotage des bons du trésor; une ville solvable devenait responsable d'un État appauvri. Les dettes publiques restèrent impayées; négociants et commissionnaires désertèrent leurs magasins des quais; le commerce de détail déclina rapidement. Les importations s'arrêtèrent presque complétement. Les impôts augmentèrent dans une telle proportion que certains propriétaires se virent obligés d'abandonner leurs immeubles à l'État. L'arriéré de solde était général pour tous les emplois, sauf pour les sénateurs nègres de Kellogg, qui touchaient régulièrement leurs quatre-vingt-dix francs par semaine. On ne payait pas davantage les professeurs et les instituteurs. Colléges et écoles étaient fermés. Les compagnies des eaux, ne pouvant obtenir le payement de leurs créances, arrêtèrent leur distribution.

R. H. Marr. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

La détresse était universelle; toutes les classes de la société souffraient également. Certaines nuits, l'obscurité était complète, les gaziers ayant fermé les robinets. Les rues de la Nouvelle-Orléans ne sont jamais sûres pendant la nuit; alors ce fut pis encore. Les policemen levèrent un impôt sur toutes les boutiques. Ces agents de l'ordre public portaient des armes, et des gens armés ne se laissent jamais mourir de faim.

Le prix des denrées alimentaires s'accrut. Le poisson devint rare, le mouton inabordable. On négligea les prisons et les asiles, et on laissa croupir les prisonniers, comme autrefois ceux de Naples et de Séville, dans la plus abjecte sordidité.

Des digues furent brisées et des plaines fertiles inondées. Partout le sol était envahi par les roseaux et par les mousses. Les champs de cotonniers se convertissaient en jungles, les murs de soutien s'écroulaient dans le fleuve. Tout, dans la ville et la campagne, au physique comme au moral, offrait l'image de la ruine et de la désolation.

Pauvre ville, si belle et si fière! Voyant tout s'effondrer, son commerce, son crédit, ses espérances, galvanisée par le désespoir, elle releva le front et se posa cette question : La famille blanche est-elle condamnée à disparaître du golfe du Mexique?

La réponse fut ce qu'elle devait être : une énergique négation. Et la réaction s'organisa aussitôt, réaction ayant pour objet de placer la question de race au-dessus de la question de parti, la république au-dessus des républicains.

Elle éclata partout, dans les salons, dans les clubs, dans les magasins, dans les boutiques. Ce mouvement était dirigé moins contre les gens de couleur que contre les étrangers et les scalawags, qui se servaient des noirs dans un intérêt de parti. En principe, une ligue s'était formée, ligue blanche contre ligue noire, mais sans qu'il y eût d'abord de réunions régulières, de comités, de chefs.

Cette ligue donna confiance à ceux des citoyens blancs qui désiraient mettre un terme au règne de l'anarchie, en chassant de la Nouvelle-Orléans l'étranger Kellogg, en renvoyant Antoine, le portefaix nègre, à ses crochets dans la Douane, et en installant les généraux Mac Enery et Penn comme gouverneur et vice-gouverneur librement choisis.

Le jour s'approchait où il s'agissait d'élire de nouveaux législateurs. Les citoyens voulaient avoir des élections aussi libres et loyales qu'il était possible de les obtenir avec des listes dressées par les scalawags et les ligueurs noirs. Pour y arriver, il fallait avant tout que les étrangers se retirassent. Kellogg n'était pas le gouverneur légal de la Louisiane; en cela, les sénateurs républicains de Washington se trouvaient d'accord avec les conservateurs de la Nouvelle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Orléans. Mais quelle pression les citoyens blancs devaient-ils exercer pour les forcer à déguerpir?

Le lundi 14 septembre 1874, à onze heures du matin, les citoyens se rassemblèrent en foule dans la rue du Canal. L'un d'eux, Marr, se tenant debout au pied de la statue colossale d'Henry Clay, en qualité de président, posa la question suivante : « Voulez-vous endurer un instant de plus le règne de l'anarchie? »

On répondit par acclamations qu'on préférait à ce régime la tyrannie sous laquelle on gémissait avant l'acte de reconstitution. Un soldat, tout despote qu'il fût, obéissait à la discipline; il maintenait l'ordre dans la rue, et gardait de toutes souillures les couloirs du Capitole. L'administration d'un Hancock semblait une bénédiction, comparée à celle d'un Kellogg. Sous un officier fédéral, pas de simulacre de liberté, d'ordre civil, d'institutions républicaines; la tyrannie se produirait sans masque, la Louisiane serait gouvernée comme le duché de Varsovie. Et cependant les citoyens préféraient un homme de fer à un carpet-bagger; ils étaient disposés à tout accepter plutôt que des aventuriers qui, pour s'implanter dans le pays, n'avaient d'autres tuteurs qu'un soldat étranger à l'État et une tourbe de nègres.

Il fut décidé qu'une députation de cinq citoyens se rendrait au Capitole, rue Saint-Louis, et, au nom d'un peuple libre et souverain, inviterait l'étranger William P. Kellogg à se retirer.

Le général F. N. Ogden. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Kelloggs'enferma dans ses appartements avec ses gardes nègres, après toutefois avoir chargé Billings et un officier de son état-major de parlementer avec la députation.

« Vous demandez la retraite du gouverneur, dit Billings. Eh bien! il refuse d'écouter un message venant d'une troupe armée et accompagné de menaces. »

La foule réunie dans la rue du Canal était sans armes; Kellogg et Billings ne l'ignoraient pas. Une heure après, en effet, Packard télégraphiait au procureur général Williams :

« Les citoyens assemblés étaient *généralement* sans armes. »

Cette imputation d'armement était faite pour Washington et New-York, non pour la Nouvelle-Orléans.

« Rentrez chez vous, messieurs, dit Marr. Munissez-vous de vivres et de couvertures, et revenez à deux heures : vous trouverez des armes et des chefs. »

Profondément inquiet de cette manifestation, Packard télégraphia à Jackson, dans le Mississipi, pour demander des renforts. Quelques heures après, une compagnie entra dans la Nouvelle-Orléans et occupa la Douane. Il envoya ensuite des messagers à Holly-Springs, d'où on lui répondit qu'on lui expédiait quatre autres compagnies.

Dès que Marr se fut éloigné, Kellogg fit venir le général Badger, et dressa avec lui le plan d'une attaque contre les citoyens blancs. Les agents de police placés sous les ordres de Badger formaient un régiment exercé et armé à peu près comme le corps des constables en Irlande. Cette milice est levée et payée par la ville, et, en temps ordinaire, a pour chef le maire; mais les intrus ont usurpé l'autorité du maire, congédié les blancs, et rempli les cadres de grands et vigoureux nègres. Entre les mains de Badger, cette brigade de police n'est autre chose qu'une garde prétorienne noire.

Badger occupa la rue du Canal. Cette position commande les voies principales et sépare le quartier français, où se trouve la rue Saint-Louis, du quartier anglais, presque entièrement habité par des citoyens blancs. Badger avait trois canons en batterie, un Gatling et deux Napoléons, et deux cents hommes de son régiment noir se tenaient, l'arme au bras, autour de la statue d'Henry Clay.

Par groupes de deux ou trois, les citoyens sans armes se massèrent dans le voisinage de la place Lafayette. A deux heures, dix-sept cents de ces citoyens désarmés occupaient les trottoirs de la rue Poydras et des rues adjacentes.

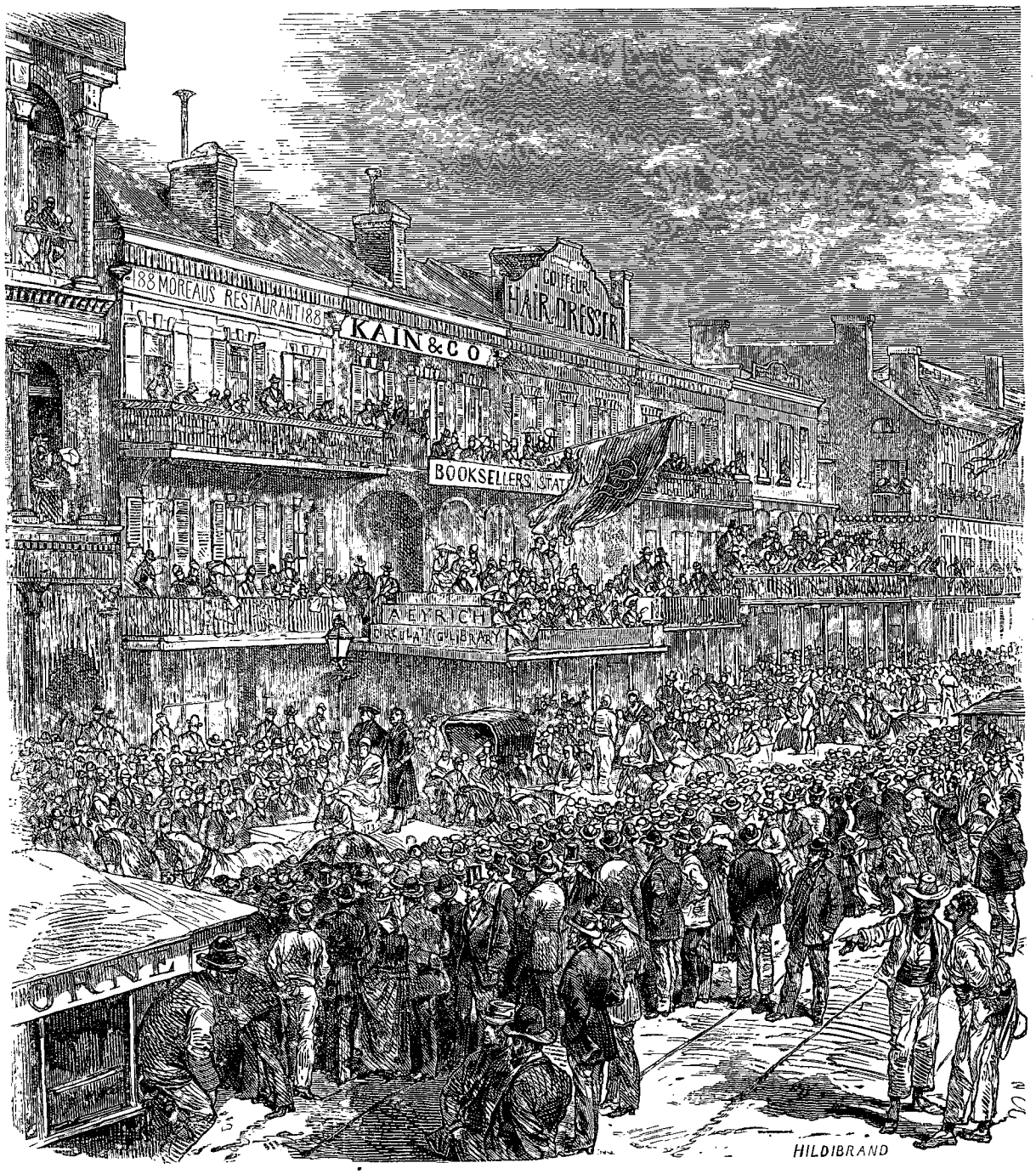
Au commandement de « Formez les rangs! » les citoyens, qui semblaient parfaitement savoir ce qu'ils avaient à faire, s'organisèrent en compagnies et bataillons et élevèrent des barricades. On leur distribua des fusils débarqués à la hâte d'un steamer, et, par ordre du vice-gouverneur Penn, un vieux soldat, le général Ogden, prit le commandement en chef.

Le général Ogden a une grosse tête hardiment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plantée sur un corps d'athlète; rayonnant d'audace et d'activité, on devine, en le voyant, qu'il ne recule devant rien quand il s'agit d'accomplir ce qu'il considère comme son devoir.

Ses adversaires étaient au nombre de trois : d'abord le général Badger et la police métropolitaine; ensuite le général Longstreet et la milice de l'État; enfin le général Emory et les troupes fédérales. Il pensait que ni Longstreet ni Emory ne croiraient avoir le droit d'intervenir dans une question d'intérêt purement lo-

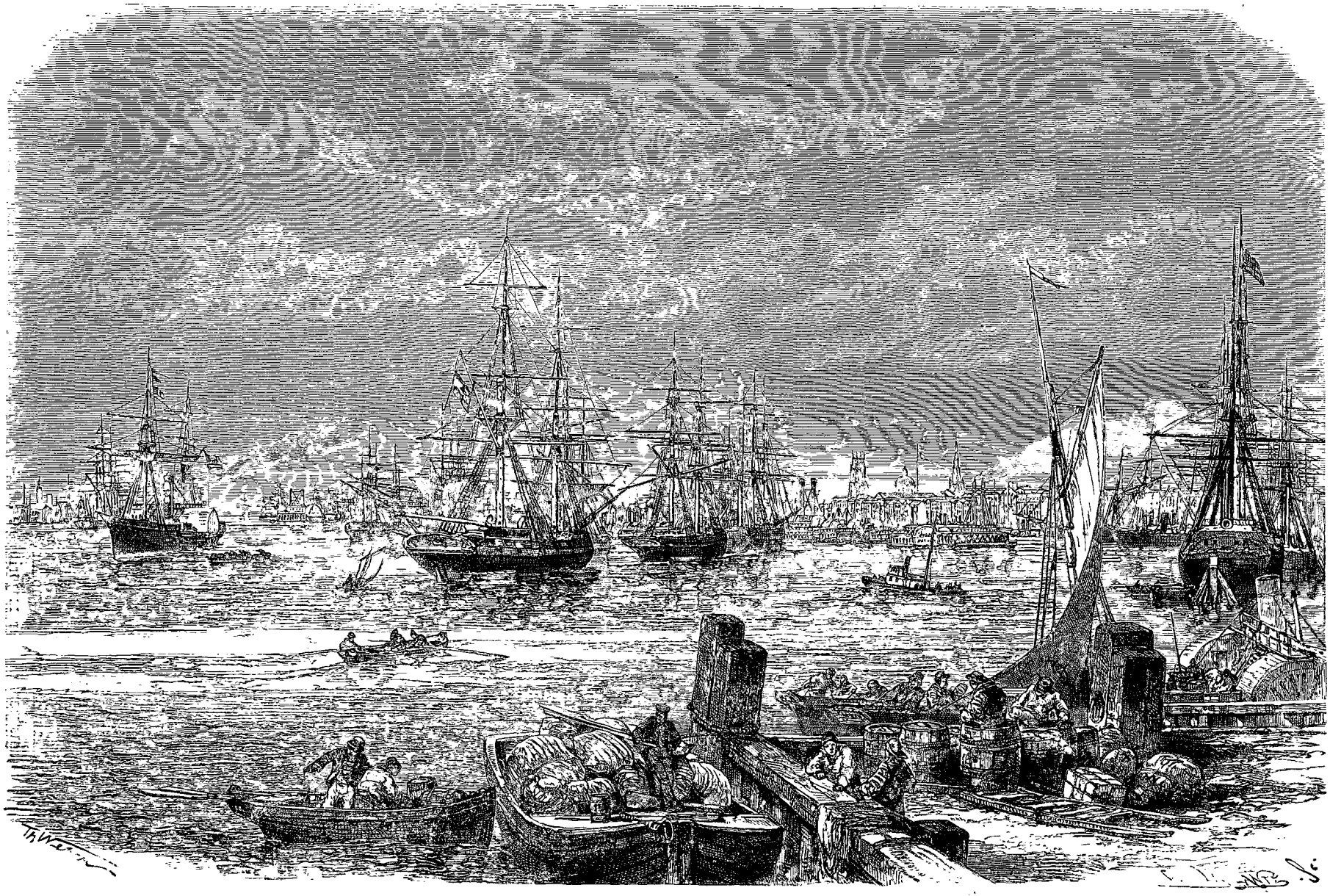


Une rue de la Nouvelle-Orléans, un jour d'élection (voy. p. 87). — Dessin de Valnay, d'après une photographie.

cal : à savoir, lequel des deux compétiteurs, Kellogg ou Mac-Enery, avait obtenu la majorité des voix. Longstreet était un homme du Sud; quant à Emory, il n'oserait probablement pas agir en opposition avec le vote du Congrès. Restaient Badger et son régiment nègre; mais Ogden avait la conviction que quinze ou vingt minutes lui suffiraient pour en venir à bout.

A deux heures et demie, Badger se mit en marche, galopant en tête de la colonne et traînant à sa suite ses trois canons. Au débouché de la rue Saint-Louis,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La Nouvelle-Orléans. — Dessin de Th. Weber, d'après un document américain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses premières compagnies déchargèrent leurs armes en poussant des hurlements sataniques.

« Feu ! » commanda Ogden. Les citoyens obéirent, et Badger fut désarçonné. On le crut mort.

« A la baïonnette ! » s'écria Ogden. Les citoyens s'élancèrent ; les nègres, surpris par cette charge impétueuse, furent enfoncés, et prirent la fuite.

Le capitaine Angel avec sa compagnie se précipita vers le canon Gatling. Jetant leurs armes en signe de mépris, les citoyens chassèrent les canonniers nègres à coups de pied et à coups de poing, et les poursuivirent de rue en rue jusqu'à la Douane, où ils s'abritèrent sous le drapeau fédéral.

Il n'y eut, pour ainsi dire, pas un noir qui fît bonne contenance. Un général nègre se glissa dans le magasin d'un entrepreneur de pompes funèbres.

« Hors d'ici ! s'écria le fabricant de cercueils ; on va vous poursuivre et me tuer ! »

Le nègre arracha les plumes de son chapeau et les broderies de son habit, en s'écriant d'une voix lamentable :

« Pour l'amour de Dieu, monsieur, permettez-moi de me cacher ! »

Un citoyen entra. Pas de brigadier général ! Rien qu'un nègre, couvert d'une houppelande, et paraissant fort occupé à clouer une bière. Après un coup d'œil circulaire, le citoyen donna une bourrade au nègre et sortit en riant.

Ni le général Longstreet ni le général Emory n'intervinrent dans cette échauffourée. Les quatre compagnies appelées de Holly-Springs arrivèrent à cinq heures ; mais elles ne furent pas mises par Emory à la disposition de Packard. Longstreet se contenta de tenir le Capitole, qui ne fut point attaqué.

Vers six heures, le feu avait cessé, et les citoyens mettaient l'arme à terre en présence des troupes fédérales.

Du côté de Badger, on compta trente tués et autant de blessés ; du côté d'Ogden, douze tués et treize blessés. Les premiers perdirent leurs canons, leurs armes, leurs munitions, et laissèrent entre les mains d'Ogden une centaine de prisonniers. Le soir, les citoyens étaient maîtres de l'hôtel de ville et de la cité tout entière, à l'exception du Capitole et de la Douane.

A minuit, Kellogg s'enfuit de ses appartements du Capitole, et alla se réfugier à la Douane, au milieu des troupes fédérales. Le lendemain matin, Longstreet rendit le Capitole, qui fut aussitôt occupé par le général Penn.

Dès lors la tranquillité se rétablit, les boutiques se rouvrirent et les voitures recommencèrent à circuler. La réaction blanche était complète.

Mais cette révolution était un coup fatal porté à la politique du président Grant. Le jour des élections approchait ; et si Mac Enery était nommé gouverneur, les républicains perdaient la majorité en Louisiane.

Kellogg promit au président de la leur conserver, pourvu qu'on l'aidât énergiquement et promptement.

Grant ordonna à Emory d'écraser les citoyens vainqueurs et de réinstaller au pouvoir les scalawags vaincus.

Les électeurs se présentèrent au scrutin dans un état d'esprit voisin de la frénésie de la guerre civile. Encore une fois chaque parti s'attribua la victoire. Ce qui demeura certain, c'est que Kellogg n'avait pas gagné l'État au président Grant. Il avait promis à son patron cinq votes sur les six que possédait la Louisiane, et il en obtint deux seulement.

Pour la législature de l'État, dont les élections avaient lieu en même temps que celles pour le Congrès, les conservateurs prétendaient avoir obtenu une faible mais réelle majorité. A ce point de vue, la réaction blanche était donc assurée.

Une chance, mais une seule, restait à Kellogg et à ses patrons : l'intervention des troupes fédérales pour empêcher les représentants conservateurs de prendre possession de leurs siéges. C'était là une mesure audacieuse, désespérée même ; mais les scalawags ne sont pas hommes à reculer devant des actes de cette nature.

Pour accomplir un projet semblable, il fallait un officier plus énergique et plus ferme qu'Emory, et le général Sheridan fut envoyé à la Nouvelle-Orléans.

XXIII

Visite au général Sheridan. — Son portrait. — Son caractère. — Son passé. — Sa réputation. — Terreur qu'il inspire. — Nature de la mission qui lui est confiée.

Peu après mon arrivée à l'hôtel Saint-Charles, à la Nouvelle-Orléans, je reçus la carte du général Shéridan et je m'empressai de rendre visite au jeune et brillant officier irlandais. Je n'avais pas loin à aller, le « quartier général de la division militaire du Missouri » ayant été installé à l'hôtel même où j'avais pris mes logements.

La conversation entre nous se porta bien vite sur les matières publiques. Nous parlâmes des plaines du Kansas où, en 1866, j'avais assisté à d'épouvantables drames indiens ; des districts troublés du Texas que je venais de quitter ; de mes voyages et de mes aventures depuis la guerre.

Les allures du général Sheridan sont franches et amicales comme toujours. Il rit gaiement de la frayeur qu'il inspire et m'expose la nature et la portée de sa mission dans le Sud.

Il est chargé du commandement militaire de huit États libres et de six grands territoires, et il peut, à sa volonté et sans avoir besoin de consulter un seul indigène, ajouter à son commandement, déjà si prodigieux, dix États de plus. Comme homme du monde, j'aime beaucoup le général Sheridan, et si je le peins avec des couleurs un peu sombres, c'est parce que la vérité historique ne me laisse pas le choix des nuances. Ce serait d'ailleurs faire injure à cette grande et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sombre personnalité que de chercher à adoucir les traits qu'elle tient de la nature. Pour comprendre la situation, il faut voir l'homme.

Tournure de soldat, taille courte et trapue, physionomie ouverte, tête ronde comme un boulet, œil plein de flamme : tel est le « petit Phil », le sauvage démon irlandais, qui, peu à peu, est arrivé jusqu'au plus haut sommet de la hiérarchie militaire. Cinq noms seulement émergent des brouillards de la guerre civile, et celui de Shéridan est un des cinq. Si Lee et Jackson[1] ont laissé de plus éclatants souvenirs, quel est le Nordiste, à l'exception de Grant et de Sherman, qui ait une plus universelle réputation que Sheridan ?

Il y a peu de faits militaires, pendant la guerre de la Sécession, qui puissent être comparés à la série de combats dans lesquels il attaqua, bouscula et anéantit les ennemis qui avaient brûlé Chambesburg et menacé Washington. La récompense a été à la hauteur

Le général Sheridan. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

des services rendus. L'Amérique ne compte qu'un seul lieutenant général, et c'est Philippe Sheridan qui en porte les insignes.

Sheridan a fait un rude service, dans une région où la douceur et la bienveillance sont dangereuses à mettre en pratique. Il a passé six années parmi les Chéyennes et les Sioux, apprenant leurs dialectes et prenant part à toutes leurs guerres. Il est passé en proverbe, dans l'armée, que le petit Phil est moitié sauvage irlandais, moitié sauvage indien. Dans l'opinion générale, Sheridan est l'exécuteur nécessaire de tous les actes implacables. Quand les cruelles nécessités de la guerre imposèrent à Grant la pensée de saccager la vallée de la Shénandoah, c'est dans la main de Sheridan que fut placée la torche incendiaire.

1. Jackson, surnommé *Stonewall* (mur de pierre), était le plus brillant officier de l'armée fédérée du Sud. Il joignait à une furie toute française le calme et le sang-froid de l'Anglo-Saxon. Par suite d'une méprise funeste, ses soldats le blessèrent mortellement à Chancellorsville (Virginie), le 3 mai 1863. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Tout le pays, de la Chaîne-Bleue à la Montagne-du-Nord, n'est plus désormais tenable ! » Son rapport ne contenait que ces seuls mots. Jamais, depuis que les généraux français, sur l'ordre de Louvois, ravagèrent le Palatinat, on ne vit spectacle de désolation semblable à celui que présentait la délicieuse vallée virginienne. Quand le gouvernement se décida à donner aux Indiens une sévère leçon, Shéridan fut envoyé dans les plaines. On choisit les Piégans pour victimes expiatoires; et l'œuvre de sang fut si rapidement et si complétement accomplie, que le nom de Sheridan et les atrocités de la guerre piéganne subsisteront dans les légendes du Peau-Rouge tant qu'il y aura des bardes et des sorciers pour les raconter à leurs tribus.

Aussi l'annonce de l'arrivée du général Shéridan à la Nouvelle-Orléans retentit-elle dans la grande ville comme un glas funèbre.

Sheridan se trouvait à Chicago, occupé des devoirs de son commandement, ce qui ne l'empêchait pas de visiter assidûment sa fiancée, et il se préparait à passer joyeusement les fêtes de Noël, lorsque lui arriva une dépêche du général Belknap, ministre de la guerre. Cette lettre, qui bouleversa tous ses projets de bals et de festins, était ainsi conçue :

« *Confidentielle.*

« Ministère de la guerre, 24 décembre 1874.

« Général, le président, qui m'a envoyé chercher ce matin, me charge de vous dire que vous visitiez les États de Louisiane et de Mississipi, et spécialement la Nouvelle-Orléans et Vicksburg.... Vous trouverez ci-joint un ordre vous autorisant à prendre le commandement de la division militaire du Sud en totalité ou en partie, comme vous le jugerez à propos.... Vous pouvez, si vous le désirez, voir le général Mac Dowell à Louisville, et lui faire connaître confidentiellement l'objet de votre voyage. Mais ceci n'est pas un ordre, toute communication avec lui étant laissée à votre seule appréciation. Naturellement vous êtes libre d'emmener autant d'officiers de votre état-major que vous le voudrez. Il serait bon que cette excursion eût l'apparence d'un voyage d'agrément plutôt que d'un voyage d'affaires.... Vous pourrez revenir par Washington et faire un rapport verbal.

« W. W. Belknap. »

N'ayant jamais discuté un ordre, Sheridan télégraphia à Washington :

« J'ai reçu votre lettre. — J'obéis. »

Une compagnie d'officiers et de dames, parmi lesquelles était la jeune femme objet des attentions particulières du général, fut organisée en vue de ce « voyage d'agrément »; et un communiqué, inséré dans les journaux de Chicago, informa l'univers que le général Sheridan, ayant obtenu un congé, allait passer l'hiver à Cuba. Pour tous c'était son voyage de fiançailles, et les noces devaient avoir lieu au retour.

La Nouvelle-Orléans se trouvant sur la route de Chicago à Cuba, le général pouvait s'y rendre sans exciter beaucoup de surprise ou de soupçons. La présence de dames, et surtout de la jeune personne que l'on savait la fiancée de Shéridan, donnait à ce voyage un air de fête. La plus grave difficulté pouvait venir de ces officiers généraux dont Sheridan allait usurper les fonctions. La mission était inusitée et son exécution irrégulière. Si Emory ne semblait pas à la hauteur de son mandat, on pouvait envoyer une main plus ferme, sans faire venir Shéridan des bords du lac Michigan. Si l'unité de commandement paraissait nécessaire, Mac Dowell n'était-il pas chargé exclusivement du Sud? Si la situation avait une gravité telle qu'elle exigeât la présence sur les lieux d'un officier de rang supérieur, le général Sherman n'était-il pas cet officier?

Chacun sait que Sherman est assez inquiet de la manière d'agir de Belknap et du ministère de la guerre. Sherman n'est pas contaminé par le césarisme. Patriote d'abord, soldat ensuite, il ne considère la valeur militaire que comme l'égide de la liberté et la sauvegarde de la république. Incapable de soutenir une politique personnelle, même par son silence, il a rompu avec président, ministres, adjudants, et transporté son quartier général de Washington à Saint-Louis. Achille américain, il s'est retiré sous sa tente, et il y rumine son profond dégoût pour la situation actuelle des affaires publiques.

Sherman est une trop grande personnalité pour qu'on ose lui manquer complétement d'égards. A la réception de la réponse de Sheridan, Belknap envoya à Saint-Louis une dépêche confidentielle expliquant le but de la mission de Sheridan dans le Sud. Sherman se contenta d'en accuser réception.

Le cas du général Mac Dowell était plus délicat encore. Aucun officier n'aime à être mis de côté, surtout en vertu d'un ordre secret et sans avoir été consulté. Belknap esquiva adroitement cette difficulté, la laissant résoudre à Sheridan, au moyen de ce paragraphe de sa lettre invitant celui-ci à voir le général Mac Dowell à Louisville, « s'il le jugeait à propos », et à lui faire connaître, confidentiellement, l'objet de son voyage. Sheridan crut devoir laisser Mac Dowell dans l'ignorance la plus absolue.

La compagnie de dames et d'officiers partit de Chicago : cinq jours après, elle se trouvait à la Nouvelle-Orléans, se promenant sur les quais, lisant les proclamations du « roi Carnaval », et s'informant de l'époque du départ du prochain paquebot pour Cuba.

XXIV

Les élections du 3 janvier. — Manœuvres de Kellogg. — Les élus de la ligue noire. — Le Capitole mis en état de défense. — Essais de réunion d'une assemblée. — Dispositions militaires. Attitude de Sheridan.

Le dimanche, 3 janvier, une agitation extrême régnait dans la rue Saint-Louis. Le lendemain était le jour du grand conflit commencé sur la voie publique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les senateurs de Kellogg (voy. p. 95). — Dessin de Bertall, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour se terminer aux Chambres législatives, le jour qui devait donner ou enlever aux scalawags le gouvernement de la Nouvelle-Orléans.

Sur les cent onze membres récemment élus à la Chambre basse, cinquante-huit étaient désignés comme conservateurs, cinquante-trois comme républicains : ce qui donnait aux premiers, sinon la majorité absolue, au moins une majorité relative de cinq membres. Ces cinquante-huit conservateurs étaient tous blancs. En cas de réunion, les kellogguistes étaient perdus.

Une première bataille avait eu lieu au sein du comité vérificateur, comité composé de cinq assesseurs, lesquels, conformément à la loi, auraient dû être choisis dans les deux partis, de façon à représenter toutes les nuances d'opinion. Mais ce comité avait été organisé par Kellogg, qui, en violation de la loi, y avait fait entrer cinq républicains.

D'après la loi, les séances doivent être publiques, afin d'écarter jusqu'au moindre soupçon de fraude. Par l'ordre de Kellogg, toutes les opérations furent conduites en secret. Longstreet, qui en était membre, se retira. On nomma, pour le remplacer, un conservateur de bonne volonté; mais celui-ci, en voyant ses collègues disposés à passer par-dessus toutes les formes, protesta et se retira également. Par suite de cette démission, les travaux du comité devaient cesser, puisqu'il n'avait plus le nombre de membres exigé. Mais un comité semblable se souciait bien, vraiment, d'agir selon la loi; deux mille soldats fédéraux n'occupaient-ils pas les postes et les arsenaux? Que lui importait la légalité!

En Louisiane, les votes sont revisés plusieurs fois. Les bulletins locaux sont envoyés à l'inspecteur de l'enregistrement, qui les compte et les transmet à la commission des élections. Ainsi, avant d'arriver au bureau rapporteur, ils ont déjà subi trois examens. Ces dépouillements donnèrent tout d'abord les résultats suivants :

Soixante-dix conservateurs;

Quarante et un républicains.

Grâce aux manipulations de Kellogg, les partis furent ainsi représentés :

Cinquante-trois républicains;

Cinquante-trois conservateurs;

Cinq cas réservés.

Le jeu se dessinait en faveur de Kellogg. Qu'on trouvât un prétexte pour invalider l'élection de ces cinq derniers membres, dont quatre étaient conservateurs, alors aucune des deux fractions n'avait une majorité légale, et les conservateurs étaient incapables d'emporter un vote de parti.

Habituellement, dans les assemblées populaires libres, les candidats siégent et prennent part aux votes, même pendant le travail de vérification de leurs pouvoirs ; mais Kellogg crut que les règles qui, partout ailleurs, régissent les assemblées libres, n'étaient pas applicables à la Nouvelle-Orléans. Si les cinq membres siégeaient le jour de l'ouverture de la Chambre, les conservateurs seraient au nombre de cinquante-six, avec une majorité assurée de trois voix, et une majorité probable de cinq. Et qui pourrait empêcher cette majorité conservatrice d'accuser et de déposer Kellogg, comme Warmoth avait été accusé et déposé?

Une Chambre, où aucun parti n'a la majorité, est nécessairement ouverte aux « accommodements ». Kellogg pensa qu'on pouvait acheter quelques-uns des votants. On disait qu'il avait déjà réussi à en gagner un, et il n'avait plus besoin que de deux autres pour obtenir la majorité. Mais il fallait se hâter; car il devait ou conserver une ombre d'ordre légal, ou reconnaître son échec et se retirer. Dans le pays, il commençait à perdre sa popularité; ses partisans se plaignaient de ce qu'il ne leur procurait aucun avantage substantiel, tout en les exposant au reproche de césarisme.

A la dernière demande d'assistance adressée par Kellogg, le président répondit impatiemment : « Il est extrêmement désagréable d'employer des troupes en prévision d'un danger; que les autorités de l'État marchent droit, et accomplissent ensuite leurs devoirs. »

La liste des cinquante-trois adhérents de Kellogg comprend vingt-huit nègres, presque tous anciens esclaves, ayant travaillé sur les champs de riz et les plantations de coton. Si quelques-uns savent lire les caractères imprimés et signer leur nom, le plus grand nombre est complétement illettré; trois ou quatre seulement sont capables de s'exprimer en anglais convenable. Presque tous sont si nuls et si ignorants, si orgueilleux et si stupides en même temps, que Kellogg ne les laisse pas circuler sans appréhension.

La Nouvelle-Orléans, ville gaie et bruyante, regorge de cabarets et de maisons de jeu, où les individus comme Pinchback font leur apprentissage. Ces établissements exercent une fascination étrange sur Moïse et Pète, nègres venant à peine de quitter les plantations de coton et anxieux de jouir de leur liberté dans une grande métropole.

Des espions apportèrent au Capitole l'avis que des gens aussi habiles que peu scrupuleux se mettaient en relation avec les sénateurs nègres; que Cousins, le membre noir pour Saint-Jammany, avait été enlevé dans la rue et emmené on ne savait où. D'autres nègres, installés dans les débits de boissons, s'enivraient à cœur joie.

Kellogg comprit qu'il était temps d'agir.

Il fit venir des charpentiers et des aubergistes, et leur ordonna de convertir le Capitole en forteresse et en hôtel. Grand et bel édifice, s'élevant à l'angle des rues Saint-Louis et Royale, le Capitole était primitivement un hôtel, et avait été baptisé hôtel Saint-Louis, d'après le nom du royal fondateur de la Louisiane. La rue Saint-Louis et la rue Royale coupent en croix le vieux quartier français.

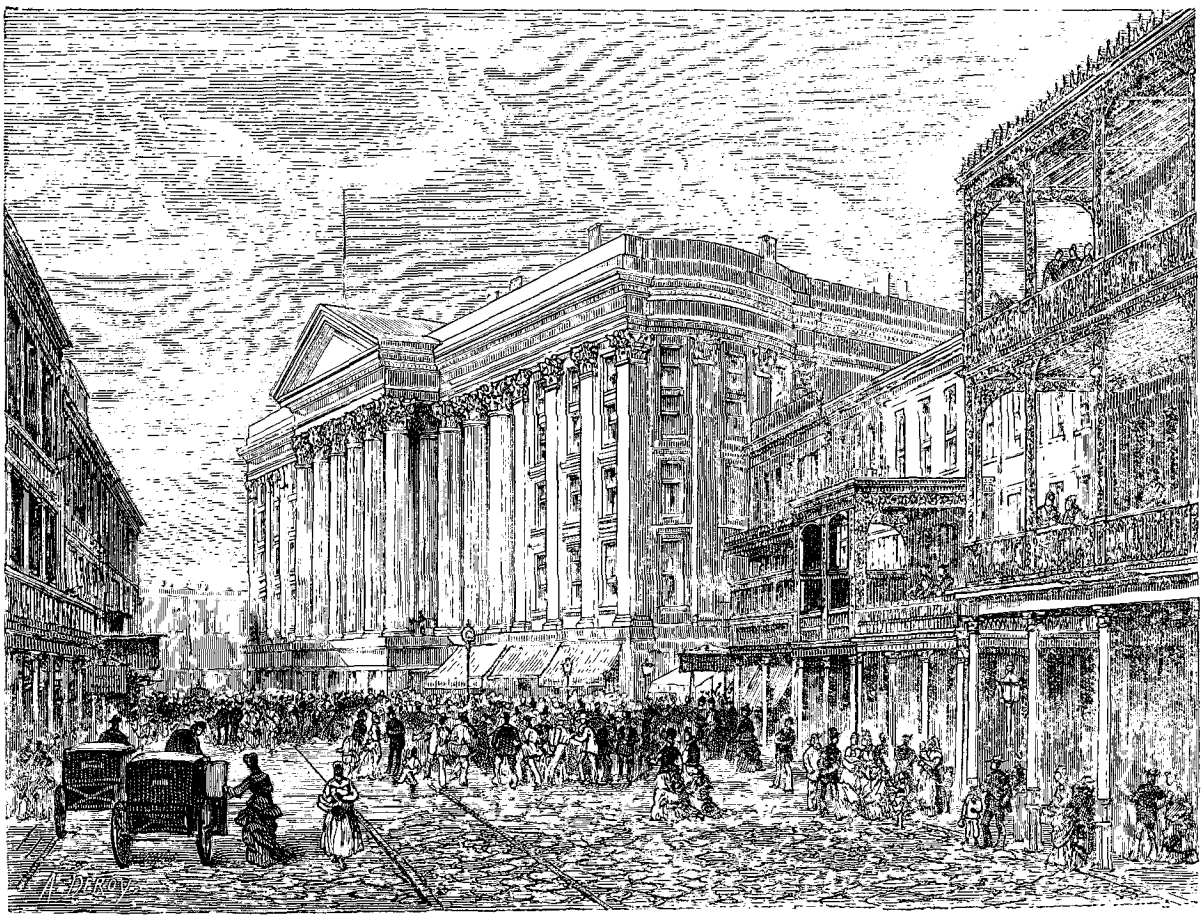
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce quartier de la Nouvelle-Orléans a un aspect original, grâce à ses balcons, à ses contrevents verts, à ses portes immenses, à ses cours intérieures ornées de bassins et de caisses de lauriers-roses, simulacres de fontaines et de jardins; la vie et le commerce l'ont depuis longtemps abandonné. Ce quartier, toutefois, était longtemps resté une sorte de lieu de rendez-vous fashionable, où les femmes venaient coqueter, les duellistes se battre et les sénateurs parler affaires.

Depuis, la mode a changé, et aujourd'hui c'est à l'hôtel Saint-Charles qu'on va loger.

L'ancien hôtel a été transformé en Capitole; l'une de ses ailes a été consacrée aux bureaux du pouvoir exécutif; une salle à manger est devenue la Chambre législative.

Sur l'ordre de Kellogg, des planches furent clouées en travers des portes et des fenêtres et renforcées par des barres de fer. On barricada la rue Saint-Louis et on ferma toutes les entrées de l'hôtel. Une porte de derrière, donnant sur la rue Royale, resta seule ouverte. A l'intérieur comme à l'extérieur, le Capitole fut fortifié de façon à pouvoir résister à un assaut. Quarante agents de police nègres, armés de casse-têtes et de revolvers à six coups, prirent possession de la Chambre; d'autres agents du même corps occupèrent



Nouvelle-Orléans : Hôtel Saint-Charles. — Dessin de A. Deroy, d'après un document américain.

les escaliers et les corridors. Des carabines garnissaient les murs. Le général Campbell, ancien officier sudiste devenu scalawag, fut chargé de la défense. Dans la cour, on amoncela des provisions pour un siége de quinze jours : fruits secs, bœuf et poisson fumés, whisky, tabac et bière blanche. On ouvrit une cantine et on la garnit de brocs pleins. Une centaine de matelas empruntés aux baraquements furent disséminés un peu partout. On prépara le dîner et on ouvrit des boîtes de cigares.

Quand tout fut prêt, Kellogg lança ses espions à la recherche des membres nègres qu'il invitait à venir fumer, boire et coucher au Capitole, afin d'être tout prêts pour l'œuvre du lendemain.

Cent sénateurs, policiers et autres individus de même acabit, dont cinq sur six étaient gens de couleur, passèrent la nuit du dimanche dans la cantine de Kellogg, buvant du whisky à pleins verres et hurlant des refrains joyeux. Pendant toute la nuit, les agents de Kellogg restèrent sur la brèche, prêts à faire l'appel nominal et à organiser la Chambre, si le hasard voulait que les membres présents arrivassent au chiffre légal de cinquante-six.

C'était jouer le tout pour le tout; mais aux gens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

désespérés la sagesse fait souvent défaut. Subtiliser un vote, faire nommer un président et un secrétaire de choix, c'était le moyen de braver une faible majorité conservatrice. William Vigers, secrétaire de l'ancienne Chambre, candidat pour la nouvelle, attendait dans l'antichambre, le rôle officiel à la main. Michel Hahn, un légiste, que le parti républicain portait à la présidence, était assis dans le cabinet de Kellogg.

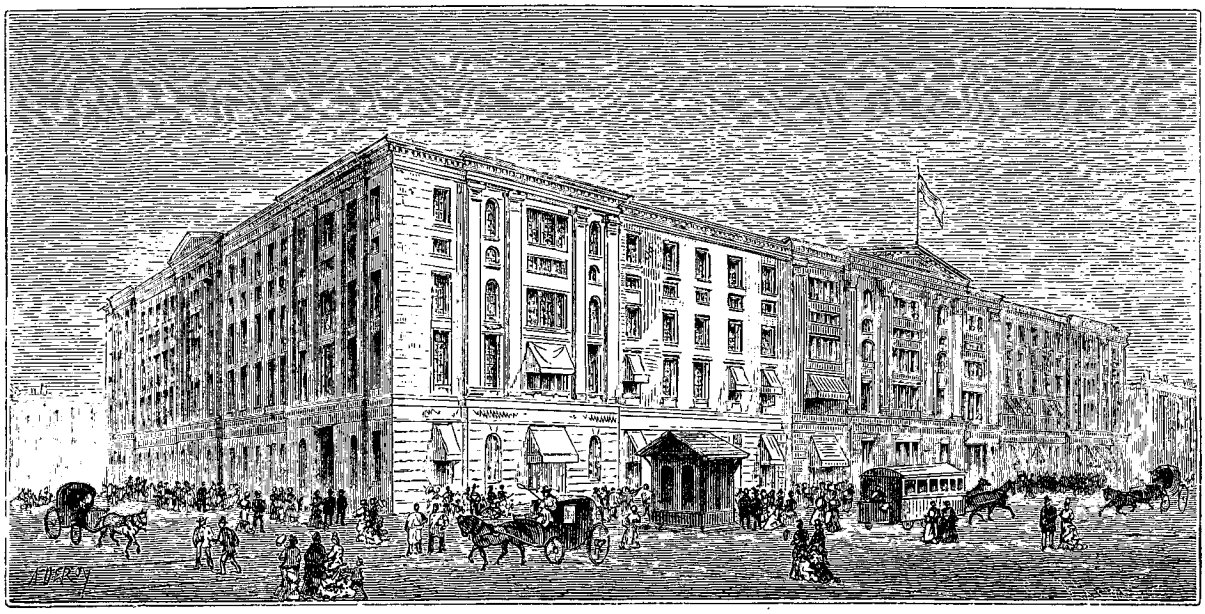
Michel Hahn déplaisait aux scalawags, qui le trouvaient trop scrupuleux; mais leur parti était trop pauvre en hommes de loi pour qu'ils se hasardassent à repousser celui-là. Il était le seul capable de lutter contre Louis A. Wiltz. Quelques membres voulaient voir un nègre au fauteuil. D'autres, surexcités par les libations, proposaient de renverser Kellogg et d'exalter Pinchback.

« Pinch est un vrai nègre, s'écrie un de ses partisans ivre.

— C'est vrai! bredouille un autre, non moins ivre que le premier. Pinch vrai nègre! Vive Pinch! »

Pinchback était dans le cabinet de Kellogg, avec Hahn et Campbell, attendant les effets du hasard. Si six ou sept conservateurs, poussés par la curiosité, se présentaient, le chiffre légal serait atteint et alors on pourrait lire le rôle, porter Hahn au fauteuil et nommer Vigers secrétaire.

On voit bien entrer et sortir quelques membres du parti de Warmoth, lesquels sont venus, disent-ils, simplement pour voir la farce et boire un coup. Pinch a l'œil sur les promeneurs. A un moment, il compte dans la cantine cinquante-cinq membres. Il demande



La douane, à la Nouvelle-Orléans. — Dessin de A. Deroy, d'après un document américain.

qu'on se réunisse et ouvre une discussion à ce sujet; mais il a beau se démener, il ne peut convertir une minorité de cinquante-cinq en un chiffre légal de cinquante-six.

Il fallut faire un effort plus sérieux. Cent hommes de la milice noire furent introduits dans le Capitole et placés sous les ordres de Campbell. On demanda du secours aux officiers fédéraux; et malgré la récente rebuffade du président, ce secours fut accordé non-seulement par l'armée, mais par la flotte.

Emory avait ses logements à la Douane. Il fit mettre en batterie ses pièces de campagne, sous la garde d'un escadron de cavalerie, et ordonna au général de Trobriant, commandant en second, de marcher, au point du jour, sur la rue Royale. Quant au commodore, il disposa ses navires de façon que leur feu pût enfiler les quais et balayer la rue du Canal.

Sheridan n'avait pas bougé. Des espions conservateurs, venus à la Rotonde pour surveiller ses mouvements, le trouvèrent se promenant, comme d'habitude, de long en large, fumant son cigare, et plaisantant avec ses officiers d'état-major, comme si ce qui se passait au Capitole ne l'intéressât pas plus que tout autre habitant de l'hôtel.

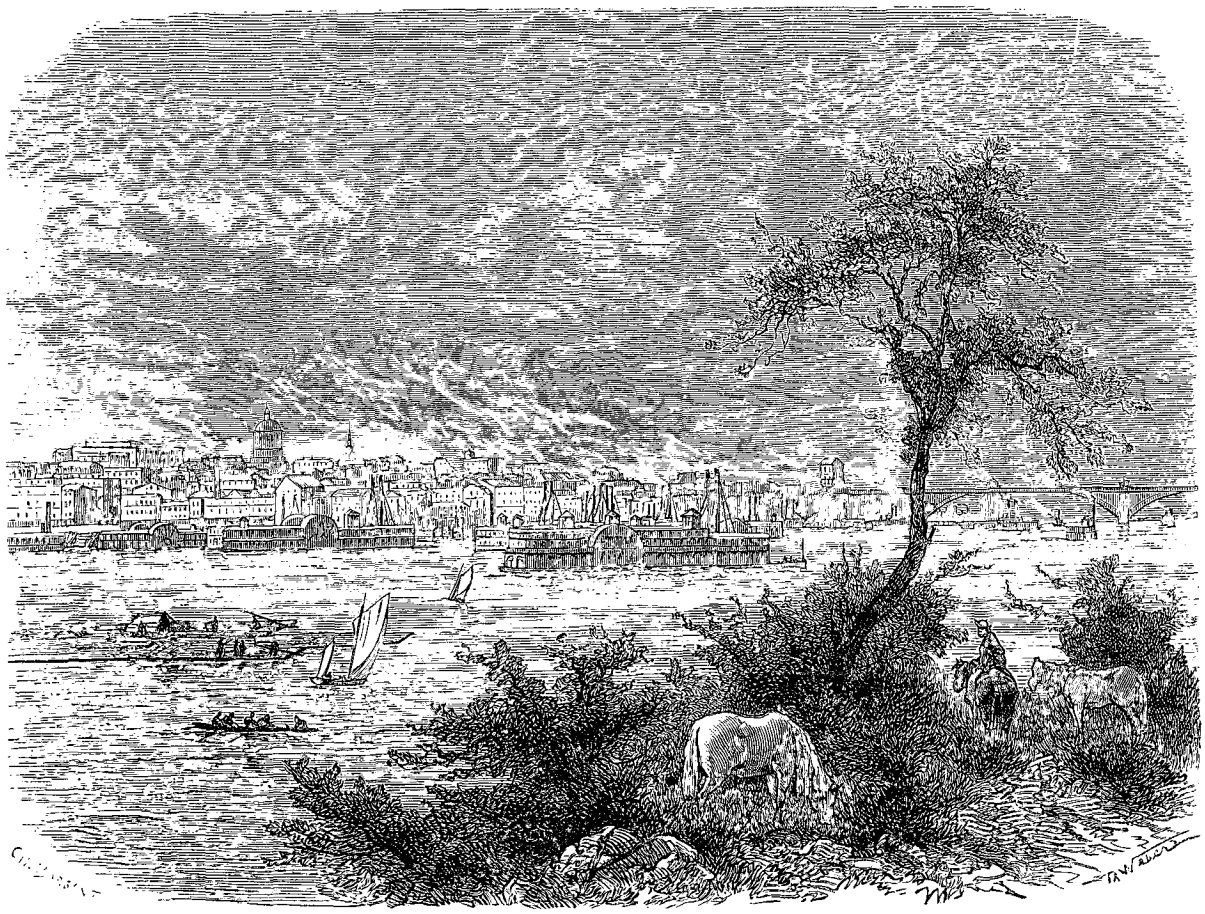
Les jours gras approchent. On annonce l'arrivée du « roi Carnaval »; et les écrivains satiriques — ils sont nombreux à la Nouvelle-Orléans — disent que ce prince de la mascarade n'est autre que le « roi Philippe ».

Sheridan n'en fait que rire et continue à fumer.

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Saint-Louis, résidence de Sherman (voy. p. 100). — Dessin de Th. Weber, d'après un document américain.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXV

Occupation militaire de la Chambre et de ses abords. — La séance. — Constitution du bureau. — Victoire des blancs. — Anxiété de Kellogg. — Épreuve nouvelle tentée. — Envahissement de la Chambre par les soldats de Trobriand. — Protestation solennelle. — Il faut un dictateur.

A l'aube, tandis que les sénateurs nègres s'étendent en bâillant sur leurs matelas et demandent encore à boire, la rue Saint-Charles s'emplit de soldats qui occupent le trottoir après avoir mis leurs armes en faisceaux sur la chaussée.

Que va-t-il se passer? Une catastrophe est imminente. La ville entière semble éveillée déjà; les rues regorgent de citoyens et de soldats; de part et d'autre, on échange de menaçantes injures. Des quais, l'infanterie de marine s'avance; la cavalerie s'aligne devant la Douane. Sur la jetée, deux pièces Gatling ont été installées; une pièce Napoléon défend les abords du Capitole.

Le commandant en chef Emory est resté à l'arsenal, prêt à se porter partout où sa présence sera nécessaire. Son lieutenant, de Trobriand, après avoir massé ses troupes dans la rue Saint-Louis, la droite appuyée aux portes closes du Capitole, occupe la rue Royale avec une partie de sa brigade. Deux mille soldats fédéraux sont sous les armes.

1. Suite. — Voy. t. XXXI, p. 113, 129, 145, 161, 177; t. XXXII, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Personne n'entre dans la rue Saint-Louis, sauf les ordonnances; personne ne pénètre dans la rue Saint-Charles, à l'exception des journalistes, des officiers de service et des membres de la Chambre munis de leurs cartes. Potter, membre de la sous-commission nommée par le Congrès, présente inutilement la sienne: l'entrée du Capitole lui est refusée. Mac Enery et Wiltz, désireux d'avoir des témoins, prient Foster et Phelps, aussi bien que Potter, d'assister à l'ouverture de l'Assemblée. Les trois commissaires se présentent ensemble; ils sont repoussés par les sentinelles. En sa qualité de président de la sous-commission, Foster fait venir un officier supérieur qui, après explications, admet les commissaires, mais refuse énergiquement de laisser passer les personnes qui les accompagnent.

Un peu avant midi, les conservateurs descendent en corps la rue Royale. L'officier de service les arrête et leur demande leurs cartes. Quatre d'entre eux n'en ayant pas sont repoussés jusqu'à plus ample information. Les autres s'avancent à travers des corridors bordés de soldats et des antichambres empestées de l'odeur de mauvais cigares. Des escouades de policiers, armés de casse-têtes et de revolvers, gardent toutes les portes de la Chambre et refusent d'en quitter le seuil. C'est le général Campbell, disent-ils, qui leur a assigné leur poste, et ils ne le quitteront que sur l'ordre de cet officier. Foster et Phelps observent ces faits et prennent note des paroles prononcées.

Pour Wiltz, il est clair maintenant que, la ruse échouant, les scalawags en appelleront à la force. Il est non moins évident pour Mac Enery que les officiers fédéraux sont disposés à répondre. Un mot vif, une démarche imprudente peuvent amener une collision.

« Soyons fermes et prompts! murmurent les citoyens à l'oreille l'un de l'autre; mais surtout restons dans la légalité. »

A midi, Vigers commence l'appel nominal. Cinquante-deux républicains et cinquante conservateurs y répondent.

« Cent deux membres! Un nombre légal! » s'écrie Vigers dont la voix est couverte par les bruyantes exclamations des nègres.

« Je propose, dit Billieu, membre conservateur pour la Fourche, que l'honorable Louis A. Wiltz, ancien maire de la Nouvelle-Orléans, monte au fauteuil. »

Vigers, qui attend une proposition semblable en faveur de Michel Hahn, a l'impertinence de déclarer qu'il ne mettra pas aux voix la motion de Billieu. Vigers est secrétaire, mais de la dernière Chambre, et son rôle consiste uniquement à faire l'appel nominal. Par pure courtoisie, on permet à un dignitaire dans cette situation de faire la première motion pour la nomination du président; mais, en cas d'oubli ou de négligence de sa part, tout membre de la Chambre — conformément à la tradition américaine, pratiquée non-seulement à la Nouvelle-Orléans, mais à Washington — a le droit de faire cette motion et de demander un vote par assis et levé. Voyant Vigers hésiter, un membre se lève, reprend la motion de Billieu, fait voter par assis et levé, et déclare le vote acquis. Aussitôt Louis A. Wiltz monte au fauteuil, et, au milieu de l'ébahissement et des hurlements des nègres, rappelle la Chambre au silence et déclare la séance ouverte.

Un membre demande que les élections réservées soient validées et que les cinq membres qui attendent dans la rue soient admis à occuper leurs siéges. Wiltz met aux voix cette proposition, qui est adoptée à une forte majorité, un grand nombre de nègres ayant quitté la Chambre pour aller chercher des instructions auprès des manieurs du télégraphe, installés dans le cabinet de Kellogg. Quand les cinq membres eurent pris place, les blancs disposaient de cinquante-quatre voix.

Cependant aucun des partis ne possède le nombre de votes légal; et les républicains, voyant s'évanouir leur faible majorité, commencent à déserter leurs bancs. Habitués à ces biais, les conservateurs s'opposent à leur sortie avant le contre-appel. Un membre propose comme président l'honorable Louis A. Wiltz; un autre demande le fauteuil pour Michel Hahn. Cinquante-huit membres sont présents. Cinquante-cinq donnent leurs voix à Wiltz, qui est déclaré élu au milieu de frénétiques applaudissements.

Le juge Houston, assis auprès de lui, se lève et reçoit le serment habituel de fidélité à la loi et à la constitution de la Louisiane. Wiltz, aussitôt après, convoque la Chambre et assermente les membres présents. Quoique plusieurs se soient éclipsés, le chiffre légal est atteint. Hahn, incertain de la conduite à tenir, est demeuré à sa place et prête serment entre les mains de Wiltz. Le capitaine Floyd est élu questeur et M. Trézévant secrétaire.

Désormais la Chambre est constituée. En sa qualité de président, Wiltz invite le général de Trobriand à faire évacuer la police qui obstrue les portes et les corridors. De Trobriand obéit. La Chambre conservatrice, organisée sous Wiltz, semble être reconnue par les troupes fédérales.

Les scalawags sont-ils battus? Les citoyens sont-ils maîtres de leur ville? Pas encore.

Installé dans son cabinet, entouré d'officiers civils et militaires, Kellogg sent croître sa colère et ses alarmes à mesure que lui parviennent les nouvelles des faits accomplis. Malgré ses cantines et ses matelas, les conservateurs l'ont battu chez lui et avec ses propres armes. Comment reprendre l'avantage? Avec un président, un questeur et un secrétaire conservateurs, la Chambre est entre les mains de ses ennemis. Il n'y a que les baïonnettes fédérales qui puissent détruire l'œuvre de la matinée.

Mais ces baïonnettes sont-elles encore à sa disposition? Wiltz les appelle à son aide et elles obéissent. Lui obéiront-elles à lui? Il tente l'épreuve en envoyant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

au général de Trobriand l'ordre écrit d'envahir la Chambre et d'en expulser les cinq membres qui viennent d'être admis à occuper leurs siéges.

Ce message, de Trobriand le soumet au général Emory. Celui-ci a-t-il pris l'avis de Shéridan? Le fait est incertain. Mais après un assez long délai, tandis que Wiltz remplit ses fonctions de président, de Trobriand, ayant reçu des ordres, entre brusquement dans la salle et demande l'expulsion des « intrus ». Wiltz répond qu'il ne sait pas ce que signifie le mot *intrus;* que toutes les personnes présentes sont membres de la Chambre, et que tout membre d'une législature américaine est inviolable.

« Je suis un soldat, et je ne commande qu'en second, répond de Trobriand. Le général Emory m'a ordonné d'obéir au gouverneur Kellogg.

— Je vous fais savoir formellement, réplique le Président, que cette Chambre, dûment élue, s'est constituée en me nommant président et en choisissant le capitaine Floyd pour questeur et M. Trézévant comme secrétaire. Ensuite, nous avons admis cinq membres dont les noms avaient été renvoyés pour validation par le comité rapporteur. Oserez-vous chasser ces membres?

— Mon devoir comme officier ne me permet pas d'agir autrement. »

Wiltz demande à la Chambre une manifestation en masse. Tous les conservateurs se lèvent, étendent le bras et prennent le ciel à témoin de leur protestation. Les nègres, croyant un combat imminent, sautent pardessus les banquettes, se tapissent derrière les pupitres, se bousculent dans les corridors et s'enferment dans des cabinets.

« Désignez-les, crie de Trobriand à Vigers.

— Vigers n'est rien ici, interrompt le Président. Son intervention dans les affaires publiques de cette Assemblée serait une insulte. Vigers était secrétaire de l'ancienne Chambre; c'est M. Trézévant qui est notre secrétaire.

— Faites l'appel nominal! » rugit de Trobriand.

Vigers se lève et commence sa lecture.

« Les membres conservateurs ne répondront pas! » dit le Président.

Et, en effet, aucun conservateur ne répond à l'appel de son nom.

Alors se présente le général Campbell pour aider Vigers dans ses recherches sur les bancs. Une troupe de soldats entre derrière lui.

John O'Quin, membre pour Aroyelles, est désigné comme étant l'un des cinq conservateurs.

« Mettez-le dehors! » crie de Trobriand.

O'Quin se réclame du Président.

« Nous ne nous soumettons qu'à la force, » dit ce dignitaire en s'adressant à l'officier.

De Trobriand appelle des hommes qui s'avancent le fusil chargé, la baïonnette en arrêt. Deux de ces soldats arrachent O'Quin de son siége.

Vient ensuite le tour de Vaughan, membre pour Rapides. Se tournant vers de Trobriand et sa suite armée, Vaughan se lève et s'écrie :

« Au nom de mes constituants, le peuple de la Louisiane, en ma qualité de citoyen libre des États-Unis, je proteste contre ces outrages. »

Puis, s'adressant à ses collègues, il les prend tous à témoin de l'acte de violence exercé sur une Assemblée libre.

« Voyez, dit-il, je suis chassé par les baïonnettes.

— Soumettez-vous! » soupire Wiltz.

Et l'indignité s'accomplit.

Onze autres membres sont tour à tour expulsés. Floyd, sur l'ordre du Président, ayant essayé d'en protéger un, est saisi et remis à la garde des soldats.

Quand le dernier conservateur a été ainsi expulsé par la force, Wiltz se lève, d'un geste majestueux et triste invite la Chambre au silence, et s'exprime en ces termes :

« En ma qualité de président légal de la Chambre des représentants de la Louisiane, j'ai protesté contre l'irruption, dans la salle de nos réunions, de soldats des États-Unis armés de fusils chargés. Nos collègues ont été saisis avec violence et expulsés, malgré leurs solennelles protestations. Une troupe de soldats a envahi la Chambre des représentants, et nous avons protesté contre cet acte. Au nom d'un peuple jadis libre, au nom de l'État de la Louisiane jadis libre, au nom de notre Union américaine, je proteste solennellement contre tous ces outrages de la force militaire. Mon fauteuil de président est entouré de troupes. Nos dignitaires sont prisonniers. Membres de la législature, je déclare que la Louisiane a cessé d'être un État souverain et qu'elle ne possède plus un gouvernement républicain. Représentants de notre pays, retirez-vous avec moi devant cette démonstration armée! »

En achevant ces mots, Wiltz ajourne la Chambre; puis, suivi de tous les conservateurs, il sort de la salle et descend la rue Saint-Louis, accompagné par la moitié de la ville, partout accueilli avec d'enthousiastes acclamations. On s'installe au n° 71 de la rue Saint-Louis, et, après une prise de possession formelle, on se sépare en s'ajournant.

Cette victoire ne satisfait Kellogg que médiocrement. Sa violence a empiré la situation, au lieu de l'améliorer. Les quatre membres conservateurs, quoique expulsés par la force, ne le sont pas par un vote; et ils ne peuvent plus l'être, même en apparence, la Chambre nègre ne disposant pas du nombre légal de voix, cinquante-six. Wiltz a prêté serment comme président; en cette qualité, il a transporté le lieu des séances à la rue Saint-Louis.

Tout bien considéré, Kellogg s'aperçoit qu'il est complétement battu, et moins fort que jamais. Pas plus que son rival il n'a le nombre légal, et sans le nombre légal tout gouvernement est impossible.

La situation semble exiger un dictateur. A neuf heures du soir, le général Shéridan prend la direction suprême des affaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXVI

Shéridan entre tout à fait en scène. — Ses télégrammes. — Son plan d'opération. — Transformation légale de ses adversaires blancs en « bandits ». — Embarras de César Grant. — Soulèvement de l'opinion. — Approbation donnée à Shéridan.

Les tentes des soldats sont dressées, le sabre est roi!

Si le président Grant laisse à Shéridan toute sa liberté en Louisiane, comme il la lui a laissée dans la vallée des Montagnes-Bleues et les terrains de chasse des Paigans, mon fougueux voisin aura bientôt raison d'adversaires tels que Wiltz, Ogden, Mac Enery et Penn.

« Je connais bien ces gens-là, dit-il, pour avoir vécu avec eux dans d'autres temps, alors qu'ils étaient moins violents que maintenant. C'est une mauvaise engeance. Gardez-vous de juger d'après ce que vous voyez à la Nouvelle-Orléans. Ici, on se comporte avec décence, même chez les ligueurs blancs; mais dans des districts régionaux, — Bossier et Saint-Bernard, Natchitoches et la Rivière-Rouge, — c'est l'enfer. »

A dix heures du soir, Shéridan, se décidant à enlever leurs commandements à ses collègues Mac Dowell et Sherman, adresse à Belknap, ministre de la guerre, le télégramme suivant :

« Nouvelle-Orléans, 4 janvier 1875.

« C'est avec un profond regret que je vous avise de l'existence, dans cet État, d'un esprit d'opposition contre toute autorité légale, d'une incertitude du lendemain tels que le gouvernement n'en saurait trouver l'équivalent dans aucune autre partie de l'Union. La vie des citoyens est continuellement mise en péril. Des mesures efficaces doivent être immédiatement prises, si l'on veut rétablir la tranquillité et la sécurité. Le mépris des lois et l'assassinat sont considérés ici à un point de vue qui assure l'impunité des coupables. L'administration civile semble impuissante à les punir, même à les arrêter. En conséquence, ce soir j'ai pris l'autorité sur le département du Golfe.

« P. H. SHÉRIDAN. »

Le département du Golfe, comprenant trois grands États, la Louisiane, le Mississipi, l'Arkansas, avec tous les forts et postes militaires du golfe du Mexique, sauf les forts de la baie de Mobile, est ainsi biffé, d'un seul trait de plume, de la division du Sud, placée sous le commandement de Mac Dowell.

Le lendemain matin, Shéridan reçoit de l'adjudant général Townsend l'assurance que sa conduite est « approuvée ». A quoi il répond aussitôt en envoyant à Washington son plan d'opérations, document qui restera certainement célèbre dans l'histoire de la liberté américaine. Jamais vice-roi espagnol en Sicile, gouverneur russe en Pologne, n'avaient réclamé de leurs autocrates les droits que Shéridan demandait au président Grant. Tout son programme repose sur la base suivante : les principaux citoyens des États du Sud seront, comme des bandits, mis hors la loi, et abandonnés à la discrétion des agents du gouvernement!

Voici le saisissant télégramme expédié à Belknap :

« Nouvelle-Orléans, 5 janvier 1875.

« Je pense que, pour éteindre le terrorisme qui règne actuellement dans la Louisiane, le Mississipi et l'Arkansas, pour rétablir la tranquillité et la confiance, il faut arrêter et juger tous les chefs de la ligue blanche armée. Que par un bill le Congrès les déclare bandits et ils pourront être jugés par un conseil de guerre. La justice, la loi et le bon ordre, aussi bien que la paix et la prospérité du Sud, exigent la punition des chefs de ces *bandits* qui ont commis de nombreux assassinats ici, le 14 septembre dernier, et plus récemment à Vicksburg, dans le Mississipi. Si le Président consentait à lancer une proclamation les déclarant bandits, il serait possible qu'il n'y eût pas d'autres mesures à prendre que celles qui me regardent.

« P. H. SHÉRIDAN. »

Ainsi, le Président n'a qu'une chose à faire : dénoncer au pays les citoyens comme autant de brigands. Cela suffira; le reste regarde Shéridan, et à Washington on n'aura plus qu'à attendre les événements!

Est-ce bien là, a-t-on le droit de se demander, le langage d'un soldat du dix-neuvième siècle parlant de ses concitoyens? Un général castillan à Oran, un pacha turc à Belgrade, se seraient-ils exprimés autrement?

Tout l'entourage du Président, adjudants et secrétaires, semble enchanté de cette énergie. C'est avec une courtoisie de mauvais aloi et en termes suspects que les nouvelles sont communiquées aux divers départements officiels. Une ampliation de la première dépêche de Townsend à Shéridan, dépêche qui avait alors douze jours de date, est envoyée au général Mac Dowell, et c'est par elle que cet éminent soldat apprend que son commandement dans le Golfe lui a été enlevé. En informant le général Sherman que Shéridan a pris le commandement à la Nouvelle-Orléans. Townsend dit que cet officier a « annexé » le Golfe, et ajoute, en forme d'argument :

« La mesure, jugée nécessaire, est approuvée. »

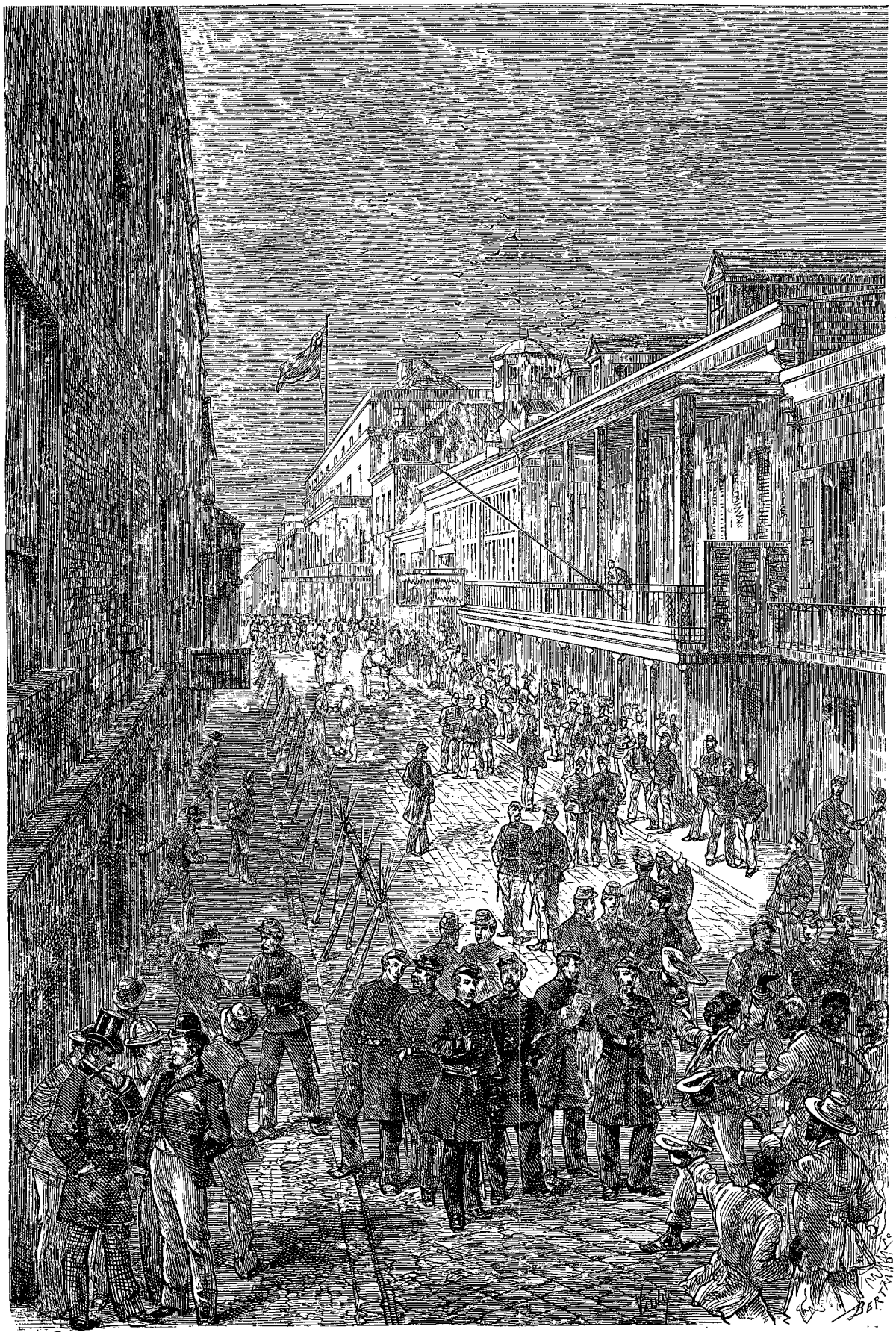
Sherman répond sèchement :

« Saint-Louis, 6 janvier 1875.

« J'ai reçu votre télégramme du 5 courant, constatant que le général Shéridan a annexé à son commandement le département du Golfe. »

Le récit des événements accomplis rue Royale, dans la nuit du dimanche et la matinée du lundi, remplit les feuilles quotidiennes de toutes les villes de l'Union. Pour la plupart, les comptes rendus sont accompagnés d'appréciations sévères; quelques journalistes plaisantent sur l'incident. N'est-on pas en carnaval, la saison des jeux et des ris? L'orgie nègre du Capitole, facéties; les cantines, les soupers, la réunion de minuit, les buvettes du matin, autant de joyeuses inventions échappées de la plume d'écrivains en bonne humeur. Mais, en général, la presse prend

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rue Saint-Louis occupee militairement, à la Nouvelle-Orléans (voy. p. 98). — Dessin de Valnay, d'après un document américain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

la chose au sérieux, et, à leur grand honneur, les principaux journaux républicains sont ceux qui stigmatisent le plus impitoyablement les actes du général de Trobriand. Sommes-nous donc en France? demandent-ils. Grant est-il un Bonaparte? Emory et de Trobriand sont-ils des soldats d'un empire bâtard? Sommes-nous déjà gouvernés par un César? Doit-on considérer la Maison-Blanche comme les Tuileries américaines?

Toutes les paroles autrefois sorties de la bouche du président Grant sont passées au creuset, et, dans l'état actuel des esprits, on est disposé à trouver le césarisme dissimulé dans des phrases qui, en d'autres temps, auraient été considérées comme de simples formes de langage.

Le Président, du reste, n'est pas sans éprouver quelque inquiétude et quelques scrupules sur ce qui se passe à la Nouvelle-Orléans, sous le couvert de son autorité.

Un faible écho de ces doutes et de ces craintes du Président arrive au quartier général de l'hôtel Saint-Charles. Shéridan, qui ne prend jamais le temps de mesurer ses mots, envoie aussitôt à son ami le ministre de la guerre le télégramme suivant :

« Nouvelle-Orléans, 5 janvier 1875.

« Veuillez dire au Président qu'il ne se tourmente pas de la situation des affaires ici. Je maintiendrai la tranquillité, ce qui ne me sera pas difficile avec les forces militaires et navales qui occupent la ville et ses environs. Si le Congrès consentait à déclarer bandits tous les ligueurs, blancs ou noirs, je me charge de le dispenser de la nécessité de rendre une loi spéciale pour le maintien de la paix et de l'égalité des droits dans les États de la Louisiane, du Mississipi et de l'Arkansas; en même temps que je délivrerai le pouvoir exécutif des tracas que lui ont jusqu'ici occasionnés les régions du Sud.

« P. H. SHÉRIDAN. »

Ave Cæsar! grâce à la flotte et à l'armée, aucun citoyen de la Nouvelle-Orléans n'osera bouger!

Les ligueurs blancs que Grant doit déclarer bandits, c'est la population blanche tout entière, — planteurs, avocats, médecins, banquiers, prêtres, propriétaires, — en un mot, toutes les professions libérales, industrielles et commerciales. La majorité est d'origine anglaise. Ce que Shéridan demande, ce n'est rien moins que de mettre hors la loi la race anglaise, dans la Louisiane, le Mississipi et l'Arkansas, et de la livrer à la puissance militaire.

XXVII

Les conservateurs. — Une visite aux conservateurs Mac Enery et Penn. — Portrait de deux « bandits ». — Fraudes dans les listes électorales. — État vrai de l'opinion conservatrice sur les droits des nègres. — Visite à la Chambre envahie. — Politique prudente des blancs. — Rapport au Congrès. — L'indignation éclate dans toute l'Union.

Un aide de camp m'apporte une lettre du général Mac Enery m'invitant à visiter le quartier général des conservateurs, rue du Canal. En compagnie d'un vieil ami, le consul de Fonblanque, je m'y rends de notre hôtel, aujourd'hui désigné sous le nom de « quartier général du Golfe ».

Le général Mac Enery occupe, rue du Canal, vis-à-vis de la statue d'Henri Clay, un appartement où il vit modestement.

« Vous ne craignez pas d'entrer, me demande un sénateur que je rencontre dans l'escalier, quoique nous soyons des bandits? »

Dans le salon, nous trouvons le gouverneur Mac Enery, le vice-gouverneur Penn et plusieurs sénateurs qui ont refusé de siéger avec les partisans de Kellogg, sous la présidence de César C. Antoine. Il serait difficile de rencontrer un groupe d'hommes plus polis et plus réservés, même à Oxford, à Westminster ou ailleurs; qu'ils aient ou non le droit de leur côté, on sent qu'il sera difficile de les repousser du terrain sur lequel ils ont pris pied.

« Nous prétendons, me dit le général Mac Enery, représenter les quatre-vingt-dix-huit centièmes de la fortune de l'État. »

Et c'est juste, si j'en crois ce qui m'est affirmé de tous côtés.

« Cependant, ajoute Penn en riant, nous qui possédons presque toute la fortune de l'État, nous sommes des bandits! »

Généralement les bandits ne sont pas propriétaires : ni en Espagne, ni en Grèce, ni en Asie Mineure, ni en Californie. Si un émule de Vasquez était capable de lire un journal, il apprendrait sans doute avec plaisir que, de par le général Shéridan, bon nombre de ses « confrères » font partie de la magistrature et du barreau.

« Personne, répliquai-je, ne conteste que vous représentiez la fortune de la Nouvelle-Orléans; mais il s'agit d'habitants, et non de richesse, et, à ce qu'il me semble, vous prétendez avoir une majorité absolue de votes en faveur des candidats conservateurs.

— C'est exact, répond le gouverneur; la majorité n'est pas bien grande, mais elle l'est assez cependant pour nous permettre, si l'on n'intervient pas, d'administrer et de rétablir le règne de la paix.

— Les gens de couleur n'ont-ils pas la majorité des votes dans l'État pris dans son ensemble — quatre-vingt-dix mille contre soixante-seize mille?

— Oui, sur les listes actuelles; mais ces listes sont frauduleusement dressées. Comment les gens de couleur pourraient-ils avoir plus de voix que nous? Nous sommes à peu près égaux en nombre — trois cent soixante-deux mille blancs contre trois cent soixante-quatre mille noirs. Ces chiffres ne sont pas les nôtres. Le recensement a été fait sous l'administration de Warmoth. Nous savons pertinemment que quelques-uns des relevés sont faux et exagérés au bénéfice des noirs. Mais prenez les chiffres tels qu'ils sont. Comment peut-il se faire qu'une différence de deux mille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la population produise une différence de quatorze mille dans les listes électorales?

— C'est, en effet, assez difficile à établir.

— Excepté par la fraude, une fraude manifeste et éhontée. Le fait est que les nègres sont enregistrés sous différents noms et dans diverses paroisses. Les nègres morts sont maintenus sur les listes, qui comprennent également des nègres mineurs. On y inscrit les femmes aussi bien que les hommes. Partout où se rencontrent des employés noirs, soutenus par une police noire, il y a fraude et abus.

—Est-il vrai, général Mac Enery, qu'en principe les conservateurs refusent tout droit politique aux nègres?

— La question est pendante. Parmi les conservateurs il en est beaucoup qui pensent qu'on a commis une lourde faute en accordant le droit de vote aux hommes de couleur; mais, après leur avoir donné la liberté, les États-Unis ont jugé à propos de les faire

Le général Sherman. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

électeurs. Nous nous soumettons aux faits. Il y a certainement des gens qui voudraient enlever au nègre sa liberté individuelle aussi bien que ses droits politiques; mais la majorité des citoyens n'aspire plus à revenir à l'ancien état de choses. Le conservateur désirerait voir le droit de vote réglé et défini par la loi. Dans tous les pays libres, certaines catégories d'individus — les indigents, les fous, les prisonniers, par exemple — ne figurent pas sur les listes électorales. Dans quelques autres pays libres, tous ceux qui ne savent ni lire ni écrire ne sont pas admis à voter. Sous ces conditions, les conservateurs de la Louisiane seraient parfaitement disposés à reconnaître au nègre les droits politiques.

— Vous ne redoutez pas les électeurs lettrés?

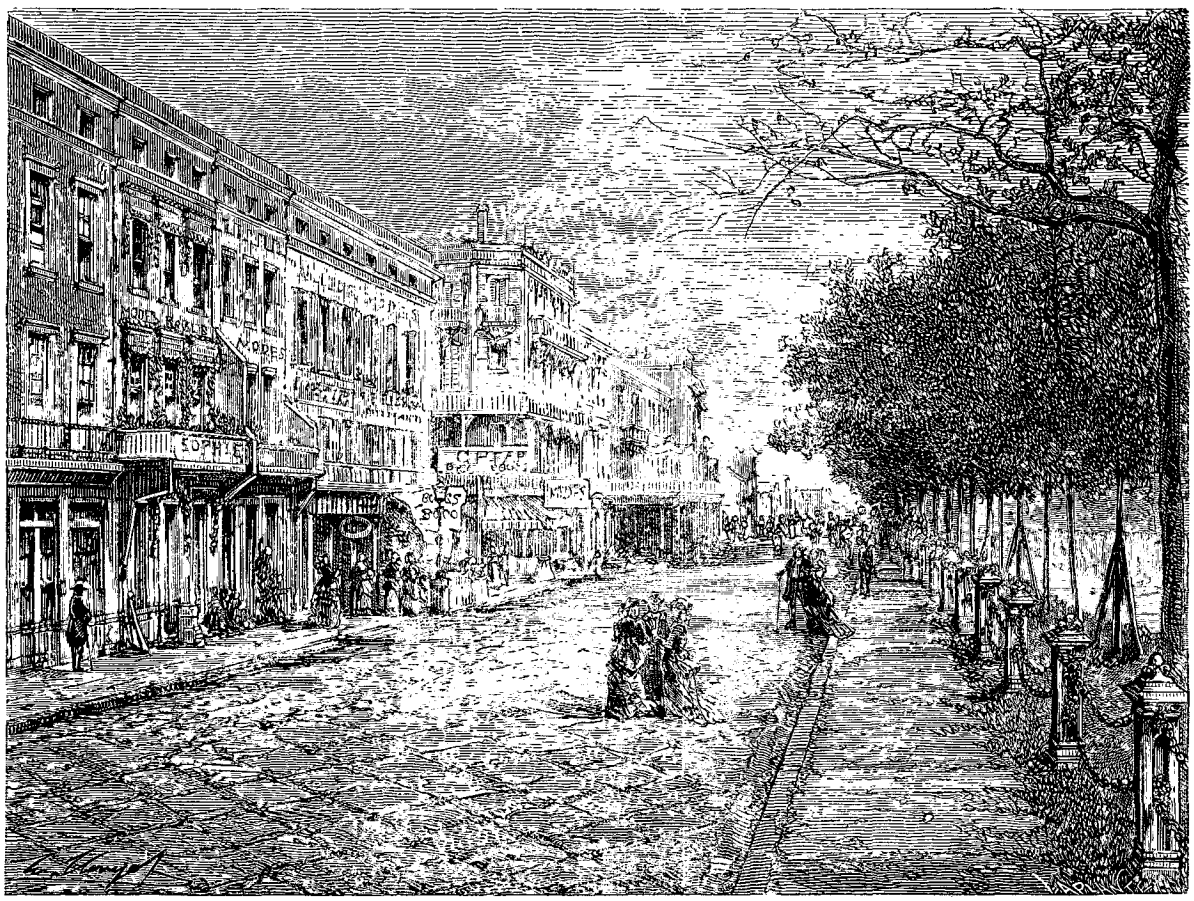
— En aucune façon: les gens instruits ne se laissent jamais guider par des scalawags. Aujourd'hui même l'instruction compte pour beaucoup. Si tous les nègres agissaient avec ensemble, — quatre-vingt-dix mille contre soixante-seize mille, — ils réussiraient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

à élire Pinch pour gouverneur et à s'assurer une forte majorité dans les Chambres. Mais nous avons en Louisiane des nègres lettrés, comme Tom Chester, et, en matière politique, des Africains lettrés ne s'accordent pas plus avec leurs congénères que des Anglo-Saxons. Dès qu'un nègre sait seulement épeler, il se pose en chef; il ne suit personne, un homme de sa couleur encore moins que tout autre. Dès qu'il possède une hutte et un lopin de terre, il devient conservateur et vote contre les scalawags. Dans chaque paroisse, en Louisiane, il existe un club conservateur nègre; et malgré l'hectare de terre et le mulet promis par Kellogg à tout nègre votant pour Grant, des milliers de nègres ont voté avec nous lors des dernières élections. Des dizaines de milliers feront de même après le départ des troupes fédérales. »

En quittant le général Mac Enery, nous nous rendons rue Saint-Louis, à la Chambre basse conservatrice, où nous sommes cordialement accueillis par le président Wiltz. De petite taille, avec des cheveux taillés en brosse, un visage maigre et décoloré, Louis A. Wiltz est en apparence plein de franchise et de résolution.

Au moment où nous pénétrons dans la Chambre, la



La rue du Canal, à la Nouvelle-Orléans. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

tribune est occupée par le capitaine Kidd, aussi savant légiste que valeureux soldat. Il propose que tous les députés conservateurs descendent, en corps, dans la rue, se rendent au Capitole et demandent à occuper leurs siéges. Soixante-six membres sont présents: cinquante-trois dont les pouvoirs ont été vérifiés, et les treize indûment dépossédés par le comité Kellogg.

« Vous prétendez constituer une Chambre légale? demandai-je au Président.

— Non, répond nettement Wiltz. Nous prétendons seulement être en nombre légal. Nous nous nommons réunion, et non assemblée; car nous voulons rester dans la légalité, même au point de vue des mots. »

Tandis que Kidd presse les conservateurs de prendre des mesures plus énergiques, on expédie, à Washington, un télégramme au sénateur Thurman, pour lui demander son avis. Thurman est un des chefs des démocrates, siégeant au Congrès pour l'Ohio, et souvent consulté par les conservateurs du Sud. « Patience! » répond-il sagement.

« Notre politique doit se résumer en un mot : patience! dit le Président. Attendons! le temps combat pour nous. Les tours de passe-passe finissant par s'user, on ne saurait même renouveler celui de l'hectare de terre et du mulet. Certainement, nous souffrons du retard; mais la violence nous serait plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le carnaval : Nous sommes des bandits ! — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

préjudiciable encore. Les membres assis sur ces bancs sont propriétaires eux-mêmes, ou représentent les propriétaires de presque tous les navires, les magasins, les hôtels, les banques de la Nouvelle-Orléans. Peut-on s'imaginer qu'ils aient quelque intérêt à entretenir le désordre? Qu'une seule vitre soit brisée, et c'est nous qui en supportons les frais. Les scalawags n'ont rien à risquer que leur peau, et ils tiennent essentiellement à la conserver. Qu'importe à Kellogg et à Packard, à Antoine et à Pinchbach l'augmentation ou la diminution de la fortune publique? Tout ce que nous possédons, nous, repose sur le maintien de l'ordre et de la tranquillité. C'est un fait que nos frères du Nord n'ont pas encore su comprendre; mais les événements vont très-promptement leur dessiller les yeux. »

XXVIII

Le gouverneur Warmoth. — Sa situation. — Son caractère. — Sympathies qu'il a su acquérir de divers côtés. — La question des omnibus à l'usage des nègres. — Compromis proposé par Warmoth. — Il est attaqué à coups de couteau par Byerley. — Mort de Byerley. — Warmoth en prison et populaire.

Le gouverneur de la Nouvelle-Orléans, Warmoth, à qui je rends aussi visite, représente ce nombre considérable de citoyens à qui la question noire ou blanche reste indifférente, tant que leurs intérêts commerciaux ne sont pas compromis. Ces citoyens ne demandent qu'à vivre en paix, à gagner leur pain quotidien et à sauvegarder le toit qui les abrite. A leurs yeux, tous les acheteurs sont frères. En échange d'une paire de souliers ou d'une bouteille de whisky, l'argent du nègre vaut l'argent du blanc. Un commerçant doit-il s'occuper des querelles à propos de l'égalité des droits? Payer leurs loyers et leurs impositions, voilà de quoi il leur importe de se soucier! Pourquoi s'occuperaient-ils des théories de races? C'est l'affaire des jurisconsultes et des sénateurs.

Même parmi les nègres, Warmoth compte un certain nombre d'adhérents. C'est à lui que les nègres doivent la police métropolitaine, une institution que beaucoup d'entre eux considèrent comme l'unique garantie de leur liberté. A mesure que pâlit l'étoile de Kellogg, les nègres se tournent vers Warmoth, pensant que sa modération bien connue leur évitera toute collision avec les blancs.

Supérieurement doué, homme du monde et soldat, Warmoth, avec son front pâle, ses arcades sourcilières proéminentes, ses yeux au regard pénétrant, a toute l'apparence d'un héros de roman. On assure que les dames sudistes le trouvent fort beau. Il affecte des façons excessivement courtoises. Bien différent de la généralité des carpet-baggers que la société exclut de son sein, Warmoth a soif de considération, et, honneur insigne, est quelquefois invité dans des maisons qui donnent le ton à la Nouvelle-Orléans. Cette distinction est pour lui à la fois une joie et une douleur. Elle l'a mis en amicales relations avec des conservateurs inexorables dans leur opinion, tels que Mac Enery et Penn. Wiltz l'a reçu, Ogden l'a visité dans sa prison. Grâce au charme de ses manières, à la modération de ses idées, il est parvenu à faire supporter aux hautes classes de la société sa présence dans leur ville.

Mais ce succès, qui leur est interdit, remplit de rage les scalawags ses confrères. Quand Warmoth arriva à la Nouvelle-Orléans, précédé par sa réputation de vaillant soldat et de fin politique, il fut élu par les citoyens loyaux président de la « grande armée de la République » en Louisiane. On désigne sous ce nom une association patriotique d'hommes ayant combattu pendant la guerre. Il existe, dans chaque État, une grande armée de la République jouissant, surtout dans le Sud, du patronage du gouvernement. Le président d'une telle association possède nécessairement une influence considérable; Warmoth en profita si bien qu'il fut élu gouverneur de la Louisiane, sous l'empire de la loi de reconstitution.

Quant à son administration, chacun en parle suivant son penchant politique. Ses amis actuels affirment qu'il a maintenu l'ordre et encouragé le commerce, tandis que ses adversaires le traitent de misérable, de voleur, de lâche et de meurtrier.

Si des ennemis loyaux lui rendent justice, il n'en est pas de même de ses anciens amis les républicains fanatiques et les conservateurs girouettes[1].

Des journalistes, à propos des rapports qui doivent exister entre les blancs et les noirs, l'injurient tous les jours. Par exemple, la question de savoir si les nègres auront ou n'auront pas le droit de s'asseoir dans les voitures publiques est débattue avec une animation aussi grande que celle qu'excitent les télégrammes de Shéridan. Chacun suggère un remède, ou discute un compromis. Le général Warmoth, par esprit de conciliation, propose qu'on fasse partir de la rue du Canal des voitures marquées d'une étoile, dans lesquelles les nègres pourront circuler en compagnie des blancs qui ne verraient pas d'objection à ce voisinage. Cette proposition, il l'a portée à son ancien ami, le « conservateur-girouette » Jewell, sénateur, pour insertion dans le *Bulletin commercial*. Jewell refuse.

« Vous ne voulez pas insérer? répond Warmoth. Je m'adresserai ailleurs.

— Si vous publiez ce document, s'écrie Jewell, je vous ruine à jamais. »

Warmoth ne tient aucun compte de cette menace et fait imprimer sa proposition, qui est adoptée par les deux chefs conservateurs Mac Enery et Wiltz, comme le plus raisonnable des compromis.

Le lendemain matin paraît dans le *Bulletin* un article de fond dans lequel Jewell traite Warmoth de « Lazare ressuscité par Satan »; de « méchant et audacieux personnage, inventeur et promoteur de tous les abus »; de « congénère du serpent à sonnettes »; d'homme de « renom infâme ».

Warmoth se défend en accusant Jewell de « men-

1. Le texte dit *trimmers*, gens de tous les partis. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

songe, d'odieux mensonge ». Il ajoute que les attaques dont il est l'objet proviennent de ce qu'il a refusé au sénateur de lui donner les insertions du gouvernement.

Jewell envoie aussitôt rue Saint-Louis, chez Warmoth, pour s'informer si celui-ci accepterait un duel. Warmoth répond qu'il ne saurait consentir à se mesurer avec un tel individu. Dès que cette réponse lui est apportée, le sénateur adresse à Warmoth un défi, qu'à sa grande surprise, le gouverneur accepte.

Ce qui suit est un mystère aussi bien qu'une tragédie. Daniel C. Byerley, lieutenant dans l'armée confédérée et copropriétaire du *Bulletin commercial*, prend la querelle à son compte. C'est un homme d'une grande vigueur physique, quoique manchot du bras gauche. Il guette Warmoth, le joint dans la rue du Canal et le frappe de deux violents coups de canne sur la tête. Étourdi, Warmoth recule de quelques pas. Byerley se jette sur lui et le prend corps à corps. Tous deux tombent sur le trottoir; Byerley frappe toujours, mais Warmoth, qui a pu tirer son couteau, le plonge dans le flanc de son adversaire. On accourt et on les sépare. Byerley, brandissant sa canne, quitte le champ de bataille appuyé sur les bras de deux amis. Warmoth remet son couteau à un capitaine de la police urbaine et se constitue prisonnier.

Quelques heures après, Byerley était mort. Ayant succombé dans un combat contre un intrus, il est devenu le héros de la Nouvelle-Orléans, et une longue suite d'équipages l'accompagne jusqu'à sa dernière demeure. Le gouverneur Mac Enery tient un des cordons du poêle et plus de deux mille citoyens suivent le cercueil.

Warmoth a tué un homme, mais sa considération n'en a pas été sérieusement atteinte. Sa prison est un salon; les plus illustres personnages s'inscrivent sur le registre déposé, à cet effet, au greffe. Mac Enery vient le voir. Ogden et Penn ne se montrent pas moins courtois et le président Wiltz lui a rendu une visite officielle. En un seul jour il a reçu cinq cents citoyens. Jamais la popularité de Warmoth n'a été aussi grande. Personne ne songe à le rendre responsable du sang répandu; le magistrat devant lequel il a comparu s'est empressé de le rendre à la liberté.

« Je croyais Byerley armé de toutes pièces, dit Warmoth pour expliquer son coup de couteau; je ne l'ai frappé que dans un cas de légitime défense. Il m'a pris à l'improviste et m'a frappé deux fois avant que j'aie pu seulement l'apercevoir. La canne qu'il portait renfermait une épée, arme bien plus redoutable qu'un simple couteau. »

Ce meurtre perpétré sur la voie publique a enflammé et compliqué la situation; car, quelque opinion que l'on ait relativement aux batailles de rues, tout homme raisonnable hésitera à élever à la première magistrature de l'État un personnage dont les mains sont teintes de sang. Dans un pays mieux ordonné, jamais homme coupable d'un pareil attentat ne pourrait occuper une fonction publique; pour le moment, en Louisiane même, Warmoth est devenu impossible. Combien de temps durera cette exclusion?

« Vous croyez que c'en est fait du général Warmoth, dit un de ses admirateurs. Jean Avoine meurt; enterrez-le dans un trou, et couvrez-le de terre; dans cinq semaines, il en sera dehors. Bientôt, peut être, nous verrons Warmoth président des États-Unis. »

XXIX

Les carpet-baggers. — Visite au Capitole. — Aspect de la Chambre basse. — Odeur suffocante. — Est-on en nombre? — La Chambre haute. — Le président César, ancien portefaix. — Irritation des sénateurs nègres contre les résistances des blancs de Washington. — Le sénateur Pinch confirmé. — Kellogg.

Le secrétaire particulier de William P. Kellogg vient à l'hôtel me dire que si je désire rendre visite à la législature et au pouvoir exécutif, je serai cordialement accueilli au Capitole par le président Hahn et le gouverneur Kellogg. En compagnie de notre consul, je suis la rue Royale, l'accès de la rue Saint-Louis restant interdit.

Après quelques pourparlers avec des soldats et des policiers nègres, la porte s'ouvre. A peine entré, je recule, suffoqué par une abominable odeur de mauvais cigares et de liqueurs pires encore. La salle où je pénètre est à peine éclairée par un bec de gaz brûlant dans une encoignure. Des planches barricadent les portes et les fenêtres; le sol est couvert de bouchons, de verres cassés, de croûtes de pain et d'os rongés. C'est une sorte de ruche bourdonnante pleine d'employés, nègres pour la plupart, tous fumant, jacassant, s'agitant sans rime ni raison. Ici, un éplucheur de coton s'écrie qu'il veut monter à la Chambre, pour admirer la législature en fonction. Là, un carpet-bagger explique à un électeur noir pourquoi le nègre n'a pas encore reçu « l'hectare de terre et la bonne mule » promis par Kellogg. En gravissant l'escalier, je heurte un individu qui glapit : « C'est égal! tout va bien! Les gens de couleur sont maintenant en possession de leurs droits! »

Ce n'est pas sans une sérieuse discussion avec la police noire, pour qui tout blanc est nécessairement un espion ou un traître, que nous pénétrons dans la seconde Chambre, salle longue et malpropre, absolument dénuée de tapis. Partout des crachoirs. Quelques sénateurs nègres fument en se dandinant sur leurs fauteuils. L'atmosphère est écœurante. Chaque sénateur a un fauteuil portant son nom inscrit en gros caractères; mais il semble incapable d'y rester tranquillement assis. Il est sans cesse en mouvement, se lève, se rassied, ou va bavarder avec un compère. Cinq ou six sénateurs parlent tous à la fois, et s'accusent mutuellement de mensonge et de fourberie. Ces cris se croisent : « A l'ordre! monsieur le président! — Voulez-vous vous taire, vilain nègre! » On se croirait vraiment à une foire de campagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Michel Hahn, qui préside, nous fait asseoir près de son fauteuil et cherche à nous expliquer la scène que nous avons sous les yeux.

« Vous êtes étonnés qu'il soit permis de fumer à la Chambre? Sachez bien, messieurs, que c'est par mon autorisation. Le règlement s'y oppose; mais comment pourrais-je le faire exécuter? Chiquer n'est pas défendu, et cependant n'est-ce pas plus dégoûtant encore? Le règlement est lettre morte. Les nègres ne peuvent se dispenser de chiquer et de fumer.

— Pourquoi ne fument-ils pas dans d'autres salles?

— Vous croyez que c'est facile? Permettez-moi de vous dire que bien loin d'être facile, c'est absolument impossible.

— Pourquoi?

— Parce que je ne puis permettre à un seul mem-

Un carpet-bagger et un électeur (voy. p. 107). — Dessin de Bertall, d'après le texte.

bre de quitter sa place. Vous voyez que nous ne sommes que tout juste en nombre légal. Qu'un membre s'absente, et nous ne pourrions plus délibérer. »

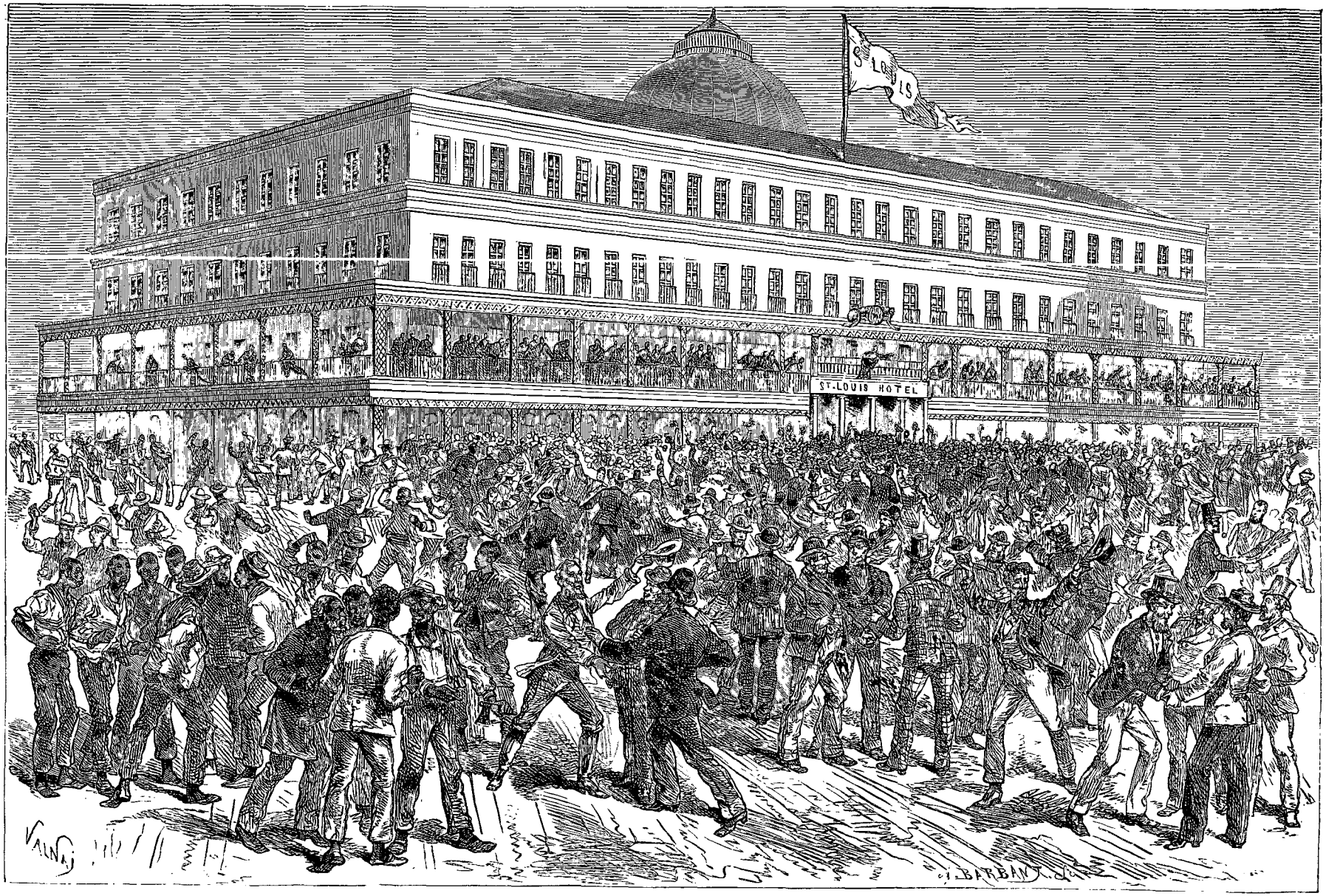
Un nègre du nom de Demas, membre pour la paroisse de Saint-Jean, se lève. Il interpelle la Chambre d'une voix de Stentor et avec une certaine éloquence.

« Oui, fait observer le président Hahn, il y a quelque chose dans la cervelle de ces gens-là. Presque tous sont esclaves de naissance. Il y a une douzaine d'années, à peine un seul d'entre eux aurait-il osé ouvrir la bouche en présence d'un blanc. »

L'honorable Michel Hahn affecte d'ignorer quel est, dans son parlement, la proportion entre les membres noirs et les membres blancs.

« Je ne m'inquiète pas de la couleur, » dit-il.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



La Rotonde (voy. p. 111 et 112). — Dessin de Valnay, d'après un document américain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais pendant que M. Demas gesticule et tonne, je compte les têtes, et je trouve vingt-quatre blancs contre vingt-huit noirs. Or, vingt-quatre et vingt-huit font cinquante-deux, quatre membres de moins que le chiffre légal!

Et cependant Michel Hahn vient de me dire que la Chambre qu'il préside est en nombre voulu. Je compte de nouveau, et j'arrive au même résultat.

« Considérez-vous cette assemblée comme une Chambre légale, monsieur le président?

— Certainement, comme la seconde Chambre de la Louisiane.

— Il n'y a que cinquante-deux membres présents.

— Cinquante-six ont répondu à l'appel nominal. »

Oh! Michel Hahn!

Passant à la Chambre haute, je vois un nègre aux traits ravagés, présidant vingt-huit sénateurs, quinze noirs et treize blancs. On est en train de discuter s'il ne serait pas opportun de donner une leçon aux sénateurs de Washington, en leur renvoyant Pinchback comme sénateur pour la Louisiane. Le président n'est autre que César C. Antoine, vice-gouverneur de l'État, occupant le fauteuil en vertu de sa charge. Aucun sénateur conservateur n'est présent.

César C. Antoine est un Africain pur sang, quoique sa peau soit d'une nuance plus claire que celle de ses congénères du Niger et du Sénégal. Petit de taille et émacié, il ne semble puiser sa force que dans son système nerveux. Il était facteur à la Douane. Avant d'aborder la politique, c'est à peine s'il gagnait sa vie; mais il était employé du gouvernement, et, comme tel, il crut devoir se lancer tête baissée dans la carrière. Son élévation fut rapide; il passa, presque sans transition, des crochets du portefaix au fauteuil de vice-gouverneur. Jadis le serviteur des commis, il est maintenant le maître des sénateurs. Depuis le temps où les califes faisaient des pachas de leurs domestiques, jamais homme de sa condition n'a été élevé à une telle dignité. Il doit bénir le hasard qui l'a tiré de la foule dont il n'était pas homme à sortir par ses seuls efforts.

Ce César nègre de la Nouvelle-Orléans daigne me laisser voir qu'il pense exactement comme le César blanc de Washington. Tout en mâchant son tabac et en lançant des jets de salive noire dans un immense crachoir, il m'informe qu'il « n'a jamais rien vu de tel que l'affaire Wiltz; » puis encore, que « les gens de couleur de la Louisiane verront avec plaisir le général Grant obtenir un troisième mandat, et même un sixième, s'il lui plaît. » Deux Césars sous le même bonnet.

En me rendant avec Antoine dans le cabinet de Kellogg, je rencontre Pinch. Le nègre est dans la jubilation; son élection vient d'être confirmée à nouveau par les sénateurs nègres, et Antoine apporte ses pouvoirs pour les présenter à la signature de Kellogg. Se pavanant dans un immense col en papier, les cheveux luisants de pommade, la face épanouie, grimaçant des sourires, Pinch se confond en saluts et en révérences. Il est tellement grotesque, qu'on est tenté de lui offrir vingt sous. Kellogg semble éprouver un certain dégoût pour ce personnage; mais il ne saurait refuser ni sa signature ni son sceau. Dieu sait avec quelle répugnance il s'exécute! Pinch l'examine d'un œil anxieux, chiquant avec acharnement et souillant de sa salive les murs et les tapis. La scène est d'un haut comique. Les pouvoirs signés, Pinch s'en saisit, fourre dans sa bouche une nouvelle chique, et sort avec Antoine. Bras dessus bras dessous, dressant la tête comme des coqs de combat, les deux nègres traversent la foule émerveillée et disparaissent à ses yeux.

« C'est une farce, dit crûment le gouverneur Kellogg. Pinchback n'est pas plus sénateur maintenant qu'il ne l'était auparavant. Et il se prend au sérieux! Mais tous ces gens de couleur sont des enfants qu'il faut amuser. Ils reconnaîtront leur erreur quand Pinch sera arrivé à Washington. »

Le gouverneur Kellogg est sérieux, poli et toujours maître de lui-même. D'après l'opinion publique, c'est le mensonge incarné. Un ami que je rencontre dans la rue du Canal me dit : « Vous allez voir Kellogg? Je dois vous prévenir que c'est une personnalité extraordinaire. Il n'a peur de rien. Toutes les troupes fédérales de la Nouvelle-Orléans ne pourraient l'obliger à dire un mot de vérité. »

Kellogg a les allures douces et séduisantes, « tortueuses et décevantes », disent ses ennemis. Toujours est-il qu'il a le regard franc et la voix sympathique. Pour moi, c'est un homme remuant et fanatique, inébranlable dans ses opinions, prêt à tout, même au sacrifice de sa personne, pour ce qu'il considère comme la « bonne cause ».

Changeant de conversation, il s'informe si nous avons vu les Chambres, — question qui me permet de lui en poser une autre.

« La Chambre basse est-elle une assemblée légale?

— Non, me répond-il en souriant; pas encore. Il nous faut le nombre légal, et c'est justement là que gît la difficulté. Nos conseillers assurent que cinquante-quatre membres suffisent; mais les usages en exigent cinquante-six. Jusqu'à ce que la question ait été décidée juridiquement, nous nous abstenons.

— Avez-vous cinquante-quatre membres?

— Non, seulement cinquante-trois. Le président Hahn a admis à siéger trois candidats dont les pouvoirs n'ont pas été vérifiés par le bureau. C'est un tort. L'assemblée, n'étant pas en nombre, n'a le droit d'admettre personne dans son sein.

— Pourquoi laisser la Chambre se réunir, délibérer, publier des comptes rendus comme si elle était une législature légale?

— Je n'y puis rien. Nos adversaires sont riches, et nous sommes pauvres. Les partisans de Mac Enery, tous gens riches, peuvent se passer de solde; les nôtres, tous pauvres, en ont absolument besoin. Si nous n'avions un prétexte pour leur allouer quinze francs par jour, ils ne pourraient rester à la Nouvelle-Orléans. En moins de huit jours, trente sur cinquante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

auraient disparu. Je leur permets de s'assembler, de délibérer sur des choses indifférentes, et de toucher leur traitement; mais je leur défends de s'occuper, jusqu'à nouvel ordre, d'affaires sérieuses.

— Dans le cas où le président Grant soutiendrait le général Shéridan, croyez-vous que la nouvelle législature puisse commencer ses travaux?

—Je l'espère; mais je dois vous avouer que l'œuvre que je poursuis est un rude fardeau, et que j'aspire au moment où j'en serai déchargé.

—Déchargé! Mais qui vous empêche de quitter la Nouvelle-Orléans?

— Le sentiment du devoir. Je suis un partisan. Dans la conviction que les principes de mon parti doivent être mis en pratique dans toute l'Amérique, j'ai fait de mon mieux pour les implanter dans la région du Sud. Mon œuvre n'est pas encore accomplie; mais j'ai dix ans de plus sur la tête. Quoique j'aie bien mérité le repos, j'hésite à le prendre, tant qu'il me restera une chance de mener à bonne fin ce que je suis venu faire dans le Sud. »

Sa voix est devenue grave, presque triste.

« Quelle est donc mon existence à la Nouvelle-Orléans, pour que je désire y rester? Être considéré comme un étranger, stigmatisé comme un aventurier, cela n'est rien encore. Tout le monde m'évite, sauf le solliciteur. Aucune femme ne me parle. Aucun gentleman ne me tend la main. Je suis hué par la populace. Mon nom est devenu un terme de moquerie. Je suis trop heureux de n'avoir point encore été assassiné. Le jour viendra, j'espère, où je pourrai partir; mais ce ne sera pas avant d'avoir accompli ma tâche. »

XXX

La Rotonde.—La scène.—Physionomie générale.—Les personnages principaux. — État des esprits. — Émotions en sens divers.

Scène. La Rotonde à la Nouvelle-Orléans; dallage de marbre; galeries ouvertes soutenues par des colonnes cannelées en bois. — *Date.* Vendredi 16 janvier 1875, huit heures du soir. — *Personnages :* Général Shéridan et son état-major, vice-gouverneur Penn, sénateurs, membres du Congrès, consuls étrangers, capitaines de navires, reporters de journaux, ordonnances, courriers, employés du télégraphe, comparses parmi lesquels deux voyageurs anglais. — *Température.* Point d'ébullition du mercure.

« Attention! » dit une voix bien connue, au moment où, quittant la salle à manger, je pénètre dans la Rotonde. L'affaire est engagée; il faut qu'elle se décide, soit par oui, soit par non. Si Grant recule, nous aurons la paix; sinon, c'est la guerre. Avant de regagner votre lit, vous serez fixés. »

La salle centrale de notre hôtel est une immense pièce, la rotonde d'un édifice qui en Italie serait baptisée du nom de palais; à la fois cabinet de lecture, promenoir, divan et Bourse, les négociants viennent y trafiquer, les joueurs y régler leurs comptes, les duellistes racoler des témoins, tous y attendre anxieusement les nouvelles. Ici arrivent des télégrammes de toutes les parties du monde. Ici s'improvisent les journaux et se discutent les affaires politiques. Ici logent tous les étrangers, et les citoyens qui ont affaire à eux doivent les chercher dans cet hôtel.

Les gens inoccupés s'y rendent pour fumer, causer et admirer les célébrités du jour. A la Rotonde, on achète des places réservées pour les fêtes du carnaval, des billets de loterie et de trains de plaisir. Dans une encoignure est installé un comptoir de liqueurs, dans une autre un débit de tabac. Ici on joue au billard, plus loin aux cartes, partout aux dés. De sept à dix heures, la salle regorge de gens occupés de plaisir, de politique ou d'affaires; dans les corridors, le tumulte des voix rappelle les mugissements d'une mer en fureur.

Ce soir, la Rotonde a un aspect remarquable. Près d'une colonne, le général Shéridan, en habit de ville, fume un cigare et cause avec ses amis. De dessein prémédité ou par hasard, il tourne le dos à la colonne, de sorte qu'il ne peut être abordé que de face. Autour de lui s'agitent, la sueur au front, une foule de citoyens portant, pour la plupart, des noms historiques. Voici les généraux Ogden, Taylor et Penn. Cet homme qui perce la foule en boitant, c'est le général Badger, à peine remis de ses blessures. Tout auprès du général, également en habit de ville, se tiennent le général Emory et le colonel Shéridan, frère cadet du général.

« Voici des bandits! » Quel éclair d'orgueil et de colère brille dans les yeux des sudistes, au passage de certains sénateurs et généraux que la politesse aussi bien que la politique empêchent de fondre sur l'homme qui les nomme brigands, et n'attend qu'un signe pour les pendre haut et court! Que de froideur et de morgue dans l'attitude de ces dignitaires, quand ils croisent la colonne contre laquelle s'appuie Shéridan!

« Ne craignez-vous pas d'accidents? demandai-je au général Penn.

— Peu, me répondit-il. Nous subissons de cruelles épreuves, mais nous saurons les supporter.

— Ces personnes sont, pour la plupart, armées, je crois, et quelque fanatique, poussé hors des gonds, pourrait bien susciter une émeute.

— C'est possible, quoique peu probable. La ligue est parfaitement organisée. Aucun ligueur ne porte d'arme sur lui, pas même un canif. Nous sommes assez forts pour n'avoir besoin ni de couteaux, ni de pistolets. S'il y a bataille, nous nous y présenterons comme des soldats, et non comme des nègres et des Kickapous. Mais cette éventualité n'est plus à craindre : le Président recule. »

Le murmure des conversations grossit, bruissant sous le dôme comme la marée sur la grève. Tantôt il éclate avec une telle violence, qu'il domine la fanfare qui exécute au dehors une musique militaire; tantôt il s'éteint, et le silence devient si profond, que l'o-

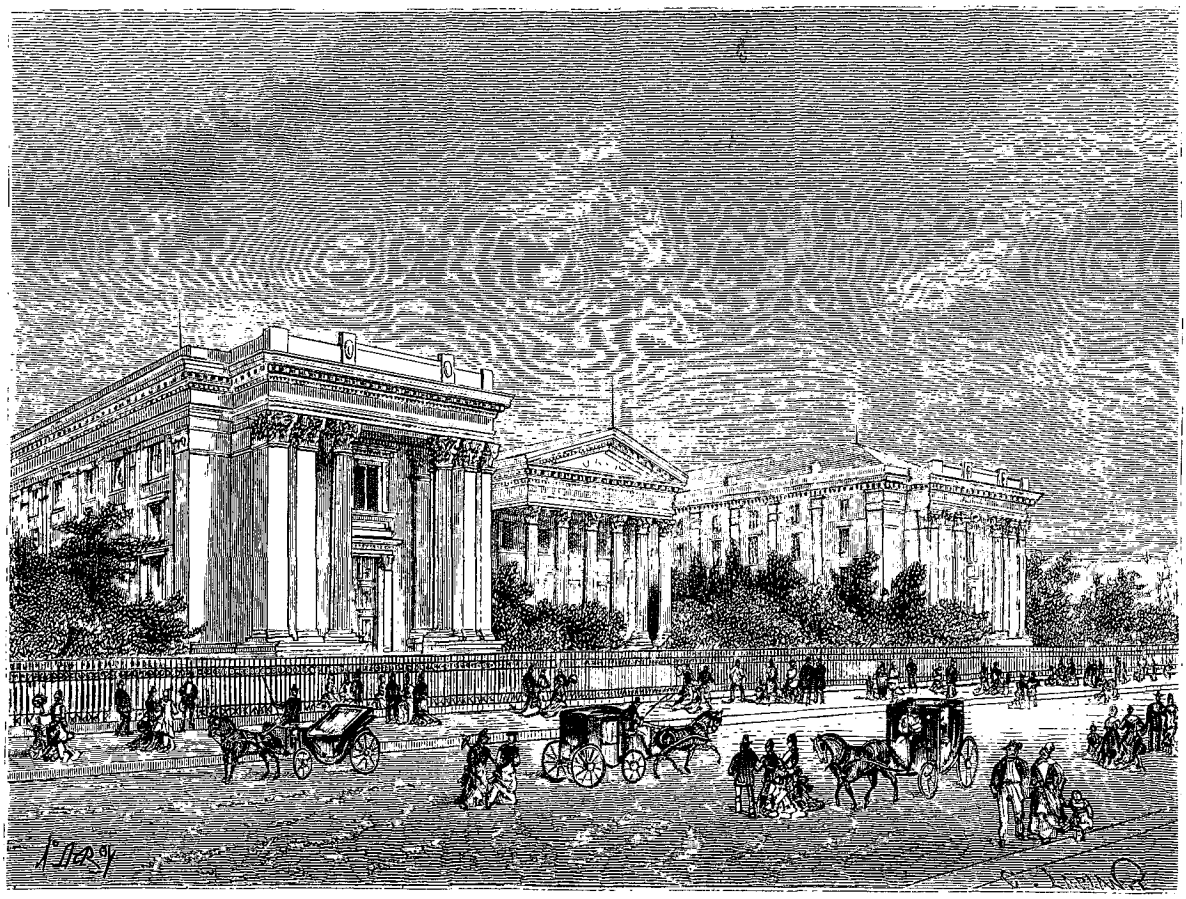
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reille discerne jusqu'au cliquetis de l'aiguille télégraphique.

Tout à coup un fracas de cimbales se fait entendre. Tous les yeux se tournent vers l'horloge, comme si le cadran était une force vivante sur laquelle on pourrait lire les décrets du cabinet du président Grant. Toutes les oreilles sont tendues vers l'employé du télégraphe, comme si ses aiguilles étaient des esprits animés grâce auxquels on parviendrait à forcer les secrets du Capitole.

Les messages sont communiqués aussi vite que les employés peuvent les traduire; de sorte qu'on sait à la Rotonde ce qui se dit et se fait en faveur de la Nouvelle-Orléans, non-seulement à Charleston et à Richmond, mais à New-York et à Saint-Louis, aussitôt qu'on l'apprend à Broadway. Des fils unissent la Rotonde au Capitole, et l'on y a connaissance de ce qui se passe même avant les habitants de l'avenue de Pennsylvanie.

On apprend les irrésolutions du Président, qui change d'idée d'heure en heure. Hier, il était de roc; ce matin, il est de coton. Passionné et entêté par tem-



L'Université, à la Nouvelle-Orléans. — Dessin de A. Deroy, d'après un document américain.

pérament, il veut administrer le pays comme il administrait son camp, et s'étonne prodigieusement de voir ses concitoyens repousser le gouvernement militaire.

Le soulèvement d'opinion suscité dans les villes du Nord et de l'Ouest par les événements de la Nouvelle-Orléans est un spectacle tout nouveau pour le Président. Boston et New-York sont en armes, comme Chicago et Philadelphie, Saint-Louis et Cincinnati. Le réveil blanc répond au césarisme. D'éloquentes protestations sont partout articulées; les républicains s'accordent avec les démocrates pour flétrir la politique du président Grant. A New-York, c'est la voix du vénérable Bryant qui se fait entendre; à Boston, c'est celle du libéral Adams. Evarts signe de son nom un document ne tendant à rien moins qu'à la mise en accusation du Président et de son cabinet.

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les champs de coton en Géorgie : La récolte. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXI

Attaques contre Grant. — La fiancée de Shéridan. — Un nouveau télégramme : le Président recule.

L'unique objectif de la colère publique est le grand criminel de la Maison-Blanche. La mise en accusation est demandée par des milliers de voix. On conseille une abdication; on l'annonce même comme inévitable. Le pays entier est en feu; toute la famille blanche se rallie pour défendre la loi outragée.

Hier, le Président semblait résolu à soutenir son lieutenant Shéridan. C'est dans ce sens qu'il rédigea son message au Sénat. Mais, en dehors des bureaux de la guerre où se prélassent et fument ses adjudants, il trouve peu de gens disposés à le soutenir.

Les personnages les plus haut placés ne croient pas que leur situation officielle puisse les empêcher de censurer amèrement la conduite de Grant. Le général Sherman ne se gêne guère pour dire toute sa pensée. Il en est de même de Wilson, le vice-président de la République; et quelques-uns des principaux journaux demandent que Grant quitte la Maison-Blanche et remette le pouvoir aux mains de Wilson. Hamilton Fish va plus loin : il déclare que si le Pré-

1. Suite. — Voy. t. XXXI, p. 113, 129, 145, 161, 177; t. XXXII, p. 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sident soutient Shéridan et approuve les agissements de Durell et de Packard, il donnera sa démission de ministre président du Conseil. Cette menace est sérieuse. Fish est non-seulement le plus habile des membres du cabinet de Grant, mais encore l'un des hommes les plus capables de l'Amérique. Bristow, ministre des finances, a la même valeur. Sans eux, le cabinet du Président ne resterait point debout une semaine; et la chute du cabinet n'en présagerait-elle pas une autre?

Le langage des gouverneurs d'États puissants est tout aussi significatif. Tilden, gouverneur de l'État de New-York, est solennel et menaçant. « Pour des actes de même nature, nos ancêtres anglais, dit-il, ont envoyé Charles Ier à l'échafaud et renversé du trône Jacques II. »

A quel fil ténu semble être attachée la solution! Tandis que le Président pèse le pour et le contre, un coup de pistolet tiré par un fou peut faire éclater la guerre civile.

Shéridan est prêt à agir : l'homme qui a promené le fer et le feu dans la délicieuse vallée de la Shenandoah ne saurait hésiter un instant à mettre à sac la Nouvelle-Orléans. Dès que le sang coulera, le Président soutiendra ses officiers. Mais quels sont les États qui se rallieront autour du gouvernement? C'est assez difficile à déterminer. Depuis les élections de l'automne dernier, les choses se sont profondément modifiées : le sentiment blanc s'est réveillé, et le centre de gravité politique s'est déplacé. Dans la nouvelle Chambre, les démocrates seront en grande majorité. En cas d'effusion de sang, quelle forme affectera le mouvement blanc? Est-il probable que ceux qui, il y a sept semaines, ont voté avec le Sud, prendront les armes pour le faire reculer de sept semaines en arrière?

Au haut des galeries de la Rotonde, quelques dames plongent anxieusement les yeux sur l'océan de têtes barbues incessamment levées vers l'horloge. Parmi ces dames se trouve la fiancée de Shéridan. Pauvre jeune fille! Elle remarque ces fronts plissés, ces gestes furieux, et suppose, non sans raison, que tous ces hommes sont armés. Elle connaît la haine que chacun porte à son fiancé, haine qui ne peut s'éteindre que dans le sang. La soirée se terminera-t-elle par un massacre général?

Un cri part du pupitre de l'employé du télégraphe. Des nouvelles de Washington!

« Lisez! » hurlent cent voix.

Un des employés saute sur un banc, tenant en main le télégramme imprimé, et s'écrie joyeusement en agitant la feuille de papier :

« Messieurs, le Président recule! »

Tout d'abord on n'en veut pas croire ses oreilles; et chacun, pâle et tremblant, demande à son voisin :

« Il recule?

— Oui, il recule! »

Aussitôt la situation se détend, le sourire s'épanouit sur toutes les lèvres, la joie brille dans tous les yeux; on se serre frénétiquement la main, puis on se sépare pour aller propager partout la bonne nouvelle.

« La farce est jouée, dit un de mes amis; Durell répudié, Belknap démenti, Shéridan récusé. Le Président n'accepte aucune responsabilité. Shéridan cesse d'être soutenu, et ses insinuations sont considérées comme illégales. Oui, la farce est jouée. Maintenant, Shéridan est libre d'accomplir son voyage d'agrément et d'aller ensuite célébrer son mariage. Quant à la troisième élection, elle est morte et enterrée! *Exit Cæsar!* »

XXXII

La Géorgie. — Atlanta. — Beauté de ses environs. — Caractère de la population. — Proportion des électeurs nègres et des électeurs blancs. — État des esprits. — Irritation profonde contre Grant. — Les ligues blanches et noires. — Le meurtre de Jemmy Gray. — Prétentions des nègres. — Espérances folles.

Atlanta, capitale de la Géorgie, commence à renaître. Victime de la guerre, prise par Sherman, pendant sa trop fameuse diversion, alors qu'elle comptait à peine dix-sept années d'existence, elle fut saccagée si cruellement que son fleuve semblait rouler des laves ardentes, si complétement que quelques buissons de roses témoignaient seuls de son ancienne splendeur. Atlanta, se relevant de ses ruines, est le type de la Géorgie.

Bâtie sur une colline, entourée d'une verte ceinture de frênes et de sapins, dominant les vastes plaines environnantes, c'est bien une capitale[1], rang auquel, après sa catastrophe, l'a élevée une population orgueilleuse et reconnaissante.

Le sol est riche et de couleur rougeâtre. De tous côtés s'étendent de gras pâturages et des champs fertiles plantés de coton, de riz, de maïs et de tabac. Le ciel est aussi limpide et d'un bleu aussi pur que celui de l'île de Chypre. Ici broutent des troupeaux; là galopent des bergers. Dans la ville circulent des nègres, portant sur la tête des charges de coton. La scène est pastorale et poétique; anglaise par les traits principaux, dans les détails elle rappelle plutôt les bords du Niger que ceux de la Trent[2].

Sur chaque versant de la colline, des maisons de bois peintes en blanc, avec colonnades et jardins, se nichent dans des bosquets de verdure.

A l'entour de ces villas folâtrent des enfants, filles et garçons, semblables à ceux que les poëtes de la Nouvelle-Angleterre placent à l'ombre des pommiers du comté de Kent. Que de roses sur leurs joues!

1. Avant la guerre de sécession, la capitale de la Géorgie était Milledgeville. (*Note du traducteur.*)

2. Rivière d'Angleterre, arrosant les comtés de Derby, de Nottingham et de Lincoln; après un cours de cent soixante-dix kilomètres, elle se joint à l'Ouse pour former le Humber, grand estuaire de la mer du Nord. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que de courage dans leurs yeux! Ici s'épanouit le sang de la vieille Angleterre, aussi brillant, aussi coloré en Géorgie que dans les comtés d'York et de Somerset.

Sans sa population nègre, la Géorgie aurait l'apparence d'une contrée de la Grande-Bretagne.

En Géorgie, le nègre joue un rôle important, mais non pas le rôle dominateur. Contrairement à la Louisiane, au Mississipi et à la Caroline du Sud, — États où l'élément noir l'emporte en nombre, — la Géorgie a une majorité d'électeurs blancs.

Toutefois cette majorité est faible, et la population nègre est si compacte, qu'elle est maîtresse des élections dans certains comtés. Par exemple, dans les comtés de Baldwin, d'Early et de Sumter, il y a environ deux nègres contre un blanc; dans ceux de Backer, de Camden, de Columbia, d'Effingham et de Troup, on compte plus de deux nègres pour un blanc; dans le comté de Liberté, près de trois nègres contre un blanc; dans ceux de Bullock et de Hurston, la proportion est de plus de trois nègres contre un blanc; et dans le comté de Lee, elle est de quatre contre un.

Si tous les nègres de ces comtés se groupaient sous la direction des carpet-baggers et la protection des baïonnettes fédérales, ils pourraient installer des juges, des shérifs et des percepteurs nègres, comme dans la Louisiane et le Mississipi, et envoyer des sénateurs nègres à Atlanta, sinon à Washington.

Le comté de Lee pourrait avoir son Antoine, quand même la Géorgie ne réussirait pas à se donner un Pinchback.

Actuellement, ces nègres uniquement adonnés à leurs affaires agricoles et domestiques, ne s'occupent pas de politique, quoique la moindre nouvelle venue de Vicksburg, de Jackson[1] ou de la Nouvelle-Orléans soit susceptible de mettre le feu à leur esprit.

La session de 1875 s'ouvre sous l'influence d'une grande émotion. Plus heureuse que les États voisins, la Floride et la Caroline du Sud, la Géorgie a recouvré son indépendance. Elle a maintenant un gouverneur indigène, James M. Smith. La législature et le pouvoir exécutif sont conservateurs, et, comme tels, adversaires acharnés du président Grant.

Quoique ayant moins souffert de la guerre que les Virginiens et les Caroliniens du Sud, les Géorgiens sont plus exaspérés que les citoyens de n'importe quel autre État confédéré.

A leurs yeux, l'incendie d'Atlanta, le sac des propriétés à Milledgeville, les dommages causés aux routes, aux chemins de fer, aux ponts et aux canaux, sont des actes de vengeance sauvage plutôt que de guerre loyale. Des faits de cette nature restent longtemps gravés dans la mémoire; et tant qu'on ne les oublie pas, il n'est pas permis de supposer qu'on les pardonnera jamais.

Il y a dix ans, la plus grande des guerres civiles dont l'histoire ait gardé le souvenir faisait rage dans toutes les villes du Sud. Les vignobles, les plantations de tabac étaient foulés par des armées se comptant par centaines de mille hommes. Chacun des États du Sud était le théâtre de siéges meurtriers et de sanglantes batailles. D'immenses forêts étaient incendiées, de grands fleuves détournés, de prospères villages rasés. Partout régnaient la ruine et la désolation.

Ces cicatrices sont toujours saignantes.

Qui aurait le droit de s'en étonner? Les murs croulants et noircis d'Atlanta n'ont pas disparu encore; ils entretiennent les rancunes de la population. Les blessures qu'inflige la guerre civile sont longues à se fermer. Une guerre de tribus a divisé pour toujours les enfants d'Israël. Pendant des siècles, la lutte des Patriciens et des Plébéiens a arrêté l'expansion de Rome. Des inimitiés intestines ont livré Séville aux Maures et Dublin aux Anglo-Saxons. Des conflits de rue ont ouvert aux Turcs les portes de Constantinople. Les guerres de religion ont affaibli l'Allemagne et la France. Les cantons catholiques de la Suisse se ressentent encore de l'expédition de Fribourg[1].

Mais il n'y a pas de guerre civile plus cruelle que celle qui a pour cause une question sociale ou servile. De longues années s'écoulèrent avant que Rome pût se guérir des plaies occasionnées par la révolte de Spartacus. La société anglaise fut secouée jusqu'en ses fondements par Cade. La population de Würtzbourg et de Rothenbourg se rappelle encore avec horreur le soulèvement insurrectionnel de Munzer. L'effervescence socialiste et communiste n'est éteinte ni en France ni en Espagne. L'année dernière, à Carthagène, j'ai entendu les mots d'ordre et de ralliement employés par Padilla, sous le règne de Charles-Quint.

« Y a-t-il beaucoup de ligueurs blancs en Géorgie? demandai-je à un sénateur, à Atlanta.

— Oui, me répond-il franchement. On trouve des ligueurs blancs et des ligueurs noirs dans tous les districts où les deux races sont représentées. Une ligue est au fond un sentiment qu'une certaine classe veut imposer à toutes les autres. Il y a des ligueurs blancs à Atlanta; mais gardez-vous de supposer que nous ayons en Géorgie des misérables semblables à ceux dont parlent Shéridan et les journaux républicains.

« Il y a deux ligues blanches : une vraie et une fausse.

1. Vicksburg, ville principale de l'État de Mississipi, port fortifié sur le fleuve. — Jackson, capitale du même État. (*Note du traducteur.*)

1. L'auteur veut parler de la ligue du Sunderbund (1846), formée par sept cantons catholiques, pour s'opposer à l'expulsion des Jésuites et autres congrégations religieuses. Elle fut dissoute non sans quelque effusion de sang par le général Dufour. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

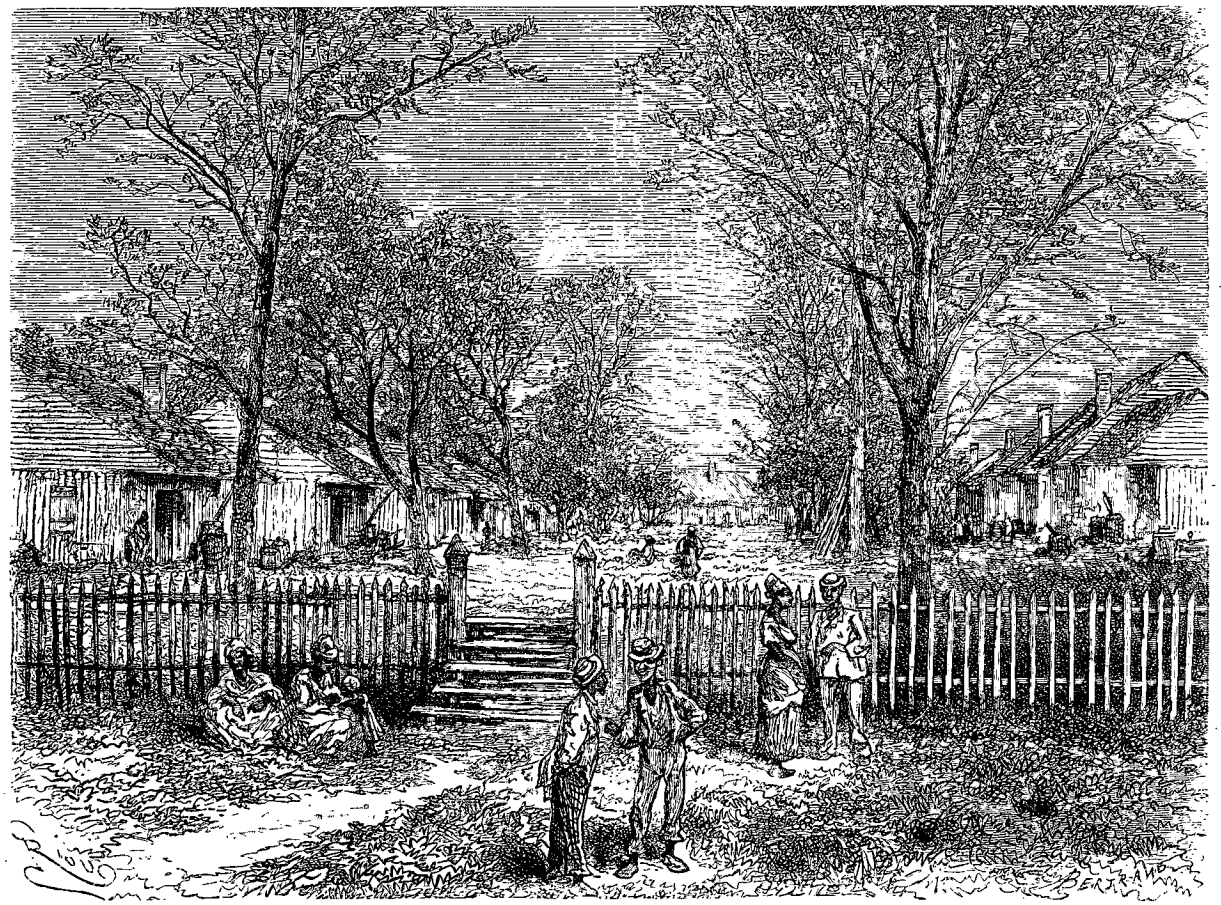
« La vraie ligue se compose de conservateurs désireux de maintenir l'ordre et de sauvegarder la propriété; la fausse ligue comprend des gens dont le seul objectif est le désordre et le pillage.

« A laquelle de ces deux espèces de ligues devons-nous appartenir, nous qui possédons et cultivons presque tout le sol de la Géorgie?

« Les ligues sont une des nécessités de notre existence; elles le resteront tant que nos villes seront occupées par les troupes fédérales. Pour ne laisser périr ni notre capitale ni notre pays, il nous faut concentrer nos forces et serrer nos rangs. La fausse ligue blanche est une création du cabinet particulier du Président.

— Vous pensez donc que tout ce désordre est fomenté par le gouvernement pour appuyer la troisième élection du Président?

— Pas pour autre chose. Tous ces braillards de Vicksburg et de la Nouvelle-Orléans jouent son jeu. Si Billy Ross était Président et Patte-d'Ours ministre de la guerre, nous n'aurions plus ni ligue de l'Epingle, ni Chevau-légers, ni Bande du Matin; en revanche, les journaux tous les jours, le Président chaque mois, signaleraient les méfaits des nègres à



Une vieille plantation dans l'État de Géorgie. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Caddo et les empiétements des blancs sur la rivière Rouge. Avec un Président démocrate, on n'entendra pas plus parler de la ligue noire que de la ligue blanche.

— La ligue noire est un fait, cependant?

— Il existe une ligue noire dans tout village nègre et dans toute baraque nègre. Pouvez-vous penser qu'il n'y en ait pas une dans le Mississipi, après le meurtre de Jemmy Gray? »

Dans toutes les villes du Sud on ne parle que du meurtre de Jemmy Gray et des aveux de son assassin.

Gray, jeune nègre venu d'une plantation de Vicksburg, avait été tué par ordre d'un autre nègre nommé Jeff Tucker, qui, pour commettre ce crime, avait emprunté le bras d'un troisième nègre, du nom d'Olivier. Depuis son arrestation, celui-ci a fait une confession complète.

Gray, membre de la ligue noire, avait entendu, dans sa cabane, la délibération de ses chefs. C'est ainsi qu'il savait que Vicksburg devait être attaqué par des troupes nègres, soutenues d'une foule de nègres, et que tous les citoyens blancs seraient mis à mort. Il s'esquiva pour prévenir du massacre quelques personnes qui lui avaient témoigné de la bienveillance. Jeff Tucker, un des dignitaires de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ligue, eut des soupçons, décréta sa mort, et Gray fut tué.

Olivier témoigne le plus grand repentir, car Gray ne lui avait jamais fait aucun mal. Mais Tucker était son chef, et son serment l'obligeait à exécuter les ordres qu'on lui donnait, quels qu'ils fussent, se fût-il agi même de verser le sang de son frère. Quand Tucker lui ordonna de tuer Gray, il accomplit sa sanglante mission sans en demander la raison, ne l'ayant pas osé, prétend-il, et n'ayant obéi que sous l'empire de la frayeur. S'il n'avait pas pris la vie de Gray, la sienne eût été impitoyablement sacrifiée.

En Géorgie, les nègres semblent satisfaits; mais qui peut dire combien de temps ce calme durera?

Le nègre est l'enfant du mystère. Personne ne saurait prévoir ce qu'il fera ou ne fera pas. Des voix le poussent, des fétiches l'inspirent. Il conserve les stigmates de la superstition africaine jusque sur les bancs de l'école et dans le sanctuaire du temple.

Il est toujours disposé à se laisser séduire par les promesses les plus saugrenues : celle de « l'hectare et de la belle mule », par exemple; et il ne manque

Village nègre dans l'Etat de Géorgie. — Dessin de E. Guillaume, d'après une photographie.

pas de carpet-baggers pour les lui glisser à l'oreille au moment opportun.

La suprématie dont il a momentanément joui lui a donné une joie folle qui ne s'est pas dissipée. Quel jour glorieux pour les fils de Cham! Le nègre aime à remplir une charge publique, à s'entendre appeler « Votre Honneur » et à infliger à des blancs l'amende édictée contre l'ivresse.

« Hi! hi! Vous vaurien!... dit-il de son siége de juge, vous ivre!... Cinquante francs! Hi! hi! »

Comme tous les autres sauvages, les nègres géorgiens veulent être les maîtres. Inutile de chercher à leur faire comprendre qu'étant en plus petit nombre que les blancs ils doivent se soumettre à la majorité. Ils pensent que chacun doit monter, à son tour, sur le pavois. Après la domination des blancs, celle des nègres.

Plusieurs milliers de ces nègres ont été armés par les autorités de l'État et exercés aux manœuvres.

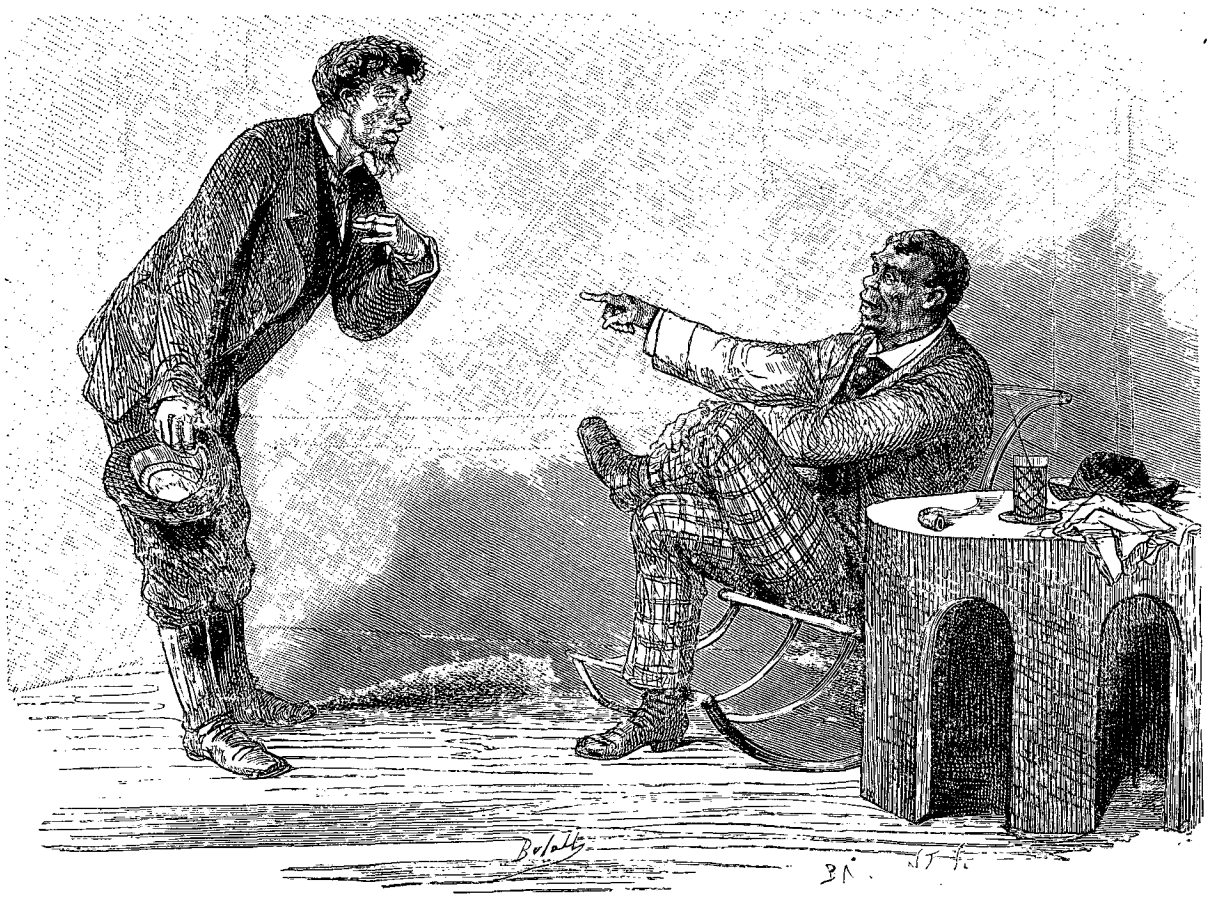
Les régiments de la milice sont, pour la plupart, composés de noirs, et ces régiments noirs ont pour officiers des scalawags et des carpet-baggers qui se sont abattus par nuées sur les plantations de coton et de riz. Aussi constituent-ils une cause perpétuelle de désordre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Quelques scalawags font courir le bruit que le général Grant veut donner aux nègres la suprématie dans l'État, dépouiller les blancs et leur écraser la tête sous son talon. Nègres et mulâtres y croient fermement.

Pauvres gens! Ils ne savent ni lire ni écrire. Enfants, ils étaient esclaves. En fait de politique, ils sont aussi ignorants qu'un paysan de la Souabe ou du Wiltshire[1]. Le code moral, les sciences sociales sont pour eux lettres mortes; mais le plus pauvre des nègres géorgiens comprend la différence qui existe entre une hutte et une maison, un garde-manger vide et une table bien garnie, des vêtements chauds et des haillons de coton, une place dans le ruisseau et un siége à la salle législative.

« Tournez les yeux vers la Louisiane et le Mississipi! s'écrient les scalawags. Qu'y voyez-vous? Des nègres shérifs, percepteurs, juges et législateurs. A la Nouvelle-Orléans et à Jackson, il y a des nègres sénateurs, des nègres vice-gouverneurs et des armées fédérales pour maintenir les blancs sous la dépendance. La Louisiane envoie Pinchback, le Mississipi Rush, pour représenter les gens de couleur au Congrès national. Unissez-vous



« Hi! hi! Vous vaurien!... vous ivre!... » (voy. p. 117). — Dessin de Bertall.

donc pour faire élire vos propres candidats!... »

Surexcité par ces radieuses insinuations, Sam[2] rêve aussitôt à se porter candidat à la législature.

S'il n'a pas la chance de Pinchback, peut-être aura-t-il celle d'Antoine, ou tout au moins celle de Demas. Si l'un de ses congénères a obtenu un siége à Jackson ou à la Nouvelle-Orléans, pourquoi n'en aurait-il point un à Atlanta?

Il sait que le plus infime sénateur gagne quinze francs par jour à se vautrer dans un fauteuil, à mâcher du tabac, à répondre à l'appel de son nom, à se rendre de temps à autre à la buvette pour vider un verre de whisky. Sur une plantation, pour cueillir et transporter le coton, un nègre n'est payé que quinze francs par semaine.

Pourquoi donc ne pas tenter, en Géorgie, ce que les gens de couleur réalisent si facilement dans le Mississipi et la Louisiane?

« Quelques-uns de nos politiques noirs vous amuseraient beaucoup, me dit un personnage bien connu. Ce matin, mon domestique nègre cirait mes bottes. Tout à coup, il leva les yeux, me regarda en face et me demanda, en souriant niaisement, de lui indiquer

1. Comté méridional de l'Angleterre. (*Note du traducteur.*)
2. Nom générique donné au nègre dans les États-Unis. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la marche à suivre pour se porter candidat à la législature.

« Ce gaillard-là sait à peine lire, l'usage d'une plume lui est absolument inconnu; il nettoie ma vaisselle, soigne mon cheval..., et il veut légiférer pour moi. »

XXXIII

La domination des noirs. — État déplorable de la Caroline du Sud. — Domination absolue des nègres. — Migrations de la race noire dans l'intérieur de l'Amérique. — Habitude de l'infanticide. — Goût passionné du nègre libre pour la vie errante. — Sa destinée future.

Au point de vue des relations entre les deux races blanche et noire, la Caroline du Sud est la plus malheureuse région des États-Unis.

En Louisiane, les deux couleurs se balancent ou à peu près. En neuf ou dix ans l'avantage pourra rester aux blancs, qui augmentent en nombre pendant que diminuent les Africains. Dans le Mississipi même, les gens de couleur ne sont pas beaucoup plus nombreux que les blancs, sept contre six, tout au plus. Aucun de ces États n'est assez écrasé par la population africaine pour rendre désespérée la lutte électorale.

Il en est autrement dans la Caroline du Sud, que l'on ne désigne plus maintenant que sous le nom d'État ruiné. La domination du nègre y est absolue; l'Africain et son frère bâtard, le mulâtre, y règnent en despotes.

D'après le dernier recensement, il y a, dans la Caroline du Sud, dix Africains contre sept blancs.

Les blancs ont une majorité considérable dans sept comtés, faible dans trois; dans les vingt-deux autres

Champ de cannes à sucre dans la Caroline du Sud. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

comtés, les nègres possèdent une écrasante majorité. Dans les comtés de Richland et de Charleston, ils sont deux contre un. Dans les bayous et les savanes, les gens de couleur sont presque complétement séparés des blancs. Dans le comté de Beaufort, on compte près de six noirs contre un blanc, et dans le comté de Georgetown, près de sept. Les comtés de Greenville, d'Anderson et de Spartanburg envoient certainement à la législature des lettrés, des avocats et des planteurs; mais la voix d'un Trenholm ou d'un Russell ne compte pas plus que celle d'un nègre venu des marécages; et pour un Trenholm ou un Russell, l'Assemblée de la Caroline du Sud renferme trois de ces nègres.

Sous cette loi d'égalité, appuyée par une armée fédérale, que peut espérer un colon européen?

Quelque sombre que soit leur horizon, les Caroliniens y voient des points plus noirs encore.

La grande zone de marais et de savanes s'étendant du cap Fear au Mississipi et de ce fleuve au détroit de Saint-André semble être la nouvelle patrie des Africains. C'est là qu'ils vivent et fourmillent : s'ils avaient une préférence, ce serait pour les humides et chaudes régions situées entre Columbia [1] et la mer. Le climat et le sol leur conviennent également. Les courges ne coûtent presque rien, le tabac pousse spontanément, les cannes à sucre abondent. Là, mieux que partout ailleurs, le nègre peut espérer s'établir; c'est là, semble-t-il, la terre d'élection vers laquelle sont poussés les Africains par ces lois mystérieuses auxquelles l'acte d'affranchissement a donné un libre essor. Sur d'autres points, la race africaine tend à disparaître.

Au delà de cette zone sympathique, mais tou-

1. Capitale de la Caroline du Sud. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

jours dans les limites du Sud, une région s'étend, du Chésapike au Missouri et à l'Arkansas, où les nègres vivaient et se multipliaient à l'état de servitude. Actuellement, ils quittent ces grands districts, se reculant vers le Sud et vers la mer. Le Missouri et le Kentucky sont délivrés peu à peu de leur population nègre, non pas grâce à des édits d'expulsion, mais en vertu d'une loi indéfinissable. Le Maryland et la Virginie sont dans le même cas.

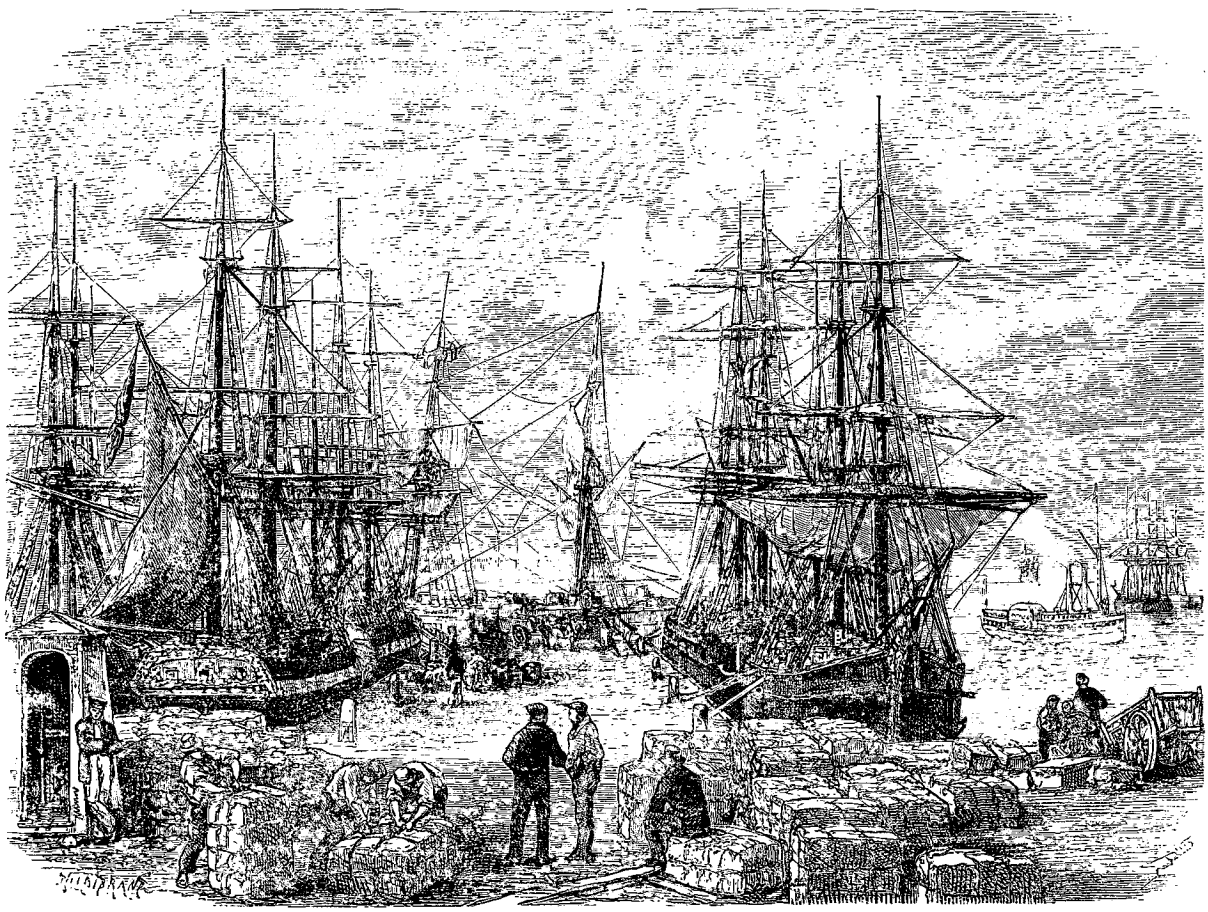
D'où provient en effet ce déplacement complet des Africains du nord au midi?

A-t-on, jusqu'ici, déterminé la cause de ces migrations communes à l'homme et au quadrupède, à l'oiseau et au poisson? A-t-on pénétré le secret du hareng, de la sauterelle et du springbok[1]?

Qui dira pourquoi, jadis, le Goth a quitté son pays, et pourquoi, aujourd'hui, le Mongol a abandonné son sol sacré? Ces peuplades, ne pouvant vivre chez elles, allaient-elles chercher leur existence ailleurs?

C'est possible; mais c'est là un fait matériel qui ne résout qu'en partie la migration de l'oiseau et du poisson, et bien moins encore celle de l'homme et du quadrupède.

Parmi les êtres créés, il en est qui cherchent la



Port de Charleston (voy. p. 123). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

chaleur et la lumière; d'autres n'obéissent qu'au sentiment de la faim. Les hommes sont souvent entraînés par des instincts plus élevés que ceux de la chaleur et de l'alimentation. Est-ce la disette qui a conduit les croisés en Palestine et les pèlerins dans la Nouvelle-Angleterre? Est-ce dans le seul espoir d'habiter des huttes et de se vêtir de peaux d'antilopes que les jésuites sont allés au Paraguay et les franciscains au Mexique? Qui a poussé les Russes à Tröïtza, les Maures à la Mecque, les Mormons au Lac-Salé?

« Ainsi, vous croyez que les gens de couleur quittent le Kentucky et la Virginie pour venir dans la Caroline du Sud? demandai-je à un journaliste.

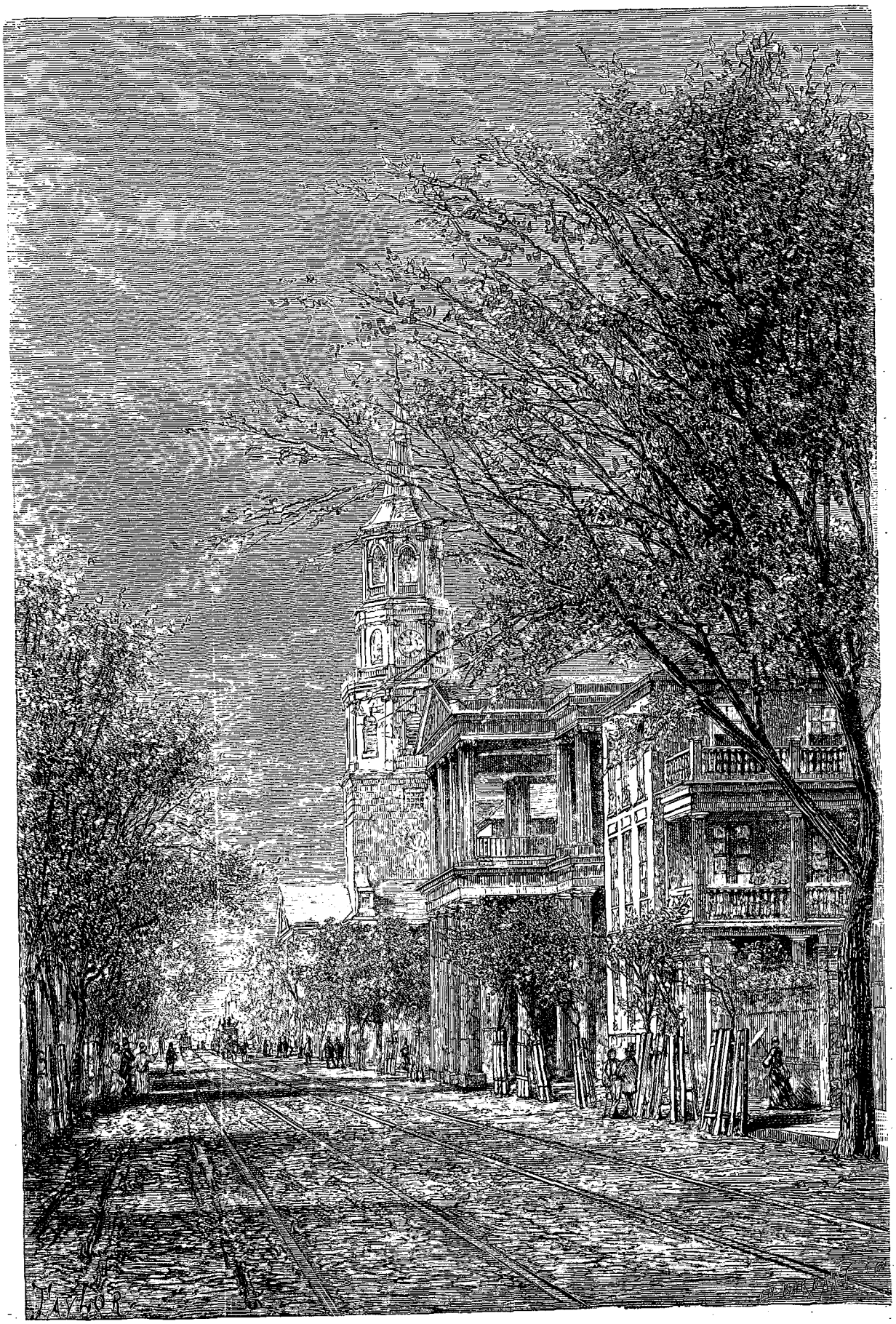
— Sans aucun doute. Dans toutes mes pérégrinations, j'ai vu nègres, mulâtres, quarterons se diriger en foule vers le Sud. Il est vrai que, grâce aux épidémies, — et la race noire y est sujette plus que toute autre, — il en meurt beaucoup plus qu'il n'en entre chez nous. »

Que conclure de ces faits?

La Caroline du Sud, l'Alabama et le Mississipi, surtout la Caroline du Sud, sont-ils le réceptacle de

1. Espèce d'antilope. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Meeting-street, à Charleston (voy. p. 123). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

cette inondation venant du Missouri, du Kentucky, du Maryland et de la Virginie? Ou bien, cet immense exode est-il un signe de déchéance?

Une double solution se présente à l'esprit.

La race africaine se développe-t-elle en Amérique? Les membres de cette race sont-ils mieux logés et mieux nourris?

On n'est pas d'accord sur la question de savoir si le nombre des Africains augmente en Amérique.

Ce qui est certain, c'est que la moyenne de l'augmentation s'est affaiblie. Que les noirs ne se multiplient pas dans la même proportion que les blancs, le fait est hors de discussion. Tous les statisticiens constatent que l'état de liberté est moins favorable à leur développement que l'état de servitude.

Quant à la nourriture et au logement, ils sont restés à peu près les mêmes qu'avant l'acte d'affranchissement. Et même, en dehors de quelques exceptions, les nègres et les mulâtres habitent des maisons moins confortables et ont une moins saine alimentation. S'ils sucent plus de cannes à sucre et mâchent plus de tabac, leur nourriture générale est moins fortifiante et leurs demeures sont moins habitables. L'infanticide, ce vice des tribus sauvages, est devenu très-fréquent chez eux.

Les nègres répugnent à élever les enfants qui causent beaucoup de soucis, coûtent beaucoup d'argent et réclament beaucoup de soins.

Esclave, la négresse était forcée d'élever ses enfants qui représentaient une propriété. Libre, elle reste abandonnée à ses instincts qui, comme chez la Mongole et la Fidjienne, lui inspirent quelquefois ce genre de meurtre. En Afrique, les Papals et les Bulloms tuent leur progéniture; on n'est pas encore parvenu, en Amérique, à déraciner cette sauvage coutume. En état de liberté, le génie originel de la race semble se ranimer. Dans la Caroline du Sud, un nègre libre doit pourvoir à la nourriture et à l'habillement de son enfant, et chaque dollar qu'il dépense pour remplir ce devoir est autant d'enlevé à la satisfaction de ses passions dominantes, le tabac à chiquer et le whisky.

On m'a affirmé qu'actuellement l'infanticide est aussi commun dans les marécages nègres que dans un steppe tartare.

Voilà la véritable question nègre.

Il ne s'agit pas de niaiseries telles que : les noirs peuvent-ils entrer dans la même voiture et s'asseoir à la même table que les blancs? ou bien : les noirs peuvent-ils voter, légiférer et porter des armes comme les blancs? La véritable question nègre, dans la Caroline du Sud et ailleurs, est de savoir si, dans l'état de liberté, les gens de couleur peuvent vivre.

Dans l'état d'esclavage, le vagabondage est interdit. Ce qui a surtout contribué à faire passer l'homme de la licence sauvage à l'ordre constitué, est cette restriction imposée à la liberté individuelle qui a converti le nomade en citoyen. Quelques sauvages ne sont pas susceptibles d'entrer dans cette voie.

Est-il possible de fixer un Africain?

En liberté, il n'obéit qu'à son caprice. Il va et vient au gré de sa fantaisie; — cette semaine, il est en Missouri; dans huit jours, il sera en Tennessee; dans quinze, sur le Golfe.

La Turquie essaye de fixer à la glèbe quelques-unes de ses tribus arabes; mais jusqu'ici ses efforts ont été infructueux.

Les tentatives faites par la Russie pour coloniser ses steppes l'ont conduite au servage, et ce ne fut qu'après trois siècles d'une discipline de fer que les tsars purent enfin croire que le peuple russe avait renoncé à ses anciennes habitudes nomades.

Les nègres sont-ils aptes à la colonisation?

Il est impossible de fixer au sol un Sioux ou un Apache. Un Peau-Rouge ne saurait vivre dans le voisinage d'un blanc.

Le nègre a-t il la force de se soutenir seul? En servitude, le nombre des noirs s'est accru; en liberté, celui des rouges a diminué. Le sort des rouges est-il réservé aux noirs?

Ceux qui, pénétrés d'un zèle pieux, ont donné aux nègres la liberté, ont-ils fait rien autre chose, dans leur ignorance des lois de la nature, que de décider leur lente mais infaillible extermination?

« Soyez certain d'une chose, me dit le colonel Bonfield, officier sudiste qui a étudié la question nègre sur le champ de bataille, dans les plantations de tabac et dans les écoles publiques; nous n'aurons plus de tumulte dans les rues. Nous ne nous laisserons influencer, dans notre conduite, par aucune passion locale. Nous avons commis une grande faute en nous séparant de notre drapeau; mais il y a longtemps déjà que nous l'avons reconnue et nous n'y retomberons plus.

« Toute notre confiance repose sur la loi de vie.

« Le nègre a eu son jour de suprématie. Si sa pétulance et sa folie nous ont irrités, jamais sa force ne nous a effrayés.

« Maintenant même qu'il a, à Washington, un Président qui pense comme lui, une majorité amie dans la législature, et l'appui de toutes les forces publiques, nous ne le craignons point. Un Européen l'emportera toujours, en vigueur corporelle, sur un Africain. A moins de frapper dans l'ombre ou de jeter une torche allumée dans un appartement, l'homme de couleur est à peu près incapable de mal faire. La lutte entre blanc et noir est celle d'un homme contre une femme. Il en est de même collectivement.

« Qu'on établisse une colonie sur les bords du Santie ou de l'Edisto[1], qu'on y place dix Européens et quatre-vingt-dix nègres; qu'on distribue à chacun des

1. Deux cours d'eau de la Caroline du Sud. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cent colons la même quantité de terres, d'outils et d'argent; qu'après leur avoir octroyé un code libre et des droits égaux, on les laisse cultiver le sol, faire des lois et s'administrer eux-mêmes; au bout de dix ans, les blancs seront seuls propriétaires du sol, des récoltes et des capitaux.

« La nature a donné au blanc plus d'intelligence et de force, plus de génie inventif, de courage et de persévérance, qu'au nègre. Rien ne saurait empêcher le blanc d'être le maître sur ce continent.

« Pourquoi, dans ce cas, en appellerions-nous aux armes pour provoquer une infaillible solution? Il n'y a qu'un ennemi de la civilisation blanche qui puisse désirer une guerre civile. Nous attendons, avec la certitude que notre patience nous donnera la victoire. »

Mon ami a raison.

Le nègre se fait mal à la vie libre dont les engrenages le brisent et le déchirent.

Tout est relatif dans l'univers, et pendant vingt siècles l'Europe a été la pépinière féconde de toutes les forces vitales. Elle alimente les autres continents de plantes et d'animaux aussi bien que d'hommes appartenant aux races les plus élevées. Un sapin apporté d'Europe en Amérique se multiplie de manière à former une forêt et tue tous les arbres indigènes qui se trouvent dans son voisinage. On importe un cheval et un taureau; ils chassent le buffle et l'élan.

Les espèces inférieures font place aux espèces supérieures.

Même avec le soutien temporaire des troupes fédérales, l'ascendant nègre s'évanouira devant la science blanche, comme une forêt de plantes disparaît devant un sapin anglais et un troupeau de fauves devant un cheval anglais.

XXXIV

Charleston. — Le sonneur de cloche. — Insouciance et indolence. — Admirable végétation. — Prédominance des noirs dans le gouvernement. — Idées des nègres sur les devoirs du fonctionnaire. — Un concierge nègre candidat à la députation. — Le gouverneur Chamberlain. — Rôle de Charleston dans la guerre de sécession. — Tactique des blancs pour se soustraire à la tyrannie nègre. — Le comté d'Edgefield.

S'élançant au-dessus de Charleston, comme Saint-Paul au-dessus de Londres, le campanile du nouvel orphelinat domine la charmante ville et sa vaste rade, ses gracieuses tourelles, ses jardins fleuris, ses édifices en ruine.

En arrivant à la plate-forme de ce clocher, je vois, appuyé contre une encoignure, un gardien fumant sa pipe les yeux levés vers le ciel.

« Quelle heure peut-il être? me demande-t-il.

— Quelle heure? Un peu plus de midi.

— Plus de midi? Alors je vais sonner la cloche. »

Bang! bang!

Quelques passants lèvent la tête. Il est midi, se disent les mangeurs de lotus; oui, c'est l'heure de la prière. Allah hu Akbar!

« Il paraît que l'heure juste vous importe peu?

— Certainement, monsieur; nous ne sommes pas assez fous pour nous tourmenter à propos de quelques minutes de plus ou de moins. Qu'est-ce que cela fait? »

Ce guetteur est Carolinien, et son regard perdu dans le vague est le signe typique de l'habitant de la Caroline du Sud.

Quelle orgueilleuse et indolente population! Quelle région pittoresque et ensoleillée!

Du haut du beffroi, contemplez l'Ashley et le Couper, rivières qui encerclent la ville comme l'Hudson et la rivière de l'Est embrassent New-York; — avec quelle mollesse leurs eaux se dirigent vers la baie et se déroulent le long des îles et des petites rives, vont et viennent, suivant la marée, autour des forts Ripley, Sumter, et tombent dans l'océan Atlantique par la passe de Beach!

Jetez un regard sur ces bosquets de myrtes et de palmiers : quelle richesse de végétation! quelle éclatante verdure!

Y a-t-il au monde rien de plus charmant dans son genre qu'une de ces villas de la rade, ayant vue sur le château de Pinckney et la batterie de la rue du Roi, avec ses balcons ombragés de rosiers et de palmiers et son rideau d'orangers sur la berge?

Et qu'elles sont délicieuses les femmes qui parcourent les allées, regardent à travers les persiennes, se prélassent sur ces balcons! Sûrement elles sont les filles des grandes dames qui ont posé devant Lely [1] et Van Dyck!

Et cependant quelle énergie sauvage chez les deux sexes!

Il est passé en proverbe, à Charleston, « qu'aucun nègre ou mulâtre n'ose regarder en face un gentleman ». Combien y a-t-il de négresses et de mulâtresses qui se hasarderaient à lever les yeux sur l'une de ces blanches?

Le gouvernement de la Caroline du Sud se trouve sous le contrôle des électeurs nègres; pour le moment, l'État est une république noire, administrée comme une république italienne du moyen âge, par un étranger.

Ce podestat américain se nomme Daniel H. Chamberlain.

C'est un nègre, Robert H. Gleaver, qui est vice-gouverneur. Sur trente-trois sénateurs, il y en a quatorze noirs; et la Chambre basse, qui se compose de cent vingt-quatre membres, ne compte pas moins de soixante-treize nègres.

Gleaver, le vice-gouverneur nègre, préside la Chambre haute; le président de la Chambre basse est aussi un nègre, Elliot. Bien que peu des sénateurs noirs sachent seulement signer leur nom, tous aspirent aux

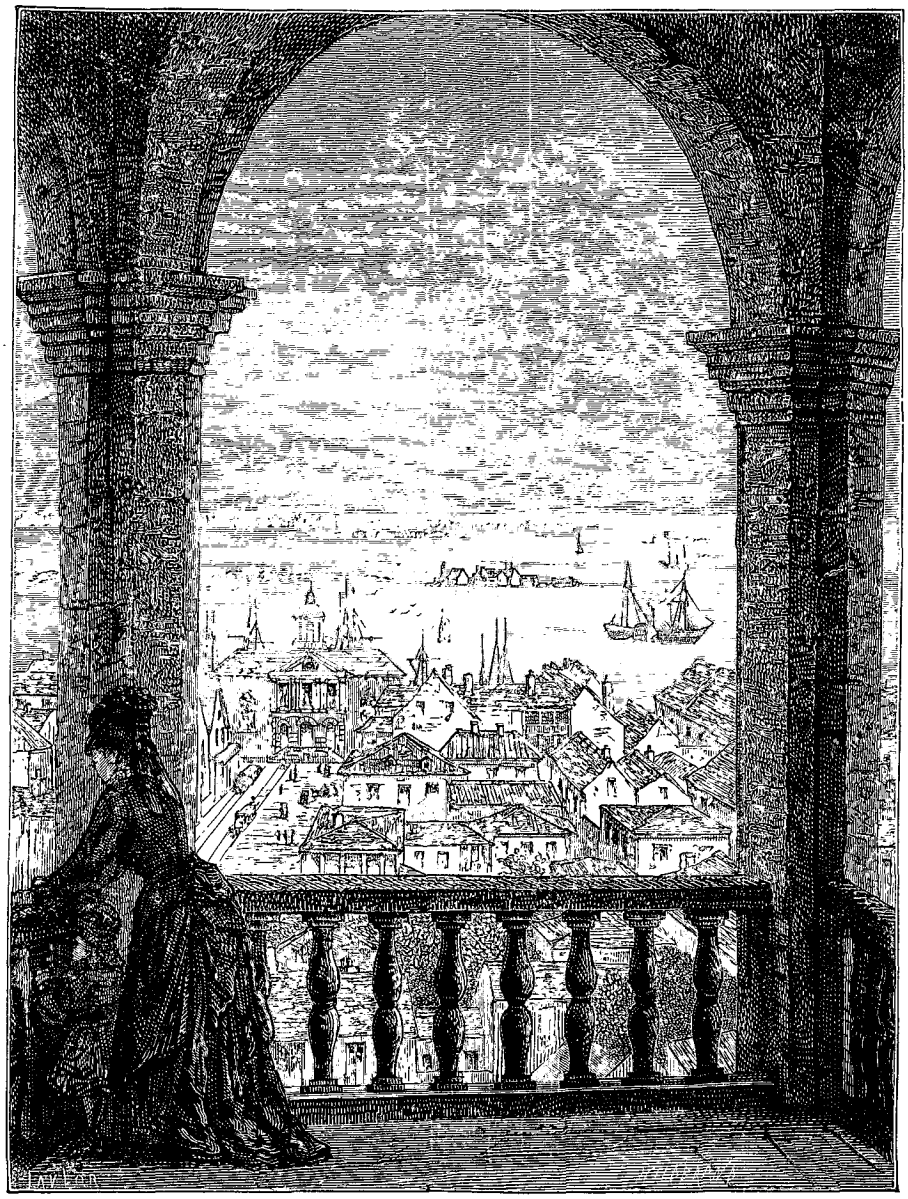
1. Pierre Van der Faes, dit le chevalier Lely, peintre allemand, né en 1618 à Sœst (Westphalie), mort à Londres en 1680. (*Note du traducteur*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus hautes charges de l'État. Le secrétaire d'État[1] est un nègre.

On laisse aux blancs les emplois qui exigent quelques connaissances en lecture et en écriture, comme ceux de procureur général et de surintendant de l'instruction publique; les noirs se réservent les emplois les mieux rétribués et ceux qui donnent le plus d'influence. Le trésorier est un nègre; nègre aussi l'adjudant et inspecteur général. Le chief-justice[1] Moses est un blanc; mais son assesseur, Wright, de Beaufort, est un homme de couleur.

Comme les juges anglais, les juges caroliniens étaient inamovibles; ainsi que dans la mère patrie, il était fort rare qu'ils fussent révoqués; mais cette mesure, conservatrice en ce qui concerne la haute magistrature, n'a pas trouvé place dans l'acte de réorganisation.



Charleston vu du beffroi (voy. p. 123). — Dessin de Taylor, d'après un document américain.

Actuellement, un juge n'est nommé que pour quatre ans; il est rare qu'il soit nommé une seconde fois. Son mandat est court et il faut qu'il lui rapporte.

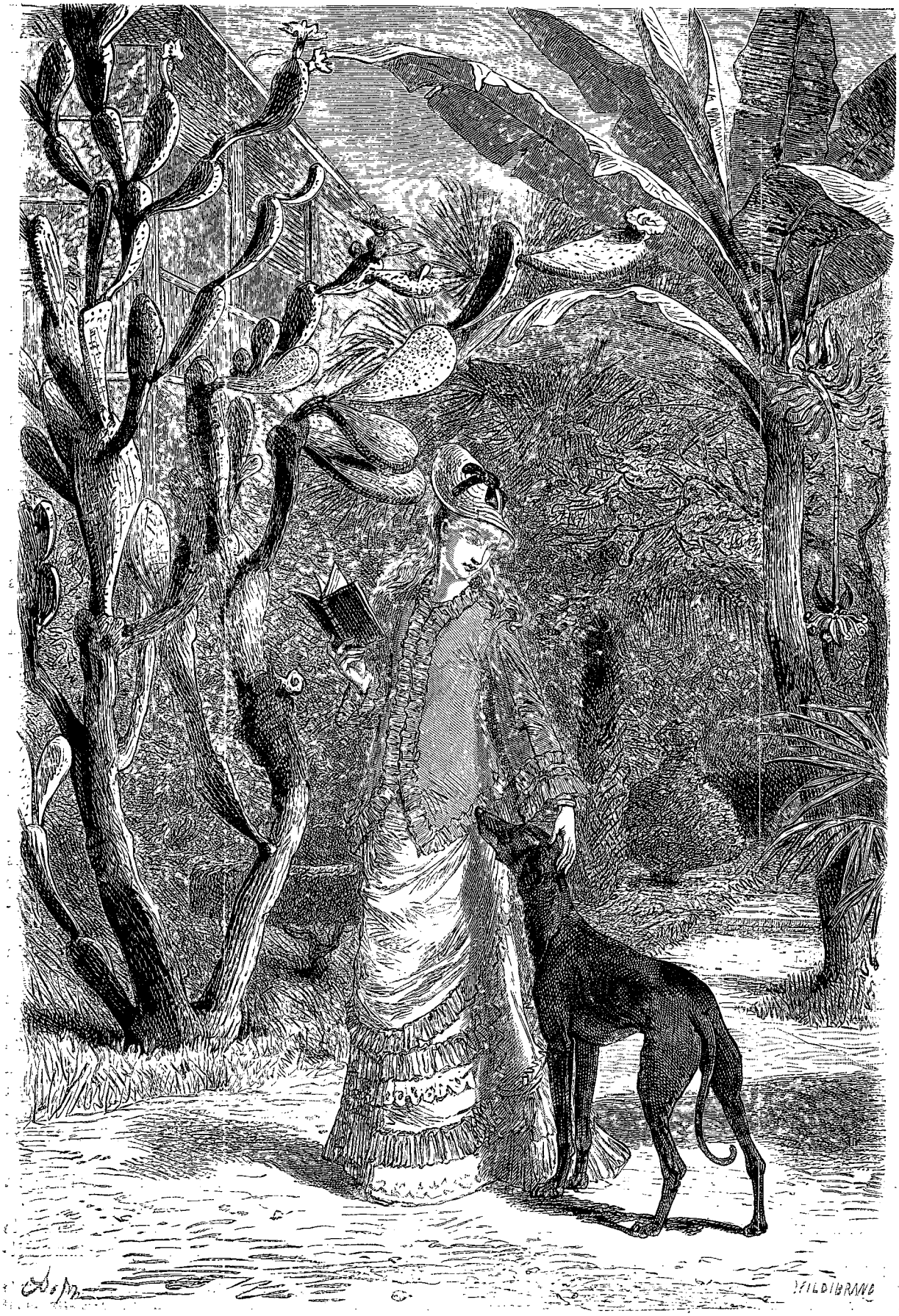
Quelques juges — je le tiens de source certaine — font le commerce de coton, de riz et d'autres denrées, et souvent se présentent à la barre comme avocats. Un nègre ignorant, porté au tribunal par un vote de parti, est exposé à des tentations sans nombre.

Le nègre n'est pas capable de comprendre que pour occuper un emploi il faut un apprentissage, sinon une aptitude naturelle. Il n'y voit que le droit de siéger en fumant, de se montrer brutal et grossier et de

1. Ministre présidant le Conseil. (*Note du traducteur.*)

1. Juge suprême, chef de la magistrature. (*Note du traducteur.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans un jardin, à Charleston. — Dessin de A. Marie, d'après un document américain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

toucher des appointements. L'emploi est fait pour l'homme, et non pas l'homme pour l'emploi.

Qu'on demande à un nègre ce qu'il désire, il répondra : « Une place. » Laquelle? Peu lui importe. Juge ou geôlier, tout lui est indifférent. C'est « une place »!

Il y a quelques semaines, on m'amena à Philadelphie un homme de couleur nommé Henry Griffin. C'était un gaillard d'environ trente-cinq ans, à la mine futée; concierge de son état, il croyait le moment venu pour lui d'escalader les degrés de l'échelle sociale; ses voisins se partageaient les dépouilles publiques; pourquoi ne prendrait-il pas aussi part à la curée? Partant de cette idée, il s'était, au grand amusement de ses maîtres, porté candidat à la législature dans le septième arrondissement de Philadelphie.

« Quelle est votre couleur politique? demandai-je au candidat.

— Je suis républicain, monsieur.

— Républicain! Alors vous vous portez contre Bardsley et Patterson qui partagent vos opinions, donnant ainsi à vos ennemis les démocrates la chance de l'emporter.

— Pensez-vous? Mais qu'importe! Nous voulons avoir notre part du gâteau, et les républicains nous jouent toutes sortes de vilains tours.

— En vérité! Je croyais qu'ils vous avaient donné la liberté et avaient combattu pour vous leurs frères du Sud?

— Bah! Il y a longtemps déjà. C'est mort et enterré. Je parle d'aujourd'hui. Nous autres, gens de couleur, nous votons pour les républicains; et quand grâce à nous ils ont réussi, ils ne nous donnent rien. Nous avons un gouverneur blanc, un secrétaire d'État blanc, un chief-justice blanc.

— Voudriez-vous, par hasard, avoir un chief-justice noir à la place de Daniel Agnew?

— Mais, monsieur, ne pourrions-nous, au moins, avoir un conseiller de couleur, un facteur de la poste de couleur, un policeman de couleur? Dans le New-Jersey, de l'autre côté de la Delaware[1], n'y a-t-il pas des agents de police et des magistrats de couleur? En Pennsylvanie, bien que nous nous appelions républicains, on ne voit en charge aucun homme de couleur, à l'exception des porte-clefs de la prison, et les agents noirs sont tenus de balayer leurs chambres et de laver leurs murs! Est-ce là de l'égalité? »

Griffin a de la franchise. N'ayant pas été instruit dans l'art de déguiser de vilaines pensées sous de belles formes de rhétorique, il avoue ingénument qu'il désire fourrer ses doigts dans la caisse publique.

La situation est moins tendue dans la Caroline du Sud qu'on aurait pu s'y attendre avec une administration de carpet-baggers, une législature nègre et une armée fédérale.

1. La Delaware sépare la Pennsylvanie des États de New-York et de New-Jersey, arrose Philadelphie, et se jette dans la baie de Delaware, après un cours de quatre cents kilomètres. (*Note du traducteur.*)

Daniel H. Chamberlain, le gouverneur, natif de la Nouvelle-Angleterre, est venu à Charleston, comme William P. Kellogg à la Nouvelle-Orléans, avec « un sac de nuit », des manières séduisantes et une langue bien pendue. Il y a longtemps qu'il est au pouvoir, et il a été, non sans cause, violemment attaqué par les conservateurs. Actuellement, il modifie sa politique, refrénant les excès de ses amis les gens de couleur, et se rapprochant de plus en plus de la minorité blanche. Quelques conservateurs modérés, comme le capitaine Walker et George Trenholm, sont disposés à le seconder, et ont renoncé à parler, à voter et à cabaler contre lui.

Chamberlain a fait beaucoup de mal, et il est homme à en faire plus encore. Mieux doué que Kellogg, son champ d'opérations, dans la Caroline du Sud, est aussi moins ardu que celui de Kellogg dans la Louisiane. Il est soutenu par une forte majorité noire. Il a plus d'influence dans le Nord que Kellogg : non parce que les citoyens de Boston et de New-York le connaissent mieux que son rival ou l'estiment davantage, mais parce que les péchés de Charleston sont plus présents à leur mémoire que ceux de la Nouvelle-Orléans. Si des mesures de répression semblaient nécessaires, Chamberlain pourrait compter sur l'appui du Congrès et sur la sympathie de toutes les villes du Nord sans exception.

Le crime de Charleston n'est pas de ceux que l'on oublie et que l'on pardonne. C'est là que fut organisée la sécession; c'est là que le drapeau national reçut sa première insulte[1].

L'opinion générale, dans le Nord, est que tous les quartiers de la ville auraient dû être brûlés de fond en comble, ses quais et ses docks rasés, ses canaux comblés et ses habitants disséminés sur la surface du globe.

Vis-à-vis d'un homme représentant une force aussi considérable et des sentiments aussi passionnés, les conservateurs comprennent qu'il est nécessaire d'user d'autant de prudence dans leur conduite que de modération dans leur langage.

Comme tous les étrangers, Chamberlain est avide de considération. Son bonheur est grand quand il peut s'asseoir à la table d'un homme du monde; sa joie est immense quand une femme bien née daigne lui sourire.

Il est rare, sinon sans exemple, qu'un podestat de Vérone ou de Ferrare se soit montré insensible aux courtoisies sociales; et le podestat de la Caroline du Sud répond aux avances des blancs avec autant d'ardeur que le lui permet sa crainte de s'aliéner les sympathies de ses amis noirs.

« La situation se dessine en votre faveur? dis-je à un zélé conservateur.

— Assez bien. Nous supportons et patientons; le temps agit pour nous. Quoique étranger, comme Kel-

1. Le 8 janvier 1861, une batterie de l'île Morris, dans la rade de Charleston, canonna le steamer fédéral *Étoile de l'Ouest*. Ce fut le début des hostilités. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

logg en Louisiane, Chamberlain est à peu près un gentleman. Son origine et sa politique nous déplaisent autant l'une que l'autre; mais, dans l'intérêt public, nous sommes disposés à l'appuyer. »

D'après ce que me dit notre consul, les affaires commencent à reprendre un peu leur activité première; mais leur nature s'est modifiée en quittant les anciens errements, aussi lents que hautains. Des jeunes hommes, venus de New-York et de Chicago, leur ont donné une énergie toute nouvelle, s'occupant exclusivement de leur besogne, et travaillant sur les quais et dans les maisons, de l'aube au crépuscule. Ceux-là réussissent.

Les mêmes renseignements me sont donnés dans les salons de lecture et dans les clubs. Charleston, par sa précipitation, a amené la guerre civile. Nulle ville maritime n'avait plus à perdre, et aucune n'a perdu davantage. Profondément atteinte dans son orgueil, elle s'efforce néanmoins, avec un louable désintéressement, d'oublier ses misères présentes, de réparer ses fautes passées et de se préparer un plus brillant avenir.

Un planteur avec lequel je cause, au club, de cet avenir, s'écrie vivement :

« A quoi sert de jouer à la démocratie? A rien. Le rameau démocratique carolinien est mort.

« Les listes électorales! On dit qu'elles sont falsifiées, et nous savons que c'est vrai. Mais elles sont dressées, et les officiers fédéraux en affirment l'exactitude.

« La loi a donné à nos nègres le droit de vote, et, dans une république, le suffrage universel est le tout de tout.

« Pourquoi nous battre contre le roc? Nous l'avons tenté en 1868. Qu'en est-il advenu? Nous avons été battus honteusement sur tous les champs de bataille électoraux. Pas un député conservateur n'a été élu. Un tiers de l'Assemblée se composait de rebuts de la race blanche, — étrangers, banqueroutiers, scalawags; il ne s'y trouvait pas un homme en qui nos concitoyens pussent avoir confiance. Les deux autres tiers comprenaient des nègres et des mulâtres, presque tous ne sachant ni lire ni écrire. Nous fûmes flagellés et volés par ces drôles que soutenait Chamberlain. Ces injures, nous les supportâmes patiemment — sous le canon des carabines il est vrai — jusqu'au temps des nouvelles élections.

« Instruits par les événements, nous adoptâmes une autre ligne de conduite, non pas avec toute l'activité et l'ensemble nécessaires, — le vieil homme est si difficile à modifier! — mais le résultat nous engage suffisamment à persévérer. Quoique nous soyons loin encore d'avoir un gouvernement conservateur à Columbia[1], nous avons obtenu une majorité blanche dans le Sénat, et une puissante minorité blanche dans la Chambre basse. Dans le comté de Charleston, nous avons, grâce à notre nouvelle tactique, conquis la moitié des siéges, quoique les nègres y soient dans la proportion de deux contre un.

— A quoi devez-vous cette victoire?

— Au jugement et à l'instruction; à la faculté d'organisation que possède l'homme blanc. Dans certains comtés, nous sommes trop faibles pour lutter. Pourquoi porter sept candidats dans le comté de Beaufort, où les nègres sont six contre un; trois dans le comté de Georgetown, où la proportion est de sept contre un; dix-huit dans le comté de Charleston, où elle est de trois contre un? Nous ne pourrons modifier ces listes électorales que lorsque nous serons maîtres du fort Sumter et de la citadelle. Pourquoi alors ne pas essayer d'un compromis? Telle fut la question que nous nous posâmes les uns aux autres.

— Et?...

— Les uns répondirent que la tentative était inutile; les autres qu'elle avait chance de réussir. Les nègres ont leurs chefs, et ces chefs ne désirent qu'une chose : arriver. Le nègre est fier et heureux quand il peut causer avec un gentleman; et malgré tout ce qui a été fait pour soulever la race servile contre ses anciens maîtres, les nègres conservent un profond attachement pour le lieu de leur naissance. Nous pensâmes qu'on pouvait leur proposer un marché.

— Et la négociation a été entreprise?

— Oui. Le capitaine Dawson, un de nos plus solides citoyens, se chargea de cette mission. Il se rendit auprès des nègres, qui le reçurent amicalement et l'écoutèrent avec attention. Il leur dit, ce qui est vrai, que blancs et noirs naviguent sur le même navire, et qu'ils doivent flotter ou sombrer tous ensemble; et il leur demanda s'il n'était pas préférable de manœuvrer collectivement que séparément et au détriment des uns comme des autres. Ils admirent la justesse de ce raisonnement. Ensuite, Dawson leur démontra que les blancs n'avaient aucun désir de s'opposer à ce que les nègres choisissent leurs représentants là où ils possédaient la majorité.

« Il ajouta que, dans l'intérêt de la communauté, les blancs les verraient avec plaisir faire de bons choix sans distinction de couleur; que s'ils s'y engageaient, les blancs, de leur côté, promettaient de ne leur opposer, dans ces districts, aucun candidat, ce qui éviterait aux nègres beaucoup de tracas et de dépenses.

« Ces franches allures et ce langage plurent aux nègres; et malgré l'opposition des scalawags et autres agitateurs, le marché fut conclu et loyalement exécuté. Il en est résulté une liste de républicains modérés, au lieu d'étrangers, de banqueroutiers et de communistes; de sorte qu'en dépit de l'ascendant nègre, nous possédons actuellement une puissante influence dans la législation. »

Le succès de cette nouvelle politique impressionne vivement, dit-on, le gouverneur Chamberlain. Elle

1. Voy. la note page 119.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commence à porter ses fruits; Chamberlain voit que, si l'on agit par l'intermédiaire des nègres, ce n'est pas lui qu'on attaque. Il a fait volte-face, sachant fort bien d'ailleurs qu'avec la nouvelle Assemblée il ne pourra jamais réaliser à Columbia ce que Kellogg tente d'accomplir à la Nouvelle-Orléans.

Un fait vient de se présenter qui a permis de constater ce changement de front.

Depuis plusieurs mois, son cabinet recevait des plaintes relatives à de graves désordres dont le comté d'Edgefield était le théâtre.

Dans ce comté, baigné par la Savannah et limitrophe du comté de Lincoln, en Géorgie, les gens de couleur sont en grande majorité. Tout y est noir, la milice, le général et son état-major, le shérif, le juge et les autres agents officiels. Les habitants blancs y sont traités comme appartenant à une race inférieure. Qu'un blanc se rebiffe contre une insulte, aussitôt on convoque la garde noire.

« Vous n'avez pas le droit de convoquer la milice, disent les citoyens; c'est violer la Constitution. »

Mais, dans le comté d'Edgefield, les capitaines et colonels nègres se moquent de la Constitution. Si une querelle surgit entre un noir et un blanc, les capitaines réunissent leurs compagnies, et le sang coule.

Il y a deux ans, le gouverneur Chamberlain refusa d'intervenir. Avec son plus doux sourire, il répondit au requérant qu'on faisait beaucoup de bruit pour rien.

Son secrétaire, plus franc, dit qu'on avait raison de remettre à leur place les anciens tyrans.

Mais aujourd'hui le gouverneur Chamberlain a ouvert les yeux à la raison.

Ayant reçu de nouvelles plaintes de la même localité, il a chargé un magistrat républicain, le juge Mackey, de se rendre immédiatement sur les lieux, d'examiner la situation et d'indiquer le remède à y apporter.

Mackey vient de revenir avec le rapport qui lui a été demandé. Il y est dit que, contrairement à un article formel de la Constitution de l'État, les officiers de couleur, dans le comté d'Edgefield, ont l'habitude invétérée de convoquer leurs compagnies et d'intervenir en cas de tumulte sur la voie publique; que la faute de presque tous ces désordres incombe à l'administration nègre; que, depuis l'époque où les barons normands ont emprisonné dans un anneau de fer le cou des serfs saxons, jamais aucun peuple de langue anglaise n'a été soumis à des indignités semblables à celles qui sont infligées aux habitants blancs du comté d'Edgefield.

Habitation à Charleston. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Mackey conclut en recommandant au gouverneur le désarmement et la dissolution des régiments nègres.

Chamberlain incline à suivre ce conseil, mais cette mesure présente des dangers.

Habitués depuis quelques années à porter des armes, les nègres peuvent s'opposer à ce qu'on les leur enlève. En raison du souffle guerrier qui règne dans l'atmosphère, une révolte est à craindre. Et si Chamberlain licencie les troupes nègres, il se trouvera obligé de s'appuyer de plus en plus sur les blancs.

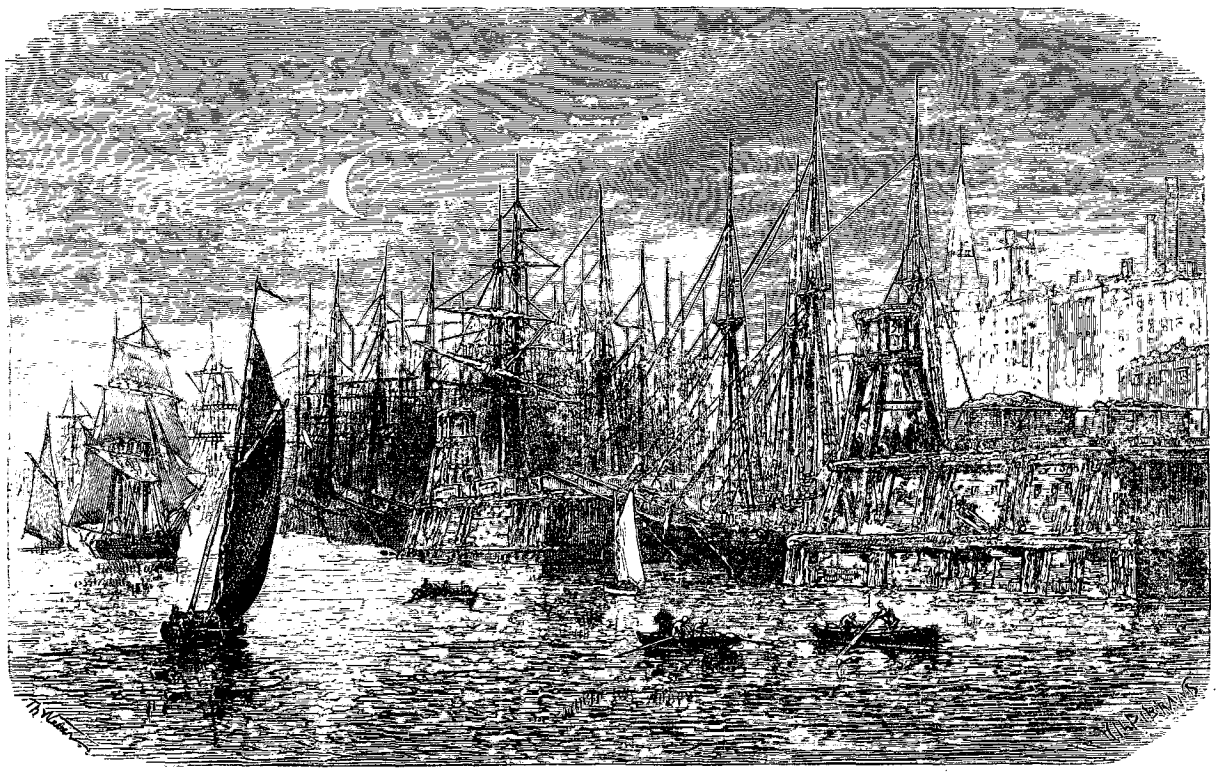
Des compromis semblables, tels que les ont imaginés Russell, Trenholm et Dawson, sont des conceptions de véritables hommes d'État.

Le succès obtenu par les conservateurs à Charleston est d'un favorable augure pour tous les autres États du Sud.

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le port de Richmond. — Dessin de Th. Weber, d'après un document américain.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXV

Le nègre de Virginie. — Statue idéale du Capitole. — Photographie de Richmond. — Familles de fermiers nègres. — Un noir avocat distingué. — Goûts et habitudes du nègre ordinaire. — Insouciance complète du lendemain. — Manie des enterrements luxueux. — Funérailles de Mosé Crump. — Comment le nègre comprend la liberté. — Pourquoi il s'est jeté avec passion dans la politique.

En Virginie, le nègre se présente sous un double aspect, idéal et pratique.

Dans la bibliothèque du Capitole est érigée une statue désignée sous le nom du « garde national ». C'est un jeune nègre dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et toute l'impuissance de sa race.

Le type nègre est adouci, mais non comme dans la Sibylle africaine, un chef-d'œuvre du sculpteur Story, qui personnifie d'une si remarquable façon la tristesse et l'abattement d'un peuple servile. Dans le « garde national », la figure est rayonnante et le mouvement empreint d'une énergie tout animale. Les yeux levés semblent chercher la lumière. Libre et conscient de sa liberté, le jeune nègre est encore perplexe. Que fera-t-il de ce magnifique don?

Plein de force et d'activité, dur au travail, aspirant à apprendre, il lui reste encore à trouver sa voie. Voilà le portrait idéal de l'enfant nègre.

Derrière les vitrines des magasins de Richmond [1] est exposée une autre version de la même figure, traitée par un artiste qui n'idéalise rien, par le soleil.

La lentille a reproduit le nègre tel qu'il est : assis dans la rue, contre le mur d'un atelier de charpentier, sur un amas de copeaux et de poussière. Il était chargé de nettoyer l'atelier, mais il n'a pu résister à la tentation d'absorber les rayons calorifiques (voy. p. 132).

1. Suite. — Voy. t. XXXI, p. 113, 129, 145, 141, 177; t. XXXII, p. 81, 97 et 113.

1. Capitale de l'État de Virginie. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En général, tout travail déplaît au nègre, qui passerait volontiers sa vie à flâner ou à dormir.

Au lieu de balayer l'atelier, Sam s'est étendu sur son lit de copeaux. Caressant d'une main le manche de son balai, la tête appuyée sur la paume de l'autre main, il se plonge avec bonheur dans le pays des songes. Il n'a pas besoin de lumière pour trouver sa voie. Il ne cherche qu'une chose : qu'on le laisse tranquillement clôre les yeux et se rôtir au soleil.

Voilà le portrait pratique du nègre.

« Je gage que nous trouvons la plupart de nos gardes nationaux endormis comme Sam, » me dit en riant un ami.

Le long de la rivière Jaune[1], on rencontre quelques spécimens de la famille noire, menant une vie laborieuse et sachant se soutenir par leurs propres ressources.

J'en ai entendu citer qui, ayant quitté les centres de population avec tous les vices inhérents à leur race, ont pris des lots de terre et, grâce à des efforts persévérants, ont réalisé des bénéfices et placé leurs économies.

Quelques-uns sont devenus de petits fermiers, et s'occupent principalement de la culture du tabac, qui est très-rémunératrice.

Ces gens de couleur envoient leurs enfants à l'école. Certains mulâtres ont même pris leurs grades universitaires et ont embrassé avec succès des professions libérales.

Ces faits sont d'un heureux présage pour l'avenir.

Je n'oublierai pas la surprise que, lors de ma première visite à Richmond, j'excitai dans un salon, en racontant que, le jour où je fus admis au barreau, un nègre de la Jamaïque y fut également reçu.

« Comment ! s'écria une dame appartenant à l'une des meilleures familles de l'État. Vous admettez des nègres dans l'ordre des avocats !

— Certainement; et même ce nègre se trouva, à son tour de rôle, en tête de notre liste et présida nos banquets.

— Et vous n'avez pas de honte?

— Honte de quoi? Ce nègre était fort instruit et un gentleman accompli. Il fit un discours dont le plus éloquent d'entre nous aurait eu le droit de se montrer fier.

— Mais c'était un nègre !

— Oui, madame; c'était visible à l'œil nu. Mais quoique l'on prétende que nous exercions une noire profession, nos règlements sont muets quant à la couleur de la peau d'un légiste. »

Aujourd'hui, en Virginie, un homme de couleur peut être admis au barreau. Mais les exemples sont si rares que l'on considère comme des phénomènes les noirs qui embrassent cette carrière.

1. Cette rivière, qui prend sa source dans les monts Alleghanys, arrose la Virginie et se jette dans la baie de Chésapike, après un cours de quatre cents kilomètres. (*Note du traducteur.*)

Règle générale, le nègre travaille à la terre et s'en trouve satisfait.

Il n'a pas d'aspirations plus élevées, ni de besoins qui le stimulent. Domestique ou laboureur, voilà ses deux principales vocations.

Dans l'un et l'autre cas, son travail est équivalent à la cinquième partie de celui d'un blanc. Sa nourriture, qui se compose de courges et de blé vert, ne lui coûtant presque rien, il vit facilement avec le produit de son ingrat métier.

Il comprend la valeur d'un dollar[1] qui représente une certaine quantité de raisins, de lard, de pois, de whisky et de tabac; mais il ne comprend pas celle d'un second et d'un troisième dollar, puisqu'il ne sait faire autre chose que manger, boire, chiquer et fumer tout le jour. Demain c'est l'avenir, et le nègre ne vit que pour l'heure présente.

Une seule question le préoccupe assez pour lui inspirer un peu de prévoyance : la question de son service funèbre.

« Ce qui nous ruine, me dit Bill, mon garçon d'hôtel, c'est le prix de nos funérailles. »

La somme consacrée à l'enterrement d'un nègre suffirait, en effet, pour faire vivre sa famille pendant une couple d'années.

« Un de mes amis est mort hier, — c'est encore Bill qui parle; — on l'enterre cette après-midi et on lui fait de belles funérailles.

— Suivez-vous son convoi?

— Non, monsieur, je ne fais pas partie de sa société.

— De quelle société voulez-vous parler?

— De la société des pompes funèbres. Tous les gens de couleur sont membres de deux ou trois de ces sociétés. La cotisation est forte; mais quand on meurt, quel magnifique enterrement ! »

Un jour, traversant le quartier Jackson, je me dirige vers la campagne pour y examiner les pittoresques ravins qui entourent la ville et lui donnent une vague ressemblance avec Jérusalem. Après avoir descendu une pente et franchi un torrent, je commençais l'escalade d'un versant opposé, lorsque mes oreilles furent frappées par un long et lugubre gémissement.

Je lève les yeux et, au-dessus de ma tête, j'aperçois un cimetière émaillé de pierres et de poteaux peints en blanc.

Sur la crête de cette colline verdoyante se tiennent quelques négresses, poussant de bruyants sanglots, tandis qu'un ministre nègre beugle des versets de la Bible et que quatre ou cinq nègres brandissent des pelles et remuent la terre.

Au moment où j'arrive au plateau, la cérémonie vient de finir, la fosse est comblée et les pleureuses se retirent.

Mais aussitôt un autre convoi se présente : un magnifique corbillard, avec panneaux de glaces laissant voir un cercueil d'une richesse inouïe, suivi de huit

1. Le dollar est une pièce d'argent qui vaut cinq francs trente-cinq centimes en monnaie française. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voitures attelées chacune de deux superbes chevaux noirs et entouré d'une douzaine d'individus portant des drapeaux et des bannières.

« Qui est ce mort? demandai-je à un nègre venu en curieux.

— Mosé Crump.

— Et qu'était ce Mosé Crump?

— Un laboureur.

— Un simple laboureur?

— Oui. »

Les chevaux s'avancent avec peine sur ce terrain accidenté. Au milieu d'un concert de hurlements accompagnés de contorsions frénétiques, on arrive près de la fosse — non pas un caveau, à peine une tranchée — et, au son de la musique, on y dépose le corps de Mosé Crump.

Toute la famille est présente — hommes et femmes, garçons et filles. Les gémissements et les sanglots produisent un vacarme étourdissant; mais le ministre parvient à imposer silence à tous, sauf à une vieille femme qui continue à crier d'une voix lamentable :

« Je ne verrai plus mon fils! Je ne le verrai plus jamais! »

Le prédicateur, grossissant sa voix, essaye de dominer celle de la mère.

« Taisez-vous donc! Vivez aussi saintement que lui et vous le reverrez! »

La Rachel noire pleure et gémit, ne voulant pas être consolée, même par son propre ministre.

Quand les hommes en uniforme saisissent leurs pelles et se mettent en devoir de combler la fosse, la vieille femme crie d'une voix plus perçante encore :

« Non, je ne verrai plus mon fils! Je ne le verrai plus jamais! »

Pauvre mère!

Les autres assistants rient et pleurent tour à tour. Quand la fosse est comblée, ils se réunissent en groupes, babillent avec leurs amis, montent dans leurs voitures et s'en retournent, en fendant une foule de négresses et de mulâtresses couvertes de châles bleus et de coiffures écarlates, persuadées qu'on les admire, charmées surtout de déployer cette belle toilette aux yeux de deux étrangers.

Mosé Crump reste seul, sans une pierre pour indiquer l'endroit où il dort du dernier sommeil.

Sa famille aussi reste seule, avec un peu de pain et quelques pommes de terre, et ne pouvant plus compter sur le travail du père.

Le prix de ces funérailles aurait suffi pour alimenter les petits Crumps pendant quelques années.

Il faut du temps pour apprendre à un nègre à s'occuper de soi-même. Habitué de longue date à se reposer sur le blanc, il trouve dur d'avoir à pourvoir à ses propres besoins.

Quel était, à ses yeux, le signe distinctif de l'homme blanc? La dispense du travail. Jamais un blanc ne met la main à une bêche ou à une charrue.

Un de mes amis, qui cultivait en grand le coton dans l'Alabama, demanda un jour à son contremaître blanc de prêter la main à un travail urgent.

« Non, monsieur, répondit nettement le contremaître; je n'y puis consentir. Depuis quinze ans je ne fais rien que surveiller. »

Ce refus, la tradition le justifiait, et mon ami le planteur dut faire *lui-même* l'ouvrage demandé.

C'est la vieille histoire du prince Maggyar nettoyant ses bottes; de la reine d'Espagne, victime de l'étiquette, mourant devant son feu[1]; du gouverneur général anglais faisant cuire son riz.

La liberté, pour le nègre, c'est la faculté de se croiser les bras et de regarder travailler les autres. C'est ce qu'il a toujours vu faire aux blancs. Pourquoi agirait-il autrement?

Le malheureux n'est pas encore capable de comprendre la loi divine qui dit : Quiconque ne travaillera pas ne mangera pas.

Le nègre est un microcosme de caprice et de fantaisie, de démence et de superstition. Il s'imagine que la vie est une comédie et une mascarade, dont les rôles et les costumes sont distribués par le hasard.

En ce moment il n'a qu'une idée, troquer les rôles et les costumes.

La gloire et la fortune, le pouvoir et les honneurs, lui semblent les lots d'une gigantesque loterie nommée vie publique; et il croit fermement qu'en confiant ses destinées à cette loterie, il habitera tôt ou tard une belle maison et aura des courges, des pommes de terre, du whisky et du tabac à discrétion pendant toute sa vie.

C'est pourquoi il s'occupe ardemment de politique et néglige tout le reste. Ce qu'il désire, c'est d'être en évidence, de voir toutes les têtes se tourner vers lui et d'entendre le bruit des applaudissements.

XXXVI

Écoles fondées par les noirs. — Manque d'assiduité des enfants nègres. — Séparation des couleurs dans les classes. — Haine des nègres pour les métis. — Une octavonne blanche. — Sa triste destinée.

Quand je visitai la Virginie pour la première fois, il y avait un an déjà que le nègre était libre. Dans la nouveauté de son indépendance, il déployait une ardeur et un entrain remarquables qui dénotaient, non-seulement de l'énergie physique, mais encore une certaine tendance très-louable au progrès moral.

Sam, le garçon d'hôtel, passait une partie de la nuit penché sur son livre et sur son ardoise. Harry, le laboureur, arrosait de ses sueurs une campagne ravagée, arrachait son maïs et ses oignons d'une terre frappée de stérilité.

Un soir, je me rendis avec Sam vers un groupe de

1. C'est Philippe III, roi d'Espagne, qui fut asphyxié le 31 mars 1621, par la vapeur d'un brasier trop ardent, que les gentilshommes de la chambre n'osèrent éteindre en l'absence du grand seigneur chargé officiellement de ce soin. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

huttes nègres. Là, dans des taudis et des soupentes, nous vîmes des têtes laineuses inclinées sur des pupitres et des doigts sales suivant les lettres de l'alphabet.

A cette époque, il n'existait en Virginie aucune école publique pour les blancs ou pour les noirs. Le nègre affranchi résolut de se donner des écoles organisées dans la mesure de ses moyens. Elles étaient malpropres et grossières; mais n'est-ce pas ainsi qu'ont débuté la plupart des grandes institutions?

La population blanche était alors opposée à l'établissement d'écoles publiques, en raison du principe même, qui lui semblait mauvais.

D'origine essentiellement yankie[1], le principe ne convenait, disait-on, qu'à des contrées comme la Nouvelle-Angleterre, où il n'existe ni ancienne gen-

Dans la rue (voy. p. 129). — Dessin de D. Maillart, d'après une photographie.

ry[1], ni population servile. Comment les grandes familles auraient-elles pu adopter des idées semblables? L'école publique implique l'égalité, et si la guerre avait aboli l'esclavage, l'égalité restait encore plongée dans les brouillards de l'avenir. L'occasion négligée par les blancs, les nègres s'empressèrent de la saisir.

Malheureusement, cet élan louable ne se soutint

1. Classe immédiatement au-dessous de la noblesse; gentilshommes campagnards, haute bourgeoisie. (*Note du traducteur.*)

1. Nom générique donné en Europe à tous les citoyens des États-Unis, mais qui, dans le pays, ne s'applique qu'à la population du Nord. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

pas assez longtemps. Comme l'éclair, il brilla un instant et disparut.

Rendus plus sages par les événements, les blancs ont fondé des écoles publiques dans tous les districts de l'État, — écoles pour les enfants blancs, écoles pour les enfants noirs.

Elles sont gratuites, bien construites et habilement dirigées. Le père peut faire apprendre à son enfant à lire et à écrire pour rien; mais comme il est libre, il a le droit d'user de cette faculté ou de la dédaigner.

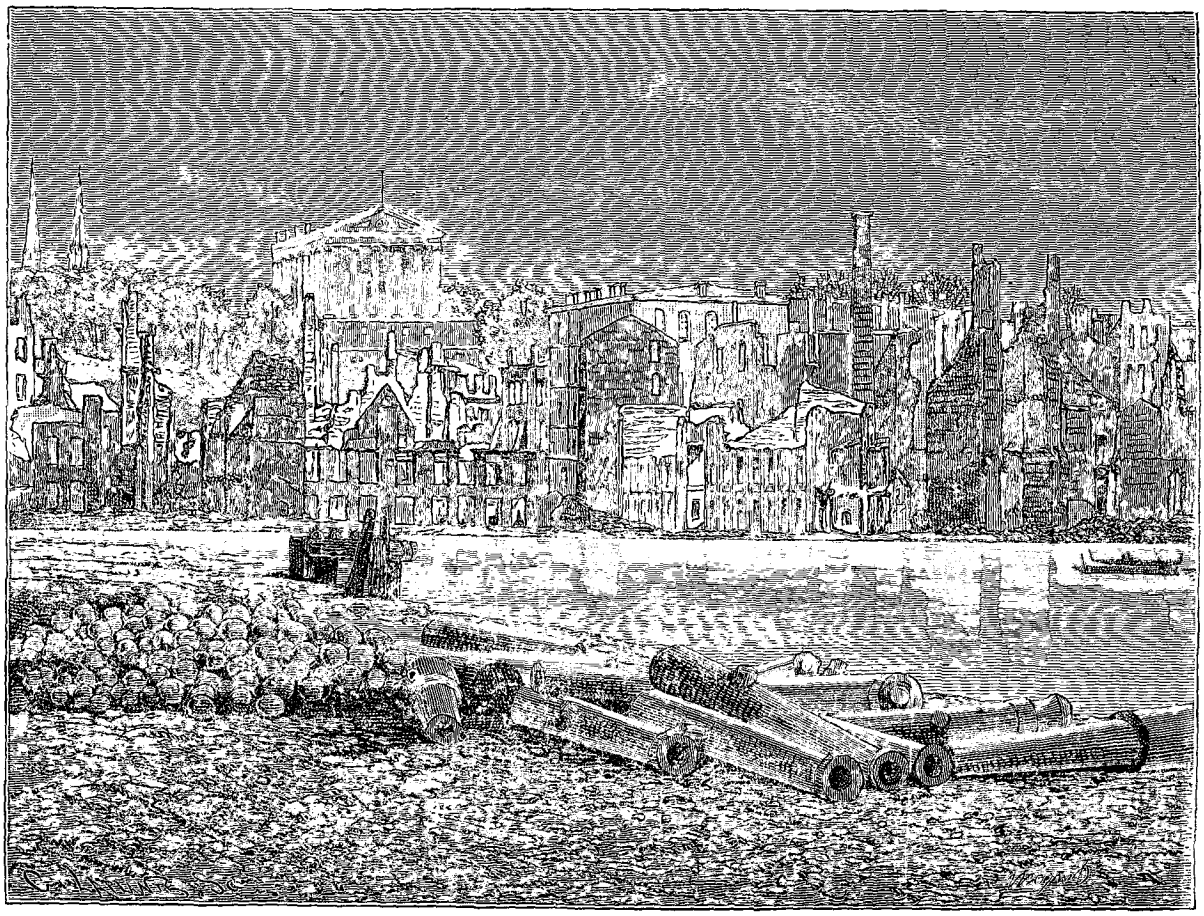
Presque tous les parents blancs envoient leurs enfants à l'école, la perte de leur fortune, de leur renom et de leur suprématie leur ayant fait sentir la nécessité de l'instruction.

Chez les gens de couleur, il en est autrement.

Deux pères nègres sur trois se dispensent d'envoyer leur petit peuple à l'école. C'est pour eux un ennui dont ils se débarrassent volontiers.

Des heures fixes, des habitudes réglées, voilà des usages qui déplaisent d'autant plus aux nègres qu'ils sont moins susceptibles d'en faire chez eux l'application.

Si leurs gamins vont à l'école, il faut qu'ils soient prêts à l'heure, débarbouillés et peignés. Il faut leur acheter des vêtements, les réparer, et préparer leur



Les ruines de Richmond (voy. p. 135). — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de MM. Lévy.

nourriture. Ils rapportent des livres et des ardoises, et ont besoin d'un coin tranquille pour faire leurs devoirs du lendemain. Or, un coin tranquille est difficile à trouver dans les masures du quartier Jackson.

Autre chose encore. L'école est gratuite; mais on n'y fournit ni les livres, ni les ardoises. Acheter des livres et des ardoises! Ne vaut-il pas mieux employer cet argent à l'acquisition de whisky et de tabac?

Des pères imprévoyants trouvent que les frais d'école sont une charge trop lourde; pour des mères paresseuses, l'école constitue un surcroît aux travaux de ménage.

De tels parents reculent devant une abnégation qui doit s'exercer du matin au soir, pendant de longues années, et, dans leur indolent égoïsme, ils laissent leurs enfants vagabonder dans les ruelles et se vautrer dans les étables avec les porcs.

Les enfants ont des classes distinctes : d'une part les enfants blancs, de l'autre les enfants noirs. Jamais les classes ne sont mêlées : on ne pourrait le faire quand on le voudrait, assurent les professeurs.

Les élèves de couleur sont pour la plupart des sang-mêlé; quelques-uns ont la peau tout à fait blanche. Rien de plus triste que de voir ces petits êtres assis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sur les bancs des classes nègres et de leur entendre répondre invariablement « Non! », quand on leur demande s'ils ont un père. Pauvres enfants!

Dans cinq ou six écoles de couleur que j'ai visitées aujourd'hui, j'ai remarqué des filles et des garçons aussi blancs de peau qu'aucun enfant de New-York.

Les causes qui ont amené ces faits se devinent aisément : — père blanc, mère quarteronne ou octavonne[1]; — amour illégitime, maîtresse abandonnée, enfant sans nom.

Je demande à un inspecteur des écoles :

« Pourquoi ne pas admettre ces enfants dans les classes des blancs?

— Cela nous est impossible, me répond l'inspecteur. Ce n'est pas une question de couleur, mais une question de famille. L'origine de chaque enfant est connue, et si les blancs se taisaient, les nègres ne manqueraient pas d'élever la voix. Les nègres supportent les blancs, mais ils exècrent les hybrides et les quarterons; ceux-ci, en effet, non-seulement méprisent les nègres, mais encore ils leur rappellent combien de leurs jeunes filles se sont abandonnées aux blancs au lieu de s'attacher à des noirs.

— C'est donc pour cela qu'à Haïti la fureur des nègres, récemment importés d'Afrique, s'est surtout appesantie sur les sang-mêlé.

— Il en est toujours ainsi. Dans une émeute nègre, la gravité de la lutte dépend de la nuance de la peau; elle est d'autant plus sérieuse que la nuance de la peau s'éloigne davantage du type originel. »

Dans une des écoles nègres, je remarquai une petite fille de neuf à dix ans, douée de la physionomie la plus remarquable que j'eusse jamais vue : peau blanche, chevelure brune ruisselant sur les épaules, joues rosées illuminées par une paire de magnifiques yeux bleus. La jeune femme blanche occupant la chaire de professeur n'a certainement pas le teint aussi clair que cette fille « de couleur ».

« Quelle charmante figure! Est-ce vraiment une négresse exclue des écoles ordinaires?

— Oui, quoique l'on puisse s'y tromper. Cette enfant est la fille d'une quarteronne de mauvaises mœurs qui habite le quartier noir de Jackson. Tout le monde connaît sa mère; personne ne sait qui est son père. Son sort est affreux; mais qu'y faire? Les nègres la réclament, et il est impossible d'enlever une fille à sa mère.

— Quand ils seront grands, ces enfants à peau blanche ne resteront certainement pas avec les gens de couleur.

— Pas tous. Parmi les garçons, les plus entreprenants s'enfuiront. Il leur sera difficile de dissimuler le stigmate de race; mais quelques-uns sont assez blancs pour y réussir, surtout s'ils gagnent des contrées lointaines. A Londres ou à Sydney, ils ne seraient jamais démasqués. En Amérique c'est différent. Nos concitoyens sont soupçonneux; les nègres, d'ailleurs, ont sans cesse l'œil sur ceux des leurs qui cherchent à s'esquiver, et on ne peut échapper à leur investigation. Dans toutes les villes du Canada et des États-Unis, les mulâtres forment une classe séparée ayant des signes de reconnaissance qui leur sont propres. Si l'un d'eux cherche à se glisser parmi les blancs, ils le pourchassent sans pitié, et même avec un cruel plaisir.

— Et les filles?

— Le sort des filles est plus dur que celui des garçons : moins de carrières leur sont ouvertes, et leur salaire est moins élevé. L'homme qui parvient à gagner de l'argent se tire toujours d'affaire; mais rarement la femme gagne assez pour payer sa nourriture. Et puis, quand il s'agit de femmes, la jalousie prend de gigantesques proportions; les négresses surveillent les mulâtresses avec une rage qui ne s'assoupit jamais. »

Avec son éclatante beauté, cette pauvre petite octavonne, qui, à l'heure qu'il est, tient ses grands yeux bleus fixés sur l'institutrice blanche, restera-t-elle dans les environs de Richmond, là où réside sa mère? Dans ce cas, oubliera-t-elle assez la blancheur de sa peau pour épouser un nègre? D'un autre côté, n'est-elle pas trop bas placée sur l'échelle sociale pour espérer s'unir avec un blanc? Sourde à l'amour légitime, prêtera-t-elle l'oreille à d'irrégulières propositions?

En songeant à toutes ces éventualités probables, on ne peut s'empêcher de souhaiter qu'elle réussisse à s'enfuir. Qu'arrivera-t-il cependant si elle y parvient? Si son intelligence égale sa beauté, elle se fera artiste, cantatrice, auteur. Elle pourra déguiser sa naissance infamante, les misères de son enfance, son origine; prendre un pseudonyme, une fausse nationalité; être mademoiselle ceci, madame cela. Mais la crainte de voir sa supercherie découverte suivra partout ses pas; la moindre exclamation la fera tressaillir; au plus léger chuchotement elle perdra le sentiment. Supposez que, devenue une étoile du chant, un romancier populaire, et voyant prosternés à ses pieds une foule d'adorateurs, une de ses compagnes d'école de Virginie la rencontre et s'écrie :

« Cette femme, c'est une ancienne camarade à moi! Hi! hi! hi! Ce n'est après tout qu'une négresse! »

XXXVII

Physionomie de la Virginie. Beautés naturelles. Les Montagnes-Bleues.—Splendeur de l'automne.—Culture anglaise.—Désastres causés par la guerre civile. — Élevage des esclaves. — Châtiment sévère. —Bouleversement social amené par l'affranchissement des esclaves.— Rancunes ineffaçables. — Ressentiment des femmes. — Pyramide de Richmond. — Politique nouvelle. — Louables efforts encore peu efficaces.

Aux yeux d'un Anglais, la Virginie est un pays charmant dont l'aspect rappelle les ondulations du comté de Kent. Le ciel est doux, le climat délicieux. Que de

1. L'octavon est le produit de l'union d'un blanc avec une quarteronne ou réciproquement. Ce métis n'a plus qu'un huitième de sang noir. (*Note du traducteur.*)

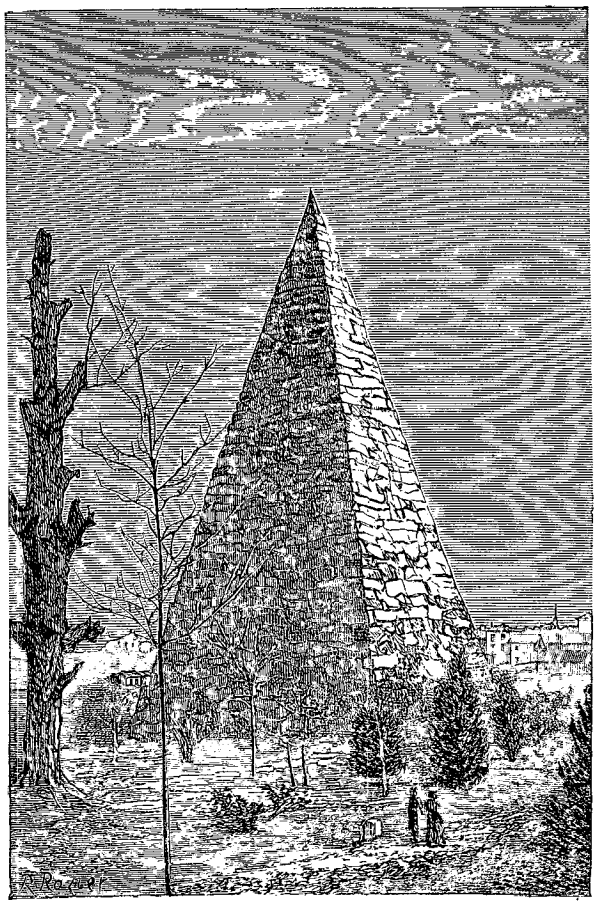
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verdure dans les plaines, de fraîcheur dans les eaux courantes, de lumière sur les plateaux!

Faisant face à l'océan, tous les ports de commerce du monde sont ouverts à ses négociants. De nombreuses rivières ont leur embouchure sur ses côtes et la marée remonte au loin ses vallées. Partout de l'eau. Des centaines de ruisseaux descendent en murmurant des hauteurs boisées; les vallons sont rafraîchis par des lacs et des étangs; dans les ravins bruissent harmonieusement les cascades et les chutes. Dans chaque bas-fond serpente une petite rivière, fertilisant le sol qu'elle couvre et transportant dans la direction de la mer les essences forestières, bois de chauffage, bois de charpente, bois pour vergues et mâts.

Mais la Virginie a d'autres beautés qui lui appartiennent en propre et que, nous autres Anglais, nous ne voyons qu'en rêve.

Elle est traversée par une chaîne de montagnes séparant la fertile vallée de la Shénandoah, à l'est, de la ravissante vallée de Winchester, à l'ouest. Cette chaîne a reçu le nom de Montagnes-Bleues, parce que la teinte pourprée dont elle est revêtue pendant le jour se convertit, après le coucher du soleil, en un bleu aussi intense que celui de la mer de Syrie ou du ciel de Grèce. Le soleil brille au firmament tout le long de l'année; ses rayons ne sont jamais obscurcis par des brouillards, rarement par des nuages. Aussi, sous ces flots de lumière perpétuels, le paysage revêt-il des couleurs éclatantes.



Pyramide à Richmond. — Dessin de M. Rozier, d'après une photographie.

Certes on rencontre ailleurs un ciel aussi pur, des rivières aussi limpides; mais rien au monde n'égale la beauté de cette chaîne de montagnes boisées.

Çà et là, en dehors de la chaîne, se dressent quelques montagnes isolées; l'une d'elles, la Tête-Blanche, s'élève à la hauteur qu'atteindrait le Snowdon ajouté au plus haut pic des monts Cheviots[1].

1. Le Snowdon (pays de Galles) a mille quatre-vingt-quatorze mètres d'altitude, le plus haut pic des monts Cheviots (Écosse) huit cent douze mètres, ce qui donnerait à la Tête-Blanche une hauteur de mille neuf cent six mètres. (*Note du traducteur.*)

De la base au sommet, ces montagnes sont couvertes de pins, d'érables, de chênes et de noyers; les couleurs les plus éclatantes des forêts, le jaune, l'orangé, l'écarlate, le cramoisi, le brun-rouge, se confondent pour former la nuance de ce radieux manteau. Nulle part l'automne ne se manifeste avec plus de splendeur que dans ces Apennins de la Virginie.

Qu'un Anglo-Saxon entre dans le premier jardin venu, et il se croira aussitôt dans sa patrie. Ce verger est un verger anglais; ces pommes, ces poires, ces pêches, ces prunes sont des fruits anglais. Voici un champ de pommes de terre : qu'il en déracine une, et il reconnaîtra un tubercule irlandais. Ici, aussi, il verra des fruits bien connus dans la vieille Angleterre quoiqu'ils n'y puissent pas être cultivés. Ces raisins seraient en serre dans le comté de Surrey. Ces melons ne viendraient pas dans un potager anglais; ces reinettes et ces pommes d'api, quoique figurant souvent sur les tables anglaises, sont des produits du sol virginien. Ici, un champ de maïs est accosté d'un plant de tabac, lequel est suivi d'un champ de noisetiers et de patates. Ces fruits et ces racines nous sont familiers, mais de loin, comme « les roses de Saron et les lis de la vallée » sont familiers à notre imagination. Nous les approchons, nous les reconnaissons, mais en leur trouvant ce caractère d'étrangeté et d'extranéité qui les revêt d'un charme poétique.

Prise entre deux feux, saccagée par le Sud aussi bien que par le Nord, la Virginie a souffert de la guerre civile plus qu'aucun autre État de l'Union. Il y a neuf ans — j'étais alors à Richmond — le Capitole dominait un monceau de ruines. La Grande-Rue était incendiée; des quartiers tout entiers, qu'on avait fait sauter, ne présentaient plus qu'un amas de poutres carbonisées et de pierres noircies (voy. p. 133).

Un faubourg manufacturier fut complétement démoli; tous les travaux furent interrompus, les ouvriers n'avaient ni asile ni pain. On ne rencontrait partout que fronts plissés, yeux flamboyants, bouches crispées. La soldatesque victorieuse remplissait les rues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

et occupait le Capitole, comme elle occupe aujourd'hui l'arsenal de la Nouvelle-Orléans.

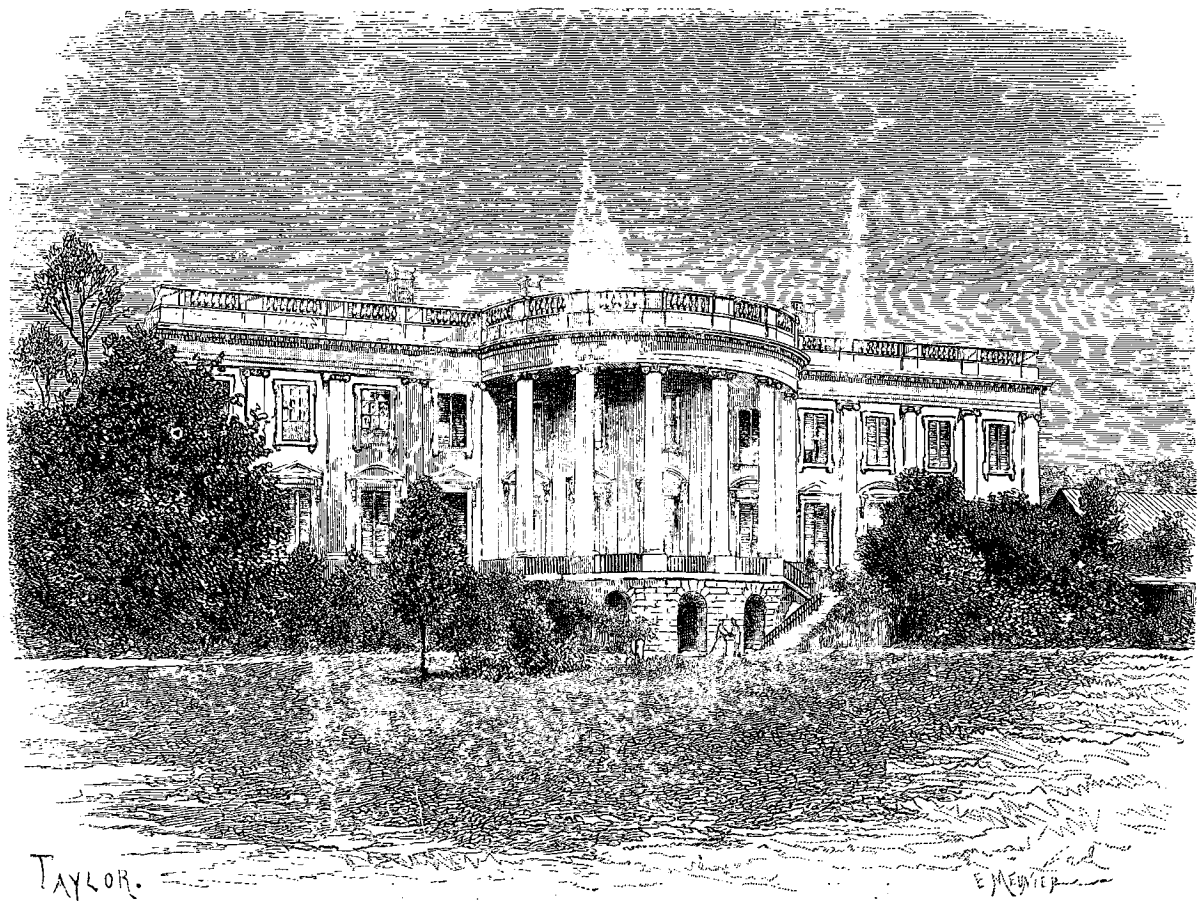
L'aspect des environs était moins navrant, quoique la contrée eût été saccagée sur tous les points; les Montagnes-Bleues n'étaient plus qu'un désert; Frédériksburg était incendié; les rives du York et du Rappahannock étaient ravagées, les champs et les vergers autour de Pétersburg bouleversés. Peu de régions avaient échappé aux ravages de la guerre.

La Virginie a beaucoup souffert, mais il faut reconnaître que la punition a été proportionnée à l'offense.

Pour moi, la Virginie est un séjour charmant. J'aime la franchise de ses citoyens, j'admire la grâce de ses femmes. Même en songeant à ses fautes, je ne puis la juger sévèrement; et pourtant, je suis forcé de reconnaître que les calamités matérielles occasionnées par la guerre ne sont que la juste conséquence des calamités morales causées par l'esclavage.

De tous les États du Sud, la Virginie est le plus coupable. Elle ne pouvait invoquer la moindre raison pour maintenir l'esclavage, et c'est elle qui possédait le plus grand nombre d'esclaves. Elle constituait la suprême expression de la servitude.

La Géorgie, la Louisiane, l'Alabama, avaient une ombre d'excuse. Leur sol avait besoin d'être cultivé,



La Maison-Blanche (voy. p. 139). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Lévy.

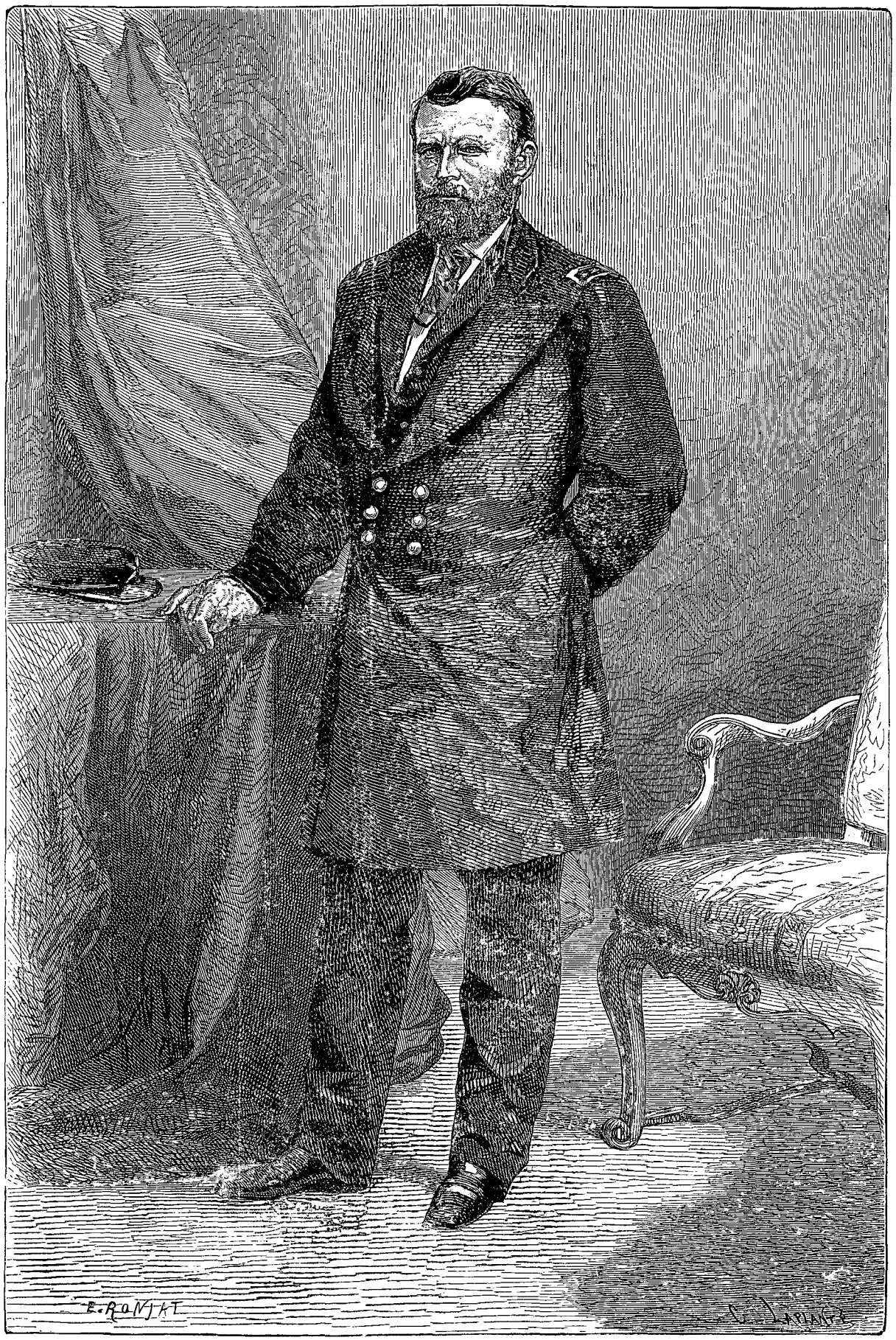
et, dans leur opinion, le travail blanc y était impossible; il fallait donc de toute nécessité acheter des nègres. Mais s'il était mal de posséder des esclaves, il était honteux de les élever pour le marché.

Ce prétexte échappait à la Virginie.

Son climat étant un des plus sains du continent américain, on ne pouvait prétendre que les blancs fussent incapables d'y cultiver la terre et d'y récolter la moisson. L'air y est sec. Il n'y existe que peu de marécages et d'eaux stagnantes. La fièvre intermittente, cette plaie de la Géorgie et de la Louisiane, est presque inconnue en Virginie. L'humidité atmosphérique correspond à celle de la France, la température à celle de la Sicile et de l'Andalousie. L'individu habitué simplement aux variations de température qui se produisent dans le comté de Surrey, se trouverait complétement à l'aise sous le climat de Richmond ou de Winchester. L'hiver est si doux qu'on laisse toute l'année les moutons dehors sans autre nourriture que celle qu'ils peuvent se procurer sur les flancs des collines, sans autre abri que les anfractuosités des ravins.

C'est cette salubrité climatérique, associée à l'amour du lucre, qui poussa les Virginiens à convertir leurs charmantes résidences en terrains d'élevage, en ha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le général Grant, président des Etats-Unis. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ras humains où pourraient s'alimenter la Géorgie, l'Alabama et la Louisiane.

Dans beaucoup d'États du Sud la race nègre commença à décroître aussitôt que fut supprimée la traite africaine. Les ravages de la mort étaient hors de proportion avec la production indigène.

Le nègre est dépourvu de l'énergie vitale du blanc. Abandonné à lui-même, il ne se multiplie pas comme l'Anglo-Saxon. Mais dès que les Géorgiens se furent aperçus qu'ils trouvaient plus d'avantage à acheter de nouveaux esclaves qu'à prendre soin des anciens, la Virginie consacra au service de cette cause impie toutes ses forces vives, sa fortune, son intelligence, ses propriétés terriennes. Elle s'adonna exclusivement à l'élevage des esclaves.

Ceux-ci se multiplièrent comme des porcs et ne furent pas autrement traités. On ne leur enseignait ni à lire ni à écrire; rarement permettait-on à l'homme de se marier.

Dans le Kentucky, la vente des esclaves constituait une exception, le planteur considérant ce fait comme vil, sinon comme immoral; dans cet État, d'ailleurs, l'opinion publique était contraire à la traite. Ce sentiment de pudeur était inconnu en Virginie.

Grande fut donc sa faute, et elle en a été cruellement punie. Plus elle était belle et fière, plus elle est humiliée.

Une justice inflexible l'a chargée de fers. Elle gît dans la poussière, la chair meurtrie, le cœur brisé. Sa tête altière se penche sous le joug. Bien des années s'écouleront avant qu'elle puisse se dégager de ses chaînes; mais dès à présent elle cherche à en alléger le poids et à reprendre une certaine liberté de mouvement.

La guerre civile a produit des résultats aussi remarquables qu'imprévus, et, pour la plupart, pratiques. Une puissante aristocratie a été abattue; une vaste agglomération d'esclaves a été affranchie. Quelle guerre a jamais fait davantage?

L'histoire démontre l'insuccès de toutes les guerres serviles : les esclaves révoltés ont toujours été vaincus. Jusqu'à la chute de Richmond, le sabre n'avait pas affranchi un seul esclave. Les esclaves se soulevèrent à Sparte et à Syracuse, à Alexandrie et à Rome; mais ils furent écrasés avec une impitoyable rigueur. Les esclaves gaulois s'insurgèrent sous Clovis, les esclaves tartares sous Alexis; mais chacune de ces révoltes eut pour conséquences une abjection plus profonde, un plus rude châtiment, un plus écrasant despotisme. C'est ainsi qu'ont pris fin toutes les insurrections serviles, depuis Spartacus jusqu'à Pougatcheff[1]. Le cas de Toussaint Louverture ne fait pas exception à cette règle générale : la révolution d'Haïti était plutôt politique que servile, et Toussaint échoua comme avaient échoué Dessalines et Christophe.

Lorsque éclata la guerre de la sécession, l'affranchissement par le sabre constituait une théorie nouvelle; c'était un fait anormal que le renversement d'une grande aristocratie effectué au bénéfice des serfs.

Aucune nation ne présente un exemple de bouleversement social semblable à celui qui règne dans l'immense région s'étendant du Potomac au golfe du Mexique.

Après une telle convulsion, on ne saurait espérer voir de longtemps se rétablir l'équilibre.

Ici la patience est plus que nécessaire; car il faut attendre le tressaillement des fibres les plus délicates du cœur humain.

L'homme a appris à dissimuler ses plaies; la femme ne le saura jamais. C'est dans la défaite surtout que les femmes déploient tout leur héroïsme, toute leur imprudence. Elles se tressent une couronne avec leurs souffrances et préparent le jour de la revanche.

Dans toutes les villes du Sud, les femmes conservent le souvenir passionné des combats où sont tombés leurs pères et leurs fiancés. Cette colonne, qui perpétue le nom de quelque héros victime de la guerre, qui l'a érigée? Des femmes. Ce tumulus dans un champ en friche, qui l'a élevé? Des femmes, toujours des femmes. C'est elles qui ont fait construire la pyramide que l'on voit à Richmond. L'homme oublie, la femme proteste.

Que ces protestations reculent indéfiniment le jour de la restauration, c'est ce dont chacun est convaincu. Mais parlez donc politique avec des êtres impérieux et impressionnables qui vous réfutent avec un coup d'œil et vous désarment avec un sourire.

A Londres, dans mon salon, une belle jeune fille du Maryland ne cessait de déblatérer contre « l'écume du Nord ». On sentait que tout était faux, le ton, le sentiment, la colère; mais cette douce voix charmait mon oreille, et quand, pour échapper à cette séduction, je levais la tête, décidé à combattre ses raisonnements, je trouvais fixés sur les miens des yeux magnifiques, pétillants d'enthousiasme.

Que faire, sinon battre en retraite?

Si les relations avec ces femmes patriotes sont si difficiles pour un étranger, même quand il diffère d'opinion avec elles, combien elles doivent être pénibles pour un fils ou un père!

Toutefois, il est juste de reconnaître que ces ardeurs conservatrices ont un bon côté. Si les femmes sont les dernières à oublier le passé, elles sont les premières à inaugurer l'avenir; si elles construisent des pyramides, elles donnent l'exemple dans les écoles publiques.

Par suite de ce louable désir de se réformer elle-même, la Virginie a pris le seul parti susceptible de donner des résultats fructueux et durables. Elle élève ses citoyens pour une nouvelle carrière, celle de la liberté et de l'industrie; elle espère ainsi gagner les

1. Pougatcheff, un Cosaque, se fit passer pour Pierre III, mort depuis dix ans, et faillit s'emparer de Moscou, où l'attendaient cent mille serfs. Livré par ses compagnons, il fut enfermé dans une cage de fer, conduit à Moscou et exécuté (1775). (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sympathies et l'assistance du pays de ses ancêtres. Anglaise par le cœur, elle est absolument américaine par la tête. Elle pense, et avec raison, que la magnificence de son paysage, la fertilité de son sol, la salubrité de son climat, attireront vers elle beaucoup de familles anglaises aspirant à une nouvelle patrie.

Une meilleure éducation pour les anciens occupants, une plus facile admission pour les nouveaux arrivants, voilà les points d'appui de sa future prospérité.

C'est à l'éducation qu'il faut songer tout d'abord. La Virginie a dans le monde une réputation détestable, et il est permis à tout émigrant d'hésiter à compromettre sa fortune et sa réputation en se mêlant à des ivrognes, des duellistes, des joueurs, tels que sont représentés les vieux Virginiens. Il reste encore quelques gens de cette catégorie.

L'article 3 de la nouvelle constitution porte contre les duellistes la peine de la perte des droits civils. Mais la loi est-elle appliquée? Fait pénible à constater, l'opinion publique est en contradiction avec le code.

Voici deux gentlemen, Mosely et Paine, bien posés dans le monde, et qui devraient donner l'exemple à la population du quartier Jackson. Une querelle surgit entre eux, et ils conviennent de la vider par les armes. L'autorité intervient et menace les adversaires de mort civile; mais Paine et Mosely sont les enfants gâtés de la société, et le sentiment social est plus puissant que la loi.

Malgré leur duel, Mosely et Paine n'ont été privés d'aucun de leurs droits.

Avec le temps, le code finira par prévaloir; mais il faut d'abord que la popularité dans le club et la sympathie dans la rue fassent place à l'instruction dans l'école et à l'éducation dans le salon.

XXXVIII

Visite au président Grant. — Mme Grant. — La Maison-Blanche. — Entrée du Président. — Conversation sur l'état du Sud. — Les meurtres politiques. — Le Président ne lit pas un journal. — Vive irritation contre les caricatures. — Injures violentes. — Ingratitude. — État vrai de la question noire. — Elle ne sera résolue que par le temps. — Tom Chester. — Rencontre de Pinchback. — Aveu de la faute commise. — Retour en arrière. — Commencement du renouveau blanc. — Le frère jaune. — Son portrait. — Sa vie.

A peine arrivé à Washington, je me rends à la Maison-Blanche pour voir le Président.

En traversant le parc, je rencontre les ministres Fish et Bristow, avec lesquels j'échange les dernières nouvelles de la Louisiane. Un comité du Congrès part tout entier pour le Sud.

Personne ne croit qu'une enquête nouvelle mette en lumière des faits nouveaux. Toute la vérité est connue. Mais, en s'inclinant devant l'opinion publique, le président Grant semble conserver l'idée que les élections du Sud ne doivent pas être abandonnées au seul scrutin.

Le Président étant occupé, j'entre au salon.

Je suis reçu par Mme Grant, qui me présente à son fils, le colonel Grant, et à la femme de ce dernier. Il n'y a pas de princesse plus digne et plus affable que Mme Grant. Elle aime beaucoup, dit-elle, la Maison-Blanche, et peu de femmes la connaissent mieux qu'elle (voy. p. 136).

« Avant que nous vinssions nous établir ici, beaucoup de mes amies m'assurèrent que c'était un trou, une véritable niche à chien, me dit-elle gaiement; et je leur glissai dans l'oreille que, si je ne pouvais en faire ma demeure habituelle, je les enverrais chercher. »

Dans l'état actuel des esprits, on trouverait dans cette plaisanterie une nuance de césarisme féminin.

Les fenêtres du salon s'ouvrent sur un jardin au bout duquel s'élève la colonne, non terminée, de George Washington, qui coupe la ligne du Potomac et les montagnes de la Virginie.

Vanité des vanités! Cette colonne, qui devait monter jusqu'au ciel, s'est arrêtée court; ce fleuve que l'on considérait comme la plus sûre défense de la capitale fédérale a été profané par les flottes ennemies; ces montagnes, si belles et si fertiles, ont été dévastées par les Américains.

« Une autre députation du Sénat, » soupire le Président en entrant par une porte latérale donnant dans son salon de réception.

Sa physionomie indique la fatigue et l'ennui. Sans accorder la moindre attention à ses hôtes, il se jette dans un fauteuil, le cigare aux lèvres, et fume énergiquement.

J'engage la conversation sur la Nouvelle-Orléans.

« L'état des choses dans cette région est insupportable, s'écrie le Président avec animation. J'ai ici même une liste, dressée par le général Shéridan, de trois mille meurtres ou tentatives de meurtre en Louisiane.

— J'ai vu une liste plus récente, où le total s'élève à quatre mille.

— Quatre mille!

— Oui, quatre mille, et le chiffre grossit tous les jours. Rien de plus facile que de fabriquer des listes semblables. En voulez-vous dix mille? Packard et Pinchback sont hommes à vous les fournir en huit jours.

— Vous doutez de l'exactitude du chiffre?

— Pas absolument. Les actes de violence sont fréquents sur le golfe du Mexique, où une race civilisée lutte contre deux races sauvages; mais la question est celle-ci : quelle part doit-on faire aux passions politiques dans les meurtres et tentatives de meurtre?

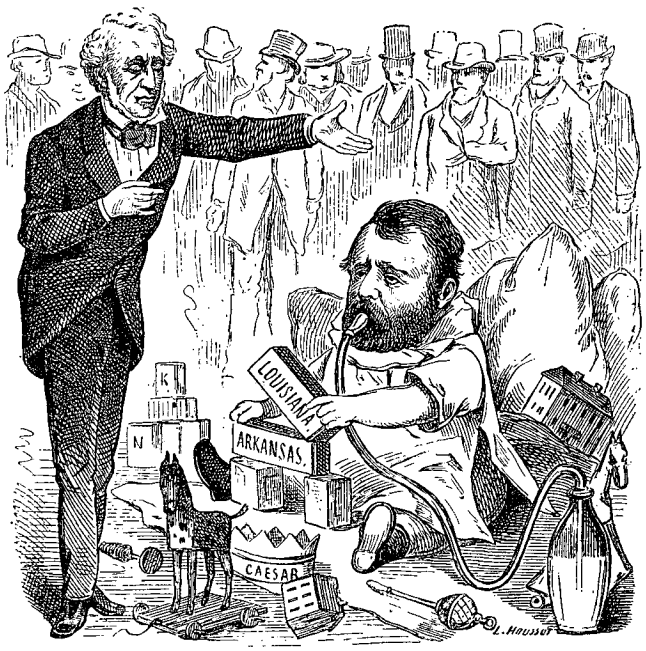
— Mais, fait observer le colonel Grant, il a été commis l'année dernière, au Texas, trois mille assassinats politiques. Trois mille meurtres de nègres dans un seul État et dans une seule année!

—Le fait me semble étrange. J'arrive du Texas, que j'ai traversé du nord au sud, de la rivière Rouge à Galveston. Tout le long de la route, on ne parlait que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de crimes, d'assassinats ou d'incendies. Dans chaque taverne, on causait d'émeutes où l'on avait joué du couteau et du révolver. Les coupables étaient, pour la plus grande partie, des nègres. Et cependant, de la rivière Rouge à Galveston, je n'ai jamais entendu attribuer ces actes de violence à des causes politiques. Les livres et les journaux démontrent que les crimes du Texas sont commis moins par des blancs sur des noirs ou par des noirs sur des blancs, que par des noirs sur des noirs.

— Je ne lis ni les livres ni les journaux, dit le Président ; je ne parcours que les extraits faits pour moi par Babcock. »



Notre enfant impérial. — Dessin de Houssot, d'après une gravure originale.

Le général Babcock est le secrétaire particulier du Président.

Et ce n'est pas une plaisanterie ; jamais le général Grant n'ouvre un livre ou ne lit un journal.

Par contre, il est très-sensible aux caricatures que l'on fait sur lui. Ses adversaires, qui connaissent cette faiblesse, lui en fournissent de toutes les façons.

L'une, par exemple, représente le Président suçant un biberon près d'un cheval de bois, d'une couronne de papier étiquetée : « César » et d'une boîte de petites tablettes au moyen desquelles il essaye d'édifier un trône. Le sénateur Kernan, parlant au nom des nombreux démocrates qui vont arriver, lui dit :

« O puissant César ! Quelle dégringolade ! »

Dans une seconde, un méchant petit homme, grimpé dans l'office de l'oncle Sam [1] pour y dérober une conserve de « troisième mandat, » renverse un pot d'*habeas corpus* [2] ; pris sur le fait, il est fustigé rudement au moyen d'un bâton étiqueté : opinion publique.

Dans une autre, l'oncle Sam, sous le costume d'un colporteur, entre dans la Maison-Blanche avec une bière qu'il dresse contre le mur et qui porte pour inscription : « Troisième mandat. »

Le voleur de « troisième mandat. » — Dessin de Houssot, d'après une gravure originale.

L'oncle Sam demande au Président, en lui montrant sa marchandise :

« Vous désirez un troisième mandat ? »

La famille du Président cherche à lui dissimuler les plus sanglantes de ces caricatures.

Les jeunes Américaines disent, en plaisantant, que toujours elles parcourent les livres et les journaux afin de s'assurer qu'ils peuvent être placés sans inconvénient sous les yeux de leurs parents. C'est l'office que remplissent les dames pour lui enjoindre d'élargir un prisonnier. Tout citoyen qui se croit détenu arbitrairement a le droit de demander ce writ d'*habeas corpus* ; c'est la garantie de la liberté personnelle dans les pays de langue anglaise. (*Note du traducteur.*)

1. Nom familier donné au peuple américain ; — Uncle Sam, United States ; — on a joué sur les deux premières lettres du nom des États-Unis. (*Note du traducteur.*)

2. Ordre écrit ou *writ* adressé par un magistrat à un geôlier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Maison-Blanche à l'égard du Président. Mais celui-ci défie toutes les précautions; il reste des heures entières assis devant ces dessins satiriques et les dévore des yeux en mâchant son cigare avec une rage indicible.

« Je les méprise et ils me dégoûtent, dit-il; mais je ne puis m'empêcher de les regarder. »

S'il est vrai qu'un homme ne devient réellement fameux qu'après avoir été beaucoup injurié, il n'est pas moins vrai qu'un homme n'est beaucoup injurié qu'après s'être rendu fameux de façon ou d'autre. Aux États-Unis, personne n'a été plus attaqué que Grant. Il n'y a pas de défauts et de vices qu'on ne lui impute. D'après les caricatures, c'est un tyran et un traître, un assassin et un voleur. Il aspire à un troisième mandat, entretient une maison militaire et méprise l'autorité civile. On l'appelle César carnavalesque, Soulouque aux abois. On lui attribue les penchants les plus vils.

Un grand dessin de Matt Morgan porte pour titre :

« Coup mortel de Grant à la Louisiane. »

Une belle jeune femme monte les degrés du Capitole, une pétition à la main. Grant, furieux, vient à sa rencontre accompagné des deux dogues Phil et Belknap :

Le troisième mandat. — Dessin de Houssot, d'après une gravure originale.

« Non contente de mépriser les maîtres que je vous ai imposés, dit Grant, vous poussez l'audace jusqu'à vouloir vous gouverner vous-même! Je vous ai fouettée une fois déjà. Souvenez-vous que vous n'avez aucun droit qu'un soldat soit tenu à respecter. »

A quoi la Louisiane répond :

« Je suis un État libre. J'obéis à la loi fédérale. C'est pour elle que je souffre. Je ne désire qu'une chose, m'administrer en vertu de la Constitution.

— La Constitution! s'écrie Grant en plongeant son poignard dans le cœur de la jeune femme, c'est moi qui suis votre Constitution! »

La passion est aveugle. On oublie tout ce qu'il y a de grandeur et de noblesse dans le caractère du général Grant, même son génie militaire et ses services sur les champs de bataille.

Si les victoires de Naseby et de Dunbar [1] avaient été remportées en France au lieu de l'avoir été en Angleterre et en Écosse, Cromwell aurait certainement sa statue. Cependant les cavaliers mêmes ne songèrent jamais à contester les talents militaires du Protecteur; et ce n'est pas sans surprise et sans chagrin qu'un Anglais entend affirmer que l'homme qui a pris Donelson, Vicksburg et Richmond [2] n'est pas un grand capitaine.

Coup mortel à la Louisiane. — Dessin de Houssot, d'après une gravure originale.

1. Naseby, dans le comté de Northampton : Charles Ier y fut défait, en 1645, par Cromwell et Fairfax. — Dunbar, ville et port d'Écosse : Cromwell y battit, en 1650, les royalistes écossais. (*Note du traducteur.*)

2. Fort Donelson, sur la rivière Cumberland, État du Tennessi (16 février 1862); — Vicksburg, position fortifiée sur le Mississipi, État du même nom (4 juillet 1863); — Richmond, capitale de la Virginie (avril 1865). (*Note du traducteur.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Shéridan, reprit le Président, est un très-bon administrateur qui comprend parfaitement le Sud. Malheureusement, on se méprend sur son compte et on ne veut pas voir ses actes sous leur véritable jour. »

Dans la pensée de Grant, cela veut dire que Shéridan est impliqué dans l'injuste suspicion où est tenu son gouvernement. Et il a raison. Incontestablement l'aversion est grande, mais Grant souffre autant pour Shéridan que Shéridan pour Grant.

Comme la question rouge, la question noire ne saurait être résolue en un jour; elle durera plus que Grant et Shéridan.

Les gens de couleur sont-ils susceptibles de vivre en liberté? de résister au contact et à la concurrence des Anglo-Saxons? Cette lutte dévore des races plus élevées que la race africaine. Où sont les Pictes et les anciens Bretons? Où, sur le sol américain, sont les six nations [1], les Chevau-légers, les Mexicains?

Quel fait historique permet de supposer que les nègres feront exception à une règle générale? L'homme énergique progresse; l'homme intelligent s'élève Les nègres sont-ils plus énergiques et intelligents que les blancs?

En me rendant au Capitole avec le sénateur Fowler, je rencontre Tom Chester, un nègre pur-sang de la Nouvelle-Orléans, dont j'avais fait la connaissance quelques années auparavant, en Angleterre, à l'époque où nous suivions tous deux notre cours de droit. Une fois reçu avocat, il est retourné à la Nouvelle-Orléans, où il a toujours exercé depuis. De temps en temps, il vient en Europe; nous y avons renoué nos relations chez des réfugiés polonais, français et allemands, qu'il fréquente de préférence.

« Êtes-vous kelloggiste?

— Non; né dans le Sud, je veux vivre en paix avec les blancs. Je ne suis pas à proprement parler un homme public, n'ayant jamais sollicité ni occupé d'emploi. Je ne rougis pas de mon origine. Si mes congénères sont ignorants, inintelligents, et j'ajoute paresseux, ils sont ce que Dieu les a faits; mais ils ont d'excellentes qualités. Abandonnés à eux-mêmes, ils ne tarderaient pas à s'entendre avec leurs anciens maîtres. Règle générale, quand il y a du tapage, ce n'est pas le nègre qu'il en faut accuser.

— Qui donc? Les carpet-baggers, comme Kellogg et Chamberlain?

— Oui, et dans leur intérêt, non pas dans le nôtre. Ces gens-là nos amis! Vous me connaissez. A la Nouvelle-Orléans, j'ai l'estime de mes confrères du barreau et celle du tribunal. Il n'y a pas d'avocat qui refuse de plaider avec ou contre moi. Je suis reçu dans l'intimité des juges blancs. Je dîne à toutes les tables, comme je le ferais à Paris, à Londres et à Berlin. Mais dans le Nord, dans les villes d'où viennent ces Chamberlains et ces Kelloggs, je ne serais admis à aucune table d'hôte, pas plus à Boston qu'à Chicago! Je vous l'atteste, tout ira mieux à la Nouvelle-Orléans, quand nous serons délivrés de toute pression. »

En sortant de la salle du Sénat, où l'on attaque avec une incroyable violence la politique du Président, je me trouve, dans un couloir, face à face avec Pinchback.

« Dupé, monsieur! hurle-t-il en venant à moi. Je suis dupé! Les sénateurs rejettent mes pouvoirs! C'est la faute de Kellogg, monsieur!

— Le gouverneur Kellogg ne les a-t-il pas dûment légalisés?

— Gouverneur Kellogg! Lui gouverneur! Ce Kellogg est un coquin, monsieur. Il a signé mes pouvoirs, et les a revêtus du sceau; mais, sous main, il a écrit aux républicains pour les engager à ne pas voter. Il veut venir ici lui-même. Il ne restera pas à la Nouvelle-Orléans. Monsieur, Kellogg est le plus infâme gredin de toute l'Amérique. »

« Nous voilà probablement débarrassés de Pinch, me dit M. Fowler C'est au mieux! Mais il nous faut établir promptement une ligne de démarcation. Homme de parti, mais homme d'honneur, je la trace devant le pénitentiaire. Je ne me soucie aucunement de siéger à côté d'un sénateur repris de justice. »

En m'avançant sur la terrasse de marbre qui domine le Potomac, au delà duquel se dressent les montagnes de la Virginie qui ferment l'horizon, je me hasarde à dire :

« Un renouveau blanc semble se produire non-seulement dans le Sud, mais dans le Nord et l'Ouest. Ne craignez-vous pas, vous républicains, d'aller trop loin en courbant toute la population blanche de la Louisiane, du Mississipi et de la Caroline du Sud sous le joug d'une faible majorité de nègres et de mulâtres?

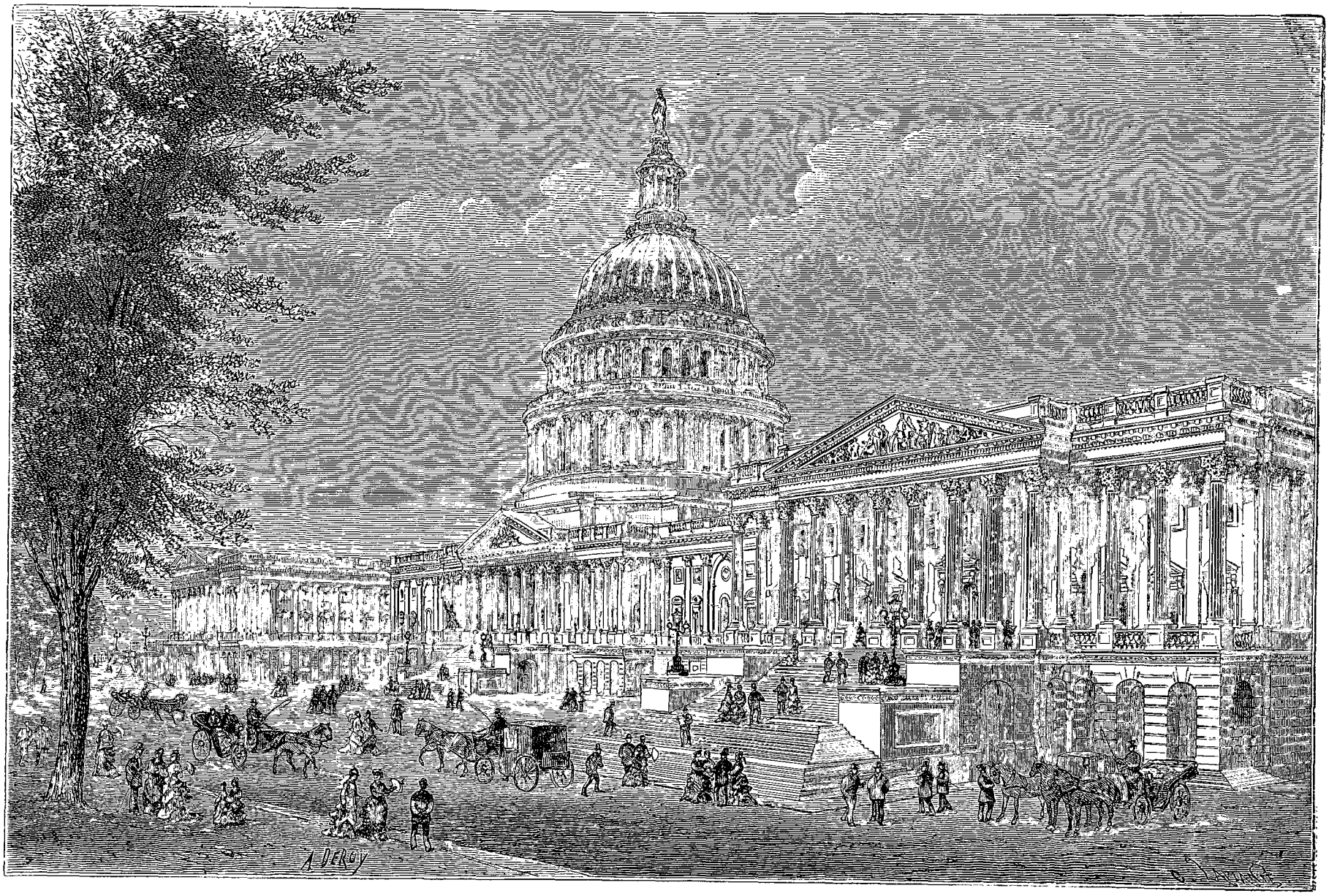
— Eh bien! franchement, oui, nous avons dépassé le but. C'est une faute; mais nous avons été forcés de la commettre. Nous avons donné aux nègres le droit de vote dans le but d'affirmer la politique d'affranchissement. Si toute appréhension relative au retour de l'esclavage nous était enlevée, nous ne verrions aucun inconvénient à permettre à chaque État de déterminer les limites dans lesquelles doit se mouvoir l'affranchissement. Une règle générale ne convient qu'à des éventualités générales; et il faut être insensé aussi bien que fanatique pour prétendre appliquer une règle à tous les cas particuliers. Il est bon d'être logique; il est meilleur de se montrer attentif au bien public. Aussi permettons-nous à la population du Névada, de l'Orégon et de la Californie de refuser les droits politiques aux Asiatiques.

— Cette question asiatique n'est-elle pas pendante?

— Oui, et elle est plus grave encore que l'autre. La

1. Onéidas, Mohawks, Onondagas, Sénécas, Cayugas et Tuscaroras, qui prirent parti pour les Français dans la guerre du Canada (1754-1760). Massacrés par les Anglo-Américains en 1779, il n'en reste plus qu'une douzaine de mille, vivant en partie dans l'État de New-York et en partie dans le Canada. Ils sont collectivement appelés Iroquois, nom générique de cette puissante famille indienne. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Capitole à Washington. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

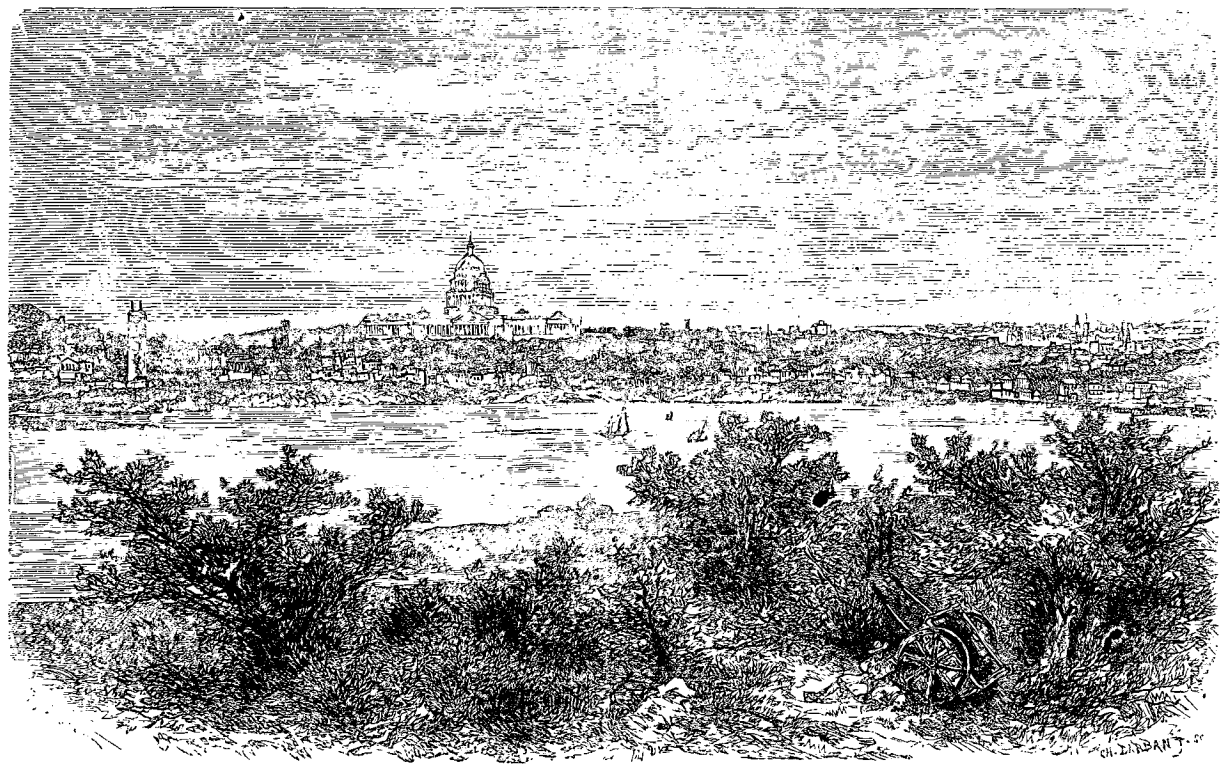
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

question jaune est plus menaçante pour les institutions républicains que la question noire. »

Notre frère jaune apparut à mes yeux pour la première fois sur la place du marché de Baltimore, le lieu le plus bruyant et le plus sordide des États-Unis, si l'on en excepte la ville chinoise de San Francisco, laquelle d'ailleurs n'est pas considérée par le bureau sanitaire comme comprise dans les États-Unis.

Ce frère est-il mâle ou femelle? C'est ce qu'il est impossible de définir, les deux sexes étant de la même taille et portant le même chapeau rond et la même robe blanche. Les traits du visage aussi sont identiques : face imberbe, menton rond, sourcils noirs, cheveux nattés, nez aplati, regard placide. Parmi ces amas trop odorants de viandes et de poissons, de fruits et de légumes, il marche impassible, sans montrer ni la décision du Yanki, ni la réserve sauvage de l'Apache, ni la soumission craintive du nègre. Observateur profond, il ne questionne pas, mais ses yeux, toujours en mouvement, recueillent les renseignements dont il a besoin. Tout en mâchant son bétel, il étudie le marché dans ses moindres détails. Pendant cet examen, sa physionomie n'a pas varié; mais quand il s'en revient, on peut lire sur ses traits la satisfaction intime de l'homme qui se dit : « Tout cela, je pourrais le faire. »

Le soir, il assiste aux ventes à l'encan de bas étage, et suit, avec une indifférence affectée, mais



Washington. — Dessin de Th. Weber, d'après un document américain.

avec une très-sérieuse attention, la mise en vente de lots de chiffons, de souliers en papier, de rasoirs de zinc, de bijoux faux, de pelleteries teintes. Jamais il ne couvre une enchère; mais chaque fois que le commissaire-priseur adjuge, surtout à de pauvres négresses, quelqu'une de ces marchandises sophistiquées, un sourire d'approbation éclaire son visage. Notre frère jaune fait évidemment son éducation.

Un peu plus tard, on le rencontre aux tirs : il se garde bien de convertir son argent en poudre, comme les Yankis et les nègres, et se contente de regarder et de noter les coups. Si sa physionomie perd un peu de son impassibilité, c'est là; il y éclate trop de coups de feu. Aussi n'y reste-t-il pas aussi longtemps qu'au marché et dans la salle de vente. Au bout de huit à dix minutes, il fait passer sa noix de bétel d'une joue à l'autre, lance un jet de salive rouge, et sort. Dans la rue, il marche tranquillement sans faire plus attention aux cris moqueurs des nègres que les Arabes aux aboiements de leurs chiens errants.

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notable commerçant chinois et sa femme, à San Francisco. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXIX

Création d'une fabrique d'horlogerie. — Cornell et Cox. — Les nouveaux horlogers chinois. — Conséquences économiques. Universalité de talents des Chinois. — Comment l'Américain traite son frère jaune.

A Chicago, au moment de partir pour la Californie, je fais la connaissance de Paul Cornell, principal associé de la grande fabrique de montres de cette ville. J'apprends d'un de ses associés, qui se rend pour affaires à San Francisco, que Ralston a conçu l'idée d'établir, dans cette dernière ville, une fabrique de montres plus importante que celles mêmes de Genève et de Neuchâtel. Le plan de Ralston consiste

1. Suite. — Voy. t. XXXI, p. 113, 129, 145, 161, 177; t. XXXII, 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surtout dans l'emploi d'ouvriers jaunes à la place d'ouvriers blancs.

« Les jaunes, me dit Cornell, travaillent à bon marché et bien; ils sont doux et intelligents, ne s'enivrent jamais et obéissent parfaitement.

— Connaissent-ils la fabrication de l'horlogerie?

— Non, pas encore, ils ont tout à apprendre; mais ils sont appliqués et patients. Au bout de six ou huit mois, un individu pris au hasard dans la rue Jackson est capable de faire une montre. »

Une compagnie s'est constituée à San Francisco, avec Cornell pour président, Ralston pour trésorier et Cox pour secrétaire. Cornell est surtout organisateur de missions religieuses. Ralston est un patriote si scrupuleux, qu'il n'a pas un canapé dans son salon, un tableau dans son antichambre, qui ne soient d'origine indigène. Cox, une lumière parmi les prédicateurs ambulants, passe tous ses dimanches à semer la bonne parole dans les ruelles et les faubourgs de San Francisco.

Une factorerie située dans la quatrième rue, non loin du quartier chinois, et actuellement occupée par une compagnie de voitures, a été louée en partie, appropriée, garnie d'outils et de machines achetées à Cincinnati et à New-York. Le tout a bonne apparence.

« Le climat de San Francisco est favorable au commerce des montres, me dit Cornell sous forme d'explication. A Chicago, nous avons à surmonter des difficultés nombreuses. La température y est très-chaude en été, très-froide en hiver. Il faut aux ouvriers des vêtements chauds, des logements convenables, une nourriture coûteuse. Nos outils souffrent des alternatives du chaud et du froid. Le combustible est rare et cher. En Californie nous n'avons pas à redouter les influences climatériques pour nos roues et nos leviers. Nous pouvons travailler toute l'année, et même nuit et jour, en cas de presse. »

Avec la dévotion en proue et le patriotisme en poupe, que peut craindre la nouvelle compagnie d'horlogerie?

« Les lois de Dieu! » répond ironiquement une voix à mon oreille.

C'est celle d'un médecin qui habite San Francisco depuis plusieurs années, et qui a suivi attentivement l'immigration de Hong-Kong et l'attitude réfléchie de nos frères jaunes.

« Cette entreprise ne m'est pas sympathique, me dit-il confidentiellement. Américain de naissance, je voudrais voir l'Amérique appartenir exclusivement aux Américains. En mesure plus que personne d'étudier nos Asiatiques, je puis vous affirmer, au nom de la science et de la morale, que je verrais avec chagrin s'augmenter la population de la ville chinoise. Quel est le but de la compagnie Cornell? Elle prétend qu'elle veut doter San Francisco d'une industrie nouvelle. Mais au bénéfice de qui? Non pas des Américains, mais des Asiatiques. On va apprendre aux ouvriers chinois à faire le travail des ouvriers blancs et à accaparer le marché. Pourquoi? Parce que l'Asiatique, vivant de riz et de thé, se contente de trois francs soixante-quinze centimes par jour, quand l'Américain, auxquels il faut du roastbeef et de la bière, exige cinq francs! Si on réussit, comme le pense Cornell, les fabriques de montres de Chicago se fermeront, deux cents bons ouvriers seront jetés sur le pavé, l'Illinois perdra une industrie artistique, et nous verrons arriver de Hong-Kong cinq ou six mille Mongols, dont le dixième au moins trouvera chez nous un emploi lucratif. »

C'est sur les montagnes du Wyoming que je commence à rencontrer notre frère jaune: ici domestique, là jardinier et terrassier, partout silencieux, docile, actif et dur au travail. Sam recule devant les brises alpestres et les neiges hivernales. La haute paye l'attire; mais dès que se font sentir les frimas, il s'aperçoit qu'il préfère les courges et la canne à sucre de la Caroline du Sud aux élans et aux antilopes du Wyoming. Pour Hi-Li, au contraire, pays et climat, tout est indifférent; il semble ne s'inquiéter en rien du chaud ou du froid, de la sécheresse ou de l'humidité, de la bonne nourriture ou de la mauvaise, de la bienveillance ou de la rudesse, pourvu qu'il gagne de l'argent et en mette de côté. Evanston, hôtel situé sur les hauteurs dominant le Lac Salé, est desservi par des garçons chinois qui ressemblent à des femmes par leurs robes blanches, leurs faces imberbes et leurs douces allures.

Au delà du Lac Salé, le nombre de ces Asiatiques s'accroît. Je les vois partout, dans les vallées, au cap Horn, à Toano, à Crique-Indienne, à Halleck, établis dans des huttes ou dans des ranchos, à Copper-Cañon et le long des Palissades; on me dit qu'il y en a dans le pays du Pin-Blanc, dans le district des Montagnes, à Tuscarora, à Cornucopéia et à Euréka. Ils vont n'importe où, font n'importe quoi.

A Elko, un membre de la race jaune vient à moi tenant à la main un bout de papier, sur lequel est écrit : « Lee-Ouang, rancho de l'Antilope, contrée du Pin-Blanc. » Il ne sait pas un mot d'anglais, et cependant il se rend tout seul dans les districts miniers du Névada pour servir un maître inconnu qui, peut-être, le traitera comme un chien. Les Chinois vivent là où meurent les autres hommes, même les Utes et les Shoshones. Il leur suffit de gratter les mines abandonnées et de glaner des champs épuisés; ils se trouvent parfaitement rémunérés de leur peine par quelques centigrammes d'argent et un épi de maïs. Ils mangent le gibier mort auquel les Indiens ne veulent pas toucher. Comme domestiques, bûcherons, matelots, mineurs, blanchisseurs, ils distancent tous les autres travailleurs, hommes ou enfants, blancs ou noirs.

Une scène qui se passe dans une rue de Sacramento, me montre comment les enfants blancs sont élevés à traiter leur frère jaune.

« Voilà John! crie un gamin à son camarade; crossons-le! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et les deux petits vauriens, interrompant leur jeu, assaillent de pierres le travailleur mongol peinant à son œuvre quotidienne, si rude et qui lui rapporte si peu. Personne ne semble penser que ces enfants commettent une mauvaise action en lapidant cet homme inoffensif.

« Ce n'est que John! hurle le premier gamin au moment où je saisis son bras et lui arrache le caillou qu'il tenait à la main. Ne voyez-vous pas que ce n'est rien que John? »

C'est avec le lait que les blancs ont sucé l'habitude de considérer le Chinois comme le rebut de l'espèce humaine, de même que les enfants georgiens ou virginiens ont appris dès le berceau à mépriser le nègre. Nés dans l'État de l'Or, à peine leurs yeux se sont-ils ouverts, qu'ils ont vu leurs voisins jaunes traités comme des chiens, injuriés, coudoyés, battus par tout homme blanc; dans la famille, malmenés comme des esclaves; à l'église, stigmatisés comme des païens. Jamais, depuis qu'ils sont nés, ils n'ont entendu dire qu'un Chinois eût rendu injure pour injure, coup pour coup. Que risquent-ils donc à lapider un être aussi faible?

Le père de l'enfant ne semble pas considérer la chose sous un autre point de vue. Reproches, raisonnements, tout s'émousse contre cette idée préconçue: John est un vagabond, une épave, un souffre-douleur, qui ne jouit d'aucun droit public. Cet Américain est convaincu que son enfant fait beaucoup d'honneur à John en essayant de lui briser le crâne.

XL

La migration mongole.—Gravité du problème.—Le trop-plein chinois se répandant sur le monde américain. — La légende chinoise. — Les six compagnies. — Nature des conventions conclues. — Le retour du cadavre. — Puissance mystérieuse des compagnies.

Ce nouveau problème introduit dans le champ de la politique américaine, est le fait le plus étrange, presque le plus grave de notre époque.

Enfermé chez lui depuis des temps immémoriaux, le peuple chinois, non-seulement ne demandait rien à la confraternité universelle, mais encore interdisait aux étrangers l'accès de son territoire. Insoucieux du monde extérieur, il tenait à rester dans son isolement, à vivre de sa propre vie, à jouir de ses propres produits, à observer ses propres coutumes. Un mur, la plus considérable des œuvres humaines, le séparait de ses voisins, à l'ouest; à l'est, il était garanti par les vents et les vagues.

La Chine était une terre à part, n'entretenant aucunes relations avec le reste de l'univers. Les indigènes mêmes étaient divisés en classes, qui, dans un but social, étaient aussi séparées les unes des autres que les castes au Bengale. Tout était mystérieux. Sauf les membres de la famille royale, personne ne pouvait lever les yeux sur le « Fils du Ciel ». Emprisonné dans son palais, aussi ignorant des hommes que des choses, entouré de femmes esclaves, le maître d'un tiers de la race humaine passait ses journées à boire du thé et à fumer de l'opium dans la société de ses esclaves. Dans l'absurdité de son orgueil et l'infatuation de son ignorance, le prince tartare regardait tout individu vivant en dehors de son empire comme un chien indigne d'aboyer devant son radieux visage.

Une bordée anglaise a fait voler en éclats les portes de ce paradis de buveurs de thé et de fumeurs d'opium. Les indigènes sortirent par la brèche que nos canons avaient faite, et, depuis ce jour, ils n'ont cessé de se répandre au dehors, comme le trop-plein d'un lac alpestre. Le flot s'écoule en ruisseaux, en cataractes, en nappes: un des courants se détourne vers la Polynésie, un autre vers l'Australie, un troisième vers l'État de l'Or. Qui peut nous assurer que ces courants s'arrêteront jamais?

De préférence, ces Mongols se rendent en Californie : d'abord, parce que le voyage est facile et peu coûteux; ensuite, parce que le climat leur convient; enfin, parce qu'ils y trouvent un salaire plus élevé, un marché plus étendu que partout ailleurs. De la Californie ils gagnent l'Orégon par mer, le Névada, l'Idaho et le Montana par terre. Ils trouvent peu de débouchés dans l'Utah, les Mormons étant aussi sobres et laborieux qu'eux. Et cependant, dans l'Utah même, ils sont parvenus à se caser. Ils arrivent par bancs dont l'étendue augmente d'année en année. D'abord ils sont venus par deux et par trois, puis par dix et par vingt; peu de temps après par cent et par mille; maintenant, c'est par dizaines de mille.

L'introduction en Amérique de ces hordes asiatiques s'est accomplie si peu bruyamment, leur présence y a été si utile, que le plus sérieux aspect de la question, quoique constaté par les savants, n'a pas encore été envisagé par les hommes politiques. Quelques hommes politiques se sont bien demandé quelle influence cette invasion de barbares pourrait exercer sur les races en Amérique; mais ils n'osaient se répondre, tant était grande leur épouvante quand le spectre jaune se dressait devant eux.

Un penseur californien doit aujourd'hui se poser cette question : Qui l'emportera sur le versant du Pacifique, ou de la civilisation européenne ou de la barbarie asiatique?

La légende chinoise courante à San Francisco est un peu confuse; d'après elle, les Chinois d'Amérique ne seraient qu'un ramassis de serfs, possédés par « les cinq compagnies » et régis par une Sainte-Vehme, une Grande-Loge, un conseil des Dix, exerçant un pouvoir mystérieux auquel personne, homme ou femme, ne saurait échapper.

Désirant avoir des notions exactes, je fis venir au consulat un commerçant notable, nommé Li-Ouong, qui, étant l'obligé de notre consul, se montrait disposé à donner les renseignements que je cherchais. Après un échange de longs compliments, je le fis asseoir de façon que le portrait de la reine Victoria rayonnât devant ses yeux asiatiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Veuillez, lui dis-je, me renseigner sur les six compagnies.

— Six compagnies? C'est une erreur que commettent les Européens. Par le fait, nous avons cinq compagnies et non pas six. Ce que vous nommez la sixième compagnie, n'est qu'un bureau de direction et d'arbitrage, une commission locale, instituée en Amérique et chargée de veiller à nos affaires sur la côte du Pacifique. Quant aux cinq compagnies, elles ont leur siége en Chine et sont désignées par le nom des localités où résident leurs membres : Ning-Young, Kouong-Tchau, Hop-Ou, Sam-Yep, Young-Ou. Ces cinq compagnies rassemblent les émigrants, les transportent à Canton et à Hong-Kong et les embarquent à bord des

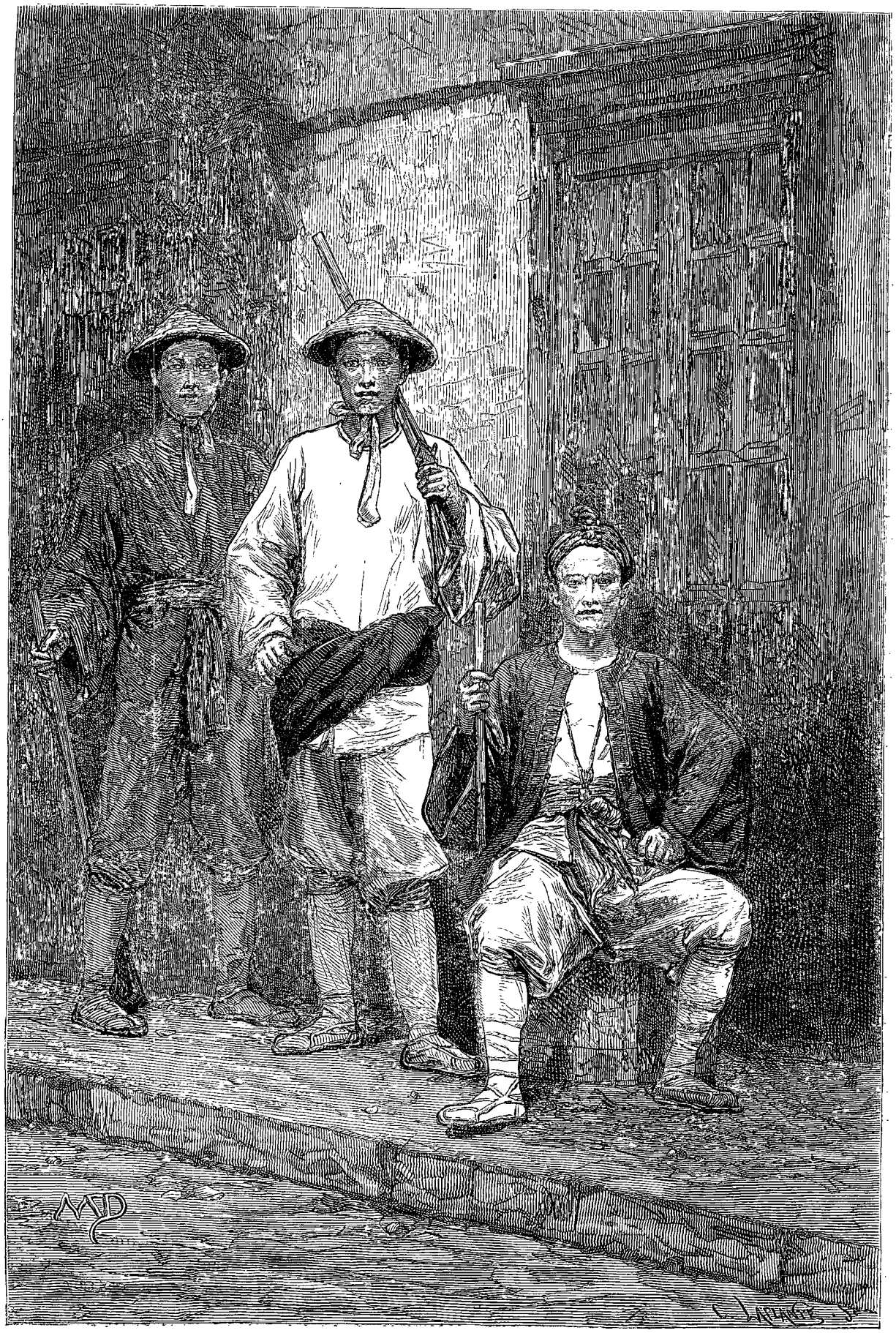
Ouvriers chinois de Californie. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

paquebots. La sixième compagnie (ou comité) a son siége à San Francisco ; ses fonctions consistent à recevoir les émigrants à leur arrivée, et à veiller à l'exécution de leurs contrats et de leurs obligations.

— Voudriez-vous bien m'expliquer la nature de ces contrats et de ces obligations ?

— Volontiers ; mais il faut vous mettre à notre place, afin de bien vous pénétrer de la vérité. Les Mélicains (Américains) nous appellent païens ; nous avons cependant notre religion, qui n'est pas comme celle des Mélicains laissée au bon vouloir de chacun, mais qui nous accompagne pendant toute notre vie et nous suit après notre mort. Ainsi, quand les cinq compagnies s'engagent à transporter un individu en Californie, c'est une clause ; quand elles conviennent de ramener ses cendres en Chine, c'en est une autre. Vous compre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Agents des compagnies chinoises (voy. p. 151). — Dessin de D. Maillart, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nez? Le premier cas est un contrat, le second une obligation.

— Cette sorte de convention est-elle la même pour tous vos passagers?

— Non. Nos listes comprennent deux catégories d'émigrants : d'abord, ceux qui, venant à nos frais, restent nos débiteurs; en second lieu, ceux qui, payant leur passage à Hong-Kong, débarquent maîtres d'eux-mêmes à San Francisco. Nous avons un contrat avec les premiers; mais nous avons aussi nos obligations envers les autres, puisque nous prenons l'engagement de les retransporter en cas de décès.

— Quel est le point de départ de vos opérations? Où trouvez-vous les émigrants?

— Les cinq compagnies entretiennent des agents dans chaque province, qu'elle soit maritime ou intérieure. Ces agents parcourent sans cesse le pays; ils parlent aux indigents manquant de riz et de thé du travail qui les attend en Californie, dans l'Orégon et dans le Névada. Naturellement, ils chargent beaucoup le tableau. Si le Mélicain est emphatique, le Chinois l'est plus encore. Les agents affirment que les collines sont faites d'argent et que les rivières roulent de l'or. Ils ne sont pas avares de promesses d'assistance et donnent des permis de circulation gratuite à tous ceux qui sont disposés à émigrer.

« Ils prennent tous les moyens de transports possibles, voie de terre ou voie fluviale; et tout est si bien ordonné, grâce à la fortune de leurs patrons, qu'ils conduisent un émigrant à la côte, par charrettes et bateaux, pour moins d'argent que n'en dépenserait l'émigrant pour faire la route à pied. C'est une dépense d'environ vingt francs. A son arrivée à Hong-Kong, les mêmes agents lui obtiennent son passe-port et arrêtent sa place sur le paquebot. Ils payent le prix du passage qui est de deux cent vingt-cinq francs, et la prime de débarquement de vingt-cinq francs, laquelle est remboursée par la compagnie des paquebots à notre comité de San Francisco. Ces vingt-cinq francs sont versés au fonds des morts.

— Ainsi, règle générale, l'individu qui s'embarque à Hong-Kong pour San Francisco n'est pas, à proprement parler, un indigent: c'est un débiteur et un engagé?

— Hum! Le Chinois est fait à tout cela; il s'en inquiète peu, pourvu que son travail lui rapporte et lui permette d'économiser. Il est donc libre quand il part.

— A combien, en moyenne, s'élève sa dette au moment de son débarquement?

— En tout, à quatre cent cinquante ou cinq cents francs, qu'il est tenu de rembourser à sa compagnie.

— Avant de devenir son maître et d'agir à sa guise?

— Naturellement; avant d'agir à sa guise, il faut qu'il se soit complétement libéré de ses engagements.

— Les cinq compagnies, en Chine, acceptent-elles son engagement personnel, s'en rapportant à la sixième compagnie, à San Francisco, pour rentrer dans leurs avances?

— Elles acceptent également un engagement de famille. En Chine, tout individu a quelqu'un — père, oncle, frère — disposé à donner des garanties. Nous ne ressemblons pas aux Mélicains. Chez nous l'organisation de la famille est favorable à de semblables engagements, chaque membre de la famille ayant sa place dans une série sacrée remontant jusqu'au premier homme de la race et redescendant jusqu'au dernier. En cas de propriété foncière, maison ou terre, nous prenons une hypothèque, et la famille nous sert un intérêt de vingt-quatre à trente-six pour cent.

— Gros intérêts!

— Oui; mais c'est un commerce, et, comme tel, nous cherchons à le rendre aussi rémunérateur que possible. Si un émigrant ne possède ni maison ni terre, nous exigeons la garantie personnelle du père, rien, pour un Chinois, n'étant plus sacré que ses ancêtres. L'intérêt est plus élevé quand la garantie n'est que personnelle; alors nous demandons cinquante francs par mois au lieu de dix francs. Malgré cela, ces garanties faillissent rarement. Il est certain que nous courons des risques; notre homme peut mourir, pis encore, tomber malade, pis que tout, commettre un crime. Une fois en prison, il ne travaille pas, et son engagement devient lettre morte; mais, dans les affaires, il faut toujours faire la part des profits et pertes.

— Un individu passible d'une telle dette est virtuellement un esclave.

— A Canton, oui; à San Francisco, non. Jamais nous n'employons d'expressions semblables. Nous sommes ses maîtres et ses parents. Dès qu'il est débarqué, nous l'admettons dans nos deux grandes sociétés de San Francisco — la Wing-Young et la Fouk-Ting-Tong — qui ne le perdent pas de vue, ni pendant sa vie, ni après sa mort.

— Qu'est-ce que ces deux grandes sociétés?

— Wing-Young est notre agence des vivants, située près de la prison du comté. Quand les navires arrivent, nos gens sont conduits à Wing-Young; ils y sont logés et nourris jusqu'à ce qu'ils aient trouvé de l'ouvrage. Fouk-Ting-Tong est notre agence des morts, installée dans le cimetière de Laurel-Hill: c'est là que nous déposons nos morts en attendant que nous puissions les renvoyer à Canton.

— Beaucoup d'engagés ne cherchent-ils pas à vous échapper par la fuite?

— Cela leur est impossible : ils n'ont ni vivres ni argent, ne savent pas un mot d'anglais et ne connaissent aucun magistrat mélicain. Ils ont une réputation détestable, presque tout le monde, à San Francisco, les considérant comme des indigents, des criminels et des rebelles. Une famille n'accepte les services d'un Chinois qu'autant que nous le recommandons et nous portons garants de sa conduite. Il en résulte qu'ils doivent, ou rester avec nous, ou mourir de faim dans les rues. Nous les louons, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

touchons leurs gages et nous leur donnons tant par mois pour vivre, jusqu'à ce que leur dette soit acquittée.

— Les gens de la seconde classe — ceux qui payent leur passage et voyagent à leurs frais — sont-ils affranchis de votre contrôle à leur arrivée?

— Du contrôle de la sixième compagnie?

— Oui, de toute espèce de contrôle, sauf celui de la justice américaine.

— Ils payent à la compagnie vingt-cinq francs chacun, à titre de prime de débarquement. Cette prime est obligatoire, parce qu'ils ne peuvent débarquer sans notre autorisation.

— Ainsi, votre compagnie exerce toujours une certaine autorité sur tout individu venant de Hong-Kong et débarquant dans ce port?

— Comme nous avons pris moralement l'obligation de renvoyer ses os en Chine, cette taxe de vingt-cinq francs est la couverture de nos frais à venir. Sans un certificat émanant de nous, la compagnie des paquebots du Pacifique ne permet pas à un Chinois de se rendre à terre. C'est là une condition du traité passé entre les cinq compagnies et la compagnie des paquebots. Quand un passager a payé le prix du voyage, il est libre de quitter le navire, mais pas auparavant.

— Vous le surveillez ensuite, de la même façon que vous tenez l'œil sur votre engagé?

— Certainement. Nous n'en perdons aucun de l'œil. Qui, excepté nous, s'inquiéterait de son cadavre?

— Vous avez votre police et vos magistrats?

— Nous avons partout des espions et des agents principaux. Nous entretenons beaucoup d'espions à San Francisco. Ce métier est tenu en haute estime. Grâce à ces espions et à ces agents, nous apprenons tout ce qui se passe dans chaque maison. Nous savons les noms de chacun de nos hommes, où il est, ce qu'il fait. C'est notre devoir de nous entourer de renseignements. Même quand un homme est mort, nous avons à rechercher son corps et à l'expédier en Chine. Sinon, il serait enterré et oublié comme un chien.

— On assure que votre compagnie possède un pouvoir secret tel, que vous pouvez atteindre partout les coupables et les frapper en quelque lieu que ce soit, même sous les yeux de la magistrature locale. Un fait qu'on m'a raconté me servira d'exemple. Deux de vos gens habitaient près de Reno, dans les monts Névada; l'un d'eux ayant enfreint quelque règlement des six compagnies, l'autre reçut l'ordre de tuer son camarade, et celui-ci fut expédié si habilement, que le crime n'a pu encore être constaté. Ce fait peut-il être vrai?

— Qui sait? Il y a de bons et de mauvais Chinois. Les lois mélicaines rendent les mauvais pires. A Hong-Kong, le meurtre est puni de mort, que le coupable soit riche ou non. A San Francisco, au contraire, avec beaucoup d'argent on peut être impunément assassin. Cette législation n'est pas équitable. Ici, également, toutes sortes de sociétés secrètes ont le droit de s'organiser. En Chine, il n'y a que les gens tarés qui s'affilient aux loges maçonniques : des coquins et des rebelles qui aspirent à renverser la dynastie et à anéantir la religion. Toutes ces sociétés secrètes sont détruites par les mandarins. Ici, les mauvais Chinois fondent une loge; et quand nous demandons aux Mélicains de la fermer, ils nous répondent que la loi autorise la constitution de loges maçonniques. Mauvaise loi! C'est à la sixième compagnie qu'il appartient de les détruire.

— Vous semblez exercer le pouvoir d'un comité de vigilance[1]?

— Non; nous n'exerçons aucun pouvoir secret. Nous avons nos contrats et nos hypothèques : les armes d'un créancier vis-à-vis de son débiteur. Autrement, nous ne possédons qu'une force morale.... et les deux grandes sociétés Wing-Young et Fouk-Ting-Tong. Chinois nous-mêmes, pratiquant les mêmes rites religieux, obéissant au même sentiment de famille que le plus infime sectateur de Tao et de Bouddha, nous savons comprendre nos frères. Le fonds mortuaire, voilà la principale base de notre autorité. L'homme qui ne reculerait pas devant un meurtre hésitera toujours à mécontenter un tribunal qui a le droit de reculer indéfiniment l'expédition de ses os à Hong-Kong.

— Ces retards sont-ils fréquents?

— Oui, et ils peuvent se prolonger pendant des mois et des années. Sans notre autorisation écrite, aucun paquebot ne reçoit de cadavre à son bord; il y a même des capitaines qui refusent absolument ce genre de chargement.

— Avez-vous des navires qui vous appartiennent en propre?

— Pas encore. Notre commerce se fait par bâtiments anglais, et les matelots anglais ont une antipathie extrême pour le transport des cadavres. Leur religion n'ordonne pas, comme le fait la nôtre, de se faire enterrer au lieu même de sa naissance.

— Ainsi, tous vos gens s'en retournent?

— Oui, tous les honnêtes gens. Certains misérables tartares, reniant leurs ancêtres, coupent leur queue et adoptent le costume mélicain. Ceux-là sont des bêtes immondes et non des hommes. Excepté ces chiens, tous les Chinois retournent en Chine.... quand ils sont morts.

— Et cependant votre immigration augmente?

— Oui; le chiffre en grossit tous les ans. L'année dernière, il était de cinq mille; il est, cette année, de treize mille; l'année prochaine, il sera de vingt-cinq mille.... peut-être. En Mélica, il y a beaucoup de terrain et peu de population; c'est le contraire en Chine; aussi le Chinois aime-t-il vivre en Mélica et retourner en Chine après sa mort. »

1. On nomme, aux États-Unis, « comités de vigilance » les associations particulières formées par les citoyens dans les nouveaux centres de colonisation, pour veiller à la sûreté générale. Ces comités substituent leur action à celle de la justice et appliquent la fameuse loi de Lynch dans toute sa rigueur. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XLI

Le païen Chinois. — Hop-Ki. — Ses qualités et ses défauts. — Comparaison avec les servantes irlandaises ou bavaroises. — Les deux couteaux. — La demande des coups de bâton.

Quand on considère un Mongol aux allures craintives, au regard placide, on se sent ému de pitié, en dépit des malédictions qu'on entend accumuler sur lui et sur toute sa race. Voyez-le servir à table : son teint clair, sa taille déliée, sa silencieuse prestesse, offrent le contraste le plus absolu avec la face sombre, les membres massifs, la pesante langueur du domestique nègre. A la cuisine, au chantier du chemin de fer, aux mines d'argent, il est le même : actif, empressé, humble, souriant, faisant tout ce qu'il peut pour contenter tout le monde.

Écœuré des sordides atours de la servante Biddy,

Hop-Ki. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

on éprouve du soulagement en voyant circuler, autour de la table où l'on dîne, Hop-Ki, revêtu de son sarrau d'un blanc de neige.

« Avec son air innocent, ce gaillard-là porte deux couteaux sous sa blouse, me dit à l'oreille mon hôte, qui, tout en abhorrant la race jaune, possède un excellent cuisinier chinois.

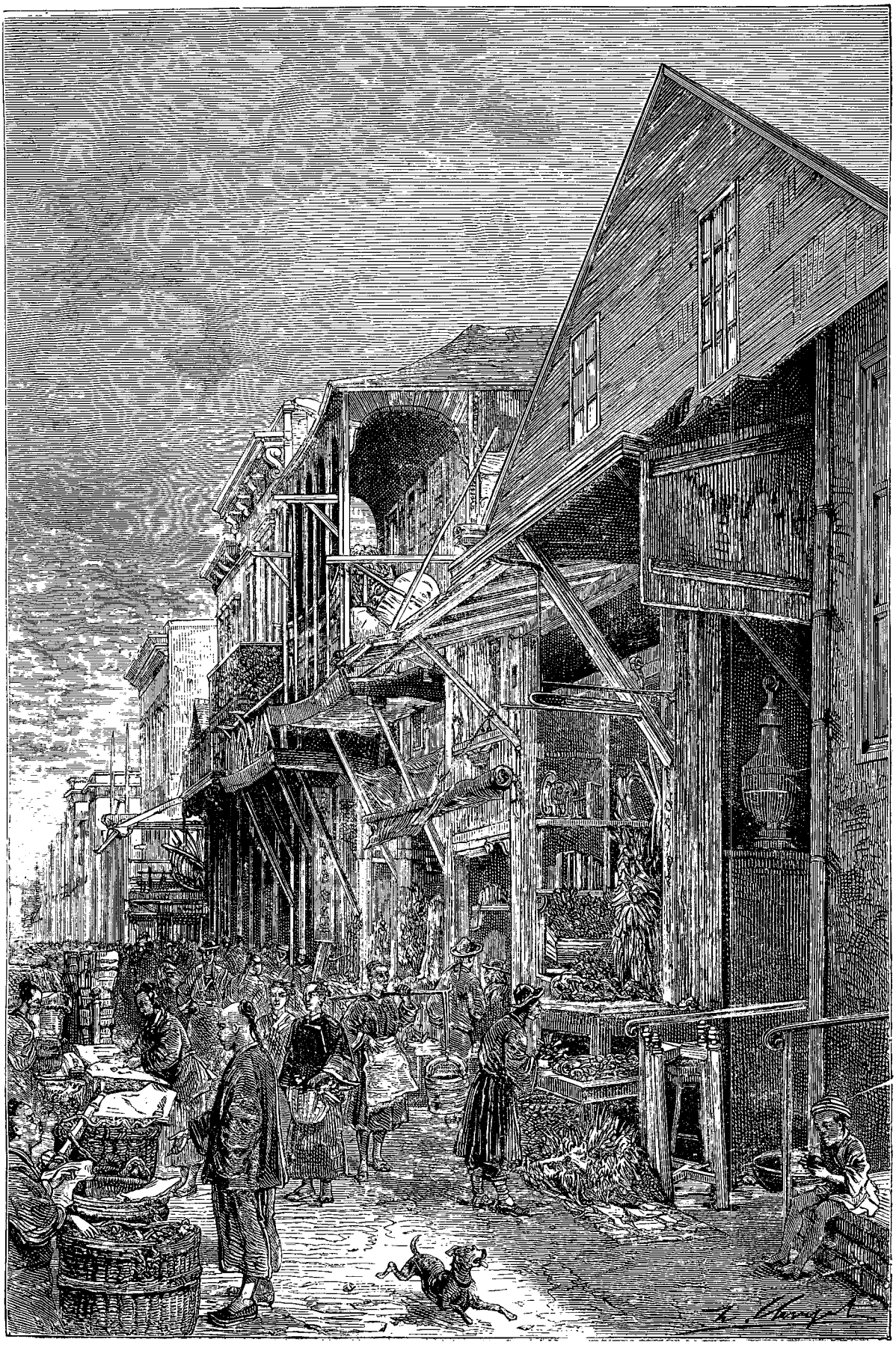
— Mais il n'est pas trop déplaisant à voir.

— Bah ! un païen aussi coquin que les autres, pire peut-être, si l'on savait la vérité.

— Alors, vous l'ignorez?

— La vérité? Personne ne peut la savoir. Cet individu n'a pas de nom ; il vient on ne sait d'où. Puis-je deviner combien de gens il a assassinés, combien de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Rue du Marché à San Francisco (voy. p. 155). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps il a passé en prison? Si je le questionne, il mentira certainement. Le coquin jure qu'il n'a jamais tué personne, qu'il n'a jamais passé une heure en prison. Voyez comme il se glisse auprès de la chaise de cette dame? Sans aucun doute, il a deux couteaux sous sa chemise blanche.

— Accordez-lui au moins le bénéfice de ce doute.

— Non, monsieur, je ne lui accorderai rien que ses gages. Tant d'ouvrage, tant d'argent : tels sont les termes de notre mutuel engagement. Croyez-m'en, dans son pays, ce gaillard était voleur, rebelle ou esclave. Ces Chinois ne nous envoient pas la fleur du panier, probablement parce qu'ils n'ont pas de mandarins de reste. »

En entendant de semblables conversations dans les clubs et aux tables d'hôte de San Francisco, on est porté à supposer que les sentiments de crainte, d'aversion et de suspicion dont Hop-Ki est l'objet, sont suscités, non pas tant par son paganisme que par sa figure efféminée, ses allures passives et son travail peu coûteux. Naturellement, quelques personnes peuvent avoir des motifs plus sérieux pour le haïr; mais les premières considérations exercent leur grande part d'influence sur l'opinion en général.

« Aimez-vous à avoir dans votre intérieur ces domestiques chinois? demandé-je à mon hôte.

— En principe, non; en pratique, c'est différent. On n'en peut rien faire et on ne peut s'en passer. Comme cuisiniers et domestiques, ils rendent de bons services; mais on les prend à contre-cœur, car on ignore qui ils sont et pourquoi ils ont quitté Canton, quoiqu'on puisse affirmer à coup sûr que dans leur pays ils ne valaient pas grand'chose. Pour nous autres de la race blanche, ce sont des êtres aussi fantastiques et aussi irresponsables que des enfants du brouillard. Et cependant, pour bien dîner, il faut avoir un cuisinier chinois.

— Pourquoi pas une Irlandaise ou une Bavaroise?

— Non, non; ne me parlez pas ici d'Irlandaise ni de Bavaroise! Voyez mon coquin de Ki. Vous remarquerez qu'en lui parlant je l'appelle Ah-Ki, et non Hop-Ki. « Ah » signifie monsieur, et le gaillard a sa pointe d'amour-propre. Appeler un homme « Ah », c'est une des trois mille formules de la civilité chinoise, et ces trois mille formules commencent à être usitées à San Francisco. J'appelle ce vaurien Ah-Ki, ce qui me dispense d'augmenter ses gages : je fais ainsi une économie de vingt-cinq francs par mois, résultant de mon respect pour le livre des rites. D'un autre côté, Hop-Ki me coûte moins cher qu'aucune Irlandaise ou Bavaroise, et il remplit convenablement son devoir. Demandez à ma femme si Ki n'est pas la meilleure des couturières, des femmes de chambre, des blanchisseuses qu'elle ait jamais eue à tarabuster. Tout d'abord, on ne peut s'empêcher de rire en voyant, dans une salle de bains ou une chambre à coucher, un païen Chinois, à face de lune, occupé à vider la baignoire et à nettoyer les peignes; mais quand on a tiré trois ou quatre fois sa queue de cochon, et qu'on s'est assuré qu'elle est solidement fixée à son occiput, on s'habitue à lui et on oublie son sexe.

— Comparé à l'Irlandaise et à la Bavaroise, votre gredin de Ki semble être un domestique favori.

— Oui, à peu près comme on peut faire un favori d'un putois. Il ne quitte jamais la maison et ne réclame pas les sorties du dimanche. Quand il désire sortir, il m'en demande la permission, et ne dépasse pas d'une minute l'heure fixée pour la rentrée. Il n'attire chez moi aucun cou in, qui viendrait dévorer mes provisions. Pour rendre justice au païen, quoiqu'il porte deux couteaux sous sa blouse, il est doué de quelques qualités rares chez les blancs, et parfaitement inconnues aux servantes irlandaises ou allemandes. Il ne boit pas, et n'est ni boudeur ni emporté. Il n'emploie aucune locution inconvenante, au moins de celles que votre femme ou votre fille soit susceptible de comprendre. Sans doute, le coquin tempête pendant son sommeil et blasphème dans sa langue maternelle. Quelquefois, je le surprends dans ces accès; mais le païen est si dissimulé, que, même dans ses plus violents paroxysmes de rage, quelqu'un qui ne le connaîtrait pas pourrait croire qu'il ne fait que chantonner, comme pour endormir un enfant.

— Est-il vrai que, comme les autres Asiatiques, les meilleurs, parmi ces Mongols, soient menteurs et voleurs?

— Parfaitement vrai, mais pas plus que les autres domestiques, auxquels ces défauts sont généralement communs. Certainement, Ki est moins violent que l'Irlandaise et moins nerveux que l'Allemande; et puis, il a ses moments de remords, sentiment que les deux autres n'éprouvent jamais. Quand il s'est trop mal conduit, il vient, pâle comme un linge, me demander de lui administrer une bonne correction.

— Et vous obtempérez à sa requête?

— Certainement, il aime le bâton, et moi aussi. Une schlague de temps à autre nous fait du bien à tous deux. »

XLII

Le travail chinois. — Avilissement des prix du travail. — Envahissement des industries par l'ouvrier mongol.

Plus sérieuses sont les questions soulevées à San-Francisco, à cause de la facilité avec laquelle les Chinois apprennent tous les métiers. L'exode des Mongols en Amérique a inauguré l'ère de la lutte ouvrière entre les mangeurs de bœuf et les mangeurs de riz.

Se nourrissant exclusivement de riz, se contentant, pour tout luxe, d'une bouffée d'opium et d'une pincée de thé, le Chinois John travaille à beaucoup meilleur compte qu'un mangeur de bœuf, auquel il faut un dîner solide, et qui ne saurait digérer sans fumer sa pipe, ingurgiter son pot de bière et arroser le tout d'une lampée de whisky. Là où celui-ci mourra de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faim, l'autre trouvera le moyen de vivre et même de faire des économies.

« Dites-moi, Pat, vous querellez-vous quelquefois avec ces Chinois? demandé-je à mon garçon de chambre du Grand-Hôtel.

— Mon capitaine, répond Pat, voudriez-vous que je me compromisse avec une sordide créature à queue de cochon?

— Mais il avilit les prix du travail sur les docks et les chantiers?

— Malédiction sur lui, — la bête puante! Avant qu'il eût montré son sale visage dans la rue du Marché, un brave garçon pouvait hardiment gagner ses trente francs par jour. C'est à peine, maintenant, s'il en obtient dix. Vingt francs par jour de perte! Et à cause des queues de cochon! Il y a des patrons qui ne valent pas mieux que ces putois; ils refusent d'accorder à un blanc plus du double de ce qu'ils accordent à une brute jaune. Sainte Vierge! Comme si un chrétien pouvait vivre avec *deux* mesures de riz, parce qu'un païen peut mourir de faim avec *une!*

— C'est au Chinois que vous attribuez cette diminution de salaire?

— Je n'en puis accuser d'autres, capitaine. Avant l'arrivée de ces brutes, ma vieille femme avait assez d'ouvrage, comme repasseuse et blanchisseuse, pour acheter de temps en temps une goutte de liqueur; aujourd'hui, ces gredins volent tout le monde, les femmes aussi bien que les hommes. Si je ne craignais pas de me salir les mains, je les jetterais volontiers la tête la première dans la rade, du haut de la pointe de Hunter.

— Il faut que tout le monde vive. Cette maxime n'est donc pas la vôtre, Pat?

— Vivre! Mais, capitaine, ce n'est qu'un païen chinois, — un véritable païen! Que vient-il faire ici? La Chine n'est-elle pas assez grande pour lui?

— Allons, Pat! n'êtes-vous pas venu vous-même du comté de Cork?

— C'est vrai, capitaine. Mais ce pays-ci est à nous; nous l'avons conquis sur les Indiens et les Mexicains. Que les Chinois essayent de nous l'enlever! Par saint Patrick! Vienne le jour de la bataille! Oh! Abominable païen chinois! »

John ne recule devant aucune espèce de travail. Il fait la cuisine et creuse une carrière, balance une chaise à bascule et nourrit les bestiaux, taille les arbres et fond le minerai. Quand il a le choix, il préfère les travaux domestiques; mais il est apte à tout, et, dès qu'il a vu faire une chose, il est capable de la faire convenablement lui-même.

La fabrication des cigares, la plus importante des industries de San Francisco, et qui occupe des milliers d'ouvriers, appartient absolument aux Chinois. Ils sont également en possession de presque tout le commerce de la cordonnerie, des manufactures de draps, de la fabrication des conserves de fruits, et de l'industrie du bâtiment.

XLIII

Habitations dans les villes. — Un village céleste. — Tableaux pittoresques. — Visite de quelques huttes. — Vie misérable.

Comme Pady Blake et Juan Chico, Hop-Li et Hong-Chi semblent être des animaux sociables, heureux de se sentir coudoyés par la foule et de s'entasser dans le plus petit espace possible. Ainsi que la plupart de leurs semblables, Irlandais et Mexicains, ils aiment les ruelles étroites et respirent avec délices les plus abominables odeurs. Au lieu de camper en plein air, comme ils le pourraient faire, ils se creusent des terriers dans le sous-sol des maisons des grandes cités, se tapissant dans des tranchées, des caves, des cloaques et des égouts. Ils établissent une sorte de cour des Miracles au cœur de chaque ville qu'ils envahissent. Au Lac Salé, ils grouillent autour de la place du Marché; en Virginie, aux environs des mines. A San Francisco, c'est dans le plus vieux quartier qu'ils ont fait élection de domicile. Quand ils atteindront New-York, ils se caseront aux Cinq-Pointes; quand ils arriveront à Londres, ils s'établiront aux Sept-Cadrans. S'il existe un quartier sordide et infect, les fils du Ciel le flairent aussitôt, s'y rassemblent et s'en emparent absolument. On dirait qu'ils obéissent à un instinct spécial. En arrivant à Rome, ils chasseront les juifs du Ghetto; à Naples, les lazzaroni devront leur céder la Marinella; c'est ainsi qu'ils ont expulsé les prolétaires irlandais et mexicains de leurs vieilles tavernes de San Francisco. Combien ces amateurs d'immondices se délecteraient sur les quais d'Alexandrie, dans l'enceinte sacrée de Nablous, dans la léproserie de Jérusalem! Et pourtant, dans leur pays, il existe une population fluviale habitant dans des jonques, vivant de poisson et se rendant rarement dans les villes. Dans les cinq provinces, cette population fluviale se compte par millions d'âmes. N'y en aurait-il pas sur le versant du Pacifique?

J'apprends qu'à Monterey quelques Chinois, venus de San Francisco, se sont établis comme pêcheurs sur la falaise qui avoisine la pointe des Pins. Contrairement à leurs congénères, ils dédaignent les métiers serviles: ni blanchisseurs, ni cuisiniers, ni terrassiers, ils sont considérés comme des hommes libres ne devant rien aux cinq compagnies, et, par conséquent, n'étant astreints à aucune obligation de service. Maîtres de leur choix, à la fétidité de la ville ils ont préféré les brises vivifiantes de l'Océan. Ils ont avec eux leurs femmes et leurs enfants. Habitant la côte en dehors du centre blanc, affranchis de l'embauchage européen, ils se sont fait, grâce à la pêche, une existence heureuse pour eux et leur famille.

N'y a-t-il pas là, pour un observateur, un fait intéressant à contrôler? Une colonie d'Asiatiques ne demandant rien aux blancs, attendant tout de la nature, entreprenant la bataille de la vie en soldats, non en parasites. Bien différents des travailleurs mexicains, peu à peu refoulés de la Californie et du Névada par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les jaunes, voici donc des gens qui, pour vivre, savent se passer des blancs.

Un sentier conduit de Monterey à ce village asiatique, par la croix de Frère Junipéro et le château de don Rivéra ; mais ce sentier n'est qu'une piste indienne non praticable pour les chevaux, encore moins pour les voitures, et qu'il faut arpenter à pied.

Une course de trois kilomètres, à partir de la vieille jetée mexicaine, me mène jusqu'à une pile de rochers, au détour de laquelle je suis en Chine, auprès d'une agglomération de huttes en bois et de perches-séchoirs, fourmillant de chiens, imprégnée de l'odeur de poisson mort et de la fumée du bois de santal.

Les premiers arrivants semblent s'être établis un peu à l'aventure, partout où le sol était de niveau et le bois de construction à portée. L'accès de ce labyrinthe n'est pas difficile. Il suffit de suivre les senteurs du bois de santal, d'écarter les chiens errants et d'enjamber les marmots nus. S'y diriger est une autre affaire, c'est un travail aussi compliqué que le dressage d'un jeu de patience chinois, et qu'un Anglais, quelle que soit son adresse, est incapable de mener à bonne fin.

Ici, en face, une étable à cochons avec les victuailles ordinaires. Cette bâtisse d'osier, c'est le poulailler flanqué d'une mare où barbotent des canards et des oies. Quelles immondices ! Une centaine de huttes délabrées et de chenils, servant d'habitation, de magasins et de greniers, voilà de quoi se compose cette colonie libre.

Les constructions sont si frêles que quelques-unes d'entre elles sont renversées par le moindre souffle de vent ou la plus légère averse. Une tempête balayerait la colonie tout entière et la noierait dans la rade. Heureusement pour les habitants, cette côte est celle du Pacifique, où les orages sont pour ainsi dire inconnus.

C'est dans ce coin du continent américain que quatre ou cinq cents Asiatiques vivent en demandant leur maigre pitance à la mer et au rivage. Ils pêchent des bancs d'éperlans et récoltent des myriades de coquillages. La pêche à la baleine est une besogne trop pénible pour eux, mais ils réussissent quelquefois à ramener quelques cabillauds. La seiche est leur mets favori. Pendant l'été, ils vivent fort bien, à ce que m'assure Ah-Tim, un des colons. La forêt leur fournit le combustible et la rade ne les laisse jamais manquer de poisson. Les petits terrains défrichés à l'entour de leurs habitations leur donnent du piment, des choux et des légumes. En faisant sécher une partie de leur pêche, ils s'approvisionnent pour l'hiver, alors que la houle est trop dure pour qu'ils osent la braver. Le surplus de leur consommation, ils le vendent, ce qui leur permet d'acheter un peu de thé, de bois de santal et d'opium. Tout le reste, le Chinois le voit en rêve : pour être le plus heureux des hommes, une pincée d'opium lui suffit.

Sous la conduite d'Ah-Tim, je visite quelques huttes : construites à peu près sur le même modèle, petites mais propres, elles ressemblent plus à des chambres de poupées qu'à des habitations humaines. Presque toutes ont, collés sur les parois, des placards en papier rouge : annonces de loteries, affiches de théâtres, avis de service religieux dans la grande pagode de San Francisco. En Amérique, tout Mongol considère San Francisco comme sa capitale, et la grande pagode de cette ville comme son temple.

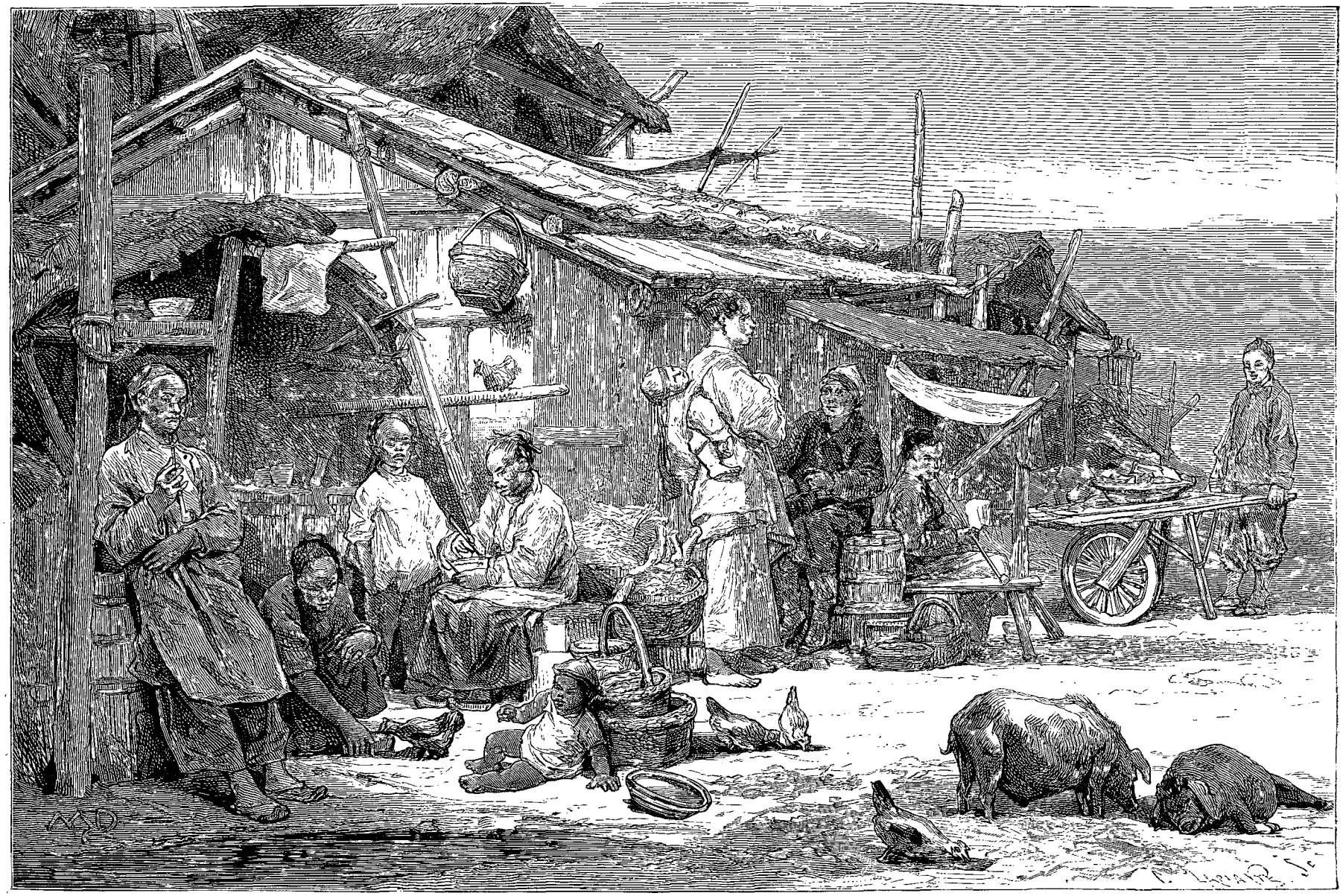
Ainsi que la plupart de ses compatriotes, Ah-Tim possède un grand fonds de piété. Aucune pagode n'a été élevée dans le village de la pointe des Pins, les pêcheurs n'étant pas assez riches pour s'offrir le luxe d'un prêtre ; mais dans chacune des huttes du promontoire on voit un Bouddha sur le manteau de la cheminée, comme on trouve une croix dans toute bicoque basque et une image de la Vierge dans toute cabane russe. Quelque pauvre qu'il soit, un Mongol a toujours devant son autel domestique une petite tasse de thé mijotant et quelques baguettes de cèdre enflammées. « Il vaut mieux, me dit Ah-Tim, se passer de riz et d'opium que de laisser Bouddha sans thé et sans bois de cèdre. »

Dans une des huttes, cinq ou six hommes vont se mettre à table devant un repas composé de choux préparés au suif et de coquillages frits, chacun tenant en main les baguettes qui lui servent de cuillers et de fourchettes. Avant de s'asseoir, ils jettent un coup d'œil sur l'autel pour s'assurer que le thé est chaud. En se levant de table, ils allument quelques brins de cèdre et les laissent se consumer. Mais ces cérémonies du culte sont accomplies sans révérence aucune, sans rien de ce respect profond qui assouplit et adoucit les traits du Moscovite, quand, après chaque repas, il se signe en adressant à sa sainte image l'exclamation de « Slava Bohou ! »

Ah-Tim m'introduit dans sa hutte, où sa femme prépare le thé tandis que ses deux petits garçons se roulent et se vautrent dans la boue dont le parquet est comme matelassé. Ah-Tim est une personnalité originale : flegmatique, positif, méthodique, il a cette intelligence dure et calleuse que les poëtes américains ont, non sans raison, attribuée au « païen chinois ». Contrairement à la généralité de ses compatriotes, il s'occupe de politique. Ne devant rien aux compagnies, il n'a aucune raison de craindre ni elles ni leurs espions. Né sur le sol, il n'éprouve nullement le désir de retourner à Canton. Il veut jouir de ses droits, être électeur et voir ses voisins le devenir également.

Tim est le premier Chinois qui soit né en Californie ; en sa qualité d'indigène, il peut concourir à tous les emplois. S'il était en possession de ce qui lui est dû, il pourrait, conformément à la constitution américaine, se porter pour la présidence en opposition au général Grant. Mais, c'est l'opinion d'Ah-Tim, la population blanche de la Californie viole la constitution en prétendant que la maxime légale : « Tout individu né sur le sol américain est citoyen américain », ne s'applique qu'au blanc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un village de pêcheurs chinois près de Monterey. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Réclamez-vous formellement votre droit de citoyen?

— Oui, monsieur. Je suis né en Mélica, je m'y suis marié, j'y vis, mes enfants y sont nés. N'est-ce pas tout un?»

Quand fut rédigée la constitution américaine, cette noble assertion : « Tous les hommes naissent libres et égaux, » était confinée à la race blanche. Un noir n'était pas un homme libre. Un rouge n'était pas un égal. Mais les événements ont donné à ce principe une immense extension; un nègre né sur le sol jouit des droits d'un citoyen libre. Pourquoi n'en serait-il pas de même d'un Mongol? La race africaine serait-elle plus noble que la race asiatique? Si l'on croit Zété Fly digne de l'émancipation, pourquoi refuse-t-on le même privilége à Ah-Tim?

XLIV

Essais de défense légale contre l'inondation mongole. — Lois californiennes. — Difficultés constitutionnelles. — Le commerce des femmes esclaves. — Craintes pour l'avenir.

« Enfin! s'écrie, à Sacramento, un sénateur, en terminant la lecture du nouveau message du Président au Congrès, dans lequel se trouve un paragraphe relatif à l'immigration chinoise. Notre maître, le seigneur de la Maison-Blanche, a daigné détourner ses yeux de la peste noire du Golfe pour les porter sur la peste jaune du versant du Pacifique! »

Personne ne dira que le président Grant a parlé trop tôt ou trop haut. C'est l'opinion contraire qui prévaut. On peut discourir à Washington; à Sacramento, il faut agir. Les envahisseurs mongols ont infligé aux principes républicains une charge qu'ils n'étaient pas destinés à supporter, et sous ce fardeau, principes et institutions se sont affaissés.

En présence d'un mal gigantesque, les Californiens ont édicté une douzaine de lois défensives qui, toutes, violent les principes les plus sacrés de la constitution des États-Unis!

La constitution ouvre les ports américains au monde tout entier; les lois de la Californie règlent et limitent l'entrée des Asiatiques à San Francisco. La constitution accorde à tout immigrant, à de faciles conditions, la faculté de naturalisation; les lois de la Californie la refusent à l'immigrant chinois, à quelque condition que ce soit.

Par suite de la situation nouvelle que lui a faite l'affluence de ces Asiatiques, San-Francisco a cessé d'être un port libre dans toute l'acception du mot, comme New-York, par exemple. New-York est ouvert; San Francisco ne l'est pas. Débarquant à New-York, un Mongol peut obtenir, au bout d'une année, ses lettres de naturalisation; à San Francisco, il ne les obtiendra pas en vingt ans. Ce conflit de principes amène dans la pratique une confusion extrême. Personne, dans l'Orégon, la Californie et le Névada, ne peut se faire une idée précise de ce qui est légal ou illégal. Un tribunal, appliquant les lois locales, juge d'une façon; un second tribunal, visant les lois générales, juge d'une autre. Lettre, esprit, décisions, tout est en contradiction.

Il n'existe pas plus de mystère à propos des femmes chinoises amenées à San Francisco qu'au sujet des filles circassiennes jadis exposées en vente dans les marchés du Caire et de Damas. Elles sont esclaves. En arrivant à San Francisco avec leurs propriétaires, elles ne payent à la sixième compagnie aucune prime de débarquement; complétement en dehors du système familial chinois, elles n'ont pas besoin d'être renvoyées en Chine après leur décès. Comme des animaux morts, on se contente de les soustraire aux regards.

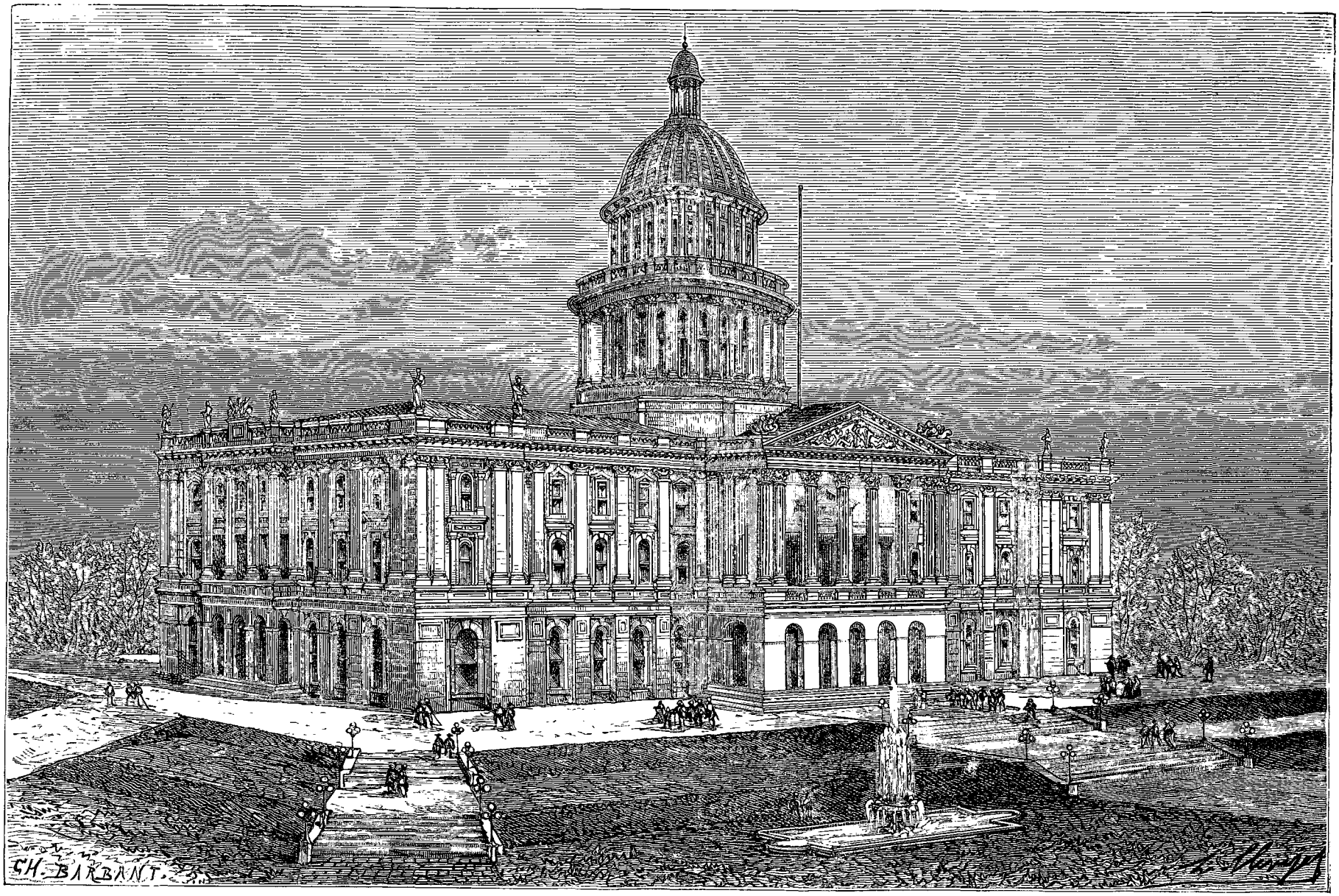
C'est souvent une bien triste histoire que celle de ces filles esclaves. Quelques-unes sont vendues par leurs pères : les plus pauvres des paysans mongols aliénant leurs filles exactement comme les autochthones américains aliènent leurs squaws. Beaucoup sont des enfants volés, devenus la proie de scélérats infectant les hameaux qui avoisinent la côte. Chaque port chinois a un marché pour cette denrée humaine. A Hong-Kong, ces esclaves sont soumises au contrôle d'un agent officiel qui, trop souvent, se contente de la plus élémentaire formalité. Un marchand en fait passer trois ou quatre pour ses filles; un autre, cinq ou six pour ses femmes. Un consul quelque peu scrupuleux au sujet de la polygamie peut refuser l'exéat à une aussi nombreuse famille; mais, dans ce cas, le traitant sait trouver, dans les maisons garnies où les émigrants attendent le moment du départ, des faces-de-lune auxquels il colloque une femme pour le temps de la traversée. Grâce à ce biais, les filles arrivent à San Francisco et y sont vendues à quiconque désire une esclave.

Anxieux d'appliquer à un mal pratique un remède pratique, les Californiens ont édicté une loi permettant aux autorités du port de visiter tous les navires venant d'Asie, et, lorsqu'elles trouvent à bord des femmes esclaves, évidemment amenées dans un but immoral, d'exiger de la Compagnie de les renvoyer au lieu d'embarquement. Mais la légalité de cette loi nouvelle est contestée à la cour suprême de Washington.

« Nous ne sommes que trente millions de blancs, me dit le sénateur de San Francisco avec lequel je cause de ce problème; ils sont plus de trois cent soixante millions de jaunes. En nous faisant cadeau de cinquante millions d'âmes, ils ne s'appauvriraient guère; mais ce don serait notre mort à nous. »

Le sénateur a raison. Un exode de cinquante millions d'individus laisserait encore aux cinq provinces une population aussi dense que celle de l'Irlande avant la famine, et permettrait au gouvernement de Pékin de faire les frais du transport. Répandus dans les États-Unis, comme se disséminent d'ordinaire tous les travailleurs à gages, cinquante millions de Mongols auraient une majorité effective dans toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Capitole de Sacramento (Californie). — Dessin de H. Clerget, d'après un document américain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les élections, depuis l'Orégon jusqu'au golfe du Mexique.

Oserait-on affirmer qu'ils ne viendront jamais? Peut-on savoir de quoi sont capables des hommes pressés par le besoin? Ce ne serait pas la première fois que la faim se serait fait jour à travers des murailles de pierre et aurait bravé des mers orageuses. La privation d'un tubercule a poussé en Amérique le tiers de la population de l'Irlande, quoique un kerm irlandais soit aussi attaché à son sol natal que puisse l'être un paysan chinois. Qui peut prévoir l'avenir de la plante de thé? N'avons-nous pas eu la maladie de

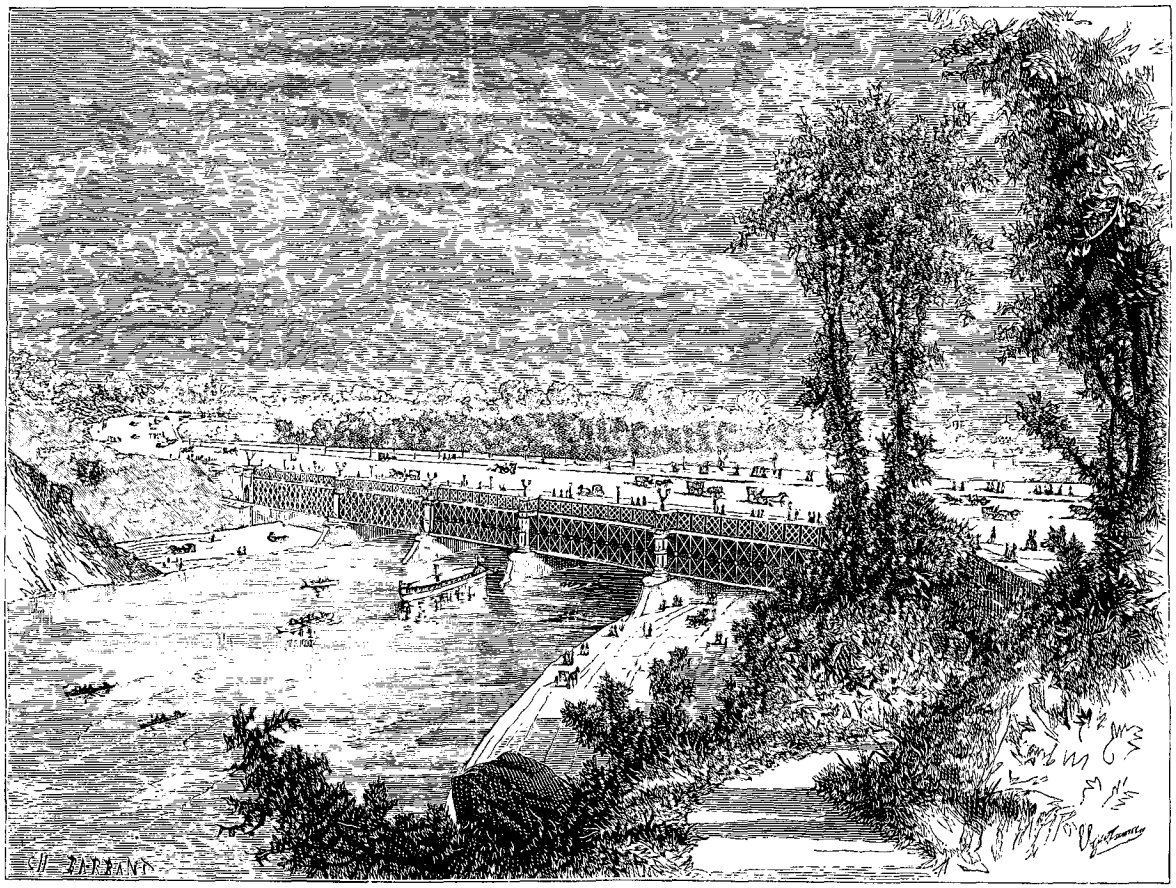
Femmes chinoises à San Francisco. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

la vigne et celle de la pomme de terre? Supposons que le thé vienne à manquer. Si un pareil désastre faisait de la Chine une autre Irlande, les habitants devraient quitter l'empire par millions. Qu'une septième partie de la population chinoise passe en Amérique, et les Mongols régleront à leur gré les élections et pourront, sous une constitution républicaine, devenir les maîtres du pouvoir.

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont Girard, sur la rivière Schuylkill, à Philadelphie. — Dessin de Guillaume, d'après un document américain.

LA CONQUÊTE BLANCHE,

PAR M. WILLIAM HEPWORTH DIXON[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLIV

Immensité de l'œuvre accomplie en cent ans par les Américains. — État social actuel. — Inventions dues au génie pratique de l'Américain. — Développement prodigieux des grandes cités. — Philadelphie. — Richesse des édifices. — Confortable des habitations privées. — Pas de quartier misérable. — Beauté unique du parc Fairmont.

Sous le coup d'une semblable invasion de barbares asiatiques, menaçant d'absorber avant longtemps la civilisation européenne, n'est-il pas temps que les blancs de toutes les parties de l'Amérique examinent sérieusement la situation?

La conquête blanche en Amérique s'est accomplie avec tant de rapidité et d'uniformité, qu'on semble s'inquiéter peu de l'avenir, s'imaginant que l'œuvre est terminée et la possession du sol assurée à jamais.

En cent ans, trente États ou territoires, chacun ayant environ la superficie de l'Espagne, ont été ajoutés à la République. Dans ces États ou territoires il y a quarante millions d'habitants libres; soixante-trois mille églises, avec vingt et un millions de places réservées; cent quarante mille écoles où plus de sept millions d'élèves, filles et garçons, reçoivent l'instruction de deux cent soixante-dix mille professeurs; cinquante-six mille bibliothèques publiques contenant près de vingt millions de volumes; cent mille bibliothèques particulières renfermant environ vingt-six millions de volumes; cinq mille huit cents journaux fournissant annuellement un tirage de quinze millions d'exemplaires; quatre cent millions de fermes évaluées à cinquante milliards de francs;

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXI, p. 113, 129, 145, 161 et 177; t. XXXII, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sept millions cinq cent mille familles et sept millions de maisons, de sorte qu'à quelques exceptions près chaque chef de famille possède une maison particulière [1].

Durant cette courte période de cent années, les États-Unis ont contribué pour une large part aux inventions qui ont rendu le plus de services à l'humanité. Mettant de côté, comme matière à contestation, leurs prétentions à l'invention des bateaux à vapeur et des fils télégraphiques, la liste de leurs découvertes et perfectionnements est déjà assez longue. C'est aux Américains qu'on doit la machine à nettoyer le coton, la presse rotatoire, les machines à peler les fruits, à repasser les couteaux, à moissonner, à faucher, à laminer. La machine à air chaud est américaine; américaines aussi l'industrie du caoutchouc, les machines à carder la laine, à fabriquer les fers à cheval, à souffler le sable, à élever les grains. Les Américains s'attribuent l'invention de l'électro-aimant et de la fabrication artificielle de la glace. L'Amérique est essentiellement le pays du génie pratique. Elle possède la plus immense cataracte, la plus grande chaîne de montagnes du monde, mais elle a su jeter un pont au-dessus de cette cataracte et faire franchir cette chaîne de montagnes par un chemin de fer.

Plus frappant encore, et tout aussi prodigieux, est le développement de ses grandes cités. A ce point de vue, les étrangers ont surtout cité New-York, Chicago, Cincinnati et San-Francisco; mais il est douteux que l'accroissement de New-York ou de Chicago soit aussi extraordinaire que celui de Philadelphie.

Si Philadelphie est le plus éclatant exemple des progrès des blancs en Amérique, c'est parce que rien d'accidentel, rien de temporaire ne règle les conditions de son développement. Ce n'est ni une résidence royale, comme Rome, ni le centre d'un nouveau système impérial, comme Berlin. Elle n'attire pas vers elle, par ses richesses minérales, les esprits aventureux de toutes les nations, comme San-Francisco. Elle n'est pas le port d'arrivée des immigrants d'Europe comme New-York, ni une ville à la mode comme Brighton et Saratoga [2], ni un port libre, comme Livourne; elle n'a pas, comme Madrid, éveillé la fantaisie d'un César.

Elle a grandi naturellement. Des causes accidentelles ont fait la fortune de certaines cités. La prospérité d'Omaha est due à son chemin de fer, celle de Birkenhead [3] à ses docks, celle de Pétrolia à ses sources d'huile minérale. Celle de Philadelphie découle uniquement de causes générales et ne saurait être compromise par l'écroulement d'une douzaine d'industries. Des gens habitant actuellement la rue Walnut se rappellent le temps où Philadelphie égalait à peine Croydon [1] en étendue. Maintenant elle est plus grande que Berlin, presque aussi grande que New-York. Il y a cinquante ans à peine, elle avait environ l'étendue d'Édimbourg; dix ans plus tard, elle avait celle de Dublin; quinze ans après, elle dépassait Liverpool. A l'heure qu'il est, Philadelphie égale au moins les villes de Manchester, de Liverpool et de Sheffield réunies. En additionnant ensemble la population de Dublin, d'Édimbourg, d'York, de Lancastre et de Chester, on n'arriverait pas à la moitié du chiffre actuel des habitants de Philadelphie. Si dimension est synonyme de puissance, la ville de l'amour fraternel est une véritable métropole [2].

Les cités chinoises à part, Philadelphie prétend être la quatrième ville du monde, et n'admet que la supériorité de Londres, Paris et New-York. Elle est plus grande que Moscou et Saint-Pétersbourg, les deux capitales de la Russie, réunies; que les trois capitales de l'empire austro-maggyar, Vienne, Pesth et Prague; que les quatre capitales du royaume d'Italie, Rome, Florence, Naples et Turin. Elle se targue de renfermer actuellement une population d'un peu plus de onze cent mille âmes.

Et cette pousse hâtive réunit tout : solidité du tronc, extension des rameaux, richesse du feuillage. Quand on revient dans cette ville après quelques années d'absence, on est à chaque pas frappé de stupeur. On n'ose dire qu'on a laissé une ville de briques et qu'on retrouve une ville de marbre [3]; et pourtant cette appréciation ne serait pas absolument hyperbolique. Beaucoup de mes amis que j'avais laissés, il y a huit ans, dans des maisons de briques, habitent aujourd'hui des palais de marbre. Des monuments publics s'élèvent de toutes parts, parmi lesquels il faut citer au premier rang celui qu'on a élevé en l'honneur de Lincoln. Les rues se bordent de constructions splendides. Et je n'entends pas par là les constructions d'un caractère et d'une grandeur exceptionnels, comme le collége Girard, l'établissement scolaire le plus parfait qui soit en Amérique, ou le nouveau pont Girard sur la rivière Schuylkill, le plus large et peut-être le plus magnifique ouvrage en fer du monde. Je parle des constructions ordinaires, clubs et maisons de banque, églises et tribunaux, loges maçonniques, hôtels et bureaux de journaux. Deux ou trois des maisons de banque égalent les plus belles constructions de ce genre récemment édifiées dans Lombard Street, tandis

1. Nous laissons à l'auteur la responsabilité de cette statistique et de celles qui suivent. Il ne nous appartient pas d'en faire ressortir l'exagération. (*Note du traducteur.*)

2. Ville de l'État de New-York, célèbre par ses eaux minérales. (*Note du traducteur.*)

3. Ville manufacturière d'Angleterre, sur la rive gauche de la Mersey, en face de Liverpool. La compagnie des Docks y a fait construire des habitations modèles pour les ouvriers. Sa population, qui n'était que de deux cents habitants en 1821, est aujourd'hui de quarante mille âmes. (*Note du traducteur.*)

1. Ville d'Angleterre, dans le comté de Surrey, à seize kilomètres de Londres; seize mille cinq cents habitants. (*Note du traducteur.*)

2. Le nom de Philadelphie, composé de deux mots grecs, signifie littéralement « amour fraternel ». (*Note du traducteur.*)

3. C'est le mot de Suétone à propos de la reconstruction de Rome par Auguste : *Marmoream reddidit quam latericiam accepisset.* (*Note du traducteur.*)

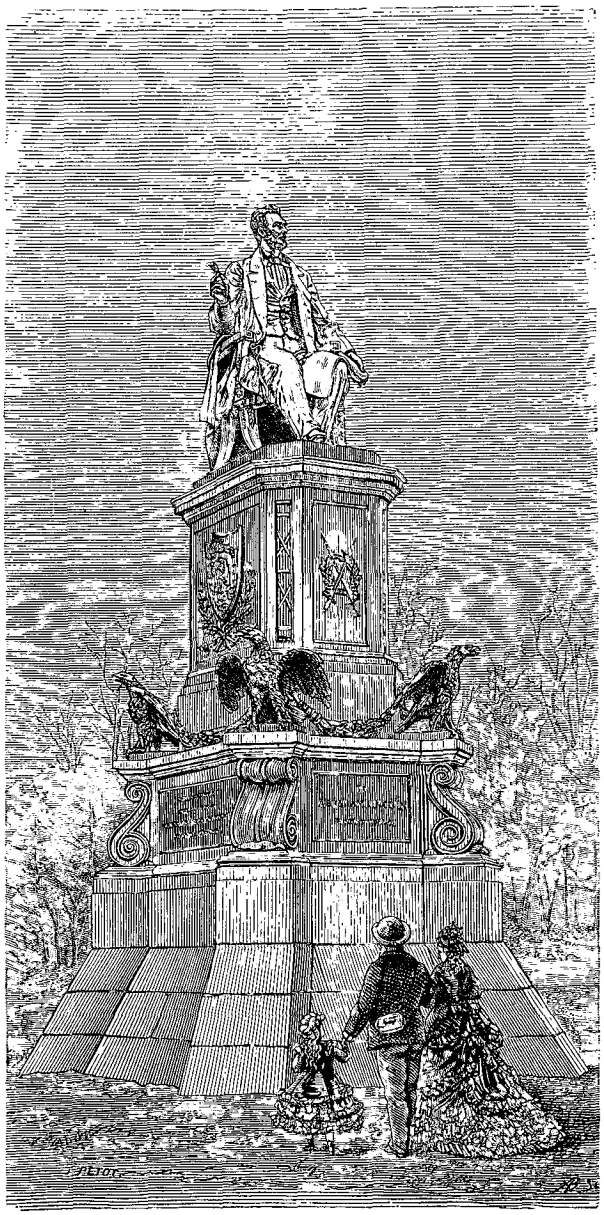
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que notre Grande Loge n'est qu'une masure en comparaison du Temple maçonnique. Les nouvelles églises sont généralement d'un bon style, richement décorées, avec façades en diorite[1] brut ou en marbre blanc poli. Les nouveaux bâtiments de l'université de Pensylvanie, en partie terminés, ont une superbe apparence; ils sont construits en un diorite brut particulier au pays, avec façades en grès rouge; parfaitement organisés à l'intérieur, ils renferment de riches collections, surtout en histoire naturelle.

L'extension de Rome moderne, la splendeur de Berlin, sont moins extraordinaires que l'extension et la splendeur de Philadelphie. Aucune ville, à notre époque, n'a prospéré autant que Rome depuis qu'elle est devenue la capitale de l'Italie; et cependant, sous le rapport de la population, Rome n'est qu'une ville de sixième ordre. En trois ans, Londres ajoute à sa population plus d'habitants qu'il n'en existe sur les sept collines. Philadelphie fait de même en quatre ans. Personne ne suppose que le développement de Rome se perpétuera ainsi éternellement. Elle ne recevra pas chaque année dans ses murs un gouvernement, une cour, une armée, un parlement.

Berlin s'est accrue avec une incroyable rapidité, et la capitale de l'empire d'Allemagne éprouvera plus longtemps que Rome l'influence des événements. L'Allemagne, en effet, est un pays plus grand que l'Italie; son système est moins paroissial, et un nombre plus considérable de ses principaux citoyens, à la fois civils et militaires, trouvent leur intérêt à vivre près de la cour de l'empereur. Cependant, à Berlin comme à Washington, à Madrid, et dans d'autres capitales artificielles, le terme de ce développement ne peut manquer d'être bientôt atteint. Comme Londres et New-York, Berlin n'est pas un grand centre commercial, avec un port capable de suffire à tous les besoins, à toutes les entreprises du commerce.

Ainsi que Madrid, Berlin est une ville intérieure. Il est bien évident que, dans tout l'univers, les capitales futures seront placées sur les deux éléments, et accessibles, comme Constantin le disait de Byzance, aussi bien par terre que par mer.



Monument en l'honneur du président Lincoln, à Philadelphie.
Dessin de J. Petot, d'après une photographie.

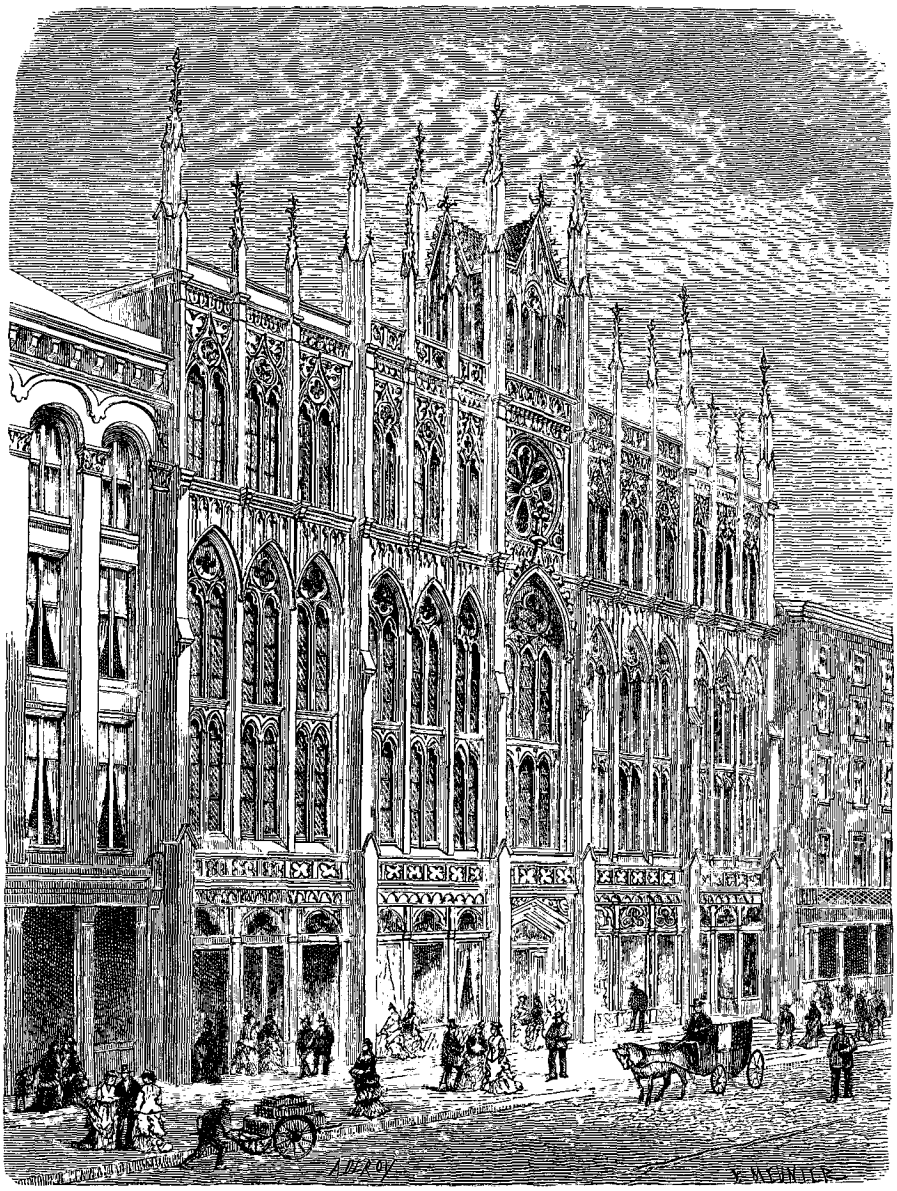
On entend peu parler de cette ville qui se développe silencieusement sur les rives de la Delaware : aussi quatre personnes sur cinq seront-elles fort étonnées d'apprendre que, comme New-York, Philadelphie laisse bien loin derrière elle d'anciennes et historiques capitales, telles que Vienne et Constantinople.

Mais souvent une partie d'une ville s'embellit aux dépens des autres, comme nous l'avons vu à Londres pour Bloomsbury et Belgravia, où les masures de milliers d'indigents ont été abattues pour faire place à New Oxford Street et aux jardins de Grosvenor. Ces faits se présentent dans toutes les grandes cités, sans être pour cela un signe de progrès. Les démolitions de Paris sous Louis-Napoléon ont eu pour cause, non l'intérêt de la salubrité publique, mais une ardeur fiévreuse et un maladif besoin de changement. Comment se construisent les maisons ordinaires d'une ville? Comment y sont logées les masses? Ces questions sont celles que doivent avant tout se poser l'homme d'État et le moraliste. Il n'est pas suffisant de se demander si, derrière ces banques et ces palais, se trouvent des ruelles infectes et des masures misérables; il est plus important de s'assurer comment les classes diverses de la population sont logées.

1. Roche de couleur verte qui se compose essentiellement de feldspath et d'amphibolite. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Nulle part, ni en Amérique ni ailleurs, je n'ai rencontré d'habitations particulières aussi salubres et aussi confortables qu'à Philadelphie. Il n'y existe ni bouges ni immondices d'aucune sorte. Presque toutes les maisons renferment une salle de bains, ce qui, n'en déplaise au lecteur, est un signe distinctif : le bain signifie propreté, et la propreté signifie santé. Les pays d'Orient nous offrent les bains des sultans et des pachas : bassins de marbre, jets d'eau courante, luxe du riche et non nécessité pour l'indigent. Ici il y a des bains pour tous ceux qui sont disposés à payer les prises d'eau, et, d'après ses rapports, la Compagnie des eaux compte plus de quarante mille abonnés. Ce fait, qui implique les mille vertus découlant de la propreté personnelle, fait grand honneur à la ville, plus même que le parc de Fairmont.

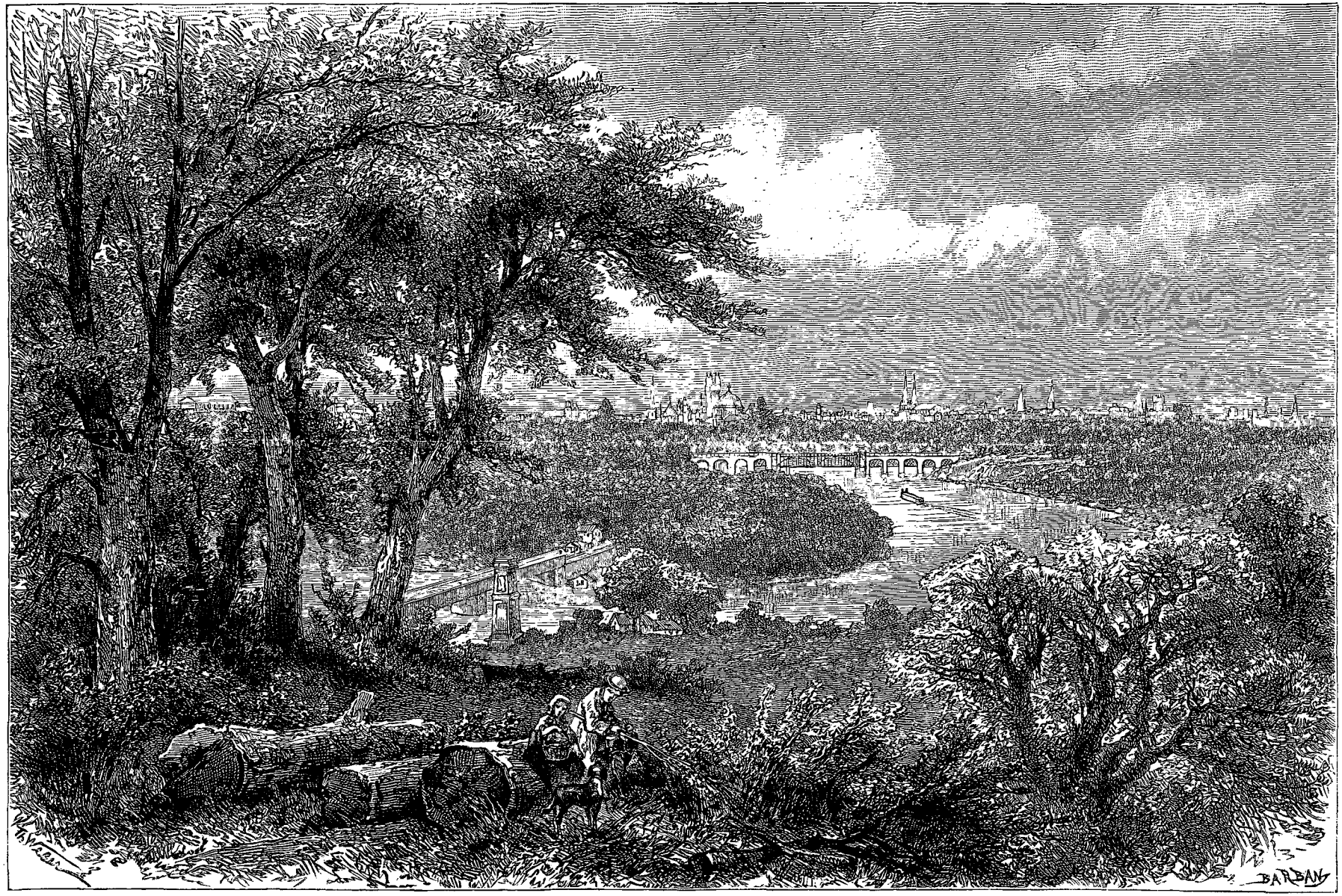


Le Temple maçonnique, à Philadelphie (voy. p. 163). — Dessin de A. Deroy, d'après un document américain.

Et cependant ce parc, d'une superficie de quatorze cents hectares, situé sur les rives du Schuylkill et de la Wissahickon, est une des merveilles du monde. Les sept parcs de Londres — Victoria, Greenwich, Finsbury, Battersea, Saint-James, Hyde et Regent — réunis en un seul ne l'égaleraient pas en étendue.

La beauté de Fairmont-Park ne le cède en rien à ses dimensions. Ni le Prater de Vienne, ni les Délices de Séville, ni le bois de Boulogne de Paris, ne peuvent lui être comparés. Rien de charmant comme une promenade sur les bords du Guadalquivir par une nuit d'été; rien de riant comme les paysages de Sèvres et de Saint-Cloud; mais le Schuylkill est un cours d'eau plus pittoresque que le Guadalquivir près de Séville ou la Seine près de Paris. De la colline Geor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue de Philadelphie. — Dessin de Th. Weber, d'après un document américain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ges on embrasse une vue combinant toutes les beautés devant lesquelles on s'extasie sur les hauteurs de Richmond et de Greenwich. Devant soi, un pays boisé se déroulant jusqu'aux limites de l'horizon; à ses pieds, une large rivière aux gracieux méandres; au delà de cette rivière, une forêt de clochers, de tours et de dômes, que domine, comme un nouveau Parthénon, un noble édifice, le collége Girard. Vu par un jour d'été, lorsque le feuillage inondé de lumière se teinte d'or et de pourpre, et que le marbre poli réfléchit de scintillants éclairs, ce panorama se fixe pour toujours dans la mémoire.

Et cependant il y a des points sombres dans ces fières annales du développement américain. Le victorieux édifice porte inscrit sur ses murs un triste et grave avertissement.

XLV

Les difficultés à vaincre. — Conflit des races. — Disproportion du nombre des femmes. — Penchant natif pour l'ivrognerie. — Mesures peu efficaces contre l'abus des boissons enivrantes.

En dehors du conflit des races, qui est sa lutte de tous les instants, l'Amérique a plus d'une bataille à livrer: batailles à la fois civiles, morales et matérielles. Elle doit rétablir la balance entre les sexes et reconquérir une équitable proportion de femmes; guérir la population de cette passion pour les liqueurs fortes qu'elle a héritée de ses ancêtres anglais, et que surexcite un climat où se rencontrent les extrêmes du chaud et du froid; vaincre complétement l'ignorance [1], qui est non-seulement le fléau des nations, mais, comme le dit Shakespeare, « la malédiction de Dieu. »

De toutes les causes qui arrêtent l'expansion des blancs en Amérique, la première et la plus grave est la rareté des femmes, occasionnée par l'esprit d'aventure auquel les hommes se laissent invinciblement entraîner.

A cette rareté rien ne supplée dans une colonie, ni la richesse du sol, ni la beauté des paysages, ni la salubrité du climat.

Il y a trois ans, le Bureau d'éducation a publié un document qui s'est enfoncé comme une flèche aiguë dans le cœur des Américains patriotes. Il prouvait que le chiffre des naissances baisse en Amérique d'année en année, non-seulement dans un État, mais dans tous les États en général. Ce déclin est constant et universel : il est le même dans l'Arkansas et l'Alabama que dans le Massachusetts, le Connecticut, le Michigan, l'Indiana, la Pensylvanie et le New-York. Le taux était plus fort en 1800 qu'en 1820, en 1820 qu'en 1840, en 1840 qu'en 1860. Il est reconnu que le chiffre des naissances est plus élevé parmi les émigrants que parmi les indigènes; et cependant la moyenne, ainsi augmentée par les étrangers, est encore inférieure à celle de tous les pays de l'Europe, sans en excepter celle de la France sous les mauvais jours de Louis-Napoléon.

Quelques-uns des plus habiles économistes et médecins de Boston en sont arrivés à cette conclusion que la race blanche ne peut vivre sur le sol américain! Et la législation n'a rien édicté pour combattre ce fléau : l'inégale distribution des sexes. Ce qui a été fait ne l'a été que par accident.

En 1860, l'Amérique comptait sept cent cinquante mille hommes de plus que de femmes.

Dix ans plus tard, cette énorme disproportion était réduite de trois cent mille. L'inégalité, née de l'immigration, cessera en même temps que l'immigration.

L'Amérique peut facilement se rendre compte du trouble introduit dans son système social, l'excédant des hommes étant dû à ce fait que, dans la période décennale de 1860 à 1870, le nombre des hommes entrés dans les ports de Boston et de New-York a dépassé celui des femmes de quatre cent cinquante mille.

L'excédant de la population mâle aux États-Unis est de quatre cent soixante-neuf mille âmes. Si, pendant dix ans, de 1860 à 1870, il n'était venu aucun émigrant, — ou si les hommes et les femmes étaient arrivés en nombre égal, — cet excédant d'hommes ne serait que de dix-neuf mille : ce qui aurait partiellement rétabli la proportion des sexes.

Avec l'interruption de l'immigration le fléau s'éteindra. Mais ce remède-là n'est-il pas pire que le mal?

Si l'intempérance a pris aux États-Unis les proportions d'un fléau public, les Américains ont fait d'énergiques efforts pour le combattre.

Issus d'ancêtres anglais et allemands, les Américains appartiennent à une race chez laquelle boire librement constituait une œuvre pie et une courtoisie sociale, aussi bien que la satisfaction d'un appétit physique. Nos dieux étaient non moins déterminés buveurs que rudes lutteurs, et les belles jeunes filles qui charmaient ces héros d'un autre âge avaient pour mission de remplir continuellement les hanaps d'hydromel et d'ale. Nous autres, habitants de la terre, nous nous empressâmes de suivre l'exemple donné par nos dieux et nos héros.

La passion teutonique pour l'ale et l'hydromel survécut à la chute d'Odin et des filles norses; elle prit une nouvelle forme de foi religieuse sous le nom d'ales ecclésiastiques et de coupes de grâce. Nous avons nos libations à la divinité, nos coups de l'étrier; nos ales

1. Un *Bureau d'éducation des États-Unis* a été établi en 1867 par le Congrès et annexé au ministère de l'Intérieur. Il centralise tous les renseignements relatifs à l'instruction du peuple et recueille les informations sur l'état de l'instruction dans tous les pays; il publie non-seulement des rapports annuels sur la situation des écoles américaines, mais encore des documents sur les méthodes pédagogiques, sur les progrès à introduire dans les établissements d'enseignement primaire, au point de vue soit moral, soit intellectuel, soit matériel. L'ensemble des publications du *Bureau d'éducation*, déjà considérable, témoigne d'un grand zèle et fait le plus grand honneur au directeur général d'éducation, M. Eaton. (*Note du rédacteur en chef.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de carême, de Lammas[1] et de Noël. Nous buvons aux baptêmes, aux mariages, aux enterrements. Pour les noces, nous avons l'ale des fiancés; nous fêtons avec des liqueurs spiritueuses la venue d'un nouveau-né, et nous célébrons avec du vin les vertus d'un mort.

Nous autres, Teutons, nous sommes les poëtes de la bonne chère. Une princesse saxonne nous a laissé cette phrase : « Liever Kyning, wass heal ! » — A votre santé, mon cher roi ! — l'origine de notre Wassail[1] actuel. C'est une jeune Anglaise qui a inventé le toast. La coupe d'amour et le verre du départ nous appartiennent en propre. Par le fait, nous éprouvons pour les liqueurs fortes un entraînement que n'ont pu en-

La Wissahickon à Philadelphie (voy. p. 164). — Dessin de E. Guillaume, d'après un document américain.

rayer encore ni les commandements de l'Église ni les règlements de la police.

Les Américains ont nos vertus et nos vices. S'ils boivent plus que les Français, les Italiens et les Espagnols, ils sont plus qu'eux durs au travail et acharnés au combat. Dans tout ce qu'ils font, comme dans tout ce qu'ils se refusent à faire, ils déploient l'exagération d'un caractère aussi original que vigoureusement trempé.

En Angleterre comme en Amérique, nous avons vaillamment lutté contre l'intempérance. Nous avons essayé des amendes, de l'exposition publique, de

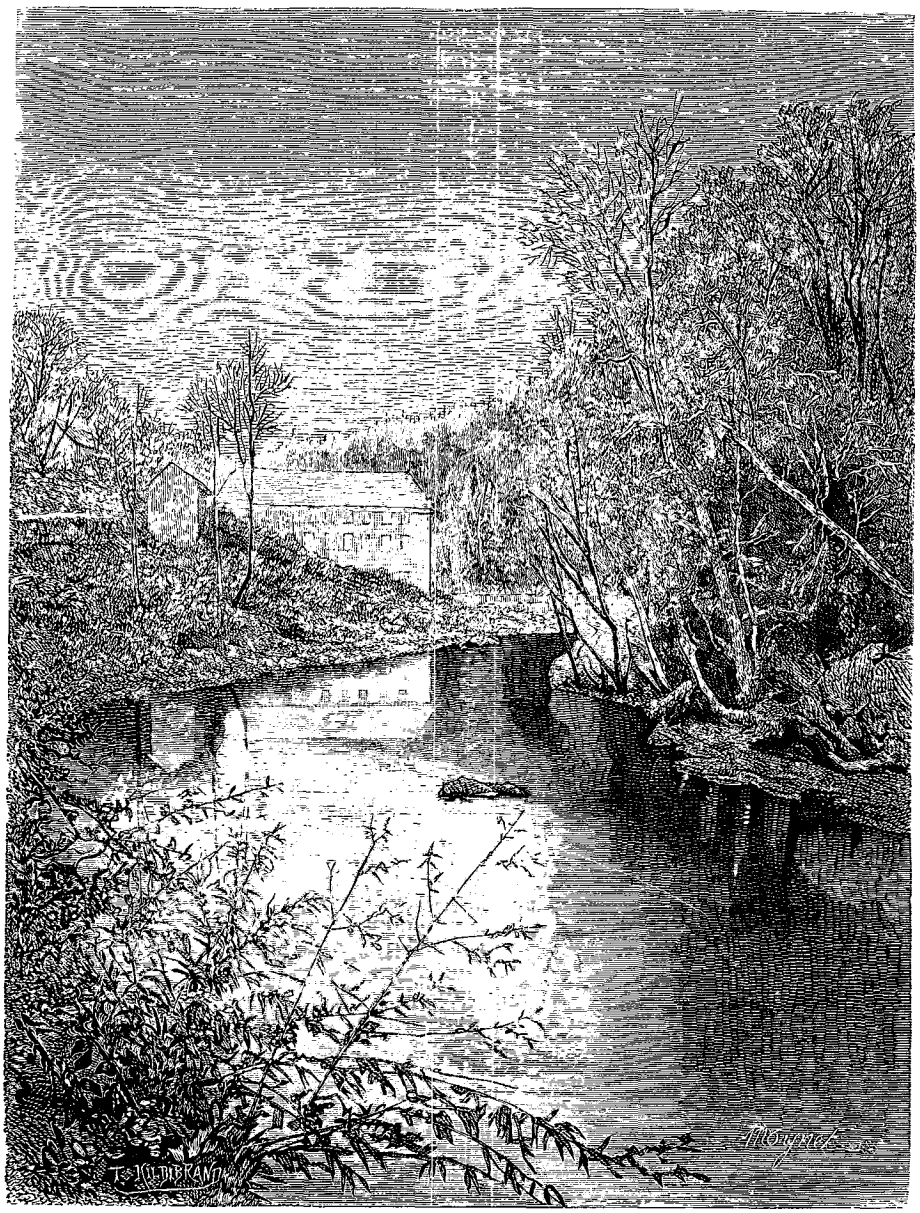
1. Fête de saint Pierre-ès-Liens. (*Note du traducteur.*)

1. Chanson joyeuse, chanson à boire. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'emprisonnement. Nos cousins d'Amérique sont allés plus loin que nous dans la voie de la répression. Dans certains États, la vente des boissons enivrantes a été interdite; dans certains autres, le débit en a été soumis à des restrictions presque aussi radicales que la prohibition même. Dans plusieurs États, les débitants sont responsables des délits commis par les ivrognes, hommes ou femmes; dans beaucoup d'autres, l'habitude de l'ivrognerie est devenue un cas de divorce.

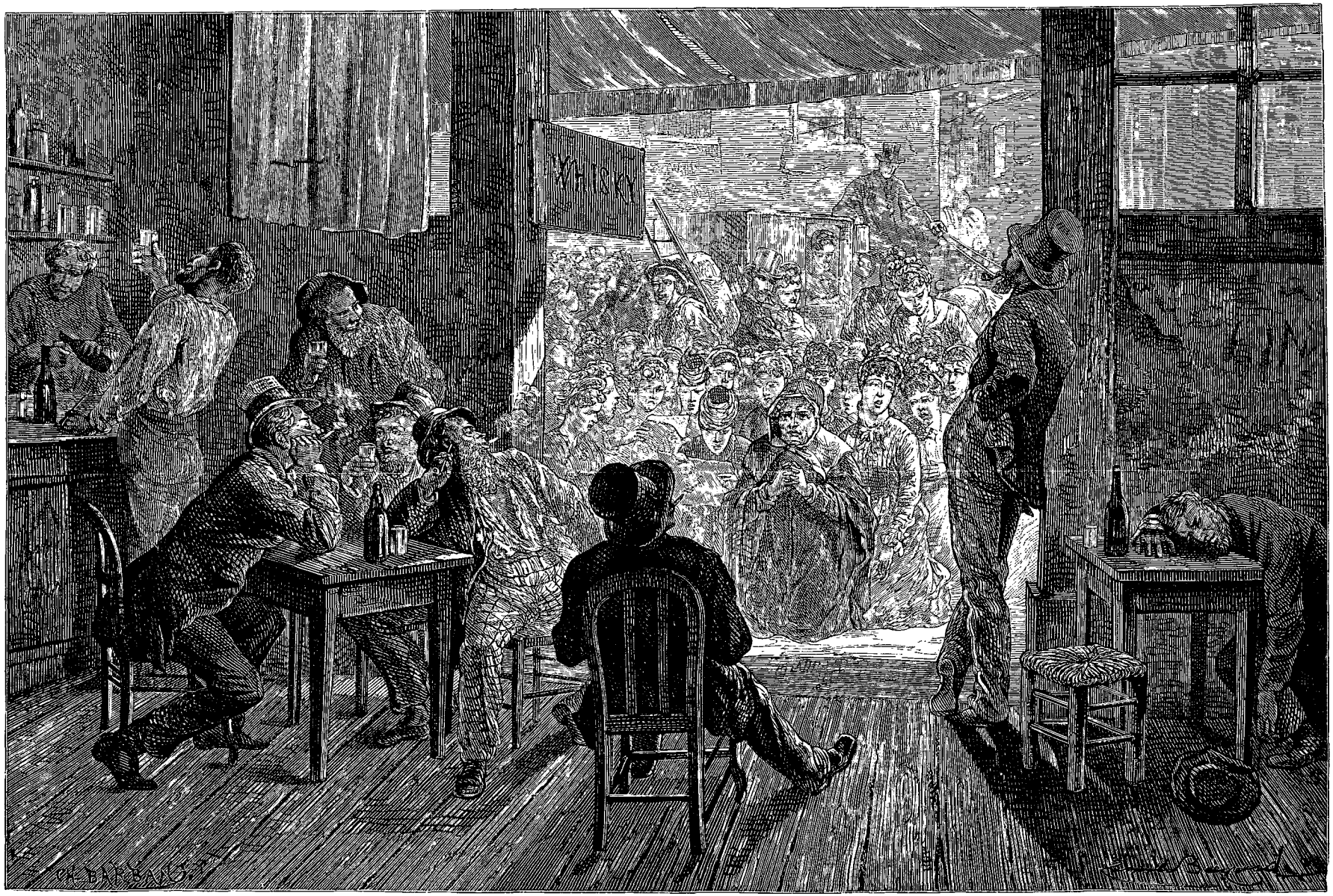
Mais en Angleterre, aussi bien qu'en Amérique, les résultats sont tellement douteux qu'on peut hardiment nier l'efficacité des remèdes. Prise dans son ensemble, l'Amérique consomme plus de whisky que



Le vieux moulin, dans le parc Fairmont, à Philadelphie. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

jamais. Dans les États les plus sobres, les condamnations pour ivrognerie augmentent de jour en jour. Le Maine, malgré la rigueur de sa législation, compte, cette année, plus de délinquants et plus d'amendes que par le passé. Le Massachusetts a renoncé à ses lois prohibitives. Dans l'Ohio, on a eu recours à une espèce de « croisade » qui avait pour agents, à côté des prédicateurs, des *chanteuses d'hymnes*. J'ai vu dans ce genre la troupe de « Mère Carey ». Elle offrait un côté comique qui pouvait tenter à bon droit le crayon d'un artiste, mais je respecte trop les pieuses intentions de ces dames pour ne pas parler d'elles avec toute déférence. Elles avaient résolu d'agir à leur manière contre l'ivrognerie en adressant publiquement des hymnes à Dieu pour la conversion des ivrognes. Elles se rendaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Les chanteuses d'hymnes contre l'ivrognerie. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et un croquis de l'auteur. .

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant les cabarets les plus fréquentés, et, réunies en groupe, elles commençaient à chanter leurs prières. Bientôt les buveurs sortaient de la taverne, les passants s'arrêtaient, la circulation était interrompue. Après avoir fait ainsi le siége du cabaret pendant environ une heure, les chanteuses retournaient en rang à leur église, suivies d'une foule en général assez railleuse. Malgré les moqueries plus ou moins convenables qui accompagnaient parfois leurs chants, elles poursuivaient leur œuvre et ne furent pas sans obtenir de résultats; mais, sous le prétexte que leurs chants causaient du trouble dans les rues, gênaient le commerce et la circulation, les autorités municipales intervinrent et mirent fin à cette prédication d'un nouveau genre.

On dit d'ailleurs que les débitants de liqueurs forment, dans l'Ohio comme ailleurs, un corps puissant qui domine les autorités par l'influence qu'il peut exercer lors des élections. Il est certain que généralement les magistrats sont indulgents, — peut-être trop indulgents pour les délinquants. En vertu de la loi Adair, tout débitant de l'Ohio qui donne à boire à un individu est responsable des délits que cet individu peut commettre, même quand il n'aurait fourni qu'une partie de ce que son client a consommé. Ainsi, un individu entre successivement dans cinq ou six *bars* et y absorbe une foule de liqueurs; il s'enivre, devient querelleur, tapageur, et mène un train désordonné; les débitants qui l'ont servi sont, tous et chacun, responsables de ses méfaits. Une telle loi devrait être attentivement étudiée et soigneusement exécutée. Les « croisés » des deux sexes affirment qu'elle n'est pas appliquée du tout.

« Ici, me dit un avocat, c'est tout agrément et tout profit que de s'intoxiquer. Il n'en coûte que vingt-cinq sous à un individu pour s'enivrer. Une fois ivre, il ameute les passants et casse la tête à l'un d'eux.

« Traduit devant le magistrat, on lui fournit le logement pour une nuit et un bon repas..., le tout pour ses vingt-cinq sous.

— Et comment feriez-vous pour prévenir de semblables faits?

— Comment? Je voudrais que la vente des liqueurs fortes fût assimilée à un délit et punie comme tel.

— Mais nulle part en Amérique il n'est délictueux de vendre les vins et les liqueurs qui se débitent librement dans toutes les villes d'Europe?

— Pas tout à fait, mais il ne s'en faut guère. Êtes-vous jamais allé à Saint-Johnsbury, dans le Vermont? Non! Eh bien, voyez Saint-Johnsbury. C'est une ville d'une sobriété exemplaire, où nul ne peut se procurer une seule goutte de boisson!

— Qu'est-ce que Saint-Johnsbury?

— Saint-Johnsbury, monsieur, c'est le paradis du travailleur. »

XLVI

Le paradis du travailleur : Saint-Johnsbury. — Origine du nom. — M. Saint-Jean. — Réforme de Thadéus Fairbanks. — Aspect séduisant de la ville. — Mœurs de la population. — Secret de sa prospérité. — Respect scrupuleux de la loi sur les boissons. — Enregistrement des achats d'eau-de-vie. — Vente de l'eau de Seltz chez les pharmaciens.

Bien que compris parmi les cinq États composant autrefois la Nouvelle-Angleterre, le Vermont, dans lequel se niche Saint-Johnsbury, n'a que de fort légers rapports avec la vieille Angleterre, au double point de vue de son origine et de sa population. Les dénominations sont françaises. Vermont signifie montagne verte. Saint-Johnsbury tire son nom de M. Saint-Jean de Crèvecœur, jadis consul français à New-York.

Il est impossible de voir un plus ravissant paysage que celui qui sert de cadre à Saint-Johnsbury. Après avoir franchi la White-River-Junction, sur un point qui me rappelle un des plus beaux sites de la vallée du Neckar[1], j'aborde une gorge d'une singulière beauté: c'est un bief de la rivière Connecticut, entaillé dans de hautes montagnes de formes variées d'un éclat métallique, et dont les flancs sont couverts d'un manteau de chênes, de noyers, de pins et d'érables. Partout des maisons blanches, quelques-unes absolument isolées, d'autres groupées en hameaux, entourées de jardins, d'arbres fruitiers, de champs de maïs au milieu desquels les grandes courges rouges mûrissent au soleil. Parfois le pied des montagnes se recule pour faire place à de belles prairies. Des troupeaux de bestiaux et des bandes de chevaux paissent sur les versants ou se promènent nonchalamment dans le courant.

Mais le grand attrait de cette vallée réside surtout dans les deux rivières qui l'arrosent, le Connecticut et le Passumpsic, qui toutes deux possèdent les charmes communs aux eaux courantes, aux torrents alpestres.

Après une courte halte, je gravis une pente et je me trouve dans l'avenue jonchée de feuillages connue sous le nom de Saint-Johnsbury, couronne digne de cet admirable bassin.

Une chaîne de collines sépare la rivière Passumpsic du ruisseau du Dormeur. De la berge lointaine de ces deux cours d'eau s'élèvent, fermant l'horizon, de hautes montagnes teintes de vert et de pourpre, sur lesquelles, au lever et au coucher du soleil, se produisent des jeux de lumière et d'ombre d'une merveilleuse harmonie.

Sous le règne de Georges III[2], la région limitée par le Dormeur et le Passumpsic constituait les tristes terrains de chasse de braves Indiens : tristes, en effet, compris qu'ils étaient entre les villages de deux

1. Rivière d'Allemagne arrosant le Wurtemberg et le grand-duché de Bade et tombant dans le Rhin, à Manheim, après un cours de quatre cent vingt-cinq kilomètres. (*Note du traducteur.*)

2. 1760-1820. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tribus guerrières, trop faibles l'une et l'autre pour dominer exclusivement le sol. A chaque automne recommençait la lutte. Plus d'un scalp fut enlevé sur le terrain où s'élève aujourd'hui une académie; plus d'une danse de guerre fut organisée sur la pelouse maintenant occupée par un musée. Quelques misérables essais de colonisation furent entrepris par une trentaine d'aventuriers écossais, qui se construisirent des cabanes dans le voisinage de la chaîne; mais le casse-tête indien rendit le séjour difficile, même à ces tenaces étrangers.

Le Vermont était encore une contrée sauvage lorsque les treize colonies se déclarèrent indépendantes. Il fut admis dans l'Union sous l'impulsion et les idées françaises. M. Saint-Jean daigna offrir son nom aux colons écossais du ruisseau du Dormeur.

Actuellement, Saint-Jean est en France un nom de physionomie assez rustique, comme celui de Hodge en Angleterre, et les colons, malgré leur désir de se montrer courtois vis-à-vis de M. Saint-Jean, demandèrent à modifier son nom et à baptiser leur village Saint-Johns : vocable plus poétique et plus sonore pour des Anglais.

M. Saint-Jean fut blessé de cette proposition. Il éprouvait pour l'Amérique une telle prédilection qu'il en avait donné le nom à l'une de ses filles, et ne comprenait pas que, réciproquement, l'Amérique se refusât à imposer son propre nom à l'une de ses villes. L'affaire s'arrangea difficilement. M. Saint-Jean s'embarqua pour la France, où, prétendait-il, il pourrait rendre aux colons des services signalés. En reconnaissance de ces promesses, les Écossais acceptèrent le nom de Saint-Jean.

Mais quand il arriva à Paris, le consul trouva ses compatriotes beaucoup trop occupés de leur révolution pour s'inquiéter des herbagers et des bûcherons du ruisseau du Dormeur. Se croyant dupés, les Écossais adoptèrent décidément le nom de Saint-Johns. Nouvelle complication! Il y avait plusieurs Saint-Johns dans le voisinage, un notamment sur la rivière Richelieu. Pour distinguer le leur, ils le nommèrent Saint-Johnsbury, forme sous laquelle l'étymologie française disparaît complétement.

En dépit de ses beautés naturelles et de ses magnifiques cours d'eau, Saint-Johnsbury progressa lentement. Les routes étaient mauvaises, les marchés d'approvisionnement trop éloignés. De temps en temps, un fermier construisait une cabane, un éleveur clôturait un champ. Une chute d'eau engagea quelques familles à entreprendre l'exploitation des bois. Une auberge fut perchée sur la montagne, et pompeusement baptisée hôtel Saint-Johnsbury; elle était tenue par un certain capitaine Barney, rude buveur, batailleur plus rude encore, joyeux convive chez lui, cherchant querelle à tout le monde au dehors. Avec une population d'Écossais grands amateurs de whisky, et sous le gouvernement d'un homme tel que le capitaine Barney, la sobriété était une vertu peu pratiquée à Saint-Johnsbury. Et cependant la vie y resta monotone, la stagnation presque absolue, jusqu'au jour où Thadéus Fairbanks, un réformateur par tempérament et par profession, vint lui donner l'impulsion qui en a fait l'une des villes les plus curieuses des États-Unis.

Saint-Johnsbury est un jardin; mais sa beauté physique est moins attrayante que sa perfection morale. On n'y rencontre ni vagabonds, ni mendiants, ni ivrognes; pas un recoin qui ne soit de la plus scrupuleuse netteté, pas d'odeurs nauséabondes. L'indigence semble y être inconnue. Je n'y ai vu ni un enfant en haillons, ni une femme qui ne fût décemment vêtue.

Les hommes sont au travail, les filles et les garçons à l'école. Les maisons, isolées l'une de l'autre, peintes en blanc ou en brun, se dressent au centre d'un large espace gazonné. Le blanc, la plus coûteuse et la plus gaie des couleurs, est un signe d'ordre et de prospérité. Peu de villas sont badigeonnées en brun. Je n'observe ni vitre brisée, ni toiture endommagée, ni cour mal tenue.

Les habitants de ces villas envoient leurs enfants à l'école primaire de la Grande-Rue, établissement public où l'instruction est gratuite. L'école est bien située, l'enseignement excellent, la cour de récréation immense. Les enfants des deux sexes y reçoivent l'instruction élémentaire suffisante pour qu'ils puissent choisir plus tard toute carrière, sauf la carrière professionnelle.

La population de Saint-Johnsbury se compose presque entièrement d'ouvriers. Ce village ressemble aux établissements que nous cherchons à fonder dans le parc de Shaftesbury pour procurer des logements sains et commodes aux classes laborieuses, dans l'espoir de les engager d'abord à réaliser des économies, puis à les employer à l'acquisition des maisons dont ils ne sont que locataires.

Ici le problème a été résolu. Dans beaucoup de cas — je pourrais dire dans presque tous — les ouvriers possèdent les maisons qu'ils habitent. A l'intérieur, chaque demeure est un modèle de propreté et de confort.

Quel est le secret de ce paradis? Pourquoi Saint-Jonhsbury est-il si net, la population si bien logée et nourrie? Pourquoi les enfants sont-ils si brillants de santé et si proprement vêtus? Tout le monde me répond que cette rare quoique si enviable situation est uniquement due à la stricte application de la loi prohibant le débit des boissons.

Les habitants du Vermont ont adopté cette loi, que certains Anglais désignent plaisamment sous le nom de loi des liqueurs du Maine. Les adversaires de la « joyeuse ale » constituent une forte majorité. Désirant boire de l'eau, ils ne permettent à personne de boire de la bière. Issus d'une vigoureuse race de frontières et doués d'une abnégation exemplaire, ils sont possédés de la rage de sauvegarder leurs frères,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins bien trempés, de la cruche de whisky. Par excès de vertu, ils ont abandonné la fabrication des gâteaux et de l'ale.

« Nous appartenons, disent-ils, à une république où tout homme est libre; mais la loi est une pour tous, et ce que nous voulons faire vous serez obligés de le faire aussi. »

Hourrah! pour la majorité.

La loi des liqueurs du Maine est appliquée avec une impitoyable rigueur. Actuellement, pas un seul débit de boissons n'existe à Saint-Johnsbury, et un étranger qui a l'habitude de prendre à ses repas du vin ou de la bière, n'en peut acheter ouvertement une seule bouteille. Aucun citoyen n'est autorisé à vendre des boissons enivrantes sous quelque prétexte que ce soit.

Il y a dans le village deux tables d'hôte destinées aux voyageurs et aux touristes comme moi, — la maison Saint-Johnsbury et la maison de l'Avenue. On évite soigneusement les désignations d'hôtels et de tavernes, qui sentent le mauvais temps passé, alors qu'un individu pouvait s'enivrer assez pour se faire loger dans un hospice d'aliénés et faire envoyer ses enfants en prison. Ma taverne est une « maison ». Si j'emploie le terme table d'hôte, c'est parce qu'elle offre, au double point de vue du manger et du boire, une parfaite ressemblance avec une table d'hôte des bords de la Dwina ou du Nil. C'est une maison où l'on boit de l'eau.

La Schuylkill, à Philadelphie. — Dessin de E. Guillaume, d'après un document américain.

Parmi les agréments de la ville, imprimés sur des cartes de façon à attirer l'œil des touristes qui visitent les montagnes du Vermont, se trouvent en première ligne les deux suivants : d'abord on y respire un air pur, ensuite on y boit de bonne eau. Ailleurs, une auberge est réputée pour ses truites, une autre pour son gibier, une troisième pour son madère, une quatrième pour son champagne. Dans le Sud, aucun hôtelier n'a songé encore à vanter les mérites de son eau de pompe. Mais à Saint-Johnsbury, c'est l'esprit des eaux qui règne en maître absolu.

Dans un autre ordre d'idées, un poëte américain a dit :

« Avant de m'agenouiller pour prier, mes yeux se tourneront vers Saint-Péray[1]. » Un tel poëte ne persuaderait à personne de l'accompagner au ruisseau du Dormeur. Quoique logeant dans l'établissement même qui a retenti des chansons joyeuses du capitaine Barney, nous sommes actuellement les zéla-

1. Est-ce le nom du fameux vin blanc mousseux de l'Ardèche? (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

teurs d'un saint beaucoup plus rigoureux que Saint-Péray.

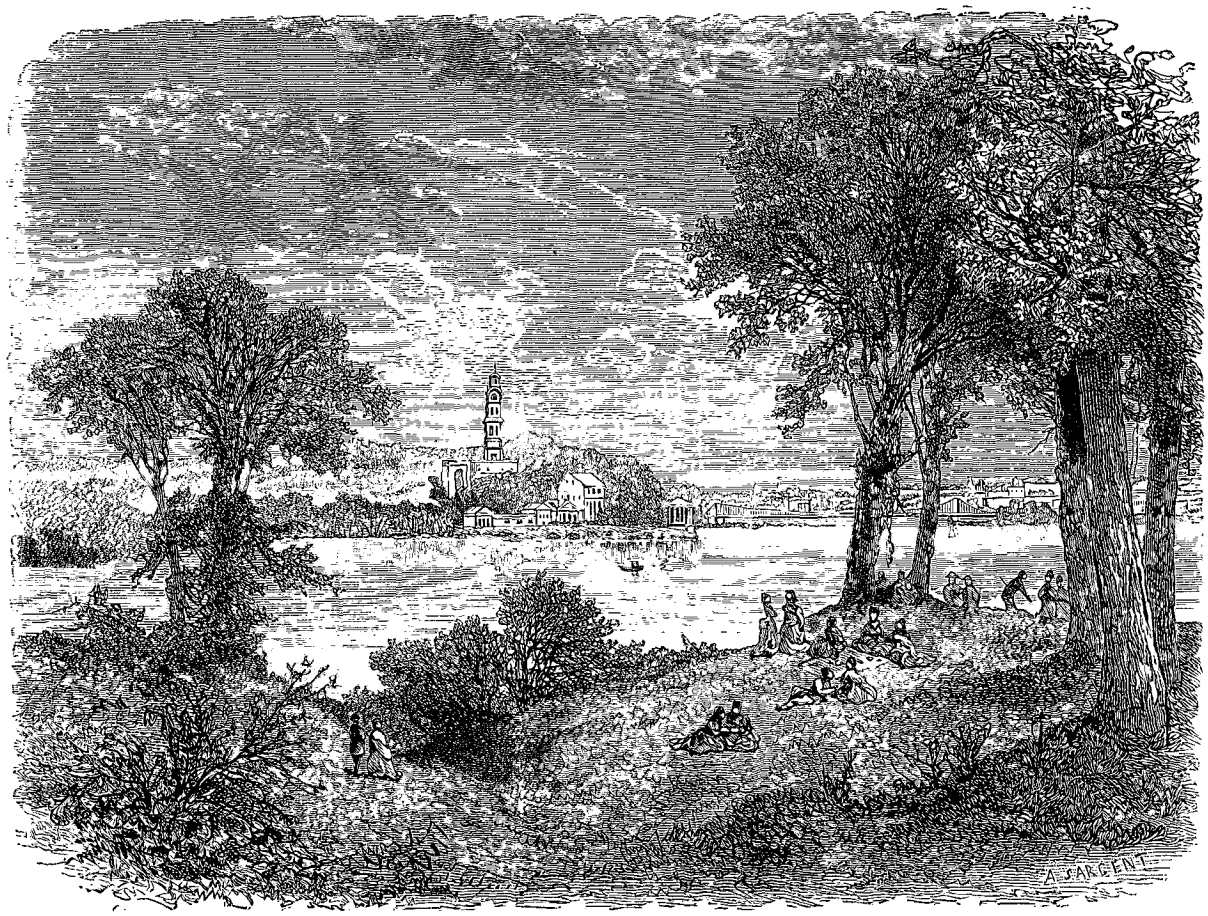
Les boissons enivrantes sont classées dans la catégorie des poisons, comme le laudanum et l'arsenic; mais dans tout pays civilisé la médecine se servant de toxiques, on y autorise la vente du laudanum et de l'arsenic. Tel est ici le cas pour l'eau-de-vie, la bière et le vin, qui sont soigneusement inscrits sur des livres et tenus sous clef. Ces boissons sont débitées, à la discrétion du commissaire, en petites quantités, à peu près comme la belladone et la noix vomique par une pharmacie de Londres.

« Ne pouvez-vous obtenir une bouteille de cognac pour votre usage particulier? demandai-je au colonel Fairbanks, directeur de l'usine métallurgique.

— Je puis faire, par écrit, la commande d'une pinte de cognac, laquelle, naturellement, me sera envoyée; mais mon ordre sera enregistré, et la livraison sera portée sur les livres publics, afin que chacun puisse l'y voir.

— Ce système doit vous sembler par trop inquisitorial?

— A dire vrai, non : il a pour objet l'intérêt général, et chacun se soumet à une règle imposée pour le



Une vue dans le parc Fairmont, à Philadelphie. — Dessin de J. Moynet, d'après un document américain.

bien de tous. Ayant librement voté la loi, nous y obéissons sans murmurer. En ce qui me concerne, la prohibition est lettre morte, aucune boisson enivrante n'entrant chez moi. »

En parcourant l'usine du colonel Fairbanks, je remarque diverses classes d'artisans. Ils sont au nombre d'environ cinq cents, répartis dans les différents ateliers. Le travail est toujours dur, en certain cas très-dur même. La chaleur est souvent insoutenable. Les ouvriers sont à l'œuvre de sept heures du matin à midi et de une heure à sept heures du soir. Les écarts de température sont fort pénibles, le soleil d'été étant brûlant et la brise d'hiver très-piquante. Les ouvriers de ces usines, néanmoins, passent pour ne boire ni bière, ni whisky, ni gin. Il leur est interdit de fumer dans les ateliers. Leur boisson est l'eau, leur passion le thé. Et cependant tout le monde est d'accord pour affirmer que ces hommes travaillent parfaitement, jouissent d'une santé excellente et vivent aussi longtemps que les gens de leur classe employés dans les fermes.

« Ces hommes, demandé-je, qui alimentent les fourneaux, qui transportent le métal brûlant, qui stationnent autour des creusets, passent-ils vraiment toute la journée sans boire un verre de bière?

— Ils n'en absorbent pas une goutte et n'en de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

mandent jamais. Ils ont auprès d'eux une caque d'eau, dont ils préfèrent le goût à la saveur de la bière; et ils n'en travaillent qu'avec plus d'ardeur. »

Et, par le fait, j'ai la conviction que ces ouvriers sont les plus fermes avocats de la loi prohibitive. Leur vote, qui lui fut acquis dès le principe, n'a jamais varié depuis. Ils deviennent même plus fanatiques de jour en jour. Depuis sa promulgation, la loi a été considérablement développée par la législation de l'État. Elle est devenue une question de parti, et ces intelligents travailleurs ont toujours voté pour ceux qui en promettaient l'exécution. Ils semblent disposés à abolir une fois pour toutes la liberté de vente des liqueurs enivrantes, et j'ai d'excellentes raisons pour croire que quelques-uns d'entre eux n'hésiteraient pas à assimiler cette vente à un crime capital.

« Vous avez pu vous apercevoir, me dit le colonel Fairbanks, que nous constituons une race nerveuse autant que fougueuse. L'air que nous respirons est sec et vif; nous menons une existence des plus actives. Quand nous travaillons, c'est avec conscience; nous buvons de même. Quand nous nous abstenons, il est tout naturel que nous le fassions rigoureusement.

— N'avez-vous pas de protestations?

— Pas une. D'année en année, on voit augmenter le nombre de ceux qui viennent constater les avantages de notre règle. Les plus déterminés buveurs sont devenus les partisans les plus convaincus de la réforme. Autrefois ils étaient vêtus de haillons, ils commencent aujourd'hui à s'enrichir. Pour la plupart ils sont devenus propriétaires des maisons qu'ils habitent. Tous assistent régulièrement au service divin et envoient leurs enfants à l'école. »

Ce n'est pas avec des sarcasmes qu'on détruit de pareils faits, trop faciles d'ailleurs à tourner en plaisanterie.

« Faites-moi le plaisir, dis-je à mon hôte, le sobre successeur du capitaine Barney, au moment de me coucher, de me donner un verre de soda.

— Désolé de vous refuser, monsieur, je n'ai pas de soda chez moi.

— Alors un verre d'eau de seltz.

— Je n'en ai pas non plus.

— Pourquoi? Ce ne sont pas là des boissons enivrantes défendues par la loi.

— Oh non! on en vend chez les pharmaciens.

— Vous seriez bien aimable de m'en envoyer chercher.

— Pardon, monsieur, il est trop tard. La boutique du pharmacien est fermée. »

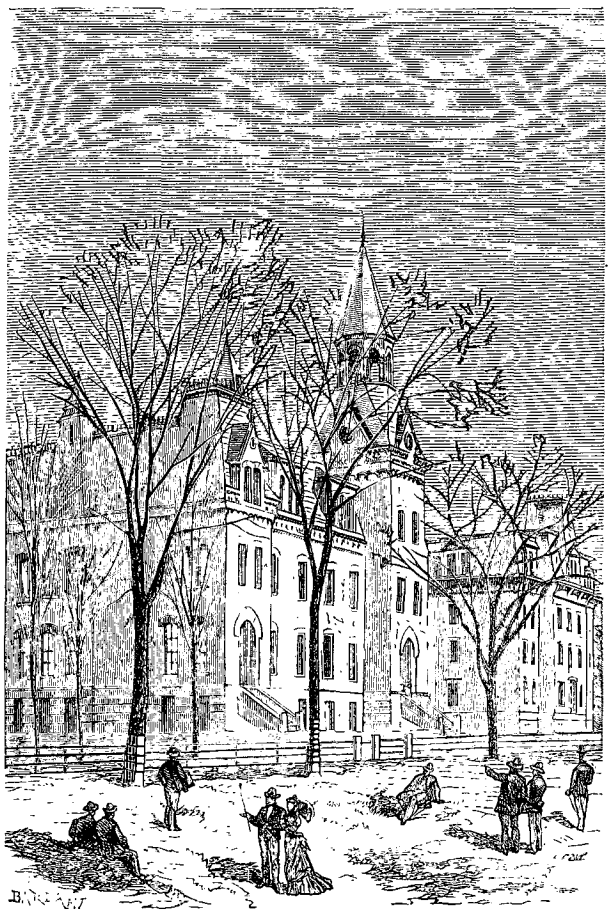
C'est ainsi. Je demande à mon hôte pourquoi il ne tient pas lui-même des eaux de soda et de seltz.

« Je n'aurais pas de consommateurs. Il n'y a que les gens buvant de l'eau-de-vie qui demandent des eaux gazeuses. »

Quand un étranger s'enivre — ce qui arrive quelquefois — on le saisit comme un âne errant, on le plonge dans un bassin et on l'enferme jusqu'à ce qu'il ait cuvé sa boisson.

Dès qu'il revient à lui, un agent municipal lui demande où il s'est enivré. Quand il l'a dit, on le met en liberté, et la personne qui lui a vendu la liqueur est arrêtée, jugée et condamnée pour le délit de l'ivrogne. Le vendeur, et non l'acheteur, est responsable de cette infraction à l'ordre moral.

Il en est exactement de même lorsqu'on a donné la liqueur au lieu de la vendre: de sorte que celui qui reçoit à dîner répond devant la justice de la conduite de ses hôtes.



L'Académie, à Saint-Johnsbury. — Dessin de Rozier, d'après une photographie.

Voilà la contre-partie des bénéfices dont la loi sur les liquides a gratifié le Vermont. Qu'en reste-t-il? Le paradis du travailleur : un bourg qui a tout l'aspect d'un jardin, où la plupart des ouvriers sont propriétaires; un centre de cinq mille habitants, où l'ordre moral est plus frappant que la prospérité matérielle, où tout citoyen considère qu'il est de son devoir le plus strict, en même temps que de son intérêt personnel, d'obéir à la loi.

L'autorité est invisible à Saint-Johnsbury. Aucun policeman dans les rues; il n'aurait rien à y faire les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours ordinaires. Six constables sont embrigadés; mais ils travaillent dans les fabriques, et si, à de certains jours, ils endossent leurs uniformes, c'est uniquement pour les faire voir.

Quelques-uns de ces bienfaisants résultats doivent être rapportés à la métallurgie, industrie spéciale qui demande des hommes actifs et qui, en leur attribuant un salaire comparativement élevé, les aide à s'enrichir. La perspective d'une maison et d'un jardin, rien de tel pour affermir un ouvrier dans les bons principes. Mais la loi d'abstinence est là qui fortifie l'œuvre et la complète.

Je jette un regard sur la rue, si attrayante au clair de lune; je compare les résultats flagrants à ma privation de soda, je suce des morceaux de glace pilée, et je vais me mettre au lit en songeant qu'après tout c'est une bonne loi que la loi de Vermont.

XLVII

Motifs principaux du développement si rapide des États-Unis : immensité des terrains disponibles et immigration continuelle. — Ces deux sources de prospérité tarissent. — Arrêt de l'immigration. — Occupation presque complète du sol fertile. — Ère nouvelle pour la république. — Elle doit vivre sur elle-même et par elle-même.

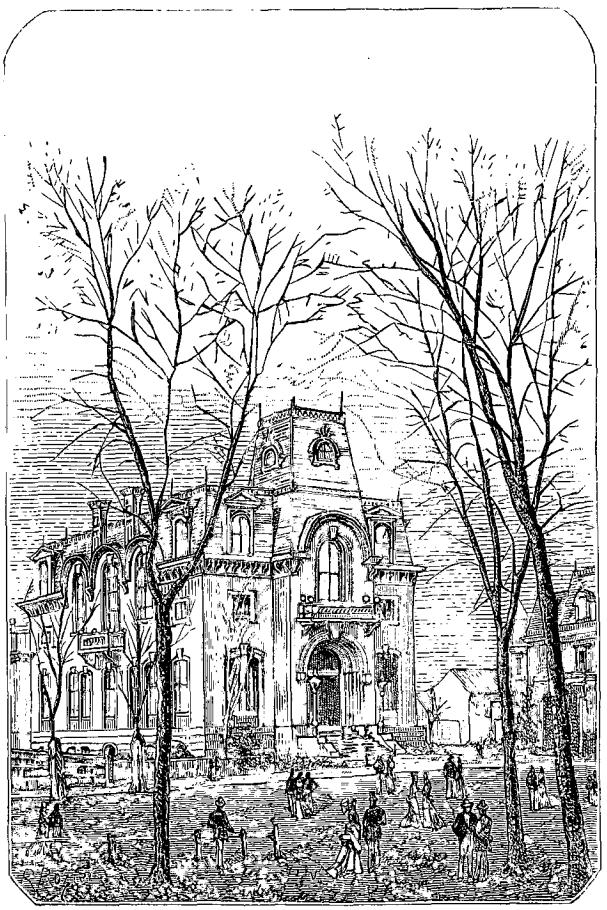
Quels sont les secrets du développement américain? La population et le sol.

Jusqu'à ce jour, il y a eu approvisionnement sans cesse renouvelé de colons et de terrains habitables : des colons en apparence innombrables, des terrains sans limites en apparence. L'Europe envoie les premiers; l'Amérique fournit les seconds. Ces deux sources d'alimentation sont-elles inépuisables?

Et d'abord la population.

Depuis la guerre de l'Indépendance, l'Europe a versé en Amérique plus de sept millions d'âmes.

Les émigrations anglaises et allemandes semblent-elles devoir continuer dans les mêmes proportions? Il est impossible de le supposer. Des signes nombreux, généraux et particuliers, annoncent la fin de ces immenses arrivées de colons anglais et allemands.



L'Athenæum, à Saint-Johnsbury. — Dessin de Rozier, d'après une photographie.

Des nuées d'émigrants retournent en Europe, et il en reviendrait plus encore si les moyens ne faisaient défaut. De Portland [1] à la Nouvelle-Orléans, nos consuls sont assiégés de demandes de passage gratuit auxquelles ils ne peuvent faire droit faute des fonds nécessaires. Les sociétés de Saint-Georges qui existent dans presque toutes les villes de l'Union, et qui ont conservé vivace le bon vieux sentiment anglais, sont assaillies jour et nuit par des personnes anxieuses du retour. Chacun des ports d'embarquement pour Liverpool fourmille de gens implorant la faveur de payer en travail le prix de leur retour. Presque tous les navires ont leur entre-pont plein à comble.

L'Allemagne ne semble pas devoir fournir à l'avenir une récolte plus abondante de colons que les Iles-Britanniques. Les présomptions sont même moins favorables; car le prince de Bismark surveille avec sollicitude les causes de ce mouvement teutonique, si important pour la patrie allemande, et cherche à les écarter.

Comme pour l'Angleterre, le suprême effort de l'émigration allemande s'est accompli en une décade, après quoi le mouvement s'est réduit spontanément. Dans les dix premières années de la même période — 1820-1860 — l'Allemagne, y compris la Prusse et l'Autriche, envoya moins de sept mille âmes; dans la seconde décade, elle en expédia cent cinquante mille; dans la troisième, quatre cent trente mille; et dans la quatrième, neuf cent cinquante mille. Puis l'arrêt se produisit, et pendant les trois années suivantes le nombre des émigrations s'abaissa. Il se releva pendant la guerre civile. Mais, ici encore, malgré les tentations de la solde et des rations, les chiffres de 1853 et de 1854 ne furent jamais atteints. Là aussi les sources semblent se tarir.

La nouvelle Allemagne ne ressemble pas à l'ancienne Allemagne, et la Prusse, son chef actuel, ne considère pas le mouvement avec la même faiblesse impuissante que l'Autriche. Bismark n'est pas de

1. Ville et port de l'État de Maine. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tempérament à laisser s'expatrier des hommes à la structure solide et à l'intelligence ouverte. Il constate qu'il y en a trop de partis déjà.

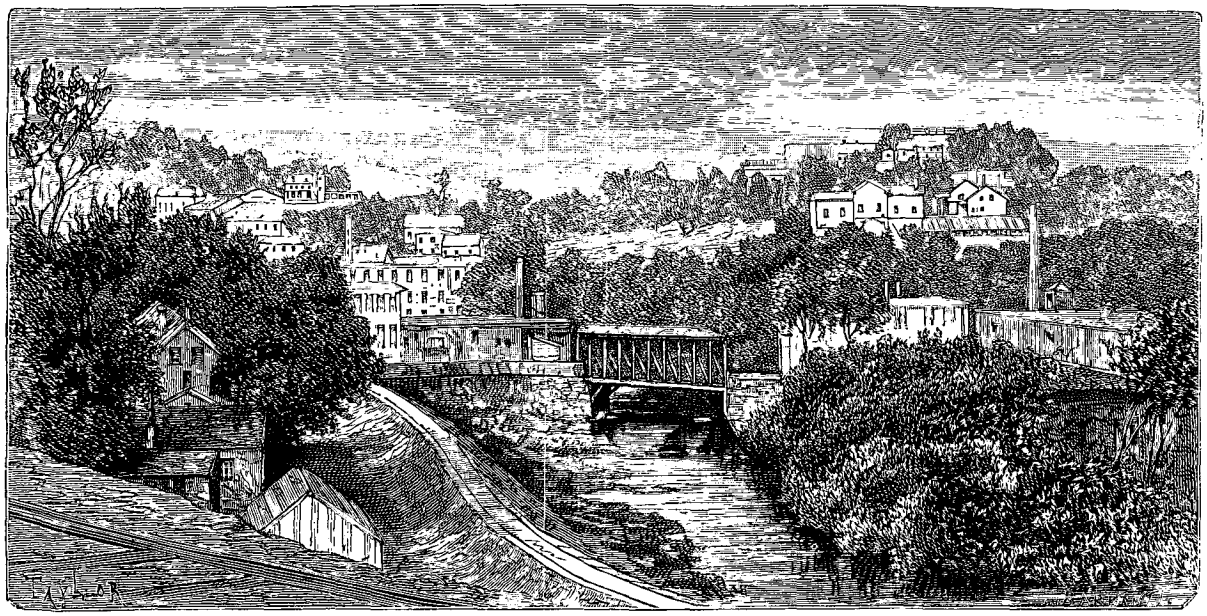
Venons maintenant au sol.

Lors de la cession de la Louisiane par la France, le nouveau territoire acquis par la république fut décrit comme étant virtuellement sans limites. Personne ne savait jusqu'où il s'étendait à l'ouest et au nord; et aujourd'hui, il n'y a pas un hectare de cette région qui ne soit possédé et cultivé aussi bien que le permet un sol pauvre et marécageux.

Il en fut de même après l'incorporation de l'Illinois, de l'Iowa, du Nébraska et du Kansas. Pas une ligne n'avait été écrite à propos du Nébraska et du Kansas. On supposait que ces régions pouvaient admettre un nombre indéfini d'habitants, trente millions chacune au moins, avec une ferme par famille. Dans ces quatre États, tout le sol est occupé, du moins celui qui vaut la peine d'être clôturé.

La plus grande partie du Kansas et du Nébraska et d'immenses sections du Dakota et du Colorado sont impropres à la colonisation. L'Idaho, le Montana, le Wyoming et l'Utah sont des plateaux alpestres, pour la majeure partie très-élevés et complétement nus, propres seulement à l'élève du bétail en grand, et trop vastes pour être occupés utilement par d'autres que de grands capitalistes.

Sur le versant du Pacifique, du territoire de Washington à la haute Californie, il ne reste plus de « sol sauvage » et pas beaucoup de terres susceptibles de rapporter. D'après les rapports du général Hazen, il



Saint-Johnsbury. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

en est de même dans le haut Texas, le Nouveau-Mexique et l'Arizona.

Près du Mississipi le terrain est assez humide; mais à mesure qu'on s'avance vers le Pacifique, il s'élève et devient aride. L'eau et le bois sont rares, l'hiver est rude.

Çà et là se déploie une fertile vallée; on rencontre quelques oasis dans le désert, comme à Saint-Georges, sur le Rio Virgen; mais, en général, la contrée est sèche et nue.

Dans l'Utah et le Colorado, la nature se montre moins revêche, et cependant la surface utilisable pour l'industrie y est peu considérable.

Au nord de ces régions, le sol est pauvre, la pluie peu abondante, l'herbe rare et le froid intense.

La conclusion, c'est que la république ne renferme plus dans ses limites que fort peu de terres de la nature de celles qui pourraient attirer de bons colons.

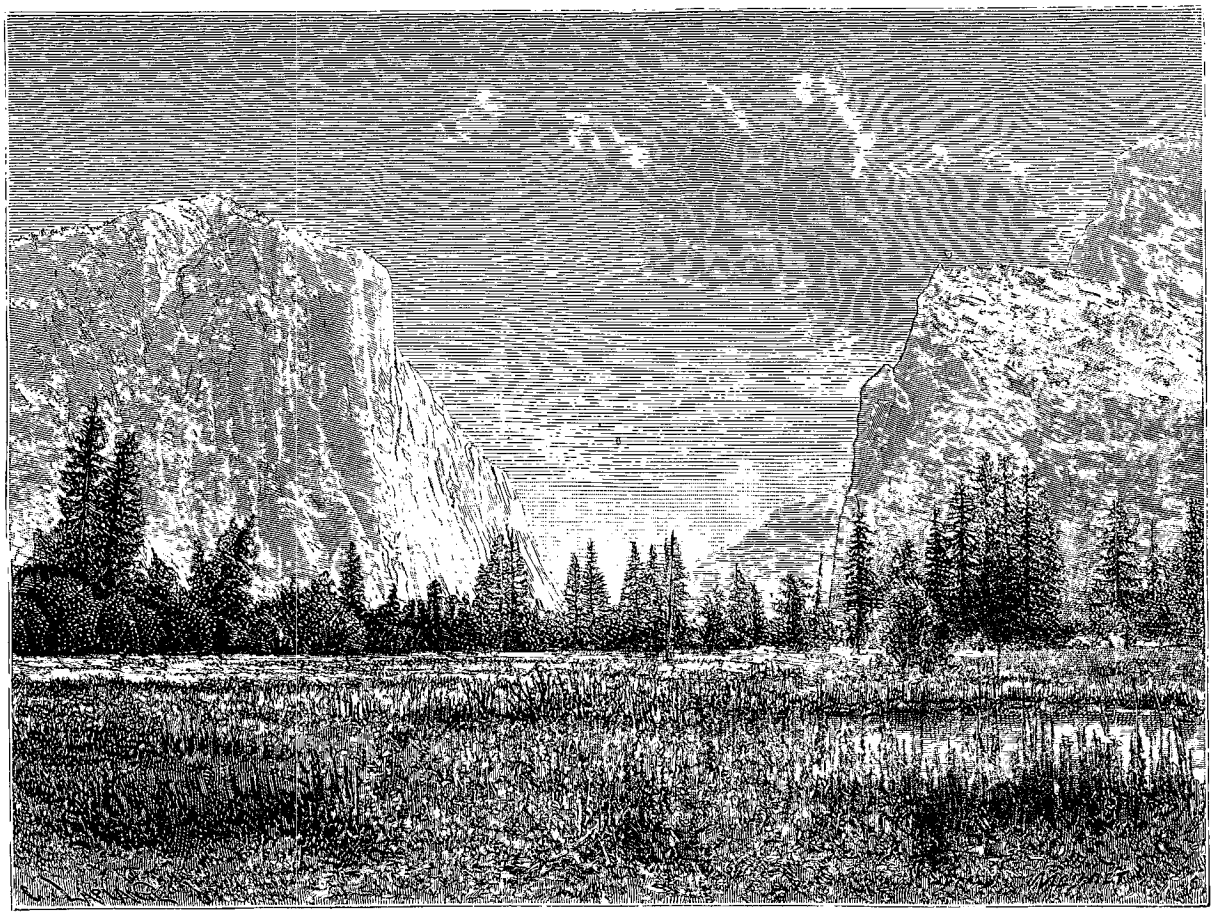
Si ces faits sont authentiques, — et de hautes autorités m'en affirment la véracité, — la fin d'un ordre de choses exceptionnel ne saurait être éloignée.

A l'avenir, l'Amérique doit s'appuyer sur sa seule population indigène, et ne compter que sur ses propres forces: elle n'a pas à espérer désormais de l'Europe plus d'assistance que l'Angleterre n'en attend de l'Allemagne, ou l'Italie de la France.]

Traduit par Hippolyte VATTEMARE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE DONNÉ PAR M. 3E ARRONDISSEMENT



Une vue dans la vallée de Yosemiti. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

LES MERVEILLES DE LA VALLÉE DE YOSEMITI,

PAR M. THÉODORE KIRCHHOFF.

1870-1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

I

Renommée croissante de la vallée. — Départ. — Merced. — Aimables et joyeux compagnons. — San-Joaquin. — L'ancien Eldorado de Frémont. — Le Ranch de Clark. — Les arbres géants. — Origine de leur nom. — Un contemporain de Sésostris. — Dimensions incroyables des arbres. — Manière d'apprécier leur élévation. — Noms attribués aux arbres. — L'*Ours gris*.

Yosemiti est un nom magique qui, non-seulement en Californie, mais dans toute l'Amérique, produit sur l'imagination du voyageur le même effet que le nom de la Mecque sur l'âme du musulman. La vallée de Yosemiti est tout au moins pour le touriste américain à peu près ce que la Suisse est pour le touriste européen. Déjà même la renommée de cette contrée merveilleuse a franchi les mers, et tous les ans des centaines de curieux, venant surtout d'Angleterre, se décident, pour faire ce pèlerinage pittoresque, à franchir, au prix de dépenses énormes, la moitié de la circonférence terrestre et à subir toutes les fatigues d'un parcours de dix jours dans la montagne. En France comme en Allemagne, ce nom géographique, de physionomie assez étrange, est au contraire resté presque inconnu jusqu'à présent, et n'y est familier qu'à un petit nombre de personnes.

A San Francisco, où j'habitais, tout le monde en parle beaucoup, et des vues du Yosemiti sont exposées de tous côtés et sous toutes les formes; on les trouve dans la plupart des maisons particulières et jusque sur la toile d'un théâtre. Elles me poursui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaient pour ainsi dire comme mon ombre. Mais il fallait un effort considérable de volonté pour me décider à quitter complétement mes affaires pendant plusieurs semaines. Cette période de temps était nécessaire si je voulais contempler enfin dans sa réalité cette beauté de la nature. Depuis douze ans que je vivais pour ainsi dire à la porte de ce paradis californien, je n'avais jamais pu y pénétrer, sort qui du reste m'était commun avec la plupart de mes amis de San Francisco.

Enfin, par une belle matinée de juin, je me trouvai sous la vaste véranda d'un bel hôtel de Merced, petite ville située sur le chemin de fer méridional du Pacifique, deux cent vingt-trois kilomètres au sud-ouest de San Francisco. J'étais là avec une quarantaine de touristes, réunis pour visiter aussi la vallée de Yosemiti, éloignée encore de cent trente-six kilomètres. Nous avions choisi ce moment de l'année, parce que c'est l'époque où les cataractes sont les plus abondantes. La plupart de ces voyageurs choisirent la route par Coulterville, qui est la plus commode; quant à moi, je me joignis à une joyeuse société qui préféra suivre la voie plus difficile de Mariposa, afin de voir en passant les célèbres arbres géants de la Sierra Nevada, qui formentpour ainsi dire le vestibule de la vallée de Yosemiti.

Il nous fallut, le premier jour, franchir les interminables plaines de San-Joaquin, puis les pentes boisées de la Sierra; nous passâmes ensuite par les anciennes mines d'or de Hornitos et de Mariposa; elles sont aujourd'hui désertes, mais c'est là que fut autrefois « l'Eldorado » de Frémont.

Vers le soir, nous arrivâmes au Ranch de Clarck, caravansérail des visiteurs de Yosemiti, situé à cent huit kilomètres de Merced. Nous étions là à quatre mille cent quarante et un pieds au-dessus du niveau de la mer : on s'en apercevait à la fraîcheur de l'air, et nous prîmes place avec le plus grand plaisir autour de l'immense cheminée de l'hôtel, où flambaient de très-respectables bûches.

C'était le lendemain que nous devions rendre visite aux arbres géants, éloignés seulement de dix kilomètres. — Après le repos de la nuit, nous nous retrouvâmes le matin tous en selle, hommes et dames, prêts à partir joyeusement sous la direction de notre guide, et bientôt nous nous engagions à la file dans la montagne, en suivant un sentier de mulet. Quel splendide coup d'œil nous offrirent bientôt les vertes plaines entourées de bois qui, dans la vallée, s'étendaient au loin à nos pieds! Et au-dessus de nous, avec quelle élégante fierté se dressaient, jusqu'à une hauteur de cent soixante-quinze pieds, les pins, les cèdres, les sapins dont les rameaux, secoués par le souffle du matin, laissaient échapper de longs murmures! On ne peut rien imaginer de pareil à l'effet produit par les pins qui élevaient leurs cimes magnifiques sur la crête boisée de ces montagnes.

Il eût été impossible de souhaiter un temps plus beau, et sur toute la Sierra le ciel s'étendait comme un dôme d'azur; les oiseaux gazouillaient de tous côtés; autour de nous étincelait sur le sol, semé de pommes de pin, l'élégante fleur rouge du *Sarcodes sanguinea;* les tiges immenses des arbres résineux étaient comme parées d'une mousse vert clair, et ne déparaient point le charme du riant tableau qui nous entourait.

A six mille cinq cent quarante et un pieds au-dessus du niveau de la mer, nous arrivâmes aux arbres géants. Ces arbres ne forment pas un groupe séparé; ils sont dispersés, au nombre de six cents environ, dans toute la forêt. On les trouve à partir de quatre mille huit cents pieds jusqu'à huit mille pieds. Ils appartiennent à l'espèce des sapins du Nord, et ont reçu en botanique le nom de *Sequoia gigantea*. Le nom de *Wellingtonia* leur avait été donné d'abord par les Anglais, mais l'orgueil américain a repoussé cette désignation et un Indien Cherokee a été préféré au vainqueur de Waterloo. On trouve encore des sequoias dans d'autres parties de la Sierra Nevada; le groupe de Calavera, par exemple, rivalise avec celui de Mariposa, que nous allions visiter. Mais à Calavera la civilisation s'étale avec son cortége habituel d'hôtels, de théâtres, de jeux de toute sorte, etc. A Mariposa, au contraire, on ne rencontre que la seule nature. La forêt de Mariposa et la vallée de Yosemiti ont été données par le gouvernement des États-Unis à l'État de Californie, qui doit les conserver comme « parc national[1], » et veiller à ce que rien n'endommage les beautés naturelles de ce « parc. » Une commission spéciale, nommée par la législature californienne, exécute sévèrement cette sage loi.

Le premier des arbres géants qui s'offrit à nos regards était un colosse étendu à terre. Au moyen d'une échelle, nous grimpâmes sur le tronc et nous nous promenâmes là comme sur une route; ce tronc est assez large pour qu'une voiture puisse circuler dessus[2].

Cet arbre, que l'on appelle le *Colosse*, a, au-dessus de la racine, une épaisseur de trente-deux pieds et une circonférence de cent deux. Il ne reste du tronc qu'une longueur de cent cinquante pieds. L'écorce, qui a un pied et demi d'épaisseur, a presque entièrement disparu. Le feu a détruit la partie du tronc qui manque; mais on voit encore sur le sol le creux que l'arbre a fait en tombant. Quand il était debout, cet arbre devait avoir environ quarante pieds d'épaisseur, cent vingt pieds de circonférence, et sa hauteur devait être de quatre cents pieds, c'est-à-dire trente-six pieds seulement de moins que la flèche de Strasbourg. On évalue l'âge de ce géant à trois mille quatre cents ans, ce qui nous reporte à peu près au temps de Sésostris. Ces chiffres paraissent tellement incroyables qu'on hésite à les donner; mais ils sont très-certains, puisqu'ils sont encore assez nettement attestés par les

1. Voy. dans le *Tour du Monde*, t. XXVIII (1874), p. 289, un autre exemple d'un bill analogue constituant en « parc national » le haut pays de la Yellowstone dans les Rocheuses.

2. Voy. plusieurs de ces arbres géants dans la relation de M. L. Simonin, tome XXVII (1874), p. 231 et suivantes.

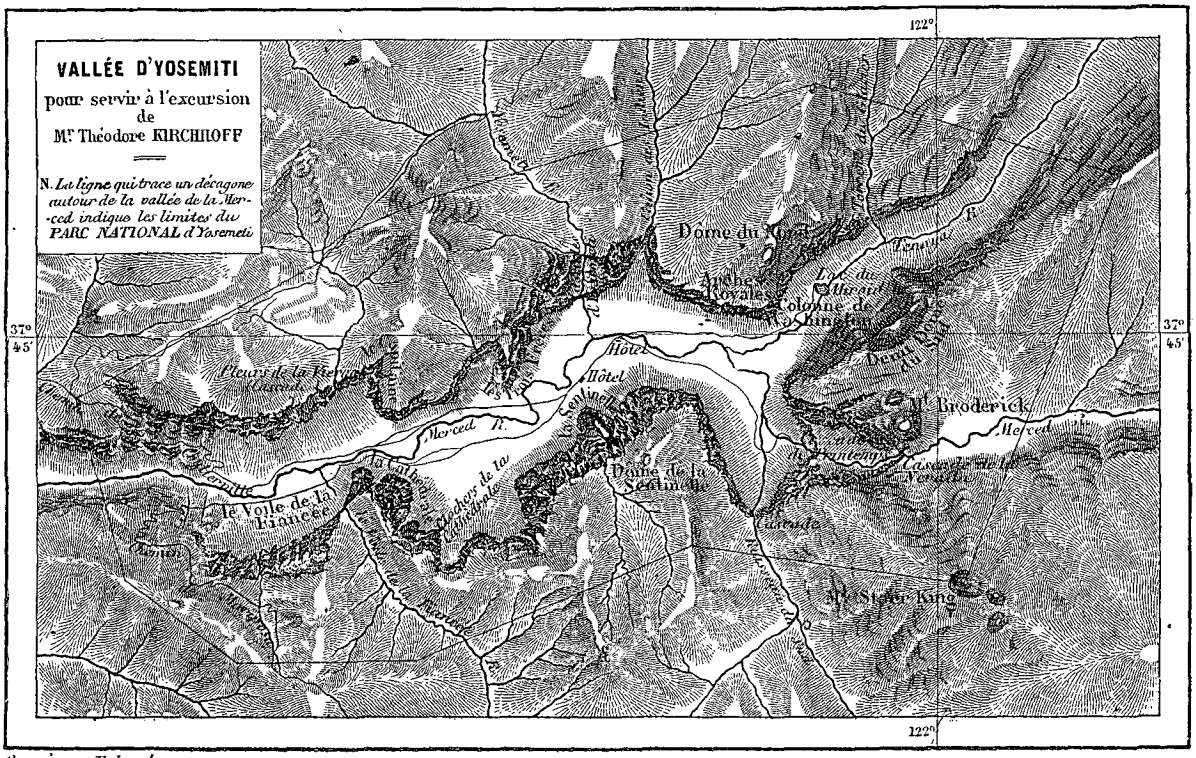
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cercles de croissance de l'intérieur du tronc. Un autre arbre, mesuré par Agassiz, peut, selon lui, prétendre à mille huit cents ans. Les plus gros sequoias remontent très-certainement au delà de Jésus-Christ. Leur jeunesse date à peu près du temps de Moïse ou du temps où Salomon bâtit le temple de Jérusalem.

Pendant que j'étais debout sur le tronc du colosse tombé, je regardai dans la forêt quelques-uns de ses compagnons et je demandai quelle pouvait être la hauteur du plus beau. « Deux cent cinquante pieds, » me répondit notre guide.

J'avais cru cet arbre de cent pieds moins haut. On se trompe aisément dans l'appréciation de la hauteur de ces colosses, et l'erreur provient sans doute de l'énorme dimension de leur circonférence.

Pour se rendre bien compte de leurs proportions, il faut les comparer dans son esprit à des édifices connus. Par exemple, à Mariposa, il y a par douzaines de ces arbres de deux cent cinquante pieds, c'est-à-dire qui dépassent la hauteur des clochers de cathédrale. Un assez bon moyen de se faire une idée de ces hauteurs, c'est de se coucher sur le dos au pied d'un de ces géants, et de faire monter lentement son regard jusqu'à la cime, qui alors s'éloigne à une incroyable distance. Le tronc des sequoias, en s'élevant, diminue de diamètre bien moins rapidement que la plupart des autres arbres, ce qui les fait absolument ressembler à de puissantes colonnes çà et là dressées dans la forêt; la teinte brun clair de leur écorce permet de les distinguer de loin, et, « dans la sombre verdure, ils



Gravé par Erhard

semblent envoyer d'éclatants reflets de lumière, » a dit poétiquement un Américain. Leurs rameaux ne sont pas si beaux d'aspect que ceux des autres conifères; ils ont quelque chose de massif, de ramassé. Souvent ces rameaux, dont le plus bas sort du tronc à une hauteur de quatre-vingts à cent pieds, ont l'épaisseur et la force de beaux arbres ordinaires. Il n'est pas rare que les cimes extrêmes des sequoias soient brisées, sans doute par les tempêtes, et cela peut-être depuis des centaines d'années. Beaucoup ont été plus ou moins brûlés par de terribles incendies, et ces dégradations en ont sensiblement diminué la beauté.

Notre cavalcade s'avança pendant plusieurs milles à travers l'antique forêt, admirant les colosses qui se présentaient tantôt isolés, tantôt par groupes. Notre chemin nous fit plus d'une fois passer à travers des arbres dont le cœur avait été détruit par l'incendie; debout sur notre selle, nous traversions ces arbres comme une voûte.

Les plus beaux sequoias portent des noms étalés sur leurs troncs en lettres d'or gravées dans des tables de marbre. Il est certainement très-utile de donner ainsi des noms aux arbres, car autrement on ne saurait comment les désigner ou les comparer entre eux. Mais les noms adoptés sont pour la plupart très-malheureusement choisis : ce sont presque toujours ceux de riches parvenus américains et de femmes frivoles qui ont ainsi cherché à s'immortaliser. Je remarquai dans ce genre les noms suivants : *Scott*, *Stanford* (potentats de lignes de chemins de fer); l'*Empereur Norton* — l'arbre de cet habitant de San Francisco a eu l'esprit de s'abattre et il gît

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maintenant à terre ! — *Mademoiselle Emma*, *Mademoiselle Marie*, *Brigham Young* et sa femme, etc. De pareils noms, imposés à des géants qui jaillissaient du sol au temps des Pharaons, me parurent profondément ridicules. Je préfère les noms géographiques qui rappellent des États, comme l'*Ohio*, l'*Illinois*, etc., ou bien même des noms mythologiques comme *les Trois Grâces*. Les arbres qui ont reçu ce dernier nom sont trois magnifiques géants, de deux cent soixante-quinze pieds environ, qui forment un groupe pittoresque. Entre eux on pourrait construire une haute cathédrale; par exemple, l'église la plus élevée de New-York, la Trinité, haute de deux cent soixante-quatre pieds, ferait très-bon effet au milieu de ces « Trois Grâces » qui, de leurs rameaux les plus élevés, ombrageraient le clocher placé à leur centre.

Le plus énorme des colosses de Mariposa est l'*Ours gris*, qui se dresse seul isolé à trois cents pieds. Son tronc a trente-trois pieds de diamètre et cent douze pieds de circonférence. Sa branche la plus basse est à quatre-vingts pieds au-dessus du sol, elle a environ six pieds d'épaisseur. A l'endroit où est placé ce rameau, le tronc a encore une épaisseur de vingt pieds.

II

En route pour la vallée. — Le Point de vue de l'Inspiration. — Aspect général. — Comparaison de la vallée avec d'autres sites célèbres. — Nature particulière de sa beauté. — Le Capitaine. — Le Dôme du Nord. — Le Voile de la Fiancée. — La Cathédrale. — La Sentinelle. — La légende sauvage du roi Tatokanula et de la belle Tissoak. — Comment la vallée a été découverte.

Il nous fallut enfin dire adieu à ce vestibule de la vallée de Yosemiti. Le soleil de la matinée du 10 juin nous trouva marchant joyeusement sur la route qui conduisait au but principal de notre excursion. Il y a quelque temps, cette route, aujourd'hui très-sûre, était encore un casse-cou, tracé au flanc d'une montagne couverte de bois épais, dans un site très-pittoresque. Sur le versant opposé d'une large vallée, à notre gauche, se dressaient, en longues rangées, des roches grises ayant formes de bastions et de dômes, qui devinrent plus imposantes à mesure que nous avancions. Sur des hauteurs lointaines, en face de nous, la route de Coulterville apparaissait, semblable pour l'œil à un long ruban de couleur claire. Au milieu des bois sombres scintillait une belle cascade. Occupés de tous ces tableaux, nous arrivâmes sans nous en douter à un contre-fort avancé de la montagne que l'on appelle « le Point de vue de l'Inspiration, » et d'où, tout à coup, apparut à nos yeux éblouis, dans toute sa sauvage beauté, la vallée de Yosemiti entourée de sa ceinture de rochers.

Je connais l'Amérique depuis l'Hudson jusqu'à Mexico, et des bords de l'Atlantique jusqu'aux bords du Pacifique; je connais bien la Suisse et d'autres régions montagneuses de l'Europe, et nulle part, dans mes voyages, je n'ai rien vu de comparable au spectacle offert par le premier coup d'œil jeté sur cette vallée de Yosemiti, qui a un peu plus de deux lieues de long sur un à deux kilomètres de large.

On ne trouve là, il est vrai, ni les cimes neigeuses, ni les glaciers des Alpes; nous ne voyions pas, comme au lac des Quatre-Cantons, des montagnes pittoresques, des villes coquettes, des plaines verdoyantes se refléter dans les eaux d'un lac d'azur; notre regard n'était pas séduit comme sur les bords du Rhin, par l'apparition de châteaux féodaux évoquant mille souvenirs des siècles évanouis : c'était la nature seule qui se montrait à nos regards, mais avec toute la puissance d'une sauvage et grandiose beauté.

Aucun nuage n'altérait le bleu transparent du ciel californien, et sous sa lumière éclatante les gigantesques roches dont la double rangée forme la vallée, apparaissaient à nos yeux avec toute la vivacité de leurs arêtes et dans toute l'imposante étrangeté de leurs contours.

Au nord, c'est d'abord le *Capitaine*, muraille de granit verticale et presque cubique qui jaillit du fond même de la verte vallée, au centre d'un monticule aplati d'environ deux cent cinquante hectares. Plus loin, en arrière, se dresse, derrière le *Capitaine*, la cime gris clair du *Dôme du Nord*. En face du *Capitaine* ondoie le *Voile de la Fiancée*, cascade d'un effet magique qui se précipite dans la vallée, au milieu de la verdure des sapins. Du côté sud, les dentelures de granit et les parois escarpées de la *Cathédrale* et de ses tours, les murailles géantes de la *Sentinelle*, forment les principaux traits d'une ligne colossale de créneaux qui va se terminer au *Dôme du Sud*.

Tous ces sommets s'élèvent de trois mille à cinq mille pieds environ au-dessus de la vallée de Yosemiti, qui est elle-même à quatre mille soixante pieds au-dessus du niveau de la mer. Entre ces masses de granit on aperçoit la Merced, qui, semblable à un ruban argenté, serpente au milieu de la délicieuse verdure qui couvre la vallée. Une vapeur légère, flottant sur les cimes lointaines, jette sur elles un voile transparent d'un effet magique, tandis qu'au contraire les pics plus rapprochés se détachent avec une netteté parfaite sur les arbres de la vallée. Ce panorama a une beauté sauvage incomparable.

Nous serions volontiers restés longtemps à jouir du tableau merveilleux qui s'étendait sous notre regard; malheureusement le temps nous pressait, et d'autant plus que nous étions obligés de renoncer à la voiture qui jusqu'alors nous avait servi; il fallait encore une quinzaine de jours de travaux pour terminer la route qui conduisait jusque dans la vallée, et nous fûmes réduits à y descendre à âne ou à poney, par des sentiers détestables. Dans la brigade d'animaux qui nous avaient été offerts à notre descente de voiture, je m'étais adjugé une monture d'un entêtement indomptable, qui se livrait sur les rochers à des exercices de voltige fort déplaisants. Nous atteignîmes enfin le fond de la vallée. Je fus alors plus tranquille. La route traversait un magnifique bois de pins et de chênes, et je pus jouir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

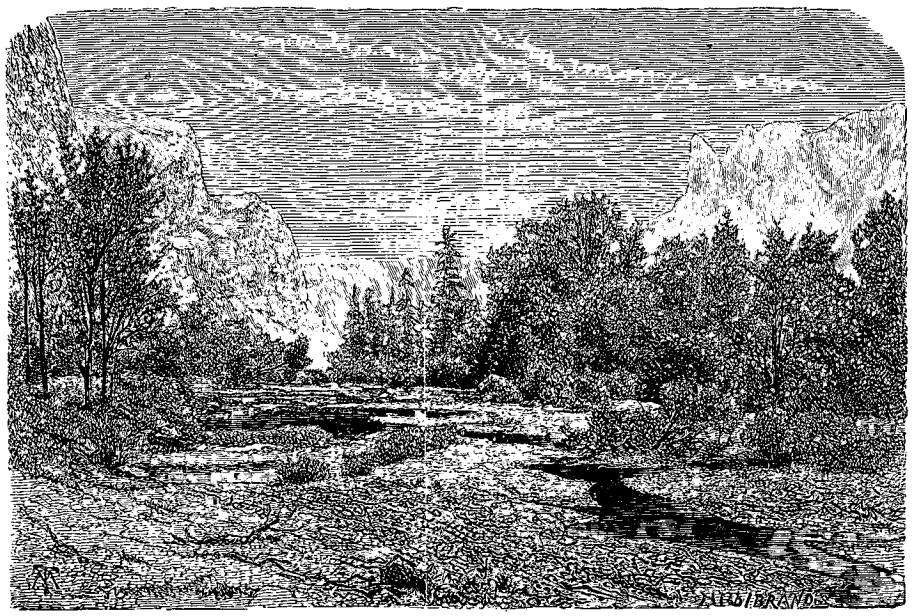
Vue d'ensemble de la vallée de Yosemiti. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans trouble de la vue ravissante que m'offraient les rochers et la cascade du *Voile de la Fiancée*.

Nous étions au-dessous de l'immense muraille du *Capitaine*, qui se dressait verticalement à nos côtés à une hauteur de trois mille cent pieds. Dans le milieu de cette paroi rocheuse, d'une teinte gris clair, on distingue des contours figurant avec assez de netteté une espèce de géant, à la longue chevelure noire flottante, qui regarde fixement la vallée. A ce personnage, que tout voyageur, même sans une imagination bien vive, peut facilement apercevoir, se rattache une intéressante légende indienne. *Capitaine* se dit en indien *Tutokanula*, et ce nom est celui de l'ancien souverain de la vallée.

Il y a bien longtemps, raconte la légende, avant que les Visages-Pâles fussent entrés dans le pays, la vallée était habitée par des Peaux-Rouges, et dans cette paisible solitude, Tutokanula veillait paternellement au bien-être de tous. Mais ce bonheur prit fin le jour où la charmante divinité Tissaak apparut à Tutokanula sur la cime du Dôme du Sud, qui alors n'était pas encore fendue en deux parties. Depuis ce moment, Tutokanula fut tout entier à Tissoak; il ne pensa plus aux hommes; il laissa les moissons périr faute de pluie, et bientôt la famine fut inévitable. Le cœur de la déesse fut touché de l'infortune des Indiens qui s'étaient adressés à elle pour la supplier de les sauver. Elle pria à son tour le Grand Esprit de secourir son peuple. Celui-ci sépara en deux le Dôme du Sud et fit ainsi couler dans la vallée les eaux des parties hautes de la montagne; le ciel versa des pluies abondantes, les moissons furent sauvées et toute crainte de famine disparut. Mais Tissaak, pour obtenir ces bienfaits, s'était offerte en sacrifice au



Vue prise de la base du Capitaine. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

Grand Esprit, et jamais elle ne reparut. Lorsque Tutokanula eut acquis la certitude qu'elle était perdue pour lui, il quitta aussi le pays, où il ne pouvait plus vivre sans sa bien-aimée. Avant de partir, il cisela sur les parois du Dôme du Sud les traits de Tissaak, dont on distingue encore quelques faibles contours; puis, sur la muraille de granit du *Capitaine* il laissa sa propre image, qui contemplera éternellement, d'un regard attristé, la vallée où il a vécu si longtemps près de la déesse à jamais évanouie.

Toutes les traditions des Indiens et les noms donnés par eux aux sites remarquables survivront dans la vallée de Yosemiti, même lorsque le dernier des Peaux-Rouges en aura disparu. Le nom de Yosemiti lui-même est indien et signifie « le grand ours gris. » La cascade du *Voile de la Fiancée* s'appelle en indien *Posonó*, c'est-à-dire « l'Esprit des mauvais vents. » Les Peaux-Rouges ne se hasardent pas volontiers de ce côté, et pour tous les trésors du monde jamais ils n'y camperaient pendant la nuit. L'air qui dans le voisinage de la cascade est sans cesse agité par la chute des eaux, doit être, selon la superstition des sauvages, hanté par de mauvais génies.

La découverte de la vallée de Yosemiti, qui date de 1851, eut malheureusement pour conséquence immédiate la destruction presque totale des Indiens qui l'habitaient. Un détachement de milices et d'habitants des frontières poursuivait jusque dans cette citadelle de montagnes, qui était encore inconnue, une bande de Peaux-Rouges qui fuyaient devant les Blancs après s'être rendus coupables d'assassinats et de vols de chevaux aux dépens de quelques mineurs. On atteignit la bande et on l'anéantit presque entièrement. La dernière gorge où les Indiens cherchèrent un abri et où la plupart d'entre eux furent taillés en pièces,

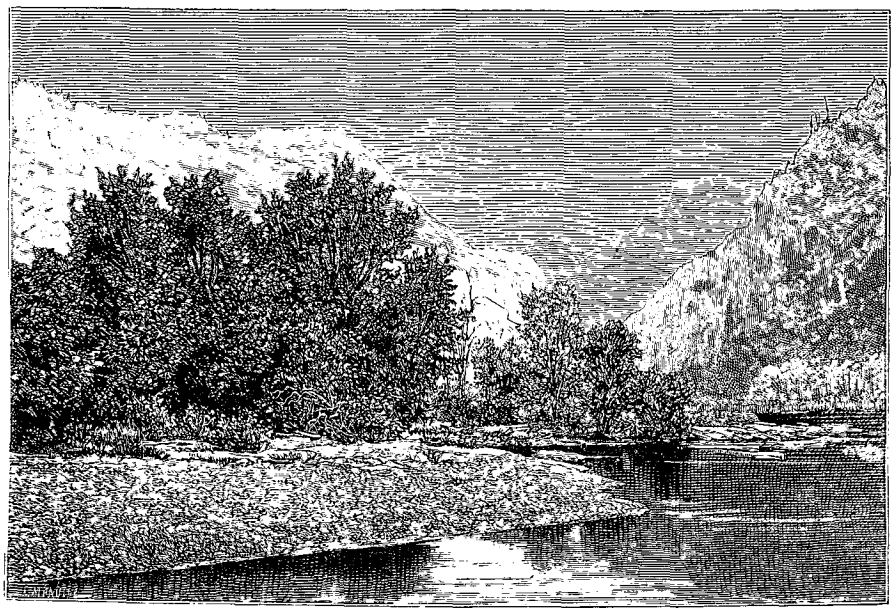
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

porte encore aujourd'hui le nom du *Cañon*[1] *des Indiens*.

Aujourd'hui on ne voit presque plus d'Indiens dans cette région ; c'est à peine s'il en reste quelques douzaines qui vivent des produits de la pêche ; leur aspect misérable et leurs vêtements en lambeaux laissent une pénible impression.

La cascade du *Voile de la Fiancée*[2], que je pus examiner de près à mon entrée dans la vallée, a été appelée « le Staubbach de la Sierra Nevada. » Mais la cascade américaine est bien plus abondante et bien plus imposante que la cascade suisse. La hauteur est à peu près la même ; le Staubbach a neuf cent vingt-cinq pieds ; le *Voile de la Fiancée*, qui a une largeur d'environ soixante-dix pieds, a neuf cent quarante pieds de hauteur. Au Staubbach, c'est un flot laiteux qui roule paisiblement sur une pente et qui se disperse en pluie diamantée dans la vaste prairie de Lauterbrunnen ; ici, au contraire, c'est un jet bruyant qui roule en mugissant sur des blocs de granit et se précipite dans un fond boisé. Les gerbes de la cascade, poussées par le vent, se lancent çà et là comme des fusées éblouissantes, et de loin on croirait voir un gigantesque voile, tissé d'argent, qui flotte à travers les airs ; de là son nom. Lorsque le soleil, dans l'après-midi, vient peindre un arc-en-ciel sur les ruissellements splendides de la cataracte, au-dessus de laquelle se dressent fièrement, à trois mille sept cent cinquante pieds, les cimes du rocher des *Trois-Grâces*, que domine à son tour le colossal *Capitaine*, cet ensemble d'une étrangeté si sauvage forme un tel tableau que le Staubbach, en comparaison, paraît presque mesquin.

Je m'avançais lentement, à cheval, le long de la



Les Dômes du Nord et du Sud. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

verte rive de la Mercêd, qui, à cet endroit, a environ soixante-dix pieds de large ; j'admirais les chênes semés çà et là et les splendides arbres verts qui m'entouraient, lorsque, à ma droite, je vis se dresser les murailles colossales de la *Cathédrale*, parois de deux mille six cent soixante pieds au-dessus desquelles s'élèvent encore, à cinq cents pieds plus haut, les roches aux formes bizarres que l'on appelle les *Clochers*. Plus loin apparaissent les *Trois Frères* (quatre mille trois cents pieds), qui semblent être constamment près de tomber dans la vallée ; à droite, c'est la *Sentinelle*, obélisque effrayant qui monte tout droit jusqu'à trois mille deux cent soixante-dix pieds, sur une base de trois cents pieds seulement, entouré de magnifiques pins de cent cinquante à cent soixante-quinze pieds. En arrière, l'œil monte encore pour atteindre le sommet grisâtre du *Dôme de la Sentinelle*, qui s'élève à quatre mille cinq cents pieds.

Mais l'énorme *Sentinelle* enchaîne moins le regard que la cataracte qui, vis-à-vis, se précipite en trois masses liquides d'une hauteur de deux mille six cent trente-quatre pieds, et qui par conséquent est la plus haute du globe après la cascade de la Sentinelle, sa voisine, qui a trois mille deux cents pieds, mais qui est loin de pouvoir lui disputer le premier rang : ce n'est, en effet, qu'un mince filet d'argent serpentant le long de la paroi rocheuse et qui n'a nullement l'aspect d'une cataracte.

Parmi les cascades de la Suisse, celles de Reichenbach pourraient seules lui être comparées pour la hauteur ; mais ces cascades sont pour ainsi dire sept chutes superposées, et aucune d'elles ne peut,

1. On sait qu'on appelle *cañon* une gorge très-étroite, à parois verticales.

2. Voyez une gravure représentant le Voile de la Fiancée, dans le précédent semestre, p. 139.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

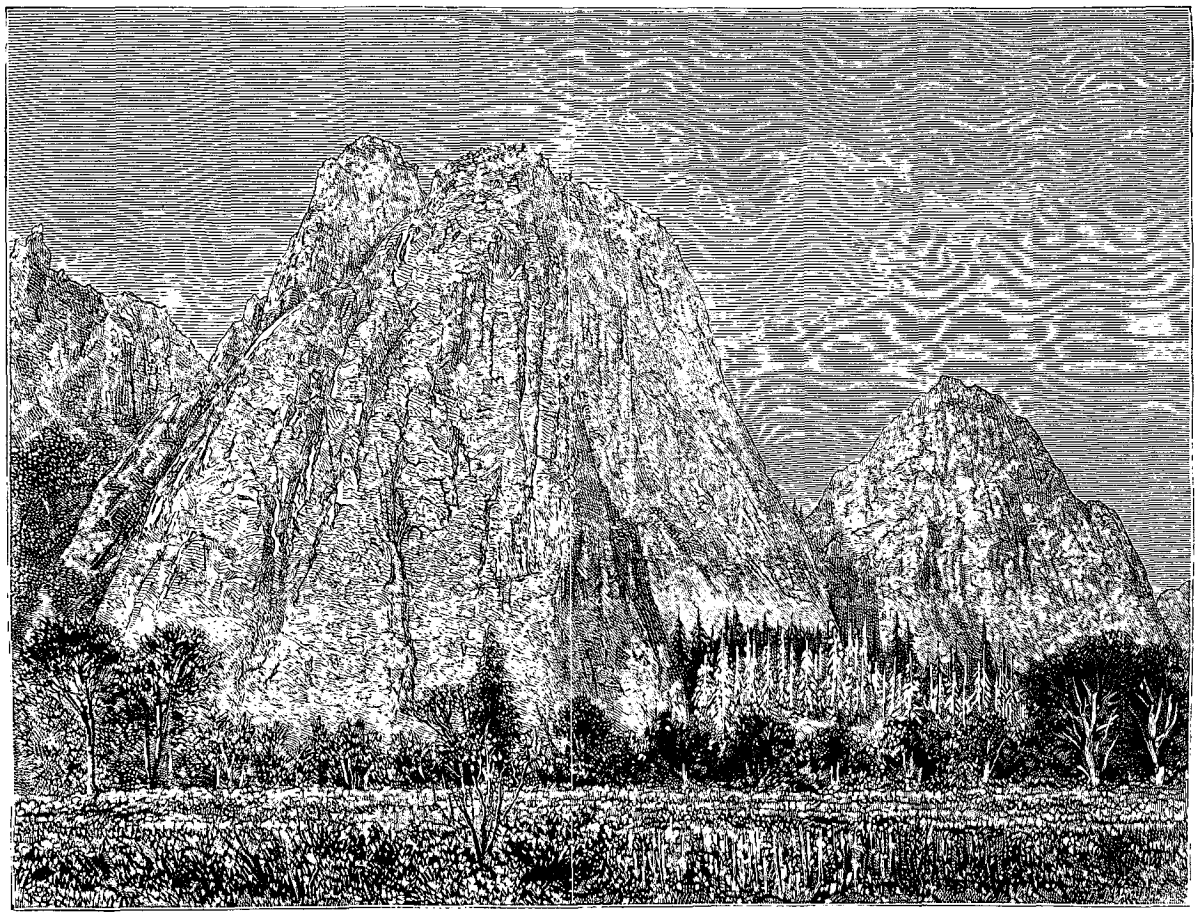
ni pour l'abondance des eaux, ni pour la grandeur, être rapprochée de la cascade supérieure de Yosemiti, qui a mille six cents pieds de haut, trente pieds de large, et qui, à sa partie inférieure, atteint en largeur jusqu'à trois cents pieds.

La cascade médiane, séparée de la plus haute par une saillie du rocher, a six cents pieds de haut, et tombe en mugissant sur un bloc de granit aplati.

La cascade inférieure, qui lui succède immédiatement, atteint directement le fond de la vallée, en faisant un saut de quatre cent trente-quatre pieds.

Un temps viendra où ces merveilles seront illustrées par les poëtes, comme le Staubbach et Terni par Byron.

La cascade supérieure, comme le *Voile de la Fiancée*, ondoie çà et là sous l'action du vent. Grâce au bruissement sonore des eaux tombantes, au mouvement de ces gerbes qui semblent venir pour ainsi dire du ciel, et dispersent de tous côtés leur poussière étincelante, le tableau a une animation qui dissipe ce qu'il aurait eu de trop sévère, de trop aride, si l'œil n'avait eu devant lui que les contours abrupts de ces masses épouvantables de granit.



La Cathédrale. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

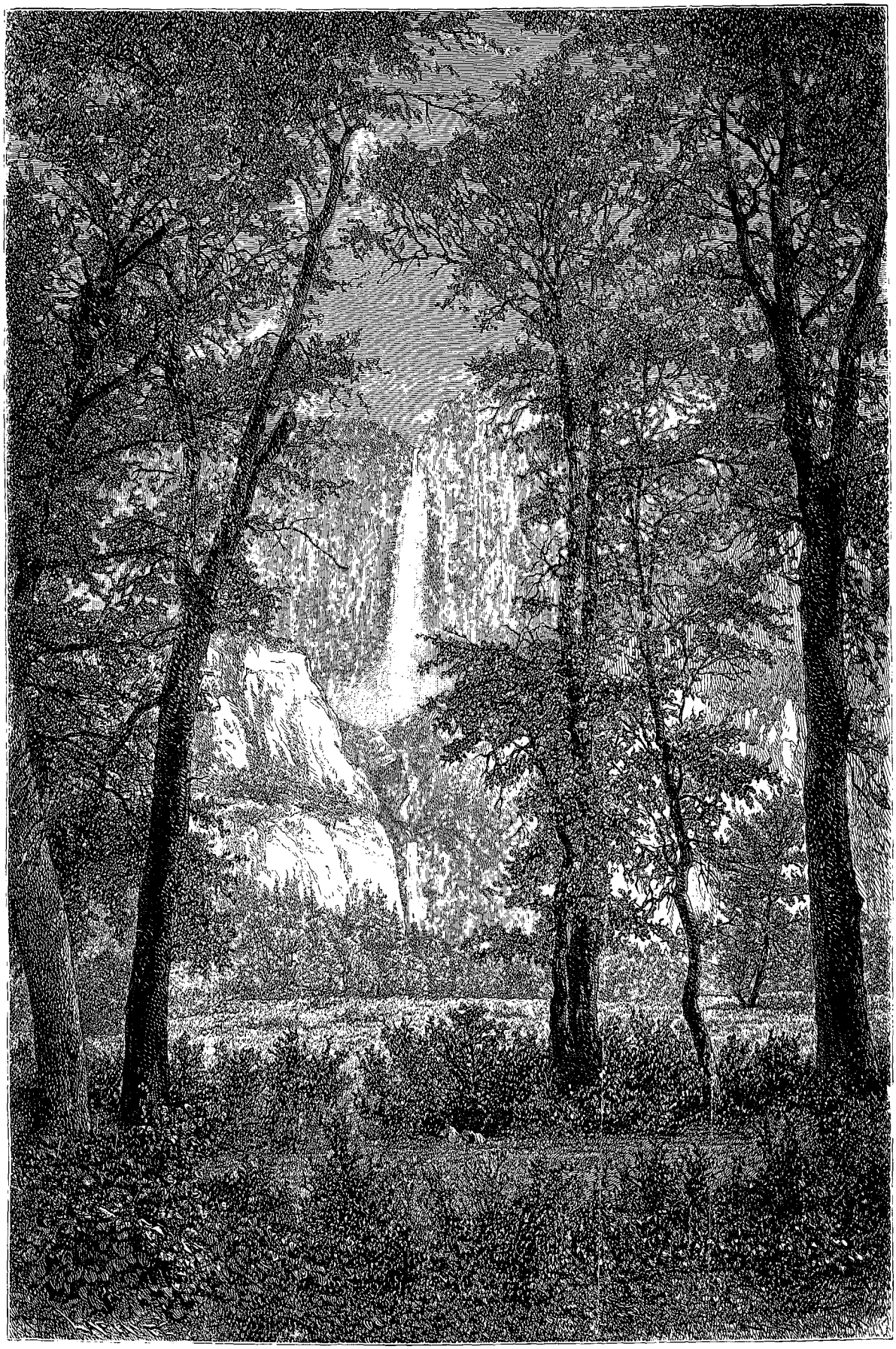
III

L'hôtel Leidig. — Coup d'œil pris de la véranda. — La Grande Cascade. — Clair de lune sur la vallée. — Le lever du soleil au lac du Miroir. — Le Rocher du Souvenir. — La Pivaak ou Vernalfall. — Le Bonnet Phrygien. — La cascade de la Nevada.

Des trois hôtels de style rustique construits dans la vallée, nous choisîmes, pour nous arrêter et nous reposer, celui que dirige M. Leidig. De la véranda de cet hôtel, nous avions en face la Grande Cascade, et derrière la maison l'énorme *Sentinelle* dressait ses escarpements de granit. Nous trouvâmes dans cet hôtel un excellent accueil, et, pour recevoir confortablement les trois mille voyageurs qui visitent chaque année la vallée, on avait pris beaucoup plus de précautions que je ne m'y attendais. L'organisation des bains, par exemple, est un vrai modèle d'élégance et de confortable qui pourrait être imité en Europe. Dans ces vastes salles, bien saines, le voyageur fatigué est tout ravi de trouver non-seulement un bain très-élégant, mais tout un arsenal de flacons renfermant de l'arnica, des huiles, des essences, etc., etc. On a même pensé au fil et aux aiguilles pour remettre en place les boutons que la course dans les montagnes a pu faire sauter.

Un Allemand de Hambourg a installé, en face de l'établissement de bains, un magasin de petits ob-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Grande Cascade. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

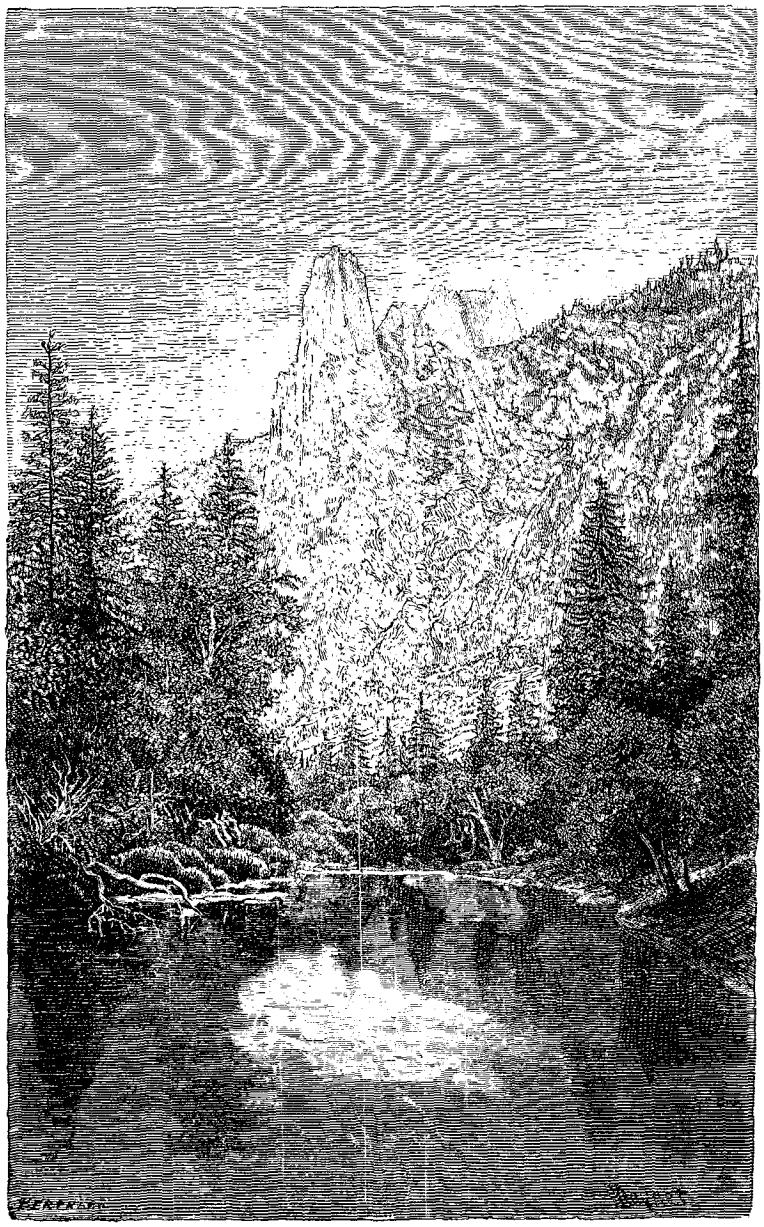
jets de bimbeloterie, fabriqués avec des bois de la Sierra Nevada. De forts jolis coffrets, dont les couvercles sont faits avec du bois provenant des arbres géants, des cannes et toutes sortes d'objets du même genre sont exposés là pour tenter les touristes.

C'était un très-intéressant spectacle que de voir passer sans cesse les cavalcades de voyageurs et de voyageuses. Tout ce monde va à cheval, et il est très-rare que, comme en Suisse, on entreprenne une partie dans la montagne à pied. Chaque cavalcade de touristes est escortée d'une longue file de bêtes de somme, portant des grelots qui retentissent au loin dans la vallée. Rien de plus attachant et de plus animé que ce tableau aux aspects sans cesse nouveaux.

Nous employâmes les dernières heures du jour à des promenades dans le voisinage: nous visitâmes entre autres le pied de la *Grande Cascade*, à une demi-lieue de l'hôtel. Le chemin que nous suivîmes avait un charme idyllique délicieux : autour de nous se déployait une verdure admirable; nos regards pouvaient se porter tour à tour sur la *Grande Cataracte*, sur les deux *Dômes* du Nord et du Sud, sur le pic de la *Sentinelle*, sur la *Cathédrale* et sur ses clochers.

Après avoir franchi un pont jeté sur la Merced, et traversé un petit bois d'essences variées, nous arrivâmes à une retraite délicieuse, toute tapissée de fleurs des champs, et d'où l'on entendait au loin la grande voix de la cataracte, semblable à l'écho solennel d'une majestueuse harmonie. A cet endroit, la vallée s'élargit sensiblement en forme de bassin arrondi, et, en nous voyant dominés de toutes parts par les parois de granit, il nous semblait que nous étions dans une verte oasis cachée au sein d'un cratère immense ravagé et brûlé par les feux des éruptions.

A la partie inférieure de la Grande Cascade, nous pouvions nous donner, dans toute sa splendeur terrible, le spectacle de l'élément déchaîné. Je ne pouvais me lasser de contempler cette pluie jaillissante qui se précipitait sur des blocs de granit d'une hauteur de quatre cent trente-quatre pieds. Vue d'un certain point, la cascade inférieure semblait ne faire qu'une avec la cascade supérieure; la masse liquide paraissait alors tomber, en un seul jet, d'une hauteur de près de trois mille pieds!.. Je remarquai là de nouveau ces espèces d'éblouissantes fusées d'eau qui se détachent de la masse liquide en jets séparés, et que j'avais déjà observées au *Voile de la Fiancée*. Le fait s'explique par la cohésion qui s'établit entre les molécules des masses d'eau qui tombent d'une si prodigieuse hauteur. Ces gerbes énormes, qui semblent à l'œil se chasser les unes les autres, tombent en effet successivement comme des masses liquides isolées, avant de se réduire en écume et de se confondre toutes ensemble.



La Sentinelle. — Dessin de J. Moynet; d'après une photographie.

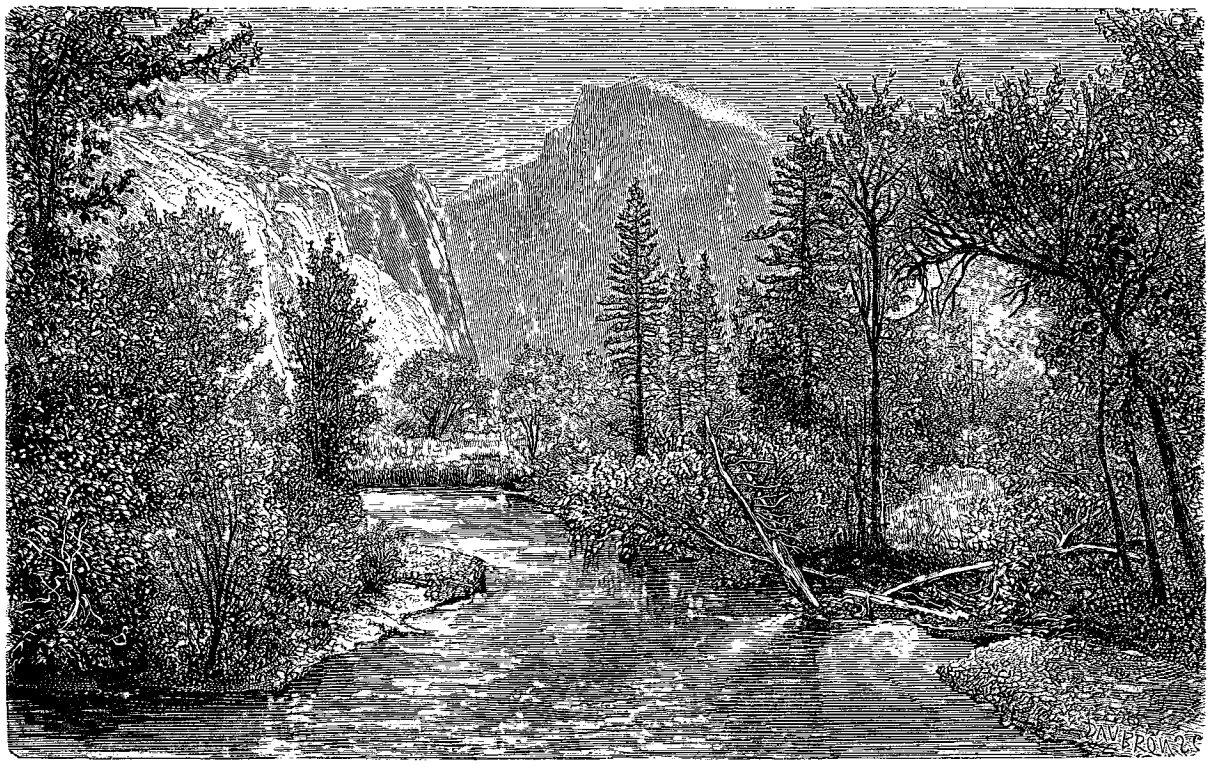
Le bruit produit par la cataracte n'est pas semblable au fracas du tonnerre pendant l'orage; il rappelle plutôt le crépitement de grêlons sur les toits; parfois il augmente de violence; puis, s'enflant de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

nouveau, il rappelle le sourd murmure d'un ouragan qui mugirait dans une forêt profonde.

Lorsque la nuit fut tombée, nous allâmes contempler la beauté de la vallée, aux lueurs mystérieuses de la lune, qui jetait sur ce charmant tableau la douce magie de ses rayons argentés. Suspendue comme un globe de lampe au-dessus du noir obélisque de la *Sentinelle*, elle jetait sa lumière sur les gigantesques parois de rochers gris d'où la Grande Cascade fait sans repos ondoyer ses gerbes écumeuses, semblables à de blanches apparitions de fantômes. Les pins élancés dessinaient leurs ombres immenses sur la verdure du fond de la vallée, éclairée de même par la lune; aucun souffle d'air n'agitait leurs cimes immobiles; tout était paisible, silencieux; seule, la cataracte remplissait le lointain de son imposant murmure. La magnificence de ce spectacle transportait l'âme dans une espèce de rêve dont le souvenir ne s'effacera jamais dans mon âme.

Le matin suivant, notre joyeuse cavalcade était de nouveau en route de grand matin. Suivant le fond de la vallée, tout parsemé de fleurs et décoré par des groupes pittoresques de chênes et d'arbres verts, nous nous rendîmes rapidement à la gorge de *Tenaya* pour assister là, près du *lac du Miroir*, au lever du soleil. A l'entrée de la gorge se dresse majestueusement, à trois mille sept cent vingt-cinq pieds, la cime de granit grisâtre du *Dôme du Sud;* à sa partie inférieure s'é-



La gorge de Tenaya et le Dôme du Sud. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

lèvent d'énormes arcs concentriques, qui ont reçu le nom d'*Arches Royales*, et le rocher de deux mille pieds de haut appelé la *Colonne de Washington*. Le lac du Miroir (qui est plutôt un étang qu'un lac) étend ses eaux d'un vert sombre au pied d'un rocher de quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix pieds, qui tombe perpendiculairement sur la vallée. Il est entouré de buissons et d'arbres élevés, d'un aspect pittoresque, qui se reflètent ainsi que les pics escarpés du voisinage dans ses eaux transparentes et unies. Le matin, les images reflétées ont rarement toute leur vigueur.

A notre retour du lac du Miroir, toute notre compagnie, conformément à ses devoirs, se fit photographier, dames et messieurs, en un seul groupe imposant : les uns étaient à cheval, les autres à mulet, et tous nous avions derrière nous, comme arrière-plan, la Grande Cascade. Après cette opération, nous pûmes aller rendre visite à la *Vernalfall* ou *Chute du Printemps* et à la *Cascade de la Nevada*, chutes d'eau splendides formées par la Merced à l'extrémité de la vallée qui s'infléchit au sud-ouest. La Grande Cascade et le Voile de la Fiancée sont alimentés par des torrents qui se réunissent du nord au sud, et arrivent ensem- ble dans un angle à droite de la vallée. Le chemin qui conduit à la *Vernalfall* traverse des fonds couverts de bois épais, dominés par d'immenses parois de roche; on suit le cours de la Merced, qui saute en mugissant sur un lit d'énormes blocs de granit. Sur la droite, la gorge se termine par un es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

carpement que franchit la *Cascade du Ruisseau du Sud*, haute de six cents pieds. En continuant le long de la Merced, comme nous le fîmes, on arrive au rocher nommé mont Broderik. Des pins ont réussi çà et là à se loger dans l'immense paroi perpendiculaire de ce rocher, et on ne comprend pas comment ils peuvent se cramponner si solidement à ces murailles. Vus d'en bas, ces arbres énormes font l'effet de petites boutures.

Arrivés au *Rocher du Souvenir* (ainsi nommé parce que les touristes, désireux de s'immortaliser, ont l'habitude de graver leur nom sur sa paroi), nous descendîmes un peu à pied dans le ravin de la Merced, afin de voir de près la *Vernalfall*. Cette merveilleuse cascade, appelée par les Indiens *Pivaak*, c'est-à-dire la cascade du Cristal Éblouissant, se jette d'une hauteur de quatre cents pieds sur une largeur de soixante; elle tombe, avec un bruit de tonnerre, sur une paroi verticale qui coupe en diagonale le ravin de la vallée, et se perd dans une crevasse magnifiquement boisée. Dans sa gerbe teintée de reflets verdâtres se jouait un arc-en-ciel circulaire; ses nuances sans cesse changeantes prenaient, comme dans un kaléidoscope, tantôt un aspect moins brillant, tantôt, au contraire, des rayonnements d'un éclat inattendu. Les hautes murailles de granit qui enveloppent le fond boisé de la vallée forment à la cataracte un cadre dont le « romantique » dépasse toute imagination.

Il semblait que ce jour fût inépuisable en surprises et qu'il fût impossible, pour notre faculté admirative, de rester dans les limites que trace la raison. A peine avions-nous, par un étroit sentier de mulet, gravi un peu plus haut dans la montagne, que tout à coup nous vîmes apparaître, à huit cent mètres environ de la *Vernalfall*, dans un panorama splendide, l'énorme cataracte de la Nevada, se précipitant de sept cents pieds de haut le long d'une muraille verticale. A côté de la Cascade, à gauche, se dressait, à plus de deux mille pieds, un pic de granit : c'était le *Bonnet Phrygien* — nom très-aimé et très-admiré des Américains[1]; — non loin de là, le Demi-Dôme du Sud, qui a quelque ressemblance avec le mont Cervin, lançait vers le ciel ses masses abruptes de granit gris clair : tableau grandiose dont le fond, magnifiquement boisé, de la vallée forme le premier plan.

Les Américains déclarent que la Cascade de la Nevada est la plus belle du monde, ce que je ne leur contesterai pas chez eux. Je donnerais, pour moi, le prix de la beauté à la Chute du Printemps, parce que le fond circulaire de la vallée, où elle se précipite, forme un tableau plus nettement défini, plus harmonieux; à la Cascade de la Nevada, il y a un côté tout de rocher nu qui manque d'intérêt pour le regard. Tout voyageur qui visite la vallée de Yosemiti fait naturellement en lui-même des comparaisons entre les cataractes qu'il y contemple et celles qu'il a pu voir ailleurs, telles que celles du Niagara, de Shoshone, de la Suisse, etc. Certainement les cascades de l'Yosemiti, vues au printemps et au commencement de l'été, surpassent de beaucoup celles de la Suisse; mais, pour dire la vérité, elles n'atteignent pas la grâce sauvage de l'imposant Niagara, ou l'effrayante beauté de la chute de Shoshone, roulant avec un bruit de tonnerre sur le profond lit de basalte de la rivière du Serpent.

1. Nos lecteurs se rappellent qu'il a été donné également à un des monticules de la vallée des Geysers de la Yellowstone.

En quittant la chute de Nevada, la Merced, glissant sur un lit d'une quarantaine de mètres de large, entre des dalles polies de granit, parcourt environ huit cent mètres avec une incroyable rapidité, comme si elle avait hâte d'arriver à la *Vernalfall* pour y faire un nouveau bond de géant. Nous franchîmes ce violent torrent de montagne sur un pont très-primitif, construit de branches brutes de pin, pour atteindre l'hôtel construit sur un plateau de roc, au pied du Bonnet Phrygien. Avant que le soleil fût couché, je grimpai encore, à travers un chaos de débris rocheux, jusqu'au-dessous de la Cascade de la Nevada; je la vis, au-dessus de moi, roulant d'abord le long de la muraille abrupte ses masses d'écume argentée; puis, rebondissant avec fureur sur une saillie, se précipiter en rugissant sur les grands rochers plats du lit de la Merced. C'est là une scène d'une étrangeté grandiose, sur laquelle mes regards restèrent fixés sans pouvoir s'en détacher, jusqu'à ce que l'obscurité grandissante m'avertit qu'il était plus que temps de revenir vers l'hôtel.

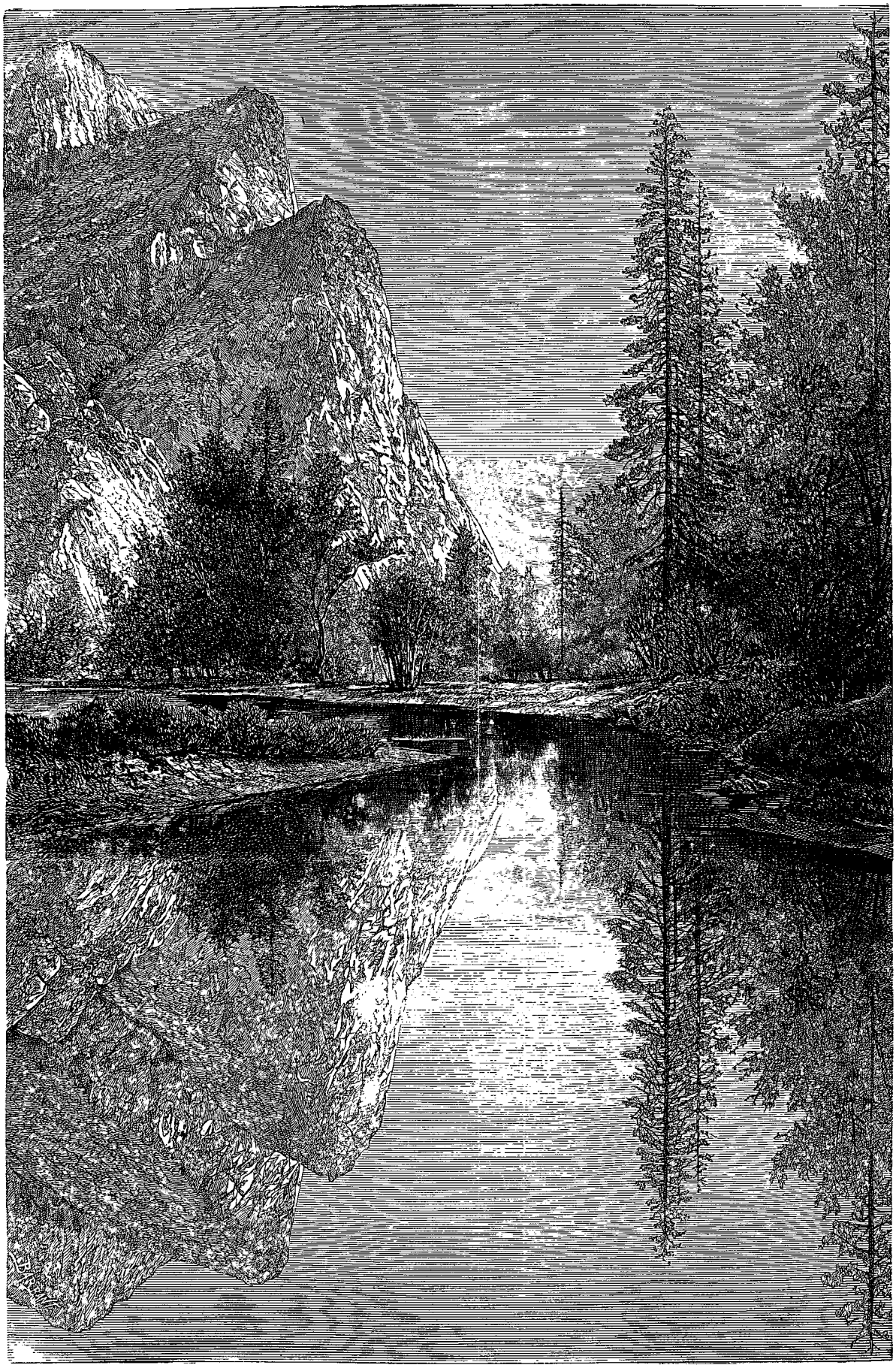
IV

Soirée poétique. — Un mot éloquent. — Ascension d'Anderson. — Procédé ingénieux pour gravir les parois verticales. — Le Repos des Nuages. — Une forteresse naturelle. — Visite périlleuse. — Orage. — Sanctification puritaine du dimanche. — Excursion d'un hérétique. — Chaos pittoresque. — Plaisir à faire peur. — L'hérétique est puni. — Retour. — Dernier coup d'œil. — Séparation. — Souvenirs ineffaçables.

Le soir, toute notre bande voyageuse se trouva réunie sous la véranda de l'hôtel, pour jouir du clair de lune. De la masse noire des rochers, nous voyions la Cascade de la Nevada s'élancer brillante comme de l'argent liquide; un mugissement sourd, semblable à la voix de l'orage, sortait des entassements de granit du Bonnet Phrygien, qui se dressait comme un spectre au-dessus des gerbes d'eau, doucement éclairées par les rayons de la pleine lune. Ce tableau nous entraîna peu à peu dans des pensées pleines de mélancolie. Un Yankee, évidemment doué à un haut degré du sens poétique, crut devoir se faire l'interprète de nos émotions : il épancha le trop-plein de son âme en poussant tout à coup cette exclamation pleine d'éloquente originalité : *A n't this nice!* (Hein! n'est-ce pas beau!)

La cime du Demi-Dôme du Sud a été atteinte pour la première fois en septembre 1875 par un Écossais,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le lac du Miroir. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ancien matelot, nommé George Anderson. D'après le professeur Whitney, le sommet le plus élevé, masse verticale de granit, a mille trois cents pieds de hauteur. Anderson, pour faire son ascension, s'y prit de la manière suivante. Il planta successivement dans la paroi de forts clous qu'il unit les uns aux autres par une grosse corde : il forma ainsi une espèce d'échelle à l'aide de laquelle il réussit à s'élever jusqu'au sommet. Le 16 septembre, onze touristes audacieux le suivirent sur cette échelle aérienne, et dans cette intéressante excursion, plus d'un fut près de se briser les os. Un Anglais, qui avait laissé échapper le câble de sa main, roula tout à coup, la tête en bas, pendant une vingtaine de pieds, le long de la paroi; il resta un instant accroché à une saillie, à trois mille pieds environ au-dessus du sol de la vallée; perdant de nouveau son point d'appui, il continuait à rouler vertigineusement, quand par bonheur il glissa dans une crevasse où il s'arrêta; de là il put, en rampant, atteindre sans nouvel accident « le dos de chameau, » au pied du Dôme. Les clous et le câble sont restés au flanc du rocher, à la disposition des amateurs qui seraient tentés de faire à leur tour cette ascension.

Je ne voudrais pas fatiguer le lecteur en multipliant trop mes descriptions; je le conduirai donc maintenant tout droit au *Repos des Nuages*, site que nous atteignîmes dans la matinée du lendemain, après une fatigante course à cheval de treize kilomètres.

Le *Repos des Nuages* est à six mille quatre cent cinquante pieds au-dessus du sol de la vallée et à dix mille cinq cent dix pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est le sommet le plus élevé qu'il y ait dans les environs de la vallée de Yosemiti. Nous nous trouvâmes là dans une effrayante solitude, désert montagneux au milieu duquel s'élève le Repos des Nuages, espèce de forteresse naturelle construite en blocs de granit à demi rongés par les siècles. Ces blocs sont aussi régulièrement superposés que s'ils avaient été placés là par une main humaine, et leur arête saillante a un profil étrange que je n'avais encore jamais rencontré.

Notre troupe de touristes, pour revenir du Repos des Nuages, dut descendre, en longue file, par des chemins en zigzag tracés au flanc des rochers; la scène me parut offrir alors, plus que tous les jours précédents, une grande analogie avec celles que l'on peut observer dans les Alpes. Cette vallée profonde étendue à nos pieds, ombragée de forêts épaisses, entourée d'une ceinture de montagnes escarpées, ces splendides cascades, cette rivière de Merced toute blanchissante d'écume, c'étaient là autant de traits d'un paysage suisse, et notre longue file de cavaliers et d'amazones, descendant avec lenteur le sentier abrupt, ajoutait au tableau un détail qui n'était pas le moins intéressant. A la Vernalfall nous laissâmes nos montures à nos guides, qui leur firent franchir la montagne sans nous, pendant que nous descendions à pied dans le ravin pour contempler de près la chute des eaux.

Derrière un parapet naturel en roche, nous jetâmes d'abord un coup d'œil sur le déchaînement des flots qui se précipitaient avec une rage furieuse. La nature semblait avoir voulu disposer là, aussi bien qu'aurait pu le faire l'architecte le plus habile, un belvédère commode et sûr pour les touristes exposés au vertige. Mais il fallut ensuite descendre à l'aide d'échelles, ce qui n'était pas sans présenter quelque danger. Notre guide, pendant que nous étions sur ce chemin périlleux, nous racontait avec la plus grande tranquillité que peu de temps auparavant, un Italien avait perdu l'équilibre et était tombé sur le rocher à quelques centaines de pieds plus bas : anecdote qui nous fit examiner les degrés vacillants avec un redoublement de défiance. Arrivés devant une grande voûte naturelle, qui semblait creusée artificiellement dans la paroi du rocher, nous eûmes un spectacle grandiose : la splendide cascade, en une masse compacte, se jetait devant nous tout entière, d'une hauteur de quatre cents pieds, dans un gouffre entouré d'une sombre ceinture d'arbres au magnifique feuillage.

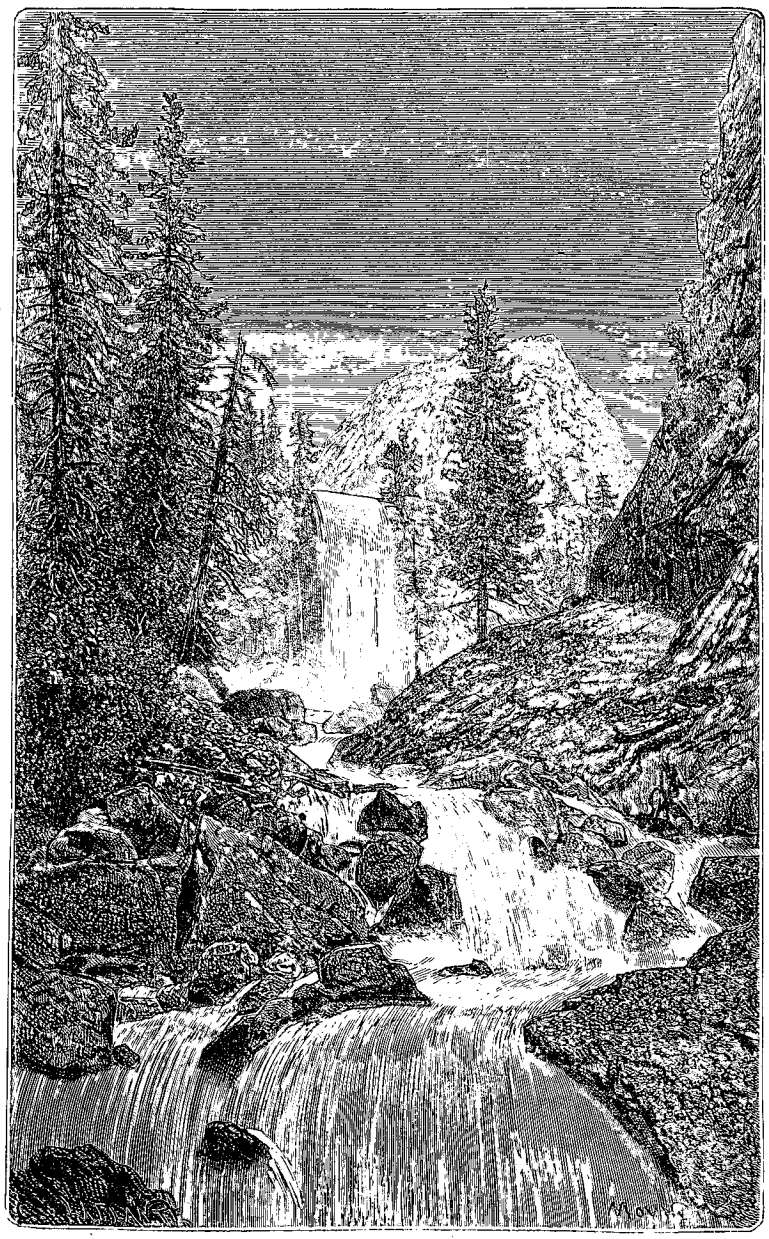
Peu après, nous rejoignîmes nos poneys et nos mulets, et sans autre incident nous regagnâmes notre hôtel.

Le dernier jour de mon séjour dans la vallée fut un dimanche. Un violent orage — ce qui est ici une grande rareté — avait pendant toute la nuit versé des flots de pluie. Jusqu'à midi, des nuages épais restèrent suspendus au flanc des montagnes. Nos dames américaines ne voulant pas profaner le saint jour par une excursion, le mauvais temps était le bienvenu pour elles; quant à moi, j'étais fort mécontent de ce caprice de Jupiter pluvieux, car j'avais projeté une promenade à la Grande Cataracte supérieure. Je m'étais déjà permis des observations irrévérencieuses sur la déraison des Américaines, qui font du dimanche, non un jour de récréation, mais de pieux ennui, et je passais depuis longtemps aux yeux de ces dames pour un incorrigible hérétique. En revanche, les résolutions pieuses des Américains parurent très-ébranlées par mes représentations, lorsque, dans l'après-midi, le temps vint à s'éclaircir, et trois d'entre eux me proposèrent de les prendre pour compagnons dans ma promenade : sitôt dit, sitôt fait. Laissant nos dames, avec leurs livres de prières à la main, assises sous la véranda de l'hôtel,-d'où elles nous virent partir sans nous adresser la parole, mais bien certainement en nous enviant au fond de leur cœur, nous nous dirigeâmes gaiement vers le fond de la vallée; puis, remontant sur le flanc nord par un sentier romantique, nous arrivâmes tout droit à la cataracte la plus élevée qui existe sur le globe.

Le ciel avait repris toute sa sérénité : la verte vallée, les pics et les dômes qui l'entourent me parais-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

saient plus splendides que jamais. A mille pieds au-dessus du fond de la vallée, nous eûmes, du haut des rochers à pic de *Columbia*, une vue tout à fait merveilleuse sur la vallée et sur ses forêts, qui, de ce point, a comme derniers plans deux géants de granit : les Dômes du Nord et du Sud. Peu après nous étions devant la cataracte elle-même. Mais bientôt tout chemin tracé disparut, et il nous fallut faire une gymnastique à nous casser le cou, jusqu'à ce que nous fussions parvenus derrière le rocher, en franchissant un véritable chaos de débris rocheux : exercice analogue à celui auquel je m'étais jadis livré, sous terre, dans la caverne de Mammouth, en Kentucky. Avançant pas à pas, nous réussîmes à traverser tout cet amoncellement sauvage, pendant que l'immense cataracte soufflait sur nous, nous inondant de poussière humide et nous assourdissant de son mugissement terrible. Enfin nous atteignîmes la roche à pic d'où se précipite la partie supérieure de la Grande Cataracte, et nous pûmes nous placer, derrière la masse tombante des eaux, dans une espèce de vestibule voûté de cinq cents pieds de long, que frôle la cataracte dans sa chute. Dans cet asile, nous étions trempés, assourdis, abasourdis, muets. Un coup de vent poussa un instant l'écume des eaux si près de nous, que littéralement nous ne vîmes et n'entendîmes plus rien. Prendre une douche de cette force sous une chute d'eau de mille six cents pieds me parut être un plaisir qu'il était inutile de prolonger, et je me hâtai de me soustraire à ce bain trop pittoresque. A l'hôtel, sur la notice mise à la disposition des voyageurs, je lus que, « dans le vestibule de la Grande-Cataracte, le voyageur pourrait jouir du tableau le plus propre à faire frissonner que puisse offrir la planète. » La réclame n'avait pas tout à fait tort.



La Vernalfall (Cascade du Printemps). — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

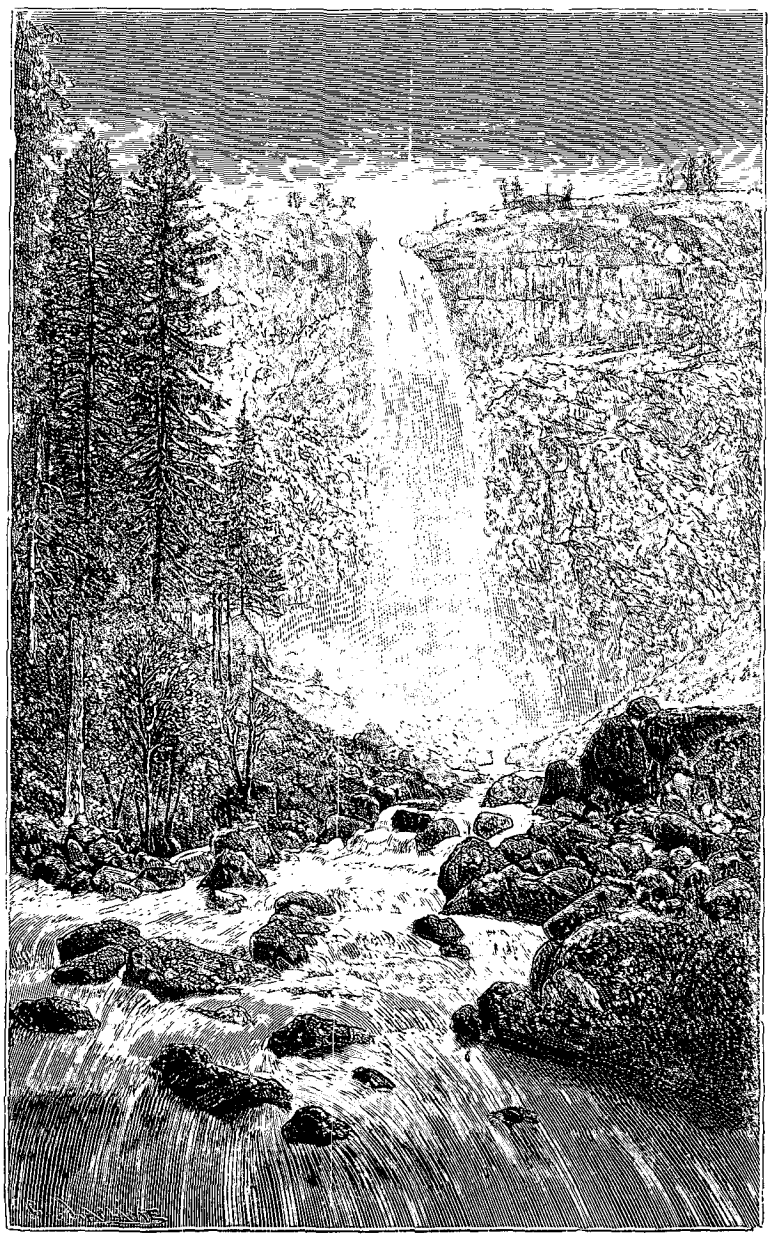
En revenant de cette excursion, je perdis, sans le vouloir, mes compagnons au milieu du désordre des rochers ; il me fut impossible de retrouver le sentier, et pendant une heure j'errai à travers un dédale inextricable de taillis, de buissons et de rocs. Le bruit de la cataracte m'empêchait de me faire entendre de mes compagnons ; de plus, je soupçonnais que tout autour de moi devaient être installées des colonies de serpents à sonnettes, voisinage fort désagréable. Pour me tirer de ce mauvais pas, il me fallut à plusieurs reprises ramper à genoux sur les mains ; je craignais à tout moment d'être précipité dans l'abîme où j'entendais rouler la cataracte. J'étais dans une situation fort peu rassurante. Enfin je réussis à m'en tirer, et mon aventure, à mon retour, devint naturellement le texte d'une longue conversation, pendant laquelle les dames ne manquèrent pas de me faire sentir doucement que j'avais profané le sabbat ; ma mésaventure était bien certainement une juste punition infligée par le ciel à mon impiété !

Le lendemain matin, nous quittâmes la vallée de Yosemiti. Prenant un abrupt sentier de mulet, qui longeait le côté sud de la vallée, nous partîmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tous, formant une longue file qui s'avançait lentement. Du *Point de vue de l'Union*, situé à une hauteur de mille huit cents pieds, nous jetâmes encore un coup d'œil sur les sites qui nous étaient devenus chers, et après deux heures de marche, nous atteignîmes le *Point de vue du Glacier*, rocher qui se dresse à trois mille sept cents pieds à pic au-dessus du fond de la vallée. Sur ce large plateau s'étend un délicieux petit bois de pins, et la vue est incontestablement la plus grandiose qui existe avec celle dont on jouit du Point de vue de l'Inspiration.

D'un roc faisant promontoire, nous plongions directement dans le fond de la vallée, sans apercevoir les parois du rocher immense sur lequel nous étions placés. La vallée tout entière se déployait à nos regards, avec tous ses détails, comme une carte de géographie : bois, prairies, habitations s'étendent de toutes parts ; au centre de ce tableau serpente la Merced aux eaux claires ; tout autour se dressent les gigantesques roches aux teintes gris clair et les dômes qui se lancent audacieusement vers le ciel. Plus loin brille le lac du Miroir, renvoyant en effet l'image des forêts environnantes ; juste en face, ondoie dans les airs le voile argenté de la Grande Cataracte ; à droite, écument les chutes du Printemps et de la Nevada, qui paraissent par l'éloignement être l'une au-dessus de l'autre ; plus haut encore, dans un nuage de brume, on distingue enfin le Repos des Nuages.... Ce panorama n'a sans doute pas son pareil dans le monde : une délicieuse vallée aux vertes profondeurs, au charme idyllique, majestueusement encadrée de murailles gigantesques de granit, et décorée de toutes parts de splendides cataractes !



Cascade de la Nevada. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

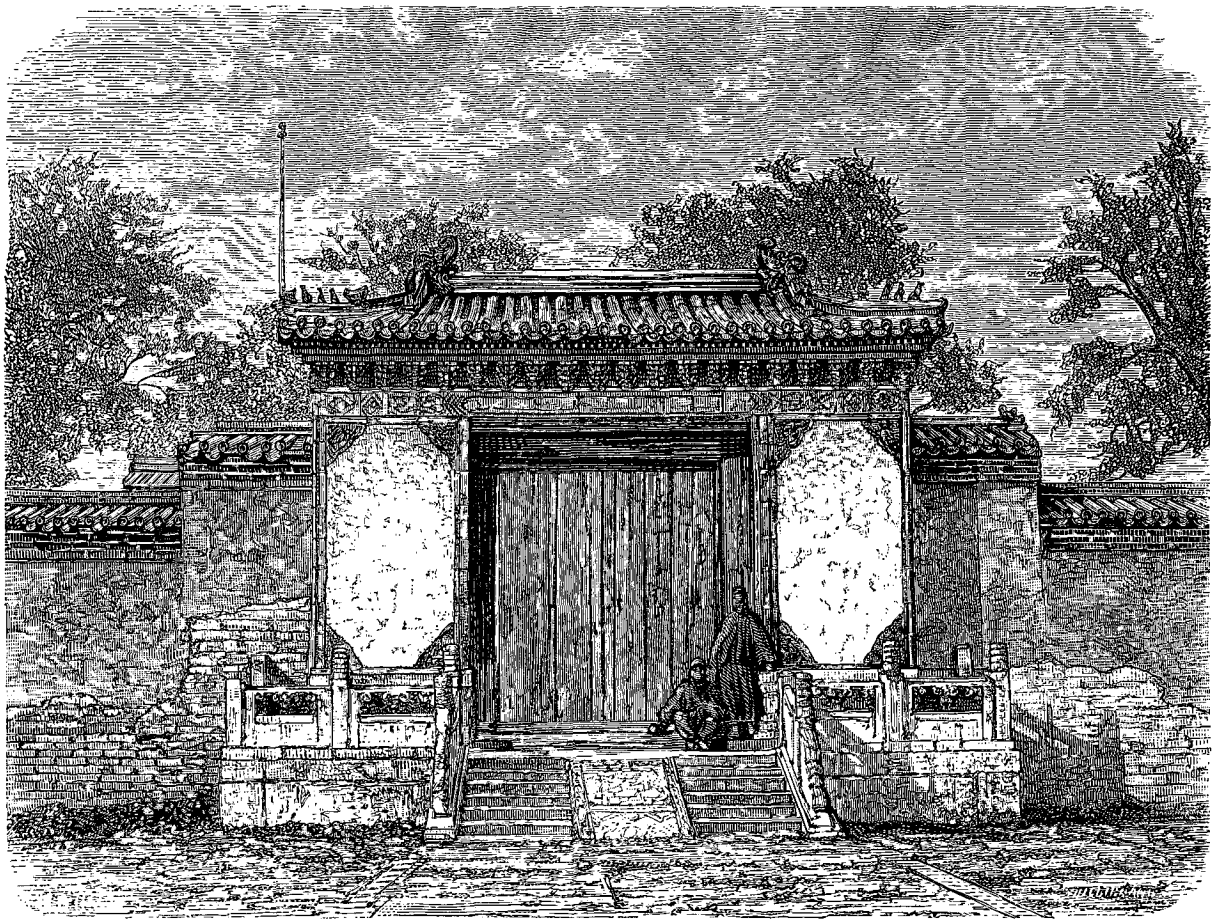
Encore un dernier coup d'œil dans la merveilleuse vallée de la Sierra, puis la joyeuse cavalcade disparaît au galop dans la forêt de grands pins.

A travers les plaines riantes et les pentes pittoresques, nous rejoignons la route de voiture. A vingt-trois kilomètres du Point de vue du Glacier, nous étions attendus par la diligence, qui nous ramena au chemin de fer méridional du Pacifique.

C'est là que dut se séparer notre groupe de touristes, venus du Nord, de l'Orient et de l'Occident, et qui sans doute ne se reverront jamais. Mais tous, du moins, nous emportions, comme un commun souvenir ineffaçable, l'image délicieuse de toutes les merveilles de la vallée de Yosemiti, songe doré qui nous suivra et nous consolera au milieu des aridités de la vie !

Pour extraits et traduction : E. DÉLEROT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Porte d'une maison de la ville jaune, à Pékin (voy. p. 195). — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE,

PAR M. T. CHOUTZÉ [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Extrême rareté des audiences accordées par l'empereur de la Chine à des étrangers. — Mon guide au palais : comment je le rencontrai ; sa fonction ; son histoire ; sa mort.

Grande est l'illusion de ceux qui s'imaginent qu'on est reçu par l'empereur de la Chine aussi facilement qu'on peut l'être par le président des États-Unis ou par un des monarques les plus puissants de l'Occident. C'est là, qu'on le sache bien, un privilége pour ainsi dire inaccessible.

La cour de Chine croirait se diminuer en prodiguant les audiences du souverain, et pour rien au monde on ne laisserait visiter même une partie du palais de la capitale lorsque l'empereur est absent.

Cette loi est aussi rigoureuse pour les Chinois que pour les étrangers, et, afin de mettre le public en garde contre la prétention de certains voyageurs à l'honneur d'avoir été reçus par l'empereur, je rappellerai quels sont les personnages qui, seuls en notre siècle, ont obtenu cette haute faveur et le nombre des audiences qui leur ont été accordées.

Le ministre de France et son interprète ont obtenu deux audiences ; le ministre d'Angleterre, une audience ; le ministre des États-Unis, une audience ; le ministre de Hollande, une audience ; le ministre de Russie et son interprète, deux audiences ; le ministre

1. Suite. — Voy. t. XXXI, p. 305, 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Belgique et son interprète, une audience; l'ambassadeur japonais avec son interprète, deux audiences; enfin l'interprète de la légation d'Allemagne, qui était de service lors d'une audience collective.

Cela fait en tout treize personnes seulement auxquelles il a été permis de saluer le Fils du Ciel.

La première de ces audiences eut lieu le 29 juin 1873.

En dehors des personnes précitées, aucun étranger, au dix-neuvième siècle, n'a pénétré dans le palais impérial.

Chacune de ces audiences a duré de cinq à sept minutes. Des ministres ont été reçus collectivement. Je puis donc affirmer hardiment que, tout calcul fait, la cour de Chine, depuis qu'elle est en relations régulières avec les puissances étrangères, c'est-à-dire depuis quinze ans, a bien voulu consacrer en tout cinquante minutes environ de ses moments précieux à la réception des personnages dont je viens d'indiquer les qualités.

Ce qui précède répondra amplement à ceux qui seraient encore tentés de me demander si l'empereur donne des fêtes au corps diplomatique et s'il y a bal au palais de Pékin. Le lecteur comprendra d'autant mieux la difficulté de la tâche que je m'impose en lui décrivant ce palais, enceinte mystérieuse qu'habite un seul homme, l'empereur, avec un nombre de femmes tel, qu'il faut de cinq à six mille eunuques pour les servir.

Comme c'est l'un de ces eunuques qui m'a révélé une partie des secrets de la vie intérieure du palais, je dois sans plus tarder présenter mon guide au lecteur. Mais pour cela il nous faut retourner à Tientsin, dans un magasin d'articles étrangers, tenu par un Anglais, à l'enseigne de Fei-long, c'est-à-dire du Dragon volant.

Je me trouvais un jour dans ce magasin, lorsque entrèrent six ou sept Chinois élégamment vêtus. L'un d'eux semblait être de la part des autres l'objet d'une profonde vénération et même d'une crainte respectueuse.

Il était jeune, de taille moyenne et un peu replet, complétement imberbe, le visage légèrement grêlé; son œil saillant et très-relevé avait des regards scintillants où se peignaient la finesse et l'intelligence.

Il y avait autant d'assurance hautaine dans la manière dont il s'était présenté que d'humilité chez les autres; on devinait qu'on avait affaire, sinon à un très-haut personnage, du moins à quelque parvenu ayant conscience que sa fortune le mettait au-dessus de toute espèce de contrainte.

Il m'inspirait de la curiosité avant même que je l'eusse entendu parler.

Dès qu'il ouvrit la bouche pour communiquer à ses compagnons ses appréciations sur divers produits de notre industrie, le timbre de sa voix me surprit encore plus que toute son extravagance d'allure : c'était une véritable voix de femme.

Il venait d'apercevoir des cravaches : il en prit une qu'il courba en la tenant par les deux extrémités, pour juger de sa flexibilité; puis, soudain, avec une rapidité extrême, il se retourna vers sa suite et cingla d'un vigoureux coup de cravache le visage de l'individu le plus proche; or cet individu, en vraie tête de Turc, ne broncha pas plus qu'un dynamomètre; la cravache avait cependant laissé un sillon violet sur son visage devenu livide.

Quant à l'étrange personnage, si violent sous un air si calme, il dit froidement tout en frétillant dans ses vêtements de satin mauve :

« Je vois que cette cravache est bonne, combien vaut-elle? »

N'attendant même pas la réponse, il choisit quelques photographies, un vêtement d'homme européen tout confectionné; ensuite il paya le tout en papier-monnaie, qu'il tira lui-même de la botte d'un individu de sa suite, et ce dernier se fit rendre la différence.

Pendant toute cette scène, j'étais resté muet, assis dans un coin du magasin.

Aussitôt cet homme disparu avec sa suite, je demandai aux domestiques de la maison à qui donc ils venaient d'avoir affaire; ils me répondirent avec mystère :

« Siao-ngane-tze. »

Je me fis répéter ces mots qui ne voulaient rien dire pour moi. Ils ajoutèrent :

« C'est l'eunuque favori de l'impératrice, mère de l'empereur régnant! »

Dès que j'eus entendu cette réponse, je volai sur les traces de ce gardien des grandes princesses.

Il s'était arrêté sur le quai et regardait, pour la première fois sans doute, un bateau à vapeur. L'occasion me parut bonne. Je lui débitai d'abord les formules les plus fleuries de la politesse chinoise et je m'offris d'être son guide pour lui faire visiter ce bâtiment des barbares.

Cette offre lui sourit. Pendant la visite, nous causâmes, et nous eûmes bientôt lié connaissance : nous nous invitâmes mutuellement à dîner.

Il mangeait bien, buvait sec et parlait beaucoup. Il y avait en lui du tigre et de l'enfant gâté. Je fus étonné de voir que, quoique appartenant au palais, il était un peu au courant de ce qui touche l'Occident; de son côté, il n'était pas moins surpris d'avoir trouvé en moi un barbare d'une politesse irréprochable instruit des moindres us et coutumes de la Chine et maniant la langue chinoise avec une dextérité assez pékinoise.

Siao-ngane-tze, autrement dit « le petit Ngane-tze », avait vingt-trois ans; il était le fils d'un pêcheur et originaire de Cocou, village situé à l'embouchure du Pei-ho. Il avait dix ans lorsque son père l'amena à Tientsin. Or il advint que, s'étant perdu dans la foule, il fut fasciné par un homme de haute stature qu'il se mit à suivre comme malgré lui; pas un mot n'avait été échangé et l'homme marchait toujours. Au milieu d'un faubourg, cet homme pénétra dans une auberge

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où on semblait le connaître; là, Siao-ngane-tze à demi mort de fatigue s'endormit. Au point du jour il fut réveillé par le bruit d'une altercation. On parlait de vol, de procès : il reconnut la voix de son père; on se calma bientôt pour ne plus discuter qu'une question d'argent. Siao-ngane-tze fut vendu, et son père ne demanda pas même à le revoir.

Quelque temps après, le fils du pêcheur était au palais de Pékin et s'était parfaitement fait au changement opéré dans son existence. Son esprit, son intelligence et peut-être aussi ses beaux yeux, lui avaient gagné de suite la bienveillance des dames de la cour.

Son influence y devint telle, que des princes du sang durent compter avec lui. Il expia plus tard ses succès.

L'empereur Hienfong, qui mourut en 1861, n'avait eu qu'un fils d'une favorite appelée Tze-shi, élevée pour ce fait au rang de seconde impératrice. On la désigne sous le nom d'impératrice mère ou d'impératrice de l'Ouest, parce qu'elle habite la partie occidentale du palais, tandis que la première impératrice, appelée Tze-ngane, femme légitime de l'empereur Hienfong, habitant la partie orientale, fut désignée sous le nom d'impératrice de l'Est.

Ces deux princesses ne sont ni de la même humeur ni du même caractère. L'impératrice de l'Est s'occupe des affaires, tandis que l'impératrice mère ne songe, dit-on, qu'à ses plaisirs. Cette incompatibilité d'humeur rendit Siao-ngane-tze odieux à la première impératrice.

Je reviens à ma rencontre avec lui. Qu'était-il venu faire à Tientsin?

Siao-ngane-tze avait déjà introduit au palais une collection de photographies de toute sorte, et la curiosité de la jeune impératrice de l'Ouest allant toujours croissant, il était venu lui acheter des vêtements européens. Il lui avait fallu un décret spécial pour quitter Pékin.

A son arrivée, les autorités de Tientsin s'efforcèrent par des offres d'argent d'éloigner un visiteur aussi importun et aussi dangereux : rien n'y fit. Des spéculateurs de bas étage qui l'accompagnaient s'abritèrent derrière son autorité pour enfreindre les lois, et, malgré beaucoup de scandales, personne n'osa souffler mot. Siao-ngane-tze se livra donc librement sans danger et sans contrainte à tous ses caprices; il fit peser lourdement sa toute-puissance sur ces esprits timides, et lorsqu'il en eut assez abusé, il retourna à Pékin. Ce fut là que je le retrouvai.

Depuis que nous avions fait connaissance, il m'avait envoyé chercher plusieurs fois. Nous avions visité ensemble différentes parties de la ville chinoise, notamment la grande rue où est le pont des Mendiants et dont les scènes populaires paraissaient beaucoup le divertir et lui inspirer des sentiments philosophiques sur sa situation. Je le vis, en dernier lieu, dans des circonstances qui eurent un dénoûment terrible. Il avait été chargé d'aller acheter dans la province de Hanghaï un chapeau d'une paille extraordinaire pour sa souveraine maîtresse. Cette importante mission l'infatua et le perdit.

Tout d'abord, il osa arborer sur son palanquin la couleur jaune, couleur impériale; et, sur sa route, il imposa aux autorités des égards et des rançons qui, au su de tout le monde, étaient bien loin de lui être dus.

Ces graves imprudences seraient peut-être restées impunies, mais il devint criminel.

Un jour qu'il passait dans une petite ville de la province de Chantong, on jouait une comédie en plein vent; parmi les spectateurs se trouvait une jeune fille d'une grande beauté. Siao-ngane-tze lui adressa quelques propos malséants; elle lui fit une réponse cruelle. L'eunuque, emporté par un accès de rage et de désespoir, la frappa d'un coup de couteau.

Le sous-préfet de la ville le laissa continuer sa route, mais un courrier, qui se rendit à Pékin à raison de quatre-vingts lieues par jour, porta la nouvelle du meurtre au conseil des ministres et aux princes.

On obtint facilement de l'impératrice Tze-ngane un ordre de mise à mort, que l'impératrice mère ne connut qu'après l'exécution de son favori.

C'était en 1869. Un an plus tard, l'eunuque principal de la première impératrice périssait également de mort violente; la seconde s'était vengée.

Telle fut la triste fin de celui auquel je dois de pouvoir donner des détails authentiques sur le palais impérial.

La ville interdite. — La porte de la Grande Pureté. — Les ponts de l'Onde d'Or. — Les portes de la Tranquillité Céleste et du Principe. — Le temple des Ancêtres. — Le temple de Che et Tsi. — La ville impériale.—Le pavillon de la Splendeur Empourprée. — Le pavillon de la Souveraine Concorde. — Les génuflexions. — Anecdotes. — La mosquée des musulmans à bonnets rouges.

Le palais, ou plutôt l'ensemble des palais imposants de ce que les Chinois appellent la « ville interdite », a sa grande porte au midi, la porte de la *Grande Pureté*. Cette porte ne s'ouvre que pour le souverain ou les impératrices. Ses trois entrées font vis-à-vis à la porte Tciène-mène dont nous avons déjà parlé, et en sont séparées par une grande place toute pavée de briques de ville, et entourée d'un mur en forme de palissade.

Cette place, que bordent de grandes rues, n'est accessible qu'aux piétons; elle est flanquée, à l'ouest et à l'est, de deux longs bâtiments, affectés autrefois à différents services publics et transformés depuis en une suite de boutiques.

Je rappellerai ici en quelques mots que la « ville interdite » est située dans la ville jaune, et que la ville jaune est elle-même située au centre de la ville tartare.

La ville jaune faisait autrefois partie du palais; elle n'était habitée que par les gens du service de l'empereur et par les administrations dépendantes de la cour. Les habitations y sont plus belles qu'ailleurs; leurs grandes portes sont d'un style plus monumental. Déjà sous la dynastie précédente la cir-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

culation dans cette enceinte avait été rendue au public, mais le palais en avait conservé une partie qu'il s'est annexée au sud pour en faire une immense cour à laquelle donne accès la porte de la Grande Pureté. Cette cour est fermée au midi, à l'est et à l'ouest, par un mur semblable à celui de toute la ville jaune : il est de briques, avec un crépissage rose; le faîte est recouvert de tuiles de faïence émaillées de jaune.

Au nord de cette cour se trouve le fossé canalisé qui, à partir de là, fait le tour de tout le palais; sur ce fossé est jetée une série de sept ponts de marbre sculptés, appelés ponts de l'Onde d'Or. Cinq de ces ponts font vis-à-vis aux cinq entrées d'une porte co-

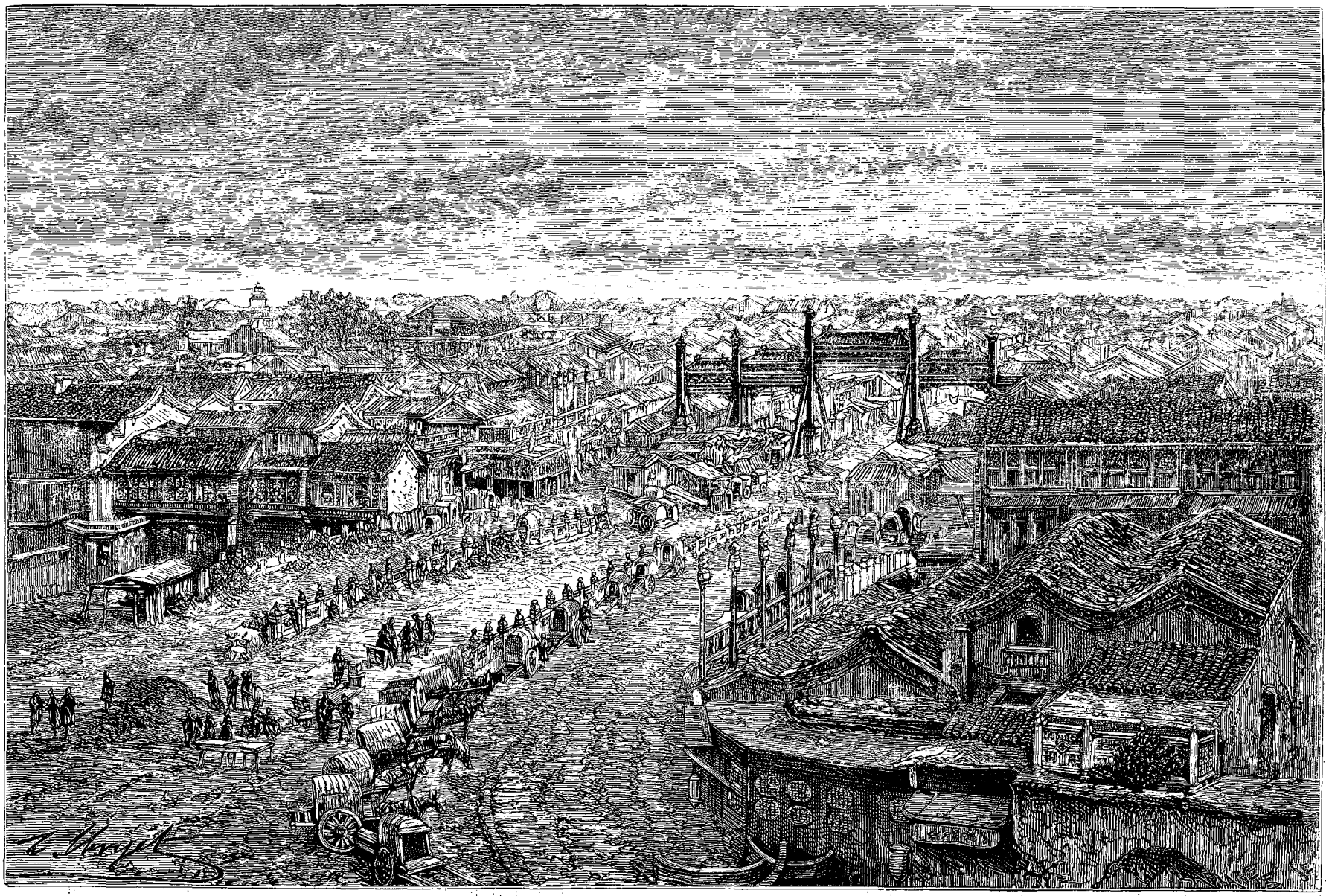
Pédicure ambulant[1]. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Thomson.

lossale surmontée d'un grand pavillon à deux étages. Cette porte est celle de la *Tranquillité Céleste*, Tiène ngane mène; elle s'ouvre sur une seconde cour où s'élève au nord la porte du *Principe*, construite sur le même modèle que la précédente.

A l'est et à l'ouest de l'espace compris entre ces deux portes, sont deux immenses temples entourés de jardins. Celui de l'est est dédié aux ancêtres de la dynastie régnante. Il est construit sur un soubassement de marbre. Temple et portes sont recouverts d'un double toit de tuiles jaunes porté sur de magnifiques colonnes de bois d'aigle (*Aquilea arbor*). L'escalier a trois rampes.

1. Cette gravure représente une des nombreuses scènes que l'on a sous les yeux dans la ville chinoise. Voy. ma huitième livraison (livraison 823), à l'article *théâtre*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont des Mendiants, dans la ville chinoise (voy. la note de la page 198). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le temple, véritable palais lui-même, comprend plusieurs salles. L'une contient les tablettes portant en lettres d'or le nom et les titres posthumes des empereurs et des impératrices défunts jusqu'au degré de bisaïeul ; les autres tablettes à partir de ce degré sont mises à part : les unes et les autres font face au midi.

Deux ailes flanquent l'édifice. A l'est, on sacrifie aux princes ; à l'ouest, aux grands qui ont bien mérité de l'État. Toutes les salles, très-spacieuses, sont richement peintes et décorées. Devant leur façade sont de grands trépieds en bronze où l'on brûle des parfums.

A droite et à gauche des salles sont d'autres pavillons contenant les vases sacrés et tout le trésor du temple ; les plus petits de ces pavillons ont neuf entre-colonnements.

Aux deux côtés de la porte principale, on voit deux puits protégés par une toiture de faïence émaillée, semblable à celle de toutes les parties du temple. Au delà de ces puits, cinq ponts de pierre très-ouvragés donnent accès à deux pavillons : dans l'un d'eux, on prépare les animaux qui doivent servir de victimes ; dans l'autre, sont déposés, un peu en désordre, les ustensiles sacrificatoires. Les oblations se font là au point du jour ; les princes et les hauts fonctionnaires y sont conviés. Une fois le sacrifice terminé, les assistants doivent prendre leur part des offrandes. On sert des chaudières remplies de lard bouilli et personne ne peut s'exempter d'en manger, quelque peu appétissant que soit un pareil plat à une heure aussi matinale. Malheur à qui ferait la petite bouche : l'empereur en conclurait qu'il n'a pas la conscience tranquille et l'âme calme, tandis qu'il complimente et récompense ceux qui ont fait preuve du meilleur estomac.

L'empereur, lorsqu'il se passe un événement heureux à la cour, par exemple une naissance ou un mariage, charge un haut fonctionnaire d'aller en faire part, dans ce temple, au ciel et à la terre. C'est du haut du pavillon qui surmonte la porte de la Tranquillité Céleste que les grandes nouvelles sont annoncées au peuple absent. On organise, pour la forme, une délégation de tous les *états;* ses membres se tiennent à genoux sur le parvis. A l'une des ouvertures du pavillon est placé un phénix d'or, les ailes éployées ; de son bec descend, suspendu à des fils de cinq couleurs, un plateau d'argent simulant un nuage, et portant le rouleau où est rédigé le « faire-part » impérial. Un haut fonctionnaire se met à genoux pour recevoir cet envoi du ciel. Il en donne lecture à l'assemblée, qui, à un commandement, fait les prosternements et les agenouillements d'usage. Le « faire-part » est ensuite porté au ministère des rites, où il prend place aux archives.

Le temple des ancêtres, dont je viens de parler, n'a pas moins de neuf cent soixante-douze mètres de développement.

L'autre temple, qui lui fait pendant à l'ouest, est encore plus grand, car il a deux mille six cent quatre-vingt-quatre pieds de tour. Il est consacré à l'adoration des esprits terrestres et célestes Che et Tsi.

On remarque dans son enceinte un autel de marbre présentant deux carrés posés l'un sur l'autre et ayant chacun cinq pieds de haut. La pavé de cet autel est formé de terre battue de cinq couleurs, représentant symboliquement les différentes parties du monde. La muraille formant l'enceinte intérieure est revêtue de briques vernissées également de cinq couleurs : le vert est pour l'ouest, le blanc est pour l'est, le noir est pour le nord, le rouge pour le sud, et le jaune pour le centre. Ce mélange de couleurs, ajouté aux caprices de l'architecture chinoise, donne à l'ensemble des pavillons compris dans l'enceinte de ce temple un éclat que l'art chinois a su rendre très-harmonieux.

Les portes, cours et pavillons que je viens de décrire occupent à peine le tiers de l'étendue du palais, et cependant nous ne sommes pas encore dans le palais proprement dit, nous ne sommes qu'à la porte du Principe.

Comme les portes placées dans l'enceinte impériale, cette porte du Principe est percée de cinq issues et les neuf cours qui se succèdent derrière elle ont chacune en moyenne les proportions de la cour du Louvre. Ce sont les cours les plus reculées du palais qu'habite le souverain. Ces cours pavées de briques, traversées par une allée de pierre sur laquelle passe seul l'empereur, forment, du sud au nord, avec les bâtiments qu'elles comprennent, le centre même du palais. Dans le même espace, à l'est et à l'ouest, sont deux autres lignes de cours et de bâtiments habités par les impératrices, les femmes de l'empereur, les servantes et les eunuques.

Au nord de la ligne centrale du palais est la montagne dite de Charbon, avec ses kiosques de toutes couleurs chatoyant au soleil.

A l'ouest, longeant toute cette vaste enceinte qu'on est convenu d'appeler la ville impériale, se trouve un grand lac coupé par un beau pont de marbre, et dont les rives, plantées de verts bosquets, sont couvertes de pavillons de plaisance, de pagodes et de grands bâtiments dépendants du palais.

C'est dans un de ceux-ci, appelés Tzekoangko, pavillon de la « Splendeur Empourprée », que l'empereur de la Chine reçut pour la première fois le corps diplomatique étranger ; c'est là aussi qu'il reçoit les envoyés tributaires.

Cette suite de cours de plain-pied et sur une même ligne, cet assemblage de corps de logis, de pavillons, de galeries, de colonnades brillamment peintes, de degrés de marbre blanc, de murs roses au faîte de tuiles de faïence jaune, tout cet ensemble coloré et bizarrement découpé, quoique confus et informe, présente à la vue je ne sais quoi de magnifique qui frappe et fait connaître que c'est bien là le palais du souverain d'un grand empire.

Ce pont fait suite à la porte Tciène-mène que nous avons représentée à la page 332 de notre précédent volume (t. XXXI, 803e livraison).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Derrière la porte du Principe, où nous nous sommes arrêtés, se trouvent encore deux vastes cours. L'une est comprise entre la porte du Principe et la porte du Midi. Ces deux cours précèdent les trois palais officiels où l'empereur tient sa cour.

La porte du Midi est surmontée d'une tour de deux étages à neuf spirales. Sur les flancs de cette tour, dans les galeries ouvertes à l'ouest, un tambour et une cloche donnent le signal de l'arrivée de l'empereur lorsqu'il rentre dans son palais.

C'est sur la place qui s'étend au delà de cette porte que sont distribués les présents faits par l'empereur aux princes étrangers, à leurs envoyés ainsi qu'à ses vassaux.

En nous dirigeant toujours vers le nord, nous entrons dans une nouvelle cour, et nous sommes devant la porte du palais de la Souveraine Concorde. Ce palais est destiné aux solennités importantes et aux journées d'apparat. Le soubassement est haut de vingt pieds et tout l'édifice a cent dix pieds de hauteur. Il a onze entre-colonnements de longueur, sur cinq de largeur, avec une avance ou galerie et des proues ou patins aux angles. L'immense perron, qui forme terrasse et conduit à la salle d'audience, est bordé de balustrades en marbre blanc. Il se divise en cinq escaliers : chacun d'eux a trois doubles rampes et trois paliers où sont dix-huit trépieds, deux grandes écailles de tortue et deux ibis, tous en bronze et servant à brûler des parfums; enfin, deux cadrans, l'un solaire, l'autre lunaire, tous deux supportés par des dragons de bronze. Le dragon, en Chine, est considéré comme doué du pouvoir d'écarter et de détruire les maléfices.

Devant la salle qui donne sur la terrasse est un lieu où les officiers civils et militaires font la cérémonie des génuflexions. Pour cette cérémonie, on a disposé, sous la forme de tertres, des espèces de piédestaux en bronze où est gravée l'indication du degré qui convient à chaque rang depuis le premier jusqu'au neuvième. Il a été tracé des lignes pour chaque rang à l'est et à l'ouest de la voie impériale (avenue Centrale). L'est est réservé aux officiers civils, l'ouest aux chefs militaires; chacune de ces lignes désigne les places de dix personnes.

C'est là que l'empereur Kangshi, au dix-huitième siècle, a reçu des ambassades d'Occident. C'est là aussi, que plus récemment, l'empereur Tao-Koang fit torturer sous ses yeux un prince musulman qui avait tenté de soustraire la Tsoungarie au joug chinois. Ce prince, succombant sous le nombre, demanda à traiter : on lui promit une situation convenable en Chine, on l'envoya au palais, et l'empereur Tao-Koang se donna le plaisir de lui faire rompre les os sur un chevalet. Comme il respirait encore, on le chargea sur un tombereau et on alla l'achever sur la place des exécutions dans la ville Chinoise.

Au dix-huitième siècle, l'empereur Kienlong, qui fit la conquête de ce même pays, s'était conduit plus humainement. Ayant fait prisonnière la famille qui régnait en Tsoungarie, il l'installa avec une suite nombreuse dans un quartier bâti exprès sur le boulevard de l'Ouest du palais, et sur la demande d'une des princesses musulmanes, dont il avait fait sa favorite, il dota les prisonniers d'une très-belle mosquée encore aujourd'hui debout, quoique abandonnée depuis longtemps.

Sur une stèle de marbre est gravé en chinois, en tartare et en turc djagataï, un éloge de la religion de Mahomet composé par Kienlong.

Des versets du Coran sont gravés sur le cintre de marbre des portes, et, en face de ce bâtiment, dans le palais et dominant le mur d'enceinte, se trouve un kiosque élégant et spacieux d'où la favorite pouvait assister aux prières dites dans cette mosquée, qu'on appelle la «mosquée des musulmans à bonnets rouges».

Collations officielles. — Palais de la Concorde Moyenne et de la Concorde Protectrice. — Terrasses et galeries. — Le trône impérial. — Musique. — Le conseil de l'Empire. — La Porte Fleurie. — Les marchands. — Le Tchouang sine tiène. — La bibliothèque; les livres.

C'est dans le palais de la Souveraine Concorde que l'empereur donne les banquets officiels, sortes de collations où le souverain et de bien rares privilégiés peuvent toucher à quelques plats. Les tables, un peu éloignées de celle de l'empereur, sont aussi couvertes de mets et de gâteaux, mais qui, paraît-il, à l'insu du maître, n'y sont qu'à l'état de figures en terre cuite et peinte. Il serait dangereux de s'en plaindre. Ainsi, même dans le palais Impérial, nul n'est à l'abri de la fourberie la plus grossière et la plus impudente des employés chinois. Comme un peu partout, le premier volé est le souverain : c'est la peine du talion.

Continuant ensuite notre visite vers le nord, nous passons du palais de la Souveraine Concorde dans celui de la Concorde Moyenne. C'est un bâtiment carré, surmonté, à sa corniche, d'une avance quadrangulaire au-dessus de laquelle s'élève un toit rond. A l'est et à l'ouest sont deux ailes contiguës servant de garde-meubles pour les objets en bronze. Dans ce palais, l'empereur vient parfois inspecter les prières écrites pour les sacrifices, les blés et les instruments oratoires préparés pour la cérémonie du labourage. C'est là que se trouvent les tableaux généalogiques de sa famille.

Du palais de la Concorde Moyenne, on entre au nord dans celui de la Concorde Protectrice : là, le 20 janvier 1795, fut reçu Van Braam, ambassadeur de la Compagnie Hollandaise.

On a d'abord devant soi une cour très-spacieuse, pavée en pierres de taille et environnée de bâtiments. Les principaux sont situés sur une élévation vers laquelle on se dirige par un escalier de quarante-cinq marches de marbre blanc. Cette hauteur de quarante-cinq marches est interrompue par une première terrasse de dix pieds de largeur; puis une seconde portion d'escalier conduit à une seconde terrasse de même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dimension. Ces deux terrasses forment des galeries : une balustrade de marbre règne sur leur longueur; ses pilastres, placés à environ douze pieds d'intervalle, portent des figures de lions ou d'autres animaux. Le coup d'œil est très-pittoresque.

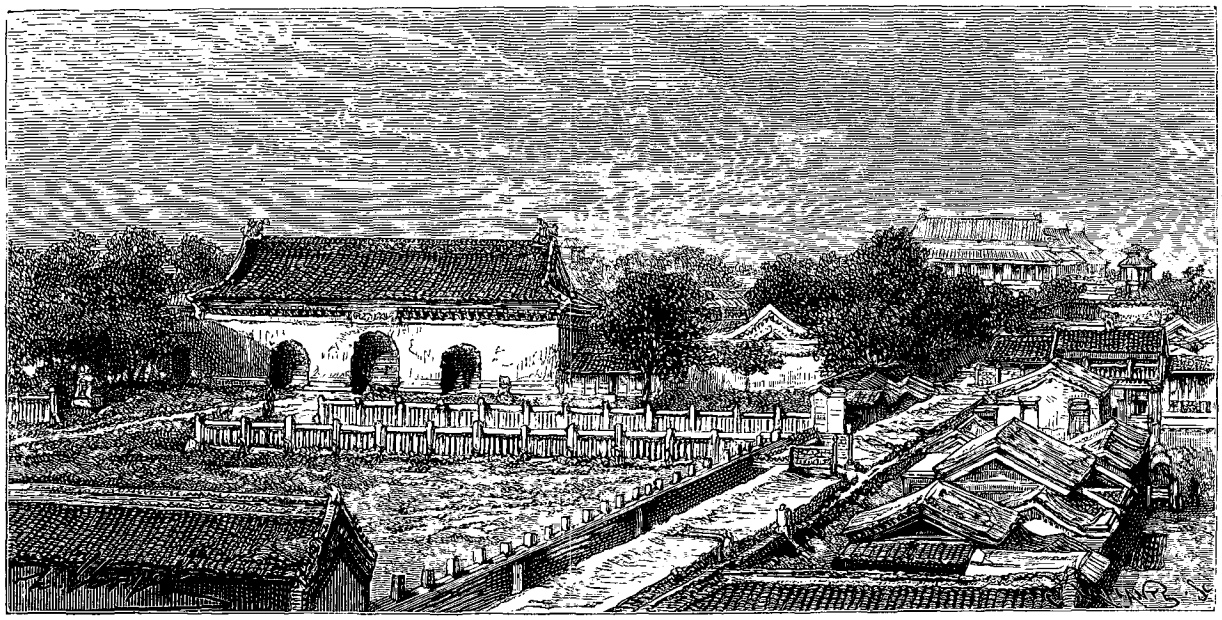
En haut de l'escalier s'étend une surface également pavée en pierres de taille, ayant au sud un escalier et des terrasses semblables comme proportions à celles que je viens de décrire. Sur cette plate-forme sont trois édifices : deux, semblables entre eux, situés à l'est et à l'ouest, ont la forme d'un carré long et deux étages; le troisième, au milieu, est un pavillon carré dont le toit en pointe est décoré d'une boule dorée.

Ce pavillon correspond aux escaliers entre lesquels il est placé, et il a, selon le goût chinois, une galerie extérieure supportée de chaque côté par six colonnes.

Les deux grands bâtiments placés entre les deux escaliers ont, au rez-de-chaussée, de larges salons ouverts, devant lesquels règnent des galeries où l'on arrive par des marches placées dans trois points différents. L'extrémité des toits de ces galeries est soutenue par dix fortes colonnes. Tous ces bâtiments sont construits, ornés, dorés, vernissés et couverts comme ceux dont j'ai parlé précédemment.

Au milieu de la salle centrale est le trône impérial, sur une estrade élevée de six pieds. On y arrive par trois gradins placés, l'un au milieu, les deux autres sur les côtés. L'estrade, couverte d'un tapis du Tibet, fond d'or, bordure d'argent, avec des dessins de style persan, est entourée d'une balustrade sculptée et dorée, ainsi que le fauteuil impérial et la rampe dont chaque gradin est accompagné.

Derrière le trône pend une tapisserie de soie jaune,



Abords de l'entrée du palais Impérial. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

et sur les côtés de la plate-forme sont placés quelques vases remplis de fleurs naturelles. A leurs suaves émanations, deux brûle-parfums d'émail cloisonné mêlent l'odeur du santal et d'autres substances asiatiques.

Aux deux extrémités, en dehors du salon, sont rangés les volumineux instruments de musique de l'orchestre dit de la Terrasse du Trône. Les musiciens du palais se recrutent parmi ceux des eunuques qui ont des aptitudes spéciales pour cet art. Ils se répartissent en deux orchestres : l'un, celui de la Terrasse du Trône, ne joue qu'au palais; l'autre, appelé orchestre des Symphonies de l'empereur Choune, peut se déplacer pour suivre l'empereur lorsque des cérémonies l'appellent hors de son palais.

Les airs nationaux que joue ce second orchestre ont été composés sous le règne de l'empereur Choune, deux mille deux cent vingt-sept ans avant Jésus-Christ. — Ces symphonies, dit la tradition, avaient le don de faire descendre du ciel des phénix divins.

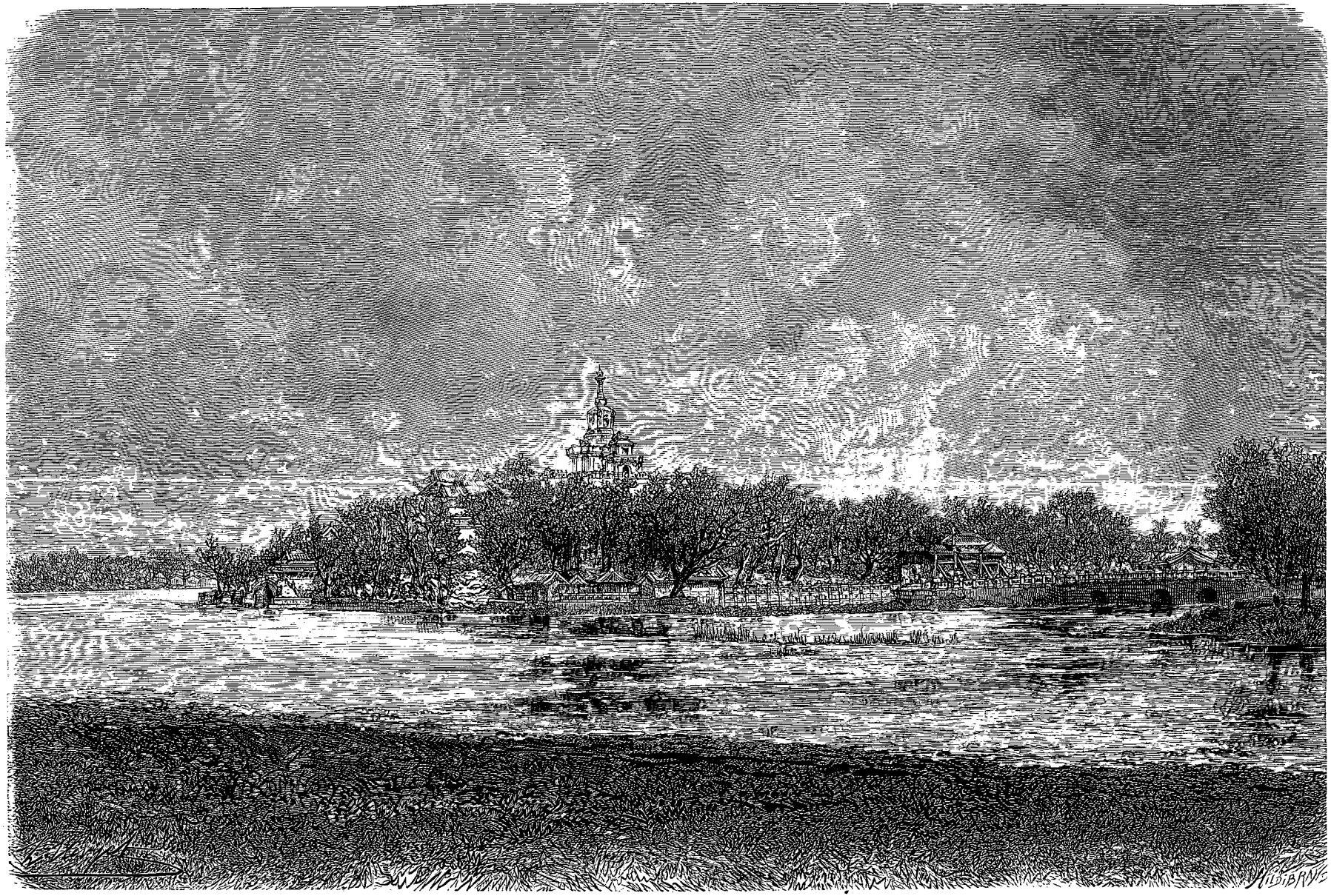
Les deux orchestres se font entendre successivement quand l'empereur arrive ou sort de la salle du Trône et pendant les repas.

Un troisième orchestre, Cheng-ping-chou, celui de la Paix Universelle, est au service des impératrices.

Un peu plus loin, au nord de la salle dont je viens de parler, s'offre aux regards la porte par où l'empereur entre dans son palais particulier; car les édifices dont j'ai parlé jusqu'ici ne servent presque jamais d'habitation : on a vu que, reliés les uns aux autres par des cours, ils constituent l'enceinte impériale; leurs noms correspondent à ceux que nous attribuons aux différentes parties de nos palais, par exemple : pavillon de Flore, pavillon de Marsan, etc.

Avant d'aller plus avant vers le nord et de péné-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lacs et jardins du palais Impérial. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trer dans la partie intime du palais, jetons un rapide coup d'œil sur les édifices qui flanquent à l'est et à l'ouest la ligne centrale des trois palais principaux précédemment décrits.

C'est d'abord, à l'est, le pavillon affecté au grand conseil de l'empire appelé Nei-ko. Ce grand conseil se compose de quatre conseillers et de deux adjoints. Les Tartares et les Chinois y sont en nombre égal. Les auditeurs y sont beaucoup plus nombreux. Le conseil privé, composé de six membres, se joint tous les jours à ce premier conseil, ainsi que les ministres des six départements administratifs de l'empire : rites, finances, guerre, personnel, justice, travaux publics. Le prince Kong, président, représente les affaires étrangères.

C'est à quatre heures du matin, été comme hiver, que ces personnages se réunissent dans le Nei-ko, pour y mettre en ordre les dossiers à soumettre à l'empereur, qui doit assister au conseil : ce qu'il faisait même avant sa majorité. L'impératrice régente Tze-ngane et l'impératrice mère Tze-shi se tenaient alors avec lui derrière une fine cloison de bambou qui leur permettait de voir sans être vues et de prendre part à la discussion des intérêts de l'État. Tous les hauts personnages du conseil se tiennent accroupis sur des tapis, tête nue, le chapeau placé à terre devant eux.

Mendiant. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

Cette partie du palais est aussi animée que celles dont j'ai parlé jusqu'ici sont mornes. Les longues avenues de pierre qui vont du palais au grand conseil à la « Porte Fleurie de l'Orient » sont remplies de personnages qui vont et viennent, de gardes du corps, de courriers qui arrivent ou qui partent.

La Porte Fleurie orientale est la porte la plus fréquentée du palais. Surmontée d'un immense édifice faisant poste-caserne, elle est précédée d'une cour fermée d'une grille de bois peint en vermillon. Dès trois heures du matin, les abords de cette porte sont encombrés par les voitures des membres des différents conseils de l'empire et des officiers de leur suite. Tous ces personnages sont obligés de mettre pied à terre devant le palais, sauf quelques-uns des plus méritants qui ont obtenu par décret l'insigne faveur de franchir l'enceinte à cheval. Ceux-là seulement, lorsqu'ils sont très-vieux, obtiennent la faveur plus grande encore de se faire porter ou de se faire traîner au palais dans de petites voitures d'un modèle spécial.

Il se tient aussi à cette porte un marché; la valetaille des fonctionnaires chinois y attire toutes sortes de petits marchands : on dirait parfois une foire; les cris et les appels des différents métiers y retentissent dès l'aurore. Ici, c'est un savetier ambulant qui panse les blessures des bottes éculées en appliquant sur elles une pièce en forme de cœur ou de trèfle ou autre dessin agrémenté; il est là aussi pour réparer les harnais des voitures des hauts fonctionnaires. Ailleurs, c'est un marchand de sucreries frappant une sorte de tambour plat pour attirer l'attention sur des abricots secs, des pommes confites, des brochettes de pommelles trempées dans du caramel, des berlingots, etc. Plus loin, des marchands de fruits poussent devant eux une brouette, dont la roue est centrale, brouette chargée de pêches délicieuses, de prunes médiocres, de pastèques rouges, jaunes, blanches, qui font venir l'eau à la bouche, par exemple de pauvres diables qui portent ou la simple cangue, ou la canne-cage. Ici, un cri aigu annonce des petits pains tout chauds à deux sapèques la pièce. Là, frappant machinalement sur un petit gong de cuivre qui a des accents de casserole, un marchand de jouets offre des voitures, des poupées, des papillons de soie, des fioles de verre fin comme une coquille d'œuf et dont le fond flexible, après avoir été aspiré, rend en reprenant sa place un son métallique.

Tout cela crie et s'agite au milieu du brouhaha des voitures qui arrivent ou qui partent, suivies et précédées de cavaliers trottant dans une poussière épaisse. Ce tableau bruyant forme le contraste le plus complet avec le calme et le silence qui règnent au delà de la porte du palais. Les eunuques de garde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semblent n'avoir qu'une consigne : ne laisser entrer que ceux qui y ont droit et fermer les yeux sur tout le reste. C'est ainsi que nous voyons, non sans étonnement, les officiers subalternes et les gens de suite souiller en toute liberté de leurs ordures le mur rose de l'enceinte sacrée, et les inévitables mendiants disputer aux chiens les détritus de la route. Mais alors même que leur nudité se profile contre le mur de son palais, l'empereur ne se doute pas de leur existence.

Rentrons maintenant dans le palais de ce souverain dont les yeux n'ont jamais vu que des choses riantes, et continuons notre tournée pendant que l'empereur et les grands de la Chine délibèrent sur les réformes à introduire dans les finances de l'État.

Derrière l'édifice affecté aux séances du conseil, est le *Pavillon des fleurs littéraires*. On y monte par neuf marches. C'est là que l'empereur, dans la seconde lune, se rend une fois l'an pour interpréter les livres sacrés.

Derrière ce pavillon est le Tchouane sine tiène, où l'on offre des sacrifices à Confucius et à la mémoire des grands savants. Il y a tout près de là un puits couvert appelé la « Source de jaspe » : son eau est réputée la meilleure du palais.

Contre le Tchouane sine tiène est la bibliothèque impériale. Ce bâtiment se compose de trois corps de logis à six entre-colonnements, chacun couvert de tuiles d'un vert sombre. Les belles éditions dont était composée la bibliothèque n'existent malheureusement plus dans le palais. Elles ont été volées ou échangées contre des éditions du commerce par des eunuques ou de petits employés. Il y avait là, entre autres raretés, un très-bel exemplaire du *Sse-Khou-Tsuane-Chou*, livre complet des quatre bibliothèques impériales. C'était

Au marché de la Porte Fleurie orientale : Marchand de fruits ambulant (voy. p. 202). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

une immense encyclopédie dans laquelle étaient fondus tous les trésors littéraires des bibliothèques impériales. Cet ouvrage comprend soixante-dix-huit mille sept cent trente-huit volumes. Commencé en 1773, il est resté inachevé. Il devait comprendre cent soixante mille volumes. On y travaille encore, mais si mollement qu'il ne fait aucun progrès marqué.

Sur la droite de la bibliothèque est une sorte d'hippodrome avec un grand kiosque : c'est là que l'empereur s'exerce à l'équitation et au tir de l'arc.

Enfin, contre le mur oriental, sont le bureau des historiographes de l'empereur et le poste des grands ayant charge à la cour, et que commande le frère aîné du prince Kong. Ils sont de garde à tour de rôle la nuit et le jour au palais. Lorsque l'empereur sort, huit d'entre ces personnages le suivent à cheval, armés d'une lance dont la hampe est surmontée d'une queue de léopard.

Outre cette garde, qui est traditionnelle, il en existe une autre qui a été créée, en 1813, après la tentative d'attaque que des sectaires du *Lis blanc* avaient dirigée contre le palais. Celle-ci est composée de six princes du sang. Chacun d'eux veille durant vingt-quatre heures dans un belvédère qui est à l'angle nord-est du palais, et qu'on appelle Yué-che-lèou.

Faisant pendant à ces édifices, mais à l'ouest et à gauche de la ligne centrale des palais de la Souveraine Concorde, de la Concorde Moyenne et de la Concorde Protectrice, se trouve le Vou-igne-tiène, où l'on conserve les planches qui servent à l'impression des livres comme les clichés dans les imprimeries européennes. Les unes étaient en cuivre, les autres en bois. Vers 1840 l'empereur Taokoang ordonna de fondre celles de cuivre pour faire de la monnaie. Quant à celles de bois, elles avaient été rongées par les rats. Cette destruc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

tion faillit un jour grandement compromettre les préposés à la conservation de ces planches précieuses. Heureusement le feu prit très à propos, et effaça la trace de la négligence des conservateurs. C'est pour

des motifs analogues que de temps en temps, presque à échéances fixes, le feu prend au ministère des finances.

Derrière la bibliothèque sont les ateliers où l'on

Au marché de la Porte Fleurie orientale : Marchand de pain (voy. 202). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

grave les planches. C'est là qu'en 1770 le frère Castiglione, un missionnaire, donna aux Chinois leur première leçon de gravure sur cuivre. Il s'agissait d'une série d'estampes représentant la conquête de la Dzonngarie. Une douzaine d'exemplaires ont été tirés en France; très-peu y ont été laissés, plusieurs y ont été perdus dans un incendie, et il a été retrouvé à Pékin plusieurs de ceux qu'on y avait apportés. Ce fut

Savetier (voy. p. 202). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

du reste sans succès que les Chinois s'essayèrent dans ce genre nouveau pour eux.

Plus loin sont les ateliers où se confectionnent les vêtements impériaux. Le modèle en a été fixé dès l'installation de la dynastie tartare et n'a pas changé depuis; on trouve la collection de ces modèles dans un ouvrage très-curieux intitulé *Hoang-tchao-li-ki-tou* (dessins des objets affectés aux rites pour l'u-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sage de l'empereur et de la cour).

Le Kiang-tzigne-kong. — Un festin de sexagénaires. — Les fiches de jade blanc. — Le Tiao-taé-tiène. — La matinée de l'empereur. — Habitation de l'impératrice. — Le palais de la Méditation. — Dot des princesses. — Le palais du Printemps Éternel. — Les femmes de l'empereur. — Divers palais. — L'administration. — Les eunuques. — Leur cimetière.

Reprenant notre route au nord, dans la ligne de palais qui fait le centre de l'enceinte impériale, nous arrivons dans une cour qui sépare le palais de la *Concorde Protectrice* au sud de celui de la *Pureté Céleste* au nord.

Ce dernier palais, appelé en chinois Kiang-tzigne-kong, a neuf entre-colonnements en longueur et cinq en largeur. C'est là que l'empereur délibère sur les affaires de sa famille avec les princes du sang, et qu'il les réunit en un festin le premier du nouvel an.

En 1711 l'empereur Kang-shi, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son avénement, donna dans ce palais un repas solennel auquel furent conviés tous les vieillards de soixante ans et plus, soit fonctionnaires, soit simples particuliers. C'est dans ce palais que, sous la direction des Pères jésuites Bouvet et Pereira, l'empereur Kang-shi étudiait assidûment Euclide et faisait faire de son œuvre une traduction chinoise.

Dans une des salles nord de cet édifice se trouve une collection d'autant de fiches de jade blanc que l'empereur a de femmes : le nom de

Marchand de jouets ambulant (voy. p. 202). — Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Morache.

Marchand de sucreries (voy. p. 202). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

ces femmes y est gravé en lettres d'or.

Derrière le palais de la Pureté Céleste se trouve immédiatement le Tiao-taé-tiène, palais du *Dualisme de la Terre et du Ciel*. C'est dans ce palais que l'empereur conserve ses sceaux, au nombre de vingt-cinq ; c'est là aussi qu'il demeure habituellement.

Tous les jours, entre quatre et cinq heures du matin, un eunuque réveille le souverain en prononçant pour formule *Tsigne-Kia*. L'empereur passe ses vêtements du matin, entre dans la pièce contiguë à sa chambre à coucher, et trouve là, rangées sur une table, des fiches ou cartes : chacune d'elles donne l'exposé d'une des affaires dont les conseils de l'empire ont à l'entretenir. Il fait choix de celles sur lesquelles il consentira à parler et il les envoie au grand conseil pour qu'on en prépare les dossiers.

L'empereur fait ensuite sa toilette, prend du thé et quelque pâtisserie, et se rend au Nei-ko, lieu où, comme je l'ai dit, se tiennent les membres des conseils.

Derrière cette résidence de l'empereur, toujours au nord, se trouve le Koune-nigne-Kong, palais de l'*Élément terrestre supérieur*. C'est là qu'a été installée la jeune impératrice, femme du jeune empereur Tongtche (16 octobre 1872). Son habitation, au nord, est séparée des murs et des fossés de l'enceinte impériale par des jardins et des kiosques sur lesquels donne la porte du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Guerrier Divin. Un pont jeté sur le fossé réunit le palais à un assez long passage au pied de la montagne de Charbon et des divers temples et pavillons qui la décorent.

Les habitations que nous venons de passer en revue forment l'extrémité nord de la ligne centrale des palais compris dans l'enceinte impériale.

A l'angle nord-est et nord-ouest il y a encore un nombre assez considérable d'immenses édifices tous plus ou moins riches et dont je ne citerai ici que les plus importants.

A l'angle nord-est :

1° Le Yang-sine-tiène ou palais de la *Méditation*, où l'empereur se retire quand il est souffrant.

C'est là, raconte-t-on, que les Pères jésuites Bouvet et Pereira présentèrent à l'empereur Kang-shi, entre autres produits de leur ingénieuse industrie, un objet assez inattendu et qui eut le don, paraît-il, de frapper vivant le Fils du Ciel. C'était un modèle de chandelles qui se mouchaient elles-mêmes. Les Pères jésuites, dans tous leurs rapports avec la cour impériale, mettaient en œuvre avec une patience infinie tous les procédés de la diplomatie la plus subtile et la plus souple, et ils ne dédaignaient aucune occasion de fournir au souverain de la Chine, même dans les choses les plus infimes, une preuve nouvelle de la supériorité de leur intelligence.

L'empereur Kang-shi, après avoir admiré leurs créations industrielles, n'en était que plus attentif à leurs leçons de philosophie, et c'était là, pour les Pères jésuites, le succès cherché avant tout à l'aide de tous ces moyens si variés qu'ils avaient à leur disposition.

Ces leçons de philosophie européenne et chrétienne, l'empereur y attachait tant de prix qu'il les leur fit rédiger en langue tartare; mais, tout en se montrant disciple zélé et curieux, il gardait comme souverain une extrême prudence, et il recommandait à ses professeurs la plus grande discrétion vis-à-vis des Chinois et des Mongols, de crainte d'éveiller la jalousie des bonzes et des lamas.

Une espèce de chemin ou de levée, de six ou sept pieds, bordée de balustres de marbre blanc et pavée de même, conduit à ce palais rempli de sculptures, de dorures et de peintures. Au fond de ce grand édifice règne une espèce de plate-forme pavée de grands carreaux d'un très-beau marbre jaspé, poli comme une glace et dont les morceaux sont tellement unis qu'à peine peut-on distinguer l'endroit où ils se joignent. A l'entrée de la grande salle est une porte qui conduit dans une grande chambre carrée, où se trouve l'estrade sur laquelle s'accroupit l'empereur. Cette chambre est également pavée de marbre; les poutres richement décorées et dorées sont portées par des colonnes de bois vernissées de rouge et engagées de telle sorte dans le mur qu'elles sont de niveau avec sa surface.

Près de là sont les palais de Nigne-cheou-kong, du Hoang-ki-tiène et du Yu-tsigne-kong, où sont élevés les enfants de l'empereur, suivant leur sexe. Ils ne sortent du palais que mariés.

Les princesses, filles des empereurs, servent à contracter des alliances politiques avec des princes mongols. Les personnages qu'elles épousent leur doivent hommage et ne peuvent être enterrés avec elles. Si elles meurent, leur époux doit rester veuf.

Le mariage d'une princesse impériale, fille légitime, rapporte à l'empereur trente-deux millions de francs; celui d'une fille illégitime, un demi-million.

2° Le Feung-siene-tiène, temple des parents décédés.

3° Le Kine-cheung-kong et trois autres palais à la disposition de l'impératrice Tze-ngane, veuve de l'empereur Hien-Fong, et des femmes de cet empereur, mort en 1861; elles ne sortiront du palais que mortes. Ce souverain en avait eu trente-cinq, et parmi elles Tze-shi, qui lui donna un héritier et fut élevée pour ce fait au rang de deuxième impératrice. Celle-ci, comme je l'ai dit en parlant de l'eunuque Siao-nganetze, habite à l'angle nord-ouest de l'enceinte impériale; son palais s'appelle Tchang-tchoune-kong, c'est-à-dire *palais du Printemps Éternel*.

Outre cet édifice, on trouve à l'angle nord-ouest le Tchou-sieou-kong ou palais des femmes de l'empereur. La première femme a un titre spécial qui ne s'accorde qu'aux femmes mères. En même temps qu'il se mariait, le 16 octobre 1872, le jeune empereur Tongtche recevait, par décret des impératrices régentes, trois nouvelles femmes, dont une du premier rang et deux du second. La première, r'Hoei fei, est fille d'un simple employé du ministère, de la tribu Foutch'a. La deuxième est fille d'un préfet nommé Tchong-ligne, de la tribu tartare des r'Hocholi, et la troisième est tante maternelle de la nouvelle impératrice et fille du général Saï-chang-nga, condamné à mort en 1862 pour crime de haute trahison, puis gracié.

Chacune des dames de qualité qui habitent le palais, depuis l'impératrice jusqu'à la femme de cinquième rang, a environ cent vingt personnes à son service se répartissant ainsi : cent eunuques, dix niutze ou jeunes filles, dix mama ou femmes mariées en dehors du palais. Ce nombre, quoique variant en plus ou en moins suivant les rangs, explique le nombre de cinq mille eunuques affecté au service de la cour et des quarante-huit palais contenus dans l'enceinte impériale.

Il n'est permis que très-rarement aux femmes de l'empereur de voir les personnes de leur famille.

Il y a près de Si-tche-mène, porte nord-ouest de la ville tartare, une pagode où, avec l'autorisation de l'empereur, les femmes de son palais donnent rendez-vous à leurs parents. Les eunuques ne les quittent pas pendant ces entrevues, qui sont de très-courte durée.

Au sud du Tchou-sieou-kong, dans l'angle nord-ouest de l'enceinte impériale, se trouvent encore, entre autres édifices remarquables :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1° Le palais de la *Bonté Préférée*, où les impératrices reçoivent officiellement les dames de la cour.

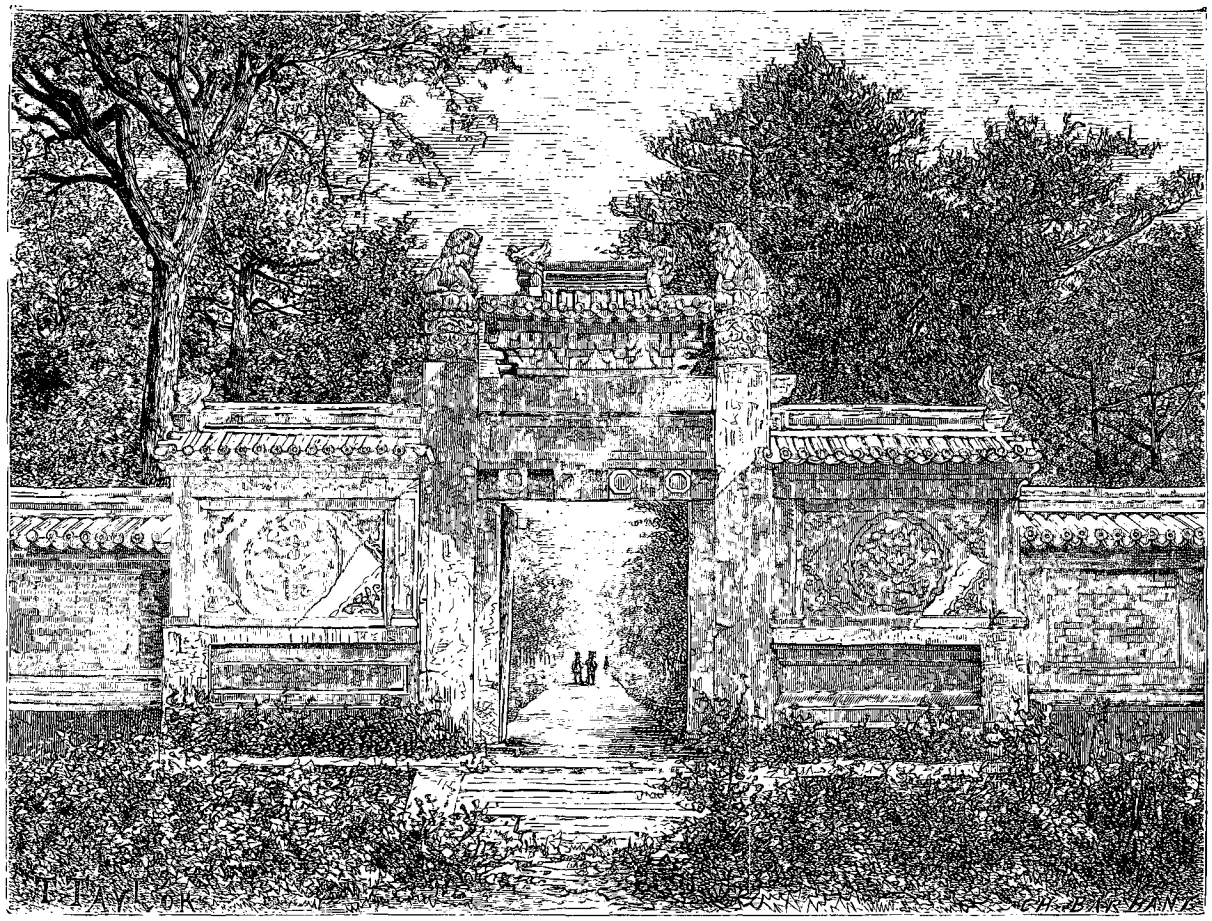
2° Le Ine-hoa-tiène, un temple d'architecture tibétaine. On y remarque un arbre précieux apporté de l'Inde, le *Ficus religiosa*. Cet arbre, planté par une impératrice de la dynastie des Ming, a aujourd'hui plus de deux siècles.

3° Le Koang-tchou-sse. C'est le principal magasin de la Couronne : on y dépose tous les objets appartenant aux six dépôts de l'intendance de la cour, l'argent, les fourrures, des étoffes de soie, les habits, le thé et la porcelaine.

4° Le Nei-ou-fou, ou l'intendance de la cour, est une création de la dynastie actuelle. Son administration est composée de descendants d'esclaves des princes mandchoux, conquérants de la Chine ; de très-grands personnages en font partie; ils ne peuvent cependant par aucun lien de famille se mêler aux Tartares des huit bannières. L'empereur prend qui bon lui semble parmi leurs filles pour être servantes au palais.

L'intendance des palais est chargée de l'administration des eunuques et de tous les détails intérieurs de ce qu'on est convenu d'appeler la ville Impériale.

5° Le Lao kong tchou, habitation des eunuques. Ceux-ci dépendent de l'intendance de la cour. C'est entre



Entrée du cimetière des eunuques. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

dix et quinze ans qu'ils entrent en fonctions. Plusieurs, s'étant enrichis, ne se croient pas empêchés de prendre femme à leur sortie du palais. Leurs superstitions leur dictent de se faire enterrer le plus magnifiquement possible comme tout le monde : ce n'est qu'une question d'argent. D'autres eunuques, moins heureux, chassés du palais, meurent dans la rue.

Les eunuques sont les seuls hommes qui, avec l'empereur, puissent paraître en présence des femmes du palais intérieur. Leur chef porte le globule de cinquième classe (bouton de cristal); ils font payer un franc à l'empereur l'œuf que tout Chinois paye un sou, et pour donner une idée des dépenses des empereurs de la Chine (qui savent fort bien se passer d'une liste civile), je dirai que sous un règne précédent la dépense du fard seul, pour un an, est montée à la somme de dix millions de sapèques.

L'institution des eunuques remonte en Chine à une très-haute antiquité; on les recruta d'abord parmi des criminels. Peu à peu des soins de domesticité leur furent confiés. Dès l'année 184 de Jésus-Christ, ils étaient en grande faveur auprès de l'empereur Ling-ti, de la dynastie des Han. On raconte que ce prince avait établi une foire dans son palais. Son plaisir était

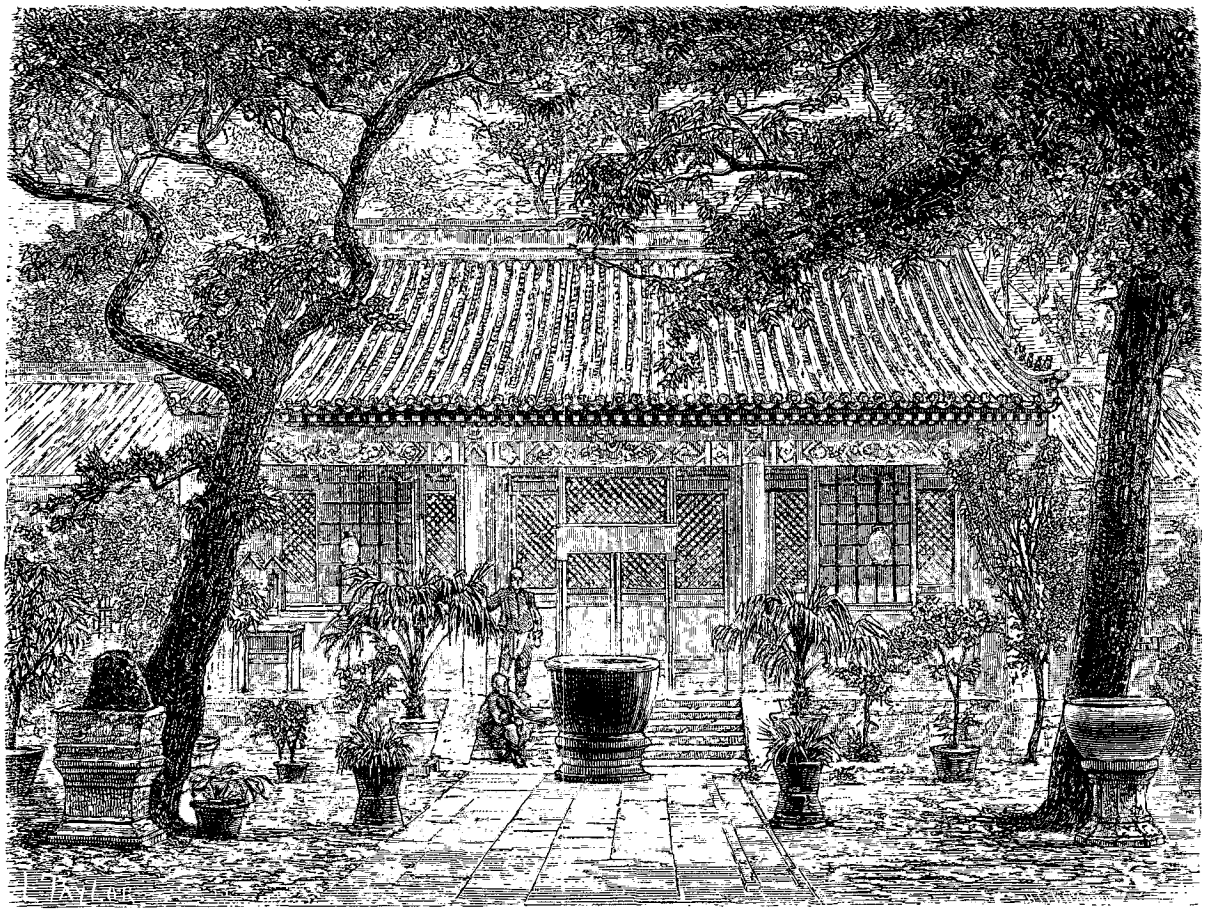
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de voir des femmes mettre à l'enchère et en venir à des querelles et à des injures.

Les eunuques devinrent peu à peu si puissants, qu'une fois, ayant découvert que les grands avaient conspiré leur perte, ils les massacrèrent. C'est de ce fait que naquit la révolte dite des « bonnets jaunes ».

En 784, des révoltes contre les eunuques éclatèrent partout ; l'empereur Tetzong, pour avoir suffisamment de troupes, dut doubler les impôts et en mettre même sur le thé. Plusieurs empereurs furent renversés ou assassinés par les eunuques, ou bien on ne mettait sur le trône que des princes de leur choix. Seuls autorisés à toute heure à approcher du souverain, devenus les dispensateurs de ses plaisirs, ils savaient dominer sa confiance, captiver sa faiblesse et acquérir d'immenses richesses. Ils contribuèrent dans la suite à la construction des nombreuses pagodes qui entourent Pékin, et leurs tombes somptueuses témoignent de leur haute position ; actuellement, l'un des plus beaux parcs à l'ouest de la ville est encore consacré aux funérailles des eunuques.

Hoait-song, huitième empereur de la dynastie song,



Chapelle du couvent dans le cimetière des eunuques. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

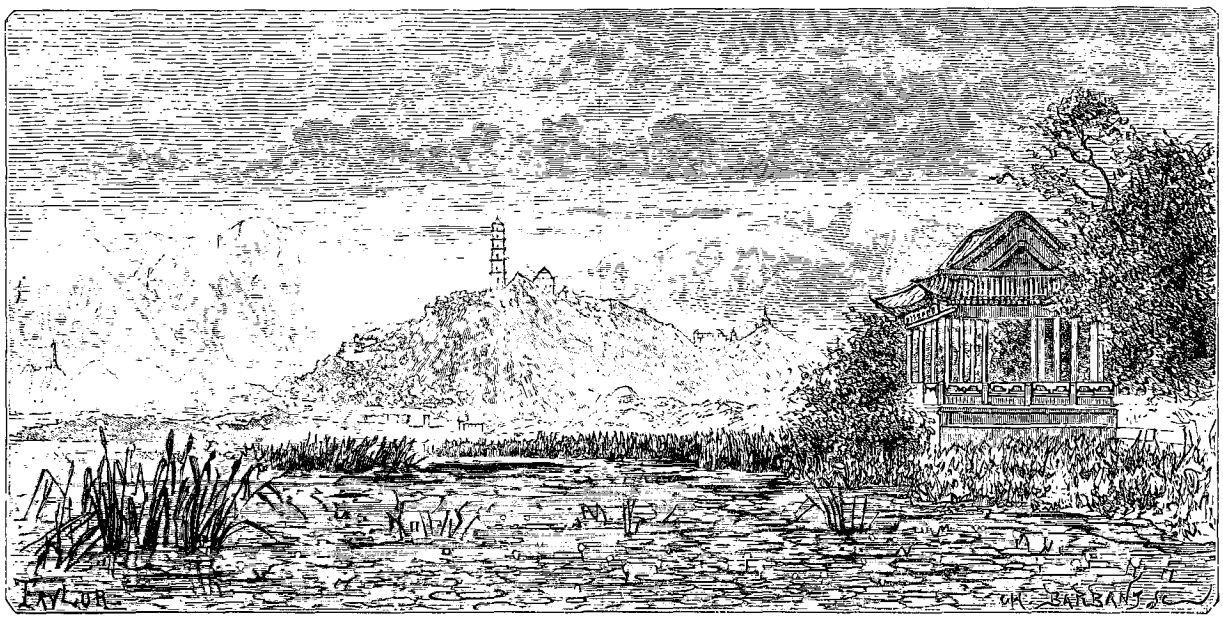
ne tenant pas compte des leçons qu'avaient reçues ses prédécesseurs, honora certains eunuques jusqu'à leur donner des souverainetés réservées d'ordinaire exclusivement aux princes du sang. Mais son successeur l'empereur Hong-vou décréta que les eunuques ne posséderaient aucune charge civile ni militaire.

La dynastie tartare actuelle les a écartés plus rigoureusement que les précédentes des affaires publiques ; néanmoins elle s'est gardée de les supprimer. Le recrutement de ce corps est confié à l'intendance du palais : huit à dix taëls, soit soixante-dix à quatre-vingts francs, décident de pauvres familles à livrer leurs enfants. Des lois spéciales interdisent l'emploi d'eunuques dans les maisons particulières et limitent le nombre de ceux que les princes du sang sont autorisés à posséder.

T. Choutzé.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le pavillon des Pique-niques et la colline des Sources de jade (Yu-tsuane-chane), côté ouest de Ouane-cheou-chane (voy. p. 222).
Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de l'auteur.

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE,

PAR M. T. CHOUTZÉ [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'empereur régnant. — Son enfance. — Son adolescence. — Un décret des deux impératrices. — La fiancée de l'empereur. Cadeaux de noces. — Cérémonies.

Si en visitant le palais de Pékin avec le lecteur je n'ai pas profité de l'occasion qui m'était donnée de lui faire contempler « les splendeurs de l'astre impérial », c'est que d'abord je n'ai pas voulu le prendre en traître et l'obliger à des cérémonies qu'il aurait considérées comme humiliantes; c'est ensuite parce que je crois devoir lui dire préalablement quelques mots de la personne du jeune souverain de la Chine, et de sa vie jusqu'à son mariage et sa majorité.

L'empereur Tongtche est né, si je ne me trompe, en 1856. Il est fils unique de l'empereur S'Hiène-fong qui nous déclara la guerre en 1860 et que les forces alliées de France et d'Angleterre contraignirent à quitter le palais d'hiver de Pékin pour aller se réfugier dans le palais d'été de Yuane-migne-yuane, à deux lieues à l'ouest de la capitale.

L'héritier du trône n'avait alors que quatre ans. Quels souvenirs a-t-il pu garder de ces événements? Des Français et des Anglais, faits prisonniers par trahison à Tongtcheou, furent amenés à Yuane-migne-yuane. L'empereur S'Hiène-fong les fit martyriser en sa présence, et peut-être devant son fils. Soudain, un soir, on annonça l'arrivée de l'avant-garde française. Toute la cour s'enfuit.

On pilla le palais d'été, on y mit le feu. L'empereur, sa famille et sa suite n'étaient certainement pas encore assez loin pour n'avoir pas vu les flammes de l'incendie qui réduisaient en cendre le palais d'été et les trésors de toutes sortes qu'il renfermait.

C'est à cette occasion sans doute que pour la première fois le jeune empereur Tongtche entendit parler des Occidentaux. On l'emportait loin des armes et de l'incendie, à travers les déserts de la Mongolie, au milieu d'une meute de gens en déroute et pris de panique.

Il arriva dans le palais ruiné de Ge-ho-eurl où la cour n'avait pas eu le temps de faire faire les réparations les plus urgentes avant de s'y rendre. Pendant les premiers jours ce ne fut guère qu'un campement.

Bientôt, grâce à l'intervention du prince Kong, les affaires s'arrangèrent, on signa un traité à Pékin. Le

1. Suite. — Voy. t. XXXI, p. 305, 321, 337, 353; t. XXXII, p. 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

calme revint, on s'installa mieux dans ce palais qui devint le rendez-vous des plus fidèles et des plus intrigants serviteurs du trône. L'empereur S'Hiène-fong, déjà fatigué quoique jeune, avait contracté dans cette fuite désordonnée une maladie qui l'emporta rapidement.

Pendant que le prince Kong et ses frères étaient à Pékin en négociation avec les représentants des puissances occidentales, un complot s'était ourdi à Ge-hoeurl. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever la régence aux princes absents, de circonvenir ou de mettre de côté les deux impératrices, femmes de S'Hiène-fong, et enfin d'usurper la tutelle du jeune héritier du trône, auquel, par un décret arraché aux impératrices, les usurpateurs avaient déjà donné comme nom de règne celui de Ki-siang.

Le prince Kong réunit aussitôt ses partisans ; et par un coup de main habile, son jeune frère Choune-kiune-ouang, communément appelé Tsy-yé, enleva tous les membres du complot à la tête desquels étaient un certain prince de Y, un nommé Sou-choune et le général Saï-tchang-nga. Les deux premiers furent mis à mort, la peine du troisième fut commuée. D'autres condamnations frappèrent de très-hauts personnages.

Dès son arrivée, c'était en 1862, on lui donna des précepteurs; le principal d'entre eux était grand conseiller d'État. Ce personnage, dit-on, avait juré de faire tendre de la peau des étrangers les tambours de l'armée impériale. On doit bien penser qu'il n'a pas inspiré à son auguste élève une très-vive sympathie pour les Européens.

Quand le jeune empereur eut seize ans, le décret suivant parut dans la gazette quotidienne de Pékin :

« Le troisième jour de la deuxième lune de la onzième année du règne de Tongtche (10 mars 1872), les impératrices Tze-nagne et Tze-shi ont décrété ce qui suit :

« L'empereur était très-jeune lors de son avénement au trône, il y a onze ans. Il importe aujourd'hui qu'il ait une compagne légitime, capable de l'aider à pratiquer la vertu et à gouverner l'empire; aussi avons-nous choisi pour être impératrice de Chine la fille de Tchong-tsi, de la tribu Mandchoue des Ourates, docteur de l'Institut impérial de la forêt des Pinceaux. Elle est douce de caractère, diligente, instruite et sérieuse.

« Respectez ceci. »

Le mariage fut fixé pour le 16 octobre suivant.

Dès que parut ce décret, l'empereur mit à la disposition de sa fiancée un hôtel dans un des grands quartiers de Pékin.

Pendant les sept mois qu'elle y demeura, elle dut tous les jours se former à l'étiquette de la cour sous la direction des maîtresses des cérémonies.

Le 11 octobre, l'empereur désigna deux princes du sang pour être ses médiateurs et ses témoins. Il leur remit un sceptre comme marque de la délégation de ses pouvoirs et, les faisant suivre de son cortége d'apparat, il les envoya chez la future impératrice pour arrêter les accordailles par un présent de dix chevaux de luxe, dix armures complètes, cent pièces de satin, deux cents pièces de toile.

Le 12 octobre, l'empereur fit parvenir de la même façon à ses futurs beau-père et belle-mère pour confirmer les fiançailles : deux cents onces d'or, dix mille onces d'argent (quatre-vingt mille francs), une théière d'or, deux théières d'argent, deux bassins d'argent, mille pièces de satin, vingt chevaux de selle harnachés et parés, quarante chevaux ordinaires, vingt harnais complets.

Le 13 octobre, l'empereur délégua des officiers pour annoncer son mariage au Ciel et à la Terre, dans le temple de ses ancêtres et dans celui des membres défunts de la famille impériale.

Le 14, eut lieu la remise du livre et du sceau d'investiture à la future impératrice.

Ce livre est composé de minces plaques d'or ; les caractères qui y sont gravés sur champ levé sont recouverts de couleur bleue. Sa longueur est d'environ six pouces ; le sceau est également en or.

Par ordre du souverain, les médiateurs du mariage firent placer le sceau, le livre d'investiture, le trousseau de la future impératrice dans des châsses ornées de dragons et portées sur des brancards.

La jeune fille dut s'agenouiller pour les recevoir.

Des éléphants envoyés de Siam figurèrent à cette cérémonie ; ils étaient brillamment caparaçonnés.

Le 15, les coussins brodés de l'empereur furent préparés par ordre du tribunal des rites dans le palais officiel des deux impératrices régentes ; et là, au pied de l'estrade où elles se tenaient assises sur leur trône, l'empereur, sur le commandement d'un héraut, fit trois agenouillements et trois prosternements en frappant du front la terre.

Après cet hommage rendu aux régentes, l'empereur se rendit au palais de la Souveraine Concorde. Les médiateurs vinrent prendre ses ordres, qu'un héraut leur transmit. Ils devaient, à 11 heures et demie du soir, amener la future impératrice au palais.

Quand on arriva à son hôtel, quatre princesses, portant la coiffe et la robe rouge écarlate à écussons brodés de pivoines roses, déposèrent dans son palanquin le caractère Long (Dragon) écrit de la main de l'empereur et une paire de sceptres de congratulation.

Ce caractère Dragon est tracé en noir et au pinceau sur une longue feuille de papier, qui est mise en rouleau dans le palanquin. Quant aux deux sceptres, appelés *joui-i*, ce qui veut dire « communauté de sentiments », ils sont longs d'environ un pied et taillés chacun dans un seul morceau de jade blanc.

Les princesses, aidées des maîtresses des cérémonies, firent revêtir à l'impératrice, comme costume de noce, une robe de soie rouge, brodée de dragons et de phénix enlacés, emblèmes de l'empereur et de l'impératrice. Ses épingles de tête, figurant des sceptres,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formaient aussi les caractères Choang-shi (bonheurs jumeaux). Sa coiffure consistait en deux nattes enroulées de chaque côté de la tête et retenues par de petits sceptres. Son épais voile rouge, sous lequel on avait brûlé des parfums du Tibet, cachait complétement sa tête jusqu'aux épaules.

Au moment de monter dans son palanquin parfumé d'encens, on mit dans la main gauche de l'impératrice un sceptre de jade, et dans la droite une pomme, image d'une félicité constante.

Le chef des eunuques fit ensuite retomber le store du palanquin et les maîtresses des cérémonies donnèrent le signal du départ.

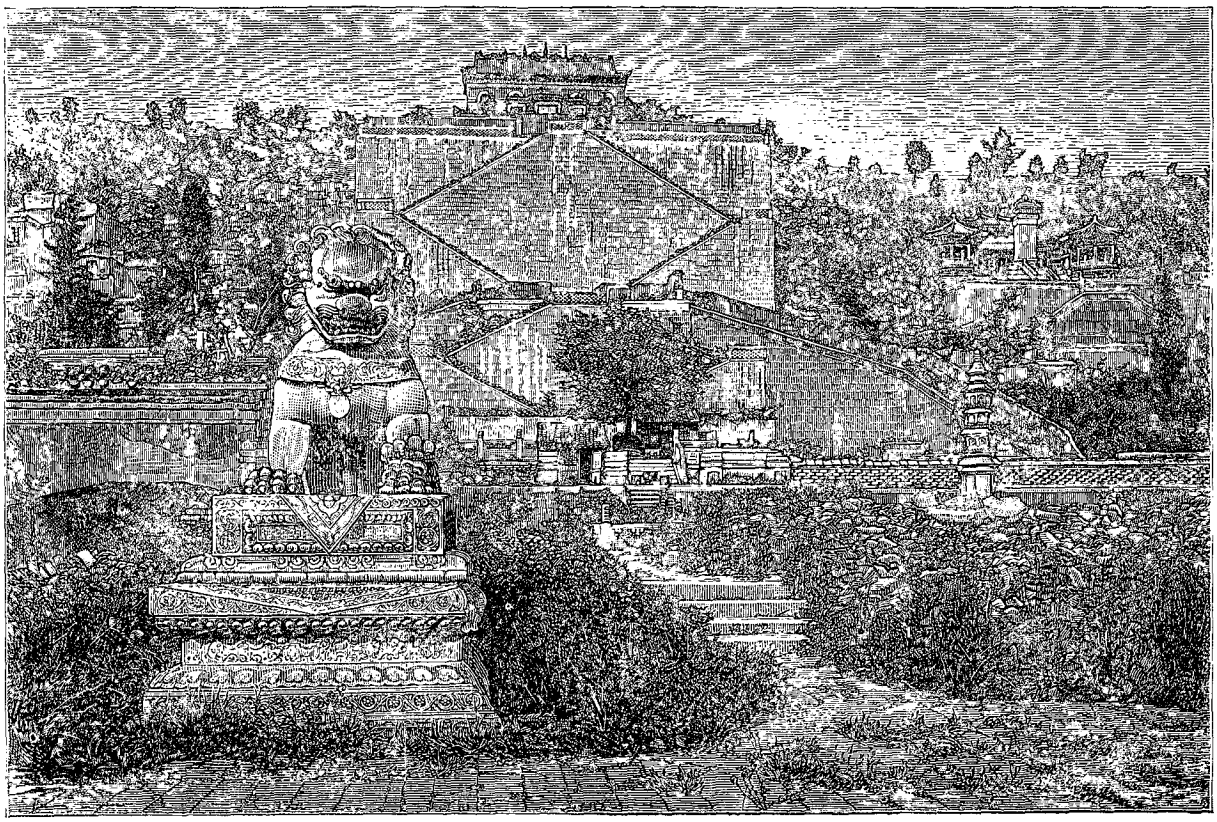
Pour décrire avec une exactitude parfaite le défilé solennel du cortége de la nouvelle impératrice de Chine, j'emprunte ici le récit d'un témoin oculaire.

Cortége de la nouvelle impératrice de Chine le jour des noces.

Le 15 octobre, à partir de quatre heures du soir, les postes de police étaient doublés, les soldats des huit bannières se formaient en haie dans les rues où devait passer l'impératrice, et faisaient fermer les volets et les portes de toutes les boutiques ou maisons.

Toutes les ruelles débouchant sur le parcours du cortége étaient masquées par des tentures de toile bleue.

Aux volets de chaque boutique étaient accrochées



Ouane-cheou-chane (côté sud) (voy. p. 220). — Cliché tiré du voyage en Chine de M. Thomson.

deux lanternes rouges qui, jointes à celles fichées en terre le long de la chaussée centrale, éclairaient la veste écarlate bordée de blanc des factionnaires immobiles.

Vers neuf heures, deux officiers passèrent au grand galop sur la chaussée ; l'un d'eux tenait dans un long étui de soie jaune un bâton qu'il portait au poste le plus voisin comme premier avertissement de l'approche du cortége.

Ces avertissements, qui se transmettaient de poste en poste jusqu'au palais impérial, se renouvelèrent trois fois.

Bientôt les deux médiateurs arrivèrent à cheval avec leur suite, le prince Kong et S. Exc. Pao-kiune, ministre des finances. Ils ne précédaient l'impératrice que de quelques minutes.

Je vis bientôt arriver la musique impériale : elle marchait silencieuse et en masse compacte. Les musiciens étaient vêtus de longues robes de couleur sombre parsemées de rosaces claires ; ils étaient coiffés d'une sorte de toque surmontée d'une aigrette de plume jaune.

Derrière eux se pressaient sans ordre des centaines de porteurs en robes rouges à rosaces blanches ; les uns portaient suspendues au bout de longues perches recourbées des lanternes rondes faites de corne fon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

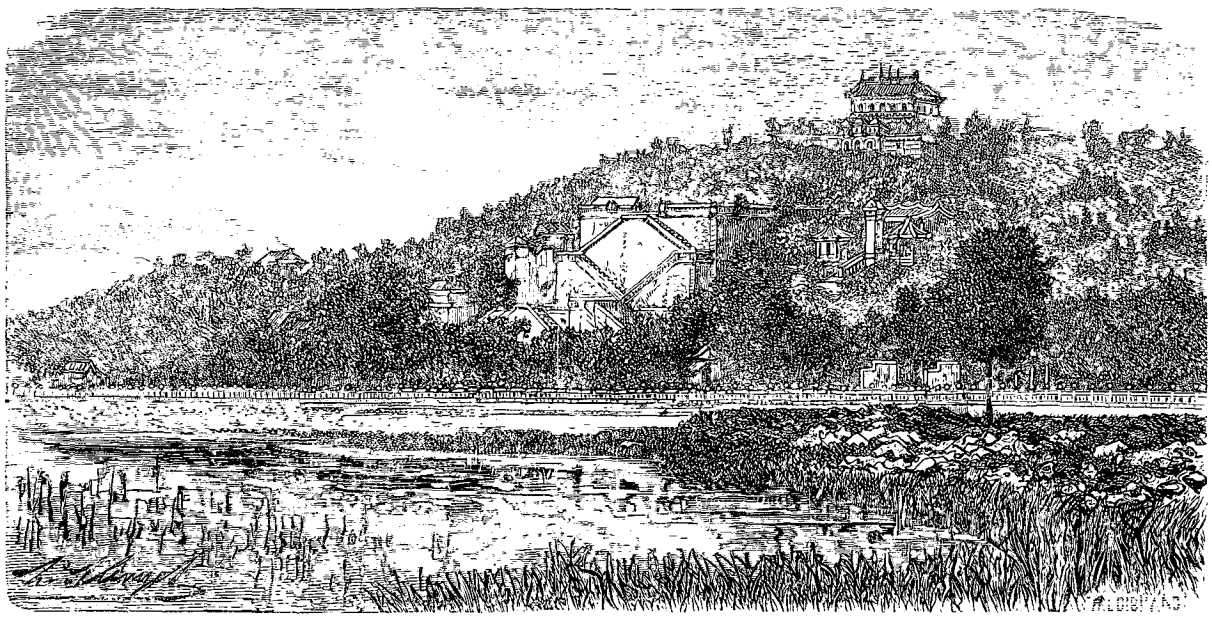
due et décorées de dessins rouges; les autres, tout aussi nombreux, portaient les attributs de l'impératrice et tous les objets faisant partie de son train officiel : trois immenses parasols à triple frange de soie jaune ornés de phénix brodés d'or, des brûle-parfums, des cassolettes, des bassins d'or, des siéges portatifs, trois autres grands parasols dont deux jaunes et un autre rouge de forme carrée, deux hauts éventails dont l'un en plumes de paon, un sceptre d'or, deux grands étendards ornés d'un dragon et d'un phénix entrelacés, une grande quantité de bannières de toutes sortes.

Des chevaux tenus en main, et couverts de housses jaunes, suivaient tous ces attributs, dont le défilé offrait un coup d'œil des plus pittoresques et qui eût été imposant sur un autre théâtre.

Derrière eux, de nombreux officiers à pied précédaient et gardaient les deux châsses portant le sceau et le livre d'or de l'impératrice.

Enfin parut un palanquin de grande dimension, également jaune avec des broderies d'or : c'était celui de l'impératrice. Il était fermé et entouré d'eunuques vêtus de robes jaunes richement brodées, d'officiers à pied et à cheval recouverts de leur long pardessus noir à plaques d'or sur la poitrine et dans le dos et laissant entrevoir le bas de leur robe brodée.

Immédiatement derrière le palanquin se tenaient huit cavaliers armés de lances ornées de queues de léopard; leur robe était brodée de rosaces d'or; enfin derrière eux marchaient quatre cents gardes du corps ou grands de la cour, tous à cheval et en costume de cérémonie, robe de dessus noire à écussons d'or, robe de dessous de soie bleue brodée, bottes de satin noir; ils étaient coiffés du chapeau d'hiver à bords



La colline et le lac de Ouane-cheou-chane (voy. p. 220). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

relevés sur une calotte couverte de franges rouges et surmontée du globule de leur grade. Ce cortége de deux mille personnes défila au milieu d'un morne silence.

A mesure que le cortége passait, les boutiques se rouvraient, et, quand il entra au palais, la masse des curieux qui l'avaient suivi se dispersa de tous côtés.

La cérémonie officielle des noces dans le palais.

Le 16 novembre, à minuit, la grande porte sud du palais, appelée porte de la Grande Pureté, se refermait derrière la jeune impératrice comme la pierre d'un tombeau.

Son palanquin s'arrêta dans la salle du trône de celui des palais qu'on appelle palais de la Pureté Céleste. Le jeune empereur, les cheveux flottant sur sa veste et sa robe ornées de dragons d'or, y avait attendu sa fiancée dans une salle que les princes et les gardes du corps avaient parfumée d'encens du Tibet.

Dès son arrivée, il s'était retiré escorté de huit princes du sang, portant de riches lanternes, dans le palais dit de l'Élément Terrestre, destiné à l'habitation de la nouvelle impératrice.

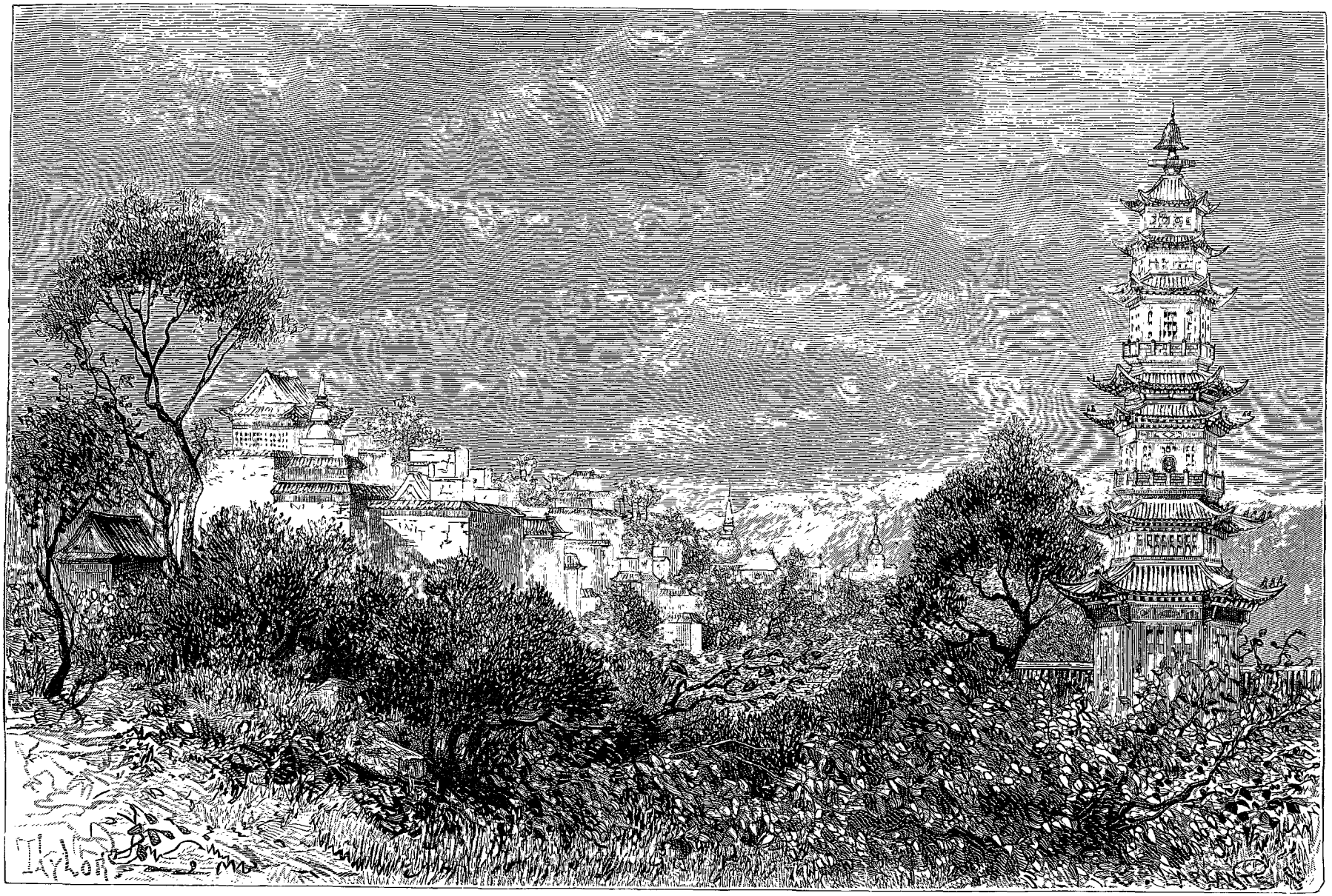
Là, dans la chambre à coucher orientale, se trouve « la couche heureuse du Dragon et du Phénix », aux quatre coins de laquelle quatre princesses avaient chacune placé un sceptre, afin de mettre ainsi en équilibre parfait l'heureuse destinée des nouveaux époux.

Dès que le palanquin de l'impératrice avait été déposé à terre dans la salle du trône du palais de la Pureté Céleste, tout son cortége s'était retiré, et huit princesses l'avaient priée de mettre pied à terre.

Elles la débarrassèrent de la pomme qu'elle tenait dans la main droite et lui remirent en échange un flacon précieux contenant un échantillon de toutes les richesses de ce monde, c'est-à-dire :

Deux perles fines; deux petits sceptres d'or; deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ouane-cheou-chane (côté nord) (voy. p. 222). — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lingots d'argent; deux rubis; deux sceptres d'argent; deux pièces de monnaie d'or; deux d'argent; une poignée de riz d'or (riz jaune); une poignée de riz d'argent (riz blanc).

Toujours couverte de son voile rouge, soutenue et suivie par les princesses et les maîtresses des cérémonies, on la conduisit ainsi dans son palais, où l'attendait son royal époux.

Sur le seuil de sa nouvelle demeure, l'impératrice dut enjamber une selle de cavalerie qui y avait été placée. Une pomme avait été mise sous la selle.

En se conformant à cette coutume tartare pour se rendre vers son mari, la fiancée se déclare apte à monter à cheval et à partager avec lui la fatigue des combats. La pomme est l'emblème de la paix, souvent subordonnée à la guerre.

Quand l'impératrice fut devant le jeune empereur, on la débarrassa des objets qu'elle portait pour les ranger sur la couche nuptiale, ainsi que ceux qui se trouvaient dans le palanquin.

L'empereur alors, relevant le voile rouge qui couvrait la tête de sa fiancée, la vit pour la première fois. Il s'assit ensuite sur la couche nuptiale, et l'impératrice prit place à gauche.

Entre eux deux, en guise de table, les maîtresses des cérémonies placèrent un bassin de cuivre renversé. Sa forme est l'image de « ce qui est sans fin »; sur le bassin on servit une boîte de « gâteaux des enfants et petits-enfants ». Les gâteaux ainsi appelés représentent par leur nombre la postérité que les deux conjoints se souhaitent l'un à l'autre.

Quand l'impératrice en eut goûté, elle dut changer de coiffure, c'est-à-dire prendre celle des femmes mariées, se parer de longues épingles, de pivoines roses artificielles et mettre son collier.

Après cette transformation qui consacre le mariage, les maîtresses des cérémonies approchèrent de la couche nuptiale une table sur laquelle étaient servis du jambon, du gigot de mouton, du vin de riz, de l'eau-de-vie de sorgho, du riz jaune, du riz blanc et autres mets. C'est assis l'un vis-à-vis de l'autre, sur des coussins placés à terre au pied du lit, que les nouveaux époux prirent le repas nuptial pendant lequel, derrière une cloison, un garde du corps et sa femme, une camériste, récitèrent à haute voix, se répondant l'un à l'autre, l'hymne contenant les vœux que l'empereur et l'impératrice sont censés échanger.

Déclaration de la majorité de l'empereur. — Abus de pâtisseries. — Réception du corps diplomatique. — Physionomie et costume de l'empereur.

Quelque temps après son mariage, pendant l'hiver 1872-1873, le jeune empereur fut enfin déclaré majeur : il avait dix-huit ans. Les régentes se retirèrent.

Le jeune empereur, comme je l'ai dit, avait été très-surveillé et très-tenu. Aussi paraît-il que le premier usage qu'il fit de sa majorité fut-il d'abuser de toutes les pâtisseries et sucreries dont il avait trop peu goûté pendant sa minorité.

Son attention fut cependant bientôt appelée sur une question sérieuse : la réception en audience solennelle du corps diplomatique étranger. — Il y avait quinze ans qu'on faisait antichambre. Le gouvernement chinois était à bout de prétextes et d'arguments; les cartes allaient se brouiller; des négociations s'engagèrent. L'admission à la cour fut enfin acceptée en principe, et cinq mois furent consacrés à la discussion du cérémonial.

Le gouvernement voulait qu'on se conformât à l'étiquette chinoise, c'est-à-dire que les représentants occidentaux fissent trois agenouillements et neuf prosternements à l'entrée de la salle du trône, que leurs lettres de créance fussent remises à de hauts fonctionnaires au lieu de l'être en main propre au souverain, que les ministres entrassent seuls dans le palais, sans leur épée, sans leurs secrétaires, sans personne de leur suite, indigène ou étranger.

On fit toutes les concessions compatibles avec la dignité occidentale. On refusa net de se conformer au salut oriental, considéré comme dérogatoire pour nous.

Le gouvernement chinois finit enfin par céder et nous accorder d'être reçus en audience debout et l'épée au côté. C'était la plus grosse difficulté. De notre côté, nous avions dû faire des concessions et ne pas insister pour que les secrétaires d'ambassade fussent admis. On ne put obtenir non plus que chaque ministre eût son interprète. L'audience étant collective pour les cinq ministres (Angleterre, États-Unis, France, Hollande, Russie), un seul interprète pouvait suffire.

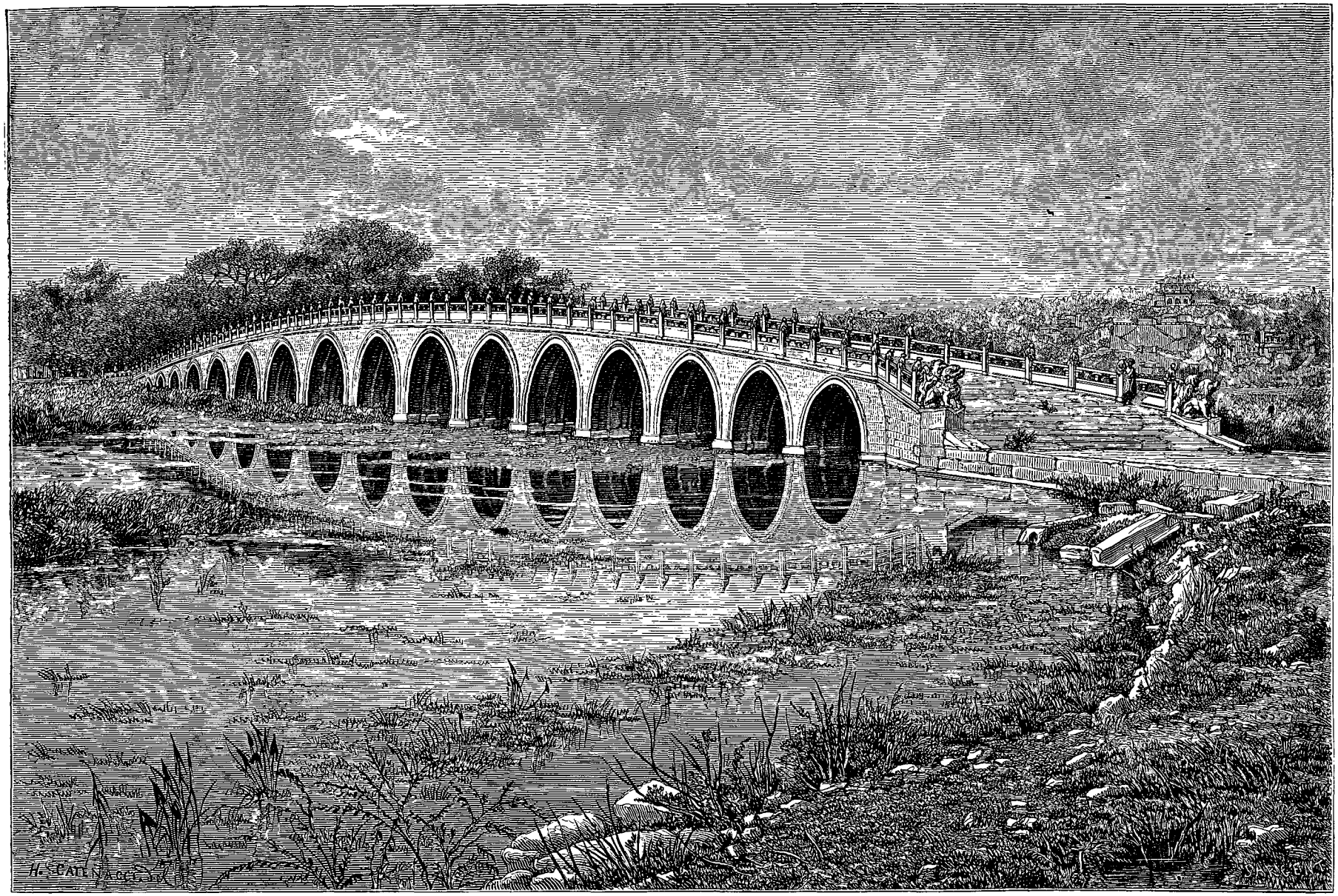
La réception fut enfin fixée au 29 juin 1873, à six heures du matin, dans celui des palais qu'on appelle Tzeu-kouang-ko (pavillon de la Lumière empourprée), situé sur le bord du lac à l'ouest de l'enceinte impériale.

C'est là que l'empereur donne des réjouissances aux envoyés de la Corée et autres peuples considérés comme tributaires. La partie postérieure de ce palais comporte un étage dont une salle contient les portraits de cent généraux et officiers qui se sont distingués pendant la campagne de Dzoungarie et celle du Turkestan en 1761. C'est en 1776 que les plus habiles peintres d'entre les missionnaires furent chargés, par l'empereur Kiène-long, de composer cette galerie de portraits, à laquelle on ajouta quelques peintures de batailles.

Quelques jours avant le 29 juin, on avait fait faire une répétition générale du cérémonial de la réception dans un salon du ministère des affaires étrangères, en présence de S. A. I. le prince Kong, président du conseil et oncle paternel du souverain.

Le 29 juin, à cinq heures et demie du matin, le corps diplomatique étranger se réunit, en grand costume, à l'évêché catholique, dont le mur est contigu aux jardins qui entourent le Tzen-kouang-ko dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

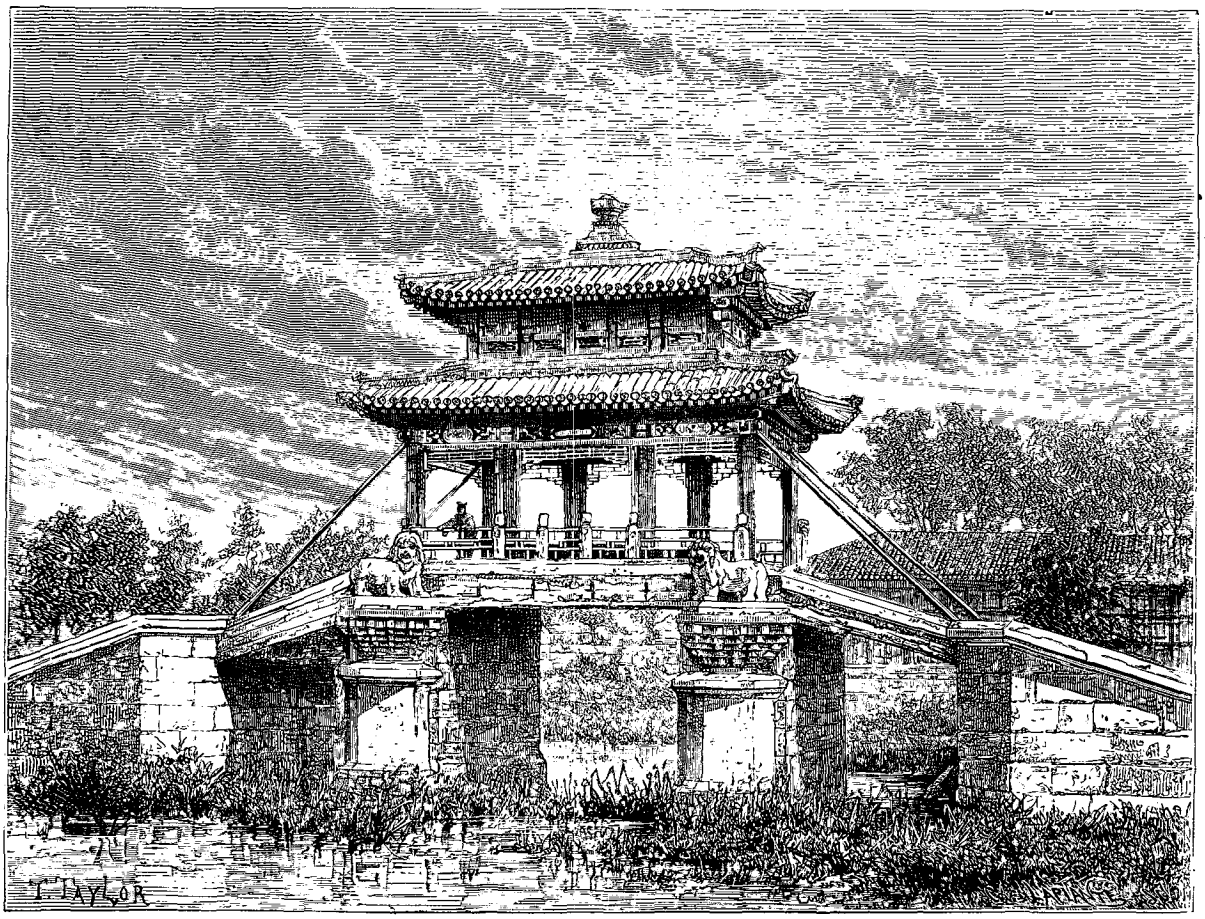


Le pont de marbre de dix-sept arches conduisant à l'île dans le lac de Ouane-cheou-chane (voy. p. 222). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'enceinte impériale. Des détachements de troupes appartenant aux différentes bannières tartares veillaient à l'entrée des rues et aux portes par lesquelles devaient passer les ministres plénipotentiaires étrangers.

« A six heures, raconte un membre du corps diplomatique, S. Exc. Tchong-heou, ancien ambassadeur de Chine à Paris, vint donner le signal du départ. Le cortége s'est mis en marche. Le ministre de Russie, le général Vlangali, comme doyen du corps diplomatique, passa le premier; les autres suivaient par ordre d'ancienneté; tous dans leur palanquin et suivis de leur escorte de cavaliers européens et chinois. S. Exc. Tchong-heou, le secrétaire interprète de la légation d'Allemagne et celui de la légation de France fermaient la marche. A une certaine distance du palais la circulation avait été interceptée, on avait barré les rues. La police, armée de fouets, faisait ranger la foule. Enfin la grande porte rouge du palais s'est ouverte; trois membres du conseil des affaires étrangères nous ont reçus sur le seuil, l'escorte restant au dehors. Nous avions devant nous une immense avenue dallée, bordée d'arbres; nous avons obliqué sur la droite, et après quelques centaines de pas, nous sommes arrivés



Kiosque dans les jardins de Ouane-cheou-chane (côté ouest) (voy. p. 222). — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

devant une pagode appelée Che-ine-kong. Après avoir traversé trois cours, nous avons été introduits dans un petit bâtiment composé de deux pièces : c'est là que l'empereur fait sa toilette et se repose lorsqu'il vient faire ses dévotions. Dans chacune de ces pièces, sur une table étaient placés des confiseries et des pâtisseries, du vin et du thé. Le service était en porcelaine très-commune.

« Les murs étaient tendus de papier blanc; quelques rouleaux d'images développés sur les murs étaient les seuls ornements de ce pied-à-terre. On nous fit remarquer que ces rouleaux, au lieu d'être accrochés par le haut et par le bas, étaient collés sur le mur. Il paraît que c'est la coutume dans l'intérieur du palais. Toutes ces peintures étaient assez médiocres et ne semblaient valoir qu'une vingtaine de francs. Elles étaient flanquées de bandes d'inscriptions banales dont la calligraphie ne valait guère plus.

« A notre arrivée, nous trouvâmes l'ambassadeur japonais, M. Soyesima, attendant comme nous le bon plaisir de Sa Majesté. Il était en uniforme occidental, brodé sur la poitrine et dans le dos, chapeau à claque, pantalon de casimir blanc à bande d'or, le sabre au côté. Les deux interprètes allaient d'une table à l'autre soutenir la conversation entre les ministres et les membres du conseil des affaires étrangères.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Temple de bronze, sur le versant sud de Ouane-cheou-chane, vu du lac et de la plaine (voy. p. 222). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

« Le thé était délicieux, le vin bon : les pâtisseries et confiseries n'avaient rien d'extraordinaire. On nous fit remarquer que certaines d'entre elles sortaient des cuisines impériales. Après une telle recommandation, on ne pouvait guère, pour être poli, faire autrement que d'en engouffrer quelqu'une avec une précipitation qui, pour être gloutonne, n'en était que plus respectueuse.

« On ne devait attendre là qu'une demi-heure au plus, mais c'est au bout d'une heure et demie seulement qu'on est venu nous annoncer que l'empereur allait se rendre dans la salle d'audience du Tzen-koang-ko. Sa Majesté avait reçu chemin faisant des rapports lui annonçant des victoires remportées par ses armées dans le Turkestan.

« A sept heures et demie, nous quittâmes le temple du Che-ine-kong, et regagnant la grande avenue dallée, nous allâmes au pied d'un grand bâtiment où une tente en toile bleue avait été disposée pour nous recevoir. Plus on se rapprochait de cette tente, plus la foule des officiers de tout rang devenait considérable.

« Le prince Kong, oncle du souverain, était là avec plusieurs membres du conseil des affaires étrangères pour recevoir le corps diplomatique.

« Après trois quarts d'heure d'attente on annonça l'arrivée de l'empereur.

« Tous les fonctionnaires chinois se levèrent, baissèrent leurs manches sur leurs mains et attendirent debout hors de la tente dans une attitude respectueuse. Ils semblaient un peu inquiets; peut-être pensaient-ils que la curiosité des étrangers allait se manifester d'une manière inconvenante.

« Le prince Kong s'éloigna et un membre du conseil privé vint chercher l'ambassadeur japonais. Six à sept minutes après, les cinq ministres étrangers se rangèrent suivant l'ordre de leur ancienneté, et, sortant ainsi de la tente, ils se croisèrent avec S. Exc. M. Soyesima dont l'audience privée venait de se terminer.

« L'escalier de la salle d'audience était à deux pas; les ministres le gravirent, suivis de leur interprète et accompagnés chacun de deux hauts fonctionnaires qui, bien que l'escalier de neuf marches de marbre blanc fût très-large, étaient près d'eux jusqu'à les toucher; ils craignaient, m'a-t-on assuré, que l'émotion ne leur causât des défaillances; ils étaient prêts à les soutenir sous les coudes.

« Cet escalier latéral donne accès sur une vaste terrasse en avance sur toute la longueur du palais. L'immense salle du trône avait ses cinq grandes portes ouvertes au midi sur la terrasse. Aussi, dès qu'on avait posé le pied sur la terrasse, et quoiqu'on n'arrivât pas de face, embrassait-on d'un coup d'œil toute la salle du trône.

« Au milieu de la terrasse, en face de la porte centrale, se tenait une haie de dix gardes nobles armés d'une lance à laquelle pendait une queue de léopard. Entre cette porte centrale et la coupée de l'escalier, il y avait deux autres grandes portes.

« Nous vîmes immédiatement, dans le fond de la salle au nord, l'empereur sur son trône. Nous nous découvrîmes en même temps que nous franchissions le seuil de la porte plus voisine de l'ouverture centrale. A notre troisième salut, nous nous trouvions devant une longue table couverte d'un tapis de satin jaune. Cette table, dont les bouts étaient gardés à droite par le prince Kong, à gauche par S. Exc. Ouene-siang, nous coupait l'approche du trône, qui se trouvait à quelques pas de nous, sur une estrade à laquelle donnait accès un escalier de trois degrés. Après que le doyen du corps diplomatique eut lu l'adresse collective des ministres, le secrétaire interprète, M. Bismarck, la traduisit aussitôt et les ministres déposèrent sur la table jaune la lettre de créance de leur souverain. L'empereur, à ce moment, fit une légère inclinaison de corps. De chaque côté de l'estrade du trône partait obliquement une haie de gardes du corps, le sabre au côté.

« L'empereur était accroupi, les jambes croisées sous lui. Il paraissait avoir moins que ses dix-huit ans. Sa physionomie est intelligente. Sa tête maigre et pâle rappelle le type des Valois; il était vêtu d'un costume fort simple sans broderie aucune : robe de dessous verdâtre, surtout de gaze violet, bottes de satin noir, chapeau conique de paille blanche avec effilés de soie rouge, surmonté d'un nœud de cordon orange en guise de globule.

« Le trône était de bois doré garni de coussins jaunes; à gauche du trône, sur une sorte de chevalet était suspendu un sabre, vieil emblème du régime tartare maintenant abâtardi par sa transaction avec le pinceau des lettrés de la Chine.

« L'empereur, dans son immobilité, paraissait à la fois curieux et un peu embarrassé. Pour lui, peut-être, les Occidentaux avaient toujours été des êtres fantastiques qu'on lui avait représentés comme des sauvages.

« Derrière le trône était une pierre noire couverte d'inscriptions; on voyait en avant des brûle-parfums en émail cloisonné. C'étaient là, avec quelques lanternes et une boiserie sculptée d'un assez grand style, les seuls ornements de l'immense salle où nous étions reçus.

« Le prince Kong, oncle de l'empereur, monta sur l'estrade et s'agenouilla au pied du trône pour recevoir la réponse impériale. Je n'ai pas entendu la voix de l'empereur. Le prince Kong se releva, descendit vite l'escalier de droite et vint s'acquitter de son message

« On se retira à reculons en faisant trois nouveaux saluts.

« La cérémonie était finie.

« L'audience collective avait duré sept à huit minutes. Nous fûmes reconduits à la pagode Che-ine-kong, où se trouvait déjà l'ambassadeur du Japon, et où vinrent nous rejoindre le ministre de France, M. de Geoffroy, admis en audience particulière, assisté de M. Devéria, premier secrétaire interprète de la légation. On causa un peu, on échangea ses premières impressions, et après avoir pris congé, les membres du conseil des affaires

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

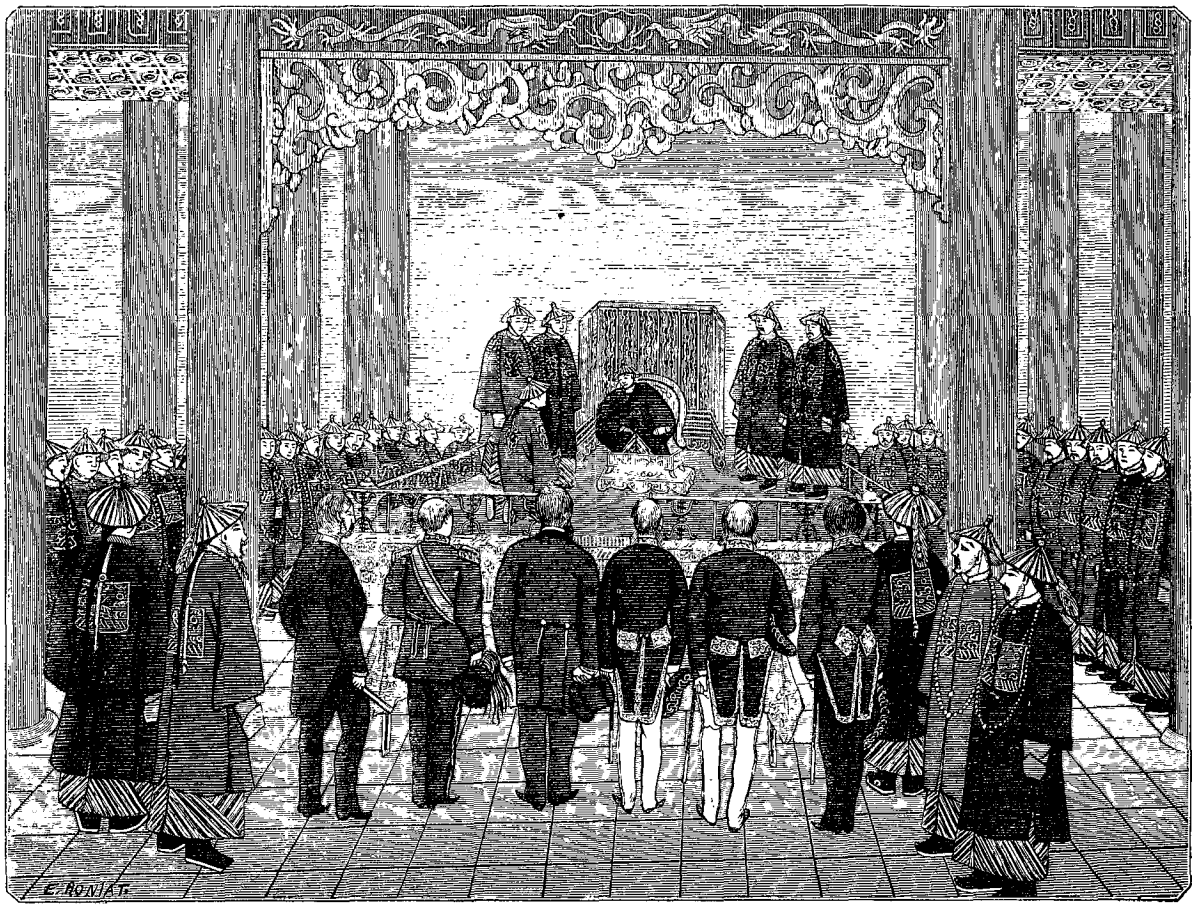
étrangères nous conduisirent jusqu'à la porte où ils nous avaient reçus.

« Jusqu'à la fin de la cérémonie, tous les fonctionnaires chinois, sauf peut-être S. Exc. Tchoug-heou, plus au courant de nos mœurs et de notre caractère, craignaient évidemment de nous voir manquer à l'étiquette. C'est au moins ce qu'on peut conclure de la joie qu'ils montrèrent quand tout fut terminé. »

Le palais d'été. — Visite au palais de Ouane-cheou-chane.

Dès son avénement au pouvoir, deux choses surtout ont semblé préoccuper S. M. l'empereur Tougtche : faire abaisser les tours de l'église épiscopale française qui surplombent le mur des jardins de son palais, et restaurer la résidence impériale d'été, Yuane-migne-yuane, sinon pour effacer les dernières traces des représailles dont ce palais a été l'objet, du moins pour y trouver un refuge contre les persécutions de son tyran, le Tribunal des Rites.

D'un autre côté, on admettra facilement qu'après avoir été cloîtré pendant dix-huit ans dans un palais, si magnifique qu'il soit, on doit avoir besoin de changer d'air. On l'admettra plus facilement encore lorsqu'on aura visité les environs du village de Haï-



Réception du corps diplomatique par l'empereur de Chine, le 29 juin 1873. — Dessin de E. Ronjat, d'après une peinture chinoise.

tiène, situé à deux lieues de Pékin. Là se trouvent les collines du haut desquelles se mirent, dans de grands lacs, les ruines des temples, des palais, des pagodes qui constituaient le célèbre palais d'été, pillé et brûlé en 1860.

D'après le P. Gerbillon, un des missionnaires français qui levèrent la carte de la Chine sous le règne de Kangshi au dix-huitième siècle, ce lieu de plaisance des empereurs chinois occuperait avec ses dépendances une superficie de dix lieues. Je ne crois pas cette évaluation exagérée. La résidence impériale se divise en six parties : Yuane-migne-yuane, ou Jardins d'une clarté parfaite, Ouane-cheou-chane, ou Montagne des dix mille longévités, Tchangtchoune-yuane, ou Jardins du printemps, Si-hoa-yuane, ou Jardins d'une clarté tranquille, Yut-suane-chane, ou Montagne de la source de jade.

Ouane-cheou-chane est certainement celui de ces palais qui est le plus visité par les touristes. Personne ne va à Pékin sans y avoir été conduit bon gré mal gré par quelque ami qui se croit obligé de vous faire visiter en même temps le temple de la grande cloche : cette rivale de la cloche de Moscou est entièrement couverte en dedans et en dehors de versets bouddhistes, chinois et tibétains, dont les caractères en relief sont grands d'environ deux centimètres. Lorsque je m'y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

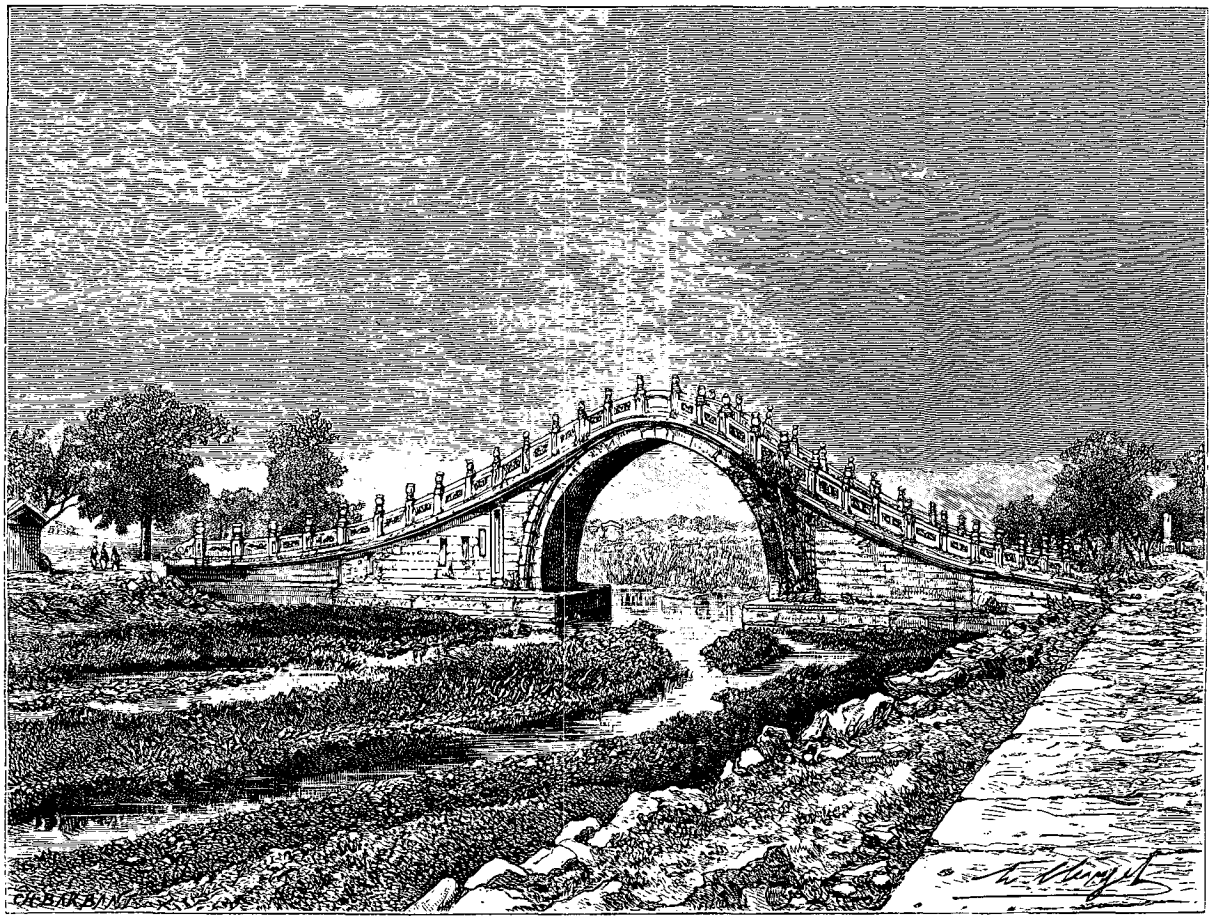
rendis, je vis, au moment de franchir la porte nord-ouest de la ville tartare, les voitures s'arrêter, les passants se ranger, les cavaliers descendre de leur monture. L'un d'eux, resté en selle, fut sévèrement apostrophé par un personnage à globule rouge suivi d'un état-major assez nombreux et d'un troupeau de huit chevaux dont les licols étaient jaunes.

Je compris dès lors ce qui se passait : les huit chevaux de l'empereur étaient allés paître et ils rentraient en ville.

J'avoue qu'il me répugna de leur rendre un hommage quelconque, et, au risque de passer pour un mal-appris, je préférai rester à cheval, tout en me rangeant un peu sur le côté de la route.

De la porte Si-tche-mène au village de Haï-tiène ou Haï-chane, il y a pour une heure de trot; c'est là que j'avais rendez-vous avec des amis demeurant dans une petite pagode dédiée au saint patron des menuisiers, ce qui ne les empêchait pas de rester fidèles à saint Hubert et de faire une chasse acharnée aux grosses bécassines qui viennent deux fois l'an peupler les lacs du palais, à dix minutes de la pagode.

Je trouvai mes amis de retour de la chasse et tout



Le Pont bossu (voy. p. 222). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

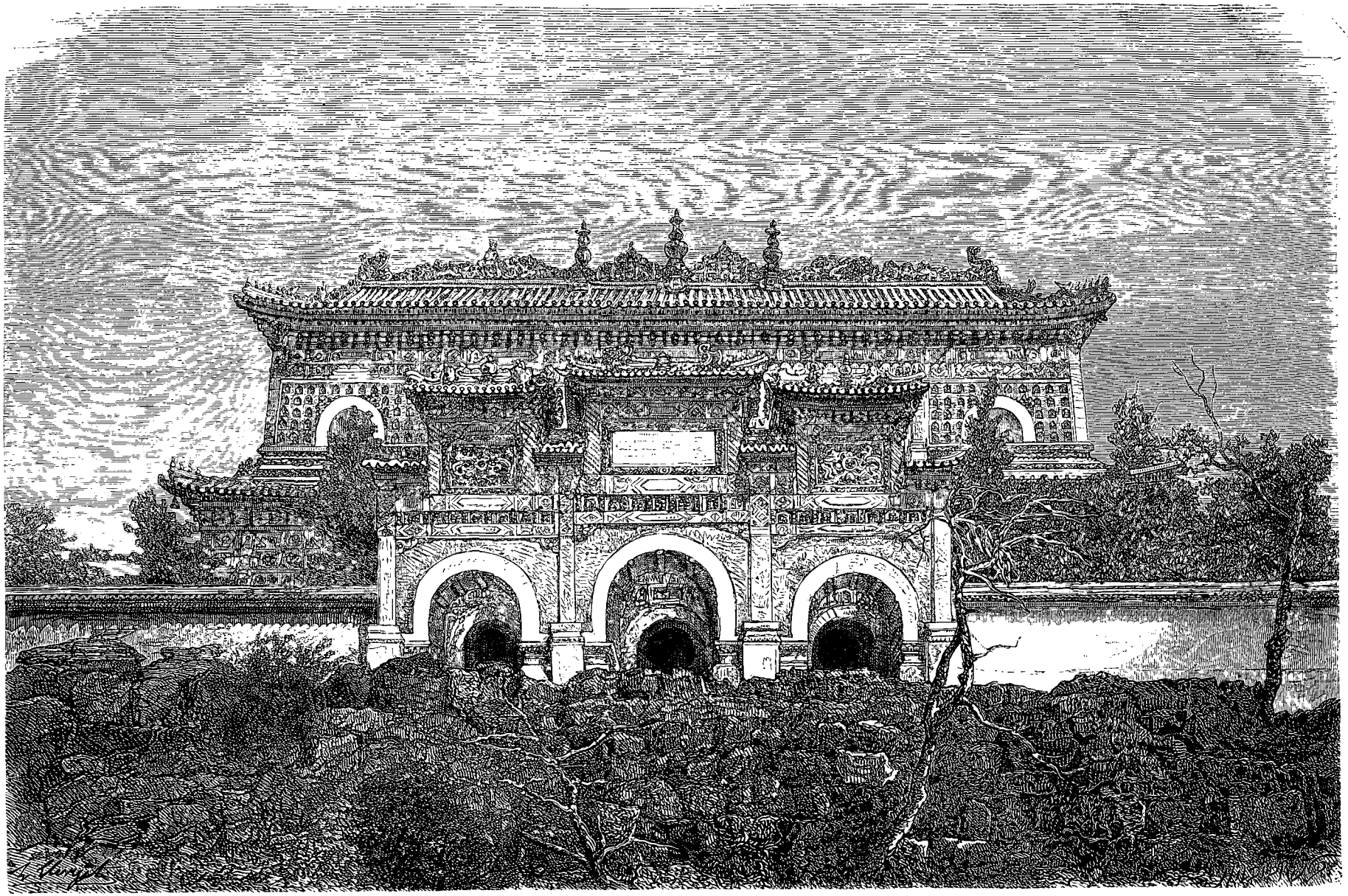
prêts à se rendre à Ouane-cheou-chane, où notre déjeuner nous attendait sur les bords du lac Si-hou, dans le pavillon où la colonie européenne de Pékin a l'habitude d'aller faire ses pique-niques.

La route dallée de pierre qui va de la porte Si-tche-mène au village de Haï-tiène se prolonge jusqu'au palais Elle est bordée à gauche d'un ruisseau, de rizières, de champs de lotus et de grands nénufars blancs et roses. A droite sont les ruines des maisons qu'habitaient les officiers de la suite du souverain, vieux pans de murs crépis en rose, au pied desquels s'étend au printemps un tapis de violettes que remplace en automne la vigne vierge.

Parmi ces ruines sont celles de la fosse murée où l'empereur faisait nourrir des tigres de Tartarie. Des femmes tartares, au costume rose ou bleu œuf de cane, lavaient leur linge sur le bord du ruisseau. Dans le fond de ce tableau, comme pour le compléter, on voyait se dessiner, sur un ciel d'un bleu intense, la colline de Ouane-cheou-chane et les maisons aux couleurs vives qui la couvrent au milieu d'ombrages d'un vert sombre.

Après vingt minutes de route nous dépassions un arc de triomphe, au delà duquel nous avions devant nous un champ de manœuvres et un camp retranché en terre d'environ cent mètres de diamètre. Au bout de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Pagode indienne au sommet de Ouane-cheou-chane (Yuen-min-yuen) (voy. p. 222). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce champ, que traverse l'allée dallée de pierre que nous n'avions cessé de suivre, se dressait le mur rose de Ouane-cheou-chane, dont la porte, peinte en rouge et flanquée de gauche et de droite de deux grands beaux lions fantastiques en bronze, était toute grande ouverte.

Nos chevaux ne pouvaient la franchir, car c'était déjà beaucoup qu'on nous permît d'entrer; nous les laissâmes entre les mains de nos palefreniers.

On pénètre dans le parc après avoir franchi deux cours encombrées de matériaux d'édifices ruinés. Quelques arbres carbonisés semblent avoir été laissés debout pour bien témoigner que c'est l'incendie qui a ravagé cette belle résidence. Dans la cour, quelques rochers de formes bizarres portent des inscriptions : ce sont des vers écrits de la main de l'empereur Kienelong; le graveur les a fixés sur la pierre. Après ces cours vient une longue avenue de sapins, au milieu de laquelle est un chemin dallé de briques; quelques colonnes et des monceaux de tuiles indiquent qu'elle était abritée sous une longue galerie, qui se prolongeait ainsi entre deux haies de pins tout le long du lac à gauche, parallèlement à l'élégante balustrade de marbre blanc qui en fait le tour; à droite se trouve d'abord un ruisseau, sur lequel, au pied de deux immenses saules, est jeté un petit pont donnant accès dans un palais qui servait de pied-à-terre à l'empereur. La porte de cette enceinte est de forme hexagonale; plus loin sont des rocailles parmi lesquelles brillent encore éparses les tuiles et les briques de faïence vernissée, jaunes, bleues, vertes, violettes, noires, qui ornaient les murs et composaient les toits de ceux des bâtiments qu'atteignit l'incendie.

L'allée de sapins que nous suivions nous mena au kiosque des Pique-niques. Le déjeuner y était servi par terre; de larges feuilles de nénufar nous servirent d'assiettes, et pour siéges nous nous contentâmes de quelques briques ramassées parmi les ruines malheureusement trop abondantes dans ce lieu ravissant.

Nos domestiques furent aidés par les jardiniers préposés à la garde de la résidence. Nous eûmes ainsi du thé, de l'eau fraîche et de magnifiques poissons pris dans le lac. C'est une sorte de brochet, appelé *r'hei-yu*, poisson noir. On le pêche à la ligne, et pour amorce on se sert des crevettes d'eau douce, dont le lac foisonne.

La vue, en ce lieu, était des plus riantes. Des bandes de poules d'eau et de canards volaient au-dessus du lac pour s'abattre ensuite dans des fourrés de roseaux et de nénufars roses. A notre gauche, au sud-est, nous voyions la chaussée en pierre qui fait le tour du lac du côté opposé au nôtre, puis un immense pont de marbre blanc de dix-sept arches, qui conduit dans une île artificielle au milieu du lac.

Cette île est établie sur des assises de marbre, une riche balustrade en fait le tour; elle est couverte de rocailles dans lesquelles sont ménagés des grottes et des souterrains; elle est assez grande pour contenir plusieurs bâtiments qui n'étaient pas sans importance, tels que logements de gardes, pagodes, pied-à-terre pour l'empereur.

Un peu à droite de l'île, mais beaucoup plus loin, on distingue le Pont bossu, qui est à moitié route entre Haï-tièng et Ouane-cheou-chane. Ce pont, tout de marbre, n'est accessible qu'aux piétons, à cause de l'angle aigu que forme son tablier. La pente en est assez raide pour qu'il y ait eu nécessité de le munir de degrés de pierre; un peu à droite de ce pont se trouve dans le lac une île toute ronde, île qui ressemblait jadis à une sorte de petite forteresse, entourée comme elle était de murs crénelés que surplombaient des toits et des mâts de pagodes. Il en reste peu de chose aujourd'hui. Une nuit, des voleurs l'ont dépouillée et ont mis le feu aux matériaux qu'ils n'ont pu emporter.

Derrière cette île commence à se profiler la chaîne de collines dont la rampe, allant toujours s'élevant davantage sur notre droite, à l'ouest, nous montre la tour de Yut-suane-chane, ou montagne de la source de jade.

De ses souterrains jaillit une eau excellente.

On porte chaque jour sur de petites brouettes une grande quantité de cette eau pour la consommation de l'empereur et de riches personnages.

Yut-suane-chane est une des nombreuses retraites des eunuques que l'âge met hors de service.

Aussitôt notre déjeuner terminé, nous continuâmes notre promenade en suivant toujours le bord du lac, et nous arrivâmes devant une grande jonque de marbre qui se trouve à un mètre de la balustrade du lac. Que fait-elle là, immobile, et que représente-t-elle? Elle est l'image saisissante de l'inertie de la Chine. Ses pierres un peu descellées tiennent encore les unes sur les autres. Il lui a fallu pour cela la tranquillité des eaux d'un lac; on ne saurait la faire avancer que par morceaux, en y mettant la pioche pour la détruire d'abord et la rebâtir ensuite; si elle existe encore, ce n'est pas qu'elle ait été bien dirigée; telle qu'elle est, elle n'est pas dirigeable : elle subsiste parce que le temps ne l'a pas encore usée et qu'il n'y a pas eu de courant assez fort pour remuer le lit de fange sur lequel elle dort isolée et s'enfonce davantage de jour en jour.

Tout près de ce singulier échantillon de la marine chinoise est un pavillon élégant, bâti sur un pont dont les deux piliers de marbre sont ornés de deux lions (voy. p. 216). Tout le terrain, près de là, est envahi par les ronces, les jujubiers sauvages et la vigne vierge; c'est avec peine qu'on sort de ces fourrés de verdure pour gagner à quelques pas le pied de la colline.

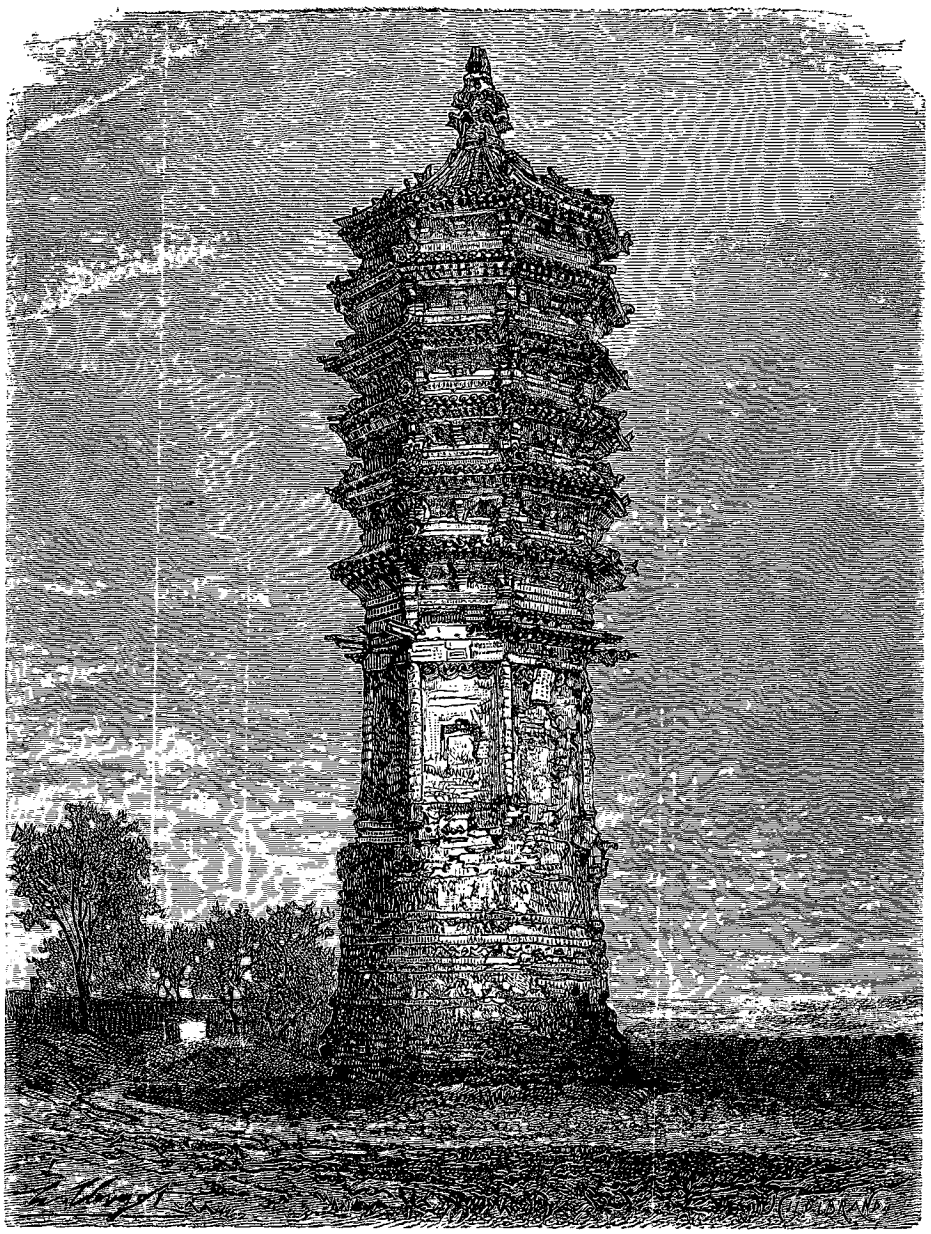
On y montait autrefois par d'immenses rampes en forme de double losange, au sommet de chacun desquels est un palier : les ruines entassées ont rendu ce chemin impraticable. Ce ne sont partout que décombres, pierres descellées et renversées, tuiles ver-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nissées de toutes les couleurs, morceaux d'idoles brisées au milieu desquels se tiennent quelques lions de marbre et quelques statues à peu près dépouillées de l'or qui les couvrait.

Pour arriver au sommet, il vaut mieux suivre les petits chemins et les souterrains qui serpentent sur le flanc de la colline. On rencontre à moitié route le temple de bronze (voy. p. 217), monument dont toutes les pièces furent, dit-on, fondues par les jésuites au dix-huitième siècle.

Cet édifice, qui peut avoir quinze mètres carrés, est fait exclusivement de bronze. Son socle est de marbre blanc ; on a entassé sur ses escaliers des ronces afin d'empêcher les avides collectionneurs de venir dé-



Tour d'un monument funéraire élevé à la mémoire d'un grand personnage bouddhique. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie du docteur Morache.

visser quelques morceaux de l'édifice, ainsi que cela s'est fait trop souvent.

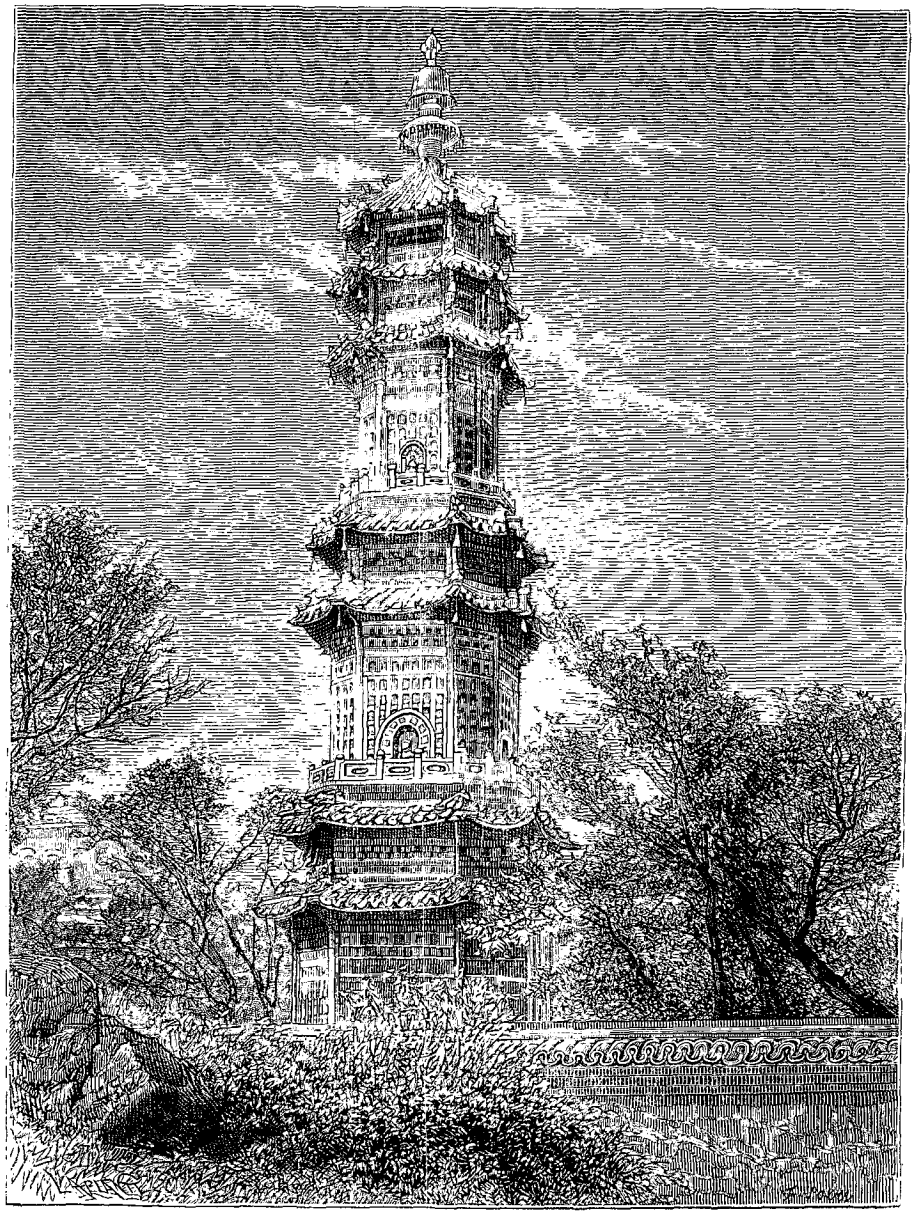
En montant encore un peu, on arrive enfin au sommet de la colline de Ouane-cheou-chane, que couronne un vaste édifice de style moitié hindou, moitié occidental. Il est fait de pierres, de briques, de tuiles vernissées ; le feu ne l'a pas atteint. Le bâtiment n'est percé que de trois portes toujours fermées. Ses murs sont de briques jaunes émaillées ; il est couvert de petites niches vernissées en vert ; dans chacune d'elles se trouve une idole de faïence jaune d'environ vingt centimètres de haut.

A quelques pas de cet édifice est un immense portique. De ce point on découvre un panorama splendide : toute la plaine et Pékin au sud-est, les montagnes à l'ouest à nos pieds, le lac Sihou, sur le bord

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

duquel nous étions tout à l'heure, et enfin des villages et la campagne avec ses tours funéraires, sortes de bâtiments élevés à la mémoire de saints personnages bouddhiques.

Sur le versant nord de Ouane-cheou-chane, parmi les édifices qui subsistent encore, on remarque une petite tour tout entière de faïence vernissée : c'est le Tsicou-long-tigne ou pavillon des neuf dragons. Il a environ quinze pieds de haut; les six pans de ses étages sont percés de niches contenant des statues de Bouddha. Cette tour n'est pas creuse et ne sert que d'ornement. Il en est de même de fortins qu'on dis-



Tour de faïence émaillée (au versant nord de la colline de Ouane-cheou-chane). — Dessin de F. Sorrieu, d'après une photographie du docteur Morache.

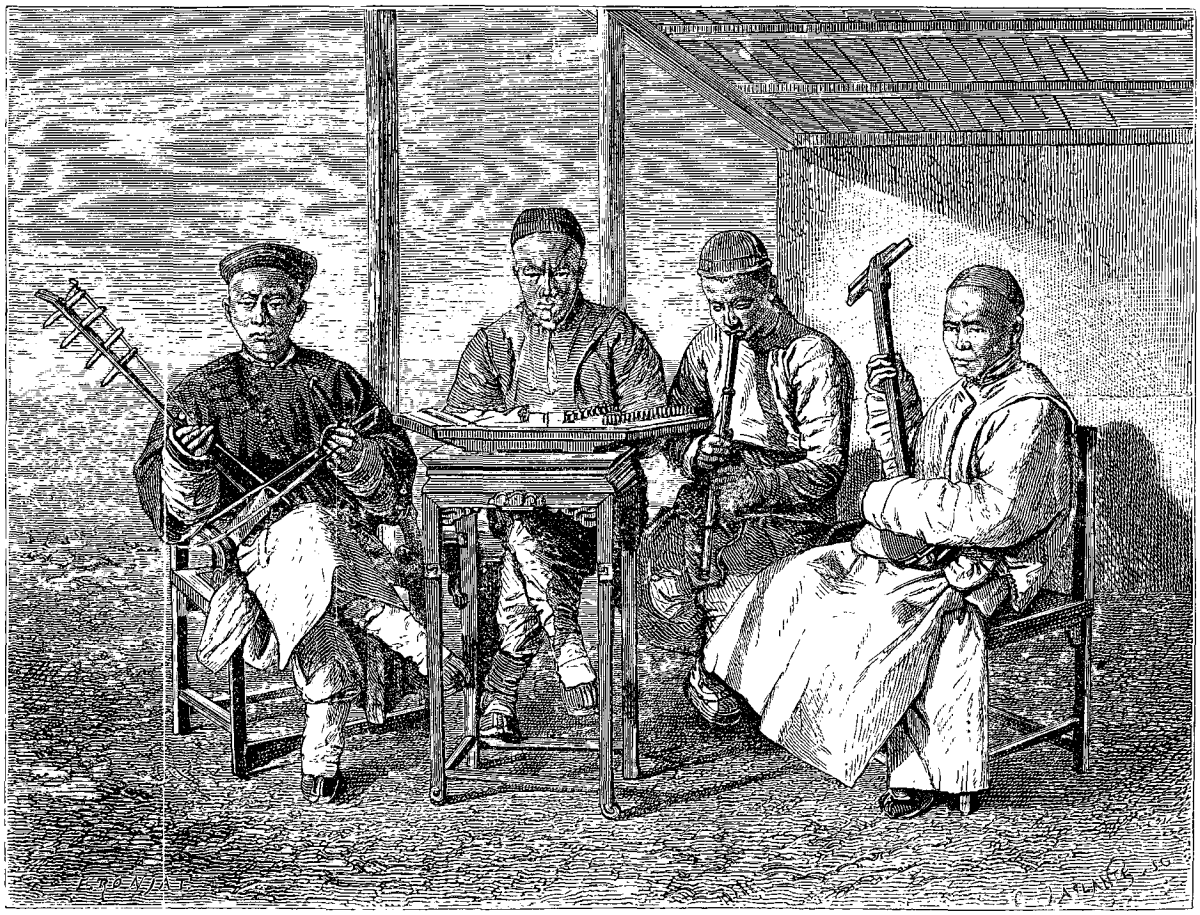
tingue sur le versant des montagnes environnantes, et dont les souverains chinois se servaient pour se donner parfois le spectacle de petites guerres.

Après avoir assisté à un magnifique coucher de soleil qui irisait de violet, d'or et d'émeraude ce lac de Ouane-cheou-chane, nous allâmes retrouver nos chevaux et nous rentrâmes à Haï-tiène, où je devais passer la nuit. Il était trop tard pour rentrer à Pékin avant la fermeture des portes.

T. Choutzé.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Groupe de musiciens (voy. p. 235). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Thomson.

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE,

PAR M. T. CHOUTZÉ [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La pagode des menuisiers. — Le desservant. — Notre repas. — Le bouddhisme. — Deux chanteurs.

La pagode où je devais passer la nuit, à notre retour de la colline d'Ouane-cheou-chane, n'est pas digne d'une longue description. Comme je l'ai déjà dit, elle est consacrée au patron des menuisiers.

Nous approchons. Une petite porte basse donne accès sur un terre-plein rongé par les eaux de pluie qui, quelques jours auparavant, roulaient tumultueuses dans les rues encaissées de Haï-tiène.

Au pied du mur, un vieux bonze accroupi semble attendre la mort dans la béatitude extatique du Nirvanah. Il est appuyé contre une sorte de niche en ruine qu'habite une petite idole tout effritée par les injures du temps.

La pagode est composée de trois cours.

Sur la première, comprise entre quatre murs, donnent les trois portes de la seconde. Celle du milieu est affectée au saint patron du temple et ne s'ouvre que pour lui, c'est-à-dire jamais.

Dans la seconde cour à l'ouest est un petit bâtiment où viennent s'entasser, le soir, des ouvriers venus de la ville pour travailler dans la campagne ou au palais de Yuane-migne-yuane.

Au centre, un bâtiment plus grand contient des idoles et les provisions du temple; à l'est, se trouve

1. Suite. — Voy. t. XXXI, p. 305, 321, 337, 353; t. XXXII, p. 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un bâtiment semblable à celui de l'ouest, c'est-à-dire composé de deux petites chambres dont l'une est la cuisine et l'autre la chambre à coucher du bonze desservant la pagode.

Ce bonze était en train d'éplucher des légumes pour la préparation de son maigre dîner. Quoique ne vivant que de plantes comme tous les prêtres bouddhistes, c'était un gros gaillard d'une remarquable rotondité. Sa tête épanouie et glabre ressemblait à une pleine lune, et l'aspect de son torse bruni, qu'il avait dépouillé de tout vêtement afin d'être plus au frais, n'avait rien de classique.

Nous lui lançâmes un bonjour un peu cavalier, et passant dans la troisième cour, nous entrâmes de plain-pied dans le logement qu'il avait bien voulu louer à nos amis à raison de soixante francs par mois, et qui se composait d'une petite chambre flanquée d'une autre un peu plus grande; d'une grande chambre pour les domestiques, d'une cuisine et d'un hangar servant d'écurie; quant à la salle à manger, elle se trouvait ce jour-là sous un immense noyer qui faisait le principal ornement de la troisième cour.

Pendant notre dîner, mes regards tombèrent sur deux inscriptions dont le papier rouge décorait le temple au nord de notre cour. Sur la première de ces inscriptions on lisait : « La roue du monde tourne toujours sur elle-même; » et sur l'autre: « tandis que la splendeur de l'astre de Fo va toujours en s'augmentant. »

M. Tchang (c'était le nom du bonze) vint nous faire une petite visite pendant notre dîner; on lui offrit un siége : il aimait qu'on lui parlât de sa santé, car cela lui permettait de se dire malade et de se faire administrer du vin. Il fallait y mettre les formes. On ouvrait une bouteille expressément pour lui, en lui donnant l'assurance que c'était une fiole de médicament. Il buvait alors de confiance et tendait de nouveau son verre, toujours en faisant répéter que c'était une médecine; bientôt une douce langueur s'emparait de lui; on ne pouvait lui dire sans l'offenser qu'il était ivre : le vin lui était défendu, mais on parlait volontiers de transmigration d'âme et de Nirvanah.

Ce soir-là on lui parla aussi de sa voisine, qui bat son mari, un maître d'école. Il s'étendait ordinairement avec complaisance sur ce sujet; il rapportait avec onction les exhortations qu'il adressait à la jeune femme et les conseils philosophiques dont il gratifiait le mari. Les insinuations malignes qu'on lui faisait au sujet de sa médiation suspecte dans ce ménage mal assorti avaient le don de le faire sourire et de le mettre en train; mais ce soir-là rien n'y faisait : il avait une grosse inquiétude dont il ne savait comment nous faire part.

La route impériale n'était pas à un demi-kilomètre de sa pagode. Nous étions sept Occidentaux turbulents et capables de tout. L'empereur devait passer le lendemain matin sur cette route, et l'imagination de notre bonze allant toujours son train, il nous voyait déjà en armes, chassant de ce côté-là, arrêtés par les gardes du souverain et accusés d'attentat, tandis que lui-même se trouverait compromis pour avoir fait de son temple le repaire de sept conspirateurs.

Il était pâle, la peur le faisait bégayer. Il se remit quand nous lui eûmes affirmé que, fatigués comme nous l'étions, nous désirions dormir sur nos deux oreilles. A cette déclaration il poussa l'attendrissement jusqu'à vouloir bien me céder sa chambre pour la nuit.

On sait que le bouddhisme emprunta au brahmanisme le dogme de la transmigration des âmes, qui devint la base de sa doctrine. Bouddha, né dans l'Inde vers l'an 622 avant Jésus-Christ, comparait le monde à une roue sans fin qui ne tourne que sur elle-même. L'homme se trouve tantôt au sommet, tantôt au plus bas de cette roue, suivant son état de pureté et les fautes commises pendant ses existences successives antérieures. Cette sombre doctrine de l'expiation fatale implique chez les bouddhistes un sentiment de compassion absolu pour tout ce qu'ils croient ne vivre que pour mourir, et ne mourir que pour renaître; aussi ce sentiment de charité des prêtres bouddhistes va-t-il jusqu'à épargner les parasites les moins avouables.

L'idée de passer la nuit avec des âmes coupables, aux douleurs desquelles eût mis fin chez nous l'insecticide Vicat, n'avait rien de gracieux. Le prêtre Tchang, du reste, tout en supportant leur compagnie, m'a assuré qu'il ne s'y était jamais plu. Leur morsure lui inspirait les pensées les plus élevées sur l'existence de l'homme, qui n'est qu'un cercle indéfini de maux et de douleurs; et ce qu'il redoutait bien plus que la morsure de ces parasites, c'était d'avoir à subir plus tard leur propre sort. Pour échapper à une telle fatalité une seule voie s'ouvrait à lui : éviter la transmigration en parvenant au néant, à l'anéantissement, en un mot, au Nirvanah, par la connaissance des quatre vérités sublimes, *aryani satyani*, et la pratique des huit grands devoirs.

Les quatre vérités sont : 1° l'existence de la douleur; 2° la production de la douleur par les passions, les désirs et les fautes; 3° l'anéantissement de la douleur par la destruction des désirs et des aspirations et l'indifférence aux joies et aux peines; 4° la voie pour arriver à l'anéantissement de la douleur.

Les huit grands devoirs sont : 1° la foi; 2° le jugement droit; 3° la véracité parfaite; 4° la bonne intention; 5° la dévotion; 6° l'obéissance; 7° la mémoire droite; 8° la méditation.

Tout ce système se tordait dans mon esprit, et en même temps l'image de la peu gracieuse rotondité du prêtre Tchang m'apparaissait en grandissant dans un demi-sommeil. Je conservai cependant assez de présence d'esprit pour comprendre qu'il voulait m'enseigner à trouver sur la figure des gens les indices de l'animal dans la peau duquel ils pourraient bien transmigrer un jour.

Ce cours de phrénologie d'un nouveau genre fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

interrompu par des bruits de grosse caisse et le bourdonnement intermittent d'une cloche qui venait rhythmer des litanies nasillardes. Je dus faire un effort pour constater que ce bruit étrange appartenait au monde réel. Il était minuit. Le prêtre Tchang se levait régulièrement à cette heure pour aller dire des prières au Bouddha et lui brûler de l'encens.

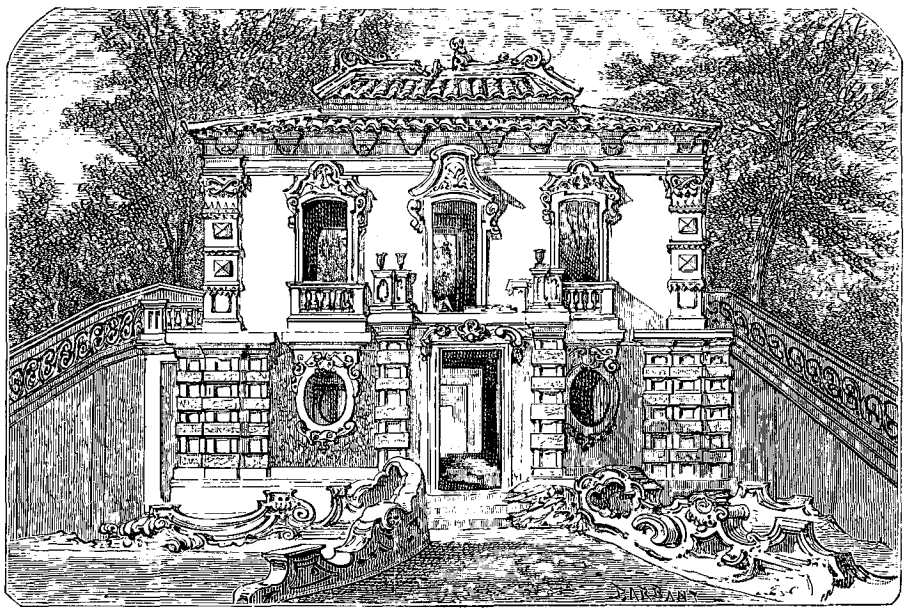
Tout se tut bientôt. Je m'étais endormi, mais ce ne devait pas être pour longtemps.

Les âmes que plaignait et protégeait M. Tchang s'en prenaient à moi, et pour comble d'horreur, de quelque côté que je me retournasse, j'entendais en sourdine le chœur des conspirateurs de *la Fille de Mme Angot*. Bouddha d'un côté, M. Lecocq de l'autre, c'était insoutenable.

Le désespoir m'ouvrit les yeux, et quel ne fut pas ma surprise en apercevant, aux rayons d'une lune splendide, deux de mes compagnons debout près de moi! Les deux chanteurs n'avaient pas plus que moi réussi à s'endormir et, de guerre lasse, ils venaient me rappeler qu'on avait parlé du passage de l'empereur pour le lendemain matin. Ils voulaient absolument le voir. Je crus bon de leur représenter les dangers réels de cette entreprise. Il fallait d'abord quitter la pagode sans réveiller le bonze et ses inquiétudes; il fallait ensuite nous cacher dans une maison sur le bord de la route impériale; or la porte du temple était fermée à clef.

M. Tchang ronflait aux pieds de Bouddha : lui enlever sa clef sans le réveiller n'était pas chose facile; et puis, nous ne connaissions personne demeurant sur la route, et ce n'est pas à une heure du matin que nous pourrions frapper à une porte quelconque sans devenir très-suspects.

En admettant même que nous réussissions à nous faire recevoir dans quelque habitation, nous pouvions



Vue d'un des bâtiments de style italien du palais de Yuane-migne-yuane (voy. p. 230). — Dessin de A. Deroy, d'après une aquarelle de l'auteur.

être surpris par les gardes qui, dès l'aube, font la haie sur toute la route; nous ne savions pas même si les maisons n'étaient pas fouillées avant le passage de l'empereur. Surpris, on nous eût fait un mauvais parti, d'autant plus gratuitement qu'une circulaire du gouvernement chinois avait invité dès la veille, suivant la coutume, tous les membres du corps diplomatique et leurs nationaux à ne pas se trouver sur le passage du cortége. Toute mon éloquence fut vaine : il fallut me rendre au caprice de mes deux amis; tout ce que je leur avais dit n'avait fait qu'ajouter à leur désir de voir le fils du Ciel celui de connaître quelques-unes des émotions par lesquelles passent les conspirateurs.

Je réveillai nos domestiques pékinois : il se rencontra que l'un d'eux avait précisément un cousin dont la maison se trouvait sur le bord de la route impériale. Nous quittâmes ensuite la pagode pardessus le mur, et cela par égard pour le Nirvanah du prêtre Tchang.

En route. — Une pauvre ferme. — La musique des pigeons. — Le passage de l'empereur. — Projet de reconstruction du palais de Yuane-migne-yuane.

Comme je l'ai dit, la nuit était splendide; devant nous une tour bouddhique se dressait toute blanche, éclairée par la lune. Ces tours s'élèvent près des tombes des prêtres bouddhistes les plus saints ; quelquefois elles sont élevées en ex-voto par les fidèles. Après une demi-heure de marche dans la campagne, notre guide nous quitta pour aller parlementer avec son parent; nous étions restés assis à cinquante pas de sa maison, sorte de pauvre ferme palissadée de sorgho.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les murs des bâtisses de terre jaune étaient percés, à un peu plus de hauteur d'homme, par de petites ouvertures discrètes. C'est ce qu'il nous fallait. Des chiens qui aboyaient se mirent à hurler. On leur imposait sans doute silence à coups de trique. On se préparait donc à nous recevoir. Notre guide nous introduisit bientôt dans un réduit sordide qu'éclairait faiblement une sorte de lampe juive à la mèche faite de moelle de sureau.

A cette clarté tremblotante nous distinguâmes, après beaucoup d'efforts, une forme humaine couchée sur un grabat; nous finîmes bientôt par reconnaître une femme octogénaire, un affreux type de sorcière aux doigts crochus; la perspective du gain lui rendait juste assez de force pour invectiver son gendre, un homme de quarante ans. Elle lui reprochait de ne pas avoir exigé de nous une forte somme d'argent dès avant notre entrée dans la maison. Notre guide essayait de la calmer en lui disant que nous avions l'habitude de nous montrer généreux. Il nous parut qu'il ne réussissait pas à la convaincre, car les deux hommes, comme mus par un même ressort, empoignèrent la vieille femme et l'emportèrent je ne sais où. On n'entendit plus rien. Décidément rien ne manquait à l'aventure, même la mise en scène et les comparses. Il était près de trois heures du matin. Que faire jusqu'au jour? Nous oubliâmes d'abord où nous étions, c'est ce que nous avions de mieux à faire. On essaya de dormir, on fuma beaucoup, on se demanda ce que l'on ferait si l'on était découvert par les gardes de service. Une chose nous tranquillisait un peu, c'est que nous possédions à fond la langue chinoise. Nous avions là une sorte de garantie que nous nous tirerions d'affaire tant bien que mal.

Bientôt la campagne se réveilla. Ce furent d'abord des milliers de corbeaux qui passaient en croassant au-dessus de nos têtes; puis le coq annonça le lever du soleil; les gardes destinés à faire la haie arrivaient de tous côtés pour se rendre à leur poste; ils passaient quelquefois à un pas de nous; nous retenions à ce moment notre respiration; les ouvertures sur la route étaient tapissées d'une gaze grossière pour empêcher les insectes de pénétrer dans l'habitation. Ce même rideau dissimulait un peu nos têtes, en rendant nos traits plus diffus encore dans l'ombre où nous étions. Bientôt des volées de pigeons s'échappèrent des fermes environnantes. Les instruments de musique que les Chinois attachent à la queue de ces animaux pour effrayer les oiseaux de proie, rendent en l'air une longue note d'orgue. Ils sont faits en très-mince écorce de bambou; ce sont de grosses boules hérissées de tuyaux semblables à ceux d'un cornet à piston; l'ouverture en biseau prend bien le vent pendant le vol de l'oiseau.

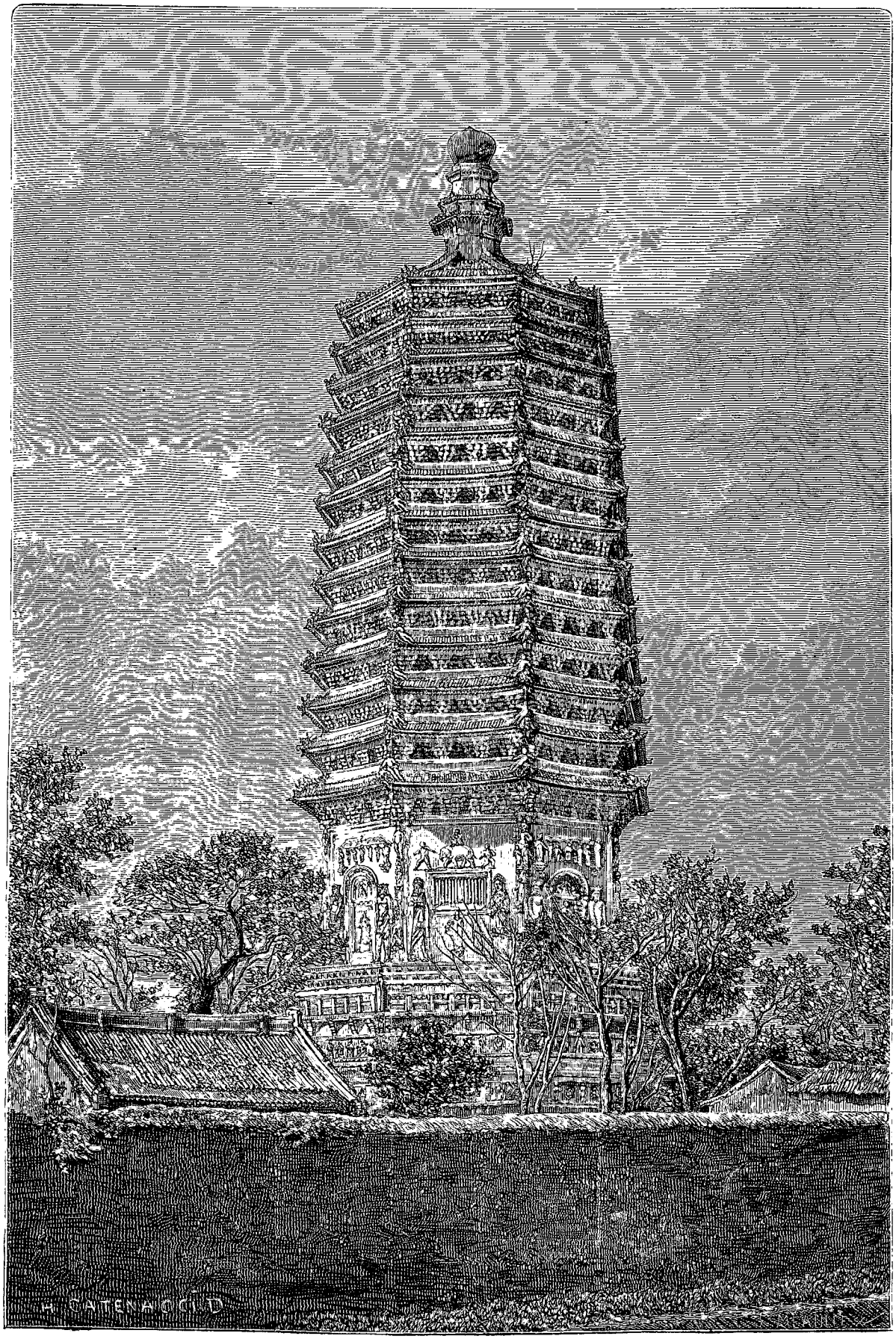
Il était sept heures du matin. Les gardes étaient occupés à recouvrir d'un fin sable jaune les interstices des grandes dalles de pierre de la route. Tout à coup deux d'entre eux se détachèrent d'un groupe en étendant la main vers nous; puis ils se dirigèrent vers notre cachette. Nous nous regardâmes. Personne de nous n'avait envie de rire. Heureusement ce qui les avait attirés, ce n'était que la vue d'une grosse pierre placée le long du mur et sur laquelle ils pouvaient s'asseoir commodément. Bientôt des cavaliers passèrent au galop sur la route.

Deux vedettes précèdent toujours le cortége de l'empereur. La première quitte le palais un quart d'heure avant le souverain; la seconde le précède d'environ deux cents mètres. D'autres forment un peloton d'éclaireurs en tête du cortége impérial. Au passage de la seconde, tous les gardes en haie, de vingt pas en vingt pas de chaque côté de la route, étaient fixes, debout, les mains sur la couture de leur robe. On apercevait déjà dans un nuage de poussière un vaste parasol jaune. Une vingtaine de piqueurs marchaient en vedettes sur deux rangs; ils avaient tous en bandoulière un long bâton enfermé dans une gaîne. Ce sont eux qu'au besoin on envoie porter des messages; le bâton spécial qu'ils portent les fait reconnaître, comme chez nous le mot d'ordre ou de ralliement. A une distance de trois longueurs de cheval, venait un groupe de quatre officiers dont l'un portait le parasol jaune à volants, emblème impérial. A quelques pas en arrière arrivait l'empereur avec les princes et les hauts fonctionnaires de sa suite; ils marchaient en masse compacte. Ils causaient tous les uns avec les autres, et rien ne distinguait l'empereur des hommes de son entourage. Il montait un petit cheval bai-brun, harnaché de soie jaune comme ceux des princes du sang; d'autres avaient un harnachement violet, ce qui est le signe d'un rang de noblesse moins élevé.

L'empereur et tout son train allaient au pas amblé, allure favorite des Chinois. Derrière ce groupe le palanquin impérial était porté par seize hommes en livrée jaune et rouge; il était recouvert d'une housse de toile jaune et tout prêt à recevoir l'empereur, si, fatigué, il lui plaisait de s'y asseoir.

Une soixantaine de cavaliers chevauchaient, en très-grand désordre, derrière le palanquin. C'étaient des palefreniers et des porteurs de rechange; on reconnaissait ces derniers à leur longue robe rouge parsemée de rosaces blanches et à leur long gilet-cuirasse en soie piquée jaune. — Enfin, derrière ces gens arrivait une voiture de la cour; le rideau en était levé. Il y avait dedans une jeune dame vêtue de satin gris perle. Quelques cavaliers la suivaient. Quelle était cette dame? Nul ne put me l'apprendre. Elle était tout ce qu'il y a de plus joli. Ce que je remarquai de singulier dans le défilé de ce cortége semi-officiel de l'empereur de la Chine, c'est que personne ne portait d'armes apparentes. En fait de gardes armés, il n'y avait que ceux qui faisaient la haie, le sabre au fourreau, le long de la route, et parmi ceux-ci aucun n'avait d'armes à feu ni d'arcs. Il serait difficile, du reste, d'attenter à la vie du souverain : plusieurs heures avant son passage, on interdit dans la ville la cir-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Tour funéraire à la mémoire d'un bonze. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

culation et on ferme les boutiques qui sont sur le parcours de son cortége. Comme autre précaution, l'entrée des rues adjacentes est masquée avec des tentures de toile bleue attachée à des piquets fichés en terre, et nul, sous peine de mort, ne peut se présenter sur la voie centrale à partir du passage de la première des trois vedettes. Néanmoins il arrive parfois qu'au risque de la vie, un individu traverse les lignes des factionnaires pour aller, à genoux, présenter une supplique au souverain. L'homme est alors arrêté, et s'il est constaté que ses plaintes sont injustes ou mal fondées, il encourt la peine de mort. Dans la campagne, on use de moins de précautions, car les gardes se bornaient à faire ranger les passants à cent ou deux cents mètres de la route. On ne visite pas les maisons : celle où nous étions était à peine à cinq pas du chemin. — Bien des souverains occidentaux ne se montreraient pas si confiants.

Quant à nous, notre tranquillité ne revint que lorsque les factionnaires ayant rompu leurs lignes eurent tous disparu. — Au moment de notre départ on ressuscita la vieille femme. Si magnifiques que nous ayons été, elle ne nous dit pas merci, mais rentra chez elle toujours en grognonant. — Où avait-elle passé la nuit?...

Comme je l'ai dit, l'empereur se rendait au palais de Yuane-migne-yuane. Le jeune souverain, dès sa majorité, avait désiré revoir ce palais qu'il n'avait pas vu depuis une quinzaine d'années. — Lorsqu'il y arriva, un fonctionnaire intrigant avait soudoyé les eunuques qui en sont les gardiens. Il avait fait amener sur le grand lac, dans le parc du palais, un bateau qui devait être pour l'empereur le sujet de bien des tentations, car jusque-là il n'avait jamais eu l'occasion de mettre le pied sur une barque ou même d'en voir un autrement que sous forme de jouet. L'empereur, en effet, n'eut que des éloges pour celui qui lui avait fait une surprise aussi agréable.

Cet homme était, je crois, un préfet ; les eunuques montèrent dans la barque : c'est ainsi qu'on fit voir au souverain les plus beaux sites de cette résidence d'été. Les uns affectaient d'exprimer leurs regrets de voir tout en ruine ; d'autres évaluaient à demi-voix les dépenses que pourrait coûter la reconstruction des palais brûlés en 1860. L'empereur lui-même finit par se mêler à cette conversation, et un eunuque sortit de sa robe un devis que lui avait remis le préfet. La reconstruction du palais de Yuane-migne-yuane fut dès lors décidée en principe. L'empereur avait ratifié le devis qui lui était présenté ; le préfet intrigant, auteur de ce devis, le fit viser au ministère des finances par de petits employés, et chargea immédiatement des négociants français de faire venir les bois nécessaires de Cochinchine et de Singapour. Il ne fut pas fait un sou d'avance. Sur ces entrefaites, les deux ministres des finances furent accusés par le conseil privé et le grand secrétariat de l'empire.

On les rendait responsables de l'illégalité qu'on avait commise en rendant exécutoire un décret avant qu'il eût reçu l'approbation des deux grands conseils.

L'empereur voulut maintenir ce qui avait été fait, et ce dont en résumé il était le seul auteur. Les eunuques, toujours influents, ne renonçaient pas non plus volontiers à la perspective de lucre que leur offraient des travaux coûteux comme ceux que voulait entreprendre leur maître.

Les ministres des finances furent déposés. L'empereur fut l'objet des foudres de la censure.

Le prince Kong, à ses risques et périls, adressa des remontrances verbales au souverain ; outre l'atteinte qu'il avait portée dans cette circonstance à la constitution, l'empereur méritait aussi, paraît-il, quelques reproches pour son inconduite. Lassé de son existence entre les quatre murs du palais de la ville, et ne pouvant pas aller oublier les soucis du trône dans une résidence *extra muros*, le jeune monarque sortait, dit-on, incognito et allait chercher par la ville les plaisirs que goûtent les plus humbles de ses sujets.

Séance tenante, le prince Kong fut privé par son neveu de l'hérédité de ses titres de noblesse. L'impératrice douairière dut intervenir à son tour. Pour toute explication le souverain lui dit que, le prince Kong lui devant ses titres, il avait cru bon de les lui retirer. L'impératrice douairière fit remarquer au jeune monarque qu'elle pouvait alors en agir de même vis-à-vis de lui, puisque c'était à elle qu'il devait son trône. Ces paroles eurent, paraît-il, un effet salutaire. Le prince Kong reprit ses titres, et les ministres des finances rentrèrent en possession de leurs fonctions et de leur dignité.

Quant au premier convoi de bois qu'amenait un bâtiment français, on eut toutes les peines du monde à le faire payer par le gouvernement chinois[1]. Un décret parut dans lequel l'empereur annonçait qu'il suspendait les travaux de restauration du palais d'été.

Cette opposition faite au projet de reconstruction de Yuane-migne-yuane est facile à concevoir. L'empereur Yong-tcheng, fils de Kang-shi, contemporain et émule de Louis XIV, ne dut pas dépenser moins d'argent à cette création de fantaisie qu'il n'en a été consacré au château de Versailles ; or, la Chine subvient aux frais d'une longue guerre sur toute sa frontière occidentale ; puis, à Yuane-migne-yuane, l'incendie a si bien fait son œuvre, que tout est à reconstruire, sauf cependant quelques-uns des palais élevés à l'européenne, à l'angle nord-ouest de cette résidence. C'est dernièrement que quelques étrangers ont pu en visiter les ruines ; comment s'y sont-ils pris?... Peut-être ont-ils passé par les trous que font dans le mur les jardiniers de l'empereur afin de voler le bois de son parc,

1. Les choses n'en restèrent pas là. Le parti hostile au prince Kong excita l'empereur contre celui-ci. Le prince Kong reçut l'ordre d'obtenir des étrangers des concessions impossibles à accorder. La mort subite de l'empereur Tongtche mit fin à cet état de choses (1874). On lui donna pour successeur son jeune cousin, fils du frère cadet du prince Kong, Tchoune-kiune-ouang. Il règne sous le nom de Koang-siu, qui veut dire « continuation de gloire ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

sans avoir de remises à payer au concierge du palais. — Ce qui reste de ces bâtiments de style italien est encore superbe. Un seul pavillon a conservé son toit fait dans le goût chinois, en tuiles violettes et vertes vernissées; les autres n'ont debout que leurs quatre murs de pierre décorés d'ornements de faïence de toutes couleurs. Jamais ces palais, quoique deux fois plus grands que ceux de Trianon de Versailles, n'ont été habités par les empereurs. Le frère Castiglione, un de nos anciens missionnaires, en avait été l'architecte, et le P. Benoist y avait établi des jets d'eau et des bassins qu'alimentait une très-puissante machine hydraulique dont il ne reste plus rien. L'empereur ne venait là que pour y passer quelquefois une couple d'heures; en se retirant il rémunérait largement les gens chargés du soin de faire jouer les grandes eaux de ce château de plaisance, qu'on pouvait appeler le Versailles de la Chine.

La ville chinoise. — Une station de voitures. — Petits marchands. — La consultation des oracles. — Le pont des Mendiants. — Bazars. — Un restaurant : la cuisine du temple du Bonheur céleste. — Présentation ; formules d'informations. — Le déjeuner. — Le service. — La cuisine en Chine. — Mets les plus demandés à Pékin. — La musique.

J'ai très-peu parlé jusqu'ici de la partie de Pékin communément appelée par les Européens la ville Chinoise, et par les Chinois Vaï-tcheng ou ville extérieure, dont les trois portes nord sont percées dans le rempart sud de la ville tartare. C'est pourtant le quartier des plaisirs, celui des théâtres, des restaurants. C'est par Tciène-mène que nous y entrons avec l'intention d'y passer toute une journée. Un ami chinois que j'avais rencontré la veille m'y avait donné rendez-vous dans le temple du Bonheur céleste : « Tiène-fou-tang. »

Ce titre pompeux est simplement le nom du Brébant de la capitale du Royaume des fleurs. La courtoisie chinoise, pleine d'humilité, avait dicté à mon Chinois de m'inviter, moi et les personnes qu'il me plairait d'amener pour me tenir compagnie, la sienne ne devant pas compter, tant elle était, disait-il, de peu de ressource. On ne pouvait être plus aimable. J'amenai donc avec moi deux de mes amis.

Après un quart d'heure de chemin à pied le long du rempart de la ville tartare, nous arrivâmes devant la porte de Tciène-mène, qui fait face à l'entrée sud du palais impérial. Là se trouve une station de voitures; elles sont loin d'avoir le moelleux du plus dur des fiacres parisiens et la rapidité des cabs anglais. Ce sont de véritables instruments de torture que ces véhicules, mais en revanche leurs cochers sont polis. L'ouvreur de portière est remplacé là-bas par un porte-plumeau qui, aussitôt qu'on prend place, vient épousseter vos chaussures. Le cocher consent à aller à pied quand sa voiture est pleine, c'est-à-dire quand une personne se trouve dedans et deux autres sur chaque brancard. Le prix d'une voiture pour toute une journée varie de cinq à six francs.

Cette porte de Tciène-mène (voy. t. XXXI, p. 332) est toujours encombrée de petits marchands de légumes, de fruits, de melons d'eau, de thé et de souane-mei-tang, sorte de sirop glacé parfumé au jasmin. Cette boisson, très-acide, est fort agréable dans les grandes chaleurs. Le débit de ce nectar semble appartenir exclusivement aux musulmans de la ville.

Après avoir passé Tciène-mène, on arrive dans l'intérieur d'un bastion en demi-lune tout occupé par de petits marchands de bric-à-brac, des montreurs de diorama, des tireurs d'horoscopes et autres charlatans de toutes sortes; de chaque côté est un temple : celui qui se trouve à notre droite est le plus célèbre, c'est le Koan-ti-miao, temple de la déesse Koanine. Il y a toujours affluence de monde pour y consulter les oracles.

C'est là que le fameux généralissime mongol Seng-koline-sine interrogea le sort avant de se mettre en campagne contre l'armée anglo-française en 1860. En sortant du temple il fit abattre la grande croix de fer qui, malgré le temps, l'abandon et les persécutions, se dressait encore sur la cathédrale de Pékin.

Pour consulter le sort dans cette pagode, on fait les agenouillements et prosternements d'usage devant l'idole de la déesse Koanine. Un bonze, pendant ce temps, récite des prières en exposant au-dessus de la flamme d'un brasier sacré un cylindre de bambou contenant cent neuf baguettes, dont chacune correspond au chiffre d'une page imprimée. Le consultant tire une de ces baguettes et on lui remet en échange d'une offrande le papier qui lui est échu. La cent-neuvième de ces baguettes n'est pas marquée. Quand on la tire, c'est qu'on ne se trouve pas dans un état de pureté qui permette à la déesse de répondre.

Le bastion en demi-lune de Tciène-mène est percé de trois portes : celle du centre ne s'ouvre que pour l'empereur; les deux autres sont ouvertes à la circulation; nous prîmes celle de gauche pour revenir ensuite sur notre droite retrouver le grand boulevard pavé, derrière la porte centrale du bastion.

Là se trouve un canal sur lequel sont jetés trois ponts jumeaux; sur celui du centre, connu sous le nom de « pont des Mendiants, » et dont nous avons donné une représentation fidèle (voy. p. 197), personne ne passe en voiture, en palanquin ou à cheval, si ce n'est l'empereur et son cortége. Aussi le pont central est-il le refuge de la cour des Miracles de Pékin; là se tiennent les mendiants pour dormir ou jouer entre eux leur gain.

Tout auprès se trouve le marché où se vendent les petits morceaux d'étoffes dont ils composent leurs vêtements lorsque la température se montre plus impérieuse que leurs sentiments de pudeur.

De chaque côté de Tciène-mène je dois mentionner l'existence de petits passages couverts, sortes de bazars dont les boutiques seraient dignes d'avoir pour enseigne : « A l'ombre du vrai. » C'est là que se vendent tous les bijoux d'imitation, la bimbeloterie de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute sorte, les jolies bourses et étuis brodés, spécialités pékinoises. Les boutiques de ces bazars sont irréprochables de propreté, et le passage qui est ménagé entre elles est couvert de rideaux qui les protégent du soleil et de la poussière.

Après avoir suivi pendant dix minutes le grand boulevard de Tciène-mène, nous avons tourné à gauche, et bientôt nous étions appelés par les garçons du restaurant qui nous attendaient sur le seuil de la porte et faisaient signe au cocher de s'arrêter.

Cuisiniers, mitrons et garçons sont, en été, tous habillés de même, torse nu jusqu'à la ceinture et torchon sous le bras. Leur physionomie semble s'efforcer d'être uniformément engageante. En pénétrant dans un restaurant à Pékin, je n'ai jamais pu m'empêcher d'admirer l'excellente idée qu'ont eue les Chinois d'installer leur cuisine à la porte d'entrée. Il faut traverser le laboratoire culinaire avant de gagner les salles communes ou les cabinets particuliers. N'est-ce pas un progrès sur nous qui, au contraire, cachons nos cuisines dans des caves où nos restaurateurs semblent vouloir nous dissimuler les horreurs d'une conspiration contre nos estomacs?

En Chine, on n'entre chez tel restaurant de préférence à tel autre que sur la vue de la cuisine et la constatation du soin qu'on met à accommoder les mets. Souvent le restaurant qui a la clientèle la plus nombreuse et la mieux composée n'est pas celui dont les cabinets sont le plus élégants et dont la devanture est le mieux décorée.

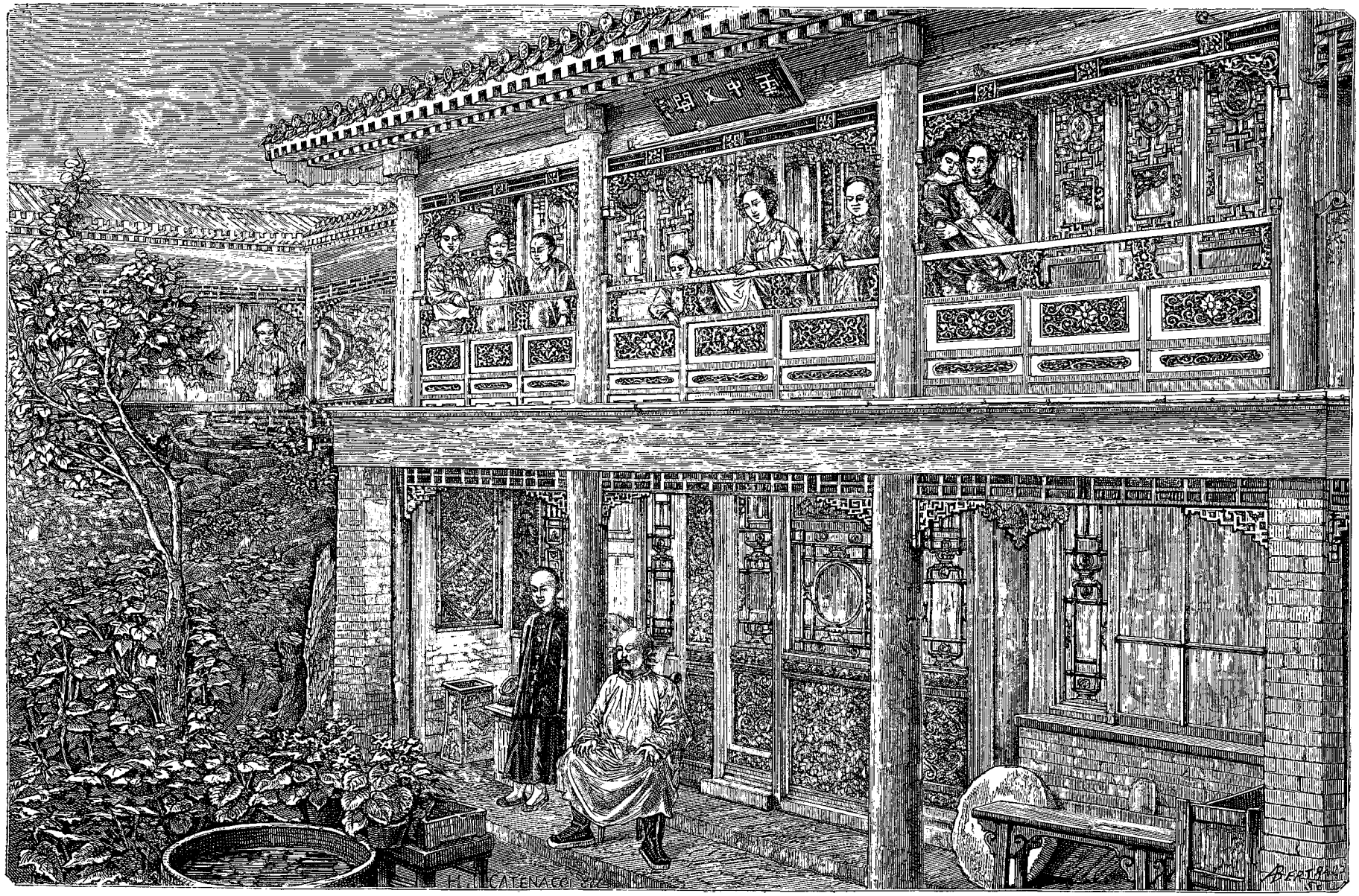
Mendiants aveugles (voy. p. 238). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

La cuisine de ce temple du Bonheur céleste était donc sous nos yeux. Elle avait, en sa manière de se montrer, le calme de l'innocence devant un juge. Nids d'hirondelle, canards, foies de volaille, poissons, crevettes grouillantes, tout cela était exposé ou se tordait en chantant dans les nombreuses casseroles qui couvraient les fourneaux. Aussi avec le sourire d'un homme dont la conscience est tranquille et dont l'habileté est sûre de son effet, le maître d'hôtel nous dit que c'était dans la deuxième cour, bâtiment central, salon de gauche, que nous étions attendus.

A peine avions-nous traversé la première cour que nous vîmes arriver au-devant de nous Ouang-tsoune-sine, mon ami.

Ouang-laoyé, autrement dit le seigneur Ouang, nous reçut avec l'effusion orientale ordinaire, toujours excessive. Je lui présentai mes amis; ce furent des saluts à n'en plus finir. Il y avait deux autres Chinois amis du seigneur Ouang. Aussitôt que les présentations furent faites, on s'adressa à tour de rôle la série

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Partie d'habitation d'une famille aisée (voy. p. 240). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de questions sacramentelles qu'il est d'usage de s'adresser entre personnes qui se voient pour la première fois.

« Quel est votre noble nom? — votre noble surnom? votre âge? votre noble lieu de naissance? votre noble emploi? combien avez-vous de princes héritiers? où est situé votre palais? etc. »

Toutes questions auxquelles il faut répondre avec humilité : — mon humble ceci, mon méprisable cela.

Quant aux enfants, il est comme il faut d'en exprimer le nombre en disant : « J'ai tant de petits chiens. » Vous demande-t-on si vous avez une femme, il est convenable pour l'affirmative de répondre qu'on possède « un vieux balai. »

Ce ne sont là que des formules dont on oublie le sens à force d'en user. Il en est de même de notre courtoisie à la fin d'une lettre : « votre très-humble et obéissant serviteur, » à l'adresse d'une personne que l'on connaît à peine ou même que l'on méprise.

Sur la table de notre cabinet particulier on venait de placer du thé, des pralines d'arachide, des noix au sucre, des pepins de pastèque séchés au four et des poires coupées en minces tranches. Tout cela n'était que pour passer le temps. La chaleur était très-forte, aussi le seigneur Ouang nous invita-t-il à nous mettre à l'aise. Il appuyait de l'exemple son invitation. Lui et ses deux compatriotes n'eurent bientôt plus sur le torse qu'un filet de corde dont les fils de chaque maille étaient passés à travers un petit tube de bambou. Ce filet a pour but d'empêcher les vêtements d'être immédiatement en contact avec la transpiration de la peau.

Quelques instants après, on enleva le thé et on apporta les leung'rhoune ou mets froids, composés à peu près de tout ce qui constitue chez nous les hors-d'œuvre. Poissons salés, amandes salées, raisin sec, crevettes salées, confitures de pommelles, crabes à l'eau-de-vie et œufs conservés. Les crabes à l'eau-de-vie sont mis vivants dans de l'eau-de-vie froide, préalablement chauffée avec des grains de genièvre. Quant aux œufs conservés, appelés songrhoa, ou fleurs de pin, ce sont des œufs de cane, enfermés dans de la chaux le temps voulu pour que le blanc en soit devenu ferme, tout en restant transparent comme de la gélatine; le jaune en durcissant tourne au verdâtre et exhale une légère odeur d'ammoniaque.

Il n'y avait plus de raison de ne pas se mettre à déjeuner. La table était ronde, nous étions six, il y avait trois tabourets, deux fauteuils et un petit banc tout près de la porte. Ce petit banc, mis à la plus mauvaise place, est toujours pour celui qui invite, tandis que les deux fauteuils sont pour les deux invités les plus distingués; comme généralement il y a plus de deux invités, ce n'est pas l'amphitryon qui se permettra de désigner quels sont les deux plus distingués d'entre eux; il les invite simplement à s'arranger comme bon leur semble. Quelquefois alors il y a pour une demi-heure de cérémonie : c'est à qui refusera l'honneur du fauteuil.

Le couvert se compose de petites soucoupes en guise d'assiettes, de bâtonnets en guise de fourchettes, de spatules en porcelaine comme cuillers; le vin est renfermé tiède dans des théières de métal; on le boit dans de petites tasses ayant un pouce à un pouce et demi de diamètre et de profondeur. Pas de nappe sur la table laquée de noir, pas de serviettes, mais de petits carrés de papier dont on use une partie dès qu'on a pris place; on les passe sur ses bâtonnets, dans sa soucoupe, dans sa tasse pour en bien contrôler la propreté.

Quand ce petit nettoyage est terminé, l'amphitryon se lève, prend la tasse de chacun et la remplit de vin en lui faisant un grand salut, ensuite il porte son propre verre à la hauteur de ses yeux et invite à boire; cela fait, il prend ses bâtonnets et sert à tout le monde des hors-d'œuvre dont la table est couverte. Il est comme il faut, quand on vient d'être servi, de prendre d'un plat quelconque avec ses deux baguettes et de servir à son tour l'amphitryon; quand on ne le fait pas, on doit s'excuser de manquer de respect et de bon procédé, cela tient lieu de remercîments. Cette manière de servir un peu cérémonieuse ne dure qu'un instant; bientôt arrive le maître d'hôtel qui vient prier de commander le dîner. Chaque invité choisit son plat de prédilection, et après eux, l'amphitryon, à son tour, indique les mets coûteux qu'il suppose que ses invités ont eu crainte de demander. Au bout de dix minutes, on apporte le premier plat sur un réchaud. Les invités convenant alors que chacun en agira à sa guise, se servent simultanément en portant chacun leurs baguettes dans le plat. Ces coutumes de politesse sont invariables. Les Chinois, même les gens de la plus basse condition, ne s'en exemptent jamais.

Je n'ai pas à faire ici un éloge pompeux de la cuisine des Chinois. Je dirai seulement qu'elle est propre et savante. Ils ont dû évidemment avoir été cuisiniers avant nous, car je vois que leur cuisine offre beaucoup plus de variété que la nôtre. Le Chinois est de sa nature foncièrement cuisinier; aussi le forme-t-on très-facilement, sous la surveillance d'un chef français, à faire de la cuisine que ne renieraient pas nos cordons bleus.

Les plats les plus demandés à Pékin sont : le nid d'hirondelle coupé en fils, accommodé avec des œufs brouillés (médiocre), les crevettes à la sauce (assez bon), les œufs de pigeon et de vanneau pochés (très-bon), les jaunes de crabes en ragoût (très-bon), les gésiers de moineaux, les yeux et les boyaux de mouton au bouillon avec une pointe d'ail (très-bon), les raviolis, les pâtes au gras, le canard gras au bouillon (exquis), les carpes en matelotes avec du gingembre, les éperlans frits (délicieux), le poulet rôti, des moelles de mouton repoussées et accommodées très-savamment (excellent), les oloturies ou « bicho de mar » au bouillon (exécrable), les ailerons de requin (gélatine insignifiante, mais plutôt désagréable), les pousses de bambou au jus et les racines de nénufar au sucre (passable).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il n'y a pas, je crois, d'ordre pour le service de ces différents plats; on en sert le plus possible sur la table; mais les pièces entières se servent généralement au moment où paraît le rôti chez nous; c'est alors qu'on prend un peu de répit. On allume sa pipe, on peut aller et venir librement; les fumeurs d'opium s'étendent sur le canapé pour aspirer quelques bouffées de leur drogue favorite; on fait entrer les musiciens, ou bien l'on fait chanter les artistes en renom qu'on a attirés à prix d'argent. Le seigneur Ouang avait très-bien fait les choses. Il avait commandé quatre musiciens, qu'on installa dans la cour du restaurant. Leur répertoire était écrit sur une longue plaque d'ivoire, et nous était présenté pour que chacun voulût bien choisir ses morceaux préférés : romances d'amour, complaintes, chants héroïques, tout s'y trouvait.

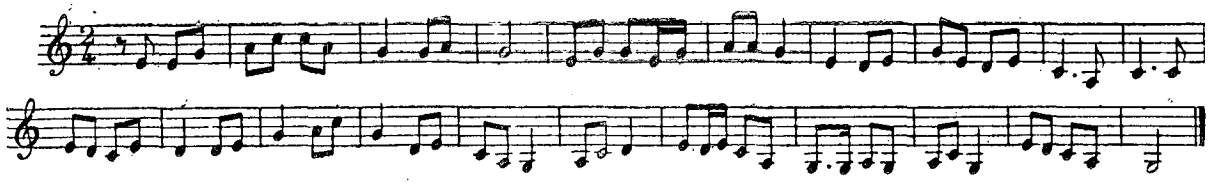
Je suis heureux de pouvoir donner ici deux des airs que nous ont joués ces musiciens. Ce sont deux airs très-populaires à Pékin. Le premier est intitulé : « le Port de Changhaï; » le second s'appelle : « le

Atelier d'émailleurs en cloisonné. — Cliché tiré du voyage en Chine de M. Thomson.

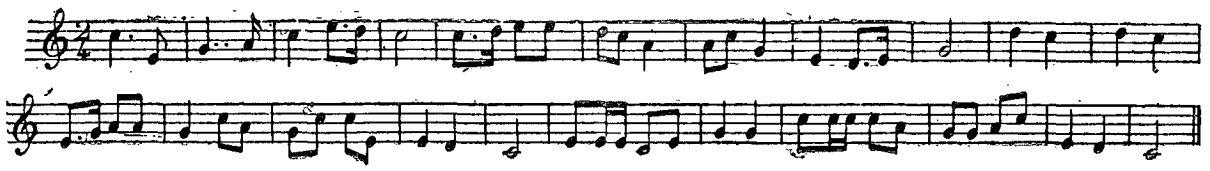
Bouquet des dix fleurs. » Ces deux romances ont leurs paroles que j'ai malheureusement oubliées.

Dans « le Port de Changhaï, » il s'agit de recommandations que fait une jeune femme à son mari, au

Changhaï Mateou (*le Port de Changhaï*).



Che-tô-n'hoa (*le Bouquet des dix fleurs*).



moment où celui-ci va la quitter pour se rendre à Pékin passer ses examens littéraires.

Dans « le Bouquet des dix fleurs, » c'est une courtisane qui raconte ses infortunes : chaque fleur cor-

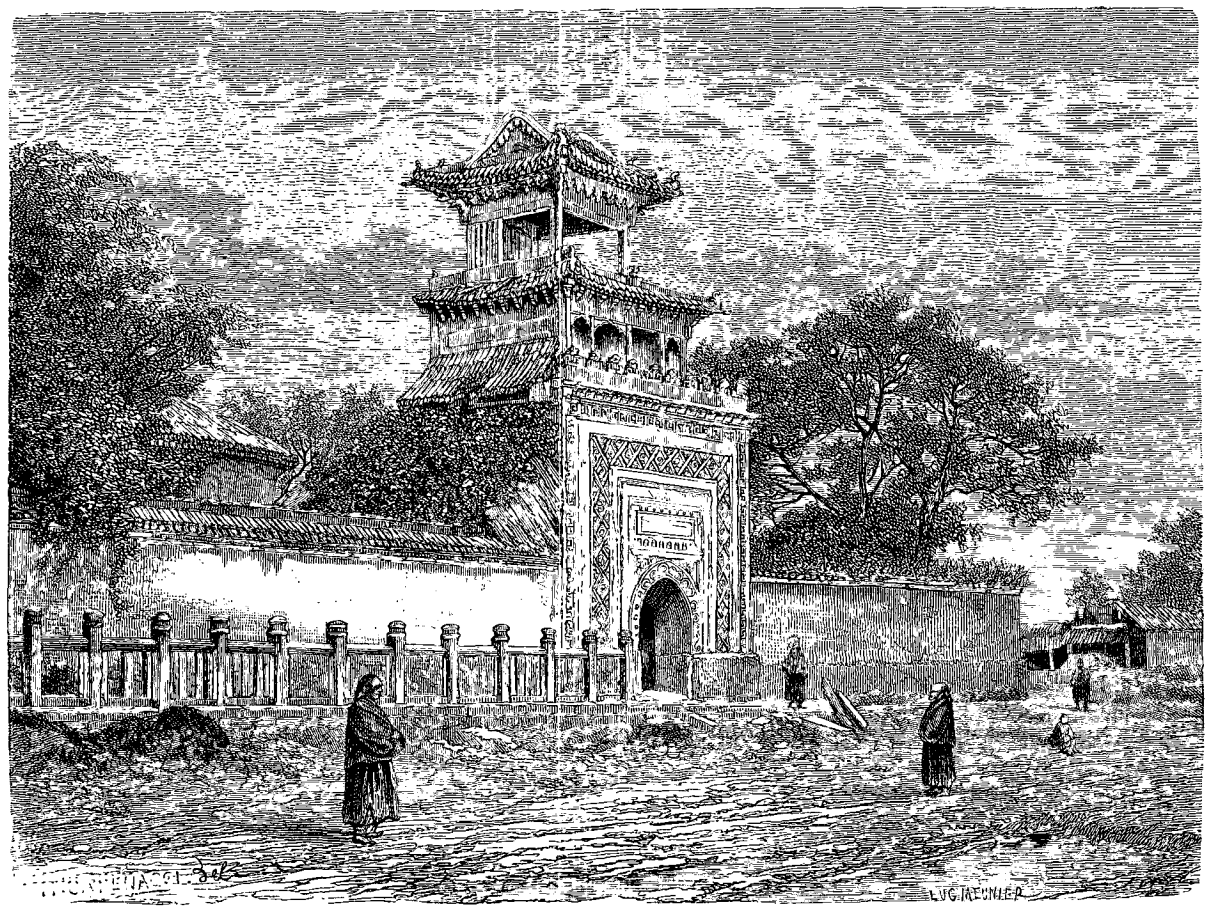
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

respond à une phase de son existence depuis l'âge de treize ans.

L'orchestre se composait d'un violon dont les cordes sont enchevêtrées dans celles de l'archet, d'un piano primitif, sorte de boîte portant des cordes tendues, sur lesquelles on frappe avec deux petits marteaux, d'une clarinette et d'une guitare recouverte de peau de serpent (voy. p. 225).

La musique n'était là que comme accessoire : aussi ne nous empêcha-t-elle pas de jouer à la mora, jeu auquel excellent les Chinois; ils n'y jouent que d'une main, contrairement à la mode italienne; le perdant boit, cela va de soi, et le vin de chaochigne coule à flot dans la tasse. Tous les plats demandés avaient défilé et notre amphitryon faisait mine d'en commander encore d'autres; nous dûmes nous y opposer et faire venir le riz qui termine le repas. On en apporte à chaque personne une tasse ; et si l'on ne se sent pas capable d'en prendre autant, il faut en faire retirer ce que l'on en a de trop, car il n'est pas convenable d'en laisser même un grain.

Le riz se sert sec ou avec un peu de l'eau dans laquelle on l'a cuit; on l'assaisonne de bouillon des différents plats laissés sur la table; et quand on a fini,



Mosquée dite des musulmans à bonnets rouges (voy. p. 199). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.

il faut placer ses deux baguettes sur sa tasse; les déposer sur la table avant que l'amphitryon ait lui-même terminé son riz, serait lui marquer qu'il est en retard.

Après le riz, nous nous sommes levés de table, et on nous a présenté une serviette imbibée d'eau bouillante pour nous la passer sur le visage; on ne saurait se faire une idée de l'agréable sensation qu'on éprouve à s'éventer après s'être débarbouillé de la sorte : cela dissipe les fumées du vin et des viandes. On apporte ensuite une autre table chargée de fruits à la glace et de thé bouillant. Nous avions très-bien déjeuné.

En nous séparant, mon ami le seigneur Ouang me raconta ses malheurs. Il avait, malgré la loi, pris pour seconde femme une nicou, bonzesse ou religieuse bouddhiste, que sa femme légitime avait fait mourir de chagrin; il avait été obligé de la faire enterrer clandestinement pour ne pas révéler sa contravention et mettre la police à ses trousses, mais la défunte avait un frère, qui, après avoir fait financer le seigneur Ouang, l'avait traduit devant les tribunaux. Il savait qu'il se tirerait d'affaire, mais il appréhendait de voir toute sa fortune y passer.

Nous nous quittâmes, Chinois et étrangers, en nous promettant de nous voir le lendemain; on ne se quitte jamais autrement en Chine, mais cela n'engage à rien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

1

2

3

4

5

1, 2, 4. Vases de porcelaine de la dynastie des Mings. — 3, 5. Vases de porcelaine de la dynastie des Tsings.

Dessins de B. Bonnafoux, d'après des photographies de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la porte du restaurant, je retrouvai notre carriole, devant laquelle s'étaient tapis cinq aveugles plus ou moins authentiques auxquels nous dûmes faire des largesses (voy. p. 232)

La rue Ta-cha-la-eurl. — Les enseignes. — Le célèbre marchand de curiosités Kiu-ho-tcheng. — Émaux cloisonnés. — Un acheteur. — La rue Leao-li-tchang. — Peintres et bouquinistes.

En quelques minutes notre voiture nous fit franchir le boulevard de Tciène-mène pour gagner la rue Ta-cha-la-eurl, où se trouvent les magasins de curiosités de toutes sortes. C'est certainement le quartier le plus populeux de Pékin ; là les rues sont très-étroites, les enseignes en lettres de toutes couleurs semblent se confondre ; outre un nom inscrit au-dessus de la porte, chaque boutique porte inscrit perpendiculairement sur de longues tablettes le résumé de ce qu'elle contient ; ces tablettes font face aux passants, qui n'ont donc pas besoin de tourner la tête pour les lire ; mais prenant de l'espace sur la rue, elles semblent au moindre coude se mêler toutes ensemble et obstruer le chemin.

Dans cette rue abondent les beaux fruitiers, les grands magasins de thé, les marchands d'importations étrangères, les pharmaciens dont les boutiques se reconnaissent aux longues enseignes et aux bocaux d'étain luisants. La rue, dans presque toute sa longueur, est abritée du soleil par la jonction, près du toit, des tentures que les boutiques disposent de chaque côté ; malgré cela, il fait très-chaud et les patrons de boutique, ainsi que les commis, n'hésitent pas à rester nus jusqu'à la ceinture.

Je ne pus résister à jeter un coup d'œil dans les magasins de Kiu-ho-tcheng ; c'est un des plus vastes dépôts de curiosités anciennes et modernes de la capitale.

Aussitôt entrés, nous sommes l'objet de la prévenance de tous les commis ; ils épient nos moindres regards pour deviner quel sera l'objet dont ils auront à nous surfaire le prix. Porcelaines, émaux cloisonnés, jades blanc laiteux, jades vert émeraude, bronzes niellés, lanternes, meubles en bois dur aux tablettes de marbre, laques vermillon, forment un ensemble des plus chatoyants ; ils semblent faire la cour d'une manière provocante aux regards des curieux.

Les vieilles porcelaines de la dynastie des Mings et celles qui sont contemporaines de Kang-shi restent, malgré tout, ce qu'il y a de plus beau comme spécimen de l'art chinois. Il semble qu'on ait oublié aujourd'hui l'art de la fabriquer aussi belle et de la décorer d'une manière aussi large qu'autrefois. Comme seul progrès à constater, il faut mentionner l'emploi de nouveaux rouges tirant sur le rose, auxquels, du reste, on reconnaît les fabrications modernes. Sous Kien-long, à la fin du dix-huitième siècle, la fabrication de la porcelaine reçut une nouvelle impulsion ; mais depuis lors il n'y a pas eu de créations dignes de leurs devancières. C'est dans ce même magasin de Kiu-ho-tcheng que l'on fabrique les plus belles pièces d'émail cloisonné de la Chine. Avant la venue des étrangers dans la capitale, le cloisonné était peu estimé ; il ne servait guère qu'à la fabrication des vases sacrés en usage dans les temples, et l'on avait pour ainsi dire oublié le procédé de leur fabrication. Le prix auquel les Européens payèrent le vieux cloisonné fut pour les Pékinois un encouragement à en fabriquer de nouveau. Aujourd'hui nous nous sommes mis à les imiter, et ceux de M. Barbedienne laissent loin derrière eux tout ce que la Chine a pu fabriquer en ce genre depuis dix ans. Ce qui empêche un développement égal de cet art à Pékin, c'est que les émaux ne sont pas fabriqués au même degré de fusibilité ; cela provient de ce que ce ne sont pas les mêmes fabricants qui produisent les différentes couleurs : l'un a le secret de fabriquer l'émail blanc, l'autre le noir, l'autre le rouge, et ces secrets restent dans les familles et quelquefois y meurent. On ne peut plus aujourd'hui faire l'émail rose ni le jaune translucide. Tel est le résultat fâcheux du peu de souci que prend le gouvernement chinois de protéger les inventeurs, les inventions et l'industrie en général.

Au temps de la rébellion des Taiping, le secret de la fabrication de certaines porcelaines a aussi disparu avec les membres des familles auxquelles il appartenait. Quelques recettes se retrouvent bien dans les livres, mais la plupart doivent se compléter par un tour de main qui n'est pas révélé. Néanmoins nous avons encore à apprendre des Chinois en fait de céramique, car il y a beaucoup de leurs genres que jusqu'ici nous n'avons pas réussi à imiter.

Pendant que j'étais à examiner toutes ces merveilles, un individu entra, très-élégamment mis ; il avait quelque chose de tourbillonnant qui prétendait au grand seigneur ; il marchanda beaucoup de choses et très-haut, et se permit certaines plaisanteries d'assez mauvais goût ; les employés de la boutique semblaient ne pas vouloir se mettre en frais pour lui.

Quand il fut sorti, ils haussèrent les épaules avec dédain, et m'apprirent que je venais de voir le fils du prince X..., descendant d'un des huit chefs de clans tartares qui avaient installé la dynastie actuelle sur le trône. Ce jeune homme était en puissance d'un père peu prodigue, et quand il avait besoin d'argent, il prenaît à crédit des curiosités dans le premier magasin de la rue, puis il allait les vendre à vil prix dans le dernier. A ce métier son crédit commence à s'user. A la mort de son père, il héritera d'un magnifique palais, qui a fait l'envie des ambassades étrangères lors de leur installation dans la capitale en 1860.

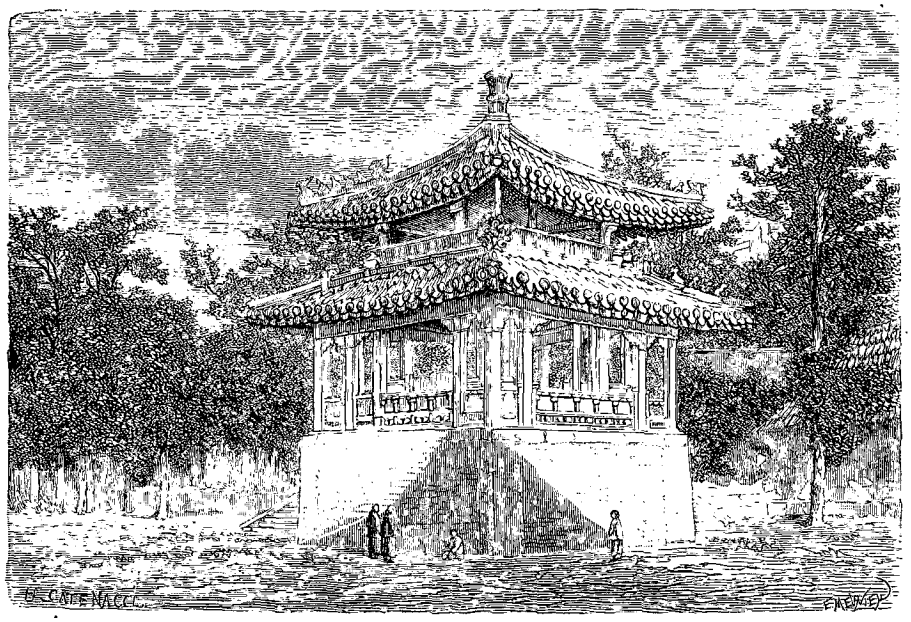
Non loin de cette rue Ta-cha-la-eurl est une autre rue non moins curieuse, c'est la rue Leao-li-tchang ou rue de la fabrique de verre. C'est là qu'on en fabriquait autrefois. Aujourd'hui on trouve dans cette rue une quantité de boutiques de peintures à l'aquarelle et beaucoup

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de libraires et de bouquinistes. A certaines époques on y tient une foire; en hiver, lors de la fête des Lanternes, il y a grande affluence de monde le soir pour y voir les lanternes de toutes formes qui y abondent. Elles sont de papier et ont des formes d'animaux et d'insectes fantastiques. On ne va pas au Leao-li-tchang sans se reposer un instant dans la confiserie à l'enseigne Sinyuane, célèbre par l'excellence de ses confitures, de ses fruits secs, de ses pralines, de son sucre d'orge et de son sirop de prunelles.

La rue du Bœuf. — Une mosquée. — L'islamisme à Pékin. M. Yang. — Sa maison de la rue de la Pie.

Près de Leao-li-tchang est la rue du Bœuf (Nieou-kiè). C'est un quartier habité surtout par les musulmans qu'attire le voisinage du Li-paï-sséu, mosquée principale de Pékin. Cet établissement, qui comprend plusieurs cours, est assez somptueux. Le sanctuaire en est cependant très-simple, mais il contient bon nombre de belles tablettes sur lesquelles les empereurs de Chine ont daigné écrire de leur propre main l'éloge de la religion de l'Islam. Quand on visite cette mosquée, c'est Ouang-sseu-akoun qui en fait les honneurs avec beaucoup de bonne grâce. Du reste il témoigne toujours beaucoup de bienveillance aux étrangers, mais il n'aime pas généralement qu'on le questionne trop sur l'islamisme et sur la langue du Coran devant ses coreligionnaires; il passe parmi eux pour en savoir très-long, mais cette science n'est que relative, car ce n'est que tant bien que mal qu'il épèle le persan et l'arabe. Cet akoun jouit de beaucoup de considération à Pékin, et plusieurs fois le gouvernement chinois s'est servi de lui pour faire exhorter les musulmans des frontières de l'ouest



Kiosque dans la cour de la mosquée de la rue Nieou-kiè, à Pékin. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.

à mettre bas les armes. Il y a fort longtemps que les musulmans de Pékin en sont réduits à ce que leur apportèrent de science leurs ancêtres du huitième siècle : à force de se la transmettre ils l'ont un peu usée.

Néanmoins ils copient, pour les répandre, beaucoup d'exemplaires du Coran, et calligraphient avec succès l'arabe et le persan. Je n'ai pas entendu parler de musulmans pékinois qui aient visité la Mecque. Il y a environ dix mille musulmans à Pékin; leurs enfants passent tous par les écoles des mosquées de la capitale, ce qui ne les empêche pas de fréquenter les écoles municipales de la ville, où ils étudient comme les autres enfants les livres de Confucius. Le premier et le quinze de chaque mois, il est d'usage de faire rendre par les écoliers des hommages à la tablette de ce philosophe. Ce jour-là, les jeunes enfants musulmans invoquent régulièrement un prétexte pour ne pas fréquenter l'école. Les musulmans de Pékin sont du rite hanéfite, c'est-à-dire qu'ils sont sunnites. On les circoncit de sept à onze ans. J'ai entendu dire qu'il y avait aussi des chyites parmi eux, mais cela n'est pas encore évident pour moi. Je croirais volontiers que s'il y a eu des chyites comme aussi des juifs à Pékin, ce n'est qu'en très-petit nombre, et qu'ils se sont fondus dans la grande masse de sunnites.

Voici ce que j'extrais du *Tsing-chen-y-chou-ko-peune*, livre destiné à l'enseignement gratuit dans les écoles musulmanes chinoises :

« La religion de Tsigne-chenne (c'est-à-dire droite et pure) vient de Tiène-fang (Lieu céleste) [1]. Les livres de la dynastie des Souéi (604 de Jésus-Christ) disent

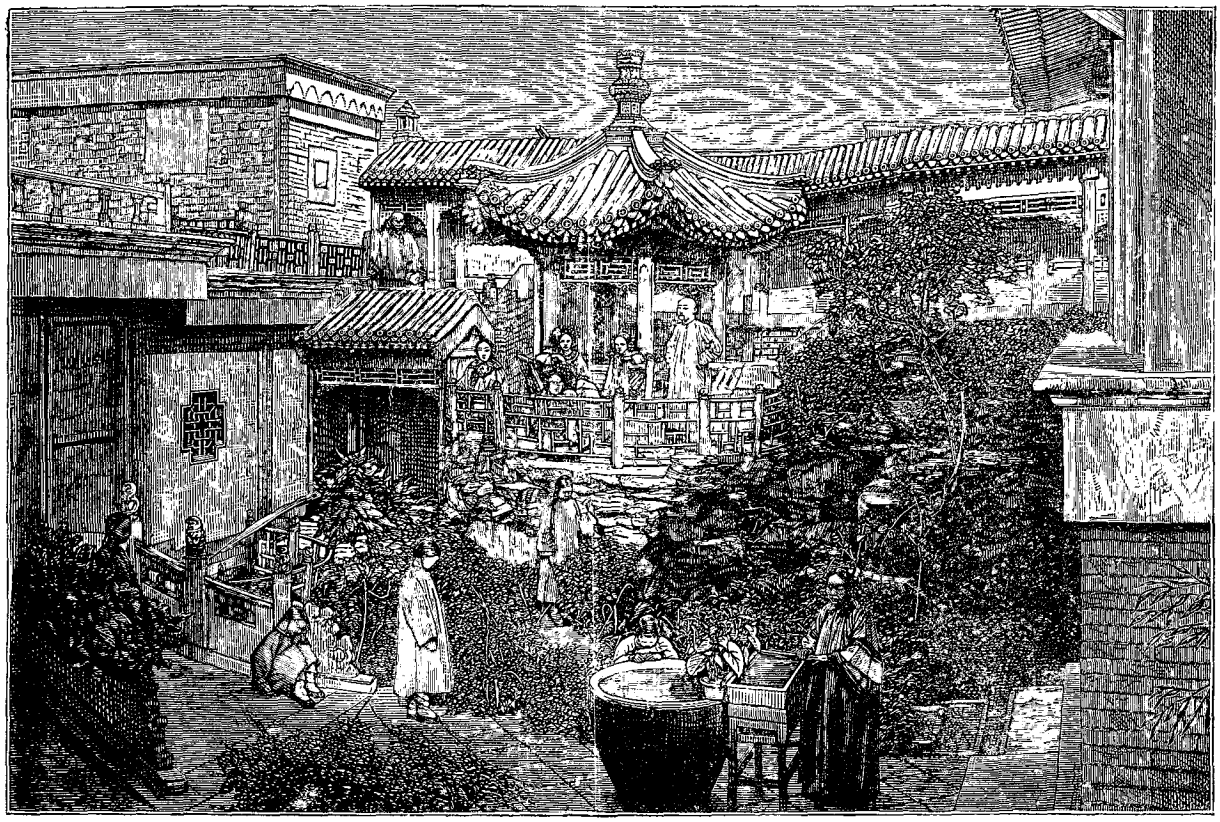
1. C'est ainsi que les Chinois musulmans désignent l'Arabie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le royaume de Tiène-fang est situé au sud des monts Koune-loune.... L'empereur Souci-oueneti chercha les prières du pays de Tiène-fang, et la septième année de son règne, des natifs de ce pays vinrent des mers du sud fonder à Canton une mosquée appelée Hoei-cheng-sseu....

« On vous dit : croyez au Bouddha, et les lettrés de Confucius l'ont en suspicion : ce qui ne les empêche pas, à la mort de leurs parents, d'avoir recours aux prières des prêtres bouddhistes et taoïstes.... (Suit une interprétation immatérielle du mot Tiène, qui veut dire ciel....) Dieu est appelé Tcheng-tchou, le vrai Maître.... Les sectaires de Jésus adorent le Maître du ciel (Tiène-tchou, Dieu suivant les catholiques), mais ils lui attribuent une mère, donc ils adorent la créature.... »

Remontés dans notre carriole, nous nous sommes mis en route pour faire une dernière visite dans la ville chinoise. J'ai tenu à présenter mes deux amis à M. Yang. On n'est pas allé à Pékin sans avoir entendu parler de lui ; c'est un plaisir que de voir un Chinois s'intéresser comme lui à toutes nos sciences européennes ; sa maison de la rue de la Pie (Si-tio-rhou-tong) contient des machines de toutes sortes,



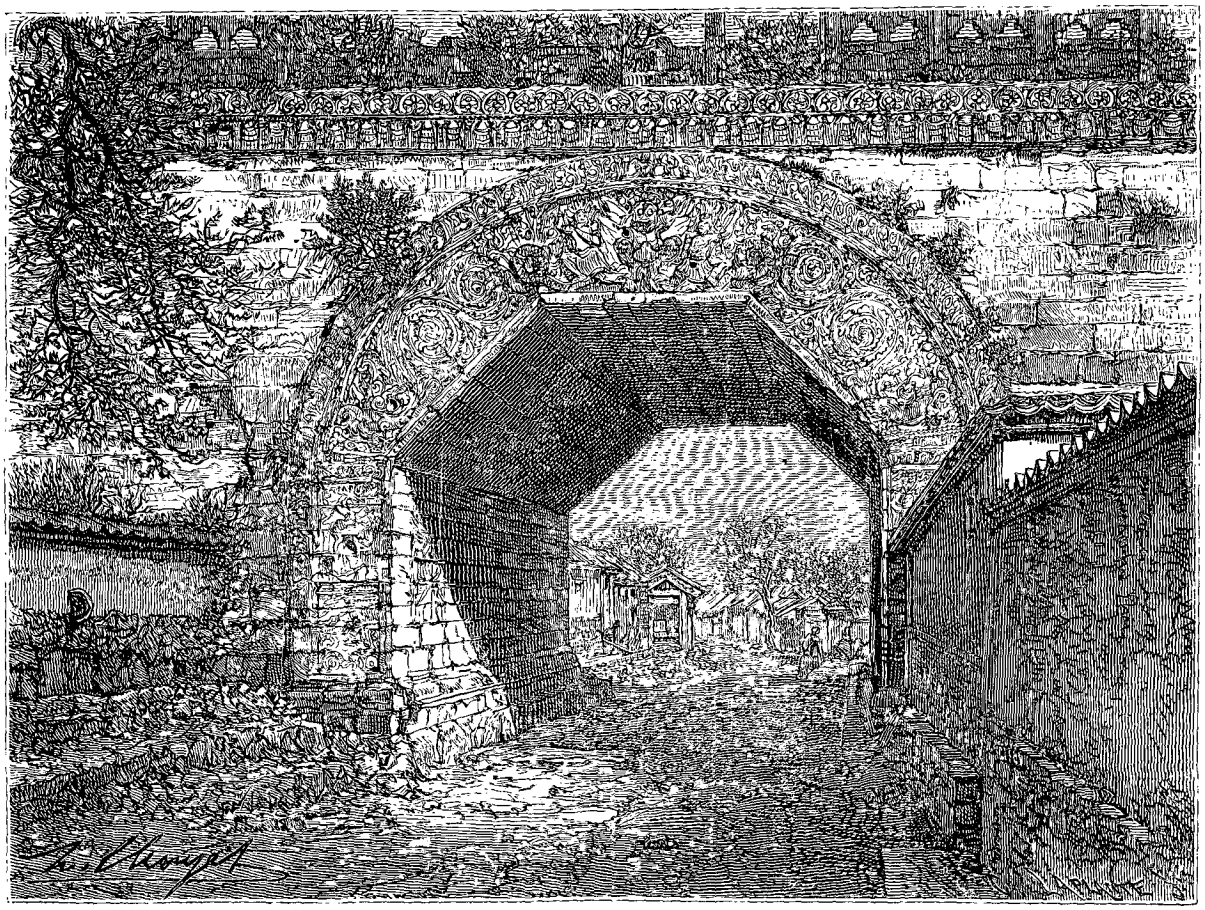
Jardin chinois. — Cliché tiré du voyage en Chine de M. Thomson.

qu'il fait venir d'Europe au grand déplaisir de ses voisins, qui le soupçonnent de s'occuper de sorcellerie ; les plus indulgents le croient fou. M. Yang étudie la chimie, l'anatomie ; il est bon photographe. Le malheur est qu'il ne parle aucune des langues de l'Occident, mais tous les chinoisants de Pékin ont toujours du plaisir à se mettre à sa disposition pour l'encourager dans ses goûts, qui le rendent sympathique à tous. M. Yang est le propriétaire de nombreux monts-de-piété, ce qui lui procure une fortune dont il s'efforce de faire un usage intelligent. Il est en Chine le premier indigène qui se soit servi de l'éclairage au gaz. Sa maison possède un gazomètre et des becs de gaz qui, dans les cours et les appartements, ajoutent du confortable à une demeure charmante comme la sienne. Comme il nous a permis d'en prendre une vue, j'espère qu'il ne trouvera pas trop indiscret que je la reproduise ici (voy. p. 239) comme un spécimen des habitations des familles aisées à Pékin.

T. Choutzé.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande Muraille, à Tcha-tao (voy. p. 252). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Thomson.

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE,

PAR M. T. CHOUTZÉ [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le théâtre chinois à Pékin. — La troupe de mon ami Cane-sa-eurl. — La salle de spectacle. — Le public. Une comédie contemporaine.

En parlant ici de la capitale chinoise, je suis loin de prétendre épuiser ce sujet si riche; cependant je ne saurais omettre de parler de ses théâtres, qui se remplissent chaque jour, de midi à cinq heures, d'un public composé des habitants mâles des trois villes dont se compose Pékin. Je ne puis préciser le nombre des théâtres de la capitale. Il y en a peut-être une douzaine; je ne compte pas, bien entendu, ceux qui font partie des habitations des grands personnages, ni ceux des grands cercles provinciaux que les riches négociants du dehors ont fait construire à frais communs comme lieux de réunion. Tel théâtre à Pékin n'a pas plus de réputation que tel autre, car aucun n'a d'artistes spéciaux; les différentes troupes jouent alternativement sur chacun d'eux, et ces troupes n'ont pas toutes le même répertoire. Le théâtre auquel je convie le lecteur est tenu aujourd'hui par la troupe de Cane-sa-eurl, un des premiers comiques de la capitale. Je le préfère pour deux motifs : d'abord parce que Cane-sa-eurl est un vieil ami à moi, qui n'oublie jamais, lorsque de la scène il me voit dans la salle, d'improviser dans son dialogue quelque drôlerie

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXI, p. 305, 321, 337, 353; t. XXXII, p. 193, 209 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

aimable à mon intention. Le public enchanté se retourne alors de mon côté, l'air jaloux de la distinction qui m'a été faite, mais au fond considérant comme un ami l'être, quel qu'il soit, auquel Cane-sa-eurl, l'homme le plus populaire de Pékin, a accordé une pareille faveur. Cane-sa-eurl est un personnage des plus dangereux, grâce à son pouvoir de faire des modifications à ses rôles et à ceux des artistes de sa troupe. Les allusions politiques lui sont habituelles, et il sait, avec un esprit merveilleux, ridiculiser, critiquer ou signaler tel ou tel personnage, soit qu'il agisse de son propre mouvement, soit qu'il ait été grassement payé par des intéressés. Ce qui me fait aussi préférer la troupe de ce véritable artiste, c'est qu'elle ne joue pas le drame historique ou mythologique. Les Chinois ont un goût très-prononcé pour ce genre de représentation; l'orchestre est plus tapageur et les costumes de l'antiquité flattent davantage leurs yeux; on voit défiler sur la scène, au son du gong, les dieux, les empereurs, les grands guerriers de l'antiquité avec leur casque surmonté de deux immenses plumes de faisan, le torse dans des cuirasses d'écailles dorées et portant comme insignes de leur commandement de petits drapeaux dans le dos. Les costumes de théâtre sont de toute beauté : ils sont faits d'étoffes de soie très-richement brodées dans leurs moindres détails. Parfois ce sont de tout jeunes acteurs de quinze à seize ans qui remplissent les différents rôles d'un drame. Il est alors très-curieux de les voir singer la colère des dieux au visage bizarrement peint, essayer de la dignité des vieux rois barbus, se donner la jactance du héros, le maintien des grandes dames et l'air cassé des vieilles reines. — Ces attitudes sont d'autant plus étranges que les Chinois sont encore de véritables enfants à l'âge où nous commençons à ressembler à des hommes; à dix-sept ans ils sont encore loin d'avoir la taille des Occidentaux du même âge. — Les drames historiques et mythologiques sont très-nombreux. L'origine du théâtre chinois remonte, d'après certains écrivains, à mille sept cent soixante-six ans avant notre ère, mais c'est en réalité l'empereur Shiuane-tsong, en 720 de J. C., qui le premier introduisit dans une pièce régulière tous les éléments du poëme dramatique. Depuis lors, l'histoire du théâtre chez les Chinois peut se diviser en quatre époques distinctes. La première va de 720, sous la dynastie des Thang, jusque vers 905; la seconde comprend ce qui s'est produit sous la dynastie des Song, de 960 à 1119; la troisième occupe le règne des empereurs Kine, et celle des Yuane ou Mongols de 1123 à 1341 de notre ère. Enfin, tous les ouvrages parus depuis la dynastie mongole jusqu'à nos jours forment la quatrième époque. Ce sont les ouvrages dramatiques datant de 1260 à 1341, qui sont considérés comme les plus parfaits. Cependant depuis cette période on a fait des pièces, représentation réaliste de scènes de la vie populaire, où l'auteur paraît en scène dans le costume actuel des Chinois et où l'esprit remplace avantageusement pour moi les costumes brillants, les grands gestes, les grimaces terribles et le trop bruyant orchestre charivarique des tragédies antiques. La troupe de Cane-sa-eurl a la spécialité de ces sortes de vaudevilles. C'est à la représentation de l'un d'eux que je vais faire assister le lecteur.

Le théâtre est situé dans une rue qui débouche sur celle du Tacha-la-eurl. C'est près de là que nous avons admiré les curiosités exposées dans le magasin de Kiuho-tcheng. On suit une petite rue remplie de marchands de pierres précieuses; leurs magasins et leurs éventaires sont pleins de rubis, de turquoises de Sibérie, de lapis-lazuli, d'ambre jaune ou laiteux, de jade blanc, vert, jaune, d'agates, d'œils-de-chat, d'opales, de corail, d'améthyste, de perles fines, de grains de bois précieux ou odorants, coup d'œil qui serait plus séduisant encore si les Chinois savaient tailler leurs pierres. Ne nous arrêtons pas à ces boutiques scintillantes : l'orchestre du théâtre se fait d'ailleurs entendre déjà comme pour nous éloigner de toute tentation en nous rappelant le but de notre promenade. Le théâtre est là en face de nous; le bâtiment, d'assez triste apparence, ne se distingue des autres que par ses proportions. On y entre par une petite porte basse donnant d'abord accès dans une cour assez sale, encombrée d'un public qui rappelle beaucoup celui de nos bals publics les plus mal fréquentés. Des marchands de fruits et de comestibles sont là pour subvenir aux besoins de l'auditoire, comme chez nous les marchands d'oranges, d'orgeat, de limonade, de groseille, etc. Juste contre la porte un individu se faisait couper les cors par un pédicure ambulant, semblable à celui dont nous avons donné plus haut l'exacte reproduction (voy. p. 196). L'entrée du théâtre donne immédiatement sur le parterre, composé de séries de petites tables et de bancs. Ce parterre s'étend jusqu'au-dessous de la scène. La scène elle-même est une plate-forme carrée haute d'un mètre et demi, moins large que la salle, et qui s'avance comme une enclave dans le parterre. Le public qui occupe ces places du parterre se compose généralement de gens du peuple; pour une très-faible somme ils peuvent jouir du théâtre tout le jour, en buvant du thé, en grignotant des pepins de pastèque torréfiés et en fumant leur pipe avec des amis ou des habitués. A gauche de la porte d'entrée est un escalier en bois qui conduit aux places de galerie. La galerie de face est occupée par de petites tables comme au parterre, et les deux galeries latérales, qui se prolongent jusqu'au-dessus de la scène, sont divisées en loges. La nôtre est retenue d'avance, ainsi que l'atteste un papier rouge collé sur la table qui la garnit.

On nous apporte une théière et des tasses; — derrière nous, sur le mur, est une pancarte contenant ces mots : « Siao-sine-tsaï-vou, » formule qui répond à l'avertissement : prenez garde aux voleurs. Devant nous se trouve la partie la plus avancée de la scène.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tragédiens pékinois. — Dessin de E. Ronjat, d'après des photographies de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'attention du public est suspendue aux lèvres d'une femme de vingt-cinq ans dialoguant avec son mari, individu beaucoup plus âgé qu'elle; pour bien indiquer qu'il joue le rôle de comique, il a sur le visage une raie blanche d'un centimètre de large qui, passant sur le nez, s'arrête sur la pommette des joues. — La pièce s'appelle *Pei-paï-teng*, ou le Banc sur le dos. — M. Tan-tsi est marié depuis peu, mais très-malheureusement; sa femme est d'humeur acariâtre et revêche; il en a même reçu des coups; en un mot, il en a une peur bleue. Tan-tsi a un frère cadet qui s'appelle Tan-pa et dont le sort n'est pas plus heureux. Bien loin de se faire des confidences, ils ont affecté de se taire avec le plus grand soin l'un à l'autre les mauvais traitements dont ils sont l'objet dans leur ménage respectif. — Les deux frères se rencontrent sur une place publique : Tan-pa, se doutant que la situation de son frère aîné n'est pas meilleure que la sienne, mais que par amour-propre il ne voudra jamais l'avouer, projette de tirer parti de cette situation pour gagner à Tan-tsi, par un pari, l'argent que lui refuse sa femme.

« TAN-PA. — Ainsi donc, mon frère, vous m'assurez que vous non plus vous n'avez pas peur de votre femme, une fois, deux fois..., trois fois. (*Tan-tsi hésite et tremble de tous ses membres.*) Eh bien! je parie dix taëls (quatre-vingts francs) que vous la craignez comme la peste.

« TAN-TSI (*à part*). — Dix taëls.... quelle somme, que de consommations dans la maison de thé! et puis..., ma femme a l'amour du gain, elle se prêtera peut-être à ma combinaison.... (*à Tan-pa*) Frère, j'accepte et te prouverai que ma femme est une épouse soumise; viens tantôt chez nous, elle nous servira du vin et je lui ferai enlever mes bottes. »

Tan-pa est stupéfait de cette affirmation.

Tan-tsi rentre chez lui. Sa femme le reçoit comme un chien dans un jeu de quilles : il caresse de l'œil en soupirant le fauteuil sur lequel il a passé la nuit de ses noces; il ne lui est plus même permis maintenant de s'asseoir devant son irascible moitié. Il raconte qu'il a rencontré Tan-pa et la conversation qu'il a eue avec son frère. Il s'ensuit un orage terrible auquel il met fin en expliquant d'un air câlin que s'il a tenu un pareil pari, c'est uniquement pour acheter à sa femme des soieries et des parures. — L'épouse cupide se laisse toucher, et l'on passe immédiatement à la répétition d'une comédie dont Tan-pa doit faire les frais.

Tan-tsi commence par s'asseoir pour la seconde fois de sa vie sur le fauteuil, ce qui lui vaut une nouvelle scène; il est obligé de rappeler à sa femme qu'il ne s'agit que de la répétition de son rôle. — Il appelle sa femme de toutes sortes de noms injurieux; il lui dit d'apporter du vin, il crie, il tempête, il s'impatiente, il lui ordonne de s'agenouiller à terre afin qu'il puisse reposer ses jambes sur son dos. C'est à grand'peine que l'épouse, à chaque ordre nouveau, n'oublie pas qu'il s'agit d'une comédie. Tan-tsi est à chaque instant obligé de le lui rappeler; grisé quelquefois du semblant d'autorité qu'il reprend dans son ménage, lui-même oublie aussi qu'il est simple acteur dans une comédie qui ne doit pas durer.

Enfin on frappe à la porte. Tan-tsi, armé d'un bâton, donne aussitôt des coups redoublés sur un fauteuil en vociférant des injures à l'adresse de sa femme. Tan-pa prête l'oreille, se demande si c'est bien sa belle-sœur qui reçoit une pareille correction. Il n'entre qu'après beaucoup d'hésitation. « Femme esclave, hurle Tan-tsi, voici mon frère qui arrive; après les coups que tu viens de recevoir, il est à présumer que tu n'auras plus l'audace de t'asseoir devant moi; apporte le vin si tu ne veux pas que j'aille te caresser les oreilles. »

L'épouse, les yeux baissés et l'air craintif, entre, tenant un plateau qu'elle pose sur la table. « Maître très-respecté, dit-elle, voici ce que vous avez demandé à votre méprisable chien. » Tan-pa est sur le point de se trouver mal d'étonnement, il a l'air très-affecté et cache son embarras en jouant tant et plus de l'éventail. « Maintenant, femme, dit Tan-tsi, agenouille-toi devant moi pour retirer ma botte gauche qui me gêne horriblement. » A peine agenouillée, Tan-tsi étend avec volupté ses jambes sur le dos de sa femme. « Eh bien! mon frère, qu'en dis-tu? fais-tu cela chez toi? » dit Tan-tsi, souriant d'un air vainqueur. — Pendant ce temps, l'épouse agenouillée saisit le pied gauche de son mari et le tord à le lui arracher. Tan-tsi sur son fauteuil fait des soubresauts et des grimaces, il étouffe ses gémissements de peur de tout perdre; tantôt les yeux lui sortent de la tête, tantôt il les ferme. — Quant à Tan-pa, voyant qu'au lieu de gagner dix taëls d'argent il va les perdre, il a déjà gagné la porte, mais si doucement que sa belle-sœur est quelque temps avant de s'en apercevoir.

« Tan-tsi!... et les dix taëls!... Vois, Tan-pa est parti; les dix taëls!... Ah! maudit sois-tu!... il me les faut. »

Tan-tsi, dont la jambe est enfin dégagée, reste terrifié en s'apercevant de la disparition de son frère; il essaye de calmer sa femme, en lui jurant qu'il va réclamer à Tan-pa le montant de la gageure.

« Oh! mais tu n'y iras pas comme tout le monde, je t'en réponds, dit la femme. Holà! quelqu'un! des cordes! »

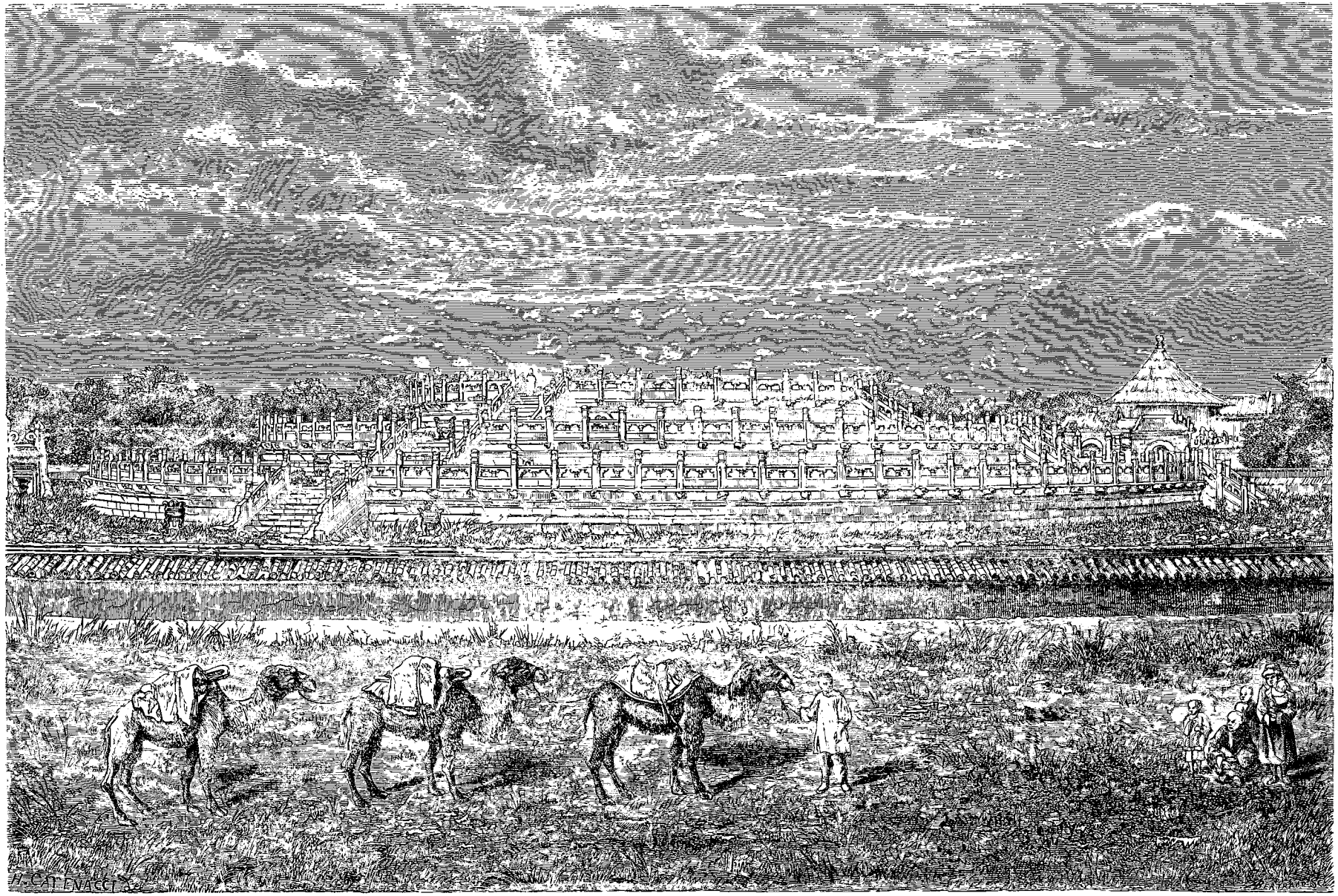
Un énorme domestique arrive.

« Tan-tsi, mon noble époux, retire ta robe.... là, ton gilet.... tout ce qu'on peut enlever devant le public qui nous écoute.... Bon! maintenant couche-toi sur ce banc de bois, ton nez blanc en l'air. Attachez-le, » dit-elle au domestique.

C'est avec la plus grande soumission que Tan-tsi obéit à sa femme. Lorsqu'il est lié sur le banc, elle lui montre la porte.

Cet énorme banc sur le dos, les bras pris dans les cordes, Tan-tsi se promène, l'air piteux, dans la rue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Autel du temple du Ciel (voy. p. 246). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout d'un coup il s'entend apostropher, regarde : quelle n'est pas sa surprise, il est nez à nez avec son frère, dont l'appareil est identique au sien.

« Paye-moi les dix taëls.

— Les dix taëls? dit Tan-pa. Par Bouddha, je ne les ai pas; j'avais dit à ma femme que je te les gagnerais, et, ne les lui ayant pas apportés, vois un peu comme elle m'a ficelé. »

Les deux frères alors partent d'un éclat de rire et s'avouent leurs infortunes domestiques.

« Mais ce n'est pas tout cela; il faut rentrer dans nos domiciles respectifs. Qui passera le premier?

— C'est toi, dit Tan-pa, ton banc est plus grand.

— Non; c'est toi, répond Tan-tsi, le tien est plus petit. »

L'orchestre alors se met à jouer une sorte de marche, et les deux frères sortent de la scène d'une manière burlesque, chacun par un côté différent.

Ces scènes sont jouées comme elles le seraient par nos meilleurs comédiens; le jeu est même si parfait qu'un étranger, ne comprenant pas le chinois, pourrait saisir le sens de la pièce.

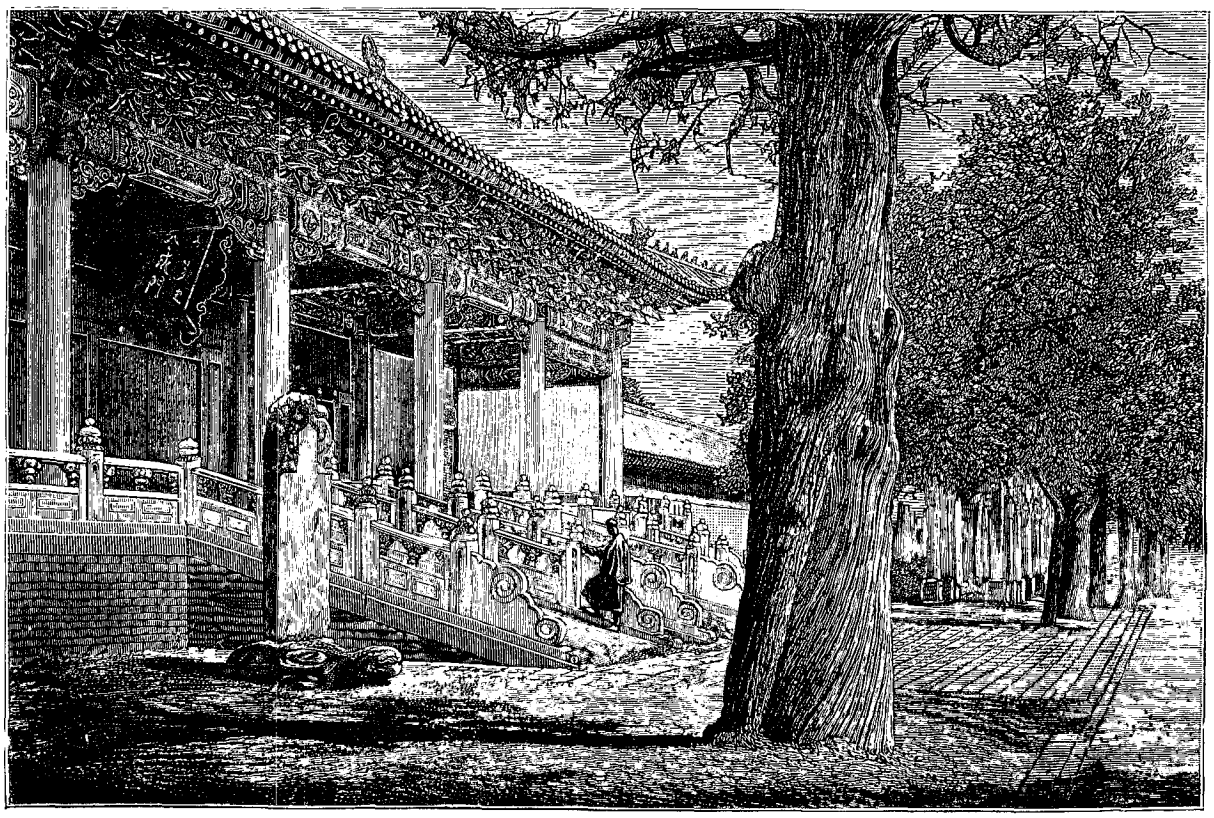
Les religions de la Chine. — Le culte civil officiel. — Philosophie de Confucius. — Visite d'un temple. — Laotzé.

Les principales religions de la Chine sont : le taoïsme, datant de 551 avant J. C.; le bouddhisme, introduit l'an 55 de notre ère; l'islamisme, dont j'ai déjà parlé, qui date du septième siècle, et le christianisme, dont l'introduction remonte d'une manière certaine à l'an 638. Avant que la Chine eût été dotée de ces religions, quel était le culte professé par les Chinois? Ce sont les maîtres des rites et des cérémonies du premier empereur de la dynastie des Ming (en 1368) qui répondront à cette question. Ils présentèrent à la cour une requête où ils déclaraient n'avoir rien trouvé de plus auguste que les cérémonies qui avaient lieu dans l'antiquité, et où ils suppliaient l'empereur d'établir que le sacrifice du solstice d'hiver se ferait sur un autel rond, et celui du solstice d'été sur un autel carré; ils demandaient qu'on remît en usage les sacrifices aux mers et aux montagnes; qu'aux quatre saisons l'empereur sacrifiât aux mânes de ses ancêtres, et qu'au printemps et à l'automne il y eût des sacrifices en l'honneur des esprits de la terre. — L'ensemble de ces cérémonies formait, à n'en pas douter, le culte primitif des Chinois jusqu'à Confucius, dont la doctrine philosophique s'allie parfaitement à cette sorte de culte civil qui subsiste aujourd'hui dans son entier. Jusqu'à l'époque de Confucius, il était de mode de faire des sacrifices humains lors des enterrements. Ce sont simplement des effigies de papier et des mannequins qu'on envoie aujourd'hui rejoindre les morts au ciel.

Ce culte tout civil est sans images et sans prêtres; mais il a ses autels, dont l'empereur et les fonctionnaires sont les ministres. Ces cérémonies officielles ne les empêchent pas de faire leurs dévotions au Bouddha, tout en tenant compte des superstitions du taoïsme. — Le temple du Ciel, Tiène-tane, est, à Pékin, un des plus beaux monuments consacrés à la religion officielle. Il a été construit en 1420; son emplacement occupe près d'une lieue de circonférence dans la partie sud-est de la ville chinoise, tout à l'extrémité du grand boulevard qui part de Tciène-mène. Ce boulevard débouche sur une immense place, traversée dans sa longueur par la route dallée. L'enceinte du temple du Ciel se trouve sur la gauche, en venant de Tciène-mène. Le temple de l'Agriculture fait vis-à-vis, à droite. — L'accès de ces édifices comme de tous les monuments impériaux à Pékin est difficile; du reste, les étrangers ont seuls la curiosité de les visiter. Peu de Pékinois y sont entrés : d'abord ils n'en ont pas le désir; à leurs yeux il suffit qu'un lieu soit impérial pour qu'il soit sacré; aussi, en Chine, n'est-il pas nécessaire, comme chez nous, de placer des factionnaires armés aux portes qu'on ne doit pas franchir. — Nous mettant difficilement au point de vue des Orientaux, nous nous croyons, nous autres Occidentaux, autorisés à entrer partout où il n'y a pas de baïonnette pour nous en empêcher; et rien n'est sacré pour les voyageurs curieux. — Si, à notre arrivée devant la porte du temple du Ciel, on en ferme précipitamment les battants, il ne faut pas nous décourager. Il en est des monuments des Chinois comme de leurs procédés en affaires. On ferme la porte parce que telle est la consigne; mais on vous laisse entendre en même temps que, si vous trouvez une brèche dans le mur de derrière, vous serez libre d'y passer; de cette sorte, la consigne est observée, les responsabilités sont à couvert. — La vanité seule, en Chine, frappe avec obstination aux grandes portes; par les détours et la brèche, on arrive toujours bien plus vite à son but; et en Chine, il y a des brèches partout. — Profitons-en donc. — A l'angle sud-est du mur d'enceinte du temple du Ciel, la poussière chassée par le vent du nord s'est amassée en talus, de chaque côté d'un mur dont le faîte est en partie veuf de ses tuiles. Arrivé au haut du monticule ainsi formé, on aperçoit une immense avenue bordée de deux allées. Celle de droite est plantée d'acacias; celle de gauche, de cyprès et de sapins. Elle aboutit à un parc qui fait tout le tour de la seconde enceinte du temple. C'est là qu'il faut pénétrer. Le premier jardinier que nous rencontrons salue amicalement : on lui donne un cigare, on lui adresse quelques questions bienveillantes; et enfin, en faisant luire un dollar d'argent (six francs), on entre dans le vif de la question, et de là dans la seconde enceinte sacrée. On y arrive par une longue allée de marbre. — Les sacrifices bisannuels se font au point du jour; aussi l'empereur vient-il, dès la veille, s'installer pour la nuit dans un pied-à-terre entouré de fossés et situé dans le parc. Les allées de marbre sont alors bordées, de six pas en six pas, de grosses lanternes dont les manches de bois se plantent dans des trous *ad hoc*, creusés dans le marbre du chemin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On passe sous un portique de pierre, et l'on se trouve ainsi devant une triple plate-forme circulaire et pyramidale faite de marbre. On monte à chacune d'elles par des escaliers de neuf marches. La plate-forme inférieure a cent vingt pieds de diamètre. Au centre de cette plate-forme, tout entourée, ainsi que les autres, de balustrades de marbre blanc, se trouve une table de pierre sur laquelle l'empereur sacrifie. On dresse, à cette occasion, une immense tente de soie jaune sur la plate-forme de cet autel du Ciel. — L'emplacement est si vaste et les arbres qui l'entourent sont si beaux, si grands, si bien disposés en rideaux, que, du haut de la partie centrale de ce monument, rien ne distrait de l'immensité de la voûte azurée. Un seul bâtiment se trouve près de là; on semble avoir recouvert son toit pointu de tuiles de faïence bleue dans l'intention de le rendre moins apparent. Il contient une salle du trône. Dans le voisinage est l'étable aux victimes, qui sont généralement de beaux taureaux noirs. — Il y a aussi un immense fourneau, flanqué d'un escalier de pierre, où se font les holocaustes. — La dernière fois que je visitai ce temple, j'étais avec quatre amis. Nous sommes maintenant bien loin les uns des autres. L'un était le brave lieutenant de vaisseau Garnier, dont le voyage avec la mission Lagrée est connu des lecteurs du *Tour du Monde*. C'est peu de temps



Entrée du temple de Confucius. — Cliché tiré du voyage en Chine de M. Thomson.

après qu'il a été tué en Cochinchine, en défendant la citadelle d'Hanoë à la tête d'une poignée d'hommes. Un autre est retourné en France; un autre est au Sénégal. Le quatrième est à Téhéran. Tel est le sort des voyageurs : leurs amitiés d'un jour laissent de si profonds souvenirs, que pour elles la mort semble n'être presque plus qu'une distance.

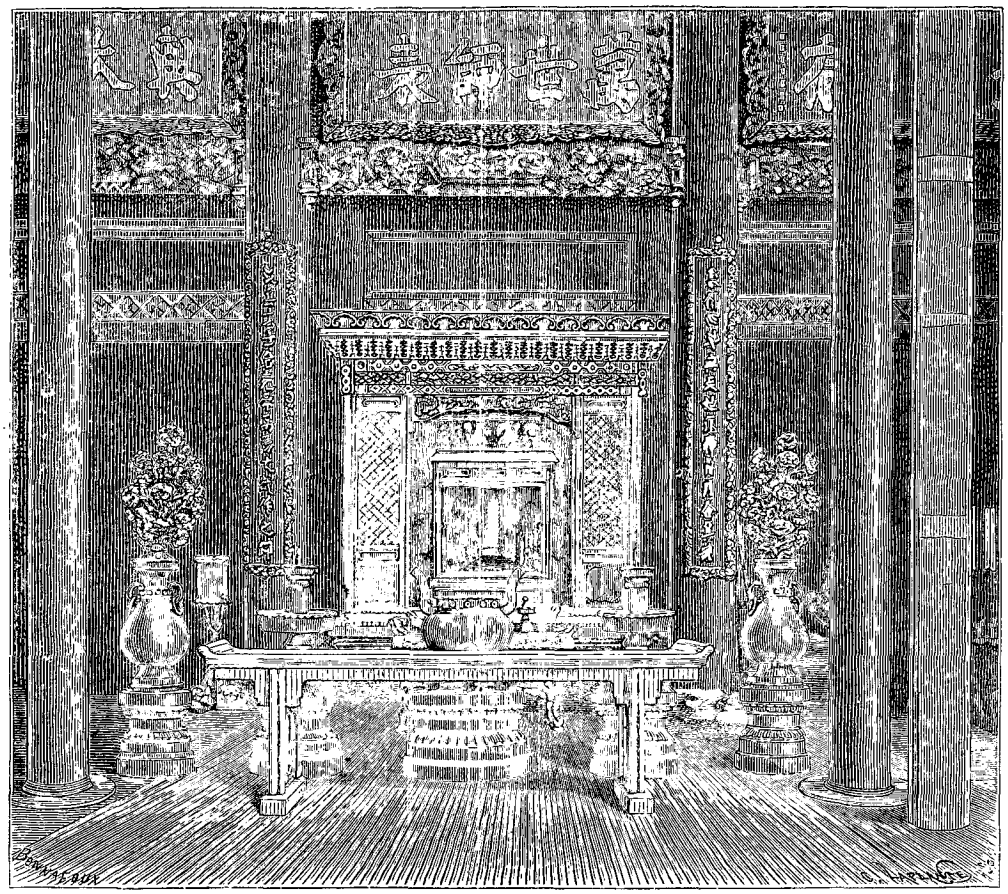
Comme je l'ai dit, la doctrine de Confucius (datant de 551 av. J. C.) n'a rien d'incompatible avec cette sorte de culte civil primitif dont le temple du Ciel est un monument. Confucius a condensé dans ses livres les grandes vérités qui sont, dans le monde entier, comme une sorte d'émanation de la conscience humaine. Ces vérités ont été ensuite commentées, controversées et plus ou moins bien interprétées par ses disciples et les savants de la Chine. C'est ainsi que les Chinois en sont arrivés à conclure des enseignements de Confucius, que vivre paisiblement et satisfait, sans s'occuper de ce qui peut advenir après la mort, tel est le suprême but qu'on doit se proposer en ce monde, tout en s'efforçant de conserver jusqu'à son dernier soupir le respect de soi-même, pour être en droit de se faire respecter par autrui. D'après le très-bel et très-savant ouvrage que vient de publier M. le comte de Kleczkowski sur la langue et la littérature chinoise[1], l'autorité dont le commentateur Tchou-

1. *Cours graduel et complet de chinois*, par le comte Kleczkowski, ancien chargé d'affaires à Pékin. Maisonneuve, 1876. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

chi (1163-1225) sut revêtir cette prétendue interprétation de la doctrine fut telle, qu'à dater de cette époque on ne put s'en écarter, sous peine d'être traité d'hérétique. L'idée de l'État fut considérée comme le principe premier de la société, et le salut de l'État fut déclaré la base de toute morale collective et individuelle. Tel fut le résultat le plus net des doctrines de Confucius, résultat que ce philosophe n'avait certes pas prévu.

Les descendants de Confucius sont encore aujourd'hui l'objet de certaines distinctions; le principal d'entre eux porte le titre de « Duc toujours saint »; il est pensionné par l'État. Il n'est pas de ville en Chine qui n'ait un temple de la Littérature et du Savoir, dédié à Confucius. A Pékin, le temple où l'on honore ce philosophe est situé au nord de la ville. L'autel principal est surmonté d'un panneau laqué portant en caractères d'or : « Ouane che che piao » (le chef et le guide des dix mille mondes). La tablette qui personnifie le philosophe et sur laquelle est tracé son nom est enfermée dans un tabernacle ouvert devant lequel est une table longue, portant un brûle-parfums et deux chandeliers. Dans la cour du temple, on lit des éloges gravés sur pierre, écrits de la main des



Tablette dans le temple de Confucius. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après une photographie de M. Thomson.

différents empereurs qui se sont succédé à Pékin. Ces pierres longues et étroites se trouvent à droite de la porte d'entrée de ce temple qui est du reste assez mal entretenu, au grand scandale des voyageurs japonais. Ceux-ci comprennent difficilement comment le plus grand philosophe de la Chine est moins pompeusement honoré dans la capitale chinoise que dans n'importe quel village du Japon.

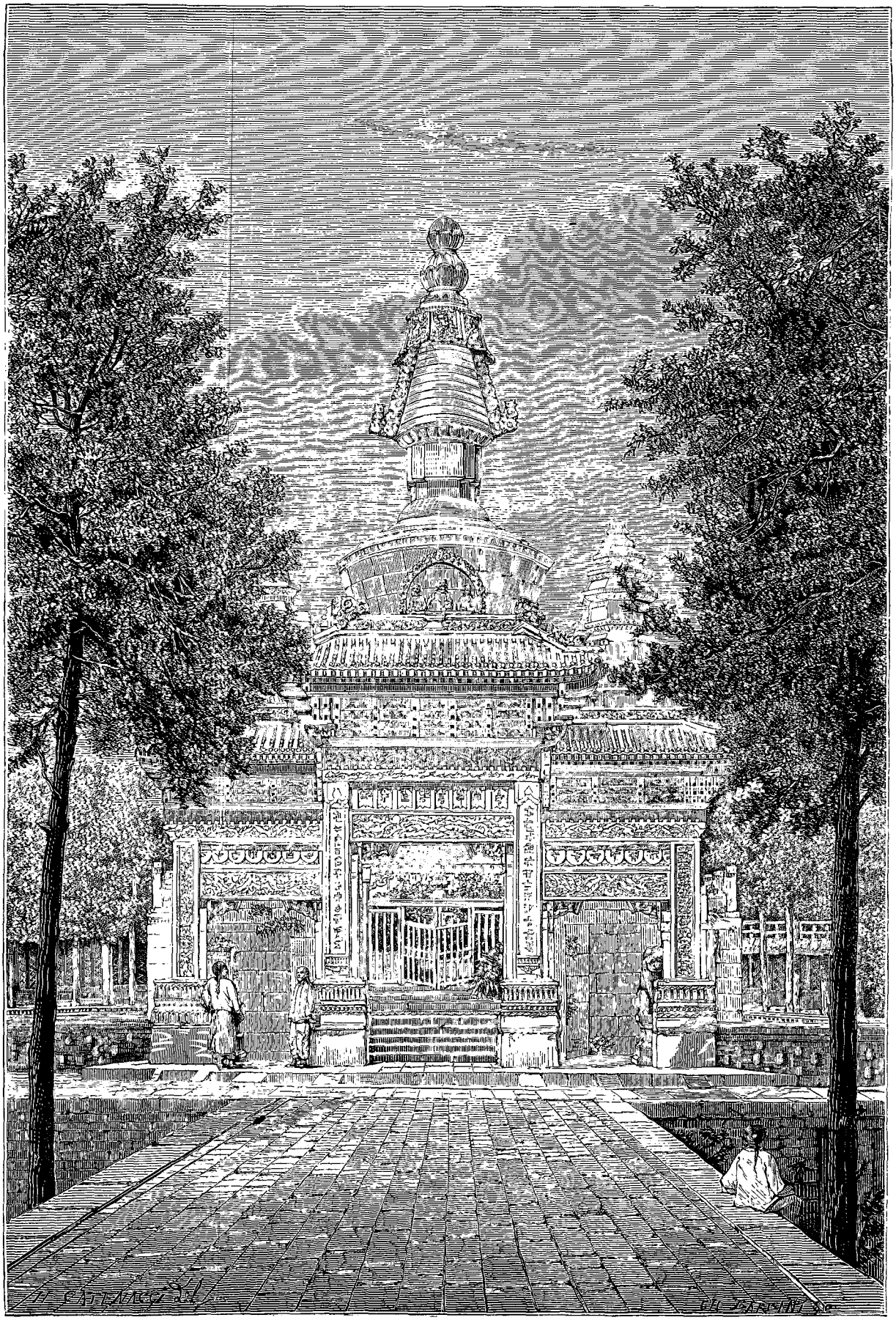
Confucius était contemporain du philosophe Laotzé et professait pour lui une véritable admiration.

Cet ouvrage contient une notice très-remarquable sur l'état actuel de la Chine, ses relations avec l'Occident, sa philosophie et sa littérature.

« Si je gouvernais un petit royaume, est-il dit dans l'ouvrage principal de Laotzé, je ferais en sorte que mes sujets craignissent la mort et n'émigrassent pas au loin.... qu'ils revinssent au mode d'écriture le plus primitif.... Le saint homme fait en sorte que le peuple soit sans instruction, sans savoir, sans désirs.... Dans l'antiquité, ceux qui étaient vraiment selon la doctrine du Tao ou de la « Raison suprême », dont je suis aujourd'hui l'apôtre, ne s'occupaient pas d'éclairer les peuples; ils s'occupaient à les rendre ignorants.... Le peuple est difficile à gouverner, parce qu'il sait trop.

« Le Tao ou la Raison primordiale a produit un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sthoupa indien ou monument élevé à la mémoire du premier grand lama venu à Pékin (voy. p. 254). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou l'unité, qui a produit deux ou la dualité; la dualité a produit trois, et la triade l'universalité des êtres.

« Tous les êtres s'appuient sur le principe femelle passif (ine), et embrassent, enveloppent le principe mâle actif (yang). Un principe, un souffle vivifiant entretient partout l'harmonie. »

Laotzé ne prétendit jamais passer pour un thaumaturge ou une divinité incarnée, mais ses sectateurs entourèrent sa personne de merveilleux. Comme la pensée d'un Dieu se trouvait dans la philosophie de Laotzé, ce motif a suffi pour que des hommes aient voulu se faire intermédiaires entre ce Dieu et leurs semblables.

C'est sur ce point que la philosophie de Laotzé offre le plus de divergence avec celle de Confucius. Par suite, la philosophie de Laotzé a pour ministres une sorte de charlatans qui allèrent jusqu'à prétendre avoir le secret d'un breuvage d'immortalité. Ces ministres, appelés Tao-sse, jouissent de peu d'estime à Pékin.

C'est sous la dynastie des empereurs Tchéou que vivait Laotzé; le gouvernement corrompu de ces empereurs se rencontrait sans doute avec le gouvernement actuel de la Chine dans le même ordre d'idées. En tout cas, à l'heure qu'il est, le réformateur qui viendrait prêcher des doctrines semblables en Chine y serait mieux accueilli que tous les importateurs de nos idées modernes de progrès. — La Chine déteste les innovations; tout ce qui n'est pas tradition nationale l'effraye. Laotzé et Confucius, comme pour vaincre ces répugnances, se défendirent toujours d'être des novateurs; aussi, tout propagateur de religion nouvelle, en Chine, qui ne peut ou ne veut avoir recours à ce stratagème, rencontre-t-il des difficultés presque insurmontables. — Si les propagateurs de l'Évangile y sont généralement assez maltraités, c'est que l'Évangile ne donne à l'État aucun moyen d'abaisser le peuple. L'Évangile ne commande pas l'inertie; il demande des actes, il peut créer une association, une société particulière, indépendante; et une société, en Chine, ressemble à un État dans l'État, à un ordre se plaçant irrégulièrement au sein du désordre sur lequel préfère trôner l'empereur de la Chine.

Le bouddhisme. — Son introduction en Chine. — Le culte. — Sa décadence. — Indifférence chinoise. — Lois sur les bonzes.

C'est en l'an 64 de notre ère que les empereurs de la dynastie des Han admirent officiellement, en Chine, le bouddhisme indien. L'empereur Mingti, dans la septième année de son règne, eut un rêve dans lequel lui apparut un homme tenant un arc et deux flèches. C'est le Bouddha qui se révélait à lui. Il consulta son entourage, et « un explicateur des rêves » (c'est une fonction à la cour de Chine) lui répondit qu'il y avait dans l'Asie occidentale un saint dont la statue, faite d'or, avait six pieds de hauteur; qu'il fallait envoyer une ambassade pour rapporter en Chine l'image de Fo et quelques-unes de ses reliques. Depuis lors le caractère idéographique par lequel les Chinois désignent le Bouddha fut composé d'un homme, d'un arc et de deux flèches. Il fallut plus d'un siècle pour que le bouddhisme du rite indien se répandît dans toute la Chine, où il subsiste encore tel quel. La propagation des dogmes bouddhiques fut en butte à bien des vicissitudes; les philosophes de l'école de Confucius, dans leurs livres, maudissent encore la mémoire de l'empereur Mingti; toutefois, à l'époque de l'introduction du bouddhisme en Chine, la religion bouddhique, qui prescrit la culture morale de l'intelligence, contribua, quoique entourée de bien des extravagances, à la civilisation de la Chine, alors encore bien entachée de barbarie. Depuis lors, cette même religion bouddhique a vu grandir l'ambition de ses prêtres, et par conséquent diminuer son prestige. Aujourd'hui que les Chinois, après avoir fait de l'éclectisme en matière religieuse, sont tombés, comme cela arrive fatalement en pareil cas, dans le scepticisme le plus absolu et dans l'indifférence religieuse, les prêtres bouddhistes du rite indien ont peu de fidèles; leurs pagodes tombent pour ne plus se relever; en un mot, leurs dieux s'en vont. Cependant les temples qui subsistent dans Pékin et aux environs ont encore un grand caractère de splendeur. Je citerai entre autres le temple de la Lune, situé dans le faubourg ouest de Pékin. Tous les ans on y offre un sacrifice solennel, le jour de l'équinoxe d'automne, à six heures du soir.

C'est le rendez-vous des élégantes de la capitale : elles y vont brûler des cierges, sortes de bâtonnets d'encens. Quant aux hommes, on en voit peu assister à ces cérémonies.

Les Chinois ont un proverbe qui peint très-exactement leurs sentiments : Dans les moments perdus, disent-ils, on ne prie pas; mais quand approche le dernier moment, on se jette à corps perdu aux pieds du Bouddha.

C'est ainsi, en effet, que les Chinois pratiquent le bouddhisme; beaucoup d'entre eux n'ont d'accointances avec les bonzes qu'à l'occasion de leur enterrement.

Les bonzes ou prêtres du rite bouddhiste ancien ont tous la tête complétement rasée; ils portent comme coiffure une calotte carrée de satin noir. Leur robe, appelée kiacha, est généralement grise, avec un collet noir revenant se croiser sur la poitrine. Les mœurs des bonzes de la ville sont peu austères; voici une chanson populaire qui l'atteste, en même temps qu'elle prouve le degré de civilisation de la Chine, puisqu'on y voit des femmes battre des hommes :

Un bonze à la tête glabre et luisante — Versait d'abondantes larmes; — Il frappait sur la cloche et le tambour sacrés. — Cela faisait : Tine-tang. — Ses lèvres murmuraient tout bas : — « O Bouddha de Sifane, vous qui trônez — Entre les saints Siéloane et Kiashia, — Ayez pitié de moi, pauvre bonze; — Faites que je puisse m'évader du temple, — Que je n'aie plus jamais froid ni misère, — Que je puisse épouser une jolie femme, — Et enfin que je ne sois plus jamais bonze » (*bis*).

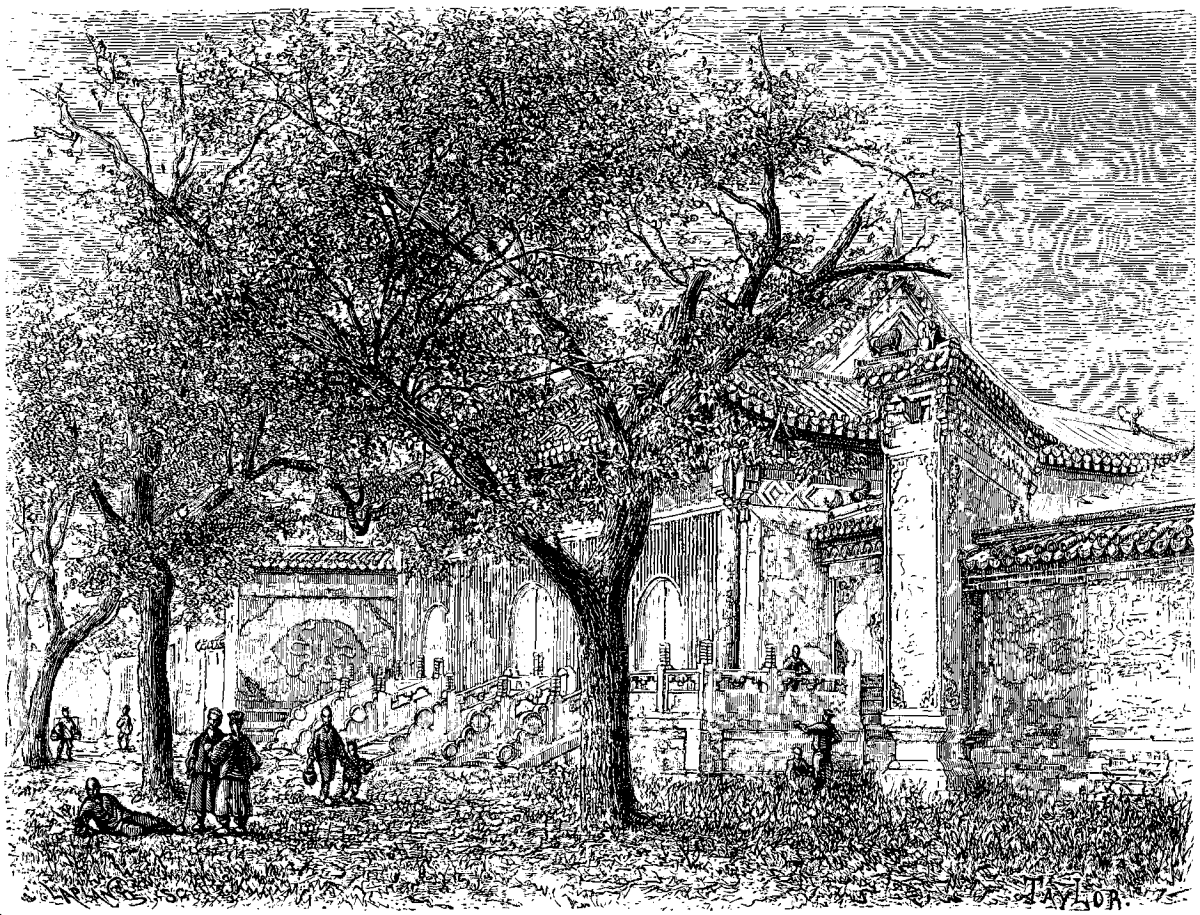
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peu de temps après, notre bonze, — En toute hâte, — Épousa une méchante femme — Qui, dès qu'il entra dans la chambre orientale (conjugale), — Se mit à tempêter, — Et voulut mordre le bonze. — Tous les jours, ce n'étaient que coups, injures et maints combats; — Les coups de marteau pleuvaient sur la tête du bonze en faisant : Pang! — Éperdu, il va se jeter aux pieds des saints Lorhane et Yu-kine-kang; — Il leur brûle de l'encens, disant : — « J'aime mieux redevenir bonze » (*bis*).

De même que les prêtres tao-sse, les bonzes ne peuvent se marier. Il y a une peine de quatre-vingts coups de bambou pour qui enfreindra cette loi, et le coupable est chassé de son ordre. L'individu qui lui a donné une parente en mariage, subit la même peine que lui; la femme est renvoyée à sa famille, et les présents de noce confisqués au profit du gouvernement.

Tous les autres prêtres de la communauté sont sujets à la même peine corporelle que lui, s'ils ont été complices de son délit.

De plus, le bonze ou le tao-sse qui continue à visiter ses père et mère, à sacrifier à ses ancêtres, à porter le deuil de ses parents décédés, comme s'il n'avait pas renoncé au monde, est condamné à recevoir



Entrée du temple de la Lune. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du docteur Morache.

cent coups de bambou et obligé de renoncer à son ordre.

Telles sont les marques d'attention que le gouvernement chinois daigne accorder au culte bouddhique du rite ancien. Quant au public, sa considération ne va pas beaucoup plus loin.

Lorsqu'un temple s'écroule, les bonzes attendent longtemps que les aumônes fournissent l'argent nécessaire à la reconstruction du temple. Aussi en voit-on parfois demander l'aumône sur le bord du chemin : installés près des ruines de la pagode à reconstruire, ils frappent sur une cloche qu'ils ont retirée des décombres.

La réforme lamaïque. — Tsong-kaba. — Emprunts au christianisme. Monuments bouddhiques de Pékin. — Le grand Lama.

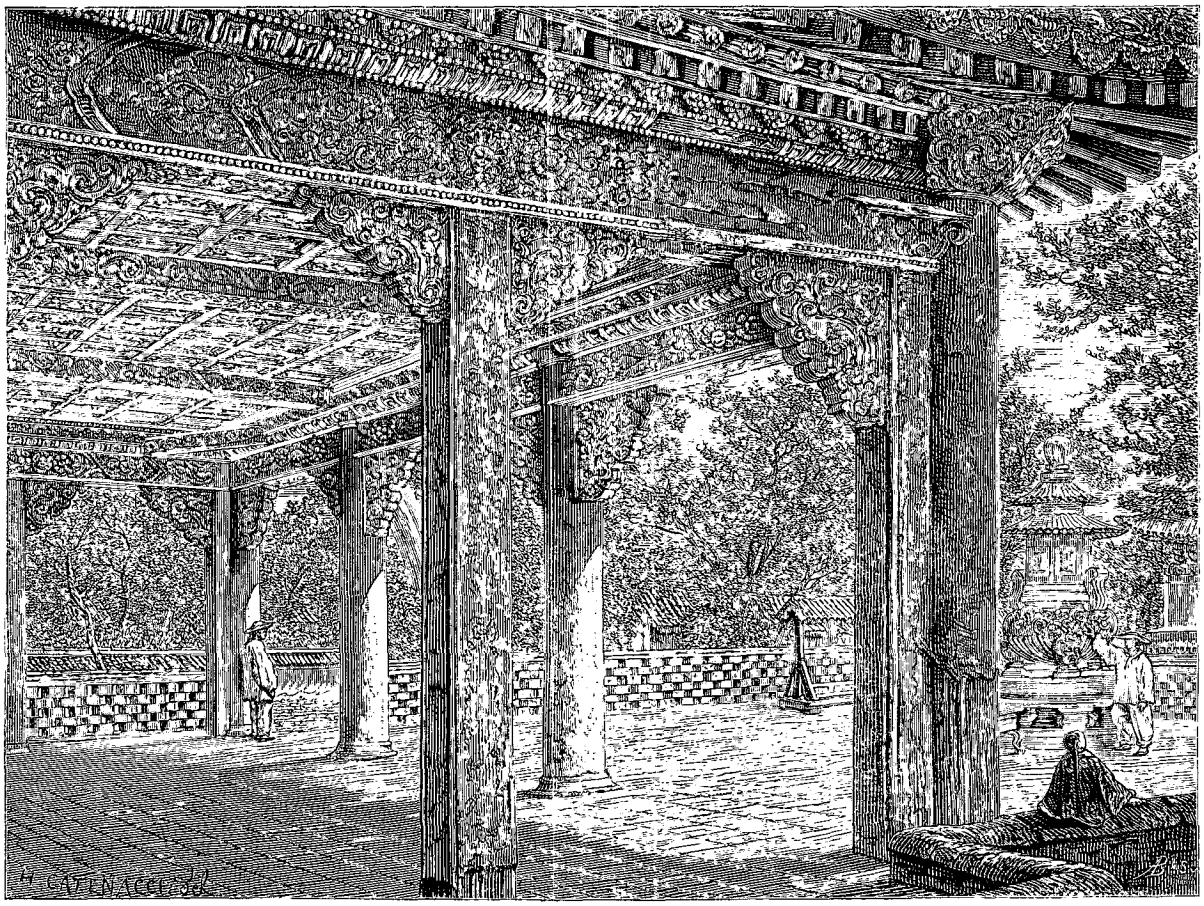
Beaucoup de Chinois n'ont augmenté de leur personne le nombre des bonzes que pour fuir le monde et vivre en paix dans des monastères bien situés, comme ceux par exemple où s'établissent les légations étrangères, dans les montagnes à l'ouest de Pékin. Ces habitations sont en effet charmantes, très-propres, très-confortables, à l'ombre de beaux arbres et près de clairs ruisseaux; la campagne environnante fournit des légumes et de beaux fruits.

Les visiteurs sont nombreux. On est à peine à deux heures de la capitale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les prêtres du bouddhisme réformé sont mieux traités par le gouvernement, grâce à des raisons politiques plutôt que religieuses. La réforme lamaïque prit naissance dans la contrée d'Amd'o, au sud du Koukou-noor. C'est là que naquit, en 1337 de notre ère, Tsong-kaba, le créateur du nouveau culte.

Tsong-kaba introduisit dans le bouddhisme des rites nouveaux, auxquels les voyageurs ne peuvent s'empêcher de trouver une très-grande ressemblance avec ceux du catholicisme. A l'époque où vivait Tsong-kaba, il y avait déjà longtemps que le christianisme avait été propagé en Chine. Un métropolitain de la Chine, d'après les auteurs que cite Ebedjesus, avait été créé par Achœus, archevêque de Séleucie, vers l'an 411. Arnobe, qui vivait au troisième siècle, comptait les Sères ou Chinois parmi les peuples qui déjà avaient de son temps reçu l'évangile. En remontant plus haut, on voit, dans un mémoire de M. Reinaud, que l'apostolat de saint Thomas, dans la haute Asie, est aussi bien appuyé sur la tradition constante de l'Église que sur le témoignage des écrivains grecs, latins et syriaques, sur les liturgies les plus anciennes, et enfin sur les monuments archéologiques les plus authentiques. On est donc amené à croire que Tsong-kaba fit des

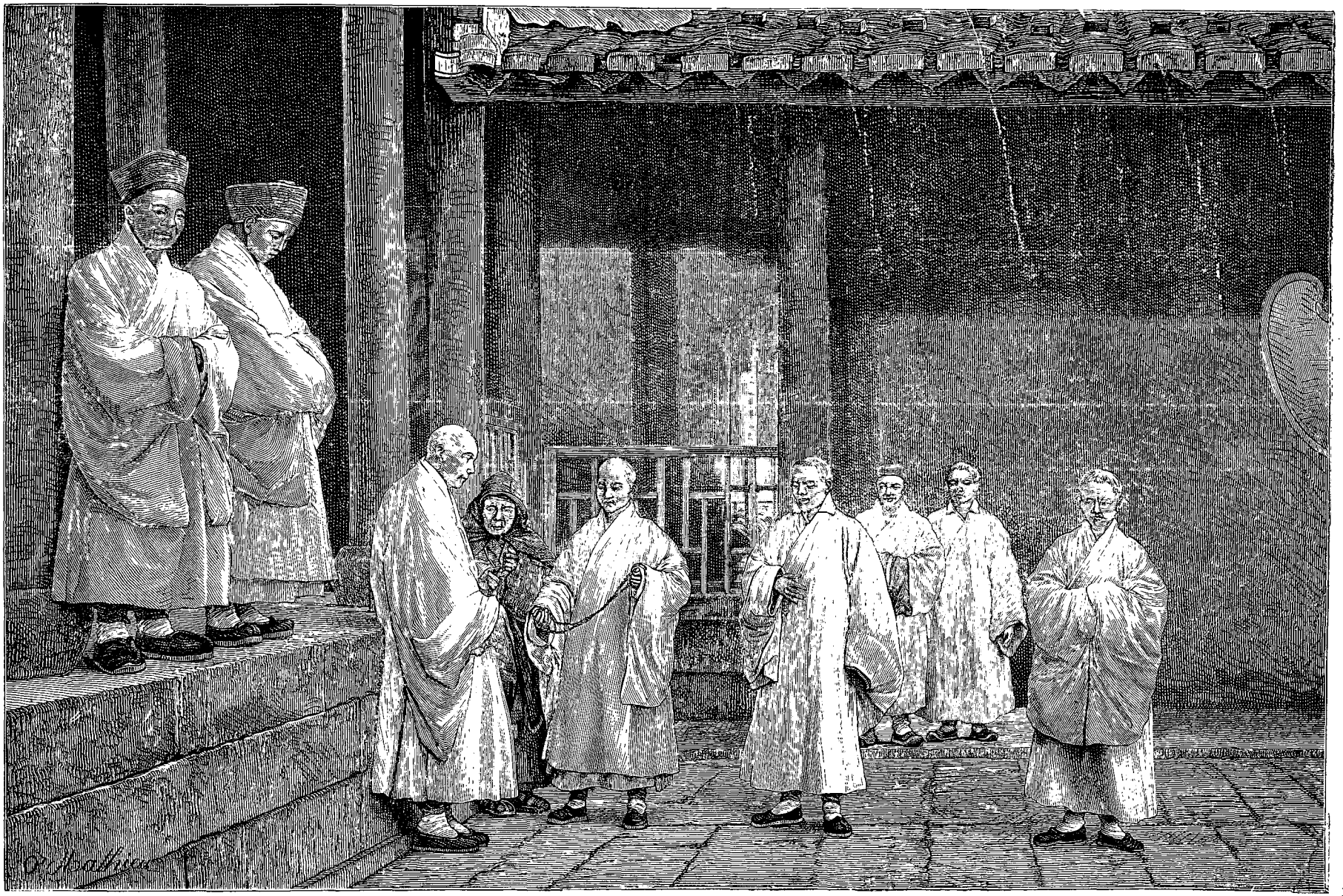


Dans le grand couvent des lamas. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

emprunts au christianisme. Ses réformes furent adoptées dans tout le Tibet, et plus tard dans les différents royaumes de la Tartarie. Cent ans auparavant, en 1261, Koubi-laï avait accordé aux lamas, prêtres bouddhistes du Tibet, une considération toute particulière. Il avait élevé à la dignité de lama suprême un religieux nommé Matli, mais plus connu sous le titre de Pakbolama ou Pa-sse-pa. En lui conférant ce suprême sacerdoce, Koubilaï l'investit de la puissance temporelle dans le Tibet. L'empereur créa ainsi la hiérarchie religieuse du lamaïsme dans l'intention de mieux établir sa domination sur ce pays. Il le divisa en provinces, dont les gouverneurs ecclésiastiques furent subordonnés à l'autorité du souverain pontife qu'il venait de créer. On attribue à Pa-sse-pa l'invention d'une langue alphabétique ou syllabique faite à l'aide des caractères hiéroglyphiques chinois. Personne aujourd'hui ne peut déchiffrer ces inscriptions, dont on retrouve des spécimens sous la porte de la grande Muraille à Tcha-tao.

Tous les lamas appartiennent aujourd'hui au culte réformé de Tsong-kaba, et le Tibet envoie pour résider en Chine des grands lamas ou incarnations secondaires de Fo. Tout me porte à croire que ces personnages ne sont pour le gouvernement chinois que des otages qu'il surveille de près. En Mongolie, le gouverne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Bonzes ou prêtres bouddhistes du culte indien (voy. p. 254). — Dessin de O. Mathieu, d'après une photographie de M. Thomson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment chinois soutient de toutes ses forces la hiérarchie bouddhiste. C'est de la sorte qu'il réussit à se maintenir dans le pays et à paralyser la haine générale des Mongols contre les Chinois. En effet, les Mongols sont devenus de très-fervents bouddhistes, et sous l'influence de leur culte ces rudes descendants de Tchinginz-Khan, de Houlagou, de Couyouk, de Baïdjou, de Batou et de Mangou-Khan en sont réduits aujourd'hui à dire leur chapelet ou à garder leurs troupeaux dans la terre des herbes, eux dont les ancêtres avaient réuni sous leur domination la Chine, l'Asie centrale, l'Inde, la Perse, la Russie, la Pologne, la Hongrie, l'Arménie, la Géorgie, l'Égypte et la Syrie. On comprendra facilement que cette décadence de la race mongole ait la sanction du gouvernement chinois.

Les deux plus beaux monuments bouddhiques à Pékin sont, sans contredit, le Peta-sse et le Yong-ho-kong, tous deux situés dans la ville tartare : le premier est un sthoupa qui contient des reliques du Bouddha; l'empereur Koubilaï-Khan y fit ajouter des ornements magnifiques en 1271. Ce sthoupa a la plus grande analogie de forme avec les temples de l'Inde.

Le Yong-ho-kong, ancienne résidence de l'empereur Yong-cheng avant son avénement au trône, est remarquable par sa magnificence, son étendue et le nombre des bâtiments qui le composent. C'est là que réside le grand Lama ou Bouddha vivant. J'aurais voulu l'apercevoir coiffé de la tiare violette et drapé dans le peplum rouge qui distinguent les grades suprêmes du culte bouddhiste réformé; mais quand je l'aperçus, il était mis simplement comme un très-haut fonctionnaire. Sa personne n'était pas fort intéressante; il n'en était pas de même de l'office religieux auquel j'assistai dans le temple. Les lamas, en effet, ont la crosse, la mitre, la dalmatique, la chape ou pluvial, l'office à deux chœurs, les exorcismes, l'encensoir, les bénédictions données en étendant la main droite sur la tête des fidèles, le chapelet, les processions. J'ai vu administrer l'absolution à des pèlerins : après s'être purifié par la prière et la méditation sur le parvis du temple, le pénitent était admis à l'autel, et là un lama lui marquait la poitrine d'un grand sceau de forme carrée portant des caractères sanscrits.

Le grand Lama, à Pékin. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie du docteur Morache.

Les missions chrétiennes. — Le P. Ricci. — Dissensions regrettables. — Les tombeaux des Pères Jésuites. — Le P. Schall. — État actuel des missions.

A juger simplement les religions ou les systèmes philosophiques dont j'ai parlé par leurs résultats, il est évident que ni religions ni philosophies n'ont civilisé la Chine comme le christianisme a civilisé l'Occident. Il faut donc admettre que c'est œuvre de charité que de porter l'évangile aux Chinois.

Il y a longtemps, comme je l'ai dit, que les missions chrétiennes se sont fixées en Chine; le monument le plus authentique de leur ancienneté est certainement l'inscription nestorienne trouvée en 1635 à Singan-fou. Ce monument fut élevé en l'année 635 de Jésus-Christ, et les auteurs chinois en parlaient longtemps avant l'époque de sa découverte par nos missionnaires. Depuis lors, en 1307, Jean de Monte-Corvino fut créé par le Saint-Siége archevêque de Pékin. Clément V, par une lettre à ce vaillant apôtre, le plaçait à la tête de toutes les missions de Chine; une autre lettre du pape était en même temps adressée à Tamerlan pour l'exhorter à se faire chrétien et le remercier de la protection qu'il accordait aux catholiques.

Le successeur de Jean de Monte-Corvino comme archevêque de Pékin fut un Français, Nicolas, professeur de théologie à la Faculté de Paris.

Il serait intéressant de découvrir la sépulture de ces premiers pionniers de la civilisation occidentale, auxquels il fallait des années pour franchir les contrées comprises entre Rome et le siége de leur apostolat.

Après la découverte du cap de Bonne-Espérance en 1487, l'œuvre des missionnaires prit aussitôt quelque extension.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

En 1590, le P. Mathieu Ricci fondait cette mission de Pékin qui, maintenant qu'on voit mieux que jamais les difficultés à vaincre, est considéré comme un des plus beaux titres de gloire de la Compagnie de Jésus.

Partis de la plus humble situation, les jésuites acquirent bientôt une influence réelle à Pékin, et la gardèrent jusqu'au jour où la jalousie leur suscita des ennemis qui les attaquèrent devant l'empereur de la Chine. On les accusait à Rome de prêcher une religion de fantaisie. Quand on veut éclairer un malade dans l'obscurité, on n'approche de lui la lumière que peu à peu. En vertu de cet axiome, les jésuites, quitte à les supprimer plus tard, avaient laissé sub-

Chapelle épiscopale de Pékin. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Thomson.

sister chez les indigènes devenus chrétiens des pratiques et des doctrines philosophiques chinoises, qui n'étaient pas, suivant eux, absolument incompatibles avec l'esprit du christianisme. C'était une sorte de trait d'union qu'ils voulaient établir provisoirement entre les connaissances traditionnelles des Chinois et la lumière nouvelle qu'ils leur apportaient; car, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, les Chinois ont les plus grandes répugnances pour tout ce qui n'est pas la tradition nationale.

En un mot, les jésuites avaient compris la nécessité d'une transition.

Les dissensions qui se produisirent entre eux et les autres autorités catholiques firent le plus mauvais effet sur le gouvernement chinois. Il ne voulut plus bientôt garder près de lui que ceux d'entre les jésuites

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

qui avaient des talents scientifiques spéciaux : les mathématiciens, les peintres, les astronomes, etc.

Ceux-ci du moins furent l'objet des plus grandes faveurs impériales, ainsi qu'en témoigne encore leur sépulture, située dans le cimetière de Cha-la-eurl, à très-peu de distance de la porte Ping-tze-mène, à l'ouest de Pékin.

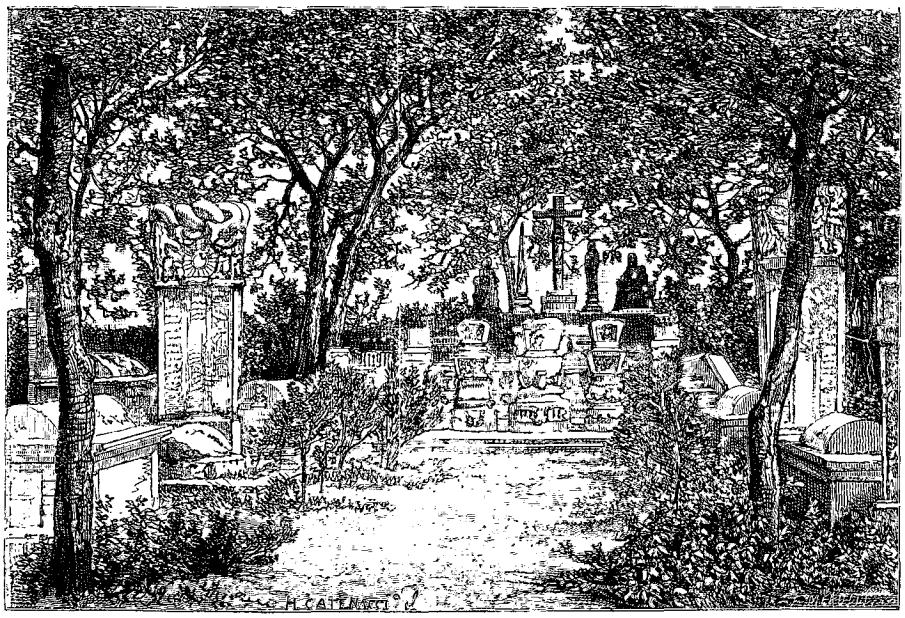
Parmi ces tombes on voit d'abord celle du P. Ricci, mort le 11 mai 1610 ; elle a la forme d'un demi-cylindre posé sur un piédestal carré, et devant elle est érigée une immense pierre où se trouvent gravés les décrets élogieux dont le P. Ricci avait été l'objet de la part de l'empereur.

La plus remarquable après celle-là est celle du P. Schall. J'ai déjà dit les honneurs que lui avait décernés le premier empereur de la dynastie tartare, pour ces services qu'il avait rendus comme directeur de l'Observatoire de Pékin. Il fut anobli, lui et sa famille. Sa tombe a des proportions plus grandes. Avant 1860, des personnages de pierre tenant des chevaux agenouillés semblaient chargés de la veiller.

Pourquoi a-t-on détruit cette partie du tombeau en 1860?

C'est par décret de l'empereur de la Chine que ces attributs païens se trouvaient là. Pourquoi s'être vengé sur la pierre de ce que les empereurs de la Chine avaient voulu honorer à leur manière un savant occidental?

En 1844, la France, dans un traité, protégea officiellement la propagation de la foi, mais jusqu'en 1860



Sépultures des jésuites, à Pékin : Tombes du P. Ricci et du P. Schall. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie du docteur Morache.

les missionnaires durent se cacher; plusieurs payèrent généreusement de la vie leur zèle apostolique. Après la guerre, la Mission de Pékin fut rétablie, ainsi que celles des dix-huit provinces de la Chine. Ce qui restait de l'église de la Mission française, confiée par Louis XVI aux missionnaires de Saint-Vincent de Paul, fut détruit par un incendie en 1863 ou 1864. Depuis lors, s'élève sur le même emplacement l'église épiscopale de Pékin.

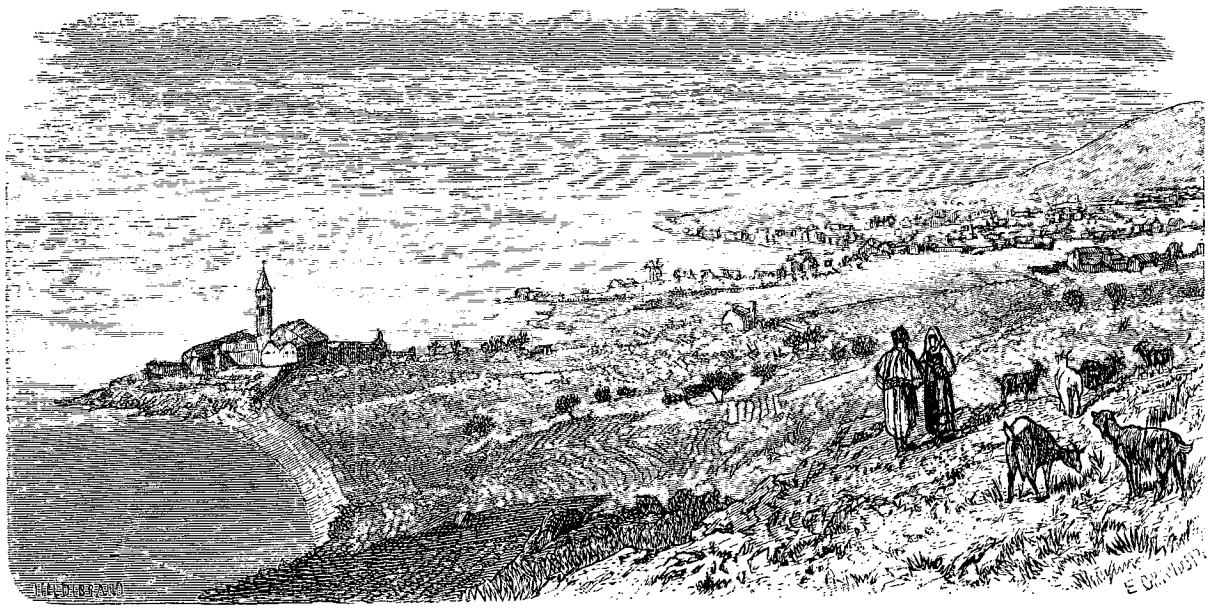
Actuellement, cinq cents missionnaires catholiques sont répandus en Chine pour propager l'évangile, mais toujours au milieu des difficultés soulevées par le gouvernement chinois. Il s'imagine à tort que les missionnaires sont des agents politiques français, et part de là pour les persécuter injustement. Que faire alors? Ils s'adressent à la France; et plus la France intervient, plus le gouvernement chinois persiste dans son erreur.

Si l'on s'est trompé, c'est en 1844. Aujourd'hui, il est trop tard pour reculer. Le traité de 1860 a été signé; il y va de la vie et des biens de cinq cent mille chrétiens qu'il soit exécuté.

Ne serait-ce qu'au point de vue de l'humanité, la France doit donc, selon nous, maintenir ce qu'elle a fait, et s'efforcer de bien convaincre la cour de Pékin qu'elle ne renoncera jamais, quoi qu'il arrive, à la protection désintéressée du christianisme dans l'extrême Orient.

T. Choutzé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pietro della Brazza (voy. p. 272). — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Salone. — Clissa. — Sign. — Almissa. — Macarsca. — Brazza.

Reprenons le cours de notre voyage en Dalmatie. Nous avons visité la ville de Spalato, née de l'invasion des barbares qui, détruisant Salone, forcèrent les Salonitains à chercher un asile dans cet immense palais de Dioclétien qui devint une cité ; nous allons essayer de retrouver la ville de Salone elle-même. Nous avons exploré cette partie de la Dalmatie à l'époque où, le parlement autrichien ayant voté des fonds pour des recherches archéologiques à opérer dans la région, le professeur Glavinich, directeur du musée de Spalato, a commencé ses fouilles. Il nous a convié obligeamment à visiter son champ d'exploration : l'intérêt de l'archéologie et celui de l'histoire vont donc s'ajouter à l'attrait du voyage.

La place où s'élevait la ville est à une heure de Spalato ; le voyageur y arrive par une bonne route qui conduit dans l'intérieur de la province, il retrouve sur son chemin les conduites d'eau qui approvisionnaient le palais de Dioclétien. Le seul bourg qu'il traverse s'appelle même *Pozzo Buono* (le bon puits). Il faut laisser à droite une habitation carrée, fermée de hautes murailles d'assez fière tournure, que les habitants du lieu désignent sous le nom de la *Zecca* (Monnaie) de Dioclétien. Ce sont là de ces erreurs qui se propagent par une fausse tradition ; on doit plutôt y voir une résidence épiscopale du seizième siècle. Elle fut occupée par un évêque nommé Gubbio, qui joua son rôle dans l'histoire de la ville.

La baie où s'étendait Salone offre encore aujourd'hui un coup d'œil délicieux. La ville était assise sur la rive nord du Giadro, qui va se jeter dans le golfe de Spalato ; la rivière sort toute formée des fentes d'un rocher et son cours n'a pas plus d'une demi-lieue. Elle produit des truites célèbres ; Dioclétien qui, selon la tradition, vantait déjà ses laitues de Salone, a parlé aussi de ces truites, qu'il préférait à l'empire. Le pays devient charmant à la sortie de Spalato ; pour la première fois nous trouvons des peupliers ; la plaine est verte et riante ; partout croissent la vigne et l'olivier, dont les fruits sont énormes. Devant chaque porte est établi le pressoir, fait d'une meule posée sur champ. La plaine va mourir à la plage, mais une langue de terre s'avance dans la mer et porte une petite ville qui se reflète dans l'eau comme une *marine*

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209, 225 ; t. XXXI, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détachée d'une ville plus grande : c'est Branizza, la *petite Venise*, qui semble une île, tant est basse la bande de terre qui la soude à la plaine.

La route qui mène à l'emplacement où fut Salone, traverse la rivière à l'endroit même où du temps des Romains s'élevait le pont Antique. Si l'on a la curiosité de s'y arrêter, on reconnaît sous des restaurations successives l'arc primitif contemporain d'Octave. Le voyageur qui foulerait cette terre historique sans être prévenu, ne reconnaîtrait même pas l'emplacement de Salone. Il y a bien çà et là quelques fragments de murs, mais ils se confondent avec les saillies du sol, et, à part quelques arcs d'un aqueduc hors de portée de la vue, rien ne dénonce au premier abord une antique cité, et l'une des plus grandes de la province. Comme à Pompéi et comme à Herculanum, le sol même de la ville a été recouvert par des envahissements successifs; mais ce n'est point la cendre d'un volcan qui a comblé les monuments; tout a été détruit par la violence et par les incendies répétés des barbares; le temps, depuis, a fait son œuvre : la végétation, lentement, a tout envahi; de grands figuiers, des amandiers ont poussé leurs racines dans ces terres rapportées; le paysan a construit sa cabane sur l'emplacement des palais de ses ancêtres, et la ville gît en ruine, presque arrasée à la hauteur du plan, sous cette couche qui l'a envahie. Le village qui s'est formé là porte aussi ce beau nom de Salone et en perpétue le souvenir; mais il n'occupe qu'une très-petite partie de l'antique cité, le coin de sa partie sud-est. Cependant, si rien ne frappe les yeux, il n'en est pas moins vrai qu'à peine effleure-t-on le sol, on reconnaît que là fut Salone. C'est une inscription trouvée sous le fer de la charrue qu'une enfant dalmate apporte à la ville dans l'espoir d'une récompense, c'est un chapiteau qui s'encastre dans une muraille, un conduit antique qui se montre au niveau du sol, une architrave richement ouvragée qui dans la construction d'un mur se mêle à la pierre vulgaire; et à deux pas de là, à Spalato, les dieux et les déesses, les tombeaux, les statues, les souvenirs antiques de toute nature exhumés depuis longtemps déjà, portent les témoignages évidents de l'existence de la ville, alors même qu'on ne l'aurait point retrouvée complétement en fouillant le sol. Les poëtes eux-mêmes, Lucain le premier, disent où s'élevait l'antique cité :

> Qua maris Adriaci longas ferit unda Salonas
> Et tepidum in molles Zephiros excurrit Iader [1].

Quelle était l'origine de cette ville sur laquelle s'acharnèrent les barbares et que, par trois fois, ils livrèrent aux flammes après qu'elle avait été reconstruite? Avant Jules César tout est ténèbres. Après la destruction de Delminium, elle devient la capitale de la Dalmatie, et Cæcilius Metellus s'en empare pour la première fois ; elle ouvre une seconde fois ses portes à Cneius Cosconius, et, pendant la guerre civile entre Pompée et César, Octavius l'attaque deux fois sans succès. Salone enfin prend parti pour Brutus et Cassius; C. Asinius Pollion vient l'assiéger, s'en empare et elle devient la possession d'Octavianus. Dès la seconde capture, elle est colonie romaine, et en raison de son importance elle reçoit le titre de *Colonia Martia, Julia Salona*, plus tard celui de *Colonia Claudia Augusta Pia veteranorum*. Sous Auguste, elle atteint tout son développement; elle est considérée comme le grand boulevard des conquêtes romaines sur ce point de l'Adriatique. Tour à tour république, *Conventus Colonia, Metropolis, Præfectura*, et *Prætorium*, suivant l'importance qu'elle prend et la succession des âges, elle devient dans les temps chrétiens le siége d'un évêché fondé par saint Doïmo; soixante et un évêques s'y succèdent. Sous les derniers empereurs romains elle avait été déjà considérablement embellie; mais quand Dioclétien parvint à l'empire, il se souvint qu'il était Dalmate, il aimait ces régions, il regrettait sa patrie, il avait l'intention d'y finir ses jours : il reconstruisit donc entièrement la cité. Jusqu'au milieu du cinquième siècle, c'est-à-dire près de cent cinquante ans après la mort de Dioclétien, elle subit peu de changements; mais en 481, Odoacre, roi des Hérules, envahit l'Occident, et sur son passage il s'empare de la ville et la ruine. Au sixième siècle, Totila passe à son tour, et voilà Salone au pouvoir des Goths, auxquels l'empereur Justinien la reprend en 535. Elle est encore une fois romaine; on répare ses murailles en brèche, on en augmente les défenses, et, à peine relevée, elle subit et repousse deux siéges de suite, celui des troupes de Vitigès, le roi Goth, et celui de Totila. C'est de Salone que Bélisaire et Narsès, les grands généraux grecs, partent en 544 et en 552 pour chasser les barbares d'Italie, et la ville jouit d'une sécurité relative pendant près d'un siècle; mais les habitants, au lieu de s'exercer aux rudes combats et de se préparer aux luttes ardues qui les menacent, vivent dans la mollesse et sont entraînés dans les désordres du Bas-Empire; leur dernière heure va sonner. Les Avares (639) prennent Clissa, rocher fortifié qui domine Salone; c'est à peine si Salone soutient la lutte; elle est prise, elle est pillée, elle est livrée aux flammes pour la dernière fois ; désormais elle ne se relèvera plus de ses ruines. Ainsi donc, de la première partie du septième siècle de notre ère date la complète destruction de la cité, et c'est là la date qu'il faut assigner à l'émigration des Salonitains qui vont abriter leurs dieux lares dans la colossale ruine du palais de Dioclétien à Spalato. Plus tard nous verrons quelques-uns d'entre eux fuir jusqu'à Raguse.

Il était indispensable de jeter ce coup d'œil rétrospectif sur l'histoire avant de visiter, non pas même les ruines, mais l'emplacement de la ville. M. Glavinich (qui nous servait de guide) avait dressé un plan

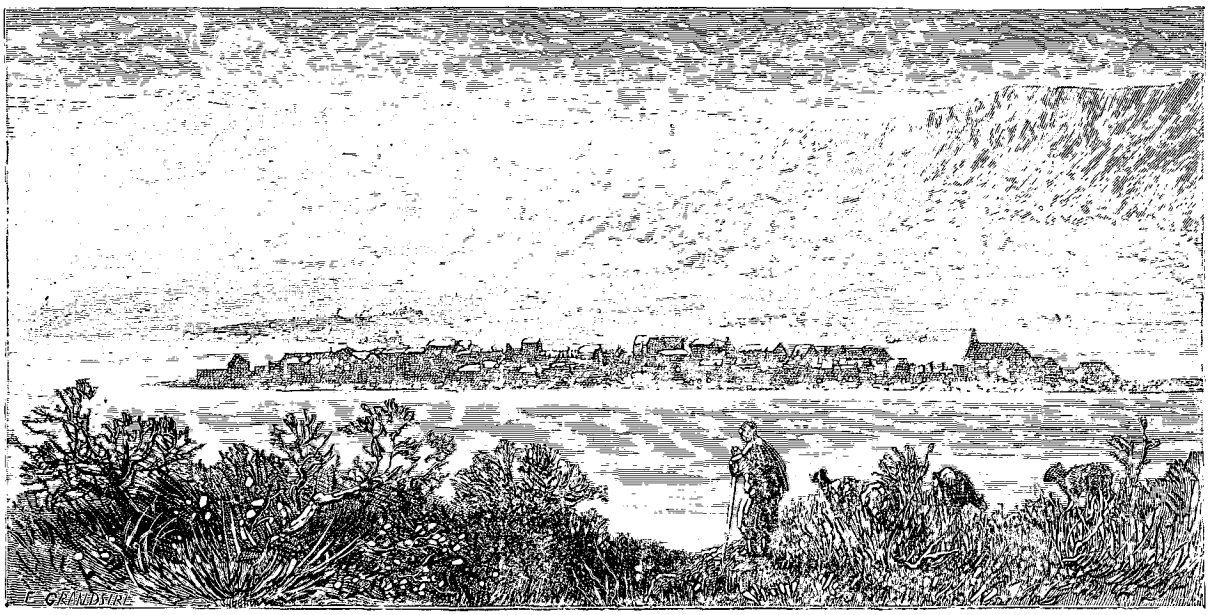
1. « Là où l'Adriatique frappe de ses vagues les longues murailles de Salone, et où l'Iader (le Giadro) roule ses ondes attiédies vers les molles demeures des Zéphyrs. »
(*Pharsale*, livre IV, vers 404-405.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ce que la cité devait être avant sa destruction; un archéologue peut faire cette restauration, quoiqu'il y ait là une grande part d'inconnu; nous, nous nous bornerons à une promenade sur l'emplacement de l'antique Salone, en constatant les vestiges antiques que nous rencontrerons sur notre route.

Fouilles à Salone.

Les fouilles sont commencées depuis dix-sept jours, une quarantaine d'ouvriers sont occupés à creuser le sol, et les femmes du village de Salone transportent la terre dans des paniers, qu'elles portent sur la tête, comme les fellahs d'Égypte creusant le seuil de Ghisèh. En l'absence du directeur, le curé catholique du village dirige le travail. Nous le trouvons sur place; bientôt un médecin qui passe à cheval, nous voyant arrêtés sur le terrain d'exploration, abandonne sa monture et se joint à nous. L'archéologue a du bonheur : à une profondeur de sept à huit mètres au-dessous du niveau cultivé, recouverte d'une belle terre végétale brune où les arbres fruitiers ont pris racine, il a trouvé une nécropole intacte dans son plan, avec sa partie circulaire formant un petit temple où l'on préparait et lavait les corps. La cuve de pierre, sculptée tout autour d'une corde en relief, gît sur le sol, les bases des colonnes doriques sont intactes, les colonnes sont brisées à un mètre de hauteur. Les sarcophages sont épars çà et là et assez nombreux, tous très-simples de forme. Nous sommes dans un cimetière des premiers temps du christianisme; la plupart portent la croix de forme grecque et la date du quatrième où cinquième siècle de notre ère, mais nous éprouvons une grande déception, car tous sont écornés aux angles; ils ont été visités par les barbares et pour-



Branizza : La *petite Venise*. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

tent les traces de cette violation de sépulture. Presque tous sont donc vides ou remplis de terre. On observe que les habitants convertis au christianisme, et qui vivaient dans la Salone païenne par la tolérance des lois romaines, ne pouvaient prétendre à reposer dans l'enceinte même de la ville : le lieu que nous foulons est donc un faubourg de Salone.

C'est un spectacle très-pittoresque et toujours plein d'émotion qu'une fouille conduite par un homme qui connaît bien le terrain sur lequel il opère; il creuse presque à coup sûr. La scène se compose assez bien pour que nous essayions de la reproduire en un dessin (voy. p. 261). Après avoir ouvert quatorze tombes, toutes violées, et qui ne contiennent que des détritus, le pic de la pioche a rendu le son sec qui annonce un rocher ou une pierre, et le directeur donne l'ordre de procéder avec précaution ; on met à nu un quinzième sarcophage, intact, et qui a conservé ses plombs et les sceaux datant de 437. « Alors qu'Honorius et Théodosius étaient consuls, le premier pour la septième fois, le deuxième pour la deuxième fois.... » tels sont les termes de l'inscription. C'est avec une émotion réelle que nous voyons les ouvriers, un genou en terre, introduire le levier entre le couvercle et le sarcophage : tous les paysans ont quitté l'ouvrage et assistent à l'opération, groupés sur les tertres, dans les poses les plus variées, et semblables à ces fines figures des bas-reliefs antiques; les Salonitaines, le panier sur la tête, suivent des yeux le groupe qui occupe le centre. Le couvercle a cédé, il est intact, on le dépose doucement sur le sol; mais les pluies des jours passés se sont infiltrées dans la tombe et elle est remplie jusqu'au bord : on apporte des écuelles pour la vider, bientôt on voit surnager un squelette et des débris de poterie. Nul trésor inattendu ne nous est révélé; le médecin nous expose grave-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

ment ses conjectures sur le sexe, l'âge et la constitution du squelette; un professeur d'anatomie du lycée de Spalato qui nous accompagne, le réclame comme un don pour le cabinet d'étude. Le professeur Glavinich copie l'inscription, mais il la trouve obscure et affirme qu'il n'y a que deux hommes au monde capables de lire ces caractères, Mommsen, et Léon Renier de l'Institut de France.

On continue cependant les fouilles, on a mis à découvert la nécropole tout entière, et nous nous promenons sur l'arène en reconnaissant, d'après les plans connus des autres nécropoles antiques, les attributions diverses de chaque partie du plan : là on lavait les corps avant de les mettre dans la tombe, là on les déposait devant l'autel, et les amis et les parents venaient s'agenouiller. Nous ne sommes pas sûrs cependant que sous le sol même du cimetière il n'y ait pas quelque crypte souterraine, car dans un coin de la nécropole les ouvriers ont défoncé une partie voûtée et mis à nu des arcs de construction romaine qui indiquent une excavation profonde. Le trou noir est béant, mais il est encore trop étroit pour qu'on se rende compte de la nature de la découverte, et on a peur, en ébranlant la voûte, de combler le sol souterrain. A-t-on superposé des constructions plus récentes sur des constructions antiques, comme c'est souvent le cas dans ces villes romaines visitées par les barbares et tour à tour prises et reprises? ou est-ce réellement une crypte funéraire? C'est une hypothèse dont nous n'aurons pas la solution, car, semblable au voyageur de Schubert, nous effleurons le sol « en notre course légère » et nous ne nous posons point; demain nous serons plus avant dans l'intérieur de la province, vers l'Herzégovine. M. Glavinich est très-agité et plein d'espérance.

La ville, au temps où elle était colonie romaine et lors de sa destruction définitive par les barbares, était défendue par une enceinte continue fortifiée : une petite partie de la muraille est encore visible du côté de l'est, mais vers la rivière on ne peut plus suivre sa trace : en revanche la partie nord est bien conservée, et l'angle saillant des tours et bastions est reconnaissable même pour qui ne possède pas de notions archéologiques; quel que soit en somme l'état actuel, il offre un ensemble assez complet du système de fortification des villes romaines et explique assez bien l'éloge que César, dans ses *Commentaires*, a fait des travaux défensifs de la ville de Salone. Je dois cependant le faire remarquer, c'est plutôt le plan de ces constructions qu'on retrouve que les constructions elles-mêmes. C'est le cas pour les édifices publics, la curie, la questure, le forum, les différents temples, les théâtres et le gymnase. On sait par les textes que Salone contenait aussi une manufacture d'armes, un trésor, un gynécée, un *baphium*, c'est-à-dire un grand établissement destiné à la teinture. Ces derniers bâtiments dépendaient de l'État et relevaient des officiers appelés *procuratores*, sous le commandement des « comtes des largesses sacrées ». L'établissement de teinture était consacré à l'usage personnel de l'empereur, et une loi lui accordait la faculté, le privilége de teindre en couleur pourpre; toute infraction commise par d'autres établissements était assimilée à un crime. Il y avait aussi un port de quelque importance, mais il faudrait faire des fouilles à la côte et sous l'eau de l'Adriatique pour en retrouver la trace.

Sarcophage trouvé à Salone : Phèdre et Hippolyte. — Dessin de Petot, d'après une photographie.

M. Glavinich nous a montré avec soin le théâtre et l'amphithéâtre, qui sont très-visibles; déblayés entièrement, ils pourraient être facilement restaurés. Du théâtre il ne reste que le plan et des bases de colonne, très-bien conservées, et dont les moulures sont d'assez bonne époque et d'un style assez pur. L'amphithéâtre est beaucoup plus complet; il reste une partie du proscenium et toutes les bases solides des arcs qui devaient porter les assises des gradins; ces derniers ont tout à fait disparu; mais on sait que c'est la partie des monuments antiques la plus facile à utiliser

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Salone : Fouilles faites par le professeur Glavinich pour retrouver la ville antique. — Dessin de Stop, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

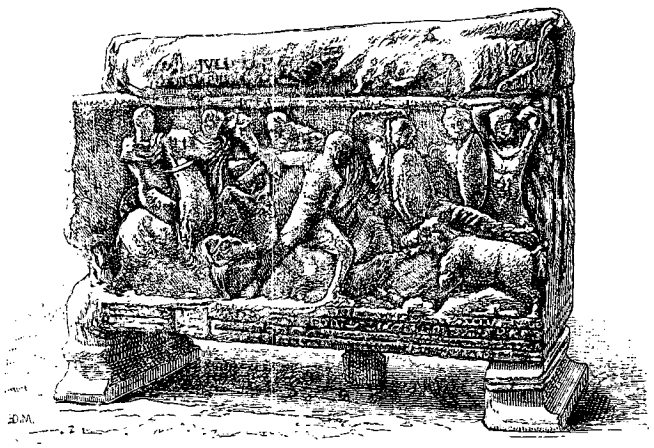
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les constructions, celle qui disparaît la première. En face de toutes les traces de monuments antiques de la ville de Salone, une impression constante nous domine, c'est que l'importance matérielle de la cité a été exagérée : ni le théâtre, ni l'amphithéâtre, ni les nécropoles, ni les temples ne représentent une ville telle qu'on l'a décrite. Quand on voit Pola et Vérone, Nîmes, Arles et Rome, on a le sentiment vrai du nombre des habitants en rapportant la grandeur du contenant au contenu; ici ce n'est pas le cas : ou le théâtre ne pouvait suffire aux habitants, ou les habitants étaient moins nombreux que l'ont dit les historiens.

L'époque de la fondation de Salone est une époque de décadence, le monde romain s'écroule, le Christ est venu, et le Palais de Dioclétien, si splendide dans sa forme générale, assez brutal dans le détail, n'offre pas la grâce exquise de l'antique, de la belle période, mais se ressent plutôt de la pompe et de l'abondance ornementales de l'Orient.

C'est par ces dispositions architecturales, qui indiquent des transformations et des périodes, et par des découvertes qui vont éclaircir des points d'histoire, que l'étude de ces monuments nous intéresse : ainsi à Spalato la place publique en avant du Temple offre le premier exemple de l'arc reposant sur des colonnes employé dans un portique de l'antiquité : jusque-là l'architrave posait directement sur les chapiteaux. Cependant, si le détail n'est pas raffiné, pur et très-élevé de goût, il est somptueux et très-décoratif. On peut, en somme, trouver dans l'ensemble des statues, bas-reliefs, pierres gravées, vases, inscriptions, sarcophages, fragments d'architecture de toute sorte, provenant de Salone et de Spalato, qui forment aujourd'hui le musée national de cette dernière ville, nombre de pièces d'une grande allure et qui ont une valeur artistique en dehors de leur incontestable valeur historique. Nous avons fait graver quelques sarcophages qui comptent parmi les monuments les plus importants; tous ne proviennent pas de Salone, et il règne encore quelque obscurité sur leur origine, puisque le docte Lanza, l'ancien directeur du musée national de Zara, si bien renseigné sur tout ce qui concerne la province dalmate, ne peut dire ni l'époque précise de leur découverte ni le lieu exact où on les a rencontrés. Mais c'est une question de détail qu'ils aient été trouvés à tel ou tel point de la baie; ils peuvent être regardés comme salonitains, exécutés par des artistes romains ou dalmates, et ils font presque toujours allusion à l'histoire locale. L'un d'eux même, d'après Lanza, pourrait bien être le propre sarcophage de l'empereur, parce qu'il représente, sculptés sur les quatre faces, la chasse de Méléagre, le sanglier de Calydon chanté par Homère. Il faudrait peut-être voir là une allusion au fait d'armes de Dioclétien tuant de sa propre main, à la face de l'armée, *Arius Aper* (Sanglier), l'assassin de Numérien. Cette sculpture antique est du plus grand relief, très-vivante et d'une belle silhouette.

Un combat des Centaures et des Lapithes, un autre qui se rapporte à la conquête de Mœsie et porte l'inscription *Mesia Capta Temporum Felicitas*, et enfin un dernier, très-important, qui représente le passage de la mer Rouge par les Hébreux, viennent certainement de Salone. Ce dernier bas-relief est admirablement conservé : la matière en est aussi belle que l'albâtre oriental; on le voit encore aujourd'hui sous le portique d'un cloître, près la grande place neuve de Spalato; il a longtemps servi de devant d'autel à l'église des révérends Pères Mineurs. Ce travail de décadence doit être attribué au quatrième siècle de notre ère. On raconte dans le pays que le sujet du sarcophage restait ignoré (quoique Adam et Cassas, Lavallée et Visconti lui-même en aient donné l'interprétation), lorsque en 1818, au moment du voyage de l'empereur François Ier, l'impératrice Caroline-Auguste, à la première vue du monument, en expliqua la signification évidente en attribuant sa valeur à chaque symbole. Nous avons fait graver les faces de ces tombeaux parce qu'ils représentent encore la trace laissée par l'outil dont se servirent les barbares pour violer les sépultures.

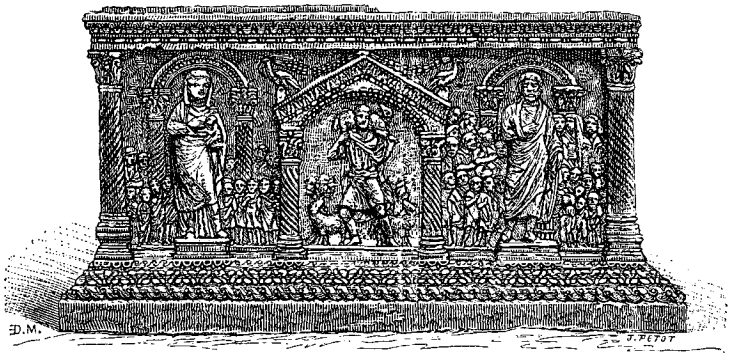


Sarcophage trouvé dans les fouilles de Salone. — Dessin de Petot, d'après une photographie.

A Salone même, nous avons assisté à une petite scène épisodique que nous avons voulu consacrer par un dessin; elle se reproduit tous les jours sous une forme différente. Comme nous nous reposions près d'une chaumière, dans le mur de laquelle on avait encastré des inscriptions antiques, une jeune fille de Salone, presque une enfant, vêtue de son costume national, vint apporter au professeur Glavinich une inscription qu'elle avait trouvée dans son champ. L'archéologue a habitué ceux qui remuent chaque jour cette terre historique à ne détruire aucun fragment, et, en échange de ce qu'ils apportent, on leur donne une petite récompense en argent. Comme elle avait tendu la main pour recevoir la pièce de monnaie, l'enfant restait là tout interdite; elle s'enhardit bientôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

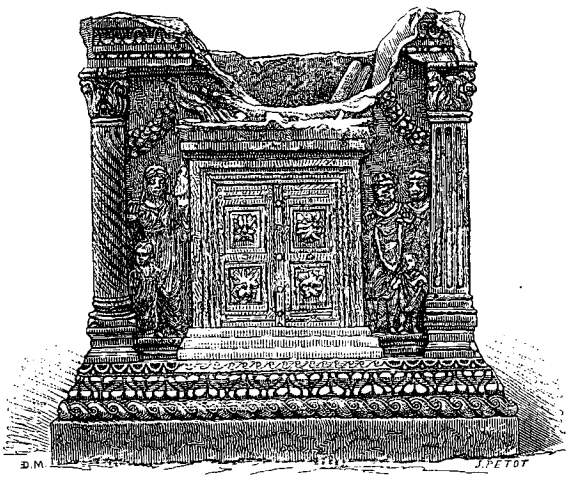
assez pour demander si l'inscription ne révélait pas l'existence d'un trésor au lieu où elle l'avait trouvée. Et nous de rire de cette naïveté, mais nous pensâmes avec raison qu'il était bon de laisser le paysan dans cette croyance que chaque inscription peut cacher un trésor; c'est le plus sûr moyen de l'empêcher de la détruire. N'est-ce pas d'ailleurs le plus précieux des trésors que celui qui peut révéler à la science historique l'existence d'un peuple inconnu jusque-là dans une région, et dont la présence est tout d'un coup révélée par quelques lignes tracées il y a deux mille ans sur une plaque de marbre? C'est le cas d'une inscription trouvée il y a quelques années dans les environs de Sign.



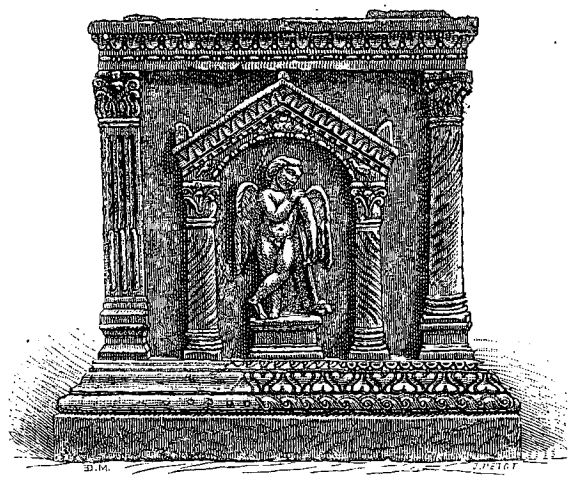
Sarcophage trouvé dans les ruines de Salone.

La foire de Salone.

La foire de Salone, célèbre dans toute la Dalmatie, se tient dans la première quinzaine de septembre. Indépendamment du commerce qu'on y fait, elle a pour le voyageur un attrait considérable; il voit là réunis la plupart des costumes de la région méridionale de la Dalmatie depuis Sébénico. De la côte de l'Adriatique à la frontière turque, tous les villages s'y trouvent représentés. C'est d'une variété et d'une richesse incroyables, et l'artiste qui a eu la bonne fortune de voyager en Dalmatie à cette époque de l'année en rapporte une impression profonde. Les Turcs de l'Herzégovine y viennent en foule, car la frontière n'est guère qu'à une journée de marche, mais ce n'est pas l'élément turc qui apporte la note la plus pittoresque; il faut même un œil exercé pour discerner un Dalmate de Sign ou de Knin d'un musulman de Livno ou de Trébigne. C'est le costume des femmes qui donne tout son attrait à cette fête : autant de villages, autant de nuances diverses, de couleurs variées, de formes nouvelles. Entre toutes, celles qui attirent le plus l'attention sont les femmes des *Castelli;* c'est le nom de six petits villages qui sont à la côte dans la baie de Spalato, et qui tirent leur origine de seize châteaux construits, aux quinzième et seizième siècles, par des seigneurs auxquels les Vénitiens avaient concédé des terres à la condition d'y élever des places fortes, et des lieux de refuge pour les paysans pendant la guerre avec le Turc. Les villages s'étaient groupés à l'abri des châteaux, et peu à peu avaient prospéré en se créant une industrie; les



Face latérale du même sarcophage ouvert lors de l'invasion des barbares.



Autre face latérale.

troupeaux étaient leur plus grande richesse. Des seize châteaux forts, huit existent encore : Castel Sucuraz, Abadessa, Castel Cambio (qui appartient encore aujourd'hui aux comtes de Cambio), Castel Vetturi, Castel Vecchio, Castel Novo, Castel Stafileo et Castel Papali. Les seigneurs exerçaient des droits féodaux et quelques-uns de ces droits existent encore aujourd'hui, mais on verra qu'ils n'ont rien d'excessif. Par exemple, le maître a le privilége de recevoir en don la tête de chaque cochon tué sur sa terre, et chaque famille lui offre par année une paire de poules. Il percevait récemment encore une mesure d'olives par chaque douzaine de mesures récoltées, et il avait droit à la langue de chaque bœuf tué sur sa terre. En revanche, il rendait un gâteau de pain à qui lui offrait l'hommage.

J'ai décrit, dans la livraison relative à Traü, la position des *Castelli;* elle est tout à fait séduisante. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pointe de Spalato et l'île de Bua forment là un golfe bien abrité, et ce sol est très-fertile; tous les châteaux sont à la plage même : c'est une des positions les plus riantes et les plus heureuses de la Dalmatie.

Les *Castellanes*, entre autres singularités, ont celle de faire consister la beauté de la femme dans le développement de la poitrine, et je n'ai pas besoin de dire qu'elles sont forcées, pour arriver à gagner tous les suffrages de leurs *Castellans*, d'employer les plus naïfs artifices. Ce parti pris singulier se complique de la forme bizarre du petit gilet, très-court et collant, très-ouvert par devant qu'elles portent toutes. La jupe est très-collante aussi; un petit chapeau bas semblable à celui des Mâconnaises et décoré de fleurs, des bas jaunes, de larges boucles sur leurs escarpins noirs, de larges et longues chaînes d'argent portant le couteau qui pend à la ceinture, et toute une garniture de boutons en filigrane à leur corset rebondi, complètent leur costume.

Paysanne des environs de Salone. — Dessin de Valério, d'après nature.

Tout Spalato se rend naturellement à la foire et y apporte un élément pittoresque, car la ville a aussi ses costumes; les *bourgeois* particulièrement ont de hautes prétentions à l'élégance; les femmes de la ville n'ont aucun caractère spécial, comme toutes celles de ces cités de la côte. On se croirait à Livourne, à la Spezzia, ou dans la Pouille, en un point quelconque de la rive opposée de l'Adriatique. La réunion est très-nombreuse, très-tumultueuse et très-animée; mais je ne saurais dire s'il y a là de très-nombreuses affaires, car les transactions, faites en langue slave, échappent à l'étranger. On voit, réunis en masse, des bœufs, des moutons, des porcs; la partie industrielle consiste en minimes spécimens des industries locales, bois tournés, poteries qui ont peu de caractère, gobelets, ustensiles de ménage, boutons de corsage, étoffes imprimées en Autriche, et bijoux dalmates. Je ne veux pas dire que la foire soit un prétexte au plaisir, mais on ne manque pas à cette tâche, et c'est assurément un très-joli spectacle, car il offre l'occasion de groupes nombreux, très-variés d'aspect, qui s'installent à leur fantaisie dans les situations les plus inattendues. Quelques-uns encombrent la petite place de l'église de Salone, qui domine les rives du Giadro; d'autres s'installent dans les chaumières de leurs amis du bourg, un certain nombre s'asseyent sur les rives mêmes, le plus près possible de l'eau; ils creusent un trou, allument leur feu et préparent le souper. C'est comme une immense caravane à la halte. Des troupeaux entiers sont mis à la broche, et le mouton est traité à la dalmate, c'est-à-dire qu'on le rôtit comme dans tout l'Orient : entier, mis au feu à l'aide d'une longue perche dont les deux bouts reposent sur un chevalet.

J'ai d'ailleurs décrit la scène lors de ma halte à Ostrovitza, dans les anciennes casernes de cavalerie de Marmont. Le soir, on a beaucoup bu, beaucoup parlé, beaucoup mangé; la surexcitation est grande, mais les discussions sont beaucoup moins nombreuses qu'on s'y pourrait attendre, surtout si l'on considère que les acteurs sont pour la plupart des gens ignorants et peu civilisés. Tout se passe en chants un peu bruyants et très-discords, en danses assez curieuses par le caractère, en mélopées très-intéressantes, accompagnées sur la guzla, l'instrument national. C'est surtout le soir que les habitants de la ville viennent assister aux divertissements des paysans, qu'ils désignent dans leur ensemble sous le nom de *Morlaques*.

Le gouvernement autrichien, par des répressions fermes, a changé le caractère de cette foire de Salone; c'était autrefois l'occasion naturelle que la *vendetta* nationale attendait pour exercer ses représailles : on a fait des exemples, et aujourd'hui ces gardes locaux que j'ai dessinés et dont j'ai indiqué l'institution dans la partie relative à Knin et Bencovatz, les *Pandours* et les *Sirdars*, leurs chefs, veillent sans relâche et répriment toute tentative de désordre. J'ai vu là dans son entier développement la danse nationale, le *kollo* spécial au peuple slave; je dois dire que je viens de la retrouver, bien autrement curieuse et pleine de caractère, à Gradisca, à Brod, à Kostaïmicza, sur la Save et la Unna, chez les peu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Quelques scènes de la foire de Salone. — Dessin de Vierge, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plades des Confins militaires et dans l'intérieur de la Serbie.

Le mot *kollo* signifie *cercle;* on danse en rond, alterné par couples des deux sexes, avec cette particularité que l'homme ne donne pas la main à sa voisine, mais, passant son bras sous celui de la danseuse à côté de laquelle le sort l'a placé, va chercher la main de celle qui la suit. Toute la chaîne s'entremêle ainsi et frappe le sol en chantant un air monotone, un peu triste, mais qui n'est pas sans charme. A Gradisca, un dimanche, sur une lieue de longueur, toute la rive de la Save était semée de groupes de femmes étrangement parées de verroteries, de grosses couronnes de fleurs artificielles, de perles fausses énormes, de bijoux d'une forme rare et curieuse, de couleurs vives tranchant sur des corsages blancs richement ouvragés: c'était le jour de je ne sais quelle fête locale; les femmes seules dansaient par groupes, lentement, sans avancer, et sur place, imprimant à tout le corps une sorte de *ménéo* provoquant, qui rappelait et les *jota* et les *boléro* et les *fandango* de l'Andalousie et de la Castille, et même aussi la fameuse *danse du ventre* de Smyrne. Je n'ai rien vu de plus particulier et de plus caractéristique; j'allais ainsi d'un groupe à l'autre, ivre de couleur locale, avide de voir, oubliant et les Raïas et les Turcs, et sentant au fond du cœur qu'il y a en moi un peintre qui sommeille et n'attend qu'une note colorée pour revenir à ses premières amours.

Mme Dora d'Istria, qui s'est fait une spécialité de l'étude des peuples slaves, a cité dans un article de la *Revue des Deux Mondes* sur les *Poésies serbes* un chant qui montre quelle action le *kolo* (c'est l'orthographe qu'elle adopte, contre l'avis de M. Louis Léger) peut avoir sur le cœur du peuple serbe.

« Cette ronde, dit-elle, change de physionomie suivant l'âge et le caractère des femmes qui y prennent part. Tantôt une jeune vierge n'y paraît que pour faire admirer sa modestie, tantôt l'épouse d'un Bosniaque y trouble les cœurs par l'expression qu'elle donne à tous ses mouvements. Voici un exemple du charme irrésistible que déploie la danseuse dans le kolo.

« Le *haidouk* Radoïtza, plongé dans un cachot de Zara, faisait si bien le mort, que Békis ordonne de l'enterrer. La femme de l'*aga*, peu convaincue de la réalité d'un trépas si soudain, conseille d'allumer du feu sur la poitrine du haidouk, pour voir si « le brigand » ne bougera pas. Radoïtza, doué d'un cœur héroïque, ne fait pas un seul mouvement. La Turque exige qu'on poursuive l'épreuve; on met dans le sein de Radoïtza un serpent chauffé par le soleil: le haidouk reste immobile et n'a pas peur. La femme de l'aga conseille alors de lui enfoncer vingt clous sous les ongles; il continue de montrer un cœur ferme, et ne laisse pas échapper un soupir. La méchante ordonne enfin qu'on forme un kolo autour du prisonnier, dans l'espoir que Haïkouna arrachera un sourire au haidouk. Haïkouna, la plus belle et la plus grande des filles de Zara, conduit la ronde: le collier suspendu à son cou résonne à chaque pas, on entend frémir son pantalon de soie. Radoïtza, inébranlable devant les tortures, ne peut résister à tant de charmes, et la regarde et sourit; mais la jeune Serbe, à la fois fière et attendrie de son triomphe, laisse tomber sur le visage de Radoïtza son mouchoir de soie, afin que les autres filles ne voient pas le sourire du haidouk. L'épreuve terminée, on jette Radoïtza dans la mer profonde; mais, merveilleux nageur, il revient la nuit dans la maison de Békis-aga, lui abat la tête, tue « la chienne de Turque » en lui enfonçant sous les ongles les clous qu'il a retirés de ses mains, enlève Haïkouna « cœur de sa poitrine », l'emmène en terre de Serbie et l'épouse dans une blanche église. »

De Spalato à Sign par Salone et Clissa.

L'intérêt et peut-être la nouveauté de ce voyage consiste dans l'itinéraire suivi. Fidèle à notre système, après avoir vu la côte, nous traversons toujours le pays dans toute sa largeur, de la mer à la Turquie: puisque la Bosnie et l'Herzégovine forment l'une et l'autre la frontière, suivant la hauteur à laquelle nous abordons. Après un long séjour à Spalato et à Salone, séjour justifié par le grand intérêt qui s'attache aux beaux vestiges du temps de Dioclétien, nous abandonnons encore une fois la côte et nous nous avançons vers Sign.

Parcourant une seconde fois la route qui conduit de Spalato à Salone, nous nous dirigeons vers Clissa, village étagé au pied d'une forteresse singulièrement accidentée et qui rappelle, par les audacieux profils de sa silhouette déchiquetée, les sommets neigeux des grandes montagnes suisses. Clissa part du fond de la vallée, et étage ses maisons sur des séries de parapets ou de terrasses, superposées comme les marches d'un gigantesque escalier. Chacune a son petit jardin étroit supporté par une construction cyclopéenne, comme le sont d'ailleurs les terrasses plantées d'oliviers sur la Corniche, de Gênes à Monaco. Au-dessus du dernier échelon se dresse le bastion, très-élevé encore, et dont le mur dentelé se découpe sur le ciel. Ce petit coin de la Dalmatie est véritablement plein d'intérêt : dans l'espace d'une lieue à peine on trouve rassemblés Spalato, Salone et Clissa, l'histoire, l'art et la nature. En visitant ce nid d'aigle et ce pauvre village, nous nous doutions bien que ces murs avaient aussi leurs légendes; quand, revenu au port, nous avons demandé à l'étude l'illustration des souvenirs que nous rapportions de ce voyage fait à tâtons, parce que rien n'est écrit chez nous depuis plusieurs siècles sur ces lieux restés presque inconnus, la lecture des chroniqueurs anciens nous a prouvé que nous ne nous étions point trompé. La forteresse, abandonnée à l'époque où nous y sommes allé pour la première fois, était occupée au printemps suivant, quand nous y revînmes à la suite de la prise d'armes des Raïas de Bosnie. Aujourd'hui, comme autrefois, Clissa commande les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

passages des Turcs qui voudraient accéder à la mer; la place est autrichienne et dans le cœur de la Dalmatie, car les frontières ont été reculées. Nous ne citerons qu'un épisode de l'histoire de Clissa, le plus pittoresque et celui qui fait le mieux image.

Vers 1537, après avoir été bosniaque, puis turque, puis vénitienne, Clissa était aux mains des Hongrois et Piétro Crosichio gouvernait comme seigneur du lieu et feudataire du Sigismond d'alors. C'était le temps où les terribles Uscoques, ces pirates de l'Adriatique, infestaient les rivages, troublaient la sécurité du commerce de la République, et ne respectaient pas davantage les caravanes turques qui allaient de l'intérieur aux villes du rivage.

Piétro Crosichio, croyant se donner des alliés fidèles, accueillit dans son château fort cette poignée de

Jeune fille apportant des inscriptions trouvées dans un champ à Salone (voy. p. 262). — Dessin de Stop, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

brigands, et les Turcs vinrent mettre le siége devant Clissa après avoir sommé le maître de livrer les pirates.

Pendant les trois cent soixante-cinq jours que dura le siége, chaque matin, on vit une sorte de géant qui figurait parmi les musulmans s'avancer seul au pied des murailles et reprocher aux Hongrois et aux Uscoques de s'abriter derrière des bastions au lieu de venir se mesurer poitrine contre poitrine. Le colosse Ragora — c'était son nom — était devenu célèbre parmi les assiégés et les assiégants. Un jour, un jeune page de Crosichio, nommé Milosso (j'ignore s'il était épris de la châtelaine et voulait se couvrir de gloire sous ses yeux), déclara qu'au premier défi il ferait mordre la poussière au mécréant ou périrait lui-même. Il y eut grand développement de mise en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

scène. Milosso, plus modeste que ne le sont d'ordinaire les pages, voua sa vie au Dieu des chrétiens, disant que, s'il succombait, c'était une faible perte pour la garnison, tandis qu'il pouvait vaincre, et alors quelle gloire pour lui! Il vainquit, en effet, absolument comme David, et Paolo Sarpi, dans l'histoire des Uscoques, raconte tout au long les péripéties de la lutte. Cette victoire du page n'empêcha pas les Turcs de prendre Clissa, qu'ils gardèrent pendant plus d'un siècle.

En 1647, la guerre avait éclaté de nouveau entre le sultan et la république de Venise; le provéditeur de Dalmatie reçut l'ordre d'opérer une diversion et de s'emparer des places fortes des musulmans. On assiégea Clissa, qui redevint vénitienne, et, faisant une base d'opération de cette place forte, on souleva tous les Morlaques de la région, qui devinrent d'utiles auxiliaires. Enlevée de vive force, Clissa devint propriété légitime en 1669, au traité qui mit fin à la désastreuse guerre de Candie, terminée par la cession de l'île aux Turcs. Aux termes de ce traité, les habitants de Candie étaient libres de partir avec la garnison et d'emporter leurs effets; la République conservait trois ports dans l'île; elle demanda aussi de garder en toute propriété les places fortifiées qu'elle avait prises en Dalmatie. De ce fait, Clissa resta définitivement aux Vénitiens.

Il y a quatorze milles autrichiens (cent six kilomètres) de Spalato à Sign; je les ai franchis d'une traite en me servant de la poste impériale, qui fait le service une ou deux fois la semaine. On connaît le matériel, je l'ai déjà décrit; la chaise est relativement confortable.

Au retour, j'ai frété, avec un officier autrichien, une de ces petites voitures à ressorts de bois sur lesquelles on jette un coussin de paille de maïs, et qui est traînée par un petit cheval bosniaque aussi sûr qu'un mulet dans les passages difficiles. Parti dès l'aurore, je suis arrivé, après sept ou huit heures d'un voyage assez pénible, dans la petite ville de Sign, ayant traversé les villages suivants : Clissa, Miovilovic, Diemo, Osoje, Diedovic, Radosoca, Kukusi, Talaja et Arbanas.

Après Salone, c'en est fait de la riante nature, et le désert de pierres que nous avons déjà rencontré de Zara à Knin, et de Knin à Sébénico, recommence plus ardu, plus sévère. Là où s'élève un village, c'est que la nature, un peu plus clémente, offre quelques mètres carrés de terre végétale; il faut croire cependant que dans les fentes des rochers, dans des crevasses, dans quelques vallées échappant aux yeux du voyageur qui ne s'éloigne pas de la grand'route, les paysans récoltent un peu de fourrage et quelques menus légumes qui aident à leur subsistance, car ils vivent sur place; d'ailleurs il y a encore quelque variété dans les aspects, et, selon l'orientation des lieux qu'on traverse, le terrain est plus ou moins propice à l'existence de l'homme. Ce sont des séries de mamelons pendant plusieurs lieues; les agglomérations des maisons sont à la base des collines, et elles s'étagent jusqu'à l'endroit où le vent, brûlant la végétation, ne laisse plus subsister au-dessus qu'un rocher gris d'une grande hauteur. La terre, sans humus, semble incapable de donner son aliment à la plante. Nous avons traversé quelques carrés de maigres vignes, des champs de sorgho; quelques-uns étaient plantés de froment; assises sur l'aire devant des cabanes de chaume basses et misérables qui rappelaient les huttes des Kabyles, des groupes de femmes battaient leur récolte, hâves, déguenillées, toujours pleines de caractère cependant, et couvertes de lambeaux colorés.

Vers Radosoca il nous fallut changer de cheval; le postillon citadin qui nous conduisait, et qui appartenait à l'administration de Spalato, nous livra à un Dalmate en costume national avec le haut turban et la ceinture bourrée d'armes; ce nouveau conducteur portait à la main, comme un homme singulièrement embarrassé, le chapeau de cuir bouilli aux armes austro-hongroises, qui est le signe administratif des postes de la Couronne et que tout employé doit porter réglementairement. Gardant avec religion son turban sur sa tête, il finit par suspendre le chapeau à sa ceinture, pour l'arborer probablement dans le cas où quelque fonctionnaire supérieur aurait été témoin de cette infraction, motivée par l'attachement du Dalmate à ses us et coutumes et son amour du costume national.

Les environs de Sign doivent certainement avoir été autrefois un lac immense, desséché dans la suite des temps.

Après avoir traversé des successions de vallées, opéré de rapides descentes et de rudes montées, nous parvenons enfin en vue de la ville ou plutôt de sa plaine, car elle-même nous échappe derrière un pan de colline à notre gauche. C'est la plus grande plaine que nous ayons vue jusqu'ici; la surface en est verte, mais elle présente des flaques d'eau qui brillent au soleil, et les arbres s'y reflètent comme dans un miroir.

On nous dit que tous ces villages sont dévastés par la fièvre; une grande partie des ouvriers qui travaillent le jour aux champs vont dormir le soir à plusieurs lieues de là. Cette immense plaine de Sign est fermée à l'horizon extrême par de hautes montagnes; quand on avance vers la ville, le terrain se solidifie, et de nombreux troupeaux paissent dans ces espaces verts d'une végétation assez vigoureuse, baignés par les eaux des marais et donnant l'idée d'une terre plus riche que celle qu'on a foulée jusqu'alors. L'échelle générale est énorme, et, comme on arrive par une hauteur pour déboucher presque subitement en plaine, on a le sentiment d'un espace immense où les animaux sont des points blancs ou rouges sur des fonds verts assez gras, et où les peupliers, plantés en longues files, comptent à peine malgré leur hauteur.

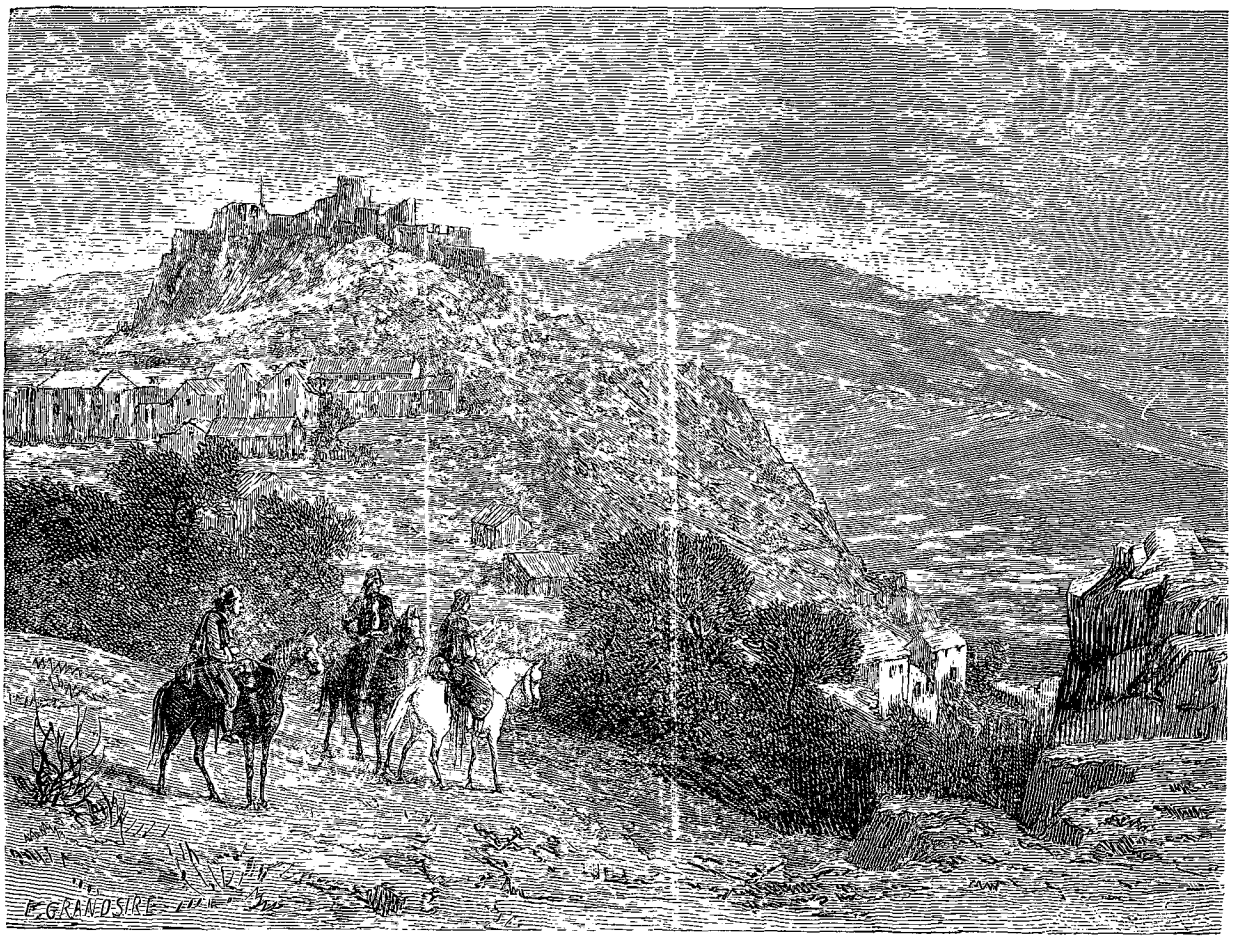
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est bien un pays nouveau, et le changement est très-rapide; on voit bientôt des granges, des fermes, des meules, c'est-à-dire la preuve irrécusable de riches récoltes, bien invraisemblables dans ces régions; on constate ici pour la première fois tout un mouvement agricole auquel on n'est point habitué dans ces pays déshérités.

Sign.

Sign se présente, à l'arrivée, assise au pied d'un rocher difforme; sa silhouette n'a rien de pittoresque; une forteresse du temps des Vénitiens, aujourd'hui démantelée et qui a dû subir des chocs nombreux, n'ajoute pas grand'chose au caractère de l'aspect général.

Des rideaux de peupliers cachent les maisons, qui sont construites comme celles des villages modernes de la côte, et sans les couvents et les églises, on ne reconnaîtrait pas là les traces du passage des Vénitiens. Les rues sont très-larges, démesurément espacées, et la petite ville occupe un emplacement considérable. On ne croirait pas, à l'aspect extérieur des choses, que la frontière turque soit à six heures d'ici; mais les caravanes sont nombreuses, et elles traver-



La forteresse de Clissa. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

sent incessamment la ville, chargées de bois, de ballots, de café, d'épices de toute nature qu'elles ont prises à la côte.

Nous avions rencontré, à bord du bâtiment qui nous avait amené de Sébénico à Spalato, un député à la Diète dalmate, l'avocat Tripalo, qui nous avait fait promettre de visiter Sign et de nous y arrêter. Notre premier soin, en arrivant, fut de nous mettre à sa recherche, et le hasard nous servit assez bien, à l'entrée même du village, en nous faisant rencontrer son frère, qui voulut nous faciliter l'installation sommaire dont nous avions besoin pour passer quelques heures dans la ville.

C'était jour de marché, et il est toujours heureux pour un étranger d'arriver dans une ville un jour de marché; les paysans des environs posaient devant nous sur la place, et, quoique les lignes générales du costume restent les mêmes, à mesure qu'on avance vers la frontière, il y a quelques particularités nouvelles qui viennent ajouter à l'attrait qu'il a pour nous.

Ce qui nous a frappé ici, c'est l'*okrouga* des femmes slaves : étrange bonnet blanc en forme de boisseau, posé en avant sur la tête au-dessus des bandeaux de la chevelure, et dont la partie de devant est seule visible, car par-dessus l'okrouga, toutes les femmes rapportent un grand voile blanc qui retombe jus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

qu'au milieu du dos et drape aussi les bras, tout en laissant voir la brillante ornementation d'étoiles rouges ou la frise de vertes feuilles de chêne, ou enfin la grecque classique d'un bon caractère antique décorant la chemise. Il est intéressant de suivre les transformations diverses des différentes parties du costume.

L'okrouga à Sign est blanche, en toile, et se porte fort simple; un peu plus loin, au premier village en avançant vers la frontière, la face de devant est percée à jour comme une guipure et présente de jolis dessins, élégants de forme, où le jeu de la lumière et de l'ombre fait tous les frais, car ce n'est pas une broderie ton sur ton, c'est tout simplement un évidage.

Plus bas en Herzégovine, cette espèce de cartonnage est rouge et ressemble à un fez plus rigide; enfin, vers Trébigne, l'okrouga fait place au fez lui-même, et est toujours recouvert du large voile qui retombe sur les épaules des femmes et couvre leurs bras. En Herzégovine, et surtout dans la partie basse, entre le Monténégro et Mostar, ce voile est en soie extrêmement fine, et il ajoute beaucoup à l'élégance; pour le reste la différence est peu sensible. Les costumes d'hommes ne diffèrent pas non plus sensi-

Fontaine vénitienne sur la place du marché, à Sign. — Dessin de Ph. Benoist, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

blement de ceux de la région de Knin; on prendrait les gens de ce pays pour des Slaves bosniaques, moins le turban qu'ils portent en Dalmatie et qui est réservé dans les provinces turques aux sujets musulmans, aux Osmanlis.

Les églises de Sign sont très-belles d'ornementation et très-spacieuses; la grande majorité de la population y doit être catholique, car je n'ai pas vu de chapelle du rite orthodoxe. Ce sont les Franciscains qui ont cure des intérêts religieux; ils sont fort supérieurs du reste aux autres membres du clergé de la province, et nous retrouverons les prêtres de cet ordre desservant toutes les églises catholiques de Bosnie, d'Herzégovine, de Bulgarie et de la presqu'île des Balkans. Ils possèdent une vingtaine de couvents dans la province. Le maréchal Marmont, pendant notre domination, s'était fait l'ami de ces Pères franciscains; il pensait que leur influence était salutaire, parce qu'ils avaient voyagé et fait leurs études dans les couvents d'Italie, de France et d'Autriche : aussi ne se déplaçait-il jamais que par étape, de couvent en couvent. Comme ils avaient l'habitude depuis les Vénitiens de choisir, à Venise, un protecteur qui devenait le recours de l'Ordre auprès du pouvoir central, le maréchal accepta ce titre et le porta pendant quelque temps; le vice-roi d'Italie, Eugène Beauharnais, qui résidait à Milan, vit même là

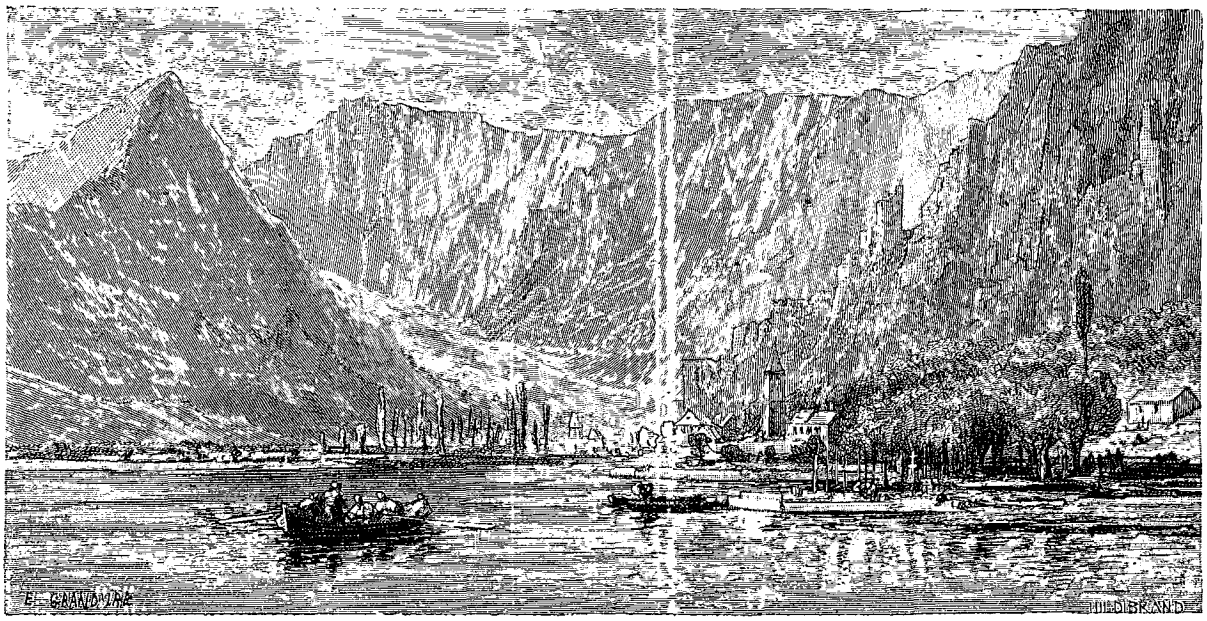
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

une usurpation de pouvoirs, et Marmont dut résilier son titre.

On se rappellera que nous avons signalé diverses manifestations religieuses de paysans slaves dans la sombre cathédrale de Spalato, l'ancien temple antique consacré au culte catholique; à Sign, nous avons eu l'occasion, assis sous les voûtes de l'église, d'assister à des manifestations d'un caractère ascétique, qui nous ont rappelé ce que nous avons vu de plus curieux en ce genre dans les églises d'Andalousie, où parfois les mendiants semblent plongés dans le sommeil cataleptique.

Le temple était presque désert, la place du marché était abandonnée; quelques paysannes retardataires entrèrent dans l'église, déposèrent leurs paniers sur les dalles, et se traînant péniblement sur les genoux, firent le tour des autels privilégiés, alternant leurs prières et frappant du front la dalle en poussant des exclamations qui retentissaient sous les voûtes. Comme un sacristain leur demandait leur offrande en leur présentant une cassette cadenassée, je remarquai que ces pauvres femmes, avant de déposer leur pièce de monnaie, baisaient religieusement l'aumônière. Un vieillard qui avait gravi les marches de l'autel à genoux, s'avançait pierre par pierre et baisait chaque carré de la frise, composée d'incrustations précieuses; de temps en temps quelque ardente exclamation adressée au saint Protecteur nous était renvoyée par l'écho, et pendant un long espace de temps le pauvre homme disparut derrière l'autel, continuant pieusement son adoration et ne laissant pas une pierre de la frise sans y tracer un signe de croix et la baiser ensuite.

Ces églises de Sign sont pour la plupart du dix-septième et du dix-huitième siècle, elles portent le



La ville d'Almissa, à la côte, entre Spalato et Raguse (voy. p. 272). — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

cachet italien et leur ornementation est évidemment de la période de la domination vénitienne.

Sur la place principale, une jolie fontaine, digne de Trévise, de Monte Belluno, de Padoue ou de quelque ville de terre ferme, rappelle par son caractère et sa date le temps où la République régnait à Sign. A l'heure où nous passions là, les paysannes venaient puiser de l'eau, et ces costumes qui rappellent l'Orient faisaient contraste avec les formes renaissance italienne de ce joli petit monument. Nous avons voulu le dessiner comme un des trop rares vestiges d'une belle époque dans cette région de Sign où nous n'avons recueilli que déception au point de vue des monuments.

D'ailleurs, après Salone et Spalato, nous ne devions plus avoir d'émotion qu'à Raguse, dans l'Athènes slave.

M. Tripalo voulut nous donner l'idée d'une fête spéciale à Sign, fête à laquelle nous ne pouvions malheureusement pas assister; il nous montra les costumes que les jouteurs revêtent le jour où on la célèbre.

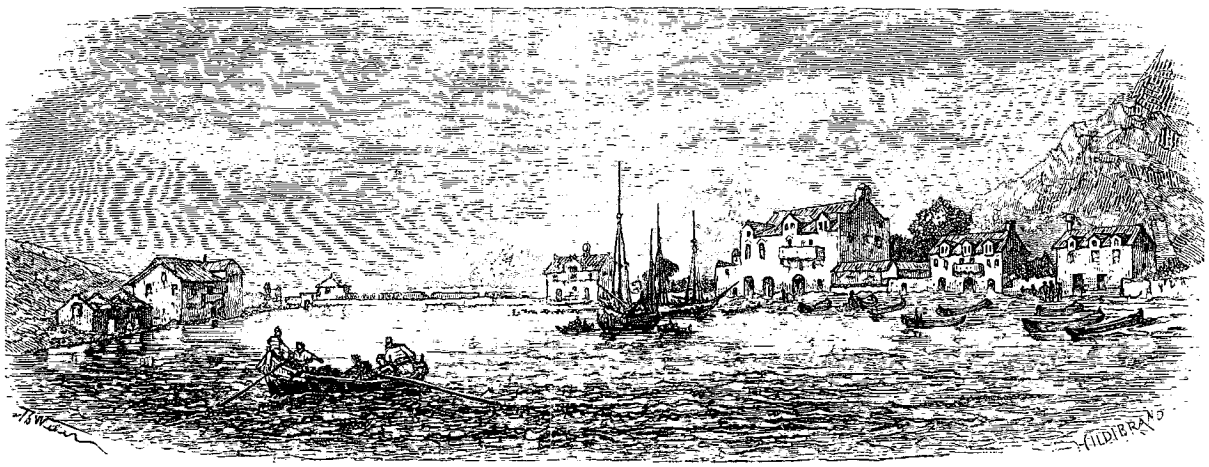
C'est un tournoi populaire appelé la *Sostra*, où, montés sur des chevaux extrêmement vifs, les notables de la ville, habillés comme des cavaliers hongrois, courent la bague et se livrent à un brillant carrousel. C'est un souvenir d'une victoire remportée, en 1715, par les Vénitiens sur les Turcs, qui s'étaient avancés jusqu'à Sign. Aujourd'hui on saisit l'occasion de la fête de l'empereur d'Autriche pour la célébration; la cérémonie a lieu à l'entrée de la ville, dans la plaine; les costumes sont très-riches, brodés d'argent sur fonds éclatants; les chevaux sont brillamment harnachés, et le vainqueur est couronné solennellement. Un gardien d'honneur, dépositaire de tout ce riche matériel, est choisi par la ville; il eut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

l'obligeance de nous montrer tous les éléments de cette mise en scène en nous expliquant les différentes phases de la lutte. Un des assistants, nommé président d'honneur, voulut nous faire hommage de sa photographie dans son costume d'apparat, qui consiste en un haut talpak, une tunique ouverte, collante, chamarrée d'argent, avec la culotte hongroise, le gilet à larges pans et la botte haute à la magyare. Mais ces costumes de carnaval ont rarement du caractère, parce qu'en reproduisant le type d'une époque, celui qui le porte commence par en modifier à son gré les formes, suivant son goût et ses habitudes, tandis que son être tout entier, la coupe des cheveux, de la barbe, le geste et la démarche, toutes choses modernes, protestent contre le costume lui-même et font un contraste forcé.

Sign nous a intéressé par les inscriptions et les vestiges rassemblés dans le musée du collége; cet ensemble cependant est très-loin de constituer un cabinet archéologique : ce sont pour la plupart des fragments de statues brisées, des poteries en mauvais état, des dalles, qui n'attirent nullement par la recherche de la forme; mais il y a là tel ou tel vestige d'un haut intérêt. Le Père franciscain qui nous faisait les honneurs du collége, nous assura que l'historien Mommsen avait fait là un récent séjour dans le but de prendre des calques de toutes les inscriptions.

Je n'ai passé qu'une journée à Sign, mais j'ai pu y dormir et y manger : c'est un grand compliment à faire à une ville dalmate de la frontière de l'Herzégovine. Plus tard, je puis dire hardiment que j'ai souffert de la faim de l'autre côté de la montagne, et bien des fois même, de ce côté du Vélébit, la pitance a été



Vue de Macarsca. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

maigre et le repos du soir bien hasardeux. A Sign au moins il y a une auberge, et on se sent rassuré à la vue de ces environs verdoyants qui promettent des vivres.

Après avoir passé la journée en visites, en promenades autour de la ville, où je n'ai rien vu qui fût digne de remarque, je décidai de repartir le lendemain même pour la côte, afin de m'embarquer à Spalato pour Raguse. C'était refaire le même trajet; mais dans une excursion de cette sorte, on est tenu par la loi suprême des moyens de transport : il faut toujours revenir à l'Adriatique pour retrouver la voie maritime et les embarcadères de la compagnie du Lloyd; il n'y a donc pas à hésiter sur les voies à prendre. Arrivé sans encombre à Spalato, nous levâmes l'ancre le lendemain à six heures du matin et nous entrâmes dans le port de Gravosa, à Raguse, après vingt-six heures d'une navigation paisible, douce et confortable.

Ces voyages par mer d'une ville à l'autre ont assez d'intérêt. Du pont du navire, nous observons le caractère de la côte, et, pendant les séjours qu'on fait dans chacun de ces petits ports (trop courts pour que nous essayions d'en fixer la physionomie par un dessin et par une description), nous allons côtoyer ainsi le rivage, nous arrêtant à Pietro di Brazza, à Almissa, Macarsca et Curzola juste le temps suffisant pour déposer des voyageurs, en prendre de nouveaux et faire de rapides croquis.

Charles YRIARTE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Costumes de Canalese au marché de Raguse (voy. p. 276). — Dessin de Vierge, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Brazza. — Almissa. — Macarsca. — Gravosa. — Raguse.

Nous levons l'ancre à six heures et nous nous engageons dans le canal de Spalato; à sept heures nous touchons Brazza. Selon qu'on prend la ligne d'Albanie ou celle de Dalmatie, on suit telle ou telle route : nos escales par ce dernier paquebot sont San Pietro di Brazza, Almissa, Macarsca, Curzola et enfin Gravosa, qui est le port de Raguse. Par l'autre voie on touche Milna, Lissa et Curzola; c'est dire qu'au lieu de serrer la côte et de desservir les points de terre ferme, on prend le large au sortir du canal de Spalato, qu'on passe entre l'île de Solta et celle de Brazza pour aborder à Lissa, célèbre par la bataille navale de 1866, qu'enfin, se tenant toujours plus au large, on arrive à Raguse par la haute mer.

A neuf heures nous touchons Almissa, très-bien située à l'entrée d'une gorge profonde, couronnée par des montagnes d'un ton noir velouté. Une forteresse qui semble importante, vue du pont du navire, pyramide et se détache au-dessus des maisons. J'ai le temps, pendant l'arrêt du paquebot, d'esquisser un croquis de la ville qui se présente pittoresquement. Le port est tout à fait restreint; j'y compte une dizaine de navires à peine; les eaux sont peu profondes et d'une extraordinaire transparence.

Après Almissa on trouve presque immédiatement un fond considérable; les flots sont limpides comme

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209, 225; t. XXXI, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXII, p. 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

le cristal. Le navire côtoie le rivage à dix brasses, les plus gros bâtiments peuvent passer au pied même des maisons qui le bordent; ce n'est cependant pas une côte rocheuse : au contraire, l'olivier au feuillage foncé s'y détache, en points noirs, sur la vigne dorée à l'automne et, à partir d'une certaine hauteur, la montagne s'élance en sommets granitiques, en pics hardis qui montent vers le ciel. Toute cette partie du canal de la Brazza, entre Almissa et Macarsca, est très-bien cultivée; on peut même dire qu'elle est courageusement exploitée, car le sol est ardu et il faut lutter contre la nature. Le canal, du côté de la terre ferme, est assez peu peuplé; on trouve là Rogosnizza, qui se présente absolument blanche, à cause de la mode qui consiste à revêtir les toitures d'une couche de chaux : comme les murs crépis sont déjà d'un blanc d'argent, tous ces pâtés de maisons offrent un aspect assez particulier et forment contraste avec les villages situés au-dessus et au-dessous, où la tuile rouge ou brune tranche vivement sur la couleur des murs. Ce parti pris de blanchir les toits à la chaux m'avait déjà frappé du côté de Dernis, au sortir de Knin vers Clissa, et plus tard, dans certaines parties de la Turquie d'Europe, j'ai vu que les colons ont la même habitude.

Macarsca, qui est un chef-lieu de district, est aussi à la côte, et, avec la pointe de San Giorgio, dans l'île de Lesina, cette petite ville ferme le canal de Brazza. A onze heures et demie nous jetons l'ancre devant la ville. On ne voit du haut du bâtiment qu'un rocher blanc très-bas, s'élevant à pic dans la mer et portant une petite église; mais la partie que nous apercevons n'est que la Marine, et Macarsca elle-même apparaît bientôt au fond d'une baie formée par les rochers. Les maisons sont hautes, couvertes en tuiles rouges; les campaniles et clochers sont tous vénitiens de forme; quelques maisons sont peintes en rouge et couleur lie de vin, comme à la pointe de l'Arsenal de Venise; je remarque aussi qu'un grand nombre de maisons sont pourvues de balcons en saillie, décorés de petites colonnettes byzantines. La disposition générale est toujours la même : un rocher blanc, des maisons appuyées au flanc de la montagne; par-dessus les maisons, des monuments et des clochers, enfin la haute montagne cultivée à sa base, tachée d'oliviers, qui se dénude à mesure qu'elle s'élève, et se termine par de grandes dentelures grises entièrement calcinées par la Bora.

Nous doublons San Giorgio, et virant de bord pour entrer dans le canal de Narenta, nous gagnons la haute mer entre Lissa et Curzola, laissant à notre droite la petite île de Toscola. Quelques-unes de ces îles, à l'ancre dans l'Adriatique, sont assez fertiles; par leur aspect verdoyant et riche elles forment contraste avec les montagnes arides de la terre ferme. A partir de là, passant entre Curzola et Lagosta, nous nous engageons dans des canaux si étroits, entre Sabbioncello et Mélida, qu'on croirait naviguer sur un lac comme celui de Genève. La nuit vient, les côtes s'enveloppent d'ombre et nous glissons silencieusement sur les flots tranquilles. Nous avançons d'ailleurs lentement et avec assez de précaution, en contournant tout le groupe des îles Élaphites, et au matin, par un beau soleil et un temps radieux, nous entrons dans le port de Gravosa, qui est la station maritime de Raguse.

Gravosa est en effet le port de débarquement de Raguse; on y aborde mieux que dans le port de la ville même : la baie est plus profonde, plus sûre et l'exposition de beaucoup préférable. Raguse n'abrite guère que des pêcheurs et le petit cabotage : son port est trop exposé aux vents du sud-est. Il est évident que cette ville, si importante autrefois par son commerce, et qui joua un rôle si considérable qu'elle put un instant éveiller la jalousie de la république de Venise, aurait dû s'élever à Gravosa, au lieu d'être resserrée entre la mer et les montagnes rocheuses qui l'enferment et la condamnent à ne jamais pouvoir s'étendre. C'est par un sentiment de sécurité que les premiers Ragusains choisirent un emplacement d'un difficile accès; plus tard, quand des catastrophes successives forcèrent les habitants à reconstruire la ville, ils se montrèrent assez attachés à leurs foyers et à leurs traditions pour ne pas abandonner un emplacement mal choisi dès l'origine, quoiqu'ils eussent à deux pas de là un lieu sans rival pour y fonder une cité florissante.

De Gravosa à Raguse il n'y a guère qu'une demi-lieue.

Après avoir subi la visite de la douane, on arrive à la ville par une belle route en corniche, resserrée entre la montagne et la mer; l'escarpement est assez large pour que de chaque côté on ait pu asseoir des villas d'un caractère italien, d'un aspect assez élégant, cachées dans une végétation très-vigoureuse, qui ne le cède en rien à celle des climats les plus riches.

L'aloès et le cactus croissent avec abondance dans les fentes des rochers; le ciel, la mer, la montagne, la forme des maisons, la nature tout entière rappellent aux voyageurs le rocher de Monte-Carlo et la fière silhouette de Monaco; les noirs cyprès qui s'élancent, droits et rigides, au milieu des arbustes aux feuilles jaune d'or, aux fruits colorés, rappellent aussi la végétation du midi de l'Italie. Gravosa est un point de quelque importance par son port; c'est là que s'élèvent les chantiers de construction de Raguse, qui n'ont plus leur activité d'autrefois; cependant on a su y conserver la tradition. C'est entre Gravosa et l'entrée de Raguse, sur la route même, que les riches citoyens de la République construisaient leurs maisons de plaisance et plantaient leurs jardins, établissant ainsi un riant séjour de villégiature à côté de la ville politique bâtie sur un rocher privé de toute végétation.

Quand on a étudié l'histoire de Raguse, on n'entre dans cette ville qu'avec respect, et on peut dire que sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

singulière construction et son aspect extérieur, si caractéristique par suite du lieu choisi par les fondateurs et du plan fatalement suivi depuis eux, n'apportent aucune déception à l'imagination du voyageur qui arrive en vue de Raguse.

Après les jardins et les villas qui bordent la route, on accède au bourg Pille, où s'élèvent quelques hôtels pour les voyageurs; en face de la route même, se dresse la poterne de la forteresse qui enferme la cité tout entière. Ce ne sont que chemins couverts, ponts-levis, fossés profonds au fond desquels, entre les roches, croissent de larges figuiers; des esplanades en contre-bas où des soldats font l'exercice, de hautes murailles crénelées qui suivent la rampe du terrain, avec des tours à mâchicoulis rappelant les constructions du moyen âge. Au-dessus de l'entrée principale on remarque un bas-relief, saint *Biagio* (Blaise) évêque, avec la crosse et la mitre, plaqué contre un château fort. Ce sont les armes de la ville et le sceau de la république ragusaine; elle choisit le saint évêque pour son patron parce que, dans une circonstance où les Vénitiens tentaient de s'emparer de leur cité par la ruse, un prêtre se présenta au Sénat et déclara que saint Biagio lui était apparu en songe et lui avait révélé les desseins de l'ennemi (971). La poterne franchie, il faut traverser encore une triple enceinte avec postes et places d'armes, et on débouche enfin sur le *Stradone*.

Ce *Stradone* de Raguse (*strada*, rue), c'est toute la ville; presque à l'entrée se dresse une grande fontaine d'un beau travail, du commencement du seizième siècle; elle est non terminée ou a été décapitée par quelque cataclysme; son style rappelle le temps de la domination des Espagnols, lorsqu'ils commandaient à Naples. En face de la fontaine, on s'arrête devant le porche d'une belle église qui dépend d'un couvent de Franciscains; nous donnons le dessin de sa façade élégante et fine (voy. p. 276). Imaginez une voie dallée, large de dix à douze mètres, plantée à droite et à gauche de maisons uniformes en granit; ces maisons sont très-larges, très-simples, sans architecture, séparées les unes des autres par des ruelles qui n'ont pas plus de deux mètres de largeur. Chacune de ces ruelles, qui s'ouvrent sur la gauche, donne accès à des escaliers de plus de cent marches; les maisons qui donnent sur ces passages suivent naturellement la pente, se superposent, ouvrent leurs fenêtres sur les marches mêmes, surplombent de leurs balcons au-dessus d'elles et forment enfin le singulier ensemble dont nous avons dessiné un des aspects (voy. p. 288).

Tout au haut de cet escalier, détail presque imperceptible dans un croquis comme le nôtre, se profilent sur le ciel bleu les créneaux d'une forteresse bâtie à une prodigieuse hauteur sur le rocher et qui défend ce côté de la cité. Les rues du côté droit, aussi étroites, restent de niveau avec le Stradone et conduisent dans la partie de la ville qui donne sur la mer, ou plutôt sur l'enceinte fortifiée qui l'enserre et dont on peut voir l'aspect dans la vue générale de Raguse que nous reproduisons d'après une photographie (voy. p. 277).

Le Stradone est droit comme un I; il traverse la cité dans toute sa longueur et conduit au bourg Plocce, porte de sortie de la ville sur la campagne et la route qui conduit en Herzégovine.

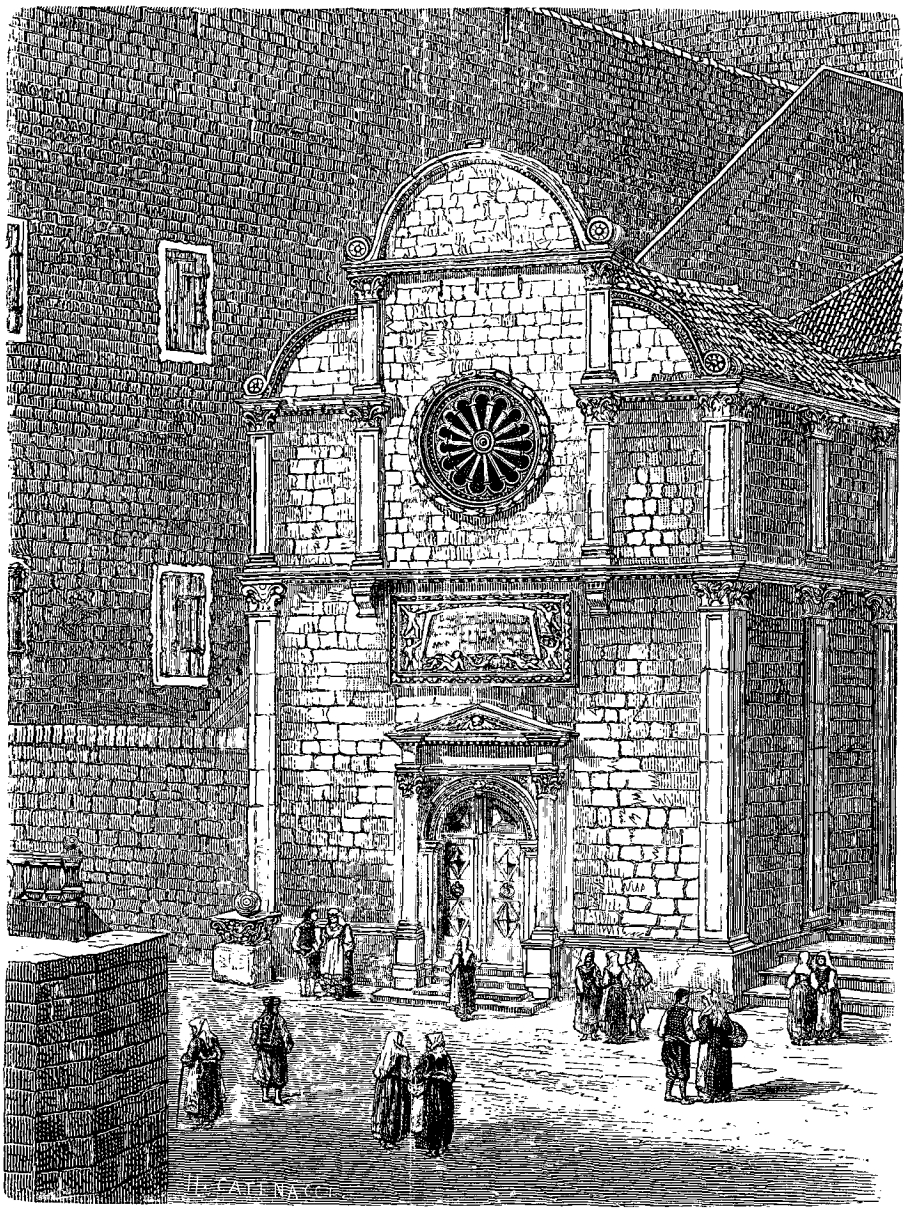
Avant de sortir de l'enceinte, arrêtons-nous un instant sur la place principale, la *Piazza dei Signori*, qui s'ouvre à l'extrémité du Stradone. La dernière maison à notre droite a sa façade latérale sur la place, et nous voici devant la cathédrale de la ville, qui ne présente point un caractère particulier et appartient au dix-septième siècle italien. A notre gauche, sur le même plan que la ligne de maisons qui bordent la rue, s'élève un monument exquis de forme et de proportion : c'est la *Douane* On conçoit qu'un peuple qui devait tout au commerce, même sa gloire littéraire et ses arts, ait consacré une de ses plus belles constructions à l'échange, et fait de sa Douane un palais. Le caractère de ce monument rappelle le seizième siècle italien ou la fin du quinzième. Le *Palais du Recteur*, ou premier magistrat de la République, s'élève en face de nous sur la même place, et ses beaux piliers, qui portent des voûtes en ogive, rappellent le portique du palais Ducal de Venise. Entre le palais et la Douane, un corps de garde monumental, surmonté d'une tour à horloge, forme la porte de sortie qui mène à la mer.

En dehors du Stradone, qu'on appelle aussi le *Corso*, la ville s'étend sur la droite; on y trouve une *place aux Herbes* assez spacieuse, et nombre de rues étroites formant un pâté de maisons appuyées les unes contre les autres, et assez mal éclairées à cause du peu de largeur des rues sur lesquelles elles prennent leur jour.

Le cachet général de Raguse est celui d'une ville vénitienne; les dalles, les balcons, le style des monuments, le nombre invraisemblable d'églises qui s'y élèvent, tout rappelle l'architecture de Venise. La propreté qui y règne est tout à fait remarquable. C'est vivant, gai; et malgré le peu d'horizon, on sent qu'il y a encore là de la richesse, en dépit de la longue vicissitude des temps. Dans le Stradone, à chaque pas, s'ouvrent des boutiques de bijoutiers et nombre d'ateliers de tailleurs et de brodeurs qui couvrent les vestes des Ragusains de passementeries d'or du plus riche dessin. Les costumes locaux sont très-caractérisés : ceux de la corporation des portefaix ou commissionnaires ressemblent à s'y méprendre à ceux des commerçants turcs de Smyrne, et cette corporation, spéciale à la région, mérite une mention particulière. A l'instar des forts de la halle et des portefaix de Marseille, les commissionnaires de Raguse constituent une classe qui a ses lois, ses us et coutumes, sa juridiction spéciale. Il est probable que l'institution remonte très-loin; elle se conserve intacte dans ses règles, et tous ses membres jouissent d'une réputation d'honnêteté parfaite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Leur costume se compose d'un turban, d'une veste soutachée, d'un gilet brodé d'or et se boutonnant sur le côté, d'une ceinture en cuir contenant les armes et la pipe, et d'une autre ceinture large, en laine, comme celle que portent la plupart des Musulmans, du pantalon large à la turque, d'une paire de bas blancs et de babouches rouges. Les jours de fête, quand ils ont revêtu leurs habits neufs et qu'ils sont assis sur les marches de la cathédrale, leurs groupes forcent l'attention de l'étranger : on croit voir en eux quelque garde d'honneur d'un pays oriental. Toujours à la recherche des costumes qui, en Dalmatie, sont véritablement plus riches et plus pittoresques qu'en n'importe quelle autre partie de l'Europe, je passais ma



Façade de l'église des Franciscains de Raguse (voy. p. 278). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

vie à Ragusé sur la *place aux Herbes*, où les femmes des *Canalli* et celles de *Brenno*, les *Canalese* et les *Brennese*, m'ont fourni de nombreux dessins. Ces femmes déploient une certaine coquetterie dans leur mise; leur linge est d'une blancheur éclatante; les jupons blancs très-fins sont brodés d'ornements délicats; un petit mouchoir de fantaisie qui ne saurait leur servir se glisse à la ceinture; les bijoux d'or sont très-nombreux et de très-belle forme; la coiffe, les fichus aux couleurs éclatantes, les bas d'une blancheur immaculée, les jupons aux mille plis serrés à la hanche, les cheveux, qui sont très-beaux et se tressent avec des rubans de couleur, c'est un des plus séduisants costumes qu'on puisse voir (voy. p. 273).

J'ai indiqué les monuments; nous allons maintenant les visiter. Les intérieurs sont entièrement res-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue générale de Raguse. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taurés et ne donnent aucune idée de ce qu'ils étaient jadis, mais l'architecture extérieure est d'un grand intérêt. Raguse, si elle nous avait été conservée telle qu'elle était au temps où florissait la République, offrirait un attrait plus considérable ; mais jamais ville ne fut plus cruellement éprouvée. Le 21 mars 1023, le jour de San Benedetto, presque toute la cité fut détruite par un incendie ; en 1296 et en 1459, le même sinistre se déclara encore et il ne resta debout que le Trésor et les Archives ; enfin, en 1667, un épouvantable tremblement de terre ne laissa subsister que la base des monuments. Ce fut même le signal de la décadence de Raguse ; on peut dire que jamais elle ne se releva de ce dernier sinistre. Il y eut de la part des habitants une incroyable obstination à occuper le même emplacement, et toutes les générations qui se succédaient suivirent les mêmes errements, car toutes furent exposées au même danger : tous les vingt ans, depuis le dix-septième siècle jusqu'en 1843, le même cataclysme a frappé la ville, mais jamais on ne revit un désastre comme celui de 1667. Le palais du Recteur a conservé son rez-de-chaussée intact, mais le premier étage et la toiture ont disparu. La cour en est élégante et rappelle celle des beaux palais italiens ; on y a dressé la statue de Michel Prazzato, citoyen de l'île de Mezzo qui, vers 1638, offrit en mourant à l'État un don considérable en argent.

La Douane est du style vénitien ; sa façade est décorée d'un portique à rez-de-chaussée, et au premier, d'une grande baie ogivale à trois vantaux, avec deux autres baies simples de chaque côté. A l'intérieur s'ouvre une cour avec des arcs et des colonnes tout autour, et sous les portiques sont les magasins qui portent chacun le nom d'un saint. Des inscriptions indiquent l'usage auquel était consacré le monument : « Rendez à César ce qui appartient à César, » et cette autre plus originale : « Pondero cum merces ponderat ipse Deus. » (Quand je pèse les marchandises, Dieu lui aussi tient la balance.) La *Monnaie* était dans le même local ; c'est là qu'on fondait le métal et qu'on le frappait à l'effigie de la République. C'est un des rares monuments de la ville qui aient survécu à la secousse de 1667.

Les églises sont innombrables, étant donnée la dimension de la ville. Comme à Venise chaque famille voulait avoir sa chapelle, qui devenait un temple : aussi les Ragusains ont-ils toujours passé pour les champions de la religion catholique, et leur zèle se montre dans tous leurs actes et dans leur législation. Le nombre de reliques contenues dans ces églises est inimaginable ; c'était tout à fait une spécialité de la ville : chaque riche voyageur venu des pays lointains tenait à honneur de rapporter une relique nouvelle, et Appendini, qui est le meilleur historien de la République, a consacré un très-long chapitre à l'énumération de chacune d'elles. Le P. Cerva et le mathématicien Natale, deux autres historiens de Raguse, ont dévotement dressé les catalogues de ces richesses. Ils attribuent cette quantité de reliques aux dons des rois et reines de Bosnie et des illustres protecteurs de la République qui revenaient des Lieux saints ; ils croient aussi qu'après les invasions des Turcs en Bosnie, en Servie, en Bulgarie, en Albanie et en Grèce, ceux-ci ayant emporté la plupart des reliques qu'ils avaient enlevées dans les temples, les commerçants de Raguse, qui parcouraient le monde entier pour leur négoce, tinrent à honneur de les rendre à un pays chrétien en les achetant aux infidèles.

On a fini par en rassembler le plus grand nombre dans une ample chapelle de la cathédrale, nommée le Reliquaire. Il est difficile de voir ce Trésor. Il contient des richesses considérables, car les crânes, les bras, les jambes, les ossements divers, ainsi que les étoffes et menus objets sont contenus dans des cassettes, des calices, des boîtes, des ostensoirs d'or, d'argent, de cristal de roche ; toutes ces matières précieuses forment un ensemble du plus haut prix. Celles qui sont éparses ou de peu de valeur par leur dimension sont réunies dans une grande urne d'or. On n'ouvre guère la chapelle que les jours de fête, alors que les reliques doivent être portées en procession, et du temps de la République il fallait la présence expresse de deux sénateurs pour assister à l'ouverture. En dehors de cette chapelle, la cathédrale de Saint-Blaise n'a rien de saillant, quoiqu'elle soit assez riche d'ornementation.

Les églises et couvents de franciscains sont spacieux ; j'ai rapporté la vue du plus beau de leurs cloîtres (voy. p. 281) ; la bibliothèque et la collection de manuscrits des moines ont beaucoup d'intérêt. L'église qui dépend du couvent des Franciscains s'appelle église du Rédempteur ; elle fut élevée à la suite d'un vœu fait par les nobles de Raguse pendant le tremblement de terre de 1520.

Si, traversant le Stradone dans toute sa longueur, on sort de la ville par la tour de l'Horloge, on arrive à la *Porte de mer*, après avoir encore franchi des chemins couverts et de nombreuses enceintes fortifiées. Une fois là, on a à sa droite le port de Raguse, très-abrité et très-pittoresque, mais de petites dimensions et bon seulement pour les pêcheurs et le commerce quotidien. Quand je sortis pour la première fois, les filles de la Croma, celles de Breno et celles de Ragusa-Vecchia quittaient le marché et montaient à bord de leurs felouques pour gagner leurs villages. J'avais vu déjà cette scène à Zara ; mais c'est toujours un spectacle séduisant que ces bateaux aux formes antiques, pleins de jolies filles qui se tiennent debout, pressées les unes contre les autres, et presque toujours voguent en chantant.

La *Porte de mer* débouche aussi sur *Borgho Plocce :* c'est l'entrée de la route de Trébigne ; on est à quelques pas de l'Herzégovine et les femmes de ce pays viennent chaque jour au marché ; elles se distinguent beaucoup de celles de Raguse et de Breno par le costume, et c'est ce que j'ai vu de plus coloré et de plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

caractérisé en Dalmatie. A Borgho Plocce s'élève le *Caravansérail des Turcs* avec une enceinte pour les troupeaux; on prend là quelques soins contre l'épizootie, et, dans une petite baraque où se tient un fonctionnaire autrichien, on vend le sel aux caravanes qui, venues pour apporter leurs produits, emportent les épices achetées à Raguse.

Il faut observer sur la carte le peu de profondeur du territoire dalmate entre Raguse et la mer : c'est absolument une lisière d'étoffe, et on est étonné que la civilisation la plus raffinée ait pu se développer sur ce rocher de Raguse, tandis qu'à quelques pas de là les sujets du sultan vivaient dans une complète barbarie.

On peut, si on le veut, tourner à main gauche et se rendre de Borgho Plocce à Borgho Pille sans traverser le Stradone, en longeant les fossés de la forteresse; les étrangers doivent même faire ce trajet; il n'y a pas là un pouce de terre, on glisse sur le rocher gris, granit ou marbre poli par l'usage, et à droite la montagne, qui s'élève à une hauteur énorme, est couronnée par le *Fort Impérial*, bâti par les Français pendant leur occupation.

Histoire de Raguse. — Origine de la ville.

Nous avons visité la ville; sans en exagérer l'intérêt, disons qu'elle parle à l'imagination par son histoire, la sagesse de son gouvernement, la dignité de ses habitants et l'étonnant spectacle que ce petit coin de terre a donné au monde depuis 656, date de la constitution de l'État, jusqu'à sa chute au commencement de ce siècle.

Je résumerai très-rapidement les faits principaux d'après les meilleures sources et les plus authentiques, puis, pour apporter ma part personnelle de recherches et de documents historiques, je jetterai un coup d'œil sur les relations de la France avec la république de Raguse, d'après des papiers d'État qui n'ont jamais été compulsés et qui appartiennent aux archives, jusqu'ici secrètes, du ministère des affaires étrangères. Ces papiers consistent en rapports et en dépêches écrits par nos agents politiques et commerciaux accrédités auprès de ce petit État.

J'ai raconté longuement la naissance de Spalato; l'origine de Raguse est la même: c'est à l'invasion des barbares qui détruisirent Salone qu'on doit aussi la naissance de Raguse. Une partie des Salonitains se réfugia sur ce rocher, délaissa Gravosa qui est trop au bord de la mer, et chercha la baie inaccessible de Raguse et son enceinte cachée. Déjà l'*Épidaure* antique avait été saccagée par les Goths (265); quelques-uns de ses habitants avaient découvert cette crique et ce plateau au pied de l'immense rocher après plusieurs siècles : ces débris de deux grandes villes s'unirent et formèrent le nouveau peuple de Raguse. Par une singulière anomalie, l'ancien emplacement d'Épidaure fut rebâti, il redevint une ville et s'appela à son tour *Ragusa-Vecchia*.

De 656 à 949, la ville recula trois fois ses limites, et jamais il ne vint à l'idée des Ragusains de choisir un lieu plus propice à son futur développement, car la sécurité était leur première loi : née de l'invasion, Raguse redoutait l'invasion. Son agrandissement est attribué surtout à Paulimir, petit-fils du roi de Croatie Radoslas V, détrôné par son propre fils. Paulimir s'était réfugié à Rome, ses sujets le rappelèrent après la mort de son oncle; il fit un long séjour à Raguse et, pour reconnaître l'hospitalité des citoyens, il entoura la cité d'une enceinte fortifiée, éleva l'église de Saint-Serge, celle de San-Stéphane et obtint du Saint-Père que l'évêque d'Épidaure quittât son siége de Breno pour résider à Raguse.

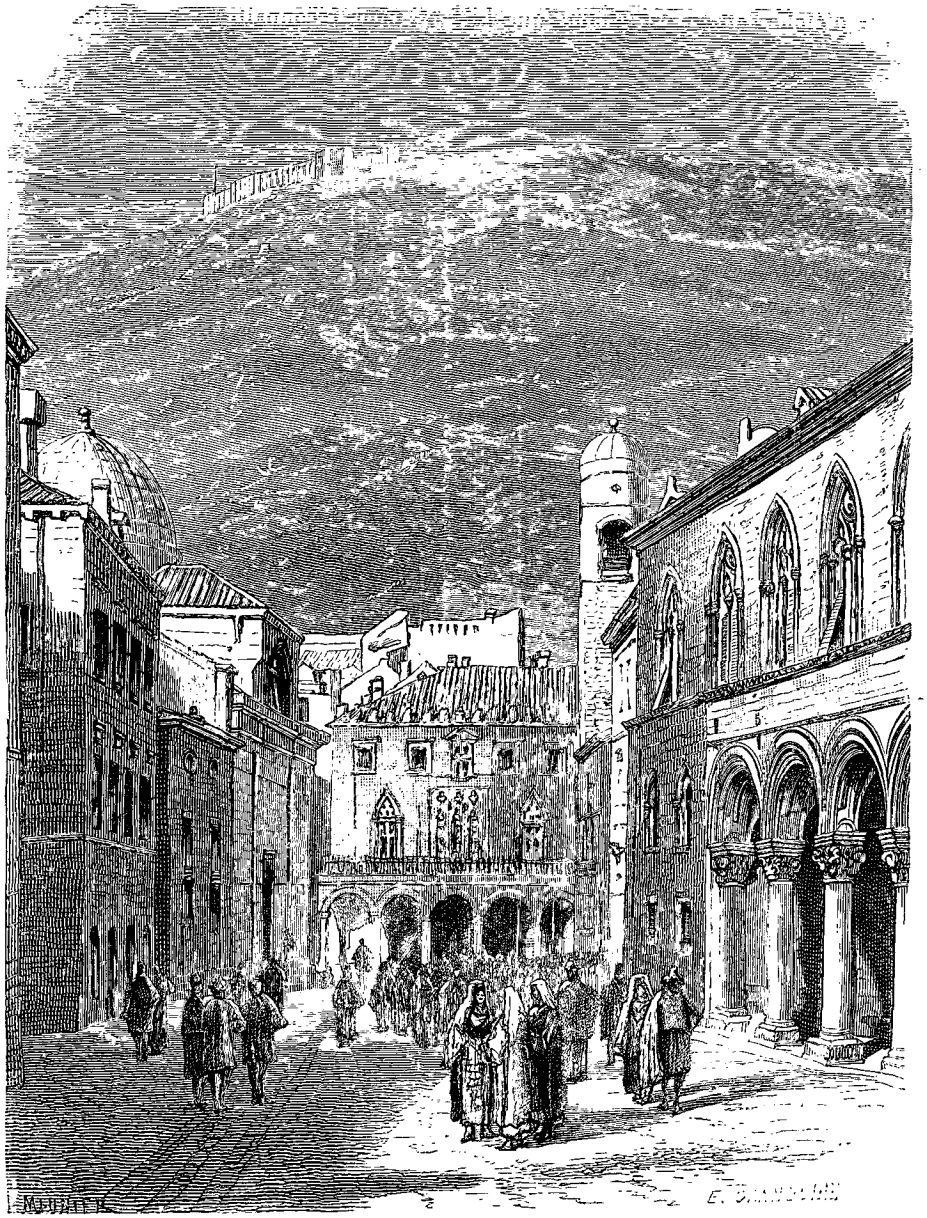
La ville nouvelle était entourée d'ennemis : sur mer elle avait les pirates, et sur terre, à ses portes, les Slaves de Trébigne; cependant elle se développait, la nécessité rendait les habitants industrieux, ils se révélaient déjà comme des marins habiles : ils construisirent deux arsenaux, équipèrent une galère et nombre de petits bâtiments armés pour la course, ajoutèrent des tours à leur fortification, et, un jour où l'un de ceux qui les menaçaient le plus vivement, le pirate sarrasin Spucento, mouillait dans leurs eaux, ils l'attaquèrent et s'emparèrent de sa flotte et de sa personne. Ce fut le premier éclat de la célébrité de Raguse; bientôt cette victoire, remportée en 788, devint tellement légendaire qu'on l'attribua à Roland, à notre Roland, qui est celui du monde entier, car ce personnage, dans l'Adriatique, est l'Hercule antique qui abat tous les monstres, c'est l'Antar des Orientaux, l'Adamastor et le Thésée : et l'amphithéâtre romain de Pola est souvent appelé *la maison de Roland*. Je ne relate pas ce fait comme une particularité des légendes historiques; mais le vainqueur de Spucento personnifié dans ce Roland apocryphe, se symbolisa dans une statue énorme armée de pied en cap, qui fut dressée sur la place publique de Raguse, entre le palais et la Douane. Les vicissitudes des temps la firent disparaître; on la renouvela toujours; elle subsiste encore dans un petit carré à côté de la sortie du Stradone sur la mer, là où se dressa l'étendard de la République dans ses derniers temps.

Les destinées de Raguse vont devenir plus hautes : en 831 les gens de Trébigne l'attaquent, elle les défait, et le traité de paix, rédigé par des commerçants habiles qui savent ce qu'ils peuvent attendre des conditions imposées à des ennemis vaincus, est certainement la source première de leur incroyable développement. Ils stipulent la liberté de commerce avec la partie aujourd'hui turque de l'Herzégovine, de la Bosnie et des Balkans ; ils se font céder la terre qui leur manque pour y planter de la vigne, du blé et faire paître les troupeaux ; en échange, ils donnent la liberté de commercer avec eux sans entrave. En 867, les Sarrasins saccagent Budua, Pisano, Cattaro et attaquent Raguse; la place se défend pendant quinze mois ; Basile,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'empereur d'Orient, envoie cent bâtiments à son secours. Les Sarrasins sont obligés de se retirer à Bari. Le pape, le roi de France et l'empereur d'Orient font alliance, et Raguse, cette ville de quelques mètres carrés, prend place parmi les champions de la civilisation qui vont purger l'Italie des infidèles. On s'assemble à Raguse même, avec une armée puissante on assiége Bari, qui n'est prise qu'après quatre ans de siége (871).

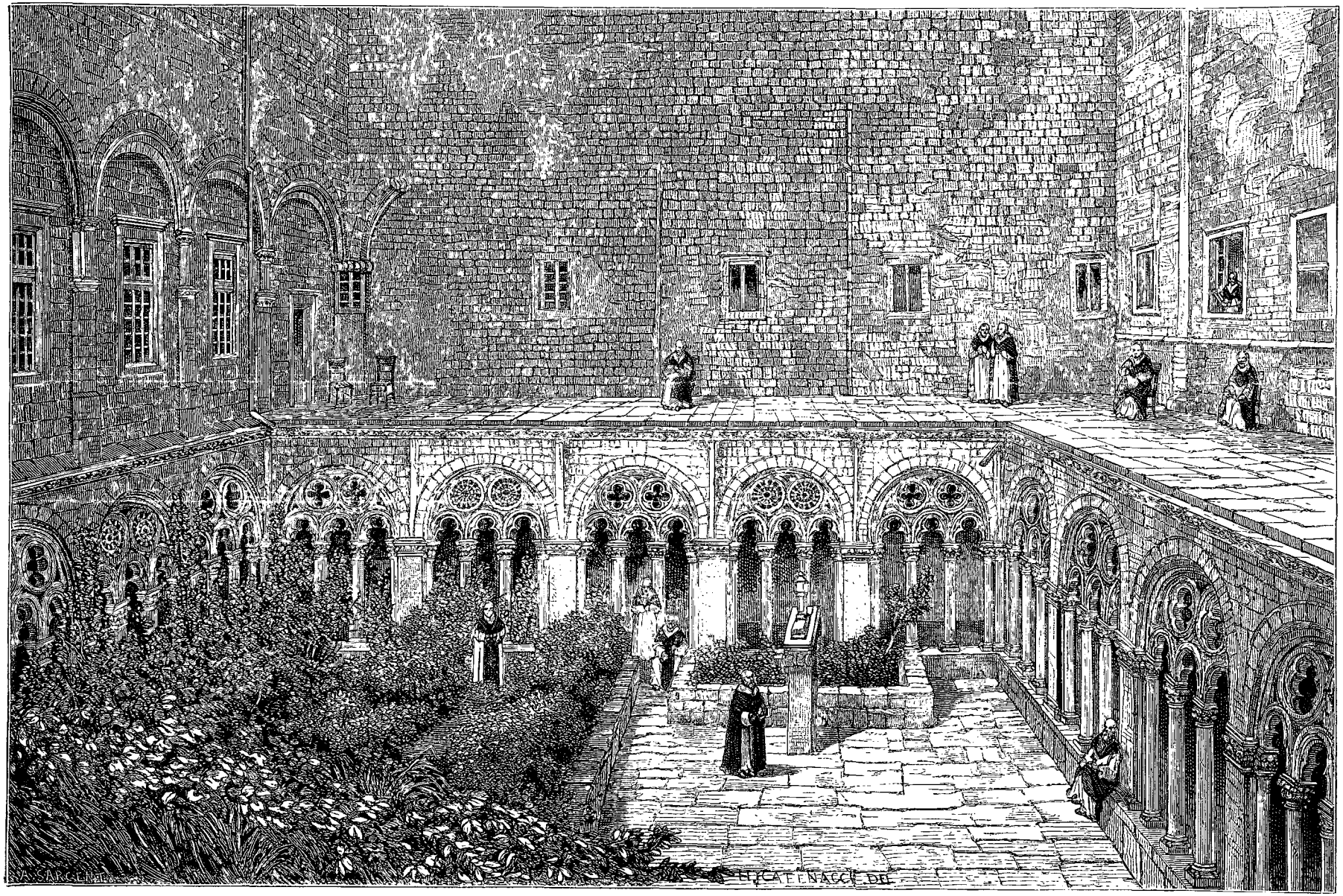
A la fin du neuvième siècle, on voit poindre la rivalité de Venise et de la république ragusaine. Les pirates narentins, dont j'ai parlé à propos des Uscoques (voy. tome XXXI, p. 14), ravagent l'Adriatique; Venise les combat et se sert de ce prétexte pour aborder un



Place principale de Raguse : La Loggia. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

jour à Raguse; elle montre d'abord des intentions pacifiques. Une division de galères occupe la baie de Gravosa, l'autre a jeté l'ancre en face de l'île de Lacroma. L'amiral descend à terre, rend visite au Sénat; il vient dans le seul but de se ravitailler. Cependant un prêtre, qui a vu en songe saint Blaise, avertit les sénateurs des projets des Vénitiens; on court aux armes, la garnison veille aux remparts. Quand l'amiral, au matin, voit les Ragusains prêts à la défense, il lève l'ancre, non sans avoir tenté une attaque qui est repoussée! Le prêtre s'appelait Stojco, on lui donna la prébende de Saint-Stéphane; et depuis ce jour-là, comme je l'ai dit, saint Blaise devint le premier protecteur de la République: on lui fit élever un temple et l'on plaça son image sur le sceau de l'État et sur la bannière nationale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le cloître du couvent des Franciscains, à Raguse (voy. p. 278). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les dissentiments augmentent entre Venise et Raguse à la suite de la saisie d'une galère par les marins du Sénat de Venise. Les envoyés ragusains, chargés de protester, n'obtiennent aucune satisfaction. Alliés de l'empereur grec, ils ont recours à lui ; peu de temps après, César III leur offre une alliance offensive et défensive contre l'ennemi commun qui s'arroge impudemment la souveraineté de l'Adriatique. Il demande à Raguse quatre-vingts pilotes expérimentés pour la flotte et trois nobles des plus intelligents qui, d'accord avec le capitaine général des galères d'Orient, dirigeront une expédition dans le but d'humilier l'ennemi commun.

Il est curieux de voir, chaque fois qu'un traité est conclu entre un État quelconque et la république de Raguse, ces hardis navigateurs et ces subtils commerçants, qui ont le génie de l'échange, introduire des clauses qui semblent peu importantes et d'où ils tirent des avantages extraordinaires. Ils acceptent toutes les propositions de César III et lui demandent en retour la faculté de commercer sans entraves avec tout l'Orient. La ligue est dénoncée aux Vénitiens, qui font alors une tentative de conciliation ; le petit État de Raguse accepte avec prudence, mais avec fermeté, les excuses du grand sénat de Saint-Marc, regrette que l'amiral vénitien qui est venu les attaquer ait été animé de sentiments qui ne sont point ceux des « Magnifiques » ; il proteste qu'il a toujours été l'ami de Venise et n'attend qu'une occasion de le leur prouver, mais en même temps il ajoute qu'il est trop tard pour renoncer à l'alliance avec César. La flotte d'Orient entre dans le port de Raguse, on met à bord les pilotes, on délègue trois des plus illustres sénateurs pour assister l'amiral de César et on vogue vers Venise (983). Cette expédition ne fut pas poussée à fond ; le Sénat fit une transaction et paya un tribut.

C'est assez dire que l'orgueil des Vénitiens devait souffrir. Quelques années après, le sort de la république de Saint-Marc était plus florissant ; elle venait de remporter une victoire considérable en abattant les pirates narentins ; on vit les deux républiques rivales contracter un traité de commerce favorable aux deux cités (1001). A cette époque, le territoire de l'ancienne Épidaure prend quelque extension ; c'était un rocher aride habité par des citoyens virils, industrieux, sages, riches désormais, lettrés déjà ; ils ont le bonheur de recevoir en don, du roi de Dalmatie et de Croatie, Stéphan, un territoire de vingt-cinq milles de longueur, qui comprend la vallée de Breno, Ombla, Gravosa et Malfi. Ce roi Stéphan, pendant une grande maladie, avait visité l'église de San Stéphan et avait recouvré la santé ; ce fut sa manière de montrer sa gratitude aux Ragusains. Dans chacune des villes qu'il donna à la petite République, il fonda une nouvelle église, et il contracta une telle amitié avec les citoyens et plaça en eux une telle confiance que, lorsqu'il mourut, sa veuve Marguerite choisit la ville même de Raguse pour le lieu de sa retraite.

C'est une des grandes particularités de Raguse et son suprême honneur d'avoir servi d'asile inviolable à tous les princes et souverains détrônés de toute race, de tous pays. Souvent elle paya cher la noblesse de sentiments qu'elle avait érigée en loi fondamentale. A peine Marguerite était-elle réfugiée chez les Ragusains, que le successeur de son mari, Radoslas V, demanda qu'on lui livrât la reine veuve. Sa demande fut rejetée : il vint assiéger la ville qui le repoussa, mais souffrit beaucoup de ses attaques, car ses riches faubourgs furent détruits.

Par un singulier retour des choses d'ici-bas, ce même Radoslas V mort, sa veuve Siva et son fils Sylvestre vinrent demander asile à cette ville à laquelle leur mari et leur père avait fait un crime de sa généreuse hospitalité ; et Sylvestre ayant recouvré son trône, Raguse reçut de lui, en don de reconnaissance, les îles de Calamotta, qui vinrent encore accroître leur petit territoire. C'est ce groupe des Élaphites devant lesquelles nous sommes passés en arrivant à Raguse.

Nous ne sommes encore qu'au onzième siècle et déjà la petite République, si elle est sortie victorieuse des difficultés qui l'ont assaillie, a eu cependant à se défendre contre de bien puissants ennemis. Elle touche à une période solennelle de son histoire, et c'est ce magnanime privilége du droit d'asile, qu'elle entend exercer envers et contre tous, qui va la mettre à deux doigts de sa perte.

Des dissentiments profonds avaient armé Bodino, usurpateur du trône de Serbie, contre son oncle Radoslas V et les propres fils de ce dernier. A la suite d'actes de haute trahison contre ces malheureux, tous ceux qui leur tenaient de près cherchèrent un asile où ils pourraient échapper à la haine de Bodino, qui ne se sentait pas sûr de son trône tant qu'il resterait un représentant de la race de son oncle ; ils vinrent donc comme tant d'autres échouer à Raguse, où ils jouissaient, près des monts de Lacroma, de quelques possessions provenant de l'infortuné Radoslas et de sa femme Giuliana. A peine y étaient-ils réfugiés, que Bodino dépêche un émissaire au Sénat de Raguse et exige qu'on lui livre les parents de son oncle, coupables, disait-il, de haute trahison envers lui. Si le Sénat refuse, le vainqueur de la Bosnie et de la Rascie « volera comme un aigle à la destruction de Raguse. » La réponse du Sénat fut touchante et je la veux citer tout entière. Agissaient-ils par un sentiment profond de l'équité ou faisaient-ils un calcul reposant sur ce pressentiment si juste qui leur avait déjà tant de fois fait deviner le vainqueur définitif parmi ces victimes momentanées des discordes civiles? Toujours est-il que le droit d'asile est affirmé par eux avec une autorité qui n'aurait sa raison d'être que pour un de ces grands États d'aujourd'hui capables de soutenir leur opinion contre des coalitions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

armées. La fermeté de la réponse et l'audace des prétentions semblent vraiment disproportionnées avec l'exiguïté du territoire :

« Confiants dans la pensée que nous pourrions un jour, par notre médiation, vous réconcilier avec vos parents, nous les avons accueillis parmi nous, et nous les traitons selon leur rang et selon leur mérite. C'est une tradition de notre cité de ne jamais refuser asile à qui que ce soit. Nous ne demandons à ceux qui nous implorent d'autres droits que leur adversité ; et vous ne devez point trouver mauvais que vos parents restent parmi nous jusqu'à ce que vous soyez convaincus de leur innocence. Ils vous reconnaissent pour souverains de tous les États que vous occupez ; ils vous demandent la liberté des leurs et le droit de jouir en paix des quelques parcelles de terrain que leur a laissées ici le roi Radoslas V. Nous prions Dieu afin que, comme dans la cause de Siva, celle de Sylvestre et celle de Dosbroslav, il nous accorde le bonheur de réconcilier vos familles. »

Dès le jour où ils avaient reçu la communication de Bodino, les Ragusains, bien fermement décidés à refuser l'extradition, avaient averti leurs concitoyens établis en Servie et en Rascie pour leur commerce, d'abandonner les États de ce souverain. A peine la réponse fut-elle reçue, que Bodino s'avança avec une armée considérable, et dressant son camp sur les cimes du mont Bergato, mit le siége devant la ville. Ce siége dura sept ans : les assiégés y firent preuve d'une valeur peu commune. L'armée de Bodino se mutina à la suite d'actes de cruauté et des sanglantes exécutions des parents de Radoslav; le roi de Serbie dut lever le siége, mais non sans laisser une forte garnison sur le plateau occupé aujourd'hui par l'église Saint-Nicolas. L'archevêque de Raguse et l'abbé du couvent de Lacroma prirent dans ces circonstances une de ces résolutions héroïques qui ont sauvé parfois des situations désespérées. Ils se rendirent en grande pompe au camp de Bodino et lui reprochèrent au nom du Dieu vivant les meurtres qu'il avait froidement commis. Touché par la grâce, Bodino s'humilia et fit élever à ses victimes, sur l'écueil même de Lacroma, un tombeau dont, après huit siècles, les vestiges sont encore visibles. De tels récits, exhumés des chroniques les plus anciennes, prennent tout d'un coup un singulier relief et un accent particulier de vérité quand ils se corroborent du témoignage irrécusable d'un monument. Il est vrai que ce sont ici des ruines informes, mais les écrivains du siècle passé ont vu et décrit minutieusement ce monument d'expiation.

Le siége toutefois n'était pas entièrement levé, car les Serbes occupaient leur château fort; on s'en empara par ruse, le jour de Pâques de l'année 1111, et, pour célébrer l'événement, on rasa la place et on y construisit l'église Saint-Nicolas. C'est la date d'un agrandissement considérable de la ville de Raguse ; on combla un canal à l'extrémité du Stradone pour y faire la place publique, et, vers le même temps, la République reçut encore en hommage l'île de Néléda, cédée par le fils d'Ourosh Ier, le fameux roi de Serbie qui émancipa son pays de la suprématie de la cour de Byzance.

L'année 1159 voit encore Raguse assiégée. Cette fois, celui qui la menace, c'est Barich, roi de Bosnie, dont les sujets, à la suite d'un schisme religieux, étaient venus se réfugier à Raguse. C'est encore le droit d'asile qui attire la foudre sur Raguse, mais à ce droit hautement réclamé se mêlait l'intérêt de la religion. Barich vient avec dix mille hommes et met Breno à feu et à sang; il se retire momentanément devant la ferme attitude de l'ennemi, annonçant son retour pour l'année suivante. Raguse ne l'attend pas : elle s'allie à Cattaro, à Dulcigno, à Perasto, et, avec une armée de confédérés, marche droit sur Trébigne; elle remporte un tel succès que Barich signe une paix presque honteuse. Toujours fidèles à leurs maximes, les grands commerçants, devenus de valeureux soldats, inscrivent dans le traité la clause suivante : « Les Ragusains dans la Bosnie et les Bosniaques à Raguse pourront commercer et échanger sans douanes et sans impôts. — On indemnisera la République de ses dépenses de guerre. — Tous les ans, à titre d'hommage, le ban de Bosnie enverra au Sénat deux chiens de chasse et deux chevaux blancs (1160). »

De tels succès commençaient à étonner le monde, et on recherchait l'alliance de Raguse. Depuis longues années déjà, la République avait fait un pacte avec l'empire grec; et vers 1172, les villes de Dalmatie, constamment menacées, en avaient aussi appelé à la protection de Byzance : Venise vit d'un œil jaloux cette tutelle qui lui échappait; elle arma une flotte de vingt vaisseaux et de cent galères, et le doge Vitale attaqua les ports. Le tour de Raguse était venu; mais les Vénitiens avaient pour principal objectif les îles de l'archipel grec; et la résistance de Raguse changeant le caractère de l'expédition qu'on s'attendait à mener plus rapidement, Vitale leva l'ancre pour aller les attaquer. Pour la première fois, cependant, l'histoire de Raguse va enregistrer des discordes civiles assez graves pour que le Sénat réclame lui-même la protection que jusque-là il a regardée comme la plus fatale à invoquer. Le chef de la République ou recteur, aux termes de la constitution d'alors, abandonnait ses fonctions tous les ans; Damiano Judas, par des largesses, avait soudoyé les soldats, et il restait au pouvoir depuis deux années, empêchant les réunions du Conseil et assumant la dictature. Un de ses gendres, Pierre Benessa, groupa quelques nobles et proposa d'en appeler aux Vénitiens, malgré le danger de l'entreprise. C'était courir à la servitude; on se résolut cependant à suivre ce plan. Benessa partit pour Venise; il négocia; on lui donna deux galères, qui portaient en même temps une ambassade à Constantinople. Au retour, il s'arrêta à Raguse comme s'il revenait d'un voyage, convia Damiano à venir à bord

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des bâtiments pour voir les présents qu'on devait offrir à l'empereur de Byzance : au premier pas qu'il fit sur le pont, on le chargea de chaînes, et il se brisa la tête contre les plats-bords. Cependant le danger apparut bientôt; le sénat de Saint-Marc imposa un gouverneur, Lorenzo Quirini, et força la petite République à l'aider dans toutes ses guerres. Il fallut un esprit politique de premier ordre ou des circonstances bien heureuses pour échapper à cette rude tutelle; Raguse avait forgé elle-même ses chaînes. De 1216 à 1357, tout en laissant à ce petit État la forme de son gouvernement, l'élection des magistrats, ses institutions, son drapeau, le sénat de Venise eut une haute influence et fut presque souverain. Les Ragusains cependant arrivèrent à limiter à deux années la durée du pouvoir du gouverneur, et c'est par la voie des alliances, déclarées ou secrètes, qu'ils échappèrent à la dangereuse tutelle du lion de Saint-Marc. D'abord ils s'allièrent aux Cattarins, à ceux qu'on appellerait aujourd'hui les *Bocchesi* ou habitants des Bouches. Malgré Giovanni Dandolo, successeur du gouverneur Lorenzo Quirini, ils recherchèrent aussi l'amitié des souverains de Slavonie, et celle du roi Louis de Hongrie, dont ils devinèrent le glorieux avenir. Dès l'année 1345, ils lui envoyèrent un ambassadeur, Élias Saraca, leur archevêque, et dès qu'ils eurent signé leur traité, à la première demande de subsides et de contributions de galères des Vénitiens, ils répondirent, non pas par un refus, mais par un attermoiement. En 1358, presque toute la Dalmatie était perdue pour Venise et tombée dans les mains du roi Louis de Hongrie; en faisant le traité de paix, le sénat de Saint-Marc imagina de céder à ce dernier le territoire de Raguse, qui ne lui appartenait point; déjà Saraca avait resserré les liens entre la Hongrie et la République, et l'autorité, qui n'était que nominative, grâce à la demande faite autrefois par Benessa, fut bien reconnue par la Hongrie, mais maintenue dans ses justes limites.

En 1359, on substitua au gouverneur envoyé par le Sénat et choisi par le grand conseil trois patriciens ragusains, avec le titre de *recteurs*. C'est une date importante dans l'histoire civile de ce pays, car elle coïncide avec le recouvrement de sa liberté. Ce changement se fit avec courtoisie, et la grande République, maîtresse de l'Adriatique, put abandonner sa tutelle sans paraître humiliée par ces politiques minuscules qui occupaient un point du monde imperceptible, et qui cependant avaient su déjà se concilier les plus puissantes alliances.

Le lecteur remarquera que jusqu'ici, ni lorsqu'il s'est agi de Venise, ni lorsqu'il a été question de Raguse, nous n'avons parlé du pouvoir des Turcs et de leur ingérence dans les affaires des deux nations; c'est que ce puissant empire, qui peu à peu va s'étendre par la conquête et dominer bientôt jusqu'aux rives de la Save et de la Unna, jusqu'au Danube du côté de Pesth, et menacer l'empire d'Allemagne sous les murs de Vienne; cet empire ottoman est encore contenu dans ses limites orientales, et n'a pas fait invasion en Europe. Pour la première fois, en 1341, l'empereur grec qui règne à Byzance, Cantacuzène, appelle à son secours le sultan, et, cent douze ans après, Mohammed II entrera en vainqueur à Constantinople, à la tête de ces hordes qui ne s'arrêteront plus que sous les murs de Vienne. Dès 1358, les Ragusains, eux, comprennent à quel avenir est appelée cette race nouvelle qui apparaît dans les régions voisines de leur pays, et va refouler les Slaves ou les soumettre à l'islamisme; cette année-là, ils envoient une ambassade à l'émir Orcan[1]. Raguse s'offre à lui payer cinq cents sequins par an, et demande tous les priviléges commerciaux et tous les avantages qu'elle peut obtenir; non contente d'être l'ennemie de Venise, elle a deviné dans le Turc l'éternel et puissant ennemi de Saint-Marc; elle va s'en faire un protecteur et sera son premier allié en Europe.

Tour à tour hospitalière à toutes les infortunes, ménageant à la fois le Hongrois et le Turc, la République, tout en développant son commerce et en augmentant sa flotte, ne néglige aucune occasion d'agrandir son petit territoire. En 1427, elle achète, du voïvode Radoslav Paulovich, le district de *Canali*, pour la somme de vingt-quatre mille sequins d'or. Il fallait beaucoup de diplomatie pour se tenir ainsi hors d'atteinte de voisins aussi puissants que les Hongrois et les Turcs; lorsque ces derniers furent maîtres de toute la Bosnie, ils tentèrent d'englober Raguse, de passer le mont Velébit et de s'avancer jusqu'à la mer; mais le Sénat, devant ce suprême danger, invoqua le traité d'alliance fait près d'un siècle auparavant avec Orcan : il représenta quels efforts il avait dû faire pour se déclarer dès lors l'ami et l'allié des Turcs, donna pour preuve de sa loyauté son refus d'acheter Trébigne du voïvode Paulovich, et celui d'accepter Kraina et Almissa des mains de la reine de Hongrie. Une nouvelle difficulté allait naître entre le Grand Turc et Raguse, à cause de la fidélité des Ragusains à leur maxime immuable, d'accorder le droit d'asile aux fugitifs. George, roi de Serbie, avait fui d'Antivari, et était venu se réfugier chez eux avec tous ses trésors. Le sultan Amurat réclama son ennemi : le Sénat, cette fois, tout en affirmant plus que jamais son droit, usa de subterfuge; il équipa une galère et envoya George en sûreté à Scardona, et de là il put gagner Bude. A cette occasion, on grava sur une des portes de la ville l'inscription suivante : « Par cette porte, George est entré avec tous ses trésors, » et sur l'autre : « Par cette porte, George est sorti avec tous ses trésors. » Amurat fut désarmé par cette générosité, et se contenta de recevoir les présents du Sénat.

1. L'original du traité a été vu par l'historien Appendini aux archives de Raguse. Le doigt d'Orcan trempé dans l'encre servit à le signer. Ce document unique a disparu depuis, probablement à l'époque des guerres de l'Empire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Costumes du district de Raguse. — Dessin de E. Ronjat, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après des péripéties qui mirent souvent en péril l'existence de la République, nous arrivons à la prise de Constantinople. La Thrace, la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, l'Albanie et une partie de la Hongrie sont au pouvoir des Turcs; il leur faut la mer (1460). Mahomet II s'empare des ports de la Dalmatie et sa flotte s'avance jusqu'à Raguse. Les habitants sont terrifiés; le Sénat n'a pas d'alliés, il ne faut pas essayer de résister à un tel ennemi. Sur le conseil d'un des gouverneurs des provinces voisines, le pacha de Roumélie, Raguse, au lieu d'essayer de combattre, envoie une ambassade au sultan. Celui-ci demande aux ambassadeurs la cession de tout le territoire, déclarant que le siége de la République, c'est-à-dire la ville comprise dans l'enceinte, gardera son indépendance. Nicolo Serafino, l'un des sénateurs les plus avisés, fut d'avis que les magistrats répondissent au sultan qu'il serait fait comme il le désirait; mais que Raguse, privée de son territoire et sans défense, serait obligé de se donner au roi de Hongrie. Le subterfuge réussit, et Mahomet II leva le siége.

De 1461 à 1464, on prend des dispositions nouvelles pour fortifier la ville; mais un incendie formidable la détruit tout entière, à l'exception de deux monuments, le Trésor et les Archives; enfin la peste se déclare : elle dure trois années et enlève deux mille citoyens.

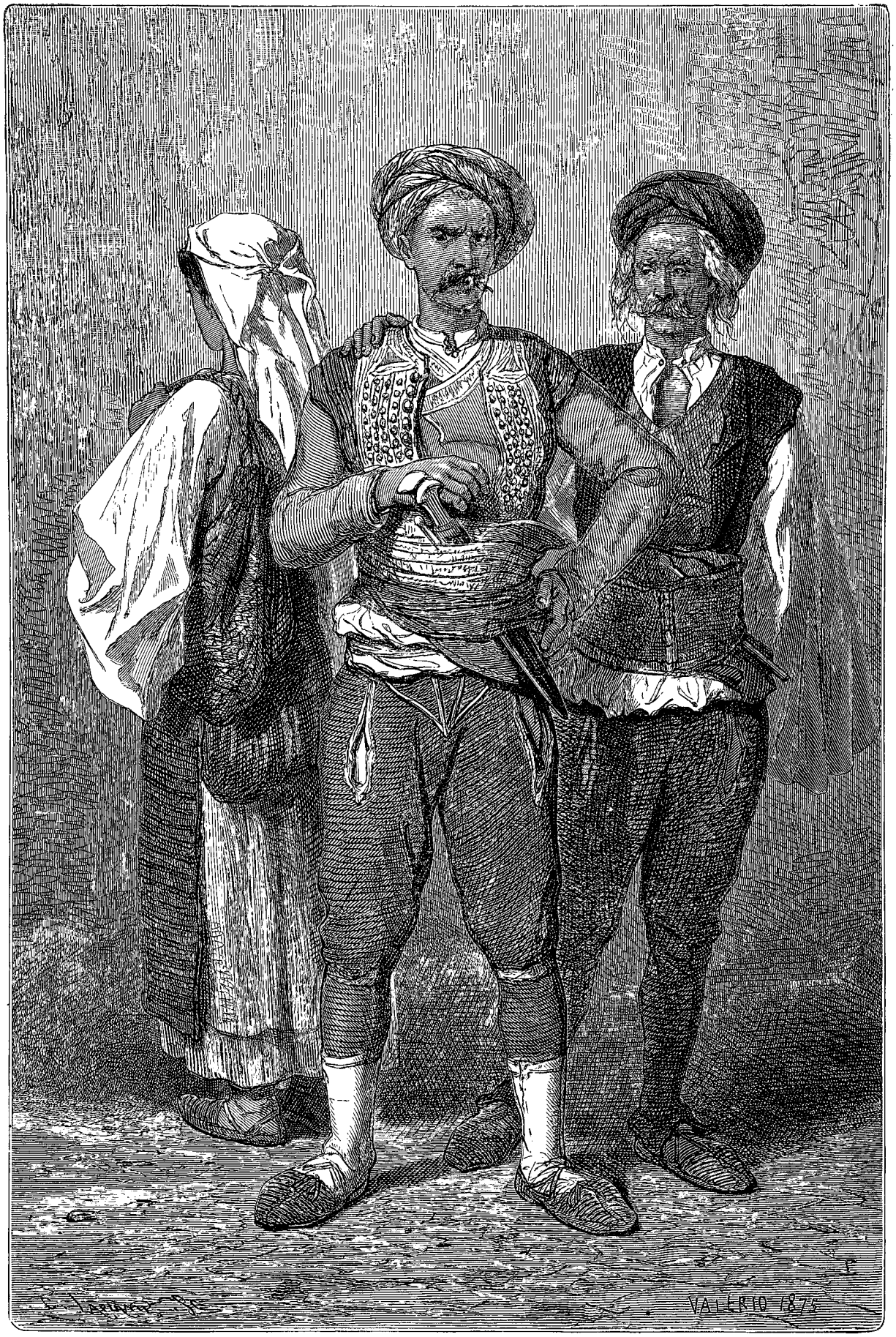
Entourés désormais de toutes parts d'ennemis formidables, les Ragusains ne peuvent plus prétendre à augmenter leur territoire; ils vont changer de politique, et ne plus demander qu'au commerce, aux arts et à l'industrie l'illustration de leur pays et sa richesse matérielle. Ils tentent un coup de maître : s'appuyant sur leur fidélité envers le saint-siége et sur l'attachement des Ragusains à la religion catholique, ils obtiennent du pape l'autorisation de commercer avec les infidèles, et vers la fin du quinzième siècle (1484), malgré la difficulté de leur situation politique, ils arrivent à une telle prospérité qu'ils sont les pourvoyeurs de l'Europe : ils ont des comptoirs en France, en Espagne, en Angleterre, en Italie, dans tout l'Orient, et jouissent d'une richesse inouïe. Les Vénitiens leur suscitent des embarras en toute occasion; mais au moment où la Ligue de Cambrai les met eux-mêmes à deux doigts de leur perte, ils rendent aux Ragusains certains avantages qu'ils leur avaient enlevés en 1484. Une nouvelle plaie va fondre sur eux : un marchand d'Ancône leur apporte la peste, et elle sévit avec une telle force, que la ville est officiellement abandonnée. Le Sénat se transporte à Gravosa; on ne laisse dans la ville que deux cents soldats et six nobles, avec deux galères pour garder le port. Le fléau dure six mois, vingt mille citoyens succombent. A peine Raguse est-elle remise d'une aussi effroyable secousse, que de nouveaux ennemis paraissent dans l'Adriatique : les Maures, avec vingt-quatre vaisseaux, tentent de s'emparer de la ville; défaillants, à peine en état de se rallier, les citoyens font bonne contenance et les repoussent.

La première moitié du seizième siècle verra la République aux prises avec Charles-Quint; mais, fidèles à leurs habitudes diplomatiques, les Ragusains ne heurteront pas de front un pareil ennemi; ils arriveront même à conclure avec lui une alliance, et on se demande, en voyant ce qu'elle coûte à Raguse, s'il vaut mieux avoir le maître du monde pour allié que pour ennemi. Obligés de lui fournir des galères pour ses guerres incessantes, la République, dans les seules guerres d'Espagne, perd trois cents galères prêtées à Charles-Quint; l'attaque contre Tunis lui coûte dix-huit galiotes, la tentative contre Alger lui en enlève huit, et celle contre Tripoli six autres. La seconde moitié du siècle est remplie tout entière par la grande lutte de Venise et des Turcs. Au milieu de ces conflits successifs, à deux pas du théâtre de la guerre, Raguse ne cesse de commercer; de temps en temps on capture ses navires; elle réclame hardiment; mais quand, vers 1571, la ligue du pape, du roi d'Espagne et de Venise contre l'empire ottoman va aboutir à la grande victoire de Lépante, Raguse sent qu'elle est terriblement menacée, et elle dépêche une ambassade à Paul III. On respecte sa neutralité; il lui est difficile cependant, au retour d'une telle victoire, de ne pas recevoir don Juan d'Autriche et Vittoria Colonna, et le sultan voit d'un mauvais œil les réjouissances qu'on célèbre à Raguse. Cependant la rancune du Grand Seigneur s'apaise, et comme depuis que les Castillans ont perdu Tunis et la Goulette, les Espagnols et les Turcs ont besoin d'un port neutre sur l'Adriatique, pour échanger les prisonniers faits de part et d'autre, ils veulent bien choisir Raguse, ce qui garantit son indépendance.

Le seizième siècle est l'époque de la Réforme : une cité comme celle dont nous disons l'histoire, où toute la noblesse se piquait de suivre le mouvement de la civilisation, ne pouvait échapper à ce grand courant d'idées; le Sénat usa d'une rare énergie pour se préserver du schisme et expulsa durement ceux qui avaient épousé les idées nouvelles. Raguse resta entièrement catholique.

Lorsque nous avons visité Ségna, nous avons rapidement esquissé l'histoire des Uscoques. La République, par la situation de son territoire, ne pouvait échapper aux complications que créaient ces pirates : les Turcs, plus d'une fois, les rendirent responsables de leurs méfaits. Les Uscoques descendaient à la côte, pénétraient jusqu'à Trébigne et regagnaient rapidement leur flotte; vers 1612 ces déprédations amenèrent les Turcs jusque dans le district de Canali, et Raguse dut entrer dans la ligue qui aboutit, vers 1617, à l'internement de ces malfaiteurs dans l'intérieur de la Croatie. Ces nuages entre l'empire ottoman et la République se dissipèrent vite; c'était peut-être un servage pour cette der-

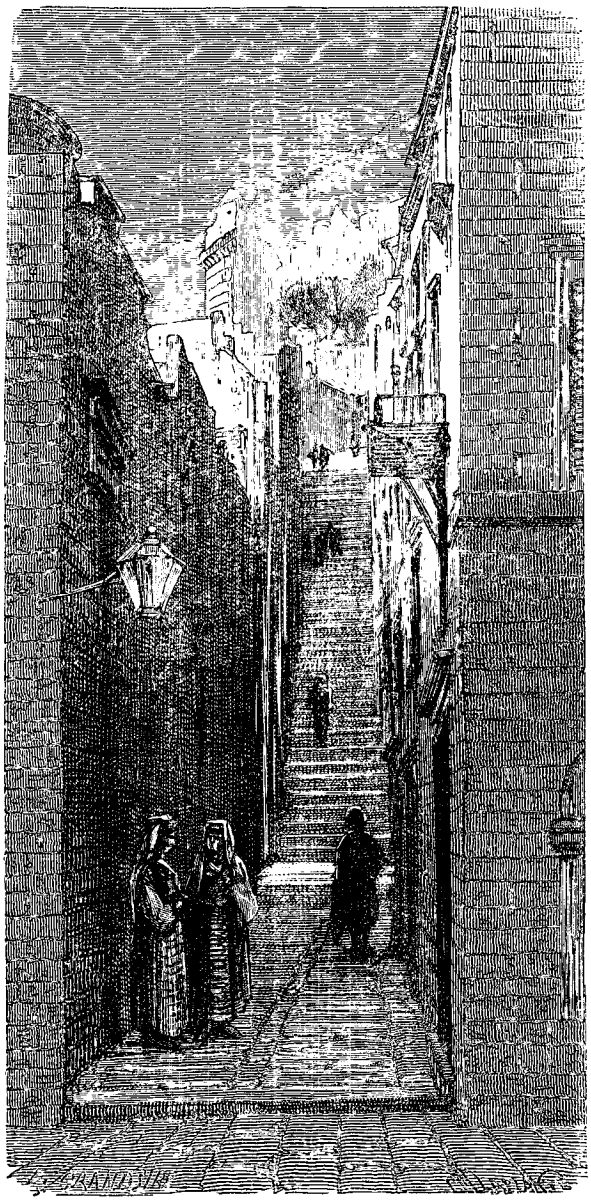
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans des environs de Raguse. — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nière, mais les avantages que retiraient les Ragusains étaient tels, que jamais le Sénat ne songea à s'y soustraire. Les relations de l'État avec les autres pouvoirs de l'Europe étaient également satisfaisantes, et Raguse était arrivée à l'apogée de sa puissance, quand, dans la matinée du 6 avril 1667, un effroyable tremblement de terre ébranla de telle sorte la ville, que 5000 habitants furent ensevelis sous les décombres; les maisons et les monuments, hors la forteresse, le lazaret et quelques soubassements de construction massive, furent entièrement détruits. Il faut lire dans Appendini et dans le poëme de Giacomo Palmotta la description du sinistre. En 1580 et en 1639, deux secousses avaient déjà secoué le sol et causé quelques désastres; mais le 6 avril 1667, une tempête se déclara dans l'après-midi, les vagues s'élevèrent à une hauteur extraordinaire, les navires à l'ancre furent broyés les uns contre les autres, presque tous les prêtres de la ville furent écrasés sous les décombres des églises, des colléges de jeunes gens tout entiers disparurent. Le feu se propageait en même temps, et, comme des oiseaux de proie, tous les Morlaques des environs accourus au bruit du sinistre se précipitèrent sur la ville et se livrèrent au pillage.



Une rue de Raguse. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

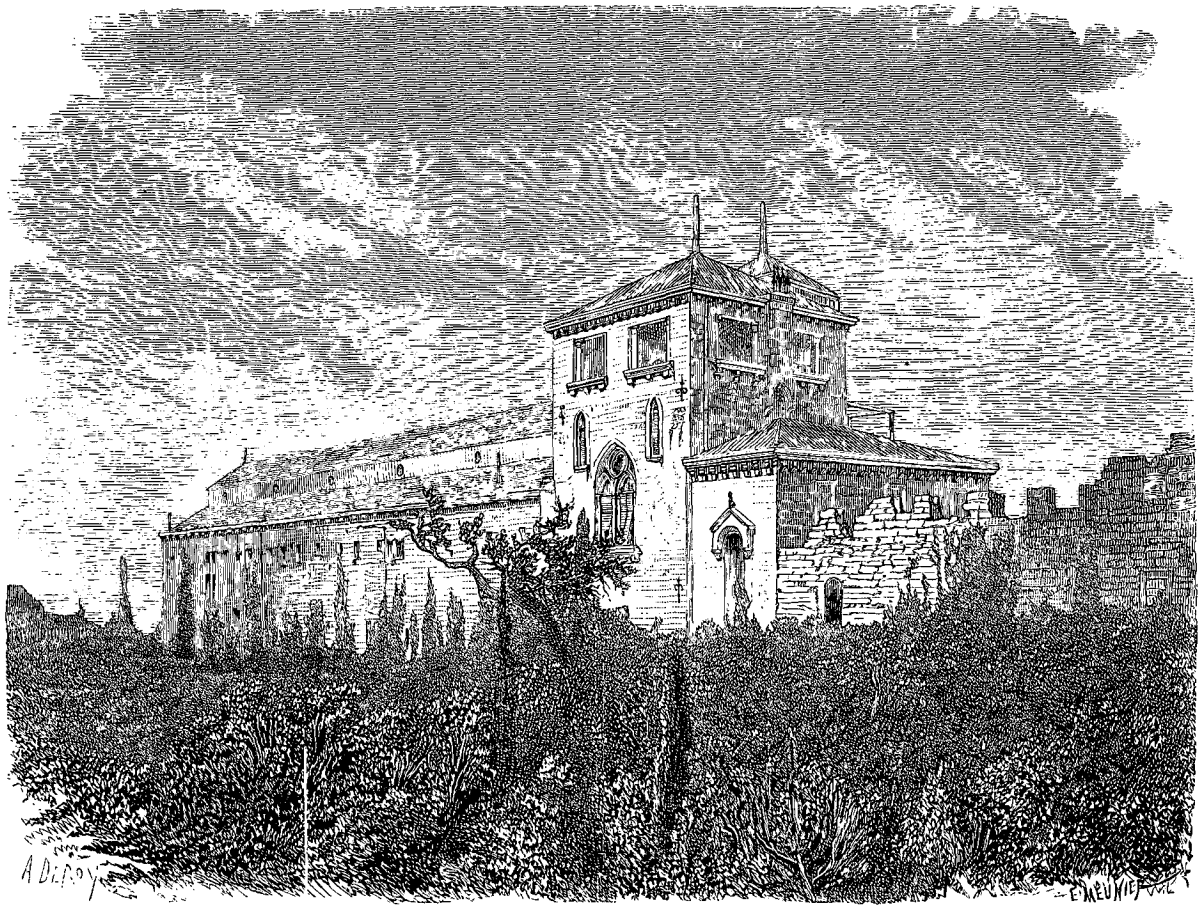
Le Sénat cependant, malgré la mort d'un grand nombre de ses membres, et surtout celle du recteur Ghetaldi, ressaisit les rênes du commandement; il fit fermer les portes, chassa les Morlaques et donna l'ordre de déblayer les voies. L'archevêque et un certain nombre de moines avaient fui à Ancône, mais quatre familles seulement suivirent leur exemple. L'Europe entière s'émut à ce désastre d'une cité si florissante et d'un peuple aussi courageux; Clément IX se mit à la tête d'un grand mouvement de sympathie en sa faveur. Mais, quoi qu'on fît, ce fut le signal de la décadence. La République jouit pourtant encore de quelque prospérité jusqu'à la paix de Passarowitz. Kara-Mustapha fut le seul qui ne se laissa pas attendrir par un aussi formidable événement, et sous un prétexte imaginaire il attaqua la cité en ruine : on lui envoya des ambassadeurs pour détourner son courroux, et comme il se proposait d'assiéger Vienne, il différa la prise de Raguse jusqu'à son retour; sa mort opportune délivra la République.

Le traité de Carlowitz en 1699 et celui de Passarowitz en 1718 dissipèrent les craintes des Ragusains au sujet de l'alliance de l'empereur Léopold, du roi de Pologne et des Vénitiens, sous les auspices d'Innocent XII. A partir de 1718, il n'y a plus de sujets de conflits, mais la force de vitalité de la nation ragusaine était épuisée, le feu sacré éteint; sans doute, la forme du gouvernement subsiste, les lois sont les mêmes, les arts, les sciences sont en honneur : mais la catastrophe de 1667 a laissé des traces trop évidentes, et au commencement du dix-neuvième siècle, les Français, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui auraient dû protéger la petite République, poursuivant des conquêtes qui les mèneront au désastre de 1815, vont décréter qu'elle a cessé d'exister.

Ch. YRIARTE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de la Croma, près de Raguse (voy. p. 290). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1]

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Raguse (suite).

Il n existe pas, que je sache, d'hôtel proprement dit dans l'enceinte même de Raguse; c'est en dehors des murs, au bourg Pille, que les étrangers se logent d'ordinaire. Il est très-facile de trouver dans la ville même un appartement meublé et bonne figure d'hôte ou d'hôtesse; le voyageur qui a l'intention de faire un long séjour peut, généralement, trouver à s'arranger pour la nourriture là où il loge, quoique, dans tous ces pays méridionaux, cette affaire du déjeuner ou du dîner, si importante pour des estomacs français, se passe un peu en conversation, surtout pour les personnes de la classe dont je parle. Lors de mon séjour, menant une vie errante, il ne me convenait pas de tenter l'aventure; un restaurant relativement excellent, dont les murs sont peints à fresque, — ce qui joue un grand rôle pour nous dans le choix d'un restaurant, — reçoit, à l'entrée de l'enceinte, au bourg Pille, les officiers de la garnison de Raguse, la plupart des étrangers, et les employés civils du gouvernement autrichien. Là, chaque soir nous prenions nos repas; pour le déjeuner du matin, il est facile de le faire dans le grand café de la place.

Notre vie se passait en plein air, sur les places, dans les rues, au marché surtout, en face des beaux

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209, 225; t. XXXI, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXII, p. 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

costumes des *Canalese* et des *Brennese*, venues là de Canali et de Breno pour vendre leurs produits. Nous avons fait peu d'excursions : celles du *Val d'Ombla* et de *la Croma* sont indispensables ; outre que ces deux endroits sont historiques, ils sont très-pittoresques ; et parfois, enfermé dans cette ville sans horizon, fermée d'un côté par la muraille, de l'autre par le prodigieux rocher du mont Sergio, on éprouve le besoin de reposer les yeux sur des jardins et de prendre un bain de verdure.

Je ne puis pas dire que la ville soit très-animée ; mais le dimanche, quand la partie de la population qui porte le costume national a revêtu ses habits de fête et que les paysans des environs viennent à la messe dans les nombreuses églises de Raguse, le spectacle est tout à fait séduisant, car le cadre est très-beau. La

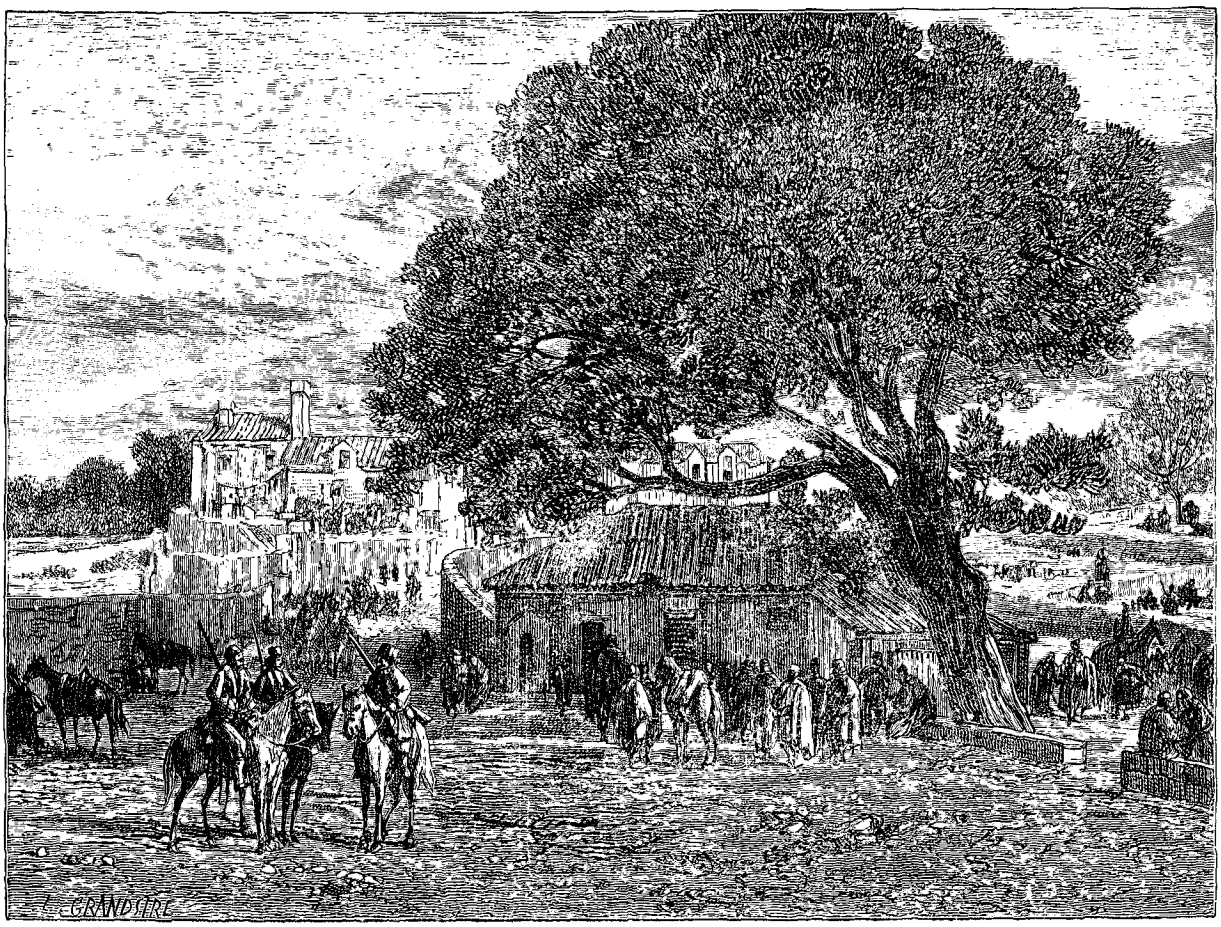
Commissionnaires de Raguse. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

ville est d'une propreté étonnante ; toutes les rues sont dallées et percées régulièrement ; les maisons construites en granit semblent éternellement neuves ; le coin de la grande place dont nous avons donné le dessin (voy. p. 276), où se trouvent réunis la Douane, le Palais et l'église, est digne d'une très-grande ville et rappelle les belles parties de Vérone ou de Vicence, quoique dans une proportion plus restreinte. Les commissionnaires de Raguse, en costume de fête, ont l'habitude de se réunir sur les marches de l'église, et le tableau prend un singulier relief quand ces personnages en occupent le premier plan.

Un endroit d'une saveur tout à fait particulière à Raguse, c'est la sortie par la porte de Mer, sur le *Borgho Plocce*, dont j'ai déjà parlé. Ce n'est plus l'Europe, c'est l'Orient, et un Orient plus pittoresque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que celui que les Decamps, les Flandin, les Marilhat, les Gérôme, les Berchere, les Mouchot, les Fromentin, les Huguet, les Washington, les Belly et autres peintres orientalistes ont popularisé chez nous. Le Turc n'est pas pittoresque, ou plutôt, le pittoresque du Turc nous est si familier qu'il ne nous offre plus rien de piquant. Des voyageurs plus hardis et plus fortunés pourront avoir plus d'éléments de comparaison, mais j'ai vu la Turquie d'Asie, la Turquie d'Europe, le Maroc et l'Algérie, et j'estime que le bazar d'une ville africaine de la côte de l'Algérie française, ou celui de Tanger, de Tétuan, de Fez ou de Smyrne offre les mêmes couleurs, les mêmes formes, les mêmes dispositions : le parti pris et le cadre sont les mêmes, et les personnages ont aussi le même geste et le même accent; il semble que le mahométisme les marque tous d'un même sceau. Je ne suis nullement familier avec le type des Mahométans indiens et connais peu de documents dessinés qui indiquent nettement leur caractère ethnographique; mais je serais bien étonné qu'il n'y eût pas quelque corrélation décisive entre ceux-ci et leurs coreligionnaires de la Turquie. Les Slaves du Sud, au contraire, tous grecs ou catholiques, sujets de l'empire ottoman ce-



Le caravansérail des Turcs, à Borgho Plocce. — Dessin de E. Grandsire, d'après l'aquarelle de M. Charles Yriarte.

pendant; les habitants de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Bulgarie, de la Serbie, et les Serbes du Monténégro, offrent une différence très-sensible; aspect extérieur, démarche, geste, teint, habitudes du corps et costume, tout frappe très-vivement le voyageur et l'intéresse bien autrement. C'est là le charme principal du voyage que nous écrivons ici. Assister à une halte, à l'heure du midi, un jour de marché au caravansérail du Borgho-Pille, c'est une fête pour un voyageur épris de lumière et de couleur et amoureux du pittoresque. Le Ragusain, la Canalèse, la Brennèse, l'Herzégovienne, le muletier turc, le zaptié ou gendarme de l'Empire, l'officier ou l'employé autrichien, se groupent, appuyés sous un arbre énorme d'un vert sombre, sur des fonds de murs blancs frappés par un soleil implacable; les grands toits de brique rouge prennent des tons violents et portent de grandes ombres bleuâtres, épaisses et cependant transparentes; le hasard du désordre compose les groupes comme jamais peintre ne les saurait agencer.

Le sol est un rocher d'un gris rose ; on marche sur cette dalle naturelle, qui brûle le pied et le fait glisser à chaque pas. Le fond du tableau est étrange : c'est une montagne énorme, pelée, grise, piquée de petites touffes vertes qui semblent croître dans les interstices des assises de marbre, et cette montagne est si haute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

que, si sa silhouette ne s'échancrait pas en un coin du tableau pour laisser briller un nuage d'azur foncé, l'œil n'aurait d'autre horizon que le rocher lui-même. Pour faire un contraste plein d'attrait, le petit port de Raguse est au-dessous de cette terrasse; sur les flots de l'Adriatique se balancent les caravelles et les polacres, et les bastions du moyen âge avancent comme des nefs jusque dans les flots; au fond se découpent les sombres verdures des jardins de la Croma, et, au loin, les îles, bleues comme celles de Capri, se superposent les unes au-dessus des autres à l'horizon de l'Adriatique.

Les guzlars. — Les chants serbes.

Une première fois au-dessus de Sébénico, à une halte entre Knin et la ville, dans un cabaret hasardeux; une seconde fois à Raguse, dans une simple boutique d'épicier ou de grainetier; une autre fois enfin à Borgho-Pille, dans un pauvre réduit où l'on vient boire, en formant la caravane, la *slivovitza*, eau-de-vie de prunes et boisson nationale, j'ai entendu les *guzlars* chanter les chants nationaux de la Serbie.

C'est un sujet plein d'intérêt pour nous, sujet hautement littéraire; la première fois que nous avons surpris un de ces rapsodes, son instrument à la main, chantant de sa voix gutturale avec les portées chevrotantes et les notes de tête, nous avons ressenti je ne sais quelle âcre sensation plus vive, plus rare et plus profonde que celle qu'on éprouve quand, pour la première fois, dans les montagnes de Ronda, ou dans quelque *huerta* des environs de Jaën, on surprend, au milieu de leurs plaisirs, un groupe d'Andalous chantant leurs joyeuses *coplas* en s'accompagnant sur la guitare.

L'instrument est plus que médiocre, il est sauvage : c'est une corde à boyau unique sur une sorte de mandoline en peau, à manche d'une longueur démesurée; l'archet est un autre boyau qui fait la corde d'un arc en bois grossier. La guzla est suspendue au mur de l'hôtellerie, comme la guitare ou le *pandero* espagnol au mur de la *posada*, et, parmi ceux qui viennent là s'asseoir, celui qui sait le mieux les chants serbes, décroche l'instrument et commence à chanter. Il tient la guzla entre les deux genoux, comme on ferait d'un violoncelle, et prélude par des portées de voix de tête d'un ton très-élevé; peu à peu, la foule se groupe autour de lui; on écoute d'abord avec indifférence, on vaque autour du chanteur aux soins du ménage, on le dérange, on va, on vient, on passe, on entre, on sort; cependant sa voix s'échauffe et les assistants se recueillent, le cercle se forme, les passants s'arrêtent; s'ils entrent, ils le font avec précaution, et, dans les poses les plus diverses, tous s'installent et se mettent à écouter gravement. Quelques-uns sont debout contre les murs; les autres, étendus sur des sacs, accroupis, assis à la turque, restent immobiles et muets; personne ne prononce un mot; ceux qui, passant par là, ont soif et veulent qu'on leur serve le café ou la boisson du lieu, se contentent de faire un signe. La voix du chanteur cependant s'est élevée, il s'excite et ses yeux flottent; le vers slave est coupé par des hoquets singuliers qui ponctuent chaque phrase du chant : ce n'est certes pas là de la musique; et l'on dirait volontiers qu'il n'y a là ni mélodie, ni harmonie, ni forme, ni son; avec cela cependant la mélopée uniforme a quelque chose d'attrayant, de triste, de sombre, avec des éclairs parfois et des accents de triomphe. C'est comme l'histoire du peuple serbe, plein de tristesse et plein d'espérance; c'est leur iliade, leur odyssée et leur romancero; c'est aussi une anthologie parfois et une idylle, un épithalame ou une chanson, le reflet de la vie du Serbe, comme son histoire en vers le récit de ses légendes, la glorification de ses héros (voy. p. 293).

Les millions d'hommes qui occupent la Bosnie, l'Herzégovine, l'Albanie septentrionale, la Slavonie, la Dalmatie, une partie de l'Istrie, Batchka, la Sirmie, le Banat, le Monténégro, et la principauté de Serbie, ont conservé ces poëmes lambeaux par lambeaux; on les chante à Belgrade, à Zagreb ou Agram, à Svornick, à Banyaluka, à Knin, à Sign, à Dernis, aux bouches de Cattaro et dans la Montagne Noire. C'est une propagande qui échappe à toutes les polices des souverains, aux édits des gouvernements, aux brutalités des zaptiés, aux hattishérifs des sultans : c'est l'arche sainte des peuples qui trouvent là un reflet de leur grandeur passée, une consolation dans leurs maux présents, une espérance de liberté future.

A l'heure où nous écrivons, sur les bords de la Drina, sur la Morava, sur le Timok avec les Serbes, sur les bords de la Narenta avec les Monténégrins, aux derniers feux du jour, à l'heure du bivouac, quand la nuit soudaine va envelopper les camps dans son ombre, avant de s'endormir sous la voûte du ciel ou sous la toile de la tente, celui qui combat pour sa patrie doit murmurer ces chants épiques, et dans le camp slave on doit entendre à chaque pas les échos de la guzla, qui a trouvé sa place dans le bagage du soldat.

Ces chants serbes, devenus si célèbres, qui forment aujourd'hui toute une branche de littérature, et dont la seule bibliographie pourrait composer tout un volume, étaient presque absolument ignorés hors des régions slaves il y a quarante ans. En France, c'est Mérimée qui le premier nous les a révélés, et il le fit par un singulier stratagème. Il imagina qu'à la suite d'un voyage dans la Dalmatie, justement aux environs de Knin ou à Knin même, il avait connu un vieux *guzlar*, et qu'il avait pu, grâce à sa connaissance de la langue serbe, écrire sous sa dictée toute une série de chants héroïques et familiers, qu'il publia sous le titre de *la Guzla*. L'émotion fut grande en France; on goûta la saveur de ces chants d'un caractère nouveau, et les poésies slaves devinrent à la mode. Quelques années après, l'académicien mystificateur, dans la préface d'une nouvelle édition publiée chez Michel Lévy, dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un joueur de guzla dans une boutique de Raguse (voy. p. 292). — Dessin de D. Maillart, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

clara que, de complicité avec son docte ami Ampère, il avait inventé ces chants, qui n'étaient que des pastiches de poésies originales dont il avait connu le texte; et, poussant la raillerie plus loin, il avouait qu'ayant le grand désir de visiter la Dalmatie pour étudier les poésies slaves, et n'ayant pas l'argent nécessaire pour accomplir son projet, il avait d'abord composé son œuvre, vendu son manuscrit et avait consacré la somme à faire le voyage, pour voir si le livre était exact.

La vérité est que ces poésies serbes ont un caractère très-marqué et que, par conséquent, un homme ayant le sentiment de la couleur et de l'ethnographie peut les pasticher. Mais Vouk Stephanovitch Karadjitch est le premier qui ait donné une idée nette et précise de ces chants dans son volume intitulé : *Poésies nationales, Proverbes et Contes populaires serbes*, qui ont servi à Mme d'Istria à composer l'étude intitulée : *La nationalité serbe.* Herder les a connus le premier en Europe; Gœthe lui-même, d'après une traduction publiée en 1774 par Fortis, dans son voyage en Dalmatie, a traduit de nouveau en allemand le chant connu sous le nom de *la Femme de Hassan-Aga.* En 1823, un Serbe anonyme publia à Leipzig les *Narodné Serbske pesmé* (poésies nationales serbes); mais comme la langue serbe est très-peu connue, on attendit que mistress Robinson, sous le pseudonyme de *Talvi*, eût traduit ces poésies en allemand pour les apprécier à leur juste valeur. Je n'ai pas la prétention de citer ici tout ce qui a été publié sur la matière, mais l'éclat fut grand quand, en 1836, Tommaseo, le poëte italien, — qui était Dalmate, — publiait ses *Canti popolari* (Venise, 1839), parmi lesquels il donnait une place très-large aux « Chants illyriens. »

La voie était ouverte. M. Dozon, le consul de Mostar, a traduit en français les *Poésies populaires serbes;* les Anglais, de leur côté, s'en sont préoccupés ; M. Cyprien Robert, sir John Browning, etc., etc., le poëte Mickiewicz, nous ont initiés aux beautés de ces chants nationaux.

L'importance que nous attachons à ce sujet se comprend vite quand on pense que, comme les rapsodes de l'antiquité, les *guzlars* errants ont trouvé dans leur génie poétique un infaillible moyen de transmettre à la postérité les noms de leurs héros, les victoires et les douleurs de la race serbe. Dans sa langue inspirée, Mickiewicz, un des plus grands poëtes de la race slave, caractérise ainsi les chants serbes :

« Chants populaires, arche d'alliance entre les temps anciens et les temps nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées et la fleur de ses sentiments ! Arche sainte, nul coup ne te frappe, ne te brise, tant que ton propre peuple ne t'a pas outragée. O chanson populaire, tu es la garde du temple des souvenirs nationaux, tu as les ailes et la voix d'un archange, souvent aussi tu en as les armes ! La flamme dévore les œuvres du pinceau, les brigands pillent les trésors, la chanson échappe et survit. Si les âmes, avilies, ne la savent pas nourrir de regrets et d'espérances, elle fuit dans les montagnes, s'attache aux ruines, et de là redit les temps anciens : ainsi le rossignol s'envole d'une maison incendiée et se pose un instant sur le toit; mais si le toit s'affaisse, il fuit dans les forêts et, d'une voix sonore, il chante un chant de deuil aux voyageurs entre des ruines et des sépulcres. »

Pour montrer jusqu'à quel point ces chants se sont réellement transmis par la tradition, sans être écrits, il faût raconter comment Stéphanovitch put en composer le premier recueil un peu complet : il allait de village en village, faisant son enquête et demandant s'il n'y avait pas quelque guzlar ou chanteur errant connu pour une excellente mémoire.

Un jour, a raconté Mickiewicz, il découvre un vieux colporteur dont la mémoire était pleine de chants; il le prend chez lui, le fait asseoir, et peu à peu, en le faisant boire, lui arrache tous ses chants un à un, les écrivant sous sa dictée, en redressant les vers mutilés par l'ignorance du pauvre vieillard. Une autre fois, on lui signale un homme qui savait tout un poëme; pour le découvrir il s'adresse au prince Miloch, un héros qui ne savait pas écrire, mais qui avait le feu sacré et comprenait l'importance de ces chants patriotiques, et le prince ordonne qu'on cherche ce guzlar. Or ce fameux chanteur était un vieux brigand, plein de cicatrices, qui ne s'était pas encore réconcilié avec les pandours et les gendarmes ; il ne comprend rien à la fantaisie du prince ; il a peur et ne veut pas parler. C'est dans l'ivresse qu'on lui délia la langue, et la littérature slave compta un chef-d'œuvre de plus.

Un des autres guzlars consultés était condamné à mort : il croyait à la magie et avait tué une femme qui, disait-il, était magicienne et avait ensorcelé son enfant.

Voilà les sources auxquelles ont puisé les poëtes qui ont voulu recueillir la tradition.

Le gouvernement de Raguse. — Édits contre le luxe.

Quelle a été la forme du gouvernement de Raguse pendant ses dix siècles d'existence? Quelles sont les institutions qui ont pu permettre à un aussi petit État de tenir une telle place dans le monde et d'arriver à un tel degré de prospérité ?

L'abbé Mably, dans son *Droit public de l'Europe*, dit, en parlant de Raguse : « Son gouvernement en forme de république est plus ancien que Venise. » Nous nous contenterons de citer un traité de commerce datant de 997, conclu entre la ville et l'empereur grec, et fait au nom du gonfalonier, « président de la cité de Raguse uni à tous les nobles de la même cité. » Ce traité est la preuve de l'existence du conseil des nobles fournie par Coletti et invoquée par Appendini, dans ses « Notices historiques-critiques sur l'antiquité, l'histoire et la littérature de Raguse. » A partir de la période où, comme on l'a vu par notre résumé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

historique, la République, dans un danger pressant, appelle Venise à son secours (1204), et où celle-ci lui impose comme recteur ou président ou chef du pouvoir un comte vénitien, l'influence de Saint-Marc se fait sentir, et la forme du gouvernement, toute proportion gardée, est la même qu'à Venise.

Au commencement du treizième siècle, l'État se compose, à Raguse, de trois conseils, parce que les citoyens sont divisés en trois classes : les nobles, les citadins, les artisans. Les *nobles* ont le gouvernement et la République est aristocratique. Les *citadins* sont divisés en deux confréries, celle de Saint-Antoine et celle de Saint-Lazare : leurs membres sont éligibles à certains emplois; la nomination appartient au Sénat.

Le *Grand Conseil* comprend tous les nobles : ils y entrent de plein droit dès l'âge de dix-huit ans et ils nomment le président de la République ou *recteur*. Le pouvoir de ce magistrat ne dure *qu'un mois;* tous les 25 de chaque mois on procède dans le conseil à son élection. On voit le peu d'influence que peut avoir dans l'État un président dont le pouvoir est limité à trente jours.

Tous les ans, le 15 décembre, on nomme à l'élection, dans ce grand conseil, les magistrats de la cité, les syndics, qui confirment les lois, connaissent des procès pouvant entraîner la peine capitale, et remplissent quelques autres devoirs de gouvernement.

Le second conseil est appelé, comme à Venise, conseil des *Pregati* ou sénat; il se compose de quarante-cinq membres. Ses décisions sont sans appel. Il fixe les taxes et tous les impôts, juge en matière civile, nomme les ambassadeurs, fait la paix ou la guerre, envoie les commissions d'inspection tous les trois ans dans les districts, édicte les lois, et délibère sur toutes les choses de la politique intérieure et extérieure. Il se réunit quatre fois par semaine, plus tard deux fois seulement; il peut être convoqué en cas d'urgence, sur l'appel du recteur.

Le *Conseil*, troisième corps politique, composé de sept sénateurs, présidé par le recteur, représente le pouvoir exécutif, et est absolument copié sur la constitution vénitienne : c'est le *Collége* ou la *Seigneurie*. Il fait exécuter les ordres du grand conseil et du sénat; chacun de ses membres représente un ministère ou une division; il a la correspondance avec les États, reçoit les ambassadeurs, l'archevêque, les princes et les étrangers de distinction, et porte les questions capitales qui lui arrivent à la décision du sénat. Il connaît aussi des affaires civiles; ses fonctions durent un an. C'est le vrai souverain.

Le *Recteur* (ce fut le nom définitif) s'appelait d'abord *Prieur*, puis *Comte*. Il est nommé pour un mois, et pendant ce temps est tenu de résider au palais. Il ne peut paraître en public que dans certaines circonstances. Il est revêtu, dans les fonctions publiques, d'une robe de damas cramoisi à fleurs, très-ample, et coiffé d'une perruque volumineuse frisée à grandes boucles. Dans le palais, il est servi par les valets de l'État et ne revêt qu'une simple toge de laine rouge; il est comme prisonnier dans ses appartements et ne peut sortir que pour aller aux cérémonies de l'église. Ces jours-là, il est accompagné des magistrats du petit conseil et des secrétaires de la chancellerie d'État; il marche précédé des valets du palais et d'une musique composée d'instruments à vent. Un huissier porte devant lui un parasol couvert d'étoffe cramoisie.

Ce détail est oriental : c'est le parasol des sultans, des émirs, des pachas; tel est à Venise aussi l'insigne du pouvoir suprême. Quand Henri III vient visiter Venise après sa fuite de Pologne, les quatre procurateurs en charge sont délégués pour l'accompagner, et Marc Antonio Barbaro est désigné pour porter l'*umbrellino*.

Le parasol de Raguse est à bâton tordu, dorée et sculpté; on le porte qu'il pleuve ou non, qu'il fasse de l'ombre ou du soleil.

Le recteur juge certaines causes dans son palais, mais il n'est qu'un juge de paix, car il faut que ces causes ne dépassent pas la valeur d'un sequin. Ses honoraires ne sont pas supérieurs à un sequin par jour; il a cependant quelques bénéfices sur le droit d'entrée des comestibles.

J'ai dit que le recteur est esclave dans son palais; il peut s'échapper le soir et courir la ville; mais pour ne pas compromettre la République, il sort incognito et sans la toge. Les règlements lui concèdent de ne point porter la perruque dans ce dernier cas. Personne ne peut être deux fois recteur dans la même année, et chaque sénateur est recteur à tour de rôle.

Les *citadins* ont le privilége de porter la toge et la perruque; comme les nobles, ils peuvent, eux et leurs enfants, être choisis par le sénat comme secrétaires de la chancellerie d'État; s'ils montrent un talent remarquable, ils peuvent être chanceliers.

Cette résolution importante est encore inspirée de la constitution vénitienne, qui réservait aux citadins un des plus beaux postes de l'État, celui de chancelier.

En certaines occasions ils peuvent être investis de missions de confiance extraordinaires, en Turquie auprès des pachas, ou auprès des régences de Barbarie. Ils sont employés enfin dans maintes circonstances où on n'emploie pas les nobles.

Tous les ans, un citadin est nommé par le sénat pour remplir la fonction de capitaine de l'ordonnance, le jour de saint Blaise, protecteur et patron de la République, fête moitié religieuse et moitié militaire. Les femmes des citadins ont une place au théâtre à la gauche des femmes nobles; c'est un privilége qui est l'objet de l'envie des femmes du tiers état. Le sénat nomme les citadins.

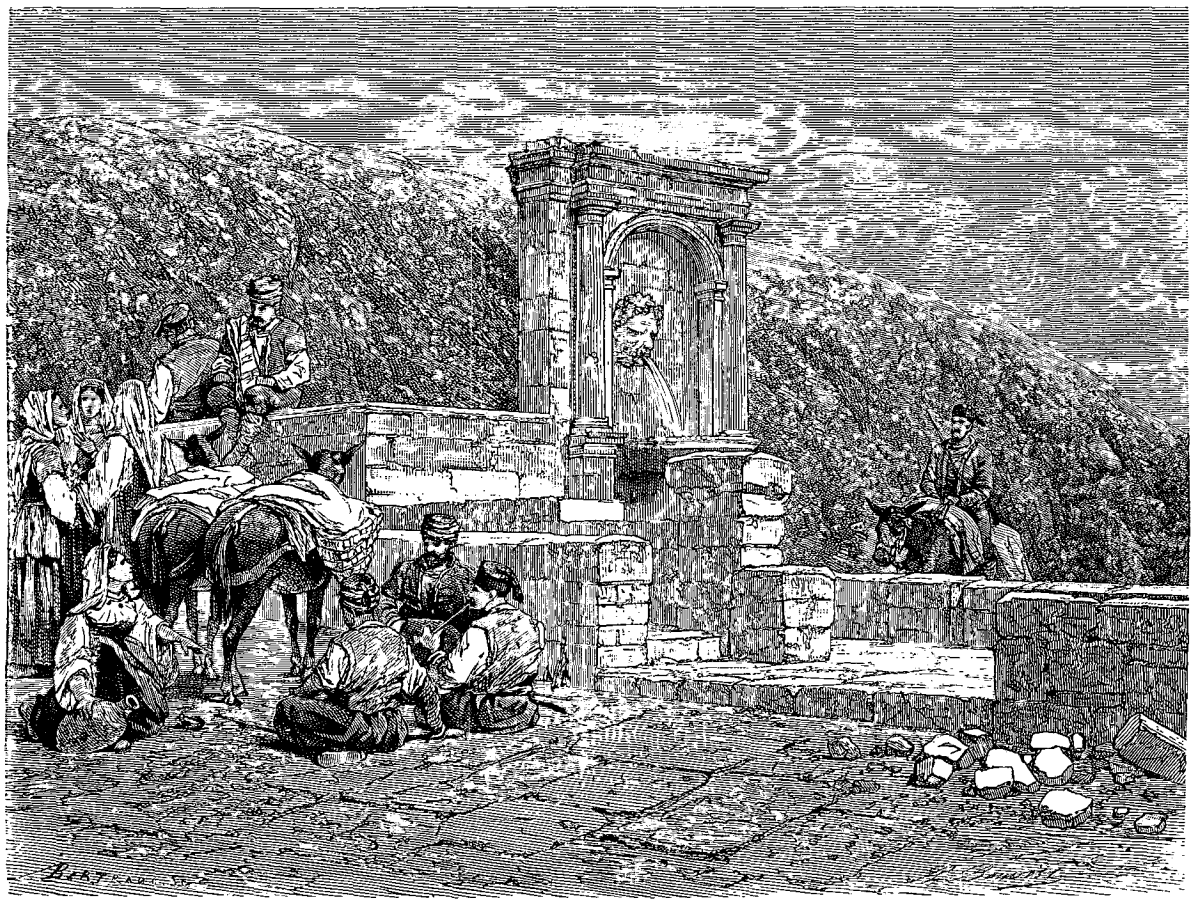
Pour avoir la *citadinanza* ou droit de cité, il faut posséder au moins vingt mille francs de biens-fonds, prouver qu'on ne fait pas le commerce de détail et qu'on n'a jamais subi de peine afflictive.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le tiers état se compose des capitaines de bâtiments, des marchands qui détaillent et ont une boutique, enfin des artisans. Quand les capitaines sont devenus riches à la suite de leurs expéditions, ils demandent la *citadinanza* et l'obtiennent. L'ordre des citoyens s'accroît ainsi considérablement; il n'en est pas de même de l'ordre des nobles, parce que ceux-ci sont très-jaloux de leurs priviléges et très-vains de leur aristocratie. Le rapport du consul général de France, en 1790, constate qu'il y a cent ans qu'on n'a pas accordé de lettres de noblesse.

Pour compléter en quelques lignes l'esquisse du gouvernement de Raguse, ajoutons que la justice civile, en dehors des grands conseils de l'État, est déférée à un tribunal de quatre membres : *les consuls des causes civiles.* Le trésor public est confié à trois administrateurs, *les trésoriers de Sainte-Marthe*, choisis parmi les sénateurs. Parmi les emplois de deuxième rang les plus importants, il faut citer une sorte de conseil qui équivaut à notre cour des Comptes et s'appelle *Delle cinque Ragioni.*

Pendant dix siècles le pouvoir ainsi constitué a fonctionné sans trouble sérieux. On voit que le gouvernement est aristocratique au premier chef. Le patriotisme



Fontaine du seizième siècle au caravansérail des Turcs, près de Raguse (voy. p. 291). — Dessin de Ph. Benoist, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

des Ragusains est digne de servir d'exemple à toutes les républiques. La prudence, le tact et la modération mêlés à une fermeté rare, ont permis à ce petit État de tenir tête aux plus puissants souverains; mais là pas plus qu'à Venise les hommes n'ont donné le spectacle d'une constante harmonie, et dans l'ensemble de cette histoire il y a quelques dates rappelant des discordes civiles.

Il faut noter d'abord l'usurpation de Damiano Judas, recteur, dont nous avons parlé dans l'histoire de la ville, — usurpation qui détermina dans l'avenir la courte durée des fonctions de ce premier magistrat. Une contestation très-vive et très-longue entre la vieille et la jeune noblesse amena la deuxième série de discordes.

L'histoire ne peut s'écrire avec vérité et intérêt qu'en puisant aux sources originales. Ce principe est aujourd'hui reconnu de tous; je n'ai donc pas à m'excuser de donner ici des documents authentiques relatifs à ces querelles de 1765. Voici le rapport de notre agent de France à Raguse, le consul Prévost; je l'extrais des archives du ministère des affaires étrangères.

« Le sénat est très-divisé. — Une famille du nom de Sorgo a vu sept de ses membres entrer au sénat. Ce sénat se compose de quarante-cinq membres, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Le Stradone : rue principale de Raguse (voy. p. 275). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

séances ne comptent guère que trente à trente-cinq membres à cause des vieux et infirmes. Les sept frères ont rallié un certain nombre d'adhérents et sont parvenus à former un parti redoutable ; ils ont pris pour chef un certain Sébastien Pozza. Assisté de ses parents, de quelques amis et des Sorgo, il s'est emparé de l'autorité, et on peut dire que depuis quinze ans il gouverne en souverain. Un contre-parti (les jeunes) s'est organisé dans le sein du sénat, et ils se sont entendus pour rédiger des propositions :

« 1. — Exclure du sénat quatre des sept frères Sorgo sans cependant les priver du rang ni des charges; on leur enlève seulement le droit de vote, et les exclus succéderont à leurs frères morts.

« 2. — Les magistratures seront tirées au sort afin d'éviter les brigues et la corruption.

« 3. — Les nobles seront admis au sénat par rang d'âge, avec les mêmes restrictions que pour les magistratures. »

« Le vieux parti n'a accédé à aucune de ces demandes, les esprits se sont aigris, et pendant les deux derniers mois de 1762 aucune assemblée légale n'a pu se tenir, soit dans le grand conseil, soit dans le sénat, ni pour les affaires publiques, ni pour l'élection des magistrats de l'année 1763.

« Le 31 décembre, le vieux parti voulut se rendre au palais pour nommer un recteur et les membres du *Minor consiglio;* le nouveau parti s'y rendit aussi, mais *armé*. On fit un arrangement : on convint de nommer un sénateur hebdomadaire et un conseil de sept personnes. On a traîné ainsi quelque temps; puis le 30 janvier, jour fixé pour l'expiration de l'arrangement provisoire qui avait été fait le mois précédent, on n'a pu arriver à rien et la République s'est trouvée sans magistrats, sans fonctionnaires. Les offices publics ont cessé, les tribunaux se sont fermés et les portes de la ville sont restées à la discrétion de quelques citoyens zélés qui veulent bien les garder.

« On croirait qu'il ait dû résulter de là une anarchie; loin de là, tout est tranquille, le gouvernement est éteint sans que personne puisse sérieusement être convaincu de l'avoir détruit. Le peuple vaque à ses affaires et ne craint rien : on va plus loin, jamais la paix, l'abondance et le bon marché des vivres n'ont été tels. Il y a quelque temps on n'entendait que la clameur des opprimés, les bruits de disette et de monopole. »

Au milieu des délibérations de l'ordre le plus élevé, j'ai retrouvé, en feuilletant dans les archives les papiers d'État relatifs aux délibérations du sénat, le texte de certaines lois somptuaires dont la teneur m'a paru piquante. C'est encore un souvenir et une influence de Venise, où les *provéditeurs aux pompes* sont très-actifs et réglementent les gondoles, la toilette, les jeux, etc., etc.

Les membres du conseil des Pregati désignés dans l'assemblée du 20 avril 1765, ayant considéré combien il est intéressant, pour le bien de la République, de mettre un frein au luxe, et par là de diminuer les dépenses superflues et extraordinaires absorbant les revenus des familles que cet abus met dans la détresse, et fait soupirer après l'assistance qu'ils attendent de l'administration politique, ledit conseil a présenté le projet de règlement qui suit :

I. Que nos femmes de condition, même les *Antonines* et les *Lazarines* (c'est-à-dire les dames de la confrérie de Saint-Antoine et celles de la confrérie de Saint-Lazare), ne puissent avoir que deux sortes d'habits, l'un de ville ou de cérémonie, l'autre de campagne ou déshabillé.

II. Que l'on ne puisse pas porter d'autre habit que celui de ville ou de cérémonie, et qu'il n'en puisse être porté un autre de campagne ou déshabillé dans les grandes églises, c'est-à-dire la cathédrale de Saint-Blaise, les RR. PP. Dominicains et Franciscains, où pourrait se rendre l'Illustrissime et Révérendissime seigneur notre Recteur, sous les peines restrictives énoncées.

III. Que toutes les autres femmes, de quelque condition qu'elles soient, ne puissent porter d'autres robes que de soie unie, de laine, de lin ou de coton dont la couleur sera à leur choix, excepté la noire, et qu'elles ne puissent porter une queue ni d'autres souliers que de peau; les veuves seulement doivent porter une étoffe de couleur noire, mais de laine seulement, sous peine de perdre le quart de ce qu'elles auront.

IV. Défense à tout homme ou femme, de *quelque état, qualité et condition*, de porter des galons de fil.

V. *A toutes les femmes, de quelque qualité et condition*, de porter sur leurs robes de l'or ou de l'argent fin ou faux.

VI. Le décret est valable pour cinq ans, à commencer du jour de la publication.

VII. Défense à tous hommes, de quelque état et condition, de porter sur leurs habits de l'or et de l'argent fin ou faux.

VIII. Défense aux femmes, de quelque qualité et condition, de couper ou faire couper aucune espèce de robe neuve de brocart d'or ou d'argent, d'étoffe de soie qui ne soit pas unie.

IX. Aucun homme ou femme, de quelque état ou condition qu'ils soient, n'achètera ou ne se procurera ou ne portera de nouveaux galons fins de fil.

X. Aucune femme, hormis nos dames de condition et les *Antonines* et *Lazarines*, ne porteront dorénavant ni voiles, ni coiffes, ni mantelets festonnés.

XI. Qu'elles puissent porter des coiffes de taffetas noir, à leur volonté, et que les habits du Recteur seulement soient exempts de toute prohibition faite ci-dessus.

XII. Que les nobles ne puissent sortir de leur maison pendant le jour, ni marcher sans leur robe.

XIII. Dorénavant les femmes, excepté celles de qualité telles que sont seulement les Antonines et les Lazarines, ne pourront porter sur leurs habits de faux joyaux.

XIV. *Il est défendu aux hommes d'exercer la profes-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion de coiffeurs ou d'enseigner cette profession sous peine de bannissement.

XV. Défendu à toute personne, de quelque état, qualité et condition, de jouer à la bassette, au pharaon, à la prime, sous peine d'être enfermés trois mois dans le château de San Lorenzo.

Il ne sera permis de porter aucune espèce de joyaux faux, *excepté les grenats*, sous les peines portées, excepté pour nos femmes de qualité, les Antonines et les Lazarines.

Le 13 mai 1773, comme le costume français, élégant et somptueux, faisait le tour du monde et depuis déjà longtemps était devenu la livrée de l'Europe civilisée, le sénat, constatant que quelques nobles et citadins paraissaient dans les rues en tricorne, en frac pailleté, avec la fine épée d'acier, la culotte courte, le bas de soie et le soulier découvert orné de boucles en strass, crut devoir renouveler son édit de 1765, en y ajoutant cette clause :

Défense à tous sénateurs et nobles de se vêtir à la française et de paraître en public autrement qu'en toge, sous peine aux premiers d'être privés pendant trois ans de leur entrée au Sénat, et aux autres d'être retardés d'un pareil nombre d'années dans leur installation au Conseil.

On voit que, pour les nobles auxquels elle s'adresse, cette dernière pénalité est très-dure.

Relations de la France avec la république de Raguse. Le commerce de Raguse. — Sa flotte.

Avant de décréter la chute de la République en 1808, nous avions eu avec l'État de Raguse des relations qui avaient amené une intervention de notre part, et qui, une première fois, nous avaient portés à menacer son pavillon. Il est juste de dire que le prétexte que nous avions pris n'était pas très-plausible, qu'un agent, peut-être un peu *brouillon*, avait envenimé les choses : en somme on nous avait entraînés dans une entreprise qui manquait de grandeur.

De tout temps les Ragusains avaient paru redouter l'établissement des colonies étrangères dans leur État; ils voulaient se réserver l'exploitation des pays voisins, et tout Français, notamment, surtout s'il était actif et industrieux, leur était suspect. Le premier agent que nous ayons eu à Raguse était un certain capitaine, Marco Bayard, qui avait le titre d'*agent du commerce de France à Raguse;* il avait été accrédité comme tel le 30 octobre 1677. Le 30 juillet 1698, un certain Treschi lui avait succédé, et son frère, l'abbé Marin Treschi, avait pris la suite de ses affaires le 31 décembre 1704. De ces trois premiers agents, qui étaient Ragusains, aucun n'a laissé de traces dans les archives des affaires étrangères. Le 30 novembre 1715, M. Scapich leur succède; puis vient, en 1737, un nommé Cepich, enfin M. Lemaire, qui a pour successeur M. Prévost. Ce dernier est Français et appartient à la carrière consulaire. M. Prévost étant mort le 23 novembre 1771, son successeur, le sieur Desrivaux, écrit sa première dépêche le 19 août 1772, et fait l'inventaire de la chancellerie du consulat de France à Raguse ; il y constate la présence de tous les documents : le premier en date est de 1716, et les autres suivent jusqu'au jour où il prend possession. Le 13 mars 1776, le consul Desrivaux est accrédité auprès de la République comme *chargé d'affaires;* il avait eu une audience du sénat comme consul, il présente de nouvelles lettres de créance et on fixe un nouveau cérémonial : la république de Raguse sera assimilée à celle de Hambourg et aux autres républiques de la chrétienté. La France signe un traité de commerce avec Raguse le 2 avril, de sorte que désormais les relations deviennent réciproques, car le sénat nomme un consul de Raguse en France. Le premier qui reçoit la mission est un abbé, François Favi. Quant à l'Angleterre, à cette époque elle n'a pas encore de représentant officiel auprès du sénat : ses vaisseaux n'abordent point, et elle n'a nul besoin de protéger ses nationaux.

A dire vrai, nous aussi nous aurions pu nous passer de représentant, car en 1758 il n'y a à Raguse que deux négociants français, un sieur d'Herculez, — qui a fait faillite, — et qui négocie dans les laines, les draps, les stories; et un sieur Eydoux, qui s'occupe de fournitures de bois pour l'arsenal de Toulon. Ce dernier a traité avec les Albanais pour la coupe des forêts, d'où il tire d'excellents bois de construction. C'est Mgr de Rouillé, ministre et secrétaire d'État pour la marine, qui a fait la commande, et le consul lui répond en ces termes : « Les Ragusains veulent bien naviguer et commercer chez toutes les régions; mais ils n'aiment pas qu'on vienne voir chez eux ce qu'ils font : c'est là leur plan et le seul pivot sur lequel s'appuie toute leur politique. »

En 1759 commencent les difficultés avec la cour de France. Le sieur Lemaire informe le ministre de la marine (on sait que les consulats étaient autrefois du ressort de ce ministère) que le sénat a rendu un décret par lequel on condamne à cinquante écus d'amende tout sujet convaincu d'avoir entretenu des relations avec un Français; peu de temps après Lemaire, accusé d'être un esprit pointilleux, doit céder sa place, le 8 juillet 1764, à M. Prévost, qui exige un cérémonial sérieux, et prétend se rendre à l'audience de réception accompagné de *ses sujets*. Il exige d'abord un tapis sur le banc du petit conseil; dès le début, on sent un agent de caractère difficile, et destiné à brouiller les deux États.

A cette époque, il n'entre, par année, que quatre bâtiments français dans le port, et le chiffre total d'affaires ne dépasse pas cent trente-huit mille neuf cent quatrevingt-dix francs; en 1779, il monte à deux cent vingt-cinq mille quatre-vingt-quatorze francs. Mais la progression s'élève vite, car en 1782 quarante-trois vaisseaux français entrent dans le port de Gravosa.

A peine une année après son installation, M. Pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vost, un beau matin (il est vrai de dire que c'est le jour de la Saint-Louis), hisse le pavillon de France en haut d'un mât qu'il a fait dresser à sa porte : de là un grand émoi dans l'État de Raguse.

Le 25 août, le consul de France demande aux religieux franciscains de chanter un *Te Deum* et les prières pour la fête du roi des Français. Le Père supérieur répond que c'est là une innovation; on porte le conflit au Sénat, qui donne ordre de ne pas célébrer la cérémonie. Le consul, qui a le privilége de la *Réserve*, c'est-à-dire qui a une chapelle dans sa villa, y fait dire la messe; il invite le Sénat à un dîner : personne ne s'y rend, sauf le gouverneur d'armes de la cour de Naples (sorte de fonctionnaire *in partibus*, dont l'institution remonte à l'époque des guerres de Charles-Quint), et, avec lui, deux gentilshommes ragusains sans caractère officiel. Cet épisode vient compliquer la situation; le Sénat a protesté régulièrement auprès du consul, à l'occasion de la cérémonie du pavillon; « le chancelier juré public de cette très-illustre et très-excellente République, de l'ordre du seigneur recteur E. Séraphin Jean de Bona, et du petit conseil d'icelle, se transporte à Gravosa, où est située la maison de campagne du très-illustre seigneur René-François-Auguste Prévost, consul de France, et lui remet l'acte de protestation qui contient cette phrase : « C'est là une innovation contraire aux très-anciennes « constitutions de cette république, » et porte la signature collective : « Le Recteur et les Conseillers de » la république de Raguse. »

Une correspondance s'engage entre le ministre de la marine, et le consul Prévost ne sollicite rien moins que l'envoi d'un vaisseau de guerre *pour intimider* le sénat.

Le 3 novembre de la même année 1766, arrive en rade le capitaine de la frégate française, M. de Grasse Briançon. Voici le rapport qu'il adresse au roi et au ministre Mgr le duc de Praslin :

« Le 3 novembre 1766 nous mouillons à la rade de Sainte-Croix ou Gravosa de Raguse; le sieur Prévost, consul, se rend à poupe de la frégate accompagné du magistrat de la Santé. Le commandant fait part au consul de sa mission et de ses instructions. Il expose son désir d'être reçu par le *Minor Consiglio* et le cérémonial dans lequel doit se faire sa réception.

« Le 4, à une heure après midi, un secrétaire du Sénat vient à poupe de la frégate et annonce la visite de deux nobles députés de la part de la République pour complimenter le capitaine. Celui-ci répond qu'il ne recevra aucune visite avant que deux sénateurs, députés du Sénat, soient venus le complimenter au nom de la République au sujet de son arrivée.

« A deux heures, un chancelier de la République annonce la visite des deux sénateurs. Ils restent à bord une demi-heure et se rembarquent ensuite dans leur felouque. On les salue de neuf coups de canon.

« Le 5 novembre, à deux heures après midi, vient un chancelier du Sénat pour annoncer qu'il doit venir à bord deux sénateurs. Le commandant répond qu'il ne doit point traiter avec deux sénateurs, mais avec le Sénat, et lui exprimer d'abord le mécontentement du Roi.

« Les deux sénateurs demandent quel sera le cérémonial exigé. Le commandant déclare avoir dit ses intentions à cet égard au consul de S. M. T. C. Ils disent qu'ils ont l'intention de rechercher les précédents et proposent le cérémonial en usage pour les ambassadeurs de France déjà reçus par la République.

« Le 6, à une heure, le commandant s'embarque dans son canot, accompagné du chevalier de Tressemanes, commandant l'autre frégate, et des officiers et gardes de la marine des deux bâtiments, pour se rendre à terre; le commandant, en descendant de son bord, prescrit un salut de vingt-quatre coups de canon par les deux frégates *la Sultane* et *la Chimère*.

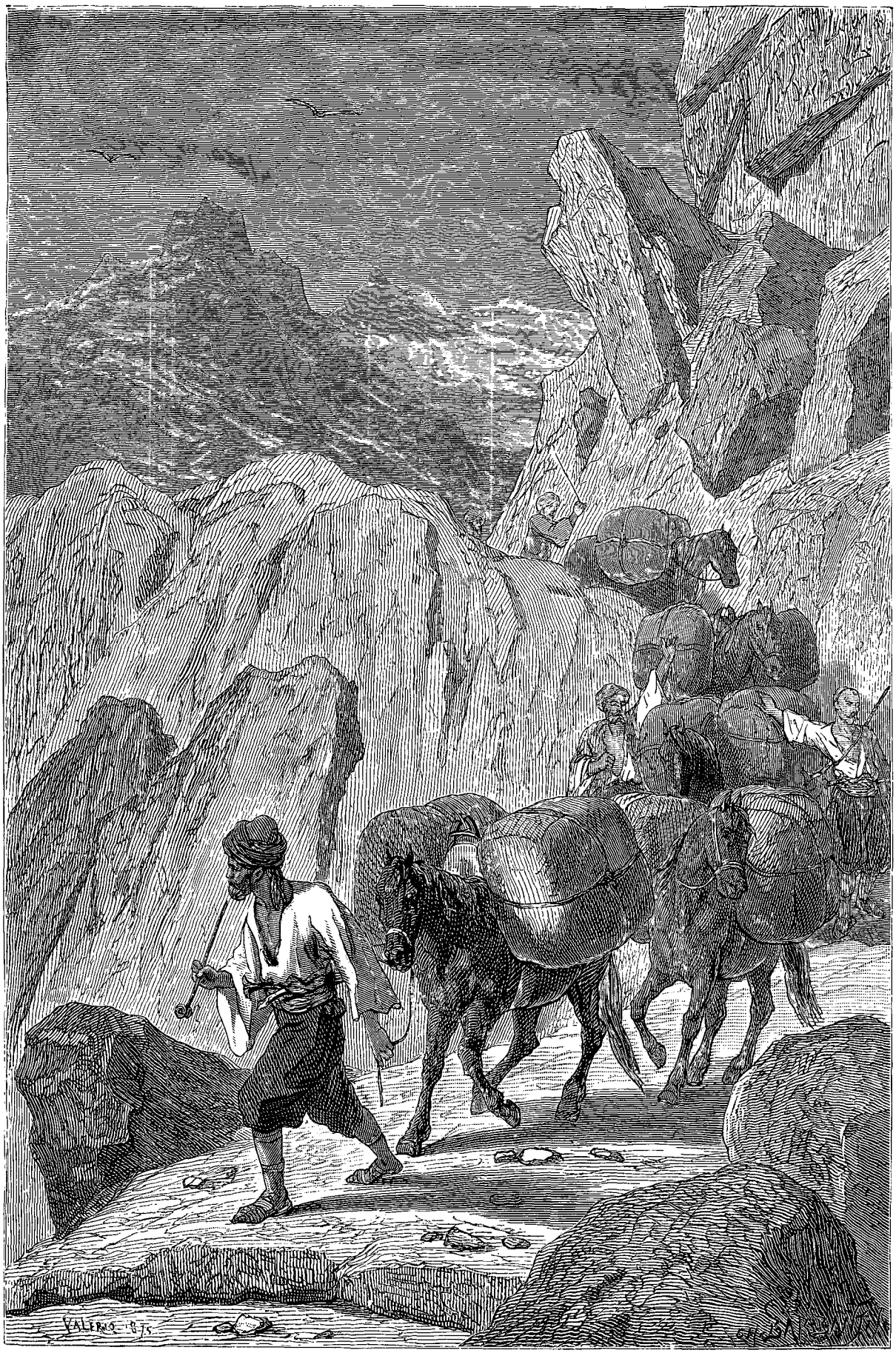
« Le consul et la nation les reçoivent sur le bord du quai, où se tiennent aussi deux magistrats de la Santé et huit soldats de la garnison. A la porte de la ville, on trouve la garnison sous les armes et deux sénateurs viennent recevoir en dedans de la porte; on conduit la mission au palais. Sur la place principale, les troupes présentent les armes, la porte du *Minor Consiglio* est ouverte; on entre; le Recteur est debout ainsi que tous les sénateurs, chanceliers et secrétaires, la place du commandant est marquée à côté de celle du Recteur par un tapis et un carreau. Le chevalier de Tressemanes est vis-à-vis, à droite, sur un banc avec un tapis, et M. le consul occupe la gauche. On s'assied enfin; le Recteur invite le commandant à se couvrir: il met son chapeau; le chevalier en fait autant; de leur côté le consul et le Recteur mettent leur toque.

« Messieurs, dit le capitaine de Briançon, je suis « envoyé ici de la part du Roy de France pour déclarer à votre République le mécontentement que Sa « Majesté a d'elle depuis longtemps, malgré les soins « que l'on a pris d'obscurcir la vérité, et pour m'assurer qu'à l'avenir les Français n'y seront plus lésés « en rien et satisfaits en tout point. Sa Majesté ne s'y « laissera plus tromper ni affaiblir le respect qui luy « est dû. On ne luy imposera plus désormais par des « démarches et des surprises dont vous avez abusé à « l'excès, et je vous déclare que si vous reprenez les « mêmes maximes et vos anciennes dispositions au « préjudice des Français, Sa Majesté ne se contentera pas de priver votre République de la bienveillance qu'elle lui a accordée jusqu'à présent; « mais elle traitera Raguse comme une ville dont « elle doit se défier à tous égards et qu'elle doit punir de ses procédés. »

« La réponse du Recteur est prononcée en italien; la teneur en est prudente, très-circonspecte quoique assez humble.

« Questa Repubblica è ripiena di rispetto et di venerazione par Sua Maesta Cristianissima, d'estima e considerazione per il suo inviato comandante delle sue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Muletiers turcs de l'Herzégovine apportant des marchandises à Raguse. — Dessin de Valerio, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

fregate, di attacamento per la nazione francese alla quale procurera tutte le facilità per il loro commercio et riguardara i loro interessi come proprii; e di più ringraziamo Iddio del felice arrivo in queste acque di Gravosa degli suoi legni e speriamo che ciò sarà per la saddisfazione del Re e per il ben della Repubblica. »

« Le commandant demande au Minor Consiglio de nommer deux sénateurs pour régler avec eux les affaires qui étaient encore en souffrance, et y faire pourvoir d'une manière précise et non équivoque, et dit qu'ayant appris qu'ils donnaient pratique au bout de vingt et un jours de la partance du dernier port du Levant, il demande à être traité de même.

« La séance est levée; le commandant va se reposer sous le vestibule de la maison du consul; les deux sénateurs et les magistrats de la Santé les suivent. Un instant après, un magistrat de la Santé vient annoncer qu'on a donné la pratique.

« Le 8, les sénateurs délégués travaillent avec le commandant, le chevalier de Tressemanes et le consul; on rédige l'ultimatum du roy de France.

« Le 10, une deuxième conférence a lieu; on décide que l'ultimatum rédigé sera présenté au Sénat, qui donnera réponse le lendemain. L'ultimatum concerne la délibération à prendre à l'égard de la façon dont, à l'avenir, on traitera les Français. C'est le point important; puis viennent quelques autres cas litigieux relatifs à des capitaines et des corsaires.

« Le décret qui répond à la première et plus grave préoccupation du Roy est publié et affiché le dimanche 16 novembre dans tous les endroits de la République.

« Le 18 au soir, le commandant reçoit les extraits des décrets. Le 19, à la pointe du jour, le commandant met à la voile et salue de onze coups de canon qui lui sont rendus. »

Le commandant conclut en ces termes, et nous sommes de son avis à un siècle de distance : « Il m'a paru qu'il y avait beaucoup de personnel dans toutes ces tracasseries et de l'humeur de part et d'autre. »

Voici le texte du décret de satisfaction rendu par le Sénat :

« Le Sénat a expressément arrêté et résolu de déclarer que la République conserve et conservera toujours, comme elle l'a fait par le passé, le respect le plus profond et la vénération la plus grande pour S. M. T. C. et l'attachement sincère qu'elle a pour la nation française, et il a ordonné à cet effet aux sujets, de quelque état, qualité et condition qu'ils puissent être, à tous et à chacun, sous peine d'encourir l'indignation publique et de subir d'autres châtiments proportionnés à la grandeur de la faute, de traiter non-seulement les Français établis dans notre État et dans nos possessions, mais encore ceux qui arriveraient par la suite, qui pourraient y passer ou s'y établir, avec l'amitié et la politesse la plus grande et de faire cordialement à leur égard tout ce qu'exige le droit des gens, et que ce décret serait enregistré et affiché dans les lieux accoutumés de la ville, de l'État et des possessions de la République, ce qui a été déjà exécuté. »

Le conflit est terminé, et il apparaît bien que le consul a profité des difficultés créées par les divisions intestines pour envenimer toute cette affaire.

Revenons à ces dissensions intestines, si sérieuses, quoiqu'elles n'aient pas entraîné cependant de troubles profonds parmi le peuple : elles sont l'origine de la grande division des nobles en *Sorbonnais* et *Salamanquais*. Le 17 juillet 1770, c'est-à-dire huit années après, le même agent de France, M. Prévost, écrit à notre ministre des affaires étrangères :

« Il y a deux partis dans la noblesse, les *Sorbonnais* et les *Salamanquais*. Le Sénat est divisé comme dix ans auparavant : les Salamanquais ont le dessus; les jeunes du parti contraire ont fui Raguse. Les uns sont allés à Ancône, les autres à Curzola; il manque un quart du grand conseil. » Mais en 1771 il devient patriotique de s'entendre, car le 19 juin, la grande Catherine, voyant les Ragusains garder la neutralité lorsqu'elle a déclaré la guerre à la Porte Ottomane, menace la ville d'un bombardement et impose un tribut énorme. Le Sénat juge prudent d'ajourner ses haines et on siége à peu près en nombre.

Quand Marmont, en 1808, viendra à Raguse et effacera des actes le nom de la République, il retrouvera les germes de ces divisions et écrira dans ses Mémoires : « Les nobles sont divisés en Capulets et en Montaigus, Salamanquais et Sorbonnais (Marmont croit que cette dénomination bizarre date des guerres de François Ier et de Charles V). Les Salamanquais sont plus considérés et plus riches, ils passent pour très-intègres et sont regardés comme des juges incorruptibles. Les Sorbonnais sont assez pauvres; égaux en droits, ils votent dans la même salle, sur la même question, et ne se saluent pas dans la rue. Un Salamanquais épousant une Sorbonnaise devenait lui-même Sorbonnais, à plus forte raison ses enfants; tous étaient reniés par leur famille. »

On pourrait intéresser vivement le lecteur en lui montrant encore aujourd'hui, dans la société de Raguse, les traces bien visibles de ces divisions séculaires; on en tient un compte sérieux dans les alliances, et l'orgueil de caste est poussé aussi loin à Raguse que dans aucun pays d'Europe. Ce n'est pas une exagération du voyageur de dire qu'à l'heure qu'il est, telle ou telle famille ragusaine dont on pourrait citer les noms, ne trouvant pas, pour son héritier, un parti assez noble dans la ville même, ou ne voyant en face d'elle que des rejetons d'une noblesse rivale, se condamne à l'extinction plutôt que d'oublier cette légendaire vendetta.

Commerce de Raguse.

Raguse a dû toute sa fortune à son commerce, à son indépendance et à sa neutralité.

Sa position singulière, le peu d'étendue de son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

territoire, la nécessité absolue, inéluctable de tout emprunter à l'importation et de tout demander à ses voisins, lui ont fait une loi de l'industrie, du commerce et de l'échange; et dès 868, elle a une flotte assez considérable pour transporter sur les côtes d'Italie les troupes qui vont assiéger Bari. Le premier grief sérieux qu'elle ait contre Venise vient de la capture d'un de ses vaisseaux de commerce qui portait une cargaison estimée 25 000 ducats d'or (908); en 997, on lui capture un second bâtiment d'une valeur à peu près aussi forte. En 1080, elle renforce de deux galères la flotte de Robert Guiscard qui combat contre l'empereur d'Orient et le doge Domenico Silvio. En 1240, elle signe des traités de commerce avec les ports des côtes opposées de l'Adriatique et ceux de Dalmatie.

La perspicacité dont elle fait preuve en devinant l'avenir du pouvoir des Turcs dans l'Europe orientale est pour elle une source incroyable de prospérité. Elle obtient, comme nous l'avons dit, l'autorisation du pontife de commercer avec les infidèles, elle se sauve en même temps de l'invasion des Musulmans qui ont pris Constantinople, la Grèce, la Bosnie, l'Herzégovine et la Bulgarie. Nous l'avons vue, au seizième siècle, perdre plus de deux cents navires qu'elle a prêtés à Charles-Quint pour l'aider dans ses expéditions aventureuses; nous constatons qu'elle lui a envoyé trois cents capitaines avec leurs bâtiments pendant le temps qu'a duré l'alliance contractée avec lui.

Elle a des comptoirs partout, en Turquie, en Asie, dans les Indes, en Amérique dès qu'on la découvre; elle est fermière des mines d'or de Bosnie et d'Albanie; elle a des relations avec la France, avec l'Angleterre, avec la Hollande. Cromwell le Protecteur lui donne des priviléges dans tous les ports de l'Angleterre. A cette époque ces deux derniers pays commencent à prendre un tel développement au point de vue des relations commerciales avec le monde qu'elle voit baisser ses recettes. En 1667, l'horrible tremblement de terre dont nous avons parlé ayant détruit la ville, tout est compromis; c'est une date néfaste dans son histoire, mais elle va se relever peu à peu, et grâce à son système de neutralité, connaîtra encore la prospérité pendant les longs blocus déterminés par les grandes guerres que se font les puissances qui l'entourent. Cependant, en 1772, elle se brouille avec la Russie, à cause de cette même neutralité qu'elle entend garder entre cet empire et la Porte Ottomane, et l'amiral Orloff capture ses vaisseaux, discrédite son pavillon, et lui fait éprouver des pertes énormes. La guerre qui va éclater entre la France et l'Angleterre lui servira à rétablir sa marine et à réparer ses désastres, car sa neutralité, reconnue dans l'intérêt de tous, donne de l'étendue à ses entreprises, et lorsque la Révolution française éclate, Raguse est en état de profiter de toutes les occasions que la fortune pourra lui offrir.

L'expédition des Français en Égypte, la prise de Malte par les Anglais, l'anéantissement de notre commerce dans le Levant, doublent l'activité des Ragusains, et leurs succès ne connaissent plus de bornes lorsque les armes françaises, maîtresses de tous les ports du continent depuis Dantzik jusqu'à Venise, donnent à l'Angleterre le droit ou le prétexte de traiter en ennemis tous les vaisseaux qui ont épousé la cause de la France ou n'ont pas gardé une neutralité absolue.

La Raguse commerçante et maritime d'alors resta seule prospère et, encore indépendante, la petite République se livra aux plus vastes spéculations; elle eut bientôt trois cents gros bâtiments de guerre; la neutralité de son pavillon et les firmans du Grand Seigneur lui donnaient la liberté de naviguer avec sécurité dans les États barbaresques; elle se fit le pourvoyeur de toutes les nations belligérantes. On vit alors les capitaines et les propriétaires de bâtiments faire des profits énormes; la ville prit une face nouvelle, les rochers des environs se couvrirent de jolies maisons de campagne meublées avec élégance, entourées de terrasses et de jardins élevés à grands frais, et de Gravosa à Raguse toute la route devint un parc peuplé de villas. Ses chantiers étaient si florissants au commencement du siècle, qu'il y avait dans le port quarante bâtiments en construction.

Les fortunes y étaient sans doute moindres que dans les grandes villes d'Europe, mais l'aisance était générale; toutes les classes de citoyens, nobles, prêtres, citadins, artisans, avaient des caisses particulières et des fonds placés à Venise, à Vienne, à Naples, à Milan; et ces fonds, qui provenaient d'économies anciennes, capitalisées, produisaient plusieurs millions et constituaient une rente à chacune des associations. On secourait la vieillesse, on dotait les filles pauvres, on élevait le niveau de l'éducation, on recueillait les orphelins, on leur donnait des métiers et on leur ouvrait des carrières. Raguse enfin, la première peut-être, créa des caisses de secours pour les artisans. Ici il nous faudrait écrire un chapitre, une livraison tout entière sur l'état de la littérature et des sciences qui valut à la ville son nom de l'*Athènes slave;* nous nous réservons de donner ces développements dans un recueil spécial. Telle était la prospérité de la République, quand nos guerres de l'Empire changèrent la situation du tout au tout. Entre les Russes, les Autrichiens, les Turcs et les Français, l'existence devenait précaire; les longs blocus affaiblirent cette grande richesse; il y eut des chômages, des inquiétudes politiques considérables; enfin, prise entre deux feux le 26 mai 1806, Raguse vit entrer Lauriston.

Lorsque les Français furent à Raguse, les vaisseaux de cette république furent considérés comme français, et, dispersés sur toutes les mers, ils devinrent de bonne prise pour tout ce qui abhorrait alors le nom de l'empereur, devenu la terreur de l'Europe; la marine fut perdue et la flotte dispersée; un certain nombre de vaisseaux se réfugièrent dans les ports turcs.

On a vu la marche ascendante et la décadence du commerce de la République, devenue autrichienne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

après les traités de 1815. Désormais ce n'était plus un État, mais une ville ou plutôt un cercle avec un gouverneur civil (capitaine du cercle) qui n'avait d'autres fonctions que de rendre un compte exact et journalier de tout ce qui se passait. Il communiquait avec le conseil d'administration de la Dalmatie, résidant à Zara, composé de douze membres; il expédiait les affaires courantes, mais était tenu de renvoyer à la capitale ce qui semblait sérieux. Le capitaine n'avait même pas le droit de délivrer un passe-port pour Trieste ou Venise. Raguse, la veille État et Républiques, était devenue une simple préfecture de la monarchie autrichienne.

Placée entre des peuples à demi civilisés et les nations les plus cultivées de l'Europe, elle était fatalement devenue l'entrepôt naturel et nécessaire des marchandises que les uns et les autres apportent pour les échanger; elle pouvait faire des profits quotidiens et qui n'étaient soumis à aucune aléa. Ces Turcs, si puissants alors et si ballottés en ce moment, ont un sol très-étendu, très-fertile, d'une richesse réelle. L'ignorance des habitants de la presqu'île des

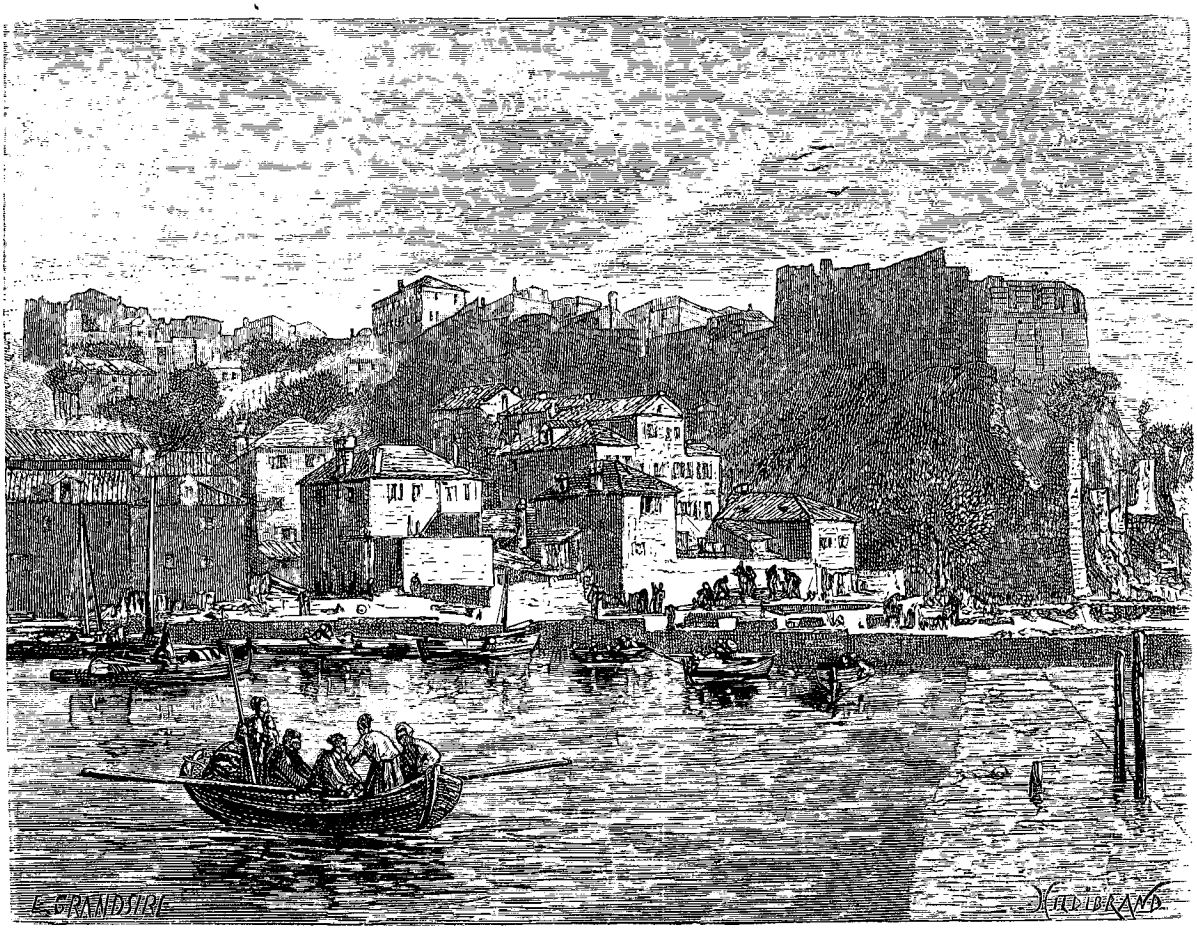
Costumes turcs de Trébigne, au caravansérail près de Raguse (voy. p. 291). — Dessin de D. Vierge, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.

Balkans avait servi les Ragusains, industrieux, actifs, éveillés et amoureux du gain. Placés enfin entre deux dangers constants, la peste, — contre laquelle ils avaient établi un cordon sanitaire de trente lieues d'étendue, formé par cinq cents hommes de troupes de ligne, — et les tremblements de terre, contre lesquels aucune force humaine et aucune humaine prévision ne pouvaient les défendre, ils avaient pu échapper à ces deux fléaux, mais ils ne résistèrent point à la ruine du commerce et à la dispersion de la flotte; et l'écrivain français, qui vient de vivre dans l'histoire de Raguse et qui, par deux fois, a visité son territoire, tout en reconnaissant que notre souvenir n'a pas laissé de levain de haine dans le cœur des Ragusains, ne peut se défendre d'une certaine tristesse en pensant que c'est une main française qui a signé le décret : « La république de Raguse a cessé d'exister. »

Charles YRIARTE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Vue de Castel-Nuovo à l'entrée des Bouches de Cattaro (voy. p. 310). — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Dépêches officielles inédites relatives à l'occupation de Raguse par les Français.

J'ai passé le plus rapidement possible sur l'histoire de Raguse; mais arrivé à la période de l'occupation française, au moment où l'empereur Napoléon va, d'un décret énergique signé par son lieutenant, mettre fin à l'existence de la République, on me permettra de citer quelques documents qui ont un véritable intérêt historique, et qui n'ont jamais été publiés. J'emprunte ces dépêches à la correspondance de M. de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères, avec notre représentant consulaire à Raguse.

Comment étions-nous devant Raguse et quelle raison avions-nous de l'occuper? C'était l'époque du traité de Presbourg : les provinces d'Istrie, de Dalmatie et les Bouches de Cattaro devaient être remises aux troupes françaises; les Autrichiens supportaient difficilement la situation née de leurs revers, et, contre la teneur des traités, ils remirent les Bouches de Cattaro à l'amiral russe Siniavin. Cette décision eut un immense retentissement en Europe; Raguse fut occupée *en compensation* par Lauriston, comme moyen d'observer les Bouches. Cette ville de Raguse était alors, dit le maréchal Marmont dans ses Mémoires, « une oasis de civilisation au milieu de la barbarie. »

Si on voulait justifier Raguse et prouver que l'em-

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 193, 209, 225; t. XXXI, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXII, p. 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pereur portait atteinte au droit des gens, on pourrait dire que la République, comme tant de fois dans son histoire, tenta de rester neutre dans cette circonstance difficile; mais si on veut essayer de justifier la politique française, il faut lire la dépêche du prince de Bénévent à M. Raymond, le chargé d'affaires de France à Raguse.

C'est le 3 mai 1806 : les Français occupent la Dalmatie, Marmont est à Zara qui est la capitale, et Lauriston arrive à la porte de Raguse. L'amiral Siniavin bloque la ville par terre et par mer, et la pauvre République ne sait quel parti prendre : si elle n'est pas envahie par les Français, elle sera occupée par les Russes.

« L'intention de Sa Majesté, dit le prince, est de prévenir les Russes et de s'emparer de Raguse; cette mesure doit rester secrète jusqu'au moment où le général Lauriston se rendra dans cette ville, et comme l'époque n'est pas encore fixée, il se pourrait que vous trouvassiez, à votre arrivée à Raguse, le gouvernement encore subsistant; vous auriez alors à remplir auprès de lui la mission qui vous a été confiée; vous tiendriez sous le plus grand secret le projet d'occupation, et vous correspondriez avec MM. les généraux Molitor et Lauriston, pour leur faciliter l'exécution des ordres de Sa Majesté. Cherchez à avoir avec eux un chiffre de correspondance, afin qu'il ne puisse rien pénétrer dans le public de tout ce que vous vous serez écrit.

« Si l'occupation était déjà faite à votre arrivée, vous auriez, monsieur, à faire part de vos pouvoirs à M. le général Lauriston, et vous correspondriez avec les ministres de Sa Majesté sur les différentes affaires dont l'examen leur appartient. Je vous prie aussi de m'informer exactement de tout ce que vous avez pu apprendre ou observer sur les mouvements des Russes aux Bouches de Cattaro, aux sept Iles et dans les autres parties de l'Adriatique, sur les intelligences qu'ils chercheraient à entretenir avec les Monténégrins et les Serviens, sur les tentatives qu'ils pourraient faire pour entraîner dans leur parti d'autres provinces turques, pour y lever secrètement des recrues, surtout pour gagner les Grecs, sur qui ils ont habituellement exercé trop d'influence . . . . . Vous aurez à faire aimer la France et à habituer les Ragusains à leur nouvelle position. Sa Majesté et la Porte Ottomane ont eu également à se plaindre des facilités qu'ils avaient accordées aux Russes et qui ne peuvent être dirigées que contre la Turquie et la France. Au mois d'août de l'année dernière, un agent anglais débarqua à Raguse pour aller exciter la révolte des Serviens; on ne pouvait point ignorer sa mission, cependant on l'accueillit et on permit que le bâtiment qui l'avait amené prît pour compléter son équipage des matelots ragusains. Cette République a fait de plus un traité avec la Russie; elle a commis par cet arrangement un acte d'offense et d'hostilité plus directe contre la France.

« Avant ces dernières informations, Sa Majesté hésitait encore sur l'occupation de Raguse, quelque droit qu'elle pût avoir de veiller par cette mesure à la sûreté de ses États et d'aider un pays faible à repousser l'agression dont les Russes le menaçaient; mais en voyant Raguse d'intelligence avec eux, Sa Majesté a eu de plus à venger sa propre offense.

« Raguse a prouvé elle-même, en traitant avec les Russes, qu'elle ne se croyait liée par aucune obligation de vassalité, ou même de simple déférence envers la Porte Ottomane; la question des rapports qui subsistaient entre ces deux États, et dont je vous ai fait part dans vos premières instructions, se trouve décidée. Raguse indépendante a dû subir la responsabilité de tous ses actes : elle-même a prononcé sur son sort en attirant chez elle les armes de Sa Majesté.

« Raguse avait eu mille ans d'existence : une si longue durée peut lui laisser des souvenirs; mais la domination de Sa Majesté doit lui inspirer plus de sécurité et d'espérances. La situation de l'Europe a changé, la plupart des États faibles ont disparu, et Raguse, demeurant seule au milieu des grandes puissances, ne retrouverait plus, pour la conservation de son territoire et de son commerce, ses anciens avantages.

« Le développement de ces observations fera reconnaître à ceux qui pourraient avoir le plus de regrets du passé la nécessité d'un changement, que vous êtes particulièrement chargé de consolider, en le faisant accueillir par l'opinion des habitants et en leur en montrant tous les avantages. »

Le 28 mai, Lauriston s'avance, et voici la dépêche du commissaire impérial qui transmet la nouvelle au prince de Bénévent :

« Monseigneur, j'ai l'honneur de donner information à Votre Excellence qu'il est arrivé hier matin en cette ville un corps de troupes françaises commandé par le général Lauriston. Ce général a fait annoncer ce matin au sénat de Raguse qu'il avait l'ordre de s'emparer de sa République, mais que Sa Majesté Impériale et Royale lui conservait ses lois et son administration, qu'elle ne voulait que la garantir des attaques des Russes, qui ne l'avaient déjà que trop inquiétée. Il lui a fait demander en même temps l'entretien de sa troupe. Il a répondu qu'il ferait tout ce qui dépendait de lui, mais que sa République était très-pauvre. Il lui a fait dire que mes fonctions près de lui de commissaire général et de chargé d'affaires étaient finies, mais que j'allais remplir le poste de commissaire impérial. Il lui a donné la commission d'annoncer au consul russe d'avoir à sortir de ses États dans les vingt-quatre heures. L'ordre a été exécuté, mais ce consul est venu en personne demander au général une prolongation de temps. Il a bien voulu lui accorder deux jours de plus.

« Tous les moments sont employés par le général à mettre les forteresses en règle et à s'emparer des positions importantes. Tout est tranquille, mais il n'en est pas de même aux Bouches de Cattaro. Tout y est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

en fermentation et la flotte russe s'en est déjà retournée à Corfou. »

Et, pour que cet épisode soit complet au point de vue des documents, voici la proclamation que le général Lauriston adresse aux Ragusains, le même jour du 28 mai. Elle est signée : « Le général de division, aide de camp de l'empereur des Français, roi d'Italie, commandant les troupes de Sa Majesté dans l'État de Raguse. »

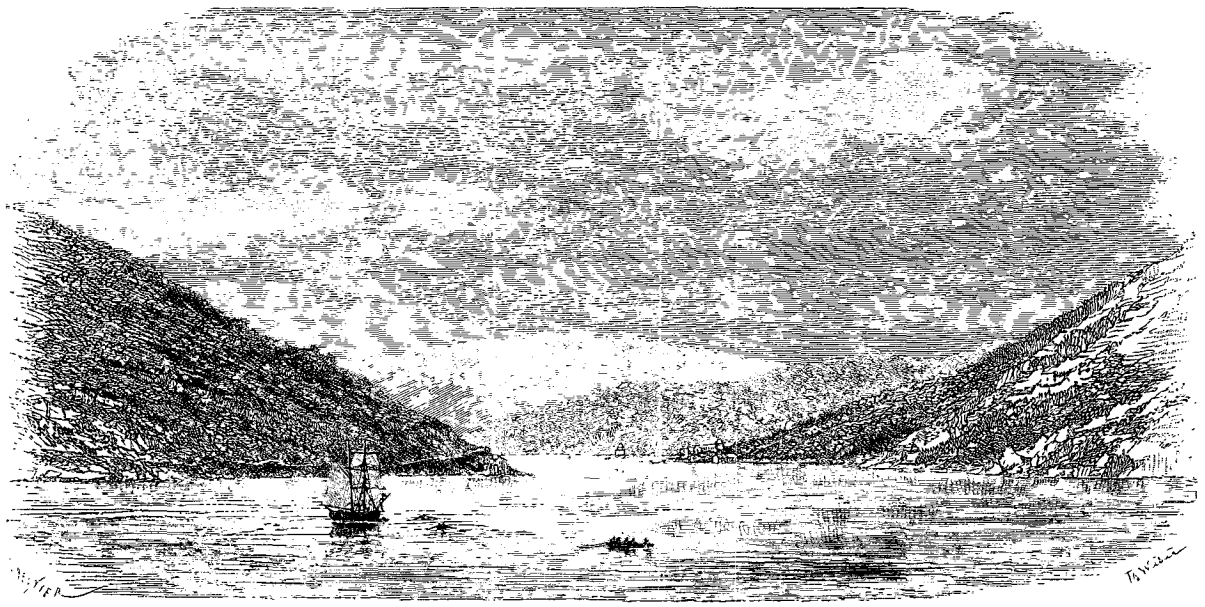
« Des concessions multipliées faites aux ennemis de la France avaient placé la République de Raguse dans un état d'hostilité d'autant plus dangereux qu'il se déguisait sous des formes d'amitié et de neutralité. L'entrée des troupes françaises dans la Dalmatie, loin d'empêcher une pareille conduite, n'a été qu'une occasion pour nos ennemis d'exercer davantage leur influence dans l'État de Raguse ; et quels qu'aient été les motifs de la condescendance des magistrats de cet État, l'empereur a dû s'en apercevoir : il lui importait de mettre fin à des menées aussi contraires aux lois de la neutralité.

« En conséquence, au nom et d'après les ordres de l'empereur des Français, roi d'Italie, je prends possession de la ville et du territoire de Raguse.

« Je déclare néanmoins que l'intention de Sa Majesté est de reconnaître l'indépendance et la neutralité de cet État, aussitôt que les Russes auront évacué l'Albanie ex-vénitienne, l'île de Corfou et les autres îles ex-vénitiennes, et que l'escadre russe laissera libres les côtes de la Dalmatie.

« Je promets secours et protection à tous les Ragusains. Je ferai respecter les lois, les coutumes actuelles et les propriétés ; enfin, d'après la conduite que tiendront les habitants, je ferai qu'ils n'auront qu'à se louer du séjour de l'armée française dans leur pays.

« Le gouvernement existant est maintenu, il remplira



Les Chaînes (Bouches de Cattaro) (voy. p. 310). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

les mêmes fonctions, il aura les mêmes attributions, ses relations avec les États amis de la France ou neutres resteront sur le même pied.

« M. Bruère, commissaire des relations commerciales, remplira auprès du Sénat les fonctions de commissaire impérial. »

L'occupation est un fait accompli, mais la petite armée qui tient le territoire est mise à une rude épreuve : Lauriston n'a que douze cents hommes, les Russes sont dans le port, et les Monténégrins, alliés des Russes, viennent par le chemin de leurs montagnes, inaccessibles à tous autres qu'à eux, incendier Gravosa et harceler l'ennemi. Voici la dépêche du 19 juin (1806) qui fait part de la situation au gouvernement français.

« Avant-hier, 17 de ce mois, la troupe française qui gardait la ligne qui couvrait Raguse a été attaquée d'un déluge de barbares conduits par les Russes. Il a fallu céder au nombre et se retirer. Nous avons perdu dans la retraite le brave général de brigade Delgorgue, regretté de tous. La flotte russe nous a beaucoup inquiétés. Le général Lauriston n'a craint ni la peine ni le danger, il s'est porté partout, mais il a eu le chagrin de devoir se renfermer dans Raguse, où nous nous trouvons assiégés par mer et par terre. Il n'y a qu'un renfort de troupes qui puisse nous délivrer. La place peut tenir suffisamment pour l'attendre. »

Le 7 juillet, la ville, qui était bloquée étroitement par terre et par mer, est débloquée par Molitor, qui vient au secours de Lauriston avec deux mille hommes. « C'était, dit la dépêche officielle, un spectacle touchant de voir l'allégresse publique à la vue de nos soldats, on s'embrassait, on se félicitait. Dans le cours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

du blocus le vice-amiral Siniavin a envoyé un parlementaire pour proposer au général Lauriston de rendre la place, lui représentant que ses secours, si on lui en envoyait, ne pourraient lui passer; il a refusé.

« Le sénat de Raguse de son côté, fortement appeuri (*sic*) des boulets rouges et du jet des bombes et des obus dans une ville où il n'y a pas de casemates, s'est porté plusieurs fois près du général pour le supplier de capituler, mais il a de même refusé, donnant des espérances et employant la douceur et la bonté. »

Voici un passage des Mémoires de Marmont qui complète cette dépêche et montre comment la ville avait pu être réduite à cette extrémité :

« Les fortifications de Raguse sont adossées à la montagne dite de San Sergio, haute de quatre cents toises au moins. La ville elle-même est défilée par la pente très-raide du terrain sur lequel elle est bâtie, par la hauteur des maisons et par celle des remparts. Le sommet de cette montagne aurait dû être occupé immédiatement par une redoute. Mais Lauriston n'avait rien préparé à cet effet. Après avoir essayé d'y combattre sans appui, ainsi que dans une première position, il fut chassé de partout. L'ennemi, maître du plateau et des pentes, put bloquer la ville avec facilité; il l'assiégea, mais sans intelligence; et, au lieu d'établir des batteries sur le flanc et au pied de la montagne, pour ouvrir la brèche, il amena tout en haut et avec beaucoup de peine une douzaine de bouches à feu, canons et mortiers, avec lesquels il bombarda Raguse. Ce feu ne pouvait effrayer que les enfants. »

Sceau de la République de Raguse.

Quant aux tentatives des Monténégrins contre Raguse ou plutôt contre les Français, elles se bornèrent, pendant que nous étions bloqués, à des déprédations et des exactions dont le voyageur allant de Gravosa à Raguse par la route en corniche qui domine la mer peut se rendre encore aujourd'hui un compte exact. Au milieu de cette nature aimable et luxuriante, un nombre considérable de maisons restent encore en ruine comme si l'incendie avait dévoré tout un quartier. « Les Russes et les Monténégrins incendièrent pendant le blocus de cette ville toutes les jolies maisons qui l'environnaient : le nombre en est de plus de sept cents. Les toitures, les portes, les fenêtres furent brûlées, les ferrures arrachées, en un mot il ne resta plus que les gros murs, les façades et, dans quelques-unes, les enclos des cours et des jardins. »

Après la réunion de Molitor et de Lauriston, les Russes se retirèrent, mais ils n'abandonnèrent les parages de la Dalmatie qu'après le traité de paix de Tilsitt (1807). La convention avec les Russes nous assurait la libre possession de la province; nous abandonnâmes Raguse, qui redevint indépendante, et nous conservâmes seulement Stagno, afin d'assurer nos communications avec les Bouches de Cattaro. Cette indépendance de Raguse fut de courte durée : la carte de l'Europe était remaniée, les petits États disparaissaient; tant de sinistres avaient tari les sources de sa richesse, et sa flotte commerciale était détruite. Il est curieux de voir comment, au moment où nous abandonnons Raguse, le prince de Talleyrand essaye de justifier l'occupation française, dans une dépêche de juillet 1807.

« *La paix est conclue avec la Russie.* Raguse redevient indépendante. L'empereur conserve Stagno pour s'assurer les communications entre la Dalmatie et les Bouches de Cattaro. Le ministre des relations extérieures prescrit de faire les délimitations.

« Les ratifications du traité doivent être échangées avant le 15 août à Pétersbourg, il reçoit déjà son exécution : l'ordre a été donné, aussitôt après la signature de la paix, de suspendre de toute part les hostilités.

« Vous présenterez au sénat de Raguse, aussitôt après la réintégration, vos lettres de créance, et il jugera par la date du temps où elles vous ont été remises, qu'on n'avait eu, lorsque vous avez été nommé, aucune intention d'occuper Raguse, et que les circonstances de la guerre et la nécessité d'une juste défense avaient seules occasionné cette prise de possession temporaire. »

Au commencement de l'année 1808, Marmont revint en vainqueur à Raguse; il rendit le fameux décret : *La République de Raguse a cessé d'exister.* C'est la fin officielle de Raguse comme gouvernement. Le maréchal résidait alors à Zara, il vint s'établir pour quelque temps au siége même de l'ancienne République, et essaya de rallier le peuple et l'aristocratie. « Jamais peut-être pays conquis de vive force ne subit un despotisme plus affable et plus élégant, » dit Charles Nodier, qui eut le singulier sort d'être nommé bibliothécaire à Laybach par la protection de Fouché et qui, par conséquent, fit partie de ce gouvernement des provinces illyriennes, qui fonctionna de 1809 à 1814.

Quant à croire que Marmont, nommé duc de Raguse, emporta au moment de l'évacuation la sympathie des Ragusains, je ne puis m'y résoudre; mais j'ai pu constater par moi-même que notre souvenir n'a pas laissé de haine dans le cœur de la génération d'aujourd'hui.

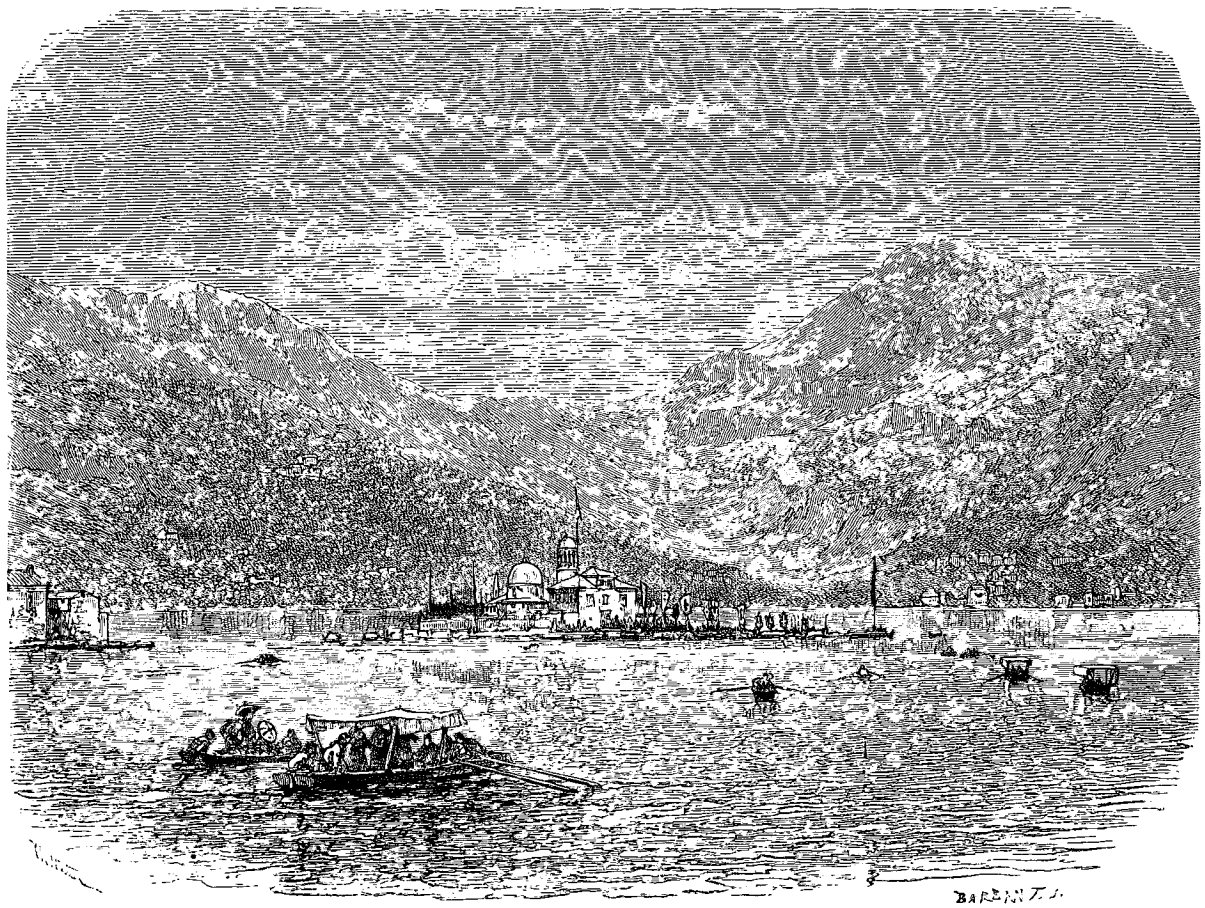
Au commencement de 1814, l'Angleterre et l'Autriche, liguées contre la France, vinrent à leur tour bloquer Raguse occupée par nos troupes, et la garnison dut capituler. Les traités de 1815 rattachèrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

définitivement l'ancienne République au territoire de Dalmatie, et l'Autriche fut mise en possession de toute la partie de la côte qui s'étend depuis Trieste jusqu'à Budua, au-dessous de Cattaro. Aujourd'hui Raguse est la capitale d'un district autrichien, avec un podestat et un gouverneur sous les ordres du gouverneur général résidant à Zara, ce général Rodich dont les dépêches relatives à l'insurrection de l'Herzégovine ont si souvent redit le nom dans ces derniers temps. La ville, qui ne doit guère compter plus de huit mille habitants, en avait encore trente-cinq mille en 1808, au moment où Marmont y résidait; mais je suppose que le maréchal a compté, pour arriver à ce chiffre, la population des bourgs et même celle de Gravosa.

De Raguse à Cattaro.

J'ai quitté Raguse à neuf heures du matin, me rendant directement à Cattaro par l'un des paquebots du Lloyd, et je suis arrivé dans cette ville vers quatre heures et demie. Ces sept heures et demie de navigation, par un beau temps d'automne, quand le soleil a perdu un peu de son ardeur et que l'on peut rester sur le pont du navire, sont des voyages les plus attrayants qu'on puisse faire, car à partir du moment où, doublant la pointe d'Ostro, on entre dans les Bouches de Cattaro, en contournant les bords de tous les golfes, on assiste à un spectacle que beaucoup de voyageurs regardent comme unique au monde. Les Bouches de Cattaro sont certainement un des plus beaux lieux de la terre; jamais plus singulière fantaisie de la nature, éclat plus terrible, manifestation plus violente de ses forces secrètes, en modifiant sa surface à une période de l'âge du globe, n'a donné à un coin du monde un aspect à la fois plus aimable et plus grandiose. Si je voulais caractériser cet aspect par des rapprochements à la portée des hommes plus sédentaires que moi, je comparerais les sinuosités que la Méditerranée forme en contournant ces montagnes, aux subits détours du lac de Côme, et pour la coloration, je rappellerais celle des montagnes du lac Majeur; mais il faudrait ajouter que les proportions sont tout autres, la latitude n'est plus la même, et l'esprit n'a pas plutôt fait ces comparaisons qu'il les regrette (voy. p. 313).



Iles de la Madone et de Saint-Georges (Bouches de Cattaro) (voy. p. 311). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Les *Bouches de Cattaro*, qui semblent par leur nom devoir représenter à l'imagination l'embouchure d'un fleuve, au point même où il se jette à la mer, sont au contraire une violente trouée faite par l'Adriatique dans les hautes montagnes qui la bordent. La trouée n'est point régulière et soudaine, l'escarpement des côtes ou falaises n'est point subit, le flot s'est pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi dire insinué en sapant la montagne ; il en contourne les bords, forme tantôt un cirque liquide, tantôt un canal qui conduit à une baie. Chacun des passages étroits qui permettent aux vaisseaux de passer d'une de ces baies dans une autre s'appelle *Bouche* et l'ensemble a reçu le nom de *Bouches de Cattaro*, parce que la ville de ce nom est située au fond de la dernière baie. La carte de notre voyage n'est pas à une échelle suffisante pour qu'on puisse y lire le nom de chacun des points où les larges canaux s'étranglent ; la première Bouche est à l'Adriatique, entre la pointe d'Ostro et le rocher de Zaniza, la seconde entre la pointe de Cobilla et Lustiza, la troisième à Combur, la quatrième à Santa Domenica, la cinquième à le Cattene ou aux Chaînes, et la sixième à Perzagno. Depuis l'entrée des Bouches jusqu'à Cattaro, il faut deux heures de navigation. La cinquième entrée est celle où la mer est le plus resserrée, et le passage est assez étroit pour qu'en 1381, quand le roi Louis de Hongrie cherchait à défendre Cattaro contre les Vénitiens, il ait pris le parti de tendre des chaînes d'une pointe à l'autre, d'où le nom de *le Cattene*.

Le paquebot qui fait le service entre Raguse et Cattaro (*ligne de Dalmatie*) ne fait que quatre escales : Castel-Nuovo, Perasto, Risano et Cattaro. De Gravosa, port d'embarquement de Raguse, jusqu'à la première entrée des Bouches, il n'y a rien de remarquable que *Ragusa Vecchia :* la côte ressemble à celle que nous longeons depuis Trieste; nous passons d'abord devant l'île de Lacroma, dont nous avons donné le dessin (voy. p. 289), lieu d'asile de tous ces souverains dépossédés qui si souvent sont venus demander l'hospitalité aux Ragusains. La ville la plus importante à la côte est la Vieille-Raguse (*Epidaurum* des Romains). Ce n'est pas la *fatale* Épidaure célèbre par ses oracles — celle-là était située dans le Péloponèse — mais l'Épidaure d'Illyrie, renommée comme la première par son temple d'Esculape. Il y a encore un reste de traditions : on montre une grotte et on parle du serpent consacré au dieu de la Médecine. La destruction de la cité antique date du troisième siècle ; on y trouve quelques inscriptions, des vestiges de murailles et des monnaies. La ville compte de quatre à cinq mille habitants. Après avoir longé la côte où s'élèvent Gilipyri, Popovichi et Poglizza, on double la pointe d'Ostro et on entre dans les Bouches.

La ville adossée au flanc de la montagne et assise au rivage dans la première baie, est la plus importante : c'est Castel-Nuovo, dont nous donnons la vue d'après une photographie (voy. p. 305). C'était d'abord une forteresse, fondée en 1373 par Tuartko, roi de Bosnie ; elle tomba aux mains des Génois, fut livrée par eux aux Espagnols, qui y établirent une garnison et élevèrent une nouvelle forteresse dont le nom est resté : *Spagnuolo*. L'empereur Barberousse, en 1539, attaqua la ville et passa toute la garnison au fil de l'épée. En 1687, elle fut assiégée de nouveau par les Vénitiens; le pacha de Bosnie amena quatre mille hommes pour la défendre, mais il dut battre en retraite. Depuis cette date, Castel-Nuovo a été vénitienne jusqu'à la chute de la République. En 1806, les Russes ayant pris les Bouches de Cattaro et fermé l'entrée avec leur flotte, prirent la place et l'occupèrent jusqu'au traité de Tilsitt, en 1807. Les Français vinrent à leur suite, la gardèrent jusqu'en 1813, où elle tomba aux mains de la flotte anglaise. Enfin en 1814 les Autrichiens s'y installèrent, et les traités de 1815 confirmèrent cette possession. C'est la ville la plus importante des Bouches; elle est beaucoup plus riche que Cattaro la capitale et doit contenir dix mille habitants, dont plus de la moitié appartiennent au rite grec. La fortification a un grand caractère ; la campagne au flanc de la montagne est très-riche et d'une végétation luxuriante. Pour la première fois dans ces parages, on repose ses yeux sur des bouquets d'arbres formant comme une forêt : des maisons blanches, riantes villas des riches *Bocchesi*, se détachent sur des fonds de verdure; puis tout d'un coup la végétation s'arrête, la montagne s'élève, dénudée, abrupte, blanche d'une blancheur d'argent, et baignée à son sommet dans une brillante vapeur. Après Castel-Nuovo, bien abrités dans ces baies riantes, un nombre considérable de petits villages s'élèvent à la côte même et reflètent leurs jolies silhouettes dans les eaux profondes ; les chapelles sont très-nombreuses et des clochers s'élèvent sur chaque piton : on dirait quelque rive de lac italien, depuis Blevio ou Torno jusqu'à la Tremezzina, ou de Palanza à Baveno. Vous voguez sur l'Adriatique, et cependant vous ne perdez plus de vue les deux rives ; vous flottez dans un cirque de montagnes qui menacent les cieux, dans des baies qui succèdent les unes aux autres, si profondes, si larges, que toutes les flottes des deux mondes pourraient y mouiller à l'aise à l'abri des tempêtes.

Derrière ces cimes s'étend la Turquie d'Europe : à gauche c'est Trébigne, à droite Grahovo et le Monténégro. Nous venons même, avant de toucher à Castel-Nuovo, de passer devant un lieu qui est turc, *la Sutorina :* c'est la seconde enclave cédée à l'Empire par la République de Raguse, qui voulait s'isoler des possessions vénitiennes, et préférait comme voisins les Ottomans farouches aux Vénitiens ambitieux.

Nous passons Curbilla, puis Combur, enfin Santa Domenica, et nous entrons dans la baie la plus large, la plus régulière, celle qui forme presque un cirque; nous en sortons par un étroit passage, si petit, que sur les cartes il est à peine perceptible : on dirait que ses deux pointes se rejoignent et ne laissent point place aux vaisseaux ; ce sont *les Chaînes*, dont nous donnons le dessin (voy. p. 307). Il n'y a qu'un kilomètre d'un promontoire à l'autre et on sent que ce n'est pas là un nom de fantaisie.

A peine la passe franchie, la nature change et devient moins riante, ce n'est déjà plus le fertile territoire de Castel-Nuovo ; à droite on a Stolivo avec ses sommets encore ombragés, et Stolivo d'en haut dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les clochers se distinguent à peine au milieu des arbres. *Perasto* est presque en face des Chaînes, sur la rive même, posé sur une pointe qui s'avance dans la baie et la sépare de la sixième et dernière, celle de Cattaro. Dans cette baie même de Perasto, au sortir des Chaînes, comme deux bâtiments qui seraient en panne au milieu des eaux, émergent deux îles très-petites, très-basses, et dont nous donnons le dessin : l'une est l'*île Saint-Georges*, l'autre *la Madone du Scapulaire* (voy. p. 309). La première contient un couvent grec ; et sur l'autre s'élève une chapelle consacrée au culte catholique et vénérée dans toute la région. Comme à Notre-Dame de la Garde, ou comme dans ces sanctuaires bretons vénérés des marins, les hardis navigateurs des Bouches, ces Dalmates si renommés comme explorateurs, viennent en procession suspendre leurs *ex-voto* à l'autel de la Vierge au Scapulaire.

La peinture de cette madone, d'un caractère byzantin, dans le genre des Vierges de Cimabue ou de celles de Taddeo Gaddi, est attribuée à saint Luc lui-même, et une curieuse légende s'y rattache. On dit qu'en 1452 une main inconnue apporta cette image sainte sur le rocher de l'île et qu'elle apparut une nuit à des pêcheurs, entourée de lumières qui lui faisaient comme une auréole. Ceux-ci la prirent et, en pieuse procession, escortés des barques de tous les Bocchesi qu'ils rencontraient, ils la déposèrent religieusement dans l'église de Perasto : le lendemain, au grand étonnement de tous, la Vierge était revenue dans son île. Trois fois on voulut la replacer sur l'autel de Perasto, trois fois, par un miracle auquel croient la plupart de ces pêcheurs, elle revint occuper sa place primitive. On vit dans cette persistance une volonté divine d'occuper l'île, et les habitants de Perasto bâtirent à l'endroit même une petite chapelle ; chaque habitant possesseur d'un bateau fut forcé de conduire un chargement de pierres, et l'église de la Madone fut bientôt construite. On y vient en pèlerinage tous les ans, le 12 juillet, jour anniversaire de l'arrivée de l'image de saint Luc. Les dimanches de mai et juin, on célèbre une autre cérémonie commémorative : celle de la victoire remportée sur les Turcs en 1654 par l'intervention de la Madone du Scapulaire.

Le 15 août, jour de l'Assomption, est encore l'occasion d'une procession solennelle : on va prendre en grande pompe l'image vénérée dans la chapelle de l'île et on la porte à Perasto. Nous n'avons assisté à aucune de ces fêtes qui doivent avoir un caractère extrêmement pittoresque : des centaines de barques pleines d'une foule vêtue des plus beaux costumes suivent la Vierge en chantant des hymnes. Les montagnes, argentées à leur faîte, semées à leur pied de villas, de verdure, de villages qui se mirent dans l'eau, forment à cette procession sur l'Adriatique un décor incomparable.

Je lis dans mes notes écrites sur le navire même les noms de Bellagio et de la Tremezzina. Ces villages m'ont donc paru avoir l'aspect de ces jolis pays italiens assis aux rives des lacs ; je vois aussi que le toit de la Madone du Scapulaire est peint en vert, mais il faut dire que dans cette nature orientale, ces couleurs inattendues, qui détonneraient si vivement ailleurs, ne font qu'ajouter ici un élément de plu au pittoresque.

Risano est à la gauche de Perasto, dans la même baie et tout à fait abritée dans un recoin. L'endroit est riant ; il a perdu de son importance, car autrefois tout le golfe s'appelait le golfe de Risano : c'est la *Rhizinium* antique. Tous les habitants appartiennent au rite grec ; c'est, dans cette partie des Bouches, l'endroit où le costume des hommes est le plus curieux : il se compose d'un mélange d'albanais, de grec et de turc qui forme un très-bel ensemble. Mais nous reviendrons sur les costumes des *Bocchesi*, parce que le sujet mérite quelque développement. A Risano, une très-belle église élève ses tours inachevées au-dessus des maisons ; un de nos compagnons de voyage, qui descend à Risano même, nous dit qu'il a toujours connu le monument dans le même état. Un riche habitant du lieu avait fait les frais de la construction à la condition que son nom fût donné au monument ; cette clause n'ayant pas été ratifiée, il abandonna son entreprise à moitié réalisée.

En avançant vers Cattaro, il faut regarder les deux rives : le navire avance lentement pour franchir les passes ; de chaque côté, sur une bande étroite qui forme une sorte de quai gagné sur la montagne, s'élèvent de charmants villages, et au milieu d'eux quelques centres importants : *Persagno*, qui s'égrène tout le long du rivage et qui n'a presque pas de largeur ; *Dobrota*, le point plus riche de la contrée ; *Mulla*, *Verba* et enfin Cattaro. A mesure qu'on avance vers cette dernière ville, située au fond de la baie comme dans un repaire inaccessible, la nature devient plus abrupte, moins clémente. Le grand et charmant contraste des montagnes blanchies au faîte et couvertes à la base d'une riche végétation, cesse bientôt et, à part une ligne d'arbres plantés pour abriter les quais de débarquement et faire une promenade, le rocher sévère se dresse presque perpendiculaire, et l'impression auparavant toute gracieuse et aimable, devient pénible et sévère.

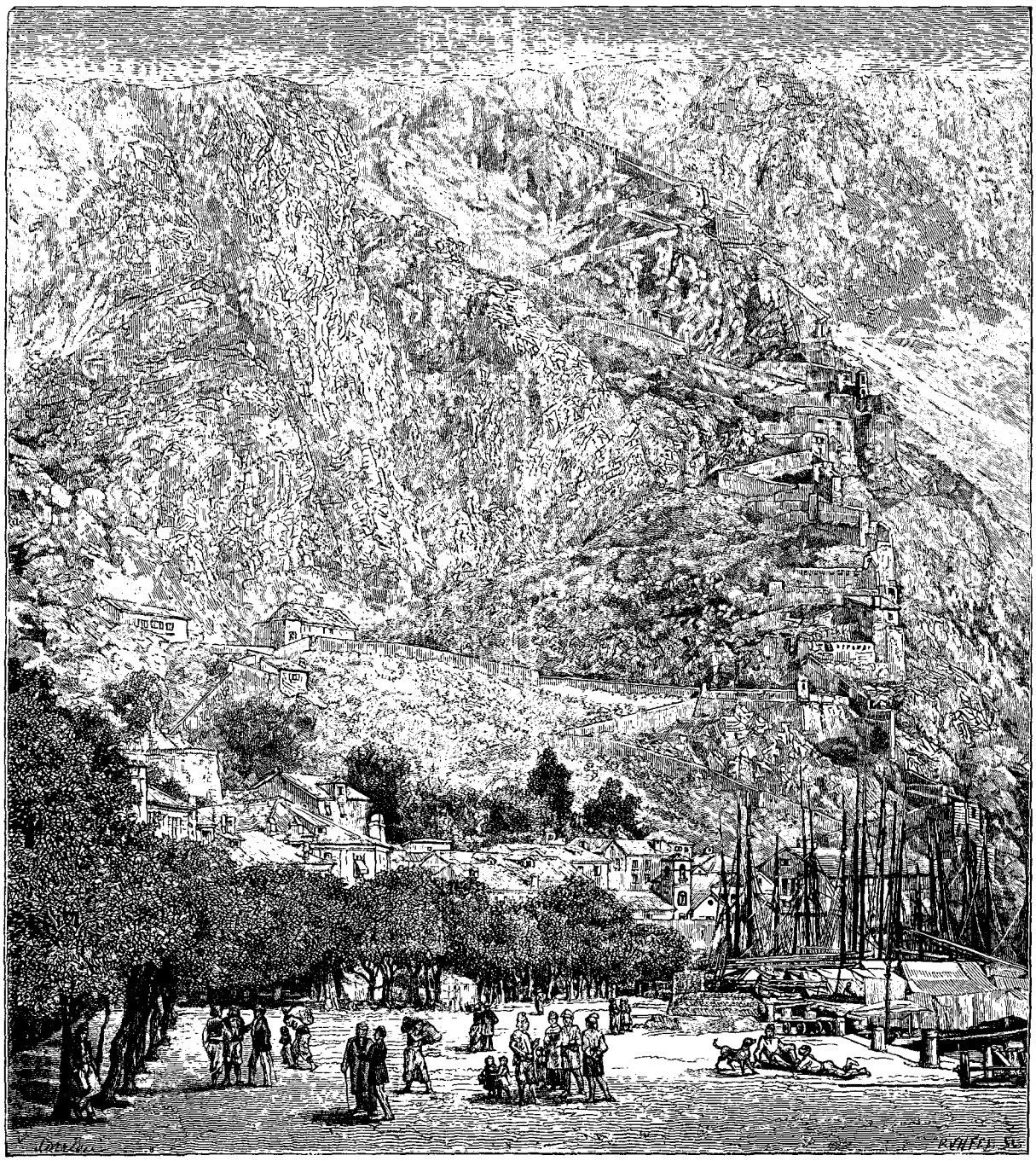
Les habitants des Bouches. — Habitudes. — Mœurs. — Costumes.

Le climat des Bouches est sain, le sol très-sec et il n'y règne pas de fièvre. L'été y est très-chaud, le printemps et l'automne très-agréables. L'hiver est plus dur qu'en aucun point de la Dalmatie, car les montagnes neigeuses sont proches, les pluies abondantes.

Les *Bocchesi*, Bocchais ou habitants des Bouches, sont regardés dans toute la Dalmatie comme des types particuliers ; on vous montre à Zara dans une foule un individu en disant : « c'est un Bocchais », parce que tous ont leur physionomie et leurs facultés propres. Ils ont réussi à faire de leur pays, dépourvu de terre cultivable et qui n'est qu'une bande et un quai situé au pied de la montagne, un des districts les plus riches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

de la Dalmatie : et cela par leur industrie, par leur goût pour la navigation et l'échange, par leur esprit d'économie. Ils sont tous Slaves, même ceux de la côte, et c'est là un point très-particulier à noter, parce que jusqu'ici toute la côte d'Istrie et de Dalmatie est italienne; mais ceux-ci, enfermés dans les Bouches, ne sont pas dans les mêmes conditions, quoiqu'ils aient aussi subi la loi des Vénitiens. Je n'ai pas, d'après des recensements exacts, les chiffres de la population totale des Bouches, mais il y a vingt ans elle ne dépassait pas quinze à vingt mille âmes. Sur cet ensemble, plus de onze mille appartenaient au rite grec et les autres au rite romain.



Vue de la ville de Cattaro (voy. p. 316). — Dessin de Sorrieu, d'après une photographie.

Il faut dire sincèrement que ces beaux villages, ces sites séduisants, ont été le théâtre d'animosités cruelles entre les deux communautés, et le temps n'a pas encore apaisé toutes ces dissensions. On s'est naturellement groupé suivant sa foi, et une famille catholique vivrait difficilement dans un centre grec. Les prêtres de ce dernier rite sont d'une ignorance célèbre qui a malheureusement son reflet dans l'éducation des enfants qui leur sont confiés; les catholiques, eux, sont dirigés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Les Bouches de Cattaro, vue à vol d'oiseau, prise des hauteurs du Monténégro. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Charles Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par des franciscains qui, pour la plupart, ont fait leurs études en Italie ou en Autriche, et qui parlent presque tous l'italien et le serbe.

Le Bocchais naît marin, c'est sa vocation; il est hardi, aventureux, très-fort de constitution; la race est même particulièrement belle. Sa ressource, c'est le commerce par mer; les principales relations sont avec Venise, Trieste et la mer Noire. Quand il frète un navire, ou plutôt une polacre (un *faluccio*, comme on dit ici, ou un *trabacolo*), il garde à bord le costume du pays natal et pense toujours à revenir à son village. Les Bocchais se font matelots pour le compte d'un armateur ou d'un capitaine, s'ils sont absolument dénués; et s'ils ont quelques moyens, ils achètent une barque. Malgré sa petite dimension, comme ils sont hardis, ils acceptent une cargaison qu'ils porteront fidèlement au port désigné; peu à peu ils s'agrandissent et font le cabotage. Mais la tempête qui les menace constamment fait bien des veuves et des orphelins. Le capitaine du bâtiment me montre au passage, au-dessous de Perasto, un village où presque toutes les portes sont closes et les maisons vides; les veuves vêtues de noir errent dans les rues abandonnées. La mer est le champ d'honneur des Bocchesi, et il suffit d'une année fertile en tempêtes pour dépeupler ainsi tout un village. Mais quand ils ont échappé à la fureur des vents, ils reviennent riches, encore jeunes parfois, car j'en ai vu beaucoup qui avaient vogué dans le monde entier, ayant ramassé une fortune convenable et qui semblaient dans la fleur de l'âge. De retour dans les Bouches, ils vont droit au toit paternel; ils l'embellissent ou construisent une nouvelle demeure, et, s'ils le peuvent, ils y ajoutent un petit espace de terre; mais le sol est si restreint, qu'ils auront tout au plus deux ou trois petites terrasses superposées où ils planteront quelques oliviers. Ils n'ont nulle vanité, n'essayent point de briller et d'étaler leur fortune aux yeux de leurs voisins; ils sont durs pour eux-mêmes, concentrés et réfléchis, et ils vivent entre eux. On m'a dit que quelques-uns des plus riches ont des échantillons des armes de tous les pays parcourus par eux et qu'ils en décorent leur logis : l'origine de ce goût fut la nécessité de se défendre à la fois contre les Turcs et les Monténégrins. Il y a bien peu de temps qu'ils sont en sécurité dans leur baie, dominée par ces montagnes ardues qu'aucun être humain semblerait ne pouvoir franchir, mais qui est cependant accessible au pied de chèvre du Monténégrin.

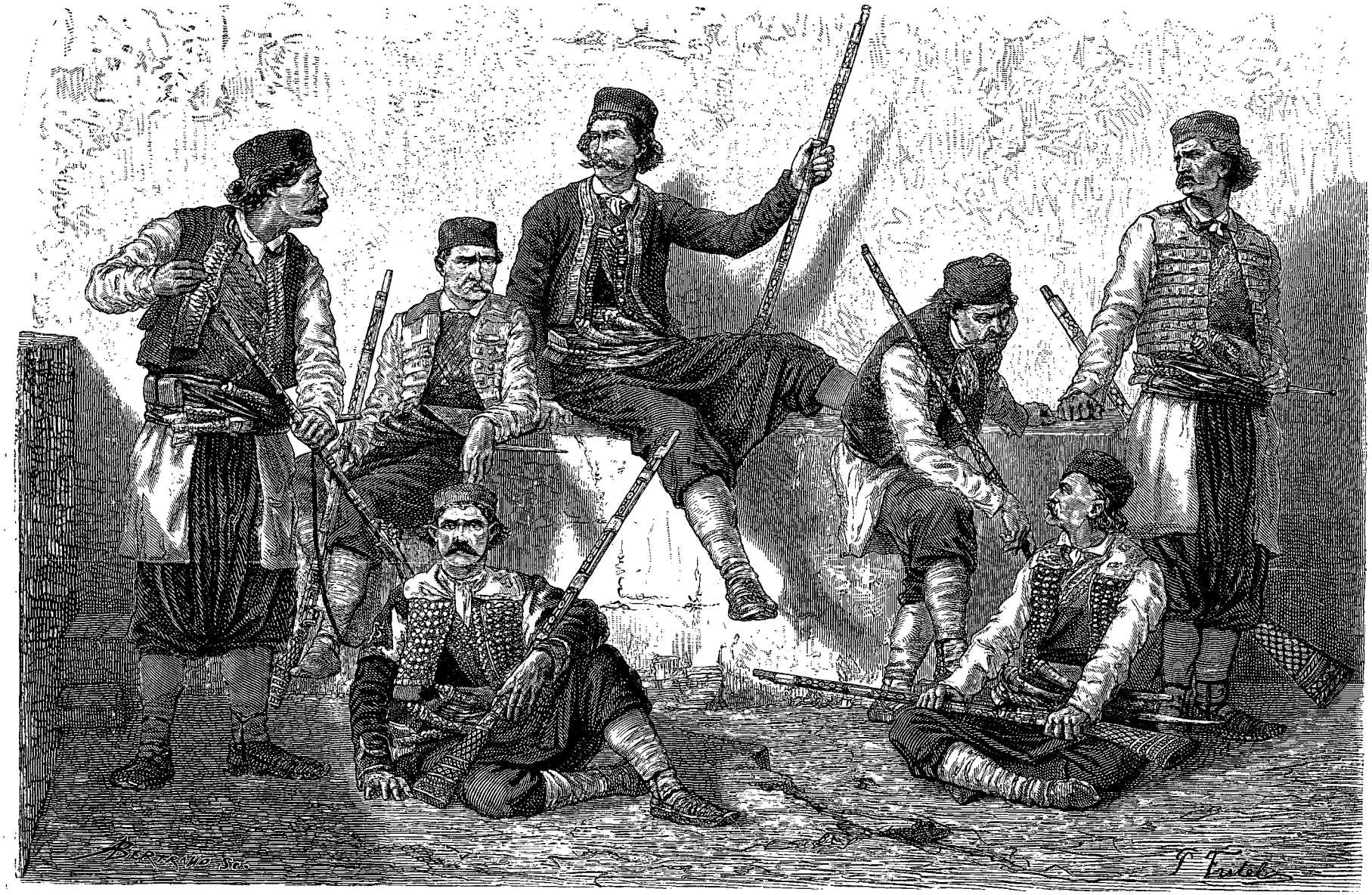
A Dobrota par exemple, qui est le plus riche de tous les villages des Bouches, les habitations sont séparées du Monténégro par un simple rocher; aussi les maisons sont-elles pour ainsi dire fortifiées par un petit rempart percé de meurtrières. La ligne des frontières est si rapprochée que la crainte était constante. Les temps deviennent meilleurs; mais les années de disette, le voisinage d'un lieu aussi riche que Dobrota éveille l'appétit des coureurs monténégrins, qui font bien souvent encore irruption sur le territoire autrichien. Les cordons militaires sont impuissants à empêcher ces incursions; très-souvent aussi il y a des cas de vendetta nés de quelque collision antérieure, et les habitants sont obligés de s'organiser militairement, de rester sur pied la nuit et le jour, afin de défendre le territoire. Au moment où je passe, l'abondance est énorme; mais en 1874 les Monténégrins étaient obligés de faire cinq jours de marche pour venir chercher du blé ou du maïs à bord des bâtiments, et, sur la route qui mène à Raguse, on les trouvait morts de faim, tellement ce pauvre pays de la Montagne Noire offre peu de ressource.

Entre Risano et la frontière de l'Herzégovine, à une hauteur considérable dans la montagne, et non loin de Grahovo, on peut lire sur la carte le nom d'un village célèbre par le caractère belliqueux de ses habitants : c'est le village de Krivoscjé, lieu mal défini, difficile d'accès, que la loi a évidemment placé sous le gouvernement de l'Autriche, mais qui, à vrai dire, échappe par sa situation à toute règle, à toute administration. Les Krivosciens sont des Bocchais aussi, mais ils sont dans la montagne, et par conséquent n'ont ni les mœurs ni les habitudes de ceux qui sont à la rive. La nature s'accommode mal des divisions conventionnelles des hommes; elle a elle-même créé des frontières naturelles aux divers pays du globe, et les mœurs de ceux qui sont ainsi divisés peuvent différer essentiellement en raison des obstacles qui les séparent, que ce soit une montagne ou un fleuve. Mais quand la ligne qui établit la délimitation est tout arbitraire et tracée par des souverains ou des diplomates, comment s'attendre à voir les caractères et les mœurs différer? Les Krivosciens sont donc réellement des Monténégrins : ils en ont l'aspect, le costume, les mœurs, les coutumes, et aussi l'ardeur belliqueuse et l'amour de la lutte. Il est difficile à qui n'est pas du pays de distinguer un habitant de Krivoscjé d'un habitant de Cettigné ou de Rieka.

En 1869, le gouvernement austro-hongrois, qui a assimilé toute la Dalmatie au reste de l'Empire, voulut soumettre les Krivosciens ses sujets au système militaire; l'ordre fut donné aux magistrats civils; il resta inexécuté. Les Autrichiens sont très-paternels dans leur administration, mais ils usent de fermeté devant la rébellion. Ils durent occuper Krivoscjé; et la poignée de montagnards qui habitent le village ayant refusé de les recevoir, la lutte commença.

Le récit de cette expédition rappellerait les faits les plus glorieux de nos annales militaires d'Afrique : Zaatcha, la défense de Mazagran, et le dernier combat du colonel Montagnac. On vit trois à quatre cents hommes arrêter des régiments entiers, les tailler en pièces, en faisant pleuvoir sur eux, du haut de leurs défilés abrupts les pierres qu'ils avaient roulées à l'entrée des gorges. L'armée fut superbe d'énergie, de volonté et de discipline; mais les officiers supérieurs sentaient qu'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Krivosciens, montagnards des Bouches de Cattaro. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voulant escalader ces cimes ils conduisaient leurs hommes à une mort sans gloire et sans résultat. Pendant toute la campagne, les Krivosciens ne perdirent que onze hommes et n'eurent que soixante-treize blessés, tandis qu'à la seule affaire de Knyesowaz les Autrichiens eurent quinze officiers tués, dont un major. Dans un autre engagement, à Maïna, deux compagnies d'infanterie furent entièrement détruites sans que les assiégés perdissent un seul homme. J'ai rencontré à Spalato un officier qui avait assisté à ces rudes affaires; il me peignait avec une abnégation touchante la situation des Autrichiens. « L'ordre était donné, il fallait avancer. Le seul sentier par lequel on pouvait atteindre l'ennemi était étroit et ardu : on s'élançait au commandement; mais bientôt un lourd fragment de rocher fauchait les compagnies, tandis que des balles lancées par des mains invisibles les décimaient aussi. Vingt fois nous montions, et nos officiers supérieurs, à chaque revers, comptaient ce que chaque tentative venait de nous coûter. Nous étions découragés, mais on nous commandait, et nous obéissions. »

Enfin on en référa à Vienne, et l'Autriche arrêta cette boucherie qui déjà lui avait coûté un régiment tout entier et plusieurs millions de florins. La victoire resta aux Krivosciens indomptés; on leur accorda l'exemption du service militaire hors de chez eux et la réduction des taxes.

J'ai dit que le costume du Krivoscien peut être confondu avec celui du Monténégrin; on en peut juger par notre dessin (voy. p. 315) : il est exécuté d'après une photographie. Le jour où un hardi opérateur a gravi la montagne pour soumettre à son objectif ces rebelles habitants de Krivoscjé d'en haut, ils ont cru devoir poser la main sur leurs armes dans les attitudes les plus féroces. Un grand nombre de ces montagnards établis sur le versant oriental sont allés prendre part aux luttes actuelles contre les Turcs.

Deux rites distincts entraînent naturellement deux costumes bien définis pour les habitants des Bouches, mais ce n'est pas assez : chaque village a le sien et la tradition se conserve si pure que j'ai sous les yeux des dessins exécutés avant la Révolution française par un voyageur, dans lesquels je reconnais sans peine chacune des localités où l'artiste a pris ses modèles. Le contraste est parfois très-frappant, et les vêtements diffèrent du tout au tout, dans la forme et dans les couleurs. A Risano, par exemple, les hommes portent un large gilet gris et une veste soutachée de galons avec des boutons dorés, des bas blancs noués par des jarretières rouges et un fez rouge comme celui du Turc, mais dont le gland est en or, au lieu d'être de soie bleu sombre. Les armes passées à la ceinture sont très-riches; le fusil est souvent damasquiné et a sa crosse incrustée de nacre. Assez près de là, à Dobrota, la veste, la culotte, les bas, la cravate, le bonnet, tout est noir, et le seul point coloré du costume est la légère broderie d'or qui décore le fez et le gilet. Mais il y a une note discordante qui détruit le caractère de l'ensemble, c'est une cravate à l'européenne sur la chemise banale. Du reste, il y a en eux de l'espagnol, du grec et du français; le pantalon large ressemble beaucoup à la fustanelle. Il va sans dire que dans les villes comme Cattaro et Castel-Nuovo le costume des habitants est celui de toutes les villes d'Europe; il y a là d'ailleurs un monde d'employés qui sont Allemands, Tchèques, Istriens, etc.

Les femmes se distinguent surtout par la profusion des bijoux qu'elles portent. Des épingles évidées à jour et à têtes énormes sont fixées dans leurs cheveux; le cou est chargé de triples et quadruples colliers; elles placent au corsage des pendeloques de toute forme, sans compter la ceinture décorée de grosses plaques repoussées d'argent ou de cuivre, suivant leur état de fortune.

Nous avons déjà signalé la distance que le morlaque et le paysan slave de l'intérieur de la Dalmatie mettent entre la femme et eux. Ici, dans les villages des Bouches, la différence est plus sensible encore : on sent qu'on approche du Monténégro. On a attribué cette espèce de servage dans lequel ces Slaves du Sud tiennent la femme à l'habitude qu'ils ont de se réserver la défense du sol, aux travaux guerriers dont ils font la grande occupation de leur vie; ils abandonnent tout le travail à leur compagne, qu'on voit plier sous les plus lourds fardeaux et marchant sans cesse à pied à travers la montagne, quand son maître et seigneur est à cheval ou monte la bête de somme, unique bien de la famille.

Cattaro.

La ville de Cattaro est la capitale du cercle qui comprend Castel-Nuovo, Cattaro et Budua, la dernière ville de Dalmatie qui forme presque le confin de l'Albanie. Le cercle tout entier comprend cent quatre communes; c'est le moins important de la province. Il n'y a guère qu'un mille et demi de Dobrota à Cattaro; la cité est acculée à la montagne, au fond de la dernière baie du canal, à l'extrême limite de l'Empire. L'espace compris entre la mer et la frontière monténégrine est si étroit, qu'une pièce d'artillerie placée sur les pics de la Montagne Noire peut atteindre les bâtiments dans la baie.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte de la singulière position de la ville, il doit jeter les yeux sur la vue de Cattaro (voy. p. 312). Située à la rive et dominée par une forteresse dont les murs d'enceinte montent en rampant jusqu'aux premiers contre-forts de la Montagne Noire, il semble que pour asseoir la ville on ait taillé la montagne et qu'on y ait adossé les monuments et les maisons. Il y a là une église dont la façade principale s'ouvre sur une petite place de niveau avec le port, et qui n'a pas de façade postérieure, parce qu'elle se confond avec la montagne même, qui dépasse ses plus hauts clochers de ses formidables pics. Il est évident qu'à une époque assez rapprochée, on a gagné sur la mer pour faire un quai et une pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une boutique monténégrine au bazar de Cattaro (voy. p. 319). — Dessin de Valério, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

menade; là s'élèvent d'assez beaux arbres en avant de la fortification qui enferme toute la cité; c'est le lieu de réunion, les paquebots arrivent et apportent la vie dans ce coin qui n'aurait aucun écho des autres points du monde sans cette route liquide qui le relie à Trieste. Il faut s'imaginer que la dernière baie, au lieu de former un cirque, forme un triangle très-aigu: au sommet même de ce triangle se trouve Cattaro, qui a sur sa droite et sur sa gauche des montagnes très-hautes qui lui interceptent les rayons du soleil. Quand l'astre brille de tout son éclat, il n'atteint que les hautes cimes, qu'il dore de ses rayons. Pendant l'été, Cattaro, placé contre un roc aride, a la température insupportable d'un four; à partir de septembre, les matinées y sont agréables. Je m'y trouvais pour la première fois en octobre, et déjà la neige blanchissait la montagne; jusqu'à deux heures de l'après-midi, par les plus belles journées, le soleil ne pénétrait pas dans la ville; et quand ses premiers rayons venaient apporter la gaieté et vivifier toute chose, on était déjà près de l'heure où l'astre se couche. Les pluies y sont abondantes; et comme une sorte de vallée rocheuse s'est formée dans la montagne (le mont Sella) pour l'écoulement des torrents, sur le côté gauche de la ville un grand espace reste vide, constamment menacé par les inondations. Si le massif calcaire qui sépare la baie de Cattaro de l'Adriatique était moins élevé, le soleil luirait pour la ville, les brouillards qui y obscurcissent l'air et forment comme des nuages dans un entonnoir, s'y dissiperaient vite, et toutes les conditions seraient changées. Mais j'ai eu le sentiment, dans un assez court séjour que je faisais là, que c'est un des lieux de la terre où, presque au cœur de la civilisation européenne, on est le plus isolé. Les habitants y sont graves, simples et braves, et somme toute, malgré cette position peu fortunée, le climat y est sain. Le port est excellent; il est impossible d'en trouver un qui soit mieux abrité : ce serait même un excellent lieu de retraite pour cacher une flotte.

L'aspect de la ville, à l'entrée par le quai, est assez riant, parce qu'on y débarque sur un port très-avenant, ombragé d'arbres; une fois ces quinconces franchis, la muraille se dresse et l'on entre dans une place forte qui porte les traces des Vénitiens. Il y a là un certain mouvement militaire; les casernes sont toutes à l'entrée. La ville elle-même est une succession de petites rues d'un dessin contourné, compliqué, bordées de hautes maisons avec des magasins assez nombreux. A mesure qu'on s'enfonce dans la ville, on est plus dominé par la montagne et on sent que l'air et la lumière manquent; mais on ne saurait aller bien loin, car le rocher vous arrête. On sent la vie cependant; toutes les autres cités des Bouches sont maritimes et agricoles, celle-ci est industrielle. C'est le magasin et le dépôt de tout le golfe et l'entrepôt du Monténégro, qui est à sept heures de là et fait tout venir par le port. La population est de quatre mille à cinq mille habitants, sur lesquels trois mille sont catholiques. Dans la répartition générale de tout le district, y compris Budua, les grecs surpassent du double le nombre des catholiques. J'ai vu là quelques petites places étroites dont les maisons à balcons trilobés rappellent ceux des *Campi* de Venise; cette puissante et hautaine République a laissé partout une fière empreinte de sa domination. De temps en temps, sur quelque office public, le lion ailé dresse son aile hiératique et avance sa patte de fer. La cité tout entière est ceinte de murs; elle a trois portes, dont deux sont fermées au coucher du soleil; la troisième, celle du quai, la porte de Mer, assez monumentale d'aspect et décorée de beaux écussons et d'inscriptions, reste ouverte jusqu'à minuit les jours d'arrivée du paquebot.

Je suis entré à Cattaro vers quatre heures. J'avais pris une lettre de recommandation pour l'inspecteur du Lloyd et j'avais eu la bonne fortune de faire le voyage, une quinzaine de jours auparavant, de Sébénico à Spalato, avec M. Radamanovich, un commerçant de Cattaro qui est le correspondant et l'agent du prince de Monténégro dans cette ville. Ce dernier devait m'être très-utile pour effectuer mon excursion dans la Principauté.

Il n'y a pas d'hôtel à Cattaro: on y loge chez certains habitants, qui meublent leurs maisons avec l'arrière-pensée d'en tirer profit en les louant aux étrangers de passage. On me mena, par des détours dans une ruelle assez sombre, à la maison d'un brave homme qui me donna une chambre convenable. Depuis ma descente du bateau, j'étais suivi par un colosse en costume monténégrin qui avait jeté sur son dos le large plaid brun rayé qui sert à ces montagnards pour toutes les circonstances de la vie : c'est tantôt un lit, tantôt un abri contre la pluie et le soleil, tantôt un sac ou une tente. Il pensait avec raison que je venais à Cattaro pour passer à Cettigné, et, comme c'était son industrie de louer des chevaux pour traverser la montagne, il voulait m'arracher la promesse de le prendre le lendemain matin. J'eus beaucoup de peine à me défendre, je voulais laisser le soin de cette transaction à l'agent du prince, et je finis par lui faire entendre raison. Mon logeur était un personnage à son aise, boiteux, fort petit de taille, avec une barbe épaisse et de longs cheveux, un pifferaro italien d'une certaine tenue, tout de noir vêtu, avec le feutre sombre à larges bords. Il m'accueillit comme un frère, me demanda comment j'avais supporté le voyage, s'enquit des moindres détails avec une bonhomie affectueuse, me tendit la main et serra la mienne avec une véritable effusion: je ne pouvais comprendre une telle amitié.

L'agent du Lloyd se mit obligeamment à ma disposition, et m'indiqua les moyens de vivre le mieux possible. Un restaurant assez agréable, situé sur la promenade, et en dehors des murs, reçoit les voyageurs, les officiers de la garnison et les employés autrichiens. A l'heure où je m'y rendis, toute la société prenait le frais sur le port; comme le général Rodich, le gouverneur général de la Dalmatie, venait en in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

spection à bord du paquebot de Zara, j'eus l'occasion d'entrevoir la physionomie des habitants : elle diffère peu de celle des autres ports du littoral; les femmes suivent les modes italiennes, et quant aux hommes, venus pour la plupart des quatre points cardinaux de l'Empire, ils n'ont rien de particulier. Tous se considèrent là comme en exil, et l'arrivée du paquebot est un événement pour eux, sans compter qu'il apporte à chacun des nouvelles des siens. J'ai trouvé une grande aménité chez tous les Cattarins auxquels on m'a présenté, et les gens du peuple m'ont paru doux et agréables de relations.

Le matin, après l'expédition du courrier et de mes dépêches, je courus au Bazar; on m'avait prévenu que si j'arrivais là un mardi, un jeudi ou un samedi, je trouverais ample moisson de croquis, parce qu'il n'est approvisionné que par les Monténégrins.

Le lieu en lui-même est triste et pittoresque; c'est une espèce de vallée de pierre brusquement ouverte par les eaux. Les montagnards viennent de Niegous et de Cettigné, et font sept ou huit heures de marche en portant de lourds fardeaux, traversant une succession de montagnes si hautes et si ardues, que le cœur se serre en voyant les malheureuses femmes à moitié nues qui descendent courbées sous le faix. La pitance est maigre : quelques pommes de terre, quelques œufs, quelques poulets maigres, et surtout des fagots, forment toutes les provisions qu'on y trouve. Ce sont les Monténégrines qui ont la dure mission de porter ces fardeaux, et d'habitude elles les chargent sur leur tête. Quelquefois les montagnards chassent devant eux quelques moutons qu'ils viennent vendre au marché, et la halte qu'ils forment à la porte de la ville est un spectacle intéressant pour un artiste. C'est au marché que M. Valério a dessiné ce jeune Monténégrin qui fait rôtir le mouton à l'albanaise, assis gravement devant le feu et tournant la broche de bois (voy. p. 320).

Ce marché est très-surveillé par l'autorité, parce que souvent des discussions s'élèvent entre ceux qui y viennent et les habitants. Les femmes ont le droit d'entrer à Cattaro; mais pour bien des raisons, le nombre des Monténégrins qui peuvent circuler est limité. Ils doivent aussi déposer les armes à leur entrée en ville, et, à cet effet, une garde veille à la porte du Midi, sur laquelle j'ai remarqué une inscription d'une assez belle tournure, qui rappelle la vaillante défense que Cattaro a faite lorsqu'elle était assiégée. Ce bazar est spécial aux Monténégrins, et la porte de la ville débouche sur la voie qui mène au Monténégro; mais, dans la partie qui longe l'Adriatique, un autre marché s'ouvre, plus abondant et plus varié, fourni par les Bocchesi venus des villages de la rive où la terre est plus fertile et de plus de ressources.

Le contraste est très-frappant entre les paysannes des Bouches et la pauvreté de leurs achats; elles sont couvertes de bijoux, et tirent avec circonspection de leur poche des liards qui leur servent à acheter les mets les plus étranges, des pieds de bœuf bouillis avec leur corne, des pains noirs qui semblent faits de paille mal hachée. Et les Monténégrins qui viennent vendre un fagot de deux francs, portent à la ceinture des armes qu'ils ont dû payer très-cher et qui constituent souvent toute leur fortune.

Cattaro s'élève sur l'emplacement de la cité romaine *Ascrivium* (*Cattaro*, καταρρεῖν, cataracte?). Les Sarrasins de Sicile s'en emparent en 867; les habitants, dispersés dans la montagne, reviennent et construisent la citadelle; la ville jouit de sa liberté, avec la forme de république, sous la protection des rois de Serbie, jusqu'en 1178. Les monnaies cattarines de cette époque s'appellent des *trifoni*, parce qu'elles sont à l'effigie de saint Trifon, le patron de la cité. Les empereurs grecs y règnent à la fin du douzième siècle, puis elle revient encore à la Serbie. Les chevaliers templiers, au moment où ils prennent Clissa, Knin, Novigrad et Vrana, s'emparent aussi de Cattaro; mais ils ne le gardent que peu de temps, et leur ordre est supprimé en 1312.

En 1367, le roi de Serbie Stéphan Ourosh étant mort, et les Cattarins voyant que leurs suzerains sont inhabiles à les défendre, réclament l'appui de Louis, roi de Hongrie, qui devient leur protecteur jusqu'en 1378, où les Vénitiens mettent le siége devant la ville.

La république de Venise n'y fait que passer; la ville revient à Louis, qui meurt en 1382. A cette date, la cité tombe aux mains de Tuartko Ier, roi de Bosnie, et la cité reste bosniaque jusque sous le règne de Cristich Ostoya. Les Ragusains sont alors à leur apogée et font la guerre aux Cattarins; de leur côté, les Turcs voient leur puissance s'accroître au point de menacer toute la Dalmatie; Cattaro inquiète se donne à Venise. Mais avant d'appeler la République à son secours, les magistrats de la ville font précéder l'acte de donation d'un traité par lequel les habitants se réservent le droit d'élire leurs magistrats et de conserver leurs anciennes lois; ils y insèrent même une condition digne de servir de modèle aux autres peuples : ils stipulent que les Vénitiens ne pourront jamais céder leur ville à une autre puissance, et que, s'ils oublient cet engagement, Cattaro, dégagée envers eux, reprendra à l'instant son indépendance primitive.

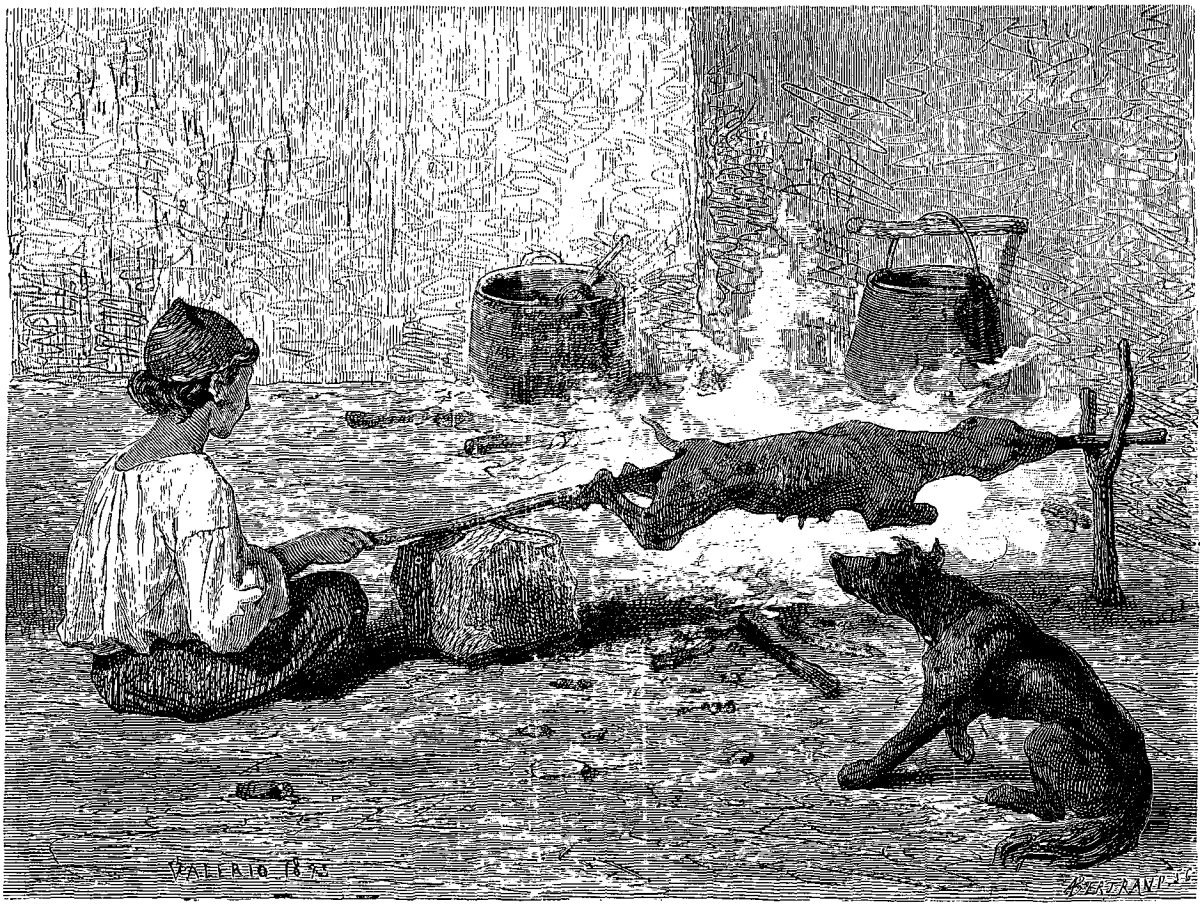
Cette cession de Cattaro mit le sceau à la puissance de Venise dans l'Adriatique, puisqu'elle en possédait tous les rivages, depuis les bouches du Pô jusqu'à Corfou. Il fallait y ajouter encore Candie, Négrépont, toute la côte de Morée, plusieurs îles de l'Archipel, et des établissements dans presque tous les ports d'Orient.

La ville n'avait pas de lois écrites; ses statuts étaient ceux des anciennes cités romaines. Cette situation se modifia naturellement, et on adopta les règlements et les usages des Vénitiens; mais ceux-ci ne furent point paisibles possesseurs, car en 1538 les Turcs assiégèrent Cattaro; en 1657, ils revinrent et furent encore repoussés. Entre ces deux périodes, en 1567, un terri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ble tremblement de terre détruisit entièrement la ville; les deux tiers des habitants périrent. C'était jour de marché; un grand nombre d'étrangers furent ensevelis sous les décombres. La situation de Cattaro sous la montagne rendait un tel sinistre beaucoup plus redoutable qu'en tout autre lieu. Cependant l'activité des Vénitiens fut telle, que la ville fut bientôt rebâtie. Ainsi l'on s'explique que, s'étant donnée en 1420 à Venise, elle n'offre que des monuments du seizième siècle.

En 1753, le gouvernement de Saint-Marc viola la convention de 1420, et accorda certains droits nouveaux aux nobles. La ville se révolta; on voulut la punir; mais une partie de la population, très-altière et très-indépendante, émigra sur le territoire ottoman. Deux ans après, en 1775, une nouvelle révolte éclata, et quatre-vingts familles dalmates passèrent sur le territoire ottoman; quelques-unes aussi émigrèrent dans la Russie méridionale, car les bâtiments russes commençaient à fréquenter ces parages. Venise cependant régnait toujours, et il fallut la chute de la République pour que l'Autriche devînt maîtresse de la ville.

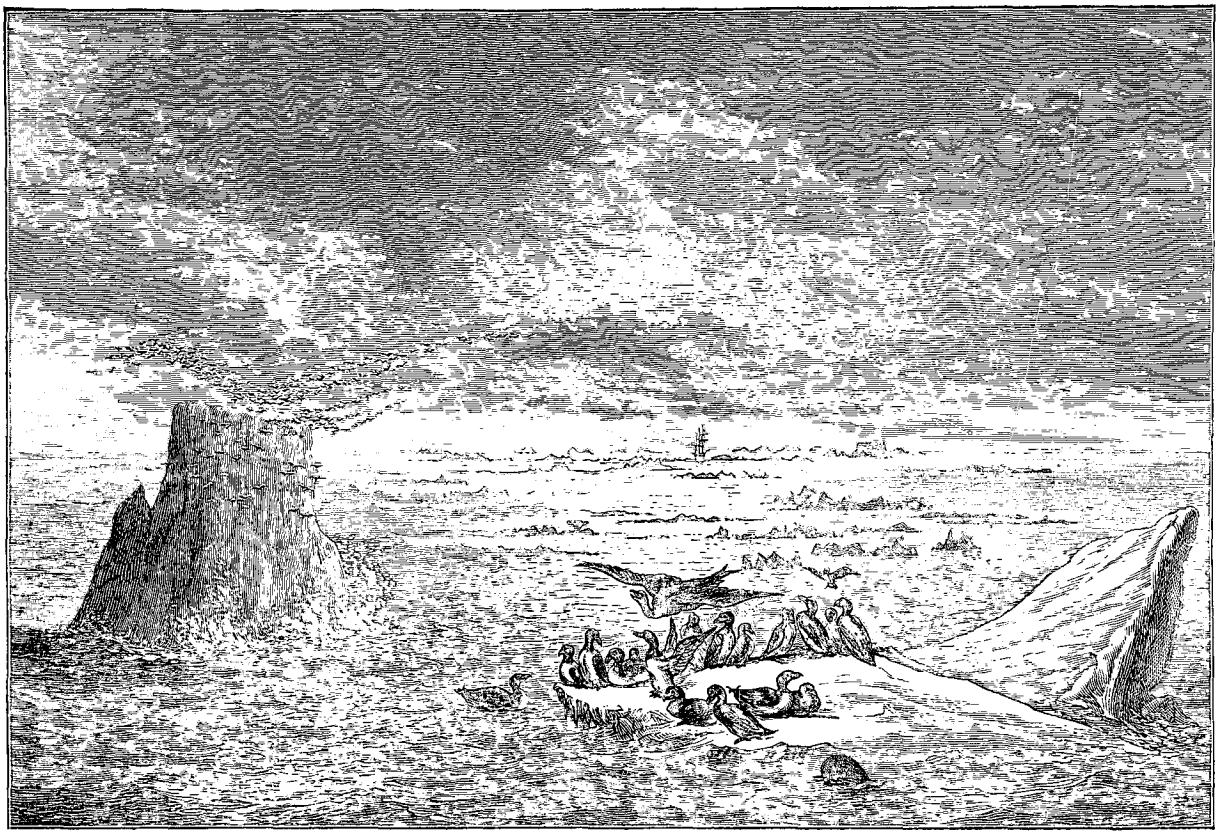


Le mouton à l'albanaise (voy. p. 319). — Dessin de Valério, d'après nature.

En 1806, quand la Dalmatie fut cédée aux Français, les Russes mirent la main sur Cattaro; le traité de Tilsitt les força d'évacuer la contrée. En 1813, les Anglais vinrent nous y attaquer; sir William Hoste jeta un corps de débarquement, et, sous les yeux du général Gauthier, qui avait déclaré impossible de gravir la montagne avec du canon, ils dressèrent des batteries au-dessus de la citadelle, et prirent la ville en dix jours. Les Anglais, dans cette position inouïe, à cette prodigieuse hauteur, ne perdirent qu'un seul homme, et toute notre garnison fut faite prisonnière. Toutefois, la discorde ayant éclaté entre les Autrichiens et les Anglais, ces derniers évacuèrent Cattaro, qui tomba aux mains du vladika du Monténégro, très-désireux, alors comme aujourd'hui, de posséder un port sur l'Adriatique; il dut, le 14 juin 1814, rendre la ville à l'Autriche, qui la garda définitivement en partage, avec toute la Dalmatie, par les traités de Vienne.

Charles YRIARTE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans l'océan Glacial. — Cliché tiré de l'édition allemande (voy. p. 322 et 323).

L'ODYSSÉE DU TEGETTHOFF

ET

LES DÉCOUVERTES DES LIEUTENANTS PAYER ET WEYPRECHT AUX 80°-83° DE LATITUDE NORD.

1872-1874. — RELATION INÉDITE [1].

PREMIÈRE PARTIE. — LA DÉRIVE.

I

En mer libre. — Jonction de l'*Isbjörn* et du *Tegetthoff*. — Séparation des deux navires. — Investissement du *Tegetthoff*.

Le 13 juin 1872, à six heures du matin, sortait de Bremerhafen, à l'embouchure du Weser, un petit vapeur appelé à fournir, à travers des péripéties jusqu'alors sans exemple, une navigation polaire aussi fantastique que féconde. Contrairement à ce qui s'était passé en 1868, à l'appareillage des navires *la Germania* et *la Hansa*, le départ de l'expédition eut lieu, cette fois, sans bruit et sans apparat. Le quai était désert, la ville encore endormie; seul un splendide soleil d'été envoyait, dans une chaude étreinte, son adieu aux hardis marins.

Le *Tegetthoff* — tel était le nom du petit vapeur qui fendait silencieusement les flots du Weser — était un bâtiment de deux cent vingt tonneaux, avec une machine de la force effective de cent chevaux, construit sur les chantiers Teklenborg et Beurmann, et soigneusement approprié au genre de navigation qu'il allait tenter. Autant que possible, il devait marcher

1. Nous avons raconté, dans les tomes XXVII et XXVIII, le voyage accompli par la *Germania* et la *Hansa* sur la côte orientale du Groënland; nous donnons maintenant ici, d'après la *Relation* publiée en 1875, à Vienne (Autriche), par le lieutenant Jules Payer, l'histoire de la fameuse expédition austro-hongroise qui, durant vingt-cinq mois, passa pour perdue, et dont le retour inopiné, au mois de septembre 1874, fut salué par des vivats d'enthousiasme dont toute l'Europe se souvient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

à la voile, afin de ménager l'approvisionnement de charbon qui était sa force indispensable pour vaincre la résistance des banquises. Le but « idéal » de l'expédition était de découvrir un passage au pôle nord ; mais sa mission pratique, à proprement dire, était d'explorer les bassins et les terres arctiques qui se trouvent au nord-est de la Nouvelle-Zemble, et de voir s'il est possible d'atteindre par cette voie le détroit de Behring.

L'équipage du *Tegetthoff* se composait d'une vingtaine d'hommes, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Charles Weyprecht et du lieutenant Jules Payer, déjà éprouvés l'un et l'autre par de précédentes explorations dans les mers boréales. En outre, il y avait à bord huit chiens, parmi lesquels deux de Laponie ; ils devaient former l'attelage des traîneaux, et ils jouèrent plus tard un rôle très-important dans l'expédition.

Contrarié, au début, par les vents, le navire fut assez longtemps à traverser la mer du Nord et à gagner la côte de Norvége ; le 3 juillet seulement il aborda à Tromsœ, où il devait prendre le capitaine baleinier Olaf Carlsen, avec une chaloupe de pêche du pays, et faire les derniers préparatifs du voyage.

Tromsœ, située au soixante-dixième degré, entre les pêcheries de Nordland et celles de Finmark, district dont elle est le chef-lieu, n'est qu'une petite ville bâtie tout en bois. Les alentours, sans arbres ni fruits, présentent déjà l'image de l'assoupissement polaire. Les montagnes même y sont absolument nues ; et si l'on veut avoir un bouquet de fleurs, il faut le faire éclore dans l'intérieur d'un appartement comme dans une serre chaude. Et pourtant l'on n'est encore ici qu'à cent lieues de Throndjem ; quelle chute énorme de température dans cet intervalle !

Ce fut à Tromsœ que les lieutenants Payer et Weyprecht reçurent l'ukase par lequel le gouvernement russe enjoignait à tous les nationaux de l'empire de prêter, en quelque lieu et à quelque moment que ce fût, aide et assistance aux chefs de l'expédition austro-hongroise. Cette pièce était pour ceux-ci d'une importance extrême, en face des terribles éventualités du voyage qu'ils entreprenaient, et l'on verra effectivement, par la suite, dans quelles circonstances dramatiques il leur fut donné d'en faire usage.

Le 13 juillet, le *Tegetthoff* reprenait la mer, salué, au sortir du port, par les acclamations des passagers du paquebot-poste de Hambourg, qui entrait juste au même moment à Tromsœ. Quelques jours après, il dépassait la dernière ville du nord, c'est-à-dire la petite île de la Baleine, où s'élève Hammerfest : une centaine de maisons au plus, entre-croisement de poutres surmonté d'un clocher en bois, et défendu par deux canons fort paisibles, dans la gueule desquels les oiseaux viennent nicher. Puis le cap Nord était doublé ; un regard suprême était jeté aux rochers abrupts de l'île Mageroë, à l'extrémité de laquelle se dresse, semblable à une tour quadrangulaire flanquée de quatre bastions, ce fameux promontoire qui est comme l'avant-poste de l'Europe au bord de l'océan Glacial arctique, et de là on s'élançait définitivement vers les profondeurs du septentrion.

Durant les premiers jours, le temps ne cessa d'être défavorable ; puis, dès le 23 juillet, l'abaissement brusque de la température, le brouillard et la pluie annoncèrent l'approche de la glace, qu'on ne s'attendait à rencontrer que beaucoup plus haut. On l'eut en vue effectivement le surlendemain, par 74° 15′ de latitude nord, avec une température de deux dixièmes (Réaumur) au-dessus de zéro.

Cette première glace était, il est vrai, dans un état complet d'émiettement, ou flottait par petites bandes isolées ; nulle part on n'apercevait ces murailles compactes contre lesquelles s'étaient heurtées, au Groënland et à l'est du Spitzberg, les expéditions allemandes de 1869 et de 1871. Surpris par cette apparition prématurée des glaces polaires, les explorateurs supposèrent d'abord qu'ils avaient affaire, non pas au gros du *pack* proprement dit, mais seulement à un assemblage errant de blocs venus de la mer de Kara par le détroit de Matotchkin ; néanmoins ils ne tardèrent pas à se convaincre qu'ils étaient bel et bien en présence des grandes agglomérations glaciaires, et que l'année 1872, dans ces parages, se présentait sous un caractère exceptionnellement défavorable.

Le 26 juillet, en effet, les glaces, dans la direction du nord-est, commencèrent à devenir plus denses, sans que la mer cessât toutefois d'être navigable ; le thermomètre descendit encore sensiblement ; trois jours plus tard, il fallait, pour avancer, avoir recours à la vapeur, et même, à plus d'une reprise, se frayer un passage à coups d'éperon. Dans la nuit du 29 au 30, on réussit à forcer, de la sorte, l'entrée d'un de ces bassins d'eau vive que la glace enferme de toutes parts, et qu'on appelle des *wackes*. On eût dit, dans le brouillard, un lac intérieur aux contours indécis et fantastiques. On s'apercevait, du reste, à mille phénomènes étranges, qu'on venait de pénétrer presque sans transition dans un monde entièrement nouveau. Tous les objets environnants semblaient sans couleur et pour ainsi dire sans corps ; l'œil ne savait où se reposer dans cette perpétuelle mobilité des horizons les plus proches, dont l'aspect se transformait à chaque minute, grâce aux morsures infatigables de la mer sur la glace et à l'action dissolvante du soleil. Qui pourrait rendre ces images mélancoliques, les bruissements du flot sous les glaçons, les suintements monotones des grands blocs aux arêtes sourcilleuses, le bruit singulier des grappes de neige qui s'abîment soudain et s'éteignent dans l'eau comme une flamme qui grésille ?

Qui pourrait figurer les splendides cascades qui ruissellent du haut des icebergs, les soulèvements d'écume produits par leur chute, et l'effroi comique des oiseaux de mer qui, en train de méditer sur une de ces cimes glacées, perdent tout à coup leur point

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

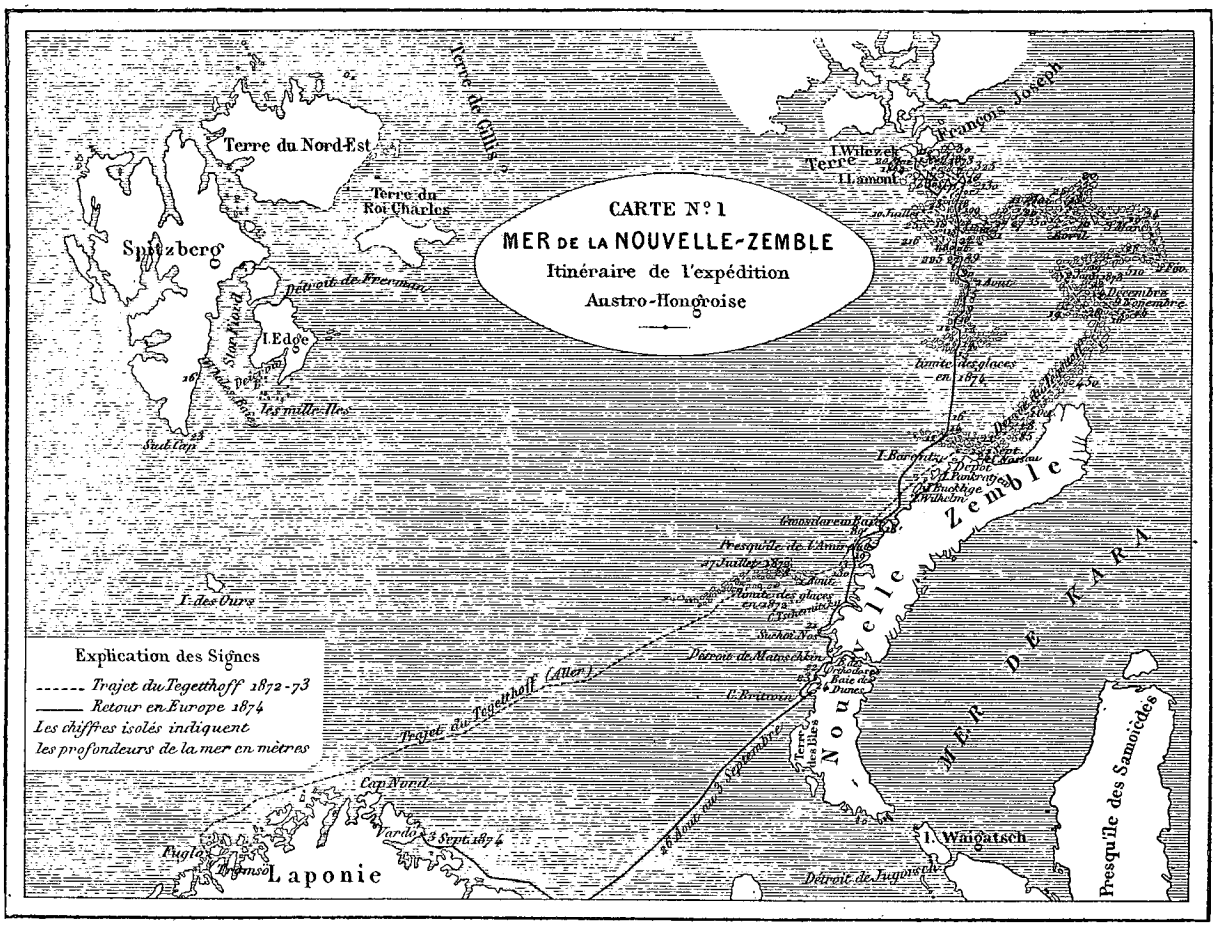
d'appui et s'envolent en tournoyant, pour s'aller bientôt poser derechef sur quelque autre pyramide de glace?

Et quelle bizarre fantasmagorie, quand le soleil, avec sa brillante auréole de cirrus, perce subitement le brouillard, laissant voir d'abord un petit pan de ciel bleu qui va peu à peu s'agrandissant et semble poursuivre jusqu'aux limites de l'horizon les nuées vaporeuses emportées dans une folle déroute!

Avec le soleil de minuit, ce sont des aspects encore plus étranges : sous cette lumière languissante, toutes les formes perdent leurs saillies, l'ombre des objets devient de plus en plus molle, et la nature tout entière revêt l'apparence d'une vision. Dans les nuits calmes, l'air a une telle douceur, qu'on a véritablement de la peine à croire qu'on se trouve au milieu du monde arctique.

La chaloupe qui glisse sur le miroir poli des *wackes* a l'air d'un spectre à peine saisissable à l'œil; la fumée qui s'échappe en tourbillonnant de la cheminée du vapeur semble se figer dans l'atmosphère; elle y demeure longtemps immobile et suspendue, à la façon d'une noire colonne aux torsades gigantesques, qui finit par s'écrouler lentement et pièce à pièce.

Après avoir traversé le bassin d'eau vive dont nous



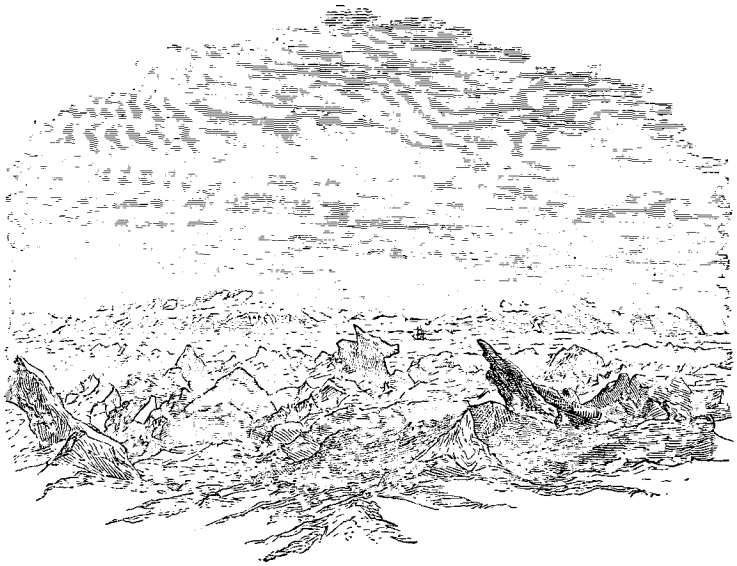
venons de parler, le *Tegetthoff* vit se dresser devant lui une nouvelle barrière de glace. A peine eut-il marché dessus, que les blocs se ressoudèrent tout autour de lui : il était investi. Il demeura trois jours dans cette position, par un temps calme et sans nuages; le 2 août, l'influence d'une légère brise ayant ameubli la glace, on ralluma les feux, et, à force de vapeur, on réussit à faire une trouée et à gagner une partie de mer navigable dans la direction de la Nouvelle-Zemble. Bientôt on aperçut les glaciers pittoresques et les hautes cimes de ce groupe d'îles. Il régnait un bon courant, et pas le moindre morceau de glace ne se montrait à l'horizon; malheureusement, dès le surlendemain, il survint une brume épaisse, accompagnée de rafales de neige, qui obligea l'équipage à louvoyer à l'ouest de la presqu'île de l'Amirauté. Une nouvelle tempête neigeuse, plus violente encore, signala la nuit du 6 au 7 août, et amena du côté du nord et de l'ouest d'épaisses agglomérations de glaces. Vingt-quatre heures plus tard, l'encombrement était tel, que le *Tegetthoff* ne pouvait plus avancer, même avec l'aide de la vapeur; l'on dut prendre le parti de rétrograder, pour attendre un changement de temps.

Tout près de la côte, dans un bassin d'eau vive, on aperçut un schooner; mais, avant qu'on eût pu le rejoindre pour lui remettre un paquet de dépêches à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

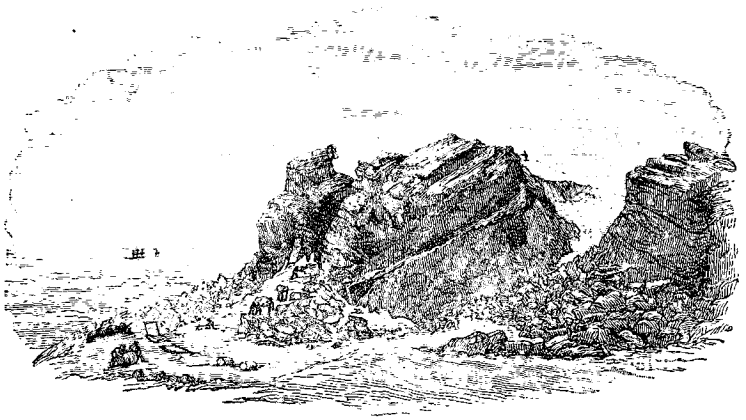
destination du pays, il disparut dans l'intérieur de la baie de Gwosdarew.

Le jour suivant, le vent ayant tourné, le navire reprit sa course le long de la côte; il n'y avait plus guère de glaces, à part un certain nombre de petits icebergs provenant évidemment des glaciers peu considérables des îles voisines, qui tous se déversent dans la mer. Beaucoup de ces icebergs avaient leur surface couverte de gravois. Jusqu'au 12 août, l'on ne cessa pas de pousser vers le nord, ayant toujours en vue, à une distance de huit à dix milles environ, les montagnes de moins en moins élevées de la Nouvelle-Zemble.



Baie de Gwosdarew (voy. la carte). — Cliché tiré de l'édition allemande.

A la hauteur des îles Pankratjew, on découvrit soudainement à l'horizon un voilier qui s'efforçait d'attirer l'attention du vapeur en tirant des coups de mortier et en hissant son pavillon. Quelles ne furent pas la surprise et la joie des lieutenants Payer et Weyprecht en reconnaissant les couleurs austro-hongroises du navire *l'Ibsjörn*, sur lequel ils avaient navigué de compagnie l'année précédente! L'*Ibsjörn*, qui depuis deux jours déjà avait en vue le *Tegetthoff*, sans que celui-ci s'en doutât, était monté par le comte Wilczek en personne, cet éminent ami des sciences qui s'était fait en Austro-Hongrie l'infatigable promoteur de l'expédition. L'objet de son voyage était d'établir dans ces parages un dépôt de charbon et de provisions de bouche pour les explorateurs.



Dépôt de vivres. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Après les premières effusions de cette heureuse rencontre, les deux navires se mirent à cingler de conserve, en rangeant la côte, vers le nord; mais dans l'après-midi du 13 août, par 76° 18′ de latitude nord et 61° 17′ de longitude est, la glace, le brouillard et le mauvais temps les obligèrent à s'éloigner l'un de l'autre de quelques longueurs de câble, et à jeter l'ancre dans le *pack*, à un mille seulement du rivage.

Tout près d'eux, au sud, se trouvaient les îles de Barentz, avec leur triple pic de forme étrange, que les chasseurs de morses désignent sous le nom peu réjouissant des « Trois Cercueils »; de l'autre côté, au nord, se dressait, éblouissante de blancheur, une énorme montagne de glace qui, vu sa masse, ne pouvait avoir été enfantée par les glaciers de la Nouvelle-Zemble. D'où venait-elle? De quelle terre lointaine et inconnue était-elle le signe avant-coureur?

Les vents contraires, les amas de glace, le brouillard, la neige et l'établissement du dépôt de vivres retinrent, huit jours durant, les deux bâtiments près des îles de Barentz; aussi les officiers du *Tegetthoff* eurent-ils tout le temps de les reconnaître à l'aise. Ce sont des îlots plats, environnés de récifs, et séparés par un sund étroit des côtes, étagées en terrasses, de la Nouvelle-Zemble. La roche y est formée d'une ardoise généralement noire et très-friable, où s'entremêlent des couches calcaires de la période houillère, remplies d'une infinité de zoolithes marins, dont la présence prouve, soit dit en passant, qu'une mer plus chaude a dû baigner jadis ces hautes latitudes et nourrir une faune différente de celle qu'on y trouve aujourd'hui. Parmi ces roches croissent une quantité de saxifrages, de lichens, quelques tapis de draves arctiques, et, dans les fentes humides, un peu de mousse.

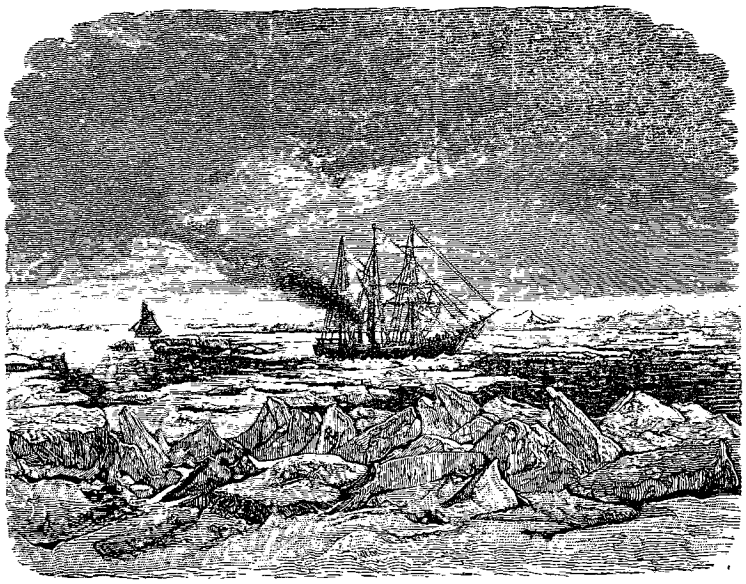
Ce temps d'arrêt forcé près des îles de Barentz, ainsi nommées du fameux pilote hollandais qui les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

découvrit à la fin du seizième siècle, fut employé à prendre toutes les mesures indispensables en vue des prochains combats qu'on devait avoir à livrer à la redoutable nature polaire. Comme on savait que, dans ces parages, un navire court fréquemment risque de se voir fracasser par les glaces et de couler en l'espace de quelques minutes, on eut soin d'avoir toute prête sous la main, en cas d'événement, une quantité de vivres et de munitions diverses suffisante pour quatre semaines, et chaque homme de l'équipage reçut d'avance sa part d'instructions précises. La carcasse du bâtiment fut munie d'un revêtement vertical de lourdes poutres, destiné à atténuer autant que possible les pressions de la glace, en les répartissant sur une plus vaste surface, et à permettre que le navire se trouvât soulevé, au lieu de subir un écrasement.

Le pont était encombré d'une foule d'objets, et l'on était loin d'y avoir tous ses mouvements libres. Le principal embarras venait des chiens que l'on y tenait à la chaîne, et qui obligeaient à maint circuit quiconque n'avait pas eu l'art de s'acquérir leurs bonnes grâces.

Les pauvres bêtes, campées sans abri, exposées à toutes les intempéries, attendaient avec une impatience légitime les niches qu'on se proposait de leur octroyer. Seuls, *Sumbu* et *Pekel*, les deux lapons, montraient un stoïcisme à toute épreuve et ne faisaient nulle difficulté de dormir sous une couche entière de neige.



Séparation des navires. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Ce ne fut pas sans peine qu'on habitua tous ces animaux au régime de la chair de phoque crue; dès l'abord ils n'avaient accueilli cette pitance qu'avec force grognements.

Le 14 août, les deux bâtiments se virent menacés par l'approche d'une masse de glace qui s'étendait à perte de vue. Le *Tegetthoff* se trouva bloqué dans une anfractuosité des banquises côtières et fut un peu séparé de l'*Isbjörn*. Un ours, qui vint rôder le soir le long de ce dernier navire, fut tué par le professeur Höfer et le capitaine Kjelsen. Le lendemain, le comte Wilczek et les lieutenants Payer et Weyprecht, accompagnés d'un bon nombre d'hommes, se mirent en route avec les traîneaux et l'attelage pour aller établir sur la côte, dans une immense crevasse de rocher, au cap Nassau, le fameux dépôt de provisions qui devait servir plus tard, en cas de perte du *Tegetthoff*, aux premiers ravitaillements de l'expédition.

Le 20 août, au matin, tous ces travaux préparatoires étant terminés, et l'aspect de la mer paraissant plus favorable, les deux navires se mirent en devoir de se quitter définitivement. Quelle émotion dans ces adieux! Ce n'étaient pas seulement des hommes, des amis qui prenaient congé les uns des autres; c'était une poignée d'héroïques chercheurs qui, dans une solennelle pression de main, étreignaient une dernière fois la patrie vivante et se séparaient, pour toujours peut-être, du reste de l'humanité. Le comte Wilczek, dans cette entrevue suprême, promit de remuer ciel et terre pour venir en aide, en quelque lieu et à quelque heure que ce fût, aux hardis navigateurs qu'il voulait couvrir jusqu'au bout de sa sollicitude. On sait qu'il a noblement tenu sa parole.

Et maintenant, en route pour le Nord! La cheminée du vapeur tord dans l'air son panache de fumée; l'atmosphère est grise, l'horizon terne; on aperçoit à peine le sillage qui creuse la vague à l'arrière; tout le monde, à bord du *Tegetthoff*, est silencieux et recueilli. Quant à l'équipage de l'*Isbjörn*, rassemblé sur le pont, il regarde s'éloigner, s'éloigner toujours cette espèce de vaisseau-fantôme, qui s'enfonce de plus en plus dans les brouillards du septentrion, et qui bientôt y a disparu entièrement.

. . . . . .

Durant toute la journée du 20 août, le *Tegetthoff* s'avança tant bien que mal au nord de la Nouvelle-Zemble. Le chenal cependant allait sans cesse se rétrécissant, et la glace, surtout dans le voisinage de la côte, s'épaississait de plus en plus. La nuit venue, d'énormes agglomérations de blocs soudés les uns aux autres fermèrent complétement la route, et il fallut jeter l'ancre pour attendre quelque favorable éventualité. Mais, au lieu de se disjoindre et de s'émietter, la glace continua de se masser de toutes parts et d'investir le bâtiment. Bientôt toute trace d'eau vive eut disparu, la moindre flaque fut comblée, et le blocus devint absolu; *ce blocus, le* Tegetthoff *ne devait jamais le rompre.*

Les hommes, fort heureusement, n'ont point la no-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

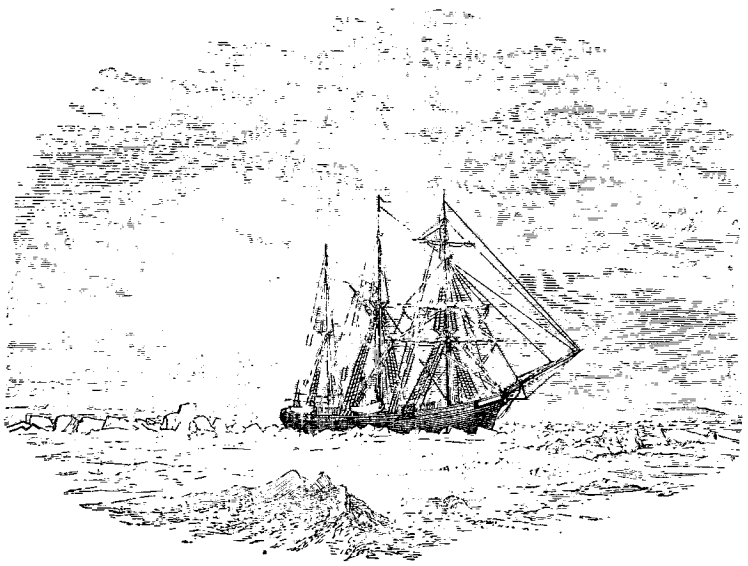
tion claire de l'avenir; au sein des plus irrémédiables catastrophes, ils conservent toujours l'espérance, et cette espérance vivace les soutient dans toutes leurs épreuves. Qui sait quel découragement eût pu s'emparer de ces pauvres marins et de leurs chefs, s'ils eussent su, dès cette nuit fatale, qu'ils étaient condamnés à suivre durant vingt-quatre mois l'unique caprice des éléments polaires, et qu'au lieu d'être une glorieuse phalange de pionniers, ils n'étaient plus qu'une épave sans résistance et sans volonté, incrustée dans un radeau de glace que le vent allait emporter à son gré?

Pendant ce temps, à bord du yacht *l'Isbjörn*, qui cinglait allègrement vers le sud, le comte Wilczek et ses compagnons ne se lassaient point de discuter les chances diverses de l'expédition, les faits et gestes futurs des explorateurs, sans se douter qu'à quelques milles plus au nord le *Tegetthoff* et son équipage étaient déjà la proie du chaos.

II

La dérive sur la mer de la Nouvelle-Zemble.— Premières pressions. — Disparition définitive du soleil.

La température ordinaire de la fin d'août, dans les mers arctiques, c'est zéro; mais en 1872 elle tomba prématurément jusqu'à six degrés au-dessous. L'atmosphère, âpre et glaciale, était déjà saturée de neige. Le soleil ne se montrait que rarement; dès minuit il s'enfonçait derrière l'horizon. Les agrès du *Tegetthoff* demeuraient constamment gelés; enfin tout laissait prévoir que l'hiver boréal allait faire sérieusement son apparition. Les explorateurs se trouvaient, à ce moment, par 76° 22′ de latitude nord et 62° 3′ de longitude est.



Le *Tegetthoff* pris dans les glaces. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Cependant, comme la masse qui investissait le bâtiment ne se composait que de petits glaçons juxtaposés les uns aux autres, on pouvait encore espérer que de forts vents d'est parviendraient à la disloquer; mais ce fut le contraire qui arriva. L'intensité du froid, un calme continu et de violentes averses de neige agglutinèrent de plus en plus les blocs environnants, et, en quelques jours, en eurent fait une agglomération unique et bien cimentée, au milieu de laquelle le navire demeura immobile et captif. Cette plaine compacte était animée d'un léger mouvement de dérive, qui l'entraînait lentement dans la direction du nord-est, rangeant les côtes supérieures de la Nouvelle-Zemble.

Le 1er septembre, le thermomètre marquait déjà — 9° Réaumur. Le soleil restait couché pendant six heures, et la glace nouvellement formée acquit en une seule nuit tant de solidité que les explorateurs durent renoncer à tout espoir de se dégager, si ce n'est à l'aide des tempêtes de l'équinoxe.

Toutefois le lendemain une fêlure se produisit dans le glaçon, qui fut traversé par un canal et dont une moitié se brisa; mais le *Tegetthoff* n'en demeura pas moins prisonnier au milieu du fragment le plus gros, resté intact. Moins de vingt-quatre heures après, il subit une première pression qui le souleva légèrement; ce n'était qu'un prélude inoffensif aux chocs et aux poussées terribles qu'il devait essuyer par la suite.

Officiers et matelots s'efforçaient par toutes sortes d'occupations actives de se soustraire au sentiment de leur détresse.

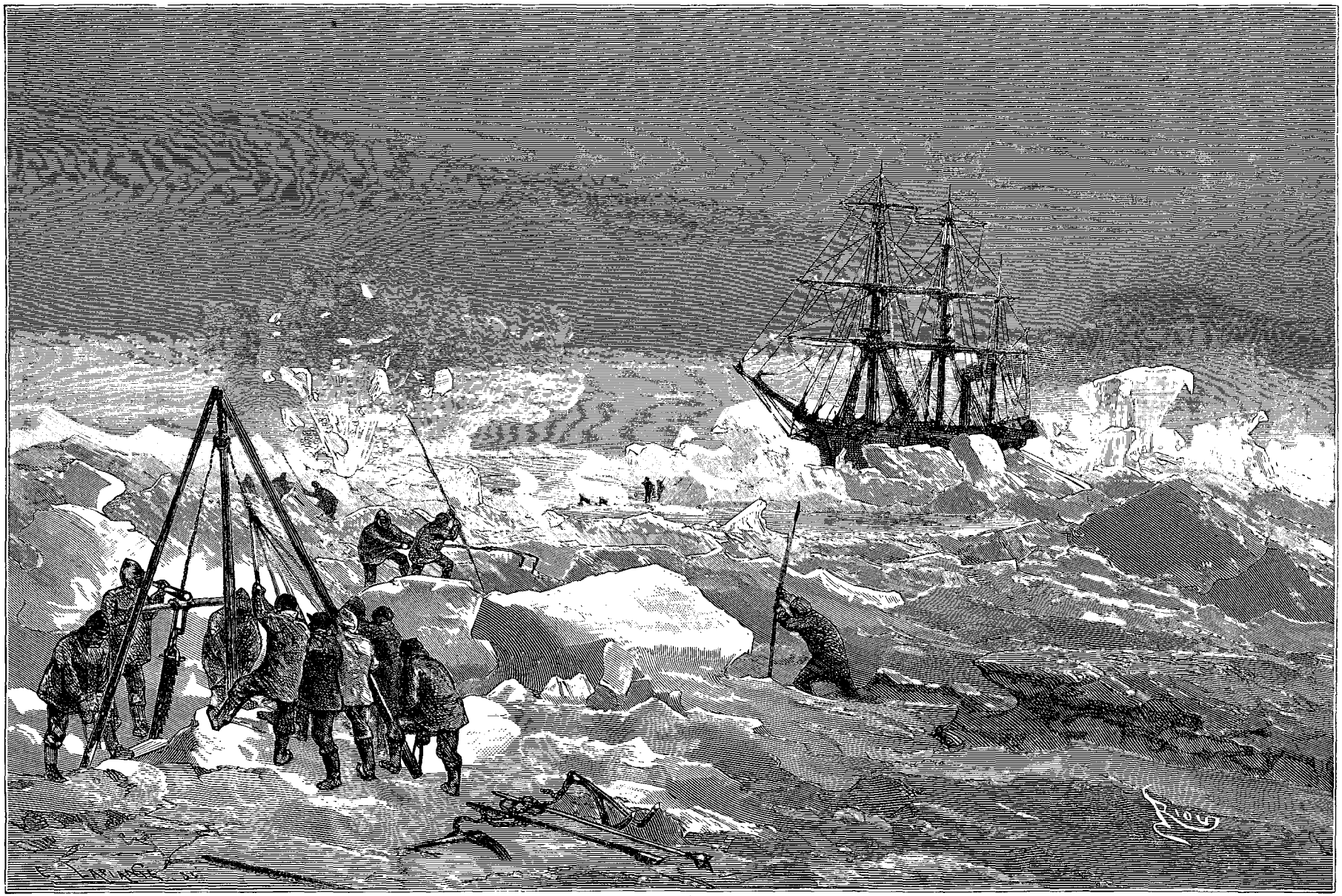
On patinait sur la glace nouvelle que la neige n'avait pas encore recouverte, on tirait à la cible, on dressait les chiens, on faisait des observations météorologiques ou des études de paysage; les plus désœuvrés se donnaient le plaisir de la chasse au phoque, à l'ours ou au renard. A la mi-septembre, par — 19° de froid, apparurent les premiers rubans d'aurore boréale.

Une tempête venue du nord-est fit momentanément rétrograder le glaçon du côté de l'ouest en le démembrant sur un espace qui comprenait plusieurs arpents.

En présence de cet incident, l'équipage s'efforça de scier ou de faire sauter le reste pour compléter la rupture; mais ni scie ni poudre ne purent mordre efficacement; les parties ouvertes ou désagrégées se refermaient en un clin d'œil, et la force même de la vapeur ne réussissait pas à imprimer au glaçon un mouvement indépendant, ni à disloquer les morceaux que l'outil du travailleur avait entamés.

Ces crevasses, qui se produisaient de temps à autre dans le radeau des naufragés, étaient pour ceux-ci une source d'émotions toujours nouvelles. Chaque fente un peu considérable leur rendait soudainement l'espoir; vite on rentrait à bord tout ce qui se trouvait sur la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Efforts pour briser la glace. — Dessin de E. Riou, d'après l'édition allemande.

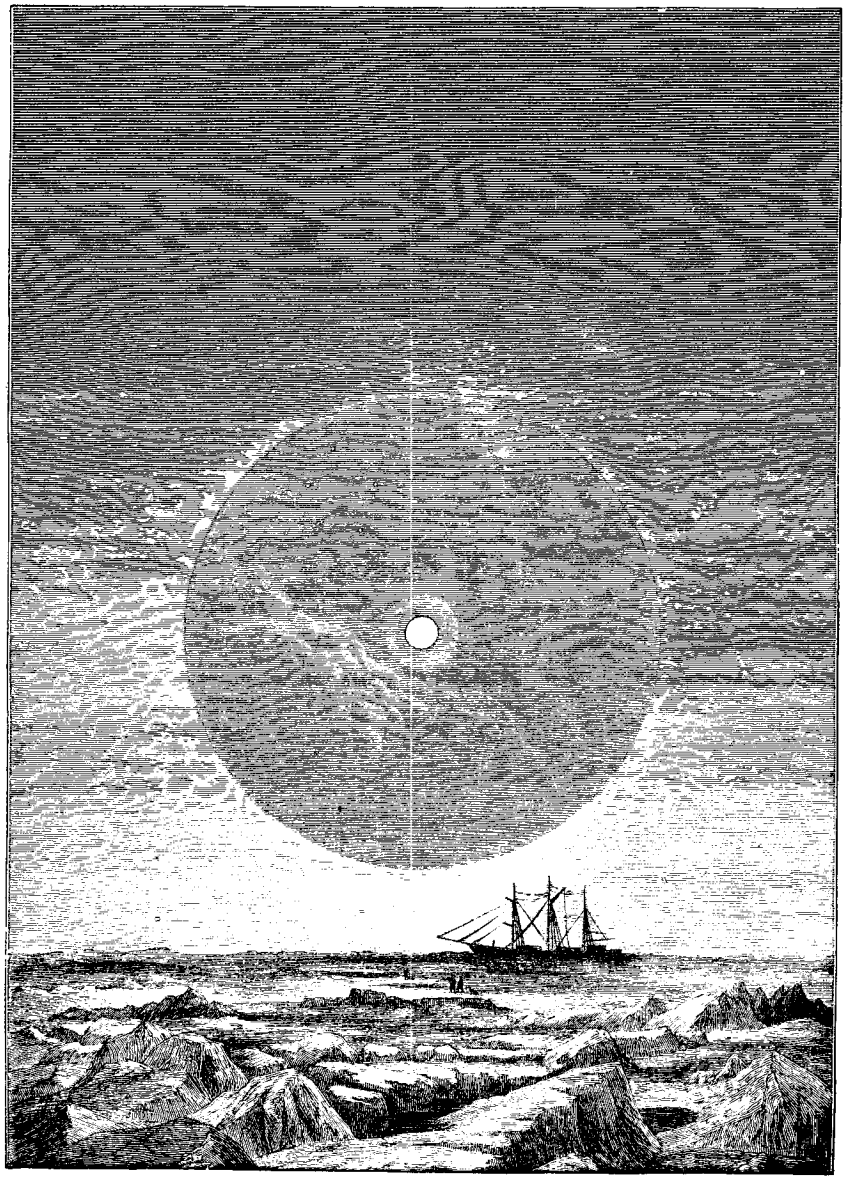
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glace, et chacun d'épier, à son poste, les moindres symptômes de délivrance.

Mais la délivrance ne venait pas; les tempêtes de l'équinoxe, si impatiemment attendues, ne venaient pas davantage, et le *Tegetthoff* dérivait toujours avec son glaçon vers le nord-est.

Le 2 octobre, le 77e degré était franchi; ce fut comme une entrée mélancolique dans le royaume des ombres; la mouette polaire elle-même semblait refuser de suivre les voyageurs dans cet Averne : après avoir voleté un moment au sommet des mâts, elle poussait un cri rauque et filait comme une flèche vers le midi.

Pour rompre par un travail suivi l'uniformité de leur existence, les captifs du *pack* résolurent de construire des maisons de glace autour du navire. Courage, travailleurs! Voici tout à coup le morose glaçon

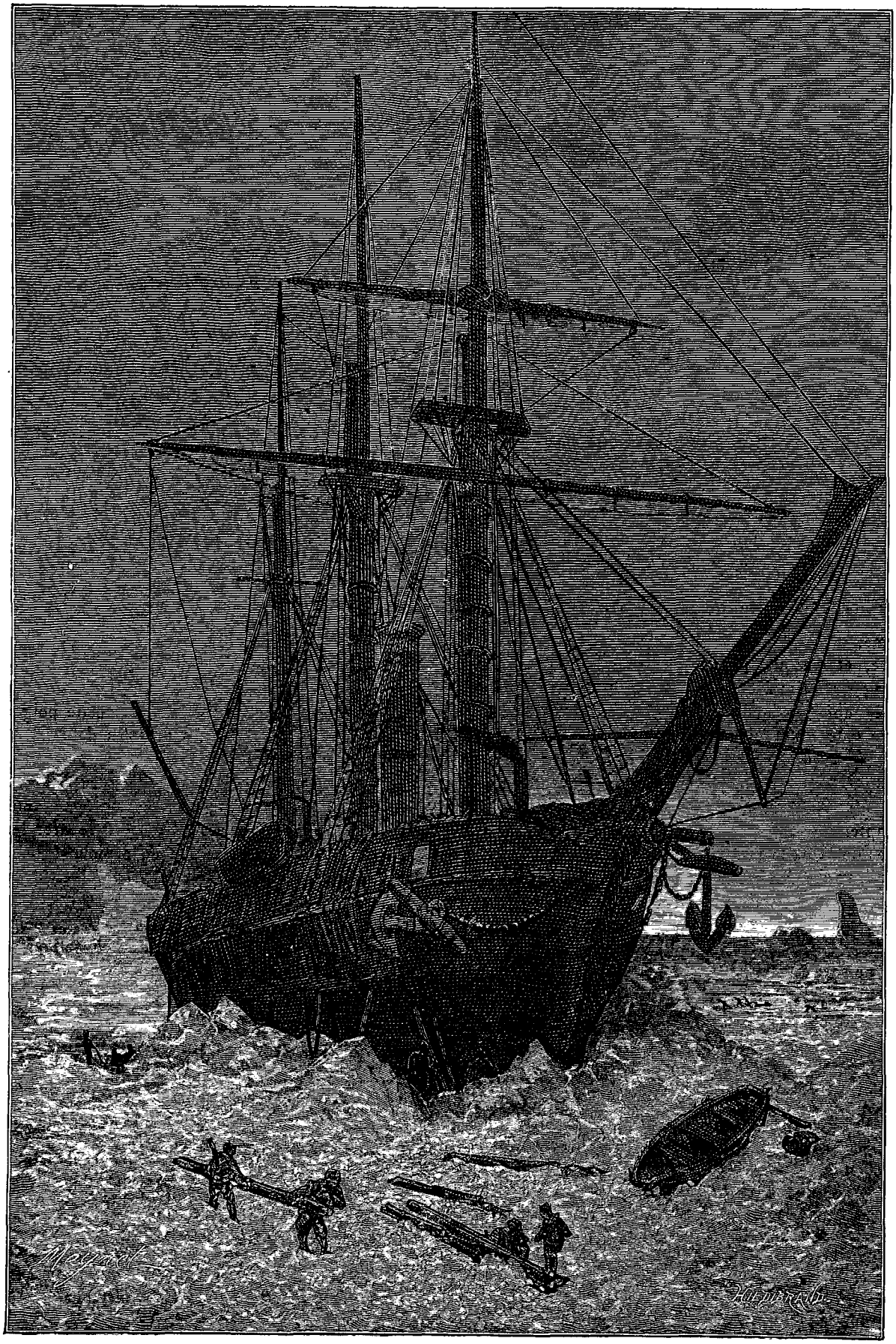


Le halo. — Cliché tiré de l'édition allemande (voy. p. 331).

transformé en un chantier plein d'animation : on casse, on scie, on équarrit les immenses blocs tabulaires; les chiens les transportent aux endroits désignés; la neige, mêlée d'eau de mer, forme le plus résistant des mortiers, et bientôt l'on voit se dresser les murailles de cristal et pyramider les tours massives. Exténués par ces durs labeurs de fantaisie, les naufragés ont du moins pour salaire un sommeil profond.

Sans cesse la dérive vers le pôle s'accélère; d'immenses parhélies, prodromes ordinaires de tempête ou de neige, se dessinent presque chaque jour sur le firmament, et chaque jour aussi l'on s'éloigne davantage des côtes, de plus en plus plates, de la Nouvelle-Zemble. Étrange pays : une véritable image du chaos. Durant des siècles, les rares pêcheurs qui hantaient ces parages en ont donné les descriptions les plus contradictoires, et, de fait, aujourd'hui encore on n'a le relevé exact de ces terres que jusqu'au cap Nassau;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le crépuscule en novembre (voy. p. 332). — Dessin de J. Moynet, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

à partir de ce point, la cartographie en est entièrement à refaire. Telles qu'elles se présentent aux regards, avec leurs aspects farouches, ces îles de la Nouvelle-Zemble étaient encore pour les passagers du radeau polaire un doux objectif; c'était, pour eux, dans leur course errante et aveugle, une image fixe, un symbole d'immobilité, un suprême jalon de repère au seuil du monde inconnu. Hélas! cette vision dernière se trouble de plus en plus; bientôt, — à la mi-octobre, — ils n'aperçoivent plus que vaguement, à la distance d'une trentaine de milles vers le sud, une mince ligne de hauteurs; puis tout s'évanouit; l'immense solitude des mers glacées engloutit, comme une gueule béante, le *Tegetthoff* et son équipage, qui s'y enfoncent en désespérés.

. . . . . .

Avez-vous, d'aventure, traversé en traîneau, pendant l'hiver, les plaines interminables de la Russie? Les grandes neiges de la saison sont tombées; à perte de vue tout est blanc; la route elle-même sur laquelle vous glissez a disparu, avec les bornes qui la limitent, sous l'épais linceul. Les relais succèdent aux relais, et vous courez souvent des demi-journées sans apercevoir un semblant de village. Le seul objet précis où votre œil puisse se poser est le dos arqué du postillon qui, devant vous, mène son attelage d'une main sûre. Vous n'êtes plus vous-même qu'une masse informe, occupée uniquement de maintenir son équilibre, et d'esquiver la congélation. Cette façon de voyager a du moins encore ses attraits; vous sentez, après tout, le contact d'une terre humaine et nourricière sous les flasques du véhicule; de loin en loin, des masses de sombre verdure rompent agréablement la monotonie des durs névés; puis l'on entend, au passage, les rauques articulations du moujik, sans compter les satisfactions périodiques et toujours plus vives de la halte à la maison de poste, dont on hume, du plus loin possible, les âcres senteurs. Sur les mers du pôle, au contraire, c'est l'hiver et la solitude sans compensation, c'est la nudité froide dans toute son horreur, c'est le hérissement implacable d'une nature qui ne sort de son repos et de son silence que pour se détruire elle-même avec d'effroyables fracas.

L'automne était arrivé, amenant des journées de plus en plus courtes; les semaines s'écoulaient, et l'esquif gigantesque dérivait toujours vers le nord-est. Si, quelquefois, une nouvelle crevasse gerçait la surface du glaçon flottant, ce n'était qu'un rictus fugitif, une sorte de ride tout de suite effacée. Jusqu'alors du moins, l'état de l'Océan avait offert aux voyageurs un air de repos qui leur permettait de bannir toute crainte, et le radeau semblait réunir toutes les commodités requises pour un facile hivernage. Un observateur attentif pouvait cependant deviner, à différents signes, que cette apparente sécurité ne serait sans doute pas de longue durée. De sourds craquements partaient fréquemment des îlots de glace environnants, des entablements pyramidaux se dressaient çà et là, pleins de menaces, dans les interstices des plaines rigides; la nature hostile rassemblait tout doucement ses forces pour fondre à l'improviste sur ces téméraires envahisseurs de son domaine le plus inviolé.

Les hommes du *Tegetthoff* continuaient cependant à se divertir en édifiant à la ronde sur leur fragile propriété d'ingénieux chalets et de sourcilleuses tours de Babel.

Un soir, on crut remarquer, dans les cabines, que les lampes vacillaient et que le sol du glaçon tremblait.

C'était le 13 octobre, par treize degrés au-dessous de zéro. Les esprits superstitieux de l'équipage ne laissèrent pas que d'être frappés de ces chiffres; ils se souvinrent que le comité promoteur de l'expédition s'était constitué un 13 février, que le navire avait été lancé un 13 avril, qu'il était parti un 13 juin de Bremerhafen, qu'il avait repris la mer un 13 juillet à Tromsœ, et qu'il avait atteint les glaces le treizième jour de navigation. Les marins, on le sait, ne sont pas précisément des esprits forts.

Toujours est-il que le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, le glaçon s'entr'ouvrit par le travers. Tout le monde se précipita sur le pont. Le *Tegetthoff* se trouvait sous le coup d'une pression qui l'étreignait par l'arrière; la barre du gouvernail, qui était le plus directement exposée au choc, gémissait plaintivement; l'enlever tout de suite était impossible, vu son énorme pesanteur; on l'assujettit du moins solidement.

« C'était un spectacle à la fois risible et émouvant, dit le récit de M. Payer, de voir cette poignée d'humains faire appel à leurs muscles de pygmées pour résister aux puissances de la nature. Nous sautons sur notre glaçon, dont les trépidations remplissent littéralement l'air de hurlements lamentables. Comme des araignées qui s'efforcent de réparer leur toile, quand une main ennemie en arrache les fils, nous essayons de recoudre à la hâte, au moyen d'ancres et de câbles, les déchirures faites à la glace; puis nous comblons les coutures avec de la neige, dans l'espoir que la gelée achèvera de consolider notre œuvre. Hélas! il suffit d'un seul mouvement respiratoire de l'océan polaire pour faire éclater tout ce rapiécetage.

« Bientôt la révolte des éléments est complète : les plaines de glace se changent en de menaçantes montagnes, qui se heurtent avec un tapage infernal, avec un mélange de cris, de mugissements, de sifflements, de cliquetis et de rires moqueurs, impossible à rendre. Tout notre radeau, mis en pièces, n'est plus qu'un pêle-mêle de blocs mouvants. Les uns, dominant le navire à la hauteur de deux mètres, lui pressent le flanc d'une manière terrible; d'autres se précipitent sous la quille, où s'ouvre tout à coup un gouffre liquide qui les engloutit : si bien que le *Tegetthoff* commença dès lors à s'élever hors de l'eau, circonstance des plus fâcheuses, comme on le verra par la suite.

« Persuadés de la perte prochaine de notre pauvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

vapeur, nous faisons à la hâte tous nos préparatifs pour l'abandonner quand le moment fatal arrivera; nous nous munissons avant tout des deux pavillons et de divers objets dont nous ne voulons point à toute force nous séparer. Quel moment terrible! S'accoutrer fiévreusement entre ces poutres qui tremblent, estimer d'un dernier regard la valeur de chaque chose, se dire que tout espoir est perdu, entendre de tous côtés craquer la carcasse du bâtiment, les portes s'ouvrir et se fermer d'elles-mêmes, et ne pouvoir néanmoins se résoudre à s'en aller. Il est minuit; une nouvelle secousse, plus épouvantable que les autres, se produit; le navire est pris cette fois dans le sens de sa longueur. La panique est universelle. Vivres, poudres, tentes, fourrures et traîneaux sont entassés sur le pont. Hélas! où se réfugier, le bâtiment une fois entr'ouvert? Personne n'y avait songé. La vérité est qu'il n'y a plus à la ronde un seul glaçon resté intact, pas un seul bloc qui soit en repos et qui nous puisse offrir un refuge, comme naguère aux naufragés de la *Hansa;* tout s'agite, se cabre et tournoie dans une inextricable confusion.

« Les chiens! attention aux chiens! Les pauvres bêtes avaient sauté sur des caisses et regardaient d'un œil hébété l'assourdissant combat des glaces. On se hâta de les attacher solidement. *Sumbu* avait perdu ses façons narquoises de renard; son œil si malin était devenu humble et timide; il tendait la patte à tout venant, sans qu'on l'en priât. L'autre lapon, le petit *Pekel*, lié aux cordages de bâbord, sautillait après moi en aboyant, me léchait la main, et jetait des regards interrogateurs sur le *pack*. Quant aux énormes terre-neuve, ils demeuraient accroupis sans mouvement sur un tas de barriques, pareils à des chamois effarouchés.

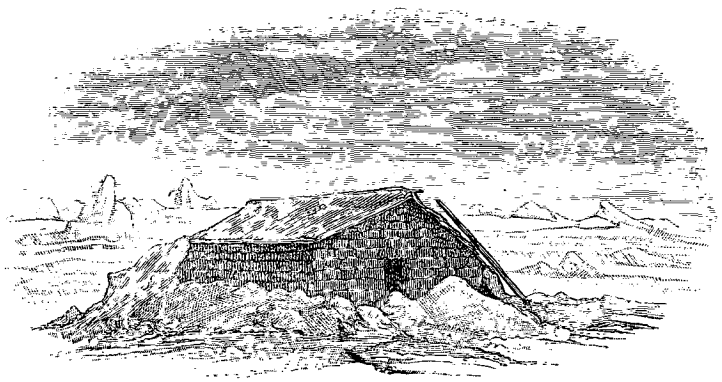
« Tout à coup, à quatre heures du matin, les pressions se calmèrent. Nous profitâmes de ce répit inespéré pour examiner plus à loisir notre situation. Le charpentier inspecta les coutures du pont; elles étaient encore intactes; les baux n'avaient pas non plus trop souffert, et il n'y avait que treize pouces d'eau dans la cale; seuls les crampons de fer de l'hélice avaient été arrachés.

« Cet heureux résultat était uniquement dû à la solidité de notre navire et à sa forme arrondie. Ajoutons qu'il se redressa suffisamment pour qu'on en pût monter sans peine les escaliers.

« Ravis d'en être quittes à si bon marché, nous allâmes enfin goûter un peu de repos dans les chambres. Nous dormîmes désormais tout habillés, car cette alerte était pour nous une leçon: elle nous avertissait de nous défier du moindre bruit perçu dans la glace et d'être toujours en éveil, comme une population qui vit sur un sol sujet aux tremblements volcaniques. Nous avions d'ailleurs devant nous la longue nuit polaire, avec ses épouvantables froids; nous ne savions pas vers quelles régions inconnues du globe nous pouvions encore être poussés, et par-dessus tout nous ignorions quelle serait la fin de cette singulière odyssée. »

Fort heureusement pour nos voyageurs, ce premier soulèvement des glaces avait eu lieu à une époque où ils y voyaient encore clair; que serait-il advenu d'eux s'il les avait, au contraire, surpris en pleines ténèbres arctiques? Combien, tout au moins, une panique aveugle dans ces circonstances eût-elle pu amener de catastrophes, faciles à éviter avec du sang-froid et de la réflexion!

Jusqu'à la fin du mois d'octobre, les pressions se renouvelèrent quotidiennement de jour ou de nuit. Tous les objets nécessaires aux besoins de la vie et de l'hivernage restaient soigneusement empaquetés; souvent même, par surcroît de précaution, les chiens furent attelés aux sangles trois jours de suite. La température était descendue à vingt-six degrés Réaumur au-dessous de zéro; la lune apparaissait souvent entourée d'un gigantesque halo.



La maison de charbon. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Le 24, il fallait déjà, dans l'intérieur des chambres, allumer les lampes la plus grande partie de la journée; quatre jours après, le soleil faisait son dernier adieu aux navigateurs.

L'équipage avait bâti sur la glace, à l'imitation des naufragés de la *Hansa*, une maison en briquettes de charbon. Pauvre maisonnette! En était-il une au monde qui fût moins sûre de durer? Tout la menaçait: la tempête, qui en pourrait emporter la toiture; le soleil, qui à son retour en liquéfierait les jointures maçonnées au moyen de neige; le feu du foyer, qui au moindre relâchement de surveillance en dévorerait les parois; le sol lui-même, qui au premier choc s'entr'ouvrirait instantanément et la précipiterait dans l'abîme.

Pour commencer, dès le 30 octobre, survinrent, à la suite d'une pression, plusieurs fêlures de la glace qui eurent pour effet de séparer du navire ladite maisonnette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

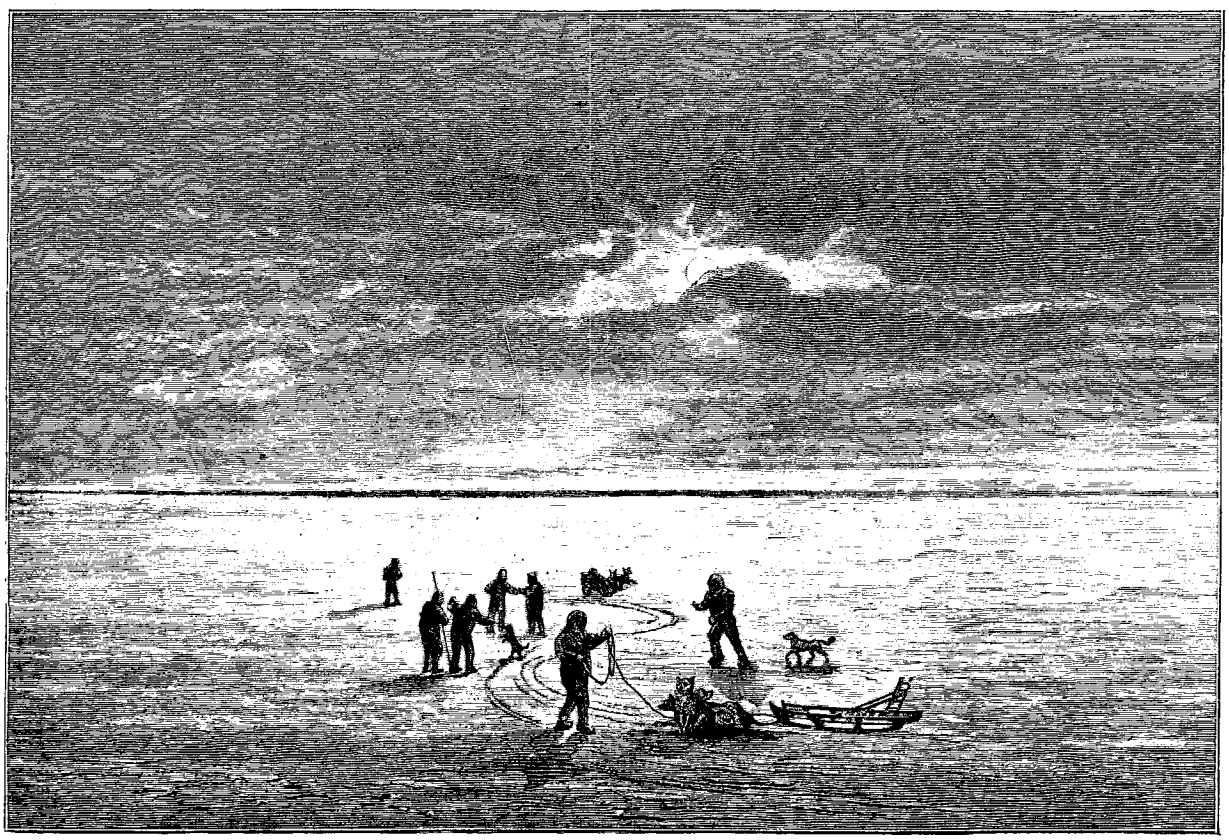
Le même jour, on découvrit et l'on tua dans une *wacke* un lome à gorge rouge (*Grylle uria*); c'était le premier oiseau qu'on eût aperçu depuis longtemps.

« L'homme s'habitue à tout, écrit le lieutenant Payer dans sa relation; cependant nous ne pûmes jamais nous accoutumer à ces commotions journalières et à l horrible anxiété qui les accompagnait. Toujours s'attendre à une catastrophe et se dire : est-ce pour aujourd'hui ou pour demain, ou pour dans un an? Il y a là de quoi devenir fou. Toutes les nuits, ou peu s'en faut, sauter hors du lit, et courir avec effarement à travers les ténèbres! Nous étions devenus comme des espèces d'animaux sauvages. Le triple mouvement de se lever, de prendre un fusil avec le sac contenant les objets à sauver, puis de gravir l'escalier du pont, n'était plus pour nous qu'un acte purement mécanique. Appuyés sur le bordage tremblotant du navire, nous regardions ensuite, pendant un temps plus ou moins long, les glaçons se tordre et se culbuter : après quoi, hâves de fatigue et d'insomnie, nous rentrions, jusqu'à la prochaine alerte, dans l'intérieur de notre prison. »

III

Préparatifs d'hivernage. — Les derniers jours de l'année 1872. Promenades sur le glaçon. — La vie à bord.

Les grands crépuscules polaires commencèrent avec le mois de novembre. Nous décrirons plus loin



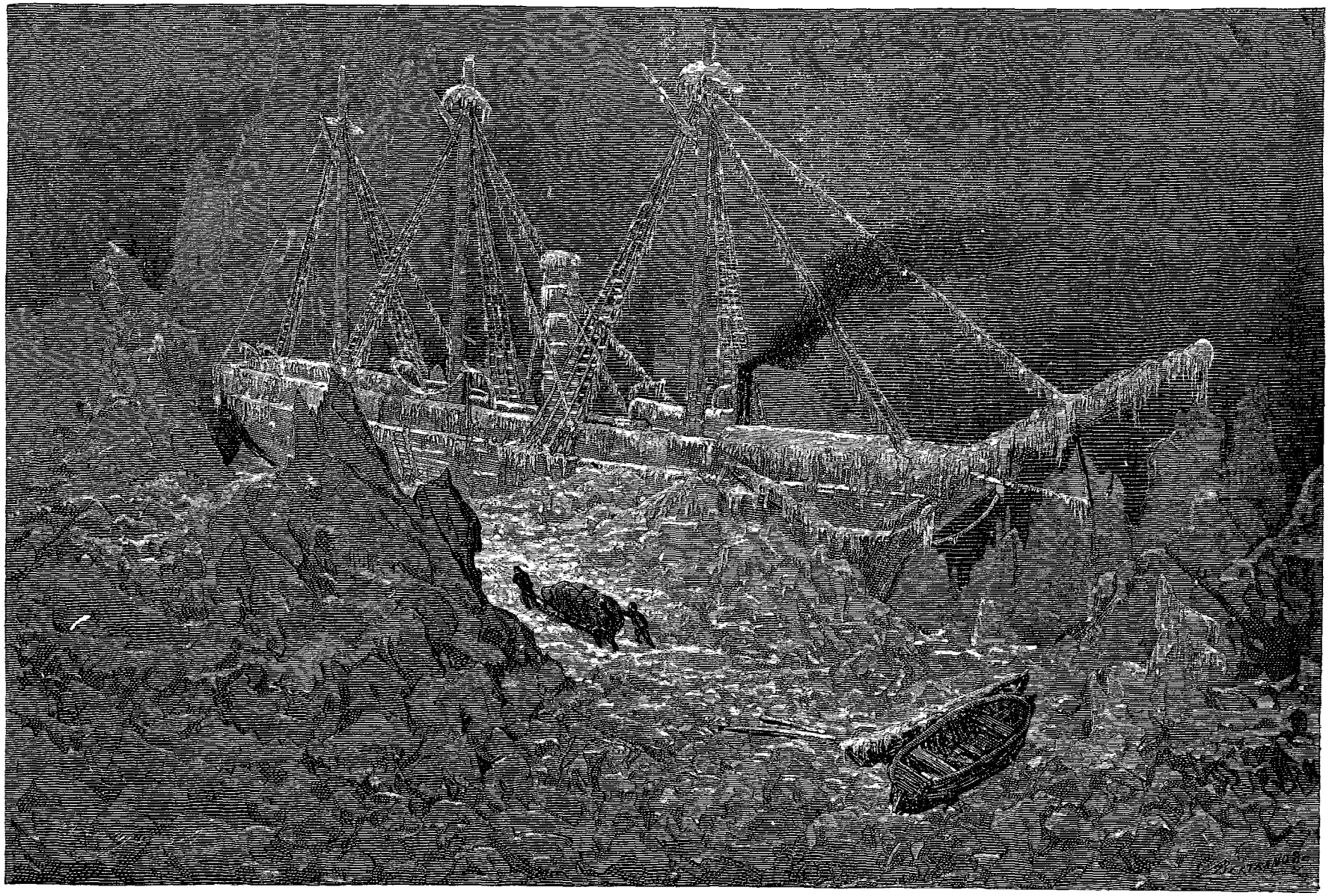
Excursion sur la glace. — Cliché tire de l'édition allemande (voy. p. 334).

en détail ces magiques phénomènes, qui produisent des effets de lumière et d'ombre tels qu'il n'en existe que sous le ciel boréal. C'est l'époque où les navires en exploration dans ces parages doivent avoir achevé tous les préparatifs d'hivernage, car, jusqu'au retour du soleil, c'est-à-dire durant plusieurs mois, il n'y a plus qu'à s'enfermer dans une complète immobilité.

A bord du *Tegetthoff* tout était prêt. On avait abattu les huniers pour diminuer la pression du vent, et laissé uniquement quelques voiles, afin qu'en cas de délivrance inopinée le navire fût apte à marcher. L'avant seul du bâtiment fut recouvert d'une tente en forme de pavillon; à l'arrière, maintenu libre à dessein, l'on entassa tout le matériel de sauvetage : vivres, poudres, traîneaux, etc. Comme on l'avait fait, trois années auparavant, pour la *Germania*, sur la côte orientale du Groënland, on éleva autour du navire un énorme rempart de glace et de neige, qu'on eut soin de réparer à neuf, après chaque pression. Les couches de neige successives qui s'amoncelèrent sur le pont y formèrent d'elles-mêmes un enduit propre à empêcher la déperdition du calorique intérieur.

Le minimum de la température, dans ce mois de novembre, ne dépassa pas vingt-neuf degrés Réaumur au-dessous de zéro; les jours où le vent régnait, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le spectre blanc (voy. p. 335). — Dessin de J. Moynet, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thermomètre remontait sensiblement. Les aurores boréales étaient fréquentes.

Les ours se mirent à rôder autour du navire; mais, à cause de l'obscurité, on ne parvenait guère à les tuer. En revanche, il arrivait quelquefois qu'on adressait son coup de fusil à un bloc de glace de couleur plus sombre que les autres, dans lequel le chasseur avait cru discerner un plantigrade aux aguets; une fois même le chien *Sumbu*, qui vaguait sur une éminence voisine, fut pris de loin pour un renard et chassé selon toutes les règles; il eût été tué assurément, si le lieutenant Payer ne fût survenu à temps et n'eût découvert la méprise.

« En dehors de nos occupations intellectuelles, dit la relation de ce dernier, notre principal exercice était de faire avec les chiens de petites excursions, à un mille environ de distance, sur les glaces d'alentour. Nous partions d'ordinaire avec deux traîneaux, et le fusil à la main, tous prêts à tirer, pour peu qu'il n'y eût pas de lune; car, dans ce labyrinthe très-accidenté, il fallait se tenir sans cesse en garde contre les ours. Au bout de quelques pas, on perdait de vue le navire, et ce n'était qu'en retrouvant la trace de ses pieds dans la neige qu'on réussissait à s'orienter pour le retour. Ces promenades avaient, en outre, ce côté périlleux qu'on s'exposait, par la disjonction des glaçons flottants, à être coupés du bâtiment; il fallait voir, à la moindre apparence de ce danger, hommes et attelages se replier à la hâte au travers de la glace nouvelle formée dans les interstices des gros blocs. Les chiens avaient conscience de la fragilité relative de ces chemins de traverse; ce n'était qu'avec timidité et contraints qu'ils se déterminaient à s'y aventurer.

« Décembre arriva, sans modifier notre position. Dans notre existence solitaire, rien ne différenciait un jour de l'autre, si ce n'était la succession des dates, et nous ne distinguions le temps que par les heures des repas et celles du sommeil.

« Les pressions se renouvelaient un jour sur trois environ. La température demeurait à peu près la même qu'en novembre; nous remarquâmes que ses abaissements les plus considérables coïncidaient avec la prédominance des vents du sud-est; par les vents du nord le thermomètre remontait.

« Au milieu du mois, la lune ayant reparu, nous étendîmes nos excursions un peu plus loin du navire. Dans la journée, à midi, l'obscurité était complète, à part quelques minutes d'aurore boréale, dont la clarté équivalait à peu près à celle d'un premier quartier de lune. On pouvait distinguer le titre d'un livre en grandes majuscules, et discerner vaguement, à cinquante pas de distance, les plus gros cordages du bâtiment: voilà tout; à deux pas, les yeux d'un homme étaient invisibles.

« Quelle puissante impression produit sur l'âme cette longue nuit polaire! Le cercle lumineux d'une lampe est alors tout votre univers. Sortir, se mouvoir est absolument impossible. Les ours eux-mêmes semblent vaguer çà et là sur la glace en somnambules; et lorsque de gigantesques icebergs s'arrêtent immobiles, on dirait qu'ils sont inquiets, eux aussi, pour trouver leur chemin.

« Nous voici au 21 décembre; c'est le milieu de cette effroyable période de ténèbres. Il est midi, et l'on dirait qu'il est minuit. Là-bas, au sud, flotte seulement une petite lueur crépusculaire d'un jaune pâle. Le soleil est descendu de 11° 20′, et il nous faudrait, pour l'apercevoir, être au sommet d'une montagne haute de plus de dix lieues allemandes [1].

« Le dôme immense du firmament enveloppe silencieusement le désert rigide; les étoiles filantes glissent à travers l'espace comme des esprits inquiets, et les astres accomplissent sans bruit leur révolution; ils s'enfoncent derrière les sombres dentelures de glace de l'horizon, puis de nouveaux astres émergent, et ainsi de suite, pendant une nuit de cent neuf jours.

« Noël est arrivé. Avec quelle force, ce jour-là, nos souvenirs nous reportent vers la patrie! Un festin inaccoutumé nous réunit tous, dans la soirée, à la table commune, et les liqueurs fines circulent à la ronde. Les chiens eux-mêmes ont double et triple provende; bien repus, ils ont grand soin d'emporter le reste et de l'enfouir dans la neige, se réservant de l'y retrouver. Notre fête se termine, suivant l'usage, par une distribution de divers lots, bouteilles de rhum et cigares, qu'on tire au sort, à la grande joie d'un chacun.

« Le dernier jour de l'année 1872 fut marqué par une pression si violente, que nous nous précipitâmes aussitôt sur le pont, tout prêts à procéder à notre sauvetage. La soirée s'écoula toutefois sans autre alerte, et nous attendîmes en devisant gaiement que le coup de minuit nous annonçât l'avénement de la nouvelle année. Nous voulions fêter sa naissance en échangeant entre nous les souhaits accoutumés et en dégustant une des deux bouteilles de champagne que nous possédions encore.

« Le Tyrolien Klotz avait été chargé de la mettre au frais dans le grand tonneau de glace hors du bâtiment; par malheur, il la laissa, quatre heures durant, à une température de vingt-trois degrés Réaumur au-dessous de zéro, de sorte que lorsqu'il nous la rapporta, elle était fêlée et complétement gelée.

« Après le repas, il y eut illumination; les agrès luisants du bâtiment flamboyèrent, dans la nuit noire, sous les reflets de nos torches goudronnées; les sourcilleux paysages des glaces lancèrent mille étincelles. Hélas! leurs béantes déchirures nous disaient assez clairement que la trêve qu'ils daignaient nous accorder ne serait pas de longue durée.

« Cette fois encore, on n'oublia pas les chiens. Tous, l'un après l'autre, furent autorisés à descendre dans la chambre des officiers, objectif constant de

1. La lieue allemande équivaut à sept kilomètres cinq cent trente-deux mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs désirs les plus ardents. Les pauvres bêtes furent tellement éblouies à la vue de nos lampes, qu'ils les prirent à coup sûr pour le soleil; mais bientôt leur attention fut exclusivement attirée par les succulents et nombreux reliefs de notre festin, et ce spectacle parut complétement satisfaire l'idée qu'ils s'étaient forgée des merveilles de notre logement. Tous, du reste, se comportèrent modestement et se retirèrent sans tapage; seul *Jubinal* sembla pris de courroux contre notre duplicité en découvrant que depuis si longtemps nous ne lui donnions en pâture que de la viande de cheval sèche et des crânes d'ours broyés, tandis que nous nagions ici dans l'abondance. Il se rua dans la cabine du lieutenant Brosch, y découvrit une montagne de macaroni et tomba dessus. Pour prévenir toute résistance de notre part, il eut soin de gronger significativement jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement dévorée.

« Quant à *Sumbu*, il commit l'étourderie de se laisser griser avec du rhum par les matelots, si bien que les autres chiens, profitant de son ébriété, lui dérobèrent en une nuit tout ce que sa ruse avait amassé pendant des semaines, tous les trésors qu'il avait enfouis dans la neige et devant lesquels il montait si jalousement la garde. Malheureux *Sumbu!* perfides matelots!

« Adieu, année 1872, qui viens de tomber à ton tour au fond du grand sablier. Celle qui te succède nous sera-t-elle plus clémente?

« C'est le secret des puissances inconnues qui gouvernent cette nature chaotique, où tout est énigme et mystère. »

. . . . . .

Voyez-vous, par la pleine lune, ce spectre blanc qui dresse ses bras vers le ciel et raidit ses nerfs luisants comme l'acier?

C'est le *Tegetthoff*, incrusté dans sa dure cale de glaçons.

Regardez cette poignée d'hommes qu'il enserre dans ses flancs : blottis autour d'un poêle allemand, tout rouge embrasé, ils attendent, comme ces personnages des contes de fées, l'intervention magique qui rompra le charme dont ils sont captifs. N'en pouvant mais, ils se sont du moins arrangés pour vivre au mieux avec leur malheur.

Le poêle, aux tuyaux savamment ramifiés, combat avec succès les plus terribles froids de l'hiver arctique, sans brûler jamais plus de quatre quintaux et demi de charbon par mois. Entre l'intérieur et le dehors l'écart de température est de soixante-dix degrés Réaumur.

« Dès qu'on ouvre la porte, dit la relation, la chambre se trouve envahie par un tourbillon de vapeur blanchâtre; celui qui entre apparaît comme dans un nuage, et si une goutte d'eau tombe sur ses vêtements, elle est, même près du poêle, immédiatement changée en glace. S'il arrive portant un livre et qu'il l'ouvre, ce livre fume comme s'il brûlait. Souvent la couche supérieure de l'air, dans cette enceinte, se trouvant chauffée outre mesure, on écarte, si le temps est calme, la lucarne du plafond; l'air s'y précipite aussitôt comme une colonne de fumée par un tuyau de cheminée et va se mélanger avec la froide atmosphère du dehors.

« L'aménagement et l'ameublement des chambres sont, du reste, fort simples. Il y a au milieu une grande table qui sert à la fois pour travailler et pour manger; tout autour sont les cadres où l'on couche. Là-bas, dans l'enfoncement de deux piliers, se trouve la bibliothèque, contenant environ quatre cents volumes, dont une moitié traite de sujets scientifiques.

« A côté sont appendus les chronomètres, qui s'obstinent, contre tout bon sens, à marquer les heures de jour et celles de nuit; puis le mât, la pharmacie, — notre médecin est le docteur Kepes, — une autre table et une étagère bondée de bouteilles.

« Chacun de nous a un flacon de rhum pour sa consommation de quinze jours. Quant au vin, faute d'avoir pu le mettre dans la chambre, il a gelé; en revanche, on se rabat sans compter sur le breuvage de neige fondue; nous en avons toujours sur la table un grand pot plein jusqu'aux bords.

« Au-dessous de la chambre se trouvent les dépôts d'alcool (sept cents mesures, de deux litres chacune) et de pétrole (dix-huit cents mesures).

« Ce sont là autant de volcans qui menacent notre sûreté, car l'on conçoit que l'entassement de toutes ces matières combustibles, en compagnie de vingt mille cartouches et de plusieurs lampes allumées, multiplie effroyablement les chances d'incendie : sans compter la difficulté de se procurer de l'eau en quantité suffisante, notre réservoir ne consistant qu'en un trou dans la glace, qu'il faut d'ailleurs rouvrir d'heure en heure.

« Nous n'eûmes cependant, de ce côté, qu'une seule alerte un peu vive. Ce fut le 21 décembre, par suite d'une imprudence d'un des nôtres, qui lâcha involontairement un coup de fusil au beau milieu de la provision de cartouches.

« Voici maintenant le bilan abrégé d'une de nos journées.

« Le matelot de service a éteint la lampe de nuit et allumé le poêle qui est notre soleil. Celui d'entre nous que la vapeur de charbon n'a pas tiré de son sommeil s'éveille à cet appel :

« Signori, le sette et tre quarti, prego d'alzarsi » (messieurs, il est sept heures trois quarts, prière de vous lever).

« Il se fait une pause d'un quart d'heure, pendant laquelle les dormeurs essayent soigneusement de dissimuler leur existence; enfin a lieu le second appel :

« Colazion' in tavola » (la collation est servie).

« Cette phrase éloquente a raison du mutisme et de l'indifférence générale. De chaque alvéole sort un quidam revêtu du costume le plus pittoresque, et la tâche quotidienne commence.

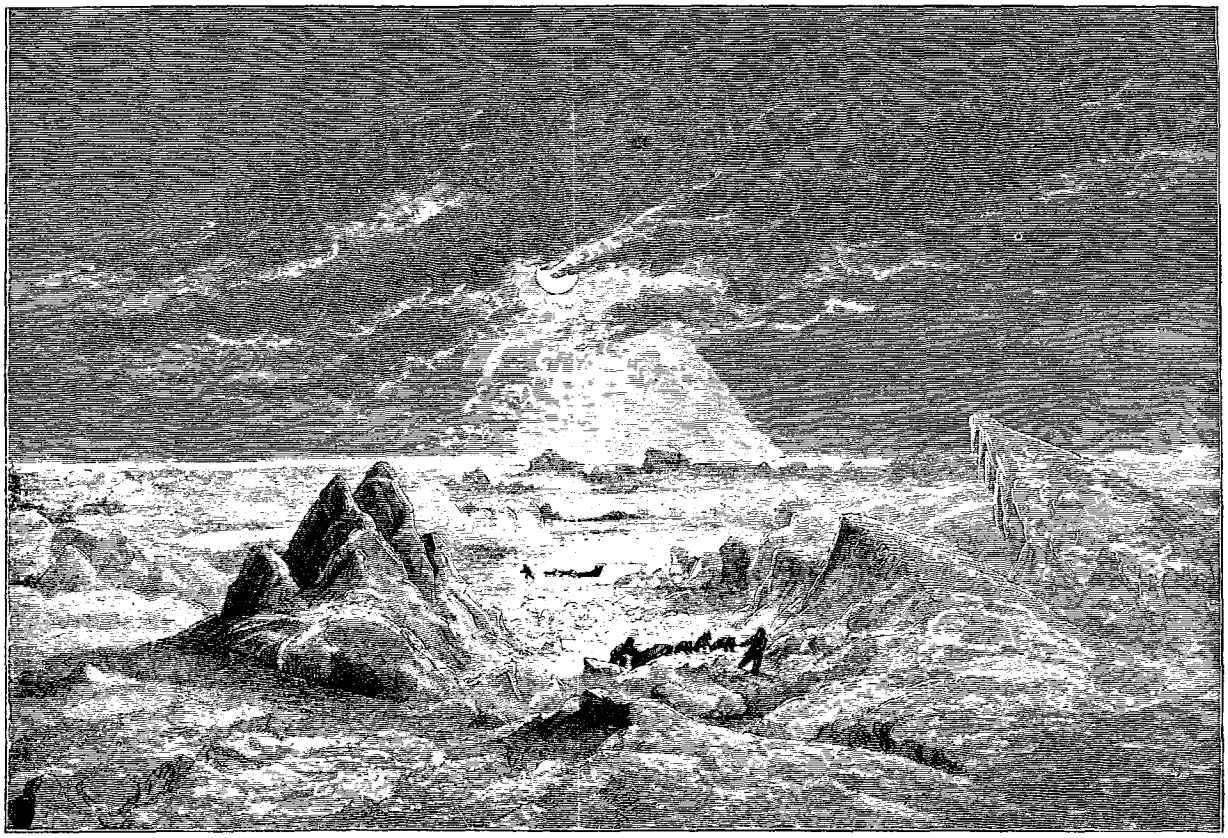
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Sur le pont, on monte l'éternelle faction; dans la chambre, on calcule, on dessine, on écrit, on manie le marteau et la scie.

« Le repas du matin se compose de cacao, de biscuit et de beurre; à midi, de la soupe, de la conserve de viande, des légumes secs et du café noir; le soir, thé, beurre, fromage et jambon. Plus d'un mets a besoin d'être préalablement amolli, avant de subir la coction, car une grande partie de nos provisions sont dures comme la pierre; l'eau bouillante et le contact du poêle ne réussissent qu'imparfaitement à les dégeler. Le beurre a éliminé par blocs, sous l'action du froid, la quantité de sel qu'il contient, et les couteaux eux-mêmes sont tellement transis que parfois, au moindre déploiement de force qu'on leur demande, ils se brisent.

« Aussi la besogne du cuisinier, auquel incombait en outre le soin de fondre la quantité de neige nécessaire, demeura-t-elle durant tout le voyage la plus pénible de beaucoup.

« Tous les dimanches, à midi, avait lieu le service divin; on le célébrait un peu à l'étroit, cela va sans dire, et sans faste, mais avec une gravité simple, comme il convient à une sorte d'office des morts. Au



Promenade avec les chiens. — Cliché tiré de l'édition allemande (voy. p. 334).

son de la cloche du bord, la poignée de fidèles se rassemblait sous la tente qui recouvrait le pont, et là, à la pâle lueur d'une lampe où brûlait de l'huile de poisson, on lisait l'évangile, comme aux temps primitifs du christianisme.

« Après dîner venait l'heure de la contemplation. Accroupis sur la couchette, dans notre cellule solitaire, nous supputions combien de secondes l'heure contient, et ce qu'il en faut pour faire une année. Nous n'avions pas, comme certaine expédition anglaise au pôle nord, la ressource de nous divertir en jouant la comédie: d'abord, notre équipage n'était pas assez nombreux; puis, outre que notre situation était trop sérieuse pour admettre de pareils passe-temps, nous n'aurions su, dans la geôle où nous étions renfermés, où placer le susdit théâtre, sans compter que, pour faire profiter tout notre monde du plaisir, il eût fallu donner les représentations en quatre langues différentes. »

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Le service divin, à bord (voy. p. 336). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

L'ODYSSÉE DU TEGETTHOFF

ET

LES DÉCOUVERTES DES LIEUTENANTS PAYER ET WEYPRECHT AUX 80°-83° DE LATITUDE NORD.

1872-1874. — RELATION INÉDITE [1].

IV

Suite de la vie à bord. — L'équipage. — Klotz le Tyrolien. — L'école. — Phénomènes de pression.

L'état sanitaire à bord, dit la relation que nous analyserons désormais dans ses parties essentielles, laissait naturellement fort à désirer; nous eûmes toutes les variétés d'affections scorbutiques de la bouche et de maladies pulmonaires; il ne se passait guère de jour que le médecin n'eût un ou deux hommes à soigner.

Le mécanicien Krisch principalement, qui avait sans doute été saisi par le froid, souffrait beaucoup; il recherchait toujours le coin du poêle et se plaignait sans cesse de frissons. Pour combattre le scorbut, nous n'avions que des ressources assez bornées : le vin, qui est, on le sait, en pareil cas, un préservatif très-efficace, nous fit de bonne heure presque défaut; la pauvreté de notre approvisionnement ne nous permettait pas, même au début de l'hivernage, de donner plus de quatre bouteilles par semaine pour dix-huit hommes.

Encore eussions-nous été vraisemblablement bien plus à plaindre, sans la chance que nous eûmes de tuer, au cours de l'expédition, jusqu'à soixante-sept ours polaires, dont la chair fraîche nous réconforta. Nous avions eu aussi l'ingénieuse idée de cultiver

1. Suite. — Voy. page 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

dans un parterre suspendu au-dessus du poêle une plantation de cresson et de choux, à la prospérité de laquelle le Tyrolien Klotz était préposé en qualité de jardinier.

Il n'y a pas au monde un exil plus complet que celui que nous subissions sous la triple étreinte des ténèbres, du froid et de l'isolement. Un poëte français a dit que « l'ennui naquit un jour de l'uniformité »; mais ni son imagination ni son expérience n'avaient, à coup sûr, mesuré l'abîme d'uniformité et d'ennui au fond duquel peut choir, corps et âme, l'explorateur au pôle nord.

Le proverbe oriental : *in viz beguzared*, « cela passera comme le reste », était notre unique consolation; il était inscrit, comme une devise rasséréenante, sur tous les murs de nos chambres.

L'air des régions arctiques, même par les plus grands froids de l'hiver, n'a cependant en soi rien de préjudiciable à la santé; il faut seulement user de grandes précautions lorsqu'on sort brusquement d'une cabine bien chaude et qu'on se met à courir contre le vent, par exemple pour chasser l'ours. Les bains sont d'une hygiène excellente; par malheur, l'incertitude de notre situation ne nous permettait pas d'en user à notre aise; il advenait maintes fois qu'au moment où l'un de nous était occupé dans la buanderie à se délecter parmi quelques pouces d'eau tiède, il se produisait tout à coup une pression des glaces qui le mettait en déroute dans le simple costume d'Archimède criant : *Eurêka*.

Pour un étranger qui nous aurait rendu visite pendant cet hiver, il n'y aurait pas eu de spectacle plus curieux que celui de l'étroite ruche où notre équipage se démenait, pareil à un essaim d'abeilles.

Chaque jour, de cinq à six heures du soir, les hommes sont astreints à une petite promenade au grand air; le reste du temps est pris par les travaux de l'école dont je parlerai ci-après, ceux du bord, le quart, la causerie et le *far niente*.

Au lieu d'avoir un cadre pour deux, comme naguère à bord de la *Germania*, nos gens dorment chacun à part dans une double rangée de cadres. Seuls Lusina le pilote et Carlsen le maître baleinier occupent une alcôve spéciale.

Tout ce monde s'agite et babille dans une confusion inextricable. Quel conflit babélique de langues!

Lusina parle italien avec les habitants du quartier des officiers, anglais avec Carlsen, français avec le docteur Kepes, et slave avec l'équipage. Carlsen, pour les commodités de la conversation avec nos matelots dalmates, s'est fait un idiome composé de norvégien, d'anglais, d'allemand, d'italien et de slave. La forte tête de la petite colonie germanique, c'est le cuisinier, originaire de Styrie. Son cœur, à vrai dire, mérite d'être mis à plus haut prix que son art; le brave homme oublie trop volontiers ses fonctions auprès du poêle. A cette même colonie appartient le Vulcain du navire, Pospischill, un Morave.

Mais la tribu dominante à bord est celle des Slaves : parlons donc un peu d'eux.

Nommons d'abord Lukinovich, une manière d'Harpagon qui entasse sans cesse. Il glane ses trésors parmi les clous, les bouteilles vides, les mèches de lampe. Il va rôdant partout, à seule fin d'emplir son sac, ce sac éphémère qu'il nous faudra quitter un jour ou l'autre, quand nous prendrons congé du bâtiment. Voici maintenant deux grands chanteurs, Marola le steward, et Fallesich, un ex-travailleur au canal de Suez; puis Palmich, l'homme au zèle sans pareil, qui fracasse tout d'un regard.

Cet autre, c'est Vecerina, dit *Job;* à côté, vous voyez les deux joyeux titans Sussich et Catarinich; puis Scarpa, qui aime fort à se reposer, pour se remettre d'avance des labeurs futurs; puis Latkovich et Lettis, deux philosophes, s'il vous plaît. Je vous présente également le sieur Stiglich, le modèle de l'obéissance passive, l'homme qui n'admet pas même qu'on puisse résister; enfin Zaninovich, dit *la Perle*, et Haller, le *pâtre*. J'ai réservé, pour clore dignement ma liste, le Tyrolien Klotz, le prophète du bord. Mon Dieu, oui, le prophète. Il n'est peut-être pas, en cette qualité, le membre le plus utile de la petite communauté, mais il en est à coup sûr le type le plus curieux.

Sa figure, ornée d'une pleine barbe noire, porte l'empreinte d'une inaltérable quiétude. C'est une sorte de bouddhiste, un véritable *chaman*, qui s'est embarqué pour le Nord, dans l'idée de « conquérir des terres ». Il représente à bord le comique passif; c'est un de ces hommes qui, partout ailleurs que dans le Tyrol, mourraient infailliblement de faim. Il a passé sa vie à parcourir ses montagnes natales, tour à tour chasseur, guide, collectionneur de pierres, ou mieux, rêveur solitaire, tout occupé de contemplations inertes. Là-bas, au pays, c'était un incomparable grimpeur d'alpes; ici, les cordages du bâtiment lui sont des sentes non moins familières. Là-bas, il était médecin, de vocation, et fournissait aux pâtres toutes sortes de breuvages merveilleux. Il n'a pas renoncé ici à ces pieuses pratiques.

Son compatriote et ancien compagnon d'armes Haller partage avec lui les fonctions d'armurier, de chasseur et de piqueur.

Des ustensiles de tout genre emplissent la chambre de l'équipage.

La nuit, les cadres de ce logis sont autant de tanières à loups, d'où s'échappent, avec toutes les tonalités imaginables, des ronflements sonores qui, là-haut sur le pont, font dresser l'oreille aux chiens stupéfaits.

En dehors de leurs petits intérêts privés, les occupations journalières de nos matelots se réduisent à combattre l'invasion de la neige à l'intérieur du bâtiment et à faire le quart sur le pont. Les hommes de garde sont aussi chargés de maintenir ouvert dans la glace le trou qui serait un puisard en cas d'incendie, et de procurer la provision quotidienne de neige et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

glace destinée à être fondue pour les besoins de la cuisine.

Notez que l'esprit subtil de Latkovich et de Lettis, les deux « philosophes », a réussi, en mettant en pratique la théorie du *distinguo*, à classer les différentes couches glaciaires d'après leur contenu salin : il y a ainsi la glace de première qualité et celle de seconde qualité.

Pour conjurer les fâcheux effets de l'oisiveté parmi nos hommes, on avait institué des heures de classe : les lieutenants Weyprecht, Brosch et Orel faisaient le cours aux Italiens ; moi, je m'étais chargé des Tyroliens.

La dunette était le théâtre de mon enseignement ; c'était là que, par vingt ou trente degrés au-dessous de zéro, je répandais des germes de sapience dans ces rudes intellects ; mais le climat n'était guère favorable à leur développement. Ce fut tout d'abord une douloureuse désillusion pour nos écoliers, quand ils apprirent que ce pôle nord, objet constant de leurs rêves, n'était ni une terre, ni un royaume à conquérir, mais consistait en de simples lignes venant se couper en un point déterminé et qui n'offrent à l'œil rien de matériel et de saisissable.

Ajoutez que lorsqu'il s'agissait de la démonstration d'un problème, ces mêmes écoliers étaient obligés de retenir leur souffle, afin que le professeur, qui parlait déjà du milieu d'un nuage créé par sa propre haleine, pût apercevoir le tableau.

Puis, c'était l'élève qui, en train de faire une division, était contraint de s'arrêter court, pour frictionner avec de la neige ses doigts raidis comme un iceberg. Comment s'étonner après cela du peu d'attrait que la science offrait à ces désœuvrés?

Notre existence cependant était sans cesse menacée ; il n'y eut presque pas un jour, dans le mois de janvier, où notre navire ne subît les menaçantes pressions des glaces. Les intervalles de calme n'étaient pas moins sinistres, à cause des bruits et des craquements de toute nature qui les remplissaient ; aussi vivions-nous dans des transes continuelles et en proie à des épouvantes dont la continuité était un véritable tourment d'enfer.

Le 22 janvier notamment, il se produisit dans le *pack*[1] une révolution jusqu'alors sans pareille. Dès le matin, au moment où nous nous levions, un craquement effroyable se fit entendre ; il fut suivi de quelques pulsations plus faibles. Un sourd mugissement emplit la chambre, agitée par une trépidation semblable à celle d'une chaudière à vapeur soumise à une forte tension.

Nous montâmes sur le pont. Là, nous fûmes accueillis par un horrible tintamarre, mêlé de sifflements, qui ne nous laissait aucun doute sur la nature de cette nouvelle crise.

1. Nos lecteurs connaissent ces termes de la navigation polaire. *Pack* ou *Ice-pack*, amas de glaces de grande étendue ; *Iceberg*, montagne de glace flottante.

En un clin d'œil, la glace se tassa pyramidalement à dix pas de l'arrière du bâtiment ; on ne voyait pas la hauteur de ces montagnes, mais on pouvait la conjecturer aux fracas qui détonaient au-dessus de nos têtes.

Avec mille peines, au milieu des noires ténèbres, on amena les chaloupes plus près du bord, et l'on prépara toutes les provisions. Nous en fûmes néanmoins quittes pour la perte d'une tente et par la disparition de notre puisard, qui fut détruit dans le cataclysme ; ce ne fut qu'après force tâtonnements que nous parvînmes, une fois le péril passé, à retrouver de l'eau sous une couche de glace plus mince que les autres[1].

Sans fatiguer le lecteur par la répétition monotone de ces quotidiennes alertes, je me bornerai à transcrire ici un fragment de mon journal de bord, qui fera mieux comprendre quelle était notre situation.

Une nuit, à peine avons-nous enfin, grâce à l'excès de fatigue, trouvé dans le sommeil un apaisement à nos soucis, que la boiserie du bâtiment se met à grincer tout près de notre oreille. On s'éveille alors et l'on écoute.

Qu'est-ce? Rien. On entend encore crier le pas de la sentinelle sur la glace, et tant que ce pas résonne en cadence et régulier, il n'y a rien à craindre. Tout à coup, voici qu'on marche avec plus de précipitation sur le pont, et une voix crie : « Debout! les dormeurs! hé! deux ours! »

Les ours sont tués, et derechef nous nous enfonçons dans nos alvéoles. Voyons! avant de nous rendormir, lisons encore un fragment du livre commencé. C'est justement un *Voyage en Afrique*. Puissante nature tropicale, que tu es belle, vue de ce radeau de glace! Comme tu saisis, surtout ici, l'imagination! « Les voyageurs, dit la relation, arrivèrent par de splendides avenues d'arbres fruitiers à de magnifiques tapis de verdure, où folâtraient des gazelles apprivoisées ; à l'arrière-plan on apercevait des lagunes azurées où se reflétaient des palmiers.... »

Ici la paroi du bâtiment est prise d'un frissonnement, dont le bruit sinistre pénètre jusqu'au fond de l'oreille. Continuons : « Tout là-bas, à l'horizon, près des dunes de sable, mugit la barre du fleuve, et, au delà, sur le vaste Océan, se balancent les fiers trois-mâts, dont le chargement.... » Nouvelle crépitation de mauvais augure dans la boiserie ; cette fois le grincement se communique à tout le navire, qui résonne comme une immense table d'harmonie ; la sentinelle jette son cri d'alarme : « Debout! vite au sau-

1. La couche de glace peut acquérir en quelques heures une épaisseur de plusieurs pouces. Le navigateur Hayes dit avoir rencontré dans le détroit de Smith des plaines de glace ayant jusqu'à cent pieds ; l'âge des diverses couches n'est pas toujours très-facile à reconnaître ; c'est affaire d'appréciation un peu arbitraire, d'autant plus que la puissance des masses glaciaires dépend, non pas seulement de l'époque plus ou moins éloignée à laquelle en remonte la formation, mais de beaucoup d'autres circonstances que notre récit lui-même permet parfaitement de saisir.

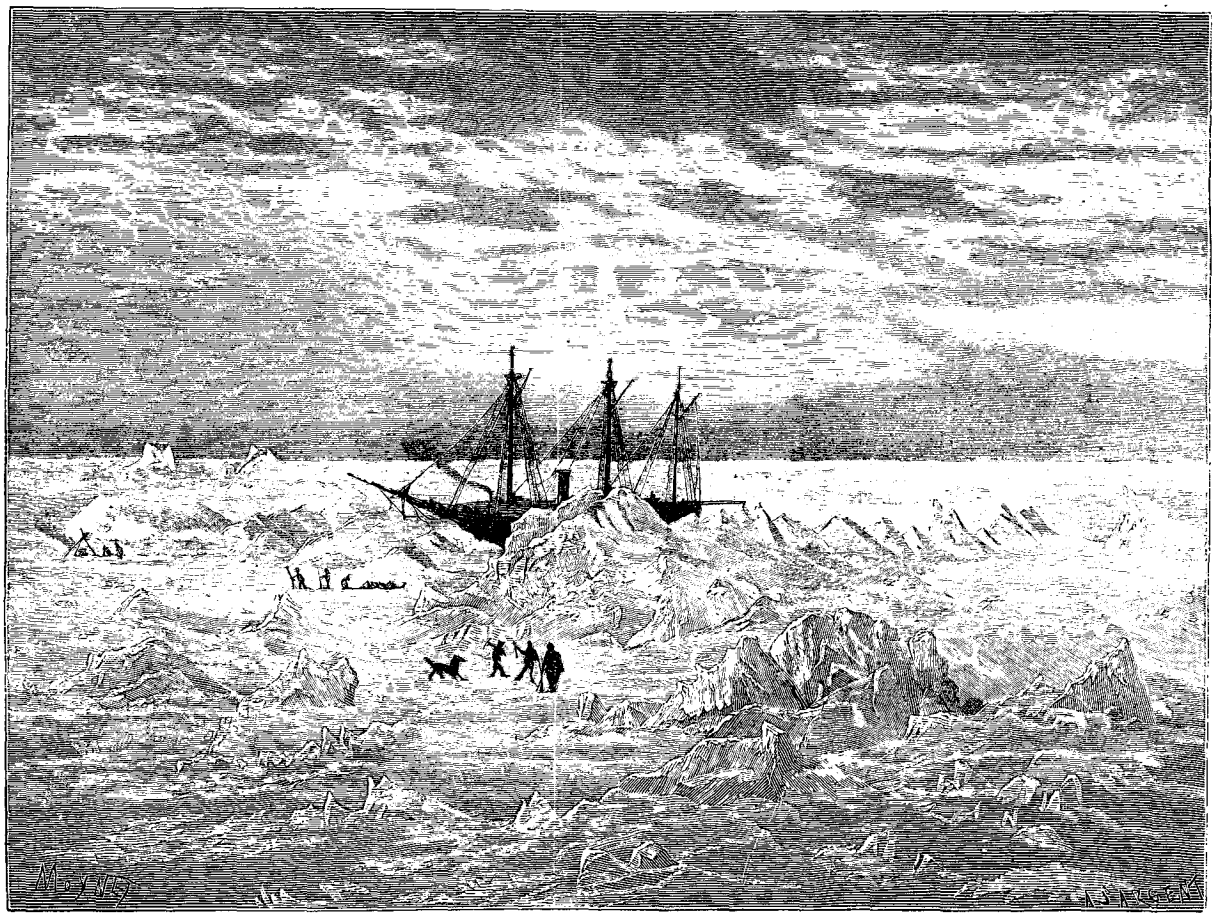
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vetage! » Et chacun alors de sauter du lit, de se vêtir à la hâte, de saisir sac et fusil, et de monter à l'aveugle sur le pont.

Ce n'est qu'au moyen de l'ouïe qu'on se peut rendre compte de l'épouvantable conflit des éléments autour de soi, car on est dans une nuit profonde que nulle lanterne ne saurait éclairer.

Ces fracas de la glace comprimée, dont les blocs se heurtent et se brisent les uns contre les autres, ont augmenté sensiblement de sonorité, à mesure que le froid s'est accru. A l'automne, alors que les plaines du *pack* ne formaient pas encore des entablements aussi énormes et aussi puissamment soudés, les convulsions étaient accompagnées de bruits graves et sourds; à présent, ce sont de véritables hurlements de rage; oui, aucun autre mot ne saurait rendre la nature de ce vacarme.

L'horrible grondement se rapproche de plus en plus; on dirait des centaines de chariots qui roulent sur un sol très-raviné. En même temps, l'intensité de la pression s'accroît; déjà la glace commence à trembler immédiatement au-dessous de nous, et à gémir sur tous les modes imaginables. C'est d'abord comme le sifflement de mille flèches; c'est ensuite



Le *Tegetthoff* en mars 1873. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

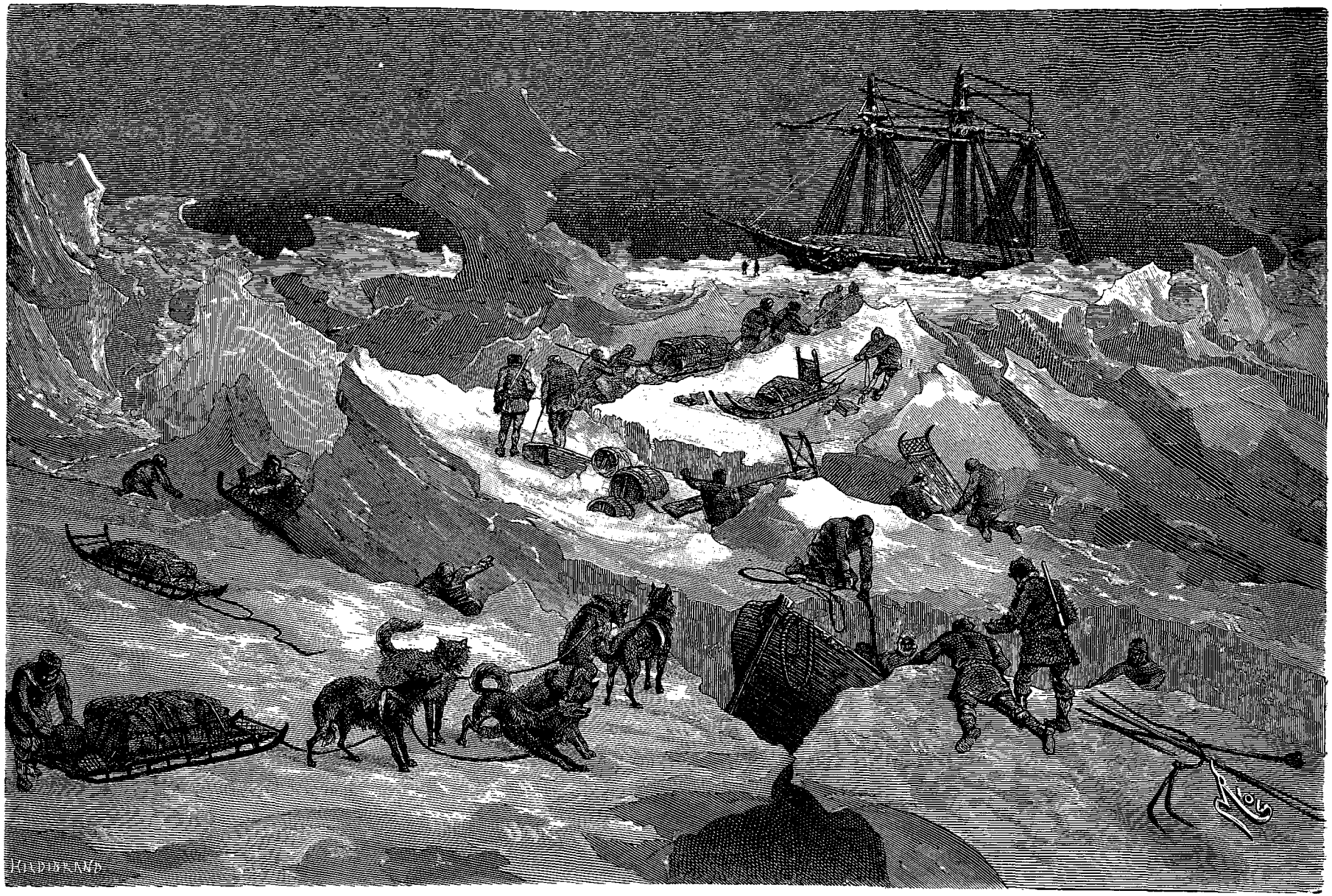
une espèce de concert furieux où les voix les plus aiguës glapissent mêlées aux plus graves; le mugissement devient de plus en plus sauvage; la glace, tout autour du navire, se rompt en fêlures concentriques, et ses fragments fracassés roulent les uns sur les autres.

Un rhythme particulier, marqué d'effrayantes saccades, indique le point culminant de la pression. L'oreille épie avec angoisse cette modulation bien connue. Ensuite survient un craquement; quelques raies noires strient la neige au hasard; ce sont de nouvelles crevasses qui ouvrent un instant après, tout à côté de nous, des abîmes béants. C'est souvent aussi le dernier effort du phénomène. Les hautes agglomérations s'agitent en grondant et s'écroulent, pareilles à une ville qui tombe en ruine. On entend encore, par intervalles, quelques murmures; puis tout semble rentré dans le repos.

Hélas! ce n'est, pour aujourd'hui, que le commencement; avant que le tour du cadran s'achève, les mêmes convulsions vont se répéter, plus terribles encore, à deux, trois et quatre reprises.

Le revêtement circulaire de glaces qui protégeait le navire a été détruit dans le cataclysme. De nouveaux reliefs hérissent le pourtour de notre radeau; les blocs tabulaires se dressent perpendiculairement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une pression des glaces (voy. p. 339 et 340). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hors de l'Océan et forment de gigantesques voussures; toutes les plaines se couvrent d'intumescences qui témoignent de l'effrayante élasticité de la glace. De toutes parts, les masses cristallines se heurtent et se tordent, laissant ouverts dans leurs intervalles des gouffres bouillonnants où se précipite l'onde écumeuse; les rigides écueils se fracassent en mille pièces, et de leurs flancs aux gerçures béantes ruissellent des torrents de neige.

Là-bas se dresse un vieux bloc, vétéran âgé de plusieurs hivers; dans ses puissantes rotations, il broie les blocs plus faibles qui l'avoisinent, puis il finit par succomber lui-même, avec tous les autres, sous le choc de l'énorme iceberg, Léviathan de ce monde de glaces, qui, sans souci du furieux chaos, poursuit sa trouée au travers de ces pygmées impuissants, faisant voler en éclats les frêles carapaces qu'ils lui opposent.

Malheur au navire qu'il rencontrerait! Celui-là serait sûr d'être mis en miettes. Le monstre s'approche en poussant devant lui, comme une déferlante écume, des remparts de glaçons étagés les uns sur les autres; il a pour ceinture un fleuve de blocs pulvérisés, et le vent l'entraîne comme une fumée qui monte vers le ciel.

C'est au centre de ce tourbillon que se débat le pauvre *Tegetthoff;* c'est dans ces horreurs poignantes, à plusieurs centaines de lieues de toute société humaine, que vit du matin au soir la petite équipe d'explorateurs, attendant, d'un cœur résigné, le moment fatal.

Hélas! chacune de ces terribles pressions a soulevé de plus en plus le navire; le voilà maintenant juché sur un socle de glace; un rien peut le culbuter.

Le silence haletant qui plane sur ce paysage tourmenté n'est pas moins sinistre que le fracas au milieu duquel il s'est formé. Nous savons trop que ce moment de calme apparent n'est qu'un repos trompeur, une simple halte des éléments, prêts à recommencer, au premier souffle, dans la nuit noire qui nous étreint, leur épouvantable mêlée.

V

Les derniers jours de la nuit polaire de 1872-1873. — Les métamorphoses du glaçon flottant. — La mort tragique de *Matotchkine*. — Changement de dérive au mois de février.

Bien qu'à la fin de janvier le soleil commençât à remonter vers notre horizon, les ténèbres dont nous étions enveloppés ne diminuaient point sensiblement. Cela tenait au mouvement continu de dérive qui nous avait poussés vers le pôle à une distance que n'avait encore atteinte nul navigateur avant nous, si ce n'était, par une autre voie, l'année précédente, le capitaine Charles Hall, du *Polaris*[1]; cela tenait aussi à ce que le temps restait constamment couvert.

Nous avions fourni un parcours de quatre cents lieues sur l'océan Boréal; il y avait cinq mois que nous étions le jouet du vent et du courant, et rien ne faisait pressentir un changement dans notre situation.

Au milieu de cette profonde détresse, les signes avant-coureurs de la réapparition du soleil nous avaient causé un vif plaisir. Dès le 10 janvier, à midi, par un ciel clair, nous avions pu discerner une lueur déjà prononcée.

Le 19, une heure plus tôt, l'horizon se colorait au sud d'une teinte rougeâtre; puis ce crépuscule d'aurore augmenta chaque jour d'intensité, jusqu'à illuminer, à la fin de janvier, les premières heures de la matinée.

A mesure que la nuit polaire tendait à se dissiper, l'immense dévastation d'alentour révélait de plus en plus ses horribles aspects. Une chaîne de montagnes sourcilleuses nous cernait de toutes parts; à quelques pas du navire, on n'apercevait plus que le haut des mâts; tout le reste disparaissait derrière de gigantesques remparts de glace. Le bâtiment lui-même, soulevé à sept pieds de hauteur au-dessus de l'eau, son élément naturel, reposait sur une houle solide de glaçons bien agglomérés l'un à l'autre et arqués en forme de voûte.

Avant la grande pression du 22 janvier, il existait, non loin de notre bâtiment, dans le labyrinthe des *hummocks*[1], une bande étroite de glace unie qui nous servait de champ de course habituel pour dresser et exercer nos attelages de chiens. Depuis lors, cette mince arène avait complétement disparu; quelques instants avaient suffi pour faire de la plaine un écheveau de farouches écueils, un fouillis de collines et de pics aux enchevêtrements inextricables. Là où s'élevait, quinze jours auparavant, la maisonnette de charbon, il n'y avait plus que des murailles escarpées, au pied desquelles bâillaient d'horribles crevasses.

Durant les deux premières semaines de janvier, la température s'était maintenue presque constamment au-dessous de trente degrés Réaumur; trois fois même, le 8, le 13 et le 14, le mercure exposé à l'air dans une soucoupe se congela en masse solide; il en fut de même de l'eau-de-vie de genièvre; l'alcool seul demeura à peu près liquide.

Malgré ces froids intenses, la neige restait toujours molle; le thermomètre fit, du reste, quelques sauts assez brusques; le 22 et le 23, par exemple, il remonta un moment jusqu'à moins deux degrés, ce qui nous valut une humidité des plus désagréables.

Les ours se montraient de temps à autre, et parfois nous faisions sur eux des feux de peloton. Ce genre de chasse amenait parfois des incidents assez dramatiques. En voici un exemple.

Le 29 janvier, à dix heures du soir, par une complète obscurité, un de ces plantigrades se glissa jusqu'au navire, et, avec l'agilité d'un tigre, bondit sur le chien *Sumbu*. Celui-ci fut assez adroit pour esquiver l'attaque, et ses aboiements attirèrent le mé-

1. Voy. t. XXX.

1. Groupe de glaçons formant un monticule en désordre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

canicien Krisch, qui était de garde et qui blessa l'ours d'un coup de fusil.

Le tapage amena sur le pont plusieurs d'entre nous, et alors commença, dans la nuit noire et sous une véritable avalanche de neige, une poursuite des plus effrénées, car l'ours s'était enfui, et le chien *Matotchkin*, plus valeureux que prudent, s'était élancé tout de suite sur ses traces.

La battue, fort difficile par un pareil temps et à travers de perfides crevasses dissimulées sous la neige, devint de plus en plus faible, et je finis par me trouver seul avec le matelot Vincent Palmich. Nous ne voyions et n'entendions plus rien; de temps à autre seulement, quelques sons plaintifs frappaient notre oreille.

Nous hâtâmes le pas tant bien que mal à travers l'épais tourbillon, et nous aperçûmes, à la lueur douteuse de notre lanterne, le pauvre *Matotchkin* étendu par terre et hurlant; à quelques pas de lui était l'ours, et, tout près de l'ours, *Sumbu*, qui, chaque fois que le monstre essayait de faire un mouvement, lui mordait le pied.

Sans doute, *Matotchkin*, dans son ardeur, avait pourchassé la bête de trop près; celle-ci l'avait saisi et emporté.

Il n'y avait pas un instant à perdre pour sauver le chien, et pourtant nous ne pouvions tirer d'où nous étions, car il faisait si noir, que nous ne voyions pas la mire du fusil. Sur l'entrefaite, l'ours se remit à entraîner *Matotchkin*, et un coup de vent éteignit notre lanterne.

Que faire? Nous entendions les cris de détresse du pauvre animal; mais il n'y avait plus moyen de lui porter secours, et nous dûmes prendre le parti de regagner le navire.

Le lendemain à midi, l'atmosphère étant suffisamment claire, le lieutenant Brosch, les Tyroliens et moi, nous sortîmes pour nous mettre en quête du malheureux chien. A peine étions-nous dehors, que la tourmente de la veille recommença et que le ciel s'assombrit de nouveau.

A chaque pas, nous tombions ou nous enfoncions; et bientôt nous fûmes littéralement couverts d'un enduit de neige et de glace.

Après de pénibles circuits, nous découvrîmes une tache de sang que *Sumbu* se mit à suivre en courant devant nous, tandis que le chien *Gillis* se tenait prudemment à nos côtés. Au bout d'un tiers de mille environ, *Sumbu* rebroussa chemin d'un air animé, puis recommença de nous précéder. Enfin il s'arrêta près d'un *hummock*, et, redoublant d'abois, fit mine de s'élancer dans cette direction.

Plus de doute : l'ours était retranché derrière cet abri, et c'était là que *Matotchkin* avait trouvé sa triste fin. Nous nous avançâmes rapidement, tout prêts à tirer; quand nous fûmes à vingt pas des blocs, un ours qui paraissait blessé sortit de l'anfractuosité.

Plusieurs coups de fusil partirent. La bête tomba, puis, se relevant avec effort, — car elle avait l'épine dorsale fracassée, — se mit à se traîner, à la façon d'un morse, sur ses pattes de devant, en ramenant après elle ses pattes de derrière; dans l'intention évidente de franchir une plaine de neige au delà de laquelle se trouvait une *wacke*, recouverte d'une couche de glace nouvellement formée.

Ce ne fut qu'après deux autres coups de feu à balles explosibles qu'elle tomba morte devant nous. Nous avions vengé *Matotchkin*, dont nous ne tardâmes pas à retrouver le cadavre derrière l'*hummock* déjà mentionné.

L'infortuné chien gisait sur le dos, la tête enfouie dans la neige, le ventre ouvert, et les intestins en partie dévorés. On distinguait tout auprès de lui un sillon profond dans la neige; l'ours avait visiblement passé toute la nuit à dormir là, sans souci, à côté de sa victime. Le monstre mesurait six pieds de long; on fit venir l'équipage pour le dépecer et le transporter au navire.

Le passage de janvier à février fut marqué par une élévation de température qui alla jusqu'à un degré au-dessous de zéro, et par une averse de grêle qui ensevelit littéralement le bâtiment; mais bientôt les froids reprirent, très-intenses; le mercure et le pétrole gelèrent.

La clarté du jour augmentait toutefois sensiblement; le 3 février, à dix heures du matin, on pouvait lire le thermomètre sans le secours d'une lampe; la rougeur qui colorait le sud, à midi, devenait de plus en plus vive, et par un temps clair on discernait déjà, vers sept heures du matin, un faible crépuscule. A la moitié du mois, les groupes de glaçons recommencèrent, pour la première fois, à projeter des ombres, et malgré l'extrême rigueur de la température, nous prenions plaisir à passer quelques heures au dehors. Il semblait que nous fussions des échappés de la tombe. En revanche, la longue nuit polaire commença d'exercer sur nous son action paralysante et somnifère, et avec d'autant plus de force que nous avions jusqu'alors résisté avec une constance opiniâtre à l'envie de dormir.

J'ai dit que la dérive de notre glaçon nous avait conduits dans des régions arctiques où nul navire n'avait pénétré avant nous. Ce mouvement avait toujours été en se ralentissant, à mesure que l'accroissement du froid avait augmenté l'obstruction de la mer; l'influence du courant de glaces sibériennes qui charrie de l'est à l'ouest avait aussi agi sur notre marche. En février, la direction de notre course, jusqu'ici tournée à l'est, infléchit vers le nord-ouest: ce qui nous donna la pensée que nous pourrions bien être poussés dans le voisinage de la fameuse *terre de Gillis*[1].

1 Cette terre, découverte en 1707, à l'est du Spitzberg, par le Norvégien Gillis, et depuis lors oubliée et perdue, a été cherchée vainement, à plusieurs reprises, dans ces derniers temps, notamment en 1869 par le capitaine Haasgen, et en 1871 par M. Payer lui-même et son compatriote le lieutenant Weyprecht, les deux commandants de la présente expédition.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toutes nos espérances continuaient à tendre à la délivrance de notre navire et à la possibilité de redevenir maîtres de notre itinéraire.

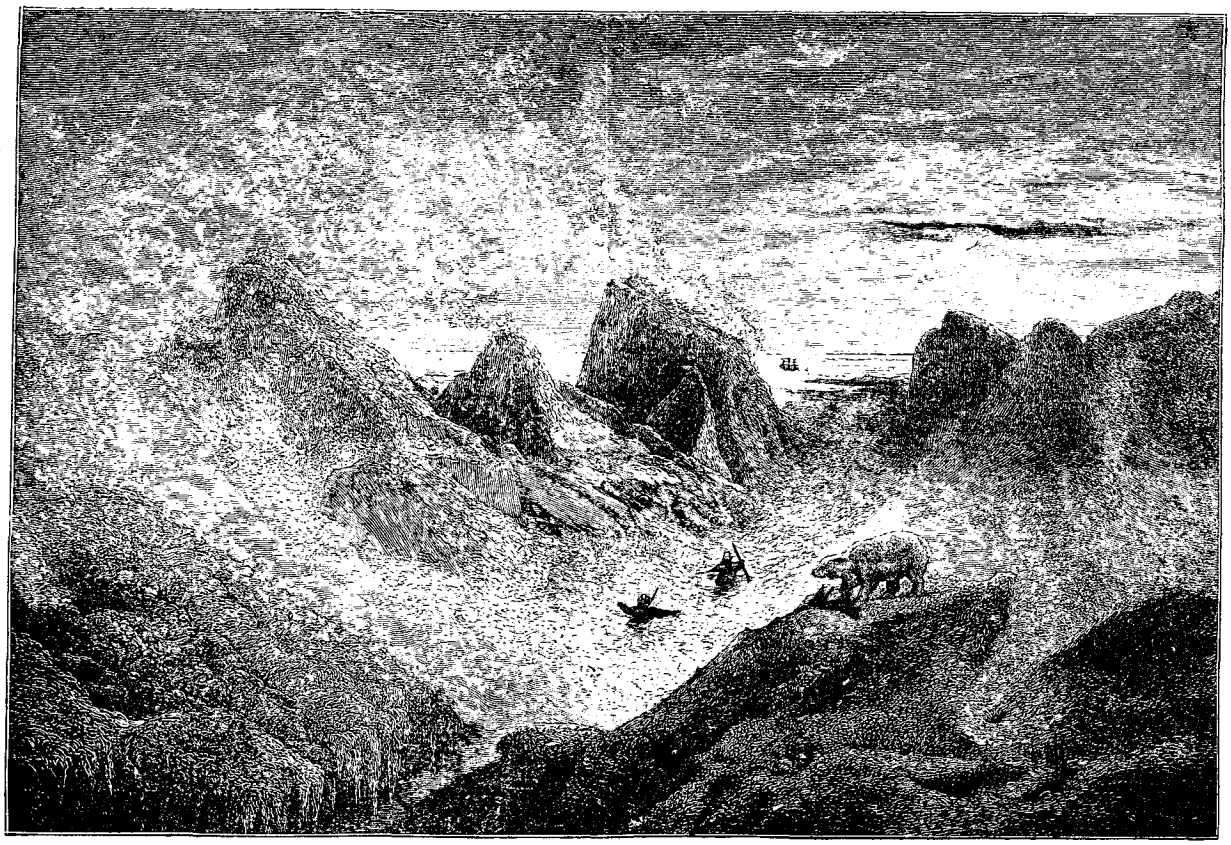
En attendant cette éventualité, l'idée que quelques portions de notre glaçon, après s'être détachées de nous, pourraient bien, au cours de l'été, être entraînées vers le sud, nous inspira la résolution de déposer sur divers points de ce radeau flottant, à un mille et demi environ autour du *Tegetthoff*, un certain nombre de bouteilles bien closes, contenant un court procès-verbal de notre aventureuse navigation depuis le jour où nous avions quitté le comte Wilczek.

Messages et messagers étaient confiés, sans autre recommandation plus précise, au bon vouloir des flots et du vent.

VI

Le retour du soleil, en février 1873. — Le carnaval sur un glaçon flottant. — Premiers signes printaniers. — Réapparition des oiseaux. — Naissance de Torossy.

C'était le 19 février (1873) que le soleil — à la latitude où nous nous trouvions (78°15′) — devait reparaître sur notre horizon; mais, par un effet de réfraction dû à la basse température de trente degrés au-dessous de zéro, nous pûmes saluer ses premiers rayons trois jours avant cette date.



Mort tragique de *Matotchkin* (voy. p. 343). — Cliché tiré de l'édition allemande.

Quel événement solennel, pour le voyageur aux mers polaires, que ce retour de l'astre du jour! Comme on comprend bien, quand on a essuyé les longues ténèbres de ces affreuses solitudes, le culte superstitieux de l'antique *Bélus!*

Avec le même recueillement que jadis les Assyriens aux bords fleuris de l'Euphrate, nous guettions, du haut des mâts et des icebergs, l'apparition du dieu rayonnant.

Une onde lumineuse qui fit tressaillir l'horizon nous annonça l'instant solennel, et tout de suite après le soleil émergea, entouré d'une bande purpurine. Tout le monde gardait le silence. Quelle parole, quel cri eût pu rendre le ravissement de nos cœurs épanouis?

Comme en hésitant, l'astre éleva à peine la moitié de son disque; on eût dit que ce monde désolé n'était pas digne de contempler sa face tout entière. Les colosses de glace se colorèrent, comme autant de sphinx, sous cette soudaine illumination; les rigides écueils et les hautes murailles dentelées allongèrent leurs ombres sur l'étincelant miroir de neige, et des reflets rose tendre se répandirent de toutes parts sur le froid paysage polaire. Avec cette tiède immersion de lumière commençait véritablement la nouvelle année. Quel destin nous réservait-elle?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Léviathan (voy. p. 342). — Dessin de Moynet, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A peine le soleil renaissant eut-il pendant quelques minutes montré son front au-dessus de l'horizon, que son rayonnement s'éteignit de nouveau; une morne teinte violette envahit tout, et les étoiles se remirent à briller en tremblotant au firmament assombri.

Nous avions profité de l'instant fugitif pendant lequel avait brillé l'astre bienheureux, pour jeter les uns sur les autres un regard de curiosité.

Quelle ne fut pas notre surprise, à la vue des changements que la longue période de ténèbres avait apportés dans notre extérieur! Une pâleur livide couvrait nos visages amaigris; la plupart d'entre nous, le nez émacié et proéminent, l'œil creux et fatigué par l'éternelle lumière des lampes, avaient l'air de relever de maladie.

Heureusement, la bienfaisante influence du jour eut bientôt fait disparaître ces signes morbides et rendu aux figures leur coloris naturel. La gaieté générale revint également; nous bâtîmes une maison de glace, sans toiture, avec une façade ouverte du côté du sud, et, dès qu'il y avait une journée de beau temps et de calme, nous quittions la lourde et sombre atmosphère du navire pour aller dans ce lieu de plaisance nous exposer, comme des lézards, aux chauds rayons du soleil.

Les visites d'ours devenaient de plus en plus fréquentes.

Le 17 février nous tuâmes un de ces animaux qui avait cinq pieds de long; le 19 au soir, des chasseurs inexpérimentés en effarouchèrent un autre qui prit la fuite; les chiens s'étant lancés après lui, nous fûmes obligés, pour leur éviter le sort de feu *Matotchkin*, d'entreprendre une poursuite. Comme la température était de vingt-neuf degrés au-dessous de zéro et qu'il régnait un vent assez fort, contre lequel il nous fallait courir, plusieurs d'entre nous furent pris de suffocations, de battements de cœur et de crachements de sang.

Le 20 février, dans la matinée, un ours s'approcha encore du navire; on le manqua de nouveau. Palmich, Haller et Klotz se mirent à sa poursuite. Palmich rentra bientôt avec la figure raidie par le froid; les deux autres ne reparurent qu'au bout d'un fort long temps; non-seulement ils revenaient bredouille, mais encore ils avaient les deux pieds gelés, et à tel point, qu'un peu plus l'amputation eût été nécessaire. Il fallut, pendant des heures, frictionner les parties malades avec de la neige, pour y rappeler la sensibilité. Il survint ensuite des douleurs aiguës, accompagnées d'engelures grosses comme le poing et d'une quantité d'ampoules. Le mal ne céda, après plusieurs jours, qu'à l'emploi répété des compresses de glace.

Bien que le soleil levant, à la fin de février, projetât généralement cette clarté rosée qui prête une admirable coloration aux monotones champs de neige, nous n'eûmes que rarement la satisfaction de jouir, à midi, de sa pleine lumière; presque toujours il se formait à ce moment un rideau de blanches nuées et de frimas qui l'obscurcissait ou le cachait entièrement. Nous eûmes, en revanche, le 24 février, le spectacle singulier d'une déformation du soleil, par trente-quatre degrés au-dessous de zéro; à travers les vapeurs sombres de l'horizon, son disque apparut tout plat, sans rayons, et couleur de cuivre. Par suite de ce même effet de réfraction, le soleil ou la lune semblait parfois se lever à plusieurs reprises, puis disparaître ou bien s'arrêter un certain temps à une hauteur déterminée.

La fin du mois de février nous rappela que quelques degrés de latitude plus bas on célébrait le carnaval. Bien qu'on n'eût guère l'esprit tourné à la folie, l'équipage voulut se masquer, et chacun se coiffa le chef d'une boîte à conserves vide. Le roi de la fête fut le chien *Sumbu*. On l'habilla en dragon de la fable. Il était, pour sûr, le seul masque qui eût l'humeur conforme à son déguisement.

Avec le mois de mars commença ou fut censé commencer le printemps. Hélas! où était pour nous le renouveau? Au lieu de la tendre et riante germination des plaines et des bois, nous n'avions devant les yeux qu'une aveuglante solitude. Au lieu du parfum des jeunes fleurs, nous ne respirions qu'une atmosphère chargée de neige, un brouillard acéré où flottaient des aiguilles de glace, et au travers duquel nous apercevions presque chaque jour de rigides et dormantes parhélies.

La température moyenne de ce mois fut de vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, avec un temps presque toujours calme. L'intensité du jour s'accrut rapidement; les ombres des blocs de glace devinrent plus courtes et plus nettes, et sitôt qu'on restait longtemps au grand air, il fallait mettre des conserves.

Dès le 10, les reflets roses du crépuscule se maintenaient toute la nuit sur l'horizon, et l'obscurité de minuit équivalait à peu près à celle de midi, à la fin de décembre.

De petites avalanches commencèrent à ruisseler des agrès du bâtiment; mâts, vergues et cordages dépouillèrent leur blanc aspect de givre et perdirent les fines arabesques dont l'hiver les avait décorés. Le 22 mars, la partie de l'avant tournée vers le sud ne gardait plus trace de neige et avait recouvré sa couleur noire; le 29, la température, au soleil, à neuf heures et demie du matin, dépassait déjà de quinze degrés celle qu'on avait à l'ombre.

Deux jours auparavant, nous avions salué l'arrivée des premiers oiseaux, avant-coureurs non douteux de la belle saison. C'étaient de petits plongeons, qui voletaient au-dessus du navire, et allaient s'abattre parmi les quelques flaques d'eau vive restées dans la glace, pour y happer les crustacés qu'on y apercevait en grand nombre.

Depuis quelque temps, les ours étaient devenus d'une rareté fâcheuse pour notre ravitaillement en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

chair fraîche. Le 15 mars toutefois il en vint un aux abords du bâtiment. Les aboiements de *Pekel* nous ayant avertis à l'avance de son approche, il trouva tout un front de chasseurs échelonnés derrière les blocs et prêts à le recevoir. L'ours s'avançait sous le vent, comme de coutume, et s'intéressait fort à nos bâtisses; il escalada un haut et mince récif de glace et s'assit au sommet, en se balançant le museau en l'air.

Cette posture parut d'un comique irrésistible à quelques-uns de nos chasseurs; ils partirent d'un éclat de rire si bruyant, que l'animal, étonné, descendit de son observatoire et se remit à marcher d'un air indécis, toujours dans la direction où nous étions. Lorsqu'il fut assez près, on l'étendit mort d'un coup de feu.

C'était un individu de la petite espèce; il n'avait absolument rien dans l'estomac.

Voici enfin le mois d'avril, le temps des *chandelles de glace*.

On appelle ainsi ces innombrables stalactites, ces longues guirlandes de larmes rigides qui s'étirent et se suspendent au bord de tous les objets, aux lisses du navire, aux vergues, aux cordages, aux écueils de glace, dont l'évaporation arrondit de plus en plus les arêtes aiguës.

Ces phénomènes de liquéfaction, tout inquiétants qu'ils fussent, à cause des ruptures violentes qu'ils pouvaient amener dans le *pack*, ne s'accomplissaient que trop lentement au gré de notre impatience. Sans doute des changements profonds avaient lieu autour de nous : les vols de plongeons et de mouettes se succédaient chaque jour plus nombreux; dès le 6 avril l'écart de température entre l'ombre et le soleil était de dix-huit degrés; le 11, le jour se levait à deux heures du matin; le 16, le soleil ne se couchait plus, et le 20 nous lisions déjà + 5° (R.) à notre thermomètre; sans doute aussi nous avions souvent le magnifique spectacle de parhélies se composant de six et de huit soleils.

Que nous importait tout cela? Le monde transi des *hummocks* n'en mettait pas moins une lenteur désespérante à secouer ses pâles hérissements; tous les jours, en montant sur le pont, nous avions beau interroger de l'œil les alentours, rien ne semblait bouger; tous les objets conservaient les formes que nous connaissions jusque dans les moindres détails.

Que faire, en attendant mieux? Quelques-uns des nôtres se remirent à ériger une tour de glace; d'autres tiraient à la cible. Moi et les Tyroliens, nous nous amusâmes à construire, à travers les accidents et les défilés du *pack*, une chaussée en règle, avec des courbes serpentines, des montées et des descentes, sur un circuit de trois milles autour du navire. Ce fut un travail de plusieurs semaines, à manier le croc et la pelle.

Chaque fois qu'il tombait de la neige, le chemin disparaissait sous un linceul qu'il fallait ensuite écarter péniblement. Cette rude besogne n'avait pas seulement l'avantage d'entretenir une activité salutaire dans nos membres, elle nous offrait encore l'occasion d'exercer les chiens au remorquage des traîneaux chargés. En même temps, je remplissais chaque jour mon album d'études nouvelles sur le paysage polaire, et je m'accoutumais à dessiner, des heures entières, quelle que fût la température, la main légèrement gantée.

Une de nos plus vives satisfactions fut de revoir la lumière du jour dans l'intérieur des chambres et des cabines, et d'y pouvoir enfin lire sans le secours fatigant d'un éclairage artificiel. Cinq mois durant, le pétrole et l'huile de poisson avaient brûlé dans nos logements; les murs en étaient noirs de fumée, et ce ne fut pas une mince affaire que de leur rendre un aspect avenant et confortable. Mais la plus terrible corvée, ce fut de décharger la cale de tout ce qu'elle contenait, le charbon seul excepté, afin d'en ôter les croûtes de glace qui s'étaient formées sur les parois et qui, en fondant, eussent avarié les provisions. Il n'était que temps : à la fin d'avril, la température, dans cette partie du bâtiment, n'était plus que d'un degré au-dessous de zéro. Nous réintégrâmes ensuite à bord les approvisionnements de vivres que nous avions jusqu'alors tenus exposés sur la glace; les pressions ayant cessé, il n'y avait plus de raison pour les laisser dehors.

Un bâtiment qui, comme le nôtre, passe l'hiver au milieu d'un radeau de glace, voit se former à la longue autour de lui une couche de détritus de toute sorte, dont la cendre de charbon brûlé constitue l'élément principal. Tous ces objets étant plus foncés que la neige et absorbant plus de calorique, il s'ensuit qu'ils accéléraient la fonte ou l'empêchaient en agissant comme isolateurs, selon qu'ils se trouvaient en amas plus ou moins denses et considérables. Aussi la zone attenante au navire représentait-elle un pêle-mêle de dépressions grandes et petites en forme d'entonnoirs et de plates-formes spacieuses, sous lesquelles l'hiver continuait à dormir son froid sommeil. C'est pourquoi aussi, quand le dégel arriva, nous nous vîmes environnés d'une foule de lacs, d'îles et de canaux, entre lesquels nous dûmes jeter des passerelles de bois.

On travailla également à débarrasser le navire, d'abord du rempart de neige qui lui avait servi pendant l'hiver de revêtement extérieur, puis de la couche durcie et épaisse de plus d'un pied qui se trouvait sur le pont.

L'hélice avait été un peu endommagée par les pressions; mais comme, dans les mois qui suivirent, aucune voie d'eau un peu considérable ne se déclara, il est probable qu'en dépit de sa position exhaussée les œuvres vives et les jointures du bâtiment n'avaient reçu aucune atteinte dangereuse.

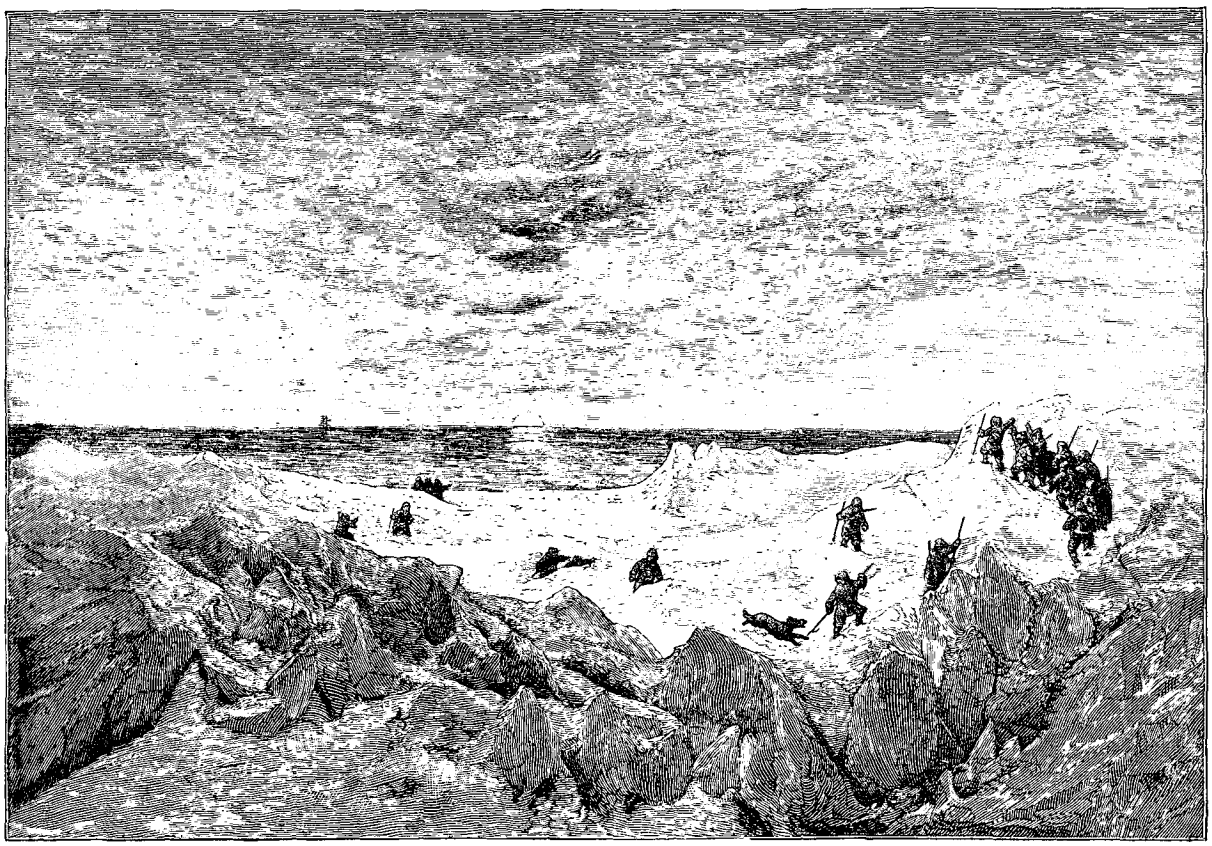
Vers la fin d'avril, la force du vent produisit un relâchement sensible dans les glaces; des raies som-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

bres qu'on discernait de tous côtés au-dessus de l'horizon indiquaient la présence de fêlures; mais c'était encore à une distance telle qu'on ne pouvait rien apercevoir, même du haut des mâts. Nous accueillîmes néanmoins ces symptômes avec la plus vive confiance, et lorsque, le 2 mai, nous perçûmes dans le lointain le grincement bien connu des pressions de glace, ce fut pour nous, non plus un sinistre avertissement, mais un bruit de favorable augure. Les trois quarts d'une année s'étaient écoulés depuis notre emprisonnement, et nous aspirions à l'heure de la délivrance avec une ardeur de plus en plus tenace. Il nous semblait qu'une fois dégagés de l'étreinte qui nous enserrait, nous pourrions atteindre sinon le légendaire pays de Gillis, tout au moins la côte déserte de la Sibérie.

Quant à compter encore découvrir des terres nouvelles, au cours de notre dérive, c'était là une visée que les esprits tout à fait extravagants pouvaient, ce semble, être seuls à nourrir. En réalité, nos vœux étaient si modestes, que la rencontre du plus petit écueil eût amplement satisfait notre amour-propre d'explorateurs.

Sans se soucier de nos projets, la nature continuait d'obéir à ses lois. La neige se remit à tomber en abondance et ensevelit de nouveau la glace sous un blanc



Le retour du soleil (voy. p. 345). — Cliché tiré de l'édition allemande.

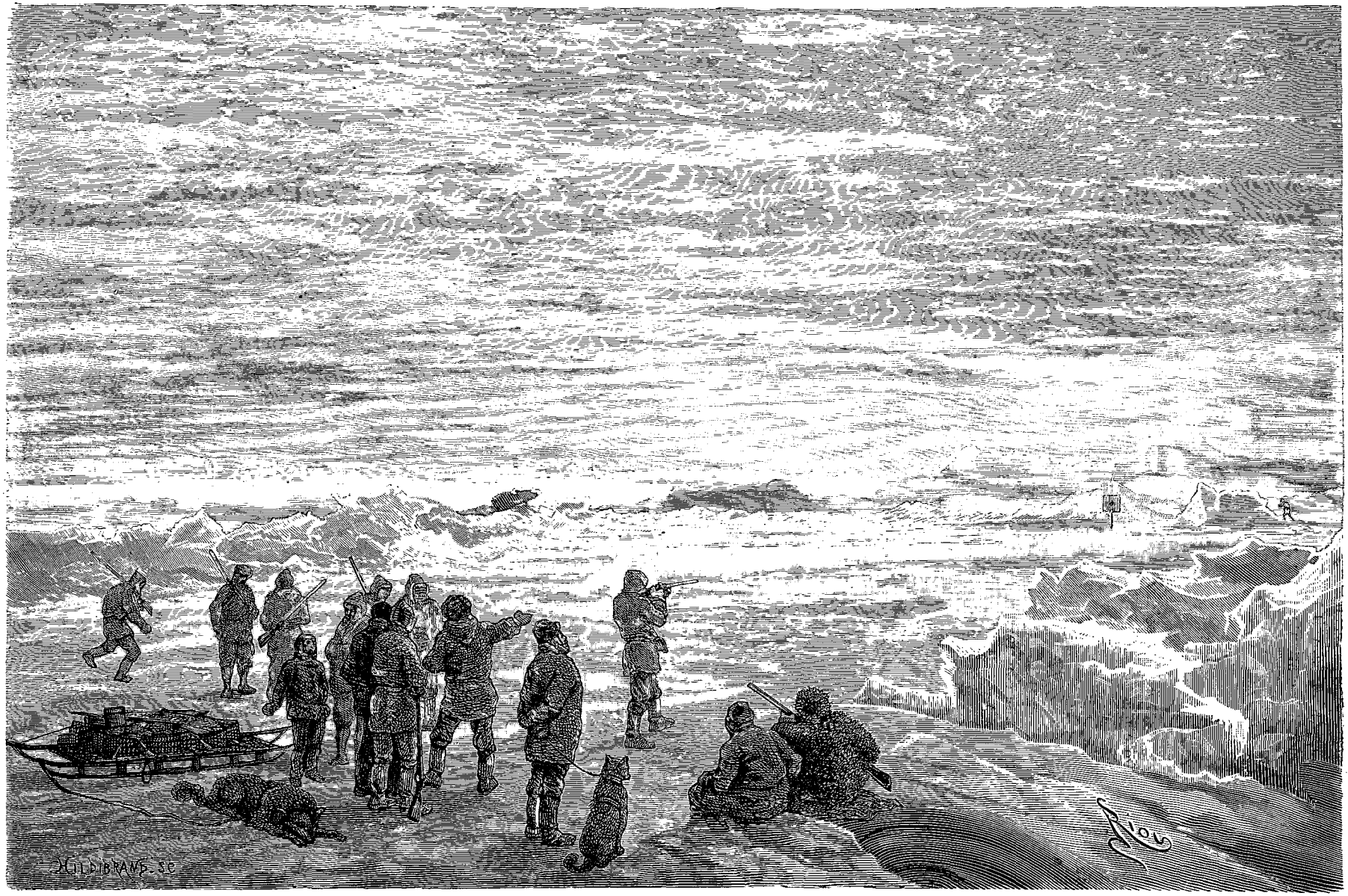
manteau; le 2 mai, le thermomètre descendit encore à dix-huit degrés au-dessous de zéro, et le milieu du mois fut marqué par de sombres brouillards et de continuelles bourrasques.

En fait d'oiseaux, il n'y avait eu jusqu'alors que des plongeons ou des mouettes qui nous eussent visités; une fois seulement, nous avions aperçu un ortolan des neiges, qui était venu se poser sans défiance au milieu de nous. Le 24 mai cependant parurent des oiseaux d'un ordre plus relevé, notamment des choucas (*Alca arctica*), dont la chair, soit dit en passant, constitue un régal des plus fins; un peu plus tard survint le majestueux *Larus glaucus;* bientôt les bords des petits étangs d'alentour furent hantés nuit et jour par une quantité de volatiles qui nous assourdissaient de leurs fanfares discordantes.

Le 26 mai, nous eûmes une éclipse partielle de soleil, qui dévora un quart du disque environ, et qui dura une heure cinquante-six minutes.

Nous avions prévu le phénomène; seulement, faute d'avoir bien calculé le moment précis où il devait se produire, nous eûmes l'inadvertance de nous mettre en posture d'observation deux heures plus tôt qu'il n'eût été nécessaire. Comme chaque homme du bord qui pouvait disposer d'un instrument s'empressa de faire comme nous, il advint que le pont du *Tegetthoff* se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le tir à la cible (voy. p. 347). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvrit instantanément d'un hérissement de télescopes braqués sur le ciel qui n'en pouvait mais.

Après quelques minutes d'attente vaine, nous reconnûmes notre erreur; mais nous n'en demeurâmes pas moins avec aplomb, chacun à notre lunette, dans la crainte de compromettre par un aveu d'erreur la dignité de la sience aux yeux de notre équipage.

Quel héroïsme! mais aussi quel supplice! Épier, deux heures durant, une éclipse solaire qui n'arrive pas, et sachant qu'elle n'arrivera pas!

Enfin l'astre s'obscurcit: ce résultat nous était bien dû. Je remarquai toutefois que le phénomène était accueilli par nos gens avec quelque défiance, et je ne jurerais pas que, sans l'extrême éloignement et l'impossibilité manifeste d'une connivence de notre part, ils n'eussent été enclins à voir dans tout cela une jonglerie. Klotz surtout, pendant toute l'opération astronomique, ébauchait de certains sourires qui donnaient fort à penser.

Entre-temps, le nombre des passagers de notre radeau s'était augmenté de quelques têtes, à savoir, quatre jeunes terre-neuve qui nous étaient nés le 1er mai. Une tente élevée sur la glace et bien chauffée reçut ces nouveaux venus, qui nous promettaient le futur renfort d'un attelage supplémentaire; malheureusement, un de ces petits monstres étouffa ses frères pendant leur sommeil, et il fut désormais seul à téter. On lui donna le nom de *Torossy;* au bout de quelques semaines, il courait déjà sur le pont en mordillant tout ce qu'il trouvait, et il fut bientôt le favori tant des hommes que des autres chiens. Les uns et les autres le gâtèrent même si bien, qu'il devint d'une effronterie sans pareille : il sautait sur l'écuelle de *Jubinal* quand celui-ci était en train de manger, et *Jubinal*, qui pour tout le monde était dans ces moments-là inabordable, se laissait retirer par lui les morceaux de la gueule. *Sumbu* lui-même, qui était un type achevé d'égoïsme, s'imposa le devoir d'élever le jeune terre-neuve.

On verra plus tard quelle gloire s'acquit ledit *Torossy*, et comme quoi il devint un des membres les plus importants de l'expédition.

VII

L'été de 1873. — Vaines tentatives pour rompre l'investissement. — Changements de position du *Tegetthoff*. — Un iceberg mystérieux. — Continuation de la dérive. — Sombres perspectives.

Les jours continuaient à se succéder, pleins de monotonie; ce n'était pas que la besogne, et une dure besogne, nous manquât; mais il ne se produisait aucun événement. Le seul phénomène qui nous frappât était la dégradation progressive des entablements et des blocs de glace, qui s'émoussaient sous l'influence de plus en plus forte de l'évaporation.

Le 1er juin, nous eûmes cependant encore une température minimum de — 8°, et la moyenne du mois n'alla pas à un degré au-dessus de zéro; le 14, nous vîmes tomber la première pluie; le 29, nous avions + 8°, chaleur relativement étouffante pour des hommes qui venaient d'hiverner au soixante-dix-neuvième degré de latitude.

On ne saurait s'imaginer quelle diffusion de lumière emplit l'air des régions arctiques dans les jours sans nuages. Un véritable embrasement étreint la surface des blancs et froids radeaux, dont on voit les bords vaporeux fumer au loin, tandis que, grâce à la réfraction, les hauts icebergs paraissent changer perpétuellement de forme. Cette abondance de lumière est parfois si grande qu'à la longue elle brûle littéralement la peau, et qu'elle finirait par aveugler si l'on n'avait soin de mettre des conserves. Par contre, la mer, à courte distance, semble d'un noir foncé, tout en conservant la teinte bleue dans les canaux étroits qui la découpent; l'azur même du ciel, comparé à l'éclat brillant de la glace, paraît presque noir. Et partout l'on entend un sussurement ininterrompu, formé des mille petites voix du dégel et du murmure d'une multitude de menues avalanches qui courent se précipiter par d'innombrables rigoles dans les crevasses béantes du *pack*.

De là une humidité qui nous causa de graves incommodités; en dépit de nos bottes imperméables, nous n'eûmes pas, un seul jour de l'été, la satisfaction d'aller les pieds secs: inconvénient d'autant plus fâcheux qu'une série de travaux très-importants nous obligeait de rester continuellement au dehors.

Vers la fin de mai, en effet, nous avions acquis la conviction que le faible élargissement apporté aux entraves qui nous retenaient ne serait pas suffisant pour nous rendre la liberté, et qu'il nous fallait travailler à rompre nous-mêmes nos liens, ne fût-ce que pour bannir, à l'aide d'une activité de tous les instants, les sombres perspectives de l'avenir. En conséquence, l'équipage tout entier, à l'exception des malades et du cuisinier, commença à attaquer de toutes les manières le glaçon au milieu duquel nous étions captifs; plusieurs mois durant, pioches, scies et coins mordirent les blocs environnants, sans amener, hélas! d'autre résultat que de rendre évidente l'impuissance de l'homme à lutter contre les grandes forces de la nature.

A tribord, l'épaisseur des entablements superposés était telle, qu'après avoir foré un puits de dix-huit pieds de profondeur, nous n'aboutîmes absolument à rien; en outre, les infiltrations de l'eau par les pores de la glace nous contraignirent de renoncer à pousser plus avant la trouée. A bâbord, l'opération de percement parut plus praticable; mais il nous fallut confectionner tout exprès de nouvelles scies d'une longueur exceptionnelle. Jusqu'à la profondeur de six pieds, tout allait bien; dès qu'il fallait entamer au delà, la scie se faussait et ne rendait plus aucun service.

Ajoutez que très-souvent les morceaux divisés par une incision ne tardaient pas à se ressouder d'eux-mêmes, parce que la poussière de glace restée dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les interstices agissait à la manière d'un ciment. L'emploi de la mine demeura également sans plus d'efficacité que l'année précédente.

A la mi-juillet, nous reconnûmes définitivement l'impossibilité de réunir artificiellement entre eux les vingt et quelques trous que nous avions pratiqués à peu près circulairement autour du navire, et nos efforts tendirent dès lors exclusivement à ouvrir un bassin d'amorce près de l'étrave. Nous espérions que ce bassin faciliterait, le cas échéant, le démembrement de notre glaçon, et que le *Tegetthoff*, qui était toujours juché sur une montagne, reprendrait alors de lui-même sa position normale. Il s'abaissa effectivement, dans le cours de l'été, au point que l'avant n'était plus, le 23 juillet, qu'à deux pieds au-dessus de la ligne de flottaison et l'arrière à trois pieds; mais cet avantage fut compensé d'une manière fâcheuse par la fonte de plus en plus rapide des blocs de glace qui lui serraient les flancs. Sa situation proéminente au-dessus du *pack* en devint telle, que, pour parer au péril d'une culbute, nous fûmes obligés de l'étançonner par les mâts au moyen de forts espars dont nous avions soin de vérifier chaque jour l'assise. Pour comble de malheur, les sondages opérés dans les masses de glace voisines du gouvernail nous démontrèrent qu'à vingt-deux pieds de profondeur on ne trouvait pas encore l'eau.

Nous nous contentâmes donc de prolonger par un canal creusé à bâbord le petit bassin que nous avions ménagé à l'avant. Puis, pour alléger autant que possible le bâtiment, nous transportâmes sur la glace vingt tonnes de charbon. Dans les semaines qui suivirent, le navire s'affaissa très-sensiblement par l'avant dans l'eau libre, ce qui eut pour conséquence naturelle d'exhausser d'autant l'arrière.

Même au mois de juillet, le temps fut généralement mauvais; il y eut du brouillard, de la pluie, et plusieurs fois il tomba deux et trois pouces de neige. Les vents d'ouest prédominaient; la température moyenne fut d'un degré au-dessus de zéro; les tempêtes sur lesquelles nous avions compté pour démembrer notre glaçon firent absolument défaut. Les fêlures qu'on apercevait étaient toujours trop lointaines pour nous permettre le moindre espoir; si, par hasard, quelqu'une d'elles se rapprochait de nous à la distance d'un ou deux milles, ce n'était qu'un leurre momentané.

Nous voici entrés dans le mois d'août (+ 4° R.). Depuis quelque temps déjà nous discernions à l'horizon une masse sombre de glaces que son extrême éloignement nous empêchait de bien reconnaître. Parqués, en effet, comme nous l'étions sur notre radeau flottant, nous ressemblions assez à des insectes qui vivent sur une feuille d'arbre sans avoir jamais l'occasion d'en explorer les bords; nos excursions les plus aventureuses ne dépassaient guère un ou deux milles marins. Le 14 août, cependant, quelques-uns d'entre nous poussèrent jusqu'à quatre milles, dans la direction de la masse sombre ci-dessus mentionnée, et ils reconnurent dans cette masse un iceberg d'une énorme étendue, avec deux moraines latérales formées d'ardoises calcaires et argileuses, débris de quelque terre arctique.

C'étaient les premiers échantillons du règne minéral que nous eussions vus depuis bien longtemps. Aussi avec quelle joie nous nous mîmes à fouiller parmi ces gravois! On eût dit que nous tenions les trésors des Indes. Nos Dalmates ayant ramassé, sous le nom d'or, quelques sulfures, se mettaient déjà martel en tête pour savoir s'il leur serait donné de rapporter cette belle trouvaille au pays.

Bien que l'iceberg en question ne pût guère, vu sa grosseur, provenir des glaciers de la Nouvelle-Zemble, nous crûmes pourtant devoir lui assigner cette origine; nous n'avions pas la moindre idée qu'il pût appartenir à d'autres terres, absolument inconnues, dans le voisinage desquelles la dérive nous avait poussés. La découverte de bon nombre d'autres icebergs que nous fîmes les jours suivants ne nous suggéra pas davantage une conjecture de ce genre; ces excursions nous permirent seulement de juger de l'énorme étendue de notre glaçon, dont nous évaluâmes le diamètre à six ou sept milles.

Le 18 août, jour anniversaire de la naissance de l'empereur François-Joseph, nous osâmes, pour la première fois, franchir les limites du radeau qui nous portait; avec l'aide de blocs flottants, nous enjambâmes une gerçure, pour aller visiter un iceberg. Un phoque qui se trouvait sur un des glaçons fut surpris par les chiens, et eut grand'peine à regagner son trou pour y faire le plongeon.

Du sommet de l'iceberg, haut de soixante pieds environ, il nous fut loisible de nous assurer que, parmi toutes les crevasses environnantes, il n'y avait pas un seul chenal navigable : ce n'étaient que des ouvertures isolées et sans aucune liaison entre elles.

Les sondages avaient donné jusqu'alors une profondeur variant entre deux cents et quatre cent cinquante mètres.

Depuis le mois de février, époque à laquelle nous avions atteint notre extrême longitude à l'est, nous n'avions cessé de dériver d'abord au nord-ouest, puis au nord; les vents paraissaient toujours être la cause principale de cette dérive.

Un moment, à la fin de février, le mouvement de propulsion avait à peu près cessé, par soixante-dix-neuf degrés de latitude nord et soixante et onze de longitude est; puis le glaçon avait repris sa marche. Assez lente et assez irrégulière jusqu'au milieu d'août, cette marche devait aller en s'accélérant à l'automne. Pour le moment (19 août), nous étions par 79° 29′ de latitude nord, ayant infléchi jusqu'à 61° 31′ de longitude est.

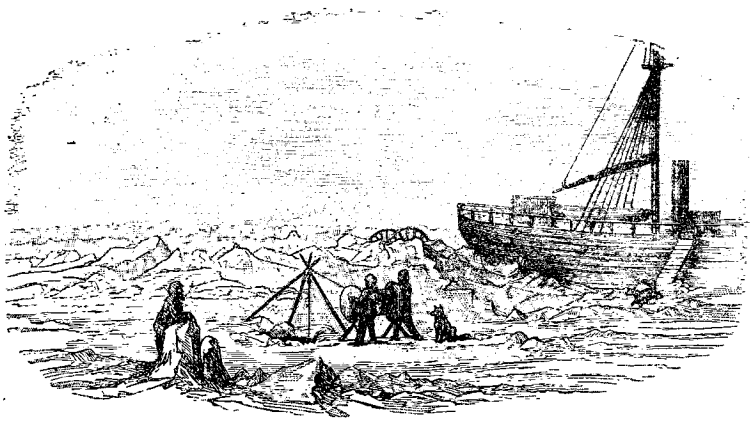
Nous passâmes la fin du mois d'août, dit la relation, à chasser le phoque avec ardeur; car ce n'était qu'à force de viande fraîche que nous pouvions sinon conjurer, du moins combattre en partie les affections

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

scorbutiques, dont nous redoutions le retour au prochain hiver. Chaque jour, des cordons de chasseurs se posaient à l'affût au bord des crevasses du glaçon, et il était rare que, le soir venu, les chiens n'eussent pas un butin respectable à véhiculer jusqu'au navire. Par malheur, il arrivait aussi maintes fois que l'animal, blessé à mort, coulait avant qu'on eût le temps de le harponner.

Ces veaux marins appartenaient presque tous au genre *Phoca groenlantica*. Quant aux morses, nous n'en apercevions point trace, et une fois seulement nous rencontrâmes dans un *wacke* une troupe de cétacés, qui semblaient d'ailleurs n'être là que de passage.

Nous tuâmes ainsi jusqu'à la fin de septembre une quarantaine de phoques; comme nous tirions en outre tous les oiseaux qui volaient autour de nous, et qu'il n'y eut guère de semaine où l'on n'abattît un ours, nous fûmes pour longtemps garantis contre le manque de chair fraîche. A l'exception du mécanicien Krisch, qui avait toujours sa maladie du poumon, et du charpentier, qui avait contracté une infirmité aux jambes, tous les autres valétudinaires s'étaient rétablis par le travail au grand air et par l'amélioration de notre régime.



Sondage (voy. p. 351). — Cliché tiré de l'édition allemande.

La couche de neige épaisse et spongieuse qui nous avait tant incommodés jusqu'alors avait, aux abords de l'automne, presque entièrement disparu; la surface de la glace avait pris la solidité des plus durs névés, et nous pouvions maintenant y cheminer de pied ferme et sans encombre. Seuls, les petits étangs dont notre glaçon était constellé entravaient encore notre marche, en nous contraignant à d'incessants circuits. Tous ces symptômes annonçaient de loin le retour de la froide saison, et, grâce au mouvement continu de dérive qui nous entraînait vers le nord, nous semblions appelés à faire notre second hivernage plus près du pôle qu'aucune des expéditions qui nous avaient précédés.

Le 25 août, le soleil, pour la première fois, était couché à minuit. La période qui s'écoule entre ce moment et la complète disparition de l'astre peut être considérée comme l'automne des régions arctiques. Dès la mi-juillet, du reste, la lumière du jour avait décrû au point que, pour lire la nuit dans les chambres, il fallait se servir de lampes. Le 29 août, à la suite d'une averse de pluie et de neige à laquelle succéda un vent du nord, le navire se revêtit d'un rigide enduit de glace; il y en avait un pouce d'épaisseur sur les agrès, et cette croûte se détachait en morceaux d'une livre pesant qui tombaient sur le pont et y rendaient la circulation des plus difficiles. A plusieurs reprises, les parties extérieures du bâtiment gelèrent de la sorte, pour dégeler ensuite; puis survint la congélation définitive, qui agrémenta mâts et cordages d'une incrustation si luisante, que plus tard, par les clairs de lune, on eût dit des rayons argentés.

L'été de 1875 touchait donc à sa fin. Il nous avait apporté une promesse de délivrance, et cette promesse, nous avions attendu patiemment qu'elle se réalisât. Hélas! tout espoir était maintenant à vau-l'eau; un nouvel hiver s'avançait sur nous, qui allait nous réduire à l'impuissance et nous environner de rechef d'une foule de dangers terribles. Voyez pourtant jusqu'à quel point l'homme peut supporter le malheur, pourvu qu'au lieu de tomber tout à coup au fond de l'abîme, il ne s'y enfonce que par degrés! Quelques mois auparavant, notre cœur eût défailli à la perspective qu'il nous serait interdit de rompre les entraves de notre destin; à présent que cette perspective était devenue une réalité, nous étions prêts et résignés. Seulement, chaque fois que nous montions sur le pont et que nous jetions un regard sur l'immense solitude qui nous retenait prisonniers, nous ne pouvions nous empêcher d'avoir l'âme navrée, en songeant qu'au bout de quelques mois il nous faudrait retourner au pays sans avoir exécuté aucun de nos plans, et en n'y rapportant, en tout et pour tout, que le récit des aventures d'un glaçon flottant.

Étrange jeu des choses humaines! Juste à ce moment même où tout le monde parmi nous avait définitivement renoncé à l'espérance, nous touchions, sans le savoir, à l'accomplissement de nos desseins les plus chers.

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Retour de chasse (voy. p. 352). — Dessin de Riou, d'après le texte.

L'ODYSSÉE DU TEGETTHOFF

ET

LES DÉCOUVERTES DES LIEUTENANTS PAYER ET WEYPRECHT AUX 80°-83° DE LATITUDE NORD.

1872-1874. — RELATION INÉDITE.

VIII

Découverte d'une terre nouvelle. — Vains efforts pour y aborder. — Rupture et rétrécissement du glaçon flottant. Premières excursions à la Terre François-Joseph. — L'île Wilczek.

Le 30 août 1873, — jour à jamais mémorable, — nous nous trouvions par 79° 43′ de latitude nord et 59° 33′ de longitude est. C'était l'après-midi. Appuyés sur le bordage du bâtiment, nous regardions les nuées flottantes que perçait de temps à autre un rayon de soleil, lorsque, tout à coup, émergea au loin dans le nord-ouest, pareille à une traînée de vapeurs, une ligne de rochers abrupts, qui, en l'espace de quelques minutes, découvrit un magnifique relief alpestre. Nous restâmes d'abord quasi fascinés, hésitant à en croire nos yeux; puis, une fois certains que cette vision bienheureuse n'était pas un fugitif mirage, nous éclatâmes tous en une clameur d'allégresse : « Terre! terre! voici enfin la terre! »

Il n'y eut plus, instantanément, un malade à bord; en un clin d'œil la prodigieuse nouvelle eut fait le tour du navire, et chacun de se précipiter sur le pont pour s'assurer par soi-même que la chose était véritable.

Oui, c'était réel. En rêve, pour ainsi dire, et de

1. Suite. — Voy. p. 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par la fantaisie voyageuse de notre glaçon, nous venions de faire œuvre féconde d'explorateurs; il ne nous restait plus qu'à reconnaître l'étendue et la nature de ce pays, magiquement sorti du chaos polaire.

Hélas! nous étions nous-mêmes la proie de ce chaos, et il ne nous était pas possible, pour le moment du moins, d'aborder la terre en question : quiconque se fût hasardé à quitter le radeau qui nous portait eût été coupé de nous et perdu.

Néanmoins, dans notre premier mouvement d'enthousiasme, nous nous étions mis à courir sur la glace comme si nous eussions pu joindre l'objet de notre curiosité.

Parvenus à l'extrémité de notre plaine, c'est-à-dire à quatre milles environ du *Tegetthoff*, nous étions encore à une quinzaine de milles de la côte qui paraissait la plus proche. Faute de mieux, nous escaladâmes un iceberg pour tâcher de discerner la figure générale de ce mystérieux pays dont, depuis des milliers d'années, les hommes n'avaient sans doute jamais soupçonné l'existence, et que le hasard livrait à une poignée de demi-naufragés, qui espéraient tout au plus encore revoir leur patrie, mais que leur patrie peut-être considérait déjà comme perdus.

Immédiatement, en l'honneur de notre souverain, nous baptisâmes cet amas de côtes du nom de *terre de l'empereur François-Joseph*.

Quelle diversion émouvante aux soucis dont nos âmes étaient dévorées! Quel attrait jeté soudainement dans la passive uniformité de notre existence! Du matin au soir, nous n'eûmes plus qu'un texte d'entretien : l'énigmatique continent qui se dressait là-bas dans les brumes marines.

Nous nous demandions sans cesse si telle et telle saillie était une montagne, ou une île, ou bien un glacier. De la grandeur de l'ensemble nous ne pouvions encore nous faire aucune idée précise.

Depuis le *cap Tegetthoff*, — c'est ainsi que nous appelâmes la première hauteur aperçue, — jusqu'aux contours indécis qui se prolongeaient au nord-est, le front du relief pouvait embrasser environ un degré de latitude; mais, comme les parties les plus méridionales étaient fort éloignées de nous, nous manquions d'éléments certains pour déterminer, même approximativement, la configuration topographique de ce que nous voyions le mieux.

Nous connaissions toutefois maintenant, d'une manière exacte, la provenance des gigantesques icebergs que nous avions rencontrés, en nombre toujours croissant, pendant les semaines précédentes, et de leur masse nous pouvions induire l'importance du système régional voisin et le développement exceptionnel de ses glaciers.

Dans les premiers jours de septembre, les vents du nord nous rejetèrent un peu vers le sud, ce qui ne nous permit plus d'apercevoir qu'une suite de côtes d'un relief moins marqué; puis, à la fin du mois, nous remontâmes vers le nord-est, et nous atteignîmes 79° 58′, la plus haute latitude où le *Tegetthoff* fût parvenu avec son glaçon. Nous avions maintenant devant nous, à une distance de douze milles marins, un groupe d'îles, que nous appelâmes les *îles Hochstetter*.

On en distinguait nettement les lignes rocheuses, et nous semblions avoir plus de chances que jamais d'atteindre la terre au prix d'une « marche forcée ». Peut-être même était-ce l'unique et dernière occasion qui nous en fût offerte, car nous n'avions que trop lieu de craindre que les vents ne nous fissent perdre prochainement de vue le pays tant convoité.

En conséquence, une demi-douzaine d'entre nous quittèrent le glaçon du *Tegetthoff*, pour se confier aux hasards du *pack* environnant. Ce *pack* était dans un état complet d'émiettement, par suite de l'action des derniers vents d'est, qui avaient poussé toutes les glaces vers la côte, en les comprimant avec violence. Nous franchîmes ces débris gémissants avec une précipitation toute fébrile, sans même remarquer, tant notre ardeur était grande, les ruptures qui s'y produisaient, et le danger que nous courions d'être à jamais coupés de nos compagnons. C'était à qui arriverait le premier à la terre promise.

Nous avions fait à peu près une moitié du trajet et depuis longtemps le navire avait disparu de notre horizon, quand il survint un épais brouillard qui ensevelit tout autour de nous et nous ôta complétement la vue de notre objectif. Force nous fut alors de rebrousser chemin, et de chercher à nous orienter pour le retour, à travers le chaos grinçant et opaque. La chose ne fut point aisée. Nous nous égarâmes dans le dédale des barrières de glace fraîchement disloquées; ce ne fut pas, il est vrai, la faute de notre éclaireur, le chien *Jubinal;* il s'était aperçu que nous faisions fausse route, et il ne cessait pas de se replier vers nous en aboyant.

Il fallait le voir aller et venir dans la brume, qui lui grossissait les formes au point de lui donner l'air d'un monstre et de l'exposer au péril de se faire prendre de loin pour un ours. Après nous être entêtés un peu plus peut-être que de raison, nous finîmes par mettre de côté tout amour-propre pour nous en rapporter uniquement à l'instinct du bon animal. Cette confiance porta ses fruits : avec *Jubinal* pour chef de file, nous eûmes bien vite retrouvé la voie du salut, autrement dit le sentier qui aboutissait au navire.

L'automne de 1873 fut exceptionnellement doux, malgré la fréquence des tempêtes et des mauvais temps.

Cette clémence de la saison tenait peut-être à un retrait inusité de la limite des glaces au sud, et aussi à la formation de bassins d'eau libre sur les côtes qui nous avoisinaient. Cette dernière hypothèse était d'autant plus vraisemblable, que ces côtes mêmes n'étaient que rarement visibles et apparaissaient gé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

néralement coiffées de ces lourdes masses de nuages violets qui sont propres aux latitudes méridionales.

Mais bientôt des neiges fréquentes rendirent au paysage polaire son intense blancheur; les innombrables étangs de notre glaçon et les *wackes* d'alentour reprirent leur croûte solide. Quant au *Tegetthoff*, il dressait toujours sa coque nue à plusieurs pieds au-dessus de la ligne normale, et, pour les facilités de la communication, nous avions été obligés d'établir des deux côtés de hauts escaliers de glace.

Depuis le 7 septembre, nous avions cessé de travailler au dégagement du navire; l'expérience de tout l'été semblait à cet égard suffisamment concluante, et nous comprenions qu'après un second hivernage il nous faudrait nous résoudre à l'abandon de notre pauvre bâtiment, pour tenter de regagner l'Europe à l'aide de traîneaux et de chaloupes. Dans cette vue, toute notre préoccupation était de savoir s'il nous serait donné préalablement d'explorer les mystérieuses terres arctiques que nous venions de découvrir.

Les choses à bord allaient assez mal.

Depuis que les travaux au grand air étaient suspendus, le nombre de nos malades avait augmenté; le mécanicien Krisch, Vecerina, Fallesich et Palmich étaient fortement atteints du scorbut.

Allons! nous tous, pionniers à demi perclus de la lointaine Austro-Hongrie, faisons de nouveau provision de courage et de patience!

Voici le cycle déjà parcouru qui recommence sa monotone révolution; la lumière du jour va pâlissant de plus en plus; après huit heures du soir (9 septembre) le soleil est couché, et, pour la première fois, on revoit, la nuit, briller les étoiles.

Le monde des oiseaux devient plus rare; les plongeons les premiers nous disent adieu; plus heureux que notre paralytique bâtiment, ils ouvrent l'aile et cinglent en longues files vers le midi.

Moins pressées, les mouettes daignent encore, pendant quelque temps, nous tenir compagnie. Quant aux tarins des neiges, le dernier a disparu le 28 septembre.

En revanche, les aurores boréales reprennent possession du ciel. La première a lieu à la fin de septembre. Cette fois du moins les rubans de feu du météore n'embrasent point seulement les fragiles soulèvement de la mer de glace, ils illuminent au loin les crêtes sourcilleuses de la *Terre François-Joseph*, et nous donnent ainsi la douce certitude que cette terre est toujours dans notre horizon.

Le 5 octobre, nous jouissons du spectacle de la première pleine lune. Durant l'hiver de 1872-1873, il y avait eu peu de tempêtes et de neige; celui dans lequel nous entrions devait avoir un caractère tout opposé, grâce à une constante prédominance des vents du nord.

J'ai dit qu'à l'automne les plaines constitutives de notre glaçon avaient subi un émiettement considérable; plus nous nous rapprochions de la *Terre François-Joseph*, plus les glaces environnantes continuaient de se disloquer au choc des lourdes banquises côtières.

Au commencement d'octobre, un vent d'est-nord-est nous poussa si près de ces banquises, que notre glaçon fut complétement fracassé dans une série de pressions. Par suite, ses dimensions diminuèrent de telle sorte que la distance du navire à l'extrémité du radeau, qui avait été déjà réduite à treize cents pas, fut portée, en l'espace de huit jours, à huit cent soixante-quinze pas, puis à deux cents. Encore ce frêle esquif, menacé de plus en plus par les avant-postes mugissants de la banquise, était-il en proie à de fébriles vibrations qui se répercutaient fidèlement à l'intérieur du navire.

Le 15 octobre, alors que notre glaçon n'avait plus, dans tous les sens, qu'un diamètre de quelques centaines de pas, nous recommençâmes à percevoir, dans la boiserie du bâtiment, ces crépitations sinistres dont nous n'avions que trop gardé le souvenir.

Qu'était-ce à dire? La période des continuelles pressions menaçait-elle de revenir? Allait-il nous falloir reprendre notre existence haletante de l'hiver précédent, refaire à chaque instant nos préparatifs de sauvetage, et remplir notre éternel sac? Pour comble de chagrin, cette terre que nous avions là devant les yeux semblait devoir demeurer inaccessible; ses rivages inhospitaliers n'offraient, en tout cas, au *Tegetthoff* que périls et collisions meurtrières.

Que faire? Comment échapper à ces menaces de destruction? Il n'y avait, ce semble, qu'un moyen : c'était de quitter à temps le navire pour gagner la côte avec tout ce qu'on pourrait emporter, ou bien de se retrancher dans quelque solide anfractuosité de la banquise.

Telles étaient nos perspectives quand, le 31 octobre, nous fûmes poussés à trois milles environ d'un promontoire assez bas, au milieu d'un cercle d'icebergs dont quelques-uns étaient d'une taille considérable et paraissaient dériver sur nous assez rapidement; nous étions lors par 79° 51′ de latitude nord et 58° 56′ de longitude est. Le lendemain matin, — il y avait déjà vingt-deux degrés (R.) au-dessous de zéro, — nous aperçûmes la terre devant nous, dans le nord-ouest; la netteté avec laquelle se découpaient ses lignes rocheuses nous donnait même à présumer qu'il était possible de l'atteindre en un laps de temps assez court pour que les facilités du retour n'en demeurassent point compromises.

Aussi notre parti fut-il vite pris. Tout pleins d'une ardeur impétueuse et presque sauvage, nous nous mîmes à escalader tout d'abord les *hummocks* qui formaient la plus proche circonvallation de notre radeau (voy. p. 357). Ce premier retranchement une fois emporté d'assaut, nous nous trouvâmes sur une plaine de deux milles d'étendue, où la glace n'avait pas plus de six pouces d'épaisseur.

Il y avait évidemment peu de temps que l'eau libre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

avait disparu de cet endroit, et, deux mois plus tôt, le *Tegetthoff*, supposé maître de ses mouvements, y eût pu voguer à son aise. De là nous courûmes tout d'une traite jusqu'à la lisière de la côte. Le sol où nous prîmes pied, composé d'un mélange agglutiné de neige, de roc et de gravois congelés de toute espèce, était bien le plus triste qui fût au monde; pour nous, ce fut comme un riant vestibule du paradis.

Émerveillés de notre conquête, nous plongions un regard curieux dans chaque crevasse de rocher, nous touchions amoureusement chaque bloc, et nous décorions sans marchander du nom de glacier le moindre rictus empli de glace. La constitution géologique du pays était la même que celle des *îles du Pendule*, sur la côte orientale du Groenland; ici comme là-bas, c'était de la dolérite. Quant à la végétation, elle était d'une pauvreté inimaginable et ne consistait qu'en quelques humbles lichens. De rennes ou de renards, nulle trace; toute l'île — car cette première terre explorée par nous était une île — semblait absolument dépourvue d'êtres vivants.

Nous fîmes l'ascension d'une haute falaise d'où nous embrassâmes du regard, au sud, le panorama rigide de la mer jusqu'à plusieurs lieues au delà de notre navire.

Quel spectacle de grandiose désolation! Et quel

Jubinal dans le brouillard (voy. p. 354). — Dessin de Riou, d'après le texte.

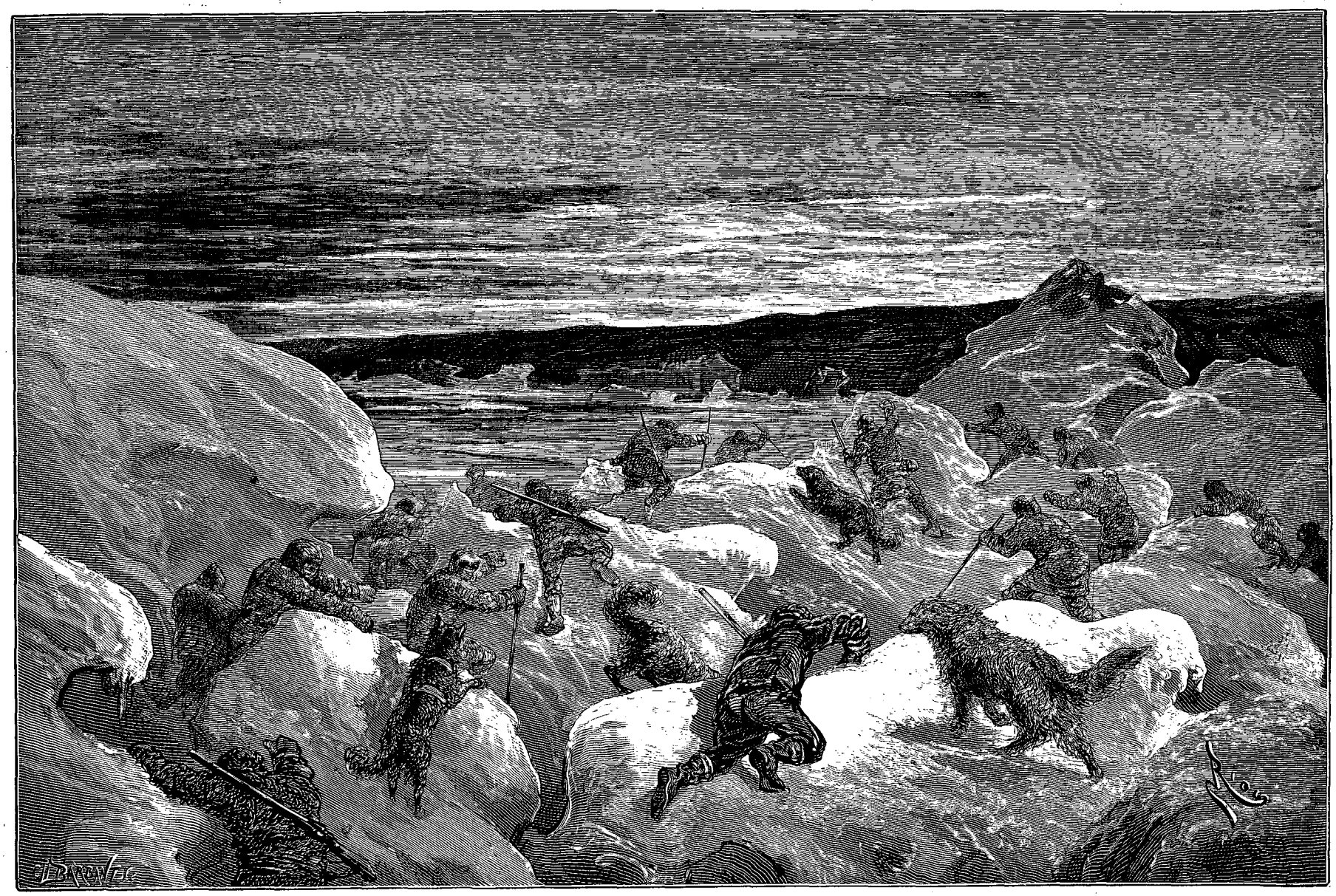
charme d'autant plus grand avait pour nous cette espèce d'excroissance rocheuse où nous venions d'aborder et qui se dressait comme une oasis enchantée au milieu de l'immense solitude arctique! Non, jamais paysage ensoleillé de Ceylan ne fit une impression aussi poétique. Nos chiens paraissaient être de cet avis, car ils galopaient, pleins d'entrain, et sautillaient, avec des jappements joyeux, de roche en roche et de cap en cap.

Nous nommâmes cette terre l'*île Wilczek*.

Le malheur était que nous l'avions atteinte six ou huit semaines trop tard; la nuit polaire était revenue; tout au plus nous restait-il encore quelques journées où une lueur mourante de crépuscule nous pouvait permettre, à midi, de courtes excursions insuffisantes pour satisfaire notre légitime curiosité. Or la prochaine aurore, c'est-à-dire le printemps de 1874, nous retrouverait-il à la même place et en vue du pays que nous brûlions tant d'explorer? N'était-il pas à craindre, au contraire, que les vents du nord ne nous poussassent dans d'autres parages tout à fait inhospitaliers?

En attendant, dès le lendemain, nous retournâmes à l'*île Wilczek*, et nous érigeâmes sur un point du ri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



En route vers la terre : Escalade des hummocks (voy. p. 355). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vage une pyramide de pierres ou *cairn* surmontée d'un drapeau.

Le jour suivant (3 novembre), à huit heures du matin, par une complète obscurité, nous entreprîmes, à quelques-uns, de gagner un glacier que nous avions remarqué dans le nord de l'île, au delà d'un détroit dont la surface était gelée. Nous emmenâmes trois chiens et un petit traîneau. Il nous fallut marcher cinq ou six heures au milieu d'une rafale de neige avant de l'atteindre. Nous revînmes au navire par un clair de lune des plus poétiques.

Le 6 novembre (par — 25° R.), nous poussâmes jusqu'à la pointe nord-ouest de l'île, et ce fut au cours de cette expédition que nous franchîmes pour la première fois le quatre-vingtième degré. De cette pointe extrême, nous jetâmes un regard d'avide curiosité sur le lointain massif de la *Terre François-Joseph*, dont l'*île Wilczek* ne constituait qu'une projection avancée. Nous vîmes ce massif se détacher nettement à l'horizon sous les rayons froids et argentés de la lune; mais la durée du jour crépusculaire n'était plus assez longue pour nous permettre de l'atteindre.

Toutes ces excursions préliminaires, que nous étions obligés d'accomplir à la hâte et au retour desquelles nous tremblions toujours de ne plus retrouver le *Tegetthoff* à la place où nous l'avions laissé, ne réussirent même pas à nous fixer sur la configuration exacte des parties de terre les plus voisines. C'était là une énigme qu'il ne devait pas nous être donné d'éclaircir avant plusieurs mois.

IX

Retour de la nuit polaire. — Passe-temps. — Encore les Tyroliens. — Le crépuscule de décembre. — Le chenil et les chiens. — Caractère de ce second hiver.

C'en est fait; la longue nuit polaire recommence à peser sur nous, et enveloppe la solitude pleine de hérissements qui nous environne. Chaque jour, la terne et fauve lueur des derniers crépuscules s'en va décroissant; nos corps cessent de projeter une ombre, et le vent redouble ses plaintifs sifflements à travers l'écheveau des *hummocks*.

Emprisonnés de nouveau dans l'étroite enceinte des chambres et des cabines, nous reprenons notre existence à demi contemplative de l'hiver précédent. Cette fois du moins, notre esprit a de quoi se repaître durant la fastidieuse période des ténèbres; nous avons secoué cette accablante perspective d'un retour sans gloire, qui nous avait rendu le premier hivernage si lourd à supporter; l'espérance habite maintenant avec nous, elle charme notre attente monotone, elle nous rend le travail aisé, le sommeil doux; elle nous murmure du matin au soir à l'oreille de charmantes promesses d'excursions printanières au retour du soleil boréal.

Nos livres, presque délaissés l'hiver précédent, sont redevenus des amis fidèles avec lesquels nous nous plaisons à entamer de longs entretiens.

Oh! le livre! Quel captif, quel solitaire, à moins d'être un barbare, n'en a senti la douce influence et les rassérénantes irradiations dans le vide obscur de son cœur? Qu'on juge, à plus forte raison, de ses vertus sympathiques, au milieu du chaos ténébreux où nous nous trouvions.

Tout d'ailleurs, dans notre isolement et notre immobilité, nous était matière à distractions. Le navigateur Ross avait vécu en société d'un *lemming* apprivoisé, Hayes avec un renard; Kane s'était attaché un corbeau, qui ne quittait jamais le voisinage de son bâtiment.

Moins heureux que nos devanciers, nous n'étendions notre protectorat que sur des souris. Sûres de notre indulgence, les gaillardes s'en donnaient à cœur joie. Elles avaient au plus haut degré le génie de la destruction; elles avaient mangé à Carlsen deux paires de bas et un châle, à Fallesich un gilet, à Klotz un gant; je ne parle pas des objets qu'elles avaient simplement détériorés sur place, ou emportés pour leur usage dans l'entre-pont.

Elles couraient sans gêne de tous les côtés, et leurs bataillons bien repus grouillaient derrière chaque caisse. A mesure que le froid s'accrut, elles quittèrent successivement l'entre-pont pour émigrer dans le logis de l'équipage. Si on les portait dehors, elles s'enfouissaient dans la neige pour essayer de se garantir du froid; mais elles ne tardaient pas à y périr, à moins qu'elles ne fussent auparavant happées par les chiens.

Dès le 31 octobre, la plupart des constellations nocturnes étaient visibles à trois heures de l'après-midi; une heure plus tard, l'obscurité était complète; quinze jours après, à midi, on ne lisait plus qu'à grand'peine les gros imprimés; à la mi-décembre, les plus forts caractères étaient indéchiffrables, même en se plaçant dans le rayonnement de la lune.

J'avais compté sur la pleine lune de décembre pour tenter une excursion de quelques jours au massif principal de la *Terre François-Joseph;* mais le temps fut tellement variable que je dus me contenter de deux visites sans importance à l'*île Wilczek;* encore ces courts voyages, par une température de trente degrés au-dessous de zéro, n'allèrent-ils pas sans le risque d'attraper une congélation de la figure ou des mains.

Dans une de ces promenades que j'avais entreprises en compagnie des deux Tyroliens, je commis l'inadvertance de leur donner, en raison du froid excessif, une ration de rhum un peu trop forte. Je m'aperçus de ma faute lorsque Haller se mit à disserter sur l'othographe allemande. Ce qui tracassait le plus cette forte tête de montagnard, c'était la question de savoir pourquoi le mot *und* (et) ne s'écrivait pas avec un *t*.

Quant à Klotz, il était tombé dans une profonde mélancolie et gardait l'allure taciturne d'un abstracteur de quintessence; ce ne fut qu'après être rentré à bord qu'il étonna et stupéfia même le reste de l'équi-

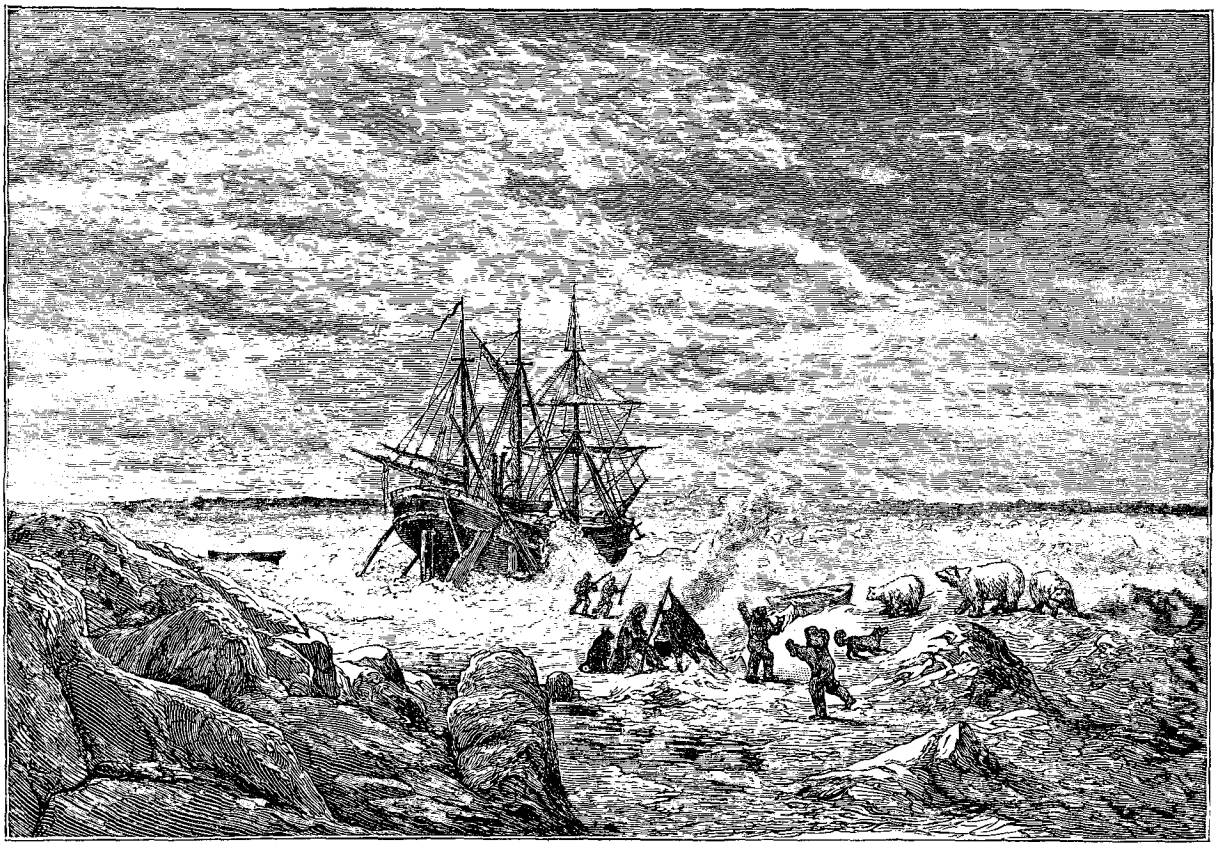
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

page par les réflexions tout à fait sublimes qu'il échangea avec Haller.

L'entretien terminé, il prit congé de ses compagnons en leur serrant la main, décrocha son fusil, et, sortant sans mot dire, s'enfonça dans le labyrinthe des glaces voisines.

Nous n'apprîmes qu'au bout de deux heures, dans la chambre d'arrière, cette singulière disparition, et nous nous mîmes incontinent à la recherche du Tyrolien. Divisés en plusieurs troupes, nous explorâmes tous les environs, nous attendant à retrouver notre homme blessé ou transi derrière un *hummock*. Nous appréhendions que le mal du pays, le contraste qui existait entre cette longue existence sédentaire, à bord du *Tegetthoff*, et la vie active et accidentée à laquelle il avait été habitué dès son enfance, n'eussent dérangé sa raison et ne l'eussent porté à quelque acte regrettable. Heureusement, nous le rencontrâmes enfin; il n'avait nullement l'air d'un homme qui rumine de « sinistres pensers »; il s'en revenait, toujours digne et silencieux, dans la direction du navire.

Nous observâmes durant cet hiver que, par les nuits même les plus sereines, l'atmosphère était toujours imprégnée d'une fine poussière de neige, qui ne laissait voir le firmament que comme au travers d'un voile de gaze; même par le clair de lune, cette poussière ne



Disparition du soleil. — Cliché tiré de l'édition allemande.

produisait qu'un faible scintillement, et on ne la sentait, à proprement dire, que par un picotement à la peau.

Elle continuait cependant, par sa persistance, à hâter l'action ensevelissante des chutes de neige normales qui déposaient couche sur couche aux environs du navire. Bref, quoique la région des grandes neiges soit située bien plus au sud que la zone où nous nous trouvions, nous n'en constatâmes pas moins, au commencement du mois de mars suivant, une épaisseur de quatre à douze pieds de neige autour du *Tegetthoff*, lequel, par suite, avait cessé de faire saillie comme auparavant.

Le froid augmentait constamment d'intensité. Le 23 novembre, tous les spiritueux furent exposés dehors à une température de moins vingt-six degrés Réaumur; une heure et demie après, ils étaient encore liquides; le thermomètre ayant ensuite fléchi jusqu'à vingt-huit degrés, l'eau-de-vie de genièvre gela au bout de deux heures et demie de plus; cinq heures plus tard, ce fut le tour du gin, du maraschino et du kummel; le rhum et le cognac ne subirent aucune transformation.

Une autre fois, un mélange de deux parties d'alcool et d'une partie d'eau se prit à trente-cinq degrés; du cognac se prit à trente-huit. Cette basse tem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

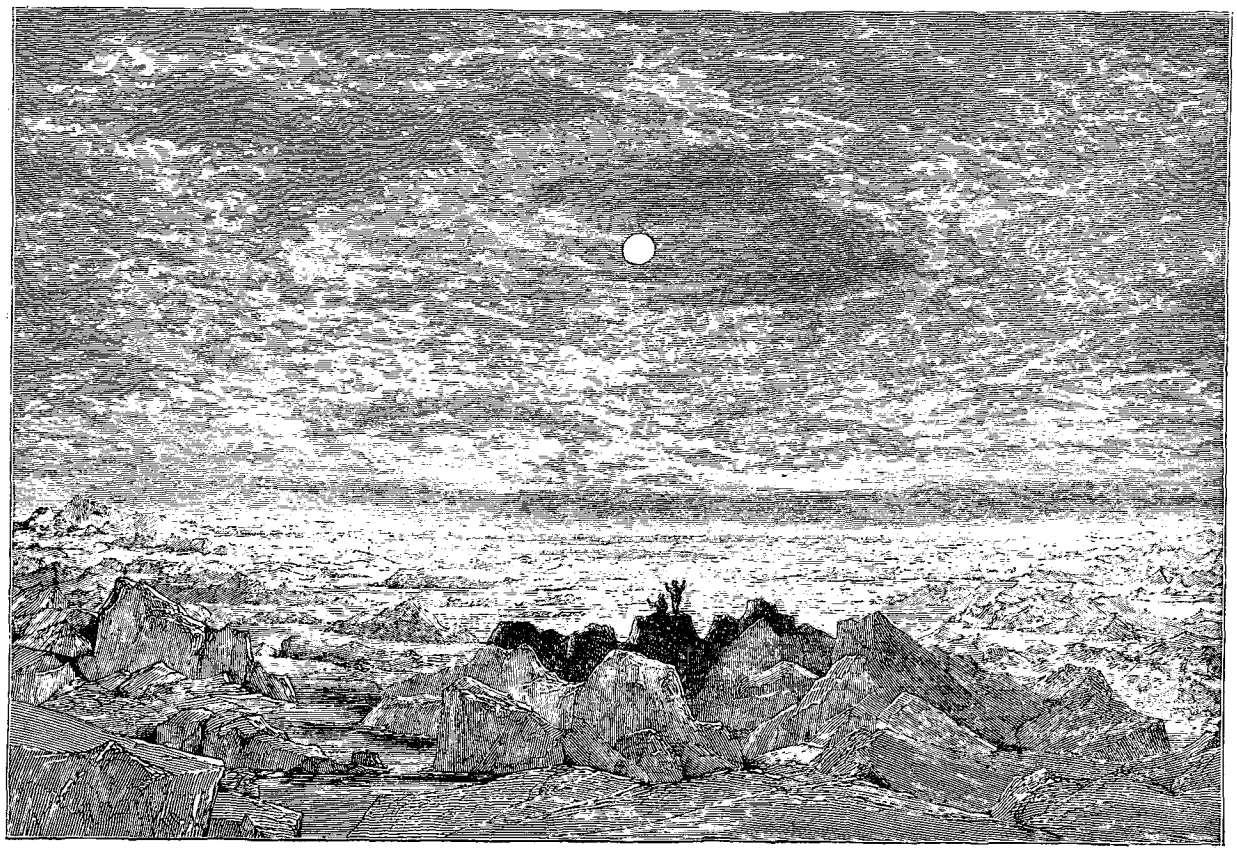
pérature activa tellement la formation de la glace, qu'à la mi-janvier le bassin d'eau vive que nous avions ménagé l'été précédent près du navire était lui-même recouvert d'une croûte de six pieds et demi d'épaisseur.

Ce fut le 21 décembre que nous atteignîmes le milieu de cette longue nuit polaire, qui cette fois dura cent vingt-cinq jours. Bien qu'à cette date nous pussions encore reconnaître où se trouvait le sud, toute clarté crépusculaire avait néanmoins disparu; six semaines durant, nous restâmes plongés dans une complète obscurité.

Quel sinistre anéantissement! Une figure humaine était méconnaissable à deux pas; pour prendre un croquis du navire, je fus obligé de me placer en face de lui dans le rayonnement de la faible buée blanchâtre qui cerclait l'horizon à midi et de le faire éclairer par une rangée de torches.

Nous marchions comme des gens frappés de cécité, et plus d'une fois, dans nos petites excursions, ces tâtonnements à l'aveugle amenèrent des méprises singulières.

Ce jour-là, 21 décembre, le soleil, même à midi, était à quatorze degrés et demi au-dessous de l'horizon, c'est-à-dire que d'une montagne haute de deux cent trente mille pieds nous n'aurions pas pu l'apercevoir.



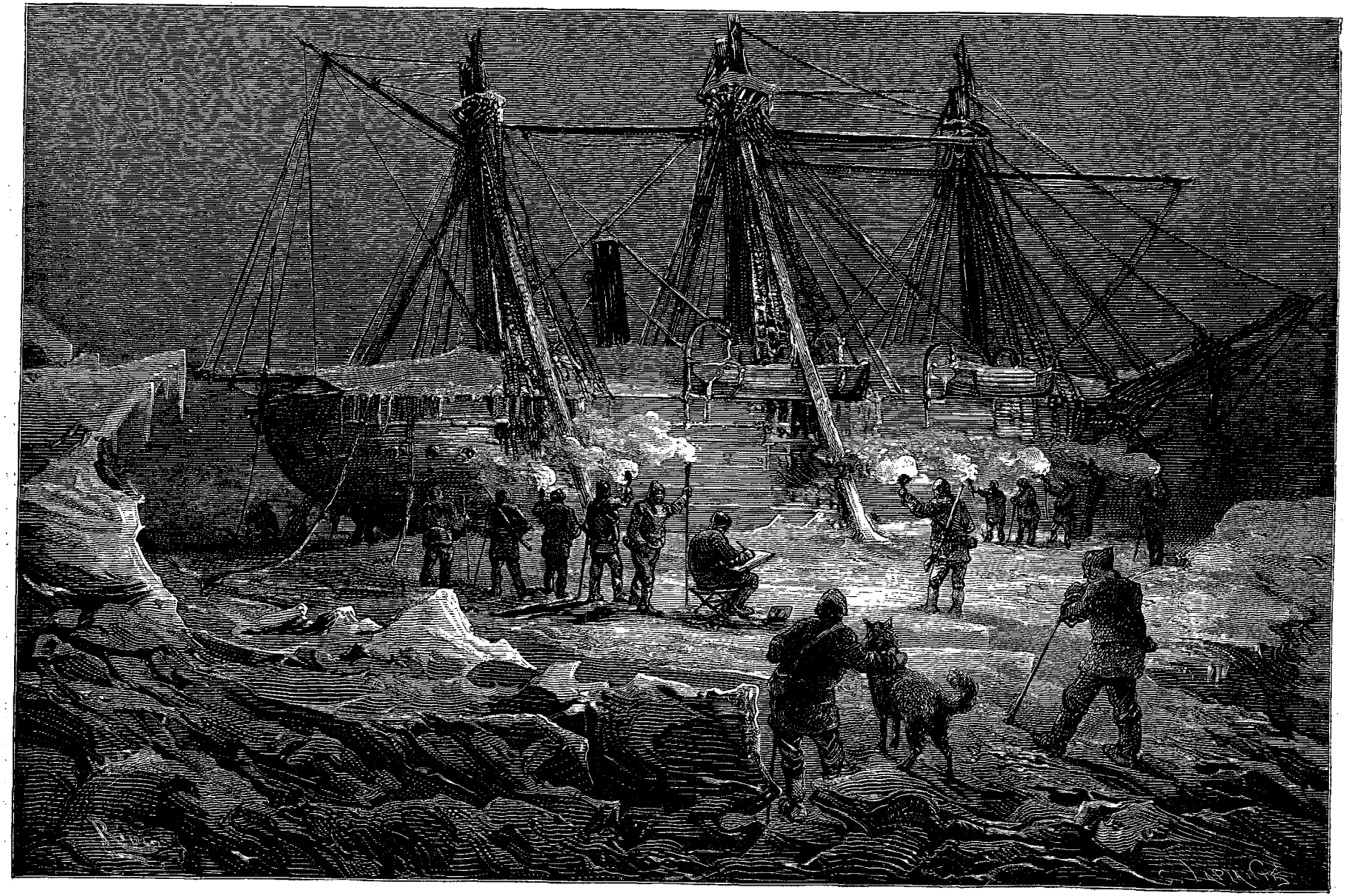
Nuit d'octobre. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Comme nous n'avions qu'une médiocre confiance dans le repos, peut-être trompeur, des glaces, cette année-là, de même que la précédente, nous nous étions bornés à recouvrir d'une tente la moitié du pont; aussi, malgré des nettoyages quotidiens, la neige durcie y formait-elle de véritables montagnes russes.

La circulation y était d'ailleurs des plus difficiles, non-seulement à cause de la grande chaloupe placée entre les mâts d'avant, mais encore à cause de l'encombrement formé par les caisses, les provisions de toute sorte, les niches des chiens, etc. Les dits chiens, quand il faisait mauvais temps, avaient coutume de se retirer sous la tente, et, malgré l'obscurité, ils ne laissaient pas de se formaliser quand on leur marchait sur la patte, ou de pousser un grognement désapprobateur, pour peu qu'on les dérangeât de leur place favorite.

Que dis-je? Il y avait, même sous le pont, des endroits où il fallait être absolument de leurs amis pour passer en franchise. *Sumbu*, par exemple, avait pris l'habitude de se mettre aux aguets derrière un tonneau et de sauter de là sur le premier innocent qui s'aventurait de ce côté. *Jubinal* avait toujours, à midi, un os de réserve, qu'il tenait à grignoter au haut de la cage de l'escalier, si bien qu'on se voyait contraint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr



Le croquis du navire pris à la lueur des torches. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'attendre sur le pont que le chemin de la table fût dégagé.

La lampe qui éclairait, ou plutôt qui était censée éclairer le pont, projetait une lueur souffreteuse qui faisait de la peine à voir; la plupart du temps elle s'assoupissait au bout de quelques minutes, ni plus ni moins qu'un homme chargé de faire le quart, ou bien elle s'éteignait, par suite de la congélation de l'huile de pétrole.

Les hommes de garde, emmitouflés dans toutes les pièces de leur garde-robe, les yeux seuls à découvert, promenaient lourdement, d'un bout du pont à l'autre, leurs informes personnes; ou bien, pareils à des hiboux, ils se blottissaient derrière des lambeaux de la tente pour s'abriter contre le vent. Dans cette position on ne voyait plus d'eux que le bout rutilant du cigare qu'ils s'évertuaient à fumer.

J'ai dit que cette garde du pont avait pour fonction principale de maintenir ouvert le puisard que nous avions ménagé dans la glace et de donner l'alarme en cas d'une agression de messieurs les ours; toutes les deux heures on la relevait, et il fallait voir alors avec quelle prestesse de cétacé harponné les libérés s'engouffraient par l'escalier du logis.

Au commencement de décembre s'ouvrit pour les chiens une ère nouvelle. On leur bâtit, hors du navire, un vaste chenil de neige, où l'on rangea en deux files régulières des caisses garnies de paille, qui leur servaient de huttes; sur chacune était inscrit le nom de l'habitant.

Les quartiers d'hiver des chiens doivent en effet être toujours établis sur la glace; ceux des Esquimaux y campent même d'ordinaire sans aucun abri protecteur; laisser ces bêtes sous la tente du pont est tout à fait contraire à l'hygiène, et cause d'ailleurs mille dérangements ennuyeux.

Chaque matin, le Tyrolien Haller ouvrait la porte du chenil; aussitôt toute la meute, la tête allongée et le nez au vent, se précipitait sur le *pack*, où elle commençait à batailler avec ardeur. Cet exercice préliminaire achevé, elle fondait sur le pont et tâchait par toutes sortes de démonstrations cafardes d'obtenir quelque morceau du premier de nous qui y paraissait.

Si le temps n'était pas trop sombre, les malignes bêtes s'efforçaient même préalablement de flairer de loin leur homme pour savoir quel fonds il convenait de faire sur sa générosité, et c'était vraiment curieux de les voir, pareilles à des points d'interrogation vivants, se tortiller la tête, à cause de notre accoutrement sous lequel elles avaient souvent peine à reconnaître leurs meilleurs amis. Puis, une fois édifiées sur l'identité du quidam, elles tombaient sur lui impétueusement et mettaient en jeu toute leur adresse pour se le concilier.

C'étaient alors des démonstrations à n'en plus finir, un étrange concert d'aboiements menus, de petits grognements, de toux en sourdine, un pêle-mêle de queues frétillantes, de pattes tendues, de mufles mendiants et câlins. Chacune ensuite fournissait à sa guise son temps de galop matinal, ou bien s'en allait revoir la place où la veille elle avait enfoui dans la neige quelque morceau de pain ou de phoque, non sans avoir grand soin, tout en vérifiant cachette et trésor, de s'assurer astucieusement, d'un regard oblique, qu'il n'y avait point de témoin indiscret.

Ces chers compagnons de notre pénible et aventureuse navigation méritent bien, je vous assure, que je vous les présente individuellement.

Regardez d'abord cette espèce de colosse roussâtre, qui vous tend sa grosse patte à peu près à la façon d'un ours; c'est le chien *Jubinal*, déjà nommé. Un voile fantastique recouvre son berceau. Ce fut un juif sibérien qui l'amena, dit-on, du nord de l'Asie à travers l'Oural. C'est le vainqueur de tous les combats, le remorqueur en chef des traîneaux, un gaillard qui, sans effort, vous véhicule quatre hommes sur les rigides plaines du *pack*.

A Bremerhafen, la veille de notre départ, il avait mis un mouton en pièces, ni plus ni moins que n'eût fait un loup. Tous les étés il était sujet à une mue subite; aussi portait-il, à ce moment-là, un vêtement de toile à voiles que les matelots lui avaient confectionné.

Le premier pour la force, après lui, c'était le chien *Bop*, un terre-neuve, qui mourut malheureusement de froid et de mélancolie pendant notre premier hivernage, un peu avant ce pauvre *Matotschkin*, dont j'ai raconté plus haut la fin si tragique.

Nous avions embarqué en outre deux chiennes terre-neuve, *Nowaja* et *Semlja* (à elles deux *Nouvelle-Zemble*), dont la dernière seule survivait; mais, à cause de son indolence, on l'employait peu aux traîneaux; elle n'avait qu'un mérite incontesté, c'était d'être la mère du jeune *Torossy*, qui avait donné de bonne heure de si belles espérances, et qui fut plus tard, je le répète, l'orgueil de l'expédition.

La nature avait comblé *Torossy* de tous les dons qu'elle n'octroie ordinairement qu'aux ours polaires. Il ne connaissait d'autre monde que celui de l'océan arctique, d'autre destinée que celle de tirer les traîneaux. Dès le début du second hiver, il avait fourni à cet égard des preuves merveilleuses de sa vocation. Dans son heureuse ignorance, il était sans cesse frétillant; il frétillait sur la glace, comme sur le pont, aux trousses de tous ceux qu'il rencontrait; il frétillait aux traits, il frétillait encore lorsque *Sumbu* lui filoutait sa pitance, il frétillait même à la gueule des ours.

Gillis, le cinquième terre-neuve, était, lui, l'antagoniste et l'ennemi irréconciliable de *Jubinal*. Personne à bord ne l'aimait, parce qu'il avait tordu le cou aux deux chats que nous avions embarqués à Tromsœ. Il avait le corps tout couvert de cicatrices, et passait la moitié de son temps à « l'hôpital »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Tyroliens. Avec les hommes il était, à la vérité, docile, mais c'était un courtisan; il avait l'air de peiner très-fort au traîneau : pure feinte et hypocrisie.

Pekel, un des deux lapons, était le plus petit de nos huit chiens.

Précédemment il avait gardé les rennes au cap Nord et sur les pâtis de Tana-Elfs. Comme on ne l'attelait jamais, il était devenu obèse.

Le plus rusé de toute la meute, c'était *Sumbu*, l'autre lapon. Dès le début, il s'était fort indigné en voyant ses camarades se prêter au remorquage des traîneaux.

Il se sauvait alors, la queue entre les jambes, et cherchait les cachettes les plus retirées. Puis, quand il était pris et attelé, il sautait aussitôt sur le véhicule pour se faire traîner, et ne cessait pas de stimuler de ses aboiements l'allure des chiens, toujours trop lente, à son gré. Il était du reste continuellement en mouvement, sans rival pour sauter et courir, inépuisable dans ses jeux comme dans ses malices.

Tantôt il dérobait un cercle au charpentier, tantôt il prenait au chauffeur un sac de clous ou une bouteille, ou bien il se couchait à plat sur le ventre, son fin museau allongé sur la neige, et, sitôt qu'on l'approchait, il bondissait avec une agilité de félin. Il avait une haine des ours si furieuse, qu'il se mettait à hurler comme un loup lorqu'on l'enchaînait pendant une chasse à ces plantigrades. Il les suivait hardiment à la trace, sur leurs talons mêmes, à de longues distances et tout seul.

Ce second hiver s'écoula pour nous sans aucune de ces terribles alertes qui nous avaient tant de fois secoués l'année d'avant; les blocs tabulaires ou pyramidaux dont se composait notre glaçon gardèrent, cette fois, une fixité consolante, et nous pûmes nous adonner tranquillement, à l'intérieur du navire, à tous les travaux et passe-temps compatibles avec notre situation et l'étroit espace où nous restions confinés. Nous eûmes toutefois encore beaucoup de scorbutiques, malgré l'amélioration relative de notre régime.

Le scorbut est, on le sait, le mal aux atteintes duquel les navigateurs polaires sont le plus exposés. L'expédition du fameux Hollandais Barentz, au seizième siècle, en souffrit cruellement; celle de Munk (1619) en périt tout entière, sauf deux hommes; dans le voyage de Behring (1741), quarante-deux hommes furent atteints sur soixante-seize, et trente moururent; Rossmyslow, en 1768-1769, perdit plus de la moitié de son équipage.

La limonade, les pommes de terre crues, les fruits acides, les légumes frais, la viande fraîche, le vin, la levûre de bière et l'exercice au grand air sont la meilleure prophylaxie contre ce mal, qui exerce surtout ses ravages pendant l'hiver et aux approches du printemps.

X

Aurores boréales.— Projets d'expéditions pour le printemps de 1874. Plan à suivre. — Mort du mécanicien Krisch.

Le retour du soleil en 1874 eut lieu le 24 février. Encore un peu de patience, et nous allions pouvoir entreprendre nos grandes pérégrinations finales à la *Terre François-Joseph*.

C'était là désormais l'unique but de notre ambition. Quant à passer un troisième hiver dans ces latitudes, nous y avions absolument renoncé. L'emprisonnement irrémédiable de notre navire, la diminution de nos approvisionnements de bouche, l'usure à peu près complète de nos effets et de notre linge, et, par-dessus tout, les inquiétudes que nous inspirait notre état sanitaire, étaient des avertissements sans réplique; une retraite prudente et opportune pouvait seule, dans ces conditions, nous garantir du triste sort de l'expédition de Franklin, laquelle, selon toute apparence, avait attendu une année de trop avant de se décider à rétrograder vers le sud.

Notre second hiver fut marqué, comme l'avait été le premier, par des phénomènes d'aurore boréale d'un éclat inimaginable, et qui surpassèrent de beaucoup en magnificence ceux dont j'avais été témoin en 1869-1870 sur la côte orientale du Groenland.

Les formes sous lesquelles ils se présentaient sont très-difficiles à caractériser, non-seulement à cause de leur variété, mais encore à cause de leur mobilité perpétuelle. Le météore affectait tantôt l'apparence d'arcs flamboyants avec de beaux globes lumineux, tantôt celle d'une voie lactée ou de rubans étincelants. Le plus souvent, ces figures différentes s'engendraient l'une l'autre; mais l'apparition des franges rubanées avait lieu généralement vers le matin.

A voir le mouvement des ondes lumineuses, on eût dit qu'elles étaient le jouet des vents; parfois l'ascension rapide des globes ou des spires enflammés ressemblait à un subit jaillissement de vapeurs tourbillonnantes, comme en pourraient projeter des geysers. Presque toujours le phénomène avait lieu au sud.

La période pendant laquelle il se montrait à nous allait du mois de septembre au mois de mars, et c'était, durant tout ce laps de temps, l'unique manifestation de vie qui nous vînt du dehors, bien que sa plus grande clarté n'égalât jamais celle de la pleine lune.

A de rares exceptions près, ces sortes d'illuminations étaient donc trop faibles et trop passagères pour rompre d'une manière sensible les longues ténèbres de la nuit polaire. Les sinuosités serpentines embrassaient le firmament, d'est en ouest ou d'ouest en est indifféremment, et souvent le phénomène se répétait plusieurs fois en une nuit. Sa plus vive intensité avait lieu de huit à dix heures du soir. Il n'était jamais accompagné d'aucun bruit. Le centre des rubans ignés était généralement vert blanchâtre, leurs bords

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la partie supérieure étaient rouges, à la partie inférieure ils étaient verts.

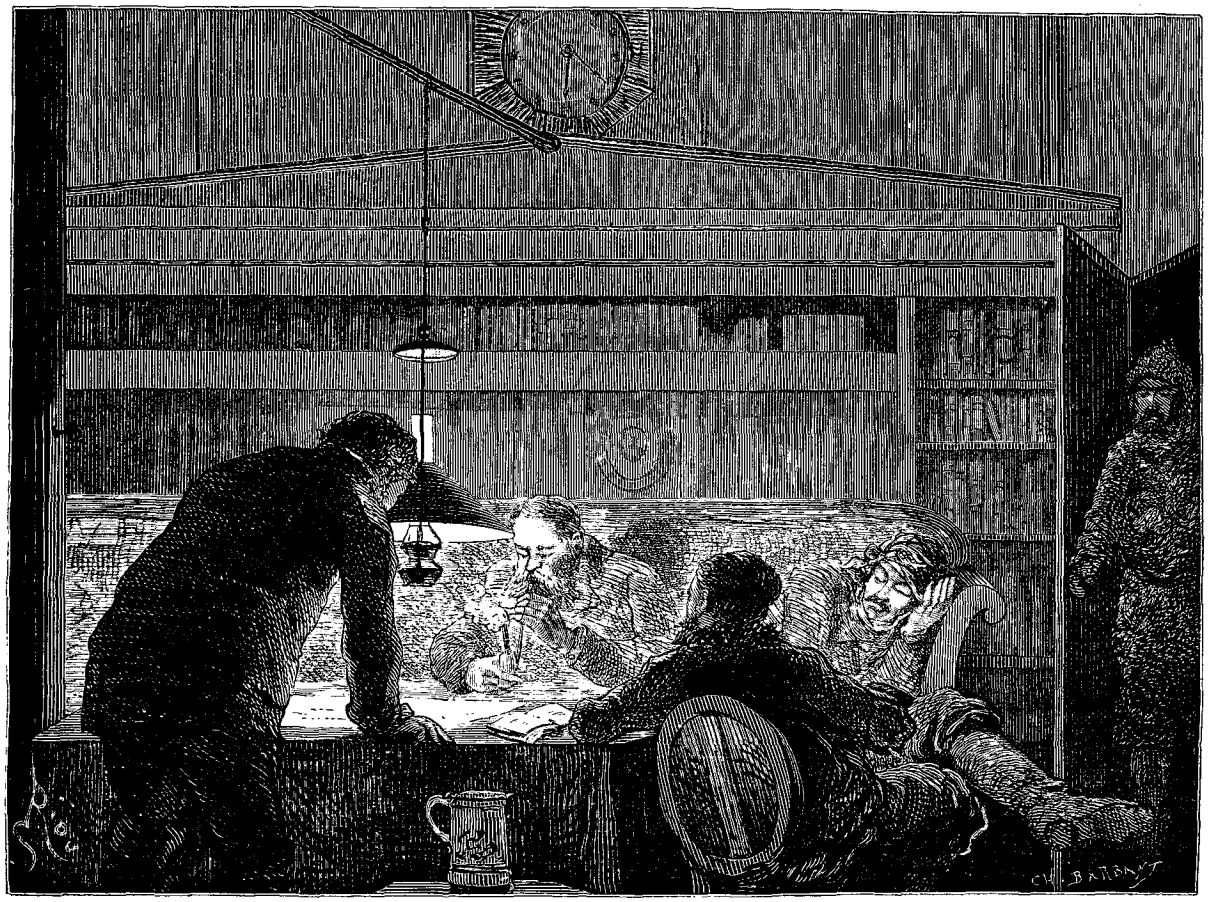
Nous remarquâmes que ces féeries célestes, lorsqu'elles se développaient dans toute leur splendeur, étaient fréquemment suivies de mauvais temps; par contre, si les vibrations étaient peu accentuées et n'atteignaient qu'une faible hauteur, c'était un signe de calme.

Bien que la cause essentielle des aurores boréales semble tenir à des circonstances électriques inconnues, il paraît probable que les vapeurs de l'atmosphère y jouent un grand rôle; le jour, il est malaisé de distinguer si telle nuée lumineuse offre réellement le caractère du météore en question; la nuit même, on s'y trompe parfois.

L'influence des aurores boréales sur l'aiguille aimantée se montrait fort variable; presque nulle, quand les arcs lumineux étaient médiocres et sans mouvement, elle s'accentuait en raison de l'intensité des couleurs et des vibrations; la perturbation avait toujours lieu du côté de l'est.

Voici, d'après nos observations répétées, la succession de phases que l'on peut noter.

On voit d'abord apparaître au midi, sur l'horizon,



La chambre (voy. p. 358). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

un arc pâle, qui s'éclaire peu à peu en s'élevant vers le zénith; il est parfaitement régulier; ses deux extrémités touchent presque l'horizon, et s'allongent du côté de l'est et de l'ouest, à mesure que monte le météore.

L'ensemble présente une belle couleur tendre à peu près uniforme, d'un blanc diaphane légèrement teinté de vert, assez analogue à celle d'une jeune plante qui aurait poussé à l'ombre, loin des regards du soleil. La clarté de la lune paraît jaune à côté de cette nuance délicate, très-douce à l'œil, et dont les mots ne sauraient donner une idée.

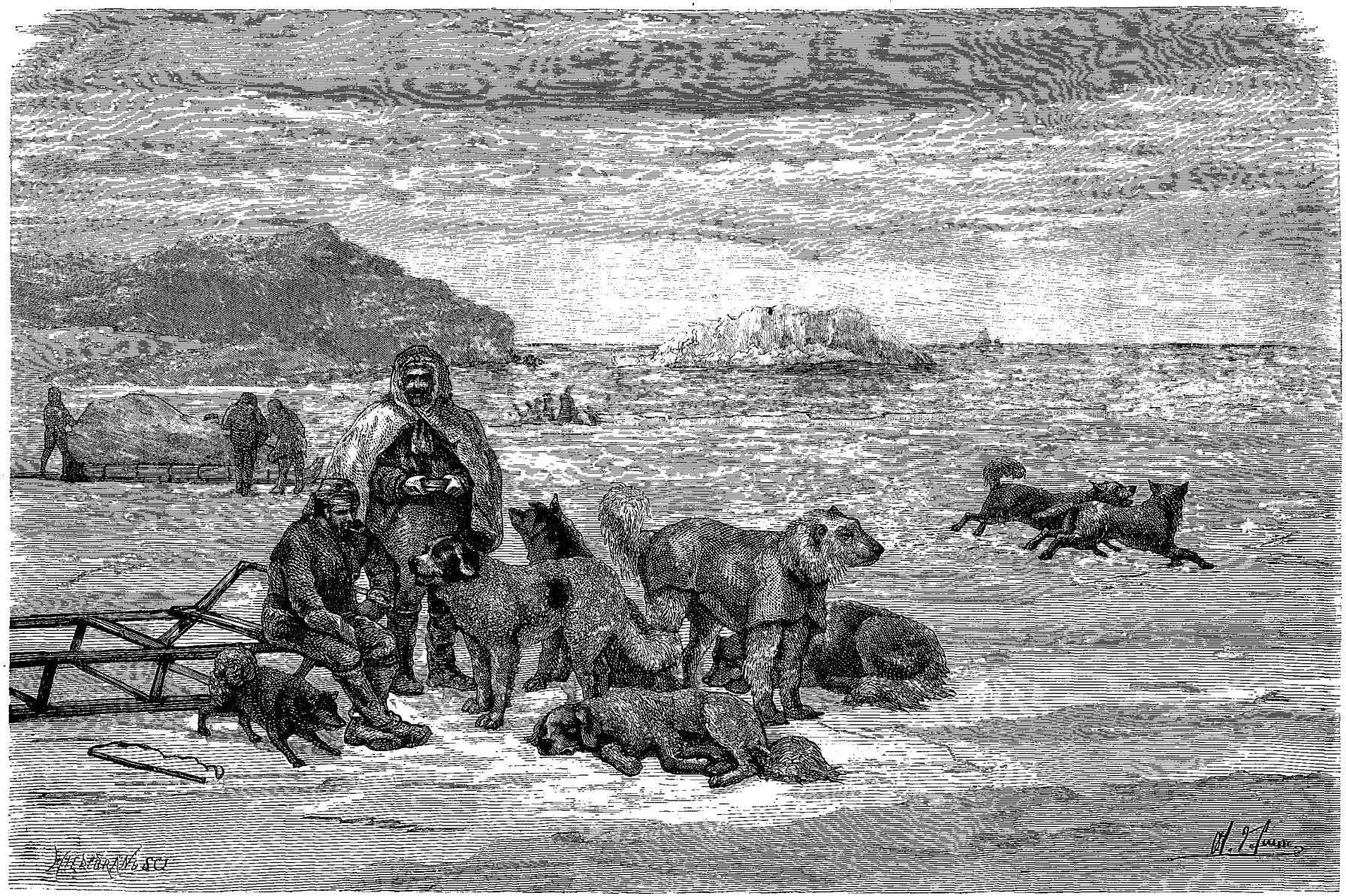
La largeur de cet arc peut atteindre le triple de celui de l'arc-en-ciel; le scintillement des étoiles le traverse sans en être nullement affaibli.

Il s'élève de plus en plus, dans une majesté tranquille; de temps à autre seulement, une onde lumineuse se meut lentement d'un côté à l'autre; la scène arctique commence alors à s'éclairer, et laisse voir distinctement chaque *hummock*.

Bien avant que la ligne cintrée ait atteint le zénith, un second arc naît, au sud, du sombre segment primitif, puis est suivi peu à peu de plusieurs autres qui cerclent tour à tour ou ensemble le firmament, puis pâlissent et s'éteignent.

D'autres fois, ce sont des rubans lumineux, de même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les chiens (voy. p. 362). — Dessin de O. de Penne, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couleur que les arcs, qui se déploient et se meuvent en spires ondoyantes, de droite à gauche ou de gauche à droite, pareils aux plis retombants d'un rideau. Souvent toutes ces bandes de lumière se réunissent en un point commun du ciel.

La bizarre fantasmagorie peut enfin se compliquer d'un jet vigoureux de rayons qui convergent dans le sens de l'inclinaison de l'aiguille aimantée et embrasent littéralement de leurs trépidations et de leurs voltiges la voûte céleste. C'est alors un véritable feu d'artifice, tel que l'imagination la plus hardie ne saurait s'en figurer. Involontairement, l'on prête l'oreille comme pour saisir un petillement, une détonation; mais le plus profond silence ne cesse d'accompagner ces mouvantes illuminations dont nul pinceau ne rendra jamais la grandiose et décevante beauté.

Laissons ces splendeurs de l'empyrée, et revenons au sombre glaçon qui porte depuis tant de mois le *Tegetthoff* et sa fortune.

Quelque indubitable que nous parût la nécessité d'un retour prochain en Europe, nous tenions, je l'ai dit, à reconnaître préalablement cette terre arctique dont nous n'avions jusqu'alors aperçu que quelques écueils avancés. Qu'était-ce que l'amas de côtes qui s'étendait au delà de cette projection de récifs? Un groupe d'îles d'un périmètre médiocre, ou une sorte de continent formé d'un seul tout?

Personne ne savait que répondre, jusqu'à nouvel ordre, à cette question.

Dès le 24 février, j'avais communiqué à l'équipage le plan à suivre pour mener à bien l'entreprise d'exploration projetée.

Il était convenu qu'avant d'abandonner le navire pour battre en retraite vers le sud, on ferait deux, et, si possible, trois expéditions en traîneau vers la *Terre François-Joseph;* dans un de ces voyages, on explorerait la ligne des côtes dans la direction du nord; dans un autre, on pousserait à l'ouest; dans un troisième, enfin, l'on pénétrerait au cœur du pays.

L'ensemble des pérégrinations prendrait six ou sept semaines, à partir de mars. Comme il fallait prévoir le cas où la colonne expéditionnaire se trouverait coupée du navire, le premier soin urgent était de déposer, sur un point déterminé du rivage, tous les objets de sauvetage de nature à faciliter le rapatriement séparé des hommes qu'on laisserait de la sorte en arrière, et aussi un supplément de provisions pouvant leur servir, en cas d'urgence absolue, à faire un troisième hivernage.

L'époque de cette séparation une fois fixée, une activité pleine d'animation recommença de régner à bord. Tout le monde se disputait le périlleux honneur de prendre part aux pérégrinations annoncées; je dus couper court à cette noble émulation, en déclarant que la colonne d'exploration ne se composerait que de moi, des deux Tyroliens et de quatre autres hommes de l'équipage.

Dès lors aussi, nous considérâmes que nous n'étions plus obligés de nous mesurer aussi parcimonieusement que par le passé nos provisions de toute sorte. Les nouvelles perspectives qui s'ouvraient devant nous semblaient reléguer à l'arrière-plan toute autre préoccupation.

Nous disposions encore de plus de deux cents bouteilles de vin que nous avions jusqu'alors tenues en réserve en prévision des cas de maladie que pourrait amener un troisième hiver. Ces trésors précieux, nous étions maintenant libres de les épuiser en trois mois; et, dans le même temps, il nous était loisible de fumer tous les cigares et tout le tabac qui nous restaient « en magasin ».

Pommes de terre, légumes conservés, fruits confits pouvaient également abonder à chaque repas sur notre table; la diète de rhum cessa aussi, et, du même coup, cessèrent nos économies « de bouts de chandelles »; chacun fut autorisé à consommer du luminaire à sa guise : une véritable orgie de prodigalité. Le plus riche de nous tous, ce fut encore Lukinovich, le thésauriseur; je le récompensai si libéralement, que son sac gourmand aussi bien que son âme avare s'en trouvèrent gonflés à crever.

Au milieu de cette renaissance universelle où semblaient s'épanouir nos cœurs déchargés de tant de terribles soucis, arriva la mort de notre pauvre compagnon, le mécanicien Krisch.

Depuis la fin de février, le mal qui le minait avait fait des progrès désespérants; tout son corps aitét couvert de taches de scorbut, et littéralement paralysé.

L'intrépide marin n'en conservait pas moins l'opiniâtre espoir d'une guérison prochaine. L'été précédent, bien que déjà mortellement atteint, il avait travaillé avec ardeur à fabriquer de nouvelles scies et des alésoirs perfectionnés, afin de contribuer, du peu de forces qui lui restaient, au dégagement du navire. Sitôt qu'il entendit parler des voyages projetés à la *Terre François-Joseph*, il mit tout en œuvre pour m'arracher la promesse formelle que je l'emmènerais avec moi.

Le pauvre diable était appelé à faire un bien autre voyage. Nous voyions, à n'en pas douter, qu'il s'acheminait chaque jour vers sa fin, au prix de cruelles souffrances et d'une insomnie continue. Au commencement de mars, l'agonie qui s'approchait lui ôta la conscience de ses douleurs, et sa langue, dévorée par la maladie, n'émit plus dès lors qu'un râlement ininterrompu. Le délire le quittait à peine. Il mourut enfin quelques jours après. Je raconterai plus tard comment nous l'enterrâmes à l'île Wilczek.

XI

Caractère général des excursions en traîneau au pôle arctique. — L'approvisionnement. — Les traîneaux. — L'équipement. — L'accoutrement. — Les chiens d'attelage.

L'histoire des expéditions polaires accomplies en ce siècle démontre que la meilleure façon d'explorer géographiquement les latitudes de l'extrême nord,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est de se servir de traîneaux. Parlons donc en détail de ce genre de locomotion, et expliquons, après expérience, ne fût-ce que pour l'instruction des voyageurs qui viendront après nous, les inconvénients et les avantages qu'il présente.

En premier lieu, il est à propos, si l'on fait une navigation de longue durée, d'entreprendre dès la première année les plus importantes de ces pérégrinations, car la capacité de supporter le froid diminue plutôt qu'elle n'augmente, avec le temps, chez l'Européen.

James Ross constate, par exemple, que ses hommes, à l'entrée du troisième hiver, n'avaient plus la force de résister aux rigueurs du climat boréal et notamment à la fatigue des marches sur la glace. Dans tous les cas, il importe de choisir préférablement, si l'on peut, pour les excursions à traîneau, la saison de l'année où les tourmentes de neige sont apaisées ou n'ont pas encore commencé, c'est-à-dire, en général, l'automne. L'hiver, les courses de ce genre sont impossibles, à cause des ténèbres; au printemps, l'intensité maximum du froid les rend très-pénibles; l'été enfin, elles sont entravées par la dislocation des glaces côtières et l'action du dégel qui transforme les névés sur lesquels on chemine en autant de lacs ou de bourbiers. Toutefois, après l'automne, l'époque qui est encore la moins défavorable, relativement, est celle qui va de la mi-mars à la fin de mai. Ce fut celle que nous choisîmes.

Le mécanicien Krisch. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Quant à la route, elle est, si je puis employer cette expression, plus ou moins carrossable, selon la nature du vent et la constance de la température; c'est surtout depuis quinze jusqu'à vingt-cinq degrés (R.) au-dessous de zéro qu'elle se présente dans les meilleures conditions. Au delà de cette limite, il s'y forme un soulèvement d'aspérités, une boursouflure de cristaux acutangles qui empêche le traîneau de bien glisser et l'enraye au moindre obstacle. Au reste, il est fort rare qu'on ait affaire à une surface de neige polie comme l'ivoire; trop souvent il s'y rencontre, soit des couches profondes de poussière fine, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe, soit des gibbosités ou des barrières d'*hummocks* de plusieurs milles d'étendue, qui contraignent la colonne voyageuse à d'énormes détours ou lui imposent la pénible corvée de transporter un à un par delà les obstacles tous les objets dont le véhicule est chargé.

Pour peu qu'on soit acclimaté, on supporte assez bien, durant ces marches, la basse température de vingt à vingt-cinq degrés, et les nuits mêmes vont sans trop d'incommodité.

Il n'y a, je le répète, que les tourmentes de neige qui soient une occasion de souffrance exceptionnelle, aussi bien que de péril.

Le point essentiel, c'est de se munir au départ d'une quantité de vivres suffisante, car dans les régions solitaires et inhabitées dont je parle ici, on n'a point de rencontre heureuse à espérer, et il ne faut même pas trop compter sur les aubaines de la chasse. Le traîneau perdu, tout est perdu. En outre, comme ce véhicule ne peut recevoir, après tout, qu'une charge limitée, il est opportun, dans beaucoup de cas, de se ménager d'avance quelques dépôts de provisions le long de la route à parcourir; encore les endroits où l'on établit ces magasins de réserve doivent-ils être choisis avec grand soin, à l'abri des ours et des cataclysmes qui agitent et bouleversent les glaces.

Le plus sage est d'enfouir les vivres sous quatre ou cinq pieds de neige dans l'anfractuosité d'une falaise à pic, à quelque hauteur au-dessus du niveau de la mer, ou de les suspendre à des parois de roche inaccessibles.

Le remorquage des traîneaux se fait à l'aide d'hommes ou de chiens. Quant aux rennes, malgré les essais tentés par quelques explorateurs, ils sont tout à fait impropres à cette besogne. Leur naturel est trop capricieux, leur humeur trop récalcitrante, et d'ailleurs on éprouve de grandes difficultés à les nourrir. Les indigènes des régions arctiques obtiennent bien encore d'eux une obéissance apparente; mais un étranger ne réussit pas à les plier à ses volontés.

La traction au moyen de l'homme exclusivement a un avantage, celui de diminuer les risques d'accidents imprévus, mais aussi un inconvénient, celui d'une moindre vitesse.

Le parcours ordinaire d'une journée de marche, par une bonne route, est ainsi de dix mille marins; il va de soi que cette moyenne diminue sensiblement, si la durée du voyage se prolonge. Avec un attelage miparti d'hommes et de chiens, on gagne naturellement plus de terrain en un temps donné; seulement il est à propos d'engager parmi l'équipage quelques robustes grimpeurs de montagnes, en état de rendre un genre de services auxquels le marin, généralement, n'est ni propre ni disposé.

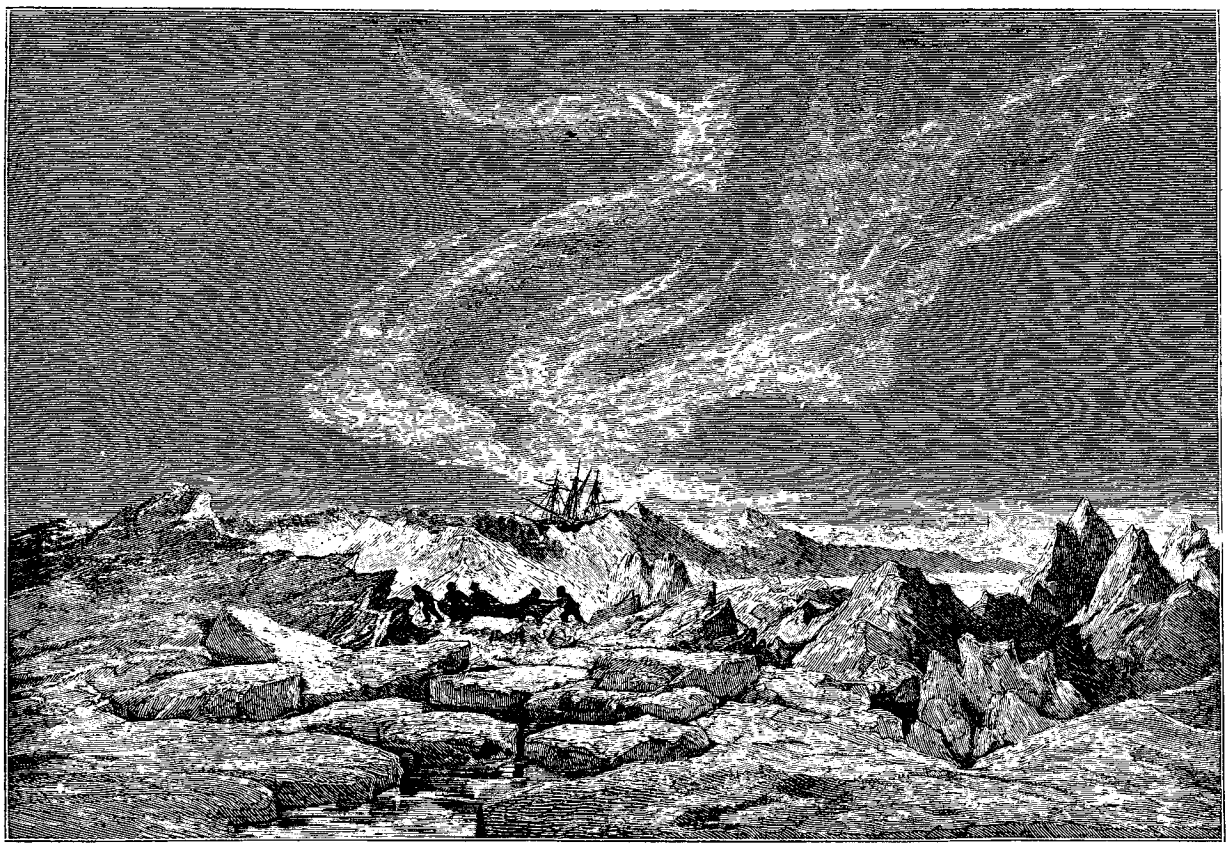
Mais le meilleur système, que nous ne pûmes, pour notre part, appliquer, est encore de se servir purement et simplement d'attelages de chiens; outre que cela permet d'allonger jusqu'à la limite du possible les journées de marche, on a un moindre poids mort à emporter avec soi, l'animal n'ayant pas les mille petits besoins auxquels l'homme est soumis. La charge de chaque traîneau, au départ, peut, dans ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

cas, être élevée à sept quintaux, ce qui représente l'approvisionnement de trente à cinquante jours. A seize milles en moyenne par journée, on est ainsi en mesure de fournir dans ce laps de temps une course de cinq cents à huit cents milles, c'est-à-dire trois cents milles de plus qu'avec un attelage humain.

L'équipement est le point essentiel et vital de ces sortes de pérégrinations. Les traîneaux doivent être construits avec le plus grand soin, en excellent frêne, avec de larges patins, légèrement recourbés aux deux bouts. Le digesteur destiné à faire fondre la neige pour les besoins de la cuisine doit être en tôle, sans soudures, de manière à ne laisser jamais couler d'alcool enflammé, susceptible de mettre le feu à la tente de coton ou de toile à voiles où l'on s'enferme dans les haltes.

Pour dormir, on se sert d'un sac commun, d'un étui en laine ou en peau de buffle, où tout le monde se fourre côte à côte. Les fusils, les cartouches, les instruments scientifiques et les provisions de bouche,



Aurore boréale (voy. p. 363). — Cliché tiré de l'édition allemande.

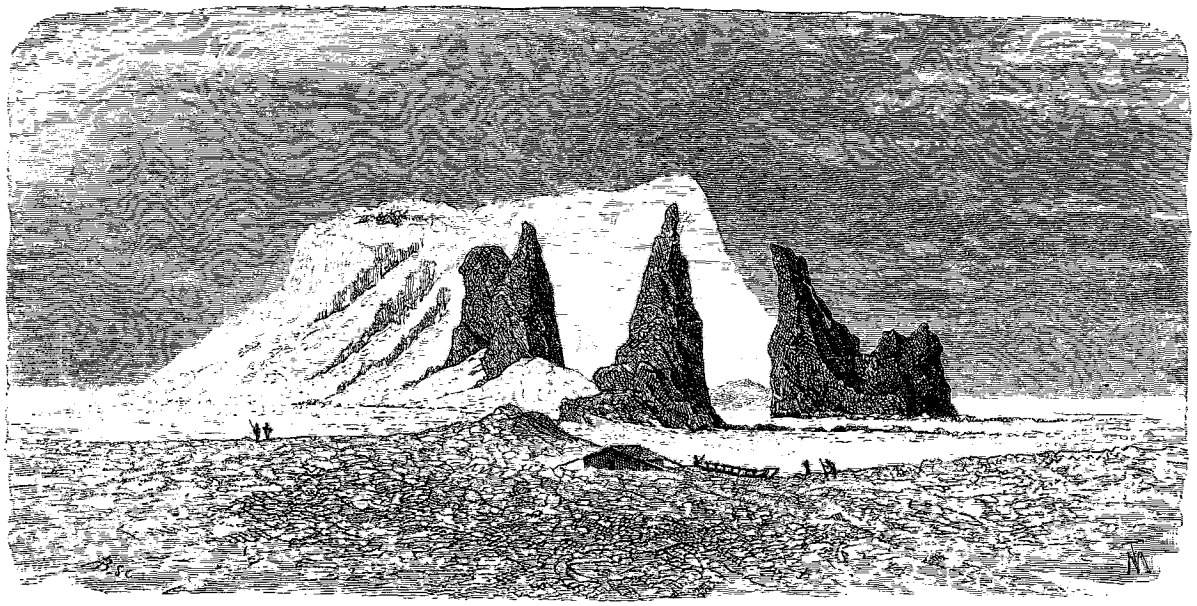
le tout dûment empaqueté, complètent d'ordinaire la charge du véhicule. Plusieurs fois on a essayé d'y ajouter des chaloupes, supplément de bagage indispensable soit pour pousser une pointe sur quelque partie d'eau vive, soit pour parer aux inconvénients d'une rupture des glaces.

Ces chaloupes portatives doivent être non pas de métal mince ou de bois, mais de cuir, de caoutchouc ou de toile à voiles imperméable. Encore, si légère que soit la charpente qui entre dans leur contexture, en résulte-t-il une surcharge qui en rend l'emploi presque impraticable. D'ailleurs, pour qu'on s'en puisse servir utilement, il est nécessaire que ces chaloupes soient d'une dimension à contenir tous les hommes de l'expédition, et l'on voit d'ici l'attirail de claies et de traîneaux additionnels qu'exige le transport de cette flottille.

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Cap Tegetthoff. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

L'ODYSSÉE DU TEGETTHOFF

ET

LES DÉCOUVERTES DES LIEUTENANTS PAYER ET WEYPRECHT AUX 80°-83° DE LATITUDE NORD.

1872-1874. — RELATION INÉDITE[1].

XII

Première excursion en traîneau. — Sous l'île Wilczek. — Chasse à l'ours. — Ascension du cap Tegetthoff. — Intensité du froid. Fiords et glaciers. — Perspective.

L'accoutrement des voyageurs n'est pas d'une moindre importance que le matériel de traction. Les Européens doivent, sur toute chose, se garder d'imiter les naturels du Kamtchatka qui, au cours de leurs pérégrinations hivernales, dorment accroupis dans la neige, sans feu et sans abri, ou ces Indiens du pays des fourrures qui, plus rudes encore que les « hommes de fer » de la Sibérie, se mettent préalablement tout nus pour se coucher à la belle étoile, par plusieurs degrés au-dessous de zéro. Ils n'auraient pas moins tort de se piquer d'émulation au récit du docteur Richardson, qui rapporte que certaines peuplades de l'Amérique du Nord se contentent, en pareille circonstance, de « s'oindre » contre le froid par une friction de graisse ou de moelle sur les cheveux et sur la figure. Ces bravades seraient dangereuses, ce préservatif serait illusoire.

Voici, sans fausse honte, la tenue qu'il est indispensable d'adopter.

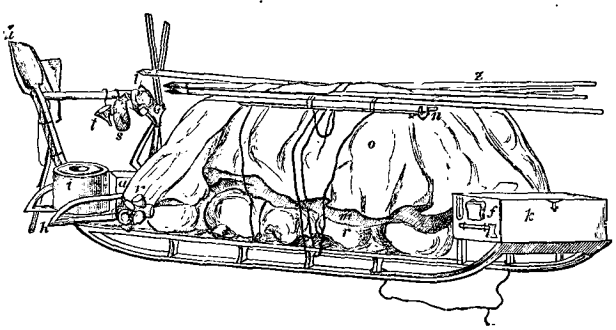
Pour la marche, il suffit d'un long corsage en pure laine de brebis, avec une ceinture abdominale, deux fortes chemises de toile, un ou deux caleçons de laine, une bonne culotte de drap, une paire de mitaines ordinaires et un léger capuchon : rien de plus, quelle que soit la température. Pour les bourrasques de neige et pour la nuitée, il faut revêtir une redingote fourrée garnie d'un capuche, deux paires de gants de laine, une large muserolle de flanelle adaptée au capuchon, et un abat-vent de cuir solide destiné à préserver le visage de la congélation. Le masque de flanelle, avec échancrures pour le nez et la bouche, n'est que d'une faible efficacité, attendu qu'au bout de quelques heures la glace l'a rendu rigide; le meilleur moyen de se garantir du vent sans gêner la respiration, c'est de s'appliquer un châle sur la bouche. Comme la barbe, si courte qu'elle soit, se revêt bientôt, grâce à la buée de l'haleine, de solides cristallisations en forme de stalactites, il importerait, ce que nous ne fîmes pas toujours, de la couper entièrement avant le départ.

1. Suite. — Voy. p. 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnav@free.fr

Chaque jour, avant de se mettre au lit, c'est-à-dire dans le sac commun, on est tenu de changer de bas, et ceux qu'on retire, de les mettre sécher durant la nuit contre sa poitrine. Comme chaussures, ce qu'il y a de mieux, ce sont des bottes en toile à voiles garnies de flanelle, avec une forte semelle de feutre, la tige assez large pour qu'on puisse aisément y faire entrer le pantalon. Quant aux chaussures de cuir, l'usage n'en vaut absolument rien : elles n'ont pas assez de souplesse; elles exposent les pieds à geler, et une fois ôtées elles sont tellement raides qu'il n'y a plus moyen de les remettre et qu'elles cassent pour peu qu'on les force.

Les chiens peuvent dormir en plein air sur les traîneaux; il est bon toutefois de les attacher à des pieux, parce qu'ils décamperaient, au flair de la première bête. Nos attelages, à nous, avaient le privilége de coucher sous une petite tente spécialement affectée à leur usage. Un point essentiel est d'endurcir de bonne heure les pattes de ces animaux par des marches forcées sur la glace; autrement, comme ce fut le cas du chien *Jubinal*, ils attrapent facilement mal aux pieds, et, de tout le voyage, on ne les peut guérir ; on conjure toutefois l'aggravation des plaies en les lavant chaque jour avec du collodion ou de l'alcool et en les bandant à l'aide de morceaux de flanelle. Lorsqu'un chien paraît exténué outre mesure par le labeur du remorquage, le mieux est de faire comme les peuplades sibériennes, de lui tirer un peu de sang par la queue ou par les oreilles.



Traîneau chargé (voy. p. 368). — Gravure tirée de l'édition allemande.

Le but de notre première excursion à traîneau était de reconnaître sommairement la terre encore mystérieuse que nous avions découverte d'une façon si inopinée et d'y poser les jalons d'une orientation préliminaire. J'avais fixé comme notre objectif le plus proche le promontoire élevé que nous avions aperçu tout d'abord et qui avait reçu le nom de *cap Tegetthoff*.

Je partis le 10 mars, avec un des grands traîneaux chargé de vivres pour une semaine. J'étais accompagné de six hommes, — Haller, Klotz, Lukinovich, Cattarinich, Popischill, Lettis, — et de trois chiens : *Gillis*, *Torossy* et *Sumbu*. Jamais *Armada*, cinglant à la conquête des trésors de l'Inde, n'eut une allure aussi résolue et aussi fière que la nôtre.

Nous avions franchi la barrière des *hummocks*, au nord du navire, et nous venions de nous engager sur la surface polie des glaces côtières formées au cours du dernier automne, quand nous aperçûmes derrière nous un certain nombre de points noirs qui se rapprochaient avec une étrange rapidité. C'étaient ceux de nos chiens qui n'avaient pas été admis à l'honneur de l'expédition. Ils voulaient y prendre part, et de leur propre chef ils travaillaient à opérer leur jonction. Il fallut un adroit et savant alliage de ruse et de force, de caresses et de coups, pour les contraindre à rebrousser chemin.

Comme notre traîneau ne portait qu'une charge modérée et que le chemin était bon, nous atteignîmes tout d'abord une vitesse de marche exceptionnelle, cent pas à la minute. Au bout de deux heures, nous doublâmes la pointe sud-ouest de l'*île Wilczek*. Un iceberg, en forme de rose à demi effeuillée, nous offrit un endroit commode pour faire, à l'abri du vent, notre halte de midi. Le thermomètre marquait 21 degrés (R.) au-dessous de zéro.

Quand nous eûmes repris notre course et perdu le navire de vue, le chemin cessa d'être uni à souhait et se transforma en un soulèvement de glaçons chaotiques. Le soir venu, nous dressâmes notre tente sous un haut promontoire de l'*île Wilczek*, près d'un écheveau d'icebergs échoués à la côte, contre la puissante armature desquels les glaçons, poussés par le flot, se heurtaient avec toutes sortes de grincements plaintifs.

Trois de nos hommes, en abordant au rivage, faillirent même disparaître par une crevasse. De toute la nuit nous ne pûmes fermer l'œil, à cause des craquements continuels qui retentissaient autour de nous.

Le lendemain, 11 mars, nous étant remis en route à la pointe du jour, nous aperçûmes vers le sud un reflet d'eau vive dans le ciel. Du haut d'une éminence que nous escaladâmes, nous reconnûmes effectivement une certaine étendue de mer libre, ou plutôt une *wacke* à demi gelée, au-dessus de laquelle flottaient d'épaisses vapeurs. Obligés de contourner la côte rocheuse de l'*île Wilczek*, faute de pouvoir franchir cette île avec nos traîneaux tout chargés, nous eûmes, ce jour-là, à peiner misérablement. Tantôt c'était une barrière de glace par-dessus laquelle il fallait faire passer les véhicules; tantôt c'était l'ennui d'un complet débardage à exécuter ou d'un chemin à frayer de toutes pièces.

La conduite des chiens ne fut pas, je dois le dire, absolument irréprochable. Le moindre incident, un de nos hommes qui tournait la tête, un oiseau qui passait, tout leur était prétexte pour cesser de tirer. Pour peu que le Tyrolien Klotz, qui était de l'attelage, se négligeât un instant et ne fût pas arc-bouté aux traits de toute sa vigueur, le traîneau s'arrêtait court.

Enfin, après plusieurs heures d'efforts à travers un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Costumes de voyage (voy. p. 369). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

fouillis d'icebergs tout déchiquetés, nous débouchâmes dans une plaine ouverte, et nous traversâmes de biais une langue de terre, à molle déclivité, qui était couverte de neige.

Nous vîmes alors se dérouler devant nous le relief abrupt de l'*île Hall*, où s'élève le *cap Tegetthoff*, et, en face de celle-ci, à l'ouest, la longue ligne de glaciers de l'*île Mac-Clintock*.

Notre route était maintenant tout indiquée : nous n'avions qu'à suivre vers le nord-nord-ouest une arène de glace solide que la neige recouvrait, pour atteindre le *cap Tegetthoff*, but de notre voyage. Malheureusement il s'éleva bientôt un brouillard qui enveloppa toute chose d'un voile si épais, que nous ne pouvions plus nous diriger qu'à l'aide du compas, en nous orientant d'après quelques petits *hummocks* rompant l'uniformité de la plaine; encore fûmes-nous obligés de faire halte, au bout de quatre cents pas environ, pour corriger notre itinéraire à l'aide d'un compas plus grand, et nous reconnûmes alors que nous avions dévié considérablement de la vraie ligne.

Pour comble de malchance, la neige, qui se mit à tomber, obscurcit l'air encore davantage, si bien qu'un ours faillit nous surprendre. Il ne fut aperçu qu'à une très-petite distance; le brouillard lui prêtait des dimensions monstrueuses. Nous le tirâmes précipitamment, trop vite même, et il disparut sans laisser aucune trace de sang indiquant qu'on l'eût atteint. Nous eûmes, à la vérité, maintes fois lieu de faire semblable remarque sur des ours, même grièvement blessés; on prétend que ces bêtes ont coutume de bander elles-mêmes leur blessure en y appliquant leur patte chargée de neige.

Une chose certaine, c'est que l'ours polaire, en présence de l'homme, ne manifeste d'autre sentiment que celui d'une surprise en quelque sorte hébétée; il n'a pas appris, en effet, à connaître d'ennemi dans ces solitaires labyrinthes de glaces dont il est le roi, comme le morse est celui de la mer environnante. Quant à l'homme, sa quiétude en face de l'ours est beaucoup moindre, surtout s'il se trouve isolé : il ne se dissimule pas, lorsqu'il fait la chasse à cet adversaire, que l'unique question en jeu est de savoir s'il sera mangé par lui ou s'il le mangera.

A midi, nous fîmes une halte de quelques heures pour dîner.

Au moment où nous nous remettions en route, nous revîmes notre ours devant nous; mais cette fois encore il décampa prestement; puis, quelques heures après, comme nous longions une rangée d'immenses blocs tabulaires et que déjà nous apercevions au-dessus de nous, grâce à une éclaircie du brouillard, les sommités rocheuses du *cap Tegetthoff*, messire l'ours entra derechef en scène. Le gaillard nous escortait d'un pied si allègre, que nous le voyions tour à tour derrière, de flanc et devant, à une distance de deux cents pas à peu près; dans toutes ses évolutions, il tenait la tête constamment tournée de notre côté.

Vivement désireux de nous approprier sa chair et sa graisse, nous fîmes mine de ne point nous occuper de lui, afin d'encourager son assurance et de l'amener à prendre l'offensive. Effectivement, il se mit tout à coup à s'avancer vers nous sous le vent. Aussitôt nous fîmes faire au traîneau une conversion qui le plaça en travers de la direction par où venait l'animal; chacun, en un clin d'œil, se dégagea des sangles; les Tyroliens et moi, nous saisîmes nos fusils, et, nous agenouillant sur la charge du véhicule, nous mîmes en joue.

Pendant ce temps, l'un de nous était allé jeter dans la neige, à trente pas de là, un gant surmonté d'un morceau de pain. Quant aux chiens, on les avait retranchés, sous la garde de deux hommes, derrière le traîneau, et couverts par la voile, abattue à dessein. Ce branle-bas de combat terminé, tout le monde se tint silencieux et coi.

L'ours s'approchait toujours, un peu hésitant parfois, et en zigzag.

Arrivé à l'endroit où gisait le pain, il s'arrêta. A ce moment, trois coups de feu retentirent : la bête, frappée à la tête et au poumon, tomba morte sur place. D'épouvantables hurlements éclatèrent immédiatement : c'étaient les chiens qui manifestaient leur extrême déplaisir de cette chasse faite à leur insu; car, l'ours étant, comme je l'ai dit, venu à nous sous le vent, ils n'avaient point pu le flairer de loin.

Il fallait voir avec quelle fougue ils tiraient sur les traits! Dès que nous les eûmes détachés, ils fondirent sur le monstre inanimé, et se mirent à déchiqueter la peau à belles dents; puis, quand nous dépeçâmes le corps, ils se placèrent tout près de nous, attentifs et l'oreille dressée, suivant l'opération dans tous ses détails.

La bête que nous venions de tuer était une femelle, de six pieds de long.

Le lendemain, 12 mars, nous essuyâmes, en cheminant contre le vent, une horrible bourrasque : presque tous les hommes eurent le nez gelé, y compris le Tyrolien Klotz, auquel, soit dit par parenthèse, on eut une peine infinie à faire comprendre qu'il devait frictionner son appendice nasal avec de la neige, attendu que cet appendice, dans la grave occurrence où nous nous trouvions, ne lui appartenait pas à lui seul, mais était, en quelque sorte, aussi bien que les sept autres nez engagés dans l'expédition, la propriété indivise de toute la troupe, et restait, en conséquence, soumis de droit à la commune surveillance.

Comme nous approchions de la côte, la tempête diminua un peu de violence; puis le calme revint.

Le plateau abrupt du *cap Tegetthoff* était devant nous.

Sa cime s'abaissait vers l'est en une série d'écueils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

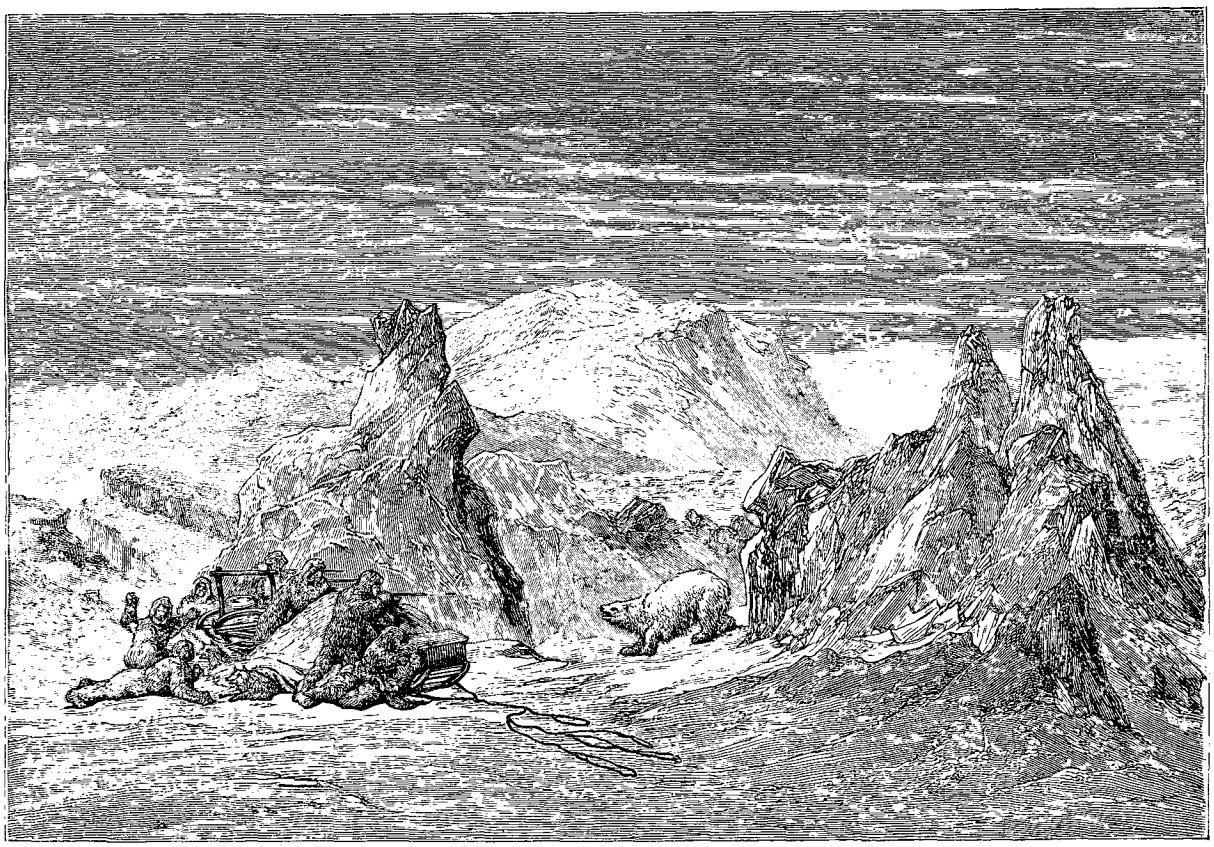
de basalte, pour se terminer par deux piliers solitaires d'environ deux cents pieds de haut. Nous les atteignîmes un peu avant midi; la détermination de la latitude nous donna quatre-vingts degrés six minutes. Notre tente fut établie sous l'une des deux tours de basalte dont je viens de parler.

A une heure, les Tyroliens et moi nous nous mîmes en devoir d'escalader le cap.

Une heure durant, nous cheminâmes, sur une neige ombrée d'un tendre reflet d'azur, au pied de la longue rangée d'écueils basaltiques; pendant une autre heure, nous gravîmes, en plein soleil, entre des roches « candies », des pentes neigeuses colorées de rose, avant d'arriver au point culminant du promontoire, formé d'un plateau ondulé, dont l'altitude était de deux mille six cents pieds.

Rarement ascension offrit autant d'intérêt, et cependant Haller, Klotz et moi, nous étions des grimpeurs d'alpes émérites, et cent fois, dans le Tyrol, j'avais escaladé des cimes de dix mille pieds d'altitude.

La température, sur le plateau, était de vingt-huit degrés (R.) au-dessous de zéro, c'est-à-dire plus basse de trois degrés que celle que nos compagnons avaient, au même moment, dans la tente. Contre notre espérance, nous ne jouîmes que d'une perspective très-



Chasse à l'ours. — Gravure tirée de l'édition allemande.

bornée; d'innombrables et menus cristaux de glace, qui emplissaient l'atmosphère, surtout vers le nord, la rendaient si opaque et si sombre, que le relief volcanique du *cap Berghaus* lui-même, sur la côte orientale de l'*île Hall*, ne nous apparaissait que comme au travers d'un épais voile; tout ce qui était au delà demeurait enveloppé d'une espèce de brouillard sec. On voyait seulement briller au soleil quelques minces bandes d'eau vive.

Au bout de deux heures, les observations essentielles étant achevées, nous retournâmes au campement, où nous retrouvâmes nos hommes en train de se frictionner mutuellement et à tour de rôle leurs membres gelés.

Le thermomètre descendit pendant la nuit à trente-trois degrés (R.) au-dessous de zéro; mais par la vertu d'un grog bien chaud, auquel fut employée toute une bouteille du plus fort rhum, les hôtes grelottants du sac commun finirent par s'endormir d'un profond sommeil.

Le lendemain, 13 mars, nous nous remîmes en route, par un froid croissant, de trente-cinq degrés (R.), dans la direction du *cap Berghaus*.

Nous espérions avoir de son sommet une vue suffisamment nette de la configuration générale du pays au quatre-vingtième degré.

Bien que le soleil ne fût pas encore levé, les plaines de neige rigide s'éclairaient déjà d'un fauve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

reflet, tandis qu'au nord les icebergs brillaient d'une mate lumière argentée et dessinaient leurs contours indécis dans l'atmosphère ondoyante et trouble.

La route que nous suivions était composée de milliards de cristaux de neige étincelants, et d'une telle dureté, que le traîneau n'y glissait qu'avec peine et en grinçant.

Trois heures de remorquage nous exténuèrent au point qu'il nous fallut débarder et faire fondre un peu de neige afin d'humecter les flasques du véhicule.

En continuant d'avancer, nous vîmes s'ouvrir à notre gauche, dans l'*île Hall*, un large fiord, bordé de côtes pittoresques, auquel nous donnâmes le nom de *fiord Nordenskjöld;* un immense glacier en formait l'arrière-plan.

Convaincus que nous ne perdions rien à changer notre itinéraire, nous renonçâmes aussitôt à gagner le *cap Berghaus* pour obliquer à l'ouest dans cet intéressant détroit.

Nous y trouvâmes une couche de plus en plus épaisse de poussière de neige, qui avait été amoncelée par les vents dans cet encaissement naturel. Il était midi quand nous atteignîmes le pied du glacier, que nous appelâmes *glacier de Sonklar*.

Aussitôt que la tente fut dressée, mes fidèles Tyroliens et moi nous escaladâmes une cime (*cap Littrow*) de deux mille cinq cents pieds d'altitude, d'où nous dominâmes non-seulement les montagnes de l'*île Hall*, mais encore toute la projection d'îles qui s'étendait à l'est.

Pas un souffle n'agitait l'air, d'une sérénité inaccoutumée. Du sud-ouest au nord-est, on distinguait, par delà les hauteurs situées au premier plan, le long relief d'un massif lointain qui prouvait que la *Terre François-Joseph*, notre nouvelle découverte, devait avoir une étendue considérable. Pour le moment toutefois nous ne pouvions reconnaître bien nettement qu'une chaîne de montagnes, couronnée d'un triple pic; elle se dressait toute rougissante des feux du soleil au-dessus du *glacier de Sonklar*, dont les pentes encore sombres, étagées en vastes terrasses, allaient mourir lentement dans la baie gelée du *fiord Nordenskjöld*.

A huit heures du soir, nous étions de retour à notre gîte.

Le froid, qui croissait toujours, atteignit trente-sept degrés (R.). En dépit du grog vivifiant, nous passâmes une mauvaise nuit.

Le chien *Sumbu* lui-même se trouvait à bout de stoïcisme : il étendit le privilége qui lui était accordé, de dormir sous la grande tente, jusqu'à se fourrer dans le sac du cuisinier, tandis que celui-ci était encore occupé à son office, et il se permit même de grogner, en me voyant me frotter le nez, que j'avais gelé, avec une mixture d'iode et de collodion.

XIII

Par quarante degrés Réaumur au-dessous de zéro. — Lever de soleil. — Effets des grands froids au pôle arctique. — Retour au navire. — Enterrement du mécanicien Krisch.

La journée du lendemain (14 mars) fut marquée par le froid le plus intense que j'aie eu à subir dans mes diverses expéditions au pôle Nord.

Dès six heures du matin, je me trouvais avec les Tyroliens sur l'arête supérieure du *glacier de Sonklar;* mes autres hommes étaient restés à la tente pour la nettoyer de la neige qui l'encombrait et préparer l'établissement d'un dépôt de vivres dans un iceberg voisin.

Le soleil n'était pas encore levé : un reflet jaunâtre, derrière lès sombres déclivités de la grande *île Salm*, au sud-est, annonçait seul son approche. Bientôt apparut un premier jet de lumière rouge, pareil à la colonne de flamme qui monte dans une cheminée où le feu s'allume; et enfin l'astre lui-même émergea, informe et couleur de sang, au travers du brouillard. Son disque était environné de ces parhélies qui accompagnent d'ordinaire les grands froids.

La ligne neigeuse des monts prit d'abord une teinte rose tendre; puis, quand le globe solaire eut achevé de percer la brume glacée, tout s'embrasa autour de nous.

A ce moment, le thermomètre marquait quarante degrés (R.) au-dessous de zéro.

Une légère brise soufflait du haut massif continental; cette brise de mars, dans nos pays d'Europe, n'eût sans doute eu rien de désagréable; ici elle m'incommodait si fort, dans mon travail délicat de dessin et de mesurage, que, bien que flanqué comme d'un paravent par ma fidèle garde tyrolienne, j'étais obligé à chaque instant de frictionner avec de la neige mes mains raides et endolories.

Notre excellent rhum, auquel nous eûmes recours, semblait avoir perdu toute son efficacité; il avait absolument la consistance de l'huile, et faisait sur nos gosiers l'effet de petit-lait.

Le pain était si dur qu'il y avait de quoi se casser les dents, et qu'on se mordait au sang pour le manger. Si l'on essayait de fumer un cigare, il s'éteignait au contact des aiguilles de glace, longues d'un pouce, qui agrémentaient notre barbe; quant aux pipes, même de la plus brève dimension, elles étaient gelées jusqu'aux moelles. Les instruments semblaient brûler au toucher; il en était de même des médaillons que quelques-uns d'entre nous portaient sur la poitrine.

Il est admis généralement que la chaleur rend l'homme mou et paresseux, tandis que le froid l'excite et l'aguerrit. Il y a d'étranges réserves à faire au sujet du froid des régions polaires. S'il agit d'abord comme excitant sur la volonté, il ne tarde pas ensuite à produire l'atonie.

On se sent, à la longue, envahi par une sorte d'ivresse; les mâchoires sont prises d'un tremblement; elles s'engourdissent, et l'on ne parle plus qu'au prix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

d'un effort pénible. Les mouvements deviennent incertains; le corps et l'esprit s'émoussent, comme dans une sorte de somnambulisme.

La plupart des animaux polaires eux-mêmes se dérobent, autant que possible, aux plus grandes intensités du froid, les uns en émigrant, les autres en se retirant dans des cavités bien abritées pour s'y plonger dans le sommeil hivernal.

Les poissons que l'on rencontre dans les petites mares d'eau douce de la côte, y transissent complétement avec elles et ne se réveillent de cet engourdissement que lorsque ces mares dégèlent.

Par ces froids terribles, l'atmosphère est d'une sécheresse telle, que le tabac s'émiette de lui-même en particules excessivement ténues : ce qui n'empêche pas qu'on éprouve une indicible sensation d'humidité, due à la fine poussière de neige qui emplit — avec de singuliers et menus bruissements — l'air le plus lumineux. Le son, dans ce milieu, se transmet avec une facilité bien plus grande que chez nous. Je me souviens d'avoir entendu très-distinctement, à certains jours, des paroles prononcées d'une voix ordinaire à plusieurs centaines de pas. Le bruit des pieds sur la neige en quelque sorte pétrifiée retentit comme celui du tambour.

Le bois prend une telle densité qu'on dirait de l'os quand on le travaille au couteau; le beurre, toujours fluide sous les tropiques, est ici comme du caillou; la viande ne se coupe plus, on la fend, et le mercure peut être lancé en guise de balle.

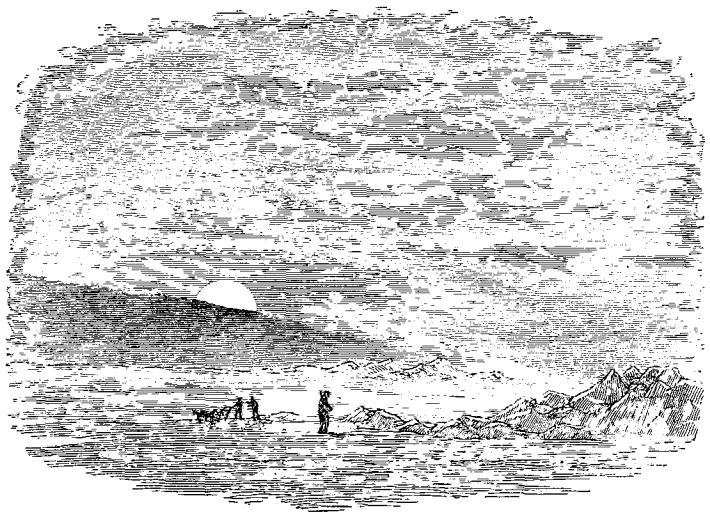
De tous les sens, l'odorat et l'ouïe sont ceux qui perdent le plus de leur acuité, à cause de l'état de congestion et de sécrétion exagérée où se trouvent constamment les muqueuses. Si l'on s'expose soudain à ces grands froids, au sortir d'un lieu chauffé, on respire involontairement par le nez, et l'on ferme la bouche, par suite de l'oppression qui se fait au poumon.

Les paupières, même par un temps calme, se couvrent d'une croûte de glace, dont il faut avoir soin de les débarrasser, pour pouvoir les ouvrir. L'évaporation de l'œil suffit à ternir le verre des conserves; à trente degrés Réaumur au-dessous de zéro, celles-ci sont aussi opaques que des croisées enduites de givre.

J'ai déjà fait observer que la capacité de supporter le froid polaire diminue, à la longue, chez l'Européen, au lieu de s'accroître : le nez, les lèvres et les mains finissent par se tuméfier et par se vêtir d'une sorte d'épiderme parcheminé qui se fendille, et cause, au moindre vent, de vives douleurs; souvent même, pour peu qu'on se néglige, le nez et les mains, après avoir gelé, conservent un coloris violet dont nul effort ne peut les débarrasser, et il arrive aussi que l'extrême sensibilité de la partie ou du membre atteint se manifeste encore, après des années, lors des changements de temps.

Le supplice le plus intolérable, dans les régions arctiques, est celui de la soif; beaucoup tentent de l'apaiser avec de la neige : c'est un mauvais système; il en résulte des inflammations de la langue et du gosier, des maux de dents, des diarrhées.

Le remède, d'ailleurs, est illusoire : de trente à quarante degrés Réaumur, la neige produit dans la bouche la sensation d'un métal brûlant, et augmente la soif par l'échauffement des membranes muqueuses qui en subissent le contact. Aussi les Esquimaux eux-mêmes aiment-ils mieux supporter la soif la plus intense que d'essayer de se désaltérer avec de la neige.



Lever du soleil. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Je reviens à notre excursion du 14 mars.

Après avoir mesuré l'inclinaison du *glacier de Sonklar*, laquelle n'était que de 1° 6′, et avoir examiné d'en haut quelle était la route la plus favorable pour pousser vers le nord, nous redescendîmes; au pied du glacier, nous rencontrâmes un bloc de neige singulier : il était de la hauteur d'un homme et avait pris, sous le souffle du vent, la forme d'un éventail.

Le 15 mars, aux trois quarts inanimés de froid, nous nous remîmes en marche pour regagner le *Tegetthoff*, dont nous séparait une distance d'un peu plus de trente kilomètres. Grâce à une légère brise du nord, qui permit au traîneau de bénéficier du secours de la voile, nous atteignîmes en sept heures la pointe occidentale de l'*île Wilczek*.

Là, sur une éminence rocheuse, nous déposâmes en passant une seconde réserve de provisions de bouche. A l'aide d'une lunette d'approche, nous finîmes, de ce même point, par découvrir derrière un iceberg notre navire ou plutôt la pointe de ses mâts et de ses vergues dans le lointain.

Cette vue rassurante nous causa un plaisir facile à concevoir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Il était grand temps du reste que nous revinssions au logis; tous nos hommes étaient écloppés ou gelés à l'envi; Popischill surtout était dans un tel état que je dus l'autoriser à prendre les devants pour avoir au plus vite les soins du médecin.

Nous eûmes assez de mal à fournir le reste du trajet; enfin, au bout de six heures nous repassions le farouche dédale d'*hummocks* qui était voisin de notre navire.

Là nous vîmes venir à notre rencontre les lieutenants Weyprecht, Brosch et Orel, avec huit matelots, tous fort inquiets de notre sort, attendu que Popischill avait été dans l'impossibilité absolue de répondre à aucune de leurs questions.

En entrant dans la chambre, j'entendis de nouveau les gémissements de notre malheureux compagnon, le mécanicien Krisch. Depuis plus d'une semaine il gisait sans connaissance, en proie aux convulsions de l'agonie.

Il mourut le lendemain, 16 mars. Le 17, son corps fut mis dans la bière et transporté sur le pont, où le pavillon austro-hongrois était hissé à demi-mât. Le 19, on fit les funérailles.

Le cercueil, surmonté d'un drapeau et d'une croix,

Dépècement de l'ours. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

fut placé sur un traîneau, et le triste et silencieux cortége partit du navire au milieu d'une effroyable tourmente de neige, pour se rendre au promontoire le plus proche de l'*île Wilczek*. Ce fut là, entre des colonnes de basalte, qu'on enfouit dans un trou la dépouille du mécanicien. Tout, aux alentours, offrait une image suprême de désolation et de mort; nul lieu au monde ne fut jamais, à coup sûr, plus propice à l'éternel repos.

Pauvre Krisch! Ce n'est pas la piété humaine qui viendra jamais troubler ici son sommeil. Agenouillés autour de la fosse, recouverte de pierres et de neige, et marquée par une simple croix de bois, nous récitâmes tout haut les prières des morts. Quelle impression pour chacun de nous! Quel mélancolique retour sur nous-mêmes!

Reverrons-nous jamais le sol natal, ou bien quelque rive déserte du sombre océan Arctique sera-t-elle un jour, à nous aussi, notre tombeau? Les rafales d'un vent furieux, qui souffle sur l'âpre rocher où nous venons de dire ce *De profundis*, nous forcent d'abréger la funèbre cérémonie; nous remettons à un meilleur moment le soin d'arranger quelque peu la tombe de notre camarade et de l'orner d'une inscription.

Quelques-uns d'entre nous avaient déjà la figure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

L'enterrement du mécanicien Krisch. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les mains gelées. Ce fut à grand'peine que nous parvînmes à retrouver dans la tourmente le chemin de notre navire.

XIV

Préparatifs d'une seconde excursion en traîneau. — Oursons et chiens. — En marche vers le nord. — Le cap Francfort. — L'Austria-Sund. — Iles et détroits. — Perte de Sumbu. — Au delà du quatre-vingt-unième degré. — Halte au cap Schrötter. — Suite du voyage.

Ma première excursion en traîneau m'avait mis en goût, et de plus j'étais à même de dresser le plan d'un grand voyage vers le nord: à peine rentré à bord, j'en préparai l'exécution.

Ce n'était pas que le temps fût éminemment favorable. La violence croissante des tempêtes donnait lieu de craindre un mouvement des glaces, susceptible d'amener la brusque dérive du radeau qui portait le *Tegetthoff*. Par suite, une absence prolongée nous exposait sérieusement au danger d'être coupés du navire.

Déjà, sous la côte occidentale de l'*île Wilczek*, le *pack* était en pleine dislocation, et, tout près de nous, du côté du sud, on voyait au soleil de sombres reflets qui indiquaient la présence de l'eau vive. On ne pouvait cependant évaluer à moins d'un mois la durée d'un voyage sérieux de découverte.

Résolu à tenter quand même l'aventure, je réunis l'élite de l'équipage, et j'exposai l'état de la question; je dis mon dessein de pousser aussi avant que possible vers le pôle, sans dissimuler le péril que l'on courait d'être coupé.

Pour contre-balancer les craintes qu'inspirait cette éventualité, j'offris des primes graduées.

Je garantis aux hommes une récompense de mille florins si l'on atteignait le quatre-vingt-unième degré; deux mille cinq cents, si l'on allait jusqu'au quatre-vingt-deuxième.

En même temps, pour m'assurer du silence de mon monde et prévenir les discordes que l'avantage accordé aux privilégiés n'eût pu manquer de produire à bord, je leur déclarai qu'ils perdraient tout droit aux primes, si le reste de l'équipage venait à connaître cette clause de la convention. Tous ceux auxquels je m'adressai me promirent de ne pas même ouvrir la bouche, durant le voyage, sur le danger au-devant duquel on allait, et de ne s'en prendre qu'à eux-mêmes si, au retour, ils trouvaient le navire disparu; quant à l'article des primes, jamais secret ne fut mieux gardé.

Avant notre départ, un incident curieux rompit encore une fois l'uniformité de notre existence.

Pendant notre première excursion, un ours avait été tué du bord, et, par malheur, le petit *Pekel* avait reçu, dans cette affaire, une blessure au cou. Le 19 mars, après notre retour, il survint un autre ours, que l'on manqua. Trois jours après, parut une femelle, à la suite de laquelle trottinaient, tant bien que mal, deux petits, à la robe beaucoup plus foncée que leur mère.

Rien n'était plus amusant que de voir les manéges de cette famille.

L'ourse s'arrêtait fréquemment, pour flairer le vent et lécher ses petits, qui grimpaient sur elle avec mille câlineries et se montraient en tout semblables à de jeunes caniches, dont ils avaient du reste la taille.

Quand la troupe fut à soixante-dix pas de distance, six coups de fusil partirent.

La femelle fit à peu près quarante pas en arrière, puis tomba morte. Étourdis par le bruit des détonations et par l'étrange conduite de leur mère, les petits demeurèrent comme enracinés sur la neige, en regardant d'un œil étonné les êtres noirs qui s'échappaient des flancs du navire pour courir sur eux.

Un de ces innocents se laissa même secouer par le chien *Pekel*. Ce ne fut que lorsqu'on les empoigna par la nuque pour les transporter à bord qu'ils parurent concevoir du soupçon.

Des tonneaux placés debout leur servirent de prison. Ils ne cessèrent de crier et de se démener comme des diables jusqu'à ce qu'on les eût réunis tous deux dans un même tonneau.

Sumbu seul, de tous les chiens, ne comprenait rien à la mansuétude inusitée que nous déployions envers l'ennemi juré : il grimpait sur le tonneau, et aboyait des heures entières après les oursons, qui grommelaient en lui répondant par d'enfantines menaces de leurs pattes.

Gillis, en revanche, après avoir bien examiné les choses, prit le parti des petits monstres contre *Sumbu* et força celui-ci à se tenir coi.

Quant à nous, nous nous occupions fort de ces bêtes, et les hommes de l'équipage délibéraient sérieusement sur les moyens de les dresser au remorquage des traîneaux pour notre retour en Europe. Ils mangeaient tout ce qu'on leur donnait, pain, choucroute, lard.

Un matin pourtant nos deux drôles trompèrent la surveillance et s'enfuirent. On les rattrapa, on les tua, et on les mit en rôti.

Le 25 mars au soir, tous les préparatifs du grand voyage vers le nord étaient terminés : la troupe des élus comprenait l'enseigne de vaisseau Orel, les chasseurs Klotz et Haller, les matelots Zaninovich, Sussich, Lukinovich, et les chiens *Jubinal*, *Torossy* et *Sumbu*.

Chacun avait d'avance son office assigné: Zaninovich, entre autres, était préposé aux bagages et à la distribution de l'alcool et du rhum; Haller avait le département des provisions; Klotz celui des chiens et des armes, etc.

Le départ eut lieu le 26 mars au matin, par dix-sept degrés (R.) au-dessous de zéro et une bourrasque neigeuse du nord-ouest. Le lieutenant Weyprecht, avec le reste de l'équipage, nous fit la conduite pendant un bout de chemin.

A la vérité, nous n'allâmes pas loin ce jour-là. La

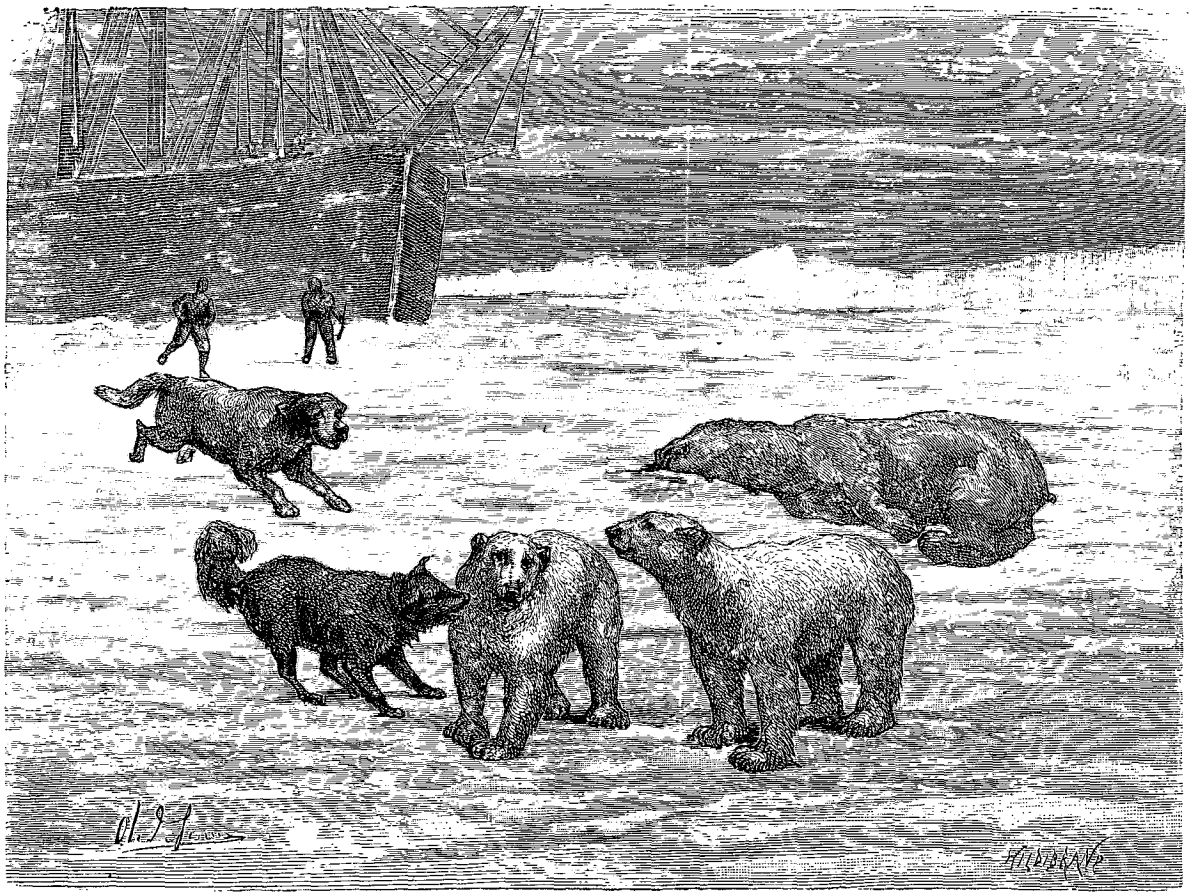
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

violence croissante de la tempête nous obligea de camper à douze cents pas, sans plus, en vue du navire, derrière un groupe d'*hummocks*, où nous demeurâmes à nous sécher jusqu'au lendemain. Nous en repartîmes de très-bonne heure, par un temps un peu moins mauvais; mais dès que nous eûmes atteint la pointe sud-est de l'île *Wilczek*, la tempête reprit, accompagnée d'un tel abaissement de température (— 24° R.), que Sussich eut les deux mains gelées, et qu'il fallut le frictionner, une heure durant, avec de la neige. En nous remettant en route, nous courûmes tous un autre danger, celui d'attraper une congélation du visage, par suite d'un furieux vent debout.

Le 28 mars enfin (—20° R.), le calme revint, et nous pûmes nous engager, à raison de quatre-vingts pas par minute, dans le sund désolé qui sépare l'île *Wilczek* de l'île *Salm* [1].

Le sol sur lequel nous cheminions maintenant était formé d'un mélange aggluliné de glaces plus ou moins anciennes; çà et là se dressaient de hautes barrières, dont le soulèvement était dû aux pressions du *pack* sous la côte.

La pointe sud-ouest de l'île *Salm* une fois doublée,



Chiens et oursons. — Dessin de O. de Penne, d'après le texte.

nous aperçûmes distinctement le grand massif le plus oriental de tout le système régional, à savoir la *Terre de Wilczek*, comme nous l'appelâmes. Cette côte, que nous avions vue jusqu'alors dans un lointain vague, nous présentait de hautes cimes (*monts Wüllerstorff*) du sommet desquelles nous espérions pouvoir nous orienter à l'aise touchant la route à suivre vers le nord.

A quelques milles devant nous se dessinaient des îles rocheuses vers lesquelles nous nous dirigeâmes en droite ligne.

Plusieurs icebergs que nous côtoyâmes offraient déjà ces premiers signes de dégel qu'on nomme *chandelles de glace*, et, de fait, la température était retombée peu à peu jusqu'à — 7° R.

Le vent avait parfois tant de force que la voile seule suffisait à donner l'impulsion à notre lourd traîneau, et c'était assez d'un homme à l'avant pour en maintenir la direction.

Après seize heures de marche, comme la tourmente s'était déclarée et que nous risquions de nous égarer, nous cédâmes enfin à l'épuisement et nous fîmes halte.

Le lendemain matin, 29 mars, — dimanche des

1. Voyez pour tout cet itinéraire la carte n° 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Rameaux, — le vent s'apaisa, et la température extérieure s'adoucit au point (— 3° R.) que, dans la tente, il se mit à pleuvoir tandis qu'on faisait cuire le déjeuner.

Dans l'étape suivante, nous gravîmes la côte rocheuse d'une île située à notre droite, au-dessus de l'*île Salm*, et que nous appelâmes *île Koldewey*, en l'honneur de l'ancien commandant de l'expédition polaire de la *Germania* et de la *Hansa*. De là, au moyen de la longue-vue, nous aperçûmes, à quatre cents pas environ, un ours qui, sans l'arrivée de *Sumbu*, eût à coup sûr saisi et mis en pièces le jeune *Torossy*.

Nous le tirâmes aussitôt, et il roula mort dans la neige.

En nous approchant, nous trouvâmes, creusée dans une pente de neige massive au pied d'une falaise, une caverne d'hivernage servant d'habitation à toute une famille de plantigrades. Un moment même la femelle se montra par l'ouverture; mais, en dépit de tous nos efforts pour l'attirer, elle ne voulut point quitter son refuge.

Nous n'étions guère d'humeur, de notre côté, à pénétrer en rampant sur le ventre dans cette étroite et obscure tanière : *Sumbu* seul fut assez téméraire pour s'y glisser à la poursuite de la bête; seulement il y vit, à ce qu'il faut croire, certaines choses qui le décidèrent à rétrograder au plus vite. Immédiatement après, nous conjecturâmes, à des tas de neige lancés de l'intérieur à l'entrée de la caverne, que l'ours s'occupait à se barricader.

En continuant notre voyage, nous contournâmes une autre île, à la structure des plus pittoresques, que je baptisai l'*île Schönau*, du nom de ma ville natale, près de Teplitz, en Bohême. Nous y établîmes, dans les escarpements de la rive, un petit dépôt de vivres.

Le soir, puis le lendemain, le thermomètre fléchit de nouveau considérablement, jusqu'à — 18°, puis — 24° R., et la tourmente se réveilla.

Le cap Francfort. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Triste nuit, je vous assure, que celle que nous passâmes sous notre tente!

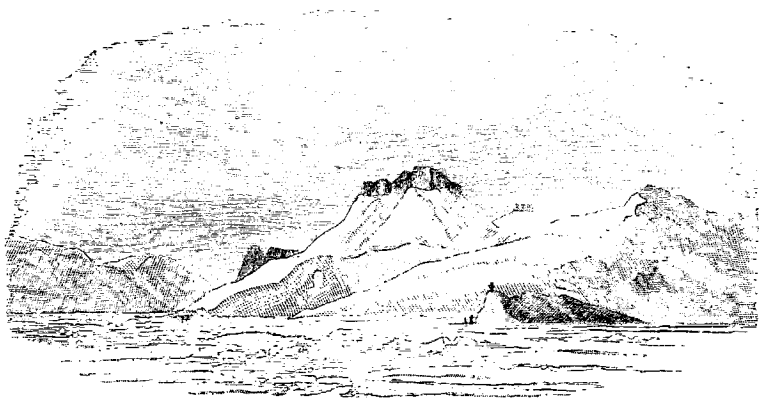
Le 31 mars, — par un froid plus vif encore (— 25°,5 R.), — nous donnâmes, au 80° 16′ de latitude, sur une vaste barrière de blocs tassés pyramidalement, qui nous ôta toute faculté de nous orienter.

Nous voyions bien, à la vérité, un sund s'ouvrir devant nous entre le *cap Francfort* (pointe orientale de l'*île Hall*), à gauche, et les *monts Wüllerstorff* (dans la *Terre de Wilczek*), à droite; mais nous n'osions nous engager dans ce détroit sans nous être assurés de son prolongement septentrional.

En conséquence, Haller et moi, nous quittâmes le traîneau, et nous nous dirigeâmes à marche forcée vers le *cap Francfort*, afin de nous décider, d'après la perspective que nous aurions de ce sommet, sur la marche ultérieure à suivre.

Pendant ce temps, l'enseigne Orel et le reste de l'équipage poursuivaient, non sans peine, leur course vers le nord-est, à travers l'écheveau des icebergs et des *hummocks*,.

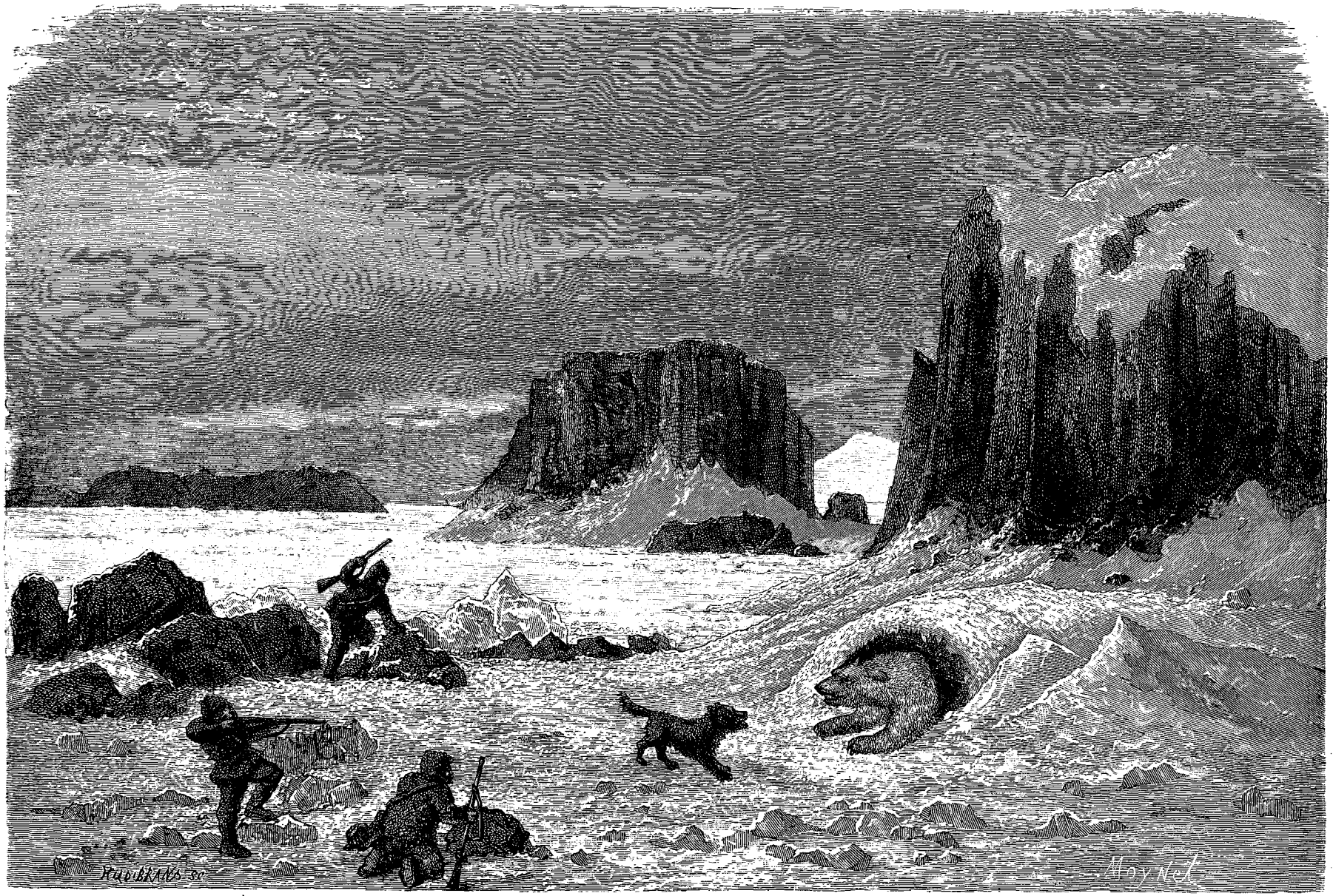
Du haut du cap (deux mille pieds), où l'on jouissait d'un vaste panorama, nous reconnûmes avec enchantement que le sund en question, que nous avions sous nos pieds, avait toute l'apparence de se diriger fort avant et en droite ligne vers le nord. Il était couvert d'icebergs et l'on en pouvait voir le prolongement jusqu'à un promontoire lointain qui dessinait à gauche ses linéaments indécis (*cap Tyrol*); rien qu'en suivant ce bras de mer glacé, on semblait assuré d'atteindre le quatre-vingt-unième degré. Quant à la côte de la *Terre de Wilczek*, qui en formait la rive orientale, après s'être continuée à égale distance vers le nord, elle paraissait s'infléchir ensuite de plus en plus vers le nord-est.



Le cap Hoster. — Gravure tirée de l'édition allemande.

J'oubliais de dire que, du *cap Francfort*, nous aperçûmes autre chose encore. C'était, au loin, à une dizaine de kilomètres de là, sous cette même côte, un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La caverne d'ours. — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande (voy. p. 379).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

point noir qui se mouvait sur la plaine de glace indistincte : ce mouvement ne devint pour nous réellement perceptible que lorsque nous vîmes l'objet disparaître tout à coup derrière un iceberg, puis reparaître un moment après.

C'étaient Orel et le grand traîneau, cheminant suivant la consigne. Non, ni l'éclat des monts que rougissait le soleil couchant, ni la grandeur des sites qui nous entouraient, ni l'imposante majesté du désert à perte de vue, ne nous saisirent l'œil et le cœur comme l'aspect de ce petit point mouvant, qui nous représentait en ce moment toute l'humanité, hors des limites où l'homme exerce d'ordinaire sa volonté et son énergie.

Il était près de minuit quand nous rejoignîmes nos compagnons, que le récit de notre découverte mit dans une joie inexprimable.

Le 1er avril, par — 23° R., nous rangeâmes le *cap Hansa* (*Terre de Wilczek*), pour nous engager dans le fameux détroit, qui était solidement ponté par les glaces, et auquel, en l'honneur de l'Autriche, je donnai le nom d'*Austria-Sund*.

A mesure que nous avancions sous la côte de la *Terre de Wilczek*, il devenait de plus en plus évident que les *monts Wüllerstorff*, dont j'ai déjà maintes fois parlé, sont situés assez avant dans l'intérieur du pays, et qu'on perdrait inutilement un temps précieux à en tenter l'escalade.

Le rivage que nous côtoyions à notre droite était composé de déchiquetures et de terrasses où il n'y avait pas énormément de neige; dès le lendemain, je m'écartai du traîneau pour l'explorer à une certaine profondeur.

Près d'un petit tas de bois échoué, je remarquai un cercle de grosses pierres dont l'agencement me rappela celui que j'avais observé en 1869, sur la côte orientale du Groënland, dans les restes de villages d'Esquimaux; cependant, comme je ne trouvai aucun autre vestige plus probant d'où l'on pût raisonnablement inférer qu'il y avait eu là autrefois quelque établissement d'hommes, il n'est pas défendu de croire que cet agencement circulaire était un simple effet du hasard.

En revanche, une découverte qui éclaira pour nous d'une vive lumière l'importance de la *Terre François-Joseph*, ce fut celle que nous fîmes, le second jour, à l'ouest de notre route, d'un vaste sund dont les côtes septentrionales, entrecoupées d'innombrables baies ou fiords, prolongeaient leurs lignes pittoresques jusque par delà le *cap Tyrol*. Nous l'appelâmes le *Markham-Sund*.

Un monde de glaciers nous entourait de toutes parts. La *Terre de Wilczek* elle-même n'était plus qu'un ruissellement de glaces rigides, d'où émergaient seulement, à la hauteur de l'*île Wiener-Neustadt*, quelques éminences rocheuses, le *cap Heller* et le *cap Schmarda*.

Nous étions, comme latitude, au 80° 42'.

Le troisième et le quatrième jour, notre marche fut contrariée par une telle bourrasque de neige, que les hommes qui remorquaient aux dernières sangles voyaient à peine ceux qui étaient aux traits de devant. Malgré le secours du compas, on s'avançait presque à l'aventure vers cet invisible *cap Tyrol*, qui était jusqu'alors le point extrême aperçu par nous du côté du nord.

A chaque instant l'on s'égarait dans l'immense dédale des blocs tabulaires, ou l'on courait risque de s'abîmer inopinément dans une crevasse ou dans une *wacke* d'eau vivante. Pour surcroît de malheur, cette journée nous apporta une vraie douleur, la perte du chien *Sumbu*.

Ce pauvre animal, qui, de même que *Pekel*, m'appartenait en propre, et dont la maligne pétulance nous avait tant amusés deux années durant, avait montré, dans le cours de ce second voyage, une ambition des plus nobles; il s'était évertué à surpasser *Torossy* lui-même dans le dur travail du remorquage, et il était réellement touchant de le voir, aux haltes du soir, s'accroupir tout exténué dans la neige à l'endroit même où on le détachait.

Cette corvée pénible était du reste la dernière qui lui fût imposée; au retour de l'excursion il devait être mis à la réforme et vivre dans un doux farniente, récompense due à ses services.

Hélas! non plus que ses compagnons, — comme j'aurai la triste occasion de le dire plus tard, — il ne devait goûter les loisirs de la retraite.

La chose la plus intolérable, pour le vif et inquiet *Sumbu*, c'était de se tenir coi, quand il apercevait, sur un coin du vaste désert, quelque être animé. Une mouette qui passa dans l'air l'excita si fort ce soir-là qu'il rompit ses sangles et s'élança impétueusement après l'oiseau. On l'attendit, on l'appela, ce fut en vain. Nos traces, à mesure que nous marchions, étaient effacées par le vent dans la neige profonde; la malheureuse bête ne les put retrouver, et nul doute qu'après avoir longuement erré à notre recherche, *Sumbu* ne soit mort de faim ou n'ait été dévoré par un ours.

5 *avril*. — Nous avons enfin dépassé le *cap Tyrol;* la *Terre de Zichy* (c'est le nom que nous avons donné au grand massif de côtes au nord du *Markham-Sund*) pousse à gauche son prolongement septentrional, tandis qu'à droite la *Terre de Wilczek* décrit une courbe vers l'est. Nous continuons de cheminer sur l'interminable steppe de neige.

Le quatre-vingt-unième degré est franchi. L'île que nous longeons maintenant à l'ouest (*île Kahn*), du *cap Oster* au *cap Hellwald*, est séparée du continent par un sund, que nous appelons le *Sternek-Sund*.

De temps à autre nous tuons un ours et nous lui fouillons les entrailles comme si nous nous attendions à y retrouver l'infortuné *Sumbu*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

La température remonte parfois à — 6° R. : ce sont les moments où la neige, à demi amollie, offre le plus de résistance aux patins du traîneau; néanmoins nous allons toujours contre vent et marée. Voici, à gauche, une nouvelle baie (*baie Back*), et en face, deux autres îles, de grandeur inégale. Nous escaladons la première (*île Becker*), et nous découvrons de là, vers le nord, un immense désert de glace, tel que je ne me souviens pas d'en avoir vu ailleurs dans toutes mes expéditions arctiques. Parmi ce chaos sinistre, l'*Austria-Sund* continue à s'enfoncer à perte de vue dans les profondeurs du septentrion.

Si nous pouvions oublier de quelle manière inattendue et miraculeuse le *Tegetthoff* a été poussé dans ces régions, il nous semblerait que là est bien la vraie route du pôle; pour surcroît, tout nous indique la présence probable d'un bassin d'eau libre dans cette direction : l'élévation intermittente de la température, l'humidité de l'air, la couleur sombre du ciel de ce côté, et des vols fréquents d'oiseaux qui se croisent, au-dessus de nos têtes, du nord au sud et du sud au nord.

7 *avril.* — Le cap le plus septentrional de la grande île (*cap Beurmann*) qui confine à la *Terre Charles-Alexandre* est atteint; le thermomètre est retombé momentanément de — 13° à — 20° R.; puis un nouveau groupe insulaire est franchi, et, au delà d'un vaste bassin rigide, nous distinguons pour la première fois les contours mats d'un autre massif auquel nous donnons le nom de *Terre du prince Rodolphe*, en l'honneur de l'héritier présomptif de la couronne d'Austro-Hongrie.

A ce moment, la *Terre de Wilczek* paraît tout à coup s'évanouir à notre droite; mais, quand le soleil a dévoré les brumes voyageuses, nous discernons la ligne brillante de ses énormes glaciers (*Glaciers Dove*), et nous pouvons suivre le gigantesque prolongement de ses côtes jusqu'à l'horizon grisâtre, où se dresse un nouveau cap, le cap *Buda-Pesth*.

Conjecturant que la *Terre du prince Rodolphe* attient à celle de *Charles-Alexandre*, nous quittons la grande passe de l'*Austria-Sund* pour nous diriger à droite vers un autre sund (*Rawlinson-Sund*), à l'extrémité duquel est ledit cap *Buda-Pesth*. Il s'agit d'atteindre le quatre-vingt-deuxième degré, et, pour nos hommes, de gagner la grande prime.

Notre énergie, à vrai dire, est presque à bout. Depuis notre départ du navire, nous n'avons dormi que cinq heures par jour, marchant ou travaillant le reste du temps. Notre appétit est dévorant, et nous n'avons pour l'apaiser que de la chair d'ours, qui commence à faire mal à plusieurs d'entre nous. N'importe, le moment n'est pas venu encore de s'arrêter. Le 8 avril, en conséquence, nous reprenons notre course haletante à travers un labyrinthe de glaces chaotiques, offrant absolument l'aspect mouvementé qu'avait eu le *pack*, durant le premier hiver, aux alentours de notre navire.

Le froid est de — 13° R.; un clair soleil alterne avec des giboulées de neige. A chaque instant il faut frayer la voie au traîneau, qui menace souvent d'être mis en pièces. Nous n'allons qu'en zigzag, à l'aide du compas.

Encore un ours qui débouche sur nous, à trois cents pas de distance, d'un fourré d'icebergs. En joue! le voici par terre avec trois balles dans la tête. Nous nous approchons de lui pour l'éventrer. La chose, cette fois, ne va pas sans encombre. Au premier contact du coutelas, il redresse furieusement la tête, saisit avec ses dents la crosse de mon fusil et me l'arrache des mains.

Mes compagnons se hâtent de lui donner le coup de grâce. Nouvelle et grasse provende de chair fraîche pour la colonne voyageuse. Nous n'en sommes plus à compter, du reste, les victimes de notre appétit. Disons seulement que ce dernier ours est d'une taille exceptionnelle; il mesure environ huit pieds de long.

A midi, nous étions par 81° 38″ de latitude septentrionale : c'était un peu plus que la hauteur où Hayes était parvenu en 1861 par le *détroit de Smith;* comme nous ignorions que Hall, en 1871, avait dépassé le quatre-vingt-deuxième degré, nous nous crûmes jusqu'à nouvel ordre sans rivaux dans les annales des expéditions polaires, et nous hissâmes le pavillon austro-hongrois.

La glace, cependant, prenait un caractère chaotique de plus en plus prononcé; outre que nos déviations se multipliaient, nous craignions toujours de rencontrer des fêlures, et, en constatant l'état de relâchement où se trouvait le *pack*, nous ne pouvions nous dissimuler que, s'il survenait une grande tempête, nous courions le risque de voir notre route rompue et notre retraite compromise.

9 *avril.* — Nous cheminons tant bien que mal dans la matinée par — 10° R., avec une légère brise de l'est.

A midi, nous escaladons un iceberg pour observer les alentours. Comme nous remarquons que le *Rawlinson-Sund*, à l'entrée duquel nous touchons, semble hérissé dans toute sa longueur d'un âpre fouillis d'*hummocks*, nous modifions notre itinéraire, et nous obliquons au nord-ouest avec l'intention de nous approcher de la *Terre du prince Rodolphe*, dont nous voyons, pour la première fois, reluire nettement au soleil le relief alpestre et les puissants glaciers.

Nous espérions rencontrer, à la lisière de cette côte, une arène de glace unie. Vaine espérance! partout c'étaient les mêmes aspérités. Force nous fut alors de nous rabattre à l'ouest sur l'île *Hohenlohe*.

Il y avait là un promontoire de rochers (*cap Schrötter*) qu'on apercevait de très-loin. Je résolus d'y laisser le gros de l'expédition, et de faire de ce quartier général le point de départ d'une excursion supplémentaire, à quelques hommes seulement, vers le massif plus septentrional de la *Terre du prince Rodolphe*. Je pensais que l'état des glaces rendait en-

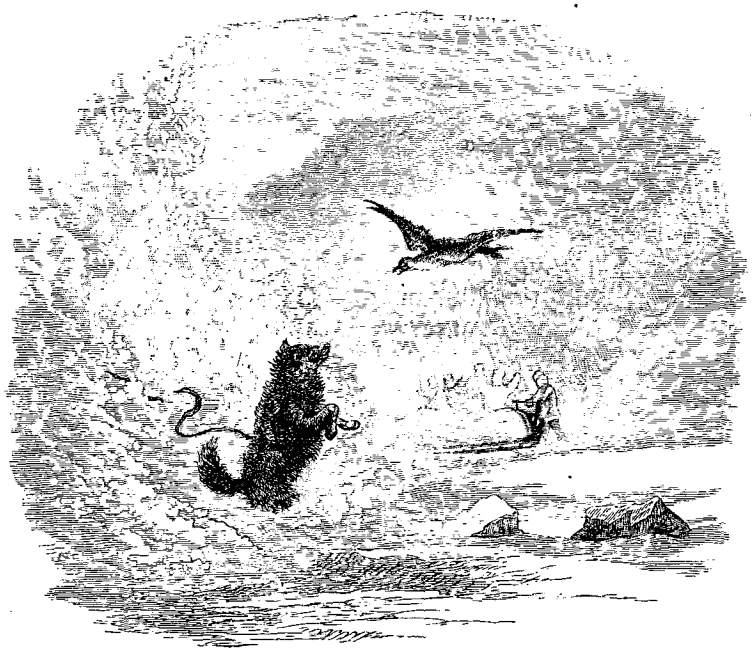
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

core praticable, sans trop de danger, cette percée extrême vers le nord. Il était midi quand nous établîmes notre campement au susdit cap, par 81° 37′ de latitude boréale.

Dès notre arrivée au cap *Schrötter*, à la pointe est de l'île *Hohenlohe*, nous en escaladâmes la cime rocheuse. Le sol que nous gravissions était formé de débris de dolérite où pointait une maigre végétation; de neige, aucune trace; en revanche, nous y rencontrâmes, non sans surprise, des excréments de lièvre polaire.

La perspective que nous eûmes d'en haut militait d'une manière décisive en faveur d'une division momentanée de notre troupe.

Les montagnes de la *Terre du prince Rodolphe*, séparées de nous par un bras de mer recouvert d'une couche de glace unie, avaient une telle altitude (trois mille pieds environ), que nous reconnûmes l'impossibilité de nous y hasarder autrement qu'avec un très-petit traîneau.



La disparition de Sumbu. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Deux de nos hommes d'ailleurs se trouvaient absolument hors d'état de marcher et avaient besoin d'un repos de quelques jours. L'*Austria-Sund* semblait bien se prolonger toujours vers le nord; mais ses côtes occidentales décrivaient une inflexion à gauche, au-dessus des caps *Bohême* et *Felder*, et cette ligne dentelée de hauteurs, dont les sommets neigeux brillaient au soleil, se perdait de plus en plus à l'horizon du nord-ouest, où se dessinait un reflet sombre, indice probable d'un bassin d'eau vive.

Orel, en dépit de son inflammation des yeux, manifesta un empressement, qui me fit plaisir, à prendre part à l'expédition vers l'extrême nord; il ne restait plus qu'à lui adjoindre les hommes les plus ingambes de la colonne, et à pourvoir aux besoins essentiels de ceux qui resteraient au campement. Le succès de l'entreprise dépendait en effet du bon vouloir de l'équipage et de sa confiance plus ou moins grande dans son chef. Comme j'avais fait naguère, au début de cette marche aventureuse qu'il s'agissait de couronner par un dernier trait d'audace, j'exposai nettement mes intentions, et j'évaluai à six ou huit jours la durée de l'absence que je voulais faire. J'ajoutai que si, dans l'espace d'une quinzaine, nous n'étions pas de retour, le reste de l'équipage s'en retournerait seul au navire, avec la moitié du traîneau, qu'on allait scier en deux pour les besoins de l'une et l'autre troupe. Les vivres que je laissais étaient suffisants pour ce laps de temps.

Je demandai ensuite à chaque homme individuellement s'il se sentait capable de m'attendre, sans trop d'effroi, dans cette morne et lointaine solitude. Sussich me répondit en son patois : « Se uno de lori resta indietro, mi non go paura. » — « Pourvu que l'un d'eux reste en arrière, je n'ai pas peur. » Tous les autres dirent la même chose. Par ces mots: « l'un d'eux, » il désignait Orel et les Tyroliens.

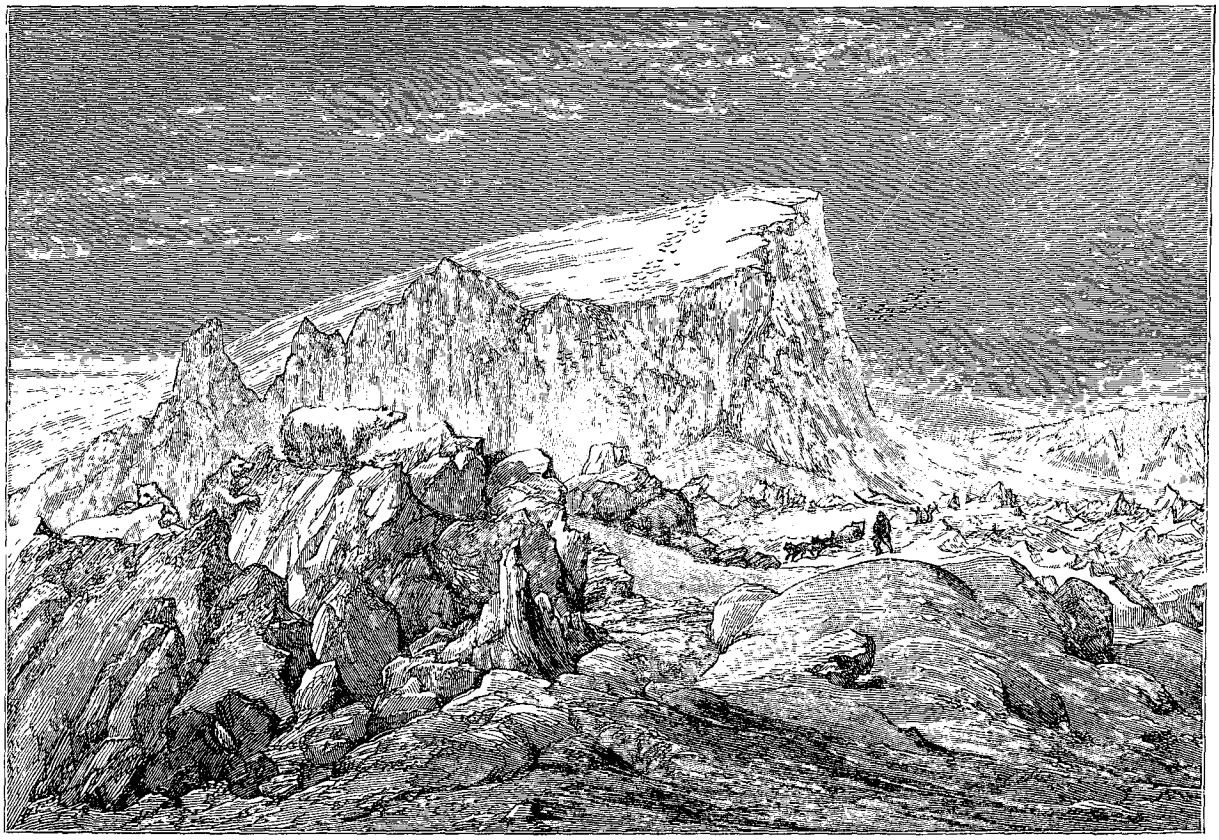
Je laissai à ces deux derniers la liberté de décider lequel d'entre eux était le plus apte à m'accompagner: Haller s'effaça devant Klotz, qui avait, dit-il, le diable au corps bien autrement que lui. En conséquence, Sussich et Lukinovich restèrent sous les ordres de Haller.

Ils eurent pour consigne de ne jamais s'éloigner du cap *Schrötter* au delà de trois cents pas, de faire bonne garde contre les ours, et d'employer le temps de notre absence à raccommoder leurs bas et leurs chaussures. Haller, en sa qualité de gouverneur de l'île *Hohenlohe*, reçut un compas, une montre, un baromètre anéroïde, un thermomètre, une boîte de pharmacie, avec la manière de s'en servir. Le docteur Kepes, soit dit entre parenthèses, avait bien mis une heure au plus, lors de mon départ du navire, à faire de moi un médecin; en dix minutes, — vu la circonstance, — je transfusai tant bien que mal toute cette science de seconde main dans le cerveau de Haller.

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cap des Pingouins (voy. p. 388). — Cliché tiré de l'édition allemande.

L'ODYSSÉE DU TEGETTHOFF

ET

LES DÉCOUVERTES DES LIEUTENANTS PAYER ET WEYPRECHT AUX 80°-83° DE LATITUDE NORD.

1872-1874. — RELATION INÉDITE.

XV

Le glacier de Middendorf. — Klotz hors de service. — Catastrophe. — Le sauvetage. — Du cap des Pingouins au cap Fligely. Perspective du côté du pôle. — Procès-verbal.

Le 10 avril au matin (— 12° R.), après un partage équitable des provisions, l'enseigne Orel, Zaninovich, Klotz et moi, nous nous mîmes en route avec les chiens *Torossy* et *Jubinal*, attelés à la partie antérieure du traîneau, réduit de moitié.

Ces excellents quadrupèdes se montrèrent, je dois le dire, pleins d'ardeur, et ce fut en partie à leur vaillance que nous dûmes de franchir le quatre-vingt-deuxième degré.

Pauvres bêtes! nul Homère ne chantera jamais leurs exploits; et pourtant ils mériteraient d'inspirer toute une pléiade de rhapsodes.

Est-il au monde labeur plus ingrat et plus pénible que celui d'un attelage de chiens aux régions polaires? Leur tente, gelée jusqu'aux moelles, n'est pour eux, dans les haltes, qu'un semblant d'abri; malgré la constance qu'ils mettent à se secouer, ils ont toujours sur le poil une carapace de neige d'un pouce d'épaisseur; la soif leur dévore le gosier, la faim habite dans leurs entrailles, et leurs pattes blessées dessinent sur la route un long sillon de sang.

Parfois, quand le froid est trop intense, ils sont

1. Suite. — Voy. p. 321, 337, 353 et 369.

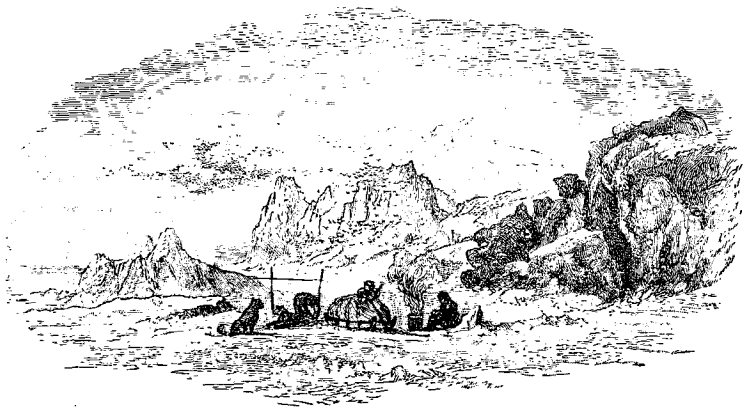
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

obligés de s'arrêter court, et il faut les voir alors lever autant de pattes que le leur permettent les lois de l'équilibre, puis les replacer par terre à tour de rôle, afin d'éviter la congélation. Encore les bêtes dont je parle ici étaient-elles des créatures tout à fait hors ligne, et je ne puis me rappeler leurs fidèles services sans être pénétré de douleur au souvenir de leur triste fin.

Presque toutes d'une force exceptionnelle, elles demeurèrent exemptes jusqu'à la dernière minute de ces maladies épidémiques qui firent périr les chiens esquimaux de Hayes et de Kane. Elles n'avaient qu'un défaut : comme, à l'exception du seul *Torossy*, elles n'avaient pas été habituées toutes jeunes à tirer le traîneau, il fallait qu'un homme marchât sans cesse devant elles ou se mît conjointement aux traits, pour les empêcher de dévier de la bonne direction; laissées à elles-mêmes, elles tournaient invariablement vers la côte.

J'ajouterai qu'au début surtout leur antipathie pour le travail de remorquage leur suggérait des ruses charmantes.

Chaque fois, par exemple, qu'on était pour se remettre en route, et qu'elles apercevaient la tente parée sur le véhicule, elles se cachaient de leur mieux, pour qu'on ne les vît point; souvent même elles eurent l'idée de rompre, la nuit, à belles dents, ces maudites cordes, emblème et instrument de leurs dures corvées.



La Terre du prince Rodolphe. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Une fois aux sangles, elles n'avaient plus l'air d'y penser, pourvu cependant qu'il ne fît pas de vent et que la glace n'eût pas trop d'aspérités.

Quand nous fûmes sous le promontoire sud-est de la Terre du prince Rodolphe, nous rencontrâmes un écheveau d'icebergs, hauts de cent à deux cents pieds, dont les massives carcasses crépitaient et grinçaient à l'envi sous l'action dissolvante du soleil.

En face de nous se dressait, comme une gigantesque muraille, le glacier de Middendorf.

Nous en attaquâmes immédiatement la dernière coulée; il s'y trouvait pas mal de crevasses, traîtreusement dissimulées sous une neige épaisse, et, à plusieurs reprises, nous faillîmes enfoncer. Enfin, en nous attelant tous aux traits, nous réussîmes à escalader la côte où était l'assise du glacier.

De larges rictus bâillaient à sa partie inférieure, et il eût certainement suffi du moindre ébranlement pour détacher de la masse ces blocs à demi tremblants.

Le reste du glacier présentait un corps uni et compacte, qui semblait accessible au traîneau.

En conséquence, nous nous disposions à pousser en avant, quand, d'un air assez mortifié, Klotz me confia qu'il n'était pas précisément le gaillard endiablé que Haller avait bien voulu dire : depuis quelques jours il avait au pied une enflure douloureuse qui le mettait présentement dans l'impossibilité absolue de grimper plus haut.

Si fâcheuse que fût la déconvenue, il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était de renvoyer le Tyrolien au campement du cap Schrötter. Ainsi fut-il fait.

Klotz, muni d'un sac et d'un revolver, fit demi-tour en arrière, et nous le vîmes bientôt disparaître dans le labyrinthe d'icebergs.

Et maintenant, en avant! Hélas! au moment même où la colonne s'ébranle derechef, la neige cède sous le poids de Zaninovich, des chiens et du traîneau, qui, tous ensemble, commencent à dégringoler dans une horrible crevasse.

Attelé à la sangle de devant, j'entends un cri lamentable, et je suis moi-même tiré en arrière par la brusque tension de la corde.

En me retournant, je ne doute pas une seconde que je ne suive incontinent tout le reste de l'équipage au fond du trou. Déjà, entraîné par la charge de trois quintaux pendue après moi, je suis au bord de l'abîme et je sens que je vais perdre pied, quand, par le plus grand des hasards, le traîneau s'accroche, à trente pieds environ de profondeur, aux déchiquetures de la glace. Je reste, la sangle aux reins, collé sur le ventre à l'arête du gouffre.

La situation était effroyable. J'étais le seul homme de la troupe qui fût familiarisé avec les dangers que présentent les glaciers; mais, par malheur, je ne pouvais faire un mouvement.

Je criai d'en haut à Zaninovich que j'allais chercher à couper la corde. Il me supplia de n'en rien faire, parce qu'alors le traîneau tomberait au fond, et que lui, Zaninovich, se tuerait pour sûr.

Quelques instants s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels je vis des milliers d'étincelles. Enfin, je me rappelai qu'un jour, dans les Alpes, j'avais failli choir avec mon guide d'une hauteur de huit cents pieds,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et que j'en étais pourtant réchappé : ce souvenir me rendit un peu d'assurance.

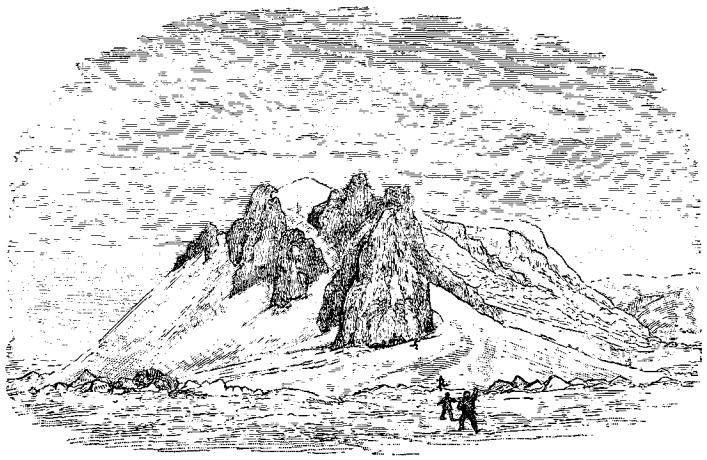
Orel, qui était resté en arrière de l'autre côté de la crevasse, accourut au plus vite; il osa même s'aventurer jusqu'au bord du gouffre, se mit à plat ventre et regarda au fond : « Zaninovich est sur une corniche de neige, me dit-il; autour de lui, l'abîme tout noir; les chiens sont encore suspendus aux cordes du traîneau, toujours immobile. »

Sur ma prière, il me jeta son couteau, d'une main si adroite, que je pus l'attraper sans peine.

Je coupai alors la sangle qui était passée à ma poitrine : c'était le seul moyen de salut que j'eusse à tenter.

Le traîneau éprouva en bas une petite secousse; néanmoins il ne tomba point.

Je me relevai alors, et retirant mes bottes, je sautai sur le bord opposé de la crevasse, laquelle avait dix pieds de largeur environ. Dans ce mouvement, j'eus le temps d'apercevoir Zaninovich et les chiens. Je criai au matelot que j'allais courir jusqu'à l'île Hohenlohe, en ramener du monde avec des cordes, et qu'on le tirerait de là, pourvu qu'il pût résister quatre heures durant à la congélation. Je l'entendis me répondre tout bonnement : « Fate, signore, fate pure. » — « Faites, monsieur, faites tout de même. » La seconde d'après, Orel et moi nous étions partis.



L'alarme. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Ah! comme nous courons, comme nous dévalons jusqu'en bas du glacier, sans même songer aux crevasses sur lesquelles nous passons peut-être! Des ours, pas plus de souci; et pourtant nous sommes sans armes, et nous avons six milles à parcourir jusqu'au cap Schrötter!

Une seule pensée nous occupe : sauver Zaninovich, le plus brave homme de tout l'équipage; sauver nos chiens, sauver ce traîneau qui contient la moitié de nos ressources suprêmes en provisions et le registre précieux où sont relevées par le menu nos miraculeuses découvertes.

Dans ma hâte d'arriver, et pour me faire plus léger, j'ôte tous les vêtements qui me gênent : fourrure, bottes, gants et châle, je jette tout, et me voilà courant sur mes bas dans un pied de neige. J'ai bientôt laissé Orel au loin derrière moi. En sortant du labyrinthe d'icebergs, j'aperçois enfin à l'horizon la cime rocheuse du cap Schrötter, qui tantôt se profile nettement dans le ciel, tantôt s'abîme dans une brume flottante.

La réussite de mon dessein dépend de bien des hasards.

Qu'il survienne une tourmente de neige; la piste toute récente que je suis s'effacera au souffle du vent, et alors l'île Hohenlohe sera introuvable. Qu'un ours paraisse, et tout est perdu.

Comme ce morne désert a un aspect effrayant, que je ne lui avais pas encore trouvé! Il me semble que de toutes parts les murailles de glace s'avancent sur moi et vont m'écraser. Du courage! je découvre là-bas, devant moi, l'ami Klotz qui débouche de derrière un *hummock*. Je l'appelle à tue-tête, je l'appelle jusqu'à ce que je sois près de lui, sans pouvoir le tirer de sa rêverie.

Il se retourne enfin, il m'aperçoit, courant à perte d'haleine, demi-vêtu, et criant à m'égosiller. Son sac lui glisse de l'épaule; il demeure devant moi, transi de stupéfaction. Puis, quand je lui narre ce qui s'est passé, il se met à pleurer, le rude montagnard; il s'accuse, dans sa bonhomie, d'être la cause de la catastrophe; il est si ému, si désespéré, qu'avant de le quitter, j'exige de lui la promesse formelle de ne rien tenter contre lui-même. Et je reprends ma course haletante vers le cap Schrötter.

La tête baissée, je galope à travers la neige en comptant mes pas; lorsque au bout de quelques instants je relève les yeux, croyant approcher du but, je n'aperçois toujours que la même petite tache noire à l'horizon blanc.

Enfin la distance se trouve dévorée. Voici la tente. Je suis signalé de loin; tout le monde, en alarme, vole à ma rencontre.

En deux mots j'ai tout dit.

Silence ! Nous n'avons pas le temps de nous lamenter. Vite, qu'on détache le gros câble du grand traîneau; qu'on prenne la plus forte perche de la tente; qu'on me donne un peu de neige fondue pour étancher la soif effroyable qui me consume, et filons tous, Haller, Sussich, Lukinovich et moi, au Middendorf.

Dans quel désordre nous laissons le campement! Tente, provisions, ustensiles, chiens, restent éparpillés au hasard dans cette solitude. N'importe !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Klotz, une fois arrivé, arrangera les choses comme il pourra.

Quant à moi, j'ai toujours des ailes ; mes compagnons, chargés, ont peine à me suivre ; de temps à autre, il faut que je m'arrête, pour leur permettre d'avaler une gorgée de rhum. Nous allons ainsi durant deux heures et demie. Orel nous a ralliés au passage.

Sous le cap Habermann, je ramasse une à une les pièces de mon accoutrement ; puis, une fois au glacier, les hommes s'attachent tous à la corde, et moi, je vais en avant. Comme le cœur me bat ! Durant cette absence de près de cinq heures, qu'est-il advenu ?

Le noir abîme est là, qui bâille devant nous ; pas un son ne s'en échappe ; je me couche par terre et j'appelle : le hurlement d'un chien me répond d'abord, puis j'entends la voix indistincte de Zaninovich. Sans perdre une seconde, nous descendons Haller dans le trou au bout du câble.

Il trouve notre homme encore en vie, accroupi à quarante pieds de profondeur, tout perclus, sur une mince saillie du gouffre. Il détache la corde de son corps, et y lie Zaninovich à sa place.

Nous tirons en haut de toutes nos forces.

Le pauvre garçon apparaît à la surface du glacier ; il n'a plus ni voix ni mouvement ; nous le réconfortons avec un peu de rhum.

Et voyez quelle est, dans les conjonctures les plus terribles, la puissance du devoir et de la discipline ! La première parole de ce matelot, échappé d'un péril de mort si épouvantable, n'est pas le moins du monde pour se plaindre, c'est tout simplement pour nous remercier, et aussi pour me demander pardon de la liberté grande qu'il a prise, en m'attendant, d'absorber quelques gouttes d'une bouteille de rhum tombée du traîneau sur la corniche du glacier.

La corde redescendue, Haller y attache les chiens à leur tour.

Je ne sais comment ces bêtes, extraordinairement avisées, avaient réussi à se débarrasser des sangles qui les tenaient suspendues au-dessus de l'abîme, et avaient sauté avec une adresse merveilleuse sur l'étroite saillie, où Haller les retrouva pelotonnées à côté de Zaninovich.

Il fallait qu'elles prissent singulièrement en patience la position visiblement très-périlleuse où elles étaient, ou que leur confiance en nous fût bien grande, car nous sûmes de Zaninovich qu'elles avaient passé presque tout le temps à dormir, si bien que la préoccupation la plus anxieuse du matelot avait été de ne les pas heurter, de crainte de les faire choir tout au fond du gouffre.

Nous parvînmes donc, non sans peine, à rattraper l'un après l'autre nos deux chiens, qui se mirent, dans leur allégresse, à se rouler sur la neige et à nous pourlécher les mains. Nous opérâmes également le sauvetage du véhicule et de nos ustensiles, à part quelques objets insignifiants, que la crevasse garda comme rançon.

Il était dix heures du soir, quand nous eûmes terminé cette dure besogne. Dans la nuit même, Haller, Sussich et Lukinovich reprirent le chemin du cap Schrötter, après nous avoir instamment suppliés — car cet accident n'était pas fait pour les rassurer — de les y rejoindre le plus tôt possible.

Le lendemain, 11 avril, après avoir couché au cap Habermann, nous contournâmes de l'est à l'ouest la côte méridionale de la Terre du prince Rodolphe, et nous atteignîmes le cap Brorock, situé au 81° 45′ de latitude.

On n'apercevait de là, du côté du nord-ouest, qu'un horizon de glaces ; j'eus beau m'aider de la longue-vue, il me fut impossible de discerner avec précision aucune trace de cette terre que l'œil perçant d'Orel avait découverte dans le lointain. Et, de fait, il n'est pas rare, dans les régions arctiques, qu'on prenne à distance pour des montagnes de simples traînées de vapeurs qui trompent le regard par leur couleur sombre et leurs linéaments très-tranchés.

Tout ravis de l'heureux dénoûment de notre aventure de la veille, nous cheminions assez allègrement le long de la côte sur une plaine de glace doucement ondulée et bordée par un paysage qui devenait de plus en plus grandiose. La soif seule nous tourmentait fort, et, pour l'apaiser, nous faisions fondre un peu de neige tout en marchant, si bien que notre traîneau, surmonté du digesteur constamment en activité, ressemblait à une petite machine à vapeur dont la flamme ondoyait au vent.

Au cap des Pingouins, la nature environnante changea brusquement d'aspect. Les crevasses reparurent sur notre route sensiblement amollie ; la température qui était, au même moment, de — 23° sur le *Tegetthoff*, était remontée pour nous jusqu'à — 10° R., et de longs reflets sombres dénonçaient, vers le nord, la présence de l'eau vive.

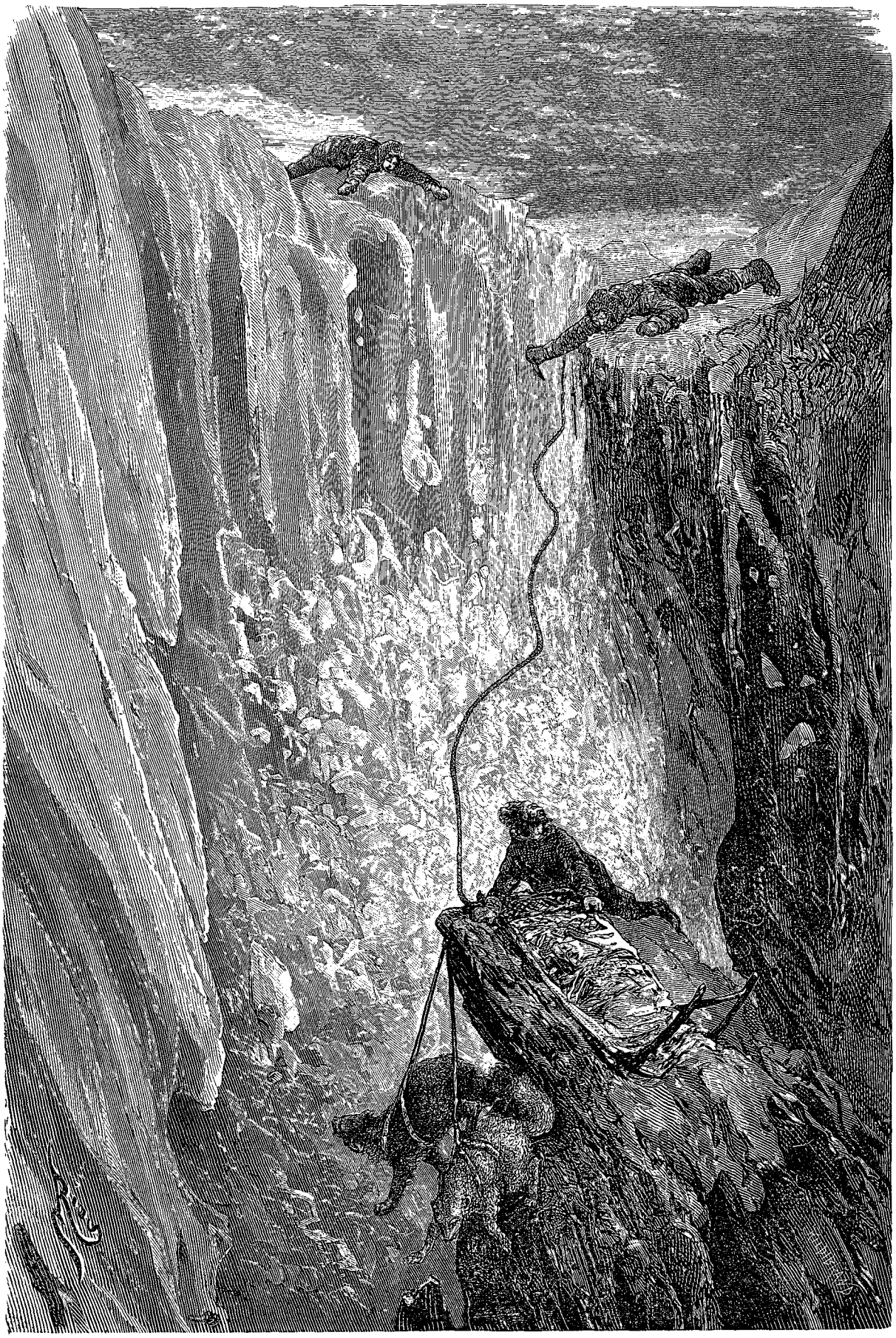
D'innombrables vols de pingouins et de plongeons, venant aussi du septentrion, s'abattaient sur la côte ; des traces d'ours et de renards se voyaient partout ; sur maint glaçon lointain nous apercevions des veaux marins, qui se hâtaient de sauter dans l'eau avant que nous pussions les approcher à portée de fusil.

Tous ces symptômes réunis semblaient indiquer la proximité d'un libre océan polaire.

Le trajet commençait cependant à être pour nous des plus périlleux ; un fort vent d'est pouvait disloquer le *pack* des baies côtières et couper la retraite à notre traîneau.

L'arène sur laquelle nous marchions n'était plus formée que d'une glace nouvelle, à saupoudrure saline, terriblement flexible, recouverte de débris et d'émiettements dus aux dernières pressions. Par prudence, nous nous attachâmes à une longue corde, et chacun de nous prit les devants, à tour de rôle, pour sonder soigneusement la route.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chute du traîneau : Le lieutenant Payer coupe la sangle (voy. p. 387). — Dessin de Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A partir du cap des Pingouins, qui nous fit l'effet d'une gigantesque volière, se dessinait une large baie, que nous appelâmes la *baie de Tœplitz;* un glacier des montagnes de l'intérieur y avait pris son écoulement sous la forme d'un gigantesque escalier. Du haut d'un de ces icebergs côtiers, nous discernâmes une étendue de mer au couchant; mais par delà cette eau, à l'extrême horizon, les glaces reparaissaient.

Au fur et à mesure que la couche de glace où nous étions devenait plus mince et plus fragile, des barrières de plus en plus hautes et plus étendues obstruaient notre route; bientôt la hache même fut impuissante à nous frayer un passage; à chaque instant notre traîneau subissait un arrêt ou éprouvait une avarie, et nous étions obligés de débarder pour en transporter la charge pièce par pièce. Comme la nuit tombait, nous atteignîmes un promontoire rocheux qui se terminait par deux tours isolées. Nous l'appelâmes le *cap des Colonnes.*

Là commençait un bassin d'eau libre, une immense *wacke* sombre, admirable à voir avec les icebergs qui la constellaient.

Nous halâmes notre véhicule sur le revers du rivage, pour gîter dans une anfractuosité de glacier.

Je montai sur une arête de la côte afin d'examiner dans quelle direction nous pourrions bien tendre le lendemain.

Le panorama que j'y découvris était magnifique; le soleil couchant perçait de mille flèches dorées les brunes vapeurs de l'horizon, tandis qu'un vent léger creusait de son souffle capricieux toutes sortes de rides fantastiques sur le miroir des eaux. Vers le nord, nulle trace de terre, pour le moment. Un oiseau me rasa presque en volant; je le pris d'abord pour une perdrix des neiges; je vis ensuite que ce devait être une bécasse.

Un fait à noter, c'est que durant deux jours que nous restâmes au quatre-vingt-deuxième degré dans le voisinage de ce bassin d'eau libre, nous n'aperçûmes pas la moindre baleine.

Notre fatigue, qui était extrême, l'emporta sur la soif dévorante qui nous tourmentait, et nous dormîmes cette nuit-là d'un profond sommeil. Les chiens profitèrent de la circonstance pour engloutir quelques livres de viande d'ours et une boîte de lait condensé, qu'on avait oublié de refermer : ce qui ne les empêcha pas, le lendemain matin, de nous saluer hypocritement de leurs abois les plus innocents.

Cette journée (12 avril) marqua la dernière étape de notre marche vers le nord.

Après avoir soigneusement caché nos provisions et nos ustensiles dans un repli du glacier, afin de les soustraire à la rapacité des ours, qui ne cessaient de rôder autour de nous, nous nous mîmes à escalader le rempart côtier, dont la hauteur variait de mille à trois mille pieds.

A onze heures nous atteignîmes le cap Germania (mille deux cents pieds). La route, à partir de ce point, était si abrupte et si crevassée, que nous dûmes dételer les chiens et abandonner le traîneau.

Ainsi allégés, nous allâmes encore, tant bien que mal, jusqu'à un nouveau promontoire, auquel nous donnâmes le nom de *cap Fligely.* Nous nous trouvions là au 82° 5′ de latitude septentrionale; avec une chaloupe, nous aurions pu filer quelques milles de plus le long de la côte; par terre, la chose devenait trop pénible, trop périlleuse, et d'ailleurs nous n'avions plus une quantité de vivres suffisante.

La Terre du prince Rodolphe se continuait jusqu'à un autre cap, que nous appelâmes *cap Sherard-Osborne;* au delà de ce point les linéaments de la côte n'offraient plus rien de distinct.

Quant à l'hypothèse d'un « océan libre au pôle », la perspective qu'il nous fut donné d'embrasser du haut du cap Fligely ne paraît guère propre à la confirmer; loin de là. Voici, dans sa rigoureuse exactitude, l'aspect que présentait la région environnante.

Point de mer vive, à proprement dire, mais seulement un bassin circonscrit de tous côtés par des glaces de formation ancienne. On peut voir sur la carte ci-jointe le peu d'étendue de ce bassin, dont j'attribue l'existence à l'action des vents de l'est-nord-est qui avaient régné pendant la saison précédente.

En dehors de cette *wacke* relativement considérable, tout était *pack*, et, si loin que le regard portait à l'horizon, on ne voyait qu'agglomération solide et compacte.

En revanche, on discernait au nord et à l'ouest, par delà les vastes plaines de glace, de nouveaux reliefs alpestres, qui étaient sans doute les terres qu'Orel disait avoir aperçues déjà. Nous nommâmes le relief occidental *Terre du roi Oscar*, et l'autre *Terre de Petermann*. Celle-ci dessinait même à l'ouest, au delà du quatre-vingt-troisième degré, un haut promontoire auquel je donnai, en l'honneur de l'Autriche, le nom de *cap de Vienne.*

Ce fut avec un véritable sentiment d'orgueil que nous plantâmes au cap Fligely le drapeau austro-hongrois.

Nous avions la conscience d'avoir porté ce drapeau aussi loin que nos forces nous le permettaient. Sans doute il nous était pénible de ne pouvoir aborder aux autres terres, plus septentrionales encore, que nous distinguions devant nous, mais une nécessité majeure nous commandait de nous arrêter à l'endroit où nous étions et de réprimer les vives ardeurs de notre légitime curiosité.

Donc, avant de rebrousser chemin, nous déposâmes, suivant l'usage, dans une fente de rocher une bouteille fermée qui contenait le court procès-verbal que voici :

« Nous, membres de l'expédition austro-hongroise au pôle nord avons atteint ici, au 82° 5, notre point de lati-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tude le plus extrême, à dix-sept jours de marche de notre navire, enfermé dans les glaces au 79° 51′.

« Sous la côte, nous constatons l'existence d'un bassin d'eau libre peu étendu. Tout alentour règne le *pack*, qui rejoint, au nord et au nord-ouest, à une distance de soixante ou soixante-dix milles environ, de nouvelles terres, dont nous ne pouvons déterminer exactement la configuration ni le développement. Notre intention est de regagner immédiatement notre navire, que l'équipage tout entier abandonnera bientôt pour retourner en Europe; nous sommes réduits à cette nécessité par l'impossibilité absolue de dégager ledit navire des glaces qui l'enserrent et par le mauvais état sanitaire des hommes.

Cap Fligely, ce 12 avril 1874.

« *Signé :* Antoine Zaninovich, matelot; — Édouard Orel, enseigne de vaisseau; — Jules Payer, commandant. »

XVI

Le retour. — État des choses au campement du cap Schrötter. — Le cap Tyrol. — La retraite de la colonne coupée par l'eau libre. — Terribles perplexités. — Arrivée au cap Francfort. — Le lieutenant à la découverte du *Tegetthoff*. — Réunion. — Troisième et dernière excursion. — État de la mer vers le sud.

Il s'agissait maintenant de retrouver le *Tegetthoff*, que nous avions laissé à cent soixante milles au sud. Était-il toujours à sa même place sous l'île Wilczek, ou bien le vent et les courants l'avaient-ils entraîné pendant notre absence?

Terrible question, à laquelle nous ne pouvions ni n'osions répondre.

Attachés tous trois à la corde, nous franchissons de nouveau les glaciers, jusqu'au cap Germania, où nous reprenons notre bagage et où nous faisons fondre un peu de neige pour étancher l'éternelle soif qui nous brûle.

Le soir seulement, nous atteignons notre précédent gîte au cap des Colonnes; nous sommes éreintés, et la pensée de notre isolement, irrémédiable peut-être, nous émeut plus que nous ne voulons.

Pour surcroît, notre compagnon Orel, qui avait les yeux malades depuis longtemps, devient quasi aveugle, et nous avons tellement peur que, d'un moment à l'autre, le vent ne disloque les glaces de la baie située au nord du cap des Pingouins que, malgré notre extrême fatigue, nous n'osons pas nous accorder plus de trois heures de repos.

Pauvres conquérants de l'inanimé désert boréal, quelle pénible retraite nous opérons!

A peine nous reste-t-il assez de force pour traîner notre véhicule. L'un de nous a presque perdu les yeux; les deux autres, épuisés par l'insomnie, n'y voient guère davantage et marchent les paupières à moitié closes.

Les chiens ne valent pas mieux que les hommes, et, sitôt qu'on s'arrête, ils se laissent choir dans la neige.

Le chemin, au retour, est encore pire qu'à l'aller; il nous faut derechef débarder, peiner, raccommoder. Nous mettons un temps infini à parcourir la distance qui sépare le cap Brorock du cap Schrötter. Enfin, nous voici entrés dans le ressort où Haller exerce, par délégation, le suprême commandement. Nous retrouvons le brave Tyrolien et ses deux subordonnés, mais dans quel état de démoralisation!

Déguenillés, sales, l'œil terne, en proie à la diarrhée et à l'ennui, ils sont méconnaissables.

Quelques jours de plus, et ils seraient, pour sûr, tombés sérieusement malades.

Ajoutez ce détail qui fait trembler : j'ai dit qu'en partant je leur avais laissé des instruments, en leur indiquant le moyen de s'orienter dans ces solitudes pour regagner le navire si, au bout d'une quinzaine, je n'étais pas de retour. Or, quand je leur demandai quelle direction ils se proposaient de prendre, le cas échéant, ils me répondirent en désignant la voie diamétralement opposée, à savoir le sund Rawlinson qui va droit au pôle, au lieu de l'Austria-Sund qui court au midi!

Comme de sourds craquements, symptômes d'une débâcle générale, se faisaient entendre de plus en plus sur notre route, nous prîmes le parti, pour faciliter notre marche, de débarrasser le traîneau de tout le bagage qui ne nous était plus indispensable. Nous laissâmes donc au cap Schrötter le lourd sac où nous dormions en commun, la tente-abri des chiens, les gants fourrés et autres objets plus ou moins superflus; en fait de vivres, nous en avions pour dix jours encore.

Nous voilà donc partis, le 14 avril, par 12° R. de froid seulement, de l'île Hohenlohe, nous dirigeant vers les îles Cobourg.

L'état sanitaire de la colonne allait de mal en pis; la plaie que Klotz avait au pied s'aggravait, et l'ophthalmie était presque générale; il était même étonnant que ce dernier mal n'eût pas atteint les chiens qui, eux, ne portaient pas de conserves, et avaient, bien plus que nous, l'œil éternellement fixé sur la neige.

Nous croisions fréquemment des traces d'ours et de renards, mais sans voir aucun de ces animaux. Le 15 avril, après une marche très-laborieuse, nous dépassâmes les îles Cobourg, et entrâmes enfin dans une région où il était plus facile de cheminer.

Le jour suivant, nous franchîmes successivement toutes les îles situées au-dessus du cap Hellwald, et nous couchâmes non loin du quatre-vingt-unième degré.

Le surlendemain (18 avril), par vingt-trois degrés (R.) au-dessous de zéro, nous étions arrivés à l'île Wiener Neustadt, où nous gravîmes, Haller et moi, cet imposant cap Tyrol dont l'altitude est d'environ trois mille pieds. Nous eûmes de là une vue assez nette, d'une part, sur les solitudes glacées de la Terre Wilczek et sur la presqu'île *La Roncière le Noury*, comme nous appelâmes le long promontoire qu'y

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

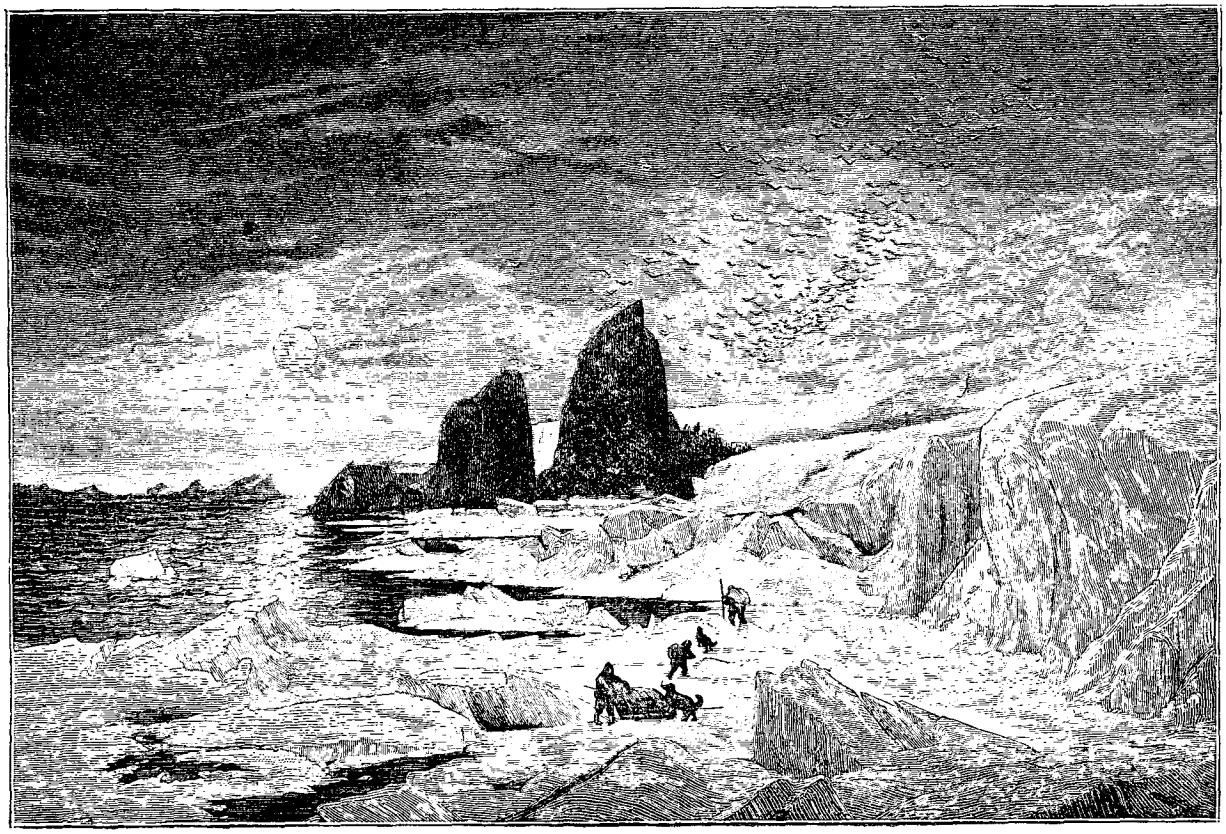
forme la baie Lindeman ; d'autre part, sur le fiord pittoresque (fiord Collinson) qui dessine au nord de l'île Neustadt[1] un inextricable lacis de détroits tortueux et haut encaissés.

Le sommet du cap présentait un hérissement de roches basaltiques dont les anfractuosités servaient de nids à une quantité d'oiseaux plongeurs. Ces palmipèdes ne semblèrent nullement effrayés de notre apparition ; loin de là : ils voletaient et se posaient autour de nous avec une confiance que troubla seule l'arrivée turbulente des chiens.

En redescendant, nous aperçûmes sur un plateau qui formait une des terrasses du mont d'épaisses touffes de lichens ; puis, plus loin, sur quelques cônes d'éboulement, une apparence de verdure, des saxifrages, des pavots, des brins d'herbe dont la floraison n'était que naissante : une image relativement luxuriante de l'été à ces latitudes, un coin de paradis oublié sur la Terre François-Joseph, par vingt degrés au-dessous de zéro.

La présence de cette végétation à peu près estivale ne nous empêcha pas d'avoir le nez gelé et les pieds à ce point perclus qu'il fallut nous livrer à un exercice des plus violents pour conjurer à temps l'entière congélation.

Quand nous eûmes repris notre route, la neige de-



Cap des Colonnes (voy. p. 390). — Cliché tiré de l'édition allemande.

vint si molle et si spongieuse que nous enfoncions à chaque pas profondément ; bien qu'elle ne fondît pas le moins du monde, elle pénétrait comme de l'eau dans nos bottes de toile à voiles, et nous n'avancions parmi ce marécage d'un nouveau genre qu'avec la crainte la plus légitime de nous abîmer derechef dans d'invisibles crevasses.

C'est ce qui arriva effectivement à ce pauvre Haller, qui tenait la tête de la colonne et qui, sans la prompte assistance qu'il reçut de nous, se fût englouti misérablement.

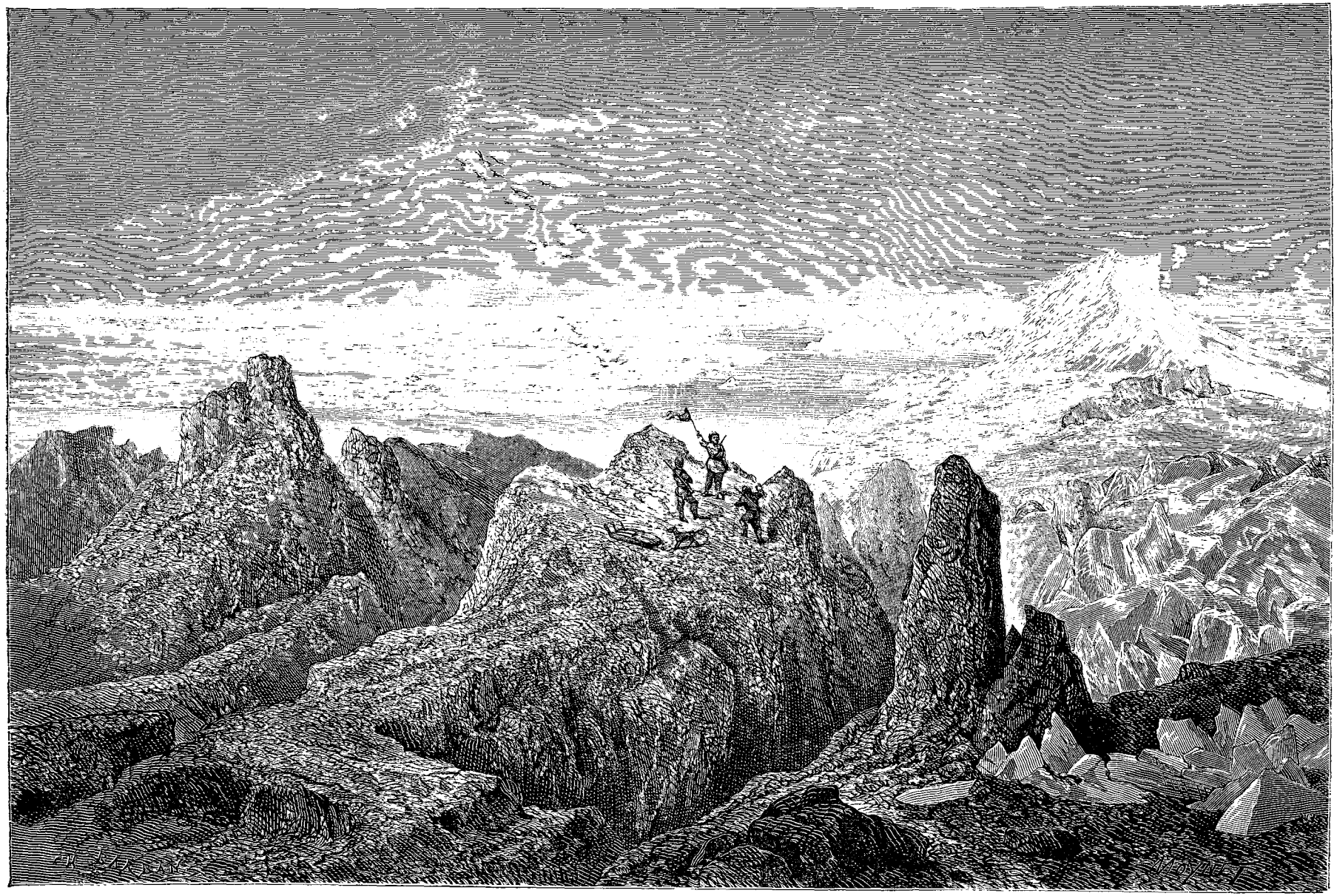
Nous reconnûmes alors que cet état liquide de la neige où nous cheminions venait de ce que l'eau de la mer s'extravasait par-dessous ; dans beaucoup d'endroits même, nous ne trouvions plus le fond en sondant.

Enfin, vers minuit, — le soleil à cette heure ne se couchait déjà plus, — nous eûmes la chance d'atteindre une région du *pack* plus solide.

Devant nous cependant, au sud, nous apercevions de sombres reflets ; à droite et à gauche, les côtes s'enveloppaient de brouillards. Comme on s'efforce toujours de croire ce que l'on désire, nous fîmes appel à toute notre sophistique pour expliquer ces phénomènes autrement que par la présence de l'eau vive ; mais bientôt nous entendîmes, à n'en plus douter, le

1. Voy. la carte p. 404.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cap Fligely (voy. p. 390). — Dessin de J. Moynet, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bruit sinistre des pressions et du flot qui se rapprochait.

Orel et moi, nous prîmes les devants, pour juger de l'imminence du péril.

Au bout de quelques centaines de pas, la route nous manqua tout à coup. La mer libre était là, gonflant à perte de vue ses vagues murmurantes.

Quel coup d'œil accablant! Tous les icebergs à travers lesquels nous avions passé, un mois auparavant, s'en allaient flottant à la dérive. Qui savait si parmi eux ne se trouvait pas le bloc de glace où nous avions établi, en venant, notre dépôt de vivres?

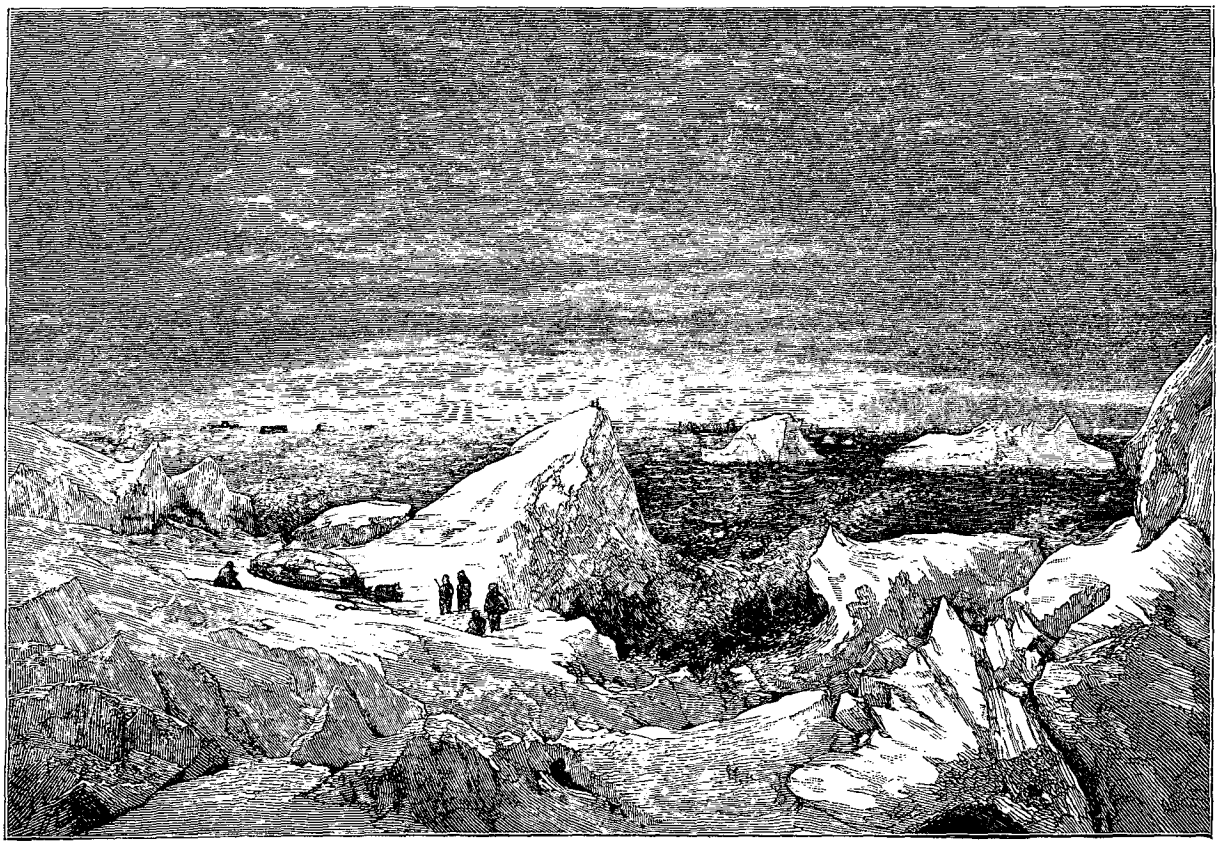
Que faire? Nous nous trouvions sans chaloupe, sans provisions, à cinquante-cinq milles encore du *Tegetthoff*.

A supposer que nous prissions le parti de manger les chiens, cette suprême ressource nous assurait tout au plus huit jours d'existence. Il fallait absolument chercher une voie de salut. Mais de quel côté nous diriger?

De quel côté l'eau noire de l'Océan offrait-elle un passage ponté qui nous permît de rejoindre le navire?

A droite, nul espoir. La nappe liquide s'étendait visiblement au delà des glabres récifs des îles Hayes, jusque vers l'entrée du Markham-Sund.

Il ne nous restait d'autre issue que les glaciers de la



La retraite de la colonne coupée par l'eau libre. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Terre de Wilczek, à gauche. Toute la question — ô terrible perplexité! — était de savoir si les glaces au sud de cette terre offraient encore une arène suffisamment solide.

Pour surcroît de contre-temps, la température remonta à — 11° R., et une violente tourmente de neige fondit sur nous. Nous fûmes obligés de continuer quand même notre route au milieu de la rafale, car le moindre retard pouvait nous coûter la vie, en donnant au vent le loisir de rompre les dernières chaussées de glace par lesquelles nous avions chance de nous échapper.

Quelle épouvantable retraite, dans ce tourbillon aveuglant, qui nous ôtait littéralement la respiration et la vue, au bruit sinistre de la mer qui déferlait tout près de nous! C'est à peine si nous discernions à notre gauche les hautes murailles de la Terre de Wilczek, notre unique refuge en cette occurrence.

Nous atteignîmes enfin, mourant de faim et de froid, après une marche de sept heures, les premières déclivités du glacier latéral, où nous établîmes notre tente.

Nous nous couchâmes sans manger, tant nous étions épuisés! Pour être momentanément en sûreté, nous n'en avions pas moins devant les yeux la plus sombre perspective.

De quelle nature était le reste du chemin à parcourir pour arriver au *Tegetthoff*?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Qu'y avait-il au delà du cap Francfort, en supposant qu'il nous fût donné d'y parvenir? L'eau libre ou la glace?

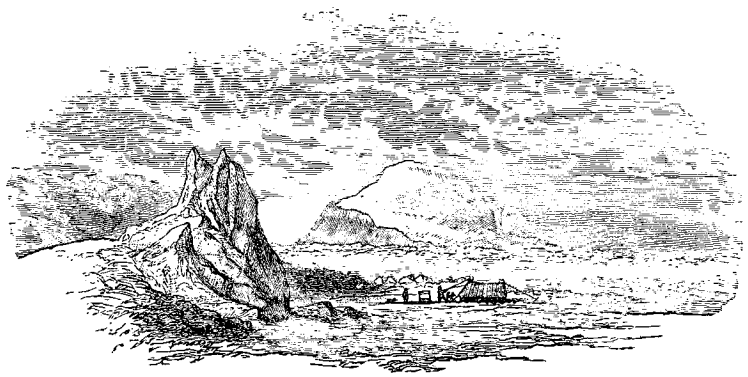
La tempête garda sa violence tout le jour suivant; vers le soir seulement, la furie du vent ayant diminué, nous pûmes aller à la découverte. L'iceberg qui renfermait notre dépôt de vivres et l'ours enterré à côté se retrouvèrent heureusement intacts. Avec quelle ardeur nous fîmes fête à cette provende inespérée! Pour comble de bonheur, nous vîmes que l'eau libre subissait un mouvement de retrait du côté de l'ouest, et que le *pack*, du cap Hansa au cap Francfort, n'était pas entamé au point que nous n'y pussions cheminer.

Le marécage de neige (voy. p. 392). — Cliché tiré de l'édition allemande.

Qu'on juge si nous eûmes vite fait de franchir cette digue fragile!

Qu'on se figure surtout notre joie quand nous découvrîmes qu'une agglomération de glaces ininterrompue et bien soudée s'étendait de l'île Hall à l'île Wilczek! Restait, il est vrai, à se demander — mais pour le moment nous n'y pensions pas, tant nos cœurs étaient ranimés — si le *Tegetthoff* était toujours sous l'île Wilczek.

A partir du cap Berghaus, la neige, de nouveau très-épaisse, nous rendit le trajet si pénible, que nous dûmes jeter une partie de nos provisions pour alléger le traîneau; nous remorquions presque à plat ventre. Le 22 avril, nous atteignîmes l'île Schönau par un magnifique soleil de minuit; nous y demeurâmes sept heures à goûter un repos dont nous avions grand besoin.



Près des îles Salm et Wilczek. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Vingt-cinq milles encore nous séparaient du navire. Je résolus de prendre les devants avec les chiens pour vérifier si le *Tegetthoff* était encore à sa place; Orel et le reste des hommes devaient me suivre à distance avec le gros du bagage.

Le temps était redevenu clair et serein; tout le paysage environnant émergeait au soleil, plein d'étincellements.

Excités sans doute par cette diffusion de lumière inaccoutumée, les chiens déviaient à tout propos de la ligne droite; sitôt que je cessais de marcher devant eux en chef de file, ils tournaient tout court vers le premier promontoire qui se présentait sur la route.

Ils avaient surtout une tendance à prendre le soleil pour un phare vers lequel ils devaient se diriger.

Soudain ils parurent se reconnaître, deviner qu'ils entraient dans une région plus civilisée. Pareils à des chevaux qui se sentent sur le chemin de l'écurie, ils se mirent à trotter, le nez au vent et la queue dressée, à raison de cent quatre-vingts pas à la minute, sans se soucier du supplément de poids que je leur avais donné à traîner, en prenant place, de ma personne, dans le véhicule.

De temps en temps, en tournant la tête, j'apercevais à l'horizon un point noir qui se mouvait lentement : c'étaient Orel et sa colonne.

Me voici dans le détroit qui sépare l'île Salm de l'île Wilczek; là-bas, à main gauche, se dessine la noire silhouette du cap Orgel.

Courage, *Torossy!* En avant, *Jubinal!* Du sommet de ce cap, nous lirons écrite sur la vaste mer notre destinée.

Jubinal et *Torossy* redoublent effectivement d'ardeur; à minuit, nous touchons le pied du promontoire. Sans perdre de temps, je me mets à escalader le plateau rocheux.

Comme le cœur me bat! A mesure que je m'élève, se déroule à mes regards l'immensité pâle de la mer de glace; de navire, nulle trace encore; pas un vestige humain n'anime le désert à la ronde. Rien qu'un cairn ou pyramide de pierres sur lequel flotte à mes pieds un reste de drapeau, et, plus loin, une tombe à demi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recouverte de neige, demeure dernière du malheureux Krisch.

Je monte, je monte toujours; un vague frisson se glisse dans mes os.

Tout à coup je distingue trois fines raies qui se dressent au-dessus de l'Océan; je ne me trompe pas, ce sont des mâts, les mâts du *Tegetthoff*, dont la coque, à trois milles environ de distance, m'apparaît pas plus grosse qu'une mouche. Les amoncellements de neige et les icebergs échoués dans les environs m'avaient d'abord empêché de l'apercevoir. Je prends ma lunette, afin de mieux jouir de la douce vision, et, voulant que les chiens participent à ma joie, je leur place la tête dans la direction du navire en étendant le bras du même côté. *Jubinal* dresse les oreilles et paraît regarder avec attention; quant à *Torossy*, il ne semble point soupçonner l'importance extraordinaire du spectacle.

C'était le 23 avril, par quinze degrés (R.) au-dessous de zéro.

Je redescendis au plus vite du cap Orgel, et, sans attendre Orel et ses hommes, je m'acheminai au pas accéléré vers la colonie miraculeusement retrouvée.

Je n'étais plus qu'à cent pas de distance quand la sentinelle m'aperçut. Il faisait nuit, et le reste de l'équipage était endormi. L'homme de garde fut d'abord effrayé en me voyant seul. Je le rassurai vite sur ce point, et après avoir étouffé les aboiements de *Pekel*, qui semblait fort étonné de ne plus voir parmi nous *Sumbu*, son ennemi, je descendis dans la chambre pour éveiller les dormeurs.

Quelle allégresse! Quel flux de questions! Quel ravissement mêlé d'un juste orgueil à l'aspect de la carte où j'avais tracé, *grosso modo*, mes récentes découvertes!

Après les premières explications, tout l'équipage quitta le navire pour aller au-devant d'Orel et de sa troupe, dont l'arrivée compléta la fête.

Durant notre absence on n'avait pas perdu le temps à bord.

Les lieutenants Weyprecht et Brosch avaient achevé leurs observations magnétiques et préparé une base au travail de triangulation. L'équipage avait équipé les chaloupes qui devaient servir à notre rapatriement, et emballé, à l'épreuve de l'eau, les provisions. Le nombre des malades avait diminué, grâce à l'abondance de chair fraîche fournie par les chasses à l'ours.

Qu'on me permette, avant de passer au récit de notre troisième excursion en traîneau, de dire ici quelques mots encore de ce genre de chasse.

D'ordinaire, sitôt qu'un ours s'aventurait dans le voisinage du navire, la sentinelle frappait du pied sur le pont, et, à ce signal convenu, tout ce qui était à l'intérieur se précipitait au dehors. Au premier coup de fusil, l'ours tombait ou s'enfuyait. S'il était mort, on procédait tout de suite au dépècement; la carcasse était pour les chiens.

Il n'était pas cependant toujours bien prudent de s'approcher de lui, alors même qu'il semblait mort; cet animal, fort lourd en apparence, a, si grièvement blessé qu'il soit, des mouvements dont la prestesse féline vous déconcerte.

Un jour, j'étais allé avec le traîneau des chiens à un mille environ du navire, le long d'une *wacke*, pour y prendre ma part d'une chasse au veau marin. Le gibier ne se montrant pas, je perdis patience, et toujours accompagné des chiens je me mis en quête d'un bassin d'eau plus considérable.

Je dois dire que ce genre de chasse agréait fort à messieurs nos chiens; il était même important de ne les y pas perdre de vue, sans quoi ils eussent été capables, sitôt qu'ils apercevaient, dans le miroir d'un canal, la tête noire d'un de ces animaux, de s'y précipiter avec le traîneau et les armes qu'on y mettait en réserve.

Je m'étais approché d'un groupe d'*hummocks*, lorsque soudain trois ours débouchèrent à quatre-vingts pas de distance et coururent sur moi de toutes leurs forces.

La fuite était impossible: c'eût été la perte certaine des chiens.

Ceux-ci, à l'aspect des monstres, s'étaient mis à se démener, en proie au plus vif émoi. Par bonheur, je pus, à la hâte, saisir mon fusil, faire faire demi-tour au traîneau malgré les gesticulations de l'attelage, et m'agenouiller, le canon appuyé sur le véhicule. Je lâchai la détente au moment où le plus gros des plantigrades n'était plus qu'à vingt pas de moi. Atteint juste au poumon, il bondit en rugissant et retomba raide mort.

Les deux autres ours prirent la fuite et se précipitèrent à la nage dans le canal. Toute la fusillade et la poursuite de mes hommes accourus au bruit restèrent inutiles.

Quant aux chiens, ils ne cessèrent, suivant leur coutume, d'aboyer et de se trémousser de la façon la plus furibonde que lorsqu'on eut chargé sur le traîneau le corps de l'ennemi, une femelle qui mesurait plus de deux mètres.

Cependant les ours qui s'étaient d'abord enfuis — c'étaient deux petits — revinrent vers nous et se mirent à suivre à quelque distance le corps de leur mère tandis qu'on le véhiculait, sans se soucier des coups de fusil qui leur étaient envoyés. Quand on fut au navire, ils s'installèrent aux environs, annonçant l'intention de n'en pas bouger. La nuit venue, ils s'approchèrent même si près, que *Pekel* s'élança sur eux du haut du pont.

Nous dûmes alors, Orel et moi, courir à la rescousse pour défendre le chien. Un des ours fut tué; l'autre s'échappa; mais, cette fois encore, l'intraitable *Pekel* se précipita aux trousses de la bête, ce qui nous obligea de le suivre deux heures durant, jusqu'à ce qu'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ouragan (voy. p. 394). — Dessin de Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

fin la vue des traces divergeant dans la neige nous donna la conviction que le chien était retourné sain et sauf au navire.

Il était deux heures du matin, quand nous nous remîmes au lit. A peine couchés, nous voilà réveillés à nouveau par Lusina, qui nous crie en son dialecte : « Un orso ! »

Nous montons sur le pont, et nous apercevons, à vingt pas au-dessous de nous, un animal gigantesque. Une salve le jette par terre; mais il se relève et décampe. Nous nous élançons après lui sur la neige. Se voyant poursuivi, il se dresse de toute sa longueur, la tête haute. Six coups de fusil, tirés d'aussi près que possible, ne parviennent pas à en avoir raison. Il s'éloigne péniblement en laissant derrière lui un fleuve de sang. Une nouvelle décharge le tue enfin. C'était la bête la plus grosse que nous eussions encore abattue; elle avait deux mètres et demi de long, un demi-mètre à la tête, un mètre et demi de là aux pattes de derrière.

Une autre fois, un de ces animaux s'en vint rôder aux abords du navire, par une nuit si noire que, bien qu'il ne fût point à plus de soixante-dix pas, c'était à peine si on le distinguait. Il alla ainsi flairant divers objets que nous avions laissés sur la glace; quand nous le crûmes assez près de nous, nous lui adressâmes quatre coups de feu simultanés : sur quoi il disparut.

Weyprecht et moi nous descendîmes en toute hâte; mais, avant que nous eussions escaladé le bloc de glace où nous l'avions vu en dernier lieu, nous le découvrîmes à moitié hissé dessus, avançant la tête avec de furieux grognements, et prêt sans doute à fondre sur nous.

Nous tirâmes tous les deux ensemble, à bout portant pour ainsi dire, dans l'obscurité. Seulement, aveuglés par le feu de notre arme, nous ne nous aperçûmes pas tout de suite que l'ours, quoiqu'il eût dégringolé en bas du bloc, n'était que blessé et non mort encore.

Une violente bourrasque de neige qui régnait en ce moment favorisa sa fuite.

Après avoir suivi sa piste l'espace de quelques mètres, nous renonçâmes à nous hasarder plus loin, de peur de nous égarer dans l'obscurité et de ne plus pouvoir retrouver le navire.

La pire faute que l'on pût commettre, même en plein jour, c'était de sortir sans fusil.

Je me souviens de m'être ainsi exposé une fois avec le traîneau des chiens, à l'époque où notre glaçon n'avait plus qu'un pourtour excessivement faible. A très-peu de distance du navire, je me trouvai presque nez à nez avec un ours, qui, fort heureusement, ne m'éventa pas, tout occupé qu'il était à contempler, le museau en l'air, le spectacle, étrange pour lui, de notre bâtiment. Je pus donc m'esquiver sans encombre avec l'attelage et aller querir du renfort.

On attaqua en règle mon gaillard, qui fut blessé, mais réussit toutefois à gagner à la nage un glaçon voisin. Là il s'affaissa sur lui-même, et on l'acheva de quelques coups supplémentaires. Au moyen de cordes nous l'amenâmes à nous. Il avait un mètre quatre-vingt-dix centimètres de long, et la panse absolument vide.

Nous ne négligions jamais, autant qu'il se pouvait, de suivre à la piste les ours atteints par nous; plus d'une fois il nous arriva en effet d'en retrouver quelqu'un, à mille ou quinze cents pas du navire, gisant dans une mare de sang, et assez grièvement blessé pour qu'il nous fût aisé de l'achever sur place.

Un jour de janvier, en pleines ténèbres polaires, l'enseigne Orel était sorti pour aller lire le thermomètre que nous avions exposé à l'air libre. Au bas de l'escalier qui conduisait sur la glace, un ours s'élança soudainement sur lui. Sans perdre l'esprit, l'enseigne jeta sa lampe à la tête du monstre et se sauva prestement sur le navire. Zaninovich lui ayant tendu un fusil, Orel lâcha les deux coups sur la bête, qui tenait déjà l'escalier.

Je ne sais toutefois ce qui serait arrivé si nous ne fussions accourus et n'eussions fait un feu de peloton qui mit par terre l'importun. J'ai dit, je crois, que le côté le plus fâcheux de ces chasses pendant la période crépusculaire, c'est que, même en plein midi, on ne voyait pas la mire du fusil et qu'on tirait à peu près au hasard.

La température, dans les derniers jours d'avril, fut vraiment agréable; le calme de l'atmosphère, la sérénité d'un ciel bien ensoleillé nous rendaient l'exercice au grand air d'autant plus aisé, que l'abaissement maximum du thermomètre ne dépassa guère quinze ou vingt degrés (R.) au-dessous de zéro. Ce froid était suffisant pour retarder de quelques jours encore l'amollissement de la neige et nous permettre d'entreprendre une troisième excursion en traîneau. Celle-ci avait pour objectif la partie occidentale de la Terre François-Joseph, car la question du développement de ce pays vers le Spitzberg n'offrait pas un moindre intérêt que celle de son extension vers le nord. J'aurais volontiers consacré plusieurs semaines à cette précieuse exploration; par malheur, la date très-prochaine fixée pour notre retour en Europe ne me laissait plus que quelques jours à utiliser.

Le 29 avril, le lieutenant Brosch, Haller et moi, nous quittâmes le bord avec *Jubinal*, *Torossy*, et le petit traîneau chargé de vivres pour une semaine.

Le chien *Pekel* se joignit à nous en qualité de volontaire.

Nous couchâmes à l'île Wilczek, et le lendemain matin nous nous engageâmes sur la plaine de glace dans la direction du nord-ouest.

Le soleil avait déjà une telle force qu'en de certains moments la température intérieure de la tente montait, par un temps calme, jusqu'à quatorze degrés (R.) au-dessus de zéro.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La terre ou l'île (?) Mac-Clintock vers laquelle nous tendions présentait un front de glaciers qui se prolongeait de droite à gauche, du cap Brünn au cap Oppolzer, à partir duquel la côte semblait infléchir au nord-ouest.

La neige du sund était encore assez ferme pour que les chiens pussent remorquer sans trop de peine, nous aidant, le véhicule et son bagage, allégés d'ailleurs, dès le début de notre marche, par le dépôt d'une réserve de provisions dans un iceberg.

Un incident marqua l'installation de ce magasin: un ours déboucha d'une anfractuosité et courut sur nous impétueusement.

Quelques coups de fusil, tirés à la hâte, le mirent en fuite, blessé sans doute, mais non mortellement.

A mesure que nous approchions de l'île Mac-Clintock, les crevasses se multipliaient, parallèlement à la côte; on voyait qu'elles communiquaient au sud avec un bassin d'eau libre éloigné de quatre milles seulement. Espérant que ces crevasses ne deviendraient pas infranchissables en l'espace de quelques jours, nous les traversâmes hardiment, pour aller établir notre campement à un mille environ de la côte, près de la chute du glacier.

Nos chiens se montraient de plus en plus ennemis irréconciliables des ours. La triste fin de *Matotschkin* ne les avait rendus ni plus réfléchis ni plus timides; ils avaient d'ailleurs une confiance aveugle dans notre invincible supériorité en face de l'ennemi commun. Il n'y avait pas pour eux de plus douce fête que l'aspect d'un plantigrade atteint d'un coup de feu. Dès qu'il faiblissait dans sa retraite, ils l'assaillaient en lui mordant les pattes et en faisant tout leur possible pour l'empêcher de s'échapper.

Et quelle joie maligne animait alors les courageuses bêtes! Le chef de la meute était le petit *Pekel*, qui avait fini par dresser assez bien *Torossy* lui-même à cette poursuite. On en vit un exemple au cours de cette troisième excursion.

Nous étions dans notre tente, occupés à préparer le repas du soir, quand un jeune ours apparut. Avant que nous eussions pu intervenir, nos chiens tombèrent sur lui comme un ouragan et se mirent à le pourchasser au loin.

Comme nous savions que l'ours, ainsi traqué, a pour habitude de faire soudain volte-face et de poursuivre à son tour ses agresseurs, nous étions fort inquiets pour nos chiens, et principalement pour *Torossy*, qui n'était pas même assez avisé pour retrouver seul un campement, l'eût-il en vue dans son horizon. L'ours revint effectivement sur ses pas; mais, par bonheur, le malin *Pekel* fit un mouvement stratégique qui dégagea *Torossy* et poussa la bête dans la direction de notre tente. Nous fûmes obligés de la tuer, bien que notre approvisionnement en chair fraîche ne nous donnât aucune envie de nous approprier sa graisseuse personne.

Le 1er mai, le mauvais temps nous força de rester au campement.

Le lendemain, malgré une violente bourrasque d'ouest-nord-ouest, nous nous mîmes en route, Haller et moi, — Brosch s'était blessé au pied, — pour escalader le cap Brünn.

Deux heures durant nous peinâmes, attachés à une corde, pour gravir le glacier Simony, et gagner de là en zigzag l'aiguille à pic du promontoire. La rafale nous fouettait en plein visage. De ma vie je n'avais fait une ascension si pleine de difficultés. Une fondrière de neige traversait le couronnement du cap, dont la cime se composait d'une arête allongée. Après cinq heures de marche nous fûmes au but, c'est-à-dire à une altitude de deux mille cinq cents pieds.

J'observai de là le pays, et, en dépit de la violence du vent et d'un froid de dix-huit degrés (R.), j'exécutai sur place les divers croquis essentiels. Un système grandiose de montagnes se montrait au delà du large sund de Markham, à la partie sud de la Terre de Zichy. A part une mince et blanche pyramide, de cinq mille pieds peut-être d'altitude, qui se dressait de ce côté, et que nous appelâmes l'*aiguille de Richthofen*, ces montagnes étaient presque toutes en forme de cônes.

A perte de vue, le pays apparaissait coupé de fiords et couvert de glaciers. Ses limites, du côté du Spitzberg ou de la Terre de Gillis, demeuraient indéterminables; à la distance de quinze à vingt lieues allemandes[1], on distinguait encore nettement des reliefs montagneux, et, selon toute probabilité, la masse régionale dans cette direction s'étend au moins jusqu'au cinquantième et peut-être même jusqu'au quarante-huitième degré de longitude est[2].

Je découvris du cap Brünn que les terres situées au sud du détroit de Markham étaient coupées par un fiord, que j'appelai le *Negri-Sund*. Ce fiord était déjà navigable, et plus loin, sur le détroit de Markham, on apercevait de sombres traînées, indices certains de fêlures.

Pendant que je me livrais à ces observations, Haller était demeuré, à l'abri du vent, dans un creux de rocher; sa prédisposition aux rhumatismes le rendait incapable de braver longtemps les rigueurs de la température; son rôle se réduisait à accourir à mon aide, quand le froid me forçait de laisser tomber mon album pour frictionner avec de la neige mes mains transies.

Si j'étais enchanté en songeant aux magnifiques découvertes qui avaient été le prix de notre persévérance, l'aspect de l'océan Arctique, vers le sud, faisait naître en moi des pensées qui n'étaient rien moins que riantes.

1. La lieue allemande ou *meile* équivaut à sept kilomètres et demi environ.

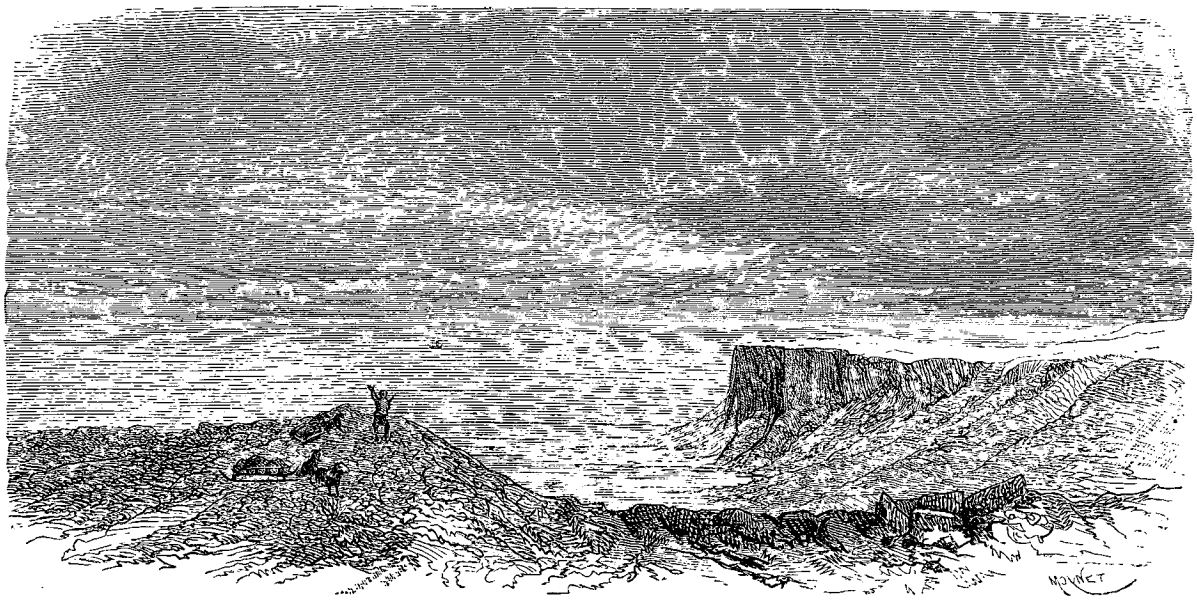
2. Voy. la carte n° 1 ci-jointe, qui esquisse ce prolongement, sans rien préciser, bien entendu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une immense plaine de glace s étendait à l'infini dans cette direction; une seule traînée liquide, qui brillait, avec des reflets de laiton, sous la lumière du soleil, serpentait du côté de l'est, séparant la banquise côtière de l'empire des glaces marines et rejoignant presque le petit bassin dont j'ai mentionné l'existence au sud de l'île Mac-Clintock. Encore paraissait-il à peu près certain que le premier souffle du sud, en refoulant les glaces vers le pôle, fermerait ce chenal éphémère. Partout ailleurs la mer était revêtue d'une solide carapace, et l'on eût deviné, rien qu'au jeu mouvant de la lumière et de l'ombre, que cette croûte de glace ne formait pas une arène unique, mais se composait d'un nombre infini d'agglomérations tassées, entre lesquelles on apercevait çà et là des places sombres, des aiguades d'une faible étendue.

Dès l'après-midi, nous étions de retour à la tente, entièrement fixés sur ce qu'il nous restait à faire. Pour compléter nos découvertes, il nous aurait fallu pousser, à l'aide d'une petite chaloupe, une pointe de quelques jours dans la direction du nord-ouest, et gravir une des cimes de la Terre de Zichy, par exemple la dent de Richthofen.

Cette entreprise était rendue impossible par la nécessité d'entamer, dans un délai de quinze jours au plus, notre mouvement de retraite vers l'Europe. Nous rebroussâmes donc chemin pour regagner le *Tegetthoff*, où nous arrivâmes après une marche de vingt-deux heures. Dans nos trois excursions en traîneau,



A la découverte du navire (voy. p. 395). — Dessin de J. Moynet, d'après le texte.

nous avions parcouru en tout quatre cent cinquante milles environ.

En résumé, la *Terre François-Joseph*, dans son développement dès à présent connu, forme un système régional arctique qui est à peu près de la grandeur du Spitzberg, et se compose de plusieurs massifs. La *Terre de Wilczek* et la *Terre de Zichy* forment, à l'est et à l'ouest, les deux principaux; l'une et l'autre sont entrecoupées de nombreux fiords et bordées d'une quantité d'îles. Un vaste détroit, l'Austria-Sund, les sépare dans toute leur longueur, à partir du cap Francfort au midi, et s'embranche, près de la *Terre du prince Rodolphe* (81° 40′ de latitude nord), dans un autre bras considérable, le Rawlinson-Sund, qui se dirige au nord-est.

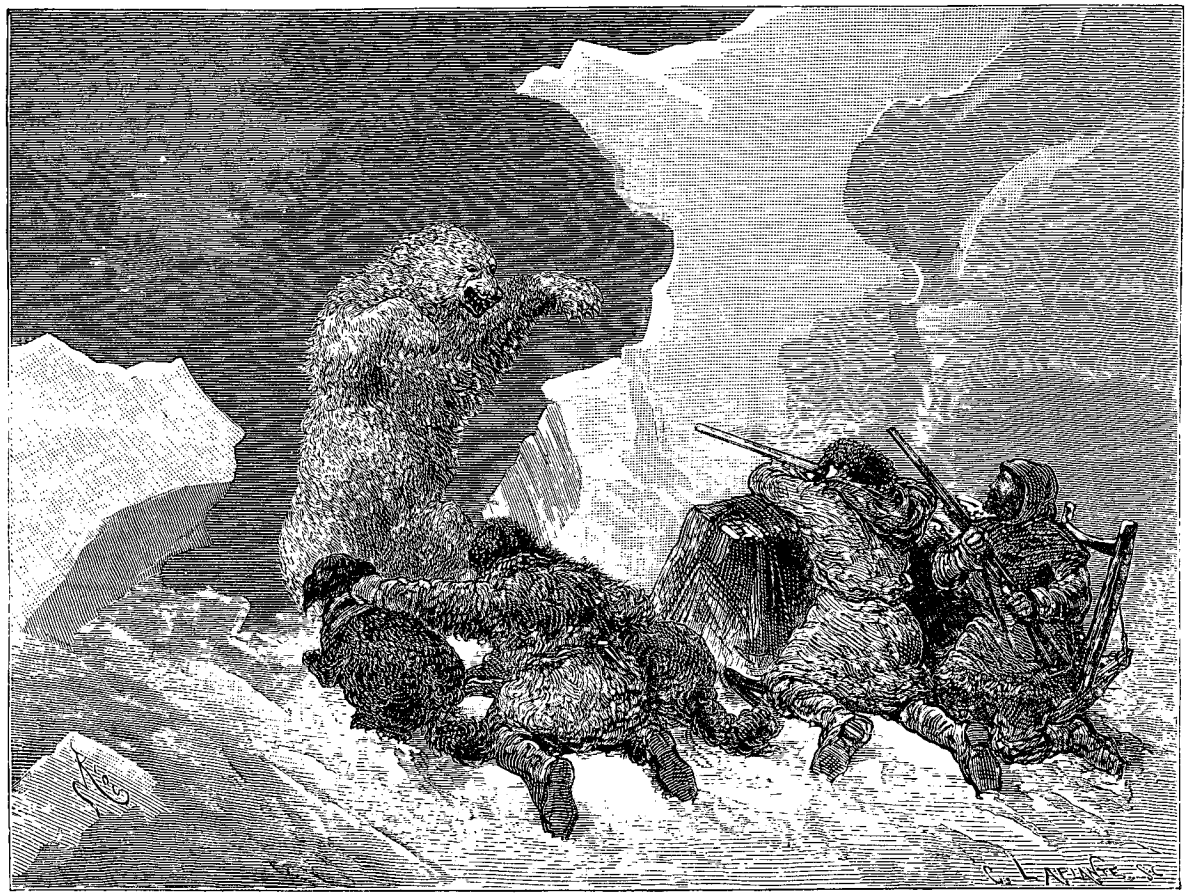
A l'époque de nos excursions, une soudure de glaces, âgée d'une année environ, reliait entre elles toutes ces côtes; cette arène était constellée d'une infinité d'icebergs où se mêlaient de hautes et larges boursouflures, et, en certains endroits, des crevasses.

Tant que ce *pack* garda sa consistance, chaque fiord offrit un lieu d'hivernage commode; mais quand l'agglomération se fut rompue, nul point de la côte ne présenta plus de refuge assuré, par suite de l'absence de ces petites baies profondes, telles que nous ne avions trouvé en 1869 aux *îles du Pendule*.

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



L'agression (voy. p. 406). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande

L'ODYSSÉE DU TEGETTHOFF

ET

LES DÉCOUVERTES DES LIEUTENANTS PAYER ET WEYPRECHT AUX 80°-83° DE LATITUDE NORD.

1872-1874. — RELATION INÉDITE[1].

XVII

Suite de la description générale de la Terre François-Joseph. — Nature de sa flore et de sa faune.

Comme j'ai eu le bonheur de parcourir les diverses contrées que baigne l'océan Glacial arctique, il m'a été permis de comparer les unes aux autres. Le Groenland occidental est un haut et uniforme plateau glaciaire; la côte opposée, au contraire, est un grandiose massif alpestre, pourvu d'une flore et d'une faune relativement riches et variées.

Ce qui demeure jusqu'ici absolument inconnu, c'est la région intérieure où s'opère la transition de cette double nature. Quant au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, on s'en fera une idée approximative, si l'on se les représente comme une sorte d'Oberland tyrolien, un haut-relief de glaciers analogue à celui de l'Œtzthal, et qui domine de neuf mille pieds le niveau de la mer.

Toutefois ni le Spitzberg ni l'archipel de la Nouvelle-Zemble n'offrent, à proprement dire, le caractère d'âpreté désolée d'une nature foncièrement arctique. Ce caractère n'appartient qu'à la *Terre François-Joseph.*

Dans les premiers mois de l'année surtout, celle-ci semble absolument dépouillée de vie; ce n'est, de toutes parts, qu'un hérissement de gigantesques glaciers, de montagnes glabres et candies, aux cônes

1. Suite. — Voy. p. 321, 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abrupts. Un éblouissant linceul de neige recouvre le pays entier, et les parois mêmes des roches nues, au lieu d'avoir leur coloris naturel, sont revêtues d'une croûte de glace rigide, due à la condensation de la pluie et de l'humidité.

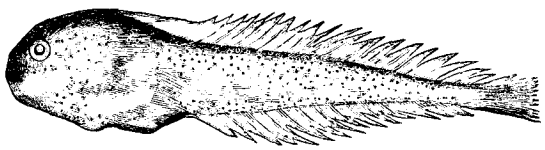
Cette humidité d'un pays où la température moyenne de l'année ne passe guère treize degrés (R.) au-dessous de zéro, paraît tenir à sa configuration insulaire; car, au Groenland aussi bien qu'en Sibérie, les hivers se distinguent par un froid sec. Ajoutons que, par sa formation géologique, la Terre François-Joseph a une analogie évidente avec certaines parties du Groenland oriental : ici comme là-bas la roche qui domine est une espèce de dolérite.

On y rencontre aussi du grès blanchâtre mélangé de petits grains de quartz, et des roches erratiques.

La végétation est partout excessivement pauvre et bien inférieure à celle des autres terres arctiques que nous avons déjà décrites.

On n'y trouve pas même ce misérable entrelacement de saules et de bouleaux minuscules rampant au ras du sol, ni ces nombreuses plantes phanérogames qui croissent aux *îles du Pendule* et à la Nouvelle-Zemble; nulle part nous ne vîmes un tapis de gazon d'un pied carré qui nous rappelât les régions du Midi.

Quelques touffes de saxifrages, de cérastes, de pavots, de mousses; des lichens en assez grand nombre, puis d'autres végétaux embryonnaires dont le savant directeur du Jardin botanique de Vienne possède l'exacte nomenclature : voilà toute la flore de cette vraie *terre de désolation*.



Liparis gelatinosa. — Cliché tiré de l'édition allemande.

Les bois flottants y sont rares, et la plupart semblent échoués de très-longue date. Je me souviens particulièrement qu'un jour, sous le cap Tyrol, nous vîmes un tronc d'épicéa ou de mélèze d'un pied d'épaisseur, long de plusieurs mètres. Sans doute, à l'instar de notre navire, il avait été poussé jusque-là par les vents; nous conjecturâmes qu'il provenait des côtes de Sibérie.

D'habitants humains, nulle trace, cela va sans dire. L'Esquimau lui-même trouverait-il à vivre dans ces parages? C'est très-douteux. Sur la côte ouest du Groenland, où sont ses établissements les plus septentrionaux, on ne le rencontre plus au delà de 78° 20′ de latitude.

En fait de bêtes, il n'y a guère, dans le sud de la Terre François-Joseph, que des ours polaires et des oiseaux voyageurs. Au nord du quatre-vingt-unième degré, nous aperçûmes bien, dans la neige, des vestiges nombreux et distincts de pieds de renards; mais nous n'eûmes jamais l'occasion de voir un de ces animaux. Quant aux rennes et aux bœufs musqués, l'indigence de la végétation les empêche de remonter jusque-là, à moins cependant qu'il n'existe, ce que nous n'avons pu vérifier, dans les parties tout à fait occidentales et inexplorées du pays, des pâtis qui leur permettent de vivre en troupes, comme au Spitzberg.

En fait de grands mammifères marins, nous ne rencontrâmes fréquemment dans ces parages — en dehors de quelques convois de baleines voyageuses — que des veaux marins (*Phoca groenlandica*, *Phoca barbata*).

Deux fois seulement nous vîmes des morses, mais assez loin de la côte.

Il est probable toutefois, en ce qui concerne ces derniers animaux, que ce fut uniquement l'absence d'eau vive qui nous empêcha de les observer le long du rivage; car la nature et la profondeur du sol marin dans ces régions polaires ne sont pas un obstacle à leur existence : on sait qu'ils se nourrissent de coquillages et de varechs.

Les seuls poissons que nous prîmes, au chalon, furent des espèces du genre *Liparis gelatinosus* et du genre *Gadus* (morue).

Quant aux oiseaux, ceux que nous rencontrâmes entre la Nouvelle-Zemble et la Terre François-Joseph furent les suivants : la mouette à longue queue (*Lestris K.*); la mouette noire sans plumes caudales; la mouette burgmeister (*Larus glaucus B.*); la mouette d'ivoire (*Larus eburneus*), qui ne réside que dans le voisinage des glaces; la mouette à trois doigts (*Rissa tridactyla L.*); l'hirondelle de mer (*Sterna macrura N.*); le mameluck (*Procellaria glacialis*); la mouette rose (*Rhotostetia rosea*); puis des eiders, des chouettes, des ortolans et diverses espèces de plongeons.

Notre observation sur la faune non vertébrée des districts océaniens que nous traversions se trouva considérablement limitée à partir du moment où nous ne fûmes plus maîtres des mouvements de notre navire. Je dirai seulement que nous pêchâmes quatre espèces de crevettes, des cloportes de mer, des éponges, des araignées et autres représentants, plus ou moins connus, de la faune du Spitzberg et du Groenland.

TROISIÈME PARTIE. — LE RETOUR.

XVIII

Derniers jours à bord du *Tegetthoff*. — Préparatifs de départ. — Plan de retraite. — Abandon du navire. — Halage des chaloupes et des traîneaux. — Une question de vie ou de mort. — Le *port d'Aulis*. — Lenteur désespérante. — A travers *pack* et canaux. — Extrait du journal de bord.

Nous voici soulagés de notre plus gros souci : nous pouvons maintenant battre en retraite avec honneur;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un riche butin d'observations et de découvertes nous est acquis.

Le pis qui puisse désormais nous arriver, c'est de mourir en route....

Les quelques jours qui nous restent jusqu'au départ ou, comme dit Klotz, jusqu'au « pillage du navire », — car le pauvre *Tegetthoff* est condamné à ne jamais revoir les tranquilles bassins du Weser, — sont exclusivement consacrés au repos et à une sorte de bombance épicurienne (toute relative, je vous assure), à l'aide du superflu de nos comestibles.

Nous nous occupons aussi de mettre en sûreté les résultats scientifiques de notre voyage.

Le lieutenant Weyprecht fait soigneusement souder dans une boîte de fer-blanc notre trésor d'explorateurs, les livres de loch et les papiers du bord ; je rédige, en outre, pour ma part, un duplicata exact et facile à saisir d'un coup d'œil de nos relevés topographiques ; je m'attache à le dresser de telle sorte qu'un autre que moi, au cas où je viendrais à périr au retour, soit à même de dessiner d'après mes feuillets la carte de la Terre François-Joseph. Ces feuillets, avec tous les croquis pris au cours du voyage et mes divers journaux de relations, sont également enfermés et soudés dans une caisse doublée de fer-blanc.

Ces derniers moments à bord du *Tegetthoff* s'écoulent avec une singulière rapidité ; les journées sont à peine commencées qu'elles sont finies.

Chacun s'occupe, par surcroît, de mettre en état son costume de retour ; les aiguilles et les alênes fonctionnent sans relâche dans la chambre de l'équipage ; des montagnes d'écheveaux de fil sont dévorées l'une après l'autre, des avalanches de morceaux d'étoffe jetées au rebut pendillent aux flancs neigeux du bâtiment ; et celui-ci, qui n'est plus soigné comme auparavant, prend chaque jour un aspect plus délabré, plus minable. Tout autour, sur la neige, gisent accumulés des cadavres d'ours, qu'on abandonne à la discrétion des chiens, fort surpris de cette munificence insolite.

Un mois plus tard, ce charnier serait devenu certainement un abominable foyer de pestilence.

Le 15 mai, dans une dernière promenade à l'île Wilczek, nous dîmes adieu à la tombe du malheureux Krisch et nous prîmes congé de cette terre vers laquelle nous avait conduits la vagabonde fantaisie d'un glaçon. Ce devoir suprême accompli, nous ne songeâmes plus qu'aux moyens de nous rapatrier. A vrai dire, s'il était une chose au monde dont nous ne nous fissions pas une idée claire, c'était la tournure qu'allaient prendre nos affaires.

Nous serait-il donné de revoir notre pays, ou trouverions-nous la mort dans notre entreprise ? Telle était la question.

Il fallait, en tout cas, que notre destin fût décidé dans un délai de trois mois, car, en fait de vivres, nous ne pouvions emporter que juste assez pour nous sustenter pendant ce laps de temps.

Notre soin principal fut d'emballer convenablement nos provisions et de réduire notre bagage au volume strictement indispensable.

Fort heureusement, l'élévation rapide de la température, qui monta même au-dessus de zéro, nous permit de simplifier considérablement notre costume sans que notre santé en souffrît, et de nous aménager, sans plus de façons, en guise de dortoir, l'intérieur d'une chaloupe protégée tout simplement par une tente et garnie de couvertures. Nous avions, en réalité, plutôt à craindre l'incommodité de la chaleur que celle du froid.

Le danger le plus redoutable était dans l'insuffisance des vivres.

Trois de nos chaloupes furent consacrées à notre transport. Deux d'entre elles étaient des barques de pêche norvégiennes, de vingt pieds de long sur cinq de large et deux et demi de profondeur. Elles reçurent comme équipage, l'une, le lieutenant Weyprecht, le docteur Kepes, Lusina, Orasch, Latkovich, Palmich, Vecerina et Klotz ; l'autre, Zaninovich, Haller, Lukinovich, Scarpa, Stiglich, Pospischill, l'enseigne Orel et moi.

La troisième, un peu plus petite, fut montée par le lieutenant Brosch, le capitaine baleinier Carlsen, Cattarinich, Lettis, Sussich, Marola et Fallesich.

Chacune de ces chaloupes reposait sur une claie et contenait des provisions de bouche pour huit hommes, durant quatre-vingt-dix jours, moyennant un rationnement fixé d'avance.

De nos chiens, *Jubinal* et *Torossy* étaient les seuls qu'on pût encore employer au remorquage du petit traîneau. Un quintal de pain fut tout ce que nous étions en mesure d'emporter pour eux ; les hasards de la chasse, le long de la route, devaient leur fournir un supplément d'alimentation.

Quant à *Gillis*, devenu d'une humeur insupportable, nous le tuâmes d'un coup de fusil avant de partir ; nous passâmes de même par les armes la pauvre *Zemble*, qui était trop affaiblie pour nous suivre. *Pekel*, lui, fut autorisé à nous accompagner en flâneur, avec la faculté de courir librement à nos côtés.

Il va sans dire que la prolongation de son existence demeurait subordonnée à la quantité de vivres qui nous resterait.

Notre équipement respectif consistait en deux chemises de laine, un caleçon de laine, trois paires de bas, des bottes de cuir, des bonnets, plus une fourrure pour dormir.

Chaque homme avait en outre un grand couteau, une cuiller et une paire de conserves.

Comme consommation de luxe, une bourse de tabac fut allouée par tête. Il est vrai que chacun mit un tel art à remplir la sienne que, pour le poids, elle équivalait à un petit moellon. En revanche, il fut expressément défendu d'en bourrer ses poches.

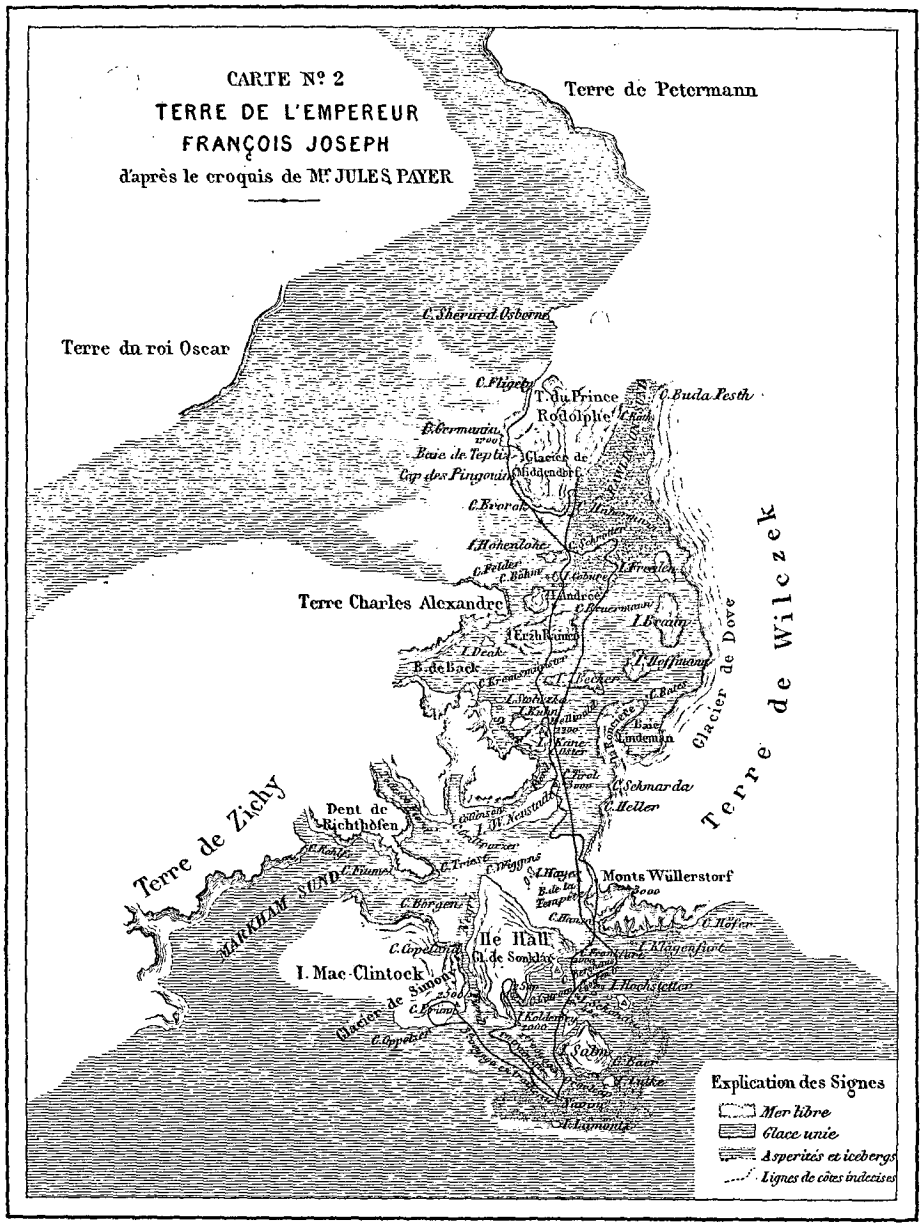
Notre plan de voyage était fort simple. Il s'agissait de nous diriger presque en droite ligne au sud, vers le dépôt de provisions qu'on avait établi pour nous près

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des îles de Barentz. Là nous devions nous ravitailler, puis longer la côte de la Nouvelle-Zemble, en quête d'un des navires que la pêche au saumon retient jusqu'au commencement de l'automne dans les rivières de ce pays.

Il n'était pas non plus impossible que même auparavant, c'est-à-dire sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Zemble, nous ne fussions aperçus et recueillis par quelque pêcheur de phoques norvégien. L'essentiel était que les chaloupes naviguassent bien de conserve.

Au cas cependant où elles viendraient à être séparées, les îles Guillaume étaient indiquées comme le lieu commun de rendez-vous à la mi-août. On choisit d'abord la nuit pour marcher, et le jour pour dormir; mais des circonstances particulières troublèrent



de plus en plus cet arrangement. Pour réussir dans notre entreprise, il fallait avant tout qu'à la fin d'août nous eussions achevé de franchir la partie de l'océan pontée par les glaces; l'éventualité la plus redoutable pour nous, c'était l'amollissement de la neige. De forts vents du nord-est avaient, il est vrai, retardé jusqu'ici la dislocation du *pack;* mais l'élévation rapide de la température nous donnait lieu de prévoir de très-proches modifications de ce côté.

Le 20 mai, jour à jamais mémorable pour nous, les pavillons furent cloués aux mâts du *Tegetthoff*, et nous nous mîmes en devoir de commencer notre retraite aventureuse à travers les solitudes de l'océan boréal.

Ce n'est jamais sans émotion, même dans des circonstances ordinaires, qu'un équipage se sépare de son navire et s'abandonne à tous les hasards de l'inconnu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Qu'on juge, à plus forte raison, des sentiments qui remplirent nos âmes quand nous descendîmes pour la dernière fois l'escalier du pont!

Nous étions, on peut le dire, des hommes endurcis. Durant des mois, nous avions vécu, nuit et jour, dans la crainte de voir notre bâtiment mis soudainement en pièces nous obliger à fuir dans une lamentable déroute. Cette carène, aux flancs sans cesse menacés, ne nous en avait pas moins servi d'asile et de patrie pendant deux années; sous cet abri protecteur nous avions bravé les cataclysmes du *pack*, les tempêtes et le froid polaires.

Qui eût pu oublier tout cela au moment de lui dire adieu pour toujours?

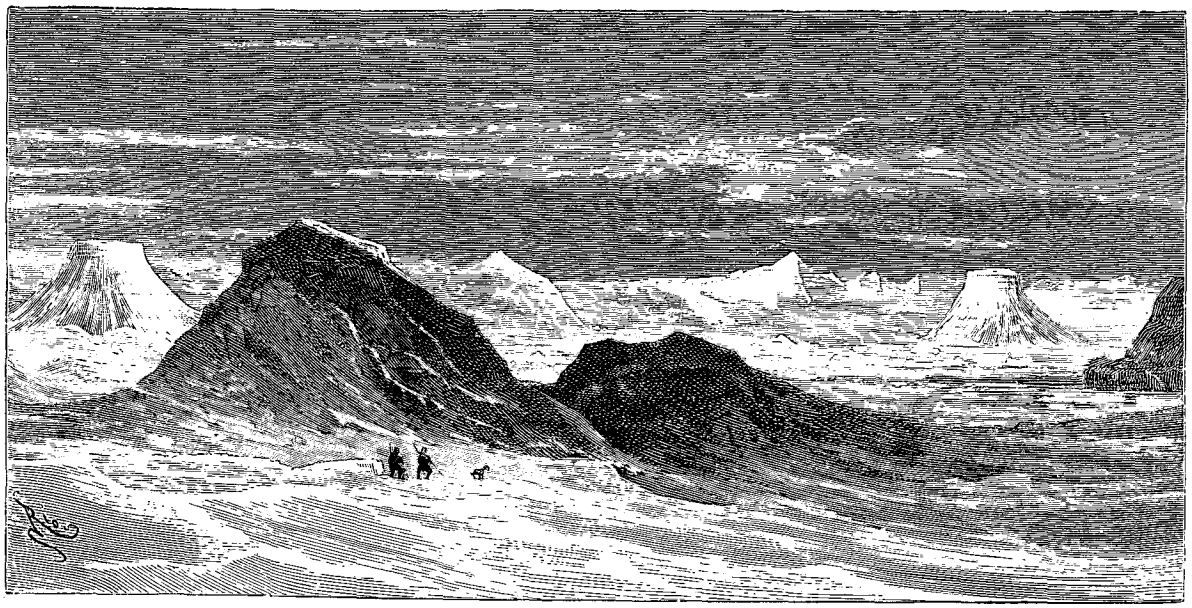
Un document relatant les motifs de cette séparation, fut déposé sur la table de la chambre d'arrière, puis un dernier repas fut fait sur le pont.

Que de trésors nous étions contraints d'abandonner! Nos collections zoologiques, botaniques et géologiques, nos instruments, notre précieuse bibliothèque, nos approvisionnements de vivres et de poudre, qui eussent largement suffi pour six mois encore, soixante-sept peaux d'ours tout apprêtées : tout cela allait rester derrière nous.

Quelques-uns de nos hommes avaient pris la précaution de transporter à terre, à l'île Wilczek, les photographies en cadre de leurs amis ou connaissances et de les accrocher à une paroi du rocher, pour les soustraire au triste sort du *Tegetthoff*, qui, selon nos prévisions, ne pouvait tarder à être fracassé contre la côte par le mouvement de débâcle.

A neuf heures du matin, nous étions rassemblés devant les canots.

De sombres traînées de nuages, qui s'étaient amoncelées au-dessus de la terre, nous dérobaient le soleil. Rien de plus triste à voir que ce désert de glace



Le détroit de Markham (voy. la carte p. 404). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

et de neige, aux *hummocks* bizarrement enchevêtrées, qui formait notre route et sur lequel nous devions cheminer trois mois durant.

Notre travail de la première journée consista en ceci : attelés, au nombre d'une douzaine d'hommes, aux chaloupes et aux traîneaux, nous les transportâmes péniblement à un mille de distance au sud, puis nous revînmes prendre encore un peu de thé à bord du *Tegetthoff*. Trois fois cette besogne fut répétée, après quoi nous nous livrâmes au repos, tout près du navire.

Telle fut la mesure à peu près constante, et plus que modeste, de nos étapes; il y eut même des jours où nous ne gagnâmes pas un demi-mille. Nous eûmes beau profiter du moindre souffle de vent du nord pour tendre la voile sur les chaloupes et sur les traîneaux, notre marche restait entravée par un obstacle contre lequel nous étions impuissants, l'amollissement de la neige.

A chaque pas les véhicules enfonçaient ou buttaient et ce n'était pas une mince affaire que de les dégager. Ajoutez qu'il était absolument impossible de transporter le bagage d'un seul coup; la moitié de l'équipage suffisait à peine à la traction d'un traîneau ou d'une barque : aussi étions-nous obligés d'opérer le transfert partiellement et en trois fois, et conséquemment, de faire à deux reprises le chemin à vide.

Que de temps perdu! Que de coups de collier haletants, sans qu'on avançât d'une semelle! La sueur nous roulait au visage; l'atmosphère, surtout par un ciel couvert, était incroyablement lourde et étouffante. Au bout de quelques jours de ce travail, fort approchant de celui de Sisyphe, beaucoup d'entre nous avaient les épaules en sang.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Notre seule besogne d'ailleurs n'était pas celle du remorquage ; il nous fallait encore faire les terrassiers. A notre deuxième ou troisième passage sur un endroit déterminé, celui-ci ressemblait littéralement à une fondrière, et nous usions le meilleur de nos forces à remplir les trous et les creux, dans le bourbier jusqu'aux genoux, et tellement brûlés par la soif, qu'à chaque halte plus d'un se couchait à plat et mangeait la neige à belles dents.

Était-il possible qu'avec cette façon d'aller nous eussions encore l'espoir de sortir à temps du chaos polaire ?

Non, chacun de nous était bien convaincu qu'il n'en serait rien, s'il ne survenait autour de nous quelque changement extraordinaire.

Malheureusement, si loin que le regard portât, on n'apercevait aucun signe avant-coureur de ce changement. Aussi, pour échapper aux sinistres pensées qui naissaient de la situation, avions-nous adopté pour principe de ne jamais faire entre nous la moindre allusion aux éventualités par trop mystérieuses de l'avenir.

Durant la première semaine, il m'arrivait chaque jour, après l'étape, tandis que le lieutenant Weyprecht restait au gîte, de retourner au navire avec Haller et les chiens, afin d'y reprendre une certaine quantité de vivres destinée à remplacer celle que nous avions consommée dans l'intervalle. On se fera aisément une idée des difficultés qui embarrassaient notre mouvement de retraite, si l'on songe que les chiens et moi nous accomplissions alors en une heure et demie ou deux heures la même route que toute la caravane et son chargement avaient mis une semaine environ à parcourir.

Une fois au navire, nous tâchions d'exécuter de notre mieux les pressantes commissions que tel et tel nous avait données, car chacun regrettait une chose ou l'autre et nous priait de la rapporter. Nous explorions l'entre-pont pour piller une dernière fois notre propre bien.

Des nuées de mouettes se querellaient avec des cris rauques sur les cadavres des ours, près du bâtiment.

Parfois aussi on apercevait quelques-uns de ces plantigrades rôdant au loin à la ronde, impatients de voir arriver leur tour de pillage ; ils paraissaient attendre que le navire fût complétement abandonné, pour s'emparer à tout jamais de cette citadelle mystérieuse, d'où tant de malheurs avaient fondu sur leur race.

Du reste ils n'avaient pas manqué de faire la conduite à notre colonne pendant qu'elle se repliait. De temps à autre on en tuait un, à la grande joie des mouettes, toujours à l'affût de cette provende, et qui s'entendaient si bien au dépècement qu'elles ne laissaient guère que les os. Je me rappelle qu'une fois, m'étant éloigné de la colonne pour aller chercher quelques objets laissés en arrière à la suite d'un de nos débardages accoutumés, je découvris, à cent pas de moi, un ours qui dormait dans la neige. En l'apercevant, les chiens du petit traîneau firent mine de fondre impétueusement sur lui ; j'eus grand'peine à les retenir et à pousser le véhicule derrière quelques *hummocks*.

Au moment où l'animal se redressait, je lui envoyai une balle.

Il s'éloigna en clopinant péniblement. Les chiens alors, entraînant la charge avec eux, coururent sur lui avec ardeur. *Torossy* surtout montrait par ses bonds, ses abois, ses frétillements de queue, qu'il n'avait pas la moindre conscience de la gravité de la situation. Et, de fait, il ne dut qu'à l'intervention de *Jubinal* d'échapper aux griffes du monstre.

Par bonheur aussi, comme l'ours, ranimé par la colère, allait atteindre l'attelage, celui-ci opéra un mouvement tout à fait élégant de conversion preste, qui me permit d'achever l'ennemi à bout portant, avec ma dernière cartouche. Il était temps.

Nous étions au 26 mai.

Depuis quelques jours nous discernions au ciel, vers le sud-ouest, de sombres reflets, qui, comme toujours, annonçaient infailliblement la présence de l'eau vive.

Ils provenaient sans nul doute des fêlures que nous avions observées, trois semaines auparavant, du haut du cap Brünn. Cette vue nous donna l'espérance que, dans l'espace de peu de jours, nous pourrions dépasser la zone des glaces côtières et atteindre le réseau sans cesse changeant des canaux ouverts et des plaines flottantes.

Dans ce cas, nous avions peut-être chance de rencontrer un chenal navigable, dont nous pourrions suivre les méandres parmi les fractions divisées du *pack* : ce qui accélérerait singulièrement et fort à propos notre retraite vers le sud.

L'événement parut dépasser notre espérance, quand, le 28 mai, nous touchâmes inopinément à une petite île plate dont nous n'avions pas jusqu'alors soupçonné l'existence, et que nous appelâmes *l'île Lamont*. De sa partie la plus élevée, nous découvrîmes en effet un bassin d'eau libre qui se dirigeait au sud-est.

Un immense bloc tabulaire flottait au milieu de cette *wacke*, qui n'était pas à plus d'un mille de notre îlot, environné lui-même d'agglomérations de glaces très-tassées [1].

Le lendemain toutefois, une légère tourmente de neige nous retint à l'île Lamont ; nous utilisâmes ce retard en recueillant quelques morceaux de bois échoués sur la rive.

Le 30 mai, le temps s'étant amélioré, nous nous mîmes en devoir de pousser jusqu'à la lisière du bassin pour procéder à notre embarquement Malheureusement, les choses tournèrent contre notre attente. Ar-

1. Voyez, pour cet itinéraire de retour, la carte n° 2, p. 404.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Abandon du *Tegetthoff*. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

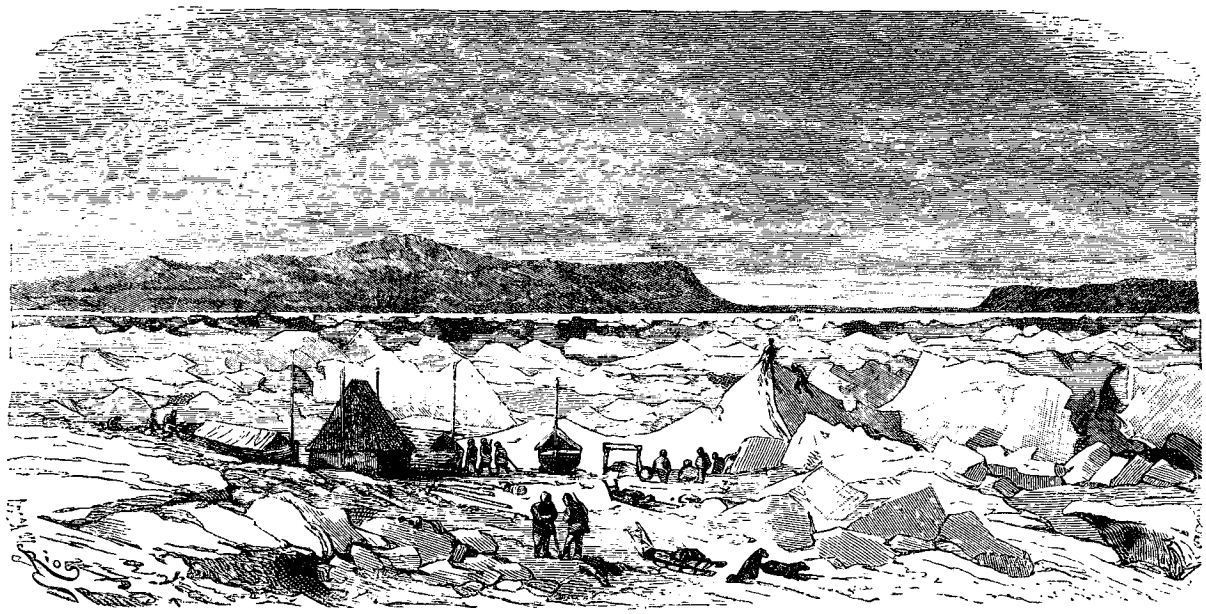
rivés à l'extrémité méridionale de la *wacke*, nous reconnûmes que la bordure des glaces y était inacessible. Nous filâmes au sud-est pour tâcher de découvrir un endroit plus favorable; mais, après un circuit de plusieurs jours, nous eûmes la triste conviction qu'il ne fallait pas songer pour le moment à la possibilité d'un embarquement, attendu que les bords du bassin étaient partout bastionnés d'une puissante barrière de glaces disloquées n'offrant aucun passage aux chaloupes.

Le lieutenant Weyprecht et le Tyrolien Klotz, qui avaient exécuté, de leur côté, une reconnaissance, revinrent nous annoncer qu'il n'y avait pas davantage moyen de faire cheminer plus avant les traîneaux. La crevasse que nous avions devant nous étendait fort loin du côté de l'est son abîme infranchissable. Entreprendre un détour si considérable n'était pas chose praticable; il eût fallu escalader en rétrogradant de gigantesques remparts pyramidaux qui avaient jusqu'à quinze pieds de hauteur.

Faisant contre fortune bon cœur, nous regagnâmes une plaine de glace d'un aspect moins tourmenté, où nous établîmes, le 3 juin, une sorte de camp retranché que nous appelâmes, en manière de plaisanterie, le *port d'Aulis*, parce que, de même que les Grecs au port de ce nom, nous étions contraints d'y attendre le bon vouloir des zéphyrs.

Les vents seuls, en effet, pouvaient nous ouvrir un chemin en déblayant les canaux obstrués. Nous étions au 79° 46′, c'est-à-dire, comme latitude géographique, à cinq minutes, sans plus, de notre navire. A l'horizon se détachait nettement devant nous le haut-relief du cap Tegetthoff.

Nous profitâmes de cette nouvelle halte forcée pour



Campement au port d'Aulis. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

augmenter notre flottille, qui semblait insuffisante à contenir, le cas échéant, tout le bagage et tout l'équipage.

Accompagné de quelques hommes et des chiens, je retournai une dernière fois au bâtiment pour y prendre une des yoles que nous y avions laissées. En trois heures, nous parcourûmes la distance qui nous en séparait, et que nous avions mis, avec nos *impedimenta*, huit jours à franchir. Il est vrai que l'ardeur des chiens se trouva encore excitée à point par une trace d'ours toute fraîche qu'ils éventèrent précisément dans la direction que nous suivions.

J'ajouterai qu'à un millier de pas du navire nous aperçûmes la bête, qui toutefois, en personne avisée, refusa le combat.

Le 7 juin, l'équipement de la yole étant terminé, nous rejoignîmes nos compagnons d'un pas assez accéléré, grâce au soin que nous eûmes de suivre exactement le sentier antérieur, qui s'était maintenu solide et dur, au milieu d'un amollissement général de la neige, transformée partout ailleurs en un véritable bourbier.

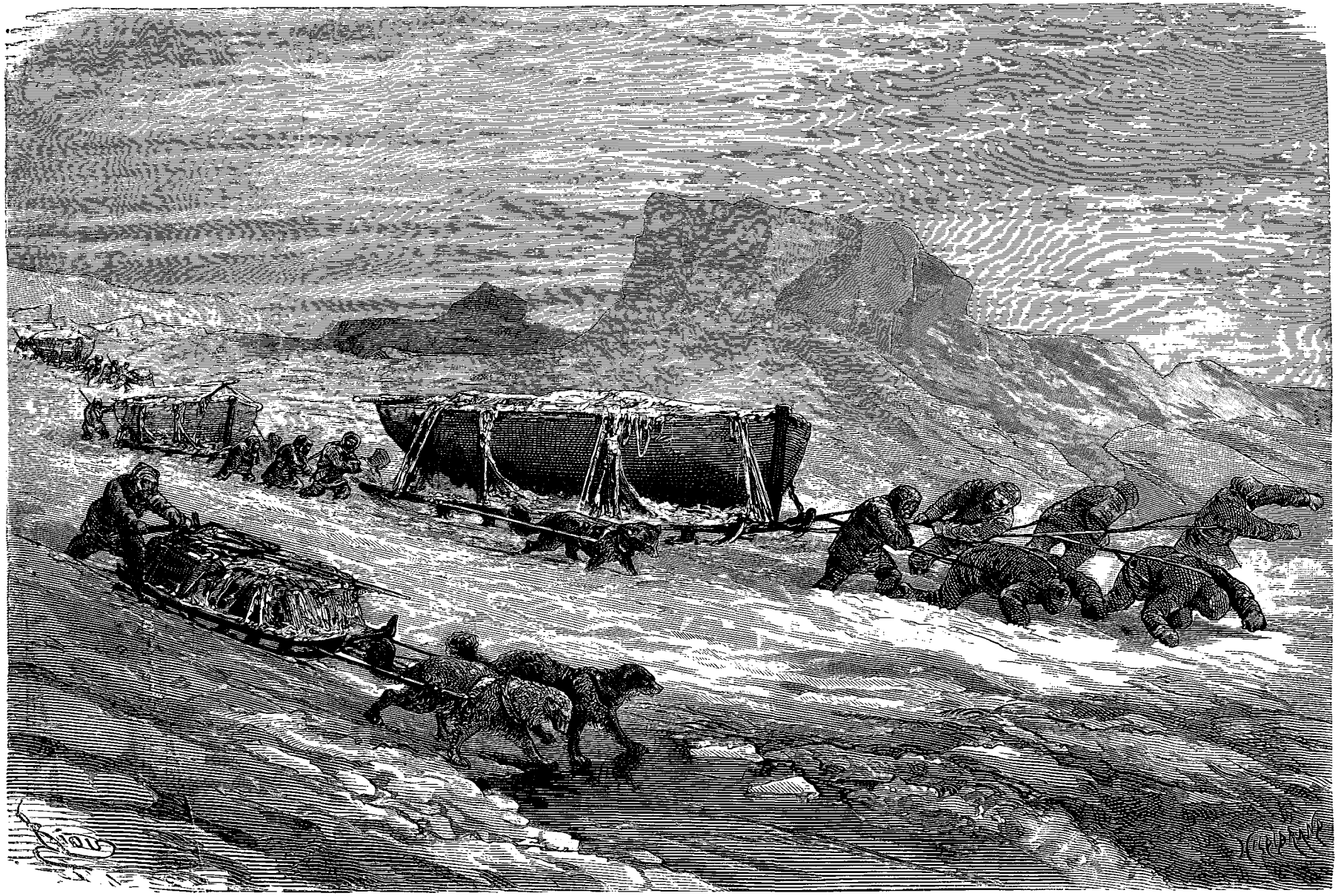
La température, en effet, continuait de s'élever sensiblement, j'entends jusqu'à quelques degrés au-dessus de zéro.

Le 3 juillet, il y avait eu pour la première fois un peu de pluie.

Le temps se montrait couvert de plus en plus et ce n'était jamais que pour quelques heures que le soleil perçait le sombre cilice des nuages.

Tout entiers au dessein de notre embarquement, nous revînmes à l'île Lamont pour y profiter de la première ouverture navigable qui se produirait dans le *pack;* mais vainement, durant plusieurs jours, nous explorâmes les bords du bassin : l'enceinte en restait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Le remorquage des chaloupes à travers le *pack*. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

solidement murée. Nous essayâmes alors de creuser un dock artificiel, pour y placer une de nos chaloupes; il fallut encore y renoncer devant la menace des pressions, et reprendre notre marche de flanc le long de la fatale crevasse, pour regagner le *port d'Aulis* et y attendre les événements.

Quelle morne attente! Accroupis du matin au soir dans nos étroites embarcations, consumés par un indicible ennui, nous ressemblions à des momies au fond d'un tombeau.

Les mouettes, étonnées, se massaient en observation autour de nous; et quand le cri rauque et plaintif du burgmeister retentissait dans le silence de la nuit, il nous semblait entendre comme un appel de l'autre monde, une sorte de voix démoniaque qui nous avertissait d'avance de l'impuissance de tous nos efforts à rompre l'entrave de notre destin.

Le seul incident qui vint animer un peu la monotonie de notre existence, fut l'apparition d'un ours, le 14 juin.

Il tomba en quelque sorte dans notre potage, qui n'était pourtant pas, je vous assure, un manger des plus appétissants.

Torossy avait commencé un aboiement enroué et famélique; *Pekel* l'avait imité; tous deux furent immédiatement chassés à contre-vent; après quoi Haller, qui faisait ce jour-là les fonctions de cuisinier, étala notre ours d'un coup de feu dans la tête, à vingt pas à peu près des chaloupes.

Grande joie pour les chiens, qui assistèrent au dépècement et eurent, comme de coutume, leur part de viande fraîche. Une heure après, nous remarquâmes qu'ils avaient la voix sensiblement plus claire et plus forte.

Cependant la mi-juin était arrivée; les vents du sud régnaient toujours, et pas le moindre courant d'eau ne se montrait à nos regards. Il y avait déjà des semaines que nous piétinions littéralement sur place autour de notre navire; le tiers de nos vivres, ou peu s'en faut, était dévoré, et sur les quatre cent cinquante lieues que nous avions à parcourir, nous en avions fait deux à peu près.

Quelle retraite! En continuant de la sorte, nous étions sûrs d'arriver chez nous au bout de vingt années environ!

Enfin, le 17 juin, une éclaircie se produisit dans notre sombre perspective. Un canal s'ouvrit vers le sud.

En un clin d'œil nous fûmes en route dans cette direction.

Le ciel, ce jour-là, était parfaitement clair; le thermomètre, à l'ombre, ne marquait pas plus que zéro; mais c'était pour nous une véritable chaleur sénégalienne.

Nous franchîmes tout d'une traite les remparts de glace qui nous barraient le chemin, et, la nuit venue, nous nous trouvâmes, avec tout notre bagage, campés au bord du canal béni, dont l'axe longitudinal s'étendait de l'est à l'ouest.

Le lendemain, de très-bonne heure, eut lieu notre premier embarquement, en présence d'un morse — le seul que nous eussions aperçu jusqu'alors — qui émergea curieusement à deux pas de nous. Les chaloupes chargées de tout notre matériel furent lancées à l'eau; les traîneaux bien attachés devaient flotter derrière nous à la remorque.

Les chiens furent placés chacun sur un canot. Il n'y eut que *Jubinal* qui sauta d'un air confiant dans le sien, à l'idée sans doute qu'il n'aurait plus à dormir dorénavant sur la neige.

Quant à *Pekel*, et surtout à *Torossy* qui n'avait jamais vu tant d'eau vive, il fallut employer la ruse pour les embarquer.

Pour nous, après avoir pris une dernière tasse de thé arrosée de notre restant de rhum, nous dérapâmes gaillardement, et filâmes, à la voile et à l'aviron, du côté du sud.

Un signe non équivoque du relèvement instantané de notre moral, c'est qu'en un clin d'œil vingt-trois pipes, consciencieusement bourrées, enroulèrent leur panache de fumée aux mâts joyeux de la petite flottille.

Notre course fut cependant des plus modérées : un mille à l'heure tout au plus.

La lourde charge des canots, dont le tirant d'eau était par suite excessif, l'embarras des traîneaux que l'on remorquait, rendaient notre allure des plus paresseuses. Après avoir fourni un trajet de trois milles à peu près, nous atterrîmes à un gros glaçon sur la rive méridionale de la *wacke*, dont les contours étaient déchiquetés par un nombre infini de petites anses.

Pour le moment, le manque d'eau nous interdisait d'aller plus loin. Les chaloupes furent donc tirées sur la glace, et nous nous livrâmes tant bien que mal au repos.

Bientôt la neige se mit à tomber, et il s'éleva un vent d'ouest qui peu à peu sauta au sud; si bien que les morceaux divisés du *pack* se ressoudèrent et que toutes les brèches des canaux se trouvèrent complétement obstruées.

Derechef nous en étions réduits à attendre, avec cette particularité aggravante toutefois, que nous étions à présent le jouet du vent, qui pouvait nous entraîner à sa fantaisie avec le glaçon où nous avions établi notre gîte d'aventure.

Toute la journée du 19 juin, nous demeurâmes immobiles dans nos embarcations.

Le 20, nous réussîmes à les pousser jusqu'au bord d'une petite crevasse. Là nous les remîmes à l'eau, et, après les avoir chargées, nous les fîmes passer de l'autre côté de la *wacke*, où de nouveau l'on débarda. Par ce labeur de toute une journée, nous avions gagné tout simplement de transférer notre domicile sur un glaçon voisin du premier.

L'état d'émiettement des glaçons qui venaient à la suite et le défaut absolu de rigoles navigables ne nous permirent pas de continuer cette marche triomphale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 21 et le 22, nous ne bougeâmes point de place; en revanche, par une aubaine inespérée, nous tuâmes un veau marin dont la chair releva un peu la saveur de notre goûter du soir. Cette chasse, soit dit en passant, commença dès lors à nous offrir un intérêt d'autant plus sérieux, qu'elle avait l'avantage de nous faire épargner nos vivres, dont la suffisance ou l'insuffisance était pour nous une question de vie ou de mort.

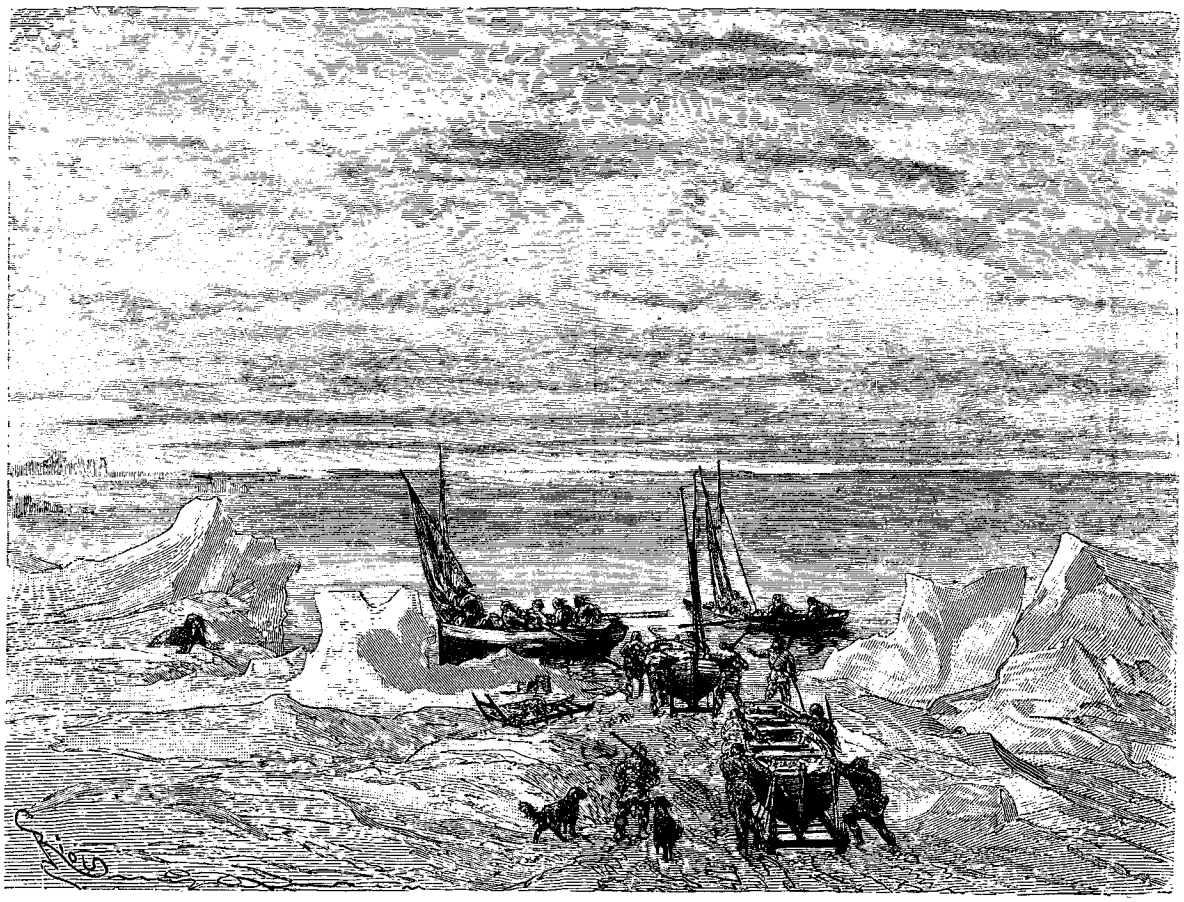
Rien ne saurait mieux peindre la monotonie de cette période de notre expédition que l'extrait suivant de mon journal :

23 *juin*. — Pas grand'chose de nouveau vers le sud; néanmoins, dans la matinée, nous parvenons à franchir deux petites aiguades et deux glaçons : c'est encore un quart de mille de gagné.

L'interposition d'un bloc nous empêche de pénétrer tout de suite dans une troisième *wacke;* mais dans l'après-midi un entre-bâillement se fait devant nous, et nous poussons encore l'espace d'une centaine de pas au midi.

Entre temps, notre camarade Lukinovich tombe à l'eau; on le repêche; il se montre fort surpris que nous ne le considérions pas comme une victime de la science.

24 *juin*. — Au saut du lit, — si j'ose employer cette expression, — Orel tue un phoque d'une taille inusitée.



L'embarquement. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

Nous traversons ensuite dans toute sa longueur une plaine de glace d'un demi-mille d'étendue. A son extrémité méridionale, nous sommes contraints de nous arrêter devant une accumulation de blocs de grosseurs diverses.

25 *juin*. — Nous employons plusieurs heures à franchir quelques petites plaines entrecoupées de flaques d'eau.

A minuit, tandis que nous reposons, un ours s'approche à vingt pas : il détale à toutes jambes, dès qu'il nous voit soudainement surgir, comme autant de fantômes, du fond des chaloupes.

Orel observe la latitude; nous sommes par 79° 41′.

O amère dérision ! En vingt-trois jours nous sommes descendus encore, géographiquement, de cinq minutes !

27 *juin*. — Aujourd'hui nous traversons à la voile, par un bon vent de nord est, un bassin d'une étendue assez considérable. — Latitude à midi, 79° 39′. — Après dîner nous passons en outre un champ de glace d'un quart de mille.

Notre bagage a fort diminué; les chiens n'ont plus que sept quintaux à traîner.

28 *juin*. — Encore deux plaines et deux *wackes*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

entre nous et le pôle. Ce progrès, si lent qu'il soit, ne serait pas possible avec un bâtiment, car on ne saurait le remorquer, à l'instar des chaloupes, par-dessus les glaçons intermédiaires.

Temps variable; tour à tour du soleil et de la neige.

Durant notre sommeil, il y a toujours une sentinelle en dehors des embarcations pour surveiller le mouvement du *pack* et nous avertir à temps de l'approche des ours.

29 *juin*. — Le chemin parcouru ce jour-là se compose de trois petites *wackes*, d'un îlot et d'une grande plaine.

Pour la première fois, nous dirigeons les chaloupes à l'aide de longues perches au travers des étroits canaux: procédé de locomotion dont le résultat nous est favorable.

Nous nous emparons encore d'un veau marin : suivant l'habitude prise, nous dégustons un morceau de sa graisse avec du thé ; les plus délicats d'entre nous se mettent en règle avec les exigences de leur palais en déclarant que cette graisse a un goût de beurre très-prononcé.

Nous faisons en même temps des études sur la nature plus ou moins comestible des nageoires de phoque, que le navigateur Kane s'était accoutumé à manger en guise de salade. Nous les faisons cuire dans la soupe; mais, en somme, nos chiens paraissent apprécier bien plus que nous ce genre spécial d'alimentation.

Une chose à remarquer, comme une sorte de contradiction, c'est qu'au cours de nos excursions en traîneau, pendant la période des froids, nous avions eu par-dessus tout l'horreur de la graisse, au lieu qu'à présent qu'il fait chaud, nous la mangeons très-volontiers.

Que dis-je? Nous nous trouvions surtout plus à l'aise lorsque, à la halte de midi, nous venions d'ingurgiter une quantité respectable de cette graisse. Les digestions qui s'ensuivaient étaient des plus régulières, même pour ceux d'entre nous qui étaient sujets à des embarras gastriques. Cette sorte d'anomalie tenait surtout à ce qu'auparavant nous ne pouvions pas boire à notre guise, tandis que maintenant, ayant plus aisément de l'eau potable, nous ne craignions plus d'augmenter notre soif par l'absorption d'aliments graisseux.

30 *juin*. — Après avoir passé un petit lac, puis une grande plaine, nous nous apprêtions à suivre un canal jonché de glaces émiettées, quand tout à coup il se boucha, et nous n'eûmes que le temps de tirer nos embarcations sur la rive pour attendre un nouveau démembrement des blocs.

Quelques cas d'ophthalmie se sont déclarés parmi nous.

La neige est complétement blette. Le cap Tegetthoff et l'île Salm sont toujours visibles au nord. Je me suis fait couper les cheveux par Klotz, et, en retour, je lui ai offert un peu d'eau fraîche, en le priant d'excuser ma profonde indigence : le brave garçon a eu la délicatesse de refuser.

Une bonne gorgée d'eau, tel est le prix le plus haut dont on paye, la plupart du temps, les soins du médecin sur les mers arctiques.

Il semble, n'est-il pas vrai? que notre situation ne pouvait guère s'aggraver; on verra cependant qu'elle se compliqua encore dans la première moitié du mois de juillet.

XIX

Travail de Sisyphe. — La vie à bord des canots. — Terrible alternative. — Mort de *Pekel*. — Premières espérances de salut. — Le vent et les glaces. — Signes de débâcle.

Dans cette journée du 1er juillet, tout notre travail se réduisit à la traversée d'une crevasse. L'observation nous prouva que, depuis trois jours, nous étions descendus, comme latitude géographique, juste d'une minute. Et combien nous avions peiné pour arriver à ce résultat !

En revanche, le lendemain, nous n'avançâmes point d'une semelle ; il n'y avait devant nous que des glaces émiettées sur lesquelles il était impossible de cheminer avec le bagage.

Le 3 et le 4, on recommença de se mouvoir quelque peu à travers blocs et fêlures : attelés à nos lourds fardeaux, avec une constance infatigable et digne d'un meilleur succès, nous pensions avoir progressé sensiblement vers le sud dans cet intervalle de quarante-huit heures ; quelles ne furent donc pas notre surprise et notre déconvenue, lorsque en mesurant la latitude nous reconnûmes que nous étions remontés au point où nous nous trouvions trois semaines auparavant !

Un vent continu du sud-est, en imprimant aux glaces qui nous portaient un mouvement imperceptible de dérive en sens opposé, nous avait fait perdre le fruit de vingt jours d'efforts.

Trois autres journées se passèrent dans une mortelle inaction ; nos vivres diminuaient à vue d'œil, et les plus tristes pensées nous obsédaient l'âme. Pour surcroît de malchance, notre chasse au veau marin devenait de plus en plus stérile.

Nos hommes avaient beau se poser à l'affût durant des heures au bord des *wackes*, les phoques restaient invisibles, ou bien, une fois blessés, ils coulaient avant qu'on eût eu le temps, pour les attraper, de mettre à l'eau une embarcation. Quant à ceux qu'il nous arrivait d'apercevoir, au cours du remorquage, sur le bord des glaçons flottants, ils plongeaient toujours avec un à-propos et une prestesse qui pouvaient être fort remarquables, mais qui nous faisaient grandement enrager.

Les ours, eux aussi, montraient à notre égard une circonspection et une retenue qui contrastaient singulièrement avec leur conduite antérieure. Si quelqu'un d'eux s'aventurait par hasard dans nos environs, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lieutenant Payer. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

suffisait de la moindre apparence de mouvement pour lui faire prendre la fuite ; en vain, pendant les haltes, nous attachions solidement les chiens pour qu'ils ne pussent effaroucher le plantigrade graisseux et charnu dont nous rêvions la conquête : l'ennemi se méfiait de nous et ne nous montrait son museau que du plus loin possible.

C'était triste, fort triste.

Carlsen lui-même, le maître baleinier, qui avait passé vingt ans de sa vie dans les banquises, et qui avait bravé courageusement toutes les misères de l'océan Glacial arctique, semblait songeur plus que de raison.

Le brave homme, affaibli par l'âge, n'avait plus sa virilité physique d'autrefois, ni son énergique et joyeuse insouciance.

Le vieux marin supportait tout sans se plaindre ; mais on voyait qu'en lui le ressort n'était plus le même.

Il ne parlait plus des ours et des morses que, d'un regard ou d'un mot sacramentel, il s'entendait à attirer dans son cercle magique ; il avait également perdu ce beau zèle huguenot avec lequel il réprimandait jadis nos matelots esclavons qui se permettaient de jouer aux cartes le dimanche. Bref, ce n'était plus que l'ombre de lui-même, et une ombre fort en peine de passer, n'importe comment, cette mer glacée, plus redoutable que le Styx du bonhomme Caron.

Encaqués comme des harengs dans nos chaloupes, sans autre abri qu'une tente-pavillon, sans autres meubles que des avirons, consumés par un de ces ennuis noirs qui vous corrodent un homme jour par jour, heure par heure, minute par minute, nous menons certainement l'existence la plus mélancolique qu'il soit possible d'imaginer.

Dans le creux du canot qui, la nuit, nous sert de dortoir, il fait une chaleur presque intolérable : étalés les uns près des autres, nous nous efforçons pourtant de dormir, et nous prolongeons notre nuitée aussi longtemps que nous le pouvons, jusqu'à ce que les jappements de *Torossy* ou l'appel du cuisinier apportant la soupe nous déterminent à reprendre la verticale.

Cette soupe est le mélange le plus ineffable d'éléments disparates ou ennemis : farine, pemmican, saucisson, pain broyé, chair de phoque, poumon d'ours, tout s'y marie dans une fabuleuse promiscuité : il n'y manque plus que cette gélatine d'un genre particulier que mangèrent en 1821, sous le nom significatif de « tripe de roche », sir Franklin et ses compagnons, ou les parties hors d'usage de nos bas et de nos culottes.

Nous l'absorbons néanmoins, cette soupe invraisemblable, en silence, de peur de dire involontairement ce que nous pensons, ou de répéter ce que nous avons dit cent mille fois déjà.

Nous n'avons pas même la ressource de nous raconter mutuellement notre vie ; nous connaissons par cœur nos aventures respectives depuis la première de toutes, c'est-à-dire notre naissance, jusqu'à la dernière, à savoir l'infructueuse chasse au phoque de la veille.

Le repas terminé, on se groupe d'une manière un peu différente dans les chaloupes : celui dont c'est le tour d'affût va guetter un chimérique veau marin au bord de la flaque la plus proche ; et quiconque possède un reste de tabac s'empresse de bourrer silencieusement sa pipe.

Heureux ceux qui découvrent tout à coup une déchirure à leurs vêtements. Ils prennent du fil, une aiguille, et les voilà occupés pour un bout de temps !

Plus heureux encore ceux qui se sentent capables de dormir pendant le jour après avoir dormi pendant la nuit !

Ces privilégiés s'étendent sans fracas, les uns sous les bancs des rameurs, les autres dessus, et des uns et des autres on n'aperçoit bientôt plus que les semelles.

Alors arrivent les mouettes, qui papillonnent en essaims pressés autour des canots muets, guignant de l'œil des rognures de lard, qu'elles se disputent férocement, comme tout là-bas, en Europe, on se dispute des provinces.

Encore ce peuple de volatiles ne tarde-t-il pas à nous délaisser, de même que l'ours polaire et le veau marin.

Un jour, quelques-uns des nôtres ayant eu la malencontreuse idée de tendre des rets près des chaloupes, les mouettes disparurent, et l'on n'en revit plus.... qu'à distance.

Où il faut aller pour retrouver un peu d'animation, sinon de sociabilité, c'est sous la tente enfumée où se fait la cuisine.

Pour peu qu'un dissentiment s'y élève sur la question de savoir à qui c'est le tour de gratter la marmite, pour peu qu'il y ait une ombre de passe-droit ou de privilége, ou qu'on ait indûment coupé une corde du bagage au lieu d'en défaire le nœud, vite les apostrophes éclatent et se croisent avec une volubilité qui fait grand honneur à la faconde de nos bouillants méridionaux.

Presque toujours, le don d'une pipe de tabac fait à propos assoupit jusqu'au soir ou jusqu'au lendemain la querelle commencée.

Nous atteignons ainsi le 15 juillet, sans autre événement que le transfert de notre campement à trois cents pas environ de côté, à seule fin de choisir un meilleur endroit pour chasser le phoque, et aussi peut-être pour nous laisser croire à nous-mêmes que nous avons continué d'avancer.

Au fond nous ne sommes pas assez innocents pour prendre le change ; nous savons parfaitement ce qu'il en est ; nous suivons d'un regard oblique la décroissance rapide de nos provisions, et la marche ver-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tigineuse de l'aiguille fatale sur le cadran où est écrite notre destinée.

Jusqu'alors nous avons fait à mauvaise fortune bon visage; nous nous sommes résignés tant bien que mal au dur labeur de la traction et du débardage; la moindre rigole franchie, après une semaine de patience, à la lisière d'une plaine de glace, nous a remplis de joie et de reconnaissance.

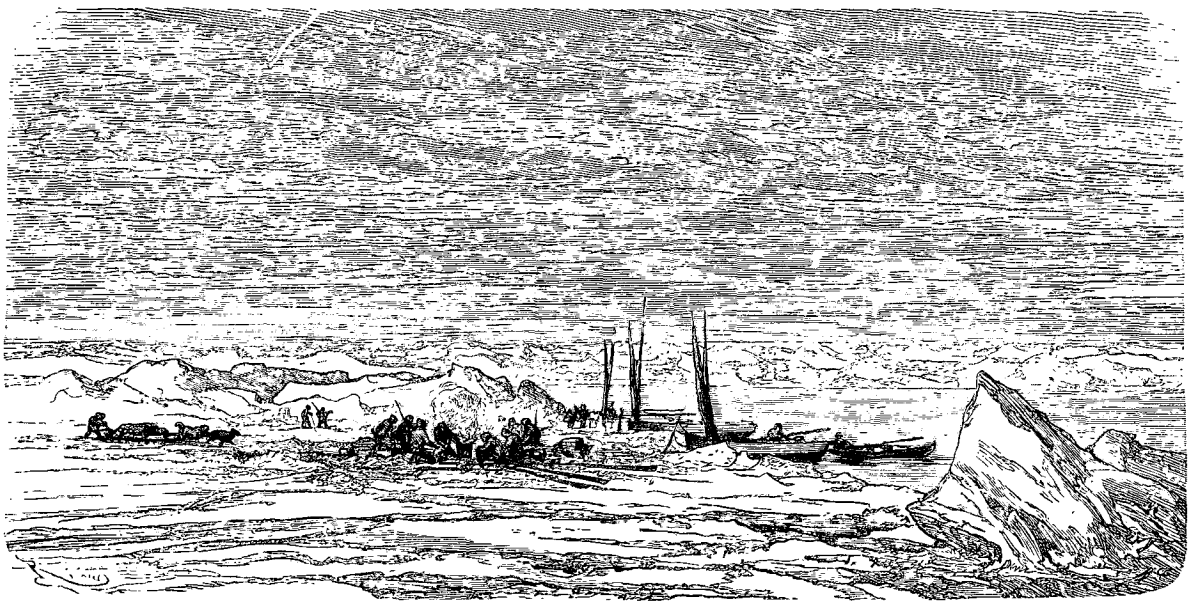
L'espérance chevillée au cœur, nous avons attendu, de jour en jour, qu'il plût aux canaux fermés d'ouvrir leurs écluses; mais, à présent, nos âmes mollissent décidément; l'opiniâtre vent du sud a détruit le résultat de nos efforts les plus laborieux; après une course de *deux mois*, nous ne sommes encore qu'à *deux lieues allemandes*[1] du navire.

Les hauteurs de l'île Wilczek pyramident toujours à notre horizon; leurs lignes rocheuses étincellent avec une netteté désespérante dans l'inextinguible lumière du jour.

Que faire? Rétrograder au point de départ, retourner nous enclore pour un troisième hivernage, sans espoir, dans les flancs dévastés de notre bâtiment, ou, qui sait? ne plus retrouver peut-être notre bâtiment, et périr alors dans le sein glacé de l'Océan!

Telle était la double perspective qui semblait s'offrir à nous.

Sans doute des symptômes d'une prochaine débâcle se montraient de toutes parts; des milliers de gouttelettes, glissant des récifs aigus et des blocs tabulaires, trahissaient la lente usure de la glace sous les influences estivales. Une pluie chaude qui se mit à tomber accrut encore ce vaste suintement, prodrome assuré d'une dislocation générale du *pack*. Mais quel



La halte de midi (voy. p. 412). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

secours efficace ces promesses de fonte nous apportaient-elles?

En étions-nous donc réduits à attendre que toutes ces humides constructions de l'hiver arctique eussent achevé de se liquéfier?

Cette attente seule eût été notre perte inévitable.

Sans doute aussi nous nous disions, en repassant au dedans de nous les diverses péripéties de notre existence depuis deux années, qu'il n'était pas vraisemblable, ni même conforme à la logique et au sens commun, que le destin nous eût fait échapper aux épouvantables cataclysmes que l'on a vus, pour nous laisser, après coup, mourir lentement, misérablement, d'inanition pure.

Néanmoins, en dépit de ce raisonnement laborieux, en rébellion évidente contre la réalité des choses, une sinistre nuit envahissait nos esprits, et il était fort heureux, ma foi, que la rotondité de la terre nous empêchât de mesurer de l'œil la quantité de glaces qui nous séparait encore de la mer vivante.

Nos rations de vivres subirent une nouvelle diminution; *Pekel*, notre bon et fidèle *Pekel*, auquel on avait accordé jusqu'alors un sursis, fut enfin sacrifié à la terrible nécessité.

Les veaux marins devenaient de plus en plus notre unique ressource; encore nous fallait-il bien employer les quatre cents coups environ qui nous restaient à tirer.

Nous n'avions pas eu tort cependant de nous confier toujours, si timidement que ce fût, à notre fortune. Au moment même où toute espérance de salut paraissait irrévocablement évanouie pour nous, un rayon libérateur jaillit au milieu de nos ténèbres.

Le 15 juillet au soir, comme nous venions de pren-

1. Soit quinze kilomètres environ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

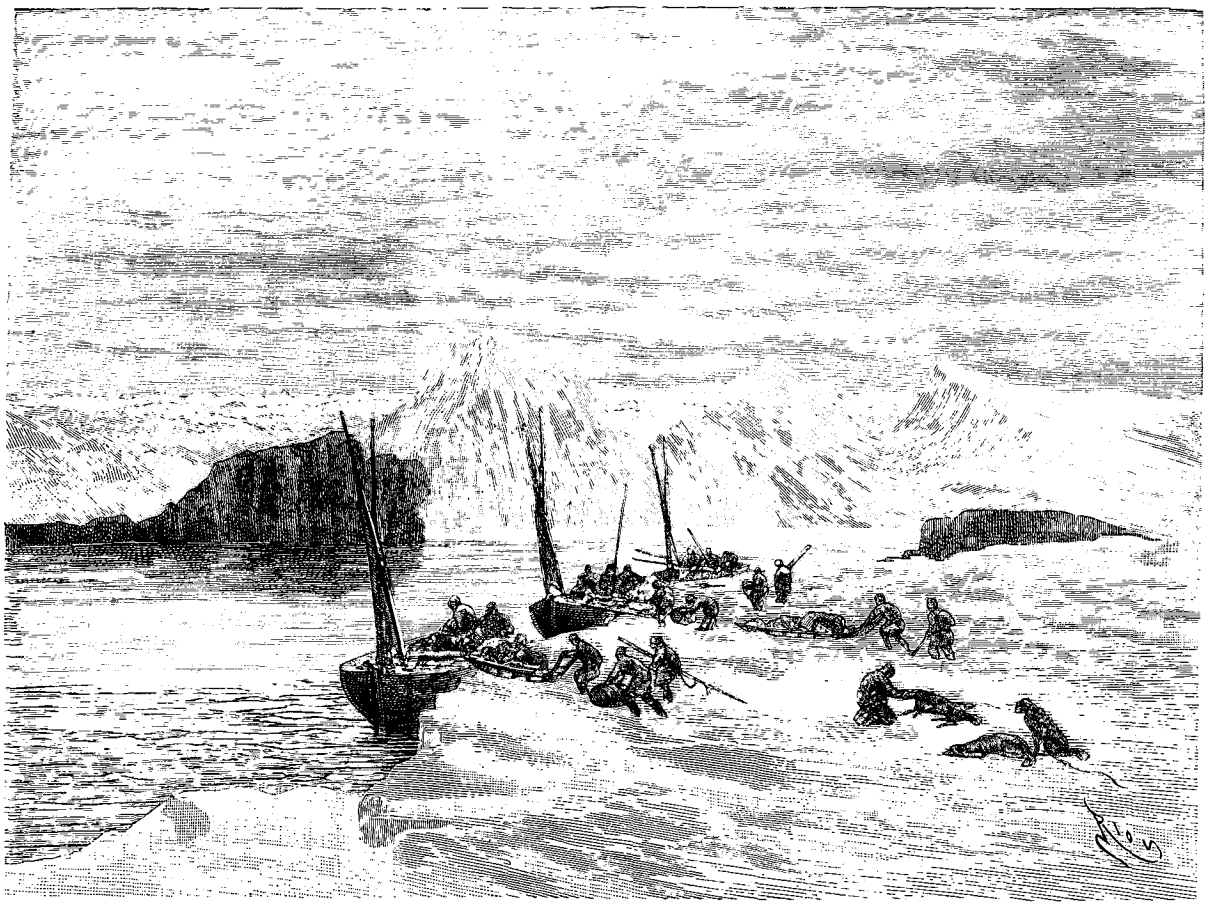
dre notre maigre repas, une série de minces canaux s'entr'ouvrit au sud-ouest, sous la double action des vents et du courant.

En peu d'instants nous avançâmes d'un bon mille.

Le lendemain, ayant rencontré un autre chenal plus considérable, nous reconquîmes notre latitude précédente de 79° 39′, et l'île Wilczek s'effaça derrière nous en sombres linéaments, estompés d'une vapeur jaunâtre, pareille à la dorure pâlie de la tranche d'un vieux livre.

Notre façon d'aller s'était, de plus, tout à coup modifiée. Au lieu d'être assujettis, comme auparavant, à de continuels transbordements, pénibles pour nous et toujours dangereux pour les membrures de nos chaloupes, nous pouvions maintenant, à l'aide de longues perches, écarter ou disjoindre la plupart des blocs ou des barrières qui encombraient notre route; il suffisait d'un peu de prudence pour éviter les chocs trop forts et les pressions.

S'il arrivait que les plaines de glace eussent un pourtour trop considérable, nous en étions quittes pour reprendre transitoirement nos procédés primitifs, c'est-



Traversée d'un chenal. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

à-dire pour remorquer successivement au moyen de traînoirs chacune des embarcations et les différentes pièces du bagage.

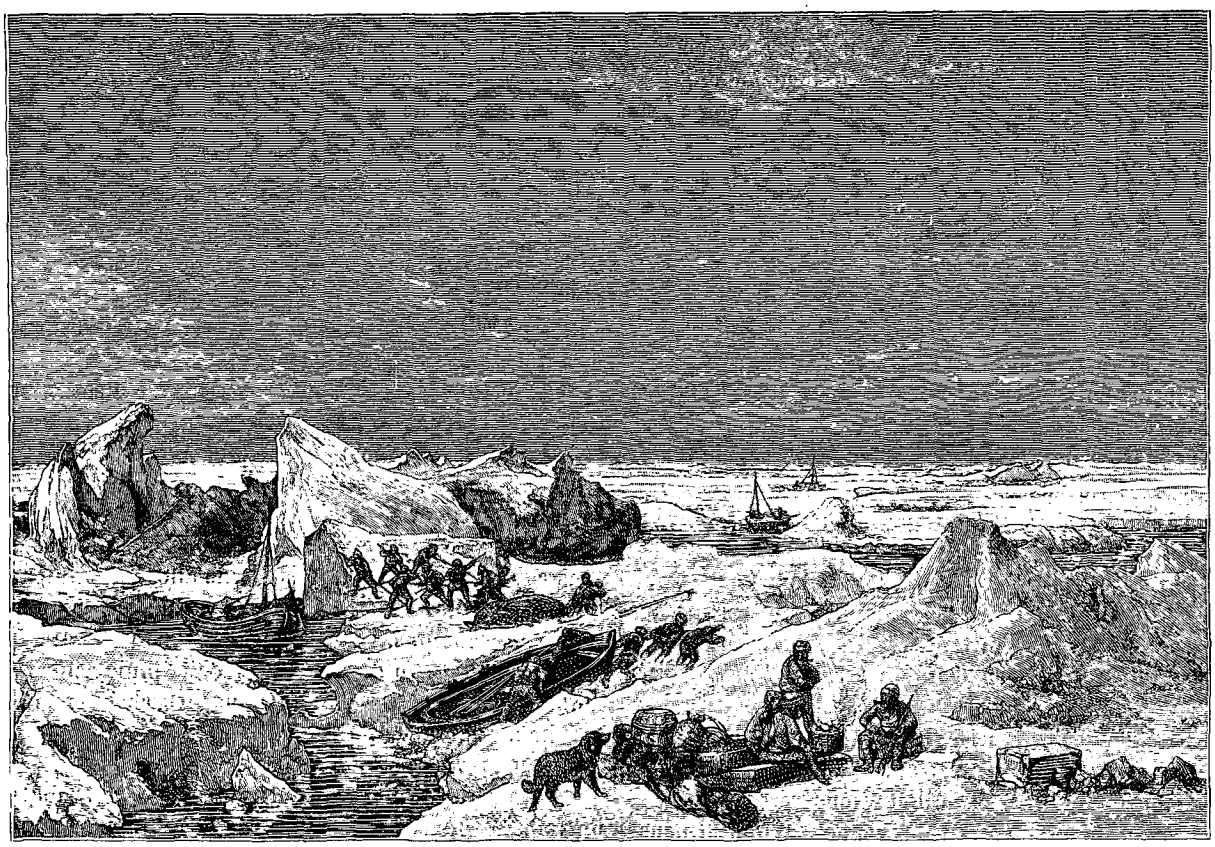
Un progrès de quatre milles suffisait alors pour nous satisfaire.

Tous les mouvements préliminaires avaient du reste acquis une telle précision qu'il ne nous fallait pas plus de trois heures pour les exécuter. Si, pendant la marche, les chaloupes se heurtaient à quelque obstacle provenant des glaces, les crampons et les pelles des pionniers avaient vite fait d'aplanir la voie. Les flaques d'eau qui pouvaient se rencontrer au milieu de ces plaines accidentées comptaient à peine dans notre labeur machinal; nous les passions à gué sans souci, et ce n'était pas non plus une affaire lorsque un des nôtres, en déblayant le conduit d'un canal, prenait un bain inattendu.

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène de retour. — Gravure tirée de l'édition allemande.

L'ODYSSÉE DU TEGETTHOFF

ET

LES DÉCOUVERTES DES LIEUTENANTS PAYER ET WEYPRECHT AUX 80°-83° DE LATITUDE NORD.

1872-1874. — RELATION INÉDITE [1].

XIX

Rayon d'espérance. — Le vent du nord-ouest. — Une idée lumineuse du Tyrolien Klotz. — Encore le vent du sud. — L'aventure du docteur Kepes. — La région des glaces flottantes. — La houle. — Nouvel investissement. — A l'entrée de la mer libre.

Le 18 juillet, en mesurant notre latitude, nous eûmes la joie de constater que nous étions par 79° 22′.

Nous devions principalement ce succès aux vents du nord; il ne restait plus qu'à savoir si un retour de ceux du sud n'allait pas bientôt nous chasser des positions ainsi conquises.

Notre caravane polaire était entrée maintenant dans une région qui se distinguait par la grande quantité de ses icebergs; beaucoup de ces montagnes flottantes étaient recouvertes de terre et de gravois, qui, de loin, dans l'éblouissante blancheur du désert, leur donnaient l'aspect de véritables écueils rocheux. Le soir de ce même jour (18), on tua un ours qui, une fois tiré, se laissa choir dans une *wacke*, où les harpons le repêchèrent, puis quatre petits veaux marins; notre table s'en ressentit.

Les quatre jours suivants, grâce à notre fidèle vent du nord-ouest, dont la collaboration, bien que tardive, nous était si précieuse, nous atteignîmes la latitude septentrionale de 79° 1′, par 61° 3′ de longitude est. Les chenaux devenaient de plus en plus considérables, et nous avions la ferme espérance que nous ne

1. Suite et fin. — Voy. p. 321, 337, 353, 369, 385 et 400.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tarderions pas à rencontrer de longs bassins continus qui désormais nous épargneraient tout à fait la peine de transborder nos lourds fardeaux.

Le 23, une série de grains de l'est-nord-est mêlés de violentes averses nous obligea de rester oisivement confinés dans nos chaloupes; mais le lendemain et les trois jours suivants, malgré la pluie qui tombait à verse, nous continuâmes notre marche en avant. Cette pluie d'ailleurs était la bienvenue : elle accélérait le relâchement des glaces, et c'était de la meilleure grâce que nous supportions l'humidité dont nous étions pénétrés le soir jusqu'aux moelles. Le soleil ne nous refusait pas, chemin faisant, quelques éclaircies; nous humions avec ardeur ses tièdes rayons, et nous chargions l'astre bienfaisant de sécher de son mieux nos bas et nos bottes.

Nos gens, je dois le dire, ne se rendaient pas toujours bien compte de la position. N'ayant point de compas et ne sachant pas d'ailleurs s'en servir, ils s'imaginaient toujours que le sud était forcément du côté où l'on voyait de l'eau.

Klotz avait en outre son idée fixe, qui était de marcher vers l'eau hardiment, dût-on de la sorte aller au nord ; on en serait quitte, disait-il, pour faire le tour « de l'autre côté, » en d'autres termes, pour rentrer chez soi en contournant le pôle.

Bien que débarrassés de notre inquiétude la plus poignante, nous n'étions pas absolument hors de péril. On s'en aperçut le 29 juillet. Nous reconnûmes ce jour-là que, grâce à un traîtreux vent du sud-ouest, nous étions remontés en arrière et avions perdu deux minutes sur la latitude de l'avant-veille; ce qui n'empêcha pas — tant il est difficile parfois de calculer avec certitude le mouvement des glaces — que le lendemain, en dépit du même vent du sud-ouest, nous avions regagné dix-huit minutes, de 78° 50′ à 78° 32′, toujours par 61° 3′ de longitude orientale.

L'ennui principal, à ce moment, nous venait de l'obscurité du temps, qui nous obligeait de tâtonner sans cesse dans le choix des chenaux à suivre.

Notre horizon se trouvait limité à quelques centaines de pas; tout au plus, en escaladant les plus hauts icebergs, découvrions-nous une perspective de deux ou trois milles.

Tandis que, par un ciel clair, nous nous dirigions constamment, sans avoir peur de faire à l'est ou à l'ouest tous les circuits nécessaires, vers le point du sud où apparaissaient les reflets d'eau vive, nous étions maintenant fort en peine de fixer à coup sûr notre itinéraire. Les contours des bassins noyés dans la brume ne se détachaient plus à nos yeux : il fallait en longer les bords au hasard pour découvrir les solutions de continuité par lesquelles pouvaient s'engager les embarcations.

Le 2 août, néanmoins, malgré la persistance de la pluie et, qui plus est, celle des vents du sud, nous étions encore descendus de deux minutes comme latitude, mais avec une forte dérivation du côté de l'est. Ce jour-là, pour comble de bonheur, le soleil reparut : le monde d'alentour dépouilla son enveloppe de vapeurs noirâtres; les glaces recommencèrent de lancer leurs étincellements, et les chenaux d'eau vive reprirent leur belle couleur de bleu d'outremer.

Nous fîmes une halte de six ou sept heures sur un glaçon; le bruit de notre campement attira dans le voisinage un certain nombre de phoques curieux : deux d'entre eux payèrent de leur vie leur indiscrétion. Les chiens, qui venaient de jeûner deux jours pleins, eurent pour cette fois d'opulents reliefs à dévorer. *Torossy* reçut pour sa part les nageoires et les pieds ; *Jubinal*, les deux têtes avec les yeux. Il fut décidé, en outre, par nos tailleurs, qu'avec la peau dégraissée des bêtes on confectionnerait chaque jour pour ledit *Jubinal* de petites chaussures destinées à protéger ses pattes écorchées.

Pour la première fois aussi, ce même jour, la lune reparut le soir, après une absence de plusieurs mois.

Les canaux et les bassins qui dessinaient leurs sinuosités entre les îlots de glaces flottantes allaient sans cesse s'allongeant; nous filions allègrement, tour à tour à la voile ou à la rame, dans ces méandres à peu près ininterrompus.

L'action alternante du soleil et de la pluie activait, d'une manière lente, mais continue, les changements du *pack*.

L'immense plaine des glaces exhalait de tous côtés une sueur ruisselante; les eaux nées de cette fonte universelle prenaient peu à peu leur cours dans une multitude de rigoles, ou s'étendaient en forme de lacs dans les cavités des bancs les plus vastes, pour retourner de là, par toutes les fissures, au sein dévorant de l'Océan.

Gare aux trous ! tel était depuis quelque temps notre grand mot d'ordre.

Plus d'une fente traîtresse, analogue à celles que les veaux marins, en leur qualité de mammifères, ont coutume de se ménager dans la glace pour leur prise d'air, se dissimulait sous la surface putréfiée de la couche de neige.

Le docteur Kepes eut l'occasion de le vérifier à ses dépens. Un jour qu'il s'était écarté de la colonne, il glissa inopinément dans un de ces trous jusqu'au-dessus de la ceinture.

Il prit très-philosophiquement l'aventure : incapable de se tirer de là tout seul, il attendit, de l'air le plus calme, que l'un de nous passât à portée de la voix. Le hasard voulut que je vinsse dans les environs avec le traîneau des chiens.

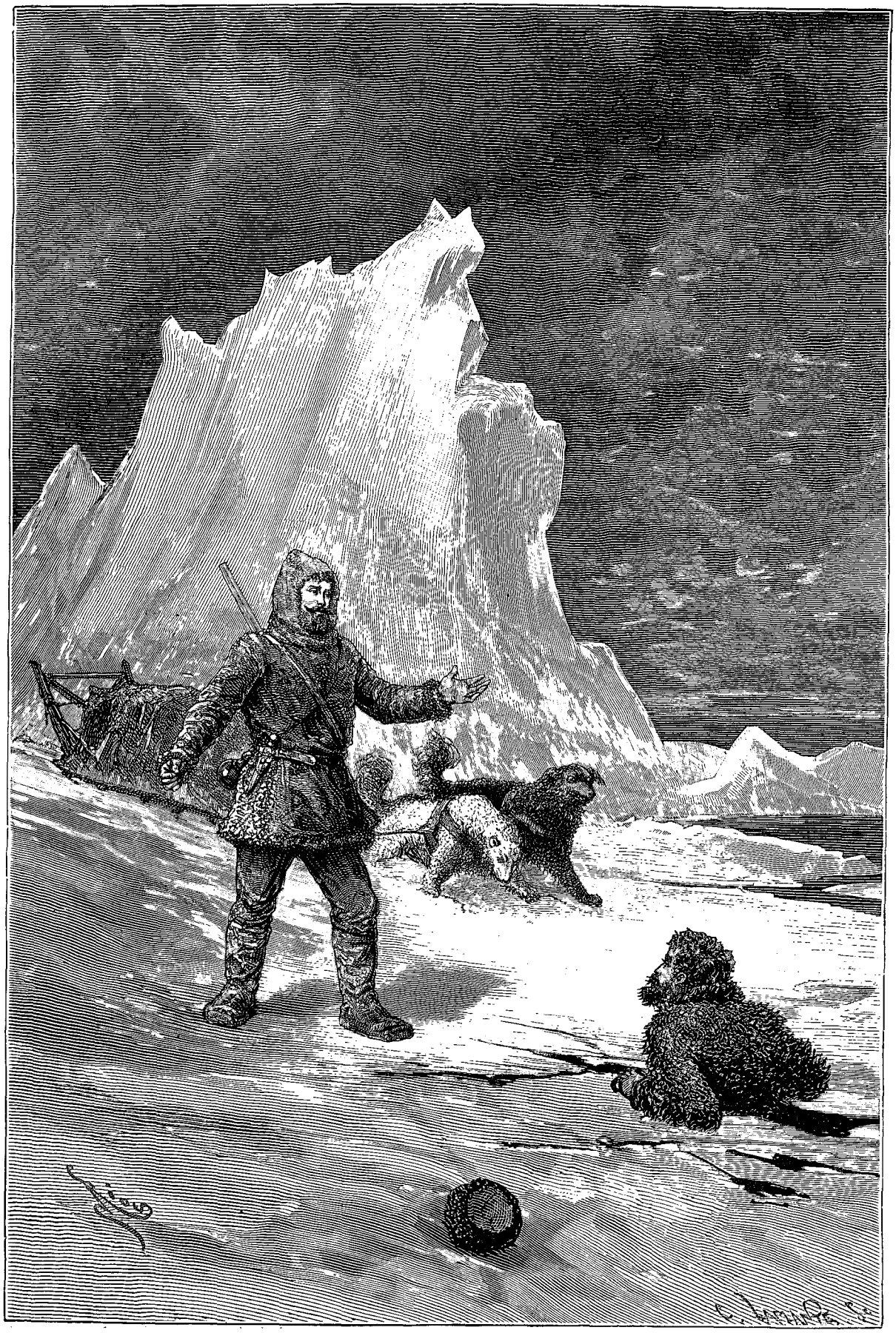
En apercevant mon compagnon, le visage serein, je n'eus aucun soupçon de ce qui lui était arrivé; je crus simplement qu'il occupait ainsi une position de son choix. Assez surpris néanmoins, je lui criai :

« Eh bien ! que faites-vous donc là ? »

Lui de me répondre :

« Aidez-moi toujours à sortir et je vous dirai tout. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'aventure du docteur Kepes. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

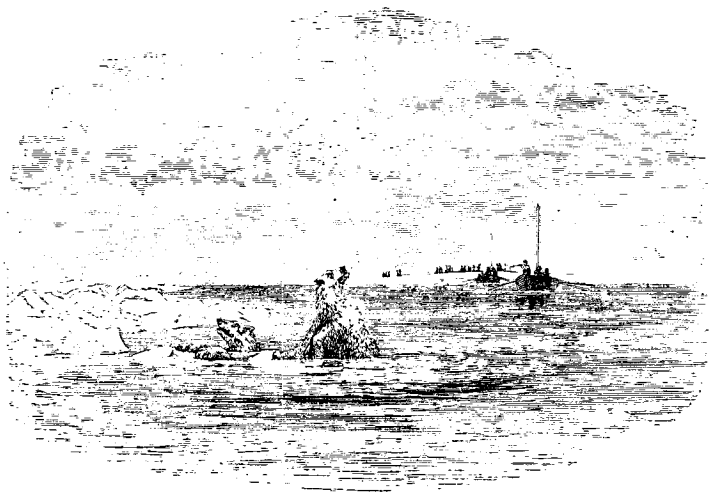
Je vis alors de quoi il s'agissait. Je tendis mon fusil au docteur, dont le buste était incrusté de la façon la plus hermétique dans sa gaîne de glace, et je l'amenai en terre ferme, non sans avoir eu maille à partir avec les chiens, qui s'agitaient en grommelant, comme s'ils eussent pris de loin le chef de Kepes pour une tête de phoque.

Bientôt les lacs superficiels dont j'ai parlé achevèrent de s'écouler presque tous dans la mer par les déchirures du *pack*.

Les bords des glaçons, rongés par le flot et par le contact des blocs voisins, menaçaient ruine de plus en plus ; un seul jour de pluie et de grande chaleur devait évidemment suffire pour en dissoudre les fragments. La hauteur des icebergs avait également diminué de moitié.

Cet état de choses facilitait singulièrement le remorquage des chaloupes, lorsqu'on avait encore par hasard quelque banc intermédiaire à leur faire franchir. Par contre, je le répète, nous étions plus exposés qu'auparavant à voir tout notre équipage s'engouffrer soudain dans l'abîme avec nos vivres et nos papiers.

Du 2 au 7 août, nous fournîmes une traite considérable, à travers de vastes étendues d'eau ; il était visible que nous sortions insensiblement de la région proprement dite des glaces soudées et immobiles qu'on appelle le *pack*, pour entrer dans celle des glaces flottantes, généralement faciles à percer, quand leurs traînées ne présentent pas de masses trop compactes.



Chasse à l'ours. — Gravure tirée de l'édition allemande.

S'il survenait du brouillard, nous nous résignions, après quelques tâtonnements et quelques circuits, à attendre, sur un glaçon ou sur un autre, que le temps s'éclaircît.

Nous marchions au reste indifféremment de jour et de nuit, sans cesse en bonne humeur, ne boudant ni au coup d'aviron, ni au coup de gaffe, ni au coup d'épaule sur les sangles.

Le 7 août, après une course de douze milles environ rien qu'à la rame, nous avions fait halte sur un îlot encore intact, quand nous remarquâmes à la surface de la mer une immense oscillation qui venait du sud, en imprimant aux glaces un mouvement régulier et lent de hausse et de baisse.

« La houle ! voici la houle ! » nous écriâmes-nous, transportés de joie.

C'était en effet la mer libre qui gonflait à deux pas de nous son sein palpitant.

La mer libre ! ces trois mots renfermaient tout notre salut. Si grande était notre surprise de rencontrer l'océan vivant dès le soixante-dix-huitième degré de latitude, que, malgré l'évidence, nous refusions presque d'en croire nos yeux.

Une émotion indicible s'était emparée de nous tous.

Deux ours qui apparurent, nageant à cent pas de distance environ, firent pour le moment diversion à notre enthousiasme. Deux chaloupes furent immédiatement mises à flot, et la chasse commença. Les plantigrades nageaient aussi vite que les canots qui les poursuivaient ; de temps à autre, on les voyait se soulever pour regarder de notre côté. Tout à coup nous perdîmes la trace de l'un d'eux. L'autre, qui venait d'atteindre une plaine de glace, se mit à en escalader le bord, et fit mine de nous y attendre de pied ferme. Cependant, à un coup de fusil parti de la première chaloupe, il plongea derechef et gagna prestement un autre glaçon, assez éloigné. Il devenait inutile de s'entêter à la poursuite. Nous examinâmes l'endroit où l'ours s'était posé ; nulle trace de sang ne s'y trouvait. Comme nous avions presque perdu de vue nos camarades, en train de préparer le thé sur leur îlot, nous jugeâmes prudent de les rejoindre au plus vite.

Dans la soirée, nous rangeâmes une nouvelle agglomération de petits glaçons très-compactes, au travers desquels il n'y avait pas moyen de se faire jour ; tous ces blocs étaient également dans un état très-avancé de dislocation et d'usure.

Nous voulûmes toutefois en choisir un pour y établir notre gîte de nuit ; mais, dès qu'on eut hissé dessus les chaloupes, il se brisa en plusieurs morceaux. Ce fâcheux accident nous coûta la perte de nos provisions de bouche.

Cette nuit fut marquée par un événement d'une importance bien autrement grave et qui nous replongea tout à coup dans les affreuses perplexités dont nous nous croyions à jamais sortis.

Les glaces, poussées par le vent, s'amoncelèrent autour de nous en telle quantité, que nous finîmes par être investis.

Ce fut en vain que le lendemain nous essayâmes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous frayer un passage; il nous fut impossible de bouger de place.

Le *pack* environnant ne présentait point ce relief puissant qu'il avait eu plus au nord; c'était une simple juxtaposition de glaçons presque à fleur d'eau, qui n'en constituaient pas moins, par l'extrême densité de leurs masses, une barrière complétement infranchissable aux embarcations.

De plus, la houle, autour de nous, était devenue si imperceptible que nous n'osions plus croire au voisinage de la mer libre.

Emprisonnés dans nos chaloupes, nous attendions de nouveau un revirement favorable. Que faire, sinon dormir ou fumer?

Malheureusement le sommeil ne répondait pas toujours à l'appel, et, quant au tabac, c'était parmi nous une denrée de plus en plus rare. Plusieurs de nos hommes en étaient réduits à bourrer leur pipe de feuilles de thé. Haller, lui, fumait tout simplement du papier d'emballage.

Désœuvrés comme nous l'étions, nous n'en sentions que plus vivement la faim qui nous tourmentait; et pourtant, malgré une diète prolongée, la plupart d'entre nous étaient devenus gras comme des cailles : c'est au point que si à ce moment l'on nous eût trouvés morts sur notre glaçon, on aurait pu se figurer que nous n'y avions eu d'autre occupation que de nous bien nourrir, et que nous y avions trépassé à la suite d'un trop bon dîner.

Les jours se succédaient cependant sans amener aucun changement dans notre situation. Une légère croûte de glace nouvelle commençait à se former autour de nous et, maintenue par le voisinage de blocs anciens et mieux cimentés, ne se dissolvait plus aussi aisément qu'auparavant sous les rayons du soleil diurne.

N'était-il pas à craindre, en présence de ces symptômes inquiétants, qu'un caprice des vents ne nous entraînât derechef vers le nord et ne nous livrât, pour de bon cette fois, à la plus horrible des morts?

Le 9 août, la latitude fut mesurée; elle était moins défavorable (78° 9′) qu'on ne l'eût pu croire; mais, quand même nous eussions été d'un degré encore plus au sud, qu'importait, tant que la mer libre nous faisait défaut?

Hélas! nous avions beau tendre l'oreille, nous n'entendions d'aucun côté le brisement des flots ni le murmure de la houle.

Les 10, 11, 12 et 13 août s'écoulent de la sorte. Pour nous distraire, nous calfatons nos chaloupes, qui ne laissent pas d'en avoir besoin. De l'observation faite à la dernière heure, il résulte que, durant ces quatre jours, nous avons, malgré tout, dérivé un peu au sud-est; nous sommes par 77° 58′ de latitude nord et 61° 10′ de longitude est; mais le *pack* ne s'ameublit toujours pas; loin de là, la glace nouvelle, formée dans les interstices, a déjà le matin un pouce d'épaisseur.

Tout semble indiquer que l'été du Nord touche à sa fin et que les mornes froidures de l'automne s'avancent à grands pas.

Dans la nuit du 14 au 15, il se produisit enfin un petit relâchement, et nous pûmes continuer notre route, après avoir tué préalablement un veau marin, qui fut notre dernière capture de ce genre. Le soir, nous n'étions plus entourés que de glaces flottantes, et, en examinant avec attention les divers aspects de l'Océan, nous acquîmes la conviction que l'heure approchait où nous allions échapper enfin à l'étreinte du chaos polaire.

Ah! comme l'on a bien raison de dire que l'homme n'apprécie réellement que ce qu'il est sur le point de perdre!

Nous-mêmes, à demi naufragés que nous étions, équipe misérable d'explorateurs trop heureux d'avoir pu déserter à temps leur bâtiment, au moment de nous séparer pour toujours de ce terrible empire arctique, nous ressentîmes tout à coup un serrement de cœur douloureux.

Nous oubliâmes ses horreurs pour ne songer qu'à ses magnificences.

Étincelantes illuminations du soleil boréal, radeaux de glace aux membrures rigides et crépitantes, vapeurs rosées de l'immense désert où vogue, à la merci du hasard, l'iceberg vagabond, que vous nous paraissiez admirables, vus du seuil de la mer vivante et sous le souffle des vents d'Europe!

A six heures du soir nous atterrîmes à la lisière d'une des agglutinations les plus méridionales, et pour la dernière fois nous tirâmes hors de l'eau nos embarcations.

Quel mot pourrait exprimer l'harmonie rhythmique de ces vagues, qui chantaient de nouveau à notre oreille, et la cadence océanienne des longs brisants écumeux?

Nous étions alors par 77° 40′ de latitude nord et 61° de longitude est; à cent trente et un milles, à vol d'oiseau, de notre navire; à trois cent milles en réalité, si l'on tient compte des circuits de notre itinéraire avec les traîneaux et les chaloupes.

Nous étions plongés dans un sommeil réparateur, quand, à deux heures du matin, la sentinelle nous éveilla.

Un vent d'est avait commencé d'agglomérer autour de nous des masses de glace considérables, qu'on voyait s'élever et s'abaisser sous les puissantes pulsations de la houle.

Déjà même le bord de notre glaçon s'était éloigné de nous de quelques centaines de pas. L'îlot menaçait de se changer en un continent : pareil à ces littoraux marins qui s'accroissent aux dépens de l'empire liquide, il empiétait presque à vue d'œil sur le domaine de la houle. Il nous fallait décamper sans retard, si nous ne voulions point payer ensuite d'un dur labeur notre délivrance.

Aussi fûmes-nous vite à la besogne, et les canots se trouvèrent bientôt véhiculés à l'extrémité de la der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nière plaine du *pack*, tout prêts à courir, au moindre signe, sur le dos frémissant de la mer liquide.

XX

Embarquement définitif. — Mort des chiens. — Le dernier glaçon. — En route pour la Nouvelle-Zemble. — Le cap Nassau et le brouillard. — Le long de la côte. — Halte à l'oasis du cap Noir. — Tempêtes et famine. — Le cap Britwin. — Rencontre de goëlettes russes. — Accueil fait aux naufragés. — Nouvelles d'Europe. — Le carnet de notes. — L'entre-pont du *Nicolas*. — Rapatriement.

Ce fut le 15 août, jour de l'Assomption, que nous prîmes congé définitivement du monde des glaces. Nos chaloupes, joyeusement pavoisées, reçurent, dans un savant arrimage, toute la cargaison qui nous restait, hormis les quatre traîneaux, instruments principaux de notre salut, que nous fûmes contraints d'abandonner.

L'embarquement des chiens ne fut pas l'opération la moins difficile, et il était à prévoir que, durant une navigation aussi périlleuse que celle qu'on tentait, ces bêtes causeraient à bord beaucoup d'embarras.

Nous appareillâmes en poussant trois hourras. Le sort de la petite flottille dépendait du vent et de la constance des rameurs.

Une seule tempête sérieusé, et nous étions sûrs de chavirer.

Le début de notre course fut marqué par un triste incident. Nos chiens furent pris du mal de mer, et, dans leurs mouvements désordonnés, imprimèrent de telles secousses aux embarcations où ils se trouvaient, que la première houle un peu forte ne pouvait manquer de nous être fatale.

A y bien regarder d'ailleurs, il n'y avait point de place pour eux dans les canots déjà surchargés, point d'eau non plus et point de vivres. Que faire ? L'impérieuse nécessité nous commandait un nouveau sacrifice.

Un dernier glaçon flottait sur notre route ; nous y abordâmes.

Torossy et *Jubinal* furent débarqués, et reçurent là le coup de grâce. Telle fut la récompense de leurs longs et fidèles services ; c'est ainsi que nous nous acquittâmes envers ces nobles bêtes qui avaient partagé jusqu'au bout notre dure fortune, collaboré courageusement à tous nos efforts, et aidé la science à triompher des résistances de la nature.

Qu'on juge si nous eûmes l'âme navrée de les livrer à la mort au moment même où la vie allait leur devenir meilleure ! Mais le moyen d'agir autrement?

Quelques heures après, la ligne blanche des glaces disparaissait derrière nous à l'horizon, et la température montait jusqu'à trois degrés au-dessus de zéro. Cette chaleur inaccoutumée, réfléchie par le miroir poli de l'eau, agit sur nous avec tant de force, que nous dûmes alléger tout aussitôt notre accoutrement.

Notre but était de gagner au sud-ouest les îles de Barentz, sous la côte de la Nouvelle-Zemble, pour nous y ravitailler au moyen du dépôt de vivres que le comte Wilczek y avait laissé ; de là nous continuerions de descendre le long de la Nouvelle-Zemble, en quête de bateaux de pêche.

Nous espérions principalement en rencontrer entre la presqu'île de l'Amirauté et la baie des Dunes[1] ; car les districts marins situés entre les îles de Barentz et le détroit de Matotchkin, qui coupe aux deux tiers environ la Nouvelle-Zemble, sont fréquentés, à l'époque où nous nous trouvions, par les baleiniers norvégiens ; dans la région au-dessous croisent les pêcheurs de saumon russes.

La côte la plus proche était à quinze milles de nous ; il s'agissait de s'y aller mettre à l'abri, avant que le temps changeât ; sinon, nous n'aurions plus d'autre ressource que de jeter par-dessus bord le plus gros de notre charge, afin d'alléger les chaloupes.

Nous nous mîmes à ramer sans relâche et de toutes nos forces.

Le lieutenant Weyprecht ouvrait la marche avec son canot ; nous le suivions aussi vite que possible. L'équipage de chaque embarcation était divisé en deux escouades qui se relayaient, de quatre en quatre heures, pour dormir ou pour travailler.

Souvent l'une ou l'autre des chaloupes demeurait en arrière, et, pour peu qu'il survînt un brouillard, on la perdait de vue. On sonnait alors de la trompe jusqu'à ce que les retardataires, par une vigoureuse reprise d'aviron, eussent rejoint le reste de l'escadre.

Le 16 août au matin, il s'éleva une bonne brise du nord, qui accéléra tellement notre course, que, dans la matinée, nous eûmes en vue le groupe de la Nouvelle-Zemble.

Ce n'étaient encore que quelques points, brillant d'un reflet d'argent, à l'horizon de la plaine liquide ; plusieurs d'entre nous, au premier abord, les avaient pris pour une migration avancée de glaces vers le sud ; mais c'étaient bien les pics neigeux qui entourent le cap Nassau, à partir duquel le massif principal de la côte s'abaisse tout à coup pour infléchir au nord-est et se résoudre en une série monotone de glaciers d'un relief de moins en moins considérable, qui se continuent par les plages solitaires où le Hollandais Guillaume Barentz dort depuis trois cents ans de l'éternel sommeil.

A midi nous étions par 76° 46′ de latitude, et le lendemain matin nous voyions pointer à travers la brume les déchiquetures pittoresques du cap Nassau, qui dominaient de leurs masses tour à tour roses et violettes l'Océan rayé de stries safranées. Le brouillard cependant s'épaissit bientôt à tel point que nous fûmes réduits à nous diriger à l'aide du compas, et que, dans ce milieu vague et sans consistance, nos embarcations avaient l'air de fantômes indécis glissant sur les flots.

1. Voir la carte n° 2, jointe à la précédente livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand, l'après-midi, la côte nous apparut de nouveau, nous reconnûmes que, pendant la durée de la brume, le courant nous avait si fort entraînés au sud, que nous avions dépassé, sans nous en douter, l'endroit où se trouvait le dépôt de vivres. L'observation nous donna, comme position, 75° 40′ de latitude, par 58° de longitude est.

Comme il nous aurait fallu perdre beaucoup de temps à rétrograder d'une centaine de milles environ pour regagner le dépôt, nous y renonçâmes d'autant plus volontiers, que nos chaloupes déjà trop chargées n'auraient pu recevoir qu'un supplément de provisions assez insignifiant.

Devant nous, à l'extrême horizon, commençaient à se dessiner les plus hauts sommets de la presqu'île de l'Amirauté [1].

Nous filâmes en droite ligne dans cette direction, et, arrivés au nord de la baie de Gnosdarew, dont il a déjà été question au commencement de ce récit, nous fîmes une première tentative pour aborder. Ce fut en vain.

La rive était pleine de récifs et de bas-fonds, entre lesquels régnaient de forts brisants, analogues à ceux qui obstruent, plus haut, l'accès des îles Barentz. Nous nous rappelâmes que, deux années auparavant, toute cette côte était bordée d'une large et solide ceinture de banquises, et qu'il avait fallu se servir de traîneaux pour porter à terre la réserve de vivres susmentionnée.

Aujourd'hui, au contraire, pas le moindre morceau de glace ne se montrait dans ces parages, et ce n'était qu'avec les chaloupes qu'on pouvait atteindre ces rivages encombrés d'écueils.

On voit quelle chance nous avions eue, dans notre retraite aventureuse, que l'été de 1874 fût marqué par un recul exceptionnel et inespéré des glaces polaires du côté du nord; supposé le contraire, nous eussions été perdus sans ressource.

A force de manier continuellement l'aviron, nos bras étaient devenus raides et enflés. La pensée que nous pouvions découvrir au premier moment quelque bâtiment de pêche norvégien ou suédois soutenait seule notre courage; mais nous avions beau interroger l'horizon, nulle trace de bateau ne s'y laissait voir.

Le vent était tombé. Une fois, nous crûmes apercevoir un voilier; nous fîmes force de rames à sa rencontre ; c'était un petit iceberg, égaré dans ces latitudes.

Il ne nous restait qu'à ranger toujours vers le sud les côtes de la Nouvelle-Zemble, en coupant les baies au passage.

Nous franchîmes bientôt celle de Gnosdarew, dont la grandiose bordure de montagnes aux glaciers pendants divertit un peu nos yeux fatigués de tant d'aspects monotones. Il y avait dans le golfe une quantité de glaces émiettées qui nous permirent, fort à point, de reconstituer notre provision d'eau douce, à peu près épuisée.

Depuis quelques jours, les pingouins avaient reparu. Ils escadronnaient bruyamment au-dessus de nos têtes pour gagner leurs gîtes de la côte, ou se posaient sur l'eau avec une telle indolence que nous crûmes souvent qu'ils ne se dérangeraient pas devant nos chaloupes.

Nous les tirions du bord sans nous arrêter; le cuisinier les mettait en soupe, et nous mangions également sans nous arrêter.

Nos barques étaient de vraies chiourmes de galériens, notre voyage une course au clocher ininterrompue et fébrile.

Le 18 août, comme le soleil, pour la première fois, s'était couché à minuit, nous atterrîmes au sud du cap Noir, à une espèce d'oasis dont l'aspect nous causa un plaisir infini. Sans le cercle des glaciers environnants, la vaste baie qui s'ouvrait là, près de la presqu'île de l'Amirauté, nous aurait rappelé quelque beau golfe italien.

C'était à marée basse : nous nous mîmes à gué, et, après avoir halé nos chaloupes sur la plage vaseuse, nous fîmes une légère collation arrosée de thé. Après quoi, nous nous étalâmes avec une sensation de délicieux bien-être sur un tapis de gazon moelleux, en écoutant susurer à nos pieds les murmures cadencés du flot.

A côté de nous flambait un bon feu de brindilles de bois échoué.

O la douce reprise d'haleine, après tant de labeurs cyclopéens! Se figure-t-on bien les naufragés du *Tegetthoff* humant, à tête reposée, l'idyllique parfum des prés fleuris? Mon Dieu, oui, nous étions au milieu des fleurs. Vergissmeinnicht et tussilages dressaient de toutes parts leurs hampes vivaces. Nous, raffinés barbares que nous étions, nous coupâmes les pauvrettes, pour les fumer, une fois sèches, en guise de tabac.

Après quelques heures d'un profond sommeil, nous nous remîmes sur pied, car il importait de ne pas s'oublier dans les délices de Capoue et de recommencer au plus vite la chasse au bateau-pêcheur. Les glaciers voisins faisaient d'ailleurs entendre des grondements continuels, et ici comme dans les Alpes ces bruits signifient que le temps ne tardera pas à se gâter.

La journée du lendemain se passa toutefois assez bien, et nous pûmes doubler sans encombre, par une température de huit degrés (R.) au-dessus de zéro, les terrasses élancées de la presqu'île de l'Amirauté. Le jour suivant, nous atteignîmes le cap Tschernitzky (74° 21′), à partir duquel le rivage, troué d'une infinité de baies pittoresques, offrait des signes de végétation de plus en plus abondants.

Nous étions là aux lieux favoris d'hivernage des navires russes qui fréquentent la Nouvelle-Zemble; à quelques places nous aperçûmes même des huttes à demi ruinées.

1. Voyez la carte n° 2, jointe à la précédente livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 21 août, le vent fraîchit sensiblement; la mer devint agitée, et les barques, qui filaient à la voile, se remplirent d'eau.

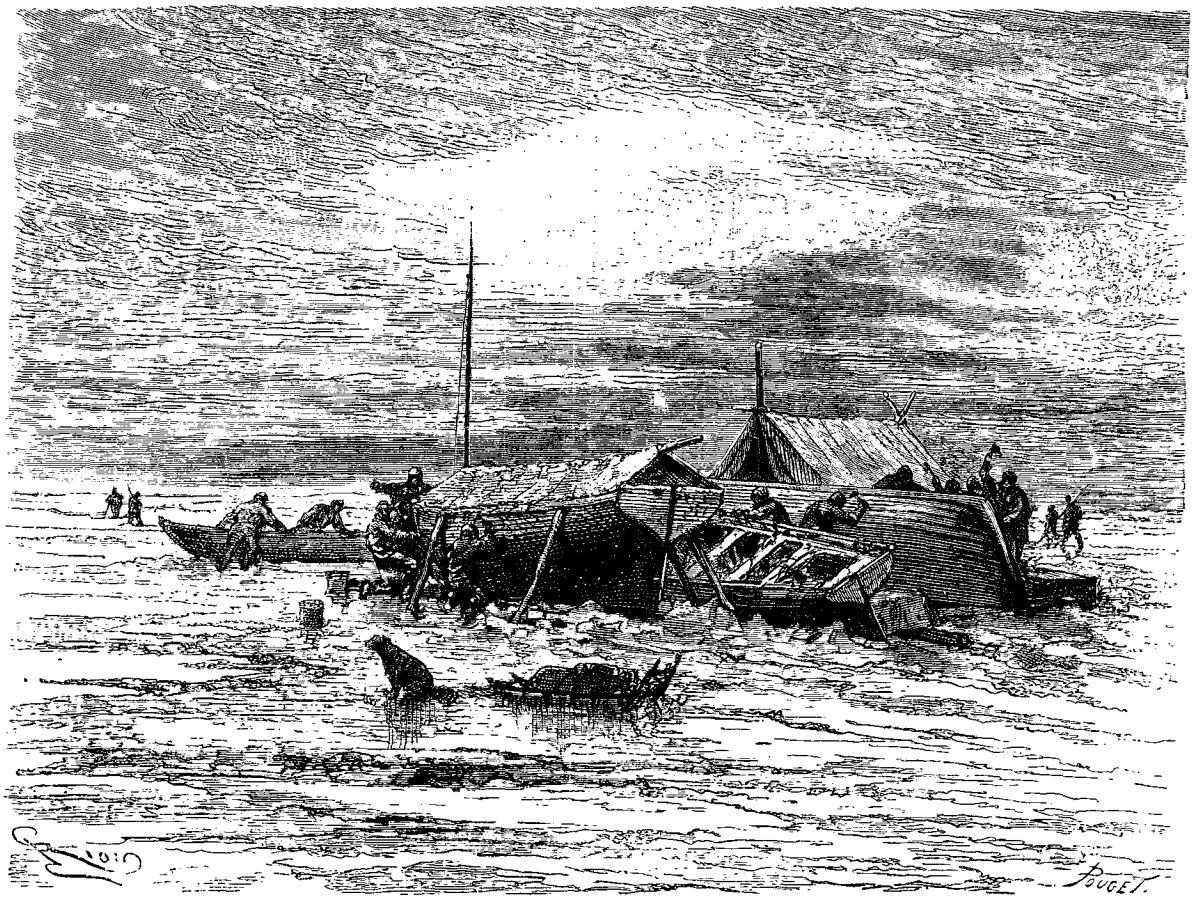
Celle du lieutenant Brosch, particulièrement, courut de graves dangers, à cause du peu de hauteur de sa cloison de bordage.

Comme nous étions absolument trempés, et que nous ne voguions plus qu'à la débandade, nous nous réfugiâmes dans la baie de Suchoï Nos (73° 47′) pour y attendre une accalmie et opérer le ralliement de notre flottille.

Par la vertu d'un bon feu de bois et de fragments de lignite erratiques, nos hardes furent vite séchées; malheureusement les rennes, sur la présence desquels nous avions compté pour relever la saveur de notre repas, ne jugèrent point à propos de se montrer; il y avait pourtant, dans le voisinage le plus proche, de superbes pâtis où ils devaient vivre comme dans un Éden.

Cette déconvenue ne laissa pas que de nous mettre en mauvaise humeur. Il fallut nous contenter pour notre souper d'un peu de pemmican relevé à l'aide de cochléaria ou herbe aux cuillers. Les pingouins avaient également disparu.

La nécessité de plus en plus pressante de découvrir un bateau de pêche nous força de reprendre la mer,



On calfate les chaloupes (voy. p. 421). — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

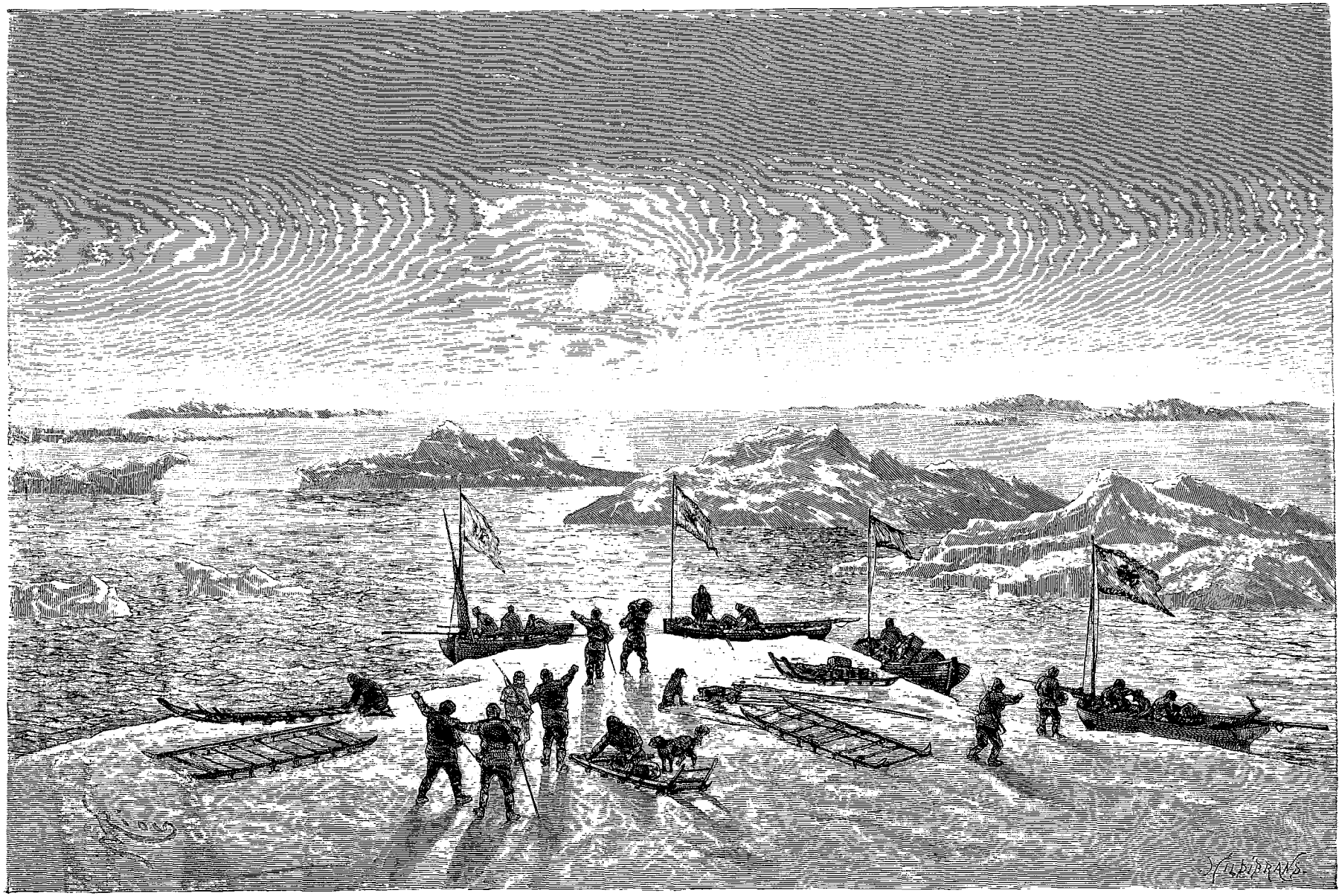
bien que le temps n'eût cessé d'être menaçant, et la houle de grossir. Arrivés au 73° 20′, nous pénétrâmes dans le détroit de Matotchkin, où nous espérions trouver quelque navire à l'ancre; mais le capitaine Carlsen explora vainement, sur l'ordre du lieutenant Weyprecht, tous les replis de la passe, il revint sans avoir découvert autre chose qu'une baleinière échouée sur la rive, et autour de laquelle se voyaient des traces de pas humains d'une date déjà ancienne.

Faute de mieux, nous élevâmes sur un promontoire de la baie des Orthodoxes, à l'entrée du détroit, un cairn fait de troncs d'arbres et de pierres, et nous y déposâmes un procès-verbal de notre expédition, afin de laisser, en cas de perte définitive de notre flottille, une trace de notre passage aux navires qui fréquentent annuellement ces régions.

Nos chances de salut avaient effectivement bien diminué.

Il était maintenant hors de doute que tous les bateaux de pêche européens avaient déjà quitté les hauts parages que nous traversions. Pour surcroît, le temps était toujours mauvais. Durant la nuit que nous passâmes à la baie des Orthodoxes, le vent du nord m git

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Appareillage (voy. p. 422.. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

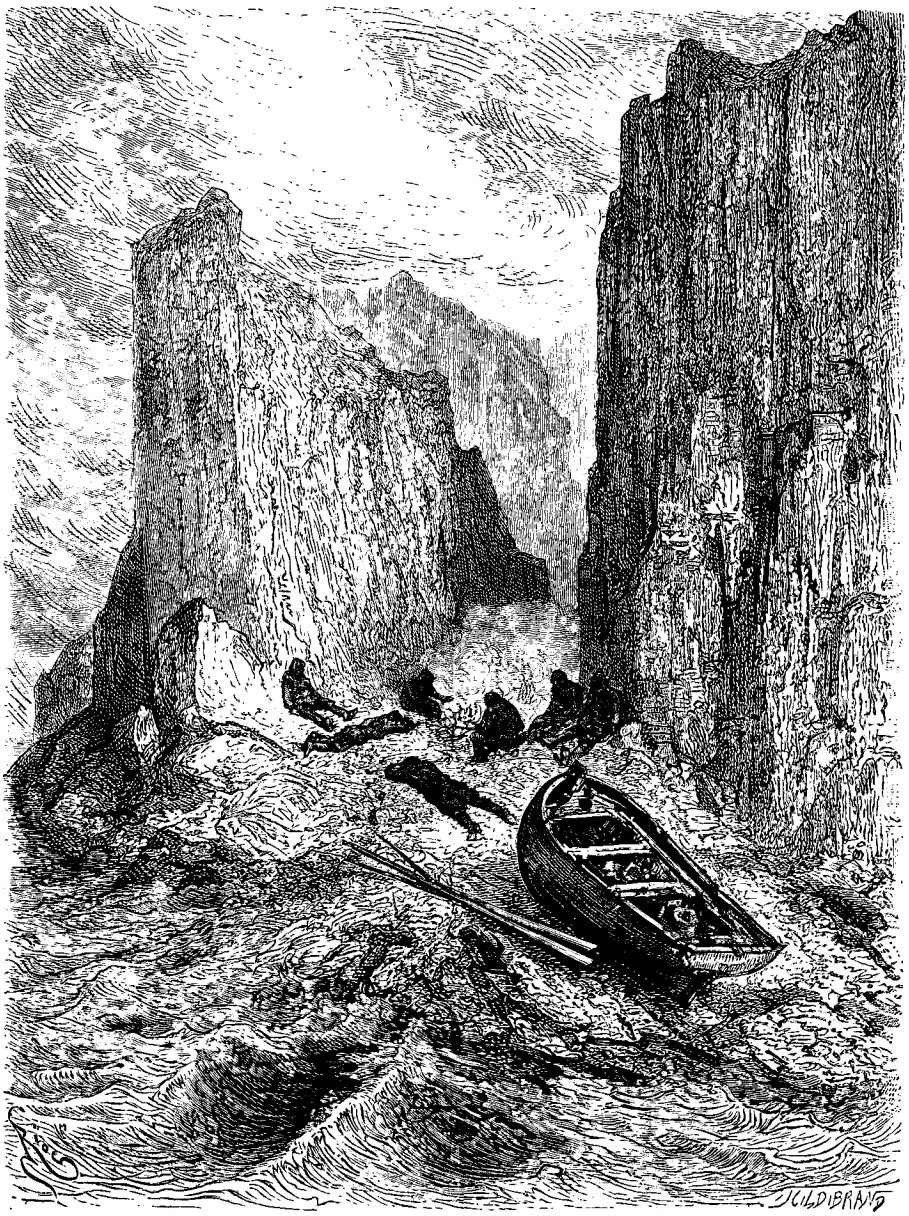
© 2007 Lyon - Éditions « les passerelles du temps » - editions.ainay@free.fr

en rafales effroyables, et l'écume déferlante des vagues rejaillissait jusqu'à nos chaloupes par-dessus les rochers voisins. »

Ce fut seulement le 23 août, à midi, que nous fûmes en mesure de continuer notre route. Il était important d'en finir : nous n'avions plus de vivres que pour dix jours.

Un dernier espoir nous restait : rencontrer enfin un peu plus bas, dans la baie des Dunes, le navire sauveur depuis si longtemps et si impatiemment cherché.

Si notre attente était encore une fois déçue, il n'y avait plus qu'un parti à prendre, parti terrible et gros de ténèbres s'il en fut : nous lancer à l'aventure, avec nos misérables chaloupes, à travers l'immense mer grondante et tempêtueuse, pour essayer de franchir



Épuisement. — Dessin de Riou, d'après l'édition allemande.

en ligne directe les quatre cent cinquante milles qui nous séparaient de la Laponie.

Nous voilà donc cinglant derechef le long de la côte, dans la direction de la Terre des Oies ; c'est ainsi que s'appelle la partie occidentale de l'archipel de la Nouvelle-Zemble qui commence au-dessus de la baie des Dunes.

La mer était affreuse, toutes les chaloupes faisaient eau, et leurs équipages s'exténuaient vainement à les vider.

Celle du lieutenant Weyprecht disparut bientôt au large ; je perdis les autres de vue sous la côte. L'embarcation que je montais paraissait avoir distancé le reste de l'escadre ; aussi abordâmes-nous le 24 août

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au matin dans une sombre anfractuosité de rochers pour y attendre l'arrivée de nos compagnons. Comme nous avions fait, six jours auparavant, au cap Noir, mais avec des dispositions d'esprit bien différentes, nous sautâmes sur les bas-fonds de la rive pour haler notre barque à l'abri du flot et allumer un grand feu de bois.

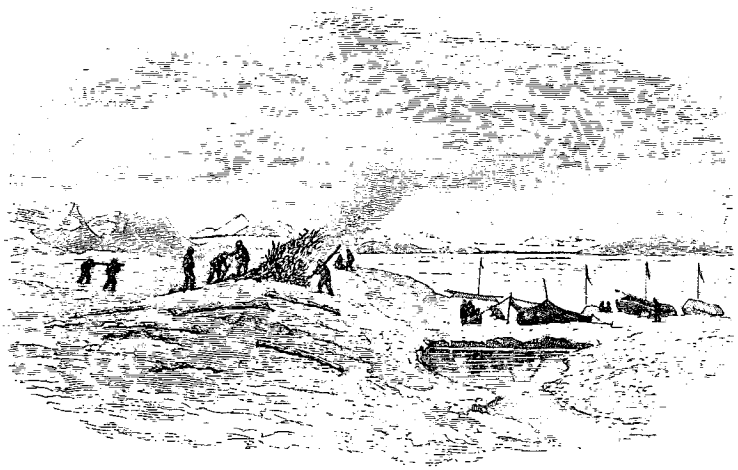
Là, épuisés de fatigue, en proie aux plus noires pensées, nous nous laissâmes choir sur la pierre nue, à côté de notre brasier fumeux, et nous ne tardâmes pas à nous endormir (voy. p. 426).

Au bout de quatre heures, nous nous réveillâmes, et nous escaladâmes une hauteur pour interroger l'horizon. Nulle trace de chaloupes sur le ténébreux Océan. Force nous fut donc de nous remettre seuls en route.

Enfin, à la hauteur du cap Britwin (72° 40′), le calme étant revenu, les quatre embarcations opérèrent leur jonction. On se partagea équitablement le reste des vivres que l'on possédait, et, sans plus attendre, l'on reprit machinalement l'aviron, pour fouetter de nouveau la vague, en quête d'un navire.

Le moment était décisif. Nous n'avions plus qu'un promontoire à contourner pour savoir à quoi nous en tenir sur notre destin.

Ou la voile qu'appelaient nos vœux désespérés allait enfin nous apparaître, ou il ne nous restait plus qu'à affronter au hasard les tempêtes de la grande mer jusqu'au pays des Lapons.



Les quatre barques opèrent leur jonction. — Gravure tirée de l'édition allemande.

La nuit tombait quand nous doublâmes les noires falaises du cap Britwin, où des troupes d'oiseaux marins s'ébattaient dans les creux de rochers et parmi les brisants.

Il était sept heures. Tout à coup un cri, un seul cri d'allégresse s'éleva des quatre chaloupes. Une cinquième embarcation, toute petite, était devant nous, montée par deux hommes qui semblaient en train de faire la chasse aux oiseaux du cap.

Non moins surpris que nous-mêmes, ces hommes vinrent à nous.

C'étaient des Russes. Avant que nous eussions eu le temps de nous entendre, nos chaloupes et les leurs tournèrent une pointe de rocher, et nous nous trouvâmes en présence de deux navires.

Avec quelle palpitation de cœur le naufragé s'avance à la rencontre du bâtiment sauveur qui se dresse sous ses yeux, tout gréé dans son élégante et fière cambrure, et qui tout à l'heure va le recevoir dans ses flancs, à l'abri des colères capricieuses des éléments ! Ce n'est pas pour lui une carcasse inanimée, c'est un ami, un être supérieur et tout-puissant, devant lequel s'incline humblement sa faiblesse. Tels furent aussi les sentiments avec lesquels nous ramâmes vers ces deux schooners qui étaient à l'ancre, à quelques centaines de pas, dans l'intérieur d'une baie entourée d'un rempart de roches.

N'étaient-ils pas pour nous le résumé du reste du monde ?

Tout en suivant la barque étrangère, nous hissâmes notre pavillon, et bientôt nous accostâmes le plus rapproché des deux navires, dont le pont s'emplit immédiatement de matelots barbus. C'était le *Nicolas*, capitaine Féodor Voronin. Hélas ! huit jours plus tôt, nos pauvres chiens auraient pu, eux aussi, toucher les planches du navire libérateur.

Jamais têtes couronnées ne reçurent un accueil pareil à celui dont furent honorés ce jour-là ces échappés de la banquise que l'Europe avait crus perdus à jamais.

A la vue des deux oukases qui nous avaient été envoyés de Pétersbourg, au début de notre voyage, et qui enjoignaient à tous les nationaux de nous prêter aide et assistance, le cas échéant, ces pauvres pêcheurs russes découvrirent leurs têtes et s'inclinèrent jusqu'à terre.

A des centaines de lieues de son point de départ, l'ordre d'en haut n'avait rien perdu de sa vertu suprême.

Mais ce ne furent pas seulement la discipline et l'obéissance qui nous valurent cette réception empressée ; le cœur y était aussi. Tout ce que l'office et le cellier du navire renfermaient de plus précieux nous fut servi aussitôt et spontanément. Le second navire s'approcha à son tour pour nous saluer et nous inviter à son bord.

C'était le commencement d'une longue série d'invitations cordiales, à laquelle nous allions avoir à faire honneur.

Il se trouva précisément que l'autre goëlette avait un malade parmi son équipage ; notre compagnon, le docteur Kepes, lui donna immédiatement ses soins, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il nous rapporta comme honoraires de sa visite un respectable paquet de tabac.

Ces excellents et simples matelots russes dévalisèrent pour nous toute leur garde-robe. Un d'eux, après m'avoir considéré un instant, crut remarquer que je n'avais pas la joie très-bruyante pour un homme échappé du naufrage : il s'imagina qu'il me manquait quelque chose ; il s'en alla ouvrir ses coffres et m'apporta tout ce qu'il possédait en fait de pain blanc et de tabac. Sans nul doute, en son idiome moscovite, il me disait les choses les plus aimables et les plus affectueuses ; malheureusement je n'en comprenais pas un traître mot.

Il y avait quatre-vingt-seize jours que notre retraite était commencée ; en comptant les précédentes excursions en traîneau, c'étaient cinq mois pleins que j'avais vécu sans abri, exposé à toutes les intempéries du ciel boréal.

Aussi étais-je comme étourdi de ce changement subit d'existence. Mes compagnons regardaient comme moi, avec une sorte d'attendrissement ahuri, les objets les plus futiles ou les plus infimes ; notre retour à la vie ordinaire ne se faisait que péniblement et par gradation.

Lusina était le seul d'entre nous qui parlât un peu le russe ; aussi nous servait-il d'interprète. Nous apprîmes par lui ce qui s'était passé en Europe pendant notre absence.

Grâce à Dieu, il n'en avait pas été cette fois comme durant le voyage de la *Germania* et de la *Hansa* en 1870 ; la paix des nations n'avait nulle part été troublée.

Nous sûmes en outre, et cela nous concernait plus directement :

1° Qu'on s'était fort occupé de notre sort en Autriche-Hongrie, et que le gouvernement russe, qui n'avait pas eu simplement pour nous une sollicitude de courte haleine, avait prescrit à tous ceux de ses pêcheurs ayant affaire aux abords du pôle nord de s'enquérir de nous et de s'employer à notre sauvetage.

Cet ordre était même affiché dans les cabines des capitaines, à bord des deux goëlettes qui nous avaient recueillis.

2° Que le comte Wilczek avait heureusement effectué son retour avec l'*Isbjörn ;* et que, depuis lors, ne cessant de se préoccuper de notre expédition, il avait fait confectionner une quantité de petits ballons en caoutchouc qu'on avait distribués, munis de dépêches, aux baleiniers en partance pour les mers du Nord, afin que ceux-ci les lâchassent dans diverses stations de ces parages ;

3° Que l'ex-empereur Napoléon III était mort ;

4° Que, pendant l'automne de 1872, un navire de pêche norvégien avait été investi et fracassé par les glaces près des îles de Barentz, c'est-à-dire non loin de l'endroit où nous nous trouvions nous-mêmes ; quatre hommes seulement avaient pu s'échapper sur une chaloupe ; cette chaloupe s'était perdue à son tour, et les naufragés n'étaient parvenus qu'après des aventures et des souffrances de toute sorte à gagner la presqu'île des Samoïèdes, au nord de l'Oural.

Les deux bâtiments que nous venions de rencontrer à la baie des Dunes étaient partis d'Archangel pour la pêche au saumon et la chasse au renne. Ils n'avaient encore fait que de maigres prises, et leur intention était de redescendre, dans le délai d'une quinzaine, au sud de la Nouvelle-Zemble, pour y tenter de nouveau la chance.

Ce programme n'était pas de notre goût. Passer tout un mois dans l'entre-pont infect d'un bateau de pêche, parmi les peaux d'épaulards et d'ours, en familiarité avec les tas empilés de chair de renne et de saumon, empêtrés dans les filets et les barils d'huile de poisson, et cela au moment même où nous nous rappelions tout à coup qu'il existait quelque part au sud un monde confortable et civilisé : cette quarantaine d'un nouveau genre n'était pas acceptable. Aussi convînmes-nous avec le capitaine Voronin qu'il renoncerait à sa pêche pour nous transporter sans retard à Vardoé en Norvége.

En dédommagement de sa peine et du soin qu'il prendrait de nous nourrir jusque-là, nous le gratifiâmes de trois de nos chaloupes et de deux fusils Lefaucheux, et nous lui garantîmes en outre douze cents roubles d'argent.

Ce traité fut passé moitié dans la cabine du capitaine et moitié dehors, car il y avait du feu dans ladite cabine, et pour nous c'était une fournaise où il nous était impossible de séjourner. Ces arrangements terminés, nous pûmes enfin dormir, boire et manger tout notre soûl.

Le soir, en ouvrant mon journal de voyage, j'y lus ces mots : « A cette date serons-nous sauvés ? Ce jour nous verra-t-il tous en vie ? — 15 mai, à bord du *Tegetthoff.* »

Par une singulière coïncidence, cette phrase que j'avais jetée au hasard, plus d'une année auparavant, sur une page vide de mon carnet, se retrouvait juste, dans l'ordre de succession des feuillets, à l'endroit et sous la date où devait s'inscrire présentement la mention de notre délivrance.

Ma relation mise à jour, je me couchai pour m'endormir à côté de mes camarades, parmi les cadavres de saumons ; mais le sommeil eut du mal à venir ; j'avais l'oreille pleine d'un bourdonnement diabolique de mots russes, que j'essayais machinalement de répéter, et qui se compliquait encore d'un baragouin de tcheman ; je finis cependant par m'anéantir, avec la douce pensée que mes mains n'avaient plus à tenir l'aviron.

Le lendemain, le capitaine Voronin et son chef harponneur, Maximin Iwanoff, insistèrent pour que le lieutenant Weyprecht et moi nous prissions possession de leur propre chambre.

Faute de pouvoir répliquer autre chose que le mot

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans l'entre-pont du *Nicolas*. — Dessin de Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haroscho, qui veut dire bon, nous dûmes en passer par leurs désirs. Les pêcheurs, ce jour-là, lavèrent le navire à grande eau et rentrèrent les filets qui étaient dehors : le tout en chantant, avec beaucoup de charme, leurs chants nationaux russes, que nous écoutions avec l'ébahissement de véritables barbares.

Le 26, la goëlette appareilla de la petite baie où nous l'avions rencontrée, et le 3 septembre nous entrions sains et saufs dans le petit port de Vardoé. Quarante-huit heures plus tard, nous prenions le paquebot-poste de Hambourg, et de là le chemin de fer pour rentrer dans la capitale de l'Autriche-Hongrie, où toute l'Europe civilisée voulut bien se joindre à nos compatriotes pour nous souhaiter la bienvenue, après une expédition qui n'avait pas duré moins de huit cent douze jours.

XXI

Conclusion. — État actuel de la question. — De l'avenir de la navigation polaire. — L'expédition anglaise au pôle nord.

Je viens de raconter, en prenant l'essence de la relation très-circonstanciée de M. le lieutenant Jules Payer, la mémorable expédition dont le sort avait inspiré, deux années durant, de si vives et de si légitimes inquiétudes. On a vu que l'investissement presque immédiat du *Tegetthoff* avait mis à néant tous les projets arrangés d'avance par les explorateurs et exposés avec tant de complaisance par les divers journaux de géographie.

Entreprendre le tour de l'ancien monde, hiverner au cap sibérien Tcheliouskin, s'avancer autant que possible vers le pôle dans le courant de l'année 1873, puis revenir triomphalement par le détroit de Behring, tel avait été le plan établi sur le papier au départ des voyageurs : combien vite il en avait fallu rabattre! Et sans le hasard inespéré qui poussa les lieutenants Payer et Weyprecht dans la direction du nord-est, puis dans celle du nord-ouest, vers cette île de Wilczek dont ils avaient déjà pu, à plusieurs signes, soupçonner l'existence, lors d'une précédente pérégrination polaire (celle de 1871), qui sait s'ils n'auraient pas été obligés de revenir prématurément en Europe sans rapporter l'ombre d'un résultat?

En tout cas, la prime de vingt-cinq mille florins offerte par la Hollande pour la découverte d'un passage le long du pôle au nord-est ne se trouve pas encore gagnée; celle de vingt mille livres proposée par le gouvernement anglais ne l'est pas davantage. Il semble même que l'hypothèse vaillamment défendue par l'éminent géographe allemand Auguste Petermann, à savoir, que la partie des mers arctiques située à l'ouest du Spitzberg ne doit offrir à une certaine hauteur que peu d'obstacles à la navigation, ne se concilie point aisément avec la récente captivité du *Tegetthoff* et de son équipage, au quatre-vingtième degré de latitude, sous les côtes de la Terre François-Joseph. L'hypothèse suédoise de glaces continues au moyen desquelles on pourrait atteindre le pôle avec des traîneaux se trouve-t-elle, en revanche, confirmée? Rien ne le prouve encore; toutefois il ne serait pas absolument déraisonnable de supposer que le voisinage du pôle fût couvert de tout un long massif régional plus ou moins déchiqueté, se rattachant au continent groenlandais. Un fait paraît, du moins jusqu'à plus amples investigations, militer en faveur de cette théorie : c'est que la nature géologique de l'archipel nouvellement découvert par M. Jules Payer et ses compagnons offre de très-étroites analogies, on peut même dire une identité complète, avec celle du Groenland oriental, exploré en 1869 par les navires *la Germania* et *la Hansa*, et qu'elle diffère complétement de celle du Spitzberg.

Du côté de la mer de Baffin, le voyage avorté du *Polaris* (en 1871) n'a guère élucidé le problème. Le capitaine américain Charles Hall, qui périt si malheureusement au cours de l'expédition, s'est bien avancé, comme l'ont fait dans une direction opposée les commandants du *Tegetthoff*, jusqu'au quatre-vingt-deuxième degré de latitude; il a bien aperçu vers le nord, au delà du sund Robeson, une vaste étendue d'eau libre qu'il a nommée mer de Lincoln, puis plus loin un autre océan ou une autre baie, à l'ouest de laquelle se dessinaient à perte de vue les contours d'une côte qu'il a appelée Terre de Grant; mais il n'a pu faire la trouée dans la banquise, et le *Polaris* a été contraint de redescendre hiverner à peu de distance du quatre-vingt-unième degré.

Des vicissitudes essuyées par toutes ces grandes expéditions il ressort un fait incontestable : c'est la difficulté qu'on éprouve, quels que soient le sang-froid et la persévérance des pionniers, à suivre dans ces parages un plan concerté d'avance. On est soumis, jour par jour, heure par heure, au caprice variable des éléments. Il n'y a pas de grand'route, pas même de chemin de traverse ni de chenal, si minuscule qu'il puisse être, qui sillonne d'une manière un peu constante l'étendue du grand labyrinthe. On a sans doute tout le loisir de faire des observations météorologiques et magnétiques fort précieuses pour la physique du globe; on arrive même à fixer les traits principaux de cette géographie marine exceptionnelle; mais c'est tout, jusqu'à présent.

Et avec quelle lenteur on progresse! Hudson, Baffin, Scoresby et quelques baleiniers du dix-septième siècle avaient atteint déjà des latitudes qu'on a bien peu dépassées depuis lors. Plus d'une fois même, et nous l'avons vu, c'est justement le cas du *Tegetthoff*, les progrès accomplis n'ont pas été, à proprement dire, le prix de l'expérience ou de l'audace des explorateurs, mais l'effet d'un heureux hasard, d'une fantaisie des glaces, qui souvent, sans autre souci de la science, daignent s'ouvrir plus largement devant un simple pêcheur que devant une mission scientifique officiellement armée de mille engins construits tout exprès.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Au demeurant, il semble bien qu'avec un navire, fût-il à vapeur et blindé à la dernière mode, on ne peut guère s'avancer, en mer libre ou à travers le *pack*, au delà du soixante-quinzième degré. C'est la latitude extrême qui ait été atteinte au Groenland. L'idée de faire une percée vers le nord en se frayant un chemin dans les glaces littorales de ce continent passe maintenant, je crois, pour avoir été une erreur positive de la seconde expédition allemande.

Au nord du Spitzberg et par le détroit de Behring, les glaces ont opposé le même obstacle, et à la même latitude à peu près, à tous les explorateurs et à tous les baleiniers qui s'y sont aventurés. On n'a pas été plus heureux par le passage du nord-est.

Peut-être, après tout, au lieu de se buter dès maintenant à une attaque directe contre le pôle, serait-il plus sage de se borner, jusqu'à nouvel ordre, à explorer soigneusement les divers bassins qui en forment la ceinture plus ou moins lointaine. Qui sait si à l'aide des ballons — le jour où ces véhicules auront reçu de sérieux perfectionnements et pourront tant bien que mal être dirigés — on n'arrivera pas plus vite au but qu'au moyen de ces coques impuissantes et sans cesse enrayées qu'on appelle navires? En tout cas, il est bien certain que, dans l'état actuel des choses, c'est plutôt aux patins du traîneau qu'à l'éperon du vapeur à hélice qu'il faut demander une assistance efficace pour s'avancer à travers les fiords pontés par les glaces.

Pendant longtemps on n'avait marché dans la voie des investigations polaires que par bonds et sans esprit de suite. Depuis quelques années seulement on semble comprendre que c'est seulement par une observation attentive et continue des conditions de l'océan Glacial arctique qu'on peut arriver à un résultat quasi scientifique. Non-seulement les expéditions se multiplient jusqu'au point de se relayer en quelque sorte l'une l'autre aux avant-postes du monde boréal, mais les navires qui sont chargés de cette périlleuse et grandiose veillée d'honneur sont construits et aménagés avec une sollicitude toute particulière : au lieu de les pourvoir d'un simple viatique calculé pour la durée de quelques mois d'été, on les approvisionne pour des années, en vue de plusieurs hivernages successifs; on choisit soigneusement la nature des vivres destinés au ravitaillement de l'équipage, et surtout on ne néglige pas la question d'hygiène; contre le scorbut, cette épée de Damoclès toujours suspendue sur la tête des pauvres matelots et de leurs officiers, on accumule toutes les espèces de prophylaxie, et ni le médecin ni le chirurgien ne font défaut aux explorateurs.

Après les tentatives répétées de l'Allemagne et des États-Unis d'Amérique pour percer le mystère des régions circompolaires, et en attendant que la France se décide à reprendre le gigantesque projet du regretté capitaine Lambert, voici que l'Angleterre s'est lancée de nouveau dans la lice.

Les glorieux naufragés du *Tegetthoff* étaient à peine de retour, que deux navires britanniques, l'*Alert* et la *Discovery*, partaient pour les mers du Nord, mais cette fois dans la direction de l'ouest. Quelques mois après, un autre steamer de la même nation, la *Pandora*, prenait également la route du pôle arctique.

Comme ses devanciers, la *Pandora*, qui a du reste voyagé dans ces parages, a reçu tous les perfectionnements en rapport avec sa délicate mission.

La carène est partagée en trois compartiments étanches, de façon que si une pression vient à rompre — ce qui est le péril le plus à redouter dans ce genre de navigation — la paroi extérieure du navire, celui-ci néanmoins ne sombre pas. La *Pandora* a emporté à bord sept bateaux auxiliaires, dont deux baleinières et un cutter à vapeur; elle possède, en outre, un nombre respectable de traîneaux établis d'après les données de l'expérience, et tout l'attirail nécessaire pour entreprendre de lointaines excursions sur la terre ou sur les plaines de glace.

Il ne lui manque pas non plus cet observatoire aérien des navires polaires, appelé le « nid de corbeau, » qu'on hisse au sommet du grand mât, dès qu'on atteint la région des glaces flottantes, et sur lequel se tient continuellement une vigie chargée de signaler les banquises et les gros icebergs.

Le capitaine Allen Young, qui commande ce steamer d'élite, a aussi composé son équipage de marins de choix, qu'il connaît pour la plupart, et qui tous sont des vétérans des mers arctiques. Les grimpeurs de montagne, au jarret solide et à l'œil sûr, ne lui font pas non plus défaut, suivant la très-expresse recommandation que nous avons vue formulée par les lieutenants Payer et Weyprecht.

De plus, toutes les précautions possibles ont été prises, de même que naguère à bord du *Tegetthoff*, pour combattre l'ennui, qui, dans ces régions glacées, n'est pas moins funeste que le scorbut, et qui souvent même en est la cause déterminante. Je ne sais si l'équipage de la *Pandora*, plus raffiné que les passagers du radeau de glace austro-hongrois, a l'intention de jouer la comédie sur le pont; mais la musique, en tout cas, sera du menu quotidien, car on a embarqué un orgue offert jadis à lady Franklin par le prince Albert, et qui a déjà fait trois fois le voyage du pôle. Outre cet orgue et des boîtes à musique, une bibliothèque bien fournie de livres de choix procurera le facile plaisir de la lecture aux hommes du bord, pendant les monotones ténèbres de la nuit polaire, s'il plaît au *pack* de ne les point trop déranger.

Je terminerai cette petite notice supplémentaire par la transcription d'un document plein d'intérêt. De la *Pandora*, récemment partie, on n'a eu encore aucune nouvelle; mais l'*Alert* et la *Discovery* ont donné signe d'existence. Voici, en effet, la lettre que l'Amirauté anglaise a reçue le 22 juillet 1875 — il y a déjà

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

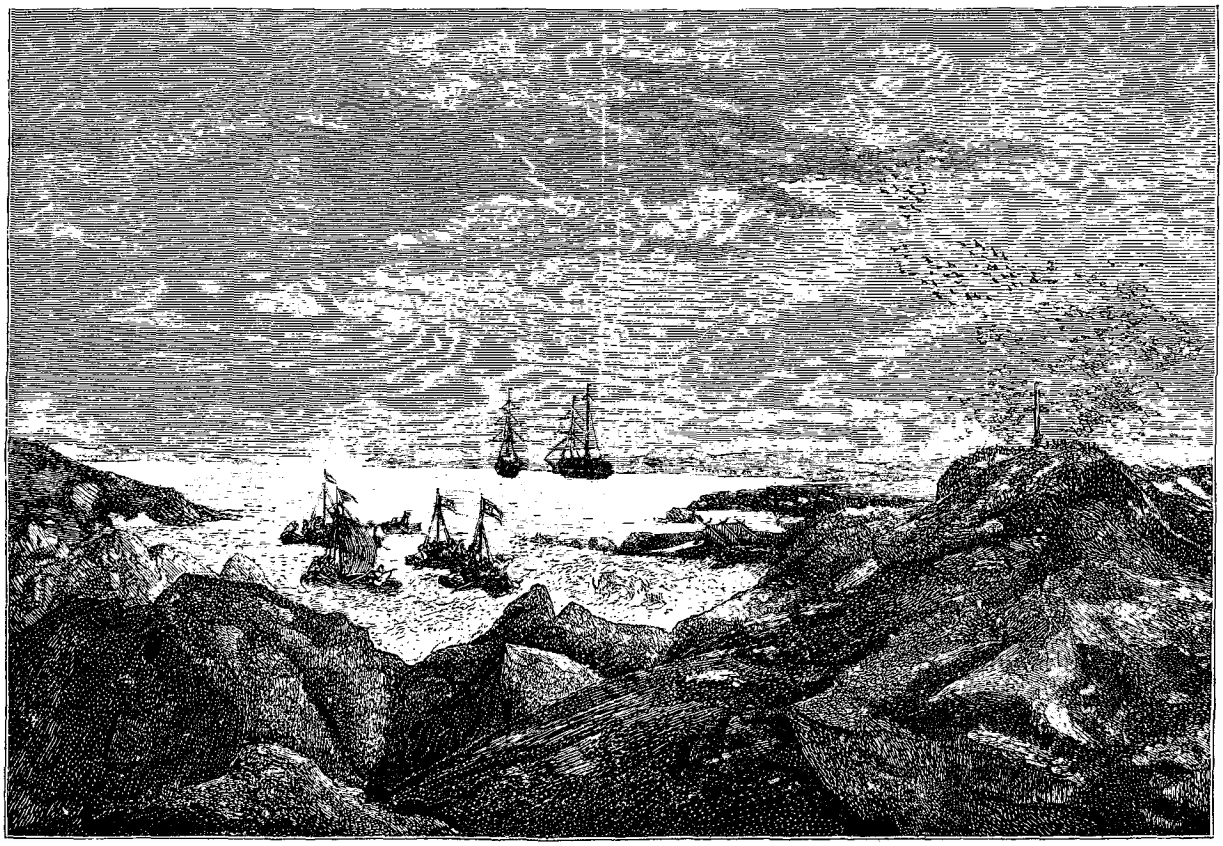
près de dix-huit mois! — du commandant de l'expédition.

Elle est datée d'Upernavick.

« J'ai l'honneur de vous informer que les vaisseaux de Sa Majesté *Alert* et *Discovery* sont arrivés ici ce matin. En quittant Rittenbank à six heures du matin, le 17 du courant, nous avons éprouvé des vents légèrement sud et des calmes dans le détroit de Waïgatsch. Le *Valorous* a été vu à l'ancre à la hauteur de la mine de houille de Rittenbank, mais un brouillard épais m'a empêché de communiquer avec lui.

« Je suis arrivé à Proven la veille du 19, et, ayant engagé un conducteur de chiens esquimaux et un interprète pour la *Discovery*, je suis parti hier soir pour Upernavick. J'ai encore assez de charbon sur le pont supérieur de l'*Alert* pour permettre aux deux vaisseaux d'atteindre le bord des glaces de la baie de Melville, sans toucher à leur provision régulière.

« L'hiver a été très-doux, mais le printemps est tardif; la saison nous est, en somme, très-favorable à tous égards. Les pêcheurs de baleines ont passé à ce port au commencement de juin, et comme ils n'ont



Nous nous trouvâmes en présence de deux navires (voy. p. 427). — Gravure tirée de l'édition allemande.

pas été revus depuis, ils doivent avoir effectué leur passage par la baie de Melville.

« Grâce au concours énergique de M. Smith, inspecteur du Groenland septentrional, j'ai réussi à me procurer soixante chiens, dont les deux tiers sont de puissants animaux de pleine croissance.

« Tout le monde à bord est en bonne santé et en bonne disposition, et nous comptons atteindre promptement le cap York, le baromètre ayant été, ces trois derniers jours, à une hauteur exceptionnelle, sous un vent de sud-ouest, et descendant maintenant avec lenteur sous un vent du nord. Je dois partir ce soir à six heures. »

Comme on le voit, les débuts n'ont pas été malheureux, l'expédition est bien outillée, l'état sanitaire satisfaisant : reste à savoir quelle a été depuis ce temps la fortune des deux bâtiments et de leur équipage [1].

D'après l'allemand, par Jules GOURDAULT.

1. Depuis que ces lignes ont été écrites (en octobre), les navires sont revenus : on trouvera un résumé du récit de leurs aventures et de leurs travaux dans la revue semestrielle qui termine ce volume.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1876

(DEUXIÈME SEMESTRE)

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Aperçu général. — Opérations du général Gordon sur le haut Nil. — Le lac Mwoutan (lac Albert). — Circumnavigation du lac par M. Romolo Gessi. — Modification des formes du lac sur les cartes. — Difficultés rencontrées par M. Gessi dans sa navigation. — II. Nouvelles de M. Stanley. — Rapidité actuelle des découvertes. — Afrique. — M. Stanley achève son voyage autour du Niyanza Victoria. — Le roi d'Oukerêwé prête son appui au voyageur. — M. Stanley arrive à Doumo. — Secours que lui donne Mtésa, le roi d'Ouganda. — Massif du Gambagara. — Curieuse population blanche qui habite ce massif. — M. Stanley arrive au Mwoutan. — Obligé de revenir sur ses pas, il s'achemine sur le pays de Karagwé et l'explore. — Le lac Windermere et la rivière Indjezi. — Sources thermales de Mlagata. — Les indigènes l'empêchent d'explorer le cours du Kadgera. — Il renonce à gagner directement le nord du lac Tangañyika, et se met en route pour Oudjîdji. — III. Coup d'œil rétrospectif sur le lac Nyassa. — Premier établissement de missionnaires. — Fondation d'un centre nommé Livingstonia, au sud du lac. — Un steamer sur le Nyassa. — Exploration du lac et renseignements géographiques. — Difficultés causées par les indigènes riverains. — IV. Nouvelles de l'expédition française sur l'Ogôoué. — M. Savorgnan de Brazza, chef de l'expédition, a le premier pénétré chez les Adouma. — Le docteur Lenz. — M. de Brazza se dispose à continuer son voyage. — V. Le docteur Holub au pays des Makololo. — Les Makololo. — VI. Algérie. Recherches de M. Masqueray dans l'Aourâs. — Intérêt des recherches dans cette région, pour les études berbères. — Découverte des ruines de la ville berbère d'Ichoukkân. — Nécropole, tombeaux. — Persistance des traditions berbères ou chrétiennes, malgré l'invasion arabe. — VII. Voyage à Ghadâmès de MM. Largeau et Say. — Résultats du voyage. — Projet de voyage dans le Ahaggar. — VIII. Conférence réunie à Bruxelles, par le roi des Belges, pour le progrès des explorations africaines. — Le but à atteindre et les moyens pour y parvenir. — Fondation de la *Commission internationale d'exploration et de civilisation de l'Afrique*. — Comité d'exécution. — Les premières sommes versées dans l'intérêt de l'entreprise. — IX. Expédition polaire anglaise. — Programme. — Difficultés de la marche de la *Discovery* et de l'*Alert*. — Reconnaissance d'automne en traîneaux. — La latitude atteinte par Parry est dépassée. — Inutiles efforts pour mettre l'*Alert* en relation avec la *Discovery*. — Exploration du Grœnland. — La nuit polaire. — Nouvelles tentatives de l'*Alert* pour entrer en communication avec la *Discovery*. — Expédition du printemps. — Expéditions du lieutenant Aldrich à l'ouest. — Expédition du lieutenant Beaumont à l'est. — Expédition du lieutenant Markham au nord. — Expédition envoyée par la *Discovery*. — Modifications à la carte de la région polaire boréale. — Observations scientifiques. — Points où sont parvenues les expéditions précédentes. — Température. — Le retour imprévu de l'expédition. — Retour de la *Pandora*. — X. Le docteur Nordenskjöld aux embouchures de l'Yénisseï. — Résultats du voyage. — XI. Nouveau voyage de Giles à travers l'Australie.

I

Dans le semestre qui vient de s'écouler, nous avons à signaler quelques faits importants auxquels sera consacrée la plus grande partie de cette revue. En Afrique — là se dirigent tout d'abord les regards — le lac Mwoutan (Albert Niyanza) a été reconnu dans toute son étendue; le périple du Victoria Niyanza a été achevé. Dans le même intervalle, le roi des Belges a réuni à Bruxelles une conférence dont on peut espérer beaucoup pour l'avenir des explorations africaines.

D'autre part, la question polaire a de nouveau occupé l'attention publique à l'occasion du retour de l'expédition anglaise qui était partie l'an dernier avec la mission de s'avancer le plus loin possible dans la direction du pôle.

Depuis plusieurs années, un officier anglais au service du khédive, le colonel Gordon — aujourd'hui général Gordon ou Gordon-Pacha, et gouverneur général de « l'Afrique centrale » pour le khédive — était engagé dans une laborieuse entreprise : celle de remonter le Nil entre Gondokoro et les grands lacs, pour établir le long du fleuve un système de postes militaires destinés à affermir la domination égyptienne récemment établie sur cette contrée. Lentement, patiemment, avec une ténacité toute britannique, le général Gordon a réussi dans son œuvre. Il avait assuré sa marche en s'entourant de renseignements géographiques qui seront sans doute publiés quelque jour, et cette publication paraît surtout désirable depuis les fragments qui en ont paru en divers endroits, et notamment au *Bulletin* de notre Société de géographie.

Le lac Mwoutan, découvert en 1864 par Samuel Baker, sur les indications du capitaine Speke, devait être l'un des plus importants objets d'étude du général Gordon : la possession et la navigation d'un grand lac sont, en effet, des éléments de force considérables. Quelles étaient les formes, les proportions exactes de cette vaste nappe d'eau, l'un des réservoirs du Nil? Le fleuve n'y avait-il pas, du côté du sud, quelque haut affluent d'une certaine étendue? De quelle nature étaient les côtes du lac et comment les peuplades qui les habitent recevraient-elles les voyageurs européens? Voilà, entre autres, quelques-uns des points qu'il importait d'éclaircir. Le général Gordon en a donné la mission à l'un de ses compagnons de voyage, M. Romolo Gessi, dont le nom indique la nationalité. M. R. Gessi a réussi à accomplir, à l'aide d'assez mauvaises embarcations, le tour entier du lac sur lequel Baker n'avait fait qu'une navigation d'une quarantaine de kilomètres, le long de la côte nord-est. L'esquisse hypothétique de ce lac est maintenant remplacée par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un relèvement provisoire qui donne au Mwoutan une direction plus rapprochée de la ligne ouest et est, tout en fixant la limite sud à une moins grande distance que ne l'avait fixée Baker. Bien que les forêts d'*Herminiera Elaphroxylon* (Ambadj), qui flottent sur un fond très-peu profond, aient arrêté l'explorateur italien à cinquante-cinq kilomètres du bord sud-ouest du lac, il a pu tracer suffisamment bien la carte de cette partie du rivage, grâce à cette circonstance que le lac est bordé, là comme ailleurs, de hautes montagnes.

C'est du 20 mars au 21 avril de cette année que M. Gessi a rempli son importante mais périlleuse mission militaire et géographique. Les troupes de Kabba Réga, le roi d'Ounyoro dépossédé par les armées du khédive, étaient venues se réfugier sur les bords du Mwoutan, et une tempête faillit jeter les bateaux de M. Gessi à la côte, où ils seraient devenus leur proie. D'autre part, les indigènes riverains du lac obéirent presque partout à un même sentiment de défiance et de haine en apercevant les navigateurs étrangers, qu'ils considéraient déjà, et non sans quelque raison, comme des précurseurs de la domination égyptienne. Il semble d'ailleurs résulter des renseignements indigènes que, du côté du sud-ouest, le Mwoutan ne reçoit aucun grand affluent. Actuellement un steamer doit être établi sur le lac, et il n'est pas douteux que d'ici à un petit nombre d'années, nous aurons des levés assez précis du lac Mwoutan.

II

Les nouvelles de M. Stanley vont jusqu'à la date du 24 avril; le *Daily Telegraph* a publié les lettres fort intéressantes dans lesquelles ce voyageur rend compte de l'achèvement de son périple du Niyanza et de plusieurs découvertes faites dans le pays situé à l'ouest du lac. Un simple rapprochement de dates peut montrer avec quelle rapidité se rétrécit de nos jours l'espace des terres inconnues de l'Afrique équatoriale. Le 30 juillet 1858, le capitaine Speke découvrait le Niyanza ou lac Victoria; au mois de juillet 1875, M. Stanley achevait la reconnaissance complète de ses rivages et de ses îles. Luttant contre les éléments et contre l'hostilité des indigènes, il avait, à partir de la rivière Kadjera, longé le plateau d'Ouzongora, et tenté de faire des vivres d'abord à l'île de Bambiré, puis aux îles Sosoua, Maïsomé, Ito et Singo. Repoussé partout en ennemi, n'ayant plus pour rames que les bancs du *Lady Alice* dont les avirons avaient été volés sur la côte d'Ouzongora, M. Stanley revit enfin la pointe de la presqu'île d'Oukerêwé; mais au moment où il pensait toucher le port, une tempête le chassa à travers le golfe de Speke, et retarda encore sa rentrée au camp de Kadjehyi, où, comme on va le voir, sa présence était fort nécessaire. Son voyage sur le lac avait duré cinquante-sept jours.

Des événements qui auraient pu avoir des conséquences fort graves étaient survenus pendant l'absence de M. Stanley. Les princes des contrées voisines de Loutari, Kayenzi et Igoussa avaient comploté l'attaque et l'enlèvement du camp de Kadjehyi. Ce danger avait été découvert par les hommes de l'expédition, et Henry Pocock, prévenu, s'était hâté de prendre les mesures nécessaires. Sur ces entrefaites la mort d'un des princes conjurés avait rompu l'alliance et rendu quelque sécurité au camp. Mais, d'autre part, les hommes engagés pour l'expédition, inquiets de l'absence prolongée de leur chef et le croyant mort, avaient décidé de déserter en masse pour retourner dans leur pays. C'est le lendemain du jour où le *Lady Alice* reparut dans les eaux de Kadjehyi qu'ils devaient se mettre en route.

Entouré d'ennemis, M. Stanley trouva cependant de l'appui auprès du roi d'Oukerêwé, avec l'aide duquel il parvint, non sans grandes difficultés, à transporter son camp sur l'île du Refuge, située à onze kilomètres du rivage ouest du lac, à peu près à moitié chemin de Kadjehyi et d'Ouganda et à deux jours de voile de l'île Bambiré. Après avoir, en unissant ses forces à celles d'un marchand arabe qui avait comme lui des griefs contre les habitants de Bambiré, infligé à cette peuplade un cruel châtiment, M. Stanley put achever, sans recourir aux armes, sa traversée du Niyanza (cinq cent quatre-vingt-quatorze kilomètres). Le 15 août 1875, il débarquait au port de Doumo, en Ouganda. Une fois installé à Doumo, il pria Mtésa, souverain des deux millions d'habitants de l'Ouganda, de l'aider à explorer le royaume d'Ounyoro, situé entre le Niyanza de Victoria et le Mwoutan (Niyanza d'Albert). Le roi de ce pays, Kabba Réga, s'est posé en ennemi déclaré de l'Égypte. Mtésa donna une escorte à M. Stanley.

Sur son trajet, les populations faisaient le vide devant lui. M. Stanley passa au pied du mont Kabouga qui sépare les bassins des deux lacs; du haut d'un des contre-forts du Kabouga, il vit le mont Gambagara, dont les sommets s'élèvent de trois mille neuf cents à quatre mille six cents mètres; la neige y tombe souvent, mais n'y est pas persistante. Le massif du Gambaragara est intéressant en ce qu'il sert d'asile inexpugnable à une race dont la présence dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale est une énigme. Ses habitants sont, en effet, d'une couleur pâle, presque blanche; ils ont des traits réguliers, les lèvres minces; leur nez, quoique bien formé, est un peu épais à la pointe, et leurs cheveux crépus sont de couleur brune; certaines femmes de cette race étrange ne manquent pas de beauté. M. Stanley avait rencontré déjà des familles de la même race blanche, mais nulle part il ne l'avait trouvée, comme ici, composant un peuple entier avec un gouvernement indépendant.

Arrivé sur le rivage du Mwoutan ou lac Albert, dans la province d'Ounyampaka, la première pensée du voyageur fut de construire un camp retranché dans une bonne position stratégique, dominant de trois cents mètres le niveau des eaux du lac.

Mais pour explorer le Mwoutan, il fallait des ba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

teaux, et les habitants du rivage avaient fait disparaître tous ceux qu'ils possédaient. Bien plus, sur la nouvelle qu'une armée envahissait leur pays, ils se rassemblèrent pour punir le téméraire étranger qui la commandait. Voyant, d'autre part, l'escorte de Waganda prête à l'abandonner, M. Stanley n'avait qu'un parti à prendre : revenir sur ses pas et choisir un meilleur moment ou un meilleur point de départ pour exécuter son exploration du Mwoutan.

Résolu désormais à ne plus compter sur les Waganda, M. Stanley se mit en marche vers le Karagwé, afin de chercher à se frayer un chemin jusqu'au rivage ouest du Mwoutan, en contournant l'Ounyoro. Roumanîka, roi du Karagwé, ancien ami des capitaines Speke et Grant, accorda à M. Stanley la permission d'explorer tout son royaume, en même temps que l'escorte et les subsides nécessaires. Ces bonnes dispositions permirent à M. Stanley de faire le tour du lac Windermere d'où sort le Kadjera, et de remonter l'Indjezi qui l'alimente. Il découvrit ainsi, entre autres nappes d'eau remarquables, un lac long de cent quarante-huit kilomètres et large de vingt-six kilomètres, formé par l'Indjezi. Ce lac, peu profond, est en grande partie caché sous des champs de papyrus hauts et touffus.

Dans une autre excursion en Karagwé, le voyageur alla, à deux marches nord de la capitale, visiter les sources thermales de Mlagata, qui sont renommées au loin pour leurs propriétés curatives. Ces eaux minérales sortent, à la température de 53°,9 (centigrades), du fond d'une gorge boisée où l'on trouve réunis des arbres et des plantes d'espèces très-variées et en partie spéciales à ce lieu pittoresque.

Frappé de l'importance du Kadjera comme cours d'eau, et soupçonnant dans cette rivière une rivale du Chimîyou, pour laquelle d'autres voyageurs auraient pu revendiquer plus tard le titre de source du Nil, M. Stanley voulut l'explorer jusqu'à son origine. Le 29 mars, il arrivait sur les bords d'un lac étroit, long et tortueux, alimenté par cette rivière, et qu'il suivit durant plusieurs marches. Mais la famine et l'hostilité des Waroundi forcèrent l'infatigable voyageur de renoncer à boire à la source du Kadjera. Obligé même de renoncer à marcher au sud, vers la pointe nord du Tangañyîka, il se résolut à reprendre la direction de l'Oudjîdji, avec l'intention d'explorer le Tangañyîka d'où il pouvait se remettre en route pour gagner le rivage sud du Mwoutan. A la date du 24 avril, il était déjà à Oubagwé, dans la partie ouest de l'Ounyamwêzi.

III

Quittons la région des lacs qui alimentent le Nil et le Zaïre, pour nous transporter à quelques degrés plus au sud et à l'est. Là s'étend le grand lac Nyassa, dont le docteur Livingstone, aidé de son frère Charles et du docteur Kirk, a exploré en 1858 la côte sud et une grande partie de la côte ouest. On se rappelle quelles préoccupations donna au célèbre voyageur le transit des esclaves, dont il avait été témoin entre la côte ouest et la côte est du Nyassa. L'Angleterre, soutenant résolûment les vues de Livingstone, avait d'abord envoyé au Nyassa un évêque, M. Mackenzie, et six missionnaires pour créer un centre de propagande religieuse. Ces missionnaires se fixèrent sur le cap Mpané (Maclear des Anglais), qui sépare en deux l'extrémité sud du Nyassa, mais la mort enleva bientôt leur chef, et, quelques années plus tard, la mission était abandonnée.

Tout récemment, la ville de Glascow confia à M. E. D. Young, officier de la marine anglaise, le soin de rétablir au cap Mpané, dans le canton qu'on nomme désormais Livingstonia, une mission composée de plusieurs Européens, et destinée non-seulement à remplacer au point de vue religieux celle de l'évêque Mackenzie, mais encore à devenir une école d'agriculture et, en un mot, un noyau de civilisation. M. Young, qui a fait ses premières armes comme voyageur à côté de Livingstone lors de l'expédition du Zambézi, organisa un corps de quatre cents indigènes, et réussit à lancer sur le Nyassa un bateau à vapeur long de quinze mètres. Les diverses pièces de cette embarcation avaient dû être portées à bras d'hommes sur une distance de cent dix kilomètres, le long de la partie du Chiré où des cataractes et des rapides s'opposent à la navigation. Au commencement de cette année, les maisons des missionnaires étant construites, les approvisionnements débarqués et le personnel parfaitement installé, M. Young fit une croisière d'un mois autour du lac. Au point de vue géographique, ce périple a l'importance d'un voyage de découvertes. En effet, M. Young a trouvé que le lac Nyassa s'étend jusqu'au 9° 20′ de latitude sud, soit cent quatre-vingt-cinq kilomètres plus au nord que Livingstone ne l'avait supposé ; il a rectifié d'une manière très-appréciable tout le tracé des côtes de ce grand lac qui, au lieu de finir brusquement après l'élargissement de sa partie centrale, s'évase encore et finit par une baie dont la pointe se dirige au nord-est. La côte est n'est pas bordée d'une ligne continue de montagnes la serrant de près, comme on l'avait cru ; c'est bien un plateau qui dessine de ce côté le bassin du Nyassa, mais le bord du plateau est loin du lac et, par places seulement, des chaînons isolés de montagnes forment comme un chapelet de hauteurs sur sa rive. Des sondages ont montré à M. Young que le Nyassa est extrêmement profond, aussi est-il, sur toute son étendue, navigable même pour de grands bâtiments. Malheureusement les Mazitous, qui en habitent les côtes nord, sont une race cruelle, barbare, haïssant les étrangers; on trouve également des ennemis naturels dans les Arabes, ou plutôt les musulmans de Zanzibar, qui s'imposent aux populations des côtes sud, et les emploient à guerroyer dans l'intérieur pour leur fournir les vingt mille esclaves qu'ils emmènent chaque année. Pendant la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

croisière de M. Young, pas un marchand d'esclaves n'a osé embarquer sa marchandise sur le Nyassa.

IV

Nous ne saurions quitter l'Afrique équatoriale sans mentionner les dernières nouvelles reçues par la Société de géographie au sujet de l'expédition scientifique de l'Ogôoué, dirigée par M. Savorgnan de Brazza. — Ces nouvelles sont contenues dans une lettre de l'un des membres de l'expédition, le docteur Ballay. — Datées de Lopè, village situé sur le fleuve (21 juillet 1876) à quelques centaines de kilomètres de la côte, elles nous apprennent qu'après avoir fait des excursions chez les Osyeba, où il avait été très-bien reçu, M. de Brazza avait réussi à atteindre, par la voie de terre, le pays des Adouma, inconnu jusqu'à ce jour et dont MM. de Compiègne et Marche n'avaient pu parler que par ouï-dire. Profitant du pas fait en avant, le docteur Lenz, envoyé de la Société africaine allemande, avait aussi pénétré au pays des Adouma; il s'était même avancé de trois journées de pirogue au delà du point atteint par M. de Brazza; mais, faute de ressources, il avait dû revenir à la côte, tandis que notre explorateur s'occupait de faire monter auprès de lui, pour continuer la route, son personnel et son matériel, qui étaient restés à Lopè.

V

Un voyageur tchèque, le docteur Émilien Holub, poursuit avec succès, dans la partie moyenne du cours de ce fleuve, les recherches d'histoire naturelle qu'il a commencées à la baie Delagoa en 1872, et qu'il a continuées vers le nord en traversant la république du Transvaal.

A la fin de l'année 1875, ses travaux les plus récents, sur lesquels nous renseignent des extraits de journal obligeamment communiqués par le père du voyageur, avaient porté sur les productions naturelles et les habitants du royaume de Sepopo, qui a hérité de l'autorité de Sebitouané sur les Makololo. Ce peuple, composé de pâtres et d'agriculteurs, est une branche de la grande famille Bantou, plus connue sous le nom étranger de Cafre. Habitant un pays plus pittoresque et plus fertile que celui de leurs frères les Amazoulou, les Betchouana et les Basouto, les Makololo sont aussi plus développés, plus industrieux et plus artistes que ceux-ci; par contre, le docteur Holub constate qu'au point de vue moral ils leur sont inférieurs. On peut trouver là un argument en faveur de cette thèse qu'une certaine dose de difficultés matérielles d'existence élève le moral des peuples, tandis qu'il est quelquefois abaissé au contraire par les dons d'une nature trop libérale.

VI

L'Algérie, ce beau pays sur lequel il reste tant à apprendre, qui doit devenir et qui est même déjà une précieuse base d'opérations pour les voyages de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, a vu deux voyageurs français occupés à compléter et à rectifier les notions que nous possédons sur son sol et sur ses habitants. Un de ces voyageurs, M. Masqueray, professeur au lycée d'Alger, s'est donné pour tâche d'étudier les populations et les monuments anciens des montagnes de l'Aourâs qui forment la séparation entre le Tell, c'est-à-dire la région cultivable, et le Sahara du département de Constantine. Le terrain était presque tout nouveau; M. Masqueray a débuté avec succès par des fouilles entreprises au nord des montagnes parmi les restes de l'antique cité de Thamugas; traversant ensuite la partie ouest du massif, de Batna à Biskra, par la vallée de l'Ouâ-d'Abdi, il a continué son exploration dans la partie centrale et orientale du massif en remontant dans la direction du poste français de Khenchela.

Bien préparé aux recherches archéologiques et aux études de linguistique et d'ethnographie berbères, M. Masqueray atteignit l'Aourâs au commencement du mois de 1876, et poursuivit ses travaux pendant l'été, malgré l'insalubrité de certaines vallées, que n'assainissent pas les vents frais ou même froids des hautes régions de ces montagnes. Il y avait un grand intérêt à ce qu'un voyageur instruit s'appliquât à l'étude de l'Aourâs et de ses habitants anciens et modernes; peu de parties du nord de l'Afrique montrent sur un périmètre aussi restreint, autant de vestiges curieux, remontant aux divers âges de l'antiquité, ni autant de souvenirs des vieilles coutumes encore chères à toutes les branches de la race berbère.

La découverte géographique la plus intéressante que M. Masqueray ait faite jusqu'à ce jour est celle des ruines d'une ville berbère fortifiée appelée Ichoukkân; elles sont situées sur le chemin de Tîmgâd à la vallée des Oulâd Dâoud, en passant par le mont Chelliya. Dans les environs immédiats de la ville, sur les pentes des monts Boû-Driesen et Kharroûba qui dominent cette position, M. Masqueray a trouvé des nécropoles dont les tombeaux, au nombre de plus de trois mille, ont la forme de tours hautes de $2^{m},50$ à trois mètres, larges de cinq mètres, et recouvertes de grandes dalles. A défaut d'inscriptions qui auraient mis sur la trace des auteurs de tous ces travaux, l'examen des ossements vermoulus et friables que contiennent les tombeaux nous apprendra peut-être à quelle race ils appartenaient.

Les différents groupes berbères ont été plus ou moins modifiés dans leur vie intime aussi bien que dans leur vie nationale par un contact de près de douze siècles avec la race conquérante arabe, qui leur a imposé une religion nouvelle, un code nouveau, et qui, dans beaucoup de cas, a changé aussi la forme de gouvernement à laquelle ils étaient attachés. Après cette longue pression morale, on est tout surpris de découvrir encore, sous le vernis musulman, les lois et les croyances des Berbères; conservées par lambeaux, il est vrai, elles se retrouvent chez des tribus qui ignorent maintenant jusqu'à l'existence d'autres groupes au milieu desquels survivent les mêmes tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ditions. Dans d'autres cas plus rares on retrouve l'idée latine ou chrétienne, qui avait pénétré chez les Berbères plusieurs siècles avant la conquête musulmane. M. Masqueray constate, par exemple, que les Châouïa ou Berbères de l'Aourâs célèbrent encore la Noël, le jour de l'An, les Rogations, et même la fête des moissons, qui remplace, dans un pays sans vignobles, la fête des vendanges.

VII

Tandis que M. Masqueray se livrait dans les montagnes de l'Aourâs à ses études archéologiques et ethnographiques, un autre Français, M. Victor Largeau, qui avait déjà poussé une fois jusqu'aux limites sud-est du territoire algérien, achevait son voyage à Ghadâmès, en compagnie de M. Louis Say, enseigne de vaisseau, et de MM. Lemay et Faucheux. Ce voyage nous apporte de nouveaux renseignements sur ce champ, pour longtemps encore inépuisable, de la région de sables d'El-'Erg ; ils ont été recueillis sur une route qui passe un peu au nord de celle que M. Henry Duveyrier avait étudiée en 1860, et qui se confond avec elle au sud du puits de Berreçof.

MM. Largeau et Say ont fait des observations sur la hauteur du sol et sur la hauteur relative des dunes de sable; ils rapportent des photographies de dunes, fort intéressantes en ce qu'elles saisissent les procédés de formation de ces collines et montagnes de sable ; ils rapportent aussi un journal météorologique complet. Ces résultats scientifiques font bien augurer de ceux que les deux mêmes explorateurs obtiendront dans leur prochain voyage sur un terrain où nul explorateur européen ne les a précédés.

Il s'agit, cette fois, de l'exploration du Ahaggar, de ce pays montagneux qui compte au nombre des parties de l'Afrique les plus intéressantes, à tous les points de vue. M. Louis Say a annoncé l'intention de consacrer une somme de quinze mille francs à son voyage ; M. Victor Largeau, de son côté, s'adresse au public intelligent, et la Société de géographie a ouvert une souscription publique pour subvenir aux dépenses de l'exploration. Ceux-là qui apprécient l'intérêt des découvertes géographiques ne seront-ils pas assez nombreux chez nous pour faciliter à un homme de cœur l'accomplissement de sa rude et honorable tâche ?...

VIII

En suivant l'histoire des explorations africaines, on constate que les efforts et les sacrifices dont elle consacre le souvenir n'ont pas été dirigés avec l'unité d'action qui les eût rendues moins pénibles et moins douloureuses. Sans doute la masse de l'inconnu exerçait sur tous une même attraction : aussi c'est au centre de l'Afrique que se sont attaqués les explorateurs ; on voulait à l'envi résoudre le problème des sources du Nil; c'était à qui sillonnerait d'un premier itinéraire cette large place blanche que présentaient les cartes du massif continent! Mais, conduite méthodiquement, raisonnée, étudiée et poursuivie en commun, l'attaque aurait sans nul doute été plus fructueuse. On n'avait que de nobles enfants perdus, là où n'eût pas été de trop la constante action d'une force régulière ; on disposait de moyens précaires pour une œuvre sur laquelle la civilisation, aidée du commerce, aurait dû porter de puissantes ressources. Ne s'agissait-il pas d'un continent immense, situé au seuil de l'Europe et dont l'ouverture devait largement profiter à tous les intérêts ?

Des considérations de cet ordre ont sans doute amené S. M. le roi des Belges, Léopold II, à réunir dans son palais de Bruxelles les présidents des Sociétés de géographie de Paris, de Berlin, de Londres, de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Rome[1]; à convoquer avec eux des philanthropes et des explorateurs, et à demander leur concours pour discuter en commun la situation actuelle de l'Afrique, résumer les résultats acquis, hâter et faciliter par une entente internationale l'achèvement de l'explorateur du continent africain.

Tous arrivèrent à la conférence de Bruxelles animés d'un même désir : celui de seconder activement les vues généreuses du souverain. Les divergences d'opinion qui se produisirent au sein de la conférence ne portèrent jamais sur le fond même des questions, et ce fut sans difficulté qu'on arriva à arrêter des résolutions dont l'indication sommaire ne saurait être déplacée ici. — Le but à atteindre est celui-ci : « Explorer scientifiquement les parties inconnues de l'Afrique, faciliter l'ouverture de voies qui fassent pénétrer la civilisation dans l'intérieur du continent africain, rechercher des moyens pour la suppression de la traite des nègres en Afrique. »

La conférence a décidé l'exploration sur un plan international commun, de la région limitée à l'orient et à l'occident par les deux mers, au midi par le bassin du Zambézi, au nord par les frontières du nouveau territoire égyptien et du Soudan indépendant. — Il est à peine utile de dire — et nous ne saurions trop louer cette disposition — que la conférence a recommandé l'emploi de voyageurs isolés et non de missions nombreuses. — Une mesure complémentaire a été indiquée par le roi, dans son memorandum aux membres de la conférence : elle consiste dans l'établissement de « stations scientifiques et hospitalières » soit sur la côte, soit à l'intérieur du continent. Les points recommandés ont été, pour l'intérieur, Oudjîdji, Nyangwé, et une localité dans les États du Mouata Yanvo. — Une fois les stations constituées, elles seront pour les voyageurs de précieuses bases d'opération, de ravitaillement ou de retraite.

Quant aux moyens à l'aide desquels seront poursuivies ces résolutions, la conférence a décidé qu'il serait constitué une *Commission internationale d'exploration et de civilisation de l'Afrique;* le roi des Belges en a accepté la présidence pour cette année. — La

1. Les sociétés sont énumérées ici par ordre d'ancienneté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

Commission sera représentée par un comité d'exécution composé de M. de Quatrefages, de l'Institut, pour la France; sir Bartle Frere, pour l'Angleterre; le docteur Gustave Nachtigal, pour l'Allemagne. — Les pays représentés à la conférence et ceux qui adhéreraient à ses résolutions formeront des comités nationaux chargés de provoquer un mouvement de l'opinion publique et de réunir les souscriptions nécessaires à l'œuvre. — Nous croyons savoir que déjà des sommes importantes ont été souscrites en Belgique. — Ajoutons qu'une dame française, Mme Heine-Furtado, et notre illustre compatriote M. Ferdinand de Lesseps, ont été les premiers à doter généreusement l'œuvre des explorations africaines. — Le Comité national français sera prochainement désigné. En répondant à son appel, nous attesterons que la France ne veut pas rester en arrière dans une voie où sont largement entrées les autres nations.

IX

Tandis que les explorateurs de l'Afrique poursuivaient leur tâche aux grands lacs ou dans le Sahara, l'expédition polaire anglaise accomplissait la sienne dans les plus hautes latitudes que l'homme ait pu atteindre jusqu'à ce jour. On se rappelle que, cédant aux instances de la Société royale géographique de Londres et à un certain mouvement d'opinion provoqué par la découverte de la Terre François-Joseph, l'Amirauté anglaise avait décidé, en 1874, l'envoi d'une expédition scientifique aux régions boréales. Pourvue des moyens nécessaires, placée sous le commandement du capitaine G. S. Nares, qui venait de faire ses preuves en dirigeant le beau voyage du *Challenger*, l'expédition partit de Portsmouth le 29 mai 1875, au milieu des acclamations d'une foule enthousiaste. Le programme de l'expédition était d'explorer et d'étudier, sur une étendue aussi considérable que possible, la région inconnue qui environne le Pôle nord, en suivant la route considérée comme la meilleure : celle du Smith Sound. Si l'on ne rencontrait pas d'insurmontables difficultés, l'expédition devait s'efforcer d'atteindre le pôle.

Au mois d'octobre, les dernières nouvelles des deux navires de l'expédition, *Alert* et *Discovery*, étaient du 26 juillet 1876, jour où la *Pandora*, ayant pour capitaine Allen Young, avait vu, à la hauteur des îles Carey, les navires disparaître dans les brumes de l'horizon. Ils atteignirent l'île Littleton, presque sans rencontrer de glaces; mais les difficultés commencèrent en face du cap Sabine, à l'entrée du détroit de Hayes, et la marche de l'expédition n'avait plus été possible qu'au prix d'une lutte énergique et incessante pour éviter les glaces flottantes, mobiles écueils qui menaçaient à chaque instant de briser les navires. Le chef de l'expédition ne quitta plus, ni de jour ni de nuit, la hune la plus élevée, le *crow's nest* (nid de corbeau), surveillant l'état des glaces et donnant des ordres où la prudence et l'audace étaient tour à tour nécessaires.

La *Discovery*, qui devait servir de base d'opération, s'établit, pour hiverner, entre la côte septentrionale de la baie de Franklin et l'île Bellot, par 81° 44′ de latitude nord et 65° 3′ de longitude ouest, tandis que l'*Alert*, continuant sa route vers le nord, fut contraint, le 3 septembre 1875, de s'arrêter par 82° 27′ et 61° 22′ de longitude ouest, au delà du cap Union et à la limite des terres polaires. C'est là qu'elle a passé l'hiver, dans les conditions les plus rudes qu'ait jamais subies un navire, malgré les distractions de toute nature, y compris un théâtre, que la prévoyance de l'Amirauté avait préparées pour l'équipage.

Dès que l'*Alert* eut pris ses quartiers d'hiver, on se préoccupa de diriger quelques reconnaissances et d'assurer les communications avec la *Discovery*. L'une des reconnaissances, celle du lieutenant Markham, qu'avait précédé en éclaireur le lieutenant Aldrich, s'éleva jusqu'à 82° 48′, dépassant ainsi, pour la première fois, la latitude atteinte par le célèbre Parry en 1827. Ces expéditions furent de rudes préparations à des épreuves qui devaient être plus rudes encore. Deux tentatives énergiques restées infructueuses démontrèrent l'impossibilité de se mettre en relation avec la *Discovery*. L'épaisseur de la neige était telle qu'on ne réussit pas, en dix jours, à faire beaucoup plus de onze kilomètres.

De son côté, la *Discovery* détachait des explorateurs vers le Grœnland, mais il leur fallut renoncer à pénétrer dans l'intérieur et se contenter de reconnaître la côte; à une certaine distance on apercevait des montagnes de plus de mille mètres; le soleil en les éclairant de ses lueurs donnait aux navigateurs un admirable spectacle.

A partir d'octobre et jusqu'au commencement de mars, la nuit polaire enveloppa les navires, nuit de cent quarante-deux jours pour l'*Alert*, de cent vingt-sept jours seulement pour la *Discovery*. Ce dernier était resté à cent dix-sept kilomètres, environ, au sud de l'*Alert*. De temps à autre, pendant quelques heures, les rayons de la lune ou une aurore boréale sans éclat venaient dissiper un peu l'obscurité.

Dès le mois de mars, deux officiers, avec le Danois Neils Christian Petersen (celui-là même qui accompagnait le docteur Hayes dans son voyage au Smith Sound en 1860 et 1861), quittèrent l'*Alert* pour tenter de porter des nouvelles à la *Discovery;* mais telle était l'intensité du froid, que Petersen eut les deux pieds gelés, et, malgré les soins dévoués de ses compagnons de route, il subit au retour une double amputation dont les suites l'emportèrent. On réussit enfin, la semaine suivante, à atteindre la *Discovery*, où l'anxiété était grande sur le sort de l'autre navire.

Avec le printemps partirent trois expéditions de traîneaux. L'une, commandée par le lieutenant *Aldrich*, devait explorer, du côté de l'ouest, les côtes de l'Océan polaire; le lieutenant Beaumont reçut mission d'en diriger une à l'est, pour déterminer la côte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nord du Grœnland; enfin, l'expédition du lieutenant Markham eut le nord direct comme objectif. Le 3 avril, par un froid intense, les traîneaux des expéditions, surmontés chacun d'un guidon aux couleurs britanniques et pourvus de vivres pour un temps considérable, se mettaient en route.

M. Aldrich suivit la côte de la Terre de Grant jusqu'à 86° 30′ à l'ouest, par 82° 10′ de latitude nord : c'est une distance de plus de trois cent cinquante kilomètres. A partir du cap Columbia, point le plus septentrional de ce trajet (83° 7′ nord), la côte tend à s'infléchir vers le sud-ouest.

Atteint du scorbut, l'équipage du lieutenant Aldrich ne dut le salut qu'à l'énergie et au sang-froid de son chef. L'officier et l'un de ses hommes avaient seuls, au retour, la force nécessaire pour haler un traîneau.

L'expédition du lieutenant Beaumont, qui s'avança vers l'est jusque par 48° 33′ (longitude ouest) et 82° 54′ (latitude nord), point où le littoral inclinait vers le sud, fut aussi durement éprouvée. Deux hommes moururent à la peine, et ces pertes n'eussent pas été les seules, sans le secours que l'expédition reçut du docteur Coppinger. Dans ce cas encore, au moment de l'arrivée, les officiers seuls avaient conservé quelque force.

Quant à la troupe du lieutenant Markham, elle partait, le 11 avril, du cap Joseph-Henry pour marcher vers le nord; mais, dès le début, on se trouva au milieu d'énormes amoncellements de glaces et de neiges; la hache et le pic furent constamment nécessaires pour se frayer une route à travers des blocs de dix mètres de hauteur et d'une étendue de cinquante à deux cent cinquante mètres. En ces conditions, le progrès n'était guère que d'un kilomètre et demi à trois kilomètres par journée de dix à douze heures de travail ininterrompu. Au dixième jour, le scorbut fit son apparition; après trois semaines, deux hommes ne pouvaient plus marcher; enfin, à 83° 20′ 26″ (c'est-à-dire à sept cent vingt-six kilomètres du Pôle), la plus haute latitude qui ait jamais été atteinte, il fallut abandonner toute idée d'aller plus loin. On avait devant soi, jusqu'à un horizon sans limite, cette mer formée de glaces anciennes, à laquelle l'expédition a donné le nom d'*Océan palæocrystique*. S'avancer plus loin eût été, sans résultat possible, conduire tout le monde à une mort certaine. Le retour fut des plus rudes; les hommes allaient toujours s'affaiblissant, et l'un d'eux mourut. Quand on fut revenu au cap Joseph-Henry, la situation était telle qu'il eût été impossible aux hommes de regagner l'*Alert*, si le lieutenant Parr ne se fût dévoué pour aller seul en avant réclamer du secours. L'énergique officier marcha vingt-deux heures de suite et arriva lui-même au navire dans un état déplorable. La petite troupe de M. Markham, diminuée d'un homme mort pendant l'absence du lieutenant Parr, revit enfin l'*Alert* après soixante-douze jours de voyage et un trajet de plus de neuf cents kilomètres. Des quatorze hommes qui revenaient, il fallut en hisser onze sur le pont du navire, tant ils étaient épuisés par la maladie et les fatigues.

De son côté, l'équipage de la *Discovery* n'était point resté inactif; il faut porter à son avoir l'exploration de la baie Lady-Franklin, qui avait jusqu'alors été considérée comme un détroit, et une tentative, bientôt arrêtée par une barrière de glaces, pour pénétrer dans la baie Petermann; enfin, des reconnaissances sur les côtes inhospitalières du Grœnland, bordées de rochers à pic.

L'espace manque pour donner ici plus de détails sur les opérations de cette campagne; elles seront exposées avec quelque développement dans le prochain volume de l'*Année géographique;* mais il convient de résumer brièvement les résultats dont la géographie sera redevable à l'*Alert* et à la *Discovery*. En termes généraux, le canal Kennedy et le canal Robeson ont été trouvés un peu moins larges que ne les faisait la carte publiée par l'Amirauté américaine à la suite du voyage de Hall; il en est de même pour l'entrée du détroit de Hayes, dans lequel on n'a d'ailleurs pas pénétré. La limite septentrionale du Grœnland, jusqu'ici indéterminée, a été suivie assez loin vers l'est, comme on l'a vu, et du côté de l'ouest, la Terre de Grant a été l'objet d'une étude analogue, sur une longueur de côtes encore plus considérable; enfin la Terre du Président, que croyait avoir vue l'expédition de Hall au loin vers le nord, n'existerait pas.

La carte de la région circumpolaire boréale subira ainsi des changements assez notables, destinés sans doute à persister, car il est peu probable que de nouvelles expéditions reprennent de longtemps la route du Smith Sound : le commandant Nares, en effet, déclare le Pôle inabordable par cette voie, si tant est qu'il soit abordable par une autre.

Des observations scientifiques ont été régulièrement exécutées, et la publication en montrera toute l'importance. On a fait un levé sommaire de la côte d'Amérique, du cap Isabella au cap Union, et réuni de précieux renseignements géologiques sur cette côte qui, à une époque relativement récente, jouissait d'un climat tempéré. Au point de vue zoologique, les explorateurs ont constaté que la vie animale cesse tout à fait à la hauteur du cap Joseph-Henry. Quant à l'homme, on n'en vit plus de trace à partir de 81° 52′. C'est le capitaine Feilden et M. Hart qui ont dirigé et centralisé les recherches d'histoire naturelle.

L'expédition polaire anglaise a enlevé à Parry l'honneur de s'être le plus approché du Pôle. Ce navigateur, qui, en 1827, était parvenu à 82° 45′, est actuellement distancé de près de soixante-cinq kilomètres par le commandant Markham. Aucun navire ne s'est élevé aussi haut que l'*Alert* (82° 48′). En 1806, Scoresby était arrivé à 81° 30′. Le navire de Parry avait eu 81° 5′ comme limite. La *Sophia*, navire suédois, s'était arrêtée à 81° 42′, et le yacht de M. Leigh Smith à 81° 24′. Enfin, Hall, avec le *Polaris*, était à peine arrivé à 82° 16′. Jamais non plus hivernage ne s'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait à une aussi haute latitude, et la nuit de cent-quarante-deux jours qu'ont traversée les hommes de l'*Alert* est la plus longue que personne ait traversée avant eux.

Quant à la température, il est difficile d'en parler encore, faute d'éléments suffisants. Dans les premiers jours de mars, l'*Alert* a enregistré un minimum de 73° 7′ Fahrenheit (58° 7′ centigrades) au-dessous de zéro, tandis qu'à la même époque, la *Discovery* avait 70° 5′ Fahrenheit (56° 9′ centigrades). Le minimum de température de vingt-quatre heures pour l'*Alert* a été de 70° 31′ Fahrenheit (56° 7′ centigrades); pour la *Discovery*, le minimum a été de 67° Fahrenheit (55° centigrades). Les vents du sud-ouest ont prévalu avec persistance.

L'expédition devait continuer sa campagne en 1877; aussi son retour prématuré a-t-il excité une certaine surprise et peut-être, au sein de l'Amirauté anglaise, quelque mécontentement. On ne saurait admettre que des équipages composés et commandés comme ceux de l'expédition n'aient pas fait tout ce qu'il était humainement possible de faire; pour se décider à revenir, il a fallu à l'éminent capitaine Nares des motifs d'autant plus puissants qu'il a certainement pressenti l'effet de son retour. Le rapport complet de cet éminent officier pourra seul fournir les éléments d'une saine appréciation sur le sujet.

Quoi qu'il en soit, le Smith Sound paraît désormais condamné comme voie pour parvenir au Pôle, et l'emploi des traîneaux paraît de même devoir être abandonné. Si de nouvelles tentatives sont faites, il faudra diriger des navires soit par les mers du Spitzberg et l'est du Grœnland, soit encore par le détroit de Behring.

A peu près en même temps que l'expédition du capitaine Nares revenait la *Pandora* commandée par le capitaine Allen Young. Envoyée pour prendre des renseignements sur le sort de l'*Alert* et la *Discovery*, elle est revenue rapportant une importante contribution à la connaissance des parages où elle a navigué.

X

Si vivement sollicitée qu'elle soit par l'expédition polaire, l'attention publique ne doit pas cependant négliger les résultats du nouveau voyage du docteur Nordenskjöld aux bouches de l'Yénisseï, par la mer de Kara. Le but en était pratique : il s'agissait de constater la possibilité d'établir une navigation régulière, pendant une période de l'année, entre les embouchures des grands fleuves sibériens et le nord de l'Europe, par le chemin le plus court possible. Les frais de l'expédition ont été supportés par le généreux M. Oscar Dickson et par M. Alexandre Sibiriakow.

Franchissant le Matotschkin Scharr, détroit qui coupe en deux la Novaja Zemlja, M. Nordenskjöld, embarqué sur l'*Ymer*, avait longé la côte sud-est de cette grande île, doublé la presqu'île de Jalmal et, au retour, avait traversé la mer de Kara dans sa largeur.— L'*Ymer*, parti le 25 juillet, était de retour vers la mi-septembre. L'épreuve que M. Nordenskjöld faisait pour la seconde fois semble donc tout à fait décisive : désormais, apportés par les grandes voies fluviales sibériennes, les produits de la Sibérie méridionale pourront régulièrement parvenir en Europe. Le voyage du savant explorateur norvégien, qui a également suivi les intérêts de la science, a donc rendu au commerce un service considérable.

XI

En Australie, nous avons à signaler une nouvelle expédition à travers l'ingrate et difficile région qui s'étend depuis le télégraphe transaustralien jusqu'auprès de la côte occidentale du continent. L'explorateur est M. Giles, qui, dans son voyage de 1872, découvrit le bassin d'un immense lac salé, sorte de *Chott*, auquel il donna le nom de lac Amédée. Cette fois M. Giles, parti de la côte occidentale, aurait suivi la rivière Murchison, reconnu les sources de la rivière Ashburton, exploré le désert dans la direction du nord, et serait venu rejoindre la ligne du télégraphe près du mont O'Halloran. Les détails manquent encore sur ce voyage, qui trace un troisième itinéraire à travers le désert australien.

C. Maunoir et H. Duveyrier.

25 novembre 1876.

Les rédacteurs de la présente Revue seront certainement approuvés s'ils adressent ici des remercîments publics à l'honorable M. Vivien de Saint-Martin, qui pendant si longtemps a rédigé les Revues géographiques semestrielles du *Tour du Monde*, et dont toutes les heures sont désormais réclamées par la poursuite d'une œuvre considérable. — Ses successeurs n'auraient point accepté une tâche qu'il a toujours remplie avec autant d'érudition que de hauteur de vues, s'ils n'avaient d'avance été assurés de ses conseils et de sa sympathie.

FIN DU TRENTE-DEUXIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Cap Matapan	Th. Weber	1
Cythère	Th. Weber	3
Monemvasie	Th. Weber	4
Femme de Monemvasie	E. Ronjat	5
Hydra	Barclay	6
Femme d'Hydra	E. Ronjat	7
Un marin d'Hydra	E. Riou	8
Vue générale du Pirée	Th. Weber	9
Démétrius Bulgaris	E. Ronjat	11
Rade de Salamine	E. Riou	12
L'Acropole	A. Deroy	15
L'Acropole	E. Guillaume	16
Tribune de Démosthène	Taylor	17
Théâtre de Bacchus	P. Sellier	19
Portique d'Adrien	E. Thérond	21
Stèle funéraire découverte en 1875	Petot	23
Église Saint-Théodore	Rozier	24
Ancienne cathédrale d'Athènes	E. Thérond	25
Ornements dans les églises de Saint-Théodore et de Saint-Georges, a Athènes	J. Storck	27
Métropolitain	E. Ronjat	29
Evêque	E. Ronjat	31
Archimandrite en tenue de ville	E. Ronjat	32
Golfe d'Éleusis	E. Riou	33
Noria	Guillaume	36
Athènes et le mont Hymette, vus du mont Saint-Elie	Taylor	37
Armoiries des de la Roche, ducs d'Athènes. — G. princeps. Achaïe. — G. princeps. Clarentia. — Armoiries des Brienne, seigneurs de Carytène. — Odonis Campanensis (Eudes le Champenois). — Nicolas Acciainoli, duc d'Athènes. — A Thèbes, sur une fontaine au bas de la Cadmée. — Sculptures sur le tombeau de Guy II, duc d'Athènes (Daphné)	J. Storck	39
Monastère de Daphné	F. Sorrieu	40
Monastère de Daphné	F. Sorrieu	41
Route de Daphné a Éleusis	E. Guillaume	42
Chapiteau a Éleusis	Gutzwiller	43
Ruines des propylées d'Éleusis	F. Sorrieu	44
Éleusis	Th. Weber	45
Forteresse de Phylé	Taylor	46
Forteresse d'Éleuthères	J. Moynet	47
Sarcophages a Platée	H. Clerget	48

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Plaine de Béotie	E. Riou	49
Vue de Thèbes	J. Moynet	51
Fête a Thèbes	Lix	53
Vue du canal de Chalcis	H. Clerget	56
Bergers vlaques et femmes de Vilia	A. Rixens	57
Ruines d'un ancien château franc dans le défilé de Klisoura, près d'Achmed-Aga	H. Clerget	59
L'alona, a Achmed-Aga	Lix	61
Platanes, près de la rivière Eileos	H. Clerget	63
Ruines de Beza-Pyrgos	H. Clerget	64
Un kani, près de Mantoudi	H. Clerget	65
Danse, a Hagia Anna (Sainte-Anne)	Lix	67
Femme de Mantoudi	E. Ronjat	69
Scopélos	Th. Weber	71
Paysans albanais, a Glossa	E. Ronjat	72
Port Panormos, a Scopélos	Th. Weber	73
Pierres encastrées dans une tour du château de Scopélos	J. Storck	74
Ruines vénitiennes, près de Glossa	Th. Weber	75
Les vignes de Koumi	E. Riou	77
Saint-Georges, a Skyros	Th. Weber	79
Entrée des mines, près de Koumi	H. Clerget	80
Les rives du Mississipi	Barclay	81
Le général Mac Enery	E. Ronjat	84
Le lieutenant gouverneur D. B. Penn	E. Ronjat	85
R. H. Marr	E. Ronjat	86
Le général F. N. Ogden	E. Ronjat	87
Une rue de la Nouvelle-Orléans, un jour d'élection	Valnay	88
La Nouvelle-Orléans	Th. Weber	89
Le général Sheridan	E. Ronjat	91
Les sénateurs de Kellogg	Bertall	93
Nouvelle-Orléans : Hôtel Saint-Charles	A. Deroy	95
La douane, a la Nouvelle-Orléans	A. Deroy	96
Saint-Louis, résidence de Sherman	Th. Weber	97
La rue Saint-Louis occupée militairement, a la Nouvelle-Orléans	Valnay	101
Le général Sherman	E. Ronjat	103
La rue du Canal, a la Nouvelle-Orléans	H. Clerget	104
Le carnaval : Nous sommes des bandits!	Émile Bayard	105
Un carpet-bagger et un électeur	Bertall	108
La Rotonde	Valnay	109
L'Université, a la Nouvelle-Orléans	A. Deroy	112
Les champs de coton, en Géorgie : La récolte	E. Riou	113
Une vieille plantation, dans l'État de Géorgie	E. Riou	116
Village nègre dans l'État de Géorgie	E. Guillaume	117
« Hi! hi! Vous vaurien!... vous ivre!... »	Bertall	118
Champ de cannes a sucre dans la Caroline du Sud	E. Riou	119
Port de Charleston	Th. Weber	120
Meeting-street, a Charleston	Taylor	121
Charleston, vu du beffroi	Taylor	124
Dans un jardin, a Charleston	A. Marie	125
Habitation, a Charleston	E. Riou	128
Le port de Richmond	Th. Weber	129
Dans la rue	D. Maillart	132
Les ruines de Richmond	J. Moynet	133
Pyramide, a Richmond	Rozier	135
La Maison-Blanche	Taylor	136
Le général Grant, président des États-Unis	E. Ronjat	137
Notre enfant impérial	Houssot	140
Le voleur du « troisième mandat. »	Houssot	140

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le troisième mandat	Houssot	141
Coup mortel, a la Louisiane	Houssot	141
Le Capitole, a Washington	A. Deroy	143
Washington	Th. Weber	144
Notable commerçant chinois et sa femme, a San Francisco	E. Ronjat	145
Ouvriers chinois de Californie	E. Ronjat	148
Agents des compagnies chinoises	D. Maillart	149
Hop-Ki	D. Maillart	152
Rue du Marché, a San Francisco	H. Clerget	153
Un village de pêcheurs chinois, près de Monterey	D. Maillart	157
Le Capitole de Sacramento (Californie)	H. Clerget	159
Femmes chinoises, a San Francisco	E. Ronjat	160
Le pont Girard, sur la rivière Schuylkill, a Philadelphie	Guillaume	161
Monument en l'honneur du président Lincoln, a Philadelphie	J. Petot	163
Le Temple maçonnique, a Philadelphie	A. Deroy	164
Vue de Philadelphie	Th. Weber	165
La Wissahickon, a Philadelphie	E. Guillaume	167
Le vieux moulin, dans le parc Fairmont, a Philadelphie	J. Moynet	168
Les chanteuses d'hymnes contre l'ivrognerie	Émile Bayard	169
Le Schuylkill, a Philadelphie	E. Guillaume	172
Une vue dans le parc Fairmont, a Philadelphie	J. Moynet	173
L'Académie, a Saint-Johnsbury	Rozier	174
L'Athenæum, a Saint-Johnsbury	Rozier	175
Saint-Johnsbury	Taylor	176
Une vue dans la vallée de Yosemiti	J. Moynet	177
Vue d'ensemble de la vallée de Yosemiti	J. Moynet	181
Vue prise de la base du Capitaine	J. Moynet	182
Les Dômes du Nord et du Sud	J. Moynet	183
La Cathédrale	J. Moynet	184
La Grande Cascade	J. Moynet	185
La sentinelle	J. Moynet	186
La gorge de Tenaya et le Dôme du Sud	J. Moynet	187
Le lac du Miroir	J. Moynet	189
La Vernalfall (Cascade du Printemps)	J. Moynet	191
Cascade de la Nevada	J. Moynet	192
Porte d'une maison de la ville jaune, a Pékin	Taylor	193
Pédicure ambulant	E. Ronjat	196
Le pont des Mendiants, dans la ville chinoise	H. Clerget	197
Abords de l'entrée du palais Impérial	H. Clerget	200
Lacs et jardins du palais impérial	H. Clerget	201
Mendiant	A. Marie	202
Au marché de la Porte Fleurie orientale : Marchand de fruits ambulant	E. Ronjat	203
Au marché de la Porte Fleurie orientale : Marchand de pain	E. Ronjat	204
Savetier	E. Ronjat	204
Marchand de jouets ambulant	A. Marie	205
Marchand de sucreries	E. Ronjat	205
Entrée du cimetière des eunuques	Taylor	207
Chapelle du couvent dans le cimetière des eunuques	Taylor	208
Le pavillon des Pique-niques et la colline des Sources de jade (Yutsuane-chane), côté ouest de Ouane-cheou-chane	Taylor	209
Ouane-cheou-chane (côté sud)	.....	211
La colline et le lac de Ouane-cheou-chane	H. Clerget	212
Ouane-cheou-chane (côté nord)	Taylor	213
Le pont de marbre de dix-sept arches, conduisant a l'île dans le lac de Ouane-cheou-chane	H. Catenacci	215
Kiosque dans les jardins de Ouane-cheou-chane (côté ouest)	Taylor	216

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le Temple de bronze, sur le versant sud du Ouane-cheou-chane, vu du lac et de la plaine	Taylor	217
Réception du corps diplomatique par l'empereur de Chine, le 29 juin 1873	E. Ronjat.	219
Le Pont bossu	H. Clerget	220
Pagode indienne, au sommet de Ouane-cheou-chane (Yuen-min-yuen)	H. Clerget	221
Tour d'un monument funéraire élevé a la mémoire d'un grand personnage bouddhique	H. Clerget	223
Tour de faïence émaillée (au versant nord de la colline de Ouane-cheou-chane)	F. Sorrieu	224
Groupe de musiciens	E. Ronjat.	225
Vue d'un des bâtiments de style italien du palais Yuane-migne-yuane	A. Deroy	227
Tour funéraire a la mémoire d'un bonze	H. Catenacci	229
Mendiants aveugles	E. Ronjat.	232
Partie d'habitation d'une famille aisée	H. Catenacci	233
Atelier d'émailleurs en cloisonné	. . . . .	235
Mosquée dite des musulmans a bonnets rouges	H. Catenacci	236
Vases de porcelaine de la dynastie des Mings. — Vases de porcelaine de la dynastie des Tsings	B. Bonnafoux	237
Kiosque dans la cour de la mosquée de la rue Nieou-Kiè, a Pékin	H. Catenacci	239
Jardin chinois	. . . . .	240
Grande Muraille, a Tcha-Tao	H. Clerget	241
Tragédiens pékinois	E. Ronjat.	243
Autel du temple du Ciel	H. Catenacci	245
Entrée du temple de Confucius	. . . . .	247
Tablette dans le temple de Confucius	B. Bonnafoux	248
Sthoupa indien ou monument élevé a la mémoire du premier grand lama venu a Pékin	H. Catenacci	249
Entrée du temple de la Lune	Taylor	251
Dans le grand couvent des lamas	H. Catenacci	252
Bonzes ou prêtres bouddhistes du culte indien	O. Mathieu	253
Le grand Lama, a Pékin	E. Ronjat.	254
Chapelle épiscopale de Pékin	H. Catenacci	255
Sépultures des jésuites, a Pékin : Tombes du P. Ricci et du P. Schall.	H. Catenacci	256
Pietro della Brazza	E. Grandsire.	257
Branizza : La petite Venise	E. Grandsire.	259
Sarcophage trouvé a Salone : Phèdre et Hippolyte	Petot	260
Salone : Fouilles faites par le professeur Glavinich pour retrouver la ville antique	Stop.	261
Sarcophage trouvé dans les fouilles de Salone	Petot	262
Sarcophage trouvé dans les ruines de Salone	. . . . .	263
Face latérale du même sarcophage, ouvert lors de l'invasion des barbares	. . . . .	263
Autre face latérale	. . . . .	263
Paysanne des environs de Salone	Th. Valério	264
Quelques scènes de la foire de Salone	D. Vierge.	265
Jeune fille apportant des inscriptions trouvées dans un champ a Salone.	Stop.	267
La forteresse de Clissa	E. Grandsire.	269
Fontaine vénitienne, sur la place du marché, a Sign	Ph. Benoist.	270
La ville d'Almissa, a la côte, entre Spalato et Raguse	E. Grandsire.	271
Vue de Macarsca	E. Grandsire.	272
Costumes de Canalese, au marché de Raguse	D. Vierge.	273
Façade de l'église des Franciscains de Raguse	H. Catenacci	276
Vue générale de Raguse	E. Grandsire.	277
Place principale de Raguse : La Loggia	E. Grandsire.	280
Le cloître du couvent des Franciscains, a Raguse	H. Catenacci	281
Costumes du district de Raguse	E. Ronjat.	285
Paysans des environs de Raguse	Th. Valério	287

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Une rue de Raguse	E. Grandsire.	288
Château de la Croma, près de Raguse	A. Deroy	289
Commissionnaires de Raguse	E. Ronjat	290
Le caravansérail des Turcs, a Borgho Plocce	E. Grandsire.	291
Un joueur de guzla, dans une boutique de Raguse	D. Maillart	293
Fontaine du seizième siècle, au caravansérail des Turcs, près de Raguse.	Ph. Benoist	296
Le Stradone : rue principale de Raguse	H. Catenacci.	297
Muletiers turcs de l'Herzégovine apportant des marchandises a Raguse.	Th. Valério	301
Costumes turcs de Trébigne, au caravansérail, près de Raguse	D. Vierge.	304
Vue de Castel-Nuovo, a l'entrée des Bouches de Cattaro.	E. Grandsire.	305
Les Chaînes (Bouches de Cattaro)	Th. Weber	307
Sceau de la République de Raguse		308
Iles de la Madone et de Saint-Georges (Bouches de Cattaro)	Th. Weber	309
Vue de la ville de Cattaro	F. Sorrieu	312
Les Bouches de Cattaro : vue a vol d'oiseau, prise des hauteurs du Monténégro	E. Riou	313
Les Krivosciens, montagnards des Bouches de Cattaro.	P. Fritel	315
Une boutique monténégrine, au bazar de Cattaro.	Th. Valério	317
Le mouton a l'albanaise.	Th. Valério	320
Dans l'océan Glacial		321
Baie de Gwosdarew		324
Dépôt de vivres		324
Séparation des navires		325
Le « Tegetthoff » pris dans les glaces.		326
Efforts pour briser la glace	E. Riou	327
Le halo		328
Le crépuscule en novembre.	J. Moynet	329
La maison de charbon		331
Excursion sur la glace		332
Le spectre blanc.	J. Moynet	333
Promenade avec les chiens		336
Le service divin a bord	E. Riou	337
Le « Tegetthoff » en mars 1873	J. Moynet	340
Une pression des glaces	E. Riou	341
Mort tragique de Matotchkin		344
Le Léviathan	J. Moynet	345
Le retour du soleil		348
Le tir a la cible	E. Riou	349
Sondage		352
Retour de chasse.	E. Riou	353
Jubinal dans le brouillard	E. Riou	356
En route vers la terre : Escalade des hummocks.	E. Riou	357
Disparition du soleil.		359
Nuit d'octobre		360
Le croquis du navire, pris a la lueur des torches	E. Riou	361
La chambre	E. Riou	364
Les chiens.	O. de Penne	365
Le mécanicien Krisch		367
Aurore boréale		368
Cap Tegetthoff	J. Moynet	369
Traîneau chargé		370
Costumes de voyage	E. Riou	371
Chasse a l'ours		373
Lever du soleil		375
Dépècement de l'ours	E. Riou	376
L'enterrement du mécanicien Krisch	E. Riou	377
Chiens et oursons	O. de Penne	379
Le cap Francfort.		380

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le cap Hoster	. . . . .	380
La caverne d'ours	J. Moynet . .	381
La disparition de Sumbu	. . . . .	384
Cap des Pingouins	. . . . .	385
La Terre du prince Rodolphe	. . . . .	386
L'alarme	. . . . .	387
Chute du traîneau : Le lieutenant Payer coupe la sangle	E. Riou.	389
Cap des Colonnes	. . . . .	392
Cap Fligely	J. Moynet . . .	393
La retraite de la colonne coupée par l'eau libre	. . . . .	394
Le marécage de neige	. . . . .	395
Près des îles Salm et Wilczek	. . . . .	395
L'ouragan	E. Riou.	397
A la découverte du navire	J. Moynet . . .	400
L'agression	E. Riou.	401
Liparis gelatinosa	. . . . .	402
Le détroit de Markham	E. Riou.	405
Abandon du « Tegetthoff »	E. Riou.	407
Campement au port d'Aulis	E. Riou.	408
Le remorquage des chaloupes a travers le pack	E. Riou.	409
L'embarquement	E. Riou.	411
Le lieutenant Payer	E. Riou.	413
La halte de midi	E. Riou.	415
Traversée d'un chenal	E. Riou.	416
Scène de retour	. . . . .	417
L'aventure du docteur Kepes	E. Riou.	419
Chasse a l'ours	. . . . .	420
On calfate les chaloupes	E. Riou.	424
Appareillage	E. Riou.	425
Épuisement	E. Riou.	426
Les quatre barques opèrent leur jonction	. . . . .	427
Dans l'entre-pont du « Nicolas »	E. Riou.	429
Nous nous trouvons en présence de deux navires	. . . . .	432

CARTES, PROFILS ET PLANS.

Carte de la Grèce 13
Plan de l'abbaye de Daphné 38
Plan de la partie de la Nouvelle-Orléans où se sont passés les événements du 14 septembre 1874 83
Plan de la vallée d'Yosemiti 179
Carte de la mer de la Nouvelle-Zemble 323
Carte de la Terre de l'empereur François-Joseph 404

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE EN GRÈCE, par M. HENRI BELLE. (1861-1868-1874. — Texte et dessins inédits.)

L'*Ajaccio*. — Première apparition de la terre grecque. — Aspect désolé. — Haute falaise du cap Ténare. — L'ancien temple de Neptune. — Dangers de la navigation dans ces parages. — Le Péloponnèse, feuille de platane, et non feuille de mûrier. — L'ancienne Cythère. — Froid glacial au « mois des roses. » — Où est donc l'Orient des poëtes? — Malvoisie. — II. Toujours des côtes arides. — Nauplie. — Hydra. — Caractère original de cette petite ville. — Sa population. — Richesse et patriotisme. — Aspect du fort. — Existence des femmes. — Costumes. — Mœurs. — Églises. — Un lustre français. — Démétrius Bulgaris. — III. Le golfe d'Égine. — Panorama historique. — Paros. — Gorge pittoresque. — Ombrages délicieux. — Rencontre de moines peu sympathiques. — Méthana. — Le Pentélique, l'Hymette. — Paysage merveilleux. — Salamine. — Grossissement de l'histoire par le patriotisme grec. — IV. Ports d'Athènes. — Le Pirée. — Le Pirée en 1835, en 1861, en 1874 : progrès immenses. — Aspect industriel du port. — Principales usines. — Débarquement. — Invitation immédiate à un bal. — Les salons du Pirée. — Route du Pirée à Athènes. — Premier aspect d'Athènes 1

V. Surprises du climat d'Athènes. — Vue générale de la ville. — Incurie administrative, patriotisme individuel. — Créations nombreuses, trop nombreuses. — L'Université. — Importance des services qu'elle rend. — L'*Arsakion*, le *Varvakion*, le *Bizarion*, etc. — Insouciance ministérielle. — État déplorable des collections d'antiquités. — Altération des profils de l'Acropole. — Coup d'œil sur le territoire attique. — Sa beauté particulière. — L'histoire expliquée par le sol. — Les églises byzantines d'Athènes. — VI. La vie athénienne. — La promenade du dimanche. — Le Jardin royal. — Le théâtre. — La plage de Phalère. — La société d'Athènes : ses trois classes. Les Phanariotes. — Le couple royal. — Difficultés du gouvernement. — Une crise politique. — Sympathies pour la France. 17

VII. Départ pour la Béotie. — Une audience ministérielle. — Simplicité asiatique. — La route d'Éleusis. — Souvenirs du passé. — L'ancienne barrière. — Tombeaux antiques. — Charades mortuaires. — Le bois d'oliviers de Sophocle. — Jardins verdoyants. — Système d'irrigation. — Monastère de Saint-Élie, autrefois Élios. — Admirable panorama. — Daphné. — VIII. Le golfe d'Éleusis. — Admirable tableau. — Richesses agricoles perdues par incurie. — Éleusis. — Sa population. — Mandra. Mélange de races. — Les Grecs sont-ils du même sang que les Hellènes? — Réception à coups de pierres. — Le Cithéron. — Le Parnès. — Phylé. — Forteresse d'Éleuthères. — Bergers nomades. — Un accès de fureur d'un petit Vlaque. — IX. Panorama splendide. — Différence sensible de la Béotie et de l'Attique. — Vrai caractère du Béotien. — Descente folle. — Visite de Platée. — Le champ de bataille. — Landes laissées incultes. — Entrée à Thèbes. — Aspect de la ville 33

X. Notre première nuit à Thèbes. — Supplices variés. — Réveil en sursaut. — Fête inattendue. — Tableau ethnographique. Échantillons choisis des races voisines. — Action absorbante de la race et de la civilisation helléniques. — XI. Albanaises et Thébaines. — Pèlerinage au sanctuaire de Saint-Luc. — Vue du cimetière. — La culture maraîchère à Thèbes. — Ruines de la Cadmée. — Refus de départ. — Les tremblements de terre. — XII. Départ de Thèbes. — Paysage béotien. — L'âne de la dîme. — Arrivée à Tanagra. Les figurines de Tanagra. Leur prix élevé. — L'Asopus. — Marche dans la nuit et arrivée à Chalcis. — XIII. Réception cordiale. — Vue générale de Chalcis. — Population. — Édifices. — L'îlot. — Le problème de l'Euripe. — Aréthuse. — Vatouda. — Politiko. — Fontaine d'Eremo. — Admirable panorama. — Gorge de Klisoura. — XIV. Arrivée à Achmed-Aga. — Le domaine de M. Noël. — Vue de la propriété.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Histoire de M. Noël. — Ses espérances et ses déceptions. — Malveillance et inertie. — Mauvais système de culture. — Admirables forêts. — Ravages par les incendies volontaires. — Déprédations et dévastations 49

XV. Mantoudi. — Hagia Anna. — Fête de saint Constantin. — La danse *sirtos*. — Élégance maladroite de la fille du maire. — XVI. Végétation splendide. — Tableaux délicieux. — Descente. — Changement complet du caractère de la région. — Inquiétudes de Périclès. — Arrivée tardive à Oréos. — XVII. Notre hôte hydriote. — Sa maison. — Son portrait orné d'une lettre de change. — Apparition inattendue de l'*Ajaccio*. — L'acropole d'Oréos. — Départ sur l'*Ajaccio*. — Vue des côtes. — Escale à Skiathos. — Les indigènes. — Le village. — XVIII. Scopélos. — Aspect général. — Costume bizarre des femmes. — Le mont Delphi. — Glossa. — Le château. — Souvenir de Démosthène. — Halonissos. — Skyros. — La relique de saint Georges. — La légende de la tirelire. — Le tombeau de Thésée. — XIX. Koumi. — Animation du port. — Les vignes et le vin de l'Eubée. — Dévastation du pays. — Incendie d'une forêt. — « C'est au gouvernement. » — Richesses minérales. — Ressources merveilleuses de l'Eubée. — Une mine grecque. — Le café servi par Achille. — Comment s'altèrent les légendes homériques. — Embarquement sur l'*Ajaccio*. — Arrivée aux Thermopyles 65

La Conquête blanche, par M. William Hepworth Dixon (suite). 1875. — Texte et dessins inédits.

XX. En route pour la Nouvelle-Orléans. — État de la ville. — Le règne de l'anarchie. — Ses origines. — Les personnages principaux du drame : Packard, Durell, Billings, Mac Enery, Penn. — Le gouverneur Warmoth. — L'avocat Kellogg. — Le portefaix nègre César. — XXI. Le coup d'État. — Déposition de Warmoth. — Nomination du nègre Pinch. — Troc de son poste avec Kellogg contre un siége au Sénat. — Refus d'admission. — Règne simultané de deux sénats et de trois gouverneurs. — XXII. Situation déplorable de la Nouvelle-Orléans. — Détresse universelle. — Réaction. — Formation d'une ligue blanche. — Marr. — Inquiétudes de Kellogg. — Intervention des troupes fédérales en sa faveur. — Ogden. — Arrivée du général Shéridan. — XXIII. Visite au général Shéridan. — Son portrait. — Son caractère. — Son passé. — Sa réputation. — Terreur qu'il inspire. — Nature de la mission qui lui est confiée. — XXIV. Les élections du 3 janvier. — Manœuvres de Kellogg. — Les élus de la ligue noire. — Le Capitole mis en état de défense. — Essais de réunion d'une assemblée. — Dispositions militaires. Attitude de Shéridan. 81

XXV. Occupation militaire de la Chambre et de ses abords. — La séance. — Constitution du bureau. — Victoire des blancs. — Anxiété de Kellogg. — Épreuve nouvelle tentée. — Envahissement de la Chambre par les soldats de Trobriand. — Protestation solennelle. — Il faut un dictateur. — XXVI. Shéridan entre tout à fait en scène. — Ses télégrammes. — Son plan d'opération. — Transformation légale de ses adversaires blancs en « bandits ». — Embarras de César Grant. — Soulèvement de l'opinion. — Approbation donnée à Shéridan. — XXVII. Les conservateurs. — Une visite aux conservateurs Mac Enery et Penn. — Portrait de deux « bandits ». — Fraudes dans les listes électorales. — État vrai de l'opinion conservatrice sur les droits des nègres. — Visite à la Chambre envahie. — Politique prudente des blancs. — Rapport au Congrès. — L'indignation éclate dans toute l'Union. — XXVIII. Le gouverneur Warmoth. — Sa situation. — Son caractère. — Sympathies qu'il a su acquérir de divers côtés. — La question des omnibus à l'usage des nègres. — Compromis proposé par Warmoth. — Il est attaqué à coups de couteau par Byerley. — Mort de Byerley. — Warmoth en prison et populaire. — XXIX. Les carpet-baggers. — Visite au Capitole. — Aspect de la Chambre basse. — Odeur suffocante. — Est-on en nombre? — La Chambre haute. — Le président César, ancien portefaix. — Irritation des sénateurs nègres contre la résistance des blancs de Washington. — Le sénateur Pinch confirmé. — Kellogg. — XXX. La Rotonde. — La scène. — Physionomie générale. — Les personnages principaux. — État des esprits. — Émotions en sens divers. 97

XXXI. Attaque contre Grant. — La fiancée de Shéridan. — Un nouveau télégramme : le Président recule. — XXXII. La Géorgie. — Atlanta. — Beauté de ses environs. — Caractère de la population. — Proportion des électeurs nègres et des électeurs blancs. — État des esprits. — Irritation profonde contre Grant. — Les ligues blanche et noire. — Le meurtre de Jemmy Gray. — Prétentions des nègres. — Espérances folles. — XXXIII. La domination des noirs. — État déplorable de la Caroline du Sud. — Domination absolue des nègres. — Migrations de la race noire dans l'intérieur de l'Amérique. — Habitude de l'infanticide. — Goût passionné du nègre libre pour la vie errante. — Sa destinée future. — XXXIV. Charleston. — Le sonneur de cloche. — Insouciance et indolence. — Admirable végétation. — Prédominance des noirs dans le gouvernement. — Idées des nègres sur les devoirs du fonctionnaire. — Un concierge nègre candidat à la députation. — Le gouverneur Chamberlain. — Rôle de Charleston dans la guerre de sécession. — Tactique des blancs pour se soustraire à la tyrannie nègre. — Le comté d'Egfield 113

XXXV. Le nègre de Virginie. — Statue idéale du Capitole. — Photographie de Richmond. — Familles de fermiers nègres. — Un noir avocat distingué. — Goûts et habitudes du nègre ordinaire. — Insouciance complète du lendemain. — Manie des enterrements luxueux. — Funérailles de Mosé Crump. — Comment le nègre comprend la liberté. — Pourquoi il s'est jeté avec passion dans la politique. — XXXVI. Écoles fondées par les noirs. — Manque d'assiduité des enfants nègres. — Séparation des couleurs dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

classes. — Haine des nègres pour les métis. — Une octavonne blanche. — Sa triste destinée. — XXXVII. Physionomie de la Virginie. Beautés naturelles. Les Montagnes-Bleues. — Splendeur de l'automne. — Culture anglaise. — Désastres causés par la guerre civile. — Élevage des esclaves. — Châtiment sévère. — Bouleversement social. — Rancunes ineffaçables. — Ressentiment des femmes. — Pyramide de Richmond. — Politique nouvelle. — Louables efforts encore peu efficaces. — XXXVIII. Visite au président Grant. — Mme Grant. — La Maison-Blanche. — Entrée du Président. — Conversation sur l'état du Sud. — Les meurtres politiques. — Le Président ne lit pas un journal. — Vive irritation contre les caricatures. — Injures violentes. — Ingratitude. — État vrai de la question noire. — Elle ne sera résolue que par le temps. — Tom Chester. — Rencontre de Pinchback. — Aveu de la faute commise. — Retour en arrière. — Commencement du renouveau blanc. — Le frère jaune. — Son portrait. — Sa vie 129

XXXIX. Création d'une fabrique d'horlogerie. — Cornell et Cox. — Les nouveaux horlogers chinois. — Conséquences économiques. Universalité de talents du Chinois. — Comment l'Américain traite son frère jaune. — XL. La migration mongole. — Gravité du problème. — Le trop-plein chinois se répandant sur le monde américain. — La légende chinoise. — Les six compagnies. — Nature des conventions conclues. — Le retour du cadavre. — Puissance mystérieuse des compagnies. — XLI. Le païen Chinois. — Hop-Ki. — Ses qualités et ses défauts. — Comparaison avec les servantes irlandaises ou bavaroises. — Les deux couteaux. — La demande de coups de bâton. — XLII. Le travail chinois. — Avilissement des prix du travail. — Envahissement des industries par l'ouvrier mongol. — XLIII. Habitations dans les villes. — Un village « céleste ». — Tableaux pittoresques. — Visite de quelques huttes. — Vie misérable. — XLIV. Essais de défense légale contre l'inondation mongole. — Lois californiennes. — Difficultés constitutionnelles. — Le commerce des femmes esclaves. — Craintes pour l'avenir 145

XLIV (suite). Immensité de l'œuvre accomplie en cent ans par les Américains. — État social actuel. — Inventions dues au génie pratique de l'Américain. — Développement prodigieux des grandes cités. — Philadelphie. — Richesse des édifices. — Confortable des habitations privées. — Pas de quartier misérable. — Beauté unique du parc Fairmont. — XLV. Les difficultés à vaincre. — Conflit des races. — Disproportion du nombre des femmes. — Penchant natif pour l'ivrognerie. — Mesures peu efficaces contre l'abus des boissons enivrantes. — XLVI. Le paradis du travailleur : Saint-Johnsbury. — Origine du nom. — M. Saint-Jean. — Réforme de Thadeus Fairbanks. — Aspect séduisant de la ville. — Mœurs de la population. — Secret de sa prospérité. — Respect scrupuleux de la loi sur les boissons. — Enregistrement des achats d'eau-de-vie. — Vente de l'eau de Seltz chez les pharmaciens. — XLVII. Motifs principaux du développement si rapide des États-Unis : immensité des terrains disponibles et immigration continuelle. — Ces deux sources de prospérité tarissent. — Arrêt de l'immigration. — Occupation presque complète du sol fertile. — Ère nouvelle pour la République. — Elle doit vivre sur elle-même et par elle-même . . . 161

LES MERVEILLES DE LA VALLÉE DE YOSEMITI, par M. THÉODORE KIRCHHOFF. (1870-1872.) — Traduction inédite. — Dessins inédits.

I. Renommée croissante de la vallée. — Départ. — Merced. — Aimables et joyeux compagnons. — San-Joaquin. — L'ancien Eldorado de Frémont. — Le Ranch de Clark. — Les arbres géants. — Origine de leur nom. — Un contemporain de Sésostris. — Dimensions incroyables des arbres. — Manière d'apprécier leur élévation. — Noms attribués aux arbres. — L'*Ours gris*. — II. En route pour la vallée. — Le Point de vue de l'Inspiration. — Aspect général. — Comparaison de la vallée avec d'autres sites célèbres. — Nature particulière de sa beauté. — Le Capitaine. — Le Dôme du Nord. — Le Voile de la Fiancée. — La Cathédrale. — La Sentinelle. — La légende sauvage du roi Tatokanula et de la belle Tissoak. — Comment la vallée a été découverte. — III. L'hôtel Leidig. — Coup d'œil pris de la véranda. — La Grande Cascade. — Clair de lune sur la vallée. — Le lever du soleil au lac du Miroir. — Le Rocher du Souvenir. — La Pivaak ou Vernalfall. — Le Bonnet Phrygien. — La cascade de la Nevada. — IV. Soirée poétique. — Un mot éloquent. — Ascension d'Anderson. — Procédé ingénieux pour gravir les parois verticales. — Le Repos des Nuages. — Une forteresse naturelle. — Visite périlleuse. — Orage. — Sanctification puritaine du dimanche. — Excursion d'un hérétique. — Chaos pittoresque. — Plaisir à faire peur. — L'hérétique est puni. — Retour. — Dernier coup d'œil. — Séparation. — Souvenirs ineffaçables. 177

PÉKIN ET LE NORD DE LA CHINE, par M. T. CHOUTZÉ (suite). 1873. — Texte et dessins inédits.

Extrême rareté des audiences accordées par l'empereur de la Chine à des étrangers. — Mon guide au palais : comment je le rencontrai; sa fonction; son histoire; sa mort. — La ville interdite. — La porte de la Grande Pureté. — Les ponts de l'Onde d'Or. — Les portes de la Tranquillité Céleste et du Principe. — Le temple des Ancêtres. — Le temple de Che et Tsi. — La ville impériale. — Le pavillon de la Splendeur Empourprée. — Le pavillon de la Souveraine Concorde. — Les génuflexions. — Anecdotes. — La mosquée des musulmans à bonnets rouges. — Collations officielles. — Palais de la Concorde Moyenne et de la Concorde Protectrice. — Terrasses et galeries. — Le trône impérial. — Musique. — Le conseil de l'Empire. — La Porte Fleurie. — Les marchands. — Le Tchouane sine tiène. — La bibliothèque; les livres. — Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kiang-tzigne-kong. — Un festin de sexagénaires. — Les fiches de jade blanc. — Le Tiao-taé-tiène. — La matinée de l'empereur. — Habitation de l'impératrice. — Le palais de la Méditation. — Dot des princesses. — Le palais du Printemps Éternel. — Les femmes de l'empereur. — Divers palais. — L'administration. — Les eunuques : leur cimetière 193

L'empereur régnant. — Son enfance. — Son adolescence. — Un décret des deux impératrices. — La fiancée de l'empereur. — Cadeaux de noces. — Cérémonies. — Cortége de la nouvelle impératrice de Chine, le jour de ses noces. — La cérémonie officielle des noces dans le palais. — Déclaration de la majorité de l'empereur. — Abus des pâtisseries. — Réception du corps diplomatique. — Physionomie et costume de l'empereur. — Le palais d'été. — Visite au palais de Ouane-cheou-chane 209

La pagode des menuisiers. — Le desservant. — Notre repas. — Le bouddhisme. — Deux chanteurs. — En route. — Une pauvre femme. —La musique des pigeons. — Le passage de l'empereur. — Projet de reconstruction du palais de Yuane-migne-yuane. — La ville chinoise. — Une station de voitures. — Petits marchands. — La consultation des oracles. — Le pont des Mendiants. — Bazars. — Un restaurant : la cuisine du temple du Bonheur Céleste. — Présentation; formule d'informations. — Le déjeuner. — Le service. — La cuisine en Chine. — Mets les plus demandés à Pékin. — La musique. — La rue Ta-Cha-la-eurl. — Les enseignes. — Le célèbre marchand de curiosités, Kiu-ho-tcheng. — Émaux cloisonnés. — Un acheteur. — La rue Leao-li-tchang. — Peintres et bouquinistes. — La rue du Bœuf. — Une mosquée. — L'islamisme à Pékin. — M. Yang. — Sa maison de la rue de la Pie 225

Le théâtre chinois à Pékin. — La troupe de mon ami Cane-sa-eurl. — La salle de spectacle. — Le public. — Une comédie contemporaine. — Les religions de la Chine. — Le culte civil officiel. — Philosophie de Confucius. — Visite d'un temple. — Laotzé. — Le bouddhisme. — Son introduction en Chine. — Le culte. — Sa décadence. — Indifférence chinoise. — Loi sur les bonzes. — Les missions chrétiennes. — Le P. Ricci. — Dissensions regrettables. — Les tombeaux des Pères Jésuites. — Le P. Schall. — État actuel des missions 241

LA DALMATIE, par M. CHARLES YRIARTE. (1874.) — Texte et dessins inédits.

Salone. — Clissa. — Sign. — Almissa. — Macarsca. — Brazza. — Fouilles à Salone. — La foire de Salone. — De Spalato à Sign par Salone et Clissa. — Sign 257

Brazza. — Almissa. — Macarsca. — Gravosa. — Raguse. — Histoire de Raguse. — Origine de la ville . . . 273

Raguse (suite). — Les guzlars. — Les chants serbes. — Le gouvernement de Raguse. — Édits contre le luxe. — Relations de la France avec la République de Raguse. — Le commerce de Raguse. — La flotte de la République 289

Dépêches officielles inédites relatives à l'occupation de Raguse par les Français. — De Raguse à Cattaro. — Les habitants des Bouches. — Habitudes. — Mœurs. — Costumes. — Cattaro 305

L'ODYSSÉE DU TEGETTHOFF ET LES DÉCOUVERTES DES LIEUTENANTS PAYER ET WEYPRECHT AUX 80°-83° DE LATITUDE NORD. (1872-1874.) — Relation inédite.

I. En mer libre. — Jonction de l'*Isbjörn* et du *Tegetthoff*. — Séparation des deux navires. — Investissement du *Tegetthoff*. — II. La dérive sur la mer de la Nouvelle-Zemble. — Premières pressions. — Disparition définitive du soleil. — III. Préparatifs d'hivernage. — Les derniers jours de l'année 1872. — Promenades sur le glaçon. — La vie à bord 321

IV. Suite de la vie à bord. — L'équipage. — Klotz le Tyrolien. — L'école. — Phénomènes de pression. — V. Les derniers jours de la nuit polaire de 1872-1873. — Les métamorphoses du glaçon flottant. — La mort tragique de *Matotchkin*. — Changement de dérive au mois de février. — VI. Le retour du soleil, en février 1873. — Le carnaval sur un glaçon flottant. — Premiers signes printaniers. — Réapparition des oiseaux. — Naissance de Torossy. — VII. L'été de 1873. — Vaines tentatives pour rompre l'investissement. — Changements de position du *Tegetthoff*. — Un iceberg mystérieux. — Continuation de la dérive. — Sombres perspectives 337

VIII. Découverte d'une terre nouvelle. — Vains efforts pour y aborder. — Rupture et rétrécissement du glaçon flottant. — Premières excursions à la Terre de François-Joseph. — L'île Wilczek. — IX. Retour de la nuit polaire. — Passe-temps. — Encore les Tyroliens. — Le crépuscule de décembre. — Le chenil et les chiens. — Caractère de ce second hiver. — X. Aurores boréales. — Projets d'expéditions pour le printemps de 1874. — Plan à suivre. — Mort du mécanicien Krisch. — XI. Caractère général des excursions en traîneau au pôle arctique. — L'approvisionnement. — Les traîneaux. — L'équipement. — L'accoutrement. — Les chiens d'attelage 353

XII. Première excursion en traîneau. — Sous l'île Wilczek. — Chasse à l'ours. — Ascension du cap Tegetthoff. — Intensité du froid. — Fiords et glaciers. — Perspective. — XIII. Par quarante degrés Réaumur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au-dessous de zéro. — Lever de soleil. — Effets des grands froids au pôle arctique. — Retour au navire. — Enterrement du mécanicien Krisch. — XIV. Préparatifs d'une seconde excursion en traîneau. — Oursons et chiens. — En marche vers le nord. — Le cap Francfort. — L'Austria-Sund. — Iles et détroits. — Perte de Sumbu. — Au delà du quatre-vingt-unième degré. — Halte au cap Schrötter. — Suite du voyage. 369

XV. Le glacier de Middendorf. — Klotz hors de service. — Catastrophe. — Le sauvetage. — Du cap des Pingouins au cap Fligely. — Perspective du côté du pôle. — Procès-verbal. — XVI. Le retour. — État des choses au campement du cap Schrötter. — Le cap Tyrol. — La retraite de la colonne coupée par l'eau libre. — Terribles perplexités. — Arrivée au cap Francfort. — Le lieutenant à la découverte du *Tegetthoff*. — Réunion. — Troisième et dernière excursion. — État de la mer vers le sud. 385

XVII. Suite de la description générale de la Terre de François-Joseph. — Nature de sa flore et de sa faune. — XVIII. Derniers jours à bord du *Tegetthoff*. — Préparatifs de départ. — Plan de retraite. — Abandon du navire. — Halage des chaloupes et des traîneaux. — Une question de vie ou de mort. — Le *port d'Aulis*. — Lenteur désespérante. — A travers *packs* et canaux. — Extrait du journal de bord. — XIX. Travail de Sisyphe. — La vie à bord des canaux. — Terrible alternative. — Mort de *Pekel*. — Premières espérances de salut. — Le vent et les glaces. — Signes de débâcle 401

XIX. Rayon d'espérance. — Le vent du nord-ouest. — Une idée lumineuse du Tyrolien Klotz. — Encore le vent du sud. — L'aventure du docteur Kepes. — La région des glaces flottantes. — La houle. — Nouvel investissement. — A l'entrée de la mer libre. — XX. Embarquement définitif. — Mort des chiens. — Le dernier glaçon. — En route pour la Nouvelle-Zemble. — Le cap Nassau et le brouillard. — Le long de la côte. — Halte à l'oasis du cap Noir. — Tempêtes et famine. — Le cap Britwin. — Rencontre de goëlettes russes. — Accueil fait aux naufragés. — Nouvelles d'Europe. — Le carnet de notes. — L'entre-pont du *Nicolas*. — Rapatriement. 417

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU DEUXIÈME SEMESTRE DE L'ANNÉE 1876, par MM. C. MAUNOIR et H. DU VEYRIER. (Texte inédit.) 433

LISTE DES GRAVURES 441

LISTE DES CARTES, PROFILS ET PLANS. 446

TABLE DES MATIÈRES 447

4214. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr